THE PUBLIC LIBRARY OF THE CITY OF BOSTON.
THE ALLEN A. BROWN COLLECTION.
**M

REVUE

ET

GAZETTE MUSICALE

DE PARIS

E. Desmaisons
A. BARBIZET, Inc.

REVUE

ET

GAZETTE MUSICALE

DE PARIS

RÉDIGÉE PAR MESSIEURS

C. BANNELIER,
G. BÉNÉDICT,
HECTOR BERLIOZ,
P. BERNARD,
MAURICE BOURGES,
OSCAR COMETTANT,
MAURICE CRISTAL,
ELWART,

FÉTIS père,
ÉDOUARD FÉTIS,
ARMAND GOUZIEN,
MAURICE GRAY,
STÉPHEN HELLER,
LÉON KREUTZER,
DE LAUZIÈRES,
ED. MONNAIS,
MATHIEU DE MONTER,

EDMOND NEUKOMM,
ARTHUR POUGIN,
ÉLIAS DE RAUZE,
ERNEST REYER,
THOMAS SAUVAGE,
SAINT-YVES,
PAUL SMITH,
THURNER.

TRENTE-CINQUIÈME ANNÉE

1868

PARIS

AU BUREAU DU JOURNAL, 1, BOULEVARD DES ITALIENS

1868

TABLES DU TRENTE-CINQUIÈME VOLUME

DE LA

REVUE

ET

GAZETTE MUSICALE

DE PARIS.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.

A

Académies des Beaux-Arts.

(INSTITUT DE FRANCE.)

Election de M. le comte Walewski, comme académicien libre, en remplacement de Georges Kastner, 54.
Prix d'encouragement-Frémont décerné à M. Léonce Cohen, 366.
Prix annuel de la musique de chambre décerné à M. Ch. Dancla, 390.

Associations.

Election de deux vice-présidents par le comité de la Société des artistes musiciens, 62.
Don d'une somme de 5,000 francs par Mme G. Kastner à la même association, 110.
Assemblée générale de cette Société, 158, 162.
Assemblée générale de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, 174.
Assemblées générales des trois Sociétés pour la perception des droits d'auteurs, art. de T. Sauvage, 195.
Assemblée générale de la même Société pour la question de révision des statuts, 384.

Auditions musicales de Paris.

(Voyez aussi *Concerts*.)

MATINÉES, SOIRÉES, CONCERTS, ETC.

Baur (J.), 133.
Bedel (Mlle L.), 133.
Béguin-Salomon (Mme), 101.
Benoiton (La petite Fanfan), 109.
Bériot fils (C. de), 93.
Bonewitz, 43. 24. 125.
Boscowitz (F.), 109.
Callias (Mlle N. de), 414.
Carreno (Mlle T.), 93.
Caussemille (Mlle O.), 141.
Charles (A.), 60.
Colonne (E.), 77.
Consolo (F.), 125.
Delaborde E.), 133.
Delahaye (L.), 95.
Delgado, 43.
Ernesti (T. d'), 93.
Errera (U.), 190.
Fabre (Mlle A.), 116,
Firmin (N.). 101.
Frémeaux (La famille), 141.
Gagliano (Mme), 93.
Garcin, 198.
Gernsheim (F.), art. de C. Bannelier, 148.
Goldner (W.), 117.
Gouffé (A.), 93, 165, 414.
Grignon (H.), 141.
Guzman (F.), 70.
Jacobi (G.), 93.
Jeltsch (C.), 133.
Kowalski (H.), 93.
Krüger (W.), 93.
Lamoureux (C.), art. de C. Bannelier, 51.
Langhans (M. et Mme W.), 109.
Lapret (L.), 85.
Largentière (Mlle de), 173.
Latapie (Mlle de), 77.
Lavini (Mlle), 101.
Lebouc, 29, 109, 116, 141, 356, 399.
Lemmens, 374.
Lévy (Mlle C.), 101.
Leybaque (Mlle H.), 141.
Liebé (Mlle T.), 141.
Lopez, 190.
Magnus (D.), 60.
Id. (2e concert), 93.
Martin (Mlle J.), 125.
Martin-Robinet (Mme), 70.
Monbelli (Mme), 193
Mortier de Fontaine, 141.
Norman-Néruda (Mme) art. de Mathieu de Monter, 98.
Pellini sœurs (Mlles), 93.
Pénavaire, 109.
Péreli (G.), 77.
Pfeiffer (G.), 93.
Potier (Mlle D. de), 77.
Régoier (Mlle P.), 193.
Rendano (A.), 133.
Rosenhain (J.), 101.
Rouxel (Mme), 93.
Rubinstein (A. — 1er concert, art. de C. Bannelier, 89.
Id. (2e concet), 101.
Id. (3e concert), 108.
Id. (4e concert), 116.
Id. (5e et 6 concert), 125, 141.
Saint-Saëns (C.), 157.
Sauret fr., 93.
Sécrétain (Mlle M.), 37.
Simonet (Mme M.), 101.
Skiwa (Mlles C.), 70.
Staps (Mlle A.), 70.
Teysson, 53.
Valdès (R.), 85.
Van-Lier (Mlle R.), 70.
Villa, 37.
Vivier, art. de C. Bannelier, 130.

B

Biographies.

Etudes sur Charles-Marie de Weber, d'après la biographie écrite par son fils (suite), art. de Paul Smith, 1.
Georges Kastner et son œuvre, par E. Reyer (Extrait du *Journal des Débats*), 44.
Détails biographiques sur Edouard Monnais, par J. Janin (Extrait du *Journal des Débats*), 85.
Troisième partie des Etudes sur Charles-Marie de Weber, art. d'E. Neukomm, 139, 162, 179, 193, 217, 242, 284, 306, 353, 387, 393, 401.
Mortier de Fontaine, 155.
Stephen Heller (Etudes biographiques et critiques), par Mathieu de Monter, 329, 337.
Léon Kreutzer, art. d'A. Pougin, 347, 363.
Minnie Hauck (Détails extraits de l'*Illustrated London News*), 403.

C

Concerts à Paris.

(Voir aussi *Auditions musicales*.)

Audition des sœurs Pellini à la Société philharmonique de Rueil, 14.
Première audition du psaume CXXXVII, mis en musique par M. Jules Beer, art. signé S. D., 27.
Premier concert de l'année, donné à l'Institution des Jeunes Aveugles, 29.
Grande soirée musicale à la salle Herz, 29.
Concert de la Société chorale allemande Liederkranz, 37.
Concert de la Société Sainte-Cécile, sous la direction de M. Wekerlin, 53.
Soirée musicale à l'Institution impériale des Jeunes Aveugles, 60.
Concerts du ministère de la marine et de la surintendance des Beaux-Arts, 69, 76, 100, 116.
Concerts des Tuileries, 76, 85, 92, 100.
Concert donné pour l'Orphelinat de Sainte-Marie, 77.
Second concert de Mme la duchesse de Galiera, 85.
Concert de la loge maçonnique les Frères-unis-inséparables, art. de Mathieu de Monter, 90.
Concerts de l'Hôtel-de-Ville, 92, 100, 116.
Concert au profit de la crèche du quartier des journaux, 93.
Concerts de la princesse Mathilde, 100, 116.
Matinée musicale à Notre-Dame des Arts, 100.
Audition de fragments du *Dante*, opéra du duc de Massa, art. d'A. Gouzien, 106.
Soirée musicale pour l'inauguration de la mairie du 3e arrondissement, 109.
Soirées musicales du comte d'Osmont, de M. Ed. Fournier et de Mme la baronne de Maistre, 116.
Concert, à la Sorbonne, au profit de la crèche de Sainte-Geneviève, 116.
Concert de l'Institut de la Providence, à la Sorbonne, 133.
Concert annuel de la Société des concerts de chant classique, 150.
Concert pour la fondation d'une crèche, 150.
Concerts de la Société académique de musique sacrée, 157, 173.
Concert au profit de l'Orphelinat des jeunes filles d'Alger, 165.
Concert à Notre-Dame des Arts, 173.
Concert annuel des élèves de l'institution de Notre-Dame d'Auteuil, 182.
Audition de la musique d'un ballet chez le comte d'Osmont, 206.
Séance musicale des Enfants d'Apollon, 374.
Concert de la Société chorale allemande la Liederkranz, au Grand-Orient, 390.
Nouvelles séances théâtrales à l'Ecole spéciale de chant, art. signé M. M., 411.
Concert de la Sorbonne, au profit de l'Institut de la Providence, 414.
Concerts du Conservatoire, 14, 22, 37, 45, 60, 69, 85, 92, 108, 116, 125.
Premier concerts de la nouvelle saison, art. de C. Bannelier, 403.
Deuxième concert, 414.
Concerts populaires de musique classique, au cirque Napoléon :
Léonard, art. signé P. S., 12.
L'ouverture de *Manfred*, et *la Sicilienne* de S. Bach, 22.
Joachim Raff, 37.
Suite d'orchestre, par M. Massenet, art. d'A. Gouzien, 42.
Marche religieuse de *Lohengrin*, 53.
Mme Néruda-Norman, art. d'A. Gouzien, 59, 69, 77.
Symphonie posthume de Mendelssohn ; *adagio* de M. Garcin, art. d'A. Gouzien, 99.
Fragment de *Roméo et Juliette*, 116.
Concert spirituel du vendredi saint, 125.
Réouverture, art. de C. Bannelier, 340, 350.
Concerts de la saison nouvelle, 350, 366, 374, 389, 397, 406.

Opéras de salon.

Le Double Piége, opéra-comique en un acte, musique de G. Douay, représenté à la salle Herz, 182.
Le Rêve d'un écolier, opéra-comique de Garibaldi, représenté par les élèves de l'Ecole internationale de Saint-Germain en Laye, 206.

Conservatoire impérial de musique et de déclamation.

Nomination de M. Charles Colin, comme professeur de hautbois, en remplacement de M. Barthélemy, 62.
Concours ouvert pour les paroles de la cantate du grand prix de Rome, 68.
Nomination de M. G. Hainl comme membre du comité des études musicales, 86.
Composition du jury pour le prix de Rome, 151.
Souscription pour élever un monument à la mémoire d'Ed. Monnais, 165, 190, 206, 229, 253.
Examens préparatoires pour l'admission aux concours publics, 191.
Décision du jury au sujet du grand prix de composition musicale, 214.
Concours à huis clos, 225.
Concours publics, art. de Ch. Bannelier, 233.
Concours publics (suite), 241.
Distribution des prix, 249.
Examens annuels pour l'admission dans les classes de chant, 358.
Démission de M. Révial, professeur de chant, 366.
Son remplacement par Roger, 374.
Nomination de M. Jules Cohen comme professeur de la classe d'ensemble vocal, 374.
Résultat du concours d'harmonie écrite et d'orchestration des élèves militaires, 389.
Nomination de M. Altès comme professeur de flûte, en remplacement de M. Dorus, démissionnaire, 398.
Résultat du concours de solfége de la classe des élèves militaires, 206.
Nomination de M. Leroy, comme professeur de clarinette, en remplacement de M. Klosé, 406.

D

Départements.

THÉATRES, CONCERTS, NOUVELLES MUSICALES, ETC., ETC.

ALGER. — Représentation de *la Grande-Duchesse*, 166. — Représentation de *Fleur de Thé*, 389.

Amiens. — Grand Concert de la Société Philharmonique, 29, 37. — Nouveau concert au profit des pauvres, 93. — Concert avec le concours d'Adelina Patti, 157. — Concert des Orphéonistes, 414.
Bagnères-de-Bigorre. — Inauguration du nouveau Casino, 268.
Bayonne. — Inauguration du grand orgue de l'église Saint-Esprit, 294.
Besançon. — Représentation de *la Grande-Duchesse*, 30.
Biarritz. — Concours de sociétés chorales et instrumentales, 318.
Bordeaux. — Association des artistes du Grand Théâtre, 21. — Représentation de *la Leçon d'Amour*, opéra-comique de M. Alphonse Varney, 54. — Nomination de M. Halanzier comme directeur du Grand Théâtre, 86. — Reprise de *l'Africaine*, 102. — Représentation de *Quand les Chats n'y sont pas*, opérette de L. Lataste, 110. — Représentations de *Robinson Crusoé* et de *la Grande-Duchesse*, 134. — Représentation de *Fleur de Thé* au théâtre Français, 246. — Représentation de *Peau d'Ane* au Grand Théâtre, 278. — Ouverture du nouveau théâtre Louit, 294.
Boulogne-sur-Mer. — Représentation de *Sous un Balcon*, opérette d'A. Sergent, 110. — Concert de la Société Philharmonique au profit des pauvres, 117. — Inauguration de l'église Notre-Dame, 151. — Premier concert de la saison d'été, 263.
Brest. — Représentation de *la Grande-Duchesse*, 342.
Breteuil. — Concours de musiques, 173.
Caen. — Représentation de *la Grande-Duchesse*, 71. — Inauguration du nouvel orgue de l'église Saint-Sauveur, 198. — Concert à l'occasion des Courses, 255.
Carcassonne. — Représentation des *Dragons de Villars*, 246.
Chartres. — Concours musical, 190.
Colmar. — Don fait au Conservatoire en voie de formation, par Mme veuve Kastner, d'un exemplaire des œuvres de son mari (extr. du journal *l'Alsace*), 365.
Contrexeville. — Concert de bienfaisance organisé par E. Ettling, 294.
Deauville. — Correspondance de Paul Bernard : courses annuelles; bal des courses, etc., 253. — Grand bal au bénéfice de M. Desgranges, 279.
Dieppe. — Représentation de *la Grande-Duchesse*; concert de la compagnie Ulmann-Patti, 262. — Fêtes et concerts, 286.
Dijon. — Représentation du *Pardon de Ploërmel*, 14.
Dreux. — Inauguration d'un orgue dans l'église paroissiale, 263.
Dunkerque. — Représentation au Casino des *Noces Bretonnes*, opéra-comique nouveau de M. V. Buot, 262. — Inauguration du Casino de la villa des Dames, 279.
Grenoble. — Représentation de *l'Africaine*, 38. — Règlement d'un grand concours musical, 158. — Médaille offerte par les religieux de la Grande-Chartreuse pour ce concours, 174. — Procès-verbal du classement des Sociétés chorales et instrumentales, 231. — Correspondance de Mathieu de Monter : grand concours musical et inauguration de la statue de Napoléon Ier, 267. — Election de M. J. Monestier comme président des Sociétés musicales de cette ville, 343.
Havre (le). — Représentation de *Il Barbiere* avec Adelina Patti, 46, 54. — Représentation de *l'Africaine*, 126. — Cérémonie d'ouverture de l'Exposition maritime, 182. — Correspondance de Fr. Brisson : la musique à l'Exposition, 301.
Lille. — Reprise de *la Grande-Duchesse*, avec Mme Ugalde, 102. — Distribution des prix au Conservatoire, 271. — Reprise de *Fleur de Thé*, 302. — Représentation de *la Périchole*, 383.
Lyon. — Succès de *l'Africaine*, 6. — Représentation d'un opéra-comique de M. E. Pichoz, *Dans les Gardes françaises*, 20. — Représentation de *Robinson Crusoé*, 61. — Concert de la compagnie Patti-Ulmann, 77. — *La Grande-Duchesse* aux Célestins, avec Zulma-Bouffar, 274. — *Fleur de Thé*, au même théâtre, 326.
Lorient. — Représentation de *la Grande-Duchesse*, 357.
Marseille. — Concert donné par la compagnie Patti-Ulmann, 60. — Représentation du *Petit-Poucet*, opérette nouvelle d'Ed. Audran, 118. — Concert de Mlle A. Meyer, 157. — Représentation de *la Grande-Duchesse*, au Gymnase, 262. — Réouverture du Grand-Théâtre par *le Trouvère*, 317. — Représentation de *Fleur de Thé*, au Gymnase, 366. — Débuts du ténor Lhérie, 390
Maubeuge. — Inauguration du grand orgue de Merklin-Schutze, 111.
Montpellier. — Reprise de *l'Africaine*, 30.
Moulins. — Médaille décernée au concours pour la composition d'un chant choral, 190.
Nancy. — Réouverture du Théâtre, avec *les Dragons de Villars*, 334.
Nantes. — Reprise de *l'Africaine*. — Représentation de *la Grande-Duchesse* avec Mme Ugalde, 246. — Grand concert au bénéfice de la caisse de secours de l'Association philharmonique, 358.
Nice. — Succès de *l'Africaine*, 6. — Concert de la compagnie Patti-Ulmann, 70. — Accident arrivé à H. Berlioz, 118. — Reprise de *la Grande-Duchesse*, avec Mlle Géraldine, 326. — Représentations de Mme Borghi-Mamo, 406.
Nîmes. — Représentation de *l'Etoile du Nord*, 62.
Orléans. — Représentations de *la Grande-Duchesse*, avec Mme Ugalde, 206.
Rennes. — Concert au profit des pauvres, 101.
Rouen. — Représentation de la *Lucia*, avec Adelina Patti, 38. — Représentation de *l'Africaine*, 62. — Concert annuel de bienfaisance de la Société lyrique, 86. — Inauguration de l'Exposition régionale, 173. — Concours d'Orphéons; exécution du *Salut Impérial*, d'A. Elwart, en présence de Leurs Majestés, 182. — Banquet offert à M. A. Méreaux par ses élèves, 297.
Strasbourg. — Concerts classiques de la Société du conservatoire, 70. — Exécution d'une messe de F. Schwab, 231. — Reprise des *Dragons de Villars*, 342.
Toulon. — Première représentation de *l'Africaine*, 30.
Toulouse. — Reprise de *l'Africaine*, 21. — Reprise du *Prophète*, 102. — Mlle Schneider dans *la Grande-Duchesse*, 166. — Inauguration de l'orgue du chœur de la cathédrale, 175.
Troyes. — Représentation de *l'Africaine*, 230
Versailles. — Cérémonie religieuse au profit de *l'Œuvre des Crèches*, 182. — Messe de Haydn, exécutée pour la fête de Sainte-Cécile, 390.
Vichy. — Ouverture de la saison, 191. — Capoul et Mme Cabel dans *la Fille du Régiment*, 222. — Correspondance signée S. D. : Exécution d'une œuvre de M. Schimon, 253.

E

Étranger.

THÉATRES, CONCERTS, NOUVELLES MUSICALES, ETC., ETC.

Aix-la-Chapelle. — Représentation de *l'Africaine*, 302.
Amsterdam. — Concerts d'Arban, dans le Parc, 255, — Concours international d'Orphéons, 271.
Anvers. — Représentations de Mme Marie Sass, 47.
Bade. — Inauguration de la saison, 167. — Audition des enfants Frémeaux, 182. — Représentation de *l'Ogre*, opérette de Mme P. Viardot, à la villa Tourguenief, 183. — Premières fêtes musicales, 191. — Concerts de la salle Louis XIII, 215. — Correspondance signée M. S. : Fête musicale à la villa Viardot, 271. — Correspondance signée S. : Débuts de l'Opéra allemand par *Lohengrin*, 293. — Grand concert à l'occasion de la fête du grand-duc, 294, 302. — Représentations de l'Opéra italien, 326. — Concert de Besekirsky, 341.
Barcelone. — Représentation du *Pardon de Ploërmel*, 63. — Représentation des *Dragons de Villars* par la troupe française d'Opéra-Comique, 223.
Berlin. — Rentrée de Mlle Artôt dans *le Domino noir*, 15. — Représentation de *Don Parasol*, ballet nouveau de Taglioni. Représentation de *la Grande-Duchesse* au théâtre de Friedrich-Wilhemstadt, 23. — Représentation au théâtre Kroll de *Un voyage d'artiste*, opérette nouvelle, 47. — Représentation de *Die Fabier*, opéra de Langert, 72. — Rentrée de Pauline Lucca à l'Opéra, 79. — Rentrée de Niemann dans *le Prophète*, 87. — Représentation de *Die Herren Tertianer*, opérette de A. L'Arronge, 183. — Représentation de *la Plus belle Fille du bourg*, opéra-comique en deux actes de A. Conradi, 199. — Mise au concours par l'éditeur Bock d'un opéra-comique, texte et musique, 214. — Représentation du *Templier* et de *la Juive*, de Marschner, 327. — Mlle J. David dans *les Joyeux Mousquetaires*, ballet nouveau de P. Taglioni, 335. — Mlle Orgéni dans *les Huguenots*, 343. — Début de Mlle M. Calisto dans *la Traviata*: concerts de Tausig, 391.
Birmingham. — Représentation de la *Grande-Duchesse*, 127.
Bologne. — Représentation d'*Il Barbiere di Seviglia*, de Dall'Argine, 375, 391. — Cérémonie funèbre en l'honneur de Rossini, 415.
Bonn. — La musique au congrès international archéologique, 319.
Breslau. — Représentation de *l'Afr caine*, 183.
Bruxelles. — Correspondance signée E. F. : nouvelles musicales, 19. — Second concert du Conservatoire, 31. — Représentation du *Béarnais*, opéra-comique en trois actes, de M. Radoux, 39. — Représentation de *Robinson Crusoé*, 61. — Nouveau concert du Conservatoire, 62. — Représentation de *Don Carlos*, 87. — Dernier concert du Conservatoire; représentation du *Tricorne enchanté*, opéra-comique de M. L. Jouret, 113. — Représentation de *Don Carlos*, 119. — Représentations de Mme Marie Sass, 126. — Représentations de la Compagnie italienne, 151. — Mme Carvalho dans *Roméo et Juliette*, 159. — Audition du grand orgue au Palais-Ducal, 160. — Représentations de la troupe de l'Athénée de Paris, 222. — Grand concert militaire, 239. — Nomination d'un jury pour le concours international de musique religieuse, 263. — Résultat de ce concours, 268. — Réouverture du théâtre de la Monnaie, 287. — Séance publique de l'Académie royale, sous la présidence de M. Fétis, 319. — Correspondance de M. Fétis: inauguration d'un nouvel orgue à Ixelles, 325 — Débuts de Warot, dans *la Muette*; sérénade donnée à M. Fétis par l'*Orphéon*, 327. — Correspondance signée F. : commencements difficiles de l'année théâtrale, 332. — Représentation du *Premier jour de bonheur*, 359. — Réouverture des concerts populaires, 367. — Reprise de *l'Africaine*; représentation de *la Périchole* aux Galeries-Saint-Hubert, 397. — Audition de Mme Pleyel dans un concert, 398. — Reprise du *Pardon de Ploërmel*, 415.
Carlsruhe. — Représentation de *la Fiancée d'Azola*, opéra nouveau de L. Liebé, 310.
Cologne. — Célébration du 45e festival Bas Rhénan, 181. — Examens publics du Conservatoire, 287. — Audition de C. Saint-Saëns, 367.
Constantinople. — Représentation de gala au théâtre Naum, 135.
Darmstadt. — Sixième festival du Rhin central, 327.
Ems. — Inauguration de la saison, 207. — Théâtre et concerts, 255. — Représentations des Bouffes-Parisiens, 270.
Florence. — Inauguration de la saison d'hiver de la Pergola par *Un Ballo in Maschera*, 15. — Représentation de *Rosmunda*, opéra nouveau de Gialdini, 87. — Représentation de *la Schiava Greca*, de Pontoglio, 335. — Réouverture de la Pergola par *le Prophète*, 367. — Concerts de Sivori; fermeture du théâtre Pagliano, 391.
Francfort-sur-le-Mein. — Audition de Rosenhain, 22.
Gand. — Reprise de *l'Africaine*, 399.
Gênes. — Réouverture du Carlo-Felice par *le Prophète*, 8. — Représentation de *il Sogno d'Inès*, ballet nouveau de Piuzuti, 79.
Genève. — Représentation de *Robinson Crusoé*, 134. — Représentations de Montaubry, 174.
Gotha. — Représentation de *la Nuit de Saint-Jean*, opéra-comique d'Ellers, 87.
Haye (La). — Grand concert national à l'occasion du congrès des savants, 319.
Hombourg. — Ouverture du théâtre Italien, 239. — Représentation de *Faust*, 247. — *Le Domino noir*, avec Mlle Artôt, 255. — Représentations diverses de la Société italienne, 263. — Représentations d'Adelina Patti, 271, 295.
Kœnigsberg. — Représentations de la *la Grande-Duchesse*, 247.
Leipzig. — Inauguration du nouveau Théâtre d'opéra, 47. — Exécution de la *Symphonie fantastique* et du *Requiem* d'H. Berlioz, 238. — Représentation de *la Phædra*, de Taubert, 311. — Audition de C. Saint-Saëns au Gewandhaus, 343.
Liége. — Représentation des *Bavards*, d'Offenbach, 95.
Lisonne. — Représentation de *la Grande-Duchesse*, 96. — Représentation de l'*Arco de Santa-Anna* opéra nouveau de Noronha, 111. — Représentation de *Fleur-de-Thé*, 327.
Liverpool. — Représentation de *la Grande-Duchesse*, 143.
Londres. — Incendie de *The Oxford Music-Hall*, 55. — Programme de Covent-Garden, 102. — Ouverture de *Her Majesty's Opéra* et de Covent-Garden, 111. — Rentrée de Mario; concerts divers, 119. — Rentrées d'Adelina Patti, de Mlle P. Lucca et de Mlle Nilsson, 152. — Grand concert annuel d'Arditi, 175. — Reprise de la *Médée*, de Cherubini, à Drury-Lane; concerts divers, 183. — Grand meeting annuel des *Charity Children*, 191. — *L'Africaine* à Covent-Garden; grand festival triennal de Haeudel, 199, 207. — Mlle Schneider dans *la Grande-Duchesse* au théâtre Saint-James, 206. — Représentations et concerts, 215. — Correspondance de C. L. Gruneisen : Représentation du *Domino noir* à Covent-Garden, 237. — Mariage d'Adelina Patti avec le marquis de Caux, 246. — Représentation de clôture à Covent-Garden, au bénéfice d'Adelina Patti; représentations de clôture de Her Majesty's Opéra, 247. — Concerts-promenades du Fairy-Palace, 319. — Concerts du Palais-de-Cristal, sous la direction de M. Manns, 327. — Ouverture de la saison d'automne à Covent-Garden, avec *Lucrezia Borgia*, 351. — Construction d'un nouveau théâtre dans le Strand, 357. — Début de Mlle de Murska dans *Lucia*, 367. — Concerts populaires de Saint-James Hall, 375. — Représentation de *Dinorah* à Covent-Garden, et de *la Grande-Duchesse* au Standard, 384.
Madrid. — Arban et son orchestre au théâtre des Jovellanos, 159. — Représentation de *la Muette* au bénéfice des blessés d'Alcoléa, 335. — Reprise de *l'Africaine*, 351. — Début de Mme Gueymard dans le *Trovatore*, 359. — Représentation de *la Grande-Duchesse* aux Bufos Ardenius, 375.
Magdebourg. — Représentation de *Héro et Léandre*, opéra-comique de W. Steinhart, 79.
Manchester. — Représentation de *la Grande-Duchesse*, 167. — Accident arrivé dans une salle de concert, 255.
Mannheim. — Représentation du *Voisinage dangereux*, opérette nouvelle de Langer, 207. — Reprise de *l'Africaine*, 280.
Milan. — Représentation de *la Camargo*, ballet nouveau de Monplaisir, 23. — Représentation de *Pietro da Padova*, opéra nouveau de Fiori, 72. — Représentation de *Brahma*, ballet de Monplaisir, 79. — Représentation de *Mefistofele*, opéra nouveau d'A. Boito, 96. — Embarras de la Scala, 247. — Représentation de *la Grande-Duchesse* au théâtre de Santa-Radegonda, 294: — Ouverture du Carcano avec *Dinorah*, 295, 311. — Brochure du directeur Lamperti relative à la dotation du Grand-Théâtre, 357. — Programme de la Scala, 415.
Mons. — Représentation de *l'Etoile du Nord*, 72.
Moscou. — Début de Mlle Artôt dans *Faust*, 143. — Représentation à son bénéfice, 166. — Représentations brillantes du théâtre Italien, 357, 365. — Début de Mlle Sarolta dans *Don Giovanni*, 399. — Représentation de *Faust* au bénéfice de Mlle Artôt, 407, 414.
Munich. — Représentation des *Maîtres chanteurs de Nuremberg*, opéra-comique en trois actes, de Richard Wagner, art. de Ch. Bannelier, 205-210. — Représentation du *Manteau rouge*, opéra-comique de Krempelsetzer, 415.
Naples. — Programme du Théâtre San Carlo, 319. — Ouverture de ce Théâtre avec *Jone*, opéra nouveau de Pétrella, 359.
New-York. — Ouverture du Théâtre Pike, 55. — Représentation des *Dragons de Villars*, 175. — Représentations de l'Opéra-bouffe Français, 254 — *Barbe Bleue* et la *Grande-Duchesse*, 325. — Début de miss Kellogg, 358.
Oldenbourg. — Grand festival des Sociétés chorales de l'Allemagne du Nord, 263.
Pesth. — Représentation des *Zringi*, opéra nouveau d'Adelburg, 215, 223,

PHILADELPHIE. — Représentation de la *Grande-Duchesse*, 199.
PRAGUE. — Représentation de la *Grande Duchesse*, 39. — Représentation de *Das Kæthchen von Heilbronn*, opéra nouveau de Jaffé, 119. — Représentation de *Am Rheinstein*, opéra nouveau de MM. de Flotow et R. Génée, 127, 135. — Représentation de *Dalibor*, opéra nouveau de Smetana, 175. — Mlle Vitali dans le *Pardon de Ploërmel*, 303. — Représentation au Théâtre Tchèque de la *Fiancée Hussite*, opéra nouveau de Sebor, 343.
RIO-DE-JANEIRO. — Représentation de la *Grande-Duchesse*, 102.
ROME. — Représentation de la *Tombola*, opéra nouveau de Cagnoni, 39 — Représentation de la *Grande-Duchesse*, 78. — Représentation de *Dinorah* au théâtre Argentina, 375.
SAINT-PÉTERSBOURG. — Concerts dirigés par Berlioz, 15. — Représentations de Pauline Lucca, 47. — Ovations faites à Mlles Lucca et Grantzoff, 63. — Programme du Théâtre italien, 103. — Exécution de la symphonie héroïque *Jeanne d'Arc*, de A. Holmes, 143. — Représentation du *Roi Candaule*, ballet de MM. de St-Georges, Marius Petipa et Pugni; *Fleur de Thé* au théâtre Michel, 357. — Représentation de *Lohengrin*, 367. — Réouverture du théâtre italien par *Marta*, 384. — Rentrée de Mlle P. Lucca dans *Don Juan* et dans *l'Africaine*, 415.
SOLEURE. — Fêtes fédérales suisses, 246.
SPA. — Programme de la saison, 143. — Premier concert, 247. — Grands concerts à la Redoute, 263, 295.
STUTTGARD. — Reprise de *l'Africaine*, 31. — Exécution d'*Elie*, oratorio de Michel Costa, 359.
TRÈVES. — Représentation de *l'Africaine*, 79.
TRÉVISE. — Incendie du *Théâtre sociale*, 326.
TRIESTE. — Représentation de *Fiametta*, ballet nouveau de Saint-Léon, 95.
TURIN. — Incendie du Théâtre Alberto-Nota, 230. — Réouverture de la saison avec *Dinorah*, 335, — Représentation de *Gli artisti alla Fiera*, opéra comique de L. Rossi, au théâtre Carignan, 375. — Représentation de *Un Fallo*, ballet nouveau de Rota, 391.
VENISE. — Représentation de *l'Africaine*, 87.
VIENNE. — Représentation de *Lucifer*, opérette de S. Duniecki, au théâtre An der Wien, 15. — Représentation de *Nana-Sahib*, ballet nouveau d'H. Desplaces, 23. — Représentation de *Madame la maîtresse*, opérette de Suppé, et de la *Somnambule*, opérette de Zaytz, 30. — Représentation de *Roméo et Juliette*, de Gounod, 55. — Représentations du ténor Sontheim, 143. — Réouverture de l'opéra avec *Guillaume Tell*, 223. Constitution de la Société des auteurs et compositeurs allemands, 263. — Début de Mlle Gindele dans *l'Africaine*, 263. — Début de Mlle Salvioni dans *le Diable amoureux*, 279. — Premier jubilé de l'orphéon Viennois, 343. — Représentation de *Mignon*, 351.
WEIMAR. — Représentation des *Héros du Nord*, nouvel opéra de C. Gœtze, 31.
WIESBADEN. — Représentation du *Prophète* et concert, 223. — Concert en l'honneur du roi de Prusse, 271.
WORMS. — Inauguration du monument de Luther, 223.

H

Hommages, décorations et récompenses accordés aux artistes.

(Voyez aussi *Nominations*.)

Arban, décoration d'Isabelle-la-Catholique, d'Espagne, 198.
Arditi, décoration d'officier du Medjidieh, de Turquie, 262.
Bagier, décoration de l'ordre des Saints Maurice et Lazare, d'Italie, 62.
Capoul, décoration d'officier du Nischam, de Tunis, 287.
Carré M.), décoration de l'ordre de la Légion d'honneur, 270.
Cheudens, décoration de l'ordre de Gustave-Wasa, de Suède, 23.
Dauverné, décoration de l'ordre de la Légion d'honneur, 270.
Elwart (A.), médaille d'argent offerte par le département de la Seine-Inférieure 254.
Gautier (E.), décoration de l'ordre de la Légion d'honneur, 270.
Gérard (E.), décoration de l'ordre de Charles III, d'Espagne, 174.
Hainl (G.), décoration de l'ordre de la Légion d'honneur, 270.
Lachner (F.), décoration de commandeur de l'ordre du mérite de Saint-Michel, de Bavière, 55.
Le Couppey (F.), décoration de commandeur de l'ordre du Lion de Perse, 183.
Massé (V.), décoration de l'ordre de Charles III, d'Espagne, 30.
Masset (J.-J.), décoration de l'ordre de Gustave-Wasa, de Suède, 415.
Mercadante, décoration de l'ordre du Mérite d'Italie, 287.
Méreaux (A.), décoration de l'ordre de la Légion d'honneur, 183.
Roger, grande médaille des Arts et Sciences, décernée par l'empereur d'Autriche, 23.
Rossini, décoration du grand-cordon de l'ordre de la Couronne, d'Italie, 143.
Saint-Saëns (C.), décoration de l'ordre de la Légion d'honneur, 270.
Siveri (C.), décoration de l'ordre de la Couronne, d'Italie, 318.
Stoltz (Mme R.), décoration de l'ordre du Mérite, de Saxe, 318.
Strakosch (Maur.), décoration d'officier du Medjidieh, de Turquie, 374.
Thomas (A.), décoration de commandeur de l'ordre de la Légion d'honneur, 254.

J

Jurisprudence artistique, scientifique et théâtrale.

Jugement de la Cour impériale relatif à Mme Monbelli, 6.
Jugement de la Cour impériale de Rennes, confirmant la jurisprudence relative aux droits d'autorisation des compositeurs de musique pour l'exécution de leurs œuvres, 8.
Jugement du Tribunal correctionnel d'Arras dans une action intentée par la Société des auteurs dramatiques contre la musique des amateurs, 118.
Arrêt du Tribunal civil relatif aux billets de faveur dans les théâtres, 174.
Arrêt du Tribunal civil de la Seine (1re chambre) dans le procès intenté par M. Blaze de Bury aux héritiers Meyerbeer, à propos de *la Jeunesse de Gœthe*, plaidoiries, 273, 281.
Arrêt de la Cour impériale dans un appel relatif à la contrefaçon d'objets d'art; application de la loi sur la propriété littéraire et artistique, 356.
Jugement du Tribunal de première instance dans un procès entre la direction des théâtres impériaux de Russie et le ténor Fraschini, 414.

L

Lettres.

H. Berlioz à un ami, 20.
Otto Nicolai à son ami M. de Filippi, 46.
M. Fétis père au directeur du journal, à propos de M. Edouard Monnais, 84.
M. N. Noetinger aux membres de l'Association des société chorales d'Alsace, au sujet de G. Kastner, 115.
Roger à H. de Pène, à propos de son engagement à la Porte-Saint-Martin, 270.
F. A. Gevaërt, au directeur du journal, à propos d'une note de M. Fétis, 404.

Littérature musicale.

Histoire de la musique instrumentale (suite), art. de Maurice Cristal, 17, 65, 73, 113, 129.
Du nouveau en musique, art. d'Ed. Fétis, 25.
Les droits des auteurs (suite), par Thomas Sauvage, 49, 66, 169, 201, 211, 219, 226, 258.
Les théâtres lyriques secondaires à Paris depuis 1820, art. d'A. Pougin, 196, 203, 228, 243, 259, 265, 290, 299.
Songe de Ch.-M. de Weber écrit par lui-même, 257.
La critique musicale, par Mathieu de Monter, 289.
Armide, étude par A. Thurner, 305, 315.

M

Musique militaire.

Dernier concert de la garde de Paris, 318.

Musique religieuse.

MESSES, ORATORIOS, SOLENNITÉS RELIGIEUSES, ORGUE.

Inauguration du grand orgue de Notre-Dame, reconstruit, 79, 85, 95.
Messe de Weber, exécutée à Notre-Dame par l'Association des artistes musiciens, 102.
Messe solennelle du prince Poniatowski à Saint-Eustache (2e audition), 102.
Audition du *Jugement dernier*, oratorio de J. Duprez, art. d'A. Gouzien, 106.
Solennités religieuses de la semaine sainte, 118.
Les Sept paroles du Christ, oratorio de Th. Dubois; *Stabat*, de Palestrina, exécuté par plusieurs sociétés chorales; *Messe solennelle*, de Fr. Schwab, à Saint-Eustache; *La Création*, d'Haydn, exécutée par le Lieder-Kranz de Paris, art. de Mathieu de Monter, 124.
Exécution du *Stabat* à la chapelle des Tuileries, 125.
Rapport adressé au ministre des cultes sur la reconstruction du grand orgue de l'église Notre-Dame, 131.
Visite au grand orgue par les délégués des sociétés savantes de France, 134.
Exécution de la 6e messe solennelle d'A. Leprévost, à Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, 141.
Première communion du Prince Impérial, à la chapelle des Tuileries, art. signé A. E., 148.
Messe de Ch. Vervoitte exécutée à l'église de Saint-Cloud, 173.
Application de l'électricité aux grandes orgues, à propos du grand orgue de la nouvelle église Saint-Augustin, art. de Mathieu de Monter, 180.
Bénédiction solennelle de cet orgue, 198.
Audition des grandes orgues de Notre-Dame par les membres de l'Association scientifique de France, 222.
Solennité religieuse à l'institution impériale des Jeunes Aveugles, 238.
Distribution des prix à l'Ecole de musique religieuse Niedermeyer, 246.
Inauguration du grand orgue de la nouvelle église paroissiale de Saint-Denis, 271, 279.
Inauguration d'un nouvel orgue à l'église Saint-Ambroise, 334.
Messe de Sainte-Cécile, d'A. Thomas, exécutée à Saint-Eustache, pour la fête de l'Association des artistes musiciens. — Messe de Sainte-Cécile, de Mme de Grandval, à Sainte-Geneviève, art. signé M. M., 388.
Société des oratorios, sous la direction de J. Pasdeloup: 1re exécution, au Panthéon: *la Passion*, de J.-J. Bach; *Ode à sainte Cécile*, de Haendel, art. de Mathieu de Monter, 145.
2e exécution, 157.

N

Nécrologie.

Alsaniello (Mlle E.), 247.
Arban père, 95.
Arteis de Bournonville (A. d'), 398.
Barrez, 390.
Barsotti, 111.
Barthélemy, 55.
Béquignolles (de), 7.
Ber (E.), 263.
Berwald (F.), 151.
Bessems (A.), 363.
Blanchard (Mlle), 297.
Blaquières (P.), 126.
Bocquillon, art. nécrol. par T. Sauvage, 20.
Bovery (J.), 239.
Brendel, 390.
Calderon, 359.
Challiot, 351.
Chevé (Mme veuve E.), 215.
Cicéri père, 279.
Conti (C.), 255.
Cotta (J.), 113.
Cruvelli (Mlle M.), 255.
Dauprat (L. F.), 255.
Delavigne (G.), 359,
Delenie (L.), 263.
Desnoyers (L.), 407,
Ducis (Mme L.), 39.
Duponchel, 118.
Eberwein (C.), 103.
Empis, 407.
Epagny (V. d'), 367.
Favarger (R.), 287.
Ferrand (H.), 311.
Franck (E.), 103.
Franck-Marie, 15.
Ganz (M.), 39.
Gaspérini (de), 135.
Gaudonnet fils, 143.
Gide (C.), 62.
Harrison (W.), 374.
Hauptmann (M.), 15.
Hugo (Mme V.), 279
Hüttenbrenner (A.), 297.
Ketterer (Mme), 325.
Kistner (J.), 175.
Kittl (J.-F.), 255.
Kolesowsky (S.), 287.
Kreutzer (L.), 327.
Krüger père, 158.
Laborie (le docteur). 23.
Lacombe (Mme L.), 280.
Lacour (Mme), 263.
La Madeleine (S. de), 237.
Leduc (A.), 199.
Lemoine (E.), 95.
Lomagne (J.), 271.
Louis Ier, roi de Bavière, 79.
Lover (S.), 239.
Marguerittat (R.), 31.
Marck (le docteur), 31.
Marque (A.), 398.
Mazetti (R.), 39.
Mazilier, 107.
Mercier (J.), 87.
Mévil (C.), 55.
Michel (Cam.), 239.
Michel (Marc), 87.
Micheli (J.), 407.
Monnais (E.), 68.
Ses obsèques, 69.
art. nécrol. par Fétis père, 75.
Monpou (Mme veuve), 135.
Montoriol, 55.
Morelly (L.), 287.
Mouravieff (Mlle), 359.
Naum (M.), 223, 302.
Paulowna (Anna) Frarevna, de Georgie, 71.
Péronnet, 279.
Pillet (L.), 102.
Ponchard (Mlle J.), 55.
Prémaray (J. de), 191.
Prumier (A.), 31.
Reinecke (Mme), 287.
Remack (E.). 398.
Ronzoni, 398.
Rossini (note), 371.
Ses funérailles, art. de Mathieu de Monter, 367, 381.
Ryan (D.-H.), 398.
Schnyder de Wartensée (X), 287.
Schrœder (Mme S.), 87.
Simon (F.-J.), 374.
Simrock (N.), 415.
Stigelli, 223.
Taglioni (S.), 335.
Tromba (Mlle A.), 247.
Ugalde (Mlle), 135.
Van-Eyken (J.-A.), 335.
Viennet, 231.
Vieuxtemps (Mme), 207,
Vieyra (A.), 215.
Vitali (Mme), 118.
Walewski (le comte), 219.
Wurtemberg (le prince E. de), 359.
Zabalza (A.), 62.

Nominations.

Baille (G.), comme directeur du Conservatoire de Perpignan, 326.
Baoeux (G.), comme sous-chef de musique de la 5e subdivision de la garde nationale, 30.
Beauplan (A. de), comme commissaire impérial près les théâtres lyriques et le Conservatoire, 78.
Cabanis, comme inspecteur des théâtres des départements, 30.
Dessane, comme organiste du chœur, à Saint-Sulpice, 158.
Dubois, comme maître de chapelle de la Madeleine, 374.
Eigenschenck, comme officier d'Académie, 294.
Ferrand (E.), comme chef du bureau des théâtres, au ministère de la maison de l'Empereur, 30.
Fissot (H.), comme organiste de Saint-Merri, 151.
Gautier (T.), comme bibliothécaire de S. A. I. la princesse Mathilde, 351.
Hess (H.), comme maître de chapelle de la cathédrale de Nancy, 414.
Hurand, comme officier d'Académie, 113.
Jancourt, comme capitaine de musique de la 5e subdivision de la garde nationale, 6.
Jonas (E.), comme inspecteur général des corps de musique de la garde nationale de la Seine, 6.
Pasdeloup, comme directeur privilégié du théâtre Lyrique impérial, 278.
Id. comme officier d'Académie, 279.
Thibaut, comme capitaine de musique de la 2e subdivision de la garde nationale, 6.

O

Orphéons.

Festival donné au cirque de l'Impératrice, par l'Associa-

tion des sociétés chorales de Paris et du département de la Seine, 60.
Médailles distribuées par le préfet de la Seine, à la suite du concours ouvert pour la composition de chœurs sans accompagnement, 47.
Séance solennelle de l'Orphéon de Paris (rive gauche), article de Mathieu de Monter, 99.
Séance annuelle de la Société chorale d'amateurs, 141.
Séance solennelle de l'Orphéon de Paris (rive droite), art. de Mathieu de Monter, 146.
Concours choral et instrumental à Melun, art. d'A. Elwart, 156.
Concours d'Orphéons à Choisy-le-Roi, 206.
Concours d'Orphéons, de Fanfares et de Musiques militaires à Senlis, art. d'A. Elwart, 229.
Concours de musique entre les écoles communales de la ville de Paris dirigées par M. F. Bazin, 246.
Concert de la Société chorale des Enfants de Saint-Denis, 318.
Concert donné à la salle Dourlens par quatre sociétés chorales allemandes de Paris, 414.

Q

Questions artistiques, musicales et théâtrales.

Concours pour la composition d'un poëme d'opéra, 75.
Election d'un jury pour ce concours, 100.
Rapport de la commission instituée par le ministère de la maison de l'Empereur pour juger les poëmes, 123.
Avis relatif à la délivrance du poëme, 141.
Nouveau traité intervenu entre la direction de l'Opéra-Comique et la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, 222.
Concours pour la mise en musique de l'opéra-comique *le Florentin*, 229, 254.
Reconnaissance du traité international pour les droits de propriété des auteurs français, par la Hongrie, 229.
Vote des subventions théâtrales par le Corps législatif, 238.
Constitutions du jury pour le concours de l'Opéra-Comique, 332.
Nomination des jurys pour le concours du théâtre Lyrique impérial, 366, 373, 406.

R

Revue critique.

L'acoustique, ou *Les phénomènes du son*, par R. Radau, art. d'Arthur Pougin, 19.
Le trésor des pianistes (11e et 12e livraisons), art. de Fétis père, 42.
La musique expliquée aux gens du monde, par A. Meliot, art. de Maurice Bourges, 51.
Galerie des musiciens célèbres anciens et nouveaux, 92.
Compositions diverses d'E. Stœger, art. signé C. B., 98.
Un nouveau système d'acoustique musicale, par M. G. Bertrand, art. d'A. Pougin, 108.
La musique et l'amour, par A. de Lasalle, art. de Mathieu de Monter, 140, 164.
Chœurs suédois et norrégiens, à quatre parties pour voix d'hommes, art. de Maurice Bourges, 154.
Un livre incomplet, art. d'A. Pougin, 156.
Etudes pratiques de style vocal, par S. de la Madelaine, art. de A. Pougin, 171.
La notation de la musique classique comparée à la notation de la musique moderne, etc., par M. E. Deldevez; *De l'émission de la voix*, par Jules Lefort, art. d'A. Pougin, 181.
La musique, le théâtre et la danse, à l'exposition des Beaux-Arts (salon de 1868), art. de Mathieu de Monter, 185.
Bellini, sa vie, ses œuvres, par A. Pougin, art. de Mathieu de Monter, 220.
Misères d'un prix de Rome, par A. Second, art. de Mathieu de Monter, 235.
Lettre allemande sur la musique française, par Szarvady, 244.
Les étoiles du chant (Adelina Patti), par Guy de Charnacé, art. de Mathieu de Monter, 250.
Etude en fa *mineur*, de Mendelssohn; *Tzigone, marche, souvenir de Hongrie*, par D. Magnus; *Gavotte*, par Ch. Lecoq; *Ida*, par Martin de Fontaine, pour piano, 261.
Abrégé du système d'acoustique musical de Helmholtz, par E. Mach, art. de C. Bannelier; *Adagios de Beethoven*, transcrits par F. Brisson, 292.
Phénomènes musicaux-physiologiques, par Ch. Meerens, art. signé C. D. G., 300.
Chœur des Evêques, de *l'Africaine*, transcrit pour piano, par J. Baur; fantaisie sur *l'Africaine*, par Teresa Carreno; *trois morceaux de concert*, par E. Stœger; *Murmures*, nocturne pour piano et *si vous n'avez rien à me dire*, pour le chant par C. A. Palmer; *le Message*, mélodie pour piano par J. P. Goldberg; fantaisie sur les *Dragons de Villars*, par J. B. Duvernoy; fantaisie sur le même opéra par E. Ketterer, 355.
La musique de *la Périchole*, art. de P. Bernard, 412.

T

Théâtres lyriques de Paris.

OPÉRA.

Sérénade donnée à Rossini par les artistes de l'Opéra, à l'occasion de la 500e représentation de *Guillaume Tell*, 53.
Début de Maurel dans le *Trouvère*, 78.
Première représentation d'*Hamlet*, opéra en cinq actes, musique de M. Ambroise Thomas, art. de Paul Bernard, 81.
Rentrée de Mlle Granzow, dans *le Corsaire*, 126.
Représentation au bénéfice de la caisse des pensions de retraite, 142.
Rentrée de Mme M. Sass dans *Don Juan*, 150.
Représentation extraordinaire au profit de la Caisse de secours des acteurs et compositeurs dramatiques, 150.
Début de Mazzoleni dans *le Trouvère*, 166.
Reprise d'*Herculanum*, de F. David, art. de Paul Bernard, 209.
Début de Mlle J. Hisson dans *le Trouvère*, 230.
Représentation gratuite du 15 août; l'*Hymne* de Rossini, 261, 269.
Rentrée de Mlle M. Battu dans *Herculanum*, 301.
Devoyod dans le rôle de *Guillaume Tell*, 350.
Reprise des *Huguenots*, art. de E. de Rauze, 361, 373.
Mme Carvalho dans *les Huguenots*, art. d'E. de Rauze, 377.
Représentation solennelle de *Guillaume Tell*, à la mémoire de Rossini, 389.

OPÉRA-COMIQUE.

Première représentation du *Premier Jour de bonheur*, opéra-comique en trois actes, musique d'Auber, art. de Paul Bernard, 57.
Début de Hayet dans *Zampa*, 78.
Représentation au bénéfice de la Caisse de secours de la Société des auteurs dramatiques, 94.
Reprise de la *Part du Diable*, art. de Maurice Gray, 97.
Première représentation de *Mademoiselle Sylvia*, opéra-comique en un acte, musique de M. Samuel David, art. de Paul Bernard, 121.
Reprise des *Voitures versées*, 142.
Première représentation *la Pénitente*, opéra-comique en un acte, musique de Mme de Grandval, art. de Paul Bernard, 153.
Première représentation (à ce théâtre) des *Dragons de Villars*, opéra-comique en trois actes, musique d'Aimé Maillart, art. de Paul Bernard, 177.
Reprise du *Docteur Mirobolan*, 222, 230.
Représentation gratuite du 15 août; *la Bonne Moisson*, cantate de M. Charlot, 261, 269, 271.
Début de Mlle Guillot dans *le Chalet*, 356.
Première représentation du *Corricolo*, opéra-comique en trois actes, musique de M. Ferdinand Poise, art. de Paul Bernard, 385.
Représentation au bénéfice de Mme Ugalde, 413.

THÉATRE IMPÉRIAL ITALIEN.

Reprise de la *Gazza-Ladro*, 21.
Grand concert donné par la Société italienne de bienfaisance, 29.
Première représentation de *Il Templario*, opéra-seria en trois actes, musique d'Otto Nicolaï, art. de Maurice Gray, 33.
Reprise de *Don Giovanni*, 54.
Reprise de *Matilda di Shabran*; débuts de M. et de Mme Tiberini, art. de Maurice Gray, 84.
Adelina Patti dans le *Trovatore*, 86.
Première représentation de *Giovanna d'Arco*, opéra en quatre actes, musique de T. Soléra, art. de Maurice Gray, 105.
Concert spirituel du jeudi saint, 117.
Représentation au bénéfice d'Adelina Patti, 134.
Première représentation de *la Contessina*, opéra semi-seria en trois actes, musique du prince J. Poniatowski, art. de Maurice Gray, 137.
Représentation au bénéfice de Mlle Krauss, 142.
Programme de la saison nouvelle, 286.
Réouverture par la *Lucia*, art. signé E. R., 313.
Rigoletto; *Crispino e la Comare*, art. d'E. de Rauze, 321.
La Traviata, art. d'E. de Rauze, 330.
La Contessina; *Marta*; *Don Pasquale*, art. d'E. de Rauze, 338.
Lucrezia Borgia, art. d'E. de Rauze, 355.
Semiramide, art. signé E. R., 378.
Otello; *la Serva padrona*, art. d'Elias de Rauze, 410.
Adieux d'Adelina Patti, 414.

THÉATRE LYRIQUE IMPÉRIAL.

Première représentation de *la Jolie Fille de Perth*, opéra en 4 actes et 5 tableaux, musique de M. Georges Bizet, art. d'A. Gouzien, 3.
Reprise de *la Fanchonnette*, 13.
Soirée d'inauguration du théâtre de La Renaissance, par *Faust*, 94.
Roméo et Juliette à ce même théâtre, 110.
Secours accordé aux choristes par le Ministère de la Maison de l'Empereur, 166.
Prise de possession du théâtre Lyrique par M. Pasdeloup, 293.
Personnel et travaux artistiques, 301.
Réouverture, art. d'A. Gouzien, 345.
Reprise du *Barbier de Séville*; début de M. Aubéry, 357.
Reprise d'*Iphigénie en Tauride*, de Gluck, art. de Paul Bernard, 379.
Reprise du *Maître de Chapelle*, 405.
Reprise du *Brasseur de Preston*, d'A. Adam, art. de P. Bernard, 409.

BOUFFES-PARISIENS.

Réouverture : *l'Arche Marion*, opérette de M. Adolphe Nibelle; le *Fifre enchanté*, opérette d'Offenbach; *l'Ile de Tulipatan*, opérette du même, art. d'Elias de Rauze, 313.
Reprise des *Deux Aveugles*, 342.
Reprise de *la Chanson de Fortunio* et de *Jeanne qui pleure et Jean qui rit*; rentrée de Désiré, 357.
Petit Bonhomme vit encore, opéra-comique en deux actes, musique de L. Deffès, art. signé D., 411.

FANTAISIES-PARISIENNES.

La Croisade des Dames, opéra-comique en un acte, de François Schubert; *l'Elixir de Cornélius*, opéra-comique en un acte de M. Em. Durand; reprise du *Farfadet*, d'Ad. Adam, art. signé D., 41.
Roger Bontemps, opéra-comique en deux actes, de M. Debillemont, art. signé D., 91.
Reprise du *Muletier*, d'Hérold, 101.
Le Barbier de Séville, de Paësiello, art. signé D., 163.
L'Amour mouillé, opérette en un acte, musique d'E. de Hartog, art. signé D., 178.
Fermeture annuelle, 198.
Réouverture par *le Barbier de Séville*, art. signé M. G., 215.
Le Soldat malgré lui, opéra-comique en deux actes, musique de F. Barbier, art. signé D. A. D., 339.
Reprise de *la Fête du Village voisin*, art. signé D., 362.
Reprise de *Gilles ravisseur*, art. signé D., 411.

THÉATRE DE L'ATHÉNÉE.

L'Amour et son carquois, opéra-bouffe en deux actes, musique de Ch. Lecocq, art. signé D., 35.
Fleur de Thé, opéra-bouffe en trois actes, musique de Ch. Lecocq, art. signé D., 122.
Fermeture annuelle, 206.
Réouverture par *Fleur de Thé*, 286.
Le Petit Poucet, opéra-bouffe en trois actes, musique de Laurent de Rillé, art. signé D., 324.
Le Vengeur, opéra-bouffe en un acte, musique d'Isidore Legouix, art. signé D., 380.
Les Horreurs de la guerre, opéra-bouffe en deux actes, musique de M. Jules Costé, art. signé D., 395.

REVUE DES THÉATRES

Par D.-A.-D. Saint-Yves.

12, 28, 36, 52, 75, 91, 114, 132, 149, 172, 189, 213, 237, 245, 268, 277, 292, 308, 332, 348, 372, 396.

—

Au théâtre des Menus-Plaisirs, *Geneviève de Brabant*, opéra-bouffe en trois actes et dix tableaux, musique de J. Offenbach, art. signé D., 5.
Au théâtre de Cluny, *Un Cousin de retour de l'Inde*, opérette de Bovery, 134.
Au théâtre des Jeunes-Artistes, un opéra-comique de M. Martyns, 142.
Au théâtre du Palais-Royal, *le Château à Tolo*, opéra-bouffe en trois actes, musique de J. Offenbach, art. signé D., 147.
Au théâtre des Variétés, reprise du *Pont des Soupirs*, opéra-bouffe en cinq tableaux, musique d'Offenbach, art. signé D., 148.
A l'Eldorado, *Vénus infidèle*, opérette de M. L. Roques, 278.
Aux Menus-Plaisirs, les *Croqueuses de Pommes*, opérette en cinq actes, musique de L. Deffès, art. de Maurice Gray, 314.
Aux Variétés, *la Périchole*, opéra-bouffe en deux actes, musique de J. Offenbach, art. signé D. A. D., 322.
Aux Folies-Dramatiques, *Chilpéric*, opéra-bouffe en trois actes, d'Hervé, art. signé D., 346.
Aux Folies-Marigny, *Jean qui pleure et Jean qui rit*, opérette de Marc-Chautagne, 357.
Aux Menus-Plaisirs, *le Grand Duc de Matapa*, opéra-bouffe en cinq tableaux, musique de M. Debillemont, art. signé D., 380.

CONCERTS, BALS ET SPECTACLES DIVERS.

Grand Festival donné au Casino, par Arban, 109.
Ouverture du Jardin Mabille, 135.
A l'Eldorado, débuts des frères Guidon, 150.
Ouverture du Pré-Catelan, 151.
Réouverture du Casino-Cadet, 310.
Réouverture de l'Alcazar, 326.
Concerts d'Arban à la salle Valentino, 334. — Festival Meyerbeer, 342. — Mme Taroni, 366.
Inauguration des Bals du Cirque de l'Impératrice, 374.
Bals de l'Opéra, 415.

V

Variétés.

Revue musicale de l'année 1867, art. de Em. Mathieu de Monter, 9.
A propos de *la Jeunesse de Goethe*, drame de M. Blaze de Bury, 45.
Un inconnu, art. d'A. Pougin, 68.
Une séance de musique intime, art. de L. Kreutzer, 74.
A propos d'une erreur commise dans la distribution des médailles, à la suite de l'Exposition internationale, au détriment de Ph. Herz neveu, 172, 239, 396.
Beethoven à Tœplitz, 207.
Le Chant liturgique au monastère de la Grande Chartreuse (extrait d'un nouvel ouvrage de M. E. Mathieu de Monter, 297).
Wachtel et le *Postillon de Lonjumeau*, art. signé XX., 316.
La Périchole (opinion de la presse), 331, 340.
L'Hymne de Riego, art. d'A. Pougin, 341.
Note sur un point de l'histoire de l'Harmonie et de la Tonalité, art. de Fétis, 381.
Catalogue des œuvres posthumes de Rossini (extr. du *Mémorial diplomatique*), 406.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS.

A

Abel (Mlle L.), 123, 286.
Abraham (E.), 390.
Achard (L.), 97, 144, 214, 215, 222, 261
Accursi (M. et Mme R.), 191, 237, 253, 302, 326.
Adam (A.), 41, 409.
Adelburg (d'), 53, 215.
Adenis (J.), 3.
Agnesi, 21, 30, 35, 61, 84, 86, 107, 124, 125, 215, 239, 247, 263, 280; 313, 322, 339, 370, 378, 389, 410.
Alary (G.), 117.
Albeni (Mme), 370.
Alphonsine (Mlle), 147.
Altès, 374, 398.
Ambroselli, 326.
Ancona (d'), 370, 383.
Andréeff, 63.
Antigny (Mlle B. d'), 347.
Arbaa, 37, 95, 109, 143, 151, 159, 191, 198, 255, 263, 302, 334, 342.
Archainbaud, 77, 93.
Arditi, 175, 262, 358, 377, 391.
Arnaud (Mlle), 42.
Arrouge-Sury (M. et Mme L.), 175, 183.
Arsandaux, 164, 315, 362.
Artois de Bournonville (A d'), 398.
Artot (Mlle D.), 15, 23, 31, 47, 63, 72, 103, 111, 143, 159, 166, 174, 191, 239, 247, 255, 263, 271, 279, 294, 317, 327, 357, 365, 407, 414.
Artus (A.), 318.
Asantchewski (d'), 109.
Auber, 39, 57, 62, 97, 116, 148, 233, 237, 244, 405, 411.
Aubéry, 234, 270, 357, 380.
Audran (E.), 118.
Audran fils (A.), 60, 78, 158.
Auer, 311.
Augier (E.), 36, 270.
Aurèle, 381.
Auzende, 233.
Avenel (P.), 195.

B

Bac (D.), 6.
Bach, 215.
Bach (Les), 17.
Bacquié, 270.
Baëtz (E.), 246.
Bagier, 33, 54, 62, 198, 270, 286, 378.
Baille (G.), 326.
Balakireff, 391.
Baltard, 186.
Baneux (G.), 30.
Barbier (F.), 317, 333, 339.
Barbier (J.) 81.
Barbot, 61.
Barbot (Mme), 397.
Barker, 180.
Baroelt, 164, 178, 411.
Barré, 5, 94, 174, 178, 254, 255, 386.
Barrez, 390.
Barrière (A.), 182.
Barsotti, 111.
Barth (H.), 47.
Barthe-Banderali (Mme), 53, 90.
Baïste (E.), 198, 207, 279, 334, 388.
Batta (A.), 255, 390.
Battaille, 102, 182, 388.
Battu (Mlle M.), 10, 29, 45, 92, 100, 125, 150, 209, 222, 245, 301, 350, 372, 389.
Baudier (Mlle), 6.
Baunay ((Mlle de), 109, 334, 342.
Baur (J.), 133, 301, 305, 355, 367.
Bausewein, 211.
Bayeux (M.), 28.
Bazin (F.), 99, 246.
Bazzini, 47, 135.
Beaugrand (Mlle), 362, 378,
Beauplan (A. de), 78.
Becker (J.) 31.
Bédel (Mlle L.), 133.
Bédora (Mlle), 126, 230.
Beer (J.), 27.
Béguin-Salomon (Mme), 29, 93, 101, 374.
Bélia (Mlle), 97, 214, 230.
Bell de La Pommeraye (Mme R.), 21, 54, 86, 95, 134, 246, 262, 327, 342, 350, 366.
Bellini, 220.
Belval, 51, 83, 222, 362, 378.
Benaben, 230.
Benati (Mme), 357.
Bénazet (E.), 7, 390.
Bencteux, 111.
Bender (V.), 229,
Bénédict (J.), 267.
Bennett (W. S.), 39.
Benou, 301.
Benza (Mlle), 167.
Béquignolles (de), 7.
Ber (E.), 263.
Bergson (M.), 231.
Bériot fils (C. de), 93,
Berlicz (H.), 15, 20, 46, 63, 87, 116, 118, 175, 183, 238, 267.
Berlyn (A.), 30, 127, 167.
Bernard (*de l'Opéra-Comique*), 7, 286.
Bernard (P.), 60, 109.
Bernardi, 254.
Bernardin, 36, 123, 325, 380.
Berthélemy, 55.
Berthelier, 22, 102, 116, 125, 150, 183, 230, 246, 279, 314, 342, 411.
Berton (P.), 28.
Bertrand (G.), 108.
Berwald (F.), 151,
Besekirski, 103, 280, 311, 375.
Bessems (A), 93, 231, 343.
Bessin-Pouilley (Mme), 62.
Bettini (Mlle), 247.
Betz, 72, 211, 280, 293.
Beumer, 398.
Biancolini (Mlle), 391.
Biron, 111.
Bischoffsheim, 11.
Bizet (G.), 3, 10, 174.
Blanc (A.), 71, 263, 374.
Blanc (C.), 384.
Blanchard (Mme), 295.
Blanche (A.), 91, 99, 146.
Blaquières (P.), 127.
Blau (E.). 123.
Blaze de Bury (H.), 45, 238, 270, 273, 281, 364.
Bléau (Mlle), 110, 294.
Blech (Mlle), 85, 90. 93, 110, 301, 350, 370.
Blondelet, 323.
Blot-Dermilly (M. et Mme), 70, 117.
Blum, 357.
Boccherini, 19, 65, 113, 129.
Boccolini, 351.
Bock (E.), 214.
Bockholtz-Falconi (Mme), 207, 318.
Bo quillon, 20.
Boieldieu (A.), 182.
Boissier-Duran (Mlle C.), 95.
Boito (A.), 96.
Bonelli (Mlle), 395.
Bonewitz (H.), 14, 45, 94, 125.
Bonnehée, 370.
Bonnesseur, 90.
Bonnet, 42, 164, 233, 411.
Bonnet (G.), 91, 340, 411.
Bonola (G.), 247.
Bordet (Mlle), 134.
Borghèse (Mme J.), 47, 311.
Borghi-Mamo (Mme), 23.
Borri, 359.
Boscowitz (E.), 109.
Bosquin, 38, 346, 379.
Besselet, 319.
Bouché (Mlle L.), 117.
Bouctard (A.), 254.
Boudias, 334.
Boudié (Mlle), 45.
Bouffar (Mlle Z.), 5, 147, 294.
Boulangeot (Mme), 14.
Boullard (M.), 315.
Bourgault-Ducoudray, 118, 358, 414.
Bourgeois, 233.
Bourges (M.), 146, 147.
Bovery (J.), 134, 239.
Brandt (Mlle), 152, 295.
Brasseur, 147.
Brendel, 390.
Brière (H), 383.
Brignoli, 327.
Brisebarre (E.), 195.
Brisson (F.) 292, 315, 407.
Brunet-Lafleur (Mlle), 13, 97, 117, 222.
Brunetti, 73.
Brunetti (Mlle), 199, 207, 215, 247.
Brunswick, 409.
Brzowski (J.), 239.
Bulow (H. de), 211.
Bulterini, 247.
Buonomo, 15.
Buet (V.), 262.
Busch (Mlle de), 141.
Busnach (W.), 35, 153.
Bussine, 390.
Bussmeyer, 53.

C

Cabanis, 30.
Cabel (Mme M.), 58, 76, 214, 222, 254, 309, 386.
Cagnoni, 39.
Caillet, 380, 405.
Calderon (Mme D.), 190, 359.
Caliste (Mlle M.), 391.
Callias (Mlle N. de), 414.
Callou (A.), 236.
Capeul, 580, 70, 76, 109, 222, 254, 287, 309, 398.
Capurro, 151.
Caracciole (Mme L.), 63, 239, 375.
Carlez (J.), 81.
Carman, 415.
Carron, 27, 93, 108, 124, 150, 389.
Carré (M.), 81.
Carrene (Mlle T.), 92, 223, 355.
Carretier, 302.
Carrier, 71, 134.
Carrion, 87.
Carrodus, 343.
Carvalho, 54, 61, 78, 94, 150, 278, 286.
Casvalle (Mme M.) 13, 21, 85, 86, 94, 100, 110, 134, 142, 159, 215, 239, 255, 294, 378, 383.
Casaban, 62.
Casimir (Mme), 142.
Castel, 14.
Castelmary, 84, 142.
Caters (Mme la baronne de), 389.
Caussemille (Mlle O.), 141.
Caux (Le marquis de), 238, 246.
Cavaillé-Coll (A.), 85, 131, 134.
Cavé (A.), 30.
Cazat (Mlle), 315, 362.
Cazaux, 62, 332.
Celentano (L.), 7.
Cervantès, 93.
Challiet, 351.
Chantepie, 124.
Charle (J.), 229.
Charles (A.), 60, 101, 116, 151.
Charlet, 261, 269.
Charnacé (G. de), 231, 250.
Charton-Demeur (Mme), 173, 182.
Chantagne (M.), 13, 357.
Chauvet (A.), 111, 370.
Chevé (Mme Ve E.), 215.
Chopard-Chassant (Mme), 6.
Cheudens, 23, 229
Christian, 323, 341.
Ciampi, 21, 54, 61, 237, 271, 322, 339, 411.
Cicéri père, 279.
Cice (Mlle), 6, 142, 154, 206, 262.
Coedès, 191.
Cœvoel (Mlle), 7.
Cohen (J.), 10, 369, 374.
Cohen (L.), 366.
Colin (*de l'Opéra*), 84, 209, 254, 362, 378.
Colin (C.), 62.
Colini, 135.
Colombier, 196.
Coleune (E.), 77.
Comettant (M. et Mme O.), 14, 77, 150, 158, 239, 294, 302.
Comte (C.), 94.
Conneau (Mme), 100.
Conradi (A.), 199.
Consolo (F.), 125, 190.
Constantin (C.), 42, 91, 164, 174, 315.
Constanzia (Mme A.), 141,
Conti (C.), 255.
Conti (Mlle), 246.
Cordier (Mlle A.), 38, 76, 94.
Corelli, 18.
Cormon (E.), 57.
Corradi (Mlle E.), 190.
Cortez (Mme), 61.
Cossmann, 253.
Costa (M.), 199, 307, 234, 359.
Costé (J.), 395, 414.
Cotogni, 7.
Cotta (J.), 118.
Couder, 62.
Couderc, 230, 356.
Crémieux, 274, 281.
Crémieux (H.), 5, 148.
Cresci, 13, 55,
Croisez, 367
Cros, 234.
Crosti, 76, 93, 142, 190,
Cruvelli (Mlle M.), 455.
Cuvillon (de), 77, 125,
Cuvreau, 21.
Cyriali, 47.
Czéké (A. de), 173.
Czillag (M meR.), 15, 355, 51, 415.

D

Dall'Argine, 23, 159, 375, 391.
Dalli-Gnadagnini (Mme), 47.
Damcke (M. et Mme), 74.
Damoreau-Wekerlin (Mme C.), 29, 37.
Dancla (C.), 390, 398.
Daniel (S.), 183.
Daniele (Mlle), 61, 151, 350.
Daram (Mlle), 38, 346, 410.
Darcier (Mlle), 158, 164.
Dard, 141.
Dassier (A.), 667.
Daubray, 286, 324.
Dauprat, (L. F.), 255.
Dautresme (L.), 10, 64, 314.
Dauverné, 270.
David (*de l'Op.*), 83, 150, 183, 552, 378.
David (Fél.), 269.
David (Ferd.), 335.
David (S.), 121.
David (Mlle J.), 335.
Davidoff, 39,
Davoust, 348.
Debillemont, 13, 91, 150, 380.
Debrigny-Varney (Mme), 6, 381.
Decroix (Mme), 42, 440, 362.
Deffès (L.). 286, 314, 326, 411.
Déjazet (Mlle V.), 294.
Déjazet (E.), 53, 133, 383.
Delaborde (E.), 116, 133.
Delacour, 385,
Delafontaine, 60.
Delahaye (L.), 45, 93.
Delaporte (E.), 118, 155, 173.
Delavigne (A.), 41.
Delavigne (G.) 359.
Deldevez, 181.
Deleurie (L.). 263.
Delgado, 93.
Delibes (L.), 214. 314.
Della-Rosa (Mme), 93.
Delle-Sedie, 29, 60, 90, 98, 157, 173, 321.
Deloffre, 62, 383, 386.
Delvil (M. et Mme), 311, 397.
Demunck, 70, 117.
Denay, (Mlle), 223.
Deneux (J), 29, 57, 93, 167.
Denis (A.), 143, 231.
Dennery (A.), 57.
Depoitier (M. et Mme), 30.
Derasse (Mlle), 37, 142.
Derval, 42, 91.
Desaint, 37.
Deschamps (Mlle), 282.
Desgranges (E.), 253, 279, 406.
Desborties, 196.
Désiré, 36, 122, 537.
Desmet père et fils (V), 190, 318.
Desnoyers (L.), 407.
Desplaces (H.), 23.
Dessane (L. A.), 158.
Destin (Mlle M.). 215, 263, 319.
Devoyod, 230, 350, 413, 414.
Devriès (Mlle F.), 107, 125, 345.
Devriès (Mlle J.), 5, 94, 357.
Diez (Mme), 211.
Dœrfeldt, 63.
Dolmetsch (Mlle C.), 109.
Domergue, 302.
Doppler, 127.
Dor (Mlle H.), 311, 357.
Doré (Mlle P), 77.
Dorn (H.), 111, 391.
Dorus, 398.
Dory (Mme), 55,
Douau (Mlle), 61.
Douay (G.), 182.
Doucet (C.), 166, 370.
Drigo, 254.
Dubois, 111, 325, 374.
Dubois (T.), 124, 125.
Ducasse (Mlle), 4, 346.
Ducci, 23.
Duchesne, 134.
Ducis (Mme L.), 39.
Duhaupas, 271, 390.
Dulaurens, 20, 310.
Dumestre (M. et Mme), 20, 61.
Duniecki (S.), 15.
Dunkler (E), 55, 159, 287, 415.
Dupin, 342.
Duplan, 47.
Duponchel, 118.
Dupont (J.), 60, 365, 414.
Duprat, 71.
Dupressoir, 191, 230, 151.
Duprey, 267.
Duprez (G.), 106, 165, 358, 405, 411.
Duprez (E.), 411.
Dupuis, 148, 323, 331, 341.
Dupuy (Mlle M.), 223, 239.
Durand (A.), 85, 118, 134.
Durand (E.), 41.
Durand (Mlle), 117.
Dustmann (Mme), 181.
Duval (Mlle), 405.
Duvernoy (A.), 116.
Duverney (J.-B.), 356.

E

Eberlé, 247.
Eberwein (C.), 103.
Ebrard-Gravière (Mme), 21, 102.
Ecarlat-Geismar (Mme), 21.
Eckert (C.), 293, 367, 391.
Edelsberg (Mlle P. d'), 15, 303.
Ehmant, 37, 390.
Ehnn (Mlle), 39, 119.
Ehrlich, 263, 399.
Eigenschenck, 294.
Ellers, 87.
Elwart (A.), 53, 93, 151, 182, 239, 254, 287, 382.
Empis, 407.
Enaux (Mlle), 334.
Ecequist (Mlle), 191.
Engel (L.), 119, 191, 334.
Epaguy (V. d'), 367.
Erl, 119.
Ernesti (T. d'), 93, 398.
Ernst (Mme), 263.
Errera (U.) 190.
Escudier-Kastner (Mme), 27, 230, 287.
Etcheverry (d'), 295.
Etex, 389.
Etienne, 61, 326.
Ettling (E.) 294.
Eugénie (S. M. l'Impératrice), 29, 61, 148.
Everardi, 31, 79.

F

Fabre, 287.
Fabre (Mlle A.), 116.
Faccio (F.), 263.
Faivret, 120, 230.
Farrenc (A.), 42.
Farrenc (Mme), 7, 42, 62.
Fauquez, 412.
Faure, 10, 13, 29, 69, 83, 85, 92, 100, 110, 125, 142, 150, 157, 254, 269, 325, 362, 370, 378, 389.
Favarger (R.), 281.
Félix (R.), 174, 230.
Féret. 61.
Féri-Kletzer, 96, 103, 127.
Ferni (Mme), 343.
Ferrand (E.), 80.
Ferrand (H.), 311.
Ferraris (Mme A.), 23, 79, 359.
Ferrier, 14.
Ferucci (Mme), 357.
Fétis père, 31, 103, 129, 156, 166, 299, 319, 327, 330, 334, 347, 404, 413, 415.
Fiocre (Mlle), 84, 378.
Fioretti (Mlle), 84.
Fiori (E.), 72.
Firmani (Mme), 247.
Firmin (N.). 101.
Fissot (H.), 29, 151 390, 414.
Flachat (Mlle), 340, 362.
Florimo (de), 287.
Flotow (de), 14, 127, 135, 303, 311, 325, 339.
Flynn (Mlle), 279.
Fogliari (Mlle), 412.
Fonta (Mlle L.), 206, 210.
Fonti (Mlle), 357, 411.
Fortuna (Mlle), 133.
Fournier (E.), 28, 45, 364.
Fournier (N.), 121.
Franceschi, 116.
Franchino (Mlle), 38, 397, 407.
Franchomme, 100.
Franck (E.), 103.
Franck-Marie, 134, 222.
France-Mendès, 133.
François (A.), 109.
Fraschini 111, 117, 313, 321, 339, 350, 384, 414.
Frémeaux (Fam.), 77, 133, 141, 151, 182, 191, 253.
Fricci (Mme), 7.
Friderici (Mme), 55, 135.
Frigola, 182.
Fumagalli (Mlle E.), 45, 109.

G

Gabel, 5.
Gagliano (Mme), 93.
Gailhard, 37, 97, 214, 254, 269.
Galetti (Mlle), 23.
Galitzin (Mlle M.), 100, 173, 254.
Gallet (L.), 123.
Galli-Marié (Mme), 86, 178, 301, 356.
Gamelin, 86.
Gandonnet (A.), 143.
Ganz (M.), 39.
Garait (Mlle), 383, 389.
Garcin, 12, 99, 108.
Gardoni, 21, 76, 85, 100, 133.
Garfounkel, 100.
Gariboldi, 206.
Gasperini (de), 11, 54, 135.
Gastoldi (Mlle), 45.
Gauthier (Mlle), 311.
Gautier (E.), 150, 222, 270.
Gautier (T.), 351.
Génée (R.), 295, 303, 311.
Génibrel, 6.
Gentien (Mme), 302.
Geoffroy (Mme) 134, 373.
Géraizer, 42, 164, 293.
Géraldine (Mlle), 71, 206, 262, 326.
Géraldi, 247.
Gérard (E.), 174.
Gernsheim (F.), 148, 263.
Gevaert, 370, 381.
Gialdini, 87.
Gide (C.), 62.
Gigout, 198.
Gil-Pérez, 147.
Gilbert, 357.
Gilbert-David, 102.
Gilbert (Mlle), 411.
Gille (P.), 395.
Ginet (P.), 5, 381.
Giovanonni-Zucchi (Mme), 47, 391.
Girard (Mlle), 121, 178, 286.
Giraudet, 319, 410.
Giudèle (Mlle), 263.
Goby-Fontanel (Mme), 110.
Goddard-Davison (Mme A.), 103.
Godebski, 384.
Godefroid (F.), 173.
Godefroid (Mlle A.), 77, 117, 332.
Godefroy (Mlle), 255.
Godin (Mme), 109.
Gœtze (C.), 31.
Goldberg (J.-P.), 159, 193, 356, 390.
Goldner (W.), 117.
Goldschmidt (O.), 247.
Gondinet, 28.
Gonetti (Mlle), 237.
Goud, 30.
Gouffé (A.), 93, 165, 414.
Gounod (C.), 10, 55, 157, 229, 397.
Gourdon, 6, 315, 381.
Goury (Mme), 230.
Gouvy (T), 403, 414.
Grandval (Mme la vic. de), 153, 389.
Granier, 134.
Granzow (Mlle), 47, 63, 126, 142, 166, 222.
Graziani, 47, 365.
Gréef (de), 55.
Grenier, 148, 323, 341.
Griguon (H.), 141, 214.
Grisar (A.), 411.
Grisez, 374.
Grison, 111.
Grisy, 84, 148, 373, 388.
Grossi (Mlle), 21, 84, 86, 117, 138, 263, 321, 339, 355, 370, 378, 389.
Gruneisen, 246.
Grützmacher (F.), 391.
Guédénoff (de), 198.
Gueymard (M. et Mme), 60, 83, 166, 198, 209, 245, 271, 359.
Guffroy, 415.
Guibert (Mlle N.), 93.
Guidon fr., 21, 77. 150.
Guilbaut, 151.
Guillot de Sainbris, 93, 141.
Guillot (Mlle), 356.
Gunz (le docteur), 159, 181.
Guzman (M. et Mme F.), 60, 70, 215.

H

Haïol (G.), 10, 53, 84, 86, 95, 270, 294, 378. 388.
Halanzier, 86, 190, 278, 294, 326.
Halanzier (Mlle E.), 39.
Halévy (L.), 147, 148, 175, 215, 322.
Hallé (C.), 375.
Hamackers (Mlle), 190, 373, 378.
Hammer, 6, 93.
Hammerick (A.), 358.
Harriers-Wippern (Mme), 303.
Harris (Mlle L.), 6, 10, 29, 30, 37, 61, 70, 71, 78, 116, 223, 255, 263, 406.
Harrisson (W.), 374.
Hartog (E. de), 178.
Hasselmans, 70.
Hauck (Mlle M.), 262, 270, 310, 351, 359, 357, 384, 389, 398, 403.
Haulard, 198.
Hauptmann (M.), 15.
H yet, 78, 173.
Hebbé (Mlle), 31.
Heilbron (Mlle A.), 93, 206, 286, 386.
Heinz (J.), 367, 398.
Heller (S.), 244, 273, 329, 337.
Helmholtz, 108.
Hemmerlé, 151, 311.
Herbeck, 343.
Herman (A.), 374, 414.
Hérold, 102.
Hervé (F.), 13, 277, 346.
Herz (H.), 15.
Herz neven (P.), 172, 191, 239, 262, 374, 386.
Hess (H.) 414.
Hesselbein (Mlle), 238.
Heyberger (J.), 15.
Heymann, 397.
Hignard (A.), 86.
Hill, 181.
Hiller (F.), 181, 359, 391.
Hisson (Mlle J.), 174, 183, 230, 238.
Hochheimer, 271.
Hochstetter, 198.
Hol, 319.
Holmès (A.), 31, 143, 318, 358.
Holmès (Mlle), 77.
Holzl, 211.
Howard-Paul (Mme), 127, 143, 167.
Hubans (C.), 38.
Huerti, 103.
Huberti (Mlle), 38.
Huberta, 341.
Huet (Mlle V.), 398.
Hugo (Mme V.), 277.
Hulsen (de), 72.
Hurand, 27, 102, 118, 124.
Hustache (Mlle A.), 38.
Hüttenbrenner (A.), 207.
Hyacinthe, 147

I

Isturitz (Mme), 327.

J

Jacobi (G.), 47, 93, 99, 222, 314.
Jacquard (L.), 74, 101, 150.
Jacquin, 301.
Jaël (M. et Mme A.), 22, 38, 94, 152. 183, 263, 342, 390, 415.
Jaffé (M.), 119.
Jancourt, 6.
Janin (J.), 85.
Jeltsch (C.), 133.
Joachim, 15, 63, 118, 119, 181. 351.
Joël (Mlle G.), 359.
Joly (Mme de), 174.
Jonas (E.), 6, 196, 370.
Joncières (V.), 10.
Jourdan, 61, 159, 295, 359, 391.
Jouret (L.), 103.
Jouvin (B.), 30, 157.
Juvin, 414.
Justament, 356, 389.

K

Kaler (Mlle de), 39.
Kapfelmann, 155.
Karl (Mlle L.), 110.
Karren, 198.
Kastner (G.), 44, 115, 162, 246, 250, 311, 355.
Kastner (Mme Vve), 110, 115, 163, 365.
Kellogg (Miss), 119, 127, 215, 358.
Kemp (R.), 279.
Ketten (L.), 151, 397.
Ketterer (E.), 116, 255, 301, 335, 356.
Kieffer, 301.
Kipper, 37.
Kistner (J.), 175.
Kittl (J. F.), 255.
Klein (A.), 406.
Klein (J.), 167.
Klinworth (C.), 287.
Kœnnemann, 167.
Kolesowski (S.), 287.
Kopp, 148.
Kowalski (H.), 37, 93, 358.
Kranss (Mlle), 30, 35, 61, 71, 117, 142, 355, 370, 378, 397, 410.
Krempelsetzer, 415.
Kretschmer (E.), 263.
Kreutzer (L.), 327, 347, 363.
Kropp (Mlle), 303.
Krüger (W.), 45, 60, 62, 93, 109, 118, 127, 157, 158, 398.

L

Labarre (Mlle), 42, 91.
Labiche (E.), 385.
Laborie (le Dr.), 23.
Laboureau, 53.
Labrunie (Mlle), 13.
Lacaze (Mme), 380.
Lachner (F.), 55, 63, 280.
Lacombe (L.), 70, 280.
Lacour (Mme), 263.
Lafaye, 294.
Lafon (Mme), 15.
La Grange (Mme A. de), 55.
La Grua (Mlle E. de), 23.
Lalliet (T.), 166.
La Madelaine (S. de), 171, 287.
Lamarre (Mlle E.), 79.
Lamoureux (C.), 51.
Lamoury (Fr.), 90, 95.
Lamperti (le Dr. G.), 357.
Lanjallais, 411.
Langer (F.), 207.
Laugert, 63, 72.
Langhans (M. et Mme W.), 109.
Langlois, 151.
Lapret (L.), 85.
La Rounat (C.), 275, 283.
Lasalle (A. de), 140, 164.
Lassabathie, 110.
Lassen (E.), 311.
Lasséay (Mlle), 325.
Lassere (J.), 37, 93, 263, 390.
Lassouche, 147.
Latapie (Mme C. de), 77, 94.
Lataste (L.), 110.
Laub, 20.
Laurent, 42, 164, 386.
Laurent (Mme A.), 100.
Laurentie, 363.
Lauterbach, 39.
Lavergne (A. de), 55.
Lavignac (A.), 37, 126.
Lavini (Mlle), 93, 101.
Lawrowski (Mlle), 167.
Lebeau, 301.
Lebel, 238.
Lebouc (C.), 29, 117, 366, 390.
Lecocq (C.), 35, 117, 122, 150, 161, 222, 225, 246, 286, 302, 311, 26, 327, 373, 383, 414.
Lecomte, 246, 323.
Le Couppey (F.), 183.
Lédérac, 62.
Leduc (A.), 199.
Lee (S.), 294.
Lefébure-Wély, 53.
Lefébure-Wély (Mlle M.), 238.
Lefebvre (Mlle V.), 301.
Lefort (J.), 135, 182.
Lefranc, 143, 415.
Legouix (I.), 380.
Legrand, 405, 80.
Lemercier de Neuville, 125.
Lemmens, 166, 374.
Lemoine (E.), 95.
Lentz (Mlle), 36.
Léonard (M. et Mme), 12, 19, 37. 60, 93, 109, 131, 263, 271, 374.
Léonce, 36, 122, 286, 301, 325, 380, 395.
Leprévost (A.), 141.
Leroy (*de l'Op. Com.*), 122, 154, 414.
Leroy (*du Conserv.*), 406.
Lesage, 6.
Lespès (L.), 196.
Lestrade (Mme), 166.
Letellier, 332.
Leuven (A. de), 188, 262, 409.
Léveillé (A.), 396
Lévêque (E.), 390.
Lévy (J.), 198r
Lévy (Mlle C.), 101.
Leybaque (Mlle H.), 141.
Lhérie, 178, 365, 390.
Libert (Mme), 357.
Liebé (L.), 118, 310.
Liebé (Mlle T.), 117, 141, 335.
Ligner, 318.
Lindheim, 148, 229, 324.
Liszt (l'abbé F.), 326.
Litolff (H.), 15, 327.
Lœbman (J.), 268.
Lœffler (Mme), 223.
Lomagne (J.), 271.
Lopez, 190.
Lotti della Santa (Mme), 7, 87, 119.
Lotto, 167.
Lovato (Mlle), 36, 142, 286, 325, 414.
Lover (S.), 239.
Lowenthal, 133.
Lubeck (H.), 22.
Lucas (C.), 39, 390.
Lucca (Mlle P.), 6, 23, 47, 63, 72, 79, 95, 111, 152. 175. 198, 215, 295, 303, 367, 391, 414, 415.
Luce, 286, 334, 395.
Luigini (L.). 61, 267.
Lust (C.), 268.
Lutz, 5, 70, 346, 405.

M

Mach (E.), 292.
Mackensie (Mme), 36, 279, 318, 335.
Maëscu (Mlles C. et L. de), 15, 23, 143, 311, 335.
Magnien (V.), 271.
Magnus (D.), 60, 70, 93, 261, 301
Maillart (A.), 86, 174, 177, 238, 311.
Mailly (A.), 166.
Maistre (Mme la baronne de), 270.
Mallard (Mlle), 238.
Mallinger (Mlle), 211, 293.
Mangeant (S), 86.
Mangin, 301, 346, 357.
Mangold (C.), 39, 327.
Manns, 327.
Mapleson, 14, 61, 78, 111, 231, 302. 351, 367, 391.
Marchand (Mme), 315, 381.
Marchesi (M. et Mme), 231.
Marchisio sœurs (Mlles), 31.
Marcus (Mlle), 142, 315.
Marguerite (R.), 31.
Marie (F.), 15.
Marié (Mlle I.), 21, 36, 123, 254, 335.
Marimon (Mlle), 37, 94. 101, 293, 327, 332, 359, 391, 407, 415.
Marini (J. M.), 33.
Mario, 6, 47, 72, 79, 119, 175.
Marion, 30.
Mariquita (Mlle), 13.
Mark (le Dr), 31.
Marlois (E.), 246.
Marochetti, 99.
Marque (A.) 398.
Marquet, 35.
Martin (E.), 110, 293.
Martin (Mlle J.), 125.
Martin-Robinet (Mme), 70, 133.
Martinet, 164, 174, 278, 357, 397, 411.
Marty (Mlle), 302.
Martyns, 142.
Marx (A.), 6, 374.
Massa (le duc de), 102, 106, 118, 143.
Massart (M. et Mme), 74, 398.
Massé (V.), 10, 30.
Massenet, 10, 42.
Masset (J.-J.), 415.
Masson, 91.
Massy, 5, 94, 302, 310.
Massy (Mme), 72.
Maton, 107.
Mauduit (Mlle), 27, 51, 70, 85, 101, 116, 148, 150, 158, 350.
Maurel, 78.
Maury, 151.
Mayeur (L.), 93.
Mayr (Mlle L.), 23.
Mayr-Olbrich (Mme), 271.
Mazilier, 167.
Mazurini, 102.
Mazzoleni, 38, 166.
Meerens (C.), 300.
Meilhac (H.), 41, 147, 153, 322.
Meillet (M. et Mme), 94, 254, 310, 346, 410.
Meiondi (F.), 157.
Melchissédec, 59.
Méliot (A.), 51.
Mellinet (le général), 91.
Membrée, 384.
Mendelssohn-Bartholdy, 99, 261, 390.
Mengal, 262.
Mérante, 210.
Mercadante, 287.
Mercier (J.), 87.
Mercklin-Schütze, 294, 325.
Mercuriali, 322.
Méreaux (A.), 172, 173, 183, 207, 262.
Merly, 23, 87.
Mévil (C.), 55.
Mey (A.), 135, 223, 271, 310.
Meyer (L. de), 142.
Meyer (Mlle A.), 157, 406.
Meyer (Mlle C.), 77.
Meyerbeer (G.), 45, 62, 273, 281, 309, 364.
Meyerbeer (Mme), 273, 281.
Mézeray (Mlle), 61.
Michel (Cam.), 239.
Michel (Marc), 87.
Micheli (J.), 407.
Michotte, 372.
Milher, 347.
Millet (V.), 190.
Minetti, 23, 311, 335.
Mineur (Mlle M.), 55,
Minier, 294.
Minkus, 96.
Miretzky (de), 234.
Mocker, 309.
Mohr, 42.
Moisset (Mlle G.), 309
Monbelli (Mme), 6, 70, 93, 293, 391.
Monestier (J.), 174, 343.
Mongin (Mlle M.), 62, 116.
Mongini. 10, 167, 175, 317, 351.
Moniot (E.), 350.
Monjauze, 14, 254, 263, 346.
Monnais (E.), 68, 75, 84, 85, 162, 165, 250, 252, 253.
Monplaisir, 23, 79.
Monpou (Mme Vve), 135.
Montaubry, 71, 174, 206, 214, 350, 396.
Montauriol, 55.
Montaut-Lambert (Mme), 134.
Montellio (Mme), 159.
Monter (M. de), 38.
Montigny (Mme), 85.
Moreau (E.), 176.
Morel (A.), 125.
Morel (Mlle Y.), 173, 254.
Morelly (L.), 287.
Morère, 373.
Moriani, 335.
Morini, 90.
Mortier de Fontaine, 129, 141, 155, 261.
Mouravieff (Mlle), 359.
Mouren, 99.
Mousskoff (P.), 71.
Moya (Mlle), 6, 36.
Muhldorfer, 31.
Muncheimer, 152.
Murer (Mlle L.), 109, 150.
Murska (Mlle J. de), 55, 159 367, 384.
Muzio, 334.

N

Nachbaner, 211, 293, 327.
Napoléon III (S. M. l'Empereur), 61, 148, 319.
Napoléon (S. A. le Prince Impérial), 148.
Nathan, 122, 142.
Nau (Mlle), 61, 310.
Naudin, 103, 237, 263, 271, 319 415.
Naum (M.), 223, 302.
Negre, 63.
Nérudа (Mlle M.), 98.
Nibelle (A.), 313.
Nicodami (Mme), 250.
Nicolaï (O.), 33, 46, 319.
Nicolaï (le baron), 326.
Nicolini, 35, 38, 86, 106, 117, 158, 331, 370, 378.
Nicolle, 301.
Nicot (C.), 234, 389.
Niemann, 7, 87, 95, 111.
Nilsson (Mlle), 76, 83, 90, 92, 100, 101, 107, 125, 142, 152, 155, 159, 167, 175, 191, 215, 239, 254, 269, 294, 302, 325, 370, 383, 388, 415.
Nissen-Saloman (M. et Mme), 159, 311.
Noetinger, 115.
Nohl (L.), 62.
Nondin (Mlle M.), 358.
Norblio, 335.
Noriac (J.), 94, 270, 313. 411.
Norman-Néruda (Mme), 59, 69, 76, 77. 90, 98, 100, 108, 109, 116. 167, 230.
Noronha, 111.
Nuiter (C.), 305.

O

Obin, 150, 183, 209, 245, 370, 389.
Obiols (L.), 7.
Odezenne. 47.
Œschner, 182.
Offenbach (J.), 5, 46, 61, 91, 147, 148, 239, 254, 311, 313, 322, 326, 331, 337, 340, 350, 357, 365, 402, 414.
Offermans Van-Hove (Mme), 319.
Olivier (Mlle), 62.
Orgéni (Mlle A.), 63, 135, 199. 311, 343, 407, 415.
Osmont (le comte d'), 116, 290.
Otto (Mlle), 223.
Oudshorn, 263.

P

Pacini (E.), 27, 55.
Pacius, 155.
Paisiello, 163.
Palermi, 321, 339, 355, 378, 410.
Palianti fils, 390.
Palmer (C.-A.), 356.
Palmer (T.), 41.
Pancani, 175, 343, 415.
Panofka (H.), 262, 311, 334.
Papini, 23.
Pardon (F.), 268.
Pasdeloup, 11, 22, 37, 47, 99, 143, 145, 167, 244, 245, 254, 262, 278, 279, 286, 293, 301, 340, 345, 350, 379, 389, 397.
Patti, marquise de Caux (Mme A.), 10, 13, 21, 29, 30, 38, 46, 54, 61, 71, 76, 78, 86, 101, 106, 110, 117, 134, 142, 152, 157, 159, 167, 191, 199, 223, 231, 238, 239, 245, 246, 247, 251, 271, 280, 295, 310, 313, 321, 331, 339, 357, 365, 370, 373, 389, 397, 398, 405, 414.
Patti (Mlle C.), 10, 173, 230, 366.
Pauer, 327.
Paul (V.), 29, 60.
Paulus, 68, 318.
Paurelle (Mlle), 147.
Pélardy, 301.
Pellini sœurs (Mlles), 14, 93.
Pénavaire, 199 133.
Pence (Mme), 23.
Pène (H. de), 358, 406.
Peragallo, 117.
Pereira (Mlle A.), 327.
Perelli (G.), 77.
Pérez (Mlle M.), 255.
Périer (Mlle), 357.
Péronnet, 279.
Perrin (E.), 84, 209, 269 319 389.
Persini (Mlle), 362, 411.
Peschard, 61, 180, 397.
Peschka-Leutner (Mme), 39, 327, 335.
Pessard, 10
Petipa (M.) 357.
Petit, 63, 92.
Peudefer (Mme), 45.
Pfeiffer (G.), 11, 37, 45, 93.
Pfeiffer (Mme C.), 37, 77, 125.
Piatti, 302.
Piazuti, 79.
Piazza, 327.
Pichoz (E.), 30.
Pickaërt, 102, 388.
Pierson-Bodin (Mme), 6, 45, 70, 109, 398.
Pillet (L.), 102.
Pisano, 135.
Placet, 62, 262, 386.
Plantade (C.), 190.
Pleyel (Mme), 398.
Poëncet (H.), 99, 246.
Poinsot (Mlle), 373, 390.
Poise (F.), 385.
Poisson, 390.
Poll da Silva, 71.
Ponchard (C.), 142, 178.
Ponchard (Mlle J.), 55.
Poniatowski (Le prince J.), 102, 137, 338.
Pons, 310.
Ponteglio, 303, 335.
Potel, 6, 154.
Potier (C.), 37.
Potier (Mlle D. de), 77.
Pougin (A.), 71, 127, 158, 320, 280, 258, 371, 398.
Pouilley, 62.
Prémaray (J. de), 191.
Prilleux, 59, 97, 222, 230, 386.
Priola (Mlle), 380.
Prumier (A.), 31.
Puget, 117.
Pugei, 357.
Pujol (J.-P.), 246.

Q

Quercy (de), 134.

R

Radau (R.), 19.
Radecke (Mlle), 319.
Radoux, 39.
Raff (J.), 37.
Raoult, 106.
Raymonde (Mlle), 397.
Raynal, 126.
Reboux (Mlle), 351.
Régnier (Mlle P.), 93.
Reichardt, 61.
Reinecke (C.), 111, 183.
Reinecke (Mme), 287.
Reis (Mlle A.), 350.
Remack (E), 398.
Rémusat, 358.
Renard (E.), 390.
Rendano (A.), 70, 85, 109, 133.
Réty (E.), 158, 162.
Révial, 366, 374.
Révilly (Mme), 97, 342, 346.
Rey-Balla (Mme), 111, 215.
Reyer, 44.
Rheinberger (J.), 350.
Ricci (F.), 72, 110, 286, 301, 325, 342, 405.
Ricci (Mlle L.), 317, 321.
Richald, 327.
Richter (E.-F.), 207.
Riedel, 157, 374.
Ries (F.), 22, 70. 223, 234.
Rigby (V.), 327.
Rillé (L. de), 157, 267, 324.
Rionnelle (Mlle N. de), 9, 134, 167, 414.
Ritter (Mlle W.), 318, 343.
Rives (Mlle), 89, 90, 99, 100.
Roche, 141.
Rœdern (Le comte de), 111,
Roger, 7, 23, 71, 223, 276, 374.
Roger (Mlle P.) 141.
Rolland (Mlle), 366.
Romani (C.), 367.
Rondeau, 190, 246.
Ronzoni, 398.
Roqueplan (N.), 188.
Roques (L.), 94, 125, 261, 254, 278, 377, 397.
Rose, 6, 37.
Rosello (Mlle), 30, 84.
Rosenhain (J.), 22, 90, 93, 101.
Rossi (L.), 375, 382.
Rossi-Galieno (Mme), 150.
Rossini, 53, 61, 71, 84, 143, 174, 223, 269, 351, 359, 361, 369, 378, 382, 389, 399, 406.
Rossini (Mme), 372, 382, 406.
Rota, 391.
Roubaud (Mlle M.), 29.
Roubin (A. de), 294.
Roudil, 21.
Roulle (Mlle), 93.
Roussel, 29, 60, 238.
Rouxel (Mme), 93.
Royer (A.), 398.
Roze (Mlle M.), 59, 76, 109, 182, 214, 230, 263.
Rubinstein (A. et N.), 15, 45, 72, 77, 86, 87, 89, 100, 108, 116, 125, 141, 149, 157, 214, 359, 375, 414.
Ruelle (J.), 262, 301.
Ryan (D.-H.), 398.

S

Saënger, 109.
Saffray (Mme de), 45, 101.
Sain-d'Arod, 223, 268.
Sainte-Beuve. 158.
Sainte-Foy, 59, 93, 262, 386.
Saint-Georges (de), 3, 69, 262, 337, 371, 382.
Saint Léon, 95.
Saint-Saëns (C.), 14, 29, 95, 109, 157, 263, 270, 343, 367, 406.
Saint-Urbain (Mlle), 389.
Saint-Victor (P. de), 23.
Saillard (Mme F.), 20, 39, 222, 391.
Saloman (S.), 47.
Salomé, 369.
Salvioni (Mlle), 10, 95, 279, 391.
Samuel, 367.
San-Miguel (E.), 341.
Sannen, 325.
Sannier (Mlle M.), 111.
Sarasate, 100, 182.
Sarolta (Mlle), 399.
Sartiges (de), 62.
Sass (Mme M.), 6, 29, 37, 46, 47, 86, 92, 94, 100, 110, 150, 183, 222, 304, 325, 333, 362, 373, 378.
Sauret frères, 93.
Sauvage (T), 196, 206, 397, 411.
Sauzai, 100.
Sax (A.), 93.
Scalchi (Mlle), 94,
Scalese, 37, 84, 138.
Scheber, 343.
Schepers (Mlle), 295.
Schiever, 351.
Schimon, 236.
Schlosser, 211.
Schlotmann, 374.
Schmitt (A.), 135, 198.
Schnaubelt (H.), 119.
Schneider (Mlle), 21, 30, 78, 110, 126, 166, 206, 323, 331, 337. 341, 413.
Schnyder de Wartensée (X.), 287, 391.
Schott, 268.
Schrœder (Mlle), 27, 239, 287, 365, 390, 414.
Schrœder (Mme S.), 87.
Schrœtter (Mlle), 175.
Schubert (F.), 41.
Schumann (Mme C.), 20, 63, 119.
Schwab (F.), 124, 231.
Scoffino, 71.
Scudéri, 53.
Second (A.), 78, 235.
Sécrétain (Mlle M.), 37, 93, 801.
Segri-Segara, 15.
Sélignann (P.), 6, 37, 60, 70, 87, 125, 280, 334.
Selva, 335.
Semet (T.), 269.
Sergent (A.), 85, 110, 222.
Séroff, 414.
Serrier (P.), 183.
Servais (J.), 6, 384.
Sessi (Mlle), 159, 384.
Séveste (Mlle), 121.
Sézanne (Mlle), 342.
Sherrington (Mme L.), 237, 375.
Sichel (Mlle), 381.
Sighicelli, 37, 173.
Simon (F.-J.), 374.
Simonet (Mme M.), 101.
Simoni (Mlle), 34, 302.
Simrock (N.), 415.
Sims-Reeves, 391.
Singelée (Mme), 134.
Sinico (Mlle), 31.
Sivori (C.), 37, 46, 85, 157, 175, 199, 246, 311, 318, 375, 390, 391.
Smetana, 175.
Smidt (Mlle M.), 412.
Smitz-Erambert (Mme), 399.
Solera (T.), 105.
Solon, 234.
Solvi, 30.
Sonieri (Mlle R.), 351.
Sontheim. 31, 143, 159, 223, 239, 325.
Soto, 315, 340, 411,
Souviran, 156,
Spay, 294.
Stagno, 63, 111, 327, 357.
Stanni (Mlle), 133.
Stanio, 317.
Staps (Mlle A.), 70.
Steenmann, 388.
Steger 391.
Stehle (Mlle), 327.
Steinhart (W.), 79.
Stella (Mlle G.), 327, 335, 415.
Steller, 35, 61, 71, 76, 84, 101, 106, 279, 331, 355, 399.
Stennebruggen, 70.
Sternberg (H.), 119.
Sternberg (Mlle), 7, 327.
Stigell, 7, 223.
Stockhausen (J.), 47.
Stœger (E.), 93, 98, 116, 125, 280, 350.
Stoltz, (Mme. R.), 318.
Strakosch (Maur.), 206, 251, 270, 286, 374.
Strakosch (Max), 366, 415.
Straus (L.), 319.
Strauss (J.). 38.
Stubel (Mlle), 247.
Summers (S.), 268.
Suppé, 39.
Swert (J. de), 135.
Sylva, 30,
Sytter, 122.
Szarvady, 244.

T

Taffanel, 414.
Taffanel (Mlle), 30.
Tagliafico, 237.
Taglioni (P.), 23.
Taglioni (S.), 335.
Taisy (Mme de) 110, 294.
Tamberlick, 103, 335, 351, 359, 410.
Tamburini, 370.
Tapie-Brune, 30.
Tarbé (E.), 30.
Tarbé des Sablons (Mme), 71,
Tardieu de Malleville (Mme), 14.
Taroni (Mme), 366.
Taubert, 117, 311, 391.
Tausig, 391.
Tautin (Mlle L.), 148, 238.
Tavernier (Mlle N.), 60.
Tayau (Mlle), 60, 77.
Taylor (le baron), 69, 158, 162, 173, 198, 415.
Teste, 151.
Testot de Beauregard, 334.
Teysson, 53.
Thérésa (Mlle), 13, 322, 286, 373.
Thibaut, 6, 39, 287.
Thierret (Mme), 314,
Thierry, 30.
Thiron, 148.
Thomas (A.), 22, 47, 81, 102, 155, 183, 244, 250, 254, 370, 374, 388.
Thouret (Mlle), 301.
Thuot (Mme), 367.
Tiberini (M. et Mme), 84, 101, 117. 138.
Titjens (Mlle), 143, 255, 279, 335, 367.
Tilmant, 317.
Tombesi, 151, 159.
Tornquist (Mlle O.), 23, 72.
Torriani (Mlle O.), 215, 263.
Tostée (Mlle), 199.
Toudouze (Mlle), 326.
Tourguénief (I.), 199.
Tournade, 134.
Trébelli (Mme), 47.
Tréfeu, 5.
Trélat (Mme M.), 225.
Trombetta, 29.
Troy, 38, 94.
Tual (Mlle), 86.

U

Ugalde (Mme), 102, 110, 198, 206, 214, 222, 236, 246, 270, 279, 405, 413.
Ulbach (L.), 253.
Ulmann, 367.
Urban (Mlle), 138, 339, 411.
Usiglio, 173.

V

Vaillant (S. Exc. le maréchal), 14,
Valdès (R.), 85.
Valiquet (H.), 182.
Van den Heuvel-Duprez (Mme), 21, 146.
Van der Beck (Mlle), 101.
Van der Gucht, 237.
Van Eyken (J. A.), 335.
Van Ghell (Mlle) 324, 380, 395.
Van Gheluwe, 319.
Van Lier (Mlle R.), 70.
Vannier, 301.
Vanzini (Mlle), 127.
Varney (A.), 54, 158, 174.
Vast (E.), 301.
Vauquelin, 86.
Verdellet, 346, 410.
Verdi, 87, 105, 280, 382.
Verger, 38, 61, 86, 133, 159, 263, 271, 313, 339, 410.
Verhulst, 319.
Verreyt (J.), 62.
Vervoitte (C.), 102, 151, 157, 173, 198, 318, 319, 372, 398, 406.
Viardot (Mme P.), 175, 183, 199, 271, 293, 374, 384.
Victor, 86, 314.
Viennet, 231,
Vieuxtemps, 37, 60, 70, 87, 207.
Vieyra (A.), 215.
Vilbac (R. de), 279, 295, 325, 334.
Villa, 37.
Villani, 215, 319.
Villaret, 92, 94, 124, 150, 183, 222, 389, 413.
Vitali (Mlle), 37, 63, 72, 118, 303.
Vivier, 76, 100, 130.
Vizentini (A.), 13, 262, 286, 333.
Voggenhuber (Mme de), 79.
Vogt (Mlle A.), 141.
Vois, (E.), 412.
Vois (Mlle A.), 42, 91.
Volpini (Mme), 23, 47, 63, 72, 373, 399.
Vroye (de), 15, 247, 415.

W

Wachtel, 55, 316, 407.
Wagner (R.), 25, 37, 183. 205, 210, 293, 340, 397.
Waldteufel, 407.
Walewski (le comte), 54, 246, 319.
Walter, 55.
Warnots, 166, 295, 398.
Warot, 14, 27, 37, 45, 150, 327, 332, 390, 397, 407, 415.
Wartel, 5, 410.
Weber (C. M. de), 1, 138, 161, 179, 193, 217, 242, 257, 284, 306, 353, 387, 393, 401.
Wehli (J.), 95.
Wekerlin, 53.
Wertheimber (Mlle), 22, 116, 236. 253
Wesley (le Dr.), 95.
Whist (Mme), 101.
White, 117, 141.
Wider (C.), 175. 41, 85.
Wieniawski (H. et J.), 15, 335.
Wieprecht, 63, 118, 311, 327.
Wildea (Mlle). 116.
Wilder (V.), 41, 164.
Wilhelmy, 23, 63.
Wilhelm-Massé (Mme), 102.
Winzweiler, 214.
Wittmann (H.), 414.
Wolff (E.), 37, 60, 70, 86, 87, 131, 150, 167.
Wolowski (B.), 7.
Worms (Mlle), 147.
Wugk (Mlle), 412.
Wuille, 94, 167.
Wurtemberg (le duc E de), 359.

Z

Zabalza (A.), 62.
Zapater (Mlle R.), 390.
Zaytz, 39.
Zellner (L. A.), 215.
Zenger (M.), 175, 263.
Zina-Mérante (Mme), 13, 133.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES RÉDACTEURS.

Bannelier (Charles), 51, 89, 130, 148, 210, 233, 292, 340, 403.
Bernard (Paul), 57, 81, 121, 153, 177, 209, 253, 379, 385, 409, 412.
Bourges (Maurice), 51, 154.
Brisson (Frédéric), 301.
Chavornay (Louis de), 36.
Cristal (Maurice), 17, 65, 73, 113, 129.
Elwart (A.), 157, 229.
Fétis père, 42, 75, 325, 381.
Fétis (Edouard), 25.
Gouzien (Armand), 3, 42, 59, 99, 106, 345.
Gray (Maurice), 33, 84, 97, 105, 137, 314.
Gruneisen (C.-L.), 237.
Kreutzer (Léon), 74.
Monter (Em. Mathieu de), 9, 90, 98, 99, 123, 140, 145, 146, 164, 180, 185, 220, 235, 250, 267, 289, 297, 329, 337, 369.
Neukomm (Edmond), 138, 161, 179, 193, 217, 242, 284, 306, 363, 387, 393, 401.
Pougin (Arthur), 19, 68, 108, 156, 171, 181, 196, 203, 228, 243, 259, 265, 290, 299, 341, 347, 363.
Rauze (Elias de), 313, 321, 330, 338, 355, 361, 377, 410.
Reyer (Ernest), 44.
Saint-Yves (D.-A.-D.), 12, 26, 36, 52, 75, 91, 114, 132, 149, 172, 189, 213, 237, 245, 268, 277, 292, 308, 322, 339, 348, 372, 396.
Sauvage (Thomas), 20, 49, 66, 169, 195, 201, 211, 219, 226, 258.
Smith (Paul), 1.
Thurner (A.), 305, 315.
Article signé A. E., 148.
Article signé C. B., 99.
Article signé C. D. G., 300.
Articles signés D., 5, 35, 41, 91, 122, 147, 148, 163, 178, 324, 346, 362, 380, 395, 411.
Article signé E. F., 19.
Articles signés E. R., 313, 378.
Article signé F., 332.
Article signé M. G., 315.
Articles signés M. M., 388, 411.
Article signé M. S., 230.
Article signé P. S., 12.
Article signé S., 293.
Articles signés S. D., 27, 236, 252.
Article signé X. X., 316.

MORCEAUX DE MUSIQUE DONNÉS COMME SUPPLÉMENTS DANS LE COURANT DE L'ANNÉE 1867

Avec le n° 1 : (en primes) : le deuxième volume du *Répertoire de musique classique de piano*, par Stéphen Heller ; *Album Offenbach*, pour chant.
Avec le n° 6 : *Si vous n'avez rien à me dire*, romance nouvelle de Th. Palmer.
Avec le n° 13 : *L'Etude en* fa *mineur*, de Mendelssohn.
Avec le n° 17 : *Ida*, rêverie pour le piano, par Mertier de Fontaine.
Avec le n° 21 : *Clicquot-polka*, d'après *Fleur de Thé*, de C. Lecocq, par L. Roques.
Avec le n° 25 : *Le Message*, mélodie caractéristique, de J.-P. Goldberg.
Avec le n° 29 : *Gavotte* pour piano, par Ch. Lecocq.
Avec le n° 35 : *Sonnet*, prélude pour le piano, par Stéphen Heller.
Avec le n° 39 : *Le chœur des Evêques*, de *l'Africaine*, transcription pour le piano, par J. Baur.
Avec le n° 43 : *La Lettre de la Périchole*, dans le nouvel opéra d'Offenbach.
Avec le n° 48 : *Kellogg-Valse*, d'Arditi, arrangée pour le piano par Roques.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. A. CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.— 872-9.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

35e Année. N° 1. 5 Janvier 1868.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

1868 **PRIMES** 1868

Offertes aux Abonnés de la Revue et Gazette musicale, A l'occasion du renouvellement de l'année.

(35e ANNÉE DE SON EXISTENCE)

PIANO

Le deuxième volume du

RÉPERTOIRE DE MUSIQUE CLASSIQUE DE PIANO

Contenant 22 *morceaux de piano*, composés par

STEPHEN HELLER

1. Op. 24. — Scherzo.
2. Op. 29. — La Chasse.
3. Op. 42. — Valse élégante.
4. Op. 44. — Valse villageoise.
5. Op. 45. — Valse sentimentale.
6. Op. 49. — Quatre arabesques.
7. Op. 52. — Vénitienne.
8. Op. 53. — Tarentelle.
9. Op. 54. — Fantaisie.
10. Op. 56. — Sérénade.
11. Op. 59. — Valse brillante.
12. Op. 60. — Canzonetta.
13. Op. 73. — Chant du chasseur.
14. Op. 73. — Adieu du soldat.
15. Op. 73. — Chant du berceau.
16. Op. 81. — Chanson de mai.
17. Op. 81. — Rêverie.
18. Op. 81. — Feu follet.
19. Op. 81. — Arabesques.
20. Op. 81. — Berceuse et deuil.
21. Op. 81. — Sonnet.
22. Op. 81. — Appassionato.

Un volume, format in-8°, de 200 pages.

CHANT

ALBUM-OFFENBACH

CONTENANT :

Robinson Crusoé : Si c'est aimer..... ROMANCE.
Grande-Duchesse : Dites-lui..... DÉCLARATION.
Violoneux (LE) : Le violon brisé..... MÉLODIE.
Bavards (LES) : Chantons l'Espagne..... BRINDISI.
Nuit blanche : La nuit du mystère..... ROMANCE.
Grande-Duchesse : Pour épouser une princesse.... CHRONIQUE.
Robinson Crusoé : C'est un brun..... ARIETTE.

Ces primes sont à la disposition des anciens et nouveaux Abonnés.

SOMMAIRE. — Études sur Charles-Marie de Weber (deuxième partie, 8e article), par **Paul Smith**. — Théâtre Lyrique impérial : *la Jolie Fille de Perth*, opéra en quatre actes et cinq tableaux, paroles de MM. de Saint-Georges et Jules Adenis, musique de Georges Bizet, par **Armand Gouzien**. — Théâtre des Menus-Plaisirs : *Geneviève de Brabant*, opéra-bouffe en trois actes et dix tableaux, de MM. Hector Crémieux et Tréfeu, musique de J. Offenbach. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

ÉTUDES SUR CHARLES-MARIE DE WEBER,

D'après la biographie écrite par son fils.

SECONDE PARTIE.

VIII (1).

Malgré ce retour à d'anciennes habitudes de gaieté, de folie, Weber n'en persistait pas moins dans sa résolution de quitter Prague. Le bruit en vint jusqu'au bon Liebich, et le frappa au cœur. Les larmes dans les yeux, il demanda à Weber si c'était vrai, et, sur la réponse affirmative du jeune chef d'orchestre, il le supplia de ne pas l'abandonner, avec une éloquence si touchante, qu'il lui devint bien difficile de se montrer inflexible. Il y a même des raisons de croire que Weber se serait laissé vaincre (au moins pour une année encore) par les supplications de son vieil ami, si une circonstance n'était venue le confirmer plus que jamais dans son dessein. Un changement s'était opéré dans la présidence du théâtre ; un mémoire avait été remis à Liebich par le nouveau président, et Weber ne put y voir, sans surprise ni douleur, que, tout en reconnaissant ses services, on y désapprouvait complétement sa manière de conduire l'Opéra depuis l'année 1812. Dès lors le parti qu'il avait pris de renoncer à son poste fut irrévocable. A son tour il adressa à Liebich un mémoire, qui devait être lu par des personnes plus haut placées que lui : il y donnait le détail de tout ce qu'il avait fait dans l'intérêt du théâtre, au péril de sa santé, de sa vie ; il y défendait son honneur d'un ton simple et modeste, mais comme un galant homme profondément blessé :

(1) Voir les nos 7, 17, 19, 24, 32, 44 et 47 de l'année 1867.

« Mes détracteurs, y disait-il, m'ont pris sans doute pour un second » Prométhée musical; ils ont cru que je tirerais des chanteurs du » limon de la terre! » Immédiatement après ce mémoire, Weber envoya sa démission, et cependant ne continua pas de remplir avec moins de zèle et d'activité des fonctions auxquelles il avait sacrifié trois des meilleures années de sa vie. Les opéras se succédaient l'un à l'autre, et, dans le nombre, il fit jouer cette *Athalie*, de son ami Poissl, dont les beautés l'avaient vivement frappé, et qu'il eut le plaisir de voir approuvée par un public qu'il avait l'habitude d'appeler le *froid* public. Il semblait que son zèle augmentât, depuis qu'il n'avait plus l'espoir d'en recueillir la récompense.

Au printemps de 1816, il fit relier avec élégance et richesse plusieurs copies de sa cantate, *Lutte et Victoire*, pour les offrir à l'empereur d'Autriche, au roi de Prusse, au prince régent d'Angleterre, au roi de Hollande, de Saxe, Bavière et Danemark et à quelques autres princes souverains. En l'envoyant au roi de Prusse, il lui demanda l'autorisation de faire exécuter sa composition nouvelle à l'Opéra de Berlin, le 18 juin, pour l'anniversaire de Waterloo, au bénéfice des soldats invalides. L'autorisation fut accordée, mais le comte Brühl, chargé de la transmettre, l'était en même temps d'informer Weber qu'il ne fallait plus penser à la position qu'il se flattait toujours d'obtenir à Berlin. C'était Bernard Romberg qui allait remplir la place vacante de directeur musical, et la cantate même était une des raisons qui éloignaient Weber du service de la Prusse. Les conseillers qui entouraient le roi et le roi lui-même n'étaient nullement tentés de s'attacher aucun de ceux qui avaient quelque part à réclamer dans la grande œuvre de l'affranchissement national.

Le 5 juin, Weber se remit en route pour Berlin, accompagné du jeune pianiste Freytag, qui devait l'aider pour les répétitions de sa cantate et qui était, après Jules Benedict, le meilleur de ses élèves. A son passage à Dresde, il trouva une lettre du comte Witzthun, grand écuyer du roi de Saxe, qui le priait de venir le trouver à Pillnitz : il avait une communication à lui faire, une très-belle tabatière en or à lui remettre, au nom du roi, en remercîment de sa cantate. Il était alors bien loin de penser que cette courte entrevue dût exercer sur sa destinée une si grande influence.

Il arriva le 9 juin à Berlin, où il retrouva l'affection de la famille de son ami Meyerbeer, qui habitait alors une splendide villa dans le Thiergarten, et qui était toujours prête à offrir l'hospitalité à son bien-aimé Charles. Un soir, chez Gubitz, il revit ce personnage étrange, qu'il se souvenait d'avoir aperçu en 1811, à Bamberg, à la lueur des éclairs ; c'était Hoffmann, l'auteur des *Contes fantastiques*, qui venait d'écrire un ouvrage nouveau, *l'Elixir du Diable*. Il le lui donna à lire, et qui réveilla en lui l'envie de travailler à ses *Voyages d'artiste*. Quoique Weber ne dût pas compter sur une position fixe à Berlin, il y était fort bien traité à tout autre égard : un de ses plus grands désirs était d'obtenir pour Caroline Brandt un engagement extraordinaire, à titre d'*Etoile*, et le comte Brühl, pour lui faire plaisir, se hâta d'arranger l'affaire. Mlle Brandt fut engagée pour jouer dans six rôles différents, à raison d'un louis d'or par représentation, et c'était pour l'époque un prix très-élevé : « Vous serez contente de votre » commissionnaire, lui écrivait-il, et vous lui devrez un bon nom- » bre de baisers *extrà* pour son retour. » Weber était flatté de voir sa réputation et son crédit grandir : « Tout va bien ici pour » moi, écrivait-il encore; les habitants de Prague finiront-ils par » ouvrir les yeux, et verront-ils comment on honore un artiste? »

Les puissances théâtrales avaient cessé d'être hostiles à Weber : protégé par Brühl, il vit tous les obstacles s'abaisser devant lui. Les répétitions de sa cantate commencèrent sans aucun empêchement. La première donna une si haute idée de l'ouvrage entier à tout l'orchestre, que chacun, de son côté, s'en alla colporter son admiration et emboucher la trompette; à la seconde, on eut de la peine à empêcher la foule des musiciens d'envahir la salle. La dernière fut un véritable triomphe. L'orchestre et les chanteurs y allaient d'enthousiasme ; à chaque pause, les musiciens et les hommes influents se pressaient sur le théâtre, entouraient le musicien en témoignage d'admiration et de joie. Bernhard-Anselme Weber, fidèle à sa vieille haine, voulut en vain détruire d'avance l'effet du *petit* élève, en faisant exécuter quelques jours auparavant *la Bataille de Vittoria*, de Beethoven : l'intention réussit mal, et ne servit qu'à rendre plus désireux de savoir comment Weber avait traité un sujet à peu près semblable.

La *mauvaise étoile* se montra encore un peu dans cette circonstance. De tels torrents de pluie tombèrent le soir même que le théâtre ne fut rempli qu'à moitié. Weber en était d'autant plus désolé que la recette avait une destination charitable. Brühl avait fait de son mieux pour illuminer la salle et pour donner un air de fête à toute la cérémonie, dont le résultat fut des plus saisissants : « D'abord, écrit le lendemain Weber à Caroline, je dois vous dire le brillant succès de la soirée d'hier. L'ouverture de Bernhard Anselme fut jouée dans un silence solennel. Ensuite vinrent mes chants patriotiques, *la Chasse sauvage* de Lutzow, qu'il fallut répéter, — chose inouïe à l'Opéra de Berlin. Puis ma cantate, qui, admirablement exécutée par l'orchestre et les chanteurs, excita un enthousiasme frénétique; à l'endroit où j'ai introduit, après la bataille, le *God save the King*, j'ai cru que les bravos ne finiraient pas. Le roi m'envoya directement le comte Brühl pour me dire qu'il avait été profondément ému, et qu'il désirait l'entendre encore une fois. Ainsi, *volens, nolens*, me voilà forcé de rester ici quelques jours de plus, et de recommencer la semaine prochaine. Du reste, je ne puis douter du succès de la seconde exécution, car l'admiration a été générale, on s'élançait de tous les côtés sur le théâtre, et j'étais presque assommé par la violence de mes admirateurs. »

Ce second concert, dont le succès semblait infaillible, fut cependant fort compromis par l'arrivée de Mme Catalani, qui menaçait de tout envahir et de tout absorber. Il était certain qu'on ferait des économies pour l'entendre. Il n'y eut qu'une voix pour conseiller à Weber de remettre son concert après celui de la célèbre cantatrice; il ne voulut jamais y consentir, et son courage fut récompensé. Mme Catalani put bien faire tort de 100 louis à sa recette, mais les applaudissements eurent quelque chose de formidable, et il reçut une lettre de tous les chanteurs qui faisaient partie du chœur, et qui renonçaient à la rémunération de leurs services; ils se trouvaient assez payés par l'honneur, et désiraient le témoigner. Il fut présenté à la reine de Hollande, qui le combla d'éloges; c'était à un concert donné par le prince Radziwill, où de plus il eut le plaisir d'entendre Mme Catalani.

L'effet de ces deux concerts avait été si grand, et le roi de Prusse se montra si aimable pour Weber dans son audience de congé, qu'il croyait encore obtenir quelque titre officiel, comme celui de compositeur de sa chambre. Weber n'avait jamais été de ces artistes qui affectent de dédaigner les distinctions de ce genre; au contraire il en reconnaissait la valeur et l'avantage matériel dans la société et dans les voyages. Un mémoire dans ce sens fut présenté au roi par le comte Brühl, mais les conclusions en furent rejetées. Sans se décourager, Brühl se flattait, tout au moins, d'obtenir le titre purement honorifique de maître de chapelle. On lui répondit par un refus plus formel encore : on ne voulait rien accorder de ce qui pouvait éveiller des espérances qui ne devaient pas se réaliser. Brühl voulait insister, mais Weber ne le permit pas, et quitta Berlin, persuadé que les princes ne feraient rien pour lui.

En revenant à Prague, il avait résolu de s'arrêter quelque temps à Carlsbad, où il rencontra quelques amis. En passant par Leipzig, on lui offrit la direction de l'Opéra de cette ville et dans les meilleures conditions ; l'offre venait de Kutsner, le nouvel entrepreneur ; mais il était bien décidé à ne plus s'attacher désormais à aucun établissement fondé sur une spéculation particulière. Il n'existe pas de renseignements positifs sur ce que Weber venait faire à Carlsbad, mais la suite prouve qu'il avait entrepris ce voyage, en conséquence de ce qui s'était passé entre lui et le comte de Witzthun, lorsque ce dernier lui avait remis une tabatière de la part de son souverain. Le grand maréchal, comte Henri Witzhun, frère de celui-ci, était alors directeur royal du théâtre de Dresde, et se trouvait à Carlsbad. Weber fut mis en communication immédiate avec lui, sous le simple prétexte de l'engagement d'un chanteur, mais il paraît que l'idée lui était venue de s'assurer du jeune maître de chapelle et de l'attacher à l'Opéra allemand qu'il était sur le point d'organiser à Dresde. Il écrivit de Carlsbad à son frère l'offre qu'il avait faite à Weber et le grand désir qu'il avait de la lui faire accepter, mais Weber hésita beaucoup sur la durée de l'engagement ; il résulte de plusieurs lettres qu'on finit par s'entendre et convenir des termes d'un traité soumis à l'approbation royale. Dans un passage d'une lettre du comte Henri à son frère, les avantages de la fondation d'un théâtre allemand sont ainsi mis en relief : « C'est maintenant le sentiment général des musiciens et des artistes que la Saxe doit profiter de sa position exceptionnelle pour la culture des arts et des sciences, puisque toute espérance d'autre gloire est à jamais perdue. De toutes les villes, c'est la plus riche en trésors de l'art, celle qui offre l'aspect le plus séduisant ; elle peut devenir un foyer intellectuel, une espèce d'arène où les grands esprits du jour se disputent la palme d'honneur et attirent l'attention de l'Europe entière. » Pendant les négociations avec le comte Witzthun, Weber eut le temps de jouir des eaux bienfaisantes du pays et de la société la plus élevée. Ce ne fut qu'à Prague que se conclurent les arrangements qui lui ouvrirent une perspective nouvelle.

A son retour, il trouva les affaires du théâtre dans le plus triste état : le pauvre vieux Liebich, *papa* Liebich, comme on l'appelait toujours, était entré dans la dernière période du mal dont il souffrait si longtemps ; il était étendu sur le lit d'où il ne devait plus se relever. On attendait sa mort en même temps que la fin de l'engagement de Weber et le théâtre allait perdre ses deux meilleurs soutiens. Mme Liebich, qui remplaçait son mari malade, était peu aimée, à cause de son caractère et de ses manières impérieuses. Jusqu'à ce que la direction pût être remise à un successeur, tout reposait sur Weber, qu'on accusa bien à tort de négliger les fonctions qu'il allait bientôt quitter. On étudiait les opéras, on les jouait avec autant d'activité que jamais. Pour rendre à celui qui viendrait après lui la tâche plus facile, il mit en ordre les archives de l'Opéra, dressa des catalogues de la mise en scène, des costumes, décors, et de ce qui appartenait à chaque pièce avec des remarques et observations sur ce qui convenait à la nature et au goût du public de Prague. Ce fut avec une conscience parfaitement nette qu'il quitta son poste après plusieurs années, mais ce ne fut pas sans chagrin qu'il se démit de ses pouvoirs entre les mains de la directrice et qu'il fit ses adieux à son vieil ami Liebich, déjà trop affaibli pour rien sentir et comprendre. La troupe entière entourait la voiture dans laquelle il monta le 7 octobre, emmenant Caroline, qui allait remplir à Berlin l'engagement qu'il lui avait préparé.

Il y eut un parfait contraste entre ses adieux à Prague et sa réception à Berlin ; il y arrivait avec sa bien-aimée, avec celle qui devait être bientôt sa femme, et dans le grand monde de Berlin il la présentait déjà comme sa fiancée. Caroline produisit partout l'impression la plus favorable par la grâce et par la finesse de son esprit. Au théâtre elle ne réussit pas moins ; en peu de jours on ne parla que du talent et des charmes de Caroline. Jamais engagement d'*étoile* n'avait obtenu un pareil succès.

Caroline Brandt quitta Berlin le 7 novembre pour aller donner quelques représentations à Dresde, tandis que le comte Witzthun ne cessait de s'occuper de l'engagement de Weber pour la création d'un Opéra allemand dans cette ville ; il avait à lutter contre le ministre, comte Einsiedel, qui d'abord lui avait répondu que c'était une affaire trop peu mûre pour songer à engager un chef d'orchestre. Witzthun n'était pas homme à se laisser abattre ni détourner ; il produisit mémoires sur mémoires. Enfin la question se réduisit à celle du traitement, et l'on voulut que l'engagement ne fût que d'une année : Weber y consentit, tout en protestant que, sans sécurité pour l'avenir, il lui serait impossible d'obtenir quelque résultat important.

Le matin du jour de Noël 1816, Weber reçut le brevet de sa nomination. En même temps deux boîtes renfermant des cadeaux de Noël lui étaient remises, l'une contenant une bague, de la part du roi de Hanovre, l'autre une tabatière de la part du roi de Bavière. « Je regardai longtemps la lettre du comte Witzthun, sans oser l'ouvrir, écrivait-il à sa bien-aimée ; était-ce de la joie? était-ce du chagrin? Enfin je pris courage. C'était de la joie. Alors je courus chez tous mes amis, qui m'accueillirent en riant et saluèrent profondément le royal maître de chapelle. Je dois maintenant me conformer moi-même au style de la cour. Peut-être devrai-je porter une perruque, pour plaire aux gens de Dresde? Qu'en pensez-vous? Toujours est-il que je réclame un baiser *extrà* pour cette bonne nouvelle. »

Ainsi, peu de temps après son mariage résolu, Weber trouvait une position qui lui permettait d'assurer à sa compagne chérie bonheur et distinction.

PAUL SMITH.

(*La suite prochainement.*)

THÉATRE LYRIQUE IMPÉRIAL.

LA JOLIE FILLE DE PERTH,

Opéra en quatre actes et cinq tableaux, paroles de MM. DE SAINT-GEORGES *et* JULES ADENIS, *musique de* M. GEORGES BIZET.

(Première représentation le 26 décembre 1867.)

De tous les emprunts, dérangements, mutilations auxquels se sont livrés depuis quelque temps les librettistes, à bout de scenarios : les uns, empruntant à Wilhelm Meister un épisode pour habiller *Mignon;* les autres, dérangeant une des Chroniques de la Canongate pour en créer *Deborah*, — paix à sa tombe ! — ceux-ci, prenant à Shakspeare trois duos d'amour pour en composer cinq actes, et assez heureux pour se faire absoudre entièrement par Gounod ; ceux-là, étirant jusqu'à ce qu'elle se brise pitoyablement, tiraillée encore par le musicien, une simple ballade d'Hugo ; de tous ces livrets pris dans Goëthe, dans Walter Scott, dans Shakspeare ou dans Victor Hugo, aucun ne se rapproche moins de son origine que celui de *la Jolie Fille de Perth.* En vérité, il eût été déraisonnable de chercher aux librettistes une querelle de critique si, débaptisant leurs personnages et leur pièce, ils en avaient simplement accepté la paternité tout entière : la part que Walter Scott a dans ce livret est fort modeste, il en est tout au plus le parrain.

Nous ne pouvons donc cette fois, pour nous épargner l'analyse de la pièce, renvoyer le lecteur à l'œuvre dans laquelle

elle a été puisée; il nous faut, pour être le consciencieux rapporteur de cette première représentation, — la seule qui ait vraiment réussi au théâtre Lyrique depuis *Roméo et Juliette*, — prendre le parti d'en condenser en quelques lignes le sujet.

L'armurier Henri Smith aime la fille du gantier Glover; une fleur d'or offerte par lui à Catherine est le gage d'espérance accepté par la jolie fille de Perth; mais, un jour, la fiancée a rencontré chez Smith une bohémienne que celui-ci avait arrachée aux insultes de la foule; sous l'influence d'un soupçon jaloux, elle lui rend la fleur des fiançailles, et, pour éveiller aussi la jalousie de Smith, elle profite de l'entrée d'un jeune seigneur pour feindre d'accepter de lui un rendez-vous.

Au second acte, le carnaval joyeux ébranle ses chariots enguirlandés, fait sonner les grelots de ses marottes et couler à longs flots le wisky d'Ecosse dans les tavernes de Perth. Le jeune seigneur, qui n'est autre que le gouverneur de la ville, préside à la mascarade; elle passe, bruyante et tumultueuse; le majordome seul guette la belle Catherine pour la conduire au rendez-vous. Un domino sort de la maison de Glover et le suit. Ralph, l'apprenti, a tout vu et court appeler Smith pour arracher la fille de son maître au déshonneur.

Le domino mystérieux s'est glissé au milieu du bal masqué donné par le gouverneur, et, sous le masque, l'incognito de la bohémienne, — car c'est elle qui a pris la place de Catherine Glover, — sera respecté. Après quelques madrigaux échangés, la rusée s'esquive, mais en laissant imprudemment aux mains du duc la fleur d'or qu'elle gardait à la ceinture, afin de la rendre bientôt à la jolie fille de Perth apaisée. Smith aussi a pénétré dans le palais et s'est soustrait aux regards. Le jour venu, le duc a reçu en audience Glover, que sa fille a voulu accompagner, et c'est alors que l'armurier se montre. Ralph disait donc vrai; tout accable la malheureuse fille : sa présence à cette heure matinale chez le gouverneur, la fleur d'or que le duc porte à son pourpoint! Le violent Smith n'écoute point Catherine et maudit celle qu'il nommait sa fiancée. Ralph seul a cru à la sincérité de celle qu'il aime aussi en secret, et il propose de se soumettre au jugement de Dieu en provoquant l'armurier. Mais celui-ci, le lendemain, avant l'heure du combat, a revu Catherine, mourante et désolée, et, mieux que l'indignation, les larmes de la jeune fille l'ont convaincu de son innocence. Cruelle alternative! s'il meurt dans le combat, l'honneur de celle qu'il aime est sauf; s'il est vainqueur, Dieu affirme ainsi le déshonneur de Catherine. Les librettistes savent seuls dénouer ces situations gordiennes. Ce coup terrible frappera la raison de la pauvre fille, mais, le jour de la Saint-Valentin, on improvisera une scène où la bohémienne, prenant encore la place de Catherine, jouera le rôle de Valentine et Smith celui de Valentin. La vue de cette scène réveillera les souvenirs de la fille de Glover, et la fleur d'or reconquise par le duc reprendra sa place au corsage de la jolie fille de Perth, qui épousera enfin son fiancé! Tout cela est bien un peu naïf et décousu, mais il y a des situations heureuses pour le musicien dans ce libretto et il a su en profiter.

M. Georges Bizet, que l'honorable succès des *Pêcheurs de perles* avait placé au rang des compositeurs sur lesquels l'avenir devait compter, a écrit sur ce poëme une partition qui tient toutes les promesses de ses débuts au théâtre. En raison même du cas que nous faisons de son talent, nous devions, en examinant l'œuvre qui nous occupe, critiquer ce qui nous a semblé le moins digne des qualités dont il a fait abondamment preuve dans *la Jolie Fille de Perth* : c'est envers ceux sur lesquels l'art fonde de réelles espérances que la critique a le devoir de se montrer d'une impartialité plus sévère. Nous aurons assez d'éloges à faire par la suite pour commencer cette appréciation rapide par un reproche qui n'accuse d'ailleurs que la mémoire surprise du compositeur : le motif, qui est comme une préface déclamée par les violoncelles dans l'introduction, est vraiment trop parent d'une phrase célèbre de Gounod; d'ailleurs elle ne se montre que tout juste le temps de se faire reconnaître au passage, et les développements qui la suivent sont absolument affranchis de toute ressemblance volontaire.

Le chœur des armuriers est d'une carrure extrême; si le nombre des ténors avait été doublé et s'ils avaient franchement attaqué la deuxième phrase syncopée en *la* bémol, ce chœur eût produit un grand effet; il est très-ingénieusement orchestré. La phrase de Smith qui l'interrompt :

Ce soir, amis, c'est grande fête...

est d'une grande franchise et d'un bon effet reprise par le chœur.

Il faut surtout citer dans cet acte, qui a été moins goûté que les autres, deux quatuors très-habilement étudiés; le second surtout, — qui précède le finale, — est une des bonnes pages de la partition; les voix y sont adroitement groupées et le rhythme qui domine le morceau est des plus heureux.

Citons aussi dans cet acte un air de Catherine :

Vive l'hiver et vive son cortége!

qui est, en réalité, fort original. — Dans le duo d'amour, qui nous a paru inégal (est-ce la faute des exécutants qui ont montré plusieurs fois de l'indécision?) nous avons remarqué un ensemble où le soprano brode sur le chant simple du ténor une charmante arabesque.

Le second acte a été accueilli avec une grande faveur; il faut à peu près signaler tous les morceaux qui le composent; la ronde de nuit n'a guère été goûtée : un jeu de scène oblige les bourgeois peureux qui, sous la conduite du père Glover, font la police nocturne des rues de Perth, à trembler de tous leurs membres à chaque alarme nouvelle, un nuage qui passe, un fanal qui s'éteint, un rat qui rentre dans son trou; or comme cette *faiblesse armée* est couverte d'armures préservatrices, il en résulte à chacun de ses mouvements de terreur un bruit de ferraille qui domine les voix et l'orchestre.

Après un chœur de masques, le morceau qui a enlevé tous les suffrages, c'est la danse bohémienne, d'une allure, d'un caractère vraiment étranges : la harpe détache son *pizzicato* clair, pendant que la flûte brode un motif très-rhythmé d'une délicieuse monotonie; peu à peu les instruments divers s'enlacent dans ce motif principal, le *crescendo* éclate enfin en *tutti* brillant en *si* majeur. Le motif du *tutti* passe ensuite, légèrement transformé dans son rhythme, aux bassons; cette ingénieuse transformation a bien certainement échappé aux plus attentifs, grâce à la violence avec laquelle a été battu le trille qui le domine. Au lieu d'un détail ingénieux, il en est résulté une grande confusion. Cette petite tache d'exécution a été effacée par la fin de la danse, à laquelle se mêlent quelques notes du chœur; on a bissé ce très-piquant morceau.

Il eût fallu plus de finesse et d'intention que n'y en a mis Mlle Ducasse pour faire valoir ses couplets :

Les seigneurs de la cour...

dont elle précipite trop la fin; il y a de charmants dessins de violons sur les tenues, qui terminent chaque membre de phrase de la mélodie.

Nous n'aimons pas beaucoup le motif de la sérénade de Smith : il n'a pas l'originalité que nous eussions voulu rencontrer après cette danse de bohémiens, si pittoresque, et, sans le soin de l'accompagnement qui, chez les musiciens du savoir de M. Bizet, sauve souvent bien des défaillances d'inspiration, ce morceau ne nous eût laissé nul souvenir.

Mais, en revanche, nous n'aurons que des éloges pour l'air de Ralph; cela est d'une étrangeté toute particulière, et la difficulté

de ce récit entrecoupé a été vaincue très-habilement; le cri de désespoir de Ralph :

Hé! l'hôtesse, mon flacon,
Que j'y laisse ma raison!

rendu, il faut le dire, avec un véritable sentiment dramatique par M. Lutz, a fait éclater toute la salle en applaudissements prolongés.

Le morceau capital du troisième acte n'a pas été compris comme il devait l'être par le public de la première représentation; nous avons à en accuser encore une certaine indécision des exécutants, indécision assez facile à concevoir; ce morceau, en effet (duo entre le duc et Mab), est accompagné par l'orchestre de danse jouant un menuet dans la coulisse. Cet accompagnement, très-piquant, où flûte et violon se mêlent harmonieusement dans le même motif, troublait peut-être les chanteurs qui quelquefois perdaient la mesure; quand ce duo sera bien exécuté, il produira un effet très-original, car la franchise de la mélodie chantée n'est nullement contrariée par celle qui se joue dans la coulisse.

Enfin, le finale dramatique de cet acte a révélé chez M. Bizet, d'une façon décisive, une véritable habileté scénique, qualité rare et précieuse sur laquelle il nous est permis de fonder pour l'avenir de l'auteur de *la Jolie Fille de Perth* de très-légitimes espérances.

Le chœur de la provocation, au quatrième acte, est franc, mais la scène du démenti ne nous a pas paru assez énergique. Il y a des phrases pleines de charme et de tendresse dans le duo qui suit cette scène, entre autres la phrase en *mi* bémol, à trois temps :

O beaux rêves d'or!
O souvenirs de mon enfance!

La fête de la Sainte-Valentin vient égayer le dernier tableau, assombri un moment par la scène de folie de Catherine, où nous avons remarqué surtout un accompagnement d'une oppression douloureuse, tout à fait en situation. Un motif du second acte, repris tour à tour par Smith et par Catherine, conduit au finale; celui-ci clôt dignement cette partition, qui permettra au théâtre Lyrique, grâce au succès qu'elle aura certainement, de préparer à loisir ses nouveautés, auxquelles *la Jolie Fille de Perth* fera de charmants lendemains.

La débutante, Mlle Devriès, a une très-jolie voix, facile, se jouant de la difficulté, et l'on ne peut refuser à la jeune artiste beaucoup de bonne volonté et un grand instinct du théâtre, encore mal servi peut-être par la nature un peu saccadée de son jeu. L'étude en fera, sans doute, une artiste qui rendra de réels services au théâtre Lyrique dans des rôles plus importants que celui de Catherine Glover.

MM. Barré et Massy jouent et chantent convenablement les rôles du duc et de l'armurier; M. Wartel ne s'écoute pas assez, ce qui fait qu'on entend trop certaines notes passant trop facilement à côté du ton. Mlle Ducasse joue avec intelligence le rôle de la bohémienne; mais le succès a été pour M. Lutz qui a chanté, d'une manière fort remarquable, son air très-difficile du deuxième acte.

La pièce nouvelle méritait mieux, comme mise en scène : nous y avons revu, sur le dos des seigneurs et des grandes dames de la cour du duc de Rothsay, des pourpres, des brocarts et des hermines qui ont depuis longtemps acquis des droits à la retraite pour ancienneté de service.

A part la légère critique que nous avons faite à propos d'un trille trop forcé dans la danse bohémienne, l'orchestre ne mérite que des éloges pour la façon dont il a su faire ressortir l'orchestration très-habile et très-touffue de M. Georges Bizet.

L'auteur de *la Jolie Fille de Perth* vient, par le succès de son ouvrage, de prendre l'engagement, vis-à-vis du public, de le faire bientôt juge d'une œuvre nouvelle qui pourra le placer d'une manière décisive au rang des compositeurs éminents de l'école française contemporaine.

ARMAND GOUZIEN.

THÉATRE DES MENUS-PLAISIRS.

GENEVIÈVE DE BRABANT,

Opéra-bouffe en trois actes et dix tableaux, de MM. HECTOR CRÉMIEUX *et* TRÉFEU, *musique de* J. OFFENBACH.

(Première représentation le 26 décembre 1867.)

Lorsque la première *Geneviève de Brabant* fut représentée aux Bouffes-Parisiens en 1859, ce théâtre était alors à l'apogée de son succès. La pièce était magnifiquement montée; elle avait pour principaux interprètes Désiré, Léonce, Mlle Lise Tautin et la belle Mlle Maréchal dans le rôle de Geneviève. Offenbach y avait prodigué de charmants motifs, dont quelques-uns sont restés célèbres. Et cependant tous ces éléments favorables ne purent lutter contre l'indifférence du public. La faute en était évidemment aux auteurs des paroles, qui avaient fait fausse route en poussant la fantaisie au delà des limites permises, même dans un genre où l'on permet tant de choses.

La musique d'Offenbach méritait de survivre à ce naufrage; aussi doit-on savoir gré au petit théâtre des Menus-Plaisirs de la tentative qu'il vient de faire en ce sens et des sacrifices de toute espèce qu'il y a consacrés. Avant tout, il fallait remanier l'ouvrage de MM. Jaime fils et Tréfeu. C'est M. Hector Crémieux, l'un des auteurs de *Robinson Crusoé*, qui a entrepris cette tâche, et il faut convenir qu'il était difficile de s'en mieux acquitter. Nous ne lui reprocherons, surtout dans la première partie, que certaines longueurs qu'on peut aisément faire disparaître. Mais, en revanche, il a introduit dans l'économie de la pièce deux créations nouvelles, qui lui ont donné le ressort qu'elle n'avait pas. C'est d'abord l'intervention du page Drogan dans les aventures de Geneviève, dont il se fait le protecteur, et puis l'action épisodique des deux *gens-d'armes* indiqués par la complainte, et qu'on avait maladroitement oubliés dans l'opérette des Bouffes-Parisiens. Ces deux gens-d'armes, parfaitement joués par MM. Ginet et Gabel, sont tout simplement le moyen d'attraction le plus certain de *la Geneviève* des Menus-Plaisirs; ils deviendront légendaires comme leurs confrères de Gustave Nadaud.

Hâtons-nous d'ajouter que la partition d'Offenbach, revue et considérablement augmentée, n'aura pas une médiocre influence sur le succès qui se dessine en ce moment dans de très-vastes proportions. Nous y avons retrouvé avec plaisir les couplets drôlatiques de *la Poule sur un mur*, la gracieuse sérénade : *Ohé! de la fenêtre, ohé!* la chanson de Charles Martel, et le fameux finale : *Le clairon qui sonne*, encore dans la mémoire de tout le monde. L'autre soir, en l'entendant, les spectateurs n'ont pas pu se défendre d'un enthousiasme frénétique, et il a fallu relever le rideau pour le redire en entier.

Parmi les nouveaux morceaux d'Offenbach, il y en a plusieurs qui ont provoqué de légitimes bravos, notamment la chanson du pâtissier, le très-joli trio de femmes : *Chérubin, qu'il a l'air doux!* les couplets du page, au sixième tableau, la scène de l'ermite et, en première ligne, les couplets des deux gens d'armes, qui sont très-bien réussis, et qu'on a eu raison de faire bisser.

Le rôle du page Drogan, la cheville ouvrière de l'ouvrage, est joué et chanté par Mlle Zulma Bouffar avec un *brio*, avec une facilité que n'ont pas même effleurés les trois cents représentations consécutives de *la Vie Parisienne*, dont elle sort à peine.

Mlle Baudier n'a pas, à beaucoup près, le charme de Mlle Maréchal sous les traits de Geneviève; mais elle chante avec goût. Mme de Brigny-Varney, dans son rôle de soubrette, fait preuve de vivacité piquante et vocalise agréablement.

Gourdon, que nous avons souvent applaudi aux Fantaisies-Parisiennes, tire un excellent parti du rôle de Siffroid; Daniel Bac fait tout ce qu'il peut de celui de Golo; quant à Lesage, qui représente Charles Martel, nous n'avons pas reconnu en lui l'ancien baryton du théâtre Lyrique.

Une mise en scène brillante, de riches costumes, un intermède de danse, avec Mlle Battaglini, des chants tyroliens, exécutés par la famille Martens, qu'on a tant entendue, cet été, à l'Alcazar des Champs-Elysées, d'intelligents artistes secondaires, un essaim de jolies femmes dans les petits rôles et, enfin, un bon orchestre, conduit avec verve par M. Boullard, voilà certes plus qu'il n'en faut pour aider à rendre plusieurs fois centenaire la nouvelle *Geneviève de Brabant* de l'heureux et universel maestro Jacques Offenbach.

D.

Une indisposition de notre collaborateur M. Mathieu de Monter nous force de renvoyer, à dimanche prochain, notre Revue habituelle de l'année écoulée.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** On a donné lundi au théâtre impérial de l'Opéra *Guillaume Tell*. — Une indisposition de Faure a fait changer mercredi le spectacle; on a représenté *Robert le Diable* et vendredi *le Trouvère* et *la Source*.

*** Mme Marie Sass est engagée, pour le mois d'avril, au théâtre de la Monnaie, à Bruxelles. — Elle chantait la semaine dernière, au théâtre d'Anvers, le rôle de Valentine, des *Huguenots*; elle y a été applaudie avec enthousiasme.

*** Toujours salle comble à l'Opéra-Comique avec *Robinson Crusoé*.

*** Mlle Brunet-Lafleur répète en ce moment le rôle de Carlo dans *la Part du Diable*, qu'on va reprendre au théâtre de l'Opéra-Comique.

*** La direction de ce théâtre vient de renouveler les engagements de Mlle Cico et de Potel.

*** Par son jugement rendu vendredi, la Cour impériale a infirmé celui du Tribunal civil qui avait autorisé Mme Monbelli (Mme Crémieux) à s'engager comme cantatrice au théâtre de l'Opéra-Comique.

*** *Marta* a de nouveau été donnée hier au théâtre Italien, avec Mlle Harris qui s'y fait de plus en plus applaudir. — On annonce, pour la semaine prochaine, la *Gazza ladra* avec Adelina Patti.

*** Le théâtre Lyrique annonce, pour mardi, la reprise de *la Fanchonnette*.

*** La direction de l'Athénée a engagé Mlle Moya, une jeune et charmante personne qui joua, il y a deux ans, aux Italiens dans le *Ballo* et la *Sonnambula*, et trouva moyen de se faire applaudir à côté d'Adelina Patti. — On parle aussi de l'engagement de Désiré à ce théâtre.

*** *L'Africaine* poursuit à Nice le cours de ses brillantes représentations. Genibrel qui vient de faire ses débuts au Grand-Théâtre, et Mlle de Rionnelle y ont été l'objet de bravos et de rappels enthousiastes; ces deux artistes n'ont pas eu moins de succès dans *Robert le Diable*. Le rôle d'Alice a été un nouveau triomphe pour Mlle de Rionnelle qui, après l'air du premier acte, la scène de la croix et le trio sans accompagnement, a été applaudie à tout rompre. — Quelques jours après, dans un rôle tout à fait opposé, celui de Rose Friquet dans *les Dragons de Villars*, la jeune artiste a donné une preuve non moins heureuse de la flexibilité de son chant et de son talent de comédienne. Elle a été rappelée plusieurs fois.

*** Le Grand-Théâtre de Lyon fait de magnifiques recettes avec *l'Africaine*. Les étrangers de passage dans cette ville abondent aux belles places et rendent à la salle la physionomie caractéristique des soirées de *l'Africaine* de l'an passé.

*** Les journaux de Lisbonne constatent unanimement et en termes enthousiastes le succès de Mongini dans *les Huguenots* et *la Sonnambula*.

*** On nous écrit de Saint-Pétersbourg que *Fausto* vient d'être représenté au théâtre Italien avec Mme Pauline Lucca, qui a été admirable dans le rôle de Marguerite. Mario s'est relevé, dans celui de Fausto, de l'échec qu'il avait subi à son début dans *il Barbiere*; toutefois, une dépêche a été envoyée à Tamberlick pour l'inviter à revenir s'il était disponible.

*** La construction de nouveaux théâtres étant à l'ordre du jour, — le moment viendra où il faudra construire des spectateurs! — on prête à M. de Salamanca le projet d'édifier sur le boulevard Haussmann une scène spécialement affectée à l'exploitation du genre dramatique et bouffe italien.

*** Les abords du nouvel Opéra sont complétement régularisés, et les rues qui entourent l'édifice en construction portent définitivement, par décret spécial, les noms de Meyerbeer, Halévy, Scribe et Gluck. Le nom de Mozart a été donné à une avenue conduisant de la Muette à Auteuil.

*** Toujours même affluence aux bals masqués de l'Opéra. Ce résultat est particulièrement dû à l'orchestre de Strauss, qui exécute avec un entrain diabolique les morceaux de l'album composé par son habile chef.

NOUVELLES DIVERSES.

*** M. le général Mellinet a nommé, par un arrêté récent, M. Emile Jonas, inspecteur général des corps de musique de la garde nationale de la Seine; M. Jancourt, l'éminent basson solo de la Société des concerts du Conservatoire, capitaine de musique de la cinquième subdivision, en remplacement de M. Forestier, décédé; M. Thibaut, l'excellent chef de la fanfare des cuirassiers de la Garde, licenciée, capitaine de musique de la deuxième subdivision, en remplacement de M. E. Jonas.

*** La Société des Concerts du Conservatoire donne aujourd'hui dimanche, à 2 heures, son troisième concert, dirigé par Georges Hainl. En voici le programme : 1° symphonie en *la*, de Beethoven; — 2° chœur de *Psyché*, d'Ambroise Thomas; — 3° concerto en *ré* mineur pour piano, de Mozart (exécuté par Mme Tardieu de Malleville); — 4° air de *Stratonice*, de Méhul (chanté par M. Warot); — 5° marche du *Tannhauser* (chœur), de Wagner.

*** Aujourd'hui, à 2 heures, au cirque Napoléon, dixième concert populaire de musique classique, sous la direction de J. Pasdeloup. On y entendra : 1° ouverture de *Fidelio*, en *mi* majeur, de Beethoven; — 2° symphonie en *mi* bémol, n° 53, de Haydn (introduction, allegro, adagio, menuet, finale, adagio), de Gounod; — 3° concerto pour violon, de Léonard (exécuté par l'auteur); — 4° ouverture (*la Mer calme*), première audition, de Mendelssohn; — 5° *Invitation à la Valse* (orchestrée par Berlioz), de Weber.

*** La seconde matinée de Mme Pierson-Bodin a eu lieu dimanche dernier en présence d'un nombreux auditoire. Outre le délicieux chanteur Pagans, dont le succès a été immense, on a vivement applaudi dans la partie instrumentale une sonate de Beethoven, exécutée par Mme Pierson-Bodin et M. Hammer, et un très-beau trio de Mme Farrenc pour piano, clarinette et violoncelle, dont l'adagio a surtout produit une grande impression. Ajoutons que Mme Pierson, MM. Rose et Alfred Marx ont grandement contribué à son succès. Des variations de Beethoven, exécutées par Mme Chopard-Chassant, un solo de violon par M. Hammer, et une fantaisie sur *la Juive* par M. A. Marx, ont tour à tour ému et charmé l'auditoire. Enfin, les belles variations de Weber pour piano et clarinette ont été brillamment enlevées par Mme Chopard et M. Rose. Mentionnons, en terminant, un air italien chanté avec beaucoup de charme par Mlle C. M***, et une pièce de vers dite d'une manière ravissante par Mme Armand-Richault.

*** La Société centrale d'éducation et d'assistance pour les sourds-muets de France donnera, le 18 de ce mois, salle Herz, une grande soirée musicale et dramatique à laquelle Mlles Battu et Favart, MM. Delle-Sedie, Delaunay, Leroy, Werroust, Saint-Saëns, etc., prêteront leur concours.

*** Nous disions dans notre dernier numéro que Ulmann avait eu l'heureuse idée de s'attacher Seligmann pour sa prochaine tournée; nous apprenons qu'il a eu également la bonne fortune de décider Ed. Wolff à faire partie de son personnel d'artistes. C'est là certes un excellent choix, car des morceaux exécutés par Wolff et Vieuxtemps ne peuvent manquer d'attirer la foule et de la passionner.

*** A une très-belle soirée donnée la semaine dernière chez M. et Mme Garfounkel, où chantaient plusieurs artistes du théâtre Italien et du théâtre Lyrique, Seligmann s'est fait applaudir avec enthousiasme en jouant, avec ce sentiment profond qui caractérise le talent du célèbre violoncelliste, *la Kouitra*, morceau de sa composition, et l'*Eloge des larmes* de Schubert.

*** Sivori vient d'arriver à Paris.

*** M. Joseph Servais marche brillamment sur les traces de son père; il vient de recevoir au Cercle philharmonique de Bordeaux, qui l'avait engagé, l'accueil le plus sympathique. Des bravos enthousiastes ont, à plusieurs reprises, salué divers morceaux de la composition du célèbre défunt exécutés par son fils avec une vigueur d'archet, une puissance de son, un sentiment exquis qui rappelaient étonnamment à l'auditoire le talent de celui qu'ils avaient si souvent applaudi.

⁂ Mme Farrenc nous écrit pour rectifier une allégation de *la France musicale*, relative à une jeune pianiste de beaucoup de talent, Mlle Cœvoel, qui s'est fait entendre la semaine dernière dans une matinée musicale de Mme Pellereau. Mme Farrenc rappelle que l'honneur de l'avoir formée n'appartient pas à Mme Escudier Kastner, dont elle a pu recevoir quelques conseils, mais à Mme Pellereau d'abord, et au Conservatoire ensuite, où elle a suivi successivement les classes de Mme Maucorps, de Baillot, pour l'accompagnement, et la classe de Mme Farrenc elle-même, d'où elle est sortie en remportant avec éclat un premier prix de piano.

⁂ Un jugement rendu par la Cour impériale de Rennes, dans un procès intenté par Rossini, Plantade, Haas, etc., conjointement avec la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique, vient de confirmer encore une fois la jurisprudence adoptée par les tribunaux, à savoir que : « les compositeurs de musique, leurs héritiers et représentants ont le droit d'empêcher que des morceaux leur appartenant et non encore tombés dans le domaine public soient exécutés publiquement, sans leur autorisation formelle et préalable. » Pareil procès a été intenté à la Société des eaux de Dinan.

⁂ *L'Ami des Arts*, dont nous avons déjà annoncé la fondation, vient de paraître sous la direction de M. Bronislas Wolowski. Voici le sommaire de son premier numéro: *une Causerie* de M. Henry Maret (rédacteur en chef); *une Lettre* de M. Francisque Sarcey; *la Femme et les Beaux-Arts*, par M. Oscar Comettant; *Victor Jacquemont*, par M. Jules Levallois; *Beethoven*, par M.-J. Weber; *les Echos de Paris*, par M. Emile Blavet, et les comptes rendus des premières représentations par MM. B. Wolowski, Félix Jahyer et Charles Giquel, etc.. etc. M. Francisque Sarcey publiera dans *l'Ami des Arts* des portraits d'artistes dramatiques qui auront un succès égal à tout ce qui est sorti de la plume de ce critique, un des plus justement estimés de nos écrivains contemporains. M. Albert Vizentini fera dans *l'Ami des Arts* les bruits des coulisses. — M. B. Wolowski, voulant se consacrer tout entier au journal, a chargé de la direction de son *Agence des concerts* son frère cadet, M. Ladislas Wolowski. Bonne chance et bonne réussite à notre nouveau confrère.

⁂ Un professeur de Naples, Luigi Celentano, vient de faire paraître une brochure intitulée: *Intorno all'arte del cantare in Italia nel secolo* XIX, où sont traitées avec beaucoup de sagacité et à un point de vue élevé d'importantes questions relatives à l'art du chant. L'auteur insiste principalement sur l'abandon du chant orné, abandon qui lui paraît regrettable en ce que jadis les études de chant étaient forcément plus complètes et plus sérieuses qu'aujourd'hui, et que la force, l'expression et l'émission, qualités seules nécessaires pour l'exécution de la musique moderne, ne peuvent pas plus se dispenser d'études que l'agilité; enfin, que la multitude de chanteurs improvisés qui surgissent de nos jours ne peut qu'entraîner l'art du chant sur une pente fatale.

⁂ Un *Almanaque musical*, le premier de ce genre qui ait paru en Espagne, vient d'être publié à Barcelone par M. F. Luis Obiols, jeune compositeur et critique de talent. Ce recueil contient des documents statistiques et historiques d'un grand intérêt.

⁂ Croirait-on que l'harmonica fut inventé, en 1740, par Richard Pochrich, un fils de la verte Eryn? Les bardes irlandais adoptèrent aussitôt cet instrument mélodieux, et l'on ajoute même que Pochrich jouait de son harmonica avec une perfection telle que deux gendarmes, — ô rochers d'Orphée! — étant venus pour l'arrêter (la loi anglaise décrétait alors les musiciens d'infamie), leur émotion fut telle qu'ils ne purent accomplir leur mandat. La musique adoucit les mœurs!

⁂ Au service funèbre célébré la semaine dernière à Bade, en mémoire de M. Ed. Benazet, en présence d'une affluence extraordinaire de monde, la partie musicale de la solennité a été dirigée par M. Kœnnemann, et remplie par les artistes du théâtre Grand-Ducal de Carlsruhe, les chœurs religieux de Bade et l'orchestre de la Conversation. On a exécuté un *Requiem* de Xavier Schmid, dans lequel se trouvaient intercalés un morceau de Cherubini pour soprano, dit par Mlle Ludecke, et un *Benedictus* composé pour la circonstance par Kalliwoda, et chanté par le ténor Stolzenberg. L'exécution a produit un effet saisissant sous les voûtes de la vieille église.

⁂ On annonce la mort, à Wiesbaden, de l'intendant des théâtres royaux, M. de Béquignolles; il n'était âgé que de quarante-deux ans.

ÉTRANGER

⁂ *Baden-Baden.*— La nouvelle direction de l'établissement thermal de Baden apportera certaines modifications dans les plaisirs qu'elle offre à ses visiteurs. Les représentations théâtrales y auront moins d'importance, et on renonce aux pièces inédites. Par compensation, le nombre des concerts serait doublé. — Une feuille quotidienne, servant de programme, remplacera *l'Illustration de Bade*, qui est supprimée.

⁂ *Stuttgart.* — *L'Africaine* est à l'étude; on en attend la reprise vers le milieu de janvier.

⁂ *Stettin.* — *Roméo et Juliette*, de Gounod, représenté pour la première fois le 18 de ce mois, y a été reçu avec indifférence. Plusieurs morceaux ont cependant été applaudis; les artistes ont fait de leur mieux, et le public leur en a témoigné sa satisfaction.

⁂ *Vienne.* — Le célèbre ténor Roger a, paraît-il, accepté un engagement qui l'attache à l'Opéra impérial en qualité de régisseur.—Niemann a signé pour trois ans avec le même théâtre; il doit chanter, à dater de l'ouverture de la nouvelle salle, quarante fois chaque année pendant les mois de septembre, octobre, novembre et décembre.

⁂ *Venise.* — L'ouverture de la saison d'hiver (ou de *carnaval*) à la Fenice a eu lieu, comme c'est l'habitude pour les théâtres italiens, le 26 décembre, jour de la Saint-Etienne. On a donné *Un Ballo in maschera*, mais avec un succès plus que douteux. Seule, la *prima donna* Lotti della Santa a été applaudie.

⁂ *Turin.* — *Don Carlos*, de Verdi, vient d'être donné au Théâtre-Royal. C'est un grand succès pour Verdi et pour les artistes chargés des principaux rôles, Cotogni et la Fricci, qui ont été couverts d'applaudissements bien mérités. — Il est question de monter *l'Africaine* avec Mme Destin.

⁂ *Bologne.* — L'impresario Scalaberni a l'intention de reprendre *l'Africaine* après l'hiver; il a déjà engagé à cet effet le baryton Cotogni.

⁂ *Gênes.* — La soirée de réouverture du Carlo-Felice, le jour de la Saint-Etienne, a été très-belle, grâce à une bonne exécution d'*Il Profeta*. Mlle Sternberg, jeune cantatrice, quoique novice sur la scène, s'y est distinguée par toutes les qualités qui annoncent une artiste de grand avenir; elle a été très-applaudie. Le ténor Stigelli, un peu faible pour le rôle écrasant de Jean de Leyde, a cependant eu de très-beaux moments.

Le Directeur : S. DUFOUR.

Chez Mme MAEYENS-COUVREUR, 40, rue du Bac, à Paris.

L.-D. BESOZZI

Deux fantaisies pour six petites mains: 1. Au clair de la lune 7 50
2. Rondino (très-facile)..... 7 50

C. SAINT-SAENS

Morceau de concert, fantaisie sur les airs de ballet d'*Alceste*, de Gluck..... 9 »
Ttois rhapsodies (airs bretons pour l'orgue), arrangées pour le piano à quatre mains, les deux premières, ch. 7 50
La troisième..... 9 »

A. CHAUVET

Quatre offertoires pour le temps de Noël, pour orgue sans pédales ou harmonium..... 8 »

CÉSAR FRANCK
(Incessamment)

Six pièces d'orgue, dont une arrangée pour piano et harmonium.

En vente chez AYMARD DIGNAT et Ce, 9, rue de Paradis-Poissonnière.

TOUT LE LONG, LE LONG DU RUISSEAU

Mélodie dédiée à M. Victor Capoul, paroles et musique de
CARL VAN BERGHE
Pour piano et chant, prix : 3 fr. — La même, sans accompagnement, 1 fr.

DU MÊME AUTEUR: **BONSOIR, SOLEIL!** MÉLODIE.

LA DANSE D'AMOUR

Valse chantée, paroles françaises et italiennes, musique de
RODOLPHE MATTIOZZI

1. En *fa* pour soprano..... 6 » 2. En *mi* b. pour contralto. 6 »
Pour piano seul..... 6 » Pour piano à 4 mains... 7 50
Pour orchestre de danse.. 7 50 Pour musique militaire.. 15 »

ARLEQUIN-POLKA
PAR
LUDWIG JESCHKO
Pour piano seul, prix : 3 fr. — Pour piano à 4 mains, prix : 4 fr. 50.
La même, arrangée pour orchestre français, prix: 5 fr,
Par STRAUSS,
Chef d'orchestre des bals de la Cour et de l'Opéra.

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU.

LA

Partition pour Chant et Piano

De l'opéra-comique en trois actes (cinq tableaux)

ROBINSON CRUSOÉ

PAROLES DE MM. E. CORMON ET HECTOR CRÉMIEUX, MUSIQUE DE

FORMAT IN-8°. BROCHÉE, NET : 15 FR.

J. OFFENBACH

RICHEMENT RELIÉE, PRIX NET : 20 FR.

LES AIRS DE CHANT DÉTACHÉS

L'Ouverture — Entr'acte symphonique — Marche des Sauvages — Chœur dansé

TRANSCRITS POUR LE PIANO PAR L. SOUMIS.

ARRANGEMENTS :

CRAMER. — Deux bouquets de mélodies pour le piano, ch. 9 »
E. KETTERER. — Fantaisie brillante pour le piano..... 9 »
LECARPENTIER. — Deux bagatelles pour le piano, chaque 5 »
A. HERMAN. — Divertissement pour piano et violon..... 9 »
ROSELLEN. Fantaisie de salon pour le piano..... 7 50
RUMMEL. — Fantaisie élégante pour le piano..... 6 »

STRAUSS. — Grande valse pour le piano..... 6 »
La même, à quatre mains..... 7 50
Id. Grand quadrille des bals de l'Opéra..... 4 50
LÉON ROQUES.—Polka brillante pour piano et à 4 mains. 4 »
ARBAN. — Quadrille pour le piano..... 4 50
Le même, à quatre mains..... 4 50
MARX. — Deuxième quadrille pour le piano..... 4 50
STRAUSS. — Polka-Mazurka pour le piano..... 5 »

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seul agent à Londres
S. ARTHUR CHAPELL,
45, New Bond Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

Exposition Universelle de Londres 1862

MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à

ANTOINE COURTOIS

POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES,

ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN CÉNÉRAL.

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie Impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

VIENT DE PARAITRE CHEZ **CH. GROU, EDITEUR** DE MUSIQUE, 8, RUE CADET.

Musique de P. Henrion.

Les Larmes, mélodie, de Mme Adam-Boisgontier 2 50
Au temps des Roses, six rondes enfantines, de J.-B. Clément :
1. Petit mouton blanc. 4. Encore une chanson.
2. Malinette. 5. Saint-Bon-Enfant.
3. Petit bonhomme Lonlà. 6. Vive la Ronde!
Les six rondes réunies en album, net : 5 francs. — Chaque, 2 50

Musique de H. de la Haulle.

Les Etrennes du cœur, historiette avec chœurs (*ad libitum*), de ***, dédiée à S. A. le Prince-Impérial. . . . . 3 »

Musique de Clavier père.

L'Ogre, ballade enfantine avec chœurs (*ad libitum*), de Ch. Grou; petite partition, net 1 50

Musique de F. Jouffroy.

La Crèche Sainte-Marie, chanson de J. de Blainville, vendue au profit de l'Œuvre des crèches 2 50

Musique de Ch. Hubans.

Le Cantonnier, chanson d'Alexandre Flan, pour baryton . . . . 3 »
Vive l'eau! chanson de Degeorge, pour baryton. . . . . 3 »
A chacun sa part de soleil, chanson de Ch. Grou, n° 1, pour ténor, n° 2, pour baryton . . . . . 3 »

Musique de L.-C. Desormes.

Luciole, légende d'Alexandre Flan. 2 50
Le Grand Voyage, chanson d'Alexandre Flan 2 50

Musique de H. Cellot.

On vous dira qu'ça n'est pas vrai! chanson héroïque d'Al. Flan. . 3 »

Musique de A. Coedès.

Oh! eh! mon chien Picard! chanson rustique d'A. Bouvier . . . . 3 »

POUR PARAITRE INCESSAMMENT
(MUSIQUE DE A. COEDÈS.)

Roulez les dés, mes fils, chanson dramatique d'Alexandre Flan. . 3 »
Les Deux Hirondelles, fabliau de Ch. Grou . . . . . 3 »

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET C°, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

35e Année. N° 2. 12 Janvier 1868.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger,
chez tous les Marchands de Musique, les Libraires,
et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Revue musicale de l'Année 1867, par **Em. Mathieu de Monter.** — Concerts populaires de musique classique au cirque Napoléon : Léonard. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves.** — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

REVUE MUSICALE DE L'ANNÉE 1867.

Mil huit cent soixante-sept, — An musical et international entre tous, — a vécu, et ses lauriers sont coupés.

Eclectique, laborieux, vaillant, avec un grand air de gloire, généreux jusqu'à la prodigalité, actif et non pas sans fièvre; tout imprégné de cet esprit de la patrie qui, aux heures sévères et aux moments décisifs, a su toujours donner le signal et la vie à des floraisons inattendues, à des renaissances; profondément creusé et presque meurtri par la lutte de l'intelligence et de l'intérêt; traversé par tant et de si divers courants, 1867 a une histoire agitée, contrastée, autant que brillante. Rien ne lui a manqué des qualités nombreuses et des défauts essentiels qui font de lui l'image accomplie d'une période lyrique caractéristique; on le croirait destiné à en offrir le modèle. Alors que la paix elle-même était sans trêve, tant elle était occupée à l'utile; que, jusque dans les journées sereines, les arrière-pensées et les soins étaient en bien des âmes, la musique a sonné le réveil, escorté la marche de tout ce que le monde salue sous le nom de civilisation française, de tout ce qui devait, une fois encore, le surprendre et le réjouir.

Aux faits et aux circonstances artistiques des douze derniers mois, — la place m'étant ici mesurée strictement, — je ne veux emprunter que leur physionomie générale et leur mouvement d'ensemble.

***

L'année écoulée a été et restera frappée à l'effigie de l'Exposition universelle, qui la guide, la caractérise et la domine. Tandis que la fleur des beaux-arts s'épanouit, se surmène presque pour couronner cette grandiose manifestation du génie humain, et n'en retire que des compensations insuffisantes, la Musique, elle, en reçoit une impulsion énergique et y recueille de merveilleux résultats. Il ne pouvait guère en être autrement. Dans ce rapprochement des peuples, dans ces luttes artistiques, littéraires et industrielles, dans ce congrès des mœurs, des usages et des langues, la musique ne devait-elle pas se montrer l'art suprême de la fusion des cœurs et de la pénétration mutuelle, l'âme même du monde moderne, la langue universelle par excellence, familière à tous, où tout passé et tout avenir sont contenus?

A peine l'année s'ouvre-t-elle, que les envois, les adhésions commencent à affluer au Champ de Mars, et que les notabilités artistiques et industrielles accourent des quatre coins du monde à Paris; on dirait d'une surexcitation générale. Il semble que toutes les nations ont hâte de venir plaider, preuves en main, dans ce solennel prétoire pour leurs foyers de Matière, pour leurs autels d'Idéal. La galerie des arts libéraux s'emplit rapidement d'instruments de prix et de marque, de belles éditions, d'innovations curieuses, de découvertes intéressantes. Il est décrété que l'histoire de la Musique sera admise dans le Palais, suivant le plan adopté pour l'histoire du travail; que l'art de la Musique y sera représenté au triple point de vue de la composition, de l'exécution, de l'histoire. Trois comités se constituent sous la présidence des compositeurs et musiciens les plus célèbres de l'Europe: par les résultats de leurs travaux, on a pu juger de l'étendue de leur tâche et de leur dévouement, ainsi que de la science profonde, de la haute expérience qui avaient dicté leurs programmes, dont la réalisation a sombré sous le poids de considérations étrangères à l'art. On met au concours, avec des prix d'une valeur totale de 10,000 francs, la cantate de l'Exposition, l'hymne de la paix. On offre à l'émulation des Sociétés orphéoniques, vocales et instrumentales, des récompenses qui s'élèvent à plus de 50,000 francs. Elles sont chaudement disputées — j'ai dit comment et en quelles circonstances, — par la nombreuse élite de cette institution populaire, qui possède à un degré si développé le goût et le sentiment musical, institution dont l'extension rapide prouve la vitalité et qui s'appuie sur l'esprit de solidarité, ce mot d'ordre de l'avenir.

Aux facteurs d'instruments, aux luthiers, aux éditeurs, aux auteurs d'ouvrages didactiques et d'enseignement, on décerne trois brevets de légionnaire, neuf médailles d'or, soixante-quatre médailles d'argent, quatre-vingt-quinze de bronze, soixante-treize mentions honorables. Le jour de cette distribution de récom-

penses, pendant cette fête du travail et de la paix féconde, sous ce *velum* constellé d'étoiles comme un symbole d'espérance et d'union, un orchestre imposant exécute l'hymne de Rossini qui veut, pour cette circonstance unique, joindre sa gloire à tant de gloires. De longtemps on n'oubliera ces magnifiques fêtes du mois de juillet. Lors du Festival de la Commission impériale, quatre mille exécutants interprètent, sous la direction de Georges Hainl, l'homme des masses, un programme composé d'œuvres populaires, de celles que l'on aime à entendre lorsque l'âme s'ouvre aux sentiments généreux, aux émotions entraînantes et qui semblent nées, au surplus, pour traverser de leur chaud rayonnement les frémissements enthousiastes des foules. On sera fier, plus tard, d'avoir assisté au concours international des musiques militaires. Neuf peuples en présence! Et quelle effervescence! Et quel délire! Et que de beaux rêves de concorde universelle caressés en ces heures rapides et mélodieuses!

Réveillerai-je ici les échos de ce Champ de Mars tout vibrant, tout bruissant de l'orchestre de Strauss, de Bilse, des Tziganes et de la Chapelle hongroise, du Théâtre chinois et du Café tunisien, de la Brasserie bavaroise et de *l'orchateria* espagnole, de la salle Suffren et des Salons français? Musique, musique partout et du matin au soir. Dans les galeries, cent pianistes s'escriment sur autant de pianos; là-bas les orgues tonnent; le Théâtre international essaie de se faire entendre au milieu de la gigantesque symphonie; mais, hélas! ses ariettes s'envolent dans un rayon de la lumière électrique des phares. Tout cela, j'ai tenté, cet été, de le dire, de le peindre ici même.

A distance, et toutes réflexions faites, je ne vois rien à changer à mes conclusions. L'art musical, ses procédés pratiques, ses créations et ses constructions, tous leurs contingents ont grandi dans cette chaude atmosphère. Semblable à la vapeur sortie de la fournaise ardente et soulevant de sa puissante expansion l'outillage de vingt industries à la fois, le souffle d'émulation engendré par la grande fédération pacifique du Champ de Mars animera longtemps la facture instrumentale, la lutherie et fécondera ainsi les progrès de l'art musical.

Les théâtres lyriques, littéralement assiégés pendant l'été par les visiteurs de l'Exposition, ont été à la hauteur de leur glorieux renom.

L'Opéra poursuit le cours de ses magnifiques représentations de *l'Africaine*, chantée aujourd'hui sur toutes les scènes un peu importantes de notre pays et de l'étranger, et avec un succès toujours plus grand. Mlle Battu s'approprie le personnage de Sélika, si puissamment créé par Marie Sass, car « c'est le privilége des beaux rôles — écrivait à cette occasion le critique ingénieux et sûr, M. Paul Smith, que j'essaie de suppléer, mais que je ne remplace pas, — de se prêter aux talents divers et de fournir à chacun d'eux le moyen de briller sans se nuire réciproquement, par les qualités qui leur sont propres. » A *l'Africaine* succède *Don Carlos*, œuvre inégale, qui recèle néanmoins d'incontestables beautés. Mlle Salvioni rajeunit la Fenella de *la Muette* au feu de son jeune et gracieux talent. *Robert le Diable* atteint la *cinq centième* de ses représentations, événement unique dans les fastes de l'Opéra et qui atteste la prodigieuse vitalité des inspirations et du génie de Meyerbeer. A son répertoire habituel, à *Guillaume Tell* et au *Corsaire* solennellement repris, ce théâtre ajoute *la Fiancée de Corinthe*, qu'appuie brillamment le talent de Faure. Des représentations de gala offertes aux souverains, hôtes de la France, l'audition des étudians scandinaves, aux voix pures, aux chœurs d'une poésie originale, et les concerts des meilleures musiques étrangères, la musique de Prusse entre autres, complètent le bilan de l'Académie impériale de musique.

L'Opéra-Comique, de son côté, reprend *l'Etoile du Nord*, produit quelques débutants d'avenir et présente au public plusieurs opéras nouveaux. *Le Fils du Brigadier* n'ajoute rien à la réputation de V. Massé. Chez *la Grand'Tante* de M. Massenet, la froideur est compensée par l'éclat du coloris. La cantate du grand prix de composition révèle chez M. Pessard, son auteur, une expérience précoce et... des idées. *Robinson Crusoé* clôt spirituellement l'année: Offenbach s'y révèle sous un jour nouveau qui frappe le public, et paralyse la critique de certaines coteries jalouses. Dans ce style vif, gracieux, pétillant, dans cet esprit humoristique, dans cette fécondité toujours heureuse, dans cette appropriation exacte et pittoresque à la fois de la mélodie au sujet lui-même, dans cette vivacité d'une imagination piquante et délicate, on se plaît à pressentir une voie nouvelle ouverte à l'opéra-comique, et comme la modernisation de ce genre.

Au théâtre Lyrique, les nouveautés sont moins rares. *Déborah* disparaît écrasée sous l'ennui qu'elle provoque; *Sardanapale* met M. Victorin Joncières en lumière, mais sans trop d'éclat, et, en ramassant, avec une mémoire remarquable des bons endroits et des riches propriétaires, des *Bleuets* dans les blés, M. Jules Cohen ne cueille pas le rameau d'or du succès et de la vogue. Le *Cardillac* de M. Dautresme, plus incidenté et plus retentissant à la ville qu'au théâtre, sans forcer l'admiration du public, trouve pourtant des appréciateurs. De tous les sujets empruntés à Walter Scott, aucun ne se rapproche moins de son origine que *la Jolie Fille de Perth*, mais sur ce livret assez riche, néanmoins, en situations musicales, M. Georges Bizet écrit, avec une véritable entente de la scène, une partition mélodique, mouvementée, intéressante, qui tient les promesses des débuts de ce compositeur. L'événement de l'année, au théâtre Lyrique, — où se produisent entre temps la beauté luxuriante et la voix agile jusqu'à l'excès de Carlotta Patti, — c'est, incontestablement, l'apparition de *Roméo et Juliette*. La muse de Charles Gounod traduit passionnément ce drame féodal, couleur d'aurore et de sang, où chantent l'alouette et l'amour, où se heurtent le fer et la haine. Cette œuvre restera acquise à l'honneur du mouvement musical de l'année et de la jeune école française. La « jeune école française! » Devant les regretteurs jurés du passé, les douteurs de l'avenir, les mécontents et les sceptiques, n'est-ce point là un mot bien ambitieux? Non, car elle existe, s'il suffit pour être école, de posséder la science de l'harmonie, la puissance de la couleur, la vérité de l'accent, le secret des rhythmes, le charme, le sourire, l'émotion aussi. Ne nous plaignons donc pas, sachons attendre; n'allons pas, dans l'acuïté de nos souvenirs ou dans l'excès de nos impatiences, nous faire plus pauvres que nous ne sommes et méconnaître injustement nos richesses.

Aux Italiens, Adelina Patti soutient le répertoire de la fin de la dernière campagne et du début de celle-ci.

Parmi les beaux soirs de *Norma*, d'*I Puritani*, d'*Otello*, de *la Traviata*, de la *Gazza*, de *Lucrezia*, de *Marta*, se glisse le *Columella*, de Fioravanti, *olla-podrida* de vieilles rengaînes, et la *Locanda gratis* d'Alary, où il n'y a qu'à *louer* une facilité de plume poussée jusqu'à l'abandon. La province et l'étranger affluent aux représentations exceptionnelles que M. Bagier a l'heureuse idée de donner en septembre. Après avoir déployé un entrain inouï et un goût adorable dans l'Angiolina de ce *Don Desiderio*, qui est comme le résumé touffu des errements de l'ancien genre bouffe italien, Adelina Patti s'empare du répertoire dramatique avec une autorité, une passion, un charme pénétrant indicibles: toute une révélation! Mlle Harris gravite et se fait remarquer autour de *l'étoile*. Mongini, plus artiste que virtuose, d'un talent qui déborde plutôt qu'il ne se possède, servi par une voix fort belle, mais capricieuse et rétive, disparaît bientôt de ce ciel où il comptait briller d'un

éclat plus vif. On sait le reste : c'est l'histoire que nous écrivions au jour le jour.

Aux Fantaisies-Parisiennes, sept reprises intéressantes et six petits opéras-comiques nouveaux témoignent de l'activité et du désir de bien faire de M. Martinet, et justifient les encouragements généreusement accordés à cette scène lilliputienne, mais vaillante et bien musicale.

La musique règne du reste partout en mil huit cent soixante-sept, et même sur les scènes les plus modestes.

Le théâtre Rossini, qui n'est jamais plus fermé que lorsqu'il est ouvert, débute par une pâle opérette; l'Athénée réunit chanteurs et danseuses là où trônait le fauteuil des conférences; l'Odéon déclame *Athalie*, avec les chœurs de Mendelssohn; la Gaîté, *Hamlet*, avec les mélodrames de M. Joncières: ce qui permet d'établir une comparaison. Les cafés-concerts, émancipés, jouent des opérettes, des revues, des actes d'opéras, renforcent leur orchestre et deviennent de véritables scènes lyriques.

Dominant ces entreprises, aux fortunes diverses, de toute la hauteur que peuvent donner une origine illustre et l'habitude de vaincre, *la Grande-Duchesse* séduit, pendant deux cents jours, rois, princes, bourgeois et manants; elle disparaît, dans sa gloire, de la scène des Variétés, et poursuit sa marche triomphale au milieu des populations de la France et de l'étranger accourues sur son passage.

J'aurais aimé à indiquer les causes, les résultats du succès de nos œuvres lyriques à l'étranger, et à présenter en même temps le tableau des travaux des principales scènes de l'Europe en 1867; mais ces colonnes s'emplissent avec une incroyable rapidité... Je me bornerai à mentionner la fécondité italienne : *vingt-neuf* grands opéras en une année! Le lyrisme italien a de la force, mais pas d'énergie, plus de muscles que de talent vrai, du feu sans éclat, de l'explosion, de la verve, mais pas d'inspiration, pas de délicatesse, cette condition suprême de l'art. Cela remue, mais n'émeut point.

Du théâtre passant au concert, nous verrons que durant le cours entier de 1867, l'Europe entière applaudit à l'interprétation des chefs-d'œuvre classiques. Le goût public veut bien reconnaître que les anciens ont enrichi la pensée humaine, qu'ils ont exprimé leur sentiment d'une manière large et grande, fine et sensée, belle en soi, qu'ils ont parlé à tous dans un style à eux et qui se trouvait aussi celui de tout le monde, style nouveau et antique, aisément contemporain de tous les âges. Aussi voyons-nous la Société des concerts du Conservatoire—déjà obligée de doubler le nombre de ses séances habituelles—provoquer autour de ses manifestations artistiques un intérêt d'autant plus vif que l'admiration s'imprègne là d'une sorte de respect, et attirer au moment de l'Exposition un public cosmopolite, auditoire sympathique qu'elle séduit et qu'elle entraîne. Les concerts populaires gagnent encore en perfection et en succès: Pasdeloup y livre de glorieuses batailles dont les généraux s'appellent Joachim, Koempel, Wilhelmy.

L'Athénée s'ouvre sous une inspiration philanthropique et qui honorera le nom de Bischoffsheim. Il accorde à la musique classique une hospitalité remplie de bonnes intentions : au lendemain de conférences, souvent intéressantes, un public de choix et de haute élégance vient applaudir dans ce luxueux sous-sol le *Struensée* de Meyerbeer, dont on ne connaissait jusqu'alors que l'ouverture et la polonaise, exécutées par les soins de Pasdeloup à ses concerts populaires, et que le célèbre chef d'orchestre tient à honneur, dans son amour pour ce chef-d'œuvre, de faire connaître tout entier à son nouvel auditoire; les chœurs d'*Ulysse* et d'*Athalie*; M. de Gasperini et ses gloses passionnées sur les anciens traduits—je ne ne dis pas trahis—par Georges Pfeiffer; *le Désert*, de Félicien David, présage poétique, mais fatal, du sort réservé à la salle. De leur côté, les concerts de la Société libre des beaux-arts, de la Société séculaire des Enfants d'Apollon, de la Société académique de musique sacrée, etc., puisent largement au trésor lyrique du siècle dernier.

Si les chefs-d'œuvre de l'art sont partout vulgarisés, et si des esprits d'élite en assurent la tradition en y faisant entrer plus ou moins chacun, et en les plaçant sous la sauvegarde universelle, les *Cénacles*, les réunions artistiques choisies, entre soi, à huis clos, n'en florissent pas moins, et l'on pourrait citer nombre de ces petits « cabinets bleus » dans lesquels les jouissances raffinées de l'oreille et du goût se mêlent aux plus délicates théories. La grande société substitue, en effet, dans ses plaisirs, la musique à la danse et l'harmonie est la conviée du monde officiel. Quant aux concerts, il suffira de constater leur marée inexorablement envahissante!

La musique religieuse n'est pas moins bien partagée en 1867 que la profane : je ne parle pas d'une exécution incomplète de la messe en *ré* de Beethoven; mais les messes du prince Poniatowski, de Duprez, de Ch. Colin, de Cauvin, de Lajarte, de Mme de Granval, d'autres encore ont prouvé que la source des études sérieuses et du sentiment musical religieux n'était pas encore tarie. L'adoration est un état de l'âme que la musique peut seule exprimer et qu'elle a traduit en des pages immortelles.

Dans ce tableau rapide du mouvement musical de l'année, je n'aurais garde d'oublier les développements de la virile institution du chant choral populaire. Les sociétés orphéoniques, vocales ou instrumentales, enserrent aujourd'hui l'Europe de leur réseau mélodieux. Obéissant à des chefs habiles, encouragées par les gouvernements, ralliant à elles la sympathie des intelligences les plus élevées, elles savent comprendre le beau et faire le bien : en France, ces paysans-musiciens, ces artisans-chanteurs ont versé, cette année, près d'un demi-million dans les caisses de la bienfaisance publique.

L'année 1867 a vu naître environ seize journaux de théâtre et de musique et paraître un grand nombre d'ouvrages et traités concernant notre art, sans compter les almanachs. Dans l'examen détaillé de ce mouvement littéraire spécial et des judicieux travaux de la presse musicale de Paris, de Londres et d'Allemagne, il y aurait certainement matière à un chapitre riche en documents intéressants, en révélations curieuses et en piquants contrastes.

Parmi les faits généraux à porter à l'actif de l'année défunte, je signalerai le licenciement, regrettable à bien des points de vue, des corps de musique de la cavalerie française et italienne; plusieurs conventions nouvelles internationales relatives à la propriété artistique; un prix de 20,000 francs accordé à l'auteur, favorisé des dieux, de *Lalla Rouck*; la création de nouveaux conservatoires en Angleterre et en Russie; la destruction complète par le feu du théâtre de Sa Majesté, à Londres: les concours d'opéras, enfin, ouverts par décision ministérielle, à l'Académie impériale de musique, à l'Opéra-Comique et au Théâtre-Lyrique. En présence des progrès du sentiment musical en France, l'administration a compris qu'il était juste d'aider les jeunes compositeurs à surmonter ces obstacles du début qui enchaînent parfois l'essor de toute une carrière; elle a cherché, par ces concours, à offrir au talent l'appui le plus digne et le plus enviable, c'est-à-dire l'occasion d'un jugement impartial et la perspective d'une publicité fructueuse et brillante.

Il me reste la douloureuse tâche de compter nos morts. Ils sont là, quatre-vingt-dix-huit, couchés dans le tombeau, compositeurs, écrivains, chanteurs, cantatrices, artistes, virtuoses, professeurs, éditeurs, auteurs dramatiques, dilettantes, protecteurs de l'art... Mmes Méric-Lalande, Nantier-Didiée, Masson, Rita Favanti, Laget, Saint-Aubin, Persiani, les belles voix, le charme et l'émotion du

passé; Paulin Lespinasse, Mercadier, Pierre Gross, Triébert, Singelée, Mattau, Meifred, de Kontski, Méry, Forestier, Maussant, artistes au talent sympathique, au cœur généreux; Ernst Neumann, Perelli, Immler, Barbieri, auteurs d'œuvres estimables; Pacini, compositeur fécond; miss Glover, directrice de la *Tonic fa sol Association*, de Londres, couronnée aux concours choraux de l'Exposition; Smart, doyen des musiciens anglais; Mellon, directeur des célèbres concerts de ce nom; Legouix, Metzler, éditeurs; Ludwig Bischoff, de Rougé, Malliot, critiques d'art et musicologues; le docteur Véron; Crosnier, ancien administrateur de l'Opéra; notre regretté Georges Kastner, noble et laborieuse existence dont aucun feuillet n'est à arracher... Combien d'autres encore qui furent utiles, aimés, amusants et célèbres dans le monde; malheureux ou maltraités autant qu'intelligents, choyés, dévoués et courageux : preuves frappantes pour qui les étudie qu'il faut toujours faire son devoir, puisque la belle mémoire qu'on laisse est la vie éternelle qui récompense et qui venge!

***

Riche des exemples du présent et des traditions du passé qu'il lui a été donné de comparer; fortifié au contact de ces robustes influences; en quelque sorte pénétré d'une substance où s'est épanchée largement la véritable volonté des peuples, **1867**, et ce ne sera pas sa moindre gloire, a donné *pour la première fois* le consolant spectacle d'une haute sanction, d'une protection efficace, de récompenses précieuses, prêtées et accordées à la musique, le seul art à compléter, en effet, le seul qui progresse, le seul nouveau; pour la première fois, dis-je, car auparavant on ne protégeait, on ne consacrait soigneusement que la peinture, la sculpture, tous les arts du dessin. De l'année écoulée, grâce à la concentration des forces vives de l'intelligence qu'elle a magnifiquement suscitée, grâce à la mémorable sanction donnée par elle à l'âge héroïque du travail, datera la vulgarisation et comme la preuve pratique de cette grande vérité, à savoir que la recherche du beau ne se divise pas en études rivales et en manifestations d'antagonisme. Mozart et Racine, Beethoven et Shakspeare, Meyerbeer et Rubens, et tous les vrais génies ont marché aussi droit les uns que les autres vers l'éternelle lumière où se complète l'harmonie des sublimes inspirations.

EM.-MATHIEU DE MONTER.

CONCERTS POPULAIRES DE MUSIQUE CLASSIQUE

AU CIRQUE NAPOLÉON

Léonard.

Aux concerts populaires de musique classique fondés par M. Pasdeloup, il y a toujours un pupitre dressé pour tous les grands violonistes de l'Europe : Sivori, Alard, Joachim, Wilhelmy, l'ont occupé tour à tour, et, dimanche dernier, Léonard y comparaissait, Léonard, connu, aimé de tous, qui dernièrement a jugé à propos de quitter la Belgique pour la France, et d'établir son quartier général à Paris.

Dès son arrivée, le célèbre artiste nous donna un charmant concert, où son talent s'appuyait sur celui de sa charmante femme, l'un des fleurons les plus brillants de la famille des Garcia. Dimanche, il a paru seul dans un beau et large morceau, son quatrième concerto, où il a montré successivement toutes les qualités dont son art se compose : sûreté d'archet, justesse de son, grandeur et force de style, élégance et finesse. Aussi Léonard a-t-il été reçu les bras ouverts, acclamé à plusieurs reprises par toute la salle et spontanément par les musiciens mêmes de l'orchestre. Jamais il n'y eut de succès plus général, plus enthousiaste et plus significatif; on a reconnu le professeur que la Belgique voulait retenir à tout prix et dont ses regrets attestent la valeur. Heureusement la France, qui la première consacra son talent, n'est pas ingrate et elle saura lui faire retrouver ce qu'il a quitté pour elle.

Le concert dans lequel s'encadrait ce morceau était fort habilement composé; d'abord, : la belle ouverture en *mi majeur* de *Fidelio*, la ravissante symphonie en *mi bémol* d'Haydn; puis un adagio fort remarquable de Gounod; après le concerto, venait l'ouverture de Mendelssohn, la *Mer calme*, dont le charme et le mérite consistent dans de belles et pures harmonies, et enfin, l'*invitation à la valse*, avec la célèbre instrumentation de Berlioz. Léonard rayonnait au milieu de toute cette musique si variée, il rayonnait de manière à laisser un long souvenir de lui, comme virtuose et comme compositeur. La France a prouvé qu'elle était heureuse et fière de sa conquête : elle a pris Léonard et elle le gardera.

P. S.

REVUE DES THÉATRES.

ODÉON : *la Saint-François*, comédie en un acte et en prose, par Mme Amélie Perronnet; *les Amoureux de Marton*, comédie en un acte et en vers, par M. Léon Supersac. — PORTE SAINT-MARTIN : *1867*, revue en cinq actes et vingt-cinq tableaux, par MM. Choler frères et Koning. — GAITÉ : *les Treize*, drame en cinq actes et six tableaux, par MM. F. Dugué et G. Peaucellier.

En attendant la grande pièce de M. Pierre Berton, sur laquelle l'Odéon croit pouvoir fonder de légitimes espérances, ce théâtre vient de donner coup sur coup, dans la même soirée, deux petites comédies qui ont complétement réussi. La première est en prose et s'appelle *la Saint-François*. C'est le début littéraire d'une dame qui s'est déjà fait connaître dans le monde artistique comme pianiste distinguée. Les sympathies du public ont suivi Mme Amélie Perronnet à la scène, et lui ont prodigué des encouragements qui la décideront sans doute à persévérer dans cette nouvelle et périlleuse carrière. *La Saint-F ançois* n'est cependant qu'une promesse où l'on voit poindre d'aimables qualités, de la grâce et du sentiment. C'est un tableau de famille qui rappelle les sujets préférés de Greuze. Tout le monde est réuni pour célébrer la fête du chef de maison; mais un couvert est vide à la table du festin, c'est celui du fils qui a encouru la disgrâce paternelle pour avoir préféré la fortune des lettres aux hasards du commerce.

En dépit de ses propres rigueurs, le père regrette son enfant chéri, dont il se croit oublié. Mais, à cet instant même, le jeune homme risque sa vie pour l'honneur de son nom. On comprend les angoisses de toute cette famille rassemblée pour une fête, et le bonheur du père quand son fils, sain et sauf, vient se jeter dans ses bras.

La seconde pièce, agréablement versifiée par M. Léon Supersac, est intitulée *les Amoureux de Marton*. Marton, la fine soubrette, a, en effet, trois amoureux, mais tous trois de commande. Son maître, M. Géronte, l'a léguée avec tous ses biens à celui de ses collatéraux qui se ferait aimer d'elle. Un tabellion, madré et retors, l'emporte sur ses concurrents; mais quand il a épousé Marton, il reconnaît qu'il a été mystifié par le défunt, dont les trésors sont au fond de la mer. La fortune lui échappe, mais Marton lui reste; l'avenir lui apprendra s'il y a compensation.

Il faut dire, à la louange des artistes de l'Odéon, que ces deux comédies sont fort bien interprétées, la dernière surtout, par Martin et par Mlle Damain.

— La Porte-Saint-Martin a joué sa grande revue, que l'on peut même traiter de grandissime, car elle dure de sept heures à minuit. C'est une lanterne magique, où tout est pour les yeux. La part des auteurs se borne à la préparation, à l'enchaînement d'une foule de tableaux splendides, dont l'honneur appartient au metteur en scène, au machiniste et au décorateur. Ne soyons-donc pas aussi sévère pour ces messieurs que l'a été le public de la première représentation. Constatons d'ailleurs que l'enthousiasme maladroit de la claque patentée a été pour beaucoup dans l'esclandre qui a troublé cette soirée et qui a nécessité une enquête de la part du préfet de police. Les spectateurs ont profité de cette circonstance pour affirmer leur droit de siffler en opposition avec les applaudissements payés par les directeurs de théâtre, et nous avons tout lieu de croire que ce droit ne sera plus contesté. Les auteurs de la Revue ont eu le contre-coup du débat engagé en dehors d'eux, et ils ont reçu les horions de la foule agacée. Mais, en somme, ils n'ont pas tout à fait mérité leur sort. Le canevas de leur pièce n'est pas plus mauvais que tant d'autres, et il remplit exactement son but, qui consiste à nous montrer toutes les curiosités, toutes les magnificences de l'année 1867. Avec un aussi charmant cicerone que Mlle Honorine, et un aussi joyeux compère que Laurent, on ne sent pas trop la fatigue de ce long voyage à travers le passé. Et puis, que de merveilles! quelles richesses et quelles splendeurs! Les Champs-Elysées, le Palais de l'électricité, Paris à vol d'oiseau, le jardin réservé de l'Exposition, la galerie des machines, le champ de course, et il est probable que nous en oublions.

Quant aux exhibitions d'artistes, il faut avouer qu'elles ne sont pas toutes très-heureuses. On a eu tort de déranger Mme Thierret pour si peu. Les formes plastiques de Mlle Delval sont beaucoup trop connues pour l'abus qu'on en fait. Les parodies de Mlle Silly ne sont généralement pas marquées au coin du bon goût, et sa camarade Schneider a été bien vengée de ses attaques malséantes par le mauvais accueil qu'on leur a fait.

En revanche, la réapparition de Mlle Thérésa, après une longue absence, a été l'objet d'une chaleureuse ovation, que nous comprenons jusqu'à un certain point, car, en vérité, l'art n'est pas aussi étranger que bien des gens le disent au succès de cette Reine de la chanson populaire. Darcier n'est pas, non plus, un chanteur à dédaigner ; mais sa manière discrète pâlit singulièrement auprès de la rondeur toute prime-sautière de Thérésa.

Nous ne parlerons que pour mémoire des deux nains Primo et Ernesto, sur qui repose la critique de M. de Camors, d'Octave Feuillet.

La partie chorégraphique a de l'ampleur et de l'éclat : le ballet des Francs-Tireurs ne manque pas d'originalité, celui des Japonais de bizarrerie, et le grand ballet du Sport, légèrement contesté le premier soir, est aujourd'hui l'un des plus précieux attraits de la pièce, grâce au talent sérieux de Mme Zina-Mérante et aux pirouettes fantaisistes de Mlle Mariquita.

Enfin, nous devons dire que la musique occupe une large place dans cette immense Revue. Parmi les morceaux nouveaux, nous citerons les deux chansons de Thérésa, la ronde de Mlle Silly, le chœur de la Vapeur, par Hervé, la grande scène de Darcier, la Tyrolienne et les couplets de la Poule, par Chautagne, un rondeau et deux chœurs d'eunuques et de Chinois, par Debillemont, l'ouverture, la musique de scène et celle des ballets par le nouveau chef d'orchestre, Albert Vizentini.

— Bien différente de la Porte-Saint-Martin, la Gaîté abandonne la féerie pour se retremper dans le drame pur-sang, qui paraissait être passé de mode. La représentation des *Treize* laisse au moins la chose en suspens, et ce genre condamné n'en aura pas en vain appelé à ses juges. Balzac est-il d'un grand poids dans ce mouvement de la balance? Quoi qu'en disent les auteurs du drame nouveau, qui ont voulu partager leur gloire avec le romancier de la *Comédie humaine*, nous ne le pensons pas. Leur Ferragus est bien un emprunt fait à Balzac; le point de départ de leur pièce est bien le même que celui du livre. Mais à cela se borne la similitude des deux œuvres. Ferragus, l'ancien forçat, le chef des Treize, se sert de son redoutable pouvoir pour protéger l'honneur et le repos de sa fille Clémence; mais ici l'action bifurque et ne se rattache plus à Balzac que par l'intervention de la duchesse de Langeais, une autre de ses créations, absente du roman de Ferragus. Cette duchesse, qui veut perdre Clémence, est condamnée par les Treize, et Ferragus est chargé de la marquer au front d'un fer chaud; par bonheur, Clémence a appris que la duchesse est sa sœur, et, pour épargner un abominable crime à son père, elle la sauve, et court s'enfermer avec elle dans un couvent sur les bords de la mer. Un général, qui aime la duchesse, la poursuit jusqu'au fond de son asile; Ferragus vient l'arrêter en le menaçant de son épée, mais au même instant on entend les prières des morts, et le couvent rend à Ferragus le cadavre d'une de ses filles. Laquelle? L'aspect de la duchesse apprend que c'est Clémence, et le père désolé ne songe plus à disputer l'autre à l'amour du général.

Ce drame, très-intéressant et très-habilement conduit, a été très-applaudi, surtout dans sa dernière partie. Dumaine est parfait dans le rôle de Ferragus, et il y est fort bien secondé par Lacressonnière, par Mlle Lia Félix et par Mme Juliette Clarence.

D. A. D. SAINT-YVES.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné lundi *l'Africaine*. — Mercredi, *le Trouvère* et *la Source*. — Faure, remis de son indisposition, a repris vendredi son rôle dans *Guillaume Tell*.

*** Les études d'*Hamlet* sont poursuivies avec activité, et l'on compte que l'œuvre nouvelle d'Ambroise Thomas fera son apparition à la fin de février au plus tard.

*** *Robinson Crusoé* fait toujours de belles chambrées au théâtre de l'Opéra-Comique.—Mlle Brunet-Lafleur continue avec beaucoup de succès ses débuts dans le rôle d'Angèle du *Domino noir*, qui attire beaucoup de monde.

*** Les études d'*Un jour de bonheur* sont activement suivies. Les répétitions générales vont commencer incessamment.

*** MM. de Leuven et Ritt viennent d'engager une jeune élève du Conservatoire, Mlle Labrunie.

*** La *Traviata* a été donnée au théâtre Italien mardi, avec Adelina Patti et Steller dans le rôle de Germond.—Jeudi le célèbre baryton chantait avec Mlle Krauss dans la *Lucrezia Borgia*.— Hier on a repris la *Gazza ladra* avec Mlle Patti, Gardoni, Agnesi, Mlle Grossi et Ciampi.

*** L'engagement qu'Adelina Patti a contracté avec le théâtre de Saint-Pétersbourg ne privera pas le public parisien de son talent pour l'année prochaine. Elle chantera au théâtre Italien pendant les mois d'octobre et novembre, en Russie de décembre à février, et de nouveau à Paris en mars et avril.

*** Cresci vient de résilier à l'amiable l'engagement qui le liait à M. Bagier. Il est reparti pour l'Italie.

*** Depuis longtemps, les échos du théâtre Lyrique n'avaient retenti d'applaudissements pareils à ceux qui ont accueilli jeudi soir la reprise de *la Fanchonnette*. C'est qu'aussi Mme Carvalho, dont ce rôle avait établi si solidement la réputation au moment où elle passait du théâtre de l'Opéra-Comique à celui du boulevard du Temple, y reparaissait dans tout l'éclat de son magnifique talent, mûri par les grands rôles qu'elle a créés depuis onze ans. Si, dans la classification des œuvres lyriques, *la Fanchonnette* n'occupe qu'un rang secondaire, elle n'en est pas moins un des opéras-comiques contemporains les plus amusants et les plus sympathiques. Les nombreux morceaux qu'elle contient sont admirablement écrits pour faire briller une première chanteuse, et

quand cette première chanteuse est de la force de Mme Carvalho on comprend le parti qu'elle en devait tirer. Aussi la romance : *Mon pauvre cœur, tais-toi*, la ronde qui termine le premier acte, le *Noël* de M. Jean, le bolero et particulièrement le délicieux duo de la vieille tante avec son neveu, au troisième acte, la portèrent-ils aux nues. Ce triomphe s'est reproduit jeudi. Les mélodies faciles, mais séduisantes, de Clapisson, dites avec une pareille perfection, ont valu à leur interprète bravos sur bravos, rappels et couronnes Monjauze rentrait ce jour-là, sur la scène qu'il avait momentanément quittée, et sa part dans le succès a été d'autant plus grande qu'un repos de quelques mois a rendu beaucoup de fraîcheur à sa voix. Aussi a-t-on bissé ses couplets d'entrée et a-t-il été applaudi chaleureusement après sa romance du deuxième acte et le duo du troisième. Cette reprise, par son éclat et sa solennité, présage à la direction une suite de fructueuses représentations.

*** C'est sous le titre de *Elisabeth en Hongrie* et non du *Roi de la Montagne*, comme nous l'avons annoncé par erreur, qu'on répète en ce moment au théâtre Lyrique le nouvel ouvrage de M. Jules Beer Mlles Schroeder et Ducasse, MM. Massy, Ismaël et Barré y rempliront les principaux rôles.

*** Aux titres d'opérettes que l'actif Athénée se propose de jouer prochainement et dont nous avons donné la liste, nous ajouterons un *Riquet à la houppe* dont la musique est due à la plume élégante et fine de Deffès.

*** Ainsi que nous en avions donné la nouvelle, le *Pardon de Ploërmel* a été récemment et pour la première fois représenté à Dijon. Les difficultés qu'il a fallu vaincre ont été grandes; la direction a fait de vaillants efforts pour que la mise en scène, les décors, le torrent, les effets de lumière électrique, les chœurs, l'orchestre, les artistes, tout enfin concourût à la réussite complète de l'œuvre. Le rôle de Dinorah a été un triomphe pour Mme Boulangeot. M. Ferrier joue et chante Hoël avec beaucoup d'énergie; MM. Fetlinger et Delparte ont fait bisser l'air du Chasseur et celui du Faucheur. Le public se presse aux représentations de ce bel ouvrage qu'aucune direction dijonnaise n'avait encore osé aborder.

*** Les théâtres de Reims et d'Avignon viennent de jouer la *Grande-Duchesse*, avec un égal succès. Sur ces deux scènes, l'ouvrage a été bien monté et convenablement distribué. Mme Vauthier, MM. Minne et Châtillon ont reçu du public rémois un accueil sympathique. On écrit d'Avignon que l'espèce de pruderie introduite dans son rôle par Mlle Coinde (la Grande-Duchesse), ne saurait porter atteinte à la pièce qui gagne presque à être jouée de la sorte et sans *cascades* exagérées.

*** Les répétitions de *Robinson Crusoé* sont poussées avec une grande activité à Bruxelles, à Lyon, à Bordeaux et à Genève; le théâtre de Marseille se dispose également à le mettre à l'étude

*** *Les Nuits de Florence* : tel est le titre d'un nouvel opéra en trois actes, qui doit être représenté prochainement sur le Grand-Théâtre de Lille. Cet ouvrage est dû à la collaboration de MM. Brun Lavainne pour les paroles, et Ferdinand Lavainne pour la musique; la réputation de ce dernier, comme compositeur, est une garantie de succès. Aussi la direction compte-t-elle sur cet ouvrage, et sur *Roméo et Juliette* de Gounod. pour clôturer dignement l'année théâtrale.

*** *Martha* ne ralentit pas ses pérégrinations heureuses « aux rives étrangères. » On l'a représentée la semaine dernière, sous des cieux bien différents: à Genève et à Alger. Ici comme là, comme partout, le mélodieux opéra de Flotow a su plaire et a été un succès de partition et d'artistes.

*** On lit dans la *Gazette des Étrangers* : « L'opéra italien en Chine ! Une troupe italienne et un ballet sont attendus à Hong-Kong au printemps prochain, pour donner des représentations au Teatro Lusitano. L'ouverture aura lieu par *Il Trovatore*. Les prix d'entrée sont à peu près les mêmes qu'à Paris et à Londres; une stalle est cotée 25 francs; une loge de six personnes, 125 francs. »

*** On écrit de Londres que la reconstruction du théâtre de Sa Majesté, décidée en principe, va commencer prochainement. Les entrepreneurs se sont engagés à la livrer pour le 1er janvier 1869. M. Mapleson fait rafraîchir la salle de Drury Lane pour y donner ses représentations la saison prochaine.

NOUVELLES DIVERSES.

*** A l'occasion du jour de l'an, S. Exc. le maréchal Vaillant, ministre de la Maison de l'Empereur, a reçu aux Tuileries le haut personnel du Conservatoire Impérial de Musique et MM. les directeurs des théâtres de Paris.

*** Au troisième concert du Conservatoire, l'exécution de la symphonie en *la* de Beethoven, qui figurait en tête du programme, a été de tous points magnifique : précision, nuances, mouvements, rien n'a laissé à désirer. — Le délicieux chœur des nymphes de *Psyché*, d'Ambroise Thomas, si scénique et d'une si délicate contexture, a été bissé. — Mme Tardieu de Malleville, qui a exécuté le huitième concerto pour piano en *ré* mineur de Mozart, a eu de beaux moments dans la poétique et suave *romance* en *si* bémol; mais son succès n'a pas été très-vif dans le premier et le dernier morceau, et force nous est de dire que le public a été juste. C'est un léger échec qu'elle eût pu éviter en comptant moins sur elle-même et sur ce concerto, qui lui est familier depuis longtemps, et dont l'exécution a péché principalement du côté technique. — M. Warot a chanté l'air célèbre de *Stratonice : Versez tous vos chagrins*, avec un bon style; il a été justement applaudi. On a également fait très-bon accueil à la marche du *Tannhauser*, qui terminait le concert, et qui a été fort bien dite. — Le programme d'aujourd'hui comporte quelques changements, par suite de la décision prise au commencement de cette année par le Comité de ne pas faire entendre deux fois de suite les mêmes solistes; ainsi le concerto de Mozart est remplacé par un concerto de violon composé et exécuté par M. Garcin, membre de l'orchestre, et l'air de *Stratonice* par le chœur *Alla beata trinità*. Cette mesure, établie en vue de permettre à un plus grand nombre d'artistes de se produire, les prive aussi de la moitié de leur public, puisqu'une seule série d'abonnés pourra désormais entendre chacun d'eux.

*** Voici le programme du onzième concert populaire de musique classique qui sera donné aujourd'hui à 2 heures, au cirque Napoléon, sous la direction de J. Pasdeloup : 1° Symphonie en *sol* mineur de Mozart (allegro, andante, menuet, finale); — 2° Ouverture de *Manfred* de Robert Schumann, 1re audition; — 3° Sicilienne, menuet de J.-Sébastien Bach (1re audition); — 4° 9e symphonie de Beethoven (1re partie : allegro un poco maestoso, adagio cantabile, scherzo); 5° — Ouverture de *Guillaume Tell* de Rossini : soli par MM. Brunot (flûte); Casteignier (cor anglais); Poëncet (violoncelle).

*** La cinquième séance de musique de chambre donnée par M. Bonewitz le 29 décembre, offrait l'intérêt d'une nouveauté qui avait son prix pour les amateurs de bonne musique. Nous voulons parler d'un trio (op. 18) pour piano, violon et violoncelle, de M. Saint-Saëns, œuvre d'un très-grand mérite, et qui, fort bien exécutée par MM. Bonewitz, Telesinski et Norblin, a produit un excellent effet. — M. Bonewitz annonce une nouvelle série de matinées, à dater du 19 janvier, dans les salons Kriegelstein. On entendra dans la première un trio de Charles Dancla.

*** Une très-belle salle de concert, à laquelle on a donné pour parrain l'illustre auteur des *Huguenots*, a été inaugurée à Liverpool le 31 décembre dernier. La Meyerbeer-Hall est située dans Hardman Street. La première soirée a été splendide: après un prologue en vers lu par M. H. Edward Hime, et couvert d'applaudissements, un concert a eu lieu au profit des israélites pauvres de Liverpool. La fête s'est terminée par un bal qui a largement empiété sur l'année nouvelle.

*** L'inauguration du grand orgue de Notre-Dame, aura lieu prochainement, avec une solennité exceptionnelle. Les organistes les plus célèbres de l'Europe, convoqués à cette occasion, se feront entendre dans l'église métropolitaine, et se réuniront en un congrès où seront agitées plusieurs questions intéressantes relatives à la musique religieuse.

*** Mme Oscar Comettant a repris, dans son salon de Versailles, les soirées musicales qui ont le rare privilége d'attirer la meilleure Société de la ville du grand roi. A la dernière de ces réunions, Mme Comettant a chanté, avec un sentiment exquis et la méthode à laquelle elle doit sa réputation, *le Vallon* de Gounod et une sonate en *la*, de Mozart, arrangée pour la voix. On a chaleureusement applaudi Alard, dans un solo de sa composition.

*** Nous sommes heureux de constater le nouveau succès que les deux charmantes sœurs Rita et Nina Pellini viennent d'obtenir en chantant pour la seconde fois de cet hiver au concert donné par la Société philharmonique de Rueil. On leur a fait l'accueil le plus flatteur, et les applaudissements les plus chaleureux leur ont été prodigués après le duo de *la Pia di Potolomei* et dans un autre duo de Géraldy, *les Prés verts*, qui a été expressément écrit pour les deux gracieuses cantatrices. Mlle Rita, l'aînée des deux sœurs, n'a pas été moins heureuse dans un air russe et dans une romance française. A côté d'elles, on a remarqué et applaudi le jeune pianiste Kowalski, qui a exécuté à merveille un morceau de sa composition sur *Don Juan*, et le chanteur M. Castel, qui a égayé son auditoire par ses chansonnettes.

*** Deux œuvres magistrales, du genre le plus opposé, *le Désert* de Félicien David et *Der Rose Pilgerfahrt*, de Robert Schumann formaient

le programme du dernier concert de la *Concordia* de Mulhouse. Cette jeune et vaillante Société orphéonique, dirigée par M. J. Heyberger avec tant de zèle et de talent, et renforcée par un orchestre de mérite, s'est réellement surpassée dans l'interprétation de ces deux importants poëmes mélodiques. Le public n'a pas ménagé les marques de sa vive sympathie aux membres de la *Concordia* qui, répudiant les succès faciles consacrent de longs mois à l'étude des œuvres sévères et en révèlent, à un jour donné, les beautés saisissantes.

*** Berlioz continue d'être, à Saint-Pétersbourg, l'objet des plus sympathiques manifestations. Déjà on a pu remarquer, dans notre dernière correspondance, que l'une de ses œuvres figurait au programme du second concert, bien qu'il eût été convenu que le dernier seul lui serait réservé; mais le dilettantisme russe, qui a voué un véritable culte à notre illustre compatriote, n'a pas eu la patience d'attendre et a voulu l'applaudir dès le début. Au troisième concert, Berlioz a dirigé, avec cet admirable talent de chef d'orchestre que personne peut-être ne possède comme lui, l'exécution de la symphonie en *ut* mineur de Beethoven, le second acte d'*Orphée* de Gluck, dont les soli ont été chantés par une élève du Conservatoire, Mlle Nawroski, douée d'une magnifique voix de contralto, et son ouverture du *Carnaval romain*; son *caprice* pour violon a été joué avec un très-grand succès par Henri Wieniawski. On répète, pour les concerts suivants, la symphonie de *Harold*, la seconde partie de *l'Enfance du Christ*, d'importants fragments des *Troyens* et la belle mélodie de la *Captive*, avec accompagnement d'orchestre; autant de triomphes qui attendent l'éminent compositeur.

*** Ullmann vient d'augmenter sa compagnie d'artistes de l'excellent flûtiste M. De Vroyes; il l'a engagé pour huit concerts.

*** L'excellent violoniste Alfred Holmes est engagé pour jouer dimanche prochain 19 janvier, au concert du Conservatoire de Bruxelles. Il y exécutera le concerto de Mendelssohn et un *andante* avec orchestre, *l'Adoration*, de sa composition.

*** *Le Chant de guerre*, à quatre mains, par M. Henri Herz, vient de paraître, et nous nous empressons de l'annoncer. Nous avons eu la bonne fortune d'entendre ce délicieux morceau exécuté par MM. Henri Litolff et Henri Herz, et d'après l'effet qu'il a produit, nous croyons pouvoir lui prédire un grand succès.

*** Hier a eu lieu le quatrième bal de l'Opéra. Grande foule et musique entraînante de l'orchestre de Strauss, dirigé par son habile chef.

*** Un nouveau journal de musique vient de se fonder à Londres, sous le titre d'*Exeter-Hall*. Il est consacré, comme son aîné *The Choir*, à la musique religieuse, et spécialement à celle qui, d'après un usage anglais très-répandu, s'exécute en famille le dimanche soir. Des compositeurs de mérite collaboreront à cette feuille, que publie la maison d'édition Metzler et Ce.

*** Au nombre des nouvelles publications musicales appelées à obtenir un succès mérité, nous signalerons l'heureux début d'un jeune compositeur espagnol, M. Edouard Ocon, dont plusieurs salons parisiens ont déjà pu apprécier le talent original et sympathique. Sa barcarolle, *Rêvons à notre amour*, dont les paroles sont traduites de l'espagnol, est une de ses plus charmantes inspirations, et nous comprenons que Mme Marie Cabel en ait accepté la dédicace.

*** Un des vétérans de l'art musical, le *cantor* de la Thomasschule de Leipzig, Moritz Hauptmann, vient de mourir dans cette ville à l'âge de soixante-quinze ans. Il était né à Dresde le 13 octobre 1792. La place de *cantor* de la célèbre école de Saint-Thomas avait été jadis occupée, comme on sait, par Sébastien Bach. Moritz Hauptmann laisse, comme professeur de contrepoint et compositeur, un nom honoré; les artistes les plus distingués d'Allemagne se font gloire d'avoir reçu ses leçons au Conservatoire. Son caractère plein de noblesse et de bienveillance ne lui avait attiré que des amis.

*** M. Franck-Marie, qui fut longtemps critique musical à *la Patrie*, vient de mourir à Rome dans un âge peu avancé; il n'avait que trente-deux ans.

ÉTRANGER

*** *Berlin.* — A peine de retour de Varsovie, où elle avait été escortée par les adieux enthousiastes du public, et où son directeur lui avait offert une belle bague, Mlle Artôt a fait sa rentrée à Berlin avec le succès qui l'accompagne partout. Elle y a chanté *le Domino noir*, et à la première représentation de cet ouvrage, on a fait bisser plusieurs morceaux à l'éminente cantatrice et on lui a jeté de nombreux et magnifiques bouquets. Mlle Artôt a, depuis, reçu dans *la Somnambule* un accueil aussi brillant : elle doit encore passer le mois de février à Varsovie, à la grande joie du dilettantisme de cette ville, puis elle reviendra à Berlin pour le reste de la saison.—Le théâtre de Friedrich-Wilhelmstadt a encaissé pendant l'année 1867 : 111,000 thalers; les recettes de *la Vie Parisienne*, d'Offenbach, entrent dans ce total pour près de la moitié.

*** *Cologne.* — *Roméo et Juliette* a été donné le 4 de ce mois; l'œuvre de Gounod a été favorablement accueillie du public.

*** *Vienne.* — Mlle d'Edelsberg a fait un heureux début dans le rôle de Fidès du *Prophète*. — *Roméo et Juliette* de Gounod est prêt à passer. *Mignon* sera monté ensuite. — Une opérette de Stanislas Dunicecki, *Lucifer*, a été donnée avec succès au théâtre An der Vien; *Zampa*, avec Robinson dans le rôle principal, attire la foule à ce théâtre. Les répétitions de *Robinson Crusoé* se poursuivent activement. — Joachim et Rubinstein ont fait, chacun de leur côté, leurs adieux au public de Vienne, où ils ont recueilli d'enthousiastes bravos.

*** *Madrid.* — *Rigoletto* a servi aux débuts de Mlle Léontine de Maesen, qui a pleinement réussi. Bonnehée a été superbe dans le rôle de Rigoletto. — Dans *Un Ballo in maschera*, Mme Lafont, dont l'engagement vient d'être prolongé d'un mois et demi, s'est fait chaleureusement applaudir avec Tamberlick, Bonnehée et Mme Sonieri.

*** *Barcelone.* — *Fra Diavolo* et *le Pardon de Ploërmel*, avec récitatifs et paroles italiennes, viennent d'être mis à l'étude au théâtre du Liceo.

*** *Rome.* — La censure ayant refusé d'approuver le libretto de *Don Carlos*, l'impresario Jacovacci, désireux de donner l'œuvre de Verdi, y a laissé introduire d'importants changements, qui dénaturent complétement certaines situations et certains caractères.

*** *Florence.* — La Pergola a inauguré la saison d'hiver le 31 décembre avec *Un Ballo in maschera*. Mlle Rosa Csillag, pour ses débuts, y a remporté un très-beau succès, qui a augmenté encore le lendemain à la représentation de gala donnée en présence du roi et de la cour.

*** *Modène.* — *Gli Ugonotti* ont brillamment ouvert la campagne le 29 décembre. La basse Segri-Segarra s'est particulièrement distingué dans le rôle difficile de Marcel.

*** *Milan.* — Le théâtre Santa-Radegonda se fait de belles soirées avec *Ciceo e Cola*, opéra-buffa en quatre actes du maestro napolitain Buonomo.

Le Directeur : S. DUFOUR.

Quatre morceaux nouveaux pour le Piano

PAR ADOLPHE BOTTE

Chez GÉRARD ET Ce, 12, boul. des Capucines (maison du Grand-Hôtel).

1. — **Souvenir de l'ange et l'enfant**, dédié à Mme la baronne de Bosmelet (née de Virieu).
2. — **Galop**, à M. Francis Sandford.
3. — **Allegretto scherzando**, à Mme Levasseur (née Wo'owski).

Chez GAMBOGI frères, 112, rue de Richelieu (maison Frascati).

4. — **Andante cantabile**, à M. de Cuttoli.

PUBLICATION DE G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU.

LA MUSIQUE EN MINIATURE

CARTES-PORTRAITS, AVEC MUSIQUE, PHOTOGRAPHIÉES

Cette nouvelle collection se recommande particulièrement par ses portraits tout artistiques et d'une grande ressemblance; par la perfection de la musique photographiée, dont les types, quoique aussi réduits que possible, sont cependant très-lisibles; enfin par un format exceptionnel qui la rend vraiment portative. Rien de plus commode, en effet, que de pouvoir placer dans sa poche un étui renfermant vingt à trente *cartes-musique;* rien de plus gracieux à offrir comme cadeau.

N. B. — *La collection s'augmentera successivement et de façon à offrir le choix le plus varié.*

Œuvres de Georges Kastner

PUBLIÉES PAR G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU.

PARÉMIOLOGIE MUSICALE

DE LA LANGUE FRANÇAISE

Ou Explication des proverbes, locutions proverbiales, mots figurés, qui tirent leur origine de la musique,

Accompagnée de Recherches sur un grand nombre d'expressions du même genre empruntées aux langues étrangères, et suivie de

1 VOL. GRAND IN-4°, cartonné, 50 fr.; vélin, 80 fr.

LA SAINT-JULIEN DES MÉNÉTRIERS

Symphonie-cantate à grand orchestre avec solos et chœurs.

1 VOL. GRAND IN-4°, cartonné, 50 fr.; vélin, 80 fr.

LA HARPE D'ÉOLE

ET

LA MUSIQUE COSMIQUE

Etudes sur les rapports des phénomènes sonores de la nature avec la science et l'art,

SUIVIES DE

STÉPHEN, OU LA HARPE D'ÉOLE

Grand monologue lyrique avec chœurs.

1 vol. grand in-4°, net..... 15 fr.

LES VOIX DE PARIS

ESSAI D'UNE HISTOIRE LITTÉRAIRE ET MUSICALE

DES CRIS POPULAIRES DE LA CAPITALE

Depuis le moyen âge jusqu'à nos jours,

PRÉCÉDÉ DE

CONSIDÉRATIONS SUR L'ORIGINE ET LE CARACTÈRE DU CRI EN GÉNÉRAL

ET SUIVI DE

LES CRIS DE PARIS

Grande Symphonie humoristique vocale et instrumentale.

1 vol. grand in-4°, net..... 15 fr.

LES DANSES DES MORTS

DISSERTATIONS ET RECHERCHES HISTORIQUES,

PHILOSOPHIQUES, LITTÉRAIRES ET MUSICALES

Sur les divers Monuments de ce genre qui existent ou qui ont existé tant en France qu'à l'Etranger,

ACCOMPAGNÉES DE

LA DANSE MACABRE

GRANDE RONDE VOCALE ET INSTRUMENTALE

ET D'UNE SUITE DE PLANCHES

Représentant des sujets tirés d'anciennes danses des morts des XIVe, XVe, XVIe et XVIIe siècles, la plupart publiés en France pour la première fois, avec les figures d'instruments de musique qu'ils contiennent, ainsi que d'autres figures d'instruments du moyen âge et de la renaissance.

MANUEL GÉNÉRAL

DE

MUSIQUE MILITAIRE

A L'USAGE DES ARMÉES FRANÇAISES

COMPRENANT

1° L'esquisse d'une Histoire de la musique militaire chez les différents peuples, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.
2° La nouvelle organisation instrumentale prescrite par l'ordonnance ministérielle du 19 août 1845.
3° La description et la figure des instruments qui la composent, notamment des nouveaux instruments de M. Adolphe Sax.
4° Quelques instructions pour la composition et l'exécution de la musique militaire.

1 vol. in-4°, net..... ..... 20 fr.

LES CHANTS DE LA VIE

CYCLE CHORAL

Ou Recueil de 28 morceaux à 4, 5, 6 et 8 parties, pour ténor et basse

PRÉCÉDÉS DE

RECHERCHES HISTORIQUES

ET DE CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LE CHANT EN CHOEUR

1 vol. in-4°. POUR VOIX D'HOMMES. net... 15 fr.

1. Chant de fête.
2. Prière.
3. Chant de baptême.
4. Sérénade.
5. Sur la mort d'un artiste.
6. Guitare.
7. Le Cri d'alarme.
8. Le Commencement du voyage.
9. Chant d'hymen.
10. Chant des bateliers.
11. Primavera, tyrolienne.
12. Chant d'hymen.
13. L'Asile, tyrolienne.
14. Pensée d'amour.
15. Les Matelots.
16. Chant de victoire.
17. Barcarolle.
18. Sur la mort d'un guerrier.
19. L'Eté tyrolien.
20. Pendant la tempête.
21. Le Printemps.
22. Chant bachique.
23. La Chasse.
24. Valse.
25. Polka.
26. Marche.
27. Pas redoublé.
28. Galop.

LES CHANTS

DE L'ARMÉE FRANÇAISE

OU RECUEIL DE MORCEAUX A PLUSIEURS PARTIES

Composés pour l'usage spécial de chaque arme

ET PRÉCÉDÉS D'UN ESSAI HISTORIQUE SUR

LES CHANTS MILITAIRES DES FRANÇAIS

1 fort vol. grand in-4°, net ..... 15 fr.

PREMIÈRE SÉRIE.

1. L'Armée.
2. La Garde.
3. Les Guides.
4. Les Soldats du génie.
5. Les Artilleurs à cheval.
6. Les Artilleurs à pied.
7. Les Pontonniers.
8. L'Infanterie de marine.
9. Les Matelots.
10. Les Gendarmes.
11. Les Pompiers.

DEUXIÈME SÉRIE.

1. Les Carabiniers.
2. Les Cuirassiers.
3. Les Dragons.
4. Les Lanciers.
5. Les Hussards.
6. Les Chasseurs à cheval.
7. Les Spahis.
8. L'Infanterie de ligne.
9. L'Infanterie légère.
10. Les Chasseurs à pied.
11. Les Zouaves.
12. Les Tiraill. indig. de l'Algérie.

Chaque série, net : 5 fr. 50. — Chaque numéro, net : 40 c.

LES SIRÈNES

Essai sur les principaux mythes relatifs à l'incantation, les enchanteurs, la musique magique, le chant du cygne, etc.

Considérés dans leurs rapports avec l'histoire, la philosophie, la littérature et les beaux-arts.

Ouvrage orné de nombreuses figures représentant des sujets mythologiques tirés des monuments antiques et modernes, et suivi de

LE RÊVE D'OSWALD OU LES SIRÈNES

1 VOL. Gd IN-4°. NET: 20 FR. *Grande symphonie dramatique vocale et instrumentale.* 1 VOL. Gd IN-4°, NET: 20 FR.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

35e Année. N° 3. 19 Janvier 1868.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger,
chez tous les Marchands de Musique, les Libraires,
et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Histoire de la musique instrumentale (9e article), par **Maurice Cristal**. — Littérature musicale : *l'Acoustique, ou les Phénomènes du son*, de R. Radau, par **Arthur Pougin**. — Correspondances : Bruxelles et Moscou. — Nécrologie : Bocquillon, par **Thomas Sauvage**. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

HISTOIRE DE LA MUSIQUE INSTRUMENTALE

(6e article) (1).

On n'ignore pas que tous les peuples ont eu, en général, une prédilection marquée pour les timbales, les tambours et les trompettes. C'est un goût que les Allemands, tout aussi bien que les Russes et les Anglais, ont constamment gardé, n'en déplaise aux nations du Midi qui ne dédaignent pas non plus ces bruyants engins musicaux! Unies aux trompettes, les timbales servaient à former des espèces de fanfares qui se nommaient *entrées*, parce qu'elles retentissaient pour saluer l'arrivée des grands personnages. Ces fanfares acclamatives, ces toasts musicaux, comme les appelle spirituellement M. Kastner, se sont perpétués jusqu'à nos jours dans le Nord, en Angleterre, en Russie, en Allemagne, et le *tusch*, sorte d'impromptu musical au moyen duquel les artistes des orchestres d'Allemagne manifestent, sous forme d'ovation, leur sympathie pour un illustre compositeur, pour un habile virtuose, qui vient d'obtenir un succès brillant, en est sans doute dérivé.

Dans les pays du Nord, point de belles fêtes sans timbales et sans trompettes : les noces et les festins s'animaient à leur fière harmonie, à leurs accents enthousiastes! Seulement, les lois de l'étiquette n'en permettaient la jouissance qu'aux princes, aux nobles, aux riches, aux puissants ; ce n'est qu'en de rares occasions que les personnes investies de charges importantes, s'aventuraient à les utiliser pour les plaisirs concertants de leur société familière.

La faveur toute aristocratique réservée alors à ces énergiques voix englobées aujourd'hui dans nos orchestres, tenait surtout aux idées guerrières et chevaleresques qu'on y attachait en souvenir des vieilles traditions de la féodalité. La musique instrumentale du XVIIIe siècle rallia ces instruments d'accents divers et les utilisa, mais en les perfectionnant et les remaniant. Les plus bruyants n'étaient pas les moins recherchés; cependant tout s'harmonisa, et vers le milieu du XVIIIe siècle, des différentes formes de la musique, la musique instrumentale fut celle qui réalisa les progrès les plus remarquables, surtout en Allemagne où le style et le génie de l'instrument se manifestèrent tout à coup avec un éclat incomparable. C'est alors que le concerto, le trio, le quatuor, le quintette, la sonate à plusieurs instruments prirent à peu près le caractère qu'on remarque dans les premières productions de Boccherini et d'Haydn.

Les jalons des progrès accomplis peuvent être ainsi marqués. Ce genre de pièces, par l'usage fréquent qu'on en avait fait au XVIe et au XVIIe siècles, avait pris entre les mains des grands maîtres, Bach, Haendel, Corelli, Tartini, des proportions et des développements qui, en répondant également au mérite musical et à l'intérêt de la composition, devaient amener progressivement l'art à la forme sous laquelle il se manifeste aujourd'hui. Kobrich, Agrel, Janitsch, Radecker, Camerloer, avivèrent l'intérêt de ces compositions déjà en vogue. Après eux, Craft, Kurtzinger, Telemann, Schwindel, Mislivecek, Toeski, Wagenseil, Stamitz et Wanhal, firent pressentir que le cadre symphonique pouvait s'agrandir, et qu'il serait aisé de multiplier et de varier la petite armée instrumentale, mais les essais étaient encore timides ou inhabiles ; il y manquait l'impulsion d'un homme de génie.

Les écrivains de l'époque se plaignaient surtout du peu d'audace des compositeurs; ils sentaient germer toute une œuvre nouvelle et ne se rendaient pas compte que c'est par l'effort de tous les maîtres, aujourd'hui un peu délaissés, que le fruit si longtemps attendu put atteindre à sa maturité. Il est bon de constater en quelques mots quelle part chacun prit au progrès général et ce que leur intervention présenta de profitable et de fécond.

La musique de Bach, peu répandue au dehors, ne put exercer qu'une médiocre influence sur les compositeurs contemporains; elle montre ce que l'art instrumental était à cette époque, déduction faite du génie immense du maître. La renommée du grand Bach fut en effet immense, même longtemps

(1) Voir les nos 38, 40, 42, 44 et 46 de l'année 1867.

avant sa mort. Toutefois on peut affirmer que le grand homme n'a pas été apprécié à toute sa valeur. Ses auditeurs, les maîtres célèbres de cette époque, ont reconnu qu'il était le plus habile des organistes, le plus merveilleux des improvisateurs, le plus docte des musiciens de l'Allemagne. Ses fugues étaient considérées par quelques artistes comme les plus belles qui eussent été écrites pour l'orgue ou pour le clavecin; ils y avaient distingué l'œuvre d'un esprit profond et hardi dans un genre qui semble exclure l'invention; mais on était loin de soupçonner toute la diversité et la puissance du talent de cet homme qui portait en lui tout un monde nouveau. Sa musique d'orgue et de clavecin, bien que nombreuse et toujours admirable, n'est que la minime partie des productions d'une verve originale qui semble avoir été inépuisable. L'existence calme et régulière de Bach avait favorisé son penchant au travail. Son activité égalait son talent et, comme il vivait éloigné des grandes villes, il resta étranger aux variations de goût et de mode que l'art subissait de son temps. La personnalité si énergique qui caractérise chacune de ses compositions se maintint intacte, grâce à l'isolement où il se confina pendant toute sa laborieuse carrière. Il fuyait les applaudissements, ne travaillait que pour lui et pour quelques amis, et condamnait en quelque sorte à l'oubli les ouvrages qu'il produisait et qui, exécutés au moment où il venait de les terminer, étaient aussitôt enfermés dans une armoire d'où ils ne sortaient plus.

Les effets d'instrumentation, dans les compositions de Bach, sont si variés et si remarquables qu'on a peine à comprendre comment cet homme, qui longtemps a vécu dans de petites villes et qui avait peu d'occasions d'étudier les instruments, a pu si bien les connaître et devancer son siècle dans l'art de les employer. Dans l'œuvre de Bach, l'harmonie, plus hardie que correcte, saisit toujours l'auditeur par l'imprévu et par l'énergie.

Le caractère sérieux et même austère de ce maître le portait aux amplifications magistrales de la symphonie, et s'il eût pu disposer de la virtuosité d'instrumentistes de mérite, il eût été aussi créateur en ce genre que Haydn et que Beethoven; la richesse d'instrumentation, la virilité de pensée qu'il a déployées dans sa musique pour divers instruments, dans les sonates, dans les concertos, dans les ouvertures et les symphonies qu'il a laissés, font regretter que les circonstances n'aient pas contraint son génie à se développer spécialement dans ce genre de composition qui était si conforme à ses aptitudes.

Guillaume-Friedmann Bach, fils aîné de Jean-Sébastien, a été, après son père, un des musiciens les plus savants de l'Allemagne. Malheureusement il préférait l'improvisation à la composition méditée; mais les œuvres peu nombreuses qu'il a laissées dénotent la science la plus profonde et une imagination très-vigoureuse. Sa *Composition de musique complète pour la Pentecôte*, avec orchestre et orgue, est admirable de tous points; ses œuvres concertées sont toujours intéressantes et quelquefois d'une rare valeur. On exécute encore en Allemagne, avec succès, ses compositions pour les fêtes principales de l'église, pour voix, orgue et instruments. Il est à regretter que ces œuvres n'existent qu'en manuscrits et n'aient pu se répandre.

Les compositions instrumentales de Charles-Philippe-Emmanuel Bach, deuxième fils de Jean-Sébastien, ont été bien plus décisives pour les progrès de la symphonie. Actif et perspicace, cet artiste avait fondé à Francfort une Académie de musique dont il se réserva la direction, et pour laquelle il composait dans les occasions solennelles des œuvres qui sont restées des modèles. Il entra aussi au service de Frédéric-le-Grand, pour lequel il écrivit beaucoup de musique instrumentale. Il fut ensuite nommé directeur de la musique à Hambourg, où il remplaça Telemann. Les sociétés artistiques de cette ville le prirent pour chef; sous sa direction elles arrivèrent à une exécution chorale irréprochable, et lui durent leur transformation. Enfin, il fut nommé maître de chapelle de la princesse Amélie de Prusse.

Tout ce qu'il écrivit de musique dans ces différentes positions officielles a un cachet de nouveauté et de génie. Sa musique s'accuse par l'originalité, la grâce, la souplesse et le dédain des phrases conventionnelles, des formules vieillies, de toute cette réthorique routinière que le pédantisme scientifique traîne après lui. En France et en Angleterre le succès de ce novateur fut à la hauteur de son talent; mais en Allemagne, où l'on était accoutumé au style doctrinaire, alourdi des maîtres scolastiques de second ordre, on ne sut pas apprécier tout son mérite; c'est cependant le style d'Emmanuel Bach, perfectionné par Haydn et Mozart qui depuis a charmé toute l'Europe.

Jean-Christophe-Frédéric Bach a aussi écrit des œuvres symphoniques d'un très-haut intérêt; mais il est moins connu que Jean-Chrétien Bach, onzième fils de Jean-Sébastien. Sa célébrité lui vient de ses succès de théâtre; tels sont les avantages de la carrière dramatique. Pendant longtemps son nom et ses ouvrages furent plus généralement répandus que ceux du grand Bach lui-même dont cependant il fut loin d'avoir le génie. Elevé dans les principes de la scolastique la plus austère, il eut la chance de se passionner pour des cantatrices italiennes; il leur fut redevable d'étudier la musique de leur pays, de la comprendre et de l'aimer. Plein d'admiration pour l'art nouveau qui se révélait à lui, il résolut de faire pénétrer le sentiment italien dans les procédés allemands. Il voyagea en Italie et en revint avec un programme musical tout réformé. C'est à Londres qu'il donna son premier ouvrage : *Orione ossia Diana vendicata*. On y remarqua la vive originalité de quelques beaux airs et des effets nouveaux d'instruments à vent. C'est dans cette partition que les clarinettes furent entendues pour la première fois en Angleterre.

Sans avoir la puissance d'invention, la richesse d'harmonie, l'ampleur instrumentale de son père, ni la variété d'idées et la profondeur de son frère, Charles-Philippe-Emmanuel-Chrétien Bach fut cependant un des musiciens les plus remarquables du XVIIIe siècle. Ses airs sont fort remarquables et plusieurs ont joui d'une grande célébrité. Son chant n'a point de caractère qui lui soit particulier; il se rapproche beaucoup de la manière des maîtres italiens de l'époque où il écrivait, et surtout de ceux de l'école de Naples; mais il a du brillant, de la facilité. Ses mélodies sont favorables aux voix, les accompagnements sont élégants et d'une heureuse appropriation; il a eu le mérite de doter les airs d'opéra d'effets plus dramatiques et ne ramenant pas après l'allegro le mouvement lent du commencement, comme l'avaient fait tous les compositeurs italiens qui l'avaient précédé. Son orchestration était aussi marquée d'un énergique cachet d'originalité dont les mérites se retrouvent dans la musique instrumentale que ce maître nous a laissée et qui jette un jour très-vif sur l'histoire de l'orchestration à cette époque.

Le nom de Corelli est justement célèbre dans les fastes de la musique et il traversera les siècles sans rien perdre de son illustration, quelles que soient les révolutions auxquelles cet art sera soumis. Le grand artiste n'est pas moins remarquable comme compositeur que comme violoniste. Comme directeur d'orchestre, il s'est montré aussi d'une incomparable habileté, et c'est ainsi qu'il a influé si magistralement sur les progrès de la musique de chambre et de la symphonie. L'élévation de son style, les prodiges de son exécution, tout se réunissait pour étendre la réputation de Corelli. Ce n'est point par une pureté d'harmonie irréprochable, ni par une entente très-grande des combinaisons sonores que brillent les compositions si importantes de ce maître; mais par une variété de chants, une richesse d'invention, une

ampleur grandiose, qu'ont rarement atteintes les compositeurs contemporains. L'étude de ces ouvrages est encore une des meilleures et plus profitables études que l'on puisse faire, et le public les écoute toujours avec une satisfaction marquée. Le nom qui, en musique, mérite le plus d'être cité comme résumant l'ensemble des compositions du quatuor, est celui de Boccherini, admirable compositeur qui vivait en même temps qu'Haydn, et qui a si puissamment contribué à la création de la musique de chambre; mais ce génie original, qui pour ne rien perdre de son individualité s'interdisait jusqu'à la lecture des grands maîtres ses contemporains, se refuse, par ses qualités mêmes, à un parallèle qu'on cherche toujours à établir entre les maîtres du genre. Il doit être envisagé à part, et sa monographie, quoi qu'on fasse, se détache toujours du cadre où ses travaux semblent l'enfermer.

MAURICE CRISTAL.

(*La suite prochainement.*)

LITTÉRATURE MUSICALE.

L'ACOUSTIQUE, OU LES PHÉNOMÈNES DU SON,

PAR R. RADAU (1).

La science de l'acoustique est une de celles qui ont été le plus négligées en France jusqu'à ce jour. A part les écrits du baron de Prony et du baron Blein, à part le livre ultra-fantaisiste de Louis Lucas, *l'Acoustique nouvelle*, nous ne possédions sur ce sujet, jusqu'à ces derniers temps, que quelques rares brochures de peu de valeur.

Un mathématicien flamand, M. Delézenne, s'est occupé cependant de ces questions délicates, sur lesquelles il a publié plusieurs opuscules intéressants, insérés d'abord dans les *Mémoires de la Société des sciences, de l'agriculture et des arts*, de Lille. Un ancien officier de marine, M. Edouard Patau, a fait paraître tout récemment une brochure intitulée : *Science et Musique*. Enfin, un travailleur instruit et consciencieux, M. R. Radau, auquel nous devions déjà sous ce titre : *Sur la base scientifique de la musique, analyse des recherches de M. Helmholtz*, un excellent résumé des doctrines et des travaux du célèbre physicien allemand, vient de publier, il y a un mois environ, le livre plein d'attrait et d'intérêt dont nous avons inscrit le titre en tête de cet article.

Ce livre n'est point, à proprement parler, un traité scientifique, mais c'est un travail vulgarisateur destiné à faire connaître, à l'aide d'une forme familière, attachante et sans pédantisme, les étonnants phénomènes de la production du son, et à donner sur ce sujet des renseignement puisés dans l'observation des faits, tout en ne tirant de ces faits que les déductions bornées au peu de certitude que l'on possède encore sur le rapport des effets et des causes, relativement à une science dont l'étude remonte pourtant à une haute antiquité.

Le livre de M. Radau est divisé en quinze chapitres, dont nous allons reproduire les titres pour donner une idée de son importance : — I. *Le son dans la nature*. — II. *Effets du son sur les êtres vivants*. — III. *Propagation du son dans les différents milieux*. — IV. *Intensité du son*. — V. *Vitesse du son*. — VI. *Réflexion du son*. — VII. *Résonnance*. — VIII. *Le son est une vibration*. — IX. *Hauteur des sons*. — X. *Les notes*. — XI. *Le Timbre*. — XII. *Interférences*. — XIII. *La voix*. — XIV. *L'oreille*. — XV. *Science et Musique*.

(1) Volume faisant partie de la *Bibliothèque des Merveilles*. Paris, Hachette, 1867, in-12, orné de 114 vignettes.

Ce qu'il y a d'érudition, d'observation, de savoir et de finesse d'analyse dans ce petit livre est incalculable, et témoigne chez son auteur d'une lecture prodigieuse, d'une connaissance vaste et étonnamment étendue du sujet qu'il avait à traiter. Les observations physiques et mathématiques, les phénomènes naturels, les faits tirés des nombreuses expériences auxquelles se sont livrés les savants de tous les pays, les lois particulières de l'acoustique, la formation de l'écho, les études sur les ondulations de l'eau, sur les vibrations des corps solides, sur le sonomètre, sur l'étendue de l'échelle générale de sons appréciables, sur les limites de la voix humaine, sur le diapason normal, sur la résonnance multiple, le mécanisme de l'audition, la direction naturelle des sons, tout y est abordé, expliqué, élucidé, autant du moins que le permet l'état actuel d'une science peu avancée encore à certains points de vue.

Et tout cela, je le répète, est présenté sous une forme claire, lucide, facilement saisissable, qui, au lieu de rebuter le lecteur, comme il arrive trop souvent dans cet ordre particulier d'idées abstraites, l'attache d'une façon prodigieuse par suite de l'intérêt que l'auteur a su donner à sa narration, dont la rapidité est étonnante.

Dans le dernier chapitre, le plus important sous le rapport vraiment scientifique, M. Radau analyse les travaux et les expériences des hommes distingués qui se sont principalement occupés de ces questions : Euler, Rameau, Sauveur, Helmholtz, etc. Enfin, son livre est orné d'une multitude de vignettes destinées à rendre plus facile encore la compréhension des phénomènes dont il entretient le lecteur.

Et pour montrer que la forme de ce livre en rend la lecture facile et agréable, je vais terminer en lui empruntant une des nombreuses anecdotes que l'auteur a su y enchâsser pour donner plus de poids à ses assertions.

Dans le but de démontrer que l'écho, ce phénomène souvent incompréhensible, « est une personne exigeante dont il n'est pas toujours facile de deviner les caprices, » M. Radau rapporte le fait que voici :

« Un Anglais qui voyageait en Italie rencontra sur sa route un écho tellement beau qu'il voulut l'acheter. L'écho était produit par une maison isolée. L'Anglais la fit démolir, numérota toutes les pierres et les emporta avec lui en Angleterre, dans une de ses propriétés, où il fit rebâtir la maison exactement comme elle avait été. Il choisit pour emplacement un endroit de son parc qui était à une distance du château égale à celle où l'écho avait été distinct en Italie. Quand tout fut prêt, l'heureux propriétaire résolut de pendre la crémaillère de son écho d'une manière solennelle. Il invita tous ses amis à un grand dîner et leur promit l'écho pour le dessert. On mangea bien, l'histoire ne dit pas si l'on ne but pas mieux... Quand on fut arrivé au dessert, l'amphitryon annonça qu'il allait inaugurer son phénomène, et se fit apporter sa boîte aux pistolets. Après avoir chargé lentement les deux armes, il s'approcha de la fenêtre ouverte et tira un coup. Pas l'ombre d'un écho! Alors il prit le second pistolet et se brûla la cervelle. On n'a jamais su quel défaut de construction avait été la cause de cet échec. »

ARTHUR POUGIN.

CORRESPONDANCE.

Bruxelles, 17 janvier.

On a vu avec grand plaisir de quelle manière mesurée, délicate et vraie le rédacteur de *la Gazette musicale*, rendant compte du concert populaire où s'est fait entendre dernièrement M. Léonard, aux applaudissements du public parisien, a parlé de la résolution prise par ce virtuose de transporter sa résidence de Belgique en France. Un critique

moins bien renseigné et peu bienveillant pour notre pays, a dit, en parlant du brillant succès obtenu par M. Léonard à ce même concert, qu'il était « bien vengé des absurdes dédains de la Belgique, sa patrie, qui n'avait su ni l'apprécier, ni le retenir. » Il n'y a rien de fondé dans cette allégation. Loin d'être l'objet d'absurdes dédains dans sa patrie, M. Léonard y jouissait, au contraire, de la considération méritée par un talent tel que le sien. Ce talent était hautement apprécié et n'a pas été moins applaudi à Bruxelles qu'à Paris. Ainsi que le dit fort bien le rédacteur de *la Gazette musicale*, on a fait de grands efforts, en Belgique, pour dissuader M. Léonard d'aller se fixer à Paris; mais pouvait-on le retenir de force? Sa position au Conservatoire de Bruxelles était la même que celle de Servais et de Mme Pleyel, et je puis vous affirmer que les professeurs les plus renommés du Conservatoire de Paris sont loin de jouir d'avantages pécuniaires aussi considérables. Nous avons vu avec beaucoup de regret M. Léonard s'éloigner de la Belgique; mais si nous n'avons pas trouvé mauvais qu'il allât s'établir là où il croyait exploiter plus fructueusement son talent, nous ne pouvons nous empêcher de protester contre les injures que nous adressent des écrivains mal informés, pour le fait de l'expatriation, tout à fait volontaire, du célèbre virtuose liégeois. La manière dont les choses sont présentées par votre honorable collaborateur est infiniment plus digne d'un artiste tel que M. Léonard, plus convenable pour la Belgique et plus exacte en même temps.

Nous venons d'avoir, au Théâtre royal de Bruxelles, un incident semblable à celui qui survint à l'Opéra lors de la mise en scène de *Don Carlos*. Pendant les répétitions du *Béarnais*, opéra-comique de deux auteurs belges, une jeune cantatrice renvoya le rôle dont on l'avait chargée, alléguant qu'il allât s'établir là où il croyait exploiter plus fructueusement son talent, nous ne pouvons nous empêcher de protester contre les injures que nous adressent des écrivains mal informés, pour le fait de l'expatriation, tout à fait volontaire, du célèbre virtuose liégeois. La manière dont les choses sont présentées par votre honorable collaborateur est infiniment plus digne d'un artiste tel que M. Léonard, plus convenable pour la Belgique et plus exacte en même temps.

Nous venons d'avoir, au Théâtre royal de Bruxelles, un incident semblable à celui qui survint à l'Opéra lors de la mise en scène de *Don Carlos*. Pendant les répétitions du *Béarnais*, opéra-comique de deux auteurs belges, une jeune cantatrice renvoya le rôle dont on l'avait chargée, alléguant qu'il était, non trop peu important, mais trop difficile pour elle. Était-ce de sa part modestie ou amour-propre déguisé? C'est ce que je ne saurais dire. Quoi qu'il en soit, le directeur n'admit pas que les chanteurs qu'il paie pour tenir leur emploi s'attribuassent le droit de ne remplir que des rôles à leur convenance. Il intenta un procès à sa pensionnaire; celle-ci demanda la résiliation de son engagement, et comme elle n'était pas trop dans les bonnes grâces du public, on la prit au mot. L'aventure était fâcheuse pour les auteurs du *Béarnais* dont l'espoir de voir leur ouvrage représenté pouvait être ajourné indéfiniment. Heureusement, il se trouva une cantatrice complaisante qui déclara se charger du rôle délaissé! Cette cantatrice, vous la connaissez. C'est Mme Ferdinand Sallard, que notre impresario venait précisément d'aller engager à Paris pour l'aider à monter *Don Carlos*, et qui, en arrivant à Bruxelles, eut le bon goût de s'annoncer par un acte de gracieuseté vis-à-vis d'un compositeur belge.

Mme Sallard a débuté dans *Rigoletto*. Il n'y a eu qu'une voix sur ses avantages physiques; s'il avait fallu lui délivrer un brevet de jolie femme, tous les spectateurs l'eussent signé; comme cantatrice, il a paru qu'il lui manquait de la sûreté, de la justesse, et l'expression dramatique, qu'il ne faut pas confondre avec les grands éclats de voix. Du reste, ce n'est pas à une première audition qu'on peut juger une cantatrice s'essayant devant un public nouveau, et sous l'influence de l'émotion causée par une semblable épreuve. Les spectateurs ont fait à Mme Sallard un accueil bienveillant, attendant, pour se prononcer sur son mérite, qu'elle soit plus maîtresse d'elle-même. M. Dumestre a réussi dans le rôle de Rigoletto. M. Dulaurens ne s'était pas mis suffisamment dans la voix celui du ténor, qu'il a chanté avec peu de justesse.

Au dernier Concert populaire on a entendu Mme Clara Schumann, qui était venue exprès d'Allemagne pour participer à cette séance. La célèbre virtuose a joué le concerto de son mari, qui est, depuis tant d'années, la pièce principale de son répertoire, puis un caprice de Mendelssohn, suivi d'une fantaisie de Hiller et d'une étude d'Henselt. L'auditoire a payé un large tribut d'applaudissements à son talent si ferme, si sûr, si vigoureux et si délicat. Il est douteux qu'elle ait jamais été l'objet d'une ovation plus chaleureuse, même en Allemagne où cependant on ne manque jamais de lui faire fête. Dimanche prochain on entendra au Conservatoire M. Holmes, qui se propose, dit-on, de donner ensuite au théâtre Royal un concert composé de ses œuvres instrumentales, symphoniques et autres.

E. F.

Nous devons à l'obligeance de l'ami auquel elle est adressée communication de la lettre intime qui suit. Nous ne doutons pas qu'elle ne soit lue avec intérêt, quoique n'étant pas destinée à la publicité.

Moscou, vendredi 10 janvier.

Mon cher ***.

J'étais si fatigué ces jours-ci que je n'avais pas le courage de vous écrire; et pourtant il m'est arrivé un grand événement musical. Les directeurs du Conservatoire de Moscou sont venus me chercher à Saint-Pétersbourg et ont obtenu de S. A, la grande-duchesse un congé de douze jours pour moi. J'ai accepté l'engagement de diriger deux concerts. Ne trouvant pas une salle assez grande pour le premier, ils ont eu l'idée de le donner dans la salle du manége, un local grand comme la salle du milieu de notre palais de l'Industrie aux Champs-Elysées. Cette idée, qui me paraissait folle, a obtenu le plus incroyable succès. Nous étions cinq cents exécutants, et il y avait, au compte de la police, douze mille six cents auditeurs. Je n'essaierai pas de vous décrire les applaudissements pour la Fête de *Roméo et Juliette*, et pour l'offertoire du *Requiem*. Seulement j'ai éprouvé une mortelle angoisse quand ce dernier morceau, que l'on avait voulu absolument, à cause de l'effet qu'il avait produit à Saint-Pétersbourg, a commencé. En entendant ce chœur de 300 voix répéter toujours ses deux notes, je me suis figuré tout de suite l'ennui croissant de cette foule, et j'ai eu peur qu'on ne me laissât pas achever. Mais la foule avait compris ma pensée : son attention redoublait et l'expression de cette humilité résignée l'avait saisie. A la dernière mesure une immense acclamation a éclaté de toutes parts; j'ai été rappelé quatre fois, l'orchestre et les chœurs s'en sont ensuite mêlés, je ne savais plus où me mettre. C'est la plus grande impression que j'aie produite dans ma vie. On a aussitôt envoyé une dépêche à S. A. la grande-duchesse pour l'informer de cette émotion populaire.

Le Conservatoire donne un second concert, demain samedi soir, avec son orchestre de 70 musiciens seulement. Il a remis encore l'offertoire dans le programme. Laub joue l'alto solo dans ma symphonie d'Harold et nous commençons par l'ouverture du *Roi Lear*. Laub joue ensuite le concerto de violon de Beethoven. Nous avons fait la dernière répétition ce matin et cela va à merveille.

Après-demain on me donne une fête, dans la salle de l'assemblée des Nobles, où sera toute la ville artiste de Moscou. Après quoi je repartirai pour Saint-Pétersbourg, où me restent deux concerts à donner. Je suis bien exténué, mais heureux aussi de ce beau résultat.

Adieu, mon cher ami, etc.

H. Berlioz.

NÉCROLOGIE.

BOCQUILLON.

Une individualité singulière, originale, vient de disparaître, c'est Bocquillon.

Je le rencontrai en 1819 ou 1820. Ami de M. Tissot, j'avais été chargé par lui du feuilleton dramatique du journal *le Pilote*, dont il était directeur et rédacteur en chef. Un jour, du fond de l'imprimerie, je vis monter au bureau de rédaction un de nos compositeurs qui venait timidement soumettre un article à mon appréciation. Ce garçon était fort laid, fort disgracieux; défiguré par une brûlure qui avait affligé l'un de ses yeux d'une sorte de plaie permanente et qui rendait cet organe à peu près inutile; de plus, son autre œil était myope, ce qui constituait le pauvre diable, propriétaire de ces deux mauvais meubles, dans un état très-voisin de la cécité.

Et cet homme s'était fait compositeur typographe!

C'est que cet homme était doué d'une force de volonté prodigieuse.

Bocquillon possédait, dit-on, une petite rente viagère; mais il s'était imposé l'obligation de vivre de son travail pour capitaliser ses arrérages et se ménager ainsi une existence plus douce dans sa vieillesse. Il y est parvenu.

C'est en faisant des expériences de chimie qu'il avait *acquis* son infirmité.

Il voulait *écrire* et il écrivit des articles dans *le Pilote* et autres journaux.

Il publia des brochures politiques.

Puis il retourna aux sciences : il y obtint une certaine notoriété comme technologiste, qui lui valut la place de bibliothécaire du Conservatoire des arts et métiers.

Tout ceci, malgré nos vieilles et bonnes relations, ne motiverait pas le souvenir que je lui donne dans cette *Revue musicale*, si Bocquillon, qui touchait à tout par curiosité, n'eût pas touché aussi à la *musique*.

Je ne sais pourquoi ni comment il se mit à tapoter un piano;

bientôt il put déchiffrer un air; puis en déchiffrant les airs de nos vieilles chansons, dominé par son goût de collectionneur, par ses habitudes de bibliothécaire, il se prit à *cataloguer* les *airs* qui lui passaient sous les yeux et les diverses *chansons* faites sur ces airs; enfin il arriva à réunir un grand nombres de *cartes* et de *fiches*.

Il y a trois ans, il vint me voir: il pensait à sa fin, il prévoyait avec chagrin la dispersion de sa chère collection; mais qu'en faire? Il me consulta sur une place à lui donner, un emploi à lui trouver. Il demandait au président de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique si cette Société ne pourrait pas acquérir ce fruit de ses longs travaux, de ses recherches persévérantes.

J'allai au Conservatoire examiner les casiers et les tiroirs de Bocquillon.

Mais il ne s'était imposé aucune règle de classement, ni par dates, ni par genres, ni par auteurs; enregistrant seulement les *timbres*, c'est-à-dire le premier vers de chaque chanson, il n'avait pas distingué, indiqué le primitif, l'original, celui pour lequel l'air avait été composé, de tous les timbres des chansons faites depuis sur le même air : ce que l'on appelle les *faux timbres*. Enfin, sur ses cartons tout était confus et confondu.

Cependant il y avait là tant de renseignements, et je désirais tant être agréable à cet excellent Bocquillon, que je crus devoir appeler sur sa collection l'attention de notre agent général et le prier de venir la voir à son tour.

Après l'avoir compulsée de nouveau, nous tombâmes d'accord qu'elle n'offrait aucun intérêt à notre Société, et que, par conséquent, l'acquisition n'en pouvait être faite par son syndicat.

J'ignore maintenant ce que deviendra ce monceau de notes; il y a certainement là une mine de renseignements inconnus sur les deux parties constitutives de la chanson, l'*air* et les *paroles*, qui pourrait piquer et satisfaire la curiosité des chercheurs, — mais être utile?... là est la question!

THOMAS SAUVAGE.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Deux représentations de *Guillaume Tell*, lundi et mercredi, et vendredi *le Trouvère* et *la Source* ont défrayé le répertoire de la semaine au théâtre impérial de l'Opéra. -- On annonce *la Juive* pour la semaine prochaine.

*** C'est au plus tard du 15 au 20 février qu'aura lieu la première représentation d'*Hamlet*. Hier soir, a eu lieu la première répétition complète à l'orchestre.

*** Depuis quelques jours, on répète à l'Opéra-Comique, avec le titre provisoire de *Sylvia*, sous lequel il a été reçu il y a plus d'un an, un acte de M. Samuel David, prix de Rome, œuvre de laquelle on dit déjà le plus grand bien.

*** Samedi dernier, la reprise de *la Gazza ladra* avait attiré un brillant auditoire au théâtre Italien, et l'on a fait un bon accueil à tous les morceaux, depuis l'ouverture bien exécutée, du reste, le fait mérite une mention, jusqu'au rondo final. Cet accueil s'explique par les beautés mélodiques, quoiqu'un peu vieillissantes peut-être, mais d'un effet puissant encore, de la partition. D'ailleurs, Adelina Patti, tour à tour émouvante et gracieuse, apportant à cette création, comme à tout ce qu'elle chante, de la simplicité, du charme et une émotion communicative; applaudie dans la cavatine célèbre *Di piacer* du premier acte, dans le duo avec son père, dans la scène du signalement avec le podestat, dans le duetto avec Pippo, dans la prière, Mlle Patti a remporté les honneurs de la soirée. Agnesi s'est montrée digne de figurer à côté de la *diva*. Dans ce rôle de Fernando, où excellèrent et Galli et Tamburini, Agnesi ne déploie pas seulement une belle voix, il fait aussi preuve du style dramatique large et sûr de l'ancien drame lyrique. Gardoni se tire à merveille de la cavatine et des morceaux d'ensemble. Au duo de la prison, Mlle Grossi a fait briller ses qualités vocales scéniques, et Ciampi, dont le talent souple et varié gagne de plus en plus dans l'estime du public, donne un relief plaisamment accentué à la personnalité libertine et prévaricatrice du *Podesta*. La deuxième représentation a obtenu encore plus de faveur que la première, l'interprétation ayant été meilleure et plus sûre.

*** On poursuit activement à ce théâtre les études du *Templario* (*Ivanhoë*), œuvre éminemment dramatique dans laquelle la mélodie italienne est vigoureusement appuyée par une orchestration savante et puissante, tout à la fois. L'opéra renommé de Nicolaï nous paraît appelé à avoir à Paris le succès qu'il a remporté sur les scènes les plus importantes de la Péninsule.

*** Les trois représentations de *la Fanchonnette* qui ont été données cette semaine au théâtre Lyrique ont amplement confirmé le succès de cette reprise et de son interprète hors ligne, Mme Carvalho; succès triomphal pour la grande artiste et que nous nous empressions de constater dimanche dernier.

*** Le baryton Ismaël, du Théâtre-Lyrique, utilisera le congé auquel il a droit en allant chanter à Marseille, avec Michot et Mlle Monrose, tout son répertoire, entre autres ouvrages, *Guillaume Tell* et *l'Africaine*.

*** Six opéras-comiques, rien que cela! sont en ce moment à l'étude aux Fantaisies Parisiennes. Sur les six, nous en avions nommé trois. Il nous reste à présenter à nos lecteurs: *le Farfadet*, d'Ad. Adam, *Mam'selle Pénélope*, de M. de Lajarte et *le Muletier*, d'Hérold. On comprend que les répétitions de ces actes nombreux doivent nécessiter une série de relâches qui commenceront demain, et que l'administration mettra à profit pour approprier la salle aux exigences légitimes du public.

*** Mlle Irma Marié, annonce-t-on, est engagée à l'Athénée pour jouer dans *l'Amour et son carquois*, avec Léonce et Désiré.

*** L'apparition d'une chanteuse masquée dans le 4e acte des *Plaisirs de Paris*, au théâtre Déjazet, a excité cette semaine une sorte de curiosité. Cette cantatrice, grande dame ou artiste, est douée d'un physique agréable et distingué; mais soit peur, soit inexpérience, elle n'a pas réalisé ce qu'on devait attendre d'une semblable tentative. Les deux morceaux choisis par elle—des paroles sur l'air de la romance de Mme de Rothschild et la valse si connue du *Bacio* — ne pouvaient d'ailleurs donner une grande opinion de ses facultés musicales. Toutefois, les encouragements ne lui ont pas manqué, et la courtoisie du public l'a applaudie et même rappelée.

*** Au théâtre des Jeunes-Artistes de la rue de la Tour d'Auvergne, jeudi dernier nous avons entendu *le Chien du Jardinier*, de Grisar, exécuté d'une façon charmante par MM Davy et Poulmier, Mlles Durand et Alice C... Il y a certainement beaucoup d'avenir chez ces jeunes artistes, et nous indiquons aux directeurs en quête d'une gracieuse et intelligente Dugazon, Mlle Alice C. dont la voix est aussi fraîche que sympathique.

*** Léo Delibes compose en ce moment la musique — presque une partition — de *Nos Ancêtres*, le drame nouveau d'Amédée Rolland, qui va être représenté au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Cet élément essentiellement artistique ne peut qu'ajouter grandement au succès littéraire que l'on se plaît dès à présent à prédire à cet ouvrage.

*** Le traité qui liait Mlle Schneider au Châtelet ayant été résilié à l'amiable, ainsi qu'il était facile de le prévoir, l'artiste aimée du public des Variétés est rentrée, hier soir, à ce théâtre dans *Barbe-Bleue*, avec son partenaire Dupuis. MM. Kopp, Grenier, Christian, Hittemans, Hamburger, Mlles A. Duval et G. Vernet avaient repris leurs rôles.

*** Les recettes brutes réalisées pendant le mois de décembre dernier dans les théâtres impériaux, théâtres secondaires, concerts, etc., ont été de 1,711,663 fr. 75 c.

*** La direction du Grand-Théâtre de Bordeaux étant tombée en déconfiture, les artistes de ce théâtre se sont immédiatement et à l'unanimité constitués en Société, sous la gérance de M. Cuvreau, le chef d'orchestre. Le cours des représentations n'a été interrompu qu'un jour. La nouvelle commission a pour elle l'appui de la Mairie, et les vœux du public qu'elle a su se rendre symphatique par quelques modifications apportées à l'ancien état de choses; on ne doute pas que sa tentative n'ait un heureux résultat.

*** La direction du théâtre de Toulouse vient de reprendre avec de nouveaux artistes *l'Africaine*, attendue avec impatience par le public. Mme Ecarlat-Geismar, par son interprétation du rôle de Sélika, a justifié sa réputation de cantatrice et d'actrice et a répondu aux espérances des spectateurs. Mme Ebrard-Gravière chante avec sentiment et délicatesse. Une grande part du succès de cette reprise revient à M. Roudil, naguère encore à l'Opéra.

*** La semaine dernière, Mme Vandenheuvel se trouvait à Monaco, et elle a chanté *les Noces de Jeannette* sur la petite scène de cette plage aimée du soleil. L'éminente artiste y a remporté le plus franc des succès. Le public monégasque et cosmopolite ne ménage pas non plus ses bravos aux frères Guidon qui interprètent, dans les Etats de S. A. Charles III, *le Violoneux*, d'Offenbach, avec leur goût et leur esprit habituels.

*** A la dernière représentation de *la Grande-Duchesse*, à Liége, vendredi de l'autre semaine, les abonnés du théâtre ont fait remettre sur la scène à Mme Rose Bell, tandis que la foule éclatait en bravos enthousiastes, un bouquet splendide aux couleurs françaises et une magnifique bague en diamants. Mme Rose Bell, sur la demande formelle du public

de Liége, donnera pendant un mois encore des représentations au théâtre de cette ville.

*** Hier, le cinquième bal masqué de l'Opéra, sous la direction de Strauss, a été aussi brillant et aussi nombreux que les précédents.

NOUVELLES DIVERSES.

*** Le quatrième concert du Conservatoire a eu lieu dimanche dernier pour les abonnés anciens, avec les modifications que nous avons indiquées dans le programme. On avait bissé, au dernier concert, le charmant chœur des nymphes de *Psyché*, d'Ambroise Thomas; cette fois c'est l'*allegretto* de la symphonie en *la* qu'on a fait répéter. Pour qui connaît les deux morceaux, ce choix est caractéristique. La jeune génération d'abonnés, qui n'a pas encore fait de stage à la salle de la rue Bergère, se laisse plus facilement prendre par le côté gracieux que l'inamovible *première série*, stylée depuis Habeneck à réserver son admiration pour des beautés plus sévères. Le concerto de violon de M. Garcin a eu un succès très-honorable. On y trouve des preuves d'un talent incontestable qui se révèle surtout dans les détails, dans les finesses et les recherches de l'harmonie; mais le style n'est pas celui d'un concerto. On cherche aussi, et souvent en vain, un plan que l'auteur paraît avoir subordonné aux effets isolés d'harmonie, de mouvement de parties et de virtuosité. L'*adagio* a surtout fait plaisir. M. Garcin a exécuté son œuvre avec beaucoup de sûreté et de charme.

*** Le concert donné dimanche au cirque Napoléon, offrait à ses auditeurs ordinaires deux nouveautés intéressantes, — et il faut rendre cette justice à M. Pasdeloup, qu'il n'épargne ni son temps pour les chercher, ni ses peines pour les faire exécuter, — l'ouverture de *Manfred* de Schuman et *la Sicilienne* de Séb. Bach. Chaque fois qu'un morceau nouveau est joué aux Concerts populaires, il se produit une sorte d'hésitation, fort naturelle d'ailleurs, dans le public: il se partage presque toujours en deux courants contraires se traduisant, l'un par une approbation torcenée, l'autre par une sorte de résistance; toutefois, l'intelligence musicale qui distingue les habitués de M. Pasdeloup ne tarde pas à prendre le dessus, la fusion s'opère et l'on est tout étonné de voir, à la deuxième ou troisième audition, l'œuvre accueillie froidement d'abord, obtenir un succès enthousiaste. L'ouverture de *Manfred* n'a pas eu dimanche à subir cette épreuve : elle a été tout d'abord favorablement reçue et saluée de trois salves d'applaudissements très-francs et très-accentués. C'est d'ailleurs une œuvre qui recèle de grandes beautés symphoniques, et l'une de celles qui ont dû contribuer fortement à la réputation du compositeur. On ne s'est pas montré moins sympathique à la *Sicilienne* de Bach qui a été également fort applaudie. — Nous ne dirons rien des autres parties du concert, si ce n'est qu'elles ont été rendues avec l'excellent ensemble qui distingue l'exécution des artistes de M. Pasdeloup. On a redemandé de toutes parts le menuet de la symphonie en *sol* mineur de Mozart; la 9e symphonie de Beethoven a produit un immense effet, et l'ouverture de *Guillaume Tell* a brillamment clos cette belle séance.

*** Aujourd'hui dimanche, à 2 heures, douzième concert populaire de musique classique au cirque Napoléon. On y entendra : 1° ouverture de *Struensée* de Meyerbeer; — 2° symphonie en *fa* majeur de Beethoven (allegro, allegretto scherzando, menuet, finale); — 3° adagio du quatuor en *si* bémol (op. 50), de Haydn (exécuté par tous les instruments à cordes); — 4° marche hongroise, orchestrée par Berlioz; — 5° *Songe d'une Nuit d'été*, de Mendelssohn (ouverture, allegro appassionato, scherzo, nocturne, marche.) L'orchestre sera dirigé par M. J. Pasdeloup.

*** Hier soir a eu lieu à la salle Herz une grande soirée musicale et dramatique au profit de l'œuvre de la Société d'éducation et d'assistance pour les sourds-muets de France. Mlle Battu, Delle-Sedie, MM. Lebouc, Saint-Saëns et un violoniste étranger. M. Consolo, qui sera bientôt célèbre; Mlle Favart et M. Delaunay, de la Comédie-Française, prêtaient leur concours à ce beau concert dont nous reparlerons.

*** Berthelier, qui à peine de retour de sa dernière campagne avec M. Ulmann s'apprête à repartir avec Carlotta Patti et les nouveaux artistes engagés, a chanté dans ses concerts successifs trente-sept fois l'*Air bouffe anglais* avec un succès qui a été général; toujours applaudi à outrance, l'excellent chanteur était obligé de répéter cette chansonnette, l'une des plus originales d'Offenbach.

*** La reprise des séances populaires de musique de chambre, par MM. Ch. Lamoureux, Colblain, Adam et Poëncet, est maintenant certaine. La première est, en effet, annoncée pour mardi prochain, avec le concours du pianiste Henri Fissot. On entendra les morceaux suivants : 1° Trio en *ré* mineur, de Mendelssohn, pour piano, violon et violoncelle; 2° Quatuor en *sol* mineur, (n° 74), de Haydn; 3° Sonate en *ut* dièse mineur de Beethoven, exécutée par M. Fissot; 4° Quintette en *la* mineur, de Mozart. Les séances populaires de musique de chambre auront lieu, comme de coutume, dans les salons Pleyel, Wolff et Ce.

*** Une jeune et charmante pianiste, Mlle Marie Secretain, donnera le 25 janvier, dans la salle de M. Herz, son maître, un concert à grand orchestre. Entre autres morceaux, Mlle Secretain fera entendre le 6e concerto de Henri Herz.

*** M. Eugène Ketterer, l'excellent pianiste-compositeur, qui faisait partie de la dernière tournée Ulmann, est revenu à Paris, où il va reprendre ses leçons et ses travaux de composition.

*** Nous annonçons pour dimanche prochain, 26 janvier, la matinée d'inauguration des cours de chant, piano, accompagnement et orgue, composée de Mme Anna Fabre, MM. Eugène Ketterer, Albert Vizentini, Auguste Durand, qui aura lieu chez Mme Anna Fabre, 23, rue d'Hauteville, à 2 heures. Nous pouvons prédire d'avance un grand succès à cette matinée et à ces cours.

*** Aujourd'hui, à deux heures, a lieu, à la salle Herz, une belle matinée musicale et dramatique au bénéfice de M. Nathan, de l'Opéra-Comique. Tout le personnel artistique de ce théâtre, Mme Marie Sass, les frères Lionnet, Sarasate, etc., prêtent leur concours au bénéficiaire. Entre autres attractions du programme, nous citerons le chœur des *Deux Avares*, chanté par tous les artistes de l'Opéra-Comique.

*** La Société de bienfaisance italienne, protégée spécialement par l'Empereur, donnera, demain lundi, son grand concert dans la salle du théâtre Italien, avec le concours des artistes de cette scène; concours et salle gracieusement accordés par M. Bagier. Le programme se composera du deuxième acte de *Norma*, du premier acte de *Don Pasquale*, du deuxième acte de *Marta* et du premier acte de *Crispino e la Comare*.

*** Mlle Wertheimber est de retour à Paris, après une triomphale campagne que les dilettanti barcelonais ont trouvée trop courte. Elle a paru pour la dernière fois au théâtre du Liceo dans *le Prophète*, après l'avoir chanté dix fois de suite avec un succès sans égal. Rarement on a vu se produire un pareil enthousiasme : Mlle Weirtheimber a été maintes fois rappelée et couverte de bouquets. Elle est au moment, paraît-il, de signer un engagement avec une de nos grandes scènes françaises.

*** L'un des solistes les plus distingués de l'orchestre d'Arban, M. Emile Dunckler, violoncelliste, vient d'être engagé au Casino de Gand pour s'y faire entendre au concert qui sera donné par cet établissement le 23 de ce mois.

*** On nous écrit de Francfort : « M. Rosenhain, le célèbre pianiste-compositeur, a passé quelque temps parmi nous. Avant de partir pour Paris, où ses amis et ses élèves l'attendent, il a fait entendre, devant une réunion qui se composait de toutes les notabilités artistiques de notre ville, plusieurs de ses nouvelles compositions qui ont obtenu l'accueil le plus chaleureux : une sonate pour piano et violoncelle (op. 53), œuvre magistrale, dramatique et pleine de passion, admirablement exécutée par l'auteur et M. Lubeck; une méditation pour le piano (op. 77), remplie de poésie et rendue par l'auteur avec ce style qui n'appartient qu'aux grands maîtres; quatre mélodies caractéristiques (op. 68): barcarolle, Chanson du Touriste, Courante et Cloches du soir, véritables bijoux; plusieurs mélodies pour piano et violoncelle et pour piano seul, entre autres un morceau intitulé : « Conte d'enfant », pétillant d'esprit, qui a transporté l'auditoire. Toutes ces œuvres nous ont ravi par leur richesse mélodique et par l'élévation et la variété de leur style. M. Rosenhain nous a prouvé qu'il est à la fois un grand pianiste et un de nos meilleurs compositeurs. »

*** Les journaux de Berlin nous apportent la mention d'un concert donné dernièrement par un jeune violoniste-compositeur dont l'avenir s'annonce brillamment et que le Conservatoire de Paris couronnait dernièrement, Franz Ries, le neveu du célèbre pianiste: le programme était composé exclusivement de ses œuvres, parmi lesquelles on a distingué un quatuor, des lieder et des solo de violon qui témoignent d'un talent déjà mûr et formé à la meilleure école.

*** Alfred Jaëll et sa femme viennent de remporter de nouveaux et éclatants succès au Gewandhaus de Leipzig, à la Société philharmonique de Hambourg, à Brunswick, etc. Les duos pour deux pianos, de Schumann, Reinecke et autres auteurs que ces deux éminents artistes exécutent, sont bissés chaque fois. Paris les possédera de nouveau, et cette fois d'une manière durable, après leur tournée d'Allemagne qui se terminera en février.

*** La saison prochaine et la nouvelle direction seraient, dit-on, inaugurées à Bade par plusieurs innovations. En ce qui concerne la musique, on améliorerait l'orchestre du kiosque, et l'opéra italien serait remplacé par un théâtre allemand dont les artistes seraient recrutés sur les scènes les plus célèbres.

*** S'il faut en croire les affirmations réitérées et quasi-officielles du *Constitutionnel*, la réorganisation des musiques militaires de la cavalerie française serait décidée.

*** Le populaire auteur de *la Femme à barbe*, de *Rien n'est sacré pour un sapeur* et autres mélodies avantageusement connues, M. Villebichot, annonce l'ouverture prochaine d'un théâtre qui portera son nom et qui se transformera, suivant les circonstances, en une vaste salle de concerts. Le *Théâtre-Villebichot* sera situé boulevard Lafayette, près de la Villette;

on pouvait s'y attendre, car il est pour certains répertoires des lieux prédestinés.

⁂ L'éditeur de musique Choudens vient de recevoir de S. M. le roi de Suède la décoration de son ordre de Gustave Wasa.

⁂ Nous apprenons de Vienne que S. M. l'empereur d'Autriche vient de faire remettre au célèbre ténor Roger, la grande médaille des Arts et Sciences, pour son mérite artistique et sa remarquable traduction des *Saisons* d'Haydn.

⁂ M. Paul de Saint-Victor, l'érudit et brillant critique théâtral, passe du journal *la Presse* à *la Liberté*; c'est une véritable bonne fortune pour les lecteurs du journal de M. de Girardin.

⁂ Un praticien du plus grand mérite, un professeur très-écouté, M. le docteur Laborie, officier de la Légion d'honneur, attaché au service médical de l'Opéra, vient de mourir, jeune encore, et par suite d'un accident survenu dans l'exercice de son art. Ses obsèques ont eu lieu mardi dernier, en l'église Saint-André. Cette perte sera vivement ressentie par la société parisienne et le monde artiste, où le docteur Laborie comptait une nombreuse, fidèle et sympathique clientèle.

ÉTRANGER

⁂ *Brunswick.* — On vient de donner *Roméo et Juliette* de Gounod; on ne compte pas sur une vogue pareille à celle de *Faust*, mais on a bien accueilli l'ouvrage et on s'attend à un nombre raisonnable de représentations.

⁂ *Berlin.* — Mlle Artôt, plus que jamais l'idole du public, a chanté, après *Il Barbiere* et la *Sonnambula*, le *Faust* de Gounod, où elle captive par des moyens autres que Pauline Lucca, mais aussi sûrs. Elle s'est également fait entendre à la Cour. Les conditions de son réengagement à Varsovie sont des plus brillantes : 50,000 francs pour cinq mois et une représentation à bénéfice garantie 8,000 francs. A Moscou, où elle doit chanter deux mois, son traité lui assure de plus beaux avantages encore. — Taglioni vient de donner un nouveau ballet, *Don Parasol*, qui lui a valu un magnifique triomphe; il a été rappelé douze fois au moins. Mlles Girod et David, chargées des rôles principaux, ont partagé ce succès. — *La Grande Duchesse de Gérolstein*, vient de conquérir, haut la main, le public de Berlin, qui passera tout entier au théâtre de Friedrich-Wilhelmstadt. Mlle Lina Mayr est une gracieuse Grande-Duchesse, un peu sentimentale peut-être, mais bonne musicienne et chanteuse expérimentée. On l'a applaudie à diverses reprises, et ses camarades, Neumann (Boum), Adolphi (Fritz), Mathias (le prince Paul), ont pris leur bonne part de ce sympathique accueil. On les a tous rappelés après chaque acte. On peut prédire maintenant à la *Grande Duchesse* une longue série de représentations.

⁂ *Vienne.* — Un nouveau ballet de Henri Desplaces, *Nana-Sahib*, a été donné à l'Opéra sans succès, mais non sans bruit. Deux partis soutenant deux ballerines rivales, Mlles Couqui et Lucas, en sont venus presque aux mains, sans nul profit pour l'ouvrage, qui était la chose à laquelle on songeait le moins dans cette bagarre. — Wachtel fils et Mme Ehnn ont signé un engagement avec l'Opéra.

⁂ *Venise.* — La Fenice est restée fermée dix jours pour préparer convenablement la représentation de *Dinorah*. Après de nombreux tiraillements entre le public et les *impresarii* successifs, voici la paix faite et cimentée par un des succès les plus complets, les plus retentissants dont ce grand théâtre ait été témoin. L'ouvrage est allé *alle stelle*; on ne se lassait pas d'applaudir cette musique si gracieuse et si forte en même temps; on prodiguait les bravos aux artistes, Camille de Maesen, Minetti, Merly, qui tous ont rivalisés de talent. La soirée du 8 janvier marquera dans les annales de la Fenice, si riches déjà de beaux souvenirs. — On monte maintenant à grands frais *l'Africaine* pour la Lotti della Santa.

⁂ *Florence.* — Le jeune et déjà célèbre violoniste Wilhelmy a prêté son concours à la troisième et à la quatrième séance de la *Società del Quartello*. On ne se rappelle pas ici avoir vu un succès pareil; les applaudissements ébranlaient la salle, surtout après le concerto de Paganini. Wilhelmy est également admirable dans la musique d'ensemble; il a exécuté, avec MM. Bruni, Laschi et Sbolci, plusieurs quatuors de Haydn et de Beethoven après lesquels les bravos ne finissaient pas. Il est parti pour Saint-Pétersbourg, où un engagement l'appelle jusqu'à la fin de mars; son court passage ici aura été un véritable événement musical.—A la cinquième séance, le 5 janvier, le pianiste Ducci a joué en maître, avec un excellent violoniste, M. Papini, une sonate de Rubinstein, puis le célèbre septuor de Hummel. — Un comité vient de se constituer, sous la présidence du prince Charles Poniatowski, pour élever un monument à Pacini.

⁂ *Milan.* — *La Comargo*, ballet nouveau de Monplaisir, a très-bien réussi à la Scala. La première danseuse Ferraris y a obtenu un grand succès. La musique est de Dall'Argine; elle a été également goûtée. — Mme Borghi-Mamo s'est fait entendre dans une soirée donnée par l'éditeur Lucca; le beau talent qui lui a conquis de si fervents admirateurs s'est mis en pleine lumière dans une *Canzone napolitana*, la romance d'*Otello*, le duo du *Barbier* et les variations de Rode. Elle a recueilli les plus sincères et les plus justes applaudissements.—Au théâtre Carcano ont eu lieu, dans le rôle de Gilda, de *Rigoletto*, les débuts d'une toute jeune et charmante artiste, Mlle Octawa Tornsquist qui paraît réunir toutes les qualités désirables comme chanteuse et comme comédienne. Son succès a été des plus chaleureux. Voici comment la *Gazetta dei Teatri* s'exprime à son égard : « Mlle Tornquist joint à une belle voix limpide et métal-» lique une habitude de la scène bien rare chez une débutante. Aussi » son succès a-t-il pris les proportions d'un véritable triomphe. » Mlle Tornquist a fait ses études musicales à Paris, et son succès n'é-» tonnera personne lorsqu'on saura que Delle Sedie la comptait au » nombre de ses bonnes élèves.

⁂ *Cadix.* — Emmy La Grua maintient l'enthousiasme au même niveau depuis son arrivée. Elle vient de chanter *Gemma di Vergy* avec un immense succès que la presse locale enregistre avec une significative unanimité.

⁂ *Madrid.* — On monte *la Muette* avec Tamberlick, Selva, Mmes Palermi, Sonieri et Roseré (Fenella).— Mme Penco a fait sa rentrée dans *Lucrezia Borgia*, au milieu d'une pluie de fleurs et de couronnes. Toutefois la santé de la célèbre cantatrice est toujours fort précaire. On va reprendre pour elle *Roberto il Diavolo*.

⁂ *Barcelone.* — La direction du Liceo vient de mettre à l'étude le *Pardon de Ploërmel*, qui y sera représenté très-prochainement. Mlle Vitali est engagée pour le rôle de Dinorah. — On se propose également de monter ensuite *Fra Diavolo*.

⁂ *Saint-Pétersbourg.* — Mme Volpini a débuté le 7 janvier, avec un succès énorme, dans *Don Pasquale*; l'Empereur l'a fait complimenter après la représentation. — Le début de Mlle Galetti a été également très-brillant; Mario, Graziani et Angelini l'entouraient et n'ont pas été moins fêtés. — Tous les journaux sont pleins d'éloges à l'adresse de Mme Pauline Lucca et la célèbre cantatrice allemande fait réellement fanatisme parmi le public russe.

Le Directeur : S. DUFOUR.

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seul agent à Londres
S. ARTHUR CHAPELL,
45, New Bond Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.
INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE
Exposition Universelle de Londres 1862
MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à
ANTOINE COURTOIS
POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES,
ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.
88, rue des Marais-Saint-Martin. 88.
Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

Pour paraître cette semaine,

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU

La Partition

Format in-8°. **Arrangée pour le PIANO SEUL, par Louis Soumis.** Prix net : 10 fr.

EN VENTE :

LES AIRS DE CHANT DÉTACHÉS

L'Ouverture, 6 fr. — **Entr'acte symphonique**, 6 fr. — **Marche des Sauvages**, 6 fr. — **Chœur dansé**, 6 fr.

TRANSCRITS POUR LE PIANO SEUL.

LA PARTITION POUR CHANT ET PIANO

FORMAT IN-8°, BROCHÉE, NET : 15 FR. — RICHEMENT RELIÉE, PRIX NET : 20 FR.

DE

ROBINSON CRUSOÉ

Musique de

Opéra-comique en trois actes (cinq tableaux) **J. OFFENBACH** *Paroles de MM. E. CORMON et H. CRÉMIEUX.*

ARRANGEMENTS :

CRAMER. — Deux bouquets de mélodies pour le piano, ch. 9 »
E. KETTERER. — Fantaisie brillante pour le piano..... 9 »
LECARPENTIER. — Deux bagatelles pour le piano, chaque 5 »
A. HERMAN. — Divertissement pour piano et violon..... 9 »
ROSELLEN. Fantaisie de salon pour le piano..... 7 50
RUMMEL. — Fantaisie élégante pour le piano..... 6 »
Id. Duo facile à quatre mains..... 7 50
SÉLIGMANN. — Bagatelle de salon pour violoncelle et piano (sous presse).
WOLFF (ED.). — Duo élégant à 4 mains (sous presse)... 7 50

STRAUSS. — Grande valse pour le piano..... 6 »
La même, à quatre mains..... 7 50
Id. Grand quadrille des bals de l'Opéra..... 4 50
LÉON ROQUES.—Polka brillante pour piano et à 4 mains. 4 »
ARBAN. — Quadrille pour le piano..... 4 50
Le même, à quatre mains..... 4 50
MARX. — Deuxième quadrille pour le piano..... 4 50
STRAUSS. — Polka-Mazurka pour le piano..... 5 »

Maison COLOMBIER, 6, rue Vivienne, à Paris.

NOUVELLES PUBLICATIONS

Pour le piano

J.-L. Battmann. op. 275. *Les Porcherons*, petite fantaisie 5 »
A. Croisez. Op. 146. *Notre-Dame-des-Anges*, prière de jeunes filles..... 5 »
— Op. 147. *Les Faux Monnayeurs*, caprice..... 5 »
J. Leybach. Op. 107. *La Cenerentola*, fantaisie brillante. 8 »
— Op. 108. *Tristesse*, élégie..... 7 50
A. Le Carpentier. *Airs et Rondes populaires*, arrangés à quatre mains, en 3 livres, chaque..... 6 »
L. Schiffmacher. Op. 72. *Mon pays*, transcription variée 7 50

Danse

Gaston de Lille. *En avant!* polka..... 5 »
— *Biarritz*, polka-mazurka..... 5 »
— *Sous la Feuillée*, valse..... 6 »
Ad. Lacout. *Le Petit Mignon*, quadrille très-facile..... 4 50
— *Baby*, polka très-facile..... 2 50
Strauss. *Le dernier des Romains*, quadrille..... 4 50

Chant

LE DERNIER ROMAIN,
Tragédie lyrique et comique, paroles et musique de EUGÈNE MONIOT.
Partition piano et chant, et libretto, prix net : 5 francs.

D. Balleyguier. *Douce chanson*..... 3 »
G. Douay. *C'est plus fort que moi*, chansonnette..... 3 »
— *Un Bourgeois pour tout faire*, chansonnette..... 3 »
J. Javelot. *Mon Oscar*, chansonnette..... 3 »
P. Blaquières et **J. Moinaux.** *Gratteloup au camp de Châlons*, chansonnette..... 3 »
J. Moinaux. *Explication du fusil Chassepot*, chansonnette 3 »

Duos pour ténor et baryton

Leo de Libes. *Le Marchand d'Oublis*..... 6 »
Ch. Lecocq. *Les Tonneliers*..... 4 »
— Le même à une voix..... 2 50

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER — A. CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

35e Année. N° 4. 26 Janvier 1868.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger,
chez tous les Marchands de Musique, les Libraires,
et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Du nouveau en musique, par **Édouard Fétis**. — Le Psaume CXXXVII, imité de la Bible par M. Pacini, mis en musique par M. Jules Beer. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves**. — Concerts et auditions musicales de la semaine. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

DU NOUVEAU EN MUSIQUE.

Bien des personnes se demandent avec inquiétude si l'on peut encore faire du nouveau en musique, si les combinaisons auxquelles peuvent se prêter les éléments de cet art ne seront pas bientôt épuisées, si elles ne le sont pas déjà.

Qu'elles se rassurent : non-seulement on peut encore faire du nouveau en musique, mais on en pourra toujours faire. Il n'a été assigné de terme à l'application d'aucune des facultés de l'homme.

Les combinaisons qui peuvent fournir les éléments de l'art musical sont inépuisables. Certaines combinaisons d'effets pourront s'épuiser, mais non pas celles qui relèvent du sentiment. Ce qui ne s'épuise pas, ce qui est éternel, c'est la puissance créatrice du génie humain, c'est la faculté qu'il a de renouveler la forme de toutes choses.

On fait éternellement du nouveau avec les mêmes mots de la langue, avec les mêmes couleurs, avec la même matière, quand l'esprit vient la vivifier. On ne cessera pas d'en faire avec les notes de la gamme.

Lorsqu'une forme est épuisée, il vient un homme de génie, soit immédiatement, soit après une attente plus ou moins longue, qui prend une autre forme pour exprimer ses idées, et l'art est renouvelé pour une période d'une certaine durée.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on s'avise de croire que les combinaisons musicales sont épuisées. Nous gagerions que du temps de Lulli, il y avait des gens qui doutaient qu'on pût faire encore du nouveau en musique et qui voyaient dans les opéras de ce maître le suprême effort, le dernier mot de l'art. Les contemporains de Mozart ont eu la même pensée, on n'en saurait douter. Ils ont cru qu'il n'y avait plus rien à faire après *Don Juan*; ont-ils prévu Weber, Rossini, Meyerbeer? Certes, *Don Juan* est le chef-d'œuvre de la musique dramatique, dans une certaine forme; mais de ce que la perfection d'une forme a été atteinte, il ne résulte pas que l'art ait pris fin. Il renaît sous une autre forme. Arrivé à un certain degré, l'art ne monte plus, mais on aurait tort de croire qu'il doit nécessairement décliner, il peut prendre d'autres directions. Le mouvement est la loi universelle du monde; il est à la fois le principe et le résultat de l'action vitale. Cela posé, il faut reconnaître qu'il y a d'autres mouvements que celui qui monte et que celui qui descend. Marcher au niveau d'un degré quelconque d'élévation, en prenant à droite ou à gauche, c'est encore marcher.

Comment peut-on faire du nouveau en musique? C'est le secret du génie. Si cela pouvait s'indiquer, se déterminer par des règles en quelque sorte mathématiques, s'il y avait des procédés pour faire du nouveau, la chose serait trop facile et sans mérite. A quoi servirait d'avoir du génie?

Non, il n'y a pas de méthode pour faire du nouveau dans les arts; le nouveau se conçoit, il ne se prépare point. Le nouveau est toujours trouvé instinctivement, par des hommes inspirés qui ne savent pas qu'ils font du nouveau. Jamais l'art n'a été redevable de quelque innovation féconde aux hommes à systèmes qui se tracent des plans de conduite et s'érigent en créateurs.

Ce qui prouve que M. Wagner n'est pas un homme de génie, quoi qu'en disent ses amis, quoi qu'il en dise lui-même, ce n'est pas tant la nature des impressions produites par l'audition de ses œuvres que la prétention qu'il a de jouer le rôle de réformateur. Il suffit de lire ses écrits, de voir les théories qu'il a exposées, pour être certain que ce n'est pas un novateur, dans la véritable acception du mot. Le génie ne dit pas: «Je vais faire telle chose.» Il la fait involontairement et pour ainsi dire malgré lui. En la faisant, il accomplit une fonction dépendante de sa constitution.

Lorsqu'il a transformé l'art de la peinture, Giotto n'a pas annoncé qu'il allait substituer à l'immobilité byzantine le mouvement et la vie; qu'il allait rétablir la nature dans ses droits méconnus par de nombreuses générations d'artistes. Quand Monteverdi dota la musique des éléments dont s'est formée la tonalité moderne, il n'avait pas lui-même conscience de l'importance de ses innovations. Il faisait, sans prétention et sans intention, ce que son instinct le portait à faire. Ni Haydn, ni Mozart, ni Bach, ni Haendel, ne se sont posés comme des réformateurs. Ils ont commencé par em-

ployer les formes techniques en usage de leur temps; peu à peu leur talent a pris des allures plus indépendantes, il s'est individualisé; enfin le talent s'est élevé, en eux, jusqu'au degré où il change de nom et devient le génie dont les manifestations ont un cachet prononcé d'originalité. Tout cela s'est fait naturellement, sans préméditation et sans effort.

C'est toujours ainsi que les choses se passent chez les hommes prédestinés au rôle de novateurs, rôle qu'ils savent d'instinct, qu'ils n'ont pas besoin d'apprendre comme fait le comédien, et qu'ils jouent avec naturel. Quand vous voyez un artiste, peintre ou musicien, crier très-haut que ce qu'on a fait avant lui ne valait rien, et qu'il faut changer de route; quand vous lui voyez développer longuement et prétentieusement des projets de réforme, annoncer les merveilles qu'il se propose de réaliser, arborer un drapeau, s'efforcer de créer un parti pour soutenir ses idées, soyez convaincu que vous avez affaire à un ambitieux incapable, duquel il n'y a à attendre aucune de ces nouveautés qui font époque dans l'histoire de l'art. Il est sans exemple que de vrais hommes de génie, trouveurs d'idées ou de formes nouvelles, aient rédigé des programmes et les aient publiés à son de trompe.

Les maîtres font du nouveau comme M. Jourdain faisait de la prose, sans le savoir. Ils disent en musique, leur langue, ce qu'ils pensent; ils expriment ce qu'ils sentent. Il se trouve que c'est du nouveau. Ce n'est pas leur faute.

On peut faire avec intention des effets nouveaux; mais on ne fait pas des idées nouvelles. Il faut qu'elles se présentent d'elles-mêmes. L'idée appelle nécessairement la forme propre à l'exprimer. Si l'idée est nouvelle, la forme est nouvelle aussi. Supposez que Beethoven ne fût pas doué du génie créateur, mais qu'il eût simplement la science des combinaisons, supposez qu'il eût pensé comme Mozart, en développant seulement la puissance des complications instrumentales, nous n'aurions ni la symphonie en *ut* mineur, ni la symphonie en *la*, ni *l'Héroïque*, ni la *Pastorale*, aucune des œuvres, enfin, dans lesquelles nous admirons sa profonde et saisissante originalité. Il a pensé comme Beethoven, avant d'écrire comme Beethoven. Ainsi que chez tous les inventeurs, la forme est, chez lui, la conséquence de l'idée; toutes deux sont le produit de la même conception. Essayez de renforcer l'instrumentation d'Haydn, ou de simplifier celle de Beethoven, vous n'aurez que des productions sans unité, sans caractère, des productions incohérentes. On a fait de ces tentatives, et elles n'ont jamais abouti à des résultats approuvés des connaisseurs. Ce rapport entre l'idée et la forme existe dans tous les arts. Appliquez, par la pensée, le coloris de Rubens aux compositions de Raphaël; imaginez une figure dessinée par Fra Angelico et peinte par Rembrandt, au lieu d'œuvres accomplies, vous aurez des monstruosités. Pour faire du nouveau en musique, il faut donc commencer par avoir des idées nouvelles, par en avoir naturellement, comme en ont les hommes de génie; c'est une condition qu'on remplit parfaitement lorsqu'on est organisé pour cela. En pareil cas, il est inutile de faire des efforts, de formuler des théories, de publier ses intentions; les choses viendront d'elles-mêmes et le public verra bien à qui il a affaire. Il y en a beaucoup de variétés déçues depuis que le monde existe, mais on aurait vite dressé la liste des génies méconnus.

Faut-il absolument faire du nouveau en musique? Comment reconnaît-on qu'il est nécessaire de faire du nouveau?

Pour répondre à cette double question, il faudrait commencer par convenir de ce que l'on entend par du *nouveau;* assurément aucun compositeur ne peut être autorisé à refaire ce qu'ont fait ses prédécesseurs. S'il ne sait que répéter ce qui a déjà été dit, il n'a qu'à garder le silence. Tout musicien doit avoir ses idées à lui, ses propres inspirations; il doit aussi les présenter sous une forme technique qui lui soit personnelle. En conclure qu'il est tenu d'opérer une révolution radicale dans l'art, d'innover en tout, ce serait forcer l'ordre naturel des choses. Dans les arts comme en politique, le besoin d'une révolution se fait sentir de temps à autre. La société ne peut pas rester perpétuellement organisée sur la même base; la musique, pas plus que l'architecture, la peinture et la statuaire, ne peut pas s'immobiliser sous une même forme. D'une autre part, il est certain que des révolutions sans cesse renaissantes ne seraient admissibles ni dans les arts, ni en politique. Ainsi donc, s'il faut du nouveau en musique, il n'en faut pas trop; il n'en faut pas au point de troubler les amateurs dans la perception de certaines sensations qui leur plaisent. Quant aux signes par lesquels on reconnaît que le moment est venu de faire du nouveau, il est difficile de les indiquer. Non-seulement, c'est difficile, mais encore c'est inutile; attendu que l'on ne fait pas, comme nous l'avons dit, du nouveau de parti pris, et que les hommes de génie appelés à jouer le rôle de novateurs tiennent leur mission de la Providence. En vain les appellerait-on: ils viennent à leur heure.

Un musicien bien organisé et instruit fait du nouveau instinctivement. Il fait du nouveau parce que tout homme a son tempérament, sa manière de sentir, ses idées et sa manière de les exprimer. Tout homme est original lorsqu'il s'abstient d'imiter. Il n'y a pas moins de variété dans les esprits que dans les visages. Le musicien dont nous parlons fera du nouveau sans tomber dans le bizarre, qu'il faut bien se garder de confondre avec l'original, dont il diffère autant que le naturel diffère de l'affectation.

On est passé d'un extrême à un autre. Jadis on professait le culte de la tradition; rien n'était bon que ce qui était usité; il fallait des exemples, des autorités. La moindre innovation était imputée à crime aux compositeurs qui osaient se la permettre. Les maîtres avaient-ils fait une chose, il était bien de la recommencer; mais la faire pour la première fois, cette chose, c'était commettre un grave péché! Certes, c'était une singulière aberration d'idées que celle qui interdisait à l'artiste la faculté d'innover; mais, comme nous le disions tout à l'heure, on n'a renoncé à un préjugé que pour tomber dans un autre. Le mépris de la tradition, la crainte de la banalité font qu'on se torture l'esprit pour trouver du nouveau. Quant à examiner si ce nouveau est bon, on ne s'en occupe guère; on semble croire qu'il est de l'essence de la nouveauté d'être excellente. En portant ce principe jusqu'à ses dernières conséquences, on perd de vue le but de l'art et l'on s'égare dans des voies qui aboutissent à l'erreur.

On croyait que, sans tomber dans une simplicité enfantine, il fallait faire de la musique intelligible, et ne pas multiplier les complications techniques au point de fatiguer l'attention de l'auditeur. Une école qui a son siége en Allemagne et qui s'efforce de faire prévaloir partout son influence tend, au contraire, à faire de l'obscurité la première condition du mérite des œuvres musicales. Il y a longtemps qu'en Allemagne ce principe est appliqué à la philosophie et à la littérature. La simplicité, la clarté, dans ces matières, sont considérées, au delà du Rhin, comme les signes d'un esprit médiocre. L'écrivain qui se fait comprendre sans difficulté est superficiel; celui qui est obscur et dont la pensée n'est pénétrée qu'à force d'étude et de méditation est profond; on l'estime. Il est d'autant plus considéré qu'on a eu plus de peine à le deviner. Le lecteur tire vanité de la sagacité dont il a fait preuve lorsqu'il vante les œuvres des écrivains qui lui ont donné l'occasion de déployer sa pénétration.

Le même principe a été appliqué à la peinture. Les grandes compositions de Schnorr, de Cornelius, de Kaulbach, de Bendemann, sont remplies d'allégories subtiles dont on ne saisit le sens qu'après de longues études et des journées entières d'examen. Pour expliquer ce qu'il y a d'idées dans un seul tableau, il faudrait

un volume. Il y a de ces peintures qui sont de vraies énigmes dont on n'est pas bien certain d'avoir le mot, même lorsqu'on a pris connaissance des volumineux commentaires qui en donnent l'interprétation avec commentaires.

Ce qui est admissible, jusqu'à un certain point, en peinture et en littérature, comme obscurité systématique, ne saurait l'être en musique. On peut étudier à loisir les pages d'un livre; on peut réfléchir des heures et des jours entiers sur le sens allégorique d'une composition picturale; mais la musique ne s'arrête pas pour laisser pénétrer le mystère de ses combinaisons; il faut la saisir, la comprendre au passage. Si elle n'est point intelligible, si l'idée ne se dégage pas de l'ensemble des sonorités, elle n'est qu'un bruit. La prétention de faire du nouveau a mis l'imprévu en grand honneur auprès des compositeurs de l'école dont nous venons de parler. Leurs plus grands efforts tendent à tromper les prévisions de l'auditeur sur les développements de l'idée et sur la succession des effets. Leur méthode supprime les affinités des sons, les tendances naturelles des résolutions harmoniques, les préparations ingénieuses et les progressions régulières. Rien de ce que l'oreille attend n'arrive, rien de ce qu'elle espère ne lui est accordé. La phrase mélodique prend un autre chemin que celui vers lequel elle semblait se diriger; l'accord qui s'annonçait est remplacé par un autre; la période se brise et se transforme au moment où l'on croyait en saisir le sens complet. L'auditeur est trompé sur les dimensions du morceau, comme sur tout le reste. Il croit entendre les derniers accords : ce n'est qu'une ruse du compositeur qui recommence de plus belle et fait longtemps encore jaser son orchestre, pour finir brusquement, lorsqu'il est bien persuadé qu'on ne s'y attend pas. Tel est le jeu auquel s'amusent les musiciens qui spéculent sur l'imprévu, et font du nouveau avec préméditation.

Il y a dans tout cela beaucoup d'égoïsme et beaucoup d'orgueil, deux maladies de la société de notre temps. Plaire à ses auditeurs, les toucher, les intéresser étaient les choses dont le musicien s'occupait jadis en composant. Il s'agit aujourd'hui d'un objet plus important; il s'agit de l'amour-propre du compositeur qui veut étonner, surprendre, et montrer que son savoir est supérieur à l'intelligence de ceux qui l'écoutent. Qu'ils aient ou non des jouissances, peu importe; s'ils l'admirent, tout est dit. L'amour-propre des compositeurs a pour complice la vanité des prétendus connaisseurs qui rougiraient de n'être pas au niveau de la science dont on fait étalage, et qui aiment mieux applaudir complaisamment ce qui ne les amuse guère, que d'avouer qu'ils ne le comprennent pas. Pour nous, quand nous écoutons cette musique à surprises, nous nous prenons à regretter la bonhomie des anciens maîtres qui allaient tout droit leur chemin, ne cherchaient ni à tromper ni à surprendre leur monde et faisaient du nouveau, lorsqu'ils en étaient capables, sans y mettre ni prétention ni vanité.

EDOUARD FÉTIS.

LE PSAUME CXXXVII.

Imité de la Bible par M. Emilien Pacini,
Mis en Musique par M. Jules Beer.

(*Première Audition.*)

Un auditoire d'élite remplissait de bonne heure, jeudi soir, les salons de M. Jules Beer, neveu de Meyerbeer, auteur de *la Fille d'Egypte*, et qui tient à perpétuer dans sa famille les traditions de l'art qu'illustra son oncle. On savait qu'au programme habituel d'une soirée musicale, M. Jules Beer ajouterait la première audition d'un morceau de sa composition : le psaume 137, imité de la Bible par M. Emilien Pacini, et qui devait être exécuté par des choristes du Conservatoire et MM. Warot, Caron et Mlle Mauduit chantant les soli. Aussi les invités n'étaient-ils pas moins curieux qu'empressés de fêter cette primeur. Vers dix heures, M. Jules Beer, qui joint à sa qualité de compositeur celle d'excellent accompagnateur, s'est mis au piano et les chœurs ont attaqué l'introduction :

Près des fleuves de Babylone,
Nous *nous* étions assis en proie à nos douleurs.

On a pu voir, dès ce début, que pour traiter son sujet M. Beer s'était placé au point de vue où s'était mis Rossini en composant son *Stabat*, et qu'il s'était proposé de faire du psaume 137 une cantate avec ses développements. Tout en lui conservant son caractère biblique, le compositeur lui a donné les formes de la musique dramatique. Son intention s'est encore plus accentuée dans la strophe deuxième, *arioso*, chantée par Mlle Mauduit :

Dans la ville, aux branches des saules
Nos harpes et nos luths pendaient silencieux.

La jeune cantatrice y a déployé beaucoup de chaleur et de sentiment; sa voix pure et sonore retentissait dans ce salon avec un éclat qui a produit la plus vive impression. Elle a dû répéter cette strophe aux acclamations unanimes de l'auditoire.

Dans la troisième :

Jérusalem, reine éplorée,

le compositeur s'est élevé à une grande hauteur de style, le chant en est vraiment très-beau; interprétée avec beaucoup d'énergie par Warot, elle se fond avec habileté dans le trio qui suit :

Jérusalem, notre espérance!

Le récitatif et chœur :

Seigneur! à l'assaut de Solyme,

est le morceau qui nous a paru le mieux réussi.

Entonnés avec une grande puissance par M. Caron, les deux premiers vers sont interrompus par le chœur :

...Détruisez, de la cité sublime,
Les derniers fondements.

La répétition des syllabes martelées de ces deux vers peint bien l'œuvre de destruction et la fureur sauvage des démolisseurs.

Toutes les voix réunies pour la strophe sixième :

... Oh! de Babel, fille altière.
. . . . . .
... Qui viendra te prendre,
Et briser sur la pierre
Tes exécrables fils?

terminent heureusement cette œuvre dans laquelle, ainsi que nous l'avons dit, M. Jules Beer s'est inspiré autant du sentiment scénique que du sentiment religieux. Bien écrite pour les voix, fortement colorée, elle dénote chez l'auteur une science harmonique dont il avait d'ailleurs déjà donné des preuves incontestables. Il a donc pu s'enorgueillir à bon droit des félicitations chaleureuses qui lui ont été adressées.

Les trois solistes de l'Opéra qui lui prêtaient leur concours, l'ont parfaitement secondé et les témoignages de satisfaction qu'ils ont reçus à plusieurs reprises étaient bien mérités. Des éloges sont dus également à M. Hurand pour la façon dont il a dirigé les chœurs.

La seconde partie de la soirée a été remplie par un intermède musical dans lequel Mme Marie Escudier-Kastner, s'est fait entendre deux fois et a rencontré ses succès habituels. La scène et l'air de l'Ombre du *Pardon de Ploërmel*, chantés par Mlle Schroeder, du théâtre Lyrique, ont mis brillamment en relief les rares

qualités du talent de la jeune et belle artiste qu'on a de nouveau applaudie avec Mlle Mauduit dans le duo de la *Fille d'Egypte*, l'un des plus beaux morceaux de l'opéra de M. Jules Beer. Enfin, les voix de M. Warot et de M. Caron se sont admirablement mariées dans cette magnifique page d'Halévy, qu'on regrette de ne pas entendre plus souvent, le duo de la *Reine de Chypre* « Triste exilé sur la terre étrangère. »

S. D.

REVUE DES THÉATRES.

Théatre Français : *la Valise de Molière*, à-propos en un acte par M. Edouard Fournier. — Odéon : *Didier*, drame en trois actes, par M. Pierre Berton.—Gymnase : *le Comte Jacques*, comédie en trois actes et en vers, par M. Edmond Gondinet. — Bouffes Parisiens : *les Tribulations d'un Témoin*, vaudeville en trois actes, par M Adrien Decourcelle.

L'anniversaire de la naissance de Molière a été célébré, comme de coutume, au Théâtre-Français, par un hommage rendu à la mémoire de notre grand poëte comique. On a couronné son buste, on a lu des stances dithyrambiques de M. Marc-Bayeux, et on a joué une petite pièce de circonstance, due à la plume de M. Edouard Fournier, qui a le monopole de ces sortes de choses. Du reste, on a eu affaire, cette fois, bien plus à l'érudit qu'à l'auteur dramatique. *La Valise de Molière* est un cadre dans lequel viennent se grouper divers fragments, en vers et en prose, attribués au peintre immortel du *Misanthrope*, et dont quelques-uns portent évidemment son cachet. Pour donner un prétexte à l'exhibition de ces documents plus ou moins précieux, M. Fournier suppose que Molière a perdu, dans une de ses tournées, sa valise qui renferme, outre les fragments en question, le manuscrit de *Tartufe*. Un marchand d'orviétan, du pont Neuf, met la main sur ce trésor et prétend se l'approprier ; mais Molière, aidé des principaux comédiens de sa troupe, entre au service du sieur Cormier pour reprendre son bien, et, en fin de compte, le charlatan, honteux et confus, est trop heureux d'être accepté comme moucheur de chandelles dans la compagnie du futur valet de chambre du roi.

Cet à-propos a été fort bien accueilli par les nombreux admirateurs de la gloire de Molière, qui s'étaient donné rendez-vous au Théâtre-Français, le 15 janvier. Febvre, sous les traits du poëte, a été très-applaudi, ainsi que Kime, dont le début s'est effectué d'une manière satisfaisante. Les autres rôles sont tenus par Eugène Provost, Chéry, Séveste, Mlle Dinah Félix et Mlle Tordeus.

— Le drame de M. Pierre Berton, que l'on a joué à l'Odéon, sous le titre de *Didier*, n'a pas tout à fait répondu aux espérances qu'il avait fait concevoir. La donnée n'en a pas paru suffisamment neuve, et la contexture des deux premiers actes a semblé parfois pénible, embarrassée. Mais il ne faut pas oublier que M. Pierre Berton, l'estimable artiste du Gymnase, en est encore à ses débuts comme auteur dramatique, et il faut lui tenir compte de certaines qualités qui dénotent une louable aptitude et présagent d'heureux succès.

Didier est un vieux savant plein d'illusions naïves, qui s'est laissé prendre à l'espoir d'inspirer une affection tendre à la fille de son ami, le docteur Raymond. Il songe à l'épouser, lorsque, arraché brusquement à son rêve, il apprend que Lucie a un véritable amour dans le cœur pour un jeune médecin, dont son père repousse la recherche parce que, nouvel Antony, on ne lui connaît pas de famille. L'excellent Didier, comprenant qu'il a fait fausse route, se sacrifie au bonheur de Lucie et forme le projet d'adopter le jeune Henri pour anéantir les obstacles qui s'opposent à son mariage. Mais le pauvre savant a trop présumé de ses forces, et au moment de la signature du contrat, il succombe et perd la raison. Comme on le pense bien, il ne peut plus être question de l'hymen des deux amoureux, et ils resteraient éternellement étrangers l'un à l'autre si Didier, retrouvant peu à peu la mémoire et le calme, ne se chargeait lui-même de les rapprocher et de les unir.

C'est cette dernière partie de la pièce qui lui a fait trouver grâce devant ses juges, non-seulement par la manière dont elle est traitée, mais aussi par le talent sympathique que Taillade y a déployé dans le personnage de Didier revenant à la raison.

Mlle Antonine représente Lucie avec une grâce touchante ; Martin tire le meilleur parti possible du rôle de Raymond et un débutant du nom de Raynald s'acquitte très-convenablement de celui de Henri.

— *Le Comte Jacques*, du Gymnase, est un peu parent, à la mode de Bretagne, de cet officier qui, dans *Mademoiselle de la Seiglière*, revient après une longue absence prendre possession de la succession de son père et la trouve accaparée par des intrus. Au lieu d'une famille d'émigrés, c'est une jeune fille recueillie et élevée par le vieux marquis de Prignon que Jacques rencontre installée dans la maison de cet oncle, mort intestat. Blanche se croit véritablement héritière du marquis, et Jacques se refuse d'autant mieux à l'éclairer, qu'en la voyant il est tombé sous le charme de son esprit et de ses attraits. Il ouvrirait bien son cœur à Blanche, mais il y a, de par le monde, un baron de Prangy à qui elle est engagée, et, par excès de délicatesse, il préférera s'éloigner sans mot dire. Un vieux boule-dogue, ancien intendant du marquis, n'a pas les mêmes scrupules, et révèle sans façon la vérité à Blanche qui, en apprenant qu'elle n'est pas chez elle, veut partir à son tour. Quelques péripéties de peu d'importance retardent encore l'explication décisive qui doit avoir lieu entre les deux jeunes gens; mais ils ne finissent pas moins par s'entendre, le baron de Prangy est congédié et tout s'arrange par le mariage de Jacques avec Blanche.

M. Gondinet, l'auteur de cette comédie, réussit à merveille dans les vers faciles, si voisins de la prose qu'on aurait peine à y reconnaître la ligne de démarcation. Deux petites pièces de même nature ont précédé *le Comte Jacques*, qui a plus d'importance et fera plus d'honneur à M. Gondinet. L'interprétation en est confiée à Pierre Berton, l'auteur de *Didier*, ci-dessus nommé, à Landrol, à Blaisot et à Mlle Massin, qu'une fâcheuse indisposition de Mlle Delaporte a gratifiée du joli rôle de Blanche et qui n'y est pas au-dessous de sa tâche.

— Le vaudeville, qui passait pour avoir fait son temps, s'est réfugié aux Bouffes-Parisiens et a tout l'air de vouloir y opérer une réaction favorable. Dieu merci! il existe encore un public pour ces facéties amusantes et spirituelles qui dédaignent le secours des trucs, des jupons courts et des animaux rares. *Les Tribulations d'un témoin* ont réussi sans tous ces coûteux accessoires et nous souhaitons qu'un tel exemple trouve des imitateurs.

C'est la fête de l'opticien Moutonnet; il se délecte dans les embrassements, dans les cadeaux de famille; il est content, il est heureux. Tout à coup survient son ami Duvivier qui a un duel et qui le choisit pour témoin. La première pensée de Moutonnet est de se soustraire à cette triste obligation; mais, sous la promesse que l'affaire s'arrangera, il cède. Malheureusement, l'adversaire de Duvivier a pris pour second un sapeur inaccessible aux accommodements. L'infortuné Moutonnet, entraîné sur le terrain, poursuivi par la gendarmerie, en proie à toutes les terreurs imaginables, est prêt à fuir en Belgique pour échapper à la vindicte des lois. Mais la rencontre que l'on croyait mortelle s'est terminée sans effusion de sang, et Moutonnet en est quitte pour la peur.

Le rôle épisodique du sapeur est joué avec infiniment d'origi-

nalité par Lacombe, et les autres personnages sont interprétés avec beaucoup d'entrain et de gaieté par Charles Perey, Oscar, Mme Dupuis et Mlle Jouven.

D. A. D. SAINT-YVES.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES DE LA SEMAINE.

*** Deux salves d'applaudissements ont accueilli dimanche dernier au concert populaire l'ouverture de *Struensée* de Meyerbeer, exécutée avec un ensemble parfait. Pour ce morceau comme pour ceux qui suivaient, il n'y a que des éloges à donner à l'interprétation du beau programme qui composait le concert.

*** Samedi, il y a huit jours, un auditoire nombreux, distingué et sympathique assistait au premier concert de l'année scolaire donné par les élèves de l'institution impériale-des-Jeunes-Aveugles. Divers fragments classiques, le difficile *andante* de la symphonie avec chœurs de Beethoven, entre autres; un concerto de Kalkbrenner; une fantaisie pour hautbois; le trio de la *Fée aux Roses;* deux chœurs bien mélodiques et parfaitement écrits pour les voix, composés par deux professeurs non-voyants, MM. Paul et Roussel, formaient le programme de cette intéressante séance artistique qui empruntait un caractère touchant à la cruelle infirmité de ses interprètes. Nous unissons de tout cœur nos félicitations aux applaudissements chaleureux qui ont accueilli les voix fraîches et habilement exercées de Mlles Mallard, Chatrane et Bergeret; la virtuosité remarquable de MM. Larrieux, Ponnelle, Alizon, Gachedaure, Person; l'ensemble des chœurs, la précision de l'orchestre. L'organisation de ces fêtes musicales fait le plus grand honneur à la direction de ce magnifique établissement et lui attire d'unanimes sympathies. La musique est, de tous les arts, celui qui convient le mieux aux aveugles, celui pour lequel ils semblent même avoir été formés par la nature et le seul qui puisse leur donner un plaisir véritable et une consolation efficace, tout en assurant leur sort.

*** Dans la grande soirée musicale donnée, le 18 janvier, à la salle Herz, on a particulièrement applaudi Mlle Battu et Delle Sedie. Ces deux virtuoses de premier ordre ont admirablement chanté; trois salves de bravos sans fin ont accueilli les morceaux chantés par Mlle Battu. Un violoniste étranger, qui a reçu des leçons de Léonard, y faisait sa première apparition; il s'est fait remarquer par une grande sûreté d'archet et un très-beau son; il a joué la *ballade et polonaise* de Vieuxtemps, et la fantaisie sur *Norma* du même maître, morceau hérissé de difficultés, avec une fougue qui a provoqué les applaudissements les plus enthousiastes. C'est un talent de haut goût et destiné à faire sensation. MM. Saint-Saëns et Lebouc prêtaient aussi leur concours à cette belle fête dont le produit aura dû satisfaire la classe intéressante des sourds-muets, au profit de qui elle était donnée.

*** Les séances de musique de chambre de M. Lebouc deviennent de plus en plus intéressantes; à chaque matinée un morceau de musique nouvelle vient s'ajouter aux chefs-d'œuvre des grands maîtres. A l'avant-dernière réunion, le 7e quintette d'Ad. Blanc, paru récemment, a reçu le meilleur accueil; il a été délicieusement rendu par MM. White, Comtat, Trombetta et Gouffé. Un charmant solo d'alto, de Vignier, exécuté par M. Trombetta, a été aussi très-applaudi. Mme Beguin-Salomon a joué dans la perfection le trio en *si* bémol de Beethoven dans lequel le clarinettiste Rose s'est également distingué. Nous y avons assisté au début de Mlle Marie Roubaud, jeune cantatrice qui possède une voix admirable et a fait preuve d'une bonne méthode. A la matinée de lundi dernier, le septuor de Hummel, exécuté par MM. Duvernoy, Doujon, Barthélémy, Baneux, Trombetta, Lebouc et Gouffé, a obtenu un succès d'enthousiasme. De poétiques mélodies de Lacombe, fort bien interprétées par Mme Damereau et accompagnées par l'auteur, formaient la partie moderne du programme.

*** Les séances populaires de musique de chambre de MM. Lamoureux, Colblain, Adam et Poëncet, ont repris mardi dernier. Cette année, c'est à la salle Pleyel qu'il faut aller applaudir ces vaillants artistes. Leur public ordinaire est là, nombreux et intelligent. On y a remarqué M. Fissot, qui marche à grands pas vers la célébrité.

*** La Société des concerts du Conservatoire donne aujourd'hui dimanche, à 2 heures, son cinquième concert. En voici le programme : 1° Symphonie avec chœurs de Beethoven (les soli seront chantés par Mlles Marimon et Derasse, MM. Warot et Gailhard); — 2° andante de la 49e symphonie de Haydn; — 3° air de *Montano et Stéphanie* de Berton (chanté par Mlle Marimon); — 4° ouverture d'*Oberon* de Weber. — Le concert sera dirigé par M. George-Hainl.

*** Voici le programme du treizième concert populaire de musique classique qui sera donné aujourd'hui, à 2 heures, au cirque Napoléon, sous la direction de J. Pasdeloup : 1° symphonie en *la* majeur de Mendelssohn (allegro vivace, andante, scherzo, saltarelle); — 2° adagietto, scherzo, de Joachim Raff, (op. 101), 1re audition; — 3° symphonie en *ut* majeur, de Beethoven (allegro, andante, menuet, final); — 4° larghetto du quintette (op. 108), de Mozart (exécuté par M. Grisez (clarinette) et tous les instruments à cordes); — 5° ouverture du *Vaisseau-Fantôme*, de Richard Wagner.

*** Jeudi, 6 février, à la salle Herz, aura lieu un grand concert avec orchestre et chœurs (150 exécutants) sous la direction de M. Charles Lamoureux. On y entendra : 1° *Symphonie pastorale* (Beethoven); — 2° marche et chœur des fiançailles de *Lohengrin* (Richard Wagner); — 3° air de *Fernand Cortez*, chanté par Mlle Mauduit; — 4° Canzonetta du quatuor en *mi* bémol (Mendelssohn); — 5° scène et finale du deuxième acte de la *Vestale* (Spontini); — 6° ouverture d'*Oberon* (Weber). Les soli seront chantés par Mlle Mauduit et M. Ponsard, du Théâtre Impérial de l'Opéra.

*** On se rappelle la jeune pianiste Rachel Van Lier, qui étonna l'hiver dernier par la précocité de son talent. Elle annonce pour le dimanche 23 février, à la salle Herz, une matinée musicale qui promet d'être fort intéressante et dont nous donnerons bientôt le programme.

*** On nous écrit d'Amiens que le dernier concert de la Société philharmonique, pour lequel le président M. Jules Deneux avait demandé et obtenu le concours de Marie Sass et de Faure, de l'Opéra, a dépassé en succès tous les précédents. Les deux éminents artistes y ont produit le plus grand effet et ont été couverts d'applaudissements.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné, cette semaine, trois représentations de *Guillaume Tell*. — On prête à M. Perrin l'intention de reprendre l'*Armide* de Gluck, après l'*Hamlet* de M. Ambroise Thomas.

*** Une indisposition n'a pas permis au théâtre de l'Opéra-Comique de donner *Robinson Crusoé* cette semaine; on espère que les représentations du charmant opéra d'Offenbach pourront être reprises dans les premiers jours de celle-ci.

*** MM. Henri Meilhac et William Busnach ont lu, dimanche dernier, aux artistes de l'Opéra-Comique, un acte, *le Pâté de grives*, dont Mme de Granval a écrit la musique. Les rôles de cette pièce sont destinés à Potel, Leroy et à Mlle Cico.

*** Samedi dernier, aux Italiens, une subite indisposition de Mlle Patti n'ayant pas permis de changer le spectacle,—la *Lucia* annoncée— Mlle Laure Harris a dû chanter ce rôle, au pied levé, comme l'on dit, sans préparation, sans répétition, et ce page, cette Zerline, cette jolie petite voix, cette agilité, cet esprit, ce « diable au corps, » tout cela subitement transformé par une de ces métamorphoses dont le talent et la jeunesse ont seuls le secret, s'est tiré de la tâche imprévue avec une ampleur et une justesse de voix dignes d'éloges, avec une exécution des plus habiles, et surtout avec l'allure mélancolique, noble et passionnée à la fois que réclame le caractère du personnage. Malgré le désappointement légitime du public de ne pas entendre sa favorite, Mlle Harris, qui la double, a obtenu un succès très-décidé et qui s'est accentué depuis lors dans une seconde représentation du même ouvrage donnée jeudi à la place de *Lucrezia Borgia*. — On s'occupe beaucoup de la reprise de *Don Giovanni*, à ce théâtre, avec la distribution suivante : A. Patti, *Zerlina;* Krauss, *Donna Anna*; Nicolini, *Don Ottavio*; Verger, *Masetto*; Agnesi, *le Commendatore*. Quant à *Elvira*, ce personnage redouté, que l'on ne peut remplir sans voix, sans figure, sans intelligence scénique, qui s'appelle Nilsson au théâtre Lyrique, Gueymard à l'Opéra, on ne sait pas encore quelle sera son incarnation prochaine aux Italiens.

*** Jeudi, l'Impératrice Eugénie a honoré de sa présence la représentation de *la Sonnambula* au théâtre Italien. Sa Majesté a daigné faire complimenter Mlle Patti et Gardoni qui se sont surpassés dans cette représentation. L'auditoire était des plus brillants. — Du reste, on s'aperçoit que Mlle Patti arrive au terme de ses représentations (elle n'en a plus que dix-huit à donner); on veut en jouir, et les notabilités parisiennes abondent de plus en plus lorsqu'elle joue.

*** Une indisposition de Mlle Krauss ajourne la première d'*il Templario*, et il se pourrait même qu'il ne fût pas donné mardi. Toutefois la semaine laissant Mlle Patti libre, il est probable qu'elle quittera Paris aujourd'hui pour aller donner en province ou à l'étranger deux ou trois représentations que plusieurs directeurs sollicitent d'elle à la fois. Elle jouerait sur le théâtre qui aura la préférence *la Lucia*, Marguerite de *Faust*, et Valentine des *Huguenots* en *français*.

*** Autant le programme du grand concert donné, lundi dernier, à la

salle Ventadour, par la Société italienne de bienfaisance, et que nous avons publié, était intéressant et varié, autant les résultats de cette mémorable soirée ont répondu à l'attente du public, qui y a goûté les jouissances artistiques les plus délicates, à celle des artistes, auxquels de chaleureuses ovations ont été décernées, à celle des pauvres enfin — les premiers intéressés ceux-là! — qui y ont recueilli 16,400 francs, une des plus fortes recettes qui aient jamais été faites peut-être aux Italiens. Mlle Krauss paraissait, pour la première fois, dans ce rôle austère de *Norma*, qui réclame autant d'agilité de voix et de puissance dramatique que de beauté plastique; la tragédienne lyrique a su allier la noblesse à la nature passionnée de son personnage, qu'elle a suffisamment traduit, du reste, au point de vue musical. Mlle Rosello (Adalgise) s'est montrée séduisante. Agnesi a été un grand prêtre fort remarquable et d'une belle prestance Mlle Patti, quoique souffrante, n'avait pas cru devoir refuser sa voix d'or à ses compatriotes malheureux, et, après avoir chanté le premier acte de *Crispino*, elle a dit, comme elle seule sait et saura jamais le dire, ce premier acte de *Don Pasquale* que Donizetti semblerait, en une prescience singulière de l'avenir, avoir écrit pour la *Norina* prédestinée. Ciampi, Verger, Scalese, Gardoni ont vaillamment contribué à la perfection de l'exécution en se montrant, avec cette bonne volonté qui ne fait jamais défaut aux véritables artistes lorsqu'il s'agit d'une œuvre de charité, en se montrant, dis-je, ce soir-là, aux applaudissements d'une salle magnifique, dans les rôles les plus opposés. Une bonne part du succès de la soirée revient, sans contredit, à la sémillante Mlle Harris, qui vient de prendre son essor avec infiniment de grâce et de légèreté vers la région des *étoiles*.

*** Le théâtre Lyrique s'occupe beaucoup de l'opéra nouveau de M. Jules Beer, *Elisabeth de Hongrie*; Troy a pris le rôle qui avait été primitivement destiné à Ismaël, maintenant en représentation à Marseille, et les répétitions se poursuivent activement.

*** L'Athénée annonce pour demain la première représentation de *l'Amour et son carquois*, opéra-bouffe en deux actes, joué par Désiré, Léonce, Mmes Irma Marié, Lovato et toute la troupe féminine. On reprendra en même temps une bouffonnerie, *C'est pour ce soir*, jouée primitivement au théâtre du passage Choiseul, et dans laquelle Mlle Moya chantera deux chansons espagnoles d'Yradier.

*** La chanteuse masquée, dont nous avons parlé, a chanté pour la dernière fois jeudi dernier au théâtre Déjazet, où, plus maîtresse d'elle-même, elle avait su faire applaudir depuis quelques soirées sa voix souple, étendue et bien menée. La « mélodieuse *mascherina*, » ainsi que certains journaux la nomment, doit continuer très-prochainement, et d'une façon plus régulière, ses débuts à ce théâtre, dans une opérette que l'on dit charmante. A la scène dernière, ô surprise! elle enlèvera son masque. En attendant elle n'aura pas peu contribué aux *Plaisirs de Paris!*

*** Ainsi qu'il était facile de le prévoir, le public des Variétés a chaleureusement accueilli Mlle Schneider dans sa rentrée de *Barbe-Bleue*. Mlle Schneider a chanté et joué, du reste, ce soir-là (samedi de l'autre semaine) avec sa verve la plus entraînante et sa gaieté la plus communicative.

*** Aujourd'hui, au théâtre des Variétés, représentation extraordinaire au bénéfice de Grenier (le prince Paul), avec le concours d'artistes de l'Opéra, de l'Opéra-Comique, du Palais-Royal et du Gymnase.

*** On monte en ce moment, avec un très-grand luxe, *le Prophète*, au théâtre de Versailles.

*** *L'Africaine* a été reprise à Nantes, et les artistes de la campagne courante ont supporté, vaillamment et sans faiblir un seul instant, le poids des souvenirs laissés par leurs prédécesseurs, et la charge des comparaisons et des craintes que les rôles de Vasco, de Selika et de Nelusko devaient nécessairement produire. M. Thierry a parfaitement composé le rôle du farouche sauvage, et il le chante avec des effets d'expression bien calculés. Dans le finale du deuxième acte, Mme Barbot, une grand artiste entre toutes, fait admirer la pureté, le charme et la puissance de sa voix essentiellement dramatique. Mlle Franchino se tire à son avantage du personnage écrasant de Selika. M. Sylva s'acquitte bien du rôle de Vasco. L'orchestre et les chœurs ne manquent ni de goût, ni d'ensemble.

*** Reprise également à Montpellier, *l'Africaine* a été un succès pour tous les interprètes. M. Tapie-Brune s'est montré à la hauteur du rôle de Nelusko. Marion a donné une physionomie parfaite à don Pedro; Depoitiers a parfaitement rempli les rôles du grand brahmine et de l'inquisiteur. Inès est chantée avec un talent réel par Mme Depoitiers. — Le ténor Solve a fait, dans *les Huguenots*, une réapparition brillante sur cette scène.

*** On nous écrit de Toulon en date du 22 janvier: « Hier a eu lieu avec un succès immense la première représentation de *l'Africaine*. Le directeur, M. Defrenne, préparait depuis longtemps, avec un très-grand soin, la mise à la scène du dernier chef-d'œuvre de Meyerbeer. Trois décors nouveaux pour le 2e, le 4e acte et celui du Mancenillier, de magnifiques costumes, de nombreuses répétitions; rien en un mot n'avait été épargné, négligé pour assurer ce succès auquel ont vaillamment contribué pour leur part les artistes et l'orchestre. Une longue suite de fructueuses représentations est déjà assurée à M. Defrenne, et viendra le récompenser des peines qu'il s'est données et des dépenses qu'il a faites. — De son côté *la Grande-Duchesse* en est à sa dixième représentation et sa vogue ne se ralentit pas; Mlle Taffanel y fait fanatisme. »

*** Le théâtre de Besançon vient de jouer *la Grande-Duchesse*, pour le bénéfice de son chef d'orchestre, en même temps directeur de l'école municipale de musique, M. Goud, dont le talent est fort apprécié en Franche-Comté. Exécution excellente et qui a fait honneur à Mlle Marie Clément, à MM. Rouméguoux, Saint-Lot et Victor. Ce succès très-franc fera attendre patiemment au public bisontin l'apparition des grands ouvrages lyriques qui doivent clôturer la campagne, *l'Africaine* notamment, où se produira l'impresario-ténor de la troupe, M. Duprat, un chanteur bien connu de l'école de Duprez.

*** Le théâtre d'Anvers vient de mettre *Robinson Crusoé* à l'étude.

*** Un opéra-comique inédit d'un compositeur de Lyon, M. Emile Pichoz, a été joué ces jours-ci au Grand-Théâtre de cette ville, sous le titre pimpant de *Dans les gardes françaises*. Livret banal, presque enfantin; musique alerte et spirituelle sans originalité; interprétation des plus médiocres, tel est le résumé d s appréciations de la critique locale sur cette tentative nouvelle de décentralisation artistique.

*** Chaque semaine apporte, maintenant, la nouvelle de l'ouverture, ou plutôt de la construction d'un théâtre. Après *l'il ebichot-Théâtre* voici venir les Folies-Trévise ou Bergère qui s'élèveront aux *Colonnes d'Hercule*... de la rue Richer. On y jouera l'opérette et la chanson populaire y sera chez elle.

*** On annonce que M. Eugène Ferrand, avocat, sous-chef du bureau des Théâtres au Ministère de la Maison de l'Empereur et des Beaux Arts, est nommé chef du même bureau, en remplacement de M. Cabanis, qui serait appelé à l'inspection des théâtres des départements. M. Albert Cavé serait chargé des fonctions de sous-chef du bureau des théâtres. Si nous avons bonne mémoire, M. Eugène Ferrand, très-versé dans la connaissance du droit, était l'un des secrétaires de la Commission impériale de la propriété littéraire et artistique, qui proposa la perpétuité des droits d'auteurs, au moyen de la redevance.

*** Le sixième bal masqué de l'Opéra, qui a eu lieu hier, a été très-brillant; l'affluence y était grande et l'orchestre, dirigé par son habile chef Strauss, a fait merveille.

NOUVELLES DIVERSES.

*** M. Victor Massé vient de recevoir l'ordre de Charles III d'Espagne.

*** M. Paul de Saint-Victor a pour successeur à *la Presse* M. B. Jouvin, que sa notoriété comme critique de théâtre désignait tout le premier au choix de la direction de ce journal.

*** Nous apprenons la nomination de M. Gustave Baneux au grade de sous-chef de musique de la cinquième subdivision de la garde nationale de Paris, en remplacement de M. Jancourt, promu chef. Cette marque de distinction était bien due à l'éminent artiste qui tient si consciencieusement et d'une façon si remarquable l'emploi de premier cor de la Société des concerts du Conservatoire.

*** On nous écrit d'Amsterdam que M. A. Berlyn vient d'obtenir aux concerts de M. Stumpf, au Parc, un grand succès avec une nouvelle œuvre de sa composition intitulée *Phantasiestück*, qu'il a fait exécuter deux fois dans la même semaine, sous sa direction, en présence d'un public enthousiaste.

*** M. Gabriel Baille nous prie d'annoncer la publication prochaine, par livraisons, d'un ouvrage de sa composition qui, sous le titre de *Præludium*, contiendra cinquante morceaux appropriés à la liturgie catholique et pouvant, quoique écrits pour le grand-orgue, être également joués sur l'harmonium. Le spécimen de cette publication nous permet de bien augurer de son avenir. Le prix de chaque livraison est de 3 fr. net. Les souscriptions sont reçues chez l'auteur, à Perpignan.

*** *La sérénade du Page*, les couplets de *la Main et de la Barbe*, ceux de *la Toilette* et de *la Mèche de cheveux*, la fameuse chanson des *Deux hommes d'armes*, les couplets du *Thé*, de *la Biche*, la Tyrolienne et tous les autres morceaux de la nouvelle *Geneviève de Brabant*, d'Offenbach, le grand succès du théâtre des Menus-Plaisirs, viennent de paraître *au Ménestrel*, 2 *bis*, rue Vivienne.—La partition est sous presse.

*** Le beau *Stabat* de Mme la baronne de Maistre vient de paraître arrangé pour le piano.— Il ne peut manquer d'avoir comme édition le beau succès qu'il a remporté comme exécution.

*** M. Debillemont, chef d'orchestre habile et compositeur de talent, dont nous avons eu souvent occasion de parler, se propose d'ouvrir prochainement un cours spécial et simplifié d'harmonie, de composition et d'instrumentation pratique destiné aux personnes qui veulent s'initier rapidement à l'art d'écrire correctement la musique.

*** La nouvelle de la mort subite de M. Antoine Prumier a vivement impressionné, cette semaine, deux branches nettement tranchées de la société parisienne; car, si l'homme distingué que nous regrettons appartenait au monde musical par son talent, par ses travaux et sa position, d'un autre côté ses premières études et ses aptitudes spéciales rattachaient sa remarquable personnalité au monde scientifique. M. Prumier, en effet, après avoir fait d'excellentes études classiques au lycée Bonaparte, avait été élève du Conservatoire de musique en 1811, de l'Ecole polytechnique en 1813 et de l'Ecole normale, qu'il quitta l'année suivante avec le diplôme de licencié ès-sciences. Les événements de cette époque l'ayant délivré de l'engagement qu'il avait contracté avec l'Université, il fut heureux de reprendre ses études de prédilection et s'empressa de rentrer au Conservatoire, où il reçut d'Eler des leçons de contrepoint. Harpiste à l'orchestre des Italiens, puis de l'Opéra-Comique; professeur de harpe en remplacement de Naderman (1835) au Conservatoire, où sa classe remporta plus de quarante distinctions, chevalier de la Légion d'honneur de la promotion de 1845, vice-président pendant dix-sept années consécutives de l'Association des artistes musiciens à laquelle il n'a jamais cessé de prêter un concours actif et efficace, M. Prumier a publié, en outre, près de cent œuvres de fantaisies, rondeaux et thèmes variés pour son instrument. Il a été foudroyé par la rupture d'un anévrisme, mardi dernier, au Conservatoire, pendant une séance d'examen du Comité des études, dont il était membre. Homme de bien, artiste d'un mérite incontesté, savant d'une intelligence hors ligne et d'une vaste portée, Ant. Prumier laissera de durables souvenirs dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu, c'est-à-dire estimé et aimé.

*** Mardi, les derniers devoirs ont été rendus, en l'église Bonne-Nouvelle, à M. René Margueritat, éditeur de musique fort connu, dont la mort inattendue a douloureusement surpris ses amis.

*** A Manchester vient de mourir un homme qui avait dévoué sa vie tout entière à la vulgarisation de la musique, le docteur Mark. Il a publié lui-même le résultat de ses travaux; on y trouve la mention de 9,586 concerts donnés par lui, et de 5,230 conférences qu'il a faites devant 7,645,791 enfants et 5,253,689 adultes. Il a fait exécuter l'hymne national anglais 9,982 fois; il a parcouru 296,690 milles (95,563 lieues), et a dépensé 115,000 liv. sterl., en plus de 25,000 prises sur sa fortune personnelle. Outre son collége de musique, il a créé plusieurs conservatoires et organisé un grand nombre de petits corps de musique qu'il appelait *Little men* ou les petits hommes; enfin, l'instruction musicale a été départie d'après son système à plus de 5,500 classes tant publiques que particulières.

ÉTRANGER

*** *Bruxelles.* — Le second concert du Conservatoire a offert un puissant intérêt par la variété des œuvres symphoniques qu'on y a entendues. La pièce d'introduction était l'ouverture de *Roméo et Juliette* de Steibelt, une très-belle et très-vigoureuse page instrumentale que la génération actuelle ne connaît pas, et qui n'a pas causé moins de surprise que de plaisir à nos amateurs, étonnés qu'on fît de pareille musique il y a trois quarts de siècle. Vint ensuite la première symphonie de M. Fétis, exécutée pour la seconde fois, après un intervalle de cinq ans, et qui a produit une impression plus vive encore qu'originairement. Par la fraîcheur des idées, cette œuvre semblerait remonter à la jeunesse de l'auteur; mais à la science qui s'y trouve, à la richesse des combinaisons qui ne peuvent être que le fruit d'une longue expérience, on comprend qu'elle doit appartenir à la pleine maturité de sa carrière. L'étonnement est grand lorsqu'on sait que M. Fétis l'a composée à l'âge de soixante-dix-huit ans. Rien de plus mélodique, de plus frais, de plus nouveau, de plus piquant que les idées qui sont d'une abondance singulière; rien de plus intéressant, de plus riche, de plus varié que les formes instrumentales sous lesquelles ces idées sont présentées et développées. Chaque morceau est marqué de l'empreinte d'une véritable originalité qui frappe dès le début et se soutient jusqu'au bout. Des applaudissements enthousiastes ont éclaté après chacune des quatre parties dont se compose cette œuvre remarquable, et l'auteur, forcé par les acclamations obstinées de l'auditoire, a dû reparaître à la fin. L'exécution a été d'une perfection rare. L'orchestre du Conservatoire s'est surpassé pour rendre hommage au maître. La troisième page symphonique inscrite au programme de cette séance était l'ouverture de concert de Beethoven, celle qu'il composa pour répondre aux observations de ses amis sur ce qu'il n'avait fait des morceaux de ce genre que dans le style dramatique, et dans laquelle il se rapprocha de la manière de Haendel. On a entendu, dans cette même séance, M. Holmes, le virtuose anglais, qui a exécuté le concerto de Mendelssohn, un *andante* de sa composition et une gigue de Corelli, instrumentée par lui. Le lendemain du concert, M. Holmes est parti pour Saint-Pétersbourg.

*** *Stuttgard.* — La reprise de *l'Africaine* est venue donner une nouvelle vie à notre théâtre. Une salle comble a applaudi avec enthousiasme Sontheim, aujourd'hui le meilleur ténor de l'Allemagne, Mme Ellinger (Sélika), Schüttky (Nélusko) et Mlle Klettner (Inès). Ces quatre artistes constituent l'un des plus beaux ensembles que *l'Africaine* ait jamais rencontrés.

*** *Schwerin.*—On vient de donner pour la première fois la charmante œuvre de Flotow, *Zilda*, qui a été très-goûtée, et dont l'exécution n'a rien laissé à désirer. - Le quatuor florentin dirigé par Jean Becker s'est fait entendre ici plusieurs fois avec succès.

*** *Weimar.* — Un nouvel opéra, *le Héros du Nord* (Gustave Wasa), de C. Gœtze, attendu depuis longtemps, vient d'être représenté et a répondu aux espérances du public. L'auteur est un simple choriste du théâtre, qui s'est déjà fait connaître avantageusement par un opéra intitulé *les Corses*.

*** *Berlin.* — Une brillante reprise de *Fernand Cortez* a eu lieu à l'Opéra; le ténor Niemann s'y est particulièrement distingué.— Mlle Artôt a eu de nouveaux triomphes dans *Faust* et *les Diamants de la Couronne*. — La *Grande-Duchesse* a formé à elle seule le répertoire de toute la semaine dernière au théâtre de Friedrich-Wilhelmstadt.

*** *Leipzig.* — Toute la première partie du douzième concert du Gewandhaus, le 9 janvier, se composait d'œuvres de Moritz Hauptmann, dont nous avons annoncé la mort récente : *Salve Regina*, ouverture de l'opéra *Mathilde*, et trois compositions chorales d'église. Des œuvres du répertoire classique complétaient le programme. — *Im Kyffhæuser*, opéra-comique et romantique en deux actes de Mühldorfer, a été donné le 4 janvier avec un complet succès. Le sujet est une histoire villageoise que le compositeur a très-heureusement traitée, en se renfermant dans une simplicité de bon goût. — On pense pouvoir inaugurer le nouveau théâtre d'Opéra le 28 janvier.

*** *Varsovie.* — La cantatrice suédoise Mlle Hebbé vient de débuter brillamment au Théâtre italien dans le rôle de Valentine des *Huguenots*; elle est applaudie et rappelée chaque soir, et le vice-régent lui a fait les plus flatteurs compliments. Elle doit chanter bientôt le rôle de Léonore du *Trouvère*.

*** *Barcelone.* — *Guillaume Tell* vient d'être représenté pour la première fois de la saison et d'une manière splendide. Le ténor Steger, Mme Rey-Balla, et le baryton Petit, trois artistes de talent dont l'éloge n'est plus à faire, se sont surpassés; le public ne se lassait pas de les acclamer. — Le succès de Mme Sinico, à son début dans *Lucia*, a été très-grand; les journaux barcelonais sont remplis de ses louanges. Outre le *Pardon de Ploërmel* on va monter également *Fra Diavolo* en italien.

*** *Cadix.* — Dans *Sémiramis*, les sœurs Marchisio et la basse Everardi ont provoqué, comme partout où on a la bonne fortune de les entendre, un véritable enthousiasme. Avec de pareils artistes et Emmy Lagrua, notre public ne pourra se plaindre cette année d'avoir été mal partagé.

*** *Rome.* — Des embarras pécuniaires ont obligé l'impresario Jacovacci à remettre son administration entre les mains de la municipalité, qui gérera probablement les affaires du théâtre jusqu'à la fin de la saison.

Le Directeur : S. DUFOUR.

AVIS. MM. les Directeurs de théâtre de France et de l'étranger sont informés que la musique d'orchestre de ROBINSON CRUSOÉ, est à la disposition de ceux qui voudront en faire la demande aux éditeurs G. BRANDUS et S. DUFOUR, 103, *rue de Richelieu*.

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu.

LA LYRE FRANÇAISE (**Edition populaire**), choix d'airs d'opéras, duos, romances, etc., etc., sans accompagnement, des meilleurs auteurs anciens et modernes.

400 LIVRAISONS. — PRIX DE CHAQUE : **25** CENTIMES NET.

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU.

La Partition pour Chant et Piano

De l'opéra-comique en trois actes

IL TEMPLARIO

Paroles italiennes, imitées d'**IVANHOÉ**, de Walter Scott, par Marini,

Musique de

OTTO NICOLAI

Format in-8°. *(EDITION NOUVELLE)* **Prix net : 12 fr.**

H. ROSELLEN. — Fantaisie de salon sur *il Templario* ..... 9 fr.

SOUS PRESSE : LES AIRS DE CHANT DÉTACHÉS. — ARRANGEMENTS DIVERS.

VIENT DE PARAITRE CHEZ **CH. GROU, EDITEUR** DE MUSIQUE, 8, RUE CADET.

Musique de P. Henrion.

Les Larmes, mélodie, de Mme Adam-Boisgontier 2 50
Au temps des Roses, six rondes enfantines, de J.-B. Clément :
1. Petit mouton blanc. 4. Encore une chanson.
2. Malinette. 5. Saint-Bon-Enfant.
3. Petit bonhomme Lonlà. 6. Vive la Ronde!
Les six rondes réunies en album, net : 5 francs. — Chaque, 2 50

Musique de H. de la Haulle.

Les Etrennes du cœur, historiette avec chœurs (*ad libitum*), de ***, dédiée à S. A. le Prince-Impérial ..... 3 »

Musique de Clavier père.

L'Ogre, ballade enfantine avec chœurs (*ad libitum*), de Ch. Grou; petite partition, net 1 50

Musique de F. Jouffroy.

La Crèche Sainte-Marie, chanson de J. de Blainville, vendue au profit de l'Œuvre des crèches 2 50

Musique de Ch. Hubans.

Le Cantonnier, chanson d'Alexandre Flan, pour baryton .... 3 »
Vive l'eau! chanson de Degeorge, pour baryton ..... 3 »
A chacun sa part de soleil, chanson de Ch. Grou, n° 1, pour ténor, n° 2, pour baryton ..... 3 »

Musique de L.-C. Desormes.

Luciole, légende d'Alexandre Flan 2 50
Le Grand Voyage, chanson d'Alexandre Flan 2 50

Musique de H. Cellot.

On vous dira qu'ça n'est pas vrai! chanson héroïque d'Al. Flan. . 3 »

Musique de A. Coedès.

Oh! eh! mon chien Picard! chanson rustique d'A. Bouvier .... 3 »

POUR PARAITRE INCESSAMMENT
(MUSIQUE DE A. COEDÈS)

Roulez les dés, mes fils, chanson dramatique d'Alexandre Flan. . 3 »
Les Deux Hirondelles, fabliau de Ch. Grou ..... 3 »

Maison COLOMBIER, 6, rue Vivienne, à Paris.

NOUVELLES PUBLICATIONS

Pour le piano

J.-L. Battmann. op. 275. *Les Porcherons*, petite fantaisie 5 »
A. Croisez. Op. 146. *Notre-Dame-des-Anges*, prière de jeunes filles ..... 5 »
— Op. 147. *Les Faux Monnayeurs*, caprice ..... 5 »
J. Leybach. Op. 107. *La Cenerentola*, fantaisie brillante. 8 »
— Op. 108. *Tristesse*, élégie 7 50
A. Le Carpentier. *Airs et Rondes populaires*, arrangés à quatre mains, en 3 livres, chaque ..... 6 »
L. Schiffmacher. Op. 72. *Mon pays*, transcription variée 7 50

Danse

Gaston de Lille. *En avant!* polka ..... 5 »
— *Biarritz*, polka-mazurka ..... 5 »
— *Sous la Feuillée*, valse ..... 6 »
Ad. Lacout. *Le Petit Mignon*, quadrille très-facile 4 50
— *Baby*, polka très-facile 2 50
Strauss. *Le dernier des Romains*, quadrille 4 50

Chant

LE DERNIER ROMAIN,
Tragédie lyrique et comique, paroles et musique de EUGÈNE MONIOT.
Partition piano et chant, et libretto, prix net : 5 francs.

D. Balleyguier. *Douce chanson* ..... 3 »
G. Douay. *C'est plus fort que moi*, chansonnette ..... 3 »
— *Un Bourgeois pour tout faire*, chansonnette ..... 3 »
J. Javelot. *Mon Oscar*, chansonnette ..... 3 »
P. Blaquières et **J. Moinaux.** *Gratteloup au camp de Châlons*, chansonnette ..... 3 »
J. Moinaux. *Explication du fusil Chassepot*, chansonnette 3 »

Duos pour ténor et baryton

Leo de Libes. *Le Marchand d'Oublis* ..... 6 »
Ch. Lecocq. *Les Tonneliers* ..... 4 »
— Le même à une voix 2 50

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER — A. CHAIX ET C°, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

35e Année. N° 5. 2 Février 1868.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger,
chez tous les Marchands de Musique, les Libraires,
et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

Nos abonnés reçoivent, avec le numéro d'aujourd'hui, la table analytique des matières de l'année 1867.

SOMMAIRE. — Théâtre impérial Italien : *il Templario*, opéra-seria en trois actes, musique d'Otto Nicolaï, par **Maurice Gray**. — Théâtre de l'Athénée : *l'Amour et son carquois*, opéra-bouffe en deux actes, de M. Marquet, musique de M. Ch. Lecocq; *C'est pour ce soir*, bouffonnerie de M. W. Busnach. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves**. — Concerts et auditions musicales de la semaine. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

THÉATRE IMPÉRIAL ITALIEN.

IL TEMPLARIO,

Opéra-seria en trois actes de J.-M. Marini, *musique d'*Otto Nicolaï.

(Première représentation le 28 janvier 1868.)

Depuis près de trente ans, la partition d'*Il Templario* est célèbre en Allemagne et en Italie; depuis longtemps déjà nos dilettantes des départements ont été mis à même d'apprécier sa valeur, puisqu'une traduction française de cet ouvrage intéressant a paru sur plusieurs des scènes de nos grandes villes, Lyon, Bordeaux, Toulouse, etc., et cependant le public parisien n'en connaissait jusqu'ici que l'ouverture, exécutée seulement l'année dernière aux concerts des Champs-Elysées. Toutes les administrations qui se sont succédé au théâtre Ventadour depuis 1839, époque de la création d'*Il Templario* à Turin, ont négligé de nous faire [illegible] cette belle production, et si le théâtre Lyrique ne s'éta[illegible] il y a deux ans, à monter *les Joyeuses Commères de Windsor* (expérience qui du reste n'a pas été des plus heureuses), Nicolaï ne serait absolument connu chez nous que de nom. On de[illegible] une savoir gré à M. Bagier de la tentative qu'il vient de fair[illegible] comme tout portait à le croire, a été couronnée d'un [illegible]

Mais, avant de parler de l'œuvre, disons quelques [illegible] son auteur.

Otto Nicolaï, qui mourut avant d'avoir accompli sa trente-neuvième année, était né en Prusse, à Kœnigsberg, le 10 juin 1810, d'un père musicien qui l'éleva assez rudement, et voulut lui faire embrasser la même carrière. Elève d'abord de Bernard Klein, un artiste distingué, le jeune homme fit des progrès très-rapides, devint un bon pianiste, et s'adonna à l'étude de la composition. Il n'était pas riche, et devait travailler pour vivre en même temps que pour parvenir. Il s'en fut à Berlin, où le concours et les efforts de quelques amis contribuèrent à faciliter les commencements de sa carrière, et à lui donner la possibilité de mener ses études à leur terme.

M. de Bunsen, alors ministre de Prusse auprès de la cour de Rome, étant venu passer un congé à Berlin, remarqua le talent solide et les qualités réelles du jeune compositeur, qu'il avait eu l'occasion d'entendre dans différents salons. Il s'intéressa à lui, et lui proposa de l'emmener à Rome, où il le chargerait des fonctions d'organiste de la chapelle prussienne en cette ville. Il faut dire que M. de Bunsen songeait à une réforme du chant dans l'église protestante, et qu'il comptait, à cet effet, tirer parti des talents de son jeune protégé. Celui-ci, que la perspective d'un voyage au-delà des Alpes tentait comme elle doit tenter tout véritable artiste, accepta les propositions qui lui étaient faites, et partit pour Rome dans le cours du mois de décembre 1833. Peu de temps après, il prenait possession de son emploi, auquel était attachée une rémunération mensuelle de 15 *scudi*, environ 75 francs. Pour un réformateur, il faut avouer que M. de Bunsen manquait d'ampleur dans les vues.

Néanmoins, Nicolaï passa à Rome les années 1834, 1835 et 1836, et l'on peut dire qu'il y mit le temps à profit. Remplissant avec une scrupuleuse exactitude les devoirs de sa charge, s'astreignant à donner des leçons pour augmenter les maigres ressources que celle-ci lui procurait, il trouvait encore le moyen de travailler pour lui-même, et s'était mis sous la direction du célèbre abbé Baini, l'éloquent et consciencieux biographe de Palestrina; il fit avec lui un nouveau cours complet d'études, nourrissant son esprit des grandes œuvres des anciens maîtres de l'école romaine, et particulièrement de Palestrina lui-même.

Ces recherches dans le domaine de la musique scolastique et sacrée n'amoindrissaient cependant pas ses aspirations vers la musique dramatique. Alors qu'il était encore enfant, à Berlin, il avait

entendu, étudié les opéras alors en vogue de Rossini, de Mayr, de Generali, de Bellini et de bien d'autres compositeurs italiens. A Rome, où il se mit à fréquenter les théâtres, son goût pour ce genre de composition ne fit que se développer davantage, et il résolut de travailler lui-même en vue du théâtre.

Bientôt il abandonna Rome, se mit à parcourir l'Italie, visita successivement Naples, Florence, Bologne, où il connût Rossini, puis s'en fut à Milan, que l'influence du théâtre de la Scala, alors possesseur d'une troupe admirable, rendait la première ville musicale de l'Italie. La Scala offrait, en effet, à cette époque une réunion d'artistes incomparables, la Malibran, la Schoberlechner, la Tadolini, Marietta Brambilla, Poggi, Cartagenova, Scalese, etc., et c'était sur cette scène illustre qu'apparaissaient les plus grandes parmi les œuvres contemporaines : *Gemma di Vergy*, *Lucrezia Borgia*, de Donizetti; *Norma*, de Bellini; *Chiara di Rosemberg*, *Un' avventura di Scaramuccia*, de Luigi Ricci; *Caterina di Guisa*, de Carlo Coccia; *Il Giuramento*, de Mercadante...

Nicolaï se fixa à Milan, afin de pouvoir prendre sa part du grand mouvement artistique qui animait cette ville intelligente, et c'est là qu'il écrivit tous ses opéras italiens, s'absentant seulement pour aller veiller à leurs études dans les villes où ils devaient être représentés. Il donna d'abord à Trieste (1837) *Enrico II*, dont le premier titre était *Eleonora di Guienna*, puis *Rosamonda d'Inghilterra;* peu après (décembre 1839), il produisait au Théâtre royal de Turin le fameux *Templario*, dont le succès fut colossal, et qui fit bientôt le tour de l'Italie et de l'Allemagne; il donnait ensuite au Carlo-Felice, de Gênes, *Odoardo e Gildippe*; et enfin, en 1841, à la Scala, qui s'était emparée déjà du *Templario*, son dernier opéra italien, *il Proscritto*, lequel, il faut le dire, fit un *fiasco* solennel.

Mais le succès de ses œuvres antérieures, surtout celui du *Templario*, avait appelé sur lui l'attention de ses compatriotes. Bientôt Nicolaï fut mandé à Vienne, où on lui offrait la place de chef d'orchestre du théâtre de la Cour, sur lequel les représentations de l'Opéra allemand alternent avec celles de l'Opéra italien. Il accepta, entra en fonctions dans le cours de 1842, et ne quitta ce poste important qu'en 1847, époque à laquelle il fut appelé à diriger l'Opéra royal de Berlin. C'est dans cette dernière ville qu'il écrivit et fit représenter, le 9 mars 1849, son unique opéra allemand, les *Joyeuses Commères de Windsor*, dont le succès rappela les proportions de celui du *Templario*, bien que les deux œuvres fussent de caractère absolument opposé. Malheureusement, l'artiste ne survécût pas à ce nouveau triomphe : il mourut subitement, à la fleur de l'âge, le 11 mai 1849, deux mois après la représentation de son dernier ouvrage.

Parlons maintenant du *Templario*.

Donné à Turin, comme nous l'avons dit, à la fin de 1839, cet opéra, qui était chanté alors par la Marini-Raineri (était-ce la femme de Marini, l'auteur du livret?), le ténor Salvi et le baryton Ferlotti, dut à son éclatant succès d'être représenté dès le mois d'août suivant à la Scala, où il ne fut pas moins bien accueilli. Bientôt il parut au San-Carlo, de Naples, puis au théâtre Italien de Vienne, mais cette fois avec des changements nécessités par la voix du principal interprète: le rôle de Rebecca, qui avait été créé par un contralto, la Marini-Raineri, passait aux mains d'un soprano, la Tadolini. Des remaniements étaient donc indispensables et Nicolaï les opéra lui-même. En 1841, le *Templario* retrouve son succès à Barcelone et à Malaga; en 1842, il est chanté à Pesth, puis à Grenade (1843), à Berlin (1844), à Saint-Pétersbourg (1846). Enfin, il va charmer les échos du Bosphore, paraît à Constantinople, puis traverse les mers pour se produire à New-York. Depuis lors, à l'exception de Paris (exception qui n'existe plus aujourd'hui), il n'est pas une ville importante à laquelle il n'ait été donné d'entendre cette remarquable partition.

Le sujet, tout le monde le sait, est tiré du magnifique roman de Walter-Scott, *Ivanhoé*, l'un des récits les plus émouvants et les plus rapidement menés (chose rare!) du grand écrivain. C'est l'histoire, connue de tous, de la passion de Briand de Boisguilbert, le templier, un chevalier indigne, pour une juive, la jeune et belle Rebecca. La pièce reproduit en raccourci les principales situations du roman; elle nous fait assister aux poursuites odieuses de Briand, qui ne recule pas devant le crime pour s'emparer de la jeune fille; elle nous montre la haine et le mépris qu'il inspire à celle-ci; l'amour qu'elle éprouve au contraire pour le chevalier Vilfredo (Ivanhoé); la générosité de ce dernier, qui se dévoue pour la sauver, et enfin elle conserve, en le précipitant, selon les besoins de la scène, le dénoûment touchant et pathétique de l'œuvre.

Le sujet était assurément digne d'inspirer un musicien doué de qualités nombreuses et variées, comme l'était Nicolaï. Aussi la partition est-elle complétement réussie, et justifie-t-elle les sympathies qui n'ont cessé de l'entourer depuis sa naissance.

L'ouverture, célèbre dans toute l'Allemagne, où elle fait partie de tous les programmes de concerts, débute, après quelques mesures d'introduction, par la marche funèbre du troisième acte, marche qui se fait entendre lors des apprêts du supplice, auquel Rebecca échappe comme par miracle. Après cette marche, vient un *allegro con fuoco*, d'une allure sombre et tourmentée dont on retrouve plus tard des fragments dans la scène qui précède la cavatine dramatique de Rebecca. Coupé en deux parties par un *andante* d'un grand caractère, cet *allegro* est suivi d'un motif instrumental moins rapide, où la tonalité mineure fait place à la tonalité majeure, pour amener une péroraison chaude et colorée. Cette ouverture est une page d'un ordre très-élevé, et l'on se demande pourquoi M. le directeur du chant du théâtre Italien voulait la remplacer par celle des *Joyeuses Commères de Windsor*, dont le moindre défaut eût été de former une disparate complète avec l'ensemble si dramatique de l'ouvrage.

Le chœur d'introduction est franc et bien venu; quant à la cavatine de Vilfredo, elle est rendue méconnaissable par d'énormes coupures, et on a supprimé entièrement la scène qui suit, dans laquelle pourtant on trouve une belle cantilène chantée par Briand. Le chœur féminin, *Del cielo britanno*, est adorable et d'un excellent effet, surtout dans sa seconde partie, où le contre-point des violons le rend plus charmant encore. La romance de Rovena, *Il cor gli affanni...*, est bien jolie aussi, mais Mlle Simoni l'a défigurée par des changements intempestifs et par la suppression au moins inutile de toute la période finale. La cavatine de Rebecca, très-dramatique et d'un grand sentiment, est encore relevée par une instrumentation très-colorée et d'une rare élégance. Enfin, le finale du premier acte est une page splendide et de grand effet, dont le public a redemandé à grands cris l'épisode principal : *Chiuso nel sen di fremere*, épisode d'une grandeur d'accent et d'une ampleur d'inspiration qui touche au sublime, surtout lorsque le motif, entonné d'abord par les voix seules, est repris ensuite avec l'adjonction de toutes les forces instrumentales, au milieu desquelles se fait particulièrement entendre la note persistante et comme fatale des trompettes.

Le second acte s'ouvre par un duo très-vif, très-chaud, très-coloré entre Briand et Rebecca, duo conçu dans la pure forme italienne et qui rappelle les meilleurs moments de Donizetti. Le chœur des templiers, qui vient ensuite, est large et grandiose. Après un air de Briand, dont la coupe est franche et l'allure heureuse, vient un duo entre Cedrico et Vilfredo, qui se transforme

en trio par l'arrivée de Rovena; c'est là un morceau dramatique très-scénique, bien campé et d'une facture très-serrée.

Nous retrouvons au commencement du troisième acte le chœur qui vient d'être cité, et qui est bientôt suivi de la marche funèbre annonçant l'arrivée de Rebecca conduite au supplice; cette marche est caractéristique et d'une couleur sombre bien appropriée à la situation. On a coupé à la suite un morceau d'ensemble très-important, et dont la lecture sur la partition m'a fait regretter vivement l'absence. Quant à la prière chantée par Rebecca pour invoquer le secours du ciel en faveur du chevalier qui, pour lui sauver la vie, se bat contre le traître Briand, c'est une large et belle inspiration, pleine de grandeur, d'onction et de poésie; l'effet produit sur le public par cette page émouvante et émue a été très-grand, et Mlle Krauss, qui l'avait nuancée avec un charme rare, a dû la dire une seconde fois. Le finale n'a qu'une importance secondaire, et peut-être est-il un peu trop écourté.

En résumé, si la partition du *Templario* n'est point l'œuvre d'un homme de génie, elle est du moins celle d'un artiste supérieur, très-versé dans la connaissance pratique de son art, doué d'un juste et vrai sentiment dramatique, et souvent inspiré. Si la forme n'est pas toujours originale, elle est toujours très-soignée; l'idée est aboudante, et l'harmonie qui l'accompagne est généralement fort distinguée. Nous ne devons pas oublier d'ailleurs que le *Templario* a été écrit en 1839, en pleine période donizettienne, que l'auteur devait être sous l'impression des grandes œuvres produites par le maître qui a écrit la *Lucia* et *Lucrezia Borgia*, et que depuis lors des formes qui pouvaient passer pour neuves ont eu le temps de se mettre en cours. Il est un point, toutefois, sur lequel on ne saurait trop insister : c'est l'intérêt, l'élégance, la richesse et la couleur que Nicolaï a su donner à son instrumentation. Son orchestre est soigné d'un bout à l'autre et souvent traité de main de maître; et cela sans effort apparent et sans exagération de sonorité.

On ne peut donc que louer M. Bagier d'avoir songé à nous offrir une œuvre absolument inconnue à Paris, et de nous avoir mis à même d'apprécier le talent très-remarquable d'un compositeur dont la réputation est à juste titre considérable en Allemagne et en Italie. Nous regrettons seulement que des coupures fâcheuses et souvent peu logiques aient été pratiquées sans scrupule dans la partition. Que l'on supprime un ou plusieurs morceaux entiers, cela se comprend à la rigueur, par suite de telle ou telle difficulté d'exécution. Mais mutiler ces morceaux, leur ôter vingt mesures par-ci, quarante mesures par-là, écourter les modulations, changer les cadences, enlever par conséquent à ces morceaux le plan et la forme logiques dans lesquels l'auteur les avait conçus, voilà ce dont on eût dû s'abstenir, et ce qui eût pu, avec une œuvre moins solide et moins bien venue, en altérer considérablement l'effet sur le public. Il n'en a rien été, fort heureusement. Nous nous bornerons donc à constater le fait, sans plus insister.

L'interprétation du *Templario* a été très-satisfaisante. Il faut placer en première ligne Mme Krauss, qui, pathétique, touchante et poétique, a joué le rôle de Rebecca en grande comédienne, comme elle l'a chanté en grande virtuose qu'elle est. La nature de son talent souverainement dramatique convenait d'ailleurs on ne peut mieux au personnage. Après s'être montrée très-brillante dans la cavatine du premier acte, elle a eu de superbes élans de fureur et de haine dans son duo avec Briand; elle a dit la prière avec une très-grande largeur de style, enfin elle s'est montrée très-passionnée dans toutes les parties importantes de ce rôle lourd et difficile. A elle seule, elle aurait assuré le succès de l'ouvrage.

M. Steller, lui aussi, a droit à de grands éloges. Il a donné au personnage de Briand de Boisguilbert l'allure farouche et sombre qu'il comporte, et sa belle voix de baryton, si franche, si bien timbrée, si bien conduite, a impressionné profondément.

M. Nicolini a vu malheureusement les coupures s'attaquer principalement à son rôle (Vilfredo); comme, pourtant, il était difficile de le supprimer entièrement, les occasions ne lui ont pas manqué de déployer les qualités de sa voix fraîche et sympathique et de son jeu distingué.

Enfin, M. Agnesi, dans le personnage de Cedrico, et Mlle Simon[1] dans celui de Rovena, complètent un ensemble qui, nous le répétons, est aussi satisfaisant que possible.

Au surplus, les rappels et les applaudissements n'ont pas manqué, le soir de la première représentation et depuis lors, à ces excellents artistes qui assurent pour long-temps, nous le croyons fermement, le succès d'*il Templario* en France.

MAURICE GRAY.

THÉATRE DE L'ATHÉNÉE.

L'Amour et son carquois, *opéra-bouffe en deux actes, de* M. MARQUET, *musique de* M. CH. LECOCQ. — *Reprise de* **C'est pour ce soir**, *bouffonnerie de* M. W. BUSNACH.

(Premières représentations le 30 janvier 1868.)

Qui ne connaît ce fameux distique de Voltaire, à propos de l'Amour :

Qui que tu sois, voilà ton maître;
Il l'est, le fut ou le doit être.

C'est, en quelque sorte, l'épigraphe de la pièce de M. Marquet, dont la donnée fantaisiste ne manque pas d'une certaine ingéniosité.

Cupidon est un enfant fort mal élevé qui compromet sans cesse la gravité de l'aréopage céleste, et qui a besoin d'être remis sous la férule pour apprendre le respect dû aux divinités de l'Olympe. Vénus, sa mère, le prend par la main et le conduit chez un pédagogue de l'île de Crète, où elle le laisse, en lui imposant, pour condition de son retour dans l'Empyrée, l'obligation de conserver précieusement son carquois et ses flèches.

Mais le bonhomme Chrysidès tient à la fois école de garçons et de filles; les sexes y sont un peu mêlés, et, dans ce tohu-bohu anacréontique, Cupidon n'est que trop porté à continuer les escapades qui l'ont fait exiler du ciel. Il jette principalement son dévolu sur Mlle Thisbé, la gentille nièce de Chrysidès, que le vieux barbon a l'intention de garder pour lui, en dépit de sa répulsion. La prudence n'est pas une des vertus de l'amour; en courtisant Thisbé, Cupidon oublie son carquois qui tombe entre les mains de Chrysidès. Celui-ci saisit une flèche pour en percer le cœur de Thisbé, mais le trait va s'enfoncer dans la poitrine de son valet Laudanum, tandis que toutes ses écolières prennent la clef des champs, en compagnie de Cupidon et de Zéphire qui est venu le rejoindre.

La méprise de Chrysidès à l'endroit de Laudanum n'a pas eu de suites, par la raison que le pédagogue, possesseur des flèches de l'Amour, s'est mis à les distribuer à tort et à travers, si bien qu'il en est devenu complétement idiot. Suivi de son valet Laudanum, il est allé fonder à Athènes un restaurant connu sous le nom du *Moulin rouge*; mais là, son état de crétinisme le rend moins apte à commander qu'à obéir. Laudanum veut profiter de l'ascendant qu'il a sur lui pour savoir où il a caché le carquois de l'Amour, mais c'est en vain, Chrysidès a perdu la mémoire! Or, le *Moulin rouge* est le rendez-vous de toutes les anciennes écolières de l'île de Crète, métamorphosées en hétaïres, et le hasard y amène Cupidon qui, après la perte de ses attributs, s'est vu assaillir par

toutes les misères de l'humanité, et s'est mis à courir les aventures avec Thisbé et Zéphire. De concert avec Laudanum, toute cette volée d'oisillons échappés de leur cage s'empare de Chrysidès, et, grâce à de nombreuses libations bachiques, on lui arrache son secret. Les flèches sont cachées dans les ailes du moulin rouge, que Zéphire met en mouvement par le pouvoir de son souffle; Cupidon rentre en possession de son carquois, et il peut aller reprendre sa place à la table des dieux. Emmène-t-il Thisbé? C'est ce que la légende de M. Marquet ne nous dit pas.

Cet opéra-bouffe, agréablement traité, offre d'excellentes situations musicales, qui ont inspiré à M. Ch. Lecocq de gracieux et piquants motifs, déduits avec art, orchestrés avec délicatesse. Nous citerons, entre autres choses, au premier acte, un air de Cupidon, son duo avec Thisbé, où l'on remarque une phrase des plus mélodiques, un finale entraînant, et, au deuxième acte, la complainte du *Voyage d'Anacharsis*, chantée en trio; les couplets de Thisbé : *Est-ce à moi de vous apprendre*? qui sont charmants, et l'air bachique sur lequel on grise Chrysidès.

L'interprétation est, en général, fort satisfaisante. C'est Désiré qui joue Chrysidès, et Léonce le valet Laudanum; ils y sont tous deux d'un comique *épatant*. Mlle Irma Marié s'acquitte à merveille du joli personnage de Cupidon; Mlle Lovato et Mlle Lentz prêtent une physionomie séduisante à ceux de Thisbé et de Zéphire.

La mise en scène est fort soignée; l'orchestre de M. Bernardin marche très-bien; mais, il faut en convenir, on est un peu rebattu de cette couleur grecque et romaine, et nous dirons au lecteur, avec ce médecin du siècle dernier : « Hâtez-vous d'aller prendre de ce médicament, pendant qu'il guérit encore. »

La reprise de : *C'est pour ce soir*, bouffonnerie faite pour servir de cadre aux chansons de Thérésa, à l'ancien théâtre des Bouffes-Parisiens, a été accueillie avec plaisir; Thérésa y est remplacée par une demoiselle Moya, qui y chante des couplets d'Yradier, *Juanita*, en costume d'Andalouse; ce qui n'empêche pas Léonce et Désiré d'avoir tous les honneurs de cette facétie burlesque.

D.

REVUE DES THÉATRES.

Théatre-Français : *Paul Forestier*, comédie en quatre actes et en vers de M. Emile Augier.

Nous ne voulons pas attendre notre échéance ordinaire de quinzaine pour solder le compte de M. Emile Augier, dont la comédie nouvelle est un de ces événements littéraires qui font époque et qui excitent au plus haut degré l'intérêt du public. Il est certain que la portée de cette œuvre hardie sera ardemment débattue et diversement jugée; mais il n'y aura qu'une voix sur le transcendant mérite du poëte. *Paul Forestier* restera comme un des plus beaux titres de M. Emile Augier à sa couronne académique.

Quant à la thèse soulevée par cette pièce, nous croyons, pour notre part, qu'on ne peut l'accepter sans réserves. Tous les problèmes sociaux sont du domaine de l'auteur dramatique. Il lui est permis de ne pas être de l'avis du législateur, qui a cru devoir poser des barrières à la possibilité du divorce absolu. Mais que pour signaler l'impasse à laquelle aboutit, en certains cas, cette négation plus ou moins justifiée des droits naturels, il ait recours à des exemples, à des arguments d'une moralité douteuse, voilà ce qui compromet un peu la bonté de sa cause et lui fait perdre une partie de ses avantages. M. Emile Augier est ainsi organisé qu'il va toujours droit au but, sans essayer de tourner les difficultés du chemin, sans s'embarrasser des ornières. La franchise en littérature est sans doute une qualité louable, mais encore faut-il qu'elle ne blesse ni le bon goût, ni la décence.

Paul Forestier est engagé dans une intrigue avec une femme mariée, mais séparée de son mari, et qu'il n'hésiterait pas à épouser, si elle était libre, tant il a pour elle d'amour et d'estime. Son père, ne voyant pas d'issue à cette situation irrégulière, se met en devoir de rompre la liaison de Paul avec Léa pour lui donner une épouse de son choix; c'est une jeune fille qu'il a élevée, qu'il regarde comme son enfant et qui est digne, sous tous les rapports, de la tendre affection d'un honnête homme. Paul ne se rend pas sans combattre; mais Léa, en prenant le parti de s'éloigner, le délie elle-même des serments qu'il lui a faits.

Paul épouse donc Camille, et tout fait espérer que la paix du jeune ménage ne sera pas troublée, lorsque surviennent coup sur coup deux incidents qui bouleversent ce frêle échafaudage. L'ancien amant de Léa apprend d'abord qu'elle est veuve, ce qui lui inspire le regret de n'avoir pas attendu; puis, une confidence bizarre lui révèle que cette même Léa s'est donnée, comme une courtisane vulgaire, à un adorateur de rencontre.

Paul s'aperçoit alors qu'il n'a pas cessé de l'aimer, car il en est jaloux, et il court chez elle pour l'accabler de reproches. Léa ne se justifie pas; elle fait mieux, elle prouve à Paul que, si elle s'est oubliée un jour, un seul jour, c'est uniquement par amour pour lui, c'est-à-dire par un frénétique, par un délirant besoin de vengeance, lorsqu'elle a su qu'il se décidait à épouser Camille. Cet aveu, au lieu de dégriser Paul, ne fait que raviver sa passion, et il maudit les liens qui l'enchaînent à Camille, maintenant que Léa pourrait lui accorder sa main.

La situation est critique, et comment en sortir? C'est là malheureusement que l'impuissance du moraliste se manifeste par un retour forcé aux idées reçues, et par un dernier sacrifice de Léa, qui plie bagage devant l'épouse légitime.

Est-ce une solution? Et peut-on se retirer avec la conviction que l'avenir du ménage de Paul n'est pas gros de tempêtes? Alors, pourquoi toutes ces audaces qui sont sans résultat possible et qui n'amènent qu'un dénoûment à l'eau rose?

On peut donc affirmer hautement que tous les dangers accumulés par l'auteur dramatique n'ont été conjurés que par le double talent du poëte et de ses interprètes. Le rôle de Paul Forestier est joué par Delaunay avec cette fougue, tempérée de distinction, qui est dans sa nature et qui confond les dispositions les plus hostiles. Le personnage de Forestier le père a des côtés périlleux qui sont admirablement sauvés par l'habileté de Got; d'atroces souffrances ont failli l'empêcher d'accomplir jusqu'au bout sa tâche du premier soir; mais il est resté sur la brèche avec un courage héroïque, et deux ou trois jours de repos lu ont rendu lai plénitude de ses moyens. Coquelin a su également dissimuler, à force de tact et de convenance, les aspérités d'un rôle aussi pathétique. Mlle Favart est une merveilleuse Léa; elle y a de ces élans soudains qui font tressaillir toute une salle et qui lui donnent le droit d'être comparée à Rachel. Nous n'avons trop rien à dire de Mme Victoria Lafontaine dans le rôle de Camille; elle y est convenable, mais un peu effacée, et ce n'est pas tout à fait de sa faute.

D. A. D. SAINT-YVES.

Une de nos pianistes de grand style, la meilleure et la dernière élève de Hummel, qui honora son enfance d'une amitié paternelle, Mme Mackenzie, née Catinka de Dietz, dont le nom ne peut être oublié de nos lecteurs, et dont les œuvres sont empreintes d'un profond sentiment classique, se décide à perpétuer les traditions

de la remarquable école à laquelle elle appartient en revenant au professorat dont elle s'était retirée depuis quelques années. Les leçons, ou plutôt les séances toutes classiques de Mme Mackenzie ont surtout pour but de former les jeunes filles, déjà bonnes pianistes à l'intelligence des œuvres des maîtres et d'en faire des *musiciennes* à une époque où tout le monde joue du piano et où cependant bien peu d'*artistes* sont réellement dignes de ce nom. Travail, respect des traditions et consciencieuse étude sont les bases de l'enseignement de Mme Mackenzie, qui compte déjà bon nombre d'élèves dans la haute société aristocratique française et étrangère de l'Europe, dont, au reste, elle parle presque toutes les langues avec une égale facilité. Nous croyons, pour notre part, que des tentatives de ce genre doivent être vivement encouragées et méritent une sérieuse attention, non-seulement de la presse spéciale, mais encore de tous les amateurs de l'art musical, qui qui ne peuvent qu'y applaudir.

LOUIS DE CHAVORNAY.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES DE LA SEMAINE.

*** La réapparition de la symphonie avec chœurs au programme de la Société des Concerts du Conservatoire a été saluée avec bonheur. Il y a, en effet, trois ans au moins que le *manque de solistes* en prive le public de la rue Bergère; telle est du moins la raison alléguée par la Société. Il s'en est enfin trouvé, et nous sommes heureux de pouvoir dire que, confiés aux voix exercées de Mlles Marimon et Derasse, de MM. Warot et Gailhard, les dangereux soli de la dernière partie ont été jusqu'au bout sans encombre; c'est tout ce qu'on peut demander. M. Gailhard s'est fort bien tiré du récitatif initial ; une bonne note aussi aux violoncelles et contrebasses pour ce même récitatif, l'écueil des orchestres médiocres. La symphonie entière a été, du reste, parfaitement rendue. Espérons que cette œuvre monumentale est revenue une bonne fois au répertoire pour ne plus le quitter, et qu'il n'en sera pas d'elle comme de l'ouverture de *Coriolan*, par exemple, dont la dernière exécution a eu lieu il y a *dix ans*, en avril 1858.—Mlle Marimon a dit très-convenablement, sans beaucoup s'échauffer, l'air de *Montano et Stéphanie* de Berton : « C'est donc demain que l'hyménée », qui a fait le bonheur de toute une génération, et dont la mélodie, corrigée et raccourcie, a eu l'honneur d'être adaptée aux paroles d'un cantique qui se chante encore dans nos églises. — Le joli andante de la 49e symphonie d'Haydn et l'ouverture d'*Oberon*, détaillés par l'orchestre avec sa finesse et son brio ordinaires, complétaient le programme.

*** Au concert populaire de dimanche dernier, un nom nouveau figurait au programme, celui de Joachim Raff. Nous avons dû juger ce compositeur, dont la réputation est assez grande dans une partie de l'Allemagne, et qui tient d'un peu loin à l'école wagnérienne, sur deux échantillons que nous en a offerts M. Pasdeloup : un *adagietto* et un *scherzo* extraits d'une de ses symphonies. Il y a chez ce compositeur de la grâce et de la distinction, mêlées malheureusement à une trop grande recherche. Le scherzo a fait particulièrement plaisir. — L'ouverture du *Vaisseau-Fantôme*, de Wagner, a été, comme chaque fois qu'on l'a exécutée (c'est, si nous ne nous trompons, la troisième audition), accueillie par une double salve d'applaudissements émanant des fanatiques qui ne manquent pas plus aux concerts populaires qu'ailleurs, puis par une bordée de sifflets provoquée par une nouvelle tentative du même genre en faveur de cette œuvre. — Il est à croire, du reste, que l'auteur de *Lohengrin* fait fi du succès, en France du moins; comment expliquer, en effet, les outrages qu'il nous prodigue en ce moment même dans une publication violente et insensée? A moins que ce ne soit pour pouvoir se poser en victime à l'avance, ou pour décliner la compétence des juges qu'il pressent devoir le condamner; mais alors dans quel but se soumettre à leur appréciation?

*** Un concert brillant a été donné vendredi dernier au ministère de la marine. Les artistes qui y ont apporté le concours de leur talent s'appelaient : Mlles Nilsson et Grossi, MM. Delle Sedie, Gardoni, Alard, Franchomme, autant de noms aimés et à juste titre. On a exécuté entre autres le ravissant quatuor de *Martha*, qui a produit le plus grand effet.

*** La société chorale allemande *Liederkranz* réunissait samedi dernier une société d'élite dans la salle du Grand-Orient, rue Cadet, à l'occasion du dixième anniversaire de sa fondation. Des chœurs des meilleurs auteurs, Schumann, Kalliwoda, Mangold, ont été exécutés avec cette perfection dont les Allemands ont le secret, sous la direction de l'excellent chef de la Société, M. Ehmant. Le violon magique de Sivori était de la fête; c'est dire que le grand artiste a été l'objet d'une chaleureuse ovation, après sa fantaisie sur *Faust* et celle de Thalberg et de Bériot sur *les Huguenots*. MM. Lasserre et Kowalski lui ont dignement tenu tête: ce dernier, dans sa paraphrase de *Don Juan*, pour piano, et M. Lasserre dans sa transcription pour violoncelle sur *Martha*. Une opérette-bouffe en deux actes, de Kipper, *Fidelia*, a gaiement terminé cette charmante soirée, que les fidèles du *Liederkranz* voient avec plaisir revenir chaque année.

*** Le concert donné jeudi dernier par M. Villa, à la salle Herz, au bénéfice des Arabes de l'Algérie, offrait un programme aussi varié qu'attrayant. Dans la sonate de Beethoven dédiée à Kreutzer, nous avons apprécié une fois de plus le talent fin et sympathique de MM. Sighicelli et Albert Lavignac. Ce dernier a été très-applaudi dans la brillante polonaise en *ut* de Chopin et la fantaisie de Prudent sur *Lucie*. Dans la partie vocale brillait en première ligne Mme Marie Sass, dont la voix puissante primait aisément celle de M. Villa, d'un volume beaucoup moindre, quoique d'un timbre agréable. Des chansonnettes dites avec esprit par M. Ch. Potier ont terminé gaiement ce concert.

*** La deuxième matinée de Mme Clara Pfeiffer offrait le même intérêt varié que toutes celles que donne cette éminente artiste. A côté d'elle se sont fait applaudir son fils Georges, Mme Damoreau, MM. Géraldy, White, Lebouc et le flûtiste Doujon; nous avons à signaler, parmi les œuvres exécutées, un charmant trio d'Adolphe Blanc; la nouvelle transcription de l'ouverture d'*Egmont*, par Georges Pfeiffer; enfin une jolie mélodie de Mme Damoreau sur des stances d'Alfred de Musset.

*** Mlle Marie Secretain, premier prix du Conservatoire, élève de MM. Henri et Jacques Herz, a donné un brillant concert samedi dernier à la salle Herz. Elle a joué exclusivement des œuvres de ses deux professeurs : le 6e concerto de H. Herz, ses variations sur *le Carnaval de Venise* et sur *le Pré aux Cleres*, et *la Valse orientale* de J. Herz. Elle a une exécution souple, nette et bien nuancée; c'est une artiste d'avenir et qui, du reste, ne peut être à meilleure école. Mlle de Beaunay et M. Bacquié se sont tirés à leur honneur de la partie vocale, et l'orchestre, dirigé par Aug Mey, mérite une mention spéciale.

*** Nous avons dit quelques mots, dimanche, du beau concert que venait de donner la Société philharmonique d'Amiens, sous la direction de son président, M. A. Deneux. Les journaux de la localité sont remplis de détails sur l'éclat de ce concert et sur l'effet qu'y ont produit les deux grands artistes de l'Opéra, Marie Sass et Faure. L'orchestre, composé d'artistes et d'amateurs de la Société, y a donné de nouvelles preuves de sa supériorité, et a mis en grand relief un jeune violoniste, élève de MM. Stoupy et Alard, M. Desaint, accueilli par d'enthousiastes applaudissements. Il en a été de même d'un jeune ténor, M. Roze, qui a très-bien chanté plusieurs morceaux, et, entre autres, la cavatine de *Martha*. En somme, ce concert, le premier de la saison, fait le plus grand honneur à la Société et à celui qui la dirige.

*** Léonard vient de remporter un éclatant succès, à Dijon, dans un concert de bienfaisance. Le grand violoniste a joué, avec son charme ordinaire et son style magistral, sa *Fantaisie militaire*, ses *Souvenirs d'Haydn* et sa *Romance sans paroles*. A côté de lui, Mlle Laura Harris, la gracieuse cantatrice, a enthousiasmé l'auditoire dans l'air de la *Flûte enchantée*, le rondo de la *Sonnambula*, la romance de *Martha* et la valse de *Roméo*.

*** Un triomphe signalé vient d'accueillir Arban à Nantes, dans un concert de bienfaisance donné par le Cercle du sport. L'excellent chef d'orchestre et non moins brillant virtuose a été couvert d'applaudissements après sa fantaisie sur *la Muette;* son vaillant orchestre a exécuté avec son entrain habituel la marche du *Prophète*, et ses fantaisies sur *Robert*, *l'Africaine*, *Lucie*, etc. Nantes gardera longtemps le souvenir de cette fête.

*** A Orléans, Mlles Vitali, Sivori et Scalese se sont fait entendre au deuxième concert de l'Institut musical; les ovations ont été prodiguées à ces éminents artistes, qui se sont vraiment surpassés et qui avaient fait choix, pour le public orléanais, des plus beaux joyaux de leur répertoire.

*** La compagnie Ulmann, qui se compose actuellement, comme on sait, de neuf artistes du plus grand mérite, parmi lesquels on remarque Carlotta Patti, Vieuxtemps, Seligmann, Ed. Wolff, Godefroid, etc., a commencé, le 22 janvier, une nouvelle tournée dans les villes principales de France. A Nantes, à Angers, à Tours, comme à Bordeaux et à Agen, partout des salles combles, un public enthousiaste, de magnifiques recettes, des applaudissements et des couronnes. Ed. Wolff produit le plus grand effet avec ses meilleures compositions, la *Triomphale*, le boléro de *l'Africaine*, la *Chanson bachique*, etc., et le public ne se lasse pas de l'applaudir, ainsi que Vieuxtemps, dans leur splendide duo sur *Don Juan*. Le beau son que Seligmann tire de son instrument, la largeur et la pureté de son jeu, dans sa fantaisie sur *Martha*, notamment, intéressent et émotionnent profondément. Aussi, ces deux maîtres sont-ils tout particulièrement rappelés, en même temps que leurs camarades, à la fin de chaque concert. Nous reviendrons sur les ovations que la suite de ce voyage artistique et véritablement triomphal réserve aux artistes éminents qui l'ont entrepris sous une direction aussi habile qu'heureuse.

*** La Société des concerts du Conservatoire donne aujourd'hui dimanche, 2 février, à 2 heures précises, la répétition de son 5e concert. En voici le programme, dans lequel la scène et le chœur d'*Idoménée* sont substitués à l'air de *Montano et Stéphanie* : 1° symphonie avec chœurs de Beethoven (les soli seront chantés par Mlles Marimon et Derasse, MM. Warot et Gaillhard); — 2° andante de la 49e symphonie de Haydn; — 3° scène et chœur d'*Idoménée* de Mozart (le solo sera chanté par M. Warot; — 4° ouverture d'*Oberon* de Weber.— Le concert sera dirigé par M. George-Hainl.

*** Aujourd'hui dimanche, à 2 heures, au cirque Napoléon, 14e concert populaire de musique classique, sous la direction de J. Pasdeloup. On y entendra : 1° ouverture de *la Flûte enchantée* de Mozart; — 2° suite d'orchestre de M. Massenet (pastorale, fugue, thème bongrois varié, adagio, marche, strette); — 3° ouverture de *la Belle Mélusine* de Mendelssohn (légende pastorale du XIIe siècle); — 4° *la Séparation*, romance pour cor, de Lorenz.

*** Dimanche 9 février, à 2 heures précises, salle Pleyel-Wolff, deuxième séance de musique de chambre de MM. Alard et Franchomme. On y exécutera : 1° quatuor en *ré* de Mendelssohn ;—2° trio en *mi* bémol de Mozart; — 3° andante varié et Minuetto *à la zingarèse* d'Haydn; — 4e quatuor pour piano et instruments à cordes de Beethoven.

*** On annonce comme très-prochaine la reprise, dans les salons Pleyel-Wolff, des séances de musique de chambre de M. Maurin, réorganisées avec le concours de MM. C. Saint-Saëns et Demunck.

*** Mardi prochain, 2e séance populaire de musique de chambre de MM. Lamoureux, Colblain, Adam et Poëncet, avec le concours de M. Fissot.

*** Nous rappelons à nos lecteurs le beau concert à grand orchestre qui sera donné, jeudi 6 février, par M. Ch. Lamoureux, à la salle Herz, et dont notre dernier numéro faisait connaître le programme : ils n'auront pas d'ailleurs oublié le grand concert de la « Société protectrice, » organisé également par M. Lamoureux, et dans lequel il déploya les qualités d'un excellent chef d'orchestre.

*** Au nombre des artistes qui comptent se faire entendre à Paris cet hiver, nous devons mentionner un jeune virtuose qui arrive du Chili, où il jouit d'une grande réputation comme pianiste. C'est M. Fred. Guzman, dont on a déjà pu apprécier le talent dans quelques réunions privées. M. Guzman est aussi fort connu en Allemagne grâce au mérite des œuvres qu'il y a publiées.

*** Les succès d'Alf. Jaell et de sa femme suivent une progression croissante, comme leur infatigable activité. Bruges, Gœttingen, Brême, Aix-la-Chapelle et Cassel viennent de les applaudir; et il y a bien des villes sur cette route de Paris, qu'ils visiteront en reprenant prochainement celle-ci.

*** Mlle Angèle Cordier vient d'être engagée pour chanter dans les trois concerts donnés par les sociétés philharmoniques de Rennes, de Laval et du Mans.

*** S'il faut en croire les journaux américains, Johann Strauss serait engagé pour diriger pendant quatre mois des concerts, et il recevrait pour cela l'énorme somme de 300,000 francs.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné *Guillaume Tell* deux fois pendant la semaine, lundi et vendredi; mercredi, *le Trouvère* et *la Source*. — Les répétitions à l'orchestre d'*Hamlet* ont commencé mardi dernier.— Dès que la primeur du succès de l'œuvre nouvelle d'Amb. Thomas sera épuisée, Mazzoleni, le ténor dont nous avons annoncé l'engagement par M. Perrin, débutera dans *Don Carlos*; le second rôle qu'il abordera sera celui de Jean de Leyde, du *Prophète*, et la direction de l'Opéra apportera à cette reprise le même soin et le même luxe qu'à celle de *Guillaume*.

*** Aujourd'hui, par extraordinaire, *Guillaume Tell*, avec la tyrolienne dansée par les premiers artistes du ballet, et demain lundi *l'Africaine*.

*** Les répétitions à l'orchestre d'*Un jour de bonheur* ont commencé avant-hier, vendredi, à l'Opéra-Comique. On compte donner le nouvel opéra de M. Auber, vers le 10 février.

*** La salle du théâtre Italien était comble jeudi pour la dernière représentation de *Rigoletto*; on voulait encore entendre Adelina Patti dans le rôle de Gilda, l'une de ses plus brillantes créations; elle s'y est surpassée. Nicolini est très-élégant dans le rôle du duc, et Verger a très-bien chanté celui du bouffon.

*** *Il Templario*, dont nous rendons compte aujourd'hui, devant être suivi de plusieurs reprises importantes, *Don Giovanni*, *Mathilda di Shabran*, entre autres, Mlle Patti ne chantera plus qu'une fois les rôles les plus brillants de son répertoire. — Demain, par extraordinaire, dernière représentation de la *Traviata*, au bénéfice de Scalese; le spectacle sera complété par la scène des fous, de *Columella*, chantée par le bénéficiaire.

*** Lundi dernier, le théâtre Lyrique a donné une bonne représentation de *Martha*, avec Mlle Daram dans le rôle principal. Le talent, la voix agréable et le jeu intelligent de la débutante ont surmonté les périls de cette tâche, et la soirée a été de tous points favorable à la jeune artiste. Le rôle de Lyonel est bien dans la voix de Bosquin et le fait applaudir. Troy a obtenu son succès habituel.—*La Fanchonnette* continue d'attirer beaucoup de monde. — M. Carvalho va remonter, dit-on, la *Fête du village voisin*, de Boïeldieu. — On répète le *Lohengrin* de Wagner.

*** La salle des Fantaisies parisiennes est complétement restaurée, et la direction en annonce pour demain la réouverture par *le Farfadet*.

*** *L'Africaine* vient d'être chantée pour la première fois à Grenoble. Cette représentation n'a été qu'une longue ovation décernée au chef-d'œuvre et couronnée par le rappel de ses excellents interprètes sur cette scène. Mlle Huberti, notamment, s'est magnifiquement approprié le rôle de Selika.

*** Mardi, Adelina Patti a donné au théâtre de Rouen une représentation de *Lucia*. Dès que les affiches ont annoncé cette bonne fortune, une foule immense a assiégé le bureau de location, et, malgré l'élévation des prix (25 francs les premières), il n'y en a pas eu assez pour contenter tout le monde. Il n'est sorte d'ovation qu'on n'ait faite à la jeune et célèbre diva, et la recette s'est élevée à près de 14,000 francs.

*** On nous écrit de Douai que Mlle Alice Hustache est en ce moment l'étoile du théâtre de cette ville. Dans *Roméo et Juliette*, *les Dragons de Villars*, *le Toréador*, elle fait applaudir tour à tour une merveilleuse flexibilité de talent et une délicieuse voix de soprano. Les journaux de la localité sont pleins d'éloges adressés à la jeune artiste, et légitimés d'ailleurs par son excellente méthode et son grand style.

*** On vient de donner au théâtre-concert de l'Alcazar une opérette nouvelle de MM. Alph. Baralle et Hubans, chef d'orchestre de cet établissement.

*** La représentation donnée dimanche dernier aux Variétés, au bénéfice de Grenier, a produit plus de 9,000 francs.

*** *La Grande-Duchesse de Gérolstein* continue sa marche triomphale en Allemagne. Brünn, Pesth et Glogau viennent de l'applaudir.

*** Agencer, transformer le théâtre du Prince-Impérial en Alham ra londonien, empruntant ses attractions principales à l'art lyrique et chorégraphique, tel est le projet théâtral de la semaine. Entreprise hardie! Que d'argent englouti déjà dans et par cette solitude!

*** Londres possède actuellement 32 théâtres avec des places pour 59,863 spectateurs. La salle la plus vaste est celle du *Britannia-Theater*, qui a 3,923 places; puis viennent *Drury-Lane*, qui en a 3,808; *Astley-Theater*, 3,780; le *Pavillon*, 3,500; le *Standard-Theater*, nouvellement inauguré, 3,400, et le *Victoria-Theater*, 3,800. L'*Opéra-Royal-Italien* de *Covent-Garden* ne contient que 2,500 personnes; sept autres théâtres peuvent en contenir de 2,000 à 2,500; douze autres, 1,000 à 2,000, et six, 360 à 800 personnes seulement. Les deux plus petits théâtres sont le *Cabinet-Theater* et la *Galerie of illustration*. L'Opéra incendié, *Her Majesty's-Theater*, avait 1,655 places.

*** Un riche négociant de New-York, M. Pike, vient de faire élever un théâtre d'opéra dans les 23e et 28e avenues. D'après un correspondant, ce théâtre est construit en marbre blanc, dans le style italien. La salle peut contenir 2,600 personnes, elle est décorée or et blanc; les rideaux des loges particulières sont blancs et bleus, les fauteuils rouges, et il y a partout une profusion de statues, de lustres, de candélabres et de peintures. De plus, l'acoustique y est meilleure que celle de tous les théâtres de New-York.

*** M. Prosper Pascal nous prie de faire savoir, pour éviter toute confusion, que le sujet de l'opéra *les Templiers*, dont il a composé les paroles et la musique, n'a aucun rapport avec celui d'*Il Templario* d'Otto Nicolaï, qu'on représente au théâtre Italien, et qui est, comme on sait, emprunté au roman d'*Ivanhoé*, de Walter Scott.

*** Ce n'est qu'avec peine que samedi, vers une heure de la nuit, on pouvait pénétrer au bal masqué de l'Opéra tant la foule y était grande; c'était le septième, et comme ils touchent à leur fin, on se presse de jouir du coup d'œil et d'entendre l'orchestre que Stauss dirige avec tant de verve et d'entrain.

NOUVELLES DIVERSES.

*** M. Auber vient d'entrer dans sa quatre-vingt-septième année. Pour fêter cet heureux anniversaire, la musique de la 2e légion de la garde nationale, dirigée par M. Thibaut, a offert une sérénade à l'illustre représentant de l'école française. Après l'ouverture de *la Muette*, les excellents artistes du bataillon de l'Opéra ont exécuté une marche arrangée par M. E. Jonas sur les motifs d'une *sonate* manuscrite, découverte dernièrement par M. le général Mellinet dans une boutique de bouquiniste, et que M. Auber avait composée en 1798, c'est-à-dire à l'âge de dix-sept ans. A soixante-dix années de distance, M. Auber avait oublié cette œuvre de sa jeunesse, et il a été vivement touché de l'attention délicate qui la rappelait, vivante et colorée, à son souvenir.

*** M. Charles Lucas, architecte, auteur d'un travail fort complet sur les travaux publics espagnols à l'Exposition universelle de 1867, vient d'être nommé chevalier de l'ordre royal de Charles III, à la suite de la traduction de ce travail dans la *Gaceta* de Madrid. M. Lucas n'est pas un inconnu pour les lecteurs de *la Gazette*, car il s'est occupé pendant longtemps de critique musicale.

*** L'éminent pianiste compositeur Rosenhain, qui habite Bade les trois quarts de l'année, est de retour à Paris où il va passer trois mois.

*** *L'Exposition illustrée*, publication autorisée par la Commission impériale, est arrivée à sa soixantième et dernière livraison. Elle aura eu le mérite de réunir dans le même cadre de rédaction les noms les plus divers et les plus opposés : MM. Michel Chevalier et le baron Séguier (de l'Institut) à côté de MM. Jules Simon et Henri Martin; MM. Auguste Vitu, Ernest Dréolle, Valserre et Oct. Lacroix à côté de MM. Ducuing, Léon Plée, Malespine, Ch. Sauvestre et E. de la Bédollière; enfin MM. Am. Achard, Ed. About et Jules Janin à côté de MM. Alf. Assollant, F. Sarcey et Louis Ulbach. Mais le plus curieux rapprochement de collaboration aura été celui des rapporteurs du jury et des rapporteurs de la classe laborieuse, délégués ouvriers, dont la cinquante-neuvième livraison publie des notices fort intéressantes sur l'aniline et la galvanoplastie. *L'Exposition illustrée* est une publication hors ligne et dont le grand succès se justifie. Ce magnifique recueil, contenant six cent quatre-vingts grands dessins et sept cents articles différents, trouvera des acheteurs tant que le souvenir du grand concours de 1867, dont il est la représentation fidèle, se conservera parmi les hommes. C'est une œuvre digne de l'événement qu'elle célèbre. Félicitons M. F. Ducuing, son rédacteur en chef, d'avoir attaché son nom à une œuvre de cette valeur et si vivement conduite. *L'Exposition illustrée* est donnée en prime, moyennant le prix modeste de 14 francs, aux abonnés de *l'Année illustrée*, qui continue avec éclat la publication précédente.

*** Mlle Eugénie Halanzier, fille de l'ancien directeur des théâtres de Marseille, épouse M. Emile Lachaussée, fils d'un banquier de Troyes. Le mariage aura lieu le mardi, 4 février, à midi précis, dans l'église de Notre-Dame-de-Lorette.

*** On annonce la mort à Paris, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans, de Mme Louis Ducis, sœur de Talma et veuve du neveu du poëte tragique, administrateur général de l'Opéra-Comique sous la Restauration, et un moment directeur du même théâtre sous le gouvernement de Juillet; — A Imola (Italie), du compositeur Raffaello Mazetti, auteur des opéras *Marco Visconti* et *Gustavo Wasa*.

*** A Berlin vient de mourir, à l'âge de soixante-quatre ans, le violoncelliste Moritz Ganz, artiste estimé, soliste de l'orchestre royal et compositeur pour son instrument.

ÉTRANGER

*** *Bruxelles.—Le Béarnais*, opéra comique en trois actes, a été représenté, jeudi, au Théâtre royal. Cette production de deux auteurs belges a obtenu un succès très-brillant et très-mérité, surtout comme musique, car la pièce n'est qu'une seconde édition du *Capitaine Henriot*, inférieure à la première sous tous les rapports. La partition est l'œuvre de M. Radoux, lauréat du grand concours de composition musicale, ou comme qui dirait, prix de Rome en Belgique. Elle renferme assez de morceaux vraiment distingués pour réussir partout où l'on voudrait passer sur la faiblesse du poëme en faveur de la musique. M. Radoux a de la mélodie, l'instinct de la scène et la fermeté de style que donne un savoir réel. Peut-être dépasse-t-il parfois les proportions du cadre dans lequel il conviendrait de renfermer les développements de ses idées; mais c'est un défaut excusable chez un jeune compositeur qui, ayant pour la première fois l'occasion d'écrire un opéra, s'en donne à cœur joie. Le principal rôle de femme, celui de Gabrielle d'Estrée, est rempli par Mme Ferdinand Sallard, laquelle a fait preuve de talent en même temps que de complaisance, en prenant la place de Mlle Wallack, qui s'était récusée; Mme Sallard a recueilli force bouquets, sans préjudice des applaudissements, pour le service qu'elle a rendu gracieusement à de jeunes auteurs. Les autres rôles du *Béarnais* sont remplis par MM. Ricquier-Delaunay, Jamet, Laurent et Mme Dumestre.

*** *Darmstadt.* — La légende scandinave de Frithjof, qui a déjà heureusement inspiré Max Bruch, vient d'être traitée de nouveau par Mangold, et avec non moins de talent. Cette œuvre a été exécutée le 13 janvier, et a produit un excellent effet; le Festival rhénan de cette année la comprendra probablement dans son programme.

*** *Francfort-sur-le-Mein.* — *Roméo et Juliette*, de Gounod, a été accueilli avec une certaine réserve à la première représentation qui a eu lieu le 11 janvier.

*** *Berlin.* — L'orchestre de Bilse a inauguré, le 15 janvier, sa nouvelle salle par un grand concert auquel ont pris part cent exécutants.

*** *Leipzig.* — Au treizième concert du Gewandhaus, l'ouverture des *Naïades*, du compositeur anglais W. Sterndale Bennett, œuvre qui a conservé assez longtemps la faveur du public, a été froidement reçue; par contre, on a beaucoup applaudi la symphonie en *si* bémol de Schumann, et le violoniste Lauterbach, de Dresde, qui a joué le concerto de Beethoven et celui en *la* mineur de Bach. La cantatrice, Mme Peschka-Leutner, de Darmstadt, qui se faisait entendre pour la première fois à Leipzig, a obtenu un très-grand succès avec une *scène et air* de Spohr et un air de *la Flûte enchantée*.

*** *Vienne.* — Mlle Ehnn, attachée par un engagement durable à l'Opéra, qui l'a possédée quelque temps l'année dernière, voit ses succès se confirmer. Après deux brillants débuts, elle a abordé, pour sa troisième représentation, le rôle de Sélika de *l'Africaine*, où ses précieuses qualités dramatiques se montrent dans tout leur jour. De Bignio est toujours un excellent Nélusko et Adams un Vasco irréprochable. — Deux jolies opérettes : l'une de Suppé, *Madame la Maîtresse* (Die Frau Meisterin); l'autre de Zaytz, *la Somnambule*, ont pleinement réussi au Carltheater et à l'Harmonie-theater. Les auteurs sont, du reste, des vétérans de la vogue.

*** *Prague.* — *La Grande-Duchesse de Gérolstein* est venue et elle a vaincu... ailleurs qu'on ne l'attendait, toutefois, car elle était promise depuis longtemps au théâtre Tchèque, auquel des difficultés de traduction l'auront vraisemblablement contrainte à renoncer pour le théâtre allemand. Elle a déjà assez prouvé, d'ailleurs, que tous les terrains lui sont bons. C'est un triomphe de plus que nous avons à enregistrer à son actif, triomphe dont une bonne part revient à la principale interprète, Mlle de Kaler.

*** *Rome.* — Cagnoni, l'auteur de *Don Bucefalo*, vient de remporter un nouveau succès avec la *Tombola*, au théâtre Argentina. Auteur et chanteurs (Fioravanti entre autres) ont été maintes fois acclamés et rappelés. Le libretto de la *Tombola* est de F. Piave, qui l'a tiré de la comédie française *la Cagnotte*.

*** *Saint-Pétersbourg.* — Le violoncelliste Davidoff, dont la carrière de virtuose avait été entravée, en 1862 par sa nomination au Conservatoire, commencera en février une grande tournée artistique en Allemagne et en France. Il se fera entendre le 27 février au Gewandhaus de Leipzig.

Le Directeur : S. DUFOUR.

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu.

BEETHOVEN

Collection de ses œuvres pour Piano, seule édition complète et authentique, et dans laquelle les œuvres concertantes ou avec accompagnement sont publiées séparées, sur beau papier vélin, 16 volumes brochés..... net 120 »

Collection complète des sonates pour piano seul ..... net 40 »

Collection complète des sonates avec accompagnement ... net 40 »

Collection complète des trios, p. piano, violon et violoncelle, net 40 »

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU

La Partition pour Chant et Piano

De l'opéra en trois actes

IL TEMPLARIO

Paroles italiennes, imitées d'**IVANHOÉ**, de Walter Scott, par Marini,

Musique de

OTTO NICOLAI

Format in-8°. *(EDITION NOUVELLE)* **Prix net : 12 fr.**

H. ROSELLEN. — Fantaisie de salon pour le Piano sur *il Templario*..... 9 fr.

La Partition

Arrangée pour le Piano seul, in-8°, net : 10 fr. | **Pour Chant et Piano**, in-8°, net : 15 fr.

DE

ROBINSON CRUSOÉ

Musique de

Opéra-comique en trois actes (cinq tableaux)

J. OFFENBACH

Paroles de MM. E. CORMON et H. CRÉMIEUX.

LES AIRS DE CHANT DÉTACHÉS

L'Ouverture, 6 fr. — **Entr'acte symphonique**, 6 fr. — **Marche des Sauvages**, 6 fr. — **Chœur dansé**, 6 fr.

TRANSCRITS POUR LE PIANO SEUL.

ARRANGEMENTS :

MORGEAUX DIVERS :

CRAMER. — Deux bouquets de mélodies pour le piano, ch. 9 »
E. KETTERER. — Fantaisie brillante pour le piano..... 9 »
LECARPENTIER. — Deux bagatelles pour le piano, chaque 5 »
ROSELLEN. Fantaisie de salon pour le piano..... 7 50
RUMMEL. — Fantaisie élégante pour le piano..... 6 »
Id. Duo facile à quatre mains..... 7 50
A. HERMAN. — Divertissement pour piano et violon..... 9 »
SÉLIGMANN. —Bluette de salon pour violoncelle et piano.. 7 50

MUSIQUE DE DANSE :

ARBAN. — Quadrille pour le piano..... 4 50
Le même, à quatre mains..... 4 50
STRAUSS. — Grande valse pour le piano et à quatre mains 6 »
Id. Grand quadrille des bals de l'Opéra..... 4 50
MARX. — Deuxième quadrille pour le piano..... 4 50
LÉON ROQUES.—Polka brillante pour piano et à 4 mains . 4 »
STRAUSS. — Polka-Mazurka pour le piano..... 5 »
H. VALIQUET. *Vendredi*, quadrille enfantin pour le piano. 4 50

Les Airs arrangés pour un et pour deux Violons, pour une et pour deux Flûtes.

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seul agent à Londres
S. ARTHUR CHAPELL,
45, New Bond Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.
INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE
Exposition Universelle de Londres 1862
MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à
ANTOINE COURTOIS
POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES,
ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.
88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.
Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

35e Année. N° 6. 9 Février 1868.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger,
chez tous les Marchands de Musique, les Libraires,
et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE
ET
GAZETTE MUSICALE
DE PARIS

Nos abonnés reçoivent, avec le numéro d'aujourd'hui, une romance nouvelle composée par Th. Palmer, intitulée : *Si vous n'avez rien à me dire*, poésie de Victor Hugo.

SOMMAIRE. — Théâtre des Fantaisies-Parisiennes : *la Croisade des Dames, l'Elixir de Cornélius* et *le Farfadet*.— Concerts populaires de musique classique au cirque Napoléon, par **Armand Gouzien**. — *Le Trésor des Pianistes* (11e et 12e livraison), par **Fétis** père.— Entrefilets.— Concerts et auditions musicales de la semaine. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

THÉATRE DES FANTAISIES-PARISIENNES.

La Croisade des Dames, opéra-comique en un acte, paroles de M. Victor Wilder, musique posthume de François Schubert. — **L'Elixir de Cornélius**, opéra-comique en un acte, paroles de MM. Henri Meilhac et Arthur Delavigne, musique de M. Emile Durand. — Reprise du **Farfadet**, opéra-comique en un acte, d'Adolphe Adam.

(*Réouverture, le lundi* 3 *février* 1868.)

L'intelligent directeur des Fantaisies-Parisiennes vient de remanier sa salle, et de lui donner enfin l'aspect d'un véritable théâtre. Outre le vaste orchestre et les loges du fond qui existaient déjà, on y trouve aujourd'hui une galerie flanquée de loges, un pourtour et des avant-scènes disposés avec goût et suffisamment dégagés. Il résulte de cet agencement une notable augmentation de places, auxquelles le public ne manquera pas, si nous en jugeons d'après l'effet produit par la soirée de réouverture.

La pièce de résistance de ce spectacle d'inauguration, *la Croisade des Dames*, est une œuvre posthume de François Schubert, l'auteur du *Roi des Aulnes* et de tant d'autres mélodies devenues populaires en Allemagne et en France. On ignorait généralement que Schubert eût travaillé pour le théâtre, et ses biographes nous apprennent, en effet, que ce compositeur, mort jeune en 1828, n'a jamais eu, dans sa patrie, un opéra représenté de son vivant. Mais il en a laissé plusieurs, et l'un d'eux, celui qui nous occupe, a vu le jour de la rampe à Francfort, en 1861, sous le titre des *Conjurées*. Nous ignorons si cet ouvrage est le même que *la Croisade des Dames*; cependant, il est supposable que M. Victor Wilder en a conservé le fond, qui d'ailleurs est emprunté à *Lysistrata*, une comédie d'Aristophane, tant il est vrai qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. La guerre du Péloponnèse durait depuis vingt et un ans, au grand dommage des Grecs, lorsque le poëte athénien fit entendre sa voix en faveur de la paix, et, par une fiction bizarre, suggéra aux femmes la pensée de tenir leurs maris à distance jusqu'à la conclusion d'un traité avec les Lacédémoniens. A la place des Athéniennes, mettez les châtelaines du xie siècle; à la place des Athéniens, mettez les croisés de la Palestine, et vous aurez la pièce de M. Wilder. Cette tentative de rajeunir et de franciser Aristophane avait déjà été faite en 1801, au théâtre Feydeau, par Hoffmann le critique ; mais sa pièce, dans laquelle on retrouve à peu près les mêmes situations que dans celle de M. Wilder, fut défendue *par ordre*. Pourquoi? Le Consulat avait ramené la paix, mais peut-être prévoyait-on déjà la reprise de la guerre, et dès lors Hoffmann était mal venu à donner de perfides conseils aux femmes de nos héros futurs.

Qu'on nous pardonne cette digression qui ne manque pas, croyons-nous, d'un certain intérêt historique. Nous revenons à *la Croisade des Dames*, et nous nous empressons de constater que non-seulement le livret de M. Wilder est amusant et spirituel, mais aussi que la direction n'a rien négligé pour le faire valoir. La mise en scène est aussi satisfaisante que possible, et l'entrée des femmes armées en guerre forme un brillant tableau. Nous ne pensons pas qu'il soit possible de tirer un meilleur parti du cadre étroit dans lequel se meuvent tant de personnages.

Quant à la musique de Schubert, c'est la plus charmante des surprises. La partie chorale est surtout remarquable; on y rencontre une puissance, une largeur d'harmonie, qui prouvent que si Schubert avait vécu l'opéra germanique compterait un digne représentant de plus. Rien de plus entraînant que le chœur : *Guerriers et chevaliers*, que l'on a redemandé à grands cris; rien de plus scénique et de plus coloré que l'introduction, que le morceau de la rencontre des croisés avec leurs femmes, et que l'ensemble

final. L'orchestration mérite aussi nos éloges pour sa netteté et pour sa sobriété en quelque sorte substantielle.

Mme Decroix joue à merveille le rôle de la baronne, qui correspond à la *Lysistrata* du poëte grec. Géraizer est fort plaisant sous es traits du vieux croisé qui déjoue la conjuration des femmes. L'écuyer Hector a pour interprète Laurent, qui est à la fois un bon comédien et un chanteur agréable. Mlle Arnaud est bien jolie sous son costume de châtelaine, et Mlle Alice Vois fait preuve de finesse dans le rôle de la soubrette Suzanne.

La transmigration des âmes, prise au comique, défraie le sujet de l'*Elixir de Cornélius*. Un soudard facétieux persuade au docteur Cornélius qu'il a été victime d'une séduction rétrospective, il y a bien cinq cents ans, de la part de sa nièce Frédérique, alors qu'il était fille et qu'elle était garçon. Aujourd'hui que les rôles sont changés, il vient demander réparation au docteur des déportements de sa nièce, et celui-ci est trop heureux de terminer le différend par un mariage.

Ce petit opéra comique est l'œuvre fort réussie de deux hommes d'esprit, M. Henri Meilhac, l'un des auteurs de *la Grande-Duchesse*, et M. Arthur Delavigne, le fils du poëte des *Messéniennes*. La musique est le début au théâtre de M. Emile Durand, lauréat du Conservatoire, qui s'est fait connaître par quantité de jolies romances, parmi lesquelles nous citerons : *Comme à vingt ans*, *l'Arbre mort*, *la Vedette surprise*, etc. M. Emile Durand est mélodiste; le motifs faciles, gracieux et distingués, abondent dans *l'Elixir de Cornélius*. On y a principalement applaudi l'air du Docteur, où il explique son système, une chanson militaire, une sérénade et un quatuor final.

Bonnet a des tics et parle un patois ébouriffants dans le rôle du faux soudard. Celui du docteur Cornélius est joué d'une façon plaisante par Derval, qui, sans doute, aura montré plus de mémoire à la deuxième représentation qu'à la première. Les deux personnages féminins sont bien remplis par Mme Decroix et par Mlle Labarre, la gentille nièce du docteur.

Il nous reste à parler du *Farfardet*, d'Adolphe Adam, qui fut représenté à l'Opéra-Comique en 1852, et que M. Martinet a eu la bonne inspiration de reprendre à son théâtre. Cet ouvrage, qui avec *la Poupée de Nuremberg* est une des productions légères les plus agréables de l'auteur du *Chalet*, n'a rien perdu de sa fraîcheur ni de son élégante vivacité. Tous ces motifs heureux qu'Adam semait avec tant de profusion et de facilité jusque dans ses moindres opéras sont toujours entendus avec un vif plaisir. Le livret de M. de Planard, s'il a un peu vieilli, n'en offre pas moins des situations piquantes et musicales, dont le compositeur a doublé le prix par son habile coopération. A son origine, *le Farfadet* n'eut pas moins d'une cinquantaine de représentations consécutives et était fort bien joué par Lemaire, Bussine, Jourdan, Mlles Talmon et Lemercier. Aujourd'hui, il a pour interprètes : Guyard, Masson, Barnolt, Mlle Géraizer et Mlle Deneux, qui ne font pas trop regretter leurs devanciers.

Nous ne finirons pas sans féliciter M. Constantin et son orchestre, qui ont eu leur ample part de succès dans cette soirée féconde.

D.

Quoique nous n'ayons pas l'habitude de relever toutes les fautes typographiques qui échappent à la rapidité de la composition, et qui sont d'ailleurs, pour la plupart, corrigées par la sagacité de nos lecteurs, nous ne pouvons laisser passer sans protestation la *coquille* qui nous a fait dire, dans notre dernière *Revue des Théâtres*, que le rôle de Coquelin était *pathétique*, lorsque nous avions écrit *antipathique*, ce qui est bien différent.

CONCERTS POPULAIRES DE MUSIQUE CLASSIQUE

AU CIRQUE NAPOLÉON

L'accueil très-sympathique fait, l'année dernière, aux deux premiers morceaux de la *suite d'orchestre* de M. Massenet a décidé M. Pasdeloup à l'exécuter en entier cette année, et ce n'était pas, pour ceux qui aiment à voir poindre l'aurore des talents nouveaux, le moindre attrait du dernier concert. La petite tempête qu'elle a soulevée a mis en évidence le nom d'un jeune compositeur à qui on ne peut au moins refuser le talent d'agiter la foule.

Nous avons rendu compte des deux fragments exécutés l'an passé.

Le thème de l'*andante* qui suit et qu'on entendait pour la première fois est d'une belle ligne mélodique : la clarinette en fait pressentir les développements en l'indiquant, sobrement accompagnée par les instruments à cordes. La harpe joue à notre avis, comme sonorité, un rôle trop important dans la composition harmonique du morceau, si l'on considère l'obstination de ses arpéges ascendants.

Toutes les témérités et toutes les hardiesses, qui ont excité les applaudissements et les protestations, sont renfermées dans la *marche* et le *finale* : hardiesse de conception, de puissante sonorité, de développements d'un côté; de l'autre témérité d'accouplements d'instruments, et maigreurs d'orchestration que le ton de *fa* mineur laisse entendre encore plus que le mariage des timbres de la cimbale et de la harpe. Toutefois de hardiesse et témérité, le total est talent.

Aussi malgré ces critiques, n'oublions pas que M. Massenet est à l'âge où l'on copie encore et qu'on sent qu'il s'est affranchi et qu'il veut marcher librement. Il a ce qu'on pourrait appeler du « tempérament. » Avec cela on est discuté, mais on sait se faire une place au grand jour et la critique doit crier : Courage!

Au même concert on a beaucoup applaudi, et comme il le méritait, un solo de cor, *la Séparation*, de Lorenz, joué par M. Mohr; on l'eût certes bissé, si le thème de la romance n'eût été plusieurs fois répété dans le morceau. C'est la perfection absolue; il y a des instants où l'on est tenté de croire que l'exécutant a supprimé les « sons bouchés, » tant est grande l'homogénéité de son jeu.

La splendide et immortelle symphonie en *ut* mineur terminait le concert et elle a eu son succès accoutumé.

ARMAND GOUZIEN.

LE TRÉSOR DES PIANISTES.

(*11e et 12e livraisons*). (1).

Un meilleur titre que *Trésor des Pianistes* n'aurait pu être trouvé pour la splendide collection des chefs-d'œuvre dont la publication a été commencée par feu notre excellent ami Aristide Farrenc, et que sa veuve, si digne d'intérêt par son talent viril de compositeur et par les résultats de son enseignement, continue avec autant de goût et d'intelligence que d'abnégation. Les éloges que j'ai donnés à cette courageuse entreprise dans les comptes rendus du contenu des dix premières livraisons ont été de nouveau justifiés par les onzième et douzième, où se trouvent réunies des compositions d'une haute valeur, dont la plupart sont aujourd'hui si rares, qu'il serait à peu près impossible d'en prendre connaissance si l'éditeur du *Trésor des Pianistes* ne les avaient remises en lumière.

Le volume de la onzième livraison renferme : 1° cinq sonates et

(1) Paris, Mme veuve Farrenc, rue Taitbout, 10.

quatre rondos pour clavecin, 10e recueil d'Emmanuel Bach; 2° onze sonates de clavecin, en deux suites, par Christophe Nichelmann; 3° seize pièces de Dominique Scarlatti (n° 78 à 94); 4° cinq caprices et six suites de Jacques Froberger, dont la vie fut un roman, et le talent un digne précurseur de Jean-Sébastien Bach; 5° et enfin, la première partie du premier œuvre de musique de clavecin de ce grand Bach, consistant en exercices divisés en six suites.

Dans la douzième livraison se trouvent : 1° le troisième livre des pièces de clavecin de François Couperin; 2° une toccate de Jean Kuhnau; 3° introduction et rondo par J.-N. Hummel, pour piano, op. 19; 4° diverses pièces de clavecin, 2e et 3e recueils de Philippe Kirnberger; 5° deux sonates de Vollrath Buttstedt; 6° six préludes et fugues par Ernest Eberlin; 7° la sonate, œuvre 101, et la grande sonate, œuvre 106, de Beethoven. C'est le monde de la musique traversé d'un pôle à l'autre.

Les lecteurs de *la Revue et Gazette musicale* n'attendent pas de moi, sans doute, une analyse suivie de tant d'œuvres de styles si différents; je me bornerai à l'aperçu sommaire des choses les moins connues aujourd'hui, lesquelles, n'eussent-elles pas le mérite essentiel qui les distingue, seraient encore dignes d'intérêt, ne fût-ce que par curiosité, à cause de la renommée historique de leurs auteurs et de leur rareté excessive.

Je n'ai plus d'éloges nouveaux à donner à Charles-Philippe-Emmanuel Bach; je ne pourrais que répéter ce que j'ai dit plusieurs fois du sentiment exquis de ce grand musicien et de son génie d'invention dans la forme. Je ne puis cependant résister au désir de signaler à l'attention des artistes la cinquième sonate de ce recueil (en *fa* mineur), où tout est beau, original, inspiré, et que couronne si bien la fantaisie en *ut* mineur dont elle est suivie. Nichelmann, qui fut attaché à la musique du roi de Prusse Frédéric II, n'a pas laissé un des grands noms qui traversent les siècles. Ses inspirations ne vont pas très-haut, mais elles ont du charme, une certaine naïveté gracieuse et de l'élégance dans la forme. Il était d'ailleurs claveciniste, et sa musique, en dépit de son apparente simplicité, n'est pas d'une exécution facile, à cause de la rapidité des mouvements. La troisième sonate de son premier œuvre (en *ut* mineur) a un parfum d'Emmanuel Bach. Nichelmann a fait un livre qui a pour titre : *La Mélodie considérée en elle-même ainsi que dans ses propriétés* (1). Il avait le droit de parler sur ce sujet, car il était essentiellement mélodiste; ses *Lieder*, pleins de sentiment, sont répandus dans les recueils de son temps. Son deuxième œuvre de sonates a paru sous ce titre naïf : *Brevi sonate da cembalo all'uso di chi ama il cembalo, massime delle Dame. Massime delle Dame* aurait dû procurer un succès de vogue à l'œuvre de Nichelmann; mais il est à peu près certain qu'il n'en vint jamais un exemplaire en France. Imprimée à Nuremberg, en 1749, et quelques années plus tard, la musique de cet artiste serait à jamais ignorée si Mme Farrenc ne l'eût fait revivre dans sa belle collection.

Il n'y a guère de pianiste de talent aujourd'hui qui ne considère Dominique Scarlatti comme un homme de génie, sauf ceux de l'école échevelée d'il y a quelques années, qui déjà sont chauves, et ne laisseront rien dont on se souvienne. Il paraît donc à peu près inutile de parler de la fécondité d'inspiration du célèbre claveciniste, de la variété de ses idées, de l'originalité qui a fait de sa musique quelque chose à part; mais il n'est peut être pas hors de propos de rappeler que cette musique si piquante d'effet est l'œuvre d'un artiste mort il y a *cent onze ans*, dans un âge avancé.

(1) *Die Mélodie nach ihren Wesen sowohl als nach ihren Eigenschaften*, Dantzick, 1755.

Artiste de premier ordre, par l'habileté dans l'art d'écrire comme par le talent d'exécution, Froberger est, sans aucun doute, le claveciniste le moins connu chez les pianistes de notre époque; cependant il fut, ainsi que son maître Frescobaldi, le créateur de la grande école des instruments à clavier; car il n'était pas moins remarquable dans ses improvisations sur l'orgue que dans ses pièces pour le clavicorde et le clavecin. Bien différent des artistes de notre temps, Froberger mourut sans avoir rien publié de ses ouvrages. Des admirateurs de son talent en firent imprimer deux recueils à Mayence après son décès, en 1696 et 1714. Les exemplaires en sont si rares, que j'ai fait chercher en vain ces ouvrages en Allemagne, depuis un grand nombre d'années. Pour les insérer dans son *Trésor des Pianistes*, Mme Farrenc a dû en faire prendre des copies collationnées d'après les exemplaires de la Bibliothèque royale de Berlin.

C'est donc dans *le Trésor des Pianistes* que les pianistes peuvent aujourd'hui connaître les titres de Froberger à la grande renommée qu'il obtint de son temps; mais après avoir lu et exécuté cette musique de grande école, personne ne sera tenté de lui contester la légitimité de la réputation dont l'artiste jouit parmi ses contemporains. Prédécesseur de Jean-Sébastien Bach, il a, comme ce grand homme, l'art d'introduire, dans ses caprices fugués, des épisodes inattendus dont s'accroît l'intérêt jusqu'à la fin des pièces. L'harmonie, riche, pure, a des cadences d'*inganno* très-piquantes et d'heureuses modulations. Comme études pour les pianistes, cette musique a d'ailleurs de l'intérêt, car elle offre d'assez grandes difficultés d'exécution. Dans ses *suites*, Froberger a des pièces charmantes parmi ses allemandes, gigues, courantes et sarabandes. La sixième sonate est particulièrement intéressante par un air intitulé *la Mayerin*, avec cinq variations, une courante et une sarabande sur le même thème.

Les suites de pièces de clavecin de Jean-Sébastien Bach, où le génie du maître se montre à chaque page, sont moins connues en France et en Belgique que ses quarante-huit préludes et fugues du clavecin bien tempéré; je ne puis donc que féliciter Mme Farrenc de leur avoir donné une place dans son *Trésor des Pianistes*, car il n'en existe pas, je crois, d'édition française. Comme toute sa belle collection, la sienne est splendide d'exécution typographique et d'une correction irréprochable.

Tel est le contenu de la onzième livraison du *Trésor*, dont l'intérêt peut être apprécié par ce qui vient d'être dit. La douzième livraison n'est pas moins digne d'attention par la variété de style des maîtres dont les compositions y sont réunies.

Dans les comptes rendus des premières livraisons du *Trésor des Pianistes*, j'ai dit ce qui distingue la manière de François Couperin, dit *le grand Couperin*, pour le distinguer des autres membres de sa famille, qui étaient néanmoins d'habiles artistes. Cette manière, plus mélodique que celles de maîtres allemands du même temps, se prononce davantage dans le troisième livre que dans les deux précédents. C'est ce troisième livre que Mme Farrenc a reproduit dans la douzième livraison de sa collection. Suivant l'usage de son temps en France, Couperin ne se bornait pas, comme les clavecinistes de l'Allemagne, à composer ses suites de préludes, allemandes, courantes, sarabandes, gigues et autres mouvements de danse; il leur donnait des titres de fantaisie que le caractère de la musique n'explique guère, et dont quelques-uns ne sont pas exempts de ridicule, comme *la Pudeur sous le domino couleur de rose, l'Ardeur sous le domino couleur d'incarnat, l'Espérance sous le domino vert, la Persévérance sous le domino gris de lin*, et d'autres de ce genre. Il est évident que la musique n'a rien à faire avec ces fadaises; mais, laissant à part le mauvais goût de ces inscriptions qui appartenait à la mode du temps de la régence, on comprend que, libre de ses allures dans cette voie de fantaisie, au

lieu de s'astreindre aux mouvements déterminés de certaines danses, le talent de Couperin devait se manifester avec plus d'originalité et de variété. Telles sont en réalité les qualités qui distinguent éminemment ses œuvres et leur assurent une place très-distinguée parmi les monuments de l'histoire de l'art. Couperin n'a pas la force d'harmonie de la grande école allemande de son temps; mais il a plus de grâce, de charme, d'oppositions heureuses dans les divers caractères de ses morceaux. S'il procède jusqu'à certain point de l'école francaise de Chambonnières, il a bien plus d'abondance d'idées, plus d'élégance dans la forme que ce vieux maître.

Dans mes comptes rendus des premières livraisons du *Trésor*, j'ai rendu justice au mérite considérable des compositions de Jean Kuhnau pour le clavecin. Aux pièces déjà publiées de cet artiste dans cette collection, Mme Farrenc ajoute ici une *toccate* très-digne d'intérêt par le caractère dramatique de toute la première partie, ainsi que par l'élégance du mouvement fugué dont elle est suivie.

L'introduction et rondo de Hummel, qui suit cette toccate, nous introduit dans une autre province du monde musical: les allures y sont très-différentes de celles que nous venons de signaler. Cette composition est l'œuvre dix-neuvième de l'artiste; je ne la connaissais pas avant de la voir ici, mais j'y reconnais pourtant le style du maître : cela est mélodique, gracieux et brillant tour à tour; avec cela un parfum de bonne harmonie et de distinction qui se sent d'un bout à l'autre.

Des menuets, des polonaises, des danses de divers caractères, des morceaux sans titres, des préludes et des thèmes variés composent les deuxième et troisième recueils des pièces de Kirnberger, dont j'ai signalé le talent. Tout cela compte déjà plus d'un siècle d'existence, car les éditions d'où Mme Farrenc a tiré ces pièces ont paru depuis 1761 jusqu'en 1766. Kirnberger était un savant musicien connu par des traités d'harmonie et de contre-point qui ont fait sa réputation; cependant il méritait davantage par ses compositions, qui sont à peine connues de ses compatriotes. C'est en quelque sorte une réhabilitation que Mme Farrenc procure à cet ancien maître, en reproduisant des œuvres d'un mérite réel tombées dans l'oubli.

C'est aussi une sorte de résurrection que la nouvelle publication dans *le Trésor* de deux sonates de Franz-Vollrath Buttstedt, pauvre organiste d'un comte de Weikersheim, dans la principauté de Hohenlohe. Où diable le talent va-t-il se nicher? On peut le demander à ce propos, car le talent et la distinction ne sont pas contestables dans ces deux sonates. Sans vouloir trop insister en faveur du thème des génies inconnus, on ne peut nier qu'il a existé des hommes heureusement doués auxquels il n'a manqué que d'être placés dans un milieu favorable pour développer leurs facultés et fixer sur eux l'attention générale. Tel fut le pauvre Buttstedt, comme on pourra en juger par l'exécution de ses sonates.

En 1847 parut à Augsbourg un recueil intitulé : *IX Toccate et fugue per l'Organo*, par Jean-Ernest Eberlin. L'auteur, dit Gerber, était *porte-plat* et maître de chapelle de l'archevêque de Salzbourg. En vérité, voilà une singulière réunion de fonctions dans le même homme. Les biographes allemands ne savent rien de la vie de ce *porte-plat*, qui fut, sans aucun doute, un des grands musiciens de l'Allemagne au XVIIIe siècle, quoiqu'on n'en eût jamais entendu parler en France. Ce fut Clementi qui, dans un voyage en Bavière, découvrit l'œuvre qui constate le grand talent d'Eberlin, et le fit connaître en s'empressant de le publier dans sa collection de pièces rares des grands maîtres pour l'orgue et le clavecin, qui parut à Londres, en quatre volumes. Dès ce moment l'attention des artistes se fixa sur la valeur considérable de ces toccates et de ces fugues dont Mme Farrenc donne aujourd'hui une édition nouvelle et qui figureront toujours parmi les plus belles choses de ce genre.

Je n'ai point à parler ici des sonates de Beethoven, œuvres 101 et 106; j'en ai dit mon sentiment ailleurs; mais je ne puis que louer Mme Farrenc de leur avoir donné place dans sa collection, qui doit présenter l'art sous toutes ses formes.

FÉTIS père.

Le numéro du 19 janvier du *Journal des Débats* contenait un article très-remarquable d'Ernest Reyer sur Georges Kastner et ses œuvres. Il y a trop peu de temps que notre collaborateur a été enlevé à l'art et à ses amis, pour que les abonnés de *la Gazette musicale* ne lisent pas avec intérêt la reproduction d'une partie de ce travail, dans lequel M. Reyer apprécie si consciencieusement l'homme et l'écrivain :

Georges Kastner vient de mourir. Peu de musiciens ont eu une existence aussi laborieuse, aussi bien remplie que celle du docteur Jean-Georges Kastner. Je l'ai beaucoup connu : il était bon, affable et toujours disposé à l'obligeance. La fortune dont il jouissait et la position qu'il s'était acquise par ses travaux sur l'art musical lui avaient créé de nombreuses relations; son caractère honorable et ses qualités privées lui avaient fait beaucoup d'amis. C'était un honnête homme et un homme heureux; une seule chose a dû manquer à son bonheur : très-apprécié comme écrivain, comme savant, Georges Kastner était à peine connu comme compositeur. Et pourtant le talent qu'il devait à de sérieuses études, et dont il a fait preuve dans ses diverses compositions, lui donnait les mêmes droits qu'à tant d'autres de prétendre à la renommée et au succès. Il a écrit pour le théâtre et pour le concert. Ses opéras, pas plus que ses symphonies, ne passeront à la postérité; mais ses livres resteront. La plupart sont extrêmement volumineux; il faut les avoir lus (et l'on ne regrette pas le temps qu'on a employé à les lire) pour se faire une idée de l'érudition, de la science et des patientes recherches que l'auteur y a dépensées. Doué d'une activité peu commune, Kastner n'a jamais refusé de faire partie d'aucune commission, d'aucune association, d'aucun jury, et partout où son concours était sollicité, il s'empressait d'apporter son expérience et sa bonne humeur, son affabilité et la sûreté de son jugement. Il était né à Strasbourg, et c'est là qu'il passait ses vacances pendant la belle saison, mais le temps des vacances n'était pas pour cet infatigable travailleur un temps de repos absolu; il possédait en double une fort belle bibliothèque et retrouvait à Strasbourg les livres qu'il avait laissés à Paris. « En allant d'une de ces villes dans l'autre, nous dit M. Fétis dans une notice fort intéressante sur la vie et les ouvrages de Georges Kastner, il ne faisait que changer de cabinet. »

Je n'ai point ici l'espace nécessaire pour publier la liste de toutes les œuvres auxquelles Kastner a attaché son nom; on la trouvera très-complète et très-détaillée dans la *Biographie des Musiciens*, de M. Fétis; j'ai voulu seulement, avant de dire quelques mots du dernier ouvrage qu'il nous a laissé, donner un souvenir, un regret au savant écrivain, au musicien érudit dont la mort inattendue a été une douloureuse surprise pour ses amis, une perte vivement sentie dans le monde des arts.

La *Parémiologie musicale de la langue française* forme un volume in-4° qui, avec *la Saint-Julien des Ménétriers*, contient plus de 800 pages. On doit comprendre que je serais extrêmement embarrassé s'il me fallait faire un choix parmi la quantité innombrable de définitions et d'étymologies, de locutions et de proverbes, de renseignements et de faits historiques, d'anecdotes et de citations curieuses renfermées dans ce volume; car ce n'est pas aux seules expressions proverbiales de la France que s'est arrêté l'auteur de la *Parémiologie musicale*; il a poussé ses investigations beaucoup plus loin, et sa parfaite connaissance des langues anciennes et modernes lui a permis de rechercher en Allemagne et en Italie, en Espagne, en Russie, en Angleterre et dans l'ancienne Grèce, les locutions populaires qui font allusion à la musique et dont il a eu soin de conserver le texte en regard de la traduction. Georges Kastner nous dit lui-même le très-grand nombre de documents auxquels il a dû avoir recours pour composer son livre, et il nomme, en les remerciant, tous ceux qui, « par leur empressement à lui fournir des renseignements utiles ou à lui procurer les ouvrages dont il avait besoin, lui ont épargné plusieurs fois des retards et des fatigues qu'il n'aurait pu éviter sans ce secours. »

Je recommande tout particulièrement au lecteur la partie du volume consacrée aux musiciens et aux artistes dramatiques.

« A chaque groupe de virtuoses se rattache un ensemble d'adages tour à tour élogieux et satiriques. Les proverbes cependant, on le verra, sont généralement peu charitables pour les musiciens. Ils raillent le parasi-

tisme et la cupidité des troubadours et des ménestrels, l'insolence et la vanité du chanteur, l'insouciance et la prodigalité du ménétrier, la lenteur et la paresse du vielleux, du musard et du cornemusard, l'ignorance et la rusticité du tambour, l'indiscrétion et la hâblerie bouffonne du trompette, le cynisme et l'ivrognerie du chantre, et surtout l'intempérance du joueur de flûte, si bien nommé *flâteur*, type du prodigue et du débauché. A en croire l'ironie proverbiale de nos aïeux, les sept péchés capitaux ont leurs représentants parmi les joyeux adeptes du *gay Saber.* »

La plupart de ces proverbes ont une date qui doit rassurer les musiciens d'aujourd'hui.

Le livre de Georges Kastner, d'après le conseil qu'il donne lui-même dans sa préface, « doit être lu comme il a été écrit, à loisir et non d'un trait. Il doit être parcouru, feuilleté, ouvert pour ainsi dire au hasard, et peut-être offrira-t-il aux uns quelque intérêt scientifique, aux autres quelque distraction instructive » Ce conseil est bon à suivre, d'autant plus que l'ouvrage, ainsi que je l'ai dit plus haut, a une étendue considérable.

Dans la symphonie-cantate qui a pour titre *la Saint-Julien des Ménétriers*, l'auteur, avec l'aide d'une plume « élégante et toute française », celle de M. Edouard Thierry, a cherché à grouper quelques inspirations tirées de son sujet, ainsi qu'il l'avait déjà fait pour des œuvres antérieures : *les Voix de Paris, la Harpe d'Eole, les Sirènes* et *la Danse des Morts. La Saint-Julien des Ménétriers*, sans avoir peut-être les qualités originales qui distinguent *le Rêve d'Oswald* ou *les Sirènes* et *la Danse Macabre*, mérite cependant de fixer l'attention des musiciens par l'intérêt du travail harmonique et les procédés ingénieux de l'instrumentation.

(*Deba s.*) ERNEST REYER.

Les journaux de théâtre se sont faits cette semaine les propagateurs d'un canard ridicule au sujet de *la Jeunesse de Goethe*, drame de M. Blaze de Bury, pour lequel Meyerbeer avait composé, quelque temps avant sa mort, un intermède musical. Dans l'intérêt de la vérité, et pour réduire une fois de plus à leur juste valeur les excentricités qu'on s'est plu à attribuer à l'illustre compositeur, nous croyons devoir préciser la situation en la dépouillant des enjolivements fantaisistes dont on se plaît à l'entourer.

Meyerbeer, avant le dernier voyage qu'il fit à Paris pour la représentation de *l'Africaine*, avait en effet composé, à la sollicitation de M. Blaze de Bury qu'il affectionnait, un intermède musical pour *la Jeunesse de Goethe*, et, bien probablement, il s'en fût occupé après la représentation de son dernier ouvrage. Malheureusement la mort vint mettre obstacle à sa bonne volonté. Or, son testament ayant interdit *formellement* à ses héritiers de ne rien laisser exécuter de la musique qu'il laissait *autre que l'Africaine*, il devenait impossible à Mme Meyerbeer et aux exécuteurs testamentaires choisis par feu son mari, de délivrer à M. Blaze de Bury la partition dont il réclamait la remise, et qui faisait partie des manuscrits renfermés, selon les volontés du testateur, dans une caisse déposée et léguée éventuellement à la Bibliothèque royale de Berlin. Maintenant M Blaze de Bury affirme qu'un enaggement, résultant de sa correspondance avec Meyerbeer, annule, en ce qui le concerne, l'interdiction formulée par le testament du défunt, et il se propose d'intenter aux exécuteurs de ce testament une action en délivrance de la musique qui lui avait été promise. M. Blaze de Bury est dans son droit, et un jugement du tribunal de Berlin peut seul en effet résoudre la question. Mais il est assez difficile de comprendre que le nouvelliste, qui le premier rapportait un fait aussi simple, ait cru devoir se mettre en frais d'imagination pour substituer à la Bibliothèque royale, dépositaire des manuscrits de Meyerbeer, « quatre braves corroyeurs » d'un faubourg de Berlin, qui seraient sans doute bien surpris de se voir figurer en cette affaire !

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES DE LA SEMAINE.

*** L'*Ave Maria* et un duo religieux de la composition de M. Auber, doivent être chantés, aujourd'hui, à la messe de la chapelle des Tuileries, par Mme Conneau et Mlle Bloch. — Dimanche dernier, c'était Mlle Marie Battu qui y chantait délicieusement le beau *Benedictus* de M. Auber.

*** Au sixième concert du Conservatoire, le 2 février, la symphonie avec chœurs, dont l'interprétation, cette fois encore, a surpassé en perfection l'exécution du dimanche précédent, a produit le plus grand effet. Les magnifiques fragments d'*Idoménée* de Mozart, si dramatiques, si saisissants qu'on les attribuerait volontiers à l'auteur d'*Alceste*, n'étaient les trésors de sentiment et de grâce qu'on y découvre et qui restèrent presque toujours un livre fermé pour Gluck ; les fragments d'*Idoménée* ont soulevé un véritable enthousiasme, qu'une irréprochable exécution augmentait encore. M. Warot a très-bien dit le solo. Le reste du concert se composait, comme le dimanche précédent, de l'andante de la 49e symphonie de Haydn et de l'ouverture d'*Oberon*.

*** Dimanche dernier, à la seconde réunion artistique donnée par Mme la marquise de Saffray à ses amis, on a particulièrement remarqué et applaudi de charmantes compositions du maestro Mattiozzi, *Danse d'amour* et *Polka chantée*, dits par Mmes Peudefer et Boudié. Mais le principal attrait de cette matinée était la lecture d'un poëme composé par Mme de Saffray en l'honneur du célèbre Joseph Karam, chef des troupes chrétiennes du mont Liban et qu'elle a récité sur un accompagnement de piano. On a fort apprécié et chaleureusement applaudi les pensées élevées qui ont inspiré l'auteur et la belle forme poétique qu'elle a su leur donner. Ce morceau ne tardera pas à paraître.

*** Dimanche dernier a eu lieu chez W. Krüger la première réunion de ses élèves, et on a pu apprécier, par la façon dont elles ont joué les morceaux mis au programme, la supériorité d'enseignement de l'excellent professeur. Mlle Emma Fumagalli, âgée seulement de treize ans, a particulièrement surpris l'auditoire par son jeu aussi brillant qu'expressif. Georges Pfeiffer a terminé la séance en jouant admirablement trois de ses plus jolies compositions. — C'est lundi 16 mars qu'aura lieu à la salle Herz le concert annuel de W. Krüger.

*** Les matinées de musique de chambre de M. H. Bonewitz sont toujours fort suivies et très-intéressantes. Nous avons eu le plaisir d'applaudir à celle de dimanche dernier Mlle Constance Skiwa, qui, d'un jeu brillant et délicat, a détaillé avec une imperturbable assurance une sonate en *la* majeur de Beethoven et plusieurs morceaux de Chopin, de Haendel et de Schumann. Le talent de Mlle Skiwa est empreint d'une remarquable individualité. Le concerto pour deux pianos de M. Bonewitz est une des œuvres les plus fouillées et les plus attrayantes de ce compositeur, qui se plaît aux savantes recherches de la forme Mlle Gastoldi excelle à interpréter les *lieder* de Schubert : il serait difficile d'unir plus de sentiment et d'expression personnelle à un plus grand respect de la pensée de ce maître, dont les mélodies font rêver au bonheur quand elles ne portent pas au désespoir.

*** Dimanche dernier, chez M. Edouard Fournier, le critique théâtral de *la Patrie*, Delahaye, a exécuté en maître la grande fantaisie de Prudent sur *le Domino noir*, et un ravissant nocturne de Chopin.— Ces deux morceaux et leur brillant interprète ont été l'objet d'un succès très-vif et d'autant plus flatteur que l'auditoire était des plus compétents.

*** La matinée donnée dimanche dernier par Mme Pierson-Bodin a mis de nouveau en lumière les remarquables progrès accomplis par ses élèves, et la supériorité de son enseignement.

*** Nous parlerons prochainement des remarquables soirées musicales que donne tous les quinze jours notre excellent collaborateur Paul Bernard, et dans lesquelles ses élèves se montrent de véritables artistes.

*** Un brillant festival sera donné dimanche prochain 16 février, à une heure et demie, dans le cirque de l'Impératrice, aux Champs-Elysées, par l'Association des Sociétés chorales de Paris et du département de la Seine. Cinq cents exécutants prendront part à cette solennité, en exécutant des œuvres d'Adolphe Adam, François Bazin, Laurent de Rillé, Rameau, Weber, etc. Les premiers artistes de la capitale, ainsi que l'excellente musique de la Garde de Paris, prêteront également leur concours à cette fête magnifique.

*** Mme J. Martin-Robinet, l'habile pianiste qui se fait applaudir tous les ans à Vichy pendant la saison des eaux, et qui, l'hiver à Paris, tient un cours des plus intéressants, doit donner un fort beau concert le 17 de ce mois, à huit heures et demie du soir, dans les salons de Pleyel-Wolff, avec le concours de MM. Auguste Durand, Penavaire, Robinet, Dragone et Cordiez. On finira par une opérette.

*** Rubinstein parcourt en ce moment l'Allemagne, et il obtient de grands succès dans les nombreux concerts qu'il y donne. Il se rendra de là en Hollande où des engagements fort brillants l'appellent, et il sera à Paris au mois de mars pour se faire entendre dans plusieurs grands concerts qui s'organisent en ce moment pour lui.

*** En attendant le grand concert qu'il doit donner au mois de mars prochain, le pianiste compositeur D Magnus va faire entendre samedi 15, dans les salons Pleyel-Wolff, plusieurs de ses dernières compositions, au nombre desquelles la *Tsigane-Marche* destinée sans aucun doute au succès qui a accueilli la *Taraboukha.*

*** Mlle Marie Mongin, l'excellente pianiste, sortie avec éclat, il y a quelques années, de notre Conservatoire, est engagée pour jouer au prochain concert du Conservatoire de Bruxelles. Elle y exécutera, sous

l'habile direction de M. Fétis, le concerto en *ut* mineur de Mozart (n° 7) et une fantaisie, avec orchestre, de Mme Farrenc.

*** Le public parisien va être très-prochainement appelé à juger un talent, merveilleux, dit-on, sur la flute, M. Ramirez Valdès, d'Orizava, en Amérique. Il arrive du moins précédé des succès extraordinaires qu'il y a obtenus, et qu'il veut voir consacrer à Paris. Pour cela, il donnera, avec M. Louis Lapret, pianiste distingué, un concert samedi prochain, à 8 heures et demie, dans les salons d'Erard, et il sera certainement fort intéressant de l'entendre. Mlle Roulle, MM. Teysson, Poënet et Bloch lui prêteront leur concours.

*** De même qu'à Orléans, Sivori vient d'obtenir, au concert donné par la Société des beaux arts de Nantes, un succès colossal. On ne se lassait pas d'applaudir et de le rappeler.

*** MM. Maurin, Colblain, Mas et E. Demunck vont reprendre avec le concours de M. C. Saint-Saëns leurs soirées de musique de chambre spécialement consacrées à l'audition des derniers quatuors de Beethoven. Ces soirées seront au nombre de quatre et auront lieu dans les salons Pleyel Wolff, les 19 de ce mois, 11 mars 1re et 15 avril.

*** Berlioz sera dans quelques jours de retour à Paris. Le dernier concert de la série qu'il devait diriger à Saint-Pétersbourg, a été exclusivement consacré à ses œuvres; on y a exécuté, au milieu d'un enthousiasme sans précédent, des fragments de *Roméo et Juliette*, de la *Damnation de Faust*, et toute la symphonie de *Harold*. Les *Troyens* ont été traduits en russe et l'on n'attend pour les représenter qu'une réunion suffisante du personnel chantant.

*** Voici le programme du quinzième concert populaire de musique classique qui sera donné aujourd'hui dimanche, à 2 heures, au Cirque Napoléon, sous la direction de J. Pasdeloup : 1° Symphonie en *ut* mineur, n° 41, de Haydn (allegro, — andante cantabile, — menuet final; — 2° marche religieuse de *Lohengrin* (première audition), de R. Wagner; — 3° canzonetta du quatuor (op. 12), de Mendelssohn (par tous les instruments à cordes; — 4° *le Comte d'Egmont*, tragédie de Gœthe, de Beethoven; — 5° Jubel-Ouverture, de Weber.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné lundi *Guillaume Tell*, — mercredi *l'Africaine*, et vendredi *la Muette de Portici*. — Les répétitions d'*Hamlet* avancent assez pour que l'on puisse être certain de le voir représenté immédiatement après les jours gras.

*** Mme Marie Sass passera le congé qui lui est accordé au mois d'avril, en Belgique, son pays natal. Elle vient de traiter avec les théâtres de Liége, d'Anvers et de Gand pour y chanter les trois grands rôles de son répertoire: Valentine, Selika et la Juive.

*** *Robinson Crusoé* continue d'attirer la foule au théâtre de l'Opéra-Comique, et les deux représentations du nouvel opéra d'Offenbach données mercredi et vendredi, ont été très-brillantes. Le public applaudit chaudement la plupart des morceaux et fait toujours bisser la ronde du Dimanche, la délicieuse romance chantée par Mlle Cico, les couplets de Ponchard, ceux de Mlle Girard, *C'est un brun*, et la chanson si originale du *Pot au Feu*. Le plaisir que le public trouve à entendre ces morceaux est le témoignage le plus significatif d'un succès bien établi.

*** C'est jeudi ou samedi de la semaine prochaine, au plus tard, que sera représenté *le Premier Jour de bonheur*, le nouvel opéra d'Auber.

*** Le *Templario* a été joué pour la troisième fois jeudi et l'on a pu voir que le public appréciait de plus en plus les beautés incontestables que renferme cet ouvrage. Le délicieux chœur de femmes : « *Del cielo britanno*, » le beau finale du premier acte, le grand duo entre le Templier et Rebecca, la marche funèbre et la prière de la juive, sont des morceaux capitaux et qu'on applaudit spontanément. A l'occasion de cette apparition sur une scène de Paris de l'ouvrage de Nicolaï, il ne sera pas sans intérêt de lire la lettre qu'il écrivait à son ami, M. de Filippi, le lendemain de la première représentation de son œuvre à Turin, lettre que nous trouvons dans *l'Epoque* et que voici :

« Ami très-cher,

» Je suis encore abasourdi et doutant de la vérité même de ce qui m'arrive. — Sache donc que j'ai fait fureur, — fanatisme! *Le Templier* a été au comble du succès avant-hier, après trente-quatre représentations de *Guillaume Tell*, qui avaient été interrompues par six du *Comte Oberto* de Verdi. Je ne peux pas dire autre chose que le succès de mon opéra est tel que l'impresario et tout le monde disent qu'on n'a jamais vu chose semblable au Théâtre-Royal. Je ne sais, cela ne me paraît pas vrai. Mais à la fin des fins je suis fou de tout ce que j'entends. Dis-le, dis-le à tous, et avant tout dans ta maison où l'on prend intérêt, je le sais, à mes affaires. Outre le nombre *infini* de fois que j'ai été obligé de me lever de mon siége pour remercier le public, j'ai été acclamé trois fois après le premier acte, deux fois après le second, et sept fois après le troisième acte sur le théâtre.

» Par Dieu! Pepino! qu'en dis-tu?

» Chaque morceau a été applaudi, outre le chant choral dans le style du XVIe siècle qu'on n'a pas tout de suite compris, étant une musique qu'on n'a jamais encore osé mettre sur le théâtre Italien; mais hier soir on l'a déjà applaudi aussi. On n'a *jamais* remarqué sur aucun point le plus petit signe de désapprobation d'un parti opposé.

» A la fin des fins, fanatisme *unanime, grandissime*. Je le dois aussi, en partie aux chanteurs excellents. Salvi est un ange; Badiali est un lion: la Marini est la plus belle Rebecca que, dans ce monde, on puisse voir. L'orchestre joue bien et *m'aime*. Enfin, je n'en puis plus : j'embrasse dans mon cœur tout ton monde et toi le premier.

» Adieu... adieu, ton NICOLAÏ.

» Turin, 13 février 1840. »

*** La représentation de *Don Pasquale*, la dernière de la saison, avait attiré, mercredi, une affluence aussi nombreuse que brillante au théâtre Italien. Hier soir, pour la dernière fois, on a joué l'*Elisire d'Amore*. Inutile d'ajouter que chacune de ces représentations a été un triomphe pour Adelina Patti. Avant que la jeune diva dépose le lourd fardeau du répertoire de cette saison, mémorable entre toutes, nous l'entendrons dans deux nouvelles créations : la *Semiramide* et *Giovanna d'Arco*, sans préjudice de Zerlina de *Don Giovanni* qui sera joué très-prochainement.

*** C'est demain que sera jouée *la Traviata* pour la représentation extraordinaire donnée au bénéfice de Scalese. Ainsi que nous l'avons dit, la scène des fous, de *Columella*, jouée par le bénéficiaire, complétera ce spectacle.

*** Jeudi, le Havre possédait Adelina Patti et elle y a donné une représentation d'*il Barbiere*. L'empressement pour aller l'entendre n'a pas été moindre qu'à Rouen et, malgré l'élévation du prix des places, le bureau de location, dès le premier avis, a été littéralement pris d'assaut. La recette a dépassé 10,000 francs. L'espace nous manque pour dire l'enthousiasme soulevé par la jeune diva, et qui s'est encore accru lorsqu'on l'a entendue chanter *l'Éclat de rire*, de *Manon Lescaut*, *la Calesera* et *la Gioya insolita*. Nous y reviendrons.

*** Le départ de Mlle Nilsson n'a point suspendu les représentations de *Martha* au théâtre Lyrique; on y donne fréquemment l'opéra si populaire de Flotow, qui remplit toujours la salle et dans lequel se font légitimement applaudir Bosquin et Troy, Mlle Daram et Mlle Willeme.

*** *L'Amour et son Carquois* obtient un très-grand succès au théâtre de l'Athénée. La réunion des talents de Mmes Irma Marié, Lovato, de Léonce et de Désiré est une immense attraction, et la délicieuse musique de M. Lecocq est de plus en plus appréciée. — La bouffonnerie de Busnach, *C'est pour ce soir*, est un éclat de rire continuel, et la chanson de Mlle Moya est bissée à chaque représentation.

*** Au premier jour, *la Grande-Duchesse* fera sa réapparition sur la scène des Variétés. La distribution sera la même qu'à la création (moins toutefois le pauvre et regretté Couder), et ce ne sera pas là le moindre attrait de cette œuvre populaire qui a déjà fatigué de si nombreux interprètes sans jamais lasser le public.

*** Une très-intéressante représentation, avec le concours d'artistes de l'Opéra, de l'Opéra-Comique, de la Comédie-Française, etc., est annoncée pour ce soir aux Variétés, au bénéfice de la veuve de feu l'acteur Couder.

*** Le théâtre Lafayette joue en ce moment avec un grand succès la charmante opérette d'Ad. Adam, *les Pantins de Violette*.

*** Le théâtre de Versailles va donner incessamment une représentation au bénéfice d'un de ses pensionnaires, M. Villefroy, composée des *Dragons de Villars*, d'Aimé Maillart. C'est Mme Galli-Marié qui jouera le rôle de Rose Friquet.

*** Rouen est une des rares villes de France où *l'Africaine* n'ait pas encore été représentée Nous apprenons que M. Derville, directeur du théâtre de cette ville, se prépare à donner le dernier chef-d'œuvre de Meyerbeer, avec un soin d'interprétation et un luxe de mise en scène dignes de l'œuvre et du public foncièrement artiste de l'ancienne capitale de la Normandie.—*L'Africaine* sera suivie de *Cardillac*, dont l'auteur, M. Dautresme, est Rouennais.

*** *Robinson Crusoé* est en pleines répétitions pour être joué cette saison au théâtre de la Monnaie de Bruxelles, à Anvers, à Genève, à Lyon, à Bordeaux, à Nancy, à Toulouse et à Vienne.

*** Les Etats héréditaires de la Grande-Duchesse ont changé de nom en Amérique. On veut là-bas que le glorieux père de la souveraine lui ait transmis, avec son sabre, le grand-duché de *Cancanstein*.

*** Il y avait encore plus de monde que samedi au huitième bal masqué de l'Opéra, qui a eu lieu hier. Le mardi-gras avance à grands pas, et l'on se presse de jouir de l'entrain qui règne dans ces bals, et d'entendre les derniers accents de l'orchestre de Strauss.

NOUVELLES DIVERSES.

*** Les candidats pour la place d'académicien libre qu'occupait

M. Kastner ont été présentés à l'Académie par la commission mixte, dans l'ordre suivant : au premier rang, M. le comte Walewski; au deuxième rang, M. Charles Blanc; au troisième rang, M. Vinet.

*** Au mois d'août dernier, un concours a été ouvert par le préfet de la Seine pour la composition de chœurs sans accompagnement, destinés plus particulièrement aux réunions de l'Orphéon des écoles communales et des classes d'adultes de la ville de Paris. Un jury, pris dans le sein de la commission de surveillance de l'enseignement du chant, a été chargé d'apprécier le mérite de 142 chœurs présentés au concours. Trois médailles de 300 francs ont été accordées à MM. Edmond de Polignac et Léo Delibes. Quatre médailles de 200 francs à MM. Jules Massenet, Edouard Mangin et Hemery. Deux médailles de bronze à MM. Jos Betjens et Frédéric Lentz.

*** On n'a pas oublié les succès remportés l'été dernier, à Paris, par la Société musicale des étudiants de Copenhague, d'Upsal et de Lund; on se souvient aussi de l'intérêt sympathique, mélangé même d'une certaine émotion, qui accueillit leur apparition et leurs chants sur la scène de l'Opéra. Déjà, la veille de cette soirée mémorable, le jury du Concours international, en leur décernant la médaille d'honneur accordée par S. M. l'Impératrice, leur avait témoigné, par la voix de M. Ambroise Thomas, son président, l'expression de son « admiration » pour les œuvres qu'ils venaient de chanter autant que pour leur interprétation. Ces chœurs scandinaves, empreints d'une douce gaieté, d'une mélancolie pénétrante ou d'une sauvage énergie, *le Cortége de Noce*, *le Printemps*, *la Plainte du Roi de la mer*, *le Chant du Rossignol*, etc., seront exécutés, avec paroles françaises, par les classes de chant de la ville de Paris (rive gauche). Il y a lieu de féliciter le directeur de cette subdivision, M. Pasdeloup, d'initier ses élèves et le public à ces mélodies étrangement belles, remarquables par l'étonnante franchise de leur accent, et qui ne ressemblent à rien de ce que chantent les sociétés chorales françaises. Interprétés par nos artisans-chanteurs, ces chœurs à quatre parties étonneront et impressionneront, sans aucun doute, autant que lorsqu'on les a entendus par les fils des anciens Scaldes. On peut donc supposer, sans exagération aucune, qu'après avoir renouvelé la veine à demi-tarie du vieux monde et inspiré la muse populaire germanique, la poésie lyrique scandinave pourrait bien encore rajeunir notre répertoire orphéonique, y introduire un élément délaissé jusqu'à présent, et devenir en même temps, pour les compositeurs de chœurs d'hommes, comme le souffle et l'âme d'inspirations nouvelles.

*** Nous recommandons aux amateurs, avec certitude de leur être agréable, une nouvelle publication de M. Edouard Pascal qui contient 12 romances à une, deux et quatre voix composées sur des poésies de Victor Hugo, Th. Gautier, A. de Musset et F. Mistral. Outre le charme de la mélodie qui les distingue, elles sont très-bien disposées pour les voix. aussi le succès qui a accueilli cette œuvre à son apparition grandit-il tous les jours.

*** M. Jacoby, premier violon à l'orchestre de l'Opéra, épouse Mlle Marie Pilatte, qui fait partie du corps de ballet de ce théâtre.

ÉTRANGER

*** *Anvers.* — Mme Marie Sass a clôturé la série de ses représentations par *les Huguenots*; bien secondée par les artistes du théâtre, son succès a été très-grand. — La première représentation de *la Grande-Duchesse* a eu lieu la semaine dernière, et, comme partout, le résultat a répondu à l'attente : ce fait est d'autant plus significatif que, jusqu'à présent, le public anversois avait montré peu d'enthousiasme pour les œuvres du maëstro. Mme Juliette Borghès, qui, la veille encore, personnifiait admirablement la noble et sévère figure de la Fidès du *Prophète*, a su, — contraste étrange! — triompher, avec une singulière souplesse de talent, des difficultés de son nouveau rôle, et lui donner l'allure juvénile et crâne qu'il comporte. M. Odezenne a parfaitement mis en relief la valeur militaire du général Boum; M. Duplan est un amusant Fritz et M. Cyriali un parfait prince Paul. — Le succès de l'œuvre populaire d'Offenbach a décidé la direction à monter *Robinson Crusoé*.

*** *Berlin.* — Mlle Artôt vient de terminer par une splendide représentation des *Diamants de la Couronne* la première moitié de son engagement de cette année. Varsovie va l'applaudir un mois, après lequel elle nous reviendra pour ne nous quitter que le 1er avril; Moscou, puis Hombourg, la réclament ensuite. — *La Grande-Duchesse* fait de fructueuses soirées au théâtre de Friedrich-Wilhelmstadt; le dimanche, notamment, il est bien difficile de trouver des places. On en est à la 25e représentation. — Au théâtre de Kroll, que l'activité du directeur Engel maintient dans une situation prospère, on a donné une nouvelle opérette : *Un voyage d'artiste*, de Winter et Sommer (comme qui dirait *Hiver* et *Eté*; lisez : Winterfeld et Richard Wüerst); ce charmant ouvrage a complétement réussi.

*** *Leipzig.* — La solennité de l'inauguration du nouveau théâtre d'Opéra a eu lieu le 28 janvier dernier, en présence du roi, de la cour et de beaucoup de hauts personnages. La représentation se composait de la *Jubel-Ouverture*, de Weber, d'un prologue de circonstance, *la Patrie des Arts*, de l'ouverture d'*Iphigénie en Aulide*, de Gluck, et de la tragédie de Gœthe *Iphigénie en Tauride*. — Ce beau monument, l'un des modèles du genre, est construit dans les meilleures conditions d'acoustique et de commodité. Il peut contenir 1,800 spectateurs. — Au quatorzième concert du Gewandhaus, le 23 janvier, le célèbre chanteur Stockhausen a concentré sur lui toute l'attention du public; il a été acclamé avec un véritable enthousiasme après chacun de ses morceaux : deux airs d'*Euryanthe* et de *Jean de Paris*, et des mélodies de Schubert. Un pianiste prussien, M. Henri Barth, a quelque peu souffert de ce voisinage; il n'est cependant pas sans mérite, surtout sous le rapport de l'habileté technique. Il a joué un concerto de Henselt et divers morceaux de Chopin.

*** *Munich.* — *Armide*, de Gluck, qu'on n'avait pas entendue depuis trente-cinq ans, vient d'être reprise avec beaucoup de soin et d'éclat, sous l'habile direction de Franz Lachner.

*** *Vienne.* — Par suite d'une récente mesure, l'administration de l'Opéra dispose en ce moment d'un double personnel de chœurs, qui ne tardera pas cependant à être réduit par le renvoi de 36 anciens choristes; ceux qui sont nouvellement engagés sont assidûment exercés, leurs appointements ont été fixés à un taux raisonnable; on espère arriver ainsi à former un ensemble irréprochable, un *Chorpersonal* modèle. — La Société des Amis de la musique a constitué un Comité chargé de présenter un plan pour la réorganisation complète du Conservatoire.

*** *Madrid.* — *Don Giovanni* vient d'être représenté au Théâtre-Royal d'une manière splendide par Mme Penco, Tamberlick, Bonnehée, Selva, autant de noms justement célèbres. Ajoutons-y celui de Mme Dalti-Guadagnini, qui pourra l'être bientôt; cette jeune cantatrice, qui progresse chaque jour dans la faveur du public, a rempli le rôle de Zerline de façon à rendre jalouse une Patti elle-même.

*** *Barcelone.* — On espère pouvoir représenter *le Pardon de Ploërmel*, au Liceo, vers le 15 février. Mlle Vitali, le ténor Stagno et la basse Petit en rempliront les principaux rôles. Ensuite viendra *Il Bravo*, de Mercadante, avec Steger, Petit et Mme Rey-Balla — Le Teatro Principal ouvrira ses portes le 12 avril, avec une troupe d'élite où figurent les noms d'Emmy Lagrua, des sœurs Marchisio, des ténors Tamberlick et Corsi, des barytons Everardi et Rota, de la basse Rossi-Galli et du *caricato* Alessandro Bottero.

*** *Milan.* — La *Società del Quartetto* a courageusement repris ses séances, et cette fois elle n'a point eu à s'en repentir; le public est accouru avec empressement, surtout à la seconde séance. Beethoven, Weber, Haydn, Boccherini et Rubinstein figuraient au programme. Bazzini était au premier pupitre.

*** *Rome.*—*Don Carlos* a couru un grave danger, grâce au zèle de la censure; mais le Saint-Père, après avoir pris connaissance du libretto, en a libéralement autorisé la représentation, — sans inquiéter toutefois; on substituera au redoutable tribunal quelques inoffensifs solitaires.

*** *Copenhague.* — La troupe italienne dirigée par Lorini a fait cette année son premier début avec *la Favorita*, sans beaucoup de succès. Des noms inconnus, représentant des talents médiocres ou nuls, ne sont point faits pour attirer la foule.— *Un Ballo in maschera* a dû être donné ensuite.

*** *Stockholm.* — Le Conservatoire, sous l'impulsion donnée par le prince royal Oscar, a subi, il y a un an déjà, une transformation complète, dont les résultats se font sentir aujourd'hui de la manière la plus heureuse. Une fête commémorative de cette renaissance vient d'être donnée; outre un programme musical intéressant et défrayé par nos meilleurs artistes, on a applaudi un remarquable discours du prince Oscar, président de l'Académie royale de musique, traitant très-pertinemment, et au point de vue scientifique, du *son musical*. Voilà un futur souverain qui promet à l'art un protecteur zélé et éclairé !

*** *Saint-Pétersbourg.* — Pauline Lucca maintient ici au même degré l'enthousiasme qu'elle a provoqué depuis son arrivée. Dans *Don Giovanni*, elle a été encore plus fêtée qu'auparavant, s'il est possible. Mme Trebelli et Mario ont eu un beau succès dans *la Favorite*. Mario supplée avec son grand art de comédien aux défaillances de sa voix; il a notamment été superbe dans les récitatifs. On l'a beaucoup applaudi dans *Un Ballo in Maschera*, avec Mme Volpini — qui a partagé avec lui les honneurs de la soirée — Graziani (Renato). et une débutante, Mlle Giovannoni (Amelia).— Mlle Grantzoff vient de faire sa rentrée; elle a été accueillie avec enthousiasme.

*** *Moscou.* — *La Rose des Carpathes*, de Siegfried Saloman, a été représentée le 7 janvier, pour la première fois, au bénéfice de Mme Alexandroff, avec un complet succès. La bénéficiaire et Mme Honoré ont été couvertes d'applaudissements. Le sujet de cet opéra est un épisode de l'histoire moldo-valaque, vers la fin du XVIIe siècle.

Le Directeur : S. DUFOUR.

AVIS. Un concours aura lieu le mardi 11 février, à 4 heures précises, à l'église Saint-Eustache, pour une place de basse. — On est prié de se présenter à la sacristie pour se faire inscrire.

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU

Publications nouvelles :

ADAGIOS DE L. VAN BEETHOVEN

Extraits des SONATES pour piano seul,

TRANSCRIPTIONS POUR PIANO, VIOLON ET ORGUE

PAR

F. BRISSON

N° 1. **LARGO DE LA GRANDE SONATE** Op. 7. — Prix : 7 fr. 50.

N° 2. **ADAGIO-CANTABILE** Op. 13.— de la sonate pathétique.— 7 50

SOUS PRESSE :

ADAGIO SOSTENUTO De la sonate-fantaisie op. 27.

ADAGIO GRACIOSO De la sonate op. 31.

LARGO De la sonate op. 10.

ANDANTE AVEC VARIATIONS De la sonate op. 26.

Trois Morceaux de Concert pour le Piano

PAR

E. STOEGER

N° 1. **IMPROMPTU SCHERZO** Prix : 7 fr. 50.

N° 2. **PRÉLUDE** — N° 3. **NOVELETTE** Prix : 3 fr. Prix : 7 fr. 50.

MURMURE

Nocturne-Etude pour le Piano.

Op. 12, **Par Ch. PALMER** Prix : 6 fr.

ÉTATS-UNIS

Mélodies nationales, paraphrasées pour le Piano.

Op. 145. **Par F. DE CROZE** Prix : 7 50.

Tzygane-Marche. Op. 122. **D. MAGNUS. Souvenirs de Hongrie** Composés pour le Piano. Prix : 7 50.

CHŒURS SUEDOIS ET NORVEGIENS

Exécutés aux théâtre de l'Opéra par les Etudiants de l'Université d'Upsal, de Copenhague et de Lund.

N° 1. **Chant du Printemps,** Par A. Kappelmann.

N° 2. **Le Cortége de Noce,** Par Kjerulfs.

Adoptés par les Orphéons de la ville de Paris. Revus par **PASDELOUP**

N° 3. **Plaintes du Roi des Mers,** Par Svinsk-Folkvisa.

N° 4. **Le Chant du Rossignol,** Par Pacius.

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

LE FARFADET

Opéra-comique en un acte, paroles de Planard, musique de **AD. ADAM**

LA PARTITION CHANT ET PIANO — IN-8°, PRIX NET : 8 FR.

Quadrille, Valse, Polka. — Arrangements divers.

IL TEMPLARIO

Opéra en trois actes, paroles de Marini, musique de **O. NICOLAI**

LA PARTITION CHANT ET PIANO. — IN-8°, PRIX NET : 8 FR.

Airs de Chant détachés. — Arrangements.

Maison COLOMBIER, 6, rue Vivienne, à Paris.

NOUVELLES PUBLICATIONS

Pour le piano

J.-L. Battmann. op. 275. *Les Porcherons,* petite fantaisie 5 »
A. Croisez. Op. 146. *Notre-Dame-des-Anges,* prière de jeunes filles 5 »
— Op. 147. *Les Faux Monnayeurs,* caprice 5 »
J. Leybach. Op. 107. *La Cenerentola,* fantaisie brillante. 8 »
— Op. 108. *Tristesse,* élégie 7 50
A. Le Carpentier. *Airs et Rondes populaires,* arrangés à quatre mains, en 3 livres, chaque 6 »
L. Schiffmacher. Op. 72. *Mon pays,* transcription variée 7 50

Danse

Gaston de Lille. *En avant!* polka 5 »
— *Biarritz,* polka-mazurka 5 »
— *Sous la Feuillée,* valse 6 »
Ad. Lacout. *Le Petit Mignon,* quadrille très-facile 4 50
— *Baby,* polka très-facile 2 50
Strauss. *Le dernier des Romains,* quadrille 4 50

Chant

LE DERNIER ROMAIN,

Tragédie lyrique et comique, paroles et musique de EUGÈNE MONIOT.

Partition piano et chant, et libretto, prix net : 5 francs.

D. Balleyguier. *Douce chanson* 3 »
G. Douay. *C'est plus fort que moi,* chansonnette 3 »
— *Un Bourgeois pour tout faire,* chansonnette 3 »
J. Javelot. *Mon Oscar,* chansonnette 3 »
P. Blaquières et **J. Moinaux.** *Gratteloup au camp de Châlons, explication du fusil Chassepot,* chansonnette. 3 »

Duos pour ténor et baryton

Leo Delibes. *Le Marchand d'Oublis* 6 »
Ch. Lecocq. *Les Tonneliers* 4 »
— Le même à une voix 2 50

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER — A. CHAIX ET C^E, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

35e Année. N° 7. 16 Février 1868.

ON S'ABONNE :

Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.

Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. Les droits des auteurs (deuxième partie, 6e article), par **Thomas Sauvage.** — Grand concert avec orchestre donné par Charles Lamoureux à la salle Herz, par **Charles Bannelier.** — Bibliographie musicale : la Musique expliquée aux gens du monde, de A. Meliot, par **Maurice Bourges.** — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves.** — Concerts et auditions musicales de la semaine. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Concerts et auditions musicales annoncés. — Annonces.

LES DROITS DES AUTEURS.

(*Deuxième partie.*)

SOCIÉTÉS DES AUTEURS, COMPOSITEURS ET ÉDITEURS DE MUSIQUE.

(6e article) (1).

Il y avait alors à l'Opéra-Comique une actrice, fort jeune encore, dont cependant la réputation était, pouvait-on dire, déjà vieille ; enfant, elle avait débuté à la foire Saint-Laurent, avec d'autres *artistes* de son âge, dans un opéra-comique de Panard intitulé : *la Nièce vengée.* Dans le *prologue,* La Rancune, comédien de campagne, venait annoncer que la charrette qui portait ses camarades avait versé; que tous, plus ou moins écloppés, se trouvant hors d'état de paraître, il offrait en remplacement ses enfants, pour lesquels il réclamait l'indulgence en ces termes:

S'ils n'ont pas l'honneur de vous plaire,
Epargnez-les; c'est moi, Messieurs,
Qui dois porter votre colère...
J'ai fait la pièce et les acteurs.

Dans la comédie, la jeune enfant qui jouait un rôle de *tante,* disait au dénoûment, en s'adressant au parterre :

« Messieurs, si quelqu'un de vous veut épouser une petite veuve, je suis à lui, et je vous assure qu'il trouvera mieux qu'il ne croit. » Puis elle chantait :

J'ai, sous des cheveux gris,
L'humeur assez jolie;
Sans trop de flatterie,
Je vaux encor mon prix.
Vive, fringante et preste,
On me trouve encor des appas;
Et zeste, zeste, zeste,
Bien des jeunes filles n'ont pas
Un si beau reste.

Je me suis permis ces citations un peu gaillardes, pour montrer à quelle école avait été élevée *la petite tante,* car le nom lui en resta pendant longtemps, et pour expliquer l'aventure que je vais raconter.

La petite tante était devenue grande fille. Favart, juste appréciateur du talent, l'avait distinguée et lui fit des rôles dans ses pièces. C'est de *l'École des amours grivois* (1) que date la réputation de cette jeune merveille : c'est là qu'elle créa le rôle de MA MIE BABICHON, paysanne naïve, personnage épisodique qui n'arrivait qu'à la fin de la pièce avec le niais NICODÈME pour chanter des couplets sans *rimes* et danser un menuet grotesque. Il paraît que l'effet de cette scène fut extraordinaire, incroyable, grâce au jeu des acteurs, tel enfin, que Favart, pour contenter le public, se vit obligé de reproduire dans une seconde pièce (2), puis dans une troisième (3), ces deux personnages accueillis avec tant d'enthousiasme.

Alors le nom de *petite tante* disparut sous celui du nouveau rôle et l'actrice fut pour tout Paris MA MIE BABICHON.

On pense bien qu'un tel triomphe n'avait pas peu développé les dispositions audacieuses, effrontées même, de la jeune élève de la foire. Il arriva ce que nous voyons chaque jour se renouveler dans nos théâtres : — les prétentions, les exigences de l'actrice en vogue augmentèrent en raison de ses succès. De là : indisposition dès

(1) Voir les nos 33, 40, 41, 45 et 49 de l'année 1867.

(1) A-propos composé à l'occasion des victoires de Louis XV dans les Flandres.

(2) *Les Fêtes publiques.*

(3) *Le Bal de Strasbourg.*

qu'on avait quelque partie avec un beau mousquetaire gris ou noir; demandes de congés pour se refaire dans la petite maison de quelque galant fermier général, puis l'inexactitude aux répétitions, les refus de rôles, la suffisance avec les auteurs, l'impertinence avec les camarades... Enfin *ma mie Babichon* devint une créature insupportable, — comme la plupart (je dis *la plupart* et non *tous!*) de nos artistes à réputation, qui sont ou se croient indispensables.

Un jour, on répétait *le Trompeur trompé*, de Vadé. — Clairval, qui venait de sauter de la boutique d'un perruquier-barbier sur les planches de l'Opéra-Comique (1), et qui commençait à la foire l'immense réputation que lui acquirent plus tard tant de brillants succès à la Comédie italienne et auprès des belles dames, — Clairval jouait *le trompeur*. Ma mie Babichon devait représenter la comtesse qui mystifie *le trompeur*. Plusieurs airs nouveaux avaient été composés pour cet ouvrage par M. Exaudet, chef d'orchestre du théâtre, — M. Exaudet, l'auteur du charmant menuet venu jusqu'à nous! — On était arrivé à des couplets fort jolis : Clairval chante le premier, M. Exaudet est satisfait; ma mie Babichon commence le sien, mais avec mollesse, sans mesure et sans expression. — M. Exaudet se récrie, l'air est syllabique et rhythmé, il faut marquer le mouvement. — Ma mie Babichon affirme que l'air ne peut et ne doit être dit que comme elle le chante; au reste, elle ne le dira pas autrement!

On comprend la situation de M. Exaudet, blessé dans son cœur paternel et dans ses oreilles musiciennes! — Vadé, Clairval veulent s'interposer; ma mie Babichon les envoie... infiniment loin! et persiste dans son obstination. Tous ses camarades, — qui demain feront peut-être comme elle, — la blâment et essaient de la ramener à la raison: peine perdue! Babichon ne cédera pas : « l'orchestre doit la suivre, l'orchestre doit être à ses ordres! »

A de telles prétentions, M. Exaudet se lève furieux, les musiciens s'insurgent et prennent son parti; tout le monde crie... on ne s'entend plus... le désordre est au comble... quand paraît Favart, le directeur. Il veut d'abord arranger amiablement l'affaire; mais M. Exaudet, trop exaspéré, déclare qu'il se retire si l'on ne fait justice de l'insolence de ma mie Babichon. Favart est donc obligé de reprendre le rôle à la coupable; il le donne à Mlle Rosaline.

La pièce est jouée, elle obtient le plus grand succès. Les airs de M. Exaudet sont fort applaudis, et Mlle Rosaline, jusque-là inaperçue, est tout à coup distinguée par le public.

Remarquez, je vous prie, que semblable scène se représente à peu près chaque semaine sur chacun de nos théâtres, et plaignez, en passant, les auteurs et les directeurs!

Ma mie Babichon, comme bien vous pensez, n'oublie pas la courageuse résistance de M. Exaudet; et ne pas oublier une offense, pour une femme, c'est en désirer la vengeance! et la désirer, c'est la méditer, c'est s'en occuper à chaque instant, c'est la préparer à chaque minute!

Cependant, en habile comédienne, Babichon dissimula: trois jours après l'événement, le passé semblait pour elle à cent ans de date; on la voyait gracieuse et avenante avec tout le monde, même avec M. Exaudet!

(1) Transition que Clairval n'oublia jamais; mais il craignait tellement de la rappeler que, pour ne pas jouer le rôle de FIGARO, il fit refuser *le Barbier de Séville* de Beaumarchais, présenté par l'auteur à la Comédie italienne. D'autres la lui rappelaient trop bien :

Clairval, d'un beau Pierrot étalant tout l'éclat,
A repris la couleur de son premier état.

disait Parissot dans son *Epître à mon digne ami Nicolet.*

Et Guichard écrivait au bas du portrait de l'artiste :

Cet acteur minaudier, sans talent et sans voix,
Ecorche *les auteurs qu'il* rasait *autrefois!*

Pauvre Exaudet! il ne se doutait pas du malheur qui menaçait *sa tête!*

A quelque temps de là, autre pièce nouvelle, autre répétition; mais celle-ci devait être plus solennelle. M. Berger, directeur de l'Opéra, depuis peu titulaire du privilége de l'Opéra-Comique, avait fait annoncer qu'il y assisterait; tout le personnel était donc venu dans la toilette la plus soignée : femmes en paniers, avec des mouches et du rouge; hommes en habits droits et pincés, amples perruques frisées et poudrées, rien ne manquait pour que l'aspect cérémonieux de ses humbles sujets flattât l'amour-propre de l'autocrate des *flons-flons*, — du PERRIN de ce temps-là.

Tout le monde est en place : à l'orchestre, les musiciens devant le pupitre; au milieu d'eux, M. Exaudet, ainsi qu'un maréchal de France, le bâton de commandement à la main (1); sur le théâtre, les acteurs exercent leur gosier en filant des sons, ou réveillent leur mémoire en repassant leur rôle; les danseurs rappellent par des pliés et des ronds de jambes la souplesse et l'élasticité dans leurs muscles et leurs articulations. L'auteur, sa famille et quelques-uns de ses amis sont à la galerie; dans l'ombre, au parterre, se cachent trois ou quatre auteurs jaloux et envieux, qui viennent épier les endroits faibles de l'ouvrage pour les signaler d'avance dans les cafés!

Çà et là circulent dans la salle ou sur la scène les membres de la troupe qui ne sont pas employés dans l'ouvrage nouveau. Les uns causent avec les acteurs, qui, plus heureux, ont des rôles, et cherchent à leur faire entendre que ces rôles sont mauvais, sans quoi ils ne les auraient pas. Les autres font des courbettes devant l'auteur, pour qu'il ne les oublie pas dans une prochaine distribution. Ma mie Babichon, qui, comme je vous l'ai dit, semble vouloir faire oublier ses anciens torts, cause à l'orchestre avec les musiciens s'informe de leur santé, présente à chacun, et souvent en planant par-dessus les têtes, son élégante bonbonnière et ses pastilles à la duchesse. M. Exaudet et sa brigade sont touchés, attendris par tant de politesse!

Mais un carrosse s'arrête à la porte de la *Loge* (2) : un gagiste annonce M. le directeur de l'Opéra! A ce nom tout se met en mouvement : chacun regagne sa place et ma mie Babichon, après avoir serré la main de M. Exaudet, va s'installer aux troisièmes loges.

Anteaume (auteur depuis du *Tableau parlant*, alors répétiteur... on dirait aujourd'hui régisseur) donne le signal pour qu'on se tienne prêt, et Taconnet, qui n'a bu que trois bouteilles pour conserver la liberté de sa langue et la netteté de sa prononciation, se précipite dans le trou du souffleur.

Monsieur Berger paraît! — Aspect demi-financier, demi-petit maître, air important et protecteur, dédaigneux et ennuyé; il salue à peine, passe la main sous le menton de la gentille Luzy, donne un petit soufflet à Gogo-Beauminard et sourit à Mlle Chantilly (Mme Favart); — il se place nonchalamment sur un fauteuil, à l'avant-scène; Favart s'assied près de lui, modestement sur une chaise.

On va commencer : le chef d'orchestre a frappé légèrement sur son pupitre, les archets sont suspendus au-dessus des cordes, les lèvres sont avancées sur les instruments à vent et les joues gonflées vont leur envoyer le souffle, l'âme et l'expression.

THOMAS SAUVAGE.

(La suite prochainement.)

(1) Les chefs de nos orchestres de théâtre sont aujourd'hui privés de cet insigne, qu'Alexandre Piccini, chef d'orchestre de la Porte-Saint-Martin, a porté le dernier.

(2) C'est ainsi que l'on appelait à la foire la salle de l'*Opéra-Comique.*

GRAND CONCERT AVEC ORCHESTRE

Donné par M. Charles Lamoureux à la salle Herz,

Le 8 février 1868.

La plupart des habitués des séances populaires de musique de chambre ne connaissent Lamoureux que comme un virtuose éminent, interprétant en grand artiste la musique classique; ils ont pu se convaincre, samedi dernier, que c'est encore un habile, un consciencieux chef d'orchestre. Je dis la plupart, parce que Lamoureux n'en est pas à son coup d'essai, et que plusieurs se souviendront encore du concert qu'il dirigea avec tant de succès l'année dernière. Je n'étais pas de ceux-là, je ne puis donc apprendre aux lecteurs de *la Gazette musicale* s'il a fait des progrès; mais je leur affirme aujourd'hui que c'est un maître qui possède la sûreté de coup d'œil, la finesse de perception musicale, le tact et l'expérience; on sent qu'il a soigneusement étudié tout ce qu'il fait exécuter, qu'il ne livre rien au hasard, que tous les fils de cette intrigue compliquée qu'on appelle une partition sont dans sa main, que ses quatre-vingts artistes le comprennent et savent à qui ils ont affaire... Cela s'appelle, pour parler comme Berlioz, jouer de l'orchestre. Ce soir-là, le superbe stradivarius de Charles Lamoureux se reposait.

La *Symphonie pastorale*, — le morceau de résistance, le « *great feature* » — du concert, a été rendue avec un admirable ensemble, et je dirai presque avec un luxe de nuances auquel nos meilleurs orchestres ne nous ont point accoutumés. Contrairement à l'usage, M. Lamoureux ne fait pas ralentir le mouvement au début du premier morceau avant d'arriver au point d'orgue de la quatrième mesure; c'est affaire de goût, et en l'absence de toute indication sur la partition, il n'y a pas d'autre raison que le sentiment personnel pour suivre ou abandonner la tradition. Reste à savoir si, du temps de Beethoven, il était convenu qu'un *rallentando* précédait toujours les points d'orgue; M. Lamoureux n'en paraît pas convaincu. — Il a parfaitement senti que la plus grande précision métronomique est de rigueur dans l'*andante*, sous peine de faire d'un magnifique poëme un gâchis insupportable; aussi, tout a marché à souhait, et un tonnerre d'applaudissements a prouvé à l'intelligent artiste qu'on l'avait compris. — Une idée qui a bien sa valeur, et qu'il a mise en pratique le premier, consiste à prendre le scherzo tant soit peu moins vite qu'on ne le fait d'habitude, pour pouvoir ensuite animer le mouvement lorsque approche le trait en arpéges ascendants des altos et des violons que suivra bientôt la mélodie agreste et boiteuse du hautbois, et plus tard l'orage. Ce contraste est d'un effet très-heureux. — Le finale tout entier a été glorieusement enlevé; on ne fait mieux nulle part.

La Symphonie pastorale nous a entraînés un peu loin; il nous faut cependant réserver quelques lignes pour payer un juste tribut d'éloges à la splendide exécution de l'ouverture d'*Oberon*, — de la Marche et du Chœur des fiançailles de *Lohengrin*, dont les chœurs ont été chantés avec justesse, ensemble et entrain, et qui ont été bissés; — de la canzonetta du quatuor en *mi* bémol de Mendelssohn, aujourd'hui populaire; pour constater enfin le grand et légitime succès obtenu par Mlle Mauduit et M. Belval dans un air de *Fernand Cortez* et dans le puissant finale du deuxième acte de *la Vestale*.

L'orchestre était composé d'artistes de la Société du Conservatoire et des concerts populaires; la besogne de M. Lamoureux était donc déjà bien avancée avant même de la commencer, ce qui n'a pas empêché de nombreuses et laborieuses répétitions. Un regret en terminant : c'est que les frais et les difficultés de semblables entreprises ne permettent pas de les renouveler plus souvent, et que M. Lamoureux ne dispose pas d'un orchestre constitué en société.

CHARLES BANNELIER.

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE.

LA MUSIQUE EXPLIQUÉE AUX GENS DU MONDE,

PAR A. MELIOT (1).

Le voilà déjà bien loin le temps où la science et l'art constituaient le lot exclusif et comme le domaine privé d'un petit nombre de doctes initiés. L'esprit de curiosité s'est fait populaire. Chacun veut savoir, savoir un peu de tout, mais surtout savoir vite et sans peine. Aussi les gros ouvrages font-ils peur! Comment penser à s'y arrêter, quand la vie a des allures de locomotive courant à toute vapeur, quand le loisir est une vraie rareté? Que le spécialiste studieux compulse, médite, approfondisse de volumineux recueils, à la bonne heure. Mais la foule! Il lui faut un aliment plus léger, plus émietté et de digestion bien autrement rapide. La librairie moderne s'est hâtée de le lui offrir dans ces petits livres, de format commode et portatif, qui ont aujourd'hui mission de vulgariser, en quelques pages sommaires et d'une lecture facile, la science, l'histoire, l'industrie, les beaux-arts.

La musique, dont le goût et la culture vont se propageant de plus en plus en France, ne pouvait manquer de trouver tout aussitôt sa place dans cette collection d'abrégés instructifs. Parmi ceux qui ont sa théorie pour objet, on peut se souvenir que le public a remarqué naguère les *Principes de musique* de M. A. Méliot. Accueillera-t-il avec une faveur égale le nouveau petit ouvrage du même auteur, *la Musique expliquée aux gens du monde?* La chose n'a rien que de fort probable, si l'on tient compte de l'intérêt qui s'attache au sujet, et des qualités honorables qui distinguent l'exécution et la forme de ce travail. Quant au fond, il n'y avait, on le comprend, rien à innover. Les éléments constitutifs d'un art ne sont ni à refaire, ni à modifier. Le seul mérite consiste à les rendre aisément intelligibles par la méthode, la simplicité et surtout la clarté de l'exposition. Les matériaux sont partout. Partout aussi est-il avantageux de savoir les choisir et les prendre, un peu à la façon de l'abeille, qui ne compose le meilleur miel que pour avoir butiné les meilleurs calices.

L'auteur ne se défend en aucune sorte d'user amplement de ce droit. Bien au contraire, il confesse avec loyauté tout ce qu'il doit aux théoriciens les plus en renom qu'il a mis à contribution sans scrupule. Sa plus grosse dette est évidemment contractée envers M. Fétis, dont *la Musique mise à la portée de tout le monde*, fort bon livre, tout de première main, et déjà âgé de plus de trente ans, a sans aucun doute servi de prototype et de guide à M. Méliot. Cependant le nouvel Abrégé en diffère fréquemment sous le rapport du plan et des divisions générales.

La matière, développée dans les quatre sections du volume de M. Fétis, est ici condensée en trois livres seulement, parfois même dans un ordre peut-être plus logique.

Le premier livre n'a que huit chapitres, où se trouvent résumées les notions relatives au son, à la notation, aux intervalles, gammes, tons et modes, aux mesures, au mouvement, à la mélodie et à l'harmonie, en un mot aux éléments du *Système musical* proprement dit. Dans le deuxième livre, borné à trois chapitres, il est donné un aperçu très-succinct de la *Composition scientifique*, à

(1) Un volume in-18. Paris, C. Delagrave, 1867.

laquelle se rattachent le contre-point et ses nombreuses variétés, l'imitation et le canon, enfin la fugue. Les sept chapitres du troisième livre passent rapidement en revue les diverses ressources de l'*Exécution* dans leurs principales combinaisons vocales et instrumentales au concert, au salon, à l'église, au théâtre.

A l'instar du livre de M. Fétis, un *Vocabulaire-Index* des termes techniques les plus usités complète cette brochure, qui trouve moyen, en moins de cent soixante-dix pages, de mêler au texte quatre cent cinquante exemples de musique d'une bonne gravure. Impossible de donner davantage sous un si mince volume. Nécessairement les détails sont écartés. L'auteur se borne à tracer d'une main vive et assurée les contours d'une esquisse franche, arrêtée, suffisante. Il vise à la précision en même temps qu'à la lucidité. En général ni l'une ni l'autre ne lui font faute.

Reconnaissons cependant que le chapitre relatif à la *transposition*, un peu chargé et confus, ne convient guère à la clientèle de lecteurs un peu superficiels pour lesquels M. Méliot a écrit. Certes les observations qu'il y prodigue ne sont pas sans utilité pour aider l'exécutant à substituer tel accident à tel autre dans l'opération souvent embarrassante de la transposition à première vue; mais tout cela est trop spécial, trop compliqué pour figurer dans un modeste abrégé, dans une véritable *réduction*, qui n'est pas d'ailleurs destinée aux artistes. L'auteur fera sagement de refondre ce chapitre dans les prochaines éditions auxquelles son petit livre nous semble justement appelé à parvenir. Qu'il y accorde aussi une mention à un instrument fort populaire, au *cornet à pistons*, employé si souvent aujourd'hui dans les orchestres de tous les degrés. Qu'il se décide encore à remplacer, aux pages 101 et 102, les deux exemples anonymes de contre-point simple à trois et à quatre parties, par des spécimens écrits d'un style moins libre et plus châtié, qui puissent donner une idée exacte de ce que l'école nomme le *style sévère*.

Grâce aux retouches indiquées, M. Méliot aura fait disparaître les seuls légers défauts qui jettent un peu d'ombre sur les nombreuses et incontestables qualités de *la Musique expliquée aux gens du monde*. Mais pourquoi aux gens du monde seulement? Serait-ce par hasard que la rédaction affecte un tour de style raffiné, aristocratique? Nullement. Courante, aisée, limpide, n'est elle pas accessible aux intelligences déjà quelque peu dégrossies, aux hommes de labeur, qui pour la plupart ne sont plus dépourvus de lecture? L'auteur a eu beau limiter son public. Le livre portera plus loin que ne le veut le titre. N'en déplaise à M. Méliot, il sera lu, et beaucoup, autre part que dans les salons et les boudoirs.

MAURICE BOURGES.

REVUE DES THÉATRES.

PALAIS-ROYAL : *Le Papa du prix d'honneur*, comédie-vaudeville en quatre actes, par MM. Eugène Labiche et Théodore Barrière. — AMBIGU : *Le Crime de Faverne*, drame en cinq actes et huit tableaux, par MM. Théodore Barrière et Léon Beauvallet. — GAITÉ : Reprise de *Jean la Poste*. — THÉATRE-DÉJAZET : *Carnaval vit encore*, mascarade en huit tableaux, de MM. A. de Jallais et A. Flan.

La collaboration de MM. Théodore Barrière et Eugène Labiche promettait des merveilles au Palais-Royal; on s'attendait à un heureux mélange des qualités qui ont fait le succès des *Faux Bons hommes* et du *Chapeau de paille d'Italie*. Mais *le Papa du prix d'honneur* a trompé en partie ces espérances. Il y a pourtant dans cette pièce un point de départ excellent, l'orgueil naïf, la joie aveugle des parents du jeune lauréat qui a obtenu au grand concours le prix d'honneur pour sa dissertation latine, tandis que, par un contraste piquant, ce dernier ne voit dans son triomphe que l'affranchissement d'un joug insupportable et la conquête d'une liberté illimitée. Les deux premiers actes, soutenus par cette donnée, se présentent favorablement; on rit volontiers des prétentions opposées du père et du fils, on se demande qui l'emportera, de ce brave M. Gobaille qui, ne pouvant rien faire de son glorieux rejeton, se décide à le marier brusquement, ou de l'ex-prix d'honneur Achille qui veut mener la vie de garçon sans qu'on l'ennuie ou qu'on le dérange. Surpris par son père et par celui de sa future dans un tête-à-tête suspect avec une femme mariée, il n'a que le temps de la faire cacher dans un cabinet, dont la porte se referme sur un pan de sa robe. Le père Gobaille aperçoit ce pan révélateur, en coupe un morceau et le met dans sa poche.

Jusque-là tout va bien, mais nous ne sommes qu'à la moitié de la pièce, et, encore une fois, la déplorable nécessité d'occuper tout un spectacle va entraîner les auteurs au delà des limites qu'ils auraient dû raisonnablement s'imposer.

Nous sommes à Guéret, où M. Gobaille s'acharne à l'idée de marier son fils et de lui donner une place qui appartient en ce moment au mari d'Hermance, la maîtresse d'Achille. Cette dame s'oppose naturellement au double projet de M. Gobaille; mais celui-ci reconnaît la robe dont il a dérobé un morceau, et, cette preuve à la main, il force Hermance à se désister de ses droits sur Achille, et il en obtient la démission de son mari. Rien ne fait plus obstacle à l'établissement du prix d'honneur, qui enterre définitivement ses lauriers dans le fond d'une province obscure.

Cette seconde partie, longue et traînante, n'est un peu égayée que par l'intervention de deux personnages originaux, le mari d'Hermance, ganache de la plus belle espèce, et un certain Bufquin, que l'on suppose en fort bons termes auprès d'un ministre à qui il recommande tout le monde, moyennant récompense honnête, et qui, en réalité, n'a été que son valet de chambre.

Si *le Papa du prix d'honneur* exerce quelque influence sur les recettes du Palais-Royal, il faudra bien certainement en attribuer l'honneur à ses inimitables interprètes Geoffroy, Lhéritier, Brasseur, Hyacinthe, Priston et à une débutante, Mlle Rosa Didier, qui vient en droite ligne du Théâtre-Français.

— Nous retrouvons M. Théodore Barrière à l'Ambigu, où il a fait représenter, avec M. Léon Beauvallet, un drame ayant pour titre *le Crime de Faverne*. Quoique cette pièce ait été fort bien accueillie par le public, nous devons constater qu'il y règne un fâcheux embarras qui est dû au manque d'unité et à la bifurcation de l'intrigue. Il s'agit d'adultère, mais non d'un seul; il y en a trois qui se croisent et s'enchevêtrent de manière à laisser flotter l'intérêt au gré du hasard. L'un de ces adultères est même épisodique, et c'est néanmoins celui qui produit le plus d'effet, parce qu'il met en relief tout ce qui reste aujourd'hui de l'ancien génie créateur de Frédérick Lemaître. Nous y reviendrons; occupons-nous d'abord de l'incident principal et tâchons de le dégager de ces accessoires parasites.

Le comte de Faverne, retiré dans une terre des environs de Blois, a conservé des relations avec une jeune fille qu'il a connue quelques années auparavant et qui est devenue la femme de M. Mauclerc, substitut du procureur du roi, car l'action se passe au temps de la Restauration. Ce substitut est dans une situation de fortune très-précaire, et le comte de Faverne, inquiet de l'avenir de Jeanne, annonce l'intention de lui léguer tous ses biens. Mais il a un frère, un assez vil particulier, qu'on nomme le chevalier Balthazar, et qui a la conscience chargée d'un bon nombre de turpitudes. Pour empêcher Jeanne d'hériter à son détriment, il lui verse un poison subtil qui, par malheur, va tout droit à l'adresse de son frère, le comte de Faverne. Ce crime est attribué à Jeanne, et c'est son mari, le substitut, qui est chargé d'instruire contre

elle. Il n'obtient pas l'aveu de l'empoisonnement, mais il acquiert la preuve de son propre déshonneur. En ce moment, le chevalier Balthazar vient disculper Jeanne de la première accusation qui pèse sur elle; le misérable entretenait, de son côté, un commerce criminel avec une jeune femme dont le mari s'est vengé en lui tirant un coup de fusil. Avant de mourir, il proclame l'innocence de Jeanne, et quant à la seconde faute, qui atteint plus directement le mari, elle reste dans l'ombre où l'on prévoit que le temps la fera oublier.

Sur une ligne parallèle à l'adultère de Faverne, se développe l'adultère posthume de la femme du notaire Séraphin, et c'est là l'élément capital du succès de la pièce. Ce notaire est veuf, et se complaît dans l'adoration rétrospective de sa Thérèse. Tout à coup, une indiscrétion de ses clercs en goguette lui apprend que cette Thérèse, qu'il aimait tant, l'a trompé avec l'un d'entre eux. La raison du pauvre homme ne peut résister à une aussi terrible révélation, et il ne recouvre par instants quelques lueurs de bon sens que pour prêcher à tous l'oubli et le pardon. Notre grand comédien Frédérick Lemaître prête à ce rôle du notaire Séraphin un attrait magique qui, à lui seul, expliquerait l'empressement du public à aller applaudir *le Crime de Faverne*.

Les autres rôles sont tenus avec ensemble par Brindeau, Clément-Just, Castellano, Mlles Rousseil et Debreuil. La partie comique est confiée à Schey et à Allart, qui s'en acquittent à la satisfaction générale.

— A la Gaité, on a repris *Jean la Poste*, qui va reconquérir son ancienne vogue, grâce au jeu sympathique de Dumaine et au superbe décor de cette tour qui s'enfonce peu à peu jusqu'au niveau du vaste Océan éclairé par les reflets argentés de la lune. Ce drame a été donné en été, et il sera nouveau pour beaucoup de gens.

Les pièces de carnaval s'en vont à peu près comme les Revues de fin d'année. Quelques théâtres persistent à réagir contre cette tendance des mœurs nouvelles. Ont-ils raison? Il y aurait lieu de le supposer en voyant le triomphe remporté par la pièce du théâtre Déjazet, *Carnaval vit encore*. Il est vrai qu'indépendamment de la donnée qui a pour but de nous prouver que le goût des saturnales n'est pas aussi loin de nous qu'on veut bien le dire, il y a dans cette *mascarade* à grand spectacle plusieurs tableaux pleins de mouvement et de gaieté. Nous citerons ceux qui représentent le carnaval sur les toits, le carnaval à la caserne et le bal de l'Opéra, dont l'effet est splendide. La mise en scène est très-soignée; les airs d'Eugène Déjazet sont charmants, et les principaux rôles sont joyeusement remplis par Daubray, Legrenay, Mme Eudoxie Laurent et Mlle Daudoird.

D. A. D. SAINT-YVES.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES DE LA SEMAINE.

*** Le principal intérêt du Concert populaire de dimanche dernier était l'exécution, pour la première fois, de la marche religieuse du *Lohengrin* de Wagner. L'orchestre de Pasdeloup a mis tous ses soins à la faire bien comprendre à son auditoire. Aussi ce morceau, l'un de ceux du compositeur, le plus capable d'impressionner les masses, a été fort bien exécuté et fort applaudi par la très-grande partie du public qui l'a redemandé. — Le reste du concert offrait son intérêt habituel.

*** Le concert que la Société Sainte-Cécile, sous la direction de M. Wekerlin, a donné samedi dernier, était particulièrement consacré à l'audition de musique ancienne : *Une Berceuse du* XIII*e siècle*, un air du *Convito d'Alessandro* de Haendel; une *Sonate* chantée de Mozart; l'ariette des *Tre giorni* de Pergolèse; un air d'*Anacréon* de Cherubini, etc., ont mis tour à tour en relief le talent de Mmes Barthe, E. Bertrand et de MM. Hermann-Léon et Pagans. — M. Lefébure a fait entendre le nouvel orgue Mustel, instrument dont il a tiré des effets qui ont charmé l'auditoire. *La Berceuse* de H. Reber, écrite originairement pour violon et piano, a été dite avec des paroles italiennes par Mme Barthe, et a été fort goûtée. — M. Wekerlin annonce une dernière séance, par invitation, pour le 22 février courant.

*** Nous devons une mention particulière au concert donné mercredi dernier, à la salle Pleyel, par M. Teysson, chanteur de mérite et qui s'y est fait légitimement applaudir. Nous aurions d'autant moins lieu de passer ce concert sous silence qu'un pianiste américain, M. Bussmeyer, s'y est révélé à l'auditoire avec un éclat dont personne ne pouvait se faire une idée. M. Bussmeyer a exécuté, avec une perfection et un talent qui justifiaient d'ailleurs cette surprise, un morceau de Gottschalk et une transcription de Mendelssohn, comme il est rare de les voir interpréter. L'éminent virtuose—car il mérite largement cette qualification—possède son instrument en maître, il en obtient une puissance de sonorité étonnante; il joint en outre, à la distinction du style, une vélocité qui rend son jeu magistral des plus brillants et une grande observation des nuances. En un mot, M. Bussmeyer nous paraît destiné à faire sensation à Paris.

*** La Société des concerts donnera aujourd'hui dimanche, à 2 heures précises, son septième concert, sous la direction de Georges Hainl. En voici le programme : 1° symphonie militaire (48e), de Haydn; — 2° chœur des Pèlerins du *Tannhauser*, de Wagner; — 3° air de danse d'*Iphigénie en Aulide*, de Gluck : — 4° motet (double chœur sans accompagnement), de S. Bach; — 5° symphonie en *fa* (8e) de Beethoven.

*** Aujourd'hui dimanche, à 2 heures, au cirque Napoléon, seizième concert populaire de musique classique, sous la direction de J. Pasdeloup. On y entendra : 1° ouverture de *Don Juan* de Mozart; — 2° symphonie en *mi* bémol de Robert Schumann (allegro, scherzo, andante, finale); — 3° Bourrée (1720) de J.-Séb. Bach; 4° concerto pour violon de Mendelssohn, exécuté par Mme Norman-Neruda, professeur au Conservatoire de Stockholm; — 5° septuor de Beethoven (introduction, allegro, adagio cantabile, menuet, andante con variazoni, scherzo, finale), exécuté par M. Grisez (clarinette), Espeignet (basson), Mohr (cor), et tous les instruments à cordes.

*** Pendant la cérémonie du mariage de M. Lafleur, fils aîné, un *O Salutaris* et un *Ave Maria* d'A. Elwart ont été chantés par le ténor Marty et le baryton Minart. — Un *Laudate* remarquable de Laboureau, le maître de chapelle de Saint-Laurent, a brillamment terminé cette cérémonie.

*** Alfred Jaell et sa femme, née Trautmann, viennent d'arriver à Paris.

*** La grande salle du Casino de Nice a été témoin, le 6 février, du triomphe remporté par un jeune violoniste sicilien, M. Scuderi, dont l'avenir s'annonce de la manière la plus favorable. Mécanisme, style et sentiment se trouvent chez cet artiste à un égal degré, et nous serions surpris s'il ne faisait pas parler de lui avant peu de temps.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné deux fois *Guillaume Tell* cette semaine : lundi pour la 500e représentation, puis vendredi. — Mercredi, on a joué la 442e de *la Muette*.

*** A l'occasion et à l'issue de la 500e représentation de *Guillaume Tell*, les principaux sujets, les artistes de l'orchestre et des chœurs de l'Opéra ont donné, lundi dernier, dirigés par M. Georges Hainl, une sérénade à Rossini. Sur une sorte d'estrade construite à la hâte dans la cour de la maison de la Chaussée-d'Antin qu'habite l'illustre maître, l'ouverture, le solo de baryton du premier acte et le chœur des fiançailles de *Guillaume Tell* ont été admirablement joués et chantés aux applaudissements de la foule immense qui stationnait sur le boulevard. Rossini, retenu chez lui par son état de souffrance, a paru un instant à une fenêtre, d'où il a salué tous les artistes et tous ces amis inconnus qui venaient rendre hommage à son génie. Il a reçu ensuite Mlle Battu, MM. Faure et Villaret, qui lui ont offert une couronne d'or, au nom de tout le personnel de l'Opéra. En 1829, une sérénade avait aussi été donnée à l'auteur de *Guillaume Tell*, le soir de la première représentation. Après trente-neuf ans, après cette longue période de repos et de gloire, le retour du même hommage a profondément touché Rossini.

*** Tandis que l'Académie impériale de musique célébrait le *cinquentenaire* de *Guillaume Tell*, l'Opéra-Comique donnait, sans sérénade, — ceux-là sont morts, hélas! — la 856e représentation du *Chalet*, et la 1166e de *la Dame Blanche*.

*** Au moment où nous mettons sous presse, ce soir samedi, nous assistons à la première représentation, si intéressante à plus d'un titre, d'*Un Premier Jour de bonheur*, le nouvel opéra d'Auber. — Nous en rendrons compte dimanche.

*** Au théâtre Italien, dans la brillante représentation de l'*Elisir*

d'Amore qui a eu lieu samedi, il y a huit jours, Adelina Patti, toute radieuse encore de son nouveau triomphe du Havre, a déployé une verve et une *maestria* auxquelles l'assistance a répondu par un enthousiasme du plus franc aloi. Son duo avec Ciampi, qui abordait pour la première fois le rôle de Dulcamara, a été redemandé. Gardoni et Agnesi sont excellents. — Succès encore pour la grande artiste dans *la Traviata*, qu'elle a merveilleusement chantée lundi dernier pour la dernière fois, au bénéfice de son camarade Scalese. S. A. I. la princesse Mathilde assistait à cette représentation.— Hier on reprenait *Don Giovanni*. M. Bagier n'a rien négligé pour donner le plus grand éclat à la reprise du chef d'œuvre de Mozart. Ainsi, outre Adelina Patti dans le rôle de Zerlina, les autres rôles étaient confiés à l'élite des artistes : Steller chantait celui de Don Giovanni, qui fut, dit-on, son triomphe à l'étranger; Ottavio, c'était Gardoni; Leporello, c'était Ciampi; Verger, c'était Mazetto, et Agnesi n'avait pas dédaigné celui du Commandeur. Enfin dona Anna, c'était la dramatique Mlle Krauss et Donna Elvira, la charmante Mlle Harris. Le succès qu'a eu la répétition générale fait présager celui de la représentation. Nous y reviendrons.

*** Les journaux du Havre ne tarissent pas d'éloges sur le merveilleux talent d'Adelina Patti; à l'issue de sa brillante représentation, les artistes de l'orchestre et les chœurs (qui ne sont pas aussi médiocres qu'on s'est plu à le dire, bien loin de là) ont donné une sérénade à Rosine, sérénade composée de l'Ouverture et du premier acte du *Barbier*. « C'est l'ouverture de la *Sirène*, disait à ce propos le *Journal du Havre*, qu'on eût dû exécuter en l'honneur de la diva. » Nous partageons en cela l'avis de notre confrère.

*** S. Exc. le maréchal Vaillant, ministre de la maison de l'Empereur et des beaux-arts, vient d'autoriser M. Bagier à louer la salle Ventadour à M. Carvalho, pour y donner des représentations les jours non employés par la troupe italienne, c'est-à-dire les lundis, mercredis et vendredis. M. Carvalho conserve la direction du théâtre Lyrique avec sa subvention; mais son projet consiste à réserver exclusivement et quotidiennement cette scène aux œuvres françaises du répertoire et aux productions des jeunes auteurs, dans le domaine de l'opéra-comique, tandis que les grands opéras et les traductions, *Faust*, *Roméo et Juliette*, le *Lohengrin*, par exemple, émigreront à la salle Ventadour, et y trouveront le vaste cadre qu'ils méritent. Cette combinaison fonctionnera à partir du 15 mars prochain. — Le *Quentin Metzys*, de MM. E. Dubreuil et Cherouvrier, opéra en deux actes, depuis longtemps reçu, va entrer en répétition à ce théâtre.

*** Mlle Brache, naguère danseuse à l'Opéra, vient d'être engagée pour jouer un rôle de mime dans *le Timbre d'argent* de MM. Carré et Barbier, musique de M. Camille Saint-Saëns, dont la représentation n'est pas éloignée. Les principaux rôles seront tenus par Mmes Schroeder et Irma Marié, MM. Troy et Puget. C'est un opéra légendaire en quatre actes avec prologue. Le prologue y précédera l'ouverture; on dit beaucoup de bien de l'œuvre, qui participe du drame, de la fantaisie et du ballet. —Ce dernier, à l'instar de celui des *Niebelungen*, se passerait dans l'eau.

*** On répète en ce moment au théâtre de l'Athénée une pièce en trois actes, de MM. Chivot et Duru, dont M. Lecocq, auteur de la partition de *l'Amour et son carquois*, a composé la musique.

*** Le Théâtre du Palais-Royal va faire construire, au n° 15 de la rue de Richelieu, une salle annexe de celle qu'il occupe, pour y utiliser ceux de ses artistes qu'un succès de longue durée laisserait inoccupés.—On construit également au boulevard de Strasbourg un café-concert-spectacle-gymnase-cirque-funambule, etc. Il doit coûter 200,000 francs.

*** Il est fortement question d'une réunion des directeurs de théâtres qui aurait pour objet de frapper d'une rétribution les billets dits *de faveur*. Toutes les personnes que leur profession ou leurs relations mettent dans le cas d'être assiégées de demandes de ces billets, ne pourraient qu'applaudir à l'adoption générale d'une mesure qui mettrait un terme à l'abus qu'on en fait ou du moins qui le restreindrait considérablement.

*** Nous recevons à l'instant même de M. Am. Mereaux, l'éminent professeur et compositeur, une dépêche télégraphique annonçant que vendredi soir a eu lieu, au Grand-Théâtre, la première représentation de *l'Africaine* avec *un succès digne du chef-d'œuvre de Meyerbeer.—Bien chantée, belle mise en scène, recettes fructueuses assurées*, tels sont les termes de la dépêche.

*** On vient de jouer au Gymnase de Marseille, sans qu'il y ait lieu à éloge ou à blâme, un opéra-comique inédit et décentralisateur, sous ce titre qui ne manque pas d'une piquante hardiesse : *l'Enfant des flots*. Pourquoi pas *Moïse?* Est-ce à cause de Rossini?

*** Le conseil municipal de la même ville, par un vote récent, a confirmé pour deux années nouvelles le privilége de l'exploitation de l'Opéra accordé à M. Husson, avec la subvention annuelle de la ville.

*** On nous écrit de Lyon que *Robinson Crusoé* vient d'être représenté au grand théâtre de cette ville avec tout le succès sur lequel comptait la direction. Très-bien monté, l'opéra nouveau d'Offenbach a été applaudi d'un bout à l'autre. A la chute du rideau on a rappelé tous les artistes qui avaient lutté de zèle et de talent dans l'interprétation de l'ouvrage. Nous reviendrons avec plus de détails dans notre prochain numéro sur cette belle représentation.

*** Au théâtre Français de Bordeaux, *la Leçon d'amour* a parfaitement réussi. La musique de cet opéra-comique, de M. Alphonse Varney, l'ancien chef d'orchestre des Bouffes-Parisiens, aujourd'hui fixé à Bordeaux, et de son fils Edouard, a été attentivement écoutée, et le public nombreux a chaudement applaudi tous les morceaux. L'exécution a été satisfaisante. — Les artistes en société du Grand-Théâtre vont reprendre *l'Africaine*, et ils viennent à cet effet d'engager Mme Massé-Wilhem pour chanter le rôle de Sélika.

*** Le théâtre de Saint-Etienne se prépare à jouer un drame moyen-âge, *le Gouffre d'Enfer*, pour lequel M. Dard, compositeur de talent et directeur de la *Chorale Forézienne*, a écrit plusieurs morceaux de musique et de chant.

*** Ce n'est pas sans avoir eu à supporter de rudes épreuves que la Compagnie lyrique et dramatique française, dont nous avons annoncé le départ l'été dernier pour Buenos-Ayres, et qui se composait de Mlle Philippe, de MM. Rozier, Hoffmann, d'Hôte, Colette, Cœdès, chef d'orchestre, etc., a atteint le but de son voyage. La traversée a été effroyable, et le navire qui portait ces artistes s'est vu à deux doigts de sa perte. Pour comble de malheur, elle trouve au port... le choléra. D'une lettre, écrite par l'un de ces vaillants voyageurs, il résulte que cependant personne d'entre eux n'est malade, que chacun fait son devoir et que le succès n'est pas douteux. La troupe a dû débuter par *les Bavards*, d'Offenbach. Après tant de dangers affrontés, nous devions bien à ces exilés volontaires un souvenir et un gage de sympathie.

*** Mme Rose Bell continue, avec son talent souple, sympathique et spirituel, à initier les Belges au répertoire populaire d'Offenbach. Ces jours-ci, elle a chanté *Barbe-Bleue* à Liége, et son jeu piquant, sa grâce, son entrain et sa jolie voix lui ont complétement rallié le public liégeois, — et ce n'est pas peu dire, — qui l'a applaudie avec enthousiasme. Les élèves de l'Université lui ont donné une sérénade, et les journaux de la province constatent unanimement « le tact et la spontanéité de ces ovations. » Ce succès d'artiste et de femme est trop accentué pour que nous ne nous empressions pas, à notre tour, de le mentionner et d'en féliciter l'excellente artiste.

*** Une correspondance de Saint-Pétersbourg nous apporte la nouvelle d'une belle exécution du *Stabat* de Rossini par les élèves de l'école des théâtres impériaux, sous la direction du maestro Ricci. Mmes Pauline Lucca, Trebelli, Giovannoni et Volpini, Mario et Graziani chantaient les soli de cette œuvre admirable du maître.

*** Hier samedi a eu lieu l'avant-dernier bal masqué de l'Opéra. Strauss conduisait l'orchestre, et comme toujours il y avait foule. — Samedi prochain, dernier bal avant celui du mardi gras.

NOUVELLES DIVERSES.

*** LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice ont bien voulu honorer de leur patronage le bal annuel de l'Association de secours mutuels des artistes dramatiques. Cette fête aura lieu samedi 14 mars, dans la salle du théâtre impérial de l'Opéra-Comique. La tombola se composera, cette année, d'un seul lot qui consistera en un bijou acheté dans une des premières maisons de Paris, et à l'acquisition duquel l'Association consacrera une somme d'au moins 3,000 francs.

*** La critique musicale du *Paris-Magazine* vient d'être confiée à M. L. Dautresme, qui jusqu'à présent a fait preuve de savoir et de talent, en composition musicale, du moins.

*** M. le comte Walewski succède au regretté Georges Kastner, comme membre libre, à l'Académie des beaux-arts.—Avant Georges Kastner, ce fauteuil avait été occupé par M. le comte Turpin de Crissé, qui fut un protecteur éclairé de l'art et des artistes.

*** Dans une lettre que M. A. de Gasperini vient d'adresser à plusieurs journaux, il se plaint amèrement de s'être vu, pendant qu'il était malade à Nice, dépouillé par M. E. de Girardin de ses fonctions de critique musical à *la Liberté*, malgré promesse formelle de ce dernier de les lui conserver. Cette lettre étant, jusqu'à présent, restée sans réponse, il serait difficile de se prononcer sur une question aussi délicate.

*** L'autre jour, à Livourne, un vapeur de guerre anglais et un vapeur de guerre américain demandaient en même temps l'entrée du port. Pendant que l'on remplissait les formalités, les deux navires étant bord à bord, le commandant anglais fit jouer à sa musique l'air connu *Bonnie blue flag*. Le capitaine américain écoute jusqu'au bout cette mélodie

anti-yankeese et ordonne ensuite à son orchestre d'attaquer l'hymne national irlandais *Wearing of the Green*, qui n'est pas précisément agréable aux oreilles anglaises. Puis, les deux navires se saluent le plus courtoisement du monde, du pavillon et du porte-voix. La musique ouvre une ère nouvelle aux combats et aux rapports internationaux maritimes!

*** M. Alexandre de Lavergne, l'éminent critique théâtral de *l'Indépendance belge*, vient d'augmenter d'un nouvel ouvrage la collection de ceux auxquels il doit la place élevée qu'il occupe dans la littérature contemporaine. Il est peu de nos lecteurs qui ne se rappellent *la Recherche de l'inconnu*, *la Duchesse de Mazarin*, *l'Ainé de la famille*, *l'Ut de poitrine*, et ce beau volume: *Ruines historiques des châteaux de France*, qui atteste de la part de l'auteur une si parfaite connaissance des choses du grand siècle. *Le Lieutenant Robert*, tel est le titre du nouveau roman de M. de Lavergne, que l'éditeur Cadot vient de publier en deux volumes, dont le premier a paru. — Le journal *le Siècle*, qui en a eu la primeur, l'a donné en feuilletons dans les derniers mois de l'année dernière, et l'on sait avec quel empressement ces feuilletons furent lus par les abonnés. Réunis aujourd'hui, ils ne rencontreront pas un moindre succès parmi ceux qui veulent dans un livre de ce genre des situations intéressantes, des caractères vrais et bien tracés, enfin, véritable mérite de style ce si rare aujourd'hui.

*** On annonce le mariage de M. Emilien Pacini, membre de la commission d'examen, avec Mme Jules Cohen, la mère du compositeur.

*** Mlle Julie Ponchard, fille de l'ancien organiste de Saint-Eustache et sœur du célèbre chanteur, vient de mourir à l'âge de soixante-dix ans. Élève distinguée de son père, elle professa le piano et l'orgue avec succès.

*** Vendredi est mort subitement un artiste distingué M. Berthelemy, hautbois à l'orchestre du théâtre de l'Opéra et à celui de la Société des concerts du Conservatoire. Il était en outre professeur au Conservatoire.

*** On annonce la mort de M. Montauriol, artiste de la chapelle impériale, de celle de Saint-Eustache et membre de la Société des concerts du Conservatoire.

*** M. Ch. Mevil, qui fut longtemps le secrétaire de M. Benazet pour la partie artistique de l'établissement thermal de Bade et son ami, vient de mourir. Il avait occupé, en juillet 1830, le poste de secrétaire général du ministère de l'intérieur et il était décoré.

DÉPARTEMENTS

*** *Beauvais.* — Le 4 de ce mois, la Société philharmonique a donné son deuxième concert avec Mlle Marie Mineur, élève du Conservatoire, le violoncelliste distingué Dunkler et Charles Pottier, chanteur comique. Mlle Mineur a bien rempli la partie vocale qui lui était confiée, et Dunkler, dans l'exécution de ses œuvres et *le Carnaval de Venise*, a obtenu, comme toujours, un succès éclatant. M. Pottier a été également applaudi pour ses chansonnettes. L'orchestre, dirigé par M. Félix Dubray, a fait honneur au talent de son chef, et mérite une mention spéciale pour l'exécution de la seconde symphonie de Beethoven et des ouvertures de *la Cenerentola* et de *Sémiramis*.

ÉTRANGER

*** *Londres.* — Un incendie vient de détruire une des plus belles salles de concert de Londres : (*The Oxford Music-hall*). Elle datait seulement de mars 1861. Beaucoup d'artistes célèbres s'y étaient fait entendre. On ignore la cause de ce sinistre, qui heureusement s'est produit passé minuit, après la fermeture de la salle. Celle-ci était assurée.

*** *Berlin.* — Pour la première fois dans le cours de sa longue carrière artistique, Wachtel a chanté *la Muette*, le 4 février. Depuis longtemps on n'avait vu un empressement, une fièvre semblables dans le public; on allait assister à un début, et le débutant s'appelait Wachtel. Le célèbre artiste a remporté un de ces triomphes signalés qu'il a dû renoncer à compter depuis longtemps. Il a rétabli, pour ainsi dire, la vérité historique, si souvent altérée par les ténors de tous les pays, en chantant, dans les tons où ils furent écrits, le duo (en *ré*) et l'air du Sommeil (en *sol*), qui y gagnent plus qu'on ne saurait croire. — Au théâtre de Kroll, encore un succès dû à Offenbach : *Une Nuit blanche*, vient d'être représentée pour la première fois : elle est allée *alle stelle*. Il doit rester maintenant bien peu d'œuvres du maëstro que Berlin ne connaisse pas, c'est-à-dire n'ait pas encore applaudies, car pas une n'y a rencontré l'indifférence.

*** *Leipzig.* — Chose bien rare, l'élément classique faisait absolument défaut au quinzième concert du Gewandhaus. Deux œuvres seulement figuraient au programme et toutes deux appartiennent à des compositeurs vivants : *la Fille du roi des Aulnes*, ballade pour soli, chœurs et orchestre, de W. Gade, et le *Ver sacrum* ou *la Fondation de Rome*, cantate de F. Hiller. Ces deux compositions ont été bien reçues du public.

*** *Munich.* — Le directeur général de la musique, l'éminent compositeur Franz Lachner, vient d'obtenir, pour raisons de santé, un congé d'un an; il a reçu en même temps la croix de commandeur de l'ordre du mérite de Saint-Michel, qu'accompagnait une lettre flatteuse du roi.

*** *Vienne.* — Le 5 février a été donnée la première représentation de *Roméo et Juliette*. Bien que les avis soient partagés dans la presse musicale sur la valeur de l'œuvre, l'attitude du public lui a été constamment favorable. On a beaucoup applaudi l'air de la reine Mab, la valse de Juliette au premier acte et le cinquième acte tout entier. Gounod dirigeait l'orchestre; on lui a fait une ovation après chaque acte. Walter (Roméo) a été très-remarquable; Mlle de Murska a moins bien rendu le rôle de Juliette, qui est d'ailleurs trop sentimental pour la nature de son talent. Quoique monté en très-peu de temps, la mise en scène est splendide, grâce à l'activité et à l'expérience du directeur Dingelstedt, qui a voulu faire un coup de maître pour son début et qui y a réussi. — Sur la demande de l'ex-roi de Hanovre, et à l'occasion de la Noce d'Argent ou du 25e anniversaire de son mariage, le théâtre An der Wien a donné, le 19 et le 20 janvier, *Barbe-bleue* et la *Grande-Duchesse*; on avait fait réserver toutes les premières loges, tout le parterre et toutes les stalles de balcon. — Au Cartheater, on répète la *Permission de dix heures*.

*** *Prague.* — Deux opéras, dont les sujets sont empruntés à l'histoire de la Bohême, viennent d'être représentés avec succès au théâtre National : *Leyla*, de Carl Bendl, et *Halka*, de Moniuszko.

*** *Rome.* — *La Favorite* est devenue *Daïla*, de par la censure pontificale; elle n'en a pas moins obtenu un très-grand succès au théâtre Apollo. La prima donna Dory y a été très-applaudie.

*** *Florence.* — Mlle Rosa Csillag est en ce moment l'objet d'ovations enthousiastes à la Pergola. Elle a chanté trois fois *la Favorite*, et à chaque représentation elle a vu son succès grandir. Le baryton Cresci s'est véritablement distingué à côté d'elle.

*** *Milan.* — La Scala continue à faire le désespoir des amis de l'art. *Don Giovanni* vient d'y être massacré d'une façon honteuse.

*** *New-York.* — Le théâtre Pike a fait son ouverture avec *Il Trovatore*; Mme De Lagrange est rentrée, après plusieurs années d'absence, d'une manière brillante. On attend le début de Brignoli.

*** *Constantinople.* — Le théâtre Italien a donné *Marta* au bénéfice de la prima donna Mme Friderici, qui a fait preuve, dans le rôle principal, des plus sérieuses qualités.

*** *Batavia.* — Notre troupe d'opéra possède une excellente basse, M. de Greef, au bénéfice duquel a été représentée *l'Etoile du Nord*. L'œuvre et son interprète ont été unanimement acclamés.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES ANNONCÉS.

Salon Kriegelstein, aujourd'hui dimanche à 2 heures: matinée de musique de chambre de H. Bonewitz, avec MM. Telesinski, Norblin et Mlle Gastoldi.

Salons Pleyel-Wolff, mardi 18 février: troisième séance de musique de chambre de Lamoureux, Colblain, Adam et Poencet.

Salons Pleyel-Wolff, mercredi 19 février: première soirée de musique de chambre donnée par MM. Maurin, Colblain, Mas et Ernest Demunck, avec le concours de M. C. Saint-Saëns.

Salle Herz, vendredi 21 février: concert de Mlle Amélie Staps avec le concours de Mlle Lavini et de MM. Raoult, White, Demunck, Trombetta, Comtat et Maton.

Salons Erard, samedi 22 février: concert de MM. Louis Lapret et Ramirez Valdès, avec le concours de Mlle Roulle et de MM. Teysson, Poencet et Bloch.

Salle Herz, dimanche 23 février: matinée musicale de Mlle Rachel Van Lier.

Salons Erard, lundi 24 février: concert de Mlle Constance Skiwa, avec le concours de MM. Birkinger, Ries et E. Norblin.

Salle Herz, jeudi 27 février : grand concert à orchestre de M. Fr. Guzman, pianiste chilien, avec le concours de Mme Guzman, Mme Monbelli et M. Lutz, du théâtre Lyrique.

Le Directeur : S. DUFOUR.

Quatre morceaux nouveaux pour le Piano

PAR ADOLPHE BOTTE

Chez GÉRARD ET Ce, 12, boul. des Capucines (maison du Grand-Hôtel).

1. — **Souvenir de l'ange et l'enfant**, dédié à Mme la baronne de Bosmelet (née de Virieu).
2. — **Galop**, à M. Francis Sandford.
3. — **Allegretto scherzando**, à Mme Levasseur (née Wolowski).

Chez GAMBOGI frères, 112, rue de Richelieu (maison Frascati).

4. — **Andante cantabile**, à M. de Cuttoli.

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU

ECOLE DE CHANT DE H. PANOFKA

L'ART DE CHANTER

Op. 81. — NOUVELLE MÉTHODE DE CHANT. — Op. 81.

Méthode complète pour soprano, mezzo soprano ou ténor. . 40 fr.
Méthode complète pour contralto, baryton ou basse . . . . 40 fr.

PUBLIÉ SÉPARÉMENT :

Vingt-quatre vocalises pour soprano, mezzo soprano ou ténor, 25 f.
Vingt-quatre vocalises pour contralto, baryton ou basse, 25 f.
Vade-Mecum du Chanteur recueil d'Exercices d'agilité, de port de voix, de filé, etc., pour toutes les voix. . . . . 25 f.

DOUZE VOCALISES D'ARTISTE

POUR SOPRANO OU MEZZO SOPRANO

Préparation à l'exécution et au style des œuvres modernes de l'Ecole italienne.

Op. 86. *Dédiées au Conservatoire de Milan.* Prix : 25 fr.

ABÉCÉDAIRE VOCAL

Format in-8°. **MÉTHODE PRÉPARATOIRE DE CHANT** Prix net : 3 fr.

Pour apprendre à émettre et à poser la voix.

2e ÉDITION. — *Le même ouvrage traduit en espagnol*. . net. 4 fr.

Suite de l'Abécédaire vocal:

VINGT-QUATRE VOCALISES PROGRESSIVES

POUR TOUTES LES VOIX (la voix de basse exceptée),
DANS L'ÉTENDUE D'UNE OCTAVE ET DEMIE (du *DO* au *FA*).

Op. 85. **Prix : 25 francs.** Op. 85.

12 VOCALISES A DEUX VOIX, SOPRANO & CONTRALTO

Op. 83. (Publiées par JEFFERYS, à Londres.) Op. 83.

Publications nouvelles :

ADAGIOS DE L. VAN BEETHOVEN

Extraits des SONATES pour piano seul,

TRANSCRIPTIONS POUR PIANO, VIOLON ET ORGUE

PAR

F. BRISSON

N° 1. **LARGO DE LA GRANDE SONATE** Op. 7. — Prix : 7 fr. 50.

N° 2. **ADAGIO-CANTABILE** Op. 13. — de la sonate pathétique. — 7 50

Trois Morceaux de Concert pour le Piano

PAR

E. STOEGER

N° 1. **IMPROMPTU SCHERZO** Prix : 7 fr. 50.

N° 2. **PRÉLUDE** Prix : 3 fr. — N° 3. **NOVELETTE** Prix : 7 fr. 50.

MURMURE
Nocturne-Etude pour le Piano.
Op. 12. **Par Ch. PALMER.** 6 fr.

SI VOUS N'AVEZ RIEN A ME DIRE
Poésie de Victor Hugo, musique de
CHARLES PALMER

ÉTATS-UNIS
Mélodies nationales, paraphrasées pour Piano.
Op. 145. **Par F. DE CROZE.** 7 50

Tzygane-Marche. Op. 122.

D. MAGNUS. Souvenirs de Hongrie Composés pour le Piano. Prix : 7 50.

CHŒURS SUEDOIS ET NORVEGIENS

Exécutés aux théâtre de l'Opéra par les Etudiants de l'Université d'Upsal, de Copenhague et de Lund.

N° 1. **Chant du Printemps,** Par A. Kappelmann.
N° 2. **Le Cortége de Noce,** Par Kjerulfs.

Adoptés par les Orphéons de la ville de Paris. Revus par **PASDELOUP**

N° 3. **Plaintes du Roi des Mers,** Par Svinsk-Folkvisa.
N° 4. **Le Chant du Rossignol,** Par Pacius.

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seul agent à Londres
S. ARTHUR CHAPELL,
45, New Bond Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

Exposition Universelle de Londres 1862
MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à

ANTOINE COURTOIS

POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES, ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.
Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie Impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

OFFERTE AUX ABONNES DE LA REVUE ET GAZETTE MUSICALE
1866

D.F.E.AUBER

Auber

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

35e Année. N° 8. 23 Février 1868.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger,
chez tous les Marchands de Musique, les Libraires,
et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris ..... 24 f par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Théâtre impérial de l'Opéra-Comique : *le Premier Jour de bonheur*, opéra-comique en trois actes, paroles de MM. d'Ennery et Cormon, musique de M. Auber, par **Paul Bernard**. — Concerts populaires de musique classique au cirque Napoléon, par **Armand Gouzieu**. — Concerts et auditions musicales de la semaine. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Concerts et auditions musicales annoncés. — Annonces.

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.

LE PREMIER JOUR DE BONHEUR,

Opéra-comique en trois actes, paroles de MM. D'ENNERY *et* CORMON, *musique de* M. D.-F.-E. AUBER.

(Première représentation le 15 février 1868.)

Samedi 15 de ce mois, il nous était donné d'assister à un événement qui fera époque dans les annales de l'art musical! A quatre-vingt-sept ans un compositeur qui compte ses triomphes par le nombre de ses pièces, qui se rit des années et les porte avec une liberté d'allures souvent inconnue à l'âge mûr, enfante une œuvre riche de tous les dons d'un esprit actif et sain, ferme et inspiré, une œuvre virile, charmante sous toutes ses faces, fraîche comme un printemps, vivace comme un liseron.

Parmi les compositeurs, Mozart se présente en première ligne comme un enfant prodige; en sens inverse on pourra crier au prodige en la personne de notre curieux, inimitable et extraordinaire maestro Auber.

D'où sort ce flot de mélodie, cette richesse d'harmonies fines et distinguées, cette grâce exquise, ce tour délicat? A quoi tient cette sûreté de touche, ce tact merveilleux, cette connaissance des voix et de l'orchestre? Où est la source inépuisable que ce maître des maîtres connaît si bien? Qu'il le dise au moins à ceux de nos compositeurs qui, vieux avant l'âge, nous parlent prématurément le langage ennuyeux dans un art qui demande avant tout à plaire et à captiver.

Quelle bonne réponse aussi à ceux de MM. les critiques qui, se prenant trop au sérieux, prétendent que le genre de l'opéra-comique est mort et enterré. Et pourquoi cela, s'il vous plaît? Est-ce donc un genre si faux que celui qui nous a donné tant de vrais et délicieux chefs-d'œuvre? Voudriez-vous donc d'un trait de plume biffer *la Dame blanche*, *le Pré-aux-Clercs*, *le Domino noir*, *l'Éclair?* Laissez M. Auber nous donner le plus longtemps possible de mélodieuses partitions comme celle qu'il vient de terminer; laissez ceux qui pourront l'imiter essayer leurs forces dans un genre éminemment français et qui n'a pas dit son dernier mot, croyez-le bien.

Pour ma part, je suis sorti enchanté de la première représentation de la nouvelle pièce de M. Auber.

J'étais heureux de voir une si belle vieillesse fêtée par le public si spontanément et si brillamment. J'étais charmé de constater une œuvre réactive dans le courant musical qui nous emporte ou trop haut ou trop bas. J'étais fier de me sentir les mains chaudes encore des applaudissements que je venais de prodiguer à cette œuvre essentiellement mélodique, fine et distinguée.

***

L'accueil fait à la partition de M. Auber a été général. Cependant les opinions, se concentrant toutes vers la louange, divergeaient un peu dans les détails. Chacun tirait de son côté, naturellement. — C'est du pur Auber, disait tout le monde; — avec les tendances modernes, ajoutait celui-ci; — retournant en arrière, reprenait celui-là. Notre opinion personnelle consiste à dire que c'est de l'Auber du bon temps, moins ambitieux que *Manon Lescaut*, plus corsé que *le Maçon*, une œuvre côtoyant *la Sirène*, *la Part du Diable* et *les Diamants de la couronne*. C'est bien la clarté de facture de cette époque du maître, la finesse dans les détails, la coquetterie dans la phrase, l'art de faire chanter la voix de ténor comme personne, l'esprit dans l'orchestre depuis la contre-basse jusqu'à la petite flûte; les accompagnements pétillants de détails ou charmeurs par l'accouplement des timbres. Ah! c'est bien là du pur Auber, et les jeunes compositeurs ont pu prendre l'autre soir une excellente leçon, en suivant pas à pas les délicats contours de cette musique à la fois simple et savante, où la science est cachée sous la grâce et dans laquelle les surprises, toujours agréables, ne prennent pas pour caresser l'oreille les allures de l'épingle ou du fer rouge. On sort de l'audition d'une œuvre semblable reposé et non courbaturé; les nerfs sont calmes, la digestion est faite; rentrez chez vous, la nuit sera bonne.

***

Il faut pourtant parler du scénario de MM. Cormon et d'Ennery. En parler, c'est en faire la louange. Ces messieurs ont emprunté leur sujet à une comédie représentée avec succès à l'Odéon en 1816, *le Chevalier de Canolle*, par Souques. Je ne vous nommerai pas les trois ou quatre essais transportés sur plusieurs théâtres, et inspirés par cette pièce primitive, pour arriver de suite à vous raconter rapidement la donnée du nouvel opéra-comique. Nous sommes devant Pondichéry, que les Anglais et les Français se disputent. Un jeune officier, Gaston de Maillepré, commande le camp français, sur lequel la toile se lève, et commence par délivrer de la brutalité des soldats les prêtresses d'une pagode voisine que ceux-ci viennent de capturer. Ce jeune officier semble né sous une singulière étoile; le bonheur et le malheur se disputent sa vie, mais le malheur surtout vient toujours poser sa griffe sur l'événement heureux. Fait-il un héritage, cela lui suscite un procès et la brouille avec un parent qu'il aimait; est-il nommé colonel, un de ses amis, blessé de la préférence, le provoque en duel; rencontre-t-il la femme qu'il aime et qu'il cherche vainement depuis deux ans, c'est pour la retrouver fiancée à un autre. Bref, le pauvre garçon, ballotté par ce combat des événements, en arrive à considérer comme impossible de rencontrer jamais son premier jour de bonheur parfait.

Celle qu'il aime est une de ces veuves qu'on ne trouve qu'au théâtre, ayant été mariée trois heures et quart à un homme qu'elle n'aimait pas. Elle est, de plus, nièce du gouverneur anglais de Madras. C'est pendant une trêve qu'elle est venue avec son fiancé, naturaliste enragé mais amoureux transi, se promener vers le camp français. La trêve expire sur ces entrefaites, et les deux imprudents promeneurs sont fait prisonniers. On renvoie la jeune femme, et l'on garde le pauvre naturaliste qui pour comble de malheur est surpris dessinant par désœuvrement les fortifications du camp; considéré comme espion, le voilà condamné à mort. De son côté, Gaston de Maillepré, dans une rencontre, est pris par les Anglais, et nous le retrouvons au second acte au milieu d'une fête donnée par le gouverneur. Prisonnier sur parole il participe à la fête et fait sa cour à l'indifférente Hélène. Cependant les événements vont prendre un autre cours. On apprend chez les Anglais la condamnation à mort du pauvre sir John. Les représailles sont toutes tracées et le jeune colonel devra payer de sa vie le supplice du prisonnier anglais. Lui seul ignore la fatale sentence et chacun, pris d'intérêt pour une si grande infortune, lui témoigne des sentiments qui l'étonnent et l'enchantent. Hélène, elle-même, sent son cœur s'ouvrir à l'amour et se laisse deviner. Gaston se croit au comble du bonheur, mais le destin est implacable et la jeune Indienne qu'il a protégée au premier acte, voulant le sauver à son tour, lui apprend le sort qui lui est réservé. Prisonnier sur parole, l'honneur le force à rester : soldat, il saura mourir. Le dernier acte ramène sir John qui, sur parole aussi, vient offrir l'échange des prisonniers s'il arrive à temps pour sauver le jeune colonel, mais dans un troisième acte d'opéra-comique les affaires ne se débrouillent pas si facilement. Sir John vivant, Hélène sa fiancée est perdue pour le pauvre Gaston qui préfère mourir et force ainsi le piteux naturaliste à retourner se faire fusiller. Fort heureusement les choses s'arrangent de plus haut. Pondichéry se rend, sir John capitule, les prisonniers sont libres et le premier jour de bonheur brille enfin sans mélange pour le jeune officier de fortune, qui finalement n'est pas trop à plaindre puisqu'au premier acte il gagne un héritage, au second le grade de colonel et au troisième la femme qu'il aimait sans espoir. Avouez qu'à ce prix on accepterait volontiers quelques vicissitudes, telles désagréables qu'elles pûssent être.

La pièce, intéressante d'un bout à l'autre, garde les allures de l'ancien opéra-comique. C'est un canevas à la Scribe, auquel il manque peut-être les broderies que ce riche dessinateur savait semer partout. Le dialogue est un peu languissant, le trait manque parfois; mais les situations sont attachantes et très-favorables au développement musical. Il faut donc louer les auteurs de leur tentative et les remercier de nous avoir donné une simple comédie lyrique.

Entre les mains de M. Auber, cette simple comédie lyrique est devenue un délicieux écrin. La séve mélodique y coule dans un harmonieux printemps. Il semble que le vieux maître, qui n'a commencé sa carrière de compositeur que fort tard, — quarante ans — retrouve une à une toutes les inspirations de la vingtième année. C'est peut-être le dernier baiser de la muse créatrice, mais quelle suprême caresse elle a su donner à son fidèle et fervent adorateur ! Il est beau de voir les grandes intelligences se renouveler dans l'art comme dans un sanctuaire, et défier les atteintes du temps sous la sauvegarde du travail et du génie. Ce spectacle est assez rare pour qu'on l'acclame quand il se présente, et c'est ce qui a eu lieu dans la soirée mémorable du 15 février dernier.

***

L'ouverture, qui n'est pas très-développée, présente cependant trois mouvements bien tranchés : un trois temps militaire, un délicieux andante qui plus tard deviendra le bijou de la partition, la ballade des Djinns, et un allegro des plus coquets. L'instrumentation en est d'un bout à l'autre fine, alerte, intéressante, et le public a vu de suite qu'il retrouvait l'auteur de ses prédilections passées. La toile se lève sur un chœur de soldats nonchalamment énivrés par les brises asiatiques. On sent toutefois percer l'allure guerrière sous ces délices de Capoue, et le compositeur a rendu avec un grand bonheur la double teinte de cette curieuse opposition. Cette jolie introduction est coupée par les couplets de la jeune Indienne, dans lesquels elle célèbre les qualités du dieu Indra, tout à la fois son idole et son époux. Une couleur religieuse et passionnée préside à ce morceau. Le mysticisme des cloîtres greffé sur la voluptueuse indolence des pays chauds, voilà ce que le musicien a jeté dans le même moule, d'où il est sorti une mélodie étrange et délicieuse, inflexible comme un article de loi, caressante comme un baiser. Un madrigal charmant chanté par le jeune officier suit cette remarquable inspiration, et le chœur des soldats recommence pour terminer cette introduction traitée de main de maître.

Maintenant va commencer la série des jolies choses semées à profusion dans le rôle du ténor. Il semble que Capoul, l'heureux privilégié de cette heureuse partition, ne puisse ouvrir la bouche sans laisser tomber une perle. Sa première romance est un trésor de grâce et de sentiment. Sur ces paroles :

Attendons, attendons encore
Notre premier jour de bonheur...

la salle n'a pas attendu, elle, pour bisser par acclamation cette chaleureuse phrase musicale.

Le premier acte comporte encore des couplets très-coquettement détaillés par Mme Cabel (Hélène), mais d'un ordre plus inférieur; puis un duo charmant entre Capoul et Mme Cabel, et enfin un finale très-mouvementé, rempli de motifs gracieusement accouplés et joyeusement teintés.

Le second acte, qui est sans contredit le plus riche de la partition, se trouve précédé d'un petit morceau symphonique d'une exquise délicatesse. Le hautbois y soupire une phrase adorable, discrètement accompagnée par de piquants contre-temps. J'aime beaucoup l'air que chante Mme Cabel : *Un époux, chez vous.* Cet air qu'elle adresse à Djelma, la jeune Indienne, établit la différence

entre un époux de bois et un mari véritable. Le motif mineur, essentiellement distingué, s'y prête admirablement à bien détailler les paroles. Mme Cabel le dit à ravir.

Un chœur charmant ouvre la fête qui se donne chez le gouverneur de Madras. C'est frais et pimpant ; il est facile de reconnaître la touche qui a présidé aux ravissants chœurs de *la Muette* et d'*Haydée*. Ce joyeux ensemble sert de prélude à la déjà célèbre ballade des Djinns. Quel succès! La salle entière est restée comme électrisée devant cette musique pénétrante, devant cette mise en scène orientale, devant la beauté de Mlle Marie Roze, idéalisée encore par son costume de houri. Quel prestidigitateur que ce M. Auber! Lui, le Parisien pur sang, il a trouvé moyen d'arrêter au passage une mélodie retour de l'Inde. C'est naïvement voluptueux; cela sent l'ambre, le bois de santal et les roses; on est fasciné, ensorcelé, magnétisé; on crierait *bis*, on crierait *ter* si l'on osait, et l'on garde devant les yeux, dans le cœur et dans les oreilles le souvenir de cette ivresse d'un instant arrachée au paradis de Mahomet.

Que si vous me demandiez par quels moyens le compositeur a pu créer ce prodige, je vous dirais que c'est par une phrase musicale très-simple, sobrement accompagnée par une note de cor, persistante comme la goutte d'eau qui tombe ; que le morceau est en *si* bémol, tonalité assez ordinairement insignifiante, et que, pour le chanter, Mlle Roze a trouvé la corde essentiellement sympathique.

La chanson qui vient après, forme une opposition peut-être trop tranchée. Nous tombons du septième ciel sur la terre; heureusement que c'est en la compagnie de Mme Cabel et que cela atténue la secousse. L'espèce de gigue qui termine ce train express vocal est enlevée par Mme Cabel avec une *maestria* peu commune, et le succès qui avait paru s'arrêter à la station précédente revient à toute vapeur pour ne plus s'en aller.

Il se fixe d'abord sur un ravissant trio d'hommes dans lequel nous citerons la phrase de ténor sur ces mots :

Quel espoir, quel rêve enchanteur!

Il se fixe ensuite sur un délicieux duo entre Capoul et Mme Cabel, et surtout sur cet élan chaleureux du ténor (encore le ténor) :

J'aime, j'aime la vie
Pour la première fois.

Il se fixe enfin sur la valse chantée dans le finale par le ténor (toujours le ténor), et caresse en passant une phrase *à parte* dite en duo par les deux femmes. Le jeune officier apprend qu'il va mourir; mais il est aimé et dans l'ivresse de ce premier bonheur il quittera la vie en homme de cœur et en joyeux compagnon. Cette valse chantée est pleine de crânerie, c'est comme un défi jeté au sort.

Le troisième acte nous apporte encore de charmantes jouissances. Voici d'abord un nocturne à deux voix, délicieux crépuscule musical adorablement soupiré par Mme Cabel et Mlle Marie Roze. Voici des stances d'un sentiment exquis et qui semblent du Mozart rajeuni. Les paroles, du reste, en sont fort jolies.

Ce nom, un jour peut-être,
Lorsque mon cœur brisé cessera de souffrir,
A mon dernier ami je le ferai connaître
Dans mon dernier soupir.

J'aime moins un air syllabique alloué comme de raison à Sainte-Foy et que celui-ci chante très-comiquement. Enfin le finale nous offre un chœur avec accompagnement de clochettes bien réussi, et une cantilène de Mme Cabel, dans un très-pur sentiment, qui vient clore avec éclat cette riche partition de son auteur déjà si riche.

***

La part des interprètes est très-belle ; tous ont concouru au succès. La justice ici nous oblige à mettre Capoul en tête. Il s'est montré d'un bout à l'autre chanteur élégant et chaleureux, acteur plein de feu et de jeunesse, artiste de goût et de bonnes traditions. De son gosier s'échappent véritablement des effluves sympathiques; il possède des demi-teintes charmantes et des élans irrésistibles. Mme Cabel est toujours la fauvette métamorphosée en femme que vous savez; c'est un peu froid, mais c'est étourdissant d'audace et de réussite. Mlle Marie Roze était faite pour le rôle de l'Indienne Djelma. Elle y a trouvé un succès de poésie et de beauté qui fera époque. Du reste, elle est en voie de progrès comme chant; on ne saurait mieux dire la caressante ballade des Djinns, et le public le lui a prouvé avec insistance. Sainte-Foy est amusant comme toujours, mais son rôle est un peu sacrifié. Prilleux, Bernard, Melchissédec, remplissent avec zèle leur trio de second plan. Il n'y a que des couronnes à décerner. Venez mesdames, venez messieurs; choisissez et prenez.

***

Mais la couronne d'or rehaussée de diamants, le signe distinctif de la gloire et du mérite, c'est à ce jeune vieillard, c'est à ce vaillant producteur, c'est à Auber enfin qu'elle appartient de droit. Les exemples de longévité artistique aussi prolongée sont assez rares pour qu'on les salue avec vénération, avec enthousiasme. Cependant ces considérations ne devraient pas entrer dans la balance si l'œuvre produite était inférieure et se ressentait du poids des ans. L'art passe avant la créature. Mais si au contraire cette œuvre est pleine de vie, de talent et de génie, si elle est plus fraîche que le printemps, plus riche que l'été, plus expérimentée que l'automne, si l'hiver seul y fait défaut, oh! alors on peut s'extasier sur une telle exception et jeter une double dose d'admiration dans la coupe du succès, ainsi que l'a fait l'auditoire de la première soirée, ainsi que le feront tous ceux qui entendront la nouvelle partition de l'illustre maître, à telle école qu'ils appartiennent, de tel pays qu'ils soient.

PAUL BERNARD.

CONCERTS POPULAIRES DE MUSIQUE CLASSIQUE

AU CIRQUE NAPOLÉON

Mme Neruda-Norman, dont le début aux concerts populaires vient d'avoir un certain retentissement, est née en Moravie; c'est au Conservatoire de Vienne qu'elle développa un talent qu'une précoce vocation faisait pressentir, car dès l'âge de sept ans elle donnait son premier concert. Son professeur fut Janza, aujourd'hui fixé en Angleterre. La Hollande lui donna le baptême de la célébrité et la Russie l'accueillit comme elle sait accueillir les artistes de talent. Puis elle se rendit à Stockholm et s'y fixa après avoir épousé M. Neruda, maître de chapelle. Cette artiste distinguée est aujourd'hui professeur au Conservatoire de Stockholm. Il y avait quelque péril, malgré tout son talent, à affronter ce public avec les mêmes armes dont Joachim s'était servi pour le vaincre à sa première bataille. Bravement Mme Neruda-Norman a subi l'épreuve!

Nous ne suivrons pas l'exemple de quelques confrères qui se croient forcés de faire des rapprochements et qui bâtissent un piédestal à l'artiste d'aujourd'hui avec les débris de l'artiste d'hier, trop vite oublié; Mme Neruda-Norman est une violoniste de trop belle race pour aimer à voir ainsi traiter des ancêtres qu'elle doit vénérer. On sait fort bien qu'il est des qualités de puissance qu'une femme ne saurait avoir au même degré, et il est maladroit, selon nous, de faire de ces rapprochements dont nous parlons.

Mme Neruda a un jeu d'une irréprochable justesse et d'une grande élégance; le style en est pur et exempt de ces ornementations plus au moins fantaisistes qui gâtent plus d'un beau talent. Les phrases tendres de l'andante sont de celles qui, sous ses doigts, prennent un charme pénétrant, presque virginal. Les finesses du finale sont détaillées d'un archet habile, ramenant ce motif à ta désinvolture vive avec une grâce toute féminine. Enfin, un je ne sais quoi de sérieux et de chaste en même temps, dans la manière de phraser, donne au talent remarquable de cette artiste une originalité toute personnelle. Le succès qu'elle a obtenu au premier concert a décidé M. Pasdeloup à la faire entendre de nouveau aujourd'hui. Nous souhaitons que le concerto de Vieuxtemps lui soit aussi favorable que celui de Mendelssohn, qui a fait ressortir ses exquises qualités et lui a conquis du premier coup la sympathie du public et les éloges de la critique.

ARMAND GOUZIEN.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES DE LA SEMAINE.

*** Au septième concert du Conservatoire, dimanche dernier, programme emprunté au répertoire ordinaire, sauf le chœur des Pèlerins du *Tannhœuser*. On a honoré d'un *bis* ce dramatique morceau, dont l'ouverture tout entière n'est qu'un développement. La pensée en est saisissante et originale, les harmonies y sont hardies et neuves, mais l'effet nous paraît résider bien plus encore dans le luxe des sonorités auquel Wagner a si souvent recours. Immédiatement après venait, à dessein peut-être (car les idées avancées ont maintenant des champions dans le comité de la Société), un air de danse d'*Iphigénie en Aulide*, l'une des pages les plus incolores échappées à la plume de Gluck, et qui a été écoutée avec la plus complète indifférence. — Un autre *bis* a été adressé à l'*allegretto scherzando* de la symphonie en *fa* de Beethoven; le motet de Bach, *Qui propter me*, et la symphonie militaire de Haydn, ont été rendus par l'orchestre et les chœurs avec leur soin et leur talent ordinaires.

*** Un public nombreux et choisi se pressait mardi dernier dans l'élégante salle de concert de l'institution impériale des Jeunes-Aveugles. Une brillante soirée musicale y était organisée au profit des élèves sortis de l'institution. Outre l'orchestre, dirigé avec talent par M. Roussel, professeur aveugle, nous avons applaudi la jeune et charmante violoniste Mlle Tayau, qui mérite tous les encouragements; Mlle Nelly Tavernier, une pianiste de la bonne école, et pour la partie vocale, Mme Léonard et M. Delle-Sedie, deux éminents artistes qui ont conservé intactes les grandes traditions de l'art du chant; deux chœurs de MM. Roussel et V. Paul, professeurs à l'institution, l'*Aubespin* et un *Sanctus*, ont également reçu le meilleur accueil.

*** Dimanche dernier, le cirque de l'Impératrice regorgeait d'auditeurs attirés par le festival annuel des Sociétés chorales, composant l'Association parisienne et séquanaise dirigée par M. Delafontaine. L'admission des billets de faveur a fait beaucoup de mécontents qui n'ont pu être placés, les grilles ayant été fermées bien avant l'heure indiquée. Le programme de cette plantureuse séance ne comprenait pas moins de dix-neuf morceaux : le chœur des chasseurs d'*Euryanthe* entre autres, celui du *Voyage en Chine*, de Bazin, *l'Enclume* d'Adam, l'*Hymne à la nuit*, de Rameau, etc. Ces chœurs, qui ne sont pas des chœurs d'ensemble à proprement parler, font depuis longtemps partie du répertoire plus que courant des orphéonistes parisiens; l'étude de morceaux nouveaux ne serait donc pas inopportune dans l'Association, si cet effort devait avoir pour conséquences une articulation mieux accentuée et une prononciation plus correcte. Le remarquable orchestre de la garde de Paris a magnifiquement exécuté, sous la direction de M. Paulus, l'ouverture d'*Oberon*, la marche de *Lohengrin*, le *Carnaval de Venise*, fantaisie de Ch. Colin, etc., tour à tour salués par de véritables tonnerres d'applaudissements et des clameurs enthousiastes. Le violoncelliste Lasserre, le pianiste Kowalski, Géraldy et Mlle Brunetti ont eu leur large part de ces ovations d'un public facilement impressionnable et naturellement porté à une aimable indulgence.

*** Trois artistes qui ont déjà commencé à faire parler d'eux, M. Frédéric Guzman et sa femme, pianistes, et le frère de M. Guzman, violoniste, tous trois du Chili, sont à Paris depuis quelques mois. Ils se sont jusqu'à présent peu prodigués, et c'est dans les soirées hebdomadaires données chez eux et auquelles ils ont convié des artistes et des amateurs compétents qu'il a été donné d'apprécier leur talent. Nous avons également eu la chance de les entendre mercredi dans une réunion particulière presque entièrement composée d'artistes, et nous devons dire que M. et Mme Guzman y ont produit beaucoup d'effet non-seulement par le grand style avec lequel ils interprètent la musique classique, mais par l'originalité et la couleur étrange de compositions fantaisistes exécutées par eux avec non moins d'originalité que de talent. — Au reste, le monde musical ne tardera pas à être mis à même de les juger, car ils donnent jeudi 27 de ce mois, à la salle Herz, un beau concert à orchestre dont on trouvera le programme plus loin, et il n'est pas difficile de prévoir qu'il attirera un nombreux auditoire.

*** L'excellent pianiste D. Magnus donnait samedi dernier, à la salle Pleyel, une audition de ses meilleures et plus récentes compositions. Nous y avons distingué une jolie *Berceuse orientale*, une *Villanelle*, un *Caprice-mazurka* et surtout une brillante *Tzigane-marche* pour deux pianos, que l'auteur et M. Krüger ont exécutée avec un très-grand succès. La vogue attend certainement ce charmant morceau, tout empreint de couleur locale et vraiment original par le rhythme et les harmonies. — Magnus annonce son concert annuel pour le 14 mars à la salle Pleyel. En attendant, il est parti pour Gand, où il a dû donner hier soir, 22 février, un brillant concert.

*** Le dernier mardi de Paul Bernard était fort brillant. Henri Herz, Léonard et sa femme et beaucoup d'autres notabilités artistiques y étaient venus applaudir les élèves de l'excellent professeur; élèves qui, ainsi que nous le disions dernièrement, pourraient, à bon droit, prétendre au diplôme d'artistes, à en juger par la perfection avec laquelle elles ont exécuté nombre de morceaux des plus difficiles. Il est vrai que la présence de leur maître, qui dans ces soirées paie toujours largement de sa personne et de son talent et celle de personnes compétentes à les apprécier, n'excitaient pas peu le zèle et l'émulation de ces jeunes personnes. Léonard et sa femme n'ont pas, de leur côté, contribué pour peu aux plaisirs de la réunion, l'un en jouant avec Paul Bernard la délicieuse sonate de Beethoven dédiée à l'empereur de Russie, l'autre en disant une cavatine italienne, des chansons espagnoles et la sérénade de Gounod, admirablement accompagnée par son mari et par le maître de la maison.

*** A la dernière réunion musicale du docteur Mandl, un jeune chanteur très-intéressant s'est révélé d'une façon qui lui promet de grands succès comme chanteur de chansonnettes. C'est le plus jeune fils d'un ténor bien connu, M. Audran; il est d'un physique agréable, il a une jolie voix et il est bon musicien; de plus, il a la mimique voulue pour ce genre, et tous les salons ne tarderont pas à se le disputer. Mercredi, il s'est fait entendre de nouveau dans une soirée tout artistique chez l'un de nos principaux éditeurs de musique, et il y a recueilli les plus sympathiques bravos.

*** Nous avons jusqu'à présent omis de mentionner l'arrivée à Paris d'un flûtiste belge, qui jouit d'un grand renom à l'étranger, M. Aug. Charles. — Du reste, en l'entendant la semaine dernière à la salle Herz, on a jugé de suite qu'on avait affaire à un artiste d'élite et comme on n'en entend pas souvent, et l'on a été émerveillé de l'aisance avec laquelle il triomphe des difficultés les plus ardues. — Une composition de Reichert lui a valu un triomphe mérité. Le point d'orgue qui termine l'andante de ce morceau, et qui renferme des gammes en échos, a été couvert d'applaudissements. Un style élevé, une pureté extraordinaire, beaucoup de sentiment, telles sont les qualités qui, jointes à une exécution mécanique entièrement nouvelle, recommandent cet artiste à l'attention du public parisien.

*** Voici le programme du concert qui sera donné aujourd'hui dimanche, à 2 heures précises, par la Société des concerts, dans la salle du Conservatoire impérial de musique : 1° symphonie militaire (48e) de Haydn; — 2° chœur des Pèlerins du *Tannhœuser* de Wagner; — 3° air de danse d'*Iphigénie en Aulide* de Gluck; — 4° motet (double chœur sans accompagnement) de S. Bach; — 5° symphonie en *fa* (8e) de Beethoven. — Le concert sera dirigé par M. George Hainl.

*** Aujourd'hui, à 2 heures, au Cirque Napoléon, dix-septième concert populaire de musique classique, sous la direction de J. Pasdeloup. En voici le programme : 1° Symphonie en *ré* majeur, de Beethoven (allegro, larghetto, scherzo, finale); — 2° adagio d'un quatuor de Mozart, exécuté par tous les instruments à cordes; — 3° symphonie en *sol* majeur (29), de Haydn (allegro, largo, menuet, finale); — 4° concerto en *mi* majeur, pour violon, de Vieuxtemps (andante, rondo), exécuté par Mme Norman-Neruda; — 5° ouverture du *Tannhauser*, de R. Wagner.

*** La Compagnie Patti-Ulmann est en ce moment à Marseille. Un magnifique et fructueux concert a été donné au théâtre. Tous les membres de la caravane artistique, la Patti, Vieuxtemps, Ed. Wolff, Séligmann, Godefroid, Berthelier, ont recueilli des bravos sans fin. Ed. Wolff, notamment, s'est fait beaucoup applaudir avec son boléro sur *l'Africaine*, qu'on veut toujours entendre deux fois, et il a produit un très-grand effet dans le duo qu'il a composé avec Vieuxtemps sur *Oberon*; celui de *Don Juan* n'est pas moins goûté. Quant à Séligmann, il est toujours aussi fêté; « le 16, à Avignon, dit *la Gazette des Étrangers*, lorsqu'il eut achevé de jouer son morceau sur *Martha*, la salle entière se leva pour demander *l'Éloge des larmes* de Schubert, qu'on se souvenait de lui avoir entendu jouer il y a quelques années. Trois rappels enthousiastes suivirent l'exécution du morceau. » — Le prochain concert aura lieu à Nice.

*** La Société philharmonique d'Amiens, dirigée par M. Deneux, organise au profit des pauvres un grand concert, qui aura lieu le 29 février, et dans lequel *le Désert* de Félicien David sera exécuté sous la direction de l'auteur. M. Ad. Sax a également promis le concours de sa fanfare, qu'il conduira en personne.

*** On vient d'inaugurer, à Boulogne-sur-Mer, le *Cercle Beethoven*, destiné à la musique classique. Au premier concert, un chanteur de talent, M. Reichardt, a été longuement et justement applaudi dans plusieurs *lieder* de Beethoven, Mendelssohn et Schubert.

*** Un grand concours d'orphéons, de musiques d'harmonie et de fanfares, sera ouvert, le 7 juin prochain, à Chartres, par la Société chorale et la Fanfare de cette ville, sous les auspices de l'administration municipale.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné lundi *le Trouvère* et *la Source*. — Mercredi, *Guillaume Tell*, et vendredi *l'Africaine*. — Aujourd'hui dimanche, représentation extraordinaire de *Robert le Diable*.

*** Les répétitions d'*Hamlet*, à l'orchestre, se poursuivent depuis le 13 et la première représentation reste fixée à la fin de ce mois. Voici au complet la liste des artistes qui interpréteront l'opéra de M. Ambroise Thomas : MM. Faure, Hamlet; Belval, Claudius; Fréret, Polonius; Morère, Laërte; Castelmary, Horatio; Grisy, Marcellus; Gaspard, 1er Fossoyeur; Mermant, 2e Fossoyeur; David, l'Ombre du feu roi; Mmes Gueymard, Gertrude; Nilsson, Ophélie.

*** A l'occasion de la 500e représentation de *Guillaume Tell*, Rossini a envoyé son portrait photographié, à la date du 13 février, à M. E. Perrin et à tout le personnel de l'Opéra. L'illustre maestro a de plus abandonné à la caisse des pensions de l'Opéra ses droits sur cette représentation.

*** Vendredi, LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice honoraient de leur présence la quatrième représentation de : *le Premier Jour de bonheur*, au théâtre impérial de l'Opéra-Comique. — Mlle Derasse va continuer ses débuts dans *la Dame blanche*, et M. Hayet, ténor qui se fit entendre pour la première fois dans *l'Ange de Rothsay*, au théâtre international de l'Exposition universelle, où sa jolie voix fut remarquée, va débuter dans *Zampa*.

*** La représentation de *Don Giovanni*, donnée samedi 15, a eu lieu devant une salle comble et resplendissante de toilettes. Outre l'attrait de revoir Adelina Patti dans le rôle de Zerlina, on était curieux de juger Steller dans celui de don Juan, l'une de ses meilleures créations, disait-on. Le célèbre baryton n'a point trompé l'attente du public; il soutient très-noblement d'un bout à l'autre ce rôle écrasant, sans toutefois lui donner d'une façon assez accentuée le cachet d'élégance et de désinvolture scélérate qu'il comporte; comme chanteur, il y déploie avantageusement les belles qualités de sa voix et son excellente méthode. — Adelina Patti, c'est tour à tour le charme qui séduit, la câlinerie qui apaise, la mutinerie qui excite; après le duo *La ci darem*, après les célèbres couplets *Batti, batti, Mazetto* qu'elle a dû répéter, l'incomparable diva a été saluée des plus enthousiastes bravos. — Il est dommage que les moyens de Mlle Krauss ne secondent plus qu'imparfaitement ses accents dramatiques; c'est toujours la grande artiste, mais ce n'est pas la dona Anna que nous avons été habitués à entendre. — Il est également fâcheux que le personnel de M. Bagier l'ait forcé à donner à la charmante et mignonne Mlle Harris le rôle de dona Elvire, qui ne convenait ni à son physique, ni à son genre de talent; elle y a mis toute sa bonne volonté, mais tout en lui en tenant compte, cela ne suffit pas. — Celui de Leporello a été un grand succès pour Ciampi; il l'a rendu en excellent comédien, et son grand air de *Madamina, mille e tre* a été dit et joué avec autant de verve bouffonne que de fine observation. Mais si quelqu'un doit réclamer dans la distribution sa bonne part d'éloges, c'est à coup sûr Vergerqui a su donner, par la manière dont il l'a conçu, une véritable importance au personnage de Mazetto; on applaudit légitimement ce jeune artiste comme chanteur, mais il s'est cette fois posé en véritable acteur, et on doit le féliciter de ce progrès. — Agnesi a prêté au rôle du commandeur l'autorité de sa belle voix et il y a produit beaucoup d'effet. — Pour les nécessités de la représentation, la partition a été coupée en quatre actes; cette division est regrettable et nuit à l'homogénéité de l'action. Quoi qu'il en soit, la soirée a été belle, et il est à désirer que l'indisposition de Mlle Krauss, qui a forcé mardi la direction à substituer *il Barbiere* à *Don Giovanni*, ne se prolonge pas et permette de donner bientôt la deuxième représentation de cette reprise du chef-d'œuvre de Mozart.

*** Jeudi, pour la dernière fois, on a donné *Rigoletto*, et hier soir *Crispino*, avec Adelina Patti dans les rôles de Gilda et d'Anetta.

*** A la fin de ce mois, *Mathilda di Shabran* servira de début aux époux Tiberini, qui ont dû arriver à Paris jeudi ou vendredi. — La deuxième représentation de *Don Giovanni* est annoncée pour demain lundi gras.

*** Mlle Patti doit aller à Lille dans une quinzaine de jours pour y chanter en français le rôle de Marguerite de *Faust*.

*** On annonce que la combinaison Carvalho-Bagier pour le théâtre Lyrique commencera à fonctionner quinze jours avant l'époque primitivement fixée. Dès le lundi 2, on donnerait aux Italiens une représentation de *Faust*, dont les décors sont rafraîchis et les costumes renouvelés et dans lequel Mme Carvalho et le ténor Massy chanteront les principaux rôles; mercredi 4, le *Freyschütz* et vendredi 6, *Roméo et Juliette*. — M. Deloffre dirigera l'orchestre à la salle Ventadour, sans que cela modifie en rien son titre et ses fonctions de premier chef d'orchestre du théâtre Lyrique; il sera suppléé au pupitre directorial du chef-lieu de son administration par M. Mangin, second chef d'orchestre. M. Adolphe Blanc se retire. — Enfin, comme détail complémentaire de cette organisation, le prix des places pour le théâtre Lyrique sera maintenu pour les représentations données à la salle des Italiens, mais sensiblement *diminué* pour toutes celles qui auront lieu place du Châtelet.

*** La seule pièce en répétition en ce moment au théâtre Lyrique et dont on s'occupe avec activité est l'opéra de M. Jules Beer, *Elisabeth de Hongrie*, qui sera donné certainement vers la fin du mois de mars, et selon toutes apparences au théâtre Ventadour. On sait que c'est Mlle Schroeder qui y créera le principal rôle.

*** Il paraît certain que Mme Galli-Marié, à l'expiration de son engagement au 1er avril, quitterait définitivement le théâtre de l'Opéra-Comique pour entrer au théâtre Lyrique.

*** C'est jeudi ou samedi prochain que le théâtre des Variétés reprendra *la Grande-Duchesse*.

*** Le délai des concours d'opéra et d'opéra-comique, ouverts par décision ministérielle, touchant à son terme, nous croyons devoir rappeler aux intéressés que les manuscrits ne seront plus reçus passé le 15 mars prochain. Le nombre des compositeurs concurrents est, dit-on, de cent soixante-quinze environ, inscrits pour *le Florentin*, livret de M. de Saint-Georges, conçu et disposé habilement comme situations musicales.

*** Dans une de ses dernières séances, le conseil municipal de la ville de Lille a voté, pour les sept mois de la campagne théâtrale de cette année, le maintien d'une subvention de 56,000 francs, « afin d'assurer la représentation du grand opéra avec ballet, de l'opéra-comique, du drame, de la comédie et du vaudeville. »

*** Nous mentionnions dimanche le succès de *Robinson Crusoé* au théâtre de Lyon; notre correspondant nous mande que l'exécution de l'opéra d'Offenbach n'a rien laissé à désirer. L'orchestre, dirigé par M. Luigini, enlève l'ouverture et détaille finement les spirituelles nuances de la partition. M. Peschard (Robinson) marque son rôle au coin du bon goût et de l'intelligence qui caractérisent son talent. Barbot (Toby) est un type réussi d'indécision, de poltronnerie, de niaiserie bouffonnes. M. Féret est magnifique de drôlerie et de naturel dans Jim-Cocks; son rondeau du *Pot-au-feu* a produit un grand effet et a été bissé. Grâce au personnage sympathique de Vendredi, Mme Cortez a remporté un succès imprévu qui donne la mesure des précieuses ressources de son jeune et souple talent. Au point de vue vocal, il n'y a rien à reprendre chez Mlle Mézeray (Edwige) : ce rôle a été tenu par elle avec une grâce touchante et un sentiment exquis. Mlle Douau (Suzanne) est ravissante d'entrain et de mutinerie. Tous les artistes ont été rappelés à la chute du rideau, et le succès de ce début promet à l'œuvre nouvelle d'Offenbach une série de fructueuses représentations à Lyon.

*** On nous écrit de Bruxelles, le 18 février : « Le théâtre de la Monnaie a donné hier la première représentation de *Robinson Crusoé*. — La salle était comble et le public a fait le meilleur accueil à l'œuvre nouvelle d'Offenbach. La gigue si bien rhythmée et si originale du premier acte a été bissée; on a beaucoup applaudi également la symphonie du premier entr'acte, très-bien exécutée par l'orchestre; le duo du deuxième acte entre Robinson et Vendredi, la chanson du *Pot-au-feu*; au troisième, le chœur énergique des matelots révoltés, la berceuse et les couplets de Suzanne : *C'est un brun*. Jourdan chantait le rôle de Robinson; Barbot celui de Toby; Etienne, Jim-Cocks; Mlle Nau, Edwige; Mlle Daniele, Vendredi; Mme Dumestre, Suzanne; et ils y ont été chaleureusement applaudis. M. Letellier n'a rien épargné pour monter luxueusement l'ouvrage, et la deuxième représentation, donnée au bénéfice de M. Edouard Letellier, a pleinement confirmé l'heureuse issue de la première.

*** Il se confirme que les conditions d'existence de l'Opéra italien, à Londres, vont être singulièrement modifiées. Un journal financier anglais annonce la formation d'une société anonyme au capital de 500,000 livres sterling, pour acheter le théâtre de Covent Garden; on renoncerait à reconstruire Her Majesty's Theatre, et M. Mapleson serait à la tête de la nouvelle exploitation, qui n'aurait plus de rivalité à redouter, M. Gye se retirant définitivement, ainsi que son chef d'orchestre, M. Costa. M. Mapleson devrait s'engager à produire les mêmes artistes qui figuraient au programme de son théâtre pendant la dernière saison. Il recevrait, à titre de prime, 10,000 livres sterling. Nous saurons sans doute avant peu ce qui résultera de tous ces préliminaires.

⁂ Le théâtre français de Constantinople s'apprête à jouer prochainement *la Grande-Duchesse*.

⁂ Le bal masqué d'hier soir à l'Opéra, — dernier samedi du carnaval, — a eu sa foule et son entrain habituels. — Mardi prochain, dernier bal de la saison.

NOUVELLES DIVERSES.

⁂ Dimanche dernier, à l'issue de la messe des Tuileries, l'Empereur et l'Impératrice ont daigné féliciter M. Auber sur le succès de son dernier opéra.

⁂ Par arrêté ministériel en date du 19 février, S. Exc. le ministre de la maison de l'Empereur et des beaux arts a nommé M. Charles Colin professeur de hautbois au Conservatoire impérial de musique, en remplacement de M. Barthelemy décédé. Prix de Rome, hautbois solo depuis longtemps au théâtre Lyrique, personne n'était plus digne que M. Colin d'occuper le poste qui vient de lui être confié.

⁂ M. de Sartiges, ambassadeur de France à Rome, vient d'acheter et de faire restaurer un clavecin orné de peintures et de sculptures des plus remarquables, et qui a appartenu à la nièce du pape Innocent X. On prête à M. de Sartiges la bonne intention d'en faire don au Musée des instruments du Conservatoire de Paris.

⁂ M. Bagier vient de recevoir de S. M. Victor-Emmanuel le brevet de chevalier de l'Ordre des SS. Maurice et Lazare.

⁂ Un nouveau volume de lettres de Beethoven vient d'être publié par M. Ludwig Nohl, à Stuttgard. On se souvient qu'il y a deux ans nous avons donné quelques extraits du premier volume, dû également aux travaux consciencieux de M. Nohl. Il contenait 399 lettres; le second en renferme 322, dont un certain nombre ont un grand intérêt biographique et artistique.

⁂ Nous avons déjà parlé sommairement, — en attendant que nous le fassions avec plus de détails, — des belles études pour piano publiées l'an dernier par le professeur W. Kruger. Il vient de recevoir, au sujet de ce travail, de M. Aug. Dupont, professeur au Conservatoire de Bruxelles et l'un des pianistes les plus distingués de la Belgique, une lettre qui le félicite chaleureusement du mérite exceptionnel de ces études, dans lesquelles il voit « l'œuvre d'un grand pianiste et surtout l'œuvre d'un poëte, » et auxquelles il prédit le plus grand succès.

⁂ Nous avons eu plusieurs fois déjà l'occasion de faire l'éloge des compositions d'Ernest Stœger. Trois de ces charmants poëmes, *Impromptu-scherzo*, *Prélude* et *Novellette*, qui ont toujours obtenu le plus flatteur succès aux concerts et aux soirées où l'auteur les a fait entendre, viennent d'être publiés. Nous reviendrons sur ces morceaux, qui accusent un talent des plus sérieux et des plus sympathiques.

⁂ La jeune pianiste Mlle Elisa Bertucat vient de faire paraître deux charmants morceaux dansants : *la Gracieuse*, polka-mazurka, et *les Echos du Rhin*, valse. Nous croyons ne pas nous tromper en prédisant un grand succès à ces deux nouvelles compositions dignes de figurer à côté de celles de Strauss et de Lanner. La valse *les Echos du Rhin* obtiendra certainement, par son originalité et sa distinction, ses entrées dans les plus élégants salons de Paris.

⁂ Parmi les dernières nouvautés pour le piano, nous remarquons deux ravissantes productions nouvelles de Félix Godefroid : *les Muletiers de Castille*, boléro, et *les Plus beaux yeux*, méditation sur la célèbre romance : « Un rayon de tes yeux », de Stigelli. Nous devons, sans hésiter, classer ces deux morceaux parmi les mieux réussis du célèbre auteur.

⁂ M Jacques Verreyt, administrateur et président du Conseil d'administration de la Société anonyme des grandes orgues (établissements Merklin et Schütze), vient d'être promu au grade d'officier de l'ordre de Léopold de Belgique.

⁂ M. Josè Amat, compositeur distingué, est en ce moment à Paris, chargé par le gouvernement brésilien de former une troupe italienne destinée à desservir les théâtres de ce pays.

⁂ Un journal de Leipzig, *la Chronique des Théâtres*, met en vente, au prix de 150 thalers, une lettre authentique de Mozart, datée du 2 avril 1789.

⁂ Les armateurs du magnifique steamer *Ericson*, de New-York, viennent de le débaptiser pour lui donner le nom, illustre aujourd'hui dans les deux mondes, de *la Grande-Duchesse*.

⁂ La ville de Catane se propose d'ériger un monument à la mémoire de Bellini, l'un de ses plus glorieux enfants.

⁂ Le comité de l'Association des artistes musiciens vient de procéder à l'élection de deux de ses vice-présidents. Ont été élus: M. Deloffre, premier chef d'orchestre du théâtre Lyrique-Impérial, et M. Couder chef d'orchestre du théâtre du Gymnase, en remplacement de MM. G. Kastner et Ch. Triebert, décédés.

⁂ Un éditeur qui occupait un place distinguée dans la librairie, M. Casimir Gide, vient de mourir. Il s'était beaucoup occupé de musique. Entré au Conservatoire en 1817 dans la classe d'harmonie de Dourlen, élève de Cherubini et condisciple de F. Halévy, il a composé la musique de plusieurs œuvres lyriques et chorégraphiques, au nombre desquelles on doit citer *les Trois Marie*, drame de Duport; *la Tentation*, grand ballet en collaboration avec Halévy; l'*Angelus*, opéra-comique; *Ozaï*, ballet en trois actes, etc. Depuis longtemps M. Gide ne s'occupait plus que du commerce de librairie.

⁂ M. David, artiste de l'Opéra, vient de perdre son père.

⁂ Adolfo Zabalza, professeur de piano au Conservatoire de Madrid, vient de mourir dans cette ville, à un âge peu avancé.

DÉPARTEMENTS

⁂ *Versailles.* — *Le Prophète* en est à sa 5e représentation et la direction n'a pas à regretter de l'avoir monté avec tant de soin. Le public y vient nombreux applaudir M. Taillefer (Jean de Leyden), Mlle Pradal, (Bertha), Mme Brus-Mahy, très dramatique dans Fidès.

⁂ *Rouen.* — La direction du Théâtre-des-Arts vient d'avoir, une fois de plus, la preuve, par le succès de *l'Africaine*, que l'on gagne toujours à monter des ouvrages d'un mérite réel, universellement sanctionné, et à le faire avec soin et intelligence. Ce succès, de tous points comparable à celui que *Robert*, *les Huguenots* et *le Prophète* remportèrent dans le temps à Rouen, est dû autant aux beautés saisissantes de la partition du maître qu'à son exécution. Nous ajouterons seulement quelques détails à la dépêche succinte de M. Méreaux, publiée dans le dernier numéro de cette Revue. M. Lédérac accentue, avec une chaleur communicative de chant et de jeu, la sauvage et farouche énergie de Nelusko. M. Casabon a de beaux moments dans le rôle de Vasco. Imposante sous les traits et le costume de la reine indienne, digne et passionnée tout à la fois, Mlle Olivier chante fort bien la berceuse du second acte, l'air du quatrième et sa poignante terminaison. MM. Bonnesseur (Don Diego), Berton, Larose, Poussot, Mme de Messemaker contribuent à former un excellent ensemble; ces artistes ont parfaitement saisi le caractère de leurs fonctions scéniques respectives. Les chœurs enlèvent avec une sûreté d'attaque et un enchaînement de nuances dignes d'une mention toute spéciale l'anathème des évêques, le chant des matelots et celui des sauvages. L'orchestre, conduit par M. Placet, ne mérite que de légitimes louanges. Les décors ont été artistiquement brossés par MM. Simon et Jusseaume. Enfin, ce sera selon toutes apparences, à cette complète réussite du chef-d'œuvre de Meyerbeer que notre théâtre d'opéra devra son salut.

⁂ *Nîmes.* — *L'Étoile du Nord* vient d'être donnée avec un grand succès. Le bel opéra de Meyerbeer a été en général bien interprété. Mme Bessin-Pouilley y montre une merveilleuse facilité dans les vocalises périlleuses de son rôle, et M. Pouilley a très-bien conçu et très-bien rendu celui de Peters.— La semaine dernière, dans une représentation de *Guillaume Tell*, notre ténor Cazeaux s'est surpassé. Il gagne chaque jour dans l'esprit de notre public, et sa place est marquée sur des scènes plus élevées que la nôtre.

ÉTRANGER

⁂ *Bruxelles.* — Comme les concerts précédents du Conservatoire, celui qui a été donné dimanche dernier, 16 février, a excité des transports d'admiration dans l'auditoire, par le choix des ouvrages ainsi que par la perfection de l'exécution. Le programme était composé de la symphonie militaire de Haydn, d'un madrigal à cinq voix, sans accompagnement, d'Orlando Lasso, du septième concerto de Mozart pour piano et orchestre, de l'adagio et du scherzo de la 9e symphonie de Beethoven, d'une fantaisie de Mme Farrenc pour piano et orchestre, et du magnifique finale de l'oratorio de Frédéric Schneider, *le Jugement dernier*. Dans la symphonie de Haydn, l'orchestre a fait admirer tour à tour la puissante sonorité dans laquelle il n'a point de rival, la délicatesse et l'élégance que réclament les œuvres du créateur de ce genre de musique. Dans l'adagio de la 9e symphonie, il a atteint le plus haut degré d'expression poétique, et dans le scherzo il a été d'une verve entraînante. Le talent de Mlle Mongin, justement apprécié à Paris, ce talent pur, correct et toujours approprié au caractère de la musique, était celui qui convenait pour la belle inspiration du 7e concerto de Mozart. Elle en a dit toutes les parties avec une délicatesse exquise. La fantaisie de Mme Farrenc lui a fourni ensuite l'occasion de faire valoir le brillant de son exécution. Rappelée après le concerto de Mozart, Mlle Mongin a reçu, dans des chaleureux applaudissements, les témoignages de satisfaction de l'assemblée. *Le Jugement dernier*, de Schneider, jouit d'une grande célébrité en Allemagne; les chœurs et l'orchestre ont rendu avec énergie et précision les larges proportions de son finale.

⁂ *Londres.* — Une pétition couverte d'un grand nombre de signatures, et demandant l'établissement d'une école de musique nationale,

patronnée par le gouvernement, en connexion avec un Opéra national, a été remise à une commission royale qui doit la présenter dans le courant de la saison à la Chambre des communes. Joachim a repris possession de son pupitre-chef aux *Monday Popular concerts*. Mme Schumann a remporté, au concert du 3 février, un grand succès avec Piatti.

*** *Berlin.* — Le directeur des musiques militaires, M. Wieprecht, a organisé dans la belle et vaste salle de la nouvelle Bourse, un grand concert au profit des habitants nécessiteux de la Prusse orientale. Toute la cour y assistait. Wachtel et Mme Blume-Santer ont dit avec élan la *Borussia* de Spontini; la basse Fricke a été couverte d'applaudissements après l'air : *O Isis und Osiris* , de la *Flûte enchantée*. *Les Fabius* (Die Fabier), opéra en cinq actes de Langert, vient d'être donné avec un très-grand succès à l'Opéra royal. Nous reviendrons sur cette représentation et sur l'ouvrage, auquel la critique est unanime à attribuer une grande valeur.

*** *Leipzig.* — Après la soirée de gala par laquelle on a fêté l'ouverture du nouvel Opéra, la première représentation a eu lieu avec *Fidelio*, dont l'interprétation, confiée à MM. Gross et Redling, et à Mlle Lœwe, a été de tous points digne du maître.— Mlle Orgéni a débuté dans *Lucie* et *la Somnambule*. Tout en lui reconnaissant un grand talent de vocalisation et une voix agréable, on a trouvé qu'elle manquait de sentiment dramatique. — MM Rontgen et Ferd. David, deux violonistes de la grande école, se sont fait applaudir au seizième concert du Gewandhaus, dans une symphonie concertante de Mozart, pour violon et alto. Au dix-septième, Franz Lachner a eu un immense succès en dirigeant lui même l'exécution de sa quatrième suite d'orchestre (en *mi bémol*). — Au dernier concert de la salle d'Euterpe, on vient d'exécuter, avec le concours des célèbres chœurs de Saint-Thomas, un *Te Deum laudamus*, composé par M. d'Adelburg, à l'occasion de la fête du couronnement de l'infortuné empereur Maximilien, et qui a valu à son auteur l'ordre de Guadaloupe ; c'est un véritable chef-d'œuvre de musique religieuse, et qui a produit une vive impression sur le public si difficile de Leipzig. Les autres compositions du même auteur, qui ont obtenu également un grand succès, sont intitulées *Symphonie-Ouverture* de Wallenstein (d'après le sujet de Schiller) et l'ouverture de l'Opéra hongrois « *Zringé* » (d'après le sujet de Kœrner).

*** *Barcelone.* — *Il Pellegrinaggio di Ploermel* a été représenté le 11 février au théâtre du Liceo avec un succès splendide. Des applaudissements frénétiques ont salué tous les morceaux de la partition; Mlle Vitali, qui s'est élevée à une grande hauteur dans le rôle de Dinorah, en a pris sa bonne part. Elle a dû répéter l'air de *l'Ombre*, qu'elle dit avec un charme infini. On a bissé également au ténor Negre son air du Moissonneur. Stagno a droit à tous les éloges, et Petit est un excellent Hoël. L'ensemble ne laisse rien à désirer; l'orchestre et les chœurs, sous la direction de Muzio, ont été irréprochables, et la mise en scène est vraiment superbe.

*** *Rome.* — *Don Carlos*, après de nombreuses vicissitudes, a enfin vu le feu de la rampe. Un public nombreux remplissait le théâtre Apollo ; il n'a pas trouvé le Verdi du *Trovatore* et de *Rigoletto* et il est resté froid. La plupart des morceaux ont été accueillis par un silence glacial. L'exécution, confiée à Sterbini, Brémond, Mmes Stolz et Vaneri, a cependant été aussi bonne que possible.

*** *Florence.*— A une soirée donnée par le président du conseil, le général Menabrea, on a beaucoup fêté une jeune cantatrice, Linda Caracciolo, qui doit aux conseils de H. Panofka un talent destiné certainement à faire sensation dans le monde musical. — La *Societa del Quartetto* ouvre une seconde série de six concerts-conférences. Le premier aura lieu le 1er mars. Il sera consacré aux illustres compositeurs de quatuors Haydn et Boccherini. M. le chevalier J.-L. Casamorata, président de notre Institut, y prendra la parole. — Les professeurs Gamucci et Biaggi, le marquis d'Arcais, le docteur Filippi, de Milan, se sont chargés des conférences du 2e, 3e, 4e et 5e, qui traiteront de Beethoven, Mendelsohn et Schumann.

*** *Varsovie.*—Après une magnifique représentation d'adieu à Berlin, où la reine a tenu à la féliciter publiquement, Mlle Artot vient de faire ici une brillante rentrée dans *Otello*. Malheureusement Moscou la réclame et elle ne nous restera que quelques semaines; le public semble avoir hâte de mettre à profit ce trop court séjour, et son empressement se traduit par des ovations plus nombreuses et plus chaleureuses que jamais adressées à l'éminente artiste.—Il se pourrait qu'avant de partir pour Moscou, Mlle Artot allât encore donner quelques représentations à Berlin.

*** *Saint-Pétersbourg.* — Au théâtre Marie, *la Vie pour le Tsar*, de Glinka (293e représentation), et *la Muette* (*Fenella*), pour les débuts du ténor Andréef, ont attiré ces jours derniers une foule immense. Andréef a eu un très-grand succès. — Mmes Lucca et Grantzoff ont été l'objet des ovations, des démonstrations enthousiastes que nous aimons à prodiguer aux grands artistes : on leur a jeté le premier soir des couronnes et des bouquets sans nombre; on leur a fait de riches cadeaux, où de flatteuses inscriptions rappellent leurs succès. — En outre, leurs admirateurs les ont suivies en masse jusqu'à leur demeure à l'issue du spectacle, et au moment où elles montaient sur le perron, leurs paisibles voisins ont été réveillés par une brillante fanfare de la musique de la garde à cheval ; des transparents à leurs initiales étaient placés partout, et une superbe illumination avait été improvisée sur l'escalier.— C'est le rôle du page des *Noces de Figaro* que Mme Lucca a choisi pour son bénéfice : la rentrée de Mlle Grantzoff a eu lieu dans *le Corsaire*. — Dans *Un Concert à la cour*, Mme Volpini a été chaleureusement complimentée par S. M. l'Impératrice, qui lui a exprimé l'espoir que Saint-Pétersbourg la conserverait longtemps encore. — Berlioz a dirigé le neuvième concert de l'Association musicale russe, dans lequel on a applaudi le violoniste Wilhelmj et le pianiste Dœrfeldt. Le dixième et dernier concert sera sans doute composé en grande partie d'œuvres de l'illustre compositeur. — Les derniers succès de Mario ont décidé la direction à l'engager pour la saison prochaine.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES ANNONCÉS.

Salle Herz, aujourd'hui dimanche 23 février: matinée musicale de Mlle Rachel Van Lier.

Salons Erard, lundi 24 février: concert de Mlle Constance Skiwa, avec le concours de MM. Birkinger, Ries et E. Norblin.

Salle Herz, jeudi 27 février à 8 heures 1/2: concert à grand orchestre, sous la direction de M. A. de Groot, donné par Frédéric Guzman, pianiste et compositeur chilien, avec le concours de Mme Monbelli, Mme Guzman et M. Lutz. On y entendra : première partie, musique classique : 1° ouverture de *la Flûte enchantée* de Mozart ;— 2° air de *Fernand Cortès* de Spontini (pour baryton), chanté par M. Frédéric Lutz ; — 3° grand concerto, pour le piano, avec accompagnement d'orchestre (op. 37), de Beethoven, exécuté par M. F. Guzman ; — 4° air des *Noces de Figaro* (pour soprano), de Mozart, chanté par Mme Monbelli ; — 5° duo concertant, pour deux pianos, sur la marche de *Préciosa*, de Weber, avec orchestre, de Mendelssohn et Moschelès, exécuté par M. et Mme Guzman. — Deuxième partie, musique moderne : 1° Souvenir nocturne, Mazurke pour piano, de F. Guzman, exécuté par l'auteur; — 2° air du *Valet de chambre* (pour baryton), de Carafa, chanté par M. F. Lutz ; — 3° *Dites oui* ; les *Yeux cré les*, danses de Cuba, pour piano à quatre mains, de Gottschalk, exécutées par M. et Mme Guzman ; — 4° air du *Barbier de Séville* (pour soprano), de Rossini, chanté par Mme Monbelli ; — 5° *Victoire*, marche triomphale, pour deux pianos concertants, de F. Guzman, exécutée par l'auteur et Mme Guzman.

Le Directeur : S. DUFOUR.

Nouvelles publications de JULES HEINZ, rue de Rivoli, 146.

PIANO

Félix Godefroid. Op. 145. Les Muletiers de Castille, bolero ..... 6 »

— Op. 146. Les plus beaux yeux, méditation sur *Un Rayon de tes yeux* ..... 6 »

Koennemann. Trois polkas nouvelles : 1. Souvenir de la Malmaison. — 2. Le pont de Bougival. — 3. Bohême-Polka, chaque 4 50

Chez G. HARTMANN, 19, boulevard de la Madeleine.

PIANO

Delioux (Ch.). — *Valse expressive* ..... 6 »

Defournaux (A.). — *Fleurs et Diamants*, valse de salon ..... 6 »

CHANT

Pinsuti. — *Il ciel stellato*, duettino ..... 6 »

Lied populaire de la Thuringe (*la Reine du Berger*), poésie d'Adolphe Larmande ..... 3 »

Maison COLOMBIER, 6, rue Vivienne, à Paris.

NOUVELLES PUBLICATIONS

Pour le piano

J.-L. Battmann. Op. 275. *Les Porcherons*, petite fantaisie 5 »
A. Croisez. Op. 146. *Notre-Dame-des-Anges*, prière de jeunes filles 5 »
— Op. 147. *Les Faux Monnayeurs*, caprice 5 »
J. Leybach. Op. 107. *La Cenerentola*, fantaisie brillante. 8 »
— Op. 108. *Tristesse*, élégie 7 50
A. Le Carpentier. *Airs et Rondes populaires*, arrangés à quatre mains, en 3 livres, chaque 6 »
L. Schiffmacher. Op. 72. *Mon pays*, transcription variée 7 50

Danse

Gaston de Lille. *En avant!* polka 5 »
— *Biarritz*, polka-mazurka 5 »
— *Sous la Feuillée*, valse 6 »
Ad. Lacout. *Le Petit Mignon*, quadrille très-facile 4 50
— *Baby*, polka très-facile 2 50
Strauss. *Le Dernier des Romains*, quadrille 4 50

Chant

LE DERNIER ROMAIN,
Tragédie lyrique et comique, paroles et musique de EUGÈNE MONIOT.
Partition piano et chant, et libretto, prix net : 5 francs.

D. Balleyguier. *Douce chanson* 3 »
G. Douay. *C'est plus fort que moi*, chansonnette 3 »
— *Un Bourgeois pour tout faire*, chansonnette 3 »
J. Javelot. *Mon Oscar*, chansonnette 3 »
P. Blaquières et **J. Moinaux.** *Gratteloup au camp de Châlons, explication du fusil Chassepot*, chansonnette. 3 »

Duos pour ténor et baryton

Leo Delibes. *Le Marchand d'Oublis* 6 »
Ch. Lecocq. *Les Tonneliers* 4 »
— Le même à une voix 2 50

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU.

ROBINSON CRUSOÉ

Opéra-comique en trois actes (cinq tableaux)

Musique de
J. OFFENBACH

Paroles de MM. E. CORMON et H. CRÉMIEUX.

Arrangée pour le Piano seul, in-8°, net : 10 fr.

La Partition

Pour Chant et Piano, in-8°, net : 15 fr.

LES AIRS DE CHANT DÉTACHÉS

L'Ouverture, 6 fr. — **Entr'acte symphonique**, 6 fr. — **Marche des Sauvages**, 6 fr. — **Chœur dansé**, 6 fr.

TRANSCRITS POUR LE PIANO SEUL.

ARRANGEMENTS :

MORCEAUX DIVERS :

CRAMER. — Deux bouquets de mélodies pour le piano, ch. 9 »
E. KETTERER. — Fantaisie brillante pour le piano 9 »
LECARPENTIER — Deux bagatelles pour le piano, chaque 5 »
ROSELLEN. Fantaisie de salon pour le piano 7 50
RUMMEL. — Fantaisie élégante pour le piano 6 »
Id. Duo facile à quatre mains 7 50
A. HERMAN — Divertissement pour piano et violon 9 »
SÉLIGMANN. —Bluette de salon pour violoncelle et piano 7 50

MUSIQUE DE DANSE :

ARBAN. — Quadrille pour le piano 4 50
Le même, à quatre mains 4 50
STRAUSS. — Grande valse pour le piano et à quatre mains 6 »
Id. Grand quadrille des bals de l'Opéra 4 50
MARX. — Deuxième quadrille pour le piano 4 50
LÉON ROQUES.—Polka brillante pour piano et à 4 mains. 4 »
STRAUSS. — Polka-Mazurka pour le piano et à 4 mains 5 »
H. VALIQUET. *Vendredi*, quadrille enfantin pour le piano. 4 50

Les Airs arrangés pour un et pour deux Violons, pour une et pour deux Flûtes.

Parties d'orchestre de l'ouverture et entr'acte. | **Les Parties d'orchestre complètes.**

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seul agent à Londres
S. ARTHUR CHAPELL,
45, New Bond Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

Exposition Universelle de Londres 1862
MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à

ANTOINE COURTOIS

POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES,
ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie Impériale de Paris

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

35e Année. N° 9. 1er Mars 1868.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger,
chez tous les Marchands de Musique, les Libraires,
et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Histoire de la musique instrumentale (7e article), par **Maurice Cristal**. — Les droits des auteurs (deuxième partie, 7e article), par **Thomas Sauvage**. — Un inconnu, par **Arthur Pougin**. — Ministère de la maison de l'Empereur et des beaux-arts, direction générale des théâtres. — Entre-filets.— Concerts et auditions musicales de la semaine. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Concerts et auditions musicales annoncés. — Annonces.

HISTOIRE DE LA MUSIQUE INSTRUMENTALE

(7e article) (1).

Depuis plus de soixante ans que la musique de chambre de l'école allemande s'est emparée de l'admiration de la France et de l'Europe, on semble avoir oublié que l'Italie n'a point été seulement le berceau de l'art de chanter et de la musique vocale, mais encore celui de compositeurs d'un mérite incontestable. Les compositions instrumentales d'Haydn, de Mozart, de Beethoven et d'autres maîtres moins connus sont devenues familières aux artistes que sollicite plus particulièrement l'étude austère d'une musique vigoureuse et non frivole. On ne va point demander des compositions sérieuses et fortes à l'Italie, qui pourtant a donné le jour aux plus grands violonistes du monde et aux plus éminentes conceptions qui aient été écrites pour le quatuor.

Boccherini est sans contredit, dans la musique de chambre, l'un des compositeurs les plus éminents qu'ait produits l'Italie. Mais les seuls amateurs, les seuls dilettantes connaissent les chefs-d'œuvre de ce maître, ses quatuors majestueux, ses quintettes exquis, tout cet œuvre irréprochable qui est à la musique instrumentale ce que les partitions de Cimarosa sont à la musique vocale. Boccherini n'est point populaire ; il a subi le sort de tant d'hommes supérieurs; ses compositions si pures, si délicates, qui se distinguent par la simplicité des moyens, par l'abondance et la grâce des idées mélodiques, ont été délaissées pour des conceptions plus intriguées, plus énergiques, plus scientifiques, si l'on veut, et qui appartiennent à une époque plus récente de l'art.

Luigi Boccherini naquit à Lucques le 14 janvier 1740. Son père, habile contre-bassiste, lui donna les premières leçons de musique et de violoncelle; mais il ne tarda pas à être remplacé dans ce soin par le maître de chapelle de l'archevêché, qui voulut cultiver lui-même les heureuses dispositions du jeune Boccherini et qui le fit admettre au nombre des élèves du séminaire de Lucques. Un goût invincible poussait le jeune artiste à l'étude du violoncelle. Il s'y livra sans réserve et ses progrès furent très-rapides. C'est au penchant que Boccherini garda toujours pour cet instrument et à l'habileté qu'il y avait acquise qu'il faut attribuer le rôle qu'il lui donne dans ses quintettes et les difficultés qu'il a introduites dans sa partie, malgré le désavantage qui en devait résulter pour la popularité de ses compositions.

Musicien perspicace, le père de Boccherini entrevit bientôt tout le parti que des professeurs éclairés tireraient des dispositions heureuses de son fils, et il décida qu'il l'enverrait à Rome pour qu'il pût s'y perfectionner dans le mécanisme de son instrument, et aussi pour apprendre la composition. Le jeune élève, chez qui la nature s'était montrée infiniment libérale et qui était doué de l'instinct mélodique le plus exquis, devança les leçons de ses nouveaux professeurs, et la pédagogie ne put gâter les dons précieux de son génie.

Rome le fascina, et c'est sans doute à son séjour dans cette ville qu'il fut redevable de la fraîcheur délicieuse et de l'adorable sincérité de ses inspirations. On faisait à cette époque beaucoup de musique dans les églises de Rome. Dans quelques-unes on mêlait les instruments aux voix, et les œuvres qu'on exécutait étaient dans le style concerté; mais dans plusieurs autres, et particulièrement à la chapelle Sixtine, on entendait plus habituellement la musique de l'ancien style, appelé *osservato*, dans lequel Palestrina a mis un charme, une douceur dont l'effet, à cette époque, était encore augmenté par la réunion des plus belles voix et par une exécution parfaite. Boccherini a souvent exprimé, en termes pleins d'enthousiasme, le plaisir qu'il avait éprouvé à l'audition de cette musique. Vers la fin de sa vie, il en parlait encore avec une chaleur qui prouvait que l'impression de ses jeunes années ne s'était aucunement affaiblie, et l'on peut remarquer que l'extatique langueur qui a tant de charme dans la musique de Palestrina n'est pas sans analogie avec la poétique morbidesse qui rend si suaves les compositions de Boccherini.

(1) Voir les nos 38, 40, 42, 44, 46 de l'année 1867, et no 3.

A peine âgé de vingt ans, Boccherini manifesta son génie par des compositions qui excitèrent un enthousiasme général. Ces œuvres sont encore aujourd'hui, après un siècle, un sujet d'admiration pour les véritables amateurs. Ses études terminées, le jeune maître, riche d'avenir et comblé des témoignages les plus flatteurs, revint dans sa patrie, souriant à la gloire, unique objet d'une ambition fiévreuse et désintéressée.

A Lucques, Boccherini savoura pendant quelque temps, au milieu de ses compatriotes, l'ivresse du premier succès. Mais la soif de la célébrité le tourmentait, et sa ville natale n'était point un théâtre où pussent s'accomplir les destinées qu'il rêvait incessamment. Il avait retrouvé, parmi ses compatriotes, Manfredi, élève de Nardini et violoniste de l'école de Tartini. Ils se lièrent de l'amitié la plus étroite et se communiquèrent un mutuel désir de voir les principales villes de l'Europe. Confiants dans la fortune, les deux artistes dirent adieu à leur pays et partirent pour l'Espagne, qui de toutes les contrées de l'Europe était celle où était réuni en ce moment le plus grand nombre de virtuoses célèbres. Ils firent une première station à Turin, où leur talent comme compositeurs et leur habileté comme instrumentistes excitèrent la plus vive admiration.

Boccherini n'avait encore produit que ses premiers trios pour violon et basse. Ces compositions étaient encore en manuscrit, et les dilettantes considéraient comme une faveur précieuse la permission d'en obtenir des copies. De Turin nos deux musiciens se rendirent dans la Lombardie, puis dans le Piémont, et enfin dans le midi de la France. Partout leur talent excita la sympathie et l'enthousiasme.

Après cette excursion, qui paraît s'être prolongée pendant plusieurs années, les deux amis arrivèrent à Paris vers 1768. L'éditeur de musique La Chevardière, qu'ils eurent occasion de connaître dès leur arrivée, les présenta au baron de Bagge, aussi célèbre par ses prétentions comme violoniste que par la protection qu'il accordait aux artistes. — Chez Bagge se réunissait tout ce que Paris comptait de musiciens distingués : Gossec, Gavinies, Capron et Duport l'aîné. Ce fut devant cet aréopage que parurent les deux virtuoses lucquois.

Sortis avec honneur de cette première épreuve, ils ne tardèrent pas à en affronter une seconde plus périlleuse en débutant au Concert spirituel. Ils avaient à combattre de puissants rivaux dont la réputation dès longtemps affermie ne redoutait aucune concurrence. Cherchant dans d'autres moyens leurs succès, ils s'attachèrent moins à surprendre qu'à toucher leurs auditeurs et à les charmer. L'exquise pureté des compositions de Boccherini, qu'ils avaient fait entendre chez le baron de Bagge, leur avait procuré un succès qu'ils n'auraient pas obtenu par leur seule virtuosité. Ils jouèrent dans ce second concert les mêmes compositions, et l'assemblée ne se montra pas moins prodigue d'enthousiasme et d'applaudissements. Chacun se plut à reconnaître la fraîcheur de génie du nouveau maître.

Cette manœuvre habile ne fut pas défavorable aux exécutants.

Leur triomphe fut complet et de tous côtés, à la cour comme à la ville, à Paris, en province et à l'étranger, on sollicita d'eux de nombreuses auditions. Les éditeurs se présentèrent bientôt. Dès le lendemain du concert, Vernier, qui était leur compatriote, était venu les prier de regarder sa maison comme la leur et s'était offert pour graver leurs ouvrages. Boccherini saisit avec empressement l'occasion qui se présentait de révéler au monde musical les trésors de son génie. Il dédia son premier œuvre de quatuors à Vernier, qui le publia et il acquitta la dette de sa reconnaissance envers La Chevardière, en lui dédiant aussi ses premiers trios, qui parurent chez cet éditeur.

Bientôt recherché par les amateurs d'élite que charmaient ses inspirations originales, Boccherini satisfit à leur empressement par l'abondance de sa verve. Au nombre des productions de ce maître appartenant à la même époque, il faut signaler les six sonates pour clavecin et violon dédiées à Mme Brillon de Jouy, qui était alors au premier rang des amateurs français.

Cette virtuose, que tant de qualités distinguaient, outre son goût pour la musique, les lettres et les arts plastiques, vivait à Passy, près de Paris, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Burney, qui l'entendit en 1770, en parle en ces termes dans son voyage musical en France et en Italie : « Elle est, dit-il, une des meilleures clavecinistes de l'Europe. Cette dame, non-seulement joue les morceaux les plus difficiles avec beaucup de sentiment, de goût et de précision, mais elle exécute à vue avec la plus grande facilité. » Burney put s'en convaincre lui-même lorsqu'il l'entendit déchiffrer plusieurs morceaux de sa musique qu'il lui avait présentés en manuscrit.

Mme Brillon composait aussi et Boccherini prisait beaucoup ses ouvrages. Il exécuta souvent avec elle ses sonates sur le clavecin ou le forte-piano et il faisait la partie de violon. C'est chez cette dame qu'il rencontra pour la première fois André-Noël Pagin, violoniste de l'époque dont l'école française s'honore tout particulièrement. Cet artiste célèbre, né à Paris en 1721, si l'on en croit Beffara qui déclare avoir vérifié l'année de sa naissance d'après des actes authentiques, fit dans sa jeunesse un voyage en Italie dans le dessein d'étudier le genre de Tartini, dont il reçut des leçons. De retour à Paris, il se fit entendre aux Concerts spirituels et y obtint de brillants succès; mais sa persistance à ne jouer que la musique de son professeur parut aux musiciens français une insulte pour leurs compatriotes; ils se liguèrent contre lui, et, dans un concert, le firent accabler d'applaudissements ironiques avec accompagnement de bouquets portant de petits papiers où le nom du violoniste était accolé aux éloges les plus outrés et aux adjectifs les plus moqueurs. Pagin, justement offensé, prit la résolution de ne plus reparaître devant le public. Il avait tort, car l'auditoire n'était pas responsable de ce charivari peu honorable pour ceux qui l'avaient imaginé; mais on le supplia vainement de ne point considérer comme une disgrâce du public ce qui n'était qu'une preuve de la déraisonnable envie d'artistes peu généreux.

Le duc de Clermont, son protecteur, lui confia alors dans sa maison un emploi honorable et largement rétribué. Pagin cessa de faire de la musique sa profession, et ne se fit plus entendre que dans les salons, chez les dilettantes et chez ses amis. Burney et Boccherini sont d'accord pour admirer la belle sonorité qu'il tirait de l'instrument, son expression dans l'adagio et la légèreté de son archet dans les traits brillants. Ainsi que plusieurs compositeurs célèbres, Shobert et Boccherini et bien d'autres, Pagin a dédié quelques-uns de ses ouvrages à Mme Brillon de Jouy.

MAURICE CRISTAL.

(*La suite prochainement.*)

LES DROITS DES AUTEURS.

(*Deuxième partie.*)

SOCIÉTÉS DES AUTEURS, COMPOSITEURS ET ÉDITEURS DE MUSIQUE.

(7e article) (1).

On connaît ce vieux conte d'un paysan, venu à l'Opéra, qui se cramponnait à sa banquette au moment de l'*ouverture*, parce qu'on

(1) Voir les nos 33, 40, 41, 45 et 49 de l'année 1867, et no 7.

lui avait dit que le premier coup d'archet l'*enlèverait !* Ici ce ne sont pas les spectateurs qui furent enlevés, non; mais aussitôt que le chef d'orchestre eut donné l'impulsion à tous ses subordonnés, en même temps que la symphonie éclatait avec toute sa puissance dans un premier accord, ô prodige! au milieu d'un immense nuage de poudre, on vit s'élancer vers le lustre, avec la rapidité et presque le bruit d'une compagnie de perdrix... un essaim de PERRUQUES!

Ce dut être un spectacle curieux et imposant que celui de cette volée de coiffures de toutes formes, de tout rang, de tout âge : c'était le modeste *Bonnet*, la pimpante *Brigadière*, le léger *Cabriolet*, le menaçant *Rhinocéros* et le fier *Oiseau royal;* puis, le *Fer-à-cheval*, la *Grecque* et le *Cadogan*, récente importation britannique. Toutes, selon leur volume et leur poids, se balançaient ou légèrement ou majestueusement autour du lustre, qui, versant sur elles des torrents de lumière et d'huile, augmentait encore l'effet pittoresque et saisissant du tableau !

Un cri énorme, discordant, un cri à la fois dans tous les tons, composé du cri particulier de chaque victime et de chaque spectateur, s'éleva en même temps que les infortunées vers la voûte de l'édifice; tous les regards aussi les suivirent dans ce voyage aérien, mais bientôt les yeux des témoins désintéressés s'abaissèrent pour chercher les têtes veuves de leur plus bel ornement, et l'on découvrit alors que l'orchestre seul, mais tout entier, jusqu'à M. Exaudet lui-même, se trouvait mis à nu. Alors, au cri de surprise succédèrent des éclats de rire effrayants, inextinguibles, inhumains, — oui, inhumains ! Ne voyez-vous pas ces pauvres musiciens éperdus, haletants, la bouche béante, le cou tendu, les bras en l'air? Tous ont le chef chauve ou à peu près; celui-ci avec une calotte de flanelle, celui-là avec un serre-tête de nankin; les yeux levés avec amour, avec regret, ils semblent rappeler ce cher objet qui, insoucieux de leur peine, les nargue en dansant devant eux à trente pieds du sol !

Cependant, après cette première explosion d'hilarité, il fallut s'occuper de réparer le désordre, d'en rechercher et d'en punir l'auteur. M. Berger surtout insistait sur ce point, pour venger sa dignité outragée.

On commença par descendre le lustre chargé de ses glorieux trophées, et l'on vit accourir autour de lui, avec un empressement tendre et sentimental, les malheureux spoliés, avançant la main vers l'ornement nouveau qui pendait en couronne, comme les prix autour du mât de Cocagne; chacun veut saisir sa fugitive; M. Exaudet, le premier, plus ardent, plus ému, peut-être plus sensible... au froid, s'empare de sa *Brigadière*, — c'était une *Brigadière* que portait M. Exaudet ;—mais en voulant la réinstaller en son lieu et place, il éprouva une résistance inaccoutumée, tout à fait étrangère aux habitudes de sa docile compagne. On examina les choses de plus près et l'on reconnut que des hameçons avaient été habilement jetés sur les perruques; que les perruques avaient mordu aux hameçons ou les hameçons aux perruques, de telle façon qu'au moyen de crins imperceptibles qui attachaient lesdits hameçons, d'un fil d'appel auquel se réunissaient les crins et qui passait dans la poulie du lustre, on avait opéré l'enlèvement des susdites perruques.

Pendant cette enquête tous les assistants s'étaient réunis dans le parterre, autour du lustre, ce soleil du soir, alors entouré d'innombrables comètes, à plus ou moins longues queues. Là chacun exprimait son indignation; car il fallait être indigné : M. le directeur de l'Opéra l'était! Parmi ceux qui, par gestes ou par exclamations, témoignaient le plus vivement leur désapprobation, on remarquait surtout Ma Mie Babichon : elle haussait les épaules, levait les yeux, joignait les mains : — « Quelle infamie! manquer » ainsi à M. le directeur, insulter M. Exaudet! Une personne étran- » gère au théâtre seule a pu donner un pareil scandale : je ne » voudrais en accuser aucun de mes camarades!... »

Cette vertueuse colère frappa Favart : il regarda la bonne pièce en souriant, et elle, souriant aussi sous cape, baissa les yeux : hélas ! ce sourire la perdit ! il fut intercepté au passage par l'œil scrutateur de M. Berger, et soudain tout le mystère lui fut dévoilé.

« — Vous ne pourriez en effet accuser aucun de vos camarades, Mademoiselle, sans injustice et sans ajouter une nouvelle faute à celle que vous avez commise! » — dit l'administrateur avec autant de sévérité qu'en auraient pu fournir ensemble les trois juges de l'enfer : Minos, Eaque et Rhadamanthe, dont il avait dû étudier la tenue dans ses opéras mythologiques.

A cette apostrophe Ma Mie Babichon resta muette.

Puis la lumière inondant M. Berger, il continua :

« — Oui, vous! car le fil conducteur de cette indécente machination répond à la troisième loge où vous étiez! »

Effectivement le fil était encore dans la loge.

L'accusation d'un fait aussi grave, aussi clairement prouvé, n'admettait pas de réplique; il ne restait à la coupable qu'à courber la tête, à implorer la clémence de son juge; — il y comptait lui-même, M. Berger, et peut-être se fût-il laissé fléchir... Mais, au lieu des pleurs et des marques de repentir convenables en pareille situation, Ma Mie Babichon poussa un éclat de rire, comme Nicole à la vue de M. Jourdain dans son grand costume; un de ces éclats de rire qui dégénèrent en attaque de nerfs, qui font qu'on se roule, ou qui arrachent à Arnal ce cri : — « Qui est-ce qui donc rit comme ça là-haut ? » — Bref, on la crut folle, et M. Exaudet, qui avait rajusté sa *Brigadière*, en eut pitié. Mais ce n'était pas démence : c'était tout simplement le naturel qui trop longtemps comprimé rompait la digue de l'hypocrisie et débordait en flots de gaieté. On le reconnut bientôt, lorsque l'effrontée, un peu calmée, adressa au directeur de l'Opéra ce singulier discours, souvent interrompu par les bouffées d'une envie de rire qui l'étouffait :

» — Monsieur, hélas ! ah! ah! ah! pardonnez-moi, je vous en prie... Hi! hi! hi!.. Ce n'est pas ma faute, en vérité... Eh! eh! eh! je n'ai pas été maîtresse de ma volonté... c'est un effet de l'antipathie que j'ai contre les perruques!... Elle est si forte, monsieur le directeur, qu'au moment où je vous parle, et malgré le respect que je vous dois, je ne puis m'empêcher de me jeter sur la vôtre!... »

Et joignant l'action à la parole, Babichon porta une main sacrilége sur l'édifice chevelu qui couronnait M. Berger, saisit ce chef-d'œuvre, le lança sur le théâtre et s'enfuit!..

Cette fois, on ne rit pas : on pâlit!

Qu'allait-il en effet résulter d'un pareil attentat? Chacun attendait, en silence, l'explosion de la colère du Jupiter de coulisses... Rien n'éclata!

Il était là, immobile et blême; une sueur froide inondait son front dénudé, tout à l'heure orné d'un crépé artistement élevé, où maintenant apparaissaient quelques cheveux rares et rouges et deux loupes ! végétation occipitale dont l'exhibition publique plongeait en ce moment dans la stupeur M. Berger, homme à bonnes fortunes et à prétentions. Il fut tiré de cet état d'atonie par Damour, le concierge, qui se présenta respectueusement devant lui, portant sur son poing la perruque si maltraitée, et dont il essayait de ramener les boucles égarées.

M. Berger la saisit avec un mouvement convulsif, la posa rapidement sur la tête et, sans dire un mot, courut s'enfoncer dans sa voiture.

Il ne remit plus depuis le pied à l'Opéra-Comique, dont il abandonna la direction, et qu'il fit supprimer quelques mois après. M. Exaudet, qui avait partagé l'infortune de son supérieur, entra à l'Opéra comme premier violon. Mme Favart, Clairval et Laruette

furent engagés dans la troupe que Favart conduisit au camp du maréchal de Saxe, et Ma Mie Badichon, qui, par lettre de cachet, avait reçu défense de paraître sur aucun théâtre, se réfugia dans les petits appartements du magnifique hôtel que M. d'Augny (1), le fermier général, venait de faire bâtir à la Grange-Batelière.

Thomas SAUVAGE.

(La suite prochainement.)

UN INCONNU.

Le *Journal d'Indre-et-Loire* a publié récemment la lettre suivante, adressée par M. le conservateur de la Bibliothèque de Tours au maire de la ville:

« Monsieur le Maire,

» J'ai l'honneur de vous offrir, pour la Bibliothèque publique, un manuscrit que j'ai eu la bonne fortune de sauver de la destruction. Ce livre, précieux pour les musiciens, gisait exposé à l'humidité, depuis la Révolution, dans le grenier d'une maison voisine de l'ancienne église de Saint-Martin. Je l'ai réparé de mon mieux; il est complet et sera très-bien placé dans notre précieux dépôt. Voici le titre de ce manuscrit :

« *Apollon et Cyrène,* divertissement héroïque en deux actes, mis » en musique par J.-B. Dupré, organiste de Saint-Martin, de » Tours, paroles de M. Bruley, trésorier de France. (Vol. in-8°, » contenant 196 pages.) »

» Cette opérette fut écrite par Dupré, à Tours, le 24 juillet 1771, comme l'indique une note, signée de sa main, à la page 168 du manuscrit.

» L'antique église de Saint-Martin possédait un orgue excellent: c'était un *grand trente-deux pieds, à cinq claviers, ayant une soixantaine de jeux.* Dupré, qui le touchait, rivalisait avec le talent des premiers organistes de Paris; il possédait une science profonde de l'harmonie. Le Chapitre de Saint-Martin, qui avait des revenus considérables, faisait un digne emploi de ses richesses en attachant à son église les sujets les plus distingués, pour composer une excellente musique. Le célèbre Lesueur, à cette époque, était maître de chapelle à Saint-Martin (2): plus tard, il dirigea le Conservatoire de Paris (3). Pendant son séjour à Tours, il rendit justice à l'auteur de notre manuscrit; et, pour donner une preuve qu'il savait apprécier son grand talent, il nous suffira de dire qu'il lui donnait ses compositions à retoucher; il les lui faisait jouer ensuite sur le bel orgue de Saint-Martin, et répétait souvent : « Mes fugues, remaniées par Dupré, me font venir la » *chair de poule.* »

» Si je ne craignais de vous fatiguer, monsieur le Maire, j'entrerais dans de plus grands détails sur le célèbre auteur de notre manuscrit. Dupré résume en lui une des plus belles époques musicales de notre ville; et, au double point de vue de l'histoire locale et de l'art musical, c'est une bonne fortune, pour notre Bibliothèque, de posséder une œuvre de Dupré. Quant à M. Bruley, il était le chef de l'honorable famille qui habite la Touraine.

» J'ai l'honneur d'être, avec respect, monsieur le Maire, votre très-obéissant serviteur.

» Dorange, *bibliothécaire.* »

(1) Hôtel où nous avons vu l'administration des jeux jusqu'à leur suppression; la Banque Ganneron; qui fut la résidence de M. Aguado, et qui est aujourd'hui la mairie du IXe arrondissement.

(2) De 1783 à 1784.

(3) Ceci est une erreur. On sait que jamais Lesueur n'a dirigé le Conservatoire.

L'ouvrage dont il est ici question fut-il jamais représenté, même à Tours? C'est ce qu'il serait sans doute bien difficile de savoir aujourd'hui. Quant à son auteur, il n'est guère plus facile de se renseigner à son sujet. M. Fétis ne cite aucun Dupré vivant à cette époque. Quant au *Dictionnaire des Musiciens* de Choron et Fayolle, voici la seule note qu'on y trouve : « Dupré, fit graver à Paris, en 1763, deux œuvres de dix trios pour le clavecin avec violon. Il était, dès 1754, pensionnaire à l'Opéra, et mourut en 1784. »

Il paraît bien évident que ce Dupré n'est point celui de la lettre ci-dessus reproduite. Comme le dit le *Dictionnaire des Musiciens,* cet artiste était pensionné de l'Opéra dès 1754, même 1753; l'*Almanach des Spectacles* le constate. Donc il avait fait à ce théâtre son temps de service, n'était sans doute plus de la première jeunesse, et eût été bien vieux en 1783, à l'époque ou Lesueur faisait un si grand éloge de l'organiste de Saint-Martin, de Tours. Il s'agit donc probablement d'un musicien tourangeau, né et élevé dans le pays, qui y avait fait tout doucement sa position, et qui peut-être y fit représenter le petit opéra en question.

Combien, à cette époque où Paris s'occupait de la province encore moins qu'aujourd'hui, au point de vue intellectuel, combien d'artistes obscurs ont pu faire preuve d'un talent très-réel et absolument méconnu!

A ce titre, la petite découverte que nous venons de mentionner n'est pas sans intérêt.

Arthur POUGIN.

MINISTÈRE DE LA MAISON DE L'EMPEREUR
ET DES BEAUX-ARTS.

DIRECTION GÉNÉRALE DES THÉATRES.

Une médaille en or, de la valeur de 500 francs, est offerte à l'auteur des paroles de la cantate qui sera choisie pour être donnée, cette année, comme texte du concours du grand prix de Rome, pour la composition musicale.

Cette cantate doit être à trois personnages; elle est destinée à être chantée par un soprano, un ténor et un baryton ou basse-taille; elle devra renfermer un ou au plus deux airs; un seul duo et un trio final, chacun de ces morceaux étant séparé du morceau suivant par un récitatif.

Les cantates devront être adressées, par paquet cacheté, au secrétariat du Conservatoire impérial de musique et de déclamation, rue du Faubourg-Poissonnière, n° 15, avant le 1er mai, terme de rigueur. Chacune des pièces de vers contiendra, dans un billet cacheté, le nom de l'auteur et l'épigraphe placés en tête du manuscrit.

Il ne sera reçu à ce concours que des pièces inédites. Les manuscrits ne seront pas rendus.

Pour la seconde fois depuis peu de temps, *la Revue et Gazette musicale* vient d'être douloureusement éprouvée.

Naguère, c'était un de ses collaborateurs les plus savants et les plus assidus qu'elle perdait, — nous avons nommé Georges Kastner; — aujourd'hui, c'est Édouard Monnais, son rédacteur en chef depuis l'année 1835, que l'impitoyable mort nous enlève! Mardi matin, l'écrivain de tant de distinction, de tact et d'esprit, auquel notre recueil doit de si nombreux et de si excellents travaux, l'ami constant et dévoué succombait à une longue et douloureuse maladie, emportant avec lui les regrets de tous ceux qui l'ont connu. — Dans quelques jours nous consacrerons, à cette honorable et laborieuse existence, une notice chronologique qu'une douleur profonde nous rend incapables de rédiger en ce moment.

Jeudi, à trois heures, ont eu lieu en l'église Notre-Dame de Lorette les obsèques de M. Edouard Monnais, dont nous venons d'annoncer plus haut la fin regrettable.

Nous ne pouvons mieux faire que de reproduire les détails donnés sur cette cérémonie par *le Moniteur* de vendredi :

« Aujourd'hui, à trois heures, ont eu lieu en l'église Notre-Dame de Lorette les obsèques de M. Edouard Monnais, commissaire impérial près les théâtres lyriques et le Conservatoire, et qui, depuis un mois, par suite de l'état de sa santé, avait, sur sa demande, été admis à faire valoir ses droits à la retraite.

» La foule qui se pressait dans l'église n'était composée que d'amis, ressentant tous vivement la perte qu'ils venaient de faire. En effet, à côté des rares qualités de l'esprit qui ont fait apprécier ses travaux si variés, M. Edouard Monnais avait ce don précieux de la bienveillance, de l'aménité, de l'obligeance délicate qui attire et retient les cœurs. Ami des plus grands compositeurs, de Rossini, de Meyerbeer, d'Halévy, d'Auber, il laisse dans le monde des arts des regrets unanimes. Ces regrets ont trouvé en M. de Saint-Georges un éloquent interprète. Avant de rapporter ici les paroles émues retraçant si bien le caractère affectueusement dévoué et intelligemment conciliant du défunt, nous indiquerons rapidement les principaux travaux de l'écrivain, qui, par l'impartialité et la justesse de ses savantes appréciations et le tour aimable de son style plein de distinction et de finesse, avait conquis dans la critique musicale une place qui sera difficilement remplie.

» On a d'Ed. Monnais les treize volumes des *Ephémérides universelles*; *Sultana*, opéra-comique; *Esquisses de la vie d'artiste*, *les Sept Notes de la gamme*; *le Portefeuille d'une cantatrice*, un certain nombre de comédies-vaudevilles, tels que : *la Demande en mariage*, *la Cour des messageries*, *le Secret d'Etat*, *l'Anneau*, *Un Ménage parisien*, *le Petit Suisse*, la plupart en collaboration; une foule d'articles dans *le Courrier français*, *le Moniteur des Arts*, *la Gazette musicale*, où il prit le nom de Paul Smith.

» C'est un souvenir honorable pour *le Moniteur universel* de l'avoir compté parmi ses collaborateurs.

» Nous avons remarqué parmi les assistants : M. de la Charme, chef du cabinet du ministre de la maison de l'Empereur; M. Camille Doucet, membre de l'Académie française, directeur général de l'administration des théâtres et le personnel de la direction générale; M. Auber, directeur du Conservatoire de musique, et le personnel du Conservatoire; M. Ambroise Thomas; M. Edouard Thierry, administrateur général de la Comédie-Française; M. Emile Perrin, directeur de l'Opéra; le baron Taylor, MM. Carvalho, Bagier, Chaix-d'Est-Ange, de Vatry, A. de Lavergne, de Lassabathie, Laurencin, Hipp. Provost, F. Bazin, Oscar Comettant, Paul Dalloz, Th. Gauthier, A. Gouzien, Cristal, D.-A.-D. Saint-Yves, M. de Monter, Rey, Laurent de Rillé, Jules Simon, Deforges, Moker, Couderc, Montaubry, Duprez, Sainte-Foy, Ponchard, Vauthrot, J. Pasdeloup, Heugel, Louis et G. Brandus, S. Dufour, Hipp. Rodrigues, Marmontel, Révial, Laget, Massart, H. Herz, Lecouppey, Mathias, Arban, Dauvernié, Cookers, Dancla, professeurs au Conservatoire, Alkan, Batiste, Battu, etc.

» Un *Pie Jesu*, de la composition de M. Faure, a été chanté par l'auteur avec un sentiment profond qui a vivement impressionné l'assemblée.

» Sur la tombe, au cimetière du Père-Lachaise, où le corps a été déposé, M. de Saint-Georges, président de la Société des auteurs dramatiques, a prononcé au nom de cette Société les paroles qui suivent :

« Un homme excellent, un esprit d'élite, un critique d'art distingué, un administrateur habile, un ami parfait et dévoué : voilà celui que nous pleurons aujourd'hui, celui que de vifs regrets accompagnent, et dont la douce et sympathique figure restera dans le souvenir de tous ceux qui l'ont connu, c'est-à-dire aimé.

» Edouard Monnais fut longtemps rédacteur d'un de nos plus importants journaux politiques; il y était chargé de la critique musicale, et se fit remarquer par d'excellentes et judicieuses appréciations, où la sévérité fut toujours mitigée par une bienveillance extrême pour les auteurs dont il blâmait et improuvait les œuvres. Encourageant les faibles et rendant l'énergie aux forts en évoquant leur passé au profit de leur avenir.

» Remarqué, apprécié par tous les vrais amis de l'art, Edouard Monnais fut appelé à la direction de l'Opéra; il voulut appliquer à ce beau théâtre les théories artistiques dont il était depuis longtemps l'apôtre, il le fit avec bonheur, et plusieurs grandes œuvres représentées sous son administration furent consacrées par le succès. Nommé bientôt après aux fonctions de Commissaire du gouvernement près de nos grands théâtres et du Conservatoire, il apporta dans ses nouveaux devoirs cet esprit à la fois ferme et obligeant qui augmenta le nombre de ses amis et lui acquit tant de reconnaissances et de dévouements.

» Auteur lyrique, il écrivit pendant dix ans toutes les cantates qui servirent de début à nos prix de Rome, et plus d'un dût à ses inspirations de belles œuvres couronnées, qui furent *le premier pas* d'une carrière de gloire et de fortune!

» Edouard Monnais composa quelques pièces pour nos théâtres de chant; chacune d'elles renfermait ce sentiment musical sans lequel il n'existe pour le musicien ni verve ni mélodie.

» Ses études, ses travaux donnaient à ses critiques une autorité qui le fit apprécier de tous les vrais amateurs de l'art et rendra sa perte encore plus sensible à tous les lecteurs des journaux qui lui durent longtemps leur vogue et leur succès.

» Quelques mots sur l'homme privé, Messieurs, dernier hommage de l'un de ses meilleurs amis. Bon, serviable, doué d'une de ces natures heureuses qui attirent la confiance et entraînent l'amitié, Edouard Monnais va nous manquer à tous; nous le chercherons longtemps dans nos comités artistiques, dans nos jurys, dans ces concours publics où son esprit conciliant, où sa bienveillance connue rassuraient les élèves et se communiquaient aux juges!

» Mais c'est au sein de sa famille, parmi ses affections intimes, que sa perte sera cruellement sentie!

» Si nos regrets parviennent jusqu'à toi, mon cher Monnais, qu'ils adoucissent la séparation de ceux qui te furent chers, et qu'il te reste la pensée de toutes les douleurs qui te survivent comme de ton souvenir éternel dans nos cœurs! »

Dans quelques paroles empreintes d'une sincère émotion, M. le baron Taylor, au nom de l'Association des artistes musiciens, dont M. Edouard Monnais était depuis longtemps vice-président, a dit ensuite un dernier adieu à celui qui laisse parmi ses collègues de si vifs sentiments d'estime et d'affection.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES DE LA SEMAINE.

*** Les artistes désignés pour se faire entendre au premier concert des Tuileries qui a lieu demain, sont : Mmes Nilsson, Cabel, Marie Roze; — MM. Capoul et Crosti. — La partie instrumentale y sera représentée par Mme Norman-Neruda.

*** Le concert donné vendredi de la semaine dernière au ministère de la Marine aura été l'un des plus remarquables et des plus intéressants de la saison, non-seulement par la notoriété des artistes engagés, et qui s'appelaient Gardoni, Hermann-Léon, Franchomme, Alard, Duvernoy et Mmes Carvalho et Bloch, mais aussi par le choix des morceaux exécutés. Il suffira de citer au nombre de ceux-ci : *la Corbeille d'oranges*, d'Auber, le magnifique trio du *Pardon de Ploërmel*, *l'Ave Maria* de Gounod, la romance de *Martha* et toute la partie instrumentale. C'est par les bravos les plus enthousiastes que le noble auditoire a témoigné à ces brillants interprètes toute sa satisfaction.

*** M. le comte de Nieuwerkerke, surintendant des Beaux-Arts, a repris le 28 ses réceptions hebdomadaires du vendredi. On sait qu'elles sont particulièrement consacrées à la musique.

*** Au huitième concert du Conservatoire, dont le programme répétait exactement celui du dimanche précédent, nous n'avons à signaler que le *bis* adressé, pour la seconde fois, au chœur des Pèlerins du *Tannhœuser*. Les anciens abonnés deviendraient-ils tout à coup wagnériens?

*** Une seconde audition a confirmé l'énorme succès obtenu par Mme Norman-Neruda aux Concerts populaires. Elle a joué l'*andante* et le *finale* du concerto en *mi* de Vieuxtemps avec une légèreté, un brio, une

sûreté, une pureté de son que l'illustre violoniste-compositeur eût certainement admirées. Il n'y a d'autre reproche à lui adresser, et c'est chose grave pour une aussi gracieuse personne, que le luxe de mouvements auquel elle se livre dans la chaleur de l'exécution. Elle se fait entendre une troisième fois aujourd'hui dans le huitième concerto de Spohr, connu en Allemagne sous le nom de *Gesangscene* (scène de chant).

*** Un concert brillant entre tous est celui qu'a donné jeudi dernier le pianiste chilien Frédéric Guzman, connu seulement à Paris de quelques artistes et amateurs. Un public d'élite remplissait la salle Herz, curieux de savoir comment on comprend les concertos de Beethoven au Chili. C'est celui en *ut* mineur, au finale si piquant et si plein de verve, qu'avait choisi M. Guzman; il l'a exécuté de façon à démontrer que son talent prendrait promptement une belle place dans la hiérarchie des virtuoses que nous possédons; mais c'est surtout dans deux morceaux de style moderne dont il est l'auteur, et dans deux brillantes compositions à quatre mains de Gottschalk, *Dites oui* et *Ojos criollos* (les Yeux créoles), qu'on a pu apprécier sa véritable originalité. Sa femme, qui a joué avec lui, paraît ne lui céder en rien sous le rapport du mécanisme et de la facilité. On a bissé avec acclamation *les Yeux créoles*. Nous signalerons encore une *Marche triomphale* très-réussie de F. Guzman, pour deux pianos. Lutz, le sympathique baryton, a récolté de nombreux bravos après deux airs de *Fernand Cortez* et du *Valet de chambre*; Mme Monbelli qui a dit de sa voix fraîche et souple l'air du *Barbier de Séville*, comme nous l'avons rarement entendu détailler, a eu un succès d'enthousiasme. Une bonne note à l'orchestre qui était dirigé par M. de Groot.

*** Une pianiste viennoise que Paris a déjà applaudie l'hiver dernier, Mlle Constance Skiwa, a donné lundi un concert à la salle Erard. Dans un trio de Jadassohn, un beau concerto de Hændel et divers morceaux de Chopin, Liszt et J. de Beliczay, elle a fait preuve d'un sérieux et classique talent. Le jeune violoniste Franz Ries, qui nous semble marcher à grands pas vers la célébrité, a exécuté deux charmants morceaux de sa composition, *Bürleske* et *Berceuse*, qui décèlent la main d'un maître, et, avec Mlle Skiwa, la brillante fantaisie de Vieuxtemps et Wolff sur *Oberon*; elle a produit beaucoup d'effet. M. Norblin et le ténor belge Straetman ont recueilli leur bonne part d'applaudissements.

*** Mlle Amélie Staps, une gracieuse pianiste que la Belgique nous envoya l'année dernière, gagne chaque jour en talent et en réputation. A son concert, elle a exécuté le *Rondo capricioso* de Mendelssohn, une transcription de Liszt sur *le Vaisseau Fantôme*, hérissée de difficultés dont elle s'est supérieurement tirée, la partie de piano du quintette de Schumann et un duo de Mendelssohn pour piano et violoncelle, avec M. Demunck. C'est certainement une excellente acquisition pour la phalange militante qui dispense au public parisien ses plaisirs artistiques.

*** On n'a pas perdu le souvenir d'une jeune et très-précoce artiste, élève du Conservatoire, Mlle Rachel Van Lier, âgée de onze ans, qui se fit entendre la saison dernière dans plusieurs salons et concerts où elle étonna particulièrement le public par sa merveilleuse facilité à lire à première vue.— Dimanche dernier elle a donné à la salle Herz, avec le concours de Mlle Heilbron, de l'Opéra-Comique, du violoniste Jacobi, d'Aurèle, chanteur comique, de Bacquié, et de Mlle Agar qui a dit le *Napoléon* II de Victor Hugo avec une remarquable inspiration; elle a donné, disons-nous, devant un auditoire d'élite, un beau concert dans lequel la bénéficiaire a fait preuve de grands progrès accomplis, et où elle s'est fait applaudir avec enthousiasme pour son talent d'exécution réellement extraordinaire.

*** Le peu d'espace dont nous disposons, en présence de l'augmentation progressive des réunions musicales de tout genre qui se produisent à Paris ne nous permet pas de consacrer plus de quelques lignes à beaucoup d'entre elles qui n'en sont pas moins intéressantes pour cela, surtout celles qui ont l'enseignement pour objet. De ce nombre sont les matinées de Mme Pierson-Bodin, remplies en grande partie par des élèves dont les succès témoignent suffisamment du talent de leur professeur, et où ne dédaignent pas de se faire entendre des artistes de premier mérite tels que Mme Farrenc, Sighicelli, Gaveaux-Sabatier, Pagans, Hermann-Léon, etc. Il suffit du reste de mentionner ces matinées pour qu'on en apprécie l'importance et l'utilité.

*** Au dernier concert de Mme Martin-Robinet, on a beaucoup applaudi M. et Mme Blot-Dermilly dans une jolie opérette, *l'Embarras d'un gouverneur*. Mme Blot s'y est montrée on ne peut plus gracieuse sous le costume d'un jeune seigneur, et elle a chanté son rôle avec un goût exquis.

*** Après une année d'absence, M. Gennaro Perelli, pianiste compositeur d'un grand talent, est de retour à Paris. Il donnera le 4 mars, dans les salons d'Erard, une audition de ses principales et nouvelles compositions avec quatuor d'accompagnement sous la direction de Portehaut. — Tous les artistes et amateurs s'y sont d'avance donné rendez-vous.

*** Nous signalons à l'attention du public musicale le jeune pianiste napolitain Rendano, qui s'est fait entendre avec un très-grand succès au concert donné à la salle Herz le 22 février par la Société protectrice de l'enfance, et qui a été particulièrement apprécié comme compositeur, dans un morceau intitulé : *Chant du Paysan dans la forêt*, plein de charme et de poésie.

*** Les concerts classiques de la Société du Conservatoire de Strasbourg continuent à offrir un puissant intérêt, grâce au zèle et au talent de l'éminent chef d'orchestre M. Hasselmans. Au quatrième concert, un concerto de cor de Mozart a été exécuté par M. Stennebruggen, professeur au Conservatoire et soliste à Bade, artiste de talent qui a parfaitement fait valoir les nombreuses beautés de l'œuvre très-remarquable, et pourtant peu connue, qu'il interprétait.

*** Le concert donné à Nice, au théâtre Italien, par la compagnie Ulmann-Patti, a été magnifique. La recette a atteint le chiffre significatif de 8,000 francs. Wolff et Vieuxtemps ont été applaudis à outrance dans leur duo sur *Don Juan;* on a fait répéter à chacun d'eux sa variation. L'engagement de Wolff se terminait le 23 février; mais M. Ulmann, désireux d'exploiter le plus longtemps possible cette riche mine de succès dont il tire si bien parti, l'a retenu encore jusqu'au 11 mars, après quoi Théodore Ritter prendra sa place, mais seulement pour quinze jours. Grenoble, Lyon, etc., sont maintenant en première ligne sur l'itinéraire de la vaillante petite armée, dans laquelle Seligmann tient son rang avec honneur et provoque partout les applaudissements du public.

*** Nous empruntons au *Temps* l'entre-filets suivant qui concerne une œuvre nouvelle de notre excellent pianiste Louis Lacombe : « On a chanté à Nantes, le 31 janvier dernier, au concert des Beaux-Arts, une composition de M. Lacombe, dont les journaux de la localité font le plus bel éloge. L'Orphéon nantais, écrit-on dans *l'Espérance du peuple*, a fait ressortir hier toute la beauté d'un chœur inédit, sérénade du plus délicieux effet, vrai chef-d'œuvre de Louis Lacombe, le grand pianiste compositeur. » —Cette fraîche production, exécutée de nouveau il y a quelques jours au second concert de Sivori, y a obtenu un éclatant succès.

*** Mlle Laura Harris, la gracieuse cantatrice du théâtre Italien, vient de faire applaudir son charmant talent à la Société de la Grande-Harmonie de Roubaix, où elle a chanté le 16 février, avec le succès qui la suit partout, la romance de *Marta*, l'air de *Linda*, et la valse de *Roméo*.

*** D. Magnus, notre excellent pianiste compositeur, s'est fait entendre avec un très-grand succès au splendide concert donné par le Casino de Gand, le 22 février; il a exécuté le concerto en *ré* mineur de Mendelssohn, et plusieurs de ses propres compositions : *Steeple-chase-galop* et caprice sur *les Huguenots*, qui ont été très-applaudis — Nous avons déjà dit et nous rappelons aux amateurs de bonne musique que le concert annuel de D. Magnus est fixé au 14 mars, à la salle Pleyel.

*** Voici le programme du dix-huitième concert populaire de musique classique qui sera donné aujourd'hui à 2 heures, au cirque Napoléon, sous la direction de J. Pasdeloup : 1° *Jupiter*, symphonie de Mozart (allegro, andante, menuet, finale); — 2° hymne de Haydn, par tous les instruments à cordes; — 3° ouverture de *la Grotte de Fingal* de Mendelssohn; — 4° huitième concerto pour violon de Spohr, exécuté par Mme Norman-Neruda; — 5° deuxième partie de *Roméo et Juliette* de Berlioz.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** A l'occasion des jours gras, le théâtre impérial de l'Opéra a donné quatre représentations consécutives. Dimanche, *Robert le Diable*; Mlle Mauduit y a chanté admirablement le rôle d'Alice et elle y a reçu les compliments du premier chambellan de l'Empereur. — Lundi et mercredi, *Guillaume Tell*, et le mardi gras, *la Favorite* et *le Marché des Innocents*, spectacle qu'on a répété vendredi. — Pour demain lundi, on annonce *l'Africaine*.

*** Aujourd'hui et mardi, répétitions générales d'*Hamlet*, dont la première représentation est annoncée définitivement pour vendredi 6 mars.

*** Mlle Mauduit, de l'Opéra, a été dimanche l'objet d'augustes félicitations après la messe de la chapelle des Tuileries, où la jeune artiste a chanté admirablement un *Benedictus* d'Auber.

*** *La Part du Diable*, dont la reprise est prochaine à l'Opéra-Comique, sera ainsi distribuée : Léon Achard (Raphaël), Mlle Brunet-Lafleur (Carlo), Mlle Bélia (Casilda), Mlle Révilly (la reine), M. Gaillard (le roi), M. Prilleux (Gil Vargas), etc.

*** Quoique l'engagement de Capoul eût encore deux ans à courir, le théâtre de l'Opéra-Comique vient, à la suite du grand succès qu'il a obtenu dans *Un Premier Jour de bonheur*, de le renouveler pour cinq ans à des conditions très-avantageuses pour le jeune ténor.

*** L'engagement qui liait encore jusqu'au 1er janvier 1870 Montaubry au théâtre de l'Opéra-Comique vient d'être résilié d'un commun accord, moyennant le paiement du dédit de 30,000 francs stipulé au contrat et qui ont été comptés au célèbre ténor. C'est le 16 décembre 1858 que M. Montaubry, qui quittait le théâtre de la Monnaie, à Bruxelles, fit son début au théâtre de l'Opéra-Comique dans l'opéra *les Trois Nicolas*. Il en était donc depuis dix ans le pensionnaire.

*** Adelina Patti a chanté deux fois de suite cette semaine : lundi dans la deuxième représentation de *Don Giovanni*, et mardi dans *il Barbiere*. — Une lutte de bravos et de bouquets s'est établie entre les fanatiques de Mlle Patti et de Mlle Krauss dans l'opéra de Mozart. Les bouquets pleuvaient comme grêle ; une couronne au feuillage d'or est même tombée aux pieds de cette dernière et a été gracieusement placée sur sa tête par la charmante Mlle Harris. — A la leçon de musique du *Barbiere*, Adelina Patti a chanté un bolero très-brillant tiré de l'opéra *I Batavi*, de Mme Tarbé des Sablons, représenté il y a quatre ans à Florence, et dont les principaux rôles furent créés par les époux Tiberini. La jeune diva en a dit les vocalises, et surtout le trait final d'une difficulté inouïe, avec une aisance et un éclat merveilleux. A la demande générale du public, elle a dû en répéter le deuxième couplet L'auteur, Mme Tarbé, lui en a témoigné toute sa satisfaction par le don d'un bracelet de grand prix.

*** Jeudi, Mlle Harris a chanté le rôle de la *Lucia*, un de ceux dans lesquels elle fait le mieux apprécier son talent. — Samedi, c'était le tour de Mlle Krauss qui s'est montrée très-dramatique dans le rôle de *Lucrezia Borgia* ; celui d'Alfonso est un des meilleurs de Steller.

*** On annonce pour dimanche prochain, 8 mars, au théâtre Italien, une représentation extraordinaire, organisée par la comtesse douairière de Tascher au profit de l'œuvre de Saint-Joseph. On y jouera, pour la première et la dernière fois de la saison, *Il Trovatore*, avec Mlle Patti dans le rôle de Léonora, Mlle Grossi, MM. Nicolini, Verger et Agnesi. — Le prix des places sera doublé pour cette soirée, qui sera véritablement extraordinaire.

*** Si l'on en croit les bruits de coulisses, la saison des Italiens se terminerait par *Piccolino*, sujet emprunté à la pièce donnée par V. Sardou au Gymnase, dont Mme de Grandval a composé la musique ; *Piccolino* viendrait après *Giovanna d'Arco*. — Il est aussi question de *Stella d'Amalfi*, opéra en trois actes du prince Poniatowski, dont le principal rôle chanté serait interprété par Mme Tiberini, celui de l'héroïne, comme la Fenella, de *la Muette*, étant un rôle mimé.

*** Mardi prochain, selon toute apparence, *Mathilda di Shabran* nous fera connaître les époux Tiberini.

*** Agnesi n'a pas renouvelé son engagement pour la prochaine saison au théâtre Italien. On regrettera certainement la belle voix et le talent consciencieux de cet artiste.

*** Adelina Patti est partie hier pour Lille où elle donnera deux représentations. La première, demain lundi, se composera de la *Lucia* ; la deuxième sera consacrée à *Faust*, dans lequel elle chantera en français le rôle de Marguerite.

*** Le célèbre ténor Fraschini est en ce moment à Paris.

*** On parle de la création prochaine d'un théâtre qui porterait le nom de Grétry et dont le répertoire se composerait des ouvrages de l'ancien Opéra-Comique, aujourd'hui tombés dans le domaine public.

*** Notre collaborateur, M. Arthur Pougin, vient de découvrir un opéra en quatre actes inédit, *la Princesse de Babylone*, de Salieri, l'élève et l'émule de Gluck.

*** M. Duprat vient de traiter avec les théâtres de Marseille et de Toulon pour la représentation de son opéra *Pétrarque*, qu'il avait d'abord espéré faire jouer à Paris.

*** *La Grande-Duchesse* vient d'être jouée à Caen et elle y a rencontré le succès qui l'accueille partout. C'est l'excellente Géraldine et Carrier qui interprétaient les principaux rôles, dans lesquels ils avaient si bien réussi sur plusieurs autres théâtres.

*** Notre célèbre ténor Roger nous paraît bien décidément perdu pour la France. Les triomphes qu'il rencontre à chaque pas en Allemagne lui ont fait prendre ce pays en affection ; et il exprime, dans une lettre adressée à un journaliste parisien de ses amis, l'intention de s'y fixer. Il est en ce moment à Pesth ; il devait y donner quatre représentations, il en a déjà donné dix. Dans *les Huguenots*, *Lucie*, *la Dame Blanche*, *Fra-Diavolo* et *la Juive*, on l'a fêté avec un enthousiasme sans bornes ; des bravos chaleureux, des rappels, des couronnes lui ont été prodigués. Nous comprenons que la terre germanique lui semble hospitalière.

*** Nous avons annoncé que M. Adolphe Blanc, second chef d'orchestre au théâtre Lyrique, a cru devoir donner sa démission. Il a reçu à cette occasion de M. Carvalho une lettre qui le remercie en termes flatteurs « du concours artistique et dévoué » prêté par lui à son théâtre. Par son double talent de violoniste et de compositeur et en raison de l'expérience spéciale qu'il a acquise, M. Blanc est appelé à occuper un poste important et il se recommande tout naturellement aux directeurs de théâtre et aux présidents de sociétés philharmoniques.

*** La recette du dernier bal de samedi de l'Opéra s'est élevée au chiffre de 20,600 francs. — Celle de mardi a encore dépassé ce chiffre.

NOUVELLES DIVERSES.

*** Rossini a atteint, hier 29, sa soixante-seizième année. L'état d'indisposition du maestro ne lui permet pas de célébrer cet anniversaire comme il le faisait habituellement. Une quinzaine d'amis intimes ont seuls passé cette soirée chez lui.

*** M. Eug. Tarbé, le critique musical du journal *le Figaro*, vient d'adresser sa démission à M. de Villemessant.

*** L'éditeur E. Bock, de la maison Bote et Bock, de Berlin, est à Paris depuis quelques jours, et il s'est rendu acquéreur pour l'Allemagne de divers ouvrages du maestro Offenbach.

*** En raison de l'importance exceptionnelle du grand orgue construit pour la cathédrale de Paris par la maison Cavaillé-Coll, dont nous avons annoncé la prochaine inauguration, M. le ministre des cultes vient de nommer, pour en vérifier et recevoir les travaux, une commission dans laquelle l'élément musical est représenté par Rossini, Auber et Ambroise Thomas. Se feront entendre dans cette solennité fixée au vendredi 6 mars, à 8 heures du soir : MM. Saint-Saëns, organiste de la Madeleine, Franck aîné, organiste de Sainte-Clotilde ; Durand (Saint-Vincent de Paul) ; Chauvet (Saint-Merry) ; Loret (Saint-Louis d'Antin) ; Sergent (Notre-Dame) ; Guilmant, de Boulogne-sur-Mer, et Widor de Lyon. — Parmi les étrangers de distinction invités à prendre part à la réception de ce magnifique instrument, nous remarquons les noms de Lemmens, professeur d'orgue aux Conservatoires de Bruxelles et de Londres ; de MM. de Vroye et Van Ellewick, président et secrétaire du Congrès international de musique sacrée de Louvain.

*** Les journaux américains assurent que le ténor italien Scoffino vient de gagner aux Etats-Unis, et avec un seul billet de la loterie des Minières du Massachussets, la somme de 200,000 dollars, soit un peu plus d'un million de francs.

*** Une grande édition, une édition-modèle des chefs-d'œuvre lyriques de Gluck, se prépare en France, d'après les partitions autographes, les notes et préfaces historiques laissées par l'immortel compositeur dans les archives de l'Académie impériale de musique. On sait que le grand Opéra de Paris a vu naître les partitions d'*Iphigénie en Aulide et en Tauride*, celles d'*Armide*, et d'*Echo et Narcisse*.

*** M. G. Henry Brochon, ancien maire de Bordeaux, président de la Société Sainte-Cécile et du Cercle philharmonique, vient d'accepter la dédicace de la *Symphonie-fantasia* de M. Poll da Silva, lauréat de la Société Sainte-Cécile. Le larghetto de cette symphonie, qu'on dit être des plus remarquables, doit être exécuté au prochain festival de la Société.

*** M. A. Elwart continuera le 9 mars, au lieu du 2 du même mois, à la mairie du Prince-Eugène (onzième arrondissement), à 1 heure et demie, son cours d'enseignement musical pour les jeunes filles. On s'inscrit au secrétariat de la mairie.

*** Les arts libéraux seront représentés à l'Exposition maritime internationale du Havre. Les éditions musicales et les instruments de musique, notamment, sont appelés à figurer dans la septième section. S'adresser pour les renseignements à M. Tharel, délégué de la direction à Paris, 3, rue Vintimille.

*** La deuxième des six livraisons formant la publication des œuvres choisies d'A. Elwart a paru hier chez les éditeurs Brandus et Dufour. — Cette intéressante publication contient trois quatuors pour violon, alto et violoncelle, et un quatuor avec piano principal. — On s'inscrit, sans rien payer d'avance, chez les éditeurs, 103, rue de Richelieu. — Prix de chaque petite partition des quatuors : 6 francs.

*** M. Paul Mousskoff, pianiste bien connu de toute la Russie, et qui dirige à Paris l'instruction musicale de son fils, Nicolas Mousskoff, violoncelliste et élève du Conservatoire, vient d'être cruellement frappé dans ses plus chères affections. Il a perdu sa femme, Mme Agrippine, née Arioli, décédée le 19 février, après une longue et douloureuse maladie de onze mois. Cette mort imprévue arrête les débuts de M. P. Mousskoff, dont les concerts étaient prochains.

*** S. A. la Tsarevna de Géorgie, Anna Pwlovna, vient de mourir à Moscou à l'âge de 70 ans. Elle avait cultivé avec un égal succès la littérature et les arts ; Meyerbeer tenait ses compositions musicales en flatteuse estime.

ÉTRANGER

⁂ *Londres.* — Le grand festival triennal en l'honneur de Hændel est fixé au 15 juin prochain, et durera jusqu'au 19. Il aura lieu au Crystal Palace, sous la direction de M. Costa.

⁂ *Mons.* — On vient de jouer *l'Etoile du Nord*, à la grande satisfaction de notre public, qui a fait au chef-d'œuvre de Meyerbeer le plus enthousiaste accueil. Mme Massy, la cantatrice aimée des Montois, a supérieurement rendu le rôle de Catherine. De sincères éloges sont dus également à la basse Alzien, et au baryton Fronty, très-remarquable comme comédien dans le rôle de Gritzenko.

⁂ *Amsterdam.* — Rubinstein a joué, le 14 février, à un concert de la société Felix Meritis; il y a rencontré un de ces triomphes auxquels il est depuis longtemps habitué.

⁂ *Berlin.* — *Die Fabier* (les Fabius), l'opéra en cinq actes de Langert, qui vient d'être représenté avec tant de succès à l'Opéra royal, n'est point un ouvrage nouveau. Nos lecteurs se souviennent sans doute qu'il a été représenté l'année dernière à Cobourg, puis, sur l'invitation de l'intendant général des théâtres prussiens, M. de Hülsen, remanié par l'auteur en vue de la représentation sur une scène plus vaste et d'un public plus sévère. Le sujet en a été emprunté par M. G. de Meyern à un drame classique de Gustave Freytag, tiré lui-même de l'histoire romaine. Langert a fait, depuis son opéra *la Malédiction du Barde*, de grands progrès du côté du sentiment dramatique; on sent, dans *les Fabius*, une largeur de conception, une sûreté de main qui révèlent un maître. La partie sentimentale (les amours de la jeune patricienne Fabia et du plébéien Icilius) est aussi très-heureusement traitée, avec une simplicité tout antique. — On a particulièrement applaudi, à la 1re représentation, le finale du premier acte, le duo d'amour du second, les saturnales et la marche au troisième, le quatrième acte tout entier, enfin un autre duo d'amour au cinquième, ainsi que le dernier finale. Mlle Grün (Fabia), Woworsky (Icilius), Betz (Marcus), se sont partagé les applaudissements. A la seconde représentation, le succès est allé encore en croissant. Après le quatrième acte, Langert a dû se rendre aux appels réitérés d'une foule enthousiaste et paraître sur la scène. Betz, l'excellent baryton, a été également l'objet d'une ovation très-méritée. — M. de Hülsen, en présence d'un triomphe aussi décisif, a demandé à Langert un nouvel opéra, mais un sujet plus moderne.

⁂ *Hambourg.* — La troupe italienne Lorini, du théâtre Victoria de Berlin, donne en ce moment des représentations ici. Elle les a inaugurées avec *la Traviata*, *Rigoletto* et *Norma*, et de la manière la plus heureuse. Grand succès pour la Sarolta et pour le baryton Padilla, le meilleur chanteur de la troupe.

⁂ *Barcelone* — Grâce à *Dinorah*, le Liceo fait de brillantes et fructueuses soirées. Mlle Vitali est toujours aussi charmante et aussi fêtée. Son jeu n'est pas moins remarquable que son chant; dans la scène finale surtout, elle déploie un talent dramatique qui ne s'était pas encore révélé en elle à un si haut degré.

⁂ *Milan.* — *Pietro da Padova*, opéra nouveau dû au maestro Ettore Fiori, a été donné avec succès au Carcano. On compte sur un bon nombre de représentations. — A la Scala, on fonde de grandes espérances sur *Mefistofele*, poëme et musique d'Arrigo Boito, qui sera représenté au commencement de mars. — Mlle Ostawa Tornquist, la gracieuse cantatrice qui a fait récemment un si heureux début dans *Rigoletto*, change, pour suivre la carrière italienne, son nom en celui de Torriani.

⁂ *Varsovie.* — Mlle Artôt, qui va nous quitter, avait choisi pour son bénéfice la *Favorite*. Malgré l'absence du vice-roi et de plusieurs notabilités de l'aristocratie, la salle était comble. La célèbre cantatrice s'est surpassée dans le chef-d'œuvre de Donizetti et l'enthousiasme a éclaté par des bravos prolongés et des rappels sans fin. Outre la somme de sept mille francs qu'a produite le bénéfice, Mlle Artôt a reçu en don un magnifique bracelet de turquoises et de brillants de plus de 3,000 francs; il était accompagné d'un bouquet des fleurs les plus rares qui avait coûté 100 roubles argent (350 fr.)

⁂ *Saint-Pétersbourg.* — *Les Huguenots*, donnés pour la dernière représentation de Pauline Lucca, et au bénéfice de Mario, ont été pour les deux éminents artistes l'occasion d'un éclatant succès. Mario était ce soir-là en pleine possession de ses moyens; quant à Pauline Lucca, elle ne s'était jamais montrée plus passionnée et plus dramatique. — Elle est partie pour Berlin, emportant de l'admiration des dilettantes russes, pour un mois à peu près de séjour, une preuve sonnante, c'est-à-dire 25,000 roubles représentant 80,000 francs, outre de riches cadeaux. — Mme Volpini est rengagée pour trois mois, à de belles conditions aussi : 60,000 francs et un bénéfice. Leurs Majestés lui ont fait remettre une étoile d'or garnie de quarante magnifiques brillants. L'impresario Merelli est venu aussi l'engager pour quelques représentations à Varsovie. — *Crispino e la Comare* vient d'être donné au théâtre Italien. L'un des auteurs, F. Ricci, qui était présent, a été rappelé trois fois. On a fait également de chaleureuses ovations à Mme Volpini, à Zucchini et à Calzolari.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES ANNONCÉS.

Salons Pleyel-Wolff, lundi 2 mars: concert de Mlle Dona de Potier, élève de Liszt, avec le concours de Mlle Castri et de MM. Telesinsky, Teysson et Audran.

Salons Pleyel-Wolff, mardi 3 mars : quatrième séance populaire de musique de chambre de MM. Ch. Lamoureux, Colblain, Adam et Poënçet.

Salle Herz, vendredi 6 mars : grand concert donné par Ch. de Beriot, avec le concours de Mme Monbelli et de MM. Géraldy, Pagans, Sighicelli, Loys et Maton.

Salons Pleyel-Wolff, mardi 10 mars: concert de G. Jacobi, premier violon de l'Opéra, avec le concours de Mlle Bloch et de MM. Colin et Caron, de l'Opéra, et de Mlle Duval, de l'Opéra-Comique.

Salle Herz, mercredi 11 avril : deuxième soirée de musique de chambre de MM. Maurin, Colblain, Mas et Demunck, avec le concours de M. C. Saint-Saëns. — Pour la première fois, quatuor de Schumann.

Le Directeur : S. DUFOUR.

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu.

SOUVENIR DU CASINO DE NICE

Polka-mazurka pour le piano, composée par

Charles Muller

Chef d'orchestre à Nice.

Prix: 5 fr. Ornée du dessin du Casino de Nice. Prix: 5 fr.

TROIS BAGATELLES

Pour le piano, par

M. Espargul

Prix : 7 fr. 50. Prix : 7 fr. 50.

Fantaisie de concert sur ROBERT LE DIABLE

Composée pour le violon par D. Alard,

Arrangée *pour la flûte* avec accompagnement de piano,

Op. 54. **Par J. DENEUX** 10 fr.

LA MUSIQUE EN MINIATURE

CARTES-PORTRAITS, AVEC MUSIQUE, PHOTOGRAPHIÉES

Cette nouvelle collection se recommande particulièrement par ses portraits tout artistiques et d'une grande ressemblance; par la perfection de la musique photographiée, dont les types, quoique aussi réduits que possible, sont cependant très-lisibles; enfin par un format exceptionnel qui la rend vraiment portative. Rien de plus commode, en effet, que de pouvoir placer dans sa poche un étui renfermant vingt à trente *cartes-musique;* rien de plus gracieux à offrir comme cadeau.

N. B. — *La collection s'augmentera successivement et de façon à offrir le choix le plus varié.*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Cᵉ, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

35e Année. N° 10. 8 Mars 1868.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Histoire de la musique instrumentale (8e article), par **Maurice Cristal**. — Une séance de musique intime, par **L. Kreutzer**. — Ministère de la maison de l'Empereur et des beaux-arts, direction générale des théâtres. — Nécrologie : Edouard Monnais, par **Fétis** père. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves**. — Concerts et auditions musicales de la semaine. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Concerts et auditions musicales annoncés. — Annonces.

HISTOIRE DE LA MUSIQUE INSTRUMENTALE

(8e article) (1).

Cependant la réputation de Boccherini, comme compositeur et comme virtuose, grandissait. Sur les éloges qu'on lui en fit, l'ambassadeur d'Espagne à Paris voulut l'entendre, ainsi que son compagnon de voyage, et, charmé à son tour, les pressa tous les deux de se rendre à Madrid, les assurant de l'accueil le plus gracieux de la part du prince des Asturies, grand amateur de musique, qui régna plus tard sous le nom de Charles IV.

Séduit par les espérances de faveur et de fortune que lui donnait son nouveau protecteur, charmé d'une proposition qui semblait lui ouvrir un splendide avenir, Boccherini partit avec son ami pour la capitale de l'Espagne. Manfredi n'était venu à Madrid que dans le dessein d'amasser des richesses. Il ne négligea rien de ce qui lui en pouvait faire acquérir. Boccherini, plus artiste, se préoccupa plus de sa gloire que du soin de thésauriser.

Son début en Espagne ne fut point aussi heureux qu'il l'avait espéré. Il avait apporté avec lui son troisième livre de trios, *Per la corte de Madrid*, qu'il s'empressa de dédier au prince des Asturies. Immédiatement après il composa un concerto, *A piu stromenti obligati*. Quel effet produisirent ces œuvres sur l'esprit du roi et de son fils aîné en faveur de Boccherini, on ne saurait le dire exactement; mais il est hors de doute que le grand compositeur n'obtint pas les distinctions promises à son mérite par l'ambassadeur d'Espagne.

L'intérêt dont le roi et l'héritier présomptif l'honorèrent est fort problématique. Ce fut l'infant don Louis, frère de Charles III, qui répara cette injustice et lui seul, naturellement, qui récolta la reconnaissance. On remarque en effet, dès son arrivée à Madrid, que Boccherini écrivit pour son protecteur six quartetti qu'il lui dédia en prenant le titre de « compositore e virtuoso di camera di S. A. R. don Luigi infante d'Espagnia. » Tous les manuscrits de l'auteur reproduisent invariablement, sur leur feuille de tête, cette qualification unique, sans qu'il y soit fait mention d'autres personnages jusqu'à la mort de l'infant, arrivée le 7 août 1785. A partir de cette époque, au contraire, on voit Boccherini étaler avec une sorte de complaisance les différents titres dont il était revêtu, et les noms de ses protecteurs nouveaux.

Dès 1787, Boccherini travailla à peu près exclusivement pour Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse, et ensuite pour Lucien Bonaparte ; mais il avait trop la conscience de sa valeur, il aimait trop la gloire pour permettre qu'on enfouît dans la poudre d'une bibliothèque même royale les plus belles inspirations de sa muse. Il voulait que ses ouvrages fussent publiés, répandus, et ce qui le prouve c'est qu'en composant pour l'usage particulier, soit de l'infant don Louis, soit de Frédéric-Guillaume II, soit de Lucien Bonaparte, il envoyait indistinctement copie de toutes ses œuvres aux éditeurs étrangers qui possédaient sa confiance.

Le peu de bonheur que l'illustre maître devait goûter en Espagne fut brisé par la mort de l'infant don Louis. Tant que vécut son protecteur, Boccherini fut à l'abri du besoin. Il connut les soucis d'une existence précaire dès que le prince artiste et généreux fut mort. La jalousie de Brunetti lui avait nui d'ailleurs auprès du roi et de l'héritier présomptif, dès les premiers temps de son arrivée à Madrid.

Ce Brunetti était un violoniste non sans mérite, et chef de la musique du prince des Asturies. Il était compositeur agréable de musique frivole, et il n'avait publié que des ouvrages médiocres, lorsqu'à Madrid son talent se mûrit et plus tard même se transforma, en sorte que ses dernières œuvres méritent de réels éloges. Tout porte à croire que l'effet produit sur lui par les compositions de Boccherini et les conseils de ce grand musicien exercèrent la plus heureuse influence sur ses inspirations. Néanmoins la jalousie, la crainte de se voir supplanter par un homme dont la supériorité n'était pas contestable, le désir de ne se voir partager avec personne

(1) Voir les nos 38, 40, 42, 44, 46 de l'année 1867, et les nos 3 et 9.

la faveur royale, lui firent payer de la plus noire ingratitude les services qu'il avait reçus de Boccherini.

Le compositeur lucquois avait sur Brunetti l'avantage du génie : mais ce dernier, doué de l'esprit le plus raffiné et le plus adroit, prenait sa revanche dans l'intrigue ; souple et artificieux, il ne négligea rien pour lui aliéner l'esprit du prince. Le digne artiste voyait bien que son élève employait toute son adresse à lui nuire, mais il n'avait pas l'habileté nécessaire pour déjouer ses manœuvres, et il crut qu'il suffisait de mépriser une conduite perverse, tandis qu'il eût dû la signaler à ses protecteurs et la flétrir sans pitié dès les premiers instants.

Le prince des Asturies ne marqua d'abord qu'une grande froideur pour Boccherini et de l'indifférence pour sa musique; mais une circonstance fortuite vint donner un éclat subit aux sentiments de mésestime et aux préventions que Brunetti avait fait naître dans son esprit. Don Louis, oncle de Charles IV, alors prince des Asturies, conduisit un jour Boccherini chez son neveu pour lui faire entendre de nouveaux quintettes de son maître favori. La musique est placée sur les pupitres. Charles prend dans la boîte, qui était ouverte, son archet et entame la partie des premiers violons qu'il se réservait toujours. Dans cette partie figurait un passage qui, pris isolément, semblait d'une certaine longueur et d'une complète monotonie : *ut, si, ut, si.* Ces deux notes, rapidement coulées, se répétaient constamment. Le roi les attaque bravement, continue, poursuit l'invariable dessin, et, absorbé par son jeu, n'écoute pas les accords ingénieux introduits au-dessus comme au-dessous de cette pédale intérieure. Bientôt il s'impatiente, puis il ricane, toujours en jouant. A la fin sa mauvaise humeur prend le dessus et, abandonnant son violon, il se lève et s'écrie :

— Quelle musique détestable ! le pire des élèves la ferait moins mauvaise !

Boccherini était un homme doux, poli et patient; le peu de courtoisie que le prince lui témoignait ne l'avait jamais découragé; il savait d'ailleurs quel compte il faut tenir de la faveur des grands, et il n'aurait jamais hasardé une de ces réponses dont l'inconvenance prend un caractère d'autant plus grand que le rang de ceux à qui elle s'adresse est plus élevé. Il se défendit donc avec prudence et modestie, mais non sans fermeté :

« — Sire, dit-il, que Votre Majesté veuille bien accorder quelque attention aux jeux qu'exécutent le second violon et la viole, ainsi qu'au pizzicato que le violoncelle fait entendre en même temps. Le trait dont l'apparente monotonie lui déplaît varie de caractère dès que les autres instruments se mêlent au discours.

— Plaisante conversation, répliqua aigrement le roi. *Ut, si; ut, si,* pendant une demi-heure. C'est de la musique pour rire, ou bien une ânerie d'écolier.

— Pour porter un semblable jugement, Sire, il faudrait être musicien. »

La réplique était méritée, mais elle était périlleuse, et l'événement le prouva. La brutalité n'était pas chose rare chez ce prince qui, doué d'une force herculéenne, prenait plaisir à se mesurer avec des palefreniers et des portefaix, et qui prétendait imposer sa loi aux ministres de son père, poursuivant l'un l'épée à la main, accablant l'autre de soufflets, et bâtonnant lui-même un troisième. On comprend quelle furie dut déchaîner chez cet homme irascible et prévenu la réponse fière de Boccherini.

« — Insolent ! s'écria Charles IV, et, bondissant de colère, il saisit le maître par ses vêtements, l'enleva à bras tendu, le fit passer en dehors d'une fenêtre et le suspendit au-dessus de l'abîme, où il l'eût précipité sans l'intervention de la reine.

— Sire, lui dit-elle, tout éplorée et pleine d'effroi, au nom de la religion et par respect de vous-même, ne tuez pas cet homme ! »

Rappelé à lui, le roi fit un demi-tour et rejeta violemment l'artiste à l'extrémité de l'appartement. Boccherini, tout contusionné, se réfugia dans une pièce voisine, et échappa ainsi à un retour de colère dont sans doute aucune intervention ne l'aurait pu sauver. — Boccherini, ainsi méconnu et dédaigné, s'occupa de trouver hors de l'Espagne un appréciateur plus juste et plus éclairé. Parmi les souverains dont la musique faisait les délices, le roi Frédéric-Guillaume II se distinguait alors autant par sa munificence envers les artistes que par son goût passionné pour le violoncelle dont il jouait admirablement. Boccherini songea à lui dédier un de ses ouvrages, ce qu'il fit par l'intermédiaire de l'ambassadeur de Prusse près la cour de Madrid. Il ne tarda pas à recevoir du roi-virtuose une lettre des plus gracieuses, accompagnée d'une superbe tabatière remplie de frédérics d'or et du diplôme de compositeur de la chambre de Sa Majesté.

A partir de ce jour, Boccherini écrivit exclusivement pour le roi Frédéric-Guillaume II, comme le témoignent tous ses manuscrits depuis 1787, ainsi que cette note de son catalogue thématique autographe de la même année : « *Tutti le sequenti opere sono state scritte espressamente per S. M. il re di Prussia.* »

MAURICE CRISTAL.

(La suite prochainement.)

UNE SÉANCE DE MUSIQUE INTIME.

Peut-être les lecteurs de *la Gazette* se souviendront-ils encore d'un vieux collaborateur, alors que les uns meurent, et que d'autres, délicats esprits, parlent trop rarement.

Ce bon, ce cher, cet excellent Monnais, ce charmant homme, si rapidement enlevé !... Mais il faut essuyer ses larmes, et courir aux vivants : c'est la vie !

Je prends goût de plus en plus aux séances de musique intime. On écoute tranquillement; on peut échanger ses impressions avec celles de voisins intelligents. Cette boîte à torture qu'on appelle une stalle de concert est une vraie souffrance. Après trois heures de supplice, on sort l'esprit et les jambes tout endoloris.

Dernièrement, nous étions à souhait chez M. Damcke. J'espérais y voir Berlioz, la tête ceinte de sa couronne de triomphateur... Il était parti pour Monaco, afin de dégeler un peu ses glaces de Russie, sous ce magnifique ciel.

Pour nous dédommager, nous avions une excellente musique : d'abord un duo de M. Damcke pour piano et violoncelle. Mme Damcke *tenait* le piano. Ce duo est charmant; il a été joué en perfection comme style, comme netteté de doigts et comme exactitude. Le premier morceau a les nobles allures de toute œuvre classique qui se présente devant un aréopage sévère. L'adagio offre un chant ininterrompu, mais divisé dans les deux instruments; un chant plein de grâce *scientifique*, ou plutôt de science *gracieuse*. Comment concilier cette antithèse ? Ceux qui connaissent les grands maîtres me comprendront. Puis, vient le finale où le professeur *s'en donne à cœur joie* avec le contre-point renversé : pur caprice de maître. Mais cela est très-fin, très-délicat, très-spirituel, et point du tout *savant*, excepté pour les doctes qui savent retrouver la haute science sous l'apparence du simple badinage.

Mme Massart, Massart et Jacquard ont dit ensuite le trio en *ré* de Beethoven. C'est une merveille d'originalité et de concision; *de l'air tissu,* comme dit le poëte. Je dirais presque (n'était cet adagio sublime) du Beethoven *heureux*. Le finale est un diamant. Heller me le disait avec bien de la raison : c'est une ode d'Horace, une épigramme de Martial. Et cela est bien vrai : ce finale semble taillé à l'emporte-pièce dans la forme d'acier du vers latin. Comparaison n'est pas raison, mais presque toujours l'analogie a raison. Il faut se servir de beaucoup d'images pour exprimer les sen-

sations que nous fait éprouver la musique, le plus indescriptible des arts.

Admirable exécution, je n'ai pas besoin de le dire. Mme Massart reine du piano! Massart jouait sur son stradivarius. « Bien rugi, vieux lion! » (En ce moment je suis plein de Shakspeare.) Jacquard jouait sur un Bergonzi; — Bergonzi est un vieux facteur italien, moins connu que son maître Stradivarius. Eh bien! cette basse est parfaite de tout point : force et velouté. Vous me direz que le talent de l'artiste y était sans doute pour beaucoup, et j'en conviens.

Et ensuite, Jacquard nous a joué de vraies, mais de vraies études de concert, remplies de mélodies et de rhythmes charmants. Mais où donc seront-elles gravées? Ici peut-être, et ce serait bien mon vœu!

L. KREUTZER.

MINISTÈRE DE LA MAISON DE L'EMPEREUR

ET DES BEAUX-ARTS.

DIRECTION GÉNÉRALE DES THÉATRES.

Le concours, institué au théâtre impérial de l'Opéra, pour la composition d'un poëme destiné à être mis en musique, sera clos définitivement le 15 mars présent mois.

Les auteurs qui y auront pris part sont invités à se réunir le mardi 17 mars, à une heure, au ministère de la Maison de l'Empereur et des Beaux-Arts, dans le cabinet du directeur général des théâtres, pour élire eux-mêmes le jury chargé de juger les poëmes envoyés au concours.

Ils seront admis sur la présentation du titre de leur poëme et de l'épigraphe annexée à leur manuscrit.

NÉCROLOGIE.

ÉDOUARD MONNAIS.

La mort d'Edouard Monnais a frappé douloureusement à plus d'un titre la rédaction de *la Revue et Gazette musicale de Paris*. Non-seulement il y avait été attaché pendant trente trois ans et en avait été un des collaborateurs les plus actifs et les plus féconds, mais les précieuses qualités de son cœur et de son esprit lui avaient conquis l'amitié dévouée des fondateurs et propriétaires de cette tribune de l'art, ainsi que l'estime de ses confrères en critique. Doué de bienveillance naturelle, distingué dans ses manières, et toujours retenu dans les limites d'une exquise politesse lorsque ses convictions ne lui permettaient pas d'être élogieux, il ne comptait que des amis. Les regrets de tous l'ont suivi dans la tombe.

Guillaume-Edouard-Désiré Monnais était né à Paris le 27 mai 1798, et touchait à sa soixante-dixième année. Ses études avaient été plus littéraires que musicales; il est même douteux qu'il ait jamais effleuré celles-ci, car il était destiné au barreau, et fut reçu avocat en 1828. Préférant la carrière des lettres à toute autre, dès l'âge de vingt ans il essaya sa plume dans plusieurs journaux, sans être attaché spécialement à aucun. Plus tard, séduit par les succès de la scène, il s'y hasarda et donna en collaboration à divers théâtres : *Midi ou l'Abdication d'une femme*, — *le Futur de la Grand'Maman*, — *la Première Cause*, — *la Contre-Lettre*, — *les Trois Catherine*, — *la Dédaigneuse*, — *le Chevalier servant*, — *Un Ménage parisien*, — *le Cent-Suisse* (à l'Opéra-Comique), — *Sultana* (*idem*). Cependant des travaux plus sérieux préoccupèrent Edouard Monnais à la même époque, car il prit part aux ouvrages de Marchangy et de Tissot, pour lesquels il fit de grandes recherches, et il dirigea *les Ephémérides universelles*, dont il publia 13 volumes in-8°.

Entré dans la rédaction du *Courrier français*, au mois de juillet 1832, pour y rédiger le feuilleton des théâtres, il se fit dès lors remarquer par la solidité de sa critique ainsi que par l'élégance de son style. Sollicité en 1835 de prendre part à la rédaction de *la Gazette musicale*, il accepta cette proposition; cependant sa position au *Courrier français* l'obligea de n'y paraître que sous le pseudonyme de *Paul Smith*. Les articles qu'il y a fait insérer dans l'espace de plus de trente ans sont en nombre très-considérable. Ainsi qu'il a été dit tout à l'heure, Monnais n'était pas musicien, ce qui l'obligea, dans les premiers temps, de faire de la critique un peu à côté de l'objet principal d'un journal spécial de musique. Il y publiait en feuilletons des nouvelles ou romans dont les sujets se rattachaient d'une manière plus ou moins directe à cet art. Les titres de ces nouvelles, qui parurent ensuite en volumes, sont : 1° *Esquisses de la vie d'artiste*; 2° *Portefeuille de deux cantatrices*; 3° *les Sept notes de la gamme*. Ainsi qu'il arrive toujours d'un homme bien organisé, l'habitude d'entendre, de comparer, d'analyser, fit acquérir par degrés à Monnais la rectitude de jugement nécessaire pour bien parler de la musique, au moins dans les impressions générales qu'elle produit. Les circonstances, d'ailleurs, le secondèrent. Ayant été nommé, en 1840, commissaire du gouvernement près les théâtres lyriques et du Conservatoire de musique; prenant part aux travaux du comité d'enseignement de cette école, et incessamment en relation avec les grands artistes qui en ont fait partie, il acquit par là une connaissance suffisante des choses dont il avait à traiter dans sa critique, et son intelligence, son bon sens, lui venant en aide, il fit remarquer dans ses comptes rendus des productions de l'art une justesse d'aperçus que relèvent la politesse du langage et l'urbanité de la forme.

Monnais a fourni quelques articles de critique musicale à *la Revue contemporaine* sous le pseudonyme de *Wilhelm*. Dans les années 1851, 1853, 1859 et 1862, il a été chargé d'écrire les poëmes des cantates destinées aux grands concours de composition musicale, qui étaient alors jugés par l'Académie des beaux-arts de l'Institut de France; ces ouvrages ont pour titre : *le Prisonnier*, *le Rocher d'Appenzell*; *Bajazet et le joueur de flûte*, *Louise de Mazières*.

Le dernier travail de Monnais a été une monographie de Charles-Marie de Weber, d'après le livre allemand publié par M. Max-Marie de Weber, fils du célèbre artiste. Insérée en variétés dans *la Revue et Gazette musicale*, cette monographie n'est malheureusement pas achevée.

Dans ce dernier hommage rendu à la mémoire d'un homme excellent et d'un écrivain distingué, je n'ai pas eu le dessein de faire un panégyrique : j'ai dit simplement ce que fut Monnais comme homme et comme critique. Ceux qui le connurent, c'est-à-dire ses amis, me rendront cette justice que je n'ai exagéré ni son mérite, ni les regrets inspirés par sa mort.

FÉTIS père.

REVUE DES THÉATRES.

ODÉON : Reprise de *Kean*. — PORTE-SAINT-MARTIN : *La Jeunesse des Mousquetaires*. — GAITÉ : *La Reine Margot*. — GYMNASE : *Un mari comme on en voit peu*, comédie en un acte par M. Léon Desrosiers; *Comme elles sont toutes*, comédie en un acte par M. Charles Narrey. — VAUDEVILLE : *Les Rivales*, comédie en quatre actes, par M. Amédée Rolland. — VARIÉTÉS : Reprise de *la Grande-Duchesse de Gérolstein*. — PALAIS-ROYAL : *Paul Faut-*

rester, parodie par MM. Siraudin et Marc-Leprévôt. — Théatre-Déjazet : *Le Genièvre de Brébant*, vaudeville-revue en trois tableaux, par M. Flor O'Squarr.

Quand les théâtres où le drame domine se trouvent dans un moment d'embarras, ils ont recours aux vieilles œuvres d'Alexandre Dumas, et presque toujours ils n'ont qu'à se louer de l'expédient. Il y a une telle puissance, une telle vitalité dans la plupart des productions de ce maître des dramaturges, que le public ne se lasse pas, dans une certaine mesure, de leur prodiguer ses écus et ses applaudissements. Hier, le petit théâtre de Cluny affirmait son existence par la reprise d'*Antony*, aujourd'hui trois théâtres à la fois étalent le nom magique d'Alexandre Dumas sur leurs affiches, et tous trois font d'excellentes recettes.

A l'Odéon, c'est *Kean* que la direction a choisi et monté avec le plus grand soin. Le souvenir de Frédérick-Lemaître, dans ce rôle multiple, dont les phases se résument dans ces deux mots : *Désordre et génie*, serait écrasant pour tout autre comédien que Berton. Mais, sans avoir l'ampleur, l'autorité souveraine de son prédécesseur, Berton possède d'éminentes qualités qui lui permettent d'affronter les périls de la comparaison. Si ses effets ne sont pas les mêmes que ceux de Frédérick-Lemaître, il en trouve l'équivalent dans toutes les parties du drame qui demandent de la distinction, de la jeunesse et de la passion. A côté de lui, Reynald se fait remarquer dans le personnage du prince de Galles, et Mlle Sarah Bernhardt dans le rôle d'Anna Damby.

— Pour réunir en un seul faisceau les lauriers d'Alexandre Dumas, disons tout de suite que *la Jeunesse des Mousquetaires* a reparu triomphalement à la Porte-Saint-Martin, avec Mélingue dans le rôle de d'Artagnan, Tisserant dans celui d'Athos, et Mme Vigne dans celui de Milady.

— Le succès de *la Reine Margot* n'a pas été moins éclatant à la Gaité, où Coconas est joué par Dumaine, Charles IX par Lacressonnière, et où les principaux rôles de femmes sont parfaitement remplis par Mlles Jane Essler, Céline Montaland et Mme Lacroix.

— Le Gymnase, sans renoncer au *Comte Jacques* ni à *Miss Suzanne* qui n'ont pas dit leur dernier mot, a complété l'attrait de ce spectacle par deux petites pièces nouvelles, dont la réussite n'a pas été douteuse. Il faut cependant constater une légère différence dans l'accueil fait à chacune d'elles. La première, *Un Mari comme on en voit peu*, est une comédie *à poudre*, dont l'allure est passablement surannée. On y voit un financier, épais et lourd en apparence, qui a une jeune femme placée entre l'amour ardent d'un petit-cousin et les redoutables poursuites d'un grand seigneur. En dépit de son enveloppe ridicule et vulgaire, le mari trouve moyen d'éconduire ses deux rivaux et de rester seul et unique possesseur de sa gentille moitié. C'est Pradeau qui joue le rôle du financier, et qui soutient cette comédie.

La seconde, d'un mérite plus réel, n'a pas besoin d'autre appui qu'elle-même. Néanmoins, quelques portraits de femmes, agréablement tracés, donnent-ils le droit à l'auteur de s'écrier : Voilà *Comme elles sont toutes?* C'est là une prétention qui frise le paradoxe, et, en fin de compte, la comédie de M. Charles Narrey a soin de se donner à elle-même un démenti formel. Deux jeunes dames, dont les caractères forment le plus piquant contraste, se disputent le cœur d'un homme du meilleur monde, et, par réminiscence d'une aventure du siècle dernier, elles en appelleraient volontiers au sort des armes si elles n'avaient peur de se défigurer, lorsque soudain le tendre objet de cette guerre à mort paraît et fait un faux pas qui prête à rire aux deux antagonistes. Du même coup, le voile est déchiré, mais il y a là une troisième femme qui n'a pas ri de cette chute malséante et qui, comme le troisième larron de la fable, s'accommode du butin en litige. Toutes les femmes ne se ressemblent donc pas ! A cette réserve près, la pièce de M. Narrey est charmante et a été très-vivement applaudie. Elle est d'ailleurs fort bien interprétée par Porel, ainsi que par Mlles Pierson et Angelo.

— Le Vaudeville a été moins heureux avec les *Rivales*, de M. Amédée Rolland. Elles sont moins gaies en effet que celles du Gymnase, et l'homme qui les divise est bien plus ridicule que celui de *Comme elles sont toutes*, quoiqu'il ne se laisse pas choir à temps. C'est un M. de Fresnes qui vient retrouver en Bretagne deux jeunes cousines, Adrienne et Berthe, dont la première semble destinée à devenir sa femme. Mais la vue de Berthe change les dispositions de M. de Fresnes; il ne veut plus entendre parler d'Adrienne, et la situation se complique d'une troisième femme qui vient à son tour jeter ses droits dans la balance. Berthe est bien près de succomber dans cette lutte inégale, mais un dénoûment anodin arrange tout à la satisfaction de chacune et M. de Fresnes se marie selon son goût et sa convenance.

Cette pièce malencontreuse n'a pas moins de quatre actes, dont les deux premiers ont été écoutés dans un morne silence, et dont les deux autres ont provoqué plus d'un rire ironique. Les principaux rôles sont pourtant bien joués par Mme Doche, par Mlle Cellier et par Desrieux. Mais que faire d'une série de situations impossibles et présentées parfois d'une façon puérile? Seul, Saint-Germain est parvenu à tirer un bon parti du personnage d'un maître clerc de notaire qui veut à tout prix conquérir une étude. Ce type aurait peut-être pu sauver la pièce s'il avait eu plus d'importance.

— Citons, pour mémoire, une parodie de *Paul Forestier* qui se joue au Palais-Royal sous le titre de *Paul Faut-Rester*, et qui, à la faveur des cocasseries de Brasseur, de Luguet et de Lassouche, se maintient sans trop de désavantage à côté des *Jocrisses de l'amour*.

— Une parodie, inspirée par la *Geneviève de Brabant* de l'universel Offenbach, attire du monde au Théâtre-Déjazet. *Le Genièvre de Brébant* n'est du reste qu'un prétexte pour défrayer les trois tableaux d'une revue qui embrasse toutes les actualités du jour.

D. A. D. SAINT-YVES.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES DE LA SEMAINE.

*** Des quatre concerts annoncés pour cet hiver aux Tuileries, le premier a eu lieu lundi dernier 2 mars. Mme Neruda-Norman, dans la fantaisie-caprice de Vieuxtemps, a été accueillie par des suffrages unanimes; nous signalerons encore, parmi les morceaux exécutés, un chœur de *Moïse*, l'air de l'Ombre du *Pardon de Ploërmel*, dit d'une façon ravissante par Mme Marie Cabel et le quatuor de *Martha*, qui, chanté par Mlles Nilsson et Roze, MM. Capoul et Crosti, a produit le meilleur effet, enfin plusieurs morceaux de la nouvelle partition d'Auber, *le Premier Jour de bonheur*. — Demain lundi second concert, avec Mme Carvalho et Capoul; mardi 17, troisième concert avec les principaux artistes de l'Opéra; enfin lundi 23, quatrième concert avec Mlle Patti, Grossi et plusieurs artistes des Italiens.

*** Parmi les concerts aristocratiques, nous mentionnerons encore celui de M. de Nieuwerkerke, où nous retrouvons Mme Norman-Neruda et son magique archet, et où Mlle Angèle Cordier a supérieurement dit l'air de « l'Ombre » du *Pardon de Ploërmel*, puis celui du duc de Galliera, dont Vivier et Adelina Patti se sont partagé les honneurs; on a y particulièrement applaudi la suave élégie du célèbre corniste, intitulée *la Plainte*, où le cor et la voix se fondent en un harmonieux ensemble, et où le mélancolique instrument fait entendre des accords de trois et quatre sons. Vivier y a obtenu un véritable triomphe. On a acclamé également Gardoni et Steller dans le duo de *Dinorah*. — Vivier n'a pas été moins fêté dans le beau concert donné mercredi chez la duchesse Pozzo di Borgo, et où il a exécuté *la Sérenade* de Schubert accompagnée par la harpe et la romance de *Joseph*. — Dans cette même réunion, Gardoni a délicieusement chanté la romance de *Martha* et Mlle Harris l'air de *la Flûte enchantée*.

*** Le concert populaire de dimanche a consacré pour la troisième fois l'immense talent de Mme Norman-Neruda. La célèbre violoniste y a joué, sur l'invitation de J. Pasdeloup, la *Gesangs-scene* (scène de chant, huitième concerto) de Spohr. Très-probablement, Mme Neruda n'aurait pas donné la préférence à ce morceau qui, malgré les beautés qu'il renferme, offre une assez grande sécheresse; mais tel quel, il a été exécuté de façon à soulever en faveur de la virtuose les bravos les plus enthousiastes. — Nous constatons aussi avec grand plaisir l'accueil très-favorable fait aux fragments de *Faust*, de Berlioz. L'auditoire a été unanime pour les applaudir.

*** Les artistes qui prêtent avec tant de bonne grâce un concours tout à fait désintéressé aux soirées organisées par les sociétés de bienfaisance méritent plus que tous les autres nos éloges, surtout quand ils joignent à la charité le charme d'un réel talent. Citons aujourd'hui deux noms féminins à la suite du concert donné pour l'Orphelinat de Sainte-Marie. Mlle Angèle Godefroid, de l'Opéra, dont les fréquentes auditions parmi les Sociétés philharmoniques de province développent chaque jour de plus en plus la voix bien timbrée et l'heureuse méthode, s'est fait applaudir dans l'air de *Robert*, la Polonaise de *Jérusalem*, et, avec M. Shattman, un jeune ténor, dans le duo des *Dragons de Villars*. Mlle Célestine Meyer a été l'éclat de rire sonore et le gracieux mot de la fin en disant avec une verve toujours distinguée de ravissantes chansonnettes et en jouant avec M. Lamotte *En wagon*, de Vereonsin, de façon à marquer sa place sur une de nos premières scènes de genre parisiennes.

*** La troisième matinée de Mme Clara Pfeiffer ne le cédait point en intérêt aux deux précédentes. L'éminente artiste y était représentée comme compositeur par un nocturne en *ut dièse* mineur, charmant petit poëme élégiaque que nous ne connaissions pas encore, et qu'a fort bien exécuté une de ses élèves, Mlle Marguerite R... Mme Clara Pfeiffer a joué elle-même deux jolis morceaux de B. Damcke, *Complainte* et *les Cloches*, et une mazurka de Chopin; c'est toujours le talent fin et délicat, la savante attaque de la touche que tout le monde admire. Georges Pfeiffer (qui, il est bon de le dire, donne aujourd'hui même à la salle Pleyel une audition de ses œuvres) a exécuté, avec sa maestria habituelle, sa brillante fantaisie sur *Faust*, et une sonate de Mozart avec M. de Cuvillon. Le chant (duo de *Mignon*, duetto de Saint-Saëns, sonnet-élégie de G. Pfeiffer) était dignement représenté par le baryton Archaimbaud et Mlle Pauline Doré.

*** Mercredi dernier, nous avons renouvelé connaissance à la salle Erard avec un sérieux et sympathique talent. M. Gennaro Perelli, un habile pianiste, doublé d'un compositeur de très-grand mérite, a fait entendre plusieurs de ses œuvres : c'est d'abord un concerto en *sol* mineur, plein d'idées intéressantes, d'effets neufs et variés, où l'instrument est traité brillamment et savamment; c'est ensuite une *Pensée mélodique* et un *Rondo fantastico*, deux ravissants morceaux que nous croyons appelés au succès; c'est enfin un *Capriccio alla mazurka*, plein de verve, brillant sans vulgarité et qui a terminé le concert en laissant une excellente impression. M. Perelli vient certainement de se placer très-haut dans l'estime des artistes et des gens de goût.

*** Le concert de M. Edouard Colonne a eu lieu vendredi. Nous regrettons que le défaut d'espace ne nous permette pas d'en donner les détails, mais nous enregistrons toujours avec plaisir les succès remportés par cet excellent artiste, qui a pris rang depuis longtemps parmi nos meilleurs violonistes, et qui interprète la musique de chambre d'une façon si remarquable. Un mécanisme sûr, une grande pureté de son, beaucoup de délicatesse, telles sont les principales qualités qu'on retrouve chez lui, à chaque nouvelle audition plus accusées et plus complètes.

*** Tout concourait pour faire du dernier vendredi de Mme Oscar Comettant, notre éminente cantatrice-professeur à Versailles, une fête exceptionnelle : les talents réunis de la maîtresse de la maison, de la jeune violoniste Marie Tayau, de Mlle Holmès, une jeune pianiste-compositeur qui fera parler d'elle, etc. Le choix des morceaux exécutés a laissé aux nombreux invités de Mme Comettant la plus heureuse et la plus durable impression. Elle s'est fait entendre dans un air de *Don Carlos* et la chanson des *Djinns* d'Auber, qu'elle a dû répéter; jamais sa magnifique voix n'avait produit plus d'effet.

*** Ajoutons à cette longue nomenclature de concerts ceux de deux pianistes d'un réel mérite, Mlles de Latapie et Dona de Potier, — cette dernière, élève de Liszt et quoique jeune, déjà célèbre en Allemagne, — qui toutes deux paraissent devoir prendre un rang honorable dans l'armée si nombreuse des virtuoses du clavier.

*** Une famille artistique digne du plus grand intérêt, M. Frémeaux et ses trois enfants, excitent en ce moment l'attention du public musical. Les trois jeunes prodiges (trois à la fois, cela ne s'est pas encore vu) sont âgés de neuf, onze, treize ans, et jouent: Paul, du violoncelle, Albert, du violon, et Jeanne, du piano, avec un talent tout à fait précoce, on pourrait dire déjà formé. Paul, notamment, se distingue par une organisation musicale, une facilité et une mémoire prodigieuses. C'est à leur père et au conservatoire de Marseille, où il était professeur, que ces charmants enfants doivent ce qu'ils savent. Ils ont donné le 24 février à Saint-Germain-en-Laye, dans la salle des Arts, un très-beau concert, dont le chef de la musique de la ville, M. Allard, avait l'initiative et la direction. Ils ont récolté une ample moisson de bravos, qui ne sont sans doute que le prélude des succès qui les attendent sur les scènes plus importantes où ils pourront se produire.

*** De la province nous arrive l'écho des applaudissements qui saluent, partout où elle se fait entendre, la Compagnie musicale Ulmann-Patti. Les éminents artistes qui la composent ont tout particulièrement excité l'enthousiasme des Lyonnais. A l'issue du concert où Seligmann avait joué avec toute son âme *l'Éloge des larmes*, de nombreux jeunes gens, réunis devant son hôtel l'ont acclamé, et se sont faits près de lui les interprètes de la satisfaction de toute l'assistance. Malheureusement, la nouvelle imprévue d'un triste événement est venue interrompre pendant deux ou trois jours à Marseille le cours de ces beaux concerts. Le beau-frère de Carlotta Patti, M. Scola, venait en effet de se trouver subitement atteint d'accès nerveux qui ont nécessité son transfert immédiat dans une maison de santé spéciale de Milan.

*** A l'exemple des principales villes de France, Rennes a organisé des concerts populaires de musique classique. Chaque dimanche, Haydn, Mozart, Beethoven, Mendelssohn, interprétés par des artistes de talent, viennent en aide aux misères de la vieille capitale de la duché de Bretagne.

*** Voici le programme du concert que donne aujourd'hui dimanche la Société des concerts du Conservatoire : 1° symphonie en *sol* mineur de Mozart; — 2° 42e psaume (1re audition) de Mendelssohn. Traduction de M. Nuitter; chœur, air, choral, récitatif et quintette, chœur final; le solo sera chanté par Mlle Mauduit; — 3° 1er concerto en *ut* majeur, pour piano, de Beethoven, exécuté par Mme Montigny-Remaury; — 4° ouverture, avec chœurs, du *Pardon de Ploërmel* de Meyerbeer.—Le concert sera dirigé par M. George Hainl.

Aujourd'hui dimanche, à 2 heures, au cirque Napoléon, dix-neuvième concert populaire de musique classique, sous la direction de J. Pasdeloup. En voici le programme : 1° symphonie en *si* bémol (op. 20), de Niels W. Gade (allegro, andante, scherzo, finale); — 2° adagio du quintette en *sol* mineur de Mozart, exécuté par tous les instruments à cordes; — 3° symphonie pastorale de Beethoven; — 4° gavotte de J.-S. Bach; — 5° marche religieuse de *Lohengrin* de R. Wagner.

*** Dimanche prochain 15 mars, à 2 heures précises, une solennité musicale très-intéressante aura lieu dans la salle Herz au bénéfice de la *Crèche du Quartier des Journaux* (2e arrondissement). On y exécutera, entre autres morceaux de choix : *le Parnasse*, de Raphaël, ravissant solo de violon joué par une jeune fille, Mlle Nelly Guibert, avec accompagnement d'un chœur d'hommes et de femmes; *les Chérubins*, belle inspiration de Borniantski, le cygne de la chapelle des Czars. — Crosti, Potel, Sainte-Foy, Mlle Marie Heilbron, de l'Opéra-Comique, la délicieuse cantatrice Lavini, de Barcelone, Mlle Marie Secretan, la brillante élève de Herz, Louis Magner, Robins et Hollebecke, les colonnes de la fanfare Sax, tel est le personnel qui se fera entendre au profit de la crèche ouverte depuis deux ans en faveur des femmes d'employés et des plieuses de journaux. — On trouvera des billets au prix de 10, 6, 4 et 2 fr. à la mairie du 2e arrondissement, salle Herz, et chez M. A. Elwart, organisateur de cette bonne œuvre.

*** Entre tous les concerts de la saison de 1868, signalons d'une façon toute particulière celui qui est annoncé, dans les salons Erard, mercredi prochain 11 mars, par la jeune et belle virtuose Teresa Carreno, la digne émule de Liszt et Thalberg. Elle fera entendre à son concert non-seulement la musique des maîtres du piano, mais aussi ses remarquables compositions. Au nombre des artistes qui prêteront le concours de leur talent à Teresa Carreno, on cite : Mlle Marimon, MM. Delle-Sedie, Lefébure-Wély, Sarasate et Servantès. De plus, on entendra des contes de Nadaud récités par Coquelin, de la Comédie Française.

*** Les sœurs Pellini, dont nous avons souvent parlé et que leur talent sympathique fait rechercher dans toutes les réunions musicales aristocratiques ou publiques, vont donner, avec le pianiste Kowalski, un grand concert à la salle Herz.

*** Ce soir à 8 heures 1/2, Mme Ernst, la veuve du célèbre violoniste, dont on se rappelle les lectures intéressantes à l'Athénée, donne, dans la salle du boulevard des Capucines, n° 8, une conférence dont les œuvres de Victor Hugo, Alf. de Musset, Th. Gautier, etc., feront les frais. Un nombreux auditoire est assuré d'avance à Mme Ernst.

*** Mme Norman-Neruda, après ses succès au concert Pasdeloup, à la cour et au Louvre, vient de quitter Paris pour remplir divers engagements qu'elle a acceptés en Hollande. La grande artiste sera de retour à Paris dans une dizaine de jours, et elle y donnera le 26 mars un concert dans la salle Herz.

*** Rubinstein récolte en ce moment les plus brillantes ovations en Hollande et en Belgique; il doit jouer au huitième et dernier concert populaire de musique classique, qui a lieu aujourd'hui à Bruxelles.

*** Les frères Guidon, sollicités par les soirées musicales du Carême, nous reviennent de Monaco et de Nice où ils ont passé une partie de l'hiver, interprétant leur répertoire si varié, de duos, chansons, comédies et opérettes qui, sur le littoral méditerranéen comme dans les salons de Paris, leur ont valu les plus légitimes succès.

*** Joseph Rubinstein, jeune pianiste russe, qui, pendant plusieurs années, a séjourné à Vienne, où il a obtenu de très-grands succès, vient d'arriver à Paris, où il se propose de se faire entendre.

*** L'éminent pianiste A. Billet nous informe que M. et Mme Guzman, dont on a pu apprécier le beau talent au concert donné par eux, jeudi de la semaine dernière, sont ses élèves et n'ont jamais eu d'autre maître que lui. Nous n'en sommes nullement étonnés et chacun sait que les élèves formés par M. Billet deviennent promptement des maîtres.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné lundi et vendredi de cette semaine : deux fois *la Muette de Portici*, — mercredi *le Trouvère* et *le Marché des Innocents*.—A la représentation précédente du *Trouvère*, la direction, informée que Caron, subitement indisposé, ne pouvait jouer, avait prié M. Maurel, premier prix de chant aux derniers concours du Conservatoire, engagé à l'Opéra et qui y attendait ses débuts, de remplacer Caron dans le rôle du comte de Luna. Quoique pris au dépourvu et forcé de jouer au pied levé et sans répétition, le jeune artiste n'a pas hésité à répondre à l'invitation de M. Perrin, et, malgré une émotion bien naturelle, il a dit avec beaucoup de talent sa cavatine et sa partie dans le duo du quatrième acte. Il a donc été fort bien accueilli et très-encouragé. L'épreuve répétée mercredi lui a été encore plus favorable et on l'a fort applaudi. M. Maurel est d'ailleurs doué d'un physique agréable; il a de la distinction et il fera certainement son chemin.

*** Au moment où nous mettons sous presse a lieu, avec costumes et décors, la répétition générale d'*Hamlet*, dont la première représentation est fixée à demain lundi.

*** Lundi dernier, l'Opéra-Comique a présenté dans le rôle de *Zampa* un ténor que l'on avait connu à l'Opéra, et que, depuis, les théâtres de province ont apprécié. M. Hayet, dont la voix n'est plus jeune, possède de sérieuses qualités de chanteur et une grande expérience de la scène. Ce début, peu éclatant, servira néanmoins la carrière de cet artiste. — On répète, en outre, à ce théâtre l'opéra de M. Samuel David, *la Part du Diable*, de M. Auber, *le Docteur Mirobolan*, de M. Eugène Gautier et *le Café du Roi*, opéra de M. Deffès, joué primitivement au théâtre Lyrique.

*** La direction a reçu de Mme Sand le poëme d'un opéra-comique en trois actes, *la Petite Fadette*, tiré d'un roman de l'auteur dont M. T. Semet compose la musique.

*** Le succès du *Premier Jour de bonheur* a déterminé MM. d'Ennery et Cormon à se mettre de suite à l'œuvre pour écrire le livret d'un nouvel opéra-comique, dont ils espèrent que M. Auber consentira à composer la musique. L'illustre auteur de *la Muette* se rendra-t-il aux instances de ses deux heureux collaborateurs? Voilà la question.

*** Montaubry est attendu à Toulouse, où il doit chanter, entre autres ouvrages de son répertoire, *Faust* et *Roméo*.

*** Adelina Patti, de retour de Lille, dont elle a enthousiasmé les habitants et où elle a fait à la représentation de *Faust* 15,000 fr. de recette, était de retour à Paris mercredi et elle a chanté jeudi *la Traviata*. —Mardi on avait donné *la Sonnambula* avec Mlle Harris, qui s'y est montrée charmante, et hier les époux Tiberini ont fait leurs débuts dans *Matilda di Shabran*. Nous en rendrons compte dans notre prochain numéro.

*** Aujourd'hui a lieu, à prix doublés, la représentation extraordinaire organisée au bénéfice de l'œuvre des écoles de Saint-Joseph, et dans laquelle la diva chantera pour la première fois à Paris le rôle de Leonora du *Trovatore*.

*** L'engagement de Gardoni est expiré et n'a pas été jusqu'à présent renouvelé.

*** Les préparatifs de l'installation de M. Carvalho au théâtre Ventadour se poursuivent avec activité, et il se pourrait que l'inauguration de son répertoire s'y fît, dès mercredi 11, par *Faust*, interprété par Mme Carvalho, MM. Massy, Troy, Lutz et Mlle Daram. A cet effet, Mme Carvalho a clos ses représentations hier par *la Fanchonnette* sur la scène du théâtre Lyrique.— Cette installation sera d'ailleurs complétement distincte comme administration, répétitions, matériel et personnel de celle du théâtre Italien, et de son côté le théâtre Lyrique n'aura nullement à souffrir de la double exploitation. Au contraire, si Mme Carvalho semble devoir consacrer plus spécialement son talent à la scène nouvelle, la direction augmente considérablement le nombre de ses artistes. Ainsi, entre autres engagements nouveaux qu'elle vient de faire, il faut mentionner ceux de Mlle Marimon, qui prendra le rôle de la Reine de la Nuit dans *la Flûte enchantée*, et qui chantera sur les deux scènes; de Rosa Formès, dont la voix de soprano est, dit-on, fort remarquable, et qui débutera dans *Rigoletto*; de l'excellent Meillet, qui compta de nombreux succès à l'ancien théâtre Lyrique; du ténor Duchène, élève de M. Nicole Lablache, et enfin probablement aussi, de Mme Galli-Marié dont il est fort question.—La scène du Châtelet s'occupe, en attendant, sans relâche, d'une brillante reprise des *Noces de Figaro* et de l'*Elisabeth de Hongrie* de M. Jules Beer, pour Mlle Schroeder. — M. Carvalho a adopté le titre de *Théâtre de la Renaissance* pour les jours où il jouera. — Les prix du théâtre de la Renaissance seront les mêmes que ceux du théâtre Lyrique actuel, et ceux de ce dernier seront prochainement réduits.

*** *Martha*, très-bien interprétée par Mlle Daram, Mlle Rouvray, Bosquin, Troy et Wartel, est toujours une des pièces les plus suivies du répertoire au théâtre Lyrique; aussi y est-elle fréquemment représentée. Vendredi la salle était pleine et la charmante musique de Flotow a reçu les plus chaleureux applaudissements.

*** Lundi dernier, *la Grande-Duchesse* a fait une rentrée triomphale en son féal théâtre des Variétés. La seconde représentation de la reprise s'accentuait déjà par *4,199 francs de recette*, et la salle est louée jusqu'à la douzième. Ainsi qu'aux beaux soirs du début de la pièce et comme si elle n'avait pas été jouée deux cents fois et plus, le public en applaudit tous les morceaux et bisse, notamment, un air nouveau, composé pour cette reprise, au troisième acte. Rêvant sous les lambris qui pourraient redire tant de... choses, la souveraine de Gérolstein déplore que sa destinée la pousse à faire mourir le beau soldat qu'elle aime et à se plonger dans le crime, alors qu'elle a reçu du ciel un *si charmant petit naturel*. Cette *Méditation*, empreinte d'un caractère mélodramatique du plus comique effet, rattrapera bien vite sur le chemin de la popularité la fameuse *Déclaration*.—Grenier, Kopp, Christian ont repris leurs rôles avec un brio à faire croire que c'est d'hier que date la première. Mlle Schneider et Dupuis chantent et jouent... Mais tout a été dit sur cette verve étourdissante, sur cette finesse d'intentions et de *soulignements* toujours nouvelles. Entrain général, gaieté communicative; pour ceux qui jouent, pour ceux qui écoutent, la fête est complète!

*** Le jeune Alfred Audran, dont nous mentionnions tout récemment les heureux débuts dans les salons de Paris, vient de se produire au théâtre de l'Athénée dans *le Train des maris*. Le jeune artiste, pour la première fois qu'il paraissait en public, s'est très-bien tiré de cette épreuve et, dans un rôle qui exige en même temps du comique et de la tenue, il a fait preuve de tact et d'intelligence.

*** Le succès de *Robinson Crusoé* s'accentue de plus en plus à Lyon : les airs en sont chantés dans les rues et y deviennent populaires. La direction et les artistes, Mlles Cortez, Mézeray, Douau, MM. Peschard, Barbot, Feret, ont rencontré dans l'œuvre d'Offenbach un succès du meilleur aloi.

*** On annonce, à Troyes, les représentations très-prochaines de *la Grande-Duchesse* avec M. Carrier, le désopilant ténor comique qui, l'année dernière, a obtenu un si grand succès sur cette scène. Caen l'applaudissait avec enthousiasme, il y a huit jours, avec Mlle Géraldine dans l'œuvre populaire d'Offenbach.

*** On parle de M. Halanzier pour la direction du Grand-Théâtre de Bordeaux pour la prochaine campagne.

*** *La Grande-Duchesse* est en ce moment représentée à Rome par une compagnie française; la censure pontificale, si sévère pour les pièces italiennes et de provenance étrangère, a bénévolement fermé les yeux sur les spirituelles excentricités du duché de Gérolstein. Chaque soir, l'aristocratie et le peuple emplissent la vaste salle élevée, place Navone, pour ces représentations qui, au témoignage des correspondances, « font fureur dans la ville éternelle. » On ajoute même que le Pape se serait écrié, avec sa bonne humeur narquoise et bien italienne : « *Che disgrazia!* Dire que je suis peut-être le seul souverain qui ne puisse voir cette grande-duchesse-là! » Qui sait? n'est-il pas avec le ciel plus d'un accommodement?...

*** La combinaison qui réunirait dans les mains de M. Mapleson les deux théâtres de Covent Garden et de Majesty's Theater est bien arrêtée en principe; la Société est formée, mais elle n'a pas encore trouvé les fonds nécessaires, et il s'en faut de beaucoup, car M. Gye ne demande pas moins de 270 mille livres sterling (8 millions de francs) pour la cession de tous ses droits et de son matériel, et il en faudrait compter 15,000 (375,000 francs) à M. Mapleson pour l'abandon des siens.

*** Mme Viardot a composé un nouvel opéra fantastique, *le Dernier Sorcier*, qui sera vraisemblablement représenté à Bade, et qui, paraît-il, est aussi riche en charmantes mélodie que *Trop de femmes*, si bien accueilli naguère.

*** Par un arrêté du ministre de la maison de l'Empereur et des beaux-arts, M. Arthur de Beauplan, commissaire impérial près le théâtre de l'Odéon, vient d'être nommé commissaire impérial près les théâtres lyriques et le Conservatoire, en remplacement de M. Edouard Monnais, décédé. — Aux termes du même arrêté, M. Albéric Second, homme de lettres, a été nommé commissaire impérial près le théâtre de l'Odéon, en remplacement de M. Arthur de Beauplan.

NOUVELLES DIVERSES.

*** Mendelssohn a composé, il y trente ans, une très-belle étude en

fa mineur, une véritable romance sans paroles, digne à tous égards de figurer parmi les petits chefs-d'œuvre écrits par le maître pour son instrument. Sur une basse à dessin continu d'arpéges, se détache une mélodie dont le charme fait oublier le but technique de cette étude, puisque étude il y a. La publication de ce ravissant morceau, qui excitera certainement un vif intérêt, est due à la maison Brandus et Dufour. Il fut jadis destiné à la *Méthode des méthodes de Piano*, de Fétis, dont il n'avait jamais été détaché, et beaucoup de personnes aujourd'hui en ignorent l'existence; il offre donc tout l'attrait d'une œuvre véritablement inédite. C'est le complément de la musique de piano de Mendelssohn, que tant d'artistes et d'amateurs croient posséder tout entière.

⁂ L'inauguration solennelle du grand orgue de Notre-Dame, reconstruit par M. Aristide Cavaillé-Coll, a eu lieu vendredi soir avec une grande pompe. Nous rendrons compte, dans notre prochain numéro, de cette intéressante cérémonie, qui avait attiré une foule immense.

⁂ On lit dans le *Journal de Mulhouse* : « Dans l'église de Sumiswald (canton de Berne), a eu lieu, il y a quelques jours, l'essai public d'un orgue électrique construit par MM. Leuenberger et Cᵉ, de cette commune. Cet orgue joue d'après les notes indiquées, toute espèce de musique, avec autant de facilité que d'exactitude. — Les notes de musique, pour être soumises à l'influence électrique, sont transportées, par une machine spécialement construite à cet effet, sur de larges bandes de papier de 40 à 50 pieds de long, de telle manière que les différentes valeurs des notes sont représentées par de légères coupures au moyen desquelles elles sont lues par le mécanisme électrique. Le générateur électrique de l'instrument est un appareil indépendant, organisé de telle manière qu'il peut être appliqué, en très-peu de temps, à tout orgue d'église, qui par là devient lui-même électrique. »

⁂ L'excellent chef d'orchestre Desgranges, après un hiver très-occupé dans les salons de l'aristocratie, va reprendre à Deauville le bâton de commandement de l'orchestre du Casino, l'un des attraits de la belle rivale de Trouville. M. Desgranges est aussi en pourparlers avec les propriétaires pour prendre la direction complète du Casino. L'établissement et le public ne pourraient que gagner à ce choix.

⁂ MM. Bote et Bock, de Berlin, ont acquis la propriété pour l'Allemagne du nouvel opéra d'Auber, *le Premier Jour de bonheur*.

⁂ La Société impériale des Orphéonistes de Lille, pendant tout le cours de notre rigoureux hiver, a fait distribuer gratuitement, par les soins d'un comité spécial, des aliments aux indigents de cette grande cité manufacturière. Ce fait est une éclatante consécration du principe de charité bien entendue qui préside à l'institution nationale du chant choral populaire.

⁂ Il est question d'un concours orphéonique, dont la direction artistique serait confiée à M. A. Méreaux, et qui aurait lieu le 24 mai prochain, à Rouen, à l'occasion du concours régional que l'Empereur doit honorer de sa présence.

⁂ L'inauguration prochaine de la statue équestre de Napoléon Iᵉʳ, à Grenoble, sera célébrée par un festival choral, sous la présidence de MM. Berlioz, un glorieux enfant du Dauphiné, Besozzi et Delsarte; on y exécutera une cantate militaire de circonstance et *la Gaule*, grand chœur d'ensemble, populaire parmi les Sociétés orphéoniques, de MM. Mathieu de Monter et Jules Monestier.

⁂ Fort peu de billets restent à prendre pour le bal des Artistes, qui aura lieu à l'Opéra-Comique le 14 de ce mois. Outre la réputation de bon goût justement acquise à cette fête, elle emprunte cette année un attrait inusité à la tombola, dont l'unique lot est un bijou d'une valeur de 3,000 francs.

⁂ Mme Isabella Behr, femme du Dʳ Behr, — littérateur distingué et correspondant de plusieurs journaux étrangers, — cultive avec succès la musique, et sa réputation comme professeur de chant est parfaitement établie. — Elle vient de mettre en musique *la Chanson de Mai* de Goethe, *l'Attente* et *le Chant du soir du Voyageur* de Rückert, avec paroles françaises et allemandes, et ces trois mélodies, publiées par la maison Schott, de Bruxelles, où réside Mme Behr, y obtiennent un grand succès, très-mérité d'ailleurs par le charme et l'expression dont elles sont empreintes. Nous les recommandons à tous les amateurs.

⁂ Le grand succès qu'obtient le nouveau roman d'A. de Lavergne : *le Lieutenant Robert* faisait vivement désirer le second volume. Nous nous empressons d'annoncer qu'il vient de paraître sous le titre de : *Epouse et Mère*, l'éditeur Cadot ayant jugé à propos de diviser l'ouvrage en deux parties chacune sous un titre différent.

⁂ Louis Iᵉʳ, roi de Bavière, qui avait depuis longtemps abdiqué la couronne, vient de mourir à Nice. Dilettante passionné, ami du beau sous toutes ses formes, il avait puissamment contribué à faire de Munich, sa capitale, un centre artistique et littéraire, la véritable Athènes de l'Allemagne du Sud.

ÉTRANGER

⁂ *Berlin.* — Pauline Lucca, après ses triomphes de Saint-Pétersbourg, a fait sa rentrée à l'Opéra royal dans *les Joyeuses Commères*, de Nicolaï; on l'a reçue comme l'enfant prodigue, tant avait paru longue son absence d'un mois! Et cependant il paraît certain, au grand désespoir de ses nombreux admirateurs, que son engagement pour la capitale de la Russie a été renouvelé avant son départ. — Après plusieurs heureux débuts, Mme de Voggenhuber a été engagée comme première chanteuse à l'Opéra.

⁂ *Magdebourg.* — Un accueil très-sympathique a été fait à *Héro et Léandre*, opéra-comique nouveau dont l'auteur est le chef d'orchestre du roi de Würtemberg, W. Steinhart.

⁂ *Leipzig.* — Pour la première fois, une œuvre de Berlioz a été introduite dans le répertoire des concerts du Gewandhaus. Le 27 février, on a joué avec succès sa symphonie *Harold en Italie*, à un concert de bienfaisance donné au profit de la Caisse des pensions de l'orchestre. L'ouverture du *Roi Manfred*, de Reinecke, a été aussi très-bien accueillie.

⁂ *Trèves.* — Encore une première représentation de *l'Africaine* à signaler, et, comme d'habitude, un brillant succès. La presse locale accorde de grands éloges aux interprètes, Becker (Vasco), Riech (Nélusko) et Mlle Da Ponta (Sélika), ainsi qu'au directeur Schonfeldt.

⁂ *Vienne.* — *L'OEil crevé* (Der Pfeil im Auge), de Hervé, a été donné sans grand succès au théâtre An der Wien.

⁂ *Cadix.* — Le baryton Everardi vient de terminer une brillante série de représentations qui compteront dans sa vie d'artiste. Il est reparti pour Dinant, sa ville natale, chargé de lauriers et tout disposé à en cueillir d'autres.

⁂ *Milan.* — A la Scala, le chorégraphe Monplaisir vient de donner un nouveau ballet, *Brahma*, qui, aidé de toutes les splendeurs d'une mise en scène orientale, a beaucoup plu. La Ferraris a créé le principal rôle avec son talent ordinaire. La musique, considérée généralement en Italie comme une chose toute secondaire dans un ballet, à ce point que souvent on ne s'inquiète pas du nom du compositeur, est du fécond Dall' Argine; on en dit beaucoup de bien.

⁂ *Gênes.* — *Il Sogno d'Ines*, ballet nouveau de Pinzuti, a été très-applaudi au Carlo Felice. Grand succès aussi pour la première danseuse, Enrichetta Lamarre. — Une dépêche télégraphique parle de l'effet grandiose produit par *l'Africaine*, à la Fenice, avec la Lotti, Carrion et Merly.

⁂ *Saint-Pétersbourg.* — Mario a brillamment terminé sa saison parmi nous. Il s'est fait vivement applaudir dans une soirée donnée par le pianiste Braga dans les salons du comte Koucheleff-Besborodko, où on a également fêté Mmes Trebelli et Volpini, deux étoiles qui brillent du plus vif éclat sur le ciel un peu gris de la Moscovie.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES ANNONCÉS.

Salons Erard, aujourd'hui dimanche à 2 heures : matinée musicale donnée par M. Titus d'Ernesti, avec le concours de Mme Lolla della Rosa, de Mlle Rives, de MM. Marochetti et Reuchsel. — *Le Style, c'est la femme*, comédie inédite, jouée par Mme Solange et M. Riccanti.

Salon Pleyel-Wolff, mardi 10 mars : concert de E. Jacobi, avec le concours de Mlle Bloch et de MM. Colin et Caron, de l'Opéra, et de Mlle Duval, de l'Opéra-Comique.

Salle Herz, mercredi 11 mars : deuxième soirée de musique de chambre de MM. Maurin, Colblain, Mas et Demunck, avec le concours de M. C. Saint-Saëns. — Pour la première fois, quatuor de Schumann.

Salle Erard, mercredi 11 mars : concert donné par Mlle T. Carreno.

Salons Pleyel, samedi 14 mars : concert donné par M. D. Magnus et Mme Gagliano.

Salle Herz, samedi 14 mars : deuxième grand concert de M. C. de Bériot, avec le concours de Mme Monbelli.

Salle Herz, dimanche 15 mars : concert donné par M. Kowalski et Mlle Pellini, avec le concours de MM. Hermann-Léon, Sarrasate, Lasserre, Mlle E. Dubois et Coquelin, de la Comédie-Française.

Salle Herz, lundi 16 mars : concert de M. W. Krüger, avec le concours de Mlle Dolmetsch, MM. Ponsard, Hammer, Godard et Charles Pottier.

Salle Herz, jeudi 26 mars : concert donné par Mme Norman-Neruda, la célèbre violoniste.

Le Directeur : S. DUFOUR.

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU

Publications nouvelles :

ÉTUDE EN FA MINEUR

Composée pour le Piano par

Prix : 6 francs. **F. MENDELSSOHN-BARTHOLDY** Prix : 6 francs.

Tzygane-Marche. Op. 122. **D. MAGNUS.** Composés pour le Piano. **Souvenirs de Hongrie** Prix : 7 50.

Trois Morceaux de Concert pour le Piano

PAR **E. STOEGER**

N° 1. **IMPROMPTU SCHERZO** Prix : 7 fr. 50.

N° 2. **PRÉLUDE** Prix : 3 fr. — N° 3. **NOVELETTE** Prix : 7 fr. 50.

MURMURE Nocturne-Etude pour le Piano. Op. 12. **Par Ch. PALMER.** 6 fr.

SI VOUS N'AVEZ RIEN A ME DIRE Poésie de Victor Hugo, musique de **CHARLES PALMER**

ÉTATS-UNIS Mélodies nationales, paraphrasées pour Piano. Op. 145. **Par F. DE CROZE.** 7 50

ADAGIOS DE L. VAN BEETHOVEN

Extraits des SONATES pour piano seul,

TRANSCRIPTIONS POUR PIANO, VIOLON ET ORGUE

PAR **F. BRISSON**

N° 1. **LARGO DE LA GRANDE SONATE** Op. 7. — Prix : 7 fr. 50.

N° 2 **ADAGIO-CANTABILE** Op. 13.— de la sonate pathétique.— 7 50

LA PARTITION

ARRANGÉE POUR PIANO SEUL, in-8°, net, 8 fr. | **POUR CHANT ET PIANO,** in-8°, net . . . 12 fr.

DE LA

GRANDE-DUCHESSE DE GEROLSTEIN

Opéra-bouffe en trois actes et quatre tableaux, MUSIQUE DE **J. OFFENBACH** *Paroles de MM. H. MEILHAC et L. HALÉVY,*

L'OUVERTURE, ARRANGÉE POUR LE PIANO : 6 FRANCS.

LES AIRS DÉTACHÉS DE CHANT Avec accompagnement de Piano, par L. Roques.

LES AIRS DÉTACHÉS DE CHANT Sans acc. de Piano, in-8°, chaque n° net, 50 c.

MÉDITATION DE LA GRANDE-DUCHESSE

MORCEAU NOUVEAU : « Quand je regarde en moi-même, ce que j'y vois est effrayant, » **CHANTÉ PAR Mlle SCHNEIDER.**

ARRANGEMENTS :

FANTAISIE DE SALON pour le piano, par E. Ketterer. . . . 7 50
DEUX BOUQUETS DE MÉLODIES, mosaïques, par Cramer, chaque 7 50
FANTAISIE ÉLÉGANTE pour le piano, par Rummel . . . . . 6 »
BAGATELLE pour le piano, par Lecarpentier. . . . . 5 »
DUO FACILE à quatre mains, par Ed. Muller . . . . . 6 »
FANTAISIE GRACIEUSE pour le violon, par Ad. Herman . . . 7 50
CAPRICE FACILE pour la flûte, par Gariboldi. . . . . 5 »
GRANDE VALSE, pour le piano et à quatre mains, par Strauss 6 »
QUADRILLE pour le piano et à quatre mains, par H. Marx . 4 50
QUADRILLE pour le piano et à quatre mains, par Arban. . . 4 50
QUADRILLE pour le piano, par A. Mey. 4 50
POLKA-MAZURKA pour le piano, par Lindheim. . . . . 4 »
SCHNEIDER-POLKA, par Roques, pour piano et à quatre mains 6 »
GRANDE POLKA, pour le piano, par Arban . . . . . 4 »
GALOP DE LA GRANDE-DUCHESSE composé par Offenbach, réduit pour le piano et à quatre mains, par Roques . 4 50

LES JOYAUX DE LA GRANDE-DUCHESSE

Transcriptions faciles des principaux airs pour le piano, par Wolfart.

1. Rondo de la Duchesse..... 3 75
2. Chanson du Régiment..... 3 75
3. Couplets du Sabre..... 3 »
4. Couplets des Lettres..... 3 75
5. Ballade bouffe..... 3 75
6. Rondo de la Bataille..... 3 75
7. La Déclaration et Gazette de Hollande 3 75
8. Entr'acte (du 3e tableau)..... 3 »
9. Nocturne : Bonne nuit..... 3 »
10. A cheval, général!..... 3 75
11. Légende du Verre..... 3 »
12. Complainte et Chant nuptial. 3 »

Composé **Pour les Bals de l'Opéra,** **QUADRILLE NOUVEAU PAR STRAUSS** Illustré de **Portraits en charge par Gill,**

Pour le Piano : 4 fr. 50. — A quatre mains : 4 fr. 50.

Quadrille. — Polka et Polka-Mazurka. — Grande Valse, arrangée pour Violon, pour Flûte et pour Cornet, chaque : 1 franc.

Les Airs arrangés pour Violon, pour Flûte et pour Cornet.

Les Parties d'orchestre complètes. — Valses, Quadrilles, Polkas, Polka-Mazurka, pour orchestre.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

35e Année. N° 11. 15 Mars 1868.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger,
chez tous les Marchands de Musique, les Libraires,
et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris ..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Théâtre impérial de l'Opéra : *Hamlet*, grand opéra en cinq actes, paroles de MM. Michel Carré et Jules Barbier, musique de M. Ambroise Thomas, par **Paul Bernard**. — Théâtre impérial Italien : reprise de *Matilda di Shabran*, de Rossini; débuts de M. et Mme Tiberini, par **Maurice Gray**. — Entrefilets. — Concerts et auditions musicales de la semaine. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Concerts et auditions musicales annoncés. — Annonces.

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA.

HAMLET,

Grand opéra en cinq actes, paroles de MM. Michel Carré *et* Jules Barbier, *musique de* M. Ambroise Thomas.

(Première représentation le 9 mars 1868.)

Etant admis en principe qu'il est possible de toucher aux grandes œuvres du temps passé pour les plier aux exigences d'aujourd'hui, pour les amputer de ce qui nous blesse, tout en les dotant de ce qui nous flatte, en un mot pour les approprier au goût du théâtre moderne, on ne saurait nier que le nouvel ouvrage de MM. Michel Carré et Jules Barbier se trouve bien compris dans son ensemble, et que le colosse shakspearien, en passant dans le moule capitonné de notre civilisation tant soit peu efféminée, n'a pas trop perdu de ses arêtes viriles et s'est prêté avec assez de complaisance aux développements difficiles d'une grande tragédie lyrique.

Sauf quelques petites querelles de détails, on peut dire que leur pièce est bien coupée au point de vue du drame, intéressante autant que l'œuvre philosophique de Shakspeare peut l'être pour des auditeurs simplement désireux de se distraire, qu'elle offre quelques beaux vers, parfois incisifs, qu'enfin elle semble digne à plusieurs titres de la grande source à laquelle elle n'a pas craint d'emprunter ses eaux vives et ses torrents impétueux.

Ne pouvait-on redouter, en effet, que la musique ne se prêtât pas complétement aux conflits d'une vengeance inspirée par les légendes du Nord, tortueuse dans ses moyens, philosophique plutôt que passionnée, fatale plutôt que raisonnée? La *vendetta* corse, avec ses fougueuses colères, semblerait plus apte à inspirer un art tout de sentiment et d'élan; cependant la musique offre aussi son côté contemplatif, immatériel, et les tendances de la nouvelle école que l'Allemagne nous envoie l'y poussent d'une façon toute particulière. C'était plus qu'il n'en fallait pour donner au terrible sujet d'Hamlet toutes les tentations qui captivent les esprits chercheurs et courageux. M. Ambroise Thomas, par ses travaux antérieurs, par ses tendances plutôt sérieuses que légères, par la souplesse même de sa faculté créatrice, acceptant tous les genres qu'un tel cadre comporte, se trouvait bien être l'homme d'une semblable tentative. S'il y avait danger, il était le lutteur désigné d'avance. S'il devait y avoir réussite, son étoile valeureuse devait l'y conduire sûrement.

C'était donc avec confiance que je voyais s'approcher l'épreuve décisive. Je me disais bien que les aspérités de Shakspeare sont dures à côtoyer, et que, si nous aimons à frémir avec lui, le soir, au coin de notre feu, nous consentons moins à le suivre au théâtre, où nous cherchons avant tout l'image de la vie réelle et de nos sentiments particuliers. Mais je me disais par contre que les tableaux chevaleresques qu'on pouvait tirer d'un pareil sujet prêtaient beaucoup au développement musical, que la blonde Ophélie et sa poétique fin pouvaient motiver une opposition pleine de charme, que le drame intime dans ses terribles péripéties devait présenter de superbes situations, et qu'enfin la scène de l'esplanade, entre des mains habiles et sur une aussi vaste scène que celle de l'Opéra, prendrait certainement de magiques et grandioses proportions.

Mes prévisions aujourd'hui se trouvent réalisées. Je désire sincèrement d'ailleurs que les sérieux efforts de M. Ambroise Thomas soient couronnés d'un succès éclatant et durable; je fais plus, je le crois.

Son œuvre est de celles qu'il faut écouter avec soin, entendre et réentendre. Telle grande toile en peinture peut captiver par son ensemble et charmer ensuite par ses détails. Le nouvel Hamlet est de cette catégorie. Les connaisseurs, en y fouillant, rencontreront des trésors rares et de la plus suprême élégance. Le simple public s'habituera à la teinte un peu sombre de l'ouvrage pour n'y plus voir ensuite que la sûreté de touche et le vigoureux coloris qui savent intéresser les masses. Le premier soir, l'irrésistible

tableau de la mort d'Ophélie a électrisé la salle entière; je suis persuadé que peu à peu les autres parties de l'œuvre se placeront avantageusement à côté de ce succès écrasant.

Il n'est pas besoin, je pense, de raconter textuellement un sujet que chacun sait par cœur. Je me bornerai à constater que les auteurs ont à peu près suivi le plan de leur colossal modèle, tout en s'en éloignant plus ou moins heureusement dans certains détails et même dans certains faits d'une assez grande importance. Par exemple le meurtre de Polonius qui, supprimé, ne sert plus de mobile à la vengeance de Laërte. Au premier acte l'exposition est formée par le couronnement de la reine et par un duo entre Ophélie et Hamlet. Cet acte se termine sur l'esplanade d'Elseneur par la saisissante apparition. Le second a pour clef de voûte la grande scène des comédiens. Le troisième est tout entier rempli par le drame intime et terrifiant. Un monologue du roi, un trio entre la reine, Hamlet et Ophélie, la grande scène entre Hamlet et sa mère, avec la seconde apparition de l'ombre, établissent son contingent. La mort d'Ophélie forme le quatrième. Ce dernier appartient complétement, comme création, aux auteurs français; et, si l'on en croit le succès, c'est là une de leurs meilleures idées. Rien de poétique comme ce ravissant tableau commençant par un ballet villageois emprunté aux mœurs danoises et qui s'appelle *la Fête du Printemps*. Le 1er mai de chaque année, quand la neige de six mois est rentrée en terre, quand la verdure et les fleurs, comme un pardon du ciel, s'élancent des bourgeons et des boutons, le village se réunit dans la campagne, on élit un roi et une reine, le roi du printemps, la reine des fleurs, et l'on danse, et l'on chante, et l'on se réjouit avec usure pour oublier les longs mois d'hiver que les frimas rendaient si tristes. Vous voyez d'ici le délicieux tableau que cela peut faire. Pour cadre le paysage gracieux que les voyageurs rencontrent à Elseneur; pour horizon le lac Bleu, ce poétique lac où la blonde Ophélia s'endort comme dans une couche nuptiale. Je ne connais que le second acte de Giselle qui puisse être un équivalent à ce rêve enchanteur!

Le cinquième acte nous ramène vers le sombre. C'est la scène du cimetière, et le dénoûment plutôt imité du drame de MM. Paul Meurice et Alexandre Dumas que du grand Shakspeare. En effet, Hamlet vivra pour régner et se souvenir; la reine aussi vivra pour conserver ses remords et les enterrer dans un cloître. L'innocent Laërte n'est pas tué; Polonius vit encore. Tout cela est moins logique, mais la boucherie finale n'existe plus, et, ma foi, sur la scène de l'Opéra je n'ai pas le courage de la regretter beaucoup.

Puisque nous en sommes aux différences qui séparent le modèle de la copie, nous allons de suite régler leur compte. Une des principales consiste dans la complicité du vieux Polonius avec le roi. Il en résulte qu'Hamlet, englobant dans la même réprobation le père et la fille, repousse énergiquement l'amour de la pauvre Ophélie et la réduit au désespoir. Cela a pour effet de rendre moins brutal, en le motivant, le cruel abandon d'Hamlet, mais cela a le grand tort de jeter sur Laërte et sur Ophélie une tache originelle tout à fait fâcheuse. Et puis encore, si Polonius est coupable, pourquoi ne pas le punir?

Tel qu'il est, le livret du nouvel opéra reste parfaitement dans la couleur de Shakspeare. On y retrouve la même fièvre passionnée, la fatalité implacable s'acharnant sur ses victimes, le glas de la mort vibrant au milieu des fêtes, et par-dessus tout cela une conviction qui marche vers son but sans faiblesse. La partie philosophique seule y est moins développée; cela devait être. On ne discute pas avec des mélodies, et l'esthétique musicale doit s'arrêter là où les nuages de la pensée commencent. Il faut même savoir gré à M. Ambroise Thomas de ne pas s'être laissé entraîner sur ce terrain dangereux plus loin que son tempérament ne le comportait. Il eût pu se noyer dans un flot de dissonances et de septièmes diminuées. L'absence de tonalité eût été pour lui un grand moyen. Au contraire, si le musicien, comme il le fallait du reste, s'est servi parfois de la mélopée rêveuse, il a su y développer une clarté qui ne blesse pas l'oreille et qu'on peut suivre sans fatigue. La tonalité toujours fixée n'échappe pas à l'analyse. Le sens final ne vous fuit pas comme un mirage trompeur. C'est la déclamation lyrique rehaussée de merveilleux dessins d'accompagnement.

Et puisqu'il s'agit des dessins d'accompagnement, j'ajouterai que jamais encore M. Ambroise Thomas n'était allé si loin sous ce rapport. Son ingéniosité est inépuisable. Les rhythmes mêlés, l'accouplement des timbres, l'emploi des nouveaux instruments, la poésie de l'orchestre, cela devient un monde entre ses mains habiles. Il joue de l'orchestre comme un virtuose et sans qu'on puisse remarquer le moindre effort. Selon le cas, c'est fin comme le brin d'herbe, grand comme la mer, gris comme le brouillard, brillant comme le soleil.

Le premier exemple de cette richesse symphonique se présente tout d'abord dans le prélude d'entrée. Un trémolo mouvementé des instruments à cordes, coupé par des récitatifs de cor, est tout à coup interrompu par une fanfare sur la scène; puis un rapide trait de violon amène une marche chevaleresque qui ouvre d'une grande manière ce premier tableau. Un chœur sonore et très-mélodieux précède un beau récit du roi, et cette introduction se termine dans une chaleureuse péroraison chorale doublée d'effet de cloches et de canon. Il y a là une phrase mélodique largement tracée et de la plus belle venue. La scène reste vide alors, et Hamlet vient soupirer l'un de ces délicieux monologues-récitatifs dont tout le rôle sera plein. Sur cette phrase, adorablement dite par Faure.

O femme!... tu t'appelles
Inconstance et fragilité.

la salle a fait entendre un de ces murmures qui présagent le succès, comme ces brises matinales qui annoncent un beau jour.

Le duo qui suit entre Ophélie et Hamlet est fort habilement traité, mais il présente surtout une de ces phrases de premier ordre destinée à planer sur toute la partition, effluve d'amour qui remontera au cœur du désespéré Hamlet et qui séchera les pleurs de la pauvre insensée. Ce duo, dans le genre contemplatif, se termine par un fort joli ensemble avec vocalises d'Ophélie. Il faut citer aussi une cavatine de Laërte dont la couleur chevaleresque est très-accusée. On y remarque un élan de la plus grande suavité sur ces mots :

Elle est mon orgueil et ma vie.

Ce premier tableau est assez brillamment achevé par un chœur qui porte sa marque de fabrique. On y sent la main qui a écrit le chœur des chasseurs du *Songe d'une nuit d'été*, et quantité d'autres très-choyés par les orphéons. Ce dernier sera certainement du nombre. A l'Opéra, on fait doubler la partie de ténor par les contraltos. Cela est d'un effet neuf.

Nous voici arrivés à l'une des plus grandes pages de la partition, la scène de l'esplanade. Ici, depuis la première note jusqu'à la dernière, tout est beau. L'orchestre à lui seul forme un saisissant tableau. La bise souffle, la neige tombe, les spectres passent. La tourmente est dans l'air et dans les cœurs; on a froid. Un prélude avec solo de trombone à six pistons précède la scène entre Hamlet et ses amis. Une phrase délicieuse est celle-ci :

Mais que redoutons-nous de ceux que nous perdons,
S'ils nous ont aimé sur la terre?

Minuit sonne, et sur le *fa* dièse de la cloche passent d'ingé-

nieuses et terrifiantes harmonies. Le spectre paraît alors et un fatal et superbe dessin d'orchestre accompagne cette allocution d'Hamlet :

Spectre infernal, image vénérée!
O mon père, ô mon roi!
Réponds à ma voix éplorée,
Parle-moi, parle-moi!

L'ombre se décide enfin à parler, psalmodiant sur une seule note, et, sur cette note persistante, les effets d'orchestre se succèdent magnifiques et saisissants. Voici le cor anglais et la clarinette qui nous font penser aux profondeurs du sépulcre; voici les violons en sourdine dont les tierces vacillantes nous annoncent l'aube qui va naître; voici les fanfares lointaines et le canon qui accompagnent la fête au palais. Tout cela se combine avec un rare bonheur, et quand le rideau tombe on est tout étonné de la sensation immense que l'on vient d'éprouver. Je le répète, c'est une grande page; l'ombre de Glück pourrait bien y avoir apparu.

Le second acte sera moins riche. Il commence par un joli fabliau d'Ophélie où l'auteur s'est évidemment inspiré des formules musicales du Nord. L'air de la reine, qui suit immédiatement après, est moins heureux. Il faut mentionner une phrase incidente d'Hamlet où les premiers vestiges de folie se font sentir :

Je voudrais avec eux voyager dans les airs,
Au milieu des étoiles,
Au milieu des éclairs!

Le chœur des comédiens est pittoresque et rentre dans les cordes de la musique rétrospective. La chanson bachique d'Hamlet, quoique à effet pour la voix, m'a paru plus ordinaire; mais voici une superbe marche dont le trio surtout est d'un beau caractère. Elle précède la scène de la pantomime dans laquelle le genre symphonique va reprendre son importance. Un délicieux solo de saxophone lui forme ouverture, puis une espèce de pastorale d'une touche délicate et discrète sert de fond aux récitatifs d'Hamlet expliquant la comédie. Cette scène est l'occasion d'un grand succès pour Faure qui la joue en artiste de premier ordre. Le finale dramatique qui termine ce second acte manque peut-être de précision dans la forme; cependant les masses y sont magistralement groupées.

Un prélude fort beau ouvre le troisième acte qui de suite nous offre le fameux monologue d'Hamlet : *Être ou ne pas être*. Ceci était-il réellement possible à mettre en musique? Il est permis d'en douter, et cependant le compositeur s'en est tiré avec honneur en appelant encore à son aide les ressources de son orchestration savante; malgré tous ses efforts, malgré le magnifique talent de l'interprète, la chose est restée froide : c'était écrit d'avance. Une chose plus froide encore, mais alors parce qu'elle a vieilli de forme, c'est l'air de basse chanté par le roi. Dieu merci! nous allons maintenant rencontrer un très-beau trio, relevé surtout par la magnifique phrase d'Hamlet :

Allez dans un cloître, allez, Ophélie.

Voilà de la franche mélodie, attrayante sans vulgarité, pure de forme sans vétusté, pleine de sentiment et de charme. L'ensemble qui vient après, un peu à la manière italienne, dénote chez le compositeur une merveilleuse entente dans l'art de grouper les voix. Il n'y aura qu'à louer dans le duo d'Hamlet et de la reine, mais je citerai surtout la belle phrase adressée au portrait de son père par le fils vengeur. La seconde apparition de l'ombre vient clore dignement cette série de beautés.

Aux yeux de tous, il faut bien l'avouer, nous voici arrivés à la pierre de touche de la partition. Pour ce quatrième acte, il semble que tous ceux qui y ont coopéré aient bu d'un philtre magique et inspirateur : les auteurs pour l'avoir conçu, les décorateurs pour avoir créé le cadre, le directeur pour y avoir placé Mlle Nilsson, Mlle Nilsson pour son interprétation hors ligne, et enfin le compositeur pour avoir donné la vie à tout ceci dans un baptême harmonieux et mélodique dont chaque phrase est un trésor. De délicieux airs de ballet dans lesquels j'ai remarqué une mazurke des plus distinguées et un duo fort original de clarinette et hautbois, précèdent la grande scène de Mlle Nilsson. La folie a été bien souvent employée au théâtre. Je ne crois pas qu'on l'ait encore envisagée sous ce rapport. Cette folie douce qui prend part aux plaisirs et que la danse entoure, qui jette ses sanglots et ses rires à la fois, qui effeuille en même temps les fleurs de son tablier et celles de ses vocalises, et qui, finalement, se couche sur l'eau avec la sainte confiance de l'enfant qui s'endort. tout cela est d'une poésie telle que le succès s'y est attaché immense, volontaire, interminable. Il faut tout citer dans ce long morceau de la folie. On y trouve des récits d'une admirable suavité. La valse chantée est un bijou, la mélodie suédoise étonne et captive; enfin les chants séraphiques qui semblent sortir du lac sont tellement vaporeux, tellement diaphanes, qu'on croirait volontiers, comme la blonde Ophélie, n'appartenir plus à la terre.

Le cinquième acte n'est pas long. Désireux d'arriver plus vite à l'interprétation générale de l'ouvrage, je ferai comme lui. La chanson des fossoyeurs est très-caractérisée. Une romance d'Hamlet m'a semblé devoir son succès à la manière adorable dont elle est dite. Quant à la marche funèbre, elle procède d'un grand style et le chœur des jeunes filles qui la coupe s'y joint admirablement. On le voit, la fin de l'œuvre reste très-honorable, mais elle rentre plus que jamais dans la couleur sombre qui, sauf le quatrième acte, n'a cessé de planer sur tout l'ouvrage. Les gens qui aiment le noir seront satisfaits; cependant, il faut bien en convenir, à la longue, c'est un peu deuil!

Par droit d'ancienneté et pour l'importance de son rôle, je parlerai de Faure en premier. La création d'Hamlet lui sera comptée et fera époque dans sa vie d'artiste. Il joue magnifiquement, il chante irréprochablement. Sa voix, d'une pureté sans égale, se fait entendre dans les effets de la plus grande douceur, et sa diction est si soignée qu'il est impossible d'en perdre la plus légère syllabe. Quel chanteur et quel comédien! D'un bout à l'autre de cette longue partition il obtient des succès partiels pour une phrase, pour un mot, pour un geste. Mais que ce rôle est écrasant! Toujours en scène pendant quatre actes, quel est l'athlète, excepté lui, capable de supporter une aussi lourde tâche?

Mlle Nilsson, à l'heure qu'il est, n'est plus une simple cantatrice, c'est une idole. On craignait à l'avance la grandeur du vaisseau de l'Opéra pour sa fraîche voix. Ce charmant ruisseau est devenu un fleuve immense. J'ai rarement entendu de voix qui remplisse aussi merveilleusement cette vaste salle : c'est un jet de cristal d'une éblouissante limpidité. Elle a des audaces de nuances indescriptibles, des phrases d'une poésie bleue, des ténuités microscopiques, des ampleurs de son qui semblent sortir d'une flûte ossianique. Elle a joué la scène de folie avec un charme fascinateur et y a déployé une passion pudique dont elle semble la personnification. Riant et sanglotant presque simultanément, elle a tenu son public suspendu à ses lèvres avec l'autorité des artistes les plus consommés. Et cela avec un naturel exquis, sans le moindre souci, sans la moindre fatigue.

Aussi quel triomphe! Le marché aux fleurs tout entier renversé sur la scène de l'Opéra, et des applaudissements à faire crouler la vieille salle avant que celle de M. Garnier ne soit achevée.

Mme Gueymard a joué le rôle dramatique de la reine avec infiniment de grandeur et d'élan. Elle a supporté vaillamment une forte part du fardeau de cet important ouvrage. Belval a fait de son mieux dans le personnage du roi, mais il n'a pas l'organe

assez timbré pour éviter le cotonneux des voix de basse. Il en est de même de David qui joue le spectre. On ne voit pas bien clair dans les profondeurs de son gosier, et l'on craint quelquefois de n'entendre pas très-juste. Décidément les basses s'en vont. M. Collin s'est fait applaudir sous le nom de Laërte pour sa jolie voix de ténor. MM. Castelmary et Grisy remplissent honorablement leurs petits rôles.

J'aurais bien envie de chanter: *la danse n'est pas ce que j'aime*, mais ce sont Mlles Fioretti et Fiocre. Dans *la Fête du printemps*, elles ont obtenu un grand et légitime succès.

Les décorations sont splendides. Le château d'Elseneur couvert de neige, la nuit, par le clair de lune, a fait sensation. Le cimetière est excessivement pittoresque; le lac Bleu, une merveille.

Les costumes sont fort beaux, mais l'armure du spectre m'a semblé bien neuve. La mise en scène a été des plus soignées.

On sait ce que vaut l'orchestre de l'Opéra les jours de grande épreuve; M. Georges Hainl en est le Masséna.

Qui doit-on féliciter de M. Perrin qui a engagé Mlle Nilsson, ou de Mlle Nilsson qui a accepté le rôle d'Ophélie? Quant à M. Ambroise Thomas, il me fait l'effet d'un homme arrivé au sommet de l'échelle — même de *la double échelle*. Les honneurs le poursuivent et les succès le caressent. Il les mérite à tous égards d'ailleurs, et nous devons nous estimer heureux de compter un musicien de cette valeur parmi nous. *Hamlet* est une de ces œuvres viriles, quel qu'en soit le sort, qui honore le pays où elle a pris naissance et l'auteur qui l'a longuement préconçue.

PAUL BERNARD.

THÉATRE IMPÉRIAL ITALIEN.

Reprise de MATILDA DI SHABRAN de Rossini.

DÉBUTS DE M. ET MME TIBERINI.

Il y a bien des années qu'on n'avait donné aux Italiens *Matilda di Shabran*, et que cette partition dormait paisiblement sur les rayons poudreux de la bibliothèque. Je crois que la dernière reprise de cet ouvrage date de 1856, époque à laquelle les deux importants rôles féminins en étaient remplis par Mme Penco et Mme Borghi-Mamo, deux grandes artistes qui ont laissé parmi nous des souvenirs que le temps n'a pas effacés.

Ecrite à Rome, pour le théâtre Apollo, où elle fut représentée pendant le carnaval de 1821, ayant pour interprètes Ambroggi, Parlamagni, Moncada, Fusconi, G. Fioravanti, Mmes Lipparini et Parlamagni, *Matilda di Shabran*, dont le poëme, écrit par Ferretti, était imité d'un de nos opéras les plus célèbres (*Euphrosine et Coradin*, d'Hoffmann et Méhul), offre cette particularité intéressante que l'orchestre, aux premières représentations, fut conduit par l'artiste incomparable et inouï qui s'appelait Nicolo Paganini.

Dans son *Histoire de l'Opéra italien*, Castil-Blaze s'insurge ainsi contre l'orthographe adoptée pour le titre de l'ouvrage : — « Pourquoi, dit-il, s'obstine-t-on à mettre *di Shabran* sur le livret, la partition et les affiches? *Sabran* n'est point un mot anglais. La tour de Sabran, lieu de la scène de l'opéra d'Hoffmann et Méhul, de Ferretti et Rossini, la tour de Sabran est sise depuis une dizaine de siècles dans le département de Vaucluse, entre l'Isle, Apt et Cavaillon; une de mes filles en est châtelaine. Vous voyez que je dois connaître ce nom; il est français comme les noms de Saintes, Senlis, Salins, Salon, etc., que l'on se garde bien d'écrire avec une orthographe anglaise *Shaintes, Shenlis, Shalins, Shalon*. Si les Italiens font une grossière faute, nous devons la corriger au moins sur nos affiches, en y montrant *Matilde di Sabran*. » Cette boutade n'a pas encore gagné sa cause.

Etait-il grand besoin de reprendre cette œuvre, qui n'occupe qu'un rang très-secondaire dans le riche écrin du maître, et qui est venu au monde cinq ans après *le Barbier*, dont elle n'offre qu'une sorte de pâle reflet? Je ne sais trop, et il me semble que, parmi les ouvrages de Rossini qui depuis longtemps n'ont pas paru sur la scène, on en eût pu choisir de plus intéressants, par exemple *Tancredi, la Donna del Lago* ou *Zelmira*.

En effet, la partition de *Matilda di Shabran* n'offre presque aucune partie saillante ou originale. La cavatine du bouffe est exactement calquée sur le moule de celle de Figaro; celle du ténor est un air de bravoure comme les compositeurs d'il y a cinquante ans en écrivaient à la douzaine; les deux morceaux les meilleurs de l'ouvrage sont, à mon sens, le finale du premier acte et le duo des deux femmes; mais là, comme dans tout le reste de la partition, la formule et le procédé l'emportent sur le reste et ne laissent guère à l'idée musicale la place nécessaire pour se produire.

Le côté vraiment intéressant de la soirée, c'était l'apparition de deux artistes inconnus jusqu'ici du public italien, mais dont la réputation est grande en Italie. M. et Mme Tiberini, *i coniugi Tiberini*, comme les appellent les journaux ultramontains, étaient naguère à la Scala de Milan, où ils faisaient *furore*, et où le mari créa il y a deux ou trois ans, avec un grand succès, le rôle principal d'un ouvrage important, un *Amleto* dû à la plume d'un tout jeune compositeur, M. Franco Faccio.

Dans *Matilda di Shabran*, M. Tiberini a déployé toutes les qualités d'un ténor *di bravura* accompli : de la légèreté, du *brio*, une vocalisation facile et nette, une grande agilité de gosier, et des sons de tête irréprochables. Mais, le dirai-je? toutes les perfections de ce genre nous laissent bien froid, et ces rôles de ténor efféminé nous sont presque aussi antipathiques aujourd'hui que l'arrivée, sur la scène de l'Opéra, d'un danseur en justaucorps et en maillot collant. Il serait injuste, cependant, de ne pas tenir compte à M. Tiberini d'un talent acquis et très-réel. Maintenant qu'il a donné la mesure de sa valeur sous ce rapport, il nous reste à savoir quelles sont ses qualités de style, ses facultés scéniques, et comment il se tirera d'un rôle dramatique. Il s'en tirera très-bien, si nous en devons croire les échos de la réputation qui l'a précédé. — Attendons.

Quant à sa femme, Mme Tiberini, elle paraît être, non-seulement une chanteuse accomplie, mais encore une comédienne intelligente et fine. Une voix juste, bien timbrée, bien posée, une vocalisation souple et légère, une diction très-juste et spirituelle, de la grâce, de l'enjouement, en voilà plus qu'il n'en fallait pour assurer son succès à la première audition. Aussi le jeune couple n'a-t-il pas à se plaindre de l'accueil chaleureux qui lui a été fait.

L'ensemble de l'interprétation de *Matilda di Shabran* a d'ailleurs été excellent. Du côté masculin, MM. Steller, Scalese et Agnesi ont mérité de grands éloges et une mention honorable *ex æquo*. Du côté féminin, Mlle Grossi a fait briller sa belle voix, ronde, souple et colorée, et Mlle Rosello, une beauté élégante et pleine de charmes.

MAURICE GRAY.

A M. le Directeur de la REVUE ET GAZETTE MUSICALE.

Bruxelles, 11 mars 1868.

Mon cher collaborateur,

J'ai exprimé le doute, dans l'article nécrologique sur notre ami Edouard Monnais, qu'il eût fait une étude spéciale de la musique; j'ai appris de-

Christine Nilsson.

Christine Nilsson sort de l'école de François Bartel. Son professeur la destinait à la carrière Italienne, et, à l'idiome près elle y entra à son début sur une scène française (dans la Violetta de Verdi).

Christine Nilsson a vingt quatre ans; ses yeux d'un bleu foncé et sombre, s'assombrissent encore sous l'arcade sourcilière. En revanche son sourire naïf et rêveur inonde de splendeur son visage d'une expression étrange et charmante. Ses cheveux d'un blond pâle couronnent harmonieusement un front puissant et carré, et son teint a cette blancheur particulière aux filles du Nord.

Il y a de l'enfant, de la fée et de l'apparition dans toute sa personne; le spectateur qui l'écoute avec je ne sais quelle vague inquiétude, se sachant s'il applaudit une femme ou une

vivine attend qu'un coup de baguette fasse disparaître Violetta, Martha ou Ophélie.

Un singulier phénomène à signaler dans la voix de la virtuose suédoise. Il semble que le médium de cette voix reste dans l'ombre, tandis que les notes élevées d'un cristal transparent émergent dans la lumière; ici le chant est en plein soleil, là, voilé d'un nuage, c'est la même voix, égale, douce, homogène mais éclairée sur les sommets de la gamme, et dans les régions moyennes on la voit s'éteindre en demi-teinte.

Des deux morceaux qui donnèrent le plus complètement la mesure de la virtuose, dans l'agilité et dans la grâce, ce sont les vocalises ardues dans l'air de la reine de la Nuit, et la romance de la Rose de Martha. Nous devions plus tard respirer la poésie de la cantilène de la rose dans les épisodes à mezza voce de la folie et de la mort d'Ophélie au quatrième acte d'Hamlet.

Qui ne se souvient des airs dolents et touchants de l'Elvire de Mozart? ah! combien le charme de la femme délaissée par Don Juan rendait incompréhensible et inexcusable l'abandon de cet ingrat époux: c'était un maître

sot que ce jouer de mandoline et ce donneur de sérénades, passe pour manquer de cœur, (d'ailleurs c'était son état,) mais il fallait de plus qu'il fût aveugle et sourd. Avec ses cheveux d'un blond fauve, avec ses yeux d'un bleu fixe et pourtant profond, avec l'arc lumineux de son sourire, c'est un printemps que Nilsson; comme il y a du fantôme et de l'autre monde dans sa beauté et dans ses yeux pour les mettre dans un jour et dans un rayon favorables il leur faut la perspective de la scène; de trop près la fée devient une mortelle à la beauté anguleuse.

L'originalité du talent d'artiste chez Nilsson ne saurait impunément se séparer du charme étrange de la femme; gardez-vous surtout de la comparer à celles qu'une vogue toute française lui a donné un peu légèrement pour rivales; Adelina Patti et Madame Miolan-carvalho! Elle n'a pas, elle ne saurait avoir le timbre passionné humain et féminin de la première, ni l'art plein de suavité exquises et le grand style de la seconde. Laissez cette giselle chantante glisser sur un rayon de lune; si vous faisiez luire sur elle le jour implacable de la critique, l'ombre charmante s'évanouirait.

Figaro 16 fév. 1869. B Jouvin.

puis qu'il était violoniste et bon lecteur. Je viens donc vous prier de vouloir bien donner place à ces lignes dans le plus prochain numéro de la *Gazette musicale*, afin qu'elles rectifient le fait inexact de ma notice.

Votre tout dévoué,

FÉTIS père.

Nous croyons être agréable à notre savant collaborateur en ajoutant à la rectification qu'il nous envoie la mention de « directeur du théâtre de l'Opéra » dont Edouard Monnais remplit temporairement les fonctions. Ce fut le 17 novembre 1839 qu'il fut appelé à les partager avec Duponchel, et ce fut sous leur direction commune que furent montés *les Martyrs*, de Donizetti, *le Diable amoureux*, etc. Le 1er juin suivant, M. Léon Pillet, commissaire royal, prenait, à ses risques et périls, la direction de l'Opéra, et Edouard Monnais était nommé commissaire royal à sa place.

Nous laisserions incomplets les détails biographiques donnés par la *Gazette musicale* sur la personne regrettée de son rédacteur en chef, si nous ne reproduisions pas, en partie du moins, l'article aussi admirablement écrit que profondément senti, consacré à sa mémoire dans un des derniers numéros du *Journal des Débats* par J. Janin, qui fut, dans leur vie littéraire, son camarade et son ami, et qui a collaboré lui-même à la *Revue et Gazette musicale*.

Qu'il me soit permis de rendre ici les derniers devoirs à l'un des mieux disant et des meilleurs de la légion lettrée, Edouard Monnais, un rare et charmant écrivain, mort, il y a huit jours. Pas un peut-être autant que lui n'était digne de représenter ce qu'on appelait autrefois, dans les grands jours éclairés du génie et de l'esprit des maîtres, la politesse de la langue française. Il était l'urbanité même et l'atticisme en personne. Il écrivait depuis tantôt un demi-siècle, et dans ce terrible espace il n'avait pas blessé, qui le croirait? un seul amour-propre. A peine s'il avait touché quelque intrépide vanité; sa belle plume était habile également à faire, à guérir tout ensemble une blessure légère, et pas un des hommes dont il ait parlé qui ne soit resté son ami.

Cet homme excellent avait reçu de très-bonne heure l'éducation littéraire; il n'avait eu sous les yeux que de bons exemples. Aux premiers temps de sa jeunesse il y avait au rang des journaux les plus respectés *le Courrier français*, rédigé par deux hommes qui ont laissé de grands souvenirs : M. Châtelain et M. de Kératry, l'un et l'autre égaux en constance, en bravoure, en fermeté. Ceux-ci entouraient le jeune écrivain de leur meilleure sollicitude; ils aimaient cette aimable et riante jeunesse; ils approuvaient fort cette façon d'écrire honnêtement, simplement, sans emphase, et plus d'une fois Béranger, le chansonnier, jeune aussi et très-convaincu que le beau style était rare, arrivait au *Courrier français* pour complimenter l'écrivain du nouveau feuilleton. C'étaient là des louanges bien méritées. D'autant mieux que le jeune Edouard Monnais racontait à ces braves gens des passions toutes nouvelles pour eux, des chefs-œuvre inconnus, ces artistes incomparables : Garcia, le premier comédien du monde; Mme Catalani, la voix sans égale, et Mme Mainvielle-Fodor, sa digne émule, et bientôt la grande Malibran qui remplissait le monde et le feuilleton de son charme ineffable. Edouard Monnais a commencé au théâtre Italien avec Rossini, à l'Opéra avec M. Auber. Toute sa vie il a parlé de M. Auber avec une admiration sans bornes. Il eût été bien malheureux s'il eût fallu se prononcer entre *la Muette* et *Guillaume Tell*. Même à l'apparition de Meyerbeer, Edouard Monnais eût résisté, s'il eût fallu rien céder de son admiration pour *le Domino noir*.

Un écrivain d'un si rare mérite, honnête et droit, juste et passionné, ne traverse pas impunément une si belle époque; au contraire, il y gagne une grande autorité, beaucoup d'honneur pour lui-même, et des lecteurs qui le suivront jusqu'à la fin de son œuvre. Il faut lui rendre aussi cette justice : il n'a jamais été qu'un écrivain, un sincère et loyal écrivain. Ce fut là toute sa tâche et toute sa profession. Il trouvait dans cet art charmant le bonheur de toute sa vie, et c'est bien de lui qu'on pouvait dire, en parodiant un mot célèbre et charmant du grand orateur Me Paillet : « Laissez passer le bonheur d'écrire! » Il ne savait pas de plus grande fête. Il écrivait sans souci du lucre et sans souci de la renommée. A peine il avait composé quelque beau livre ingénieux, bien fait, tout rempli de ses honnêtes passions, son premier soin était de se cacher sous un pseudonyme, et ses meilleurs amis ne se doutaient pas de cette innocente supercherie. Il écrivait pour le théâtre avec le même soin de se cacher que d'autres en mettent à montrer leur personnalité bruyante; il n'y aurait que ses collaborateurs qui pourraient dire à quel point il était un inventeur plein de réserve et de naturel; mais ses collaborateurs ont emporté leur secret dans la tombe, et puis ces œuvres légères sont mortes à leur tour. « Nous et nos œuvres, nous sommes destinés à périr, » c'est Horace qui l'a dit. Qu'importe, après tout, que nous mourions aujourd'hui, demain, dans huit jours? C'est la loi des œuvres de la matinée, elles n'ont pas de lendemain. Edouard Monnais, ami de son repos, n'eût pas donné tous les bruits qui se font en un jour en échange de sa gloire anonyme. Et de cette ambition si modeste et si rare lui venaient, j'en suis sûr, sa bonne humeur, son intime contentement, ses amitiés si vraies, son indulgence exquise et tout ce naturel répandu dans ses livres, dans sa vie et dans ses discours.

J. JANIN.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES DE LA SEMAINE.

*** Les artistes du théâtre Italien, Mlles Patti et Grossi, MM. Gardoni, Verger, Ciampi et les chœurs, ont défrayé l'attrayant programme du concert de lundi dernier aux Tuileries.

*** Au 9e concert du Conservatoire, après la splendide symphonie en *sol* mineur de Mozart, dont on a bissé le menuet, a été exécuté pour la première fois le 42e psaume de Mendelssohn, pour orchestre, chœur et soprano solo (Mlle Mauduit). Le public a accueilli ce morceau avec une réserve à laquelle nous nous associons; c'est assurément un des plus faibles qu'ait écrits l'auteur du *Songe d'une nuit d'été*. Le style en est toujours pur et élevé, mais l'intérêt et la chaleur font presque constamment défaut.— Mme Montigny (Caroline Rémaury) a joué en grande artiste le 1er concerto en *ut* majeur de Beethoven. Elle tire du piano un très-beau son; son jeu est délicat, sans recherche, et elle atteint toujours à la véritable expression. Son succès a été très vif. — La magnifique ouverture du *Pardon de Ploërmel*, supérieurement rendue, a été, comme d'ordinaire, accueillie par d'enthousiastes bravos.

*** Mmes Carvalho et Bloch, MM. Faure, Gardoni et Sivori avaient été invités à interpréter le riche programme du second concert donné le 10 chez la duchesse de Galiera. Au nombre des morceaux de ce programme brillaient l'arioso du *Prophète*, dit par Mlle Bloch, la romance de *Marta*, chantée par Gardoni, et le quatuor de cet opéra, par Mmes Carvalho, Bloch, Faure et Gardoni. Sivori a été éblouissant de perfection dans son *Mouvement perpétuel* et sa fantaisie sur le *Trovatore*. Une mélodie de Faure, chantée par l'auteur et accompagnée par Sivori et l'organiste Durand, a clos ce beau concert, constamment applaudi par le plus aristocratique auditoire.

*** S. A. I. la princesse Mathilde a voulu juger par elle-même le talent du jeune pianiste napolitain Rendano, et elle l'avait invité à sa soirée de dimanche dernier. S. A. I. a été émerveillée des qualités précoces du jeune virtuose, et elle le lui a témoigné par les plus chaleureuses félicitations.

*** Vendredi 6 mars, à 8 heures du soir, a eu lieu l'inauguration solennelle du nouvel orgue de Notre-Dame, construit par M. Aristide Cavaillé-Coll. En attendant que nous parlions en détail de la structure de ce magnifique instrument, nous dirons quelques mots de la cérémonie et des exécutants. La cathédrale regorgeait de monde; on pense bien que cette foule, plus curieuse que recueillie, a quelque peu nui par son attitude bruyante à l'effet imposant de la solennité, et que la sonorité de l'instrument n'avait pas à y gagner. Et puis, neuf morceaux d'orgue l'un après l'autre, y compris l'introduction et la sortie jouées par l'organiste titulaire, M. Sergent! C'était trop de moitié. MM. Loret, de Saint-Louis d'Antin; Aug. Durand, de Saint-Vincent de Paul; Chauvet, de Saint-Merri; Saint-Saëns, de la Madeleine; César Franck, de Sainte-Clotilde; Guilmant, de Boulogne-sur-Mer; Widor, de Lyon, se sont fait entendre successivement; tous ont joué de leur propre musique, à l'exception de M. Loret, qui a exécuté un prélude et une fugue de Bach. Parmi cette avalanche de morceaux modernes, il en faut citer deux d'un mérite réel et qui ont obtenu tous les suffrages: le *Noël*, de M. Chauvet, et la Marche de la cantate de l'Exposition, de M. Saint-Saens. Quelques psaumes en faux-bourdon, un *Ave Maria*, un *Pater*, un *Agnus Dei*, exécutés sous la direction de M. Félix Renaud, alternaient avec l'orgue. Mgr Darboy, archevêque de Paris, a béni l'instrument.

*** Mlle Rives est la cantatrice en vogue cet hiver, et cette vogue, elle la justifie par le charme et la supériorité de son talent. Tout récemment, chez la duchesse de Mouchy, elle faisait entendre des morceaux de Mozart et de Scarlatti, pièces très-curieuses qui appartiennent à la bibliothèque de M. Baillot. Le 15, elle chantera avec Mlle Nilsson chez Mme la marquise d'Aoust; le 17, chez Mme de Talhouët. Enfin, elle a été invitée à prendre part au quatrième grand concert des Tuileries, le 23 mars. Mlle Rives a chanté, en outre, lundi dernier chez S. A. I. la princesse Mathilde, qui a bien voulu lui témoigner toute sa satisfaction. Elle est redemandée chez la princesse et sera désormais des réunions intimes.

*** Nous sommes en retard avec MM. Louis Lapret, le pianiste élégant et sympathique, et M. Ramirez Valdès, l'éminent flûtiste mexicain que nous verrons avec plaisir se fixer parmi nous. Leur concert a eu lieu il y a quinze jours déjà; ce n'est pas une raison pour que nous omettions d'en constater le succès: Ces deux artistes sont certainement

appelés à tenir une place distinguée à côté de nos virtuoses les plus aimés; nous les retrouverons toujours avec plaisir.

*** La Société des concerts donne aujourd'hui à 2 heures son 10e concert. En voici le programme : 1° Symphonie en *sol* mineur de Mozart; — 2° 42e psaume (1re audition) de Mendelssohn, traduction de M. Nuitter: chœur, air, choral, récitatif et quintette, chœur final; le solo sera chanté par Mlle Mauduit; — 3° fragments du septuor, de Beethoven; — 4° ouverture avec chœur du *Pardon de Ploërmel*, de Meyerbeer.— Le concert sera dirigé par M. George-Hainl.

*** Aujourd'hui à 2 heures, au cirque Napoléon, 20e concert populaire de musique classique sous la direction de J. Pasdeloup. On y entendra : 1° Symphonie en *mi* bémol (n° 50), d'Haydn (allegro, andante, menuet, finale) le solo de violon par Lancien; — 2° Fragment symphonique de F. Schubert (2e audition); — 3° *Struensée*, tragédie de Michel Beer, musique de Meyerbeer: (l'auberge du village, troisième entr'acte, le rêve de Struensée, marche funèbre, la bénédiction, dernier moment); — 4° Andante cantabile du 5e; Fugue du 9e quatuor de Beethoven (1re audition), exécutés par tous les instruments à cordes; — 5° ouverture de *Ruy-Blas*, de Mendelssohn.

*** *Le Jugement dernier*, de Michel-Ange, a inspiré à notre grand ténor Duprez les paroles et la musique d'un oratorio en trois parties : *la Terre*, *l'Abîme*, *le Ciel*. Cet ouvrage sera exécuté plusieurs fois par cent soixante artistes, Duprez lui-même chantant les récits, au cirque de l'Impératrice, du 1er au 15 avril prochain. Le profit de ces séances sera affecté à des institutions de bienfaisance.

*** Demain lundi, W. Krüger donne à la salle Herz son beau concert annuel avec le concours de Teresa Careno, de Mlle Cécile Dolmestch, de MM. Hammer, Amrelle, Ponsard, etc. On y entendra plusieurs morceaux nouveaux de Krüger et, entre autres, une transcription de la ballade des Djinns, du *Premier Jour de bonheur*, etc. Il ne reste plus que peu de billets à prendre.

*** Edouard Wolff vient de rentrer à Paris, de retour de l'excursion qu'il a faite avec la Compagnie Ulmann-Patti, excursion pendant le cours de laquelle il a recueilli les ovations dues à son beau talent et que nous avons signalées dans nos derniers numéros.

*** Ant. Rubinstein vient d'arriver à Paris; il annonce pour jeudi prochain 19 mars, à la salle Herz, un concert dans lequel il exécutera les œuvres suivantes de sa composition : 4e concerto en *ré* mineur; prélude et fugue; sarabande, passepied, courante et gavotte (extraits d'une *Suite* pour piano); Nocturne, caprice, Barcarolle, étude. La partie vocale est confiée à Mlle Rives. M. Camille Saint-Saëns dirigera l'orchestre.

*** Le nouvel orgue de Notre-Dame sera joué les dimanches 15, 22, 29 mars et 5 avril, à midi et demi, et chacun de ces dimanches à tour de rôle par MM. Camille Saint-Saëns, Franck aîné, Durand, Chauvet, Loret, Sergent, etc., organistes de différentes églises de Paris.

*** On nous écrit de Rouen : « Le concert annuel de bienfaisance de la Société lyrique qui a eu lieu dimanche 1er mars avait attiré une affluence si considérable, que la grande salle des Consuls (à la Bourse) n'a pu suffire à la contenir toute. Près de 4,000 billets avaient été placés. — M. Gamelin dans la prière de *Joseph*, M. Victor dans la mélodie *Si vous saviez !*, d'Alfred Dassier, M. Vauquelin dans *le Ménétrier de Meudon*, du même auteur, MM. Leroy et Godefroy dans un duo comique de Sylvain Mangeant, *Ténor et Directeur*, ont eu les honneurs de la soirée; mais il y a eu des applaudissements pour tous les chanteurs et les organisateurs de la fête. Ils n'ont eu qu'à se féliciter du résultat artistique aussi bien que du résultat financier de ce concert qui laissera d'agréables souvenirs au public et une magnifique recette pour les pauvres. »

Le défaut d'espace nous oblige à ajourner au prochain numéro le compte rendu d'un certain nombre de concerts.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Lundi a eu lieu au théâtre de l'Opéra la première représentation d'*Hamlet*. — Nous en rendons compte. — Le nouvel opéra d'Ambroise Thomas a été également joué mercredi et vendredi.

*** L'apparition de l'*Hamlet* d'Amb. Thomas, au théâtre de l'Opéra, donne de l'intérêt à cette circonstance qu'un musicien consciencieux, M. Aristide Hignard, a traité le même sujet sur un poëme de M. Pierre Garal, et l'a fait récemment graver et publier à ses frais en attendant qu'un directeur de bonne volonté se hasarde à en faire apprécier le mérite par le public.

*** M. George Hainl, premier chef d'orchestre de l'Opéra et de la Société des concerts du Conservatoire, vient d'être nommé membre du comité des études musicales de cet établissement.

*** *Le Premier Jour de bonheur* se joue quatre fois par semaine au théâtre de l'Opéra-Comique.

*** La première représentation de la reprise de *la Part du Diable* est annoncée pour le 20 de ce mois.

*** MM. de Leuven et Ritt viennent de s'engager, par traité, vis-à-vis d'A. Maillard, à jouer dans l'année *les Dragons de Villars*, donnés jusqu'à présent au théâtre Lyrique, qui seront montés avec tout l'éclat que comporte le succès obtenu partout par cet opéra, et à reprendre aussi *Lara*.

*** Mme Galli-Marié vient de renouveler, pour une période de cinq ans, l'engagement qui la liait à ce théâtre.

*** Mlle Tual quitte le théâtre Lyrique pour entrer à celui de l'Opéra-Comique, où elle vient d'être engagée.

*** Adelina Patti a chanté pour la première fois à Paris le rôle de Leonora du *Trovatore* : d'abord à la soirée donnée dimanche au théâtre Italien pour l'*Œuvre des écoles de Saint-Joseph*; puis jeudi. Le succès n'était pas douteux : il a suivi la célèbre cantatrice dans cette création, comme dans celles de *Gilda*, de *la Traviata*, de *Lucia*. Brillante dans ses diverses cavatines, c'est surtout dans le *Miserere* et dans le duo final qu'Adelina Patti a été justement applaudie, rappelée, acclamée; nous ne croyons pas qu'aucune de ses devancières s'y soit montrée plus dramatique. Nicolini l'a secondée avec éclat; sa romance d'entrée; son air du troisième acte avec la strette *di quella pira* et la romance du quatrième acte ont provoqué d'enthousiastes bravos. — On souhaiterait peut-être plus de force et de mordant dans l'organe de Verger; mais ce jeune artiste est en grands progrès et il n'y a que des éloges à donner à la façon dont il a chanté son air du deuxième acte et le duo du quatrième. Agnesi et Mlle Grossi ont complété l'ensemble de ces représentations en partie compromises pourtant, il faut bien le dire, par une déplorable exécution de la part de l'orchestre.—Hier on a donné la 3e représentation de l'œuvre de Verdi.

*** La deuxième représentation de *Matilda di Shabran* a eu lieu mardi et a pleinement confirmé le succès des époux Tiberini.— Leur seconde pièce de début sera *I Puritani*. — *Giovanna d'Arco* sera la nouveauté de cette semaine.

*** Demain a lieu l'ouverture du *Théâtre de la Renaissance* par *Faust*.

*** La dernière représentation de *la Fanchonnette*, au théâtre Lyrique, a valu à Mme Carvalho la plus brillante des ovations : *bis*, rappels, couronnes, rien n'a manqué au triomphe de la célèbre cantatrice. — On a joué *Martha* trois fois cette semaine.

*** C'est dans le rôle de Sganarelle du *Médecin malgré lui*, créé par lui avec tant de verve et d'entrain, que Meillet reparaît demain au théâtre Lyrique.

*** Demain, le théâtre des Fantaisies-Parisiennes donne la première représentation de *Roger Bontemps*, vaudeville en un acte de MM. Clairville et Bernard Lopez, refait en un opéra-comique en deux actes.

*** Le théâtre de l'Athénée se dispose à donner, pour la fin du mois, un nouvel opéra-bouffe en trois actes, provisoirement intitulé : *Fleur de Thé*, dont le poëme est de MM. Chivot et Duru, et la musique de M. Charles Lecocq, auteur de *l'Amour et son carquois*.

*** Il y a toujours grande foule au théâtre des Variétés pour entendre *la Grande-Duchesse*.

*** L'opérette-bouffe de J. Moinaux et Offenbach : *Dunanan père et fils*, remaniée en quatre actes, va être jouée au théâtre des Menus-Plaisirs.

*** Les recettes brutes des théâtres impériaux subventionnés, des théâtres secondaires et autres établissements soumis à la perception du droit des pauvres se sont élevées pendant le mois de janvier à la somme de 2,013,928 fr. 82 c.

*** Le conseil municipal de Bordeaux vient de nommer M. Halanzier, directeur du Grand-Théâtre, et de lui assurer, par délibération spéciale, le maintien de la subvention de 200,000 fr., et, de plus, une allocation de 50,000 fr. pour achat de décors et de costumes, dont une somme de 20,000 francs spécialement affectée à la mise en scène de *l'Africaine*. Le public a ratifié de son approbation unanime ce choix heureux et ce vote intelligent. — En attendant, les représentations données par les artistes réunis en société marchent fort bien. *Les Dragons de Villars* font de jolies recettes; Mme Montaut-Lambert s'y montre comédienne habile autant que chanteuse exercée.

*** La direction du théâtre des Arts, de Rouen, va passer aux mains de M. Bonnesseur, naguère basse à l'Opéra. *L'Africaine* aura été le plus beau succès de la direction actuelle; la foule se presse encore, comme aux premiers jours, pour admirer le dernier chef-d'œuvre de Meyerbeer et applaudir ses excellents interprètes.

*** Mardi, Marie Sass donnait au Havre une représentation composée mi-partie de *l'Africaine* et mi-partie de *la Juive*. La grande cantatrice y a reçu un accueil enthousiaste.

*** En présence des succès obtenus par Mme Rose Bell, au théâtre de Liége, la direction s'est décidée à monter *les Bavards* d'Offenbach; Mme Rose Bell y remplira le rôle créé par Mme Ugalde, et son gracieux talent lui promet un nouveau triomphe. La première représentation a dû avoir lieu jeudi.

⁂ Jeudi prochain, 19 mars, mi-carême, aura lieu à l'Opéra le dernier bal masqué de la saison, sous la direction de Strauss.

NOUVELLES DIVERSES.

⁂ Hector Berlioz se repose en ce moment, à Monaco, des glorieuses fatigues de son voyage en Russie.

⁂ Une des célébrités musicales de la Bourgogne, on pourrait dire de la France, Jules Mercier, vient de s'éteindre à Dijon à peine âgé de quarante-neuf ans. Membre de l'Académie de cette ville, président-fondateur de la Société philharmonique, compositeur de mérite, musicien consommé autant que professeur habile; nature bonne, entraînante, modeste, caractère affectueux et serviable, J. Mercier était de ceux qui honorent leur pays natal et qui ont droit à l'amitié et à l'estime de tous. Dans ses compositions nombreuses, — fantaisies sur *la Favorite*, *Robert*, *Charles VI*, *les Huguenots*, *le Pré aux Cleres*, *le Prophète*, etc., — J. Mercier apportait la même rectitude de goût, la même profondeur de sentiment, la même pureté sonore que dans son exécution. La cité dijonnaise et la province ont vivement ressenti la perte de l'homme éminent qui avait popularisé chez elles la musique des maîtres et qui s'était constamment efforcé de maintenir la réputation artistique dont elles jouissent à plus d'un titre. Le théâtre a été fermé; trente-six sociétés musicales se sont fait représenter aux funérailles du chef regretté qui depuis si longtemps les conduisait au triomphe dans les divers concours et festivals; les cordons du poêle étaient tenus par M. le maire de Dijon et plusieurs artistes, Vieuxtemps et Godefroid, notamment, anciens camarades de Conservatoire de Jules Mercier. Au service, entre autres morceaux, l'orchestre a joué l'*andante* de la symphonie en *la* de Beethoven, dans lequel Vieuxtemps a tenu la partie de premier violon. — La compagnie lyrique Ulmann-Patti, de passage à Dijon, a voulu s'associer au deuil public : MM. Vieuxtemps, Seligmann et Wolff ont joué l'*Ave Maria* de Gounod, en commémoration de la mort de J. Mercier; des applaudissements émus et des larmes sincères ont remercié ces grands artistes de leur délicate attention.

⁂ La célèbre tragédienne allemande Sophie Schrœder, mère de la grande cantatrice Wilhelmine Schrœder-Devrient, ravie trop tôt à l'art, vient de mourir. Sophie Schrœder était plus qu'octogénaire.

⁂ M. Marc Michel, auteur d'un grand nombre de jolies comédies-vaudevilles, et qui fut longtemps le collaborateur d'Eug. Labiche, vient de mourir.

ÉTRANGER

⁂ *Bruxelles.* — La première représentation de *Don Carlos* a eu lieu mardi. Le public a très-froidement accueilli cet opéra, qui n'a pas, il faut le dire, les qualités qui font le succès des grandes productions de la scène lyrique. Ce n'est pas qu'on n'ait reconnu çà et là la main d'un compositeur expérimenté. Il y a incontestablement de belles pages dans la partition de *Don Carlos*; le finale du troisième acte est largement conçu et d'un grand effet; mais, pour quelques parties réussies, combien de scènes languissantes! Pourquoi M. Verdi a-t-il changé sa manière? pourquoi a-t-il adopté le malencontreux système de la récitation à jet continu, mis à la mode par les musiciens sans idées! Cette transformation de l'auteur du *Trouvère* et de *Rigoletto* a fort désappointé les dilettantes de Bruxelles. L'exécution n'était pas faite pour pallier les défauts de la musique; elle les a exagérés au contraire, ajoutant à l'indécision des formes mélodiques les incertitudes d'une interprétation flottante et molle. Rarement opéra a été plus mal chanté; c'est une particularité dont il faut tenir compte en constatant le fait de l'insuccès. On prépare *la Jolie Fille de Perth;* le *Premier Jour de Bonheur* et *Hamlet* seront pour l'hiver prochain. La présence de Rubinstein à Bruxelles est l'événement musical du moment. Le célèbre virtuose s'est fait entendre dimanche passé au concert populaire et mercredi dans une soirée dont son admirable talent a fait seul les frais. Il a produit une profonde impression. Depuis Liszt il n'y avait pas eu d'exemple d'un pareil succès de pianiste. Après avoir joué samedi dans un concert de charité, Rubinstein partira pour Paris; de là il se rendra en Angleterre, puis en Amérique, où il est certain qu'une grande fortune l'attend.

⁂ *Berlin.* — Niemann a fait sa rentrée à l'Opéra dans le rôle de Jean de Leyde du *Prophète*; il y a été superbe. Avec ce vaillant ténor, avec son émule, Wachtel, rétabli d'une longue indisposition, avec Mmes Lucca et Artôt, revenues à leur poste, l'Opéra-Royal peut compter sur de splendides et fructueuses soirées. — La troupe italienne, après sa courte excursion à Hombourg, a repris possession du théâtre Victoria, et paraît conserver la faveur du public.

⁂ *Gotha.* — Un opéra-comique et romantique nouveau, *la Nuit de Saint-Jean* d'Eilers, a été très-goûté du public. Le sujet est emprunté à la nouvelle de Zschocke, *l'Hôte mort.*

⁂ *Leipzig.* — Dans son 19e concert, l'avant-dernier de la série, l'orchestre du Gewandhaus a célébré, le 5 mars, le 125e anniversaire de sa fondation. Le programme se composait exclusivement de compositions des six chefs d'orchestre qui se sont succédé pendant les vingt-cinq dernières années : Mendelssohn, David, Gade, Hiller, Rietz et Reinecke, le chef actuel. — Le Conservatoire de musique a fêté sa 25e année d'existence. Depuis son établissement, 1,500 élèves environ y ont reçu l'éducation musicale sous toutes ses formes.

⁂ *Liverpool.* — La direction des concerts philharmoniques sera désormais confiée à Jules Benedict.

⁂ *Florence.* — Un nouvel opéra, *Rosmunda*, du maëstro Gialdini, a rencontré à la Pergola un succès honnête, qui ne lui présage pas encore une vie bien longue.

⁂ *Venise.* — Succès immense à la Fenice avec *l'Africaine*. Grâce à une exécution bien voisine de la perfection, le chef-d'œuvre a pu resplendir de toute sa beauté, et gagner ainsi dès le premier soir un terrain précieux. Mme Lotti Della Santa, Carrion et Merly ont été admirables, tous les autres artistes les ont vaillamment secondés, et il n'y a que des éloges à donner aux chœurs, à l'orchestre, ainsi qu'à la direction pour sa splendide et intelligente mise en scène.

⁂ *Varsovie.* — Une regrettable mesure vient d'être prise : le Conservatoire est fermé, après six ans seulement d'existence, les fonds dus à la souscription qui le faisait vivre d'une vie précaire étant complétement épuisés.

⁂ *Saint-Pétersbourg.* — Mme Lucca est réengagée pour les mois de novembre et décembre. Adelina Patti chantera en janvier et février. La troupe italienne engagée pour toute la saison se compose de Mmes Fricci, Trebelli, Volpini, des ténors Mario, Fraschini, Calzolari, des barytons Neri-Baraldi, Graziani, des basses Zucchini, Angelini, Gassier.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES ANNONCÉS.

Salon Kriegelstein, aujourd'hui dimanche à 8 heures 1/2 du soir : cinquième et dernière séance de MM. H. Bonewitz et Norblin, avec le concours de MM. Telesinski et Bernard.

Salle Herz, dimanche 15 mars : concert donné par M. Kowalski et Mlle Pellini, avec le concours de MM. Hermann-Léon, Sarrasate, Lasserre, Mlle E. Dubois et Coquelin, de la Comédie-Française.

Salle Herz, lundi 16 mars : concert de M. W. Krüger, avec le concours de Mlle Dolmetsch, MM. Ponsard, Hammer, Godard et Charles Pottier.

Salle Herz, mardi 17 mars à 8 heures 1/2 : concert de Mme Rouxel-Tailhardat, avec le concours de Mlle Laure Tailhardat, de MM. Brégy, Fauvre-Taffanel, Sighicelli, Soumis et Rouxel. — Poésie par M. Samson. — Comédie en un acte de MM. Meilhac et Halévy, par M*** et Mme Armand et Delille.

Salons Pleyel-Wolff, mardi 17 mars : cinquième séance populaire de musique de chambre, donnée par MM. Ch. Lamoureux, Colblain, Adam et Poëncet, avec le concours de M. Henri Fissot.

Salons Erard, mercredi 18 mars à 8 heures 1/2 du soir : concert des frères Sauret, élèves de MM. Ch. de Bériot, avec le concours de Mlle Alph. Marer, de M. Aubary, Mlle C. Meyer et M. Lamotte, chanteur comique.

Salle Herz, mercredi 18 mars : concert par le violoniste mexicain Eusebio Delgado, premier violon solo du théâtre de Mexico, avec le concours de Mlle Marie Roudier, Louise Murer, MM. Waldeck, Bruneau et Mattiozzi.

Salons Pleyel-Wolff, mercredi 18 mars : séance publique donnée par A. Gouffé, pour l'audition de ses œuvres.

Salle Erard, jeudi 26 mars à 8 heures 1/2 du soir : concert de l'excellent pianiste compositeur Ernest Stœger, avec le concours de Mlle Rives, du violoniste Hermann, qui vient d'arriver à Paris, Poëncet, Baur et M. Van Waefelghem.

Salle Herz, jeudi 26 mars : concert donné par Mme Norman-Neruda, la célèbre violoniste.

Salle Erard, samedi 28 mars à 8 heures 1/2 du soir : concert de M. Eugène Ketterer, pour l'audition de ses œuvres nouvelles, avec le concours de Mme Anna Fabre, Mlle Louise Cantin, de MM. Pagans, A. Herman, A. Durand, F. Thomé.

AVIS. On demande un organiste pour l'église de Coulommiers; s'adresser à M. Bleuze, maître de chapelle à Saint-Sulpice, rue de la Grande-Chaumière, 8.

Le Directeur : S. DUFOUR.

Nouvelles publications de J. MAHO, 25, rue du Faubourg-Saint-Honoré, à Paris.

ANT. RUBINSTEIN

Op. 12. Première sonate pour piano (*mi* majeur) .. .. 12 »
— 13. Première sonate pour piano et violon (*sol* majeur)..... 18 »
— 15. Deux trios pour piano, violon et violoncelle : 1. en *fa* m. 20 »
2. En *sol* mineur..... 20 »
— 18. Première sonate pour piano et violoncelle (*ré* majeur)... 18 »
— 19. Deuxième sonate pour piano et violon (*la* mineur)..... 20 »
— 20. Deuxième sonate pour piano (*ut* mineur)..... 12 »
— 28. 1. Nocturne..... 5 »
2. Caprice..... 9 »
— 29. Deux Marches funèbres pour piano :
1. Pour le convoi d'un artiste ..... 5 »
2. Pour le convoi d'un héros..... 6 »
— 30. 1. Barcarolle pour piano (*fa* mineur)..... 5 »
2. Allegro appassionato pour piano..... 6 »
— 39. Deuxième sonate pour piano et violoncelle (*sol* majeur).. 20 »
— 41. Troisième sonate pour piano (*fa* majeur)..... 12 »
Op. 44. Soirées à Saint-Pétersbourg. Six morceaux pour piano.
Livre 1. Romance. Scherzo..... 5 »
— 2. Preghiera. Impromptu..... 7 50
— 3. Nocturne. Appassionato..... 10 »
— 49. Sonate pour piano et alto ou violon (*fa* mineur)..... 20 »
(La partie de violon arrangée par Ferd. David.)
— 52. Troisième trio pour piano, violon et violoncelle (*si* bém.) 20 »
— 53 Six fugues dans le style libre précédées de préludes :
1. En *la* bémol majeur..... 7 50
2. En *fa* mineur..... 5 »
3. En *mi* majeur..... 7 50
4. En *si* mineur..... 7 50
5. En *sol* majeur 7 50
6. En *ut* mineur..... 6 »
— 66. Quatuor pour piano, violon, alto et violoncelle.....net. 12 »
Etude en *ut* majeur pour piano..... 7 50

STEPHEN HELLER

Op. 119. Préludes composés pour Mlle Lili, 2 livres, chaque.... 10 »
— 120. Mélodies pour piano..... 10 »
— 121. 1. Ballade pour piano..... 5 »
2. Conte, pour piano..... 6 »
Op. 121. 3. Rêverie du Gondolier, pour piano..... 5 »
— 122. Valses Rêveries, pour piano..... 10 »
— 82. Nuits blanches, pour piano, 1 vol. in-8°.....net. 6 »
— 78, 80, 89. Promenades d'un solitaire, pour piano, 1 v. 8°, net 8 »

Divers pour Piano

Henselt (A.). Op. 28. 1. Valse sentimentale..... 4 50
— 2. Valse noble 4 50
— Op. 39. Aubade 4 50
Hiller (F.). Guitare, impromptu..... 4 50
Le Couppey (F.). Transcriptions classiques :
11. Schubert, sérénade..... 5 »
12. Beethoven, fragment du premier quatuor ..... 6 »
Mendelssohn (F.). Op. 101. Ouverture posthume..... 7 50
Sarl (L.). Rondes des Elfes..... 5 »
— *Canto del Monte d'Oro* ..... 5 »
Schiffmacher. Op. 73. Deux romances de Liebé (transcriptions: *Autrefois. Au revoir!*)..... 6 »
Schumann (Robert). Op. 82. Dans la forêt, morceaux caractéristiques : Entrée. — A l'affût. — Fleurs solitaires. — La vallée maudite. — Paysage. — L'Auberge. — L'Oiseau-prophète. — Air de chasse. — L'Adieu.
Slenold (Ch.). Op. 1. Deux polkas .. .. 6 »
— Op. 5. Mazurka de salon ..... 5 »
— Op. 6. Grande valse brillante..... 7 50
Slenold (Ch.). Op. 8. Nocturne..... 6 »
— Op. 23. Barcarolle .. .. 5 »
Spindler (Fr.). Op. 5. Retour du printemps, idylle..... 6 »
— Op. 75. Souvenirs de Pierrefonds, deux idylles :
1. L'Oiseau chante! ..... 5 »
2. La Source..... 5 »
— Op. 84. Les Naïades, morceau de genre..... 5 »
— Op. 111. Polka, *mi* bémol. ..... 6 »
— Op. 127. Les Trois Grâces, trois morceaux de salon :
1. Le Galop..... 6 »
2. La Valse..... 6 »
3. La Mazurka..... 6 »
— Op. 133. Contes d'autrefois, 2 morceaux caractéristiques, ch. 5 »
— Op. 163. Les Sirènes, 2 valses, *ut* majeur, *fa* majeur, ch. 5 »
— Op. 164. Le Chant de la Fileuse..... 6 »
— Op. 177. Les Premières feuilles, deux morceaux, chacun . 6 »
Wehle (Ch.). Op. 73. Impromptu.. ..... 5 »
— Op. 24. Laendler..... 5 »
— Op. 75. Chanson bohême ..... 6 »

Pour Piano à quatre mains

Beethoven. *Fidelio*, complet.....net. 15 »
— *Fidelio*, ouverture..... 7 50
Enckhausen (H.). Op 84. Ecole de piano, 4 cahiers, chaque 7 50
Ganz (W.). Op. 12 *bis*. Qui vive! arr..... 9 »
Mendelssohn (F.). Op. 101 *bis*. Ouverture posthume..... 9 »
Mozart. *Don Juan*, complet.....net. 15 »
— *Don Juan*, ouverture..... 7 50
— *La Flûte enchantée*, complet. .....net. 15 »
— *La Flûte enchantée*, ouverture..... 7 50
Mozart. *Les Noces de Figaro*, complet.....net. 15 »
— *Les Noces de Figaro*, ouverture..... 7 50
Rossini. *Le Barbier de Séville*, complet .....net. 15 »
— *Le Barbier de Séville*, ouverture..... 7 50
Spindler (F.). Op. 140 *bis*. *Le Trot du cavalier*, arr..... 7 50
Weber. *Le Freyschütz*, complet .....net. 15 »
— *Le Freyschütz*, ouverture.. ..... 7 50
— *Oberon*, complet.....net. 15 »
— *Oberon*, ouverture..... 7 50

Musique d'ensemble

Eschmann (Ch.). Op. 58. Trois sonatines pour piano et violon: 1, *Ré*; 2, *Sol*; 3, *Ut*, chacune..... 9 »
Guéroult. Rondino de Beethoven, transcrit pour piano et orgue 6 »
Hauptmann (M.). Trois sonatines très-faciles, *ut*, *sol*, *fa*, pour piano et violon 7 50
Langhans (W.). *Aria di Lotti*, transcrit pour violon ou violoncelle avec accompagnement de piano ..... 5 »
— Op. 4. Quatuor pour deux violons, alto et violoncelle, *fa* majeur. (Couronné du 1er prix par la Société de quatuors de Florence)..... 12 »
Lalo (E.). Op. 14. 1. Chanson villageoise pour violon ou violoncelle et piano..... 5 »
2. Sérénade pour violon ou violoncelle et piano ..... 6 »
— Op. 19. Quatuor pour deux violons, alto et violoncelle, *mi* bémol majeur ..... 12 »
Lacombe (Paul). Op. 8. Sonate pour piano et violon ..... 18 »
Mendelssohn-Bartholdy (Félix). Op. 17. Variations concertantes pour piano et violoncelle ou violon..... 7 50
Meyer (Louis). Les concerts à la pension, trios non difficiles:
1. *Sol* majeur..... 12 »
2. *Sol* majeur..... 9 »
3. *Ut* majeur..... 12 »
Saint-Saens (C.). Op. 16. Suite pour piano et violoncelle, net. 7 »
Séparément : 1. Prélude, *ré* mineur ..... 6 »
2. Sérénade, *sol* mineur..... 6 »
3. Scherzo, *mi* bémol majeur ..... 6 »
4. Romance, *mi* majeur..... 6 »
5. Finale, *ré* majeur..... 6 »
— Op. 18. Trio en *fa* majeur pour piano, violon et violoncelle. (Dédié à M. Alfred Lamarche)..... 20 »
— Concerto en *la* majeur pour violon avec accompagnement d'orchestre. Partition (sous presse).....net. 8 »
— Concerto en *la* majeur avec accomp. de piano (sous presse).
Mendelssohn (F.). Op. 101. Ouverture posthume, pour orchestre, en partition.....net. 5 »
— La même, en parties séparées..... 20 »

Mendelssohn (F.). Op. 60. *La Première nuit de sabbat*, partition in-8°, chant et piano.....net. 7 »
Luc (V.). *Une Nuit de Noël*, petit drame lyrique en un acte et deux tableaux, avec accompagnement de piano et harmonium (violon et harpe *ad libitum*), pour pensionnats et communautés religieuses.....net. 7 »
Saint-Saens. *Les Noces de Prométhée*, cantate pour solos, chœurs et orchestre, partition chant et piano.....net. 5 »

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

35e Année. N° 12. 22 Mars 1868.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger,
chez tous les Marchands de Musique, les Libraires,
et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

Avec le prochain numéro, nos abonnés recevront l'*Étude en fa mineur* de MENDELSSOHN, dont la publication récente a excité à un si haut degré l'intérêt des pianistes.

SOMMAIRE. — Concert d'Antoine Rubinstein, par **Charles Bannelier.** — Une matinée musicale au Grand-Orient de France, **Em. Mathieu de Monter.** — Théâtre des Fantaisies-Parisiennes : *Roger Bontemps*, opéra-comique en deux actes, paroles de MM. Clairville et Bernard Lopez, musique de M. Debillemont. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves.** — Galerie des musiciens célèbres anciens et modernes. — Concerts et auditions musicales de la semaine. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Concerts et auditions musicales annoncés. — Annonces.

CONCERT D'ANTOINE RUBINSTEIN

A LA SALLE HERZ,

Le jeudi 19 mars 1868.

Ce prodigieux virtuose, cet athlète du piano, qui ne connaît d'autre rival que Franz Liszt, ce grand artiste à l'extérieur presque rude, qui n'a rien à voir avec les élégances de pose et les airs penchés des pianistes à la mode, Antoine Rubinstein est né dans un village de la Moldavie, à Wechwotynez, sur les frontières russes, le 30 novembre 1829 ; il a donc aujourd'hui un peu plus de trente-huit ans. Il est Russe par son éducation, ayant habité Moscou dès son enfance ; c'est dans cette ville qu'il donna son premier concert à l'âge de neuf ans. Depuis, il a perfectionné sans relâche son admirable talent d'exécution, qui, servi par une organisation physique exceptionnelle, est arrivé à un degré de puissance dont ceux qui n'ont point entendu Liszt ou lui ne peuvent se faire une idée. Il n'a commencé à composer d'une manière sérieuse que vers sa vingtième année ; il a produit depuis lors une quantité immense d'œuvres de toutes sortes, opéras, oratorios, symphonies, concertos, sonates, morceaux de piano, de chant, chœurs, etc. ; dans toutes on trouve les pensées élevées, le style large, la distinction, le savoir-faire du grand musicien. En général cependant, elles sont produites trop hâtivement, et portent la trace d'un travail fiévreux et sans règle. Il n'aime pas revoir à loisir ses compositions ; elles sont aussitôt publiées que terminées, et il s'en est repenti plus d'une fois. De plus, beaucoup ne sont accessibles qu'à un très petit nombre de pianistes, en raison des effets de haute virtuosité qui y sont prodigués, et qui réclament non-seulement des doigts habiles, mais encore une certaine force physique.

Rubinstein a beaucoup voyagé. Il est venu à plusieurs reprises à Paris, où ses concerts ont toujours produit la plus vive sensation. Il y était l'année dernière encore, mais il ne s'est fait entendre que dans quelques cercles intimes. — Il est le fondateur du Conservatoire et de la Société des concerts de Saint-Pétersbourg ; des dissentiments regrettables l'ont fait renoncer depuis peu à la direction de ces deux belles institutions. Son frère Nicolas, pianiste comme lui, est établi à Moscou où il jouit d'une réputation méritée.

Le concert de jeudi dernier réunissait dans la salle Herz le public d'élite, le grand public des artistes illustres ; les maîtres du piano au grand complet étaient venus applaudir et étudier. Après l'ouverture des *Noces de Figaro*, dite dans la perfection par l'orchestre sous la direction de Camille Saint-Saëns, Rubinstein a attaqué son 4e concerto en *ré* mineur, qu'il affectionne particulièrement et qu'il joue plus volontiers en public. C'est une lutte perpétuelle entre le piano et l'orchestre que ce concerto ; et l'avantage de la sonorité ne reste pas toujours au dernier. Fortement conçu, savamment conduit, il manque peut-être un peu de cette chose indéfinissable qu'on appelle le charme, excepté dans l'*andante*, qui se rapproche de la manière de Mendelssohn. Les octaves, les arpéges, les croisements rapides des mains s'y succèdent, drus et serrés comme la grêle ; le poignet d'acier de Rubinstein en a facilement raison. A ceux qui seraient tentés de croire que cette gymnastique fait sortir le piano de ses voies et moyens, il a répondu victorieusement l'autre soir. Toutefois, il fera bien de plaider toujours sa cause lui-même.

Mais voici le torrent débordé devenu un ruisseau tranquille et limpide : Rubinstein joue le ravissant *rondo* en *la* mineur de Mozart avec une finesse, une suavité, une sobriété que nous

retrouverons tout à l'heure dans son nocturne et dans celui de Chopin. Après la fantaisie étourdissante, la grâce enfantine; après le tour de force, après les foudroyants prodiges de mécanisme, le jeu lié, les nuances les plus délicates, le pianissimo fondant..... On regarde au piano... Oui, c'est bien encore lui... A présent, le Rubinstein du concerto nous revient : c'est le *scherzo a capricio* de Mendelssohn, c'est la titanesque transcription du *Roi des Aulnes* de Liszt, puis encore quelques-unes de ses compositions à lui, *Capricio*, un charmant poëme, *Barcarolle*, *Etude*, la fameuse et redoutable Etude en *ut* à laquelle il a donné le titre redondant *d'Etude infernale du Diable*, appelée encore « Etudes aux fausses notes, » lesquelles fausses notes ne sont que des appogiatures très-mélodiques que la main gauche vient piquer rapidement dans le haut du clavier, pendant que la droite se livre à des arpéges effrénés... C'est stupéfiant, on a le frisson... Le beau piano de Herz, un des meilleurs instruments sortis des ateliers du facteur-artiste, a vaillamment supporté l'épreuve.

Après chaque morceau, des applaudissements à faire crouler la salle, des rappels sans fin, à rendre jaloux un ténor ou une prima donna en vogue!

Total : une heure et demie bien complète de piano, de quoi épuiser tout autre que Rubinstein; mais lui a gardé jusqu'à la fin son calme olympien, et pour un peu il eût recommencé.

Certes, ils se fourvoieraient étrangement ceux qui croiraient qu'*il faut* chercher à imiter cet artiste extraordinaire; comme Liszt, c'est une individualité puissante, exceptionnellement douée, et qui s'impose par des qualités propres, non transmissibles. Grâce à Dieu, il y a encore, en deçà de cette virtuosité de haute école, de pures et vives jouissances pour l'homme de goût.

Un mot d'éloge en terminant à l'adresse de Mlle Rives, qui a jeté un peu de variété dans ce programme assez chargé, en chantant avec goût deux morceaux des *Noces de Figaro*, la Prière de *la Vestale* et un air de Rameau.

CHARLES BANNELIER.

UNE MATINÉE MUSICALE AU GRAND-ORIENT DE FRANCE.

Concert donné par la loge maçonnique les FRÈRES-UNIS-INSÉPARABLES, au profit de son Œuvre d'adoption d'orphelins.

Parler ici de cette fête d'art et de bienfaisance, — mais toute de famille, — dont l'éclat empruntait à ce caractère *essentiellement* intime je ne sais quoi de digne et de touchant; dire avec quelle solennité et quelle simplicité tout à la fois la musique s'unit à la charité dans une loge maçonnique, cela est peut-être, cela est sans doute une indiscrétion. Mais, en m'inspirant de l'esprit fraternel de ceux qui seraient en droit de me la reprocher : C'est pour les autres et pour soi, leur répondrais-je, qu'il faut entendre, sentir, méditer les belles choses; votre réunion exceptionnelle de dimanche dernier, par son essence même et sa nature, a profondément charmé, impressionné jusqu'à l'émotion, ceux qui y ont assisté; à ce titre, laissez ces harmonies délicieuses franchir les murailles du Temple et permettez à leur écho de se répercuter dans la chronique musicale de la semaine.

Sous les voûtes symboliques du « sanctuaire de l'hospitalité sainte et de l'inviolable amitié, » dans ce milieu où tout parle à l'âme et l'élève vers la claire intelligence du beau et du vrai absolus, l'art musical a certainement été représenté, le 15 mars, dans sa manifestation la plus pure et par ses interprètes les plus habiles. Mme Norman-Neruda — son éloge n'est plus à faire, — livrait à l'admiration d'un auditoire enthousiaste son jeu puissamment individuel, fécond en rencontres imprévues et en expressions trouvées; son style large et fin qui avance comme un flot, ne laissant aucun point sans l'embrasser et le revêtir, dévoilant une imagination continue dans le détail et accusant le souci et la curiosité des contrastes. A côté d'elle brillait sa blonde compatriote, Ophélia-Nilsson, — décorée du *bijou* de la Loge,

« ..... Blanche comme ung lys
Et qui chante à voix de Syrène. »

N'a-t-elle pas reçu, dès le berceau, le don de l'harmonie, de la perfection, de la sensibilité, cette âme du chant? Rosine Bloch, beauté et voix opulentes; Mme Barthe-Banderali, dont le talent empreint de la plus élégante distinction observe surtout la maxime: Rien de trop. Le charmant quatuor de femmes, n'est-ce pas, que celui-là où se rencontraient, à mérite égal, la passion, la grâce poétique, le sentiment dramatique et l'esprit avec la beauté? Dans le rayonnement de ces « étoiles » gravitaient Delle-Sedie qui joint à un si grand art tant de simplicité; Ph. Lamoury, dont le violoncelle chante, — et voilà l'idéal! — comme la plus belle des voix humaines; Morini, à la voix chaude, colorée et convaincue : Rosenhain, le maître aimé, dont le talent souple sait toujours intéresser.

Quant au programme, on devinait, dans sa composition savamment combinée, la sollicitude et l'expérience d'un des membres de la Loge, un expert en l'art difficile de placer sous leur vrai jour et de faire valoir les uns par les autres les plus rares talents et les plus belles œuvres. On pouvait même supposer que le choix des morceaux du concert avait été fait aussi bien pour le meilleur profit de l'OEuvre d'adoption des orphelins de la Loge, qu'en vue de leur propre agrément et édification. Le duo du *Stabat* de Rossini, par exemple, admirablement interprété par Mlles Nilsson et Bloch, — le merveilleux contraste de voix et de beauté! — ne semblait-il pas devoir initier ces intéressants pupilles au sentiment religieux que la musique seule peut, du reste, complétement exprimer? A ces imaginations jeunes et impressionnables, l'air de *Joseph* ne devait-il pas dire l'amour de la patrie; l'arioso du *Prophète*, l'amour maternel; l'air de *Don Sébastien*, l'amour de la gloire? Ce sont là, après tout, des leçons qui en valent bien d'autres ! La valse des *Bleuets*, accompagnée par l'auteur lui-même et s'envolant en perles cristallines des lèvres de Mlle Nilsson, ne pouvait-elle rappeler à l'esprit l'image séduisante des plaisirs champêtres? Dans le duo des *Noces de Figaro*, dans le quatuor de *Martha*, et dans celui de *Rigoletto*, le génie, le talent, parlent assez haut pour séduire, transporter dans le domaine de la poésie les intelligences les plus naïves ou les plus indifférentes. Et ce *Conte d'enfant*, si fraîchement récité par Rosenhain, où la voix grave de l'aïeule évoque tour à tour les vaillants chevaliers et les fières châtelaines, les gnômes et les fées, chevauchant sous les grands bois, n'était-ce point là, dites, comme le sourire et la détente de cet heureux programme?

Tout en donnant l'éloge qu'ils méritent à la *Fantaisie militaire*, de Servais, jouée par Ph. Lamoury, et au charmant petit duo à l'espagnole pour orgue et piano, de Ch. Loret, spirituellement enlevé par l'auteur et M. Gallois, je me reprends à l'accueil enthousiaste fait à Mme Norman-Neruda (fantaisie de Mœser sur le *Freyschutz*, de la plus étonnante originalité; *Air varié* de Vieuxtemps) et à Mlle Nilsson. De même que l'odeur d'une violette rend à l'âme les jouissances de plusieurs printemps, — la comparaison est de saison, — le gosier et l'archet de ces deux enchanteresses suédoises réveillent tout ce qui dort de mélodies suaves dans les cellules de la mémoire.

C'est ainsi qu'en cette magnifique salle constellée de *lumières* et de *bijoux*, envahie dès le matin par un auditoire d'élite, — de-

vant une bonne œuvre à faire, les honnêtes gens qui vont ailleurs, s'arrêtent toujours, — c'est ainsi qu'au bruit des bravos et à l'audition d'œuvres exquises, ont passé, rapides et légères, les heures de la matinée musicale des *Frères-Unis*. A vrai dire, il y avait là, moins un public qu'une réunion d'amis; moins une salle de concert que le salon d'une grande et généreuse famille, dont MM. le général Mellinet, grand-maître; Alfred Blanche, grand-maître adjoint de l'ordre, et Aronssohn, président de la Loge, faisaient les honneurs. Ai-je besoin d'insister sur la sympathie communicative, sur le charme irrésistible qui se dégeagaient de ce faisceau formé de tant d'hommes distingués et de tant d'artistes éminents? Aussi, avec quel empressement, avec quelle joie a-t-on donné, et les artistes tout les premiers, à la collecte gracieusement faite dans les rangs du viril *Atelier* par la blonde Marta et la brune Fidès. « Tout à l'heure, je demandais pour les pauvres,— disait Mlle Nilsson au propriétaire, pour la seconde fois sollicité, d'un porte-monnaie aurifère, — mais maintenant je quête pour moi. » Il y a eu bien des traits comme cela, et telle était la physionomie de cette aimable journée. Argent béni, noble capital, vous avez déjà permis à ces honnêtes gens d'adopter, d'élever, comme cela, simplement, noblement, par eux-mêmes et en eux-mêmes, *quarante-cinq orphelins :* un demi-cent d'hommes arrachés, grâce à l'attrait de la musique, à la misère, au crime, peut-être!

La réunion s'est terminée sous cette impression. Faire le bien, cette vraie destinée de l'homme, n'est-ce point le secret d'être heureux? Heureux, chacun l'était en pensant qu'il avait contribué, pour sa part, à permettre aux *Frères-Unis* de rendre une famille à d'autres orphelins; à donner du pain et un abri à ces pauvres petits grelottants; à armer ces faibles pour les luttes de la vie; à doter ces deshérités d'une éducation tendre et robuste qui les consolera plus tard à leur insu, qui les écartera du mal sans qu'ils aient la peine de tenter un effort et qui les portera vers le bien comme une secrète analogie de nature.

Voilà pourquoi et voilà comment on a fait, dimanche dernier, un peu de musique au Grand-Orient de France.

EM.-MATHIEU DE MONTER.

THÉATRE DES FANTAISIES-PARISIENNES.

ROGER BONTEMPS,

Opéra-comique en deux actes, paroles de MM. CLAIRVILLE *et* BERNARD LOPEZ, *musique de* M. DEBILLEMONT.

(Première représentation le 18 mars 1868.)

Cette pièce n'est pas tout à fait nouvelle; on l'a jouée au Vaudeville, en 1848, sous le même titre; mais elle n'avait alors qu'un seul acte et elle était ornée de couplets faits sur des airs connus. Elle est aujourd'hui divisée en deux actes, et ses couplets ont été mis sur des airs nouveaux. Nous voudrions pouvoir reconnaître qu'elle a beaucoup bénéficié de ces modifications; mais la vérité est que, pour se rajeunir, elle aurait eu besoin d'un remaniement encore plus radical.

Le type de *Roger Bontemps*, tel que l'a conçu Béranger, est gai sans doute; mais ses auteurs l'ont encadré dans une action qui ne l'est guère et qui se compose, en outre, d'éléments tant soit peu surannés. Roger Bontemps aime sa filleule Marguerite, et il voudrait bien en faire sa femme. Mais il a commis la faute de chansonner la maîtresse du château, qui est une ancienne danseuse de l'Opéra, et comme il est fort mal dans ses affaires, un huissier, amoureux de Marguerite et représentant du protecteur de l'ex-danseuse, le poursuit à outrance, saisit ses meubles et menace de l'envoyer à la Bastille. Par bonheur, la châtelaine, en butte aux satires de Roger Bontemps, est une ancienne amie qui se rappelle avoir tenu avec lui Marguerite sur les fonts baptismaux. Elle oublie sa chanson, paie ses dettes, lui fait cadeau d'un mobilier tout neuf, et, pour mettre le comble à sa générosité, elle assure son union avec Marguerite.

M. Debillemont a écrit sur ce vieux vaudeville une musique nouvelle qui est vive, facile et parfois élégante. Il y en a beaucoup, peut-être même un peu trop, car tous les couplets de la pièce primitive ont été conservés, et l'on y en a ajouté quelques autres. Notre mémoire n'y saurait suffire ; cependant nous avons remarqué, au hasard d'une première audition, plusieurs morceaux, parmi lesquels nous mentionnerons l'ouverture, très-jolie symphonie villageoise, le chœur de lever du rideau, la chanson de Roger Bontemps, la romance du portrait, le morceau d'ensemble de la saisie, un air bachique et un charmant duo entre Roger et la danseuse.

Le rôle de Roger Bontemps était joué au Vaudeville par Félix; il n'est pas aussi heureusement placé entre les mains de Gabriel Bonnet, qui y fait certes preuve d'intelligence, mais qui, sous le rapport physique, ne répond pas à l'idée qu'on s'en fait. Comme chanteur du moins, cet artiste accomplit bien mieux les conditions voulues. Sa voix est sympathique et il chante avec goût. Mlle Alice Vois n'a pas non plus toutes les qualités requises pour le rôle de Jeanne la Danseuse, mais elle s'en tire avec assez d'adresse. Mlle Labarre est une fort gentille Marguerite. Derval et Masson s'acquittent fort convenablement du personnage de l'huissier et de celui du chef de l'escouade chargée d'arrêter Roger Bontemps. Comme toujours, la mise en scène est très-soignée, et le vaillant orchestre de M. Constantin manœuvre avec un louable ensemble.

Le soir même où l'on jouait *Roger Bontemps* aux Fantaisies-Parisiennes, le théâtre de l'Athénée reprenait avec succès une autre opérette de M. Debillemont, *la Vipérine*, qui a été représentée, il y a deux ans, aux Folies-Marigny, par le couple Montrouge, et qui est interprétée maintenant par André Munié, un débutant, et par Mlles Lucie Cabel et Bonelli.

D.

REVUE DES THÉATRES.

THÉATRE-FRANÇAIS : *un Baiser anonyme*, comédie en un acte, par MM. Albéric Second et Jules Blerzy. — GYMNASE : *les Grandes Demoiselles*, comédie en un acte, par M. Edmond Gondinet. — THÉATRE IMPÉRIAL DU CHATELET : *le Vengeur*, drame en huit tableaux, par MM. Brisebarre et Blum. — PALAIS-ROYAL : reprise de *la Vie Parisienne* d'Offenbach. — PORTE-SAINT-MARTIN : reprise de *Glenarvon*, drame de M. Félicien Mallefille.

Il y a toujours foule au Théâtre-Français pour applaudir *Paul Forestier;* mais on ne va jouer la pièce de M. Emile Augier que tous les deux jours, et il est bon de donner quelques soins aux autres spectacles de la semaine. C'est dans ce but qu'a eu lieu la représentation récente d'une comédie en un acte de MM. Albéric Second et Jules Blerzy, intitulée *un Baiser anonyme*. Le sujet en est fort léger, mais la faiblesse de l'intrigue est rachetée par l'esprit et la distinction des détails. Il s'agit d'un jeune mari qui va au bal masqué sans sa femme, et qui y fait la rencontre d'un charmant domino avec lequel il entre en conversation intime. Gustave devient tendre et pressant; le domino l'écoute avec complaisance, mais il faut se séparer, et, au moment de partir, le domino jette au front de Gustave un baiser rapide. A certains indices, le mari coupable a cru reconnaître une amie de sa femme, et lorque le prétendu de cette dame vient justement lui demander d'être son témoin, on comprend qu'il s'imagine avoir de bonnes raisons pour le détour-

ner de ce mariage. Il en résulte un imbroglio assez piquant entre ces divers personnages qui finissent cependant par s'expliquer. On apprend alors que le domino du bal masqué n'était autre que la femme de Gaston, et que, pour punir son infidèle, elle a prié son amie de l'aider à le mystifier.

Le plus grand mérite de ce gentil marivaudage est d'être merveilleusement débité par Bressant, Febvre, Mme Madeleine Brohan et Mlle Edile Ricquier. Comment une pièce, si insuffisante qu'elle soit, ne serait-elle pas favorablement accueillie avec de pareils interprètes?

— La nouvelle comédie de M. Gondinet, jouée au Gymnase, sous le titre des *Grandes Demoiselles*, n'a pas non plus une grande valeur, mais, comme celles des Français, elles se sauve par d'agréables détails, et surtout par la réunion d'une douzaine de jeunes et gracieuses femmes. Elles sont rassemblées dans une maison de campagne pour le mariage d'une petite cousine qui, au dernier moment, croit devoir se raviser. On se désole d'abord, mais la coquetterie reprend bientôt ses droits, quand on est informé qu'un séduisant vicomte va venir faire un choix parmi cet essaim de grandes demoiselles qui sont toutes dévorées du désir de se marier. Un étranger se présente, c'est à qui cherchera à fixer son attention par des manières engageantes, non moins que par des toilettes irréprochables. Mais, dans leur empressement de plaire aux dépens les unes des autres, toutes ces demoiselles ont fait fausse route, et c'est pour un vulgaire accordeur de pianos qu'elles ont déployé un si grand luxe de roueries féminines.

Ce petit acte a fait plaisir; il est gai et spirituel; il est bien joué par Pradeau, Porel et Victorin; dans le nombre des treize femmes qu'il emploie, on distingue Mmes Fromentin, Chaumont, Pierson, Massin, Angelo; mais nous avons tout lieu de supposer qu'on ira le voir principalement pour la curieuse exhibition de toilettes qui fait en ce moment, du Gymnase, une succursale de nos meilleurs journaux de modes.

— L'immense pièce du *Vengeur* qui a fait tant de bruit, avant son apparition, a été bien loin de tenir tout ce qu'elle promettait. La première représentation de ce drame a provoqué le plus violent orage, et c'est au bruit des sifflets qu'a fini par sombrer le fameux vaisseau républicain. Cependant il est encore sur l'affiche, et l'on parle même de le galvaniser en y appelant Mlle Thérésa qui y lancerait aux échos du Châtelet le refrain d'une chanson patriotique. Si cet expédient réussit, tant mieux; car on ne peut rester indifférent à la pensée de tous les frais que comporte la mise en scène d'un ouvrage de ce genre, et au calcul des pertes que sa chute entraîne.

— Constatons, pour mémoire, que le Palais-Royal vient de reprendre, avec éclat, la *Vie Parisienne*, d'Offenbach, où l'on retrouve les principaux artistes de la création : Brasseur, Hyacinthe, Gil-Pérès, Priston, Lassouche et Mlle Zulma-Bouffard. Mlle Aline Duval y remplace Mme Thierret, et l'on a engagé, pour compléter la distribution féminine, Mlles Baron, Lovato et Paurelle.

— A la Porte-St-Martin, on a repris également un ancien drame de l'Ambigu, *Glenarvon ou les Puritains de Londres*, dont les premiers rôles sont joués par Laray, Brésil, Delaistre, Mmes Suzanne Lagier et D. Petit; mais il faut en convenir, cette pièce a bien vieilli.

D. A. D. SAINT-YVES.

GALERIE DES MUSICIENS CÉLÈBRES ANCIENS ET MODERNES.

Un des ateliers photographiques de Paris les plus curieux à visiter est sans contredit celui de Pierre Petit. D'une prodigieuse activité et d'une expérience consommée, Pierre Petit s'est attaché, dès le principe, à reproduire toutes les notabilités existantes, et plus de 2,500 individualités, prises dans toutes les classes de la société, ont successivement posé devant son objectif. Maisons souveraines, Episcopat, Armées de terre et de mer; Célébrités politiques, diplomatiques, judiciaires, scientifiques, littéraires, artistiques, etc, etc.; telle est la mine inépuisable dans laquelle s'est recrutée, et se recrute chaque jour, sa vaste collection qui n'a pas sa pareille comme variété et comme mérite d'exécution.

Les musiciens contemporains et les musiciens du siècle passé y occupent une place aussi importante qu'intéressante, et cette série compte environ 200 portraits des compositeurs et des virtuoses les plus célèbres, parmi lesquels on remarque surtout les belles épreuves de Meyerbeer, Rossini, Auber, Berlioz, Halévy, Gounod, Amb. Thomas, Verdi, Vieuxtemps, Prudent, H. Herz, et — tout dernièrement fait — le superbe portrait de Stephen Heller. Non-seulement leur ressemblance est parfaite, mais ils offrent de plus, au point de vue artistique, une supériorité incontestable. Tirés dans le format in-4° (format de la musique), sur papier de Chine et carton de Bristol, ils sont on ne peut mieux appropriés à orner le cabinet d'un artiste, à former des albums, à illustrer des recueils, etc., et la modicité de leur prix les rend accessibles à tous. Désireuse de propager cette belle iconographie, qui s'augmentera successivement de tous les artistes en réputation, français ou étrangers, la maison Brandus et Dufour, éditeurs de musique, a traité avec Pierre Petit pour en avoir l'exploitation. Elle en informe donc ses correspondants de la province et de l'étranger, auxquels elle recommande très-chaudement cette publication. Ils trouveront aux annonces de la *Gazette musicale* la liste des principaux portraits parus, et, sur leur invitation, elle leur en adressera un spécimen. En outre, elle exécutera leurs commandes à une remise tout exceptionnelle qui les encouragera à prêter un concours zélé à cette utile entreprise.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES DE LA SEMAINE.

*** Les programmes des concerts de la cour et du *high-life* donnés cette semaine ont été fort brillants et défrayés par ce que Paris compte de plus éminents en artistes. Aux Tuileries, Mme Sasse, Mlle Battu, Mlle Nilsson, Faure, ont chanté les plus beaux morceaux du répertoire de l'opéra français et italien. Le magnifique duo du 4e acte de *l'Africaine* par Marie Sasse et Villaret, le duo d'*Hamlet* par Mlle Nilsson et Faure, la cavatine d'*Ernani* par Marie Battu, ont été de véritables triomphes pour ces chanteurs d'élite. On a particulièrement goûté une barcarolle nouvelle, *Sancta Lucia*, composée par Braga pour Mlle Battu, qu'elle dit avec un art et un brio incomparables, et qui lui a valu les félicitations de Leurs Majestés. Les chansons suédoises de Mlle Nilsson ont produit aussi un grand effet.—Au concert de l'hôtel de ville nous retrouvons Faure et Mlle Nilsson avec le duo et la ballade d'*Hamlet*.—Chez la marquise d'Aoust, le quatuor de *Marta* chanté par la marquise elle-même, Mlle Rives, Gardoni et Verger, les mélodies suédoises par Mlle Nilsson. —Chez le président du Conseil d'État, M. de Vuitry, le chœur de *l'Africaine* exécuté d'une façon supérieure et bissé à la demande générale.— —Chez la duchesse de Frias, Mlle Battu redisait avec le même succès qu'aux Tuileries sa Barcarolle napolitaine, et avec Gardoni et Verger le trio bouffe de Martini, *Vadasri via di qua*. Nous supprimons nécessairement le détail des morceaux exécutés; mais on peut juger, par ceux que nous venons de citer, du soin apporté à l'organisation de ces concerts et de la place importante qu'ils occupent aujourd'hui dans les plaisirs de la vie parisienne.

*** Au deuxième concert du Conservatoire devait jouer ou Mme Neruda-Norman ou M. Edmond Duvernoy; Mme Neruda-Norman ayant promis son concours au concert du Grand Orient, dont nous rendons compte, on a dû remplacer le solo instrumental par les fragments ordinaires du septuor de Beethoven, ressource précieuse en cas d'embarras, mais dont on a un peu abusé. Le reste du programme comme l'avant-dernier dimanche.

*** La jeune et charmante pianiste américaine Teresa Carreno s'est décidément posée comme une des individualités les plus remarquables du

monde artistique parisien, qui a accueilli à bras ouverts ce talent déjà mûr et formé à la meilleure école: Mlle Carreno, que la nature a royalement traitée, possède une incroyable puissance d'exécution, une sûreté de mécanisme à toute épreuve. Dans plusieurs de ses compositions, *Une revue à Prague,* fantaisie sur *l'Africaine, Un rêve en mer*, dans le beau duo symphonique pour deux pianos de Lefébure-Wély (avec son compatriote Cervantès), elle a soulevé, mercredi dernier, à la salle Erard, des applaudissements frénétiques. Mlle Pauline Castri, MM. Delle-Sedie, Lefébure-Wély, Sarasate et Coquelin en ont pris leur bonne part.

*** Le concert au profit de la crèche du quartier des journaux, dont l'organisation avait été confiée à M. Elwart, a été brillant. Crosti, Sainte-Foy et Mlle Marie Heilbron, de l'Opéra-Comique, ont eu les honneurs du *bis*. Mlle Lavini a été très-applaudie avec l'air du *Barbier* et un boléro espagnol d'Iradier. La jeune violoniste Nelly Guibert, élève distinguée de Charles Lamoureux, a exécuté avec une véritable maestria une fantaisie d'Artôt et le solo du *Parnasse de Raphaël*, scène allégorique, avec accompagnement d'un chœur à six voix de femmes, composée par M. A. Elwart. La charmante pianiste Marie Secrétain, le saxophoniste L. Mayeur, ont récolté leur bonne part de bravos, et la société chorale dirigée par Amand Chevé a fait sensation avec *les Filles de Noé*, chœur à six voix d'Elwart, et un beau chœur du compositeur russe Bortniansky, *les Chérubins*.

*** Georges Pfeiffer a donné le 1er mars une audition de ses œuvres. Ce jeune maître n'est pas seulement un pianiste éminent, c'est encore,— les lecteurs de la *Revue et Gazette musicale* le savent, — un compositeur de grand talent qui a su se placer très-haut dans l'estime des musiciens. Pour tout citer et tout analyser, il nous faudrait un espace qui nous manque; nous nous bornerons à dire en quelques mots que le trio en *sol mineur*, joué par l'auteur, M. Léonard et Lasserre, est une œuvre très-remarquable, frappée au coin de la distinction et du savoir; que la transcription de l'ouverture d'*Egmont* est d'un puissant effet; que la *Valse des Sirènes* et la 5e mazurka sont deux ravissants petits poëmes. Le joli chœur l'*Abeille*, parfaitement chanté par la société chorale d'amateurs que dirige M. Guillot de Saint-Bris, un *Sonnet-Élégie* sur des paroles de Boileau, et une romance de l'opéra-comique *le Capitaine Roch*, fort bien dits par Archaimbaud et Mlle Roulle, ont été accueillis, comme tout le reste, par les chaleureux applaudissements d'un nombreux public.

*** Dimanche dernier, a eu lieu le concert de Henri Kowalski et des sœurs Pellini. Nous avons maintes fois applaudi aux succès du jeune artiste, qui a su conquérir une honorable place dans l'armée si nombreuse des pianistes, par la réunion des qualités qui font le virtuose sympathique et le musicien sérieux. Il nous a semblé avoir gagné cette fois encore en sûreté, en puissance et en charme. Il a joué trois jolis morceaux de sa composition, parmi lesquels nous citerons la *Danse des Dryades*. Avec le violoniste Hammer, il a été couvert d'applaudissements après la fantaisie de Thalberg et de Bériot sur *les Huguenots*. — Les sœurs Pellini, gracieuses cantatrices dont le talent est aujourd'hui apprécié partout, paraissaient pour la première fois sur une scène plus vaste et devant un public qui avait acheté le droit de les entendre; il ne leur a pas fait un moins bon accueil que les salons aristocratiques. Elles ont chanté quelques-uns de leurs ravissants duos, *Nocturne* de Mendelssohn, *Créole et Captive* de Duclos, écrit expressément pour elles et, en russe, une charmante mélodie de la princesse Kotschoubey. Des bravos chaleureux, des rappels nombreux leur ont prouvé qu'elles avaient conquis à Paris leurs lettres de grande naturalisation.

*** Le concert annuel de M. Delahaye a eu lieu mardi 10 mars, dans les salons Erard, devant un auditoire magnifique où l'on remarquait bon nombre de notabilités du monde des arts, de la littérature et de la haute société parisienne. M. Delahaye est un pianiste au jeu vigoureux, puissant, résolûment exempt d'afféterie, ce qui ne veut pas dire qu'il manque de délicatesse ni de charme. Il a exécuté avec une fougue superbe, un style d'une pureté admirable, la belle fantaisie de Prudent sur *le Domino noir*, morceau splendide, mais redoutable, qui exige des qualités si multiples et si diverses : l'ampleur, l'agilité, l'éclat, la grâce, la force! M. Delahaye s'est montré à la hauteur de l'œuvre et a obtenu une véritable ovation. Comme compositeur, M. Delahaye n'a pas eu moins de succès : *la Mouche*, romance sans paroles et sa deuxième *Polonaise* sont deux pièces charmantes. Le concert s'est terminé de la façon la plus brillante par l'ouverture du *Freyschutz*, habilement arrangée pour quatre pianos par le bénéficiaire et enlevé avec un ensemble parfait par lui, par MM. Lavignac, Lack, Corbaz. MM. Sarrasate, Lasserre, Hermann-Léon et Mme Barthe-Banderali qui prêtaient leur concours à M. Delahaye, ont eu, eux aussi, leur très-large part du succès de cette belle soirée.

*** Comme nous l'avions annoncé en rendant compte de la dernière audition de ses œuvres, D. Magnus a donné son concert annuel à la salle Pleyel, le 14 mars, avec Mme Gagliano. C'est toujours le pianiste au jeu nerveux et brillant que nous connaissons, le virtuose irréprochable qui sait si bien faire valoir ses originales et intéressantes compositions, comme la *Tzigane-Marche*, par exemple, charmant morceau qui a conquis tous les suffrages et qui n'aura pas moins de vogue que *la Taraboukha*. Citons encore quelques titres, le caprice sur *les Huguenots*, *Berceuse orientale*, *Dimanche*, *Capriec-Mazurka*, etc., autant de petits chefs-d'œuvre.— Mme Gagliano est une cantatrice de la bonne école; elle a dit avec goût la romance de *Mignon* de Monpou, la chanson des *Djinns* d'Auber et la sérénade de *Gil-Blas* de Semet.

*** Le concert de W. Krüger, le 17 mars, a été du petit nombre de ceux qui offrent au musicien un réel intérêt. Nous signalerons surtout le concerto en *la* pour piano, œuvre capitale dans laquelle Krüger se révèle comme un compositeur sérieux et attachant, et qu'il a exécutée avec sa maestria habituelle. Sa *Krakowiak*, danse polonaise, est brillante et originale. MM. Hammer, B. Godard, Stratmann, Audran, Mlles T. Carreno et Cécile Dolmetsch prêtaient au bénéficiaire un précieux concours.

*** Notre excellent contrebassiste A. Gouffé, dont les matinées hebdomadaires sont toujours si intéressantes et si suivies, a donné mercredi dernier sa séance publique annuelle dans les salons Pleyel, avec le concours de Mme Béguin-Salomon, de MM. Guerreau, Rignault, Baur, Heiss et Lebouc. Du trop riche programme de ce concert, nous ne retiendrons qu'un quinquette en *ré*, de M. Ad. Blanc qui a été justement applaudi, et une sicilienne variée pour la contrebasse, composée et exécutée avec beaucoup de succès par M. Gouffé. Mme Béguin-Salomon est restée à la hauteur de sa belle réputation dans le quatuor de piano de Beethoven, dans deux charmants morceaux extraits des *Nuits blanches* de Stéphen Heller et dans une brillante étude pour la main gauche, dont elle est l'auteur.

*** Le terrain nous fait défaut, comme chaque année à pareille époque, pour rendre un compte suffisant des nombreux concerts qui se donnent de tous côtés. Nous nous bornerons donc à en signaler rapidement quelques-uns parmi les plus intéressants :

— Celui de M. Ch. de Bériot fils et de Mme Monbelli, deux artistes de race, le premier célèbre déjà et à juste titre comme pianiste; la seconde, cantatrice d'un remarquable et aristocratique talent, digne élève d'Eugénie Garcia; signalons trois compositions charmantes de Ch. de Bériot, *Ballade*, *Rondo martial* et *Etude caprice*, qu'il a exécutés en maître.

— Celui de M. Georges Jacobi, violoniste et compositeur de mérite, qui a joué avec succès plusieurs de ses nouvelles œuvres : *Nocturne*, *Berceuse*, *Chanson de matelots;* M. Ernest Stœger, le pianiste distingué que nos lecteurs connaissent, s'est fait applaudir avec ses trois jolis morceau de genre : *Novellette*, *Prélude* et *Etude caprice*, si généralement goûtés; M. Caron, dans la ballade d'Adamastor, de *l'Africaine*, et Mlle Rosine Bloch, dans l'air du *Prophète* : « O mon fils! » ont recueilli de nombreux et légitimes bravos.

— Celui de Mlle Pauline Régnier, qui interprète d'une façon supérieure les maîtres du piano, et qui s'est spécialement distinguée dans une polonaise de Chopin, après laquelle on lui a fait une brillante ovation.

— Celui des jeunes frères Sauret, violoniste et pianiste, si intéressants et d'un talent si précoce; le pianiste surtout qui semble promettre un véritable artiste, à la façon dont il a joué un brillant *Caprice-Etude* de son maître Ch. de Bériot.

— Celui de Mme Rouxel (Angèle Tailhardat), la vaillante pianiste que l'on sait, à côté de laquelle se sont fait applaudir le violoniste Sighicelli et le flûtiste Taffanel.

— Celui du violoniste mexicain De'gado, ancien chef d'orchestre au théâtre National de Mexico, qui vient faire apprécier à Paris un talent réel et de bon aloi.

— Enfin, celui du pianiste et compositeur polonais Titus d'Ernesti, dont l'éloge n'est plus à faire, et qui joue si admirablement la musique de son illustre compatriote Chopin. Nous avons applaudi trois œuvres de cet excellent artiste : *Au bord du lac*, *Paris*, galop brillant, et une *Fantaisie* sur des thèmes polonais, qui feront certainement leur chemin dans la carrière du succès. Nous devons également une mention très-honorable à une cantatrice nouvelle pour Paris, Mme Della Rosa, qui nous arrive précédée d'une réputation commencée et dignement soutenue en Italie, et qu'on a acclamée unanimement après une cavatine de *Pierre de Médicis* et le grand air de *Semiramide*.

*** Le défaut d'espace nous empêche aussi de parler d'une manière assez détaillée du concert donné dimanche dernier par le célèbre pianiste compositeur Jacques Rosenhain; nous y reviendrons dans notre prochain numéro.

*** Il y a quelques jours, M. Bessems a obtenu un grand succès en jouant dans le concert donné par la Société des Lettres et des Arts, à Fontainebleau; M. Bessems y a fait entendre plusieurs de ses compositions pour violon et alto, et a fait chanter sa ballade de *Mignon* avec accompagnement d'alto par M. Sapin, qui a produit un grand effet sur le public de Fontainebleau. M. Bessems a terminé sa séance par deux mélodies de sa composition; elles ont électrisé les dilettantes de cette aristocratique réunion.

*** La Société philharmonique d'Amiens, si bien dirigée par M. Deneux, vient de donner, au profit des pauvres, un très-brillant concert dans lequel *le Désert*, de Félicien David, a été exécuté avec un immense succès; l'auteur conduisait lui-même. — Sax et sa fanfare d'élite n'ont pas été moins fêtés; on a surtout applaudi le grand duo sur *Robert*, pour trom-

bone-sax et saxhorn-basse à six pistons, fort bien exécuté par MM. Hollebeke et Robyns.

*** Nous revenons aujourd'hui sur le concert de Mme Clotilde de Latapie, dont nous avons déjà mentionné le succès dans notre dernier numéro, et d'autant plus volontiers qu'un talent varié et solide comme le sien mérite plus que beaucoup d'autres d'être mis en pleine lumière. En effet, des morceaux de toutes les écoles classiques et modernes, de Beethoven, Chopin, Liszt, Schulhoff, ont pris sous ses doigts leur véritable caractère; elle donne à son exécution, irréprochable quant au mécanisme, un charme tout particulier qu'elle saura, nous n'en doutons pas, communiquer aux disciples qu'elle est appelée à former.

*** La dernière séance de musique de chambre de H. Bonewitz a eu lieu dimanche dernier dans les salons Kriegelstein. Ces matinées seront, lors de la reprise des séances au mois de septembre prochain, transformées en soirées, dont l'intérêt se soutiendra, nous n'en doutons pas.

*** Les sociétés philharmoniques de province se disputent Mlle Angèle Cordier, dont le talent de cantatrice s'établit de plus en plus. Tout récemment, dans les beaux concerts donnés à Cambrai et à Arras, elle a obtenu le plus brillant succès en y chantant l'air de « l'Ombre » du *Pardon de Ploërmel* qu'elle détaille admirablement.

*** La direction du Casino de Monaco a organisé, le 7 mars dernier, un magnifique concert auquel ont pris part Alfred Jaell et sa femme, toujours admirables et toujours fêtés; l'éminent clarinettiste Wuille, professeur au Conservatoire de Strasbourg, qui a exécuté avec son talent habituel un *concertino* de Weber, et une cantatrice du théâtre Italien de Nice, Mlle Scalchi, qui a recueilli de légitimes applaudissements après la cavatine de *Sémiramis*. L'orchestre, sous la direction de M. Eusèbe Lucas, a été de tous points digne d'éloges.

*** Aujourd'hui, au cirque de l'Impératrice, a lieu la grande séance annuelle de l'Orphéon municipal de la ville de Paris (rive gauche), sous la direction de M. François Bazin. Voici le programme des chœurs qui y seront chantés : *la Création*, de Haydn; *Don Carlos*, de Verdi; *les Chants du Bosphore*, de François Bazin; *Œdipe à Colone*, de Sacchini; *Paris!* d'Ambroise Thomas; *C'est Dieu!* de Léo Delibes; *l'Entrée des Croisés à Constantinople*, de Helts: un ancien Noël; *le Nabab*, de F. Halévy, et *Vive l'Empereur!* de Gounod.

*** Voici le programme du 21e concert populaire de musique classique qui sera donné aujourd'hui au cirque Napoléon, sous la direction de J. Pasdeloup : 1° Ouverture de *Preciosa*, de Weber; — 2° Réformations-Sinfonie, (n° 5), de Mendelssohn, 1re audition (introduction, allegro, scherzo, andante, choral de Luther, finale); — 3° Sicilienne, menuet de J.-B. Bach; — 4° Andante pour violon-solo et orchestre de Garcin (le solo par M. Garcin); — 5° Symphonie en *la* de Beethoven.

*** Mme Norman-Neruda est à Paris, de retour de son excursion en Hollande. Son concert — et c'est le seul qu'elle donnera à Paris — reste fixé à jeudi prochain, 26 mars. La grande artiste y exécutera les morceaux suivants : Ballade et Polonaise, de Vieuxtemps; Prélude, Gavotte et Menuet de J.-S. Bach; une sonate de Rust, œuvre fort curieuse, qui date de 1795; la Sonate de Beethoven, op. 47, dédiée à Kreutzer, pour piano et violon avec M. Camille Saint-Saëns; et un duo de Maurer et l'adagio de Bériot pour deux violons avec sa sœur, Mlle Marie Neruda; la partie vocale du concert sera représentée par Delle-Sedie.

*** Chaque année à cette époque il y a fête au Casino de la rue Cadet; Arban convie au beau concert qu'il donne à son bénéfice tous ceux, — et ils sont nombreux — qui apprécient son triple talent de virtuose, de compositeur et de chef d'orchestre, en même temps que les soins tout particuliers et l'habileté avec lesquels il dirige les soirées musicales du Casino. C'est le samedi 28 qu'aura lieu cette solennité dont les éléments sont des plus attrayants; on en jugera par le programme que nous donnons *in-extenso* et dans lequel on remarquera une véritable nouveauté : un fragment de *la Saint-Julien des Ménétriers*, symphonie dramatique avec paroles qui termine *la Parémiologie musicale* de Georges Kastner et qui sera exécuté pour la première fois.—PARTIE VOCALE: Société des Enfants de Lutèce, sous la direction de M. Gaubert.—PARTIE INSTRUMENTALE : M. Pujol, pianiste; M. Dunkler, violoncelliste; M. Lalliet, hautboïste; M. Arban, cornettiste. — Première partie : 1° Ouverture de *Charles VI*, d'Halévy; 2° Fragment de *la Saint-Julien des Ménétriers*, de Georges Kastner (1re audition); 3° Premier grand solo de cornet à pistons, composé et exécuté par Arban; 4° Ouverture des *Girondins*, de H. Litolff; 5° Fantaisie concertante sur *les Vêpres Siciliennes*, de Verdi, composée par Arban, avec soli par MM. Gobert, Dunkler, Cantié, Soler, Damare, Gobin et Divoire (1re audition). — Deuxième partie : 1° Grande Fantaisie sur *les Huguenots*, pour orchestre et chœurs, de Meyerbeer; 2° Fantaisie pour piano, sur *Faust*, composée et exécutée par M. Pujol; 3° Ouverture du *Premier Jour de bonheur*, d'Auber (1re audition); 4° Solo de hautbois sur *la Traviata*, de Verdi, composé et exécuté par M. Lalliet; 5° Finale de *Roland à Roncevaux*, de M. Mermet, orchestre et chœurs.

*** Aujourd'hui dimanche à quatre heures, M. Ch. Widor donne, avec le concours de M. Franck aîné, dans le nouvel établissement de M. A. Cavaillé-Coll, avenue du Maine, 13 et 15, une séance de musique d'orgue et de piano.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Lundi, à l'occasion de l'anniversaire du jour de naissance de S. A. I. le Prince Impérial, tous les théâtres étaient pavoisés et illuminés.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné trois fois *Hamlet* cette semaine. — Aujourd'hui représentation extraordinaire de *la Juive*.

*** A la représentation donnée mercredi au théâtre de l'Opéra-Comique, au bénéfice de la Caisse de secours de la Société des auteurs dramatiques, on a beaucoup applaudi Marie Sasse et Villaret dans le quatrième acte de *l'Africaine*, et particulièrement après le magnifique duo qu'ils ont admirablement chanté. — *Le Premier Jour de bonheur* continue à faire le maximum de la recette.

*** Mardi, *la Sonnanbula*, jeudi, *il Barbiere*, et samedi, *Rigoletto*, ont été donnés pour la dernière fois avant le départ d'A. Patti. — La semaine prochaine les époux Tiberini paraîtront dans *i Puritani*, et l'on donnera sans doute la première représentation de *Giovanna d'Arco*.

*** Lundi, comme il l'avait annoncé, M. Carvalho a inauguré par *Faust* sa nouvelle exploitation au théâtre Ventadour. La salle était complétement remplie et, sans égaler l'éclat qu'elles ont aux représentations italiennes, les loges offraient un brillant aspect. Quoique annoncé par l'affiche pour 8 heures, le spectacle n'a commencé qu'à 8 heures et demie. C'est une inexactitude dont le théâtre Lyrique est coutumier et dont le public a toute raison de se plaindre; il n'en est pas ainsi à l'Opéra et au théâtre Français; en outre, on avait oublié de chauffer la salle et on y a souffert du froid. Enfin, le changement de local et l'inconscience de la portée de leur voix dans ce nouveau milieu, ont tout d'abord dérouté les chanteurs, et ce n'est pas précisément par la justesse de l'intonation qu'ils ont brillé. Ces réserves faites, et toute indulgence accordée aux embarras inséparables d'une pareille translation, M. Carvalho n'a qu'à se féliciter de la bienveillance qu'il a rencontrée dans l'auditoire pour sa hardie tentative. Le chef-d'œuvre de Gounod a retrouvé à Ventadour son succès du boulevard du Temple et du Châtelet. Mme Carvalho a chanté avec un art admirable le rôle de Marguerite; la chanson du roi de Thulé, l'air des Bijoux, la grande scène du jardin, celle du 5e acte, ont été pour elle l'occasion de bravos et de rappels enthousiastes. — Massy est doué d'un organe très-agréable, principalement lorsqu'il ne le force pas, et il a eu de très-beaux moments dans le rôle de Faust. — Troy donne bien à celui de Méphistophélès le cachet diabolique qu'il comporte; sa voix mordante y fait merveille. — Le rôle de Valentin est très-bien tenu par Barré. Tous les décors ont été repeints et appropriés à la nouvelle scène, les costumes renouvelés; enfin, M. Carvalho n'a rien épargné pour donner tout l'intérêt possible à cette inauguration.—Il ne néglige rien d'ailleurs de ce qui peut établir l'égalité dans ses deux exploitations; ainsi, cette semaine, l'excellent Meillet et Mlle Marimon ont fait leur rentrée à la salle du Châtelet, l'un dans *le Médecin malgré lui*, qui fut une de ses meilleures créations, et l'autre dans *la Flûte enchantée*, où elle a lutté sans trop de désavantage contre le souvenir laissé par Mlle Nilsson dans *la Reine de la Nuit*. — La semaine précédente on avait pu apprécier de nouveau, dans *Violetta* et dans Gilda, de *Rigoletto*, le talent dont Mlle Devriès avait déjà fait preuve dans *la Somnambule* et dans *la Jolie Fille de Perth*. A maintes reprises, de chaleureux applaudissements ont rendu justice aux qualités dramatiques, jointes au mérite de chanteuse, qu'elle a déployées dans ces deux rôles difficiles.

*** MM. Henri Meilhac, Ludovic Halévy et Jacques Offenbach ont lu jeudi, aux artistes du théâtre du Palais-Royal, les deux premiers actes de leur pièce nouvelle : *le Château à Toto*.

*** On annonce pour le 28 de ce mois, dans la salle de concerts du Conservatoire, l'audition d'un opéra nouveau de M. le duc de Massa. Cette audition a lieu par invitation, comme l'a déjà fait une première fois le noble dilettante.

*** La nouvelle du changement de direction des Bouffes-Parisiens et du retour de ce théâtre à son premier genre, l'opérette, s'est confirmée cette semaine. A partir du 1er juin prochain, l'administration de cette scène aura à sa tête MM. Jules Noriac et Ch. Lecomte, le propriétaire de la salle, mais la réouverture ne se fera qu'en septembre. Offenbach s'est engagé à laisser aux Bouffes tout son ancien répertoire, et, en outre, a donner chaque année trois actes inédits. — Il n'est pas exact que la direction future de ce théâtre se soit attaché, en payant un dédit de 50,000 francs, l'excellent Dupuis, qui n'abandonne pas encore la fortune des Variétés.

*** Le public de l'Eldorado applaudit chaleureusement, chaque soir, *le Diable Rouge*, opérette de MM. Baumaine et Blondelet, spirituellement chantée par Pacra et Mlle Claudia. La musique, due à la plume élégante et facile de M. Léon Roques, renferme de frais et charmants motifs.

*** *Robinson Crusoé* continue à être accueilli avec la faveur la plus marquée par l'intelligent et difficile public de Lyon. Depuis trois semaines, cet ouvrage tient l'affiche et fait salle comble au Grand-Théâtre. On ne se lasse pas de revoir et d'applaudir, dans des rôles qui semblent écrits pour eux, M. Peschard, Mlles Mezeray et Douau. *Robinson* en est à sa douzième représentation.

*** La représentation annoncée des *Bavards*, à Liége, a eu lieu avec un plein succès. On a de nouveau rendu pleine et entière justice, dans cette ville, au jeu distingué, vif et fin, au talent sympathique et délicat de Mme Rose Bell, qui a, du reste, interprété le principal rôle avec un remarquable entrain.

*** Encore deux nouvelles apparitions de *l'Africaine*, et naturellement deux triomphes, à Wurzbourg et à Stettin.

*** M. Gye, directeur du théâtre Italien de Covent Garden, est en ce moment à Paris.

*** Le projet de fusion des deux théâtres d'opéra à Londres, n'a pas abouti. M. Gye reste à Covent-Garden, et M. Mapleson provisoirement à Drury Lane, jusqu'à ce que la reconstruction du Théâtre de Sa Majesté soit achevée.—La saison commencera le 31 mars à Covent Garden ; Drury Lane s'ouvrira le 28, avec une troupe ainsi composée : Mmes Tietjens, Clara-Louise Kellog, Sinico, Corsi, Rose Hersee, Trebelli-Bettini, Bauermeister, Deméric-Lablache et Christine Nilsson.— MM. Fraschini (début), Bettini, Conti (début), Hohler, Agretti, Lyal, Santley, Grassi, Scalese, Zoboli, Bossi, Casaboni, Foli, Rokitansky et Mongini. — Arditi reste chef d'orchestre, et M. Harris, qui est en ce moment à Paris, conserve son poste de régisseur général, en même temps que celui qu'il occupe pendant la saison d'hiver à Saint-Pétersbourg. — Les principaux opéras promis par M. Mapleson à ses abonnés sont : la *Gazza ladra*, *Gustavo III*, *Lohengrin*, la *Figlia del Regimento*, *Don Giovanni*, la *Nozze di Figaro*, *Gli Ugonotti*, sans compter les emprunts qu'il pourra faire à son répertoire courant.

NOUVELLES DIVERSES.

*** C'est M. Georges Hainl, chef d'orchestre de l'Opéra, qui dirigeait mardi soir, pour la première fois, le concert des Tuileries.

*** Mardi, les auteurs qui avaient concouru pour le prix d'un poëme d'opéra ont été convoqués au ministère d'Etat, afin de procéder à l'élection d'un jury. Voici le résultat du vote. Jurés : MM. Perrin, Gounod, F. David, A. Thomas, E. Augier, Th. Gautier, Paul de Saint-Victor, F. Sarcey, V. Massé. Jurés supplémentaires : MM. J. Janin, Auber, Gasperini, H. Berlioz, E. Arago, Reyer, Jouvin, Roqueplan, de Saint-Georges.

*** Mercredi prochain, 25 mars, à onze heures, la Société des artistes musiciens fera célébrer la fête de l'Annonciation, dans l'église Notre-Dame, par trois cents artistes. On entendra la seconde messe de C.-M. de Weber avec soli, orchestre et chœurs dirigés par M. Tilmant. Cette messe sera précédée d'une marche religieuse, composée par M. Ambroise Thomas. A l'Offertoire, M. Leroy exécutera un adagio extrait d'un concerto de C.-M. de Weber. MM Steenman et Hottin conduiront les chœurs. Le grand orgue sera tenu par M. Sergent, organiste de la cathédrale.

*** Aujourd'hui a lieu à Saint-Eustache une audition solennelle de la messe du prince Poniatowsky, qui fut dite pour la première fois le 19 mars de l'année dernière. L'exécution en sera dirigée par M. Hurand et les soli chantés par Villaret et David, de l'Opéra, et M. Bollaert.

*** Un concours est ouvert, sous l'initiative de M. Papin, maître de chapelle au lycée Saint-Louis, pour la composition d'une messe à quatre voix d'homme, destinée aux sociétés orphéoniques. L'œuvre désignée pour le premier prix, par un jury dont M. Gounod a accepté la présidence, sera exécutée dans une des églises de Paris.

*** On lit dans le *Journal des Villes et Campagnes* : « Dimanche dernier, à la messe qui précède la conférence du R. P. Félix, M. Camille Saint-Saëns touchait les nouvelles orgues de Notre-Dame. Le nombreux auditoire assemblé dans la cathédrale ne savait qu'admirer le plus du talent de l'artiste ou du magnifique instrument de M. Cavaillé-Coll. M. Camille Saint-Saëns a su, dans cette courte demi-heure, intéresser et charmer à la fois les musiciens sérieux et la masse du public qui apprécie encore plus les effets que l'idée. C'est ce qu'il fallait pour la circonstance. » — Aujourd'hui dimanche à midi 1/2, ce sera le tour de M. Franck aîné, et dimanche prochain ce sera celui de M. Guilmat organiste à Saint-Nicolas de Boulogne-sur-Mer.

*** L'auteur de *la Source* et d'une foule de compositions charmantes, Blumenthal, l'éminent pianiste compositeur qui jouit à Londres, où il réside habituellement, de la faveur du plus grand monde, est en ce moment de passage à Paris. M. Blumenthal se rend à Bayonne où il va épouser Mlle Léonie Gore.

*** Les frères Lamoury sont de retour de Lisbonne, où ils ont eu un grand succès. S. M. le roi de Portugal vient de les nommer violoniste et violoncelliste de sa chapelle royale et les a décorés l'un et l'autre de l'ordre du Christ.

*** Un nouveau journal de musique hebdomadaire paraîtra le 1er avril à Leipzig, sous la direction de M. A. H. Payne, avec le titre de *Die Tonhalle*. Cette publication, qui promet d'être très-intéressante, contiendra, outre un texte abondant, des illustrations dont l'exécution sera confiée à d'excellents artistes. On ne peut donc que lui souhaiter bon succès.

*** *La Gazette des étrangers* signalait tout récemment à l'attention des amateurs deux suites de valses, *Chants des Alpes* et *Graziella*, dues à un compositeur déjà connu avantageusement en Angleterre et en Allemagne, M. Kremer, et qui ont été publiées chez les éditeurs Brandus et Dufour : « Les mélodies de ces deux valses, dit *la Gazette*, sont, en effet, si simples et si claires que l'on placerait aisément des paroles sous les notes. Le rhythme est très-agréable, très-bien coupé, d'un dessin symétrique, ce qui les empreint d'un grand charme et donne à les suivre une grande facilité. »

*** M. Albert de Lasalle vient de publier à la librairie internationale un volume intéressant ayant pour titre : *Dictionnaire de la musique appliquée à l'amour*, 1 vol. in-18 très-bien imprimé. Nous ne tarderons pas à en rendre compte.

*** Les éditeurs Magnus et Cie viennent de faire paraître sous le titre de *Ghazel* une valse chantée sur une poésie de M. Th. Gautier, dont M Ten. Brink a composé la musique et qu'il a dédiée à Adelina Patti. — Cette œuvre, qui est ornée d'un portrait de la célèbre cantatrice, est mélodieuse, bien traitée et ne passera pas inaperçue.

*** Un de nos confrères en critique théâtrale, M. Charles Deulin, vient de publier un charmant volume intitulé *Contes d'un buveur de bière*. L'auteur y narre, dans un style pittoresque et original, les merveilleuses légendes qui ont cours dans les Flandres, parmi les joyeux sujets du roi Cambrinus.— Nous signalons ces amusants récits aux librettistes comme une mine de livrets d'opéra-comique. *Le Compère de la Mort*, qui a paru dans *le Monde illustré* bien avant que le théâtre Italien jouât *Crispino e la Comare*, a le même point de départ que l'opéra de Ricci, et la version flamande est bien supérieure à la version italienne. Un autre conte, *Culotte verte*, a fourni à MM. Deulin et de Najac les éléments d'une féerie dont Grisar vient d'écrire la musique.— *Les Contes d'un buveur de bière*, — un joli volume in-18, imprimé en caractères elzéviriens, avec titre en couleur et un dessin d'Edmond Morin, — sont en vente chez Lacroix, à la librairie internationale.

*** On écrit de Saint-Pétersbourg que l'Académie de chant célébrera, cette année, son jubilé cinquantenaire; elle exécutera, à cette occasion, le *Samson*, de Haendel, et *Paradis et Péri*, de Schumann.

*** Arban vient d'avoir la douleur de perdre son père.

*** Nous avons le regret d'annoncer la mort de M. Edouard Lemoine, administrateur-général du Gymnase et frère de M. Lemoine-Montigny. Il avait travaillé pour le théâtre et rédigea longtemps le courrier parisien de *l'Indépendance belge*, sous le pseudonyme de Thecel.

ÉTRANGER

*** *Saint-Etienne.*— Le 9 mars, un auditoire d'élite assistait, dans la jolie salle du cercle musical de notre ville, au concert de Mlle Cécile Boissier-Duran. Le succès de cette jeune pianiste, élève de Marmontel, a été complet; les applaudissements et les rappels sont venus le témoigner, et c'était justice. Méthode parfaite, doigts agiles, style brillant, élevé, plein de sentiment; tout chez elle constate l'excellence de l'enseignement qui l'a formée. Une transcription bien réussie de M. Boissier-Duran, sur le trio de *Robert le Diable*, pour piano, violon et orgue, et exécutée par l'auteur, sa fille et M. Ginet, a fait sensation. Après plusieurs morceaux de piano, Mlle Boissier-Duran a dit, avec son père, deux duos concertants pour deux pianos, et ces morceaux ont été exécutés avec une précision qui faisait un seul instrument des deux. Les doigts et le cœur étaient à l'unisson; on le voyait aisément, et les bravos n'ont manqué ni au père ni à la fille.

*** *Londres.*— L'éminent pianiste James Wehli, l'un des virtuoses dont la réputation est le plus justement établie dans la Grande-Bretagne, a tenu, cet hiver particulièrement, une large et honorable place dans le monde musical de Londres. Il a accompli de plus une tournée provinciale qui n'a été qu'un long triomphe.

*** *Soleure.* — Un grand festival fédéral de musique chorale est annoncé pour le 12 et le 13 juillet.

*** *Berlin.* — Pour la première fois depuis leur rentrée à l'Opéra, Niemann et Mme Lucca ont chanté *l'Africaine*. Le 7 mars, Niemann, surtout, qui n'avait jamais abordé qu'une seule fois le rôle de Vasco, excitait un vif intérêt qui n'a point été déçu. Pauline Lucca a été à sa hauteur ordinaire.

*** *Trieste.* — La nouvelle direction du théâtre communal a brillamment achevé ce qu'avait commencé sa devancière; elle vient de nous faire assister à la première représentation du ballet de *Fiametta*, œuvre de Saint-Léon, maître de ballets des théâtres impériaux de Russie, qu'elle avait fait venir pour le monter. Quoique le sujet de ce ballet, représenté aussi à Paris sous le titre de *Nemea*, soit fort différent de ceux produits jusqu'à ce jour par la chorégraphie italienne, il n'en a pas été moins bien accueilli, et nous pouvons ajouter que le succès a été triomphal pour l'auteur, rappelé un nombre infini de fois, et pour la Salvioni qui remplissait le rôle principal et qui s'y est montrée à la fois mime on ne peut plus dramatique et danseuse d'une grande force. Au nombre

des pas qui ont fait le plus de plaisir, on a bissé avec acclamation le grand pas hongrois. La musique de Minkus a été trouvée soigneusement faite et elle a obtenu sa part des applaudissements. En somme, M. Saint-Léon doit s'énorgueillir de la triple réussite de son ouvrage en Russie, en France et en Italie.

⁂ *Livourne.* — *Dinorah* a été représentée pour la première fois le 9 de ce mois au théâtre Avvalorati. Grand et légitime succès pour l'œuvre et ses interprètes; le ténor Minetti, le baryton D'Antonij, la prima donna Enrichetta de Baillou, qui a été couverte d'applaudissements, après l'air de « l'Ombre. »

⁂ *Florence.* — Deux des conférences musicales annoncées par la *Società del Quartetto* ont déjà eu lieu; M. le chevalier Casamorata a entretenu son auditoire de Boccherini et d'Haydn, et le professeur Gamucci de Mozart. La partie instrumentale était confiée aux excellents artistes de la Société du Quatuor et à des solistes distingués. Dans la troisième conférence, l'éminent critique et professeur Biaggi parlera de Beethoven; on y exécutera le trio op. 97, avec le pianiste Ducci.

⁂ *Milan.* — Le *Mefistofele*, d'Arrigo Boito, devenu le sujet de toutes les conversations depuis plusieurs mois, a enfin fait son apparition sur la scène de la Scala. Le reproche capital encouru par le jeune compositeur est de manquer de mélodie, et c'est grave dans la Péninsule comme partout. Il n'a donc pas réussi, cela ne signifie pas qu'il n'ait aucun talent; car on peut signaler de nombreuses beautés dans son œuvre; mais il s'est trompé de climat. La seconde représentation, paraît-il, a été tout à fait orageuse, et le pauvre *Mefistofele* ne s'en relèvera pas, à Milan du moins.

⁂ *Lisbonne.* — *La Grande-Duchesse de Gérolstein*, au dire des journaux portugais, a fait *fanatismo*. Mise en scène magnifique, salle comble, applaudissements frénétiques, tel est en quelque sorte le bilan de la première représentation. Le violoncelliste Féri Kletzer cueille ici de nombreux lauriers. Il a joué récemment à la cour avec un très-grand succès, devant le roi Louis, qui a accepté la dédicace de trois mélodies composées pour lui; un concert donné au théâtre San-Carlo par l'éminent artiste n'a pas été moins brillant. Il est attendu à Madrid, où l'infant Don Sébastien, dilettante éclairé, doit organiser une soirée en son honneur.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES ANNONCÉS.

Salon Kriegelstein, aujourd'hui à 2 heures : matinée musicale de Mlle Bianca Cortesi, cantatrice, avec le concours de MM. Lollio, Bonewitz et Telesinski.

Salons Erard, aujourd'hui 22 mars à 1 heure 1/2 : grande matinée musicale donnée par le jeune Napoléon Firmin, pianiste âgé de neuf ans et demi, élève de M. Chol, avec le concours de plusieurs artistes distingués.

Salons Pleyel, demain lundi 23 mars : concert d'Ernest Nathan.

Salons Erard, mardi 24 mars : concert de M. et Mme W. Langhans, avec le concours de Mme Godin et de MM. Saint-Saëns, Heiss, Ries et Lee.

Salons Pleyel, mercredi 25 mars : concert de Léon Lafont, avec le concours de Mme Barthe-Banderali, Mlle Louise Cantin et de MM. Sighicelli, Jules Lasserre, Ketterer, Mayeur et Fauvre.

Salons Erard, mercredi 25 mars : concert de MM. Boscovitz et Reuchsel, avec le concours de Mlle Castri et de MM. Beraud, Delédique et Bose.

Salle Herz, mercredi 25 mars à 8 heures 1/2 : second concert à grand orchestre donné par Ant. Rubinstein.

Salons Erard, jeudi 26 mars à 8 heures 1/2 du soir : concert de l'excellent pianiste compositeur Ernest Stœger, avec le concours de Mlle Rives, du violoniste Jacobi, Poëncet, Baur et M. Van Waefelghem.

Salle Herz, jeudi 26 mars : concert donné par Mme Norman-Neruda, la célèbre violoniste, avec le concours de sa sœur Mlle Marie Neruda, de MM. C. Saint-Saëns et Delle-Sedie.

Salons Erard, vendredi 27 mars à 8 heures 1/2 : concert de Mme Beguin-Salomon, avec le concours de Mme Cinti-Damoreau, de MM. Poëncet, Brunot, Bose, Baneux et Espeignet.

Salons Erard, samedi 28 mars à 8 heures 1/2 du soir : concert de M. Eugène Ketterer, pour l'audition de ses œuvres nouvelles, avec le concours de Mme Anna Fabre, Mlle Louise Cantin, de MM. Pagans, A. Herman, A. Durand, F. Thomé.

Salle du Grand-Orient, dimanche 29 mars à 8 heures : concert audition de M. Penavaire, violoniste, avec le concours de Mlles de Beaunay et Victorine Champier, de MM. Léon Lafont, Sixte Delorme, Casteignet, Graire et José Barrière.

Salons Pleyel, mardi 31 mars : cinquième séance populaire de musique de chambre, par MM. Ch. Lamoureux, Colblain, Adam et Poëncet, avec le concours de M. H. Fissot.

Mercredi 1er avril : troisième soirée de musique de chambre, par MM. Maurin, Colblain, Mas et Demunck, avec le concours de M. Saint-Saens.

AVIS A TOUS LES MARCHANDS DE MUSIQUE.

M. Cartereau, éditeur, 10, quai de l'Ecole, à Paris, prie ses confrères, marchands de musique à Paris et en province, de vouloir bien rechercher dans leurs paquets un numéro 1 *bis*, *Service de l'organiste*, de G. Schmitt (petit format orgue).

Prévenir M. Cartereau, propriétaire de cet ouvrage, si on possède ce numéro. (Les planches étant perdues.)

Le Directeur : S. DUFOUR.

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu.

GALERIE DES MUSICIENS CÉLÈBRES

ANCIENS ET MODERNES.

Photographiés par Pierre Petit,

Format in-4°, sur carton de Bristol, papier de Chine,

Au prix exceptionnel de 2 francs chaque portrait.

Ad. Adam,	Gluck,	Meyerbeer,
Auber,	Goria,	Osborne,
Beethoven,	Gounod,	Poniatowski (le prince),
Bériot (de) père,	Halévy (Fromental),	Prudent,
Bériot (de) fils,	Haydn,	Quidant (Alfred),
Bernard (Paul),	Haendel,	Ravina,
Berlioz,	Heller (Stephen),	Rosenhain,
Boïeldieu père,	Herz (Henri),	Rossini,
Boulanger,	Kalkbrenner,	Rubinstein (A.),
Cherubini,	Kastner (Georges),	Schubert,
Clapisson,	Lecouppey,	Séligmann,
Czerny,	Lefébure-Wély,	Servais,
David (Félicien),	Litolff,	Sivori,
Devos (Camille),	Méhul,	Thalberg,
Donizetti,	Mendelssohn,	Thomas (Ambroise),
Duprato,	Membrée,	Verdi,
Escudier-Kastner (Mme),	Mozart,	Vieuxtemps,
Gevaert,	Meyer (Léopold de),	Weber (Ch.-Marie de).

Chœurs suédois et norvégiens

exécutés au théâtre de l'Opéra pendant l'Exposition universelle par les étudiants de l'Université d'Upsal, de Copenhague et de Lund.

1. *Chant du Printemps*, par A. Kappelmann ..... net. » 75
2. *Le Cortége de Noël*, par Kjernefs ..... net. 1 »
3. *Le Roi des Mers* (air populaire) ..... net. » 75
4. *Le Chant du Rossignol*, par Pacins ..... net. » 50

Chœurs divers

1. **Weber.** *Preciosa*, chœur des Bohémiens ..... net. 1 »
2. **Auber.** *La Muette de Portici*, prière ..... net. » 50
3. **Meyerbeer.** *L'Africaine*, prière ..... net. » 50
4. **Weber.** *Avant la bataille*, marziale et andante ..... net. 1 »
5. **Arcadet.** *Ave Maria* ..... net. » 50

arrangés à l'usage de l'orphéon de la ville de Paris, par

PASDELOUP

CHŒUR DES ÉTUDIANTS DU LAC DES FÉES,

arrangés pour l'orphéon de la ville de Paris, par

Prix : 1 fr. **FRANÇOIS BAZIN** Prix : 1 fr.

MEYERBEER. — L'Africaine, chœur des Matelots (chœur de concours à l'Exposition universelle de 1867), net 1 »

ROSSINI. — Buvons, buvons! composé et approprié à l'usage de l'Orphéon pour le Festival international 1867, net. 1 50

MENDELSSOHN. Mélodie à trois voix égales, par A. Valenti, net ..... » 50

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

35e Année. N° 13. 29 Mars 1868.

ON S'ABONNE :

Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.

Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

Nos abonnés reçoivent, avec le numéro d'aujourd'hui, l'*Etude en fa mineur* de MENDELSSOHN, dont la publication récente a excité à un si haut degré l'intérêt des pianistes.

SOMMAIRE. — Théâtre Impérial de l'Opéra-Comique : reprise de *la Part du Diable*, par **Maurice Gray**. — Mme Norman-Neruda, par **Em. Mathieu de Monter**. — Concerts populaires de musique classique au cirque Napoléon, par **Armand Gouzien**. — Séance solennelle de l'Orphéon de Paris, par **Em. Mathieu de Monter**. — Ministère de la maison de l'Empereur et des beaux-arts. — Concerts et auditions musicales de la semaine. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Concerts et auditions musicales annoncés. — Annonces.

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Reprise de *la Part du Diable*.

C'est en janvier 1843, c'est-à-dire il y a vingt-cinq ans, que *la Part du Diable* faisait son apparition sur la scène de l'Opéra-Comique, où nous revoyons aujourd'hui cet élégant ouvrage.

L'administration de l'Opéra-Comique a certainement été bien inspirée en mettant en regard du dernier triomphe de M. Auber ce succès de l'an 1843, et les amateurs de recherches et de comparaisons curieuses trouveront là matière à plus d'un rapprochement. La dernière reprise de l'ouvrage avait eu lieu il y a sept ans, un peu avant la rentrée de M. Perrin à la salle Favart, et l'on nous sera gré peut-être de placer côte à côte les trois distributions de l'ouvrage:

Raphaël,	MM. Roger,	Warot,	Léon Achard,
Le roi,	Grard,	Barielle,	Gailhard.
Gil-Vargas,	Ricquier,	Prilleux,	Prilleux.
Carlo,	Mmes Rossi-Caccia,	Monrose,	Brunet-Lafleur.
Casilda,	Anna Thillon,	Bousquet,	Bélia.
La reine,	Révilly,	Révilly,	Révilly.

On voit que, de la distribution primitive, un seul rôle est resté en possession de son créateur : c'est celui de la reine, que Mlle Révilly n'a pas abandonné depuis vingt-cinq ans; Mlle Révilly est aussi la seule artiste qui soit restée fidèle à l'Opéra-Comique depuis cette époque. Le fait est assez rare pour qu'on le constate.

C'est pour la continuation des débuts de Mlle Brunet-Lafleur et de M. Gailhard qu'est venue l'idée de la reprise de *la Part du Diable*. Mlle Brunet-Lafleur semblait, en effet, douée de toutes les qualités nécessaires pour jouer le rôle de Carlo Broschi: physiquement, elle a la grâce et la distinction; au point de vue musical, une voix colorée, souple et vibrante comme du métal, avec cela du goût et du sentiment. Malheureusement, la jeune artiste n'a pu vaincre encore la frayeur que lui cause une nombreuse assemblée, et cette frayeur, qui nuit à ses facultés, l'empêche de se livrer comme il le faudrait. Elle a cependant fait preuve d'une véritable intelligence, et nous pensons que lorsqu'elle triomphera de sa peur du public, elle obtiendra d'excellents résultats.

M. Gailhard, lui aussi, a une très-bonne voix; il la dirige avec aisance et assurance, et il s'est fait particulièrement remarquer dans le charmant quatuor du second acte. Mais il fera bien d'observer, au point de vue du comédien, que l'Opéra-Comique n'est point l'Ambigu, et qu'il y faut adoucir les angles d'un rôle auquel il a donné une teinte par trop sombre.

M. Léon Achard est parfait dans le personnage un peu trop fantaisiste de Raphaël. Il l'a joué en bon comédien et l'a chanté en véritable artiste. Aussi le succès ne lui a pas fait défaut plus qu'à l'ordinaire.

Peut-être eût-on pu trouver dans le personnel du théâtre Favart une dugazon à qui le rôle de Casilda eût mieux convenu qu'à Mlle Bélia, ce qui ne retire en rien les qualités et le talent de l'aimable cantatrice. Ce rôle est-il antipathique à la nature de l'artiste? Je ne sais, mais elle y paraissait gênée et mal à son aise.

Mlle Révilly est toujours très-bien dans la reine, mais M. Prilleux fera peut-être bien de jouer Gil-Vargas avec un peu plus de retenue, et de chercher à moins forcer le comiques de ses effets.

En somme, nous n'avons pas besoin de le dire, cette reprise a été fort bien accueillie du public.

MAURICE GRAY.

MADAME NORMAN-NERUDA,

Concert donné par elle et sa sœur, Mlle Marie Neruda, le 26 mars, à la salle Herz.

Du groupe, plus nombreux et compact que brillant, des virtuoses qui viennent demander tous les hivers, à Paris, un peu de son attention distraite, de son enthousiasme aussi vite éteint qu'allumé, de ses louanges courtoises, — éléments avec lesquels on se fait la plupart du temps une réputation facile sur d'autres rivages, — se détachent, presque chaque année, deux ou trois personnalités véritablement artistiques qui donnent à la foule non pas une déception ou un ennui comme certains, encore moins une leçon gourmée comme d'autres, mais bien un régal et une fête. C'est ainsi que la saison musicale actuelle conservera les noms de Rubinstein et de Norman-Neruda. Glorieux parrains, entre tous, et de ceux qui mettent un peu de leur auréole au front des filleuls! La haute virtuosité de Rubinstein a été étudiée dans ces colonnes. Quant à Mme Norman-Neruda, je crois devoir m'arrêter un instant devant cette figure aujourd'hui célèbre, autant qu'originale et sympathique, non pas pour analyser la nature musicale même de son talent (tout a été dit à ce sujet et fort bien à cette place), mais pour essayer d'en fixer par quelques traits rapides, l'essence, l'esprit et d'isoler l'impression qui s'en dégage.

En composant le programme de la magnifique soirée musicale qu'elle donnait jeudi dernier à la salle Herz, Mme Norman-Neruda avait surtout pour but de se faire complétement apprécier et juger en dernier ressort. Avant de quitter Paris, et encore tout émue de la sincère admiration du grand monde et des chaleureuses acclamations de la foule, la grande artiste tenait essentiellement à produire sous tous ses aspects, devant un auditoire de connaisseurs et de délicats, son talent expansif, éloquent, ardent jusqu'à la fougue, mais qui sait se contenir néanmoins et assembler les contraires sous la loi de l'œuvre qu'elle interprète, à laquelle bien plutôt elle se livre.

Beethoven, Bach, Vieuxtemps, de Bériot, les vieux et les jeunes maîtres, voilà ce qu'elle aime et *finit*, sans fausse couleur et sans faux lyrisme. Elle semble ne vouloir rendre que ce qui élève l'âme ou la réjouit noblement; son sentiment ne porte que là-dessus : tout le reste est faux, et, tant elle y met de malice ou de simplicité, on jurerait qu'elle l'ignore!

Dans son exécution, dont une inaltérable netteté constitue la qualité saillante, Mme Norman-Neruda a plus de la verve qui remue que de l'inspiration qui émeut. Sa propre émotion étincelle sans rayonner. Elle n'enivre pas, mais elle enchante, et avec quelle souplesse, cette Loreley de l'archet! Elle ira jusqu'à porter du charme, oui, le sien propre, un charme irrésistible, en cette sonate de Rust, par exemple, récemment retrouvée au Conservatoire de Leipzig, inspiration fiévreuse, tourmentée, que traverse le souffle d'orage de son temps : 1795. S'agit-il de jouer la *Sonate*, op. 47, si puissamment humaine, si profondément *vécue*, de Beethoven, Mme Norman-Neruda, sans raffiner ou trop quintessencier, mais avec un goût qui est sien, augmentera le trésor de toute sa valeur individuelle, l'enrichira d'expressions nouvelles, découvrira des nuances, ressaisira des accents dans ces pages éternelles qui semblaient cependant connues et explorées en entier. Lui faut-il ciseler une gavotte, un menuet du vieux Bach? menuet et gavotte sont restés pour elle gracieux et pimpants sous leurs atours de l'autre siècle, et voilà que son style s'enlève, léger et transparent comme ces étoffes de gaze que les anciens appelaient de *l'air tissé*. Prompt, piquant, pétillant, un air populaire varié par Maurer fera, sous l'archet de Mme Norman-Neruda, l'effet d'un sorbet mousseux qu'on prendrait l'été sous la treille. Mais que le cadre s'élargisse, que la passion parle et pleure comme dans cet *Adagio* de Bériot qu'elle a merveilleusement soupiré et gazouillé avec sa sœur, Mlle Marie Neruda, — habile, sinon autant qu'elle, — mais dont le sentiment est très-pénétrant, le goût irréprochable et qui possède la force dans la douceur, au point de vue de la sonorité, — et de son jeu concentré jaillira l'expression profonde qui rassemble toute une situation musicale et la livre, domptée, aux applaudissements de la foule. Veut-elle, enfin, transporter ceux qu'elle a séduits? Elle choisit une œuvre populaire, aimée, la *Ballade* et la *Polonaise* de Vieuxtemps, par exemple, parce qu'elle joue devant un auditoire français, et tout à coup l'œuvre tant connue semble transfigurée : la *Ballade*, s'imprègne de la clarté pure, mais étrange du ciel scandinave; et tandis que la grande artiste enlève la *Polonaise* avec une verve, une aisance, une agilité vraiment surprenantes, je ne sais pourquoi l'imagination rêve encore de hautes sapinières et de grands lacs.

Mme Norman-Neruda, c'est Teresa Milanollo, avec la rectitude de goût et l'émotion communicative en moins peut-être, mais avec le tempérament, l'éclat, la virtuosité transcendante en plus. En entendant jouer du violon ainsi, avec un tel relief d'individualité, en écoutant cette femme qui, à travers un labeur incessant, a su garder cette adorable légèreté de main, cette vigueur de poignet, cette prodigieuse agilité de doigté, on en arrive à croire que le violon est le véritable instrument des femmes, impressionnable, nerveux, ardent, frêle, mélancolique, prompt aux contrastes subits et parfois... inquiétant comme elles.

Mme Norman-Neruda doit un second concert au dilettantisme parisien : je lui prédis, sans grand effort, un triomphe plus éclatant encore que celui de jeudi dernier. Ah! le magnifique talent, et quelle séduction il exerce! Ce charme me domine encore, dans le calme et le silence de l'heure où j'achève cette esquisse incomplète. Les cantilènes italiennes poétiquement dites par Delle-Sedie, le ravissant caprice sur les airs de ballet d'*Alceste*, de Saint-Saëns, tout cela s'éteint et disparaît. Ce que j'entends encore, c'est l'écho des harmonies délicieuses s'échappant du violon des deux enchanteresses suédoises; c'est le bruit des applaudissements qui saluent ces phrases adorablement chantées, ces traits, ces trilles, ces points d'orgue d'une hardiesse inouïe, ces enharmoniques, ces *pizzicati*; ces doubles cordes agencées, combinées de manière à donner à l'oreille l'illusion (comme dans la *sonate* de Rust, par exemple), d'un trio d'instruments à cordes exécuté par des artistes émérites. Mme Norman-Neruda laissera dans la critique et la société musicale de Paris une de ces empreintes lumineuses qui deviennent bientôt des termes infaillibles de comparaison en même temps que le témoignage du goût, de l'élévation et de l'honneur artistiques d'une époque.

EM.-MATHIEU DE MONTER.

C'est pour nous une vraie bonne fortune chaque fois qu'il nous est donné d'entendre ce pianiste élégant, ce musicien consciencieux, ce compositeur plein de charme qui s'appelle Ernest Stœger. Sa musique renferme d'adorables détails, des chatteries exquises qu'on n'est pas tenté un seul instant de prendre pour de l'afféterie; son jeu délicat, sobre malgré les avances d'une muse coquette, les fait admirablement ressortir sans jamais s'écarter des lois du goût le plus pur. Nous voulons parler surtout des trois morceaux intitulés : *Impromptu-scherzo* (n° 2), *Prélude* et *Novellette*, héritiers directs de la poétique et rêveuse fantaisie de Robert Schumann. Ils sont du reste assez connus aujourd'hui pour que nous nous dispensions d'en faire l'éloge en détail.

Il y a encore une *Historiette*, naïve idylle qui a fait et qui fera épanouir plus d'un frais sourire, et une grande *Valse-Caprice*, moins remarquable peut-être comme invention, mais brillante et d'un effet sûr, deux succès en germe qui ont tout l'air de vouloir violenter les lois ordinaires de la croissance. Nous avons eu grand plaisir à renouveler connaissance avec les quatre morceaux de chant auxquels Ernest Stæger a donné pour titre collectif *les Roseaux*, et qui décrivent avec un charme soutenu des scènes champêtres : *le Soir*, *le Crépuscule*, *l'Orage*, *le Calme*. M. Mouren, un sympathique baryton, les a fort bien détaillés.

Enfin, il nous reste à dire un mot, pour clore la liste des compositions de Stœger, de son nouveau quatuor pour instruments à cordes, qui avait pour interprètes MM. Jacobi, Wæfelghem, Baur et Poëncet. Le scherzo et l'andante en sont les deux meilleures parties; mais des preuves d'un incontestable talent se rencontrent partout. Néanmoins, il nous a semblé que ce cadre un peu sévère gênait, dans ses gracieuses et libres allures, le talent fin, plus sentimental que vigoureux, de l'excellent artiste, qui a encore de nombreux lauriers à cueillir dans le domaine si riche de la musique de piano. — M. Jacobi, avec sa *Berceuse* et sa *Chanson de matelots*, M. Poëncet, avec deux morceaux de Schumann, Mlle Rives et M. Marochetti, avec les duos de *Don Sébastien* et de *Don Juan*, ont été couverts d'applaudissements bien mérités.

C. B.

CONCERTS POPULAIRES DE MUSIQUE CLASSIQUE

AU CIRQUE NAPOLÉON

SYMPHONIE POSTHUME de Mendelssohn (1re audition). — ADAGIO de M. Garcin, exécuté par l'auteur.

On a bâti un petit roman sentimental sur la *Reformations-sinfonie*, jouée pour la première fois dimanche dernier aux concerts populaires; il en est de celui-ci comme de ces romans dits historiques où l'auteur jongle avec l'anachronisme pour divertir ses lecteurs et emprunte à l'histoire sans jamais lui rendre. Cette fable a fait, avec le succès habituel de ces ingénieux récits, le tour de plusieurs journaux; il en résultait que Mendelssohn avait ordonné de ne livrer à la publicité les œuvres qu'il laissait que vingt ans révolus après sa mort; le jour précis où la date anxieusement attendue avait été atteinte, un éditeur se serait emparé, entre autres, de ce trésor. Malheureusement on sait qu'une grande quantité d'œuvres posthumes ont paru peu de temps après la mort du maître, et les habitués des concerts populaires applaudissent chaque année la symphonie en *la* mineur qui est dans ce cas.

A la mort de Mendelssohn quelques amis firent un choix des œuvres à publier. La *Reformations-sinfonie* fut-elle rejetée? fut-elle plutôt oubliée, égarée? nous l'ignorons; toujours est-il que le fils de l'illustre compositeur, la trouvant aujourd'hui digne de son père, l'a publiée chez Simrock, de Bonn, et que le public des concerts populaires l'applaudissait dimanche et l'applaudira encore aujourd'hui.

L'introduction est d'un grand caractère, solennel et grave comme l'exorde d'un sermon luthérien; l'*allegro* qu'elle annonce ne répond pas absolument à cette majesté, et l'*andante*, qui est un peu dogmatique de forme, n'a ni les contours mélodiques accusés sur une harmonie ingénieuse de certains *andante* du même compositeur, ni l'indécise et charmante mélancolie de quelques autres; il passe, sans avoir ému, presque sans avoir intéressé. Le *scherzo* est vif, brillant, pittoresque; les instruments à vent, les flûtes et les hautbois surtout y jouent le rôle piquant et gracieux que Mendelssohn sait leur donner dans les morceaux de ce genre, dans le *scherzo* célèbre du *Songe d'une nuit d'été*, par exemple; ce qui saisit le plus dans le *finale*, c'est la péroraison, où l'orchestre déchaîne l'harmonie de ses cordes, tantôt couvrant le choral de Luther, indiqué par les cuivres, tantôt l'interrompant ou se laissant dominer par lui; l'effet est des plus dramatiques, la scène est émouvante. L'œuvre a été accueillie avec une faveur telle que M. Pasdeloup l'exécute à deux concerts successifs: le *scherzo* a dû être bissé.

Il faut savoir gré au fondateur des concerts populaires de l'empressement avec lequel il nous a fait connaître une œuvre de cette valeur.

L'*adagio* de M. Garcin devait sembler pâle à côté de cette lumineuse symphonie; l'auteur paraissait lui-même troublé par ce rapprochement fâcheux, et l'assurance de son jeu s'en est parfois un peu ressentie. Cet *adagio* renferme des qualités incontestables de facture; il est écrit avec soin et fait partie d'un *concerto* que la longueur du dernier concert n'a pas permis de faire entendre en entier, mais qui, de l'avis de plusieurs instrumentistes, est une œuvre des plus estimables et des plus consciencieuses.

ARMAND GOUZIEN.

SÉANCE SOLENNELLE DE L'ORPHÉON DE PARIS.

(*Division de la rive gauche.*)

L'enseignement du chant dans les écoles de la ville de Paris accuse, depuis quelques années notamment, des améliorations de détails et des progrès d'ensemble, lents sans doute et peu appréciables, mais de nature, cependant, à exercer la plus heureuse influence sur cette branche intéressante de l'instruction, je devrais dire de *l'éducation* primaire. L'enfant de Paris n'est plus, en musique comme en toute autre chose, cet être indéfinissable du passé, qui comprenait tout, mais qui ne savait rien. Aujourd'hui, s'il chante, il connaît assez de musique pour solfier son morceau, l'analyser sommairement et l'apprendre sans trop de routine. Des maîtres dévoués développent son sentiment naturel de la justesse, de la mesure, du rhythme; cultivent son goût inné, lui enseignent à conduire sa voix et à la colorer par l'expression. Lorsque l'articulation sera plus précise et la prononciation plus correcte, il n'y aura rien à reprendre aux études et aux manifestations officielles de l'Orphéon de Paris; mais la critique ne saurait se montrer exigeante à l'égard d'hommes et d'enfants qui ne peuvent consacrer à la musique que trois ou quatre heures par semaine et auxquels on n'accorde pas plus d'un mois pour répéter les chœurs toujours nombreux et souvent difficiles du programme de leur concert annuel.

La séance solennelle de dimanche dernier, présidée par M. Alfred Blanche, a donc répondu à l'attente de l'énorme affluence de monde qu'elle avait attirée comme toujours, et satisfait sans aucun doute les membres de la « Commission de surveillance de l'enseignement du chant » qui y assistaient presque au complet. Comme toujours aussi, M. François Bazin, armé de son autorité et de son expérience spéciales, a su entraîner la rive gauche et mettre bien en relief ses qualités... dans une salle dont l'acoustique déplorable était encore aggravée par l'ouverture de toutes les fenêtres. Les différentes compagnies de ce hardi mais turbulent bataillon de jeunes garçons et de petites filles, appuyées par le groupe respectable des classes d'adultes, a vaillamment marché au feu sous l'impulsion de leurs chefs respectifs. En général, les enfants ont «donné» avec plus d'élan, d'assurance, de vigueur que les hommes.

Habilement combiné, varié, intéressant, le programme, au point

de vue purement choral et en tenant compte du nombre d'exécutants auxquels son interprétation était confiée, ne peut être loué sans de légères réserves. Ainsi, le chœur de *Don Carlos*, assez insignifiant, du reste, de motif et de coupe, et le refrain syllabique du chœur du *Nabab*, d'Halévy, ne sont pas des *chœurs choraux* et encore moins de masse : ils n'en ont ni le dessin large, ni la ligne ouverte, ni la sonorité voulue. J'en dirais autant de cette *Entrée des Croisés dans Constantinople*, dont le début chevaleresque et religieux est brusquement compromis par un refrain d'une vulgarité, d'une pauvreté de fond et de forme à se demander comment une telle... erreur a pu franchir l'entrée, si vigilamment gardée, et non sans raison, du répertoire de l'Orphéon parisien. L'ancien *Noël*, empreint d'un caractère saisissant de grandeur et de simplicité, mais un peu long avec ses quatre reprises, a laissé froid un public qui n'avait entendu depuis le commencement de la séance que des chœurs à couplets. Les morceaux qui ont fait le plus de plaisir, — en dehors du *Domine salvum* et du *Vive l'Empereur!* de tradition, sus depuis longtemps et toujours enlevés à la pointe d'un juvénile entrain, — sont le beau chœur d'*Œdipe* (Sacchini); celui de *la Création*, dont la péroraison magnifique a été rendue avec ensemble, le mouvement, trop lent, toutefois; *Paris!* chaleureuse inspiration d'Amb. Thomas; *C'est Dieu!* de Leo Delibes, chœur très-mélodique, parfaitement écrit pour les voix, et qui a remporté la première médaille d'or du dernier concours ouvert par la Ville; *les Chants du Bosphore*, enfin, de François Bazin, acclamés, applaudis, bissés : — délicieux petit cadre mélodique, traversé comme par un courant de jeunessse et de fraîcheur exquises et où l'on retrouve l'inspiration facile, la science sans pédantisme et la vivacité d'imagination qui caractérisent la manière de ce compositeur, populaire à juste titre parmi les sociétés chorales et particulièrement aimé de ses élèves. L'ovation que le public et les écoles ont faite au directeur de la division de la rive gauche était des plus méritées : je suis heureux d'avoir à la mentionner, en y comprenant les principaux collaborateurs de M. Bazin : MM. Foulon, Collet, Danault, Delafontaine, Dives, Hottin, Pillevestre, Léon et Proust.

Prochainement, au cirque de l'Impératrice, la division orphéonique de la rive droite chantera sous la direction de Pasdeloup. Nous en reparlerons. Pour qui s'intéresse aux développements de l'œuvre éminemment nationale du chant choral populaire, il est du plus vif intérêt d'en saluer, chaque année, en ses séances, comme l'aurore toujours nouvelle; de voir quelle séve circule, ardente et jeune, dans la féconde pépinière de l'Orphéon de Paris; de venir encourager les efforts et applaudir aux travaux des artistes modestes, autant que distingués, qui sèment avec persévérance dans les écoles de la grande ville ces germes précieux d'art et de moralisation.

EM. MATHIEU DE MONTER.

MINISTÈRE DE LA MAISON DE L'EMPEREUR

ET DES BEAUX-ARTS.

DIRECTION GÉNÉRALE DES THÉATRES.

Le concours institué au théâtre impérial de l'Opéra, pour la composition d'un poëme destiné à être mis en musique, a été clos définitivement le 15 de ce mois.

168 ouvrages y ont été envoyés, tant de Paris que des départements.

Les auteurs qui ont pris part à ce concours ayant été invités à se réunir le 17 mars, dans le cabinet du directeur général des théâtres pour procéder à l'élection d'un jury spécial : cinquante-six concurrents se sont présentés et ont nommé, au scrutin secret, neuf juges titulaires et neuf juges suppléants. Ils ont en outre chargé une commission de cinq membres, désignés par le sort, de les représenter pour obtenir les adhésions nécessaires à la formation définitive du jury.

Tous les juges titulaires ont consenti à faire partie de ce jury, qui se trouve dès lors composé de MM. Perrin, directeur de l'Opéra; Gounod; Félicien David; Ambroise Thomas; E. Augier; Théophile Gautier; Paul de Saint-Victor; F. Sarcey; Victor Massé.

Les travaux du jury vont immédiatement commencer, et, quand un poëme aura été choisi pour le concours de musique, les compositeurs en seront officiellement informés.

Avant de se séparer, les concurrents, présents à la réunion du 17 mars, ont exprimé le vœu qu'en dehors du poëme couronné, cinq des meilleurs ouvrages choisis par rang de mérite fussent mentionnés par les titres et les épigraphes des manuscrits, et que, pour l'avenir, des concours analogues fussent renouvelés à des époques périodiques.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES DE LA SEMAINE.

*** Cette semaine a été encore fort riche en concerts de la Cour et du grand monde Celui de lundi, aux Tuileries, qui était le dernier, offrait en artistes Mmes Carvalho, Bloch et Rives, MM. Troy, Capoul et les chœurs de la Chapelle. On a beaucoup remarqué Mlle Rives, qui a chanté admirablement avec Mme Carvalho le duo des *Diamants de la Couronne*. Elle a été félicitée par Leurs Majestés. La valse de *Mireille*, la Corvette d'*Haydée* par Mme Carvalho et les stances du même opéra, dites par Capoul et les chœurs, n'ont pas eu moins de succès.— Dimanche, chez S. A. I Mme la princesse Mathilde, MM. Sauzay et Fanchomme pour la partie instrumentale, MM. Gardoni et Hermann-Léon pour la partie vocale et surtout Mme Conneau qui a chanté trois fois ont ravi la brillante société qui se pressait dans les salons de la princesse. — La veille, Gardoni et Mme Carvalho, avec l'orchestre de Pasdeloup défrayaient le programme de M. le Préfet de la Seine et se faisaient applaudir dans plusieurs morceaux de Weber, de Gounod, de Massé et de Flotow. La romance de *Marta*, que Gardoni dit délicieusement, obtenait surtout un véritable succès. Au ministère de la marine, le même jour, Mmes Marie Battu, Nilsson, Norman-Neruda, Faure, Vivier et le pianiste Kowalski, donnaient à cette magnifique soirée le plus grand éclat. — Perfection sur toute la ligne, cela va sans dire; mais mention particulière aux deux morceaux la *Barcarolle napolitaine* et *Sancta Maria*, que Marie Battu a mis à la mode et qu'elle chante divinement; à Vivier pour son duo, cor et voix, avec Faure et sa romance de *Joseph*, chef-d'œuvre d'exécution; enfin à Nilsson qui a charmé trois fois l'assemblée et à Mme Neruda dont on ne se lassait pas d'admirer l'incomparable talent.—Capoul et Sarasate avaient été conviés par M. le comte de Nieuwerkerke pour son dernier vendredi. —En même temps que ces concerts officiels, M. Garfounkel et Mme Abel Laurent réunissaient des éléments analogues dans deux belles soirées musicales auxquelles assistait l'élite de la société parisienne. La première de ces soirées se distinguait par un programme choisi avec un goût exquis et dont l'exécution était confiée à Mmes Marie Sasse, Bloch, Nilsson, à MM. Faure, Colin, Lefébure-Wely et Mme Norman-Neruda. Citons entre autres attractions la chanson des Djinns du *Premier Jour de bonheur*, dite en l'honneur d'Auber qui était présent; le duo du *Stabat* chanté par Mmes Marie Sasse et Bloch; l'air de *Joconde*, par Faure, etc.—Chez Mme A. Laurent c'était encore Christine Nilsson, Bloch, MM. Gardoni, Aubery, Leroy, Garcin, Rigault, Viguier, Hignault, et on entendait le duo du *Stabat* par Nilsson et Bloch; le quatuor de *Martha*, l'arioso du *Prophète*, un quintette de Mozart, etc., etc.— Enfin mentionnons, pour clore cette remarquable nomenclature, l'intéressante matinée organisée à l'occasion de la Saint-Joseph par Mme la supérieure de Notre-Dame des Arts, dans laquelle les élèves de l'institution ont fait, chacune dans leur genre, preuve d'un véritable talent, et où s'est fait particulièrement remarquer sur la harpe une jeune personne, Mlle Mathilde Galitzin, qui deviendra une grande artiste.

*** Les splendides salons de la Muette s'ouvraient dimanche dernier à plus de cinq cents invités, choisis dans les sommités du monde aristocratique, littéraire et artistique, et conviés par les propriétaires hospitaliers de cette demeure à entendre les artistes les plus renommés de Paris. Le lion du jour Rubinstein, le ténor à la mode Capoul, la blonde Ophélie, l'enchanteur Vivier et l'auteur de *Faust* lui-même, — qui ne

dédaignait pas de tenir le piano, — formaient les éléments de ce magnifique concert, dont l'excellente et digne Mme Erard, Mme Spontini, M. et Mme Schœffer, M. et Mme de Franqueville ont fait les honneurs avec la grâce et l'affabilité héréditaires dans la famille.

*** Rubinstein a donné mercredi dernier son deuxième concert. Des ovations aussi enthousiastes que la semaine précédente ont été prodiguées au grand artiste après son concerto en *ré* mineur, dont il donnait une seconde audition, et à la suite de ses autres compositions de moindres proportions, *Prélude et fugue*, fragments d'une *Suite* pour piano, etc., où il s'est montré tour à tour puissant et délicat, vigoureux et tendre. — Mme Whist, une cantatrice américaine qui, dit-on, appartient au meilleur monde de New-York, et admirablement douée sous le rapport artistique, a recueilli de légitimes applaudissements après la valse de l'Ombre du *Pardon de Ploërmel*, qu'elle a très-bien dite.

*** Nous nous sommes proposé de revenir sur le brillant concert donné, le dimanche 15 mars, par Jacques Rosenhain, dans les salons Erard. C'est, en effet, l'un de ceux qui auront marqué dans la saison par l'intérêt qui s'attache à si juste titre au nom du célèbre pianiste, comme par la composition tout artistique du public. Dans le nombre assez considérable de ses œuvres qui formaient exclusivement le programme, nous signalerons une sonate pour piano et violoncelle (œuvre 53), un trio pour piano, violon et violoncelle (œuvre 84), une *Méditation*, un *Conte d'enfant*, une *Barcarole*, et *les Cloches*, pour piano seul; enfin, trois charmantes idylles pour piano et violoncelle, exécutées par l'auteur et M. Jacquard. La vraie originalité, le charme pénétrant qui résident dans tous ces morceaux ont eu vite gagné l'auditoire d'élite qu'avait assemblé l'artiste, et la séance entière n'a été pour ce dernier qu'une longue série d'ovations.

*** Il y avait beaucoup de monde dimanche à la matinée musicale de Mme la marquise de Saffray. Une jeune artiste hollandaise, Mlle Van der Beck, qui possède un très-beau talent de harpiste, a joué plusieurs morceaux charmants de façon à faire regretter l'abandon qu'on fait depuis longtemps déjà de ce bel instrument. On a aussi entendu un flûtiste belge dont nous avons eu déjà l'occasion de signaler la supériorité, M. Auguste Charles, qui joint au mérite de virtuose celui de compositeur et qui s'est fait beaucoup applaudir en exécutant avec une grande perfection plusieurs de ses compositions nouvelles. Enfin Mme Loyd, de la Comédie française, a varié on ne peut plus agréablement cette réunion, à laquelle les goûts artistiques de Mme de Saffray prêtaient un intérêt tout particulier.

*** L'année dernière déjà, nous avons vu poindre l'aurore d'un talent sérieux : le jeune pianiste Napoléon Firmin, enfant de neuf ans, élève de M. Chol, faisait ses premières armes avec un entier succès. Plus que jamais il promet un artiste, si on en juge par le concert qu'il a donné dimanche dernier à la salle Erard, et où il a exécuté, entre autres, deux brillantes fantaisies de Herz et une valse de Chopin, avec une sûreté parfaite et une grâce toute charmante. Quand cette heureuse nature aura reçu son entier développement, tout fait présager que nous aurons un habile virtuose et un excellent musicien de plus.

*** L'espace nous fait défaut pour dire tout le bien que nous pensons de Mlle Caroline Levy, qui a donné la semaine dernière avec Mlle Lavini un beau concert dans lequel l'excellente professeur a joué avec autant de style que de goût un concerto de Mendelssohn, la *Danse des Fées* de Prudent, et ou Mlle Lavini a très-bien chanté, entre autres morceaux, avec M. Bregy le duo des *Dragons de Villars*.

— Il en est de même de Mme Marie Simonet, jeune pianiste d'avenir qui a fait preuve, dans son concert de lundi, d'un mécanisme irréprochable et de beaucoup de sentiment.

— Nous voudrions aussi pouvoir parler avec plus de détail de Mme Béguin Salomon qui se consacre tout entière à l'art et qui s'est surpassée dans son concert de vendredi. Impossible de traduire avec plus de perfection la musique des maîtres que ne le fait Mme Béguin Salomon; elle apporte dans son jeu une poésie qui se répand sur tout ce qu'elle interprète et on a pu en juger dans le trio de Beethoven, le quintette de Spohr et un joli trio d'Ad. Blanc.

*** La ville de Rennes vient de donner, au profit des pauvres, un magnifique concert pour lequel on avait spécialement engagé Mlle Mauduit, de l'Opéra; entre autres morceaux, elle a chanté le grand duo du quatrième acte de *l'Africaine* de façon à électriser l'auditoire. Les bravos, les rappels, les bouquets ont été prodigués à la jeune et charmante cantatrice que la ville de Rennes compte parmi ses enfants et dont elle peut à bon droit s'enorgueillir.

*** La Société des concerts du Conservatoire donne, aujourd'hui dimanche 29 mars 1868, à 2 heures précises, son 11e concert, sous la direction de Georges Hainl. En voici le programme : 1° symphonie en *la* majeur de Mendelssohn; — 2° chœur d'*Armide*, de Lulli (1686). Le solo chanté par M. Caron; — 3° 7e concerto en *la* mineur, pour violon, de Rode, exécuté par Mme Norman-Neruda; — 4° chœur des Chasseurs d'*Euryanthe* de Weber; — 5° ouverture de *Léonore* de Beethoven.

*** Aujourd'hui dimanche, à 2 heures, au cirque Napoléon, vingt-deuxième concert populaire de musique classique, sous la direction de J. Pasdeloup. En voici le programme : 1° symphonie en *ré* majeur de Mozart; — 2° air de ballet de *Prométhée* de Beethoven. Le solo de violoncelle par Poënçet; — 3° *Reformations-sinfonie* (2e audition), de Mendelssohn (introduction, allegro, scherzo, andante, choral de Luther, finale); — 4° sonate pour piano et violon de Weber (andante, rondo), par Allard et Diémer; — 5° polonaise de *Struensée* (le Bal et l'Arrestation), de Meyerbeer.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Mercredi, LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice ont honoré de leur présence la représentation d'*Hamlet* à l'Opéra.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné cette semaine trois fois *Hamlet*. Les démarches faites pour retenir Mlle Nilsson à Paris au delà du 30 avril n'ayant pas abouti, l'opéra d'Ambroise Thomas ne pourra plus être joué qu'une douzaine de fois avant son départ pour Londres. Les huit premières représentations ont pleinement confirmé le succès de la première, et *Hamlet* prend, — de l'avis des musiciens qui en jugent aujourd'hui la partition en main, — une place brillante au répertoire : les recettes dépassent 11,000 francs. Chaque soir, de nombreux rappels accueillent les artistes qui se montrent les dignes interprètes de l'œuvre. — Mercredi, la salle était éblouissante de toilettes, et LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice, arrivées au premier acte, n'ont quitté leur loge qu'après le cinquième acte et après avoir félicité le directeur, l'auteur et les chanteurs.— Dès le quatrième, S. M. l'Impératrice avait fait remettre à Mlle Nilsson, en témoignage de sa haute satisfaction, le bouquet de violettes qu'elle tenait à la main, et le lendemain le vicomte de Laferrière portait à Ophélie, de la part de l'Empereur, une riche parure de perles, émeraudes et brillants. — C'est à tous les titres un vrai succès pour l'école française.

*** Aujourd'hui, représentation extraordinaire de *l'Africaine*.

*** Au théâtre impérial Italien, monsieur et madame Tiberini ont chanté mardi *I Puritani* avec Steller et Agnesi, et ils ont vu se confirmer dans l'œuvre de Bellini le succès qui les avait accueillis dans *Matilda di Shabran*, quelques jours auparavant. C'est principalement dans le troisième acte d'*I Puritani* qu'ils ont recueilli les plus enthousiastes bravos. La romance du quatrième acte par M. Tiberini, la scène de la folie du deuxième acte et la célèbre polonaise par Mme Tiberini, ont été merveilleusement rendues; toutefois, nous conseillons à cette cantatrice de chanter la Polonaise comme on l'a toujours entendue dire par la Grisi, la Bosio, la Patti, et de supprimer les ornements qu'elle a cru pouvoir ajouter au texte de Bellini. Sans avoir les belles notes de Tamburini, Steller s'est montré chanteur de grand style dans le rôle de Riccardo et il y a retrouvé son beau succès d'Alphonso dans *Lucrezia*; les applaudissements ont été d'ailleurs amplement partagés par Agnesi dans celui de Giorgio. Depuis Lablache, on ne l'avait pas mieux interprété et le fameux duo : *Suoni la tromba* a valu aux deux artistes une ovation méritée; ils ont dû en répéter l'allegro. — Hier samedi, c'était le tour d'Adelina Patti, qui se montrait dans une nouvelle et importante création : *Giovanna d'Arco*, de Verdi. Nous rendrons compte dimanche de cette intéressante représentation.

*** La rentrée de Mlle Marimon au théâtre Lyrique ne s'est pas effectuée avec moins de succès que celle de Meillet. On y a revu avec plaisir cette cantatrice qui y a fait ses premiers pas dans une carrière parcourue depuis par elle avec un grand éclat. Quoiqu'elle eût à lutter dans le rôle de la reine de la nuit de *la Flûte enchantée* contre le souvenir si récent encore de la supériorité avec laquelle il était dit par Mlle Nilsson, Mlle Marimon, qui excelle surtout dans les vocalises, a franchi victorieusement les difficultés dont ce terrible air du quatrième acte est hérissé. Saluée par des applaudissements aussi enthousiastes que légitimes, elle a dû le bisser aux acclamations de la salle entière. — Bosquin (Pamino), Troy (Papageno), et Mlle Daram (Pamina) ont vaillamment contribué au succès de cette représentation. — C'est *la Fanchonnette*, avec Mme Carvalho et Monjauze, qui a occupé le répertoire de la semaine au théâtre de la Renaissance; *Roméo et Juliette* va lui succéder. — M. Carvalho se propose de monter, avec Meillet dans le rôle principal, *le Brasseur de Preston*. — On a mis aussi à l'étude *la Bohémienne* de Balfe, sans préjudice de *l'Elisabeth de Hongrie*, dont les répétions suivent leur cours et qui sera donnée dans la première quinzaine d'avril. — Deux engagements nouveaux viennent aussi d'être faits : celui d'une jeune élève de Wartel, Mlle A. Monnier, et celui d'un ténor qui était au service, et dont l'éducation musicale aurait été faite aux frais d'une dame de la société parisienne.

*** Au théâtre des Fantaisies-Parisiennes on vient de reprendre *le Muletier*, l'un des premiers ouvrages d'Hérold, qui remonte à l'année

1823, et qui est resté, jusque dans ces derniers temps, au répertoire de l'Opéra-Comique. Dans l'espace de huit ans, l'illustre compositeur avait enrichi la scène lyrique de *Maria*, de *Zampa*, du *Pré aux Clercs*, lorsque la mort est venue le surprendre. Plus heureux que lui, Paul de Kock, son collaborateur pour les paroles du *Muletier*, assistait, après un laps de quarante-cinq ans (presque un demi-siècle), à la dernière reprise de cette pièce. On sait que le sujet en est emprunté à un conte assez graveleux de la Fontaine. Mais, sous la Restauration, on ne plaisantait guère avec la morale, et, de nos jours, la donnée, expurgée forcément par Paul de Kock, s'est trouvée fort anodine. Quant à la musique, elle se ressent des tâtonnements d'Hérold, qui n'avait pas encore rencontré sa voie; on y peut constater, principalement dans un certain *crescendo* de l'ouverture, des préoccupations rossiniennes, et il n'y a qu'un air, celui du sommeil des muletiers, dont la facture originale décèle le génie du maître. Cependant, il passe à peu près inaperçu, tandis que le public réserve ses applaudissements pour un chœur de paysans, deux boléros et des couplets comiques qui, du reste, ne sont pas sans valeur. Le succès du *Muletier* fut dû, dans la nouveauté, à la manière brillante dont il était monté; ses deux rôles féminins étaient tenus par deux cantatrices charmantes, Mme Boulanger et Mlle Prahder; le personnage principal avait pour interprète un comédien agréable du nom de Lemonnier; le vieil aubergiste et son neveu étaient joués par Vizentini et Féréol, qui ont laissé une réputation très-méritée. Aux Fantaisies-Parisiennes, Laurent, Derval et Barnolt, Mme Géraizer et Mlle Deneux font de louables efforts pour rappeler leurs devanciers, et il faut leur en tenir compte. En somme, la reprise de l'opéra d'Hérold a été accueillie avec sympathie, et nous croyons que M. Martinet n'aura qu'à s'en féliciter.

*** Le même théâtre jouera incessamment, sous le titre de *l'Amour mouillé*, un acte de M. Théodore de Banville, dont M. J. Cressonnois a écrit la musique.

*** La reprise de *l'Africaine*, impatiemment attendue à Bordeaux, a eu lieu la semaine dernière, avec l'éclat et le retentissement d'une véritable solennité artistique. Comme aux premières représentations de l'ouvrage, la salle était littéralement remplie d'une foule avide d'entendre encore le chef-d'œuvre de Meyerbeer et d'applaudir la nouvelle Selika, Mme Wilhem-Massé, qui succédait à l'éclatant succès remporté l'année dernière par Mlle Audibert, dans ce rôle et sur cette scène. Dès le second acte, par ses grandes qualités de comédienne et de chanteuse, la vaillante artiste avait conquis les sympathies générales; son rappel après la chute du rideau en a été le témoignage incontestable.

*** Le succès de la reprise du *Prophète* a été aussi très-décidé à Toulouse, tous les artistes ayant concouru par leurs études et leur zèle à rendre parfaite cette représentation. M. Mazurini (Jean de Leyde), notamment, a eu dans le cours de la soirée des moments magnifiques; Mme Ebrard-Gravière a partagé avec lui l'enthousiasme et les applaudissements du public.

*** *La Grande-Duchesse* vient d'être représentée à Rennes avec une distribution excellente, de beaux costumes et une mise en scène complète. Sous ce triple rapport, les journaux de la ville accordent sans restriction leurs éloges à M. Gilbert-David (Fritz), comme directeur et comme artiste. La salle était comble, cela va sans dire, à la première, et le succès n'a fait que grandir aux représentations suivantes.

*** Le théâtre des Variétés de Lille a eu l'heureuse idée de reprendre *la Grande-Duchesse* avec Mme Ugalde. Quand une artiste de la valeur de Mme Ugalde applique ses facultés à créer un rôle d'opérette, on peut être sûr d'avance de la perfection avec laquelle il sera exécuté. Personne n'a oublié sa création de Roland dans *les Bavards*; celle de *la Grande-Duchesse de Gérolstein* ne laissera pas moins bon souvenir. Mme Ugalde s'y est montrée comédienne remplie d'esprit, de crânerie et d'entrain; quant à son talent de chanteuse, elle l'y a mis tout entier, c'est tout dire. Aussi a-t-elle été applaudie à tout rompre, et, grâce à son concours, voilà une nouvelle série de fructueuses représentations assurée à l'œuvre populaire d'Offenbach.

*** La direction du Grand-Théâtre de Marseille a renouvelé, à de très-belles conditions, l'engagement de Michot, et elle monte activement *Roméo et Juliette* pour les plus prochaines représentations de l'excellent artiste. En attendant, *le Prophète* continue d'attirer la foule.

*** M. Gye vient de publier son programme pour la saison d'opéra qui va s'ouvrir le 31 mars à Covent-Garden. Voici les noms des artistes engagés : Mmes Adelina Patti, Pauline Lucca, Fricci, Lemmens-Sherrington, Vanzini (début), Morensi, Tagliafico, Dall'Anese, Locatelli (début), Lavrofska (début), Fioretti (début), Mayer. — MM. Mario, Naudin, Fancelle, Neri-Baraldi, Rossi, Marino, Graziani, Cotogni, Tagliafico, Petit, Colini (début), Ciampi, Fellar, Polonini, Capponi et Bagagiolo. — Premières danseuses, Mlles Marina Mora et Rosalia (début). — M. Costa reste à la tête de l'orchestre, et M. Harris, qu'une erreur de notre dernier numéro associait à la fortune de M. Mapleson, conserve son poste de régisseur. — Parmi les opéras qui seront représentés, les principaux sont *l'Africaine, le Siége de Corinthe, les Huguenots, Don Carlos, l'Étoile du Nord, Robert, Roméo et Juliette, Fra Diavolo, Giovanna d'Arco, le Domino noir.* — Ce dernier opéra figure pour la première fois sur un programme de scène italienne à Londres; Auber y a ajouté dans ce but des récitatifs. *Fra Diavolo* était jusqu'à présent le seul de ses ouvrages donné à Londres dans ces conditions. *Le Siége de Corinthe* est également nouveau pour l'Angleterre.

*** Le Brésil est conquis au répertoire vainqueur d'Offenbach. A Rio-de-Janeiro, le théâtre de la rue d'Uruguayana joue chaque soir *la Grande-Duchesse* et *les Dames de la Halle*.

NOUVELLES DIVERSES.

*** Hier à 8 heures, avait lieu dans la salle du Conservatoire l'audition des fragments de l'opéra en cinq actes, *le Dante*, composé par M. le duc de Massa, et à laquelle il avait invité l'élite des gens du monde, des artistes et de la presse. Nous en rendrons compte dimanche prochain.

*** L'Association des artistes musiciens a fêté l'Annonciation, le 25 mars, en faisant exécuter à Notre-Dame la seconde messe de Weber, dans laquelle on retrouve à un si haut degré l'élévation d'idées, la noblesse de forme et la belle et puissante sonorité de l'auteur du *Freyschutz*. Le *Credo* de cette messe a été remplacé par celui de Dumont. M. Battaille et des enfants de chœur étaient chargés des soli; ils s'en sont fort bien acquittés. Les chœurs étaient conduits par MM. Steenman et Foulon, et l'orchestre par M. Tilmant. La marche religieuse de M. Ambroise Thomas, avec accompagnement de harpes, a produit un très-bel effet.

*** Une seconde audition de la *Messe solennelle* du prince Poniatowski a eu lieu, jeudi dernier, à Saint-Eustache, sous la direction de MM. Hurand et Pickaert, en faveur de la Caisse des écoles du 2e arrondissement. Les soli étaient confiés à Villaret, Agnesi et Bollaert. L'exécution générale a laissé beaucoup à désirer, et cette nouvelle audition n'a modifié en rien les jugements portés sur l'œuvre, du reste estimable à plus d'un titre, du sénateur-dilettante. Parmi les dames patronnesses de l'œuvre, nous avons remarqué les noms de Mme Accursi et de Mlle A. Patti.

*** Hier, à 2 heures, au Cirque de l'Impératrice, a eu lieu, au profit de l'Asile des vieillards, la première audition du *Jugement dernier*, grand oratorio en quatre parties, composé par Duprez. Nous en rendrons compte dans notre prochain numéro.

*** La Société académique de musique sacrée a fait célébrer, samedi dernier, un service solennel pour le repos de l'âme de ses membres décédés. La *Messe des morts* en plain-chant-harmonisé à quatre voix par M. Charles Vervoitte, a été exécutée par les sociétaires avec un ensemble parfait.

*** Carlotta Patti, Vieuxtemps, Seligmann, Berthelier, qui formaient la Compagnie Ulmann, sont de retour à Paris. Parmi les artistes qui ont reçu dans cette brillante tournée l'accueil le plus chaleureux, le joyeux chanteur de chansonnettes Berthelier, partout où il s'est fait entendre, a recueilli les plus vifs applaudissements. Un des morceaux qui ne manquait jamais son effet sur le public est l'*Air bouffe anglais* d'Offenbach, que le chanteur était toujours obligé de bisser, et qu'il a dit au moins soixante fois.

*** La partition pour piano et chant de *l'Elixir de Cornelius*, de Meilhac et Delavigne, musique d'Emile Durand, dont nous avons dit le succès au théâtre des Fantaisies-Parisiennes, vient de paraître chez les éditeurs Gérard et Ce. Cette partition, où abondent de charmantes mélodies, ne rencontre pas moins de succès à la lecture qu'à la scène.

*** C'est l'éditeur J. Maho qui vient d'acheter la propriété de la symphonie de Mendelssohn dite *la Réformation*, et qui a été jouée dernièrement au Concert populaire.

*** La grande cantatrice tragique Emmy La Grua est à Paris, venant d'Espagne où elle a obtenu de si éclatants succès.

*** Le violoncelliste Féri Kletzer est en ce moment à Paris, de retour de sa tournée triomphale en Portugal et en Espagne.

*** Alfred Jaëll est également arrivé à Paris; Monaco, Nice et Lyon ont marqué sur sa route comme de glorieuses étapes.

*** Aujourd'hui dimanche à 8 heures 1/2, salle des Conférences, boulevard des Capucines, Mme Ernst donne une nouvelle séance de récitation où elle dira plusieurs poésies de Victor Hugo, Alfred de Vigny, de Musset, Hégésippe Moreau, etc.

*** On doit inaugurer, mercredi prochain 1er avril, le grand orgue de la nouvelle église de Bergerac (Dordogne). On se rappelle que cet instrument, un de ceux exposés l'année dernière par la maison Merklin, Schutze et Ce, a valu à ces éminents facteurs la médaille d'or et la décoration de la Légion d'honneur. M. Auguste Durand, organiste de Saint-Vincent de Paul, est désigné pour se rendre à Bergerac afin de procéder à la réception de cet orgue, et d'en faire valoir les ressources le jour fixé pour l'audition.

*** Nous apprenons que par suite de nouvelles appropriations, la jolie salle de concert de la rue Saint-Georges, 50 (salle Sax), peut de nouveau se louer pour concerts, conférences, cours, réunions d'actionnaires, etc.

*** M. Léon Pillet, l'ancien directeur de l'Opéra, devenu consul général à Venise, vient de mourir.

⁂ M. Edmond Franck, excellent accompagnateur, très-répandu dans le monde artiste de Paris, est mort cette semaine, à Castelnaudary, où il se trouvait en représentations avec Levassor; il avait trente-cinq ans à peine.

⁂ Le 2 mars est mort à Weimar, à quatre-vingt-un ans, un compositeur de talent, Carl Eberwein, directeur de la musique grand-ducale. Il est surtout connu en Allemagne par la *Léonore* de Holten, dont il a fait la musique, et qui a obtenu un succès populaire.

ÉTRANGER

⁂ *Bruxelles.* — La saison musicale tire à sa fin. Le Conservatoire vient de donner son dernier concert de l'année. Outre la symphonie en *ré* (1re) de Mozart et l'ouverture de *Léonore* de Beethoven, on y a entendu l'*adagio* et le *finale* du 3e quintette de M. Fétis, exécutés par tous les instruments à archet. Pour cette exécution l'auteur avait écrit une partie de contrebasse distincte de celle du violoncelle. Les deux fragments ont produit sous cette forme un très-grand effet : l'un par la fraîcheur et par le charme des idées, en même temps que par la science et par l'ampleur des développements; l'autre par la verve, la chaleur, l'énergie soutenues. L'auditoire a éclaté en applaudissements et l'on peut dire qu'une véritable ovation a été faite à M. Fétis, qui dirigeait l'exécution de son œuvre, exécution parfaite, ajoutons-le. On a entendu avec intérêt, dans la même séance, deux fragments d'une Suite d'orchestre, par M. Huberti, lauréat des grands concours de composition musicale, jeune artiste qui cherche plutôt à exprimer des idées qu'à produire des effets, contrairement à ce qu'on fait habituellement de notre temps.—Quelques jours après le dernier concert du Conservatoire, les professeurs de cette école se sont rendus auprès de leur illustre et vénérable directeur pour fêter avec force bouquets, discours et manifestations sympathiques, son quatre-vingt-quatrième anniversaire. — Le public amateur et artiste a assisté, il y a quelques jours, à la première représentation d'un petit opéra qui a eu lieu, non dans un théâtre, mais dans la salle des réunions du Cercle artistique et littéraire, transformée pour la circonstance en salle de spectacle. *Le Tricorne enchanté*, de M. Théophile Gautier, a été arrangé de *bastonnade* (comme il était qualifié) en opéra-comique, et sur ce libretto pétillant, M. Léon Jouret a composé une musique très-spirituelle, très-élégante, une musique où il y a beaucoup de cette chose charmante et rare qu'on appelle de la mélodie. L'auteur de cette jolie partition était déjà connu chez nous par des chœurs qui sont dans le répertoire de toutes les sociétés chantantes, par des romances très-distinguées et par un opéra de *Quentin Metzys*, composé pour un théâtre d'amateurs. *Le Tricorne enchanté* a eu pour interprètes les premiers sujets du Théâtre-Royal : Mmes Daniele et Dumestre, MM. Jourdan, Ricquier-Delaunay et Jamet. Il y a eu de vifs applaudissements pour le compositeur et pour les chanteurs; il y a eu rappel de l'un et des autres comme au théâtre les jours de grand succès. On assure qu'après avoir subi si victorieusement cette première épreuve, *le Tricorne enchanté* pourrait bien tenter la fortune sur la scène du Théâtre-Royal, où M. Jourdan aurait obtenu de l'auteur l'autorisation de le monter pour son bénéfice. — M. Rubinstein avait presque promis de revenir à Bruxelles diriger l'exécution de sa symphonie *l'Océan*, à l'un des concerts populaires. Il paraît que les engagements qu'il a contractés en France et en Angleterre ne lui permettent pas de réaliser ce projet. Nous aurons à sa place M. Joachim, le célèbre violoniste, qui jouera le 5 avril dans une dernière séance organisée à son intention par l'administration des concerts populaires.— M. Letellier, directeur du théâtre de la Monnaie, est parti pour Paris. Les espérances qu'il avait fondées sur le succès de *Don Carlos* s'étant définitivement et trop vite évanouies, il a l'intention de traiter avec Marie Sasse pour un certain nombre de représentations.

⁂ *Londres.* — Le concert populaire du lundi 2 mars a été donné au bénéfice de Mme Arabella Goddard-Dawison. La célèbre pianiste a admirablement exécuté plusieurs œuvres de Mendelssohn encore inconnues en Angleterre, entre autres, un sextuor en *ré* mineur et une grande sonate pour piano seul.

⁂ *Berlin.* — Pour éviter les inconvénients que pouvait avoir l'emploi simultané des deux célèbres ténors Niemann et Wachtel, la direction de l'Opéra a décidé que Wachtel, en ce moment en congé, ne rentrerait en activité que du 1er décembre au 15 mars prochain, tandis que Niemann commencerait et terminerait la saison.

⁂ *Leipzig.* — A l'occasion du 125e anniversaire de sa fondation, la direction des concerts du Gewandhaus a remis au comité institué pour l'érection d'un monument à la mémoire de Mendelssohn la somme de mille thalers, avec les intérêts à partir du 11 mars, en reconnaissance des précieux services rendus dans cette ville par le grand compositeur à l'art musical. Un brillant concert au profit des pauvres a étét donné dans la salle du Gewandhaus. Le violoniste russe Besekirsky y a exécuté avec un grand succès un concerto de sa composition.

⁂ *Pesth.* — *Don Carlos* de Verdi a été donné pour la première fois le 14 mars, avec un succès complet.

⁂ *Madrid.* — Tamberlick dans la *Muette*, et Naudin dans la *Favorite*, ont obtenu de brillants succès.—Le violoncelliste Féri Kletzer a donné ici un fort beau concert, auquel beaucoup d'amateurs n'ont pu assister faute de places, et qui a rapporté à l'excellent artiste honneur et profit; on y a bissé la *Sérénade* de Gounod, arrangée en trio pour violoncelle, piano et orgue. Sur les instances de l'infant Don Sébastien, la reine a accordé à Kletzer la décoration de Charles III.

⁂ *Venise.* — Le 14 mars, le théâtre de la Fenice a fêté l'anniversaire de la naissance du roi par une représentation de gala, où la marche royale a été exécutée et redemandée, après le second acte de l'*Africaine*, aux cris de *Viva il Re galantuomo !*

Florence.—Mme Lotti della Santa, qui chante en ce moment *l'Africaine* avec tant de succès à Venise, a été engagée à la Pergola pour les fêtes du mariage du prince Humbert. Elle chantera *Marta*.

⁂ *Varsovie.* — Pour sa représentation d'adieux, Mlle Artôt avait choisi un acte de la *Sonnanbula* et un de l'*Élisir d'Amore*. L'enthousiasme du public est arrivé au délire: des fleurs, des couronnes, des rappels sans fin ont été prodigués à l'éminente cantatrice. On lui a offert comme souvenir un magnifique bracelet enrichi de diamants.

⁂ *Saint-Pétersbourg.*—L'administration des théâtres impériaux vient de publier l'avis suivant, relatif à la saison de 1868-69 de l'Opéra italien. — *Personnel.* — Prime donne : Mmes Adelina Patti, du 1er janvier 1869 jusqu'à la fin de la saison (c'est-à-dire jusqu'au 3 mars 1869), Fricci, Volpini, Trebelli (*contralto*), Lucca (du 4 novembre au 16 décembre 1868), une *comprimaria* (à engager). Seconde donne : Mmes Dall'Anesse, Berini. Primi tenori : MM. Mario, Calzolari, Neri-Baraldi, Fraschini. Secondo tenore : M. Rossi. Primi bari toni : MM. Graziani, Meo, Gassier. Primi bassi : MM. Angelini, Bagagiolo. Secondo basso : M. Fortuna. Primo basso buffo : M. Zucchini. Chef d'orchestre : M. Vianezi. Régisseur en chef : M. Harris.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES ANNONCÉS.

Salle du Grand-Orient, aujourd'hui 29 mars à 8 heures: concert audition de M. Penavaire, violoniste, avec le concours de Mlles de Beaunay et Victorine Champier, de MM. Léon Lafont, Sixte Delorme, Casteignet, Graire et José Barrière.

Salons Lebouc, mardi 31 mars: audition des compositions de M. L. Salvator.

Salons Pleyel, mardi 31 mars : cinquième séance populaire de musique de chambre, par MM. Ch. Lamoureux, Colblain, Adam et Poëncet, avec le concours de M. H. Fissot.

Mercredi 1er avril : troisième soirée de musique de chambre, par MM. Maurin, Colblain, Mas et Demunck, avec le concours de M. Saint-Saëns.

Salons Pleyel, mercredi 1er avril : troisième séance du quatuor Maurin.

Salle Herz, jeudi 2 avril : concert avec orchestre donné par M. Garcin, avec le concours de Mlle Marimon, M. Caron et Mlle Caroline Lévy. L'orchestre sera dirigé par M. Georges Hainl.

Salle Herz, vendredi 3 avril : troisième concert donné par Ant. Rubinstein, avec orchestre. Il y exécutera les œuvres suivantes : 1° concerto en *sol* majeur (n° 3) de sa composition; — 2° fantaisie chromatique (Bach), Gigue (Haendel), Rondo (P.-S. Bach), Marche turque des *Ruines d'Athènes* (Beethoven); — 3° Etudes symphoniques en forme de variations (Schumann);— 4° Nocturne et Ballade (Chopin), Mélancolie, étude (Rubinstein). — Partie vocale, Mlle Rives. — L'orchestre sera dirigé par M. Camille Saint-Saëns.

Salle Erard, samedi 4 avril: audition et soirée musicale par M. W. Goldner.

Salons Pleyel, mercredi 6 avril à 8 heures 1/2 du soir : concert donné par Mme Anna Fabre, avec le concours de MM. Hermann-Léon, Pagans, Ketterer, Lebrun, Durand, Maton, Thomé et Tayau.

Le Directeur : S. DUFOUR.

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU

LA PART DU DIABLE

Opéra-Comique en trois actes, paroles de Scribe, musique de

AUBER

La Partition
Pour Chant et Piano, format in-8°, net : 15 fr.

LES AIRS DÉTACHÉS DE CHANT

La Partition
Arrangée pour Piano seul, in-8°, net : 8 fr.

Fantaisies, Transcriptions, Danses, Arrangements pour tous les instruments.

ÉTUDE EN FA MINEUR

Composée pour le Piano par

Prix : 5 francs. **F. MENDELSSOHN-BARTHOLDY** Prix : 5 francs.

Tzygane-Marche. Op. 122. **D. MAGNUS. Souvenirs de Hongrie** Composés pour le Piano. Prix : 7 50.

Trois Morceaux de Concert pour le Piano

PAR **E. STOEGER**

N° 1. **IMPROMPTU SCHERZO** Prix : 7 fr. 50.

N° 2. **PRÉLUDE** Prix : 3 fr. — N° 3. **NOVELLETTE** Prix : 7 fr. 50.

MURMURE
Nocturne-Etude pour le Piano.
Op. 12. **Par Ch. PALMER.** 6 fr.

SI VOUS N'AVEZ RIEN A ME DIRE
Poésie de Victor Hugo, musique de
CHARLES PALMER

ÉTATS-UNIS
Mélodies nationales, paraphrasées pour Piano.
Op. 145. **Par F. DE CROZE.** 7 50

Maison E. HEU, éditeur, 10, rue de la Chaussée-d'Antin, à Paris.

NOUVELLES PUBLICATIONS

POUR LE PIANO

Ch. Delioux. Op. 81. N° 1. Chanson aragonaise..... 6 »
— N° 2. Chanson toscane..... 6 »
Léo Delibes. Grande valse extraite du Pas des Fleurs intercalé dans *le Corsaire*..... 7 50
J. Haydn. Menuet en *ut*, transcrit par Mortier de Fontaine... 4 »
G. Lamothe. Op. 61. Chant du soir, nocturne..... 5 »
Lefébure-Wély. Op. 175. Boléro..... 7 50
— Op. 176. Le Rêve de Chérubin..... 6 »
— Op. 177. Esméralda, caprice..... 6 »
— Op. 180. Le Défilé, pas redoublé à deux pianos..... 10 »
— Op. 180 *bis*. Le même à quatre mains... ..... 9 »
— Op. 181. Deuxième duo symphonique à deux pianos. .... 25 »
H. Ravina. Op. 66. Confidence, nocturne..... 6 »

DANSES

E. Ettling. Polka-mazurka sur *la Vie parisienne*..... 5 »
Marx. Polka des Oiseaux sur les motifs de *Gulliver*..... 4 50
O. Métra. Valse, Fleurs et Papillons, id..... 6 »
Strauss. Quadrille, id..... 4 50
— Quadrille, valse et polka sur *la Vie parisienne*, chaque.... 4 50
A. Mey. Valse sur les motifs de *la Vie parisienne*..... 6 »
— Les mêmes, à quatre mains.

CHANT

A. Hignard. *Hamlet*, tragédie lyrique en cinq actes, partition piano et chant, net..... 18 »
J. Offenbach. *La Vie parisienne*, opéra-bouffe en quatre actes, partition piano et chant, net..... 12 »
— La même, pour piano seul, net..... 8 »

Léo Delibes. Il n' faut pas vous gêner..... 4 »
— De quoi vous plaignez-vous?..... 3 »
(Couplets chantés dans l'opéra-bouffe *Malborough*.)
Brousse (Marie). *O Salutaris*, d'après l'adagio de la sonate pathétique de Beethoven, 1, 2, chaque..... 4 »
Victor Chéri. Chant de guerre du *Vengeur*, 1, 2, chaque..... 3 »
Lhuillier. En visite, chansonnette..... 3 »
— Ouistiti, chansonnette..... 3 »
G. Pfeiffer. Sonnet-Elégie de Boileau..... 3 »
Th. Radoux. Vous m'oubliez, mélodie..... 5 »
— Le Rosier, id..... 4 »
— Le Réveil, id..... 6 »
— A quoi rêves tu? id..... 4 »
O'Kelly. Les Adieux de Valentin, chanson..... 3 »
Lebouc. Les Récréations de l'enfance, recueil de rondes avec jeux et petites chansons avec accompag. de piano, net.. 3 »

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seul agent à Londres
S. ARTHUR CHAPELL,
45, New Bond Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

Exposition Universelle de Londres 1862
MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à

ANTOINE COURTOIS

POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES,
ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie Impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET C°, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

35e Année. N° 14. 5 Avril 1868.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE.—Théâtre impérial Italien : *Giovanna d'Arco*, opéra en quatre actes, poëme imité de Schiller, par M. Temistocle Solera, musique de Verdi, par **Maurice Gray**. — Auditions musicales : *Dante*, de M. le duc de Massa ; *Jugement dernier*, de G. Duprez, par **Armand Gouzien**. — Bibliographie musicale, par **Arthur Pougin**. — Concerts et auditions musicales de la semaine. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Concerts et auditions musicales annoncés. — Annonces.

THÉATRE IMPÉRIAL ITALIEN.

GIOVANNA DA'RCO,

Opéra en quatre actes, poëme imité de Schiller, *par* M. Temistocle Solera, *musique de* Verdi.

(Première représentation le 28 mars 1868.)

L'ouvrage que le théâtre Italien vient de nous offrir pour la première fois date de vingt-trois ans; il a été représenté à la Scala, de Milan, au mois de février 1845, et il n'est pas inutile de se rappeler cette date pour juger un opéra dont la valeur n'est que secondaire dans l'œuvre entier du maître, et qui n'est pas à la hauteur de ce qu'on peut appeler ses grandes productions, *Rigoletto*, *la Traviata*, *il Trovatore*...

Nature fougueuse et quelque peu désordonnée, Verdi a fourni une carrière presque aussi inégale que son génie lui-même, marchant la plupart du temps de succès en chute et de chute en succès, faisant succéder à une œuvre de génie et débordante de passion une œuvre vulgaire, sinon triviale, pour se relever ensuite fièrement et arracher de nouveau des applaudissements à une foule qui ne demandait qu'à l'acclamer. C'est ainsi qu'après *un Giorno di regno* venaient *Nabucco* et *Ernani*; et après ceux-ci *Giovanna d'Arco*, qui n'obtint jamais, même en Italie, qu'un médiocre succès, puis l'infortunée *Alzira*, qui en eut moins encore, et *Attila*, qui n'en eut pas du tout; *Luisa Miller*, suivie de *Stiffelio*; *Rigoletto*, *il Trovatore* et *la Traviata* précédant *Simone Boccanegra*! La carrière du maître, on le voit, ressemble assez à la course d'un cheval emporté, que la frénésie de son allure fait plus d'une fois trébucher et qui choppe à plus d'un obstacle, mais qui sait aussi se redresser avec hardiesse et poursuivre son chemin avec vigueur, vaillance et courage.

Il faut, d'ailleurs, rendre cette justice à l'auteur d'*Ernani* et d'*i Due Foscari*, c'est que le génie — un génie abrupt, il est vrai, et qui demanderait la plupart du temps à être assoupli — ne lui fait jamais complétement défaut, et que, même dans ses œuvres les moins réussies, on retrouve toujours, à de certains endroits, la griffe puissante du lion, qui se plante vigoureusement dans les chairs de l'auditeur et lui arrache un cri d'émotion ou d'admiration. Il en est ainsi, comme nous allons le voir tout à l'heure, pour quelques parties malheureusement trop rares de *Giovanna d'Arco*.

Mais avant de parler de la musique, il me faut, hélas! parler du poëme. Ce n'est pas là le plus réjouissant, et il est certain qu'en présence d'une telle divagation rimée, Verdi peut hardiment invoquer les circonstances les plus atténuantes pour les défaillances et la faiblesse d'une partition que quelques pages heureuses ne sauraient, dans l'avenir, sauver d'un juste oubli.

M. Temistocle Solera—qui est musicien cependant et qui a fait représenter plusieurs opéras dont il avait écrit livret et partition—a bien mal servi son collaborateur, il faut l'avouer. Il a voulu, dit-il, imiter Schiller, mais il l'a imité un peu dans le genre de ce singe qui se coupait la gorge en voulant se raser comme son maître. Il a pris au grand poëte allemand l'idée d'un dénoûment extrahistorique, qui fait mourir Jeanne d'Arc d'une blessure au lieu de la faire brûler par les Anglais.

Les personnages du drame sont au nombre de trois, et, sans rien exagérer, on peut trouver que c'est bien peu pour établir, nouer et dénouer une action aussi émouvante en elle-même que celle fournie par l'épopée de la vierge de Vaucouleurs, surtout quand ces trois personnages se composent d'une femme qui n'a plus rien de cette grandeur noble en sa simplicité de la figure historique de la bergère qui sauva la France sous Charles VIII; d'un roi à moitié idiot, qui passe son temps à faire des déclarations à celle qui doit lui rendre son royaume et sa couronne, et à chanter avec elle d'interminables duos d'amour; enfin, d'un père dénaturé (celui de Jeanne), dont l'occupation principale est d'accuser sa fille de sorcellerie, et d'aller la dénoncer comme magicienne aux Anglais, ses ennemis intimes.

Il n'y avait vraiment rien à tirer d'un canevas aussi puéril, aussi vulgaire, aussi ridicule, et, si l'on peut s'étonner d'une chose, c'est qu'un artiste de l'intelligence, de la pratique et de la trempe vigoureuse de Verdi, ait consenti à « réchauffer des sons de sa musique » de telles platitudes!

L'analyse complète et détaillée de la partition de *Giovanna d'Arco* me conduirait beaucoup trop loin, et je vais me borner à signaler les parties qui saillissent de l'ensemble un peu terne de l'ouvrage. Je ferai remarquer tout d'abord que, selon la coutume adoptée au théâtre Italien, on a fait quatre actes des deux seuls qui composent la partition originale.

On distingue dans l'ouverture un joli *andante* pastoral, en style concerté, dans lequel brillent tour à tour les flûtes, les clarinettes et les hautbois. La cavatine du roi ne doit être mentionnée que pour un agréable *andantino* à six-huit, très-joliment accompagné. Quant à celle de Jeanne, qui est en *la* majeur, elle est beaucoup plus remarquable, et la phrase initiale surtout forme un *cantabile* pénétrant, qu'on dirait échappé de la plume enchanteresse de Bellini.

Un trio sans accompagnement entre le roi, Jeanne et son père, m'a paru bien incolore; mais je citerai le joli fragment symphonique qui ouvre le deuxième tableau, fragment dialogué par les instruments à vent et d'un tour extrêmement original, puis une sorte d'invocation de Jeanne à son père absent, chant vraiment inspiré, d'un caractère tendre, touchant et mélancolique.

Un duo qu'on pourrait appeler le « duo de la déclaration, » entre Jeanne et le roi, est totalement manqué, mais on trouve dans le finale une belle phrase dite par Jeanne, accompagnée avec la clarinette dans le chalumeau, et servant de dessin principal à l'ensemble qui suit, lequel est grandiose et saisissant. Le public a pu être surpris de voir le rideau tomber sur cet ensemble majestueux, qui semblait n'être que la première partie d'un morceau très-considérable. C'est qu'en effet, et je ne sais pourquoi, on avait jugé à propos de supprimer complétement toute la seconde partie de ce finale.

Mes souvenirs ne me rappellent, dans le dernier acte, qu'un duo vulgaire, mais énergique et tout à fait dans la manière habituelle de Verdi, entre Jeanne et son père, puis la phrase principale et presque unique du finale, qui est très-court.

Telles sont, dans cette œuvre nouvelle pour nous, mais déjà vieille pour le public italien, les quelques pages qui se recommandent à l'attention de la critique, et qui émergent d'un ensemble généralement peu satisfaisant. Je le répète, il était impossible d'écrire une bonne partition sur un poëme aussi carrément détestable. C'est là ce que le musicien aurait dû comprendre, et ce qui fait qu'il porte le poids des fautes de son collaborateur.

L'interprétation de *Giovanna d'Arco* est confiée à Mlle Patti, à MM. Nicolini et Steller. Dire que Mlle Patti ne réunit pas toutes les qualités physiques propres à la représentation satisfaisante de la vierge de Domremy, ce n'est évidemment qu'énoncer une vérité élémentaire: Jeanne d'Arc, cette sublime hallucinée, n'était point une virago sans doute, mais cependant nous avons peine à nous la figurer si mignonne.

Il manque donc à Mlle Patti l'ampleur physique, cela est incontestable. A cette remarque près, nous devons constater qu'elle a non-seulement bien chanté, mais bien joué ce rôle de Jeanne d'Arc, et qu'elle y a surtout fait preuve d'une sensibilité touchante et digne d'éloges sincères. Oserons-nous ajouter après cela que nous la préférons non-seulement dans *le Barbier*, dans *Don Pasquale* et dans *la Somnambule*, mais même dans *Lucie* et dans *les Puritains?* Il est des rôles auxquels la nature d'un artiste se refuse, quels que soient d'ailleurs son talent et ses facultés; il me semble qu'il en est ainsi en ce qui concerne Jeanne d'Arc et l'enchanteresse du théâtre Italien.

M. Nicolini, qui joue le roi, est toujours un artiste consciencieux, bien doué et désireux de bien faire. Nous croyons cependant qu'il se trompe sous de certains rapports. Nous regrettons, pour notre part, de le voir dévoré par l'ambition de jouer les grands rôles dramatiques, tels que *Lucie, il Trovatore, Ernani, Giovanna d'Arco,* qui ne sont faits ni pour la nature de sa voix, ni pour celle de son talent. Les ténors de grâce constituent-ils donc un emploi si dépourvu d'agrément et de charme qu'on ne s'en puisse contenter, et M. Mario a-t-il eu à se repentir de ne faire que de très-rares incursions dans le répertoire purement dramatique? La tendance blâmable de M. Nicolini le pousse malheureusement à dénaturer le caractère de sa voix si chaude, si caressante et si sympathique; elle l'oblige à remplacer le charme par la force, à pousser le son outre mesure, et à adopter, en négligeant les qualités qu'il possédait à un si haut degré, les défauts principaux du chant italien, c'est-à-dire les hoquets, les *portamenti* exagérés et les coups de gosier. Ces réserves faites, nous devons constater que lorsqu'il reste lui-même, comme dans le dernier *cantabile* de *Giovanna d'Arco,* M. Nicolini est un charmant ténor dont la « voix fait merveille. »

M. Steller, qui est un des *bassi cantanti* les plus remarquables que nous ayons possédés depuis longtemps au théâtre Italien, a fait tous les efforts possibles pour sauver le personnage absurde et odieux du père de Jeanne d'Arc. Il faut lui tenir compte d'une bonne volonté qui ne pouvait sauver le caractère vraiment ridicule du rôle, et lui adresser tous les éloges que méritent son beau talent de chanteur et son expérience de la scène.

En résumé, nous ne croyons pas que la représentation de *Giovanna d'Arco* constitue un véritable événement musical. L'attrait de la curiosité pourra exciter quelque peu l'attention du public, mais nous pensons que l'administration du théâtre Italien aurait pu, même dans l'œuvre du maître lombard, choisir un opéra plus digne d'exciter les sympathies générales.

MAURICE GRAY.

AUDITIONS MUSICALES.

Audition de fragments du **Dante**, *opéra en cinq actes de M. le duc de Massa* (salle du Conservatoire impérial de musique, le 28 mars). — *Audition du* **Jugement dernier**, *oratorio en trois parties, paroles et musique de G. Duprez* (salle du cirque de l'Impératrice, le 28 mars).

Deux auditions intéressantes ont eu lieu samedi dernier, l'une au cirque de l'Impératrice, dans la journée; l'autre, au Conservatoire, dans la soirée: toutes deux également dignes de fixer l'attention de la critique. L'un des compositeurs, grand artiste, l'autre grand seigneur; celui-là ayant un nom glorieux au théâtre, celui-ci un nom illustre dans la jeune noblesse; tous deux encore portant le poids du passé qui a fait dire de l'un qu'il fut trop grand chanteur pour être grand compositeur, et, de l'autre, qu'il a assez de noblesse pour se passer de talent: ce sont là de ces opinions sur les hommes et les choses qui font trop souvent leur chemin, et le devoir de la critique est de les contrôler et de se prononcer sans parti-pris injuste.

Déjà, elle a eu l'occasion de signaler, il y a deux ans, les heureuses intentions d'une autre œuvre inédite de M. le duc de Massa, qui fut exécutée dans les mêmes conditions; dans les deux œuvres,—rapprochement qui semblerait indiquer chez le compositeur une aptitude spéciale pour la musique de ballet, — ce sont deux

divertissements de danse qui ont eu le plus franc et le plus légitime succès.

Quoiqu'il manquât à la critique l'épreuve décisive du théâtre pour se prononcer définitivement sur un opéra en cinq actes, exécuté par fragments décousus, sans décors, sans costumes, sans mise en scène, sans action, il ne nous a pas semblé que la musique du *Dante* fut de la musique d'opéra, à proprement parler. Mettant de côté les morceaux d'un caractère mixte, et pouvant s'approprier au concert sans être déplacés au théâtre, l'ensemble de l'œuvre nous a plutôt fait l'effet d'un *oratorio* très-développé, auquel il ne manque que quelques récitatifs, comme traits d'union entre les diverses parties, pour être complet.

L'introduction a un certain caractère de grandeur qui prépare à la gravité du sujet et l'annonce assez pompeusement; il y a dans le chœur qui le suit et encadre une mélodie un peu terne, une habileté heureuse dans le dialogue des voix. Comme les autres duos qui suivent, le premier duo (baryton et basse) n'a point le caractère scénique indiqué par la situation ébauchée dans les paroles; il manque d'action: les récitatifs dialogués manquent du cachet de déclamation lyrique des récitatifs d'opéra et languissent dans des formules vieillies qu'une harmonie ingénieuse ou des modulations inattendues ne tentent même point de rajeunir. Il faut rendre justice à la distinction du *Sonnet* chanté avec une grâce exquise par Mlle Nilsson; le rhythme en est gracieux, l'accompagnement sobre et poétique; le public, en bissant ce morceau, a partagé ses applaudissements en deux parts égales, entre le compositeur et l'interprète, ce n'était que juste. Des deux autres duos, celui du troisième acte, entre Dante et Béatrix, renferme le plus d'intentions scéniques; il y a même dans la manière dont le compositeur a rendu cette scène digne du théâtre, où Dante, pauvre et proscrit, couvert de haillons, épuisé de fatigue, brisé d'amertume et de douleur, exhale sa plainte désespérée sous la fenêtre de Béatrix, et reçoit l'aumône de celle qui fut sa muse inspiratrice, il y a, dis-je, dans la traduction musicale de cette situation essentiellement dramatique d'heureuses tentatives qui indiquent chez M. de Massa une intuition, encore hésitante pourtant, des effets scéniques. Si ces tentatives étaient plus soutenues, plus fréquentes dans l'œuvre dont nous parlons, nous n'eussions pas prononcé le mot d'*oratorio* en parlant des fragments du *Dante*.

Nous avons dit que les airs de ballet avaient été fort goûtés par le public très-brillant qu'avait attiré cette audition. Il faut bien dire que les rhythmes excitants produisent plus aisément cette épanouissement du public, fatigué d'*andante* et d'*adagio*. On ne doit pas, — et M. le duc de Massa est certainement de cet avis, — attacher une grande importance au succès obtenu par de trop faciles moyens; la tarentelle que l'on a bissée est cependant piquante d'orchestration et de couleur ; la petite flûte découpe le motif dansant, plein de gaieté et de désinvolture, sur un accompagnement des cordes, marquant le rhythme avec le dos de l'archet:

La flûte au rire aigu raillait le violoncelle
Qui pleurait sous l'archet ses notes de cristal.

Il y a, dans tout le fragment symphonique mêlé de chœurs et de récits que l'auteur intitule *l'Enfer et le Purgatoire*, des beautés réelles, l'unisson des basses, par exemple, dont l'effet est des plus sinistres; certainement le compositeur se sent plus d'une fois fléchir sous le poids de son sujet; mais il y a dans cette page les qualités incontestables, malgré leur inégalité, d'un compositeur symphonique.

Si nous doutons que l'épreuve du théâtre puisse être favorable à l'œuvre de M. le duc de Massa, nous devons avouer, en résumé, qu'elle est conçue sévèrement et que l'on y sent surtout une conviction laborieuse, et, en quelque sorte, honnête, qu'il est bon de signaler chez un compositeur encore jeune, enveloppé du prestige du rang et de la fortune, et qui consacre sa jeunesse à des tentatives artistiques, honorables et sérieuses.

***

La brochure de l'Oratorio du *Jugement dernier* de M. Duprez est précédée de ces quelques lignes plus que modestes qui préparent à l'indulgence pour le poëte et à la bienveillance pour le musicien :

« Puisqu'il m'est à peine permis de faire de la musique, art que cependant j'ai étudié à fond dès mon enfance, que va-t-on penser de moi, pour m'être permis de rimer ce canevas musical, inspiré par le tableau de Michel-Ange? Je dois donc, tout d'abord, déclarer ici que je n'ai aucune prétention à la poésie; ce n'est qu'en paraphrasant quelques strophes du *Dies iræ* que l'idée m'est venue de faire mon Oratorio. De la conception à l'exécution, il n'y a eu pour moi aucune distance, et enfin je suis arrivé à cet innocent opuscule, m'écriant avec Figaro : « Aujourd'hui, ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante. »

Ce qui frappe dans cet oratorio de dimension très-considérable, c'est l'importance des récitatifs dits par « le narrateur, » sorte d'explication préliminaire des épisodes de l'œuvre et leur grand style; le souffle de Gluck anime ces récits, véritables modèles de déclamation lyrique, que faisait ressortir encore, malgré les défaillances de sa voix, le grand chanteur-compositeur.

La plus belle page chorale de l'Oratorio est sans contredit le chœur général :

Jour d'angoisse et de misère...

la belle phrase syncopée qui en forme le dénoûment, et la détonation imposante des cuivres lui donnent un caractère très-grandiose. A côté de ce chœur, ceux des « hommes pieux et des « saintes femmes » n'ont aucune importance; s'ils sont habilement traités au point de vue spécial des voix, les développements en sont assez insignifiants.

Un duo et un trio bouffes, qui avaient été répétés, ont été supprimés le jour de l'exécution; nous n'en connaissons point la musique, mais les paroles passent un peu les bornes de la puérilité et le librettiste y manque un peu trop de respect à la prosodie; le compositeur nous semble avoir eu raison de couper ces deux hors-d'œuvre comiques, d'un goût contestable dans le plan solennel d'un tel oratorio.

Le chœur des « Vierges folles » est d'une originalité fort piquante, et le motif majeur principal est amené d'une manière très-inattendue par les éclats de rire en *staccati* du début : il a été fort bien chanté, il faut le dire, par les élèves de l'Ecole spéciale de chant.

Je n'insiste pas sur la troisième partie, qui n'est pas à la hauteur du sujet traité ni sur le chœur final qui emprunte aux Italiens le rhythme brutal et démodé de leurs marches accompagnées en batteries; cela gâte beaucoup l'impression produite par le fragment symphonique avec chœur que le compositeur intitule *Cataclysme*. Nous avouons avoir été frappé par la hardiesse de cette page, où, à côté de naïvetés et de violences d'orchestre, brillent, comme des lueurs apocalyptiques, des harmonies vraiment inspirées ; les cris des damnés, les lamentations des femmes, se mêlent au déchirement des mondes éperdus et l'implacable trompette jette dans l'espace son appel funèbre, irrévocable. L'exécution a été fort satisfaisante ; Mlle Fidès est belle et deviendra une chanteuse de race. M. Maton a conduit l'orchestre en maître.

En résumé, cette œuvre bizarre, inégale, où se mêlent sans ordre le puéril et le grandiose, le terne et l'éclatant, est, à coup sûr, fort intéressante; la troisième audition annoncée mérite d'attirer plus de monde que la deuxième, qui n'a pas rempli à

moitié la salle. L'*oratorio* de M. G. Duprez commande, en outre, la sympathie de tous : la sincérité du grand artiste qui l'a conçue, et qui a essayé d'ajouter à la gloire du créateur celle de l'interprète, est digne de tous les respects.

ARMAND GOUZIEN.

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE.

Sous ce titre: *Un nouveau système d'acoustique musicale*, notre excellent confrère M. Gustave Bertrand a publié récemment, dans la *Revue moderne*, un article très-intéressant, très-solide et très-raisonné sur les doctrines en matière d'acoustique d'un savant professeur d'Heidelberg, M. Helmholtz. Un tiré à part a été fait de ce travail substantiel, et nous demandons la permission d'en dire quelques mots.

M. Helmholtz est l'inventeur d'un instrument de précision, par le moyen duquel il a obtenu des résultats surprenants, et qu'il a appelé *résonnateur*. « Ces *résonnateurs*, dit M. Bertrand, sont des sortes d'entonnoirs ou de pavillons pyriformes, de grandeurs diverses, qui ont la propriété de ne recevoir et de ne faire vibrer chacun que l'unique note qui correspond à leur construction. Si, par exemple, vous vous bouchez hermétiquement une oreille et que vous appliquiez à l'autre le bout d'un résonnateur, tout le fracas d'un orchestre complet serait nul et non avenu pour vous, dans le cas où la note qui lui est propre serait absente de l'accord actuellement exécuté; mais toutes les fois que cette note revient à travers l'harmonie, elle éclate avec force dans le résonnateur... Bien plus, le résonnateur, qui reste sourd à tel son fortement entonné, pourra faire entendre une des harmoniques de ce son, si l'harmonique est précisément la note du résonnateur. »

Chacun sait ce qu'on appelle en acoustique les *harmoniques* du son : faites vibrer fortement une corde de violon ou de violoncelle, frappez une touche de piano, et, en prêtant attentivement l'oreille, vous entendrez se dégager de la note principale, de la note produite, plusieurs autres notes plus aiguës et beaucoup plus faibles, qui escortent en quelque sorte la première et qui s'échelonnent, du grave à l'aigu, dans un ordre toujours semblable; les quatre premières donnent l'octave supérieure, puis la quinte au-dessus, puis la seconde octave, puis la tierce majeure au-dessus, et sont, par conséquent, en consonnance parfaite avec le son fondamental, tandis que celles qui viennent ensuite, s'il était donné de les entendre distinctement, feraient au contraire dissonance avec lui. « Ce phénomène, dit M. Bertrand, est observé depuis longtemps, » — et, en effet, on sait que c'est de la théorie des harmoniques du son que Rameau avait déduit son système d'harmonie, — « mais, ajoute-t-il, M. Helmholtz aura eu l'honneur d'en donner la théorie définitive, et d'abord de découvrir le rôle véritable des *harmoniques* dont on ne se doutait pas : les harmoniques servent à colorer le son, à faire le timbre. »

Malheureusement, M. Helmholtz ne s'en est pas tenu à cette découverte très-importante du rôle des harmoniques. Après avoir fait de l'acoustique, il a voulu faire de l'harmonie, et a cherché à tirer celle-ci des lois naturelles du son, tout comme Rameau, qui dans cet ordre d'idées s'était complétement trompé, malgré son génie, l'harmonie n'étant pas, en effet, une science puisée dans la nature, mais une science puisée dans les sensations.

M. Bertrand combat — et, ce me semble, victorieusement — le système de M. Helmholtz sous ce rapport; mais une analyse de sa discussion me mènerait beaucoup trop loin, et je renvoie à sa brochure ceux que cette question peut intéresser. Je ne veux cependant pas l'abandonner sans m'associer complétement à la protestation formulée par notre confrère au sujet des prétentions ordinaires de messieurs les physiciens, qui prétendent en savoir plus en musique que nous-mêmes, et qui ne manquent jamais de nous faire la leçon.

« C'est, dit-il, une chose unique, en vérité, que cette prétention des savants de dénier la compétence des musiciens en musique. On ne voit rien de pareil dans les autres domaines, et jamais Euclide, Descartes ou Leibnitz n'ont prétendu imposer aux architectes les figures simples de la géométrie, la ligne droite inflexible, le plein cintre toujours régulier ou le triangle isocèle. L'architecture a gardé le droit de tirer ses lois d'elle-même. Je ne sache pas non plus que Newton ait signifié à Rembrandt et à Murillo sa découverte du spectre solaire, en leur intimant l'ordre de ne se servir que des couleurs simples. La peinture continua de relever seulement d'elle-même. Supposons qu'un musicien, fût-ce Mozart ou Beethoven en personne, allât trouver un physicien et lui dît, par exemple, que le système décimal est absurde, qu'il vaut mieux compter par septaines, puisque la gamme a sept notes, ni plus ni moins... Le savant sans doute hausserait les épaules; à peine daignerait-il répondre que les mathématiques ont leurs lois, leurs conditions à elles, et n'ont que faire d'en demander à la musique. A la bonne heure! C'est un axiome assez naturel, assez évident, ce nous semble, que chaque ordre de choses doit chercher en lui-même ses lois propres. Pourquoi la musique serait-elle seule à ne pas bénéficier de ce principe? Et quand un savant, fût-ce Leibnitz, Euler ou M. Helmholtz, vient affirmer que les lois de la musique relèvent de tels ou tels calculs mathématiques, de telle ou telle expérience physique, et qu'en vertu de ces constatations *à priori* la quarte sera plus belle que la tierce, et l'accord parfait mineur moins beau que l'accord parfait majeur, pourquoi les musiciens, à qui leur instinct et le génie unanime des maîtres affirment le contraire, ne se moqueraient-ils pas de cette injonction? Ainsi font-ils, et ils font bien. »

C'est très-bien dit, cher confrère.

ARTHUR POUGIN.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES DE LA SEMAINE.

*** L'attrait principal du onzième concert du Conservatoire, dimanche dernier, était l'exécution du septième concerto de Rode, par Mme Norman-Neruda. Donner de la vie à cette pâle et froide musique par un jeu expressif, charmer par la seule magie du son, tel est le tour de force accompli par l'éminente artiste; ne pas s'écarter un instant du style classique et sévère qui seul convient à ces sortes de compositions, après avoir vogué en pleine fantaisie avec Mendelssohn et Vieuxtemps, tel est le privilége d'une organisation d'élite où la précieuse faculté d'assimilation est portée au plus haut degré. Mme Norman-Neruda a été saluée en terminant par une tempête d'applaudissements et rappelée. — Le charmant chœur de l'*Armide* de Lulli, *Les plaisirs ont choisi pour asile*, dont M. Caron a très-bien dit le solo, la magnifique symphonie en *la majeur* de Mendelssohn, le chœur des chasseurs d'*Euryanthe*, de Castil-Blaze beaucoup plus que de Weber, puisque trente mesures à peine appartiennent au grand maître allemand, et la splendide ouverture de *Léonore* (nº 1), complétaient le programme. L'orchestre a été vraiment superbe dans la symphonie de Mendelssohn; on imaginerait difficilement une exécution plus parfaite, plus vitale, plus colorée.

*** Le troisième concert de Rubinstein, vendredi dernier, offrait un intérêt aussi puissant que les deux premiers. Cette fois, il a exécuté son concerto en *sol*, que nous préférons à celui en *ré* mineur, et dont l'andante est plein de poésie. Le grand succès de la soirée a été pour sa transcription de la marche turque des *Ruines d'Athènes*, où il arrive par une gradation longue et insensible à un si surprenant effet de *piano*. On a bissé ce morceau, qui cependant terminait le programme, et le grand pianiste l'a remplacé par un des *Waldstücke* de Schumann. La salle Herz regorgeait d'auditeurs, dont une grande partie avait dû rester debout. Rubinstein a été, comme d'ordinaire, longuement et chaleureusement acclamé.

*** M. Garcin a donné jeudi dernier, à la salle Herz, un concert dont le but principal était de faire apprécier une fois de plus son concerto de violon, exécuté par lui il y a quelques semaines à la Société des Con-

certs du Conservatoire, dont il est membre. Une œuvre de cette importance mériterait assurément une analyse que nous ne pouvons lui consacrer; nous nous bornerons à renvoyer à ce qui en a été dit dans ces colonnes. M. Garcin, un des bons élèves d'Ambroise Thomas, a puisé à cette excellente école un faire délicat sans être maniéré, un goût pur qui le préserve des écarts où les jeunes compositeurs ne sont que trop exposés à tomber aujourd'hui. Les deux premiers morceaux de son concerto, l'*andante* surtout, sont d'un très-bon effet; le finale est tourmenté et pêche par le plan. Deux autres compositions de moindre étendue, *Mignon*, élégie, et *Séguidille*, ont valu au bénéficiaire de légitimes applaudissements. Mlle Marimon, MM. Caron et Fissot, qui lui prêtaient leur concours, n'ont pas été moins bien accueillis.

*** L'excellent pianiste du roi de Portugal, Frédéric Boscowitz, dont les visiteurs de la Galerie animée des Arts libéraux à l'Exposition universelle, ont certainement gardé le souvenir, donnait mercredi dernier, à la salle Erard, une audition de ses meilleures et plus récentes compositions. Nous y avons distingué *le Chant du Matin* et *le Chant du Soir*, rêveries contrastées, empreintes d'une poésie pénétrante; une brillante paraphrase du *Trovatore*; une originale *Chanson créole*; *le Trot de l'Amazone*, fantaisie pittoresque; enfin, un arrangement de la *Marche turque* de Mozart, d'un effet grandiose. La vogue attend sans aucun doute ces charmants morceaux aux harmonies distinguées, au rhythme toujours séduisant. Fréd. Boscowitz est un maître dans l'art difficile de faire chanter le piano et de varier la gamme de sonorité de cet instrument. Aussi, le succès du virtuose a-t-il égalé celui du compositeur, et ce n'est pas peu dire. Par son style, son sentiment, son exécution mécanique toute personnelle, cet artiste distingué se recommande d'une manière particulière à l'attention du public musical de Londres, où il va donner une série de concerts.

*** M. et Mme W. Langhans ont donné, mardi dernier, leur concert annuel. Ces deux excellents artistes, qui ont bien mérité de l'art en faisant connaître à Paris un certain nombre d'œuvres applaudies à juste titre en Allemagne, nous ont donné, cette fois encore, la primeur de plusieurs auditions : un quintette, très-remarquable sous tous les rapports, de Johannes Brahms, un concerto pathétique de Liszt, pour deux pianos (Mme Langhans et M. Saint-Saëns), qui, croyons-nous, ne fanatisera personne, et une Polonaise solennelle d'un jeune compositeur russe de grand talent, M. d'Asantchewski (également pour deux pianos). Nous applaudissons sans réserve aux deux morceaux de piano composés et exécutés par Mme Langhans, *Nocturne* et *Danse guerrière*, qui sortent de l'ornière banale où se traînent tant de compositions analogues, ainsi qu'à la sonate pour piano et violon de M. Langhans, à laquelle, cette fois, les vieux maîtres ont servi de modèle, et qui intéresse à un haut degré, sans trop affecter d'archaïsme. Mme Godin a su se faire applaudir dans l'air : *la Prise de Jericho*, et dans trois mélodies de Schumann qu'elle dit à ravir.

*** Un jeune violoniste compositeur, M. Pénavaire, à qui nous nous plaisons à reconnaître un talent sérieux et de bon aloi, a donné dimanche dernier une audition de ses œuvres à la salle du Grand-Orient. *La Pastorale-Ballet* pour violon, et la mélodie *Plus ne suis ce que j'ai été*, fort bien dite par Mlle de Beaunay, sont, entre autres, deux morceaux de la meilleure venue et qui ont obtenu un succès flatteur. M. Pénavaire, qui est aussi un exécutant de premier ordre, nous paraît appelé à un brillant avenir.

*** Le grand festival donné samedi de l'autre semaine, par Arban, dans les salons du Casino, avait attiré une foule compacte; comme virtuose et comme compositeur, Arban a obtenu un succès éclatant. Sa nouvelle fantaisie concertante sur *les Vêpres Siciliennes* a produit beaucoup d'effet, et dans un grand solo qu'il jouait pour la première fois l'excellent artiste a provoqué d'unanimes applaudissements. Un accueil non moins chaleureux a été fait à la fantaisie sur *les Huguenots*, dont la Société des *Enfants de Lutèce* a parfaitement interprété la partie chorale. Enfin, un des principaux attraits de cette belle soirée a été l'exécution d'un fragment de la *Saint-Julien des Ménétriers* (l'Entrée de la noce), de Georges Kastner. On a vivement goûté cette œuvre fraîche et mélodique, intéressante au plus haut degré et qui, par sa nature même, semble appelée à entrer dans le répertoire courant des Sociétés philharmoniques. En résumé, le festival de samedi dernier a été de tous points digne de son organisateur et des solennités pareilles des années précédentes.

*** Les soirées musicales de notre collaborateur M. Paul Bernard, qui n'étaient d'abord que des exercices d'élèves, sont devenues peu à peu de véritables concerts où se donne rendez-vous une assistance brillante et distinguée. C'est au talent de plus en plus accentué des jeunes et gracieuses élèves qui se réunissent dans ce salon, c'est au mérite et à l'exquise urbanité de leur professeur, qu'il faut demander le secret de cet empressement. La récente et dernière soirée dans laquelle Mme Damoreau, Meillet, Nadaud se sont fait entendre, c'est-à-dire chaleureusement applaudir, a été fort remarquable au point de vue de l'exécution même des élèves. Deux ou trois, notamment, sont de première force, et nous leur avons entendu jouer, avec une réelle maëstria, des morceaux qui présentent de sérieuses difficultés, la *Danse des Fées*, de Prudent, le *Concert-Stuck*, de Weber, etc. Dans le *Rondo-Capricioso* de Mendelssohn, M. Paul Bernard a affirmé une fois de plus cette sûreté de goût, cette netteté de jeu, cette élégance de phrasé qui ont fait sa réputation, comme artiste et comme professeur et que l'on est charmé de retrouver chez ses élèves.

*** La nouvelle mairie du 3e arrondissement a été inaugurée mercredi dernier par une soirée musicale de bienfaisance, dans laquelle Mlles Marie Battu et Joséphine Martin, MM. Delle Sedie, Ernest Nathan, etc., ont recueilli d'unanimes applaudissements. La musique de la garde de Paris a brillamment complété le programme de cette solennité.

*** Au concert qui a suivi, cette semaine, à la Sorbonne, la séance annuelle de la crèche Sainte-Geneviève, Mlle Marie Roze a interprété avec son gracieux talent une cantate de circonstance de Mme Mélanie Waldor et Adrien Boïeldieu. Les chœurs étaient chantés par des orphéonistes de la ville de Paris, sous l'intelligente direction de M. Alex. François. Saënger conduisait l'orchestre. Paroles, musique et exécution ont été fort goûtées.

*** A la dernière matinée de M. Lebouc, on a admiré le beau et large talent du célèbre violoniste Léonard, qui a magistralement interprété le 10e quatuor de Beethoven et le 12e quintette d'Onslow; une sonate de Corelli, orchestrée par Léonard, a produit un grand effet.

*** Au concert donné le 30 mars dans la salle Herz, par Fanfan Benoiton, l'enfant terrible du Vaudeville, on a particulièrement remarqué et applaudi la grande artiste qui s'est si promptement imposée à l'admiration du public parisien, Mme Norman-Neruda, dans la *Fantaisie-Caprice* de Vieuxtemps, Mlle Louise Murer, pianiste d'un très grand talent, élève de Prudent, qui a joué avec beaucoup de charme deux morceaux de son maître, et un autre jeune virtuose qui nous paraît appelé à un bel avenir, M. Rendano; il a exécuté en maître le *Mouvement perpétuel* de Weber.

*** L'éminent professeur W. Krüger a donné dimanche dernier sa seconde séance d'élèves, où nous avons remarqué de jeunes talents qui donnent plus que des espérances. Citons en première ligne les enfants de l'excellent artiste, et la jeune Emma Fumagalli, qui a exécuté l'allegro de la sonate en *mi* bémol de Hummel et la sonate en *la* mineur de P.-E. Bach.

*** Mme Pierson-Bodin vient de clore la saison musicale par une matinée expressément consacrée à ses élèves. Le jeune flûtiste Corlien, Mme Blouet-Bastin, la brillante violoniste, et le jeune Fock, élève très-remarquable de Chevillard, ont contribué à l'éclat de cette séance, dans laquelle on a particulièrement applaudi : un trio de Haydn, les variations de Beethoven sur *la Flûte enchantée*, un morceau pour deux pianos, un concerto d'Alard et les variations du *Toreador*.

*** Une bonne nouvelle pour le dilettantisme parisien : Vivier donne son concert, le mardi 21 de ce mois, dans les salons d'Erard. Cela dit tout et n'a nul besoin de commentaires.

*** Nous devons également une mention spéciale au quatrième concert de musique de chambre que donnera Ant. Rubinstein, après-demain, mardi, chez Herz.

*** La Société des concerts du Conservatoire donne aujourd'hui son douzième concert, dont voici le programme : symphonie en *la* de Mendelssohn; chœur d'*Armide* de Lulli (solo chanté par M. Caron); concerto pour piano en *mi* bémol de Beethoven, exécuté par M. Alphonse Duvernoy; chœur des chasseurs d'*Euryanthe*, de Weber; ouverture de *Léonore* de Beethoven.

*** Aujourd'hui dimanche, à 2 h., au Cirque Napoléon, 23e concert de musique classique, sous la direction de J. Pasdeloup. En voici le programme : 1° 9e symphonie (première partie), allegro maestoso, adagio cantabile, scherzo, de Beethoven; — 2° Andante et menuet de la symphonie en *mi* bémol de Mozart; — 3° Fragment de *Roméo et Juliette* (première audition), le jardin de Capulet, scène d'amour, de H. Berlioz; — 4° Romance en *fa*, Prélude et Gavotte, pour violon, de Beethoven et J.-S. Bach, exécutés par Mme Norman-Neruda; — 5° Invitation à la valse, orchestrée par Berlioz, de Weber. — Le vingt-quatrième et dernier concert populaire aura lieu dimanche 19 avril 1868. — Vendredi-Saint, concert spirituel à 8 heures 1/2 du soir, avec le concours de Mlle Nilsson et de Faure.

*** Notre correspondant de Dieppe nous envoie le compte-rendu d'un fort beau concert dans lequel Mme Peudefer et MM. Hayet et Florenza ont obtenu un brillant succès. — Parmi les morceaux les plus applaudis on nous cite un duo de Rossini, et un *Ave maris Stella* de Vervoitte.

*** Une jeune cantatrice de beaucoup d'avenir, Mlle Cécile Dolmetsch, s'est fait entendre à Nantes et à Angers, dans deux concerts, où sa voix et sa méthode ont été très-appréciées. Elle était secondée par son père, excellent pianiste-compositeur, auteur de remarquables transcriptions du *Prophète*, du *Pardon de Ploërmel* et de *l'Africaine*, et qui a eu sa part d'applaudissements dans l'interprétation de ses diverses œuvres.

*** Le 23 de ce mois, l'excellent pianiste Jacques Baur donnera son concert annuel dans les salons d'Erard. Dans cette soirée, qui s'annonce comme devant être une des plus brillantes de la saison, le bénéficiaire, élève de prédilection de Listz, fera entendre pour la première fois sa grande transcription du chœur des évêques de *l'Africaine*.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné, cette semaine, trois représentations d'*Hamlet*.

*** Dimanche dernier, *l'Africaine* a été représentée. Mme Marie Sass y a rencontré son triomphe habituel, et les bravos enthousiastes n'ont pas manqué à Mlle Levielly, Morère, Belval, David, Gaspard, Castelmary et aux autres interprètes du chef-d'œuvre. — Lorsque le congé de Faure et le départ de Mlle Nilsson pour Londres interrompront les représentations d'*Hamlet*, l'Opéra reprendra *Herculanum*, avec le nouveau ténor Colin, MM. Obin et Belval, Mlles Battu et Bloch.

***A ce théâtre, il est question, pour l'automne, de la reprise de l'*Armide*, de Gluck, avec Mme Sass ainsi que de celle de *la Reine de Chypre*, pour Mme Gueymard.

*** Notre excellent baryton Faure vient de recevoir de S. M. l'Empereur deux magnifiques fusils de chasse.

*** *Les Dragons de Villars* viennent d'être mis à l'étude à l'Opéra-Comique : le plus grand soin sera apporté à la reprise de cet opéra populaire.

*** Le théâtre Italien a donné, cette semaine, deux représentations de *Giovanna d'Arco*. Mlle Adelina Patti y a retrouvé le succès et les bravos de la première. A l'une de ces représentations, Mlle Carlotta Patti, accompagnée de M. Scola, dont la santé est rétablie, applaudissait sa sœur. Les débuts des Tiberini se poursuivent de la manière la plus heureuse dans *I Puritani*.

*** Au théâtre Italien, le *Stabat Mater* de Rossini sera chanté jeudi et vendredi prochain. La représentation de ce soir, *Il Barbiere*, est donnée au bénéfice du maëstro Alary.

*** *Roméo et Juliette* a retrouvé à la salle Ventadour l'éclatant succès de la place du Châtelet. Devant un brillant auditoire, Mme Carvalho a chanté comme le jour où la tendre et poétique Juliette se présentait pour la première fois aux sympathies du public. Elle a donné comme une consécration nouvelle à ce rôle qu'elle a fait sien; aussi la soirée de vendredi dernier comptera-t-elle parmi les plus glorieuses qui aient signalé la carrière de la grande artiste. Mlle Daram, Massy, Troy, Barré ont parfaitement traduit l'œuvre de Gounod, dont l'exécution générale a été irréprochable.

*** Mlle Schneider devant prendre son congé prochainement, le public se presse aux dernières représentations que *la Grande Duchesse*, toujours victorieuse, toujours aussi applaudie, doit donner avant sa disparition momentanée du boulevard Montmartre. Puis viendra *le Pont des Soupirs*, dont plusieurs tableaux, paroles et musique, ont été en grande partie refaits. — Il est également question à ce théâtre d'un ouvrage inédit de Grisar.

*** Mme Ugalde a repris, dans *Geneviève de Brabant* aux Menus-Plaisirs (100e représentation), son rôle de Drogan.

*** Mme Marie Sass a donné, ces jours-ci, trois représentations de *l'Africaine*, à Nîmes. Depuis son entrée jusqu'à la fin du cinquième acte, l'ovation n'a pas cessé. Le 1er avril, elle a chanté avec un égal succès son beau rôle de Selika à Montpellier. C'est le 13 de ce mois que les représentations de Mme Sass commenceront à Bruxelles.

*** Le théâtre du Kursaal d'Ems jouera, cette année, l'opérette, et donnera notamment *la Princesse de Trébizonde*, deux actes de MM. Tréfeu et Nuitter, musique d'Offenbach. Au nombre des artistes engagés, nous nommerons : Bonnet, Gourdon, Jean-Paul, Derval (des Fantaisies-Parisiennes); Mmes Lovato, Decroix, Labarre et Anna Vangel.

*** *Les Dragons de Villars*, fort bien chantés par Mlle Bleau, font, en ce moment, les beaux soirs du théâtre d'Avignon. Le public accueille par de sympathiques bravos la pièce et sa principale interprète. Mme Vandenheuven donne, sur cette scène, des représentations qui sont très-suivies.

*** *Les Dragons de Villars* sont également représentés à la Haye, avec un succès très-franc.

*** Le théâtre de Boulogne-sur-Mer a représenté récemment une opérette en un acte, paroles de M. Eugène Leroux, musique d'Alfred Sergent, intitulée *Sous un balcon*.

*** Comme cette dernière ville, Bordeaux s'est offert cette semaine un opéra de son cru : *Quand les chats n'y sont pas*, de MM. Brunet et Lodoïs Lataste.

*** Mlle Angèle Cordier, dont le talent et les succès sont bien connus de nos lecteurs, vient d'être engagée au théâtre de Barcelone.

*** Le public du Grand-Théâtre de Lille a fait hommage à Mme de Taisy, l'ex-artiste de l'Opéra, d'un bracelet en or, enrichi de perles fines et de diamants.

*** Mlle Léa Karl, que l'on a entendue et applaudie à Marseille au Grand-Théâtre, et dont notre confrère Benedict a fait un pompeux éloge dans *le Sémaphore*, vient de donner à Amiens une représentation de *la Juive*. Elle a joué et chanté le rôle de Rachel de manière à satisfaire les plus difficiles; aussi les applaudissements ne lui ont pas fait faute, et une seconde représentation du même opéra lui a été demandée.

*** Grâce au talent et à la beauté de Mme Goby-Fontanel, Offenbach s'est emparé du théâtre de Brest et y règne sans partage, avec *la Belle Hélène, la Vie parisienne* et *la Grande-Duchesse*. Salles combles, ovations, faveur populaire, etc.

*** M. Ricci, qui n'avait pu s'entendre avec M. Bagier, au sujet de son nouvel opéra inédit, vient, dit-on, de traiter avec M. le comte de Guédéonoff, intendant des théâtres impériaux de Saint-Pétersbourg, pour la représentation de son œuvre dans cette ville. Il reçoit une prime de 20,000 francs, sans préjudice de ses droits d'auteur.

*** M. Ernest Martin, autrefois ténor au théâtre Lyrique, a pris la direction des Petits-Bouffes-Saint-Antoine, et il se propose, à partir du 1er septembre prochain, d'implanter l'opérette dans le quartier de la Bastille.

NOUVELLES DIVERSES.

*** Mme Georges Kastner vient de faire don d'une somme de 5,000 francs à l'Association des artistes musiciens, et MM. Kastner fils ont remis 300 francs pour assurer leurs droits d'associés perpétuels de l'œuvre fondée par le baron Taylor et dont leur père était le vice-président.

*** La messe au profit de l'Association des artistes musiciens a produit plus de 6,000 francs.

*** Les examens des classes de chant d'opéra et d'opéra-comique ont commencé au Conservatoire la semaine dernière et se sont terminés cette semaine.

*** On annonce l'arrivée à Paris :

— De Mme Volpini, l'éminente cantatrice qui vient de remporter d'éclatants triomphes à Saint-Pétersbourg;

— Du pianiste-compositeur Mortier de Fontaine, précédé d'une grande réputation solidement établie à l'étranger;

— Du célèbre chorégraphe Saint-Léon, de retour d'Italie.

*** M. de Lassabathie, administrateur du Conservatoire, a été frappé d'un coup de sang, samedi soir de l'autre semaine, pendant l'audition du *Dante* de M. le duc de Massa, à laquelle il assistait dans la loge de S.A. la princesse Mathilde. Nous sommes heureux d'annoncer que l'état du malade s'est sensiblement amélioré. Il est maintenant hors de danger, et l'on est en droit de compter sur son prompt et complet rétablissement.

*** On annonce, pour le samedi saint 11 avril courant, une solennité musicale qui nous semble présenter un intérêt tout particulier. Diverses sociétés chorales auxquelles s'adjoignent les enfants des maîtrises des principales paroisses de Paris, doivent exécuter, dans l'église de Saint-Roch, à 8 heures du soir, le *Stabat Mater* de Palestrina, qui n'a jamais été entendu à Paris. C'est une excellente idée d'appliquer les masses chorales à l'exécution de semblables chefs-d'œuvre. C'est la preuve de l'éducation musicale des orphéonistes, c'est la preuve surtout qu'ils sont aptes à comprendre autre chose que des chœurs composés en quelque sorte spécialement pour eux. C'est également une indication du parti sérieux qu'on peut tirer de ces forces intelligentes, chaque fois qu'il s'agira d'interpréter les pages des grands maîtres. Nous applaudissons de grand cœur à cette tentative organisée par le Comité des intérêts orphéoniques, présidé par M. E. Delaporte.

*** Le dimanche de Pâques, sera exécutée, à Saint-Eustache, sous la direction de M. Hurand, maître de chapelle, une messe en musique, chœur et solos, de M. François Schwab, de Strasbourg, compositeur et critique musical du *Courrier du Bas-Rhin*, bien connu de nos lecteurs. On parle avec grand éloge de cette œuvre.

*** Aujourd'hui dimanche, 5 avril (dimanche des Rameaux), sera exécuté à Saint-Eustache, à 4 heures de l'après-midi (après vêpres), un *Stabat Mater* de M. Bourgault-Ducoudray, grand prix de Rome. Un personnel choral composé de quatre-vingts exécutants interprétera cet ouvrage, sous la direction de M. Hurand, maître de chapelle. La partie de grand orgue sera jouée par M. Ed. Batiste.

*** Le vendredi-saint à une heure, on entendra, à l'église Sainte-Clotilde, *les Sept paroles du Christ* mises en musique avec orchestre par Th. Dubois qui en dirigera l'exécution. Les soli seront chantés par MM. Villaret, Caron et Mosbrugger.

*** Vendredi prochain, à midi, dans l'église Saint-Roch, l'oratorio d'Haydn : *Les sept paroles de Notre-Seigneur*, sera exécuté sous la direction de M. Ch. Vervoitte.

⁂ Jeudi dernier a eu lieu à Maubeuge l'inauguration du grand orgue construit dans les ateliers de la Société anonyme des grandes orgues Merklin-Schütze. Cet instrument à trois claviers, doté de tous les perfectionnements modernes, produit des effets de sonorité qui ont captivé l'auditoire nombreux et choisi. Les artistes appelés à faire apprécier les ressources de cet orgue magnifique étaient : MM. Bencteux, l'organiste titulaire; Dubois, l'éminent organiste de Bruxelles, et Grison, l'organiste de la métropole de Reims, qui ont tous fait preuve d'un talent remarquable, aussi bien comme compositeurs que comme exécutants. Une toute jeune demoiselle, Maria Sannier, fille de l'organiste de Sainte-Catherine de Lille, a pris part à cette fête musicale et a joué d'une manière très-correcte, une méditation de Lefébure-Wély et un offertoire d'Ed. Batiste. Le public, aussi bien que les artistes présents, ont fait à cette jeune organiste une ovation qui doit l'encourager à persévérer dans cette carrière.

⁂ M. A. Chaûvet, l'organiste actuel de Saint-Merri, vient d'être appelé aux mêmes fonctions à la nouvelle église de la Trinité, dont l'orgue ne sera terminé qu'au commencement de juin. — Puisqu'il est question de cet excellent artiste, nous recommandons à nos lecteurs ses deux dernières publications pour piano : *15 Etudes préparatoires aux œuvres de Bach* et *5 feuillets d'album*, qui ont paru chez F. Mackar, et où on retrouve l'imagination vive et le savoir profond qui distinguent ses autres compositions.

⁂ MM. E. Gérard et Cᵉ (ancienne maison Meissonnier) vont faire paraître successivement les œuvres d'Antoine Rubinstein, dont ils se sont rendus acquéreurs pour la France, la Belgique, l'Espagne et l'Italie. La musique d'orchestre, la musique de chant et la presque totalité des pièces spéciales pour le piano, qui composent l'œuvre déjà si considérable de ce maître, deviennent ainsi la propriété de la maison Gérard.

⁂ M. Aloys Kunc vient de publier chez l'éditeur Jules Heinz, *l'Ecrin de l'organiste*, 50 morceaux non difficiles, extraits des œuvres de Mozart, Beethoven, Haydn, Haendel, etc., pour *orgue* ou *harmonium*, pouvant servir aux différentes parties de *l'office du matin*, élévations, offertoires, communions, etc., 4 suites. Ces recueils nous semblent être destinés à rendre de grands services aux jeunes artistes, qui, encore trop novices dans l'art d'improviser, auraient le bon esprit d'y faire un choix de morceaux à la portée de leur degré de force comme organistes.

⁂ Au concert donné la semaine dernière par le pianiste compositeur Esnest Stœger, on a particulièrement applaudi ses trois nouvelles compositions : *Impromptu-scherzo*, *Prélude et Novellette*. Le succès de ces charmants morceaux, dont la couleur poétique et la distinction frappent tout d'abord, n'est du reste plus à faire. Dès leur apparition la vogue s'y est attachée et ils sont joués partout.

⁂ La liste des concours et festivals orphéoniques est ainsi fixée, quant à présent, pour la campagne courante : Melun et Houilles, 10 mai; Rouen, 24 mai; Versailles, 24 mai; Metz et Rodez, 31 mai. — Chartres, 7 juin; Choisy-le-Roi, 21 juin; Château-Thierry, 28 juin. — Senlis, 12 juillet; Hazebrouck, 12 et 19 juillet, Grenoble, 15 août.—Il n'y a encore rien de fixé définitivement au sujet des fêtes musicales qui auront lien au Havre pendant son Exposition maritime.

⁂ Le cours professé à la mairie du onzième arrondissement par M. A. Elwart, pour les jeunes filles, n'aura lieu que le lundi de Quasimodo, à cause des solennités de la semaine sainte. On s'inscrit au secrétariat de la mairie du Prince-Eugène.

⁂ A l'occasion de l'inauguration de la statue qui doit être élevée à Antoine Watteau, dans sa ville natale, la Société impériale d'agriculture de Valenciennes met au concours les paroles d'une cantate, qui comportera trois strophes au moins et quatre au plus. Une médaille d'or sera décernée à l'auteur de la composition qui sera jugée la meilleure. Les pièces porteront une épigraphe, laquelle sera reproduite dans un bulletin cacheté contenant les nom, prénoms et domicile de l'auteur. Elles devront être adressées *franco* au secrétaire-général de la Société, au plus tard le 15 mai prochain, terme de rigueur.

⁂ Le Pré Catelan, au bois de Boulogne, inaugurera ses fêtes et concerts le 12 avril, dimanche de Pâques. Le programme de la saison d'été de ce jardin devenu le salon de la bonne société parisienne, est des plus remarquables : concerts d'harmonie par la musique des zouaves de la garde; représentations dramatiques au théâtre des Fleurs; bal d'enfants sur le plateau des chênes; expériences scientifiques d'aérostation et de télégraphie aérienne sur la grande pelouse; courses et jeux divers.

⁂ M. Barsotti, organiste et pianiste remarquable, auteur de compositions estimées et d'une *Méthode de musique vocale*, ancien directeur-fondateur du Conservatoire de musique de Marseille, vient de mourir dans cette ville à l'âge de quatre-vingts ans. François Bazin et Reyer ont été ses élèves.

ÉTRANGER

⁂ *Londres.* — *Her Majesty's Opera* (tel est le nom légèrement modifié de l'entreprise de M. Mapleson), a fait son ouverture au théâtre de Drury-Lane le samedi 28 mars dernier, avec *Lucrezia Borgia*. Mmes Tietjens, Trebelli-Bettini, MM. Fraschini, Santley et Foli remplissaient les principaux rôles. C'est dire que la représentation a été très-brillante. Fraschini particulièrement, qui débutait, ou plus exactement qui rentrait après vingt et un ans d'absence, a été admirable dans le rôle de Gennaro. Mardi, on a donné *Semiramide* avec Mme Tietjens, et jeudi *Lucrezia Borgia*. — Le 31, Covent-Garden a ouvert ses portes. *Norma* avec Mmes Fricci et Sherrington, MM. Naudin et Capponi a inauguré brillamment la saison; le succès de la soirée a été pour l'admirable Mme Fricci. *Don Carlos*, avec les mêmes artistes, a été joué jeudi. — Le 23, la Philharmonic Society a donné le premier de ses huit concerts. Mme Schumann y a obtenu un très-grand succès avec le concerto en *sol* de son mari.

⁂ *Bruxelles.* — Cent partitions sont parvenues à la commission provisoire instituée pour le grand concours de musique sacrée organisé par la maison Schott, sous la protection du gouvernement belge. Sur ce nombre, dix-huit seulement proviennent de compositeurs nationaux. Un travail préparatoire, consistant dans l'examen de celles de ces œuvres qui pourront convenir au culte catholique, sera fait incessamment par cette commission, après quoi le jury définitif statuera sur les récompenses.

⁂ *Berlin.* — Une grande activité règne toujours à l'Opéra; on a joué la semaine dernière *Fra Diavolo*, *Violetta*, *les Huguenots*, *Joseph* et *les Diamants de la Couronne*. Niemann, Mmes Lucca et Artôt se sont partagé le poids assez lourd de ce répertoire. — Un concert organisé sous le patronage de Leurs Majestés, et auquel ont pris part exclusivement des membres de l'aristocratie prussienne, a été donné le 24 mars au bénéfice des pauvres. La baronne de Schleinitz, la comtesse Pourtalès, MM. de Keudell, de Saldern, etc., ont exécuté en vrais artistes diverses œuvres classiques. Un concert analogue est annoncé pour le 3 avril. — Le maître de chapelle Henri Dorn a célébré, le 21 mars, son 40ᵉ anniversaire de chef d'orchestre de l'Opéra. Les artistes de ce théâtre lui ont offert à cette occasion un magnifique buste de Beethoven, et le comte de Rœdern, intendant de la musique de la Cour, lui a remis, au nom du roi, les insignes de l'ordre de la Couronne.

⁂ *Cologne.* — Le festival bas-rhénan est annoncé dans cette ville pour les 31 mai, 1ᵉʳ et 2 juin. Le programme n'est pas encore publié.

⁂ *Dessau.* — *L'Africaine* vient d'être donnée pour la première fois avec un succès splendide.

⁂ *Leipzig.* — Le vingtième et dernier concert du Gewandhaus coïncidant avec la date de la mort de Beethoven (26 mars), le programme se composait exclusivement d'œuvres de l'illustre maître : fragments de la messe en *ré*, fantaisie pour piano, orchestre et chœurs, exécutée par le chef d'orchestre Carl Reinecke, et symphonie avec chœurs.

⁂ *Munich.*— La première nouveauté donnée au théâtre populaire sera *la Grande-Duchesse de Gérolstein*, avec l'excellente Mlle Emilie Schrœder dans le rôle principal.

⁂ *Milan.* — *Don Carlos*, avec Fancelli, Junca, Mmes Stoltz et Destin, a obtenu à la Scala un grand succès.

⁂ *Barcelone.* — *Fra-Diavolo*, avec Mme Rey-Balla et Stagno, dont le zèle à tous deux semble depuis longtemps défier la fatigue, a été très-applaudi.—La junta municipale a fait choix, pour la direction du Liceo, de M. Rovira, connu déjà avantageusement dans le monde théâtral. M. Rovira a rengagé pour l'année prochaine le ténor Steger, qui malheureusement a été fort souvent malade cette saison, et dont l'emploi a été tenu en grande partie par Stagno.

⁂ *Lisbonne.* — Un compositeur portugais, le violoniste Noronha, vient de faire représenter, avec un brillant succès, un opéra dont il est l'auteur, intitulé l'*Arco di Santa Anna*, et qui a été chanté par la Massini, Bulterihi et Mendioroz.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES ANNONCÉS.

Salons Pleyel, mercredi 6 avril à 8 heures 1/2 du soir : concert donné par Mme Anna Fabre, avec le concours de MM. Hermann-Léon, Pagans, Ketterer, Lebrun, Durand, Maton, Thomé et Tayau.

Salle Herz, mardi 7 avril : quatrième concert de musique de chambre d'Antoine Rubinstein.

Salle Herz, samedi 18 avril : concert du jeune Rendano, avec le concours de Mlle Nilsson, de Gardoni et Delle-Sedie.

Salons Erard, mardi 21 avril : concert de Vivier.

Salons Erard, jeudi 23 avril : concert du pianiste Jacques Baur.

Salons Erard, lundi 27 avril : concert de Mlle Octavie Caussemille.

Le Directeur : S. DUFOUR.

En vente chez E. GÉRARD et Cᵉ (ancienne maison Meissonnier), 12, boulevard des Capucines, Et 2, rue Scribe (Grand-Hôtel).

ANTOINE RUBINSTEIN

MARCHE DES RUINES D'ATHÈNES, DE BEETHOVEN

Transcrite pour le Piano,

Prix marqué : 5 fr. Seule édition conforme à l'exécution par l'auteur dans ses concerts. Prix marqué : 5 fr.

DEUX MÉLODIES pour piano, op. 3..... 5 » | **TARENTELLE** pour piano, op. 6 ..... 9 »

POUR PARAITRE INCESSAMMENT :

Toutes les OEuvres spéciales pour le piano; suivront la musique de Chant et la musique d'Orchestre.

Maison E. HEU, éditeur, 10, rue de la Chaussée-d'Antin, à Paris.

NOUVELLES PUBLICATIONS

POUR LE PIANO

Ch. Delloux. Op. 81. N° 1. Chanson aragonaise..... 6 »
— N° 2. Chanson toscane..... 6 »
Léo Delibes. Grande valse extraite du Pas des Fleurs intercalé dans *le Corsaire*..... 7 50
J. Haydn. Menuet en *ut*, transcrit par Mortier de Fontaine... 4 »
G. Lamothe. Op. 61 Chant du soir, nocturne..... 5 »
Lefébure-Wély. Op. 175. Boléro..... 7 50
— Op. 176. Le Rêve de Chérubin..... 6 »
— Op. 177. Esméralda, caprice..... 6 »
— Op. 180. Le Défilé, pas redoublé à deux pianos..... 10 »
— Op. 180 *bis*. Le même à quatre mains... ..... 9 »
— Op. 181. Deuxième duo symphonique à deux pianos. .... 25 »
H. Ravina. Op. 66. Confidence, nocturne..... 6 »

DANSES

E. Ettling. Polka-mazurka sur *la Vie parisienne*..... 5 »
Marx. Polka des Oiseaux sur les motifs de *Gulliver*..... 4 50
O. Métra. Valse, Fleurs et Papillons, id..... 6 »
Strauss. Quadrille, id..... 4 50
— Quadrille, valse et polka sur *la Vie parisienne*, chaque.... 4 50
A. Mey. Valse sur les motifs de *la Vie parisienne*..... 6 »
— Les mêmes, à quatre mains.

CHANT

A. Hignard. *Hamlet*, tragédie lyrique en cinq actes, partition piano et chant, net..... 18 »
J. Offenbach. *La Vie parisienne*, opéra-bouffe en quatre actes, partition piano et chant, net..... 12 »
— La même, pour piano seul, net..... 8 »

Léo Delibes. Il n' faut pas vous gêner..... 4 »
— De quoi vous plaignez-vous?..... 3 »
(Couplets chantés dans l'opéra-bouffe *Malborough*.)
Brousse (Marie). *O Salutaris*, d'après l'adagio de la sonate pathétique de Beethoven, 1, 2, chaque..... 4 »
Victor Chéri. Chant de guerre du *Vengeur*, 1, 2, chaque..... 3 »
Lhullier. En visite, chansonnette..... 3 »
— Ouistiti, chansonnette..... 3 »
G. Pfeiffer. Sonnet-Elégie de Boileau..... 3 »
Th. Radoux. Vous m'oubliez, mélodie..... 5 »
— Le Rosier, id..... 4 »
— Le Réveil, id..... 6 »
— A quoi rêves-tu? id..... 4 »
O'Kelly. Les Adieux de Valentin, chanson..... 3 »
Leboucc. Les Récréations de l'enfance, recueil de rondes avec jeux et petites chansons avec accompag. de piano, net.. 3 »

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu

CHŒURS SUÉDOIS ET NORVÉGIENS

Exécutés au théâtre de l'Opéra pendant l'Exposition universelle par les Etudiants de l'Université d'Upsal, de Copenhague et de Lund.

1. *Chant du Printemps*, par A. Kappelmann..... net. » 75
2. *Le Cortège de Noël*, par Kjerulfs..... net. 1 »
3. *Le Roi des Mers* (air populaire)..... » 75
4. *Le Chant du Rossignol*, par Pacius..... net. » 50

Chœurs divers

1. **Weber.** *Preciosa*, chœur des Bohémiens..... net. 1 »
2. **Auber.** *La Muette de Portici*, prière..... net. » 50
3. **Meyerbeer.** *L'Africaine*, prière..... net. » 50
4. **Weber.** *Avant la bataille*, marziale et andante.... .... net. 1 »
5. **Arcadet.** *Ave Maria*..... net. » 50

arrangés à l'usage de l'orphéon de la ville de Paris, par

PASDELOUP

CHŒUR DES ÉTUDIANTS DU LAC DES FÉES,

arrangé pour l'orphéon de la ville de Paris, par

Net: 1 fr. **FRANÇOIS BAZIN** Net: 1 fr.

MEYERBEER. — **L'Africaine**, chœur des Matelots (chœur de concours à l'Exposition universelle de 1867), net 1 »

ROSSINI. — **Buvons, buvons!** composé et approprié à l'usage de l'Orphéon pour le Festival international 1867, net. 1 50

MENDELSSOHN. Mélodie à trois voix égales arrangée, par A. Valenti, net..... » 50

GALERIE DES MUSICIENS CÉLÈBRES

ANCIENS ET MODERNES.

Photographiés par Pierre Petit,

Format in-4°, sur carton de Bristol, papier de Chine,

Au prix exceptionnel de 2 francs chaque portrait.

Ad. Adam,	Gluck,	Meyerbeer,
Auber,	Goria,	Os! orne,
Beethoven,	Gounod,	Poniatowski (le prince),
Bériot (de) père,	Halévy (Fromental),	Prudent,
Bériot (de) fils,	Haydn,	Quidant (Alfred),
Bernard (Paul),	Haendel,	Ravina,
Berlioz,	Heller (Stephen),	Rosenhain,
Boïeldieu père,	Herz (Henri),	Rossini,
Boulanger,	Kalkbrenner,	Rubinstein (A.),
Cherubini,	Kastner (Georges),	Schubert,
Clapisson,	Lecouppey,	Séligmann,
Czerny,	Lefébure-Wély,	Servais,
David (Félicien),	Litolff,	Sivori,
Devos (Camille),	Méhul,	Thalberg,
Donizetti,	Mendelssohn,	Thomas (Ambroise),
Duprato,	Membrée,	Verdi,
Escudier-Kastner (Mme),	Mozart,	Vieuxtemps,
Gevaert,	Meyer (Léopold de),	Weber (Ch.-Marie de).

Pour paraître cette semaine :

Les portraits de Mme Norman-Neruda, Mlle Marie Neruda, Aimé Maillart, Léonard, Stœger.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Cᵉ, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

35e Année. N° 15. 12 Avril 1868.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger,
chez tous les Marchands de Musique, les Libraires,
et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Histoire de la musique instrumentale (9e article), par **Maurice Cristal**. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves**. — Entrefilets. — Concerts et auditions musicales de la semaine. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Concerts et auditions musicales annoncés. — Annonces.

HISTOIRE DE LA MUSIQUE INSTRUMENTALE

(9e article) (1).

Les dix années qui suivirent s'écoulèrent sans apporter de changement notable dans la fortune de Boccherini; mais Frédéric-Guillaume II mourut et de nouveaux embarras assaillirent ce compositeur. Jusque-là sa vie avait été bien modeste, presque humble. La perte de son premier protecteur, l'infant don Louis, rendue plus sensible encore par l'ingratitude de la cour, l'avait conduit à une existence retirée, partagée entre les soins d'une famille nombreuse, ses travaux et l'exercice d'une piété sereine et douce. Profondément religieux, il consacrait tous les jours les prières d'une messe à chacun de ses cinq enfants. La cloche de sa paroisse se faisait-elle entendre, il laissait la plume pour le livre du chrétien. Etranger au monde qui l'ignorait, vivant saintement en famille, au milieu de quelques amis, les déboires et les déceptions qui l'assaillaient ne purent altérer sa douceur, et jamais il ne montra le moindre mouvement d'impatience contre les rigueurs et les injustices de sa destinée. Heureux par l'art qu'il aimait avec passion, travaillant pour lui-même sans autre but que celui de se plaire à ce qu'il faisait, et de fournir à l'humble entretien de sa famille, il conserva toujours l'imagination active et l'inspiration jeune, et tous ses maux étaient oubliés dès que la plume en main il pouvait écouter et transcrire la voix de son génie.

Doué d'une verve, d'une fécondité également merveilleuses, puisant ses idées comme dans une source intarissable, il prenait, quittait et reprenait son travail avec la même facilité, sans que sa pensée en souffrît le moindre dommage, et que son imagination perdît son souffle. Ayant été obligé de renoncer au violoncelle à la suite d'un crachement de sang, il envoyait ses compositions au monarque prussien sans qu'il se fût procuré la satisfaction de les entendre exécuter, et il arriva ainsi que l'art qu'il honorait si bien ne lui donnait pas même les jouissances de l'artiste, c'est-à-dire celles de l'amour-propre le plus légitime lorsqu'on l'on voit ses idées revivre par une interprétation intelligente. Aussi quel bonheur pour lui lorsque, ayant fait la connaissance du marquis de Benavente, il put goûter deux fois par semaine le plaisir d'entendre enfin les délicieuses inspirations de sa muse.

Ce bonheur bien modeste fut traversé d'une de ces douleurs que la vie ne nous épargne pas. Marié deux fois, Boccherini eut la douleur de perdre coup sur coup deux filles déjà grandes, et de voir expirer sa seconde femme frappée d'apoplexie foudroyante. Cette triple et cruelle séparation qui empoisonna le reste de ses jours n'avait point épuisé les sévérités du sort. La mort de Frédéric-Guillaume II lui porta un nouveau coup en lui enlevant la meilleure part de son modique revenu. Ainsi poursuivi, accablé par un sort funeste, le grand homme supporta ses maux avec une inaltérable vertu.

Lorsque la République française désigna, pour la représenter à Madrid, Lucien Bonaparte, homme d'une haute intelligence, amateur éclairé des arts, dilettante généreux et courtois, noble protecteur qui savait accueillir et honorer le talent, Boccherini plaça sous son patronage six quintettes pour le piano qu'il dédia à la France, « la grande nation, » comme porte la dédicace, et il dédia directement à son nouveau protecteur douze autres quintettes pour violons, altos et violoncelle, superbes compositions, les seules qu'il ait écrites en ce genre.

Lucien Bonaparte récompensa magnifiquement ce double hommage. Dès ce moment les salons, la table et la bourse de l'ambassadeur furent ouverts au célèbre artiste.

La vieillesse de Boccherini semblait à l'abri de nouvelles vicissitudes. C'était une illusion. Le rappel de Lucien, la gravité des événements, tout se réunit pour le rejeter dans de nouvelles angoisses. Avec le protecteur disparut la pension momentanée dont Boccherini avait joui trop peu de temps, et il connut de nouveau la misère qui avait été la compagne trop fidèle, hélas! de la plus grande partie de sa vie.

(1) Voir les nos 38, 40, 42, 44, 46 de l'année 1867, et les nos 3, 9 et 10 de l'année 1868.

Une seule ressource lui restait, c'était la protection du marquis de Benavente, qui lui avait continué son amitié et dont les salons lui étaient restés toujours ouverts. Le dilettante avait un goût passionné pour la guitare et il excellait sur cet instrument cher à tout bon Espagnol. Il pria Boccherini de disposer une partie obligée de guitare, à son usage, dans ses compositions qu'il désignerait, moyennant une gratification de cent francs par quatuor. Satisfaisant à cette demande, qui pour un homme habile eût été un moyen de salut, notre compositeur arrangea avec une partie de guitare un assez grand nombre de morceaux choisis parmi ses ouvrages. Quelques autres riches amateurs imitèrent le marquis de Benavente. Ce fut pour satisfaire à de semblables demandes que Boccherini arrangea ses douze quintettes de piano pour deux violons, deux violes et violoncelle. Ces travaux entrepris tardivement commencèrent à répandre la renommée de Boccherini dans la haute société espagnole. C'est ainsi qu'il put enfin recueillir quelque célébrité parmi ses compatriotres d'adoption, au milieu desquels il avait vécu trente années sans qu'ils soupçonnassent en lui un grand homme.

Ses ressources furent donc un moment moins modiques; mais les commandes des dilettantes espagnols eurent bientôt un terme et les besoins d'une famille se renouvellent sans cesse! Parvenu à la vieillesse et envisageant avec effroi le sort qui était réservé à ses dernières années, Boccherini projeta de quitter l'Espagne et de venir s'établir en France. Il espérait trouver à Paris de la sympathie et des avantages moins incertains. Mais pour entreprendre une longue route avec une famille il fallait de l'argent et il n'en avait pas.

Telle était sa détresse que lorsque Mme Gail le visita à Madrid, en 1803, il n'avait qu'une seule chambre pour sa famille et pour lui. Quand il voulait travailler en repos, sans être troublé par la turbulence des enfants et les bruits du ménage et de la cuisine, il se retirait à l'aide d'une échelle dans une sorte d'appentis en bois pratiqué contre la muraille et meublé d'une table, d'une chaise et d'un vieil alto troué où pendait une seule corde éraillée. C'est dans cette situation misérable qu'il refusa, n'écoutant que sa probité, cent louis d'un *Stabat* à trois voix promis antérieurement à l'éditeur Siéber pour 60 ducats, environ 280 francs.

Mme Gail, qui s'était entremise dans cette affaire, apprit en cette occasion qu'il avait cent fois donné des exemples de cette probité délicate que l'on exploitait autour de lui. Les dernières années de sa vie furent remplies par un travail sans relâche, devenu pénible pour un vieillard et si mal payé que lorsqu'il mourut on ne trouva chez lui ni mobilier, ni linge, ni aliments. On assure qu'il avait gardé sa douceur et sa gaieté jusqu'à sa dernière heure. Il expira le 28 mai 1805, à l'âge de soixante-cinq ans.

On a dit que la cour et les grands honorèrent ses funérailles. D'après les renseignements que s'est procurés M. Picquet, son convoi se fit au contraire sans pompe et ne fut escorté que d'un petit nombre d'amis dévoués.

Boccherini est un compositeur délicieux; il a eu surtout le mérite de l'originalité. Ses idées sont toutes individuelles et ses ouvrages sont à ce point de vue si exceptionnels qu'on en est venu à croire qu'il n'a jamais connu d'autre musique que la sienne. Il est le Sébastien Bach de la musique de chambre. La conduite, le plan de ses pièces musicales, le système de modulation, ainsi que les idées mélodiques ont le cachet de sa personnalité et ne ressemblent au système d'aucun autre musicien.

Les œuvres de ce maître célèbre sont réellement filles du génie; elles demeureront des modèles de grâce, de sensibilité et de goût. La manière dont il sait suspendre l'intérêt par des épisodes inattendus surprend toujours, même les musiciens les plus familiers avec ses compositions, et c'est toujours par des phrases du caractère le plus simple qu'il arrive à produire l'effet le plus vif. Ses pensées toujours gracieuses, souvent mélancoliques, ont un charme inexprimable de naïveté.

MAURICE CRISTAL.

(*La fin prochainement.*)

REVUE DES THÉATRES.

THÉATRE-FRANÇAIS : *la Revanche d'Iris,* comédie en un acte et en vers, par M. Paul Ferrier. — ODÉON : *le Roi Lear*, drame en vers, en cinq actes et sept tableaux, imité de Shakspeare, par M. Jules Lacroix. — PALAIS-ROYAL : reprise des *Diables roses; Une noce sur le carré,* vaudeville en un acte, par M. J. Renard.— PORTE-SAINT-MARTIN : *Nos Ancêtres*, drame en vers, en cinq actes et six tableaux, par M. Amédée Rolland.

La dernière quinzaine a été bonne, en ce sens qu'elle a donné les gages réitérés d'un retour aux traditions de la vraie et saine littérature que le théâtre contemporain met trop souvent en oubli. Nous ne nous abusons pas néanmoins sur la portée de ces tentatives, et nous croyons qu'il faudra encore plus d'un effort persévérant pour amener la réforme du goût déplorable qui est à l'ordre du jour; mais nous saluons avec plaisir ces premières lueurs d'une aurore nouvelle qui finira par percer les nuages dont elle est obscurcie.

Le Théâtre-Français, qui, du reste, est en dehors de la question, apporte à ce mouvement réactionnaire le contingent d'une petite comédie en un acte, intitulée *la Revanche d'Iris.* Ce n'est pas tout à fait une nouveauté, car elle a été jouée à Lille, dans la représentation-gala offerte à l'Empereur et à l'Impératrice, à l'époque du voyage de Leurs Majestés dans nos provinces du Nord; puis, son succès s'est propagé dans quelques salons parisiens avant d'arriver à la scène.

Elle n'entraîne pas effectivement de bien grands embarras : un décor de fantaisie et deux interprètes, voilà tout. Iris, la messagère des dieux, est envoyée par Jupiter sur notre globe pour en ramener au céleste séjour trois jeunes filles innocentes et pures, si elle peut se les procurer. Cette réserve n'est pas de nous, mais de Diogène, qui se rencontre sur les pas d'Iris et qui se moque de sa mission :

— Je cherche un homme, un seul, et ne puis le trouver!

lui dit-il en raillant. Si bien qu'Iris, piquée au vif, jure de tirer vengeance du terrible cynique, et pour cela, elle arbore toutes les séductions que le ciel du paganisme lui a généreusement départies. Ce malheureux Diogène a beau s'en défendre, il est forcé de se plier aux caprices d'Iris, il s'adonise, il se parfume, il tombe aux pieds de l'inhumaine. C'est là qu'Iris l'attendait; ce triomphe lui suffit, et après avoir accueilli la brûlante déclaration de Diogène par un irrévérencieux éclat de rire, elle reprend à tire d'ailes la route de l'Olympe.

Ce proverbe, — car c'en est un, — est l'œuvre d'un débutant, dont la versification élégante et facile est d'un heureux augure pour l'avenir. Il est vrai que Coquelin et Mlle Ponsin lui prêtent un appui qui n'est pas à dédaigner.

— Nous n'avons pas à raconter *le Roi Lear;* tout le monde a lu, dans Shakspeare, cette magnifique flétrissure de l'ingratitude filiale. On sait que Ducis a essayé, non sans peine, de la réduire aux proportions mesquines de notre ancien théâtre, et que Balzac s'est efforcé de l'adapter à nos mœurs bourgeoises, dans le roman du *Père Goriot.* L'imitation de M. Jules Lacroix est plus ample et plus fidèle, sans être cependant complète. L'auteur du nouveau drame de l'Odéon s'est attaché surtout à reproduire, sous toutes ses faces, la belle physionomie de ce vieux roi aveugle, répudié

par ses filles et refusant de les maudire. Il n'a pas négligé le dévouement, la mort touchante de Cordélia, mais il a écarté la contre-partie de ce fils chassé par son père, dont le désespoir se marie si bien à la douleur du roi Lear. Cet épisode constitue à la vérité une double action qui est un défaut au point de vue de notre économie théâtrale. Gardons-nous donc de faire un reproche à M. Jules Lacroix de cet excès de prudence. Son œuvre contient encore d'assez remarquables scènes pour satisfaire les esprits les plus exigeants. Quand il n'y aurait que le sublime tableau du pauvre monarque mourant sur le bord de la mer, aux éclats de la tempête, en la compagnie d'un fou et d'un mendiant, ou celui du père infortuné berçant dans ses bras débiles le gracieux cadavre de Cordélia, cela seul suffirait à justifier l'enthousiasme avec lequel l'impressionnable parterre de l'Odéon a applaudi l'ensemble du drame. Ajoutons que les vers du poëte, qui traduisent la plupart du temps avec bonheur les pensées grandioses de l'auteur anglais, n'ont pas été sans influence sur les dispositions des spectateurs.

Le rôle écrasant du roi Lear est rempli d'une manière irréprochable par Beauvallet, l'ancien sociétaire du Théâtre-Français, qui, dans sa longue carrière, n'a peut-être jamais rencontré une occasion plus favorable à son talent. Son entourage est digne de lui; Taillade n'a qu'une scène, mais il y est parfait. Nous devons aussi de sincères éloges à Paul Deshayes, à Laute et à Mlle Sarah Bernhard, qui est d'une simplicité attendrissante dans le rôle de Cordélia.

— Le Palais-Royal a interrompu encore une fois les représentations inépuisables de *la Vie Parisienne*, pour reprendre une vieille pièce de son répertoire, *les Diables Roses*, qui a fait florès en son temps, et qui a obtenu un très-joli regain de succès, grâce à l'entrain de ses joyeux interprètes : Gil-Pérès, Lhéritier, Hyacinthe, Lassouche et Mlle Baron, héritière du rôle de Mlle Schneider.

On joue avant cette pièce un lever de rideau intitulé : *Une noce sur le carré*, qui est très-bien enlevé par Luguet et par Mlle Howey. L'effet principal de ce vaudeville réside dans une exhibition d'ombres chinoises qu'on aperçoit à travers les rideaux d'un appartement voisin. C'est une noce qui sert de prétexte à un rapprochement et à un essai d'imitation entre les deux personnages en scène. L'idée est plaisante et dispose parfaitement le public.

— La Porte-Saint-Martin a tellement abusé des grandes féeries, que lorsqu'il lui prend fantaisie de retourner au drame sérieux, elle semble ne plus être sur son terrain naturel. De là une certaine hésitation parmi les spectateurs qui se sentent tout dépaysés et qui n'applaudissent pas comme ils le feraient ailleurs, à l'Odéon par exemple. Le drame en vers de M. Amédée Rolland, *Nos Ancêtres*, qui se recommande par des qualités fort estimables, a malheureusement fourni la preuve de ce malentendu. Comment vouliez-vous qu'un parterre qui se gaudissait hier aux facéties burlesques du *Pied de mouton* ou de *la Biche aux bois*, prenne en bonne part la leçon de patriotisme que vous lui donnez aujourd'hui? Il ne suffit pas d'un prologue, plein de pensées généreuses, pour modifier de prime abord une pareille situation. Faisons pourtant un effort pour oublier la féerie de la semaine dernière, et pénétrons avec l'auteur dans les bas-fonds de ce mystérieux moyen âge où se livre la lutte des communes contre la féodalité. Le tyran Hélisand, c'est le principe féodal qui prétend conserver envers et contre tous ses immunités abusives; Marcus Faber, c'est le peuple qui élève la voix pour avoir enfin sa place au soleil. Le château reste sourd aux réclamations de la commune; mais aidée par la rancune vindicative d'une vieille femme qu'Hélisand a cruellement frappée, la commune s'introduit dans le château et s'en empare Par un revirement soudain, la féodalité triomphe, les manants sont vaincus, et c'en serait fait de l'avenir populaire si le roi Philippe-Auguste n'intervenait dans la mêlée par de légitimes concessions. Hélisand, fidèle à son principe, est mort assez à temps pour ne pas le voir amoindri. Quant à Marcus, il sera jusqu'au bout le martyr de sa cause, et, au jour de l'émancipation, il portera la peine de sa révolte prématurée en s'acheminant avec résignation vers la route de l'exil.

A l'Odéon, nous avons rencontré Shakspeare; à la Porte-Saint-Martin, nous nous trouvons face à face avec Victor Hugo dont l'exemple et le souvenir ont constamment inspiré M. Amédée Rolland. Il y a, du reste, dans son drame, de beaux vers qui sont bien à lui et qui ne pêchent parfois que par un peu trop d'emphase déclamatoire. Ses interprètes font tout ce qu'ils peuvent, et nous citons parmi eux Laray, Montal, Laurent, Mme Vigne et Mlle Suzanne Lagier; après tout, il ne faut pas trop demander à des artistes qui débitaient, la veille, la prose de M. Cogniard ou qui chantaient dans les cafés-concerts.

D. A. D. SAINT-YVES.

Nous faisions connaître, dans notre dernier numéro, la libéralité de Mme Georges Kastner envers l'Association des artistes musiciens. C'est au mari de Mme Kastner que revient la pensée de ce don posthume, pensée maintefois manifestée par lui de son vivant, et que sa veuve vient de traduire et d'accomplir si généreusement. — En même temps que nous apprenions ce détail, nous recevions de M. Noetinger, le digne président du Comité central de l'Association des sociétés chorales d'Alsace, dont Georges Kastner était président honoraire, une lettre qu'il vient d'adresser à tous les membres de l'Association. Nous nous faisons un devoir et un plaisir de reproduire cette lettre, car on y verra à quel point les compatriotes de notre regretté collaborateur et ami ont ressenti le chagrin de sa mort prématurée, et que ce n'est pas seulement à Paris qu'il cherchait à faire le bien, à venir en aide aux artistes, et à encourager les tentatives favorables au progrès de la musique.

Strasbourg, le 16 mars 1868.

Mes chers collègues,

C'est le propre des natures d'élite, des hommes d'esprit et de cœur que leur mort provoque un concert unanime de regrets.

Tour à tour, tous les journaux de musique, toutes les revues orphéoniques et les feuilles de sa ville natale nous ont retracé ce qu'était comme époux, comme père et comme artiste M. Georges Kastner, compositeur, membre de l'Institut, officier de la Légion d'honneur, enlevé prématurément à sa famille et à ses amis, le 19 décembre dernier.

Dans cette imposante manifestation de la douleur publique, c'est le devoir du Comité central de l'Association des sociétés chorales d'Alsace d'élever la voix et d'adresser, lui aussi, un dernier adieu à celui qui fut son président honoraire et son protecteur bienveillant.

Oui, M. Kastner a toujours aimé notre belle institution qu'il savait devoir rendre d'utiles et de grands services à la cause de la civilisation.

Dès l'année 1856, date glorieuse pour notre Association, nous avons été heureux de recourir à ses lumières et à ses bons conseils. Ayant fait, dans sa jeunesse, une partie de ses études en Allemagne, il avait pu suivre de près l'organisation des sociétés chorales si renommées de ce pays. Nous le voyons abandonner ses nombreux travaux de bénédictin pour accourir à notre appel et assister à la première manifestation de notre Association. Nous le voyons prendre part à toutes les réunions, à toutes les discussions, oubliant la fatigue pour participer à notre joie. Aussi, en cette circonstance, lui avons-nous décerné par acclamation le titre de président honoraire de notre Association.

Et ce n'était pas une sinécure que nous lui créions. Jamais une demande que nous lui avons adressée n'a été repoussée.

Quoique habitant Paris, où le retenaient forcément ses relations, quoique continuellement occupé par les nombreuses séances de l'Institut, de la Société des artistes musiciens, dont il était vice-président, par les concours dont il a présidé un grand nombre, il a pour chacune de nos réunions fait violence à son amour de la retraite.

Il n'a jamais craint de se mettre en route, malgré son aversion pour la locomotion, pour venir présider nos concours. Et lui, cependant, qui venait de loin, qui avait voyagé souvent toute la nuit, restait courageusement sur la brèche, sans se lasser, sans témoigner la moindre fatigue, à soutenir ses collègues moins vaillants que lui, par son exemple, à

écouter ces joûtes musicales, qui, rappelez-vous-le, comme à Guebwiller, duraient plusieurs heures sans interruption.

Ne se contentant pas de sacrifier sa personne à nos concours, il vous apportait chaque fois une médaille d'or obtenue de la munificence de l'Empereur, à laquelle il joignait modestement une autre d'une égale valeur, qu'il mettait généreusement à la disposition de ses collègues du jury.

Plusieurs de vos sociétés sont fières de porter à leurs bannières les témoignages de sa libéralité, qu'elles ont obtenus à Barr, Schlestadt, à Guebwiller et à Strasbourg.

Compositeur distingué, votre président honoraire a spécialement écrit pour l'orphéon, en général, *les Chants de la Vie* et *les Chants de l'Armée*, ainsi qu'un grand nombre de chœurs qui ont été chantés dans plusieurs concours.

Mais il aimait aussi écrire des chœurs généraux pour notre Association.

A la réunion de Schlestadt, nous avons été heureux d'exécuter sa cantate alsacienne composée pour la circonstance, avec accompagnement d'orchestre, œuvre d'un caractère grandiose, remarquable par son ampleur, sa richesse de sonorité et sa belle et savante orchestration, dont les comptes rendus de cette solennité ont fait le plus grand éloge.

Au festival de Colmar, le *Chant des Bateliers* a conquis les brillants suffrages qu'il méritait. Il a été accueilli, vous vous en souvenez tous, par des bravos frénétiques auxquels la présence de l'auteur ajoutait un charme nouveau. Malgré sa modestie, notre président honoraire a été contraint de vive force de quitter son siége et de recueillir en personne les couronnes de son triomphe. Nous sommes heureux de vous rappeler ce fait, témoignage de votre affectueuse sympathie pour lui.

Nous pourrions citer d'autres partitions encore qu'il était heureux d'entendre interpréter par les sociétés de Strasbourg pendant les quelques semaines qu'il venait passer au milieu de nous, non pour se reposer de ses travaux, car il y apportait le même zèle, à Strasbourg comme à Paris, mais pour se retremper dans sa ville natale, où nous étions heureux de lui donner, au nom de l'Association entière, des témoignages de notre affectueuse sympathie.

Que de bienfaits il a répandus autour de lui! Sa porte était toujours ouverte à un compatriote, son accueil toujours cordial. Il n'existe pas un artiste, et surtout pas un Alsacien, établi à Paris, qu'il ne fût heureux d'aider, à leur début, de son crédit et de son appui.

« Il avait compris que la Providence, en lui accordant une grande fortune, lui avait imposé une mission toute de charité; il l'a remplie, cette divine mission, avec une continuité digne de la reconnaissance de tous les artistes. »

De nous tous, devons-nous ajouter à ces paroles venues du cœur et prononcées sur sa tombe par M. Elwart, l'un de ses amis de trente ans.

Agréez, mes chers collègues, l'assurance de mes sentiments les plus affectueux,

Le Président de l'Association, N. Noetinger.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES DE LA SEMAINE.

*** Les concerts officiels ont dit cette semaine leur dernier mot de la saison. — Dimanche, la soirée de S. A. I. Madame la princesse Mathilde réunissait Mmes Carvalho, Norman-Neruda, MM. Delle-Sedie et Saint-Saëns. — A l'hôtel de ville, le samedi précédent, Auber régnait en maître et le programme était uniquement composé de morceaux de *la Muette de Portici*, de *l'Ambassadrice*, du *Postillon* et du *Premier Jour de bonheur*, chantés par Capoul et Mmes Cabel et Marie Roze. — Au Louvre, le vendredi, M. le comte de Nieuwerkerke clôturait ses réunions hebdomadaires avec le pianiste Ritter et Delle Sedie. — Jeudi dans son hôtel, le comte d'Osmont faisait entendre à un cercle intime de dilettantes, la musique d'un ballet en quatre actes qu'il vient de composer. — Dimanche, Mlle Castellan, le ténor Pagans, Berthelier, Nadaud, Mlle Roze charmaient les notabilités de la Presse et du Feuilleton réunis aussi une dernière fois chez M. Ed. Fournier de *la Patrie*. — Enfin, chez Mme la baronne de Maistre, devant une nombreuse assemblée de littérateurs, de compositeurs et de dames du monde, après l'audition de morceaux de chants intéressants et un duo pour violon et piano joué par les frères Sauret, M. Franceschi disait admirablement un grand air de l'opéra *Sardanapale*, composé par la maîtresse de la maison et qui a produit le plus grand effet. — Quoiqu'il soit difficile en mentionnant ces nombreuses réunions de ne pas tomber dans des redites, il nous a paru néanmoins intéressant de signaler les progrès marqués de l'art musical dans les hautes classes de la société et la place qu'il occupe de plus en plus dans leurs plaisirs.

*** Au douzième concert du Conservatoire, dimanche dernier, M. Alphonse Duvernoy a exécuté le concerto en *mi bémol* de Beethoven. Ce jeune artiste, qui se produisait pour la première fois devant un public aussi nombreux et aussi imposant que celui du Conservatoire, a enlevé du premier coup la position. Il possède un très-bon mécanisme, tire de l'instrument un son excellent et réussit parfaitement les nuances. Son succès a été très-vif. Le reste du programme comme le dimanche précédent. — Le Vendredi-Saint, au concert spirituel, on a exécuté la symphonie héroïque et le chœur final du *Christ au mont des Oliviers* de Beethoven; trois beaux fragments du *Requiem* en *ut* mineur de Cherubini, un *Ave verum* d'Halévy, très-coloré et d'un beau caractère, dont Mlles Mauduit et Wertheimber ont dit les soli, et l'ouverture d'*Euryanthe*. M. Delaborde a joué sur le piano à clavier de pédales d'Erard, un Choral et Toccata en *fa* de Sébastien Bach. On a surtout admiré l'étonnante habileté de cet artiste à se servir du pédallier dans des passages très-rapides, de dessins très-compliqués et d'un *doigté* (puisqu'il n'existe pas d'autre terme) fort difficile. Ce tour de force a été beaucoup applaudi. — Aujourd'hui, jour de Pâques, Rubinstein joue son troisième concerto (en *sol*). Les amateurs de piano ne se plaindront pas; ils auront eu trois pianistes en huit jours.

*** La scène du jardin, de *Roméo et Juliette*, de Berlioz, a été exécutée, pour la première fois, dimanche dernier, aux concerts populaires. Cette page a été moins bien comprise et plus froidement accueillie que celles qui avaient été jouées précédemment : « Roméo seul, » et le « Bal chez les Capulets ». Ce n'est pas que ce ne soit une inspiration symphonique du caractère le plus poétique et le plus élevé; mais l'idée ne se dégage pas nettement à une première audition, et l'on sait que ce que demande d'abord le public, c'est la clarté; seule, la belle et large phrase des violoncelles a paru percer l'ombre de l'ensemble et s'en dégager lumineusement. A ce même concert, Mme Norman-Neruda s'est fait entendre pour la troisième et dernière fois. Même accueil enthousiaste; mêmes applaudissements; mêmes rappels. La grande artiste a supérieurement joué le grand *concerto* de Mendelssohn à la place d'un prélude et d'une fugue de Bach qu'indiquait le programme, et elle a admirablement chanté la romance en *fa* de Beethoven, suave inspiration, « transparente comme un lac réfléchissant les mélancoliques étoiles, » a dit un grand écrivain. Aujourd'hui, dimanche de Pâques, relâche. Dimanche prochain, dernier concert de la saison.

*** La séance de musique de chambre, donnée mardi dernier par Antoine Rubinstein, nous a fait connaître ce grand artiste sous une autre face de son talent; il s'est élevé dans la musique d'ensemble à la même hauteur que dans les concerts où il a fait admirer sa prestigieuse virtuosité. Il a joué, entre autres, un très-beau trio de sa composition, avec Léonard et Jacquard, la sonate, op. 111, de Beethoven, l'épouvantail des artistes médiocres, et avec Jacquard trois morceaux de sa composition qui ont produit le plus grand effet. — Nous devons quelques mots à son excursion à Bordeaux, où il a donné deux concerts, le 28 et le 30 mars. Tel nous l'avons trouvé à Paris, tel il a été à Bordeaux : tour à tour fougueux et tendre, puissant et gracieux. Mlle Harris, du théâtre Italien, lui a prêté le premier soir un précieux concours.

*** On lit dans *le Moniteur* : « M. Vivier ne prodigue pas, on le sait, ses concerts. Il ne gâte pas ses admirateurs. Celui de cette année aura lieu le 21 avril, à la salle Erard. L'Empereur, qui protége si gracieusement les talents originaux, a daigné prendre la première stalle. »

*** Les journaux s'occupent beaucoup du concert donné à la Sorbonne au profit de la crèche de Sainte-Geneviève, et citent avec éloge parmi les artistes qui s'y sont fait entendre Mlle Wilden, dont le beau talent de pianiste a brillé à cette occasion d'un éclat particulier. Quoique arrivant tard au programme, Mlle Wilden a su se faire écouter et applaudir par un public que la fatigue commençait à gagner. Elle a joué avec infiniment de brio et de goût *Titania* de Lefébure-Wély, et *le Caprice* de Ch. de Bériot. A une rare correction de style, Mlle Wilden joint un sentiment très-fin et très-original. Applaudie à chacun de ses morceaux, l'éminente pianiste a remporté dans ce concert un succès qui lui assure une belle place parmi les meilleurs virtuoses de l'école française.

*** Une cantatrice de talent, Mme Anna Fabre, a récolté, à son concert du 6 avril, des bravos nombreux et mérités pour la manière pleine de charme dont elle a interprété plusieurs morceaux de styles divers, notamment le duo des *Dragons de Villars*, celui de *Mireille*, avec MM. Pagans et Herman-Léon, et divers airs d'Auber, Amb. Thomas, etc. Eug. Ketterer, l'éminent pianiste, a pris sa bonne part de ces applaudissements.

*** A l'une des brillantes soirées de la baronne de Romans-Kaïssaroff, deux virtuose d'élite se sont fait entendre et admirer : le flûtiste belge Auguste Charles qui, dans deux fantaisies russe et hongroise, a su tirer de son instrument un parti vraiment merveilleux, sans cesser de charmer un instant; et l'éminent pianiste compositeur Ernest Stœger, bien connu de nos lecteurs, et qui a joué, avec le même succès que partout, les ravissants morceaux : *Novellette*, *Impromptu*, etc.

*** Depuis que Berthelier est de retour de sa brillante tournée avec Ulmann, il n'a pas chômé, et il n'est guère de réunion musicale publique ou privée dans laquelle il ne soit appelé à fournir son joyeux contingent. Il est vrai que peu d'artistes l'ont surpassé dans le genre qu'il a adopté et qui réunit à la fois le talent du chanteur et du comédien. Cette supériorité explique la vogue soutenue dont il jouit.

*** A la dernière matinée de M. Lebouc, Mlle Marie Mongin, la char-

mante pianiste, a été acclamée avec enthousiasme. On a admiré tour à tour le charme, l'élégance et la vigueur de son jeu dans un trio de Mozart, avec MM. White et Lebouc, dans un prélude de J.-S. Bach, *le Carillon de Cythère*, de Couperin, et une gavotte variée de Haendel, qu'on lui a fait bisser (pièces extraites du *Trésor des pianistes*); enfin dans les belles variations de Mme Farrenc sur un thème du comte de Gallenberg, qu'elle a exécutées récemment à grand orchestre au concert du Conservatoire de Bruxelles, et qui lui ont valu un éclatant succès.

⁂ Samedi, dans une soirée donnée salle Sax, une pochade musicale de M. Schwartz : *Un cas imprévu*, nous a fait de nouveau apprécier le talent de Mme Blot-Dermilly, comme chanteuse et celui de son mari comme comédien; aussi ont-ils été applaudis et rappelés par tout l'auditoire.

⁂ La jeune Thérèse Liébe a eu cet hiver de grands succès dans les salons du faubourg Saint-Germain, et l'on y a fort apprécié son beau talent qui n'est déjà plus celui d'un enfant prodige, mais d'une violoniste avec laquelle il faudra bientôt compter. Le public bientôt en pourra d'ailleurs juger, car elle donnera le 28 de ce mois, dans les salons d'Erard un concert pour lequel plusieurs artistes distingués lui prêteront leur concours et où elle exécutera le concerto de Mendelssohn.

⁂ L'excellent pianiste W. Goldner a donné le 4 avril un concert dans les salons Erard. Il a été doublement fêté, comme compositeur et comme exécutant; on a fait le meilleur accueil à ses œuvres : *Valse brillante, Princesse-Valse, la Chevaleresque*, qui se distinguent par une véritable élégance et un savoir-faire peu commun. MM. Danbé (violon), Alf. Le Beau (harmonium), Mlle Darcier et M. Lafont (chant), qui l'aidaient à défrayer son programme, n'ont pas été moins applaudis

⁂ La Société des concerts du Conservatoire donne aujourd'hui dimanche de Pâques, 12 avril, à 8 heures 1/2 du soir, un concert spirituel dont voici le programme : 1° symphonie héroïque de Beethoven; — 2° *O filii* (double chœur) de Leisring; — 3° concerto pour piano de Rubinstein, exécuté par l'auteur; — 4° *Ave verum*, à deux voix et chœur, d'Halévy, soli chantés par Mlles Mauduit et Wertheimber; — 5° ouverture d'*Euryanthe*; — 8° chœur final du *Christ au mont des Oliviers* de Beethoven. — Le concert sera dirigé par M. George Hainl.

⁂ L'excellente Société chorale allemande *Liederkranz*, dirigée par M. Ehmant, annonce pour demain lundi, dans les salons du Grand-Orient, 16, rue Cadet, son troisième concert, dans lequel on exécutera *la Création* de Haydn.

⁂ On n'a pas oublié l'excellent artiste Bouché, qui tint longtemps l'emploi de première basse à l'Opéra. Son talent revit aujourd'hui dans sa fille et son élève, Mlle Louise Bouché, qui est déjà une cantatrice distinguée. Elle s'est fait entendre dernièrement dans une soirée particulière, préludant ainsi aux succès qui l'attendent sur une plus vaste scène.

⁂ M. Mortier de Fontaine donnera le 25 de ce mois un concert historique avec le concours de Rubinstein. La première partie du programme, fort intéressant, se composera de *musique d'autrefois* pour la *virginale*, l'*épinette* et le *clavecin*, inconnue en grande partie ici; la seconde, de *musique d'aujourd'hui;* tous les morceaux y seront placés par ordre chronologique.

⁂ En constatant le grand succès obtenu par les compositions de Salvator, à sa séance du 31 mars, nous annonçons deux autres auditions, les 21 et 27 avril.

⁂ La Société philharmonique de Boulogne-sur-Mer a donné, le 30 mars, au profit des pauvres, un brillant concert dans lequel se sont fait applaudir Eugène Ketterer, le pianiste élégant; Demunck, l'habile violoncelliste, et Mlle Godefroid, une cantatrice qui paraît devoir faire parler d'elle.

⁂ M. et Mme Jaël, Mlle Battu et M. Devoyod ont défrayé le programme du magnifique concert donné le 28 mars par l'Institut musical d'Orléans, pour la clôture de la saison. Ces éminents artistes, dont l'éloge n'est plus à faire, se sont surpassés et ont excité de vrais transports d'enthousiasme.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

⁂ Les théâtres impériaux ont fait jeudi leur clôture annuelle à l'occasion de la Semaine-Sainte. L'Opéra-Comique et le théâtre Lyrique rouvrent ce soir, et l'Opéra demain lundi, avec *Hamlet*.

⁂ *Hamlet* a été donné lundi et mercredi au théâtre impérial de l'Opéra.

⁂ La charmante danseuse russe, Mlle Granzow, qu'on applaudissait il y a quelques mois à l'Opéra, vient d'arriver à Paris.

⁂ *La Part du Diable* apporte d'excellents lendemains au nouvel opéra d'Auber. Plus sûre de son rôle maintenant, Mlle Brunet-Lafleur obtient un très-grand succès dans le personnage de Carlo. — On annonce pour vendredi prochain 17, la première représentation de l'opéra de M. Samuel David, *Sylvia*. — On donnera le même jour la reprise des *Voitures versées*. — Outre *les Dragons de Villars*, il serait question de reprendre *le Brasseur de Preston* d'Ad. Adam.

⁂ Dimanche dernier *Il Barbiere* a été représenté au bénéfice de l'excellent chef de chant Alary. Le chef-d'œuvre de Rossini était interprété par A. Patti, Nicolini, Verger, Scalese et Agnesi. Cette représentation a été fort belle. A. Patti a chanté à la leçon de musique *l'Éclat de rire* d'Auber et la Calesera. — Mardi on a donné *Don Giovanni* avec Mme Krauss Ad. Patti et Tiberini, MM. Steller, Tiberini, Scalese et Verger. Les époux Tiberini étaient nouveaux dans cette distribution. Le rôle de donna Elvira a été très favorable à Mme Tiberini et, si l'on tient compte des difficultés dont il est hérissé, elle mérite les plus grands éloges pour le talent de comédienne et de cantatrice qu'elle y a déployé. Son mari a chanté avec beaucoup d'art et de sentiment le fameux air: *Il mio tesoro* il est seulement à regretter qu'il l'ait forcé en certains endroits. Le trio des masques a été bissé ainsi que l'air d'A. Patti : *Batti, batti, Mazetto*. — Les rôles de don Giovanni, de Leporello, de Mazetto et du commandeur ont été très-bien tenus par Steller, Scalese, Verger et Agnesi.—Dimanche prochain 19, aura lieu la représentation au bénéfice d'Adelina Patti.

⁂ Le concert spirituel qui a eu lieu jeudi au théâtre Italien, avait attiré un très-nombreux auditoire et bien peu de places sont restées inoccupées. Le noir dominait dans les toilettes et la salle offrait un aspect sévère. Mmes Patti, Krauss et Grossi étaient également en noir et tranchaient sur les choristes habillées toutes de blanc. — Le *Stabat* de Rossini a été interprété par les trois cantatrices que nous venons de nommer et par MM. Nicolini et Agnesi. — Le *Cujus animam* dit par Nicolini, le *Pro peccatis* par Agnesi, le *Fac ut portem* par Mlle Grossi, ont été particulièrement applaudis; mais les honneurs ont été pour Mlle Krauss, qui a chanté *l'Inflammatus* avec une admirable expression dramatique; elle a été appelée avec racclamation. — La troisième partie se composait de divers morceaux, parmi lesquels Adelina Patti a chanté *l'Ave Maria* de Gounod, de façon à enthousiasmer l'auditoire; elle a dû le répéter aux applaudissements de la salle entière qui l'a rappelée deux fois. Le même programme a été exécuté pour la seconde fois hier soir.

⁂ Le théâtre de la Renaissance donnera aujourd'hui par extraordinaire, une représentation de *Faust* avec Mlle Schrœder dans le rôle de Marguerite, M. Massy dans celui de Faust; M. Troy remplira le rôle de Méphistophélès. — Demain lundi, *Roméo et Juliette*, Mme Carvalho remplira le rôle de Juliette.

⁂ Au théâtre Lyrique, aujourd'hui *la Flûte enchantée* de Mozart, interprétée par Mlles Marimon, Daram, MM. Barré et Bosquin. — Demain, *la Fanchonnette*: Mlle Marimon remplira le rôle de Fanchonnette, M. Monjauze celui de Listenay. — A partir d'aujourd'hui dimanche, le prix des places est diminué au théâtre Lyrique, ainsi qu'on l'avait annoncé.

⁂ Hier a été donné, au théâtre de l'Athénée la première représentation de *Fleur de Thé*, opéra-bouffe en trois actes de MM. Chivot et Duru, musique de Ch. Lecoq, joué par Désiré, Léonce, Sytter, Mmes Irma Marié et Lucile Cabel. Nous en rendrons compte dimanche prochain.

⁂ La direction des Variétés vient de s'attacher Lecomte, le Couder lyonnais, qui a fait une véritable spécialité du rôle du général Boum, ainsi que Gobin, excellent comédien dont on n'a pas oublié l'entrain désopilant dans *les Douze Innocentes*, de Grisar, aux anciens Bouffes.

⁂ Bien montée, suffisamment interprétée, *la Grande-Duchesse* fait passer des soirées agréables au public du théâtre de Nîmes. Mlle Durand et M. Puget ont parfaitement compris leurs rôles.

⁂ *Les Dragons de Villars* viennent d'être représentés à Alger. Salle comble, magnifique recette. Le piquant et l'attrait de cette soirée, c'est que le rôle de Rose Friquet était rempli par Mlle Henriette S., une jeune Algérienne dont le talent ne demande qu'à être cultivé pour donner des résultats excellents.

⁂ La remarquable étude de Bulwer, *les Derniers Jours de Pompeï*, a inspiré à M. Victorin Joncières un grand opéra intitulé *Nydia*, qu'il termine en ce moment.

⁂ M. Peragallo, l'un des agents généraux de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, est de retour d'Italie. Il s'y était rendu pour assurer à Turin, Gênes, Milan, Florence, etc., le mode de perception du droit des auteurs garanti par le traité international. Sa mission ne paraît pas avoir beaucoup réussi.

⁂ *La Grande-Duchesse* continue sa marche triomphale en Allemagne; Munich et Presbourg viennent de l'applaudir.

⁂ Le théâtre royal de Berlin vient de représenter une tragédie en cinq actes, en vers, du prince Georges, neveu du roi Guillaume; elle porte le titre racinien de *Phoedra*. La musique de cette œuvre, entr'acte, chœurs, mélodrame, etc., est de M. Taubert.

⁂ On écrit de Saint-Pétersbourg qu'en outre de l'engagement d'Adelina Patti, l'administration impériale du théâtre Italien s'est également attaché Fraschini, à raison de 95,000 francs pour trois mois. L'ensemble des appointements de cette compagnie lyrique représente une somme énorme, mais elle se trouvera certainement couverte par les belles re-

cettes que la direction, confiée aux mains habiles et expérimentées de M. de Guédéonoff, ne peut manquer de faire. Ainsi, les trente-six représentations de la saison dernière ont produit un total de 180,000 roubles, soit une moyenne de 5,000 roubles, qui représentent environ 16,500 francs par soirée. Déjà, pour la prochaine campagne, la presque totalité des feuilles d'abonnements des trois séries est remplie, et l'on se dispute les quelques loges dont la direction peut encore disposer.

*** Nous apprenons avec plaisir que M. Louis Liebé, compositeur, père de la charmante violoniste Thérèse Liebé, a présenté un opéra-comique en trois actes, au théâtre grand-ducal de Carlsruhe. Il a été choisi pour être représenté pour la première fois le 9 septembre prochain, à l'anniversaire du jour de naissance de Son Altesse Royale le grand-duc de Bade. Les paroles de cet opéra, qui est intitulé *la Fiancée d'Avricourt*, sont de MM. Adrien Linden et Adolphe Katsch.

*** Une nouvelle opérette de M. Ed. Audran, fils de l'ancien ténor, vient d'être représentée à Marseille, sur la scène du Gymnase. Elle a pour titre : *Le Petit Poucet*. Plusieurs morceaux ont été fort remarqués et vigoureusement applaudis.

NOUVELLES DIVERSES.

*** De tous les arts, la musique est celui qui s'associe le plus intimement aux cérémonies et aux solennités de la Semaine-Sainte. L'adoration est un état de l'âme que l'harmonie peut seule exprimer. Aussi, suivant en cela d'anciennes traditions, les nombreuses églises de Paris ont-elles demandé à la musique, en ce temps de prière et de recueillement, la traduction et comme le commentaire élevé du drame de la Passion. Cette année a été sans contredit plus riche que ses devancières en manifestations de musique religieuse. Mercredi dernier, dans la chapelle de l'École-Militaire, des dames du grand monde parisien, Faure, Mme Sass, Mlle Bloch, les choristes-hommes de l'Opéra, chantaient au complet le *Stabat* de Rossini. — Jeudi soir, le *Stabat mater* a été exécuté par Faure, Mlles Nilsson et Bloch, à la chapelle des Tuileries. — Vendredi, *Stabat* de Rossini à Saint-Eustache; l'oratorio d'Haydn, *les Sept Paroles de Notre-Seigneur*, à Saint-Roch ; *les Sept Paroles*, de la composition de M. Th. Dubois, grand prix de Rome, maître de chapelle de Sainte-Clotilde, à cette église ; nous reparlerons de cette dernière œuvre.—Hier soir, à Saint-Roch, comme nous l'avons annoncé, exécution pour la première fois à Paris du *Stabat* de Palestrina, par diverses sociétés chorales et les enfants des maîtrises de plusieurs paroisses, sous la direction de M. Delaporte ; nous reviendrons également, dans notre prochain numéro, sur le compte de cette intéressante solennité.—Aujourd'hui, à Saint-Eustache, *Messe solennelle* de notre collaborateur et ami François Schwab, qui est venu à Paris pour en diriger l'exécution. A dimanche notre appreciation.—A l'église des Batignolles, messe de M. Desplanques, prix de Rome, etc., etc. Nous ne pouvons tout mentionner, mais nous sommes heureux d'avoir à signaler ce réveil du grand art religieux, un moment compromis et dédaigné, et auquel reviennent avec succès presque tous les compositeurs de l'école moderne.

*** Le *Stabat Mater* de M. Bourgault-Ducoudray, grand prix de Rome, exécuté dimanche dernier à l'église Saint-Eustache, est une œuvre de haute portée, dans laquelle l'expression n'est point sacrifiée à l'effet sonore, et où l'auteur a mis, au service d'une inspiration souvent très-élevée, une science véritable, mais sans ostentation. Ce *Stabat*, qui a été écouté avec un vif intérêt, a été parfaitement chanté par MM. Ponsard, Perrier, Bollaert et Mosbrugger. M. Hurand dirigeait l'exécution; M. Batiste tenait le grand orgue, et M. Blondel l'orgue d'accompagnement.

*** Une touchante cérémonie a été célébrée le 6 avril à Stuttgart; le père de deux éminents artistes, M. Krüger, fêtait le cinquantième anniversaire de son mariage. A cette occasion, W. Krüger, le pianiste que Paris s'honore de posséder, et son frère l'habile harpiste qui jouit en Allemagne d'une si grande et si légitime renommée, ont fait appel à toutes les ressources de leur talent; une cantate de la composition du premier de ces deux virtuoses, œuvre d'un très-grand mérite, a été exécutée à la solennité religieuse. De plus, plusieurs aubades ont été données à M. Krüger père par des musiques militaires; l'une d'entre elles a exécuté une marche triomphale composée pour la circonstance par M. Wieprecht, directeur des musiques de la garde du roi de Prusse.

*** A son retour de Saint-Pétersbourg, H. Berlioz s'était rendu à Nice pour y prendre quelques semaines de repos. Dans une excursion à Monaco, un grave accident lui est arrivé. Il parcourait un site escarpé d'où l'on avait une belle vue de la mer, mais que des rochers et des travaux du chemin de fer, où le passage était interdit, rendaient fort dangereux, lorsque le pied lui manquant, il tomba de toute sa hauteur sur la tête. Etourdi par cette chûte, le célèbre compositeur resta quelque temps évanoui et perdant son sang par une large plaie qu'il s'était faite au front en tombant. Enfin des ouvriers du chemin de fer l'ayant aperçu, le relevèrent, et sur ses indications, lorsqu'il fut revenu à lui, on le transporta à Nice, où il reçut dans son hôtel tous les soins qu'exigeait son état. H. Berlioz est de retour à Paris depuis huit jours, mais encore fort souffrant des suites de cet accident.

*** On annonce pour après-demain mardi, au cirque des Champs-Elysées, la troisième et dernière audition de l'oratorio de Duprez, *le Jugement dernier*, dont nous avons rendu compte en détail.

*** Une décision récente de M. le ministre de l'instruction publique confère le titre et les insignes d'officier d'académie à M. Hurand, maître de chapelle de l'église Saint-Eustache.

*** Nous apprenons que l'un des beaux instruments exposés en 1867 par la Société anonyme des grandes-orgues, Merklin-Schütze, et qui ont obtenu la grande médaille d'or, a été inauguré mercredi 1er avril dans l'église Notre-Dame de Bergerac. M. Auguste Durand, notre éminent organiste de Saint-Vincent de Paul, a été appelé expressément de Paris pour faire entendre et valoir les qualités de l'instrument. Cet excellent artiste a enchanté les nombreux auditeurs. M. d'Etcheverry, organiste de Saint-Paul à Bordeaux, M. Paschali, organiste de la cathédrale de Périgueux, et M. Massis, de Saint-Sernin, à Toulouse, ont été les dignes partenaires de M. Durand dans cette belle séance musicale.

*** L'auteur des *Légendes campagnardes*, déjà connues (la *Légende de Saint-Nicolas*, la *Légende de la Pie*, la *Légende des Trois Bretons*, la *Légende du Pêcheur*, etc.), éditées par *le Ménestrel*, vient de publier chez l'éditeur E. Gérard deux œuvres nouvelles : la *Légende de Jean Renaud* et la *Chanson scandinave*; et chez l'éditeur Ch. Grou, un recueil de huit mélodies : *le Départ*, poésie de Victor Hugo; *l'Aveu*, d'Hippolyte Philibert; *Son Rêve*, de François Coppée; *Mademoiselle Ronzon*, d'Honoré Maurard; *Journée d'avril*, d'Honoré Maurard; *Voici l'Aube*, de Victor Hugo; *l'Aubade du Fiancé*, d'Olivier de Lafaye, et *Loin d'elle*, d'Hippolyte Philibert. Nous recommandons à nos lecteurs ces œuvres nouvelles qui portent le cachet artistique et original de celles qu'à déjà publiées notre collaborateur Armand Gouzien.

*** M. Deldevez, second chef d'orchestre à la Société des concerts du Conservatoire, connu déjà par de remarquables publications, vient de faire paraître chez Richault un nouvel ouvrage qui se recommande de lui-même aux artistes : « La Notation de la musique classique comparée à la notation de la musique moderne, et de l'exécution des petites notes en général. » L'exécutant est bien souvent embarrassé lorsqu'il a à traduire les innombrables *ornements* inusités aujourd'hui, et qui abondent dans l'ancienne musique ; le livre de M. Deldevez vient donc fort à propos faire la lumière dans ce chaos.

*** Nous signalerons à MM. les chefs des sociétés chorales une collection de chœurs très remarquables de M. Poll da Silva, que l'éditeur Richault fait paraître successivement. Ces chœurs, très-variés comme forme et comme sujet, dénotent chez leur auteur une grande science dans la manière de disposer les voix; ils devront, bien interprétés, obtenir de grands succès. Nous avons aujourd'hui sous les yeux les trois premiers qui viennent de paraître : *Dieu le veut! Nous te chantons, ô nuit, la Chasse aux lions.*

*** On assure que les frais de l'exécution des fragments du *Dante* de M. le duc de Massa, au Conservatoire, atteignent le chiffre respectable de 30,000 francs.

*** Le tribunal correctionnel d'Arras a rendu son jugement dans l'action en dommages-intérêts intentée par la Société des auteurs dramatiques contre la « Musique des amateurs », à l'occasion d'un concert dans lequel plusieurs morceaux avaient été exécutés sans autorisation. Sur les conclusions conformes de la Société des auteurs et du ministère public, le président du cercle philharmonique dont il s'agit a été condamné en 50 francs d'amende, plus en 5 francs de dommages-intérêts par chaque morceau chanté sans autorisation. Voilà un point de jurisprudence spéciale rigoureusement, mais très-nettement établi.

*** L'illustre violoniste Joachim, qui, comme on sait, résidait à Hanovre avant la chute du roi Georges, son protecteur, s'est décidé à se fixer définitivement à Berlin.

*** Nous avons le regret d'annoncer la mort de M. Duponchel, une des notabilités parisiennes les plus connues. M. Duponchel avait dirigé l'Opéra de 1838 à 1843, en second lieu de 1847 à 1849 et le Vaudeville en 1860.

*** Mlle Vitali, la cantatrice aimée des scènes italiennes, vient de perdre sa mère, elle-même artiste remarquable, fort applaudie autrefois en Espagne, en Russie, dans la Péninsule, alliée aux Fraschini, aux Ronzi, aux Scalese, et qui avait parachevé l'éducation musicale de sa fille.

*** On annonce la mort du pasteur Johannes Cotta, de Willerstedt près Weimar, auteur de la mélodie du chant national d'Arndt : *Was ist das Deutschen Vaterland* (Quelle est la patrie de l'Allemand?), si populaire dans les pays d'outre-Rhin.

ÉTRANGER

*** *Bruxelles.* — En fait de nouveauté nous n'avons eu, depuis peu, au Théâtre-Royal, qu'une représentation de *Don Carlos* avec réduction du prix des places à la moitié du taux ordinaire. C'est un essai que tentait la direction et qu'elle renouvellera, car il a pleinement réussi. Il y a des pièces ou qui n'ont jamais fait ou qui ne font plus d'argent, on est cependant obligé de les donner de temps à autre, lorsqu'il y a quelque obstacle à ce que l'on puisse offrir au public un spectacle attrayant. Ces jours-là, on ouvre les portes du théâtre parce qu'on ne peut pas se dispenser de le faire; mais on est certain d'avance que la salle présentera l'aspect d'une triste solitude. On s'est demandé si, en diminuant de moitié le prix des places, on n'attirerait pas les personnes auxquelles un médiocre état de fortune ne permet pas de s'accorder le luxe de l'opéra. Un public nombreux vient de répondre affirmativement à cette question. On aurait fait 500 francs de recette au prix fort, on en a fait 3,000 à prix réduit. Voilà donc une ressource dont il faudra user avec discrétion seulement, afin de ne pas trop mettre le public en goût des représentations à bon marché. — Lundi, il y aura foule au Théâtre-Royal, et cette fois il ne sera plus question de rabais, on élèverait plutôt le prix des places. Mme Sass, qui vient nous donner une série de représentations, commencera par *l'Africaine.* Il y aura une grande curiosité pour voir la Selika désignée par Meyerbeer. Deux jours après aura lieu la première représentation de *La Jolie Fille de Perth.*— Le mois prochain, les représentations du grand opéra, qui se prolongent habituellement jusqu'au 1er juin, cesseront au Théâtre-Royal. Le directeur a traité avec une troupe italienne dont les représentations alterneront, pendant le mois de mai, avec celles de l'opéra-comique. C'est encore un essai auquel s'est décidé l'entrepreneur en voyant que dans l'état actuel du répertoire et attendu le peu de sympathie qu'a le public poul le personnel chantant en fonction, le drame lyrique était complétement déserté. Les amateurs de bonne musique viennent d'avoir l'heureuse chance d'entendre Mme Schumann et M. Joachim dans une même séance. Les deux célèbres virtuoses ont été dignes d'eux-mêmes, dignes de leur réputation, ce qui est tout dire. Deux jours après, M. Joachim jouait au Concert populaire et faisait merveille, comme toujours. Son apparition et celle de M. Rubinstein auront été, cet hiver, les deux événements de la virtuosité à Bruxelles.

*** *Londres.* — Mario a fait sa rentrée à Covent Garden samedi dernier dans Rigoletto; on lui a fait un chaleureux accueil. — A Drury-Lane, la cantatrice américaine Mlle Kellog, s'est fait applaudir dans la *Traviata*, et Mlle Sinico dans *Il Trovatore.* — Joachim a quitté Londres le 3 avril; il retourne en Allemagne, et profitera de son passage à Bruxelles pour y donner un concert. — Mme Lucca est attendue le 1er mai; elle n'est engagée que jusqu'au 15 juin. — Louis Engel a donné un concert à propos duquel le *Morning Post* s'exprime en ces termes: « On ne se rend compte des effets qu'on peut tirer de l'harmonium qu'en l'entendant joué par un maître comme Engel, qui sait y produire des sons d'une variété et d'une richesse inouïes. Un public d'élite est venu samedi dernier rendre hommage à ce brillant talent; des compositions de Mozart, Rossini, Chopin, Mendelssohn, d'Engel lui-même, ont été exécutées d'une manière admirable par cet artiste éminent, et ce ne sont pas les dernières qu'on a le moins applaudies. » Le *piano-harmonium*, combinaison d'un orgue d'Alexandre et d'un piano d'Erard, a fait un excellent effet. — Le jeune violoniste belge Hermann Sternberg a obtenu un très-grand succès dans un concert du Crystal-Palace en exécutant une fantaisie de Vieuxtemps.

*** *Bade.* — On commence déjà à s'occuper de la saison musicale; après les représentations de la troupe de Carlsruhe, au mois de mai, le théâtre appartiendra à celle de Strasbourg, sous la direction de M. Mutée. Pour le mois de septembre, il est question de l'engagement des ténors Niemann et Wachtel, du baryton Betz de Berlin, de la basse Schmidt de Vienne, de Mlles Nilsson, de Murska, et Thellheim. *Don Juan* et *le Postillon de Lonjumeau* seront donnés pour cette dernière et Wachtel. *Marta*, la *Sonnambula*, la *Favorita*, *Norma*, *Il Matrimonio segreto*, composeront le répertoire italien interprété par Steller et Mmes Fricci et Volpini. Le mois d'août est réservé à la Comédie Française.

*** *Darmstadt.*— Le 29 mars a eu lieu la première représentation de *Don Carlos;* l'œuvre de Verdi n'a réussi que médiocrement.

*** *Salzbourg.*— Le compositeur Henri Schnaubelt vient de remporter un brillant succès avec son opéra *Die Rose von Hallwyl;* il a été rappelé après chaque acte et couronné à la fin de la représentation.

*** *Cologne.* — Au prochain festival de la Pentecôte, qui sera dirigé par Ferd. Hiller, on exécutera le *Messie* de Haendel, la cantate de la Pentecôte de Bach, le huitième psaume de Mendelssohn, la neuvième symphonie de Beethoven, une ouverture de Gade, une de Hiller, une symphonie de Schuman et un concerto de violon de Joachim. Les solistes sont Mmes Harriers-Wippern et Joachim, MM. Gunz, Schmidt et Joachim

*** *Berlin.* — La troupe italienne, dirigée par Lorini, a terminé par *Norma* ses représentations au théâtre Victoria.

*** *Leipzig.* — Le 2 avril a été célébré le vingt-cinquième anniversaire de la fondation du Conservatoire.

*** *Kœnigsberg.* — Le grand festival qui devait avoir lieu dans cette ville à la Pentecôte est contremandé, à cause de la triste situation où la disette a plongé les districts orientaux de la Prusse.

*** *Vienne.* — Mlle Ehnn, dans *l'Africaine*, obtient un succès qui fait presque oublier sa célèbre devancière Mme Gompertz-Bettelheim; Adams (Vasco) et Mlle Rabatinski (Inès) continuent à s'y distinguer à côté d'elle. — L'un des vétérans de l'Opéra, le ténor Erl, vient de quitter la scène après une honorable carrière de trente années. Il a fait ses adieux au public dans *Robert le Diable*, son opéra de début; les témoignages les plus flatteurs de sympathie et d'estime lui ont été prodigués du commencement jusqu'à la fin.

*** *Prague.* — *Das Kœthchen von Heilbronn*, opéra nouveau de Moritz Jaffé, a été donné pour la première fois le 25 mars. L'accueil qu'il a reçu du public a été en général favorable, bien que quelque opposition se soit manifestée à diverses reprises.

*** *Venise.* — La saison est terminée à la Fenice. La dernière représentation, composée de trois actes de l'*Africaine* et de fragments des *Vêpres siciliennes*, n'a été qu'un long triomphe pour la prima donna Lotti.

*** *Florence.* — *Roméo et Juliette*, de Gounod, a été donné à la Pergola avec succès, malgré l'insuffisance de l'exécution.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES ANNONCÉS.

Salle Herz, demain lundi à 8 heures 1/2 : cinquième concert d'A. Rubinstein, avec orchestre.

Salons Pleyel-Wolff, demain lundi : sixième séance populaire de musique de chambre, donnée par MM. Lamoureux, Colblain, Adam et Poencet, avec le concours de M. Fissot.

Salle Herz, mardi 14 avril : concert du violoniste Fr. Consolo, avec le concours de Mlle de Vriès. — *Une tempête dans un verre d'eau*, intermède.

Salons Pleyel-Wolff, mercredi 15 avril : quatrième et dernière soirée de musique de chambre, par MM. Maurin, Colblain, Mas et Demunck, avec M. Camille Saint-Saëns.

Salle Herz, samedi 18 avril : concert du jeune Rendano, avec le concours de Mlle Nilsson, de Gardoni et Delle-Sedie.

Salons Erard, lundi 20 avril : grand concert de M. Delaborde, pour l'audition du piano à clavier de pédales d'Erard.

Salons Erard, mardi 21 avril : concert de Vivier.

Salons Erard, jeudi 23 avril : concert du pianiste Jacques Baur.

Salons Pleyel-Wolff, samedi 25 avril : concert de Mlle Leybacque.

Salons Erard, lundi 27 avril : concert de Mlle Octavie Caussemille.

Le Directeur : S. DUFOUR.

VIENT DE PARAITRE

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 105, rue de Richelieu.

IDA

Rêverie sur la romance : *O laisse-moi pleurer!* de Luc Leroy,

Composée pour le piano,

PAR MORTIER DE FONTAINE

Prix : 5 francs.

SOUS PRESSE :

Fantaisie brillante

Pour le piano sur **L'AFRICAINE** de Meyerbeer,

PAR

TERESA CARRENO

Op. 24.

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU

STABAT MATER

POUR DEUX SOPRANI, TÉNOR, BASSE ET CHŒUR A 4 OU 5 VOIX.

COMPOSÉ PAR

G. Rossini

La Partition pour Chant et Piano, format in-8°, prix net : 8 francs.

La même, format in-4°, prix : 25 francs.

Arrangements pour Piano et pour Harmonium :

ADAM. — Souvenirs du *Stabat Mater*, 2 suites, chaque. 6 »
BRINLEY RICHARDS. — Transcription pour le piano du **Cujus animam**, air du *Stabat Mater*. . . . . 6 »
Id. — **Quis est homo**, transcription. . . . . 6 »
Id. — **Pro peccatis**, transcription. . . . . 6 »
COMBOUL. — Fantaisie de salon . . . . . 6 »
CRAMER. — Bouquet de mélodies. 7 50
FESSY. — Réminiscences pour harmonium . . . . . 6 »
FUMAGALLI. — Morceau de salon . . . . . 6 »
GAUBERT. — Impromptu sur le *Cujus animam*. . . . 7 50
LABARRE et BÉRIOT. — Duo. . . . . 9 »
LECARPENTIER. — Bagatelle sur le *Stabat Mater*. . 5 »
LISTZ. — **Cujus animam**, transcription . . . . . 6 »
RUMMEL. — Fantaisie 7 50
VALIQUET. — Petit morceau très-facile 2 50
VOSS. — Scène chantante . . . . . 9 »

MERCADANTE. — Grande ouverture sur quelques motifs du *STABAT MATER*, pour piano, prix : 9 fr.

PAUL BERNARD ET **HENRI HERZ.** — Transcriptions pour le piano des chœurs : **la Foi, la Charité, l'Espérance.**

La partition du STABAT MATER de Rossini, arrangée pour le piano seul, par HENRI HERZ, prix 25 fr.

La même, arrangée pour le piano à quatre mains, par CZERNY, prix, 25 francs.

MESSE DE REQUIEM A QUATRE VOIX

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO ET D'ORCHESTRE

CONTENANT

Le Requiem, le Kyrie, la Prose complète, le Sanctus, le Benedictus et l'Agnus Dei,

Musique tirée des différents ouvrages de

G. ROSSINI

Format in-8°. **Texte latin, ajusté sur la musique par A. AULAGNIER** Prix net : 10 fr.

MUSIQUE RELIGIEUSE POUR LE MOIS DE MARIE

MEYERBEER

Cantique tiré de l'Imitation de Jésus Christ, à six voix avec récits. . . . . 9 »
Pater noster, offertoire, chœur à 4 voix, sans acc. 4 50
Salve Regina, chœur à 4 voix . . . . . 4 »
Sept chants religieux à 4 voix. . . . . net. 15 »
Sainte Marie, chœur du *Pardon de Ploërmel*. . 5 »
Pater noster, à 4 voix, du même opéra . . . . 4 »
Prière du matin, pour 2 chœurs à 8 voix . . . 6 »
Prière pour 3 voix de femme, sans accomp . . . 3 »

ADOLPHE ADAM

Mois de Marie de Saint-Philippe,

HUIT MOTETS A UNE ET DEUX VOIX AVEC ACCOMP. D'ORGUE.

1. *Ave Maria*, hymne à la Vierge, pour soprano, avec accomp. de hautbois, *ad lib.* . . . . . 3 »
2. *Ave Maria*, solo pour contralto . . . . . 3 »
3. *Ave Maria*, duo pour soprano et contralto, avec accomp. de hautbois, *ad lib.* 4 50
4. *Ave verum*, solo pour soprano. 2 50
5. *Ave regina cœlorum*, duo pour soprano et mezzo soprano 3 75
6. *Inviolata*, duo pour soprano et mezzo soprano. 3 75
7. *O salutaris*, pour soprano . . . . . 3 »
8. *Ave maris stella*, duo pour soprano et mezzo soprano . . . . . 5 »

Les 8 numéros réunis : 10 fr. net.

LES MORCEAUX DÉTACHÉS AVEC ACCOMP. DE PIANO DE

ROSSINI

STABAT MATER

1.	*Introduction*	Stabat Mater . . . . . / La Vierge en pleurs . . .	5 »
2.	*Air pour ténor*	Cujus animam. . . . . / La douleur avec son glaive	3 75
3.	*Duo pour 2 soprani*	Quis est homo . . . . . / Où peut être la mesure. .	3 75
4.	*Air pour basse ou ténor.*	Pro peccatis. . . . . / Fruits amers.	3 75
5.	*Chœur et récitatif*	Elia mater . . . . . / Source d'amour	3 75
6.	*Quatuor*	Sancta mater . . . . . / Vierge, accorde-moi la grâce	5 »
7.	*Cavatine pour soprano*	Fac ut portem. . . . . / O cœur noyé!	3 »
8.	*Air et chœur pour soprano*	Inflammatus. . . . . / Par la flamme.	5 »
9.	*Quatuor sans accompag.*	Quando corpus . . . . . / Que la croix me justifie. .	3 »
10.	*Chœur final.*	Amen. . . . . / Seigneur! Seigneur! . . .	6 »

A. PANSERON

Prière à Marie, cantique pour basse-taille, baryton ou contralto. . . . . 3 »
Le nom de Marie, cantique à 2 voix de femmes. 4 50
Invocation à Marie, cantique à 2 voix . . . . . 2 »
O salutaris, pour soprano ou ténor 2 50
Agnus Dei, pour basse-taille, baryton ou contralto 3 »
Benedictus, pour basse-taille, baryton ou contralto 6 »
Mon unique espérance, pour soprano ou ténor, avec accomp. de piano ou mélodium . . . . 5 »
Jésus vient de naître, cantique pour 2 voix. . . 4 50

H. PANOFKA

Ave Maria, pour ténor ou mezzo soprano, avec accomp. de piano ou orgue . . . . . 3 »
O salutaris, pour ténor ou mezzo soprano, avec accomp. de piano ou orgue . . . . . 3 »
Ti prego o Madre mia, prière pour mezzo soprano, avec accomp. de piano. . . . . 3 »

STADLER. — *Deux motets et les quatre antiennes à la sainte Vierge*, à 4 voix, avec accomp. d'orgue 7 50
LABARRE. — *Cantique à Marie*, chœur à 3 voix 5 »
A. MINÉ. — *O salutaris*, p. soprano et chœurs 2 50
E. JONAS. — *O salutaris*, pour ténor ou soprano 3 »
SALESSES. — *O salutaris*, 3 v., solo et chœur 5 »

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET C°, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

35e Année. N° 16. 19 Avril 1868.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 r. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Théâtre impérial de l'Opéra-Comique : *Mademoiselle Sylvia*, opéra-comique en un acte, paroles de M. Narcisse Fournier, musique de M. Samuel David, par **Paul Bernard**. — Théâtre de l'Athénée : *Fleur de Thé*, opéra-bouffe en trois actes, paroles de MM. Chivot et Duru, musique de M. C. Lecocq. — Le concours d'opéra. — La musique religieuse à Paris pendant la semaine sainte, par **Em. Mathieu de Monter**. — Entrefilets — Concerts et auditions musicales de la semaine. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Concerts et auditions musicales annoncés. — Annonces.

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.

MADEMOISELLE SYLVIA,

Opéra-comique en un acte, paroles de M. Narcisse Fournier, *musique de* M. Samuel David.

(Première représentation le 17 avril 1868.)

M. Samuel David fait partie de la série des prix de Rome pour lesquels MM. Ritt et de Leuven ont prononcé le *fiat lux* de la rampe.

C'est un droit, répondra t-on, pour MM. les lauréats de l'Institut de faire représenter un acte sur la scène subventionnée de l'Opéra-Comique. Le cahier des charges en fait foi.

Mais il est si facile, dans la comédie qui se passe derrière le rideau, si facile à MM. les directeurs d'éluder ce droit par mille petits moyens, qu'il faut savoir gré à MM. Ritt et de Leuven de leur paternelle initiative à l'égard des jeunes compositeurs chargés des palmes de l'école.

L'année dernière M. Massenet s'était déjà montré digne de cette faveur directoriale; cette fois encore, M. Samuel David a donné raison à cette bienveillante hospitalité en tenant fort honorablement le drapeau de la jeune garde.

Le nom de David a toujours été très-bien porté en musique, témoin le roi de ce nom dont la puissante harpe, si l'on en croit les traditions, savait se faire entendre du Ciel même, témoin, pour en chercher un exemple plus terrestre et surtout plus récent, Félicien David et ses riches œuvres consacrées. Le nouveau David, élève d'Halévy, croyons-nous, ne semble pas vouloir s'inspirer de ses homonymes. Moins poëte que le roi-prophète, moins coloriste que Félicien, il paraît se complaire dans ces sentiers battus qui appartiennent à tout le monde, mais qui cependant ne manquent pas d'un certain charme, parce qu'on y rencontre toujours le frais bluet et le brillant coquelicot. Nourri d'une assez forte dose d'études sérieuses, M. Samuel David montre dès les premières mesures de son ouverture qu'il sait manier l'orchestre et tailler un morceau de musique. Plus tard, quand les voix chantent, il prouve aussi qu'il sait écrire pour elles, et même les faire briller à l'occasion. Cependant ces diverses qualités laissent l'auditeur un peu froid. Cela tient peut-être à ce que la personnalité du jeune compositeur n'est point encore accusée. Les formules de l'école surnagent encore sur le courant de son imagination et entravent des idées qui ne demanderaient pas mieux que de s'élancer. Apprenez, sachez, mais oubliez ensuite. La science porte forcément ses fruits, et le travail accompli est une richesse acquise.

L'ouverture est une des parties réussies de l'œuvre. Conduite avec une certaine autorité elle fait défiler plusieurs motifs, tous charmants et pleins de finesse. Pendant qu'elle se déroulait je cherchais une analogie, car l'imagination humaine se nourrit de comparaisons, et j'ai pensé à Auber.

Dans une romance de ténor, chantée dans la coulisse, dans une ariette de Mlle Séveste, j'ai remarqué de jolis accompagnements d'orchestre. Un duetto des deux femmes nous offre une valse syllabique qui plaira certainement beaucoup. Il faut citer le grand air de Mlle Girard, très-bien fait d'un bout à l'autre, et dans lequel un fort joli motif se présente sur ces deux vers :

Oui, je sais plus d'un visage
Qui rajeunit tous les ans.

Cet air renferme aussi un fort long et très-intéressant point d'orgue, que Mlle Girard a parfaitement enlevé, et qui lui a valu des applaudissements bien mérités. Citons un petit quatuor syllabique, très-court, mais très-fin. Peut-être l'a-t-on rencontré quelque part? N'importe, c'est pimpant, frais et gracieux. Citons encore un mélodrame renfermant une jolie phrase par les altos et le quatuor final présentant un bel ensemble.

Maintenant je m'aperçois, un peu tard, que j'ai manqué à tous mes devoirs envers M. Narcisse Fournier, en ne racontant pas le poëme dont il est l'auteur.

En deux mots, voici ce dont il s'agit :

Mlle Sylvia est la première chanteuse de la Comédie italienne.— Mlle Camille est sa rivale en amour, mais non pas en talent; toutes deux jettent leur dévolu sur le neveu d'un riche marchand, et ce dernier vient jusque chez elles résolue à le leur disputer. Toutefois, pour l'arracher à l'une, il le jette dans les bras de l'autre, qui se fait épouser. Tout ceci n'est ni bien logique, ni bien neuf, mais enfin Mlle Sylvia triomphe sur toute la ligne, et, si vous le trouvez bon, la cause est entendue.

L'interprétation de ce petit ouvrage, assez innocent comme poëme, très-honorable comme musique, est très-brillante de la part de Mlle Girard, très-suffisante de la part de Mlle Seveste, très-méritante de la part de M. Nathan, contestable de la part de M. Leroy, qui veut parfois se donner des airs de premier ténor en faisant des demi-teintes exagérées ou des éclats de voix allant jusqu'au chevrotement. Je ne sais pourquoi cela m'a rappelé la Grenouille et le Bœuf. Pardonnez-moi d'avoir de telles distractions et de penser à une fable de la Fontaine en assistant à un opéra-comique de M. Narcisse Fournier.

PAUL BERNARD.

THÉATRE DE L'ATHÉNÉE.

FLEUR DE THÉ,

Opéra-bouffe en trois actes, de MM. CHIVOT et DURU, *musique de* M. CHARLES LECOCQ.

(Première représentation le 11 avril 1868.)

Nous venons d'assister à la représentation d'une œuvre de laquelle datera certainement une ère nouvelle pour l'Athénée. *Fleur de Thé* va faire prendre définitivement au public le chemin de ce théâtre. Nous en avons pour garant l'accueil qu'on lui a fait les premiers soirs, non-seulement pour la musique qui est charmante, mais aussi pour les paroles qui sont aussi gaies que spirituelles.

Fleur de Thé est une jeune Chinoise qui, pour échapper à une poursuite indiscrète, se réfugie dans un débit de consolation tenu par le couple Pinsonnet, dans n'importe quelle ville de l'empire du milieu. Elle est reçue par Pinsonnet qui la cache au fond de sa cantine, en l'absence de sa femme. Mais elle a été vue et dénoncée; aussi voyons-nous bientôt survenir le papa Tien-Tien, un mandarin de première classe, s'il vous plaît, suivi de son futur gendre, le capitaine des tigres Ka-o-Lin; Désiré et Léonce, c'est tout dire. Or, il existe en Chine une satanée loi du Tsinn, d'après laquelle tout homme qui a vu une jeune fille sans voile est condamné à l'épouser ou à subir le supplice du pal. Tien-Tien procède donc à l'enlèvement sommaire de Pinsonnet, l'emmène chez lui, et là il lui pose le dilemme ci-dessus. De ces deux maux, le mariage ou le pal, Pinsonnet, au mépris de ses liens antérieurs, n'hésite pas à choisir le moindre, d'autant plus que la loi chinoise l'autorise à prendre des femmes de luxe et il destine cet emploi à la sienne.

Sur ces entrefaites, celle-ci apporte au mandarin Tien-Tien un panier de champagne, et retrouve Pinsonnet sous ses brillants habits de noce. Explication orageuse s'il en fut; Pinsonnet affirme qu'il n'a cédé qu'à la nécessité, et, pour preuve de ses bonnes intentions, il apprend à sa Césarine qu'il a juré au capitaine Ka-o-Lin de respecter son ex-fiancée. Au fond, Césarine ne tient pas à ce qu'on empale son mari, mais elle a peu de confiance dans ses promesses, et elle s'arrange de façon à remplacer Fleur de Thé pendant la nuit, où tous les chats sont gris. Nous ne dirons rien de l'explication qui en résulte, le lendemain, entre les deux époux; elle est trop délicate et, pour la classifier, il faudrait transcrire toute une scène qui est, sans contredit, la plus piquante de la pièce. Toujours est-il que la situation de Pinsonnet n'en est pas moins perplexe. Car, en apprenant la substitution qui a eu lieu, le mandarin Tien-Tien assemble le conseil des cinq, et il informe son gendre d'occasion que ce conseil, à l'unanimité moins quatre voix, l'a condamné à périr sur le pal. «Il est juste, ajoute-t-il, que, puisque tu as apporté le trouble dans mon intérieur, tu subisses une peine analogue.» Heureusement que Césarine le tire de ce mauvais pas en grisant le mandarin et tous ses gens avec son panier de champagne, et en appelant à son aide les marins français qui sont dans le port, et qui emportent Pinsonnet à la barbe de Tien-Tien, son beau-père.

Comme on voit, ce sujet n'est pas tout à fait du domaine de la pure fantaisie; il a presque sa raison d'être, il touche par certains points à la bonne comédie, et il n'a d'excentrique que l'allure prêtée aux deux personnages du mandarin et de son gendre, le capitaine des tigres. Mais aussi, quelles excellentes caricatures! quels délicieux magots de paravent! quelles heureuses trouvailles de mots qui portent! Ce mélange du réel et de l'impossible, adroitement ménagé, ouvre un nouvel horizon au genre bouffe, dont les exagérations commençaient à passer de mode.

La musique de *Fleur de Thé* est de M. Charles Lecocq, un jeune compositeur de beaucoup d'avenir. Il y a quelques années que le directeur des Bouffes-Parisiens ayant mis au concours une opérette, *le Docteur Miracle*, M. Lecocq remporta le prix *ex æquo* avec M. Georges Bizet, et les partitions de ces deux messieurs furent exécutées alternativement. Celle de M. Lecocq se distinguait par d'heureuses et fraîches mélodies, présentées finement et rehaussées par une habileté harmonique peu commune chez les débutants. Depuis ce temps, M. Lecocq, travailleur consciencieux, a fait encore de notables progrès, et nous pouvons affirmer que son dernier ouvrage a réalisé toutes les espérances que le premier avait fait concevoir. En prenant soin de se conformer à l'exemple de ses collaborateurs, il y a mêlé, à doses égales, la grâce et l'ingéniosité comique, sans cesser d'apporter une importance extrême à son orchestration, dont les moindres détails sont caressés avec un charme plein de tact et de délicatesse. Dans le nombre des morceaux qui ont été le plus applaudis, nous citerons *la Chanson de la Cantinière*, très-fraîche et très-vive, *la Chinoiserie* du mandarin : *Je suis clairvoyant comme un sphinx*, où l'effet bouffe est accentué par l'immixtion originale du capitaine des tigres; ces couplets, très-bien réussis, ont été redemandés par toute la salle. Au deuxième acte, les couplets de Ka-o-lin : *Je suis né dans le Japon*, chantés par Léonce sur le ton d'une *confidence* à mi-voix, ont eu le même honneur. On a fait fête également au joli air de Césarine : *En tous pays*. Le troisième acte, qui est le plus complet au point de vue musical, renferme surtout deux morceaux qui ont exercé la plus décisive influence sur les excellentes dispositions du public : d'abord un duo, dans lequel sont intercalés des couplets fort agréablement tournés et redemandés avec acclamation; puis *la Ronde du Cliquot*, brillant feu d'artifice qui termine dignement cette partition vraiment remarquable.

De même qu'au compositeur, nous n'avons que des éloges à donner à ses interprètes. Il serait superflu d'insister sur la physionomie éminemment drôlatique que les deux compères, Désiré et Léonce, ont su prêter à leurs personnages du Mandarin Tien-Tien et du capitaine des tigres, Ka-o-Lin, ils sont coutumiers du fait, mais jamais peut-être ils n'ont rencontré de rôles mieux adaptés à leurs moyens. Le débutant Sytter, qui joue Pinsonnet, possède

une voix des plus sympathiques, et s'en sert en bon musicien ; dès les premières notes, il a été traité comme un enfant de la maison, et son succès a été en grandissant jusqu'aux couplets : *Ensuite, dans la nuit obscure*, qu'on lui a fait bisser, et à la chanson à boire qu'on a aussi redemandée. Mlle Irma Marié porte fort bien l'habit de vivandière, et le rôle de Césarine ne lui convient pas moins comme cantatrice que comme comédienne. Enfin, Mlle Lucie Cabel est une séduisante fleur de thé, dont les attraits justifient à merveille la jalousie de Ka-o-Lin et la perfide duplicité de ce scélérat de Pinsonnet.

Rien de plus étincelant que la mise en scène de cette pièce; tous les décors sont neufs, tous les costumes, dessinés par Draner, sont taillés dans la soie et le satin. Quant à l'orchestre, il est mené par M. Bernardin avec infiniment d'entrain et de goût.

D.

LE CONCOURS D'OPÉRA.

La Commission instituée par le ministère de la maison de l'Empereur (1) pour juger les ouvrages envoyés au concours vient d'adresser son rapport au maréchal Vaillant, ministre de la maison de l'Empereur et des beaux-arts. En voici la reproduction d'après *le Moniteur :*

Monsieur le ministre,

Cent-soixante-huit concurrents avaient répondu à l'appel fait par Votre Excellence dans son arrêté en date du 1er août 1867 ; le jury d'examen, nommé par les concurrents eux-mêmes, s'est donc trouvé en présence de cent-soixante-huit manuscrits.

Il a tout d'abord procédé à une élimination première, écartant, parmi les œuvres qui lui étaient proposées, celles qui, par la nature du sujet choisi, ou par la façon dont ce sujet avait été traité, marquaient certainement qu'elles ne pouvaient entrer en ligne et disputer le prix.

Ce travail, qui a été extrêmement long, s'est fait tout entier en commission, et aucun poëme n'a été rejeté sans qu'il ait été lu en séance, sans que tous les membres présents aient été appelés à statuer sur son exclusion.

Cette épuration sommaire a laissé aux mains du jury dix-sept poëmes d'opéra, qui lui ont semblé mériter, à divers titres, une attention particulière.

Il s'est ensuite livré à un second travail d'élimination et n'a gardé, après un minutieux examen, que cinq ouvrages dont la supériorité lui a paru tout à fait évidente.

C'est donc autour de ces cinq manuscrits que s'est engagée la lutte définitive.

Les concurrents ont exprimé le désir que la Commission, en même temps qu'elle désignerait l'œuvre du vainqueur, nommât celles qui avaient le plus approché du prix, et leur assignât des rangs. La Commission n'a cru devoir déférer qu'à la première partie de ce vœu. Il lui a semblé difficile, pour ne pas dire impossible, de marquer un rang à des œuvres qui s'étaient également recommandées à son attention par des mérites fort divers; elle s'est donc arrêtée à l'ordre d'inscription, pour présenter à Votre Excellence les quatre poëmes qui ont partagé l'honneur de cette dernière lutte. Ce sont :

Le n° 61, avec cette épigraphe :

« *Pour faire un opéra cherchez d'abord un drame.* »

Le n° 118, avec cette épigraphe :

Recedant vetera ;
Nova sint omnia :
Corda, voces et opera.

Le n° 142, avec cette épigraphe :

Ausa et jacentem visere regiam.
Vultu sereno, fortis et asperas
Tractare serpentes.

Le n° 164, avec cette épigraphe :

« *Sub judice lis est.* »

Le n° 61 a semblé à la Commission une pièce très-intéressante d'un bout à l'autre et fort bien coupée pour la musique, mais elle satisfait plutôt aux conditions dont se contente l'opéra-comique qu'à celles qui sont exigées pour le grand opéra. La complication de l'intrigue nécessite des développements qui ne pourraient guère être compris sans l'intervention du dialogue. Le caractère de l'œuvre n'a point assez d'ampleur pour une scène de proportions aussi vastes que celle de l'Opéra, et le jury, en repoussant ce poëme, pense qu'il aurait des chances ailleurs.

Le n° 142 est au contraire une œuvre d'un caractère élevé. Les situations en sont grandioses, et les vers, qui sont d'un vrai poëte, ont singulièrement frappé le jury par l'éclat de la forme et la puissance de l'harmonie : c'est un opéra du genre de ceux qui ont reçu autrefois le nom de tragédie lyrique, et il pourrait soutenir la comparaison avec les modèles que nous possédons en ce genre.

Diverses considérations ont déterminé le jury à ne point le couronner. Le sujet, qui est héroïque, n'est point susceptible d'un intérêt bien vif; l'un des deux principaux personnages disparaît au second acte, et la pièce s'achève sans lui. Le troisième acte est insuffisant, et sur tout l'ouvrage est répandue une teinte uniforme de majestueuse douleur qui pourrait, à la longue, fatiguer le public.

Le n° 118 et le n° 164 sont d'un caractère tout différent. Ce n'est plus la tragédie lyrique, avec sa dignité sévère; c'est le drame, avec ses grands mouvements de scène et ses péripéties terribles.

Le n° 118 toucherait même au mélodrame, et c'est une des raisons qui l'ont fait écarter. Le sujet, tiré de l'histoire de Norwége, est très-dramatique, exposé avec une rare vigueur et une clarté parfaite. Il avait tout d'abord plu au jury par une idée de finale qui termine le premier acte d'une façon magnifique et à la fois pittoresque, par une situation ingénieusement amenée et fort touchante au second ; mais le troisième acte n'a point paru à la hauteur des deux autres, et la couleur mélodramatique, répandue sur l'œuvre tout entière, en a décidé le rejet.

Le n° 164 est, au jugement de la Commission, une œuvre remarquable. La grandeur du sujet, qui est tiré de l'histoire de Russie, la simplicité et la rapidité avec lesquelles l'action est conduite, la vérité des coups de théâtre, l'habileté singulière de l'auteur à préparer au musicien et des caractères bien dessinés et des situations où s'opposent les passions les plus violentes, tout dans ce livret a frappé le jury, qui n'a fait que de rares objections.

Peut-être eût-il remporté le prix proposé par Votre Excellence, si nous n'avions rencontré un poëme qui, du premier coup, a réuni tous les suffrages et nous a paru hors ligne.

C'est celui qui a pour titre : *la Coupe du roi de Thulé.*

Le mérite de ce poëme, que nous proposons à Votre Excellence de couronner, est tout à fait supérieur. La légende, qui est par elle-même très-poétique, est mise en œuvre avec une grâce originale. C'est une succession de tableaux faciles à comprendre, charmants à mettre en scène et qui naissent tout naturellement d'une action simple et attachante; la fantaisie du compositeur aura à s'exercer, soit qu'il préfère ce que l'amour a de plus tendre, ou la rêverie de plus mélancolique; une couleur blonde et lumineuse est répandue sur toute l'œuvre, et les vers sont d'une facture très-pittoresque et d'une rare élégance.

La Commission propose, tout d'une voix, à Votre Excellence d'attribuer à l'auteur de ce livret le prix du concours.

Elle a présenté quelques critiques qui ne portent, il est vrai, que sur des points secondaires, mais qui n'en ont pas moins leur importance. Ces observations seront communiquées à l'auteur par le directeur de l'Opéra au nom de la Commission.

La Commission, avant de terminer ce rapport, éprouve le besoin de témoigner à Votre Excellence le plaisir qu'elle a ressenti d'un résultat qui passe son espoir.

Elle n'a point encore, au moment où elle vous adresse ce rapport, connaissance des noms de ceux qu'elle a distingués; elle se féliciterait que ce fussent des jeunes gens encore inconnus, que ce premier succès encourageât à composer d'autres œuvres.

Elle ne croirait pas, si elle avait le bonheur de susciter ainsi quelque vocation qui s'ignore peut-être, avoir perdu les longues heures que lui a coûté cet examen, et elle s'applaudirait d'avoir rempli les généreuses intentions de Votre Excellence.

Nous sommes avec respect, Monsieur le ministre, de Votre Excellence les très-obéissants serviteurs.

Pour les membres de la Commission :

Le membre rapporteur, FRANCISQUE SARCEY.

La Coupe du roi de Thulé a pour auteurs MM. Louis Gallet et Edouard Blau, deux jeunes gens, dont l'un, M. Louis Gallet, a publié de jolies poésies dans *l'Artiste.*

M. Edouard Blau est connu au théâtre par une charmante saynète, *le Chanteur florentin*, composée en société avec M. Alfred

(1) Cette Commission, nommée au scrutin secret par les concurrents, était composée de MM. E. Perrin, directeur de l'Opéra, Gounod, Félicien David, Ambroise Thomas, Emile Augier, Théophile Gautier, Paul de Saint-Victor, F. Sarcey et Victor Massé.

Blau, son cousin, mise en musique par M. Duprato, et jouée, le 20 novembre 1866, non sans succès, aux Fantaisies-Parisiennes, pour les débuts de Mlle Peyret.

L'auteur du poëme qui a obtenu la première mention honorable est M. Chantepic. Le poëme choisi va être immédiatement imprimé, et dès qu'il le sera, les musiciens concurrents seront avisés.

LA MUSIQUE RELIGIEUSE A PARIS

Pendant la semaine sainte.

Les Sept Paroles du Christ, oratorio de M. Th. Dubois. — *Stabat*, de Palestrina, exécuté par plusieurs sociétés chorales. — *Messe solennelle*, de François Schwab, à Saint-Eustache. — *La Création*, d'Haydn, exécutée par le Lieder-Kranz de Paris.

Nous signalions, dimanche dernier, l'importance du concours emprunté, cette année surtout, à la musique par les cérémonies liturgiques de la semaine sainte, dans les églises de Paris, ainsi que la tendance de plus en plus accentuée des jeunes compositeurs à s'inspirer des traditions du grand art religieux et à écrire ou diriger des œuvres de musique sacrée. Parmi tant d'exécutions présentant toutes, à des degrés différents, un véritable intérêt artistique, je dois choisir et ne parler que de celles qui ont vivement sollicité l'attention publique. L'impressionnable population parisienne, en effet, recueillie à ses heures, a toujours montré une prédilection particulière pour ces solennités qui redisent, avec l'éloquence et l'autorité du génie lyrique, les funèbres péripéties du drame de la Passion, que racontaient à nos ancêtres la langue naïve des *Mystères* et le jeu convaincu de leurs interprètes.

***

C'est ainsi qu'une affluence énorme de personnes appartenant à toutes les classes emplissait le samedi saint l'église de Saint-Roch, pour assister à l'exécution du *Stabat* de Palestrina. Oui, en vérité, deux cents orphéonistes environ et un certain nombre d'enfants de chœur, recrutés, les uns parmi les sociétés chorales parisiennes de fondation récente, les autres dans les maîtrises de paroisses, ont tenté, sous la direction *intrépide* — je ne veux pas dire *téméraire* — de monsieur Bleuse, l'exécution de cette œuvre immense en sa simplicité, qui pleure les désolations mystiques d'un peuple agenouillé sous la main de Dieu. L'effet produit à Saint-Roch n'a pas été précisément aussi grandiose qu'on l'espérait. On n'entendait là qu'un écho bien amoindri et presque défiguré de la Sixtine ou de Saint-Jean-de-Latran. Dans ces voix où l'accent parisien perçait, sous les paroles latines, avec par trop de sans-gêne, on ne retrouvait ni l'élévation, ni la mélancolie de l'Oraison extatique. Dans les hésitations, les ignorances, les lacunes de l'exécution, je dois à la vérité, rien qu'à la vérité d'avouer que l'on avait quelque peine à reconnaître cette musique grande et touchante, féminine et religieuse à la fois, qualifiée de *sublime* par les maîtres de tous les temps, et que l'on croirait notée au fond d'un couvent solitaire, après de longues rêveries et d'austères pénitences.

A part même l'habitude de la musique religieuse, l'exécution de celle de Palestrina exige des qualités peu familières, en général, aux sociétés chorales. Les *forte* doivent être chantés *plenâ voce*, mais sans efforts; les *piano*, doux, mais clairs; les *crescendo* et *decrescendo* agencés sans secousses ni saccades; les notes franchement attaquées et bien soutenues; les sons enchaînés, de telle sorte que l'on puisse croire que le *Stabat* presque tout entier est chanté d'une seule émission et d'une seule respiration. Certainement, tout cela a été expliqué aux exécutants par leurs directeurs. Alors, pourquoi l'interprétation dont je rends compte, accompagnée, contre toutes les traditions, de l'orgue du chœur jouant au grand jeu, n'a-t-elle pas eu ce mouvement égal et modéré? Pourquoi a-t-elle manqué de cette expression de simplicité, de noblesse et d'onction qui communique à l'hymne de Palestrina quelque chose de réellement surnaturel? Pourquoi? C'est qu'il y a de certains chefs-d'œuvre consacrés par l'étude et par l'admiration respectueuse des siècles auxquels il ne faut pas toucher impunément et sans préparation spéciale; sans aucun doute, il est bon d'initier les Orphéonistes à la majesté de la musique sacrée, mais, des sentiers faciles et battus de leur répertoire habituel, vouloir leur faire atteindre aux sublimes hauteurs de Palestrina, l'entreprise était trop hardie pour réussir, même avec la collaboration d'un hasard heureux. En choisissant une œuvre d'interprétation moins périlleuse, on aurait donné une plus « précieuse indication » du savoir et du talent de « ces forces artistiques intelligentes, » et la caisse de bienfaisance des sociétés chorales n'y aurait rien perdu, à la condition, toutefois, de ne pas confier à l'Harmonie de Montmartre le massacre, à coups de cornet à pistons, de la *Marche religieuse* de Wagner, qui ne méritait pas ce supplice, même en temps de semaine sainte!

N'importe! C'est là une tentative digne d'encouragement et dont l'idée première fait honneur à l'infatigable et féconde énergie d'Eugène Delaporte, le seul homme qui, à ses risques et périls, ait, depuis quinze ans, constamment entraîné les sociétés chorales sur la route du nouveau, à la recherche de l'inconnu, à la découverte du progrès. Pour arriver à l'interprétation raisonnée, régulière, convenable de la grande musique sacrée, nos orphéons français ont tout, l'expérience exceptée. Il ne faut désespérer de rien, toutefois, dans le domaine du chant choral populaire, lorsque l'on entend, comme lundi dernier par exemple au Grand-Orient, les membres du *Lieder-Kranz* parisien exécuter la *Création* d'Haydn avec une largeur, une intelligence, un fini de détails qui ont profondément impressionné l'auditoire. A la bonne heure! Comprendre ainsi les maîtres, c'est se montrer dignes de les traduire et de s'éclairer d'un rayon de leur gloire!

***

La *Messe solennelle* avec chœur, accompagnement d'orgue et quadruple quatuor à cordes, que M. François Schwab a fait exécuter, pour son début à Paris, le jour de Pâques, sous l'habile direction de M. Hurand, à Saint-Eustache, est tracée sur le plan régulier et traitée dans la forme classique des œuvres anciennes. On n'y trouve rien qui révèle un esprit avide d'effets nouveaux. Le *Kyrie* est un véritable et excellent *andante religioso*. Dans le *Gloria*, qui débute en *fa*, et avec grand chœur, suivant les traditions, sans précipitation de mouvements, toutefois, on remarque l'heureuse conduite des phrases, la bonne prosodie du latin : le *Qui tollis* et le *Suscipe* sont peut-être un peu courts, mais la messe étant « brève » n'admet pas de répétitions de texte; le *Quoniam* termine le morceau par la reprise en *ré* majeur du premier motif fugué à l'*Amen*, mais seulement par imitation, sans strette ni croisement de contre-sujet. Le *Sanctus* commence très-bien : les voix d'hommes y répondent aux soprani avec une symétrie habituellement agencée sur le *Pleni sunt*, qui se termine ainsi en *tutti* par une belle cadence plagale. Un *O Salutaris*, de l'auteur de la messe, d'un excellent style, a été parfaitement chanté par Agnesi. La voix de soprano ou celle de ténor conviendrait mieux, ce me semble, au caractère de ce morceau. L'*Agnus Dei* est en *ré* mineur, comme le *Kyrie*, duquel il participe beaucoup. En résumé, cette œuvre, un peu concise pour une messe aussi solennelle que celle de Pâques, presque dépourvue de soli, est recommandable par sa conduite expérimentée, sa simplicité, sa sobriété de modulations, son sentiment religieux très-élevé. Je félicite notre ami et collaborateur Fr. Schwab de ce début d'heureux augure : il a fait preuve de qualités qui ne tarderont pas à se produire sur une *scène* et dans un genre moins austères. Les livrets ont tout à gagner à être confiés aux mains des compositeurs de ce métal.

***

Pour l'exécution à Sainte-Clotilde des *Sept Paroles*, mises en musique par M. Th. Dubois, ancien prix de Rome, maître de chapelle de cette église aristocratique, le chœur, plus que triplé, avait pour solistes MM. Villaret et Caron. Œuvre excessivement travaillée, irréprochable, unissant, comme le *Stabat* de M. Bourgault-Ducoudray, toutes les ressources de la science de l'orchestration et des voix, toute la magie du coloris harmonique moderne, à une connaissance, à une possession trop complète peut-être de l'antique. C'est admirablement *vieux* comme conception, c'est ravissamment *jeune* comme exécution, mais j'y cherche en vain l'*individualité*. Je ne saurais mieux comparer cette musique pseudo-archaïque, éclectique, de transition, et par cela même exerçant une séduction véritable, qu'à un vénérable motif d'Haydn habillé à la mode de 1835 sur la coupe d'un bon Reicha, d'un Lesueur solennel et tout brodé, soutaché, enguirlandé, constellé des ornements, des bijoux, des fanfreluches de tous styles de notre époque féconde en passementeries et en galons. Combien mieux je préfère ces pensées achevées, qui n'ont pas même besoin d'être élégamment vêtues, puisqu'il leur suffit pour plaire d'être finies, c'est-à-dire belles! La situation de l'âme qui les a eues se communique aux autres âmes, y transporte sa grandeur, son recueillement et son repos.

Ce mouvement de rénovation de la musique sacrée est un événement artistique de la plus haute importance pour l'avenir, mais il menace d'être infécond si les jeunes maîtres imitent trop ceux qui leur agréent le plus parmi ceux d'il y a un siècle ou parmi ceux d'aujourd'hui. Qu'ils se contentent de les sentir, de les pénétrer, de les admirer. L'important, l'essentiel, en musique religieuse surtout, est d'être soi-même, de faire son choix dans ses propres instincts, d'avoir le naturel et la sincérité de ses sentiments; d'y joindre, ce qui est plus difficile, l'élévation, la direction, s'il se peut, vers quelque but haut placé, car l'idée divine ne nous donne que ce qu'elle reçoit de nous; et, tout en parlant sa langue, tout en écrivant sa musique à soi et non plus celle des autres à la sienne mêlée, tout en subissant les conditions de l'époque où l'on est jeté et où l'on puise sa force comme ses défauts, le profitable serait de se demander, de temps en temps, le front levé vers les collines et les yeux attachés au groupe des maîtres vénérés des âges de foi, vénérés jusqu'à l'admiration, mais non pas jusqu'au pastiche : Que diraient-ils de moi? Que penseraient-ils de nous?

EM.-MATHIEU DE MONTER.

Parmi les récréations à la mode dans les salons du grand monde, il en est une des plus amusantes qui, après avoir conquis sa réputation d'originalité et d'esprit dans les cercles d'artistes, s'est peu à peu propagée dans la haute société où elle est fort goûtée : nous voulons parler des *pupazzi* de Lemercier de Neuville. A la fois auteur dramatique, poëte, dessinateur, sculpteur, architecte, Lemercier de Neuville a appliqué toutes ces heureuses facultés à l'édification de son œuvre. Seul, il a construit son théâtre, il l'a décoré, il l'a machiné, il a fabriqué ses acteurs, il a composé leur répertoire et il en joue les rôles multiples avec un naturel et une finesse d'observation surprenants. Nous assistions cette semaine à une des dernières soirées qu'il donnait dans le salon d'un de nos principaux éditeurs de musique, avant son prochain départ pour les villes d'eaux, et nous doutons qu'aucune représentation théâtrale bouffe eût amusé plus que celle-ci un auditoire qui se composait en majeure partie de notabilités artistiques et littéraires. *Madame Benoîton chez elle*, *Mon Village*, fine actualité en vers, *Madame Benoîton indisposée*, et surtout la galerie des *Masques et Visages*, où parlent et agissent avec une ressemblance frappante de visage, d'organe et de gestes les célébrités politiques, du barreau ou du théâtre : Emile Olivier, Thiers, Girardin, Lachaud, Jules Favre, Arnal, Mélingue, etc., etc., n'ont pas cessé un instant de captiver l'attention ou de provoquer le rire. Il était 1 heure 1/4 qu'on applaudissait encore avec autant de chaleur et d'ensemble qu'au début de la soirée.

M. Lemercier de Neuville a eu l'heureuse idée de s'attacher un excellent musicien, M. Roques, qui exécute entre les scènes des *pupazzi* des morceaux de danse composés exprès et qui ont fait grand plaisir.—Nous disions que plusieurs de nos éminents artistes assistaient à cette réunion; ils ont voulu aussi y apporter le contingent de leur talent, et l'on a pu entendre Marie Battu chanter son originale chanson napolitaine, *Santa Lucia*, arrangée par Braga, et qui a valu à la grande cantatrice un véritable triomphe à la cour et dans les plus brillantes soirées de l'hiver. —On a pu admirer, dans une romance d'Elwart et dans l'air de Falstaff du *Songe d'une nuit d'été*, la belle voix et la belle méthode d'Agnesi, qui ne chante pas que l'italien et qui occuperait une belle place sur nos premières scènes lyriques. — Seligmann est venu ensuite qui a dit avec une incomparable expression l'*Eloge des larmes*, de Schubert, puis son originale *Kouitra*, qu'il a dû répéter.— Le piano n'a pas été oublié, et Stoeger, qui avait accompagné Seligmann, s'est affirmé encore une fois dans cette occasion, comme un de nos meilleurs virtuoses et comme un charmant compositeur, dans une grande valse de salon, suivie de son morceau *Novellette*, qui fait fureur. — Enfin, la note désopilante était fournie par l'inimitable Berthelier, qui a porté le rire à son comble avec deux chansonnettes, dites comme lui seul sait les dire : le *Bonheur des Champs* et *le Cotillon*. — Vivier, Edouard Wolff, Paul Bernard, Soumis, Alexandre de Lavergne, Deforge, etc., avaient voulu aussi faire connaissance avec les *pupazzi*, et ils n'ont pas été des derniers à en féliciter l'inventeur, en même temps qu'à lui souhaiter tout le succès qu'il mérite.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES DE LA SEMAINE.

⁂ Le *Stabat* chanté le jeudi saint à la chapelle des Tuileries appartenait un peu à toutes les écoles et à toutes les époques : les quatre derniers morceaux étaient de Rossini; on avait mis à contribution pour chacun des autres Mozart, Sacchini, Cherubini, Haydn, Pergolèse et Auber. Le *Virgo virginum* (inédit), de l'auteur de *la Muette*, a produit le plus grand effet. Mlles Nilsson et Bloch, MM. Faure et Nicot chantaient les soli.

⁂ La société des concerts du Conservatoire a terminé dimanche dernier, jour de Pâques, la série de ses concerts d'abonnement. Le programme répétait celui du vendredi saint, sauf les fragments du *Requiem* de Cherubini, qui ont été remplacés par *l'O filii* de Leisring (bissé comme d'habitude), et le solo instrumental, dont cette fois Ant. Rubinstein a fait les frais avec son concerto en *ré* mineur. Le grand artiste a été à sa hauteur ordinaire, et, comme partout où il s'est fait entendre, la plus chaleureuse ovation lui a été décernée.

⁂ Une foule immense assiégeait le cirque Napoléon le soir du vendredi saint et 3,600 personnes y sont entrées. La grande attraction du concert spirituel était cette fois Faure et Mlle Nilsson, qui ont chanté, comme ils savent le faire et au milieu d'un tonnerre d'applaudissements, des fragments du *Tannhæuser* et du *Stabat* de Rossini (avec Mlle Fourche et M. Nicot); Faure a superbement dit le solo d'un *O Fons pietatis* de Haydn. Un chœur de Silcher, *Gloire au Seigneur*, assez peu religieux, un autre de Gounod, le *Vendredi saint*, qui ne comptera pas parmi les plus purs titres de gloire de l'auteur de *Faust*, *l'Andante religioso* de Mendelssohn, l'allegretto de la symphonie en *la* de Beethoven et la marche funèbre de Chopin, orchestrée par M. Prosper Pacal, complétaient le programme.

⁂ Rubinstein a donné cette semaine deux concerts, l'un avec orchestre et l'autre consacré à la musique de chambre, lundi et jeudi derniers. On ne sait ce qu'on doit le plus admirer de sa puissante exécution, de l'immense variété de son jeu, de sa vaste mémoire ou de son infatigable ardeur. Nous avons fait connaissance lundi avec son deuxième concerto (en *fa*), certainement supérieur aux deux que Rubinstein a fait entendre jusqu'ici, et dont l'adagio, en particulier, peut rivaliser avec ce qui a été écrit de plus beau en musique concertante et symphonique. — Une autre séance de musique de chambre aura lieu chez Erard, le 24 avril, puis, huit jours après, un concert avec orchestre qui sera probablement le dernier, à la salle Herz; Rubinstein partira ensuite pour Londres.

⁂ Nous devons ajouter à notre appréciation générale de la musique religieuse exécutée pendant la semaine sainte dans les diverses églises de Paris que les *Sept Paroles du Christ* de M. Th. Dubois constituent une œuvre forte et saine, un véritable oratorio, où l'élévation de la pensée n'a d'égal que l'art profond avec lequel l'auteur a su faire naître et graduer l'intérêt. Sous le rapport du rhythme particulièrement, on pourrait signaler de vraies trouvailles. L'expression est parfois très-dramatique, surtout dans la cinquième parole, *Sitio*. M. Dubois, dont nous avons pu déjà apprécier le sérieux talent dans une Ouverture exécutée il y a deux ans au Conservatoire, nous paraît de taille à aborder avec succès la scène lyrique, et nous désirons pouvoir l'y juger bientôt.

⁂ Au Salut solennel du samedi saint, à l'église Saint-Roch, on a exécuté un *O salutaris* et un *Ave verum* de la composition de M. Charles Vervoitte, maître de chapelle de la paroisse, deux œuvres du plus grand mérite, un très-bel *Ave Maria* d'Amédée Méreaux et le *Stabat* de Palestrina dont nous rendons compte aujourd'hui.

⁂ La matinée d'élèves de Mme Clara Pfeiffer a eu lieu, comme chaque année, le lundi de Pâques. Les résultats obtenus par cet excellent professeur, sous le rapport de l'ensemble et de la sûreté d'exécution, sont vraiment surprenants : seize mains ont joué l'ouverture de *Preciosa*, une symphonie de Haydn et la sérénade de Beethoven, de manière à produire l'illusion d'une seule partie avec plus d'intensité sonore. Parmi les jeunes artistes qui se sont fait entendre seules, nous en citerons trois qui donnent plus que des espérances : Mlle Marguerite Rousseau, Mme Müller et Mlle Louise Paloc, qui ont dit avec beaucoup de charme le rondo en *mi* bémol de Weber, *la Ruche*, et la cinquième mazurka de Georges Pfeiffer.

⁂ Un violoniste qui nous semble mériter toute l'attention du monde artistique, M. Federigo Consolo, a donné mardi dernier un concert à la salle Herz. Virtuose né, possédant une habileté rare et un beau son, il s'est fait applaudir à bon droit dans des fragments de concertos de Viotti et de Léonard, dans deux morceaux de Mendelssohn et de Schubert, et dans la fantaisie de Vieuxtemps sur *Norma*, sur la quatrième corde. Une part du succès revient à Mlle Fidès de Vriès, du théâtre Lyrique, qui a dit en artiste consommée un air de *la Flûte enchantée* et un morceau de *Rigoletto*.

⁂ Le pianiste-compositeur Bonewitz a donné dimanche dernier, dans les salons Kriegelstein, une séance musicale, avec le concours de ses meilleures élèves, dont quelques-unes ont un talent déjà mûr, et parmi lesquelles nous avons particulièrement distingué Mlles Marie de Poggenpohl, Lévy et Jeanne Kalkbrenner.

⁂ Mlle Joséphine Martin a donné son concert jeudi dernier. Au nombre des artistes qui lui ont prêté leur concours nous devons une mention particulière à M. de Cuvillon, dont nous ne parlons pas assez souvent à notre gré, et qui n'en est pas moins, quoi qu'il ne se prodigue pas, un de nos meilleurs violonistes. M. de Cuvillon a joué avec Mlle Martin et Lebouc le trio en *ut* mineur de Beethoven, dans lequel on a pu apprécier son beau style et la façon dont il comprend et interprète la musique des grands maîtres. De plus, après l'exécution de son grand morceau de concert : *les Adieux de Marie Stuart*, l'éminent artiste a reçu les applaudissements les plus enthousiastes, qui ne s'adressaient pas moins au compositeur qu'au virtuose.

⁂ Aujourd'hui dimanche, à 2 heures, au cirque Napoléon, vingt-quatrième et dernier concert populaire de musique classique, sous la direction de J. Pasdeloup. En voici le programme : 1° Schiller-Marche, de Meyerbeer. — 2° Fragments du *Songe d'une Nuit d'été*, de Mendelssohn; allegro agitato, scherzo, nocturne. — 3° Marche turque, orchestrée par M. Prosper Pascal, de Mozart. — 4° Ouverture de *Manfred*, de R. Schumann. — 5° Concerto en *ut* mineur pour piano, de Beethoven, exécuté par M. Théodore Ritter. — 6° Prélude de *Lohengrin*, de R. Wagner. — 7° Fragments du septuor de Beethoven, exécutés par MM. Grisez (clarinette), Espeignet (basson), Mohr (cor), et tous les instruments à cordes.

⁂ M. Fritz Gernsheim, pianiste compositeur tenu en très-haute estime de l'autre côté du Rhin et professeur au Conservatoire de Cologne, donnera le dimanche 26 avril, dans les salons Erard, une soirée musicale qui offrira, le talent de l'artiste nous en est garant, un puissant intérêt. Rubinstein doit lui prêter son concours.

*** Nous ajouterons à l'indication que nous avons donnée du concert de Mortier de Fontaine, pour le 25 à la salle Herz, que Mlle Mauduit chantera des morceaux de Vinci, Scarlati, Lotti; que Rubinstein jouera, avec le bénéficiaire, un andante et variations de Schumann, et que le concert sera varié par Mlle Anna Vogt, charmante mattauphoniste, et par les chansonnettes de Berthelier.

*** A propos d'un concert donné à Lyon par un violoniste de cette ville, M. Aimé Gros, *le Salut public* donne de grands éloges à l'excellent pianiste Albert Lavignac, qui s'y est fait entendre.

*** Ed. Wolff, qui vient de remporter un si beau succès avec la compagnie Ulmann-Patti, et dont on est toujours heureux d'applaudir le talent élevé, se fera entendre après-demain mardi au concert de Vivier. Il y jouera pour la première fois sa grande *Tarentelle*.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice assistaient vendredi à la reprise du *Corsaire* et sont restées jusqu'à la fin du spectacle.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné lundi, mercredi — et samedi, par extraordinaire, — *Hamlet*. — Vendredi a eu lieu avec un grand éclat la rentrée de Mlle Granzoff dans *le Corsaire;* la charmante ballerine, que les théâtres impériaux de Russie nous renvoient chargée de couronnes, n'a fait que « changer d'élément sans changer de destin », car le public parisien ne lui a pas fait un accueil moins enthousiaste que celui de Saint-Pétersbourg et de Moscou. Elle a été couverte d'applaudissements et plusieurs fois rappelée; Mlles Fioretti et Merante ont d'ailleurs partagé ce succès. — Le ballet était précédé de *la Fiancée de Corinthe*, parfaitement interprétée par Mmes Mauduit, Bloch et par David.

*** Les débuts du ténor Mazzoleni auront lieu dans *le Trouvère*, après le départ de Mlle Nilsson.

*** *Le Premier Jour de bonheur* poursuit au théâtre de l'Opéra-Comique sa brillante carrière. — Le lendemain *la Part du Diable* remplit la salle. — Vendredi a eu lieu la première représentation de *Mademoiselle Sylvia*, de M. Samuel David. Nous en rendons compte.

*** On annonce que le baryton Crosti, désirant se consacrer au chant italien, va quitter l'Opéra-Comique, dont il était un bon pensionnaire.

*** Le théâtre Italien a donné, pour les dernières représentations de ces œuvres : Mardi, la *Lucia*; jeudi, *Don Giovanni*; et, samedi, *Mathilde di Shabran*. — On annonce pour le 25 l'opéra inédit du prince Poniatowski, dont il a beaucoup été question, et dans lequel Mlle Urban doit remplir un rôle de danseuse.

*** La représentation que le théâtre Italien donne aujourd'hui au bénéfice d'Adelina Patti se compose définitivement du premier acte de la *Traviata*, de la leçon de musique du *Barbier*, du deuxième tableau du premier acte de *Crispino* et du quatuor de *Rigoletto*.

*** M. Bagier a signé le rengagement, pour la saison prochaine, de Mlle Grossi, qui se rend le 1er mai à Séville, où elle est engagée pour la saison d'été.

*** Le 27, aura lieu une représentation au bénéfice de Mlle Krauss; Mlle Patti y chantera.

*** A moins d'obstacles imprévus, l'opéra nouveau de M. Jules Beer, *Elisabeth de Hongrie*, interprété par Mlle Schrœder, MM. Massy et Barré, sera donné, à la fin de ce mois, au théâtre de la Renaissance.

*** Le succès du nouvel ouvrage de MM. Chivot, Duru et C. Lecocq, *Fleur de thé*, va tous les jours grossissant. Vendredi et samedi la recette a dépassé 3,000 fr.

*** Mlle Lasseny est engagée au théâtre de l'Athénée pour y créer, après *Fleur de Thé*, un rôle important dans *le Petit Poucet* de Laurent de Rillé.

*** Le succès de *Fleur de Thé* à l'Athénée a décidé l'administration de ce théâtre à demander à MM Chivot et Duru un nouvel opéra-bouffe en trois actes, dont M. Charles Lecocq écrira la musique et qui sera joué l'hiver prochain.

*** Hier soir, le théâtre des Variétés a donné, au bénéfice de Mlle Schneider, l'avant-dernière représentation de *la Grande-Duchesse*. Mlle Schneider devant se rendre immédiatement à Toulouse, où elle est engagée pour un mois, la dernière représentation de cette troisième série a lieu ce soir.

*** Nous recevons une lettre de notre correspondant du Havre de laquelle nous extrayons les détails suivants : « Si notre ville a été une des dernières à monter *l'Africaine*, elle n'a du moins pas perdu pour attendre. Déjà, depuis quelques jours, l'impatience de nos dilettantes était surexcitée, et lorsqu'enfin l'affiche a annoncé la première représentation, le bureau de location, envahi dès le matin, n'a pu contenter tous les postulants. Le soir, au bureau, l'empressement était le même et il a fallu refuser un nombre considérable de personnes. Je dois dire de suite que cette curiosité a été de tout point justifiée et que le dernier chef-d'œuvre de Meyerbeer, consciencieusement étudié, monté avec le plus grand soin, a été interprété de manière à satisfaire les plus difficiles. — Tous ces magnifiques morceaux qui ont déjà fait le tour du monde et enthousiasmé le public de toutes les grandes scènes connues, ont produit le même effet sur la nôtre. Le Chœur des évêques, le septuor du deuxième acte, la Prière des matelots, la Ballade de Nelusko, mais particulièrement tout le quatrième acte et, enfin, le prélude du sixième acte, avec la scène du Mancenillier, n'ont pas cessé de captiver l'auditoire et ont provoqué d'incessants bravos. Les artistes se sont montrés d'ailleurs à la hauteur de cette œuvre gigantesque. M. Raynal, excellent chanteur, bon comédien, a créé fièrement le personnage de Nélusko. Mlle Bédora donne à Selika la noblesse et la poésie que comporte ce caractère. M. Faivret est un Vasco de Gama, jeune, enthousiaste, impétueux. Mlle Goury et M. Larivé concourent à cet excellent ensemble. L'orchestre rend brillamment le célèbre unisson que le public, transporté, a fait répéter. Les décors, les costumes et la mise en scène font le plus grand honneur à la direction. »

*** On nous écrit de Bruxelles que les représentations données en ce moment par Marie Sasse, au théâtre de la Monnaie, y attirent une foule considérable. La célèbre cantatrice s'est fait entendre successivement dans *l'Africaine*, *les Huguenots* et *la Juive;* elle a produit, particulièrement dans le rôle de Sélika, un enthousiasme indescriptible. — *La Jolie fille de Perth* a été froidement accueillie. — Ferdinand Hiller vient de passer une semaine à Bruxelles au milieu des fêtes les plus cordiales offertes à l'éminent compositeur.

*** Les recettes brutes des théâtres subventionnés, théâtres secondaires, cafés-concerts, etc., se sont élevées pendant le mois de mars 1868, au chiffre de 1,887,080 fr. 30 c.

NOUVELLES DIVERSES.

*** A l'occasion de la fête patronale de l'église Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, M. Alexandre Leprévost, compositeur de musique sacrée, fera exécuter sous sa direction, dimanche prochain 26 avril, avec le concours d'artistes d'élite, sa sixième messe solennelle avec soli, chœurs et orchestre. — M. Henri Martin tiendra l'orgue.

*** Parmi les œuvres musicales qui ont eu le plus de vogue cet hiver dans les salons et dans les concerts, il convient de citer celles de M. Jules Klein. En rappeler les titres c'est constater autant de succès. Nommons en première ligne six mélodies (paroles de Victor Hugo): *Encore à toi*, *Berceuse*, *Ah! quand je dors*, *Regret*, *la Captive*, *S'il est un charmant gazon*. Ensuite, trois mélodies : *Seul au monde! les Trois Saisons* et *l'Amour au village*, valse chantée, qui deviendra populaire; *la Valse des Fougères* et *la Mazurka des Etoiles*, pour piano, publiées chez l'éditeur Richault, qui a sous presse, en ce moment, la deuxième série des poésies de V. Hugo, mises en musique par le même auteur.

*** Aux détails que nous avons déjà donnés sur les fêtes musicales que l'administration nouvelle des jeux de Bade se propose d'offrir cet été au public élégant de cette ville de plaisir, nous ajouterons qu'au nombre des artistes engagés pour les concerts et représentations théâtrales, on remarque les noms de Mmes Carlotta Patti, Carvalho, Norman-Neruda, Vandenheuvel, Schroeder, Harris, Brunetti, Marie Rose, Escudier Kastner, de MM. Agnesi, Sighicelli, Ketterer, Batta, Stockausen, Troy, Wilhelmi, Rubinstein, etc. Du 20 septembre au 15 octobre, huit représentations d'opérettes du répertoire d'Offenbach seront données avec le concours des meilleurs interprètes de ce genre spécial. Le programme du théâtre allemand et italien comprenant l'exécution de la *Favorite*, *Norma*, *le Postillon*, *Martha*, *Don Juan*, *Lohengrin*, reste tel que nous l'avons dit : mais ce programme déjà si riche sera complété par *les Pupazzi* de Lemercier de Neuville, que M. Dupressoir a engagé pour la fin d'août.

*** L'opérette régnera cette saison comme les années précédentes au Kursaal d'Ems, et l'on cite comme y étant déjà engagés : MM. Bonnet, Gourdon, Jean-Paul et Derval, des Fantaisies-Parisiennes; Mmes Lovato, Decroix, Labarre et Anna Vaugel.

*** M. Auguste Morel, l'excellent directeur du Conservatoire de Marseille, a organisé tout récemment, dans cette ville, au profit des Algériens, une brillante fête musicale qui a été un triomphe pour Sivori et Bottesini, et dont la recette s'est élevée à plus de 13,000 francs.

*** Notre collaborateur Arthur Pougin vient de publier, à la librairie Hachette, une étude sur Bellini, sa vie et ses œuvres, dédiée par l'auteur à Rossini. Ce travail, sur lequel nous reviendrons, fruit de recherches exactes et consciencieuses, est des plus intéressants. Il est édité avec luxe et orné d'un fort joli portrait, et de deux fac simile de l'écriture de Bellini.

*** Le célèbre violoncelliste Feri Kletzer, vient de recevoir de S. M. le roi de Portugal la croix de chevalier de l'ordre du Christ.

*** L'*Annuaire de la Noblesse*, par M. Borel d'Hauterive, 1868, vingt-cinquième année, est un livre que l'on a besoin de consulter à chaque instant. Outre la partie historique et rétrospective, il donne l'état actuel des grandes familles, les alliances, les naissances et les décès de la noblesse en 1867, la jurisprudence du conseil du sceau et des cours impériales en matière de titre et d'armoiries, la liste des chevaliers de Saint-Louis actuellement vivants, etc.

*** Un *Mois de Marie* doit être chanté tous les mercredis et samedis du mois de mai, en l'église de Saint-Roch, au profit de l'OEuvre du rapatriement des Orphelins de Paris. Une société d'amateurs du monde parisien chantera les chœurs.

*** Nous avons le regret d'annoncer la mort de Paul Blaquières, jeune compositeur dont quelques chansons avaient été popularisées par Thérésa. M. Paul Blaquières a écrit un nombre considérable de romances, chansonnettes, rondes, chœurs, etc., parmi lesquelles il faut citer : *la Femme à Barbe, la Vénus aux Carottes, le Chapeau de la Marguerite.*

ÉTRANGER

*** *Londres.* — Mme Vanzini (Van Zandt) a débuté avec beaucoup de succès à Covent-Garden, dans *Un ballo in maschera*. A Drury-Lane, Mlle Kellogg est toujours très-applaudie; elle a joué d'une façon charmante le rôle de Zerline, de *Don Giovanni*.

*** *Birmingham.* — *La Grande-Duchesse*, avec Mme Howard Paul dans le rôle principal, vient de trouver ici comme partout un accueil très-sympathique.

*** *Amsterdam.* — Dans un grand concert de bienfaisance, donné le 30 mars sous le patronage de S. M. la reine des Pays-Bas, et dans un autre qui a eu lieu le 5 avril, le chef d'orchestre et compositeur A. Berlyn a fait exécuter plusieurs de ses compositions, notamment sa deuxième symphonie et son ouverture en *ut*, dédiée à Mendelssohn, qui ont reçu l'accueil le plus flatteur et le mieux mérité.

*** *Stuttgard.* — Pendant le court séjour de M. W. Krüger dans sa ville natale, où il a été appelé par la fête de ses parents, il a fait entendre son second concerto, dédié au roi, au dernier concert d'abonnement donné par la Chapelle royale, le dimanche de Pâques. L'exécution de ce morceau, accompagné admirablement par tout l'orchestre sous la direction du maître de chapelle, M. Doppler, a valu à son auteur un grand et légitime succès. Toute la cour et plus de 2,000 personnes assistaient à ce concert. M. Krüger doit être fier du brillant accueil que lui ont fait ses compatriotes. — A cette occasion, nous mentionnons avec plaisir la nomination du père de M. Krüger comme chevalier de l'ordre de Frédéric, que le roi lui a envoyé le jour de sa fête de la cinquantaine. — Le théâtre, fermé pendant toute la semaine-sainte, a rouvert ses portes mardi dernier par une belle représentation de *l'Africaine*. Cet opéra jouit toujours d'une vogue exceptionnelle, malgré l'élévation du prix des places à chacune de ses représentations.

*** *Weimar.* — Le 13 avril, a été donnée, avec un très-grand succès, la première représentation de la *Mignon* d'Ambroise Thomas, pour la fête de S. A. la grande-duchesse.

*** *Berlin.* — Dans la soirée dramatique et musicale qui a eu lieu à la cour à l'occasion de l'anniversaire de la naissance du roi, outre une comédie allemande et *les Brebis de Panurge* (en français), on a joué l'opérette d'Offenbach, *le Mariage aux lanternes*, qui, interprétée par Woworski, Salomon, Mmes Lucca, Artôt et Harriers-Wippern, — le dessus du panier de l'Opéra royal, — a obtenu un succès des plus vifs.

*** *Vienne.* — Les artistes dramatiques, sur l'initiative de l'un d'eux, M. Preising, ont décidé de former une association analogue à celle qui existe à Paris. Les statuts doivent être soumis au gouvernement dans le cas où les directeurs refuseraient de prendre en considération les réclamations qui leur seront soumises.

*** *Prague.* — Un opéra nouveau, *Am Runenstein*, de F. de Flotow et Richard Genée, a été donné pour la première fois le 13 avril avec un succès complet. La facilité et la grâce mélodique de l'auteur de *Martha* se retrouvent dans ce nouvel ouvrage, qui nous semble devoir conserver la faveur du public. Les auteurs et les artistes ont été rappelés après chaque acte.

*** *Milan.* — La Scala a clôturé la saison par *Don Carlos*, non sans avoir gratifié ses abonnés, deux jours auparavant, d'une représentation du *Guglielmo Tell* « mutilato per la completa assenza di Matilde, » (nous citons *le Trovatore*). On ne s'était pas encore avisé de trouver que le rôle de la « fille des rois » fût inutile à ce point!

*** *Rome.* — La municipalité romaine a décidé de laisser le théâtre Argentina, fermé pendant la saison de printemps, l'impresario Jacovacci ayant déclaré qu'il ne voulait pas se soumettre à un déficit inévitable.

*** *Barcelone.* — La campagne est terminée au Liceo; le ténor Stagno et Mme Rey-Balla sont partis pour Séville où ils sont engagés pour quelque temps.

*** *New-York.* — Cent soixante représentations n'ont pas encore épuisé la vogue de *la Grande-Duchesse de Gérolstein.*

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES ANNONCÉS.

Salons Erard, lundi 20 avril : grand concert de M. Delaborde, pour l'audition du piano à clavier de pédales d'Erard.

Salons Herz, mardi 21 avril : concert du pianiste-compositeur Alphonse Rendano.

Salons Erard, mardi 21 avril : concert de Vivier.

Salons Pleyel-Wolf, jeudi 23 avril : concert de bienfaisance donné par Mlle Laure Bedel, lauréate du Conservatoire, avec le concours de Mme Barthe-Banderali, Jules Lefort, Mlle Muller, MM. Garcin, Gouffé, Poencet et Fandou.

Salons Erard, jeudi 23 avril : concert du pianiste Jacques Baur.

Salons Pleyel-Wolf, vendredi 24 avril : séance musicale donnée par M. A. Bessems.

Salons Erard, samedi 25 avril : concert de Mlle F. Carreno.

Salons Pleyel-Wolff, samedi 25 avril : concert de Mlle Leybacque.

Salons Erard, dimanche 26 : concert du pianiste-compositeur Fritz Gernsheim.

Salons Pleyel, lundi 27 avril, à 8 heures et demie : concert de M. Hippolyte Grignon, avec le concours de MM. Lefébure-Wély, Léopold Dancla, Fréd. Lentz, de Mmes L. Dancla et Collin.

Salons Erard, lundi 27 avril : concert de Mlle Octavie Caussemille.

Le Directeur : S. DUFOUR.

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 105, rue de Richelieu.

GALERIE DES MUSICIENS CÉLÈBRES

ANCIENS ET MODERNES.

Photographiés par Pierre Petit,

Format in-4°, sur carton de Bristol, papier de Chine,

Au prix exceptionnel de 2 francs chaque portrait.

Ad. Adam,	Gluck,	Meyerbeer,
Auber,	Goria,	Osborne,
Beethoven,	Gounod,	Poniatowski (le prince),
Bériot (de) père,	Halévy (Fromental),	Prudent,
Bériot (de) fils,	Haydn,	Quidant (Alfred),
Bernard (Paul),	Haendel,	Ravina,
Berlioz,	Heller (Stephen),	Rosenhain,
Boïeldieu père,	Herz (Henri),	Rossini,
Boulanger,	Kalkbrenner,	Rubinstein (A.),
Cherubini,	Kastner (Georges),	Schubert,
Clapisson,	Lecouppey,	Séligmann,
Czerny,	Lefébure-Wély,	Servais,
David (Félicien),	Litolff,	Sivori,
Devos (Camille),	Méhul,	Thalberg,
Donizetti,	Mendelssohn,	Thomas (Ambroise),
Duprato,	Membrée,	Verdi,
Escudier-Kastner (Mme),	Mozart,	Vieuxtemps,
Gevaert,	Meyer (Léopold de),	Weber (Ch.-Marie de).

Pour paraître cette semaine :

Les portraits de Mme Norman-Neruda, Mlle Marie Neruda, Aimé Maillart, Léonard, Stœger.

SOUS PRESSE :

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu.

FLEUR DE THÉ

Opéra bouffe en trois actes,

PAROLES DE MM. ALFRED DURU ET HENRI CHIVOT, MUSIQUE DE

CHARLES LECOCQ

Les Airs des Morceaux détachés

L'OUVERTURE, ARRANGÉE POUR LE PIANO.

Ier ACTE.

1. **Chanson de la Cantinière**, chantée par Mlle Irma Marié : *Vivandière, cantinière, parlez, que désirez-vous?* ..... » »
2. **Couplets**, chantés par M. Sytter : *J'ai couru grossir la foule* ..... » »
3. **Duo**, chanté par Mlle Lucile Cabel et M. Sytter : *A l'éviter j'ai réussi* ..... » »
4. **Chinoiserie**, chantée par MM. Désiré et Léonce : *Je suis clairvoyant comme un sphinx* ..... » »

4 *bis*. La même, arrangée à une voix ..... » »

IIe ACTE.

5. **Trio**, chanté par MM. Désiré, Léonce et Sytter : *La loi du Tsinn est fort claire* ..... » »
6. **Confidence**, chantée par M. Léonce : *Je suis né dans le Japon* ..... » »
7. **Couplets**, chantés par Mlle Irma Marié : *En tous pays l'homme est un être qui traite fort mal* ..... » »

IIIe ACTE.

8. **Romance**, chantée par M. Sytter : *Césarine à mes vœux docile* ..... » »

8 *bis*. La même, transposée pour baryton ..... » »

9. **Duo**, chanté par Mlle Irma Marié et M. Sytter: *Rappelle-toi, ma chère amie* ..... » »

9 *bis*. **Couplets de l'Alcôve**, extraits du Duo, chantés par M. Sytter : *Ensuite dans la nuit obscure* ..... » »

10. **Ronde du Clicquot**, chantée par Mlle Irma Marié, MM. Désiré, Léonce et Sytter: *Ce n'est pas un vin de carême* ..... » »

LA PARTITION POUR CHANT ET PIANO

QUADRILLES. — VALSE. — POLKA. — GALOP. — ARRANGEMENT DIVERS

Publications nouvelles, chez l'éditeur S. RICHAULT, à Paris.

12 Chœurs de Poll da Silva

DIEU LE VEUT

NOUS TE CHANTONS, O NUIT. | LA CHASSE AUX LIONS.

Ode à la Vierge, pour trois voix de femme avec orgue.
O Salutaris, pour ténor ou soprano avec chœurs et orgue.
Ave Maria, pour soprano et contralto avec orgue.

SOUS PRESSE :

La Chevauché,
Le Chant du Tournoi,
Veni Creator,
Te Deum laudamus aux catacombes (double et triple chœur),
Les Fils de Mahomet,
Phœbé,
Voguons sans bruit,
Le Chant de l'Aurore,
Maître Corbeau.
Matelots, garde à vous!
Notre Père, invocation.

—

En vente chez Mme MAEYENS-COUVREUR, 40, rue du Bac.

A. Chauvet. Quatre offertoires pour orgue ..... 8 »
C. Franck aîné. Six pièces d'orgue ..... net. 12 »
Le n° 3, prélude, fugue et variation arrangés pour piano et harmonium ..... 12 »
C. Saint-Saëns. Trois rapsodies (cantique breton) pour orgue, chacune ..... 6 »
Arrangées pour le piano à quatre mains, les deux premières, chacune 7 50
La troisième ..... 9 »
Communion ou Elévation pour orgue 4 50
J. Wackenthaler. Messe brève pour voix de basse... 9 »

L.-D. BESOZZI

80 esquisses pour le piano, un volume, prix net : 20 francs.
Chaque numéro se vend séparément.

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seul agent à Londres
S. ARTHUR CHAPELL,
45, New Bond Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

Exposition Universelle de Londres 1862

MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à

ANTOINE COURTOIS

POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES,

ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.

88, rue des Marais-Saint-Martin. 88.

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

35e Année. N° 17. 26 Avril 1868.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

Nos abonnés reçoivent, avec le numéro d'aujourd'hui, IDA, rêverie sur la romance : *Ah! laissez-moi pleurer*, de Luc Leroy, composée pour le piano par Mortier de Fontaine.

SOMMAIRE. — Histoire de la musique instrumentale (10e et dernier article), par **Maurice Cristal**. — Concert de Vivier à la salle Erard, par **Charles Bannelier**. — Grand orgue de Notre-Dame. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves**. — Concerts et auditions musicales de la semaine. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Concerts et auditions musicales annoncés. — Annonces.

HISTOIRE DE LA MUSIQUE INSTRUMENTALE

(10e et dernier article) (1).

On a souvent reproché à Boccherini de manquer d'énergie, et le violoniste Poppo, faisant allusion à l'exquise douceur de certains passages, disait de lui qu'il était *la femme d'Haydn*. Cependant plusieurs quintettes sont comme enflammés de passion, d'entrain et de véhémence. Son harmonie, quelquefois incorrecte, abonde en détails piquants. Il emploie souvent l'unisson et réduit parfois son quintette à un simple duo; mais chez lui ceci est un effet voulu et il met une adresse merveilleuse à tirer parti de la différence des timbres. C'est ainsi que ce qui chez d'autres serait un défaut devient dans sa musique une source de beautés qui lui sont personnelles.

Ses finales ont vieilli, mais ses adagios et ses menuets sont toujours exquis. Doué de fécondité autant que d'originalité, Boccherini a produit trois cent soixante-six compositions instrumentales. On voit que ce maître a de nombreux titres à l'admiration des connaisseurs; mais, chose singulière, avec un mérite si remarquable, Boccherini est resté inconnu. L'Allemagne a dédaigné longtemps sa simplicité naïve, et l'opinion qu'en avaient les artistes de ce pays se peut résumer dans un mot prononcé par Spohr à Paris, dans une réunion musicale où l'on venait d'exécuter quelques-uns des quintettes du maître italien. On demandait au célèbre violoniste et compositeur allemand ce qu'il en pensait :

— Je pense, répondit-il, que cela ne mérite pas le nom de musique.

Il est fâcheux que la manière de sentir se formule systématiquement chez les artistes, qui devraient cependant avoir l'intelligence ouverte à toutes les beautés produites en dehors de leur œuvre. Il est à regretter surtout qu'un homme de mérite, passionné pour les enharmonies, pour les transitions fréquentes, soit arrivé à ne plus trouver de charme aux choses simples et naturelles et à nier le mérite des créations que distingue une complète individualité. Heureux l'artiste qui sait certaines choses qu'on ignorait un siècle avant lui; mais il est à plaindre celui dont le savoir se transforme en formules et qui ne comprend que ce qu'on fait de son temps et l'art dont il a l'habitude! Le domaine de la musique, comme celui des autres arts, est immense; il faut se garder de le circonscrire dans une formule ou dans une époque. Baillot, interprète incomparable des œuvres de tous les grands maîtres, avait su conserver à celles de Boccherini tout le charme de la jeunesse, toute la vie d'un immortel printemps. Après lui cette musique a été négligée par les jeunes artistes, mais elle reprend vogue maintenant, et le nombre d'amateurs qui la connaissent et en aiment les beautés augmente chaque jour.

Au Conservatoire de Bruxelles, grâce à l'initiative de M. Fétis, les jeunes artistes en ont relevé le goût et la tradition. En France, Boccherini a toujours été très-grandement apprécié. Sa musique a toujours excité un tel enthousiasme que le commerce, pour exploiter ce succès, faisait composer par des auteurs apocryphes des compositions imitées de Boccherini et qu'on vendait en les lui attribuant.

Cambini a écrit pour Pleyel, éditeur, un grand nombre d'imitations des compositions de Boccherini, qu'on a publiées parmi les œuvres originales de ce grand artiste. Un jour que M. Fétis dînait avec Cambini chez l'éditeur Auguste Leduc et avec Choron, son associé, il arriva que Choron dit tout à coup :

— Père Cambini, est-il vrai que vous avez fabriqué du Boccherini pour les marchands, notamment pour Pleyel?

(1) Voir les nos 38, 40, 42, 44, 46 de l'année 1867, et les nos 3, 9, 10 et 15 de l'année 1868.

— Très-vrai, répondit Cambini, et j'ai eu tort, car on me payait bien peu pour cela.

— Si l'on avait voulu payer plus cher, dit Leduc, on se serait adressé à Boccherini.

— Sans doute, mais il n'aurait pas si bien réussi! répartit le bonhomme avec sa suffisance habituelle.

Ces supercheries, que le commerce de la musique contemporaine n'accepterait pas, ont toutes été dévoilées, et l'on peut aujourd'hui, grâce à M. Picquit, connaître le catalogue complet et raisonné de l'œuvre de Boccherini, sans avoir à redouter d'être induit en erreur et de prendre pour l'œuvre du maître les élucubrations médiocres d'un arrangeur de mauvais aloi.

La musique instrumentale de chambre, restreinte dans ses moyens d'exécution au violon et à ses congénères, ne date, comme nous l'avons vu, que de la fin du XVIIe siècle, et jusqu'à Corelli, rien n'indiquait la savante direction que le grand artiste eut la gloire d'imprimer à la musique. Après cet illustre réformateur, vint Tartini, aussi grand compositeur que grand violoniste. Nous avons raconté quels services il a rendus à la musique de chambre. Les élèves de ces deux grands artistes, Geminiani, Locatello, Simis, Leclair, Nardini, Pugnani, Domenico Ferrari et plusieurs autres ajoutèrent encore à la gloire de cette pléiade et préparèrent l'école mémorable dont Viotti devint plus tard la personnification. Mais, il faut le reconnaître, quelqu'influence qu'aient exercée les travaux de ces virtuoses sur le grand mouvement opéré dans la musique instrumentale vers la seconde moitié du XVIIIe siècle, ils entrevirent à peine les hautes destinées auxquelles leur art devait s'élever. Préoccupés uniquement des progrès du violon, des moyens de les hâter et de les étendre, ils conçurent leurs compositions dans ce but exclusif; ils n'imaginèrent aucune des combinaisons ingénieuses d'instruments où chaque partie devenue concertante ajoute à l'intérêt du discours musical, lui donne de la vie et du corps et permet tous les accents, tous les tons. L'honneur de s'élancer au delà de ces premiers essais était réservé à Boccherini; par son admirable génie, il a éclairé les rives inconnues où marchèrent ensuite d'un pas si glorieux Haydn, Mozart et Beethoven. Boccherini est le créateur du trio, du quatuor, du quintette; il a donc légitimement acquis la place qui désormais lui est irréfragablement assignée dans l'histoire de la musique instrumentale.

Pendant que la musique de chambre grandissait ainsi, un progrès simultané développait les proportions de la musique orchestrale, qui s'accroissait du hautbois et des cors, utilisés pour la première fois par Wanhal, et des clarinettes et des bassons que Gossec y adjoignit bientôt. Jean-Baptiste Summartini, de Milan, donna un nouvel essor aux pensées, jusque-là timides, que devait reproduire désormais un orchestre enrichi de tant de timbres nouveaux et d'un si grand nombre d'effets inconnus, grâce à l'adjonction des instruments à vent. Enfin, Haydn s'empara du programme orchestral que les maîtres avaient peu à peu perfectionné. Il y imprima le sceau de son génie, et, après avoir fait de ce genre de musique une des plus vastes conceptions de l'art, il conquit la gloire d'avoir créé la symphonie, comme Boccherini avait créé la musique de chambre.

Des mains d'Haydn, le flambeau magique passa dans les mains fécondes de Mozart et de Beethoven, et l'Allemagne épuisée sembla vouloir se reposer après ce grand effort.

Résumons-nous. Désireux de faire apprécier la valeur de l'œuvre de Boccherini, d'Haydn, de Mozart, de Beethoven, des maîtres qui les ont suivis dans leur carrière glorieuse, nous avons étudié les origines et les transformations successives de la musique instrumentale. On connaît et on comprend maintenant les développements particuliers que chacun de ces maîtres a introduits dans l'art.

Aussi n'est-il pas surprenant, en raison même d'une extension si féconde et de progrès si rapides, de voir, un siècle à peine après les premiers bégaiements de la musique orchestrale, vers 1760, la musique de chambre et la symphonie briller d'un éclat qui devait être impérissable et trouver des formes et des formules que l'on cherche encore à reproduire. Que de compositeurs ont déployé des aptitudes remarquables dans ce que l'on est convenu d'appeler aujourd'hui la « musique classique! » Mais il n'est, à vrai dire que quatre maîtres qui aient résumé les forces éparses de ces esprits d'élite et qui aient réalisé, dans des créations immortelles, ce que l'art musical offre de plus élevé, de plus parfait. En creusant la mine intarissable pendant une période de plus de soixante ans, Boccherini, Haydn, Mozart, Beethoven ont amené la musique à son âge d'or, à son heure bénie, à un moment de rayonnement et de gloire qui rappelle la grandeur de la littérature au siècle de Louis XIV et les triomphes de la peinture sous le pontificat de Léon X.

Les sculpteurs grecs prenaient pour sujet de leurs études et de leurs œuvres l'homme extérieur, le jeu de ses muscles dans le mouvement, les attitudes : la forme, en un mot; les peintres de la Renaissance observaient et reproduisaient l'homme complet, avec ses passions sous ses muscles, ses sentiments dans son attitude, avec son âme sous son enveloppe. Plus tard, l'homme ne suffit plus à la peinture, et la nature entière, avec ses mille aspects, dans ses détails infinis, dans ses transformations innombrables, vint embellir la palette des artistes. Ne retrouvons-nous pas les mêmes phases dans l'histoire de la musique? D'abord l'ornement, mais aussi l'esclave des temples et des sanctuaires, elle brise peu à peu ses entraves, se mêle à la famille, à la foule, à la cité, et finit par arriver au théâtre, où elle se modifie complétement. La voix, qui suffisait dans le principe à satisfaire les oreilles avides d'harmonie, demande l'appui des instruments; ceux-ci se greffent à la voix, pour l'aider timidement, pour vivre d'elle, à côté d'elle; cependant, ils s'améliorent, ils se perfectionnent, à travers les âges, et le moment arrive où ils veulent, eux aussi, vivre de leur vie propre et se suffire comme la voix, qui a pu longtemps se passer de leur concours. Musique instrumentale d'un côté; musique vocale de l'autre. L'opéra réunit ces deux éléments. Mais la musique intrumentale, de plus en plus jalouse de s'affranchir de la nécessité primitive de la voix humaine, déploie ses ailes, s'ouvre, enivrée, une carrière libre, idéale, infinie, entrevoit des horizons vierges de toute investigation; et tandis que la peinture accueille avec honneur toutes les manifestations de la vie panthéistique, fleurs de Van Huysum, troupeaux de Paul Potter, marines de Van de Velde, paysages de Ruysdaël, — Bach, Haydn, Haendel, Boccherini, Scarlatti, Mozart, Beethoven, plantent le nouvel étendard de la musique instrumentale et créent, eux, dans la toute-puissance de leur génie, la fugue, la sonate, le quatuor et la Symphonie!

MAURICE CRISTAL.

CONCERT VIVIER A LA SALLE ÉRARD.

Le 21 avril 1868.

En entrant dans les salons d'Erard, en y voyant réunies toutes les notabilités qui s'y pressaient, on eût pu se croire dans une des grandes et belles soirées de la Cour ou du grand monde que nous signalions encore tout récemment dans cette feuille. Si l'on doit juger de la considération qu'inspire un artiste par le rang des personnages qui se rendent à son invitation, Vivier doit se trouver bien fier, car s'il n'y était pas présent, S. M. l'Empereur lui-même avait voulu donner à son artiste favori une preuve de l'in-

térêt qu'il lui porte en y faisant retenir sa place contre l'envoi direct d'un très-beau présent. Il suit de là que Vivier n'avait pour ainsi dire qu'à se montrer pour que la salle entière éclatât en applaudissements, et c'est ce qui a eu lieu dès qu'on l'a vu paraître avec Mme Léonard et qu'on l'a entendu dire, comme lui seul sait le dire, cet andante pour voix et cor, délicieuse composition dans laquelle l'auteur semble avoir concentré toutes les douleurs, exprimé toutes les plaintes d'une âme ulcérée !

Bien des cornistes ont eu la prétention ou tout au moins l'ambition de faire *tout ce que fait Vivier;* mais quand ils seront parvenus à produire comme lui sur leur instrument, à l'aide de la résonnance naturelle et d'un petit artifice, trois et quatre sons simultanés, qu'ils se mettent alors à son *Menuet fantastique*, et s'ils peuvent aller jusqu'au bout sans encombre, s'ils abordent avec cette netteté, cette sûreté, cette rondeur, les successions de sons rapides; s'ils arrivent à dissimuler avec autant de bonheur les notes bouchées, au point de rendre agréables et pleins des *fa* du registre moyen et des *la* bémols, il ne leur restera plus guère qu'à lui prendre le secret de ces sons veloutés et charmants dont il sait si bien faire ressortir l'effet par le voisinage d'une fanfare éclatante, par des *crescendo* et *diminuendo* habilement ménagés.

Des trois compositions de Vivier exécutées par lui à son concert : *Andante*, pour voix et cor; — *Adagio* et *Menuet fantastique*, pour cor solo; — *Appel du Chasseur* et *Description d'une Chasse*, autre duo pour voix et cor, la première et la dernière ont été appréciées depuis longtemps déjà dans ces colonnes; la seconde seule est nouvelle. On y retrouve le caractère élevé, le tour mélodique noble et simple de ses aînées. Ce n'est pas un des moindres mérites de Vivier que d'avoir su intéresser dans le cadre restreint, je dirai presque pauvre de ressources, dans lequel le renfermait la nature de son instrument, manquant essentiellement d'homogénéité et antipathique en général aux modulations. Ses duos pour voix et cor, avec accompagnement de piano, sont des modèles de savoir-faire en même temps que de charmants poëmes.

Vivier s'était adjoint,—voyez un peu quel luxe de précautions! — M. et Mme Léonard, Ed. Wolff et un ténor doué d'une fort jolie voix, M. F. L., deux initiales qu'on aurait voulues plus transparentes. Il aurait pu s'entourer d'étoiles de moyenne grandeur, pour briller plus à son aise, ou ne pas s'entourer du tout; que ceux-là se plaignent, qui croient y avoir perdu. Mme Léonard a dit avec le grand style et l'exquise méthode de vocalisation qu'elle a recueillis dans l'héritage des Garcia la partie vocale du premier duo de Vivier et les variations brillantes et difficiles, mais sans grand intérêt, d'Adolphe Adam sur : *Ah! vous dirai-je, maman.* M. F. L..., dans la *Description d'une Chasse,* a fort bien donné la réplique à l'auteur, et a fait en outre le plus grand plaisir dans la sérénade de *l'Amant Jaloux* de Grétry, et dans *la Donna è mobile*, de *Rigoletto.* L'hymne national autrichien a fourni à Léonard d'intéressantes variations en style moderne (il a su éviter, avec son tact ordinaire, l'écueil d'une *continuation* de Haydn), avec lesquelles, sa belle exécution aidant, il a produit un très-grand effet. Il a joué, avec Edouard Wolff, le beau duo de ce dernier et de Vieuxtemps, pour piano et violon, sur des motifs de *Don Juan*; l'œuvre et ses interprètes ont été chaleureusement applaudis et ces derniers rappelés. Enfin, Edouard Wolff a obtenu un succès très-complet et très-légitime avec son étude intitulée *Triomphale*, et surtout avec sa *Tarentelle*, morceau très-bien fait, qu'il joue avec une merveilleuse agilité.

Nous voudrions dire maintenant au grand corniste : à bientôt! Malheureusement, son habitude invétérée de ne pas se prodiguer nous fait craindre de ne pouvoir prendre rendez-vous, comme d'habitude, que pour l'année prochaine; bornons-nous donc, en attendant, à constater les bravos enthousiastes et les rappels réitérés dont il a été l'objet.

CHARLES BANNELIER.

GRAND ORGUE

De l'église métropolitaine de Notre-Dame de Paris,

RECONSTRUIT

PAR M. A. CAVAILLÉ-COLL.

Nous avons sous les yeux un extrait du très-remarquable rapport adressé à S. Exc. le ministre des cultes par la commission chargée de la vérification et de la réception des travaux du grand orgue de Notre-Dame, construit par l'éminent facteur M. Aristide Cavaillé-Coll. Cette commission était, en grande partie, composée de notabilités de la science et de l'art musical : M. Auber y siégeait à côté de M. le sénateur Dumas, l'un des secrétaires perpétuels de l'Académie des sciences; MM. Lissajous et Félix Clément, à côté de MM. le Baron Séguier et du général Favé, commandant de l'Ecole polytechnique. La commission comptait, en outre, dans son sein un certain nombre de personnes désignées par leurs connaissances spéciales en physique et en mécanique, ou par la sûreté de leur goût et de leur oreille en matière musicale.

Parmi tous ces hommes de choix figurait naturellement M. l'abbé Lamazou, vicaire de la Madeleine. Dans une notice sur la facture d'orgue, ce digne ecclésiastique s'était déjà signalé comme possédant à fond les questions techniques et scientifiques qui se rattachent à la pratique progressive de cette branche professionnelle; il avait, de plus, fait, en même temps, preuve de savoir sur tout ce qui intéresse l'art chrétien et le culte catholique. L'Académie des sciences et la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, frappées du mérite de ces études, leur avaient accordé les éloges les plus explicites.

La commission n'avait que l'embarras du choix de son rapporteur. Dix de ses membres laïques étaient merveilleusement compétents et préparés à cette mission. Elle la confia à M. l'abbé Lamazou. Celui-ci s'en est acquitté de manière à obtenir l'unanime approbation de ses collègues, de ses collaborateurs. C'est un travail complet; grâce à ses nombreux voyages, M. l'abbé Lamazou a pu en accroître l'intérêt par une comparaison impartiale et approfondie de l'orgue de la métropole parisienne avec les instruments renommés qu'il avait pu étudier *de visu* et *de auditu*, en Suisse, en Allemagne, en Hollande et dans le Royaume-Uni. La facture française, représentée par les orgues de la Madeleine, de Saint-Sulpice, de Notre-Dame, œuvres de M. A. Cavaillé-Coll, a été relevée de l'état d'infériorité dans lequel la maintenaient d'anciennes opinions accréditées, qui ne seraient plus aujourd'hui que des préjugés; elle peut donc, en toute conscience et en toute justice, revendiquer la prééminence.

Nous regrettons de ne pouvoir citer que quelques paragraphes de cet intéressant rapport qui offre le rare mérite de traiter des matières scientifiques avec la plus grande lucidité et dans un langage à la fois littéraire et artistique.

Des travaux de cette importance, de cette autorité, quand ils émanent de membres du clergé, n'honorent pas moins l'Eglise que leurs propres auteurs.

Extrait du rapport.

« § VI. — Il nous reste à signaler un dernier progrès réalisé pour la première fois dans l'orgue de Notre-Dame.

» L'importance des orgues ne doit pas se mesurer seulement par le nombre des tuyaux et la dimension des jeux, mais encore par la richesse de leur composition harmonique.

» Dans les plus grandes orgues on trouve des jeux de 32, 16, 8, 4, 2 et même 1 pied. Tous ces jeux sont à l'octave les uns des autres. Mais, indépendamment de ces jeux à l'octave, on a introduit de tout temps dans la construction des orgues des jeux intermédiaires, pris dans la série harmonique des sons, donnant la quinte, la tierce et leurs octaves. M. Cavaillé-Coll a ajouté la septième et ses différentes octaves, c'est-à-dire qu'il a complété la série harmonique des sons de 5 à 6 degrés de plus qu'on ne l'avait fait jusqu'ici.

» Il en résulte que la base des divers jeux de l'orgue, qui ne s'étendait jusqu'à ce jour que de 9 à 11 degrés différents, s'est accrue par le fait de l'addition de la septième jusqu'à 16 degrés de la série harmonique.

» Ainsi, l'orgue de Notre-Dame, qu'il faut classer en première ligne, possède une base de 16 degrés pris dans la série harmonique de 1 à 32, tandis que l'orgue de Saint-Sulpice, quoique ayant un plus grand nombre de jeux, ne possède que 11 degrés de cette même série; celui de la cathédrale d'Ulm, un des plus considérables d'Europe, également 11 degrés; celui de Harlem, 9; celui de Fribourg, 7; ceux de Saint-Eustache, de Birmingham et de la Madeleine, 6.

» Ce complément de jeux ajoute à l'instrument non-seulement une augmentation de puissance en proportion réelle avec le nombre des jeux, mais il permet, en outre, de donner au timbre de certaines combinaisons des caractères de sonorité tout à fait nouveaux et d'une grande variété et richesse d'effets.

» Pour résumer ces explications générales sur la série harmonique, voici l'application qui en a été faite au grand orgue de Notre-Dame. Le clavier de pédale contient une série harmonique complète de 32 pieds, du 1er au 8e degré; le clavier de bombarde contient une série harmonique au ton de 16 pieds, du 2e au 16e degré, et le clavier du grand chœur contient une série harmonique au ton de 8 pieds, du 4e au 32e degré.

» § VII. — Il ne sera pas inutile de constater que les progrès réalisés dans l'orgue de Notre-Dame sont un honneur pour l'industrie et l'art français. Depuis quarante années, la facture française a laissé bien loin derrière elle la facture étrangère, qui avait cependant produit des orgues justement populaires, telles que les orgues de Harlem, de Fribourg et de Dresde. L'étude que nous avons faite sur place de ces trois instruments et des instruments les meilleurs de l'Europe nous a démontré leur état d'infériorité, même par rapport à l'orgue de la basilique de Saint-Denis, qui est considéré comme le premier ouvrage marquant de la facture moderne. Depuis cette époque, l'art étranger s'est lancé à notre suite dans la voie des améliorations et des perfectionnements, surtout en Angleterre, en Hollande, en Allemagne et en Suisse; mais comme M. Cavaillé-Coll s'est constamment appliqué à faire progresser l'art français, les nations voisines restent toujours, vis-à-vis de nous, dans une infériorité manifeste.

» Trois simples dates sont une preuve irrécusable de notre assertion.

» Dans l'Exposition universelle de Paris, en 1855, la seule grande médaille d'honneur réservée à la facture d'orgue fut décernée à l'orgue de Saint-Vincent-de-Paul.

» Dans l'Exposition universelle de Londres, en 1862, on ne put faire figurer que les plans de l'orgue de Saint-Sulpice. Mais les amateurs qui ont comparé cet instrument à ceux qu'on avait exposés à Londres, n'ont pas eu un moment de crainte ou d'hésitation sur la supériorité de la facture française.

» Enfin, dans l'Exposition universelle de 1867, ceux qui ont étudié l'orgue de Notre-Dame ne sont point surpris que le Jury international ait associé son constructeur à ses travaux et classé ses orgues hors concours.

» M. Cavaillé-Coll avait pourtant un grave écueil à redouter pour son orgue de notre-Dame, c'était son orgue de Saint-Sulpice. Il suffit de rappeler les conclusions du rapport de M. de la Morinière (1) et de reproduire celles du rapport de M. Lissajous, à la Société d'encouragement pour l'industrie nationale (2), sur le travail de M. Cavaillé-Coll : « La » reconstruction de l'orgue de Saint-Sulpice a été pour cet habile artiste » l'occasion de réunir, dans un ensemble monumental, tous les perfec- » tionnements dont il a doté la facture moderne. Malgré le nombre » considérable de jeux, la multiplicité des organes, le développement » considérable de la soufflerie, cet orgue présente dans l'ensemble une » simplicité majestueuse et une élégante clarté. La partie acoustique de » l'instrument se fait remarquer par la variété et la distinction des tim- » bres; l'ingénieuse disposition des registres, jointe à la multiplicité des » pédales de combinaison, crée à l'organiste des ressources d'exécution » inconnues jusqu'à présent. Le Conseil, convaincu de la haute valeur » des travaux de M. Cavaillé-Coll, et reconnaissant les efforts qu'il n'a » cessé de faire pour maintenir la facture française au premier rang en » Europe, lui décerne une médaille d'or. »

» Malgré sa tendresse bien justifiée pour une œuvre qui, en échange de pénibles labeurs, lui a conquis les plus honorables suffrages, M. Cavaillé-Coll s'est demandé s'il convenait que la première cathédrale de France par ses souvenirs religieux et nationaux possédât un orgue inférieur à celui d'une église voisine. Inspiré par son amour de l'art, fasciné par la majesté architecturale de Notre-Dame, enhardi par la merveilleuse restauration qui vient de la rajeunir, il a voulu en compléter l'harmonie par une œuvre monumentale.

» La Commission, après un examen approfondi, a unanimement reconnu que l'orgue de l'église métropolitaine de Paris est un instrument de premier ordre, qu'il honore au plus haut degré la facture française, qu'il dépasse par la fécondité et la richesse de ses ressources les résultats artistiques que les clauses du devis faisaient pressentir.

» La Commission déclare donc que l'instrument de M. Cavaillé-Coll est recevable de tout point et avec les plus grands éloges. Elle rend en même temps un juste hommage à la science de l'habile facteur, ainsi qu'à la belle ordonnance et à la parfaite exécution de ses travaux.

» *Ont signé :* Dumas, président; — Auber, — Ambroise Thomas, — Rossini, — Baron Séguier, — Général Favé, — Surat, — De Place, — Félix Clément, — Legrand, — Benoist, — Lissajous, — Lefèvre, — Hamille, — De la Motte, — Viollet-Leduc, — Chanoine Devroye, — Chevalier Van Elewick, — Lemmens, — L'abbé Lamazou, secrétaire rapporteur.

» Le directeur de l'administration des cultes, après avoir pris les ordres de Son Excellence M. le garde des sceaux, autorise la publication de l'*Extrait* ci-dessus relaté.

» *Paris, le 24 mars* 1868.

» *Signé :* Victor Hamille.

(1) Repos, 1864.

(2) Séance du 15 juillet 1863.

REVUE DES THÉATRES.

Variétés : *Un régiment qui passe*, comédie en un acte, par MM. Paul Sipière et Paul Paquot; *la Comédie bourgeoise*, à-propos mêlé de chant et de danse; *les Pifferari*, ballet dansé par Mme Zina Mérante et M. Bertoto; *les Abrutis du feuilleton*, vaudeville en un acte, par MM. J. Moineaux et H. Bocage. — Théatre Déjazet : *Cent mille francs et ma fille*, vaudeville en quatre actes, par MM. de Jallais et Philippe Gille, musique nouvelle de M. Eugène Déjazet.

La *Grande-Duchesse de Gérolstein* a encore une fois disparu de l'affiche des Variétés, mais qui peut affirmer que ce soit la dernière? En attendant qu'elle reparaisse, voici un spectacle de transition destiné à servir d'étape au *Pont des soupirs* dont la reprise est annoncée. Du reste, la réussite complète de ce spectacle nous donnera le temps de patienter.

Deux noms nouveaux se sont produits à la faveur du *Régiment qui passe*, un très-joli proverbe dû à la collaboration de MM. Sipière et Paquot. Il s'agit d'un billet de logement qui amène par mégarde, un officier de lanciers dans l'intérieur d'une demoiselle du demi-monde patronée par un homme marié. La jalousie de ce dernier s'éveille à la vue du chapska de l'intrus. Une belle dame, en quête de secours de charité, et qui n'est autre que la femme légitime du Lovelace bourgeois, vient compliquer la situation. L'officier de lanciers pourrait bien donner une double leçon à ce mari courant la prétentaine, et son brosseur, tout bête qu'il est, ne serait pas éloigné d'accaparer, à son exemple, la soubrette du logis; mais la trompette se fait entendre, c'est le régiment qui s'en va et... la marche est sonnée. Cette petite intrigue, rapide et spirituelle, est menée avec beaucoup d'entrain par Alexandre, Guyon, un comique nouveau du nom de Gobin, très-plaisant dans un rôle de lancier limousin, par Mlle Saëns, une charmante blonde que nous avons déjà vue au Palais-Royal, par Mlles Carlin et Cécile Renault.

— La *Comédie bourgeoise*, par M. Trois Etoiles, a servi, dit-on,

dans plus d'une représentation à bénéfice. C'est bien peu de chose, en effet; quelques scènes d'un proverbe répété par des acteurs de société qui ne peuvent s'entendre et qui cèdent la place à un intermède quelconque. Dans la circonstance présente, c'est une romance chantée par Mlle Stanni, et accompagnée au piano par Mlle Vernet, puis un pas de *Pifferari* exécuté par Mme Zina Mérante, avec la brillante perfection qui la caractérise, et où elle est fort bien secondée par son camarade Bertoto.

— Un titre piquant, *les Abrutis du feuilleton*, donne une certaine importance à la dernière nouveauté dont nous avons à nous occuper. C'est une actualité basée sur la lecture des romans à surprises qui défraient le rez-de-chaussée de tous nos journaux. Deux amateurs de cette littérature frénétique apprennent qu'un forçat s'est échappé du bagne. L'esprit frappé par les gentillesses de Rocambole, ils ne sont que trop disposés à voir partout des émules de ce célèbre aventurier. Un monsieur, poursuivi pour délit de chasse fait son entrée par la fenêtre, à la lueur des éclairs; il cherche une clé, pour s'échapper, dans le tiroir à l'argenterie; il s'affuble d'un déguisement emprunté au maître de la maison. Plus de doute, c'est le forçat qui a pris la clé des champs. Cependant tout finit par s'expliquer, notre homme, sur le point d'être pincé, décline ses noms et qualités, et comme, en outre, il est amoureux de la fille d'un de ses hôtes, le quiproquo se termine gaiement par un mariage. Les situations de cette pièce ne sont pas neuves, mais elles sont amusantes et elles sont lestement conduites par Blondelet, Baron, Boulanger, Mlle Kid et Mlle Caroline.

— Au théâtre Déjazet, on joue en ce moment une pièce en quatre actes, qui, sous le titre de *Cent mille francs et ma fille*, obtient un succès des plus mérités. Un oncle de province vient à Paris pour adjuger sa fille ornée d'une dot de cent mille francs, à celui de ses trois neveux qui se sera fait le plus remarquer dans la carrière embrassée par lui. Mais les neveux en question sont trois bohêmes criblés de dettes et n'ayant de notoriété que dans les brasseries du quartier. Néanmoins, les créanciers qui ont flairé la dot s'arrangent pour faire accroire au bonhomme d'oncle que ses neveux sont des prodiges. L'un est peintre, l'autre est mécanicien et le troisième est homme de lettres. On promène l'oncle Vancerfeuil dans un atelier de fantaisie, dans un comice agricole de rencontre, et dans les coulisses d'un Théâtre-Français d'invention. Mais la mèche est éventée, et un quatrième larron s'empare en fin de compte de la fille et des cent mille francs.

Cette dernière fantaisie fournit la matière de quelques tableaux divertissants, joyeusement interprétés par Legrenay, Dailly, Daubray et une demi-douzaine de jolies femmes. On y applaudit quelques airs nouveaux d'Eugène Déjazet et un agréable ballet d'Andalouses.

D. A. D. SAINT-YVES.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES DE LA SEMAINE.

*** Dimanche dernier, une nombreuse et brillante assistance remplissait la grande salle de la Sorbonne, où l'Institut de la Providence donnait une matinée musicale et littéraire au profit de son œuvre. Cette matinée a tenu de tout point ce qu'elle promettait; on y a applaudi les beaux vers de Mme Hermance Lesguillon, composés pour la circonstance, et récités par Mlle Ozaline Crosnier, ainsi que la partie musicale, représentée par Mme Martin-Robinet, par Mlle Labeuvrie, par Mlle Fanny de Lamarque, par MM. Pénavaire, Archainbaud et Graire, violoncelle du théâtre Italien. Nous devons une mention toute spéciale à Mme Martin-Robinet, l'habile pianiste, qui a électrisé l'auditoire avec la *Valse* de Schulhoff, la *Gavotte* de *Mignon*, et le grand duo de *Guillaume Tell*, où son succès a été partagé par le violon de M. Pénavaire.

*** Le concert de l'excellent pianiste Jacques Baur avait attiré jeudi dernier, chez Érard, un public nombreux. Bien avant l'heure toutes les places étaient occupées. Le talent du jeune maître est, en effet, de ceux qui séduisent et impressionnent vivement, en raison même de leurs contrastes; aussi les sympathies et les encouragements ne sauraient-ils manquer aux développements de cette riche et complète organisation musicale. Les morceaux du programme étaient de nature à bien mettre en relief et en lumière les qualités qui caractérisent la haute virtuosité de J. Baur. Dans le *scherzo*, dans le délicieux *adagio* de la Sonate en *la* de Beethoven, il a montré avec quelle pureté de style et quelle fidélité il interprétait les maîtres. Une *Romance sans paroles* de Mendelssohn et la romance de *l'Etoile*, du *Tannhauser*, lui ont permis d'affirmer son goût et son sentiment. Par le quatuor de *Rigoletto*, transcription de Liszt, J. Baur a voulu rendre hommage au maître dont il fut l'élève favori. Il a apporté à l'exécution d'un *Nocturne* de Chopin un soin, un fini de détails surprenants, ainsi que la poésie pénétrante propre aux œuvres de ce maître. Il a donné la mesure de la puissance et de l'éclat de son jeu dans sa magnifique transcription du *chœur des Evêques*, de l'*Africaine*, qui arrive graduellement à des effets de sonorité d'une ampleur magistrale et que le public a voulu entendre jusqu'à 3 fois. Dans le célèbre *Rondo* de Weber, enfin, l'agilité, la précision de son mécanisme ont émerveillé l'auditoire. L'*individualité* artistique de J. Baur s'accentue de jour en jour davantage et le classe parmi les maîtres du piano. Son dernier concert n'a été pour lui qu'une suite d'ovations. Triomphe vaillamment conquis et bien mérité par des études sérieuses, par une persévérance et une volonté peu communes. L'éminent artiste pouvait y voir le prélude des applaudissements qui l'accueillent, chaque année, dans les casinos des bains de mer et qui l'attendent bientôt au Havre. MM. Franco-Mendès, violoncelliste, et Lowenthal, Mlle Fortuna, du Théâtre italien de Saint-Pétersbourg, méritent leur part d'éloges dans cette soirée que l'on peut classer, en toute justice, au rang des plus brillantes de la saison, et qu'a spirituellement terminée une jolie petite comédie d'Ernest Dubreuil.

*** M. Charles Jeltsch, un pianiste de talent dont la réputation n'est plus à faire, a donné samedi dernier, dans les salons Erard, un concert dans lequel il a fait applaudir son jeu brillant tout en restant classique, avec un charmant *Impromptu* de Stéphen Heller, le duo de Mendelssohn et Moschelès sur *Preciosa*, et deux morceaux de Liszt. M. Hammer, le violoniste élégant, et le pianiste Rie ont concouru pour une bonne part au succès de cette soirée.

*** M. E Delaborde, qui s'était fait entendre au concert spirituel du Vendredi-Saint au Conservatoire, a donné samedi dernier, dans la salle Erard, un concert dans lequel il a fait apprécier de nouveau son habileté toute spéciale dans le maniement du piano à clavier de pédales. Des œuvres de Bach, de C. V. Alkan et de Schumann ont été exécutées par cet artiste avec une sûreté et un brio que nous n'avons encore rencontrés à ce point chez aucun virtuose. Comme compositeur, M. Delaborde s'est fait applaudir avec un *lied* et une fantaisie-prélude pour quatuor à cordes d'un beau caractère. Mlle Wertheimber et M. Poëncet ont récolté à côté de lui de nombreux bravos.

*** Mlle Laure Bedel, premier prix du Conservatoire, a donné jeudi à la salle Pleyel un concert au profit de l'œuvre des Orphelines de la paroisse Saint-Eustache. Cette jeune artiste se recommande par de précieuses qualités; la musique classique a toutes ses préférences, et nous l'en félicitons. Dans le quintette de Hummel, la *Frescobalda* de Frescobaldi, une *Bourrée* de S. Bach, et la Polonaise de Chopin pour piano et violoncelle (avec M. Poëncet), elle a fait preuve d'une souplesse de talent qui manque à bien des artistes en vogue. MM. Poëncet, Garcin et Mme Anna Fabre lui ont prêté le concours le plus efficace.

*** Très-brillant et très-fructueux a été le concert du jeune pianiste Alphonse Rendano, à la salle Herz, le mardi 21 avril. C'est que, chez lui, le talent n'a pas attendu l'âge; c'est qu'il joue déjà en maître, et qu'il compose en véritable artiste: sa *Rimembranza*, sa *Valse-fantaisie*, son nocturne *Sur le lac* sont là pour le prouver; c'est enfin que Mlle Nilsson, Gardoni et Delle-Sedie étaient de la fête, et que leur succès a pour le moins égalé celui du bénéficiaire. Gardoni a été surtout applaudi avec la romance de *Marta*. La recette de ce concert a, dit-on, dépassé 5,000 francs.

*** Nous avons à signaler, à cette fin de la saison, un concert des plus intéressants au point de vue des bénéficiaires d'une part, les enfants Fremeaux, dont les grandes et si précoces qualités artistiques sont des plus remarquables qui se soient produites, — et de l'autre, l'attrait du programme auquel prendront part Rubinstein, Mme Anna Constanzia et des artistes de deux de nos théâtres subventionnés, dans un acte d'Octave Feuillet. — Nous avons déjà signalé à l'attention des lecteurs de *la Gazette* cette jeune famille d'artistes; elle mérite au plus haut degré les encouragements de tous ceux qui ont le culte de l'art musical.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a de nouveau donné cette semaine trois fois *Hamlet*. — Cet opéra sera joué mardi par extraordinaire et

pour la dernière représentation de Mlle Nilsson au bénéfice de la caisse des pensions des artistes et employés de l'Opéra. — Immédiatement après le départ de Mlle Nilsson, le ténor Mazzoleni débutera dans *le Trouvère*.

*** MM. Sardou et du Locle viennent d'écrire sur le sujet du *Cid Campeador* un livret dont M. Gevaërt compose en ce moment la musique. — D'un autre côté, on annonce qu'on va mettre à l'étude un opéra en deux actes de M. Diaz de la Pena, dont le théâtre Lyrique joua en 1864 *le Roi Candaule*. Les paroles sont de M. Michel Carré; la distribution des rôles en a été faite à Mmes Mauduit et Levielli et à MM. Caron, Devoyod et Colin.

*** Mardi aura lieu la dernière représentation de Mlle Nilsson avant son départ. — La reprise d'*Herculanum*, qui est en pleines répétitions, et que M. Perrin remonte avec beaucoup de soin, suivra peu de temps après.

*** Une indisposition de Mlle Cico a retardé au théâtre de l'Opéra-Comique la reprise des *Voitures versées*. On donne aujourd'hui cette reprise avec *le Pré aux clercs* et *les Rendez-vous bourgeois*, au bénéfice d'un artiste.—On ne tardera pas à représenter le petit opéra-comique de Mme de Grandval, *le Zapateyo*, paroles de MM. H. Meilhac et W. Busnach. —*Mademoiselle Sylvia*, de Samuel David, est venue ajouter un nouvel attrait au répertoire.

*** L'événement de la semaine au théâtre Italien a été la représentation au bénéfice d'Ad. Patti. Nous en avons donné la composition qui, dans des styles complétement différents mettait en relief le talent de la diva; cette représentation a donc été pour elle une longue fête, à laquelle Nicolini, Verger, Agnesi et Ciampi ont fourni un brillant contingent; la recette s'est élevée à 17,000 francs.

*** On a joué cette semaine pour les dernières représentations : mardi *Don Pasquale* et hier *Don Giovanni*; jeudi, *Lucrezia Borgia* avec Mlle Krauss et Steller.

*** Demain a lieu le bénéfice de Mlle Krauss, dans lequel Ad. Patti chante pour la dernière fois avant son départ; la représentation se composera du premier acte de *Lucrezia Borgia*, du deuxième de *Don Giovanni*, du premier de la *Traviata* et du quatrième acte d'*Il Trovatore*.

*** Jeudi, dernière représentation de l'abonnement.

*** On annonce pour mardi la première représentation de l'opéra du prince Poniatowski, dont le titre définitif est *l'Uragano*, et dans lequel Mlle Urban est chargée d'un rôle de mime important.

*** Après une indisposition momentanée, Mme Carvalho a repris son rôle dans *Roméo et Juliette*. La célèbre cantatrice étant sur le point de prendre son congé, l'œuvre de Gounod ne sera plus donnée que deux fois. — Un jeune ténor, élève de Nicole Lablache, et connu par des succès de salons, M. Duchesne, a débuté mardi avec succès dans le *Freyschutz*.

*** Le célèbre compositeur Balfe est à Paris, où il est venu pour surveiller les répétitions de son opéra *la Bohémienne*, dont les répétitions au théâtre Lyrique sont très-avancées.

*** Le succès de *Fleur de Thé* grandit tous les jours; les sept premières représentations avaient produit 14,023 fr. 50 c. Les sept dernières ont atteint le chiffre de 20,239 fr. 50 c. C'est une moyenne de 2,900 fr., et ce chiffre sera dépassé dès que les baignoires qui doivent remplacer le pourtour seront construites.

*** Mlle Irma Marié, qui doit reprendre son service au théâtre Lyrique, va être remplacée par Mlle Lovato dans le rôle de Césarine, de *Fleur de Thé*.— D'un autre côté, le frère de Mlle Baretti qui était au Théâtre-Lyrique, répète en double le rôle de Sytler dans l'opéra de Lecocq.

*** D'après une note émanée de M. W. Busnach lui-même, le théâtre de l'Athénée aurait reçu les pièces suivantes : *le Petit-Poucet*, trois actes de MM. Albert Vanloo, Eug. Leterrier et Georges Fontaine; *Bocchoris*, un acte de MM. Octave Gastineau et Debillemont; *le Commandore*, un acte de Cham et Vogel; *le Vengeur*, un acte de MM. Nuitter et Legouix; *Joli grec à l'œil noir*, un acte de MM. de Launay et Adolphe Nibelle; trois actes de MM. Octave Gastineau et Léo Delibes, et enfin les trois actes de MM. Chivot et Duru, musique de M. Charles Lecocq, dont nous avons déjà parlé. On voit que ce n'est pas l'activité qui manque à la direction.

*** M. Busnach vient d'engager, pour trois ans, Mlle Pradal qui jouait tout dernièrement dans *Nos Ancêtres* à la Porte Saint-Martin.

*** M. Bock, l'éditeur de Berlin, vient d'acheter la propriété de l'opéra bouffe *Fleur de thé*. — Cet ouvrage va être monté au théâtre An der Wien, à Vienne.

*** Le théâtre de Cluny joue en ce moment une opérette intitulée : *Un Cousin retour de l'Inde*, dont la musique vive, spirituelle et légère fait le plus grand honneur à M. Bovery, chef d'orchestre habile et compositeur déjà connu par un certain nombre de petites productions du même genre. Cette dernière venue, qui n'est pas la moins réussie, sert d'agréable prélude à la représentation du fameux drame de *Lavzubalière*, emprunté à l'ancien répertoire de la Porte-Saint-Martin.

*** Le préfet de la Seine et sa famille assistaient jeudi à la représentation de *Cent mille francs et ma fille*, le succès actuel du théâtre Déjazet.

*** La représentation à Rouen du *Cardillac* de M. Dautresme, a valu au jeune compositeur, enfant de cette ville, un triomphe légitime et a été pour lui l'occasion d'ovations bien méritées.

*** La représentation de *l'Africaine*, sur le théâtre de Nice, donnée au bénéfice de Mlle Nina de Rionnelle, n'a été qu'une incessante ovation pour la jeune et dramatique Sélika. Applaudissements, rappels, bouquets et couronnes, rien n'a manqué au succès de cette artiste qui s'achemine vers la réputation.

*** *Robinson Crusoé*, représenté à Genève pour le bénéfice de l'excellent ténor de Quercy, a reçu du public de cette ville un accueil des plus sympathiques. La pièce a été fort bien chantée et jouée par Mme Geoffroy et le bénéficiaire.

*** Ce même *Robinson* vient de faire son apparition sur la première scène bordelaise. Cet ouvrage semble devoir s'y acclimater et y plaire. A la première représentation on a beaucoup applaudi le quatuor du premier acte, la romance : *S'il fallait qu'aujourd'hui*, la *Chanson du pot au feu*, les couplets : *C'est un brun !* le duo, *Il vient un jour*, etc., et surtout la Berceuse du troisième acte, chantée d'une manière remarquable par Mme Montaut-Lambert, qui a su faire de Vendredi une création des plus originales. Dans le rôle d'Edwige, Mme Singelée a mis toute sa grâce et tout son talent. Mlle Bordet (Suzanne) ne manque ni de verve, ni d'esprit, ni d'agilité. Anthelme et Emmanuel ont provoqué à différentes reprises les applaudissements de la salle entière. Tournade est un Jim-Cocks excessivement drôle. L'orchestre, parfaitement dirigé par M. Granier, a bien marché. — Au Théâtre-Français, la première représentation de *la Grande-Duchesse* a fait salle comble. L'entrain, la gaieté communicative, la spirituelle crânerie, la voix sympathique de Mme Rose Bell, ont retrouvé là les admirateurs et les applaudissements qui ne cessent pas de les escorter. Aussi a-t-on rappelé et acclamé Mme Rose Bell, remarquablement secondée, du reste, par Carrier, son partenaire fidèle, le compagnon habituel de ses succès, ainsi que par Mme Ferrare et MM. Roque, Briet, Thaïs, du théâtre de Bordeaux.

*** A l'exemple d'autres théâtres allemands, celui de Brunswick va adopter le diapason normal français.

NOUVELLES DIVERSES.

*** Le concours de composition musicale pour le grand prix de Rome s'ouvrira le 4 mai prochain. Les concurrents admis resteront en loges du 19 mai au 12 juin, et le jugement sera rendu le 15.

*** Vendredi dernier, MM. les délégués des sociétés savantes de France, accompagnés de leur président, M. Milne-Edwards, et de M. le directeur de l'administration des cultes, se sont rendus à Notre-Dame pour examiner et entendre le grand orgue dont le gouvernement impérial vient de doter la métropole de Paris. M. A. Cavaillé-Coll, constructeur de l'instrument, a donné des explications sur les nouveaux perfectionnements introduits dans ce grand orgue, et qui intéressent à la fois la science de l'acoustique et de la pneumatique. M. Auguste Durand, l'habile organiste de Saint-Vincent de Paul, et M. Franck aîné, organiste de Sainte-Clotilde, ont fait entendre l'instrument, avec le talent qu'on leur connaît, à la satisfaction de la docte assemblée. M. Milne-Edwards et M. Hamille, directeur de l'administration des cultes, ont beaucoup remercié M. A. Cavaillé-Coll et MM. Franck et Durand de toute la satisfaction que leur avait procurée cette séance intéressante au point de vue musical et scientifique.

*** Agnesi vient de signer un engagement de deux mois, du 15 juillet au 15 septembre, pour Hombourg. L'excellent baryton se fera également applaudir aux concerts de Bade, où il doit chanter.

*** Mlle Corani, cantatrice qui s'est acquis une belle réputation en Italie, qui vient de Saint-Pétersbourg, Moscou, Odessa et autres villes principales de la Russie, où elle a obtenu de grands succès, est en ce moment à Paris.

*** L'administration de l'Eldorado a eu l'heureuse idée d'engager les frères Guidon. Ce ne sera pas une des moindres attractions de cet établissement pour la saison d'été.

*** Alf. Jaell a quitté Paris mardi avec sa femme pour se rendre à Londres, où l'appellent de brillants engagements avec les sociétés philharmoniques de Musical-Union, d'Ella et du Crystal-Palace.

*** M. et Mme Fr. Guzman, les pianistes chiliens qui ont été si remarqués cet hiver, viennent aussi de partir pour Londres, où les appellent de brillants engagements pour les concerts de la saison.

*** Nous sommes en retard pour mentionner la publication du boléro d'*Il Batavi*, chanté aux Italiens, par Adelina Patti, dans la leçon de musique d'*Il Barbiere*, et qui a paru chez l'éditeur Choudens. Le public a pu, en entendant ce charmant morceau, qu'il a chaque fois chaleureusement applaudi, se faire une idée de la valeur de l'opéra de Mme Tarbé

des Sablons, dont il fait partie, et qui ne peut manquer, dans un temps donné, de faire son apparition sur une de nos grandes scènes lyriques.

*** Nous avons sous les yeux un opuscule dû à l'expérience d'un de nos plus excellents chanteurs, Jules Lefort. Il a pour titre : *De l'Émission de la Voix*. Fruit d'une longue observation de l'auteur dans la profession de son art, basé sur l'étude des grands chanteurs, soit français, soit italiens, qui ont illustré la scène, ce travail a pour objet de fixer d'une manière positive un des points les plus importants de l'art du chant, lequel, sans être précisément livré au hasard, n'a pourtant pas de règle fixe. Il sera donc d'une grande utilité pour les élèves, en mettant sous leurs yeux des moyens simples et naturels pour émettre le son. — Nous en reparlerons plus au long.

*** Mercredi 6 mai, à 3 heures, aura lieu à l'église Saint-Merry un concours pour la place d'organiste du grand orgue, devenue vacante par suite de la nomination de M. Chauvet à l'église de la Trinité. Se faire inscrire à la sacristie.

*** La *Revista y Gaceta musical* de Madrid du 13 avril contient une description détaillée des perfectionnements apportés à la fabrication de la clarinette par Antonio Romero, perfectionnements dont le résultat est une justesse plus grande pour certaines notes, ainsi que la facilité d'exécuter certains trilles peu abordables, et qui ont valu à leur auteur une médaille d'argent à l'Exposition universelle de 1867. Nous en avons parlé à cette époque.

*** Au nombre des améliorations introduites par M. Dupressoir dans l'exploitation du magnifique établissement de Bade, il faut mentionner celles que reçoit l'orchestre qui joue quotidiennement deux fois, sur la terrasse de la Conversation, sous la direction de Kœnemann. Le nombre des musiciens en a été fortement augmenté, et le répertoire va s'enrichir, entre autres, des grandes fantaisies sur les opéras de Meyerbeer, de Rossini, Auber et de nos autres grands maîtres, composées par Arban pour ses concerts. M. Dupressoir a de plus engagé l'excellent chef d'orchestre du Casino pour conduire, cette saison, plusieurs solennités musicales, et entre autres le grand bal qui sera donné au profit des pauvres.

*** Hier a eu lieu l'ouverture du jardin Mabille. Il y avait beaucoup de monde, et l'orchestre, sous la direction d'Aug. Mey, a fait merveille.

*** M. de Gasperini, écrivain d'un talent élevé, qui avait fait de la critique musicale dans plusieurs journaux, avec des opinions personnelles très-accentuées et très-franches, vient de succomber, jeune encore, aux suites d'une maladie de poitrine. Comme homme, il sera vivement regretté de tous ceux qui l'ont connu. La critique, la littérature artistiques perdent en lui un de leurs représentants les plus ardents et les plus loyaux.

*** Une grande douleur vient de frapper Mme Ugalde: elle a perdu sa fille, âgée de quatorze ans.

*** La fille aînée de Mme Emilio Naudin est morte cette semaine à Varsovie. Elle était mariée depuis peu. Grâce, bonté, charme, affection, la mort a pris tout cela... à vingt-trois ans!

*** On annonce également la mort de la veuve du compositeur Monpou, qui avait pu applaudir encore la reprise récente d'un ouvrage de son mari.

ÉTRANGER

*** *Londres.* — La basse Colini a débuté lundi à Covent-Garden dans le rôle de Bertram de *Robert le Diable*. Il possède une belle voix et beaucoup d'intelligence dramatique; le public l'a très-sympathiquement reçu. — Adelina Patti est attendue le 28.

*** *Schwerin.* — La *Légende de sainte Cécile*, cantate de Jules Benedict, accueillie avec tant de faveur à Londres, a fait sa première apparition sur le continent à notre théâtre Grand-Ducal, sous la direction du chef d'orchestre Aloys Schmitt, et avec Mlle Aglaïa Orgéni pour principale interprète. Cette œuvre a rencontré les mêmes dispositions bienveillantes dans notre public que dans celui qui l'a applaudie l'année dernière aux grands festivals londoniens.

*** *Berlin.* — La place de *Concertmeister* ou soliste, laissée vacante à l'orchestre royal par la mort de l'éminent violoncelliste Moritz Ganz, a été conquise, après une brillante épreuve et sur de redoutables concurrents, par Jules de Swert, *concertmeister* à Weimar.

*** *Munich.* — Les *Meistersinger*, de R. Wagner, qui devaient être donnés le mois prochain, ne seront pas représentés avant l'automne.

*** *Vienne.* — *L'Oie du Caire*, traduite de l'arrangement français de V. Wilder, n'a obtenu qu'un médiocre succès au Carltheater.

*** *Prague.* — L'opéra en deux actes *Am. Runenstein*, de Flotow et R. Genée, dont nous avons dit le succès dans notre dernier numéro, abonde en situations heureuses dont le compositeur a sû tirer un excellent parti. Le *Runenstein* est un écueil, une sorte de rocher maudit couvert de caractères runiques très-anciens, devenus indéchiffrables et presque cabalistiques pour les pêcheurs de l'île suédoise d'Elverœn, où la scène se passe; il ne joue, du reste, qu'un rôle secondaire dans l'action. Un antique usage veut que le vainqueur au tournoi d'adresse de la fête des pêcheurs choisisse parmi les jeunes filles la reine de l'île; le comte Arenskiold, à qui le prix est décerné, ravit ainsi Swena à son fiancé Bruno. Swena, qui s'est déjà laissée prendre aux doux propos du comte, va trahir sa foi; un rêve qu'elle fait près du Runenstein, et où sa faute, lui est présentée avec de terribles conséquences, la retient à temps, et il ne reste plus au comte qu'à aller porter ses hommages ailleurs. — Le premier acte est sans contredit le mieux fait, celui qui se prête le plus aux effets scéniques, et celui aussi qui a été le plus goûté. Le long rêve de Swena tient beaucoup trop de place dans le second acte; c'est le *Deus ex machinâ* qui la sauve du déshonneur. — A la seconde représentation, des coupures très-heureuses ont été pratiquées. Grâce aux premier acte et au mérite de la musique, *Am. Runenstein* fournira certainement une honorable carrière. Ce sujet a quelque chose de légendaire et de poétique qui aurait parfaitement convenu, ce nous semble, au cadre d'un ballet.

*** *Florence.*— Le cinquième et dernier concert-conférence de la *Società del Quartetto* a eu lieu le 6 avril; Schumann en faisait le sujet. Le docteur Filippo Filippi, un des critiques les plus autorisés et les plus avancés d'Italie, a apprécié avec un véritable talent le caractère et l'influence de ce maître.

*** *Milan.* — La *Società del Quartetto* a inauguré, le 12 avril, sa cinquième année d'existence par une séance pleine d'intérêt, à laquelle ont pris part, entre autres, le célèbre violoniste Bazzini et le pianiste-compositeur Fasanotti.

*** *Varsovie.* — La troupe italienne a clos ses représentations par *Il Barbiere*, et les artistes qui la composaient nous ont quittés pour diverses destinations.

*** *Moscou.* — La direction de l'Opéra a promis pour le printemps prochain une série de douze représentations italiennes, et a engagé dans ce but Mmes Artôt et Ferlesi, les ténors Perding, Ambonetti, Filleborn, et les basses Padilla et Bossi. Le chef d'orchestre est M. Dupont, frère du professeur de piano au Conservatoire de Bruxelles.

*** *Constantinople.* — Une représentation de gala a eu lieu le 5 avril au théâtre Naoum (l'Opéra italien de Péra). Le sultan, plusieurs de ses ministres, Fuad-Pacha, Ali-Pacha, Midhat-Pacha, etc., et tous les ambassadeurs y ont assisté. Après un hymne composé sur des paroles turques par le maëstro Pisano, on a joué *le Barbier* en entier, un acte de *Robert*, un de *Linda*, un de *Marta* et un de *Norma*. Après la représentation, Sa Majesté a fait remettre à l'impresario 1,000 piastres turques (2,500 fr.), pour les distribuer à la troupe. — Dans un concert auquel ont pris part le ténor Corsi, la basse Vacchi et Mme Fridericci, cette dernière a obtenu un succès d'enthousiasme avec l'air d'Inès de *l'Africaine* et l'air de « l'Ombre » du *Pardon de Ploërmel*.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES ANNONCÉS.

Salons Erard, aujourd'hui dimanche 26 avril : concert du pianiste-compositeur Fritz Gernsheim.

Salons Pleyel, demain lundi, à 8 heures et demie : concert de M. Hippolyte Grignon, avec le concours de MM. Lefébure-Wély, Léopold Dancla, Fréd. Lentz, de Mmes L. Dancla et Collin.

Salons Erard, demain lundi : concert de Mlle Octavie Caussemille.

Salle Herz, mardi 28 avril : concert des enfants Fremeaux, pianiste, violoniste et violoncelliste, avec le concours d'Ant. Rubinstein.

Salons Erard, mercredi 29 avril : concert de Mme Rossi-Gallieno, avec le concours de MM. Norblin, Telczinski, pour la partie instrumentale, et pour la partie vocale, de Mlle Brunet-Lafleur, M. Fortuné Plubert, doué d'une magnifique voix de baryton, et M. Pâris, chanteur comique. Le progamme, des plus attrayants, se compose de morceaux de Mendelssohn et de Rubinstein. Mme Rossi fera entendre plusieurs de ses compositions nouvelles : *les Regrets, Etude caractéristique, les Chants du soir, Mélodie* et une *Tarentelle*.

Salle du Grand-Orient, jeudi 30 avril : concert de M. Hurteaux, avec le concours de MM. Bollaërt, Maton, Mayeur, Lionnet frères, Mlles Marie Magner, D. Champon et Tayau.

Le Directeur : S. DUFOUR.

AVIS. Un bon musicien, connaissant l'harmonie et jouant de plusieurs instruments, le violon et la clarinette entre autres, désirerait trouver un emploi de chef de musique ou de directeur de société musicale. Il se montrerait facile sur les conditions. S'adresser à M. Prell, à Saint-Sorlin (Drôme).

EN VENTE :

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu.

FLEUR DE THÉ

Opéra bouffe en trois actes,

PAROLES DE MM. ALFRED DURU ET HENRI CHIVOT, MUSIQUE DE

CHARLES LECOCQ

Les Airs de Chant détachés

1. **Chanson de la Cantinière**, chantée par Mlle Irma Marié : *Vivandière, cantinière, parlez, que désirez-vous?* 3 75
2. **Couplets**, chantés par M. Sytter : *J'ai couru grossir la foule*..... 3 »
3. **Duo**, chanté par Mlle Lucile Cabel et M. Sytter : *A l'éviter j'ai réussi*..... 7 50
4. **Chinoiserie**, chantée par MM. Désiré et Léonce : *Je suis clairvoyant comme un sphinx*..... 4 50

4 *bis*. La même, arrangée à une voix..... 3 »

5. **Trio**, chanté par MM. Désiré, Léonce et Sytter : *La loi du Tsinn est fort claire*..... 9 »
6. **Confidence**, chantée par M. Léonce : *Je suis né dans le Japon*..... 3 »
7. **Ariette**, chanté par Mlle Irma Marié : *En tous pays l'homme est un être qui traite fort mal*..... 3 75
8. **Romance**, chantée par M. Sytter : *Césarine à mes vœux docile*..... 3 »

8 *bis*. La même, transposée pour baryton..... 3 »

9. **Duo**, chanté par Mlle Marié et M. Sytter: *Rappelle-toi*... 9 »

9 *bis*. **Couplets de l'Alcôve**, extraits du Duo, chantés par M. Sytter : *Ensuite dans la nuit obscure*..... 3 »

10. **Ronde du Clicquot**, chantée par Mlle Irma Marié, MM. Désiré et Léonce: *Ce n'est pas un vin de carême* 2 50

Quadrille pour le piano, par ARBAN, 4 50—**Cliquot-Polka pour piano, par ROQUES et STRAUSS**, 4 f.

SOUS PRESSE — L'OUVERTURE, ARRANGÉE POUR LE PIANO. — SOUS PRESSE

LA PARTITION POUR CHANT ET PIANO

KETTERER. Caprice humoristique pour le piano. | **CRAMER. Bouquets de Mélodies** pour le piano.

Grande Valse par Strauss. — Quadrille par Mey. — Polka-Mazurka, Galop.

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

MOIS DE MARIE

DE SAINT - PHILIPPE

Huit Motets à une et deux voix, avec accompagnement d'Orgue, par

ADOLPHE ADAM

1. *Ave Maria*, hymne à la Vierge, pour soprano, avec accomp. de hautbois, *ad lib*..... 3 »
2. *Ave Maria*, solo pour contralto... ..... 3 »
3. *Ave Maria*, duo pour soprano et contralto, avec accomp. de hautbois, *ad lib*..... 4 50
4. *Ave verum*, solo pour soprano..... 2 50
5. *Ave regina cœlorum*, duo pour soprano et mezzo soprano..... 3 75
6. *Inviolata*, duo pour soprano et mezzo soprano..... 3 75
7. *O salutaris*, pour soprano..... 3 »
8. *Ave maris stella*, duo pour soprano et mezzo soprano..... 5 »

LES 8 NUMÉROS RÉUNIS : 10 FRANCS NET.

MEYERBEER

Cantique tiré de l'Imitation de Jésus Christ, à six voix avec récits..... 9 »
Pater noster, offertoire, chœur à 4 voix, sans acc. 4 50
Salve Regina, chœur à 4 voix..... 4 »
Sept chants religieux à 4 voix..... net. 15 »
Sainte Marie, chœur du *Pardon de Ploërmel*.. 5 »
Pater noster, à 4 voix, du même opéra .... 4 »
Prière du matin, pour 2 chœurs à 8 voix ... 6 »
Prière pour 3 voix de femme, sans accomp ... 3 »

H. PANOFKA

Ave Maria, pour ténor ou mezzo soprano, avec accomp. de piano ou orgue..... 3 »
O salutaris, pour ténor ou mezzo soprano, avec accomp. de piano ou orgue..... 3 »
Ti prego o Madre mia, prière pour mezzo soprano, avec accomp. de piano..... 3 »

STABAT MATER

DE ROSSINI

1. *Introduction*. Stabat Mater..... 5 »
2. *Air pour ténor*. Cujus animam..... 3 75
3. *Duo pour 2 sopranî*. Quis est homo. 3 75
4. *Air pour basse ou ténor*. Pro peccatis 3 75
5. *Chœur et récitatif*. Eia mater 3 75
6. *Quatuor*. Sancta mater..... 5 »
7. *Cavatine pour soprano*. Fac ut portem 3 »
8. *Air et chœur p. soprano*. Inflammatus 5 »
9. *Quatuor sans accomp*. Quando corpus 3 »
10. *Chœur final*. Amen..... 6 »

A. PANSIRON

Prière à Marie, cantique pour basse-taille, baryton ou contralto..... 3 »
Le nom de Marie, cantique à 2 voix de femmes. 4 50
Invocation à Marie, cantique à 2 voix ..... 2 »
O salutaris, pour soprano ou ténor 2 50
Agnus Dei, pour basse-taille, barytoo ou contralto 3 »
Benedictus, pour basse-taille, baryton ou contralto 6 »
Mon unique espérance, pour soprano ou ténor, avec accomp. de piano ou mélodium .... 5 »
Jésus vient de naître, cantique pour 2 voix. .. 4 50

STADLER. — *Deux motets et les quatre antiennes à la sainte Vierge*, à 4 voix, avec accomp. d'orgue 7 50
LABARRE.—*Cantique à Marie*, chœur à 3 voix 5 »
A. MINÉ.— *O salutaris*, p. soprano et chœurs 2 50
E. JONAS.—*O salutaris*, pour ténor ou soprano 3 »
SALESSES.— *O salutaris*, 3 v., solo et chœur 5 »

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

35e Année. N° 18. 3 Mai 1868.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Théâtre impérial Italien : *la Contessina*, opéra semi-seria en trois actes, paroles italiennes de M. de Lauzières, musique de M. le prince Poniatowski, par **Maurice Gray**. — Études sur Charles-Marie de Weber (troisième partie, 1er article), par **Edmond Neukomm**. — La Musique et l'Amour, de M. Albert de Lasalle (1er article), par **Em. Mathieu de Monter**. — Ministère de la maison de l'Empereur et des beaux-arts, avis. — Concerts et auditions musicales de la semaine. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

THÉATRE IMPÉRIAL ITALIEN.

LA CONTESSINA,

Opéra semi-seria en trois actes, paroles italiennes de M. de Lauzières *(d'après un livret de MM. de Saint-Georges et Jules Adenis), musique de* M. le prince Joseph Poniatowski.

(Première représentation le 28 avril 1868.)

Voilà un opéra dont on peut dire qu'il a eu des malheurs! Discussions d'auteurs au sujet du livret, hésitations sans nombre sur le titre à lui donner, enfin disparition, après s'être montré à peine, d'un ouvrage aimable, facile, élégant et fait pour plaire au public!

Certes, tout le monde en souffre : le compositeur, qui peut à peine s'entendre dans l'entre-bâillement d'une porte prête à se fermer; le public, sevré d'un ouvrage dont il n'a pu qu'au vol constater les rares qualités ; la direction, enfin, obligée de rester sur les prémisses d'un franc et vrai succès. La critique, elle, ne peut qu'enregistrer ce succès, en exprimant l'espoir qu'on lui donne l'occasion de se renouveler à la saison prochaine (1).

Quelques mots d'analyse du poëme.

Un financier parvenu, Ser Abbondio, cherche à la fois un mari et un titre pour sa fille. De son côté, la comtesse d'Altariva voudrait placer son fils, dont le titre est la seule fortune. La chose pourrait aller de soi et le mariage se conclure aussitôt, mais alors la pièce serait trop rapide et se terminerait au premier tableau. C'est pourquoi les auteurs ont jugé utile de *corser* l'action. Pour cela, ils ont imaginé de rendre odieuse au jeune comte la jeune héritière (qui a un cousin, ce qui explique tout).

La villa du financier est située au bord de la mer. On entend gronder la tempête, et un vaisseau vient échouer sur la plage. Le jeune homme s'élance au secours des naufragés, et ramène une jeune fille que la frayeur a rendue muette, ce qui ne s'accorde peut-être pas très-bien avec les lois physiologiques, mais ce qui forme une excellente contre-partie au fait si célèbre de l'antiquité.

Naturellement, le fils de la comtesse d'Altariva et la jolie naufragée s'éprennent l'un de l'autre. Mais c'est ici surtout que l'intrigue s'enchevêtre et tourne quelque peu au mélodrame, tout en conservant un côté comique, par le fait d'un chassé croisé de prétentions contraires. Le cousin veut épouser sa cousine, qui veut épouser le jeune comte, qui veut épouser la jeune muette. Comme il était difficile de laisser épouser le même homme par deux femmes, ce qui n'est que bien rarement admis dans les pays civilisés, il a fallu inventer une histoire d'héritage, avec accompagnement d'oncle d'Amérique — procédé nouveau, d'ailleurs — pour amener la comtesse à seconder les projets de son fils et à abandonner les siens, en lui permettant d'octroyer son titre à celle qu'il aime et qui est devenue millionnaire. Et, pour laisser le public sur la bonne bouche, on lui sert, comme finale, trois mariages au lieu d'un : 1° celui de Corrado d'Altariva avec Stella, qui met le comble au bonheur de son époux en recouvrant la parole à point nommé; 2° celui du cousin Alberto avec la cousine Erminia — une cousine à laquelle je ne me fierais pas, par parenthèse, et qui a trop la rage d'être *contessina;* — 3° enfin, celui de Ser Abbondio lui-même avec la comtesse d'Altariva, mariage inattendu et qui fait qu'on aurait pu trouver à la pièce un sixième titre qui n'eût pas été plus mauvais que les autres : *Le Tre Nozze.*

Ce livret, en somme, s'il pêche quelque peu par la nouveauté du fond, se rattrape par certains détails et n'est pas dénué d'intérêt. Il est d'ailleurs bien coupé pour la musique, et il a fourni au compositeur de bonnes situations qui ont été très-bien traitées par lui.

Nous ne serions même pas éloigné de regarder la partition de

(1) Nous apprenons qu'à la demande générale de ses abonnés, M. Bagier a donné, hier soir, une deuxième représentation de *la Contessina.*

la Contessina comme la meilleure de toutes celles que M. le prince Poniatowski a fait entendre à Paris. La musique de *la Contessina* est en effet franche, mélodique, bien faite, coulante, colorée, instrumentée avec un soin tout particulier, et elle renferme quelques morceaux tout à fait remarquables. On pourrait seulement lui désirer plus d'originalité.

Ce n'est pas, du reste, après une seule audition qu'il est possible d'analyser d'une façon détaillée une partition aussi touffue. Nous nous bornerons pour cette fois à une nomenclature rapide et riche des morceaux qui ont produit le plus d'effet. Dans ce nombre, il nous faut mentionner tout d'abord la belle page symphonique qui sert d'introduction, le premier chœur de serviteurs, l'air de Corrado, un quatuor charmant, le duo de Corrado et d'Erminia, celui d'Erminia et d'Alberto, un adorable menuet chanté et dansé, le *larghetto* du finale du second acte, et la chanson de Benedetto, enfin les mélodrames très-remarquables qui accompagnent la pantomime de Stella. Pendant l'exécution de tous ces airs de facture si variée, le public n'a pas cessé d'applaudir.

Quant à l'interprétation, je ne pourrais dire qu'elle a été parfaite dans son ensemble. Bonne d'un côté, médiocre de l'autre, son caractère principal a été une inégalité qui ne donne de la perfection absolue qu'une idée très-relative.

La partie féminine a été la plus remarquable; encore n'est-ce pas dans le chant qu'elle a brillé de son plus vif éclat. Mlle Urban s'est fort distinguée par la façon charmante, gracieuse, intelligente et sobre tout à la fois avec laquelle elle a mimé le rôle de Stella. Élégante et jolie, pathétique sans exagération, la physionomie intéressante et mobile, le geste sobre et expressif, Mlle Urban avait toutes les qualités requises pour représenter cette nouvelle Fenella, plus heureuse que sa devancière. Son succès a été complet et mérité.

Mlle Grossi a bien joué Benedetto, et particulièrement sa scène de la Morra; elle a dû répéter sa chanson du matelot. Mme Tiberini, dont les intonations n'ont pas toujours été justes dans le personnage d'Erminia, mérite cependant des éloges. Les rôles d'hommes sont remplis par MM. Tiberini, qui a mis dans le sien toutes les qualités d'un chanteur consommé, par Verger dont la voix n'a jamais été plus charmante et par Scalese.

En résumé, la soirée a été bonne, et donne à espérer que l'année prochaine nous serons à même d'entendre de nouveau cette aimable et attrayante *Contessina*.

MAURICE GRAY.

ÉTUDES SUR CHARLES-MARIE DE WEBER,

D'après la biographie écrite par son fils.

TROISIÈME PARTIE.

I.

Dans les deux premières parties de ces études, si prématurément interrompues, l'écrivain regretté, dont nous avons l'honneur de continuer à cette place le travail commencé, a présenté un tableau fidèle de la jeunesse de Charles-Marie de Weber, jeunesse ardente, souvent même orageuse, mais gardée contre toute souillure, contre toute impureté. Nous l'avons vu, cet enfant insouciant que le génie avait marqué au front, traverser, le rire et la chanson aux lèvres, les premières années de sa vie d'artiste, frôlant de bien près les épines tendues à son adorable crédulité, sans y laisser jamais un lambeau de ce bien précieux qu'on appelle l'estime de soi-même. Aussi, quand vint l'heure de l'amour vrai, de l'amour réfléchi, ce fut la tête haute et le front radieux qu'il put mettre sa main dans la main de sa fiancée.

Lié désormais pour la vie, — hélas! pour une vie bien courte, — il dépose le bâton de l'artiste errant et reporte désormais tout son zèle sur la tâche à remplir, sur le devoir confié à ses soins; toutes ses espérances, toutes ses affections, toutes ses joies comme toutes ses douleurs, sur le foyer que va embellir la présence de la compagne aimée. Pour Weber commence, avec son engagement à Dresde, une vie nouvelle, une vie tissée de jours heureux, de jours de gloire, et aussi de jours néfastes et d'angoisses. Nous le suivrons, le grand artiste, dans cette ère complexe qui aboutit au couronnement de son génie, nous le suivrons avec amour, fort de la conscience de son fils, qui a rendu un pieux hommage à sa mémoire en ne transigeant avec aucun scrupule de biographe et d'historien.

Fidèle au programme adopté dans ses derniers articles par M. Paul Smith, nous nous efforcerons de précipiter autant que possible la marche des événements, ne prenant que l'essence même de notre guide volumineux, si intéressant et si complet, résumant les chapitres et les époques, et laissant de côté toutes les descriptions, tous les portraits, tous les faits étrangers au sujet.

Cependant nous devons faire, dès aujourd'hui, une exception à cette règle de conduite; car la ville de Dresde joua un si grand rôle dans la vie de Weber, qu'il nous est impossible de passer sous silence son histoire musicale, sans laquelle les luttes qu'eut à soutenir le nouveau maître de chapelle contre les gens et contre l'ordre de choses établi seraient mal comprises; aussi bien cette histoire est celle qui peint le mieux le combat que la musique italienne livra durant des siècles à l'art national allemand.

En effet, Dresde, la ville le plus richement douée de l'Allemagne du Nord, fut, durant des siècles, le foyer de cette invasion artistique; car à Dresde était venue s'établir, au siècle dernier, sur l'invitation du père Guarini, confesseur d'Auguste II, une colonie nombreuse de gentilshommes et d'artistes italiens qui ne tardèrent pas à s'emparer de toutes les hautes positions à la cour et, ce qui est bien autrement important pour nous, à exercer une domination absolue sur le goût du public. Leur *Machiavel* en poche, ils menèrent leur établissement au cœur de l'Allemagne avec un grand tact, et surent cultiver habilement ce nouveau terrain si bien préparé pour recevoir leurs soins. Tout en taxant de *barbarie pleine d'espérances* tout autre art que l'art italien, ils en arrivèrent bientôt, par leurs manières polies et distinguées et par leurs mœurs élégantes, à ce que le mot *italien* devînt synonyme de *savoir-vivre* et de *comme-il-faut*. Le mouvement musical avait tout à gagner à cette révolution; car ce furent les apôtres de la grande époque à laquelle commanda le sublime Palestrina, qui vinrent remplacer, dans la direction de la musique à Dresde, les élèves d'Huckbald et d'Orlando de Lassus, que l'électeur de Saxe Maurice avait appelés à sa cour, dans le but d'y établir « *une honnête et grande chanterie* » et d'y faire entendre des messes et des chorals « *luthériennement* » exécutés. Les Italiens Scandelli et Pinelli, le Français Roger Michel, se succédèrent au poste de dirigeants de la chapelle, en même temps que l'opéra, réservé aux plaisirs de la cour, devenait la plus belle institution de ce genre en Allemagne. Dès 1755, on inaugurait en effet une salle d'une magnificence inouïe, construite sur les ordres du prodigue Auguste II, par un ouvrage de Lotti, exécuté sous la direction de l'auteur, et Hasse, le plus célèbre compositeur de son temps, avait été appelé à Dresde, avec sa femme, l'admirable Faustine. La splendeur dont brillait alors l'opéra dans la capitale de la Saxe, et les frais qu'il occasionnait n'ont jamais été atteints depuis; il nous suffira de dire que Lotti et sa femme recevaient 10,500 thalers, somme énorme pour l'époque; Hasse et Faustine, 12,000 thalers; le castrat Senescino,

7,000 thalers; et il ne faut pas oublier que le théâtre était un lieu de plaisir pour la cour, qu'aucune recette ne venait couvrir les dépenses, et que chaque opéra de Hasse coûtait à la cassette du prince de 20 à 50,000 thalers. La souveraineté de l'art italien était donc bien dûment affermie, souveraineté d'autant plus acceptée par le public, qu'il n'était pas admis à en goûter les splendeurs.

Cependant, à côté de cet art royal, de cet art distingué, s'élevait peu à peu une institution, qui devait un jour aboutir au triomphe de l'art national. Cette institution, la seule accessible aux gens qui n'appartenaient pas à la cour, avait son origine dans des vaudevilles allemands, qu'on représentait tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre. Plus tard, un petit théâtre fut construit sur lequel on joua la comédie allemande et française; dans des salons contigus, les directeurs avaient établi un jeu public. Ce petit théâtre brûla, on en éleva sur son emplacement un plus grand, dont la direction fut confiée aux entrepreneurs Locatelli et Moretti. Les acteurs composant leur troupe prirent le nom de comédiens de la cour.

Mais ce spectacle ne constituait encore qu'un amusement de second ordre; auquel ne se mêlait pas la classe élevée, à celle-ci demeuraient réservées les représentations gratuites de l'Opéra italien. Cependant le règne parcimonieux de Frédéric-Auguste, qui fut si salutaire au pays après les guerres et les dilapidations de toutes sortes de la cour, devait bientôt porter un coup terrible à cette institution privilégiée. En effet, ce prince commença par donner à l'entreprise privée l'autorisation de jouer des opéras bouffes italiens; puis il ôta au grand opéra italien, qu'avait porté si haut le dilettantisme de ses prédécesseurs, son privilége et ordonna qu'on représentât des *opéras-séria* sur le petit théâtre, qui était alors aux mains de l'impresario Bustelli. Par suite de cette mesure radicale, l'opéra italien entra dans une voie toute nouvelle : il n'appartenait plus à la cour, mais bien au public, qui pouvait en jouir moyennant son argent; il relevait de la critique; en un mot, il prenait place parmi les institutions artistiques populaires; néanmoins, en dépit de ces réformes, l'opéra italien conserva son cachet d'élégance, et le beau monde n'allait au théâtre que les soirs qui lui étaient réservés.

Cet état de choses dura jusque vers la fin de 1814, époque à laquelle il fut brusquement renversé pendant l'occupation russe et prussienne de la Saxe; le contrat passé avec les entrepreneurs fut rompu, le théâtre déclaré institution nationale, et le maréchal de la cour Racknitz chargé de son administration. A son retour à Dresde, en 1815, le roi laissa subsister cette organisation, se bornant à substituer au comte de Racknitz le comte Henri Vitzthum.

Donc, jusqu'au temps de l'occupation russe et prussienne, il y avait eu un Opéra italien à Dresde, mais il n'y avait pas eu d'Opéra allemand. Ce fut le comte Henri Vitzthum qui, poursuivant avec ardeur cette idée, née des sentiments de nationalité éclos dans les dernières années, sut en convaincre le roi et provoqua la nomination de Weber au poste de directeur de l'Opéra allemand, en dépit de l'opposition du ministre comte Einsiedel, en dépit surtout de la noblesse italo-saxonne, qui détestait instinctivement cette institution rivale de l'art comme-il-faut.

Quoi qu'il en soit, Weber avait reçu mission de créer l'Opéra allemand à Dresde; mais l'on avait stipulé dans son engagement qu'il agirait avec une grande économie pour le recrutement de forces nouvelles, la chapelle et les chanteurs qui en faisaient partie étant à sa disposition autant que besoin serait. Weber vit bientôt les difficultés qui allaient surgir de toutes parts : en première ligne se plaçaient une cour indifférente et une noblesse antipathique à la nouvelle institution; d'autre part, le personnel de l'Opéra italien, fort de ses anciens priviléges, lui serait hostile et ne le seconderait en rien. Il n'avait donc pour lui que l'appui modeste du public et l'amitié de son chef, l'excellent comte Vitzthum, et c'est dans son action commune avec celle de l'administrateur royal qu'il mit ses plus grandes espérances. Par malheur, leur union déplaisait au ministre Einsiedel, qui ne se faisait pas faute de le leur prouver à tout moment, et protégeait visiblement le collègue de Weber, Francesco Morlacchi, maître de chapelle de l'Opéra italien, et le maître de concerts Polledro.

Ce Francesco Morlacchi, dont il sera beaucoup parlé dans la suite, était bien homme à profiter de ces avantages. Il était élève de Carusso et Mazetti pour le chant, et de Zingarelli pour le contre-point; en outre, le père Martini, qui s'intéressait à ses progrès, lui avait conseillé d'apprendre à jouer de plusieurs instruments. Comme compositeur dramatique, il avait débuté par *il Poëta in campagna*, représenté à Florence, et par *il Ritratto*, que Vérone avait applaudi. *La Principessa per ripiego* et *le Danaïde* confirmèrent sa réputation dans la Péninsule; enfin une scène lyrique, *Saffo*, écrite pour la Scala de Milan, dans laquelle la belle Marie Marcolini enthousiasma le public des grandes villes d'Italie, le fit tout spécialement remarquer. Cette scène commença sa fortune, car la Marcolini, dans sa gratitude pour le jeune musicien qui savait si bien écrire pour sa voix, manda tant de bien de lui à son parent le comte Marcolini, premier ministre du roi de Saxe, que Morlacchi fut appelé à Dresde et nommé maître de chapelle en 1811. Il débuta l'année suivante devant le public de cette capitale par un opéra seria, *Raoul de Créqui*, qui tomba; le même sort était réservé à sa première messe, exécutée à l'occasion de la Toussaint, qui fut trouvée trop mondaine et trop peu travaillée, ainsi qu'à deux opéras *le Danaïde* (fin 1812) et *Capricciosa pentita* (janvier 1815). Son *Barbier de Séville*, représenté en juin 1816, eut plus de bonheur, bien qu'on y remarquât des longueurs et des réminiscences de l'œuvre du même nom de Paisiello. Cependant, en dépit de ces insuccès, Morlacchi s'ancrait chaque jour davantage dans les bonnes grâces de la cour. Il s'y montrait fin cavalier, élégant, instruit et surtout il y intriguait avec une rare habileté. Ancien élève des jésuites, il avait conservé de sa première éducation un fonds de diplomatie, dont il ne se départit jamais; c'est ainsi que, pour invoquer au besoin un malentendu, il fit semblant de ne jamais posséder entièrement la langue allemande; aussi Vitzthum, qui abhorrait sa nature féline et se défiait de lui, avait-il pris l'habitude de lui envoyer ses instructions en italien. Comme chef d'orchestre, il n'était pas sans mérite : il avait l'oreille fine; il indiquait bien les mouvements, mais il redoutait d'interrompre un morceau, dans la crainte de vexer ses musiciens, préférant les accabler de répétitions, jusqu'à ce qu'ils eussent corrigé d'eux-mêmes les fautes.

Morlacchi dirigea la chapelle avec une telle omnipotence pendant plus de quatre années, que, lorsqu'en 1816 J. Baptiste Polledro, l'un des meilleurs élèves de Paganini, lui fut adjoint en qualité de maître de concerts, il le considéra comme empiétant sur ses attributions et se déclara son ennemi. On pense quelle dut être sa fureur, quand on lui annonça l'arrivée de Weber. Son premier soin fut de se rapprocher de Polledro et de tous ceux qui voulurent bien grossir les rangs de ses tenants et lui jurer fidélité pour la guerre qui allait s'engager, implacable et terrible.

EDMOND NEUKOMM.

(*La suite prochainement.*)

LA MUSIQUE ET L'AMOUR.

Dictionnaire de la musique appliquée à l'amour,

PAR M. ALBERT DE LASALLE (1).

(Premier article.)

La Musique, l'Amour mettant en jeu les mêmes fibres de notre être..., les délicats, les raffinés de la physiologie le savent, mais rendre sensible aux esprits timides ce rapport direct, absolu, presque constant, et montrer les nombreux traités d'alliance frappés, au courant des siècles par l'Amour et la Musique, n'était-ce point là une originale et affriolante entreprise?

M. Albert de Lasalle l'a tentée sous la forme d'un *Dictionnaire*, qui, à la vérité, n'a de la chose que le nom. Si l'auteur ne craint pas de paraître galant aux pédants, combien il redoute, en effet, de sembler pédant aux galants! L'artifice et le calcul sont visibles, sous la plume de cet esprit doux et poli, pénétrant et fin, rarement à bout de lui-même, pour cacher et bien cacher ce qu'il sait. Comme il fait le modeste, comme il se défend de prétendre aux honneurs de la science et ne veut être qu'un homme qui a du goût pour les belles choses, avec une pointe d'ironie et autre trait bien plus piquant encore! Oui vraiment: sous cette enveloppe rose tendre, parmi ces feuillets aux grâces littéraires et typographiques de parti-pris vieillottes, il y a, le dirai-je? et l'on retrouve aisément ce petit signe, cet « un je ne sais quoi » auquel Anacréon reconnaissait ceux qui avaient beaucoup aimé et beaucoup médité sur ces accidents de notre ondoyante nature.

Il ne s'agit pas ici, toutefois, de l'amour idéal, du maître d'école des grandes âmes, de celui que l'on appelé le Bonheur divin de donner du bonheur. L'amour du *Dictionnaire* de M. de Lasalle, quoiqu'il s'en défende au besoin, est un amour aimable, enjoué, facile, d'une bonne maison française dont les ancêtres seraient gaulois. Avec un tel guide, nous sommes bien moins conduits sur ce mont Hélicon où les habitants de Thepsie, confondant Euterpe et Cupidon dans une admiration commune, célébraient solennellement les Erotides, que doucement ramenés vers les frontières du pays de Tendre, à la belle époque où les hommes étaient volontiers amoureux de toutes les femmes et croyaient surtout qu'elles étaient volontiers amoureuses d'eux, alors que la grande affaire était de bien « parler amour » et d'emprunter à tout, musique, poésie, peinture, physique, cuisine, botanique, parfumerie, alchimie, mécanique, que sais-je? les images de ce phébus à talons rouges et à vertugadins.

Il est bien de ceux dont Diderot disait que si les tablettiers en fabriquaient, tout le monde en voudrait avoir à la campagne, ce charmant petit *volume*, plus intéressant que bien des *livres*, compagnon de loisir bon à prendre et à reprendre, aisément familier, judicieusement dédié, du reste, « aux femmes jeunes, jolies et sensibles à la musique. » — A la musique du sentiment, n'est-ce pas? M. Albert de Lasalle est trop XVIIIe siècle pour que la concision de sa dédicace ne sous-entende pas cela. Et de fait, je me figure bien son *Dictionnaire* dans les mains blanches et nerveuses de ces belles dames des portraits du dernier siècle, accoudées sur un clavecin, un peu pâmées et purpurines, vous regardant du haut de leurs cadres et souriant étrangement d'une bouche voluptueuse et spirituelle qui lance l'épigramme et provoque le baiser.

M. de Lasalle a beaucoup emprunté — son plan l'y autorisait — aux buissons artistiques et... aux autres, et ces buissons-là lui ont beaucoup rendu. Il les bat, parfois avec un peu d'affectation et de *manière*, au pied de chaque lettre; mais parmi ces broderies, ces fantaisies et ces *fantasias*, le bon sens vit, le bon goût règne, un certain air de franchise et de liberté déconcerte la critique et bien des traits, en dépit de leur allure dégagée, s'appuient non pas sur les illusions de l'esprit, mais sur les principes d'une expérience spéciale réelle. En suivant les chemins grands et petits de l'alphabet, ce Ruggieri du style galant, obligé de combler des vides, des lacunes, a écrit çà et là des choses rapides, nuancées, toujours ingénieuses. J'en veux découper quelques-unes et les isoler ici de ce qui les entoure.

J'aime assez, par exemple, la division de la substance vibrante en « instruments de matière animale, de matière végétale et de matière minérale. » On peut ainsi analyser l'essence du son, étudier la façon dont il retentit au fond de nous-mêmes et découvrir sa hiérarchie. Le premier groupe est celui des instruments supérieurs, qui parlent à l'âme; le violon, l'alto, le violoncelle. Constitués par leurs cordes (matière animale), le bois n'étant ici qu'un appareil auxiliaire, ils deviennent partie intégrante de l'instrumentiste, et obéissent aux plus secrets mouvements de sa pensée. Le groupe des instruments de matière végétale, hautbois, flûte, basson, « a gardé de son origine une invincible propension à l'églogue. Ce sont des outils de paysagistes. Ils évoquent l'idée de vert par analogie sympathique; mais ils ne sont pas avantagés, au même degré, de la voix amoureuse et docile, aux accents quasi-humains, des instruments du premier groupe. » Quant aux engins sonores de matière inanimée, leur énergie tourne trop facilement à la colère, et « rien d'humain ne vibre en eux. » Et M. de Lasalle en conclut « que le pouvoir expressif d'un instrument est en raison directe du règne de la nature auquel sa substance a été empruntée. » J'ai entendu formuler doctoralement des théories moins rationnelles.

Un peu plus loin, le *Dictionnaire* établit et discute le caractère mâle et femelle de la Musique, « deux sexes sans cesse en présence, et qui, malgré tant de manières de se comporter, n'en courent pas moins fatalement aux voluptés de l'accord parfait final... Qui sait? le charme indéfini sous lequel nous tiennent les combinaisons harmonieuses des sons réside peut-être dans cette *conjonction* intime de deux éléments distincts, bien que de même essence? »

Pour ceux qui savent lire entre les lignes, la thèse est catégorique. Aussi le paragraphe s'empresse-t-il d'ajouter : « *Car* (ce *car* est délicieux) ce que l'homme cherche toujours dans l'art, c'est une représentation de lui-même, non tel qu'il est, mais *tel qu'il voudrait être;* c'est son image aperçue au milieu des rayons d'un miroir enchanté, c'est lui *transporté au paradis de tous ses rêves accomplis.* » Est-ce assez clair? Et plus loin, dans le même ordre d'idées, je lis : « Il se trouve que justement les notes vocales données par la femme sont à l'octave aiguë de celles de l'homme. Rencontre tout au moins singulière: par un signe extérieur, ces deux êtres semblent révéler le rapport géométrique qu'une loi mystérieuse aurait établi entre eux. »

De ses hauteurs brûlantes, M. de Lassalle sait redescendre à des questions plus pratiques, surtout lorsqu'il revendique pour la femme le rôle d'accompagnateur. J'indique aux lecteurs du *Dictionnaire* le tableau en partie double des vertus obligatoires chez l'épouse irréprochable et des qualités exigées de l'accompagnateur modèle : fidélité, belle humeur, abnégation, courage, dévouement, et sur ce dernier chapitre, « ne jamais abandonner son *virtuose*, quels que soient les écarts de rhythme ou de diapason auxquels il lui plaît de se livrer; en qualité de seigneur et maître, il jouit d'un droit absolu d'initiative. Donc, le suivre quand même et le serrer de près en toute occasion. »

EM. MATHIEU DE MONTER.

(La suite prochainement.)

(1) 1 vol. in-8°, Paris, Lacroix et Verboekhoven. Librairie internationale.

MINISTÈRE DE LA MAISON DE L'EMPEREUR

ET DES BEAUX-ARTS.

DIRECTION GÉNÉRALE DES THÉATRES.

AVIS.

Le poëme choisi par le jury pour le concours d'opéra et destiné à être mis en musique par des compositeurs français, *la Coupe du roi de Thulé*, sera délivré, à partir du 1er mai prochain, au ministère de la maison de l'Empereur et des beaux-arts (direction générale de l'administration des théâtres).

D'après le vœu exprimé par un grand nombre de compositeurs, la clôture du concours, qui devoit avoir lieu le 30 décembre 1868, est prorogée au 30 avril.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES DE LA SEMAINE.

*** Les deux derniers concerts de Rubinstein (l'un chez Érard, le 24 avril; l'autre avec orchestre chez Herz, mercredi dernier) ont eu le même éclat et le même intérêt que les autres. Pour la première fois ce grand artiste a joué un autre concerto que les siens, celui en *sol* de Beethoven; il y a été admirable d'un bout à l'autre. L'énorme travail auquel il s'est condamné depuis son arrivée à Paris, jouant chaque soir dans un concert ou un salon, avec cette énergie qu'on lui connaît, semble néanmoins l'avoir fatigué.

*** Le pianiste-compositeur Mortier de Fontaine est venu, ces jours derniers, chercher à Paris la consécration de ses longs succès d'Allemagne et de Russie. Son concert historique de samedi dernier a été un véritable cours d'histoire du piano : vingt auteurs différents, depuis le claveciniste William Bird jusqu'à Schumann, ont fourni le programme de cette séance; le choix des morceaux a été en général très-heureux. Nous citerons particulièrement les *Ballabili* de Frescobaldi, la *Gigue* de Hændel, un charmant *Menuet* de Haydn, récemment publié et qu'on a bissé; et *Ida*, rêverie de Mortier de Fontaine, qui vient également de paraître, composition pleine de poésie, dans la manière de Schumann, et à laquelle on a fait le meilleur accueil. Mlle Anna Vogt a exécuté deux fantaisies, dont une sur *Robert-le-Diable*, sur le *mattauphone*, instrument d'une sonorité très-sympathique, basé comme l'harmonica sur la résonnance du verre, et mis en vibration par le frottement du doigt mouillé; elle a obtenu un très-grand succès. Remercions en terminant M. Mortier de Fontaine de l'excellente idée qu'il a eue de faire distribuer dans la salle une notice historique et critique complète, qui a été d'un grand secours pour l'intelligence des morceaux dont son programme était composé.

*** Mlle Thérèse Liebe, la jeune violoniste que nos lecteurs n'ont certainement pas oubliée, et qu'on applaudissait jeudi chez la marquise de Beaumont, a donné mardi dernier, à la salle Erard, un très-brillant concert. Thérèse Liebe a acquis aujourd'hui le droit de n'être plus traitée en petit prodige; il y a dans ce jeu calme et pur plus que l'imperturbable assurance de l'écolier qui a bien appris sa leçon, il y a la preuve d'un sentiment musical très-développé, d'un tempérament artistique déjà bien accusé. Aborder le concerto de Mendelssohn à treize ans, cela peut paraître téméraire; mais quand le maître qui a dirigé les travaux d'une pareille élève, qui lui a désigné l'œuvre qu'il croyait le plus propre à mettre ses qualités en lumière, s'appelle Léonard, on n'a à craindre ni échec, ni charlatanisme. En effet, Thérèse Liebe tire de son intrument un son plein, rond, sympathique, énergique même quand il le faut; elle fait très-bien le staccato et les passages d'agilité; elle a un parfait sentiment du rhythme, et s'il lui manque encore certain feu et certaine *maestria*, c'est que rien ne remplace l'âge et l'expérience, et qu'il y aurait folie à vouloir en faire *ex abrupto* une Milanollo ou une Norman-Neruda. Elle a fort bien dit aussi la *Romance* et le *Rondo élégant* de Vieniawski, et les applaudissements ne lui ont pas été marchandés. Stœger a produit son effet habituel avec sa grande *Valse-caprice* et son *Arrivée du printemps*; Mlle de Busch, charmante cantatrice allemande qui chante en cinq ou six langues, a dit avec beaucoup de goût des airs populaires du Nord et un morceau du *Roméo* de Bellini. MM. Pagand et Pottier ont également concouru gracieusement à l'éclat de ce beau concert.

*** Les trois enfants Frémaux promettent autant d'artistes; nous l'avons déjà dit, et leur concert de mardi dernier nous offre une occasion de le répéter. La jeune fille est déjà une habile pianiste, et l'un des garçons joue très-joliment du violon; quant au plus jeune, sa gentillesse n'est égalée que par son étonnante facilité et son assurance à se servir d'un instrument aussi peu maniable pour lui que le violoncelle. Ils ont exécuté un trio de Mozart et diverses fantaisies pour leurs instruments avec un très-grand succès. Rubinstein avait bien voulu contribuer à l'attrait de ce concert; il a merveilleusement exécuté le *Roi des Aulnes*, transcription de Liszt, la *Berceuse* de Chopin et la marche du *Songe* de Mendelssohn. Mme Anna Constanzia a été très-applaudie après l'air de l'Ombre du *Pardon de Ploërmel* et la cavatine du *Barbier*. Sivori assistait à cet intéressant concert; il est resté jusqu'à la fin, a ensuite vivement félicité le jeune violoniste et lui a dit qu'il voulait se charger de perfectionner son talent.

*** Samedi 25 avril, à la salle Lebouc, deux élèves de M. Guillot de Sainbris, MM. Biron et Roche, se faisaient pour la première fois entendre au public. Si l'on tient compte de l'émotion qui les a plus d'une fois paralysés, on reconnaîtra qu'il y a dans ces jeunes gens l'étoffe de deux bons chanteurs, qui ne peuvent manquer de faire honneur à leur maître. Mme Pauline Roger, dont le nom s'est déjà rencontré sous notre plume l'année dernière, pianiste d'un sérieux talent et organisation musicale d'élite, a dit en perfection, avec le violoniste White, une sonate de Mozart, et seule une *Romance sans paroles* de Mendelssohn, et *l'Invitation à la valse*. Elle ne tardera pas, nous en sommes persuadés, à occuper la place distinguée qui lui est réservée dans le monde musical.

*** Une pianiste de talent, Mlle Octavie Caussemille, a récolté, à son concert du 27 avril, des bravos nombreux et mérités, pour la manière pleine de charme dont elle a interprété plusieurs morceaux de styles divers. Virtuose habile, professeur des plus distingués, Mlle Caussemille conserve son rang parmi les meilleurs exécutants au piano de l'école française.

*** La séance annuelle de la « Société chorale d'amateurs » qui a eu lieu, mercredi dernier, chez Pleyel, a été une complète et brillante constatation des traditions élevées, des excellents principes d'enseignement et de la recherche constante du mieux qui caractérisent cette remarquable institution musicale, créée par M. A. Guillot de Sainbris. Dans l'exécution de cinq œuvres chorales d'une importance considérable, et toutes de caractères différents, fragments du *Messie*, *Stabat* de Gounod, *Conjuration et Bénédiction des poignards*, des *Huguenots*, notamment, la belle et vaillante phalange, accompagnée par MM. Franck et Maton, a déployé, sous la direction de son président-fondateur, une ardeur, un goût, un sentiment, et avec cela une netteté d'articulation et une précision irréprochables, qui ont transporté l'auditoire et provoqué de nombreuses salves d'applaudissements.

*** La musique d'ensemble, on pourrait même dire la musique religieuse, puisque les exécutants appartenaient presque tous aux maîtrises parisiennes, a rempli une bonne partie du concert donné lundi dernier, chez Pleyel, par M. H. Grignon, ex-pensionnaire du théâtre Lyrique et fils de l'ancien artiste de l'Opéra-Comique. M. Grignon a chanté avec une belle voix, un goût sûr et beaucoup de sentiment plusieurs morceaux. M. et Mme Dancla, M. Lefébure-Wély, prêtaient leur concours au bénéficiaire. Un chœur assez insignifiant, *C'est Dieu!* empruntait, dans cette soirée, à la manière de dire de ses interprètes, tous chantres d'église, je ne sais quoi d'ultra-religieux et de funèbre qui n'a pas précisément enthousiasmé l'assistance, mise, au surplus, en belle humeur par *la Chasse du Burgrave*, de M. Lentz.

*** Nous avons assisté le dimanche 26 avril, en l'église *Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle*, à l'occasion de la fête patronale de cette paroisse, à l'exécution de la sixième messe solennelle avec orchestre, composée par M. Alexandre Leprévost, organiste à Saint-Roch, qui dirigeait lui-même son œuvre. Cette messe, empreinte d'un véritable caractère religieux, se fait surtout remarquer par d'heureuses et sympathiques mélodies.

*** Mlle Hélène Leybaque a donné le 25 avril un concert à la salle Pleyel. C'est une jeune pianiste d'un talent consciencieux et classique, qui a fait pressentir ce qu'on est en droit d'attendre d'elle en jouant le concerto en *fa dièse* mineur de G. Mathias, une sonate de Beethoven et la *Truite* de Stéphen Heller. Tous les styles lui sont familiers, et elle excelle à en faire sentir les différences.

*** On sait avec quelle autorité M. Camille Saint-Saëns a dirigé, à la salle Herz, l'exécution des concertos de Rubinstein. A son tour, le célèbre artiste russe s'est mis à la disposition de son confrère et ami, et il conduira l'orchestre au concert qui sera donné par M. Saint-Saëns, mercredi prochain, 6 mai, dans les salons Pleyel, Wolf et Cie. Le programme de cette soirée, qui va dignement clôturer la saison, annonce deux concertos de la composition du bénéficiaire, et des œuvres, pour le piano, de G. Bizet, Laussel, Sieg, Vidor et Chauvet. La partie vocale sera représentée par la gracieuse Mlle Brunetti.

*** La *Chorale forézienne* de Saint-Etienne, dirigée avec autant de talent que de dévouement par M. Dard, a donné dernièrement un concert spirituel dans la cathédrale. Cette excellente Société a exécuté d'une manière remarquable le *Stabat* de Rossini, dont les soli étaient confiés à des amateurs que bien des artistes pourraient prendre pour modèles. Deux compositions de M. Dard, *Tantum ergo* et *O Salutaris*, ont été très-appréciées.

*** Aujourd'hui, à 2 heures, dans les salons Erard, a lieu une matinée littéraire et musicale au profit de l'Association des institutrices libres du département de la Seine. On y entendra la sonate de Rubinstein,

par Mmes Rossi-Gallieno et Jacquart, Mmes Mauduit et Damain, MM. Consolo, Marochetti, Saint-Germain et Costel.

*** Le concert annuel de Mme Lissarrague aura lieu au grand théâtre de Versailles, le 9 mai, avec le concours de Mlle Mauduit, de l'Opéra, de MM. Warot, Alard, Bottesini et E. Renard. Le piano sera tenu par M. Coharé, maître de chant à l'Opéra.

*** Aujourd'hui, à 2 heures, aura lieu, au Cirque-Napoléon, sous la direction de M. Pasdeloup, la séance solennelle de l'Orphéon (rive droite). 1,300 élèves des écoles communales de la ville de Paris prendront part à cette solennité. On y chantera des œuvres de Mendelssohn, Gounod, Léo Delibes, prince de Polignac et les chœurs suédois dont nous avon déjà eu occasion de dire quelques mots.

*** Léopold de Meyer est de retour à Paris, après avoir utilisé un séjour de six mois aux Etats-Unis en donnant *soixante-quinze* concerts, qui lui ont produit la bagatelle de *quarante mille dollars*. New-York, Boston, Philadelphie, Baltimore, Washington, Richmond, Springfield, New-Haven, Providence, Worcester, Newark, Trenton, Hartford, telles sont les étapes de son itinéraire artistique. On peut se faire une idée de la manière dont les choses se passent chez les Américains, quand on saura que dans ces diverses villes les billets s'enlevaient aux enchères et se payaient jusqu'à 15 et 20 dollars pièce, et plus l'amateur se trouvait près de l'artiste, plus il surenchérissait. Comme dans certaines localités, Léopold de Meyer avait affaire à un public puritain que ses principes empêchaient d'aller au théâtre ou dans les salles de concert, il lui fallait donner ses concerts dans les églises..... et quatre ou cinq mille auditeurs y applaudissaient et bissaient à grands cris l'étonnante exécution du célèbre pianiste. L'immense succès de *la Grande-Duchesse de Gérolstein*, à New-York, lui avait inspiré une brillante fantaisie qu'il y jouait avec le plus grand succès, mais dont, à cause de la sainteté du lieu, il avait grand soin de ne pas dire le titre. Au nombre des témoignages d'admiration qu'on lui prodiguait, des dames lui jetaient des bouquets où elles avaient attaché leur photographie. Heureux Léopold de Meyer! Mais singulier pays!

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné lundi et mercredi *la Fiancée de Corinthe* et *le Corsaire*, où Mlle Granzow continue à se faire applaudir avec enthousiasme. — Vendredi, *le Trouvère* et le premier acte de *Giselle*.

*** Mardi, à la représentation d'*Hamlet*, donnée au bénéfice de la caisse des pensions de retraite, Mlle Nilsson, qui faisait au public ses adieux avant son congé, a été l'objet d'une ovation qui n'avait peut-être pas encore eu de précédent à l'Opéra. Pendant toute la durée de cette représentation, mais surtout au quatrième acte, des bouquets de toutes les dimensions et composés des fleurs les plus rares, n'ont cessé d'être jetés à la cantatrice qui a si bien personnifié le rôle d'Ophélie. Faure a légitimement partagé ce triomphe: deux couronnes de laurier sont tombées à ses pieds; Castelmary les a relevées et les a présentées à son camarade au milieu d'applaudissements frénétiques. — La salle était éblouissante de toilettes et de diamants. — La recette a dépassé 14,000 francs.

*** On s'occupe maintenant avec activité de la reprise d'*Herculanum*, qui aura pour interprètes Mmes Gueymard et Marie Battu, MM. Colin, Obin, David et Gaspard; Mlle Granzow y doit remplacer la regrettée Emma Livry, qui dansait le pas des Muses. — On pense que la représentation en aura lieu vers le 20 de ce mois.

*** Mlle Nilsson est partie le lendemain mercredi pour Londres, où elle a dû débuter le jeudi à Drury-Lane dans *la Traviata*.

*** Lundi soir, on a placé au foyer de l'Opéra son buste, dans le rôle d'Ophélie. Cette œuvre, qu'on dit très-remarquable, est due au ciseau de MM. Deloye et Francia.

*** L'Opéra-Comique a repris, dimanche dernier, les *Voitures versées* de Boïeldieu, qu'on n'avait pas entendues depuis dix ans à Paris. Cette partition n'a rien perdu de son charme, et, comme au premier jour, le public a accueilli avec un vif plaisir l'ouverture, le quintette d'introduction, l'air de Mme de Melval, les couplets de la duègne, les variations adorables sur *Au clair de la lune*, en un mot tous les morceaux de cet opéra vraiment écrit de main de maître. L'interprétation est excellente. Mlle Cico joue et chante à ravir le rôle de Mme de Melval. Crosti obtient le plus franc succès dans le personnage de Dormeuil, quoi qu'il ne convienne pas de tous points à la nature de sa voix et de son talent. M. Ponchard et Mlle Derasse tiennent très-bien les rôles de Florville et d'Élise, et l'ensemble est parfaitement complété par les autres artistes, au nombre desquels nous citerons la toujours excellente Mme Casimir. Les *Voitures versées* accompagneront d'une façon heureuse les pièces du répertoire qui alternent avec l'opéra d'Auber.

*** Mme Galli-Marié, dont le congé est expiré, a pris part dès hier aux répétitions de la reprise des *Dragons de Villars*, dans lesquels elle doit remplir le rôle de Rose Friquet. Ces répétitions vont se suivre sans interruption; les décorateurs et les costumiers sont à l'œuvre, et la direction de l'Opéra-Comique ne néglige rien pour donner à cette reprise tout l'éclat que mérite l'œuvre d'Aimé Maillart.

*** La représentation donnée lundi dernier au bénéfice de Mlle Krauss a été fort orageuse. Par suite du laconisme de l'affiche, le public s'était persuadé à tort qu'il entendrait Ad. Patti dans les deux rôles de *Zerlina* et de *la Traviata*, lorsqu'elle s'était seulement engagée à chanter le dernier. Le consentement de la célèbre cantatrice à se rendre aux désirs du public a mis fin à des manifestations qui s'adressaient beaucoup plus à la direction qu'aux artistes; seulement la représentation n'a fini qu'à 1 heure du matin et beaucoup plus paisiblement qu'elle n'avait débuté.

*** Vendredi matin, Mlle Adelina Patti est partie pour Amiens, où elle devait chanter dans un grand concert avec Delle-Sedie. — Hier samedi elle a quitté Paris pour se rendre à Londres, où elle est attendue à Covent-Garden; elle y fera sa rentrée par *il Barbiere*. — La veille, dans sa dernière représentation de *Lucia*, une brillante ovation avait été faite à la célèbre cantatrice. Des bravos sans fin, des rappels incessants, une pluie de bouquets magnifiques, et enfin une belle couronne en bronze d'aluminium avec cette inscription : « Adieux du public à la grande artiste Adelina Patti, » tels ont été les éclatants témoignages d'affection et de regrets prodigués par le public parisien à la grande cantatrice qui l'a charmé tout l'hiver.

*** Malgré la clôture officielle des représentations italiennes, qui a eu lieu jeudi par *Lucia*, M. Bagier a fait annoncer qu'il en serait donné quelques-unes de supplémentaires. Ainsi, pour commencer, a eu lieu hier une deuxième représentation de *la Contessina*, et si l'appel fait aux premiers rôles et aux artistes des chœurs est entendu, cette soirée ne sera pas la dernière.

*** Le directeur du théâtre italien de Covent-Garden ayant offert à Mlle Grossi un très-bel engagement, elle a renoncé pour l'accepter à celui qu'elle avait contracté avec le théâtre de Séville.

*** Mme Carvalho, après les deux représentations de *Roméo et Juliette*, données cette semaine, a pris son congé et se rend à Bruxelles, où M. Letellier l'a engagée pour le mois de mai; elle va succéder au théâtre de la Monnaie à Mlle Sasse, qui vient d'y terminer par une représentation triomphale de *l'Africaine*, la brillante série de celles qu'elle a données.

*** Les répétitions générales d'*Elisabeth de Hongrie*, nouvel opéra de M. Beer, ont commencé au théâtre de la Renaissance, et la première représentation en est très-prochaine.

*** Mlle Sarolta Acs, jeune Hongroise, élève de Duprez, et dont on a pu apprécier la belle voix de contralto dans l'oratorio de son maître, *le Jugement dernier*, vient d'être engagée pour trois ans au théâtre Lyrique.

*** Le théâtre du Palais-Royal annonce pour mardi la première représentation du *Château à Toto*, d'Offenbach, Meilhac et Halévy; de son côté, le théâtre des Variétés doit donner jeudi la première de la reprise du *Pont des Soupirs* complètement remanié par les auteurs, et augmenté d'un acte et de deux tableaux.

*** Une représentation extraordinaire s'organise au bénéfice des artistes du théâtre de la Porte-Saint-Martin. Les théâtres de l'Opéra, de l'Opéra-Comique, le théâtre Français y apporteront chacun un brillant contingent.

*** Depuis quelques jours, Mlle Lovato a remplacé Mlle Irma Marié dans le rôle de Césarine de *Fleur de Thé*, et elle s'y fait vivement applaudir. La vogue est, d'ailleurs, de plus en plus à l'amusant opéra de MM. Duru, Chivot et Lecocq, et la recette n'a pas cessé d'atteindre le maximum.

*** Nathan quitte le théâtre de l'Opéra-Comique; il vient d'être engagé par M. Noriac, le nouveau directeur des Bouffes-Parisiens, qui a engagé également Berthelier; l'excellent artiste revient ainsi au théâtre de ses premiers succès.

*** On se rappelle une jeune cantatrice qui chanta deux ans d'une façon très-agréable, au théâtre Italien, en qualité de *comprimaria*, Mlle Marcus; le théâtre des Menus-Plaisirs a eu l'heureuse idée de se l'attacher, et elle a repris depuis quelques jours avec succès, après Mme Ugalde, le rôle de Drogan dans *Geneviève de Brabant*.

*** Dans une représentation donnée jeudi au théâtre des Jeunes-Artistes on a joué un opéra-comique inédit en un acte avec chœurs et orchestre dont M. F. Tourte a écrit le livret, et dont M. Martyns a composé la musique. C'était lui qui dirigeait l'orchestre. L'œuvre a été écoutée avec faveur, et l'on doit des encouragements à l'auteur qui dans ce début a fait preuve de savoir et d'inspiration. *Une Loge d'Opéra* et l'amusante opérette de Leo Delibes, *les Deux Vieilles gardes*, complétaient le spectacle.

*** La campagne théâtrale de M. d'Herblay vient de se clôturer à Lyon par *Robinson Crusoé* et *l'Africaine*, les deux œuvres accueillies avec la faveur la plus marquée par le public exigeant de cette grande cité.

*** Ce n'est pas seulement en Europe que *Martha* est aimée, applaudie, acclamée; nos colonies ont voulu entendre et apprécier l'œuvre

charmante de M. de Flotow, et on la chante en ce moment à la Réunion (île Bourbon), à la grande satisfaction du public.

*** Mlle Schneider vient de partir pour Toulouse, où elle jouera spécialement *Barbe-Bleue*, *la Belle-Hélène* et *la Grande-Duchesse*.

*** On nous écrit de Moscou : « Mlle Désirée Artôt vient de faire dans le rôle de Marguerite, de *Faust*, le plus brillant début. Elle a trouvé chez les Moscovites le même enthousiasme qu'à Varsovie et il est déjà question d'une saison d'automne qui commencerait à la fin de septembre, afin que la célèbre cantatrice pût chanter deux mois ici cette année avant d'aller remplir l'engagement de cinq mois qu'elle a contracté pour Varsovie. La salle était comble aux deux représentations de *Faust* qui viennent d'être données, et Mlle Artôt y a été, d'ailleurs, fort bien secondée par la basse et le baryton; nous l'attendons maintenant dans la *Figlia del Regimento* qui est annoncée. »

*** Une grande solennité s'organise en ce moment au théâtre de l'Opéra pour le 9 mai. C'est un bal qui sera donné au profit de l'œuvre internationale de secours pour les blessés des armées de terre et de mer.

NOUVELLES DIVERSES.

*** M. Pasdeloup prend une initiative qui ne lui fera pas moins d'honneur que celles auxquelles il doit sa réputation. Après s'être fait, avec la collaboration d'un orchestre supérieur, le vulgarisateur des chefs-d'œuvre de la musique classique, et après avoir puissamment contribué à répandre dans les masses ce goût et ce culte du beau qui était avant lui le privilége du petit nombre, il veut initier maintenant le public aux sévères beautés de l'art religieux et acclimater dans nos églises l'oratorio entré depuis longtemps dans les coutumes lithurgiques et les mœurs artistiques de l'Angleterre et de l'Allemagne. M. Pasdeloup a été compris et secondé dans la réalisation de son dessein par le chapitre des Génovéfains, haute école ecclésiastique et par son doyen, l'abbé Freppel, que l'on trouve toujours sympathique aux manifestations élevées de l'art. C'est ainsi que jeudi prochain, 7 mai, à 8 heures du soir, la *Passion* de Seb. Bach (1re partie et chœur final), paroles françaises de notre collaborateur Maurice Bourges et l'*Ode à Sainte-Cécile* de Haendel seront interprétées au Panthéon-Sainte-Geneviève, par 400 exécutants sous la direction de Pasdeloup. On trouve des billets, au prix de 5, 3 et 1 francs, chez tous les marchands de musique. Une quête sera faite par Mmes la princesse de Metternich, Jules Simon et Mlle Marie Marie. Le produit des places et de la collecte, prélèvement fait des frais, sera affecté à la Souscription algérienne. Nous consacrerons un compte rendu spécial à cette solennité, première manifestation d'un projet digne des encouragements de tous ceux qui s'intéressent aux progrès réels de l'art musical en France.

*** Vendredi de la semaine dernière, le chevalier Nigra, accompagné du comte Boyl, s'est rendu chez Rossini et lui a remis, de la part du roi d'Italie, les insignes du grand cordon de son nouvel ordre de la Couronne d'Italie.

*** M. le duc de Massa, qui le mois dernier a fait entendre au Conservatoire son nouvel opéra et qui avait confié à Faure l'exécution du rôle principal, vient de faire cadeau à cet éminent artiste d'une montre à son chiffre en brillants, et d'une chaîne d'un travail exquis et d'une richesse inouïe. Les dessins de la montre, de la chaîne et du médaillon, où alternent les diamants, le jaspe et le lapis, ont été faits par M. le duc de Massa lui-même avec un goût et un art merveilleux Le boîtier porte à l'intérieur cette mention : *Souvenir affectueux et reconnaissant de la soirée du* 28 *mars* 1868.

*** Une lettre de M. Achille Denis, placée en tête du numéro de la *Revue et Gazette des Théâtres* qui a paru jeudi, annonce qu'il quitte, pour des motifs purement personnels et malgré les instances du nouveau propriétaire, M. Jules Mugnier, la rédaction en chef de ce journal, auquel sa collaboration n'a pas fait défaut une minute depuis vingt-cinq ans. Cette retraite de M. Achille Denis sera une grande perte pour la *Gazette des Théâtres*, dont il était l'âme et dans laquelle il avait maintes fois traité, avec une grande autorité, des questions de la plus haute portée artistique.

*** L'établissement thermal de Spa ne veut pas rester en arrière de ses concurrents, et il vient de faire connaître le programme des brillants engagements conclus par lui pour la saison. On y remarque : pour le chant : Mlle Brunetti, Mme Léonard, Mlle Schœder; Géraldi, Jourdan, Everardi, Varnots. — Pour le piano : M. de Bériot; Mme Escudier-Kastner, Mlles Palloc, Brandt. — Pour divers instruments : MM. De Vroye, flûte; Arban, cornet à pistons; Léonard, violon; Jehin-Prume, violon; Dunckler, violoncelle; Reuschell, violoncelle.

*** On écrit de Saint-Pétersbourg : « La symphonie héroïque *Jeanne d'Arc*, pour orchestre, chœurs et soli, d'Alfred Holmès, vient d'être exécutée deux fois au Grand-Opéra de Saint-Pétersbourg avec un succès inouï. Rappelé cinq fois par le public et l'orchestre, M. Alfred Holmès s'est vu bientôt entouré de plusieurs membres de la famille impériale, entre autres de S. A. I. le prince d'Oldenbourg, qui est lui-même compositeur. M. Holmès a dirigé lui-même les 400 musiciens (chœurs et orchestre) que l'Opéra avait mis à sa disposition. *Jeanne d'Arc* a été chantée en français. La direction des théâtres impériaux de Saint-Pétersbourg est en pourparlers pour l'achat de la partition de *Jeanne d'Arc*. On parle de 4,000 roubles (15,000 francs) pour la Russie seulement. M. Holmès garderait la propriété de son œuvre pour le reste de l'Europe. »

*** Le directeur du théâtre du Parc, à Bruxelles, après avoir acheté la partition d'orchestre de *Geneviève de Brabant*, croyait avoir seul le droit de représenter cet ouvrage; mais une direction rivale, forte du traité franco-belge, monte le même opéra sans l'autorisation des auteurs. Ce fait, qui soulève une question très-intéressante, vient d'être porté devant les tribunaux.

*** L'éditeur Gérard vient de publier deux nouveaux morceaux de violoncelle par Seligmann; l'*Appassionato* et *A travers champs* continuent la série de ces compositions pleines d'originalité et de sentiment, comme la *Kouitra*, *le Secret*, *Flocons de neige*, la *Guzla*, *Dans les nuages*, *Séparation*, etc., etc., que les amateurs tiennent en haute estime, et qui ont valu de si nombreux succès à Seligmann en France et à l'étranger.

*** Arban vient de partir pour Madrid, où il est engagé pour diriger les concerts d'été donnés au Théâtre de la Zarzuela.

*** On parle de l'arrivée à Londres d'une jeune femme de Batavia qui joue simultanément sur le piano deux airs de la main droite et deux autres de la main gauche, tout en chantant un cinquième air. Voilà Tom Blind, le fameux pianiste nègre, singulièrement distancé par ce nouveau phénomène indou!

*** Le mauvais temps n'a pas permis à la direction du Jardin Mabille de faire samedi sa réouverture; elle a dû être ajournée à mercredi dernier.

*** M. Pierre Gaudonnet, l'un de nos bons facteurs de pianos, vient d'avoir la douleur de perdre son fils aîné, dont les études spéciales promettaient un brillant coopérateur à la facture instrumentale parisienne.

ÉTRANGER

*** *Bruxelles.* — Mme Sasse partie, le grand-opéra disparaît de l'affiche. L'opéra-comique et l'opéra italien défraieront le répertoire pendant le dernier mois de la saison. La troupe italienne commence ses représentations le 1er mai. En voici la composition : Mmes Carlotta Carrozzi-Zucchi, Paolina Castri et E. Muzio; Mlles Lucia Cambresi et Arnoldi. — Ténors : MM. Tombesi, Melchiore Vidal et Arnoldi. — Barytons : MM. Verger et Capurro Tophany. — Première basse : M. Fiorizelli. — Chef d'orchestre. M. Emmanuel Muzio.

*** *Londres.*—D'après le bruit qui court, Her Majesty's Theatre sera décidément reconstruit; le prince de Galles en posera la première pierre à son retour à Londres. L'architecte choisi est M. Charles Lee. Le devis des frais s'élève à 65,000 livres sterling. — A Drury-Lane, Mlle Tietjens continue à enthousiasmer le public dans *Fidelio* et *Norma*. — Hier soir samedi a dû avoir lieu le début de Mlle Nilsson dans *la Traviata*. — A Covent-Garden, le ténor Lefranc a fait sa première apparition, mardi, dans *Guillaume Tell*; trop ému pour disposer de tous ses moyens, il n'a produit que peu d'effet. — Pauline Lucca fera sans doute sa rentrée la semaine prochaine.

*** *Liverpool.* — La *Grande-Duchesse de Gérolstein*, donnée pour la première fois le 27 avril, avec l'excellente Mme Howard Paul dans le rôle principal, est en passe de devenir une des grandes *attractions* du moment.

*** *Hambourg.* — Un comité de dilettantes a acheté dernièrement à Londres 126 volumes de partitions manuscrites, qui contiennent tous les opéras et les oratorios de Haendel, écrits de sa propre main et chargés par lui de remarques et d'interpolations. Ces précieuses reliques ont été acquises au prix relativement minime de 800 livres sterling. En Angleterre, on regrette vivement que le *British Museum* les ait laissé échapper. Les manuscrits de Haendel seront déposés à la bibliothèque de la ville de Hambourg.

*** *Vienne.* — Les représentations du célèbre ténor Sontheim, de Stuttgard, attirent la foule à l'Opéra. Ce chanteur, jeune encore, et aujourd'hui l'une des gloires de l'art lyrique en Allemagne, a joué *Lucie*, *Robert le Diable* et *la Juive*, de manière à prendre place auprès des Nourrit, des Duprez et des Roger.

*** *Turin.* — Pour fêter les fiançailles du prince Humbert et de la princesse Marguerite, le théâtre Royal a rouvert ses portes, par extraordinaire, et a donné quelques représentations de *Dinorah* avec un succès énorme. C'est encore *Dinorah* qui a été choisie pour la soirée de gala à l'occasion du mariage. Mlle Camille de Maesen est ravissante dans le principal rôle.

Le Directeur : S. DUFOUR.

POUR PARAITRE CETTE SEMAINE

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU.

Édition Populaire

DE

PARTITIONS D'OPÉRAS, D'OPÉRAS-COMIQUES ET D'OPÉRETTES

Paroles et Musique sans accompagnement

FORMAT DE POCHE. Avec analyse de la pièce. FORMAT DE POCHE.

N° 1. AUBER. **FRA DIAVOLO,** Opéra-comique, net : 3 fr.

N° 2. ADAM. **LE POSTILLON DE LONJUMEAU,** op.-com., net : 3 fr.

POUR PARAITRE LE MOIS PROCHAIN :

N° 3. **ROBERT LE DIABLE**.....net : 4 fr. | N° 4. **MARTHA** (quatre actes) ..... net : 4 fr.

N° 5. **LES DRAGONS DE VILLARS**.....net : 3 fr.

(Sera continué.)

N. B.—Ces éditions, d'un format très-commode et d'un bon marché exceptionnel, se recommandent spécialement aux *artistes dramatiques* pour remplacer les rôles copiés, aux *spectateurs* pour suivre la musique et la pièce à la représentation, aux *sociétés chorales*, etc.

EN VENTE

FLEUR DE THÉ

Opéra bouffe en trois actes,

PAROLES DE MM. ALFRED DURU ET HENRI CHIVOT, MUSIQUE DE

CHARLES LECOCQ

Les Airs de Chant détachés

1. **Chanson de la Cantinière**, chantée par Mlle Irma Marié : *Vivandière, cantinière, parlez, que désirez-vous?* 3 75
2. **Couplets**, chantés par M. Sytter : *J'ai couru grossir la foule*..... ..... 3 »
3. **Duo**, chanté par Mlle Lucile Cabel et M. Sytter : *A l'éviter j'ai réussi*..... 7 50
4. **Chinoiserie**, chantée par MM. Désiré et Léonce : *Je suis clairvoyant comme un sphinx*..... 4 50

4 *bis*. La même, arrangée à une voix..... 3 »

5. **Trio**, chanté par MM. Désiré, Léonce et Sytter : *La loi du Tsinn est fort claire*..... 9 »
6. **Confidence**, chantée par M. Léonce : *Je suis né dans le Japon*..... 3 »
7. **Ariette**, chantée par Mlle Irma Marié : *En tous pays l'homme est un être qui traite fort mal*..... 3 75
8. **Romance**, chantée par M. Sytter : *Césarine à mes vœux docile*..... 3 »

8 *bis*. La même, transposée pour baryton..... 3 »

9. **Duo**, chanté par Mlle Marié et M. Sytter: *Rappelle-toi*... 9 »

9 *bis*. **Couplets de l'Alcôve**, extraits du Duo, chantés par M. Sytter : *Ensuite dans la nuit obscure*..... 3 »

10. **Ronde du Clicquot**, chantée par Mlle Irma Marié, MM. Désiré et Léonce: *Ce n'est pas un vin de carême* 2 50

E. KETTERER. Fleur de Thé, galop de salon, pour le piano : 7 fr. 50.

ARBAN. Quadrille pour le piano, 4 50. — **ROQUES** et **STRAUSS. Clicquot-Polka** pour le piano, 4 f.

STRAUSS. Grande Valse pour le piano, 5 fr.

POUR PARAITRE INCESSAMMENT

LA PARTITION POUR CHANT ET PIANO

CRAMER. Bouquets de Mélodies pour le piano. | **A. MEY. Deuxième Quadrille** pour le piano.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER — A. CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

35e Année. N° 19. 10 Mai 1868.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Société des Oratorios, première année, par **Em. Mathieu de Monter**. — Séance solennelle des Orphéons de Paris, par le même. — Théâtre du Palais-Royal : *le Château à Toto*, opéra bouffe en trois actes, paroles de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy, musique de J. Offenbach. — Théâtre des Variétés : reprise du *Pont des Soupirs*. — Chapelle des Tuileries, première communion du Prince-Impérial. — Concert de M. Gerusheim, par **Charles Bannelier**. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves**. — Concerts et auditions musicales de la semaine. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

SOCIÉTÉ DES ORATORIOS.

PREMIÈRE ANNÉE.

Première exécution le 7 mai, au Panthéon, sous la direction de J. Pasdeloup.

La Passion, de J.-S. Bach. — Ode à sainte Cécile, de Haendel.

Il pourrait bien se faire que le 7 mai dernier devînt une des dates saillantes de notre histoire artistique contemporaine. Depuis jeudi soir, — le fait a été constaté par plus de six mille témoins, — Paris possède, en effet, une Société française d'Oratorios régulièrement constituée, composée de 400 membres d'un mérite réel, excellemment dirigée par le propagateur le plus convaincu et le plus heureux des chefs-d'œuvre du passé, animée d'un zèle que l'étude et le respect des maîtres retremperont sans cesse, armée de bonne volonté et de persévérance. En raison même de tels éléments de succès et grâce à cette organisation permanente succédant à des manifestations isolées ou à des tentatives défectueuses, on peut croire que le jour est proche où point ne sera besoin, pour entendre de grande musique religieuse, de traverser la Manche ou le Rhin. Le temps aidant, et l'éducation musicale se faisant insensiblement, car, même dans le cercle régulier et gradué des admirations légitimes, une certaine latitude est à laisser à la diversité des goûts, des esprits et des âges, il est permis d'espérer la formation d'un public qui n'écoutera plus les chants sacrés du dernier siècle comme on écoute, aux distributions de prix, le discours latin du professeur de rhétorique, alors qu'il y a toujours dans l'auditoire une majorité qui n'y apprend rien et une minorité qui n'y comprend pas grand'chose.

En choisissant, pour sa première exécution, la *Passion* de Bach et l'*Ode à sainte Cécile* de Haendel, la Société des Oratorios a déterminé nettement son caractère et son but. Quel portique plus grandiose donner à son initiative? Pouvait-elle, dès le début, s'ouvrir à elle-même un horizon plus large, plus imposant, plus lumineux? En se plaçant sous l'égide de la gloire des deux géants de la musique du XVIIIe siècle, en proclamant cette gloire, en lui trouvant de nouvelles raisons d'être et de s'accroître, en y apportant un nouveau et solennel tribut, l'association nouvelle, présidée par M. Pasdeloup, s'est honorée elle-même, et par ce coup d'éclat elle a assuré son avenir.

La Société des Oratorios n'avait-elle pas tout d'abord à prouver que c'est le privilége de la vraie grandeur de se dessiner davantage à mesure qu'on s'éloigne, et de commander à distance? La démonstration a été victorieuse. De cette interprétation souveraine se dégageait le sentiment du beau qui éclaire d'un si vif reflet les conceptions colossales de Haendel et de Séb. Bach. Ces voix disciplinées, cet orchestre familiarisé avec la traduction des pages nobles entre toutes, cet ensemble magistral, donnaient un relief saisissant au sentiment mélodique qui domine dans toutes les parties sévèrement travaillées de l'*Ode à sainte Cécile*. La foule a dû également reconnaître que Bach, c'était le génie étendu par la réflexion concentrée, fécondé par la profondeur de l'expression, par la hardiesse et l'originalité de l'instrumentation. Dans cette *Passion*, écrite à deux chœurs et deux orchestres, le vaste cerveau, la grande âme du vieux maître ont des mouvements d'un pathétique ardent et sublime. Il est la voix biblique éloquente par excellence, simple, poétique, soudainement tonnante. Là même où il a son cours rigide et son flot impérieux, il y roule des trésors de douceur et de mélancolie. C'est par tous ces caractères que Bach est unique, et que, quelle que soit la nature de ses œuvres, il reste le modèle du sentiment religieux le plus haut, le plus austère, et de la musique sacrée la plus variée de formes, de combinaisons, et la plus intéressante.

L'orchestre et les chœurs et le grand orgue de Cavaillé-Coll étaient placés sur une vaste estrade construite en avant du grand portail ; disposition favorable aux conditions de sonorité du Panthéon.

Au nombre des morceaux de la première partie de l'Oratorio

de Bach qui ont le plus vivement impressionné l'auditoire, je citerai le premier récit de Jésus : *La Pâque approche;* — le large et sombre choral qui suit : *Qu'avais-tu fait, Jésus, sauveur aimable;*—tout le fragment compris dans les nos 5, 6 et 7 de la partition, dialogue mouvementé qui exprime d'une manière dramatique la colère des compagnons de Jésus contre la femme de Bethanie; — la réponse de Jésus empreinte d'une douceur pénétrante; — l'air de soprano, *O douleur! saigne, pauvre cœur*; — l'air de basse, le duo et chœur des fidèles, no 33, que l'on aurait certainement redemandé, si la sainteté du lieu n'avait pas interdit toute manifestation de ce genre; l'air de ténor, *Je veux veiller pour toi sans cesse*, une inspiration réellement sublime; — la phrase persistante de hautbois pleurant avec le Christ prosterné sur le mont des Oliviers; les nos 28 et 30 qui inspirèrent à Alfred de Vigny les plus beaux peut-être de ses derniers vers:

« Alors il était nuit et Jésus marchait seul,
Vêtu de blanc ainsi qu'un mort de son linceul;
Les disciples dormaient au pied de la colline.
Parmi les oliviers qu'un vent sinistre incline,
Jésus marche à grands pas en frissonnant comme eux...
Comme un marbre de deuil tout le ciel était noir.
. . . . . Dans le bois il entendit des pas,
Et puis il vit rôder la torche de Judas. »

Enfin le chœur final: *N'entends-tu pas nos voix fidèles* a magnifiquement couronné la première partie de l'Oratorio. L'exécution générale, je le répète, a approché aussi près que possible de la perfection. Toutefois, les mouvements, ceux des chorals surtout, étaient un peu précipités. Les chœurs, dont le rôle important est semblable à l'action des chœurs dans la tragédie antique, ont merveilleusement marché, sauf quelques hésitations d'attaque au début. Tout était travaillé, su et fini jusque dans les moindres détails. Ai-je besoin d'ajouter que les soli ont été chantés par MM. Bollaert, Solon, etc., avec un soin, un goût et une assurance qui témoignaient de sérieuses études. Quant à la partie de Jésus, son interprétation avait été confiée à la haute intelligence artistique, à la voix splendide et au grand art de Faure, le seul chanteur sans contredit qui pouvait remplir dignement cette lourde, mais glorieuse tâche.

On sait que les paroles françaises de *la Passion* sont dues à notre collaborateur Maurice Bourges, qui a écrit également les remarquables paraphrases du *Paulus* et de l'*Elie* de Mendelssohn.

Le mouvement, l'ampleur et l'éclat de l'*Ode* de Haendel ont pu se développer en toute liberté dans le vaisseau sonore du Panthéon. Les airs de soprano, chantés par Mme Vandenheuvel avec une exacte compréhension de cette musique, un style irréprochable et le plus grand respect de la partition; les soli de trompette; la marche d'un caractère si noble; le pompeux récit : *Quand la brillante Cécile*, enfin les splendeurs harmoniques de la péroraison, laisseront de durables souvenirs chez tous ceux, et le nombre en est grand, heureusement, qui ont assisté à cette soirée mémorable. Il est des choses qui impressionnent trop vivement pour que l'on essaie même de traduire l'émotion que l'on a éprouvée. Au surplus, il serait pour le moins inutile de refaire en un compte rendu rapide l'analyse d'œuvres dont les beautés sont depuis longtemps scrutées, dévoilées et fixées par la critique philosophique. Que M. Pasdeloup, ses collaborateurs et la Société des Oratorios tout entière reçoivent donc l'expression publique de notre admiration; qu'ils nous permettent d'espérer l'audition prochaine de l'*Elie* et du *Paulus* de Mendelssohn; du *Christ aux Oliviers*, de Beethoven; de *la Création*, d'Haydn; de *la Mort du Christ*, de Graün; du *Samson* et du *Judas Macchabée*, de Haendel, et de tant d'autres de ces poëmes lyriques religieux, populaires en Allemagne et en Angleterre, dont l'harmonie — pour emprunter leur peinture à l'éloquente et patriotique allocution du doyen des Génovéfains — « peut seule s'élever, avec une autorité égale à celle de la parole du prêtre, dans le recueillement du sanctuaire, et qui traduisent en un langage presque divin la croyance chrétienne tout entière, depuis le tonnerre du Sinaï jusqu'à la plainte funèbre du Golgotha. »

J'ai dit en commençant quelle foule — considérable au point de renverser les barrières de séparation du transept — remplissait l'église Sainte-Geneviève, du portail au chevet. C'était une foule de choix, parmi laquelle on remarquait un grand nombre de notabilités politiques, artistiques et littéraires, plusieurs députés, des chambellans de l'Empereur, le préfet de la Seine, qui est resté jusqu'à la fin, les critiques d'art de presque tous les journaux de Paris, etc. Aux portes quêtaient Mmes la princesse de Metternich, de Grandval, Jules Simon, Mlle Marie Marie, et le produit de leur collecte a été très-fructueux.

Au point de vue artistique, la création de la Société des Oratorios exercera certainement une influence salutaire. Le côté par lequel le grand art religieux peut intéresser notre société musicale, à une époque où la pensée est absente, quand elle n'est pas sacrifiée à la forme, ce côté se dessine nettement et va se rajeunir. La musique sacrée du XVIIIe siècle replace des barrières, édicte des lois, s'appuie sur des principes dont l'étude, dont le simple examen même, quand cela n'est pas poussé trop loin, a bien ses avantages. Il n'est pas mauvais de se gêner un peu et de se contenir volontairement quand le stimulant est partout alentour : une ceinture un peu serrée aide à la marche. De tout temps, la musique sacrée a été une forte nourrice des intelligences, qu'elle a aguerries et comme exercées par sa calme et sévère contrainte. Elle peut l'être encore.

L'œuvre si magnifiquement inaugurée, il y a trois jours, par Pasdeloup, vivra et grandira. Cette prospérité, cette extension populaire importe beaucoup, c'est du moins mon humble avis, à l'élévation, à la substance, je dirais presque à l'hygiène des hautes études musicales dans notre pays. Ces harmonies sublimes, qui ont réveillé les échos endormis du temple national et retenti jusque dans la nuit des tombeaux illustres, ne sauraient, en s'éteignant subitement, laisser après elles le vide, le doute, l'oubli. Il faut qu'elles s'élèvent bientôt, plus éclatantes encore, qu'elles résonnent souvent, que, de ces hauteurs classiques, elles se répandent sur Paris, sur la France, empruntant — et pourquoi non? — de par la fraternité du génie, à Jean-Jacques sa fierté, à Voltaire son bon sens et sa raison. Le public sera reconnaissant, aux artistes de talent et d'initiative qui composent la Société des Oratorios, de ce plaisir d'un ordre élevé et de cet enseignement véritablement supérieur.

EM. MATHIEU DE MONTER.

SÉANCE SOLENNELLE DE L'ORPHÉON DE PARIS.

(*Division de la rive droite.*)

Cette réunion artistique et populaire qui s'est tenue dimanche dernier au cirque Napoléon, sous la présidence de M. Alfred Blanche, secrétaire général de la préfecture de la Seine, et des membres de la Commission de surveillance de l'enseignement du chant, a été, le programme naturellement excepté, l'exacte reproduction de la réunion précédente de la rive gauche. Même affluence de monde et même monde, couronnement traditionnel de l'honnête Wilhem, dont le buste semble n'en pouvoir mais, même enthousiasme bruyant, mêmes ovations faciles.

Le programme de la séance comprenait une seconde audition

du chœur *C'est Dieu*, de M. Léo Delibes, dont j'ai parlé à propos du festival de la rive gauche. Les voix pures et bien posées des enfants — le temps était superbe — l'ont parfaitement rendu. L'auteur s'attendait à la petite ovation habituelle; elle ne lui a été décernée toutefois par les enfants qui rappellent indifféremment Haydn, Gounod, Mozart ou Delibes, qu'après son second chœur *En avant*! dont l'exécution lourde m'a empêché d'apprécier la couleur pittoresque et l'allure en dehors.

Je ne sais trop pourquoi l'*Entrée des Croisés à Constantinople* a eu les honneurs d'une exécution nouvelle. Je persiste dans mon opinion à l'égard de ce pastiche choral, indigne de l'Orphéon parisien, et dont le refrain pitoyable semble destiné à accompagner les exercices des écuyers forains. Il est vrai que dans un Cirque!... Mais pourquoi tant appuyer sur cette coïncidence de rhythme et d'appropriation? *Adieu, montagnes!* de M. le prince de Polignac, écrit un peu haut, est d'une jolie couleur, d'une coupe élégante, d'une vive inspiration.

Il est assez singulier d'entendre dans ce morceau douze cents fillettes des écoles du quartier du Palais-Royal, des Halles, St-Georges, du Temple, de la Bastille, chanter à pleines voix : *Chassons! En chasse! Vive la chasse!* La commission de surveillance du chant est si sévère, et à tant de titres légitimes, sur le choix des paroles des chœurs, que je ne m'explique pas trop le développement musical de cette ardeur cynégétique dans les rangs féminins de la bourgeoisie parisienne. Quant au nouvel ensemble vocal de Gounod, le *Vendredi-Saint*, je m'associe complétement au jugement de mon collaborateur Charles Bannelier : ce chœur de facture instrumentale, aux modulations difficiles, aux combinaisons de timbres heurtées, à la contexture pénible, et dont le milieu seul est bien traité, n'ajoutera rien à la réputation d'un maître habile entre tous, dans le grand art d'écrire pour les masses. Je louerai sans réserve *Gloire au Seigneur* de Silcher : cela est large, solennel, et gagnerait à être chanté par les sopranes surtout avec plus de modération ; — ainsi que le *Chant de l'Alouette* (Mendelssohn), adorable de jeunesse, de fraîcheur, et où l'on entend comme des battements d'ailes, pour arriver aux chœurs suédois et norvégiens que le public a voulu acclamer deux fois, qui étaient le principal attrait du programme et qui sont devenus le succès du festival orphéonique de dimanche dernier..... J'aurais bien quelques raisons de parler de ces ravissantes mélodies populaires du pays des lacs, pour avoir cousu à leur manteau constellé d'humbles rimes françaises, mais M. Maurice Bourges a fait de la musique et de la poésie lyrique de l'extrême Nord l'objet de longues et sérieuses études dont nos lecteurs pourront apprécier, dans un article qui paraîtra prochainement, l'intérêt, le charme et le mérite.

EM. MATHIEU DE MONTER.

THÉATRE DU PALAIS-ROYAL.

LE CHATEAU A TOTO,

Opéra-bouffe en trois actes, paroles de MM. HENRI MEILHAC *et* LUDOVIC HALÉVY, *musique de* M. JACQUES OFFENBACH.

(Première représentation le 6 mai 1868.)

Voilà encore une fois deux de nos théâtres de genre livrés exclusivement aux joyeux refrains d'Offenbach. Si c'est un mal pour les membres de la Société des auteurs qui étaient naguère les fournisseurs brevetés de ces scènes, à qui s'en prendre? Au public, qui traite en enfant gâté le père d'*Orphée aux Enfers* et qui donne ses préférences aux œuvres marquées de son cachet. Ce n'est pas assurément une tâche médiocre pour cet heureux compositeur de justifier la foi qu'on a en lui et de se maintenir sans broncher au niveau de l'immense notoriété que ses opéras-bouffes lui ont conquise.

Le Château à Toto continuera-t-il cette série de succès à laquelle nous assistons depuis quelques années? Nous n'en serions pas surpris, tant est grande l'attraction exercée par le nom d'Offenbach. Et cependant, il faut bien en convenir, ses collaborateurs ordinaires l'ont souvent mieux servi que dans cette circonstance. C'est peut-être un peu la faute de leur donnée, qui n'est pas franchement comique et qui laisse après elle une arrière-pensée quelque peu empreinte de mélancolie. Ce petit crevé qui, à peine âgé de vingt ans, a dépensé des sommes fabuleuses avec des *filles de portier*, comme il le dit lui-même, et qui se voit forcé de vendre le château de ses pères; sa dernière maîtresse qui essaie de séduire un notaire pour se faire adjuger au plus bas prix le susdit château; puis l'amour d'une petite fille qui le rachète en sous-main pour le rendre à Toto dont elle veut devenir la femme; tout cela est-il donc d'une gaieté bien folle? Nous supposons que MM. Meilhac et Halévy auront été séduits par l'idée de parodier à la fois les haines de famille des Capulet et des Montaigu, ainsi que la vente romanesque du château de la *Dame blanche*. A ce point de vue, leur but a été en partie rempli.

Ils ont inventé un baron de Crécy-Crécy qui est bien la plus amusante ganache qu'on puisse imaginer. Le récit du premier acte, dans lequel il raconte les démêlés des ses ancêtres avec les La Roche-Trompette, les nobles aïeux de Toto, est un chef-d'œuvre de facétie fantaisiste. Du reste, ce rôle est joué par Gil-Pérez avec un vrai talent, non de farceur, mais de bon comédien. Il sera pour une grosse part dans la fortune de la pièce.

Après lui, que dire des autres personnages, qui concourent à l'action d'une manière plus ou moins directe? Nous craindrions de nous égarer dans ce *méli-mélo* grotesque, où chacun change de physionomie à chaque acte, où le paysan Pitou, amoureux de la fermière Catherine, se transforme en général Bourgachard, où le notaire Massepain endosse la défroque d'un garde-champêtre, où le marquis de la Pépinière troque son costume de gandin contre la blouse de Pitou. Le troisième acte est tout entier dans ces travestissements, et encore allions-nous oublier le plus drôle, celui du baron de Crécy-Crécy en facteur rural, sonnant de la trompette pour annoncer son passage.

Ces cocasseries ont fourni à Offenbach le prétexte d'une foule de jolis motifs, comme toujours, gais et faciles et qui n'ont d'autre tort que de rappeler quelques-unes de ses meilleures inspirations, parce qu'ils sont forcément coulés dans le même moule. On a particulièrement applaudi, au premier acte, une charmante ronde à deux voix, des couplets chantés par Toto et un trio final; — au second acte, l'air d'entrée du général Bourgachard (Brasseur), très-bien en scène, d'un rhythme franc et qu'on a bissé ; la bourrée qui termine cet acte n'a pas eu moins de succès. — Au troisième acte, les couplets de regrets et de retour sur son passé, dits avec un sentiment exquis par Zulma Bouffar sur le motif du solo de flûte de l'ouverture, ont été fort appréciés; la chanson à moitié parlée du facteur rural, très-bien détaillée par Gil-Pérez, a été redemandée à grands cris.

Nous avons dit que Gil-Pérez était parfait. Brasseur, Hyacinthe, Lassouche ont, eux aussi, de bons moments, mais ils ne le valent pas et c'est en grande partie la faute de leur rôle. Mlle Zulma Bouffar, qui joue Toto, y est fort agréable et met au service de ce rôle une voix sympathique et une diction intelligente. Toutefois nous sommes d'avis que le personnage eût été mieux le fait d'un homme que le sien. Mlle Paurelle n'ajoutera pas au succès; Mlle Worms est une très-gentille demoiselle de Crécy-Crécy. Quant à Mlle Alphonsine, transfuge des Variétés, nous l'attendons à une

autre création que celle de la fermière pour la juger dans son nouvel emploi.

D.

THÉATRE DES VARIÉTÉS.

Reprise du PONT DES SOUPIRS,

Opéra bouffe en quatre actes et cinq tableaux, paroles de MM. Hector Crémieux *et* Ludovic Halévy, *musique d'*Offenbach.

(Première représentation le 8 mai 1868.)

Il y a sept ans que le *Pont des soupirs* a été donné pour la première fois au théâtre des Bouffes-Parisiens, c'était le 28 mars 1861; les principaux rôles étaient joués par Désiré, Potel, Bache, Mlles Tautin, Tostée, Pfotzer, etc. Nous nous rappelons encore l'effet produit par un comique du nom de Tacova, sous les traits du président du Conseil des Dix. Tout cela est pourtant déjà loin de nous, et l'on comprend que la reprise de cette bouffonnerie vénitienne, remaniée d'ailleurs, et considérablement augmentée, puisse aujourd'hui passer pour une nouveauté. L'accueil qu'on lui a fait aux Variétés en est la preuve.

Les infortunes conjugales du doge Cornarino-Cornarini, toujours suivi de son écuyer Baptiste, les scélérates menées du gonfalonier Malatromba, les amours de la belle Catarina et du page Amoroso, toutes ces folles aventures, assaisonnées de poignards, de masques, de gondoles et de tout ce qui constitue la couleur locale dans la cité de Saint-Marc, semblaient n'avoir jamais servi. Nous constaterons à la vérité que tous les interprètes de la pièce, excepté Mlle Tautin, étaient neufs dans leurs rôles, et que, par conséquent, c'était un tout autre horizon.

Mais si l'action a été légèrement modifiée par les auteurs, la musique d'Offenbach l'a été dans des proportions bien plus importantes. Néanmoins, tous les morceaux à effet de l'ancienne partition ont été conservés, et, dans le nombre, nous avons retrouvé avec plaisir la sérénade et la complainte du premier acte, l'excellent quatuor des poignards et le rêve du second, enfin le chœur du carnaval.

Parmi les morceaux ajoutés, nous avons remarqué une jolie ballade, *la Colombe et le Vautour*, chantée au commencement du deuxième acte par Malatromba, puis un boléro entraînant; à l'acte suivant, des couplets sur ces mots : *Les affaires sont les affaires*, et, un peu plus loin, un délicieux duetto pour voix de femmes, fort bien dit par Mlles Tautin et Garrait, qui a été bissé et qui méritait cet honneur; enfin, au dernier acte, un gai tourbillon dans lequel est intercalé un grand air pour Catarina. Ces additions suffiraient au succès de l'ouvrage, s'il n'avait pas déjà pour lui les éléments qui l'ont fait réussir autrefois.

Le rôle de Malatromba, qui a pris le premier rang, est tout à fait dans les moyens de Dupuis; comme comédien, et surtout comme chanteur, il y a obtenu plusieurs salves de bravos. Thiron et Kopp sont amusants dans les rôles du doge et de son fidèle écuyer Baptiste. L'acte du Conseil des Dix a besoin de coupures, et ses longueurs ont un peu nui à Grenier, qui a pris la succession de Tacova. Hamburger fait valoir par ses cascades originales un petit rôle de patricien ambitieux. Mlle Tautin a retrouvé son succès de la création dans le rôle de Catarina. Mlle Garrait, toujours correcte et gracieuse, a été souvent applaudie dans celui du page Amoroso.

Nous ne quitterons pas *le Pont des Soupirs* sans faire nos compliments à la direction, qui n'a rien négligé pour donner les plus brillantes attractions à la représentation de cette pièce. Les décors et les costumes sont très-soignés, les chœurs très-convenablement composés, les petits rôles de femmes très-bien remplis, et l'orchestre fonctionne avec beaucoup d'ensemble sous la conduite de son habile chef, M. Lindheim.

D.

CHAPELLE DES TUILERIES.

Première communion du Prince-Impérial

Jeudi, à 9 heures du matin, S. A. le Prince-Impérial a fait sa première communion dans la chapelle du palais des Tuileries, en présence de LL. MM. l'Empereur et l'impératrice, des membres de la famille impériale et des grands dignitaires du palais. La messe basse a été dite par Sa Grandeur Mgr Darboy, archevêque de Paris. — Les artistes de la chapelle ont exécuté à l'orgue, sous la direction de M. Auber, plusieurs morceaux. Mlle Mauduit et M. Grisy ont chanté les strophes du *Magnificat* liturgique; un *Benedictus* de M. Auber a été dit ensuite avec beaucoup d'onction par Mlles Bloch et Mauduit, et Faure a chanté un cantique à l'Eucharistie, dont la poésie, attribuée à un haut dignitaire de l'Église présent à cette touchante cérémonie, avait été adaptée à un air de Rossini, assez peu orthodoxe.

Le recueillement du petit-neveu de Napoléon Ier édifiait tous les assistants. L'émotion de S. M. l'Impératrice était partagée par toutes les mères qui l'entouraient, et l'Empereur était lui-même très-impressionné.

Le soir, à 4 heures, S. A. le Prince-Impérial a été confirmé par Mgr Darboy. Les artistes ont chanté le *Veni Creator* et le célèbre *Vivat in æternum* composé en 1802 par l'abbé Rose pour le sacre de Napoléon Ier, morceau qui a gagné beaucoup en passant par les mains de M. Auber.

Cette solennité religieuse et tout intime laissera de profonds souvenirs à tous ceux qui ont eu le bonheur d'en être les témoins. En sortant de la chapelle impériale, un des nobles compagnons d'armes du héros d'Austerlitz se plaisait à répéter cette belle parole de Napoléon : « Le jour de ma première communion » a été le plus beau jour de ma vie! »

A. E.

CONCERTS

De M. Friederich Gernsheim.

La jeune Allemagne a en ce moment trois individualités très-remarquables à la tête de son mouvement musical : Johannes Brahms, Max Bruch et Friederich Gernsheim, trois noms que la postérité retiendra et qui se partageront également son attention. Bruch et Brahms vont franchement de l'avant, cherchant avant tout à être eux-mêmes, et offrant néanmoins, par suite de l'analogie de leurs tempéraments et de leurs études, de nombreux points de contact entre eux; Gernsheim, nature aussi riche, mais plus réfléchie et moins primesautière, se tient en général plus près de l'élément classique, dont il s'est si profondément et si heureusement imprégné, qu'on assignerait volontiers à telle de ses œuvres une paternité beethovénienne. Ce qui ne veut pas dire que l'originalité lui manque : car il nous semble qu'on est trop porté à ne voir cette précieuse qualité que dans la forme, dans la manifestation extérieure de l'idée et non dans l'idée elle-même; et nous ne voyons pas pourquoi chaque nouveau venu se croirait absolument obligé de s'affranchir du *cadre* ou du *style* créés par un homme de génie, au lieu de chercher si la nature de son talent ne s'accommode pas précisément de ces formes qui se prêteront longtemps encore après lui à revêtir le beau.

Des trois maîtres que nous venons de nommer, jeunes encore, déjà célèbres, et unis par une vive amitié, ce qui ne laisse pas que d'être rare entre émules, Frédéric Gernsheim est le seul qui se soit produit jusqu'à présent en public à Paris. Il occupe au Conservatoire de Cologne une brillante position qu'il a conquise haut la main : il y est professeur de piano, de contrepoint et fugue et de réduction de la partition. A son concert du 26 avril, donné par invitation, les salons Erard, les couloirs et le foyer regorgeaient de monde; les illustrations musicales de Paris

s'y trouvaient au complet. Rarement une salle de concert a offert un aussi imposant spectacle.

Trois des compositions de Fr. Gernsheim figuraient au programme : un quatuor pour piano et instruments à cordes, deux fragments d'une *Suite* pour piano, et une sonate pour piano et violoncelle. Des œuvres de cette portée voudraient une analyse détaillée, que nous regrettons de ne pouvoir leur consacrer. Il faut nous borner à en signaler les qualités essentielles: la noblesse et la distinction des idées, la science admirable du développement, fruit d'une intime compréhension de ce qui fait la force et la vitalité des chefs-d'œuvre classiques; la clarté dans l'expression, l'intuition de l'effet, l'éloignement de tout ce fatras prétentieux que les contrefacteurs d'un novateur puissamment organisé, mais fourvoyé, voudraient mettre à la mode; enfin le soin apporté à éviter l'abus de ce que les Allemands nomment *polyphonie*, abus qui consiste dans la préoccupation de donner à chaque partie une importance égale par un travail contrapuntique pénible, constant, et qui n'est plus à sa place hors de la fugue.

Nous ne ferons une réserve que pour le finale de la sonate pour piano et violoncelle, qui nous a paru long et trop travaillé pour avoir coulé de source. Tout le reste, et surtout le scherzo de la Suite pour piano, qui restera comme un modèle de verve et de franchise, respire la sérénité de la force qui a conscience d'elle-même, connaît son but et l'atteint sans le dépasser. On se retrempe en écoutant cette musique, et la foi artistique, ébranlée journellement par tant et de si rudes chocs, reprend une nouvelle vigueur.

Fr. Gernsheim, qui compte parmi les meilleurs pianistes de l'Allemagne, a exécuté lui-même ses compositions avec le concours de MM. Maurin, Mas et Demunck. Les applaudissements éclataient, longs et bruyants, après chaque morceau. Et, pour couronner dignement une séance déjà si pleine d'intérêt, Antoine Rubinstein est venu jouer avec le *bénéficiaire* (qui n'a bénéficié que de succès) le concerto de Séb. Bach en *ut mineur* pour deux pianos. Inutile de dire combien ces deux virtuoses éminents ont été fêtés. M. Gernsheim aura emporté de l'hospitalité parisienne un souvenir qui, nous l'espérons, tiendra quelque place dans sa vie d'artiste.

CHARLES BANNELIER.

REVUE DES THÉATRES.

GYMNASE : *le Chemin retrouvé*, comédie en quatre actes, par MM. Louis Leroy et Régnier. — VAUDEVILLE : *les Loups et les Agneaux*, comédie en cinq actes, par MM. Crisafulli et Stapleaux. — THÉATRE IMPÉRIAL DU CHATELET : *le Comte d'Essex*, drame en cinq actes et six tableaux, par M. Couturier.

Nous nous faisons un véritable plaisir de constater le succès très-mérité que vient d'obtenir le Gymnase avec une comédie en quatre actes, intitulée *le Chemin retrouvé*, qui, sans emprunter son sujet à un ordre d'idées bien neuves, a su cependant conquérir les suffrages du public par la sagesse de son plan, la logique de ses déductions, et l'heureuse variété de ses formes littéraires. Les auteurs de cette pièce sont deux hommes de talent et d'expérience, M. Louis Leroy, journaliste distingué, et Régnier, l'artiste aimé du Théâtre-Français. Leur œuvre se ressent de la mise en commun des aptitudes apportées par chacun d'eux et soudées ensemble par l'habile intervention de M. Montigny.

M. d'Augerolles, est un de ces maris comme on en voit tant, qui ont sous la main des trésors de bonté, de vertu, et qui n'en vont pas moins courir les aventures avec des demoiselles de hasard, qui sont loin de valoir leurs femmes. Mme d'Augerolles, de son côté, et toujours selon la loi commune, ne manque pas de courtisans, parmi lesquels il en est un, M. de Laverdac, qui pourrait bien distancer les autres, si la lice était ouverte. Mais Mme d'Augerolles marche fièrement dans la ligne du devoir et rien ne saurait l'en faire dévier, si elle n'apprenait tout-à-coup que son mari a une maîtresse. Ce jour-là même, M. de Laverdac, dans un accès de folie amoureuse, a voulu monter, aux courses, un cheval indompté et il a été jeté mourant sur le turf. Une inspiration vindicative décide Mme d'Augerolles à aller voir le blessé, sans souci de sa réputation jusque-là irréprochable, Le mari, prévenu traîtreusement, survient à l'improviste; Laverdac essaie de faire évader l'imprudente jeune femme; mais en vain, et Mme d'Augerolles serait à jamais perdue s'il ne se trouvait là, à point, une autre femme qui se dévoue pour la sauver, parce qu'elle a beaucoup moins à perdre. Néanmoins, cette Mme de Barsanne est, à son tour, compromise d'une manière si grave qu'un aveu franc et sincère de Mme d'Augerolles devient indispensable dans l'intérêt de cette mère de famille. Il est vrai que la leçon a profité et que Mme d'Augerolles a véritablement retrouvé son chemin, sans avoir pris par la traverse.

Non-seulement la pièce de M. Louis Leroy et Régnier est bien faite, mais elle est aussi parfaitement interprétée par Berton et Villeray, par Mlle Pierson et par Mme Pasca. L'action est en outre égayée d'une façon charmante par plusieurs rôles épisodiques, tels que ceux d'une vieille puritaine, joué merveilleusement par Mme Mélanie, d'un petit collégien, confié à Mlle Massin, d'un vieux garçon que Landrol détaille avec sa finesse accoutumée, et de deux valets comiques dont Francés et Lefort tirent un excellent parti. L'Empereur et l'Impératrice, que l'on a peu vus dans nos théâtres secondaires pendant la saison qui vient de s'écouler, assistaient à la première représentation du *Chemin retrouvé* et en ont daigné témoigner leur satisfaction au directeur ainsi qu'aux acteurs.

— Le Vaudeville comptait beaucoup, dit-on, sur *les Loups et les Agneaux*, qui n'ont pas tenu toutes leurs promesses. D'abord, cette comédie de mœurs contemporaines a le grand tort de venir après beaucoup d'autres du même genre qui n'ont laissé que bien peu d'épis à glaner. De plus, elle a l'inconvénient de mentir à son titre, en ne nous montrant à peu près que des loups, sans égarer au milieu d'eux quelques agneaux. L'intrigue, passablement vulgaire, est basée sur la vengeance d'un honnête banquier qui, se croyant trompé par sa femme, passe avec armes et bagages dans le camp des *Faiseurs*, afin d'y entraîner son rival et de le compromettre dans une affaire horriblement véreuse. La victime ne se laisse pas immoler, et le mari, furieux, veut lui mettre le couteau sur la gorge. Mais tout s'arrange par un mariage qui rend l'honneur à la femme calomniée et le repos à l'époux criminel par jalousie.

Nous avons négligé, dans ce résumé succinct, deux personnages importants qui méritent une mention spéciale. L'un s'appelle Callot et est un vil coquin, sans conscience ni vergogne, qui fait l'office du mauvais génie auprès du banquier Tourbonne. L'autre répond au nom de Cotonnier; c'est un ancien gandin tombé dans la misère et le cynisme, hier cocher, aujourd'hui domestique et secrétaire de ce même banquier, tantôt bon, tantôt méchant, selon les intérêts du moment, mais en somme la seule physionomie un peu originale de la pièce. Aussi est-on allé chercher Lesueur au théâtre du Châtelet pour jouer ce rôle, qui tranche sur tout son entourage.

Citons pourtant Desrieux, Parade, Munié, puis Mlles Bianca et Léonide Leblanc qui ont fait de louables efforts pour lutter contre le mécontentement du public, que commençaient à indisposer l'inexpérience des auteurs et surtout l'invraisemblance d'une scène d'actionnaires qui ne ressemble à rien de ce qu'on a vu jusqu'ici et qu'on ne peut admettre que comme des caricatures.

—Faisant trêve à ses éternelles féeries, le théâtre du Châtelet vient de tenter une excursion dans le domaine du drame historique, et il n'a pas eu à se repentir de cet essai; c'est, du reste, la seconde fois, depuis un an, que la reine Elisabeth nous apparaît sur les scènes où fleurit le drame. A la Gaîté, on la représentait en lutte avec la mort; ici, elle est aux prises avec l'amour, et le comte d'Essex, qui ose lui préférer une autre femme, paie une telle audace de sa tête. Cette catastrophe donne lieu à une péripétie très-émouvante. Pendant que le condamné attend dans sa prison

l'exécution de la sentence qui l'a frappé, la reine, prise de remords, lui fait dire par une de ses dames d'honneur qu'elle est prête à pardonner si le comte invoque sa grâce au moyen d'un anneau dont elle lui a fait présent autrefois comme sauvegarde contre sa colère. Le comte remet l'anneau tutélaire à sa dame d'honneur; mais le mari de celle-ci, sir Howard, qui a une vengeance à exercer contre le malheureux comte d'Essex, retient l'anneau et l'œuvre de sang s'accomplit

Ce drame est le second ouvrage de M. Couturier, dont la femme interprète le rôle d'Elisabeth avec un talent plein d'inégalités, qui l'a fait comparer à Rouvière. Mme Cornélie, — c'est le nom qu'elle a pris sur l'affiche, — est dignement secondée par Laray, Deschamps, Colombier et Mme Paul Deshayes.

D. A. D. SAINT-YVES.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES DE LA SEMAINE.

*** La Société des concerts de chant classique, fondée par feu M. Beaulieu, a donné, le samedi 25 avril, à la salle Herz, son concert annuel au profit de la caisse de secours des artistes musiciens. Mlles Marimon, de Beaunay et Printemps, MM. Achard et Archaimbaud, chargés des soli, ont recueilli les suffrages les plus vifs et les mieux mérités. Quatre mélodies peu connues de la reine Hortense, qui vont être publiées prochainement avec un bon nombre d'autres, par M. Eugène Gautier, ont été particulièrement applaudies. Des fragments du *Guillaume Tell* de Grétry et du *Roméo et Juliette* de Steibelt, ont également produit beaucoup d'effet. De vieilles chansons avec chœur, un air du *Persée* de Lulli, un fragment de *la Passion* de S. Bach, formaient l'appoint de ce programme, qui, comme on le voit, n'offrait pas moins d'intérêt que les années précédentes.

*** Une matinée musicale donnée dimanche dernier à la salle Erard, au profit de l'association des institutrices libres de la Seine, nous a fourni l'occasion d'applaudir le brillant et sympathique talent de pianiste de Mme Rossi-Gallieno, qui a exécuté avec notre éminent violoncelliste Jacquard une remarquable sonate de Rubinstein.

*** Vendredi dernier, dans un concert donné à la salle Herz pour la fondation d'une crèche, et où chantaient Mme Monbelli, Mlle Meyer et MM. Ketten et Lamotte, Mlle Louise Murer s'est fait entendre plusieurs fois et chaleureusement applaudir, particulièrement après un caprice sur la *Somnambule* et la *Danse des Fées*, de son regretté maître Prudent, qu'elle joue avec une rare perfection.

*** Vendredi 15 mai aura lieu, au Conservatoire, la représentation lyrique et dramatique organisée par Mme la princesse de Beauvau, au profit de l'Ecole professionnelle de jeunes filles, qu'elle a fondée et dont elle est la directrice. Le programme de cette soirée sera des plus attrayants

*** Le début des frères Guidon, engagés à l'Eldorado, a eu lieu samedi de l'autre semaine, avec un succès très-décidé. Les deux chansons poétiques qu'ils ont dites avec leur finesse et leur goût habituels ont provoqué les sympathiques applaudissements auxquels sont habitués ces deux excellents artistes.

*** Mercredi 13 mai, à la chapelle du Calvaire, séance de musique classique donnée par la Société académique de musique sacrée sous la direction de Ch. Vervoitte : exécution de morceaux de tous les pays des XVIe, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles.

*** Mme Oscar Comettant a brillamment terminé le 24 avril, la série de ses intéressantes soirées musicales. Les nombreux invités qui se pressaient dans ses salons de Versailles ont pu applaudir la maîtresse de la maison dans l'air du pâtre de *Sapho* et la valse d'*Hamlet*, et les excellentes élèves qu'elle a formées, dans le chœur de Rossini *la Charité*, et dans une chanson du XVIIIe siècle, arrangée à cinq voix par M. Oscar Comettant. MM. Nathan, White et Mlle Joséphine Martin défrayaient la partie instrumentale, qui ne pouvait être en de meilleures mains.

*** Rubinstein, Mlle Harris et le baryton Devoyod ont donné un éclat tout particulier au dernier concert du Cercle, à Nantes. Ces éminents artistes ont été accueillis avec un enthousiasme auquel leur beau talent est depuis longtemps habitué.

*** Edouard Wolff, reparti avec la compagnie Patti-Ulmann à la conquête de nouveaux lauriers, s'est déjà vu applaudir à Orléans, Bourges, Nevers, Moulins, Riom, Roanne, Clermont, Saint-Etienne et Tarascon. Sa *Tarentelle* lui a valu chaque fois le succès le plus franc et le plus flatteur. Carpentras, Valence, Grenoble, Chambéry, etc., attendent la vaillante petite phalange artistique, qui est partout accueillie de la manière la plus enthousiaste. Berthelier y fait merveille avec ses chansonnettes.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Lundi dernier, à peine de retour de son voyage de Belgique où le succès ne lui a pas ménagé les ovations, Mme Marie Sasse a fait sa rentrée à l'Opéra, dans le rôle de Dona Anna, de *Don Juan*. Sa voix et son jeu se ressentaient un peu des fatigues de son excursion; le public, néanmoins, lui a fait un excellent accueil. Faure, comme toujours, a admirablement chanté et joué *Don Juan*; il a été magnifique dans les deux derniers tableaux; on lui a redemandé la sérénade. Les applaudissements n'ont pas manqué à Mlle Battu (Zerline), qui a été charmante dans son duo avec Mazetto. Mlle Mauduit, qui remplaçait Mme Gueymard, indisposée, dans le rôle d'Elvire, a chanté sobrement et avec beaucoup de style ce rôle auquel elle a donné un touchant caractère de résignation et de simplicité. Obin, quoique la nature de son talent ne l'appelle guère à remplir des rôles comiques, prête cependant au personnage de Leporello une grande franchise d'allures et un entrain de bon aloi. David a été l'imposant Commandeur que l'on sait. Warot et Caron complètent un excellent ensemble. Le ballet, dont tous les airs ont été empruntés avec un goût exquis à Mozart lui-même, est ravissant. La salle était très-belle; les soixantes loges du premier et du second rang étaient toutes occupées. — Vendredi, on a donné avec le même succès le chef-d'œuvre de Mozart. — Mercredi, *la Juive* a valu à Marie Sasse un nouveau triomphe; Villaret, chantait Eléazar, l'un de ses meilleurs rôles, et quoique relevant à peine d'une grave maladie, il y a recueilli de chaleureux applaudissements, surtout à l'air du quatrième acte après lequel il a été rappelé par la salle entière.

*** La représentation extraordinaire de jeudi, au profit de la caisse de secours des auteurs et compositeurs dramatiques, n'a pas eu de chance; la recette n'a été que de 3,223 francs, somme de beaucoup inférieure aux frais. Cependant, Mlle Battu, Rubinstein, Mlle Granzow y luttaient de talent chacun dans leur genre, et ces artistes d'élite ne s'y sont pas épargnés pour obtenir un meilleur résultat.

*** On lit dans *la Gazette des Étrangers*. « A Bruxelles, Mme Sasse a donné, pendant son congé, cinq fois Selika, deux fois Valentine, une fois Rachel. Pas plus que l'approbation du public, la sanction royale n'a manqué aux triomphes de notre cantatrice sur la scène de la Monnaie; deux fois la reine a voulu venir l'entendre et, le soir de la représentation d'adieu, un dîner d'apparat au château n'a pu empêcher S. M. de venir. Elle a fait remettre à Mme Sasse un cadeau digne de celle qui donnait et de celle qui recevait. »

*** On annonce pour mercredi la première représentation, au théâtre de l'Opéra-Comique, de l'opéra en un acte de Mme de Grandval, paroles de Henri Meilhac et W. Busnach; il a pour titre définitif : *la Pénitente*.

*** Toujours grande activité de la direction pour la reprise des *Dragons de Villars*; Mme Galli-Marié dans le rôle de Rose Friquet, et Mlle Girard dans celui de Georgette suffiraient seules, dit-on, par le talent qu'elles y déploient pour donner à cette reprise tout l'attrait d'une pièce nouvelle.

*** *Le Petit Chaperon rouge* va être également repris avec Mmes Marie Roze, Heilbron et Casimir, MM. Achard et Leroy.

*** La clôture du théâtre Lyrique et du théâtre de la Renaissance s'est effectuée la semaine dernière. M. Carvalho abandonne décidément la direction du premier, qui se trouve ainsi vacante. — La réouverture de la salle Ventadour est annoncée pour le 1er septembre.

*** Le théâtre de l'Athénée vient de mettre en répétition une comédie en un acte de M. Octave Gastineau, intitulée : *Première fraîcheur*, qui sera jouée par MM. Bilhaut, Tourtois, Mlles Clémentine, Pradal et Davenay.

*** *Fleur de Thé* en est à sa trentième représentation et le public continue de s'y porter en foule. Tout le monde veut entendre les charmantes mélodies de Ch. Lecocq et voir Désiré et Léonce, de plus en plus ébouriffants, dans leurs rôles de Tien-Tien et de Kaolin. — Depuis quelques jours, le chef d'orchestre, M. Bernardin, est atteint d'une indisposition qui ne lui permet pas de conduire l'orchestre; la direction a dû le faire provisoirement remplacer et c'est M. Debillemont qui remplit ses fonctions. Le choix ne pouvait être meilleur. — Sytter, également indisposé, est remplacé dans le rôle de Pinsonnet, par une nouvelle recrue, M. Baretti, frère de la cantatrice de ce nom; il s'y montre agréable chanteur.

*** *Fleur de Thé*, — dont la traduction en allemand est sous presse, chez l'éditeur Bock, à Berlin, — ne tardera pas à être publiée également en anglais par la maison Chappell, à Londres, qui a acquis la propriété de cet ouvrage pour l'Angleterre.

*** C'est le théâtre français de Bordeaux qui montera le premier en province *Fleur de Thé*. Deux de ses rôles principaux viennent d'y être

distribués à Mme Rose Bell et à Carrier. — Le grand Théâtre de Nantes vient également de mettre l'opéra de Ch. Lecocq à l'étude.

*** Dans quelques jours aura lieu au théâtre des Fantaisies-Parisiennes, la première représentation du *Barbier de Séville*, de Paëseiello, représenté à Paris le 12 juillet 1789, par la troupe italienne de Viotti.

*** Le théâtre Déjazet vient d'ajouter à son grand succès de *Cent mille francs et ma fille*, une charmante comédie de M. O'Squarr : *Recette contre les belles-mères*.

*** D'après une statistique publiée par une feuille italienne, les dépenses du théâtre de la Scala, à Milan, pour les *trois mois* d'exploitation de l'hiver dernier, auraient atteint la somme énorme de *trois cent soixante-dix-sept mille cinq cents francs!* Et l'on s'étonne des frais occasionnés par la gestion de nos scènes lyriques et autres parisiennes, et des désastres financiers qui frappent trop souvent, hélas! de vaillantes et loyales intelligences!

NOUVELLES DIVERSES.

*** Le jury appelé à se prononcer, cette année, sur le mérite des concurrents au prix de Rome, entrés en loge le 4 mai (épreuve préparatoire), se compose, comme d'habitude, de MM. Auber, le général Mellinet, Fr. Bazin, Gevaert, Barbereau, Ermel, Gautier et Wekerlin.

*** Par suite de la retraite de M. Forestier, premier cornet à pistons de l'Académie impériale de musique, M. Maury devient chef de pupitre, M. Guilbaut, second premier cornet. A la suite d'un brillant concours, M. Teste a été reçu second cornet à pistons.

*** La place d'organiste vacante à Saint-Merri a été obtenue au concours, mercredi dernier, par M. Henri Fissot, le brillant pianiste que l'on connaît, et qui a jusqu'ici tenu le grand orgue à l'église de Clignancourt.

*** Au mariage de M. Fouquet, député, avec Mlle Louise Barrot, fille du grand référendaire du Sénat, à la chapelle du Sénat, trois morceaux de chant ont été dits pendant la messe : *l'Ave Maria* de Cherubini, par Mlle Lehuédé, un *O Salutaris* de la composition de M. Vois, par son auteur, et un *Ave verum* de Lugghini, par ces deux artistes réunis. Ils ont fait le plus grand plaisir. M. Langlois, organiste en second du Sénat, tenait l'orgue d'accompagnement.

*** L'église N.-D. de Boulogne-sur-Mer, a été ouverte au culte, dimanche dernier, en présence de Mgr Lequette, évêque d'Arras, et de plusieurs notabilités civiles et ecclésiastiques. Une messe à quatre voix de M. Ch. Vervoitte et un *Salut solennel* du même auteur ont été exécutés sous la direction de M. Fournier, maître de chapelle de la cathédrale.

*** S. M. l'Empereur ayant daigné agréer avec sa bonté accoutumée l'hommage de trois cantiques composés pour la première communion du Prince-Impérial, M A. Elwart, leur auteur, se propose de publier ces trois morceaux au bénéfice des pauvres habitants de l'Algérie. On dit que l'auteur du *Salut Impérial* n'a jamais été mieux inspiré.

*** Pancani, le célèbre ténor, vient d'arriver à Paris.

*** M. Mortier de Fontaine vient de partir pour Londres.

*** L'excellent flûtiste Auguste Charles a quitté Paris après une saison bien remplie et qui lui a valu de brillants succès. M. Auguste Charles nous reviendra l'hiver prochain.

*** La partition de *Mademoiselle Sylvia*, de Samuel David, que l'Opéra-Comique joue en ce moment avec succès, a été acquise par MM. Leduc fils et Cie.

*** Un nouveau journal — *l'Art* — vient de naître. Il se consacrera principalement à la critique des œuvres de peinture et sculpture qui figureront dans les expositions publiques.

*** La jolie et utile collection de *la Musique en miniature*, publiée par la maison Brandus-Dufour, vient de s'augmenter de trois nouveaux morceaux : *la Chanson de mai*, de Stephen Heller, avec le portrait photographié de l'auteur, la *Légende du Verre*, de la *Grande Duchesse*, avec le portrait de Mlle Schneider, et la Fable des Deux Rats, de *Lischen et Fritzchen*, avec le portrait de J. Offenbach.

*** Trois gracieuses mélodies : Sérénade du *Mariage de Ninon*, *Mes Prétendants*, *Si pour te dire que je t'aime*, de la composition du jeune Henri Perry-Biagioli et de sa sœur Antonine, viennent d'être publiées par Gambogi. Nous y retrouvons les traces du talent précoce dont ces jeunes artistes font preuve depuis deux ans déjà, et que nous avons signalé à maintes reprises.

*** La campagne orphéonique ne se dessine pas comme devant être très-brillante. Ainsi le concours du Havre, prématurément annoncé, n'aura pas lieu. Jusqu'à présent les meilleures sociétés musicales du Midi et du Centre paraissent se décider pour le beau concours choral et instrumental que la ville de Grenoble ouvrira le 16 août, avec une solennité exceptionnelle et dont les juges du camp, entre autres noms sympathiques à l'art populaire, seront MM. Amb. Thomas, Berlioz, L. de Rillé, Mathieu de Monter, Elwart, Monestier, Sain-d'Arod, etc.

*** L'assemblée générale de l'association des artistes musiciens aura lieu jeudi prochain, 14 mai, à 1 heure, dans la salle du Conservatoire impérial de musique, Faubourg-Poissonnière.

*** Après le concert qu'ils ont donné la semaine dernière, le jeune trio des enfants Fremaux a reçu de M. Dupressoir, le nouveau directeur de l'établissement thermal de Bade, une lettre charmante par laquelle il les engage, à de très-brillantes conditions, pour le concert qui sera donné le 31 de ce mois dans les salons de *la Conversation*.

*** Le jeune ténor Léopold Ketten, qui a débuté l'année dernière, et non sans succès, au théâtre Italien, vient d'être engagé pour une série de représentations à donner en septembre au Th âtre Royal de Berlin. Cet engagement s'est conclu après une audition qui a eu lieu en présence de M. de Hülsen, intendant général des théâtres royaux de Prusse.

*** Les entrepreneurs du Casino-Cadet étant dans l'intention de supprimer leurs concerts pour ne donner que des bals, Arban vient de contracter avec le propriétaire de la salle Valentino un traité, aux termes duquel il y transporte tout son orchestre et son répertoire. A cet effet, l'établissement va recevoir de notables embellissements qui le transformeront complétement, et rien ne sera épargné pour que ces concerts, qui prendront la qualification de Concerts-Arban et qui ouvriront le 1er septembre, offrent aux amateurs de musique, dans une salle en même temps splendide, confortable et bien située, les plus agréables soirées. Il est question d'Aug. Mey pour remplacer Arban au Casino.

*** Le Pré Catelan a ouvert dimanche avec le corps de musique des zouaves de la garde, sous la conduite de son habile chef M. Hemmerlé. Aujourd'hui, de midi à six heures, grande fête de bienfaisance, avec le concours des musiques et fanfares de l'infanterie de l'armée de Paris. Plus de cinq cents musiciens participeront à cette fête de l'art et de la charité, qui marquera comme l'une des plus belles de l'été 1868.

*** L'*Aftonbladet* annonce que Frantz Berwald, compositeur de mérite, qui a été le premier maître de Christina Nilsson, vient de mourir, à Stockholm, à l'âge de 72 ans.

ÉTRANGER

*** *Bruxelles.* — L'opéra français a terminé ses représentations. C'est Mme Sass qui les a brillamment clôturées. Il eût été difficile, après le départ de la célèbre cantatrice, de représenter, avec chance d'attirer le public et de lui être agréable, les ouvrages dans lesquels elle s'était fait entendre. La fermeture est donc arrivée fort à propos. Il nous reste l'opéra-comique et un opéra italien, nouveau venu, pour achever l'année théâtrale, qui expire le 31 mai. Encore la troupe d'opéra-comique ne demeure-t-elle pas entière. La prima donna en titre, Mlle Danieli, a cessé ses représentations à la fin d'avril. Elle a eu un très-brillant bénéfice, beaucoup d'applaudissements et de fleurs ; le rôle qu'elle avait choisi était celui de Mignon, un de ses triomphes. D'ici à la fin du mois elle sera remplacée par Mme Ferdinand Sallard, qui vient de chanter *la Traviata* et qui se montrera successivement dans plusieurs des principaux rôles du répertoire. — La compagnie italienne n'a obtenu qu'un succès négatif à la première et unique représentation qu'elle a donnée en huit jours; c'est dans le *Trovatore* qu'elle a débuté. On a applaudi la jolie voix de ténor de M. Tombesi, et l'on a rendu justice à l'expérience de M. Capurro, baryton dont la voix a conservé quelques notes assez puissantes ; mais la prima donna et le contralto ne se sont pas concilié les suffrages du public. Les chœurs chantaient en français, ce qui produisait un singulier effet. On aurait évité la mauvaise impression de cette confusion de langues, de cette Babel en miniature, si on les avait fait simplement vocaliser leur partie sur les voyelles *a*, *o*, *i*. On donne ce soir *la Sonnambula* pour les débuts d'une nouvelle cantatrice, et l'on annonce *Don Juan* avec M. Verger, le baryton sortant du théâtre Ventadour. — Lundi aura lieu la première apparition de Mme Carvalho, engagée pour quelques soirées et qu'on s'efforcera sans doute de retenir jusqu'à la fin du mois. Il y aura foule, on n'en saurait douter, aux représentations de la grande cantatrice parisienne. Le public de Bruxelles est toujours prêt à porter son argent au théâtre; seulement il faut des talents pour l'attirer. C'est ce que n'ont pas toujours compris nos entrepreneurs de spectacles. Si le théâtre de la Monnaie ne fait pas de brillantes affaires depuis quelques années, c'est qu'on y chante fort mal l'opéra. On allègue l'impossibilité de former une meilleure troupe par la disette de chanteurs qui court. Peut-être cela est-il vrai; mais les amateurs n'en sont pas moins parfaitement fondés à s'abstenir, quand ce qu'on leur offre n'est de nature à leur procurer aucune satisfaction. Mme Carvalho va prouver, comme l'a fait Mme Marie Sasse, que les dilettantes ne résistent pas plus chez nous qu'ailleurs à l'appât d'une vraie virtuosité. — Il avait été question d'organiser cette année à Bruxelles une fête musicale dans le genre de celles qui se donnent en Allemagne; mais on a reconnu qu'une telle entreprise devait, pour réussir, être préparée avec une maturité suffisante et la réalisation en a été ajournée à l'an prochain.

*** *Londres.* — Trois brillantes soirées sont à signaler cette semaine : les rentrées de Mlle Patti et de Mme Pauline Lucca à Covent Garden, et celle de Mlle Nilsson à Her Majesty's Opera. Mlle Patti jouait la Rosine du *Barbier*, ce rôle qui semble avoir été fait exprès pour elle, et qui met admirablement en lumière son talent si délicat et si souple. La princesse de Galles assistait à la représentation. Mme Lucca dans *Fra Diavolo*, Mlle Nilsson dans *la Traviata*, réalisent l'idéal de Zerline et de Violetta ; on chercherait en vain plus de poésie et de naturel. Les bravos, les rappels, les fleurs ont été prodigués pendant toute la durée de ces trois splendides représentations. — Alfred Jaell a remporté ses succès habituels à la Nouvelle Philharmonique et à l'Union musicale, où il a exécuté le beau concerto de Hiller et le quintette de Schumann. A la prochaine séance de l'Union, le pianiste sera Rubinstein ; à la suivante, on entendra de nouveau Jaell.

*** *Scheewrin.* — Le 6e festival mecklembourgeois aura lieu ici les 14, 13 et 16 juin, sous la direction du kapellmeister de la cour, A. Schmitt. — Joachim et sa femme, le ténor Schild (de Dresde), la basse Carl Hill y prêteront leur concours.

*** *Berlin.* — Mlle Brandt a chanté, le 28 avril, le rôle de Fidès du *Prophète*, de manière à se concilier tous les suffrages. Elle semble appelée à fournir une belle carrière. — C'est avec *l'Africaine* que Pauline Lucca, Niemann et Betz ont pris, le 30, congé du public. Mme Lucca disparaissait presque sous les fleurs qu'un public enthousiaste lui a lancées de toutes parts.

*** *Hambourg.* — On a repris, le 23 avril, la *Rose d'Érin*, opéra de Bénédict, avec un succès très-honorable.

*** *Vienne.* — Les musiques de l'artillerie et des régiments de chasseurs ont été supprimées, ce qui prive de leur emploi 98 chefs, rétribués non par l'Etat, mais par le corps auquel ils appartenaient.

*** *Varsovie.* — On vient d'inaugurer des *concerts populaires*, sous la direction de Muncheimer. Le succès ne s'est pas tout d'abord nettement dessiné. — Bilse est attendu avec son orchestre au mois de juin, et doit donner des concerts tout l'été.

*** *Saint-Pétersbourg.* — Les premiers sujets du corps de ballet se sont réunis pour donner pendant l'été des représentations en Allemagne. La troupe, composée de sept premières danseuses et de cinq danseurs, a déjà conclu deux engagements avec le directeur Strampfer, de Vienne, pour le mois de juin, et avec le directeur Wirsing, de Prague, pour le mois de juillet.

AVIS A MM. LES DIRECTEURS DE THÉATRE.

Les parties d'orchestre de FLEUR DE THÉ, qu'on grave en ce moment, seront à leur disposition dans un bref délai, et avec elles la partition de piano, arrangée pour la conduite de l'orchestre.

Le Directeur : S. DUFOUR.

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU.

LA PASSION

Oratorio en deux parties, musique de

J.-S. BACH

DONT LA PREMIÈRE PARTIE ET LE CHOEUR FINAL ONT ÉTÉ EXÉCUTÉS LE 7 MAI EN L'ÉGLISE DE SAINTE-GENEVIÈVE, SOUS LA DIRECTION DE M. PASDELOUP.

La Partition complète, pour Chant et Piano, in-8°, net : 10 francs.

CHANT DU PRINTEMPS — Net : 1 fr. — **Par A. Kappelmann.** — Net : 1 fr.

LE CORTÉGE DE NOCE — Net : 75 c. — **Par Kjirnefs.** — Net : 75 c.

CHOEURS SUÉDOIS, exécutés à la séance de l'Orphéon de la ville de Paris.

Édition Populaire

DE

PARTITIONS D'OPÉRAS, D'OPÉRAS-COMIQUES ET D'OPÉRETTES

Paroles et Musique sans accompagnement

FORMAT DE POCHE. — Avec analyse de la pièce. — FORMAT DE POCHE.

N° 1. AUBER. **FRA DIAVOLO**, Opéra-comique, net : 3 fr.

N° 2. ADAM. **LE POSTILLON DE LONJUMEAU**, op.-com., net : 3 fr.

POUR PARAITRE LE MOIS PROCHAIN :

N° 3. **ROBERT LE DIABLE**.....net : 4 fr. | N° 4. **MARTHA** (quatre actes) .....net : 3 fr. 50

N° 5. **LES DRAGONS DE VILLARS**.....net : 3 fr.

(Sera continué.)

N. B.—Ces éditions, d'un format très-commode et d'un bon marché exceptionnel, se recommandent spécialement aux *artistes dramatiques* pour remplacer les rôles copiés, aux *spectateurs* pour suivre la musique et la pièce à la représentation, aux *sociétés chorales*, etc.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

35e Année. N° 20. 17 Mai 1868.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Théâtre impérial de l'Opéra-Comique : *la Pénitente*, opéra-comique en un acte, paroles de MM. Henri Meilhac et W. Busnach, musique de Mme de Grandval, par **Paul Bernard**. — Chœurs suédois et norvégiens, par **Maurice Bourges**. — Mortier de Fontaine. — Revue bibliographique, par **Arthur Pougin**. — Concours choral et instrumental de la ville de Melun, par **A. Elwart**. — Concerts et auditions musicales de la semaine. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.

LA PÉNITENTE,

Opéra-comique en un acte, paroles de MM. Henri Meilhac *et* W. Busnach, *musique de* Mme de Grandval.

(Première représentation le 13 mai 1868.)

Commençons par revêtir notre armure de chevalier français, et par orner d'une faveur rose notre plume. Il ne s'agit pas aujourd'hui de juger simplement l'un de nos pairs ou émules, mais bien une dame du plus grand monde qui, loin de dédaigner l'arène artistique, s'y est fait connaître, depuis longtemps déjà, par bon nombre de charmantes mélodies et par quelques œuvres plus sérieuses.

Mme la vicomtesse de Grandval, très-appréciée dans nos salons parisiens, chante elle-même avec beaucoup de goût des compositions essentiellement mélodiques et parfaitement rehaussées, du reste, par un mérite réel de science, de distinction et de bon goût.

Aussi le public aristocratique lui est-il essentiellement favorable et dévoué ; il semble fier de compter dans son sein une personnalité aussi remarquablement artistique que Mme de Grandval.

En 1863, Mme de Grandval essayait ses forces de compositeur dramatique sur le théâtre Lyrique dans un opéra-comique en un acte, *les Fiancés de Rosa*, assez bien accueilli. En 1864 elle donnait à Bade un nouvel ouvrage appelé, je crois, *la Comtesse Eva*. Là, elle remportait un succès qui devait lui faire bien augurer de l'avenir.

Plus récemment, cet hiver même, Mme de Grandval nous faisait entendre une Messe en musique renfermant de fort belles qualités, et marquée parfois de ces touches lumineuses qui annoncent la griffe du maître.

Le théâtre de l'Opéra-Comique, qui bien décidément a rallumé la lanterne de Diogène et qui cherche un homme, je veux dire un compositeur, a cru devoir appeler Mme de Grandval au tribunal de sa lumière. C'est donc ainsi que nous avons été convié à voir et à juger la nouvelle « partitionnette » de *la Pénitente*.

Je dis « partitionnette, » parce que la pièce est excessivement courte, — cela peut passer pour une qualité, et aussi parce que la musique en est peu développée, — ce qui annonce au moins le tact de savoir se maintenir dans son cadre.

Cependant, si vous tenez à savoir ce qu'est cette pénitente, il faut d'abord que je vous annonce le mariage du seigneur Torribio, gourmet émérite, avec la fille d'un marchand de comestibles, chez lequel il faisait souvent de longues séances gastronomiques entremêlées d'œillades à la beauté. Le mariage est consommé depuis quinze jours au grand désappointement de la jeune femme, qui comptait trouver dans le *matrimonium* autre chose qu'un long et interminable repas. Mais depuis la veille un événement nouveau est survenu. En mangeant outre mesure d'un certain pâté, le seigneur Torribio est tombé à la renverse, une indigestion monstre s'est déclarée, et, finalement, ses jours sont en danger. Il lui faut donc faire pénitence de ses péchés de jeunesse, fort nombreux, paraît-il, et comme il ne peut payer de sa personne, c'est sa femme qui entrera dans un cloître à cette intention. Naturellement la pauvrette refuse, mais on lui envoie pour l'endoctriner un jeune neveu du seigneur Torribio, destiné lui-même à entrer dans les ordres et [illegible] confit d'une sainte vocation. La scène se voit d'ici; ce n'est point la jeune femme qui est endoctrinée, mais bien le pauvre novice qui devient affolé, enamouré, subjugué. Les deux amoureux vont fuir quand on leur annonce que le pâté vient enfin de passer et que le seigneur époux et oncle, n'ayant plus besoin de faire pénitence, rend la liberté à sa chère moitié. Celle-ci en profite pour dire au beau neveu qu'un uniforme lui siéra mieux qu'une soutane et pour lui promettre de veiller désormais sur son avenir. La morale n'est pas sauvée, je l'avoue, mais la gourmandise et l'amour y trouvent leur compte; ce sont deux si charmants péchés!

Ce canevas n'abonde pas précisément en situations de nature à enflammer le musicien. L'ouverture, courte comme la pièce, s'annonce assez bien. Un premier mouvement religieux et un boléro final semblent préluder à un succès; mais le reste de la partition se couvre alors d'une teinte neutre, qui n'est ni assez bouffe, ni assez sentimentale, ni assez rêveuse, ni assez brillante, et qui laisse l'auditeur dans un milieu froid, dont il se contente peut-être parce qu'il se sent toujours en bonne compagnie, mais qui ne peut le faire s'élever beaucoup dans le thermomètre de l'enthousiasme.

Il faut pourtant citer les couplets du pâté chanté par Potel, sur ces paroles :

Lorsque tout passe sur la terre,
Lui seul ne passe pas.

J'y ai remarqué un effet comique du meilleur aloi. Suit un trio des plus distingués dans un sentiment religieux conventionnel, au milieu duquel se présente une rentrée charmante sur ces mots : *Le ciel soit avec vous.* Voici dans un duo une jolie phrase musicale sur cette jolie phrase poétique :

Puisqu'il créa la jeunesse et l'amour,
C'est qu'il lui plaît qu'on soit jeune et qu'on aime.

Le public a beaucoup applaudi un petit trio bouffe que, moi, j'ai trouvé un peu trop Bouffes-Parisiens. Parlerai-je d'un boléro et d'un fandango chantés par Mlle Cico? J'y rencontre bien les intervalles mineurs et les rhythmes traditionnels ; mais voilà tout.

Telle quelle, cependant, l'œuvre de Mme de Grandval est des plus honorables. Elle renferme toutes les qualités que je lui connaissais, la distinction, les jolies harmonies, les mélodies faciles, le tour élégant, mais elle ne m'annonce rien de plus, et je crains surtout d'y remarquer l'absence du sentiment scénique. L'orchestre est habilement traité, il reste seulement un peu terne; une autre fois, et ce sera, dit-on, l'année prochaine aux Italiens, Mme de Grandval saura bien arracher le voile qui le couvre.

Mlle Cico se tire fort bien de son rôle assez difficile et le chante on ne peut mieux. Mais ce n'est pas elle qui donnera jamais de la chaleur à ce qui en manque. Le jeune Leroy est beaucoup meilleur que dans *Mlle Sylvia;* je suis heureux de le dire. Potel est assez amusant dans le personnage d'un vieil intendant; mais pourquoi tremblote-il comme un vieux de quatre-vingt-dix ans, tout en chantant à pleins poumons ?

J'ai oublié de dire que nous étions en Espagne. En France, Dieu merci ! les pâtés sont moins lourds et les femmes moins légères. Du moins, nous l'espérons.

PAUL BERNARD.

CHŒURS SUÉDOIS ET NORVÉGIENS,

A QUATRE PARTIES, POUR VOIX D'HOMMES,

Le Roi des Mers, — le Chant de Printemps, — le Chant du Rossignol, — le Cortége de Noce.

La publication de ces quatre chants en chœur, et de ceux qui les suivront sans doute, s'explique par le succès extraordinaire qu'ils ont si justement obtenu à l'Opéra, lorsque la Société lyrique des étudiants d'Upsal, de Copenhague et de Lund, venue à Paris pour l'Exposition, les a fait entendre dans un concert qui a laissé d'intéressants souvenirs. Le timbre frais et sonore des voix scandinaves, l'ensemble remarquable d'une exécution nette et très-étudiée, ont certainement contribué à l'effet; mais la meilleure part de cette brillante réussite revient de droit au caractère original de ces mélodies chorales, dont le coloris exotique a quelque chose de neuf pour l'oreille française, un peu blasée par la formule. Le public devait trouver un attrait inattendu à ses compositions, où passe le souffle d'une poésie tantôt sauvage, tantôt gracieuse et tendre, où respirent avec une grande vérité d'expression ici une douce langueur mélancolique, là une gaieté ingénue et candide.

Evidemment nos sociétés orphéoniques ne peuvent que gagner à enrichir leur répertoire de cet élément nouveau d'étude et de succès. En musique comme dans toutes les choses de la pensée, il est utile de se retremper aux sources étrangères, surtout aux sources mal connues ou encore inexplorées : et cela, non-seulement pour les exécutants qui apprennent ainsi à varier les moyens et les effets, pour les auditeurs dont l'intelligence étend de plus en plus son horizon, mais aussi pour la jeune école de composition, trop portée aujourd'hui à sacrifier le simple au compliqué, à faire laborieusement dans ses partitions de la philosophie spéculative, de la poésie abstraite, au lieu d'obtenir du sentiment même le jet d'une inspiration spontanée, appelée du cœur et non de la tête. Le plus sûr remède serait (d'autres l'ont dit avant nous) de se raviver au contact des mélodies nationales, filles anonymes du génie populaire. C'est dans ce vaste trésor que l'imagination musicale moderne trouverait à recueillir des germes régénérateurs, capables de la féconder à nouveau et de dompter les influences énervantes qui menacent de la stériliser.

Sous ce rapport on ne saurait trop encourager les publications du genre de celle que nous avons sous les yeux. Déjà la maison Brandus et Dufour, dont l'initiative a rendu si souvent à l'art de précieux services, avait édité un curieux recueil de *Mélodies suédoises,* mises en vogue par la célèbre Jenny Lind. Le sentiment musical de la Scandinavie se révélait avec une autorité singulière dans ces cantilènes d'un tour naturel, d'une touchante suavité, auxquelles l'extrême fidélité de la traduction française a su conserver toute la pureté de leur couleur originale. *Ilda, la Pelite Chanteuse, le Retour du Lapon, l'Hymne au roi de Suède, les Adieux de l'Épousée,* sont bien de véritables chants du Nord, absolument distincts de la musique du reste de l'Europe, et dont la tournure impressionne vivement l'auditeur. Quoi de plus simple cependant que cette musique populaire, toute en dehors de la science méditative et calculée? Elle a sa source dans un ordre d'inspirations naïves, de pur élan, qui ne savent rien ou que peu de chose des lois ingénieuses de l'art officiel et convenu. Le rustique chanteur, le rhapsode montagnard qui en est l'auteur, sans nulle conscience du sens musical que Dieu lui a donné, obéit, en improvisant, à je ne sais quelle impulsion irrésistible, qui lui fait trouver du charme à traduire dans sa manière rude et fruste les émotions de joie ou de tristesse, de paix ou de trouble dont il est pénétré. Son cœur passe tout entier et se moule avec force dans des cantilènes instinctives, souvent incorrectes, même bizarres, mais dont la saveur énergique saisit par sa franchise. La véritable *couleur locale* est bien là dans son éclat le plus vif. La chanson porte profondément empreint le cachet de nationalité de son auteur, presque toujours inconnu.

Vainement tout l'art du monde, l'art civilisé s'efforcerait-il d'imiter ces chants primesautiers. Il n'arrive jamais qu'à des calques pâles, effacés, languissants. Aussi ne sait-il rien de mieux, lorsqu'il veut arborer dans une œuvre une couleur nationale quelconque, que d'emprunter ces mélodies mêmes, enfants vivaces de la nature. L'effet en est sûr, infaillible. Qui ne se souvient, par exemple, de l'impression produite dans *la Dame blanche* par l'air écossais du troisième acte, dans *Martha* par la romance de la rose, dans *le Désert* par la chanson arabe, dans le *Faust* de Berlioz par le thème de la marche hongroise?... George Sand a dit quelque part : « Pour qui saurait exprimer puissamment et naïvement la musique des peuples divers et pour qui saurait l'écouter comme il convient, il ne serait pas nécessaire de faire le

tour du monde, de voir les différentes nations, d'entrer dans leurs monuments, de lire leurs livres et de parcourir leurs steppes, leurs montagnes, leurs jardins ou leurs déserts. Un chant juif bien rendu nous fait pénétrer dans la synagogue, toute l'Ecosse est dans un véritable air écossais, comme toute l'Espagne est dans un véritable air espagnol. »

Rien n'est plus exact; et toute la Norvége est bien aussi dans l'air populaire de la ballade norvégienne, dont M. Ambroise Thomas a eu le bon esprit d'enrichir le quatrième acte de son *Hamlet*. Cette ballade, c'est *le Roi des Mers* (Necken's Polska), mélodie étrange et délicieuse qui exhale le parfum de naïveté plaintive des antiques *sagas* scandinaves. On sait avec quelle poésie animée Mlle Nilsson la chante et l'idéalise à l'Opéra.

La version du *Roi des Mers*, écrite pour voix d'hommes à quatre parties dans la collection dont il s'agit ici, a plus d'authenticité. Elle est de tous points semblable au type consacré par l'exécution des étudiants d'Upsal. L'indication des nuances, si adroitement contrastées, y est exactement la même. Le scrupule de parfaite conformité a été poussé jusqu'à laisser subsister l'harmonie excentrique de *quarte juste*, entendue à découvert, au commencement de la neuvième mesure et de la onzième. Nous signalons à l'attention de nos sociétés chorales le piquant début des deux strophes du *Roi des Mers*, qui embrasse, en s'élevant par tierces successives, les intervalles mélodiques de septième majeure et de neuvième majeure. Il y a aussi dans la manière dont le chant même est écrit une irrégularité qui ajoute à l'originalité de la couleur. La note finale de chaque période, qui devrait naturellement reposer sur le premier temps de la mesure, tombe obstinément sur le deuxième ou sur le troisième. Il eût été bien facile de rétablir l'équilibre rhythmique en écrivant la mélodie de sorte qu'elle commençât sur le troisième temps : la cadence finale de chaque phrase se serait faite par conséquent sur le premier. Evidemment le morceau aurait gagné en correction; mais peut-être perdrait-il quelque chose à ne se plus présenter avec cette apparence de naïve gaucherie, qui ne messied point dans un air tout populaire, du genre de ceux qu'a recueillis le poëte Geyer, le patient éditeur des *Folk-Visor* (Chants du Peuple). L'instinct y prime l'art.

Ce caractère est moins exclusif dans *le Chant de Printemps* (Varsang) et dans *le Chant du Rossignol* (Suomis' Sang). Cela vient de ce que ces deux gracieuses compositions chorales sont l'œuvre de véritables artistes, Kapfelmann et Pacius. Le style en est régulier, l'harmonie élégante et choisie, la distribution vocale habilement entendue. *Le Chant de Printemps*, qui a l'allure posée d'une marche à demi solennelle, respire une majesté sereine, une tendresse pure et douce. L'effet en est grand. Il résulte moins de la beauté de la mélodie que d'un entrelacement heureux des cordes vocales, employées avec beaucoup d'adresse dans ce que leur timbre a de plus vibrant ou de plus mystérieux. Aux mêmes qualités, *le Chant du Rossignol*, de Pacius, joint le mérite d'une rhythmopée harmonique particulièrement noble. Quelques répliques en style d'imitation ne nuisent nullement à la clarté de la strophe, qui se termine par une péroraison brève, mais pleine de charme : « Répétez, échos. »

Remarquons, à ce sujet, que le génie musical du Nord se plaît à conclure par une phrase plus saillante que tout le reste de la cantilène. Le rhythme s'y montre plus accentué; l'harmonie, plus riche et plus incisive; les notes vocales, plus éclatantes et mieux associées pour enchanter l'ouïe. Le dernier trait veut être le plus acéré ou le plus délicat.

Notre remarque se trouve parfaitement justifiée par *le Cortége de noce du lac d'Hardanger*, chœur norvégien. Quoique le chant tout entier ait beaucoup d'agrément et de grâce, la palme reste acquise au refrain imitatif, qui unit le ravissant effet d'une mélodie pittoresque, dite par les ténors, au balancement cadencé d'une double pédale murmurée par les voix graves.

Dans cette composition d'une couleur locale vive et attrayante, le musicien n'est pas demeuré au-dessous de son sujet. Les vers du texte décrivent l'azur vaporeux des montagnes, la fraîcheur des vallées parées de verdure, le lac bleu de Hardanger où le soleil baigne ses rayons, l'ivresse de la nature au réveil du printemps, puis le pimpant cortége et les joyeuses chansons de la noce qui passe en bateau. Eh bien, tout cela est dans la musique. Ce tableau de demi-genre, que le pinceau germanique moderne s'est plu souvent à retracer, vit et respire dans cette jolie pièce chorale, à la fois populaire et distinguée, écrite à merveille pour faire valoir les voix, pour captiver l'oreille et l'imagination. C'est vraiment une bonne fortune pour nos sociétés orphéoniques. Nous serions fort surpris si elles ne faisaient pas aux quatre chœurs de cette publication l'accueil empressé qu'ils méritent.

MAURICE BOURGES.

MORTIER DE FONTAINE.

Henri-Louis-Stanislas Mortier de Fontaine, naquit à Wisniowiec, en Wolhynie, le 13 mai 1816. Ses parent s'étaient fixés à Milan, où Mme Mortier suivait les enseignements d'un nommé Domenico Scappa; une indisposition l'ayant empêchée un jour de recevoir son professeur, celui-ci donna à l'enfant, alors âgé de sept ans, les leçons qu'il consacrait à la mère. Les agitations d'un voyage s'accommodaient mal avec les nécessités du travail; ce n'est qu'à Vienne que l'enfant put continuer ses études auprès d'Antoine Hladislas, aussi modeste que son maître d'aventure de Milan. Ce ne fut qu'à son retour en Pologne qu'il put, sous Ernemann, en entendant Chopin, s'adonner à son penchant pour le piano.

Sur ces entrefaites, des revers vinrent accabler la famille Mortier de Fontaine. La mère se fit institutrice, le fils donna des leçons de piano. En octobre 1830, le petit pianiste abandonna le pays natal. Après des déceptions cruelles, il voulut revoir sa mère en Pologne, mais pour passer la frontière il fit des tentatives qui furent vaines. C'est à Dantzig que le jeune Mortier donna son premier concert; de là il se rendit à Copenhague et fut comblé de faveurs par le duc de Montebello, ambassadeur de France. Mortier aborda ensuite à Kiel les plus récentes compositions de Mendelssohn et les *dernières de Beethoven;* dans ce concert, l'orchestre fut dirigé par un jeune étudiant de l'université, *Otto Jahn*, devenu par la suite l'une des gloires de la philologie allemande. L'année suivante amena Mortier à Paris, où sa première visite fut pour Chopin, qui l'accueillit à bras ouverts : « Il suffit, lui dit-il, que tu aies respiré l'air de Varsovie pour trouver en moi un ami et un conseiller. » Et il tint parole. Un établissement de concerts classiques venait d'être créé sous le titre de *Gymnase musical* et la direction de Tilmant. Mortier y joua *pour la première fois en France* des œuvres de *Mendelssohn*, entre autres le *concerto en sol*, devenu depuis le pont aux ânes de tous les pianistes. En 1836, Mortier épousa une cantatrice de talent, avec laquelle nous le retrouvons à Milan, où Listz et lui exécutèrent un duo à deux pianos. A partir de ce jour-là la presse s'occupa de lui, étudia son talent, reconnut l'originalité de son exécution, suivit attentivement son travail d'exploration. Cependant, bien qu'il contribuât à vulgariser J.-S. Bach, il n'avait exhumé de l'oubli que *le quatrième concerto de Haendel*. — En avril 1842, un grand concert au Conservatoire posa d'une manière décisive Mortier de Fontaine à Paris. Il y produisit la fantaisie op. 80 de Beethoven, avec un orchestre de cent-

vingt musiciens et quatre-vingts choristes dirigés par Hector Berlioz. Les journaux parisiens le mirent si bien à la mode que ses apparitions subséquentes à Berlin, à Leipzig, à Dresde furent autant de triomphes (1843-44). Cependant l'intérieur de l'artiste était moins heureux que sa vie publique; trop jeune pour comprendre l'importance du mariage, il alla en Suisse où il obtint le divorce. En 1830, ayant épousé Mlle Marguerite Limbach, il résida, tantôt à Saint-Pétersbourg, tantôt à Moscou. Au commencement de l'hiver 1860, la mort de la veuve de Nicolas Ier ayant suspendu la série de ses concerts, Mortier de Fontaine vint à Munich, où l'appelait la perspective d'obtenir la direction du Conservatoire. Il y fut fêté par les artistes, choyé par la noblesse. Les choses pourtant ne tournèrent pas aussi bien que tout semblait le présager, malgré les services rendus à l'art, services aussi évidents que gratuits. Déçu dans ses espérances et frappé d'un coup terrible, la mort de sa femme, il s'exila de Munich, allant promener au hasard de sa fantaisie sa douleur et ses regrets.

Le fait capital de la vie artistique de Mortier de Fontaine est d'avoir été le *premier vulgarisateur des dernières sonates de piano de Beethoven* et d'avoir tiré de la poussière, où ils reposaient depuis des siècles, maints *chefs-d'œuvre de tant de grands maîtres.*

Après l'exposé d'une vie aussi remplie, il devient puéril de parler des distinctions dont un tel artiste a pu être comblé. Nous nous bornerons à faire connaître la lettre par laquelle notre illustre collaborateur, M. Fétis, prit congé, à Spa, de Mortier de Fontaine.

« *A Monsieur Mortier de Fontaine, célèbre pianiste.*

» J'éprouve le besoin de vous exprimer mes sentiments de haute estime et d'admiration pour votre beau talent et pour les beautés de premier ordre répandues dans les œuvres des maîtres illustres que vous interprétez si bien. Je n'oublierai jamais les deux heures que j'ai passées près de vous, ni le vif plaisir que j'ai goûté en vous entendant rendre des œuvres sublimes, — presque inconnues, — avec une perfection qui ne laisse rien à désirer.

» Recevez, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus sympathiques.

» *Spa*, 28 *août* 1867. FÉTIS. »

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE.

UN LIVRE INCOMPLET (1).

Décidément — et c'est une remarque triste à faire — les efforts des artistes et des écrivains spéciaux sont en pure perte lorsqu'il s'agit de faire connaître les mystères d'un art quelconque, d'en éclairer les obscurités, en un mot de le vulgariser. La musique surtout semble jouir sous ce rapport d'un privilége dont certes elle se passerait bien. On ne nous lit pas ou on nous lit mal, et à coup sûr on ne nous comprend point. Aussi, qu'arrive-t-il? c'est que lorsqu'un homme, un écrivain étranger à nos études, se trouve amené, par une pente toute naturelle quand il s'agit de synthèse, à englober la musique dans un ouvrage d'ensemble relatif aux arts libéraux, il le fait à la légère, sans scrupules, sans études préalables, et parle de l'art que nous chérissons avec une autorité à peu près égale à celle d'un aveugle qui voudrait discuter des couleurs.

Ce fait vient de se présenter encore, et c'est un écrivain intelligent, un travailleur consciencieux d'ordinaire, M. Alfred Souviran, qui s'en est rendu coupable avec son *Dictionnaire des termes techniques.*

Et d'abord, je prierai le lecteur de bien remarquer l'importance et la généralité de ce titre : « *Dictionnaire des termes techniques* de la science, de l'industrie, des lettres et des arts, » et les obligations qu'il imposait à l'auteur. La musique est fort maltraitée dans ce petit in-octavo de près de 600 pages : la moitié des « termes techniques » qui se rapportent à elle brillent par leur absence, et la définition des autres laisse considérablement à désirer. Je ne veux pour le moment m'occuper que d'elle, cependant je ne puis m'empêcher de faire quelques observations dont la justesse évidente tendrait à faire croire qu'elle n'a pas été seule lésée. Ainsi, dans ce dictionnaire scientifique, industriel et artistique, il n'est nullement question du théâtre; le théâtre n'est donc pas un « art? » Qu'est-ce donc, alors! D'autre part — en ce qui concerne les arts du dessin, par exemple — je découvre quelques lacunes au moins singulières, ne fût-ce que celles concernant les mots : *académie, ombre, peinture, plan, statuaire*, etc.

Mais je m'en tiens à mon sujet, qui me fournira assez de griefs contre l'auteur. Je n'en finirais pas s'il me fallait signaler les innombrables omissions de termes relatifs à la musique. Je vais passer en revue seulement les plus importants; encore ne les citerai-je pas tous. Je me demande d'abord comment il se fait que dans un livre de ce genre, ces deux mots fondamentaux : *harmonie, musique*, n'ont pu trouver place. Il en est de même de ceux-ci, qui assurément ont quelque importance au point de vue de la théorie : *accord, consonance, dissonance, imitation, intervalle, notes de passage, retard, sonorité, suspension*, etc. En ce qui concerne certains termes caractéristiques relatifs aux principes constitutifs de l'art, je cherche encore vainement les suivants : *blanche, contre-temps, faux, intonation, juste, justesse, liaison, mouvement*, NOTE (les noms des sept notes de la gamme, *ut, ré, mi, fa, sol, la, si*, seront chose inconnue pour les lecteurs du *Dictionnaire*, car aucun ne s'y trouve), *reprise, tenue*...

Chose singulière! certaines séries de mots, représentant un ordre d'idées unique, sont incomplètes. Ainsi, en ce qui se rapporte aux intervalles, on trouve *seconde, tierce, quinte, sixte, octave*, — on ne trouve ni *quarte*, ni *septième;* on remarque la présence de *trio, sextuor, septuor*,— et l'absence d'*air, duo, quatuor*. On rencontre les noms d'un grand nombre d'instruments, on ne voit pas ceux-ci : *guitare, lyre*. Cela n'est-il pas la preuve d'une négligence impardonnable, certains mots devant infailliblement appeler leurs similaires sous la plume?

Beaucoup d'autres termes, dont je n'ai pas besoin de faire ressortir l'importance, manquent également; je citerai particulièrement : *accompagnateur, accompagnement, accompagner, cantatrice, chant, concert, conservatoire, écho, instrument, instrumentation, madrigal, maxime, morceau, motif, musicien, noël, opéra, opéra comique, opérette, orchestre, ouverture, parodie, pont-neuf, port de voix, prélude, ritournelle, romance, rondeau, roulade, variation, vibration, voix*, etc., etc., etc.

Ce n'est pas tout. J'ai dit que certaines définitions laissaient considérablement à désirer, et je vais le prouver.

M. Souviran affirme que *cantabile* « se dit des morceaux que la voix humaine doit interpréter seule, *en réunissant tous les moyens, tous les ornements du chant.* » La première proposition est exacte, mais que dire de la seconde? — Le mot *chromatique* est ainsi caractérisé : « Se dit de tout morceau qui procède par demi-tons. » Passe encore s'il s'agissait de la musique grecque; mais je prierai l'auteur, pour son châtiment, de me présenter un morceau moderne écrit dans ces conditions.— Au mot *basse-taille*, M. Souviran renvoie à *baryton;* c'est court, net et facile, mais peu satisfaisant. — La seconde partie de la définition de la pause est plus fantaisiste encore : *Pause*, dit l'auteur, intervalle de temps pendant lequel un ou plusieurs musiciens demeurent sans chanter ou sans jouer; *il équivaut à une mesure à quatre temps.* » Alors, avec quoi, s'il vous plaît, marquerons-nous les silences d'une mesure à deux ou à trois temps? — Prenant le Pirée pour un homme et un système de division pour un instrument, M. Souviran caractérise le *tétracorde* en ces termes aussi brefs que surprenants : « lyre à quatre cordes. » — Quant à la *viole*, qui n'est autre chose que l'alto, il la confond avec la viole d'amour, puisqu'il affirme que c'est un « instrument à sept cordes. »

Je ne veux pas m'étendre davantage sur les incroyables imperfections d'un livre que de tels défauts rendent, à mon sens, absolument inutile, pour ne pas dire nuisible : inutile, puisqu'on n'y trouve pas ce qu'on cherche; nuisible, puisqu'on y rencontre précisément le contraire de ce qu'il y faudrait trouver. Mais, en terminant, j'exprimerai le regret, assurément fort légitime, de voir des travailleurs sérieux, intelligents et honnêtes perdre ainsi leur temps à bâcler, tant bien que mal, des ouvrages qui, bien faits, seraient pour le public d'une immense utilité, et qui, faits au contraire avec si peu de soin, de goût et d'attention, ne peuvent qu'égarer et dévoyer le lecteur qui demande à s'instruire.

ARTHUR POUGIN.

(1) *Dictionnaire des termes techniques* de la science, de l'industrie, des lettres et des arts, par Alfred Souviran. — Paris, Hetzel, petit in-8°.

CONCOURS CHORAL ET INSTRUMENTAL

Ouvert par la ville de Melun le 10 mai 1868.

Les amis de la vulgarisation de l'art musical populaire n'ont pas oublié que c'est à Melun qu'eut lieu, en 1851, le premier Concours d'Orphéons et Sociétés chorales. Depuis cette époque, l'institution fondée et propagée en France par M. Eugène Delaporte et ses coopérateurs a bien grandi.

Nous en avons eu la preuve irrécusable dimanche dernier; — la confiance de M. Poyez, maire de la délicieuse *Melodunum* (la ville de miel), nous ayant appelé à présider l'un des jurys de ses multiples Concours.

Autrefois, les orphéonistes se contentaient d'apprendre, chaque année, deux ou trois chœurs proportionnés à leur force et au degré de leur éducation musicale. Les choses sont bien changées aujourd'hui. Les membres des Sociétés musicales lisent à première vue, soit en chantant, soit en exécutant; et, par suite du progrès incessant, les voilà qui concourent, les uns pour l'exécution de la musique religieuse, les autres pour celle plus difficile peut-être de la symphonie. — Une seule Société, sur deux inscrites, s'est présentée à ce nouveau Concours, et (disons-le avec plaisir) elle a bien mérité, sous la direction de M. F. Meinardi, le prix qui lui a été décerné. — Elle a exécuté avec assez de goût et d'ensemble les ouvertures des *Aveugles de Tolède*, de Méhul, et du *Démophon*, de Vogel, dont l'arrière-petit-fils faisait précisément partie de l'un de nos jurys. Le concours d'excellence a eu lieu au Théâtre. Le vainqueur a été le Choral de Belleville, dirigé par M. Jouvin. M. Laurent de Rillé, l'un des présidents du jury a offert à la Commission d'organisation du Concours, pour être donné comme prix, un petit instrument de son invention qu'il appelle *gamme parlante*, espèce d'harmonium d'une octave, lequel, au moyen d'une portée et de huit tirasses mobiles, fait connaître et entendre, tout à la fois, la position et l'intonation des sons de la gamme d'*ut* écrite en clef de *sol*.

Un banquet, présidé par M le préfet du département, a suivi la brillante distribution des prix, qui a eu lieu sur la place Saint-Jean. Plus de cent Sociétés ont pris part à ces luttes pacifiques, — qui ne coûtent ni une larme ni une goutte de sang, — ainsi que l'a dit, avec tant de raison, l'honorable M. Poyez, dans son discours aux lauréats.

A. ELWART.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES DE LA SEMAINE.

*** Le succès que nous avions prévu et annoncé n'a pas fait défaut à la seconde séance de la Société des Oratorios; l'empressement du public, le talent et la bonne volonté de l'orchestre et des chœurs, le soin général de l'exécution, ne laissent aucun doute maintenant sur la vogue qui s'attachera à l'initiative courageuse de Pasdeloup et à ses développements successifs. Jeudi dernier, la *Passion*, de Jean-Sébastien Bach (d'après l'Evangile de saint Matthieu), a déroulé une seconde fois ses larges et mystiques harmonies sous les voûtes grandioses et sonores du Panthéon. L'interprétation accusait un progrès réel : il y avait surtout et naturellement plus d'assurance dans les attaques; les mouvements des chorals étaient conformes à la tradition et les pauses bien indiquées à la fin de leurs phrases. L'agencement des nuances laissait encore à désirer, les *forte* étaient trop accentués et les *piano* trop sombrés. L'oratorio ne doit rien emprunter aux effets de la musique dramatique; sa puissance est en raison directe de son calme majestueux et sa beauté se dégage de sa sobriété même. C'est en cela surtout que le fameux mot : Pas de zèle! rencontre son application.—La seconde partie de la séance se composait de l'*Ave Verum*, de Mozart, magnifiquement exécuté par l'orchestre et les chœurs; d'un motet de Haydn, *O Fons Pietatis*, chanté par Faure avec une largeur de style, une élévation de sentiment qui semblent grandir chaque jour et atteindre les limites de la perfection absolue; enfin du *Prélude*, de Bach, arrangé pour chœur et orchestre par Gounod, dont l'ampleur magistrale a positivement électrisé l'auditoire et donné la sensation bien rare d'un immense vaisseau littéralement rempli d'une harmonie en rapport avec son acoustique propre et ses proportions colossales. La soirée d'Oratorio de jeudi dernier ne s'effacera pas de sitôt de la mémoire des milliers de personnes qui y assistaient. Ce n'est pas en vain que l'on se trouve en contact avec le génie traduit avec une si indiscutable supériorité! La quête faite par Mmes la duchesse de Chevreuse, la marquise de Caraman, les comtesses de Lévis, de Lambel, de Contades, de Roschaïd-Dahdah, au profit des fondations charitables de Sainte-Geneviève, séchera bien des larmes, calmera bien des douleurs et bien des misères. — Le 28 de ce mois, la Société des Oratorios exécutera, dit-on, l'*Elie* de Mendelssohn pour la troisième et dernière séance de l'année.

*** La Société académique de musique sacrée a donné, mercredi dernier, sous la direction de M. Vervoitte, l'intéressante séance historique que nous avions annoncée. Sur la demande d'un grand nombre d'auditeurs, charmés de cette revue rétrospective de l'art musical depuis sa naissance jusqu'à nos jours, la Société se réunira de nouveau mercredi 20 mai, et exécutera celles des œuvres de son répertoire qui n'ont pu être comportées dans le programme de mercredi dernier.

*** Un concert de Camille Saint-Saëns est toujours un événement. Celui de mercredi dernier, à la salle Pleyel, aussi important que les précédents par la nature et le mérite des œuvres que le jeune et savant organiste de la Madeleine y a fait entendre, lui a prouvé une fois de plus toute la sympathie que son talent si élevé et si vigoureux a rencontrée dans le monde musical. Son nouveau Concerto de piano, en *sol mineur*, sans être, non plus que celui en *ré* déjà connu et exécuté le même soir, à la hauteur du concerto de violon, est cependant une œuvre de maître, qu'une organisation musicale d'élite a seule pu faire éclore, mais que nous croirions plus juste d'appeler Fantaisie pour piano et orchestre. Le premier morceau, d'un style large, est un peu dans la manière de Rubinstein; le deuxième, le mieux réussi, et qu'on a voulu entendre deux fois, doit beaucoup à Mendelssohn; le troisième n'est pas à la hauteur des deux autres. Quant aux trois *Bagatelles* pour piano, qui sont beaucoup trop développées et tourmentées pour justifier leur titre, M. Saint-Saëns a de meilleurs titres de renom. Remercions-le de nous avoir fait connaître diverses compositions dues à de jeunes et sérieux talents : *Scherzetto*, de M. Charles Widor, organiste à Lyon; *le Retour*, de M. Georges Bizet, qui a souvent mieux fait; *Romance sans paroles* (en *si* bémol mineur), de M. Chauvet, ravissant morceau qu'on a bissé et qui le mérite bien; *Tarentelle*, de M. Victor Sieg, une des plus vraiment originales et des mieux conduites que nous connaissions, mais qui a perdu une grande partie de son effet à cause du mouvement vertigineux et désordonné que lui a donné M. Saint-Saëns; et une *mazurka* de M. Adam Laussel.—Il manque quelque chose M. Saint-Saëns si extraordinairement doué en tout ce qui touche au côté pratique de l'art : c'est le charme, dont il semble d'ailleurs faire assez bon marché. Son jeu est sec et sans grâce, et même, chose assez grave, il n'est pas toujours maître de lui, et l'équilibre de l'exécution s'en ressent. Ce n'en est pas moins un grand, très-grand musicien, qui, de quelque façon qu'il se manifeste, excite toujours l'intérêt et s'impose à l'attention. Rubinstein, qui dirigeait l'orchestre pour rendre à Camille Saint-Saëns le service qu'il en avait reçu à tous ses concerts de la salle Herz, a été l'objet d'une ovation en arrivant au pupitre.

*** M. W. Kruger a donné le dimanche, 3 mai, sa troisième et dernière matinée d'élèves. Nous y avons, comme d'habitude, constaté la grande supériorité de son enseignement, qui date de seize ans, sur tant de méthodes routinières employées même par les maîtres en vogue. Ses deux enfants et Mlle Emma Fumagalli ont eu les honneurs de la séance.

*** Les concerts militaires du jardin des Tuileries ont été inaugurés, le 1er mai, par l'excellente musique du régiment de gendarmerie de la garde, dont M. Riedel est le chef. Les musiques des autres régiments de la garde joueront tous les jours, de 5 à 6 heures du soir, le dimanche excepté, au même endroit, et les musiques des régiments de ligne, ainsi que celle de la garde de Paris, se feront entendre alternativement sur les places Vendôme et Royale et dans les jardins du Palais-Royal et du Luxembourg.

*** Le concert donné le 1er mai par la Société philharmonique d'Amiens, sous la direction de M. Deneux de Varenne, a été splendide, grâce à la présence d'Adelina Patti, de Delle Sedie et de Sivori. La gracieuse fée du chant a dit, avec son charme et sa *bravoure* ordinaires, la cavatine du *Barbier*, le duo du même opéra avec Delle-Sedie, l'*Ave Maria* de Gounod et le rondo de *la Sonnambula*. Delle-Sedie s'est surpassé dans la romance d'*I due Foscari*, un air du *Barbier*, etc. Quant à Sivori, son *Mouvement perpétuel* et sa fantaisie sur *le Trouvère* lui ont valu de frénétiques applaudissements. Ce concert, le quatre-vingt-dixième depuis la fondation, a clos avec éclat la vingt-et-unième session de la Société philharmonique. Il a fait comme toujours le plus grand honneur au président de la Société.

*** Mlle Anna Meyer, revenant de Nice, où elle a passé l'hiver pour sa santé, vient de donner, à son passage à Marseille, un magnifique concert; elle y a obtenu le plus grand succès. Malgré la saison avancée, la salle était comble, et le public n'a pas craint de braver la chaleur pour venir entendre cette jeune et intéressante pianiste qui a conquis les suffrages de toute l'assistance.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné lundi *la Juive*; — mercredi, *Don Juan*; — vendredi, *la Fiancée de Corinthe* et *le Corsaire*, et hier samedi, *Don Juan*, comme représentation extraordinaire, laissant au public la disposition des loges louées à l'année.

*** On annonce pour demain lundi le début de Mazzoleni dans *le Trouvère*, dont les autres rôles seront remplis par Mmes Sasse et Bloch, MM. Devoyod et Castelmary. Il chantera ensuite *Don Carlos* et le rôle de Vasco dans *l'Africaine*.

*** En attendant la reprise d'*Herculanum* qui est très-prochaine et dans laquelle le rôle d'Helios sera chanté par le jeune ténor Colin, *Guillaume Tell*, sera donné mercredi avec Faure et variera le répertoire.

*** Tamberlick, M. et Mme Tiberini ont traité avec l'administration des Italiens. Ils chanteront à Paris pendant les trois mois de l'hiver prochain que Mlle Patti a promis à la Russie.

*** Au théâtre des Fantaisies-Parisiennes a eu lieu, vendredi, une reprise très-réussie du *Barbier* de Paesiello. L'espace nous manque pour en donner aujourd'hui le compte-rendu; mais nous nous empressons d'en

constater le succès dû autant à la charmante musique du maître qu'au talent des interprètes, et aux soins tout particuliers apportés par M. Martinet à l'exécution d'une œuvre qui fit longtemps les délices de nos pères. Mlle Darcier, qui débutait à ce théâtre, s'est surtout fait remarquer dans le rôle de Rosine.

*** Le théâtre de l'Athénée a converti en baignoires ses stalles de pourtour. Cette amélioration facilite la communication des fauteuils d'orchestre avec le foyer et rend libre la circulation dans tous les corridors. Le nouveau système de ventilation adopté donne une fraîcheur qu'on ne rencontre dans aucun théâtre; aussi *Fleur-de-Thé* continue triomphalement son succès et bravera les chaleurs de l'été. Tous les soirs la salle est pleine.

*** Le même théâtre vient de recevoir deux actes et un prologue de MM. Meilhac, L. Halévy et Léo Delibes, intitulés *la Princesse de Ravigotte*, et un acte de MM. Alex. Flan et Paul Henrion, dont le titre est *Quarante de Bézi*.

*** La direction du théâtre du Palais-Royal n'ayant pu s'entendre pour le renouvellement de son bail avec les propriétaires de la salle, vient de traiter avec le marquis d'Herfordt, les uns disent de la location, les autres de l'acquisition du local occupé maintenant par le théâtre des Bouffes-Parisiens, lequel serait approprié aux besoins de la nouvelle exploitation.

*** M. Varney, qui a pendant plusieurs années dirigé l'orchestre des Bouffes-Parisiens, vient d'être choisi par la nouvelle direction pour y reprendre ces fonctions.

*** La nouvelle administration des Bouffes-Parisiens vient d'engager pour trois ans, à de très-avantageuses conditions, le jeune chanteur comique Alfred Audran, dont nous avons déjà plusieurs fois mentionné les succès dans les réunions musicales de l'hiver dernier.

*** Un certain nombre des artistes du théâtre de la Porte-Saint-Martin sont en arrangement avec M. Bagier pour donner des représentations au théâtre Ventadour; ils lui abandonneraient 20 0/0 sur la recette pour la location de la salle.

*** Les recettes brutes des théâtres impériaux subventionnés, des théâtres de second ordre, concerts, cafés-concerts, etc., se sont élevées, pendant le mois d'avril dernier, à la somme de 1,642,802 francs.

NOUVELLES DIVERSES.

*** La Commission d'organisation du grand Concours musical de Grenoble vient d'en adresser le Règlement aux principales Sociétés chorales et instrumentales de France. Celles qui désirent le recevoir peuvent en faire la demande au secrétariat de la mairie de Grenoble. Les adhésions seront reçues jusqu'au 15 juin, délai de rigueur. Les prix de ces concours auront une importance exceptionnelle. En effet, outre la médaille commémorative et celle accordée aux Sociétés couronnées, une médaille en argent sera offerte aux directeurs des Sociétés qui auront remporté un premier prix. Depuis le célèbre concours de Saint-Denis, où tous les prix furent décernés en double, aucune ville n'avait donné l'exemple de cette générosité, logique après tout, car à qui un Orphéon doit-il le succès, si ce n'est à son chef? Ce système d'encouragement, s'il était adopté partout, contribuerait puissamment, en stimulant le zèle des directeurs de Sociétés musicales, aux progrès artistiques de cette institution populaire.

*** L'assemblée générale de l'Association des artistes musiciens a eu lieu jeudi dernier, dans la grande salle du Conservatoire impérial, sous la présidence de son fondateur, M. le baron Taylor. — Le rapport sur les travaux du Comité, pendant l'exercice de 1867, a été fait par M. Emile Réty. Ce document important, écrit avec une rare élégance et une grande sobriété de métaphores, a été applaudi presque à chaque alinéa par les trois cents sociétaires présents. — Après une allocution aussi brillante que bien sentie de son vénérable président, l'assemblée a procédé au remplacement des quatorze membres sortants du Comité. Voici les noms par ordre nominatif des nouveaux élus. — MM. Conrad Prumier, 243 voix; Deloffre, 230; Proust, 220; Henri Gautier, 219; Richard d'Amblécourt, 212; Martin, 208; Wolff, 206; Leroy, 182; Tubeuf, 180; Ch. Colin, 179; Boulu, 154; Arthur Pougin, 142; Baneux, 105; A. Elwart, 94. — Dans notre prochain numéro nous donnerons des extraits du rapport de M. Emile Réty.

*** Des cinq élèves entrés en loge pour le concours préparatoire du prix de Rome, le jury n'a admis que MM. Winzweiller et Rabuteau, sortant tous deux de la classe d'Amb. Thomas.

*** A la cérémonie du mariage du prince Murat et de la princesse de Mingrélie, aux Tuileries, l'*Ave Maria* de Gounod a été chanté par Mlle Maudnit, accompagnée sur l'harmonium par Jules Cohen, et par le violon d'Herman et la harpe de M. Tariot, premier harpiste solo du théâtre Italien. Le solo de Gemmy, dans le chœur de *Guillaume Tell*: « Célébrons en ce jour et l'hymen et l'amour, » a été également dit par la charmante artiste du théâtre impérial de l'Opéra.

*** Les examens pour l'obtention du certificat d'aptitude à l'enseignement du chant dans les écoles communales de Paris auront lieu dans la première quinzaine du mois de juin prochain, à l'Hôtel-de-Ville. La liste d'inscription des candidats est ouverte, du 1er mai au 5 juin 1868, à la préfecture de la Seine, direction de l'administration préfectorale, bureau de l'instruction publique, nº 17, où les candidats pourront prendre connaissance de ce programme. Les candidats doivent produire leur acte de naissance, et un certificat de moralité délivré par le maire de l'arrondissement dans lequel ils résident.

*** Un de nos meilleurs professeurs, compositeur distingué dont les œuvres de musique religieuse, notamment, ont acquis une légitime réputation, M. L. A. Dessane, vient d'être nommé organiste du chœur à Saint-Sulpice. Choix excellent et qui prouve combien l'art musical est en honneur dans cette église, qui compte déja M. Lefébure-Wély comme organiste du grand orgue.

*** Le grand orgue de Notre-Dame sera joué le jeudi 21 courant, jour de la fête de l'Ascension, par M. Sergent, organiste titulaire, à la grand'messe de 10 heures et aux vêpres qui ont lieu à 2 heures.

*** Notre excellent confrère Oscar Comettant vient de publier chez Dentu une brochure intéressante qui a pour but de bien préciser le caractère et le but de la noble, utile et poétique expédition au pôle nord projetée par M. Gustave Lambert et appuyée partout avec enthousiasme. Au nombre des distractions instructives qui occuperont le moral de l'équipage pendant les longs mois de l'hivernage, et dont M. Comettant donne le programme, nous voyons figurer un *cours de musique vocale*. « On jouera aussi le vaudeville et l'opérette, ajoute l'auteur, afin que M. Offenbach étende son empire au delà des mondes habités. »

*** La lettre suivante vient d'être adressée à notre collaborateur, M. A. Pougin, au sujet de son intéressante étude sur Bellini :

« Cher monsieur,

» J'ai reçu votre joli volume sur Bellini. Il m'est très-agréable de connaître par vous toute la biographie de ce charmant idylliste sicilien, successeur de Théocrite et de Meli. Vous y avez recueilli et assemblé tout ce qui pouvait rendre de la vie à cette physionomie si tendre, à cette âme mélodieuse qui ne soupirait qu'un seul air, celui de l'amour et de la jeunesse. Le portrait de lui par Henri Heine, que vous avez mis en tête, est un peu entaché de cette veine sarcastique qui venait à la traverse dans les meilleures inspirations du satirique Hambourgeois. Vous trouveriez dans les *Mémoires* du comte d'Alton-Shée la contre-partie de ces relations de Heine et de Bellini.

» Veuillez agréer, cher monsieur, avec mes remercîments, l'assurance de mes sentiments très-distingués.

» SAINTE-BEUVE. »

*** Les éditeurs Brandus et Dufour viennent de mettre en vente les deux premiers volumes de leur EDITION POPULAIRE *d'opéras, d'opéras-comiques et d'opérettes*, format de poche. Ils contiennent *Fra Diavolo* et *le Postillon de Lonjumeau*. Cette publication ne se distingue pas moins par le mérite des œuvres que par le soin apporté à sa fabrication et par son bon marché.

*** La partition de *Fleur-de-Thé*, pour piano et chant, paraît cette semaine chez les mêmes éditeurs.

*** Entre autres détails curieux donnés sur la personne de Pie IX par un correspondant de *l'Evénement illustré*, qui a eu l'honneur d'être reçu par Sa Sainteté, nous trouvons ce qui suit : « Quoique très-vieux, le Pape chante encore fort bien, et, détail parfaitement inconnu de beaucoup de Romains, il joue du violoncelle. »

*** Nicolini a reçu de M. Bagier, en témoignage de satisfaction, une couronne d'argent massif qui porte cette *inscription* (et non point cette *épitaphe*, comme nos confrères l'ont répété à l'envi): 30 *avril* 1868, *à Nicolini, souvenir de la clôture de la saison de* 1868.

*** Aujourd'hui dimanche une messe en musique de M. Ch. Vervoitte sera chantée à Saint-Cloud par une société d'artistes et d'amateurs.

*** Le programme du grand festival musical qui sera donné au Pré-Catelan le dimanche 17 mai, avec le concours de toutes les musiques de la garde impériale, est des plus remarquables. C'est une splendide mosaïque où brillent les noms vénérés des plus grands génies. Une fois par an seulement, le public de la capitale a le rare privilége de jouir de ce spectacle unique dû à la bienveillance de S. M. l'Empereur, dont la sollicitude pour les œuvres de moralisation et de charité n'a pas de limites.

*** L'éminent pianiste compositeur W. Krüger vient d'avoir la douleur de perdre son père. Tout récemment il célébrait joyeusement la cinquantaine de son mariage lorsque la mort est venue le frapper.

ÉTRANGER

*** *Bruxelles.* — L'événement de la semaine, car c'en est un vraiment, a été l'apparition de Mme Carvalho dans *Roméo et Juliette.* On connaissait la célèbre prima donna du Théâtre Lyrique qui a donné, il y a quelques années, une série de brillantes représentations dans notre capitale; mais on ne l'avait pas entendue dans le rôle qui a été proclamé, par la presse parisienne, le plus grand et le plus heureux effort de son talent, et la curiosité était vraiment excitée. Tout ce qu'on pouvait prévoir et espérer a été dépassé. Le talent supérieur, déployé par Mme Carvalho dans le rôle de Juliette, est un fait acquis à l'histoire de la scène musicale contemporaine, et il y aurait de la puérilité à prétendre en faire ici la découverte; mais ce qu'il est permis de dire, c'est que les hautes qualités dramatiques qu'a fait briller Mme Carvalho, ont semblé une révélation aux personnes qui n'avaient vu en elle que la cantatrice habile. Rarement représentation fut plus intéressante; rarement succès fut plus grand et plus général. La vaillante artiste a été applaudie autant qu'on puisse l'être et rappelée après chaque acte, presque après chaque scène. Elle a été, il faut le dire, supérieurement secondée par M. Jourdan, qui s'est montré un Roméo digne d'une telle Juliette. Trois représentations auront été données, cette semaine, du dernier opéra de M. Gounod. C'est dans *Faust* que Mme Carvalho se fera entendre ensuite. — La troupe italienne n'obtient décidément aucun succès, et il faut avouer que les éléments dont elle est formée justifient l'accueil qu'elle reçoit. Après avoir paru dans le *Trovatore* et dans *Norma*, la prima donna, Mme Carozzi-Zucchi, a résilié son engagement à cause d'une indisposition qui la privait, paraît-il, de ses moyens. Elle a été remplacée par Mme Montellio, qui n'est point parvenue à se concilier davantage les suffrages du public dans *Ernani* où elle a débuté mercredi. On a témoigné beaucoup plus de faveur à M. Verger, qui s'est fait entendre pour la première fois dans ce même opéra. C'est un chanteur qui a de l'école et du goût; mais son entourage est trop médiocre pour qu'il puisse ramener les amateurs mis en fuite par les premières et malencontreuses tentatives de la Compagnie italienne. Il y a un ténor qui a une belle voix, M. Tombesi; mais il n'a que très sommairement appris à s'en servir. C'est un préjugé dont il faudra revenir. Les chanteurs seront forcés de finir par reconnaître qu'il n'est pas inutile pour eux d'étudier leur art.

*** *Londres.* — Samedi, les deux théâtres d'opéra ont donné *Marta.* Adelina Patti à Covent-Garden, Christine Nilsson à Drury-Lane, ont interprété d'une manière ravissante ce charmant opéra, et plus d'un dilettante, ne pouvant les comparer dans l'ensemble du rôle, aura partagé sa soirée entre les deux scènes rivales. Mario et Fraschini jouaient Lionel; et Mlle Grossi débutait dans le rôle de Nancy, c'est en dire assez. — Mlle Patti a joué ensuite *Lucia*, et Mme Lucca *Faust* et *Fra Diavolo.* — Jeudi on a donné *les Huguenots* à Drury-Lane, avec Mlle Tietjens, et pour les débuts du ténor Ferensi (*Olim* Ferenczy, de l'Opéra de Vienne). — Carlotta Patti est attendue le 28 mai. Elle donnera des concerts jusqu'au 5 juin. — Alfred Jaell est engagé avec sa femme pour le concert du 30 mai au Crystal-Palace. Ils défraieront, avec Rubinstein, Henri Wieniawsky, Auer et Jacquard, les programmes des deux prochaines séances de l'*Union musicale* dirigée par John Ella.

*** *Exeter.* — Une troupe d'opéra anglais, sous la direction de Mme Jenny Baur et de M. Charles Durand, a pris possession la semaine dernière du théâtre Royal, et a inauguré de la manière la plus heureuse ses représentations par *l'Africaine.* Jamais notre ville n'avait été à pareille fête! *Rigoletto*, *Faust*, etc., doivent suivre le chef-d'œuvre de Meyerbeer.

*** *Bâle.* — La direction de la nouvelle école de musique, qui ne fonctionne pas encore, a été confiée à M. Selmar Bagge, jusqu'ici rédacteur en chef de la *Gazette musicale universelle* de Leipzig.

*** *Francfort-sur-l'Oder.* — *L'Africaine* vient d'être donnée ici, pour la première fois, avec son succès obligé.

*** *Berlin.* — *La Permission de dix heures* d'Offenbach, texte allemand de Carl Treumann, a été donnée le 8 mai au théâtre de Frédérich Wilhelmstadt avec un très-grand succès, dont il faut reporter une bonne part sur Mlle Lina Mayr et MM. Leszinski et Adolf, chargés des principaux rôles. — Mlle Sessi, de Francfort, a été engagée à l'Opéra après de brillants débuts. Elle prendra son service le 1er octobre prochain.

*** *Vienne.*—Mlle Ilma de Murska et le ténor Sontheim ont brillamment terminé leurs représentations par *Lucie* et *la Juive.* — Un ténor doué d'une voix superbe et orné d'un titre universitaire, le *docteur* Gunz, de Hanovre (on dit aussi le *docteur* Franz Liszt), se fait applaudir en ce moment à l'Opéra. Il a été très-remarquable dans le rôle de Raoul des *Huguenots.* — L'excellent professeur Goldberg, Viennois de naissance et habitant ordinairement Londres, bien connu par ses nombreuses et estimables compositions vocales, a été l'objet, lors d'une récente visite à sa ville natale, d'une ovation flatteuse de la part de l'Orphéon viennois, dirigé par M. Dumba, le même qui se fit entendre avec tant de succès à Salzbourg, lors de la visite de l'Empereur des Français.

*** *Pesth.* — On a représenté, sans grand succès, un opéra posthume de Gustave Fay, intitulé *Fiesko.* — Mlle de Murska est engagée pour un temps assez court au théâtre allemand.

*** *Madrid.* — Arban et son orchestre sont la grande attraction du moment. Le premier concert, au théâtre de Jovellanos, a été magnifique; Arban, dans ses variations pour cornet à pistons sur *Beatrix*, et Emile Dunkler, dans sa fantaisie sur *Rigoletto*, ont été couverts d'applaudissements. La fantaisie sur *l'Africaine* a produit le plus grand effet. Arban a amené de Paris ses meilleurs solistes et quelques chefs de pupitre; mais l'orchestre qu'on a mis à sa disposition n'est pas assez riche en instruments à cordes. — Le public était fort nombreux, malgré la rédaction *française* des affiches. En Espagne, où on applique volontiers à tout ce qui est français le sobriquet injurieux de *gabacho*, la langue de Bossuet et de Racine est loin d'être populaire, et M. Arban ne perdra rien à faire traduire ses annonces dans le plus pur castillan.

*** *Bologne.* — Le compositeur Dall'Argine a été chargé par l'*impresario* du théâtre communal de faire un nouveau *Barbiere di Siviglia.* Ceux de Paesiello et de Rossini seraient-ils trop vieux pour la patrie de la mortadelle?

*** *Saint-Pétersbourg.* — *Orphée*, de Gluck, traduit en russe et monté l'année dernière par Ant. Rubinstein, qui l'a fait exécuter sur la scène privée du palais de la grande-duchesse Hélène, vient d'être représenté au Grand-Théâtre. Deux jeunes cantatrices, élèves de Mme Nissen-Saloman, Mlles Lawrowsky et Iretzky, s'y sont particulièrement distinguées.

*** *Moscou.*— *La Rose des Carpathes*, de M. Nissen-Saloman, se maintient dans la faveur du public. Le mérite incontestable de cet ouvrage le destine certainement à rester au répertoire. — Mlle Artôt continue à faire fanatisme. Après une représentation d'*Otello*, elle a été rappelée *quatorze fois.* Le 9 mai, pour son départ, a dû avoir lieu la soirée à son bénéfice.

AVIS. Un éditeur de musique de Paris désire engager un premier commis, homme de confiance, en état de gérer la maison en l'absence du chef.

Adresser les demandes, accompagnées de références, sous couvert, à MM. G. Brandus et S. Dufour, pour être remises à M. A.B.C.

AVIS. Magasin de musique et de pianos à vendre dans une importante ville du midi de la France, fréquentée par les étrangers. — S'adresser au bureau du journal.

Le Directeur : S. DUFOUR.

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu.

BOUQUET DE MELODIES

Sur les principaux airs d'opéras d'Auber, arrangés pour

HARMONIFLUTE

1re suite. **Par Eugène Mathieu fils.** *Prix : 6 fr.*

Pour paraître incessamment:

PARIS,	BRUXELLES,	LONDRES,
SCHOTT,	SCHOTT FRÈRES,	SCHOTT ET Ce,
1, rue Auber.	*82, Montagne de la Cour.*	*159, Regent-Street.*

MAYENCE,
LES FILS DE B. SCHOTT.

PHÉNOMÈNES MUSICO-PHYSIOLOGIQUES

Brochure in-8°,

Par CHARLES MEERENS.

En vente chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, à Paris, 103, rue de Richelieu.

SOCIÉTÉ DES ORATORIOS SOUS LA DIRECTION DE J. PASDELOUP.

ÉLIE | **LA PASSION**

Grand Oratorio en deux parties. | Grand Oratorio en deux parties,

Paroles françaises de **MAURICE BOURGES**, *musique de*

MENDELSSOHN | **J.-S. BACH**

Première exécution au Panthéon le 28 mai. | 1re et 2e exécution au Panthéon le 7 et 14 mai.

Prix net : 15 r. La **Partition pour Chant et Piano**, in-8° Prix net : 10 fr.

Edition Populaire

DE

PARTITIONS D'OPÉRAS, D'OPÉRAS-COMIQUES ET D'OPÉRETTES

Paroles et Musique sans accompagnement, avec analyse de la pièce.

FORMAT DE POCHE. FORMAT DE POCHE.

N° 1. AUBER. **FRA DIAVOLO,** Opéra-comique, net : 3 fr.

N° 2. ADAM. **LE POSTILLON DE LONJUMEAU,** op.-com., net : 3 fr.

POUR PARAITRE LE MOIS PROCHAIN :

N° 3. **ROBERT LE DIABLE**.....net : 4 fr. | N° 4. **MARTHA** (quatre actes) ..... net : 3 fr. 50

N° 5. **LES DRAGONS DE VILLARS**.....net : 3 fr.

EN PRÉPARATION : **la Muette de Portici, l'Etoile du Nord, les Pantins de Violette, la Part du Diable, le Violoneux, Haydée, Joconde, Cendrillon, les Rendez-vous bourgeois, etc.**

N. B.—Ces éditions, d'un format très-commode et d'un bon marché exceptionnel, se recommandent spécialement aux *artistes dramatiques* pour remplacer les rôles copiés—aux *spectateurs* pour suivre la musique et la pièce à la représentation—aux *sociétés chorales*, etc.

THÉATRE DE L'ATHÉNÉE.

FLEUR DE THÉ

OPÉRA BOUFFE EN TROIS ACTES, PAROLES DE MM. ALFRED DURU ET HENRI CHIVOT, MUSIQUE DE

CHARLES LECOCQ

Les Airs de Chant détachés

E. KETTERER. Fleur de Thé, galop de salon, pour le piano : 7 fr. 50.

ARBAN. Quadrille pour le piano, 4 50. — **ROQUES et STRAUSS. Clicquot-Polka** pour le piano, 4 f.

STRAUSS. Grande Valse pour le piano, 5 fr.

CRAMER. Bouquets de Mélodies pour le piano. | **A. MEY. Deuxième Quadrille** pour le piano.

POUR PARAITRE CETTE SEMAINE :

LA PARTITION POUR CHANT ET PIANO

Format in-8°. — Prix net : 10 francs.

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

—

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

—

Seul agent à Londres

S. ARTHUR CHAPELL,

45, New Bond Street.

—

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

Exposition Universelle de Londres 1862

MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à

ANTOINE COURTOIS

POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES,

ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

—

Facteur du Conservatoire et de l'Académie impériale de Paris.

—

Agent à Saint-Pétersbourg :

A. BUTTNER,

Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre

—

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

35e Année. N° 21. 24 Mai 1868.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger,
chez tous les Marchands de Musique, les Libraires,
et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

Nos abonnés reçoivent, avec le numéro d'aujourd'hui, CLICQUOT-POLKA composée sur des thèmes de *Fleur-de-Thé*, de Ch. Lecocq, par L. Roques.

SOMMAIRE. — Études sur Charles-Marie de Weber (troisième partie, 2e article), par **Edmond Neukomm**. — Association des artistes musiciens, assemblée générale. — Théâtre des Fantaisies-Parisiennes: *le Barbier de Séville*, comédie en quatre actes, d'après Beaumarchais, musique de Paësiello.—La Musique et l'Amour, de M. Albert de Lasalle (2e et dernier article), par **Em. Mathieu de Monter**. — Concerts et auditions musicales de la semaine. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

ÉTUDES SUR CHARLES-MARIE DE WEBER,

D'après la biographie écrite par son fils.

TROISIÈME PARTIE.

II (1).

Weber arriva le 13 janvier, au soir, à Dresde. Il s'installa aussitôt dans une maisonnette située au cœur du village italien, ainsi nommé parce qu'il fut construit pour et par les ouvriers italiens venus à la suite de l'architecte Chiaveri, auquel on doit la belle église catholique qui s'élève au bout du vieux pont jeté sur l'Elbe; il meubla simplement cette maisonnette, qu'entourait un joli jardin, et eut soin de couvrir tous les parquets de tapis, car le bruit des pas sur la dalle lui était insupportable; puis il engagea un domestique pour son service, et un maître d'italien pour le mettre à même de faire figure dans le monde. Cela fait, il commença ses visites. La première fut, comme on pense, pour le comte Vitzthum, auquel il ne fut pas peu étonné de trouver l'air embarrassé; l'ayant pressé de s'expliquer, il apprit de lui que Morlacchi avait obtenu du ministre Einsiedel que le contrat de Weber portât la qualification de directeur de musique au Théâtre-Allemand, ce qui le mettait entièrement dans sa dépendance, lui seul ayant droit au titre de maître de chapelle. Weber s'emporta, jurant qu'il allait repartir aussitôt, qu'on l'avait indignement trompé, et qu'il méprisait fort l'Italien Morlacchi, lequel avait eu le front de lui faire mille protestations d'amitié et de le saluer à son arrivée comme son cher collègue. Vitzthum chercha à le calmer, et en effet il y parvint, après avoir promis de voir le roi au sujet de cette affaire; il le vit le jour même, et le lendemain Weber recevait, grâce à son chaud plaidoyer, le brevet en bonnes formes de maître de chapelle. Il avait gagné la première partie.

Peu de jours après eut lieu sa présentation aux artistes, auxquels il tint un petit discours très-paternel, mais aussi très-ferme, en ce qui concernait leurs devoirs envers lui et qui fit murmurer les assistants; cependant leur mécontentement tomba devant un bal que Weber leur offrit à l'hôtel de Pologne, et où il se montra charmant pour tout le monde; mais quand vint le jour de la première répétition, il reprit son air sévère, et commença par jeter un regard si perçant sur les musiciens et les chanteurs qui arrivèrent en retard que le lendemain tout le monde fut à son poste à l'heure indiquée; puis il dirigea la répétition comme aucun de ses prédécesseurs ne l'avait fait, interrompant l'orchestre à tout moment, montant sur la scène, faisant office de régisseur et de metteur en scène, discutant avec le décorateur, le machiniste et le costumier, ayant l'œil et l'oreille partout et ne se reposant pas un seul instant. Son personnel, en effet, était si peu nombreux et si peu aguerri, que ce n'était qu'à force de soins et de zèle qu'on pouvait espérer quelque succès de l'entreprise et son existence dépendait des premières manifestations.

Ce personnel mis à la disposition de C. M. de Weber n'était autre que celui de la Comédie allemande, auquel pouvaient se joindre, sur un ordre spécial, les membres de l'Opéra italien. Le premier se composait, en général, de bons comédiens, qui, suivant l'habitude du temps, chantaient le vaudeville, mais qui ne pouvaient guère convenir pour le Grand-Opéra. Sous le rapport des chanteurs, Weber se trouvait donc à peu près dans la situation d'un général placé à la tête d'une armée pleine de bon vouloir et de confiance, mais tout à fait dépourvue de munitions. Il monta, pour ses débuts, *Joseph*, de Méhul, profitant de la présence à Dresde du ténor Wilhelmi, et surtout parce que tous les rôles de cet ouvrage, à l'exception d'un, celui de Benjamin, sont des rôles

(1) Voir le n° 18.

d'hommes. Les répétitions de *Joseph* étaient donc poussées avec activité. Pour l'orchestre, il était excellent, et le maître pouvait compter sur lui.

Sur ces entrefaites eut lieu la présentation de Weber à la Cour. Le roi fit un signe imperceptible de la tête et dit: « Je compte sur votre talent; » la reine lui parla de sa fiancée, qu'elle avait remarquée lors de ses représentations à Dresde, puis le couple royal rentra dans ses appartements, laissant Weber assez désappointé de sa réception et surtout fort embarrassé dans son costume de cour à grand collet brodé, avec son claque sous le bras et son épée qui se prenait dans ses jambes. Quoi qu'il en soit, il avait été présenté à la cour, le roi et la reine lui avaient parlé; c'était le principal, et dès lors les portes des salons les plus aristocratiques lui étaient ouvertes. Weber avait acquis droit de cité dans sa nouvelle résidence.

Un vénérable musicien de l'orchestre, contemporain de ces événements, qui vit aujourd'hui retiré dans un faubourg de Dresde, a tracé de souvenir un portrait de Weber à cette époque: « Il était petit et avait la poitrine rentrée, dit-il; ses bras étaient un peu longs, maigres et ballants; la pâleur qui recouvrait ses traits faisait mieux ressortir l'éclat de ses yeux abrités derrière d'épaisses lunettes; un sourire charmant animait, quand il parlait, sa bouche d'ordinaire sérieuse, et par moments il penchait sa tête sur le côté, ce qui donnait une expression de douceur indéfinissable à ses traits. Le jour que nous lui fûmes présentés, il portait un habit bleu à boutons blancs, un pantalon collant et des bottes à la Souwaroff, à glands; une fine cravate en batiste, dont les bouts brodés étaient réunis par une épingle en diamants, entourait son cou. Un gros manteau brun à plusieurs collets recouvrait ce costume; enfin un chapeau rond à larges bords abritait son visage. Rien, au premier abord, ne révélait l'artiste en lui. On pouvait passer à ses côtés, dans la rue comme dans un salon, sans le remarquer; mais une fois qu'il vous avait parlé, vous étiez sous le charme de sa présence et comme soumis à une influence magnétique. »

Cependant, le jour de la première représentation de *Joseph* approchait; le public, auquel Weber s'était directement recommandé par une proclamation en faveur de son entreprise, publiée dans le *Journal de Dresde*, attendait avec confiance; mais la cour, influencée par les menées des Italiens, et, en outre, peu favorable, comme on sait, aux efforts tentés par le parti allemand, augurait mal de la réussite et comptait sur l'insuccès des premiers efforts de Weber, pour le renvoyer dans une ville « moins comme-il-faut. » L'événement donna raison au public, car *Joseph*, représenté pour la première fois le 30 janvier, fut une révélation et ranima les espérances du parti allemand, qui désormais se sentit appelé à régénérer, avec Weber comme chef, l'art dramatique à Dresde.

Weber fut satisfait du succès qui accueillit son début, mais il ne s'y fia pas, et dès le lendemain de cette soirée, qui avait surpassé l'attente générale, il reprit la tâche qu'il s'était imposée. Sa sollicitude se porta tout d'abord sur les chœurs qui avaient besoin d'une organisation complète; en effet, jusque-là, les parties de ténor et de basse avaient été tenues par des stagiaires inexpérimentés, auxquels on avait adjoint quelques choristes du dernier ordre, et celles de soprano et de contralto par de jeunes garçons, dont l'accoutrement féminin produisait le plus grotesque effet. Weber obtint qu'on engageât de bons choristes, hommes et femmes, à la tête desquels il plaça l'excellent maître de chant Miksh, le même qui eut, dans la suite, l'honneur d'attacher son nom à la renommée de Mmes Haehnel et Schrœder-Devrient. Dès le second ouvrage, dont la représentation suivit de près celle de *Joseph*, on put constater les effets de ces heureuses améliorations; c'était un opéra de Fischer, auquel succédèrent rapidement d'autres œuvres de maîtres allemands, entre autres *Fanchon la Vielleuse*, de Himmel.

Pour aider encore au succès de son entreprise, Weber continua d'appeler l'attention du public sur les beautés de chaque œuvre nouvelle, au moyen d'une analyse critique, dont l'insertion dans le principal journal de la ville précédait la représentation; on se rappelle qu'il avait pris cette habitude à Prague, et qu'il n'avait eu qu'à s'en louer.

Comme on le voit, l'organisation du Théâtre allemand de Dresde n'était pas chose aisée; Weber y consacrait tout son zèle, tout son temps. On le croira sans peine, quand on saura qu'il venait de recevoir du poëte Franz Kind le libretto du *Freischütz*, au sujet duquel il écrivait à sa fiancée : « *Quand je le parcours, les mélodies me jaillissent à la figure,* » et dont, malgré l'enthousiasme que ce poëme tant désiré lui causait, il ne pouvait arriver à commencer la musique. Le comte Brühl, surintendant des théâtres royaux de Berlin, lui ayant commandé, dans le même temps, la musique d'un drame de Mullner, *Yngurd*, qu'on répétait à Berlin, ce fut en travaillant toute une nuit qu'il put remplir son désir; il lui envoya une chanson et plusieurs mélodrames; quant à l'ouverture, il ne put y arriver et il pria son excellent protecteur de vouloir bien se contenter d'une de ses anciennes, celle du *Dominateur des esprits*.

EDMOND NEUKOMM.

(*La suite prochainement.*)

ASSOCIATION DES ARTISTES MUSICIENS.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

SOUS LA PRÉSIDENCE DE M. LE BARON TAYLOR.

(*Jeudi, 14 mai 1868.*)

La *Gazette musicale* a fait connaître, dimanche dernier, l'intérêt qu'avait excité à cette solennité le rapport de M. Émile Réty et le résultat des élections qui avaient pourvu au remplacement des 14 membres sortant du comité.

Comme tous les ans, nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs les points les plus saillants de ce remarquable rapport, dont M. Réty se chargeait pour la deuxième fois.

La mort a fait de grands vides dans les rangs de la Société pendant le cours de l'année 1867: coup sur coup Triébert, Meifred, Georges Kastner, Forestier aîné, Prumier père, Édouard Monnais, lui ont été enlevés. Un large tribut de regrets payé à d'aussi douloureuses pertes venait donc en première ligne dans le rapport de M. Réty. Le défaut d'espace nous ôte la possibilité de reproduire les adieux pleins de sentiment et d'émotion adressés par le rapporteur à chacun de ces éminents fondateurs de l'Association. Nous en détacherons pourtant les paragraphes consacrés aux amis que nous pleurons également, MM. Georges Kastner et Ed. Monnais :

« Dans une position élevée, Georges Kastner a été constamment pour les artistes musiciens un appui sur lequel ils pouvaient compter. — L'un des premiers signataires de notre acte de Société, fondateur des comités correspondants de Strasbourg et de Versailles, Kastner est resté jusqu'à la fin de sa vie l'un des plus zélés propagateurs de nos principes, et n'a pas cessé de vouloir la pleine et entière exécution des promesses de nos statuts. — Théoricien, compositeur et philologue distingué, il s'est livré, avec trop d'ardeur peut-être, à de longs et utiles travaux pendant lesquels il semble n'avoir connu d'autre distraction que le plaisir d'obliger et de donner. — Assidu à nos séances, où sa présence était un indice certain de nouvelles générosités, il a souvent augmenté de ses deniers les secours votés par le comité. Aussi, tandis que l'Institut et les corps savants auxquels il appartenait regrettent en lui l'écrivain érudit, chacun de nous pleure un ami, l'Association un bienfaiteur.

. . . . . .

Édouard Monnais a laissé dans le monde des arts des regrets una-

nimes. Il possédait, comme on l'a dit, ce don de l'aménité qui attire et retient les cœurs, et M. de Saint-Georges a tracé de lui ce portrait ressemblant : « C'était un homme excellent, un esprit d'élite, un critique distingué, un administrateur habile, un ami parfait. » Lorsqu'il fut question d'établir une Association entre les artistes musiciens, Édouard Monnais, homme de cœur autant que d'intelligence, comprit de suite la noblesse et la sagesse de cette idée, et il contribua avec un zèle soutenu au développement de l'œuvre nouvelle. Premier vice-président de l'Association depuis sa fondation, il prit pendant plusieurs années une part active aux délibérations du comité dont il était l'un des membres les plus écoutés. Président de la commission des secours et pensions, il apportait dans ces délicates fonctions un grand esprit de justice, et la sincère bienveillance qui constituait comme le trait distinctif de son caractère. Edouard Monnais a rendu à l'Association des artistes musiciens de précieux services, que le comité avait à cœur de reconnaître en rendant ici ce public hommage à sa mémoire. »

Cette partie pénible de sa tâche accomplie, M. Réty présente le tableau des recettes et dépenses de l'Association pendant l'année écoulée. Il résulte de ce tableau que les recettes de toutes natures se sont élevées à 78,730 fr. 81 c., et que les dépenses ont atteint la somme de 77,265 fr. 49 c.

« En comparant ces comptes avec ceux de l'année dernière, M. Réty fait remarquer qu'avec une diminution de 1,043 fr. 50 c. sur le produit des cotisations et de 10,839 fr. 88 c. sur la recette générale, il y a eu augmentation de 1,516 fr. 10 c. sur la somme dépensée en secours et pensions.

C'est-à-dire qu'en recevant moins, nous avons donné plus; et nous avons pu le faire, non-seulement sans compromettre le présent, mais en continuant d'assurer l'avenir par un placement de 30,980 francs qui a augmenté de 1,330 francs le chiffre de notre rente, et le portait, au 31 décembre 1867, à 35,005 francs.

C'est là, reconnaissons-le, un merveilleux résultat. Nous le devons à l'exacte et scrupuleuse exécution de l'article 10 de nos statuts, qui nous oblige à convertir toutes les recettes en valeurs immobilisables et garanties par l'Etat, et ne laisse à la disposition du Comité que les arrérages des rentes. Sage et prévoyante mesure dont nous apprécierons surtout la haute utilité si les mauvais jours ne nous étaient pas épargnés. Supposons, en effet, une année difficile amenât pendant quelques mois une interruption presque complète des recettes : pour une institution qui ne reposerait pas sur des bases aussi solides que les nôtres, ce serait la ruine ou tout au moins la suppression immédiate des secours au moment où ils seraient devenus le plus nécessaires. Pour notre Association, cette situation fâcheuse n'amènerait qu'un simple temps d'arrêt dans l'accroissement de la fortune sociale, et grâce aux revenus de notre capital inaliénable, nous ne suspendrions pas le paiement d'une seule de nos pensions et la part des malheureux ne serait pas diminuée d'un centime.

Les idées qui ont présidé à la création de notre Société ne sont donc pas le fruit de l'improvisation et du hasard, ce ne sont pas non plus des illusions généreuses, hors d'état d'entrer en lutte avec les faits; ce sont des principes sérieux, longuement élaborés par notre président, M. le baron Taylor à qui nous les devons en entier, et ces principes qui se sont dégagés plus vivants et plus forts en passant de la théorie dans la pratique, recevront tous leurs développements par le cours naturel des choses.

C'est ainsi qu'en attendant les pensions de droit nous avons pu créer 121 pensions coûtant annuellement 27,420 francs. »

Le rapporteur mentionne les nouvelles pensions accordées et les mutations opérées dans les chiffres de celles existantes.

Au nombre des libéralités importantes faites dans l'année à l'Association, M. Réty signale celle de 5,000 francs envoyés au président par Mme veuve Kastner, et qu'accompagnait une somme de 300 francs destinée à la cotisation d'elle et de ses deux fils comme sociétaires perpétuels.

« Ainsi que la reconnaissance nous en faisait un devoir, continue M. Réty, nous avons décidé qu'une de nos pensions de 300 francs porterait à perpétuité le nom de Kastner, et nous avons transmis à Mme Kastner les plus vifs témoignages de gratitude. Nous étions sûrs que l'assemblée générale tiendrait à s'associer à nos remercîments, et qu'elle accueillerait par des bravos cette dernière preuve de l'intérêt de Kastner pour l'Association qu'il a si puissamment contribué à établir. »

Nous ne suivrons pas le rapporteur dans la longue énumération des autres dons et produits divers qui sont venus grossir les recettes de l'Association; nous citerons cependant, au nombre de ces derniers: l'envoi, par la musique de la garde de Paris, d'une somme de 500 francs prélevée sur la valeur du prix obtenu par elle au grand concours international de musiques militaires à l'Exposition; — 557 fr. 25 c. provenant de la part de recettes attribuée à l'Association sur le concert donné par la fondation Beaulieu; — 6,000 francs environ, bénéfice net de diverses exécutions de la messe de sainte Cécile, etc.

« Ce sont là de beaux et bons exemples. Tous les sociétaires ne peuvent sans doute les imiter; il est du moins au pouvoir de chacun d'acquitter exactement sa cotisation; c'est ce que nous demandons en vain depuis longtemps, c'est ce que désormais nous serons forcés d'exiger. Une plus longue indulgence deviendrait de l'injustice, puisqu'elle constituerait des droits à de mauvais sociétaires au détriment de ceux qui remplissent fidèlement leurs obligations.

Il est d'ailleurs indispensable que la rentrée de nos recettes s'opère régulièrement, et que nous sachions au juste sur quoi nous pouvons compter.

Nous avons dit que le produit des cotisations avait été de 24,404 fr., et la dépense en pensions et secours de toute sorte, de 33,482 fr. Ainsi, les sociétaires ont reçu 9,078 francs de plus qu'ils n'ont versé, ce qui prouve, qu'en priant nos confrères de ne pas se laisser rayer de nos contrôles, c'est surtout leur intérêt qui nous guide. L'expérience l'a démontré pour des sociétés de secours mutuels prélevant mensuellement une somme supérieure à celle qui est exigée par nos statuts : la cotisation, suffisante peut-être pour les secours, est impuissante à créer des pensions de retraite. Au moment de commencer le service des pensions de droit, nous avons donc plus que jamais besoin du talent et du dévouement de tous. Les sociétaires peuvent compter sur le zèle et la persévérance du comité qu'ils ont chargé de la direction de la Société, mais il faut que le comité soit assuré que les sociétaires répondront à son appel, afin que chaque année nouvelle ajoute au nombre et à l'éclat des solennités organisées au profit de notre caisse, et qui sont la plus brillante et la plus féconde source de notre fortune.

Nous voudrions compter sans cesse dans nos rangs de nouveaux et sérieux adhérents; nous voudrions que pas une ville de province, pas un groupe de sociétaires ne manquât de nous envoyer annuellement son offrande, si modique fût-elle; nous voudrions être riches, en un mot, très-riches, car notre but est double désormais: il nous faut satisfaire à la fois aux droits du passé en liquidant des pensions à nos premiers et fidèles associés, et ne rien refuser dans le présent à ceux qui, frappés avant l'âge, s'adressent à nous au nom du droit sacré que donnent la souffrance et le malheur immérité.

Vous nous aiderez dans ce labeur; vous travaillerez courageusement à enrichir cette caisse commune où les dons du riche se confondent avec l'épargne du pauvre; et vous partagerez les sentiments qui règnent unanimement dans votre comité : l'amour ardent de cette Association, pour laquelle les meilleurs d'entre nous sacrifient journellement leur temps et parfois les plus sérieuses obligations de leur profession; le respect et la reconnaissance pour notre président M. le baron Taylor; enfin la ferme volonté de faire exécuter dans toutes leurs prescriptions les statuts qui nous ont donné en vingt-cinq ans 36,000 francs de rentes, tout en nous permettant de distribuer en bienfaits 450,000 francs.

Ce qui a été dépensé d'efforts, ce qu'il a fallu vaincre de résistances et de mauvais vouloirs pour réaliser ce capital de 800,000 francs et créer une à une nos 121 pensions, vous le savez comme nous, Messieurs. L'Association des artistes musiciens, aujourd'hui presque millionnaire, ne sera pas ingrate envers ceux qui l'ont fondée, soutenue et enrichie. — A notre tour, nous saurons accomplir notre tâche, et nous prouverons notre gratitude à nos devanciers en n'ayant pas moins de dévouement qu'eux. — C'est avec la conscience d'avoir fidèlement rempli leur mandat que les membres actuels de votre comité vous soumettent ce compte rendu des travaux de l'année 1867, et vous demandent une approbation qui est leur unique récompense. »

Nous avons dit l'approbation unanime qu'avait provoquée ce rapport.

(*La Rédaction.*)

THÉATRE DES FANTAISIES-PARISIENNES.

LE BARBIER DE SÉVILLE,

Comédie en quatre actes, d'après BEAUMARCHAIS, *musique de* PAESIELLO.

(Première représentation le 15 mai 1868.)

C'est vraiment une chose curieuse, pour notre génération qui

a été bercée avec la musique de Rossini, de pouvoir contrôler le chef-d'œuvre du maëstro par la comparaison de celui de Paësiello, son aîné de trente-six ans. Nous devons savoir gré à M. Martinet de nous avoir procuré cette satisfaction délicate; mais nous n'en sommes plus à compter avec lui pour les surprises de ce genre.

Paësiello était en Russie depuis quatre ans lorsqu'il y fit représenter à la cour de Catherine II son *Barbiere di Siviglia*. Le succès qu'il obtint fut confirmé, depuis, par les principales villes d'Italie, dont il faut pourtant excepter Rome, ce qui rend plus bizarre l'accueil hostile que la capitale du monde chrétien infligea d'abord au *Barbiere* de Rossini, comme pour lui faire expier l'audace de sa rivalité avec le maëstro napolitain.

Dès l'année 1790, les Parisiens avaient été conviés à juger l'œuvre de Paësiello, dans la salle des Tuileries, où une troupe de chanteurs italiens donnait des représentations sous le vocable de Théâtre de Monsieur. Les principaux rôles étaient chantés par Viganoni, Mandini, Raffanelli et par la signora Baletti. Cette première épreuve eut tout le succès désirable et la pièce se maintint constamment au répertoire du théâtre Italien jusqu'à l'arrivée de Rossini.

C'est cet opéra, si longtemps heureux, qui nous a été rendu par le directeur des Fantaisies-Parisiennes, et, malgré l'insuffisance forcée de ses moyens d'exécution, nous devons constater qu'il a été écouté avec le plus vif intérêt. L'arrangeur nouveau, M. Wilder, n'a pas eu grand'peine à prendre, puisqu'il s'est borné à encadrer des morceaux traduits au milieu de la prose étincelante de Beaumarchais. Néanmoins, le travail qui constitue sa part dans l'adaptation actuelle n'est pas à dédaigner; sa versification est toujours facile et claire.

Quant à la musique de Paësiello, nous n'avons pas à l'apprécier; nos pères ont pris ce soin, et à cela près de quelques formules archaïques ou passées de mode, aucune de ces charmantes et fines mélodies d'autrefois n'a manqué son effet. Nous citerons, au premier acte, l'air d'Almaviva sous la fenêtre, le duo avec Figaro, l'air du Barbier. Au deuxième acte, il y a un excellent trio bouffe, celui des serviteurs, qu'il a fallu répéter tout entier. Au troisième, un très-bon air de Bartholo, et au quatrième un joli duo d'amour entre Almaviva et Rosine, ainsi qu'un finale parfaitement distribué.

Le rôle de Rosine est chanté par Mlle Darcier, une élève de Mme Ugalde, dont les conseils n'ont pas porté sur un terrain ingrat. Mlle Darcier avait choisi, pour la leçon de chant du deuxième acte, le fameux air de la *Molinara* : *Nel cor più non mi sento*, qu'elle a détaillé avec beaucoup de goût et de méthode. Arsandaux, doué d'une voix franche et sympathique, s'est parfaitement acquitté du rôle difficile de Figaro. Laurent a eu de bons moments dans celui d'Almaviva, et Géraizer ne s'est pas mal tiré de Bartholo. Avec Bonnet et Barnolt, il a obtenu le grand triomphe de la soirée dans le trio bouffe du second acte.

Ne nous lassons pas de complimenter M. Constantin, qui obtient des résultats vraiment extraordinaires de son orchestre réduit, par les exigences de la localité, à des proportions si restreintes, et qui a revu cette partition avec le soin le plus attentif.

D.

LA MUSIQUE ET L'AMOUR,

Dictionnaire de la musique appliquée à l'amour,

PAR M. ALBERT DE LASALLE.

(2e et dernier article) (1).

Je signalerai également les médaillons féminins au pastel que le souple talent de l'auteur s'est plu à rapprocher de quelques œuvres de musique choisies parmi les plus célèbres. Regardez plutôt. « *La Symphonie pastorale*, de Beethoven: bonne et robuste fille, tout en chair blanche et rose, avec des yeux qui regardent honnêtement, avec des cheveux par millions, et des dents... plus de deux cents dents peut-être! — *Symphonie de la Reine*, d'Haydn: voyez la pauvrette comme elle est pâle et langoureuse! Le masque de cire blême sous lequel elle semble se cacher et pourtant transpercé par deux petites prunelles d'une vivacité toute juvénile et qui disent les choses les plus douces du monde. — *Ouverture du Fryschütz* : admirez cette tête énergique et âpre, ce front rudement modelé, cette lèvre avide. On peut être brave et pourtant ne pas retenir un mouvement de terreur à l'apparition d'un pareil fantôme, la nuit, dans un bois... — *La Chasse du Jeune Henry*: l'amour de la chasse, et non celui du jeune Henry, nous vaut la présence de cette amazone. Aux rhythmes caracolants de Méhul, on la voit se raidir, ouvrir l'œil et retenir sa respiration, comme si son fauteuil allait prendre le galop. Elle n'est pas assise, elle est en selle. — *Hymne*, d'Haydn : un ange qui cache ses ailes pour ne pas effaroucher la couvée Benoiton, le mythe entrevu par M. de Monthyon en ses songes des nuits d'été. Ce sourire paisible, ce regard qui guette la porte des paradis promis, ne sont guère d'une femme, mais plutôt de ces madones de Raphaël... qui donnent envie de se marier. » Et encore, « *la Muse de Verdi*: une sorte de géante qui étonne par la vigueur de son biceps, et marche à la conquête du monde dilettante en bousculant tout sur son passage. Telle est la chaleur du sang qui bouillonne en elle, que jusqu'au mot : « Je t'aime! » elle dit tout avec une véhémence et une impétuosité fiévreuses. — *La Muse de M. Auber*: Après cinq lignes d'adjectifs, » vous plaît-il, poursuit notre auteur, que nous la traitions de *Parisienne* tout court, dans le sens le plus exquis de ce vocable? »

Avec non moins d'esprit, M. de Lasalle fait remarquer aux habitués de l'Opéra l'étrange contradiction à laquelle ils se laissent aller, du fond de leur loge. « Vous exigez que l'on souffre pour vous plaire, mais vous défendez que l'on crie pour se soulager.

« Voyez ce pauvre Robert, dit *le Diable* : que de traverses avant d'épouser Isabelle! Il perd sa fortune au jeu, se bat avec le prince de Grenade, se fait circonvenir par des nonnes entreprenantes, subit les incantations de Bertram, qui lui donne de mauvais conseils par amour paternel... Et vous ne voulez pas qu'il crie!...

» Croyez-vous aussi qu'Arnold (de *Guillaume Tell*) ait lieu de se louer du sort? *Ah! povero!* il lui faut en quatre heures de temps venger son père assassiné, délivrer l'Helvétie « d'un joug oppresseur, » et encore trouver moyen de se perdre dans les abîmes d'un amour sans espoir... Et vous ne voulez pas qu'il crie!...

» Raoul (des *Huguenots*) n'est pas moins misérable, quand son mauvais génie d'une main le tient aux pieds de Valentine et de l'autre l'entraîne vers la rue où l'on égorge ses amis... Et vous ne voulez pas qu'il crie!... Ah! messieurs les ergoteurs, on voudrait vous y voir! Il ferait beau vous entendre hurler, si un de ces soirs la fatalité aux tenailles de fer vous saisissait par la peau du cou et vous jetait vifs dans un de ces labyrinthes douloureux que traversent les héros d'opéra! »

---

(1) Voir le n° 18.

Je ne quitterai pas le *Dictionnaire* de M. de Lasalle sans emprunter, — avec discrétion, toutefois, — à quelques-uns de ses mots leurs « couplets » les mieux venus ou les plus étudiés. Je cite au hasard même de ma lecture :

« Sirènes. — Il y a quelque chose de répugnant dans cette fable antique. Des femmes-poisson (les vilaines bêtes!) ne peuvent plaire qu'à moitié et leurs torses monstrueux réveillent les appétits les plus disparates : ceux de l'amour et de la friture! » Eh bien! voilà de ces aperçus philosophiques que l'on chercherait en vain dans le *Traité sur les Sirènes* de l'excellent Kastner! »

« Forte. Piano.—... Mesures de distance sur une ligne idéale où un secret instinct fait voyager notre esprit. Leurs augmentatifs déterminent bien, en effet, les différents plans de la perspective du tableau musical. »

« Maitre de musique. — Ici tout ce que la mémoire du lecteur pourra contenir de vieux *ana* sur ce don Juan au cachet abusant du pouvoir séducteur de la mélodie pour fasciner sa jeune élève et fuir avec elle vers ce 21e arrondissement de Paris qui est la prison pour dettes des banqueroutiers du mariage. »

« Écoles. —... Étude piquante que la comparaison de la musique d'un peuple et du caractère de la femme chez ce peuple! Il y aurait plus d'une analogie curieuse à établir, en partant de ces principes généralement admis, à savoir que : l'Italienne est passionnée, loquace, amie de ce qui est bruyant et voyant; l'Allemande, pensive, réfléchie et tendre avec une pointe de mélancolie; la Française... comme vous savez. »

« Duo. — La musique est une langue, et par excellence celle des amoureux, puisqu'elle est la seule qui permette à deux personnes de parler à la fois sans confusion et sans impolitesse. »

« Barcarolle. — Pourquoi les chansons chantées en barque, en gondole, en canot, en chaloupe, en esquif, en nacelle, voire en paquebot, roulent-elles plus volontiers sur l'amour que sur la navigation?... En y réfléchissant un peu, on ne tarde point à saisir la raison de ce fait remarquable. Notez tout d'abord que la barcarolle est vénitienne. Veuillez vous souvenir maintenant que les gondoles de Venise portent à l'arrière une sorte de petite maisonnette capitonnée comme un nid de tourterelles. Est-il donc si étonnant qu'il soit question d'amour dans les cantilènes marinières d'un pays où les amoureux peuvent naviguer en cabinet particulier? »

« Cantatrice. — ... est à *âme* comme danseuse est à *corps*.

« Castrats. — Voir *sopraniste*. » On y court et l'on est immédiatement édifié et fixé. Voici l'alinéa :

« Ing3Sr7sS12v7nn7n4354948139 c7sQ237v4c7Ss26 82nt18g4 139487n76s7n n474d4v87S s7v1 2c4m7c 94mS3 1V92c c7mF7mSd7S74n NinD7 473dc7DS 91, etc., etc. »

C'est ainsi que, donnant libre carrière à sa verve humoristique et lui mettant la bride sur le cou, M. de Lasalle caracole agréablement dans les plates-bandes de la physiologie, de l'esthétique, de la philosophie pure, de la musique, de tout ce qu'on peut savoir et de quelques autres matières encore. Maintenant que l'on connaît le *faire* de l'auteur, on devine le parti qu'il a dû tirer des expressions musicales proprement dites : *Accolade*, *Donner le* la, *Amabile*, *Amoroso*, *Animato*, *Crescendo*, *Agitato*, *Perdendosi poco a poco*, *A piacere*, *Unisson*, *Consonnance* et *Dissonance*, et quantité d'autres. Voilà bien en ces feuillets délurés le vrai *Dictionnaire de la musique appliquée à l'amour*, la justification de son titre, la partie la plus originale et la plus réussie, mais je m'arrête sur la pente entraînante de la citation. Que les intéressés s'adressent directement à M. de Lasalle lui-même : sans parler du côté anecdotique de sa consultation, il leur en apprendra long sur le chapitre du langage de l'harmonie, bien autrement éloquent que le langage des fleurs. Iris : bonnes nouvelles; jonc fleuri : discrétion à toute épreuve; colchique : douleur; orobe : besoin d'aimer; lavande : silence; citronnelle : peines de cœur... Nous avons changé tout cela, nous n'avons plus que faire de ces bouquets bavards et de ces messagers antiques. Notre *Salem* musical se prête à toutes les situations de l'âme, traduit toutes les phases de la passion et permet aux Almavivas de courtiser leurs Rosines à la barbe des tuteurs jaloux.

Les théories, les vues, les appréciations du *Dictionnaire* sont discutables; mais j'insiste sur le curieux attrait du vocabulaire musical appliqué à l'amour. Voilà pourquoi il est bien dédié, je le répète, aux femmes, jeunes ou vieilles, qui aiment à s'enfoncer sous les aubépines du sentiment et de la mélodie. Les filles d'Eve se ressentent à tout âge du penchant originel, elles gardent toujours sur leurs lèvres les saveurs du fruit défendu; mais quelle heureuse chance de pouvoir le croquer, le faire croquer aux autres, en musique et sous les espèces peu compromettantes d'un dictionnaire?

« On a besoin de plus d'esprit pour parler d'amour comme il faut, que pour commander les armées. Les amants doivent donc cultiver leur esprit, car une liaison de cœur est celle de toutes les pièces où les entr'actes soit les plus longs et les actes les plus courts : de quoi remplir ces intermèdes, sinon par les talents? »

Il y a plus de cent ans que Ninon de Lenclos — cette Ninon dont l'âme était pétrie de la volupté d'Epicure et de la vertu de Caton — écrivait à peu près cela à je ne sais plus lequel de ses bons amis. Ces lignes ne semblent-elles pas être la préface prédestinée de la spirituelle improvisation de M. de Lasalle et la fin naturelle de cette promenade autour de son volume rose? Jeunes amants, cultivez la musique! Musiciens, et vous aussi musiciennes, méditez le *Dictionnaire de la musique appliquée à l'amour*, et dans ce domaine séduisant vous apprendrez à vous connaître, vous saurez ce que vous valez, vous entreverrez les destinées séduisantes auxquelles vous pouvez prétendre en vertu de l'*amoroso cantabile* et au nom de l'accord parfait!

Em. Mathieu DE MONTER.

Cette semaine une souscription, en tête de laquelle figurent MM. Auber, Camille Doucet, Chaix-d'Est-Ange, Hipp. Rodrigues, etc.. a été ouverte au Conservatoire, chez M. Réty, pour élever un monument à la mémoire d'Edouard Monnais. Nous ne pouvons que nous associer à cette preuve d'affection donnée à notre regretté collaborateur et ami, et former les vœux les plus sincères pour sa réalisation.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES DE LA SEMAINE.

*** Mardi, au Cirque de l'Impératrice a eu lieu, au profit de l'orphelinat des jeunes filles d'Alger, la troisième et dernière exécution du *Jugement dernier*, oratorio de Duprez. L'œuvre du grand chanteur, qui renferme des beautés incontestables, n'a fait que gagner à cette nouvelle audition, parfaitement rendue par l'auteur d'abord et les solistes Mlle Sarolta-Acs, Mlle Fidès, Mme Pouschkinn et M. Engel ténor d'avenir. — La seconde partie du concert se composait de divers morceaux chantés admirablement par Mmes Marie Sass, Vandenheuvel-Duprez, Marie Roze, MM. Crosti et Léon Duprez. Le violoniste Federigo Consolo a joué une romance de Mendelssohn et l'*Ave Maria* de Schubert.

*** La musique moderne, qu'on exécute dans les séances de M. Gouffé, est représentée par les œuvres d'Onslow et d'Adolphe Blanc; à la dernière séance de clôture on y a entendu le 8e quintette du premier de ces deux compositeurs, ainsi que le septuor de M. Blanc, pour instruments à cordes et à vent; l'exécution a été excellente, et le public a prouvé par les applaudissements qu'il a prodigués à l'œuvre du jeune compositeur de musique de chambre tout le plaisir qu'il éprouvait à l'audition de ce beau morceau, d'ailleurs parfaitement exécuté par MM.

Guerreau, Rose, Sclotmann, Bauer, Bourdeau, Lebouc et Gouffé, tous membres de la Société des concerts.

*** Pendant son mois de congé, les 24 et 25 juin, Léon Achard en compagnie de Mme Carvalho, de M. Agnesi et de nos plus habiles instrumentistes, se rendra à Limoges où aura lieu le grand concert-festival de l'union philharmonique des villes de l'Ouest. Cette solennité d'un caractère très-artistique a lieu tous les ans et ne fut omise l'année dernière qu'à cause de l'Exposition universelle. Les amateurs provinciaux, sous la direction de M. Farge, composent l'orchestre et s'adjoignent seulement quelques solistes émérites. Cette adjonction est un honneur et un profit très-recherchés. Les musiciens appelés, défrayés de toutes leurs dépenses, reçoivent de plus, en moyenne, un cachet de 300 francs et une large hospitalité.

*** L'œuvre de Notre-Dame-des-Arts, instituée pour venir en aide aux filles des artistes, littérateurs, employés, etc., dont la position de fortune et de famille est digne d'intérêt, donnera demain son concert annuel au siége de l'Institution, 52, boulevart d'Argenson, à Neuilly. Indépendamment des chœurs de Boïeldieu, de Rossini et du prince Poniatowski, qui seront exécutés par les élèves de l'institution, on entendra Mlle Carlotta Patti et M. Félix Godefroid.

*** On écrit de Bruxelles : Le 11 mai, un dernier concert et des plus intéressants, a clos notre saison musicale : l'audition du grand orgue, au Palais ducal, a été pour M. Alphonse Mailly un succès très-chaleureux et bien mérité. Jamais l'excellent organiste n'avait mieux montré ses rares et précieuses qualités de compositeur et d'exécutant; jamais le bel instrument n'avait déployé sous des mains plus habiles, ses sonorités si puissantes et si souples, en leur infinie variété. Et pour que rien ne manquât à cette séance de belle et bonne musique, M. Warnots a dit, avec le style et le sentiment élevé qu'on lui connaît, de charmantes mélodies de Schumann, et ce petit chef-d'œuvre d'un grand maître, l'*Adelaïde* de Beethoven. L'instrument touché par M. Mailly est un orgue monumental se composant de quatre claviers à mains et pédales séparées de 32 pieds, et d'une série complète de pédales de combinaison; il a été construit par ordre du gouvernement belge avec le concours artistique de MM. Fétis et Lemmens, dans les ateliers de la Société anonyme des Grandes orgues, établissement Merklin-Schütze. C'est jusqu'à présent le seul grand orgue qui se trouve placé dans une salle de concert, sur le Continent.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné lundi *le Trouvère* et le premier acte de *Giselle*, l'un des ballets qui met le mieux en relief les admirables qualités de Mlle Granzow. — Mercredi et vendredi, deux magnifiques représentations de *Guillaume Tell* ont été pour Villaret, Marie Battu et Faure l'occasion d'enthousiastes applaudissements et de rappels dus à la supériorité avec laquelle ils interprètent le chef-d'œuvre de Rossini. Mlle Bloch, Belval, David ont partagé avec ces artistes d'élite la faveur du public.

*** Lundi a eu lieu à l'Opéra, dans *le Trouvère*, le début depuis longtemps attendu d'un nouveau ténor d'origine italienne, M. Mazzoleni, qui arrivait précédé d'une grande réputation conquise en Amérique. Lorsqu'on sut que notre première scène lyrique venait de s'attacher cet artiste en confiant à l'un de ses professeurs attitrés la charge de lui apprendre le français, les journaux se montrèrent fort bien disposés pour lui; malheureusement les résultats n'ont pas répondu aux espérances conçues. Nous pensons qu'il faut surtout en chercher la raison dans l'âge auquel est déjà parvenu M. Mazzoleni, — qui paraît avoir aux environs de la quarantaine — et dans la difficulté, sinon dans l'impossibilité que l'on rencontre alors à perdre son accent originel. — La conscience qu'il avait de son insuccès à cet égard a dû l'embarrasser et la peur a pu paralyser une partie de ses moyens. Quoi qu'il en soit, et malgré la bonne volonté du public à l'encourager, il n'a pas rencontré l'accueil sur lequel on comptait. Il possède une voix dont les cordes graves ne manquent pas de vigueur, mais qui monte difficilement, tout en atteignant le *si bémol*; elle manque de souplesse, particulièrement pour le rôle qu'il avait choisi. Il faudrait l'entendre dans un autre grand rôle pour le juger convenablement. La représentation a d'ailleurs été bonne. Marie Sass, Mlle Bloch et Caron ont chanté avec un vrai talent.

*** Une maladie de Mme Gueymard, plus douloureuse que grave, va retarder vraisemblablement la première représentation de la reprise d'*Herculanum*, en empêchant cette artiste d'assister aux répétitions.

*** M. Th. Lalliet, hautbois solo des concerts Musard, vient d'être nommé hautbois de l'Opéra, à la place de M. Berthelemy, décédé.

*** C'est le 1er juin qu'Achard prend son congé. Immédiatement après ses dernières représentations, la direction du théâtre de l'Opéra-Comique donnera la reprise des *Dragons de Villars*, l'opéra d'Aimé Maillart, que le succès a popularisé partout. Nous avons dit le soin avec lequel il est remonté, et comme personnel et comme décors, costumes et mise en scène. La direction compte avec raison sur le succès de cette reprise, dont les représentations alterneront avec celles du *Premier Jour de bonheur*, toujours très-suivies.

*** Un élève distingué du Conservatoire, M. Raoult, qui à la suite de son brillant succès au dernier concours avait été engagé par M. Carvalho, vient de signer un engagement avec le théâtre de l'Opéra-Comique. — La direction de ce théâtre vient d'entendre la lecture d'un ouvrage en trois actes de MM. Labiche et Delacour, dont M. F. Poise compose la musique, et qui a pour titre provisoire : *le Corricolo*.

*** Aux engagements déjà faits par M. Bagier pour la saison prochaine des Italiens, on n'apprendra pas sans plaisir qu'il faut ajouter celui de l'excellent baryton Steller.

*** A la sollicitation de M. Camille Doucet, et prenant en considération la situation critique des choristes du théâtre Lyrique, S. Exc. le ministre de la maison de l'Empereur et des beaux-arts vient de leur accorder un secours de 2,000 francs.

*** M. Martinet ne borne pas son répertoire à la résurrection des œuvres anciennes, il a accueilli un opéra-comique en un acte de M. de Hartog, intitulé : *l'Amour mouillé*, et dont les paroles sont dues à M. Jules Barbier. La première représentation en est très-prochaine.

*** Le ténor Sytter, rétabli de son indisposition, a repris son rôle de Pinsonnet dans *Fleur-de-Thé*, dont le succès ne faiblit pas.

*** D'après une rectification émanée de M. W. Busnach lui-même, la pièce en trois actes dont M. Léo Delibes doit composer la musique pour le théâtre de l'Athénée n'est pas de MM. Meilhac et Halévy, mais bien de M. Octave Gastineau, et doit porter le titre de *Princesse Marmotte*, au lieu de *Princesse Ravigotte*.

*** Le 31 de ce mois, l'administration actuelle du théâtre des Bouffes-Parisiens donnera sa dernière représentation. Dès les premiers jours de juin commenceront les travaux de restauration jugés indispensables par la nouvelle direction Noriac.

*** Désiré fera partie de la troupe que forme M. Noriac; son engagement est signé.

*** Mlle Schneider est à Toulouse et s'y fait applaudir avec enthousiasme dans *la Grande-Duchesse*. Elle vient d'être engagée à Toulouse même par M. Raphaël Félix (venu exprès d'Angleterre) pour jouer *Barbe-Bleue*, *la Belle-Hélène* et *la Grande-Duchesse* au théâtre Saint-James à Londres.

*** La *Grande-Duchesse*, chantée et jouée par Mme Lestrade avec une grâce et une verve spirituelle des plus fines, vient de terminer la saison théâtrale à Alger. La partition d'Offenbach, populaire entre toutes, a trouvé là le succès qui l'a partout accueillie, et le public a fait une véritable ovation à sa principale interprète.

*** On nous écrit de Moscou : « Il n'était bruit depuis une semaine que du bénéfice après lequel Mlle Désirée Artôt devait nous faire ses adieux. Aussi notre vaste salle était-elle entièrement louée à l'avance, et l'empressement du public avait été tel que des places avaient été payées jusqu'à 40 roubles ! C'est *Il Barbiere* que Mlle Artôt avait choisi pour cette soirée, qui fera certainement époque dans sa vie d'artiste et qui témoignera une fois de plus du fanatisme auquel peuvent atteindre les dilettantes de notre pays lorsqu'ils prennent un artiste en affection. En cette occasion, il n'est pas de formes que n'ait revêtues leur prédilection. A son entrée dans sa loge une première surprise était ménagée à Mlle Artôt; cette loge avait été splendidement décorée à neuf et tapissée des fleurs les plus rares. A son entrée en scène, accueillie par des acclamations et des hurras frénétiques, la célèbre cantatrice ne pouvait suffire à la récolte de bouquets qui lui étaient adressés de tous côtés, et parmi lesquels s'en détachait un d'admirables roses, de dimension colossale, et sur lequel se balançait un magnifique papillon en rubis, diamants et turquoises d'une valeur de 2,000 r. (7,500 fr.). A partir de ce moment l'ovation n'a fait que grandir, corbeilles et guirlandes de fleurs, coupe en vieux Sèvres, service à déjeuner, en vermeil, présenté sur un immense sachet de satin blanc, bracelets, couronnes avec écharpes de toutes nuances; en un mot, toutes les profusions de l'Orient. L'enthousiasme avait été d'ailleurs au comble par la perfection avec laquelle Mlle Artôt interprétait le rôle de Rosine, et par l'intercalation dans la leçon de chant de mélodies russes très-bien dites. A la sortie du théâtre, attendue par 200 jeunes gens, la diva n'a pu qu'avec peine et en laissant dans la foule des lambeaux de sa toilette et des bouquets qu'on se partageait, gagner sa voiture pour se rendre à un splendide souper, qui lui était offert et où elle trônait sous un daïs de fleurs pendant qu'un excellent orchestre exécutait les plus beaux airs de son répertoire. Au milieu de cette délicieuse fête, le comte Sollohub a lu des vers, composés par lui, en l'honneur de Mlle Artôt et qui ont été suivis d'applaudissements et de fanfares. — La recette de la représentation dans laquelle Mlle Artôt a été d'ailleurs fort bien secondée par ses camarades et surtout par le baryton Padilla, a produit 20,000 fr. — Une bague de prix a été offerte par les artistes au chef d'orchestre, M. Dupont, frère du célèbre pianiste belge. »

NOUVELLES DIVERSES.

*** La partition pour piano et chant de *Fleur-de-Thé* sera mise en vente après-demain mardi chez les éditeurs Brandus et Dufour.

*** La *Galerie des musiciens célèbres* publiée chez les mêmes éditeurs vient de s'enrichir de deux beaux portraits : l'un de Ketterer, l'éminent pianiste-compositeur ; l'autre de Federigo Consolo, le violoniste, dont on a pu apprécier au concert qu'il a donné dernièrement le talent aussi vigoureux qu'original.

*** Avec la compagnie Ulmann-Patti est revenu à Paris Édouard Wolff, après une tournée de trois semaines dans le midi de la France.— Applaudissements, rappels, ovations, rien n'a manqué à l'éminent pianiste-compositeur qui a joué dans chaque concerto se fameuse *Tarentelle*, et avec Vieuxtemps leurs beaux duos sur *Don Juan* et sur *Oberon*.

*** M. Albéric Second va très-prochainement publier chez Dentu un volume qui a pour titre : *Misères d'un prix de Rome*. Le talent humoristique de notre spirituel confrère permet d'augurer le succès complet de ce nouvel ouvrage.

*** L'éditeur Leduc fils vient de mettra en vente les morceaux détachés de *Mademoiselle Sylvia*, le joli petit opéra-comique de M. Samuel David, qu'il a acquis récemment.

*** Mlle Nina de Rionnelle, qui progresse chaque jour en talent et en réputation, vient de remporter deux nouveaux triomphes à Toulon, dans une représentation de bienfaisance, et à Nice, où elle a chanté en italien de manière à exciter un véritable enthousiasme, deux actes de *Norma* et un d'*il Trovatore*. Sa voix étendue, l'agilité qu'elle a acquise, lui garantissent de beaux succès dans la carrière du chant italien, si elle est tentée de l'aborder.

*** Pasdeloup vient de partir pour la Suisse et l'Allemagne, et il assistera au grand festival de Cologne. Son but principal, en faisant ce voyage, est de recueillir des matériaux destinés à varier le répertoire de ses Concerts populaires.

*** Nous avons parlé récemment d'un projet de fondation en Italie, d'une Société basée sur les formes qui régissent notre Société des auteurs et compositeurs de musique. Le ministre de l'Instruction publique, M. Broglio, vient d'en offrir à Rossini la présidence honoraire.

*** M. Jules Klein vient de recevoir de Victor Hugo, à l'occasion des six mélodies publiées par lui sur les poésies de l'auteur de *Notre-Dame de Paris*, la lettre suivante :

« *Hauteville-House, 5 mai.*

» Monsieur Jules Klein, Paris,

» Je vous envoie, Monsieur, tous mes vœux de succès, et mes plus cordiales sympathies. VICTOR HUGO. »

*** Nous devons mentionner, au nombre des dernières œuvres de Camille Schubert, *la Belle Bavaroise* valse comique, qui obtient un grand succès, et *les Confidences*, valse chantée de Maximilien Graziani. Elles viennent de paraître chez l'éditeur Prilipp.

*** L'orchestre de Strauss a fait entendre, pour la première fois, au grand bal international de l'Opéra, la grande valse et le brillant quadrille qu'il a composés sur les motifs d'*Hamlet*, le nouvel opéra d'Ambroise Thomas. Ces deux morceaux, qu'il a dû répéter plusieurs fois, ont eu les honneurs du programme.

*** Dernièrement, dans un concert à Leipzig, on a entendu un *andante* de Bériot et une *Romance sans paroles* de Meyerbeer exécutés par un tout jeune violoniste phénomène, né sans bras. Il tient l'archet avec les deux premiers doigts du pied gauche et touche avec les doigts du pied droit les cordes de son instrument placé sur un petit banc devant lui. Cet artiste extraordinaire est attendu à Berlin, puis il viendra à Paris.

*** On annonce le mariage de Mlle Halévy, fille du compositeur, avec M. Desoria, négociant en vins de Bordeaux et grand amateur de chant.

*** Vendredi prochain, Mgr de la Tour-d'Auvergne-Lauraguais, archevêque de Bourges, présidera la solennité d'inauguration du grand orgue construit par MM. Merklin-Schütze et Cie, pour la belle église de Levroux (Indre). M. Édouard Batiste, professeur au Conservatoire impérial de musique, organiste de Saint-Eustache, fera entendre l'instrument.

*** Le jeune Lotto, ce brillant lauréat de notre Conservatoire, dont le talent s'est toujours développé et qui est aujourd'hui l'un des plus célèbres violonistes de l'Europe, est maintenant en pleine voie de guérison, après une longue maladie. C'est une bonne nouvelle à donner aux amis de l'art. Il arrivera prochainement à Paris.

*** L'inauguration de la saison à Bade vient d'avoir lieu avec un grand éclat. Le nouvel éclairage des salons et de la façade extérieure était éblouissant, et la foule qui se pressait sur la terrasse était énorme. L'orchestre, renforcé, fonctionnait pour la première fois au kiosque, et son habile chef, Koennemann a pu s'enorgueillir des applaudissements prodigués à ses deux solistes : Wuille, le clarinettiste sans pareil, Leloup, l'excellent corniste, et à l'exécution remarquable des *Rendez-vous de Chasse*, de Rossini, et du *Fremersberg*. En somme c'était une soirée superbe et qui fait on ne peut mieux augurer des autres.

*** Le syndicat de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique a fixé au dimanche 14 juin le jour de son assemblée générale annuelle.

*** M. Mazilier, chorégraphe distingué, vient de mourir à l'âge de soixante-huit ans. Il avait été maître de ballets à l'Opéra et avait collaboré à un nombre considérable de livrets de ce genre, *le Diable amoureux*, *Griselidis*, *le Corsaire*, *le Diable à quatre*, *Lady Henriette*, etc. De 1851 à 1858, il avait également composé les divertissements des grands opéras donnés pendant cette période. M. Mazilier, par son talent et son caractère, avait mérité l'estime générale et l'affection toute particulière des artistes de la danse.

ÉTRANGER

*** *Londres.* — Le ténor Mongini a fait sa rentrée à Her Majesty's Opera dans *Marta*; voix, méthode, jeu, tout en lui est trouvé excellent, et on lui a fait un très-sympathique accueil.—A Covent-Garden, Mlle Patti a chanté, avec son charme et son succès habituels, *la Sonnambula* et *Don Pasquale*. — Mlle Nilsson est de plus en plus en faveur.

*** *Manchester.* — *La Grande-Duchesse*, donnée le 18 mai pour la première fois, a remporté un nouveau triomphe. C'est encore Mme Howard-Paul qui jouait le principal rôle. On a bissé la « chanson du Sabre » et le chœur; il a fallu redire trois fois « la chanson du Verre. »

*** *Amsterdam.* — La Société Félix Meritis a donné le 24 avril son dixième et dernier concert, en présence de la famille royale.—Mme Norman-Neruda s'y est fait entendre avec un très-grand-succès, ainsi que la basse-taille Carl Hill, de Francfort.

*** *La Haye.* — *Aladin no la Lampe merveilleuse*, ballet fantastique dont A. Berlyn a écrit la musique, représenté sur notre scène depuis le mois de janvier dernier, a atteint, avec un succès toujours soutenu, sa trentième représentation. Le roi et la reine des Pays-Bas ainsi que le prince d'Orange assistaient à cette soirée.

*** *Vienne.* — Mlle Benza a chanté pour la première fois, le 8 mai, le rôle de Sélika de *l'Africaine*. On fondait sur cette jeune artiste des espérances qui ont été remplies et au delà; c'est assurément la meilleure Sélika qu'on ait entendue à Vienne depuis Mlle Bettelheim. On l'a applaudie et rappelée plusieurs fois. De Bignio est toujours très-remarquable dans le rôle de Nélusko.

*** *Milan.* — La *Società del quartetto* a inauguré le 14 mai les concerts symphoniques qu'elle promet depuis si longtemps. On a entendu deux *Sinfonie* (qui doivent être des fantaisies pour orchestre) de Bazzini et et G. Rossi, couronnées au concours de la Société, une symphonie de Beethoven et une ouverture de Foroni. L'orchestre était dirigé par Corbellini.

*** *Varsovie.* — M. de Moukhanow vient d'être définitivement nommé au poste d'intendant des théâtres, occupé provisoirement par M. de Zaborowsky. — Le compositeur Moniuzsko va présenter de nouveau au public un grand ouvrage. — On a exécuté la semaine dernière *le Paria*, de Casimir Delavigne, avec ouverture et chœurs. — Le Conservatoire, dont nous avions annoncé la fermeture, va être rouvert sous le patronage du gouvernement qui prend les frais à sa charge.

*** *Saint-Pétersbourg.* — Le succès de l'*Orphée*, de Gluck s'est pleinement confirmé à la deuxième représentation, et il continue depuis lors à enthousiasmer le public. Mlle Lawrowsky est au-dessus de tout éloge dans le rôle d'Orphée; celui d'Eurydice est parfaitement rempli par Mlle Solowieff, qui, malade le premier soir, avait été remplacée par Mlle Iretzky.

*** *Moscou.* — L'opéra *Rognéda*, d'Alexandre Seroff, sera représenté l'automne prochain avec une mise en scène splendide. L'empereur de Russie a accordé au compositeur une pension viagère de 1,500 roubles.

*** *Nouvelle-Orléans.* — *L'Africaine*, exécutée cinq fois déjà avec un immense succès, paraît devoir terminer la campagne. L'interprétation en est confiée à Mme Audibert, au ténor Picot et au baryton Lechevallier, trois artistes excellents qui s'acquittent de leur tâche avec un rare bonheur et une grande distinction.

Le Directeur : S. DUFOUR.

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU, A PARIS.

Catalogue des œuvres de

JACQUES ROSENHAIN

Musique d'ensemble.

Op. 1. *Quatuor* pour piano, violon, alto et violoncelle..... » »
— 2. 1er *Trio* pour piano, violon et violoncelle (*mi* mineur), dédié à Ferdinand Ries. ..... 15 »
— 3. *Concertino* pour piano seul ou avec orchestre..... 9 »
— 13. *Fantaisie appassionata* pour 2 pianos (ou piano et harpe)... » »
La même, arrangée à quatre mains..... » »
Andante pour violoncelle avec acc. de piano..... » »
— 32. 2e *Trio* pour piano, violon et violoncelle (*ré* mineur), dédié à Habeneck..... 20 »
— 38. 1re *Sonate* pour piano et violoncelle (ou violon), *mi* majeur, dédiée à Mendelssohn..... 12 »
— 47. *Deux morceaux de salon* pour piano et violon (ou violoncelle): 1. Andante espressivo 7 50
2. Rondo-valse ..... 9 »
— 50. 3e *Trio* pour piano et violoncelle (*fa* mineur)..... 20 »
— 53 2e *Sonate* pour piano et violoncelle (ou violon), *ut* min. 15 »
— 55. 1er *Quatuor* pour deux violons, alto et violoncelle (*sol* majeur), dédié à Rossini ..... 15 »
— 57. 2e *Quatuor* id. (*ut* majeur), dédié à Vieuxtemps..... 15 »
— 65. 3e *Quatuor* id. (*ré* mineur), dédié à Jean Becker..... 15 »
— 72. *Trois Mélodies* pour piano et violon (1,2,3), chaque..... 6 »
— 73. *Concerto* pour piano avec acc. d'orchestre (ou d'un second piano)..... 15 »
— 78. *Trois Idylles* pour piano et violoncelle: (1. Matinée d'Eté. — 2. Dans la Nuit. — 3. Fête villageoise) ..... » »
Valses pour piano et violoncelle..... » »
— 80. 4e *Trio* pour piano, violon et violoncelle (*mi* majeur)... » »

Musique à orchestre.

1re *Ouverture* de concert (*ré* mineur)..... » »
— 7. 2e *Ouverture* de concert (*ré* majeur)..... » »
— 42. 1re *Symphonie*, *sol* mineur (exécutée pour la 1re fois aux concerts du Gewandhaus, à Leipzig, sous la direction de Mendelssohn)..... » »
— 43. 2e *Symphonie*, *fa* mineur (exécutée pour la 1re fois aux concerts du Conservatoire, à Bruxelles, sous la direction de M. Fétis)..... » »
— 61. 3e *Symphonie* (*Au Printemps*), *fa* majeur (exécutée pour la 1re fois à Paris sous la direction de M. Pasdeloup)... » »

Musique pour Piano solo.

Romance (Souvenir)..... 4 50
— 3. *Mélancolie*, impromptu..... 7 50
— 12. *Andante religioso*..... 6 »
— 14. *Mélodies* (quatre)..... 6 »
— 15. *Morceau de salon*..... 5 »
— 17. 12 *Etudes caractéristiques*, adoptées aux Conservatoires de Paris et de Bruxelles, dédiées à Cherubini ..... 18 »
Les mêmes, en deux livres..... 10 »
Séparément : *a*, Sérénade du Pêcheur..... 5 »
b, La Danse des Sylphes ..... 5 »
— 20. 24 *Etudes mélodiques* faciles, pour servir d'introduction à celles de Cramer..... 12 »
— 23. *Caprice*. 7 50
— 24. *Poëme*..... 6 »
— 25. *Mélodies caractéristiques* (1er recueil) (*a*, Chanson espagnole; — *b*, Inquiétude; *c*, — ; *d*, Chant Montagnard.)..... 6 »
— 26. *Rêveries*, en deux cahiers, chaque..... 6 »
— 28. *Nocturne* et *Rondo-Valse*, 1, 2, chaque..... 6 »
Rondo-Valse, arrangé à 4 mains..... 7 50
— 30. *Scène dramatique*..... 7 50
— 31. *Mélodies caractéristiques* (2e recueil), 1, 2, 3, (1. Chanson polonaise. — 2. Les Adieux, à l'Etranger. — 3. Lutte intérieure), chaque..... 4 50
Agitato (de l'Album des Pianistes)..... 4 50
— 33. *Valse de concert*..... 7 50
La même, arrangée à quatre mains..... 9 »
— 34. *Polka de concert*..... 7 50
— 35 *a*. *Etude* (Lied) de la *Méthode des Méthodes*, de Fétis et Moschelès..... 4 50
— 35 *b*. *Fantaisie dramatique* à quatre mains..... 9 »
— 37 *Mélodies caractéristiques* (3e recueil), 1, 2, 3 (*a*, Chants orientaux ; *b*, le Passé ; *c*, l'Ondine ; *d*, Plainte), chaque. 4 50
— 39. *Deux solos* faciles (morceaux de concours), 1, 2 (*mi* bémol et *la* mineur), chaque..... 4 50
— 41. 1re Sonate (*fa* mineur)..... 9 »
L'*Andante* séparément..... 5 »
Op. 43. 2e *Symphonie*, *fa* mineur, arrangée à quatre mains par M. H. Lévy..... » »
— 45. *Calabraise et Ballade*, mélodies caractéristiques (4e rec.). 7 50
— 46. *Variations humoristiques* sur *le Carnaval de Venise*..... 6 »
— 48. *La Tempête*, Étude caractéristique de concert..... 5 »
— 49. *Cantabile* et *Mauresque* (1, 2), deux mélodies, chaque... 5 »
— 51. *Idylles* : 1. Le Calme, 5 fr. — 2. Fête villageoise..... 6 »
— 52. *Trois Mazurkas*..... 6 »
Impromptu (*mi* bémol), solo de concours..... 7 50
— 58. *Deux Mazurkas* : 1, *mi* maj., 4 fr.—2, *ré* mineur..... 5 »
— 61. 3e *Symphonie*, *sol* majeur, arrangée à quatre mains par M. Diémer..... » »
— 67. *Ballade* et *Chanson slave*, mélodies caractéristiques (5e rec.) 7 50
Trois petits Duos à quatre mains (très-faciles) 1, 2, 3, chaq. 5 »
3e *Solo* (facile), rondo élégant (*ré* majeur)..... 5 »
— 68. *Mélodies caractéristiques* (6e recueil) 1, 2 (*a*, Barcarolle ; *b*, les Cloches; *c*, Courante; *d*, Chanson du Touriste, ch. 5 »
— 69. *Second Caprice*..... » »
— 70. 2e *Sonate*, *fa* mineur..... » »
— 74. 3e *Sonate*, *sol* mineur..... » »
— 77. *Méditation*..... 6 »
4e *Solo* (facile), rondo, *mi* bémol..... » »
— 79. *Deux Nocturnes*, en deux suites . ..... » »
— 81. *Conte d'Enfant*..... » »
— 82. *Mélodies caractéristiques* (7e recueil), 1, 2, 3 (*a*, Crépuscule; — *b*, Dans les Champs ; — *c*, Regrets ; — *d*, Berceuse.).. » »

Musique vocale.

— 11. *Une Visite à Bedlam* (Der Besuch im Irrenhaus), opéra-comique en un acte, poëme d'après Scribe, représenté pour la première fois à Francfort)..... » »
— 27. *Liswenna*, opéra en trois actes..... » »
— 56. *Le Démon de la Nuit*, opéra en deux actes, poëme de Bayard et M. Etienne Arago, représenté pour la première fois à l'Académie impériale de musique à Paris.
Grande partition.... 250 » Partition pour piano et
Parties d'orchestre... 250 » chant.....net 12 »
Ouverture séparée... 18 » Morceaux détachés..... » »
— 64. *Volage et Jaloux*, opérette en un acte, poëme de M. T. Sauvage, représenté la 1re fois au théâtre de Bade. net 5 »
— 4.. *Mélodies* allemandes pour une voix avec acc. de piano (en deux recueils)..... » »
— 10. *Six Romances* pour une voix avec acc. de piano..... » »
Ballade pour voix de ténor : *Das oede Haus*..... » »
Id. pour voix de basse-taille : *Der geistertanz*..... » »
— 19. *Quatre Mélodies* allemandes pour une voix (3e recueil) avec acc. de piano ..... » »
Six chœurs pour quatre voix d'hommes, sans accomp.. » »
— 21. *Six Mélodies* allemandes pour une voix (4e recueil) avec acc. de piano..... » »
— 40. Id. (5e recueil), id..... » »
Barcarole pour deux voix (soprano, alto) acc. de piano.. » »
Six Mélodies à une voix avec acc. de piano : 1. Le rendez-vous. 2 50
2. L'aube naît, et ta 4. Elle est si jolie..... 2 50
porte est close... 2 50 5. Es-tu jalouse..... 2 50
3. Sais-tu pourquoi je 6. Sérénade ..... » »
t'aime..... 4 » —
— 44. *Adieu à la mer*, de Lamartine, scène de concert avec orchestre (ou piano) 1, pour voix de ténor; 2, pour voix de mezzo-soprano ou baryton ..... 6 »
— 54. *Six Mélodies* allemandes pour une voix (6e recueil).... » »
— 59. *Deux Mélodies* pour une voix (*a*, Bergeronnette ..... 5 »
b, Un Rêve) avec acc. de piano..... 2 50
— 60. *Six Mélodies* (Echo des campagnes) à deux voix (soprano et alto) avec acc. de piano, dans le style populaire, paroles françaises de M. Emile Deschamps (7e recueil) :
1. Chanson ..... 3 » 4. Barcarole napolitaine... 3 »
2. Nocturne. ..... 2 50 5. Mélodie 2 50
3. Vilanelle..... 2 » 6. Sérénade..... 2 »
— 62. *Six Mélodies* pour une voix avec acc. de piano (1. Quelle est gracieuse et belle. — 2. Je veux oublier que j'aime. — 3. J'aime un œil noir. — 4. Mon cœur est froid. — 5. J'ai peur des jaloux. — 6. Brillante étincelle.)..... » »
— 63. *Cantate hébraïque* (pour l'inauguration du temple à Francfort), pour voix de solo, chœur et orchestre (ou orgue). » »
— 66. *Six Mélodies* pour une voix avec acc. obligé de violoncelle (ou violon) et piano (8e recueil), en deux suites..... » »
— 77. *Six Mélodies* allemandes pour une voix (9e recueil) avec acc. de piano..... » »
— 75. Id. (10e recueil) avec acc. de piano..... » »
— 76. Id. (11e recueil) avec acc. de piano..... » »

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

35e Année. N° 22. 31 Mai 1868.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger,
chez tous les Marchands de Musique, les Libraires,
et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Les droits des auteurs (deuxième partie, 8e article), par **Thomas Sauvage.** — Bibliographie musicale : Etudes pratiques de style vocal, de Stephen de la Madeleine, par **Arthur Pougin.** — Entrefilets. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves.** — Concerts et auditions musicales de la semaine. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

LES DROITS DES AUTEURS.

(*Deuxième partie.*)

SOCIÉTÉ DES AUTEURS, COMPOSITEURS ET ÉDITEURS DE MUSIQUE.

(8e article) (1).

Cette aventure bizarre, grotesque, vint tout à coup arrêter dans sa prospérité un établissement utile à l'art, supprimer un genre dont les progrès continuels donnaient aux compositeurs, aux exécutants, déjà nombreux, l'espoir d'utiliser leur talent! Mais devant l'arbitraire, l'omnipotence et le privilége, nulle réclamation n'était possible : l'Opéra-Comique resta supprimé de 1745 à 1752.

Après sa campagne de Flandres, Mme Favart était entrée à la Comédie italienne (1749) où, pour utiliser son charmant talent de cantatrice, on mettait des *airs* dans presque tous les rôles qu'on lui donnait. Le chant se propageait donc en dehors de l'Académie de musique, malgré tous les efforts faits pour l'y concentrer et le goût du public, chaque jour plus prononcé pour la mélodie, faisait abandonner les lugubres accents du grand Opéra, bien qu'alors Rameau fût dans toute sa gloire : il fallait prendre une résolution. Pour jeter de la variété dans les spectacles, l'Opéra fit venir des chanteurs italiens.

On ne se mit pas beaucoup en frais : c'était une pauvre et médiocre troupe, qui donnait des représentations à Strasbourg; elle débuta au mois d'août 1752 par la *Serva Padrona*, et cependant, malgré sa médiocrité et la chaleur de la saison, la Tonelli, *prima donna*, Manelli, *primo bouffo*, et surtout l'œuvre admirable de Pergolèse, obtinrent le plus grand succès. Cette musique vive, franche, naturelle, fut comme une révélation pour les Parisiens.

Une exécution, un style si différents de tout ce que l'on était habitué à entendre jusque-là, ne pouvaient être acceptés sans soulever de grandes discussions; on ne dérange pas impunément les idées et les goûts reçus : grande aussi fut, comme on sait, la querelle entre les *Lullistes*, les *Ramistes*, les *Bouffonistes*!

Pour satisfaire les premiers, on renvoya bien, après quelques mois, les chanteurs italiens, mais le coup était porté; l'oreille du public avait été frappée et conservait l'impression de cette mélodie ravissante. Tandis que le génie de J.-J. Rousseau, éveillé par les accords italiens, qu'il avait si éloquemment défendus (*Lettre sur la musique française*), enfantait *le Devin du Village*, l'habile directeur, que nous avons déjà rencontré sur notre chemin, Monet, après avait fait bâtir une nouvelle salle charmante à la Foire, entreprenait, au prix d'une grosse redevance à l'Opéra, de relever l'*Opéra-Comique*, auquel il donnait pour devise : Mulcet, Fovet, Monet.

Comprenant le parti que l'on pourrait tirer du nouveau genre, il fit composer par Vadé et Dauvergne *les Troqueurs*, véritable opéra bouffon, qu'il donna d'abord pour une œuvre ultramontaine et qui, à ce titre, attira la foule.

Les Troqueurs et *le Devin* sont de 1753; l'imitation avait suivi de près l'apparition des modèles : ce sont les deux premiers *opéras bouffons* composés en France.

L'année suivante, la *Comédie italienne*, qui en pareille circonstance ne pouvait pas rester en arrière, aborda franchement la question : elle donna ce que l'on appela alors des *parodies*, et ce que nous nommons aujourd'hui des *traductions*.

Ce fut d'abord la Servante Maîtresse, traduite par Baurans, qui eut cent cinquante représentations de suite et qui, restée presque constamment au répertoire, servit aux débuts de Mme Boulanger, il y a soixante ans, comme à ceux de Mme Galli-Marié, il y a deux ans; puis *Baiocco* d'Orlandini, *le Maître de musique*, *la Bohémienne*, *le Chinois*, etc., etc., tous opéras bouffons des meilleurs maîtres de l'Italie, et en outre des comédies mêlées d'ariettes, comme *Ninette à la cour*, sortes de *pasticci* dans lesquels on faisait entrer des airs choisis dans les opéras italiens adaptés à l'ouvrage ou des morceaux composés exprès, dans le même goût, par des artistes français.

De son côté, l'Opéra-Comique, se piquant d'émulation, faisait

(1) Voir les nos 33, 40, 41, 45 et 49 de l'année 1867, et les nos 7 et 9.

écrire *pour lui*, par des compositeurs étrangers ou français : Philidor, Laborde, Dauvergne, Duni, Monsigny, Sodi, Laruette, etc., de véritables opéras qui attiraient la foule.

Il y eut donc, de 1752 à 1762, trois théâtres lyriques en exercice, et cet espace de temps suffit pour généraliser le goût de la musique tellement que tous les airs, toutes les partitions se gravaient (1).

Alors les compositeurs, les artistes lyriques, les instrumentistes, pouvaient se faire connaître, acquérir de la réputation ou du moins vivre : le monde s'occupait de musique; il l'écoutait et la pratiquait; chacun voulait la savoir et cherchait à l'apprendre! Faut-il le dire? cet engouement épouvanta la littérature : elle devint hostile à la musique, qui détournait d'elle l'attention, au moment où elle déployait ses plus grandes prétentions philosophiques. Pour ne parler que du chef, voyez la rage et les sarcasmes de Voltaire contre l'opéra-comique (2)!

Mme Favart avait pris rang parmi les sociétaires, à la Comédie italienne; son mari, devenu sous la direction de Monet régisseur de l'Opéra-Comique, était donc parfaitement informé de ce qui se passait dans les deux établissements. Il rend ainsi compte, dans sa correspondance avec le comte de Durazzo, des luttes et des péripéties qui amenèrent la dernière transformation de ces théâtres :

« — 1761, — 8 novembre. — L'Opéra-Comique a eu un succès si brillant à la foire dernière, qu'il a réveillé les jalousies des autres spectacles : il est maintenant question d'un projet de réunion de l'opéra-comique avec le grand opéra. Si elle a lieu, on verra *Blaise le Savetier* ou *le Maréchal* représentés à la suite d'*Armide*.

» — 11 novembre. — La cour et la ville sont dans la plus grande fermentation; depuis les princes des princes jusqu'à la plus vile populace, tous les ordres de l'Etat sont dans l'attente d'un grand événement; l'intérêt des nations semble disparaître devant un intérêt plus grand.—De quoi s'agit-il?—C'est notre petit opéra-comique qui fixe l'attention générale. — Trois factions s'élèvent contre lui : nos gentilshommes de la chambre continuent à demander sa réunion à la Comédie italienne, qui ne s'en soucie guère, quoique cela puisse lui être favorable; les directeurs de l'Opéra, excités par M. Bertin, qui s'est mis à leur tête depuis qu'il s'est arrangé avec Mlle Arnould, demandent que le spectacle forain soit incorporé avec l'Académie royale de musique, toute ridicule et nuisible que serait pour elle cette innovation; d'un autre côté, la Comédie française prépare des mémoires dans la vue d'anéantir ce genre de spectacle, qui fait abandonner *Rodogune* et *Cinna* pour des bagatelles. Tant de conjurations, tant de différents intérêts à concilier, seront peut-être le salut de l'opéra-comique; tous ces débats lui donnent une célébrité et des protecteurs qu'il ne devait pas attendre de son mérite.

» — 25 décembre. — Deux fois le Conseil des dépêches s'est assemblé pour discuter la grande affaire de l'opéra-comique. A la dernière audience l'archevêque de Paris s'est présenté avec toute la pompe de la prélature comme partie intervenante en faveur du spectacle forain. Sa Majesté a été fort étonnée qu'un prince de l'Eglise devint l'avocat des histrions qu'il excommuniait; elle en a plaisanté. S. Exc. M. le duc de Richelieu est venu à la charge. — « Ne trouvez pas mauvais, monsieur l'archevêque, lui a-t-il dit, que les comédiens italiens et l'Opéra-Comique » vous fassent assigner pour déduire vos raisons. » Notre saint prélat a paru déconcerté; mais ses raisons étaient qu'un spectacle de plus produisait un avantage pour les pauvres, à cause du quart de la recette qu'on prélève. M. le procureur-général et les administrateurs des hôpitaux ont appuyé fortement l'instance de monseigneur l'archevêque. Le roi, qui n'est pas autrement attaché à ce grand projet de réunion, en a marqué son indifférence; autant en a fait M. de Choiseul. Cette cause, si importante pour la nation, sera portée au grand bureau des pauvres, où elle doit être jugée en dernier ressort demain samedi 26 décembre. Il y a tout lieu de croire que les choses resteront où elles étaient ci-devant et que le sublime projet est échoué.

» — 29 décembre. — Grâce à notre saint archevêque, dont la main apostolique a la puissance de lier et de délier, l'Opéra-Comique, excommunié et béni tout à la fois, restera dans le même état et, qui plus est, sous la protection de Son Eminence; c'est une affaire décidée.

» — 1762, — 12 janvier. — Enfin, enfin, enfin voilà le sort de l'opéra-comique décidé : la réunion aura son plein et entier effet au 1er février prochain. — Plus d'opéra-comique aux foires, mais sur le théâtre Italien pendant toute l'année, à l'exception cependant de la semaine de la Passion, dans le cours de laquelle on représentera comme à l'ordinaire, sur le théâtre de l'Opéra-Comique à la foire Saint-Germain, nos petits opéras bouffons pour l'intérêt des pauvres et l'édification des badauds. »

Ainsi fut arrêté encore une fois subitement, brutalement, pour de mesquins intérêts, cet élan, effet naturel de la concurrence et de la rivalité, qui entraînait si vite et si haut l'art musical.

Pour ne pas faire trop crier le public, justement froissé de ces petites intrigues qui troublaient ses plaisirs, pour ne pas le priver d'artistes qu'il aimait, on incorpora dans la troupe italienne Clairval, Laruette, Audinot; les demoiselles Nessel et Deschamps.

Bouret et Mlle Luzy furent admis au Théâtre-Français.

Il n'avait donc pas été inutile ce *petit théâtre*, qui fournissait des sujets remarquables aux deux grands, et des compositeurs comme Monsigny et Philidor aux deux scènes lyriques qui restaient!

Mais ce n'était pas assez tourmenter ces artistes, *supprimés* au théâtre Italien par l'adjonction des nouveaux, ou *jetés sur le pavé* par la suppression de l'Opéra-Comique; voici les tristes mesures que l'on prenait encore.

« — 1763, — 13 octobre. — Le roi vient de défendre *expressément* et sous des peines très-graves, à tous *comédiens*, *chanteurs*, *danseurs*, symphonistes, ses sujets, de sortir de France, sans une

---

(1) L'*Almanach des spectacles* de Duchesne, qui jusque-là n'avait jamais mentionné un recueil de musique, dans les années 1755-56-60 présente un catalogue musical considérable relatif aux pièces de théâtre, sous les titres attrayants de :

— L'Amusement des dames ou recueil de menuets, contredanses, vaudevilles, rondes de table, airs à boire, duos avec accompagnement.

— La Toilette de Vénus, *dressée par l'Amour*, contenant des menuets, contredanses, vaudevilles, airs nouveaux et choisis.

— Le Passe-Temps agréable et divertissant, vaudevilles, rondes de table, duos, brunettes et autres.

— Les Thémiréides, recueil d'air de Thémire.

— Les Desserts des petits soupers de Mme ***.

— Amusements champêtres ou les Aventures de Cythère, chansons nouvelles à danser.

— Menuets, contredanses et vaudevilles, chantés aux comédies française et italienne.

— Airs, menuets, contredanses, parodies, chantés sur les théâtres de l'Académie de musique et de l'Opéra-Comique.

— Les Lois de l'amour, recueil de différents airs.

— Menuets nouveaux en concerto.

— Choix de différents morceaux de musique.

— Le Postillon sans chagrin.

— L'Année musicale, etc., etc., etc.

Puis, les recueils complets et séparés des airs de tous les *opéras*, *opéras-comiques* et *vaudevilles*.

(2) Et cependant ambitieux de tous les genres de succès, il faisait pour Grétry les mauvais libretti : *Grégoire ou les Deux Tonneaux* et *le Baron d'Otrante*, que Grétry eut le bon goût et le courage de refuser!

permission signée du premier gentilhomme de la chambre en exercice.

» On a de plus écrit aux directeurs de troupes de comédiens, qui sont dans le royaume, pour leur signifier les ordres de Sa Majesté.

» On a donné pour raison de ce nouveau règlement que les personnes attachées au théâtre ayant dans les pays étrangers des appointements plus forts que l'on n'en donne en France, il arriverait qu'au bout de quelques années on manquerait totalement de sujets aux trois théâtres (1). ».

Voilà comment on favorisait l'art lyrique et dramatique sous Louis XV, le Bien-Aimé, qui trouvait admirables les fades pastorales de Laujon et Lagarde, chantées par Mme de Pompadour, et ravissantes les parades épicées de Collé, lorsqu'elles faisaient rire à gorge déployée Mme Dubarry.

THOMAS SAUVAGE.

(La suite prochainement.)

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE.

ETUDES PRATIQUES DE STYLE VOCAL,

PAT STEPHEN DE LA MADELAINE (2).

Il y a bientôt huit ans, toute la presse musicale retentit des éloges adressés à un savant professeur, praticien non moins exercé, qui venait, par un coup hardi et inattendu, de révolutionner l'enseignement vocal. Ce professeur avait trouvé le moyen, bien simple en apparence, et cependant inconnu jusqu'à lui, de perpétuer les bonnes traditions de l'art du chant.

Pour cela, qu'avait-il fait? Une chose bien simple, je viens de le dire, et qui cependant était un coup de maître, une innovation complète. Il avait *écrit* une leçon; c'est-à-dire que, prenant pour texte de ses observations un air célèbre, il avait annoté cet air période par période, phrase par phrase, mesure par mesure, indiquant sous chaque fragment, sous chaque note, l'inflexion, le caractère, le degré d'intensité qu'il fallait lui donner. C'était une interprétation complète, détaillée, judicieuse, de l'air en question, tellement complète et tellement détaillée, qu'un élève n'avait qu'à étudier le morceau d'après les observations écrites, à le travailler dans le sens indiqué, pour s'en rendre maître et le chanter comme il convient, et cela sans le secours d'un professeur. En un mot, l'enseignement *écrit* était substitué à l'enseignement *oral*, et de ce jour les vraies traditions de l'art du chant ne devaient plus être perdues, puisque tout grand artiste pouvait, avec l'aide de la plume, perpétuer son enseignement et faire vivre après lui sa doctrine.

L'homme distingué auquel nous devons ce progrès considérable, est personne ne l'ignore, M. Stéphen de la Madelaine. Chacun sait, en effet, qu'en 1860, M. de la Madelaine adressa à l'Académie des beaux-arts une « leçon écrite » sur l'air d'Agathe, du *Freischütz* (qu'il a le tort d'écrire : *Freyschütz*), et que la section de musique donna à ce travail l'approbation suivante, confirmée par l'Académie elle-même en séance générale :

« L'idée fondamentale de l'ouvrage de M. Stéphen de la Madelaine nous paraît ingénieuse. Cet ouvrage est une leçon très-développée sur l'air célèbre du *Freischütz*. — L'auteur a *écrit* avec le plus grand soin toutes les observations que cet air pouvait suggérer à un professeur habile, et il substitue ainsi un enseignement *écrit* et *durable* à un enseignement *oral* et *fugitif*.

» Cette idée, appliquée aux morceaux de chant des grands maîtres, aux morceaux qu'on peut nommer *classiques*, peut fournir le point de départ d'un enseignement éminemment utile.

» Il va sans dire que l'élève, pour profiter de ces leçons tout à fait spéciales, doit être formé à l'exercice du chant et de la vocalisation.

» Quant à l'exécution de cette idée, appliquée à l'air du *Freischütz*, la section a trouvé dans le travail de M. de la Madelaine d'excellens avis et une connaissance complète du morceau qu'il analyse avec un très-bon sentiment. »

M. Stéphen de la Madelaine, on le sait, n'est pas seulement un professeur émérite. Chanteur et virtuose distingué, ancien membre récitant de la musique de Charles X, il a, de plus, fait ses preuves comme critique, et a dirigé pendant plusieurs années, avec talent, avec goût et autorité, un journal spécial. Nul n'était donc plus apte que lui, sous tous les rapports, à marcher dans la voie que lui-même il avait tracée. Auteur de l'excellent manuel connu sous le titre de *Théories complètes du chant*, tout semblait l'appeler à développer jusqu'au bout ses idées, et à faire suivre le travail présenté par lui à l'Institut de plusieurs autres du même genre.

Il n'a pas manqué à sa tâche, et c'est précisément un recueil de leçons *écrites* sur plusieurs airs célèbres qu'il nous présente aujourd'hui sous ce titre d'*Etudes pratiques de style vocal*.

Avant d'entamer les leçons proprement dites, l'auteur présente de très-bonnes observations sur les divers styles de la musique vocale, lesquels, selon lui, sont au nombre de six : style tragique, style dramatique, style comique, style bouffe, style religieux, style pathétique. Il présente ensuite six leçons très-étendues sur six airs célèbres se rapportant chacun à l'un des styles caractérisés par lui : 1° air d'Agathe, du *Freischütz* (pathétique) ; — 2° air d'Eléazar, de *la Juive* (tragique) ; — 3° air de Rosine, du *Barbier de Séville* (comique) ; — 4° stances de Rachel, de *la Juive* (dramatique); — 5° air de Figaro, des *Nozze di Figaro* (bouffe); — 6° air de *Stradella* (religieux). A la suite de ces leçons viennent deux chapitres très-intéressants, l'un intitulé : *Considérations pratiques sur l'enseignement élémentaire du chant*, l'autre traitant de l'esthétique et du mécanisme des traits. Enfin, l'ouvrage se termine par un travail assez étendu et qui en est en quelque sorte indépendant, bien que s'y rattachant par un lien très-étroit, ainsi que l'indique suffisamment son titre: *la Vocale française à notre époque*. C'est comme un appendice, fort loin d'être inutile à l'esprit du livre lui-même.

En ce qui concerne la façon dont sont conçues les leçons ainsi présentées par M. de la Madelaine, il me semble qu'elle est irréprochable. Ses remarques, ses observations, ses conseils sont on ne peut plus justes, et je suis convaincu, pour ma part, que les jeunes chanteurs qui auront recours à son livre n'auront qu'à s'en louer, et à s'en louer considérablement. Mais — il y a toujours un *mais*, et j'espère que l'excellent professeur voudra bien me le pardonner — je ne suis nullement, mais nullement de son avis en ce qui concerne les altérations à apporter au texte musical. Mon opinion est qu'il faut respecter la musique des maîtres, et, quoi que puisse en penser M. de la Madelaine, je la conserverai. D'abord, je crois que les compositeurs, et les plus grands, ont toujours écrit leur musique comme ils désiraient qu'elle fût chantée, et je ne crois pas que les virtuoses leur aient jamais procuré un plaisir bien complet en modifiant leurs inspirations et en les arrangeant à leur guise.

Selon M. de la Madelaine, les changements que l'on peut apporter au texte musical sont affaire de goût. D'accord, mais précisément le goût est chose si rare que je suis peu tenté, en cette question délicate, de m'en rapporter à l'arbitraire des interprètes. Le goût, « qui est le sentiment des rapports harmonieux, » comme le disait si justement Halévy dans une de ces excellentes définitions qui lui étaient familières, le goût demande à être formé, épuré par une bonne éducation et des études constantes. Or, il faut bien l'avouer, ce n'est plus malheureusement là le fait des chanteurs de nos jours, qui, pour la plupart, ne se donnent plus la peine de faire des études générales, se bornent à dégrossir leur voix pour pouvoir débuter au plus vite, et se contentent ensuite d'apprendre leurs rôles avec plus ou moins de conscience. Que jadis, des chanteurs comme Lays, Laisné, Nourrit, Elleviou, Martin, Solié, Gaveaux, Gavaudan, qui étaient des musiciens accomplis et quelques-uns même des compositeurs distingués, que des artistes de cette trempe se permissent de temps à autre, et pour faire briller les meilleures notes de leur voix, d'altérer accidentellement la pensée du compositeur, d'y ajouter des *grupetti*, des ports de voix, des points d'orgue, cela se comprenait encore parce qu'ils ne le faisaient qu'à bon escient et avec habileté, non-seulement au point de vue vocal, mais au point de vue technique. Aujourd'hui, malheureusement, nous n'en sommes plus là, et nous voyons des chanteurs parfois bien doués, mais peu soucieux de la situation dramatique et complétement ignorants des lois premières de l'art, faire des changements à tort et à travers, sans intelligence et sans goût, faire entendre des notes étrangères à l'harmonie, placer, par exemple, d'heureuses variations de l'accord de sixte et quarte sur une septième de dominante et *vice versâ*, écorcher enfin avec un sang-froid imperturbable les oreilles des vrais artistes, en même temps qu'ils pervertissent le goût, le sens musical du public vulgaire. Voilà ce qui me semble fâcheux, dangereux, malsain, et ce qui fait que sous ce rapport je ne partage point les idées de M. de la Madelaine.

Cette réserve faite, je ne puis que recommander chaudement, aux jeunes artistes, et même aux chanteurs exercés, le livre utile et vraiment excellent de M. de la Madelaine. Les uns y trouveront d'excellents préceptes, des conseils donnés *ex professo*, dans une langue claire, nette et élégante; les autres y trouveront matière à d'utiles réflexions, à des méditations qui ne pourront que leur faire chérir davantage encore l'art si noble, si délicat et si charmant auquel ils se sont voués. Si les *Etudes*

(1) Correspondance de Favart avec le comte de Durazzo.

(2) Paris, Albanel, 1868, 2 vol. in-12.

pratiques de style vocal étaient dans les mains de tous les chanteurs, de tous les professeurs, dans dix ans nos théâtres lyriques seraient transformés.

ARTHUR POUGIN.

Le 7 juillet dernier, dans notre compte rendu de la distribution solennelle des récompenses aux exposants, nous proclamions au nombre des médaillés de la classe X la manufacture de pianos de Philippe HERZ neveu et Cie, comme ayant obtenu, seule de la facture française, (MM. Érard, Pleyel-Wolff et H. Herz s'étant mis hors concours) la médaille d'or.

Quelques jours plus tard on lisait dans l'*Indépendance belge* :

« En contradiction avec ce qu'on avait dit que la facture française des pianos avait été vaincue à l'Exposition universelle par la facture étrangère, j'apprends qu'une médaille d'or a été décernée à MM. P.-H. Herz neveu et Cie. » »

« Nous avions été des premiers à annoncer que cette unique médaille d'or accordée à la facture des pianos français avait été obtenue par une jeune maison dont nous nous sommes plu à constater les progrès. Notre opinion sur son compte avait d'ailleurs été partagée par tous les écrivains de la presse musicale, et par les artistes que cette maison a convoqués maintes fois, depuis sa création, à l'examen de ses produits; le jury, en lui donnant cette récompense, n'a donc fait que sanctionner cette opinion, et la nouvelle en a été accueillie par l'expression des plus vives sympathies. »

Cependant, par une série de malentendus aussi regrettables qu'inexplicables, non-seulement cette médaille d'or, décernée par le jury international à la majorité de quatorze voix sur quinze, et pour la réception de laquelle, invitation de la Commission impériale avait été adressée à [M. Philippe Herz pour la séance solennelle du 1er juillet, ne lui avait pas été jusqu'à présent délivrée, mais encore n'avait pas été inscrite au catalogue des récompenses. Nous apprenons avec plaisir que cette erreur vient d'être réparée à l'entière satisfaction de M. Herz, qu'il a reçu la médaille et le diplôme conquis par le mérite de sa fabrication, et que dans ce grand concours international la facture française a repris victorieusement le rang qu'elle devait occuper auprès de la facture étrangère. — La maison Ph. Herz neveu n'a donc plus qu'à justifier, en progressant de plus en plus, la haute récompense dont elle a été l'objet et l'appréciation si favorable du critique compétent, M. A. Méreaux, qui s'exprimait ainsi sur son compte dans *le Moniteur* du 17 avril dernier :

« *M. Philippe Herz neveu.* — A ce point de vue, un jeune facteur, dont la fabrique n'a pas plus de quatre années d'existence, M. Philippe Herz neveu, a rendu un service en adaptant à la mécanique des pianos obliques le système du double échappement, et en leur donnant ainsi l'élasticité favorable à la rapidité de l'exécution, qualité qui jusqu'à présent avait été uniquement le partage du piano à queue.

» Les pianos de M. Philippe Herz neveu sont habilement construits : le son est plein et de bonne nature. Les claviers sont bien egalisés. Ces éléments constitutifs des instruments recherchés par les pianistes sont tout à fait développés dans le piano à queue qu'il a exposé et et qui de plus est d'une forme très-élégante.

» Le jeune facteur savait bien qu'un débutant n'a pas à se préoccuper des séductions de l'enveloppe pour présenter ses produits, qui doivent s'adresser aux oreilles bien plus qu'à la vue. Mais il a tenu compte d'une vérité poclamée par *la sagesse des nations*, et qui peut s'appliquer à tout : il en a changé la lettre et suivi l'esprit; convaincu que si le luxe extérieur *ne fait pas le piano, du moins il le pare*, M. Philippe Herz a placé un mécanisme très-soigné dans une belle caisse d'ébène, avec incrustations et ornements dorés du style Louis XIV. Pour la valeur artistique de cet instrument, on a pu en juger lorqu'une de nos célèbres pianistes, Mme Escudier-Kastner, l'a fait si bien valoir dernièrement en exécutant une fantaisie de Thalberg, un fragment de Mozart et *le Torrent* de Lacombe.

» Ce début remarquable prouve que le jeune facteur est de ceux qui

« ..... à deux fois ne se font pas connaître,
» Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître.»

» En faisant l'éloge de cette manufacture, on ne doit pas oublier l'habile coopérateur dont M. Philippe Herz s'est assuré le concours, M. Marcus Knust, qui a travaillé comme contre-maître six ans chez Érard, douze ans chez Pleyel et dix-huit ans chez Henri Herz, et qui a été initié ainsi aux procédés des meilleures écoles de facture.

» Les instruments de M. Philippe Herz neveu ont été fort remarqués de tous ceux qui s'intéressent sérieusement aux progrès de notre fabrication nationale; ils le méritaient, et nous ne mesurerons pas nos éloges et nos encouragements à cette jeune maison qui, de l'avis des connaisseurs les plus difficiles, a pris du coup place parmi les plus justement renommées. »

REVUE DES THÉATRES.

THÉATRE FRANÇAIS : *Le Coq de Micylle*, comédie en deux actes et en vers, par MM. Eugène Nyon et Henry Trianon. — ODÉON : *La Loterie du mariage*, comédie en deux actes et en vers, par M. Jules Barbier.

Nous sommes menacés d'un déluge de pièces dans les théâtres de drames qui sont presque tous fermés sous prétexte de répétitions générales, mais qui, en réalité, attendent un changement dans la température torride dont nous souffrons. Les grands théâtres subventionnés ne se permettent pas ces loisirs, et c'est chez eux qu'il faut aller chercher notre pâture bi-mensuelle.

Voici d'abord, aux Français, *le Coq de Micylle*, comédie en deux actes et en vers, par MM. Eugène Nyon et Henry Trianon. Cette pièce, d'une contexture exceptionnelle, est basée sur l'idée mystique de la transmigration des âmes. Micylle est un jeune savetier dont les appétits ambitieux sont incessamment aiguillonnés par le voisinage de l'archonte Eucrate, un richard inquiet et soucieux. Il y a de par le monde une jeune esclave nommée Doris qu'il ne tiendrait qu'à Micylle d'épouser, mais il la dédaigne pour porter ses vues jusque sur la belle maîtresse d'Eucrate, lequel, de son côté, voudrait bien toucher le cœur de Doris.

Or, un beau matin, le coq de Micylle vient troubler dans son sommeil le riche archonte qui, pour se venger, roue de coups le pauvre savetier. Celui-ci s'en prend à son coq et se met à le poursuivre; mais, ô surprise! le coq revêt tout à coup une forme humaine et se présente à Micylle sous les traits de Pythagore. Il écoute les plaintes de l'artisan, et, cédant à ses désirs, il lui fait don d'une de ses anciennes plumes, à l'aide de laquelle Micylle pourra, lorsque l'envie lui en viendra, transporter son âme dans le corps d'Eucrate, tandis que l'âme de l'archonte entrera dans son enveloppe.

L'échange a lieu bientôt au gré de Micylle; mais son âme a pris possession d'un corps débile et goutteux, et il se morfond vainement en désirs impossibles à assouvir. Il en est de même d'Eucrate dont l'intelligence étroite ne sait tirer aucun parti de sa métamorphose, et qui essaie, sans pouvoir y réussir, de se rendre Doris favorable. Bref, archonte et savetier reconnaissent à la longue qu'ils ont eu tort de troquer leurs âges, et ils invoquent la générosité de Pythagore, qui remet les choses à leur place, à la grande satisfaction des parties intéressées.

Le succès de cette comédie originale n'a pas été un seul instant douteux. On y a applaudi des vers spirituels et fort bien tournés. Constatons d'ailleurs que les principaux rôles sont tenus d'une façon remarquable par Coquelin, Barré, Mlle Edile Riquier et Mlle Emilie Dubois.

—La comédie nouvelle de l'Odéon n'est pas du tout dans les mêmes eaux; loin de se risquer dans les quintessences de l'allégorie philosophique, M. Jules Barbier a tout simplement emprunté les situations de la *Loterie du mariage* aux réalités de la vie courante. Etant donné cet aphorisme peu consolant que le mariage est une loterie, deux individus tarés, et désireux de refaire leur fortune à tout prix, fût-ce aux dépens du bonheur de leurs enfants, s'adres-

sent chacun de son côté, à un industriel du nom de Saint-Amour, dont le métier consiste à faire des mariages plus ou moins bien assortis. Grâce à ce triste intermédiaire, la fille de l'un épouse le neveu de l'autre, non sans quelque résistance de la part de la jeune personne qui se sent sacrifiée à l'ambition de son père.

Quelques mois s'écoulent, au bout desquels nos deux spéculateurs découvrent qu'ils se sont trompés mutuellement, et alors, il n'est sorte de manœuvres qu'ils n'emploient pour mettre la zizanie dans le ménage de leurs enfants. Mais ceux-ci ont appris à se connaître, à s'apprécier; ils ne sont ni riches, ni titrés, mais ils s'aiment, donc ils ont eu le bon numéro dans la loterie du mariage.

Cette comédie littéraire n'est pas un début en ce genre pour M. Jules Barbier, qui a fait déjà ses preuves, non seulement à l'Odéon, mais aussi au théâtre Français. La *Loterie du mariage* a été parfaitement accueillie, d'autant mieux qu'elle est jouée avec beaucoup de talent et d'ensemble par Romanville, Martin, Roger, Reynald, Mlle Damain et Mlle Sarah Bernhard.

D. A. D. SAINT-YVES.

En annonçant dimanche dernier qu'une souscription, dont le produit serait consacré à l'érection d'un monument à la mémoire de feu Edouard Monnais, avait été ouverte chez M. Emile Réty, au Conservatoire de musique, nous avons omis d'ajouter qu'elle l'était également dans les bureaux de MM. Brandus et Dufour.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES DE LA SEMAINE.

*** La messe de M. Charles Vervoitte, dont nous avions annoncé la prochaine exécution, a été chantée le dimanche 17 mai dans l'église de Saint-Cloud, devant une assistance nombreuse et choisie. C'est une œuvre sur le mérite de laquelle la critique n'a qu'une voix, et que nous désirons vivement entendre de nouveau pour l'apprécier convenablement. Le ténor M. Hayet, dans les solos de la messe, et Sighicelli, le sympathique violoniste, dans un charmant offertoire pour violon, ont beaucoup ajouté à l'intérêt de l'œuvre elle-même; nous ne devons pas oublier non plus une dame du monde qui nous a fait grand plaisir en chantant un *Inviolata* et un *O Salutaris* de M. Vervoitte.

*** Le mercredi suivant, la Société académique de musique sacrée, dirigée par le même artiste, donnait sa troisième et dernière séance, en présence d'un auditoire d'élite au milieu duquel nous avons remarqué S. Em. Mgr Chigi, nonce du Pape, plusieurs hauts dignitaires de l'Eglise; MM. Gounod, Benoist, professeur au Conservatoire, Camille Doucet, Hamille, Vitet, etc. L'excellente phalange chorale composée d'hommes et de dames du monde et si habilement disciplinée par M. Vervoitte, a exécuté deux morceaux de Palestrina, dont l'un (fragment des *Lamentations*) peut assurément être mis au nombre des plus belles inspirations de ce maître immortel, et a été admirablement rendu; puis sont venus de très-beaux fragments de la messe des morts de Jomelli, dont Mlle Rouband de Cournand a dit le solo avec beaucoup d'ampleur, et un motet de Cherubini, *Inclina*, dans lequel se trouve un solo de ténor qui a été chaleureusement interprété par M. Hayet. — A la séance précédente, un *Agnus Dei* de M. Vervoitte a été chanté sur la demande de M. Camille Doucet; ce morceau, d'un très-beau style et où on sent la main d'un maître, a produit un très-grand effet.

*** Dimanche dernier l'église de Sèvres célébrait sa messe annuelle au profit de l'hôpital. Cette année, la solennité empruntait une attraction toute particulière à la présence de deux artistes éminents, habitants de la localité pendant l'été, et qui n'avaient pas dédaigné de prêter leur concours à cette bonne œuvre : Mme Charton-Demeur et Delle-Sedie. — On se ferait difficilement une idée de l'effet produit par la magnifique voix de Mme Demeur, chantant l'*Ave Maria* de Cherubini, un *O Salutaris* de Beethoven, mais surtout l'*Inflammatus* du *Stabat* de Rossini, avec un sentiment, une puissance qui dans tout autre lieu auraient soulevé des tonnerres d'applaudissements. Les chœurs de ce morceau étaient dits par l'Orphéon de Sèvres et l'*Ave Maria* était accompagné par un jeune artiste d'un très-grand talent, M. Fernandez, de la Havane, saxophone dans une des musiques de la Garde. — Delle-Sedie avait choisi l'air de *Stradella*, tout à fait approprié par son caractère à la sainteté de la cérémonie et qui rencontrait dans le grand chanteur un interprète digne de sa beauté. — Mlle Lagrua devait ajouter encore à l'éclat du programme; une indisposition subite l'a forcée de s'abstenir. L'église était pleine à ne pas y mettre une personne de plus et la quête a produit plus de 3,000 francs.

*** Lundi dernier, une foule nombreuse assistait au brillant concert donné à Notre-Dame-des-Arts, cette institution artistique et bienfaisante fondée et dirigée avec tant de dévouement par Mme la vicomtesse d'Anglars. Les échos du parc de Neuilly ont redit les magiques vocalises de Carlotta Patti, qui a chanté *l'Eclat de rire*, l'air de la *Traviata* et l'*Ave Maria* de Gounod, et qu'on a saluée à chaque fois d'un tonnerre d'applaudissements. Mlles Mathilde Galitzine et Yvonne Morel, violoncelliste et violoniste, ont ravi l'auditoire avec des fantaisies de Servais et d'Artot; Félix Godefroid, le harpiste sans rival, qu'un petit accident a empêché d'achever son morceau, n'en a pas moins été fêté comme un grand artiste qu'il est. Des morceaux d'ensemble ont été dits avec beaucoup de précision et de goût par les élèves.

*** Jeudi dernier, pendant la cérémonie de l'inauguration de la nouvelle église de Saint-Augustin, une nombreuse et brillante assistance a pu constater la sonorité puissante du grand orgue construit selon le *système électrique* Peschard-Barker. Nous reparlerons de ce magnifique instrument après avoir étudié sa construction.

*** Dimanche dernier, dans une matinée musicale donnée chez Sax par Mlle de Largentière, avec le concours de Mlle Magner et des excellents chanteurs Maresch et Béraud, on a entendu avec le plus vif plaisir et chaleureusement applaudi un violoniste hongrois, depuis peu fixé à Paris et qui se nomme M. Alexandre de Czéké. Il a joué avec une sonorité et une ampleur remarquables le *Trille du Diable*, de Tartini, et une nouvelle et charmante transcription de l'*Ave Maria*, de Schubert, par M. Scherek. Ce violoniste-compositeur vient de publier : *Sérénade et Boléro de violon, guitare et castagnettes pour violon seul.* Sivori s'est engagé à jouer, l'hiver prochain, ce curieux morceau, d'un charme étrange et qui produit un effet tout à fait nouveau.

*** Dimanche prochain, 7 juin, l'église de la Trinité célébrera sa fête patronale en faisant exécuter solennellement, à 9 heures très-précises, la Messe militaire en *si* bémol, composée par M. Alexandre Leprévost, avec accompagnement de la musique de la Garde de Paris, sous la direction de MM. Paulus Grisy (maître de chapelle de la Trinité) et l'auteur. Le grand orgue sera tenu par M. Chauvet, organiste de la paroisse.

*** Rouen a inauguré, dimanche dernier, son exposition régionale par une imposante solennité artistique et populaire. Le Concours d'Orphéons et de Musiques organisé à merveille par M. Amédée Méreaux, avec la collaboration pratique de M. Delaporte, avait attiré une foule considérable dans l'ancienne capitale de la Normandie. Le défilé des deux mille chanteurs et instrumentistes de la région a présenté le coup d'œil le plus pittoresque. Les concours en eux-mêmes ont eu un caractère artistique très-élevé. La fête s'est terminée par un banquet, à la fin duquel M. le maire de Rouen a remis un souvenir commémoratif à M. Gustave Chouquet, « poëte normand de cette fête normande, » ainsi qu'il s'intitule lui-même dans le compte rendu de ce « tournoi pacifique. » — M. A. Elwart, auteur du *Salut Impérial* et de *la Marche du Prince Impérial*, a été appelé à Rouen pour y diriger, dimanche prochain, avec M. Dassonville, chef de musique du 96e de ligne, ces deux morceaux, qui seront chantés et exécutés devant LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice, pendant la distribution des récompenses aux lauréats du grand Concours régional d'Agriculture. Les Sociétés chorales de la Renaissance et de Boïeldieu prêteront leur concours aux soldats chanteurs du 96e de ligne.

*** Le concours de musiques qui a eu lieu dimanche 24 mai à Breteuil, a été très-remarquable. Jamais cette charmante petite ville n'avait assisté à pareille fête. La présence de M. le duc de Mouchy, de M. le vicomte de Plancy, député; de M. le sous-préfet de l'arrondissement, des notabilités du canton, et surtout de M. le baron Taylor qui, toujours infatigable, était venu présider ces luttes fraternelles, accompagné par les membres du comité des artistes musiciens, rehaussait l'éclat de cette solennité. L'animation qui régnait dans la ville n'avait d'égale que l'enthousiasme de la foule qui a applaudi avec le plus chaleureux élan les discours prononcés par le vicomte de Plancy, M. de Tartigny, M. le baron Taylor, M. le Maire et M. le duc de Mouchy. Après avoir acclamé vivement les lauréats des concours, que les membres du jury ont déclaré avoir été très-satisfaisants, un banquet de 80 couverts, dans lequel plusieurs toasts ont été portés, a couronné cette belle fête de l'harmonie qui s'est prolongée fort avant dans la nuit, et dont la ville de Breteuil gardera un long souvenir.

*** Ainsi que nous l'avons dit, c'est aujourd'hui même qu'a lieu, dans les magnifiques salons de Bade, le premier concert de la saison, et ils sont inaugurés par le charmant trio des enfants Fremaux. M. Dupressoir ne pouvait choisir un plus agréable prélude aux fêtes dont il a donné le riche programme.

*** Au Pré-Catelan : Promenades-Concerts dans ce beau jardin, Musiques militaires, Concerts d'harmonie, Bals d'Enfants, Courses et Repré-

sentations dramatiques au Théâtre des Fleurs, unique en Europe, par une troupe d'élite, sous la direction habile d'un impresario de mérite. — Musée Aérostatique et Palais des Colibris.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné lundi et mercredi *Guillaume Tell*, et vendredi la *Muette de Portici* avec *Giselle*.

*** Mme Gueymard, rétablie, a repris part aux répétitions d'*Herculanum*, dont les trois premiers actes ont été répétés en scène. — C'est Mlle Granzow qui, dans le grand divertissement du troisième acte, dansera le rôle créé par Emma Livry. — La première représentation sera donnée dans la première quinzaine de juin.

*** Les débuts de Mlle Hisson sont prochains. On dit beaucoup de bien de cette jeune Suédoise, élève, — comme Mlle Nilsson, — de l'excellent professeur Wartel, qui lui a donné tous ses soins. On ne peut que lui souhaiter la réussite de sa compatriote.

*** Trois danseuses de l'Opéra : Mlles Marie Sanlaville, Ricois et Thérésa Nini quittent notre première scène lyrique.

*** A la suite d'une imprudence commise par le baryton Melchissédec, et qui momentanément le tient éloigné de la scène, la direction de l'Opéra-Comique a engagé Barré, qui s'était fait fort remarquer au théâtre Lyrique par sa jolie voix, sa distinction et son talent de comédien, et elle lui a confié le rôle de Bellamy dans *les Dragons de Villars*, qui devait être joué par Melchissédec.

*** La première représentation des *Dragons de Villars* est fixée à vendredi prochain. Maillart assiste à chacune des répétitions et se montre enchanté des artistes. — Ce n'est pas du reste d'une simple reprise qu'il s'agit ici; c'est de l'apparition sur notre seconde scène lyrique et dans de toutes nouvelles conditions d'une œuvre devenue populaire et qui occupera désormais une place distinguée au répertoire. Le direction en a jugé ainsi en la montant avec tout le luxe d'un ouvrage nouveau et en en confiant l'interprétation à Mme Galli-Marié, dont les succès constants, le genre de talent et le physique semblaient offrir le type accompli de Rose Friquet; à Mlle Girard, l'une des meilleures artistes de la création, et en les entourant des sujets les plus distingués de la troupe. — C'est donc une nouvelle existence qui s'ouvre pour l'œuvre d'Aimé Maillart, et elle ne paraît pas devoir être moins longue et moins brillante que celle qu'elle a déjà fournie au théâtre Lyrique.

*** MM. de Leuven et Ritt préparent du reste les éléments d'un riche programme pour la saison prochaine. Aussitôt après l'apparition des *Dragons de Villars*, la pièce en trois actes de MM. de Saint-Georges et de Leuven, musique de Flotow, *l'Ombre* entrera en répétition et sera jouée une des premières. Viendront ensuite, selon que l'une ou l'autre sera la première prête, le nouvel opéra d'Auber : *Rêve d'amour*, de MM. Dennery et Cormon dont le premier acte est déjà fait, ou l'opéra d'Offenbach. — Enfin ils ont reçu ces jours-ci un ouvrage en trois actes de MM. Jules Sandeau et de Saint-Georges, dont la musique a été confiée à M. François Bazin.

*** Rien n'est encore décidé au sujet du théâtre Lyrique. M. Martinet est jusqu'à présent le candidat qui a le plus de chances; toutefois, bien des difficultés sont encore à aplanir; on s'occupe en attendant avec activité de l'inventaire et de l'estimation du matériel.

*** Hier a eu lieu au théâtre des Fantaisies-Parisiennes la 1re représentation de *l'Amour mouillé* de J. Barbier et Hartog; nous en rendrons compte dimanche. Ce sera vraisemblablement la dernière nouveauté, jouée à ce théâtre, qui doit fermer le 18 juin pour livrer le local aux directeurs du théâtre du Palais-Royal qui — comme on le sait — vont y installer leurs pénates.

*** *Fleur-de-Thé* vient d'atteindre sa cinquantième représentation sans que son succès se soit démenti.

*** M. Busnach vient de traiter avec M. Letellier, directeur du Théâtre de la Monnaie, à Bruxelles, et M. Desfossez, directeur du théâtre du Havre, pour y aller jouer *Fleur-de-Thé* avec les artistes de l'Athénée.

*** Nous apprenons que la nouvelle direction du théâtre des Bouffes-Parisiens a choisi pour chef d'orchestre M. Constantin, qui a fait si brillamment ses preuves au théâtre des Fantaisies-Parisiennes. Cette nouvelle, que nous donnons comme certaine, met à néant celle qui avait désigné M. Varney comme appelé à ces fonctions. M. Varney reste chef d'orchestre à Bordeaux où il dirige l'école de musique de la société Sainte-Cécile et l'orchestre du Cercle philharmonique.

*** On se rappelle que la *Grande-Duchesse*, traduite en anglais, fut représentée l'an dernier sur la grande scène de Covent-Garden, et que les Anglais prirent grandement goût à ce genre fantaisiste. Un impresario bien connu par ses hardiesses, M. Raphaël Félix, entreprend aujourd'hui de faire connaître aux Anglais le répertoire d'Offenbach en français et tel qu'il est joué à Paris. Il va donc donner au Théâtre-Saint-James une série de représentations, pour lesquelles il a formé une excellente troupe et dont il n'a pas marchandé les frais. On en jugera par le chiffre de l'engagement contracté par lui avec Mlle Schneider, à laquelle il assure la bagatelle de 56,000 francs pour 28 représentations! Elle jouera spécialement la *Grande-Duchesse*, *Barbe-Bleue* et la *Belle Hélène*. Bonne chance à M. Raphaël Félix.

*** Après l'ovation faite à Varsovie à Mlle Artôt, la célèbre cantatrice n'avait pu refuser à ses admirateurs la promesse de donner une représentation de plus. Cette représentation a eu lieu, en effet, et a vu se renouveler les ovations de la soirée à bénéfice. Cette fois, Merelli a eu sa part de succès; on l'a redemandé sur la scène jusqu'à deux fois et applaudi à outrance, pour le remercier d'avoir fait connaître, à Moscou, un talent aussi remarquable que celui de Mlle Artôt.

*** M. Montaubry obtient en ce mement à Genève un immense succès. Dans le *Postillon de Lonjumeau*, il a été acclamé et rappelé plusieurs fois.

*** *Martha* vient d'être représentée à Poitiers avec son succès habituel : on y a beaucoup applaudi Mme de Joly et ses admirables vocalises.

*** Il résulte du Rapport adressé aux auteurs dramatiques par leur comité, que le total des recettes brutes des Théâtres pour l'année 1867-1868 a été de 17,128,450 francs. — L'augmentation des recettes a été pour l'Opéra de 642,365 francs; pour l'Opéra-Comique de 570,075 fr.; pour le Théâtre-Lyrique de 264,693 francs.

NOUVELLES DIVERSES.

*** Les religieux du monastère de la Grande-Chartreuse, sur la demande qui leur a été adressée par M. Jules Monestier, de Lyon, — jeune compositeur dont le nom et les œuvres ont acquis parmi les orphéons une notoriété légitime, — viennent de faire parvenir à la Commission d'organisation du Concours musical de Grenoble une médaille d'or destinée à être décernée comme premier prix à l'une des Sociétés chorales entrant en lice le 16 août prochain. Les statuts de leur ordre s'opposant à des dons de cette nature, les RR. PP. Chartreux n'ont pu offrir qu'à titre exceptionnel cette médaille aux fêtes artistiques de Grenoble, pour témoigner de leurs sympathies envers les phalanges musicales qui se réuniront dans cette ville, voisine de leur Retraite, ainsi que l'intérêt qu'a su leur inspirer l'œuvre, éminemment moralisatrice, du chant choral populaire. Ce don *sans précédent* et qui ne se répétera plus, par des raisons majeures, sera vivement apprécié des Sociétés orphéoniques qui ont adhéré et qui participent au Concours solennel de l'Isère, dont les récompenses, au surplus, représenteront une valeur considérable.

*** A la suite d'une séance des plus orageuses, l'assemblée générale des auteurs et compositeurs dramatiques a élu cinq nouveaux commissaires : ce sont MM. Victorien Sardou, Emile Jonas, Brisebarre, Gondinet et Maquet. MM. E. de Girardin et Th. Semet ont été nommés membres suppléants. — La Commission se trouve donc aujourd'hui composée de MM. Edmond About, Jules Adenis, Emile Augier, Edouard Brisebarre, Ferdinand Dugué, Alexandre Dumas fils, Paul Féval, Edmond Gondinet, Gounod, Emile Jonas, Labiche, de Najac, Auguste Maquet, de Saint-Georges et Victorien Sardou, et de MM. Emile de Girardin et Th. Semet, membres suppléants, et elle a composé son bureau comme suit : *Président :* M. de Saint-Georges ; — *Vice-Présidents :* MM. Auguste Maquet, Edmond About et Ferdinand Dugué; — *Secrétaires :* MM. E. de Najac et Jules Adenis; — *Trésorier :* M. Paul Féval; — *Archiviste :* M. Edmond Gondinet. — Ces nominations ont été faites à l'unanimité.

*** Par arrêt récent du tribunal civil de la Seine, les billets dits *de faveur*, sans date et ne portant que l'indication d'une diminution sur le tarif du prix des places, n'engagent pas les administrations théâtrales qui les émettent à fournir des places à la première demande.

*** Notre confrère M. E. Gérard vient de recevoir de S. M. la reine d'Espagne la décoration de l'ordre de Charles III.

*** Le maëstro Rossini a quitté Paris pour prendre sa résidence d'été à Passy.

*** Une belle édition d'*Hamlet*, la remarquable partition d'Ambroise Thomas, vient de paraître au *Ménestrel* pour piano seul, transcrite par G. Bizet, qui avait déjà tenu à honneur de transcrire l'opéra de *Mignon*, du même auteur. La partition piano solo comme celle piano et chant d'*Hamlet*, brillera sur tous les pianos des artistes et des vrais amateurs de musique. *Hamlet* et *Mignon* sont de ces œuvres qui marquent au répertoire lyrique, et dont la place est assurée dans toutes nos bibliothèques musicales.

*** On écrit de Toulouse : « La bénédiction et l'inauguration de l'orgue de chœur dont le gouvernement vient de doter la cathédrale avaient attiré jeudi dernier l'élite de la société toulousaine. Mgr l'archevêque, M. le préfet, le général de Goyon et autres hauts fonctionnaires assistaient à cette cérémonie pendant laquelle M. Ch. M. Widor, de Lyon, organiste du plus grand talent, a fait entendre ce magnifique instrument sorti des ateliers de M. A. Cavaillé-Coll. Le public parisien avait déjà pu apprécier dans la chapelle du Parc, pendant l'Exposition universelle de 1867, cet orgue classé *hors concours* par le jury international. »

*** Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs et aux amateurs de bonne musique que M. Hubert Rolling, compositeur distingué et professeur de piano à la Nouvelle-Orléans va incessamment faire paraître une nouvelle œuvre, qui est au moins égale comme mérite à son dernier morceau *l'Appel à Dieu*.

*** Dans sa dernière traversée de New-York au Havre, le *Saint-Laurent*, steamer de la Compagnie transatlantique, avait à son bord le ténor Pancani. Bientôt reconnu par les nombreux passagers, le célèbre artiste dut donner un concert improvisé, dont le produit assez élevé a été remis à la Société générale de Sauvetage des naufragés.

*** Camille Sivori vient de partir pour Gênes, sa ville natale, pour y prendre un peu de repos. On y bâtit en ce moment une salle de concert pouvant contenir 3,000 personnes et qui sera appelée Salle Sivori. Une députation de la municipalité s'est rendue chez lui pour lui demander l'autorisation d'attacher son nom à ce monument. Cette nouvelle salle, ainsi que le Grand-Théâtre Sivori, seront inaugurés le 20 décembre prochain; il va sans dire que le célèbre parrain sera de la fête.

*** D'après les journaux de la Plata, le choléra aurait épargné les artistes de la troupe française de Buénos-Ayres. Ils annoncent également que MM. Coedès, Hoffmann, etc., ont résilié leur engagement avec le directeur, M. d'Hôte.

*** Nos lecteurs apprendront avec plaisir que la santé d'Hector Berlioz, qui a donné des inquiétudes, est maintenant presque complétement rétablie.

*** On annonce le mariage de M. Ludovic Halévy avec Mlle Louise Bréguet, fille du célèbre ingénieur-mécanicien.

*** On annonce la mort, à Leipzig, d'un des principaux éditeurs de musique de cette ville, Jules Kistner, qui remplissait en même temps les fonctions de membre du Conseil de direction des Concerts du Gewandhaus. Les artistes perdent en lui un ami dévoué et éclairé. Il était âgé de 63 ans, et gérait seul sa maison de commerce depuis la mort de son frère Frédéric arrivée en 1844.

ÉTRANGER

*** *Londres.* — Mme Lucca, rétablie d'une courte indisposition, a chanté pour la première fois de la saison *la Favorite;* depuis Giulia Grisi on n'avait point entendu une aussi admirable Léonore. Mario, trahi quelquefois par sa voix, mais se relevant de temps à autre par de superbes élans, chantait Fernand. — A Drury-Lane, Mlle Nilsson a abordé, mardi pour la première fois, *Lucie de Lammermoor;* elle en a fait une toute charmante *impersonation*, dont les traits principaux sont la simplicité et la distinction. Mongini chantait Edgard. — Arditi, le célèbre chef d'orchestre de Her Majesty's Opéra, a donné lundi son grand concert annuel. Tous les artistes du théâtre, célèbres ou non, auxquels il faut ajouter MM. Cowen, pianiste, Carrodus, violoniste, et le grand violoncelliste Piatti, avaient été appelés à défrayer le programme et quel programme! Trente-cinq morceaux de musique! C'est à 6 heures du soir seulement qu'il a pu être épuisé, le concert ayant commencé à deux. Le courage de cette légion de virtuoses n'a vraiment d'égal que la longanimité du public anglais. — Le 20 juin, concert de Jules Benedict, dans les mêmes proportions; on y entendra Mlles Patti, Nilsson, Tietjens et Kellogg. — On a pu compter cette semaine jusqu'à *dix-sept* concerts en moyenne par jour.

*** *Bade.* — Mme Pauline Viardot va faire représenter prochainement une troisième opérette de sa composition, *l'Ogre*, dont le libretto, emprunté à un charmant conte de fées, est de Tourguénieff, le célèbre romancier russe. Elle s'est réservé un des principaux rôles; les autres seront remplis par ses enfants et ses élèves. La première représentation, à laquelle doit assister la reine de Prusse, aura lieu à la villa Tourguénieff; mais pour satisfaire à l'avenir aux nombreuses demandes d'admission qu'on lui adresse de toutes parts, la célèbre cantatrice se propose d'ériger un théâtre pour son usage personnel, auprès de sa maison de campagne.

*** *Mannheim* — On a représenté un nouvel opéra, *Ruy-Blas*, de Zenger.

*** *Berlin.* — Une jeune cantatrice berlinoise, Mlle Schrœtter, encore novice dans la carrière théâtrale, a débuté à l'Opéra par le rôle d'Alice de *Robert le Diable*. Bien douée du côté de la voix, elle a encore à apprendre pour être à son aise dans le grand répertoire. On l'a d'ailleurs bien accueillie. — *L'OEil crevé*, de Hervé, a été représenté sous le titre de *Fleur de noblesse* au théâtre de Friedrich-Wilhelmstadt, et sans aucun succès.

*** *Prague.* — Un nouvel opéra en trois actes, du chef d'orchestre Smetana, *Dalibor*, a été donné avec succès au Neustædter Theater.

*** *New-York.* — On vient de représenter pour la première fois *les Dragons de Villars* (la Clochette de l'Ermite); c'est une victoire de plus à mettre à l'actif du charmant et poétique ouvrage d'Aimé Maillart. Mme L'Arronge-Sury, qui avait choisi cette soirée pour son bénéfice, s'y est montrée chanteuse et actrice accomplie, et son mari a partagé son succès.

Le Directeur : S. DUFOUR.

Vient de paraître

PARIS,	BRUXELLES,	LONDRES,
SCHOTT,	SCHOTT FRÈRES,	SCHOTT ET Ce,
1, rue Auber.	*82, Montagne de la Cour.*	*159, Regent-Street.*

MAYENCE,
LES FILS DE B. SCHOTT.

PHÉNOMÈNES MUSICO-PHYSIOLOGIQUES

Brochure in-8o,

Par CHARLES MEERENS.

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seul agent à Londres
S. ARTHUR CHAPELL,
45, New Bond Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.
INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE
Exposition Universelle de Londres 1862
MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à
ANTOINE COURTOIS
POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES,
ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.
88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.
Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg:
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

En vente chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, à Paris, 103, rue de Richelieu.

Edition Populaire

DE

PARTITIONS D'OPÉRAS, D'OPÉRAS-COMIQUES ET D'OPÉRETTES

Paroles et Musique sans accompagnement, avec analyse de la pièce.

FORMAT DE POCHE. Partition conforme au théâtre. FORMAT DE POCHE.

N° 1. AUBER. **FRA DIAVOLO,** Opéra-comique, net : 3 fr.

N° 2. ADAM. **LE POSTILLON DE LONJUMEAU,** op.-com., net : 3 fr.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

N° 3. **ROBERT LE DIABLE**.....net : 4 fr. | N° 4. **MARTHA** (quatre actes) .....net : 3 fr. 50

N° 5. **LES DRAGONS DE VILLARS**.....net : 3 fr.

N° 6. **LA GRANDE-DUCHESSE DE GÉROLSTEIN,** net. . 3 fr. | N° 7. **LA MUETTE DE PORTICI,** net . . . 4 fr.

N. B.—Ces éditions, d'un format très-commode et d'un bon marché exceptionnel, se recommandent spécialement aux *artistes dramatiques* pour remplacer les rôles copiés—aux *spectateurs* pour suivre la musique et la pièce à la représentation—aux *sociétés chorales*, etc.

EN VENTE :

LA PARTITION POUR CHANT ET PIANO

Format in-8°. DE *Prix net : 10 francs.*

FLEUR DE THÉ

OPÉRA BOUFFE EN TROIS ACTES, PAROLES DE MM. ALFRED DURU ET HENRI CHIVOT, MUSIQUE DE

CHARLES LECOCQ

Les Airs de Chant détachés

E. KETTERER. Fleur de Thé, galop de salon, pour le piano : 7 fr. 50.

CRAMER. Bouquet de Mélodies pour le piano, 7 50

A. MEY. Tien-Tien et Ka-o-lin, quadrille. . . 4 50

STRAUSS. Grande Valse pour le piano . . . 5 »

ARBAN. Quadrille pour le piano . , ... 4 50

ROQUES. Clicquot-Polka pour le piano. . . . 4 »

A. MAY. Polka-Mazurka pour le piano 4 50

Ecole de Chant de H. Panofka

L'ART DE CHANTER

Op. 81. — NOUVELLE MÉTHODE DE CHANT. — Op. 81.

Méthode complète pour soprano, mezzo soprano ou ténor. . 40 fr.
Méthode complète pour contralto, baryton ou basse . . . . 40 fr.

PUBLIÉ SÉPARÉMENT :

Vingt-quatre vocalises pour soprano, mezzo soprano ou ténor, 25 f.
Vingt-quatre vocalises pour contralto, baryton ou basse, 25 f.
Vade-Mecum du Chanteur, recueil d'Exercices d'agilité, de port de voix, de filé, etc., pour toutes les voix. . . . . 25 f.

DOUZE VOCALISES D'ARTISTE

POUR SOPRANO OU MEZZO SOPRANO

Préparation à l'exécution et au style des œuvres modernes de l'Ecole italienne.

Op. 86. *Dédiées au Conservatoire de Milan.* Prix : 25 fr.

ABÉCÉDAIRE VOCAL

Format in-8°. **MÉTHODE PRÉPARATOIRE DE CHANT** Prix net : 3 fr.

Pour apprendre à émettre et à poser la voix.

2e ÉDITION. — *Le même ouvrage traduit en espagnol*..net. 4 fr.

Suite de l'Abécédaire vocal:

VINGT-QUATRE VOCALISES PROGRESSIVES

POUR TOUTES LES VOIX (la voix de basse exceptée),
DANS L'ÉTENDUE D'UNE OCTAVE ET DEMIE (du *DO* au *FA*).

Op. 85. **Prix : 25 francs.** Op. 85.

12 VOCALISES A DEUX VOIX, SOPRANO & CONTRALTO

Op. 83. (Publiées par JEFFERYS, à Londres.) Op. 83.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

35e Année. N° 23. 7 Juin 1868.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger,
chez tous les Marchands de Musique, les Libraires,
et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Théâtre impérial de l'Opéra-Comique : *les Dragons de Villars*, opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Lockroy et Cormon, musique de M. Aimé Maillart, par **Paul Bernard**.— Théâtre des Fantaisies-Parisiennes : *l'Amour mouillé*, opérette en un acte, paroles de MM. J. Barbier et A. de Beauplan, musique de M. Edouard de Hartog.— Études sur Charles-Marie de Weber (troisième partie, 3e article), par **Edmond Neukomm**. — Application de l'électricité aux grandes orgues, par **Em. Mathieu de Monter**. — Festival de Cologne. — Revue bibliographique, par **Arthur Pougin**. — Concerts et auditions musicales de la semaine. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.

LES DRAGONS DE VILLARS,

Opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Lockroy *et* Cormon, *musique de* M. Aimé Maillart.

(Première représentation, à ce théâtre, le 5 juin 1868.)

Depuis longtemps déjà *les Dragons de Villars* forment un régiment bien connu du public; les cadres du succès en font foi. Casernés d'abord au théâtre Lyrique, ils ont ensuite effectué de nombreuses campagnes, tant en France qu'à l'étranger, courant de victoire en victoire, toujours choyés, toujours rappelés, s'arrêtant partout où un théâtre pouvait leur donner l'hospitalité et payant cette hospitalité par les bienfaits de leur fructueuse présence. Aujourd'hui c'est la salle Favart qui, leur ouvrant ses portes à deux battants, préside à leur nouvelle carrière parisienne en donnant à cette reprise toute la solennité d'une première représentation. *Les Dragons de Villars* n'ont jamais été ingrats; ils ne le seront pas davantage pour MM. de Leuven et Ritt qu'on peut considérer maintenant comme les chefs de ce régiment fortuné, car désormais la prise de possession est bien et dûment établie; c'est d'ailleurs justice que cette charmante partition qui a couru le monde jusqu'en Amérique, qu'une œuvre d'un mérite aussi réel destinée à alterner brillamment avec les pièces consacrées du répertoire de l'Opéra-Comique, prenne désormais sur la seconde scène lyrique le rang honorable qui lui était assigné.

Comme pièce et comme musique c'est une œuvre franche, nettement conçue, heureusement exécutée. La donnée en est intéressante, le personnage de Rose Friquet y jette une couleur fort originale, les scènes s'y développent avec habileté, les situations musicales y abondent; voilà plus qu'il n'en faut, certes! pour produire ce type d'opéra-comique qui va se perdant tous les jours. Quant à la musique, elle est pleine de vie, d'élan, de charme et de passion; les parties bouffes petillent de gaieté; l'orchestre y est traité de main de maître; la clarté, ce flambeau de la forme, préside à toute la partition; le sentiment scénique ne faillit jamais; la mélodie y règne en souveraine et avec l'insouciance d'une jeunesse qui déborde. En un mot, c'est l'œuvre d'un musicien consommé, l'œuvre d'une nature virile et passionnée, l'œuvre d'un poëte, mais non pas d'un rêveur. Je ne crains pas d'ajouter : c'est le chef-d'œuvre de M. Maillart.

Il me semble fort inutile de faire l'analyse d'un livret qui se trouve excessivement connu. A ceux qui n'ont jamais vu *les Dragons de Villars* je dirai seulement que c'est une pièce militaire et pastorale, un peu dramatique, parce qu'il s'agit de faire passer la frontière à de pauvres proscrits de la guerre des Camisards. Sur ce terrain généreux se rencontrent, mus par le même sentiment, un jeune garçon de ferme et une jeune paysanne qui passe pour laide; il faut croire cependant que la beauté de l'âme se reflète sur le visage, car un bon mariage couronne le dévouement des deux jeunes gens, au grand désappointement des autres filles du village, qui toutes jetaient leur dévolu sur le beau Sylvain. Joignez à cela de brillants uniformes lutinant les fillettes et faisant trembler les maris, la cloche d'un ermite, qui soi-disant ne sonne que pour avertir ces derniers d'un mécompte matrimonial, et vous comprendrez la réussite d'une pièce tout à la fois gaie, intéressante, bien charpentée et essentiellement musicale.

Comme au théâtre Lyrique, il y a dix ans, et comme partout du reste, le second acte a paru le plus riche de la partition, sans ôter aux deux autres, bien entendu, leur large part de belles et bonnes choses. C'est en effet dans le second acte que se trouvent le délicieux duo: *Moi, jolie?* une pastorale adorable de couleur et de sentiment, un trio scénique très-développé dont la cloche de l'ermite est le principal mobile, et enfin le chœur mystérieux des proscrits, qu'on a déjà trouvé dans l'ouverture et qui me

paraît une belle et réelle inspiration. Dans les deux autres actes citons avant tout l'air d'entrée de Rose Friquet et son grand air du troisième acte : *Il m'aime!* morceau type par excellence que pas une chanteuse n'ignore, que les concours du Conservatoire ont adopté, et qui, dans les concerts, rivalise avec les plus connus. N'oublions pas, au premier acte, la ravissante romance de Sylvain : *Ne parle pas, Rose, je t'en supplie;* les spirituels couplets de l'ermite, avec leur refrain imitatif, et un très-joli chœur : *Heureux enfants de la Provence.* Les chœurs, du reste, tiennent une large place dans cette riche partition et sont tous fort réussis. Je tiens à citer celui du troisième acte : *Vous savez la nouvelle,* dans lequel le dialogue des hommes et des femmes est très-pittoresquement et très-heureusement agencé.

En suivant pas à pas la partition des *Dragons de Villars*, depuis la première note de l'ouverture jusqu'aux derniers accords du final du troisième acte, qui renferme le magnifique cantabile : *Il m'accuse, il me croit coupable*, il n'y a qu'à louer d'un bout à l'autre, et le public l'a montré l'autre soir par ses applaudissements réitérés. C'est une musique essentiellement vivante, un peu bruyante parfois, mais agréable quand même. Cela pourrait passer pour de l'exubérance de force et de santé; c'est évidemment une question de tempérament. La muse de M. Maillart est une belle brune à la riche carnation et aux vives couleurs. Certains préfèrent les blondes, mais il en faut pour tous les goûts.

Moi qui ne déteste pas les demi-teintes, je vais vous dire mon passage de prédilection dans tout l'ouvrage. C'est le commencement du duo d'amour au second acte. Sylvain demande à Rose de s'attifer un peu plus parce que, mal mise comme elle est, on ne s'aperçoit point qu'elle est jolie. « Moi, jolie? » s'écrie-t-elle, et une phrase délicieusement accompagnée par les violons en sourdine se pose sur ces paroles. Il y a dans ce simple passage une poésie adorable et un sentiment exquis.

L'interprétation a été vraiment remarquable. L'orchestre et les chœurs se sont distingués, les décors sont fort beaux, surtout celui du second acte, la mise en scène est très-soignée. L'effet général a été que la pièce se trouve à l'Opéra-Comique beaucoup mieux dans son cadre qu'au théâtre Lyrique et qu'elle y gagne un résultat d'ensemble incontestable.

Mme Galli-Marié, par la nature même de son talent, était prédestinée au rôle original de Rose Friquet. Elle en a fait une création qui lui sera comptée à côté de ses meilleures. Impossible d'être plus espiègle, plus capricieuse, plus fantasque, de lancer le trait avec plus de malice, d'être plus dramatique à l'occasion, plus touchante quand il le faut, de mieux jouer, en un mot, ce personnage multiple et coloré. Elle a dit le duo d'une façon délicieuse et a chanté son grand air en artiste de bonne école. Comme dans *Mignon*, Mme Galli-Marié sera la pierre de touche, le centre attractif des *Dragons de Villars*. Son costume, d'ailleurs, rappelle beaucoup celui de *Mignon*. Il faut cependant encore un peu de coquetterie dans ce réalisme ; à ce point de vue, nous conseillerions à Mme Galli-Marié de changer sa coiffure.

Mlle Girard a créé, au théâtre Lyrique, le rôle de Mme Thibaut. Elle a retrouvé tous ses effets et tous ses succès d'autrefois. Les couplets de l'ermite lui ont valu un *bis*. Elle a joué très-finement et très-alertement le personnage de la coquette fermière.

M. Lhérie s'est distingué dans sa création de Sylvain. Savez-vous que ce jeune homme pourrait bien devenir un fort bon ténor? Sa voix est pure et agréable; il commence à bien phraser, il a de la chaleur et un grand fonds de bonne volonté. Seule, sa diction laisse à désirer. Qu'il cherche à se rectifier sous ce rapport, et nous lui prédisons de l'avenir. Il a dit sa première romance avec infiniment de goût et de charme, aussi a-t-il été chaleureusement applaudi.

M. Barré, qui a été engagé pour remplacer Melchissédec tombé malade, me semble une excellente acquisition pour l'Opéra-Comique. Il a appris le rôle du dragon Belamy en quinze jours et s'en est tiré à son plus grand honneur. Sa voix est fraîche, il chante agréablement, joue avec intelligence et possède un physique très-avantageux, ce qui ne nuit jamais. On a redemandé sa chanson à boire du troisième acte, qu'il avait fort bien dite.

Quelle habitude de la scène il a, ce brave M. Ponchard! On ne peut vraiment pas dire le contraire. Il remplit le rôle du fermier Thibaut avec un excès de zèle souvent couronné de succès.

On le voit, l'ensemble est on ne peut plus satisfaisant et double l'effet d'une pièce excessivement amusante, rehaussée d'une musique délicieuse. C'est plus qu'il n'en faut pour attirer la foule, et pour que *les Dragons de Villars* élisent garnison définitive dans la salle hospitalière de l'Opéra-Comique.

PAUL BERNARD.

THÉATRE DES FANTAISIES-PARISIENNES.

L'AMOUR MOUILLÉ,

Opérette en un acte, paroles de MM. J. BARBIER *et* A. DE BEAUPLAN, *musique de* M. EDOUARD DE HARTOG.

(Première représentation le 30 mai 1868.)

Le directeur des Fantaisies-Parisiennes va, dans quelques jours, procéder à sa fermeture d'été, qui sera définitive, si l'on s'en rapporte à certains bruits d'après lesquels M. Martinet, prenant en main une plus vaste entreprise, céderait la place au théâtre du Palais-Royal. Donné dans les conditions qui lui sont faites par ces éventualités diverses, *l'Amour mouillé* nous paraît donc avoir contre lui toutes les chances les plus défavorables.

Nous devons, du reste, constater que cette petite pièce n'a pas l'importance qui s'attache d'ordinaire à une nouveauté. Si la musique de M. de Hartog n'a jamais servi, en revanche la prose de MM. Barbier et de Beauplan a défrayé déjà un vaudeville joué, sous le même titre, au Gymnase, en 1850. En ce temps-là, c'est-à-dire il y a dix-huit ans, ces Messieurs avaient pour collaborateur M. Michel Carré, et leur pièce était interprétée par Lafontaine, Lesueur et Mlle Mila.

Quoique cette bluette ait un peu vieilli dans la forme, elle conserve néanmoins un arrière-parfum de grâce qu'elle doit à l'éternelle jeunesse de l'ode charmante d'Anacréon, à laquelle elle est empruntée, et qui n'a rien perdu de ses agréments pour avoir été traduite en vers naïfs par l'inimitable auteur de *Joconde*.

Nous supposons que c'est cette traduction qui a séduit M. de Hartog; car il en a fait le principal motif de sa partition, et il a placé ce motif, non-seulement dans le corps de la pièce, mais aussi dans l'ouverture. Il est d'autant plus remarquable que le compositeur a eu la singulière idée de le traiter en fugue. Nous n'avions pas besoin de cette preuve pour savoir que M. de Hartog, pianiste distingué, était en outre un excellent harmoniste. Nous lui reprocherons même d'avoir trop sacrifié à cette tendance, et d'avoir noyé de très-bonnes intentions mélodiques dans une trop grande recherche d'orchestration. Cependant nous louerons sans réserve un fort joli trio dont la phrase principale ne manque ni d'élan ni de franchise.

N'insistons pas davantage sur cette opérette, destinée à vivre si peu, et qui s'est nécessairement ressentie des circonstances dans lesquelles a eu lieu son interprétation *in extremis*. Nous voudrions pouvoir féliciter les artistes qui en sont chargés, mais nous ne trouvons sous notre plume que le nom de Barnolt, qui a fait, dans ces derniers temps, de réels progrès.

D.

ÉTUDES SUR CHARLES-MARIE DE WEBER,

D'après la biographie écrite par son fils.

TROISIÈME PARTIE.

(3e article) (1).

Certes Weber avait des loisirs, mais ces loisirs, qu'il n'avouait pas, il ne les consacrait pas à la musique. Pour être grand artiste et grand maître, on n'en est pas moins homme, et Weber était amoureux et fiancé. Le moment approchait où le calme allait succéder aux grandes émotions de sa jeunesse, et ce moment, il l'appelait de tous ses vœux et il se multipliait pour en hâter la venue; il sentait que de son établissement à Dresde dépendait le oui ou le non de son bonheur; aussi travaillait-il de toutes ses forces à s'imposer, de par son talent et son activité, à cette cour indifférente, pour ne pas dire hostile, de qui tout son avenir dépendait; mais aussi, avec quel amour il préparait ce bonheur tant souhaité, avec quelle joie il s'occupait des moindres détails de son installation future, pensant à tout, veillant à tout. Un jour il mande à sa fiancée : « Je vois un écriteau, *appartement à louer, au troisième*, hum!... au troisième!... j'entre cependant, et, tu me croiras si tu veux... l'escalier était si propre que je me prends d'une belle affection pour l'appartement et que je cours, pour le louer, chez le propriétaire qui demeure hors la ville... » Puis, dans d'autres lettres, ce sont des projets de budgets, des indications de mesure pour les rideaux, pour les tapis, des plans de l'appartement, etc., puis aussi les prix des denrées, le tarif de la blanchisseuse, en un mot un budget complet. « Ce que tu m'as raconté de *la Flûte enchantée* m'a ravi, écrit-il dans une de ses lettres à Caroline Brandt; et dire que tu vas perdre toutes tes belles plumes, comme Papagena, que tu vas troquer le velours et le satin contre le tablier de cuisine; que dorénavant les estomacs affamés seuls t'applaudiront, la cuisinière seule te rappellera, ton Charles seul te redemandera *da capo* pour chaque baiser que tu lui donneras. »

Weber était heureux, et il remerciait le sort qui lui réservait un si doux avenir; on s'imaginera donc sa joie lorsqu'il reçut du comte Vitzthum la mission de se rendre à Prague pour y faire des engagements; comme on pense bien, ses préparatifs ne furent pas longs, et le soir même il s'élançait dans la voiture de voyage, le cœur débordant de plaisir et d'amour. Le postillon n'attendait plus que le signal du départ pour faire claquer son fouet et donner de l'éperon à son cheval, quand on remit au maître une lettre...; cette lettre lui annonçait la faillite d'une maison de banque où étaient placées toutes ses économies, ainsi que celles de sa fiancée. Le coup était rude; cependant il se rejeta en arrière et donna l'ordre de partir. Il fondit alors en larmes et le chagrin prit la place du bonheur, son compagnon de voyage présumé. Il était ruiné, mais il calcula qu'en ramassant tout ce qu'il possédait il lui restait encore assez pour remplacer, sans lui en rien dire, la somme qui appartenait à Caroline Brandt; de sorte qu'elle ignora pendant longtemps le malheur qui avait frappé à leur porte; ce ne fut que dix ans plus tard qu'elle connut la vérité.

Dès son arrivée à Prague, Weber courut au théâtre, où il tomba comme la foudre; on donnait *la Flûte enchantée*. En le voyant, la petite Brandt s'évanouit, et l'on dut prolonger l'entr'acte; ce furent des pleurs de joie qui ne tarissaient pas. La nouvelle de la présence du maître se répandit bien vite dans la salle et des hourras retentirent de toutes parts; il dut promettre de diriger, le lendemain, l'exécution de sa *Sylvana*. Cette représentation fut une longue ovation à laquelle le public associa Caroline Brandt.

De ce voyage à Prague résulta l'engagement, pour quelques représentations à Dresde, de l'excellente Mme Grünbaum et de la basse Gued; mais une lâcheuse ressemblance de ce dernier avec le fonctionnaire qui avait été chargé par les souverains coalisés de demander au roi de Saxe son épée, fit échouer son engagement définitif sur lequel avaient compté le comte Vitzthum et Weber. En quittant Prague, ce dernier se rendit à Leipzig pour y diriger sa cantate : *Combats et Victoire*. Il comptait beaucoup sur cette exécution dans la ville où s'était passé le principal épisode de l'action qu'il avait retracée, mais son espoir fut déçu; le public resta froid aux accents brûlants de ce drame guerrier, et le maître quitta Leipzig dans la nuit même qui suivit le concert.

Cet insuccès l'impressionna vivement et lui parut comme un funeste prélude aux événements qui allaient suivre. Il ne se trompait pas, car la guerre allait éclater, sans trêve ni merci, entre le parti italien et lui. Une question de préséance donna lieu aux premières escarmouches.

Il existe, à l'extrémité d'un faubourg de Dresde, un endroit de réunion, connu sous le nom de Bains de Linke, où se donne rendez-vous le beau monde, pendant les chaudes soirées de l'été. A cet établissement était joint autrefois une salle de spectacle, construite en 1776, qui servait aux représentations des comédiens du roi pendant la belle saison. Comme on pense, l'opéra italien n'avait jamais été donné sur cette scène. Or il advintq u'au printemps de l'an 1817, Weber reçut ordre de faire représenter l'opéra en préparation aux Bains de Linke, et en outre de se tenir prêt à jouer sur le petit théâtre du château royal de Pillnitz. Aussitôt, grand émoi dans le public, qui voyait dans la première de ces mesures, la manifestation d'un sentiment de mépris à l'égard de l'opéra allemand, placé de la sorte en seconde ligne par rapport à l'opéra italien; d'autre part, on se demandait laquelle des deux troupes serait mandée la première au château. Il n'en fallait pas tant pour irriter les partis; et, en effet, on déploya dans les deux camps une activité extraordinaire. Chacun des deux chefs se mit en devoir de faire jouer tous ses moyens d'action : Weber ne quittait pas de chez le comte Vitzthum, tandis que Morlacchi harcelait de ses instances son puissant protecteur le ministre comte Einsiedel; son insistance aidant, il allait l'emporter sur son collègue allemand, lorsque le ministre fut atteint d'une indisposition qui, bien que légère, le força à garder la chambre. Vitzthum profita de cet avantage; il vit le roi, l'entretint longuement de la situation, et gagna la partie : il fut décidé que les Italiens joueraient également au théâtre des Bains de Linke. C'est ainsi qu'un rhume décida de la première victoire. Par surcroît de bonheur, le roi, qui désirait entendre Mme Grünbaum, ordonna que la troupe allemande inaugurerait les représentations d'été sur la scène de Pillnitz; en outre, il fit défendre à Morlacchi de s'intituler premier maître de chapelle de Sa Majesté, comme il l'avait fait à plusieurs reprises, malgré la défense de Vitzthum.

Le parti allemand triomphait donc; par contre, les Italiens donnaient un libre cours à leur colère et se répandaient en malédictions sur les « barbares » qui s'attaquaient à leur omnipotence; bientôt cependant, ils reprirent courage en vue d'un événement qui se préparait : on parlait, en effet, dans le public d'un grand concert, qui devait être donné au profit des pauvres, dans la belle église protestante *die Frauenkirche;* Morlacchi comptait bien y faire exécuter son oratorio *Isacco;* mais quel ne fut pas son dépit quand il apprit que Vitzthum avait désigné Weber pour diriger cette solennité; il courut aussitôt chez le ministre, lui exposa ses griefs et l'intéressa à sa cause, ce qui était d'ailleurs chose facile. Einsiedel reprocha amèrement à Vitzthum de s'être engagé vis-à-vis de Weber sans l'avoir consulté, et sur son refus de revenir sur sa décision, il fit venir Weber; ce dernier défendit avec calme ses

(1) Voir les nos 18 et 21.

droits et déclara tout net que, si l'on revenait sur la promesse qui lui avait été faite par le surintendant, il donnerait sa démission; le ministre et lui se quittèrent plus en froid que jamais; alors l'affaire fut portée devant le roi, qui tança vertement Vitzthum, mais décida, dans son équité, que Weber continuerait à être chargé de l'organisation du concert.

Dès lors, Weber tenait doublement à ce que l'exécution répondît à la confiance que son bien-aimé chef avait mise en lui; il mit un grand soin à diriger les répétitions du *Pater*, de Naumann, qui formait le pricinpal morceau du programme, et s'appuya, pour obtenir la meilleure exécution possible, sur les conseils du compositeur de musique religieuse Schubert, qui avait connu particulièrement Naumann, et souvent entendu son œuvre dirigée par lui. Il avait à sa disposition plus de deux cents chanteurs et instrumentistes, recrutés parmi les membres du théâtre, de la chapelle et de l'académie de chant, tous rivalisant de zèle sous la fiévreuse conduite de leur chef. L'exécution fut saisissante; on ne savait si l'on devait attribuer la plus grande part de l'effet produit à l'œuvre vraiment magistrale ou au maître qui la dirigeait, et la foule s'écoula, vivement émue et louant hautement les qualités du réformateur Weber.

EDMOND NEUKOMM.

(*La suite prochainement.*)

APPLICATION DE L'ÉLECTRICITÉ AUX GRANDES ORGUES.

Le grand orgue de la nouvelle église Saint-Augustin, à Paris.

(*Système Peschard-Barker.*)

L'audition du grand orgue électrique de Saint-Augustin n'a pas été la partie la moins intéressante et la moins remarquée de l'inauguration du nouveau *salon à prières* du boulevard Malesherbes. Cet instrument est, en effet, parfaitement à sa place en un édifice qui semble réunir toutes les innovations et hardiesses architecturales modernes et dans la construction duquel le fer, la fonte, le cuivre et le zinc combinés par la main pratique de M. Baltard, l'architecte des halles centrales, remplacent la pierre, — la pierre des vieilles cathédrales et des âges de foi!

Depuis longtemps déjà on avait tenté d'appliquer la force électrique aux instruments à clavier. Le mécanisme extrêmement compliqué, coûteux, encombrant, du levier pneumatique dans les grandes orgues; les dérangements inévitables, malgré leur perfection, de ces balanciers, de ces équerres, de ces vergettes et abrégés; leur sensibilité aux variations atmosphériques avaient naturellement donné l'idée de construire des orgues sans mécanisme. On essaya, mais sans grand succès, du système tubulaire avec transmission pneumatique; de l'attraction d'un électro-aimant au jeu d'un marteau de piano ou d'une soupape d'orgue, etc. L'électricité dynamique a été appliquée à la construction des orgues, d'une manière sûre et durable, sans qu'il y ait besoin d'avoir recours à une force considérable, sans entraîner une grande dépense, sans nécessiter une manipulation difficile, par M. Peschard, organiste de Saint-Etienne de Caen, docteur en droit, et MM. Barker et Verschneider, concessionnaires de son brevet d'invention. C'est à leurs études entreprises et poursuivies en commun, c'est à leurs travaux persévérants, que la facture doit un système dont il est opportun, je crois, d'indiquer l'ensemble et les points principaux.

Un électro-aimant attirant une armature de fer doux lorsqu'un courant électrique traverse son hélice, on peut donc faire parler ainsi des tuyaux sans le secours d'intermédiaires mécaniques. Ces intermédiaires, MM. Peschard et Barker, loin de les repousser toutefois, estiment au contraire leur emploi avantageux, et ils joignent au principe électrique que je viens de formuler le système du levier pneumatique et celui de la contre-pression. Chaque appareil constitutif de l'instrument présente, d'après ces données, l'aspect suivant: soupape située dans la laye du sommier; soufflet moteur lié avec la soupape; électro-aimant (note), dont l'armature met en jeu la soupape du levier pneumatique.

Comme il était impossible d'affecter une pile spéciale à chaque appareil, les constructeurs ont admis la division du courant électrique. Sur les pôles de la pile sont greffés autant de circuits égaux que de notes ou électro-aimants; chaque touche est disposée de manière à fermer, en s'abaissant, le circuit de l'électro-aimant propre à sa note, et la surface de la pile est calculée pour faire agir simultanément douze notes. Ainsi, à l'état de repos, aucune des touches n'étant abaissée, le courant ne traverse aucun électro-aimant; mais si l'on vient à frapper l'accord *do*, *mi*, *sol*, par exemple, le courant se divise dans les trois électro-aimants *do*, *mi*, *sol*, exactement et régulièrement, car ils sont tous d'égale résistance, les fils des bobines ayant la même longueur et la même grosseur. Ces fils se réunissent en quittant les électro-aimants pour aboutir à l'autre pôle de la pile.

MM. Peschard et Barker ont adopté pour les conjoncteurs le mercure ou un amalgame, à la place des métaux solides. Un pôle de la pile aboutit, sous le clavier, à une rigole de mercure qui passe sous toutes les touches du clavier. Sous chaque touche et près de la rigole est pratiqué dans une tablette de bois, un trou qui ne traverse pas complétement la tablette. Directement sous le trou il y a une vis en cuivre rouge, dont le bout occupe le fond de la capsule et est en contact avec le mercure que l'on verse à une hauteur suffisante. A la touche, où à la pièce que la touche fait mouvoir est fixé un fil en cuivre rouge recourbé en forme de fourche, qui, lorsque la touche est abaissée, met la capsule en communication avec la rigole. De cette façon, le circuit se trouve fermé, puisque la rigole communique avec la pile et la capsule avec l'électro-aimant.

Pour produire les accouplements, par exemple, le récit s'accouplant au grand orgue, au positif et au clavier de pédales, le fil conducteur de la pile destinée au récit se divise en quatre rigoles de mercure, une sous le clavier du récit lui-même, une sous le clavier du grand orgue, une sous le clavier du positif et une quatrième sous le clavier de pédales. Il y a donc, sous le clavier principal, autant de rigoles de mercure que d'accouplement à produire, et, de plus, la rigole propre à ce clavier. Lorsqu'on abaisse une touche, ces rigoles sont mises en communication par les capsules, chacune séparément, avec les électro-aimants que cette touche doit faire agir. Si l'on veut faire cesser un accouplement, on sépare de la pile, au moyen d'un seul disjoncteur, la rigole affectée à cet accouplement.

Les sources électriques employées par MM. Peschard et Barker sont de plusieurs natures. Celle du grand orgue de Saint-Augustin consiste en une pile à vases non poreux, à un seul liquide, constante et suffisamment énergique. En raison même de sa force, la pile ne devant agir qu'au moment où l'instrument est touché, il a fallu que la manipulation puisse se faire instantanément : les vases sont disposés, à cet effet, sur un petit soufflet à part, lequel, en se gonflant, les porte sur les électrodes.

En résumé, dans ce système, la puissance de l'instrument n'a pas besoin d'être limitée en vue d'un toucher facile à la main; aucun cliquetis désagréable ne se produit, malgré le nombre de contacts que chaque touche peut effectuer pour les accouplements; les contacts qui servent à fermer les circuits dérivés de la pile s'opèrent en toute sécurité; la résistance des soupapes est

diminuée; la répétition de la note est prompte, l'attaque franche et vive. J'ajouterai que la sonorité du grand orgue de Saint-Augustin est d'une rare puissance, et que l'on a admiré, le jour de l'inauguration, la distinction de timbre de ses jeux habilement employés par l'excellent organiste de cette église.

Sans prétendre à bouleverser la facture moderne si perfectionnée, si complète, il y a, dans le système de l'application de l'électricité aux grandes orgues, des innovations intéressantes et des éléments de progrès en rapport avec les travaux et les préoccupations scientifiques de notre époque. C'est une voie nouvelle ouverte à la construction des instruments à clavier, digne, dans tous les cas, d'attirer l'attention, de mériter les suffrages et les encouragements des amis de la science, des arts et du progrès.

Maintenant, l'entretien de cet appareillage compliqué ne sera-t-il pas difficile ou onéreux? La nécessité du nettoyage ou de la réparation ne se reproduira-t-elle pas trop fréquemment? La constance, la régularité de transmission, l'énergie de la source électrique, l'âme même de l'instrument, ne seront-elles pas sensiblement modifiées sous l'influence de certaines conditions atmosphériques? La construction générale résistera-t-elle, sans altérations essentielles, aux exigences du service d'une paroisse? Ce sont là des questions auxquelles peut seul répondre le temps, ce moniteur et correcteur sans pareil. Comme toutes choses, l'invention, la découverte, si l'on veut, de MM. Peschard et Barker est perfectible. Ce n'est pas au début d'une industrie nouvelle qu'il est permis de limiter les systèmes et les perfectionnements, ni de restreindre les applications de l'électricité dynamique dans l'orgue. Et qui sait si nous ne verrons pas quelque jour cette mystérieuse puissance appliquée à des moteurs pour remplacer le travail de la soufflerie?

Em. Mathieu DE MONTER.

FESTIVAL DE COLOGNE.

Le quarante-cinquième festival bas-rhénan, *Niederrheinisches Musikfest*, a eu lieu cette année à Cologne, à l'époque ordinaire, c'est-à-dire aux fêtes de la Pentecôte. Trois villes seulement ont des salles de concerts assez vastes pour contenir la foule qu'attire de partout cette imposante solennité : Cologne, Düsseldorf et Aix-la-Chapelle, et le festival bas-rhénan se tient alternativement dans chacune d'elles; Elberfeld, qui jouissait dans l'origine du même privilége, a dû y renoncer à cause de l'exiguïté relative du local dont elle disposait. Ce n'est pas un mince honneur que de présider ces grandes assises musicales, et Mendelssohn, Schumann, Listz, F. Ries, Fr. Lachner, Spontini, etc., comptent parmi leurs titres de gloire d'avoir dirigé le festival rhénan. Cette année, cinquantième anniversaire de la fondation, c'est à Ferdinand Hiller qu'incombait, pour la septième fois, cette grande tâche, et disons de suite qu'il s'en est admirablement acquitté. Les voix et les instruments de plus de sept cent cinquante musiciens remplissaient cette grande et belle salle du Gürzenich, le chant de bataille habituel de ce vaillant chef.

La première journée (dimanche de la Pentecôte) a été remplie par *le Messie*, de Hændel, avec Mmes Dustmann et Joachim, MM. Gunz et Hill pour solistes; on ne peut se figurer une exécution plus vigoureuse, plus claire, plus parfaite, plus conforme en un mot au caractère de l'œuvre. Le lendemain, le programme se composait d'une cantate de Bach, *le Feu éternel*, d'une très-belle ouverture de Hiller, du 95e psaume de Mendelssohn, d'un acte de *la Vestale*, et de la symphonie avec chœurs de Beethoven. L'orchestre a été irréprochable, et les chœurs, si sûrs d'eux-mêmes et si parfaitement fondus, ont mérité les plus grands éloges.

La troisième journée (ajoutée par Mendelssohn, en 1833, aux deux dont s'étaient jusqu'alors composés les festivals), est plus spécialement réservée aux solistes, sans cependant exclure la musique d'ensemble : une ouverture de Julius Rietz, par exemple, un quatuor de Hiller composé pour la circonstance, la symphonie en *ré mineur* de Schumann et l'Alleluia du *Messie* y ont trouvé place. Mais la grande attraction de ce jour était l'exécution, par Joachim, du concerto de violon de Max Bruch, fort belle œuvre, qui commence à être très-appréciée en Allemagne et d'un *andante* et *allegro* de Spohr. Le grand violoniste a été réellement sublime. Mmes Dustmann et Joachim, MM. Gunz et Hill ont chanté un nombre assez respectable de *lieder* pour mettre en lumière leurs voix et leurs talents respectifs. — Telle a été cette fête, l'une des plus intéressantes et des plus significatives manifestations artistiques de l'Allemagne, et l'une de celles aussi à travers lesquelles aime à se faire jour le sentiment national germanique, si vivace et si volontiers exclusif.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE.

La notation de la musique classique comparée à la notation de la musique moderne, et de l'exécution des petites notes en général,

Par E.-M.-E. DELDEVEZ.

(Paris, Richault, in-8°.)

« En considérant les effets d'exécution soumis aux ressources des instruments des anciens, on comprend que l'on ait cherché les moyens d'accroître la puissance de certaines fonctions jugées insuffisantes, telles que, pour le piano, la percussion du son maintenant plus intense, et sa durée plus longue sur les instruments des modernes. D'où il résulte qu'autrefois, pour rendre l'attaque d'un son plus sensible, on le faisait précéder d'une ou de plusieurs petites notes d'agrément qui ajoutaient de la force à l'accent de la note réelle; et pour augmenter la durée du son, qui ne pouvait être soutenu, on employait le *gruppetto* comme ornement de passage entre deux notes liées. Il en était de même pour le violoniste sous le rapport de l'archet. L'arc primitif ne permettant point d'attaque accusée, on suppléait à ce défaut par des petites notes de trait, ou *pincés*, et la durée du son ne s'obtenant qu'à l'aide d'un renouvellement d'archet, c'était par des *gruppetti* quelquefois très-allongés que l'on autorisait le va-et-vient de l'archet sur un même son tenu, mais orné. Ces modifications sont arrivées insensiblement à produire une transformation complète dans l'exécution de certaines parties du texte des auteurs anciens, et cette transformation crée des difficultés pour les modernes qu'une étude basée sur les principes de l'art de la composition peut seule aplanir. »

Ainsi s'explique, très-clairement et très-sensément, l'auteur de l'ouvrage dont nous avons transcrit le titre ci-dessus. Compositeur distingué, chef d'orchestre exercé, érudit très-versé dans la connaissance de notre ancienne musique et connu déjà par des travaux aussi estimables qu'estimés, M. Deldevez était plus apte que qui que ce soit à nous donner la clef des mystères graphiques de cette musique, et à rendre les anciens textes intelligibles pour les virtuoses modernes.

On sait qu'en effet, et pour les raisons déduites plus haut, la notation de nos pères était surchargée de petites notes, d'ornements de toutes sortes, dont quelques-uns peuvent encore être utiles, mais dont les autres sont plutôt nuisibles à l'expression musicale, étant donnée la perfection apportée dans la construc-

tion des instruments. Mais on comprend aussi que la matière est délicate, et que, pour indiquer aux artistes modernes de quelle façon ils doivent interpréter la musique ancienne, il faut à la fois un profond savoir, une grande expérience et un goût très-sûr. M. Deldevez a prouvé dans son opuscule qu'il possède ces trois qualités, et, sans qu'il soit besoin d'en faire ici une analyse détaillée, une critique approfondie, nous pouvons, après une lecture attentive, recommander l'étude de cet opuscule à tous ceux de nos virtuoses, soit chanteurs, soit instrumentistes, qui sont assez intelligents pour ne pas dédaigner les maîtres du passé et assez heureux pour les faire aimer. Ils y trouveront d'excellents conseils relativement à ces difficultés nombreuses « qu'une étude basée sur les principes de l'art de la composition peut seule aplanir. »

***De l'émission de la voix*, par Jules Lefort.**

(*Paris, Heu, grand in 8°.*)

C'est encore à l'aide d'une citation que je vais essayer de faire connaître ce second écrit :

« Bien poser la voix — dit M. Jules Lefort — est le but premier que doit se proposer d'abord toute personne qui aspire à bien chanter; de même que, dans les exercices de déclamation, le bon sens conseille, avant même le professeur, d'émettre naturellement le son, sans le grossir ou le rendre guttural sous prétexte de le renforcer; ainsi dans l'art pratique du chant doit-on, avant tout, chercher une voix naturelle, si je puis m'exprimer ainsi, et corriger les défauts de l'élève dont la voix serait ou gutturale ou nasale... Ceci n'est pas une méthode de chant. Ce sont de simples conseils aux personnes qui veulent *bien chanter;* conseils qui leur fournissent le moyen infaillible de bien poser leur voix, de lui donner par conséquent le timbre le plus naturel, le plus agréable, le plus sonore, tout comme l'homogénéité la plus grande sur toute l'échelle parcourue. »

On voit de quel principe part M. Jules Lefort, l'un de nos chanteurs de salon les plus estimés, et par conséquent fort expert en la matière.

Ayant remarqué que la voyelle *u* place l'organe vocal, au point de vue anatomique, dans une position qui rend impossible une émission gutturale, M. Lefort fait de cette voyelle la base de son système d'émission du son et de pose de la voix. Attaquant ainsi, comme on dit, le taureau par les cornes, et s'en prenant de prime abord à la plus grande difficulté (car on sait que les chanteurs considèrent le son de l'*u* comme le plus difficile à bien donner), M. Lefort passe de cette voyelle, la plus *fermée* de toutes, à celles qui sont de plus en plus ouvertes. « Lorsque la sonorité de l'*u* est reconnue bonne, par un léger agrandissement de l'ouverture de la bouche l'*i* se produit naturellement, sans rien modifier de la position de la langue, puis, en l'abaissant un peu ainsi que la mâchoire inférieure, on obtient l'*é*. » On s'exerce ensuite sur *ô*, *à*, *è*, *e* (qu'on ne doit pas prononcer *eu*) et *a*.

Tel est, en résumé, le système d'études proposé par M. Lefort. Ce système nous paraît rationnel, bien que nous ne puissions le juger en toute connaissance de cause, car il nous semble que les chanteurs seuls en peuvent parler sciemment et d'une façon raisonnée. Cependant, nous le répétons, une telle doctrine, basée sur une étude particulière de la structure de l'appareil vocal, sur un phénomène physiologique, nous semble irréprochable en théorie. Sera-t-elle sanctionnée par la pratique? L'auteur nous répond ainsi : — « Les mains pleines de faits pour constater l'excellence de ce procédé, je ne saurais dire les résultats obtenus rapidement par cette méthode, un peu partout, en France, en Russie, en Angleterre, où la langue souvent gutturale donne de grandes difficultés pour l'émission de la voix. Non-seulement des élèves ayant une émission de la gorge essentiellement vicieuse, sont arrivés rapidement à un timbre excellent, mais encore des chanteurs à la voix faite, mais mal faite, et ne portant pas, ont modifié leurs procédés, et, en dépit de l'habitude, une seconde nature bien plus difficile à vaincre que la première, ont pu, dans un bref délai, reconstituer du tout au tout leur émission, en un mot refaire leur organe. »

S'il en est ainsi, — et nous n'avons pas le droit d'en douter après une telle affirmation, — nous félicitons vivement M. Jules Lefort des résultats qu'il a obtenus et du service rendu par lui à l'art du chant.

ARTHUR POUGIN.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES DE LA SEMAINE.

*** Au concert annuel donné par les élèves de l'Institution de Notre-Dame-d'Auteuil pour la fête de leur directeur, MM. Capoul et Battaille, de l'Opéra-Comique, MM. A. Durand et Croisilles, deux organistes éminents, se sont fait chaleureusement applaudir. Les élèves, qui reçoivent une éducation musicale très-soignée, d'après les principes de l'école Choron, ont fort bien interprété des chœurs de différents caractères, et notamment un *Miserere* arrangé par M. Nicou-Choron, pour chœur, violon obligé, orgue, piano et orchestre, sur l'adagio de la sonate en *ut* dièze mineur de Beethoven, et dont le solo a été dit par Battaille. — L'exécution, préparée et dirigée avec beaucoup de talent par M. H. Valiquet, a été parfaite sous tous les rapports.

*** Une matinée musicale et dramatique a eu lieu dimanche dernier dans la salle Herz, au bénéfice de deux jeunes orphelines, dont la mère avait été une cantatrice des plus distinguées. On a entendu avec infiniment de plaisir les cantatrices Monbelli, Marie-Roze et Regnauld, les chanteurs Aurèle et Neveu; Mlle Besse-Delarzes sur la harpe; Mme Lagnier, M. Brisson et Meilhan dans un trio d'orgue, piano et violon. Mlle Agar, de l'Odéon, a dit admirablement la grande scène du quatrième acte des *Horaces*, secondée par Firmin, et une émouvante poésie de Coppée. Un délicieux petit opéra-comique inédit (paroles de Mme Mélanie Waldor, musique de M. Douay) a été joué avec un plein succès par Mlles Regnaud et Ducasse, et par M. Ducellier, bon ténor amateur, MM. Aurèle et Neveu. — Le titre en est *le Double Piége*. Une fort belle cantate, *le Berceau de l'ouvrière*, dont les paroles sont encore de Mme Waldor et la musique de M. Adrien Boïeldieu, a été chantée par Mlle Marie-Roze accompagnée par la harpe, l'orgue, le piano et le violon, et par les chœurs de l'Athénée.

*** Nous mentionnions dernièrement la solennité religieuse qui avait eu lieu à l'Eglise de Sèvres, au profit de l'hôpital, et à laquelle le talent de Mme Demeur-Charton et Delle-Sedie avaient prêté un si grand lustre; jeudi, c'était le tour de Versailles, qui avait sollicité le concours de la célèbre cantatrice pour une cérémonie religieuse au profit de l'*Œuvre des crèches*. Cet appel ne lui a pas été adressé en vain, et sa belle voix, qui n'a jamais été plus fraîche, plus sonore, plus expressive, s'est fait entendre dans un duo pour basse et soprano de Haydn et dans un *Ave Maria* de Cherubini pour soprano et violon avec Sarrasate, l'éminent artiste qui, lui aussi, payait son tribut à la charité, et qui a admirablement joué. — Plusieurs fragments du *Messie* de Haendel, ont été, en outre, exécutés par des amateurs avec un talent que pourraient envier beaucoup d'artistes. Inutile d'ajouter qu'il y avait énormément de monde et que la quête a été des plus fructueuses.

*** Au concours du 24 mai, si bien organisé par notre éminent confrère, Amédée Méreaux, dans la ville de Rouen, les honneurs ont été pour l'Orphéon de Cherbourg, *la Sainte-Cécile*, directeur M. Antonio Barrière. Cette Société a remporté quatre médailles : deux pour exécution parfaite et deux pour composition, car les chœurs imposés, *le Matin aux champs* et *Salut au printemps*, sont de MM. Antonio Barrière père et Gaston Barrière fils. Parfaitement appréciés par les membres du jury, ils se recommandent aux sociétés chorales.

*** Dimanche dernier, l'exécution du *Salut impérial*, d'A. Elwart, a eu lieu à Rouen, sous la direction de l'auteur, en présence de Leurs Majestés Impériales. — Les Sociétés chorales rouennaises *la Renaissance* et *Boïeldieu*, ainsi que la musique du 96me de ligne, ont parfaitement rendu ce chant national.

*** Lundi dernier, pendant la cérémonie d'ouverture de l'Exposition maritime du Havre, qui a eu lieu dans l'immense hangar des Docks, on a exécuté une *Marche solennelle* d'un beau caractère composée pour la circonstance par M. OEschner, et une *Cantate* de MM. Fleury et Frigola, où l'inspiration ne manque pas, et qui a été remarquablement interprétée par MM. Faivret, Larrivé, et surtout par la voix magnifique de Mme Henry personnifiant l'Industrie.

*** L'intéressant trio des enfants Frémaux, engagé à Bade, y a produit

une grande sensation. Bravos, bouquets et rappels, rien ne leur a manqué. Le directeur, M. Dupressoir, n'a pas voulu rester en arrière du public, et a spontanément élevé d'un quart le chiffre du bel engagement qu'ils avaient obtenu. La critique musicale à Bade leur est on ne peut plus favorable. Le prince Napoléon et le grand-duc de Bade assistaient à leur concert, et ils seront probablement admis à l'honneur de jouer devant la reine de Prusse.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné lundi *Guillaume Tell*. Par suite du congé que vient de prendre Belval, c'est Obin qui a repris le rôle de Walter; il ne l'avait pas chanté depuis trois ans. — Mercredi on jouait *l'Africaine*, où Marie Sass tient toujours triomphalement le rôle de Sélika; Villaret a très bien chanté celui de Vasco; David avait pris celui de Belval, don Pedro. — Vendredi on a donné *Don Juan*.

*** On annonce *l'Africaine* pour demain lundi.

*** La reprise d'*Herculanum* est de nouveau reculée; on ne doit pas s'attendre à la voir représentée avant le 20 de ce mois.

*** Le théâtre de l'Athénée doit faire le 30 de ce mois sa clôture par une représentation au bénéfice de Désiré; l'excellent bouffe a choisi *Malbroug-s'en-va-t-en-guerre*, qui sera repris pour cette fois seulement et dans lequel il remplira le rôle du duc créé par Potier.

*** *L'Africaine* a été donnée pour la première fois le 27 mai à Breslau. Bien peu nombreuses sont les villes d'Allemagne qui l'attendent encore!

*** C'est le 22 de ce mois que doit être représentée au théâtre Saint-James, sous l'intelligente direction de Raphaël Félix, *la Grande-Duchesse de Gérolstein*, avec Mlle Schneider. Rien n'est épargné pour que l'œuvre d'Offenbach ne soit pas moins bien montée à Londres qu'à Paris. Décors, costumes, tout est neuf. Schey, l'un des meilleurs comiques des théâtres de mélodrame, et Duplant, qui a obtenu les plus grands succès à Bruxelles, seconderont Mlle Schneider. L'orchestre et les chœurs seront au grand complet.

*** Mlle Irma Marié partira le 15 juin pour New-York, où elle jouera le répertoire d'Offenbach et *Fleur de Thé* aux appointements de 6,000 fr. par mois.

*** Berthelier vient d'être engagé par M. d'Herblay pour donner une série de représentations, durant le mois de juin, au théâtre des Célestins, à Lyon; il y chantera spécialement *Lischen et Fritzchen*, avec une jeune artiste de talent, Mlle Jeanne.

*** M. Husson, directeur du Grand-Théâtre de Marseille, arrivera à Paris, dans la première quinzaine de juin, afin de compléter sa troupe; mais en attendant il a chargé M. Rékel, professeur de chant du plus grand mérite, de le représenter à Paris, et d'entendre les artistes qui voudraient traiter pour la saison prochaine.

NOUVELLES DIVERSES.

*** Au nombre des personnes décorées par S. M. l'Empereur lors de sa visite au concours régional de Rouen, on a remarqué M. Amédée Méreaux, aussi éminent musicien qu'excellent écrivain. Cette faveur, méritée à tant de titres, a été accueillie avec une véritable sympathie par tous ceux qui connaissent M. Méreaux.

*** M. Félix Le Couppey, professeur au Conservatoire, a reçu du schah de Perse la croix de commandeur de l'ordre du Lion.

*** En apprenant l'accident qui avait mis en danger la santé d'Hector Berlioz, S. A. I. Mme la grande-duchesse Hélène de Russie s'est empressée d'écrire au célèbre compositeur une lettre autographe pour avoir des nouvelles de son état.

*** A la dernière séance mensuelle des compositeurs de musique, qui a eu lieu le samedi 30 mai, nous avons entendu deux lectures fort intéressantes: l'une sur l'harmonie de la pédale considérée au point de vue scientifique par M. P. Serrier; l'autre, sur les chants de la race cabirique et gallique de M. Salvador Daniel. Basant sa démonstration sur les deux nouvelles lois harmoniques découvertes par le comte Camille Durutte, c'est-à-dire sur la loi génératrice des accords et celle de leur enchaînement, M. P. Serrier a vivement intéressé ses auditeurs en leur signalant plusieurs faits que la science harmonique a été impuissante à expliquer jusqu'alors et dont il a fait l'analyse avec toute la rigueur de principes des sciences exactes. Dans la même séance, on a entendu également un joli trio pour piano, violon et violoncelle par M. Imbert, exécuté par MM. Poisot, Magnin et Nathan, et un *O salutaris* d'un beau caractère religieux de M. P. Serrier, chanté par M. G. Brégy.

*** M. Ambroise Thomas est de retour de son inspection annuelle des succursales du Conservatoire, dans le Midi de la France. Un banquet lui a été offert à Marseille, et partout le célèbre compositeur a rencontré le plus chaleureux accueil.

*** Un beau portrait d'Aimé Maillart, photographié par Pierre Petit, vient de paraître chez Brandus et Dufour; il fait partie de leur belle galerie des musiciens célèbres.

*** Mlle Julia Hisson, la débutante, que par assonnance, sans doute, on avait faite compatriote de Mlle Nilsson, réclame contre cette assertion. D'une lettre écrite par elle, il résulte qu'elle est Francomtoise, née à Besançon, et élève de MM. Battaille et Wartel.

*** Nous annonçons l'arrivée à Paris de M. Ugo-Errera, pianiste distingué et compositeur de musique de Milan; il se propose de donner ici quelques concerts.

*** M. Sainte-Beuve vient d'adresser à M. Paul Foucher une lettre des plus flatteuses au sujet du charmant livre qu'a récemment publié ce dernier sous le titre de : *Entre cour et jardin*.

*** L'assemblée générale annuelle de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique, aura lieu le dimanche 14 juin, à une heure précise, dans la salle du Grand-Orient de France, rue Cadet, 16. MM. les sociétaires sont instamment priés d'assister à cette réunion.

*** Ant. Rubinstein, qui enthousiasme en ce moment le public de Londres, partira prochainement pour New-York.

*** La musique des zouaves de la garde impériale, de retour à Paris du camp de Saint-Maur, fera aujourd'hui sa rentrée au Pré-Catelan. Le programme du concert, composé par M. Hemmerlé, est des plus brillants.

ÉTRANGER

*** *Londres*. — *Médée*, de Cherubini, donnée pour la première fois à Londres en 1865, vient d'être reprise à Drury-Lane avec Mlles Tietjens et Harris, MM. Santley et Mongini. Ce dernier succède à Fraschini, dont l'engagement est terminé. — *Les Huguenots* et *Fra Diavolo* avec Mme Lucca, *Marta* avec Mlle Patti, ont défrayé le répertoire de la semaine à Covent-Garden. — On répète activement à ce théâtre *le Domino noir*, avec les récits ajoutés par Auber. Cet ouvrage sera chanté par Mmes Lucca, Locatelli, Tagliafico, MM. Mario, Neri-Baraldi, Tagliafico, Ciampi. — Alf. Jaëll et sa femme ont eu, le 2 juin, les honneurs de la séance à la *Musical Union*, où ils ont exécuté des duos de Rubinstein et de Mendelssohn, et un quatuor de Brahms. — La jeune violoniste Thérèse Liebé a remporté un vrai triomphe à la soirée musicale annuelle de la Schubert Society, où elle a joué un trio de Beethoven et deux solos de violon. — Tout est prêt pour le grand festival triennal de Haendel, qui commencera au Palais de Cristal le 16 juin, et auquel prendront part quatre mille exécutants; les solistes sont Mmes Tietjens, Nilsson, Lemmens-Sherrington, Kellogg, Sainton-Dolby, Carola, MM. Sims Reeves, Santley, etc.

*** *Bade*.— *L'Ogre*, de Mme Viardot, dont nous avons parlé dans notre précédent numéro, a été représenté à la Villa Tourguenief, en présence de la reine de Prusse et d'un aristocratique auditoire, avec un très-grand succès.

*** *Cologne*. — *Le Voyage en Chine*, de F. Bazin, vient d'être représenté pour la première fois et a fait le plus grand plaisir.

*** *Berlin*. — Une opérette nouvelle de Ad. L'Arronge, *Die Herren Tertianer* (Messieurs les élèves de troisième), texte de Salingré, a été représentée avec un succès très-franc au Wallner-Theater. — Le théâtre de Kroll, qui semble vouloir faire de durables incursions sur le domaine de l'opéra, a inauguré d'une manière très-heureuse la saison, à la Pentecôte, avec *Martha* et *Czar et Charpentier*, de Lortzing.

*** *Leipzig*.—Le *Roi Manfred*, de Carl Reinecke, le directeur de notre Conservatoire et le chef d'orchestre du Gewandhaus, a été donné le 24 mai, et a réuni tous les suffrages. Cet opéra, qui a été représenté déjà l'année dernière à Wiesbaden, mais qui n'y a fait qu'une courte apparition, avait pour Leipzig tout l'attrait d'une nouveauté.

*** *Vienne*. — Le fils du célèbre Wachtel, ténor comme son père, vient d'être engagé à l'Opéra. Mlle Geistinger a pris congé du public le 30 mai, au théâtre An der Wien, dans la *Grande-Duchesse de Gérolstein*, un de ses meilleurs rôles. Un nouvel engagement l'attache pour trois ans à cette scène, à la grande satisfaction de ses nombreux fidèles.

*** *Prague*. — On a repris au Théâtre-Allemand un opéra de Kittl, donné avec succès en 1848, *les Français devant Nice*. Le libretto est de Richard Wagner, qui l'avait d'abord écrit pour lui-même, et qui, s'étant épris bientôt après du sujet du *Tannhœuser*, céda son premier travail à Kittl, alors directeur du Conservatoire de Prague. On a fait à cet ouvrage un chaleureux accueil.

*** *Florence*. — La saison s'est brillamment terminée à la Pergola avec *Marta*. Au théâtre Alfieri, *le Educande di Sorrento* (les Pensionnaires de Sorrente) du maestro Usiglio, ont eu déjà un certain nombre de représentations et se maintiennent dans la faveur du public.

Le Directeur : S. DUFOUR.

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA-COMIQUE

LES

DRAGONS DE VILLARS

Opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Lockroy et Cormon, musique de

A. MAILLART

La Partition pour Chant et Piano, format in-8°, net : 15 fr.

La Partition arrangée pour le Piano seul, format in-8°, net : 10 fr.

L'Ouverture

Pour le Piano, 7 fr. 50. — *A quatre mains*, 9 fr. — *Partition et Parties d'orchestre. — Pour musique militaire.*

LES AIRS DE CHANT DÉTACHÉS AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO :

ACTE Ier.

1. **Chœur** : « Heureux enfants de la Provence. » ..... 3 »
2. **Chanson provençale** chantée par Mlle Girard : « Blaise qui partait, en mer s'en allait. » ..... 4 »
3. **Ariette militaire** chantée par M. Barré : « Quand le dragon a bien trotté. » ..... 5 »

3 *bis*. La même, transposée pour ténor ..... 5 »

4. **Air** chanté par Mme Galli-Marié : « Maître Thibaut, vos mules sont charmantes. » ..... 6 »
5. **Romance** chantée par M. Lhérie : « Ne parle pas, Rose, je t'en supplie. » ..... 3 »

5 *bis*. La même, transposée pour baryton ..... 3 »

6. **Duo** chanté par Mme Galli-Marié et M. Barré : « Allons, ma chère, allons, voici mon verre. » ..... 9 »
7. **Couplets de l'ermite** chantés par Mlle Girard : « Grâce à ce vilain ermite. » ..... 5 »
8. **Chanson de soldats** chantée par M. Barré : « Pour séduire une fillette. » ..... 3 »

8 *bis*. La même, transposée pour ténor ..... 3 »

ACTE II.

9. **Villanelle** chantée par M. Lhérie : « Ah! tra la, ah! tra la. » ..... 4 »

9 *bis*. La même, transposée pour baryton ..... 4 »

10. **Duo** chanté par Mme Galli-Marié et M. Lhérie : « Moi jolie, moi jolie? » ..... 9 »
11. **Trio** chanté par Mmes Galli-Marié, Girard et M. Barré : « C'est là, c'est là, voilà. » ..... 9 »
12. **Prière** : « Soutien de l'innocent. » ..... 6 »

ACTE III.

13. **Chœur** : « Vous savez la nouvelle. » ..... 3 »
14. **Chanson à boire** chantée par M. Barré : « Le sage qui s'éveille. » ..... 5 »

14 *bis*. La même, transposée pour ténor ..... 5 »

15. **Air** chanté par Mme Galli-Marié : « Il m'aime, il m'aime, espoir charmant. » ..... 6 »
16. **Cantabile** chanté par Mme Galli-Marié : « Il m'accuse, il me croit coupable. » ..... 3 »
17. **Chœur final** : « Sonne, sonne toujours. » ..... 3 »

ARRANGEMENTS **NOUVEAUX** POUR LE PIANO :

CRAMER. Bouquet de mélodies
Mosaïque pour le Piano.

DUVERNOY. Fantaisie de salon
Pour le Piano.

E. KETTERER. Fantaisie brillante pour le piano.

STRAUSS. Grand quadrille
Pour le Piano et à quatre mains, prix : 4 fr. 50.

BURGMULLER. Valse de salon
Arrangée pour Piano à quatre mains.

MORCEAUX DIVERS POUR LE PIANO :

F. BURGMULLER. Valse de salon ..... 5 »
MARC BURTY. Memento 7 50
A. CROISEZ. Fantaisie élégante ..... 6 »
A. GORIA. Fantaisie de salon ..... 9 »
LE CARPENTIER. Bagatelle ..... 5 »
AL. LONGUEVILLE. Fantaisie brillante. 6 »

RUMMEL. Fantaisie ..... 6 »
— Amusement très-facile 4 50
— Duo à quatre mains ..... 6 »
H. VALIQUET. Morceau très-facile ... 2 50
— Petite fantaisie militaire .... 5 »
— Duo facile à quatre mains .. 5 »

ED. SNYDERS. Petite fantaisie ..... 6 »
ED. WOLFF. Fantaisie facile 4 50
— Duo brillant ..... 9 »
ED HERMAN. Mosaïque pour violon et piano ..... 9 »
COLYNS. Fantaisie p. violon et piano 9 »

MUSIQUE DE DANSE :

Ettling. Suite de Valses, 5 fr. — **Musard.** Quadrille pour Piano et à quatre mains, 4 fr. 50. — **Talexy.** Polka-Mazurka, 5 fr. **Valiquet.** Quadrille facile, 4 fr. 50. — **Gaston de Lille.** Polka, 4 fr. — **Marx.** Schottisch, 4 fr.

Les Airs arrangés pour Violon, pour Flûte, pour Cornet et pour deux Flûtes.

DEUX MOSAÏQUES ET UN PAS REDOUBLÉ POUR MUSIQUE MILITAIRE, PAR D'ALLÉE.

EDITION POPULAIRE. SOUS PRESSE : EDITION POPULAIRE.

La Partition, paroles et musique, sans accompagnement, et avec analyse de la pièce, format de poche, prix net : 3 fr.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

35e Année. N° 24. 14 Juin 1868.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — La Musique, le Théâtre et la Danse à l'Exposition des Beaux-Arts, par **Em. Mathieu de Monter**. — Entrefilets. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves**. — Entrefilets. — Concerts et auditions musicales de la semaine. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

LA MUSIQUE, LE THÉATRE ET LA DANSE

A L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS.

Salon de 1868.

Huit jours encore, et elle aura vécu, cette Exposition que chaque année ramène et qui ramène chaque année, avec une touchante exactitude, dans le discours administratif d'usage, l'inévitable qualification de « sanctuaire où le goût s'épure au contact du beau. » Avant que la direction des Beaux-Arts, de concert en cela avec l'indifférence publique, ne ferme les portes de ce « sanctuaire » où plus de quatre mille statues, toiles, dessins, émaux et médailles viennent d'être exposés deux mois durant à une température sénégalienne et à l'ardeur de la critique, je dois me hâter, sans chercher le moins du monde querelle à la couleur ou à la ligne, sans vouloir rattacher, par l'antithèse et le parallèle, la peinture à la musique et démontrer, avec M. de Lamartine « que la peinture est la musique des yeux, de même que la musique est la peinture des oreilles, » je dois me hâter de faire une visite rapide aux travaux qui sont du domaine de la Musique, qui la mettent en scène dans ses allégories, dans sa légende, dans sa philosophie, dans son histoire et son action. Ce sera, s'il vous plaît, une visite amicale et de celles où la causerie allant à l'aventure et le nez au vent, ainsi qu'un promeneur dans un musée, ne s'arrête qu'aux choses qui l'intéressent et revient vite par un coin plus ou moins vif sur les sujets déjà traités. L'idée première de ce *Salon musical* appartient à la *Revue et Gazette musicale*, et ce n'est pas sans un certain plaisir que nous le continuons, depuis 1863, trouvant la raison de son opportunité, de son intérêt dans les imitations de nos confrères de la presse musicale, et dans les avances que fait depuis quelque temps à l'art musical la critique spéciale des arts graphiques. On a écrit tout récemment que *le paysage était ce qu'il y avait de plus musical en peinture*. Cette nouvelle esthétique a du bon. Le paysage et la mélodie s'appellent, s'animent mutuellement et se complètent. Ne sont-ils pas, l'un et l'autre, un langage que chacun de nous traduit selon ses émotions? Seulement, en peinture comme en musique, on ne voit et on n'entend bien qu'après une longue éducation; on ne sent vivement les Maîtres que par sympathie de tempérament, par parenté intellectuelle.

***

Un bon tableau n'est pas une invention arbitraire ou folâtre; c'est une intensité du vrai ou tout au moins du vraisemblable, et sans la moindre affectation. Les tableaux généralement compris et aimés à présent sont le trompe-l'œil des banalités que le public a chaque jour sous les yeux; le miroir de la mode, du caprice, des ridicules du temps; l'incarnation d'un certain joli sentimental, maniéré, un peu niais, comme qui dirait les Amandas des coulisses et les Désirées de la classe de Mme Taglioni. Ce qu'il faut à la vente, aux débouchés, ce sont des muses de l'Acropole Bréda, des petits pifférares accroupis sous les portes des hôtels ou courant après les voitures des Champs-Elysées, des zingarelles d'opéra-comique qui rêvent en claquant leurs castagnettes de se faire enlever par un banquier. Et tandis qu'en musique on raffine et subtilise à l'excès le travail de l'orchestration, la peinture, elle, par des effets sans mystère et sans équivoque, évite au spectateur toute surprise, toute fatigue, toute inquiétude; elle lui fait voir d'un coup d'œil sur la toile tout ce qui s'y trouve ou peut s'y trouver. Elle redoute de montrer du caractère, de peur d'être taxée de sauvagerie; elle évite la grandeur qu'on pourrait prendre pour de l'exagération; elle se garde bien d'avoir de l'originalité, afin de ne pas prêter au soupçon de folie.

Fils du cœur, de l'inspiration naïve, ô grand Art! inaccessible au mensonge, les historiographes du Salon de cette année n'ont point eu besoin de placer leurs travaux sous ton austère invocation! Vous n'avez pas été les divinités secourables de l'Exhibition artistique de 1868, ô muses de l'*Harmonie* et de la *Poésie!* nobles cariatides créées par le robuste ciseau de Cordier, pour soutenir la cheminée monumentale du foyer du nouvel Opéra! La Melpomène du camée de Heller, la muse qui personnifie la trinité *Art*,

Lutte et *Douleur*, l'*Euterpe* de Révillon, les *Séraphins* et les *Constellations* du grand orchestre de l'Empyrée, n'ont rien à voir non plus dans ce congrès tumultueux de travaux où les *œuvres* sont si rares. C'est encore moins à la *Sainte Cécile* dessinée, d'après Raphaël, par M. Bellay, ou à la *Sainte Cécile et Valérien* de M. Devriendt, refusant l'union d'un patricien jeune, glorieux et riche, pour se consacrer tout entière, *cantantibus organis*, au culte de Dieu et à l'amour des harmonies célestes, qu'il serait décent de confier la présidence de galeries où s'étale en sa luxuriante nudité la *Femme couchée* de Lefebvre, et le long desquelles une foule de petites drôlesses, adorablement jolies et galamment attifées, ne dissimulent rien de leurs agréments aux amateurs ravis. Non! Les dieux de la maison, les voici bien plutôt : c'est cette *Terpsichore* qui s'enlève, gracieuse et diaphane, dans le panneau décoratif de M. Masson; c'est ce *Bacchus inventant la Comédie*, dont la tête efféminée sourit à un masque comique; ce sont ces petits *Amours musiciens* fixés par Mlle Hugard sur une faïence aux tons rutilants; c'est aussi cette *Muse comique* de M. Chatrousse, qui rachète le galbe lourd et commun de ses bras par une tête adorable d'esprit et de finesse, et par des draperies ajustées avec un art exquis.

Sous les yeux de ces allégories, dans des bosquets délicieux, baignés de lueurs insaisissables et bleuâtres, sur des terrasses qu'empourpre le soleil couchant (*la Sieste* d'Alma-Tadéma), de belles nymphes, en costume de l'âge d'or, font de la musique avec des demi-dieux blonds et élancés, avec d'imposants vieillards, sans craindre les inclémences du ciel et du code. Le beau pays que ce pays de l'idéal! Et comme il est permis d'envier le sort de ces joueurs de flûte et de lyre qui se promènent gravement dans des paysages impossibles. A leur vue, on s'écrierait volontiers, comme Martial : « Ah! que n'ai-je un petit foyer, un toit simple, une source vive auprès et l'herbe de la prairie; et avec cela un domestique bien nourri, une flûte sans défauts, une femme qui ne soit pas trop savante; la nuit du sommeil et le jour point de procès! » C'est ainsi que tous ces beaux paysages affirment eux-mêmes et par eux-mêmes le caractère musical qu'on attribue ingénieusement aux matutinales senteurs, aux buées ensoleillées, aux larges horizons. N'engagent-ils pas à échapper à cette vie des grandes villes qui dissipe, qui dessèche le cœur, qui inocule de continuelles irritations d'amour-propre, l'habitude ou la crainte de la raillerie, toutes choses contraires au véritable enthousiasme, au culte fidèle de l'harmonie? Cet argument paraîtra victorieux à tout musicien convaincu, car si l'on résiste à ce qui impose, on cède toujours à ce qui inspire.

***

L'histoire musicale a fourni au Salon un certain nombre de toiles. *Salomé* danse *devant Hérode* avec un jeu de hanches des plus engageants. En regard de cette chorégraphie un peu bien moderne pour un sujet biblique, *Guy d'Arezzo enseigne la musique à ses élèves*, avec cette persévérance que l'on peut apprécier au Salon de chaque année et qui aurait dû, ce me semble, produire chez M. Claudius Jacquand des résultats moins secs et moins froids. M. Leygue nous montre, d'un pinceau savant et coloriste, Charles VI distrait de sa folie par Odette, dans la scène qui a inspiré à Halévy une de ses pages les plus dramatiques. Avec M. Vallot et sa petite toile chatoyante où la lumière s'accroche en réveillons joyeux, nous assistons, en plein parvis Notre-Dame, à *la Répétition d'un mystère au moyen âge. Lulli enfant*, aide de cuisine, joue du violon devant les marmitons et les femmes de chambre de la grande Mademoiselle, qui voulut l'applaudir et qui fit sa fortune. Dix pas plus loin vous entendrez *Vadé à la Halle*, humant doctoralement un piot de *jinglet*, chanter le « beau pinceau qui enlumine la trogne, » et débiter les versets et répons du catéchisme poissard.

***

Parmi les sujets empruntés au théâtre et à la littérature dramatique, je citerai plusieurs *Faust et Marguerite*, escortés de l'éternel Méphisto et de son « *rictus* fatal; » — deux *Mignon*, au moins, exécutant *la Danse des Œufs*, celle surtout cataloguée à la sculpture sous le n° 3627 : les jambes, un peu grêles, sont d'une pureté de lignes irréprochable; la gorge naissante se modèle chastement sous une tunique à brandebourgs; les mains sont finement traitées; c'est grand dommage que la tête soit vulgaire et d'un mouvement forcé; — plusieurs *Ophélia*, généralement verdâtres, naviguant sur le dos, avec un peu de paille et quelques bluets dans les cheveux, tout le long, le long d'*Alphand's-River*, au pays de Boulogne; — une improvisation baroque à propos du ballet de *la Source*. Qu'a donc fait Mlle Fiocre à M. de Gas pour être ainsi traitée? Les opéras de Gounod et d'Ambroise Thomas ont donc eu comme leur reflet au Salon, et ils ont exercé une influence évidente sur le choix des sujets. Je mentionnerai encore de fort jolies scènes de la *Comédie italienne* et du *Mariage de Figaro* (M. Caraud); *le Souper des comédiens au château de Sigognac*, qui rend spirituellement une des pages les plus pittoresques du *Capitaine Fracasse* de Th. Gautier : la peinture lui devait bien cet hommage! — — Un *Conseiller Krespel* entouré de violons aussi insensés que lui; — et deux grandes *machines* de M. Hipp. Debon, qui, sous prétexte de peindre l'effroi causé à Londres, dans une loge de théâtre, au siècle dernier, par un drame de Shakspeare, et la joie provoquée à Paris par une comédie de Molière, se livrent à une débauche de couleur, à un fouillis de dentelles, d'ors et de soie, à une exubérance de chairs tout à fait comique. Au domaine dramatique reviennent encore les épures représentant le *Théâtre en construction à Reims* et les *Projets de salles de spectacle pour Alençon et Tours*. Ces plans accusent le pastiche, une imitation confuse et entre-croisée des différentes époques, des différentes manières antérieures, jointe à l'emploi des innovations anglo-américaines si fort de mode. Il n'y a plus là que la forme, l'*utilitarisme;* la pensée est absente ou sacrifiée.

***

L'Exposition a beaucoup emprunté au chant et aux instruments, et les instruments et le chant lui ont beaucoup rendu. Les *Sérénades* ne chôment point; les *Trouvères* piquent çà et là les murailles de leurs pantalons collants jaunes et rouges; il y a des *Lutrins* où des chantres de village tournent la... bouche d'une façon réjouissante, des *Sacristies* dont le vitrail tremble à la formidable sonorité d'un *serpent* tout neuf; des *Leçons de chant* desquelles s'échappent les voix perçantes de ces bons gros moutards, blonds et roses, sérieux comme des cardinaux, dont ils ont l'éclatante soutanelle. Il y a aussi des *Points d'orgue* que de jeunes mariés brodent de vocalises sentimentales; des *Duo*, ou *Amour* n'a pas été remplacé par *Tambour*, chantés par de jeunes Agnès qui joueront bientôt les Célimène; des *Parties de musique*, une *Causerie musicale* à désirer que la mélodie soit aussi séduisante que le tableau; un chanteur haut cravaté, en habit vert-pomme, la main sur le cœur, qui roucoule la *romance à la mode* au milieu d'un salon d'incroyables et de déités de l'an IV : sujet bien composé, bien peint, de tous points réussi. — Comme chaque année je retrouve la femme corse entonnant sur le cadavre de son mari, tué dans les maquis, le *Vocero*, lugubre et monotone mélopée, dont les strophes entrecoupées de sanglots sont presque chuchottées à l'oreille du mort. Tel est à peu près le bilan du chant. Je m'étonne qu'il ne soit pas encore venu à l'idée d'un peintre de genre de brosser un Orphéon attaquant un chœur de Laurent de

Rillé ou de Monestier, d'Avignon, devant un jury présidé par mon excellent collaborateur A. Elwart. Quel plus digne sujet à mettre en peinture!

Si de la partie vocale nous passons à l'instrumentale, que de toiles, de statues, de dessins ne rencontrons-nous pas! La flûte, rien que la flûte, est plus de cent fois représentée. Je me bornerai à signaler le mérite du *Faune* de M. Combarieu, du *Pecoraro* (Delaplanche), du *Zampognaro* de Moreau-Vauthier. Dans ces œuvres, d'un sentiment heureux et d'une exécution soignée, la sculpture se montre bien supérieure à la peinture. Les instruments, la danse, servent heureusement et exclusivement les tailleurs d'images en dotant leurs œuvres de l'animation de la vie. Le piano a rencontré dans M. Artz un artiste minutieux et léclié comme un Hollandais. M. Honoré Capoul, le frère du ténor, me dit-on, n'y est pas allé de main morte dans la réalisation de son *Musicien au violoncelle* : sur les plats de cette basse, sur le gilet de ce virtuose, semblent se concentrer et rejaillir tous les rayons du *bel soleou* toulousain Quant au violon, à la mandoline, à la musette auvergnate, voire même à l'accordéon bourgeois, ils sont l'ornement de toiles plus nombreuses, il est vrai, que remarquables. Je ne sais rien d'aussi tristement bouffon que cette femme maigre coiffée à la chinoise, vêtue d'un long peignoir jaune, juchée sur l'étroit balcon d'un sixième étage et pinçant de la guitare, et chantant à tue-tête, en plein midi, tandis que dans la rue doit passer l'omnibus de Charenton à Saint-Philippe-du-Roule. Mlle d'Aure fait sa partie dans le charivari avec un tambour de basque et des castagnettes; mais quelles castagnettes, aussi! et le beau tambour, mon Dieu! Je suis encore à me demander pourquoi le premier violon du *Quatuor dans un atelier de peintre*, — en voilà des gaillards qui doivent joliment arranger les adagios classiques et les oreilles de leurs voisins! — porte l'uniforme de dragon bavarois? A côté de ces aimables plaisanteries, le *Festival au château* de M. Lepoitevin mérite une mention particulière et de justes éloges.

Alertes, nombreux, campés fièrement ou courbés sans bassesse,
Drapant leur gueuserie avec leur arrogance,

ils sont revenus à l'Exposition des Beaux-Arts, ces bohémiens, ces nomades au pied léger, virtuoses du carrefour et du grand chemin, dont les Salons précédents nous avaient déjà amplement révélé la poësie vagabonde. Il y en a tant que je renonce même à dénombrer ces sujets faciles, facilement traités par MM. Brunet-Houard, Cordier, Carloni, Dubouloz, Grigoresko, Loir, Maurin, Salles, etc., etc. On retrouve là tous ces agaçants lazzaroni de la Basilicate ou de la Sabine qui semblent nés pour écorcher Verdi sur des violons étiques et user les uniformes des lycéens français. Que voulez-vous? Au dire de Rabelais, un bateleur, un mulet avec ses cymbales, un violeur au milieu d'un carrefour, assemblera toujours plus de gens que ne ferait un bon prêcheur évangélique. Ce goût-là a progressé. N'importe! Sur le front de ces pauvres enfants de l'Italie, de la terre patricienne entre toutes, et sur leur visage hâlé on retrouve le signe mystérieux des races aristocratiques supérieures au malheur et à la misère. Cette noblesse est d'autant plus frappante que l'éducation n'a rien fait pour elle, qu'elle n'est pas le produit lentement distillé de la civilisation, mais le fruit spontané d'un sol vigoureux. Je quitte ces brunes *ragazza* que le n° 584 nous montre souriant d'aise, mangeant des oranges au soleil de Naples, et le n° 585, hâves, déguenillées, naufragées dans les boues de Paris pour courir aux *Bohémiens hongrois étudiant des airs nationaux*, de Jean Grundt. Têtes hirsutes et bronzées, yeux ardents, physionomies d'oiseaux de proie, ce sont bien là les étranges virtuoses qui, l'année dernière, entraînaient les visiteurs de l'Exposition dans le rhythme de leurs fiévreuses *czadas*.

***

Au libre royaume de la Danse, nombreuse et brillante compagnie. *La Poésie de la Danse* toutefois, statue de M. Courtet, manque essentiellement de charme et d'entrain : modelé sec, tête froide, draperies lourdes. Combien je préfère à ce plâtre le *Saltimbanque* demandant son salaire, de Delaye, ou le gracieux *Tircis* de Bardry. La *Gitana* dansant ne manque pas de caractère. Une *Danse chez les Cerdans* est un tableau médiocre, mais habilement composé. *La Leçon de danse au village* réunit toutes les qualités de sentiment et d'expression de l'école de Dusseldorff. Dans la salle basse d'un chalet de la forêt Noire, le ménétrier du village, violon en main, inculque les premiers préceptes de la contredanse à de belles filles en jupes courtes. Elles sont là, bien campées, les pieds en équerre, robustes et rougissantes sous l'œil de quatre ou cinq vigoureux montagnards qui fument et boivent de la bière. Les mamans s'intéressent vivement aux grâces naïves de leur progéniture; les petites sœurs rient entre elles de la gaucherie de leurs aînées; dans un coin, des gamins regardent, s'étonnent et semblent rêver déjà à l'inconnu. Avec M. Viger et par la vertu de sa palette magique, nous voici de cette chorégraphie champêtre revenu à la danse savante des salons d'autrefois, et des montagnes de la Hardt rejeté au cœur de la Chaussée-d'Antin. Vestris, le *diou* de la danse, fait répéter à Mme Récamier un *Pas de gavotte* qu'elle doit danser le lendemain avec lady Georgiana, dans un bal chez la duchesse de Gordon : la leçon est donnée, détail curieux! au son de la harpe et du cor. Cette toile, dont le sujet et les détails sont empruntés à Mme de Staël, est d'un fini et d'un effet étonnants : c'est bien certainement, à mon avis, le morceau capital de la peinture de genre (car je n'y veux pas voir de l'histoire) du Salon de cette année.

Quant aux portraits et à ceux du monde du théâtre et de la musique, en particulier, leurs qualités négatives n'ont droit qu'à la simple mention de leurs étiquettes, sans autres commentaire: *Cherubini*, *Rossini*; puis *Adelina Patti*, *Mme Gueymard* en faïence (étrange idée!), *Chevillard*, *Capoul*, *Mme la baronne de Maistre*, *Mmes Viardot*, *Emilie Dubois*, *Jouassin*, *Mlle Favart*, etc. Je ne sais trop pourquoi Mme Astoud-Trolley a donné une expression satanique à son médaillon en bronze, d'ailleurs puissamment modelé, de *Beethoven?* Le buste de *Berlioz* par M. Perraud est empâté; ce n'est pas la finesse de profil de cette tête médullaire; l'expression est trop concentrée; et puis, je n'ai jamais connu au maître ces cheveux semblables à des plumes d'autruche. M. Bernhardt Sax a exposé un *Liszt* ressemblant, mais d'une exécution beaucoup trop lâchée. Au numéro 3400 je me suis heurté à un *Ponsard* poncif qui fait une singulière mine à côté du médaillon plus grand que nature de *Georges Hainl*, par Auguste Poitevin. La crinière au vent, la narine frémissante, l'œil dominateur, le front chargé de pensées, fulgurant, héroïque, avec quelque chose de léonin et de rêveur, tel je vous présente le chef d'orchestre de l'Académie impériale de musique et des concerts du Conservatoire!

***

Cette année-ci encore, la musique aura porté bonheur à la peinture. Dans l'ensemble général du Salon, les statues et les toiles qui ont emprunté leurs sujets à notre Art ne sont ni les moins intéressantes, ni les moins réussies. Au surplus, après les réserves que j'ai faites en commençant, je n'éprouve aucun embarras à reconnaître l'ingéniosité de conception, l'habileté d'ébauchoir et de pinceau des artistes contemporains. Même *faire*, du reste, au camp

des harmonistes modernes. Sachons donc attendre. N'allons pas, dans l'excès de nos impatiences, nous faire plus pauvres que nous ne sommes et méconnaître injustement nos richesses. Notre école de jeunes peintres comme notre école de jeunes compositeurs possède à un éminent degré le génie de l'observation, la vérité et la puissance de la couleur, le secret des lumineuses transparences; elle a le charme, le sourire, l'émotion aussi: ne nous plaignons pas; sachons attendre.

Il est des fruits,—et ce sont ceux de l'imagination et de la fleur de l'âme, — qui ne se cueillent bien qu'à l'heure unique et désirée. Laissez passer la saison, allez vous figurer qu'ainsi, selon le vieux précepte, vous leur permettrez de mieux mûrir et que vous saurez les perfectionner en les retardant: erreur et oubli de la fuite rapide des Heures, de ces Heures qui s'appellent aussi les Grâces! Vous aurez peut-être d'autres fruits, mais vous n'aurez plus les mêmes, et si ce sont ceux d'autrefois que vous voulez après coup cueillir, ils n'auront jamais plus pour vous ni pour d'autres leur duvet, leur saveur et leur parfum. Il y a beaucoup, il n'y a presque que de ces fruits hâtifs au Salon de cette année: c'est la raison, l'excuse et peut-être aussi l'honneur de sa faiblesse. Il faut espérer beaucoup et *quand même* d'une activité si grande, d'une telle fécondité, même lorsqu'elles vont jusqu'à la turbulence et à la prodigalité maladroite,dans un pays qui sait retrouver des ressources parmi ses inconvénients, et qui est ramené toujours par ses défauts mêmes à ses qualités essentielles, netteté, esprit et goût: — une tête qui pense, une beauté qui rayonne!

EM. MATHIEU DE MONTER.

A propos des griefs formulés contre la direction du théâtre de l'Opéra-Comique dans la dernière Assemblée générale de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, on lit dans le feuilleton du *Constitutionnel*, sous la signature de Nestor Roqueplan:

« .....

» Vers le milieu de la séance, plusieurs compositeurs ont pris la parole et ont demandé que l'on rappelât au directeur de l'Opéra-Comique l'obligation à lui imposée par son cahier des charges de jouer, par an, vingt actes nouveaux.

» Certes, nous comprenons que les compositeurs, de jour en jour plus nombreux, qui s'entassent devant la porte étroite qui conduit à la lumière et au succès, réclament la possibilité de se servir de leurs études et de leur talent. Nous apprécions surtout la situation désavantageuse que leur fait un traité dont une clause les oblige à travailler au même prix que les maîtres les plus célèbres, et leur interdit cette faculté commune à toutes les industries, de compenser les risques plus grands de l'acheteur par le meilleur marché de la denrée.

» Mais nous voulons examiner ici, au point de vue pratique, s'il est possible de faire droit à leur réclamation dans la forme absolue qui lui a été donnée.

» Nous savons, par expérience, combien est rembourré d'épines l'oreiller d'un directeur de théâtre lyrique, et combien la tâche de satisfaire à la fois des intérêts et des amours-propres, est plus difficile encore pour ce malheureux que pour les directeurs des théâtres de drame et de vaudeville.

» Mis à chaque instant en danger d'être jeté en dehors de l'équilibre par l'énormité de ses frais, il est, en outre, chargé d'une subvention dont l'*endroit* présente une somme ronde à palper, mais dont l'*envers* est un cahier des charges hérissé, comme les contrats de mariage, de précautions minutieuses et d'obligations poussées jusqu'à l'extrême limite du possible.

» Nous ne voulons nous mettre à aucun point de vue absolu, ni essayer non plus de métamorphoser les directeurs de théâtres lyriques en de blanches et innocentes victimes. Nous voulons seulement établir ici que l'obligation imposée à l'Opéra-Comique de jouer vingt actes par an ne peut être prise à la lettre, et qu'il convient d'établir une moyenne entre les années heureuses et les années malheureuses.

» En certains cas, pour un théâtre, une nombreuse exhibition de pièces est un signe de perte; car la période dans laquelle on joue beaucoup de pièces est forcément la période où chacune de ces pièces se trouve jouée peu de fois. Or, en supposant qu'on laisse de côté les reprises, et par conséquent le répertoire, la moyenne des études nécessitées par une pièce en trois actes, étant de trois mois au moins, trois ouvrages nouveaux prennent déjà neuf mois de l'année. Que si, — chose impossible, — on montait simultanément deux grands opéras en trois actes, en divisant les forces du théâtre et en négligeant forcément la distribution d'une des deux pièces, on serait obligé, vers la vingtième représentation de l'opéra qui aurait passé le premier, de lancer l'autre, divisant ainsi l'opinion du public et risquant d'interrompre un succès.

» De plus, en supposant les trois ouvrages suffisamment heureux, on ne peut leur accorder à chacun moins de cinquante représentations, — total, pour les trois pièces, 150 représentations. Etant reconnue, d'ailleurs, à cause de la délicatesse des gosiers destinés au chant, l'obligation de ne jouer une pièce lyrique que de deux jours l'un, voilà deux cent cinquante ou trois cents jours, à peu près, employés par trois opéras nouveaux.

» Admettons encore que, pendant les études de ces trois ouvrages, on trouve moyen de monter trois petits opéras en un acte, sans chœur, sans importance, et, par conséquent, sans profit pour personne, il ne resterait toujours que trois mois pour jouer huit actes. Un rêve!

» Nous ne voulons pas dire pourtant que l'on ne puisse faire plus que ce qui a été fait. De grands succès mérités ont immobilisé, sur l'affiche, des pièces justement heureuses. Mais, dans l'existence des théâtres, comme dans celle des individus, le bonheur n'est qu'un accident. Toutes les années ne seront pas des années d'Exposition universelle. Le moment viendra où, pour réussir, il faudra plus souvent tenter la fortune, et, par suite, recourir à un plus grand nombre de compositeurs.

» Ainsi se trouvera écartée, par la force des choses, cette petite pierre d'achoppement qui vient de faire un peu cahoter les relations paisibles qui existaient entre le directeur de l'Opéra-Comique et les auteurs dont le traité avec ce théâtre a été fidèlement exécuté par M. de Leuven. Quant au cahier des charges, la surveillance en est confiée à une administration qui se réserve, selon les circonstances, d'employer l'indulgence ou la rigueur, et qui, dans l'intérêt des compositeurs, vient de faire accepter, aux directeurs des théâtres lyriques, deux choses qui n'étaient pas dans le cahier des charges de ces théâtres: la liberté de l'industrie théâtrale et la représentation des ouvrages couronnés dans le dernier concours d'opéra et d'opéra-comique.

» Le principal grief contre M. de Leuven ne serait-il pas qu'il a dirigé son théâtre de manière à le sauver de tout désastre? »

M. Roqueplan aurait pu ajouter que la subvention annuelle de 240,000 francs est accordée *spécialement* au théâtre de l'Opéra-Comique pour maintenir ce théâtre au-dessus du niveau des scènes lyriques de second ordre, et qu'elle est en même temps affectée particulièrement à la garantie du paiement des appointements des artistes. Cela est si vrai que le jour où la subvention serait retirée, tous les engagements se trouveraient résiliés de fait. Mais il y a encore, dans la levée de boucliers qui s'est produite à l'Assemblée, une contradiction bien singulière à faire ressortir, c'est celle-ci: le cahier des charges octroyé au directeur de l'Opéra-Comique l'autorise à jouer les traductions d'œuvres étrangères; seulement, lorsqu'il s'est agi pour lui de faire un traité avec la commission des auteurs dramatiques, celle-ci lui a tout d'abord interdit de jouer ces traductions en alléguant pour motif qu'elle n'avait nullement à se préoccuper du cahier des charges et des prérogatives qu'il assurait à la direction, mais bien du soin de sauvegarder les intérêts de ses sociétaires auxquels nuirait l'introduction d'un élément étranger. M. de Leuven a dû céder à cette exigence. Et voilà qu'aujourd'hui c'est ce cahier des charges, que la Société ne voulait pas connaître quand il froissait ses intérêts, qu'elle prend à partie et dont elle prétend se servir pour attaquer la Direction! En vérité, est-ce logique? Est-ce équitable?

Espérons que, grâce aux bonnes intentions et à l'impartialité de plusieurs des membres de la Commission, et surtout aux sentiments conciliants de son honorable président, ce conflit se terminera à la satisfaction de toutes les parties intéressées. Nous croyons d'ailleurs savoir que déjà les choses sont en bonne voie d'arrangement.

REVUE DES THÉATRES.

VAUDEVILLE. *L'Abîme*, drame en cinq actes et onze tableaux, de Charles Dickens, arrangé par M. Didier. — AMBIGU. *La Czarine*, drame en cinq actes et huit tableaux, par MM. Jules Adenis et Gastineau. — GAITÉ. *Les Orphelins de Venise*, drame en cinq actes et six tableaux, par M. Ch. Garand. — SALLE VENTADOUR. *Madame de Chamblay*, drame en cinq actes par M. Alexandre Dumas.

Si MM. les Anglais se livrent sans relâche à l'*adaptation* de nos œuvres dramatiques, sans profit pour les auteurs français, on ne dira pas que nous abusons du droit de représailles. *L'Abîme* a obtenu un grand succès à Londres; M. Didier l'a traduit et arrangé pour la scène du Vaudeville, mais au lieu de laisser Charles Dickens dans l'ombre, il l'a pris par la main pour le présenter au public et pour lui faire les honneurs de l'affiche. Puisse cet exemple profiter à nos confrères d'outre-Manche qui, jusqu'à ce jour, n'ont eu d'autre préoccupation que celle d'éluder, par tous les moyens possibles, les dispositions de notre traité international.

Le drame de Charles Dickens a réussi à Paris comme à Londres, et certes, la difficulté était plus grande. Il avait d'abord contre lui le genre ordinaire du théâtre de la Bourse, qui n'a rien de commun avec celui des anciens théâtres du boulevard, où il eût été plus convenablement placé. Il y a, en outre, dans *l'Abîme*, un défaut de composition qui est peut-être dans les habitudes anglaises, mais qui n'est guère dans les nôtres. Nous voulons parler du double sujet dont l'action se compose : un intérêt croissant, des situations fortes, des péripéties nombreuses ont fait passer sur cet inconvénient.

Dans la première partie, il s'agit d'un pauvre enfant trouvé qu'une mère croit reconnaître, sur de faux indices, et à qui elle laisse toute sa fortune; plus tard, cet enfant devenu homme, apprend la vérité, et, par un rare excès de délicatesse, il forme le projet de chercher celui dont il a pris la place, pour lui rendre les biens qu'il possède indûment. La mort ne lui laisse pas le temps d'accomplir son dessein, et il charge son associé, Georges Leslie, de continuer ses recherches. Or, il se trouve que c'est ce Georges Leslie lui-même qui est le fils dépossédé par la méprise en question.

Mais avant d'arriver à la révélation de ce mystère, nous voyons, dans la seconde partie, Georges Leslie en lutte ouverte avec un coquin, du nom de Richenbach, dont il aime la pupille et en qui il rencontre un rival redoutable. Richenbach a commis un vol et un faux; Georges en possède la preuve; dès lors, il n'y a plus de repos pour le premier de ces deux hommes tant que l'autre vivra. Une première fois, dans une auberge, Richenbach est sur le point, grâce à l'effet d'un narcotique, de s'emparer de la pièce accusatrice que son ennemi porte sur lui. Georges échappe à ce danger, mais bientôt les deux rivaux se rencontrent, en Suisse, sur les bords d'un abîme, au fond duquel Richenbach veut précipiter Georges, lutte effrayante qui se termine par la mort du coupable et par la réunion des deux amants.

Ce tableau de *l'abîme*, encadré dans un magnifique décor et venant après l'acte de l'auberge, dont l'admirable mise en scène et le jeu des acteurs avaient produit beaucoup d'effet, a été accueilli avec enthousiasme et a décidé du sort de l'ouvrage dont les représentations seront aussi nombreuses que fructueuses. Du reste, la distribution est excellente : Berton et Desrieux interprètent les deux principaux rôles avec beaucoup d'autorité et de talent. A côté d'eux citons Munier, Parade, Saint-Germain, Mme Vigne, Mlle Cellier, et une débutante, Mme Larmet, qui a fort bien joué la mère du prologue.

—Dans le drame de *la Czarine*, donné à l'Ambigu, ce n'est pas la grande Catherine II, la Sémiramis du Nord, l'amie de Voltaire, de Diderot et de d'Alembert, qui occupe la première place. C'est un certain baron de Kempelen, savant mécanicien prussien, émule de Vaucanson, mandé par la czarine à sa cour, et qui à l'aide de ses connaissances scientifiques et d'une scène de fantasmagorie étouffe la conspiration tramée contre elle par l'imposteur Pugatschew. — Il ne faut pas chercher dans l'œuvre de MM. Adenis et Gastineau le tableau d'un des grands faits historiques de ce règne éclatant; ils n'y ont découvert qu'une assez mesquine rivalité entre la puissante souveraine du Nord et la fille du baron de Kempelen, rivalité dans laquelle l'impératrice a le beau rôle, puisqu'elle comble sa rivale d'honneurs et de richesses et lui fait épouser un comte polonais qu'elle aime.—Il n'y avait guère lieu pour cette intrigue, malheureusement trop rebattue, d'évoquer les souvenirs de Catherine II et d'y faire intervenir Orloff et Pugatschew; mais Mme Marie Laurent y a trouvé une nouvelle occasion de mettre en relief son immense talent dramatique, et le public une véritable surprise dans l'exhibition d'un truc ingénieux dû à l'habileté du célèbre Robert Houdin. Il consiste en un automate joueur d'échecs dont la boîte, parfaitement isolée du sol, recèle à un moment donné l'amant de Marie de Kampelen, qui y a trouvé un refuge et n'offre pourtant, lorsque, sur l'ordre de la czarine, le baron est forcé de l'ouvrir, qu'un intérieur percé à jour où l'on voit se mouvoir les rouages du mécanisme. — La scène est saisissante et elle sera l'*attraction* de la pièce, d'ailleurs très-luxueusement montée et très-bien jouée, à côté de Mme Laurent, par Omer, Régnier et Mme Lacressonnière.

—C'est un moyen d'attraction semblable, en dehors des éléments du drame, qui manque aux *Orphelins de Venise*, joués à la Gaîté. L'action, un peu terre à terre, repose sur la vengeance d'un doge quelconque, à qui le comte Roger a confié maladroitement le sort de sa femme et de ses enfants. Ce doge est l'ennemi secret de Roger; aussi laisse-t-il mourir la mère, et prend-il ses mesures pour que le fils soit un jour un affreux bravo et la fille une courtisane vulgaire. Mais ses odieuses prévisions sont trompées et les enfants du comte Roger échappent heureusement à ses embûches.

En somme, ce drame est très-bien conçu et a de louables qualités d'exécution. On y remarque en outre un très-beau décor de Venise *à vol d'oiseau*, et enfin on y applaudit Ménier dans un rôle de sacripant qui n'est pas dénué d'une certaine originalité. Les autres personnages sont interprétés à souhait par Dumaine, Lacressonnière, Angelo, Mlle Lia-Félix et Mme Juliette Clarence.

—Quelques artistes du théâtre de la Porte-Saint-Martin, frappés par la faillite de la dernière direction, se sont réunis pour donner des représentations à la salle Ventadour, et ils ont eu la bonne fortune d'inspirer à M. Alexandre Dumas assez de confiance pour obtenir de lui un drame inédit, tiré de son roman *Madame de Chamblay*. Le sujet n'en est pas très-neuf; c'est l'éternelle histoire d'une femme mal mariée qui trouve le dédommagement de ses peines dans l'amour d'un beau jeune homme; mais ce qui démontre l'habileté du célèbre dramaturge, c'est le dénoûment amené par un personnage pour ainsi dire épisodique. L'amant de Mme de Chamblay est protégé par un fonctionnaire public, un préfet d'Evreux, qui lui prête sa voiture pour échapper à la poursuite du mari. Le cheval est attelé; le départ est imminent, mais, dans l'intervalle, le préfet se prend de querelle avec M. de Chamblay; il sort avec lui pour se battre à l'épée, et bientôt après il rentre seul. — « Faites dételer, » dit-il au domestique.

Cette manière imprévue de dénouer une situation difficile a provoqué d'enthousiastes bravos. Nous en sommes heureux pour de courageux comédiens qui méritent tout notre intérêt. La pièce,

un peu languissante dans les premiers actes, est d'ailleurs bien jouée par Brindeau, Charly, Laroche et Mme Dica-Petit.

D. A. D. SAINT-YVES.

Monument à la mémoire d'Edouard Monnais.

Voici la liste des souscripteurs inscrits jusqu'à ce jour :

MM. Auber, Camille Doucet, Caumartin, Chaix-d'Est-Ange, le général Mellinet, Ambroise Thomas, Emile Perrin, de Saint-Georges, Hippolyte Rodrigues, Mme veuve Kastner, Mme Meyerbeer, Treitt, Heugel, Ritt, Mme la princesse H. de H., baron Taylor, de Lassabathie, l'Association des Artistes musiciens, de Bez (membre du Comité de l'Association des Artistes musiciens), Ch. Thomas (idem), Delzant (idem), Emile Réty (id), Klosé, Mitouflet, Mme L. Farrenc, François Bazin, Dauverné, Bressant, A. de Beauchesne, L. Massart, Cokken, J. Mohr, Georges Mathias, Elwart, Tariot, Elie, Alkan (Napoléon), Laget, Chevillard, Delle-Sedie, Croharé, Le Couppey, Emile Durand, H. Duvernoy, H. Herz, Forestier, Dieppo, Saint-Yves-Bax, Vauthrot, F. Benoist, Edouard Batiste, Emile Jonâs, Franchomme, E. Mocker, D. Allart, A. Savard, Labro, Marmontel, Mme Maucorps Delsuc, Eugène Sauzay, Baillot, Mlle F. Jousselin, Victor Massé, A. de Beauplan, Révial, Charles Duvernoy, Alphonse Duvernoy, Edmond Duvernoy, Mme Dufresne, Léon Kreutzer, Brandus Dufour, Pasdeloup, A. Sax, Carafa, Edouard Thierry, Montigny (directeur du théâtre du Gymnase), Mme veuve Panseron, Bagier, Alexandre de Lavergne.

On souscrit au Conservatoire impérial de musique et de déclamation (bureau de M. Emile Réty), au bureau de *la Gazette musicale* et au *Ménestrel*, 2 *bis*, rue Vivienne.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES DE LA SEMAINE.

*** M. Ugo Errera, de Milan, dont nous avons annoncé l'arrivée à Paris, a donné son concert vendredi dernier à la salle Erard. M. Errera appartient par sa naissance à l'une des familles les plus distinguées de Venise. En se vouant à l'art musical il a obéi à une vocation irrésistible et il s'est livré à de consciencieuses études. Aussi avons-nous pu apprécier chez ce jeune compositeur (qui est aussi un pianiste brillant et puissant), un sentiment très-fin de l'harmonie et une entente peu commune de l'effet; sa *Rêverie*, son originale *Sicilienne*, sa *Prière du soir*, son *scherzo* sont autant de charmantes compositions de salon qu'attendent des succès durables. La transcription du chœur des soldats de *Faust* est tout à fait artistique, mais fort difficile d'exécution. — M. Consolo, le violoniste napolitain et une cantatrice d'un grand mérite, Mlle Enrichetta Corradi, ont partagé avec le bénéficiaire un très-grand et très-légitime succès.

*** Un compositeur espagnol, M. Lopez, qui est aussi un chanteur très-habile et très-sympathique, a donné dernièrement, à la salle Herz, un concert où il s'est produit avec avantage en cette double qualité. Mme Calderon, du théâtre Italien, y a obtenu un très-grand succès avec l'air de *la Favorite* et la romance d'Alary, *l'Etranger*, qu'elle a dite d'une manière ravissante.

*** La Société d'émulation de l'Allier, à Moulins, a décerné dans sa séance du 5 juin, après un rapport de M. Rondeau sur le mérite des compositions musicales envoyées pour le concours d'un chant choral bourbonnais, une médaille d'or à M. Victor Millet, président de la *Lyre moulinoise*, et trois médailles de vermeil à MM. Auradou, professeur de musique à Moulins, Marius Boullard, directeur de la *Lyre moulinoise* et G. Curto, maître de chapelle à la Nouvelle-Orléans (Etats-Unis).

*** Au concours musical de Chartres, qui a eu lieu dimanche dernier, le premier prix de la division supérieure (médaille d'or donnée par l'Empereur), et le prix d'excellence (couronne de vermeil), ont été remportés par les *Enfants de Saint-Denis*. Cette vaillante Société, si intelligemment dirigée par MM. Victor Desmet, père et fils, avait pour concurrents dans cette circonstance, l'*Odéon*, les *Enfants de Paris*, les *Enfants de la Belgique*, le *Choral du Mans* et l'*Orphéon de Sèvres*, toutes Sociétés excellentes et habituées à la victoire.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** *L'Africaine* a été représentée deux fois cette semaine, lundi et vendredi, devant une salle comble applaudissant les sublimes beautés du chef-d'œuvre et les artistes qui l'interprètent si magistralement. — Mercredi on donnait *Guillaume Tell*. Un empêchement subit de Mlle Marie Battu ne lui ayant pas permis de jouer le rôle de Mathilde, elle y a été remplacée à l'improviste par Mlle Hamackers.

*** Quatre représentations successives des *Dragons de Villars* ont glorieusement confirmé le succès de l'opéra de Maillart. Maintenant sûrs de leurs rôles, les artistes leur donnent toute leur valeur; Mme Galli-Marié déploie dans celui de Rose Friquet les qualités qui lui sont propres et qui rendent fort difficile une comparaison entre elle et l'actrice qui le créa. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle fait un plaisir énorme, c'est que Lhérie étonne par le charme de sa voix dans la romance et le duo, que Barré s'est fait adopter d'emblée par le public de la rue Favart, que Mlle Girard n'a jamais eu plus de verve, et que désormais, solidement établie sur la scène de l'Opéra-Comique, cette œuvre si vitale, si complète, sera l'un des plus beaux joyaux de son répertoire.

*** Capoul prenant son congé à la fin de ce mois, la direction a résolu de ne reprendre *le Premier Jour de Bonheur* qu'au mois de septembre; le nouvel opéra d'Auber n'aura donc plus qu'une demi-douzaine de représentations d'ici au 1er juillet.

*** Nous aurons la saison prochaine au théâtre Italien les deux célèbres ténors Fraschini et Tamberlick, le premier en même temps que la Patti; le second, pendant l'absence de la diva. — Les époux Tiberini ont refusé l'engagement qui leur était offert par M. Bagier.

*** On sait que ce n'est pas seulement en France que *les Dragons de Villars* ont conquis la popularité. Sous le titre de *la Clochette de l'ermite* ils sont joués sur les principales scènes de l'Allemagne. Ils pourraient bien avant peu faire aussi leur apparition sur les scènes italiennes. Nous apprenons en effet qu'une des cantatrices les plus en vogue aujourd'hui, et dont les succès à l'étranger font grand bruit, désire vivement jouer le rôle de Rose Friquet, et que l'un des directeurs qui l'ont engagée pour la saison prochaine est en pourparlers avec les auteurs pour une traduction italienne et pour les récitatifs nécessaires.

*** Aussitôt après la fermeture annoncée pour le 30 juin, la troupe de l'Athénée se rendra à Bruxelles, où elle donnera, pendant le mois de juillet, ses représentations de *Fleur de Thé* et de *Malbrough*, pièce remaniée entièrement et réduite à trois actes. — Le mois d'août sera donné au Havre, et, pour augmenter l'attraction de ces représentations, M. Busnach a engagé Thérésa, qui chantera chaque soir deux de ses chansons. — Grâce à ces éléments, le succès de la tournée entreprise n'est pas douteux et le théâtre rouvrira le 1er septembre dans les meilleures conditions.—Du reste, M. Busnach se prépare à cette réouverture, et comme répertoire, et comme personnel. On cite les engagements de Mlle Vestri qui a eu des succès au théâtre Italien, de Hamburger, qui quitte les Variétés et qui débutera dans le *Petit Poucet*. En outre, Luce, ténor qui arrive de Bruxelles vient de débuter dans le rôle de Pinsonnet, et Oscar a été également engagé pour donner un peu de répit à Désiré. — Ce n'est pas, comme on voit, l'activité qui manque à la direction.

*** On donnera pour la réouverture du théâtre des Menus-Plaisirs une féerie de MM. Clairville et Gastineau : *la Fée aux Grelots* dont M. Debillemont compose la musique.

*** On écrit de Bordeaux que M. Halanzier vient de publier son programme pour la saison prochaine. Il y annonce qu'il donnera le grand opéra, l'opéra-comique et le ballet, du 1er septembre au 31 mai, quoique son traité ne l'oblige à jouer ce genre que du 1er septembre au 30 avril.—Le Grand-Théâtre ouvrira le 1er juillet pour les représentations de *Peau-d'Ane* par les artistes de la Gaîté.—Les explications données par M. Halanzier, dans sa circulaire, satisfont tout le monde, et l'on est plein de confiance en ses promesses. On compte donc sur une année théâtrale exceptionnelle : les connaissances spéciales et le talent exceptionnel de l'habile impresario justifient d'ailleurs cette confiance.

*** Crosti vient d'être engagé par M. Mapleson pour la tournée que l'impresario de Her Majesty's théâtre fait à l'automne en Angleterre; il chantera le rôle de Saint-Bris dans *I Ugonotti*.

*** Les recettes des théâtres subventionnés, des théâtres de second ordre, des concerts, cafés-concerts et autres établissements soumis à la perception du droit des pauvres, se sont élevés, pendant le mois de mai, à la somme de 1,080,712 fr. 61 c.

NOUVELLES DIVERSES.

*** Aujourd'hui, à une heure *précise*, dans la salle du Grand-Orient, rue Cadet, a lieu l'assemblée générale annuelle des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique. MM. les sociétaires sont instamment priés

d'y assister. — L'ordre du jour est la lecture du rapport du trésorier et celle du rapport du président. Il sera ensuite procédé au remplacement de trois membres sortants du syndicat. Les candidats qui paraissent avoir le plus de chances de les remplacer sont : M. Th. Sauvage, auteur dramatique, président honoraire; M. Jonas, compositeur distingué, inspecteur des musiques de la garde nationale, et M. Colombier, éditeur de musique, l'un des fondateurs de la Société, et qui fut longtemps membre du syndicat.

*** Les examens préparatoires pour l'admission aux concours publics sont commencés depuis le 5 juin au Conservatoire impérial de musique et de déclamation, et se continuent dans l'ordre suivant : — le 5, instruments à cordes : violon, violoncelle, contrebasse; — le 9, comédie et tragédie ; — le 11, piano (hommes et femmes); — le 12, orgue, harmonium ; — le 13, solfége ; — les 15 et 16, les huit classes de chant ; — les 17 et 18, les quatre classes d'opéra-comique et d'opéra.

*** Le sixième concerto de Herz (en *la* mineur), est désigné cette année pour le concours de piano des hommes au Conservatoire, et le premier de Chopin (en *mi* mineur) pour celui des femmes. Le deuxième concerto (en *mi* majeur) de Habeneck a été choisi pour les classes de violon, et le deuxième concerto de Romberg (en *ré* majeur), pour les classes de violoncelle.

*** Les concurrents pour le grand prix de Rome (composition musicale) sortent de loge aujourd'hui. Le jugement sera rendu le lundi 29 juin.

*** Mlle Désirée Artôt est arrivée la semaine dernière à Paris. La célèbre cantatrice, après ses triomphes de Moscou, va se reposer quelques jours à Ville-d'Avray, dans la belle villa qu'elle s'y est fait construire à côté de celles de Delle-Sedie et de Mme Demeur-Charton. Après avoir assisté la semaine prochaine au mariage de sa sœur, elle partira pour les eaux du mont Dor. Mlle Artôt est engagée pour Hombourg, et dès l'automne elle repartira pour Varsovie et Moscou dont les théâtres fondent sur elle leurs grandes espérances de l'hiver.

*** Arban est de retour à Paris; il s'occupe de transporter ses pénates à la salle Valentino, et des nombreux embellissements qui y sont apportés. — Son dernier concert à Madrid a été magnifique ; on y a beaucoup applaudi l'excellent artiste et ses variations pour le cornet à pistons; sa grande fantaisie sur *les Huguenots* a produit un immense effet. Leurs Majestés assistaient à ce concert.

*** Mme Ugalde se propose de parcourir les villes du nord de la France en compagnie de trois ou quatre artistes, pour donner des représentations de *la Grande-Duchesse*, qu'elle interprète d'une manière fort originale. De son côté, Brasseur a le projet de visiter le midi avec une troupe d'élite, et de jouer son désopilant répertoire, *la Vie parisienne*, *le Brésilien*, etc., dans toutes les villes du parcours.

*** Levassor et Mme Teysseire ont été engagés pour la prochaine tournée artistique Ulmann-Patti.

*** *Fleur-de-Thé*, qui continue à braver avec avantage les chaleurs de l'été, n'échappera à aucun des genres de célébrité. Elle vient de donner son nom, dans le royaume de la mode, à une nouvelle couleur qui paraît destinée à remplacer la fameuse couleur Bismark, depuis un an en possession de la faveur de nos élégantes.

*** M. Henri Herz jeune, chef de la manufacture de pianos connue sous le nom de Ph. Herz neveu et Cie qui a obtenu la médaille d'or à l'Exposition universelle, se marie le 16 de ce mois ; il épouse Mlle Marie Husson.

*** M. de Lenz, l'auteur de *Beethoven et des trois styles*, prépare un ouvrage critique et biographique sur Weber, et se trouve en ce moment à Dresde, où il complète les documents nécessaires à son travail. On sait que cette ville doit beaucoup, sous le rapport musical, à l'auteur du *Freischütz*, qui y dirigea plusieurs années l'Opéra.

*** Il existe à Naples, — et c'est la propriété de l'éditeur Teodoro Cottrau, — une collection d'autographes musicaux peut-être unique au monde. Elle renferme, en effet, entre autres pièces intéressantes : la partition originale entière de *Lucia di Lammermoor*, de Donizetti; *I tuoi frequenti palpiti*, de Pacini ; l'air bouffe de *Pulcinella*, par Bellini ; la célèbre cantate écrite par Païsiello pour l'entrée de Joseph-Napoléon à Naples ; celle, non moins célèbre, de Rossini, pour la rentrée des Bourbons à Naples en 1815 ; la *Destructio di Jérusalem*, oratorio de Zingarelli ; le *Miserere*, écrit par Valentino Fioravanti pour la chapelle Sixtine; la *Messe de Requiem*, de l'illustre Simon Mayr, dont Rossini fut l'élève; la *Camilla*, de Paër, etc. On remarque aussi, dans ces magnifiques archives, 2,000 manuscrits de toutes les partitions spécialement écrites pour les six théâtres lyriques de Naples et servant à la représentation de ces opéras. Le *British Museum* de Londres viendrait, dit-on, d'acquérir cette collection.

*** On nous écrit de Vichy : « La saison se présente sous de beaux auspices : le temps est admirable, aussi les étrangers affluent-ils de toutes parts. On compte en ce moment près de deux mille personnes. — L'orchestre, composé de quarante musiciens des plus distingués de la capitale, vient de donner son premier concert, sous la véranda du grand Casino, où la foule se pressait. M. Roméo Accursi, qui dirige cet orchestre, est un chef très-habile. — Il est question d'une amélioration qui fera un sensible plaisir à nos lecteurs : deux fois par semaine, de 8 à 10 heures du soir, l'orchestre se ferait entendre dans le kiosque du parc ; heureuse idée due à M. Calfou. — Le Casino a ouvert ses portes depuis plusieurs jours, et chaque soir les artistes dramatiques, sous la direction de M. Menjaud, artiste très-distingué, font merveille. — Le mois de juillet sera des plus brillants cette année, et l'on annonce la présence à Vichy, pour cette époque, de Mmes Marie Cabel, Wertheimber, Ugalde, qui ont eu de si grands succès l'année dernière. On parle de M. Capoul, de l'Opéra-Comique. — Mlle Godefroy, de l'Opéra, Mlles Gonetti et Caussemille, qui séjourneront un mois à Vichy, contribueront beaucoup à donner aux concerts du salon des fêtes le plus grand attrait.

*** M. Coedès, qui a résilié avec M. d'Hôte, comme nous l'avons annoncé, ainsi que plusieurs de ses camarades de la troupe française partie pour le Brésil, vient de fonder dans le plus beau quartier de Buenos-Ayres un théâtre-café, où il exploitera l'opérette et le vaudeville.

*** Un homme de lettres distingué, auteur de vaudevilles et qui a marqué dans la presse, M. Jules de Prémaray, est mort cette semaine.

ÉTRANGER

*** *Londres*. — Mlle Nilsson vient d'aborder, pour la première fois, et avec un grand bonheur, les rôles travestis : elle a chanté Cherubino des *Nozze di Figaro*, qui lui a valu un splendide succès, et bientôt elle jouera le page Oscar de *Gustave III*. — Mlle Patti, dont l'étoile brille toujours à Covent-Garden de l'éclat le plus vif, a excité des transports d'enthousiasme dans la *Figlia del Reçimento*. — Un brillant concert a été donné le 9 juin par Mlle Enequist, la charmante cantatrice suédoise, qui a dit d'une manière ravissante plusieurs mélodies nationales et une valse de Loret, *Sogni d'amor*. — Le grand *meeting* annuel des Charity Children, ou Enfants assistés, a été tenu à Saint-Paul, jeudi de la semaine dernière. Quatre ou cinq mille jeunes voix chantant *à l'unisson* des psaumes ou des antiennes produisent un effet dont on s'imagine difficilement la puissance; et c'est à une solennité de ce genre, à plus de cinquante ans de distance, que deux musiciens d'organisations cependant bien différentes, Haydn et Berlioz, ont dû l'une de leurs plus vives impressions.

*** *Spa*. — Parmi les artistes engagés pour la saison, on cite Mmes Escudier-Kastner, Léonard, Mlles Brunetti, Schrœder, Paloc, Brandt, MM. Léonard, Jehin-Prum, Dunkler et Reuchsel (ces deux derniers violoncellistes), les chanteurs Géraldy, Jourdan, Everardi et Warnots, le flûtiste De Vroye, Arban et Charles de Bériot.

*** *Bade*. — Dans le programme des fêtes musicales publié par la nouvelle direction des eaux de Bade il faut signaler quatre représentations d'opéra allemand (*Lohengrin*, *Martha*, *le Postillon de Lonjumeau*, *Don Juan*, joués du 5 au 12 septembre), deux d'opéra italien (*Norma*, *la Favorita*, pour les 14 et 17 septembre), deux représentations de ballet données par la troupe de Darmstadt, et huit des plus jolies opérettes d'Offenbach, du 20 septembre au 15 octobre : au nombre de celles-ci, est *Lischen et Fritzchen*, très-populaire aux bords du Rhin et que joueront Désiré et Mlle Zulma-Bouffar. — Ainsi que nous l'avons dit, les concerts ont brillamment commencé avec les enfants Frémaux. M. Dupressoir avait voulu que cette inauguration fût gratuite, et il y avait plus de deux mille personnes dans les salons de conversation; le prince Napoléon y assistait. Après le succès qu'y ont obtenu les jeunes artistes, ils ont été appelés à jouer dans une soirée particulière, chez le directeur de l'établissement, à laquelle assistait Offenbach, et où ils n'ont pas été moins complimentés. Enfin, dans la matinée de Mme Viardot, la reine de Prusse, qui l'honorait de sa présence ainsi que la grande-duchesse de Bade et autres grands personnages, a voulu entendre les charmants enfants, et Sa Majesté ne leur a épargné ni les félicitations ni les caresses. Avant leur départ, M. Dupressoir les a invités à déjeuner, et sous leur serviette les deux garçons ont trouvé une belle chaîne d'or et la petite fille une riche broche donnés comme souvenir de leur séjour à Bade.

*** *Berlin*. — Le théâtre de Kroll continue à déployer une activité qui fait le plus grand honneur à son directeur, M. Engel. L'opéra y est donné presque chaque soir; outre *Martha* et *Czar et Charpentier*, dont nous avons parlé, on a joué *le Trouvère*, et *Rigoletto*, *Hernani*, *Lucrezia Borgia*, etc., sont annoncés. La salle, très-spacieuse, est comble chaque soir; six mille spectateurs y ont trouvé place le jour de la réouverture.

*** *Vienne*. — L'Opéra a clôturé la saison le 29 mai avec *Faust*. La réouverture aura lieu le 1er juillet. — La nouvelle salle sera inaugurée le 1er avril prochain; les travaux sont activement poussés.

*** *Madrid*. — La troupe d'*opéra-buffa* italien engagée pour le Théâtre-Rossini des Campos-Elisios se compose de Mmes de Baillou, Pozzi, Emilia Grassi, Rasori, Fossa de Ferrer, MM. Piazza, Altini, Giannini, Alessandro Bottero (le célèbre *buffo caricato*), Scannoviano, Grassi. Les représentations ont dû commencer le 11 juin par *Don Bucefalo*.

Le Directeur : S. DUFOUR.

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA-COMIQUE

LES

DRAGONS DE VILLARS

Opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Lockroy et Cormon, musique de

A. MAILLART

POUR CHANT ET PIANO NET : 15 FR.

LA PARTITION

POUR PIANO SEUL NET : 10 FR.

L'Ouverture

Pour le Piano, 7 fr. 50. — *A quatre mains*, 9 fr. — *Partition et Parties d'orchestre. — Pour musique militaire.*

Les Airs de Chant détachés avec accompagnement de Piano.

ARRANGEMENTS **NOUVEAUX** POUR LE PIANO :

CRAMER. Bouquet de mélodies
Mosaïque pour le Piano, prix : 7 fr. 50.

DUVERNOY. Fantaisie de salon
Pour le Piano, prix : 7 fr. 50.

E. KETTERER. Fantaisie brillante pour le piano, 7 50.

STRAUSS. Grand quadrille
Pour le Piano et à quatre mains, prix : 4 fr. 50.

BURGMULLER. Valse de salon
Arrangée pour Piano à quatre mains.

MORCEAUX DIVERS POUR LE PIANO :

F. BURGMULLER. Valse de salon..... 5 »
MARC BURTY. Memento..... 7 50
A. CROISEZ. Fantaisie élégante..... 6 »
A. GORIA. Fantaisie de salon..... 9 »
LE CARPENTIER. Bagatelle..... 5 »
AL. LONGUEVILLE. Fantaisie brillante. 6 »

RUMMEL. Fantaisie..... 6 »
— Amusement très-facile..... 4 50
— Duo à quatre mains ..... 6 »
H. VALIQUET. Morceau très-facile... 2 50
— Petite fantaisie militaire.... 5 »
— Duo facile à quatre mains.. 5 »

SNYDERS. Petite fantaisie..... 6 »
ED. WOLFF. Fantaisie facile 4 50
— Duo brillant ..... 9 »
AD. HERMAN. Mosaïque pour violon et piano..... 9 »
COLYNS. Fantaisie p. violon et piano 9 »

MUSIQUE DE DANSE :

Ettling. Suite de Valses, 5 fr. — **Musard.** Quadrille pour Piano et à quatre mains, 4 fr. 50. — **Talexy.** Polka-Mazurka, 5 fr. **Valiquet.** Quadrille facile, 4 fr. 50. — **Gaston de Lille.** Polka, 4 fr. — **Marx.** Schottisch, 4 fr.

Les Airs arrangés pour Violon, pour Flûte, pour Cornet et pour deux Flûtes.

DEUX MOSAÏQUES ET UN PAS REDOUBLÉ POUR MUSIQUE MILITAIRE, PAR D'ALLÉE.

Edition Populaire

DE

PARTITIONS D'OPÉRAS, D'OPÉRAS-COMIQUES ET D'OPÉRETTES

Paroles et Musique sans accompagnement, avec analyse de la pièce.

FORMAT DE POCHE. Partition conforme au théâtre. FORMAT DE POCHE.

POUR PARAITRE MERCREDI PROCHAIN :

N° 3. MEYERBEER. **ROBERT LE DIABLE** Opéra en 5 actes, net : 4 fr.

N° 4. DE FLOTOW. **MARTHA,** opéra en 4 act., net : 3 fr.

En vente :

N° 1. AUBER. **FRA DIAVOLO**, opéra-c....net : 3 fr. | N° 2. **POSTILLON DE LONJUMEAU**.net : 3 fr.

POUR PARAITRE LA SEMAINE PROCHAINE :

N° 5. AIMÉ MAILLART. **LES DRAGONS DE VILLARS**, opéra-comique, net : 3 fr.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER — A. CHAIX ET C°, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

35e Année. N° 25. 21 Juin 1868.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger,
chez tous les Marchands de Musique, les Libraires,
et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

Nos abonnés reçoivent, avec le numéro d'aujourd'hui, *le Message*, nouvelle mélodie caractéristique, paroles de Ph. Théolier, musique de J.-P. GOLDBERG.

SOMMAIRE. — Études sur Charles-Marie de Weber (troisième partie, 4e article), par **Edmond Neukomm**. — Assemblée générale des trois Sociétés pour la perception des droits d'auteur, par **Thomas Sauvage**. — Les Théâtres lyriques secondaires à Paris depuis 1820 (1er article), par **Arthur Pougin**. — Ministère de la maison de l'Empereur et des beaux-arts, direction générale des théâtres, avis. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

ÉTUDES SUR CHARLES-MARIE DE WEBER,

D'après la biographie écrite par son fils.

TROISIÈME PARTIE.

(4e article) (1).

Cependant Weber ne voyait pas l'avenir d'un œil bien rassuré; il avait gagné les deux premières parties, mais avec quelle peine et à travers quel réseau d'intrigues! On ne doit donc pas s'étonner qu'il accueillit avec joie les premières ouvertures que lui fit, vers ce temps, le comte Brühl, pour remplacer à Berlin le maître de chapelle Gürlich, qui venait de mourir. Weber pesa bien le pour et le contre de la position qu'il occupait et de celle qu'on lui proposait; d'une part c'étaient, comme il écrivait à sa fiancée : « Cinq cents thalers de plus par an, mais une vie plus coûteuse; des profits plus nombreux, des concerts, *des leçons*; un engagement à vie; un grand théâtre; mais aussi beaucoup d'ennuis avec ses collègues et une existence moins calme; » d'autre part, à Dresde : « Rien à gagner, rien à attendre, rien de certain; mais l'opéra allemand dans cette ville était son œuvre, et, de plus, son intérieur y serait bien plus charmant..... » — Quoiqu'il en soit, Weber se décida pour Berlin; il accepta les offres de M. de Brühl, et fit ses premiers préparatifs de voyage; mais, hélas! il avait compté sans sa mauvaise étoile; car le malheur voulut que le théâtre royal de Berlin brûlât, et que, dans son mécontentement, le roi déclarât, à la suite de ce désastre, que Gürlich ne serait pas remplacé.

Weber avait tenu secrètes ces négociations; cependant le bruit s'en était répandu, et dès lors on pense quel parti s'empressa d'en tirer le camp italien. « Quoi, disait-on, un maître de chapelle du roi de Saxe s'aviser d'établir des relations avec une autre cour, et encore avec quelle cour! avec la cour de Prusse!! Jamais un Italien n'aurait fait cela! Et maintenant, qu'on vienne donc parler de la fidélité tant prônée de cet Allemand, de son dévouement à ses princes! »

Ce dernier propos alla au cœur de Weber, et comme la fête de la gentille princesse Marie-Anne Caroline, fille d'un frère du roi, approchait, il prit la plume et composa d'un trait une adorable petite cantate, qu'il se proposa de faire chanter à Pillnitz, le matin de la fête, pendant que la famille prendrait le café. « Je me levai à quatre heures, écrit-il à Caroline Brandt, ces messieurs du théâtre vinrent déjeuner avec moi, puis nous partîmes pour Pillnitz. Lorsque la famille se mit à table pour le café, nous nous glissâmes dans une pièce voisine et la musique commença. Tu ne saurais t'imaginer quels furent la joie, l'étonnement, l'émotion des princes et de quelles démonstrations d'amitié ils nous entourèrent. Nous dûmes recommencer la cantate, et peu s'en fallut que mes chanteurs ne pleurassent avec les assistants.... »

Le mariage devait avoir lieu au commencement de l'automne. Le poëte Celani avait dès longtemps à l'avance versifié une cantate de circonstance dont Morlacchi devait composer la musique. Mais dans l'intervalle, Morlacchi avait profité d'une absence de Vitzthum pour demander un congé de huit mois; il l'avait obtenu et s'était empressé de s'enfuir à Naples avant le retour de son chef, laissant toute sa besogne aux mains de Weber, qui se voyait, par suite, privé de son congé de deux mois. — Comme dédommagement, Vitzthum, à son retour, le fit nommer maître de chapelle à vie, avec une gratification annuelle de deux cents thalers et deux mois de congé réglementaires. — Weber fut donc chargé de la cantate officielle; il la composa sur un poëme allemand de Kind, qui portait le titre : *Der Weinsberg an der Elbe;* mais cela ne faisait pas le compte de l'abbé Celani; il intrigua si bien

(1) Voir les nos 18, 21 et 23.

auprès du comte Einsiedel, que ce dernier enjoignit à Weber d'avoir à mettre en musique la cantate italienne intitulée : « L'*Accoglienza In occasione del felice Imeneo della A. J. e. R. Leopoldo di Toscana e Maria Anna di Sassonia.* » Weber dut se remettre à l'œuvre, et en moins de huit jours composer plusieurs morceaux, dont quelques-uns, entre autres le chœur d'introduction et un hymne à la joie, — sont tout à fait dignes de lui.

Outre ces deux cantates, Weber, quoiqu'il fût surchargé de besogne, composa plusieurs morceaux dans le cours de l'année 1817, notamment des *Lieder,* parmi lesquels *la Violette*, un bijou de grâce et d'aimable poésie, et surtout, ce qui est bien autrement important pour l'histoire de l'art, les premiers fragments du *Freischütz*, cet opéra aux grandes et larges proportions que les Allemands appellent l'opéra par excellence.

On se rappelle que le sujet du *Freischütz*, qui est tiré d'une vieille légende allemande, racontée par Apel dans son *Livre des Spectres,* avait attiré l'attention de Weber dès l'année 1810, à l'époque où il se trouvait à Mannheim, en compagnie de Gottfried Weber et d'Alexandre de Düsch; ce dernier avait même, sur ses instances, esquissé un scenario, que Weber se proposait de mettre en musique. Pour le plus grand bonheur de l'art musical, l'enthousiasme du jeune maître pour ce sujet d'opéra se calma au bout de peu de temps ; il se remit à travailler à son *Abu-Hassan,* qu'il avait commencé à Suttgard, et le *Freischütz* fut oublié, pour le plus grand bonheur de l'art musical, nous le répétons, car il est permis de douter que le *Freischütz* de 1810 eût valu celui de 1821. Ce ne fut que sept ans plus tard, c'est-à-dire en 1817, que Weber, s'étant lié d'une étroite amitié avec le poëte Kind, qu'il avait rencontré à son arrivée à Dresde, se souvint à propos du conte qui l'avait tant frappé dans sa jeunesse, et pria ce dernier d'en tirer un libretto, dont il pût commencer aussitôt la musique. On convint d'une somme de 30 ducats, une fois payée pour tous honoraires; Weber la compta sur-le-champ à son collaborateur, qui se mit activement à l'œuvre. On verra dans la suite que ces trente ducats furent la source d'un grand chagrin pour le maître.

Le conte d'Apel plut au poëte Kind; aussi eût-il bientôt fini de versifier son libretto. Weber se hâta d'en raconter le sujet à sa fiancée; il ne diffère en rien de celui que nous connaissons, à l'exception des deux premières scènes, que la petite Brandt, avec son expérience de la scène, lui conseilla de changer; en effet, dans le texte primitif de Kind, l'opéra débutait par deux scènes entre Agathe, Annette et l'ermite, qui contrastaient de la façon la plus froide avec la péroraison si brillante de l'ouverture. « Retranche ces deux scènes; » écrit Caroline Brandt à son fiancé, « entre d'emblée dans la vie populaire dès le début de cet opéra populaire; crois-moi, et commence immédiatement par la scène de l'auberge. — On sait de quel effet est cette scène, avec son entrain, ses groupes de gens en fête et ses joyeux coups de fusils.

Il appartenait vraiment à Caroline Brandt de donner à Weber ce conseil salutaire; car, dans son esprit, il confondait avec elle son autre fiancée, *la Fiancée du Chasseur* (ce fut le premier titre de l'ouvrage), comme jadis et dans les mêmes circonstances, Mozart avait confondu dans son imagination sa fiancée, Constance de Weber, — qui était, comme on l'a vu, la cousine de Charles-Marie de Weber, — avec la Constance de *l'Enlèvement au Sérail*; et c'est sans doute à ce rapprochement, venu de la coïncidence de parenté, qu'il faut rapporter la prédilection toute spéciale de Weber pour cet ouvrage : « Mozart, disait-il souvent, aurait pu, s'il eût vécu, composer vingt chefs-d'œuvre pareils à *Don Juan;* mais il n'eût pas fait un second *Enlèvement au Sérail.* »

Weber travaillait donc sans relâche à sa *Fiancée du Chasseur*, mais de tête seulement, car la première note ne fut écrite que le 12 juillet de l'année 1817, c'est-à-dire plus de cinq mois après sa mise en possession du libretto. Le *Freischütz*, qui est le chef-d'œuvre de Weber, ne fut pas écrit au jour le jour; Weber le tira des quintescences mêmes de sa vie, le laissant se développer germe à germe, feuille à feuille dans le fond de son cœur. Il n'y a pas dans la partition un morceau qu'il n'ait changé dix fois mentalement, jusqu'à ce qu'il en fût satisfait et qu'il s'écriât : « Voilà comme il doit être ! » Alors il l'écrivait d'un trait, sans y changer une seule note. Cela seul explique l'imposante maturité d'idées jointe à la parfaite clarté que l'on remarque dans tous les numéros de cet ouvrage,

Qu'on le sache bien, Weber travaillait sans cesse. Pour lui, le monde extérieur se composait de sons musicaux, et, par un entraînement secret des phénomènes de la vie, la couleur, la forme, le temps et l'espace se traduisaient dans son âme par des mélodies... S'il voyageait, la contrée se déroulait symphoniquement à son oreille comme elle se déroulait optiquement à sa vue, et les mélodies jaillissaient de chaque élévation de terrain, de chaque buisson agité par le vent. Ses voyages restaient gravés dans son esprit sous la forme de poésies musicales, et avant même qu'un site se présentât à son souvenir, il se rappelait le motif dans lequel la vue s'en était traduite pour lui. Mais si parfaitement que sonnassent les mélodies arrachées de son cœur pendant la durée de l'apparition, Weber se gardait généralement de les écrire aussitôt, l'expérience lui ayant enseigné qu'il en était de la valeur de ces improvisations comme des brillants impromptus qui tombent sans éclat et glacés sur le papier.

Il ne faudrait pas cependant conclure de la façon dont le monde extérieur inspirait Weber, que les similitudes d'objets et d'idées fussent observées. Bien au contraire, le paysage le plus splendide donnait souvent naissance à un caprice bouffe, de même qu'une scène grotesque pouvait engendrer un *adagio* plein de langueur. Ses meilleures inspirations prenaient même parfois naissance dans des circonstances futiles; c'est ainsi que le chœur du rire, au premier acte du *Freischütz*, a son origine dans les fausses intonations de vieilles femmes qui psalmodiaient une litanie, pendant un service à la chapelle de Pillnitz; de même, la scène de la *Gorge aux loups*, si puissamment fantastique, fut conçue dans un trajet de Dresde à Pillnitz, par un brouillard épais qui ressemblait à de gros nuages se pelotonnant et s'enchevêtrant autour de la voiture. Que si nous voulons chercher un exemple plus saisissant encore de ce phénomène, c'est dans l'enfantement de la belle marche d'*Obéron* que nous le trouverons. Le clarinettiste Roth, de la chapelle royale, nous en a conservé un curieux récit; nous le reproduisons, en ayant soin de lui laisser toute sa couleur germanique :

« Quand on jouait l'opéra au bains de Linke, dit-il, M. le maître de chapelle et moi avions coutume de nous y rendre aussitôt après le dîner, pour y prendre le café. Pendant le trajet, M. le maître de chapelle ne se montrait pas très-communicatif, il marchait la tête baissée, les mains derrière le dos et ne levait même pas la tête, quand les passants, se poussant du coude, disaient : « Voilà Weber, » ce qu'il avait coutume de faire ordinairement en leur souriant, car il était très-fier d'être connu du peuple. Ce n'est qu'après avoir pris son café qu'il devenait plus expansif.

» Un certain jour du mois de mai 1818, comme nous arrivions à la Porte-Noire, il commença à pleuvoir et M. le maître de chapelle avait la figure encore plus sombre que de coutume, d'autant plus qu'un asthme, dont il souffrait à cette époque, l'empêchait de marcher vite. Quand nous arrivâmes dans le jardin des bains de Linke, tout le monde s'était mis à couvert à cause de la pluie; il était vide et les garçons étaient en train d'empiler les chaises et les tables, ce qui donnait un aspect tout à fait curieux au jardin. En voyant ce pêle-mêle de tables, de chaises et de bancs, for-

mant des pyramides insensées, M. le maître de chapelle s'arrêta brusquement et s'écria : « Roth, regardez donc.... la belle marche triomphale!.... pardieu, quels coups de trompettes!.... Eh mais, c'est ce qu'il me faut!.... je la tiens donc enfin!...» Et, entrant aussitôt dans la grande salle, il demanda du papier à musique et esquissa complétement, pour instruments à vent, une magnifique marche, dont il avait besoin pour le drame de *Henri IV*, de Gehe; il avait terminé sa besogne avant la représentation et c'est cette même marche, orchestrée à nouveau, qui fut introduite plus tard dans *Obéron*. »

EDMOND NEUKOMM.

(*La suite prochainement.*)

ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

Des trois Sociétés pour la perception des droits d'auteurs.

La Société des gens de lettres, la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, celle des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique ont ordinairement à cette époque de l'année et elles ont eu dans ces derniers quinze jours, une Assemblée pour entendre leurs différents comptes, et traiter les questions d'affaires présentes ou à venir, qui les intéressent.

Les trois Sociétés, quoique ayant le même but, la défense générale, par l'association, des intérêts particuliers et la perception des droits à frais communs, sont régies chacune par des *Statuts* spéciaux. Ces actes constitutifs ont pris pour base et pour modèle les actes de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, la première formée. Cependant, la différence des produits et de leur exploitation a nécessairement amené des modifications dans les conditions sociales de ces Associations qui, en se développant, ont dû étendre leurs moyens d'action. Une des singularités de ces trois Sociétés, c'est que, composées d'hommes exerçant les plus libérales des professions, fondées dans un temps où l'on réclame toutes les libertés, elles sont basées sur l'enchaînement de la libre disposition de la propriété de chacun.

Je ne prétends discuter ici ni l'utilité, ni les inconvénients de ces liens. Je constate seulement qu'ils existent en vertu d'actes; qu'ils ont été librement, volontairement acceptés par ceux qui ont voulu participer aux avantages de ces Sociétés; qu'il faut donc s'y soumettre. Ces actes d'ailleurs ont déjà des dates anciennes : les Sociétés se sont développées et agrandies, leurs produits ont augmenté dans des proportions qu'on ne pouvait prévoir et malheureusement leur répartition, avec quelque soin, quelque équité qu'on la fasse, ne saurait être égale. Le talent, le mérite d'abord, puis la chance, le bonheur, le hasard donnent les plus grosses parts.

Il résulte de là que, depuis quelque temps dans les Assemblées de ces différentes Sociétés règne une certaine agitation : on rêve des créations utopiques, des opérations fabuleuses, impossibles ! On espère trouver dans des changements aux actes constitutifs des améliorations aux situations pénibles : on les appelle, on les demande...

La SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES elle, la première des trois, après de longues et nombreuses réclamations a franchement abordée les *réformes*. Une commission nommée par les réclamants a formulé leurs *demandes*. Le comité a, de son côté, choisi un certain nombre de ses membres pour s'adjoindre à cette commission et discuter les articles nouveaux ou les amendements apportés aux anciens. De cette réunion est résulté un travail qui a été soumis, article par article, au vote et à la discussion d'assemblées générales pendant trois années. Enfin, le 3 mai dernier, lecture a été donnée de l'ensemble des Statuts, pour l'adoption desquels on a procédé au scrutin. Sur 125 votants, 108 ont adopté le projet, 15 l'ont repoussé, — il y a eu deux billets blancs. L'Assemblée entière a voté des remerciements à la commission de révision des Statuts et à la commission mixte; puis au scrutin secret, M. Jules Simon a été nommé président, en remplacement de M. Paul Féval, dont le mandat, qu'il avait accompli à la satisfaction générale, venait d'expirer.

Voilà donc le calme revenu dans la Société des gens de lettres. Croyons qu'il s'y maintiendra longtemps.

A la SOCIÉTÉ DES AUTEURS ET COMPOSITEURS DRAMATIQUES, la séance annuelle a laissé les questions constitutives indécises, *irrésolues*. Il faudra pourtant bien les aborder, et M. Brisebarre, un des nouveaux membres appelés à la commission, dans une improvisation verveuse et incisive, a fait sentir la nécessité de s'en occuper.

Les rapports sur l'état financier et l'état moral de la Société avaient en général satisfait l'assemblée, lorsque tout à coup une immense tempête de réclamations s'est élevée contre la direction du théâtre impérial de l'Opéra-Comique.

Les auteurs qui travaillent pour ce théâtre, surtout les compositeurs, — je ne dirai pas les jeunes compositeurs, car il y en a beaucoup qui ont bien dépassé la quarantaine, — ont vociféré les plaintes les plus violentes contre un système d'administration qui rend impossible leur abord de cette scène, contrairement aux stipulations du cahier des charges imposées à la direction, pour prix de la subvention de 240,000 francs qui lui est accordée, stipulations qui l'obligent à faire représenter chaque année *vingt* actes nouveaux, savoir : *quatre* grands ouvrages et *quatre* petits.

L'on comprend que ces questions brûlantes aient animé, passionné les intéressés. Il a été question de formuler un blâme général contre cette administration. C'était grave! — Des esprits modérés et conciliants ont ramené à faire décider qu'il serait fait par les commissaires une démarche auprès de la Commission du budget, pour obtenir que désormais le don de la subvention soit réglé sur l'exécution du *Cahier des charges*.

Puis, on a procédé à la nomination des commissaires remplaçant les membres sortants : le scrutin a donné pour résultat les noms, fort heureusement choisis, de MM. Victorien Sardou, Émile Jonas, Brisebarre, Gondinet, Auguste Maquet. Suppléants : MM. Émile de Girardin, Th. Semet.

Quant à la troisième Société, celle des AUTEURS, COMPOSITEURS ET ÉDITEURS DE MUSIQUE, dont l'assemblée générale annuelle a eu lieu le dimanche 14 juin, j'allais en aborder le compte rendu, lorsque le *Petit Journal* du 15, — je lis exactement et avec le plus grand plaisir le *Petit Journal*, pour moi, le meilleur de tous! — lorsque, dis-je, le *Petit Journal* m'apporta ma besogne toute faite, et faite comme sait faire son chroniqueur si populaire : Timothée Trimm.

Le Petit Journal est sans doute lu de tout le monde et de beaucoup d'autres; — cependant, comme dans son récit il s'est plus occupé de détails relatifs à l'origine de la Société que des faits de la séance dont il s'agit, je ne me crois pas dispensé de les exposer ici.

L'assemblée était nombreuse, et non moins échauffée par l'atmosphère que par des discussions préliminaires très-animées.

Dès l'ouverture de la séance, présidée par M. Thys, une question préjudicielle a été posée par M. Avenel à propos de trois membres du syndicat appelés dans le cours de l'année au syndicat par suite de démissions. — Les explications du président ont démontré que l'approbation de cette triple nomination serait soumise à l'assemblée en même temps que le rapport du président, et

l'on a pu aborder l'ordre du jour qui appelait le rapport du trésorier. Clair, lumineux, logique comme Barême, M. Ch. Plantade a signalé la notable *augmentation* de la recette (1) s'élevant à 89,632 fr. 64 c., la plus forte qui ait encore eu lieu. Cet accroissement des produits a cela de remarquable qu'il porte sur les départements aussi bien que sur Paris; tandis que l'Exposition, qui a considérablement augmenté les droits des auteurs dramatiques à Paris, a diminué de *vingt pour cent* ces mêmes droits dans les départements.

On doit certainement attribuer la prospérité croissante de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique, au goût généralement plus répandu de la grande musique, de la musique d'ensemble, qui multiplie *les concerts sérieux, les sociétés philharmoniques, les orphéons.*

Ce rapport, fort approuvé, après avoir donné lieu à quelques observations de détail présentées par M. Deshorties, — observations intéressantes qui seront sans doute prises en considération par le syndicat, — a été suivi du rapport du président. L'année n'ayant pas été féconde en événements, M. Thys n'a pu que constater la marche régulière des affaires. Mais ici ont surgi de nombreuses réclamations sur l'organisation de la société, notamment contre l'admission des éditeurs.

Ces réclamations, plus ou moins précises, avaient été déjà formulées l'année dernière et à la suite de la réunion annuelle, une demande d'assemblée générale, contenant certaines propositions hardies, avait été adressée au syndicat, qui avait cru devoir soumettre le tout à l'appréciation de son conseil judiciaire.

Le conseil avait jugé que l'assemblée, vu l'objet que l'on s'y proposait, ne devait pas être accordée.

C'est contre cette décision que l'on revenait. Ici, — ce que ne pouvait raconter Timothée Trimm, — je dois le dire : M. Léo Lespès, nouveau membre de la Société, a payé sa bienvenue avec une de ces improvisations fines, aimables, élégantes, dont il gratifie les autres sociétés auxquelles il appartient, — *homo triplex;* triple comme Hécate!

Naturellement encore très-peu au courant des affaires, des statuts de notre Société, — il ne lui appartenait, a-t-il dit, que depuis le matin même, — et je n'affirmerais pas que sa présence à la séance fût bien régulière, le syndicat n'ayant pas voté sur son admission; — M. Léo Lespès a dû se maintenir dans les généralités, et sa discussion, un peu vague, n'est pas arrivée à des conclusions bien positives; mais il a manifesté les plus louables intentions, et, quant à moi, persuadé que cet esprit net et juste, ce caractère loyal et conciliant seraient fort utiles à l'arrangement des difficultés que nous désirons tous aplanir, si j'avais pu penser que cet excellent et très-distingué confrère fût en disposition d'accepter les fonctions de syndic, j'aurais supplié l'assemblée de joindre les quatre-vingt-douze voix qu'elle a bien voulu me donner aux quarante-huit que M. Léo Lespès a obtenues, sans se porter candidat. Ce qui ne s'est pas fait hier peut se faire l'an prochain.

L'on a enfin décidé qu'une prochaine assemblée générale aurait lieu pour discuter l'importance d'une révision des statuts; mais cette révision n'est pas l'affaire d'un jour.

Les nouveaux syndics nommés en remplacement des membres sortants du syndicat, tous élus à la majorité absolue de l'assemblée et au premier tour de scrutin, sont : MM. Thomas Sauvage, auteur; Émile Jonas, compositeur, et Colombier, éditeur.

(1) La recette totale est de 384,408 fr. 13 centimes.

Il est à remarquer que, dans cette séance où s'était manifestée une assez grande répulsion contre l'adjonction des éditeurs, c'est l'ÉDITEUR qui a réuni le plus grand nombre de suffrages! Comme l'on voit, l'antipathie n'est pas si prononcée qu'on le dit.

THOMAS SAUVAGE.

LES THÉATRES LYRIQUES SECONDAIRES A PARIS
DEPUIS 1820.

(Premier article.)

On est généralement assez mal renseigné sur ce qui s'est produit de musical chez nous au théâtre, depuis un demi-siècle, en dehors de nos grandes scènes lyriques. A peine sait-on qu'il a existé deux ou trois entreprises dramatiques, dans lesquelles l'élément musical se combinait avec d'autres pour constituer un ensemble varié, et d'autant plus attrayant qu'à cette époque les genres étaient absolument déterminés. Quant à savoir au juste ce que ces théâtres secondaires, et d'une existence malheureusement trop courte, ont mis en lumière comme œuvres, comme auteurs, comme artistes, il n'y faut point songer; et pour l'apprendre on serait obligé d'avoir recours à une foule de livres, de journaux, de recueils spéciaux aujourd'hui oubliés, et dans lesquels les recherches, d'ailleurs, ne sont pas toujours faciles.

Ce petit chapitre du mouvement musical contemporain n'est pas cependant sans intérêt, et, ne fût-ce qu'à titre de curiosité, il nous semble qu'il n'est pas absolument inutile de l'esquisser. N'est-ce pas sur les théâtres secondaires dont nous voulons parler que trois de nos compositeurs les plus aimables et les plus aimés, Adolphe Adam, M. Grisar et M. de Flotow, ont fait leurs premières armes, c'est-à-dire remporté leurs premiers succès? Et cela est-il indifférent à connaître? Evidemment non.

Nous allons donc, remontant le cours des temps, — mais seulement jusqu'à l'an 1820 — essayer de retracer ici le chapitre en question. Toutefois, il faut voir auparavant à qui nous aurons affaire, c'est-à-dire quels théâtres vont nous occuper, quels théâtres n'ont pas jugé trop indigne d'eux et de leur public d'encourager quelque peu l'art musical dans un temps où celui-ci était beaucoup plus *protégé* que de raison, c'est-à-dire, pour parler net, dans un temps où l'on s'efforçait, sous le grand mot de protection, d'entraver le plus possible son expansion complète.

Ces théâtres ont été les suivants : Gymnase-Dramatique, ou théâtre de Madame (1820-1827); — Odéon (1824-1829); — théâtre des Nouveautés (1827-1831); — théâtre de la Renaissance (1838-1841); — théâtre Beaumarchais (1848-1849); — Folies-Nouvelles (1854-1860); — Bouffes-Parisiens (1855-1867); — théâtre des Champs-Elysées.

Nous suivrons, dans ces études familières, l'ordre chronologique, et nous commencerons par conséquent par le Gymnase-Dramatique.

I. — GYMNASE-DRAMATIQUE.

Jetons les yeux sur un recueil du temps, qui va nous montrer dans quelles conditions s'est ouvert le Gymnase-Dramatique, et par suite de quel petit machiavélisme la musique a été pendant un certain temps mêlée à son existence, — car il est à remarquer que celui-ci est le seul de ceux dont nous devons parler qui ait été semi-lyrique à son corps défendant.

Voici ce qu'en disait l'*Almanach des Spectacles*, rédigé par Merville et Coupart, et publié par le célèbre libraire Barba :

« Ce théâtre est une critique parlante du système des priviléges. Pour l'autoriser sans montrer trop ouvertement que ce n'était

qu'une faveur qu'on accordait, et pour avoir quelque chose à répondre aux réclamations qu'on ne prévoyait que trop, on le soumit à un régime particulier. Le vaudeville était déjà joué dans six théâtres; c'était marquer beaucoup de prédilection pour un genre frivole, que d'en créer un septième qui lui fût encore spécialement consacré. On éluda la difficulté, ou du moins on fit semblant de l'éluder. Les *lettres patentes* du Gymnase en firent une sorte de succursale du Théâtre-Français et de l'Opéra-Comique. Là, les jeunes gens du Conservatoire devaient s'exercer sans prétention, et sous les yeux d'un public indulgent, avant que de paraître sur nos grands théâtres. En conséquence, la comédie et l'opéra comique devaient faire partie de son répertoire; et, pour prouver qu'on était de bonne foi dans ce dessein, le droit de jouer toutes les anciennes pièces de la scène française et du théâtre Feydeau lui fut conféré, à la seule condition de les réduire à un acte. Les administrateurs soutinrent la gageure en gens d'esprit : ils firent même la mauvaise plaisanterie de nous donner *la Fée Urgèle* et *le Dépit amoureux*, estropriés et réduits à rien par leurs ciseaux. Quelques autres essais non moins édifiants, dans les genres comique et lyrique, achevèrent de prouver que le public ne voulait que des vaudevilles au Gymnase-Dramatique, et le vaudeville y prit un droit de bourgeoisie à peu près exclusif. Les meilleurs acteurs des théâtres rivaux furent gagnés; un de nos chansonniers les plus spirituels (Scribe?) devint, comme en Italie, le poëte privilégié de la troupe; de nombreux débuts, des acteurs de passage et jusqu'à une pauvre enfant que des prôneurs gagés donnèrent comme une merveille au public (1), qui le crut, et à elle-même, qui en fut plus persuadée encore (ce qui lui coûtera cher un jour), tout contribua à mettre le Gymnase à la mode, et à faire entrer plus d'argent dans sa caisse que dans celles du Théâtre-Français et de l'Opéra-Comique, dont il ne devait être que l'humble succursale... »

Le Gymnase, on le voit, pouvait jouer trois genres : l'opéra-comique, la comédie, le vaudeville, mais les deux premiers étaient à l'avance sacrifiés au second, et il ne pouvait représenter que des pièces en un acte. Son privilége, d'ailleurs, — quoi qu'on en pût dire, — ne lui avait point été accordé dans le but de faciliter l'entrée de la carrière aux jeunes compositeurs, dont on se souciait fort peu à cette époque, et dont les ombres désolées erraient nuitamment — et inutilement aux abords du théâtre. Ce qui le prouve bien, c'est que le Gymnase avait le droit de jouer toutes les pièces lyriques dont les auteurs étaient morts depuis dix ans.

Il ne se faisait pas faute d'user de cette dernière faculté, d'autant plus avantageuse qu'à cette époque les droits des auteurs s'éteignant dix ans après leur mort, elle constituait pour lui une économie véritable sous ce rapport. Aussi vit-on revivre alors sur la scène du boulevard Bonne-Nouvelle un certain nombre de pièces de Duni, de Dalayrac, de Grétry, etc. En ce qui concerne les auteurs vivants, nous ne rencontrons que bien peu de noms : ceux d'Alexandre Piccinni, fils de l'illustre auteur de *Roland* et d'*Atys*, musicien remarquable lui-même; de Garcia, le grand chanteur, beaucoup moins estimable comme compositeur; de Guénée, qui devait être plus tard chef d'orchestre du Palais-Royal; d'un nommé Douai, qui était artiste de l'orchestre; de Champein, l'auteur fécond de tant d'opéras aujourd'hui oubliés; de Maresse, musicien obscur dont on ne sait même plus le nom; de Dourlen, qui, ne trouvant plus sans doute l'occasion de se faire jouer à l'Opéra-Comique, n'eût pas été fâché d'obtenir un succès sur cette scène secondaire; et enfin de Castil-Blaze, qui commença là son petit commerce de traductions et d'adaptations, commerce qui devint pour lui si productif par la suite. On voit que les « jeunes compositeurs, » dans l'intérêt desquels, disait-on, ce nouveau théâtre était créé, n'eurent pas lieu de se réjouir beaucoup de son existence et n'en profitèrent que médiocrement.

Alexandre Piccinni, en effet, n'était déjà plus un tout jeune homme, puisqu'il était né en 1779; mais il méritait encore moins la qualification de « jeune compositeur, » car il avait fait représenter déjà une vingtaine d'ouvrages dont voici les titres : *les Deux Billets doux* (théâtre des Troubadours, an IX), *la Physionomanie* (id., an IX), *le Terme du voyage* (théâtre Montansier, an IX), *Arlequin au village* (théâtre des Jeunes-Artistes, an IX), *la Pension de jeunes Demoiselles* (id., an IX), *Arlequin bon ami* (id., an IX), *le Pavillon* (id., an X), *l'Entresol*, en collaboration avec Lemoyne (théâtre Montansier, an X), *les Deux Voisins* (id., an X), *Lui-même* (id., an X), *les Deux Issues* (théâtre de la Société Olympique, an XI), *le Jeune Sauvage* (théâtre des Jeunes-Artistes, an XI), *l'Amant rival de sa maîtresse* (Porte-Saint-Martin, an XII), *l'Amoureux par surprise, ou le Droit d'ainesse* (théâtre Feydeau, an XIII), *Rien pour lui* (théâtre des Jeunes-Artistes, 1805), *Avis au public, ou le Physionomiste en défaut* (Opéra-Comique, 1806), *Ils sont chez eux, ou les Epoux avant le mariage* (id., 1808), *Alcibiade solitaire* (Opéra, 1814) (1), *le Sceptre et la Charrue* (Opéra-comique, 1817). Je ne suis pas bien certain que cette liste soit absolument complète, bien qu'il y manque assurément fort peu de chose. En tous cas, elle prouve qu'Alexandre Piccinni n'était rien moins qu'un apprenti, et que le Gymnase, en accueillant ses ouvrages, n'encourageait pas positivement des essais. Il était d'ailleurs accompagnateur à ce théâtre, et devait jouir à cette époque d'une certaine réputation, non-seulement à cause des nombreux ouvrages qu'il avait fait représenter, mais encore parce qu'il avait tenu cet emploi d'accompagnateur à Feydeau et à l'Opéra, ainsi qu'à la chapelle royale, qu'il avait été par deux fois chef d'orchestre à la Porte-Saint-Martin, qu'il avait écrit la musique de plus de cent cinquante drames representés sur tous les théâtres des boulevards, enfin qu'il était pianiste de la musique particulière de la Dauphine. Loin d'être un commençant, Alexandre Piccinni, qui peu de temps après devait être premier chef du chant à l'Opéra et chevalier de la Légion d'honneur, jouissait donc au contraire de ce qu'on peut appeler une position considérable. Artiste fort distingué, du reste, deux des ouvrages lyriques qu'il donna au Gymnase, *la Maison en loterie* et *la Petite Lampe merveilleuse*, étaient remarquables et obtinrent de très-grands succès.

Garcia, lui non plus, n'était pas un débutant. Il avait déjà fait représenter en Espagne et en Italie une trentaine d'opéras, et cela n'eût-il pas eu lieu que son immense et légitime réputation de grand chanteur lui eût ouvert facilement les portes du Gymnase, quand même un certain nombre de ses ouvrages n'eussent pas été joués « aux Bouffes, » — comme on disait alors.

Champein, compositeur de troisième ordre, n'en était pas moins dans la carrière depuis près de quarante ans, et son avoir, à lui aussi, se composait d'une trentaine de partitions dont quelques-unes, *la Mélomanie, les Dettes, le Nouveau Don Quichotte*, avaient obtenu la faveur du public.

Quant à Dourlen, s'il n'avait jamais pu rencontrer un succès, il avait néanmoins donné à l'Opéra-Comique : *Linnée, la Dupe de son art, Cagliostro, Plus heureux que sage, Frère Philippe, Marini*, etc. Ce n'était donc pas encore là un *jeune*.

Restent Léopold Aimon, Guénée, Maresse et Douai.

ARTHUR POUGIN.

(La suite prochainement.)

(1) Il faut avouer que les « prôneurs à gages » ne se trompaient que de peu, car la « pauvre enfant » n'était autre que Léontine Fay, l'émule de Déjazet, la grande artiste qui fut plus tard Mme Volnys.

(1) Et non 1824, comme une erreur typographique, sans doute, l'a fait dire à M. Fétis.

MINISTÈRE DE LA MAISON DE L'EMPEREUR

ET DES BEAUX-ARTS.

DIRECTION GÉNÉRALE DES THÉATRES.

AVIS.

Le concours institué au théâtre impérial de l'Opéra-Comique pour la mise en musique du poëme intitulé *le Florentin*, sera clos définitivement le 30 juillet prochain.

Les concurrents sont invités à déposer, avant ce jour, leurs partitions à la direction générale des théâtres.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Faure, prenant son congé à la fin de ce mois, la direction du théâtre impérial de l'Opéra a donné cette semaine deux représentations de *Guillaume Tell* et une de *Don Juan*, chefs-d'œuvre qui reçoivent un si grand relief de leur magnifique interprétation par cet artiste.

*** Des accidents survenus successivement à Mlles Granzow et Fioretti ont causé un nouvel ajournement dans la première représentation de la reprise d'*Herculanum*. Une répétition générale a eu lieu ces jours-ci, et l'on pense pouvoir être prêt pour la semaine prochaine.

*** Le directeur, M. E. Perrin, vient de renouveler pour trois ans l'engagement de Mme Gueymard. — On annonce également celui de Mlle Arnaud, qu'on avait fort remarquée au théâtre des Fantaisies-Parisiennes, et celui de Mlle Adeline Cortez, qui tient avec succès depuis trois ans l'emploi de contrealto au Grand-Théâtre de Lyon.

*** Une des premières nouveautés qui vont être mises à l'étude est le *Sigurth* d'Ernest Reyer. — M. E. Perrin vient, en outre, de confier à M. Duprato, pour en composer la musique, le poëme d'un opéra en quatre actes et sept tableaux, dû à la collaboration de MM. Vict. Sardou et C. Du Locle.

*** Marie Cabel, Capoul, Sainte-Foy prennent leur congé le 1er juillet. — L'engagement de Mlle Marie Roze expire le 31 juillet, et jusqu'à présent elle n'a pas voulu le renouveler. Elle se propose de partir pour l'Italie, et d'y passer six mois pour y perfectionner son talent. — Par compensation, Achard fera sa rentrée le 1er juillet, et Conderc, que le mauvais état de sa santé tenait depuis trop longtemps éloigné de la scène, vient d'y reparaître dans le rôle de Comminges du *Pré-aux-Clercs*, où l'on aurait vainement cherché à le remplacer. — *Les Dragons de Villars* triomphent des chaleurs de la saison, et le charmant opéra de Maillart continue à remplir la salle.

*** D'après les renseignements donnés tout récemment par M. de Filippi, et à l'exactitude desquels on peut se fier, M. Bagier a conclu presque tous ses engagements pour la saison prochaine qui s'ouvrira le 1er octobre. A Mlle Patti, à Fraschini et Tamberlick, qui, ainsi que nous l'avons annoncé, se produiront successivement, le directeur du Théâtre-Italien vient d'ajouter l'excellent Delle Sedie, Mlle Ida de Murska, l'élève de Mme Marchesi, qui, après avoir débuté modestement à Paris dans les concerts, prit son vol pour l'Italie, l'Allemagne et l'Angleterre, où elle arriva promptement à de beaux succès, et Mlle Ricci, la fille d'un des auteurs de *Crispino*. M. Bagier conserve Mmes Krauss et Grossi, MM. Nicolini, Steller, Verger, Ciampi et Mercuriali. Il serait aussi question de Bonnehée, mais surtout, et ce qui ne serait pas une médiocre attraction, de pourparlers avec Mme Carvalho, à laquelle un engagement de 10,000 francs par mois serait offert.

*** M. de Guédéonoff, directeur général des théâtres impériaux de Saint-Pétersbourg, était à Paris ces jours-ci, pour traiter, dit-on, avec M. de Saint-Georges, de la composition d'un ballet, qui sera joué l'hiver prochain en Russie. Chaque année, au surplus, M. de Guédéonoff fait à Paris un voyage, dont le but est de se mettre au courant des nouveautés et des talents qui se sont produits dans nos théâtres.

*** La célèbre cantatrice Pauline Lucca (baronne Rahden) vient de passer quelques jours à Paris. Elle se rendait en Suisse pour prendre un repos nécessité par l'état de sa santé.

*** Le théâtre des Fantaisies-Parisiennes a fermé ses portes mardi pour rouvrir le 1er septembre, si toutefois la combinaison qui mettrait les directeurs du théâtre du Palais-Royal en possession de la salle ne reçoit pas son exécution.

*** *Fleur de Thé* va bientôt transporter ses pénates à Bruxelles et au Hâvre pour revenir plus brillante au 1er septembre à l'Athénée. M. Busnach s'occupe d'ailleurs avec une fiévreuse activité de préparer à son théâtre une brillante réouverture. On dit le plus grand bien de la musique composée par M. Laurent de Rillé pour le *Petit Poucet*, musique dont le caractère tout-à-fait bouffe contrasterait singulièrement avec ses compositions chorales. M. Busnach a d'ailleurs donné à la pièce les interprètes les plus excentriques. Ce seront : Léonce, Hamburger, Daubray, Mmes Lasseny, Bonelli, Lovato, Ducrey, tous ayant fait leurs preuves. Viendront ensuite *les Jumeaux de Bergame*, opéra-comique en un acte, imité de Florian, musique de Ch. Lecocq; *les Horreurs de la guerre*, opéra-bouffe en deux actes, de Ph. Gille, musique de M. Costé; *Première fraîcheur*, d'Octave Gastineau, etc., etc.

*** On donne comme certain l'engagement de Mlle Schneider au théâtre des Bouffes-Parisiens pour le 1er janvier prochain.

*** Les succès qu'a rencontré Mme Ugalde dans les excursions entreprises par elle avec la troupe qu'elle a formée, l'engagent à les continuer sur une plus vaste échelle. Elle se dirige donc vers la Touraine, le Bourbonnais, la Bretagne, etc., pour y jouer spécialement *la Grande-Duchesse de Gérolstein*; elle est accompagnée de MM. E. Garnier, des Bouffes; Hittemans, des Variétés; Henri Beaucé, du Théâtre Lyrique; Warlin et Mme Rodriguez, du Théâtre-Déjazet; de Mlle Rosine Bordi, des Bouffes; enfin, de huit choristes, hommes et femmes. Mme Ugalde s'est réservé le rôle de l'héroïne de la pièce, au service duquel elle met son grand talent de cantatrice et sa verve de comédienne. Les représentations débutent aujourd'hui même par Orléans.

*** Au nombre des pièces qui seront jouées à Vichy cette saison, il faut mentionner le charmant opéra-comique d'Adam, *le Farfadet*, repris l'hiver dernier, avec succès, aux Fantaisies-Parisiennes.

*** Aux engagements faits par le théâtre de Bade, et dont nous avons publié la liste, nous ajouterons le nom de Mlle Gruen, élève d'Alary, et artiste du théâtre royal de Berlin, douée d'une très-belle voix et qui y chantera le rôle de *Norma*.

NOUVELLES DIVERSES.

*** Le grand orgue de Saint-Augustin (système Peschard-Barker), dont nous avons étudié la construction dans notre numéro du 7 juin, a été solennellement béni mercredi dernier. A cette occasion, plusieurs morceaux ont été exécutés par MM. Gigout, organiste de la paroisse, Batiste et Schmitt, avec le talent qu'on leur connaît. La maîtrise et les élèves de l'Ecole de musique religieuse ont parfaitement chanté, sous la direction de M. Hochstetter, plusieurs motets de Carissimi, Palestrina, Beethoven, etc., ainsi que le chœur final de *Noël*, oratorio de M. C. Saint-Saëns.

*** Samedi 6 juin, a été inauguré le nouvel orgue de l'église Saint-Sauveur, à Caen. S. G. Mgr l'évêque de Bayeux a daigné présider cette cérémonie. Le conseil de fabrique avait appelé comme experts MM. Ch. Vervoitte, l'habile maître de chapelle de Saint-Roch de Paris, Haulard, Karren et J. Carlez, de Caen, qui ont fait le plus grand éloge du nouvel instrument, sorti des ateliers de la Société anonyme des grandes orgues, établissements Merklin-Schütze, et qui ont surtout apprécié favorablement les grands perfectionnements apportés dans cet orgue, c'est-à-dire d'avoir obtenu, avec un nombre de jeux relativement restreints, par des combinaisons mécaniques très-heureuses, récemment brevetées, une variété d'effets extraordinaire, par le double emploi de chaque jeu. MM. J. Carlez et Haulard ont exécuté plusieurs morceaux, et ont fait apprécier avantageusement la douceur et la puissance vraiment remarquables de l'orgue. M. Léon Vasseur, de Versailles, qui avait bien voulu prêter le concours de son beau talent, a complété l'épreuve dans une brillante improvisation. La Société chorale de Saint-Grégoire-le-Grand, sous la direction de M. Karren, organiste de Notre-Dame, a exécuté admirablement plusieurs morceaux, entre autres un *Ave verum*, de J. Carlez.

*** Lundi 15 de ce mois a eu lieu, dans la salle de spectacle du Conservatoire, l'assemblée générale de la Société des artistes dramatiques. La séance a commencé à deux heures et s'est terminée à quatre heures dix minutes. Le rapport de M. Eugène Moreau a été couvert d'applaudissements, et le discours de M. le baron Taylor, pour la clôture de l'assemblée, a été très-énergique.

*** Les examens préparatoires pour l'admission aux concours publics du Conservatoire ont été terminés cette semaine.

*** Le célèbre impresario Merelli est en ce moment à Paris. Il assistait jeudi au mariage de Mlle Antoinette Artôt, à Ville-d'Avray. — Nous avons dit à quel point sa sœur, Mlle Désirée, avait fait fanatisme à Moscou. Sur l'avis que M. Merelli l'avait engagée pour la saison prochaine, cent quatre vingt mille roubles (près de 600,000 francs) d'abonnements ont été immédiatement souscrits, et la salle entière se trouve ainsi louée d'avance.

*** Pendant son séjour à Madrid, Arban a reçu de la reine d'Espagne la décoration de l'ordre d'Isabelle-la-Catholique. Le même honneur a été accordé par S. M. à deux solistes de son orchestre : MM. Dunkler, violoncelliste, et Contré, flûtiste.

*** Le célèbre contre-bassiste Bottesini vient d'arriver à Paris.

*** Un cornettiste qui jouit d'une grande célébrité en Angleterre et en Amérique, M. J. Levy, dont on a pu déjà apprécier le talent à Paris

en 1864, s'y fait de nouveau entendre en ce moment. — Ainsi que nous le dîmes à cette époque, M. Levy possède une grande agilité sur son instrument et il en tire une puissante sonorité. — Une charmante polka d'Ettling : *Zerline-Polka*, fournit chaque soir à M. Levy l'occasion de faire applaudir ces qualités.

*** Une pianiste qui obtint il y a quelques années de beaux succès, et par son talent de virtuose et par d'agréables compositions, *la Course au Clocher*, *etc*, est en ce moment à Paris. Mlle Guénée habite Lyon, où elle compte d'excellentes et nombreuses élèves, et elle se rend en Italie pour y prendre quelques mois de repos.

*** Les fêtes musicales du 16 août prochain, à Grenoble, auront l'éclat et l'importance artistique que nous avons été des premiers à leur prédire. Près de *deux cents* sociétés chorales et instrumentales y prendront part. Sur la demande d'un grand nombre d'Orphéons et de Fanfares, et à cause des morceaux imposés, la Commission d'organisation vient de décider que les adhésions seraient reçues jusqu'au 1er juillet, *délai de rigueur*.

*** La charmante collection d'opéras, opéras-comiques et opérettes, *édition populaire*, entreprise par la maison Brandus et Dufour, vient de s'enrichir de deux nouveaux volumes : *Robert le Diable* et *Martha*. Nous rappelons aux amateurs que ces partitions, qui ne contiennent que les paroles et la musique, sans accompagnement, se recommandent spécialement aux artistes dramatiques pour remplacer la copie des rôles, — aux sociétés chorales, — et aux spectateurs pour suivre la musique au théâtre.

*** L'une des plus belles pages de *l'Africaine* est sans contredit le chœur des évêques du premier acte. Une transcription de ce morceau pour piano, écrite par un pianiste-compositeur distingué, M. J. Baur, et d'un très-puissant effet, vient de paraître chez les mêmes éditeurs.

*** La fantaisie pour piano de Mlle Teresa Carreno, sur *l'Africaine*, dont nous avons annoncé la publication, obtient un succès tout à fait digne du talent de la jeune artiste.

*** Le chant et la comédie ont souvent recruté des interprètes distinguées dans le corps de ballet de l'Opéra. On annonce qu'une artiste de la danse, Mlle Ricois, douée d'une voix fort belle, prend des leçons de Wartel, l'éminent professeur de Mlle Nilsson, dans l'intention de suivre la carrière lyrique.

*** Au nombre des journaux qui n'attendaient pour se produire que la promulgation de la nouvelle loi sur la presse, on signalait la publication du *Gaulois*, feuille politique et littéraire, dirigée par M. H. de Pène, et M. Edmond Tarbé des Sablons, qui se sont associés pour cette entreprise. On annonce aujourd'hui pour le 1er juillet l'apparition du nouveau journal. Il s'appuie sur des éléments incontestables de succès : des capitaux suffisants, d'abord, puis l'expérience d'un écrivain qui a fait depuis longtemps déjà et de la façon la plus brillante ses preuves dans le journalisme et dans la littérature; enfin la collaboration de M. Tarbé des Sablons, auquel sa plume élégante et facile comme critique musical et son nom ont tout d'abord concilié de légitimes sympathies. A ces divers titres, *le Gaulois* recevra certainement du public et de ses confrères le plus favorable accueil et nous le lui souhaitons de grand cœur. — M. de Pène annonce que sa nouvelle situation n'apportera aucun changement à la publication et à la rédaction de *la Gazette des Etrangers*, à laquelle il donnera ses soins comme par le passé.

*** M. Max Graziani vient de composer et de faire paraître, sous le titre de *The Earl*, un quadrille entraînant, dédié à M. le marquis de Hastings, propriétaire du cheval vainqueur au dernier derby.

*** Aujourdhui dimanche, de midi à six heures, au Pré-Catelan, représentation extraordinaire au bénéfice d'une grande et sympathique infortune : Mme Péan de la Roche-Jagu, l'artiste de mérite, le compositeur sérieux et convaincu. Les meilleurs artistes de la capitale ont gracieusement offert leur généreux concours. La fête sera clôturée par le tirage d'une riche Tombola.

*** Un éditeur de musique, en même temps compositeur de mérite, M. Alphonse Leduc, auquel on doit une méthode de piano estimée, des études, de nombreux morceaux de piano, des romances, des quadrilles devenus populaires, etc., est mort subitement mercredi à l'âge de soixante-cinq ans, au moment où il rentrait chez lui. Ses obsèques ont eu lieu vendredi au milieu d'un grand concours d'amis et d'artistes.

ÉTRANGER

*** *Londres.* — *L'Africaine* a été donnée mardi pour la première fois de la saison à Covent-Garden, avec son éclat et son succès accoutumés, auxquels ont contribué pour une bonne part Mme Lucca et Naudin. Adelina Patti a été ravissante dans le rôle de Zerline de *Don Juan*. Christine Nilsson, à Drury-Lane, continue d'enthousiasmer son public dans le *Nozze di Figaro*. — Le grand festival triennal de Hændel a eu lieu cette semaine, lundi, mercredi et vendredi, dans l'immense vaisseau du Palais de Cristal, qui renfermait *vingt mille* auditeurs. Une armée de quatre mille artistes, dirigée par le célèbre Costa, a exécuté le premier jour *le Messie*, le chef-d'œuvre du maître, qu'on ne se lasse pas d'entendre en Angleterre, et qui a vraiment été rendu d'une manière admirable. Le surlendemain, le programme se composait d'une *selection* empruntée aux oratorios *Saül*, *Salomon*, *Samson*, *Judas Machabée*, *Josué*, *Jephté*, *Déborah*, *la Résurrection*, aux cantates *Sémélé*, *les Fêtes d'Alexandre*, *Acis et Galatée*. Les soli étaient chantés par Mmes Tietjens, Kellogg, Nilsson, Rudersdorff, Sainton-Dolby, Carola, MM. Sims Reeves, Santley, Foli, Cummings. Nous manquons encore de détails sur la troisième journée. — Mlle Kellogg, dont l'engagement se terminait cette semaine, l'a renouvelé avec M. Mapleson pour le reste de la saison. Elle retournera ensuite en Amérique.

*** *Bade.* — Le deuxième concert de la saison a eu lieu le 16 juin avec le concours de Mlle Brunetti, la gracieuse cantatrice; de l'éminent clarinettiste Wuille, et de MM. Bach, Grodwolle et Oudshorn.—Mme Viardot a donné, devant une auguste assemblée, une quatrième représentation de sa nouvelle opérette en deux actes, *l'Ogre*. C'est, comme nous l'avons dit, un conte de fées très-gracieusement et très-habilement arrangé pour la scène, par M. Ivan Tourguénief, et dont toute l'intrigue roule sur un cheveu d'or, par la vertu duquel le terrible Micocolembo (dont le poëte lui-même joue le rôle) retient captif tout un essaim de jeunes filles. Grâce au prince Saphir (Mme Viardot), l'ogre finit par perdre sa puissance en perdant son cheveu, et ses charmantes prisonnières échappent à sa voracité. — L'ogre est le seul rôle d'homme de la pièce et il n'est point chanté; Mme Viardot a su néanmoins, avec sa profonde connaissance du style vocal, jeter une grande variété dans son œuvre. — Trois morceaux ont été ajoutés depuis la première représentation. — L'exécution a beaucoup gagné comme sûreté et comme nuances, et *l'Ogre* n'a fait que croître dans la faveur de son public de reines et de princesses.

*** *Berlin.* — Le théâtre de Friedrich-Wilhelmstadt a donné la première représentation d'un opéra-comique en deux actes de A. Conradi : *La plus belle Fille du bourg*, charmant ouvrage qui a été accueilli de la façon la plus sympathique par le public. — L'Association des musiciens a adressé au Reichstag une pétition réclamant une loi qui garantisse aux compositeurs de musique de concert, vocale ou instrumentale, un droit sur l'exécution de leurs œuvres, privilége dont ont joui jusqu'ici les compositeurs dramatiques seuls. Une mesure pareille aurait une grande importance en Allemagne, où la musique instrumentale occupe une si large place. — La clôture annuelle de l'Opéra a eu lieu le 13 juin, et durera jusqu'au 12 août.

*** *Prague.* — Mlle Orgéni, en représentations au théâtre tchèque, a débuté par deux magnifiques succès, obtenus dans *Lucie* et le *Barbier de Séville*. Son habileté comme chanteuse, surtout dans les vocalises, est à la hauteur de son talent de comédienne.

*** *Munich.* — Les *Meistersaenger* de R. Wagner seront donnés pour la première fois le dimanche 21 juin; deux autres représentations sont annoncées pour le 25 et le 28.

*** *Gênes.* —La Société philharmonique a donné le 3 juin, au théâtre Carlo Félice, un splendide concert, dans lequel Sivori a été l'objet d'une ovation chaleureuse, et où la Marche indienne de *l'Africaine* a produit l'effet le plus grandiose.

*** *Florence.* — La direction de la Pergola a engagé pour la saison prochaine Mlles Camille de Maësen et Biancolini, les ténors Fancelli et Montanaro, le baryton Cresci, et la célèbre ballerine Pochini. On donnera le *Prophète*, *Dinorah* et le *Comte Ory*.

*** *New-York.* — Les journaux d'Amérique annoncent que M. Max Straskosch s'occupe de monter le *Prophète* au théâtre de Niblo, avec une splendeur encore inconnue en ce pays.

*** *Baltimore.* — L'union allemande des chanteurs du nord-est des Etats-Unis, annonce pour l'été de 1866, une grande fête musicale à laquelle elle convie toutes les sociétés chorales allemandes. Elle a établi également dans ce but, un concours de composition, avec des prix de 100 et de 150 dollars; les chœurs devront être écrits pour voix d'hommes, (paroles allemandes), avec accompagnement d'orchestre, et soli *ad libitum*, et envoyés avant le 1er octobre 1868, avec devise et pli cacheté renfermant le nom de l'auteur, à MM. Joh. Heckermann à Brême.

*** *Philadelphie.* — Après son immense succès à New-York, *la Grande Duchesse* tourne ici toutes les têtes. Il en avait été de même à Washington; Mlle Tostée est toujours l'idole du public.

Le Directeur : S. DUFOUR.

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU.

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE

LES

DRAGONS DE VILLARS

MUSIQUE DE

A. MAILLART

PARTITIONS POUR PIANO ET CHANT ET PIANO SEUL

AIRS DÉTACHÉS DE CHANT,

ARRANGEMENTS ET MUSIQUE DE DANSE

Par Burgmuller, Cramer, Marc-Burty, Croisez, Duvernoy, Goria, Lecarpentier, Longueville, Ketterer, Rummel, Valiquet, Snyders, Wolff, Herman, Colyns. — Strauss, Ettling, Musard, Talexy, Gaston de Lille, etc.

THÉATRE DE L'ATHÉNÉE

FLEUR DE THÉ

MUSIQUE DE

CH. LECOCQ

PARTITION POUR PIANO ET CHANT, IN-8°, NET 10 FRANCS.

AIRS DÉTACHÉS DE CHANT,

ARRANGEMENTS ET MUSIQUE DE DANSE

Par Arban (*Quadrille*), Cramer (*Bouquet de mélodies*), Ketterer (*Galop de salon*), Mey, (*Quadrille et polka-mazurka*), Roques (*Polka*), Strauss (*Grande valse*).

ÉDITION POPULAIRE
d'Opéras, d'Opéras-Comiques et d'Opérettes.

N° 3

RECOMMANDÉ SPÉCIALEMENT

Aux Artistes dramatiques pour remplacer le copie des rôles — Aux Sociétés chorales — Aux Spectateurs pour suivre la musique au Théâtre

ROBERT

LE DIABLE

Opéra en cinq actes

PAROLES DE

SCRIBE & DELAVIGNE

MUSIQUE DE

G. MEYERBEER

PARTITION CONFORME AU THÉATRE

Contenant paroles et musique sans accompagnement

PRIX NET : 4 FRANCS

PARIS

G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS

103, rue Richelieu, 103.

CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE MUSIQUE ET LIBRAIRES

EN VENTE :

N° 1. Auber, FRA DIAVOLO, op.-c. en 3 actes, net 3 fr.

N° 2. Adam, LE POSTILLON DE LONJUMEAU, op.-c. en 3 actes, net 3 fr.

N° 3. Meyerbeer, LE DIABLE, op.-c. en 5 actes, net 4 fr.

N° 4. De Flotow, MARTHA, opéra en 4 actes, net 3 fr.

(SOUS PRESSE)

N° 5. Maillart, LES DRAGONS DE VILLARS, op.-c. en 3 actes, net 3 fr.

EN VENTE :

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seul agent à Londres

S. ARTHUR CHAPELL,

45, New Bond Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

Exposition Universelle de Londres 1862

MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à

ANTOINE COURTOIS

POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES,

ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie Impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg :

A. BUTTNER,

Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

35e Année. N° 26. 28 Juin 1868.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Les droits des auteurs (deuxième partie, 9e article), par **Thomas Sauvage.** — Les Théâtres lyriques secondaires à Paris depuis 1820 (2e article), par **Arthur Pougin.** — *Les Maîtres Chanteurs de Nuremberg*, opéra-comique en trois actes de Richard Wagner. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

LES DROITS DES AUTEURS.

(*Deuxième partie.*)

SOCIÉTÉ DES AUTEURS, COMPOSITEURS ET ÉDITEURS DE MUSIQUE.

(9e article) (1).

Après le départ des *Bouffons*, la réunion des artistes de *l'Opéra-Comique* forain à ceux du *théâtre Italien* n'avait pas été sans influence. Aux grands compositeurs Monsigny et Philidor, qui avaient déjà débuté à la foire, on avait vu se joindre Grétry, dont le talent s'était révélé dès son premier ouvrage *le Huron*, et le drame lyrique, grâce à ces trois hommes de génie, faisait de rapides progrès. Sa marche aurait été plus rapide encore sans la ridicule résistance que lui opposèrent les hommes de lettres.

Comprenant mal ou plutôt ne comprenant pas les convenances de l'art qui doit dominer dans toute œuvre lyrique, ils prétendirent traiter la musique en accessoire et conserver aux développements du drame à peu près la même importance que dans la comédie proprement dite. Tandis qu'en Italie le choix du sujet, la disposition du plan sont entièrement subordonnés à l'intérêt musical, chez nous on voulut soumettre le compositeur à la domination de l'homme de lettres : en un mot, dans l'œuvre commune, la littérature exigea la prééminence sur la musique. Il résulta de cette prétention un genre bâtard, sans valeur littéraire comme sans valeur musicale, que l'on nomma COMÉDIE mêlée d'ARIETTES, détestable invention qui, chaque fois que la mode en est revenue, nous a valu les brocards de toute l'Europe musicienne. Elle semble due au froid et lourd Marmontel; le premier, il accapara Grétry, et, portant ses assommantes prétentions académiques jusque dans un genre où la verve et le sentiment sont des qualités indispensables, il peut être regardé comme l'obstacle le plus funeste qu'ait rencontré la musique dramatique.

Par bonheur se rencontra, dans le même temps, le *maçon*, l'*illettré* SEDAINE ! Celui-là, qui pourtant au besoin savait écrire des œuvres comme *le Philosophe sans le savoir* ou *la Gageure imprévue*, s'effaçant à propos lorsqu'il s'agissait d'une composition lyrique, procura à ses collaborateurs Monsigny et Grétry des applaudissements qui durent toujours : un autre encore, un Anglais, homme de goût et d'esprit, qui avait longtemps voyagé en Italie, d'Hèle (1), introduisit sur notre scène lyrique ces grands finales à l'italienne si favorables aux développements de la musique dramatique.

Le théâtre de la Comédie-Italienne, qui jusqu'en 1782 conserva le répertoire italien auquel il devait son nom, répertoire augmenté des œuvres de Goldoni que l'on avait fait venir exprès à Paris, jouait en outre et fort bien la comédie française; car il créait *la Femme jalouse*, de Desforges, *les Etourdis*, d'Andrieux, les drames de Mercier, les charmantes arlequinades de Florian, et même les vaudevilles de Piis, Barré, Radet, etc., etc. — Le Théâtre-Italien, de 1762 à 1788, représenta à peu près DEUX CENTS ouvrages avec musique nouvelle, ce que nous appelons aujourd'hui des *opéras-comiques*. SOIXANTE-DEUX noms de compositeurs figurèrent sur son affiche, et parmi ces artistes on trouve :

Grétry pour 24 œuvres; — Philidor, 12; — Monsigny, 8; — Duni, 8; — Dezède, 10; — Dalayrac, 10; — Champein, 9; — Piccinni, 5; — Martini, 4; — Sacchini, 2; — Gossec, 3; etc., etc.

Tant d'activité, les brillants succès qui en résultaient, charmaient et attiraient la foule, chaque jour entassée dans la vilaine salle de la rue Mauconseil (2).

Il n'en était pas de même à l'Académie royale de Musique, qui s'éteignait dans la langueur et le marasme, abandonnée à des

(1) Voir les nos 33, 40, 41, 45 et 49 de l'année 1867, et les nos 7, 9 et 22.

(1) Il s'appelait *Hales*, que l'on prononçait *Hèle*, et notre courtoisie française l'avait décoré de la particule nobiliaire. Il a donné : *le Jugement de Midas*, *l'Amant jaloux*, et *les Événements imprévus* en 1778 et 1779.

(2) Où nous avons vu la Halle aux Cuirs. Elle appartenait à l'hôpital des *Enfants trouvés*, qui la louait 9,000 francs aux comédiens.

compositeurs dont les noms étaient : Laborde, Trial, Desormery, Lagarde, Ponteau et autres non moins inconnus.

L'arrivée en France d'une jeune princesse allemande, intelligente et spirituelle, élevée dans le goût et dans la pratique des beaux-arts, surtout de la musique, donna heureusement une nouvelle et meilleure direction à l'action du gouvernement sur les théâtres lyriques.

Marie-Antoinette, Dauphine, ne voulut pas faire un seul acte d'autorité qui pût amener un conflit, un contact compromettant avec l'indigne favorite d'alors; mais dès qu'elle fut reine, elle fit venir à Paris le chevalier Gluck, son maître de musique à Vienne, et l'année même de son avénement, 1774, vit représenter *Iphigénie en Aulide et Orphée.*

On ne peut se figurer quels obstacles le grand compositeur eut à vaincre pour arriver devant le public, même avec cette haute protection; cependant ses deux œuvres obtinrent un immense succès. Pour que Gluck ne fût pas rebuté par tous les désagréments qui accompagnèrent son triomphe, la reine lui fit donner une pension viagère de 6,000 francs, et garantit une autre somme de 6,000 francs pour chaque partition qu'il donnerait à l'Académie royale de musique. Gluck ayant fait représenter cette année, 1774, deux opéras, reçut donc 18,000 francs.

La musique sévère et *déclamée* de Gluck arrivant au moment de l'enthousiasme pour le genre *chanté* italien, principalement adopté à l'Opéra-Comique, qui jouissait alors de la plus grande vogue, on vit se renouveler les discussions soulevées par la première apparition des *bouffons*, entre leurs partisans et les *ramistes;* guerre éternelle! car, comme en définitive elle a lieu entre la *science* et la *mélodie*, on trouvera toujours des génies féconds et paresseux qui soutiendront que, puisqu'ils produisent et plaisent par la seule inspiration, la science est inutile, et l'on ne manquera jamais de bœufs sans idées qui, parvenus à force de labeur à tracer leur sillon, beugleront sans cesse que la science seule fait la musique : *in medio veritas!* La grande difficulté, c'est la réunion des deux mérites, des deux qualités dans des proportions convenables. Il lui fallait un nom à cette guerre! On ne peut pas chez nous admirer toujours le même homme; les partitions qui succédèrent à *Iphigénie*, à *Orphée*, à *Cithère assiégée*, de Gluck, qui tomba, à *Alceste* dont le succès fut longtemps contesté, à *Armide*, même que l'on n'accepta que difficilement, avaient éclairci les rangs des pectateurs à l'Opéra; on commençait à parler de Piccinni, dont Grétry se vantait d'être l'élève ; on avait applaudi avec transport à la Comédie-Italienne sa *Buona figliola:* l'ambassadeur de Naples, qui s'était fait à Paris son prôneur, obtint de la reine qu'elle partageât ses bonnes grâces entre Gluck et Piccini, et on fit venir ce dernier à Paris. La direction de l'Opéra, en lui donnant un traitement très-honorable (1), se l'attacha et le chargea de composer une troupe de chanteurs italiens qui pût varier son répertoire et faire connaître les chefs-d'œuvre ultramontains. Marmontel, se hâtant de l'accaparer, lui infligea immédiatement un poëme de Quinault, qu'il accommoda à sa mode. Les représentations des bouffons commencèrent. *Roland*, de Piccinni, parut, suivit d'*Iphigénie en Tauride* de Gluck. Et les deux camps furent baptisés : Les *gluckistes* et les *piccinnistes*.

Dès lors, la musique devint la grande préoccupation de la cour et de la ville. Pendant dix ans on put admirer et applaudir les œuvres des deux antagonistes réunies à celles de Sacchini, de Salieri, etc., etc. Cette période fut l'âge d'or des artistes et des exécutants. Les nouvelles exigences musicales avaient plus que doublé le nombre des artistes employés dans les orchestres de l'Opéra, du Concert spirituel et de l'Opéra-Comique. En outre, il s'était formé plusieurs réunions musicales particulières sous les auspices de quelques grands seigneurs, telles que le Concert des Amateurs à l'hôtel Soubise; — la Musique du comte de Clermont, celle de l'ambassadeur de Naples, celle du baron de Bagte, violoniste amateur, ridicule, que l'on applaudissait à outrance par dérision; celle du comte d'Albaret, qu'il logeait et nourrissait dans son hôtel comme des moines dans un couvent. Toutes avaient chacune leur pensionnaires spéciaux et de plus attiraient, accueillaient et faisaient entendre ce qu'il y avait de virtuoses distingués à l'étranger.

Malgré les œuvres admirables (1) que l'Académie royale de Musique offrait au public, l'Opéra-comique de la comédie italienne était encore le genre qui attirait plus particulièrement la foule; cette préférence fut hautement et officiellement constatée, sanctionnée par les lettres patentes accordées à ce théâtre en 1781 et dont voici le préambule :

« Louis, etc.—La nécessité des spectacles dans les grandes villes de notre royaume, et principalement dans notre bonne ville de Paris, est un objet qui a de tout temps attiré l'attention des rois nos prédécesseurs, parce qu'ils ont regardé le théâtre comme l'occupation la plus tranquille pour les gens oisifs et le délassement le plus honnête pour les personnes occupées. C'est dans cette vue, qu'indépendamment de ses comédiens français ordinaires, le feu roi, notre très-honoré seigneur et aïeul, avait permis en 1716 l'établissement d'une troupe de comédiens italiens; mais, malgré les talents et le zèle de ceux qui la composaient, ils n'eurent qu'une faible réussite; et ce spectacle ne s'est jamais soutenu que par des moyens étrangers et toujours insuffisants, jusqu'au moment où, en 1762, on y a réuni l'Opéra-Comique. Si depuis cette époque ce théâtre a été fréquenté toutes les fois qu'on y donnait des opéras bouffons et autres pièces de chant, d'un autre côté le public montrait si peu d'empressement pour voir les comédies en langue italienne que, quand on les représentait, le produit de la recette ne suffisait pas même à payer la moitié des frais journaliers; d'ailleurs, comme les tentatives réitérées qu'on a faites pour amener à grands frais des acteurs d'Italie n'ont produit aucun effet, et qu'il ne reste plus aucun espoir de remplacer les bons acteurs morts, ni ceux que leurs longs services mettent dans le cas de se retirer, nous nous sommes vu forcé de supprimer entièrement le genre italien et nous avons pourvu au traitement des acteurs et des actrices qui le représentaient (2) en leur accordant des pensions de retraite et des gratifications convenables. Mais, désirant conserver dans notre bonne ville de Paris un spectacle qui puisse contribuer à l'amusement du public, nous avons établi une nouvelle troupe qui (sous le titre ancien de Comédiens-Italiens) représentera des comédies françaises, des pièces de chant soit à vaudevilles, soit à ariettes, et des parodies (3); et, en conséquence, nous avons permis

(1) En outre de ce traitement Piccinni touchait *quatre cents* francs par représentation de ses ouvrages, qui ne se donnaient jamais *seuls*. Aujourd'hui l'Opéra paye *cinq cents* francs par soirée *pour tout le spectacle*, à partager entre les auteurs, compositeurs et chorégraphes, s'il y a lieu.

(1) De 1774 à 1788, l'Opéra fit représenter, de Gluck : *Iphigénie en Aulide, Orphée, Cithère assiégée, Alceste, Armide, Iphigénie en Tauride, Echo*; de Piccinni : *Roland, Atys, Iphigénie en Tauride, Adèle de Ponthieu*; de Salieri : *les Horaces, les Danaïdes, Tarare, Didon, Diane et Endymion, Pénélope*; de Sacchini : *Renaud, Chimène, Dardanus, Œdipe, Arvire et Evelina.*

(2) Deux comédiens italiens, Carlin Berchinazzi, *l'Arlequin*, et Camerani, *Scapin*, furent seulement conservés. Carlin mourut en 1784; Camerani, devenu semainier perpétuel, exerça ses fonctions jusqu'en 1816.

(3) Par parodies on entendait, nous l'avons dit, les traductions comme la *Colonie* et *l'Olympiade*, de Sacchini, la *Bonne fille*, de Piccinni, et M. Framery, le fondateur de la perception des droits d'auteur en province, fut un des premiers et des plus féconds auteurs de *Parodies*.

aux administrateurs de notre Académie de musique de faire à ladite nouvelle troupe un bail pour trente années du privilége de l'opéra-comique. Nous nous sommes déterminé à cet arrangement d'autant plus volontiers que, par le compte que nous nous sommes fait rendre de l'état de ce spectacle depuis 1762, nous avons remarqué que le genre des pièces de chant y avait fait des progrès aussi rapides qu'étonnants.

» La musique française, qui jadis était l'objet de l'indifférence ou du mépris des étrangers, est répandue aujourd'hui dans toute l'Europe, puisqu'on exécute les opéras-bouffons français dans toutes les cours du Nord et même en Italie, où les plus grands musiciens de Rome et de Naples applaudissent au talent de nos compositeurs français. Ce sont les ouvrages de ce genre qui ont formé le goût en France, qui y ont accoutumé les oreilles à une musique plus savante et plus expressive, et qui ont enfin préparé la révolution arrivée sur le théâtre même de notre Académie de musique, où l'on voit applaudir aujourd'hui des chefs-d'œuvre dont on n'aurait ni connu ni goûté le mérite si on les y avait joués vingt-cinq ans plus tôt. On ne peut donc pas douter que cette révolution ne soit le fruit des opéras-bouffons composés pour la Comédie-Italienne et des efforts continuels des acteurs qui les ont exécutés, parce que, consultant sans cesse le goût du public et cherchant à le perfectionner comme à le satisfaire, ils sont parvenus à rendre leur spectacle infiniment agréable à la nation et même aux étrangers. Si donc il est possible de faire encore des progrès dans ce genre, on doit les attendre des mêmes compositeurs et des mêmes acteurs, qui, encouragés par de premiers succès, mettront leur gloire et leur intérêt à porter cet art aussi loin qu'il peut aller.

» D'après cela nous avons pensé que nous ne pouvions mieux témoigner à ces mêmes acteurs la satisfaction que nous avons de leurs services qu'en leur donnant une consistance solide et légale à l'instar de celle de nos comédiens français ordinaires. Par là nous contribuerons à augmenter le goût et les progrès de la musique, à entretenir l'émulation parmi les gens de lettres et les auteurs, et à assurer par la même voie, non-seulement l'état et les fonds des acteurs et actrices, mais encore leurs pensions de retraite. »

Il faut encore noter dans ces lettres patentes le douzième et dernier article, qui porte :

« En renouvelant en tant que de besoin les dispositions de la déclaration donnée par Louis XIII, notre très-honoré seigneur et trisaïeul, en faveur des comédiens, le 16 avril 1641, nous enjoignons très-expressément à nos comédiens italiens de régler tellement leurs représentations théâtrales que la religion, les bonnes mœurs et l'honnêteté publique n'en puissent souffrir la moindre atteinte. Et, en ce faisant, nous voulons et entendons que l'exercice de leur profession ne puisse leur être imputé à blâme, ni préjudicier à leur réputation dans le commerce public. »

Enfin je citerai comme témoignage de l'estime où l'on tenait généralement à cette époque les exécutants français, ce fait que je rencontre dans les *Mémoires secrets de Bachaumont* :

« Le Grand Seigneur actuel a engagé M. de Saint-Priest, notre ambassadeur à la Porte, d'écrire à Paris pour former à Sa Hautesse une troupe de musiciens qu'elle veut attirer à sa cour. Elle désire que rien ne soit épargné pour cette entreprise, et offre de payer très-chèrement ces messieurs. Les politiques voient avec plaisir ces dispositions de l'empereur turc : ils espèrent qu'à la longue il en résultera une révolution chez cette nation barbare, et que les arts la poliront. »

Mais ce que ne disent pas les *Mémoires secrets*, qui pourtant ne sont guère discrets ni retenus dans leurs révélations, c'est que le Grand Seigneur ne tirait pas de Paris des musiciens seulement, il en faisait aussi venir des chanteuses et des ballerines! A l'appui de ce système d'emprunt lyrique et chorégraphique, il me revient en mémoire une anecdote que me raconta jadis un vieil ami, dans son temps médecin de presque tous les artistes des grands théâtres (1), dont il connaissait ainsi singulièrement la *Chronique secrète*.

THOMAS SAUVAGE.

(*La suite prochainement.*)

LES THÉATRES LYRIQUES SECONDAIRES A PARIS
DEPUIS 1820.

(2e article) (2).

Aimon n'était pas non plus le premier venu. Né à Lisle (Vaucluse) le 4 octobre 1779, élève de son père, violoncelliste distingué qui fut attaché au ministre de Danemark comte de Rantzau, il dirigeait, à peine âgé de dix-sept ans, l'orchestre du théâtre de Marseille, et se faisait remarquer par son ardeur dans la composition de différents morceaux de musique intrumentale. Etant venu se fixer à Paris en 1817, il y fit représenter dès l'année suivante un opéra en trois actes, intitulé *les Jeux floraux*, dont Bouilly avait écrit les paroles. Il fut choisi comme chef d'orchestre du Gymnase, mais n'abusa pas de cette position au point de vue de sa carrière de compositeur, car, à part quelques airs placés par lui dans des vaudevilles (particulièrement celui de *Michel et Christine*, qui acquit une sorte de célébrité), il retoucha seulement *la Fée Urgèle*, de Duni, pour laquelle il écrivit une ouverture et quelques chœurs nouveaux.

Quant à Guénée, violoniste distingué qui avait eu pour professeurs Gaviniés, Rode et Mazas, et pour maître de composition Reicha, il faisait alors partie de l'orchestre de l'Opéra qu'il devait quitter plus tard pour diriger celui du Palais-Royal, et deux ouvrages de sa composition avaient été représentés à l'Opéra-Comique : *la Chambre à coucher*, et *la Comtesse de Troun*, quand il vint donner au Gymnase un petit acte qui n'eut pas plus de retentissement que les précédents.

Louis Maresse, jeune musicien qui publia un certain nombre d'œuvres de musique de chambre, n'était point encore connu au théâtre, où du reste il ne fit que paraître. C'est donc bien un début qu'il effectua en donnant au Gymnase *les Projets de sagesse*, qu'il devait faire suivre rapidement de *l'Habit retourné*, représenté à l'Opéra-Comique le 11 septembre 1821, et qui fut son second et son dernier ouvrage dramatique.

Maresse fut donc, avec Douai, l'un des deux seuls compositeurs absolument inconnus auxquels le Gymnase voulût bien permettre de se brûler les ailes aux feux de sa rampe. Ce dernier était presque un adolescent, puisque, selon M. Fétis, il était né en 1802. Premier violon à l'orchestre de ce théâtre lors de son ouverture, devenu deuxième chef au bout d'une année, il sut mettre autant que possible cette situation à profit en faisant jouer un petit acte, *la Bonne Mère*, son unique œuvre dramatique. Depuis, on n'en

---

(1) Je tiens de cet aimable docteur un portrait de Mme Dugazon, d'après Isabey, hommage de la célèbre actrice, de l'admirable créatrice du rôle de Nina. On lit au bas de la peinture ce quatrain de Dupaty, ami du donataire et de la donatrice :

Toujours mon seul regard peignit son sentiment:
Si l'on a, de mes traits, saisi la ressemblance,
Ce portrait, en vous regardant,
Exprime la reconnaissance.

Ce quatrain est écrit de la main de Mme Dugazon; il n'est pas signé, mais il contient une faute d'orthographe; c'est son cachet.

(2) Voir le n° 25.

entendit plus jamais parler en ce qui concerne le théâtre, bien que cet artiste ait produit beaucoup dans le genre de la symphonie et de l'oratorio.

Nous venons de voir ce que le Gymnase produisit en fait de musiciens. Avant d'énumérer les œuvres que ceux-ci y firent représenter, voyons un peu ce qu'en pouvait être l'interprétation.

Le privilége du Gymnase avait, — ce qui était assez dans les usages de l'époque, — été accordé à un homme qui ne servait que de prête-nom, un certain M. de la Roserie, qui, je crois, était employé de la liste civile. Mais le directeur de fait était Delestre-Poirson, homme d'intelligence et de goût, fort expert en matières théâtrales. Tenu, au moins pendant un certain temps, de faire entrer dans son répertoire un nombre quelconque de pièces musicales, Poirson commença par faire choix d'un chef d'orchestre exercé, Léopold Aimon, et d'un excellent accompagnateur, Alexandre Piccinni. Aimon ne conserva pas longtemps cette situation; dès l'année suivante il abandonna l'orchestre du Gymnase pour aller prendre la direction de celui du Théâtre-Français, et laissa le bâton à Heudier, qui fut lui-même remplacé au bout de quelques annés par Hus-Desforges.

La troupe, composée d'acteurs devenus célèbres, Perlet, Gontier, Klein, Ferville, Numa, etc., ne comptait aucun chanteur proprement dit, mais seulement des comédiens aptes à chanter des couplets de vaudeville. Il n'en était pas tout à fait de même des femmes, et l'on rencontre parmi elles quelques artistes qui eussent pu se faire un nom même dans le genre lyrique, par exemple Mmes Grévedon, Déjazet et Nadéje. Mais il faut citer tout particulièrement Mlle Méric, devenue si célèbre plus tard, comme chanteuse italienne, sous le nom de Mme Méric-Lalande, alors qu'elle créait, à Venise ou à Milan, les rôles principaux des ouvrages de Pacini, de Morlacchi ou de Meyerbeer.

Mlle Lalande, fille et élève d'un chef d'orchestre de province nommé Lamiraux-Lalande, tenait depuis plusieurs années l'emploi des premières chanteuses dans les principales villes des départements lorsque l'administration du Gymnase se l'attacha. Elle vint donc à Paris, se plaça sous la conduite de Garcia, qui compléta son éducation, et débuta le 16 mai 1821 dans *la Meunière*, ouvrage de son professeur. Entre autres créations, elle fit ensuite celle d'Angélique dans le premier pastiche de Castil Blaze, *les Folies amoureuses*, et ce rôle lui fit tant d'honneur que la direction de l'Opéra-Comique voulut se l'attacher. Mais elle avait reçu de brillantes propositions pour l'Italie, et elle partit pour ce pays à la fin de 1823, avec son mari, Méric, corniste de l'Opéra-Comique, qu'elle avait épousé l'année précédente.

Voilà, en ce qui concerne les chanteurs, avec quels éléments le Gymnase se mit en devoir de devenir une succursale de l'Opéra-Comique. Quant à l'orchestre, nous avons vu qu'à l'origine il avait à sa tête un chef consommé, Léopold Aimon; il était ainsi composé : cinq premiers et cinq seconds violons, deux altos (ce qui est bien peu), cinq violoncelles (ce qui est beaucoup), quatre contrebasses, deux flûtes, deux clarinettes, deux hautbois et deux cors. Les trompettes, les trombones et les timbales brillaient par leur absence, ce qui n'était pas un mal, mais on s'explique peu l'absence complète des bassons. Quant aux choristes, ils étaient au nombre de vingt, partagés par moitié entre le sexe fort et le faible; c'était très-suffisant pour un petit théâtre.

Voici maintenant le répertoire complet, en ce qui concerne seulement la musique, bien entendu (1).

La Maison en loterie, un acte, paroles de Picard et Radet, musique d'Alexandre Piccinni, représentée pour l'ouverture le 2 décembre 1820. Succès constaté par 73 représentations. Cet ouvrage avait été donné pour la première fois à l'Odéon, sous forme de vaudeville, le 8 décembre 1817.

Une Visite à la campagne, un acte, paroles de Bonnet et Danguy, musique de Guénée, représentée aussi pour l'ouverture, le 2 décembre 1820. Moins heureuse que la précédente, cette petite pièce n'obtint que 2 représentations.

La Fée Urgèle, ancien opéra en quatre actes, de Favart, musique de Duni, créé à la Comédie-Italienne le 4 décembre 1765, remis en un acte pour satisfaire aux prescriptions du privilége du théâtre de Madame, musique arrangée par Léopold Aimon, chef d'orchestre de ce théâtre, qui refait une ouverture et quelques chœurs. L'ouvrage ainsi remanié paraît devant le public le 6 janvier 1821, et est joué 21 fois, mais que pouvait-il bien rester de la partition naïve de Duni? Quelques couplets, peut-être.

Les Projets de sagesse, un acte, paroles de Mélesville, musique du même (dit l'*Annuaire dramatique* de Ragueneau, ordinairement très-bien informé) et de Maresse. Mélesville, l'aimable collaborateur de Scribe et l'ingénieux auteur de tant de jolies productions dramatiques, était donc musicien? En tous cas, c'est la seule fois qu'il lui ait pris fantaisie de faire montre de ce talent particulier. Ce petit opéra des *Projets de sagesse* avait été créé à la Gaîté le 6 février 1819, sous forme de comédie et sous un autre titre : *les Deux Secrets;* donné au Gymnase le 20 mars 1821, il y obtient 13 représentations.

Une Française, un acte, de M. de Saint-Georges, musique de Champein père et fils, représenté le 10 avril 1821. Voici la première nouvelle que nous ayons d'un fils de Champein, musicien comme son père, et, de plus, collaborant avec lui. L'exactitude de ce renseignement ne saurait cependant être mise en doute, puisque je l'extrais des *Tablettes du directeur* du théâtre de Madame. Cette collaboration ne fut pas heureuse, du reste, car l'ouvrage ne fut joué que 2 fois.

Cantate, paroles de Cuvelier et Hélitas Demun, musique d'Alexandre Piccinni, exécutée au spectacle gratis qui fut donné le 30 avril 1821, pour fêter le baptême du duc de Bordeaux. Les *Tablettes* ne mentionnent pas cette cantate, dont l'existence est révélée par l'*Annuaire dramatique* cité plus haut.

La Meunière, un acte, paroles de Scribe et Mélesville, musique de Garcia, représentée le 16 mai 1821. Obtient 20 représentations. C'est dans cette pièce que se produisit, pour la première fois à Paris, Mlle Lalande, connue plus tard sous le nom de Mme Méric-Lalande. Trompé par de faux renseignements, j'ai dit moi-même dans un autre journal, lors de la mort de cette grande cantatrice, survenue récemment, qu'elle avait débuté au Gymnase seulement en 1823, dans le *pasticcio* de Castil-Blaze intitulé *les Folies amoureuses;* c'était une erreur.

Le Grand-Père ou les Deux âges, un acte, paroles de Favières fils, musique de Louis Jadin, représenté le 20 juin 1821. Ceci était la reprise pure et simple d'un ouvrage créé sous le même titre, à l'Opéra-Comique, le 14 octobre 1815; cette reprise ne lui donne qu'un appoint de 15 représentations.

Alexis ou l'Erreur d'un bon père, un acte, de Marsollier, musique de Dalayrac, représenté le 12 juillet 1821. C'était une reprise aussi, et chacun sait l'immense succès que ce petit acte charmant avait obtenu, au théâtre Feydeau, où il avait paru pour la pre-

(1) Les renseignements très-précis et très-détaillés que l'on trouvera dans ce répertoire ont été pris dans les journaux et recueils du temps, ainsi que dans une petite plaquette fort curieuse et sans doute aujourd'hui fort rare. Cette petite brochure in-18, qui contient une soixantaine de pages et qui est remplie de détails intéressants qu'il serait impossible de trouver ailleurs, est ainsi intitulée : *Théâtre de S. A. R. Madame. — Tablettes du directeur.* Elle est datée de 1828, et fut évidemment tirée à très-peu d'exemplaires, qui furent sans doute distribués aux actionnaires, aux administrateurs et à quelques personnes de la cour.

mière fois le 24 janvier 1798. Il est joué 35 fois au théâtre de Madame, avec le concours de la jeune Léontine Fay, si célèbre sous ce nom, et plus tard sous celui de Mme Volnys, à la Comédie-Française.

ARTHUR POUGIN.

(La suite prochainement.)

LES MAITRES CHANTEURS DE NUREMBERG,

Opéra-comique en trois actes, *de* RICHARD WAGNER.

(Représenté pour la première fois à Munich le 20 juin 1868.)

(Premier article.)

Voici l'auteur de *Lohengrin* désertant le domaine de la légende, sur lequel il avait déclaré vouloir s'établir exclusivement, pour nous donner dans les *Meistersinger* un opéra-comique de toutes pièces. Peut-être n'a-t-il ainsi circonscrit son terrain que postérieurement à cet ouvrage; car, chronologiquement, les *Meistersinger* viennent après *Tannhœuser*, précédant *Lohengrin* et *Tristan*; ou bien ses principes se sont-ils modifiés, et *Rienzi* va-t-il être relevé de l'excommunication? — Quoi qu'il en soit, Wagner s'est assez épris de son sujet pour le traiter deux fois, dramatiquement et mystiquement dans *Tannhœuser*, joyeusement et mondainement dans les *Meistersinger*. Il est certain que rien n'est plus fait pour séduire un auteur que ces tournois poétiques et musicaux, thème gracieux et facile sur lequel on peut broder à plaisir sans faire une trop grande dépense d'imagination; mais, après *le Vaisseau fantôme*, après *Lohengrin*, après *Tristan et Iseult*, on a quelque peine à se représenter Richard Wagner armé d'une marotte et courtisant Thalie. Acceptons-le ainsi cependant; car, si nous l'en croyons, il n'a point forcé son talent, il est resté lui-même, il n'a fait que lâcher une fois la bride à la « gaieté sereine » de son caractère. Nous allons voir comment il s'y est pris.

Les *dramatis personæ* sont les membres de la corporation des maîtres chanteurs de la bonne ville de Nuremberg, vers le milieu du XVIe siècle. Ces honnêtes bourgeois ont recueilli, pour l'accommoder à leur guise, le noble héritage des anciens *Minnesinger* ou chantres d'amour, les émules de nos troubadours et ménestrels français. Naturellement la tradition de leurs aristocratiques devanciers s'est profondément altérée entre leurs mains ; ils ont emprisonné l'art dans des règles et des formules sans nombre, afin sans doute de pouvoir, une fois leur catéchisme appris, composer plus à leur aise, derrière leur comptoir, à l'abri des écarts de la libre fantaisie. S'il est encore question d'amour dans leurs chansons, c'est de l'amour pour le bon motif, de celui que sanctifie l'Eglise, et dont les accents ne profanent point le lieu saint; car les Meistersinger tiennent leurs réunions dans les temples. — La Saint-Jean va être l'occasion d'un concours où les maîtres seront admis à se disputer la palme; la récompense du vainqueur sera la main de la belle Eva, fille de l'orfèvre Veit (ou Guy) Pogner. Le chevalier Walther de Stolzing, jeune noble franconien qui a étudié l'art de la poésie et du chant dans la nature autant que dans un vieux livre de Walther de la Vogelweide, — le dernier des champions du célèbre tournoi de la Wartburg, auquel prit part Tannhæuser, — est retenu depuis quelque temps à Nuremberg pas son amour pour Eva. La jeune fille, dont le cœur bat à l'unisson du sien, lui apprend le double obstacle qui s'oppose à leur bonheur : Walther doit d'abord se faire recevoir maître chanteur, puis l'emporter au concours sur ses rivaux. Maître chanteur! c'est déroger ; qu'importe? Walther sollicitera l'honneur de devenir bourgeois de Nuremberg. Pour commencer, David, l'apprenti du fameux cordonnier-poëte Hans Sachs, lui détaille ce qu'il a à faire : se familiariser avec une infinité de *tons* plus absurdes les uns que les autres, le ton bref, le ton long, le ton très-long, les tons de toutes les couleurs, ceux de l'alouette, du rossignol, de l'aboyeur, de l'arc-en-ciel, de l'étain d'Angleterre et du bâton de cannelle, etc., etc.; puis s'appliquer à trouver des vers honnêtes et bien rhythmés, et enfin savoir y adapter une mélodie congrue. Telles sont les épreuves qu'il aura à subir pour passer maître.

Walther, que les aveux d'Eva remplissent d'une confiance sans bornes, se présente à l'examen à peu près *ex abrupto*. Devant la docte assemblée, au milieu de l'église Sainte-Catherine, il chante l'amour, l'amour profane! et il le chante à sa manière, c'est-à-dire sans tenir aucun compte du fatras de règles consignées aux statuts, avec une verve et une éloquence qui font frémir les juges d'une sainte horreur! Le *marqueur* de la corporation, le *Stadtschreiber* ou greffier, Sixtus Beckmesser, un soupirant malheureux d'Eva, a signalé, comme c'était son devoir, les innombrables fautes du récipiendaire; aussi, malgré l'appui de Hans Sachs, qui s'y connaît, et de Pogner lui-même, Walther est impitoyablement repoussé. Mais il ne quitte pas la place sans avoir foudroyé de son mépris les maîtres chanteurs, ce qui produit un certain désordre dont les apprentis en *gai sçavoir* profitent pour danser une ronde effrénée autour de l'estrade; il en résulte un premier finale assez mouvementé, comme on peut le présumer.

La figure quasi-légendaire du vieil Hans Sachs est au premier plan dans les deux derniers actes. Le lourd Beckmesser, venu nuitamment pour donner une sérénade à Eva Pogner, voisine du cordonnier, est bafoué par ce dernier, qui ameute la foule autour de l'amoureux transi et lui procure une magnifique volée de coups de bâton. Le lendemain, jour de la Saint-Jean, Walther, qui, malgré son insuccès, a passé une nuit très-tranquille, raconte à son hôte, le poëte-artisan, un rêve charmant qu'il a fait.— « Nous sommes sauvés! s'écrie Hans Sachs; c'est un sujet excellent pour une chanson de maître, une chanson où vous pourrez mettre toute votre âme, et qui en même temps se prêtera merveilleusement à être traitée dans les règles. » Et il lui montre comment il faut s'y prendre; Walther, rempli d'ardeur, a bientôt écrit trois stances auxquelles les plus exigeants ne trouveront rien à redire. Pendant qu'il va se parer pour la grande fête qui doit être publique, Beckmesser survient et trouve la chanson de Walther; Sachs lui permet de l'emporter, de la chanter même, s'il le veut, sachant bien qu'il ne saura en tirer qu'un effet grotesque. Beckmesser, ravi, et croyant que la chanson est de Sachs, ce qui lui donne une grande valeur, se sauve avec son trésor. Le moment solennel arrivé, le greffier-marqueur, encore tout écloppé, entonne ses couplets d'une voix rauque, sur une mélodie barbare, déplaçant la prosodie et dénaturant les paroles de la manière la plus bouffonne; il est accueilli par les huées des initiés et des profanes. « Elle est de Sachs! » crie-t-il pour se venger. « — Non pas, dit le cordonnier, je suis incapable de rien faire d'aussi beau. Celui-là seul qui l'a composée pourra, je pense, la bien dire. » Walther s'avance alors, il chante, et bientôt, à ces accents pathétiques, à cette exécution irréprochable, les applaudissements éclatent, et le prix lui est décerné d'une voix unanime. Eva vient déposer la couronne de myrte et de laurier sur le front du vainqueur, Pogner lui passe au cou la chaîne d'or aux trois médailles, insignes des maîtres chanteurs, et Hans Sachs termine la cérémonie en lui adressant quelques paroles bien senties sur la valeur de l'inspiration, sur l'utilité de la règle, — et sur la mission de l'art allemand, *perverti par le goût gaulois et par les princes*.

Wagner se devait à lui-même de finir par ce trait; on le voit, c'est sous la dictée de Hans Sachs qu'a été écrit *Art et Politique*.

(La fin prochainement.)

Dans sa séance du mardi 23 juin, le syndicat de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique a procédé à la recomposition de son bureau. A la majorité de 10 voix sur 11, M. Th. Sauvage, auteur dramatique, a été nommé président; M. S. Dufour, éditeur de musique, ayant obtenu 9 voix sur 11, a été nommé vice-président; M. Ch. Plantade, trésorier, a été continué dans ces fonctions par un vote unanime d'acclamation. Le comité permanent se compose de M. Th. Sauvage, président, et de MM. Nibelle, J.-B. Clément, S. Dufour. Les membres supplémentaires sont : MM. Laurent de Rillé, Mouttet et Girod.

Il a été immédiatement décidé que l'on s'occuperait de la demande d'une assemblée générale pour la révision des statuts, présentée par quatre-vingt-neuf sociétaires. Le syndicat, d'abord d'avis de faire cette réunion dans le plus bref délai, sur l'observation de quelques membres que la saison éloignait de Paris un grand nombre de sociétaires, a fixé la convocation au mois d'octobre.

Monument à la mémoire d'Edouard Monnais.

A la liste des souscripteurs que nous avons donnée dans notre numéro du 14 de ce mois, il faut ajouter les noms suivants : MM. Louis Godefroy; Jouffroy, de l'Institut; Jules Janin, Emile Deschamps, de Villemessant, Edouard Rodrigues, M. Kœnigswarter, Ad. Botte, M. et Mme Fréd. Leroy; Mmes Adolphe Adam, veuve Erard, veuve Duport, Pauline Boutin, Marie Battu; MM. Danhauser, Cabanis, Jules Cohen, baron Haussmann, Léon Halévy, Emilien Pacini, Leval, Edmond et Jules de Goncourt, Auguste Guérin.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné lundi *Don Juan*, et mercredi et vendredi *Guillaume Tell* pour les dernières représentations de Faure avant son congé.

*** Hier a eu lieu la répétition générale de la reprise d'*Herculanum*. — Demain lundi première représentation.

*** C'est Mlle Laure Fonta qui a été choisie par M. Perrin pour remplir dans *Herculanum* le rôle de la bacchante créé par Emma Livry. La danse de Mlle Fonta a tellement d'analogie avec celle de sa devancière, que le rôle sera rendu tel qu'il a été réglé à la création, et sans le moindre changement dans la composition du pas. Il n'est pas douteux que Mlle Fonta n'y obtienne un très-grand succès.

*** Demain lundi au théâtre de l'Opéra-Comique et après-demain mardi dernière représentation d'*Un Premier Jour de bonheur*.

*** Par suite d'une foulure qu'elle s'est faite au pied, Mme Cabel est depuis quelques jours remplacée dans *Un Premier Jour de bonheur* par Mlle Cico, qui s'y fait fort applaudir.

*** C'est dans *Zampa* que Achard, de retour de son congé, va faire sa rentrée.

*** Le bruit qui a couru au sujet de l'intention qu'aurait Mlle Marie Roze de ne plus rentrer à ce théâtre se confirme. Il serait question d'un mariage pour la jeune et charmante cantatrice.

*** M. Strakosch assistait avant-hier avec Maillart à la représentation des *Dragons de Villars*. Il a beaucoup applaudi l'œuvre du célèbre compositeur, et il se pourrait bien que Adelina Patti fût la première à en créer le principal rôle sur les scènes italiennes.

*** Aux sujets d'élite engagés par M. Bagier, pour la saison prochaine, manque un *contralto del primo cartello*. Nous savons que le directeur de notre théâtre italien fait d'actives démarches auprès de Mme Alboni pour la déterminer à reparaître sur une scène qui vit ses plus beaux triomphes et qu'elle a quittée prématurément.

*** Aux artistes engagés par la nouvelle direction des Bouffes-Parisiens il faut ajouter le nom de Montaubry! Voilà une recrue qui, avec Berthelier, Nathan, Désiré, Mlles Schneider, Marie Périer et Berger, ne laisse aucun doute sur la valeur que la nouvelle direction veut donner à sa troupe.

*** Le théâtre de l'Athénée ferme ses portes ce soir pour les rouvrir le 1er septembre. Mme Vestri débute dans cette dernière représentation par le rôle de Césarine. — Depuis quelques jours Oscar, bien connu par ses succès sur les scènes des Délassements, de Déjazet et des Bouffes, remplace Désiré, auquel M. Busnach a voulu donner quelques jours de repos avant l'excursion que la troupe va faire à Bruxelles et au Havre. Oscar s'est montré d'un comique excellent dans le rôle du Mandarin Tien-Tien, et on l'a fort applaudi.—Les rôles de Césarine et de Pinsonnet n'ont nullement perdu à être repris par Mme Bonelli et par Luce; la première y apporte beaucoup de gaieté et sa jolie voix; et le second, s'il est inférieur à Sytter comme chant, l'emporte de beaucoup sur lui comme jeu et comme entrain.

*** Jeudi a eu lieu chez M. le comte d'Osmond, devant une réunion d'amis, l'audition à orchestre de la musique d'un ballet, composée par le noble amateur en vue de l'Opéra; MM. Auber, E. Perrin, le duc de Persigny, étaient au nombre des auditeurs. L'orchestre a été conduit à tour de rôle par M. le comte d'Osmond et par Braga.

*** Une charmante représentation a été donnée le 27 juin par les élèves de l'Ecole internationale de Saint-Germain-en-Laye, à l'occasion de la fête de M. Brandt, leur directeur. Une cantate et un opéra-comique, *le Rêve d'un Ecolier*, dûs tous deux à la collaboration de MM. Longuet pour les paroles, et Gariboldi, pour la musique, ont reçu l'accueil le plus sympathique et le mieux mérité.

*** *La Grande-Duchesse* vient de faire son entrée à Orléans, entrée triomphale s'il en fût. Mme Ugalde, Hittemans, Beaucé, Garnier ont rivalisé d'efforts et de talent. « Ce rôle de la Grande-Duchesse, dit le *Journal du Loiret*, a été chanté par Mme Ugalde avec une crânerie nuancée de finesse. L'éminente artiste s'est surpassée elle-même et a atteint la perfection du genre. Quelle méthode et quelle ardeur! D'autres chantent avec leur voix, d'autres avec leurs bras et leurs jambes. Mme Ugalde, ainsi que l'a dit M. Francisque Sarcey dans une de ses spirituelles causeries dramatiques, chante avec son âme, et c'est l'âme d'une artiste. » Une deuxième représentation de l'œuvre d'Offenbach a été redemandée avec acclamation pour le lendemain.

*** Une belle représentation des *Dragons de Villars* vient d'être donnée au Mans. C'est Mlle Heilbron, du théâtre de l'Opéra-Comique, qui chantait le rôle de Rose Friquet. Les trois actes du charmant opéra de Maillart ont été pour leur gracieuse interprète une ovation non interrompue, et pour le public manceau un véritable plaisir.

*** Montaubry s'est aussi fait beaucoup applaudir à La Rochelle, dans une brillante représentation de *Fra Diavolo*.

*** Le Casino de Vichy possédera Capoul et Mme Cabel les 2, 5 et 7 juillet.

*** De retour à Paris, Mlle Geraldine vient de jouer *la Grande-Duchesse* à la Rochelle et à Rochefort, avec un succès des plus accentués. Dans ces deux villes le public a prouvé par ses rappels et ses applaudissement à l'artiste aimée des anciens Bouffes, tout le plaisir qu'il prenait à son talent spirituel, à sa voix sympathique, à son jeu piquant et distingué.

*** L'événement de la semaine, à Londres, a été *la Grande-Duchesse de Gérolstein*, jouée par Mlle Schneider au théâtre Saint-James. La gracieuse souveraine, aussi piquante qu'à Paris, mais un peu moins prodigue de cascades, par égard pour la réserve britannique, a eu un succès fou. MM. Duplan, Beckers, qu'on a vu à l'Opéra-Comique, et Michel se sont fort bien tirés des rôles de Fritz, Boum et Paul. Dans la salle, on remarquait le prince et la princesse de Galles, le prince et la princesse de Hesse, le prince de Danemark, le duc de Cambridge, le prince de Teck, le comte et la comtesse de Paris, le duc et la duchesse d'Aumale, le prince de Joinville, le duc de Wurtemberg, la duchesse de Manchester, la marquise de Bath, etc., etc.

*** Le duc de Saxe-Cobourg-Gotha, compositeur éminent, vient de supprimer la direction et l'intendance du théâtre de Gotha, qu'il entend désormais diriger lui-même.

NOUVELLES DIVERSES.

*** Les examens des candidats à l'emploi de professeur de chant dans les écoles de la ville de Paris ont commencé mardi dernier. Le jury se composait de MM. Rodrigues, Onfroy, Ambroise Thomas, François Bazin, Ermel, de Saint-Julien, Hubert, Foulon et Spenner. Mgr Doussot, membre de la commission de surveillance du chant, faisait également partie de ce jury

*** Le Concours d'Orphéons ouvert dimanche dernier à Choisy-le-Roi a été fort intéressant; son organisation était du reste excellente. Parmi les membres du jury on remarquait : MM. Semet, Laurent de Rillé, Oscar Comettant, Bezozzi, etc.

*** Mme Ravinet, veuve de M. Nicodami, professeur de piano, a légué au Conservatoire le buste en marbre de son mari, et une somme de 10,000 francs. Cette somme a été convertie en rentes, et, sur la proposition du Comité des études du Conservatoire, S. Exc. le ministre d'État a consenti à ce que la rente de 500 francs fût, cette année, donnée aux premiers prix de piano, savoir : 250 francs au premier prix de la classe des femmes, et 250 francs au premier prix de la classe des hommes, sans partage.

*** Il y a peu de jours qu'a eu lieu l'inauguration du nouvel orgue placé dans la magnifique église de Levroux. Cette belle cérémonie était présidée par S. G. Monseigneur l'archevêque de Bourges. MM. Fhric et Forster, organistes de Châteauroux, se sont joints à M. Ed. Batiste, l'habile organiste de Saint-Eustache pour faire apprécier toutes les qualités du nouvel instrument, qui a été construit par la Société anonyme des grandes orgues (établissements Merklin-Schütze); il a justifié une fois de plus leur grande réputation.

*** On nous écrit de Rouen : A l'occasion de la récente promotion de M. Amédée Méreaux au grade de chevalier de la Légion d'honneur, ses élèves lui ont offert, lundi, dans le bel établissement de M. Vallot, un banquet, comme témoignage de leur vive satisfaction. A cette fête, toute de famille, qui réunissait près de cent souscripteurs, ont voulu prendre part également de nombreux amis de M. Amédée Méreaux, parmi lesquels on remarquait MM. Louis Bouilhet et Gustave Flaubert, hommes de lettres ; Charles Vervoitte, maître de chapelle de Saint-Roch ; Bonnesseur, directeur des théâtres de Rouen; Lucien Dautresme, l'auteur de *Cardillac*, et Frédéric Deschamps, avocat, président du banquet. Deux toasts, sous forme de discours, ont été prononcés au dessert, le premier par M. Frédéric Deschamps, et l'autre par l'éminent professeur et compositeur dont nous aurions voulu retracer les paroles éloquentes et pleines d'un affectueux dévouement adressées à ses élèves et à ses amis.

*** L'ex-roi de Hanovre Georges a entrepris, dans sa résidence de Hietzing, la publication de ses œuvres musicales.

*** Depuis quelque temps déjà *Fra Diavolo* a été exécuté sur les scènes italiennes avec les récitatifs composés par Auber, qui y a même ajouté plusieurs morceaux. A Saint-Pétersbourg et à Londres, Mme Pauline Lucca et Mario, à Berlin et à Moscou, Mlle Artôt y ont rencontré un de leurs plus beaux succès. La publication de cette partition, ainsi adaptée au répertoire italien, était donc vivement désirée. Les amateurs apprendront avec plaisir qu'il vient d'en paraître une fort belle édition chez les éditeurs Brandus et Dufour.

*** Le compositeur Joseph Dessauer, qui a été l'ami de Bellini, de Liszt, de Chopin et de George Sand, s'occupe d'un volume de *Mémoires* (en allemand), qui promet d'être extrêmement intéressant.

*** Nous avons sous les yeux deux nouvelles publications du pianiste compositeur Missler, que nous recommandons avec confiance aux amateurs; l'une à pour titre : *Etudes de piano* du *Petit Caporal des Grenadiers*, et contient trois morceaux très-bien faits pour piano : *Ballade; la Grande Armée*, racontée par une grand'mère, et *le Moulin rouge*, rondo mignon. S. A. le Prince Impérial a daigné en agréer la dédicace; l'autre, dédiée à Mlle Nilsson, est une mélodie, *les Blanches Etoiles*, poésie de Mongis. Un succès certain est réservé à ces deux morceaux.

*** Le grand succès obtenu par *la Tzigane-March*, de Magnus, a décidé l'éminent pianiste compositeur à l'arranger à quatre mains, et elle vient de paraître ainsi chez les éditeurs Brandus et Dufour.

*** Vieuxtemps vient d'être cruellement frappé dans ses plus chères affections. Mme Vieuxtemps est morte le 20 juin, à la Celle-Saint-Cloud, près de Paris, où elle était arrivée la veille seulement pour soigner sa santé compromise depuis plusieurs jours. Après bien des hésitations, le célèbre violoniste avait cru pouvoir profiter d'une notable amélioration dans l'état de sa femme pour aller se faire entendre à Londres, où l'appelait un engagement contracté avec la *Musical Union*; il n'a pu revenir à temps pour recueillir son dernier soupir.—Mme Vieuxtemps avait cinquante ans. A Vienne, sa ville natale, elle acquit une certaine renommée comme pianiste. Elle servait d'accompagnateur à son mari, et il n'aurait pu en rencontrer un autre qui le comprît aussi bien. Elle laisse à l'artiste dont elle fut la compagne dévouée deux enfants, un fils et une fille.

*** On annonce la mort, à Gratz, du compositeur Anselm Hüttenbrenner, âgé de soixante-quatorze ans, directeur du Conservatoire de cette ville. Il avait été lié d'amitié avec Beethoven et particulièrement avec Schubert. On lui doit la publication des fragments de la symphonie en *si* mineur de ce dernier maître.

—

*** Aujourd'hui, au Pré-Catelan, grande Fête Champêtre, Musique des Zouaves, Fanfare de la Seine, Bal d'Enfants, Tombola, Jeux de toute espèce. De cinq à sept heures, au Théâtre des Fleurs, deux Pièces nouvelles : 1° *le Camp des Bourgeoises*, du théâtre du Gymnase; 2° *la Consigne est de Ronfler*, du théâtre du Palais-Royal.

ÉTRANGER

*** *Londres.* — C'est Mlle Patti, et non plus Mme Lucca, qui jouera le rôle d'Angela du *Domino noir*, traduit en italien. — La troisième journée du Hændel-Festival a été en grande partie remplie par *Israël en Egypte*, qui a été au moins aussi bien exécuté que le *Messie*. Sims Reeves y a été superbe. On a bissé l'*Occasional-Ouverture*, et la fête s'est terminée par l'hymne national, arrangé par M. Costa pour chœur et orchestre. — L'affluence de l'auditoire a été énorme : 79,465 personnes ont fait acte de présence pendant ces trois jours. En 1857, lors du premier essai, on n'avait compté que 38,114 assistants; en 1859, centenaire de la mort de Hændel, ce chiffre s'éleva à 81,319, pour tomber en 1862, l'année de l'Exposition, à 67,567, et en 1865, à 59,434.—Le trente-troisième concert annuel de Benedict a eu lieu samedi dernier à Saint-James's-Hall, avec un programme d'une longueur usitée en pareille occurrence, et une foule de noms d'*étoiles* à côté de celui du bénéficiaire : Patti, Nilsson, Tietjens, Kellogg, Arabella Goddard, Fricci, Santley, etc. Les concerts de Benedict sont presque devenus une institution, et on peut toujours en prédire le succès à l'avance.

*** *Ems.* — Le premier grand concert de la saison a eu lieu le 16 : salle brillante; fructueuse recette, consacrée à une œuvre de bienfaisance. Mlle Brunetti, une pianiste du nom d'Amalie Wulfinghoff, M. Nathan, violoncelliste, défrayaient le programme de cette soirée.—Parmi les artistes attendus pendant la saison et qui se feront entendre au Kursaal, on cite déjà : Mme Vandenheuvel-Duprez, Mlle Marimon, Mlle Corina Simoni, Mme Léonard, Mlle Marie Deschamps, MM. Vieuxtemps, Batta, Sivori, Piatti, de Bériot, Léonard, Arban, de Vroye, Alfred Jaell, etc.— Les représentations théâtrales ont également commencé par *l'Elixir de Cornelius*, de MM. Meilhac, Delavigne et Durand. Vingt opéras ou opérettes, la plupart écrits pour notre scène et qui forment la base de son répertoire, *Lischen et Fritzchen*, entre autres, seront chantés dans une période de deux mois environ par quatorze artistes de mérite, recrutés à Paris.—On attend ici la visite du vice-roi d'Egypte, du prince Georges de Prusse, du duc de Saxe-Meiningen, du prince Humbert d'Italie, qui viendra passer quelques jours auprès de sa sœur la reine de Portugal, du roi de Prusse et de plusieurs autres hauts personnages.

*** *Mannheim.* — Une opérette nouvelle de Ferd. Langer, *le Voisinage dangereux* (d'après Kotzebue) a été représentée avec un succès complet.

*** *Leipzig.* — La place de *cantor* de la Thomasschule, remplie en dernier lieu par Moritz Hauptmann, a été donnée à l'organiste E. F. Richter, professeur d'orgue au Conservatoire.

*** *Vienne.* — On considère comme à peu près certaine la démission de l'intendant général M. de Münch-Bellinghausen, après l'inauguration du nouvel Opéra, qui aura lieu vers la fin de l'année. M. Dingelstedt, directeur actuel de l'Opéra, serait alors mis à la tête des deux théâtres de la Cour, et le chef d'orchestre Esser prendrait la direction artistique de l'Opéra. — La célèbre Mme Bockholtz-Falcoui, dont les leçons ont fourni à l'Allemagne un si grand nombre d'excellentes cantatrices, a donné dans le salon Streicher un brillant concert avec ses élèves; on y a particulièrement remarqué et applaudi, comme des artistes d'avenir, Mlles Caroline Ritter, Fanny Schmidt, de Martinez et Weissert.

*** *Busseto.* — Le théâtre érigé nouvellement en l'honneur de Verdi, et qui portera son nom, sera inauguré le 15 août. La prima donna Berini et le ténor Prudenza figurent dans la troupe engagée à cet effet.

*** *Padoue.* — *Le Prophète* vient d'être magnifiquement représenté, avec Mme Maria Destin, la Sélika de Milan, dans le rôle Fidès.

*** *Madrid.* — Des réformes importantes viennent d'être introduites au Conservatoire; par exemple, le directeur sera désormais remplacé par un commissaire royal, délégué du gouvernement, dépendant immédiatement du ministre de l'instruction publique.

*** *Chicago.* — Un grand festival, dont la musique classique allemande fera les frais, est annoncé. Reichardt, l'auteur de *Was ist des Deutschen Vaterland*, a composé et envoyé un nouveau chœur pour cette solennité.

Le Directeur : S. DUFOUR.

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU

PUBLICATIONS NOUVELLES :

LA PARTITION POUR CHANT ET PIANO, FORMAT IN-8°

Adaptée au répertoire du théâtre Italien

DE l'opéra-comique **FRA DIAVOLO** DE D.-E.-E. Auber

AVEC PAROLES ITALIENNES

Récitatifs et Morceaux ajoutés par l'auteur

Prix net : 18 fr. *Pour la représentation au théâtre Italien.* Prix : net : 18 fr.

ÉDITION POPULAIRE
d'Opéras, d'Opéras-Comiques et d'Opérettes.

EN VENTE :

N° 1. Auber, FRA DIAVOLO, op.-c. en 3 actes, net 3 fr.

N° 2. Adam, LE POSTILLON DE LONJUMEAU, op.-c. en 3 actes, net 3 fr.

N° 4

RECOMMANDÉ SPÉCIALEMENT

Aux Artistes dramatiques pour remplacer la copie des rôles — Aux Sociétés chorales — Aux Spectateurs pour suivre la musique au Théâtre

MARTHA

Opéra en quatre actes

POEME DE

M. DE SAINT-GEORGES

MUSIQUE DE

F. DE FLOTOW

PARTITION

Contenant paroles et musique sans accompagnement

PRIX NET : 3 FRANCS

PARIS

G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS

103, rue Richelieu, 103.

CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE MUSIQUE ET LIBRAIRES

N° 5. Maillart, LES DRAGONS DE VILLARS, op.-c. en 3 actes, net 3 fr.

(SOUS PRESSE)

N° 3. Meyerbeer, ROBERT LE DIABLE, opéra en 5 actes, net 4 fr.

EN VENTE :

THÉATRE IMPÉRIAL De l'Opéra-Comique **LES DRAGONS DE VILLARS** MUSIQUE DE A. Maillart

ARRANGEMENTS **NOUVEAUX** POUR LE PIANO :

CRAMER. Bouquet de mélodies
Mosaïque pour le Piano, prix : 7 fr. 50.

DUVERNOY. Fantaisie de salon
Pour le Piano, prix : 7 fr. 50.

E. KETTERER. Fantaisie brillante pour le piano, 7 50.

STRAUSS. Grand quadrille
Pour le Piano et à quatre mains, prix : 4 fr. 50.

BURGMULLER. Valse de salon
Arrangée pour Piano à quatre mains.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER — A. CHAIX ET C°, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

35e Année. N° 27. 5 Juillet 1868.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Théâtre impérial de l'Opéra : reprise d'*Herculanum*, de Félicien David, par **Paul Bernard**. — *Les Maîtres Chanteurs de Nuremberg*, opéra-comique en trois actes de Richard Wagner (2e et dernier article), par **Charles Bannelier**. — Les droits des auteurs (deuxième partie, 10e article), par **Thomas Sauvage**. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves**. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA.

HERCULANUM,

Opéra en quatre actes, paroles de MM. Méry *et* Hadot, *musique de* M. Félicien David.

(Reprise le 29 juin 1868.)

Il y a un an à peine les cinq Académies réunies décernaient à Félicien David le grand prix biennal de 20,000 francs fondé par l'Empereur pour le meilleur opéra joué depuis dix ans, et tout le monde applaudissait à ce choix.

M. E. Perrin a donc fait aujourd'hui acte de bon goût comme de justice en rendant au public une des deux œuvres qui avaient valu à l'éminent compositeur cette haute distinction de l'Institut, et en dédommageant l'auteur d'*Herculanum* des vicissitudes qui avaient arrêté le succès de cette œuvre presque au début.

Il est effectivement difficile de voir un ouvrage plus contre-carré que celui-ci par les hasards de la scène. Dès la cinquième représentation, Mme Borghi-Mamo, créatrice du rôle d'Olympia, en entravait la marche par une indisposition. A la sixième, c'était Mme Gueymard qui tombait malade; à la septième enfin, c'était notre cher et regretté Roger qui subissait à son tour la *mal'aria*, et peu de temps après, le terrible accident qui brisa sa carrière.

Malgré toutes ces tribulations, *Herculanum* gagnait un rang des plus honorables, et pendant trois ans, de 1859 à 1862, reparaissait de temps à autre sur l'affiche de l'Opéra. Mlle Vestvali y reprenait un rôle, Gueymard y succédait à Roger, mais tout cela n'était par fait pour établir la réussite d'une œuvre si intéressante qu'elle pût être.

Toutefois, *Herculanum* fut classé dans les meilleures du maître. A cette époque (le public est ainsi fait qu'il a des opinions stéréotypées), on refusait encore à Félicien David la faculté dramatique et la grandeur nécessaire aux proportions de l'opéra. La mélodieuse et large partition d'*Herculanum* devait appeler de ce jugement, mais il fallait le temps de changer d'opinion; dans les arts, c'est quelquefois plus long qu'en politique. Courage, mon cher public, écoute seulement, et dis-moi si dans cet *Herculanum* tu ne retrouves pas les éléments d'une véritable école et d'une forte individualité! L'école, c'est celle de Meyerbeer et d'Halévy. L'individualité, c'est la nature même de Félicien, c'est la poésie inhérente à son génie, c'est le charme, c'est la couleur émergeant sans cesse de la féconde palette de ce Léopold Robert de la musique.

Il y a dans *Herculanum* une certaine alliance de la phrase italienne largement chantante et chaudement dramatique, avec l'expression allemande plus cherchée dans le détail, plus déclamatoire et plus vraie. De cette alliance il résulte des mélodies, populairement tracées, il est vrai, mais souvent drapées dans une distinction native et développées avec un art que négligent trop souvent les Italiens. Il en résulte encore des récitatifs vrais d'expression, des chœurs habilement traités où l'orchestre joue un grand rôle, des morceaux d'ensemble où les voix se groupent dans toute leur sonorité, sans arriver jamais à l'acuïté, tranchons le mot, à la vulgarité ultramontaine. Cela forme d'un bout à l'autre un ouvrage honorable à tous les titres, et auquel il ne manque peut-être qu'une de ces pages hors ligne, une de ces inspirations qui font époque, pour être admis dans les chefs-d'œuvre de l'école moderne.

Que faut-il de plus pour que la reprise d'*Herculanum* soit considérée comme un heureux événement artistique?

Seulement, d'après tout ce que je viens de dire, on comprendra que l'interprétation d'une œuvre aussi chantante demande avant tout des artistes de premier choix et des voix essentiellement printanières. Ce sont là choses peu conciliables. En général, hélas! le printemps manque de maturité, l'expérience manque de fraîcheur. Cependant l'administration de l'Opéra a fait pour le mieux. Elle a donné large part à l'une et à l'autre en confiant cette interprétation à M. Obin, à Mmes Gueymard, Marie Battu et au jeune ténor Colin. Certes, dans cet ensemble il y a beaucoup à

louer, mais il reste quelques restrictions à faire. M. Obin, qui a conservé le rôle de Nicanor, brillamment créé par lui, est toujours l'excellent chanteur que vous savez. Malheureusement, sa voix a beaucoup perdu du timbre nécessaire aux basses profondes. Dans le récit, dans le solo, on saisit fort bien ses intentions toujours louables et de bonne école, mais dans les ensembles ou quand l'orchestre parle trop haut, c'est en vain qu'on écoute; on peut encore voir M. Obin, mais on ne l'entend plus. Du reste, il est fort bon à voir, car il semble impossible de mieux composer un personnage qu'il ne le fait; il se drape, il se pose, il marche en grand comédien, et c'est un excellent exemple pour nos chanteurs, si peu versés en général dans l'art théâtral.

Mme Gueymard, qui jouait autrefois le rôle de la chrétienne Lilia, fait aujourd'hui la reine Olympia. Devenue sa propre rivale, il reste à savoir ce qu'elle a pu gagner au change. J'ai souvenir d'une esclave simple, touchante et pleine de foi à laquelle maintenant la pourpre romaine ne sied qu'à moitié. Si Mme Gueymard manque un peu de majesté, elle rachète cela du moins par un sentiment dramatique réel et entraînant. Son chant est toujours bien accentué, quoique un peu lourd; elle a été fréquemment et chaleureusement applaudie, au premier acte, après le *brindisi* qu'elle a dû répéter, et surtout dans l'hymne à Vénus, au troisième acte, où elle a su développer un grand charme et une chaleur concentrée parfaitement en situation.

La beauté sculpturale de Mlle Marie Battu, la pureté, la sévérité même des lignes de son visage, personnifient admirablement la vierge chrétienne des premiers temps du christianisme. Mlle Battu a d'ailleurs apporté dans l'étude du rôle de Lilia l'intelligence et le soin consciencieux qui distinguent toutes ses créations. Aussi ne craignons-nous pas d'être démenti quand nous dirons qu'elle a eu la plus belle part dans le succès de cette reprise. Dans le duo avec Nicanor, dans le *Credo*, et particulièrement dans le grand duo du quatrième acte avec Helios, dont la strette a été redemandée avec acclamation, elle a fait preuve d'un sentiment dramatique, d'un goût et d'une élévation de style qui ont provoqué d'enthousiastes bravos, à la suite desquels elle a dû reparaître après le deuxième acte et au dénoûment.

Dans le Laërte, d'*Hamlet*, nous avions trouvé M. Colin très-suffisant parce qu'il y était en somme peu en évidence. Au contraire, dans un rôle de l'importance d'Hélios, la valeur personnelle de M. Colin est amoindrie; il ne sait pas encore tenir la scène, et sa voix elle-même, si réellement sympathique, perd le charme qu'on lui trouvait tout d'abord. Son chant est saccadé, sa diction semble mesquine; pourtant il mérite des éloges, et nous ne doutons pas qu'avec du travail et du temps il ne devienne un fort agréable ténor. Nous craignons cependant que les rôles de force ne soient pas de son ressort.

Les personnages secondaires sont remplis par David, dont la puissante voix éclate dans le rôle de Satan, et par Gaspard (le prophète). La danse, dont les airs, dans le pas des Muses surtout, sont charmants, et où se place la bacchanale avec son magnifique chœur *Evohé*, *Evohé*, est représentée par Mérante et Mlle Laure Fonta. Ici encore un triste souvenir : je me rappelle avoir applaudi l'infortunée Emma Livry dans le rôle d'Érigone. Il devait être rempli par Mlle Granzow : il est échu à Mlle Fonta, et elle s'en est acquittée avec une grâce et une élégance qui ont, à plusieurs reprises, rappelé les qualités de sa devancière et lui ont valu de légitimes applaudissements.

L'orchestre et les chœurs n'ont rien laissé à désirer. L'oreille est satisfaite et les yeux aussi, car les décorations, dues à MM. Cambon, Despleschin et Thierry, les costumes, la mise en scène, tout est splendide et digne du Grand Opéra.

PAUL BERNARD.

LES MAITRES CHANTEURS DE NUREMBERG,

Opéra-comique en trois actes, de RICHARD WAGNER.

(Représenté pour la première fois à Munich le 21 juin 1868.)

(2e et dernier article) (1).

Le libretto des *Maîtres chanteurs* est riche en *situations:* le musicien a dû être satisfait du poëte, mais la critique inexorable a de grandes réserves à faire au nom de la logique et de la vraisemblance. A quelle époque a-t-il existé, l'habitant de Nuremberg, le bourgeois de race qui met sa fille au concours, au lieu de la donner tout bonnement à celui qu'elle aime et qu'il souhaite lui-même pour gendre? Mais aussi, si Pogner s'était comporté de cette façon si raisonnable, point de *Maîtres chanteurs*, et nous aurions sans doute attendu longtemps avant de savoir comment Wagner traduit le rire. Des scènes d'une utilité fort contestable remplissent le second acte, qui se passe tout entier dans la rue où demeurent Pogner et Hans Sachs. Allégé de ces longueurs, s'il avait pu recevoir quelque peu du trop plein du troisième acte, qui est loin de manquer d'intérêt, mais qui dure près de deux heures, un salutaire équilibre se serait établi, et l'auteur aurait épargné à son public une fatigue physique qui ne peut être sans influence sur ses impressions.

Le comique de Wagner n'est ni le marivaudage de la plupart de nos opéras-comiques, ni la farce insensée qui a usurpé le nom d'opéra-bouffe; c'est la gaieté de haut goût de Shakspeare et de Molière, moins les gros mots. La scène où Beckmesser reçoit de frappantes marques du courroux des bourgeois troublés dans leur sommeil a excité à la représentation un rire homérique. Mais où pouvait donc être pendant tout ce tapage le veilleur de nuit, qui arrive tout endormi, à la fin de l'acte, lorsque tout est rentré dans l'ordre, juste pour psalmodier son monotone avertissement? — La quatrième scène du second acte, entre Hans Sachs et Eva, est, par contre, assez finement traitée, bien qu'elle fasse longueur. Quant à Walther, que l'auteur a chargé d'exposer ses propres idées sur la rénovation de l'art, il ne saurait plaisanter; il est enthousiaste, passionné, grave quelquefois, il ne quitte pas le mode lydien.

Les procédés musicaux employés par Wagner dans son nouvel ouvrage s'éloignent un peu de ceux mis en pratique dans *Tannhæuser*, *Lohengrin* et *Tristan*, mais pas autant que le titre d'opéra-comique pourrait le faire croire. Plus de phrase caractéristique annonçant chaque personnage, quelques passages franchement rhythmés, quelques cadences parfaites, bien rares il est vrai; mais à peu près partout la *mélodie infinie*, sans forme saisissable, une harmonie aussi peu naturelle que possible et qui souvent défie toute analyse, des périodes à perte de vue, des enchevêtrements de parties qui ont l'air d'une caricature du contrepoint..., et tout à coup, dans ce chaos, une éclaircie charmante ou bien une idée puissante grandiosement exprimée.

Dans tout cela, on cherche en vain où peut s'exercer cette facilité de compréhension qui doit, d'après Wagner lui-même, être une des principales conditions du beau dans l'œuvre dramatique; quant à sa proche parente, la simplicité, il n'en peut être question, — les adeptes de l'école nouvelle nous riraient au nez, — non plus que de l'unité, dépossédées qu'elles sont toutes deux aujourd'hui du piédestal où les avait élevées Winkelmann. C'est sur d'autres bases, plus solides sans doute, qu'est établie l'esthétique nouvelle. Cependant il se trouve justement que les endroits où le beau éclate dans l'œuvre de Wagner sont ceux où, échappant à la contrainte

(1) Voir le n° 26.

qu'il s'est imposée, il veut bien rester à la portée des simples qui ont appris à sentir à l'école de Beethoven et de Weber : par exemple, les finales des premier et troisième actes de *Lohengrin*, la marche des fiançailles, l'air de Lohengrin à son départ de la terre, maint passage de *Tannhæuser*, etc. Si le but avoué des novateurs est de *démocratiser* l'art, n'est-il pas bien mieux rempli par ces morceaux auxquels Wagner tient peut-être médiocrement, que par les vagues échos de la « mélodie de la forêt? » Les disciples du maître répondront évidemment, comme l'a fait Liszt, qu'il faut être spécialement doué pour être accessible à cet ordre de beautés, — et qu'ils le sont. A cela il n'y a rien à dire, sous peine de tourner dans un cercle vicieux.

Le prélude des *Maîtres chanteurs*, plus développé que celui de *Lohengrin*, lui est bien inférieur. Il est bâti sur le motif chanté par Pogner au premier acte lorsqu'il déclare sa volonté de donner sa fille au vainqueur du tournoi, *Ein Meistersinger muss er sein*, repris plus tard par Walther à la cinquième scène du second acte, et sur la marche qui accompagne l'entrée des maîtres chanteurs. La scène de la réunion dans l'église et le chant de Walther au premier acte; celle entre Hans Sachs et Eva, la sérénade, où Beckmesser envoie, en grattant son luth, ses soupirs et ses hoquets amoureux à la femme de chambre d'Eva, déguisée sous les habillements de sa maîtresse, et le finale du second acte; le rêve de Walther, qu'il répétera plus tard dans l'assemblée publique, au second tableau du troisième acte; le mouvement de valse vers le début du dernier finale, et la scène entière du concours, sont à citer comme les pages principales de la partition. Les deux mélodies chantées par Walther, à chacune de ses épreuves devant les maîtres, sont ravissantes, et rachètent bien des erreurs de goût.

Il y aura sans doute à revenir sur cette première impression; ce n'est pas du premier coup qu'on se fixe définitivement sur la portée d'une œuvre de Wagner. De cet examen, si hâtif qu'il ait dû être, se dégage cependant pour nous la conviction que l'opéra-comique n'a rien à gagner à être transporté sur ce terrain, si l'on veut lui conserver son nom et ses allures, à moins de vouloir en arriver à une chose hybride où tous les genres seront réunis, et dont l'avénement pourrait bien d'ailleurs n'être pas trop éloigné.

Quelques mots maintenant sur l'exécution. C'est le dimanche 21 juin que les *Maîtres chanteurs*, si impatiemment attendus, ont été donnés pour la première fois au théâtre royal de Munich. Le public, très-réservé d'abord, est monté peu à peu au diapason de l'enthousiasme; Wagner, assis auprès de son royal ami Louis II, a été acclamé à diverses reprises. La représentation n'a pas duré moins de cinq heures; et encore, si Wagner n'avait pas évité avec soin les fastidieuses répétitions de paroles qui entravent l'action même dans nos meilleurs opéras, qui peut prévoir à quelle heure indue pour les habitudes allemandes Hans Sachs aurait achevé sa grande tirade politico-artistique, à laquelle on s'attend si peu? Les ensembles, grâce à cette précaution, sont relativement courts. Il n'y a pas de dialogue parlé, il est à peine besoin de le dire. — Les études, soigneusement dirigées et préparées de longue main par un grand musicien dévoué corps et âme à Wagner, par Hans de Bülow, ont abouti à une exécution splendide. Nachbaur (Walter), Betz (Hans Sachs), Bausewein (Pogner), Schlosser (David), Hölzl (Beckmesser), Mmes Mallinger (Eva) et Diez (Madeleine), les chœurs et l'orchestre, se sont admirablement comportés; et ce n'est pas un petit mérite que de chanter convenablement une musique aussi chargée, aussi tourmentée, où l'esprit et l'oreille sont continuellement en quête d'un point d'appui pour ne pas dévier de l'intonation. Hans de Bülow, debout au milieu de l'orchestre, la partition devant lui, conduisait sans presque y jeter les yeux; il sait par cœur cet énorme volume, *rudis indigestaque moles!*

On a fait des prodiges pour la mise en scène; au deuxième acte, les coulisses sont supprimées pour faire place, non plus à des décors et à des trompe-l'œil, mais à de vraies maisons moyen âge. Le roi avait ouvert un crédit illimité à son protégé; on a laissé pendant des mois entiers souffrir les recettes du théâtre pour ne s'occuper que des répétitions journalières et interminables des *Maîtres chanteurs*, dont on doit donner *trois* représentations seulement; la dépense se chiffre par cinquante mille florins! Quelque opinion qu'on ait de la valeur et de l'avenir des idées wagnériennes, il n'en est pas moins consolant de penser qu'un souverain a pu faire autant pour l'Art, qui certes ne le lui rendra pas en écus sonnants!

CHARLES BANNELIER.

LES DROITS DES AUTEURS.

(*Deuxième partie.*)

—

SOCIÉTÉ DES AUTEURS, COMPOSITEURS ET ÉDITEURS DE MUSIQUE.

(10e article) (1).

Dans la seconde moitié du dernier siècle, les demoiselles des chœurs de chant et de danse de l'Académie royale de musique, — on disait alors tout bonnement LES FILLES D'OPÉRA, — formaient parmi les courtisanes une classe à part : chanteuses ou danseuses, du moment qu'elles montaient sur les planches de ce théâtre doué de tant de priviléges (2), semblaient croire appartenir à la noblesse du royaume. Il est vrai qu'à cette époque une fille d'Opéra faisait nécessairement partie du train d'un seigneur à la mode, comme ses chiens, ses gens, ses chevaux, ses voitures : il ne pouvait s'en passer sans rester incomplet.

Cette prédestination aristocratique donnait, on doit le penser, à ces demoiselles une fierté qui les rendait inabordables à la roture; il fallait, avec elles, faire preuve de trois générations nobles, comme pour monter dans les carrosses du roi. On en a vu se laisser piller par un noble et jeune mousquetaire, plutôt que de déroger en ruinant un financier vieux et roturier.

Un peu avant les grands mouvements politiques qui assombrirent ce temps de joyeuse insouciance, florissaient le fameux mystificateur Musson et l'aimable farceur de société Dugazon, sociétaire de la Comédie française, mari de la délicieuse actrice qui faisait la fortune de la Comédie italienne. Si Musson, peintre médiocre, mais garçon d'un esprit singulier, avait mis peu à profit le temps, dans les ateliers qu'il fréquentait pour l'étude de son art, du moins l'avait-il fait passer gaiement à ses camarades. Habile à démonter, à faire jouer les muscles de son corps et de sa face, ainsi doué d'une mobilité de physionomie étonnante, il semblait changer à vue de visage et de tournure. Il copiait merveilleusement les tics et les habitudes des originaux qu'il rencontrait dans le monde; il imitait encore avec une extrême facilité tous les accents étrangers; enfin il savait amener, encadrer ingénieusement, soit dans des récits burlesques, soit dans des espèces de PROVERBES fort amusants, ces caricatures et ces imitations. Aussi ses confrères voulurent-ils qu'après avoir distrait leurs ateliers il vînt animer leurs goguettes : Musson fut l'âme, la vie, le charme de toutes leurs réunions.

Bientôt la réputation du joyeux artiste franchit le cercle étroit

---

(1) Voir les nos 33, 40, 41, 45 et 49 de l'année 1867, et les nos 7, 9, 22 et 26.

(2) Les artistes n'y dérogeaient pas de noblesse ; ils n'étaient pas excommuniés, et les mineurs des deux sexes, en y signant un engagement, étaient émancipés!

de ses confrères, portée dans le grand monde par les plus célèbres d'entre eux : on voulut voir, on voulut connaître cet amusant convive, et Musson, simple artiste, sans titre, sans nom et sans mérite, se vit inviter à la table des plus grands seigneurs.

D'abord, en acceptant les invitations, le PLAISANT crut pouvoir, sans se mettre tout à fait sur le pied de l'égalité avec ses nobles convives, ce que les convenances lui défendaient, au moins conserver pour lui-même sa liberté et son indépendance, c'est-à-dire se montrer gai et jovial à ses moments. Il ne tarda pas à s'apercevoir que l'honneur d'une telle compagnie ne lui était pas octroyé *gratis*, mais bien à la condition d'être amusant et toujours et sans cesse, de payer son écot en dépense d'esprit; qu'ainsi il ne lui était pas permis d'obéir au souci qui parfois plissait son front, d'écarter le chagrin qui froissait son âme, qu'enfin on le servait, lui, Musson! comme on sert le champagne : pour égayer la société.

Alors sa fierté d'artiste et de roturier se révolta : il fut prêt à repousser ces prévenances, ces politesses achetées au prix d'une sorte d'avilissement...! Mais Musson était pauvre; il aimait le plaisir, la bonne chère et le vin! Il capitula. Il consentit à exercer le métier de BOUFFON, puisque ce métier le faisait vivre agréablement, tout en se promettant de se *rattraper*, de se venger, en prenant pour but de ses plaisanteries, de ses BOUFFONNERIES ceux-là mêmes qui se croyaient placés tellement au-dessus de lui.

Il inventa un genre de mystification particulier, qui consistait à se faire passer pour un illustre étranger, un personnage célèbre ou à la mode, sous prétexte d'usages bizarres, d'habitudes singulières; avec un imperturbable sang-froid, il faisait souffrir mille vexations, mille avanies aux voisins de table qu'on lui avait donnés, presque toujours fiers et ridicules gentilshommes de province. — Sous le nom de MILORD Go, pendant tout un hiver il mystifia une moitié de Versailles à la grande satisfaction de l'autre; tous les mémoires du temps disent—mais on ne peut redire ici — la mystification impudente et cynique que, sous le costume de la CHEVALIÈRE D'EON, il fit subir à une réunion de dames des plus illustres et des plus curieuses!

DUGAZON, dont la verve bouffonne défrayait aussi les soupers libertins, ne tarda pas à rencontrer Musson dans le monde : les deux farceurs se plurent et, pensant à l'effet immense qui pouvait résulter de leur association, ils se réunirent pour combiner et exécuter des scènes, dans lesquelles l'un servait de compère à l'autre. Il ne fut plus dès lors permis d'avoir Dugazon sans Musson, ni Musson sans Dugazon.

A ce moment de leur célébrité, de leur gloire, le duc de la Vaubalière donna un grand souper, auquel furent invités les deux plaisants à la mode.

Le duc de la Vaubalière était ce joueur effréné, qui, ayant commandé à son joaillier ce que l'on appelait UNE BOITE DE CRÉDIT (1), reçut cet objet décoré des portraits de sa femme et de ses deux enfants avec cette touchante légende : *Pensez à nous!*

La recommandation avait été inutile, car c'était pour célébrer une grande victoire au pharaon que le duc réunissait dans sa petite maison de la rue du Rocher ses amis et leurs maîtresses : tous grands seigneurs et toutes filles d'Opéra.

La soirée fut des plus folles et des plus bruyantes : on but, on chanta, on brisa... C'était un délire complet.

Musson et Dugazon épuisèrent leur répertoire de charges et de bouffonneries. Vers le milieu de la nuit, deux des convives moins solides ou peut-être plus avides que les autres, ayant mis les morceaux doubles, succombèrent à ces travaux d'Hercule, furent emportés dans les chambres à coucher et laissèrent veuves deux de ces demoiselles. C'étaient deux danseuses : Lolotte Pigoreau et Fifine Soubra. Vous retrouverez leur nom et leur adresse dans l'Almanach des spectacles de Duchesne.

Se donnant des airs outrés de petit-maîtres et singeant les manières des deux défaillants, Musson et Dugazon se présentèrent devant ces princesses comme remplaçants. D'abord on rit beaucoup de leurs grimaces; mais les deux artistes ayant voulu pousser les choses, Fifine et Lolotte les écartèrent d'un geste impérieux:

— Un peintre! pouah!

— Un comédien! fi donc!

— Du Roi, ma chère!

— Ne dit-on pas : « Gueux comme un peintre, » messieurs?

— C'est : « Gai comme un peintre, » qu'il faut dire, retorqua joyeusement Musson.

La lutte de propos s'engageait, on fit cercle, excitant du geste et de la voix, comme aux combats de coqs, les assaillants et les assiégées, qui, du reste, déjà fort animés par le champagne et les liqueurs, n'avaient pas besoin de stimulants.

— Allons, Fifine, puisque tu aimes la noblesse, tu ne peux refuser tes bonnes grâces *au marquis de Mascarille,* — reprit Dugazon s'avançant les bras ouverts.

— Vas donc mettre ton rouge, si tu veux jouer ton rôle, dit la belle en le repoussant.

— Les bégueules! laissa échapper Dugazon, déjà piqué.

— Eh! mon dieu! lui répondit Fifine, qui l'entendit, pourquoi te fâcher, Dugazon? tu devrais être habitué à ce traitement; ta femme fait comme nous : elle te met à la porte pour recevoir un duc.

— Pare celle-là, Dugazon, toi, si fort spadassin! cria le duc en frappant sur l'épaule du bretteur, devenu rouge de colère.

— Ah! ça, mes petites, dit à son tour Masson, vous le prenez sur un ton?...

— Avec vous? pourquoi pas? répliqua Lolotte avec mépris. Si cela vous blesse, cherchez vos maîtresses chez Nicolet!

— Eh! mes toutes belles, reprit Musson, qui commençait à s'échauffer, sauteuses pour sauteuses, vivent celles qui sautent le plus haut!

— Ah! ah! il t'a payée en bonne monnaie, cria-t-on de toutes parts.

— Insolents! dit majestueusement Lolotte en se levant; je vous ferai donner cent coups de bâton par mes laquais!

— Vos laquais! exclama Dugazon avec emphase, vos laquais! Princesse, ne sont-ce pas messieurs vos cousins?

Une explosion de rires accueillit le trait et sembla donner victoire aux artistes; mais les danseuses voulaient avoir le dernier.

— Faites de l'esprit, Messieurs, vous avez beau dire, les filles d'Opéra ne sont pas pour vous!

— J'aimerais mieux... tenez! le petit chevalier, dit Lolotte allant se jeter au cou d'un jeune homme qui restait modestement derrière tout le monde. — Noblesse et misère! voilà ma devise!

— Et moi, fit l'autre en tirant à elle un gros podagre, qui faillit tomber à cette rude secousse, je préfère le commandeur goutteux.—Viens, mon vieux commandeur, que je t'embrasse!

A ce double trait de désintéressement et de dévouement à la noblesse, on applaudit les danseuses, comme après la plus brillante *gargouillade.*

Décidément battus, puisque les objets en litige étaient adjugés, Dugazon et Musson durent faire bonne mine à mauvais jeu. Mais

(1) C'est-à-dire un boîte contenant des fiches à ses initiales et exprimant promesse de 100, 200, 500, 1,000 louis. Ces fiches se donnaient et se recevaient comme des billets.

ils ne se quittèrent pas sans s'être promis de tirer une éclatante vengeance de ces deux déesses du Magasin (1).

Trois mois s'étaient écoulés depuis cette folle nuit.

Un ambassadeur turc arriva à Paris; on s'empressa de lui faire les honneurs de tous les établissements publics de la capitale, et les théâtres ne furent pas oubliés. On organisa en sa faveur des représentations extraordinaires où l'on étala tout ce que nous possédions de mieux en œuvres, en talents, en spectacles. Ainsi promené, ce Turc devint bientôt le sujet de toutes les conversations, dans les foyers de théâtres. Aucune difficulté politique n'existant alors entre la Sublime Porte et la cour de France, on s'évertua partout à chercher à deviner quel pouvait être le motif de la visite inattendue de ce *mmaamouchi*.

THOMAS SAUVAGE.

(*La suite prochainement.*)

REVUE DES THÉATRES.

THÉATRE-FRANÇAIS : *Agamemnon*, tragédie en cinq actes, imitée de Sénèque, par M. de Bornier; reprise de *une Chaîne*, comédie de Scribe. — GYMNASE : *une Journée de Diderot*, comédie en un acte, par MM. Michel Carré et Raymond Deslandes; *les Amendes de Timothée*, comédie en un acte, par MM. Clairville et H. Gillet. — VARIÉTÉS : *Garde-toi, je me garde*, vaudeville en un acte, par M. H. Meilhac.

Il est bon que, de loin en loin, le Théâtre-Français fasse abstraction de ses intérêts pécuniaires pour favoriser d'estimables tentatives dans le domaine de la littérature classique. S'il n'en retire pas un profit essentiel pour sa caisse, il lui reste du moins l'honneur d'avoir prêté son appui à une de ces manifestations qui ont droit aux égards des gens instruits et éclairés. L'*Agamemnon* de M. de Bornier est dans ce cas. C'est une imitation de la tragédie de Sénèque, qui elle-même est imitée, comme l'on sait, de celle d'Eschyle. Grand est le nombre des tragédies qui ont été faites sur ce sujet; la plus célèbre est celle de Lemercier. Mais les auteurs qui ont précédé M. de Bornier se sont plutôt inspirés d'Eschyle que de Sénèque; car, il faut bien en convenir, la pièce latine est bien inférieure à la pièce grecque. Dans cette dernière, le caractère de Clytemnestre est bien plus accentué; les événements y sont présentés d'une manière plus tragique. On dirait que Sénèque a pris à tâche de *féminiser* le rôle de l'épouse d'Agamemnon et de lui donner des scrupules, des remords, qu'elle n'a pas chez le poëte athénien. Quant à l'action, elle se réduit à bien peu de chose. L'ombre de Thyeste sort des enfers pour exciter son fils Egysthe à le venger d'Agamemnon. Egysthe se sert de l'influence qu'il a conquise sur Clytemnestre, pendant l'absence du roi d'Argos, pour la forcer à devenir sa complice. Agamemnon est égorgé au milieu d'un repas; Cassandre, sa captive, éprouve le même sort, et Electre, pour avoir protégé son frère Oreste, est jetée dans un cachot.

M. de Bornier, malgré tous ses efforts, n'a pu donner la vie à ce squelette. Mais ce n'est pas là qu'il faut chercher le mérite de son imitation; c'est dans les formes, c'est dans le style, c'est dans le goût littéraire. Ses vers sont généralement bien frappés, et il y en a plusieurs de très-remarquables. Le chœur des Argiennes et celui des Troyennes captives sont surtout traités avec un sentiment des plus poétiques; Mlles Ponsin et Lloyd leur ont prêté beaucoup de charme. Mlle Devoyod est une belle Clytemnestre et Mlle Tordeus s'acquitte fort bien du rôle prophétique de Cassandre. Les hommes sont moins heureusement partagés; cependant Sénéchal a eu de bons moments dans le rôle d'Egysthe, et, autour de lui, on a trouvé moyen d'applaudir Masset, Gibeau, Chéry ainsi que Mlle Marie Royer.

On a repris, au même théâtre, *Une Chaîne*, de Scribe, et cette comédie, dont nous avons entendu bien souvent contester la valeur, a obtenu un de ces francs et légitimes succès devant lesquels la critique n'a plus qu'à s'incliner. Le rôle difficile d'Emeric est joué aujourd'hui avec infiniment de talent et de distinction par Febvre; Mme Madeleine Brohan a dû aussi éviter les écueils de celui de Louise. Bressant et Regnier ont conservé leurs rôles, et personne ne s'en est plaint, bien au contraire.

— Le Gymnase a donné, dans une même soirée, deux petites comédies en un acte qui ont reçu un excellent accueil. La première s'appelle *une Journée de Diderot* et rentre dans la catégorie des pièces dites *de galerie* qui sont un peu passées de mode. Elle met en scène non-seulement Diderot le philosophe, mais aussi ce fameux neveu de Rameau qui a été esquissé de main de maître par l'auteur du *Père de famille* dans une de ses plus charmantes boutades. Le neveu de Rameau est un chevalier d'industrie d'une curieuse espèce. Professant le cynisme le plus éhonté, il vit aux dépens de tous les riches dont il s'est constitué le bouffon. Parmi eux se trouve un fermier-général qui laisse dans le dénûment le plus complet sa belle-sœur ainsi que sa nièce. Tout à coup on apprend que ce maltôtier est mort *intestat*, et que par conséquent ses deux parentes héritent de ses grands biens. Mais Diderot découvre dans les papiers de la succession un testament en faveur du neveu de Rameau. Lui seul connaît cet acte, et il ne tiendrait qu'à lui de l'anéantir. Néanmoins le devoir l'emporte, et Rameau est mis en possession du testament. « — Comment? lui dit Rameau en persiflant, vous avez tenu ce papier dans vos mains et vous ne l'avez pas brûlé? Voilà bien mon philosophe! Tenez, moi, à votre place, voici ce que j'aurais fait. » — En même temps, il déchire le testament et le jette au feu.

C'est Pradeau qui joue le neveu de Rameau; cet artiste, heureusement doué, dissimule habilement les côtés scabreux de son personnage. Le rôle de Diderot est interprété par un débutant du nom de Pujol qui a de la tenue, de la distinction, et qui est appelé à rendre d'utiles services dans la troupe du Gymnase, déjà si riche en bons comédiens.

Les Amendes de Timothée nous offrent l'amusant tableau des tribulations d'un pauvre mari, plus naïf que coupable, qui essaie timidement de donner des coups de canif dans le contrat, tout en adorant sa femme, et qui, pour le premier de ses méfaits imaginaires, s'impose une amende au profit de la partie lésée chaque fois que sa conscience lui fait un reproche. Un calepin sur lequel il inscrit cette singulière comptabilité est découvert par sa femme, qui se venge des prétendues scélératesses de Timothée en le mystifiant avec l'aide d'une de ses amies.

Landrol est très-plaisant, comme à son ordinaire, dans le rôle du mari mystifié. Il est bien secondé par Francès, par Mlle Massin et par Mlle Magnier.

— *Garde-toi, je me garde*, tel est le titre d'un petit lever de rideau de M. Henri Meilhac, que les Variétés ont joué dernièrement à la faveur d'une représentation dominicale. C'est à peu près la même idée que celle de la haine héréditaire du *Château à Toto*, seulement elle est simulée, au lieu d'être effective. Boulangé n'est pas mauvais dans le rôle principal.

D. A. D. SAINT-YVES.

(1) On appelait ainsi les demoiselles du corps de ballet, dont l'école se tenait dans le magasin de l'Opéra, rue Saint-Nicaise.

L'éditeur E. Bock, de Berlin, vient de prendre une initiative louable à tous égards: il met au concours le texte (allemand) et la musique d'un opéra-comique en un nombre d'actes suffisant pour remplir une soirée. Les poëmes devront être envoyés avant le 31 octobre prochain, et les trois meilleurs se partageront des prix de 50, 30 et 20 frédérics d'or; les manuscrits seront imprimés et mis le 1er février suivant à la disposition des compositeurs, qui pourront aussi cependant se servir d'un *libretto* écrit par eux. Les partitions seront reçues jusqu'au 30 septembre 1869; trois prix de 120, 50 et 30 frédérics d'or leur seront distribués, le résultat final sera publié le 1er janvier 1870. Les membres du jury sont: MM. Hans de Bülow, H. Dorn, J. Hein, Ferd. Hiller, baron de Perfall, G. Zu Putlitz, J. Rietz, W. Taubert, de Winterfeld et baron de Wollzogen. Les poëmes et partitions restent la propriété de l'éditeur; et les auteurs auront droit, en outre des prix ci-dessus mentionnés, à la moitié des droits d'auteur au théâtre, à partager entre eux dans la proportion d'un sixième pour le poëte et de deux sixièmes pour le compositeur.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné lundi la première représentation de la reprise d'*Herculanum*. Nous en rendons compte. — Mercredi on a joué pour la deuxième fois l'œuvre de Félicien David, et elle l'eût été encore vendredi, si une indisposition subite de Mlle Battu n'avait forcé de lui substituer *la Muette de Portici*. On annonce la troisième pour mercredi.

*** Mardi a eu lieu au théâtre de l'Opéra-Comique la dernière représentation du *Premier Jour de bonheur*. Les interprètes ont été tous très-fêtés; des bouquets en grand nombre ont été jetés à Mme Cabel et à Mlle Marie Roze; une couronne au feuillage d'or est tombée aux pieds de cette dernière et a été galamment posée sur sa tête par Capoul. On sait que c'est par suite du congé que prennent à la fois ces trois artistes que l'opéra d'Auber est interrompu.

*** *Les Dragons de Villars* sont maintenant en pleine possession de la faveur du public, et on y applaudit trois fois par semaine Mmes Galli-Marié et Girard, Melchissédec qui remplace Barré en congé, Lhérie et Ponchard.

*** Achard a fait jeudi une brillante rentrée dans *Haydée*. Le baryton Gailhard y a chanté pour la première fois le rôle de Malipieri et s'en est bien acquitté. Emu d'abord, le débutant n'a pas tardé à recouvrer ses moyens; il a été légitimement applaudi. — Mlle Belia chantait le rôle de Rafaëla.

*** Mme F. Sallard, du théâtre de la Monnaie à Bruxelles, en ce moment à Paris, chante ce soir le rôle de Galathée dans l'opéra de Victor Massé.

*** On répète l'opéra de Poize, après lequel viendra *l'Ombre*, de MM. de Saint-Georges et de Flotow.

*** Une reprise du *Docteur Mirobolan* est prochaine. Couderc y reprendra le rôle de Crispin.

*** Le frère de Mlle Baretti, M. Georges Baretti, jeune ténor précédemment au théâtre Lyrique, vient d'être engagé par MM. de Leuven et Ritt. Son début aura lieu dans *le Chalet*.

*** Il est question d'une opérette-bouffe en deux actes de MM. H. Meilhac, Lud. Halévy et Offenbach, dans laquelle Mlle Schneider créerait le principal rôle au théâtre des Variétés, avant d'aller jouer aux Bouffes-Parisiens. — Cet ouvrage serait donné au mois d'octobre.

*** Le théâtre de l'Athénée a fait sa clôture dimanche et la troupe est partie pour Bruxelles, où elle va donner des représentations de *Fleur de Thé*. — L'Athénée rouvrira le 1er septembre par *le Petit Poucet*.

*** M. Rekel, professeur de chant, vient de signer un engagement avec M. Busnach pour faire un cours de chant (vocalises et diction lyrique) aux jeunes artistes du théâtre de l'Athénée.

*** L'Eldorado joue en ce moment avec beaucoup de succès *les Deux Vieilles Gardes*, cette spirituelle bouffonnerie de MM. Villeneuve, Lemonnier et Léo Delibes. Elle est soigneusement montée et très-bien interprétée par MM. Pacra et Mlle Valérie.

*** Dans une lettre datée de Cabourg, M. Montaubry dément la nouvelle qui avait couru de son engagement aux nouveaux Bouffes-Parisiens.

*** Les Lyonnais ne se lassent pas d'applaudir leur compatriote Berthelier. La foule accourt à toutes les représentations qu'il donne et lui fait bisser ses chansonnettes.

*** Les journaux de Saumur, d'Angers, de Tours nous apportent les nouvelles de la marche triomphale de Mme Ugalde et de sa troupe; dans ces diverses villes comme partout, *la Grande-Duchesse* fait fureur, et la célèbre cantatrice n'est pas moins fêtée que la pièce. Quoique partie avec l'intention de ne donner dans chaque localité qu'une représentation de l'œuvre d'Offenbach, Mme Ugalde n'a pu tenir ce programme et elle a dû, après la première, céder aux instances du public en en donnant une seconde. La scène de la déclaration au deuxième acte ne manque jamais son effet et tous les soirs elle est bissée.

*** L'impresario Merelli exploitera cette année le théâtre Italien à Moscou du 20 septembre au 8 janvier, et à Varsovie du 15 janvier au 15 avril. Son personnel se compose de Mmes Désirée Artôt, Ferucci, Benati, *soprani*, et de Mmes Honoré et Trebelli-Bettini, *contralti*; de MM. Stagno et Piazza, *ténors*; Padilla, *baryton*; Bossi et Finocchi, *basses*. M. Dupont, chef d'orchestre.

NOUVELLES DIVERSES.

*** Le grand prix de composition musicale vient d'être décerné, par le jury, à MM. Rabuteau et Winzweiller, tous deux élèves de M. Ambroise Thomas.—Le sujet de la composition était « Daniel venant surprendre Balthazar au milieu de son repas impie. » M. Rabuteau a eu pour interprètes Mlle Levieilli, MM. Ponsard et Grisy, de l'Opéra-Comique, et M. Aubery, pensionnaire du Conservatoire. Le piano était tenu par MM. Fissot et Pugni.—MM. Rabuteau et Winzweiller étaient les deux seuls candidats admis à concourir. Sur cinq qui s'étaient présentés, trois ont été écartés —Le partage prononcé par le jury se fera dans les conditions suivantes : la pension sera servie pendant quatre ans au premier des deux lauréats, M. Rabuteau, et pendant trois ans à M. Winzweiller.

*** M. Alphonse Royer prépare la publication d'un ouvrage qui paraîtra à la fois en français, en anglais et en allemand, sous le titre d'*Histoire critique du théâtre universel*, et qui analyse les œuvres dramatiques les plus importantes de chaque pays et de chaque siècle. L'unité de pensée qui a dominé à toutes les époques entre les littératures dramatiques des différents peuples ressortira clairement des déductions de cet examen comparatif.

*** M. Hippolyte Grignon, professeur de chant au collége des Jésuites de Vaugirard, vient de résigner volontairement cet emploi. Nous ne doutons pas que cet artiste distingué, fils d'un chanteur qui a laissé d'excellents souvenirs à l'Opéra-Comique, ne retrouve bientôt une position nouvelle complétement digne de son talent d'exécutant et de son mérite de professeur.

*** M. le ministre de l'instruction publique vient de faire don à la *Société des Compositeurs de musique* de différents ouvrages concernant la littérature et l'archéologie musicales.

*** L'éditeur Lavinée annonce la publication de la partition pour orchestre d'*Il Barbiere*, de Païsiello, dans le format dit *tascabile* (portatif), dont l'éditeur Guidi, de Florence, a pris l'initiative pour les partitions de *Guillaume Tell* et des *Huguenots*. Celle qu'annonce M. Lavinée est également gravée à Florence.

*** Les compositions de Mme Rossi Galieno sont fort goûtées par les amateurs de musique de piano; nous sommes donc sûrs de leur être agréable en leur annonçant qu'elle vient d'en faire paraître deux nouvelles, qui ont pour titre : *Chants du Soir* et *Tarentelle*, et qui ne sont pas réservées à un moins grand succès que leurs aînées.

*** Le deuxième volume de *Mes Souvenirs*, par M. Léon Escudier, consacré aux virtuoses, vient de paraître chez Dentu.

*** Le premier numéro du *Gaulois*, journal quotidien (du soir), littéraire et politique, a paru hier. Ce numéro contient : un Salut au public, signé H. de Pène et Tarbé des Sablons; *la Première aux Gaulois*, par M. Edmond About; *la Vie parisienne*, par Oct. de Parisis; *l'Esprit des autres*, revue des Journaux, par Édouard Fournier; *Ateliers et Coulisses*, par Louis Leroy; *les Éphémérides mondaines et théâtrales* de Roger l'Estrange; *la Gastronomie* de Balthazar; des nouvelles à la main; des me-

nus propos; les *aparté de la chanoinesse;* des échos; des faits divers, etc. En feuilleton, la préface encore inédite de *la Question d'argent*, par Alexandre Dumas fils.—Demain, *le Gaulois* commencera le roman de Charles Dickens : *l'Abîme*, d'où est tiré la pièce qu'on applaudit au Vaudeville.

*** L'année dernière, l'administration du Casino de Deauville avait engagé, pour le concert donné à l'occasion des courses, Mlle A. Patti. Il est question pour cette fois d'engager Mlle Nillsson.

*** Souhaitons la bienvenue à un nouveau confrère: le *Monde des Arts*. Son rédacteur en chef, Élie Brault, est un jeune auteur dramatique connu en outre par des livres sérieux, et ses collaborateurs sont pour la plupart des écrivains de talent. Cette nouvelle feuille artistique se présente bien et nous paraît avoir de l'avenir.

*** *L'Union musicale* de l'Ouest a tenu cette année son congrès à Limoges. Deux concerts magnifiques ont été donnés; on y a applaudi Achard, Mme Carvalho et le sympathique et consciencieux Agnesi, qui remportait quelques jours après un nouveau succès à Bade, en compagnie de Mlle Harris.

*** Cette année, à l'occasion de la kermesse, aura lieu à Bruxelles, les dimanche 19 et lundi 20 juillet, un grand festival musical auquel sont appelées à concourir toutes les sociétés d'harmonie ou de fanfare du pays.

*** On nous écrit de Bade : « La première soirée musicale donnée dans la superbe salle Louis XIII était très-brillante. On y a entendu Mlle Brunetti et un très-agréable ténor, M. Bach, MM. Grodvolle, Schotte-Mayerhofer et Oudshorn. Wuille, le célèbre clarinettiste, y a exécuté de belles fantaisies sur des motifs d'Auber, et le concert s'est terminé par un duo des *Dragons de Villars*, chanté avec beaucoup d'âme par M. Bach et Mlle Brunetti.—Au deuxième concert, qui aura lieu samedi, on entendra Mme Harris et Agnesi, Mlle Caussemille, MM. Oudshorn, Rucquoy et Stennebrügen.

*** Mercredi a été célébré le mariage de M. Ludovic Halévy avec Mlle Bréguet, au temple de l'Oratoire, devant une nombreuse assistance d'hommes éminents dans les lettres, les arts et les sciences.

*** On annonce la mort de M. Adolphe Vieyra, ancien agent de change, cousin d'Halévy, par sa femme; — et de Mme veuve Émile Chevé, née Nanine Paris. Des trois chefs de l'*école du chiffre*, il n'en reste plus un seul.

—

*** *Fête de la garde impériale au Pré-Catelan.*— Cette année la grande fête musicale qui sera donnée au Pré-Catelan, le dimanche 12 juillet, par les admirables musiques de la garde impériale, aura un éclat tout exceptionnel.—S. M. l'Empereur a daigné accorder, pour cette solennité de bienfaisance, les musiques de la gendarmerie, des 1er, 2e, 3e grenadiers, des zouaves et des chasseurs à pied.—Tout Paris assistera à cette fête unique, qui marquera comme l'une des plus belles dans les annales des plaisirs de l'été de 1868.

ÉTRANGER

*** *Londres.* — Mme Lucca a terminé son engagement à Covent-Garden le 1er juillet, par une splendide représentation à son bénéfice, où elle a chanté avec Naudin le deuxième acte de *Fra Diavolo* et le quatrième acte de *l'Africaine*, et avec Mario le troisième acte de *Faust*. — Pour la première fois de la saison, *Roméo et Juliette* a été donné jeudi avec Mlle Patti et Mario, qui y ont remporté un très-grand succès. — Mme Rey-Balla a débuté dans *les Huguenots;* le public l'a bien reçue, malgré le souvenir dangereux pour elle de Mme Lucca. — A Drury-Lane, Mlle Kellogg a abordé la *Fille du Régiment;* elle y a été charmante. — Mlle Nilsson a joué *Faust* pour la première fois depuis l'année dernière; elle a été aussi applaudie que jamais. — Il est question d'un grand voyage artistique à New-York, que M. Mapleson entreprendrait avec ses principaux artistes, Santley, Mongini, Mmes Tietjens, Kellogg et Trebelli. Les représentations auraient lieu à l'Académie de musique. — M. Frédéric Guzman, le pianiste chilien, a donné le 22 juin un très-beau concert dans les salons Willis, avec sa femme et Mlle Enequist. Dans un trio de Mendelssohn, le septuor de Hummel, plusieurs duos à quatre mains (avec Mme Guzman) et la *Victoria-Marche* pour deux pianos, dont il est l'auteur, il a fait apprécier sa brillante et solide exécution, et les applaudissements ne lui ont pas fait défaut. — Rubinstein est parti pour Odessa, avec sa femme et son enfant.

*** *Hombourg.* — La saison s'annonce magnifiquement; la composition de la troupe engagée par la direction nous promet de vives et artistiques jouissances. On peut se dispenser de tout commentaire en citant les noms de Mlles Adelina Patti, Désirée Artôt, Grossi, Ida Bettini, Marietta Allievi, Marietta Pederzani, de MM. Naudin, Corsi, Verger, Agnesi, Ciampi, Mercuriali.

*** *Vienne.* — C'est avec *les Huguenots* que l'Opéra a fait sa réouverture le 1er juillet. — L.-A. Zellner, bien connu comme rédacteur des *Blætter für Theater*, *Musik*, etc., succède à feu Simon Sechter comme professeur de basse générale et d'harmonie au Conservatoire.

*** *Pesth.* — L'opéra *Zrinyi*, de M. d'Adelburg, donné pour la première fois le 23 juin au Théâtre-National, a reçu du public le meilleur accueil.

*** *Padoue.* — La brillante représentation du *Prophète*, dont nous avons parlé, a été la dernière de la saison. La prima donna Maria Destin s'y est montrée cantatrice achevée et grande actrice. Nous ne devons pas oublier le ténor Villani, un très-remarquable Jean de Leyde, ni la jeune et sympathique Ostawa Torriani, qui a rendu avec un grand soin et un charme tout particulier le rôle de Berthe, et que de chaleureux et fréquents applaudissements ont récompensé de ses efforts.

Le Directeur : S. DUFOUR.

Pour paraître dans l'espace de trois mois environ:

IL BARBIERE DI SIVIGLIA

Célèbre opéra-bouffe en quatre actes de

G. PAISIELLO

PARTITION D'ORCHESTRE PUBLIÉE EN 8 LIVRAISONS,

Format dit Tascabile, édition de Guidi, de Florence.

Prix : 15 francs net en souscrivant.

Après le 1er janvier 1869, le prix en sera porté à :

30 francs.

Adresser les adhésions

A M. LAVINÉE, 9 bis, boulevard Haussmann.

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seul agent à Londres

S. ARTHUR CHAPELL,

45, New Bond Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

Exposition Universelle de Londres 1862

MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à

ANTOINE COURTOIS

POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES,

ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg :

A. BUTTNER,

Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA-COMIQUE

LES

DRAGONS DE VILLARS

Opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Lockroy et Cormon, musique de

A. MAILLART

POUR CHANT ET PIANO NET : 15 FR.

LA PARTITION

POUR PIANO SEUL NET : 10 FR.

L'Ouverture

Pour le Piano, 7 fr. 50. — *A quatre mains*, 9 fr. — *Partition et Parties d'orchestre.* — *Pour musique militaire.*

Les Airs de Chant détachés avec accompagnement de Piano.

ARRANGEMENTS **NOUVEAUX** POUR LE PIANO :

CRAMER. Bouquet de mélodies
Mosaïque pour le Piano, prix : 7 fr. 50.

DUVERNOY. Fantaisie de salon
Pour le Piano, prix : 7 fr. 50.

E. KETTERER. Fantaisie brillante pour le piano, 7 50.

STRAUSS. Grand quadrille
Pour le Piano et à quatre mains, prix : 4 fr. 50.

BURGMULLER. Valse de salon
Arrangée pour Piano à quatre mains.

MORCEAUX DIVERS POUR LE PIANO :

F. BURGMULLER. Valse de salon	5 »	RUMMEL. Fantaisie	6 »	SNYDERS. Petite fantaisie	6 »
MARC BURTY. Memento	7 50	— Amusement très-facile	4 50	ED. WOLFF. Fantaisie facile	4 50
A. CROISEZ. Fantaisie élégante	6 »	— Duo à quatre mains	6 »	— Duo brillant	9 »
A. GORIA. Fantaisie de salon	9 »	H. VALIQUET. Morceau très-facile	2 50	AD. HERMAN. Mosaïque pour violon et piano	9 »
LE CARPENTIER. Bagatelle	5 »	— Petite fantaisie militaire	5 »	COLYNS. Fantaisie p. violon et piano	9 »
AL. LONGUEVILLE. Fantaisie brillante.	6 »	— Duo facile à quatre mains	5 »		

MUSIQUE DE DANSE :

Ettling. Suite de Valses, 5 fr. — **Musard.** Quadrille pour Piano et à quatre mains, 4 fr. 50. — **Talexy.** Polka-Mazurka, 5 fr. **Valiquet.** Quadrille facile, 4 fr. 50. — **Gaston de Lille.** Polka, 4 fr. — **Marx.** Schottisch, 4 fr.

Les Airs arrangés pour Violon, pour Flûte, pour Cornet et pour deux Flûtes.

DEUX MOSAÏQUES ET UN PAS REDOUBLÉ POUR MUSIQUE MILITAIRE, PAR D'ALLÉE.

— Portrait d'Aimé Maillart photographié par Pierre Petit. —

Edition Populaire

DE PARTITIONS D'OPÉRAS, D'OPÉRAS-COMIQUES ET D'OPÉRETTES

Paroles et Musique sans accompagnement, avec analyse de la pièce.

FORMAT DE POCHE. Partition conforme au théâtre. FORMAT DE POCHE.

En vente :

N° 3. MEYERBEER. **ROBERT LE DIABLE** Opéra en 5 actes, net : 4 fr.

N° 4. DE FLOTOW. **MARTHA,** opéra en 4 act., net : 3 fr.

N° 1. AUBER. **FRA DIAVOLO**, opéra-c....net : 3 fr. | N° 2. **POSTILLON DE LONJUMEAU**.net : 3 fr.

POUR PARAITRE CETTE SEMAINE :

N° 5. AIMÉ MAILLART. **LES DRAGONS DE VILLARS**, opéra-comique, net : 3 fr.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER — A. CHAIX ET C°, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

35e Année. N° 28. 12 Juillet 1868.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger,
chez tous les Marchands de Musique, les Libraires,
et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Études sur Charles-Marie de Weber (troisième partie, 4e article), par **Edmond Neukomm**. — Les droits des auteurs (deuxième partie, 11e article), par **Thomas Sauvage**.— L'Homme en Bellini, à propos de : *Bellini, sa vie, ses œuvres, de M. Arthur Pougin*, par **Em. Mathieu de Monter**. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

ÉTUDES SUR CHARLES-MARIE DE WEBER,

D'après la biographie écrite par son fils.

TROISIÈME PARTIE.

(5e article) (1).

Le congé accordé à Morlacchi, en l'absence du comte Vitzthum, avait singulièrement ajouté aux fonctions de Weber; car, outre le théâtre allemand, confié à ses soins, il prenait en mains les intérêts du théâtre italien, en même temps que le service de l'église catholique et celui de la musique pendant les repas de gala. Or, il n'est pas inutile de dire que, seules, les exécutions musicales à l'église atteignaient le nombre de cent cinquante par an, sans compter les répétitions; en effet, tous les dimanches et jours de fête, il y avait messe et vêpres en musique, et tous les samedis et veilles de fête, vêpres à quatre heures. Le service pendant les repas, auquel prenaient part les meilleures forces instrumentales et vocales, n'était pas moins fatigant.

Weber commença son service à l'église, le 27 septembre de l'année 1817, par l'exécution d'une litanie de Naumann, et à ce sujet il nous semble curieux de relater que Weber se confessa et communia dans la matinée de ce jour, comme il avait coutume de le faire toutes les fois qu'il entreprenait quelque chose de nouveau. C'était une habitude à laquelle il ne manquait pas ; aussi ne devons-nous pas nous étonner de le retrouver, peu de temps après, accomplissant les mêmes devoirs, le jour de son mariage, célébré à Prague avec une pompe inusitée, tout le personnel du théâtre et des sociétés philharmoniques et chorales ayant voulu participer à cette solennité. Seule, la mère de la petite Brandt sanglotait dans son coin ; et n'allez pas croire que ce fut par sensibilité maternelle! Non vraiment; elle se désolait... parce que, à son point de vue, ce mariage était une mésalliance; la bonne dame ne pouvait concevoir qu'une aussi grande artiste que sa fille épousât un aussi petit compositeur que le jeune Weber. Et pourtant, à cette époque, le maître avait déjà donné à l'Allemagne les chants patriotiques qui l'avaient enflammée, depuis les glaces du Nord jusqu'aux Alpes.

Quoiqu'il en soit, Weber et sa femme quittèrent Prague le lendemain de leur mariage. Il se rendirent par Baireuth, Bamberg et Heidelberg à Mannheim, où ils arrivèrent le 14 novembre, puis à Mayence où Weber retrouva son vieil ami Gottfried Weber, mais, hélas! aussi froid et aussi compassé qu'il s'était montré affectueux, expansif, aux beaux jours de Mannheim et de Darmstadt. Ce fut un grand chagrin pour Weber, qui se hâta de quitter cette ville, but de son voyage. Il revint donc à Dresde, en traversant Darmstadt, la ville aux doux souvenirs, et la Thuringe, s'arrêtant à Weimar, où le duc l'accueillit avec des embrassements sans fin. Le jeune couple arriva à Dresde le 20 décembre.

Là, de nouveaux tracas attendaient le maître. Mais pour les expliquer, il est nécessaire que nous remontions à une époque antérieure aux événements qui marquèrent le commencement de l'année 1818.

Dès son entrée en fonctions de directeur du théâtre allemand de Dresde, Weber avait pu se convaincre que l'agencement de l'orchestre était par trop différent de ce qu'il eût dû être, pour que lui, directeur, pût avoir l'œil à tout, comme c'était son désir. L'espace réservé aux musiciens affectait la forme d'un carré long, dont les deux extrémités s'enfonçaient d'environ sept pieds au-dessous des loges d'avant-scène et la Cour occupait celle de droite. Les cuivres et les instruments à percussion étaient placés dans cet enfoncement de droite; aussi éclataient-ils souvent mal à propos, empêchés qu'ils étaient de voir le directeur, placé devant son piano au centre de l'orchestre. Cette position avait en outre l'inconvénient de l'isoler complétement de la scène et de lui ôter la possibilité de communiquer avec les chanteurs et les coulisses; bien plus, elle l'empêchait même le plus souvent d'entendre les chanteurs; une contrebasse et un violoncelle lisant la partition à ses côtés; de plus, aux deux autres coins de son piano se tenaient

(1) Voir les nos 18, 21, 23 et 25.

une autre contrebasse et un autre violoncelle; à sa droite, le premier et le second violon, lisant au même pupitre; devant lui et tournant le dos à la scène, deux altos; à sa gauche, quatre premiers et quatre seconds violons; derrière les altos et immédiatement adossées à la scène, trois trombones; à gauche deux flûtes, deux clarinettes, deux bassons, deux cors et deux trompettes; dans les cas où quatre cors étaient nécessaires, on reléguait les deux trompettes dans la soupente qui se prolongeait au-dessous de la loge royale.

Pour quiconque a l'habitude de l'orchestre, cet arrangement paraîtra impossible. Weber en comprit de suite toute la défectuosité et s'efforça d'y remédier; mais le changement qu'il souhaitait y apporter, semblable à toutes les innovations, n'avait aucune chance d'être accueilli. Il lui fut répondu en haut lieu, dès les premiers mots qu'il en toucha, que les choses avaient marché de la sorte de tout temps, et qu'il eût à se conformer à la tradition, comme il convenait au successeur de tant de maîtres illustres qui avaient occupé avant lui le siége directorial. Weber se tut et attendit une occasion favorable. Cette occasion se présenta lors de l'exécution de la cantate italienne composée en l'honneur des augustes fiancés et que devait suivre une représentation de l'opéra *Titus* de Mozart. Weber espérait que l'attention du public, distraite par le brillant spectacle qu'offrait la salle, permettrait à son innovation de passer inaperçue. En conséquence, il résolut de jeter bas, d'un seul coup, tout l'édifice, et dans ce but il commença, dès la première répétition de ces deux ouvrages, par rapprocher son piano de la scène, en l'accolant à la boîte du souffleur, de façon qu'il pût communiquer avec le théâtre et embrasser tout son personnel; en outre, il plaça tous les instruments à cordes à sa droite, adossant les altos, les violoncelles et les contrebasses au parquet, et il disposa les trombones au milieu des instruments à vent. Cette révolution radicale passa effectivement inaperçue à la représentation de gala; mais il n'en fut pas de même lorsqu'il dirigea, peu de jours après, *la Vestale*, de Spontini. Un article à ce sujet avait paru dans un journal de Dresde; une réponse assez sèche de Weber, alléguant entre autres raisons que l'organisation première avait pu suffire au bon temps de l'opéra italien, où l'accompagnement se prélassait souvent pendant huit ou dix mesures sur la même note, mit le feu aux poudres. Le parti italien éclata en malédictions à l'adresse du novateur, qui osait rompre ainsi en visière avec les saines traditions des anciens; les articles, les brochures, les pamphlets plurent sur la tête du malheureux Weber, si bien que le roi s'émut de cet orage et envoya au comte de Vizthum l'ordre de rétablir sur-le-champ l'orchestre comme il était auparavant. Et l'orchestre fut rétabli, à la plus grande joie de tous ceux qui avaient vu d'un mauvais œil la venue de Weber et la création d'un opéra allemand à Dresde.

On a pu remarquer, dans les chapitres qui précèdent, que toutes les fois que Weber avait éprouvé quelque désagrément dans le goût de celui-ci, son ami et protecteur dévoué, le comte Vitzthum, s'efforçait de cicatriser la plaie en y versant un baume salutaire; c'est ainsi que, dans une circonstance analogue, il avait d'abord fait nommer Weber maître de chapelle, et avait ensuite obtenu sa commission à vie. Cette fois, il eut la main moins heureuse; peut-être aussi s'était-il trop hâté de demander une faveur qu'on n'accordait, à cette époque, que rarement à un artiste; il avait présenté Weber pour la croix de l'Ordre civil, faisant valoir, parmi les titres du candidat, la cantate composée par lui à l'occasion du mariage de la princesse, et le retard apporté à son propre mariage par le fait de cette solennité; il ajoutait, enfin, que Weber n'avait recueilli pour prix de ses efforts que des déboires et des chagrins de toutes sortes. On conviendra que la forme de cette demande était aussi maladroite que le moment était mal choisi pour la faire; la croix fut refusée, cela va sans dire, et même dans des termes blessants; il était dit notamment, dans la lettre de refus, que le roi avait donné ordre à son grand-maître de la cour de choisir une bague, qui serait remise à M. de Weber pour le récompenser de sa nouvelle messe.

Or, cette messe, qui est sa première, — celle en *mi bémol*, — avait été composée par ordre. C'était une obligation pour les directeurs de la musique de composer des messes qui restaient la propriété du chapitre; aussi la bibliothèque de l'église catholique de Dresde est-elle l'une des plus riches du monde en manuscrits d'œuvres religieuses. Weber avait dû se conformer à l'usage, et, bien que son génie le portât à des travaux d'un autre genre, il s'était mis à l'ouvrage et avait travaillé nuit et jour à celle-ci, qui fut exécutée pour la première fois, avec un grand succès, le 8 mars 1818. Redemandée, elle avait dû être répétée peu de jours après, sur l'ordre du roi, qui n'avait pu assister à la première audition, et qui s'en montra fort satisfait. Cela ne l'empêcha pas, comme nous l'avons vu, de refuser la croix demandée à cette occasion par le comte Vitzthum pour son illustre protégé.

Malgré les nombreux travaux officiels auxquels Weber était astreint, cette messe ne fut pas dans ce moment la seule œuvre musicale qui sortit de sa plume; il suffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur les nombreux fragments qui remplissent la première moitié de l'année 1818; il semble que Weber eût pris à tâche, durant cette période de tribulations et d'ennuis, de demander à un travail continuel et fiévreux l'oubli des chagrins qui empoisonnaient sa vie. Outre sa messe, Weber avait donc composé un petit chœur pour la comédie de Kotzebue : *le Village dans la montagne;* une ballade, des chœurs et des airs de ballet pour *la Maison d'Anglade,* de Théodore Hell; un chœur pour voix d'hommes; *Chantez en l'honneur du chant,* qui est encore au répertoire de toutes les sociétés allemandes; enfin un trio pastoral pour piano, violoncelle et flûte. Nous ne devons pas oublier non plus la valse populaire et le grand air de Max, formant le n° 3 du *Freyschutz*, qui sont consignés sur le catalogue du maître à la date du 22 avril. Pour se délasser de ces travaux nombreux, Weber avait en outre écrit deux nouvelles pleines d'humour qui ne virent pas le jour.

Cette fécondité paraîtra d'autant plus surprenante qu'il ne composait guère que la nuit, à moins qu'il ne fût pressé pour livrer une commande, comme pour sa messe, qu'il avait écrite tout d'un trait. Ses matinées étaient employées à des travaux qui n'exigeaient pas une grande tension d'esprit, tels que : copies, orchestration, etc., puis il se promenait, rendait des visites ou en recevait jusqu'à l'heure du dîner; les après-midi se trouvaient généralement prises par les répétitions au théâtre ou à l'église; les soirées par ses fonctions directoriales. Deux fois par semaine, à la sortie du théâtre, Weber se glissait dans la rue qui longe le château, et pénétrait chez l'Italien Chiapone, qui se vantait d'être le premier cuisinier du monde, et dont la boutique présentait toujours l'aspect le plus affriolant en comestibles, primeurs et fruits, toutes choses dont Weber se montrait très-grand amateur; en outre, il y était attiré par la société qui s'y réunissait, et dans laquelle figuraient les poëtes Kind, Théodore Hell, Ludwig Tiek, Carl Forster, qu'on a surnommé le Pétrarque de l'Allemagne, sans oublier le vieux Bassi, qui avait été dans son temps le meilleur don Juan de l'Allemagne. D'autres fois, Weber et sa femme allaient dans le monde dont ils étaient l'âme, soit qu'ils chantassent des duos, soit qu'elle récitât des vers pendant qu'il improvisait sur le piano. Ainsi se passaient les longues journées d'hiver, bien remplies, comme on voit, et surtout uniformément remplies.

EDMOND NEUKOMM.

(La suite prochainement.)

LES DROITS DES AUTEURS.

(*Deuxième partie.*)

—

SOCIÉTÉ DES AUTEURS, COMPOSITEURS ET ÉDITEURS DE MUSIQUE.

(11e article) (1).

Lolotte Pigoreau et Fifine Soubra, nos anciennes connaissances, n'avaient pas considéré le Turc sous son aspect diplomatique comme les habitués de l'arbre de Cracovie; mais à l'Opéra sa présence avait soulevé de longues discussions sur le *sérail*, sur les *odalisques*, et, ainsi que beaucoup de leurs compagnes, elles auraient vivement désiré avoir des renseignements sur tous ces charmants mystères.

Un matin, les deux jeunes filles, qui demeuraient ensemble, se livraient aux exercices préliminaires de leur art tels que *pliés*, *ronds de jambe*, *petits jetés*, etc., lorsque leur femme de chambre entre tout à coup, l'air effaré, en criant:

— Mesdemoiselles, Mesdemoiselles, un Turc!

— Comment un Turc? où?

— Là, dans l'antichambre.

— Un Turc chez nous? pourquoi faire?

— Je ne sais pas; il demande à vous parler.

— Nous parler turc?

— Eh! non, il parle chrétien comme vous et moi.

— Le recevrons-nous? dit Fifine effrayée : un Turc!

— Pourquoi pas? dit Lolotte : les Turcs ne mangent pas les femmes; au contraire. Fais entrer le Turc.

— Entrez, Turc, dit la soubrette en retournant ouvrir la porte.

Lentement, gravement s'avança un amas de toutes sortes d'étoffes drapées, roulées, tortillées autour d'une tête, de deux bras et d'un corps à peu près humains, de manière à former un énorme paquet, marchant et parlant. Vers le milieu de cette masse, presque égale en hauteur et en largeur, brillaient des yeux ombragés de vastes sourcils blancs, descendait une longue barbe également blanche : ce tout grotesque, arrivé au milieu de la chambre, étendit d'abord son bras droit, ensuite porta sa main à son cœur, puis à sa bouche.

— Je crois qu'il nous envoie un baiser... le gaillard!

— C'est sa manière de saluer à cet homme.

— Tiens! fit Lolotte, il ne prend pas sa tête dans ses mains comme Lays, dans *la Caravane*.

— C'est, répondit l'inconnu, que je ne suis pas Turc.

— Vous n'êtes pas Turc?

— Ou, si vous voulez, mahométan.

— Ah! ah!... dit bêtement Fifine, qui ne comprenait pas.

— Je suis Arménien.

— Qu'est-ce que c'est que ça?... dit toujours Fifine avec le même air.

— Un Arménien est chrétien, ajouta l'étranger.

— Au fait, c'est vrai! vous parlez comme nous; Clairette l'avait bien dit.

Pendant l'observation judicieuse de Fifine, Lolotte avait avancé un fauteuil auprès de l'Arménien; mais celui-ci, sans avoir égard à cette prévenance, tira successivement les coussins de deux bergères, l'oreiller d'un canapé et se jeta sur ce divan improvisé, croisant les jambes à la façon des tailleurs, ainsi que le fit observer Fifine à sa compagne.

Les deux danseuses s'assirent à leur tour... mais à la française, et le cou tendu, les yeux fixes, attendant que le visiteur prit la parole; ce que l'individu voyant, il commença:

— Mesdemoiselles, vous avez certainement entendu parler de l'ambassadeur turc, récemment arrivé à Paris?

— Mieux que ça, nous l'avons vu à l'Opéra : un gros court, pas mal bel homme de figure.

— C'est bien lui, vous le dépeignez à merveille. Vous ignorez sans doute le but de son voyage?

— Oh! pour ça, parfaitement; les uns nous ont bien dit *ci*, les autres *ça*; mais nous flottons entre ces différents avis.

— Je puis vous fixer, car vous voyez en moi Misti Moq-Moq, le premier drogman de Son Excellence.

— Drog... quoi?

— Drogman, c'est-à-dire interprète.

— Ah! bon, interprète... je ne connais pas.

— Je lui répète, en turc, ce que l'on me dit en français et je transmets en français ce qu'il m'a dit en turc.

— C'est un drôle d'état! vous faites la demande et la réponse.

— Précisément. Pour en venir au motif du séjour de Son Excellence à Paris, motif qui vous concerne plus que vous ne pensez...

— Nous! s'écrièrent à la fois les deux danseuses, pas possible! Comment se fait-il...

— Si vous voulez bien me laisser parler et m'écouter, vous allez l'apprendre. Sa Hautesse l'empereur d'Orient, vulgairement appelée le *Grand Turc*, comme vous ne l'ignorez sans doute pas, conserve et entretient dans un lieu de délices nommé *harem* ou *sérail* un certain nombre de jeunes filles destinées à le récréer par leurs jeux et leurs danses, ou de toute autre manière quelconque.

— Oui, oui, dit Fifine d'un air capable, il en est question dans *la Caravane*. Mais on dit qu'on ne voit que des femmes dans votre sérail; ça ne doit pas être amusant!

— On y voit Sa Hautesse, dont l'aspect suffit pour porter la joie dans les cœurs.

— De toutes ces filles-là? elles sont faciles à réjouir! fit Lolotte en secouant la tête et pinçant les lèvres.

— Il y a trois mois, continua le drogman, Sa Hautesse parut tomber dans un état de langueur et d'ennui fort singulier: elle mangeait beaucoup, mais silencieusement; elle se promenait, mais vite et par saccades, enfin elle n'allait plus...

— Où? interrompit Fifine.

— Visiter son *harem*. Cette situation inquiétait tout ce qui est attaché à la Porte...

— Quelle porte?... demanda encore Fifine.

— Fifine, tu es insupportable, dit Lolotte: tu interroges toujours comme un portier.

Sans tenir compte de l'interruption, l'Arménien reprit:

— J'osai prendre la résolution hardie de sonder Sa Hautesse; un matin donc, qu'elle paraissait absorbée dans la contemplation des bouffées de fumée, puisées à son *narguilé*...

Fifine fit un mouvement: elle allait parler; mais elle se contint en soupirant. L'étranger, qui l'avait devinée lui dit obligeamment :

— C'est une pipe.

— Merci!

— A ce moment, je me précipitai ventre à terre devant mon souverain, et, après avoir frappé trois fois le tapis de mon front, je m'écriai en arrosant ses babouches de mes larmes : O mon maître! ô mon roi!...

— *O Richard! ô mon roi!* fredonna Lolotte, dont l'attention commençait à s'épuiser.

— Daigne déposer dans le sein d'un fidèle sujet le poids qui t'oppresse...

(1) Voir les nos 33, 40, 41, 45 et 49 de l'année 1867, et les nos 7, 9, 22, 26 et 27.

— *Versez tous vos chagrins dans le sein paternel,* fredonna encore Lolotte.

Le narrateur continua :

— S'il ne peut le prendre entièrement pour son compte, que du moins il le partage et tu seras sans doute soulagé.

— C'était pas mal dit.

— N'est-ce pas? Aussi Sa Hautesse daigna-t-elle me tendre le pied droit, je le baisai avec transport et me relevai... L'empereur fumait toujours.

— Ah çà, mais dites donc, et nous aussi, mon brave homme! Allez-vous bientôt nous apprendre pourquoi vous nous tenez le bec dans l'eau depuis une heure?

— Je comprends votre impatience et j'abrége. L'empereur laissa tomber sa pipe et me dit avec un accent...

— Grave? lança ironiquement Lolotte, dont le pied battait la mesure de quelque *chaconne*, qu'elle chantait intérieurement.

— Non! repondit froidement l'étranger, mais profond et fort ému :

« — Mysti-Moq-Moq! » — C'est mon nom.

— Il est cocasse!

« — Mysti Moq-Moq, j'ai un désir. — Votre Hautesse a un désir et il n'est pas satisfait? vous voulez donc le soleil, en breloque? ou le croissant de la lune pour votre turban? — Non, Moq-Moq, ce n'est pas le soleil, ce n'est pas la lune que je désire; c'est des femmes. — Mais, d'après le dernier catalogue, vous en avez six mille deux cent quatre-vingt-treize, toutes vivantes dans votre harem. — C'est vrai; mais il m'en manque deux. »

— Au fait, ça finissait par treize, c'est un mauvais compte, dit Fifine.

« — Où sont les houris assez heureuses pour avoir attiré l'œil de mon maître, repris-je avec enthousiasme, je cours leur révéler leur bonheur et elles s'empresseront de voler...

» — Ah! Moq-Moq, s'écria l'empereur avec abattement, elles sont loin et je ne les ai jamais vues. »

— Vivement intrigué par l'incohérence des discours du sultan, je demeurais stupéfait; il ajouta :

« — Écoute : j'ai vu dans mon harem des beautés de toutes les couleurs et de tous les pays, j'ai admiré leurs grâces et leurs talents variés; j'ai possédé des Chinoises aux pieds imperceptibles, des négresses au nez épaté, des Georgiennes au front de neige, des Indiennes au teint de bronze, des Hottentotes aux formes rebondies, des Abyssiniennes aux jambes de gazelle; j'ai applaudi aux jeux des almées d'Égypte, aux pas des bayadères de l'Indoustan; mais, — s'écria-t-il en grinçant des dents et comme transporté de fureur, — j'ignore les pirouettes des Françaises!... Il me faut des Françaises, des Parisiennes, des danseuses... je veux tâter de l'Opéra! »

— Tiens! tiens!

— Il a dit ça le Grand Turc?... dans son langage?

— Comme j'ai l'honneur de vous le répéter... en français.

— En bon français, dit poliment Lolotte.

— Je commence alors à comprendre de quoi il retourne.

— Voilà! dit l'envoyé. Le mal de l'empereur étant connu, il fallait se procurer le remède.

— C'est ça, il veut nous administrer comme...

— Mais, interrompit Lolotte, je n'ai pas vu, dans tout ça, figurer l'ambassadeur.

— Non, sans doute. Pensant peut-être que l'exportation de la denrée que nous avions mission de procurer à Sa Hautesse serait prohibée, on a jugé à propos de masquer notre voyage du prétexte frivole d'un traité d'alliance offensive et défensive entre les deux Etats; niaiserie diplomatique, qui occupe les badauds et cache admirablement la partie sérieuse de l'ambassade. Tandis que Son Excellence amuse les ministres du roi de France, le grand Bah-Aladin.

— Baladin! pourquoi faire un baladin?

Vous reconnaissez Fifine à cette interruption.

— Je dis Bah-Aladin; c'est le nom du chef des *Chiaoux*...

— Ah! quels animaux est-ce que les?... je n'oserai jamais prononcer ce mot-là...

— Les *Chiaoux* sont les gardes de l'intérieur du harem.

THOMAS SAUVAGE.

(*La suite prochainement.*)

L'HOMME EN BELLINI.

Bellini, sa vie, ses œuvres, par M. Arthur Pougin (1).

Les siècles qui ont précédé le nôtre ne demandaient à l'historien que le personnage de l'homme, de l'artiste, et le portrait de son génie. L'homme qui était cet artiste, l'âme qui était en ce maître, le cœur qui a vécu derrière cet esprit, nous les exigeons et les réclamons aujourd'hui. Cette science sans dédains, cette peinture qui descend à tout sans s'amoindrir, cette sagacité déductive, cette reconstruction de l'être avec ses propres témoignages, c'est l'histoire intime, c'est ce roman vrai que l'on appellera un jour l'*Histoire humaine.*

Bellini a revécu pour moi, de 1825 à 1835, dans les deux cents pages où M. Arthur Pougin, armé, lui aussi, du prestigieux mais inexorable outil de l'analyse, raconte, non pas sans une émotion et une admiration respectueuses qui pour être concentrées et refoulées n'en sont pas moins vives, la *vie vécue* de ce blond, inconscient et frêle Benjamin de la mélodie. Ici, plus d'hypothèses doctorales ou de mensonges pédants : la vérité; un portrait pris sur le vif et placé dans son vrai jour. Rien de plus intéressant que d'étudier ainsi l'homme dans l'artiste et d'expliquer les œuvres de l'un par l'organisation de l'autre. Dans cette étude physiologique, je n'hésite pas à suivre mon collaborateur, car il est de ces volontaires de l'histoire, qui, dans l'élan d'un généreux caprice, recommencent le partial appel de la critique, au profit des victimes de ses complaisances ou de ses erreurs.

Examinons donc rapidement l'homme, en Bellini, avec ceux qui l'ont pratiqué. « Physionomie distinguée, — suivant un de ses biographes qui résume les autres, — traits nobles et réguliers, carnation délicate et transparente, abondants cheveux blonds (et il était de Catane!), enfin des yeux bleus, grands et limpides. » Henri Heine serre de plus près son modèle, et, du « jeune maëstro » fat et suffisant parfois, il trace un croquis d'un étrange et âpre relief : « C'était un être svelte et élancé, ayant des mouvements gracieux et presque coquets, toujours *tiré à quatre épingles.* Il semblait vouloir étaler dans toute sa personne une douleur molle et flasque. Ses cheveux, d'un blond clair, étaient frisés avec une sentimentalité si rêveuse, ses habits se collaient avec une langueur si souple autour de ce corps élancé; il portait son jonc d'Espagne d'un air si idyllique!... Sa démarche était si demoiselle, si élégiaque, si éthérée! Toute sa personne avait l'air d'un *soupir en escarpins.* » L'ironique et implacable Germain, après avoir décoché cette flèche : « Pour moi, son apparition avait quelque chose de *plaisamment gênant,* » s'empresse toutefois de reconnaître que « le caractère de Bellini était tout à fait bon et noble. » Dans ses intéressants *Mémoires*, M. d'Alton-Shée, de son côté, complète Bellini par un trait que M. Pougin a eu tort de dédaigner ou d'ignorer : « Il

(1) Un vol. in-8° avec portrait par Desjardins et deux autographes. Librairie Hachette et Cᵉ, 77, boulevard Saint-Germain. Paris 1868.

s'asseyait aux pieds des dames, penchant sur leurs genoux sa tête charmante. Vivant dans l'amour, il ne comprenait rien au-delà; chez lui, tous les degrés d'affection, et *jusqu'à l'amitié*, avaient comme un pur reflet de ce sentiment. » (C'est bien italien, je le sais, mais je comprends maintenant la *gêne plaisante* qu'éprouvait Henri Heine.) « Un jour, continue M. d'Alton-Shée, il m'interpellait en nombreuse compagnie du ton le plus simple : « Dis-moi donc, cher, quel est l'amant de la duchesse?... » Or, la duchesse et sa mère étaient présentes. Quand, plus tard, je le grondai, il me fallut renoncer à lui faire sentir le scandale de sa question. » Voilà donc une figure tendre, rêveuse, mélancolique, familière et efféminée, distinguée par nature, mais n'ayant aucune idée de la morale ou même des simples convenances; un être caressant, naïf, superstitieux, un peu suffisant; un composé de Raphaël, de Mozart et de Chénier, mais avant tout, essentiellement un malade, une victime de ses nerfs et d'autre chose encore. S'il a eu beaucoup de succès auprès des femmes, je doute qu'il ait fait naître une grande passion. Ce n'est qu'après de fréquentes relations que les hommes se prenaient à sentir pour lui un penchant réel, une véritable sympathie.

Aussi l'histoire des œuvres du génie de Vincenzo Bellini n'est-elle que la *résultante* de son tempérament, de son caractère, de sa vie. Il naît en Sicile, sous un ciel ardent où tout germe et mûrit, les fruits de la terre comme ceux de l'inspiration! Il est d'une famille où l'on cultive de père en fils la musique : dès le berceau, il apprend cet art divin qui nous vient d'Italie et qui lui vient des cieux. Son premier maître, c'est son grand-père, l'élève du fameux Piccinni, qui le berce en fredonnant les ariettes de *Roland* et d'*Athys*. Il a sept ans à peine, et déjà l'on remarque en lui ces fréquents passages d'une joie désordonnée à une sombre tristesse; indice d'une sensibilité nerveuse poussée à l'excès et dont ses œuvres porteront l'empreinte ineffaçable. En raison même de l'ultra-sensibilité de sa nature, de l'aménité de son caractère, de la distinction innée de ses manières, le vieux Zingarelli, directeur du Conservatoire de Naples, éprouve pour son jeune *maestrino* une affection toute particulière. Il n'étudie pas, il ne travaille pas, cependant. Son intelligence, plongée, perdue dans la contemplation, reste rétive à tout enseignement. Il s'écoute rêver, chanter en lui-même : le sentiment et l'expression le dominent. Une émotion nerveuse, un vif dépit contre Zingarelli, son maître, lui dicte son premier opéra : *Adel son e Salvini*, pastiche dont « l'un des morceaux, — dit M. Pougin, — est devenu la belle romance des *Capuletti*, *Oh! quante volte*, et l'autre, le *Meco, tu vieni* de la *Straniera*. » C'est toujours sous une influence nerveuse appréciable que s'ouvriront chez Bellini ses trésors de mélodie, que se développeront les germes précieux de son génie : l'imagination qui crée les pensées et la sensibilité qui les rend expressives.

Comment se trouve-t-il lancé du premier coup et entre-t-il presque triomphalement dans la carrière? C'est qu'on le charge de composer la cantate du *gran gala* de 1825, à San-Carlo, *Ismène*, qui doit être exécutée en présence de la famille royale, dans une salle à l'aspect féerique, devant un public de grands seigneurs et de jolies femmes, prêt à trouver tout bien et à tout applaudir. De telles conditions surexcitent, donnent le courage, la foi et l'audace.

C'est dans le double but d'oublier un chagrin d'amour et de revoir sa famille que Bellini écrit la partition de *Bianca e Gernando*.

Le Pirate, où est-il écrit? A Milan, où Bellini est reçu d'une façon presque touchante, où les portes des maisons les plus considérables et les plus recherchées lui sont ouvertes, où sa demeure de la *Contrada* Santa-Margherita devient un centre charmant de réunion, alors qu'il n'ignore pas que ses interprètes seront Rubini, Tamburini, Mme Méric-Lalande, — Mme Méric-Lalande, l'admirable et l'héroïque! — qui laissa sa voix aux situations énergiques et à l'atroce économie vocale de la *Straniera*.

De quelle manière Bellini compose-t-il? « Enfermé dans ma chambre, écrit-il à un ami, je commence à déclamer la partie de chaque personnage du drame, avec toute la chaleur dont je suis capable... J'observe l'accent et le ton de l'expression que la nature donne à l'homme livré aux passions... Quand je sens en moi-même une émotion correspondante, je juge que j'ai réussi. » Avec un tel régime, une imagination féconde et de la volonté, on peut faire des chefs-d'œuvre peut-être, mais on s'use à coup sûr et on meurt à trente ans! Que l'inspiration vienne en ces heures d'enfantement mortel, et un Bellini écrira la *Sonnambula*, cette idylle élégiaque, d'une grâce et d'une fraîcheur enivrantes; *Norma*, l'une des plus belles et des plus pures expressions du génie humain; *i Puritani*, composés loin de tout bruit, de toute préoccupation, aux bords verdoyants de la Seine, dans une petite maison amie cachée sous la glycine et les roses; *i Puritani*, dont le succès fut inouï et qui eurent même le bonheur d'inspirer à Castil-Blaze un feuilleton à peu près sensé. Mais que, au contraire, une mauvaise prédisposition, une influence fâcheuse réagisse sur les nerfs, sur le cerveau du poëte, et nous aurons une *Zaïra*, que Giuditta Grisi, alors dans tout l'éclat de sa beauté radieuse et de son talent (mars 1830, Venise) ne put sauver du naufrage; nous aurons *i Capuletti et i Montecchi*, dont toutes les situations pathétiques sont manquées, — c'est l'avis de M. Pougin et le mien; — nous aurons une *Beatrice di Tenda*, qui ne rachète pas ses faiblesses trop nombreuses par un superbe quintette et un finale remarquable. Comme tous les malades en proie aux névroses, il avait tant envie de vivre, le pauvre et cher grand artiste, que le mot de mort excitait en lui un délire d'aversion! « Il ne voulait pas entendre parler de mourir, raconte Henri Heine; il en avait peur comme un enfant qui craint de dormir dans l'obscurité. » C'est en proie à de terrible souffrances, aggravées encore par cette extrême sensibilité nerveuse devenue de la folie intermittente, que Bellini quitta cette vie le 23 septembre 1835, suivi de près dans la tombe par la Malibran, sa tendre amie et l'interprète sublime de ses œuvres.

Bellini fut plus poëte que musicien, en ce sens que ses œuvres brillent plus par le sentiment que par la facture. Il fut le compositeur de son tempérament, de ses nerfs et de leurs excès. Rossini fait l'amour, Meyerbeer le ressent et l'exprime en l'idéalisant, Bellini *aime*. L'amour, une tendresse languissante, une mélancolie rêveuse, une douleur plaintive, la joie et l'enivrement, le repentir et l'immolation, voilà le fond de sa musique. En faisant l'application d'un mot de l'Evangile au peu de savoir technique de Bellini et à la naïveté de son orchestration, on peut dire qu'il lui sera beaucoup pardonné parce qu'il a beaucoup aimé.

Ordre, clarté, concision, réserve, scrupuleuse exactitude historique, choix judicieux et contrôle des témoignages et des sources, telles sont les qualités que je me plais à signaler dans ce livre enrichi d'un beau portrait de Desjardins, de curieux autographes, d'un appendice intéressant, et dont l'exécution matérielle, *alla Elzeviriana*, fait grand honneur à l'un de nos plus modestes et intelligents coopérateurs, M. Félix Boussard, depuis quinze ans metteur en pages de cette *Revue* à l'imprimerie Chaix, ainsi qu'à son collègue M. Schneiter. Que votre phrase un peu moins lâchée enserre davantage la pensée; que certaines négligences de style échappées à la rapidité de la révision disparaissent dans les nouveaux travaux que vous nous promettez, mon cher collaborateur, et, en dépit des mœurs littéraires actuelles, je m'estimerais toujours heureux de rendre justice à la nature et à la portée de votre talent. Ce livre sur Bellini, tel qu'il a été conçu et réalisé, est bien l'hommage le plus respectueux et

le plus digne que les jeunes hommes de notre génération pouvaient adresser à cette gloire d'ordre secondaire, à cet *enfant chéri des dames et de la muse*, comme on disait en 1830. Pour celui surtout qui, s'il eût tenu un pinceau, aurait peint la *Vierge de Foligno:* s'il eût manié le ciseau, aurait sculpté la *Psyché* de Canova; s'il eût été poëte en vers, aurait écrit les apostrophes de Job à Jéhovah, les stances d'Herminie du Tasse, le portrait d'Haydée de lord Byron; pour l'artiste tué par son art qui a aimé avec Roméo et soupiré avec Adalgise, chanté avec le Pirate, sangloté avec Elvino, c'est un récit impartial et ému, montrant les choses sans les grossir, enchaînant les faits sans les accentuer, disant, désignant tout avec prudence et réserve, comme les pages que je viens de lire; c'est ce mémorial familier et touchant qui convenait le mieux à Bellini, et qui répond le mieux aussi à ce qui eût été son plus doux vœu et son espérance la plus haute.

Em. Mathieu DE MONTER.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a représenté, lundi et vendredi, *la Juive*. Belval rentrait dans cet opéra par le rôle du Cardinal, qu'il a toujours tenu avec une grande autorité, et qui lui a valu les marques les plus flatteuses de sympathie et d'approbation. — On sait avec quel talent sont interprétés les rôles d'Éléazar, par Villaret, et de Rachel, par Marie Sass. Les deux éminents artistes y ont été applaudis avec enthousiasme. — Mercredi, Marie Battu, rétablie d'une indisposition qui a un moment inquiété ses amis, a repris son rôle de Lilia dans *Herculanum*, et le succès qu'elle avait obtenu à la première et à la deuxième représentations de l'opéra de Félicien David n'a fait que grandir à la troisième, qui a été très-belle.

*** L'opéra d'Ernest Reyer, dont nous avons annoncé la mise à l'étude, a été entendu jeudi pour la première fois au piano.

*** On annonce, pour mercredi prochain, le début de Mlle Hisson dans *le Trouvère*, interprété par Caron, Morère et Mlle Bloch, et accompagné de la reprise du *Marché des Innocents* avec Mlle Fioretti.

*** La reprise d'*Armide*, avec Marie Sass dans le rôle principal, est toujours décidée.

*** Mlle Granzow est remise de l'accident qui l'avait tenue, pendant quelques semaines, éloignée de la scène. La charmante danseuse va donc pouvoir s'occuper de créer le principal rôle d'un nouveau ballet dû à la collaboration de MM. Nuitter, Léo Delibes et Saint-Léon, et dont le sujet est emprunté à un conte d'Hoffmann : *l'Homme au Sable*. Il est en deux actes et trois tableaux, et passerait du 1er au 15 septembre, de façon à utiliser les six dernières semaines de l'engagement de Mlle Granzow. — Mlle Fiocre, en travesti, et Dauty y auront deux rôles importants.

*** Mlle Nilsson sera de retour le 1er août et fera sa rentrée le 3.

*** Par suite d'une indisposition de Lhérie, *les Dragons de Villars* n'ont été donnés que deux fois cette semaine. Il reprend son rôle demain et l'opéra de Maillart, qui captive de plus en plus le public, sera donné lundi, mercredi et vendredi.

*** Un grand succès accueille Mme F. Sallard dans les représentations de passage qu'elle donne en ce moment au théâtre de l'Opéra-Comique; elle a chanté trois fois Galathée dans l'opéra de Victor Massé, avec une sonorité d'organe, un charme et une verve remarquables. Nous ne parlons pas de sa beauté, tout à fait en rapport avec le personnage qu'elle représente; on a pu l'apprécier il y a quelques années dans *la Déesse et le Berger*. Mme Sallard a été chaleureusement applaudie et rappelée par toute la salle. A l'expiration de l'engagement qui la lie au théâtre royal de Bruxelles, elle pourrait bien faire de nouveau partie du personnel de notre seconde scène lyrique.

*** *La Part du Diable* a été jouée mardi. Achard s'est fait comme toujours applaudir dans le rôle de Rafaël; Mlle Brunet-Lafleur était sans doute indisposée, car elle a laissé beaucoup à désirer dans celui de Carlo. Prilleux charge trop le personnage de Gil Vargas.

*** Hier on a repris *le Docteur Mirobolan*, de MM. Cormon et Trianon, musique de M. Eugène Gautier, qui eut en 1860, époque à laquelle il fut représenté, un grand nombre de représentations. Cette reprise était interprétée par MM. Couderc, Prilleux, Bernard, Potel, Nathan, Leroy; Mmes Belia, Révilly, Heilbron, Tual, Coraly.

*** Les recettes brutes des théâtres subventionnés, des théâtres de second ordre, cafés, concerts, etc., sont descendues, pendant le mois de juin, à la somme de 821,049 fr. 74 c.

*** Voici les bases du nouveau traité intervenu entre la direction du théâtre de l'Opéra-Comique et la Commission de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques : 1° La Société touchera 12 0/0 sur la recette brute, c'est-à-dire avant le prélèvement du droit des pauvres; — 2° l'Opéra-Comique s'engage à jouer chaque année *douze* actes nouveaux, dont *trois* en un acte; — 3e et, — chose bien importante! — les pièces tombées dans le domaine public toucheront 12 0/0 absolument comme les pièces nouvelles. — Ce nouveau traité sera exécutoire à partir du 1er août prochain. Il annule le précédent traité, qui avait encore dix-huit mois à courir.

*** M. Noriac, directeur des Bouffes-Parisiens, vient d'engager pour chef d'orchestre M. Jacobi, l'un des premiers violons de l'orchestre de l'Opéra. La direction ne pouvait faire un meilleur choix, car M. Jacobi a déjà maintes fois fait ses preuves pour la conduite d'un orchestre.

*** Après avoir fait rage à Saumur où elle a dû être donnée deux fois, *la Grande-Duchesse* passionne en ce moment Lizieux et Laval. Mme Ugalde et ses artistes continuent à recevoir partout un accueil enthousiaste. Une modification a eu lieu dans le personnel: Hittemans, dont le jeu, dans le rôle du général Boum, était trouvé par trop accentué, y est remplacé sans désavantage par Rodriguez, du théâtre Déjazet. Garnier, dans le rôle de Fritz, Henry Beaucé dans le prince Paul, ne laissent rien à désirer; la scène de Fritz au deuxième acte, et les couplets de la Gazette de Hollande sont toujours bissés avec acclamation. — Quant à Mme Ugalde, les journaux ne tarissent pas en éloges sur la finesse de son jeu, sur l'adorable expression avec laquelle elle dit la scène de la déclaration et la crânerie qu'elle met dans les airs d'un style tout autre du rondo militaire et du « Sabre de mon père. »

*** On écrit de Vichy : « Capoul et Mme Cabel viennent de nous donner *la Fille du régiment*; les deux éminents artistes du théâtre de l'Opéra-Comique ont délicieusement chanté. La jolie salle du Casino était comble et les bravos ont été unanimes. »

*** On nous écrit de Bruxelles en date du 9 de ce mois : « La troupe de l'*Athénée* de Paris a fait sa première apparition, le 3, sur la scène du théâtre du Parc. Cet ouvrage très-gai a eu un succès colossal; en même temps qu'il faisait rire aux larmes, la musique de M. Charles Lecocq a été trouvée charmante. Désiré et Léonce ont été ébouriffants, et Mmes Cabel et Bonelli ont beaucoup plu. Il était impossible, à la première représentation, pour laquelle la salle avait été longtemps louée à l'avance, d'y trouver une place, et les princes de Joinville et le duc d'Aumale, qui de passage à Bruxelles avaient voulu y assister, ont dû monter aux secondes loges. La recette a dépassé 2,000 francs, chiffre qu'on n'avait jamais atteint à ce théâtre, et le succès n'a pas été moins grand aux cinq représentations suivantes, qui ont fait chambrée complète. — Thérésa, la chanteuse si populaire à Paris, s'est produite dans les entr'actes. Incertaine de l'accueil qu'elle rencontrerait chez nous, elle ne s'est pas suffisamment livrée le premier soir, et elle n'a pas produit l'effet sur lequel on comptait; le lendemain, on a trouvé qu'elle se lançait trop; en somme son talent, aussi original qu'incontestable, n'a pas été bien compris par notre public. »

NOUVELLES DIVERSES.

*** Voici l'ordre dans lequel doivent avoir lieu les prochains concours au Conservatoire. — *Concours à huis clos :* mardi 14, contrebasse, contrepoint et fugue, harmonie; mercredi 15, harpe, étude du clavier; jeudi 16, orgue, harmonie et accompagnement; vendredi 17, solfége (120 concurrents). — *Concours publics :* lundi 20, piano; mardi 21, chant; mercredi 22, violoncelle, violon ; jeudi 23, opéra-comique; vendredi 24, tragédie, comédie; samedi 25, opéra; lundi 27, instruments à vent; mardi 28, instruments à vent. — La distribution des prix aura lieu le mardi 4 août.

*** Dimanche dernier a eu lieu l'entrée en loge des élèves de contrepoint et fugue et d'harmonie seule. — Aujourd'hui a lieu l'entrée en loge des élèves d'harmonie et d'accompagnement.

*** Une audition des grandes orgues de Notre-Dame a eu lieu mercredi à 4 heures pour les membres de l'Association scientifique de France, sous la présidence de M. Leverrier. M. Sergent, organiste de Notre-Dame, et M. Franck aîné, organiste de Sainte-Clotilde, ont tour à tour fait entendre l'instrument, et leurs improvisations de différents styles ont mis en relief les sonorités diverses de cet orgue aux proportions monumentales, l'un des plus considérables de l'Europe, et le plus complet dans sa composition harmonique. Après l'audition de l'orgue, MM. les membres de l'Association scientifique, guidés par M. Cavaillé-Coll, l'habile constructeur de l'instrument, ont visité le mécanisme et examiné avec le plus vif intérêt toutes les parties de cet important travail, qui peut être considéré comme le chef-d'œuvre de la facture instrumentale moderne.

*** Dans un des salons artistiques les plus hospitaliers au vrai talent, nous avons pu, lundi dernier, renouveler connaissance avec un jeune

compositeur-virtuose de Berlin, que le Conservatoire de Paris couronnait l'année dernière, et qui portera haut un jour le nom de son père et de son oncle. Franz Ries a fait entendre à un auditoire d'élite son nouveau quatuor pour instruments à cordes, lequel, grâce à la distinction et à la noblesse des motifs, à la sagesse et à la sûreté de main que décèlent les développements, à la richesse et souvent à l'originalité de l'harmonie et de l'effet sonore en général, se place à côté des plus belles productions modernes en ce genre. Quelques jolies pièces, pour violon, notamment *Burleske* et *Barcarolle*, parfaitement exécutées par l'auteur, et plusieurs *lieder* où on retrouve la belle école de Schumann, et qu'a chantés avec infiniment de goût et de charme Mme Marie Trélat, la femme de notre célèbre chirurgien, ont confirmé et fortifié l'excellente impression que nous avait laissée l'œuvre plus considérable qui formait le morceau de résistance de la soirée, et où se révèle un goût très-pur et un profond sentiment musical.

⁂ La solennité du baptême des quatre cloches de la nouvelle église de Rillieux (Ain), — l'une d'elles a pour marraine la petite-fille de M. le maréchal Canrobert, — solennité que présidait, dimanche dernier, l'évêque de Belley, a été toute remplie de chants harmonieux exécutés par une réunion de la Chorale de Rillieux, des jeunes filles du chœur de cantiques, d'amateurs venus de Lyon et de Bourg, et de quelques instrumentistes militaires choisis au camp de Sathonay, sous la direction de M. Sain-d'Arod. On a particulièrement remarqué l'admirable motet *Sacris solemnis*, de Choron, dont on sait que depuis longtemps M. Sain-d'Arod s'est fait le continuateur, dans l'œuvre de popularisation de la musique religieuse en France.

⁂ Une indiscrétion de journal (sera-t-elle confirmée?) nous apprend que Rossini a destiné, dans son testament, une certaine somme à la fondation d'un Conservatoire à Pesaro, sa ville natale. Ce Conservatoire serait appelé à devenir le premier du monde; les maîtres les plus célèbres y seraient attachés. Serait-ce une réponse au ministre de l'instruction publique, M. Broglio, qui a battu en brèche l'institution des conservatoires italiens en général?

⁂ Dans sa séance du 25 mai dernier, l'Académie des sciences de Paris a chargé M. Duhamel, l'un de ses membres, de faire un rapport sur un récent travail intitulé : *Phénomènes musico-physiologiques*, et dû à M. Charles Meerens, de Bruxelles.

⁂ M. Stiehl, compositeur et organiste de mérite, résidant habituellement à Saint-Pétersbourg, vient d'arriver à Paris.

⁂ Après un séjour de dix mois en Allemagne et particulièrement en Autriche, où il a chanté avec son succès habituel les meilleurs rôles de son répertoire d'opéra et d'opéra-comique, Roger, l'excellent ténor, vient d'arriver de Prague. Il compte aller prendre quelques mois de repos à la campagne, et vers l'automne il ferait une dernière excursion qui embrasserait les principales villes de la Russie Orientale, la Boukharie et la Turquie.

⁂ L'administration du Casino de la rue Cadet vient de donner la succession d'Arban, comme chef d'orchestre, à Aug. Mey qui dirige celui du jardin Mabille. Elle ne pouvait mieux choisir; M. Mey, est un musicien expérimenté et en même temps un compositeur distingué de musique de danse.

⁂ L'éditeur Carbonel, à Marseille, vient de publier *les Harmonies de la mer* de Seligmann. Ce morceau continue la série de ces charmantes compositions qui ont valu une si brillante réputation à l'éminent violoncelliste. Il sera accueilli avec la même faveur.

⁂ Le ténor Stigelli, qui jouissait en Italie d'une réputation méritée, vient de mourir, jeune encore, dans sa villa du lac de Côme, à Monza. On ignore communément que son vrai nom était Stiegel, et qu'il était Allemand de naissance. Une des premières scènes sur lesquelles il se produisit, fut le théâtre Italien de Saint-Pétersbourg. Ce vaillant chanteur était, en outre, doublé d'un compositeur de grand talent; ses romances et ballades en font foi. Stigelli laisse trois filles; il avait perdu sa femme depuis trois mois à peine.

⁂ On annonce également la mort de Michel Naum, fondateur du théâtre italien qui porte son nom à Constantinople, et père du directeur actuel.

—

⁂ Aujourd'hui au Pré-Catelan grande fête musicale de bienfaisance avec les musiques de la garde; on y entendra *la Retraite de Crimée*.

ÉTRANGER

⁂ *Londres.* — Adelina Patti a chanté *Romeo et Juliette* pour son bénéfice. Cette soirée splendide, où la charmante diva s'est vraiment surpassée, comptera au nombre de ses plus beaux triomphes. — Elle a prêté un efficace concours à la représentation donnée à Adelphi-Theatre au bénéfice de Mlle Harris, qui, elle aussi, a été dignement fêtée.—Une grande fête musicale a eu lieu samedi dernier au Crystal-Palace en l'honneur du duc d'Edimbourg. Le nom d'Adelina Patti brillait au premier rang parmi ceux des artistes appelés à concourir à cette solennité, dont la direction avait été confiée à Costa.— Mlle Teresa Carreno est ici l'objet des démonstrations les plus sympathiques. La jeune et déjà célèbre pianiste a obtenu un immense succès dans un des grands concerts du Crystal-Palace et dans un autre donné par elle-même à Hanover-Square, où sa belle fantaisie sur *l'Africaine* a été particulièrement applaudie.

⁂ *Ems.* — Mme Miolan-Carvalho, Alf. Jaell et sa femme, le célèbre contrebassiste Bottesini et le violoniste Wilhelmj, ont défrayé le programme d'un très-brillant concert, qui a été donné le 7 juillet, et qui leur a valu à tous les plus chaleureux et les plus sincères applaudissements.

⁂ *Wiesbaden.* — La saison, qui n'est encore qu'à son début, a déjà offert aux hôtes de notre station thermale de vives et pures jouissances artistiques : on vient de donner *le Prophète*, où Mlles Lœffler et Otto ont tenu leurs rôles avec une grande distinction, et *Lucie*, qui a été l'occasion d'un très-beau succès pour Mlle Denay.— Un magnifique concert a eu lieu le 26 juin dans la belle salle du Kursaal; on y a applaudi quatre artistes d'un grand mérite : Mme Escudier Kastner, pianiste de S. M. l'empereur d'Autriche; le ténor Walter, de l'Opéra de Vienne, qui a admirablement dit la romance des *Huguenots*; Mlle d'Edelsberg, cantatrice de la cour à Berlin, et le violoniste Gustave Friemann, un des plus brillants élèves du Conservatoire de Paris. — Le prochain concert sera donné le 10 juillet : on y entendra M. et Mme Jaell, Mme Sessi, du théâtre de Francfort, et le ténor Müller, de Cassel.

⁂ *Munich.* — Le succès des *Meistersinger* a été le même à la deuxième et à la troisième représentation qu'à la première. — Le théâtre restera fermé du 1er au 31 août.

⁂ *Worms.* — A la fête de l'inauguration du monument de Luther, à laquelle ont été consacrées les journées des 24, 25 et 26 juin, on a exécuté le 66e psaume, mis en musique pour quatre voix d'hommes par Vincent Lachner, l'*Alleluia* de Hændel, arrangé de la même manière par Jadassohn, le célèbre choral de Séb. Bach, *Ein' feste Burg ist unser Gott*, et l'oratorio *Paulus* de Mendelssohn.

⁂ *Vienne.*— La réouverture de l'Opéra a eu lieu, avec *Guillaume Tell*, le 1er juillet. Le 3, Sontheim a commencé par *la Favorite* la série de représentations pour lesquelles il est engagé. Le célèbre ténor nous reviendra encore de temps en temps; mais le contrat qui l'attache pour la vie au théâtre de Stuttgard fait le désespoir de ses nombreux admirateurs.

⁂ *Pesth.*—L'opéra d'Adelburg, *Zrinyi*, dont nous avons annoncé la première représentation, voit se confirmer son succès. C'est un sujet national que le poëte et le compositeur (une seule et même personne) ont supérieurement traité. La presse hongroise est unanime dans ses éloges.

⁂ *Madrid.* — Voici la composition de la troupe italienne engagée pour la saison prochaine au théâtre de l'Oriente : Mmes Carlotta et Barbara Marchisio, Tiberini, Sonieri, Ketty Morensi; Tamberlick, Tiberini, Selva, Medini, Padovani, Boccolini, Everardi.

⁂ *Barcelone.* — C'est avec *les Drugons de Villars* que la troupe française d'opéra-comique a inauguré ses représentations au théâtre d'été des Champs-Élysées. Cette première soirée, qui a été très-brillante, fait bien présager de celles qui la suivront. Mlle Mathilde Dupuy, qui débutait dans le rôle de Rose Friquet, a subjugué du premier coup son public. MM. Blum, ténor, et Arsandaux, baryton, ont été associés à son succès. *Galathée* a valu à Mlle Dupuy et à M. Bryon-Dorgeval un triomphe complet.

Société philharmonique EUTERPE, *à Amsterdam.*

Le jury au concours de compositions pour voix d'hommes, composé de MM. les professeurs du Conservatoire de musique à Cologne : Ferd. Hiller, Franz Weber, Fr. Gernsheim, Fr. Derckum, Ernst Rudorff, a décerné les trois prix de :

Une médaille en or et 100 florins chaque, aux compositions suivantes :

1° Genre sérieux : *Valkers Nachsgesang. Motto. Ne quid nimis*;

2° Genre léger : *Ergo bibamus. Motto. Zum Becher Klang ein frohersang*;

3° Texte néerlandais : *Goeden Nacht. Motto. De toonkunst slechts doorziet het spoor*, etc.

Ces trois compositions seront exécutées par la Société Euterpe, à l'occasion du concours international de chant d'ensemble, les 8 et 9 août prochain. Immédiatement après, les billets cachetés seront ouverts et les noms des lauréats livrés à la publicité.

MM. les compositeurs des œuvres non couronnées sont priés d'en disposer en s'adressant à MM. Van Hoorn, Waal, 64, à Amsterdam, sous indication des titres et devises.

Le Directeur : S. DUFOUR.

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU

PUBLICATIONS NOUVELLES :

LA PARTITION POUR CHANT ET PIANO, FORMAT IN-8°

Adaptée au répertoire du théâtre Italien

DE l'opéra-comique **FRA DIAVOLO** DE D.-E.-E. Auber

AVEC PAROLES ITALIENNES

Récitatifs et Morceaux ajoutés par l'auteur

Prix net : 18 fr. *Pour la représentation au théâtre Italien.* Prix : net : 18 fr.

ÉDITION POPULAIRE
d'Opéras, d'Opéras-Comiques et d'Opérettes.

N° 5

RECOMMANDÉ SPÉCIALEMENT

Aux Artistes dramatiques pour remplacer la copie des rôles — Aux Sociétés chorales — Aux Spectateurs pour suivre la musique au Théâtre

LES

DRAGONS

DE VILLARS

Opéra-comique en trois actes

POEME DE

MM. LOCKROY & GORMON

MUSIQUE DE

A. MAILLART

PARTITION

Contenant paroles et musique sans accompagnement

PRIX NET : 3 FRANCS

PARIS

G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS

103, rue Richelieu, 103.

CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE MUSIQUE ET LIBRAIRES

EN VENTE :

N° 1. Auber, FRA DIAVOLO, op.-c. en 3 actes, net 3 fr.

N° 2. Adam, LE POSTILLON DE LONJUMEAU, op.-c. en 3 actes, net 3 fr.

EN VENTE :

N° 3. Meyerbeer, ROBERT LE DIABLE, opéra en 5 actes, net 4 fr.

N° 4. De Flotow, MARTHA, opéra en 4 actes, net 4 fr.

Pour paraître cette semaine, LA GRANDE-DUCHESSE DE GÉROLSTEIN, opéra-bouffe d'Offenbach.

THÉATRE IMPÉRIAL De l'Opéra-Comique **LES DRAGONS DE VILLARS** MUSIQUE DE A. Maillart

ARRANGEMENTS **NOUVEAUX** POUR LE PIANO :

CRAMER. Bouquet de mélodies
Mosaïque pour le Piano, prix : 7 fr. 50.

DUVERNOY. Fantaisie de salon
Pour le Piano, prix : 7 fr. 50.

E. KETTERER. Fantaisie brillante pour le piano, 7 50.

STRAUSS. Grand quadrille
Pour le Piano et à quatre mains, prix : 4 fr. 50.

BURGMULLER. Valse de salon
Arrangée pour Piano à quatre mains.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER — A. CRAIX ET C°, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

35e Année. N° 29. 19 Juillet 1868.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris ..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 29 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

Nos abonnés reçoivent, avec le numéro d'aujourd'hui, un nouveau morceau de piano, *Gavotte*, composé par Charles Lecocq.

SOMMAIRE. — Conservatoire impérial de musique et de déclamation : concours à huis clos. — Les droits des auteurs (deuxième partie, 12e article), par **Thomas Sauvage.** — Les Théâtres lyriques secondaires à Paris depuis 1820 (3e article), par **Arthur Pougin.** — Concours d'Orphéons, de Fanfares et de Musiques militaires à Senlis, par **A. Elwart.** — Ministère de la maison de l'Empereur et des beaux-arts, direction générale des théâtres, avis. — Entrefilets. — Correspondance : Bade. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

CONSERVATOIRE IMPÉRIAL DE MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION.

Concours à huis clos.

Les concours à huis clos ont commencé cette semaine au Conservatoire. En voici les résultats :

Séance du mardi 14 juillet.

Jury : M. Auber, président ; MM. Barbereau, Benoist, Colin, Henry Duvernoy, Emile Durand, C. Prumier, Renaud de Vilbac et Wekerlin.

CONCOURS DE CONTRE-BASSE.

Professeur : M Labro.

Premier prix : M. Dereul. — *Deuxième prix* : M. Martin et M. Georges Ghys. — *Premier accessit* : M. Roubié. — *Deuxième accessit* : M. Esclobas. — *Troisième accessit* : M. Charpentier.

CONTRE-POINT ET FUGUE.

Premier prix : M. Taudou, élève de M. Reber. — *Deuxième prix* : M. Moullé, élève de M. Reber. — *Premier accessit* : M. Pilot, élève de M. A. Thomas. — *Deuxième accessit* : M. Chavagnat, élève de M. V. Massé. — *Troisième accessit* : M. Pugno, élève de M. A. Thomas.

HARMONIE.

Premier prix : M. Gasser. — *Deuxième prix* : M. Cotte. — *Premier accessit* : M. Génin. — *Deuxième accessit* : M. Collin. — *Troisième accessit* : M. d'Hommé. Tous les cinq élèves de M. Augustin Savard.

Séance du mercredi 15 juillet.

Jury : M. Auber, président ; MM. Ambroise Thomas, Marmontel, Mathias, Decombes, Léo Delibes, G. Pfeffer, C. Prumier, et Wekerlin.

HARPE.

Professeur : M. Th. Labarre.

Pas de premier prix. — *Deuxième prix* : Mlle Grillon.

ÉTUDE DU CLAVIER.

Premières médailles. (A l'unanimité.)

Mlles Lontski, élève de Mme Philippon. — Bresard, élève de Mme Emile Réty. — Donne, élève de la même. — Guitry, élève de la même. — Derval, élève de la même. — Batiste, élève de Mlle Jousselin. — Bernard-Gjertz 1re, élève de Mme Philippon. — Mottez, élève de Mlle Jousselin. — Gaensly, élève de la même. — Tholer, élève de la même. — Max, élève de Mme Philippon. — Séguin, élève de la même.

Deuxièmes médailles.

Mlles Gaildrau, élève de Mme Emile Réty. — Meunier, élève de la même. — Lemarchand, élève de Mlle Jousselin. — Bernard-Gjertz 3e, élève de Mme Philippon. — Cœuille, élève de Mlle Jousselin. — Masson, élève de la même. — Marx, élève de Mme Emile Réty. — Labouriau, élève de la même. — Planquette, élève de Mme Anthiome. — Péan 2e, élève de Mme Philippon.

Troisièmes médailles.

Mlles Torrent, élève de Mme Anthiome. — Prodhomme, élève de la même. — Letellier, élève de Mlle Jousselin. — Bezancenot, élève de la même. — Barsotti, élève de Mme Philippon. — Bernard Gjertz 2e, élève de la même. — Praly, élève de Mme Emile Réty. — Guillon, élève de Mlle Jousselin.

Séance du jeudi 16 juillet.

ORGUE.

Jury : M. Auber, président; MM. Edouard Batiste, Emile Durand, Lecouppey. Mangin, Ravina, Renaud de Vilbac, Savard et Wekerlin.

Premier prix ; MM. Salvayre et Covin. — *Deuxième prix* : M. Genêt. — *Premier accessit* : M. Wintzweiller. — *Deuxième accessit* : M. Pugno.

HARMONIE ET ACCOMPAGNEMENT.

Jury : M. Auber, président; MM. Edouard Batiste, Benoist, Lecouppey, Mangin, Ravina, Renaud de Vilbac, Savard et Wekerlin.

(Hommes.)

Premier prix : M. Cervantes, élève de M. François Bazin. — *Deuxième prix* : M. Cavaillé, élève du même. — *Premier accessit*: M. Wormser, élève du même. — *Deuxième accessit* : M. Thomé, élève de M. Duprato. — *Troisième accessit* : M. Rougnon, élève de M. François Bazin.

(Femmes.)

Premier prix : Mlles Chart et Renaud, élèves de M. Eugène Gautier. — *Deuxième prix* : Mlle Jacques, élève de Mme Dufresne. — *Premier accessit* : Mlle Lhomme, élève de M. Eugène Gautier. — *Deuxième accessit* : Mlle Tiger, élève de Mme Dufresne. — *Troisième accessit* : Mlle Gaillard, élève de M. Eugène Gautier.

Séance du vendredi 17 juillet.

SOLFÉGE (hommes).

Jury : M. Auber, président; MM. Colin, Dauverné, Léo Delibes, Marmontel, C. Prumier, Ravina, Renaud de Vilbac, Wekerlin.

Premières médailles.

MM. Perrin, élève de M. Durand. — Cognet, élève de M. Batiste.

Deuxièmes médailles.

MM. Cavaillé, élève de M. Durand. — Lamartine, élève de M. Alkan. — Laye, élève de M. Danhauser. — Samary, élève du même. — Bernis, élève de M. Alkan.

Troisièmes médailles.

MM. Bouvetier, élève de M. Decombes. — Brunet, élève de M. Alkan. — Gillet 1er, élève de M. Decombes. — Valdejo, élève de M. Tariet. — Roposte, élève de M. Alkan. — Pointis, élève de M. Durand. — Colombin, élève de M. Batiste. — Buonsollazzi, élève de M. Durand.

SOLFÉGE (femmes).

Premières médailles.

Mlles Guitry, élève de M. Lebel. — Ferrari, élève de Mme Maucorps.— Guillot (Jeanne), élève de la même.— Bernard-Gjertz 3e, élève de Mme Doumic. — Tindel, élève de Mlle Roulle. — Libersac, élève de Mme Maucorps. — Close, élève de Mme Tarpet. — Batiste, élève de M. Batiste. — Aron, élève de Mlle Roulle. — Péan 2e, élève de M. Batiste.

Deuxièmes médailles.

Mlles Gaildrau, élève de Mlle Hersant. — Fauvelle, élève de Mlle Barles. — Tertre, élève de la même. — Rouch, élève de M. Lebel. — Labourian, élève du même. — Dubois, élève de Mlle Roulle. — Donne 3e, élève de Mme Maucorps. — Thomas, élève de la même. — Bezancenot, élève de Mme Doumic.

Troisièmes médailles.

Mlles Marchand, élève de M. Lebel. — Huet, élève de Mlle Barles. — Laffite 2e, élève de M. Batiste. — Marx, élève de Mme Maucorps. — Hermann, élève de M. Lebel. — Decagny, élève de Mme Maucorps. — Praly 1re, élève de M. Lebel. — Laffite 2e, élève de M. Batiste. — Renaud 2e, élève de M. Lebel. — Liauzun, élève de Mlle Barles. — Poileux, élève de M. Lebel. — De Beaufond, élève de Mlle Roulle.

LES DROITS DES AUTEURS.

(*Deuxième partie.*)

SOCIÉTÉ DES AUTEURS, COMPOSITEURS ET ÉDITEURS DE MUSIQUE.

(12e article) (1).

Je reprends, dit l'Arménien :

— Le grand Bah-Aladin et moi nous fréquentons l'Opéra et notre coup d'œil exercé découvre, au milieu de ses phalanges de nymphes, deux merveilles qui doivent, nous l'espérons, satisfaire complétement l'empereur, si nous parvenons à les décider à nous suivre à Stamboul ou Constantinople, comme vous voudrez.

— Ça m'est égal, je ne connais ni l'une ni l'autre.

— C'est la même ville.

— Ah!... j'en suis charmée!

— Et ces deux merveilles, sans être trop curieuse? dit Lolotte en baissant les yeux.

— Sont Lolotte Pigoreau et Fifine Soubra, ici présentes.

— Pardine! je l'avais bien deviné, murmura tout bas Fifine.

— Vous suivre à Constantinople, reprit Lolotte, c'est bel et bon; mais on ne s'embarque pas, pour un voyage comme celui-là, sans biscuit.

— J'allais en venir au biscuit.

— Bon!

— Voyons, que nous proposez-vous? car les femmes de votre Grand Turc, si j'en crois *la Caravane*...

Et vous pouvez l'en croire ; c'est un tableau fidèle des mœurs de l'Orient.

— Eh bien, ces femmes sont des esclaves achetées, et nous, nous sommes libres, nous sommes Françaises! Nous voulons bien nous engager, mais nous vendre, jamais!

— Jamais! répéta Fifine avec non moins de fierté.

— Aussi ne s'agit-il que d'un engagement.

— Pour l'emploi?

— D'ODALISQUES!

— C'est comme ça que ça s'appelle?

— Oui!

— Ce nom est gentil! je l'aime mieux que celui de....

— Et pour combien de temps?

— Trois années.

— C'est comme à l'Opéra

— Va pour trois années.

— A quel prix?

— A deux mille *roupies*.

— Des *roupies!* cria Fifine.

— C'est la monnaie du pays.

— Fi, la vilaine monnaie!

— Du tout! elle est d'or et vaut vingt-deux livres tournois, six sous, trois deniers, au cours d'aujourd'hui.

— Pas possible! Ainsi nous aurions chacune environ ?...

— Quarante-quatre mille livres...

— Ce sont des appointements de premier sujet, ça!

---

(1) Voir les nos 33, 40, 41, 45 et 49 de l'année 1867, et les nos 7, 9, 22, 26, 27 et 28.

— Oui, sans doute ; mais les costumes, qu'est-ce qui les fournira ?

— Au fait, les costumes peuvent être ruineux.

— Non, dit gravement Moq-Moq : une couronne de roses, un collier et des bracelets de corail, avec des brodequins de satin... voilà le costume de cour et la tenue de rigueur pour paraître devant Sa Hautesse.

— Que ça!...

— Le costumier du sérail fournit tout.

— J'accepte! approuva joyeusement Fifine.

— Et moi aussi! Seulement, comme je ne mets jamais rien de côté, je suis sans le sou...

— Ma foi! moi qui dépense tout ce que je gagne, je n'ai pas une maille.

— Soyez sans crainte, nous nous chargeons des frais de route.

— Oh! ce n'est pas ça qui m'interloque, dit Lolotte; c'est que j'ai mon père, qui est suisse à l'hôtel Soubise, à qui je fais une douceur d'un petit écu par semaine.

— Est-ce que je n'ai pas ma tante la garde-malade, que je nourris quand ses pratiques se portent bien?

— Eh bien, qu'est-ce qu'ils deviendront ces pauvres gens, quand nous ne serons plus là? Il nous faut des avances, pour leur assurer le même bien-être que si nous ne les quittions pas.

— Je n'y pensais pas : t'as toujours de bonnes idées, Lolotte. Des avances!

— C'est juste! on vous en fera.

— Alors tope, Monsieur Moq-Moq!

— C'est marché fait, Monsieur le drog...

— Un moment! Nous voilà d'accord pour vos demandes : maintenant il faut savoir si vous réunissez effectivement et aussi bien que vous le paraissez toutes les qualités exigées.

— Comment?

— Je ne comprends pas.

— Ceci regarde mon collègue, le grand Bah-Aladin, que je vous amènerai pour s'en expliquer avec vous. Jusque-là, Mesdemoiselles, sur tout ceci le plus grand silence à l'Opéra! Si l'on y connaissait notre mission, nous serions assaillis de demandes, de sollicitations.

— Pardine! celles de ces demoiselles qui seraient bien aises de quitter leurs messieurs...

— Ceux de ces messieurs qui ne seraient pas fâchés de se débarrasser de ces demoiselles.

— Nous aurions tout le monde sur les bras et inutilement, puisque notre affaire est terminée.

— Nous l'espérons.

— Et moi aussi.

Pendant ces derniers mots l'Arménien s'était levé. Au lieu du salut par geste dont il s'était contenté en entrant, il s'approcha des futures odalisques et appliqua sur les lèvres, assez fraîches de chacune, un gros baiser.

— Tiens! dit Fifine, il paraît que c'est à l'usage de tous les pays! »

Ce ne fut pas sans impatience que, l'imagination remplie d'idées si brillantes et si nouvelles, on attendit le lendemain. Enfin il arriva, et avec lui, vers le milieu de la matinée, les deux étrangers si vivement désirés. Pour éviter les acclamations des polissons, ils firent entrer dans la cour l'énorme et antique coche qui les voiturait, et l'on vit paraître à la grande suprise des voisins et voisines, accumulés aux fenêtres, Mysti Moq-Moq, tel que je vous l'ai dépeint et son acolyte le grand Bah-Aladin, dont je vais vous faire le portrait.

Figurez-vous un petit homme un peu gros, serré, dans une robe de chambre de damas bleu à grandes fleurs jaunes, par une ceinture rouge à franges d'or; botté de longues bottes en cuir couleur de bois, et coiffé d'un chapeau pointu semblable à celui de Sganarelle, dans *le Médecin malgré lui*.

L'œil vif sous de grandes lunettes, le nez en bec de corbin et le menton proéminent, mais enseveli dans les plis nombreux d'une écharpe verte qui lui faisait plusieurs fois le tour du cou; sautillant, gesticulant, bredouillant, le petit homme s'avança vivement vers ces demoiselles et débuta avec elles comme avait fini, la veille, son camarade : par un double baiser.

Fifine, peu effrayée, se contenta de dire : — A la bonne heure! il ne fait pas de façons, celui-là!

— *Salomaléqui! salamaléqui! salamaléqui!* dit d'une voix criarde le petit homme.

— Il vous souhaite le bonjour et mille prospérités, interpréta le drogman.

— Pourquoi nous dit-il ça dans ce patois peu clair? demanda l'interrogeante Fifine.

— Parce qu'il sait le turc, le grec, l'arabe, le persan, le cophte, le sanscrit, le malais, le chinois; mais qu'il ignore le français.

— Fallait donc le dire tout de suite.

— *Nicroc, salam, hypocrata* (1), cria Bah-Aladin.

— Il vous engage à vous asseoir et demande à en faire autant.

Sans attendre la réponse, Bah-Aladin s'était jeté sur le canapé, qu'il occupa dans toute sa longueur.

— *Curigar camboto oustin moraf.*

— *Yoc!* Il dit que vos exercices peuvent commencer.

— Quels exercices?

— Ceux qu'exigera votre service auprès de Sa Hautesse.

— Je comprends : c'est une répétition.

— A peu près, ou, plutôt, un examen : votre roi, que Dieu conserve, a un chef de gobelet qui, avant de lui servir à boire, doit goûter le breuvage : c'est ce qu'on appelle *l'essai du vin*; il a un maître d'hôtel qui doit goûter les mets : c'est *l'essai de la viande*. Sa Hautesse a préposé le vénérable Bah-Aladin pour connaître et juger les qualités naturelles et acquises de ses odalisques.

— Voyons, commandez l'exercice, dit résolûment Fifine.

— Je vais donc lui apprendre que vous êtes à ses ordres.

— Vous le pouvez.

— *Oustin salamalequi*, dit Mysti Moq-Moq à Bah-Aladin, en s'inclinant.

— *Basum basa alla moran café*, répondit le petit homme.

— Il demande si vous savez faire le café.

— Pardine! sans doute. Est-ce qu'une Parisienne peut vivre sans son café au lait?

— Opérez donc devant lui et servez-nous ce breuvage de première nécessité.

Aussitôt les deux danseuses se mettent en devoir de confectionner la liqueur demandée, mais un geste de Bah-Aladin les arrête.

— *Babalfi dracam ouraf tabac*, crie-t-il vivement. En même temps il tire de dessous sa robe une énorme pipe, un sac à tabac et présente le tout à Lolotte.

Moq-Moq, ayant pris dans sa poche un instrument et une provision semblable, les tend à Fifine.

— Il veut savoir si vous entendez le service de la pipe et vous engage à charger les nôtres.

— Pourquoi pas? dit Fifine, c'est pas la mer à boire ; j'ai assez

(1) Ces trois mots sont ceux que prononce Crispin dans *les Folies amoureuses* pour rendre la raison à Agathe, et les autres mots prétendus *turcs* sont empruntés au *Bourgeois gentilhomme*. Molière lui-même les avait pris pour la plupart à Rotrou, dans *la Sœur*.

souvent bourré la *bouffarde* de mon cousin, qui est sergent dans les *petits corps*.

Ces princesses, si fières, s'emparent des deux pipes; de leurs jolis doigts parfumées elles y introduisent le tabac, le pressent, le tassent; puis, avec toute l'élégance qu'aurait pu exiger le maître de ballets le plus difficile, le corps incliné, les bras gracieusement arrondis, elles offrent les deux tubes aux Orientaux.

— *Marababa sahem!* dit le chapeau pointu avec enthousiasme.

— Bah-Aladin exprime qu'il est enchanté de vos grâces.

— Il est bien bon, Monsieur Baladin.

— Maintenant mettez en train le café.

Les deux danseuses ont bien vite allumé le feu; au milieu des nuages de fumée que leur envoient les étrangers et qui transforment l'air embaumé de leur boudoir en atmosphère de tabagie, elles se livrent avec empressement à tous les détails nécessaires à cette préparation.

THOMAS SAUVAGE.

(*La suite prochainement.*)

LES THÉATRES LYRIQUES SECONDAIRES A PARIS

DEPUIS 1820.

(3e article) (1).

Nous avons interrompu, dans le précédent article, l'énumération du répertoire lyrique du Gymnase.

Nous la reprenons, en continuant de suivre l'ordre chronologique :

La Vente après décès, un acte, paroles d'Etienne, musique de Dourlen, représenté le 1er août 1821. On avait donné le 13 septembre 1800, au théâtre des Troubadours (qui vécut environ deux années), un vaudeville en un acte, *Rembrandt, ou la Vente après décès*, signé Morel, Etienne, Servières et Moras; c'est ce vaudeville que l'un des auteurs, Etienne, eut l'idée de mettre en opéra-comique, et dont Dourlen fit la musique. La transformation n'était sans doute pas heureuse, car il ne fut joué sous cette nouvelle forme qu'une seule et unique fois.

Le Trésor supposé, ou le Danger d'écouter aux portes, un acte, paroles d'Hoffmann, musique de Méhul, représenté le 13 septembre 1821. Cet ouvrage, créé à l'Opéra-Comique le 29 juin 1802, n'y avait pas obtenu beaucoup de succès, malgré des interprètes tels que Gavaudan, Solié et Mlle Philis aînée. 15 représentations en sont données au Gymnase.

Une Aventure de Faublas, un acte, paroles de M. Sauvage, musique de Garcia, représenté le 20 février 1822. Jouée avec succès au Vaudeville, quelques années auparavant, cette pièce fut moins heureuse transformée en opéra-comique, car sa première et unique représentation ne put même être achevée.

Le Brahmine, un acte, paroles de Delestre (Poirson?), musique d'Alexandre Piccinni, représenté le 17 juin 1822. Obtient 10 représentations.

La Bonne Mère, un acte, de Mélesville, musique de Douay. C'était une ancienne comédie de Florian, arrangée en opéra-comique, et qui fut jouée 11 fois.

La Petite Lampe merveilleuse, opéra-féerie en un acte, de Scribe et Mélesville, musique d'Alexandre Piccinni. L'un des plus grands succès du théâtre de Madame au point de vue musical. 79 représentations.

Les Folies amoureuses, pastiche de Castil-Blaze, qui réduit en un acte l'adorable comédie de Regnard, et y adapte un certain nombre de morceaux de musique parodiés par lui sur divers fragments de Mozart, Cimarosa, Paër, Pavesi et Steibelt. C'était le premier essai de ce genre auquel Castil-Blaze dut sa fortune, et il porta bonheur à son auteur, ainsi qu'à la cantatrice chargée du rôle d'Angélique, Mlle Lalande, qui se fit tellement remarquer dans ce rôle que l'Opéra-Comique voulut se l'attacher aussitôt. Elle préféra accepter, ainsi que nous l'avons dit plus haut, les brillantes propositions qui lui étaient faites pour l'Italie, et quitta Paris peu de temps après. Données pour la première fois le 3 avril 1823, *les Folies amoureuses* atteignirent le chiffre de 42 représentations. On se souvient que cet ouvrage a été repris aux Fantaisies-Parisiennes le 31 mars 1866.

La Fête française, à-propos lyrique en un acte, paroles de Delestre-Poirson, musique d'Alexandre Piccinni, représenté le 24 août 1823, jour de la Saint-Louis, fête du roi. (Cette mention est celle de l'*Almanach des spectacles* dont Merville était l'auteur et qui était publié par le libraire Barba; elle est en désaccord avec celle des *Tablettes du Directeur*, et ce sont ces dernières qui sont fautives, car une erreur de rédaction leur fait confondre *la Fête française* avec un autre à-propos représenté peu après, *la Fête de la Victoire*, et donner à l'un les auteurs de l'autre.)

L'Epreuve villageoise, de Desforges et Grétry, donnée le 30 octobre 1823. Il n'est pas besoin de faire l'historique de cet ouvrage exquis, que tout le monde connaît, et qui a été joué sur tous les théâtres où l'on s'est peu ou prou occupé de musique. Il sert aux débuts d'une demoiselle Florigny et obtient 29 représentations.

La Fausse Agnès, pastiche de Castil-Blaze, arrangé sur la pièce de Destouches, avec morceaux parodiés sur des fragments de Cimarosa, Rossini, Meyerbeer, etc. Succès moins grand que celui des *Folies amoureuses*; début de Mme Mercier; 32 représentations, dont la première a lieu le 6 juillet 1824.

A partir de cette époque, le genre lyrique est abandonné au Gymnase, et l'on n'en trouve plus trace que dans *le Mal du pays*, « opéra-vaudeville » donné le 28 décembre 1827, paroles de Scribe et Mélesville, musique d'Adolphe Adam,—pour qui il est un heureux début dans une carrière brillante,—et dans quelques autres pièces, *la Batelière de Brientz*, *Perkins Warbeck*, etc. (1), pour lesquelles le même compositeur écrivit plusieurs airs de vaudeville. Mais à dater de ce moment, l'opéra proprement dit fut exilé du Gymnase. Il nous faut cependant signaler la représentation d'une pièce de ce genre qui eut lieu vingt-cinq ans plus tard : *Yvonne et Loïc*, sorte d'opérette donnée sans fracas le 15 novembre 1851, dont les paroles avaient été écrites par Jules Lorin et M. Michel Carré, et la musique par M. Delioux.

Avant de terminer, je veux rappeler un fait qui intéresse incidemment l'art musical et l'un de ses représentans les plus justement glorieux.

Le 29 novembre 1823, on donnait au Gymnase la première représentation d'un vaudeville qui obtint un énorme succès. C'était à l'époque où les opéras de Rossini triomphaient avec éclat sur la scène du théâtre Italien; le maître immortel n'avait pas encore transformé son *Mosè* en *Moïse*, il n'avait pas fait de *Maometto*, de *Siége de Corinthe*, il n'avait encore écrit pour notre première scène lyrique ni *le Comte Ory*, ni ce splendide et incomparable *Guillaume Tell* par lequel il devait terminer si prématurément une carrière glorieuse et honorée, mais il régnait en maître sur notre

(1) Voir les nos 25 et 26.

(1) Dans la « Liste complète des ouvrages d'Adolphe Adam, » placée en tête de son premier volume posthume de *Souvenirs d'un musicien*, et dressée par une main étrangère, *Perkins Warbeck* est indiqué comme ayant été créé aux Nouveautés. C'est une erreur. *Perkins Warbeck* fit sa première apparition au Gymnase le 15 mai 1827.

scène italienne, et son nom était dans toutes les bouches. Aussi le vaudeville en question, qui était un à-propos plein d'esprit signé Scribe et Mazères, et qui était intitulé *le Grand Repas*, ou Rossini a Paris, fut-il accueilli avec des transports d'enthousiasme.

J'en veux citer les couplets suivants, non parce qu'ils sont bons, mais parce qu'il sont un témoignage du sentiment public d'alors au sujet de l'illustre compositeur :

Air : *Tra la la.*

Rossini ! (*bis*)
Toi que j'implore aujourd'hui,
Rossini ! (*bis*)
Pourquoi n'es-tu pas ici ?

Sous tes accords enchanteurs,
On n'entend plus les chanteurs;
C'est pour ça qu'à l'Opéra
Le parterre dit déjà :
Rossini ! etc.

Par lui l'on n'entend jamais
La prose ni les couplets.
A maint ouvrage nouveau,
On dit souvent à Feydeau :
Rossini ! etc.

Partout son nom glorieux
Attire un public nombreux,
Aussi chaque soir, dit-on,
On répète à l'Odéon (1) :
Rossini ! (*bis*)
Toi que j'implore aujourd'hui,
Rossini ! (*bis*)
Pourquoi n'es-tu pas ici ?

Inutile de dire qu'à la première représentation, ces couplets chétifs furent bissés avec frénésie, en faveur du vieux dicton : *Le ton fait la chanson.*

Arthur POUGIN.

(La suite prochainement.)

(1) L'Odéon se préparait alors, ainsi que nous le verrons dans le chapitre suivant, à rouvrir comme théâtre lyrique, et répétait déjà certaines traductions que Castil-Blaze avait arrangées pour lui de quelques-uns des grands ouvrages de Rossini.

CONCOURS D'ORPHÉONS,

DE FANFARES ET DE MUSIQUES MILITAIRES

Ouverts à Senlis le dimanche 12 juillet 1868.

L'institution orphéonique progresse d'une façon très-sensible, grâce à l'obligation où sont, maintenant, les Sociétés de première division de concourir pour la lecture à première vue. — Quoique cette épreuve importante n'ait pas fait partie du concours de Senlis, il n'en a pas moins été des plus intéressants. — L'Association chorale de Valenciennes y a obtenu un premier prix ascendant. Il est bien peu de Sociétés chorales chez lesquelles l'ensemble, la justesse, le sentiment vrai de l'expression, soient portés à un tel degré de perfection. — Le mérite de son habile directeur, M. Jean Charle, est une cause première de cette supériorité ; aussi le jury lui a-t-il accordé une mention spéciale de sa satisfaction.—Le concours d'excellence a été très-brillant. — La première et unique médaille des deux divisions orphéoniques et instrumentales a été remportée par le Cercle des Cricks-Sicks de Tourcoing, directeur M. Louis Rossoor, et par la Fanfare Gautrot, de Paris, dont M. Blancheteau est le chef.

Un violent orage ayant interrompu les concours, nous avons fait aux auditeurs de la salle de spectacle une petite conférence sur l'histoire de l'Orphéon en France. Cet entr'acte improvisé s'est terminé par une collecte dont le produit a été versé par M. Lindheim fils, et nous, à la caisse de secours de l'Association des artistes musiciens. Au banquet qui a terminé la fête, on a beaucoup remarqué la manière éloquente avec laquelle M. le marquis d'Auray, sous-préfet, a su parler de la musique et de ses manifestations populaires.

A. ELWART.

MINISTÈRE DE LA MAISON DE L'EMPEREUR

ET DES BEAUX-ARTS.

DIRECTION GÉNÉRALE DES THÉATRES.

AVIS.

Le concours institué au théâtre impérial de l'Opéra-Comique, pour la mise en musique du poëme intitulé *le Florentin*, sera clos définitivement le 30 juillet prochain.

Les compositeurs qui y auront pris part sont invités à se réunir le samedi 1er août, à une heure, au ministère de la Maison de l'Empereur et des Beaux-Arts, dans le cabinet du directeur général des théâtres, pour élire eux-mêmes le jury chargé de juger les partitions envoyées au concours.

Ils seront admis sur la présentation de l'épigraphe qui doit être placée en tête de leur manuscrit.

Monument à la mémoire d'Edouard Monnais.

Notre dernière liste, publiée le 28 juin dernier, s'est grossie des noms suivants :

M. Ad. Botte, Maison Pleyel-Wolff et Ce, MM. Larivière, Al. Rousseau, Victor Capoul; Henriquel-Dupont, de l'Institut; Couderc, Mme veuve Eugénie Scribe, MM. A. Guillot de Sainbris, Sainte-Foy, Henri Ravina, E. Jancourt, Lesueur, la baronne de Maistre, MM. Cavaillé-Coll, Henri Potier, Mlle Cico (Marie), M. le comte de Nieuwerkerke, MM. de Besselièvre; Larabit, sénateur; Rolle, C.-V. Alkan aîné; Ferrand, chef du bureau des théâtres; Obin, de l'Opéra; Arthur Pougin, Mme veuve Edouard Bénazet; MM. Couder, chef d'orchestre du Gymnase; Beulé, directeur de l'Académie impériale des Beaux-Arts; Léon Achard, Wekerlin, Sarasate, de Vatry, Martin, Régnier, Charles Poisot, Mme Remaury, Mlle Marie Roze, Mlle Francine Cellier, MM. L. Dorus, le comte Pillet-Will, C.-L. Gruneisen, W. Krüger, Adolphe Catelin, J. Offenbach.

Nous recevons de M. Choudens les renseignements suivants :

« La Hongrie résistait au traité international littéraire et artistique conclu entre la France et l'Autriche. — Les éditeurs hongrois prétendaient n'être pas liés par ce traité. Les auteurs et éditeurs français protestaient, et M. Choudens se disposait à poursuivre les contrefaçons des opéras de M. Ch. Gounod, lorsqu'une bienveillante et officieuse lettre de S. Exc. le ministre des affaires étrangères l'informa de la reconnaissance de nos droits en Hongrie. Cette lettre, qui témoigne de la haute sollicitude de M. le marquis de Moustier pour les intérêts des auteurs et éditeurs français à l'étranger, est ainsi conçue :

« En réponse à la demande d'informations que vous m'avez fait » l'honneur de m'adresser, je vous ai fait connaître, le 4 du mois der- » nier, que l'assertion d'après laquelle la convention littéraire du 11 » décembre 1866, entre la France et l'Autriche, ne garantissait pas les » droits de propriété des auteurs français, en Hongrie, est dénuée de » fondement. J'ajoutais que vous pouviez poursuivre, dès à présent, à » Pesth, les reproductions illicites de vos publications.

» J'ai la satisfaction de pouvoir vous annoncer, aujourd'hui, qu'à la » suite des démarches faites par le consul de France à Pesth, les con- » trefacteurs de vos éditions ont reconnu la justice de vos réclamations, » et qu'ils se sont déclarés prêts à transiger avec vous. »

» Comme on le voit, S. Exc. le ministre des affaires étrangères ne se borne pas à signer des conventions internationales, il en protége l'équitable exécution, et nous savons qu'en ce qui concerne les œuvres musicales françaises si recherchées dans toute l'Allemagne, la haute sollicitude de nos légations est acquise aux auteurs français. »

CORRESPONDANCE.

Bade, le 16 juillet 1868.

... Les visiteurs de l'année dernière ont peine à reconnaître leur Baden-Baden. Tout a subi une féerique transformation; de vilaines boutiques ont disparu pour faire place à d'élégantes constructions; des jardins ont surgi partout; une illumination luxueuse fait resplendir la maison de Conversation. Le kiosque de l'orchestre a été haussé pour aider à la propagation du son; le nombre des musiciens a été augmenté, etc., etc. M. Dupressoir est habile et de plus homme de goût; ce n'est certes pas lui qui laissera péricliter l'héritage de son beau-père et prédécesseur M. Bénazet.

Il a su attirer à Bade à peu près toutes les célébrités musicales, qui y brilleront les unes après les autres, pour le plus grand plaisir des hôtes de cette charmante résidence. Outre Mme Escudier-Kastner, dont la *Revue et Gazette musicale* signalait dernièrement le succès, nous avons entendu la gracieuse Mme Monbelli, que Paris a fêtée cet hiver et qui le méritait bien; avec Troy, Sighicelli et Ketterer, elle a fait de la manière la plus brillante les frais du troisième concert. Puis nous avons eu Mme Norman-Neruda, l'enchanteresse, et Carlotta Patti et ses éblouissantes vocalises; les applaudissements, les rappels adressés à ces deux merveilleuses virtuoses n'avaient pas de fin. Samedi prochain aura lieu le cinquième concert avec Mme Carvalho et Mlle Schrœder, du théâtre Lyrique. — M. Dupressoir est parti pour Vienne; on peut donc s'attendre avant peu à quelque surprise musicale.

M. S.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné lundi et vendredi *Herculanum*. — La reine de Mohély assistait à la représentation de lundi dans une baignoire.

*** Le début de Mlle Julia Hisson a eu lieu mercredi dans *le Trouvère*. Elève du Conservatoire et en dernier lieu de Wartel, la débutante possède une très-belle voix, sonore, d'une grande étendue, bien timbrée dans les trois registres et qui se prête admirablement aux élans dramatiques des grands rôles. — Mlle Hisson a surpris la salle par l'éclat avec lequel elle a dit sa cavatine d'entrée; la cabalette n'a pas été aussi heureusement enlevée à la première reprise; la seconde a été meilleure. Tout le quatrième acte, le *Miserere*, le duo avec le comte de Luna et le duo final ont parfaitement fait apprécier les magnifiques moyens dont Mlle Hisson est douée. — Ce n'est pas à dire qu'elle soit déjà une cantatrice *arrivée*. Elle a fort à travailler jusque-là, et il serait fâcheux que des éloges exagérés vinssent l'induire en erreur sur ce point et l'éblouir prématurément; il y a bien des choses à limer, à polir, bien des nuances à observer, beaucoup à assouplir dans son exécution. Mais si l'on considère que Mlle Hisson n'a pas vingt ans, et qu'elle débute dans un rôle comme celui de Léonore, avec un organe de cette étoffe et avec un sentiment dramatique aussi caractérisé, on peut féliciter la direction de l'Opéra de cette acquisition et prédire un bel avenir à Mlle Hisson. — Ce que l'on a dit de sa beauté n'est nullement exagéré. C'est une très-belle personne; son visage est doux et agréable, sa physionomie intelligente et expressive, sa taille élevée et bien prise, ses bras superbes, ses gestes amples, pleins de noblesse et de fierté. Sans doute on peut reprocher au jeu de la débutante de l'exagération dans certaines situations, mais elle s'excuse par son inexpérience de la scène, et il est même étonnant que son attitude et sa démarche ne s'en soient pas ressenties davantage. — Applaudie à quatre reprises par les loges et l'orchestre après sa première cavatine, les bravos ont redoublé au quatrième acte et Mlle Hisson a été rappelée après la chute du rideau.—Devoyod a très-bien chanté son rôle du comte de Luna et il a légitimement partagé le succès de sa jeune partenaire. Mlle Bloch, Morère et Castelmary ont brillamment contribué à l'ensemble de cette représentation, qui, malgré une chaleur accablante, avait attiré beaucoup de monde.

*** Outre la reprise d'*Armide*, il est question de celle de *Lucie*. Mlle Battu y chanterait le rôle principal.

*** Mlle Julia Hisson est engagée pour quatre ans à l'Opéra à raison de 11,000 francs la première année, 18,000 francs la deuxième, 25,000 francs la troisième et 30,000 francs la quatrième.

*** La reprise au théâtre de l'Opéra-Comique du *Docteur Mirobolan* a été très-bien accueillie par le public; la musique du jeune compositeur est bien au ton des joyeuses et comiques situations de l'ouvrage. Parmi les morceaux les plus applaudis, nous citerons l'ouverture, le duo d'Alcine et de Dorine, la chanson paysanne et un finale ingénieux et élégant. Couderc est réellement inimitable dans ce rôle de Crispin, qui restera comme un des plus complets de son répertoire. Prilleux (Mirobolan) est très-plaisant; Mlle Bélia a le mordant et la belle humeur du personnage de Dorine. Les autres rôles sont parfaitement tenus par Mlles Tual et Heilbron, toutes deux charmantes, ainsi que par Potel et Leroy.

*** La représentation des *Dragons de Villars* a été honorée vendredi de la présence de la reine de Mohély.

*** On répète *Zampa*, qui sera chanté par L. Achard et Mlle Brunet-Lafleur dans les deux principaux rôles.

*** Dans ces derniers temps on a assigné plusieurs causes au non-renouvellement de l'engagement de Mlle Marie Roze à l'Opéra-Comique; on en inférait même qu'elle renonçait au théâtre. La vérité est que la jeune et charmante artiste a repris, sous la direction de son maître François Wartel, les études qui lui permettront d'aborder bientôt le grand opéra. Grâce aux conseils de l'éminent professeur de tant de cantatrices célèbres, Mme Trebelli, Mlle Nilsson entre autres, et tout récemment Mlle Hisson, dont le succès vient d'être si décisif à l'Opéra, Mlle Roze pourrait bien compter pour une *étoile* de plus.

*** Le nombre des musiciens qui concourent pour la partition du *Florentin*, l'opéra-comique de M. Saint-Georges peut s'évaluer à cinquante.

*** Voici la liste exacte des artistes engagés jusqu'à présent par M. Noriac pour la nouvelle exploitation du théâtre des Bouffes-Parisiens. Désiré, Berthelier, Bonnet, Nathan, Aurèle, Audran, Barnolt, Daniel, Montbars, Poirier, Mousseaux, Debeer, Dublex, Pauly, Guyard, etc., etc. — Mmes Schneider, Thierret, Fonti, Périer, Castello, Gilbert, Berger, Dalbert, Cap, Deneux, Henry, Marie Petit, Gayer, Sergent 1re, Sergent 2e, Leduc, etc., etc. M. Noriac est en train de conclure encore plusieurs engagements très-importants. — Le spectacle de réouverture se composera de *Coscoletto*, opérette en deux actes, de MM. Nuitter et Tréfeu, musique d'Offenbach, représentée à Ems avec succès, et de l'*Arche-Marion*, opéra en un acte d'Albéric Second, musique d'Ad. Nibelle. J. Offenbach s'est engagé à donner aux nouveaux Bouffes trois actes par an et à les laisser jouir de son répertoire.

*** En annonçant le mariage de M. Raphaël Félix avec Mlle Henriette Bloch, plusieurs journaux ajoutent que le célèbre impresario, qui vient d'obtenir une si grande réussite à Londres avec les représentations de la *Grande Duchesse*, prend la direction du théâtre de la Porte-Saint-Martin. Le 16 juillet, il a effectivement signé avec les propriétaires de la salle un bail de 20 ans.

*** Après un mois pendant lequel il a chanté, au grand enthousiasme de ses compatriotes, tout son gai répertoire au théâtre des Célestins, à Lyon, Berthelier est de retour à Paris, où il va se mettre à la disposition du directeur des Bouffes-Parisiens.

*** *L'Africaine* vient d'être chantée pour la première fois à Troyes. Les journaux et les correspondances s'accordent à reconnaître que jamais dans cette ville, aussi belle représentation n'avait été donnée avec un personnel d'artistes aussi satisfaisant, avec une exécution aussi réussie, des décors aussi beaux, une mise en scène aussi soignée. Le public a fréquemment témoigné par ses *bis* et ses applaudissements de l'admiration que lui inspirait le dernier chef-d'œuvre du maître. Mlle Bedora a été une Sélika convenable. M. Faivret, dans le rôle de Vasco, a mérité les honneurs du rappel. Mme Goury (Inès) a eu de très-beaux moments. Les faveurs du public n'ont pas manqué à M. Benaben (Nélusko), chanteur et comédien excellent. Il n'est pas jusqu'aux rôles effacés de don Pédro et de l'inquisiteur qui n'aient trouvé dans MM. Feitlinger et Larose des interprètes satisfaisants. Les chœurs ont bien marché et l'orchestre, dans la mesure de ses moyens, a fait de son mieux.

*** Le théâtre Alberto-Nota, à Turin, vient d'être détruit par un incendie qui a éclaté le 12 juillet, à dix heures du soir. On jouait *Crispino e la Comare*. Le feu prit aux vêtements d'une danseuse, et se communiqua bientôt aux coulisses et à la charpente, tout entière en bois. Heureusement la foule put s'écouler à temps et sans accidents; la danseuse, cause première du désastre, en a été quitte pour la peur. On n'a rien pu sauver; les murs seuls restent debout. Du reste la reconstruction de ce théâtre avait été décidée pour l'année prochaine par la municipalité.

NOUVELLES DIVERSES.

*** Du procès-verbal de classement des Sociétés chorales et instrumentales inscrites au Concours musical de Grenoble, — document dont nous recevons communication par M. le maire de cette ville, — il résulte que 90 Orphéons, 24 Musiques d'harmonie, 108 Fanfares (7,000 exécutants environ) entreront en lice le 16 août prochain, pour se disputer des prix d'une valeur exceptionnelle. Les jurys seront définitivement composés, en outre d'artistes et amateurs de la localité et de Lyon, de MM. Ambroise Thomas, Gounod, François Bazin, Victor Massé, Boïeldieu, Laurent de Rillé, Delaporte, Couder, Besozzi, Monestier, E. Boulanger, Mathieu de Monter, pour les Sociétés chorales; et de MM. Elwart, Jonas, Paulus, Thibaut, Klosé, Cokken, Dauverné, Sain-d'Arod, de Groot, Marie, pour les musiques. Un grand Festival suivra ces concours auxquels prendront part les meilleures Sociétés de Lyon, Marseille, Avignon, Chambéry, Saint-Etienne, Béziers, Vienne, Valence, etc., et de toute la région. Les chœurs et les morceaux imposés sont de MM. Gounod, Ambroise Thomas, Laurent de Rillé, Boïeldieu, Besozzi, J. Monestier, Paulus, Klosé, Thibaut et Jonas. M. Joseph Luigini dirigera une armée de 5,000 instrumentistes, à la tête de laquelle marchera la célèbre Fanfare lyonnaise. Le comité d'organisation a pris toutes les mesures propres à assurer l'éclat et l'ordre de ces fêtes qui intéressent vivement l'opinion publique dans le Dauphiné et qui, à en juger par l'empressement sympathique des populations et des sociétés, seront les « Grands Jours » artistiques de cette loyale et vaillante province.

*** Dimanche dernier Nogent-sur-Marne était en fête; on y a exécuté la quatrième messe solennelle de M. A. Bessems. L'auteur conduisait lui-même son œuvre.

*** Mlle Adelina Patti, l'éblouissante artiste du théâtre Italien, vient de fournir à M. Guy de Charnacé le sujet de son premier chapitre des *Etoiles du chant*, un livre de haute critique, somptueusement édité par M. Henri Plon. La première livraison de cet ouvrage est, en effet, consacrée tout entière à la biographie et à l'appréciation du talent de Mlle Patti; elle est enrichie d'un portrait gravé sur acier par M. Morse, un véritable chef-d'œuvre, et d'un autographe de la diva. — Voici le texte de ce charmant billet adressé à M. de Charnacé :

« Cher Monsieur,

» Vous me demandez l'autorisation de publier mon portrait, gravé par M. Morse, dont j'apprécie le talent charmant, dans votre livre les *Etoiles du chant*, qui doit aussi contenir ma biographie.

» Sachant bien que vous ferez là un acte de pénitence, et ne voulant pas nuire au salut de votre âme, je suis heureuse de vous donner l'autorisation que vous désirez.

» Recevez, je vous prie, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

Paris, le 1er mai 1868. ADELINA PATTI. »

*** Notre excellent confrère Achille Denis reprend la rédaction en chef du *Messager des Théâtres*, qu'il avait occupée dans l'origine, et quittée pour celle de la *Revue et Gazette des Théâtres*.—M. Jules Ruelle y continue sa collaboration. Tout est bien qui finit bien.

*** La librairie Victor Masson et fils vient de faire paraître un intéressant ouvrage sous le titre de: *Théorie physiologique de la Musique, fondée sur l'étude des sensations auditives*, par le professeur Helmoltz, traduit de l'allemand par M. Guéroult, avec le concours, pour la partie musicale, de M. Wolff, de la maison Pleyel-Wolff.

*** M. Godfrey, l'auteur de la valse *les Gardes de la Reine*, vient d'en composer une nouvelle intitulée *la Bouquetière*; le succès de cette valse en Angleterre a été très-grand. Elle est publiée et mise en vente, à Paris, chez l'éditeur F. Lambert, 41, rue du Cardinal-Fesch.

*** On a retrouvé dans le musée Fitz-William, à Cambridge, le cahier de musique pour le virgioal (espèce d'épinette) qui était à l'usage de la reine Elisabeth d'Angleterre. L'état où il est prouve que les biographes de cette princesse ont probablement tort en vantant son talent sur cet instrument. Toutes les pages où sont des passages un peu difficiles sont comme neuves; mais là où se trouvent des morceaux pour les commençants, les cornes et autres signes d'un fréquent usage témoignent que la reine s'en tenait à ces mélodies toutes simples.

*** Un nouveau journal de musique vient de paraître à Turin; il a pour titre *Il Nuovo Pirata*, et pour directeurs MM. Piacenza et Zapegni, ex-rédacteurs de l'ancien *Pirata*, qui vient de changer de propriétaire pour la cinquième ou sixième fois depuis trois ans.

*** M. Engel, le directeur du célèbre établissement Kroll de Berlin, est en ce moment à Paris.

*** Une cantatrice qui faisait partie de la troupe italienne du théâtre de Cadix, la saison dernière, Mme Turoni, et qui chantait à côté de Mlle Lagrua les rôles de soprano-sfogato avec beaucoup de succès, est en ce moment à Paris.

*** Une charmante cantatrice américaine, Mlle A. Hauck, qui a fait partie des troupes italiennes de New-York, Boston, Philadelphie, etc., et qui y chantait les rôles de la *Sonnambula*, de Lucia, Giulietta, etc., vient aussi d'arriver à Paris.

*** Arban part le 28 pour accomplir divers engagements qu'il a contractés à Amsterdam, à Spa et à Bade; avant de quitter Paris il a tout préparé pour l'ouverture, le 2 octobre, des concerts Valentino qu'il doit diriger.

*** Pauline Lucca est en ce moment à Interlaken avec son mari, le baron de Rahden.

*** Mme Anna de Lagrange est de retour en France. Nous avons mentionné les succès remportés par elle dans son excursion en Amérique.

*** On nous écrit de Douai qu'il vient d'y être donné un grand concert pour lequel on s'était assuré le concours de Mlle Schroeder et de Troy, Sivori et Bottesini. Les quatre artistes y ont produit un effet indescriptible.

*** La messe solennelle de notre ami et collaborateur François Schwab, exécutée cet hiver à Saint-Eustache et dont nous avons rendu compte, vient d'être chantée avec un succès égal à Strasbourg, en l'église Saint-Jean. Cette œuvre sérieuse, interprétée déjà sur plusieurs points de l'Allemagne, provoque partout de légitimes éloges et vaut à son auteur les sympathies les plus honorables.

*** Mme la baronne Nathaniel de Rothschild, musicienne de premier ordre, vient d'envoyer au pianiste-compositeur Michel Bergson une très-belle épingle en diamants, avec une lettre de félicitation sur ses remarquables études caractéristiques approuvées par les Conservatoires de Paris, de Berlin et de Genève et sur ses dernières pièces de salon.

*** M. Viennet, de l'Académie française et grand-maître du rite écossais franc-maçonnique, est mort cette semaine, au val Saint-Germain, dans sa quatre-vingt-onzième année. Doyen des écrivains français, doué d'une verve plus vigoureuse qu'originale, adversaire acharné du romantisme, il avait été dans sa longue carrière tour à tour militaire, marin, poëte, journaliste, auteur dramatique, député et pair de France. Ses obsèques ont eu lieu, mardi dernier, au milieu d'un grand concours d'artistes et de littérateurs. Entre autres œuvres destinées à la scène, M. Viennet avait écrit deux opéras qui ne furent pas représentés: *le Tournoi* et un *Sardanapale* dont Rossini avait promis de composer la musique. Il avait en outre composé en 1820 un autre opéra, *Aspasie et Périclès*.

ÉTRANGER

*** *Londres*.— Dans une semaine à Drury-Lane, dans deux à Covent-Garden, la saison aura atteint son terme. — Après une courte indisposition qui l'a empêchée de chanter *Rigoletto*, jeudi, Adelina Patti a reparu dans *Romeo* avec son succès habituel; elle répète le *Domino nero*, qu'elle doit chanter deux fois de suite, le 21 et le 22.—Le 23, dernière représentation de la saison à Covent-Garden, avec *Il Barbiere*. — *Il Flauto magico*, annoncé pour samedi 18 juillet à Drury-Lane, n'a pas encore été représenté cette année. — M. Mapleson a donné mercredi dernier un grand concert à son bénéfice au Crystal-Palace. Mlles Nilsson, Tietjens, Kellogg, Sinico; MM. Mongini, Bettini, Santley, Foli, lui prêtaient leur concours.

*** *Cologne*. — La première nouveauté de cet été sera *la Grande-Duchesse de Gérolstein* avec Mlle Fischer, de Vienne. — Notre Conservatoire est sur le point de faire une perte sérieuse. A dater de septembre prochain, Mme Marchesi, qui professait depuis sept ans avec tant de distinction à Cologne, va, sur la flatteuse invitation qui lui en a été adressée, reprendre son ancienne position de premier professeur de chant au Conservatoire de Vienne. Son mari continuera, mais seulement jusqu'au mois d'avril 1869, ses fonctions de professeur de chant au Conservatoire de Cologne.—C'est Mme Marchesi qui vient d'être chargée de l'éducation musicale d'une jeune et belle Hongroise, découverte par l'impresario Ullmann et qui posséderait, dit-on, une voix magnifique et d'étonnantes dispositions.

*** *Munich*. —On monte le *Ruy-Blas* de Max Zenger, qui vient d'être donné avec succès à Mannheim. La première représentation est annoncée pour le 19 juillet.

*** *Saint-Pétersbourg*. — Il est question de confier la haute direction des théâtres impériaux au comte Sollohoub. On applaudit généralement à ce choix; le comte Sollohoub, musicien et écrivain distingué, paraît appelé à rendre à l'art de sérieux services.

*** *Constantinople*. — La troupe engagée pour la prochaine saison au théâtre Naum se compose de : Mmes Perelli, Bosisio, Paolina Vaneri (soprani), Olga Olgini (contralto); MM. Valentino Cristiani, Vidal, Vantzan (ténors), Sterbini (baryton), Miller, (basse-taille).

Le Directeur : S. DUFOUR.

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU.

Edition Populaire

DE PARTITIONS D'OPÉRAS, D'OPÉRAS-COMIQUES ET D'OPÉRETTES

Paroles et Musique sans accompagnement, avec analyse de la pièce.

FORMAT DE POCHE. Partition conforme au théâtre. FORMAT DE POCHE.

En vente :

ÉDITION POPULAIRE
d'Opéras, d'Opéras-Comiques et d'Opérettes.

EN VENTE :

N° 1. Auber, FRA DIAVOLO, op.-c. en 3 actes, net 3 fr.

N° 2. Adam, LE POSTILLON DE LONJUMEAU, op.-c. en 3 actes, net 3 fr.

N° 7

RECOMMANDÉ SPÉCIALEMENT
Aux Artistes dramatiques pour remplacer la copie des rôles — Aux Sociétés chorales — Aux Spectateurs pour suivre la musique au Théâtre

LA
GRANDE-DUCHESSE
DE GÉROLSTEIN
Opéra-bouffe en trois actes
POEME DE
MM. H. MEILHAC & L. HALÉVY
MUSIQUE DE
J. OFFENBACH

PARTITION
Contenant paroles et musique sans accompagnement

PRIX NET : 3 FRANCS

PARIS
G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS
103, rue Richelieu, 103.
CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE MUSIQUE ET LIBRAIRES

N° 3. Meyerbeer, ROBERT LE DIABLE, opéra en 5 actes, net 4 fr.

N° 4. De Flotow, MARTHA, opéra en 4 actes, net 4 fr.

EN VENTE :

En vente, N° 5. A. Maillart, LES DRAGONS DE VILLARS, op.-c. en 3 actes, 3 fr.

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seul agent à Londres
S. ARTHUR CHAPELL,
45, New Bond Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.
INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE
Exposition Universelle de Londres 1862
MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à
ANTOINE COURTOIS
POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES,
ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.
88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.
Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

35e Année. N° 30. 26 Juillet 1868.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Conservatoire impérial de musique et de déclamation : concours publics, par **Charles Bannelier**. — Bibliographie musicale : *Misères d'un prix de Rome*, de M. Albéric Second, par **Em. Mathieu de Monter**. — Correspondances : Vichy et Londres. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves**. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

CONSERVATOIRE IMPÉRIAL DE MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION.

Concours publics.

A en juger par les résultats dont nous avons pu être témoin pendant cette laborieuse semaine, les neuf mois d'études réglementaires qui viennent de s'écouler auront ajouté à l'histoire artistique du Conservatoire une année scolaire honnête, riche surtout en talents de second ordre. Nous n'en faisons pas fi, certes ! car ils sont aussi nécessaires dans le royaume d'Euterpe que la bourgeoisie dans un Etat. Point de succès éclatants ; point de sujets d'un mérite transcendant, si ce n'est peut-être au concours de violon ; mais un bon nombre de solides musiciens qui vont grossir l'innombrable armée des virtuoses formés par notre Ecole de musique, et dont l'esprit, nous sommes heureux de le constater, s'élève de jour en jour. Ceci, il est vrai, ne s'applique guère aux chanteurs, qui brillent en général par d'autres qualités ; il ne faut point, d'ailleurs, leur en faire un reproche, obligé qu'on est de tenir compte avant tout d'un instrument naturel dont l'existence ne se révèle souvent que fort tard et indépendamment de toute aptitude artistique.

M. Auber avait décidé d'attaquer le taureau par les cornes, comme dans la mémorable séance si humoristiquement racontée par Berlioz ; ce qui signifie qu'on a commencé lundi par le concours de piano. Treize jeunes gens et trente-deux jeunes filles se disputaient les récompenses que leur a réparties un jury composé de MM. Auber, président ; Ambroise Thomas, Benoist, Batiste, Jules Cohen, Lacombe, Ed. Mangin, Fr. Planté et Stamaty. Parmi les hommes, qui avaient à exécuter le premier solo du concerto en *la* mineur de Herz, les lauréats ont été : MM. Bonnet, élève de M. Marmontel, premier prix ; Auzende, élève de M. Mathias, second prix ; Bourgeois, élève de M. Marmontel, premier accessit ; Thomé, élève du même, deuxième accessit, et Artaud, élève du même, troisième accessit.

M. Bonnet s'est distingué par un jeu égal, ferme et brillant et par la facilite élégante avec laquelle il fait les octaves ; M. Auzende, par une sobriété de bon goût, et en général par les qualités d'un excellent musicien ; M. Bourgeois, par un très-joli son et une charmante attaque de la touche. La classe de M. Mathias a cette année une revanche à prendre ; elle n'a évidemment pas compris la musique de Henri Herz de la même manière que sa rivale. — Le nombre des jeunes filles admises à concourir prend des proportions inquiétantes ; il était le même qu'aujourd'hui lorsqu'il y avait quatre classes ; les trois actuellement existantes ont dû fournir la totalité de leurs élèves, car trente-six concurrentes avaient été d'abord annoncées, et quatre se sont retirées pour divers motifs. Comment donc ne pas donner plusieurs prix, plusieurs accessits, alors surtout que ces intéressantes artistes jouent presque toutes de la même manière, c'est-à-dire aussi bien ; alors que la faculté d'assimilation, très-développée à ce qu'il paraît dans les organisations féminines, en fait autant d'excellentes copistes reproduisant toutes également bien le modèle, c'est-à-dire la leçon du professeur ? Aussi comptons-nous trois premiers prix, adjugés à Mlles Doumergue, élève de Mme. Farrenc, Gaillard, élève de M. Le Couppey, et Ferrari, élève de M. Henri Herz, qui, promet une véritable artiste ; trois seconds prix, à Mlles Léon, de la Hautière, élèves de M. Le Couppey, et Janin, élève de M. Henri Herz ; deux premiers accessits, à Mlles Boulat, élève de M. Le Couppey, qui a fait preuve d'une grande habileté de lecture en transposant de *mi bémol* en *ut* le morceau à déchiffrer, et Le Callo, élève de M. Henri Herz ; trois seconds accessits, à Mlles Barbetti élève de M. Henri Herz, Belval, élève de M. Le Couppey, et de Massas, élève de Mme Farrenc ; trois troisièmes accessits, à Mlle Rachel van Lier, élève de M. Henri Herz, toute jeune enfant dont les lecteurs de la *Gazette musicale* se souviennent certainement, et qui a vraiment joué d'une façon charmante, — Mlles Maurion, élève de M. Le Couppey, et Maurice, élève de Mme Farrenc. Total, quatorze nominations. — Le morceau de concours était le premier solo du concerto en *mi mineur* de Chopin ; il a été, comme d'habitude, plus

ou moins défiguré par les additions et les changements que se sont permis la plupart des élèves ; non-seulement des *traits*, mais la mélodie, l'harmonie même, ont été dénaturés ; cette manie déplorable, à laquelle les professeurs ont grand tort de prêter la main, est aussi en grande faveur dans les classes des hommes; l'un des concurrents du matin l'a même poussée si loin, de son autorité privée, que ses malencontreuses fioritures et ses octaves trop ambitieuses ont excité l'hilarité de la galerie, et plus tard le mécontentement très-accentué de son maître.

Les concours de violon et de violoncelle ont eu lieu mercredi; MM. Auber, Benoist, George Hainl, Dauverné, Eug. Gautier, Labro, Deldevez, Ern. Altès et Lasserre formaient le jury. Quatorze violoncellistes se sont succédé devant cet aréopage, dont la décision n'a pas été sans soulever quelques murmures; après un premier prix bien gagné par M. de Miretzky, élève de M. Franchomme, on eût voulu en voir accorder un second à M. Barbot, 1er accessit de 1866; c'est le très-jeune M. Cros, également élève de M. Franchomme, qui l'a emporté. La prétention de se substituer à un jury d'hommes spéciaux est, nous le savons, d'assez mauvais goût; mais nous ne pouvons nous empêcher de représenter à celui du concours de violoncelle, avec tout le respect possible, le danger de céder à la tentation, si fréquente au Conservatoire, de faire mûrir trop vite les talents précoces , et l'avantage qu'il y aurait eu pour un enfant de onze ans et demi à conquérir ses grades l'un après l'autre, de sorte que chaque concours apportât son encouragement, et que le premier prix n'eût son tour qu'à l'âge où l'écolier peut cesser de l'être pour devenir artiste. Sous le bénéfice de cette observation, reconnaissons que le jeune Cros a fort gentiment joué le concerto en *ré* de Romberg, et qu'il a éveillé de nombreuses sympathies dans l'auditoire. Les autres lauréats sont : MM. Harndorff, élève de M. Chevillard, 1er accessit; Spitzer, élève de M. Franchomme, 2e accessit, et Austruy, élève du même, 3e accessit.

L'intérêt qu'excite généralement le concours de violon n'a pas faibli cette année. Un brillant 1er prix, parfaitement prévu, a été remporté par M. Franz Ries, élève de M. Massart, qui l'a partagé avec le jeune Heymann, élève de M. Alard. Déjà compositeur d'un véritable talent, musicien à toute épreuve, M. Ries doit aux excellents conseil d'un maître dévoué d'avoir perfectionné un talent qu'on aurait pu considérer comme déjà formé avant son entrée au Conservatoire. Nous entendrons certainement parler de ce jeune homme, comme virtuose ou comme compositeur; il ne saurait, du reste, après de tels débuts, déroger à de glorieuses traditions de famille. Ce n'est pas sans quelque égoïste satisfaction que nous voyons l'Allemagne, qui nous est supérieure à tant d'égards, rendre de temps à autre hommage à notre école instrumentale, à notre école de violon surtout, en envoyant l'élite de sa jeunesse y corriger ce que son enseignement à elle a de trop exclusivement *rationnel*.

Deux seconds prix ont été donnés à MM. Palatin, élève de M. Alard, et Hérold (de Berlin), élève de M. Massart; deux premiers accessits à MM. Luigini, élève de M. Massart, et Wenner, élève de M. Dancla; deux seconds accessits à MM. Fridrich, élève de M. Sauzay, et Chollet, élève de M. Massart; trois troisièmes accessits à MM. Lubinski, élève de M. Massart, Samary, élève de M. Alard, et Jouet de Lanciduais, élève du même. — Les concurrents étaient au nombre de 28. Le morceau choisi était le concerto de Habeneck en *mi*. C'est, nous dit-on, un hommage que M. Auber a voulu rendre, une fois au moins, à la mémoire du célèbre chef d'orchestre ; à cela nous n'avons rien à dire, mais il ne nous déplairait pas, ni à personne, croyons-nous, de voir de temps en temps figurer les noms des vivants à côté de la pléiade classique, ultra-classique, dont les chefs-d'œuvre servent à montrer dans tout leur jour le talent des élèves ; et puisqu'on admet les concerts de Herz, et de Franchomme, qui, Dieu merci, sont encore de ce monde, pourquoi ne pas donner droit de cité à ceux de Vieuxtemps, par exemple, dont on ne contestera pas la valeur au point de vue des idées, du style et du mécanisme, et qui auraient l'avantage d'écarter d'emblée un bon tiers des concurrents?

Le concours de chant a été ce qu'il est tous les ans. Il a mis en lumière deux ou trois voix fraîches et belles, d'autres, en grand nombre, surmenées ou ingrates. Qu'on prenne garde au Verdi à outrance! Dix-neuf hommes ont pris part à ce concours, dont les juges étaient MM. Auber, Ambroise Thomas, Benoist, Victor Massé, Pasdeloup, Eug. Gautier, Achard, Léo Delibes et Wekerlin. MM. Aubéry, élève de M. Vauthrot, et Solon, élève de M. Battaille, se sont partagé le 1er prix. Ces deux jeunes gens *savent* chanter; la voix de M. Aubéry n'a rien de bien remarquable, mais il s'en sert avec beaucoup d'art et en véritable musicien; c'est d'ailleurs, on ne l'ignore pas, un excellent violoniste. M. Solon possède une jolie basse chantante, dont il tire un très-bon parti; il vocalise surtout avec une grande pureté. M. Nicot, charmant ténor léger, élève de M. Révial, a obtenu le 2e prix; MM. Rocton, élève de M. Battaille, et Bacquié, élève de M. Grosset, le 1er accessit; MM. Derrey et Auger, élèves de M. Masset, le 2e accessit; et MM. Rives, élève de M. Grosset, et Idrac, élève de M. Révial, le 3e accessit. En somme, assez bon concours; les voix *blanches* sont en moindre quantité, on semble soigner davantage l'émission. — Les élèves femmes ont été assez médiocres; sur trente-deux concurrentes, le jury n'a pas trouvé à décerner un seul 1er prix. En revanche, il a libéralement accordé cinq 2es prix à Mlles Bartkowska, élève de M. Révial; de Lausnay, élève de M. Laget; Moisset, élève de M. Masset; Gilbert, élève de M. Vauthrot, et Guilllot, élève de M. Masset; trois 1ers accessits à Mlles Polliart, élève de M. Delle Sedie, Mineur, élève de M. Bax, et Brunel, élève de M. Laget; deux 2es accessits à Mlles Laville et Perez, élèves de M. Laget; et six 3es accessits à Mlles Bernard, élève de M. Battaille; Gavet, élève de M. Vauthrot; Caillou et Lieder, élèves de M. Battaille; Pfeil, élève de M. Masset; et Labrunie, élève de M. Vauthrot.

L'opéra-comique a pris la journée de jeudi. MM. Auber, Arthur de Beauplan, Amb. Thomas, de Saint-Georges, de Leuven, Bazin, Jules Cohen, Ravina et Wekerlin composaient le jury. Sur sept concurrents, MM. Aubéry, élève de M. Couderc, et Nicot, élève de M. Mocker, se sont partagé le 1er prix; ils ont fait preuve, le premier surtout, d'un bon sentiment scénique. M. Nicot a un défaut de prononciation qui lui nuira beaucoup. Un 2e prix a été donné à M. Bacquié, élève de M. Mocker; un 1er accessit à M. Victor, élève du même; un 2e à M. Idrac, élève de M. Couderc; et un 3e à M. Wagner, élève du même. — Les récompenses ont été distribuées de la manière suivante aux femmes, qui avaient concouru au nombre de onze : 1er prix, Mlles Moisset et Guillot, élèves de M. Mocker; pas de 2e prix; 1er accessit, Mlles Nondin, Berdet et Gavet, élèves de M. Couderc. Rien de bien remarquable dans ce concours.

Vendredi, c'était le tour de la tragédie et de la comédie. En voici le résultat, que nous consignons ici sans commentaire, pour cause d'incompétence :

Jury: MM. Auber, président, Camille Doucet, Ernest Legouvé, de Saint-Georges, Léon Laya, Arthur de Beauplan, Albéric Second, de Chilly et Berton.

TRAGÉDIE.

Hommes. Pas de premier prix. — 2e prix: M. Dugaril, élève de M. Régnier. — 1er accessit : M. Mazoudier, élève de M. Monrose; et M. Mounet, élève de M. Bressant. — 2e accessit : M. Joumard, élève de M. Régnier.

Femmes. Pas de premier prix. — 2e prix : Mlle Héricourt,

élève de M. Beauvallet; et Mlle Delmary, élève de M. Régnier. — 1er accessit : Mlle Paturel, élève de M. Monrose.

COMÉDIE.

Hommes. Pas de premier prix. — 2e prix : M. Mounet, élève de M. Bressant; et M. Vois, élève de M. Régnier. — 1ers accessits : M. Dugaril, élève de M. Régnier; et M. Mazoudier, élève de M. Monrose. — 2es accessits : M. Fraisier, élève de M. Bressant; et M. Journard, élève de M. Régnier. — 3e accessit : M. Laroche, élève de M. Monrose

Femmes. 1er prix : Mlle Reichemberg, élève de M. Régnier. — 2es prix : Mlle Tholer, élève de M. Régnier ; Mlle Colas, élève de M. Beauvallet; et Mlle Thomas 1re, élève de M. Bressant. — 1er accessit : Mlle Croizette, élève de M. Bressant; et Mlle Legrand, élève de M. Bressant. — 2e accessit : Mlle Chapuy, élève de M. Régnier.

CHARLES BANNELIER.

On nous communique, au moment de mettre sous presse, la liste du jury et des lauréats du concours d'opéra, qui a eu lieu hier samedi :

Jury : MM. Auber, Arthur de Beauplan, Amb. Thomas, Emile Perrin, de Saint-Georges, Gevaert, George Hainl, Victor Massé et Pasdeloup.

Hommes. Pas de premier prix. — Second prix : MM. Aubéry et Nicot, élèves de M. Duvernoy. — Premier accessit : MM. Rives et Bacquié, élèves du même. — Deuxième accessit : M. Etchetto, élève du même. — Troisième accessit : M. Derry, élève de M. Levasseur.

Femmes. Pas de premier ni de second prix. — Premier accessit: Mlles Laville, élève de M. Levasseur, et Pitteri, élève de M. Duvernoy. — Second accessit : Mlle de Gray, élève de M. Duvernoy.

C. B.

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE.

MISÈRES D'UN PRIX DE ROME,

PAR ALBÉRIC SECOND.

Vous souvient-il d'un mélodrame antique, — on le jouait parmi les ruines du boulevard du Temple, — de cette pièce franchement populaire dans laquelle un « gentilhomme, » de déveines en malchances, devenu *naturellement* égouttier (et il y avait de la musique là dessus!) tenait au public à peu près ce langage : « Il m'arrive parfois de rencontrer d'anciennes maîtresses. Lorsqu'elles me voient en cotte bleue en bottes fortes, armé du racloir municipal, les unes se mettent à rire ; les autres détournent la tête et quelque chose comme une larme brille sous leurs paupières. Lesquelles ont raison? Celles qui rient, ou bien celles qui pleurent? »

Eh bien, telle est à peu près aussi l'impression, la moralité, si l'on veut, qui se dégage du *volume* de M. Albéric Second : *Misères d'un prix de Rome*. Etant données les conditions d'existence de ces surnuméraires du génie lyrique, la situation faite par les règlements à ces apprentis de la Gloire, faut-il en prendre philosophiquement son parti? Faut-il, au contraire, déplorer l'état de choses actuel?

M. Albéric Second, esprit facile et de bonne humeur, chroniqueur fort au courant des choses de la musique et du théâtre, a groupé, dans une historiette qui détruit la valeur même de sa critique, toutes les objections formulées, depuis qu'elle existe, contre l'Ecole française de Rome ; mais, en homme habile et qui craint de se compromettre, il s'est bien gardé de conclure et de donner son avis. Il y a là de charmants détails, de curieux épisodes, des portraits vivants et des incidents *vécus*; il y a de piquants hors-d'œuvre, de l'esprit et encore de l'esprit, cela va sans le dire. D'où vient donc que plus M. Albéric Second raille et moins on a envie de se moquer et de rire avec lui? Pourquoi son ironie satisfaite paraît-elle, à la longue, presque cruelle? Comment s'expliquer ce singulier manque d'équilibre et de proportions entre le sujet et la manière dont il est traité? Qui donc a-t-on voulu tromper ici, avec une verve à la fois si superficielle et si impitoyable? D'après l'étiquette, il s'agit d'un *prix de Rome*, et l'on se trouve devant un « bohème » vulgaire, qui n'est même pas arrière petit-cousin du neveu de Rameau, et dont la confession, à la fois sincère et d'un... réalisme peu édifiant, se résume ainsi :

« J'ai vu le jour dans l'arrière-boutique d'un boulanger de la rue Montmartre. Je m'appelle Godiveau (Orphée) et je dois ce prénom saugrenu à mon parrain Favillet, deuxième premier violon solo à l'orchestre du théâtre des Variétés. C'est ce bonhomme sec et nerveux qui a décidé de mon avenir, un soir de Noël qu'il s'était grisé consciencieusement. Dans l'âge de musique qui est le nôtre, maintenant « qu'on installe au Panthéon, à la place de Voltaire et de Rousseau, un baryton et un pianiste, » je ne pouvais être que musicien, et je le devins bien malgré moi. Orphelin à dix ans, je fus recueilli et élevé par mon parrain dans sa mansarde du boulevard. Vous comprenez bien que travailler du matin au soir le solfége de Rodolphe, la méthode de Viguerie, les sonates de Dussek, de Gélinek et de Clémenti ne m'amusait guère, mais j'avais si grand'peur de certaine cravache en permanence à côté du piano, et si grand plaisir lorsque je pouvais voir, assis à côté de mon parrain, à son pupitre du théâtre, les jambes des actrices! Cherubini m'admit au Conservatoire : c'était un grossier personnage qui ne savait que jeter les gens par la fenêtre et bégayer *che, che, che*. Mon premier professeur fut Krakermann, vous savez bien, le célèbre Krakermann, qui avait fini par convaincre le public qu'il était le professeur-né de tous les pianistes connus et inconnus. Après avoir successivement traversé les classes de fugue, de composition et d'harmonie, j'ai été jugé digne enfin d'entrer en loges, de réchauffer des sons de ma musique une cantate tout bonnement idiote, et l'on m'a envoyé à Rome. J'aurais été une simple brute de m'y fatiguer à faire quoi que ce soit. Logé, nourri et appointé, je trouvais bien plus naturel de passer mes journées devant les petits guéridons de bois du café Greco et mes soirées près d'une foule de Marianna, d'Elvira, de Vincenza et autres signoras. J'avais la jeunesse alors, cette fleur sitôt fanée, ce parfum, ce rayon, etc., (confidence cherchée ou regret involontaire, c'est la seule trace d'émotion que je trouve en ces singuliers *mémoires*). Je revins à Paris, après deux ans de *far niente*. A moi le succès, la fortune, la gloire, les amours! Je m'installe à crédit dans un coquet petit appartement. Je fréquente les théâtres, avare d'éloges, prodigue d'épigrammes, prétentieux, suffisant, cinglant de ce mot : « Nous autres en Italie!... » tout ce qui me semble de taille à rétrécir mon horizon. Je continue à avoir beaucoup de maîtresses et à ne rien faire. Un beau matin et de mon ton le plus impertinent, je vais proposer à un directeur de théâtre de faire sa fortune : il n'a, pour cela, qu'à me commander un ouvrage en cinq actes. Croirait-on que ce pleutre a l'audace de me berner après que je me suis livré, moi, rien que pour l'approcher, à toutes sortes de bassesses? Si je pouvais faire exécuter ma symphonie orientale, *le Chameau*, demain je serais célèbre, mais on ne persuadera jamais au directeur de la Société des concerts qu'un Parisien soit capable de composer une symphonie et qu'il soit permis au peuple français d'instrumen-

ter autre chose que des quadrilles. Reste la ressource des éditeurs, parce qu'enfin j'ai du génie, mais que voulez-vous faire avec des gens qui vous répondent : « Vous êtes un homme de génie, je n'en doute pas; mais à présent tout le monde a du génie. Ils sont là-bas dans mon magasin une soixantaine qui ont tous du génie ! Je serais encore éditeur dans cent trente ans que je n'aurais pas fini de publier toutes les œuvres de génie dont on m'accable? » C'est alors que je fondais un journal lyrique, dont je fus le rédacteur en chef et où je disais de ma musique tout le bien que j'en pensais. Mon bailleur de fonds ayant fait augmenter les appointements de sa danseuse à l'Opéra, me supprima complétement les miens, et je dus me résoudre à donner des leçons. J'avais pour élève une riche Américaine : je n'eus rien de plus pressé que de lui faire la cour et de provoquer son frère. Duel, cour d'assises. Il s'ourdit contre moi une ligue formidable de bourgeois qui avaient la petitesse de redouter les relations intimes entre jeunes filles et jeunes professeurs. Je devais succomber : je succombai! Ah ! quelle est rapide la pente de la misère ! et qu'il est terrible le vent de l'adversité! Je dépense 2,900 francs pour un concert suprême et la recette s'élève à 40 francs. Me voilà bientôt sans ressources, sans logement, sans pain, moi le fils d'un boulanger! Je quitte Paris. J'ai été musicien nomade, pensionnaire d'un saltimbanque, chef d'orchestre d'une troupe ambulante, que sais-je?... Aujourd'hui, je donne des leçons de piano et de solfége à 60 centimes le cachet, dans une ville de sixième ordre, je chante au lutrin et je m'habille comme un comique du Palais-Royal, étant le professeur attitré de deux pensionnats de demoiselles d'où les jolis garçons sont bannis rigoureusement. J'ai épousé la fille d'un bedeau ; j'ai deux enfants. De l'aîné je ferai un tailleur, du cadet un cordonnier. »

Voilà le commencement, le milieu et surtout la fin de la carrière des « prix de Rome, » tels que les connaît, les comprend et les raconte M. Albéric Second. Eh ! mon Dieu ! Orphée Godiveau n'est pas à plaindre, après tout. *Paix et peu*, il a ce que méritent sa médiocrité, sa paresse et le reste. Ce ne sont pas toujours les fautes qui nous perdent, c'est la manière de nous conduire après les avoir commises. Dans le calme et l'oubli de son village, ce fruit sec de la réputation, — dans quel abandon tombent ceux qui s'abandonnent eux-mêmes ! — pourra méditer à loisir sur les talents robustes qui résistent au succès, après avoir résisté à la misère. Peut-être comprendra-t-il, trop tard, hélas ! la force, le désintéressement glorieux des maîtres, qui après avoir longtemps travaillé, combattu et souffert, sans déroger, sans avilir le sentiment de l'art, travaillent encore et triomphent de tout, ayant pour idéal l'horreur du mensonge et la passion de la vérité.

En définitive, Godiveau n'est ni un artiste, ni un prix de Rome. Vous avez beau l'affubler du prénom d'Orphée, parce que vous avez voulu en faire un musicien, pour protester à votre façon contre les encouragements officiels accordés à la musique, votre héros n'est qu'un pauvre sire sans talent, sans conviction, sans vocation, sans honneur, capable de tout au demeurant; quant à être fort *drôle*, je ne saurais le contester. Mais pourquoi ne pas conclure? Pourquoi laisser le lecteur sur une impression démoralisante? Nous ne vivons, nous ne finissons pas tous, Dieu merci! comme cette triste exception que vous nous présentez. Il y a encore parmi nous des caractères qui ne relèvent pas de la fortune. C'est votre droit de dévoiler ces hontes et ces *misères*, sans vous départir de votre joyeuse humeur, mais c'était votre devoir de réserver un mot respectueux, sympathique, tout au moins, aux âmes pudiques et fières, timides et hautes qui savent mourir sans s'abaisser. A côté de tant d'esprit, un peu de cœur eût été de mise. A ceux qui sont *arrivés*, aimés, louangés et contents, il sied de ne point chercher à décourager ceux qui travaillent, de ne point rire des malheureux, des faibles, des lâches même qui tombent en chemin. Vous aurez beau dire, et malgré tous les Godiveau du monde, ces artistes, musiciens, poëtes, peintres, sculpteurs, ces hommes qui osent se mesurer avec l'immortalité, porter le défi au temps, une partition, un livre, une toile, une statuette à la main, penser ou chanter tout haut devant leur siècle, sont encore les plus intrépides de tous les hommes, et si on ne les admire pas toujours pour leur talent, il faut les respecter toujours pour leur courage. Il est vrai que je n'ai pas eu, comme M. Albéric Second, le bonheur de rencontrer à Royan des « Orphée Godiveau » et de leur offrir du vin de Champagne à seule fin de leur délier la langue, et de jeter sur leurs misères une coquette couverture aurore et rose! Vous êtes-vous reconnus, ô prix de Rome, et avez-vous reconnu l'un des vôtres dans le pitre qu'un homme d'esprit fait ainsi grimacer devant vous?... Il y aurait trop à dire sur ce sujet. Je m'arrête...

EM. MATHIEU DE MONTER.

CORRESPONDANCE.

Vichy, le 24 juillet 1868.

La plus grande animation règne ici en ce moment; tous les hôtels regorgent de monde et depuis sept ans pareille affluence de baigneurs ne s'était produite à Vichy. La chaleur est grande comme partout, mais des orages quotidiens la modèrent dans la journée et la rendent supportable. Aussi le parc offre-t-il le coup d'œil le plus attrayant; les jolies femmes y sont en nombre et les toilettes fort élégantes; je me répéterais en vous disant que le directeur de l'établissement, M. Arthur Callou, déploie une activité et une sollicitude rares et au-dessus de tout éloge dans l'organisation et la variété des divertissements qu'il offre à ses hôtes. Il semblait dès cet hiver avoir deviné les splendeurs de cet été exceptionnel, et de nombreux engagements faits d'avance lui ont assuré le concours d'artistes d'élite. Je ne parlerai pas des comédiens du théâtre Français, qui ont déjà donné plusieurs représentations; mais je pourrai vous entretenir *de auditu* de deux belles représentations de *Galathée*, dans lesquelles Mme Ugalde et Mlle Wertheimber, qui furent les créatrices des deux principaux rôles de l'opéra de Massé, ont été éclatantes comme au premier jour. La salle était pleine malgré une température de 33 degrés, et l'air de la Coupe a valu à Mme Ugalde des bravos enthousiastes et des *bis* réitérés à la suite desquels elle a dû répéter le second couplet.

Pour tenir son engagement ici, Mme Ugalde a dû laisser à Clermont la troupe avec laquelle elle exploite si fructueusement *la Grande-Duchesse*, mais il se pourrait fort bien qu'elle vînt dans les commencements d'août faire connaître aux habitants de Vichy le chef-d'œuvre d'Offenbach. — La musique du kiosque a lieu maintenant trois fois par jour, et sans vouloir diminuer en aucune façon le mérite de son prédécesseur, je dois vous dire que M. Callou a eu la main heureuse en confiant la direction de l'orchestre à M. Accursi, musicien distingué; ses programmes sont choisis avec autant de goût que de variété, l'exécution en est excellente et l'on peut juger du plaisir qu'on a à l'entendre par la foule qu'il attire.

Une soirée musicale intéressante a eu lieu vendredi au Casino. M. Schimon, qui fut pendant plusieurs années l'excellent chef du chant au Théâtre italien, que vous n'avez pas oublié, y faisait entendre un quatuor et un trio, pour instruments à cordes de sa composition. — Le quatuor est en *la mineur* et affecte la forme classique, quoique les idées mélodiques appartiennent plutôt à l'école moderne. Il se compose de quatre morceaux, un *andante*, un *allegretto*, un *adagio* et un *scherzo*. L'auteur l'avait déjà fait exécuter à Florence, et les connaisseurs l'avaient complimenté sur la clarté du style et le degré d'intérêt obtenu par les quatre instruments concertants. — Le premier morceau nous a paru froid, le dessin mélodique y est indécis, les contrastes font défaut et la monotonie s'ensuit. L'adagio est très-développé, un peu trop peut-être, mais il y règne plus de vie et de passion; c'est sans contredit la partie la mieux réussie. Le mouvement donné au scherzo nous a paru trop lent; il devait être enlevé *agitato* et offrir l'entrain ordinaire qu'on attend d'un morceau final. — Le trio pour piano, violon et violoncelle est en *ré mineur*. — L'*adagio* et le *scherzo* en ont été également les parties les plus goûtées. Du reste, il faut dire que ces deux œuvres, qui ne peuvent qu'ajouter à la réputation de M. Schimon, se sont, à notre avis, produites dans des conditions tout à fait défavorables à ce genre de compositions. Elles exigent un local un peu restreint, de nombreuses répétitions de la part des exécutants et du recueillement de celle des auditeurs; or ces conditions n'étaient pas précisément celles qu'offraient le vaste salon du Casino, avec ses grandes portes ouvertes sur la terrasse, deux répétitions faites à la hâte et un public nombreux allant et venant sans cesse

pour chercher une brise rafraîchissante et causant à son aise. Aussi, malgré le talent de l'auteur qui tenait le piano, de M. Accursi, qui avait pris le premier violon, et de M. Van der Gucht, violoncelliste, le quatuor et le trio de M. Schimon ne peuvent-ils être jugés sainement sur cette audition. — Mlle Gonetti, cantatrice de talent, a fourni à la séance un agréable intermède en disant, avec un très-bon style et une netteté de prononciation trop négligée aujourd'hui, un air de l'oratorio *Suzanne*, de Haendel.

Maintenant, si je mentionne les charmantes soirées artistiques que M. Callou donne dans son intimité, qui réunissent les notabilités présentes à Vichy et où règne la plus exquise urbanité unie à la plus grande cordialité ; si je vous dis que dans les grands hôtels du parc il s'organise des bals qui ne le cèdent pas aux plus brillants et aux plus gais de Paris — ce dont je viens d'être à même de juger par le bal de l'hôtel des *Ambassadeurs* donné hier soir — vous en saurez autant que moi sur ce célèbre établissement thermal, et vous ne plaindrez pas trop ceux qui, en venant y chercher la guérison de leurs maux, peuvent y suivre leurs ordonnances au milieu de plaisirs si variés.

S. D.

Londres, 22 juillet 1868.

Mardi dernier, à Covent-Garden, *le Domino Noir* d'Auber a été représenté devant une salle comble. Immense succès. La mise en scène de Harris est fort belle et les décors sont superbes. L'orchestre de Costa a été admirable. La chaleur n'a pas entravé l'enthousiasme et les applaudissements. L'ensemble était magnifique, mais les artistes, à vrai dire, ne se sont pas montrés à la hauteur de leur mission. La pièce de Scribe exige des acteurs et des actrices doués d'esprit et de délicatesse. Nous n'avons pu entendre lancer le mot, dire le dialogue, comme cela se fait en France. Scribe brille d'épigrammes, mais même quand les artistes savent leurs rôles (et certes cela n'avait pas lieu mardi passé) les traits d'esprit et d'ironie échappent à beaucoup de monde. J'ajouterai qu'en anglais la traduction du *Domino Noir* est loin d'être bonne.

Le Domino Noir, représenté pour la première fois à Paris le 2 décembre 1837, a passé le détroit en 1838. Déjà, le 12 février, le premier *arrangement* anglais, par feu M. Édouard Lover, était entendu à Covent-Garden, dans le théâtre qui a été incendié depuis. Malheureusement, le rôle d'Horace était rempli par un ténor écossais, M. Wilson (mort en Amérique), qui prononçait les paroles avec son accent national; sa méthode de chant était de la même école. En 1838, nos orchestres et nos chœurs n'étaient pas trop forts à Londres.

M. Harrisson et Mlle Louisa Pyne ont tâché de faire connaître pour la seconde fois les beautés étincelantes du *Domino noir*, à Covent-Garden, le 20 février 1841, avec la traduction de M. Chorley. Mais à côté de miss Louisa Pyne, qui chantait Angèle parfaitement, et d'un *basso buffo*, M. Corri, qui fit fureur dans Gil Perez, tous les autres rôles étaient fort mal tenus : le ténor notamment qui faisait Horace était absolument absurde. M. Gye avait eu l'intention d'assigner Angèle et Horace à Pauline Lucca et à Mario. Mais Mme la baronne de Rahden a quitté Covent-Garden subitement et le directeur a perdu son Angèle nº 1. Alors c'est Adelina Patti qui a voulu attaquer le rôle; mais Mme la marquise de Caux *in futuro* n'a pas pu étudier un nouveau personnage avec un mariage qui aura lieu le 28 courant, à l'ambassade française, suivi d'un déjeuner dont M. le prince de la Tour-d'Auvergne fera les honneurs. C'est ainsi que M. Gye a encore perdu son Angèle nº 2. La troisième fois porte bonheur, quelquefois, et c'est Mme Lemmens Sherrington qui a été l'Angèle nº 3. Tout le monde sait qu'elle est bonne musicienne. Je ne puis pas, toutefois, m'as-ocier à la description d'Horace en affirmant que Mme Sherrington « a la tournure la plus élégante et une grâce délicieuse. » De temps en temps elle a chanté les roulades assez bien, mais elle n'était pas en pleine possession de ses moyens. Quant à Naudin, vous le connaissez; quand il saura mieux son rôle, il aura peut-être plus d'animation, plus de chaleur. Le succès le plus franc a été pour Ciampi (Gil-Perez). On a voulu lui faire répéter trois fois le *Deo Gratias*, mais il n'a pas répondu au troisième rappel. Tagliafico a joué lord Elfort avec le flegme et l'humour nécessaires au type français d'un lord anglais. Au reste, les lords, et il y en avait beaucoup dans les stalles, ont accueilli avec bonhomie leur caricature. Costa a apporté beaucoup de soin à l'orchestre et aux chœurs. Le *Domino noir* aura désormais une place permanente dans notre répertoire lyrique. La saison prochaine, Patti et Mario seront l'Angèle et l'Horace, et alors nous verrons.

Je ne vous fais pas l'analyse des récitatifs et des morceaux ajoutés pour l'arrangement italien. Quand un compositeur se nomme Auber, il appartient tout au plus à un critique anglais, amateur enthousiaste de votre grand maître, comme tout notre public, en général, de dire que ce travail a toujours été digne du compositeur de *la Muette* et du *Domino noir*.

C. L. Gruneisen. »

REVUE DES THÉATRES.

Gymnase : *les Maris sont esclaves*, comédie en trois actes, par M. de Léris; *les Souliers de bal*, comédie en un acte, par M. Octave Gastineau; *le Mur de la vie privée*, comédie en un acte, par M. X. Y. Z.— Gaité : reprise des *Fugitifs*, drame de MM. Anicet Bourgeois et F. Dugué.

Parmi les théâtres qui tiennent bon contre les chaleurs tropicales dont nous sommes accablés, et cela au mépris de l'exemple de fermeture qui leur a été donné par la Comédie-Française elle-même, il nous faut citer le Gymnase, dont le zèle se manifeste par de nombreuses nouveautés accouplées deux à deux. Peut-être est-ce un calcul pour désencombrer les cartons afin de faire place nette aux favorisés de l'hiver! En tout cas, nous pouvons affirmer que la direction s'est trompée, au moins à l'égard d'une de ces dernières pièces qui eût été digne assurément d'obtenir un sursis de quelques mois. Nous voulons parler de la comédie de M. A. de Léris, intitulée : *les Maris sont esclaves*. Il y a là une excellente moralité, présentée d'une manière ingénieuse et relevée par des détails spirituels, par d'heureux traits d'observation; avons-nous besoin de dire que ce titre, en apparence si affirmatif n'est, à tout prendre, qu'une contre-vérité? Edgard, ennemi-né du mariage, retrouve, après une longue absence, son ami Roger en puissance de femme, et il n'a pas assez de sarcasmes, assez de quolibets pour accabler ces pauvres maris qui aliènent si gaillardement leur liberté au profit d'un tyran en jupons. Roger a un bon caractère, il laisse parler son ami Edgard et ne l'en presse pas moins de venir prendre sa part des plaisirs du foyer domestique. Mais ici, de mystérieuses difficultés surgissent. Edgard a toujours quelques objections à faire aux avances de Roger; il est contraint, inquiet, bizarre. Bref, on découvre, par des bavardages de valets, que ce célibataire, si fier de son indépendance, est tenu en charte privée par une maîtresse fort exigeante, qui partage son domicile et qui y règne en souveraine absolue. C'est alors que Roger prend sa revanche des plaisanteries de son ami et les retourne contre lui. Mais au fond Edgard lui inspire plus de pitié que de colère, et il achève de se venger en le débarrassant de sa maîtresse et en le mariant à une charmante petite belle-sœur, qu'il tient en réserve pour compléter la cure.

Cette comédie a grandement réussi, et le nom de M. de Léris a été proclamé au milieu des applaudissements. Elle est d'ailleurs très-bien interprétée par Landrol, Nertann, Victorin, ainsi que par Mlles Angelo et Barataud.

Les Souliers de bal n'ont d'autre valeur que celle d'un petit proverbe à deux personnages, qui peut se jouer dans un salon, entre deux paravents. Suzanne, une jeune et jolie veuve, est sur le point de se remarier, et, en attendant ce grand jour, elle renouvelle sa maison. On lui adresse une soubrette, qu'elle accepte de prime-abord, mais dont bientôt les étranges allures font naître ses soupçons et sa défiance. Il n'est pas naturel, en effet, qu'une femme de cette condition ait tant d'esprit, joue si bien du piano, et explique si couramment Shakspeare. Une lettre vient bientôt donner à Suzanne le mot de l'énigme. Sa soubrette n'est autre que la sœur de son prétendu, qui a voulu la connaître et l'apprécier avant de lui permettre d'épouser son frère. Suzanne, pour toute vengeance, force la grande dame déguisée à se mettre à ses pieds pour lui essayer des souliers de bal, après quoi l'on s'explique et l'on s'embrasse.

Le sort de ce gentil marivaudage est confié à Mme Pasca et à Mlle Massin, qui s'acquittent à merveille de leur tâche.

Nous oublions une troisième pièce, qui a cependant le droit de priorité sur les deux comédies dont nous venons de rendre

compte. C'est *le Mur de la vie privée*, agréable production d'un anonyme, qui a été inspirée par la loi Guilhoutet. Par une supposition passablement paradoxale, cette loi, bien loin de remplir son but, n'aurait pour résultat que de protéger tous les petits scandales de la vie privée, qu'il n'est plus permis de livrer à la réprobation publique. Une conséquence fort amusante de cette donnée, c'est l'aplomb superbe de ce domestique qui ne souffre aucune observation de la part de son maître, sous prétexte qu'il est abrité, lui aussi, par le mur de la vie privée.

— Les théâtres de drame se livrent tous à des reprises, au nombre desquelles nous signalerons celle des *Fugitifs*, qui a eu lieu à la Gaîté, et qui emprunte une certaine importance à la façon dont elle est jouée par Paulin Meinier, par Lacressonnière et par Mme Marie Laurent, ainsi qu'aux deux ballets nouveaux qu'y a introduits M. Justamant.

D. A. D. SAINT-YVES.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné lundi et vendredi *le Trouvère*, et mercredi *Herculanum*.

*** Le premier et si décisif succès de Mlle Julia Hisson dans *le Trouvère* s'est solidement confirmé. Plus sûre d'elle-même, la jeune débutante a pu mettre toute la beauté et toute l'ampleur de sa voix au service de son profond sentiment dramatique. On l'a chaleureusement applaudie à plusieurs reprises. Elle était, du reste, parfaitement secondée par Mlle Bloch, ainsi que par Morère, Devoyod et Castelmary.

*** A l'Opéra-Comique, *les Dragons de Villars*, *Haydée*, *le Domino noir*, *Galathée* et *le Docteur Mirobolan* continuent à braver vaillamment les chaleurs. Ce théâtre n'aurait pu choisir un spectacle d'été plus attrayant. L'œuvre d'Aimé Maillart a été représentée trois fois cette semaine.

*** Nous pouvons donner comme certaine la liste suivante des engagements faits par M. Bagier pour la saison prochaine des Italiens, de Paris: — Prime donne : Mmes Adelina Patti, Irma de Murska, Grossi, Krauss, Ricci, Rosello, Ernestina Urban (mime). — Ténors : MM. Tamberlick, Nicolini, Fraschini, Palermi, Ubaldi. — Barytons : MM. Delle Sedie, Verger, Steller, Agnesi. — Basses : MM. Ciampi, Zimelli, Wallenreiter, Mercuriali et Fallar.

*** *La Belle Hélène* a repris sa place sur l'affiche des Variétés. Mlle Tautin y remplit le rôle principal avec talent et esprit.

*** Après des débats fort intéressants, mais qu'il nous est interdit de reproduire, le chapitre du budget relatif aux subventions théâtrales a été voté, mardi dernier, par le Corps législatif. La subvention du théâtre Lyrique se trouve, par conséquent, maintenue; elle s'élève à 100,000 fr. On sait que la subvention accordée à l'Opéra est, avec les accessoires, de 1,200,000 francs et celle de l'Opéra-Comique de 240,000 francs.

*** Les recettes brutes faites pendant le mois de juin dernier dans les théâtres impériaux, secondaires, concerts, etc., ont été de 821,049 fr.

*** Verdi composerait, dit-on, sur un livret de Ghislanzoni, un nouvel opéra intitulé : *Falstaff*.

*** M. Duprato travaille activement à la partition de son nouvel opéra *Griseldis*, poëme de MM. Sardou et du Locle.

*** M. Husson, directeur du Grand-Théâtre de Marseille, complète, en ce moment, sa compagnie lyrique. Les engagements déjà faits et les ouvrages annoncés par cet habile et courageux impresario laissent espérer que le succès de la prochaine campagne le dédommagera des difficultés et des sacrifices de la précédente.

*** Le théâtre royal de la Monnaie, à Bruxelles, prépare sa réouverture pour le 1er septembre. Les principaux artistes engagés par M. Letellier sont: Mlle Lombia (contralto); Mmes Sallard, Marimon, Marty, Dumestre (premières soprani); MM. Massy, Jourdan, Barbot, Tournade (ténors); Dumestre et Ch. Lepers (barytons); Giraudet, Jamet et Chapuis (basses chantantes).

NOUVELLES DIVERSES.

*** Le mariage de Mlle Adelina Patti avec M. de Caux est définitivement arrêté. Les premières publications ont eu lieu à la mairie du 1er arrondissement; en voici la teneur : « M. Louis-Sébastien-Henri de Roger de Calsuzac, marquis de Caux, fils du comte et de demoiselle Huguet de Varange, actuellement femme du duc de Valmy, et Mlle Adèle-Jeanne-Marie Patti, propriétaire, fille de M. Salvatore Patti et de Catherine Bhioza, rentiers. » Le mariage légal aura lieu, la semaine prochaine, à l'ambassade de France à Londres. Notre ambassadeur, M. le prince de la Tour-d'Auvergne, serait, dit-on, témoin de M. de Caux, dont il est cousin. Le duc et la duchesse de Valmy, mère et beau-père du marquis de Caux, sont partis pour Londres. Le prince et la princesse de Galles, ainsi qu'un grand nombre de personnages de la plus haute aristocratie anglaise, ont déjà adressé leurs félicitations à Mlle Patti et à M. de Caux, qui se serait montré doublement gentilhomme par son désintéressement à l'endroit des conditions du contrat. On s'est beaucoup occupé ces derniers temps, à propos de cette union, d'une question d'étiquette de cour qui ne concerne personnellement que M. de Caux, officier d'ordonnance de l'Empereur. Nous rappellerons à ce sujet qu'aux termes d'une ordonnance de Louis XIV, en date du mois de mars 1672, et qui n'a été ni contredite ni abrogée par d'autres dispositions royales ou législatives, « tous gentilshommes et damoiselles peuvent chanter (sur la scène) sans que pour cela ils soient censés déroger à leurs titres de noblesse » Au surplus, ce qui nous fait attacher une médiocre importance à cette question, c'est que Adelina Patti restera à la musique, au théâtre, du moins tant que tous ses engagements ne seront pas remplis et que nous l'applaudirons, avant trois mois, à la salle Ventadour.

*** MM. le docteur Guillaume Stade, maître de chapelle de la cour de Saxe-Altenbourg et Charles Riedel, directeur du *Riedel-Verein*, célèbre société musicale de Leipzig, ont adressé à Hector Berlioz le télégramme suivant : « Nous avons l'honneur de vous annoncer que votre *Symphonie fantastique* et votre *Requiem*, exécutés tous deux ici dans leur entier, ont eu le succès le plus éclatant devant un auditoire composé de musiciens de tous les pays. Au nom de l'Allemagne, de l'Autriche, de la France, de la Russie, de la Hongrie, de la Belgique, de la Suisse, de l'Amérique, etc., nous vous exprimons le respect et la vénération profonde que vos œuvres nous inspirent. » Puissent ces témoignages spontanés et chaleureux d'une admiration sincère contribuer à apporter quelque soulagement aux souffrances de l'illustre maître!

*** Vendredi dernier, le procès qu'intente M. Blaze de Bury aux héritiers de Meyerbeer est venu à la première chambre du tribunal civil de la Seine. Il s'agit d'un drame de M. Blaze de Bury, *la Jeunesse de Goëthe*, pour lequel Meyerbeer avait composé, quelque temps avant sa mort, un intermède musical. Nos lecteurs trouveront des renseignements précis à ce sujet dans notre numéro du 9 février de cette année. L'affaire a été remise à huitaine.

*** Mme Strakosch, née Amalia Patti, dont les succès de cantatrice ont été nombreux en Amérique, vient d'arriver au Havre, où son mari était allé à sa rencontre. Elle va se rendre à Londres pour le mariage de sa sœur, et se fixer ensuite avec sa famille à Paris.

*** Mlle Marie Lefébure-Wély, l'une des filles de l'éminent organiste de Saint-Sulpice et pianiste distinguée elle même, a épousé cette semaine M. Ch. Videcoq, ingénieur civil des mines.

*** De tous les établissements d'instruction publique de Paris, l'Institution impériale des Jeunes Aveugles est bien certainement l'un de ceux où la musique est le plus en honneur, et où elle est cultivée, enseignée avec un soin, nous pourrions dire avec une *sollicitude*, qui permet aux élèves de trouver dans cet art une carrière. Nous avons déjà eu souvent l'occasion de dire tout le bien que nous pensions de l'impulsion féconde imprimée à l'enseignement musical dans cette maison et d'en constater les heureux résultats. Dimanche dernier, il nous a été donné de pouvoir les apprécier de nouveau. Pendant la messe, les chœurs ont interprété, avec un ensemble parfait et un remarquable agencement de nuances, un *Introït*, un *Graduel* et une *Communion*, au caractère imposant et large, de M. Roussel, maître de chapelle et organiste de l'Institution; un *Gloria* et un *Agnus* de M. Gauthier, un *O Salutaris* délicatement ciselé par Mlle Hesselbeim, professeur d'harmonie de la division des femmes. Aux vêpres, nous avons été charmés par la belle voix de Mlle Mallard, jeune élève non-voyante qui a chanté avec le plus grand style, et fort bien accompagnée par la clarinette et le quatuor, un *Ave Maria* de Cherubini et l'*Ave verum* de Mozart. Les chœurs étaient dirigés par M. Roussel, et l'orgue était tenu par M. Lebel, l'excellent organiste de Saint-Étienne-du-Mont, professeurs des plus méritants et des plus dévoués de l'Institution. Les fêtes musicales de la maison des Jeunes Aveugles impressionnent vivement ceux qui y assistent. On est heureux de penser que, grâce à de nobles efforts et à de patientes études, la musique devient pour ces pauvres déshérités de la nature une consolation, une amie, comme une lumière intérieure et un avenir!

*** Nous sommes en retard pour parler de l'intéressant concours annuel de musique qui a eu lieu à l'institution si renommée de Mlles Mérigeaud et Barlas, dont maintes fois nous avons eu occasion de constater la supériorité des études. Entre autres professeurs émérites, M. et Mlle Delioux, MM. Kruger, Massé et Hammer y ont formé et fait entendre de fort bonnes élèves, parmi lesquelles nous avons surtout remarqué Mlles G. Calderon, R. Aron, Bertout, Davy, Blum, Gautrot, Hoy et Alston; leur talent précoce et leur bonne méthode méritent d'être signalés. Le

chœur de *la Fête au Lido* de *Haydée*, exécuté d'une façon très-satisfaisante, a brillamment terminé cette séance.

*** Mme Oscar Comettant, dont les cours de chant ont si brillamment réussi à Versailles, réunissait dimanche dernier les élèves de son cours élémentaire : une vingtaine de fillettes pétries de roses et de lait. Ce petit monde a dit avec beaucoup de charme et de mesure deux chœurs à trois parties, dont le dernier a été redemandé par le public des mères et des papas enthousiasmés. Pour le reste du programme, il a été rempli de la plus heureuse manière par deux premiers prix du Conservatoire : Mlle Tayau, violoniste, et M. Antonin Corbaz, pianiste. Mme Comettant a chanté deux délicieux morceaux avec son succès accoutumé.

*** Nous nous empressons de reproduire la lettre suivante, qui vient de nous être adressée par M. Philippe H. Herz neveu :

» Je vous demande la permission de vous rappeler que notre maison est la seule de France qui ait obtenu la *médaille d'or* à l'Exposition universelle de 1867, pour la fabrication des pianos.

» L'omission de notre nom dans la première édition du catalogue officiel est le résultat d'un malentendu, et elle va être réparée.

» Tous nos instruments portent la reproduction de la médaille d'or, avec la mention de la séance dans laquelle le jury international nous a décerné cette haute récompense. »

Nous n'ajouterons qu'un mot à cette lettre. Pour qu'une maison nouvelle, fondée il y a cinq ans à peine, obtienne une *médaille d'or*, c'est-à-dire la récompense la plus significative, la première fois qu'elle soumet ses instruments à l'appréciation d'un jury, et alors qu'elle a pour concurrents des établissements dont l'existence est bien plus ancienne, il faut que les produits de cette nouvelle maison aient une supériorité éclatante, incontestable. C'est ainsi, du reste, que le jury international a jugé les pianos de M. Philippe H. Herz neveu : son vote le prouve. On sait, en effet, que la médaille d'or a été décernée à ce jeune et déjà célèbre facteur à la majorité de 14 voix sur 15 membres présents. Nous aurons occasion de parler dans un de nos prochains numéros d'innovations importantes que la maison Philippe H. Herz neveu et Ce introduit en ce moment dans la facture de ses pianos.

*** Nous extrayons d'une lettre de notre collaborateur, M. Elwart, le passage suivant : « La statue de Lesueur, à l'inauguration de laquelle j'eus l'honneur de prononcer un discours au nom des H. Berlioz, des Ambroise Thomas, des Gounod, des Xavier Boisselot, des Eugène Prévost, des Pâris et de tous ses autres élèves, moins illustres peut-être, mais non moins dévoués à sa chère mémoire, a été l'objet d'un pieux pèlerinage de ma part à Abbeville. Elle a été érigée sur la place Saint-Pierre de cette ville. C'est une belle et bonne composition due au ciseau de M. Louis Rochet et fondue en bronze par M. Denis. »

*** Le défaut d'espace nous oblige à remettre au prochain numéro la publication de quelques extraits d'un travail fort intéressant que M. Szarwady vient de publier dans *l'Indépendance Belge*, sous le titre de : *Lettre allemande sur la musique française.*

*** Une commission vient de se constituer en Allemagne à l'effet de recueillir des souscriptions pour ériger à Leipzig un monument à la mémoire de Mendelssohn. Cette ville fut, en effet, la patrie adoptive de ce grand compositeur, l'un des mieux inspirés et des plus sympathiques de notre époque. Il y a été aimé et honoré pendant la période la plus brillante de sa carrière. Ce fut par son initiative que cette ville devint l'un des principaux centres d'activité musicale de l'Allemagne ; ce fut sous sa direction que les concerts du Gewandhaus prirent l'importance qu'ils ont conservée. Mendelssohn est mort à Leipzig et son souvenir y est resté l'objet d'un culte public. Bien que cette dette de reconnaissance et de patriotisme soit allemande avant tout, les amateurs, les artistes des autres pays, d'Angleterre, notamment, où Mendelssohn a fait plusieurs voyages et laissé de vifs souvenirs, tiendront certainement à honneur de contribuer à l'érection de la statue de Leipzig.

*** M. H. Mendel, de Berlin, l'auteur de la biographie d'Otto Nicolaï, vient de mettre la dernière main à celle de G. Meyerbeer. Ses relations avec l'auteur des *Huguenots* et son talent bien connu nous promettent un travail intéressant.

*** Deux curieux automates attribués à Vaucanson et remis en état par Robert Houdin, une *Joueuse de tympanon* et une *Mandoliniste*, figurent dans les galeries de notre Conservatoire des Arts et Métiers.

*** On annonce la mort : de M. Jules Bovery, chef d'orchestre du théâtre de Cluny, auteur de quelques opérettes et pantomimes représentées aux Folies-Nouvelles ; — de Camille Michel, artiste très-aimé au boulevard, compositeur d'un certain talent, habile pianiste qui avait obtenu un premier prix de piano au Conservatoire, et qui avait eu plusieurs fois des succès populaires ; — du poëte irlandais Samuel Lover, le dernier des bardes : il aimait à chanter lui-même ses mélodies, dont la grâce semblait alors plus séduisante encore.

ÉTRANGER

*** *Londres.* — Covent-Garden est fermé. Jeudi a eu lieu la dernière représentation, au bénéfice d'Adelina Patti. Elle se composait du premier acte de *Romeo*, du troisième de *Fausto* et du second de la *Figlia del regimento*. La jeune diva a été acclamée, rappelée, accablée de bouquets. — A Drury-Lane, les *extra-nights* ou représentations supplémentaires durent depuis le 14. *Il Flauto magico*, avec Mlle Nilsson dans le rôle de la reine de la nuit, en italien *Astrifiammante*, dont elle a fait une si charmante création, a été donnée le 18 et le 23. Samedi prochain la clôture pour le bénéfice de Mlle Tietjens.

*** *Bruxelles.* — Un concert monstre a été donné jeudi, au Champ des Manœuvres, par toutes les musiques militaires de la garnison, sous la direction de M. Valentin Bender. Le programme comprenait la marche du *Songe*, de Mendelssohn ; l'ouverture de *l'Etoile du Nord*, la marche indienne de *l'Africaine*, la bénédiction des poignards des *Huguenots*, etc. — Un *Te Deum* fort remarquable, de M. Joseph Brzowski, inspecteur du Conservatoire de Varsovie, a été exécuté mardi dans l'église des SS. Michel et Gudule, à l'occasion de l'anniversaire de l'inauguration de la dynastie régnante.

*** *Baden-Baden.* — Samedi dernier, le cinquième grand concert des Salons de la Conversation avait attiré un public nombreux et élégant. Mme Carvalho a admirablement chanté un air d'*Acléon*. Le duo des *Noces de Figaro*, dit par elle avec un goût exquis et par Mlle Schroeder, a été redemandé. Cette dernière, que l'on entendait ici pour la première fois, a fait preuve de beaucoup de sentiment joint à une simplicité délicieuse dans le grand air du *Freischütz*. On l'a très-chaleureusement applaudie et on lui a offert un énorme bouquet composé des fleurs les plus rares. Le succès du violoncelliste Nathan a été très-franc. Samedi, 25 juillet, sixième concert. Le 1er août commenceront les représentations de l'Opéra italien.

*** *Hombourg.* — Le Théâtre-Italien a ouvert le 18 juillet par la *Fille du régiment* avec Agnesi et Désirée Artôt ; le public leur a fait fête à tous deux, mais il a accueilli Mlle Artôt avec un véritable enthousiasme. La célèbre cantatrice a retrouvé ici, une fois de plus, les triomphes et les acclamations qui saluent ses débuts sur toutes les scènes de l'Europe. On attend pour le 15 août Adelina Patti, qui commencera ses représentations par *Marta*.

*** *Ems.* — Le 15 juillet, a été donnée au Kursaal une représentation dramatique dans laquelle on avait intercalé une jolie opérette d'Offenbach, *le Fifre enchanté*, ou *le Soldat magicien*. Malgré une chaleur tropicale, aucune place n'était vide.

*** *Berlin.*—Le concours pour le prix de composition (fondation Meyerbeer), a été ouvert pour la deuxième fois, d'après les statuts, le 1er juillet. On se rappelle que l'illustre maître a laissé par son testament une somme dont les intérêts, destinés à couvrir les frais d'un voyage artistique, sont attribués au lauréat d'un concours qui a lieu tous les deux ans. — La *Vie Parisienne* d'Offenbach va atteindre sa deux-centième représentation au théâtre de Friedrich-Wilhelmstad. La direction fait des préparatifs pour ce jour-là, et Offenbach s'est engagé à écrire un prélude.

*** *Munich.* — Les *Meistersinger* ont été donnés une quatrième fois, toujours avec succès. On va monter cet opéra à Dresde, avec Tichatschek, Mlle Hœnisch et M. Degele.

*** *Vienne.* — La construction du nouvel Opéra est fort avancée. La scène pourra être livrée au directeur le 1er octobre, et le reste à la fin de décembre. L'inauguration ne pourra guère avoir lieu avant le milieu de février prochain. — Southeim a remporté un magnifique triomphe dans *l'Africaine* ; il a chanté Vasco avec l'intelligence et la verve qu'il apporte dans tous ses rôles, et a provoqué à diverses reprises des salves d'applaudissements.

*** *Livourne.* — Mlle Linda Caracciolo, charmante cantatrice, élève de Henri Panofka, a obtenu un très-vif succès à la villa des époux Tiberini, où elle s'est fait entendre. Les grandes scènes de l'Italie ne tarderont certainement pas à attacher à leur ciel aujourd'hui un peu nuageux, cette nouvelle étoile du chant.

*** *Barcelone.* — Le *Domino noir* a suivi sur notre scène les *Dragons de Villars* et a produit un effet extraordinaire, grâce au talent et à l'ensemble des interprètes. Mlle Dupuy prête sa voix étendue et flexible, sa méthode parfaite, sa remarquable facilité aux mélodies et aux vocalises du charmant rôle d'Angèle. MM. Blum, Trillet et Dubosc (Gil-Pérez) ont largement contribué au succès décisif de la soirée et en ont été chaudement récompensés.

Le Directeur : S. DUFOUR.

EN VENTE

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS,

103, RUE DE RICHELIEU.

ÉTUDES POUR LE PIANO

Adam père (L.). CINQUANTE LEÇONS PRÉLIMINAIRES pour les petites mains, doigtées, extr. de sa Méthode. . 15 »

Alkan (C.-V.). Op. 31. VINGT-CINQ PRÉLUDES dans tous les tons majeurs et mineurs pour piano et orgue, 3 suites, chaque. . . . . 9 »

— Op. 35. DOUZE ÉTUDES dans tous les tons majeurs, 2 suites, chaque. . . . 20 »

Bach (Jean-Sébastien). LE CLAVECIN BIEN TEMPÉRÉ : *Préludes et fugues* dans tous les tons majeurs et mineurs, soigneusement doigtés, 2 suites, chaque. . . . . 25 »

Les deux suites réunies. . . . . 48 »

Bériot fils. Op. 1. ETUDE-CAPRICE. . . 9 »

Blumenthal. Exaltation, étude. . . . . 5 »

Chopin (F.). VINGT-QUATRE PRÉLUDES, 2 livres, chaque. . . . . 9 »

— Op. 10. VINGT-QUATRE ÉTUDES, 1er livre. . . . . 18 »

— Op. 15. ÉTUDES, 2e livre. . . . . 18 »

— TROIS ÉTUDES extraites de *la Méthode des méthodes*.. . . . . 7 50

— Op. 45. PRÉLUDE. . . . . 6 »

Clementi. ETUDES DES GAMMES JOURNALIÈRES. . . . . 6 »

— PRÉLUDES ET EXERCICES dans tous les tons, 2 livres, chaque. . . . . 9 »

Cramer (J.-B.). Op. 73. VINGT-CINQ ÉTUDES CARACTÉRISTIQUES. . . 15 »

— Op. 100. SOLFÉGE DES DOIGTS, nouvelle école pratique du piano, consistant en cent exemples d'une difficulté progressive et d'une grande variété de formes, servant d'exercices préparatoires à l'exécution des compositions modernes et des grandes études de l'auteur. . . . . 20 »

— Op. 107. Hommage à Mozart. DOUZE GRANDES ÉTUDES MÉLODIQUES . . 20 »

— ÉTUDES EN QUARANTE-DEUX EXERCICES, 2e livre. . . . . 18 »

— EXERCICE JOURNALIER, consistant en gammes dans tous les tons, en exercices calculés pour donner aux mains la position convenable, et servant d'introduction aux Études de Clementi, Cramer, Moschelès, etc. . . . 9 »

— ÉTUDES DE DÉLASSEMENT, collection de pièces doigtées et classées progressivement. . . . . 12 »

Czerny (Ch.). ÉTUDES DES ÉTUDES. Encyclopédie des passages brillants tirés des œuvres des pianistes célèbres, depuis Scarlatti jusqu'à nos jours, classés par ordre chronologique, 2 livres, chaque . . . . . 15 »

— Op. 139. CENT EXERCICES doigtés et très-gradués pour les commençants, 4 suites, chaque. . . . . 6 »

— Op. 337. EXERCICE JOURNALIER pour atteindre et conserver le plus haut degré de perfection, consistant en quarante études. . . . . 12 »

— Op. 409. CINQUANTE ÉTUDES SPÉCIALES, 2 suites, chaque. . . . . 20 »

— Op. 453. CENT DIX EXERCICES faciles et progressifs, 4 suites, chaque. 10 »

Les quatre suites réunies. . . . . 30 »

— Op. 599. LE PREMIER MAITRE DE PIANO, cent études journalières et progressives, 4 livres, chaque. . . . 6 »

Czerny (Ch.). LE PARFAIT PIANISTE, collection complète d'études :

1er vol. Op. 599. *Le Premier Maître* de piano, soixante-quinze études journalières. . . . . 12 »

2e — Op. 748. *Le Début*, vingt-cinq études pour les petites mains . . . 12 »

3e — Op. 749. *Le Progrès*, premier livre, vingt-cinq études. . . . . 12 »

4e — Op. 750. *Le Progrès*, 2e liv., trente études . . . . . 12 »

5e — Op. 751. *Exercices d'ensemble*, études à quatre mains . . . . . 12 »

6e — Op. 699. N° 1. *L'Art de délier les doigts*, 1er livre, vingt-cinq études. 18 »

7e — Op. 699. N° 2. *L'Art de délier les doigts*, 2e livre, vingt-cinq études. 18 »

8e — Op. 755. *Le Perfectionnement*, vingt-cinq études caractéristiques. 24 »

9e — Op. 756. N° 1. *Le Style*, premier livre, vingt-cinq études de salon. 24 »

10e — Op. 756. N° 2. *Le Style*, deuxième livre, vingt-cinq études de salon. 24 »

— Op. 754. SIX ÉTUDES ou amusements de salon :

1. Etude 4 50
2. Toccata 4 50
3. Tarentelle 4 50
4. Impromptu à l'écossaise 4 50
5. Romance. 4 50
6. Impromptu passionné 4 50

Les six réunis net . . . . . 10 »

— Op. 777. LES CINQ DOIGTS, vingt-quatre exercices très-faciles, sur cinq notes, dans les tons les plus usités, 2 suites, chaque . . . . . 6 »

— Op. 807. HECTAMÉRON. Cent études nouvelles, progressives et de perfectionnement en 10 livraisons chaque. 9 »

— Op. 817. LE JEUNE ÉLÈVE, quatre-vingts morceaux faciles et progressifs suivis d'études journalières dans tous les tons, 2 livres, chaque . . . . . 9 »

— Op. 818. LA VOLUBILITÉ, cinquante études en 2 suites, chaque. . . . . 12 »

— Op. 819. LA MÉLODIE, vingt-huit études mélodiques et harmoniques, 3 suites, chaque. . . . . 9 »

— Op. 820. QUATRE-VINGT-DIX nouvelles études journalières pour perfectionner l'agilité des doigts. . . . . 12 »

— Op. 821. LES HEURES DU MATIN, cent soixante exercices, 4 suites, chaque . 10 »

Duehler (Th.). Op. 42. CINQUANTE ÉTUDES DE SALON, 2 livres de 25 mesures, 3 suites chaque . . . . . 20 »

— Op. 45. N° 1. DEUX ÉTUDES composées par la *Méthodes des Méthodes*. 70 »

Les mêmes arrangées à 4 mains . . 7 50

Dreyschock. Op. 4. LE TRÉMOLO. . . 5 »

Gerville (L.-P.). Op. 4. Rossignol et Fauvette, étude de salon. . . . . 5 »

— Op. 9. La Locomotive, étude de vélocité 6 »

Goria. Les Regrets, impromptu-étude . . . 6 »

Heller (Stephen). Op. 81 VINGT-QUATRE PRÉLUDES dans tous les tons. 2 suites, chaque. . . . . 9 »

— Op. 29. LA CHASSE, étude caractéristique . . . . . 6 »

Henselt. Op. 2. POEME D'AMOUR, étude. 6 »

— LA GONDOLE. étude . . . . . 4 »

Kalkbrenner (F.). AJAX, étude. . . . . 5 »

Kessler. Etudes. . . . . 30 »

Knecht. Op. 10. Etude de concert pour la main gauche sur *Norma*. 7 50

Kullack. Op. 37. Perles d'écume, fantaisie-étude. 7 50

Liszt (Fr.). VINGT-CINQ GRANDES ÉTUDES, 2 suites, chaque . . . . . 20 »

— MAZEPPA, étude. 7 50

Mathias (Georges), Op. 10. DIX ÉTUDES DE GENRE. . . . . 20 »

Mendelssohn (F.). Op. 35. SIX PRÉLUDES ET FUGUES . . . . . 12 »

— Etude en *fa* mineur, extraite de la *Méthode des Méthodes* . . . . . 5 »

— Prélude et fugue . . . . . 5 »

Molard (V.). Etudes mélodiques . . . . . 18 »

Moschelès. Op. 95. DOUZE GRANDES ÉTUDES CARACTÉRISTIQUES pour le développement du style et de la bravoure . . . . . 18 »

— Op. 105. Deux études. . . . . 6 »

Muller. PIÈCES INSTRUCTIVES pour le piano, six livraisons à l'usage des pensions, chaque. . . . . 5 »

Palmer. Murmures, nocturne-étude . . . . 6 »

Rosenhain (J.). Op. 20. VINGT-QUATRE ÉTUDES MÉLODIQUES servant d'introduction à celles de Crammer. . . 12 »

Schmidt (A.). ÉTUDES : Exercices préparatoires pour obtenir l'indépendance et l'égalité des doigts, suivis de 20 études . . . . . 9 »

Stœpel. Op. 41. VINGT-QUATRE AIRS, précédés de petits exercices pour les premiers commençants. . . . . 6 »

Taubert. Op. 41. LA CAMPANELLA, étude 6 »

Thalberg (S.) Op. 26. DOUZE ÉTUDES, 2 suites, chaque. . . . . 12 »

— Op. 36. Grande étude en *la* mineur . . 7 50

— La même, à 4 mains. 7 50

— Op. 45. Thème et étude en *la* mineur. 7 50

— Les mêmes, à 4 mains. 7 50

— Deux études composées pour la *Méthode des Méthodes* 7 50

Tirpenne. CENT ÉTUDES GRADUÉES, divisées en cinq livres :

1er livre : *Etudes primaires*. . . . . 12 »

2e livre : *Etudes élémentaires* . . . . 12 »

3e livre : *Etudes de genre* . . . . . 15 »

4e livre : *Etudes de vélocité* . . . . . 15 »

5e livre : *Etudes des tonalités*. . . . 15 »

Vignerie. LES GAMMES dans tous les tons majeurs et mineurs en 3 octaves. . . 3 »

Voss (Ch.). Op. 140. N° 1. Le Balancier, étude brillante de rhythme. . . . . 5 »

— N° 2. Le Collier de perles, étude brillante . . . . . 5 »

— Op. 161. Écume de champagne, grande étude de concert. . . . . 9 »

— Op. 167. Le Frisson du feuillage, impromptu, étude. . . . . 5 »

— Op. 170. N° 1. Plaisanterie, étude. . . 6 »

N° 2. Légèreté, étude . . . . . 5 »

— Op. 171. Les Battements du Cœur. . . 5 »

— Op. 184. Extase, grande étude . . . . 4 »

Wolff (Édouard). Op. 20. VINGT-QUATRE GRANDES ÉTUDES (1er livre). 24 »

— Op. 50. VINGT-QUATRE GRANDES ÉTUDES dédiées à Thalberg (2e livre) 24 »

— Op. 20. L'ART DE L'EXPRESSION, vingt-quatre études faciles et progressives, 2 livres, chaque. . . . . 9 »

— Op. 100. L'ART DE L'EXÉCUTION, vingt-quatre grandes improvisations en forme d'études, divisées en deux livres, chaque. . . . . 15 »

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

35e Année. N° 31. 2 Août 1868.

ON S'ABONNE :

Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.

Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Conservatoire impérial de musique et de déclamation : concours publics. — Études sur Charles-Marie de Weber (troisième partie, 6e article), par **Edmond Neukomm**. — Les Théâtres lyriques secondaires à Paris depuis 1820 (4e article), par **Arthur Pougin**. — Entrefilets. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves**. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

CONSERVATOIRE IMPÉRIAL DE MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION.

Concours publics.

Les derniers concours publics ont eu lieu les lundi 27 et mardi 28 Juillet. En voici les résultats :

Séance du lundi 27 juillet.

FLUTE.

Professeur : M. Dorus.

1er prix : M. Rauch. — 2e prix : M. Mêlé. — 1er accessit : M. Lehmann. — 2e accessit : MM. Jouve et Houziaux.

HAUTBOIS.

Professeur : M. Colin.

1er prix : M. Pradel. — 2e prix : MM. Vautrin et Larrieux. — 1er accessit : M. Gillet. — 2e accessit : M. Eybert. — 3e accessit : M. Pointis.

CLARINETTE.

Professeur : M. Klosé.

1er prix : M. Rousseau. — 2e prix : M. Starck. — 1er accessit : M. Ansart. — 2e accessit : M. Schwartz. — 3e accessit : M. Crousez.

BASSON.

Professeur : M. Cokken.

1er prix : M. Bourdeau. — 2e prix : M. Fournier. — 1er accessit : M. Quieney. — 2e accessit : M. Leziart.

COR.

Professeur : M. Mohr.

1er prix : M. Mellet. — 2e prix : M. Willemotte.

Séance du mardi 28 juillet.

Jury : M. Auber, directeur-président; François Bazin, Benoist, Jules Cohen, Charles Colin, Emile Durand, Jancourt, Georges Pfeiffer et Rousselot.

TROMPETTE.

Professeur : M. Dauverné.

1er prix : M. Chavanne. — 2e prix : M. Dubois. — Pas de premier accessit. — 2e accessit : M. Malandran.

TROMBONE A COULISSE.

Professeur : M. Dieppo.

Pas de premier prix. — 2e prix : MM. Picarda et Bouquet.

Classes des élèves militaires annexés au Conservatoire.

TROMBONE A PISTONS.

Professeur : M. Dieppo.

1er prix : M. Thouvenel. — Pas de second prix. — 1er accessit : MM. Bernard et Rousseau.

CORNET A PISTONS.

Professeur : M. Forestier.

Pas de premier prix. — 2e prix : MM. Gassian et Baculard. — Pas de premier accessit. — 2e accessit : M. Pfersdoff. — 3e accessit : MM. Michelin et Jacob.

SAXOPHONE.

Professeur : M. Sax.

1er prix : M. Ollagnier. — 2e prix : M. Wetzel. — 1er accessit : M. Leiber. — 2e accessit : MM. Pitont et Quignard : 3e accessit : MM. Pelotier et Pericat.

SAXHORN.

Professeur : M. Arban.

1er prix : MM. Chavanne et Jouvenot. — 2e prix : MM. Stoltz et Carbonni. 1er accessit : M. Aubert. — 2e accessit : M. Godart.

ÉTUDES SUR CHARLES-MARIE DE WEBER,

D'après la biographie écrite par son fils.

TROISIÈME PARTIE.

(6e article) (1).

Le printemps venu, Weber se hâta de transporter ses pénates au sein de la campagne luxuriante qui environne Dresde. Son choix s'était arrêté sur une petit village nommé Hosterwitz, situé aux bords de l'Elbe, non loin de la résidence royale de Pillnitz, au pied même de cet amas de montagnes et de gorges sombres qu'on appelle « la Suisse saxonne. » Retiré dans cette solitude, Weber ne se laissa distraire que par ses fonctions au théâtre de Dresde, qui exigeaient souvent sa présence dans cette ville. Le reste du temps se passait en promenades, en parties sur l'eau et en excursions dans la montagne. Après un hiver aussi rempli de soucis que celui qu'il venait de traverser, ce repos de quelques semaines rétablit la santé du maître, altérée par les dernières luttes; il vivait heureux à Hosterwitz loin de ses ennemis et de ses envieux, entouré de ses amis du cénacle de Chiapone, auxquels venaient se joindre souvent le célèbre castrat Sassaroli et les frères Roth, attachés tous deux comme clarinettistes à la chapelle royale. Weber eut, en outre, la joie d'offrir l'hospitalité dans sa chaumière d'Hosterwitz, à son vieux compagnon de voyage Baermann.

Dès qu'il se sentit un peu reposé, il se remit au travail. L'époque de la fête de la reine approchait, et Morlacchi, de retour de son long voyage en Italie, avait déclaré ne pouvoir se charger de la cantate destinée à célébrer cet anniversaire. Weber se proposa pour le remplacer; son offre fut agréée. Outre cette cantate, connue sous le titre de *Natur und Liebe* (*Nature et Amour*), Weber composa, durant cet été de 1818, plusieurs autres fragments, parmi lesquels nous citerons une *Chanson à boire*, sur des vers de Brener, dont l'accompagnement est une merveille; un air commandé par le comte de Brühl, de Berlin, pour être intercalé dans la *Lodoïska*, de Cherubini, etc.

Une composition d'une bien autre importance devait remplir le mois d'août qui suivit. Le peuple saxon se préparait à célébrer le cinquantième anniversaire du règne de son roi, Frédéric-Auguste. Ce souverain, malgré sa raideur proverbiale et son admiration bien connue pour l'empereur des Français, jouissait d'une grande popularité, et ses sujets lui avaient décerné le surnom de *Juste*.

On se préparait donc, de toutes parts, à fêter dignement le jubilé de son règne, et, comme on le pense bien, la musique, qui joue un si grand rôle dans toutes les solennités allemandes, n'avait pas été oubliée. Le roi eût désiré cependant que la cérémonie se bornât à un service à l'église, pendant lequel on aurait exécuté une cantate commandée au compositeur Uber et le *Te Deum* de Hasse; mais on obtint qu'il y aurait aussi concert de gala au théâtre, et Vitzthum conseilla à Weber d'écrire pour cette occasion une cantate, bien que rien ne fût arrêté relativement au programme du concert; à tout hasard Weber alla trouver son ami Kind, qui se mit aussitôt à rimer des vers officiels que le maître s'empressait de revêtir de ses harmonies. En neuf jours tout était terminé; Weber, il est vrai, n'avait pas quitté sa table de travail durant ce temps. Lorsqu'il revint à Dresde, malade, brisé de fatigue, il avait perdu tout le bénéfice de son séjour à Hosterwitz. Dès cette époque, en effet, il ressentait les atteintes du mal qui devait l'emporter huit ans plus tard. Son enfance, on se le rappelle, avait été maladive, et si sa santé avait paru se rétablir pendant les années de son adolescence, les symptômes alarmants revenaient maintenant s'emparer de lui, plus inquiétants que jamais. Il souffrait d'un relâchement du système nerveux et d'oppressions fréquentes; en outre, il était atteint d'un violent enrouement et par moment il perdait même complétement la voix. Sa confiance aveugle dans tous les remèdes qu'on lui proposait le portait à se droguer sans cesse. Il avait pour amis deux médecins: l'un, vieux et routinier, le traitait pour une maladie abdominale, tandis que l'autre, jeune et novateur, tenait sa gorge pour le foyer de tous ses maux. Weber se confiait alternativement à l'un et à l'autre, suivant à la lettre les ordonnances du premier jusqu'à la visite du second, tantôt faisant diète, tantôt mangeant des viandes succulentes, amalgamant les médicaments les plus divers, sans compter les nombreuses infidélités de régime qu'il faisait à ses deux confidents.

Une triste nouvelle acheva d'ébranler sa santé. Vitzthum lui annonça que sa cantate ne serait pas exécutée, mais que, par une faveur toute spéciale, le roi avait manifesté le désir d'entendre au concert l'ouverture de cet ouvrage. Or, cette ouverture n'est autre que la célèbre *Jubel-Ouverture*, c'est-à-dire celle que l'on met en parallèle avec ses plus belles, celle par laquelle s'ouvre, en Allemagne, toute solennité. Weber éprouva un grand chagrin de voir ainsi tronquer son œuvre, en même temps qu'une vive déception, car Morlacchi avait été chargé de composer la messe du Jubilé, qui fut exécutée en grande pompe à l'église catholique dans la matinée du 19 septembre. Le lendemain eut lieu le concert au théâtre; il se composait de l'ouverture de Weber, de morceaux détachés de Morlacchi, de Polledro, Nicolini, Zingarelli, etc. La *Jubel-Ouverture* fut accueillie avec enthousiasme. Peu de jours après, la cantate tout entière que Weber fit exécuter pour son propre compte, reçut le même accueil à la grande église; c'était la destinée du maître d'être toujours acclamé par le peuple et repoussé par les grands. Il était fier, sans doute, de ses succès populaires, mais la froideur des cours à son égard l'affligeait profondément, car il partageait les errements de la vieille Allemagne, où la faveur des grands gouvernait toutes les existences. Et puis, il faut le dire aussi, Weber était sincèrement dévoué à la famille royale de Saxe, dont plusieurs membres étaient pour lui remplis de prévenances, et son plus grand désir était d'attacher son nom à une œuvre digne de ses puissants protecteurs.

L'occasion se présenta d'elle-même peu de temps après. Au jubilé du règne allait succéder le jubilé du mariage du roi et de la reine, ou, pour nous servir de l'expression allemande, leurs *Noces d'or*

Weber pensa que Morlacchi ayant composé la messe du jubilé, il serait, lui, chargé sans doute de celle de la cinquantaine. Il se mit donc, à tout événement, à l'ouvrage, et composa sa grande messe en *sol*, qui porte le titre de *Jubel-Messe*. Cet ouvrage, commencé le 17 novembre, fut terminé le 4 janvier. Weber eut cette fois la joie de voir son œuvre acceptée,... à la condition que Morlacchi et Polledro y intercaleraient un offertoire et une symphonie. Weber dut y souscrire, heureux encore de se produire en cette circonstance. Sa messe fut donc exécutée; mais l'Offertoire de Morlacchi, merveilleusement interprété par un jeune ténor qu'on entendait pour la première fois à Dresde, attira à un si haut point l'attention de l'auditoire que le reste de la messe passa pour ainsi dire inaperçu.

Sa maladie nerveuse s'accrut de ce désenchantement; il devint morose, taciturne, irritable; dans un moment de colère il se laissa même aller à formuler une plainte officielle contre Morlacchi, ce dont il ne tarda pas à se repentir; en effet, ayant entrepris, peu de temps après, de monter sa *Sylvana* à Dresde, il rencontra une

(1) Voir les nos 18, 21, 23, 25 et 28.

telle mauvaise volonté parmi les artistes, qu'au bout de quelques répétitions il dut renoncer à son projet et mettre une autre œuvre à l'étude. Ce coup lui fut plus sensible qu'aucun autre.

Cependant, à la suite de ce nouveau mécompte, le voile épais qui l'entourait sembla se soulever un instant pour lui faire apercevoir un horizon moins sombre. Weber reçut l'ordre de composer un opéra à l'occasion du mariage d'un des princes. On se figure la joie qu'il éprouva lorsque le comte Vitzthum vint lui annoncer cette nouvelle; il ne pouvait y croire; cette occasion tant désirée, il la tenait enfin; et comme un bonheur n'arrive jamais seul, ses vœux furent comblés par la venue d'une petite fille que sa femme mit au monde vers le même temps. Tout souriait donc au pauvre grand maître, que deux années précédentes avaient abattu; les tristes jours semblaient déjà loin et l'on en parlait comme d'un mauvais rêve!

Toute liberté avait été laissée à Weber pour le choix d'un poëme; il s'adressa tout naturellement à son vieux collaborateur Kind. Celui-ci, qui ne se laissait jamais prendre au dépourvu, avait précisément trois librettos en portefeuille : l'un tiré de l'histoire, l'autre de la mythologie et le troisième des *Mille et une Nuits*. Ce dernier, qui portait le titre d'*Alcindor*, obtint la préférence. Le texte fut retouché et Weber se mit à *penser* à son opéra; — *penser* est bien ici le terme juste, car nous avons déjà dit que Weber n'écrivait un morceau qu'après l'avoir travaillé, changé, refait cent fois dans son esprit; nous en avons un exemple dans le *Freyschütz*, dont la composition ne dura pas moins de quatre ans. Dans tous les cas, la surexcitation que fit naître *Alcindor* dans le cerveau de Weber servit à ce même *Freyschütz*, car nous trouvons inscrits à la date du 13 mars les fragments par lesquels se complète le premier acte de cet ouvrage, notamment l'air de Gaspard; malheureusement, cette surexcitation fut des plus funestes à la santé du maître. Ses douleurs, sa prostration nerveuse revinrent plus écrasantes que jamais; il fut même obligé de s'aliter et de renoncer momentanément à tous ses travaux; sa femme, pour comble d'infortune, était également malade; ils eurent en outre le chagrin de perdre leur enfant; de sorte que le départ pour Hosterwitz s'effectua cette année-là tristement, sans confiance dans l'avenir, sans espoir de jours meilleurs.

Cependant tel est le principe vivifiant de l'air de ces montagnes qu'au bout de peu de temps la santé revint chez Weber, et avec la santé la gaieté et l'amour du travail. L'activité du maître se porta tout d'abord sur les arrangements pour piano d'*Abu-Hassan*, de la cantate et de l'ouverture du jubilé. Il apporta à ces travaux un soin tout particulier, ne se bornant pas seulement à *arranger*, mais s'efforçant de faire revivre l'orchestre dans le piano; en même temps ses idées se tournaient vers son opéra, dont il se promettait une grande gloire. Hélas! la fatalité veillait à sa porte, tandis que son cœur se laissait bercer par de douces chimères.

Un jour, en effet, le comte Vitzthum entra dans la chaumière d'Hosterwitz; il venait annoncer à Weber que, *par ordre*, son opéra ne serait pas exécuté et qu'il serait remplacé par une cantate de Morlacchi. Weber n'en pouvait croire ses oreilles; il se fit répéter les paroles royales, puis se laissa tomber sur une chaise la tête cachée dans ses mains. Vitzthum alors, qui avait lui-même les larmes aux yeux, s'approchant de Weber et lui prenant la main, lui dit d'une voix émue :

« Weber, nous avons voulu faire une grande et belle chose, et, chacun selon nos forces, nous y avons bien travaillé tous deux; mais que pouvons-nous sans la protection d'en haut? J'ai lutté longtemps; aujourd'hui j'abandonne la partie; — j'ai demandé mon congé..... et je l'ai obtenu sans peine. Embrassons-nous et adieu. »

EDMOND NEUKOMM.

(La suite prochainement.)

LES THÉATRES LYRIQUES SECONDAIRES A PARIS

DEPUIS 1820.

(4e article) (1).

II. — ODÉON.

L'Odéon, on le sait, a de tout temps été considéré comme un théâtre malheureux, destiné par sa situation au delà de la Seine à mener toujours une existence précaire et misérable. Le fait est qu'il y a quarante ans son état n'était pas des plus florissants, et qu'on cherchait par tous les moyens possibles à galvaniser cet établissement infortuné, objet constant des brocards de tout Paris.

On crut trouver une solution favorable en modifiant d'une façon toute particulière les conditions de son existence et de son exploitation, et tandis que, jouant uniquement la comédie et la tragédie, il servait de succursale à la Comédie-Française sous l'administration d'un directeur qui relevait de l'intendant des théâtres royaux (l'un s'appelait alors Gimel, l'autre était le baron de la Ferté), on en fit une sorte de troisième théâtre lyrique bâtard, confié à un administrateur qui gérait à ses risques et périls, avec la faculté de jouer tous les genres, excepté le ballet, c'est-à-dire la comédie et la tragédie, comme par le passé, plus l'opéra, l'opéra-comique et même le vaudeville.

Voyons comment, quelques mois avant sa transformation, l'*Almanach des Spectacles* (de 1824) appréciait ce changement de régime :

« Les révolutions sont à l'ordre du jour dans les gouvernements dramatiques. L'Odéon en va subir une nouvelle (la cinquième ou sixième depuis son élévation au rang de second théâtre).

Voilà le précipice où l'ont enfin jeté...

non

Les attraits enchanteurs de la prospérité,

mais les prétentions déplacées de ses acteurs. Ils ont voulu faire les grands comédiens français; les voilà désormais à la suite d'une troupe d'opéra.

» Le nouveau directeur a fait introduire dans son privilége la clause, *sine quâ non*, qu'il pourrait ajouter l'agrément du chant à son spectacle.

» Or, examinez la justesse du raisonnement qui a fait accueillir cette demande. L'Odéon, par son éloignement, peut être assimilé à un théâtre de province; il faut donc essayer si, en le traitant en théâtre de province, on ne lui donnerait pas toute la somme de prospérité dont il est susceptible. Les théâtres de province sont à la fois lyriques et dramatiques; il faut donc mettre l'opéra à l'Odéon. Mais on veut surtout respecter l'ordonnance royale de 1818, et maintenir en honneur la tragédie et la comédie; eh bien, c'est aujourd'hui une vérité vulgaire que *l'opéra a tué en province la comédie et la tragédie.*

» Si l'erreur n'était que là, les gens de lettres seuls auraient à s'en plaindre. Qu'importe aux habitants du faubourg Saint-Germain et au reste des amateurs de la capitale que l'opéra brille à l'Odéon, ou que ce soit *le bon genre?* Mais on ne conçoit pas comment cette idée a pu entrer dans une tête saine, que le faubourg Saint-Germain était une ville de province, ou qu'il ne confinait à Paris que par la muraille de la Chine. Si l'on voulait faire chaque soir, à l'heure où les théâtres finissent, une courte station sur les ponts qui joignent cette *grande ville* à la capitale, on pourrait se convaincre que ses citoyens ne regardent pas le voyage comme très-pénible.

» Un bon spectacle pourra attirer plus de monde à l'Odéon,

(1) Voir les nos 25, 26 et 29.

sans doute ; mais il ne fera pas que les habitants du faubourg Saint-Germain rompent avec les spectacles de l'autre côté de l'eau. Or ces spectacles sont au nombre de douze ou quinze; il n'y a pas de jour où l'un d'eux n'offre quelque attrait à la curiosité, et l'Odéon est seul pour soutenir cette fâcheuse concurrence. Les accidents, le mauvais temps, les saisons rigoureuses, tournent nécessairement à son préjudice; à peine ses rivaux s'en ressentent-ils. Il y en a même qui y trouvent leur profit. Voyez le théâtre Français, Feydeau, les Variétés un jour de pluie, et voyez l'Odéon.

» Le faubourg Saint-Germain est un quartier de Paris où l'on n'est pas moins *Parisien* qu'à la Chaussée-d'Antin et au faubourg Saint-Honoré; la mode n'y règne pas moins despotiquement et c'est sur la rive droite de la Seine qu'elle a surtout fixé sa résidence. Il se peut que la capricieuse divinité accorde parfois un regard de faveur à l'Odéon; mais les avantages qu'il en retirera seront toujours, en comparaison des autres théâtres, dans la proportion décroissante d'un à six. On va voir six fois une pièce qui a réussi de l'autre côté des ponts; quand on l'a vue une fois à l'Odéon, on l'a vue, on en peut parler; cela suffit. Compterez-vous sur les acteurs? Souvenez-vous de ce qu'y faisaient ceux de l'ancienne Comédie-Française, les Molé, les Fleury, les Grandmesnil, les Contat, etc., dans des temps plus heureux, et dernièrement Mlle George avec une grande réputation et un grand talent. Voyez ce qu'y fait la réunion, assurément fort remarquable, de Joanny, Perrier, Lafargue, Samson, Mmes Gros, Anaïs, etc., etc.

» Les pièces nouvelles attirent seules le public à l'Odéon; en travaillant beaucoup, il en montera deux ou trois par mois, tout au plus; les autres théâtres en donnent quelquefois trois le même jour. Ajoutez les représentations de l'Opéra, celles de Talma et de Mlle Mars, les concerts, etc., et jugez si notre calcul est faux.

» En ajoutant un nouveau genre à l'Odéon, on a bien certainement ajouté aux dépenses. Les recettes feront voir si l'on a bien fait. On aura de bons chanteurs, soit; mais Ponchard, Mme Rigaut, Mme Boulanger et Mme Pasta ne chantent pas déjà si mal, et quand on les a à sa porte, pourquoi crever des chevaux pour en aller entendre d'autres?

» Ce que nous venons de dire n'est que pour mémoire. Nous voudrions bien sincèrement nous être trompé; et nous ne tenons pas tant à l'infaillibilité de notre jugement qu'au désir de voir réussir une entreprise utile, à laquelle nous craignons bien qu'on n'ait porté le dernier coup en recourant à des moyens si dangereux, pour lui rendre une splendeur à laquelle peut-être il ne lui est pas donné d'arriver. »

Il est certain que l'Odéon n'avait jamais été heureux, et le sort fatal qui pesait sur lui depuis si longtemps n'a paru l'abandonner que depuis une quinzaine d'années. Dans ces derniers temps, en effet, grâce surtout aux œuvres surfaites de Ponsard, à certaines pièces de M. Emile Augier, à quelques-unes des admirables conceptions dramatiques de Mme Sand, on l'a vu obtenir des succès nombreux, retentissants et prolongés. Mais jadis il n'en était pas ainsi, et même lorsqu'il n'était pas seul sur l'autre rive de la Seine, même lorsque étaient debout et plus ou moins vaillants le théâtre du Palais, situé dans la Cité, le Lycée dramatique, à l'ancienne foire Saint-Germain, le théâtre des Victoires-Nationales, dans la rue du Bac, à l'époque enfin de la première et grouillante liberté des théâtres, l'Odéon ne put se soutenir, et, en 1799, vaincu par la solitude qui se faisait autour de lui, il allait fermer ses portes, bien qu'il comptât alors dans son personnel des artistes de premier ordre tels que Larive, Saint-Prix, Mlle Raucourt et quelques autres. Heureusement pour son honneur, le hasard ou la fatalité se chargea de fournir un prétexte à sa ruine : le feu prit au théâtre, qui fut détruit en une nuit, le 18 mars 1799.

Rebâti dix après, il rouvrit ses portes le 15 juin 1808, avec le titre de Théâtre de l'Impératrice, mais la troupe tragique et comique ne jouait que quatre fois par semaine, et la salle servait, les trois autres jours (lundi, mercredi et samedi) aux représentations de l'Opéra italien, alors placé sous la direction de Picard, Berton étant directeur de la musique. Cette époque fut pour lui la plus florissante : il était de mode alors, et c'était un signe de grand ton, bien plus qu'aujourd'hui, d'avoir sa loge aux « Bouffes; » les acteurs français se ressentaient heureusement du succès de leurs camarades italiens, et le sort du théâtre était brillant des deux côtés.

ARTHUR POUGIN.

(*La suite prochainement.*)

Un écrivain de talent et d'une véritable originalité, M. Szarvady, vient de publier dans l'un des derniers numéros de *l'Indépendance belge*, sous le titre : *Lettre allemande sur la musique française*, une sorte de revue comparative de l'influence exercée sur la musique dramatique française par le génie littéraire et artistique d'outre-Rhin. Il y a là des choses très-vraies, très-finement pensées et dites en fort bons termes; une esthétique ingénieuse mise en lumière et déduite sous une forme à la fois élégante et pittoresque; des portraits fidèles, des rapprochements intéressants, des croquis incisifs. Nous regrettons de ne pouvoir publier ce travail, en raison de son étendue même. Nous en extrayons les passages suivants de nature à intéresser nos lecteurs.

« Si Amb. Thomas est caractérisé par l'étude, le travail savant, le dessin sévère, Auber l'est au contraire par l'agrément, la facilité, le coloris vivant, la mobilité et aussi..., tout étrange que cela puisse paraître, par l'immobilité. En effet, le maître de quatre-vingt-cinq ans en est au même point qu'au commencement de ce siècle, et la chose serait encore plus évidente, si son librettiste Scribe avait pu vieillir avec lui... C'est bien de lui qu'on peut dire qu'il n'a rien appris ni rien oublié, et qu'il chante comme l'oiseau dans les branches. Il chante toujours. Les chansons les plus différentes peuvent retentir dans son arbre, il n'y fait pas attention, et quand même des centaines de nouveaux virtuoses rempliraient la forêt de leurs mélodies, il continuerait à chanter avec le gosier que la nature lui a donné, sans s'inquiéter le moins du monde des importations et des conquêtes récentes... L'amabilité, la gaieté, la gentillesse, l'espièglerie, la bonne humeur, la sérénité, presque la sérénité de l'art grec, fleurissent là abondamment, et aussi, ce qui semble difficile à croire, une certaine simplicité et naïveté comme on les rencontre souvent unies à la gaieté facile, à la légèreté et au bonheur de vivre. Ce sont là les plantes propres au sol de la France, et Auber a su s'en tresser une couronne qu'il préfère à tous ses lauriers et qui, avec ses vives couleurs et sa fraîcheur de jeunesse, sied réellement bien aux cheveux blancs du maître qu'elle entoure d'une grâce attendrissante. »

Voici qui nous semble également très-juste sur les services rendus à l'art musical par Pasdeloup, services plus grands qu'on ne le pense généralement :

« ... Car ses concerts qui font entendre les chefs-d'œuvre du répertoire musical, bien que l'exécution ne soit pas toujours irréprochable, les rendent populaires et jettent en conséquence une large et profonde base sur laquelle pourra s'édifier le goût épuré de la masse. Aujourd'hui même on est déjà assez avancé pour que dans les concerts de virtuoses, dans lesquels jadis on ne cherchait que la difficulté vaincue, le public demande quelque chose de plus solide : Rubinstein, ce héros de la dernière saison et qui a été accueilli avec tant d'applaudissements, n'aurait jamais obtenu un tel succès, malgré son étonnante virtuosité et malgré le nombre encore grand de ceux qui ne cherchent que l'exécution, s'il n'avait pas mis son habileté prodigieuse au service d'un goût excellent. »

M. Szarvady apprécie très-judicieusement aussi la personnalité artistique de Stephen Heller :

« Ce continuateur des Mendelssohn, des Schumann, des Chopin, des compositeurs de piano par excellence, a cette année mis au jour toute une série de créations, dignes de celles qu'il a déjà produites, telles que *les Promenades d'un solitaire, les Études, les Nuits blanches.* Ce qui leur manque en développement extérieur, elles le rachètent, comme toutes les œuvres de Heller, par une grande profondeur et par une perfection de forme telle que l'étendue devient accessoire. Il n'y a pas de doute qu'un aussi riche et aussi fécond compositeur, qui compte dans ses propres domaines des œuvres si nombreuses, pourrait comme tant d'autres faire de longues sonates capables d'inspirer le plus grand respect aux critiques de l'école. Mais il est aussi dans ce sens le continuateur de Chopin, un vrai lyrique qui laisse chanter en lui et qui façonne avec amour ce que lui apporte l'inspiration du moment :

» D'abord le sentiment, ensuite la pensée,
» D'abord l'espace sans bornes, ensuite la forme limitée.
(*Goëthe.*)

REVUE DES THÉATRES.

Palais-Royal : *Deux Prisonniers de Théodoros*, pièce en un acte, de M. Jules Renard, musique nouvelle de M. de Villebichot; *le Chatouilleur du Puy-de-Dôme*, pièce en un acte, de MM. Chivot et Duru; reprise des *Forfaits de Pipermans*: reprise des *Mémoires de Mimi Bamboche.* — Ambigu : reprise de *la Prise de Pékin*, drame en cinq actes et neuf tableaux, de M. d'Ennery.

Nous avons à compléter notre Revue de la semaine dernière par la mention de plusieurs pièces qui sont venues modifier coup sur coup l'affiche du Palais-Royal, et qui pourraient bien n'être plus qu'un souvenir si nous les remettions à huitaine. *Les Deux Prisonniers de Théodoros* n'ont de commun avec le monarque abyssinien que l'à-propos de sa chute. Un marchand de jouets d'enfant a envoyé là-bas son neveu Lecoq avec une cargaison de polichinels; mais le neveu s'est prudemment arrêté à Bougival, et, après avoir mangé les polichinels de son oncle, il revient nanti d'une foule d'anecdotes cocasses sur Théodoros et sur son lointain royaume d'Abyssinie. Il y en a même d'assez graveleuses pour avoir provoqué les scrupules d'une partie des spectateurs. Mais en somme la pièce est divertissante, et elle est émaillée d'airs nouveaux dus à l'inspiration féconde de M. de Villebichot. On y retrouve, en outre, avec plaisir, un comique du nom de Lacombe, qui s'est fait connaître avantageusement, l'hiver dernier, au théâtre des Bouffes-Parisiens. C'est une excellente acquisition pour le Palais-Royal, où il a apporté avec lui l'un de ses meilleurs rôles, celui des *Forfaits de Pipermans*, qui ont obtenu le même succès qu'au passage Choiseul. Dans *les Deux Prisonniers de Théodoros*, Mlle Alphonsine, l'ex-actrice des Variétés, continue ses débuts à la faveur d'un personnage excentrique qui est tout à fait adapté à ses moyens.

Une anecdote bien connue a fourni le sujet du *Chatouilleur du Puy-de-Dôme*, dont nous avons encore à constater la réussite. Il s'agit d'un mari qui est soupçonné par son beau-père de se rendre veuf en emmaillotant sa femme et en lui chatouillant la plante des pieds jusqu'à ce que mort s'en suive. Mais lorsqu'on veut aller aux preuves il se trouve que c'est le mari qui a été emmailloté par sa femme, histoire de rire et de s'amuser pendant la première nuit des noces. Du reste, il y a eu quiproquo de la part du beau-père, et le gendre innocenté est mis définitivement en possession de sa jeune et jolie moitié. Lhéritier et Priston font valoir cette bouffonnerie de manière à mériter les bravos du public.

On vient de reprendre au même théâtre *les Mémoires de Mimi Bamboche*, qui ont déjà eu un grand nombre de représentations et qu'une attraction nouvelle va sans doute remettre en vogue. Mlle Blanche d'Artigny, qui joue aujourd'hui le principal rôle de cette pièce, est une fort jolie femme, très-connue dans un certain monde, et, par conséquent, suivie au théâtre d'une curiosité endémique. Elle possède quelques qualités téméraires qui seraient peut-être mal vues ailleurs, mais qui n'ont rien d'insolite au Palais-Royal. A côté d'elle, Mme Thierret a reparu dans le rôle de Pulchérie, mais non d'une manière définitive; elle n'est là qu'en passant.

— On n'a pas oublié l'immense effet produit au théâtre impérial du Châtelet par *la Prise de Pékin*. Ce drame de M. Dennery, inspiré par l'à-propos de notre campagne en Chine, ne se recommandait pas seulement par un grand luxe de mise en scène; on y trouvait une action intéressante, des détails ingénieux qui ne se rencontrent pas toujours habituellement dans les pièces de circonstance. Aussi devait-il survivre aux événements qui en ont été le prétexte; l'Ambigu s'en est emparé, et nous avons tout lieu de croire qu'il n'a pas fait une mauvaise affaire. Quoique le cadre de cette scène ne soit pas aussi vaste que celui du Châtelet, l'espace est encore suffisant pour faire mouvoir des masses respectables et pour obtenir des résultats satisfaisants. Plusieurs décors sont merveilleusement réussis, et, entre autres, l'avant-dernier qui réalise dans une sorte d'apothéose le rêve enchanté d'un fumeur d'opium. Quant à la *Fête du Palais d'été*, elle a beaucoup d'éclat, et les danses en sont bien tracées.

La distribution des rôles ne laisse rien à désirer. Clément-Just, qui a créé au Châtelet le rôle original du correspondant du *Times*, l'a conservé à l'Ambigu et s'y fait souvent applaudir à juste titre. Castellano porte fort gaillardement l'uniforme de sergent; Omer, dans un personnage dramatique, a une agonie des plus saisissantes; Régnier et Léon Leroy contribuent pour une large part aux émotions des spectateurs, tandis que Gaillard, Allard et Boutin se chargent de les dérider. En résumé, nous pensons qu'il y a dans *la Prise de Pékin* tous les éléments d'une reprise longue et productive.

D. A. D. SAINT-YVES.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a joué cette semaine *le Trouvère, Herculanum et la Juive.*

*** La reprise d'*Hamlet* aura lieu le 5 août. Mlle Nilsson et Faure feront leur rentrée par les rôles d'Ophélie et d'Hamlet.

*** Mlle Hisson continuera ses débuts par le rôle de Valentine, des *Huguenots.* M. Perrin a l'intention d'entourer cette reprise du chef-d'œuvre, qui aura lieu au mois d'octobre, d'un éclat exceptionnel ; les chœurs seront renforcés, et une nouvelle mise en sène sera adaptée au deuxième et au troisième acte ; les décors et costumes des trois autres seront restaurés et rafraîchis, etc.

*** Les études d'*Armide* sont assez suivies, bien qu'on ne sache pas à quelle époque l'œuvre de Gluck sera reprise à l'Opéra. Voici la distribution : Armide, Mme Sass ; — la Haine, Mme Gueymard ; — Sidonie, Mme Levielli ; — Phénice, Mme Hamakers ; — Renaud, M. Villaret ; — Hidraot, M. Devoyod, — Ubalde, M. Maurel ; — le Chevalier, M. Warot; — Artemidar, M. Grisy ; — Aronte, M. Gaspard.

*** Mlle Marie Battu a pris son mois de congé, à partir d'avant-hier 1er août.

*** Mme Gueymard a obtenu un congé de deux mois (novembre et décembre prochains), qu'elle utilisera en chantant à Madrid les rôles de son répertoire.

*** M. Obin a pris un congé pour raison de santé.

*** Il est à peu près certain que M. Pasdeloup prendra la direction du théâtre Lyrique.

*** Mme Patti, qui appartiendra, comme on le sait, du 1er octobre au 1er janvier 1869, au théâtre Italien de Paris, a renouvelé pour deux ans l'engagement qui l'attache à dater de cette époque au théâtre impérial de Saint-Pétersbourg.

*** La réouverture de l'Athénée aura lieu le 2 septembre prochain,

par la 79e représentation de *Fleur de Thé*, dont le succès est loin d'être épuisé.

*** Leconte, un comique qui ne manque ni de naturel ni de bonhomie, vient de débuter heureusement aux Variétés dans le rôle de Calchas, de la *Belle Hélène*.

*** Les *Dragons de Villars*, en dépit des chaleurs caniculaires, ont le don d'attirer la foule au Gymnase de Marseille.

*** Le charmant opéra d'Aimé Maillart a également séduit le public de Carcassonne, grâce à une complète et remarquable interprétation. Mlle Conti s'est tirée avec beaucoup d'aisance et d'expression du rôle de Rose Friquet. La grande scène du troisième acte a été parfaitement rendue. M. Rondeau a fort bien joué et chanté Belamy.

*** *Fleur de Thé* vient de faire sa première apparition sur la scène du Théâtre-Français de Bordeaux et d'y remporter un éclatant succès. Cinq soirées n'ont pu répondre complétement à l'empressement du public, car le départ de Mme Rose Bell a seul arrêté les représentations du spirituel opéra-bouffe de MM. Chivot et Daru. On a fait fête à la jolie musique de Charles Lecocq, qui sait rester mélodieuse, fine et distinguée L'ouverture, la chanson de la cantinière, la confidence : *Je suis né dans le Japon*, les couplets de l'alcôve, la ronde du Clicquot ont été notamment goûtés et accueillis par les applaudissements les plus chaleureux. Mme Rose Bell joue et chante le rôle de Césarine avec une gaîté, un entrain remarquables; aussi a-t-elle fait à Bordeaux ample moisson de bravos et de bouquets, surtout à la cinquième représentation, qui avait lieu à son bénéfice. Mlle Hermine Contault, MM. Carrier (qui doit aller chanter *Fleur de Thé* l'hiver prochain à New-York), Roque, Briet, etc, possédaient bien leurs rôles et ont su se faire également applaudir.

*** Mme Ulgade et sa troupe ont donné cette semaine, à Nantes, une représentation de la *Grande-Duchesse*, qui a rempli la vaste salle de la place Brancas.

*** Berthelier est actuellement en représentations, à Bruxelles, au théâtre du Parc : il y a beaucoup de succès, dans les *Deux Aveugles*, rôle de Giraffier, qu'il a créé à Paris.

*** Les Théâtres italiens ne sont pas près de chômer d'opéras; les compositeurs de la Péninsule ne veulent point mentir à leur fécondité proverbiale. Ainsi on annonce, entre autres, la prochaine représentation à Turin d'un opéra de Lauro Rossi, *Gli artisti alla fiera*, sur un poëme de Ghislanzoni. — F. Marchetti termine un *Ruy-Blas* dont Carlo d'Ormeville a fait le libretto; Gaetano Braga traite le même sujet (par parenthèse, on représente en ce moment un *Ruy-Blas* à Manheim); Arrigo-Boito met la dernière main à un *Nerone*; un opéra, *Ildegonda*, de Moralès est sur le point d'être donné à Florence, et Dall'Argine travaille à son *Barbiere*.

*** On a réglementé à l'Opéra de Vienne, non pas l'enthousiasme du public, mais la manière dont les artistes doivent y répondre. L'intendance vient de remettre en vigueur une ordonnance de 1865, d'après laquelle il est interdit aux chanteurs ordinaires du théâtre, lorsqu'ils sont rappelés par la salle, de reparaître à un autre moment qu'à l'entr'acte. Par exception, s'ils sont rappelés en même temps qu'un artiste en représentations, ils peuvent reparaître avec lui à un autre moment, mais pas plus d'une fois par représentation.

NOUVELLES DIVERSES.

*** On annonce comme prochaine, à l'Académie des Beaux-Arts, la séance où M. Walewski prononcera l'éloge de la vie et des œuvres de son prédécesseur, Georges Kastner, notre ami et collaborateur, si universellement regretté.

*** Le contrat de Mlle Adelina Patti et de M. le marquis de Caux a été signé le 27 juillet à Londres, et le lendemain la cérémonie nuptiale a eu lieu à l'église Ste-Marie, dans Clapham-Park. Les témoins de Mlle Patti étaient M. Costa et le duc de Manchester; ceux de M. le marquis de Caux étaient M. le prince de la Tour-d'Auvergne, ambassadeur de France à Londres, et M. Mure, attaché de l'ambassade. Les demoiselles d'honneur de Mlle Patti étaient Mlles Louisa Lauw, Maria Harris, Rita de Candia, Marie Zanzy. Mlle Patti était ravissante, l'air heureux et souriant; elle portait une robe de satin blanc, un voile de dentelle, et quelques fleurs d'oranger dans les cheveux; pas un seul bijou. Le père de Mlle Patti, M. Strakosh, le comte de l'Aigle, le baron Baude, le comte de Luart, M. Fleury, consul général de France, le comte de Cahen, le vicomte de Virel, la marquise de Villevielle, la duchesse de Sunderland, Mario, Mme Grisi et ses filles, M. Harris, M. et Mme Tagliafico, Clarke, Carratti, Gye, le directeur de l'Opéra, une foule d'artistes, enfin tous les habitués de Covent-Garden dont il serait trop long de citer les noms, assistaient à la cérémonie, qui du reste a été fort simple. Plus de dix mille personnes attendaient les jeunes mariés à leur sortie de l'église; ils ont été salués par des acclamations enthousiastes. Après la messe, il y a eu un déjeuner intime servi dans le jardin de Mlle Patti, à la fin duquel M. Gruneisen, critique musical des plus notables en Angleterre, a prononcé un remarquable *speech*. M. et Mme de Caux ont traversé Paris cette semaine.

*** La distribution des prix a eu lieu à l'école de musique religieuse Niedermeyer, le 27 juillet, sous la présidence de M. de La Motte, représentant le Ministre de la justice et des cultes, en présence de plusieurs dignitaires du clergé, de personnages distingués dans les arts, et du Comité des études de l'école. Un concert, dans lequel on a entendu les lauréats des classes de piano et des chœurs du XVIe siècle, a ouvert la séance, puis M. le directeur des cultes a remis un diplôme d'organiste à l'élève Edouard Marlois, et un diplôme de maître de chapelle à Eugène Baëtz. Voici les noms des élèves qui ont remporté le plus de prix : MM. Paul Rakowski, Eugène Baëtz, Alexandre Georges, Ch. Rauwel, Achille Dupont, Jules Stoltz, Louis Gross.

*** Les concours de musique entre les écoles communales de la ville de Paris placées sous la direction de M. François Bazin, ont eu lieu cette semaine. Cent vingt-sept écoles y ont pris part. Les premiers prix ont été remportés par celles des rues Bassano, de l'Ouest, d'Eylau, des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, du passage Saint-Roch, des rues Boissière, de Vaugirard, de l'Arbre-Sec, Saint-André-des-Arts, Saint-Jacques, Saint-Étienne-du-Mont, de Pontoise, de Reuilly, de Cîteaux, de la place Jeanne-d'Arc, de la rue Boutebrie, d'Argenteuil, etc, dont les professeurs sont MM. Mayer, Hottin, Minard jeune, Darnault, Delafontaine, Divis, Léon, Collet, Bariteau, Pillevesse, Péron et Proust.

*** L'éminent compositeur Jules Bénédict s'est trouvé à Paris cette semaine.

*** On annonce l'arrivée de F. Ricci.

*** M. Ullman organise pour l'hiver prochain une grande tournée artistique à travers l'Europe centrale, tournée qui embrassera la Belgique d'abord, puis le Danemark et la Suède, ensuite la Russie, la Pologne, la Suisse, l'Allemagne et la France. Les artistes engagés par le célèbre impresario pour ces voyages dont chaque étape est marquée par un triomphe sont Mlle Carlotta Patti, Mme Tesseire, MM. Geraldy et Levassor pour le chant et les chansonnettes, et MM. Vieuxtemps, Théodore Ritter, Jacquard, de Vroye, Trenka.

*** Mlle Laura Harris, Steller, M. et Mme Alfred Jaëll concourent au deuxième concert d'été de la Société philharmonique de Boulogne-sur-Mer.

*** Mlle Godefroid, de l'Opéra, et M. Capoul, de l'Opéra-Comique, sont engagés pour le grand concert donné par la Lyre moulinoise le vendredi 14 août, à l'occasion des courses de Moulins.

*** A la suite du beau concert qu'il a donné à Douai, Sivori s'est fait entendre dans la cathédrale de cette ville, devant une foule émue et recueillie.

*** Mlle Valérie Janson, jeune pianiste belge dont nous avons eu l'année passée, l'occasion de mentionner les succès, se trouve à Paris et s'y fera entendre la saison prochaine.

*** M. Henri Poëncet, notre excellent violoncelliste, épouse Mlle Marie Pierre.

*** Cent trente-quatre sociétés ont envoyé leur adhésion au Concours d'orphéons, de musiques d'harmonie et de fanfares qui aura lieu au Havre, le 30 août prochain. Les chœurs imposés sont de MM. François Bazin, Adrien Boïeldieu, Œschner, L. de Rillé, Aug. Blavet et Marsch.

*** Plus de trois mille chanteurs s'étaient donné rendez-vous aux fêtes fédérales qui viennent d'avoir lieu à Soleure (Suisse). Trois coupes d'honneur avec couronnes et diplômes ont été décernées aux sociétés étrangères : la *Concordia* et la *Sainte-Cécile* de Mulhouse et la *Liedertafel* de Fribourg. Le chœur « *Aimons toujours* », de Joseph Heyberger, a été vivement goûté, et le jury s'est levé d'un commun accord pour donner le signal des applaudissements.

*** Dans notre compte rendu du cinquième concert de la Conversation, à Bade, nous avons omis de mentionner le succès obtenu par l'excellent pianiste J.-P. Pujol, dont le talent a été justement apprécié par l'auditoire d'élite qui assistait à cette belle soirée.

*** Après avoir séduit les rois et entraîné les populations des deux

mondes, la *Grande-Duchesse de Gérolstein* a eu le caprice de publier un journal sous le titre de : *la Fantaisie parisienne*; nous en avons le premier numéro sous les yeux. Ni mieux, ni plus mal qu'ailleurs, on y parle de musique, de théâtre, de littérature et de modes.

*** Un nouveau journal de musique vient de paraître à Naples, sous le titre de *Napoli musicale*. Il a pour directeur Luigi Mazzone, ancien rédacteur en chef de la *Gazetta musicale* de la même ville.

*** Aujourd'hui, par extraordinaire, grand concert vocal et instrumental donné au Pré-Catelan, avec le concours du Quatuor toulousain et de la Musique des Zouaves.

ÉTRANGER

*** *Londres.* — La magnifique représentation de clôture à Covent-Garden, au bénéfice d'Adelina Patti, a produit le *maximum* de la recette, trente mille francs. S. A. la duchesse de Cambridge, la princesse de Teck, sa fille, et toute l'aristocratie anglaise y assistaient. Les dames agitaient leurs mouchoirs, en envoyant à la charmante artiste un sympathique : « Au revoir! » — Un nouveau ténor, M. Bulterini, a débuté avec succès dans *Rigoletto* à Her Majesty's Opéra. Avant hier, vendredi, brillante représentation au bénéfice de Christine Nilsson : premier acte de *la Traviata*, deuxième de *Faust* et troisième de *Lucia*. Combien la charmante artiste a été acclamée et fêtée, il n'est pas besoin de le dire. Hier samedi a dû avoir lieu la clôture au bénéfice de Mlle Tietjens. — Le cent cinquante-cinquième festival des trois chorales de Gloucester, Worcester et Hereford aura lieu, du 8 au 11 septembre prochain, à Gloucester. On y exécutera *la Création*, la messe en *ut*, de Beethoven, *Élie*, *Samson*, *le Messie*, des fragments du *Freischütz*, de *la Loreley*, de Mendelssohn, de *Don Giovanni*, etc. Les principaux artistes sont : Mmes Tietjens, Liebhart, Edith Wynne, Sainton-Dolby, Zandrina, MM. Sims Reeves, Vernon Rigby, Lewis Thomas et Santley. Le docteur S. S. Wesley, par le droit que lui confère son titre d'organiste de la cathédrale, dirigera l'exécution. — Otto Goldschmidt, le mari de Jenny Lind, a résigné ses fonctions de *vice-principal* de l'Académie Royale de musique, qui avaient été créées exprès pour lui.

*** *Spa.* — Le premier concert de la saison a eu lieu vendredi de l'autre semaine, à la Redoute. L'ouverture de *Sainte-Claire*, du duc de Saxe-Cobourg, servait de prélude à cette brillante soirée. M. Géraldy a chanté avec une rare maestria plusieurs morceaux, l'air des *Noces de Figaro* notamment. Mlle Brunetti a dit d'une manière ravissante une *Sérénade*, de Gounod, et la cavatine de *Lucie*. M. de Vroye, flûtiste excellent, dont la réputation s'accroît chaque jour, a joué une fantaisie sur des mélodies valaques, qui a été chaleureusement applaudie.

*** *Gand.* — Dans un récent concert, une jeune cantatrice, Mme Firmani, s'est révélée avec éclat en chantant l'air de *Grâce*, de *Robert*, et en prenant part à l'exécution de la *Bénédiction des poignards*, des *Huguenots*. La basse Alexis Tasson et le baryton De Ligne ont obtenu aussi le plus grand succès dans l'interprétation de la page magistrale de Meyerbeer et de la grande cantate *Van Arteveld*, de Gevaert.

*** *Hombourg.* — Le *Faust*, de Gounod, a continué la série des représentations de l'Opéra-Italien. Cette œuvre avait attiré une réunion des plus choisies et a été admirablement interprétée. Désirée Artôt réalise le type rêvé de Marguerite. Son succès a été plus accusé encore, s'il se peut, que dans la *Fille du Régiment*; bravos et rappels lui ont été prodigués, et après l'air des *Bijoux*, qu'elle a dû bisser, les fleurs sont tombées de toutes les parties de la salle. Agnesi continue à faire admirer sa voix, son jeu et sa personne. Mlle Bettini débutait dans le rôle de Siebel : jeune et gentille, elle dirige avec goût une fort belle voix de contralto. L'orchestre et les chœurs, sous la direction de l'habile Orsini, ont parfaitement marché.

*** *Berlin.* — D'après le désir de S. M. la reine, un compositeur d'une renommée européenne, mais dont le nom est encore un secret, serait appelé à remplir ici les fonctions de *General-Musikdirector*, jadis exercées avec tant d'éclat par Spontini et Meyerbeer, et que personne n'a occupées depuis l'auteur des *Huguenots*.

*** *Kœnigsberg.* — Le 22 juillet, *la Grande-Duchesse de Gérolstein* faisait sa triomphante apparition sur notre scène. Mlle Stubel, charmante actrice viennoise, chargée du principal rôle, y a déployé un incontestable talent.

*** *Hambourg.* — Un franc succès a accueilli une jolie opérette d'Eberlé, *Barbe-Bleue*, donnée au théâtre de Tivoli.

*** *Milan.* — Depuis le décret qui supprime les subventions théâtrales accordées par le gouvernement, la Scala a toutes les peines du monde à subsister; la municipalité n'a pu arriver à lui donner que 135.000 francs, et a été obligée d'avoir recours, pour arrondir la somme, à une souscription publique qui, bien qu'ouverte depuis plusieurs mois, n'a encore produit que 2,500 francs. Néanmoins, les offres pour le concours à la direction ne manquent pas; on cite au premier rang le précédent impresario G. Bonola, qui doute si peu de sa nomination qu'il fait déjà de nombreux engagements. — Nous aurons probablement en septembre et octobre, au théâtre Santa-Radegonda, *la Grande-Duchesse*, *Fleur de Thé*, *la Belle Hélène*, et quelques autres opérettes du répertoire bouffe parisien. Les maestri Gallieri et Iremonger, en prenant la direction de l'ancien théâtre Re, ont l'intention d'y donner leurs deux nouvelles partitions : *Ser Matteo* et *Una notte di novembre*.

*** *Turin.* — Le théâtre Alfieri vient de s'ouvrir avec *Marta*, où Mlles Sidonie et Virginie Van der Beck ont fait *furore*. C'est un succès de bon augure pour le reste de la saison.

*** *Florence.* — Les principaux artistes engagés à la Pergola pour la saison de carnaval 1868-69 sont Mlle Camille de Maësen, le baryton Cresci, le *basso-buffo* Polonini et la première danseuse Pochini-Coppini.

*** *Naples.* — Deux jeunes danseuses du théâtre Partenope, Amalia Tromba et Emilia Alsaniello, viennent de périr victimes de leur imprudence; rappelées après un de leurs pas, elles s'approchèrent trop près de la rampe, le feu prit à leurs robes, et elles ne purent être secourues à temps.

Le Directeur : S. DUFOUR.

En vente

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu

GALERIE DES MUSICIENS CÉLÈBRES

ANCIENS ET MODERNES.

Photographiés par Pierre Petit,

Format in-4°, sur carton de Bristol, papier de Chine,

Au prix exceptionnel de 2 francs chaque portrait.

Ad. Adam,	Gounod,	Osborne,
Auber,	Halévy (Fromental),	Poniatowski (le prince),
Beethoven,	Haydn,	Prudent,
Bériot (de) père,	Hae ndel,	Quidant (Alfred),
Bériot (de) fils,	Heller (Stephen),	Ravina,
Bernard (Paul),	Herz (Henri),	Rosenhain,
Berlioz,	Kalkbrenner,	Rossini,
Boïeldieu père,	Kastner (Georges),	Rubinstein (A.),
Boulanger,	Ketterer,	Schubert,
Cherubini,	Lecouppey,	Séligmann,
Clapisson,	Lefébure-Wély,	Servais,
Czerny,	Litolff,	Sivori,
David (Félicien),	Maillart (A.),	Thalberg,
Donizetti,	Méhul,	Thomas (Ambroise),
Duprato,	Mendelssohn,	Verdi,
Escudier-Kastner (Mme),	Membrée,	Vieuxtemps,
Gevaert,	Mozart,	Vos (Camille de),
Gluck,	Meyer (Léopold de),	Weber (Ch.-Marie de).
Goria,	Meyerbeer,	—

EN VENTE :

Chez Mme MAEYENS-COUVREUR, rue du Bac, 40.

L'ANGE GARDIEN DES ENFANTS

Mélodie nouvelle d'ADOLPHE BOTTE, transcrite pour le piano

Par GEORGES PFEIFFER

Prix : 6 francs.

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU.

Edition Populaire

DE PARTITIONS D'OPÉRAS, D'OPÉRAS-COMIQUES ET D'OPÉRETTES

Paroles et Musique sans accompagnement, avec analyse de la pièce.

FORMAT DE POCHE. Partition conforme au théâtre. FORMAT DE POCHE.

En vente :

N° 1. D.-E.-E. Auber, **FRA DIAVOLO**, op.-c. en 3 actes, net 3 fr.

N° 2. Adolphe Adam, **LE POSTILLON DE LONJUMEAU**, en 3 actes, net 3 fr.

N° 3. Giacomo Meyerbeer, ROBERT LE DIABLE, op. en 5 a., net 3 fr.

N° 4. De Flotow, **MARTHA**, op. en 5 a., net 4 fr.

N° 5. Aimé Maillart, LES DRAGONS DE VILLARS, op.-c. en 3 actes, net 3 fr.

N° 9. Offenbach, **LA GRANDE-DUCHESSE DE GÉROLSTEIN**, en 3 a., net 3 fr.

Pour paraître le 15 septembre prochain :

LA MUETTE DE PORTICI — HAYDÉE — LE DOMINO NOIR
LE VIOLONEUX & LES DEUX AVEUGLES

LA PARTITION POUR CHANT ET PIANO, FORMAT IN-8°

Adaptée au répertoire du théâtre Italien

DE l'opéra-comique **FRA DIAVOLO** DE D.-E.-E. Auber

AVEC PAROLES ITALIENNES

Récitatifs et Morceaux ajoutés par l'auteur

Prix net : 18 fr. *Pour la représentation au théâtre Italien.* Prix : net : 18 fr.

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seul agent à Londres
S. ARTHUR CHAPELL,
45, New Bond Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

Exposition Universelle de Londres 1862

MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à

ANTOINE COURTOIS

POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES, ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

35e Année. N° 32. 9 Août 1868.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger,
chez tous les Marchands de Musique, les Libraires,
et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Conservatoire impérial de musique et de déclamation : distribution des prix. — Les Etoiles du chant : Adelina Patti, de M. Guy de Charnacé, par **Em. Mathieu de Monter**. — Correspondances : Vichy et Deauville. — Entrefilets. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

CONSERVATOIRE IMPÉRIAL DE MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION.

Distribution des prix.

Exercice 1867-1868.

La distribution des prix a eu lieu mardi dernier, à 2 heures, au Conservatoire, dans la grande salle, sous la présidence de M. le maréchal Vaillant, ministre de la Maison de l'Empereur et des beaux-arts.

A côté de Son Excellence, ont pris place : M. Gautier, secrétaire général du ministère de la Maison de l'Empereur et des beaux-arts ; M. Auber, de l'Institut, directeur du Conservatoire ; M. Camille Doucet, de l'Académie française, directeur général de l'administration des théâtres ; M. Deschapelles, sous-chef du cabinet du ministre ; M. Ambroise Thomas, de l'Institut ; M. de Beauplan, commissaire impérial près les théâtres lyriques subventionnés et le Conservatoire ; M. Albéric Second, commissaire impérial près le théâtre de l'Odéon ; M. de Lassabathie, administrateur du Conservatoire ; les directeurs des théâtres impériaux.

Venaient ensuite les professeurs du Conservatoire et les membres du jury des différents concours.

Le ministre a ouvert la séance par le discours suivant, fréquemment interrompu par les applaudissements des élèves et de l'auditoire.

« Croyez-le bien, jeunes élèves, ce n'est pas uniquement à venir une fois chaque année, comme je le fais encore aujourd'hui, vous apporter des encouragements et des couronnes que se borne l'intérêt tout particulier, j'allais dire tout paternel, dont je me sens de plus en plus animé pour vos travaux. Hors de cette enceinte, mon attention se porte souvent et avec sollicitude sur l'organisation du Conservatoire, sur les phases diverses par lesquelles il a passé depuis sa création, sur les services qu'il a rendus, sur le bien qu'on doit en attendre, et souvent je me suis demandé quelles améliorations pourraient être mises en vigueur pour donner des garanties nouvelles au développement de l'art et à l'éducation des artistes.

» Mais, si je reconnais volontiers qu'ici, comme ailleurs, le progrès n'a pas dit son dernier mot, si je me sens pour ma part très-désireux de seconder son essor autant qu'il me sera donné de le faire, je n'en aime pas moins à rendre hautement justice à cette école célèbre d'où sont déjà sortis, dans toutes les branches de l'art musical et dramatique, tant de talents de premier ordre.

» Chargé, comme son nom l'indique, de conserver les traditions des grandes époques artistiques, le Conservatoire a rempli sa mission avec un respect pieux, et je l'en félicite. Je le félicite également de la réserve prudente avec laquelle il a toujours examiné consciencieusement, et sans esprit de routine, avant de les écarter, des inventions séduisantes, mais dangereuses, dont l'adoption eût dénaturé un enseignement auquel ont été dus de si nombreux et de si brillants succès.

» D'un autre côté, tandis qu'il avait ainsi la sagesse et le courage de combattre pour l'honneur de son foyer, le Conservatoire, sans autre parti pris que celui de bien faire, a, je le sais et je le constate, accueilli avec empressement toutes les améliorations qu'il a reconnues sérieusement utiles.

» Tous les perfectionnements apportés de nos jours dans la facture des instruments, il les a consacrés en les patronnant ; il a spontanément adopté un grand nombre de nouvelles et excellentes méthodes de chant ; et d'importants ouvrages, marquant le point culminant de la science moderne, ont été récemment introduits dans les classes de solfége, d'harmonie et de composition, à côté des anciens solféges et des anciennes méthodes qui seront toujours l'honneur du Conservatoire et qui resteront les *classiques* de vos études.

» Mais ne nous y trompons pas, Messieurs, il s'en faut de beaucoup que le secret de la réussite soit tout entier dans la qualité des méthodes ; il est surtout et presque uniquement dans l'aptitude naturelle des élèves, dans leur intelligence, dans leur zèle, dans leur persistance et leur soumission au travail. Comme les fonda-

tions solides font seules les monuments durables, ce sont les fortes études qui seules font les grands artistes. Bâtissez donc de bonne heure, sur un terrain affermi, l'édifice de votre avenir. Le talent ne s'improvise pas, et le génie lui-même, ce don divin, a besoin d'être développé et soutenu par un profond savoir. Aussi, un écrivain philosophe a-t-il osé dire : « Le génie n'est qu'une longue patience. »

» La longue patience n'est pas trop une qualité de notre époque, jeunes élèves : méfiez-vous des entraînements, et résistez de toutes vos forces à ce besoin d'arriver vite que chacun semble éprouver aujourd'hui. Si vous voulez aller jusqu'au bout, ne cherchez pas trop à abréger la route ; on s'égare souvent en prenant les chemins de traverse ; marchez donc bravement au but lointain, sans vous en laisser détourner par de vaines chimères ou par des tentations décevantes.

» Que la science garde sa vapeur ! Pour les arts comme pour les lettres, *le temps ne fait rien à l'affaire:* ce n'est pas en se hâtant outre mesure, ce n'est pas en employant pour simplifier leur travail des moyens expéditifs et des procédés empiriques que les maîtres ont appris à composer ces chefs-d'œuvre qui seront toujours vos premiers modèles : Glück et Mozart, Beethoven et Rameau, Haydn et Méhul, Cherubini et Meyerbeer, tant d'autres que je n'oublie pas et dont les noms sont sur vos lèvres, protesteraient en faveur des grandes études et des grandes traditions dont le Conservatoire est le gardien vigilant et jaloux. A ces voix des morts se joindraient celles des vivants; la plus autorisée et la plus puissante s'élèverait à la fois de Pesaro et de Passy, et dans cette salle même, au milieu de vous, comme autour de moi, un témoignage unanime voudrait au besoin défendre la maison qui *conserve*, et rendre hommage à l'illustre chef qui la couvre de sa gloire.

» Je me reprocherais de vous faire longtemps attendre vos couronnes et l'heure de votre liberté.

» Mais comment nous séparer sans offrir des remercîments aux maîtres que vous allez momentanément quitter, et sans payer un tribut de regrets à ceux que la mort nous a ravis pour toujours, pendant le cours de cette année : à MM. Meifred et Giuliani, bien dignes tous deux de la reconnaissance de leurs élèves ; à M. Prumier, mortellement frappé dans une séance du comité des études musicales, sur ce champ de bataille où il s'était longtemps distingué ; à ce jeune Barthélemy enfin qui, succombant tout à coup, après cinq mois à peine de professorat, semble n'être entré au Conservatoire que pour y laisser des regrets.

» Vous m'en voudriez de ne pas prononcer le nom de MM. Kastner et Édouard Monnais : attaché au personnel du ministère des beaux-arts, Édouard Monnais remplissait auprès du Conservatoire des fonctions délicates que, par son esprit de conciliation, il avait su rendre faciles pour lui et agréables pour les autres. Il a mérité ainsi que les deux administrations, auxquelles il inspirait la même sympathie et la même estime, éprouvassent le même chagrin en le voyant enlevé sitôt à ses amis et à sa famille.

» C'est comme membre du comité des études musicales que M. Kastner a pu rendre et a rendu, en effet, de très-réels services au Conservatoire. Érudit de premier ordre, auteur de nombreux ouvrages sur l'histoire et la philosophie de la musique, il prêtait à vos études le plus sérieux concours et encourageait vos travaux avec une infatigable ardeur.

» Le Conservatoire a ce mérite et cet honneur que, pour peu qu'on l'ait connu, on l'aime et on le fait aimer.

» Au commencement de ce siècle, un brave professeur nommé Nicodami enseignait ici le piano à ceux qui l'ont enseigné à vos maîtres. Héritière de ses sentiments pour le Conservatoire, sa veuve vient, en mourant, de nous léguer le buste en marbre du vieux professeur, avec une rente perpétuelle de 500 francs que nous emploierons le mieux possible en son nom.

» Pour bien commencer, et en souvenir de l'enseignement spécial professé par Nicodami, c'est à la classe de piano que seront consacrés les premiers arrérages de cette rente; une moitié en sera remise à l'élève qui, dans les classes d'hommes, aura obtenu le premier prix de piano, et l'autre à l'élève qui, dans les classes de femmes, ayant partagé le premier prix avec deux de ses camarades, aura été désignée pour cette récompense par vote spécial du jury.

» Ainsi, même de la part de ceux qui ne sont plus, vous recevez des encouragements précieux; mais les meilleurs vous viennent toujours de vos maîtres, et avant tout de votre illustre chef, à qui, pendant sa brillante carrière, le talent ne s'est pas lassé de rester fidèle. C'est une gloire, pour la musique française et pour nous, de le voir, dans son inépuisable fécondité, mériter, à chaque nouvelle épreuve, de garder sa place, la première, à la tête de la jeunesse militante.

» Après lui, et marchant avec respect sur ses traces, l'auteur de *la Double Échelle* et de *Mignon*, du *Songe d'une nuit d'été* et de *Hamlet*, n'a cessé, depuis trente ans, de donner, à ses rivaux d'abord, et maintenant à ses élèves, l'exemple du travail et du succès.

» Pour l'en récompenser et pour honorer en même temps le corps enseignant du Conservatoire dans l'un de ses plus dignes professeurs, l'Empereur a bien voulu, et je vous l'annonce avec grand plaisir, élever M. Ambroise Thomas au grade de commandeur dans l'Ordre impérial de la Légion d'Honneur. »

Une triple salve d'applaudissements a accueilli cette nouvelle. M. Ambroise Thomas, en effet, est aimé de tous, autant pour l'élévation de son talent que de son caractère.

La séance s'est terminée par un concert et des fragments de pièces, dans lesquels les principaux lauréats se sont fait entendre.

Voici le programme dans l'ordre de son exécution :

1° Fragment du premier concerto, pour piano, de Chopin (œuvre 11e), exécuté par Mlle Doumergue;

2° Air de *la Dame du Lac*, de Rossini, chanté par M. Solon;

3° *Fantaisie appassionata*, pour violon, de Vieuxtemps, exécutée par M. Franz Ries;

4° Air de *Zaïre*, de Mercadante, chanté par M. Aubéry;

5° Duo pour saxophone-alto en *mi* bémol et saxhorn-contralto en *si* bémol, exécuté par MM. Ollagnier et Chavanne;

6° Fragments du deuxième acte de *Mina*, de M. Ambroise Thomas;

7° Fragments du quatrième acte de *Lady Tartuffe*, de Mme Emile de Girardin;

8° Fragments du deuxième acte de *l'Eclair*, d'Halévy.

LES ÉTOILES DU CHANT.

Première livraison. — Adelina Patti,

PAR M. GUY DE CHARNACÉ.

A Monsieur Guy de Charnacé.

Prenant pour guides votre délicatesse de dilettante, votre goût de critique et votre loyauté de gentilhomme — trois noblesses! — vous venez, Monsieur, de demander à la première l'oubli « des gracieux sourires et des propos malins, » d'éviter, grâce à la seconde, « le danger de flatter aux dépens de la vérité, » de rencontrer enfin dans la troisième le rare secret d'une respectueuse

courtoisie, pour peindre, à votre tour, en « observateur consciencieux, » cette *merveilleuse fillette*, en moins de dix ans devenue la *diva* chérie des deux mondes, cette adorable enfant, *bambina d'amore*, qui réunit la gaieté de Ninon, la douleur d'Iphigénie, l'éclat de Mme Tallien, à *ce je ne sais quoi* qui est son propre charme et son attrait vainqueur à elle.

De cette jeunesse, de ces yeux brillants, de ces joues en fleur, de ce sourire expressif, de cette voix aussi sonore et aussi pure que le cristal de roche, de cette âme d'artiste, de tout ce bonheur et de toute cette gloire vous avez su composer, Monsieur, un pastel dont les fraîches couleurs ne pâlissent pas à côté du délicat burin de Morse. Cette légèreté de main et cette richesse de palette vous prédestinaient, en vérité, à créer la galerie des divinités lyriques. Vous n'êtes pas, au surplus, de ces historiens, petits-cousins des rhéteurs qui, ne sachant bien que quelques points de leur sujet, à ces points sacrifient le reste, et sont obligés, par des suppositions, par des vues, par des phrases, de combler les intervalles et de dissimuler leur embarras. Non, rien de votre modèle ne vous était inconnu; vous l'aviez étudié selon les conditions mêmes de sa nature. Aussi nous en avez-vous donné une vive et fidèle description, tout en le classant impartialement et le mettant à sa place dans l'ordre artistique. Vous n'avez pas rempli toutefois cette tâche difficile entre toutes, — car enfin il s'agissait d'une femme et de quelle femme! En y songeant j'ai honte d'être obligé de mettre les mots pédants de *classement*, d'*ordre* et de *place*, en regard de cette « fleur qui boit une chanson; » — vous n'avez pas accompli votre œuvre avec la raideur habituelle de l'analyse, et, quoique vous cherchiez à vous en défendre, si boutonné que vous vouliez être en votre « rigide habit noir » d'homme d'expérience et de sang-froid, en dépit de vos critiques elles-mêmes, ah! comme on voit bien, Monsieur, que vous prêtez une attention émue, une oreille domptée au charmant ramage qui gazouille dans votre souvenir; comme l'on sent bien que vous avez médité la gracieuse maxime des Indous : Ne frappez pas une femme, même avec une rose!

Je m'explique parfaitement que vous ayez voulu faire rayonner Adelina Patti, la première, dans le ciel radieux des *Étoiles du chant*, et que votre enthousiasme — un joyau que nul ne porte mieux que vous — n'ait pu résister au désir légitime de placer votre début sous la protection de sa célébrité. Le contraire m'eût surpris, et, cependant, il eût été peut-être plus sage, sinon plus habile, de commencer par l'examen d'une *étoile* de moindre grandeur, de celles qui scintillent mais ne rayonnent pas encore, ou de celles qui ont brillé d'un vif éclat et s'éteignent à l'horizon; de vous *faire la main*, en un mot — passez-moi cette expression — par l'étude d'une personnalité moins lumineuse. Vous auriez pu ainsi introduire plus d'ordre dans votre plan, et au lieu de présenter, par exemple, un peu pêle-mêle, l'artiste dans ses créations diverses, opposer plus directement ses créations les unes aux autres, les comparer dans leur essence même, et de ce choc, de ce rapprochement philosophique, si mieux vous aimez, faire jaillir la vérité comme une étincelle. Les publications du genre de la vôtre ont une optique, vous le savez mieux que moi. Après la sincérité de mes éloges, me permettrez-vous, Monsieur, une légère critique? Eh bien! je suis persuadé que, si vous aviez écrit au préalable deux ou trois de ces livraisons — publiées avec un luxe qui rend exigeant — vous n'eussiez pas employé dans la biographie d'Adelina Patti certaines expressions, « rossignol en colère, » par exemple, laquelle, appliquée à votre héroïne, ne laisse pas que de surprendre et de détonner un peu sur l'ensemble si mesuré de votre intéressante appréciation.

« La froide critique, — dites-vous judicieusement, — veut analyser les causes et les effets, distinguer le vrai du faux, l'enthousiasme passager de la gloire durable, être, en un mot, un enseignement. » Le beau programme, Monsieur, et c'est le vôtre! Ce sera le mien, s'il vous plaît, pour examiner d'un peu près quelques parties de votre toile, plus importante qu'elle ne le paraît de prime abord et en appeler à vos souvenirs et à l'impartialité, de votre jugement. A votre opinion, à l'opinion des juges dont vous vous entourez comme d'autant d'assesseurs austères, — et à ce propos, pourquoi avoir troublé le sommeil de M. Scudo? — j'opposerai, il est vrai, ma propre manière de voir et celle de mes tenants, et peut-être arriverons-nous ainsi à un portrait plus ressemblant que nature. N'a-t-elle pas assez de malice, la charmante *marchesina*, pour nous donner tort à tous deux?

Votre récit de l'enfance et des pérégrinations artistiques en Amérique de la mignonne et capricieuse petite prodige est parfaitement mené. Il m'a été agréable de vous voir rendre justice à M. Maurice Strakosch, qui créa et mit au monde musical la jeune Adelina : peu d'hommes, en effet, sont doués d'autant d'habilité, de patience, de tact et de volonté que cet étonnant professeur. Votre définition de la voix de la *diva* est exacte autant qu'ingénieuse; je crois cependant que votre pensée a été forcée par les termes qui la rendent, lorsque vous écrivez que « sa vocalisation est brusque, emportée, violente; elle n'a ni le fini, ni le poli, ni le *legato e portando la voce*. » Passons donc condamnation une bonne fois sur ces notes piquées, empruntées par elle à Mme de la Grange, sa devancière : elle en abuse un peu, on le lui a assez reproché, parce qu'on ne pouvait pas lui reprocher autre chose; mais le public se pâme de joie à ces « cocottes, » et le public l'aime tant, qu'il faut bien qu'elle fasse quelque chose pour lui. C'est vous-même, mon cher confrère, qui vous nous racontez cette jolie petite confidence. Effaçons donc bien vite les mots sévères de tout à l'heure. Vous êtes bien plus dans le vrai en reconnaissant que la favorite de Ventadour « soigne les *andante* et réussit à procurer le plus vif plaisir aux amants du simple. »

« Son jeu est stéréotypé, vous écriez-vous plus loin; elle reste toujours elle. » Elle est toujours elle-même et toujours la même, en effet, parce qu'elle est vraiment artiste, parce qu'elle ne livre rien au hasard, parce qu'elle n'a rien à changer à des rôles longtemps médités et joués avec conviction, avec conscience. Quant à son jeu, vous avez grandement raison; il est stéréotypé, parce qu'il est sa propriété exclusive. Le rôle d'Amina de la *Sonnambula*, ne l'a-t-elle pas refait selon son esprit, selon son âme? A son entrée, au lieu de se montrer sérieuse et composée, suivant la tradition, elle bondit avec la vivacité que donne la joie. Elle va se marier avec un brave garçon qu'elle aime et dont elle est aimée : pourquoi donc aurait-elle cet air triste et dolent, présage inutile de son malheur futur, et annonçant trop tôt qu'elle est somnambule? Quand le comte s'approche d'elle et lui adresse ses compliments, il faut voir comme la tendre Amina, qui connaît la jalousie de son Elvino, se montre inquiète et avisée, modérant l'un, rassurant l'autre de ses regards finement dérobés. Et dans le *Don Giovanni*, où elle n'a ni assez d'espace ni assez de liberté pour donner plein essor à sa voix hardie, comme elle a raison de ne pas nous montrer une Zerlina plus fière, plus intraitable, plus à cheval sur des principes qui n'attendent pas la fin d'un duo pour être battus à plate couture; pourquoi donc les forger d'une trempe égale à l'acier? Rien de plus fin que la physionomie de Mlle Patti lorsqu'elle se livre à sa délibération intime. Céderai-je? ou ne céderai-je pas? Comme elle dit doucement, tendrement ce *vorrei*, la vérité vraie de son petit cœur, et comme elle articule avec vigueur ce *e non vorrei*, qui en est le mensonge! — Dans le *Faust* de Gounod, — je l'y ai admirée à Londres. — elle sème des traits de naïveté enjouée, de coquetterie enfantine, au lieu d'être constamment triste et rêveuse. Cela n'est-il pas plus naturel pour une jeune fille?

Du moment qu'une artiste grave aussi profondément son empreinte sur les rôles d'opéras populaires et les marque en quelque sorte à l'effigie de son individualité, vous reconnaîtrez avec tous les bons esprits, Monsieur, qu'elle a parfaitement le droit de s'en tenir à ses créations et d'être toujours elle. Loin, bien loin de moi la pensée de vous blâmer d'avoir songé, en voyageant dans le pays de l'Idéal, à vos dieux absents, la Frezzolini, l'Alboni, la Bosio, — c'est par elles qu'il eût fallu commencer — mais d'autres ont peut-être trop cherché, et sans avoir la même excuse que vous à établir d'inopportunes comparaisons. Mlle Patti a compté des adversaires qui n'admettaient pas qu'elle réussît plus que ses devancières en s'y prenant autrement, et, pourtant, c'était le vrai moyen. Ils ne comptaient pour rien sa nature, cette spontanéité, cette bravoure qui lui fait tout pardonner, ce jeu primesautier qui ne relève par de l'éducation spéciale. A qui la comparer? Voilà ce qui embarrassait les critiques auxquels leurs profondes lectures et leur vaste mémoire ne rappelaient rien d'analogue. Il faut nous tenir en garde contre cette prédisposition endémique d'un *autre âge* et ce léger travers de feuilletoniste.

Je n'ai pas beaucoup goûté, je vous l'avouerai, Monsieur, le passage de votre étude où vous reprochez à Rosine de se faire habiller par le « tailleur de la fashion « et de n'avoir dans ses costumes nul souci de la tradition. La tradition existe-t-elle pour la couleur de la robe de la pupille de Bartholo? J'en doute; et que voilà bien une grave question! Mais ne trouvez-vous pas, par exemple, que l'habit de paysanne d'Adelina Patti, dans la *Gazza ladra*, l'année dernière, était simple, vrai, légèrement porté? Déjà, en 1864, ses représentations de *Marta* n'accusaient-elles pas une science, un goût indiscutable du costume? Avez-vous oublié combien elle était belle, d'une noble et sévère beauté, sous les draperies azurées d'*I Puritani?*

Je regrettais tout à l'heure, Monsieur, que vous ayez été chercher dans Scudo des.... arguments contre votre *Etoile* : « Elle ignore les nuances de sentiment, la différence des styles et des genres; enchantée de son propre ramage, elle ne songe plus au caractère du personnage qu'elle représente. » Comment se peut-il, Monsieur, qu'un délicat, un raffiné, un homme de votre goût épouse la querelle de ce lourd augure? Votre main s'est trompée. Votre jugement ne saurait être complice de la nécessité d'avoir des textes à l'appui de votre thèse. Il y a eu là chez vous un entraînement — j'allais dire une *glissade* — trop imprévu pour n'être pas excusable. Faites appel une fois encore à vos *vrais* souvenirs, sans parti-pris, mon cher confrère, et vous reverrez apparaître *Adina* avec son arsenal de séductions spirituelles et de malices provocantes: *Marta*, dont le sentiment sérieux perce à travers la plus folle des escapades; *Linda*, profitant, avec la facilité, la sûreté d'instinct, la promptitude qui ne l'abandonnent jamais, de cette transition naturelle pour arriver au drame; *Norina*, c'est-à-dire la coquetterie, la séduction, la ruse féminine dans son expression la plus haute et la plus triomphante; *Zerlina*, comprenant et sentant trop bien la musique de Mozart pour ne point la suivre pas à pas avec l'adoration que l'on doit au maître des maîtres; *Rosina*, nous étonnant par une franchise d'allures à laquelle ne nous avaient certes pas habitués les calmes révoltes et les emportements modérés des *prime donne* de l'un et de l'autre côté des Alpes; *Elvire*, pouvant seule braver tous les souvenirs, seule défier le passé; *Giovanna d'Arco*, même, faisant preuve, dans ce rôle à laquelle sa nature se refusait, d'une sensibilité touchante. Si ce n'est pas là « *songer au caractère du personnage qu'on représente*, » je vous serais obligé, mon cher confrère, et je vous supplie de me commenter les *beautés* de Scudo, votre complice, pour me donner un peu de judicieux et me rafraîchir l'intellect!

Après avoir salué avec enthousiasme, dans Adelina Patti, la sublime interprète des sentiments doux et joyeux, vous avancez, que dis-je? vous déplorez qu'elle se soit brisée au choc des grandes passions, et que *toutes* les qualités dramatiques, « ampleur, émotion, largeur, noblesse, flamme, passion (*il y en a-t-il encore?*), lui manquent absolument. » C'est court, mais catégorique. Mais n'allez-vous pas trop loin, car, à cette accusation formelle, le dilettantisme contemporain pourrait vous répondre :

Le rôle de la simple et innocente *Gilda* convient parfaitement à la physionomie, à la taille, à l'âge d'Adelina Patti. Elle en a pris possession avec la plus grande autorité. Candide et naïve au deuxième acte, au quatrième elle se livre admirablement aux élans de la passion désespérée.

Sans effort aucun, comme elle sait reprendre dans *Lucia* sa dignité, sa mélancolie, ses larmes de véritable *prima donna*. Dans la scène de la folie, combien elle est dramatique, et avec quel esprit et quelle finesse, sans dépasser la mesure ni d'un côté ni de l'autre!

Elle prouve dans *I Puritani* que la douleur ne lui sied pas moins que le sourire. Où trouver, enfin, une Violetta plus charmante, plus éblouissante, plus irrésistible? Et quelle tristesse saisissante au second acte. Ce sont des larmes, de vraies larmes qui coulent des yeux de *la Traviata*. Et que d'amour, que d'espoir douloureux dans sa terrible agonie! Ce sont de tous ces éléments combinés et pressés que se compose à des degrés différents et variés le charme exercé par Adelina Patti, et qui fait que chez elle l'agrément du premier jour est aussi l'agrément qui ne périt pas. Ce sont toutes ces qualités réunies qui arrachaient, en 1863, à M. Edouard Monnais — un critique dont vous ne contesterez pas la sage impartialité et la haute compétence — cette exclamation qui résume mon opinion : « *Jamais artiste n'a réuni au même degré le sentiment dramatique et musical.* » Vous verrez, Monsieur, que l'avenir jouera à Scudo le mauvais tour de partager cet avis. Quant aux autres parties de votre livre, j'estime, sans être grand prophète, qu'il les ratifiera complétement.

On peut dire de la *diva* ce que don Pasquale répond à Malatesta dans la scène où ce dernier lui présente sa prétendue sœur: — *Che ne dite?* lui demande le docteur, et le bonhomme de répondre simplement : *E un incanto! C'est un charme!* Et quand le charme y est, il défie tous les arguments, il bat en brèche toute la science.

Vous terminez votre étude, Monsieur, par une chanson marivaudante; je finirai ma lettre par un madrigal. Mlle Patti est aujourd'hui marquise dans le monde; mais dans le royaume de l'Art elle a toujours été, elle sera toujours reine, reine adorée de ses sujets, reine d'un empire où, comme autrefois les Espagnes, le soleil ne se couche jamais. Je sais bien, Monsieur, que ce compliment ne vaut pas le vôtre; mais on fait ce qu'on peut. Je n'ai pas au surplus l'honneur de connaître, d'approcher comme vous la célèbre artiste, et il était de mon devoir, en cette heureuse circonstance qui me permet de rendre hommage à votre talent et à votre caractère, de vous laisser au moins le dernier.

EM. MATHIEU DE MONTER.

CORRESPONDANCE.

Vichy, 7 août.

La quinzaine qui vient de s'écouler aura été certainement la plus brillante de la saison. A voir le nombre croissant des baigneurs, les toilettes de plus en plus élégantes des baigneuses, mais surtout leur ardeur à envahir les bals, les concerts, les spectacles que chaque jour amène et qui ne leur laissent que l'embarras du choix, il serait difficile de se croire au milieu de gens atteints d'une maladie dont le principal symptôme est d'aigrir le caractère et de rendre les individus maussades et insocia-

bles. Aussi les habitués disent-ils que Vichy se dérange et crient-ils à l'abomination ! Il est de fait que les séductions s'y succèdent sous toutes les formes. Mardi c'était un bal somptueux offert dans les salons et le jardin illuminé de l'hôtel des bains par Mme la marquise du Hallay-Coëtquen, née princesse de Chimay et par Mme la marquise de Dauvet, avec une grâce et une affabilité rares, à la société de Vichy. — Le lendemain et jours suivants c'étaient Bressant et Mlle Jouassin de la Comédie-Française remplissant la jolie salle du Casino avec *le Jeune Mari*, *le Barbier de Séville*, etc. Puis sont venues des Conférences de Desbarolles lisant votre passé et pronostiquant votre avenir dans les lignes mystérieuses de la main — et encore Alberti, le prestidigitateur sans pareil, dont les tours vous feraient vraiment croire à la sorcellerie. — Enfin le salon des fêtes regorgeait hier d'une foule compacte qu'émotionnaient singulièrement les expériences bio-magnétiques d'un apôtre du mesmerisme, M. Brunet de Ballans. Après avoir assisté à ces expériences et vu les effets incompréhensibles obtenus par la seule volonté d'une jeune fille endormie, quelque saint Thomas que l'on soit, il faut bien se rendre à l'évidence de faits auxquels vous participez pour ainsi dire et traiter sérieusement un agent si proche parent de l'électricité si peu connu encore et avec lequel il faudra bien compter dans l'avenir.

Si je me suis occupé d'abord des distractions qui n'avaient pas la musique pour objet, c'est que je réservais celle-ci pour la bonne bouche. Je puis vous certifier qu'elle a tenu pendant cette quinzaine le haut du pavé.

Sans parler des concerts du Kiosque, dirigés, ainsi que je vous l'ai dit, avec une grande habileté, par Romeo Accursi, il y a eu trois beaux concerts donnés, dans le Salon des Fêtes, par son orchestre et avec le concours de Mme Accursi, qui possède un talent de pianiste de premier ordre. Elle y a fait entendre tour à tour de la musique classique et de la musique moderne, des morceaux de Bach et de Chopin, une délicieuse tarentelle, entre autres, de Stanzieri ; du Mozart et du Herz, puis, avec son mari, le beau duo d'Osborne et Bériot sur les motifs du *Barbier de Séville*. Dans ces morceaux de caractère si différent, on a pu apprécier et on a chaleureusement applaudi une étude approfondie des maîtres, un doigté d'une délicatesse et d'une habileté singulièrement attrayantes, le style de la bonne école et un grand sentiment des nuances. Mme Accursi a obtenu dans ces concerts, très-courus d'ailleurs, un véritable succès.

Mlle Wertheimber, qui après la représentation de *Galathée* était restée encore quelques jours, nous a fait ses adieux dans une opérette d'Offenbach, *Daphnis et Chloë*. Certes le maestro n'aurait pas regretté de voir le rôle principal de son œuvre interprété avec la supériorité dont Mlle Wertheimber l'a marqué. Elle s'y est montrée aussi bonne comédienne qu'excellente cantatrice et elle a été fortement applaudie.

L'apparition inopinée des enfants Fremeaux est venue aussi cette semaine apporter son contingent à la curiosité des dilettantes. On n'était pas sans connaître l'accueil qu'ils avaient rencontré à Paris l'hiver dernier et leur récent triomphe à Bade. Aussi à peine leur arrivée avait-elle été annoncée que l'élite de la société des baigneurs se réunissait dans le magnifique salon de l'hôtel des Ambassadeurs pour les entendre. Ce charmant trio de virtuoses a complétement justifié sa réputation. Ils ont été applaudis après chacun des morceaux qu'ils ont exécutés; mais on a surtout apprécié Albert, le violoniste, qui a joué avec une ampleur de style, une sonorité et un sentiment surprenants pour son âge, la fantaisie de Vieuxtemps sur *I Lombardi* et celle d'Alard sur *la Traviata*. Il y a dans cet enfant l'étoffe d'un véritable artiste. Le petit Paul a charmé par l'aplomb avec lequel il manie un instrument plus grand que lui, par sa gentillesse et la façon correcte dont il a rendu *le Songe d'enfant* de Batta et une romance sans paroles de Rabaud. Un beau bouquet a été jeté par une dame à l'intéressant trio qui, rappelé avec acclamation, a reçu les félicitations de l'auditoire. A la suite de ce succès la société de l'hôtel du Parc a voulu les avoir à son tour, et ils ont été obligés d'y donner un second concert avant de partir pour les bains de mer de la Manche, où ils sont appelés par divers engagements.

Il est encore un attrait de Vichy que je ne puis passer sous silence; mais celui-là est réservé à un petit nombre de privilégiés. Je veux parler des soirées intimes du *Chalet*, ce petit cénacle ouvert par le directeur de la Compagnie fermière aux artistes et aux gens de lettres qui s'y voient accueillis avec une hospitalité et une cordialité dont la franchise met tout d'abord chacun à son aise. — Là vous auriez pu rencontrer l'auteur de *Pierre de Médicis*, le prince Poniatowski, Louis Ulbach, Alexandre Weill, Malézieux, etc., etc., de même que les artistes en renom engagés par la direction. — La musique et la comédie défraient ces soirées, fort enviées, et que le maître de la maison offre aux personnes de son intimité ou qui lui ont été présentées. A l'une des dernières, après la grande scène de *Tartuffe*, admirablement dite par Bressant et Mlle Jouassin, Louis Ulbach a fait à M. Callou la surprise d'une petite comédie de lui, inédite : *l'Habit fait le moine*, très-amusante, semée de mots spirituels qu'ont fait très-bien valoir Séveste et la charmante Dica-Petit. Cette pièce a fait grand plaisir. — Mme Accursi et son mari, — excellent violoniste, comme vous savez, — Mlle Gonetti, Levassor, ce Juif-Errant de la chansonnette, — Alberti, ont mis ensuite à l'envi leur talent à la disposition des invités. Je vous laisse à penser si les moments ont rapidement passé jusqu'à l'heure réglementaire de la retraite, dont l'amphitryon, jaloux de la santé de ses hôtes, a donné lui-même l'impitoyable signal.

S. D.

Deauville, 5 *août* 1868.

Mon cher Directeur,

Je suis encore tout enguirlandé, tout empanaché, tout enivré, tout affolé des trois journées que je viens de passer. Chaque année, à pareille époque, Deauville revêt ses habits de fête et donne des courses de chevaux classées, par le monde du sport, dans les plus intéressantes et les plus sérieuses d'Angleterre, de France et de Navarre. C'est un magnifique hippodrome que celui de Deauville. Entouré de coteaux boisés et fermé sur son quatrième côté par la mer, il offre aux yeux charmés le plus beau point de vue qui se puisse imaginer quand il est couvert de monde, de voitures, de cavaliers et de mâts pavoisés.

Le temps du reste a contribué pour beaucoup à la splendeur de ce spectacle. Pendant trois jours le soleil n'a pas cessé d'y développer son plus vif éclat, mais aussi sa chaleur la plus intense. La nuit venue, c'était le tour du Casino, et les plaisirs du soir répondaient à ceux de la journée. Nous avons eu d'abord une représentation donnée par le théâtre du Palais-Royal : *les Forfaits de Pipermans*, par Luguet, Lacombe et la gentille Mlle Worms; *Après le Bal*, charmante petite comédie jouée à ravir par Céline Montaland et Geoffroy; enfin *la Bonne aux Camélias*, dans laquelle Mmes Thierret et Honorine ont rivalisé de verve et de comique, parfaitement secondées du reste par Priston, Lacombe et Luguet.

Le lendemain soir avait lieu le grand bal des courses. La jolie salle du Casino, ornée de fleurs et de verdure, était remplie des plus délicieuses toilettes, de ces toilettes, vous savez, que l'été comporte et que les bains de mer autorisent, un peu excentriques peut-être, mais gracieuses et piquantes. Ce bal des courses, à Deauville, par son animation, forme un ravissant kaléidoscope pour le simple observateur. Il est juste d'ajouter qu'Emile Desgranges conduit l'orchestre et qu'il est passé maître dans le genre; à Paris, nous le connaissons tous. Ce qu'on sait moins, c'est la valeur réelle de ce charmant garçon comme artiste sérieux. Je ne l'avais jamais vu à l'œuvre encore sous ce rapport et j'en ai été vraiment étonné. Il a formé là un orchestre de vingt-cinq musiciens qui peut aborder toutes les ouvertures et la plupart de nos grands morceaux symphoniques; cela dans les meilleures traditions et avec les effets les plus satisfaisants, quoique parfois, dans ces conditions restreintes, il soit indispensable de modifier les timbres. Je leur ai entendu dire les œuvres de Weber tout aussi bien que celles d'Auber et de Rossini; celles de Beethoven, de Schumann et de Wagner, aussi supérieurement que les œuvres plus douces de Mozart et d'Haydn. Je viens de suivre avec beaucoup d'intérêt ces concerts qui ont lieu régulièrement deux fois par jour, et je ne saurais vous énumérer tout ce qu'on y a joué. Toutefois, je tiens à vous citer les ouvertures de *la Muette*, de *Martha*, des *Diamants de la Couronne*, des *Dragons de Villars; Schiller-Marsch;* les fantaisies sur *l'Africaine*, *les Huguenots*, *le Freyschütz*, et le *Cujus animam* du *Stabat Mater* de Rossini. Je ne vous dirai rien du répertoire dansant; Emile Desgranges interprète d'une façon charmante les œuvres de J. Strauss, de Vienne, dont il s'est fait une spécialité. Rien ne peut donner une idée de ces concerts presque toujours en plein air avec la mer pour horizon et dans un paysage digne de l'âge d'or.

Maintenant que je vous ai parlé du général en chef de cette phalange musicale, il me reste à vous en nommer les principaux officiers : c'est Colblain, l'élégant violon; Mas, le classique alto; Schidenhelm, parfait violoncelliste que Paris envie à Strasbourg ; c'est Cantié, l'habile flûtiste; Gobin, le brillant piston; Lalande, basson à l'Opéra-Comique; Eysseri, clarinettiste en train de se faire un nom; Lavagne, hautbois d'un talent réel. Il n'est pas extraordinaire qu'avec de pareils éléments l'orchestre de Desgranges puisse mériter tous ces éloges. Je savais bien que la plage de Deauville était charmante, que son Casino passait pour l'un des mieux ordonnancés, que la vie y était douce et salutaire, mais je ne comptais pas y rencontrer des jouissances artistiques d'un ordre aussi élevé. Je me fais donc un devoir de vous en faire part et un plaisir, cher directeur, de vous y convier.

Tout à vous,

PAUL BERNARD.

Aux listes de la souscription Edouard Monnais, que nous avons précédemment publiées, nous sommes heureux de pouvoir ajouter aujourd'hui encore les noms suivants :

Mlle A. de Courcelles, Ludovic Halévy, D. Pollonnais, A. Callou, Mme veuve Halévy, Gouffé, G. Duprez, Hippolyte Rolle, Charles

des Etangs, Louis Diémer, Samson, Charles Blanc, Amédée Méreaux, Victor Chéri, Mme Laborde, Stamaty, Marcilhacy, Mme Adelina Patti, Strakosch, François Wartel, Mathieu de Monter.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a repris *Hamlet* cette semaine, et l'œuvre d'Amb. Thomas a retrouvé son succès légitime. Le public a confirmé par son empressement et ses bravos l'opportunité de cette reprise. Il a été heureux surtout de retrouver avec sa voix si pure, sa grâce si chaste, son talent si original, Mlle Nilsson que Londres vient d'acclamer pendant deux mois. Dès le deuxième acte, les bouquets pleuvaient littéralement autour de la grande et charmante artiste, et la soirée prenait, pour les conserver jusqu'à la chute du rideau, les allures d'un triomphe. Faure en a eu sa large et légitime part. On sait avec quel style, quel art, quelle passion, quelle voix magnifique il a composé cette création d'Hamlet, qui restera l'un des plus beaux titres de gloire de sa carrière. L'exécution, au surplus, est de tous points parfaite dans son ensemble. Mme Gueymard, Belval, Colin y contribuent puissamment. — *Le Trouvère* et *la Muette* ont complété les représentations de la semaine.

*** Les bruits qui ont couru cette semaine à propos des conditions pécuniaires exagérées du rengagement de Mlle Nilsson à l'Opéra n'ont aucun fondement. Nous ne croyons pas davantage que Mme Sass ait l'intention de se vouer à la carrière italienne.

*** M. Colin, ténor de l'Opéra, a épousé cette semaine Mlle Louise Fiocre, ancienne artiste de la danse à ce théâtre.

*** *L'Ambassadrice* a reparu sur l'affiche de l'Opéra-Comique, avec les noms de Mme Cabel et de Capoul dans les deux principaux rôles. La représentation de mercredi dernier a été très-brillante, et toutes les loges étaient garnies des plus fraîches toilettes. Le public a chaleureusement accueilli Mme Cabel et Capoul, et a fait fête aux mélodies populaires dont est semé ce charmant ouvrage. *L'Ambassadrice* a été remontée avec un soin qui fait le plus grand honneur à la direction; elle sera, sans aucun doute, jouée longtemps et avec succès. — Barré a repris cette semaine possession de son rôle de Belamy des *Dragons de Villars*, qui attirent toujours un nombreux public. — M. Gailhard a continué avec succès ses débuts dans *le Toreador*.

*** Nous pouvons donner comme certaine la nomination de M. Pasdeloup à la direction du théâtre Lyrique. *Le Moniteur* ne tardera pas à en publier la nouvelle officielle.

*** Offenbach vient de remettre aux Variétés le manuscrit de la musique de sa nouvelle grande pièce en deux actes, dont les paroles sont de MM. Meilhac et Ludovic Halévy. La lecture en sera faite cette semaine aux artistes. Mlle Schneider et Dupuis y rempliront les principaux rôles. Cet ouvrage, dont le sujet est des plus piquants, a pour titre : *la Périchole*.

*** Les délais accordés aux compositeurs entrés en lice, dans le concours d'opéra-comique (*le Florentin*) étant expirés depuis le 30 juillet dernier, les concurrents ont, sans perdre de temps, procédé à l'élection du jury chargé de l'examen de leurs compositions, lequel jury se trouve ainsi composé : MM. Félicien David, Maillart, Gevaert, Massé, Ambroise Thomas, Gounod, Reber, Semet, Georges Hainl, Berlioz, Bazin, Auber, Mermet, Tilmant, Duprato, Pasdeloup, le prince Poniatowski, Elwart. Soixante-trois compositeurs ont pris part au concours. Le résultat des travaux du jury ne tardera pas à être connu.

*** *Une Femme tombée du ciel*, amusante opérette de MM. Blondelet et Baumaine, musique de Léon Roques, est représentée en ce moment, avec beaucoup de succès, à l'Eldorado.

*** Mme Meillet vient d'être engagée au Grand-Théâtre de Bordeaux, pour la saison prochaine.

*** Une compagnie lyrique française vient de se former pour chanter le répertoire d'Offenbach — *la Grande-Duchesse*, naturellement — à Turin, Florence, Milan, Naples et autres villes d'Italie.

*** Deux nouveaux opéras italiens viennent de voir le jour : à Lodi, *Faustina*, du maestro Bernardi, et à Padoue, *Don Pedro re di Portogallo*, du maestro Drigo; deux *maestri* jusqu'à présent parfaitement inconnus. Ces deux ouvrages ont eu du succès.

*** La nouvelle troupe d'opéra bouffe français engagée par l'impresario M. Bateman, à New-York, vient de débuter dans cette ville de la façon la plus heureuse, au théâtre de Niblos-Garden, par *Barbe-Bleue*. Mlle Irma Marié a, dans le rôle principal, obtenu un franc succès, partagé par le ténor Aujac, Mlles Lambelé et Duclos. On répète activement *Fleur de Thé*, avec Mlle Irma Marié dans le rôle de Césarine, qu'elle a créé. La joyeuse opérette de Lecocq doit être suivie de la reprise de *la Grande-Duchesse*, qui durant la saison dernière a été portée aux nues à New-York. — Un second théâtre d'opéra bouffe français sera inauguré au mois de septembre sous la direction de M. Grau, qui a fait de brillants engagements en France. *Geneviève de Brabant* et *Fleur de Thé* seront les premiers ouvrages qu'on représentera.

NOUVELLES DIVERSES.

*** M. Ambroise Thomas vient d'être nommé commandeur de la Légion d'honneur. C'est pendant la distribution des prix du Conservatoire qu'il a reçu publiquement, de la main de S. Exc. le maréchal Vaillant, cette récompense, l'une des plus précieuses que puisse ambitionner un artiste.

*** La distribution des prix du collége Chaptal, si supérieurement dirigé par M. Monjean, a eu mercredi dernier une solennité exceptionnelle. Elle était présidée par M. Victor Dillais, membre du conseil municipal, délégué par M. le préfet de la Seine, assisté de M. Chaix-d'Est-Ange et d'un grand nombre de notabilités scientifiques et littéraires. Cette fête de famille a été particulièrement brillante au point de vue musical. Pour la première fois, un orchestre composé exclusivement des élèves du collége, a exécuté d'une manière charmante, sous la direction d'Herman, l'éminent violoniste, l'ouverture du *Philtre*, d'Auber. Un chœur de *la Création* d'Haydn, et des chœurs d'*Athalie* de Mendelssohn, ont été fort bien chantés par les élèves de la division supérieure de chant et accompagnés par l'orchestre. C'est là une innovation des plus heureuses, qu'il importe de signaler et d'encourager. Nous félicitons très-sincèrement M. Herman, ainsi que MM. Foulon et Bourdeau, professeurs de chant, des bons résultats obtenus par leur enseignement en si peu de temps.

*** La distribution des prix aux élèves de Notre-Dame-des-Arts a eu lieu, mercredi dernier, au château de Neuilly, sous la présidence de l'archevêque d'Alby. Dans cet établissement destiné à donner une éducation véritablement *utile* aux filles d'artistes, de littérateurs, de savants, etc., l'enseignement de la musique a une importance exceptionnelle. Aussi a-t-on accueilli avec la plus vive sympathie et salué d'applaudissements empressés les intéressants exercices musicaux des élèves. Après l'*Allegretto* de la symphonie en *la*, de Beethoven, arrangé pour piano, orgue, violoncelle et violon, dix petites filles ont exécuté sur cinq pianos, avec ensemble et goût, plusieurs morceaux concertants de C. Stamaty. Le grand duo sur les *Huguenots*, d'Armingaud et Jacquard, pour piano et violoncelle, a permis d'apprécier la remarquable virtuosité de Mlles Yvonne Morel et Mathilde Galitzin : on ne saurait apporter plus de charme, de sentiment et de fini dans l'exécution. La partie chorale n'a pas été la moins intéressante de la fête : le chœur des prêtresses, de *Pharamond* (Boïeldieu), et un chœur avec soli, *la Peinture et la Musique*, ont été parfaitement rendus et ont produit un excellent effet. L'honneur de ces succès revient de droit aux professeurs de Notre-Dame-des-Arts et à la supérieure-fondatrice de ce pensionnat, Mme d'Anglar.

*** Le concert annuel du pensionnat des Frères de Beauvais avait attiré, dimanche dernier, près de trois mille personnes dans ce magnifique établissement. Les élèves — chœurs et orchestre — secondés par quelques artistes de Paris, ont exécuté le chœur des matelots d'*Haydée*, l'ouverture du *Jeune Henri* et *le Désert*, de Félicien David, *en entier* M. Mathieu de Monter, qui assistait à cette magnifique soirée, en a rendu compte le lendemain dans le *Journal de l'Oise*. Nous extrayons de son remarquable feuilleton les passages suivants : « Les applaudissements du public, la vive et unanime satisfaction de tous ont sanctionné le mérite général de l'exécution et la haute valeur artistique de celui qui la dirigeait. Les élèves du pensionnat ont donné avec un ensemble, un élan remarquables et un sentiment très-accusé de l'œuvre dont une partie de l'interprétation leur avait été confiée. Leurs voix sont bien posées, ils articulent et prononcent bien, et j'ai retrouvé avec plaisir dans leur manière d'émettre le son, l'habile méthode de leur professeur M. Auguste Bouctard. Beauvais doit beaucoup à cet artiste distingué, persévérant, complétement dévoué à son art et qui sait communiquer aux autres son ardeur, son goût sûr et délicat, et l'amour du beau qui l'anime. Hier soir, il a prouvé qu'en de certaines circonstances, les Heures pouvaient avec raison s'appeler aussi les Grâces. » Le pensionnat des Frères de Beauvais est un des établissements d'instruction et d'éducation de France dans lequel la musique est le plus en honneur; cet art fait partie intégrante de l'enseignement pratique de la maison.

*** Notre collaborateur A. Elwart, qui avait été diriger à Rouen, le 31 mai dernier, le *Salut Impérial* de sa composition devant LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice, vient de recevoir à cette occasion de M. le baron Leroy, sénateur préfet, une lettre très-flatteuse de remercîments et une très-belle médaille d'argent au nom du département de la Seine-Inférieure.

*** Les journaux hollandais sont remplis d'éloges enthousiastes à l'adresse de notre célèbre cornettiste Arban, qui a donné à Amsterdam, dans le Parc, plusieurs concerts très-suivis et très-brillants. Sa rare habileté comme virtuose n'a pas moins été appréciée que son talent de chef d'orchestre et de compositeur.

*** Les premières étapes de la tournée artistique Ullman-Patti, en l'automne prochain, commenceront par le Danemark, la Suède, puis la Belgique. Les artistes engagés pour cette nouvelle expédition du célèbre impresario sont : Mlle Carlotta Patti, cela va sans le dire, M. et Mme Alfred Jaëll, H. Vieuxtemps, Grutzmacher, violoncelliste du roi de Saxe, Trenka et Jacquard, ce dernier pour la Belgique. La tournée à travers la France commencera dans les premiers jour de décembre avec les artistes dont nous avons déjà donné les noms.

*** Mlle Godefroy, cantatrice d'un mérite reconnu, a donné le 11 et le 19 juillet dernier, à Vichy, deux concerts auxquels la société de cette station thermale s'est portée avec empressement. Entre autres morceaux chantés par Mlle Godefroy, la romance de *Mignon* et l'air des *Dragons de Villars* ont enlevé tous les suffrages et provoqué les applaudissements les plus chaleureux.

*** La Société philharmonique Euterpe, d'Amsterdam, publie le titre des chœurs pour voix d'homme couronnés dans le concours de composition chorale ouvert par elle; ce sont : *Valkers Nachtgesang* (devise : *Ne quid nimis); Ergo bibamus* (devise : *Zum Becherklang ein froher Sang); Gœden Nacht* (devise : *De toonkunst slechts doorziet het spoor).* Ces compositions seront exécutées à l'occasion de la grande fête chorale des 8 et 9 août, après laquelle on fera connaître les noms des auteurs. Chacun des trois prix consiste en une médaille et en une somme de 100 florins.

*** M. Chorley, renonçant à la critique musicale de l'*Atheneum*, de Londres, est remplacé dans ses fonctions à ce journal par M. Francis Barnett, compositeur de talent.

*** A l'occasion des courses de Caen, MM. Ketterer, Jules Lefort, Sivori et Mlle Laura Harris ont donné dans cette ville un très-beau concert. Le grand duo d'*Ernani*, pour piano et violon, de MM. Ketterer et Herman, a produit un grand effet et Mlle Harris a eu son succès accoutumé.

*** La Messe impériale d'Haydn sera exécutée à grand orchestre le 15 août, dans l'église Saint-Roch, sous la direction de M. Vervoitte. Le lendemain, 16, fête patronale de Saint-Roch, la 4e messe d'Haydn sera chantée dans la même église, ainsi qu'un *Domine Salvum* et plusieurs motets de M. Vervoitte.

*** Vendredi de l'autre semaine, à Manchester, une grande soirée musicale qui avait réuni deux mille personnes dans une salle de concerts populaires, a été marquée par un horrible accident. On a cru à un incendie, et un tumulte indescriptible a été le résultat de cette panique. Il y a eu trente morts et un grand nombre de blessés.

*** On annonce la mort : à Naples, de M. Carlo Conti, correspondant de l'Institut de France, compositeur dont les nombreux opéras ont eu du succès en Italie et en Espagne, professeur depuis longues années au collége royal de musique de cette ville, où il avait été le condisciple de Bellini; — à Bielefeld (Prusse), de la cantatrice Mlle Marie Cruvelli, sœur de Mlle Sophie Cruvelli, qui avait eu des succès à l'étranger et qu'on avait également pu apprécier à Paris; — à Paris, de M. Louis-François Dauprat, corniste distingué, longtemps attaché à l'orchestre de l'Opéra, l'un des fondateurs de la Société des concerts du Conservatoire; — à Lissa (province de Posen), du compositeur J.-F. Kittl, auteur de l'opéra *les Français à Nice*, ancien directeur du Conservatoire de Prague.

ÉTRANGER

*** *Londres.*—Her Majesty's Opéra a donné samedi dernier sa représentation de clôture, au bénéfice de Mlle Tietjens. Le programme se composait de *Don Giovanni* et du troisième acte de *Médée*. — L'*Orchestral Union*, jadis dirigée par le regrettable Alfred Mellon, et qui depuis sa mort s'était indéfiniment ajournée, va rentrer en activité sous la direction de M. Kingsburg. La première série de concerts commencera le 17 août dans la nouvelle salle de concerts de Brighton. — L'Eisteddfod, ou congrès annuels des bardes gallois, se tiendra dans quelques jours à Ruthin. La poésie et la musique font les frais de cette solennité, qui tend trop aujourd'hui à se moderniser pour durer longtemps encore; d'ailleurs le nombre des bardes est devenu infiniment restreint.

*** *Baden-Baden.* — Au sixième concert de la saison, Mme Carvalho a détaillé avec un charme merveilleux et un luxe de vocalises étonnant, l'air du premier acte de la *Somnambule*. M. Barré, de l'Opéra-Comique, a chanté délicieusement un air du *Nouveau Seigneur du village*. Le jeu de Mlle Marie Pérez, jeune et jolie pianiste marseillaise, a fait le plus grand plaisir. Quant à Batta, il a retrouvé dans cette belle soirée les bravos et les rappels qui ne lui font jamais défaut.

*** *Ems.* — Aux représentations dramatiques succèdent les concerts. Dans l'un des derniers, au théâtre, Batta a admirablement joué un morceau de sa composition sur des motifs de *l'Africaine*, qui a produit un effet magique et enthousiasmé l'auditoire. Cette semaine a eu lieu une représentation des *Noces de Jeannette*, avec Mme Carvalho; la grande artiste a apporté un charme indéfinissable à l'interprétation de la jolie partition de Victor Massé. Bottesini, Antoine et Louis Rubinstein, se sont fait entendre à la Conversation avec le prodigieux succès dont leurs noms sont synonymes.

*** *Hombourg.* — Le Kurhaus a donné, le 25 juillet, une magnifique représentation du *Domino noir*, avec Mlle Désirée Artôt, dont le succès ne fait que grandir. C'est une Angèle inimitable : on a bissé plusieurs morceaux, et de nombreux rappels, au milieu de bravos incessants, ont prouvé à l'éminente artiste combien on apprécie son talent si souple et si complet. Elle a chanté, avec un succès non moins grand l'*Elisire d'Amore* : chaque rôle est pour elle un nouveau triomphe ; plus on l'entend et plus on l'applaudit. Mlle Artôt est, au surplus, parfaitement secondée par MM. Corsi, Verger, Agnesi et Mlle Bettini qui partagent avec elle la faveur et les applaudissements du public.

*** *Prague.* — Au mois de septembre sera représenté un nouvel opéra de F. de Flotow, *les Deux Compositeurs*.

*** *Naples.* — La municipalité prend elle-même la direction du théâtre San Carlo. Rien n'est encore décidé pour l'opéra d'*obbligo*, qui doit éclore chaque saison.

Le Directeur : S. DUFOUR.

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu.

EN VENTE :

ÉDITION POPULAIRE

D'OPÉRAS, D'OPÉRAS-COMIQUES ET D'OPÉRETTES

PARTITIONS CONFORMES AU THÉATRE

Contenant Paroles et Musique sans accompagnement.

Format de poche.

AUBER.....	**Fra Diavolo**	net 3	»
ADAM	**Le Postillon de Lonjumeau**	3	»
MEYERBEER.	**Robert-le-Diable**.....	4	»
DE FLOTOW.	**Martha**.....	3	»
MAILLART..	**Les Dragons de Villars**.....	3	»
OFFENBACH.	**La Grande-Duchesse de Gérolstein**..	3	»

(Sera continué.)

CES PARTITIONS SONT RECOMMANDÉES SPÉCIALEMENT :

Aux Artistes dramatiques, pour remplacer la copie des rôles,
Aux Sociétés chorales,
Aux Spectateurs, pour suivre la musique au théâtre.

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS :

Morceaux de Piano nouveaux

J. Baur. Transcription brillante du Chœur des Evêques de *l'Africaine*	4	»
Burgmuller. Valse de salon sur *les Dragons de Villars*, arrangée à quatre mains par Rummel.....	9	»
I. Carreno. Fantaisie brillante sur *l'Africaine*.....	9	»
Cramer. Bouquet de mélodies sur *les Dragons de Villars*.	7	50
— Bouquet de mélodies sur *Fleur de Thé*.....	7	50
Duvernoy. Fantaisie de salon sur *les Dragons de Villars*	7	50
E. Ketterer. Fantaisie brillante sur *les Dragons de Villars*	7	50
— Galop de salon sur *Fleur de Thé*.....	7	50
Ch. Lecocq. Gavotte.....	3	»
E. Magnus. Tzygane-Marche, souvenir de Hongrie.....	7	50
— La même, arrangée à quatre mains.....	10	»
Meyerbeer. Marche du Couronnement du *Prophète*, arrangée pour deux pianos à huit mains.....	9	»
Mortier de Fontaines. Rêverie sur la romance : « Oh! laisse-moi pleurer, » de Léon Leroy.....	4	50

MUSIQUE D'ORGUE - HARMONIUM

Publiée par les éditeurs BRANDUS et DUFOUR, 103, rue de Richelieu.

MÉTHODES

BRISSON (Frédéric). Ecole d'orgue traitant spécialement de soufflerie et contenant 38 exercices, 50 exemples et 20 études sur des motifs de compositeurs célèbres..... 25 »

FÉSSY. Méthode complète pour l'harmonium, suivie d'exercices et d'airs..... 18 »

AIRS VARIÉS, FANTAISIES, ETC.

ADAM (A.). Fantaisie sur *la Muette de Portici*, composée par S. Thalberg, arrangée pour mélodium et piano..... 9 »

ALDAY (F.). Op. 15. *Les Huguenots*, fantaisie brillante pour harmonium 7 50

— Fantaisie de salon sur *l'Étoile du Nord*..... 7 50

BADARZEWSKA (T.). La Prière d'une vierge, pour harmonium..... 5 »

BRISSON. Adagio de Beethoven, transcrit pour harmonium ou orgue et piano..... 5 »

— Casta Diva, cavatine de *Norma*, transcrite pour harmonium ou orgue, piano et violon ..... 6 »

— *La Somnambule*, trio pour harmonium ou orgue, piano et violon 7 50

— *La Charité*, chœur de Rossini, transcrit pour harmonium ou orgue, piano et violon 7 50

— Op. 66. *Marta*, trio pour piano, orgue et violon..... 12 »

— Op. 69. *Robert le Diable*, grand duo caractéristique pour piano et orgue..... 12 »

— Op. 70. *Le Pardon de Ploërmel*, duo de concert pour piano et orgue..... 7 50

— Op. 71. Méditation sur le chœur religieux du *Pardon de Ploërmel*, transcription pour piano, orgue et violon ou violoncelle. 7 50

— Marche religieuse et chœur des évêques de *l'Africaine*, pour harmonium seul..... 5 »

— Mélodies de *l'Africaine*, arrangées pour harmonium seul, trois suites.....chaque 7 50

— *L'Africaine*, trio pour violon, piano et orgue..... 12 »

— Trente mélodies de Schubert, transcrites pour piano seul par St. Heller, arrangées pour harmonium seul, en deux séries :

1re série.	2e série.
1. Adieu.	1. Le Chasseur des Alpes.
2. La Jeune Mère.	2. Tu es le repos.
3. Eloge des larmes.	3. L'Illusion.
4. La Rose.	4. L'Exilé.
5. Sur le bord du lac.	5. A Mignon.
6. La Plainte du Pâtre.	6. Impatience.
7. Les Larmes.	7. Dans le bosquet.
8. Les Astres.	8. Les Plaintes de la jeune fille.
9. La Berceuse.	9. Le Voyageur.
10. La Jeune Fille et la Mort.	10. Bonjour.
11. Rosemonde.	11. Le Pêcheur.
12. La Sérénade.	12. Chanson des chasseurs.
13. Ave Maria.	13. La Truite.
14. La Cloche des agonisants.	14. Le Joueur de vielle.
15. Mes Rêves sont finis.	15. Sois toujours mes seules amours

Chaque morceau..... 4 50

BUISSON. Cantique du *Domino noir* en trio, piano, violon ou violoncelle et orgue ..... 10 »

BRISSON. Adagios de sonates de Beethoven transcrits pour piano, violon et orgue de salon :

Nos 1. Largo de la sonate op. 7 7 50
2. Adagio cantabile de la sonate op. 13..... 7 50

DURAND. 1re Romance sans paroles de Mendelssohn en trio pour violon, orgue et piano..... 6 »

— Op. 40. Grand duo sur *les Huguenots* pour orgue et piano. . 10 »

— Ouverture de *la Sirène* pour harmonium et piano..... 9 »

— et **KETTERER.** Duo brillant sur *l'Africaine*, pour harmonium et piano..... 10 »

ENGEL (L.). Fantaisie pour harmonium sur *l'Étoile du Nord*..... 5 »

— Grande fantaisie pour orgue-harmonium sur *le Pardon de Ploërmel*..... 6 »

— Grand duo pour piano et harmonium sur *le Pardon de Ploërmel*. 9 »

FESSY. Fantaisie sur le chœur du *Domino Noir*..... 5 »

— Réminiscence du *Stabat Mater* de Rossini..... 6 »

— Andante et boléro..... 7 50

— Cavatine de *Torquato Tasso* et caprice..... 7 50

— Six morceaux sur des motifs de Rossini, Auber et Donizetti. 2 suites, chaque..... 7 50

— et **HERZ.** Deux duos concertants, pour harmonium et piano. 2 suites, chaque..... 7 50

Nos 1. Cavatine de Vaccaj.
2. Thème de Beethoven.

FRÉLON. Trois marches pour orgue expressif à percussion :

Nos 1. Marche du sacre du *Prophète*..... 6 »
2. Marche de *Robert Bruce*. 6 »
3. Marche de *la Muette de Portici*..... 6 »

— *La Part du Diable*, fantaisie pour orgue et piano..... 10 »

— *Le Prophète*, fantaisie de concert pour orgue avec accompagnement de piano obligé..... 12 »

— Romance sans paroles de Thalberg pour orgue et piano..... 9 »

LEBEAU. Op. 42. *L'Abandon*, romance sans paroles pour harmonium. 5 »

— Op. 43. Danse bretonne, villanelle pour harmonium..... 5 »

— Op. 44. *La Rosée du matin*, caprice pour harmonium..... 5 »

— Op. 45. *Sylvie*, souvenir d'autrefois, pour harmonium..... 5 »

— Op. 46. *En mer*, chant maritime, pour harmonium..... 5 »

— Op. 47. Impromptu pour harmonium..... 5 »

— Marche funèbre de Litolff, à la mémoire de G. Meyerbeer, arrangée pour harmonium seul. 6 »

— Op. 75. Souvenirs de *l'Africaine*, pour harmonium..... 6 »

— Schiller - Marsch, Marche triomphale de G. Meyerbeer, transcription pour harmonium seul 7 50

— Op. 79. Duo de salon sur *Martha*, piano et orgue ..... 9 »

LOUIS. Op. 271. Entretiens familiers pour orgue et piano. 3 suites . . chaque 6 »

MARIUS GUEIT. Op. 34. Cinquante morceaux de différents caractères, classés ton par ton, et disposés de manière à pouvoir servir d'Antiennes ou de Versets aux chants de l'office divin, pour orgue ou harmonium. En 2 suites.....chaque 12 »

MEREAUX. Op. 65. Grand caprice sur *Robert le Diable*, pour harmonicorde, piano et violon..... 20 »

MEYERBEER. Dernière Pensée musicale, prélude au 5e acte de *l'Africaine*, pour orgue harmonium seul.. 2 50

— Le même, pour orgue - harmonium et piano ..... 4 »

— Le même, en trio, pour piano, violon ou violoncelle et orgue. 6 »

MOREAUX. Ouverture de *Giralda*, pour orgue et piano .... 9 »

— Ouverture des *Diamants de la Couronne*, pour orgue et piano... 9 »

MIOLAN. Fantaisie sur *Moïse*, composée par S. Thalberg, arrangée pour mélodium et piano ..... 9 »

— Choix de romances sans paroles de Mendelssohn, pour harmonium et piano :

Op. 38. En 2 suites .....chaque 9 »

— Fantaisie sur *l'Africaine*, pour orgue-harmonium 7 50

— Fantaisie sur *Martha*, pour orgue-harmonium 7 50

RIBALLIER. Cavatine du sommeil de *la Muette de Portici*, pour orgue, piano et violon, ou violoncelle 9 »

ROMANO (Giuseppe). *La Carita*, chœur religieux de Rossini, pour harmonium seul..... 5 »

— *Ave Maria*, de Schubert, pour harmonium seul..... 5 »

— *Prière de Strádella* (Pieta signor), pour harmonium seul..... 5 »

BRISSON. Les délassements de l'étude, quarante-huit mélodies et airs favoris tirés des opéras d'Adam, Auber, Flotow, Maillart, Meyerbeer, Mozart, Rossini, Thomas et Weber, pour harmonium seul, en 4 suites.....chaque 7 50

1re suite.	3e suite.
1. Le Prophète.	25. Les Dragons de Villars.
2. Le Pardon de Ploërmel.	26. Le Pardon de Ploërmel.
3. Stradella.	27. Le Roman d'Elvire.
4. La Muette de Portici.	28. Le Comte Ory.
5. Zerline.	29. La Fiancée.
6. Robert le Diable.	30. Le Pardon de Ploërmel.
7. Oberon.	31. La Muette de Portici.
8. Le Postillon de Lonjumeau.	32. L'Etoile du Nord.
9. Le Prophète.	33. Noce di Figaro.
10. La Muette de Portici.	34. Haydée.
11. Marta.	35. Le Pardon de Ploërmel.
12. La Sirène.	36. Le Roman d'Elvire.
2e suite.	**4e suite.**
13. Le Philtre.	37. L'Ambassadrice.
14. Guillaume Tell.	38. Les Huguenots.
15. Lestocq.	39. Stradella.
16. L'Etoile du Nord.	40. Guillaume Tell.
17. Haydée.	41. La Fiancée.
18. Marta.	42. Le Pardon de Ploërmel.
19. La Fiancée.	43. Le Roman d'Elvire.
20. Le Postillon de Lonjumeau.	44. Robert le Diable.
21. Le Domino noir.	45. Fra Diavolo.
22. La Muette de Portici.	46. Le Domino noir.
23. Les Huguenots.	47. Le Roman d'Elvire.
24. Le Prophète.	48. Le Cheval de bronze.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

35e Année. N° 33. 16 Août 1868.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Songe de Charles-Marie de Weber, écrit par lui-même. — Les droits des auteurs (deuxième partie, 13e article), par **Thomas Sauvage.** — Les Théâtres lyriques secondaires à Paris depuis 1820 (5e article), par **Arthur Pougin.** — Bibliographie musicale. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

SONGE DE CHARLES-MARIE DE WEBER,

Ecrit par lui-même (1).

Enchanté d'une symphonie que j'avais heureusement terminée dans la matinée, ainsi que d'un excellent dîner que je venais de faire, je m'endormis doucement et me trouvai tout à coup transporté en songe dans la salle ordinaire des concerts, où tous les instruments tenaient une assemblée solennelle et animée, sous la présidence du hautbois sentimental et à l'expression nasillarde. A droite s'était formé un club composé d'une viole d'amour, d'un cor de bassette, d'une viole *di gamba* et d'une flûte douce, qui tous se répandaient en lamentations sur le bon vieux temps. A gauche, le papa hautbois tenait cercle avec les clarinettes jeunes ou vieilles, et les flûtes plus ou moins riches de clefs; au milieu se tenait le galant piano, entouré de quelques violons bien doux qui s'étaient formés d'après Pleyel et Girowitz. Les trompettes et les cors trinquaient dans un coin, et les petites flûtes ainsi que les flageolets glapissaient dans la salle avec leurs accents naïfs et enfantins qui, suivant le papa hautbois, sont la pure méthode de *Jean-Paul* poussée par *Pestalozzi* au superlatif du naturel.

Tout allait pour le mieux, quand tout à coup la morose contrebasse entra bruyamment, accompagnée d'un couple de violoncelles, ses proches parents, et se jeta sur la chaise du chef d'orchestre avec tant de mauvaise humeur que les violons en résonnèrent de frayeur. Oui, s'écria-t-elle, il n'y aurait plus qu'à se donner au diable, s'il fallait tous les jours subir de pareilles compositions. Je viens de répéter la symphonie d'un de nos compositeurs du jour; et quoique, comme chacun sait, je sois douée d'une passable dose de vigueur, il m'a pourtant été impossible d'y tenir plus longtemps; pendant cinq minutes la voix m'a manqué sans retour, et le sentiment de mon existence m'a entièrement abandonnée. Je ne suis pas faite pour sauter et me démener comme un bouc; je ne suis pas obligée de me transformer en violon, pour exécuter ce qu'il plaît à M. le compositeur d'appeler ses idées; ma foi, j'irai dans un orchestre de bal, et je gagnerai ma vie en jouant des contre danses, des valses et des galops. — La chère maman a parfaitement raison, dit le premier violoncelle en essuyant la sueur qui l'inondait; je suis tellement fatigué que, depuis le dernier opéra de Cherubini, je ne me rappelle pas m'être échauffé à ce point. — Voyons, voyons, contez-nous cela, s'écrièrent tous les instruments. — Cela ne peut se raconter, et encore bien moins s'entendre, interrompit le second violoncelle, car, suivant ce que mon divin maître Romberg m'a glissé à l'oreille, la symphonie que nous venons d'exécuter n'a été composée ni d'après la nature de quelque instrument, ni pour développer une idée, ni enfin dans un but quelconque, si ce n'est celui de paraître neuf et original. On nous fait grimper comme des violons.... — Eh bien! dit le premier violoncelle, pourquoi donc pas aussi bien qu'eux? — Un second violon : Que chacun reste dans ses limites. — La quinte : Oui, car ma place est entre vous tous, et si vous me quittez, que deviendrai-je? — Le premier violon : Ah! pour vous, il n'en est plus question. Vous chantez avec nous à l'unisson, ou bien l'on vous emploie pour éveiller l'attention ou la terreur, comme on l'a fait dans *les Deux Journées!* Mais quant à ce qui touche au beau chant... — Le premier hautbois : A cet égard, personne ne peut se flatter d'être en état de se mesurer avec moi. — La première clarinette : Mon cher monsieur, vous nous permettrez bien, je pense, de citer aussi notre talent. — La première flûte : Oui, pour jouer des marches ou des airs de noces. — Le premier basson : Eh! qui donc plus que moi se rapproche du divin ténor? — Le premier cor : J'aime à croire que vous ne prétendez pas réu-

(1) Nous croyons être agréable à nos lecteurs en remettant en lumière, pour la génération artistique actuelle, cette fantaisie, l'un des morceaux les plus curieux de la littérature musicale. Si nous avons lieu de faire quelques réserves sur l'authenticité rigoureuse de cette improvisation, de cette vive boutade dont plus d'un trait pourrait s'appliquer à de certaines tendances musicales actuelles, du moins ne pouvons-nous et ne pourra-t-on contester son esprit, sa fraîcheur et son originalité. Il nous a paru au surplus intéressant et comme à propos de publier ce rêve du grand maître dont nous étudions en ce moment la vie et les œuvres, d'après les lettres de son fils.

nir autant de vigueur et de suavité que moi. — Le piano : Mais qu'est-ce que tout cela comparé à l'harmonie que je possède si complétement? Vous n'êtes, vous autres, que des parties isolées d'un tout; moi, je me suffis à moi-même. — Tous les instruments à la fois : Taisez-vous donc; il vous est impossible de filer le moindre son. — Le premier hautbois : Aucun *portamento*. — Le deuxième flageolet : Oui, papa a raison. — Le deuxième violoncelle : Mais, en vérité, il est impossible de faire entendre un seul son raisonnable dans un pareil tapage! — Les trompettes et les timbales mugissant en *fortissimo* : Silence, donc! nous voulons parler aussi. Que deviendrait toute une composition sans l'effet que nous produisons? Quand nous ne résonnons pas, personne n'applaudit. — La flûte : Il n'y a que les âmes vulgaires que le bruit porte à applaudir : un murmure flatteur est cent fois préférable. — Le premier violon : Eh! si je ne vous conduisais pas, que deviendriez-vous donc tous? — La contre-basse faisant un bond : Tu n'y penses pas; c'est moi qui soutiens tout, et sans moi il n'y a plus rien. — Tous les instruments criant ensemble : C'est moi, c'est moi qui suis l'âme de la musique; sans moi, plus de musique possible!

Tout à coup le garçon d'orchestre entra dans la salle, et tous les instruments effrayés se séparèrent au plus vite, car ils connaissaient sa main puissante, qui était chargée de les porter à la répétition. Quoi donc, s'écria-t-il, vous révoltez-vous encore une fois? Attendez, on va mettre sur les pupitres la symphonie héroïque de Beethoven; et celui qui, après l'avoir jouée, pourra encore remuer un membre ou une clef, n'aura qu'à se présenter. — Non, pas celle-là! s'écrièrent-ils tous. — Plutôt un opéra italien, rumina la quinte; au moins on peut de temps à autre y faire son petit somme. — Ta! ta! ta! répondit le garçon d'orchestre, vous avez besoin d'une leçon. Pensez-vous que dans notre siècle de lumière, où l'on ne fait qu'effleurer toutes les idées, un compositeur ira, pour l'amour de vous, renoncer au puissant élan de ses idées divines et gigantesques? Dieu me pardonne, il n'est plus question de clarté ni de profondeur, à l'ancienne manière des Glück, des Haendel ou des Mozart. Peste! écoutez la recette que je viens de recevoir de Vienne, et jugez ensuite. D'abord, dans un mouvement bien lent, rempli d'idées courtes et décousues, vous faites entendre tous les quarts d'heure trois ou quatre notes. Cela éveille l'attention; ensuite, un roulement sourd de timbales et des traits mystérieux de quinte, le tout assaisonné d'une quantité convenable de pauses et de temps d'arrêt. Enfin, quand l'auditeur, à force d'attendre, a déjà renoncé à l'allegro, un mouvement furieux, dans lequel, avant tout, on a bien soin qu'aucune idée principale ne domine; car, il faut bien laisser un aliment à l'imagination de l'auditeur. Il ne faut pas négliger non plus de passer brusquement d'un ton dans un autre. Avez vous besoin d'une modulation? Vous n'avez besoin, comme Paër dans *Léonore*, que d'employer une suite de demi-tons, et du moment que vous arrivez à la note dont vous avez besoin comme tonique, vous vous y arrêtez, et votre modulation se trouve faite. Il faut éviter soigneusement tout ce qui ressemble à une règle, car les règles ne servent qu'à entraver le génie...

Tout à coup une des cordes de la guitare qui était suspendue au-dessus de ma tête vint à se rompre, et je m'éveillai suffoqué de terreur, au moment où, par mon rêve, j'étais sur le point de devenir un grand compositeur dans le goût moderne. Merci pour ton attention délicate, aimable instrument qui parfois accompagnes mes chants! Je courus promptement relire le morceau que je venais d'achever, je m'assurai qu'il n'était pas composé d'après la recette du savant garçon d'orchestre, et j'allai en toute hâte, le cœur rempli d'une divine espérance, assister à la représentation de *Don Juan*.

LES DROITS DES AUTEURS.

(*Deuxième partie.*)

—

SOCIÉTÉ DES AUTEURS, COMPOSITEURS ET ÉDITEURS DE MUSIQUE.

(13e article) (1).

Quoique absorbés dans leur opération importante, les deux Turcs jettent de temps en temps un coup d'œil sur les futures odalisques, et d'un mouvement de la tête les animent et les encouragent. Tout à coup Bah-Aladin fait un bond sur le canapé, jette sa pipe, frappe dans ses mains et crie :

— *Cacaracamouchen!*

— *Cacaracamouchen?* répète Moq-Moq, en le regardant.

— *Cacaracamouchen!* redit le chef des Chiaoux, avec plus de force.

— *Cacaracamouchen... yoc* (2), répond le drogman.

Lolotte et Fifine s'étaient approchées au premier cri et attendaient, immobiles, le résultat de cet entretien. Mysti Moq-Moq s'avança vers elles.

— Le vénérable Bah-Aladin désire que, pour employer le temps jusqu'à ce que le café soit prêt, vous lui donniez un échantillon de votre talent pour la danse.

— C'est que, dit Lolotte, nous ne sommes pas dans la tenue.

— De cour?

— Non! de l'école : nos robes sont gênantes.

— Quittez-les.

— Mais..., fit Lolotte.

— Bah! dit Fifine en dénouant un cordon, le costume de cour sera bien autre chose!

En un instant les robes tombèrent et les deux pensionnaires de l'Académie royale de musique, *en jupon court, en blanc corset*, comme disait la chanson à la mode dans ce temps-là, commencèrent un pas.

— Oh! dit Fifine en s'arrêtant, ça ne peut pas aller comme ça; on ne danse pas sans violon!...

Au même moment et comme si quelque magicien n'eût attendu que l'expression de son désir pour le satisfaire, se fit entendre la *cadence*, avertissement ordinaire dont le maître à danser fait précéder l'air du pas qu'on doit exécuter.

Les danseuses restèrent ébahies, et leur admiration redoubla lorsque, s'étant retournées, elles aperçurent Moq-Moq qui jouait avec amour sur *une poche* de maître à danser, la *Monaco*, air alors fort en vogue.

— A la bonne heure donc! s'écria Fifine; ça va marcher maintenant.

En effet, Lolotte et Fifine se livrèrent avec enthousiasme à toutes les fantaisies chorégraphiques qui leur vinrent à l'esprit et aux jambes, sans souci aucun de la disposition légère de leurs vêtements, animées d'ailleurs par l'archet de Moq-Moq qui pressait la mesure et les entraînait presque malgré elles, comme un tourbillon.

Musicien et danseuses s'arrêtèrent enfin épuisés.

— *Belmen!* cria Bah-Aladin, en étendant les bras vers les odalisques.

La pantomime expliquait suffisamment le mot : Lolotte et Fifine

---

(1) Voir les nos 33, 40, 41, 45 et 49 de l'année 1867, et les nos 7, 9, 22, 26, 27, 28 et 29.

(2) Bien qu'ici Mysti Moq-Moq emploie le mot *yoc* affirmativement, en turc il signifie : Non. C'est dans ce sens que Molière l'emploie toujours dans *le Bourgeois gentilhomme*.

comprirent facilement ce turc-là et vinrent successivement recevoir le baiser de satisfaction.

— *Belmen!* cria à son tour Moq-Moq, avec le même geste.

Et la même invitation fut suivie de la même obéissance.

— Passons à présent au café.

— Il est prêt.

Les gentilles compagnes eurent en quelques secondes disposé sur une table un cabaret en porcelaine, puis la cafetière, le pot à crème, les petits pains : elles invitaient déjà du geste et du regard leurs convives à se transporter auprès de cet attrayant déjeuner.

— *Acciam croc alla moustapha corbulath*, dit en tournant la tête Bah-Aladin.

— Est-ce qu'il n'en veut plus? demanda Lolotte.

— Au contraire! répondit l'interprète; mais il veut le prendre à la turque, afin que vous appreniez, avec nous, le service de Sa Hautesse.

— Diable! grommela Fifine, ça commence à devenir peu amusant le métier d'odalisque. — Et tout haut : En bien, qu'est-ce qu'il faut faire?

— Nous mettre d'abord, à chacun, notre serviette de façon à préserver nos vêtements de toute souillure.

— C'est ça qu'ils sont beaux! murmura encore Fifine.

On attacha une serviette sous le menton de chaque étranger.

— Maintenant, dit le drogman, la main de Sa Hautesse ne devant toucher rien de ce qui doit se convertir en impureté, ses odalisques présentent les aliments à sa bouche impériale. Voyons comment vous vous acquitterez de ces augustes fonctions.

— C'est-à-dire qu'il faut vous faire manger ni plus ni moins que des bambins au maillot... C'est drôle!

— C'est égal, dit Fifine, c'est pas difficile, et pour 44,000 francs on peut se risquer.

Voici le tableau :

Bah-Aladin et Mysti Moq-Moq, la serviette au cou, sont assis à la turque, l'un sur le canapé, l'autre sur des coussins de bergère; les deux odalisques, dans le costume négligé que je vous ai indiqué, un peu dérangé même par l'exercice auquel elles viennent de se livrer, tiennent d'une main une tasse de café, de l'autre un fragment de petit pain taillé en mouillette. Lolotte s'est transportée auprès de Bah-Aladin, et debout derrière le canapé, la tête penchée vers le petit homme, lui insinue dans la bouche la mouillette imbibée de liquide, dont la tasse, placée sous son menton, recueillera les débris; Fifine est agenouillée devant Mysti Moq-Moq: son regard et ses bras, levés vers lui, attendent qu'il ait avalé la bouchée qui occupe actuellement l'activité de sa mâchoire, pour lui en administrer une autre.

Tout à coup un grand bruit éclate, si soudain et si énorme qu'il frappe de stupeur chacun des personnages, qu'aucun ne bouge et que ce tableau, tel que je viens de le décrire, peut être contemplé à loisir dans tous ses détails par la brillante et bruyante réunion de seigneurs, témoins, il y a trois mois, de l'humiliation des deux célèbres mystificateurs, et qui fait irruption dans le boudoir!

— Bravo! bravo! cria-t-on après un moment donné à l'admiration qu'inspirait un pareil aspect.

Fifine et Lolotte regardaient tout ce monde, écoutaient ces applaudissements et ne pouvaient comprendre...

— Bravo! reprit-on en chœur, à eux les 100 louis!

— Ils ont gagné la gageure!

— Une gageure?

— 100 louis?

— Qu'est-ce que cela veut dire? demandèrent effrayées et presque suppliantes les danseuses.

— *Salamalequi! salamalequi! salamalequi!* cria en se levant, sautillant, bredouillant autour d'elles le petit homme au chapeau pointu.

— *Odalisques* de Sa Hautesse, recevez nos hommages, dit à son tour l'Arménien en leur envoyant des baisers.

— Mais qu'est-ce donc? qui sont ces gens-là? crient à la fois Fifine et Lolotte, trépignant d'impatience, rouges de honte et de colère.

— Vos très-humbles serviteurs, répondent, leur coiffure et leur barbe à la main, les deux étrangers.

— Mysti Moq-Moq, le drogman.

— Musson!!!

— Et Bah-Aladin, le chef des *Chiaoux*.

— Dugazon!!!

— Qui avaient juré de tirer une vengeance éclatante de votre impertinente fierté.

— Qui avaient parié qu'ils vous amèneraient à les embrasser, à les divertir, à les servir...

— Et qui ont gagné la gageure; car vous les avez servis, divertis et embrassés.

— Ma foi, c'est bien joué! dit Fifine la bonne fille, prenant gaiement son parti.

— Et nous devons encore les remercier de n'avoir pas exigé le costume de cour, dit Lolotte, tendant la main à ses anciens ennemis.

THOMAS SAUVAGE.

(*La suite prochainement.*)

LES THÉATRES LYRIQUES SECONDAIRES A PARIS

DEPUIS 1820.

(5e article) (1).

Lorsqu'en 1815 la Compagnie italienne s'en alla occuper la salle de Louvois, le coup fut rude pour les acteurs de l'Odéon, devenu « un second théâtre français, » lesquels se soutinrent cependant jusqu'au 20 mars 1818, jour où la salle devint de nouveau la proie des flammes. Le théâtre, reconstruit rapidement pendant que la troupe allait jouer à la salle Favart, rouvrit le 30 septembre 1819. A partir de ce moment, les vicissitudes de l'Odéon recommencent, et la décadence s'annonce comme devant être rapide et complète, malgré les talents réunis de Joanny, Eric-Bernard, Chazel, Samson, Armand, Duparay, de Mlle Georges, de Mlle Anaïs, etc.

Bref, l'Odéon s'affaissait d'une façon évidente, et les directeurs, fuyant ce théâtre infortuné, disparaissaient les uns après les autres. Picard, qui avait tenu si longtemps les rênes du gouvernement, les avait cédées à Gentil; celui-ci les repassa à Gimel, qui bientôt ne demanda qu'à s'en débarrasser au profit d'un successeur quelconque. C'est alors que se produisit la combinaison que nous avons vu apprécier plus haut, et qui était le fruit de l'imagination d'un des meilleurs comédiens du théâtre : Eric-Bernard. On a vu que cette combinaison consistait à joindre l'opéra, et même le vaudeville, aux deux genres en honneur au second théâtre français : la tragédie et la comédie.

Eric-Bernard ayant fait approuver son projet par le ministère et s'étant vu nommer directeur, se mit en devoir de le mettre à exécution. Il s'occupa de choisir une troupe chantante, de rassembler des chœurs, de composer un orchestre, enfin de se former un répertoire, toutes choses qui n'étaient pas absolument faciles.

---

(1) Voir les nos 25, 26, 29 et 31.

En ce qui concerne la troupe, voici le détail de son personnel à la date du 1er janvier 1825 :

MM.	Mmes
Lecomte (1er ténor),	Montano (1re chanteuse, contralto),
Campenant (*id.*),	Valère Florigny (jeune 1re chanteuse),
Bizot (baryton),	Pouilley (2e chanteuse et 1re au besoin),
Valère (1re basse),	Letellier (*Dugazon*),
Camoin (1re basse comique),	Regnier (2e et 3e chanteuse),
Maire (2e basse),	Cabinel (*id.*),
Latapy (les « Colin » et les *Trial*),	Camoin (duègne),
Saint-Preux (*Laruette*),	Milcu (*id.*),
Aug. Lebrun (2e *Laruette*).	Dorsan (utilité),
—	Saint-Amant (*id.*).

Tous ces artistes venaient de la province et formaient, paraît-il, un ensemble très-satisfaisant, bien que de tout cela ne se détachât aucune personnalité nette et vigoureuse. Les chœurs se composaient de quatre « hautes-contre, » six « tailles, » six basses et douze sopranos. Quant à l'orchestre, qui auparavant ne comptait que quinze artistes, il comprenait huit premiers violons, neuf seconds, quatre altos, cinq violoncelles, six contre-basses, et l'harmonie, ainsi que les cuivres, au grand complet.

Dans cet orchestre, je rencontre des noms connus : M. Seghers (premier violon), qui fut, il y a quinze ans, chef d'orchestre de la Société Sainte-Cécile; Jupin (violon-solo), excellent violoniste, qui fut un compositeur de talent; M. Ancessy (premier violon), qui aujourd'hui, et depuis longtemps, est devenu chef-d'orchestre de ce théâtre; Tolbecque (alto), l'aîné des trois frères de ce nom, qui se fit quelques années une si grande réputation comme compositeur de musique de danse et chef d'orchestre de bals; enfin, Gallay, l'un des meilleurs cornistes que la France ait possédés, et qui était encore, lorsqu'il est mort, il y a trois ans, professeur au Conservatoire. Quant au chef de cet orchestre, c'était un des meilleurs du temps, et de plus un compositeur habile : il s'appelait Pierre Crémont, et était âgé de quarante ans environ. Ancien élève du Conservatoire, où, dit M. Fétis, il s'était vu admettre en l'an VIII, il avait ensuite dirigé en Allemagne l'orchestre d'une troupe d'acteurs ambulants, après quoi il était allé se mettre à la tête de celui du Théâtre-Français de Saint-Pétersbourg, et de celui du Grand-Théâtre de Moscou, dont il avait même été directeur. Revenu à Paris, on lui avait confié en 1815 le commandement de l'orchestre de l'Odéon, qu'il avait quitté en 1821 pour devenir deuxième chef à l'Opéra-Comique, où ses supérieurs étaient Frédéric Kreubé et Habeneck (1). La nouvelle administration de l'Odéon, fort bien avisée, n'eut rien de plus pressé que de rappeler l'ancien chef d'orchestre de ce théâtre, celui-ci étant destiné à aborder le genre lyrique. En quoi elle fut d'autant mieux inspirée que, dès le début, cet orchestre et son chef se firent une brillante réputation.

(1) Je lis dans la *Biographie universelle des Musiciens* : « Crémont revint en France en 1817, et s'établit à Paris. En 1821 il fut nommé second sous-chef d'orchestre au théâtre de l'Opéra-Comique, et il en remplit les fonctions jusqu'en 1824, où il passa à l'Odéon en qualité de premier chef et de directeur de la musique. »

Ceci ferait supposer que Crémont ne serait entré à l'Odéon qu'en 1824, ce qui est une erreur. M. Fétis aura sans doute été trompé par de faux renseignements, car, en consultant année par année l'*Annuaire dramatique* (rédigé par Ragueneau et publié par Mme Cavanagh), recueil très-bien fait et surtout très-exactement informé, j'y trouve, comme chefs d'orchestre de l'Odéon : pour les années 1815, 1816, 1817, 1818, 1819 et 1820, Crémont; pour 1821 (alors que celui-ci était passé à l'Opéra-Comique), Lagny; pour 1822 et 1823 (renseignement puisé cette fois dans l'*Almanach des Spectacles* publié par Barba, l'*Annuaire* ayant cessé d'exister), Martin.

C'est avec les éléments qui viennent d'être énumérés que l'Odéon s'apprêtait à livrer bataille, et c'est le 27 avril 1824 qu'eut lieu le premier engagement, je veux dire la première représentation donnée par le nouveau directeur. Le spectacle n'était pas absolument *corsé*, comme on dit aujourd'hui, mais il vaudra la peine que nous nous y arrêtions un instant, ne fût-ce que pour signaler l'apparition d'un petit ouvrage musical de circonstance, dû à la collaboration de deux de nos compositeurs les plus illustres, et que cependant aucun biographe, à l'exception de M. Fétis (2e édition de la *Biographie universelle des Musiciens*) n'a porté à leur compte. Il s'agit d'un prologue de réouverture, intitulé *les Trois Genres*, dont les paroles étaient l'œuvre collective de Dupaty, Scribe et Pichald, et dont la musique avait été écrite par Boïeldieu et M. Auber. — Nous aurons plus loin à nous occuper de ce petit ouvrage que ni Gustave Héquet, dans son étude sur Boïeldieu, ni M. Jouvin, dans sa biographie de M. Auber, n'ont porté à la connaissance du public.

Nous avons vu que le théâtre de Madame avait été fondé, — en apparence seulement, — dans le but d'être utile aux jeunes compositeurs, de leur faciliter l'entrée dans la carrière Il n'était point question de cela à l'Odéon, bien au contraire, car ce théâtre ne devait point donner d'œuvres nouvelles, et l'une des clauses de son privilége portait que, dans le genre lyrique, il ne pourrait jouer que des traductions ou des ouvrages tombés dans le domaine public. Aussi fût-ce, pendant quelques années, un véritable débordement d'*adaptations*, de traductions, de pastiches de toutes sortes, dus pour la plupart à la verve enragée de Castil-Blaze, qui du reste, il faut le reconnaître, profita de la facilité qui lui était offerte pour implanter chez nous, avec plus ou moins d'à-propos et d'intelligence, un certain nombre de chefs-d'œuvre que le public français n'avait jamais été à même d'admirer. Quelques-uns de ces chefs-d'œuvre furent heureux et obtinrent de grands succès; mais d'autres furent moins bien accueillis, et, en somme, malgré de grands efforts, l'administration de l'Odéon ne parvenait que bien difficilement à équilibrer les dépenses avec les recettes. Si bien qu'en 1826 elle demanda une modification de son privilége et l'autorisation de pouvoir jouer des œuvres tout à fait nouvelles.

Quelques écrivains comme il s'en trouve toujours, peu au courant de l'art musical, profitèrent de la circonstance pour affirmer comme d'ordinaire la non-existence d'une école musicale française. Parmi ceux-ci, je citerai M. Charles Maurice, journaliste expert cependant en matières de théâtre, et qui publia sur cette question, dans *le Courrier des Théâtres*, le singulier article que voici :

« *Théâtre royal de l'Odéon.* — La représentation des opéras de nos jeunes compositeurs sera-t-elle productive et contribuera-t-elle aux progrès de l'art musical? Nous verrons bien. Mais pour rendre la question facile à résoudre, posons-la. Deux théâtres sont spécialement destinés à la représentation des opéras de l'école française. Nous voulons parler de l'Académie royale de Musique et de l'Opéra-Comique. Le premier se soutient aujourd'hui au moyen de ses ballets. Sans doute, son répertoire musical est riche; mais à qui devons-nous les chefs-d'œuvre qui ont fait longtemps sa prospérité? La réponse ne plaira sans doute pas aux personnes qui parlent de nationalité à propos de beaux-arts, mais il faut cependant bien le dire, c'est à des compositeurs étrangers. *La Vestale*, *Fernand Cortez* appartiennent à Spontini; Sacchini est l'auteur d'*Œdipe*. Parlerons-nous d'*Alceste*, d'*Armide*, d'*Orphée?* Les ouvrages de Méhul, compositeur français, ne sont plus représentés. Quant à ceux de Grétry, on ne peut en parler que pour la forme. *Panurge* et *la Caravane* ont beaucoup d'admirateurs, mais peu de spectateurs. La lyre de Berton ne trouve pas tous les encouragements qu'elle mérite; celle de Boïeldieu se repose; M. Catel est mort pour le théâtre. On nous promet, depuis longtemps, un

Alexandre à Babylone, de M. Lesueur, mais il vient encore de céder le pas à l'œuvre de l'étranger, *le Siége de Corinthe*, de M. Rossini. Parlerons-nous des compositeurs en herbe; de M. Daussoigne, par exemple? Hélas! quel est l'homme si mal organisé pour la musique qui aurait le courage d'entendre deux fois *Aspasie* et *les Deux Salem?*

» Reste l'Opéra-Comique. Ce théâtre est le vrai représentant de l'école française. Mais il vit en ce moment sur le passé, et les jeunes compositeurs lui promettent peu. M. Auber a obtenu du succès; M. Hérold mérite d'en obtenir. Mais *ces musiciens n'ont pas assez de cette originalité qui décèle le génie.* Ils sacrifient à la mode, et imitent presque constamment M. Rossini, *méchant modèle dès qu'il s'agit d'école et de classique.* M. Carafa est encore un autre imitateur du même signor; d'ailleurs il n'appartient point à la France. Que dire de M. Dourlen, qui a cependant remporté le premier prix, et de deux ou trois autres compositeurs *ejusdem farinæ?* Les habitués de Feydeau sont bien heureux de ne jamais franchir les limites de leur théâtre... Qui donc travaillera pour l'Odéon?... »

On voit que ce sont toujours les mêmes plaintes, les mêmes doléances injustes, relativement à la prétendue impuissance de la France à produire des compositeurs dramatiques. Quoi qu'il en soit, Eric-Bernard, n'ayant pu obtenir du ministère les concessions qu'il en espérait, résigna son privilége et se contenta de conserver à l'Odéon son emploi de premier rôle dans la tragédie. Il eut pour successeur Frédéric du Petit-Méré, qui prit possession du théâtre dans le cours de l'année 1826. Mais la marche de celui-ci resta à peu près la même : tandis que le premier directeur avait monté *les Folies amoureuses*, *la Pie voleuse*, *le Sacrifice interrompu*, *Robin des Bois*, *les Noces de Gamache*, *Othello*, *la Dame du Lac*, *Preciosa*, *la Forêt de Sénart*, *Marguerite d'Anjou*, *le Mariage de Figaro*, c'est-à-dire des traductions et des pastiches, le second livra au public *le Neveu de Monseigneur*, *Ivanhoé*, *le Testament*, *Emmeline ou la Famille suisse*, *Pourceaugnac*, *la Folle de Glaris*, c'est-à-dire des pastiches et des traductions. Mais l'un ne réussit pas plus que l'autre, et, le 2 juin 1827, M. du Petit-Méré cédait les rênes du gouvernement d'outre-Seine à M. Th. Sauvage, le spirituel auteur dramatique, l'excellent écrivain que les lecteurs de la *Gazette musicale* connaissent trop bien pour que j'aie besoin de leur en faire l'éloge. Mais M. Sauvage lui-même ne conserva pas longtemps le « sceptre directorial. » Il avait pris l'administration de l'Odéon dans des conditions désastreuses, et tous les efforts de son intelligence ne pouvaient réussir à sauver une situation impossible. Le 14 juillet 1828, à la suite d'une soirée des plus orageuses, le théâtre dut être fermé par ordre, et il ne rouvrit que le 5 octobre suivant, sous la direction de Lemétheyer. Mais l'opéra avait fait son temps, et l'Odéon redevint ce qu'il avait été par le passé, un théâtre uniquement consacré à la tragédie et à la comédie, — « à Melpomène et à Thalie, » — comme on disait alors. Son existence semi-musicale avait duré un peu plus de quatre ans, du 27 avril 1824 au 14 juillet 1828, et nous allons voir, en déroulant son répertoire lyrique, ce qu'il avait produit en ce genre dans cette campagne, incomparablement laborieuse d'ailleurs.

Voici la nomenclature complète des œuvres musicales représentées à l'Odéon pendant cette période difficile de sa vie tourmentée. Nous nous contenterons d'une simple mention relativement aux ouvrages que ce théâtre emprunta au répertoire de l'ancienne Comédie-Italienne et de l'Opéra-Comique, mais, chemin faisant, nous entrerons dans quelques détails en ce qui concerne les traductions nouvelles et les rares productions écrites expressément à son intention.

ARTHUR POUGIN.

(*La suite prochainement.*)

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE.

F. Mendelssohn-Bartholdy. — ÉTUDE EN FA MINEUR, *Composée pour la* MÉTHODE DES MÉTHODES DE PIANO.

Une grande partie des pianistes ne connaissent que par réputation cette merveilleuse Étude en *fa* mineur, de Mendelssohn-Bartholdy, où l'agilité de l'accompagnement ne fait que mieux ressortir le charme et la simplicité du thème confié à la main droite. C'est une page classique qui n'est pas destinée à tomber de longtemps dans l'oubli.

Aussi pensons-nous que c'est une excellente idée de l'avoir tirée de la *Méthode des méthodes*, de MM. Moschelès et Fétis, pour l'éditer à part. Beaucoup d'amateurs qui hésitaient à l'aller chercher là, à cause du prix relativement élevé de l'ouvrage, ne seront plus arrêtés par cet obstacle, maintenant qu'elle est à la portée de tout le monde.

D. Magnus. — TZIGANE - MARCHE, SOUVENIR DE HONGRIE, *pour le piano.*

Voici bien certainement une œuvre qui ne sera pas des moins goûtées parmi celles qu'a déjà produites l'infatigable pianiste compositeur M. Magnus. C'est un souvenir de Hongrie, dont l'originalité décèle, à n'en pas douter, une tradition bohémienne. Le thème, franchement accentué, sur un mouvement de marche, affecte des formes telles que la science y est cachée sous les élégants caprices de l'inspiration, et que les plus heureuses modulations en découlent comme d'une source claire et limpide. Exécutée par M. Magnus, cette marche doit avoir une séduction puissante; mais ses difficultés ne sont pas inabordables, bien loin de là, et nous croyons que les artistes, et même les amateurs de force secondaire y trouveront un excellent sujet d'étude, en même temps qu'un morceau de bravoure d'un effet assuré.

Charles Lecocq. — GAVOTTE, *pour piano.*

Tel est l'immense avantage du théâtre, que le succès de *Fleur de Thé* a certainement plus contribué à la réputation de M. Charles Lecocq que ne l'eussent fait peut-être vingt morceaux d'études, quelque estimables qu'ils eussent été. Mais M. Lecocq est, avant tout, un artiste consciencieux qui ne renie pas ses premiers titres à l'attention des connaisseurs. Pianiste distingué et auteur de plusieurs œuvres remarquables, il a voulu prouver sans doute que la scène ne l'avait pas absorbé au point de lui faire oublier ses anciennes aptitudes, et c'est à cette pensée que nous sommes redevables de la jolie *gavotte* qu'il vient de publier. Le caractère de ce morceau est franchement archaïque, comme son genre le commande, et il est écrit avec un tel soin, avec une telle connaissance du clavier, que l'exécution en devient à la fois brillante et facile.

Mortier de Fontaine. — IDA, *rêverie pour le piano.*

Le nom de M. Mortier de Fontaine se rattache à un très-beau concert qui a été fort remarqué parmi les nombreuses auditions de l'hiver dernier. Cet artiste a fait ses preuves comme virtuose, et il vient aujourd'hui ajouter un nouveau titre à ceux qu'il a déjà mérités comme compositeur. Le principal motif de sa rêverie, qu'il a intitulée *Ida*, est emprunté à la romance de M. Luc Leroy : *O laisse-moi pleurer!* C'est une mélodie empreinte d'un certain sentiment exalté, dont la vie et le mouvement vont se perdre dans une accalmie pleine de charme, et formant contraste avec l'introduction qui est d'un effet brillant. La rêverie de M. Mortier de Fontaine a tous les droits possibles à un beau succès de salon.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** A l'occasion de la fête nationale du 15 août, des représentations gratuites ont été données hier dans les principaux théâtres de Paris. Le théâtre impérial de l'Opéra a joué *Hamlet* et exécuté *l'Hymne* de Rossini. Le spectacle de l'Opéra-Comique se composait des *Dragons de Villars*, du *Docteur Mirobolan*, et d'une cantate intitulée : *la Bonne Moisson*, de M. Charlot, chef du chant des concerts du Conservatoire. Les autres théâtres ont donné leurs pièces en cours de représentation.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné cette semaine *Hamlet*, lundi et mercredi; et vendredi, *le Trouvère*, pour la continuation des débuts de Mlle Hisson.

***La reprise de *Zampa* a eu lieu la semaine passée à l'Opéra-Comique avec beaucoup d'éclat. Achard abordait le rôle principal, et nous sommes heureux de constater le succès légitime qu'il vient d'y obtenir. Il a le

brio, l'énergie et le charme. Sa voix franche, son style pur se déploient à l'aise dans les ravissantes mélodies d'Hérold. Sainte-Foy est toujours amusant au possible et a égayé la salle entière. Mlle Cico s'acquitte convenablement de son rôle. La direction a apporté un grand soin à la représentation de cet ouvrage qu'elle tient à honneur de conserver à son répertoire. Cette reprise avait donc l'attrait d'une nouveauté, et la belle et bonne soirée de samedi dernier présage certainement à l'Opéra-Comique une recrudescence de vogue.

*** Les répétitions de l'ouvrage de MM. Labiche, Delacour et Poise, avec M. Lhérie dans le rôle principal, sont conduites de manière à ce que la première représentation puisse avoir lieu le mois prochain. On prépare également *le Café du roi*, de M. Deffès, qui fut joué avec succès à Ems et au théâtre Lyrique. Mlle Girard y reprendra le rôle de Louis XV créé par elle à l'origine.

*** Après la pièce de M. Poise, ce théâtre mettra à l'étude un nouvel ouvrage en trois actes d'Offenbach, intitulé *Vert-Vert*, et dans lequel Capoul remplira le rôle principal.

*** Incessamment auront lieu à l'Opéra-Comique les débuts de M. Nicot et de Mlles Moisset et Guillot, lauréats des derniers concours du Conservatoire engagés à ce théâtre.

*** D'une lettre-circulaire adressée, en date du 5 août, aux membres de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques par M. de Saint-Georges, son président, lettre concernant les conventions nouvelles intervenues d'un commun accord entre M. de Leuven, directeur de l'Opéra-Comique, et la Société représentée par sa commission, il résulte : — 1° que la part proportionnelle des auteurs est fixée à douze pour cent, sur la recette brute, sans déduction du droit des pauvres, quelle que soit la composition du spectacle; — 2° que MM. les agents percevront sur ladite recette brute, pour les ouvrages du domaine public, le même droit que si ces ouvrages appartenaient à des auteurs vivants ou à leurs ayants droits; — 3° que M. le directeur du théâtre impérial de l'Opéra-Comique s'engage à jouer douze actes nouveaux par année; — 4° qu'il est convenu qu'au nombre des douze actes qui devront être joués annuellement sur le théâtre de l'Opéra-Comique, M. le directeur fera figurer trois pièces en un acte; — 5° enfin, que ces conventions seront exécutées à partir du 1er août 1868.

*** On s'occupe en ce moment de la rédaction du cahier des charges du théâtre Lyrique, dont les destinées, nous l'avons dit, ont été confiées à M. Pasdeloup, qui conservera, néanmoins, la direction des concerts populaires et celle des écoles de chant de la ville de Paris (rive droite). Notre confrère M. Jules Ruelle est maintenu par le nouveau directeur dans ses fonctions de secrétaire général du théâtre. Au nombre des principaux engagements déjà conclus par M. Pasdeloup, on cite celui des deux sœurs de Vriès et du ténor Laurent, remarqué aux Fantaisies-Parisiennes. La date de l'ouverture n'est pas encore fixée.

*** Les recettes brutes des théâtres, concerts, etc., ont atteint, pendant le mois de juillet le chiffre de 643,806 fr.

*** D'après un avis du ministère de la maison de l'Empereur et des Beaux-Arts, la représentation qui devait être donnée le 15 août au théâtre Lyrique impérial ne pourra avoir lieu, par suite de difficultés provenant de la situation actuelle du théâtre.

*** Nous avons vu le groupe colossal destiné à couronner le nouvel Opéra représentant Apollon au milieu de la Musique et de la Poésie. Le jeune dieu tient une lyre qu'il élève au-dessus de sa tête comme le symbole du monument. M. Aimé Millet travaille depuis un an à ce groupe, terminé en terre glaise et qui va être coulé en bronze, puis doré.

*** On a découvert, cette semaine, la façade du nouveau théâtre du Vaudeville. Cette rotonde, évidemment inspirée par le voisinage du pavillon de Hanovre, est ornée de plusieurs statues et bustes, celui de Scribe notamment, dus au ciseau de MM. Hébert, Bloche, Evrard et de Mlle Dubois d'Avesnes. La travée du milieu de la façade est surmontée d'un jeune homme personnifiant le vaudeville, et recevant de la tradition antique, représentée par de petits génies, les différents emblèmes de la comédie et de la musique; le tout a été sculpté par M. Chevalier. M. Magne, architecte décorateur de la ville de Paris, est l'auteur des plans et dessins La nouvelle salle sera éclairée par le système du *plafond lumineux*.

*** M. Albert Vizentini a composé la musique de la cantate du Vaudeville.

*** Mme Gueymard, qui est, comme nous l'avons dit, engagée au théâtre de l'Oriente de Madrid, y chantera pour la première fois le rôle de Sélika de *l'Africaine*; Mlle Krauss et le baryton Everardi ont également signé avec M. Velasco.

*** La prochaine année théâtrale, sous l'intelligente direction de M. Husson, paraît devoir, à Marseille, s'ouvrir sous les plus heureux auspices. On parle déjà de plusieurs engagements qui sont des gages de succès, et, entre autres, de celui de Mme Stellani, contralto-Stoltz des grandes scènes de Londres, Vienne, Madrid et Bruxelles, qui par son talent dramatique, son phrasé pur et correct, son style large et élevé, a su se placer parmi les maîtres de l'art du chant.

*** *La Grande-Duchesse* a été représentée cette semaine plusieurs fois à Dieppe. Le public a beaucoup ri, beaucoup applaudi. Mlle Géraldine a été rappelée à deux ou trois reprises. Mingal est désopilant en général Boum. — Deux fois par jour l'orchestre du Placet exécute avec un ensemble parfait des œuvres de grands maîtres. — La Compagnie lyrique Ulmann, composée de Carlotta Patti, Vieuxtemps, Ritter et Géraldy a donné le samedi 10 août un concert dans le salon des bains chauds. La soirée a été magnifique sous tous les rapports. Du reste, avec des éléments d'une attraction aussi puissante, il ne pouvait en être autrement.

*** Un très-joli petit opéra-comique vient d'être joué trois fois avec un succès très-franc au Casino de Dunkerque; il est de M. V. Buot et a pour titre : *les Noces bretonnes*.

*** Les représentations de *la Grande-Duchesse* au Gymnase de Marseille sont fort suivies. La voix, le talent, le jeu original et la beauté de Mme Rose Bell ont rencontré sur cette scène de nombreux admirateurs.

*** M. Bernard, directeur du théâtre de Nantes, ayant été forcé de renoncer à sa gestion, la municipalité de cette ville vient de rappeler M. Henry Comminge, directeur de Toulouse, et de lui concéder de nouveaux avantages.

*** D'après la *Gazette de Moscou*, la saison de l'Opéra Italien s'ouvrira dans cette ville le 9 du mois prochain, et se composera de trente-deux représentations, divisées en deux abonnements. Les artistes engagés sont : Mlle Artôt, prima donna soprano; Mme Genati, prima donna légère; Mme Fercucci, prima donna dramatica; M. Stanio, tenore di forza; M. Padilla, baritono; M. Possis basso; M. Dupont, chef d'orchestre. — Le répertoire des œuvres qui seront jouées comprend : *le Domino noir, Fra-Diavolo, les Huguenots, Faust, la Fille du Régiment, Othello, Don Juan, les Noces de Figaro, un Ballo in Maschera, le Barbier de Séville, la Favorite, la Traviata, le Trovatore, Guillaume Tell, Marta, Rigoletto* et *la Muette de Portici*.

*** La compagnie lyrique du théâtre San-Carlo, à Naples, est complète aujourd'hui; elle se compose de Mmes Lotti, Bousquet, Tati, Rubini, Polonini, *prime donne;* de MM. Mazzoleni et Zacometti, ténors; Coletti et Quintili-Leoni, basse et baryton.

NOUVELLES DIVERSES.

*** On lit dans *le Moniteur universel* : « Dans un article sur l'Exposition de 1867, inséré au *Moniteur*, M. Méreaux a regretté que la France n'ait pas participé à la plus haute catégorie des récompenses, celle des médailles d'or, pour l'industrie des pianos. Le regret de M. Méreaux, nous sommes heureux de le constater, n'était pas justifié, car une médaille d'or, la seule qui ait été décernée à un fabricant français, a été obtenue par la maison Philippe H. Herz neveu et Ce, pour la perfection de ses instruments. »

*** Arditi, l'auteur populaire du *Bacio* et de *Kellog-Valse*, vient de recevoir la croix d'officier du Medjidié. Le sultan, paraît-il, tient en haute estime le talent de ce maestro et fait souvent exécuter de ses œuvres par ses musiques militaires. — *Kellog-Valse*, l'une des dernières productions d'Arditi, a eu à Londres un succès que Paris ratifiera bientôt sans aucun doute. Rien de plus gracieux et de plus entraînant que ce morceau, dont plus de 50,000 exemplaires ont été vendus en Angleterre.

*** Mlle Hauck, dont nous avons annoncé l'arrivée à Paris, a été engagée par M. Strakosch, qui la fera débuter cet hiver sur l'une des principales scènes italiennes. Cette *étoile* qui se lève, possède une voix magnifique, servie par une intelligence remarquable. Les soins et les conseils de l'éminent artiste-professeur feront le reste, et assurent à Mlle Hauck une prochaine célébrité.

*** Henri Panofka continue à propager avec succès, en Italie, les bonnes traditions du chant. Une de ses élèves, Linda Caracciolo, a donné récemment, à Livourne, un brillant concert où elle s'est révélée comme une artiste accomplie, parfaitement mûre pour les triomphes de la scène. Une autre, Margherita Daltona, vient de faire un très-heureux début dans le rôle d'Azucena du *Trovatore*, à Pise. C'est une très-belle personne dont les journaux locaux sont unanimes à vanter la magnifique voix de mezzo-soprano et l'excellente méthode.

*** La Société libre des Beaux-Arts, comité central, a donné dimanche dernier sa grande séance publique annuelle avec le concours de MM. Mendioroz, Tousé et Castégnier, de Mlles Marie Brunot, Hortense Gaildrau et Alice du Pertuys. Cette dernière est une jeune cantatrice, à peine âgée de dix-huit ans, blonde et élancée, dont la riche voix de soprano ne peut manquer avec l'étude de fournir une artiste *di primo cartello* à une de nos grandes scènes italiennes. Mlles Marie Brunot et Hortense Gaildrau sont de fort sympathiques pianistes; M. Mendioroz, qui appartenait l'an dernier au théâtre San-Carlo de Lisbonne, est un baryton à la voix vibrante et colorée; M. Castégnier, un hautbois soliste de première force, et quant à M. Tousé, il n'y a pas de bonnes fêtes artistiques sans ses chansonnettes aussi piquantes que distinguées. Ajou-

tons, comme comprises dans la partie musicale de cette séance, les brillantes appréciations faites du talent de MM. Ambroise Thomas, Félicien David et Emile Perrin (le directeur de l'Opéra), tous trois membres honoraires de la Société, par le secrétaire-général, M. Ch Lucas.

*** Dimanche dernier, on a exécuté le troisième trio en *fa* mineur d'Adolphe Blanc, à la séance des Enfants d'Apollon; l'interprétation a été excellente, confiée qu'elle était à MM. de Cuvillon, Leboue et l'auteur. L'andante en sourdine surtout a produit un grand effet : encore un nouveau succès à enregistrer au compte de M. Blanc.

*** Les honneurs du premier concert de Boulogne-sur-Mer ont été pour Jules Lasserre, violoncelliste, dont le jeu est d'une grande pureté. La réunion de Steller, Laura Harris, et de M. et Mme Alfred Jaëll, dans le second concert, a réellement émerveillé le public nombreux attiré par la réputation de ces quatre artistes. Les duos de *Don Giovanni* et de *Don Pasquale* ont été dits le plus spirituellement du monde par Steller, qui est toujours un chanteur du plus haut mérite, et par la toute charmante Mlle Harris. La fantaisie sur *Home sweet home*, de Jaëll, a été bissée. Le duo pour deux pianos et *la Marche turque*, exécutée à quatre mains par M. et Mme Jaëll, ont produit un effet prodigieux.—Mlle Marie Schroeder, Troy et Sivori sont engagés pour le troisième et dernier concert qui aura lieu le 24 de ce mois.

*** Le 28 juillet dernier, Bagnères-de-Bigorre a inauguré son nouveau Casino qui peut rivaliser avec ceux des plus célèbres stations thermales. Un concert a été donné dans la grande salle, où plus de mille personnes peuvent s'asseoir à l'aise. La polka *Coucou et Crieri* et le *Champagne-Galop* ont mis l'assistance en belle humeur et retrouvé là leur succès habituel.

*** Dans un très-beau concert donné le 27 juillet dernier à Ems, on a entendu Mlle Marimon, MM. Vieuxtemps, Batta, Géraldy et de Vroye. Le roi de Prusse, qui assistait à cette soirée, a fréquemment donné le signal des applaudissements et a félicité les artistes.

*** Le 12 septembre prochain aura lieu, à Wiesbaden, un grand concert pour lequel ont été engagés Mlle Nilsson, Faure, Wilhelmy et le flûtiste de Vroye.

*** L'église paroissiale de Dreux vient d'être dotée d'un orgue construit par la maison Cavaillé-Coll de Paris. L'inauguration de l'instrument a eu lieu mercredi dernier par M. Saint-Saëns, l'éminent organiste de l'église de la Madeleine de Paris, dont les improvisations ont charmé pendant plus de deux heures l'auditoire nombreux et choisi qu'avait attiré cette belle cérémonie.

*** Le jury nommé par le ministre de l'intérieur de Belgique pour le concours international de musique religieuse se compose de MM. Fétis, Soubre, Benoît, de Vroye, de Burbure, Gevaërt, Ch. Vervoitte, Lefebvre-Niedermeyer, Franz Lachner, Hammerlander et Kufferath. Il se réunira le 17 de ce mois à Bruxelles, et cent cinquante partitions venues de tous les points de l'Europe seront soumises à son examen.

*** La Société des auteurs et compositeurs dramatiques allemands, dont le siége est à Vienne, est aujourd'hui constituée et a élaboré ses statuts, qui sont en partie calqués sur ceux de la Société française. Les droits garantis aux auteurs sont de dix, six, trois et deux pour cent, suivant l'importance de l'ouvrage. Le compositeur est seul considéré comme auteur d'un opéra, à moins qu'il ne déclare expressément vouloir associer le poëte à ses droits. Enfin, la survivance des honoraires d'un auteur mort n'est assurée à ses héritiers que pendant dix ans. — Le Comité provisoire est composé de MM. Laube, Mauthner, Mosenthal, auteurs dramatiques; F. de Flotow, Suppé, compositeurs.

*** Le flûtiste de Vroye fera partie de la prochaine tournée artistique Ullman-Patti.

*** La ravissante *Valse des Etincelles*, de Jules Klein, vient de paraître chez MM. Gérard et Cie, éditeurs de musique. La première édition a été enlevée dans l'espace d'une quinzaine de jours. *Rêves d'automne* (valse), du même auteur, sont sous presse, et paraîtront dans quelques jours en édition originale, simplifiée, à quatre mains et pour orchestre.

*** On annonce la mort à Paris : de M. Ernest Ber, le fondateur du Pré-Catelan; — de Mme Lacour, pianiste distinguée; — à Santiago (Chili), du maestro Luigi Deleurie, mari de la cantatrice Borsi-Deleurie.

*** Un grand Festival militaire sera donné aujourd'hui, à deux heures, au Pré-Catelan, par toutes les musiques du premier corps d'armée et les fanfares des chasseurs à pied, à l'occasion de la fête de l'Empereur.

ÉTRANGER

*** *Baden-Baden.* — Une Conférence poétique et un Grand Concert ont composé les plaisirs intelligents de la semaine. La première a été faite par Mme Ernst, avec le talent saisissant et souple qui tient sous le charme les auditoires d'élite. Dans le second, Mlle Marie Roze a admirablement chanté la mélodie des Djinns, du *Premier Jour de bonheur*, et le grand air d'Alice, de *Robert le Diable :* le public lui a fait une véritable ovation. Plusieurs morceaux, la romance de *Martha* entre autres, ont été parfaitement dits par M. Monjauze. M. Ehrlich, pianiste distingué, professeur au Conservatoire de Berlin, a exécuté d'une manière remarquable le Concerto en *mi bémol* de Beethoven. Bottesini, enfin, et sa contrebasse merveilleuse ont excité l'enthousiasme et provoqué des bravos sans fin. — Une heureuse innovation a inauguré, le 6 août, les *Concerts classiques* à grand orchestre, qui se continueront tous les jeudis, dans l'après-midi, à la Conversation. Le programme de la première séance était des mieux choisis : Beethoven, Mendelssohn, Wagner. M. Oudsdhorn a joué un *larghetto* de Mozart : le sentiment, l'expression, l'ampleur du jeu de cet artiste le font préférer à tous les violoncellistes qui se sont produits ici cette année.

*** *Hombourg.* — Les représentations de la Compagnie italienne se continuent avec un succès croissant, et devant une affluence toujours considérable. *Il Trovatore* vient d'être chanté par Désirée Artôt, Norina Grossi, Naudin, Verger et Agnesi : magistral ensemble. Chaque morceau, chaque scène a valu à Mlle Artôt des ovations sans nombre; mais le *Miserere* et le duo suivant avec Verger ont soulevé un enthousiasme indescriptible, et les deux artistes ont été plusieurs fois rappelés au milieu des braves et des fleurs. Norina Grossi est une admirable Azucena, et Naudin est toujours le grand chanteur qu'on aime tant à entendre. Verger a fait, comme de coutume admirer sa voix sympathique si habilement dirigée. Agnesi dit le *racconto* du premier acte d'une façon remarquable. *Il Barbiere* a été pour Désirée Artôt une suite d'ovations des plus chaleureuses. Impossible de dire avec plus de finesse, plus de charme la fameuse cavatine *Una voce poco fa.* A la leçon de chant, Mlle Artôt a chanté une mazurka de Chopin : *l'Oiselet et la Coquette;* elle y a déployé des trésors de vocalises qui ont soulevé un enthousiasme indescriptible. Comme *rondo final*, Mlle Artôt a chanté *la Charmeuse*, valse nouvelle écrite pour elle par M. Ehrlich, de Berlin : artiste et compositeur ont été acclamés. — Mme Patti donnera ici, à partir du 15 août, quinze représentations successives : elle chantera d'abord *Lucia.*

*** *Spa.* — Un grand concert a été donné le 10 à la Redoute. M. et Mme Léonard, le ténor Jourdan, Arban, M. de Bériot ont eu tout le succès qu'ils méritaient et ont été applaudis jusqu'au rappel. Le public a particulièremen fêté M. et Mme Léonard, ainsi qu'Arban. D'autres solennités musicales sont annoncées et attendues avec impatience.

*** *Munich.* — Le *Ruy-Blas* de Max Zenger, donné récemment à Manheim, vient d'obtenir ici le plus honorable succès. Les principaux rôles étaient remplis par Mlles Stehle et Léonoff, et MM. Vogel et Kindermann.

*** *Oldenbourg.* — Un grand festival des Sociétés chorales de l'Allemagne du Nord a eu lieu ici dernièrement, L'œuvre la plus importante du programme, et celle aussi qui a eu le plus de succès, est la cantate *Salamis* (chant de triomphe des Grecs), de Fr. Gernsheim, l'éminent compositeur et professeur du Conservatoire de Cologne. Un nouveau concerto de piano du même auteur, qu'on entendra cet hiver à Paris, est appelé également au succès le plus flatteur.

*** *Vienne.* — Une nouvelle Sélika vient de débuter dans *l'Africaine*, Mlle Gindele, artiste d'un mérite réel et qui a rendu et rendra encore de précieux services à l'Opéra. Sans faire oublier ses célèbres devancières, elle a su marquer ce rôle difficile d'un cachet particulier et en rendre avec un rare bonheur le côté sentimental. — Dans une représentation donnée au Carltheater en l'honneur des tireurs allemands, on a beaucoup applaudi une nouvelle opérette en un acte de Zaytz, *Der Meisterschuss von Poltenstein.*

*** *Milan.* — Comme on s'y attendait, les destinées de la Scala sont encore une fois remises entre les mains du ducemvirat Brunello et Bonola. Les artistes engagés jusqu'à présent sont Teresina Stolz, Mongini, Colonnese, Junca, et la danseuse Caterina Beretta.— Le théâtre Carcano se rouvrira le 3 septembre avec *Dinorah.* — Le maestro Francesco Faccio, chef d'orchestre de ce dernier théâtre, musicien éminent, vient d'être nommé professeur de contrepoint et d'harmonie au Conservatoire.

*** *Padoue.* — *Le Prophète* a procuré à notre théâtre une magnifique fin de saison. Seize représentations de ce chef-d'œuvre ont remis à flot la direction; à la dernière notamment, 1,800 billets (chiffre inouï ici) ont été pris. Les cantatrices Maria Destin (Fidès) et Ostawa Torriani (Berthe) méritent les plus sincères éloges pour le talent et le zèle qu'elles n'ont cessé de déployer dans tout le cours de cette brillante campagne.

Le Directeur : S. DUFOUR.

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu.

Grand Quadrille

SUR

LES FUGITIFS

Drame de MM. Bourgeois et Dugué,

PAR

ALEXANDRE ARTUS

Pour Piano. — *Prix : 4 fr 50.*

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU

Nouvelle Collection (sixième)

DES MEILLEURS

QUADRILLES, VALSES, POLKAS, POLKAS-MAZURKAS, ETC.

Composés par Strauss, Arban, Marx, Mey, Musard, Roques, Ettling, Labitski, etc.,

ARRANGÉS

Pour un Violon, pour un Cornet et pour une Flûte.

1. **Musard**. Valse des *Deux Aveugles*.
2. — Valse de *Tromb-al-Cazar*.
3. — Polka des *Deux vieilles Gardes*.
4. **Herzog**. Polka *Coucou et Crieri*.
5. **Arban**. Quadrille de *la Grande-Duchesse de Gérolstein*.
6. **Strauss**. Valse de *la Grande-Duchesse de Gérolstein*.
7. **Roques**. Polka et polka-mazurka de *la Grande-Duchesse de Gérolstein*.
8. **Strauss**. Valse du *Pardon de Ploërmel*.
9. — Valse de *Lischen et Fritzchen*.
10. **Patti** (Ad.). Valse: *Fleur du Printemps*.
11. **Musard**. Valse des *Bavards*.
12. **Arban**. Quadrille sur *Robinson Crusoë*.
13. **Strauss**. Quadrille sur *Martha*.
14. **Marx**. Quadrille sur *l'Africaine*.
15. **Strauss**. Quadrille *Echo des Bouffes-Parisiens*.
16. **Lamotte**. Quadrille sur *Fra Diavolo*.
17. **Arban**. Polka du *Brésilien*.
18. **Doppler**. Grande Polka des *Horloges de la forêt Noire*.
19. **Roques**. Polka de *Robinson Crusoë*.
20. **Arban**. Polka-mazurka de *l'Africaine*.

Chaque n°, 1 fr., prix marqué. — *La collection, net 7 fr.* — *Chaque n°, 1 fr., prix marqué.*

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seul agent à Londres
S. ARTHUR CHAPELL,
45, New Bond Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

Exposition Universelle de Londres 1862

MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à

ANTOINE COURTOIS

POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES,

ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN CÉNÉRAL.

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie Impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg:
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantie RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU.

LA MUSIQUE EN MINIATURE

CARTES-PORTRAITS, AVEC MUSIQUE, PHOTOGRAPHIÉES

1. **Meyerbeer**. Marche du Sacre du *Prophète*. 1 50
2. — Couplets de *Robert le Diable*, piano et chant 1 50
3. — Ballade de *l'Africaine*, piano solo 1 50
4. — Romance du *Pardon de Ploermel*, piano et chant 1 50
5. **Adam**. Ronde du *Postillon de Longjumeau*. . . . . 2 »
6. **Schubert**. *Ave Maria*, paroles françaises 1 50
7. — *Adieu*, paroles françaises, piano et chant. . . . 1 50
8. **Mendelssohn**. *Chanson du Printemps*, romance sans paroles. . . . . 2 »
9. **Patti** (Adelina). *Le Bal*, musique de Strakosch, piano et chant. . . . . 2 »
10. — *Di Gioja insolita*, musique de Strakosch . . . . 2 »
11. **Mme Sass**. Air du Mancenillier de *l'Africaine*. . . . 1 50
12. **M. Naudin**. Air : *O paradis!* de *l'Africaine*. 1 50
13. **M. Faure**. Ballade : *Adamastor*, de *l'Africaine*. . . . 1 50
14. **Reine Hortense**. *Partant pour la Syrie*, chant national 1 50
15. **Patti** (Carlotta). *Par un sentier*, chanson irlandaise 1 50
16. **Offenbach**. *Lischen et Fritzchen* : « Le rat de ville.» 1 50
17. — *Les Deux Aveugles*, bolero : « La lune brille. » 1 50
18. **Flotow** (de). *Martha*, romance : « Lorsqu'à mes yeux sa chère image.» 1 50
19. — *Martha* : « Seule ici, fraîche rose. » 1 50
20. **Auber**. *La Muette de Portici*: « Du pauvre seul ami.» 1 50
21. — *Le Domino noir*, couplets : « Ah ! quelle nuit. ». 1 50
22. **Rossini**. *Moïse*, prière: « Des cieux où tu résides.» . 1 50
23. — *Robert Bruce*, barcarolle : « Calme et pensive.» 1 50
24. **Maillart**. *Les Dragons de Villars* : « Il m'accuse. » 1 50
25. — *Les Dragons de Villars*: « Ne parle pas, Rose.» 1 50
26. **Heller** (Stéphen). *Chanson de Mai*, pour piano . . . 1 50

Album chorégraphique de poche contenant :

27. 1. Marx. Quadrille sur *Martha*, pour piano . . . . . 2 »
28. 2. Lumbye. Champagne-galop, pour piano. 1 50
29. 3. Stutz. Polka-mazurka sur *l'Africaine*. 1 50
30. 4. Arban. Polka sur la *Ronde du Brésilien*. 1 50
31. 5. Strauss. Valse sur *Lischen et Fritzchen*. . . . . 2 »
32. **Haydn**. *Menuet du bœuf*, pour piano. 1 50
33. **Bach**. *Gavotte favorite*, n° 1, pour piano. 1 50
34. — *Gavotte favorite*, n° 2, pour piano. 1 50
35. **Beethoven**. *Le Désir*, valse n° 1, p. piano. . . . . 1 »
36. — 2e et 3e valses, pour piano . . . . . 2 »
37. — 4e, 5e et 6e valses, pour piano . . . . . 2 »
38. — Bagatelle, n° 1, pour piano. . . . . 2 »
39. **Mozart**. *Marche turque*, pour piano. 1 50
40. — *1re valse favorite*, pour piano . . . . . 1 »
41. **Weber**. *Dernière Pensée*, pour piano. . . . . 1 »
42. — Valse de *Robin des bois*, pour piano . . . . . 1 »
43. **Haendel**. *God save the Queen*, piano et chant 1 50
44. — *Rule Britannia*, piano et chant 1 50
45. — Variations sur le *God save the Queen*, piano solo. . 1 50
46. — Id. *Rule Britannia*, id. . . . . 1 »
47. **Field**. *5e nocturne*, pour piano. 1 50
48. **Gluck**. « J'ai perdu mon Eurydice, » grand air d'*Orphée*, chant et piano. . . . . 2 »
49. **Grétry**. « Une fièvre brûlante, » chant et piano . . 1 50
50. — « Que le sultan Saladin, » chanson, id. 1 50
51. — « La danse n'est pas ce que j'aime, » couplets, chant et piano. 1 50
52. **Chopin**. *2e nocturne*, pour piano 1 50
53. — *6e valse*, pour piano. 1 50
54. — *Marche funèbre*, pour piano. 1 50
55. **Rouget de l'Isle**. *La Marseillaise*, piano et chant. 2 »
56. **Portrait de S. A. le Prince Impérial**. *Fior di Primavera*, valse composée par Adelina Patti et dédiée à S. A. le Prince Impérial. 1 50
57. **Rossini**. Cavatine du *Comte Ory* : « Que les destins.» 1 50
58. **Schneider** (Mlle). Couplets du sabre de *la Grande-Duchesse de Gérolstein* 1 50
59. — Déclaration : « Dites lui. » 1 50
60. — Légende du verre: « Il était un de mes aïeux.» 1 50

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

35e Année. N° 34. 23 Août 1868.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Les Théâtres lyriques secondaires à Paris depuis 1820 (6e article), par **Arthur Pougin**. — Beethoven à Tœplitz. — Correspondances : Grenoble, par **Em. Mathieu de Monter**, et Bruxelles. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves**. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

LES THÉATRES LYRIQUES SECONDAIRES A PARIS DEPUIS 1820.

(6e article) (1).

J'ai annoncé le répertoire détaillé de l'Odéon, en ce qui se rapporte à la musique, pendant la période de son existence semi-lyrique. Le voici :

1824. — 27 avril. — *Les Trois Genres*, prologue d'ouverture de Scribe, Pichald et Dupaty, musique de Boïeldieu et Auber.

C'est le petit ouvrage que j'ai signalé plus haut. Il fut très-heureusement accueilli, et voici comment en parlait le *Journal des Débats*, en rendant compte du spectacle d'inauguration de la nouvelle direction de l'Odéon : « ... L'ouverture s'est faite, le jeudi 29 avril, par un très-joli prologue de M. Scribe, intitulé *les Trois Genres*. L'objet du prologue était de donner aux spectateurs accourus en foule à l'inauguration du temple une idée de l'organisation de la société nouvelle et des divers travaux auxquels elle va se livrer. A l'aide d'un cadre ingénieux, on voit paraître tour à tour des acteurs tragiques qui débitent un acte de la tragédie de *Turnus*, par M. Pichald, deux acteurs de comédie qui, dans une scène un peu longue, mais élégamment versifiée, de M. Dupaty, invitent par l'appât de la louange tous les membres des grands établissements de la rive gauche de la Seine à visiter l'Odéon; et enfin, des acteurs-chantants qui exécutent un petit opéra, dont la musique, par sa grâce et sa vivacité, est digne des auteurs du *Calife* et d'*Emma*. Le directeur, M. Bernard, figure dans cet opéra, et il y chante, avec plus de goût que de force et d'éclat, un air de basse. Tout cela a été entendu et accueilli favorablement; tout a été applaudi: vers tragiques, vers comiques, dialogue en prose, dialogue chanté, exécution d'un orchestre ferme et vigoureux; il était impossible de commencer sous des auspices plus brillants, plus complétement heureux. »

1er mai. — *Le Tableau parlant*, d'Anseaume et Grétry, créé à la Comédie-Italienne le 20 septembre 1769. (Début d'Auguste Lebrun.) — *Le Barbier de Séville*, de Rossini, traduit par Castil-Blaze, joué par Lecomte, Valère, Léon, Camoin, Mme Montano. Ouvrage et interprètes obtiennent un très-grand succès, à ce point que Mme Montano est rappelée sur la scène à la fin de la pièce, ce qui n'était pas alors aussi banal qu'aujourd'hui.

11 mai. — *L'Epreuve villageoise*, de Desforges et Grétry, reprise déjà peu de temps auparavant, ainsi que nous l'avons vu, au théâtre de Madame. (Débuts de Saint-Preux et de Mme Letellier.)

16 mai. — *La Fausse Magie*, de Marmontel et Grétry, créée à la Comédie-Italienne le 1er février 1775.

27 mai. — *Richard Cœur-de-Lion*, de Sedaine et Grétry, créé au même théâtre le 21 octobre 1784.

5 juin. — *Les Folies amoureuses*, arrangées par Castil-Blaze, d'après Regnard pour les paroles, d'après Mozart, Cimarosa, Paër, Pavesi et Steibelt pour la musique. On a vu, dans le chapitre précédent, que cet ouvrage avait paru pour la première fois, ainsi arrangé, au théâtre de Madame, mais en un acte seulement, pour suivre les prescriptions absolues du privilége de ce théâtre. Cette fois il était en trois, et l'arrangeur avait dû, par conséquent, modifier et considérablement augmenter la partie musicale.

22 juin. — *Sylvain*, de Marmontel et Grétry, créé à la Comédie-Italienne le 19 février 1770.

29 juin. — On joue le second acte de *Raoul, sire de Créqui*, de Monvel et Dalayrac, créé à la Comédie-Italienne le 31 octobre 1789.

12 juillet. — *Blaise et Babet*, de Monvel et Dezèdes, créé à la Comédie-Italienne le 30 juin 1783. (Débuts de MM. Dulin et Lerminez.)

19 juillet. — *Le Paria*, tragédie de Casimir Delavigne, créée peu d'années auparavant. On y avait ajouté des chœurs dont la musique avait été composée par Léopold Aimon, mais selon l'*Almanach des Spectacles*, « la musique de ces chœurs n'ayant pas produit l'effet qu'on en attendait, on l'a supprimée à la troisième représentation. » Cette rédaction ambiguë ferait supposer qu'on

(1) Voir les nos 25, 26, 29, 31 et 33.

avait laissé subsister les paroles des chœurs susdits, et qu'on les aurait ainsi chantés sans musique. Je n'en crois rien.

23 juillet. — *Philippe et Georgette*, de Monvel et Dalayrac, créé à la Comédie-Italienne en 1792. (Début de Mme Pouilley.)

2 août. — *La Pie voleuse*, opéra en trois actes, paroles imitées du drame de Caigniez et Daubigny; et ajustées par Castil-Blaze sur la musique de la *Gazza ladra*, de Rossini. — Grand succès, moins productif cependant que celui du *Barbier*.

1er septembre. — *L'Amant jaloux*, de D'Hèle et Grétry, créé à la Comédie-Italienne le 23 décembre 1778.

19 octobre. — *La Rosière de Salency*, de Pezay et Grétry, créée à la Comédie-Italienne le 28 février 1774. — Décidément l'Odéon en tenait pour Grétry, et tout le répertoire de celui-ci y passait successivement. Le choix eût pu être plus mauvais, du reste.

21 octobre. — *Le Sacrifice interrompu*, opéra en trois actes, paroles imitées de l'Allemand par de Saur et Saint-Geniès, musique de Winter, arrangée par Vogt et Crémont. Cet ouvrage avait fait sa première apparition à Vienne, vers 1795; le succès qu'il avait obtenu alors se renouvela à l'Odéon, bien qu'ici on le trouvât un peu long.

3 novembre. — *Le Règne de Titus*, cantate pour la fête du roi, paroles de ..., musique de Vergne, artiste de l'orchestre (chef d'attaque des seconds violons).

7 décembre. — *Robin des Bois, ou les Trois Balles*, opéra-féerie en trois actes, traduction très-libre du chef-d'œuvre de Weber, *le Freyschütz*, par Castil-Blaze et M. Sauvage. — Succès énorme, bien que très-incertain à la première représentation, le public étant dérouté par le caractère de cette musique, si nouveau pour lui. On sait, du reste, que Castil-Blaze en avait pris à son aise avec la partition de Weber, qu'il avait *complétée* en y ajoutant des morceaux de son crû. Néanmoins, *Robin des Bois* fournit à l'Odéon une carrière si brillante, qu'on jugea plus tard à propos de le reprendre à l'Opéra-Comique (1835), où il eut un beau regain de succès (1).

1825. — 9 mai. — *Les Noces de Gamache*, opéra-bouffe, paroles françaises de MM. Sauvage et H. Dupin, musique de Mercadante, arrangée par M. Guénée (première représentation donnée au bénéfice de Joanny). — « La musique des *Noces de Gamache*, disait *le Constitutionnel*, arrangée avec beaucoup de goût par M. Guénée, est, comme on sait, de Mercadante; elle a du charme, de la variété, et elle brille surtout par une abondance de motifs heureux. On ne peut pas dire que ce soit de grande musique; mais il est certain que c'est de la musique agréable à entendre, et qu'on éprouve, en l'écoutant, l'envie de la chanter. » En somme, l'ouvrage eut du succès. Parlant ensuite des débuts qui avaient eu lieu récemment à l'Odéon, et après avoir mentionné ceux de la tragédie et de la comédie, le même journal ajoutait : « Enfin, dans l'opéra, arrive en tête Mlle Lemoule, douée d'une très-belle voix, et qui a fait son second début par Colombine du *Tableau parlant*; Mme Albert, qu'on voit et qu'on entend avec plaisir; Mmes Meyssin et Bultel, dont nous avons déjà parlé; le ténor Cœuriot, qu'on a peu goûté dans *le Barbier*, mais qui a été beaucoup mieux accueilli dans le rôle de Pierrot; et Margaillan, qui a débuté dans cet ennuyeux *Sylvain*, et qui, comme chanteur, a parfaitement réussi. »

7 juin. — *Louis XII, ou la Route de Reims*, opéra de circonstance en trois actes, donné à l'occasion du sacre de Charles X, paroles de MM. Lauréal et de Saint-Georges, musique tirée des œuvres de Mozart, et arrangée par Crémont et Vergne. — C'était, on le voit, encore un pastiche. « La musique est de Mozart, disait *le Constitutionnel*; cela suffit à son éloge. On ira à l'Odéon voir cette pièce de circonstance par curiosité; il est difficile de se faire une idée de la richesse et de la pompe du spectacle dont elle est entourée. »

28 juin. — *Les Français au Sérail*, opéra-comique en un acte, réduction des *Visitandines*, de Picard et Devienne, créées à Feydeau le 7 juillet 1792. Il n'était pas permis alors — on était aux beaux jours de la Restauration — de mettre des religieuses en scène; trois hommes de lettres, qui prenaient les noms d'Hyacinthe, Albertin et Fleury, s'ingénièrent à changer le sujet de la pièce de Picard, supprimèrent quelques morceaux de la partition charmante de Devienne, réduisirent en un seul les deux actes primitifs, servirent chaud, et... la morale fut sauve.

25 juillet. — *Othello*, opéra en trois actes, traduit de l'italien par Castil-Blaze, sur la musique de l'*Otello* de Rossini. Cette traduction avait été déjà donnée en province, et sa représentation à Paris ne fit que confirmer le succès qu'elle y avait obtenu.

16 août. — *La Comédie à la campagne*, opéra-bouffe en deux actes, imité de l'*Impresario in angustie*, de Cimarosa, paroles de M. Duvert, adaptées à la musique par Crémont. — Succès. « L'idée de mettre sur la scène française l'*Impresario in angustie* de Cimarosa, pour n'être pas nouvelle, n'en est pas moins heureuse. La manière dont M. Duvert l'a exécutée lui fait honneur. Les vers des *aria*, des *duo* et des morceaux d'ensemble de *l'Opéra à la campagne*, ne décèlent point cette prétendue gêne imposée par le rhythme musical qui fait dire tant de sottises à M. Castil-Blaze. C'est de l'imitation, dit-on, oui; mais imiter ainsi vaut mieux que traduire. Le succès de cet opéra a été complet, l'exécution parfaite, les applaudissements se sont fait entendre d'un bout à l'autre : cet ouvrage a pourtant un défaut dont tout le monde a été frappé, et beaucoup trop rare pour n'en pas prendre note : il a paru court. » (*Constitutionnel.*)

31 octobre. — *La Dame du Lac*, opéra en quatre actes, imité de *la Donna del Lago*, de Rossini. Cette fois, les paroles sont de d'Epagny et d'Auguste Rousseau, et l'adaptation est due à Lemière de Corvey. — Très-grand succès.

17 novembre. — *Preciosa*, ou *la Bohémienne*, drame en trois actes, imité de l'allemand, de Wolf, avec chœurs et intermèdes de Weber. — Qui avait fait cette traduction? Est-ce Castil-Blaze? Je n'en sais rien et n'ai pu trouver à ce sujet aucun renseignement. Toujours est-il que l'extravagance de cette traduction était telle que l'ouvrage n'atteignit même pas la fin de sa première représentation et succomba sous les sifflets. On sait pourtant quel succès il obtint au théâtre Lyrique, le 16 avril 1853, avec la nouvelle adaptation de MM. Beaumont et Nuitter (1).

Avant de terminer le répertoire musical de l'Odéon pour l'année 1826, il me faut mentionner un fait qui alors passa à peu près inaperçu, mais qui depuis a acquis une valeur historique. Je veux parler du début de notre grand ténor Duprez, du chanteur illustre dont la renommée, depuis, est devenue universelle, dont la carrière a été si brillante. M. Duprez débuta, à l'Odéon, par le rôle d'Almaviva du *Barbier de Séville*, le 1er mars 1825, et il resta attaché à ce théâtre jusque vers le milieu de 1827.

ARTHUR POUGIN.

(*La suite prochainement.*)

(1) Deux anciens ouvrages avaient encore été repris dans le cours de cette année à l'Odéon, mais je n'ai pu que le constater, sans trouver la date de leur représentation. Ce sont : 1° *Ambroise, ou Voilà ma journée*, de Monvel et Dalayrac, qui avait été créé au théâtre Favart le 12 janvier 1793; — 2° *le Tonnelier*, paroles et musique d'Audinot, créé à l'Opéra-Comique de la foire Saint-Laurent en 1765.

(1) Je trouve encore, pour l'année 1825, deux reprises dont il m'a été impossible d'établir la date précise : 1° *Raoul Barbe-Bleue*, de Sedaine et Grétry, créé à la Comédie Italienne le 2 mars 1789; — 2° *Zémire et Azor*, de Marmontel et Grétry, créé au même théâtre le 16 décembre 1771.

BEETHOVEN A TŒPLITZ.

La *Süddeutsche Musikzeitung* publie une lettre, inédite jusqu'ici, adressée en 1811 par Varnhagen à son ami le poëte Louis Uhland, et qu'on ne lira pas sans intérêt. Elle n'est point d'un admirateur banal, et elle est surtout précieuse en ce qu'elle montre le caractère de Beethoven par son côté affable et bon, que les amateurs d'antithèses ont si souvent cherché à amoindrir.

« ... J'ai fait à Tœplitz, dans les derniers jours de l'été, la connaissance de Beethoven ; j'ai trouvé, dans l'homme qu'on représente comme sauvage et insociable, un grand artiste au cœur d'or, à l'esprit élevé et aux manières pleines de cordialité. Il a fait pour nous, dès la première entrevue, ce qu'il a refusé à des princes : il s'est mis au piano. J'ai été bien vite à mon aise avec lui ; et l'attrait qu'exerçaient sur moi ce noble caractère, ce souffle divin dont je croyais sentir l'influence continuelle au milieu du calme dont s'entourait ce grand homme, devinrent si puissants, que je finis par ne plus m'apercevoir, pendant des journées entières, de la difficulté que la faiblesse de son ouïe apportait nécessairement dans nos relations; j'ai même passé tous ces derniers jours exclusivement dans sa société et dans celle de son ami Oliva, un excellent homme que Kœrner a aussi connu.

» Si je ne savais déjà, comme tout le monde, que Beethoven est le plus grand, le plus profond et le plus magnifiquement doué des artistes allemands, sa manière d'être seule me l'aurait révélé, à moi qui cependant suis un ignorant en musique. Il n'a vécu que pour son art; et son incroyable activité et sa fécondité sont telles qu'aucune passion humaine n'a de prise sur lui.

» Il lui faut l'espace libre et sans limites pour ses promenades. Dans ses courses solitaires dans les montagnes et les bois, il se repose par la contemplation des grandes scènes de la nature, il médite des créations musicales, il goûte le bonheur dans le secret de son cœur.

» Je te fais part de mes impressions pour que tu ne cherches pas à le comparer à quelque autre; il faut absolument le mettre à part, lui donner une place à lui seul dans le domaine de l'art. Je voudrais pouvoir te dire combien il était beau, touchant, religieux et recueilli, cet homme de génie qui semblait avoir reçu le baiser d'un dieu, alors qu'il nous jouait de sublimes variations, véritable manifestation d'une puissance divine intérieure, écho que l'artiste laissait expirer, impuissant qu'il était à le fixer sur le papier! J'ajouterai, mon cher ami, que je lui ai donné, sur sa demande, toutes tes poésies, que je regrette de n'avoir pas eu le temps de copier; tu peux espérer d'en voir bientôt plusieurs mises en musique. J'en suis aussi heureux que si elles étaient de moi. »

CORRESPONDANCE.

Grenoble, 20 *août* 1868.

« Les fêtes que Grenoble vient de voir depuis trois jours, à l'occasion du concours musical et de l'inauguration de la statue de Napoléon Ier, ont été splendides et telles que le Dauphiné en gardera le souvenir pendant plusieurs générations. Jamais une affluence aussi considérable de populations, accourues de tous les points du sud-est de la France, ne s'était pressée dans la capitale de notre ancienne province : c'est à plus de 100,000 personnes qu'il faut évaluer cette foule enthousiaste. » J'emprunte au *Courrier de l'Isère*, mon cher directeur, cette appréciation significative de l'éclat des fêtes musicales auxquelles j'ai assisté et dont je crois devoir vous dire quelques mots, car elles ont été véritablement des manifestations de l'art populaire par excellence, la plus haute, la plus complète, la plus éloquente de l'année.

Trois jours durant, en effet, la musique, qui fut de tout temps la grâce et l'honneur de la terre dauphinoise, qui commença de naître et d'y retentir dès les âges de fer, au sortir des horreurs sauvages de l'Allobrogie; qui passa à côté des cloîtres et qu'on y accueillit quelquefois; qui fut l'âme joyeuse des veillées et la fête délicate des châteaux, la musique a surpris encore une fois, réjoui et comme galvanisé ce généreux pays. Du 15 au 18 août, Grenoble a été tout vibrant de fanfares et de chœurs, tout bruissant de symphonies et de cantates. Parmi ces *sept mille* chanteurs et instrumentistes, que de belles voix, que de beaux talents, que de modestie aussi, de discipline et de bonne volonté!

Pour permettre à cette armée de concurrents d'entrer en lice, la ville avait ouvert aux chanteurs populaires jusqu'aux prétoires de son Palais de Justice. On distribuait des médailles et des couronnes, en ce pacifique tournoi, là même où le ministère public requiert d'habitude le juste châtiment des coupables. Les premiers prix, dans les différentes divisions orphéoniques, ont été remportés par la Chorale forézienne de Saint-Etienne, le Cercle choral de Vénissieux, la Société philharmonique de Terre-Noire, l'Harmonie lyonnaise, la Chorale autunoise, la Lyre de Crest, l'Aigle de Marseille, l'Orphéon d'Annonay, le Cercle choral de Chambéry, la Mandoline de Romans, la chorale d'Oullins et l'Ecole normale de l'Isère. Les premiers prix de musiques d'harmonies sont revenus aux Enfants de la Loire, à la Philharmonique de Vienne et à la Sainte-Cécile de Draguignan. Quant aux fanfares innombrables, entre autres victorieuses, je citerai celles de Valence, Rumilly, plusieurs de Lyon, de la Côte-Saint-André, des Mineurs de la Ricamarie, d'Annonay, de Saint-Gends-Laval, de Vourles, de Saint-Jean de Bournaye, de Vernaison, du Péage-de-Roussillon et de Fure. Le premier prix d'excellence a été décerné à l'Union chorale de Lyon, et la municipalité grenobloise a offert une couronne de vermeil à la célèbre fanfare lyonnaise, si habilement dirigée par M. J. Luigini. Cet artiste éminent a également reçu du ministre de l'instruction publique un diplôme spécial, en témoignage des services rendus depuis longtemps par lui à la grande cause du progrès par l'Art.

Les différents jurys se composaient de MM. François Bazin, Laurent de Rillé, Besozzi, Boulanger, Monestier, Mathieu de Monter, Rolland, l'un des premiers promoteurs de l'Orphéon en France, J. Simon, Delaporte, Sangnier-Dubouret, Couder, Paulus, Thibaut, Klosé, Kokken, Dauverné, Léon Chic, Aimé Gros, Sain-d'Arod, A. Elwart, Jonas, etc. Hector Berlioz avait accepté la présidence d'honneur. Son *apparition* au banquet a provoqué une émotion indicible et des applaudissements enthousiastes. Une couronne d'or a été posée par le maire de Grenoble sur la tête du maître, qui à l'heure présente n'a plus d'envieux et appartient déjà, quoique vivant encore, à l'immortalité. Cet épisode, véritablement imposant de la fête, et auquel un violent orage subitement déchaîné et s'engouffrant parmi les fleurs et les lumières de la salle du banquet ajoutait un caractère en quelque sorte fantastique, revient de droit à l'histoire artistique contemporaine. Une réserve légitime ne me permet pas d'en dire plus long. Ce soin a été, au surplus, surabondamment rempli d'autre part par M. Laurent de Rillé, qui joint à beaucoup de mérite personnel un talent oratoire remarquable, sinon naturel et spontané, et qui a par trois fois, ce soir-là, déposé sur la célébrité de l'auteur de *l'Enfance du Christ* les fleurs symboliques d'une rhétorique à la Massillon. Notre ami et illustre collaborateur H. Berlioz, quoique fort souffrant, n'a pas été peu surpris d'apprendre que son éloge funèbre avait été prononcé fort à son insu.

Je n'insisterai pas davantage, mon cher directeur, sur les sérénades données aux membres du jury, ni sur les ovations dont ils ont été l'objet. L'hospitalité grenobloise a été, ces jours derniers, à la hauteur de son antique réputation. C'est vous dire que nous avons été reçus et accueillis avec la courtoisie la plus généreuse et la mieux entendue.

Une visite faite au monastère de la Grande-Chartreuse dans des conditions exceptionnelles et l'examen des antiphonaires de cette illustre communauté, que je dois à la haute obligeance du R. P. Dom de Cerso, général de l'ordre, feront l'objet d'une étude que les lecteurs de la *Revue et Gazette musicale* ne liront pas, je l'espère, sans quelque intérêt. Je l'écris au monastère même et vous l'adresserai prochainement.

La Bibliothèque de Grenoble, formée en 1771, possède plus de 90,000 volumes comprenant un grand nombre d'éditions rares et précieuses et de riches manuscrits : les ouvrages relatifs à la musique n'y font pas défaut et sollicitent même l'attention des écrivains voués à la littérature ou à l'histoire musicales. La musique est parfaitement enseignée à Grenoble par d'habiles professeurs, au premier rang desquels je citerai M. Duprey. Des cours de musique vocale sont tenus dans les deux écoles gratuites de garçons et de filles.

L'Académie delphinale, fondée en 1772, se compose de cinquante membres titulaires et de correspondants. Elle se réunit souvent pour entendre la lecture de travaux concernant les diverses branches de la littérature, des sciences et des arts. Elle publie chaque année un volume qui contient le bulletin fort intéressant des travaux de ses membres.

Le théâtre actuel de Grenoble est trop défectueux et trop petit pour pouvoir être conservé et restauré. La construction d'une salle plus vaste, plus appropriée à sa destination ne saurait être ajournée plus longtemps.

En résumé, mon cher directeur, les fêtes de Grenoble m'ont affirmé une fois de plus et ont établi pour d'autres une vérité indiscutable, je veux dire le caractère pacifique, consolant, aimant de l'Orphéon français. Oui certes, cette institution exprime la joie, l'orgueil même et la douce

satisfaction de tous ceux qui tracent dans la terre, dans le fer, dans le bois, le rude sillon du travail. Elle en accompagne et en soulage le labeur. Elle console souvent, elle apprend à voir et à sentir ce qui est beau et bien. Ces chœurs sont grandement utiles : ils disent beaucoup en peu de mots, ils vont partout, ils restent où ils vont. C'est, la plupart du temps, de la morale qui entre dans l'esprit des artisans sans qu'ils s'en aperçoivent. Il n'y a d'utile pour les ouvriers que ce qui est clair, élégant et bien dit. Les systèmes moraux et philosophiques peuvent être bons, mais l'artisan ne les comprend pas. Ils sont parfois défectueux ; le chant populaire est complet. Quand on n'a pas tous les moyens de tirer de peine son voisin, c'est beaucoup que de pouvoir la lui faire prendre en patience. Un beau concours d'orphéons est une œuvre excellente et noble.

La cantate composée par M. Sain-d'Arod, sur des paroles de M. Belmontet, pour l'inauguration du « bronze impérial » a marché avec assez d'ensemble et a produit l'effet habituel de ces œuvres de circonstance.

Em. Mathieu DE MONTER.

Bruxelles, 19 août.

Voici le résultat du grand concours international de musique sacrée, donné sous le patronage du gouvernement belge, par la maison Schott, de Bruxelles, et par MM. les membres du Congrès de musique religieuse de Belgique.

Cent partitions ont été envoyées à ce concours ; une messe portant la devise : *Gloria tibi Domine*, est parvenue après l'expiration du délai fixé par le programme et n'a pu, par conséquent, être admise.

Les pays d'origine des partitions adressées à M. Schott sont : la Belgique, la France, l'Angleterre, la Hollande, l'Italie, l'Espagne, presque tous les pays d'Allemagne et les Etats-Unis d'Amérique.

Le concours était partagé en deux catégories : la première consistait dans la composition d'une messe pour trois voix d'hommes (deux ténors et une basse) avec orgue, dans un style simple et facile, approprié aux besoins des églises de campagne et des maîtrises de deuxième et de troisième ordre dans les villes. Les compositeurs de tous les pays étaient appelés à cette lutte.

La deuxième catégorie consistait dans la composition de quatre motets de salut également pour trois voix d'hommes avec orgue. Mais cette division était réservée exclusivement aux compositeurs belges.

Pour le concours international, le premier prix a été décerné, après plusieurs tours de scrutin, à l'auteur de la messe portant pour devise ces paroles : *Laudate Dominum in hymnis.* L'ouverture de la lettre cachetée et accompagnant la partition a fait connaître le nom de M. Edmond Kretschmer, organiste de la cour et de l'église catholique de Dresde (Saxe).

Le deuxième prix a été remporté, à la majorité des voix, par M. Joseph Loebmann, directeur du chœur de l'église de Ostriz, près de Zittau, en Saxe. Sa partition portait pour devise : *Omnia ad majoren Dei gloriam.*

Le troisième prix a été décerné, également à la majorité des voix, à M. S. Summers, compositeur à Paris. Sa partition avait pour devise : *Simplicitas justorum diriget eos.*

81 compositeurs avaient pris part à ce concours. 38 ont été exclus de la lutte, à cause des nombreuses fautes de latin, des suppressions et des inversions de paroles constatées dans la paraphrase musicale du texte liturgique. Le jury a été unanime à reconnaître que, quant aux 43 autres manuscrits, une douzaine au moins méritaient les honneurs de l'impression. Le concours, dans son ensemble, peut être considéré comme le plus brillant qui ait encore été donné en Belgique, au point de vue de la musique sacrée.

Pour la catégorie réservée aux compositeurs belges, le jury a accordé un deuxième prix, sur dix-huit concurrents, à M. César Lust, organiste de l'église du Jésu, à Bruxelles, auteur des quatre motets du Saint-Sacrement portant pour devise : *Cantate Domino canticum novum.* Dans cette catégorie, dix partitions ont été exclues de la lutte à cause des suppressions ou d'inversions du texte latin.

La commission liturgique du jury se constituait de MM. De Vroye, abbé Cras et X. Van Elewyck.

Nous ferons connaître ultérieurement l'époque de la distribution des prix et de l'exécution publique et solennelle des œuvres couronnées.

— Les concours ont commencé au Conservatoire. De l'avis de tous, rarement ils ont été aussi brillants. Le premier prix de composition (classe de M. Fétis) a été décerné à M. Félix Pardon, jeune homme de dix-sept ans, en qui on pressent déjà un maître. Les résultats des concours d'harmonie, de contrebasse, de violoncelle, de violon, de chant et de déclamation lyrique ont été très-satisfaisants. Cette dernière classe, qui n'est que depuis un an sous la direction de M. Warnots, l'excellent ténor belge, s'est particulièrement distinguée.

REVUE DES THÉATRES.

Réouverture du Théatre-Français. — Gymnase : *Fanny Lear*, comédie en cinq actes, par MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy. — Variétés : *les Chambres de bonnes*, comédie en trois actes, par MM. Hippolyte Rimbaut et Raymond Deslandes ; *Une Eclipse de lune*, comédie en un acte, par M. Gabriel Ferry ; *la Vie privée*, comédie en un acte, par MM. Eugène Grangé et Victor Bernard. — Théatre impérial du Chatelet : Reprise des *Pirates de la Savane*, drame de MM. Anicet Bourgeois et Ferdinand Dugué.

Après avoir constaté que le Théâtre-Français a repris le cours de ses représentations le 15 août, à la suite d'un mois de fermeture, hâtons-nous d'entrer au Gymnase, où nous attend une comédie importante de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy, sous le titre de *Fanny-Lear.*

Nous sommes à la campagne, chez M. de Frondeville qui, en l'absence de sa femme dont il est séparé à l'amiable, mène joyeuse vie avec des amis devenus des commensaux. Parmi eux, il y a un M. Brédif, dont il courtise la femme, au mépris des lois de l'hospitalité. Tout à coup survient, à minuit, par le chemin de fer, Mme de Frondeville qui invoque la protection de son mari, pour échapper aux poursuites d'un adorateur vers lequel elle sent que son pauvre cœur est sur le point de verser. Un compromis a lieu entre les deux époux ; Frondeville aidera de tout son pouvoir au salut de sa femme, qui, de son côté, s'engage à désespérer son soupirant, à condition qu'il ne sera plus question de Mme Brédif. Les choses sont en cet état, lorsque apparaît sur l'horizon M. de Cadières, l'amoureux de Mme de Frondeville, et aussitôt l'action s'engage.

Mais, au milieu de tout cela, où est donc Fanny Lear? Et qu'est-ce que Fanny Lear? Nous allons le savoir, un peu tard peut-être, mais vous connaissez le proverbe : vaut mieux tard que jamais.

Fanny Lear est une ancienne actrice de Drury-Lane, qui, après quelques incartades sans conséquence, a pris dans ses filets lord Elphinstone, l'a enterré et est devenue son héritière pour une somme de plusieurs millions. La voilà riche, mais son ambition n'est pas satisfaite. Elle veut un nom pour forcer les portes du grand monde, qui lui sont fermées. Justement il y a dans les bas-fonds de Londres un gentilhomme français que son inconduite a réduit à la plus extrême misère. Le marquis de Noriolis est à vendre ; Fanny Lear l'achète, mais, devenue marquise, elle n'en reste pas moins à l'index, dans la haute société anglaise, et de dépit elle passe avec son mari en France, où elle espère être plus heureuse.

Or, le château de Noriolis est voisin de la villa de M. de Frondeville, et le marquis a une charmante petite fille qui a été pendant quelque temps confiée aux soins de Mme de Frondeville, mais que la nouvelle marquise a appelée auprès d'elle, dès les premiers jours de son arrivée en France.

Ici commence en réalité le drame. Geneviève de Noriolis vient se plaindre à Mme de Frondeville de la triste vie qu'elle mène entre une belle-mère, égoïste et sèche, et un grand-père tombé en enfance. Il faut absolument la tirer de cette situation, et, dans ce but, M. et Mme de Frondeville imaginent de lui faire épouser M. de Cadières. Celui-ci se prête sans trop de répugnance à cette combinaison à deux fins, mais il est convenu qu'après le mariage il emmènera sa jeune femme bien loin de Noriolis et de ses habitants.

Hélas! on a compté sans Fanny Lear, qui consent bien à donner Geneviève à M. de Cadières, mais à la condition expresse que celui-ci restera avec elle, car elle a calculé que l'honorabilité

notoire de son gendre la ferait enfin triompher des susceptibilités du monde.

Il y a là une impasse d'où il s'agit de sortir à tout prix, et, pour obtenir ce résultat, M. de Frondeville, réunissant ses efforts à ceux d'un ancien amant de Fanny Lear, devenu son ennemi mortel, se transporte au château de Noriolis pour essayer de paralyser l'influence de Fanny Lear par celle du vieux marquis.

Nous ne suivrons pas ces messieurs dans tous les détails de leur expédition, qui va se briser contre la folie du marquis et contre la surveillance d'un médecin aux gages de Fanny Lear. Qu'il suffise de savoir que le médecin est corrompu à beaux deniers comptants, et que le marquis, dans une lueur de bon sens, met définitivement Fanny Lear à la raison, et marie Geneviève à M. de Cadières.

Les auteurs de cette comédie y ont fait preuve, à beaucoup d'égards, d'un talent véritable. Ils ont trouvé de très-belles scènes; ils ont tracé des caractères curieux, mais ils n'ont pas tenu assez compte, selon nous, de l'unité d'action. Fanny Lear, comme *Tartuffe*, n'entre en scène qu'au troisième acte, mais à travers une intrigue dont elle n'est pas l'unique pivot. Le vieux marquis ne fait à son tour son apparition qu'au quatrième acte, et il en résulte que la marche de la pièce est trop souvent subordonnée à des personnages parasites. C'est là un défaut qui nuit à l'intérêt. *Fanny Lear* n'en a pas moins obtenu un succès extrêmement honorable, dont la durée ne fait pas un doute pour nous, surtout si la température adoucie se décide à le favoriser.

Il y a d'ailleurs, dans ce succès, un motif réel d'attraction; c'est la manière remarquable dont Mme Pasca a créé le rôle de Fanny Lear. et ce n'est certes pas un petit mérite d'avoir su triompher des aspérités de ce personnage odieux. que l'on peut comparer à l'*Clympe* de M. Emile Augier, et qui rappelle cette marquise d'Orvault qu'un procès récent a rendu tristement célèbre. On doit aussi savoir gré à Mme Pasca de la perfection avec laquelle elle a rendu le léger accent de cette ancienne actrice de Drury-Lane qui possède toutes les finesses de la langue française, mais qui n'a pu tout à fait effacer son cachet britannique.

Les autres rôles sont bien joués par Nertann, Landrol, Pujol, Mmes Pierson, Angelo, Manvoy et Chaumont. Mais, en somme, la palme appartient à Mme Pasca.

— Trois pièces nouvelles nous attirent maintenant au théâtre des Variétés. *Les Chambres de bonnes*, étant en trois actes, doivent avoir le pas sur les deux autres. Il s'agit, dans cette comédie de mœurs bourgeoises, de ce qui se passe dans les mansardes, tandis que les maîtres dorment bien tranquillement au premier ou au second étage. Voici d'abord Mlle Fanchette qui abrite en cachette sous son toit un mari de contrebande, puis, sa voisine, la Marseillaise Rosalie, qui se laisse poursuivre dans sa chambrette par un chanteur comique de l'Alcazar, dont la manie est de courtiser les bonnes. Mais Mlle Rosalie est toujours flanquée de sa jeune maîtresse, Mlle Aline Quincampoix, qui l'accompagne au marché et qui a fait de sa chambre un atelier de dessin. Aline, trompée par les allures du chanteur Petitrat, s'imagine que c'est à elle qu'il en veut, et de ce quiproquo surgissent naturellement des situations non moins variées que cocasses. On danse chez M. Coqueluchon, le maître de Fanchette, et Petitrat, qui s'y est introduit, y retrouve dans un méli-mélo des plus grotesques, la famille Quincampoix et toutes les bonnes qu'il a séduites. Les beaux yeux de la dot de Mlle Aline lui donnent pourtant des éblouissements, mais ses victimes s'unissent pour le perdre, et il retourne à son Alcazar, Gros-Jean comme devant.

Cette pièce est amusante et elle est joyeusement interprétée par Grenier, Christian, Lecomte, Gobin, ainsi que par Mmes Honorine, Carlin, Legrand, etc. Mlle Aline Duval, dans le rôle de Mme Quincampoix, a droit à une mention particulière.

C'est au figuré qu'il faut prendre le titre d'*Une Eclipse de lune*. Champfollet est dans sa *lune de miel*, quand on lui annonce la visite inopportune de M. et Mme Bêchepont qui viennent s'installer chez lui pour un temps plus ou moins déterminé. Afin de se débarrasser de ces fâcheux, Champfollet conçoit le projet, d'après l'inspiration de son domestique, de faire la cour à Mme Bêchepont, de manière à exciter la jalousie du mari, qui ne manquera pas de l'emmener bien vite, pour la soustraire aux témérités de son hôte. Le plan machiavélique de Champfollet marche d'abord à souhait ; mais la mèche est éventée par une indiscrétion, et le couple Bêchepont se venge du faux Lovelace avant de le rendre aux douceurs de son novice ménage.

Quant à *la Vie privée*, elle a le tort d'arriver un peu tard, et quand le Gymnase a déjà défloré ce sujet semi-politique. Un article de journal, qui a remplacé par des initiales les noms véritables que la loi nouvelle lui défend d'imprimer, met martel en tête à ce brave Médusier, très-jaloux de sa femme, et soulève une tempête, dont les conséquences pourraient devenir graves, si Mme Chamillard, une femme d'esprit, ne révélait, en temps opportun, que c'est elle qui a écrit ledit article, pour donner une leçon à son mari, un peu trop porté à risquer des coups de canifs dans le contrat. Quelques détails spirituels prêtent un certain relief à cette bluette retardataire. Une remarque à faire, c'est qu'on s'y occupe beaucoup d'une demoiselle Fleur-de-Thé, et que ce nom, emprunté à l'opéra-bouffe de M. Charles Lecocq, est un hommage rendu à sa très-grande notoriété.

— Au théâtre du Châtelet, on a repris, avec éclat, le fameux drame des *Pirates de la Savane*, dans lequel cette pauvre Adah Menken, si rapidement disparue, a fait courir tout Paris au théâtre de la Gaîté. Elle y est remplacée par miss Sara Dowe, qui accomplit, aux bravos de toute la salle, la course périlleuse dite de Mazeppa. La pièce est en outre fort habilement montée, et on y applaudit des danses mexicaines, très-bien réglées par M. Honoré, sur une charmante musique de M. Semet.

D. A. D. SAINT-YVES.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné lundi et vendredi *Hamlet*, et mercredi *la Juive* avec Mme Marie Sass.

*** L'hymne composé par Rossini pour l'Exposition universelle a été exécuté le 15 août à la représentation gratuite de l'Opéra. MM. Caron, Castelmary, Ponsard et Gaspard l'ont chanté à l'unisson, accompagnés par les chœurs, l'orchestre, la musique de la garde de Paris et les cloches, — le canon n'était pas de la partie cette fois. L'hymne a produit beaucoup d'effet sur le public très-mêlé, mais fort attentif, dont la salle regorgeait, et qui a distribué d'intelligents bravos à Faure et à Mlle Nilsson dans *Hamlet*.

*** M. Perrin vient de conclure le traité qui lui donne le droit de représenter *Faust*. Outre une mise en scène digne de l'Opéra, l'œuvre de Gounod bénéficiera encore du développement que l'auteur doit donner à la scène de la *Walpurgisnacht*, où sera ajouté un ballet, et des récitatifs qui devront naturellement remplacer le dialogue parlé. Le rôle de Marguerite est réservé à Mlle Nilsson, et celui de Méphistophélès à Faure, qui en a déjà fait à Londres une de ses plus belles créations.

*** On répète activement *les Huguenots* avec Mlle Julia Hisson et Villaret. Dans un mois, nous aurons de cette grande œuvre une magnifique reprise, qui sera entourée de soins tout particuliers ; ainsi, des rôles remplis jusqu'ici par des coryphées, le seront par des artistes de premier ordre.

*** La Cantate exécutée à l'Opéra-Comique le 15 août, la *Bonne Moisson*, mérite une mention spéciale, tant pour son mérite intrinsèque que pour le succès très-vif qu'elle a obtenu. Son auteur, M. Charlot, ancien prix de Rome, est chef du chant à l'Opéra-Comique et à la Société des Concerts du Conservatoire. Cette Cantate, pour avoir été presque improvisée, comme tout ouvrage de circonstance, n'en décèle pas moins une main ferme et habile; la mélodie y est abondante et pleine de distinction. Le solo a été fort bien dit par Gailhard. — *Les Dragons de Villars* et *le Docteur*

Mirobolan, qui complétaient le spectacle, ont été aussi très-chaleureusement accueillis.

*** La liste que nous avons donnée, il y a un mois, des engagements faits par M. Bagier pour le théâtre Italien, se complète par les détails suivants : Adelina Patti chantera du 1er octobre à la fin de décembre, et du 15 mars à la fin d'avril; entre temps elle remplira un engagement de six semaines à Saint-Pétersbourg; Fraschini, qui ouvrira avec elle la saison par *Lucia*, nous quittera exactement aux mêmes époques; Tamberlick ne restera que trois mois, au milieu de l'année. Les autres artistes feront toute la campagne — La salle Ventadour vient d'être décorée à neuf; elle offre un coup d'œil magnifique.

*** Un des premiers ouvrages que M. Pasdeloup a l'intention de monter au théâtre Lyrique est le *Rienzi* de Richard Wagner. Cet opéra, on le sait, a été le début du compositeur au théâtre; il n'est point encore conçu dans l'ordre d'idées qui a plus tard présidé à la création du *Vaisseau Fantôme* et de *Lohengrin*. — Les répétitions commenceront à ce théâtre le 1er septembre.

*** Deux lauréats des derniers concours de chant du Conservatoire, MM. Aubéry, baryton, et Bacquié, basse chantante, sont engagés au théâtre Lyrique.

*** *La Périchole*, la pièce nouvelle de MM. Meilhac, Lud. Halévy et Offenbach, qui sera représentée au commencement d'octobre, vient d'entrer en répétitions aux Variétés. Les rôles sont distribués à MM. Dupuis, Grenier, Lecomte, Christian, Baron, Mlles Schneider, C. Renault, Carlin et Legrand.

*** La pièce en deux actes d'Offenbach que les Bouffes-Parisiens devaient donner à leur réouverture, ne sera jouée que dans un des spectacles suivants. Il est question, pour la remplacer, du *Soldat magicien*, dont les baigneurs d'Ems ont eu la primeur, et qui obtint beaucoup de succès.

*** A l'Athénée, Daubray, transfuge du théâtre Déjazet, jouera le rôle rempli jusqu'à présent par Désiré dans *Fleur de Thé*, dont la reprise est prochaine.

*** Voici la distribution exacte du *Petit Poucet*, grand opéra bouffe que donnera l'Athénée immédiatement après la reprise de *Fleur de Thé* : l'Ogre, M. Daubray; Routaboul, M. Léonce; Pierrot, M. Duval; l'Ogresse, Mme Lasseny; Aventurine, Mme Bonelli; Tomate, Mme Ducrey.

*** M. Martinet, qui garde la direction des Fantaisies-Parisiennes, les négociations avec le théâtre du Palais-Royal n'ayant pas abouti, s'occupe de recruter une troupe. Les représentations recommenceront, selon toute probabilité, vers la fin de septembre.

*** Au rebours de la célèbre Wilhelmine Schrœder-Devrient, qui commença par être danseuse, puis se fit comédienne, et devint enfin la grande cantatrice que toute l'Allmagne a admirée, voici Roger, le ténor Roger, qui abandonne la carrière lyrique pour se faire acteur, et acteur de drame!... Ce serait à n'y pas croire s'il n'avait pas adressé lui-même à son ami Henri de Pène la lettre suivante, où il lui annonce son engagement à la Porte-Saint-Martin :

« Je débute par un drame de George Sand et je renouvelle par la littérature une carrière consacrée aux œuvres musicales. Où est le mal? Y en a-t-il? On en trouvera. Mais, si je vous disais que c'est un projet que j'ai caressé toute ma vie... Alexandre Dumas et Scribe étaient fort de cet avis... En Allemagne, Mlle Wagner, la grande chanteuse, et Formes, célèbre basse, jouent Schiller et Shakespeare. Raphaël a l'intention de faire renaître à la Porte-Saint-Martin les grands jours du drame. Me voyant jouer à Vienne, dernièrement, l'idée lui est venue de faire de moi un tragédien. Ça le regarde; mais je tâcherai de lui donner raison. Le théâtre est la passion de ma vie; et puis, je vais rester à Paris, et puis j'aurai des créations!... Et puis, si j'ai des amis, j'espère en eux pour me soutenir; il y a si longtemps que j'en suis éloigné! Le chanteur pour cela n'est pas mort; les intimes s'en convaincront bien cet hiver, en petit comité..... *Cadio*, de Mme Sand, sera lu le 24. »

Il nous souvient d'une autre lettre, qui n'a que quelques mois de date, et où Roger, alors en plein triomphe à Pesth, demandait qu'on le laissât chez ses Huns et ses Sarmates...

*** Mme Ugalde et sa troupe continuent en province une brillante et fructueuse tournée dont *la Grande-Duchesse* fait presque tous les frais. A Caen, Cherbourg, Evreux, Mantes, Elbeuf, etc., l'œuvre d'Offenbach et ses excellents interprètes ont trouvé un accueil enthousiaste. Henri Beaucé, le frère de Mme Ugalde, obtient à côté de sa sœur un très-grand succès, à ce point qu'il vient d'être engagé à Bade pour vingt jours. — La seconde grande-duchesse n'est pas seulement une artiste d'un immense talent, c'est aussi une femme d'esprit et de goût, comme on peut en juger par la lettre suivante, qu'elle vient d'adresser au *Figaro* :

« Monsieur le rédacteur,

» Je termine ma tournée en province le 15 août, et je rentrerai sur-le-champ à Paris.

» Il faut, en attendant, que vous me veniez en aide à propos de mon âge, dont vous savez le chiffre aussi bien que moi.

» La presse de province m'a décerné les articles les plus élogieux, mais le malheur est qu'ils commencent invariablement ainsi :

« *Malgré son grand âge*, Mme Ugalde possède une voix des plus irré-
» sistibles... — Qui dirait qu'à *son âge* Mme Ugalde possède autant de
» voix, autant de charme? .. — Il faut entendre et voir Mme Ugalde
» pour se pénétrer du talent exceptionnel qui fait d'elle, *malgré son âge*,
» une de nos plus célèbres, etc, etc...— Que de jeunesse, que de talent!
» Il faut que Mme Ugalde ait retrouvé la fontaine de Jouvence! »

» Jusqu'à un pompier :

« Comme elle est bien conservée, Mme Ugalde! On ne croirait jamais
» à la voir qu'elle a cinquante ans!... »

« Si c'est une scie, il est temps qu'elle finisse. Car enfin cela peut me faire un tort considérable pour la carrière qui me reste à parcourir.

» Je suis née le 5 décembre 1829, et comme ce mois est la cause qu'on me vieillit d'un an, je préfère me rajeunir de vingt-sept jours, en disant que je suis née le 1er janvier 1830. C'est peu de chose, et je suis sûre que je suis la seule à me rajeunir si peu; mais je le voudrais que je ne le pourrais pas, car, en disant mon âge vrai, à moins de me connaître, on a bien de la peine à le croire. Que diable! je ne suis plus une jeune femme, mais je suis encore une femme jeune, n'est-ce pas?

» A vous et à bientôt, DELPHINE UGALDE.

*** Parmi les artistes engagés au Grand-Théâtre de Lyon, nous citerons MM. Delabranche, ténor, à qui l'Opéra de Paris a accordé un congé d'un an, Guillot, Gustave Barbot, Marthieu, Barielle; Mmes de Taisy, Singelée, Cortez. La saison s'ouvrira par *les Huguenots*, avec une mise en scène nouvelle et des chœurs renforcés.

*** M. Husson a engagé pour la prochaine campagne théâtrale, à Marseille, Mmes Wellani, Lafon, Balbi-Verdier, MM. Michot, Duwast, Ismaël, Falchieri, Dermond-Michel, Devaux, Roudil.

*** Les Bouffes-Parisiens, en attendant leur résurrection à Paris, sous la direction de M. Noriac, donnent au Kursaal d'Ems des représentations qui sont fort suivies. Le programme du 15 de ce mois comprenait *l'Elixir de Cornélius*, opéra-comique de MM. Meilhac et de Lavigne, musique de M. Émile Durand; puis, *Jeanne qui pleure et Jean qui rit*, opérette de M. Tréfeu, musique d'Offenbach. Mmes Lovato, Decroix et Vanghèle, chargées des rôles principaux, forment un joli trio de jeunes actrices.

NOUVELLES DIVERSES.

*** Au nombre des chevaliers de la Légion d'honneur créés à l'occasion du 15 août, nous voyons figurer le chef d'orchestre de l'Opéra, M. George Hainl, décoré sur la demande expresse et personnelle de S. Exc. M. le ministre des Beaux-Arts; M. Camille Saint-Saëns, compositeur, organiste de la Madeleine; M. Eugène Gautier, compositeur, professeur au Conservatoire, auquel on doit dix partitions applaudies à l'Opéra-Comique et au théâtre Lyrique, et entre autres *le Docteur Mirobolan* et le *Trésor de Pierrot*, ainsi que l'oratorio la *Mort de Jésus*, exécuté avec succès dans la plupart des églises de Paris; M. Dauverné, professeur au Conservatoire; MM. Michel Carré, Joseph Bouchardy, auteurs dramatiques; Henri Nicolle, Octave Lacroix, hommes de lettres, Paul de Cassagnac, Robert Mitchell, Bouinais, Marc, Norbert Billiart, Ernest Daudet, journalistes. — M. Émile Augier a été nommé commandeur.

*** Parmi les médailles distribuées par la Société libre des Beaux-Arts dans sa séance annuelle du 9 août, nous devons citer celle qui a été décernée, pour la musique, à Mme la baronne de Maistre, auteur de compositions musicales empreintes d'un beau et vrai sentiment religieux et de grandes richesses harmoniques.

*** Le procès pendant entre M. Blaze de Bury et les héritiers de Meyerbeer, au sujet de *la Jeunesse de Gœthe*, est revenu cette semaine devant la première chambre du Tribunal civil et a été plaidé par Mes Crémieux et Le Berquier. Nous espérons pouvoir reproduire la plaidoirie de Me Crémieux, remarquable à plus d'un titre, et surtout par une appréciation tout à fait artistique de l'œuvre de Meyerbeer.

*** M. Jules Benedict, l'éminent compositeur, est en ce moment à Paris.

*** Mlle Clara-Louise Kellogg, la célèbre cantatrice américaine, qui a inspiré à Arditi sa *Kellogg-valse*, était à Paris cette semaine.

*** Nous avons été parmi les rares privilégiés qui ont pu entendre Mlle Minnie Hauck, la nouvelle *prima donna* américaine dont M. Strakosch achève l'éducation artistique, et qui est aujourd'hui engagée à Covent-Garden pour la saison prochaine. C'est en réalité une merveille du chant qui, si elle ne fait pas pâlir bien des étoiles haut placées dans le firmament de l'art, y brillera certainement à côté d'elles d'un aussi vif éclat. Voici ce que nous lisons dans un journal de New-York : « Mlle Minnie Hauck est une jeune fille de dix-sept ans, d'une beauté extraordinaire. Sa voix dépasse en étendue celle des cantatrices les plus célèbres. Chaque fois qu'elle chante, c'est un triomphe tel que la salle est ébranlée jusqu'en ses fondations. L'enthousiasme de l'assistance tient de la folie, et la diva est obligé de céder la place à l'avalanche de fleurs et de couronnes que le public jette sur la scène. »

*** Les tribunaux viennent de prononcer la séparation de corps et de biens entre M. et Mme Gueymard.

*** M. A. Mey, qui dirige avec tant de talent la musique au Jardin Mabille, a été nommé, la semaine passée, chef d'orchestre du Casino.

*** La distribution des prix a eu lieu dernièrement au Conservatoire de Lille. Les concours ont été très-brillants et ont accusé un niveau d'études très-élevé. En effet, M. Victor Magnien, qui dirige cet établissement, n'a rien négligé pour le relever et en assurer la prospérité; aujourd'hui d'habiles maîtres y enseignent à peu près tous les instruments, le solfége, l'harmonie; un pas de plus, et le Conservatoire de Lille serait, non plus une succursale, mais le rival de celui de Paris.

*** Hier samedi a eu lieu l'inauguration solennelle du grand orgue de la nouvelle église paroissiale de Saint-Denis, construite sous la direction du célèbre architecte Viollet-le-Duc. MM. Ad. Delahaye, organiste de Saint-Denis, Edouard Batiste, Renaud de Vilhac et Vasseur, organiste de Versailles, ont dû faire apprécier les qualités très-remarquables de ce nouvel orgue construit dans les ateliers de la Société anonyme Merklin-Schutze, à Paris; la Société chorale les Enfants de Saint-Denis, sous la direction de Victor Desmet, prêtait son concours à cette intéressante solennité.

*** La cérémonie de la clôture de l'année scolaire du Gymnase de Salzbourg s'est signalée par une particularité très-intéressante. Le professeur de chant a fait exécuter une composition classique âgée de trois siècles : des odes d'Horace pour quatre voix, de Paul Hochhaimer, un organiste célèbre, que l'empereur Maximilien nomma chevalier à cause de son mérite hors ligne. Les odes d'Horace en musique furent publiées en 1539 à Noremberg, dans un recueil intitulé : *Harmoniæ poeticæ Pauli Hochhaimeri*. Pour les faire exécuter aujourd'hui, le professeur de Salzbourg a dû les transcrire avec les signes des notes de la musique moderne. D'après les journaux allemands, cette musique a produit une grande impression sur l'auditoire; la manière de Hochhaimer ressemblerait beaucoup à celle de Palestrina

*** M. Eusèbe Lucas, chef d'orchestre au Casino de Monaco, vient de publier dans cette ville une brochure intitulée *l'Orchestre et le public*, pleine d'idées fort justes et élégamment exprimées sur la musique et les grands maîtres de toutes les écoles, et qui mérite de devenir le *vade mecum* de l'amateur sérieux.

*** La maison d'édition Schott, établie déjà à Mayence, Bruxelles, Londres et Paris, vient de fonder une nouvelle succursale à Francfort-sur-le-Mein.

*** Une *Marche impériale*, composée en 1830, par la reine Hortense au château d'Arenberg (Suisse), sur des paroles de M. Belmontet, aujourd'hui député au Corps législatif, vient d'être arrangée par M. Bousquet et publiée par l'éditeur Latte. S'il faut en croire une lettre adressée par le poëte à l'éditeur et reproduite par l'*Epoque*, cette *Marche* serait tout simplement un chef-d'œuvre dont la popularité est destinée à effacer celle de l'air fameux : *Partant pour la Syrie*.

*** Les *festivals* et les concerts-monstres ne datent pas d'hier. Le prince électeur Jean-Georges de Saxe en organisa un à Dresde, le 13 juin 1613, pour l'exécution d'une espèce d'oratorio intitulé *Holopherne*, dont les paroles étaient de Pflaumenkern et la musique de Grundmauer. On réunit pour cette solennité 1,493 musiciens, — ou, comme on disait alors, joueurs d'instruments, *Spielleute*, — Allemands, Italiens, Polonais et Suisses. Le contrebassiste Rakotzky vint de Cracovie avec un instrument haut de plus de 7 pieds allemands. La partie principale fut chantée par un étudiant de Wittenberg, nommé Runder. En guise de timbales, on se servit d'un grand canon qu'on tirait aux endroit marqués.

*** On annonce la mort à Perpignan du violoniste-compositeur Joseph Lomagne, fondateur du Conservatoire de cette ville.

ÉTRANGER

*** *Londres.* — On construit dans le Strand, un théâtre qui prendra le nom de théâtre de *la Gaîté*; le directeur, M. Holingshead, a l'intention d'y jouer l'opérette, le drame et le vaudeville.

*** *Amsterdam.* — Ces jours derniers a eu lieu un concours international d'orphéons, auquel ont pris part deux sociétés lyriques hollandaises, une prussienne et une française, celle des orphéonistes d'Arras Après l'exécution de plusieurs chœurs, interprétés d'une façon remarquable par les différentes sociétés admises au concours, le premier prix a été décerné, *à l'unanimité*, à l'*Orphéon d'Arras*, dirigé par M. Duhaupas.

*** *Hombourg.* — Pour sa première soirée, Adelina Patti, toujours charmante et mieux en voix que jamais, a joué *Lucia* le 14. Le roi de Prusse, arrivé la veille, assistait, ainsi que le prince Albert, à cette représentation. La salle était comble, et l'acharnement qu'on avait mis à se disputer les places n'a eu d'égal que le succès fait à la gracieuse diva. Elle a dû répéter la cabalette *Spargi d'amore pianto*. Fleurs et bravos lui ont été prodigués; la loge royale donnait l'exemple. Mardi, *Don Pasquale* a suivi *Lucia*; même enthousiasme traduit d'une façon aussi significative. Le roi de Prusse était encore présent, et n'est parti qu'à la fin. Naudin, qui a chanté à ravir le nocturne du 3e acte; Verger, charmant dans le rôle du docteur; et Ciampi, qui donne un grand relief à celui de Don Pasquale, ont pris leur bonne part des applaudissements. — Samedi prochain, *Semiramide*, avec Adelina Patti, Eleonora Grossi et Agnesi.

*** *Bade.* — L'administration commence à s'occuper des fêtes musicales qui vont se succéder presque sans interruption. Le 22, concert au bénéfice de M. Perozzi, avec le concours de Mmes Viardot, Monbelli et Damain, de MM. Cossmann, violoncelliste, Ecker et Saint-Germain. Le 29 ou le 30, grand concours-festival de toutes les musiques militaires badoises; en septembre, concerts, festivals et représentations allemandes et italiennes, à l'occasion des courses d'Iffetzheim : *Lohengrin*, *Don Juan*, *Martha*, *le Postillon de Lonjumeau*, *Norma* et *la Favorite*, sous la direction de l'impresario Pollini, et enfin trois grands concerts; un au bénéfice de Mlle de Murska, un autre auquel prendront part Mlle Nilsson, Faure, Capoul, et un dernier pour célébrer l'anniversaire de la naissance de S. A. le grand-duc. Deux grands bals parés sont en outre annoncés, sous l'habile direction d'Arban. — Le dimanche 9 août, une fête musicale réunissait une société d'élite à la villa Viardot. Mme Viardot s'y est montrée grande cantatrice, comme à son ordinaire, et de plus *organiste* de talent : — elle a joué une fugue de Bach pour orgue; ses élèves lui ont fait honneur, c'est tout dire! Ambroise Thomas est invité au festival du 11 septembre, où Faure et Mlle Nilsson doivent chanter des fragments d'*Hamlet*.

*** *Wiesbaden.* — Léonard s'est fait entendre vendredi au concert organisé au Kursaal, en l'honneur du roi de Prusse; il a eu un succès colossal et a été rappelé à plusieurs reprises. Mlle Artôt a été étourdissante de brio et de verve, jamais sa voix n'a semblé plus splendide. Naudin, malgré une fatigue apparente, a captivé l'auditoire par le charme de sa voix et de sa ravissante *mezza-voce*. Les frères Thern ont dû faire entendre une deuxième fois la fameuse *Marcia alla Turca* de Beethoven, qu'ils enlèvent avec un ensemble et une verve incomparables.

*** *Berlin.* — Les représentations de ballet ont recommencé, le 5, à l'Opéra par *Flick et Flock*, suivi de *la Sylphide*. — Le théâtre de Friedrich-Wilhelmstadt a repris avec un très-grand succès *Coscoletto*, d'Offenbach, donné il y a quelques années au Wallner-Theater. — Au théâtre de Krull, qui continue à donner d'excellentes représentations d'opéra, Mme Mayr-Olbrich s'est fait chaleureusement applaudir dans le *Freischütz*, pour sa soirée d'adieu; elle n'avait pas moins bien réussi dans *le Trouvère*.

*** *Dresde.* — Trois opéras sont à l'étude au théâtre royal : *Die Haideschacht* (le Puits de la Lande) de M. Holstein; *Ondine* de Lortzing, et les *Meistersinger* de Richard Wagner.

*** *Darmstadt.* — Le sixième festival du Rhin central aura lieu ici, les 27 et 28 septembre, sous la direction de C. Mangold. On y exécutera le *Samson* de Hændel, la Symphonie en *la* de Beethoven, des Motets de Séb. Bach et la 2e partie du *Frithjof* de Mangold.

*** *Nuremberg.* — Le 27 juillet a été donné un concert pour contribuer à élever un monument à Hans Sachs. Sans les *Maîtres chanteurs*, on n'y eût sans doute pas pensé.

*** *Milan.* — La saison, à la Scala, s'ouvrira avec *les Huguenots*. Il est question ensuite du *Don Carlos* de Verdi, et d'un nouvel ouvrage de Petrella, *Giovanna di Napoli*.

*** *Venise.* — La direction de la Fenice est confiée à un nouvel impresario, le fabricant de pianos Malipiero, qui s'aidera de l'expérience et des conseils de son prédécesseur Monari-Rocca. Il a engagé jusqu'ici les *prime donne* Galletti-Gianoli et Blume, le ténor Villani et le baryton Collini.

*** *Barcelone.* — La troupe française d'opéra-comique obtient dans la capitale de la Catalogne une très-grande vogue. On a donné le *Domino noir*, *la Fille du Régiment*, *les Dragons de Villars* et en dernier lieu *le Songe d'une Nuit d'été*, d'Ambroise Thomas, dans lequel Mlle Mathilde Dupuy, MM. Blum et Brion d'Orgeval ont été justement applaudis.

— Rectification. — Dans l'article de notre dernier numéro sur les Théâtres lyriques secondaires de Paris, lisez (*passim*) « Pierre Bernard, » au lieu de « Eric-Bernard. »

Le Directeur : S. DUFOUR.

Chez Mme MAEYENS-COUVREUR, rue du Bac, 40.

L'ANGE GARDIEN DES ENFANTS

Mélodie nouvelle d'ADOLPHE BOTTE, transcrite pour le piano

Par GEORGES PFEIFFER

Prix : 6 francs.

Publiée par BRANDUS et DUFOUR, éditeurs, à Paris, 103, rue de Richelieu.

Edition Populaire

DE PARTITIONS D'OPÉRAS, D'OPÉRAS-COMIQUES ET D'OPÉRETTES

Paroles et Musique sans accompagnement, avec analyse de la pièce.

FORMAT DE POCHE. Partition conforme au théâtre. FORMAT DE POCHE.

N° 1. D.-E.-E. AUBER,

FRA DIAVOLO

Opéra-comique en 3 actes, net 3 fr.

N° 2. AD. ADAM,

LE POSTILLON DE LONJUMEAU

Opéra-comique en 3 actes, net 3 fr.

N° 3. G. MEYERBEER,

ROBERT LE DIABLE

Opéra en 5 actes, net 4 fr.

N° 4. DE FLOTOW,

MARTHA

Opéra en 5 actes, net 4 fr.

N° 5. A. MAILLART,

LES DRAGONS DE VILLARS

Opéra-comique en 3 actes, net 3 fr.

N° 6. J. OFFENBACH,

LA GRANDE-DUCHESSE DE GÉROLSTEIN

Opéra-bouffe en 3 actes, net 3 fr.

Pour paraître le 15 septembre prochain :

LA MUETTE DE PORTICI — Net 4 fr. — **HAYDÉE** — Net 3 fr. — **LE DOMINO NOIR** — Net 3 fr.

LE VIOLONEUX et LES DEUX AVEUGLES
Réunis, net 2 fr.

Nouvelle Collection (huitième)

DES MEILLEURS

QUADRILLES, VALSES, POLKAS, POLKAS-MAZURKAS, ETC.

Composés par Strauss, Arban, Marx, Mey, Musard, Roques, Ettling, Labitski, etc.,

ARRANGÉS

Pour un Violon, pour un Cornet et pour une Flûte.

1. **Musard**. Valse des *Deux Aveugles*.
2. — Valse de *Tromb-al-Cazar*.
3. — Polka des *Deux vieilles Gardes*.
4. **Herzog**. Polka *Coucou et Cricri*.
5. **Arban**. Quadrille de *la Grande-Duchesse de Gérolstein*.
6. **Strauss**. Valse de *la Grande-Duchesse de Gérolstein*.
7. **Roques**. Polka et polka-mazurka de *la Grande-Duchesse de Gérolstein*.
8. **Strauss**. Valse du *Pardon de Ploërmel*.
9. — Valse de *Lischen et Fritzchen*.
10. **Patil (Ad.)**. Valse: *Fleur du Printemps*.
11. **Musard**. Valse des *Bavards*.
12. **Arban**. Quadrille sur *Robinson Crusoë*.
13. **Strauss**. Quadrille sur *Martha*.
14. **Marx**. Quadrille sur *l'Africaine*.
15. **Strauss**. Quadrille *Echo des Bouffes-Parisiens*.
16. **Lamotte**. Quadrille sur *Fra Diavolo*.
17. **Arban**. Polka du *Brésilien*.
18. **Doppler**. Grande Polka des *Horloges de la forêt Noire*.
19. **Roques**. Polka de *Robinson Crusoë*.
20. **Arban**. Polka-mazurka de *l'Africaine*.

Chaque n°, 1 fr., prix marqué. — *La collection, net 7 fr.* — *Chaque n°, 1 fr., prix marqué.*

Ecole de Chant de H. Panofka

L'ART DE CHANTER

Op. 81. — NOUVELLE MÉTHODE DE CHANT. — Op. 81.

Méthode complète pour soprano, mezzo soprano ou ténor. . 40 fr.
Méthode complète pour contralto, baryton ou basse . . . . 40 fr.

PUBLIÉ SÉPARÉMENT :

Vingt-quatre vocalises pour soprano, mezzo soprano ou ténor, 25 f.
Vingt-quatre vocalises pour contralto, baryton ou basse, 25 f.
Vade-Mecum du Chanteur, recueil d'Exercices d'agilité, de port de voix, de filé, etc., pour toutes les voix. . . . . 25 f.

DOUZE VOCALISES D'ARTISTE

POUR SOPRANO OU MEZZO SOPRANO

Préparation à l'exécution et au style des œuvres modernes de l'École italienne.

Op. 86. *Dédiées au Conservatoire de Milan.* Prix: 25 fr.

ABÉCÉDAIRE VOCAL

Format in-8°. **MÉTHODE PRÉPARATOIRE DE CHANT** Prix net: 3 fr.

Pour apprendre à émettre et à poser la voix.

2e ÉDITION. — *Le même ouvrage traduit en espagnol.*. net. 4 fr.

Suite de l'Abécédaire vocal:

VINGT-QUATRE VOCALISES PROGRESSIVES

POUR TOUTES LES VOIX (la voix de basse exceptée),
DANS L'ÉTENDUE D'UNE OCTAVE ET DEMIE (du *DO* au *FA*).

Op. 85. **Prix : 25 francs.** Op. 85.

12 VOCALISES A DEUX VOIX, SOPRANO & CONTRALTO

Op. 83. (Publiées par JEFFERYS, à Londres.) Op. 83.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

35e Année. N° 35. 30 Août 1868.

ON S'ABONNE :

Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.

Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

Nos abonnés reçoivent, avec le numéro d'aujourd'hui, *Sonnet*, prélude pour le piano, par STEPHEN HELLER.

SOMMAIRE. — *La Jeunesse de Goœthe.* — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves.** — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

LA JEUNESSE DE GŒTHE.

Le Tribunal civil de la Seine (1re chambre) a, dans son audience du vendredi 28 août, prononcé son jugement dans le procès intenté par M. H. Blaze de Bury aux héritiers Meyerbeer, en revendication de la musique composée par l'illustre maître pour le drame intitulé *la Jeunesse de Gœthe.*

Voici la teneur de ce jugement :

« Le Tribunal,

» Attendu que le testament de Meyerbeer contient l'ordre formel de sceller dans un coffre spécial, avec défense expresse de livrer à d'autres qu'à ses petits-enfants, dans certaines conditions et sans exception, les cahiers manuscrits contenant ses pensées, esquisses, morceaux inachevés et compositions non publiées au moment de son décès;

» Attendu que cette expression de dernière volonté porte l'empreinte d'une préoccupation tellement respectable, qu'il faudrait que les preuves d'une volonté contraire fussent bien évidentes, et que le droit à en méconnaître les conséquences fût bien établi pour qu'il pût être permis d'y porter atteinte;

» Attendu que la convention dont se prévaut le demandeur n'a jamais eu un caractère suffisamment ferme et définitif pour servir de base à une réclamation judiciaire;

» Qu'il résulte de la correspondance de Meyerbeer avec Blaze de Bury que ce dernier n'avait fourni que de vagues indications au sujet du drame dont un acte seulement devait être accompagné de musique, et qu'au moment où ladite correspondance s'est arrêtée, entre le poëte et le compositeur, Meyerbeer hésitait encore sur certaines combinaisons musicales ou scéniques, et se réservait de les modifier;

» Attendu que Blaze de Bury ne peut pas davantage se prévaloir d'une prétendue collaboration de fait qui aurait existé entre lui et Meyerbeer, de laquelle pourrait résulter en sa faveur un droit de copropriété sur une œuvre commune et indivisible;

» Attendu que, s'il peut être juridiquement admis que le poëme et la musique d'un opéra ne constituent pas deux propriétés distinctes et indépendantes et ne forment qu'une seule et indivisible propriété, ce principe n'est applicable que lorsque le travail du poëte et celui du musicien se composent d'un mutuel échange d'idées et d'inspirations, sans lequel l'ensemble de l'œuvre ne pourrait avoir d'existence;

» Attendu qu'il n'en est pas ainsi dans l'espèce où le drame existe indépendamment de tout accessoire musical, et où la partition elle-même est tellement indépendante de l'œuvre dramatique, qu'il apparaît encore de la correspondance que le texte de cette œuvre n'a jamais été connu du compositeur;

» Attendu, enfin, qu'en laissant s'écouler plusieurs années avant d'introduire sa demande, Blaze de Bury semble avoir compris combien, en l'état de la cause, il était impossible de contraindre Meyerbeer vivant à se dessaisir d'une œuvre destinée à rester sa propriété personnelle, et combien, à plus forte raison, il est impossible aujourd'hui d'y contraindre ses héritiers dépositaires fidèles de ses dernières volontés;

» Par ces motifs,

» Déclare Blaze de Bury mal fondé en sa demande, l'en déboute et le condamne aux dépens. »

L'avocat impérial, M. Chevrier, avait conclu au rejet de la demande de M. Blaze de Bury par les motifs que voici :

Nous n'oserions donner notre avis sur une question aussi délicate, si d'avance nous n'en avions fait le sujet de nos réflexions. Il serait souhaitable qu'une œuvre nouvelle de Meyerbeer, son chef-d'œuvre peut-être, parût sur la scène. Mais nous devons dire avant tout qu'il nous semble bien difficile, pour ne pas dire impossible, d'accorder à M. Blaze de Bury ce qu'il vous demande par ses conclusions.

La question délicate qui vous est soumise peut être envisagée à trois points de vue : 1° Le testament de Meyerbeer, contenant sa volonté expresse et formelle d'ôter de ses papiers et de renfermer dans un coffre toutes ses parties musicales et ses compositions inédites, s'applique-t il à la musique qu'il a composée spécialement pour le drame de M. Blaze de Bury, *la Jeunesse de Gœthe?* 2° Y a-t-il eu entre M. Blaze de Bury et Meyerbeer une convention qui lie le grand compositeur à l'auteur du drame, et après lui ses héritiers, et qui ait amené entre eux une véritable collaboration? 3° En l'absence d'une convention, existe-il un principe de droit supérieur que puisse invoquer M. Blaze de Bury?

Vous connaissez le testament de Meyerbeer. On vous a lu l'article 18 de ce testament qu'on veut appliquer à la cause. Meyerbeer ordonne que tous ses cahiers contenant ses pensées et ses compositions non publiées, soient renfermés, cachetés et gardés dans un coffre spécial. Eh bien! *la Jeunesse de Gœthe*, dont M. Blaze de Bury réclame la partition, a-t-elle été publiée? Dans l'intention de Meyerbeer, cette partition, cette musique, comme on voudra l'appeler, devait-elle être renfermée dans le coffre dont il a parlé?

Permettez-moi de vous citer un exemple tiré du testament même de Meyerbeer et qui est de nature à éclaircir la difficulté, si c'est possible. Meyerbeer, en faisant son testament, laissait une œuvre qui ne devait

être représentée qu'après sa mort. Ce n'était pas, à vrai dire, une œuvre nouvelle, puisqu'elle avait été le fruit de vingt années de sa vie : je veux parler de *Vasco de Gama*, qui a été représenté sous le titre de *l'Africaine*. L'opéra de *Vasco de Gama*, au moment où Meyerbeer faisait son testament, n'avait pas été publié; il fallait donc faire pour lui une exception si Meyerbeer voulait qu'il fût représenté. Aussi a-t-il eu soin d'excepter de la règle générale qui condamnait ses œuvres inédites à un oubli momentané sa dernière composition achevée et prête pour la scène, *Vasco de Gama*. Ainsi, le sens du testament ne peut être douteux, Meyerbeer a voulu qu'aucune des œuvres non publiées de son vivant ne fût publiée après sa mort, et *la Jeunesse de Gœthe* n'a pas été comprise dans l'exception, qui s'applique seulement à *Vasco de Gama*.

Sur ce point, M. Blaze de Bury doit perdre son procès, à moins qu'il ne puisse se prévaloir d'une convention expresse arrêtée entre lui et Meyerbeer. Y a-t-il eu une convention? Oui, mais la difficulté est d'en apprécier la portée. Meyerbeer s'est-il engagé à composer pour le drame de M. Blaze de Bury une scène, ou un acte, ou bien encore à livrer à M. Blaze de Bury la musique qu'il aurait composée, dit-on, pour *la Jeunesse de Gœthe?*

Si Meyerbeer s'était engagé à livrer sa musique, on pourrait se fonder sur le retard dans la livraison pour demander, contre sa veuve et ses héritiers, des dommages-intérêts : c'est là une conclusion juridique. Je parle ici en organe sévère de la loi et non en artiste ou en *dilettante*.

Rappelez-vous la correspondance entre Meyerbeer et M. Blaze de Bury. Meyerbeer hésite sans cesse et jusqu'au dernier jour. Rappelez-vous ce qu'il dit de la fameuse scène de la cathédrale de *Faust*, où il voulait atteindre au sublime de l'art, et Meyerbeer, tourmenté comme il l'était de l'amour ardent de l'idéal, devait être bien agité devant un pareil tableau, car je ne sache pas que le génie, pour s'exalter, ait jamais rencontré une scène plus dramatique et plus musicale.

Quelle scène aussi que celle du *Roi des Aulnes!* Rappelez-vous l'orage, le père et le fils, et ces paroles qui s'échangent dans la tempête, au milieu des nuages. La poésie du drame n'a jamais été ni plus haut ni plus loin.

Meyerbeer, ce génie qui n'était jamais satisfait tant qu'il n'avait pas cru atteindre la perfection, Meyerbeer savait-il s'il développerait cette scène du *Roi des Aulnes*, ou s'il mettrait son génie à la suite de la mélodie de Schubert, qui a fait sur ce sujet une page immortelle? Savait-il s'il mettrait seulement cette mélodie en relief et s'il signerait, lui Meyerbeer, l'œuvre de Schubert? Meyerbeer, nous le croyons, n'avait pas pris de parti définitif.

On a dit que Meyerbeer avait composé cette scène, qu'elle était dans sa tête de musicien de génie, comme s'il l'avait écrite et composée définitivement. On dit qu'il l'avait faite comme Virgile avait fait *l'Enéide* avant d'en écrire le premier vers.

Vous savez que certains génies, en effet, sont des génies de premier jet dont l'œuvre naît complète, comme Minerve, tout armée sortant du cerveau de Jupiter. Vous savez aussi que certains autres génies poursuivent sans cesse l'idéal, qu'ils désespèrent d'atteindre. Les uns sont des génies pleins de simplicité et de grandeur, comme Phidias et Platon. D'autres, au contraire, sont le labeur même, et l'effort toujours tendu vers l'idéal. Ce génie armé de labeur, c'était Meyerbeer; tel aussi était Beethoven. J'aime à rassembler ces deux génies. Mais les génies de premier jet produisent leurs œuvres comme la terre au printemps fait éclore ses fleurs au soleil, et parmi ces génies de la musique je citerai Mozart.

Pour nous, il est malheureusement certain que Meyerbeer, tel que nous l'avons connu, n'a pas achevé *la Jeunesse de Gœthe* et qu'il ne s'est jamais considéré comme obligé par une convention expresse à la livrer. C'est ce qui résulte des termes de son testament.

Y a-t-il un principe supérieur sur lequel puisse s'appuyer la demande de M. Blaze de Bury? Ce principe ne saurait être autre que celui de la collaboration. Mais il est un principe qui domine ici. C'est que chacun est maître de sa gloire, non-seulement jusqu'à son dernier soupir, mais même au sein de la postérité. Ce procès en est un exemple. J'ai entendu, dans ce procès, citer un exemple qu'il faut, ce me semble, rejeter du débat. Ruysdaël, disait-on, a fait un paysage, pour les fonds et les terrains, et on ajoutait : « Il ne savait pas faire autre chose. » Cela n'est pas exact. Ruysdaël savait faire autre chose. Wouvermans avait placé là ses chevaux et ses cavaliers, qu'il savait faire à merveille. On demandait si Ruysdaël pouvait détruire le tableau ou le confisquer. Je réponds qu'il y a dans un tableau ainsi fait une indivisibilité qui ne permet pas d'admettre le droit exclusif de l'un et de l'autre artiste. Mais il n'en saurait être de même dans une composition musicale, dans un opéra, du droit du musicien et de celui de l'auteur du libretto; on peut séparer les deux œuvres intellectuellement et matériellement. Mais il ne s'agit pas ici d'un libretto, il s'agit d'une scène, d'un acte; sur les paroles de cette scène, de cet acte, le musicien a composé son œuvre. La musique, dans *la Jeunesse de Gœthe*, n'est véritablement qu'un ornement du drame, et l'indivisibilité dont je parlais tout à l'heure n'existe pas ici. Dans ces circonstances, la collaboration ne constitue pas un principe de droit qui puisse remplacer une convention expresse qu'on ne peut représenter. M. Blaze de Bury n'a pas, suivant nous, le droit d'exiger, de la part de Mme veuve Meyerbeer et des héritiers du grand maestro, la remise de la partition de *la Jeunesse de Gœthe*, et alors nous nous trouvons en présence du testament de Meyerbeer, qui a exprimé sa volonté de la manière que vous savez.

Espérons que toutes ces pensées musicales, ces compositions inédites qui dorment aujourd'hui dans le coffre où elles ont été placées par la main pieuse de Mme veuve Meyerbeer, se réveilleront un jour, et qu'un des petits-enfants du grand compositeur, appelé à son tour dans la carrière musicale par une vocation véritable, viendra couronner de ce laurier posthume la statue de son immortel aïeul.

Si l'on quitte le terrain juridique, si l'on envisage au point de vue légal le résultat de ce procès que doit perdre M. Blaze de Bury; si nous pouvons parler un moment en amateur de l'art, en admirateur éclairé du génie de Meyerbeer, nous n'avons à exprimer que des regrets. L'avocat de M. Blaze de Bury était le premier à vous dire que c'était un deuil pour l'art de ne pas assurer à la mémoire de Meyerbeer un nouveau laurier. Nous nous associons à cette pensée. Mais, hélas! la fortune est changeante et mobile, et c'est prudence peut-être d'épargner à la gloire de Meyerbeer le hasard d'une fortune nouvelle. Nous estimons qu'il y a lieu de rejeter la demande de M. Blaze de Bury.

Quoique notre intention première eût été de reproduire seulement la remarquable plaidoirie de Me Crémieux, l'intérêt qui s'attache à tout ce qui concerne l'immortel auteur des *Huguenots* et les faits curieux révélés par l'instance, nous ont paru imposer à la *Revue et Gazette musicale* le devoir de consigner dans ses colonnes tous les détails de cette cause qui marquera dans l'histoire de l'art musical. Nous donnons donc, dans ce numéro, la plaidoirie de Me Le Berquier, avocat du demandeur, et nous donnerons dimanche celle de Me Cremieux pour les héritiers Meyerbeer.

Me Le Berquier a exposé la demande en ces termes :

Messieurs, il s'agit dans cette affaire de la dernière composition musicale de Meyerbeer, d'un drame lyrique inédit, *la Jeunesse de Gœthe*. Je viens au nom de M. Blaze de Bury, je serais tenté de dire au nom de tous les admirateurs du grand musicien, demander à sa veuve et à ses héritiers la restitution de cette œuvre qui n'était point exclusivement la sienne, qui est le résultat d'une collaboration et que sa famille ne saurait retenir. Quelle est cette œuvre? Comment se trouve-t-elle en la possession des héritiers de Meyerbeer? Pourquoi ceux-ci veulent-ils la conserver? C'est ce que je vais immédiatement indiquer au Tribunal.

Meyerbeer avait connu Gœthe et était resté l'admirateur passionné de ses œuvres. Il y avait entre ces deux hommes de puissantes sympathies et peut-être étaient-ils attirés l'un vers l'autre par la nature même de leur génie. Selon Gœthe, il n'y avait que deux compositeurs qui fussent à même de le bien comprendre, Mozart et Meyerbeer. Après la mort de Mozart, il avait, dit-on songé à Meyerbeer pour un *Faust*, et la préoccupation, on peut dire l'ambition de toute la vie de Meyerbeer fut de traiter ce grand sujet.

Mais Spohr s'en était emparé en Allemagne; Gounod l'avait repris en France au grand chagrin de Meyerbeer, qui avait dans son génie musical idéalisé, pour ainsi dire à l'avance, tous les personnages du drame. Il n'est personne ayant approché l'éminent maître qui ne l'ait vu s'enflammer sur ce sujet. On affirme qu'un jour, devant le chevalet d'Ary Scheffer où s'achevait la gracieuse figure de Mignon, il s'écria : « Quelle dommage que je ne puisse mettre cette peinture en musique! — Bah! reprit le peintre, essayez donc, et je suis convaincu que vous n'y réussirez pas trop mal. — Vous croyez? Eh bien, je tâcherai. » Mais les années s'écoulèrent, et peut-être Meyerbeer n'eût-il rien écrit sur les conceptions de Gœthe sans l'incident qui nous conduit au procès même.

Un de nos écrivains distingués, M. Blaze de Bury, dont je n'ai point à faire l'éloge, avait donné à l'Odéon une pièce ayant pour titre : *La Jeunesse de Gœthe*. C'était un drame où se développait toute la vie du poëte. Il y avait, au troisième acte, une scène de nuit; M. de la Rounat, qui n'est pas seulement un habile directeur, mais qui est aussi un artiste consommé, exprima l'avis qu'il y avait là un puissant effet à tirer de la musique. Selon lui, il fallait introduire dans cette partie de la pièce, non cet accompagnement incolore et à l'unisson des mélodrames, mais une véritable composition adaptée à la situation même. Evidemment, cela dépassait la collaboration ordinaire des chefs d'orchestre. « Si j'en parlais à Meyerbeer! » dit M. Blaze de Bury. M. de la Rounat ne comprit pas, ou plutôt il crut à une plaisanterie; mais quand bientôt son interlocuteur revint avec la promesse formelle du grand compositeur, il fallut bien se rendre. Que s'était-il passé? Le voici :

M. Blaze de Bury, qui vivait dans l'intimité de Meyerbeer, savait sa prédilection pour tout ce qui touchait à Gœthe. Il s'était hâté d'écrire un

scénario, tout un acte qui pût être musicalement traité, et l'avait porté à Meyerbeer, en lui expliquant la place qu'il lui destinait dans sa pièce. « Mais c'est une partition que vous me demandez? lui dit celui-ci, après avoir lu le travail. — Eh! sans doute, reprit M. Blaze de Bury; mais il s'agit de votre ami Gœthe! » Une semaine après, Meyerbeer déclarait accepter la collaboration, et, plein de son sujet, à la grande surprise de l'écrivain, il en esquissait l'ensemble à grands traits, et déjà chaque personnage avait pris son rôle dans son imagination.

Il ne suivait point l'auteur dans la marche du drame : il laissait l'action se développer jusqu'au troisième acte, et puis là, comme il l'a écrit, il intervenait avec sa cataracte, c'est-à-dire avec son orchestre, ses chœurs, ses orgues, et rendait, par la puissance de la musique, tous les déchirements du jeune poëte, et le montrait invoquant dans son imagination ces étranges personnifications que connaît aujourd'hui le monde entier : *Faust*, *Marguerite*, *le Roi des Aulnes!* Telle était la composition qui, du premier coup, s'était fixée dans le cerveau du grand chercheur d'effets.

Ceci se passait en 1859. Le manuscrit de cet acte nouveau du drame, car c'était un acte tout entier, fut remis à Meyerbeer, et le poëte attendit le musicien; il attendit respectueusement comme il convient quand c'est le génie qui se recueille, ne témoignant ses impatiences qu'avec M. de la Rounat, plus capable que personne de les comprendre. Il se trahit toutefois dans une lettre du mois de mars 1860; mais Meyerbeer, un peu piqué, lui répondit aussitôt en ces termes :

« *Berlin*, 10 *mars* 1860.

» Mon cher ami,

» C'est avec un double plaisir que j'ai reçu votre aimable lettre; d'abord vous m'y donnez de vos nouvelles et puis vous savez combien j'aime tout ce qui sort de votre plume spirituelle et philosophique.

» Vous avez l'air, mon cher ami, de douter un peu que je tienne la parole que je vous ai donnée de mettre en musique la scène du quatrième acte de votre drame de Gœthe, scène que vous m'avez remise à mon départ de Paris et dont je vous ai promis d'achever la composition pour cet automne, époque à laquelle m'avez-vous dit, votre drame doit entrer en répétition. Je n'ai jamais failli à mes promesses envers qui que ce soit, et ce ne sera pas vis-à-vis d'un ami tel que vous que j'y manquerai pour la première fois.

» Vous ne me parlez pas de votre tragédie de *Pétrarque*, que vous aviez l'intention de donner cet hiver à l'Odéon; l'ouvrage n'est-il pas achevé, ou bien des difficultés de théâtre vous empêchent-elles de la donner? Vous savez combien tout ce qui a trait à vous, mon cher ami, et à vos poétiques productions, m'inspire d'intérêt.

» Veuillez me rappeler au souvenir de Mme de Bury, de M. et Mme Buloz, mais avant tout et surtout à celui de mes charmantes protectrices, de mes bon avocats, Mlle Marie Buloz et Mlle Zetta de Bury. Dites-leur en même temps, s'il vous plaît, qu'on publiera incessamment la marche que j'ai composée pour la fête de saint Gilles à Paris, et que j'ai donné ordre à mon éditeur d'en offrir un exemplaire à chacune d'elles.

» Adieu et mille compliments affectueux de votre tout dévoué,

» MEYERBEER. »

J'ai lu cette lettre jusqu'au bout, afin de montrer au Tribunal quelle était la nature des rapports qui existaient entre les deux collaborateurs. Cependant, plus de six mois s'étaient écoulés, et rien n'était encore arrivé de Berlin. M. de la Rounat, à qui revenait la pièce, commençait à s'impatienter. D'ailleurs, était-il bien sûr que Meyerbeer écrirait cet intermède? Ce doute, M. Blaze de Bury déclara qu'il ne pouvait l'accepter, et il en fit part à Meyerbeer; celui-ci donna alors à sa promesse la forme d'un véritable engagement. Comment en douter? Ils se voyaient tous les jours à Paris, et c'est de Paris que Meyerbeer écrit à son collaborateur et ami en ces termes :

« *Paris*, *ce* 2 *septembre* 1860.

» Mon cher Henri!

» Je me rends avec plaisir au désir que vous m'avez manifesté de mettre en musique la grande scène qui forme le troisième acte de votre drame, *la Jeunesse de Gœthe*, que vous destinez maintenant au Théâtre-Français ou à l'Odéon; et je vous promets de vous livrer ma musique le 10 mai prochain pour que l'ouvrage soit représenté dans le courant de la saison, mais sous la condition expresse que celui des deux théâtres ci-dessus mentionnés qui jouera *la Jeunesse de Gœthe* engagera, pour les représentations de cet ouvrage, tout l'orchestre et tous les chœurs du Théâtre-Italien de Paris, et, en outre, deux chanteurs et deux chanteuses à mon choix, pour chanter les rôles de Mignon, de Gretchen, du Roi des Aulnes et du père.

» Si la pièce n'était pas jouée le 15 de juin, je ne pourrais plus donner ma musique que pour le 15 septembre. Je vous expliquerai de vive voix, cher Henri, la raison de cette dernière condition. Il est convenu aussi que vous aurez la bonté de m'écrire le 10 mars, à Berlin, si le théâtre a pris avec vous un engagement par écrit de représenter votre ouvrage à l'époque et aux conditions mentionnées sur cette lettre (pour ma gouverne).

» Votre tout dévoué, » MEYERBEER. »

Voilà donc un engagement formel. Maintenant, je veux, sans aller plus loin, répondre à une préoccupation qui a pu s'emparer de vos esprits. Vous vous demandez peut-être si cet ouvrage a été réellement composé, et s'il a été composé, vous pouvez encore vous étonner qu'il n'ait point été représenté. Grâce à Dieu, la correspondance va se charger de tout expliquer, et dans la lettre que voici, vous allez voir que Meyerbeer annonce que l'ouvrage est terminé, et désormais il ne parlera plus que de sa partition :

« *Berlin*, *le* 28 *janvier* 1861.

» Mon cher ami,

» Depuis six semaines, j'ai complétement terminé la musique de l'acte que vous m'avez chargé de faire. J'attendais pour vous l'annoncer l'époque à laquelle vous m'aviez promis de me faire part si vous étiez parvenu à vous arranger avec un théâtre. Je vois, par votre lettre, que c'est l'Odéon.

» Si vous trouvez pour vous les éléments nécessaires dans la troupe, ainsi que pour la mise en scène du quatrième acte, et que l'on puisse garantir pour l'exécution musicale les moyens qu'il me faut et que j'ai indiqués dans la lettre que vous possédez de moi, je crois que la localité est bien choisie, surtout avec un directeur comme M. de la Rounat, qui a la réputation de beaucoup d'intelligence et de courage. Mais vous me dites qu'au mois d'avril, où nous étions convenus que je vous donnerais ma partition, M. de la Rounat a un engagement avec Mme Ristori; que, par conséquent, il nous propose de donner l'ouvrage au printemps 1862. A cette époque, je serai certainement libre, musicalement parlant, car l'opéra nouveau que je prépare devra être donné dans le courant de l'hiver prochain. Je ne vois donc pas de difficulté quant à présent.

» Toutefois, mon cher ami, prendre un engagement définitif pour une époque aussi éloignée que celle-là, qui n'échoit que dans quatorze mois, c'est ce que je n'oserais faire dans ma position : père de famille, n'habitant pas la France. Dans les conjonctures où nous vivons, qui sait, dans un avenir si lointain, ce qui pourrait me retenir chez moi. Si nous attendons jusqu'au 1er octobre prochain pour préparer un traité pour avril 1862, époque que M de la Rounat propose, il sera sûr sept mois d'avance d'avoir l'ouvrage, et de notre côté l'avenir ne sera pas enchaîné pour un si long espace. Je pense, si, comme vous dites, il a envie de l'ouvrage, que ça ne sera pas un empêchement.

» Maintenant, mon cher ami, causons un peu de notre pièce. Le tableau que j'avais craint le plus, et que je vous avais proposé de changer (celui de la cathédrale de Faust), est celui qui est venu le mieux de tous, et j'espère que vous n'en serez pas mécontent. Je n'ai aucun changement à vous demander non plus pour tous les autres tableaux et mélodrames que j'ai pu faire tels que vous me les avez indiqués. Il n'y en a qu'un seul qui m'inquiète musicalement, et sur lequel j'hésite encore maintenant; c'est celui du Roi des Aulnes. La musique de Schubert, de cette ballade, est devenue si populaire dans tout le monde, qu'il me paraît impossible d'en faire adopter au public une nouvelle sur les paroles, et moi-même j'en ai subi tellement l'influence que je n'ai pu parvenir à faire une autre musique qui me satisfît. Je pense donc de garder le tissu des mélodies de Schubert, en mettant dessous des chœurs pour les filles du Roi des Aulnes, et de partager les mélodies de Schubert entre les trois interlocuteurs, et en même temps, cela va sans dire, d'orchestrer les morceaux que Schubert n'a fait que pour le piano.

» Maintenant il y a deux façons de le faire : l'une est de faire parler en mélodrame le père et le fils, et de donner pendant ce temps les dessins de mélodie de Schubert à l'orchestre, et de ne faire chanter proprement dit que le Roi des Aulnes et ses filles; l'autre de faire chanter aussi les parties du père et du fils par des chanteurs. Ayez la bonté de me dire laquelle de ces deux versions vous préférez. Au point de vue musical tout pur, il serait préférable que tous les trois chantassent, mais je me rendrai à votre décision. Veuillez aussi me faire savoir si, comme vous en avez eu l'intention, vous avez ajouté un chœur d'étudiants au premier acte, et, dans ce cas, envoyez-le moi de suite, car j'aimerais mieux le faire maintenant, où l'impression du rôle de la musique est encore chaude dans mon imagination, que plus tard, quand d'autres travaux m'en auront éloigné.

» Votre tout dévoué, MEYERBEER. »

Ainsi, la partition est terminée. Il n'y a plus qu'à la mettre à l'étude. On s'est entendu avec l'Odéon. Ce choix est accepté. C'est alors que la prudence du compositeur, son esprit tout à la fois si élevé et si pratique vont discuter pied à pied la question d'opportunité de la représentation en vue du succès; Mme Ristori était engagée pour une série de représentations. On toucherait à l'été, c'est-à-dire à la mauvaise saison. Il faut donc attendre le printemps de 1862. Mais est-il prudent de traiter maintenant quatorze mois avant la mise en répétition de l'ouvrage? D'ici là que se passera-t-il? Meyerbeer connaissait à merveille le terrain fondant des théâtres et de la politique, et pour lui traiter avec un directeur quelques mois à l'avance, c'est-à-dire lui remettre sa partition, cela devait lui suffire. Et puis, toutes ses préoccupations sont à *l'Africaine*, qui doit être donnée dans l'hiver de 1862. Après cela, libre de tout souci, il sera corps et âme à *la Jeunesse de Gœthe*.

Mais *l'Africaine* reculait au lieu d'avancer; il lui était réservé, comme au *Pré aux Clercs*, de soulever à son apparition des applaudissements que le compositeur ne devait plus entendre. Il fallait enfin traiter avec le directeur de l'Odéon, qui pressait. Pour cela, il était bon que Meyerbeer vînt à Paris. On lui écrit, mais il sait que le théâtre de l'Odéon ferme au mois de mai. Il restera bien peu de temps pour *la Jeunesse de Gœthe*. Écoutez l'objection, écoutez surtout, Messieurs, ce qu'il va dire de l'œuvre elle-même et de la part qu'il va faire à l'écrivain dans cette œuvre.

« *Ems, le* 31 *août* 1861.

» Vous devez savoir, cher Henri, car je l'ai dit l'année passée et vous le trouverez aussi dans la lettre que vous avez de moi en main sur ce sujet, que je ne puis venir à Paris que dans le courant du mois d'avril. Il nous faudra pour le moins six bonnes semaines de répétitions musicales, car, quand la musique qui, déjà par elle-même, est assez compliquée (surtout dans la scène de l'église) sera apprise, il faudra encore la faire concorder avec les détails scéniques des visions et avec les positions tout exceptionnelles, dans cet ouvrage, des chanteurs qui ne se trouvent jamais sur le devant de la rampe et, par conséquent, éloignés de l'orchestre. Il faudra beaucoup d'essais et peut-être des changements partiels avant que tout coïncide ensemble.

» Maintenant vous m'écrivez que le théâtre de l'Odéon ferme à la fin de mai, vous ne pourriez donc avoir que huit ou dix représentations tout au plus avant la fermeture. Réfléchissez bien, cher ami, si c'est dans l'intérêt de votre ouvrage de l'interrompre après si peu de représentations, et s'il ne vaudrait pas mieux dans ces conditions, ou de donner la pièce à un autre grand théâtre qui pourrait vous jouer sans interruption tout l'été, ou, ce qui me paraît encore plus avantageux, de rester à l'Odéon, mais de ne donner la pièce qu'à la réouverture, au mois de septembre, où vous auriez tout l'automne et l'hiver pour une longue série de représentations devant vous. Mais entendons-nous bien, cher ami, ceci n'est qu'un avis que j'émets et pas une condition. Votre intérêt est le plus important dans cet ouvrage, et il doit l'emporter comme importance de collaboration, et comme quantité, car je n'ai fait que la musique d'un acte sur trois de drame.

» Vous me demandez, cher Henri, si je ne viendrai pas maintenant un peu à Paris; mon intention avait été en effet d'y faire une excursion, après avoir fini ma cure ici, et mon but principal était de connaître enfin votre pièce de *la Jeunesse de Gœthe*, dont je ne connais jusqu'à présent que ce que vous m'en avez raconté à l'état de plan projeté. Maintenant il est de la plus haute importance pour moi de connaître la pièce achevée, pour savoir de quelle façon les actes qui précèdent celui que j'ai mis en musique préparent et justifient le caractère de ma musique, telle que je l'ai faite d'après la donnée générale de la pièce, que vous m'avez seulement indiquée.

» Mais cette excursion à Paris devient maintenant impossible, car mon roi vient de m'ordonner de composer la musique qui s'exécutera pendant son couronnement à Kœnigsberg, et il m'ordonne en outre de venir moi-même à Kœnigsberg pour diriger un grand concert qui fera partie des fêtes royales. Déjà j'ai dû composer sur ses ordres une cantate qui sera exécutée à Berlin au château après le retour du roi de Kœnigsberg également dans une fête que le roi donnera, et que je dois également diriger. Vous voyez qu'il n'y a pas moyen pour moi de penser actuellement à un voyage.

» Vous m'écrivez sur votre lettre, cher ami, que vous me ferez peut-être une petite visite à Ems. Cela serait charmant. Seulement il ne faudrait par alors perdre du temps pour exécuter votre bonne intention, car le 13 septembre finit ici ma cure, et le 14 je suis obligé de retourner à Berlin. Si vous venez, n'oubliez pas surtout d'apporter *la Jeunesse de Gœthe* pour me la lire.

» Veuillez me rappeler au souvenir de Mme de Bury et mille compliments pour la charmante Mlle Jetta, qui, je l'espère bien, conserve sa bienveillance à son vieil adorateur.

» Meyerbeer. »

Voilà donc un nouvel ajournement. Remarquez bien toutefois que le compositeur n'entend pas imposer de conditions à l'écrivain; ce sont de simples conseils qu'il lui donne. Mais, vous le comprenez aussi, des conseils donnés par un tel homme, c'étaient des ordres. M. Blaze de Bury courut à Ems, y emporta le manuscrit de son drame qu'il lut à Meyerbeer, et là il put contempler la partition, car celui-ci, après avoir constaté qu'elle entrait à merveille dans le développement du sujet, la lui fit entendre.

C'est maintenant M. de la Rounat qui va perdre patience. Il écrivait donc le 25 octobre 1861 :

« *Paris, le* 25 *octobre* 1861.

» Mon cher monsieur Blaze,

» Il me faut un engagement définitif, je suis au bout de mon attente et il m'est impossible de marcher plus longtemps sans avoir assuré définitivement ma fin d'année. Sur la foi de votre parole, j'ai refusé toutes les propositions qui m'ont été faites, me laissant aller en artiste passionné aux rêves du triomphe éclatant que j'espère et au service duquel je mettrai tous mes moyens d'action. Je vous en prie, de la façon la plus instante, il y va pour moi d'un intérêt puissant et pressant, priez notre illustre maestro de m'envoyer une certitude. Je voudrais pouvoir m'occuper de la grande œuvre dès le 15 février, afin d'être prêt complétement au 1er avril. Si le succès est ce que j'espère, au lieu de fermer au 31 mai, nous resterons ouverts indéfiniment.

« Songez que l'année dernière, à pareille époque, le traité de Mme Ristori était signé depuis longtemps déjà et elle jouait le 25 mars.

» Il faut de toute nécessité que je sois fixé le plus promptement possible, afin de préparer mes moyens d'exécution, et surtout parce que si la combinaison était rompue par le fait du grand maître, je me trouverais, moi, dans le plus extrême embarras, ayant, comme je vous l'ai dit, compté aveuglément sur la parole que vous avez cru pouvoir m'engager.

» Pardonnez-moi cette mise en demeure, mais je suis forcé de vous la soumettre au nom des intérêts que je représente et qu'on m'accuserait d'avoir aventurés.

» Votre bien affectueusement dévoué;

» Ch. de la Rounat. »

Le 21 décembre 1861, nouvelle démarche du directeur de l'Odéon. Une année s'écoule, et la correspondance continue. Mais *l'Africaine* n'apparaît pas, et le tour de *la Jeunesse de Gœthe* ne viendra qu'après cette vaste composition. Puis, Meyerbeer s'éteint subitement à l'hôtel des Champs-Elysées qui porte aujourd'hui son nom et où, dans les derniers temps, il se plaisait à descendre, il s'éteint avant que les deux dernières œuvres auxquelles il ait attaché le sceau de son immortel génie fussent livrées à la scène.

Il me semble que cette partie du débat est facile à résumer, et qu'elle est de nature à jeter une assez vive lumière sur les questions à résoudre. Oui, la partition existe; elle était achevée dès la fin de 1860, puisque, le 28 janvier 1861, Meyerbeer disait : « Depuis six semaines, j'ai complétement terminé la musique de l'acte que vous m'avez chargé de faire. » Elle était disponible, M. Blaze de Bury ne l'a-t-il pas vue et entendue à Ems? Quant à la représentation, ce n'était qu'une question d'opportunité et, sur cette question même, le compositeur s'en remettait à l'écrivain, dont c'était bien plutôt l'œuvre, et l'expression est à retenir. De telle sorte que si M. Blaze de Bury, ayant moins de déférence pour les simples avis qui lui étaient donnés à cet égard, avait dit un seul mot, la partition était mise à l'étude.

Vous comprenez ce qui va suivre.

M. Blaze de Bury a réclamé cette partition, il l'a réclamée sous la contrainte de dommages-intérêts, à Mme veuve Meyerbeer, aux deux filles de l'illustre compositeur, Mme Richter et Mme la baronne de Korff, et à ses exécuteurs testamentaires. Mais on lui a répondu : Toutes les compositions non publiées de Meyerbeer ont été, sur ses ordres, enfermées dans un coffre spécial; une seule exception avait été faite par lui pour Vasco de Gama *(l'Africaine)*. Nous ne pouvons toucher à ce dépôt, à la garde duquel il a intéressé notre piété pour sa mémoire.

Or, il est bien vrai que Meyerbeer a prescrit certaines mesures pour ses compositions inachevées, ses pensées détachées et ses essais. Il a bien recommandé à sa veuve et à ses exécuteurs testamentaires de renfermer ce qui était à lui dans un coffre. Si donc, ignorant l'histoire de cette partition de *la Jeunesse de Gœthe*, ils l'ont aussi enfermé dans le coffre, ce fait en lui-même ne saurait avoir une grande valeur. Voyons les termes du testament; nous rechercherons ensuite la pensée de celui qui a écrit cet article 18 qu'on nous oppose, et qu'il faut lire en entier, car c'est une page intéressante de la vie intime du grand compositeur, où se traduisent ses habitudes, et où il exprime ses idées sur les choses qui touchent à la renommée des artistes en général. Voici cet article 18 tel qu'il a été traduit de l'allemand :

« Art. 18. — Depuis fort longtemps j'ai l'habitude de noter sur un cahier de musique, destiné à cet usage, toute pensée musicale qui me traverse l'esprit et qui me plaît, soit pendant que je suis au piano, soit à tout autre moment · je ne veux pas qu'après ma mort ces pensées soient remises entre les mains d'un compositeur vivant pour fabriquer une œuvre nouvelle, ou pour compléter mes compositions inachevées afin de faire paraître ensuite celles-ci comme mes œuvres posthumes, ainsi que cela n'est arrivé que trop souvent à d'autres artistes au détriment de leur gloire. Ma famille n'a pas besoin de ces ressources.

» Cela me serait également douloureux si par mégarde ces cahiers tombaient entre des mains infidèles, et que par là mes pensées fussent utilisées par d'autres musiciens, sous leur nom. Ma volonté expresse et formelle est donc que peu de jours après l'ouverture de ce testament, les cahiers ci-nommés contenant mes pensées (lesquels consistent en cinq gros cahiers de musique dont la reliure du premier est bleue, du deuxième rougeâtre, du troisième multicolore, du quatrième verte, du cinquième rouge, et sur les titres desquels se trouve écrit : Pensées détachées; esquisses et morceaux inachevés de Meyerbeer) soient ôtés de mes papiers par ma femme et les exécuteurs testamentaires, cachetés et gardés soigneusement dans un coffre spécial.

» Si un de mes petits-enfants devait un jour montrer une vocation musicale, mes cahiers contenant mes pensées musicales devront lui être remis. J'ordonne qu'il en soit de même à l'égard de mes compositions non publiées au moment de mon décès, ainsi que du journal tenu par moi depuis la fin de l'année 1846. Il ne doit être permis à personne, sans exception, de prendre connaissance de ces cahiers, des compositions inédites et de mon journal. Si, parmi mes petits-enfants, il ne s'en trouve pas qui soit doué musicalement, ce dont mes exécuteurs testamentaires seront seuls les juges, ces cahiers contenant les pensées musicales, compositions inédites et journal devront être brûlés. Ceci, bien entendu, ne peut être exécuté que lorsque mes trois filles ne seront plus et que mes petits-fils auront atteint un âge qui permet d'émettre un jugement sûr concernant leurs dispositions musicales.

» Si, à l'époque de ma mort, mon ouvrage *Vasco de Gama* n'a pas encore été représenté, j'ordonne que, tant la grande partition que la partition réduite au piano soient publiées par la gravure, et que la représentation théâtrale en ait lieu, mais tout d'abord à Paris, soit au grand Opéra, soit au théâtre Lyrique. Cette représentation à Paris ayant eu lieu, je permets que cet ouvrage soit joué sur tous les autres théâtres. Comme le libretto de cet ouvrage est du défunt poëte Scribe, mes exécuteurs testamentaires devront obtenir, tant pour la publication que pour la représentation, la permission de Mme veuve Scribe, celle-ci pouvant, d'après les lois françaises, s'opposer à la publication ainsi qu'à la représentation.

» Je n'inflige aucune pénalité en cas de non-accomplissement des ordres indiqués ci-dessus concernant mes manuscrits de musique, journal, etc..., mais je fais appel à la piété de ma bien-aimée épouse et de mes enfants, ainsi qu'à celle de mes exécuteurs testamentaires, et leur recommande avec instance l'accomplissement entier de mes volontés. »

Ainsi, notes courantes, pensées détachées, compositions non publiées, tout a été placé dans le coffre par Mme Meyerbeer et les exécuteurs testamentaires. Devaient-ils y renfermer également *la Jeunesse de Gœthe?* Je comprends qu'ils n'aient point distingué, ignorant les conventions arrêtées à ce sujet. Mais, en présence d'une collaboration qui a amené une œuvre commune, complétement achevée, à la représentation de laquelle Meyerbeer n'a jamais fait que des objections tirées de l'opportunité, qu'on nous oppose le testament comme une fin de non-recevoir insurmontable, voilà ce que je ne saurais admettre.

Ce qu'a voulu Meyerbeer, on le saisit sans effort. Il y a pour les musiciens comme pour les écrivains, pour les poëtes et les peintres, bien des tâtonnements. Avant de prendre son grand vol, la pensée a besoin de rompre avec les attaches qui la retiennent et l'embarrassent. Meyerbeer, très-soigneux de sa renommée, ne voulait livrer au public que sa pensée nette, épurée, dans son grand vol. Il ne comptait pour rien ses essais, ces ébauches et ces scories, ce fumier d'Ennius où un grand poëte trouvait encore de si belles choses, par cela seul peut-être qu'il était un grand poëte.

Tout cela, Meyerbeer le livre à ceux de ses petits-enfants qui seront musicalement doués, comme un premier terrain à défricher et à cultiver, renfermant le trésor qu'il appartient au travail d'en fair sortir. Mais si aucun d'eux n'a d'aptitudes, eh bien! toutes ces choses seront jetées au feu! Ah! qu'il en soit ainsi pour les œuvres qui étaient exclusivement les siennes, le sacrifice peut se comprendre. Mais Ruysdael a fait un paysage pour le fond et les terrains; il ne faisait pas autre chose, il est vrai qu'il le faisait assez bien. Wouwermans a placé là des animaux et des figures. Le tableau est achevé, il a reçu les dernières touches, et Ruysdael pourra le détruire ou le confisquer!

Mieux encore, Gluck a composé *Orphée* sur le livret de Molin, qui a la première idée de l'opéra et en a donné le cadre. L'ouvrage est terminé, le théâtre est choisi, et l'on attend pour la représentation l'heure propice. Gluck meurt sur ces entrefaites, *Orphée* est renfermé dans un coffre, et quand le poëte viendra dire que c'est là une œuvre commune, on lui opposera le testament où le compositeur a prescrit de jeter le tout aux flammes!

Voilà cependant ce qu'on nous répond. Mais on oublie deux choses, c'est de rechercher quelle a été, en réalité, la pensée de Meyerbeer, quel était son droit comme collaborateur. Sa pensée! elle n'est pas incertaine, et un moment quelconque a-t-il voulu interdire la représentation de *la Jeunesse de Gœthe?* Il faut interroger tout à la fois la correspondance et le testament. Dans la correspondance, sa volonté est formelle et bien arrêtée. Il ne demande qu'une chose, c'est que la pièce soit donnée dans les meilleures conditions possibles, et encore s'en remet-il sur ce point à l'écrivain.

Mais le testament lui-même porte-t-il la trace d'une interdiction quelconque? Remarquez que la volonté certaine du compositeur ne pourrait résulter que d'une interdiction formelle. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il n'a point parlé de *la Jeunesse de Gœthe.* Est-ce là le résultat d'une omission, d'un oubli? Nous n'en savons rien. Mais ce que nous savons, c'est que le testament est du mois de mai 1863, et qu'à cette date, il ne cessait de parler de sa dernière composition, il ne doutait pas qu'elle ne passât incessamment, il en parlait, je ne dis pas seulement à M. Blaze de Bury, qui le voyait presque tous les jours à Paris, qui l'a vu jusqu'à sa dernière heure.

Il en parlait d'ailleurs à tout venant. J'aperçois à cette barre notre éminent confrère Me Crémieux, qui doit compter dans les bonheurs de sa vie d'avoir été l'ami de Meyerbeer. Eh bien! je serais tenté de lui demander s'il ne l'a pas entendu, jusque dans les derniers jours de sa vie, parler de cette œuvre avec amour et passion. Je vais plus loin : le testament, je le suppose, est formel, l'interdiction absolue, mon client n'a-t-il aucun droit? Un opéra, la Cour de Paris l'a ainsi jugé dans l'affaire des *Joyeuses Commères de Windsor*, est une œuvre commune et indivisible, résultat d'un mutuel échange d'idées et d'inspirations. Où commence où finit la collaboration? La limite est délicate; mais il ne peut dépendre du caprice d'un des auteurs de priver l'autre des bénéfices légitimes qu'il attend de la divulgation de l'œuvre commune. Meyerbeer serait vivant, que vous auriez, Messieurs, à cet égard une appréciation souveraine. Vous savez pourquoi il n'a pas livré sa partition, il l'a dit : c'est une question d'opportunité; mais les conventions entre Meyerbeer et Blaze de Bury étaient bien arrêtées.

Un mot encore, Messieurs, je dois m'arrêter à deux objections. Le testament interdit, nous dit-on, de prendre connaissance des œuvres non publiées. Cela n'est pas sérieux? Qu'il en soit ainsi pour ses œuvres inédites, soit, mais cela ne peut aller jusqu'à empêcher les recherches de la propriété d'autrui : mon client se plaint qu'on ait enfermé le drame lyrique dans le coffre, en réunissant, sans examen et sans distinction, tous les papiers recueillis à Paris et à Berlin, les confondant dans un séquestre où, cependant, les propriétés communes ne peuvent être condamnées à Paris.

La seconde objection ne me paraît pas mieux fondée. Il y a, dit-on, entre l'œuvre achevée et celle représentée, des nuances parfois très-marquées; jusqu'au dernier moment les compositeurs reviennent sur leur pensée; Meyerbeer n'était jamais content de la sienne, et c'est aux répétitions qu'il lui donnait la dernière forme. Ne peut-il pas arriver que *la Jeunesse de Gœthe* ait besoin de retouches; qui oserait se les permettre? Il n'était pas là non plus cependant pour *l'Africaine*, et pourtant elle a été donnée; mais, nous dit-on, il avait prévu le cas et chargé M. Fétis de le remplacer.

Vous craignez pour la gloire de Meyerbeer, dites-vous, eh bien que ne chargez-vous M. Fétis de donner les mêmes soins à *la Jeunesse de Gœthe*, il ne pourrait qu'être flatté de cette mission; en voulez-vous d'autres; vous pouvez en trouver : et si des hommes comme MM. Auber, Berlioz, Ambroise Thomas, venaient vous dire que l'œuvre est achevée, parfaite, pourquoi le Tribunal ne s'inclinerait-il pas devant cette épreuve. Dira-t-on qu'il n'y a ni chanteurs ni orchestre; mais tout cela se trouvera dès que la partition sera livrée, et soyez sûrs que dans un intérêt commun, il sera fait droit à toutes les réclamations du maître, et que tous ses conseils seront religieusement suivis. D'ailleurs, ne dites pas que l'œuvre est incomplète, car Meyerbeer avait donné la dernière main à tous les personnages, et si, dans ses premières lettres, il demandait l'avis de son collaborateur sur certaines dispositions qu'il n'avait point encore arrêtées, dans les dernières il ne revient plus sur ces détails.

Que Mme Meyerbeer se rassure donc, il ne s'agit nullement d'aller ici contre la volonté du grand compositeur; il s'agit, au contraire, de la respecter, car il avait foi dans cette œuvre, la dernière qu'il léguait à ses admirateurs. Qu'elle soit donc représentée, et chacun y trouvera son compte, le collaborateur et le public, et, quant à sa gloire, elle ne saurait y perdre, croyez-le bien, car l'œuvre est magistrale et tout à fait digne de lui.

Me Crémieux a pris ensuite la parole dans l'intérêt des héritiers Meyerbeer.

REVUE DES THÉATRES.

VARIÉTÉS : Reprise du *Joueur de Flûte*, opérette d'Hervé. — PALAIS-ROYAL : *le Lys de la Vallée*, comédie-vaudeville en trois actes, de MM. Eugène Grangé et Victor Bernard; *Madame est couchée*, comédie-vaudeville en un acte, des mêmes auteurs.

Quand on a donné, pour la première fois, *le Joueur de Flûte*, il y a quelques années, Hervé n'avait pas encore la réputation de musicien excentrique, qu'il a définitivement conquise avec son *Œil crevé*. Aussi, pensons-nous que l'occasion est devenue opportune pour la reprise de cette bouffonnerie romaine, qui va bénéficier du dernier succès de son auteur. Hervé a écrit pour Mlle Silly, qui reprenait son rôle dans son œuvre, un air qui n'ajoutera rien aux mérites de la partition. Du reste, la rentrée de cette ac-

trice a été une fête pour elle. Dupuis a conservé son rôle de Diachylum, qui n'est pas à la hauteur de ceux qu'on lui confie aujourd'hui. Les autres personnages sont tenus à nouveau et d'une façon fort convenable par Blondelet, Guyon et Mlle Garait.

—Au Palais-Royal, deux auteurs ont osé porter la main sur le *Lys de la Vallée*, ce titre illustré par Balzac, et que le Théâtre-Français a mis un jour sur son affiche, mais sans pouvoir l'y maintenir, tant l'entreprise est difficile. Hâtons-nous de dire, pour l'absolution de ces deux téméraires, que leurs héros n'ont rien de commun avec le Félix de Vandenesse et la comtesse de Mortsauf du romancier; tout au plus ont-ils un point de départ à peu près semblable. Le côté piquant de l'emprunt consiste dans son application au marché de Paris où se débite la volaille; le *Lys de la Vallée* est une grosse marchande, placée dans un cadre populaire. Elle a des écus, cette brave Mme Catherine, comme la boulangère de la chanson, et les prétendants ne lui manquent pas. Mais, par une fantaisie bizarre, elle les repousse en masse pour les beaux yeux de son imbécile de garçon de boutique qui n'y voit que du feu. Rebutée de ce côté, elle se rejette sur un gandin qu'elle a rencontré dans un bal par souscriptions donné à la Vallée, et qui lui a dérobé un baiser sur l'épaule entre deux contredanses. L'intrigue roule tout entière sur la poursuite obstinée de Mme Catherine, et sur la résistance non moins désespérée du gandin Ludovic, qui se sert d'un bouquet au chloroforme pour se délivrer d'elle, et qui, en fin de compte, échappe au mariage par le retour d'un premier mari qu'on croyait mort.

Cette pièce, rondement jouée par Mlle Alphonsine, par Lhéritier, Priston, Pellerin, Hyacinthe et Fitzelier, a été bien accueillie, et tout nous fait croire qu'elle fournira une carrière honorable.

Mais un joli petit vaudeville des mêmes auteurs, *Madame est couchée*, a été reçu avec une faveur bien autrement accentuée. M. Chaponnin est parti pour Bruxelles; sa femme profite de son absence pour aller voir en *catimini* un bal de l'Opéra, et la soubrette, Mlle Georgette, pour donner à souper à son amoureux. Mais voilà que M. Chaponnin revient à l'improviste. Georgette se débarrasse tant bien que mal de son Joseph; mais elle aime sa maîtresse, et elle se dit que si monsieur veut entrer dans la chambre de madame, il peut en résulter de graves inconvénients. Il s'agit donc d'empêcher monsieur d'entrer chez madame. Elle est couchée, elle a sa migraine; cela ne suffit pas, et, à bout de raisons, Georgette fait accroire à Chaponnin que c'est par jalousie qu'elle lui interdit l'entrée de la chambre conjugale. Ce vieux fat de Chaponnin donne dans le panneau; il oublie sa femme pour faire la cour à sa servante, et Mme Chaponnin, de retour de l'Opéra, met à profit cette circonstance pour se faufiler chez elle. Madame est sauvée, et Georgette, plus tranquille, se moque des prétentions de monsieur, à qui elle présente Joseph comme son futur époux.

Cette bluette est vive, spirituelle, amusante; elle est, en outre, fort bien interprétée par l'excellent Geoffroy, par Lacombe et par Mlle Reynold, une débutante qui joue aussi dans *le Lys de la Vallée*, mais qui n'y est pas aussi bien partagée. Le rôle de Georgette lui convient à merveille, et elle a su en tirer un très-bon parti.

D. A. D. SAINT-YVES.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné lundi *le Trouvère* et *la Source*, et mercredi et vendredi *Hamlet*. — La reprise des *Huguenots* est l'objet de toute la sollicitude de M. Perrin; ainsi que nous l'avons dit, les artistes les plus distingués de notre première scène lyrique ne dédaignent point de se charger des rôles secondaires. — Tous les costumes se refont à neuf; le décor du deuxième acte est entièrement repeint et celui du *Pré-aux-Clercs*, au troisième acte, est confié à M. Cambon, qui l'exécutera d'après les travaux historiques récemment publiés sur le Louvre et la ville de Paris. — Ce ne sera guère que dans un mois que sera donné le nouveau ballet de Saint-Léon et Delibes, qui doit clore les représentations de Mlle Granzow.

*** Les *Dragons de Villars*, *Zampa* et *l'Ambassadrice* alternent chaque soir au théâtre de l'Opéra-Comique. — La direction compte reprendre dans le courant de septembre *le Premier Jour de bonheur*; il est question de Mlle Guillot pour remplacer Mlle Marie Roze dans le rôle de Djelma. — L'opéra de MM. Labiche, Delacour et Poise continue d'être répété; toutefois le rôle du ténor n'est pas encore distribué.

*** Quoique, de par l'arrêté du 22 août pris par le Ministre de la Maison de l'Empereur et des Beaux-Arts, M. Pasdeloup soit en possession du privilége du Théâtre-Lyrique, le nouveau directeur n'a pas encore signé le bail de la salle avec la Ville. Les syndics de la faillite Carvalho auraient la prétention de lui imposer l'acquisition du matériel et des décors estimés par les experts à plus de 300,000 francs. M. Pasdeloup résiste avec d'autant plus de force à cette exigence que la majeure partie des décors et des costumes actuels s'appliquent à des pièces qu'on a enlevées au répertoire et qu'il ne pourrait plus jouer; il veut donc prendre le local nu, sauf à acheter aux syndics, amiablement ou aux enchères, la partie du matériel appropriée aux opéras qu'il conserverait et qu'il lui conviendrait de monter. En attendant que la question soit vidée, M. Pasdeloup s'occupe de ses engagements, et l'on cite déjà comme ses pensionnaires : Monjauze, Bosquin, Wartel et Mlle Schræder. Il a aussi traité, pour la conduite de l'orchestre, avec le célèbre Karl Eckert, compositeur allemand fort distingué, très-connu à Paris et qui remplacera M. Deloffre. Enfin, Mlle Marie Roze fera aussi partie de son personnel.

*** Ainsi que nous l'avons annoncé, M. Martinet continuera l'exploitation des Fantaisies-Parisiennes, dont la réouverture aura lieu le 20 septembre par *le Soldat malgré lui*, opéra-comique en deux actes de MM. Chivot et Duru, musique de Fr. Barbier. Aux anciens artistes, MM. Arsandaux, Barnolt, Gabriel, Bonnet et Mme Decroix, sont venus s'ajouter M. Soto, basse-chantante de talent, et Mlle Palm, jeune suédoise, la future Nilsson de l'endroit. Pour ce qui est du répertoire, M. Frederico Ricci, un des auteurs de *Crispino e la Comare*, a donné trois actes sur un livret de M. Victor Walder; on parle aussi d'un ouvrage de M. de Flotow, d'une pièce inédite de Cimarosa et de la reprise du *Barbier*, de Paësielto.

*** Le programme de réouverture du théâtre des Bouffes-Parisiens se composera, comme nous l'avons dit, du *Soldat magicien*, pièce d'Offenbach, donnée avec succès à Ems, d'un acte du maestro, en collaboration avec MM. Chivot et Duru, et de *l'Arche-Marion*, d'Albéric Second, musique d'Adolphe Nibelle.

*** C'est jeudi prochain, 3 septembre, que le théâtre de l'Athénée compte faire sa réouverture par la 79e représentation de *Fleur de Thé*. Pour accompagner cet opéra-bouffe on donnera un petit acte de MM. Chivot et Duru, *A la Baguette*, vaudeville, représenté antérieurement aux Bouffes-Parisiens, et qui sera joué par Pelardy et Mlle Dertelli, nouvellement engagés à ce théâtre. — Mlle Camille Parent, sœur de la danseuse de l'Opéra, a aussi été engagée par M. W. Busnach.

*** Le nouvel opéra-bouffe d'Offenbach, *la Périchole*, est en pleine répétition aux Variétés. — La partition en a été acquise par les éditeurs Brandus et Dufour.

*** On lit dans le *Figaro* : « L'Eldorado vient de représenter, avec une verve et un succès dignes du théâtre, une bouffonnerie mythologique, *Vénus infidèle*, paroles de M. A. Pouillon, musique de M. Léon Roques. Cette farce, qui joint au mérite d'être gaie celui d'être courte, est crânement jouée et chantée par Mlle Chrétienno (Vénus), Valérie (Adonis) et M. Victor (Mars). — Tous les soirs, à dix heures un quart, ce n'est pendant vingt minutes que rires et bravos. On ne pouvait mieux inaugurer la saison d'hiver. »

*** On nous écrit de Bordeaux : « Jamais notre Grand-Théâtre n'avait offert de féerie à ses habitués et, il fallait de la hardiesse à un directeur pour risquer cette innovation. Mais le succès justifie tout, et M. Halanzier n'a qu'à se féliciter d'une tentative par laquelle il aura brillamment préludé à sa saison d'hiver, qu'il prépare d'ailleurs avec ses soins et son habileté ordinaire. Il est vrai de dire que notre intelligent directeur n'avait pas marchandé la dépense, et notre public a pu se dire qu'il avait vu *Peau-d'Ane* dans toute sa splendeur et telle qu'elle a été représentée à Paris. Acteurs, décors, costumes, tout avait été importé, et plus de soixante représentations consécutives de cet ouvrage n'auront pas épuisé la curiosité de notre public, qui s'y porte encore en foule et dont il faut chaque soir refuser une partie. — De son côté M. Lambert va, le 1er septembre, rouvrir le théâtre Français avec *Fleur de Thé*, qu'il a interrompue en plein succès. — Le même jour verra aussi l'inauguration du nouveau théâtre Louit, pour lequel il a été dépensé une somme de 1,200,000 francs. Nous l'avons visité du haut en bas et il n'y a que

des éloges à donner à l'architecte qui l'a construit. La coupe de la salle est des plus heureuses, et elle peut contenir aisément 3,000 spectateurs. Toutes les améliorations réalisées dans ces derniers temps ont été mises à profit pour le bien-être et la commodité du public. Les loges sont spacieuses, l'acoustique excellente, et on voit et on entend de tous les points de la salle: les rangs de fauteuils sont largement espacés et permettent un passage facile; les siéges en sont élastiques, les banquettes convenablement rembourrées, et ni le velours ni le cuir n'y ont été épargnés. Les proportions et la splendeur du foyer ne laissent rien à désirer, et au-dessous un fumoir, complément indispensable aujourd'hui, s'ouvrira pour les amateurs. — Mais ce n'est pas seulement des habitués des grandes places que l'on s'est occupé, les spectateurs du paradis n'auront dans aucun théâtre été si bien traités; la chaleur ne les étouffera plus, grâce à une douzaine de fenêtres percées de distance en distance dans la courbe et qui s'ouvriront à volonté; de plus, à cette hauteur, on a trouvé le moyen de ménager une belle terrasse-foyer donnant sur la rue, où ils pourront, dans les entr'actes, fumer la pipe et boire la chope à leur aise. — Pour terminer ce qui concerne la salle, disons que l'ornementation en est en même temps riche et d'une simplicité de bon goût; l'or le plus fin a été employé pour les dorures; les peintures du plafond, les arabesques de chacune des portes des loges sont très-soignées et l'ensemble de la décoration offre le plus harmonieux coup d'œil. La scène est disposée sur huit plans de profondeur et se prêtera facilement à toutes les exigences du spectacle.—C'est sous la direction et sur les avis de M. Robert Kemp, qui fut, il y a quelque trente ans, pensionnaire du Théâtre-Français, que tous les travaux ont été exécutés par des ouvriers bordelais et avec des matériaux provenant tous du pays. Il s'est entendu avec M. Louit pour exploiter dans le nouveau théâtre la comédie, le drame, le vaudeville, l'opérette et l'opéra-comique. C'est par la comédie qu'il commencera; sa troupe, composée des meilleurs sujets qu'il a trouvé à recruter en province, est prête; son orchestre, composé de vingt musiciens, l'est également; il possède une grande expérience pratique du théâtre, les prix d'entrée sont modestes; M. Robert Kemp réunit donc toutes les conditions qui assurent le succès. »

*** La célèbre cantatrice Désirée Artôt, après ses brillants succès à Hombourg, vient de revenir à Paris. Elle prendra une semaine de repos dans sa villa de Ville-d'Avray, avant de se mettre en route pour Moscou, où l'on sait qu'elle est engagée pour plusieurs mois à de magnifiques conditions.

*** Mme Ugalde est de retour à Paris de sa fructueuse tournée en province, où elle a si brillamment exploité *la Grande-Duchesse de Gérolstein*.

*** Mlle Tietjens, prima donna de Her Majest'ys théâtre, est en ce moment à Paris. Mlle Tietjens assistait mercredi à la représentation d'*Hamlet*, et après le 4e acte elle est allée complimenter Mlle Nilsson. — Le célèbre baryton Santley est également à Paris.

*** Une artiste qu'on a vue avec plaisir aux Fantaisies-Parisiennes et à l'Athénée, Mme Bonnelli, vient d'être engagée à Milan.

*** La troupe d'opérette recrutée à Paris par le représentant de M. Grau, directeur du théâtre français de New-York, peut être considérée comme complète. Voici les noms des principaux artistes qui y figurent : Mmes Rose Bell (Lapommeraye), Desclauzas, Goby-Fontanel, Alard-Gueretti, Victoria Maurice; MM. Carrier et Beckers (de l'Opéra-Comique), Gabel (des Menus-Plaisirs), Goby (des Fantaisies-Parisiennes), etc. Le chef d'orchestre est M. Robert Stœpel. C'est *Geneviève de Brabant* et le charmant ouvrage de Charles Lecocq, *Fleur de Thé*, qui ouvriront la campagne.

*** Mlle Salvioni, dont Paris a applaudi la danse et la mimique, vient de débuter au Grand-Théâtre de Vienne dans *le Diable amoureux*.

NOUVELLES DIVERSES.

*** En considération des services rendus par M. J. Pasdeloup à l'instruction publique, au point de vue musical, M. Duruy, par arrêté du 15 de ce mois, l'a nommé officier d'académie.

*** Berthelier est de retour à Paris. Avant de rentrer au théâtre de ses premiers succès, où il doit débuter dans une œuvre nouvelle d'Offenbach, il a bien employé ses dernières semaines de loisir. Nous lisons dans *le Siècle* qu'après avoir donné au Casino du Tréport un premier concert, auquel plus de deux cents personnes n'ont pu trouver place et dont la recette a produit 1,100 francs, il a dû en donner successivement deux autres non moins courus et dont le dernier était au profit des pauvres. Une des chansonnettes dites par l'excellent comique et qui a produit le plus d'effet est celle de Bourget et Lhuillier : *C'est ma fille*, qu'il chante en costume avec une vérité de gestes et d'intonation à faire pâmer de rire, et qu'il a dû répéter aux acclamations de la salle entière. Après ce brillant exploit Berthelier est allé de nouveau se faire applaudir à Saint-Malo en compagnie de Sivori et de Mlle Harris.

*** A plusieurs reprises déjà divers compositeurs ont, sans les en prévenir, mis le nom de MM. Brandus et Dufour comme éditeurs sur des publications dont le hasard seul leur a révélé l'existence. Sans vouloir préciser davantage, MM. Brandus et Dufour nous prient de faire savoir qu'ils protestent contre cet abus fait de leur nom et qualité, et qu'ils en déclinent toute conséquence.

*** On nous écrit de Saint-Germain-en-Laye : « A l'une des intéressantes et trop rares matinées de musique de chambre que Mme Mackenzie offre à quelques amateurs de son intimité, on a entendu une jeune pianiste étrangère, Mlle Flynn, élève du Conservatoire de Leipzig, qui exécute spécialement la musique des grands maîtres. Cette jeune artiste la joue avec un aplomb, une sûreté et une fougue vraiment entraînante et qui lui préparent le plus bel avenir. Elle a exécuté magistralement une sonate de Mendelssohn et une polonaise de Chopin avec l'inappréciable avantage d'être accompagnée par l'excellent violoncelliste Norblin, chez lequel le talent est traditionnel de père en fils, et qui, dans les loisirs que lui fait sa retraite de violoncelle-solo à l'orchestre de l'opéra, habite avec sa famille au Vésinet. Un magnifique trio de Hummel, joué par trois maîtres, Mme Mackenzie, pour le piano, Norblin, pour la basse, et Allard — qui transposait instantanément la partie de violon pour la flûte, son instrument — a clos la séance de la façon la plus étourdissante. »

*** L'église paroissiale de Saint-Denis vient de s'enrichir d'un orgue de tribune sorti des ateliers de la Société Merklin-Schütze, à laquelle la construction de ce bel instrument fait le plus grand honneur. Plusieurs artistes éminents avaient été appelés à la séance solennelle de réception pour en faire valoir les qualités. C'était d'abord M. Ed. Batiste, l'éminent organiste de Saint-Eustache, puis M. Renaud de Vilbac, dont tout le monde connaît le talent gracieux et facile. M. l'abbé Ply, maître de chapelle de la cathédrale de Soissons, a fait à son tour entendre un grand chœur avec récit de voix humaine, dont l'inspiration religieuse élevée a été remarquée de tous. M. Duval, organiste de la paroisse de Saint-Jacques, à Reims, et enfin M. Delhaye, organiste de Saint-Denis, ont dignement clos cette intéressante solennité, dans laquelle la Société chorale de Saint-Denis a fait apprécier la justesse, l'ensemble et l'expression avec lesquels elle a dit les divers morceaux intercalés dans le programme de l'habile, directeur M. Desmet.

*** Dimanche dernier a eu lieu, à Dunkerque, l'inauguration du Casino de la Villa des Dunes. C'est un des plus beaux et des plus grands qui existent en Europe. La situation en est des plus pittoresque. Un beau concert et un bal ont signalé cette inauguration, qui avait attiré beaucoup de monde.

*** Un grand bal, au bénéfice de M. Desgranges, le chef d'orchestre et directeur du Casino, vient de clore brillamment les fêtes du 15 août organisées à Deauville. Toute la Société de Deauville, à laquelle s'était jointe celle de Trouville, s'y trouvait, empressée de donner à M. Desgranges une nouvelle preuve de son estime et de sa sympathie. Son orchestre a fait merveille et le quadrille de *Fleur de Thé* a obtenu un grand succès.

*** La Société philharmonique d'Arras a donné, le 24, une brillante soirée musicale à laquelle le violon d'Alard et les voix charmantes de Mlles Laura Harris et Schrœder donnaient un attrait particulier. L'*Ave Maria* de Gounod, chanté par cette dernière, a été bissé. On a aussi beaucoup applaudi Steller, qui a chanté en maître un air de *Lucrezia Borgia*.

*** La maison où naquit Beethoven, à Bonn, et qu'on a ornée il y a quelque temps d'une plaque commémorative, est aujourd'hui à vendre.

*** Lundi est mort à Saint-Cheron le célèbre peintre de décors Ciceri père; il était âgé de 86 ans. C'est la musique, dit M. X. Feyrnet, qui l'avait d'abord attiré. A quatorze ans, il était à l'orchestre de Séraphin et jouait du violon pour accompagner polichinelle et les ombres chinoises. Parent de Martin et d'Elleviou, il entra au Conservatoire, où il resta douze ans. Sa voix était charmante, mais il fut un jour renversé par une voiture et resta boiteux : c'est alors qu'il se tourna vers la peinture. Il travailla sous la direction de Bellangé, architecte du roi, et entra dans l'atelier de décoration de l'Opéra. Le *clair de lune* de *la Vestale* fut son premier succès. Les décors qu'il fit ensuite pour *Armide* et pour la *Lampe merveilleuse* accrurent sa réputation; il était dès lors le premier artiste du genre. Ciceri n'a pas peint moins de quatre cents décors. Le roi Jérôme le fit appeler en 1810, et le chargea de restaurer le Grand-Théâtre de Cassel. En 1825, il fut le décorateur des fêtes du sacre de Charles X. M. Ciceri avait épousé la fille d'Isabey, le célèbre miniaturiste. MM. Cambon, Despléchin et Séchan sont ses élèves.

*** Un ténor qui laisse une belle réputation en province, M. Péronnet, et qui obtint, à l'Odéon, un grand succès dans le rôle d'Almaviva du *Barbier*, vient de mourir à l'âge de 78 ans.

*** Mme Victor Hugo a succombé jeudi à Bruxelles à une longue et douloureuse maladie. Cette nouvelle a produit une grande sensation à Paris.

*** L'éminent pianiste compositeur Louis Lacombe vient d'être frappé dans ses plus chères affections. Il a cette semaine perdu sa femme, morte à la suite d'une longue et douloureuse maladie.

*** Notre collaborateur Arthur Pougin vient d'avoir la douleur de perdre un de ses enfants.

ÉTRANGER

*** *Mannheim.* — *L'Africaine*, de Meyerbeer, vient d'être reprise avec un éclatant succès. Tous les artistes ont chanté et joué leurs rôles avec talent; mais Betz, l'excellent baryton de Berlin, a surtout été bruyamment applaudi et rappelé plusieurs fois. Le rôle de Nelusko paraît être celui qui convient le mieux à la nature de son talent. Il le détaille avec infiniment d'art et le chante avec l'ampleur et l'énergie qui conviennent si bien au personnage. Betz est un véritable tragédien lyrique. Les chœurs ont chanté avec beaucoup d'ensemble, et l'orchestre est magnifique. Lachner le dirige avec cette supériorité qui lui a acquis une si grande célébrité en Allemagne. — On va reprendre l'opéra de Ferdinand Langer : *le Voisinage dangereux.*

*** *Carlsruhe.* — *Stradella*, de Flotow, a été repris et écouté avec le plus grand plaisir. Cet ouvrage est très-apprécié en Allemagne, on le considère comme le meilleur opéra de Flotow.— Betz, le baryton de Berlin, a obtenu un véritable triomphe dans *Guillaume Tell.*

*** *Hombourg.* — *Semiramide* a été donnée le 22 août. Adelina Patti y a été ce qu'elle est toujours, une cantatrice admirable; de plus, elle y a fait preuve d'une profondeur de sentiment et d'une ampleur dramatique qui semblent se développer chaque jour. Trois cadences nouvelles, que Rossini a écrites exprès pour elle, ont émerveillé l'assistance. — Agnesi a été magnifique dans le rôle d'Assur.

*** *Wildbad* (Würtemberg). — Seligmann, E. Stœger et Besekirsky ont donné dans la grande salle du Kurhaus un magnifique concert. Stoeger a joué avec la marche de *Tannhauser* ses charmantes compositions si appréciées en Allemagne comme en France. Seligmann a fait entendre *le Secret*, *Pibroch*, *Berceuse de l'Enfantelet*, avec l'immense succès qui le suit partout. Besekirsky n'a pas été moins applaudi que ses brillants partenaires en exécutant ses compositions et en faisant sa partie dans le trio en *ut* mineur de Mendelssohn.

*** *Leipzig.* — Un nouvel opéra de Wesmeyer, *Die Brandschatzung* (la Contribution de guerre), sera représenté au commencement de septembre. — Ant. Rubinstein est attendu ici au mois d'octobre.

*** *Berlin.* — Les représentations d'opéra ont recommencé le 17 avec *Fidelio*, suivi du *Porteur d'eau (les Deux Journées)*, de Cherubini, et du *Lac des Fées*, d'Auber. — Pauline Lucca, attendue le 28, repartira dans quelques jours pour aller donner des représentations à Leipzig, à l'occasion de la foire. Un congé lui a été accordé, comme l'année dernière, pour chanter à Saint-Pétersbourg.

*** *Vienne.* — L'inauguration du nouvel Opéra aura lieu dans les premiers mois de 1869, et non pas avec *Lohengrin*, comme on l'avait dit, mais avec un opéra de Mozart.

*** *Madrid.* — Mme Gueymard, dont l'engagement est maintenant certain, débutera dans *Il Trovatore*; elle chantera ensuite *Il Profeta*, *la Favorita*, *Gli Ugonotti* et *l'Africana*. — La question de la réorganisation des musiques militaires est à l'ordre du jour : le maestro Barbieri est parti pour Berlin et Vienne, chargé officiellement d'étudier, avec le concours de MM. Wieprecht et A. Zimmermann, la composition des musiques allemandes.

*** *Busseto.* — Le Théâtre-Verdi, nouvellement construit, a été inauguré le 15 août avec *Rigoletto*. Verdi n'était pas présent; et les hommages de ses concitoyens se sont adressés à son buste, qui a été couronné et salué d'acclamations chaleureuses. On a aussi exécuté à cette occasion une sorte de symphonie *historique*, écrite par Verdi à l'âge de douze ans et intitulée *la Capricciosa*. — Les robes des dames étaient *vertes; vertes* aussi étaient les cravates des hommes.

*** *Milan.* — L'impresario Herrmann, directeur de la troupe française d'opéra-bouffe qui va parcourir les principales villes d'Italie, vient d'installer ses pénates au théâtre Carcano. Ses principaux artistes sont MM. Lucien, Giraud, Lævendal, Alvarez, Mmes Laurenc, Bonly, Flachat. *La Grande-Duchesse* ouvrira la campagne; puis viendront *le Pont des Soupirs*, *la Belle Hélène*, *la Chanson de Fortunio*, *M. et Mme Denis*, d'Offenbach, et *Fleur de Thé*, de Lecocq. — L'opéra-comique est représenté au programme par *Galathée* et *les Noces de Jeannette*, de Victor Massé.

Le Directeur : S. DUFOUR.

EN VENTE :

Chez BRANDUS et DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu.

Adah Menken,

Grande Valse tirée du ballet du drame

LES PIRATES DE LA SAVANE

PAR

STRAUSS

Pour Piano. *Prix : 5 fr.*

Grand Quadrille

SUR

LES FUGITIFS

Drame de MM. Bourgeois et Dugué,

PAR

ALEXANDRE ARTUS

Pour Piano. — *Prix : 4 fr 50.*

Léos-Galop,

Exécuté dans le drame

LES PIRATES DE LA SAVANE

PAR

A. DE KALKBRENNER

Pour Piano. (Avec le portrait d'Adah Menken) *Prix : 5 fr.*

Nouvelle Collection (huitième)

DES MEILLEURS

QUADRILLES, VALSES, POLKAS, POLKAS-MAZURKAS, ETC.

Composés par Strauss, Arban, Marx, Mey, Musard, Roques, Ettling, Labitski, etc.,

ARRANGÉS

Pour un Violon, pour un Cornet et pour une Flûte.

1. **Musard**. Valse des *Deux Aveugles*.
2. — Valse de *Tromb-al-Cazar*.
3. — Polka des *Deux vieilles Gardes*.
4. **Herzog**. Polka *Coucou et Cricri*.
5. **Arban**. Quadrille de *la Grande-Duchesse de Gérolstein*.
6. **Strauss**. Valse de *la Grande-Duchesse de Gérolstein*.
7. **Roques**. Polka et polka-mazurka de *la Grande-Duchesse de Gérolstein*.
8. **Strauss**. Valse du *Pardon de Ploërmel*.
9. — Valse de *Lischen et Fritzchen*.
10. **Patti (Ad.)**. Valse : *Fleur du Printemps*.
11. **Musard**. Valse des *Bavards*.
12. **Arban**. Quadrille sur *Robinson Crusoë*.
13. **Strauss**. Quadrille sur *Martha*.
14. **Marx**. Quadrille sur *l'Africaine*.
15. **Strauss**. Quadrille *Echo des Bouffes-Parisiens*.
16. **Lamotte**. Quadrille sur *Fra Diavolo*.
17. **Arban**. Polka du *Brésilien*.
18. **Doppler**. Grande Polka des *Horloges de la forêt Noire*.
19. **Roques**. Polka de *Robinson Crusoë*.
20. **Arban**. Polka-mazurka de *l'Africaine*.

Chaque n°, 1 fr., prix marqué. — *La collection, net 7 fr.* — *Chaque n°, 1 fr., prix marqué.*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

35e Année. N° 36. 6 Septembre 1868.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger,
chez tous les Marchands de Musique, les Libraires,
et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — *La Jeunesse de Gœthe.* — Études sur Charles-Marie de Weber (troisième partie, 7e article), par **Edmond Neukomm.** — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

LA JEUNESSE DE GŒTHE.

Nous avons publié dans notre numéro du 30 août la plaidoirie de Me Leberquier pour M. Blaze de Bury, demandeur. Me Crémieux, avocat des héritiers Meyerbeer, a répondu en ces termes :

Messieurs, si je pouvais demander au Tribunal un jugement favorable à la réclamation de M. Blaze de Bury, j'en serais heureux : le théâtre livrerait un autre chef-d'œuvre à nos applaudissements; autour de cette illustre ménoire de Meyerbeer resplendirait un nouveau rayon. Mais que pouvons-nous devant la désolante parole du grand-maître, interdisant la publication de ses compositions inédites? Que pouvons-nous devant cette touchante parole de l'époux et du père : « Je m'adresse, pour que ma volonté soit rigoureusement exécutée, à la piété de ma femme, à la piété de mes enfants. » La piété pour ce glorieux époux, la piété pour ce père immortel! Si vous la connaissiez, si vous saviez quelle tendre et touchante affection remplit l'âme de la veuve, quelle vive et respectueuse vénération remplit le cœur de ses trois filles! C'est le touchant souvenir de la vie intime dans les intervalles de tant de travaux, c'est l'adoration de cette gloire immense dont elles se sentent elles-mêmes enveloppées et grandies. Meyerbeer a dit sa volonté, il a invoqué la piété de son épouse et de ses enfants; elles se sont respectueusement inclinées. Dès le lendemain du jour où le testament a été lu, les cahiers, le journal, le carnet, les pensées musicales jetées sur des feuilles détachées, les compositions inédites, toute cette précieuse musique a été religieusement renfermée sous cachet et sous clef. Puisse un de ses petits-fils, animé de son esprit, je voudrais pouvoir dire inspiré du souffle de son génie, ouvrir, dans quelques années, les coffres, dépositaires de ces trésors, livrer à l'admiration publique les pages monumentales, et abandonner aux émotions du cœur les délicieuses pensées qui s'échappent avec tant de charme de cette imagination aussi suave dans ses œuvres légères que merveilleuse dans ses vastes compositions!

Messieurs, la demande de M. Blaze de Bury peut-elle réussir et faire disparaître la barrière qu'entre lui et les héritiers de Meyerbeer élève le testament que vous connaissez?

En d'autres termes, Meyerbeer a-t-il contracté envers Blaze de Bury l'obligation de lui délivrer la partition qu'il réclame à sa veuve et à ses enfants, qui le représentent comme ses héritiers? C'est la question que vous avez à résoudre. Est-ce une question? Où donc M. Blaze prend-il son droit? Les obligations civiles n'ont que deux origines : la loi, le contrat. Assurément, on ne prétendra pas trouver dans une loi l'obligation dont on veut l'accomplissement. Il faut donc la chercher dans un contrat. Mon habile adversaire l'a compris ainsi, et, à défaut d'une convention, il trouve dans la correspondance qu'il vous a fait connaître la source du droit qu'il réclame. Nous allons la reprendre et remettre sous vos yeux cette correspondance que l'on présente comme preuve d'un contrat, et qui, à mon avis, est, entre nos mains, une arme qui repousse toute attaque. Mais, avant tout, fixons bien la situation de Blaze de Bury et de Meyerbeer; nous aurons enlevé la plus spécieuse des argumentations que vous avez entendues.

S'il faut admettre le récit de Blaze de Bury, il a composé une pièce en collaboration avec Meyerbeer; tous deux réunis, ils ont coopéré à un ensemble qui constitue l'œuvre commune, absolument comme si dans un tableau Ruysdael avait tracé un vaste paysage et Wouwermans placé des chevaux qui courent noblement dans la prairie. Dépendrait-il de l'un des deux grands peintres de faire disparaître cet ouvrage, fruit du génie de l'un et de l'autre?

Non, non! cette propriété indivisible a ses lois que nous n'avons pas besoin de rappeler, et, sans chercher hors de la cause même, nous voyons Meyerbeer s'incliner dans le testament, devant le droit qui résulte de la collaboration. Ecoutons-le autorisant la représentation de Vasco de Gama, de *l'Africaine :* « Comme le libretto de Vasco de Gama est du défunt poëte Scribe, on devra obtenir, tant pour la publication que pour la représentation, la permission de Mme Scribe sa veuve. »

Ainsi Scribe a fait le poëme, Meyerbeer la musique. Il a fallu l'accord de tous deux pour la composition, il faudra l'accord de tous deux pour la représentation. Comment donc l'homme qui connaissait si bien le droit de Scribe, son collaborateur, aurait-il méconnu le droit de son collaborateur Blaze de Bury? Cela ne tombe pas sous le sens. Mais c'est que Blaze n'est pas le collaborateur de Meyerbeer; c'est que l'œuvre de l'un est complétement indépendante de l'œuvre de l'autre. Etablissons de suite cette vérité. Blaze de Bury avait composé une comédie, un drame : *la Jeunesse de Gœthe;* il était fort content de son ouvrage, devançant les applaudissements du public dont il a si bien l'habitude; Blaze était fort lié avec Meyerbeer, plein de son sujet, il lui en parla : Vous devriez bien, lui dit-il modestement, me relever ce drame par votre musique! Le drame était fait, et ce n'était pas un libretto qu'il proposait au maestro pour en composer la musique, c'est-à-dire pour mettre les notes sur les paroles, des récitatifs sur les conversations, de suaves mélodies sur les peintures dorées, des torrents d'harmonie sur des morceaux d'ensemble, et sur ce drame converti en opéra, une savante et merveilleuse orchestration, où se réfléchissent tous les prodiges de l'art. Non, non, ce n'était rien de tout cela.

Le drame est en prose, si je ne me trompe; il a quatre actes, et, à la dernière scène du troisième acte, Gœthe s'endort. Là seulement, dans l'entr'acte qui précède le quatrième acte, Meyerbeer, comme je le dirai tout à l'heure, avait eu la pensée d'un rêve, d'une vision, qui devait former une scène à mettre en musique. Une scène, rien de plus. Blaze de Bury n'a pas fait autre chose pour le musicien. Aussi comment Meyerbeer s'exprime-t-il dans ses lettres? « Vous avez l'air de douter un peu de la parole que je vous ai donnée de mettre en musique *la scène du quatrième acte de votre drame de Gœthe, scène* dont je vous ai promis de faire la composition. » C'est une scène, comme vous voyez, et Meyerbeer la croit placée au quatrième acte.

Une autre fois, il écrira : « Mon cher ami, je me rends avec plaisir au désir que vous m'avez manifesté de mettre en musique la grande scène qui forme le troisième acte de votre drame *la Jeunesse de Gœthe.* »

C'est toujours une scène; cette fois, elle est grande et forme, non plus le quatrième acte, mais le troisième. D'où proviennent donc ces singulières différences. Le croiriez-vous, messieurs? c'est que Meyerbeer ne connaissait pas la pièce; non, il ne la connaissait pas, même après sa musique composée! Laissez-moi vous rappeler ce qu'il écrit dans sa dernière lettre, le 31 janvier 1861 : « Mon intention avait été de faire une excursion à Paris; mon but principal était de connaître enfin votre pièce de Gœthe, dont je ne connais jusqu'à présent que ce que vous m'en avez raconté à l'état de plan projeté. » Et plus bas : « Si vous venez, n'oubliez pas surtout d'apporter *la Jeunesse de Gœthe* pour me la lire. »

Comprenez-vous, messieurs, mon contradicteur se plaignant que Meyerbeer ne veut pas remettre à Blaze de Bury la pièce qu'ils ont faite en collaboration ?

Qu'a donc reçu Meyerbeer de notre adversaire? Il est temps de le savoir. J'ai dit : au troisième acte, le jeune Gœthe s'endort; c'était en attendant le quatrième acte. Je ne sais, messieurs, si entre Meyerbeer et Gœthe il exista des rapports d'intime amitié, comme on vous le disait tout à l'heure : ces deux grands génies devaient s'entendre. Ce que je sais bien, c'est que cette nature allemande du grand musicien était amoureuse du grand poëte. Savez-vous quelle idée le saisit? Gœthe dort; supposons un rêve, dans ce rêve une vision. Les personnages de ses œuvres futures vont lui apparaître, ils défileront devant lui, chacun d'eux faisant entendre les plus beaux vers dans ce magique spectacle. Vous entendrez tout à l'heure l'illustre musicien rappelant surtout *Faust* et *le Roi des Aulnes*. Cette merveilleuse pensée, éclose du cerveau du musicien, entr'acte placé entre le troisième et le quatrième, l'écrivain en fera le *scenario*, traduisant en vers les vers du poëte incomparable, et c'est là ce que Meyerbeer va décorer de sa musique.

Voilà toute la collaboration. Blaze de Bury a fait le *scenario* du rêve de Gœthe, formant un entr'acte de sa pièce et quatre actes restés sans aucun changement, et pour le chant il a traduit en vers français les beaux vers de Gœthe. C'est tout, pas autre chose. Et vous supposez deux grands peintres composant ensemble un grand tableau! et vous rappelez Moline et Gluck!... Ah! je sais bien que l'immortalité sera pour Gluck, c'est en lui qu'est le génie; mais enfin Moline a écrit l'opéra que Gœthe a si miraculeusement illustré; vous, Blaze de Bury, vous avez, dans une scène conçue par le musicien, traduit en poëte la belle poésie de Gœthe. Et vous appelez cela la collaboration de Meyerbeer et de Blaze de Bury à *la Jeunesse de Gœthe!*

La Jeunesse de Gœthe est toute de vous. Supprimez le rêve, dont vous n'aviez pas eu l'idée; livrez vos quatre actes, votre œuvre complète; aux applaudissements de la foule, mais laissez en paix la cendre à peine refroidie de votre illustre ami, dont la modestie craint pour sa gloire la mise au jour d'une composition qu'il n'a pas lui-même voulu livrer au théâtre, quoiqu'il ait survécu près de six ans à la dernière lettre que vous invoquez.

Messieurs, nous allons voir le débat sous un autre aspect. La correspondance établit-elle un contrat qui oblige Meyerbeer par un lien de droit, qui oblige, par conséquent, ses héritiers? Le contrat n'est évidemment pas dans la première lettre. Mon contradicteur a dit : « La seconde lettre est un véritable engagement; » lisons-la donc :

« *Paris, ce 2 septembre* 1860.

» Mon cher Henri,

» Je me rends avec plaisir au désir que vous m'avez manifesté de mettre en musique la grande scène qui forme le troisième acte de votre drame, *la Jeunesse de Gœthe*, que vous destinez maintenant au Théâtre-Français ou à l'Odéon; je vous promets de vous livrer ma musique le 10 mai prochain pour que l'ouvrage soit représenté dans le courant de la saison, mais sous la condition expresse que celui des deux théâtres ci-dessus mentionnés qui jouera *la Jeunesse de Gœthe* engagera, pour les représentations de cet ouvrage, tout l'orchestre et tous les chœurs du Théâtre-Italien de Paris, et, en outre, deux chanteurs et deux chanteuses à mon choix pour chanter les rôles de Mignon, de Gretchen, du Roi des Aulnes et du père.

» Il est convenu ainsi que vous aurez la bonté de m'écrire le 10 mars, à Berlin, si le théâtre a pris avec vous un engagement par écrit de représenter votre ouvrage à l'époque et aux conditions mentionnées sur cette lettre (pour ma gouverne).

» Votre tout dévoué, MEYERBEER. »

Voilà, s'écrie-t-on, un engagement formel. Supposons-le, mais à quelles conditions? à la condition expresse qu'on « engagera pour la représentation de cet ouvrage tout l'orchestre et tous les chœurs du Théâtre-Italien de Paris, et, en outre, deux chanteurs et deux chanteuses, à mon choix, pour chanter les rôles de Mignon, de Gretchen, du Roi des Aulnes et du père. »

Ce n'est pas tout : il donnera sa musique le 10 mai prochain, mais il est convenu que vous aurez la bonté de m'écrire à Berlin, le 10 mars, si le théâtre a pris avec vous un engagement par écrit de représenter votre ouvrage à l'époque et aux conditions mentionnées sur cette lettre.

Où donc est l'engagement écrit de représenter la pièce au 10 mai 1861?

Où donc est l'engagement écrit d'avoir tout l'orchestre et tous les chœurs du Théâtre-Italien de Paris?

Où donc est l'engagement écrit d'avoir deux chanteurs et deux chanteuses, au choix du musicien, pour chanter les quatre rôles qu'il désigne?

Pas de convention dans ces termes, pas d'engagement, et il n'y a pas eu de convention.

Poursuivons.

Lettre du 28 janvier 1861 :

« Mon cher ami,

» Depuis six semaines, j'ai complétement terminé la musique de l'acte que vous m'avez chargé de faire. J'attendais, pour vous l'annoncer, l'époque à laquelle vous m'aviez promis de me faire part si vous étiez parvenu à vous arranger avec un théâtre. Je vois, par votre lettre, que c'est l'Odéon. »

Blaze de Bury, sans attendre le mois de mars, lui a donc écrit dès le mois de janvier qu'il s'est arrangé avec l'Odéon. Mais Meyerbeer tient à l'exécution de ses conditions, on ne lui en parle pas et voici ce qu'il ajoute :

« Si vous trouvez pour vous les éléments nécessaires dans la troupe, ainsi que pour la mise en scène du quatrième acte, et que l'on puisse garantir pour l'exécution musicale les moyens qu'il me faut et que j'ai indiqués dans la lettre que vous possédez de moi, je crois que la localité est bien choisie, surtout avec un directeur comme M. de la Rounat, qui a la réputation de beaucoup d'intelligence et de courage. »

Ainsi, pour qu'il donne son œuvre, il faudra que l'on puisse garantir pour l'exécution musicale les moyens qu'il lui faut et qu'il a indiqués dans sa précédente lettre.

Et remarquez ce compliment à M. de la Rounat : « Il a la réputation d'un homme d'intelligence et de courage. »

Et voici bien un autre obstacle : au mois d'avril, Mme Ristori va donner des représentations à l'Odéon, et, au lieu du mois de mai 1861, il propose de donner l'ouvrage au printemps de 1862. Voilà qui ne lui convient plus.

« Prendre un engagement définitif pour une époque aussi éloignée que celle-là, qui n'échoit que dans quatorze mois, c'est ce que je n'oserais faire dans ma position : père de famille, n'habitant pas la France. Dans les conjonctures où nous vivons, qui sait, dans un avenir si lointain, ce qui pourrait me retenir chez moi? ».

Et, alors, il propose d'attendre jusqu'au mois d'octobre 1861 pour préparer un traité pour avril 1862.

Nous voici enfin au mois d'août 1861, huit mois se sont encore écoulés. Va-t-on traiter sous les conditions qu'il impose? Un autre obstacle se présente. Il ne peut venir à Paris qu'en avril et le théâtre ferme avec le mois de mai. Ne vaudrait-il pas mieux ne donner la pièce qu'à la réouverture, au mois de septembre 1862? C'est un avis qu'il donne, non une condition qu'il impose, mais c'est fini, la pièce ne se donnera plus. Il vivra près de six ans depuis cette lettre, qui sera la dernière, et jamais on ne reviendra sur la pensée du traité. Il n'en veut plus évidemment; dans un instant, je vous dirai pourquoi; mais qui donc a parlé? Blaze de Bury? Quelle lettre peut-il nous montrer encore? Quel écrit? Attendez. Nous voilà en octobre 1861, et M. Blaze se fait écrire par M. de la Rounat; c'est le directeur qui demande un traité définitif, qui promet de ne pas fermer le 31 mai. Vaine démarche! Dernière et inutile tentative! Plus rien : 1862, 1863, 1864, 1865, 1866 s'écoulent, Meyerbeer a passé une partie de ces cinq années à Paris, pas de traité, pas de convention, pas de contrat et pas une sommation, pas une mise en demeure, et il sera mort, quand Blaze de Bury, sortant de cet incroyable sommeil, se réveillera pour demander aux héritiers de son collaborateur une musique dont un ordre sacré leur défend de disposer.

Que parlez-vous de votre amitié qui aurait arrêté votre demande précédente? Cette amitié, la mort l'a-t-elle brisée à ce point qu'elle reste indifférente devant ces mots sacrés : « Que la piété de ma femme et de mes enfants respecte ma dernière volonté; qu'elle se refuse à livrer à la publicité mes compositions inédites! »

Et voulez-vous savoir, Messieurs, pourquoi le contrat ne s'est pas conclu, pourquoi la musique du *Rêve de Gœthe* n'a pas été représentée sur un théâtre, c'est qu'elle n'a pas été finie. Oui, vous avez raison, mon honorable confrère, d'invoquer mes souvenirs; oui, une des grandes jouissances de ma vie a été l'amitié de Meyerbeer; oui, il m'a dit peu de jours avant sa mort : « Ce *Songe de Gœthe* sera représenté; » oui, il m'a dit : « La scène de l'église sera belle, je crois. »

Mais, quand il s'agissait de livrer sa musique, de conclure définitivement avec le directeur, c'est-à-dire de paraître devant ce public qui l'a tant acclamé, et qu'il redoutait avec tant et de si vives perplexités, c'é-

tait, devant sa gloire acquise, une terreur inouïe de la voir décroître; il ne cédait que là où s'arrêtait l'inspiration. Non, vous n'avez pas eu de contrat, et il ne le consentait, il y a sept ans, que sous des conditions qui jamais n'ont été consignées dans un acte quelconque. En droit, vous êtes à cette barre les mains vides de titres. En fait, il n'était pas possible que ce titre vous fût donné. Toutes ces preuves, elles éclatent dans sa lettre du 28 janvier, qui va vous dépeindre l'homme tout entier. Que je vous dise d'abord qui lui avait inspiré la pensée d'ajouter un intermède musical à *la Jeunesse de Gœthe*.

Il avait un frère, Michaël Beer, qui a laissé un nom illustre comme poëte; il est l'auteur de la tragédie de *Struensée*.

Meyerbeer aimait tendrement ce frère, il le perdit et voulut donner à sa mémoire un tribut d'affectueuse piété; il composa une œuvre musicale pour *Struensée*: un chef-d'œuvre remarquable entre tous. Les concerts du Conservatoire, les Concerts populaires vous diront cette merveille.

Gœthe, le poëte de tous les pays, mais la grande gloire de l'Allemagne, était son idéal. Blaze de Bury lui parla de *la Jeunesse de Gœthe*, son imagination s'enflamma, il retrouva dans sa vaste mémoire toutes les belles œuvres du poëte immortel, il voulut leur donner une vie nouvelle. Ce que dut enfanter de grand cette riche imagination, chacun peut le comprendre, ses lettres le font pressentir.

Vous avez vu dans l'une d'elles ce qu'il exige pour l'exécution: tout l'orchestre et tous les chœurs des Italiens, et quatre voix choisies. Vous avez vu, dans une autre, les difficultés qu'il énonce pour faire concorder sa musique, qu'il dit assez compliquée, avec les détails scéniques des visions et des chanteurs, qui ne se trouvent jamais sur le devant de la rampe, éloignés toujours de l'orchestre. Comme la troisième lettre est à la fois instructive et grandiose dans sa modestie et dans son admiration pour Schubert! Reprenons-la, Messieurs; elle mérite qu'on vous la relise dans sa partie principale:

« Le tableau que j'avais craint le plus, et que je vous avais proposé de changer (celui de la cathédrale de *Faust*), est celui qui est venu le mieux de tous, et j'espère que vous n'en serez pas mécontent. »

Il en était content, lui, il l'a dit, c'est donc un tableau sublime que nous perdons. Suivons cette lettre :

« Il en est un sur lequel j'hésite encore maintenant : c'est celui du Roi des Aulnes. La musique de Schubert, de cette ballade, est devenue si populaire dans tout le monde, qu'il me paraît impossible d'en faire adopter au public une nouvelle sur les paroles, et moi-même j'en ai subi tellement l'influence que je n'ai pu parvenir à faire une autre musique qui me satisfît. Je pense donc garder le tissu des mélodies de Schubert, en mettant dessous des chœurs pour les filles du Roi des Aulnes, et partager les mélodies de Schubert entre les trois interlocuteurs, et en même temps, cela va sans dire, orchestrer les morceaux que Schubert n'a fait que pour le piano.

» Maintenant, il y a deux façons de le faire : l'une est de faire parler en mélodrame le père et le fils, et de donner pendant ce temps les dessins de mélodie de Schubert à l'orchestre, et de ne faire chanter proprement dit que le Roi des Aulnes et ses filles; l'autre de faire chanter aussi les parties du père et du fils par des chanteurs.

» Musicalement parlant, il vaudrait mieux les faire chanter. »

Arrêtons-nous un instant sur cette lettre. Que de modestie dans ce qui le touche, que d'admiration quand il parle de la musique de Schubert!

« J'espère que vous ne serez pas mécontent de mon tableau de Faust, c'est celui que je craignais le plus et qui vient le mieux. » Voilà pour sa musique à lui. Mais pour Schubert, il semble n'avoir pas d'expressions assez vives! Quel hommage! Quelle admiration! Ah! Messieurs, c'est grand et beau de voir Meyerbeer s'incliner devant Schubert!

Me Crémieux s'arrête un instant, puis il reprend :

Un souvenir me frappe, qui tient à notre cher Barreau et que je vous demande la permission de rappeler en ce moment. Quand on est vieux, on a beaucoup de souvenirs, on aime à les raconter. En 1831, dans un dîner, dont j'ai gardé le pieux souvenir j'avais réuni chez moi plusieurs de ces nobles proscrits que l'on appelait des régicides relaps, et qui étaient rentrés en France après la chute du gouvernement de la Restauration. Il y avait là, notamment, Merlin, Mailhe, Berlier, Locré. La conversation tomba sur Cambacérès. Merlin dit : « Quel homme que Cambacérès! c'était la loi et le droit incarnés. » Je pressai dans mes mains la main amaigrie du grand jurisconsulte et je lui dis : « Quel éloge dans votre bouche! » Merlin s'inclinant devant Cambacérès, ce souvenir m'est revenu en parlant de Meyerbeer s'inclinant devant Schubert.

Ce que je sais, d'ailleurs, sur cette mélodie de Schubert, c'est que Meyerbeer l'a religieusement conservée, et que mêlant à cette merveilleuse rêverie sa musique harmonieuse et entraînante, il a mis un chef-d'œuvre dans un chef-d'œuvre.

Messieurs, en vous ramenant à cette lettre, je vous rappelle celle qui exige des conditions si nettement formulées et qui n'ont jamais été accordées par un contrat, je vous rappelle ces deux autres lettres, l'une dans laquelle il propose de renvoyer au mois d'octobre la représentation, l'autre qui s'arrête sur la longueur du temps nécessaire aux répétitions, sur les difficultés qu'il prévoit, et toujours sur la garantie des conditions auxquelles il laissera exécuter sa musique; encore une fois dans quel traité avez-vous accepté ces conditions, où est donc l'arrangement avec le directeur du théâtre Italien, où sont les pourparlers avec les chanteurs? Quels chanteurs?

Comment, vous réclamez des héritiers de Meyerbeer l'exécution d'un prétendu contrat écrit nulle part; et quand ils demandent : Où donc avez-vous la preuve que ce contrat existe, renfermant l'engagement du directeur, les obligations qu'il s'impose, vous nous montrez une lettre de M. de la Rounat qui promet de ne pas fermer son théâtre au mois de mai. Et vous appelez cela un lien de droit! Attendez : Meyerbeer qui aurait livré sa musique, ne l'a pas achevée comme il la voulait. Comme il la voulait! Si vous pouviez, Messieurs, vous faire une idée de cet homme d'un génie si vaste, d'une imagination si belle, et d'une si étonnante, si incroyable irrésolution; non, jamais il n'était bien décidé à mettre ses compositions devant la rampe, devant l'assemblée d'élite qui devait se presser pour lui prodiguer ses applaudissements.

S'il eût vécu, *l'Africaine* fut probablement restée des années encore attendue et non représentée. La musique de votre scène, dédiée à Gœthe, il ne l'a pas achevée à sa pleine satisfaction; il n'a pas cessé de la travailler, mais, entendez-moi bien, pour lui elle n'était pas encore prête. Il ne s'agissait pas, comme vous le supposez, d'une question d'opportunité, mais d'une question de perfection. Il voulait la perfection, et comment la voulait-il? Jamais il ne croyait avoir atteint le but. Il ne livrait qu'à son heure, à son moment, avec une fiévreuse inquiétude qui ne l'abandonnait pas, jusqu'à ce qu'au milieu des cris et des applaudissements le rideau vînt s'abaisser sur la scène. En attendant le jour où il se décidait à se rendre plus immortel, il disait oui, mais il différait sans cesse. Vous l'avez pressé en 1859, en 1860, en 1861, en 1862; il accordait chaque fois, mais toujours avec des restrictions, avec des délais.

Que de jours s'écoulaient avant la rédaction d'un contrat! Que de jours avant la livraison de la partition! Que de jours aux répétitions avant la solennité! Que de recommandations jusqu'au moment même du lever de la toile! Et pendant ces années, jamais de repos. Le jour, la nuit, il composait, il retouchait sans cesse. Il vivait dans de constantes préoccupations. Son existence se passait dans le domaine de l'art. A la campagne, à la ville, il avait toujours un carnet sur lequel il écrivait toutes les pensées musicales qui se présentaient à lui, il les transcrivait le soir sur le cahier dont parle son testament. Un pareil homme pouvait sans doute se lier par un contrat, mais il exigeait mille détails, et si l'on manquait, le contrat ne se faisait pas. Pour vous, il vous a promis de 1859 à 1861; depuis sa lettre du mois d'août 1861, plus rien.

M. de la Rounat comprend bien, lui, que sans engagement il n'y a rien à faire. M. de la Rounat dit : « Je vous en prie, il y va pour moi d'un intérêt puissant et pressant; priez notre illustre maestro de m'envoyer une certitude... » Et plus loin : « Si la combinaison était rompue par le fait du grand maître, je me trouverais dans le plus extrême embarras. »

Dans une autre lettre du 21 décembre 1861, M. de la Rounat dit encore à M. Blaze de Bury : « Ne pensez-vous pas qu'il serait bon d'aviser à renouer les fils rompus de nos projets? »

Les fils étaient donc rompus. Se sont-ils renoués? Non. Point d'écrit, point d'engagement, point de traité, rien! Votre pièce vivra sans sa musique: il ne s'en est dessaisi ni en 1862, ni en 1863, ni en 1864, ni en 1865, ni en 1866; il n'a pas contracté avec vous de son vivant, il n'a pas reçu de vous un écrit constatant l'acceptation des conditions *expresses* qu'il exigeait. Que voulez-vous donc après sa mort? Que dis-je? Il n'a pas voulu pendant sa vie livrer sa musique inachevée; il était libre de tout engagement légal. Il est allé plus loin, il a défendu de la livrer après sa mort. Voilà son testament, sa dernière volonté qui interdit la publication de ses compositions inédites. La date de cet acte est un argument terrible contre vous. C'est en 1863 qu'il l'a écrit. Depuis un an au moins, il ne s'était plus occupé de faire représenter le rêve de Gœthe, trois ans se sont écoulés depuis et ni représentation ni contrat n'ont eu lieu. Cette composition est restée inédite, et le testament interdit la publication de ses compositions inédites.

En vain prétendez-vous que cette interdiction ne frappe pas *la Jeunesse de Gœthe*; cette prétention tombe devant une réponse trop décisive. S'il faut vous en croire, Meyerbeer avait un vif désir de faire jouer cette composition; vous m'accorderez bien qu'il avait alors deux désirs : faire jouer *la Jeunesse de Gœthe*, faire jouer *l'Africaine*. Je vous accorde la même ardeur chez lui pour les deux compositions inédites. Eh bien! dans son testament, il ordonne qu'on renferme ses compositions inédites; il n'en excepte qu'une de cette proscription : *l'Africaine*. De *Gœthe*, pas un mot. Vous dites : « C'est un oubli. » Mais quoi! si plein de la composition de *Gœthe*, si plein de la composition de *l'Africaine*, il réserve *l'Africaine* à la publicité, et il oublie d'excepter de l'interdiction absolue *la Jeunesse de Gœthe*!

Le procès est plaidé : la question de droit ne supporte pas l'examen :

point de loi, point de contrat. Les faits et le testament condamnent votre prétention. Elle sera donc condamnée à mon immense regret, je le dis encore. Mais quoi? Ce grand génie, tout préoccupé de sa gloire, craignait qu'un souffle ne vînt la ternir, elle si grande et si pure. Il a ordonné, ne voulant pas qu'après sa mort on pût dire que son génie en décroissance ne s'était pas tenu à la même hauteur. Ainsi, dans l'ancienne Rome, Virgile ordonna de brûler son *l'Enéide*, qu'il ne trouvait pas complétement achevée. Auguste brisa ce testament, la postérité la plus reculée admirera *Enéide*. Messieurs, Auguste agissait en empereur romain, à qui tout pouvoir appartenait, et il ordonnait au nom de la gloire de la patrie dans un immense intérêt public.

Vous, Messieurs, dans ce débat d'intérêt privé, qui se réduit à une triste question de dommages, vous déciderez avec la loi et vous respecterez la dernière volonté de Meyerbeer. Il a préservé sa gloire jusqu'au bout. Il a pu dire en contemplant son œuvre avant de mourir ce qu'Horace avait écrit :

Exegi monumentum ære perennius.

Son œuvre ne périra pas. Il a placé sur son front une couronne immortelle; il ne nous appartient pas de vouloir plus qu'il n'a voulu, d'attacher à cette couronne un nouveau fleuron qu'il a défendu d'y joindre.

Messieurs, respecter la dernière volonté d'un illustre mort, c'est lui rendre un hommage digne de lui. Vous vous féliciterez que la loi, d'accord avec vos sentiments élevés, vous prescrive de consacrer la dernière volonté de Meyerbeer.

Nous avons donné les conclusions de l'avocat impérial, et nos lecteurs connaissent le jugement rendu par le tribunal.

M. Blaze de Bury a interjeté appel de la sentence.

ÉTUDES SUR CHARLES-MARIE DE WEBER,

D'après la biographie écrite par son fils.

TROISIÈME PARTIE.

(7e article) (1).

Nous avons interrompu notre récit au moment où Weber recevait de la bouche de son vieil ami, le comte Vitzthum, une nouvelle qui mettait à néant toutes les espérances fondées sur la réussite de son opéra. Il fut pris tout d'abord d'un immense découragement; puis, sa nature profondément artiste prit le dessus et il se remit au travail; à la vérité, il ne se sentit pas le courage d'écrire son œuvre, mais du moins les motifs qu'elle lui avait inspirés ne furent pas perdus pour le monde musical, car il s'en servit pour plusieurs morceaux de piano qui l'occupèrent pendant l'été de 1819; c'est ainsi qu'*Alcindor* se fondit dans les huit pièces à quatre mains, si populaires en Allemagne, dans le rondo en *mi* bémol, dans la *Polonaise*, dans d'autres morceaux encore, parmi lesquels nous citerons le plus connu de tous, celui qui ouvrit de nouveaux horizons à ce genre de compositions; nous avons nommé l'*Invitation à la valse*. Il préludait ainsi à ses grandes œuvres lyriques par des fragments qui, bien que la menue monnaie de son génie, contiennent en germe et reflètent tout ce qu'elles présentent de grand et de beau dans leur conception.

C'est ainsi que se termina l'été de 1819, durant lequel il eut la joie d'offrir l'hospitalité au jeune Marschner, qui avait déjà fait représenter à cette époque son *Henri IV et d'Aubigné*, ainsi qu'au banquier Mendelssohn-Bartholdi, qu'accompagnait son fils Félix, alors âgé de dix ans. A sa rentrée en ville, il reçut Spohr et sa femme, qui venaient se faire entendre à la cour, Hummel, le grand pianiste, Moschelès, Mozart le fils, qui n'avait qu'un tort, celui d'être écrasé par le nom qu'il portait, enfin le jeune Bénédict, qu'il prit pour élève sur la recommandation de Hummel. La maison de Weber était, comme on voit, le rendez-vous des grands artistes de passage à Dresde; une société brillante, instruite s'y réunissait, et c'était un grand honneur que d'y être admis.

(1) Voir les nos 18, 21, 23, 25, 28 et 31.

Sur ces entrefaites, le comte de Brühl avait prié Weber de lui envoyer le libretto de *la Fiancée du Chasseur*, par lequel il désirait inaugurer la nouvelle salle; le comte s'en montra tellement satisfait qu'étant venu, peu de temps après, passer quelques jours dans une terre qu'il possédait aux environs de Dresde, il traita définitivement avec le maître et lui recommanda de se tenir prêt pour le mois de février suivant.

Ce fut une grande joie pour Weber, qui se remit avec ardeur au travail si longtemps interrompu; le premier acte, on se le rappelle, était seul terminé. Le 17 septembre, il acheva le trio du second acte entre Max, Agathe et Annette, et le 14 novembre la grande scène de la Gorge-aux-Loups, qui est la page capitale de l'œuvre, le duo entre Agathe et Annette et l'ariette de cette dernière : *Qu'un garçon jeune et candide*, suivirent de près; le grand air d'Agathe et l'esquisse de la ronde favorite furent composés en un jour.

Le 6 décembre, Weber était assez avancé dans son œuvre pour écrire au comte de Brühl que sa partition serait terminée en mars et qu'elle pourrait, grâce aux ressources dont le théâtre de Berlin disposait, être étudiée et mise en scène dans l'espace de deux ou trois semaines; Brühl lui répondit que l'ouverture du théâtre était remise, mais que le premier opéra représenté serait le sien.

Ainsi, cette mauvaise année de 1819 se terminait par une bonne nouvelle; *le Freischutz* allait être représenté sur l'un des plus beaux théâtres du monde et dans une ville qui passait, à juste titre, pour le foyer de la renaissance nationale; le premier jour de l'an se passa donc gaîment au milieu d'amis, parmi lesquels était venu prendre place Morlacchi; il avait, en effet, écrit le matin même à Weber une lettre par laquelle il lui demandait d'oublier le passé et de lui accorder son amitié. Cette démarche, de la part du maître de chapelle italien, était des plus louables, et c'est ainsi que Weber l'avait considérée; malheureusement elle n'eut pas de longs effets, car les luttes ne tardèrent pas à recommencer, plus vives et plus âcres que jamais, et cela dans des circonstances que nous ne pouvons passer sous silence.

Dans les derniers jours de l'année qui venait de s'écouler, Weber avait mis à l'étude *Emma di Resburgo*, le nouvel ouvrage de Meyerbeer, qui faisait fureur dans la péninsule. Quoiqu'il blâmât les tendances alors exclusivement italiennes de son ancien condisciple, il avait tenu à ce que cet opéra fût représenté dans toute son intégrité, et dans ce but il le faisait exécuter en langue italienne. *Emma di Resburgo* obtint un grand succès, tandis que *Abimelek*, du même maître, représenté à peu de jours de distance, tomba ou à peu près. Cet ouvrage, qui est antérieur au premier, est conçu, comme on sait, dans la manière allemande, et Weber, qui était Allemand dans l'âme, ne pouvait s'empêcher de déplorer sa chute, en même temps qu'il ne savait s'il devait se réjouir ou se lamenter du triomphe de l'ouvrage italien; il se laissa même aller, à cette occasion, à écrire un article dans lequel il expliquait ses idées sur les deux écoles rivales, reprochant, avec une certaine aigreur, à Meyerbeer de « sacrifier immodérément à la fièvre rossinienne. » Cet article, qui parut dans une feuille locale, souleva des fureurs sans nombre dans le parti italien; Morlacchi ne fut pas, comme on pense, le dernier à bondir sous ce coup inattendu; il rédigea une pétition au ministre Einsiedel, dans laquelle les termes n'étaient pas ménagés à l'endroit de Weber; il y était dit en outre que tous les Italiens résidant à la cour de Saxe se regardaient comme attaqués dans leur honneur et demandaient satisfaction; la pétition se couvrit de signatures, et peu s'en fallut que Weber ne s'attirât une méchante affaire. Par bonheur Einsiedel, influencé par le comte de Koenneritz, qui avait succédé au comte Vitzthum dans ses charges et dans sa prédilection pour

l'opéra allemand, mit tous ses soins à ce que l'affaire n'eût pas de suites; bien plus, il donna raison à Weber, du moins en paroles, ce qui n'empêcha pas Morlacchi de se vanter d'avoir fait « donner sur les doigts » à son collègue.

Dans une autre circonstance, les Italiens prirent leur revanche. On avait annoncé la visite du roi de Prusse à la cour de Saxe; c'était la première rencontre des deux souverains depuis la confiscation d'une partie de la Saxe par la Prusse. Le roi de Prusse arriva dans une petite voiture, accompagné d'un aide de camp; il portait une capote grise sur laquelle se dessinait seule la décoration sévère de la Croix de fer; le roi de Saxe, au contraire, portait perruque à catogan, habit à la française, souliers à boucles, etc.; Weber, mêlé à la foule qui encombrait les abords du château, ne put s'empêcher de laisser échapper cette prédiction : « Voici l'avenir, voici le passé! » Le mot recueilli, colporté, amplifié, ne tarda pas à venir aux oreilles des ministres et du roi. Les Italiens en tirèrent parti, leurs journaux firent feu de toutes pièces. Weber fut tancé vertement et subit de ce fait une sorte de disgrâce. Morlacchi, au contraire, y gagna une véritable popularité; il avait fait exécuter à l'entrée du roi de Prusse dans le palais l'ouverture de *la Pie Voleuse*, de Rossini, et cette allusion, qui n'avait échappé à personne, avait rempli de joie le cœur des bons Saxons, si dévoués jusqu'en ces derniers temps à leurs rois et si fiers de leur autonomie.

Quoi qu'il en soit, Weber travaillait sans relâche à son *Freischutz*; c'était le nouveau titre de l'opéra destiné au théâtre de Berlin. Le comte Brühl avait demandé l'envoi de la partition dans le plus bref délai, aussi les morceaux se succédaient-ils avec rapidité sous la plume du maître, et le 13 mai il terminait son œuvre par la dernière note de l'ouverture; la réduction au piano fut achevée en même temps; puis Weber passa le mois de juin à revoir sa partition, et sans doute il la trouva parfaite, car son manuscrit, qui appartient à la bibliothèque de Berlin, est une merveille de netteté; on n'y découvre pas une rature, pas une correction.

Pour donner à la direction du théâtre de Berlin la facilité de commencer à temps l'étude des chœurs, qui sont, comme chacun sait, d'une grande importance dans le *Freischutz*, Weber envoya dès le 8 mai sa partition à M. de Brühl, en le priant de la mettre à l'étude sous la conduite du directeur de musique Seidel. Celui-ci s'acquitta de cette tâche avec conscience; aussi Weber n'eut-il à s'inquiéter en aucune façon des chœurs, qui marchaient à merveille, lorsqu'il vint à Berlin pour diriger les répétitions de son œuvre. Il est vrai qu'une année entière sépare ces deux dates, l'inauguration de la nouvelle salle ayant été ajournée au printemps suivant.

Weber était en pleine inspiration du *Freischutz* quand il reçut une lettre de M. de Brühl, qui lui demandait s'il pouvait se charger de la musique à intercaler dans une comédie de Wolff, tirée d'une nouvelle de Cervantès intitulée *Preciosa*. Le maître de chapelle de Weimar, Eberwein, avait entrepris ce travail, mais il n'avait pas réussi, et la pièce, refusée par le prédécesseur de Brühl, était restée dans les cartons du théâtre de Berlin. Ce fut, comme nous venons de voir, le comte de Brühl qui l'en tira. Quoique Weber n'aimât pas ce genre de compositions, cependant, pour l'amour de son gracieux protecteur et de l'excellent auteur et comédien Alexandre Wolff, qu'il tenait en profonde estime, il accepta cette tâche. Ce dernier se hâta de lui envoyer sa pièce, et Weber se mit à la besogne. Il en entreprit d'abord le travail comme un simple délassement; mais au bout de peu de temps il se sentit entraîné vers *Preciosa*; les contrastes qui existaient entre les deux ouvrages lui plaisaient. L'amour était autre au pied de la Sierra-Nevada que dans une forêt de Bohême, et la vie des petits-fils des Egyptiens ne ressemblait en rien à celle des chasseurs allemands. Weber se plut aussi à se servir, dans *Preciosa*, d'airs espagnols qu'il avait recueillis, en 1812, à Gotha, de la bouche même de soldats espagnols qui tenaient garnison dans cette ville. Mais quoi qu'il soit de ces différences dans les deux ouvrages auxquels Weber travaillait simultanément, on sent courir un souffle freischutzien dans la musique de *Preciosa*. La musique de *Preciosa* prépare si bien à celle du *Freischutz*, qu'on croit généralement qu'elle a été composée antérieurement. Il n'en est rien; car la première note de *Preciosa* fut écrite postérieurement à l'achèvement du *Freyschutz*. La composition de ce nouvel ouvrage présente ce fait remarquable et fort rare, que Weber commença par l'ouverture, dans laquelle néanmoins il se servit des principaux motifs qu'on rencontre dans le reste de l'œuvre, fait qui prouve surabondamment que, suivant sa coutume, il ne commençait à écrire qu'après avoir en quelque sorte fini de composer dans son esprit. Dès le 20 juillet, la partition, terminée, revue et corrigée, partait pour Berlin. *Preciosa* devait entrer en scène immédiatement, mais des empêchements en retardèrent la représentation jusqu'au mois de mars suivant.

Cette année de 1820 fut une des plus laborieusement remplies parmi celles qui marquent l'époque où Weber, dans la plénitude de son talent, composa la série de chefs-d'œuvre qui l'immortalisèrent. La perspective d'être applaudi par un public d'élite et bien disposé en sa faveur avait doublé ses forces; sa santé semblait s'être affermie, et son activité ne se ralentissait pas un moment. A peine eut-il terminé *Preciosa* qu'il se mit à la recherche d'un autre poëme, mais cette fois un poëme d'opéra-comique, qui le reposât de ceux qu'il venait de traiter. Son ami, le poëte Théodore Hell, lui en apporta un qui lui plut; c'était un sujet espagnol, dont le titre était *les Trois Pintos*. Weber se hâta de l'acquérir, puis il se proposa d'y mettre tout ce que son génie lui dicterait de mieux. A partir de cette époque jusqu'à sa mort, ce poëme ne le quitta plus; malheureusement on n'en a retrouvé que des fragments, mais nous reparlerons des *Trois Pintos*. Ce que nous devons dire dès maintenant, c'est qu'à cette époque Weber ne voulait entendre parler que de sujets espagnols, et que son attention, après avoir erré sur Pizarre, Christophe Colomb, don Juan d'Autriche, s'était fixée sur le Cid, dont il voulait faire un opéra héroïque. Kind qui était, comme on sait, actif en besogne, s'était mis aussitôt à esquisser son libretto; mais Weber ne donna pas suite à son idée, un opéra portant le même titre ayant été joué sur ces entrefaites à Munich. Il est permis de regretter cette abstention, car assurément ce sujet lui eût mieux convenu que la fable très-médiocre d'*Euryanthe*, sur laquelle s'exerça son génie dans la suite.

Cependant l'ajournement de l'inauguration du nouveau théâtre de Berlin à l'année suivante créait à Weber des loisirs qu'il mit à profit pour exécuter un voyage qu'il projetait dans le nord de l'Allemagne et en Danemark. Il y recueillit toutes sortes d'ovations et revint par Dresde où, sur la prière de son vieil ami Baermann, il organisa un concert dans lequel il fit entendre, pour la première fois, l'ouverture du *Freischutz*. Le public parut étonné, surpris, plutôt qu'enthousiasmé. Les amis de Weber, — Meyerbeer était du nombre, — s'en alarmèrent, mais lui avait confiance dans son œuvre, et dans sa fierté d'auteur il disait : « Laissez faire; il y a dans le *Freischutz* une foule de choses qu'on ne connaît pas au théâtre; comment voulez-vous qu'on les saisisse de prime abord? »

Le succès très-honorable de *Preciosa*, représenté à Berlin au mois de mars suivant, le confirma dans ses espérances. A la vérité, la critique s'était montrée froide à l'égard de cet ouvrage; en outre, des réserves s'étaient élevées çà et là sur ce qu'il y

avait d'osé dans la musique. Néanmoins, Weber avait pu conclure, de l'ensemble des nouvelles qui lui étaient parvenues, qu'il obtiendrait un succès de bon aloi, et acquérir la certitude de l'impression favorable que sa nouvelle œuvre avait produite sur les habitants de Berlin. C'était là le point essentiel, car ce même public devait juger, quelques mois plus tard, le *Freischutz*; or, nous l'avons dit, rien ne pouvait mieux disposer les esprits en faveur de ce dernier ouvrage que la musique de *Preciosa;* car les harmonies pleines de hardiesse et de mélodies coulées dans un nouveau moule que l'on remarque dans le *Freischutz*, devaient paraître bizarres, inadmissibles, pour le moins originales, aux rhéteurs de la musique, qui fourmillent à Berlin comme partout.

Que n'eussent pas dit ces derniers, à quels excès de langage ne se fussent-ils pas livrés, si, par bonheur, les scènes de la forêt et la chanson des bois de *Preciosa* n'avaient pas préludé aux mugissements de la Gorge aux Loups, à la chanson à boire et au chœur du rire du *Freischutz!*

EDMOND NEUKOMM.

(La suite prochainement.)

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné lundi et vendredi *Hamlet* et mercredi *la Juive.* — On annonce une reprise de *Don Carlos* pour le mois d'octobre.

*** L'Opéra-Comique a pris possession cette semaine du *Café du Roi*, ce vif et spirituel petit acte de MM. Meilhac et Deffès, que le succès le plus franc a suivi d'Ems (où il fut représenté pour la première fois il y a huit ans) au théâtre Lyrique en 1862, et maintenant sur notre seconde scène musicale. Nous avons retrouvé Mlle Girard toujours fine, toujours charmante et délurée dans ce rôle de Louis XV qu'elle a créé avec tout le mordant et toute la malice de son esprit. Dans la romance du Sommeil elle a de charmants effets de *mezza voce*. Mlle Heilbron, un jeune talent plein d'avenir, forme avec Mlle Girard le plus piquant duo qui se puisse imaginer. Bernard tient convenablement le rôle du marquis. On a jeté deux bouquets à Mlle Heilbron. On ne peut que savoir gré à la direction de l'Opéra-Comique d'avoir ouvert une place dans son répertoire à la perle musicale de M. Deffès; c'est là un acte de goût et d'excellente gestion. — *Le Café du roi* accompagne, à présent, *les Dragons de Villars*, qui luttent avantageusement contre la recrudescence de la chaleur. — La reprise du *Premier Jour de bonheur* aura lieu du 15 au 20 de ce mois. C'est Mlle Moisset, premier prix au dernier concours du Conservatoire, qui remplacera Mlle Roze dans le rôle de Djelma. — La direction a aussi engagé Laurent, le ténor des Fantaisies-Parisiennes; il débutera dans l'opéra de M. Poize, qu'on répète en ce moment. — Jeudi, la reine de Mohély assistait à la représentation de *Zampa*, dans une loge mise avec empressement par les directeurs à sa disposition.

*** Le directeur du théâtre Italien vient de publier le programme de sa prochaine saison, qui ouvrira le 1er octobre. La salle a été complétement restaurée.– Le répertoire sera choisi parmi les meilleurs ouvrages des maestri ROSSINI, BELLINI, DONIZETTI, MOZART, CIMAROSA, VERDI, FLOTOW, RICCI, PAESIELLO, PONIATOWSKI, etc., et il sera donné au moins *deux opéras nouveaux* pour le théâtre Italien de Paris dans le cours de la saison théâtrale. Les artistes engagés jusqu'à ce jour sont : *prime donne soprani* : Mmes Adelina Patti, Minnie Hauck, de Murska, Ricci; *mezzo soprano* et *contralto:* Mmes Krauss, Grossi; *seconde donne:* Mmes Rosello, Vestri; *prima mima :* Mlle Urban; *primi tenori:* MM. Fraschini, Tamberlick, Nicolini, Palermi; *secondi tenori :* Ubaldi, Arnoldi; *primi baritoni :* Delle Sedie, Steller, Verger; *basso cantante:* Agnesi; *bassi* et *buffi:* MM. Ciampi, Zimelli, Wallenreiter, Mercuriali, Fallar; *chef d'orchestre:* Skoczdopole; *directeur du chant:* Alary.—Parmi les *prime donne*, on entendra pour la première fois à Paris Mlle Hauck, prima donna de l'Opéra italien de New-York; Mlle de Murska, prima donna du théâtre impérial de Vienne, qui a chanté deux saisons avec un très-grand succès le répertoire italien au théâtre de Sa Majesté, à Londres; et Mlle Ricci, jeune prima donna italienne déjà célèbre en Italie, fille et nièce des frères Ricci, auteurs de *Crispino e la Comare.* — Les pourparlers entamés avec Mme Alboni n'ont malheureusement pas abouti. — Comme on le voit, M. Bagier n'a rien épargné pour rendre sa troupe très-complète, et les habitués du théâtre Ventadour ont toutes raisons de compter sur une saison intéressante.

*** Divers journaux annoncent que la question du théâtre Lyrique serait résolue par le consentement qu'aurait donné M. Pasdeloup à la reprise du matériel au prix d'estimation. On doit supposer que pour faire revenir M. Pasdeloup sur sa résolution bien arrêtée de ne pas se charger d'un pareil fardeau, des compensations lui auront été accordées. Quoi qu'il en soit, il aurait d'ores et déjà ratifié définitivement les engagements qu'il avait faits à titre provisoire.

*** M. Carvalho étant demeuré titulaire du bail de la salle Ventadour pour les jours impairs de la semaine, n'a point perdu l'espérance d'y continuer l'exploitation que ses embarras financiers sont venus interrompre. Il fait des démarches actives dans ce but; mais il serait difficile de prévoir l'époque où il aura pu reformer une troupe convenable et reconstituer un répertoire dont plusieurs œuvres importantes ont déjà passé en d'autres mains. M. Carvalho possède toujours en sa femme une prima donna hors ligne, et dans M. Deloffre un excellent chef d'orchestre; c'est quelque chose, et son courage uni à son activité pourront bien faire le reste.

*** Jeudi dernier, l'Athénée a rouvert ses portes par la reprise de *Fleur de Thé*, interrompu en plein succès. Cette reprise avait attiré un nombreux public. M. Daubray, artiste remarqué l'an dernier au théâtre Déjazet, a remplacé Désiré sans désavantage dans le rôle du mandarin Tien-Tien. Mme Lovato est toujours l'amusante cantinière que l'on sait. La charmante Lucie Cabel fait des progrès de chant et de jeu dont il faut lui tenir compte. Luce tire un excellent parti du personnage de Pinsonnet. Quant à Léonce, il est de plus en plus Léonce, et c'est tout dire; il chante d'une manière ébouriffante une chanson nouvelle intercalée, pour lui, au troisième acte, et qu'on lui a redemandée avec acclamation. L'opéra-bouffe de Charles Lecocq va tenir avantageusement l'affiche jusqu'à l'apparition du *Petit Poucet*, annoncé pour le 10 octobre.

*** La direction des Bouffes-Parisiens a reçu, pour le jouer au mois de novembre prochain, *le Moulin ténébreux*, opéra-comique en un acte de MM. Charles Narrey et Albert Vizentini.

*** Les trois actes que M. Frédéric Ricci donnera cet hiver aux Fantaisies-Parisiennes, et dont nous avons déjà parlé, auront pour titre *Monsieur de la Palisse;* M. Victor Walder est l'auteur du livret. — M. Martinet s'est assuré par traité, dit-on, tout le répertoire des frères Ricci; c'est ainsi que *le Docteur Crispin (Crispino e la Comare)* sera également chanté cet hiver au boulevard des Italiens. *La Fête du village voisin*, de Boïeldieu, complétera la série des ouvrages que nous avons désignés comme devant être représentés durant la saison prochaine des Fantaisies-Parisiennes.

*** Le pupitre de chef d'orchestre de la Porte-Saint-Martin a été offert par M. Raphaël Félix à M. Albert Vizentini. Choix excellent et dont la nouvelle a été accueillie avec une faveur marquée.

*** Mardi dernier, ainsi que nous l'avions annoncé, le Grand-Théâtre de Lyon a inauguré sa nouvelle campagne avec *les Mousquetaires de la Reine*, pour les débuts d'opéra-comique, et *les Huguenots* (décors nouveaux, chœurs renforcés), pour la rentrée de MM. Delabranche, Méric et Marthieu dans le grand-opéra.

*** Si l'on en croit un entre-filets du *Moniteur*, M. Strakosch aurait obtenu du prince Poniatowski la promesse de composer la musique d'un opéra en trois actes sur un poëme italien de Rizelli.

*** On lit dans la *Gazette des étrangers* : « Le directeur de la Scala fait offrir à Mme Marie Sass de venir jouer, pendant deux mois, à Milan, *la Juive* et *l'Africaine*, aux appointements de 25,000 francs par mois. Quel que soit le sort de cette proposition, elle ne pourrait, dans tous les cas, être réalisée immédiatement. »

*** La célèbre cantatrice Miss Kellog s'est embarquée hier à Liverpool pour New-York, où elle va remplir le brillant engagement qui l'attend en Amérique pour la saison d'hiver.

NOUVELLES DIVERSES.

*** La saison a été fort brillante cette année à Dieppe. Une société nombreuse et choisie n'a pas cessé d'assiéger la magnifique terrasse du Casino, où l'orchestre de M. Placet se faisait entendre de 3 heures 1/2 à 5 heures 1/2. Le soir, dans la rotonde, nouveau concert, ou un bal, ou une représentation théâtrale. Dans ces derniers temps, on y a applaudi successivement la voix de Mme Eoricbetta Corradi, celle de M. Lédérac, le violoncelle de M. Lamoury, le violon magique de Mlle Castellan, et l'intéressant *trio* des enfants Frémeaux, qui arrivaient triomphants de Vichy. Ils ont donné deux concerts où l'on a chaleureusement applaudi leur précoce et remarquable talent.— Le feu d'artifice de dimanche dernier, sur les falaises du château, a obtenu un succès complet. Enfin, par deux fois, Mlle Thérésa a chanté, au Théâtre, les meilleures chansonnettes de son répertoire, et la salle s'est trouvée trop petite pour contenir la multitude des admirateurs de son talent populaire.

*** Une compagnie musicale, composée de virtuoses éminents et dont le répertoire comprendra exclusivement les pages les plus brillantes de l'art ancien et moderne, se forme en ce moment à Paris, sous la direction de M. Thibaut, l'un des capitaines de musique de la garde nationale de Paris. Cette Société a pour but d'entreprendre des tournées artistiques en province et de faire pour la musique d'ensemble ce que Ullmann a si complétement réalisé pour quelques célébrités vocales et instrumentales. Nous applaudissons sans réserves à cette courageuse initiative dont les résultats peuvent être également utiles à l'art et aux artistes, et nous appelons sur cette fondation l'attention des localités désireuses d'avoir des concerts formés d'éléments nouveaux pour elles.

*** Hier soir, au concert du jardin des Tuileries, on a beaucoup remarqué et chaleureusement applaudi l'exécution par la musique de la gendarmerie de la garde de l'originale et charmante mazurka, *Alice*, de d'Autherive, un nom promis au succès. Ce morceau a été arrangé pour musique d'harmonie par M. Fabre, l'excellent clarinettiste de cet orchestre militaire.

*** Le Conservatoire de Naples, où l'art musical a déjà son histoire tout entière représentée par les monuments et les documents les plus curieux, vient de s'enrichir encore d'une précieuse collection de portraits de compositeurs célèbres, qui lui a été donnée par le conservateur de ses archives, M. le chevalier de Florimo, l'ami de Bellini, et compositeur distingué lui-même. Au nombre de ces portraits à l'huile authentiques, la plupart d'excellents peintres et dont quelques-uns conservent les cadres de l'époque, on admire ceux de Scarlatti, Haendel, Pergolèse, Gluck, Jomelli, Joseph Haydn, Sacchini, Cimarosa, Mozart, Bellini, etc. Ce dernier, dû à Pelagio-Palagi, le maître de tous les peintres qui se sont fait un nom dans l'école lombarde contemporaine, est particulièrement remarquable. Le génie tendre et mélancolique de l'auteur de *Norma* se révèle dans chaque coup du pinceau de l'artiste philosophe. La presse musicale italienne n'a pas ménagé ses éloges à M de Florimo pour ce don plus que généreux fait par lui avec tant d'abnégation à un établissement dont il maintient avec Mercadante le faste et la réputation.

*** La bibliothèque de Brunswick vient de s'enrichir d'une curieuse collection de 40,000 programmes de théâtre de tous les pays, dont une quantité notable remonte au siècle dernier; il s'y trouve toute une série de programmes de théâtre de foire, et ce ne sont pas les moins intéressants. C'est le major Haeupler qui a mis vingt ans de sa vie à réunir cette collection.

*** Notre collaborateur A. Elwart vient de faire une découverte précieuse : celle du portrait original de Haendel, peint en 1743 par le célèbre Hogarth. La toile était dans un état pitoyable. M. A. Elwart, aidé de l'habile restaurateur de tableaux M. Forgeais, l'a fait rentoiler et, dans quelques jours, on pourra contempler les traits sévères et si profondément accentués de l'auteur du *Messie* et de tant d'autres chefs-d'œuvre.

*** L'ordre très-distingué et fort recherché du Mérite, qui donne la noblesse et ne s'accorde qu'aux illustrations civiles de premier ordre, vient d'être conféré par le roi d'Italie au compositeur napolitain Mercadante.

*** Le bey de Tunis vient de décerner à M. Capoul la décoration d'officier de l'ordre du Nischam.

*** M. Albert Sowinski, auteur d'une remarquable *Vie de Beethoven*, fera paraître incessamment une *Histoire de la Vie et de l'Œuvre de Mozart*, traduite de l'Allemand, de G. N. Nissen. On souscrit pour ce nouvel ouvrage chez l'auteur, rue de Grenelle-Saint-Germain, 39, à Paris.

*** Stœger, Seligmann et Bosekirsky sont en ce moment à Mannheim; ils annoncent pour le 12 septembre un concert qui promet d'être brillant.—Le célèbre quatuor florentin, dirigé par Jean Becker, a été ramené dans cette ville par ses pérégrinations à travers l'Allemagne. Paris, où on ne l'a jamais entendu, est sur son itinéraire pour cet hiver.

*** Jeudi est mort à Paris M. Stephen de la Madelaine, professeur de chant distingué, ancien chanteur récitant de la chapelle et de la musique particulière de Charles X, d'où il passa comme chef de bureau au Ministère de l'intérieur, à la direction des beaux-arts; il a écrit beaucoup d'ouvrages remarquables sur son art : la *Physiologie du Chant*, les *Théories complètes du Chant*, et, en dernier lieu, *Etudes pratiques du Style vocal;* il avait participé à la rédaction de plusieurs journaux de musique. La *Gazette Musicale* le comptait au nombre de ses collaborateurs, et il rédigea pendant quelque temps le feuilleton musical du *Courrier français*. Il était âgé de soixante-sept ans. Ses funérailles ont eu lieu hier à l'église Saint-Louis-d'Antin, devant une nombreuse assistance d'amis, d'artistes et d'hommes de lettres, auxquels il fut toujours très-sympathique. M. Elwart a prononcé quelques mots bien sentis sur sa tombe.

*** Nous avons le regret d'annoncer la mort, à Étretat, du pianiste-compositeur René Favarger, qui jouissait en France, mais à l'étranger surtout et notamment en Angleterre, d'une réputation légitimement acquise. Il est l'auteur d'œuvres nombreuses qui ont beaucoup de succès.

*** On annonce la mort : à Vienne (Autriche), de Louis Morelly, âgé de cinquante-quatre ans, chef d'orchestre et compositeur de musique de danse; — à Prague, de Sigismond Kolesowsky, compositeur et directeur de l'Académie Sophie; — à Leipzig, de Mme Reinecke, née Scharnke, femme du directeur du Conservatoire et ancienne artiste lyrique; — à Francfort, de M. Xavier Schnyder de Wartensée, né à Lucerne (Suisse), et âgé de quatre-vingt-deux ans, compositeur et théoricien.

—

*** Aujourd'hui dimanche, 6 septembre, grande Fête champêtre au Pré Catelan; — *Grand Bal d'Enfants*, avec tombola à quatre heures; — *Représentations au Théâtre des Fleurs* à cinq heures. De plus la remarquable musique des zouaves admirablement conduite par M. Hemmerlé.

ÉTRANGER

*** *Bruxelles.* — Le 1er septembre, le théâtre royal de la Monnaie a fait sa réouverture avec *le Maître de Chapelle* et *le Docteur Crispin.* — La troupe reste ce qu'elle était l'année dernière, sauf les exceptions suivantes : MM. Massy (ténor), Giraudet (basse), Mlle Marty succèdent à MM. Dulaurens, Vidal, Mme Erembert; Mlle Marimon, qui laissa ici d'excellents souvenirs il y a deux ans, est de nouveau engagée. La saison sera abrégée d'un mois et se terminera le 30 avril 1869.

*** *Anvers.*—Un oratorio, ou plutôt un *opéra idéal* intitulé *De Schelde* (l'Escaut), de Pierre Benoît, le directeur de notre Conservatoire, sera exécuté au mois de novembre prochain. On en parle déjà comme d'une œuvre d'une grande valeur.

*** *Spa.*—Au concert du 21 août ont pris part Mlle Schrœder, Mme Escudier-Kastner et M. Dunkler. L'air des Bijoux, de *Faust*, celui de *Sémiramide*, ont fait valoir le talent gracieux et plein de charme de Mlle Schrœder; Mme Escudier-Kastner, la pianiste au jeu puissant et plein de feu, a exécuté la valse de *Faust*, *le Feu follet* et *le Torrent*; Dunkler, enfin, l'habile violoncelliste, a rappelé la manière si expressive et si noble de Servais, dont il semble devoir recueillir l'héritage.

*** *Bade.* — Les représentations d'opéra allemand, qui vont avoir lieu bientôt, seront dirigées par le chef d'orchestre Eckert (de Stuttgard), qui prend la place de Reiss (de Cassel), éloigné de son poste par les suites d'un accident.

*** *Wiesbaden.* — Le célèbre Wachtel va se fixer ici, dans la belle villa Blomberg, dont il vient de faire l'acquisition au prix de 50,000 florins.

*** *Berlin.* — Le théâtre de Kroll, dont le directeur Engel a déployé pendant toute la saison une si louable activité, a clos le 31 la série de ses représentations d'opéra par *Don Juan*.

*** *Cologne.* — Les examens publics du Conservatoire viennent d'avoir lieu. Les classes de piano de MM. Gernsheim, Seiss et Rudorff, celles de violon de MM. Kœnigslœw et Japha, celles de chant de M. et Mme Marchesi, celle de déclamation de Mme Ernst, se sont distinguées entre toutes.

*** *Prague.*—*Le Premier Jour de Bonheur*, d'Auber, vient d'être donné ici avec un très-grand succès.

*** *Saint-Pétersbourg.* — Le violoniste L. Auer est engagé pour trois ans comme professeur au Conservatoire et *concertmeister* ou violon solo de la Société musicale russe. C'est M. Schradieck, qui lui succède dans le poste de directeur des concerts philharmoniques de Hambourg.

*** *Moscou.*—Un pianiste distingué de Londres, M. Charles Klindworth, vient d'être nommé professeur de piano au Conservatoire.

Le Directeur : S. DUFOUR.

Chez BRANDUS et DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu.

POUR PARAITRE JEUDI PROCHAIN :

LE DOMINO NOIR

—

HAYDÉE

Paroles et musique sans accompagnement, avec analyse de la pièce.
Partition conforme au théâtre.

Prix de chaque partition, net 3 francs.

FORMAT DE POCHE. — FORMAT DE POCHE.

CHEZ BRANDUS ET DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU.

EN VENTE :

LA PARTITION POUR PIANO SEUL

Format in-8°. DE L'OPÉRA-BOUFFE *Prix net : 6 francs.*

FLEUR DE THÉ

MUSIQUE DE

CHARLES LECOCQ

Les Airs de Chant détachés

1. **Chanson de la Cantinière** : *Vivandière, cantinière, parlez, que désirez-vous?* 3 75
2. **Couplets** : *J'ai couru grossir la foule* ..... 3 »
3. **Duo** : *A l'éviter j'ai réussi* 7 50
4. **Chinoiserie** : *Je suis clairvoyant comme un sphinx* .. 4 50

4 *bis*. La même, arrangée à une voix ..... 3 »

5. **Trio** : *La loi du Tsinn est fort claire* ..... 9 »
6. **Confidence** : *Je suis né dans le Japon* ..... 3 »
7. **Ariette** : *En tous pays l'homme est un être* 3 75
8. **Romance** : *Césarine à mes vœux docile* ..... 3 »

8 *bis*. La même, transposée pour baryton ..... 3 »

9. **Duo** : *Rappelle-toi, ma chère amie* ..... 9 »

9 *bis*. **Couplets de l'Alcôve** : *Ensuite dans la nuit* ... 3 »

10. **Ronde du Clicquot** : *Ce n'est pas un vin de carême* 2 50

LA PARTITION POUR PIANO ET CHANT

Format in-8°. L'Ouverture, pour le Piano, 5 fr. *Prix net : 10 fr.*

E. KETTERER. Fleur de Thé, galop de salon, pour le piano : 7 fr. 50.

CRAMER. Bouquet de Mélodies pour le piano, 7 50

A. MEY. Tien-Tien et Ka-o-lin, quadrille. . . 4 50

STRAUSS. Grande Valse pour le piano . . . 5 »

— La même, arrangée à 4 mains et orchestre. 7 50

ARBAN. Quadrille pour le piano 4 50

— Le même, arrangé à 4 mains et orchestre . 4 50

ROQUES. Clicquot-Polka pour le piano. . . . 4 »

— La même, arrangée à 4 mains et orchestre. 6 »

A. MEY. Polka-Mazurka pour le piano 4 50

Nouvelle Collection (huitième)

DES MEILLEURS

QUADRILLES, VALSES, POLKAS, POLKAS-MAZURKAS, ETC.

Composés par Strauss, Arban, Marx, Mey, Musard, Roques, Ettling, Labitski, etc.,

ARRANGÉS

Pour un Violon, pour un Cornet et pour une Flûte.

1. **Musard**. Valse des *Deux Aveugles*.
2. — Valse de *Tromb-al-Cazar*.
3. — Polka des *Deux vieilles Gardes*.
4. **Herzog**. Polka *Coucou et Cricri*.
5. **Arban**. Quadrille de *la Grande-Duchesse de Gérolstein*.
6. **Strauss**. Valse de *la Grande-Duchesse de Gérolstein*.
7. **Roques**. Polka et polka-mazurka de *la Grande-Duchesse de Gérolstein*.
8. **Strauss**. Valse du *Pardon de Ploërmel*.
9. — Valse de *Lischen et Fritzchen*.
10. **Patti (Ad.)**. Valse : *Fleur du Printemps*.
11. **Musard**. Valse des *Bavards*.
12. **Arban**. Quadrille sur *Robinson Crusoë*.
13. **Strauss**. Quadrille sur *Martha*.
14. **Marx**. Quadrille sur *l'Africaine*.
15. **Strauss**. Quadrille *Echo des Bouffes-Parisiens*.
16. **Lamotte**. Quadrille sur *Fra Diavolo*.
17. **Arban**. Polka du *Brésilien*.
18. **Doppler**. Grande Polka des *Horloges de la forêt Noire*.
19. **Roques**. Polka de *Robinson Crusoë*.
20. **Arban**. Polka-mazurka de *l'Africaine*.

Chaque n°, 1 fr., prix marqué. — *La collection, net 7 fr.* — *Chaque n°, 1 fr., prix marqué.*

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

—

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

—

Seul agent à Londres

S. ARTHUR CHAPELL,

45, New Bond Street.

—

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

Exposition Universelle de Londres 1862

MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à

ANTOINE COURTOIS

POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES,

ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

—

Facteur du Conservatoire et de l'Académie impériale de Paris.

—

Agent à Saint-Pétersbourg :

A. BUTTNER,

Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre

—

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

35e Année. N° 37. 13 Septembre 1868.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger,
chez tous les Marchands de Musique, les Libraires,
et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE.— La Critique musicale, par **Em. Mathieu de Monter.** — Les Théâtres lyriques secondaires à Paris depuis 1820 (7e article), par **Arthur Pougin.** — Bibliographie musicale. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves.** — Correspondance : Bade. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

LA CRITIQUE MUSICALE.

Il n'y a pas de climat où l'on s'ennuie aussi vite que dans le nôtre, d'aimer ou de ne point aimer. Il n'y a pas de peuple qui soit plus prompt à s'enthousiasmer, ni plus prompt à s'en repentir. Dites-moi ce que vous adoriez hier, et je vous dirai ce que vous raillez aujourd'hui. Paris jette chaque jour ses vieux grands artistes, ses vieux comédiens, et toutes ses défroques théâtrales célèbres de l'an passé dans ce fleuve au rapide courant qui charrie à travers le monde toutes nos gloires usées.

Ce caractère d'activité insatiable et tout de suite rassasiée imprime à la Critique musicale en particulier une mobilité, une versatilité nuisibles plutôt qu'utiles aux intérêts de l'art. Devant ce *dire, ce redire et ce contredire* perpétuel, l'opinion flotte, indécise, et le jugement de la foule ne se fixe pas. Que demande, en effet, le public, ce composé de gens de bons sens, mais prudents, hésitants, dispersés? Qu'on le rallie, qu'on lui dégage à lui-même son propre avis, qu'on lui indique nettement ce qu'il pense. Cela est vrai de tous les publics, grands ou petits, même de ceux qui sont déjà un choix.

Il y a pour la Critique musicale moderne deux lignées distinctes : l'une, honnête, scrupuleuse, impartiale, née de Bayle; l'autre, audacieuse, énergique, grossière même jusque dans le bon sens, née de Fréron. Dans ces deux filiations, que de tribus diverses! que de tempéraments différents!

Ceux-ci ont le savoir, la plume, l'érudition, la fantaisie. Qu'une œuvre nouvelle se produise, et ils vont discourir à merveille sur le sujet ou à côté du sujet, développer leur esprit, se mettre en scène, vous conter leur humeur ou vous débiter leur science; ils vous diront tout, excepté un jugement; ils ont tout du critique, hormis le judicieux. Ceux-là, au contraire, nous poursuivent sans cesse de leur ironie et nous atteignent au cœur; ils jettent leur regard froid sur notre enthousiasme et ils l'éteignent, et quand ils nous voient faits à leur image, désenchantés, sans croyance, et glacés comme eux, alors il nous classent parmi leurs élus et nous disent avec orgueil : « Vous êtes des nôtres, allez! »

De ces vaillants, uniquement occupés à détruire, qui mettent toute leur gloire à troubler celle des autres, toute leur jouissance à les affliger, toute leur adresse à les distraire, il n'y a qu'un moyen de triompher, car toute autre victoire serait compromettante, c'est de ne point engager le combat avec eux. Il en est de sincères, sortes de chevaliers errants de la vérité, en même temps maîtres d'invectives, qui insultent et injurient avec conviction, dès qu'on n'est pas de leur avis, de l'opinion ou du système qu'ils tiennent pour vrais dans le moment. Je ne parle ni des « ondoyants et divers », ni de ceux qui fondent de petites feuilles, à la seule fin de *rouler* maladroitement les ennemis de leur petite chapelle. Qu'importe l'espèce? Aucune ne conclut. Le propre de la Critique musicale contemporaine est d'être historique et éclectique. Bienveillante, hostile ou neutre de parti-pris, elle expose beaucoup, elle comprend tout, elle ne juge pas hautement. C'est une voie large et féconde, mais qui, à force d'être large, n'aboutit pas.

Est-ce à cause des allures agressives ou des habitudes de dénigrement de la Critique musicale, que je constate cette déperdition dans ses forces vives? Loin de là. Je suis d'avis au contraire qu'il est excellent d'entendre juger son œuvre par un ennemi. Les ennemis ont un flair particulier qui leur tient lieu de talent; ils mettent le doigt sur les défauts avec l'ingéniosité de la haine. S'ils pouvaient préjuger des services qu'ils nous rendent, ils se tairaient, mais la passion est plus forte que la logique, et c'est ainsi qu'un artiste consciencieux, critiqué, bafoué même, arrive, après des luttes souvent renouvelées, au degré de perfection que la nature comporte.

Comme nous voilà loin des maîtres en l'art de rassembler toute une œuvre d'art dans une suite de réflexions fortes et concentrées, au moyen d'expressions figurées et profondes, et de la juger par un ou plusieurs de ces traits qui percent à jour les hommes et les choses, et qui les qualifient éternellement! Tous les hommes considérables auxquels s'est appliqué ce titre de *Critique* jugeaient

des choses de goût avec vivacité, avec exclusion, avec un sentiment net, décisif, irrésistible. Si nous remontons à Diderot, ce créateur de la Critique émue, empressée, éloquente, nous trouverons en lui cette faculté de demi-métamorphose, qui est le jeu et le triomphe de la Critique, et qui consiste à se mettre à la place de l'auteur et au point de vue du sujet qu'on examine, à lire, à écouter toute page musicale selon le sentiment qui l'a dicté, à s'en échauffer la tête et le cœur, et à faire l'analyse féconde des beautés avec la même éloquence que celle des défauts. De Feletzs, Geoffroy, Hoffmann, Delalot, les Bertin, Fiévée, Michaud, Gueneau de Mussy, Mlle de Meulan, Ginguené, etc., gens d'esprit et de sens, judicieux, instruits, plus ou moins mordants, n'employèrent pas un autre procédé, au commencement du siècle, pour remettre le bon ordre dans les choses de l'esprit et de l'inspiration et faire la police des arts et des lettres.

Je crois fermement et je serai heureux si l'on partageait ma conviction, qu'en critique le salutaire et le profitable seraient de retremper *souvent* sa raison, sa logique, sa volonté, dans des études d'un ordre sévère et même *de s'astreindre aux commencements arides de l'art*. Le bon jugement en musique, faculté très-lente et difficile à acquérir, le goût, qui est la conscience artistique de l'âme, et la délicatesse, sans laquelle il n'est point de critique, résulteraient de ces travaux d'examen et d'assimilation.

« L'art de la critique musicale dans son sens le plus pratique et le plus vulgaire, consiste à savoir lire ou écouter judicieusement les œuvres, et à apprendre aux autres à les écouter, à les lire de même, en leur épargnant les tâtonnements et en leur dégageant le chemin. » Telle est la doctrine des juges artistiques les plus autorisés.

Le critique qui exerce une « influence » véritable n'est qu'un homme qui exprime parfaitement ce que les autres pensent, et qui réveille dans les esprits des idées ou des sentiments qui tendaient à éclore. A lui seul, il ne fait rien ou ne peut rien. *La bonne critique* — je ne parle ni de l'exploitation, ni de la réclame — *n'a son action que de concert avec le public et presque en collaboration avec lui*. Le critique n'est que le secrétaire du public, mais un secrétaire qui n'attend pas qu'on lui dicte, et qui devine, qui démêle, rédige en la rectifiant au besoin, la pensée de tout le monde.

En remplissant ce rôle, et je l'estime des plus nobles, la Critique ne sera pas entraînée à mettre sans cesse aux prises avec l'art des choses qui ne paraissent pas devoir lui être si constamment opposées et confrontées. « Il faut surtout s'attacher, écrivait Gœthe, le maître de la critique, à l'exécution dans les œuvres de l'artiste, et voir s'il a fait et comment il a fait ce qu'il a voulu. » D'après ce principe souverain, la notion du beau doit se rapporter beaucoup plus à l'exécution qu'à la conception de l'œuvre d'art. La vérité, dans son sens général, voilà donc ce qu'il faut entendre par le Beau. Il est des idéals moins purs, moins élevés, moins lumineux!

Le judicieux, ainsi retrempé à sa source, y reprendrait de la vie et de la fraîcheur. Les vraiment belles choses paraissent de plus en plus telles à proportion qu'on a plus comparé. Une attention, une connaissance plus étendues, plus *vraies* rapprocheraient les jugements dissidents, remettraient d'accord bien souvent la Critique et lui rendraient son action d'autrefois, sensiblement compromise aujourd'hui.

Voilà la Critique telle que je la comprends; et telle est la doctrine de ceux qui l'ont exercée avec la plus grande autorité, depuis Diderot, Johnson, La Harpe, Fontanes, jusqu'à Sainte-Beuve, qui les résume et les continue. Voilà comme on doit, comme on devrait toujours étudier, analyser, discuter, *critiquer*, ce me semble compositeurs, peintres, artistes et créateurs de tout ordre. Ces hommes qui osent se mesurer avec l'immortalité, porter le défi au temps, une partition à la main, chanter ou penser tout haut devant leur siècle, me paraissent les plus intrépides de tous les hommes. Si nous ne pouvons toujours approuver leur talent, applaudir à ses manifestations, saluer leur génie, respectons au moins leur courage, prenons leur labeur en considération, ayant en haute estime leur honneur et leur dignité!

EM. MATHIEU DE MONTER.

LES THÉATRES LYRIQUES SECONDAIRES A PARIS

DEPUIS 1820.

(7e article) (1).

1826. — 14 janvier. — *La Forêt de Sénart*, pastiche en trois actes arrangé par Castil-Blaze, d'après Collé (*la Partie de chasse de Henri IV*), pour les paroles, d'après Weber, Beethoven et Rossini pour la musique. Cette nouvelle *olla podrida* obtient du succès.

2 mars. — *La Jeune Aveugle*, opéra en un acte, imité de l'allemand, paroles françaises de Chalas et Eugène de Monglave, musique de Gyrowetz, arrangée par Poisson. — Qu'était-ce que cet arrangeur? Je l'ignore complétement. Quant à l'opéra en question, je crois que c'était une réduction de l'ouvrage en deux actes de Gyrowetz, créé en Allemagne sous le titre de *l'Oculiste*.

11 mars. — *Marguerite d'Anjou*, opéra en trois actes, traduit de l'italien par M. Sauvage, sur la musique de Meyerbeer. — Ici, il n'est plus question d'arrangeur, et c'est Meyerbeer qui se chargea de tous les remaniements. *Margherita d'Angiù*, dont le poëme italien, écrit par Romani, était une imitation d'un drame de Guilbert de Pixérécourt, représenté en 1810 à la Gaîté, avait vu le jour à la Scala de Milan, le 14 novembre 1820. Meyerbeer, qui ne demandait qu'à produire son nom en France, en attendant qu'il pût écrire des ouvrages expressément pour nous, avait demandé lui-même à faire faire une traduction de sa *Marguerite*, qui obtint un véritable succès.

15 juin. — *La Fausse Agnès*, pastiche en un acte, de Castil-Blaze, représenté quelques années auparavant au Gymnase, ainsi que nous l'avons vu précédemment.

22 juillet. — *Le Mariage de Figaro*, opéra en quatre actes, arrangé par Castil-Blaze sur l'admirable musique de Mozart. Cet arrangement obtint un très-grand succès, et la valeur du chef-d'œuvre nous dispense ici de tout commentaire.

7 août. — *Le Neveu de Monseigneur*, pastiche en deux actes, paroles anonymes, musique arrangée par Guénée, et tirée de divers opéras de Morlacchi, Fioravanti et de Rossini. Bien accueilli du public.

15 septembre. — *Ivanhoé*, opéra en trois actes, ou plutôt nouveau pastiche, paroles anonymes, musique tirée de divers ouvrages de Rossini (*Semiramide, Mosè, Tancredi, la Gazza ladra*, etc.), et arrangée par Pacini.

3 novembre. — *L'Ecole de Rome*, opéra-comique en un acte, paroles de Vulpian, Lassagne et Rochefort, musique de Panseron et Rolle. — On remarquera que ceci n'est point une traduction; il s'agissait encore d'un petit ouvrage de circonstance destiné à célébrer la fête du souverain, et on avait jugé à propos d'en faire écrire la partition à deux jeunes musiciens français, sans doute afin de pouvoir crier par-dessus les toits qu'on encourageait l'art national.

1827. — 22 janvier. — *Le Testament*, pastiche en deux actes,

---

(1) Voir les nos 25, 26, 29, 31, 33 et 34.

paroles de de Saur et Saint-Geniès, musique tirée de divers opéras de Rossini et arrangée par Lemière de Corvey, qui avait mis à contribution quelques-unes des plus belles œuvres du maître. Selon le *Courrier des Théâtres*, qui constatait le peu de succès obtenu par cette macédoine musicale, voici la nomenclature des morceaux qui y étaient compris : — « .... Nous avons constaté que l'ensemble de cet ouvrage *arrangé* se compose de ce qui suit : dans le premier acte : l'ouverture de la *Cenerentola;* l'introduction tirée d'*Élisabeth* et de la *Cenerentola;* l'air de *Moïse;* l'air de l'*Inganno fortunato :* « Una voce ni ha colpito; » le trio de la *Zelmire :* « Soave conforto di un padre; » le final composé d'un duo de la *Donna del lago;* chœur et marche de *Zelmire*, cavatine : « Ah! dove il cimento, » quatuor et chœur final de la *Semiramide*. Dans le second acte : la cavatine de la *Semiramide :* « Bel raggio lusinghier; » le duo de *l'Italienne à Alger* : « Ai! capricci della forte; » la cavatine de *Bianca e Faliero;* le trio de *l'Italienne à Alger :* « Papataci que mai sento; » l'air de *Tancrède :* « Perchè turbar la calma; et enfin le chœur de *Moïse*. »

6 février. — *Emmeline ou la Famille suisse*, opéra en trois actes, paroles imitées de l'allemand par Charles S....., musique de Weigl, arrangée par Trémont. — On sait que *la Famille suisse* est l'un des meilleurs ouvrages du compositeur Weigl, l'un de ceux qui ont obtenu en Allemagne le succès le plus durable et le plus complet. L'exécution en était très-fâcheuse, paraît-il, à l'Odéon, car voici ce qu'en disait M. Fétis dans la *Revue musicale :* « .... Il faut qu'il y ait un grand mérite dans la musique de Weigl, puisqu'elle résiste à l'exécution déplorable qu'on lui fait subir à l'Odéon. Jamais, je crois, on n'a chanté plus faux que ne le font dans cet ouvrage Adolphe, Lecler, Mme Meyssin, et même Mondonville. Mme Mondonville, quoique bien faible, est la meilleure. L'orchestre est satisfaisant.... »

24 février. — *Monsieur de Pourceaugnac*, opéra en trois actes, *arrangé* par Castil-Blaze, d'après Molière pour les paroles, d'après Rossini et Weber pour la musique. — Ceci touchait un peu à la démence, il faut en convenir: raccourcir Molière pour le mettre en opéra, réunir Rossini à Weber, c'est-à-dire deux génies absolument dissemblables, et les accoler tous deux à notre grand comique, il fallait vraiment une imagination effrénée pour se permettre une pareille débauche. Au reste, cet essai malencontreux ne parvint même pas à sa dixième représentation.

21 avril. — *La Folle de Glaris*, opéra en deux actes, imité de l'allemand, paroles de M. Sauvage, musique de Conradin Kreutzer et Payer (1). Voici ce que disait M. Fétis de cette imitation, ou plutôt de cette amplification, qui, paraît-il, n'était guère meilleure que la précédente : « On connaît en Allemagne un monodrame intitulé *Cordelia*, dont la musique jouit d'une estime méritée... On ne sait quels motifs ont pu guider les auteurs qui ont entrepris de l'arranger pour la scène française sous le nom de *la Folle de Glaris*, lorsqu'ils se sont décidés à le mettre en deux actes, et à y introduire des personnages étrangers. Ces changements n'ont pu se faire sans toucher à la musique, et conséquemment sans lui ôter sa couleur individuelle. La manie de tous nos arrangeurs est de croire qu'ils améliorent les ouvrages par l'amalgame de leurs idées avec celles des auteurs primitifs. Ils ne s'aperçoivent pas que leurs conventions vulgaires sont incompatibles avec des créations originales, et que leurs prétendues améliorations ne sont que des avortements ou des superfétations.

» *La Folle de Glaris* prouve évidemment ce que j'avance; en délayant dans deux actes fort longs une situation fatigante, M. Payer et son collaborateur ont rendu les défauts du sujet plus remarquables. En ajoutant des morceaux à la musique de M. Conrad Kreutzer, ils lui ont ôté son cachet d'originalité, et pour ajouter à cette malheureuse idée, M. Payer n'a fait que de la musique détestable, de la musique de piano mal faite, mal modulée, mal écrite, et qu'on ne peut chanter. C'est particulièrement dans le second acte que ces additions ont eu lieu ; c'est celui qui produit le moins d'effet. Il y a surtout un trio qu'on ne peut comprendre. Quoique le public du théâtre de l'Odéon soit peu musicien, son instinct l'a bien guidé dans cette circonstance, car il a empêché d'applaudir ce morceau. Ce qui est de M. Kreutzer ne brille pas par des chants heureux; la couleur en est peut-être trop uniforme; mais on y trouve de l'originalité, une teinte locale et de beaux chœurs: en un mot, c'est de la musique fort estimable. » — *La Folle de Glaris* n'obtint que cinq représentations.

14 mai. — *Adolphe et Clara*, de Marsollier et Dalayrac, créé au théâtre Favart, le 10 février 1799.

22 août. — *Les Deux Figaro*, opéra en trois actes, imité d'une comédie de Richaud-Martelly, qui avait été représentée jadis au théâtre du Marais, musique de M. Carafa. Cet opéra avait été écrit pour la Scala, de Milan, où on l'avait donné vers 1819 ou 1820. La traduction en était faite par Tirpenne, l'arrangement musical par Leborne. Laissons encore parler M. Fétis : « Il y a déjà environ huit ans que M. Carafa a écrit *les Deux Figaro* pour le théâtre de la Scala, à Milan. Si on nous en eût offert alors une traduction, elle eût eu beaucoup de succès; mais la forme des chants, celle de l'instrumentation, le système enfin de l'école rossinienne sont maintenant si usés parmi nous que, quel que soit le mérite qui brille dans une composition établie sur ce système, l'auteur ne peut plus espérer d'intéresser vivement le public..... *Les Deux Figaro* n'enrichiront pas beaucoup le caissier de l'Odéon; mais cet ouvrage variera agréablement le répertoire. »

7 septembre. — *Tancrède*, opéra en trois actes, paroles imitées de l'italien (et un peu aussi de Voltaire), par Danglemont, musique de Rossini, arrangée par Lemière de Corvey. — Succès.

9 septembre. — *Les Deux petits Savoyards*, de Marsollier et Dalayrac, créés au théâtre Favart, le 14 janvier 1789.

13 octobre. — *L'Eau de Jouvence*, opéra-comique en un acte, paroles de....., musique de Conradin Kreutzer. — L'Odéon commençait à être embarrassé : les traductions ne réussissaient pas toujours et les pastiches, on l'a vu, faisaient souvent d'énormes *fiascos*. L'administration du théâtre aurait bien voulu pouvoir donner des ouvrages nouveaux, mais les termes de son privilége le lui défendaient et lui interdisaient surtout (ô protection, voilà de tes coups!) de mettre à profit les talents des compositeurs français. Elle en était donc réduite, ses demandes à ce sujet n'aboutissant à aucun résultat, à faire écrire des opéras expressément par des musiciens étrangers et à les donner comme des traductions. C'est du moins ce qu'elle fit pour *l'Eau de Jouvence*, ainsi que nous l'apprend M. Fétis :

« Il devient chaque jour plus évident que les théâtres étrangers n'offrent pas un assez grand nombre de pièces susceptibles d'être traduites en français pour alimenter un théâtre musical tel que l'Odéon. Déjà l'administration de ce théâtre, convaincue de cette vérité, cherche à démontrer à l'autorité l'impossibilité où elle se trouve d'exploiter son privilége, et, dans l'attente des concessions qu'elle demande, est réduite à faire venir de l'Allemagne et de l'Italie des compositeurs dont la qualité d'étrangers sert de passeport aux ouvrages nouveaux qu'elle fait faire. Singulière condition que les musiciens français soient les seuls auxquels il n'est pas permis de composer, en France, pour certains théâtres! Je consentirais volontiers à me taire sur ce point si l'on pouvait alléguer quelque avantage résultant d'un pareil ordre de choses. Ce qu'il y a de

(1) Payer, organiste distingué, compositeur d'un certain talent, né, selon M. Fétis, à Meidling (près de Vienne), le 13 février 1787, mort à Wiedburg en septembre 1843.

plus singulier, c'est que tout le monde est d'accord sur la justice des réclamations à ce sujet. L'autorité supérieure en reconnaît même tout le poids; mais les choses restent ainsi parce qu'elles existent et par la difficulté qu'on éprouve à faire le bien, lors même que rien ne s'y oppose. Quoi qu'il en soit, une innovation vient d'avoir lieu à l'Odéon : un opéra français écrit en France et une musique allemande composée à Paris ont apparu, pour la première fois, sur ce théâtre, le 13 octobre dernier. Le succès n'a pas répondu à l'attente de l'administration..... »

23 octobre. — *Camille ou le Souterrain*, de Marsollier et Dalayrac, créée au théâtre Favart le 18 mars 1791.

3 novembre. — *Charles V et Duguesclin*, opéra-comique en un acte, de Vial et M. Carmouche, musique de Gilbert et Guiraud. — C'était une de ces pièces de circonstance comme on en était si prodigue sous la Restauration, et qui avait été en quelque sorte improvisée; peut-être est-ce pour cela que le ministère s'était montré bénin, et avait permis enfin à deux compositeurs français de s'essayer à l'Odéon. Malheureusement, le résultat ne fut pas heureux, au point de vue du succès; on commençait à être las de ces hors-d'œuvre, absurdes pour la plupart, et si la première représentation de celui-ci marcha sans encombre, il n'en fut pas de même de la seconde, où la chute, entremêlée de huées, de sifflets, de brouhaha, fut complète et irrémédiable. Cela était d'autant plus fâcheux que les auteurs de la musique avaient fait preuve de talent et d'inspiration : — « Les jeunes musiciens sortis de l'école royale, disait M. Fétis, semblent avoir voulu saisir l'occasion de la fête du roi pour se faire connaître. MM. Guiraud et Gilbert sont les auteurs de la musique de *Charles V et Duguesclin*. L'un a obtenu cette année le premier grand prix de composition au concours de l'Institut; l'autre a partagé le second. Tous deux méritent des éloges pour le petit opéra qu'ils viennent de produire. Leur musique est remplie de choses charmantes. Malheureusement les poëtes ne leur avaient pas fourni l'occasion de faire le plus petit morceau d'ensemble. Des chœurs et des couplets sont tout ce qu'ils ont eu à mettre en musique. L'instrumentation est de la nouvelles école, c'est-à-dire brillante et légère. Il est fâcheux que ce premier essai de la muse des jeunes lauréats n'ait pas été fait pour une meilleure pièce. » Du reste, il paraît que l'exécution de ce petit ouvrage était horrible, et qu'elle ne contribua pas peu à en accélérer la chute. Quant aux deux jeunes musiciens qui en avaient écrit la partition, on n'en entendit plus jamais parler. Ayez donc du talent, et courez donc après le prix de Rome...

24 décembre. — *Don Juan*, opéra en quatre actes arrangé par Castil-Blaze, d'après Beaumarchais et Da Ponte pour les paroles, d'après Mozart pour la musique. — Très-grand succès (1).

ARTHUR POUGIN.

(La suite prochainement.)

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE.

Ernest Mach. — *Abrégé du système d'acoustique musical de Helmholtz.*

Les vulgarisateurs ne pouvaient manquer à une théorie aussi séduisante, présentée aussi rationnellement que celle de Helmholtz. Le nom du physicien de Heidelberg est aujourd'hui populaire en Allemagne, et, grâce à une traduction récente, ses découvertes acoustiques sont à la portée des lecteurs français. Mais, même dans sa patrie, il n'est pas accessible à tout le monde, vu les abstractions nombreuses dont ses démonstrations ont dû être étayées pour avoir toute leur valeur aux yeux des hommes de science; aussi a-t-on cherché à présenter la substance de son livre sous une forme moins aride, à la populariser surtout parmi les musiciens, grands ennemis des chiffres. L'un de ceux qui ont le mieux réussi dans cette tâche est M. Ernest Mach, professeur à l'Université de Gratz. Son ouvrage, intitulé *Introduction à la Théorie musicale de Helmholtz*, n'a que le tort, considérable en France, d'être écrit en allemand : quelque musicologue bien avisé le traduira sans doute, à l'usage de ceux qui trouvent Helmholtz lui-même trop savant et trop prolixe. Voici en quels termes M. Mach expose l'objet de son livre :

« Helmholtz a fondé sa théorie musicale sur la physique et sur la physiologie; ses travaux avaient été préparés de longue date par les recherches de Rameau, Scheibler, Young, Schmith, Robert, Ohm, Seebeck et autres. Il lui a donné de telles bases qu'on ne saurait douter de sa justesse dans les points principaux. Je me suis attaché à rendre praticable cette théorie aux musiciens, en éliminant toute la partie purement physique et ce qui n'avait point d'importance immédiate, et en me servant autant que possible de la langue musicale. »

Des planches explicatives et des exemples aident puissamment à l'intelligence du texte. M. Mach ayant suivi pas à pas son auteur, il faut mettre en garde le lecteur contre la conclusion du système qu'il a naturellement reproduite, conclusion anti-musicale s'il en fut, et qui ne pouvait éclore que dans le cerveau d'un physicien. Helmholtz voudrait qu'on en revînt aux consonnances parfaites, aux quintes et tierces absolument justes, comme aux beaux temps du plain-chant et des orgues *unitoniques*! Plus de tempérament, et par conséquent plus de modulation! On pourra, nous n'en doutons pas, tirer autre chose de ces ingénieuses découvertes, dont la plus intéressante jusqu'ici est l'explication du *timbre musical;* — car il faut absolument une base scientifique aux lois d'agrégation et de succession des sons, et les règles empiriques de l'Harmonie, telles que nous les possédons, ne sauraient satisfaire les esprits sérieux et justes. Honneur à qui fera cette magnifique trouvaille!

CHARLES BANNELIER.

Frédéric Brisson. — ADAGIOS *de Beethoven, transcrits pour piano, violon et orgue.*

M. Frédéric Brisson nous explique, lui-même, dans une note qui précède son œuvre nouvelle, qu'il ne l'a entreprise que pour répondre aux regrets exprimés par nos premiers violonistes de ne pouvoir jouer, au moyen d'un arrangement quelconque, les magnifiques largos, andanti et adagios que Beethoven a écrits pour des sonates de piano.

En se décidant à exaucer ce *desideratum* avec les soins intelligents qu'il apporte à tous ses travaux, M. Brisson ne pouvait rien imaginer de plus rationnel que de faire entrer, dans son arrangement, le piano et surtout l'orgue, dont les sons expressifs et majestueux se prêtent si bien à la traduction des pensées du sublime symphoniste.

Sur les conseils de quelques professeurs expérimentés, il a fait choix de six sonates, pour lesquelles il a déjà obtenu d'un grand nombre d'artistes un suffrage honorable, qui sera bien certainement confirmé par le public. C'est d'abord le Largo de la grande sonate, op. 7; puis le Largo de la sonate, op. 10; l'Adagio-cantabile de la sonate pathétique, op. 13; l'Andante avec variations de la sonate, op. 26; l'Adagio *sostenuto* de la Sonate Fantaisie, op. 27, et enfin l'Adagio graciozo de la sonate, op. 31.

Nous souhaitons d'autant plus le succès de ces premières transcriptions, que M. Brisson nous promet, dans cette hypothèse plus que probable, une collection des plus beaux adagios de Mozart et Haydn, transcrits également pour piano, violon et orgue.

REVUE DES THÉATRES.

THÉATRE FRANÇAIS : Début de Mlle Karoly dans *Cinna*. — ODÉON : *Jeanne de Ligneris*, drame en cinq actes et en vers, par M. Marc Bayeux. — THÉATRE DÉJAZET : réouverture; *les Chevaliers du Pince-Nez*.

Les théâtres sont revenus au calme plat en attendant que la température veuille bien leur permettre de ne pas se consumer en efforts inutiles. Il ne faut guère chercher du nouveau que dans ceux qui ont fait récemment leur réouverture.

Mlle Karoly, qui a tenu pendant si longtemps le premier emploi tragique à l'Odéon, vient de débuter au Théâtre Français dans *Cinna* et n'y a été accueillie qu'avec un médiocre enthousiasme.

(1) Ici encore, mais sans en pouvoir fixer la date, il me faut mentionner la reprise de *la Maison isolée ou le Vieillard des Vosges*, de Marsollier et Dalayrac, créée au théâtre Favart en 1797.

Est-ce la faute de l'artiste? Est-ce la faute de son entourage? Nous pencherions assez volontiers vers ce dernier avis, en faisant toutefois nos réserves en faveur de Maubant, dont la diction magistrale a sauvé l'honneur du pavillon.

— La rentrée annuelle n'a pas été heureuse à l'Odéon. On avait beaucoup trop prôné à l'avance *Jeanne de Ligneris*, drame en vers de M. Marc Bayeux, et nous croyons que ces indiscrétions prématurées ont exercé sur son sort une fâcheuse influence. Rien n'avait été négligé cependant pour assurer le succès de cette œuvre pleine de conscience, et non dépourvue, çà et là, d'un véritable talent. Mais, dès le second acte, la pièce était condamnée, et il lui a été impossible de lutter contre la bruyante désapprobation qui l'a accompagnée jusqu'à la chute du rideau.

Le germe de *Jeanne de Ligneris* se trouve dans une nouvelle de Cervantes où Scribe avait puisé l'idée première d'une petite comédie intitulée : *le Gardien*. C'était là, selon nous, tout ce qu'on en pouvait tirer; aller au delà, en creusant une situation très-périlleuse par elle-même, c'était s'exposer à une catastrophe certaine.

On peut admettre, sans trop se faire prier, la confiance de ce mari qui, sur le point d'aller à la guerre, place la vertu de sa femme sous la surveillance d'un ami intime. Que cette femme devienne éprise de son espion, et que celui-ci ne soit pas insensible aux charmes de la dame, cela s'explique encore. Mais qu'au retour du mari il survienne un troisième larron, au profit duquel le gardien de l'honneur conjugal fasse bel et bien coffrer le revenant malencontreux, et que l'action s'embrouille dans une conspiration historique et aboutisse à un massacre universel, au milieu duquel le mari reste seul debout, voilà plus qu'il n'en faut pour justifier l'excessive sévérité du public.

Joignez à cela une trop grande inexpérience de la scène; car cette pièce est le premier ouvrage dramatique de M. Marc Bayeux, et le mérite de ses plus belles tirades, — on en compte plus d'une, — est gâté par des naïvetés imprévues qu'un auteur, connaissant son monde, eût soigneusement évitées.

C'est donc une bataille perdue pour M. de Chilly, qui a déployé au service de *Jeanne de Ligneris* toutes les richesses d'une mise en scène irréprochable, et pour les interprètes de ce drame, qui ont fait tout ce qu'ils ont pu pour le mener à bon port; mais ni les éclairs de Taillade, ni l'énergie de Mlle Jane Essler, ni l'autorité de Mlle Agar n'ont eu cette heureuse chance. Nous devons dire néanmoins, en finissant, que la pièce de M. Marc Bayeux, si éprouvée le premier jour, a paru se relever un peu aux représentations suivantes, et qu'elle occupe encore l'affiche de l'Odéon.

— La réouverture du Théâtre Déjazet s'est faite par un ancien vaudeville de son répertoire, *les Chevaliers du Pince-Nez*, qui a retrouvé son succès accoutumé, quoique Régnard ne fût plus là pour jouer le rôle légendaire du bossu Chabannais. Dailly, qui le remplace, a pris le parti de l'imiter, et ni lui ni le théâtre n'ont eu à s'en plaindre.

D. A. D. SAINT-YVES.

CORRESPONDANCE.

Bade, le 10 septembre.

Le *Lohengrin*, de Richard Wagner, a ouvert, samedi dernier, la série des représentations de l'opéra allemand. Ce n'était pas précisément une nouveauté ici, où cet ouvrage avait été représenté il y a trois ans, mais le bruit qui se fait, ou plutôt que l'on fait autour du nom de son auteur, donnait à cette représentation un certain attrait de curiosité. Le public nombreux et brillant, un vrai public d'élite comme il s'en peut former à Bade, a paru plutôt surpris que charmé, plutôt indécis que fixé sur sa propre opinion. L'impression dominante était l'étonnement, et sauf quelques beaux et clairs passages chaleureusement applaudis, tant on semblait heureux de les comprendre, l'ensemble de l'œuvre n'a pas laissé dans l'assistance ces traces profondes, lumineuses et durables qui sont comme le sillon creusé par le génie dans l'intelligence humaine. Les admirateurs les plus fervents de Richard Wagner avouaient même que la représentation du *Lohengrin* à Paris, tel qu'il est actuellement écrit et agencé, leur paraissait bien périlleuse; ce qui équivaut presque à une condamnation, car on ne saurait admettre qu'une œuvre d'art, c'est-à dire un *tout* complet, puisse se scinder, se monter et se démonter suivant les goûts, le climat, les conditions spéciales des endroits où elle veut se produire. Les partisans du wagnérisme ne pourront pas attribuer la non-compréhension de la musique de leur maître à l'interprétation, qui a été excellente : Mlle Mallinger, le ténor Nachbaur, le baryton Betz, sont sortis sans accident des défilés dangereux de la partition; l'orchestre, dirigé avec une conviction rare par Carl Eckert, s'est montré à la hauteur de sa tâche ardue. Convenons, toutefois, qu'un oratorio dramatique de cette dimension, écrit en vue d'une scène où les effets de force peuvent se produire réellement, étouffe dans le mignon théâtre de M. Bénazet. En résumé, cette reprise badoise du *Lohengrin* n'a eu qu'un très-faible retentissement en Allemagne, et le voyage d'un groupe de journalistes français, convoqués pour la circonstance, n'a pas suffi à lui donner l'importance d'un événement artistique.

Au dernier concert organisé par Peruzzi, Mme Viardot a chanté l'air d'Agrippine du *Britannicus* de Graun, l'auteur de l'oratorio *la Mort de Jésus*; un duo de la *Gazza Ladra*, dit à ravir par Mmes Viardot et Monbelli, a été fort applaudi. Le violoncelliste Cossmann a exécuté en maître un concert inédit de Carl Eckert, auquel on s'accorde à reconnaître une grande valeur; auteur et virtuose ont obtenu un très-grand succès.

S.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné cette semaine deux représentations d'*Hamlet* — Vendredi, *le Trouvère* et *la Source*.

*** L'ouvrage nouveau en trois actes de MM. Labiche, Delacour et Poise, que l'Opéra-Comique répète en ce moment, aura pour titre *le Corricolo*.

*** Le nouvel opéra de MM. Offenbach, Meilhac et Halévy, *Vert-Vert*, sera lu cette semaine aux artistes de l'Opéra-Comique.

*** Au nombre des artistes récemment engagés à ce théâtre on cite Geraizer.

*** Les difficultés nombreuses qui avaient entravé jusqu'ici la réouverture, on pourrait dire la restauration du théâtre Lyrique, ont été entièrement levées dans la journée de mercredi dernier. M. Pasdeloup a pris possession du théâtre; les artistes ont été convoqués et l'administration fonctionne déjà. Aux termes du référé, le nouveau directeur est autorisé à disposer du matériel dont il aura besoin, mais il en devra déposer la valeur à la Caisse des consignations, au fur et à mesure de l'emploi qu'il en fera. Une contre-expertise est également ordonnée par le tribunal à l'effet de reviser l'estimation faite de 336,000 francs, qui semble exagérée. Il n'est guère présumable que, même en déployant la plus grande activité, le théâtre Lyrique puisse ouvrir ses portes au public avant le 15 octobre prochain. *Le Barbier*, de Rossini, et *le Val d'Andorre*, avec M. Lutz dans le rôle du chevrier, composeront le spectacle d'ouverture.

*** Les Fantaisies-Parisiennes rouvriront le dimanche 26 de ce mois avec *le Barbier de Séville*, de Paisiello, leur succès marquant de la saison dernière.

*** Les répétitions de *la Périchole* se poursuivent aux Variétés avec la plus grande activité. Déjà tout le premier acte est su; le second ne tardera pas à l'être également.

*** A la liste des ouvrages qui seront donnés dans le courant de l'hiver aux Bouffes-Parisiens, on ajoute *le Dilettante d'Avignon*, d'Halévy, représenté pour la première fois, en 1827, à l'Opéra-Comique.

*** Offenbach s'occupe d'un ouvrage promis à cette scène sous le titre de *l'Ile de Perlutipan*.

*** *Fleur de Thé* continue à lutter courageusement contre la chaleur et marche vers sa centième représentation. Nous avons dit quelles étaient les attractions de l'interprétation nouvelle de la désopilante opérette de MM. Duru et Chivot, et de la musique si gracieuse en son esprit de M. Ch. Lecocq.

*** La province et l'étranger veulent à leur tour applaudir *Fleur de Thé*. Cet ouvrage, on le sait, a été joué avec le plus grand succès à Bordeaux et à Bruxelles. Les théâtres de Lyon, Lille, Nice, Montpellier, Nancy, Marseille, Anvers, Berlin, Vienne, Lisbonne, Stockholm, New-York, Buenos-Ayres le montent en ce moment.

*** Un nouveau théâtre lyrique, les Bouffes-Saint-Antoine, a ouvert cette semaine par deux opérettes très-réussies. Nous souhaitons bonne chance et bon vent à cette scène lilliputienne dirigée par M. Ernest Martin, ancien artiste du théâtre Lyrique, excellent musicien et comédien habile.

*** Les recettes brutes des théâtres, concerts, etc., se sont élevées, pour le mois d'août, à la somme de 849,635 fr. 84 c.

*** L'opéra italien en trois actes demandé à M. le prince Poniatowski, et à lui acheté en toute propriété par M. Strakosch, est destiné à servir de débuts à Mlle Minnie Hauck, la future étoile, dont on annonce l'engagement, à de magnifiques conditions, aux concerts prochains de la Société philharmonique de Manchester.

*** Le *Roland à Roncevaux*, de Mermet, vient d'être joué avec un ensemble satisfaisant à Boulogne-sur-Mer.

*** Vendredi de l'autre semaine, le Grand-Théâtre de Bordeaux a inauguré l'année théâtrale par *les Mousquetaires de la Reine*. La soirée n'a été qu'une ovation continuelle pour tous les artistes, Mlles Baretti et Nordet, MM. Peschard, Emmanuel et Bonnefoy. Une telle ouverture est sans précédents à Bordeaux; il convient d'en féliciter le zèle et le dévouement de M. Halanzier. — Le nouveau théâtre Louit a ouvert mardi avec un succès très-accentué. Malgré quelques détails qui peuvent prêter à la critique, cette salle immense et magnifique, construite par M. Lamarle, architecte, est un des plus beaux ornements de la ville de Bordeaux. La foule a fait bon accueil à la pièce d'inauguration, *Bordeaux après dîner*, saynète spirituelle de M. Minier.

*** Au Grand-Théâtre de Lyon, *Robert le Diable* a caractérisé le talent des artistes composant la troupe du grand opéra. La voix étendue et dramatique de Mme de Taisy s'est trouvée à l'aise dans le rôle d'Alice. Mlle Bléau (Isabelle) vocalise agréablement. MM. Barbot et Marthieu ont été reçus avec des bravos unanimes. A l'issue d'une représentation du *Trouvère*. Mlle Cortez, MM. Delabranche et Méric ont été également admis au bruit des bravos d'une salle enthousiasmée.

*** Virginie Déjazet va bientôt quitter le théâtre. Ses dernières représentations ont eu lieu, cette semaine, aux Célestins, de Lyon. Enthousiasme, applaudissements et couronnes ont escorté ces adieux définitifs.

*** Mlle Zulma Bouffar donne en ce moment, au même théâtre lyonnais, des représentations de *la Grande-Duchesse*, où elle et la pièce sont fort applaudies.

*** *La Croix de ma Mère*, tel est le titre d'un opéra-comique en un acte, musique de M. Lafaye, que le public de Périgueux a applaudi ces jours derniers.

*** C'est très-prochainement, vers le 15 de ce mois, dit-on, que le nouvel opéra de M. de Flotow, *les Deux Compositeurs*, sera représenté à Prague.

*** Le théâtre de Santa-Radegonda, de Milan, vient de représenter avec beaucoup d'éclat et de succès *la Grande-Duchesse de Gérolstein*.

*** Une partie de la troupe française de M. Bateman vient de quitter New-York se rendant à Montréal (Canada) pour y donner des représentations de *la Grande-Duchesse*.

*** Un concours pour la place de premier violon solo aura lieu jeudi prochain 17 courant, au théâtre Lyrique, à 10 heures du matin. Les concurrents sont priés d'apporter leur musique.

NOUVELLES DIVERSES.

*** Dans sa dernière séance, le comité de l'Association des artistes musiciens a décidé à l'unanimité qu'une messe de M. Ambroise Thomas serait chantée à la fête de sainte Cécile prochaine.

*** Un concert d'un éclat exceptionnel et tel que la chronique musicale ne peut qu'en enregistrer rarement, a été donné avant-hier à Bade, à l'occasion de la fête de S. A. le grand-duc. Mlle Nilsson, Faure, Capoul, Sivori, Ritter, Arban et Mlle Marie Deschamps défrayaient le programme, composé du duo et d'une grande scène d'*Hamlet*, d'airs du *Premier Jour de bonheur*, du *Chalet*, de *Joseph*, de *la Traviata*, du trio du *Toréador*, du Concerto de violon de Mendelssohn, etc. Le télégramme que nous avons reçu de notre correspondant de Bade, quelques heures après cette soirée qui clôture magnifiquement la saison, nous apprend qu'un enthousiasme indescriptible a salué Mlle Nilsson à chacun de ses morceaux, et ajoute que, par le talent et le succès, la grande artiste est une seconde Jenny Lind. L'émotion du public a amplement sanctionné ce jugement indiscutable.

*** MM. Amédée de Roubin, inspecteur des orphéons dans le département de l'Eure; Eigenschenck, professeur de musique à l'Ecole normale de Versailles, et Spay, instituteur à la Chapelle de Guinchay, ont été compris dans la récente promotion « d'officiers d'Académie » faite par le ministère de l'Instruction publique et en tête de laquelle figurait M. Pasdeloup.

*** Un banquet a été offert par les artistes de l'orchestre de l'Opéra à M. Georges Hainl, leur chef, pour fêter sa nomination, accueillie avec une satisfaction si unanime, de chevalier dans l'ordre de la Légion d'honneur.

*** Mlle Désirée Artôt vient d'échapper à un grand danger. Se rendant à Bruxelles, avec une partie de sa famille, elle se trouvait dans le compartiment de première qui a été rencontré et brisé par un wagon de manœuvre, il y a huit jours, près de la gare de Creil. Les voyageurs en ont été heureusement quittes pour quelques contusions de peu de gravité. Mlle Artôt a été la moins atteinte, et ses amis espèrent qu'elle pourra bientôt reprendre la route de Moscou, où elle est attendue pour l'inauguration de la prochaine campagne de la compagnie Merelli.

*** On annonce l'arrivée à Paris d'une artiste d'un rare talent et d'une beauté vraiment scénique, Mlle Elena Corrani, qui a remporté les plus grands succès à Saint-Pétersbourg, après avoir rempli l'emploi de prima-donna sur plusieurs scènes d'Europe et d'Amérique. Nous espérons entendre Mlle Elena Corrani cet hiver aux Italiens. Ce serait pour le dilettantisme parisien une véritable bonne fortune.

*** Bottesini et Théodore Ritter viennent d'être engagés par l'impresario Ullmann, le premier pour deux mois, le second pour trois ans.

*** M. S. Lée, violoncelliste et compositeur distingué, qui a formé de nombreux et excellents élèves pendant trente-deux ans de professorat à Paris, quitte cette ville pour aller se fixer à Hambourg.

*** *De haut en bas; impressions pyrénéennes.* — Sous ce titre, M. Oscar Comettant vient de faire paraître chez Degorce-Cadot un de ces livres qu'il excelle à écrire : causerie facile, élégante, humoristique, traitant de tout et de quelques autres choses encore, marchant au hasard du chemin, de l'aventure ou de l'occasion, mais toujours simple, agréable et intéressante. Notre confrère n'a garde d'oublier en ses ouvrages que chez lui le littérateur, l'artiste et le causeur sont doublés d'un excellent musicien; aussi la musique a-t-elle toujours sa part et la meilleure dans ses amusants et instructifs récits. Ce voyage aux Pyrénées, M. Comettant l'a fait en partie avec Marmontel. On ne saurait avoir un plus aimable compagnon de route, et il met en scène son ami avec un tact et un esprit charmants. Il y a là surtout une *Histoire pittoresque, anecdotique, comique, dramatique, quelque peu scientifique et même véridique d'un allegro de sonate*, composé par le célèbre professeur sur les hauteurs de Gavarnie et du Viguemale, qui ferait à elle seule l'attrait et le succès de ces *impressions* écrites à 3,000 pieds au-dessus du niveau..... de la vulgarité. Nous avons, au surplus, l'intention de reparler de ce *Haut en bas*, qui justifie si bien son titre par sa variété et ses constrastes imprévus.

*** M. Ch. Lucas vient de publier chez A. Lévy, 29, rue de Seine, sous le titre *les Grands Architectes*, une conférence faite par lui à l'Association polytechnique. Cet intéressant travail se recommande à l'attention des musiciens par des détails concernant les constructions théâtrales anciennes et modernes. Il s'en dégage surtout un très-vif sentiment de l'art, « ce prisme au travers duquel, dit M. Lucas, toute chose créée se présente à nous avec plus de charme encore et comme portant en soi un ressouvenir lumineux de l'intention grandiose du Créateur. »

*** La librairie Didier vient de mettre en vente une intéressante et consciencieuse étude de M. Lud. Cellier, sur les *Origines de l'Opéra* et le *Ballet de la reine*.

*** Un comité s'est formé à Paris pour ériger par souscription un monument au moine d'Arezzo qui inventa la gamme diatonique. Le piédestal portera les armoiries des nations et des souverains qui auront accordé leur protectorat à cette œuvre de réparation, ainsi que les noms des principaux coopérateurs. Les souscriptions seront reçues, à Paris, à dater du 1er octobre, dans les bureaux des journaux de musique, ainsi que chez les principaux éditeurs. Les marchands de musique, chefs d'orchestre, professeurs, directeurs de sociétés musicales des départements, désireux de s'associer à ce projet, peuvent s'adresser à M. P. Costa, 43, rue Cler, à Paris, qui leur enverra des listes de souscription et les instructions nécessaires.

*** Le Casino de Saint-Malo a eu une seconde partie de saison fort brillante au point de vue musical. Après Sivori, Berthelier et Mlle Schrœder, qui a été particulièrement goûtée, sont venus les concerts de Mme Carvalho. Celui du samedi de l'autre semaine, le dernier, s'est terminé par *les Noces de Jeannette*, que l'on n'a pas eu souvent la bonne fortune d'entendre par Mme Carvalho, depuis l'époque où le rôle de Jeannette fut créé par elle. Un baryton de talent, nommé Lafont, donnait la réplique à l'éminente artiste.

*** La station thermale de Contrexéville vient d'avoir, elle aussi, son concert de bienfaisance, organisé principalement par M. Emile Ettling, dont les œuvres jouissent d'une légitime popularité. Ce compositeur a remarquablement exécuté sur le violon plusieurs morceaux auxquels l'assistance, agréablement surprise, a répliqué par de chaleureux applaudissements. Mme Darteaux, engagée au Grand-Théâtre de Lyon, et Mlle B ..., amateur distinguée de la ville, prêtaient leur concours à cette intéressante soirée.

*** L'excellence incontestable des grandes orgues construites par la Société Merklin-Schütze et Cie (Paris et Bruxelles) désignait naturellement ses ateliers aux administrateurs de l'église Saint-Esprit, de Bayonne, qui voulaient depuis longtemps remplacer l'antique instrument, à la voix chevrotante et fêlée, de cette paroisse, par un autre à l'organe plus puissant. MM. Merklin-Schütze se sont parfaitement acquittés

du mandat qui leur avait été confié, et mercredi dernier avait lieu l'inauguration de l'orgue sorti de leur manufacture. Agissant en fabricants consciencieux et passionnés pour leur industrie, ces habiles facteurs ont désiré donner à l'inauguration du nouvel instrument l'éclat d'une solennité et ils avaient convié, à cet effet, deux organistes dont la réputation est grande, M. Renaud de Vilbac, de Saint-Eugène à Paris, et M. d'Etcheverry, de Saint-Paul à Bordeaux. Le jeu de ces excellents artistes n'a fait que mieux apprécier le fini et la perfection de l'instrument sorti de cette importante maison.

*** Lors de la cérémonie récente de la distribution des prix au collège de Salzbourg (Autriche) on a exécuté les odes d'Horace, mises en musique à quatre voix, par Paul Hoffmeister, organiste célèbre du XVIe siècle. Elles furent publiées, sous ce nom, en 1539, à Nuremberg, dans un recueil très-rare intitulé : *Harmonies poétiques*.

*** Le Conservatoire de Varsovie, l'un des meilleurs établissements de l'Europe pour l'étude du chant et du piano, rouvrira le 15 de ce mois.

*** Une société allemande, dont le but est l'étude de l'archéologie et l'histoire moderne de la musique *(Gesellschaft fur Musikforschung)* vient de se former à Berlin. Elle fera paraître chaque mois un journal où seront consignés les résultats les plus intéressants de ses recherches.

*** Ce n'est certainement pas en Angleterre que les institutions musicales sont le plus généreusement patronnées. Ainsi, l'Académie royale de musique, qui a, à Londres, la même importance que notre Conservatoire impérial, après des instances sans fin, a obtenu, il y a deux ans, une subvention de 12,500 francs. Cette subvention lui a été retirée après une année, attendu, disait le vote du Parlement, que la Grande-Bretagne est tenue à des dépenses plus sérieuses. Du reste, l'argent afflue de toutes parts dans les caisses de l'Académie royale, depuis l'appel adressé par M. Sterndale-Benett, directeur, aux dilettanti de la métropole. Les concerts que donne chaque année cet institut musical ne permettent pas de douter de la supériorité de son enseignement. Depuis 1822, époque de sa fondation, il a formé plus de quinze cents élèves.

*** Un orchestre exclusivement composé de dames donne depuis quelque temps à Vienne des concerts symphoniques.

*** Nous extrayons les curieuses observations qui suivent d'un *Rapport sur les Aérostats*, lu à l'Académie des sciences par M. C. Flammarion : « On entend le sifflet d'une locomotive à 3,000 mètres en l'air; le bruit d'un convoi de chemin de fer à 2,500 mètres; un coup de fusil, l'aboiement d'un chien à 1,800 mètres; le cri d'un coq, le son d'une cloche à 1,600 mètres; un orchestre, un roulement de tambour, à 1,400 mètres; la voix humaine porte à 1,000 mètres; le coassement des grenouilles à 900 mètres; le chant des grillons à 800 mètres. La parole distincte de bas en haut se perçoit clairement à 500 mètres; du haut en bas elle ne s'entend bien qu'à 100 mètres. Les autres phénomènes observés ont moins de précision : on a seulement constaté que l'écho n'est bien renvoyé que par la surface polie des lacs lorsque la voix part des hauteurs. »

*** Mlle Blanchard, ancienne duègne de l'Opéra-Comique, est morte, cette semaine, à l'âge de soixante-douze ans.

*** Dimanche 13 septembre, grande fête champêtre, avec bal, au Pré-Catelan, à l'occasion du tirage de la loterie de Toulouse.

ÉTRANGER

*** *Londres.* — Le seul événement musical de la semaine a été le festival de Gloucester, auquel prenaient part dans l'origine les trois *choirs* ou sociétés chorales de Gloucester, Hereford et Worcester, et qui a réuni en outre cette fois ceux d'Exeter Hall (Londres), Birmingham, Bradford, Norwich et Exeter. La direction de cette imposante solennité, qui a duré du 8 au 11 septembre, revenait de droit, de par son titre, au docteur Wesley, organiste de la cathédrale de Gloucester. On y a exécuté des fragments du *Freischütz*, de *Faust*, des *Noces de Figaro*, l'*Elie* de Mendelssohn, *la Création* de Haydn, *Samson* et *le Messie* de Hændel, etc., dont les parties principales ont été chantées par Mmes Tietjens, Sainton-Dolby, Edith Wynne, Liebhart, Rudersdorff, Drasdil, MM. Sims Reeves, Santley, Cummings, *vocalists* habituels de ces cérémonies. Le but du festival de Gloucester était tout charitable; mais il n'aurait guère été rempli si des dons volontaires ne suppléaient à l'insuffisance des recettes, qui couvrent à peine les dépenses. — M. Mapleson a renoncé à sa tournée en Amérique; il la remplacera par un voyage dans les provinces anglaises avec les premiers sujets de son théâtre : Mmes Tietjens, Sinico, Trebelli-Bettini, MM. Mongini, Santley, Crosti, Zoboli, etc. Il commencera par Liverpool et Dublin.

*** *Bruxelles.* — Jeudi dernier, au théâtre de la Monnaie, Mlle Marimon a mis en lumière, dans l'interprétation de la *Somnambule*, des qualités de vigueur et de passion auxquelles son talent était un peu resté étranger jusqu'à ce jour. Aussi a-t-elle été rappelée plusieurs fois par le public, ravi de ce progrès. Jourdan, qui méritait une part dans cette ovation, a eu le bon goût de la laisser tout entière à sa camarade.

*** *Spa.* — Le concert du 8 septembre, donné dans le grand salon de la Redoute, a peut-être été le plus brillant de la saison. Mlle Brandt, jeune pianiste de Bruxelles, a dit d'une manière exquise un *andante* et *la Grande Polonaise* de Chopin. Mlle Schepers, de Liége, à la voix bien timbrée, a parfaitement rendu l'air de *Norma*. De bruyantes ovations ont été faites à F. Godefroid, à Johann Reuchsel, violoncelliste passionné, et à M. Warnots, professeur au Conservatoire de Bruxelles, qui a chanté d'une manière irréprochable la cavatine de *la Dame Blanche* et *la Truite*, de Schubert.

*** *Hombourg.* — Le théâtre continue à être la grande attraction de la saison. Il n'en saurait être autrement avec une compagnie lyrique qui réunit Mmes Patti, et Grossi, MM. Naudin, Ciampi, Agnesi, Verger, Corsi, secondés par des chœurs excellents et un orchestre hors ligne. — *Rigoletto, Semiramis, Marta, il Barbiere, Linda* ont successivement depuis deux semaines, fourni des exécutions complètes et brillantes, et se sont transformés pour Mme Patti en une longue suite de triomphes. Rien ne peut rendre l'attendrissement qui envahit l'assistance lorsqu'elle chante la romance de la Rose de *Marta*; l'émotion est à son comble et ne cesse que pour faire place à l'enthousiasme le plus sincère. Dans la *Linda*, la cavatine, les duos, la scène de folie, etc., sont rendus par elle avec ce charme et cette élégance de style qui défient toute critique comme toute analyse.—L'enthousiasme du public pour la grande artiste, qui sait atteindre à un tel point l'idéal et la perfection, est si unanime, que le directeur a supplié Mme Patti de vouloir bien prolonger son séjour pour chanter encore quatre fois après les dix pour lesquelles elle est engagée. Mme Patti a consenti à donner deux représentations en plus, l'ouverture du Théâtre-Italien réclamant sa présence à Paris pour le 1er octobre.

*** *Leipzig.* — Pauline Lucca est ici l'objet des démonstrations les plus enthousiastes. Elle a commencé le 1er septembre, par *Faust*, la courte série de représentations qu'elle se propose de donner; cette soirée a été pour elle un triomphe complet.

*** *Vienne.* — M. Richard Genée, chef d'orchestre du théâtre allemand à Prague, vient d'être attaché en cette même qualité au théâtre An der Vien.

*** *Milan.* — Le Carcano a ouvert ses portes avec *Dinorah*, chantée par Mlle de Maesen, le ténor Minetti et le baryton Moriami. L'exécution a été parfaite de tous points, la mise en scène splendide et le succès très-brillant. Meyerbeer a depuis longtemps droit de cité chez les Milanais. — Une action civile a été intentée au gouvernement, après la suppression des subventions, par les propriétaires de loges *(palchettisti)* des deux théâtres royaux de la Scala et de la Canobbiana; leurs priviléges, et même leur propriété qui constituent une partie de la valeur du théâtre, sont devenus à peu près illusoires par suite de ce coup d'Etat. Le tribunal civil vient de rendre un arrêt qui maintient l'obligation du gouvernement de conserver à ces théâtres (il est surtout question du premier) leur ancienne splendeur, en comblant les déficits éventuels de la gestion des directeurs lorsque l'impossibilité de mieux faire pour ceux-ci aura été suffisamment démontrée.

*** *Florence.* — Le Pagliano a fait son ouverture avec la *Pietra del Paragone* de Rossini, qui n'a guère obtenu qu'un succès d'estime. — Voici la liste des artistes engagés à la Pergola pour l'automne et l'hiver: Marietta Biancolini, Camille de Maesen, Noëmi Rey, Luisa Ormeny, Giuseppe Fancelli, V. Montanaro, Fr. Cresci, M. Ciapini, Paolo Gonnet, Aless. Polonini.

*** *Rome.* — *Dinorah* et *il Matrimonio segreto* seront donnés cet hiver au théâtre Argentina.

*** *Lisbonne.* — Mlle Enrichetta Corradi est engagée au théâtre San-Carlos, où elle doit créer le rôle d'Inès dans *l'Africaine*. Les sœurs Marchisio y sont également engagées pour trois mois.

Le Directeur : S. DUFOUR.

Chez BRANDUS et DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu.

ÉDITION NOUVELLE :

ADIEU A LA MER

Méditation de LAMARTINE, mise en musique

PAR

J. Rosenhain

N° 1, en la *mineur.* — *N° 2, en* ut *mineur.*

PRIX : 6 FRANCS.

CHEZ BRANDUS ET DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU.

Edition Populaire

DE PARTITIONS D'OPÉRAS, D'OPÉRAS-COMIQUES ET D'OPÉRETTES

Paroles et Musique sans accompagnement, avec analyse de la pièce.

FORMAT DE POCHE. Partition conforme au théâtre. FORMAT DE POCHE.

N° 1. D.-F.-E. AUBER,

FRA DIAVOLO

Opéra-comique en 3 actes, net 3 fr.

N° 2. AD. ADAM,

LE POSTILLON DE LONJUMEAU

Opéra-comique en 3 actes, net 3 fr.

N° 3. G. MEYERBEER,

ROBERT LE DIABLE

Opéra en 5 actes, net 4 fr.

N° 4. DE FLOTOW,

MARTHA

Opéra en 4 actes, net 3 fr.

N° 5. A. MAILLART,

LES DRAGONS DE VILLARS

Opéra-comique en 3 actes, net 3 fr.

N° 6. J. OFFENBACH,

LA GRANDE-DUCHESSE DE GÉROLSTEIN

Opéra-bouffe en 3 actes, net 3 fr.

N° 7. D.-F.-E. AUBER,

HAYDÉE

Opéra-comique en 3 actes, net 3 fr.

N° 8. D.-F.-E. AUBER,

LE DOMINO NOIR

Opéra-comique en 3 actes, net 3 fr.

N° 9. J. OFFENBACH,

LE VIOLONEUX & LES DEUX AVEUGLES

Opérettes, 2 actes, réunies, net 2 fr.

SOUS PRESSE :

LA MUETTE DE PORTICI

Opéra en 5 actes, net 4 fr.

CHŒURS SUEDOIS ET NORVEGIENS

Exécutés au théâtre de l'Opéra par les Etudiants de l'Université d'Upsal, de Copenhague et de Lund.

N° 1. **Chant du Printemps,** Par A. Kappelmann.

N° 2. **Le Cortége de Noce,** Par Kjerulfs.

Adoptés par les Orphéons de la ville de Paris. Revus par **PASDELOUP**

N° 3. **Plaintes du Roi des Mers,** Svinsk-Folkvisa.

N° 4. **Le Chant du Rossignol,** Par Pacius.

ÉDITION POPULAIRE

CENT NUMÉROS nouveaux de la LYRE FRANÇAISE

Choix d'Airs d'opéras, Duos, Romances, etc., etc., sans accompagnement, des meilleurs auteurs anciens et modernes.

301. L'AFRICAINE.....Adieu, mon doux rivage.....ROMANCE.
302. —— Dieu, que le monde révère....PRIERE.
303. —— Sur mes genoux, fils du soleil.AIR DU SOMM.
304. —— Fille des rois é toi l'hommage..AIR.
305. —— Adamastor, roi des vagues....BALLADE.
306. —— O paradis, sorti de l'onde.....AIR.
307. —— L'avoir tant adorée.....CAVATINE.
308. —— O ma Sélika, vous régnez.....MÉLODIE.
309. —— Un cygne en doux remoge.....ARIETTE.
310. —— Debout, matelots, l'équipage...CHOEUR.
311. L'AMBASSADRICE.....Il était un vieux bonhomme....COUPLETS.
312. —— Le ciel nous a placés.....ROMANCE.
313. LES BAVARDS.....Sans aimer, ah! peut-on vivre.ROMANCE.
314. —— Partout on chercheroit en vain.C.de L'ALCADE
315. —— C'est moi qui le rase .....COUPLETS.
316. —— Ouf! quel métier que d'être..... ——
317. —— C'est l'Espagne.....CH. A BOIRE.
318. —— Le mari grogne..... . ....COUPLETS.
319. CENDRILLON.....Je suis modeste et soumise..... ——
320. LE CHEVAL DE BRONZE.J'ai pour guides en voyage....COUPLETS.
321. —— En vain de mon jeune âge.....CAVATINE.
322. LE COMTE ORY.....Une dame de haut parage.....DUO.
323. —— Quelle conquête pour moi s'apprête.....AIR.
324. LES DIAMANTS DE LA COURONNE. Mon cousin qui...DUO.
325. LE DIEU ET LA BAYADERE. O bords heureux du Gange.NOCTURNE.
326. LE DOMINO NOIR....S'il est sur terre un emploi.....COUPLETS.
327. —— Nous allons avoir, grâce à Dieu.
328. —— L'heure, la nuit, tout.....CAVATINE.
329. LES DRAGONS DE VILLARS. Pour séduire une fillette..CHANSON.
330. —— Ah! tre le la.....VILLANELLE.
331. —— Moi jolie, moi jolie.....DUO
332. L'ENFANT PRODIGUE.Doux séjour, où chaque jour....COUPLETS.
333. L'ETOILE DU NORD...Achetez, qui veut des tartelettes.AIR.
334. L'ETOILE DU NORD....Il sonne et résonne.....
335. —— Grenadiers, fiers Moscovites.
336. —— Quel trouble affreux.....
337. LA FIANCÉE.....Jour heureux que mon cœur
338. FREISCHOT .....Frais vallons, bois, forêts..
339. —— Dans la joie et les plaisirs..
340. GIRALDA.....Il a perlé terreurs soudaines.
341. LA GRANDE-DUCHESSE.A cheval sur la discipline..
342. —— C'est un fameux régiment..
343. —— Mon était soldat de fortune.
344. —— En très-bon ordre nous partîmes
345. —— Elle n'a rien écrit encore..
346. —— Tournez, tournez, manivelles
347. —— Il était un de mes aieux....
348. —— Eh bien, altesse, me voilà...
349. HAYDEE.....Je t'aime, ô mon maître....
350. LES HUGUENOTS.....Seigneur, rempart et seul..
351. —— A la lueur de leurs torches.
352. JEANNOT ET COLLIN...Je meurs d'amour.....
353. LESTOCQ.....O doux moment doni mon âme
354. LISCHEN ET FRITZCHEN.Me chasser, me forcer.....
355. —— P'tits bolets, p'tits bolets...
356. —— Je suis Alsacienne.....
357. —— Un jour, un rat de ville....
358. MARTHA.....Dès ma plus tendre enfance.
359. MOISE.....Des cieux, où tu résides.....
360. MUETTE DE PORTICI..Dieu puissant, Dieu tutélaire.
361. OBERON.....Enfant de l'Arabie.....
362. ORPHEE.....J'ai perdu mon Eurydice....
363. PARDON DE PLOERMEL.Dieu nous donne à chacun.
364 —— O puissante, puissante magie
365. —— Le vieux sorcier de la montag.
366. —— Ah! que j'ai froid.....
367. —— Les blés sont hauts.....
368. LA PART DU DIABLE.. C'est elle qui chaque jour....AIR.
369. —— Oui, devant moi.....ROMANCE.
370. —— O philosophe ou voyageur...COUPLETS.
371. LE PIFFERARO.. .....Dans zermante comtesse.....TARENTELLE.
372. —— Dans les villes de l'Italie.Ch. des PIFFERARI.
373. LE POSTILLON DE LONJUMEAU. Je vais donc le revoir.AIR.
374. LA POUPEE DE NUREMBERG. A moi la jeunesse.....
375. LE PROPHETE.....O liberté, c'est ta victoire...SOLO ET CH.
376. —— Aussi nombreux que les étoiles.COUPLETS.
377. —— Un jour dans les flots de la Meuse.ROMANCE
378. —— Eternel, Dieu sauveur.....PRIERE.
379. ROBERT BRUCE.....Eh! quoi, chez vous le crainte..AIR.
380. ROBERT LE DIABLE....Ils frappaient mon oreille....PRIÈRE.
381. —— Je t'ai trompé, je fus coupable.AIR.
382. LE SERMENT.....En avant, conscrit en avant.. ——
383. LA SIRENE.....Quand vient l'ombre.....COUPLETS.
384 VENT-DU-SOIR .....Être bon époux .....CHANSON.
385. LE VIOLONEUX....J'sais ben que c'n'est point l'usage.COUPLETS.
386. ZILDA.....Malgré les regards d'un jaloux. ——
387. —— Pour punir pareille incartade.
388. —— Devoit tes charmes qu'il adore.ROMANCE.
389. —— Donnez, donnez un peu d'or..CHANSON.
390. —— En amour je suis un lancer .COUPLETS.
391. —— Que dit l'oiseau du Bengale? .AIR.
392. ADAM.....LA PETITE CHANTEUSE.....*Romance.*
393. DASSIER.....L'OMBRE.....*Ballade.*
394. .....MERE ET PATRIE.....*Romance.*
395. JONAS .....LE VIOLON BRISE..... —
396. MEYERBEER.....MINA.....*Barcarolle.*
397. OFFENBACH ....JEANNE-LA-MOUSSE..... *Chanson.*
398. PATTI (Adeline).BAISER D'ADIEU.....*Mélodie.*
399. PATTI (Carlotta). PAR UN SENTIER.....*Chanson écossaise.*
400. POMMERAYE (C) MAM'SELLE MADELEINE.....*Romance.*

Chaque numéro : 25 c. **Format in-8°.** **Chaque numéro : 25 c.**

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

35e Année. N° 38. 20 Septembre 1868.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Le Chant liturgique au monastère de la Grande-Chartreuse, par **Em. Mathieu de Monter.** — Les Théâtres lyriques secondaires à Paris depuis 1820 (8e article), par **Arthur Pougin.** — Bibliographie musicale. — Correspondance : le Havre. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

LE CHANT LITURGIQUE
AU MONASTÈRE DE LA GRANDE-CHARTREUSE (1).

En quittant Grenoble dans la matinée, après avoir traversé tout le jour la vallée merveilleuse du Grésivaudan et pris quelques instants de repos à Saint-Laurent-du-Pont, on arrive à la Grande-Chartreuse, par le formidable et fantastique défilé de Fourvoirie, à l'heure où la voie lactée s'allume, comme un volcan d'étincelles, au-dessus du Grand-Som. Le ciel mystérieux, plein de rumeurs insaisissables et de parfums alpestres, couvre de son éternelle splendeur le calme du *Désert*. Les sapins et les chênes, étagés comme de gigantesques buffets d'orgue, frissonnent et gémissent; la source de Saint-Bruno, devenue torrent, coule au fond du ravin, avec un bruit et parfois des lueurs étranges. Par moments, comme une plainte, passe le cri de l'orfraie. Puis, plus rien... Tout à coup, dans ce silence effrayant un chant s'élève, grave, majestueux, surhumain presque. Intermittent d'abord, puis bientôt continu comme la sonnerie alternative de deux cloches lancées à grande volée, tantôt il semble mourir dans les profondeurs de la solitude, tantôt il éclate et grandit selon que le vent traverse les larges baies de la chapelle. Minuit sonne et mêle ses vibrations plaintives à la psalmodie.

Ce sont les Chartreux qui chantent matines!

On s'arrête, ému, troublé, avant de frapper à la porte hospitalière du couvent. Poëte, philosophe, musicien, on s'explique alors que le chant religieux puisse seul complétement exprimer l'*adoration*, cet état spécial de notre âme ; on comprend que la Musique, fille de la prière et de l'éternel amour, a dû naître au pied des autels et avoir pour berceau une hymne et un cantique.

***

... Cependant, chaque religieux a quitté sa cellule. Des lumières traversent en ligne droite l'obscurité du chœur, s'abaissent un instant, puis s'éteignent. Les stalles s'emplissent une à une, le parquet craque sous les sandales; on ouvre les antiphonaires. Le silence revient : pas un bruit, pas un souffle. Du haut de la tribune, on ne voit, à l'extrémité de la longue chapelle, que des ombres blanches couchées, immobiles dans l'ombre. Les voyageurs et les romanciers, en décrivant cette scène, n'ont pas manqué de parler des « figures macérées » des « yeux ternis par les larmes et les tempêtes du monde, » etc. Comment les auraient-ils vus, dans la nuit, sous le capuchon? La vérité est que ce sont là des hommes résignés, croyants, détachés de toute chose, et souffrant ensemble—car souffrir ensemble c'est encore aimer—qui vont dire leurs heures monacales. Et, en effet, au bout de quelques minutes, la communauté se relève et l'office de nuit commence. Il durera quatre heures, au milieu d'alternatives combinées d'obscurité et de lumière. Pendant quatre heures, sans repos ni trève, à pleine voix, sans la moindre altération de sonorité, à respirations égales, comme emportés dans un élan inexorable, en dépit des défaillances de l'esprit et des révoltes de la chair sous le cilice, se poursuivront, monteront dans les ténèbres les psaumes de David, les plaintes de Jérémie, les prières des morts : — oraison extatique qui emporte l'âme dans ses enroulements, aspiration infatigable du cœur gémissant qui ne peut et ne veut se reposer qu'en Dieu. Je ne connais rien de plus noble et de plus mélancolique que ce plain-chant pur. Ce « sublime » palestrinien aurait-il son atmosphère qui emparadise et rassérène l'âme, comme les horizons du matin dans les beaux jours, où le vent ne secoue que l'odeur saine et fortifiante des blés en fleurs et des chênes verts? Je ne sais ; toujours est-il qu'en entendant ces chants, l'âme revient réellement à elle-même; sous cette calme influence, tout un monde de choses jeunes et naïves, de sentiments vrais, profonds, ingénus, de douces et consolantes croyances renaissent et grandissent... Au point de vue musical, j'ajouterai que ces transfuges

(1) Extrait d'un ouvrage qui paraîtra prochainement sous le titre : *Excursion et séjour de quelques compositeurs de musique et artistes français au monastère de la Grande-Chartreuse, en août 1868*, par M. E.-M. de Monter.

de la société, que ces exilés volontaires dont la fatalité a renversé les foyers et qui ont réclamé le droit d'asile sur les hauteurs, servent généreusement la cause de l'art religieux, en possédant sa tradition tout entière, en la rattachant à ses monuments les plus purs, en la maintenant et en la concentrant dans la pratique.

***

Le rituel des Chartreux bannit la musique religieuse proprement dite, qui repose sur la tonalité moderne et qui a subi tant et de si diverses transformations depuis Palestrina jusqu'à Mozart et jusqu'à nous. Saint Bruno, fondateur de l'ordre cartusien, connaissait le pouvoir de la musique. Il voulut donc qu'au lieu de rouvrir les plaies et de raviver les souffrances de ses compagnons en leur rappelant les passions mondaines sous lesquelles ils avaient succombé, elle devînt pour eux un exercice rude, austère, mais fortifiant, dans lequel ils trouveraient l'oubli du passé et l'espérance de « ce quelque chose qui, un peu plus tôt, un peu plus tard, doit venir à coup sûr. » Pour donner à la méditation cette forme musicale et l'isoler de toute arrière-pensée étrangère, la règle de saint Bruno édicta l'usage exclusif du plain-chant, tel que saint Grégoire le Grand et ses successeurs l'avaient constitué définitivement du ve au ixe siècle sur les restes de l'ancienne musique grecque et hébraïque. Palestrina survint : vers la fin du xve siècle le plain-chant était pur, émondé. Il devait subir peu à peu avec le temps les influences et même les tournures musicales extérieures, se moderniser, en arriver aux messes de Lulli et de Dumont, qui sont des plains-chants absolument modernes.

Privés de musique et d'instruments pour la célébration des offices, les Chartreux voulurent au moins avoir un plain-chant conforme à la tradition et à leurs cartulaires. Le chapitre général, composé des prieurs de toutes les maisons d'Europe et des officiers de la Grande-Chartreuse, décréta cette réforme.

L'ordre possédait non-seulement l'édition romaine de Palestrina, autoritaire d'après la bulle du pape Marcel, mais encore les manuscrits de Saint-Gall, les travaux du père Subiger et d'autres éditions incomplètes, mais antérieures à Palestrina et que l'on avait découvertes à Montpellier. Tout du ve à la fin du xve siècle, tout fut étudié. On remonta aux sources, aux continuateurs de Grégoire le Grand qui avaient enrichi le plain-chant d'inspirations pures : au moine Hucbald, au chantre Théophraste, au pape Urbain IV, ancien élève de la maîtrise de Troyes; aux documents de la psallette de Metz, aux psaumes de Guy, évêque d'Auxerre; de Raynald, évêque de Langres; de Fulbert, de Chartres; de Saint-Godefroy, d'Amiens; d'Hervé, archevêque de Reims; de Guido d'Arezzo, auteur de la mélodie de la prose *Lauda Sion;* de Pierre, de Corbeil, qui composa un office de la Vierge, etc. On compara (pour le chant romain) les éditions de Rennes, de Reims, de Cambrai, de Digne et d'Avignon, la plus répandue dans le Midi. On s'entoura enfin de tous les renseignements relatifs à la matière. Cette enquête terminée, les Chartreux arrêtèrent l'official définitif de l'ordre, en y intercalant les chants particuliers antérieurs à la réformation du xve siècle, qu'ils avaient en propre comme certains autres ordres monastiques. Les résultats de ces recherches ont été consignés dans un ouvrage des plus intéressants, récemment publié, à l'usage des maisons cartusiennes, par le R. P. Marcel. Maintenant dans toutes les chapelles de l'ordre résonnent les chants religieux du temps de Prudence, du pape Innocent III et du roi de France Robert. Telle est l'œuvre colossale qu'ont accomplie ces hommes de foi et de bonne foi. Au moins eux croient-ils sincèrement à quelque chose.

Aussi, cette reconstitution minutieuse du plain-chant donne-t-lle aux offices de la Grande-Chartreuse un caractère peu commun de dignité : la mélodie apparente n'est pas étouffée, là ainsi qu'ailleurs, sous une surcharge de notes redondantes; la prosodie n'y est pas outragée; le rhythme est exactement suivi sans saccades; la netteté de l'articulation est telle qu'elle engendre pour l'oreille de singulières méprises de tonalité.

Le chant est à deux chœurs; l'intonation du premier chœur est *imposée* ou *portée* au second par l'antiphone, chantée par toutes les voix réunies et redite après chaque verset du psaume. On change le ton de l'antienne juxtaposée au psaume suivant. Si plusieurs antiennes se trouvent être du même mode, en raison des exigences du texte, la psalmodie est terminée différemment.

Chaque religieux remplit à tour de rôle l'office de lecteur et de grand chantre. Ces voix ont un timbre particulier et qu'on n'oublie plus après l'avoir entendu. On finit presque par reconnaître dans l'inexorable spirale du psaume la disposition d'esprit de celui qui chante. Aussi quelle discipline! Tous les jours de l'année psalmodie, à pleine voix, de minuit à quatre heures du matin et de sept heures à dix heures du matin. Les novices ont en outre une heure de leçon. Et tous ces hommes vivent de légumes et de laitage. Il en est de vieux. Calme ou assombrie, confiante ou en proie au doute, on sent, lorsqu'ils chantent, que l'âme domine ici la matière et la dompte sans merci. Quand le texte des psaumes parle du repos dans la mort, la voix chez beaucoup s'imprègne d'un accent impersonnel d'enthousiasme concentré. Il semble que ces sages, siégeant comme les anciens d'Israël, trouvent dans la mélopée sainte les accents qui acheminent leur esprit au monde à venir.

Toute autre musique serait impossible à la Grande-Chartreuse. Le milieu, le site, tout réclame impérieusement ce clair-obscur sonore. La plus belle fanfare détonnerait dans cette cour d'honneur où pleurent deux fontaines glaciales. Les plus grands artistes attaquant sous ces voûtes les airs qui ont remué les foules s'arrêtent étonnés et surpris comme par un contre-sens. Je ne sais de quel sentiment de dégoût on se sentirait envahi pour un plaisantin qui fredonnerait là un inepte refrain enjolivé du calembour en vogue. Dans ces murailles vibrera étrangement la trompette du jugement dernier. On est là bien haut et bien loin.

***

... Quatre heures sonnaient lorsque nous quittions la tribune où nous avions assistés aux matines de la Grande-Chartreuse.

Nos lumières à la main, nous allions par les longues et sombres galeries... « N'importe! dit l'un de nous, — un compositeur des plus populaires, — de longtemps je n'oublierai, quand minuit sonnera à l'horloge des foyers de théâtre ou des cafés du boulevard, cet office de nuit. Cela impressionne aussi profondément que nos plus belles œuvres dramatiques. »

— Les impressions profondes que produit la musique, ses prodiges psychologiques, si vous voulez, — reprit quelqu'un, — sont de tous les temps et indépendants du mérite du compositeur ou de la composition. Selon que l'esprit est monté à un certain ton, l'oreille se laisse gagner par des airs légers ou graves, tendres ou guerriers. Quelque corde à l'unisson avec ce que nous entendons ou croyons entendre est touchée en nous et le cœur répond. La musique commence son langage où la poésie finit le sien. Le Dante n'a-t-il pas consacré le souvenir des émotions délicieuses que le chant de son ami Casella lui avait causées? Le musicien inconnu, peint par Raphaël avec tant de charme, avait sans doute, à son tour, ravi cette âme angélique et la reconnaissance doit avoir guidé la main du peintre. Mais une mélodie, un cantique, un plain-chant même peut produire un effet de ce genre. La musique reproduit constamment les mêmes effets; elle ne cessera jamais, elle n'a jamais cessé d'étendre son domaine et ses richesses.

— Grâce un peu aux monastères, répondit-on. Durant la triste nuit du moyen âge, le dernier rayon de la pure vie intellectuelle éclaire

le front pâle du moine. Au milieu d'un monde barbare, la société monastique conserve seule le sentiment et le goût des jouissances de l'esprit et de l'art, ouvrant un refuge à toute intelligence qui laissait voir, même sous le sayon de l'esclave, quelque étincelle de génie. Combien d'artistes, de poëtes, de savants ont dû bénir, pendant des siècles, ce droit d'asile respecté qui les avait arrachés aux misères poignantes et à la vie bestiale de la glèbe! La musique a bien quelque raison de vénérer, non pas ces moines pansus et verts gaillards de la décadence, qui ont fait la joie de nos pères et ne font pas la nôtre, mais ces travailleurs modestes, inconnus, d'une abdication si résignée, d'un renoncement si paisible dans son héroïsme, qui nous apparaissent, qui nous apparaissaient tout à l'heure encore dans la cellule du R. P. Marcel, creusant et perpétuant les chefs-d'œuvre de l'art musical religieux... »

..... Et nous regagnâmes, François Bazin, Besozzi, Jules Monestier et moi, les cellules mises à notre disposition, — par une faveur spéciale, — dans l'*Aula provinciarium Italiæ.*

EM. MATHIEU DE MONTER.

LES THÉATRES LYRIQUES SECONDAIRES A PARIS

DEPUIS 1820.

(8e article) (1).

1828. — 4 février. — *Les Deux Aveugles de Tolède*, de Marsollier et Méhul, créés à l'Opéra-Comique le 28 janvier 1806.

18 février. — *Les Brigands*, opéra-pastiche en deux actes, paroles de MM. Th. Sauvage et H. Dupin, musique tirée de divers opéras de Dalayrac. « *Les Brigands*, non pas de Schiller, comme le disait hier l'affiche, mais de MM. Sauvage et Dupin, sont vus avec plaisir après *les Éphémères*. Cet ouvrage est d'une constitution un peu frêle. On voit qu'il n'était pas destiné primitivement à une scène aussi élevée que celle du second théâtre; sa forme est celle du vaudeville; il n'y manque que les ponts-neufs obligés. Les auteurs les ont remplacés, et ils ont bien fait, par des morceaux charmants empruntés aux différentes partitions de Dalayrac. Ce choix a été fait avec goût. Cet opéra-vaudeville, comme l'appelle l'affiche, nous a présenté les artistes de l'Odéon sous un jour beaucoup plus favorable que les ouvrages à grand orchestre de M. Rossini, qui exigent des poumons extraordinaires pour lutter avec avantage contre les accompagnements obligés de timbales, cymbales et instruments à vent. » (*Courrier des Théâtres.*)

10 avril. — *Le Dernier jour de Missolonghi*, drame héroïque en trois actes et en vers libres, d'Ozaneaux, musique d'Hérold.

Ceci, on le pense bien, était un ouvrage de circonstance inspiré à un poëte par la vaillance du petit peuple qui venait de se soulever en masse pour reconquérir héroïquement son indépendance. Hérold avait consenti à écrire pour cet ouvrage une ouverture et la musique de trois morceaux plus ou moins importants: au premier acte, une ballade avec chœur; au second, une chanson, aussi avec chœur; enfin, au troisième, un grand chœur coupé par deux strophes, lesquelles étaient chantées, — le fait est bon à rappeler, — par M. et Mme Duprez.

Quelle était la valeur des morceaux écrits ainsi par Hérold, à la hâte sans doute, puisque, nous l'avons dit, il s'agissait d'un ouvrage de circonstance, monté par conséquent avec rapidité, peut-être presque improvisé? Il est bien difficile de le savoir, puisque la partition n'a pas été publiée. Nous devons nous en rapporter aux jugements exprimés par les contemporains, et, comme il arrive souvent, ces jugements sont contradictoires.

Voici celui d'un musicien, de M. Fétis, dans la *Revue musicale* : — « *Le Dernier Jour de Missolonghi* n'est point un opéra, mais un drame, dans lequel on a placé trois ou quatre morceaux de musique et une ouverture. M. Hérold, en composant cette musique, semble s'être souvenu du peu de chances de succès qu'un auteur trouve à l'Odéon, car ses morceaux offrent un air de négligence qui ne lui est point ordinaire. Son ouverture, formée de quelques-uns des motifs d'un air du deuxième acte et d'un chœur du troisième, est cousue par des traits à la manière rossinienne, qui sont maintenant si usés que l'auteur lui-même les dédaigne et les a abandonnés. On trouve au premier acte une espèce de chant national qui, malheureusement, manque de couleur locale et qui est trop modulé. Les couplets que chante Léon, au second, sont plus piquants et l'instrumentation en est élégante. Quant au chœur du troisième, que plusieurs journaux ont présenté comme le meilleur morceau, il m'a semblé qu'il n'a rien de neuf et qu'il n'est que convenable. Je suis persuadé que M. Hérold porte sur cette légère production le même jugement que moi, et je n'insisterai pas sur sa faiblesse. »

D'autres étaient moins sévères; témoin ces lignes, que j'extrais du *Courrier des Théâtres* : « ... La musique, ou plutôt les quatre ou cinq morceaux qui composent la partition de M. Hérold, sont dignes de leur brillante origine, de cet aimable et fécond inspiré. L'ouverture est un peu *rossinisée;* mais c'est plutôt une concession qu'un défaut, car l'auteur sait être *lui* quand il le veut. Le chœur du premier acte, dont le motif est un *chant grec*, est magnifique. Le chœur qui accompagne l'air de Léon est charmant; enfin, le morceau d'ensemble du troisième acte est de toute beauté. Il ne lui manque que d'habiles exécutants sur le théâtre, car ceux de l'orchestre s'en acquittent au mieux. »

Témoin encore ce jugement sommaire et favorable porté par *le Constitutionnel:* « Les morceaux de musique ajoutés par M. Hérold produiraient plus d'effet si les parties de chant étaient aussi bien exécutées que les parties de l'orchestre. L'ouverture notamment a réuni tous les suffrages, tant il est vrai qu'en musique l'exécution décide le plus souvent du mérite du compositeur. »

Enfin, Théodore Muret a tracé ces lignes sur l'ouvrage qui nous occupe : « La musique de cette ballade (celle du premier acte), celle des autres chants et chœurs jetés dans la pièce, ainsi que l'ouverture, ne démentaient pas le talent d'Hérold, et ne doivent pas être oubliées parmi ses œuvres. Le principal rôle, celui du chef Capsali, était rempli par Bocage, et Provost portait la barbe et le turban de Tahir-Pacha, lieutenant d'Ibrahim. Un petit rôle de jeune Grec n'était pas dédaigné par Mlle Anaïs, bientôt après sociétaire au Théâtre-Français. Un chanteur encore obscur, dont le nom devait retentir bien haut, se faisait entendre dans la partie musicale sous le costume d'un guerrier: ce chanteur n'était autre que Duprez, sujet secondaire dans la troupe lyrique de l'Odéon. Il alla ensuite débuter à l'Opéra-Comique sans y produire un grand effet, partit pour l'Italie, et en revint armé de son fameux *ut de poitrine*, l'instrument de sa célébrité. Mme Duprez chantait auprès de son mari la partie d'une jeune Grecque. (*L'Histoire par le Théâtre*, II, p. 283.)

Ce qui paraît certain pourtant, c'est que, sans être indignes de lui, les quelques pages écrites par Hérold pour *le Dernier Jour de Missolonghi* n'étaient point de nature à augmenter sa renommée. Cette musique, composée précipitamment pour une œuvre de circonstance, avait dû être émise au courant de la plume, et n'avait pu être échauffée par le génie brûlant de l'auteur de si beaux chefs-d'œuvre. Je n'insisterai donc pas plus qu'il ne faut à ce sujet.

(1) Voir les nos 25, 26, 29, 31, 33, 34 et 37.

15 avril. — *Marianne,* opéra-comique en un acte, de Marsollier et Dalayrac, créé au théâtre Favart le 7 juillet 1796.

4 mai. — *Deux Mots, ou une Nuit dans la forêt.*

18 mai. — *Gulnare, ou l'Esclave persane,* opéra-comique en un acte, de Marsollier et Dalayrac, créé au théâtre Favart le 9 janvier 1798.

27 mai. — *Le Déserteur,* de Sedaine et Monsigny, créé à la Comédie-Italienne le 6 mars 1769.

On voit qu'à partir du commencement de l'année 1828 et de la représentation des *Brigands* (car, malgré le grand nom d'Hérold, *le Dernier Jour de Missolonghi* ne peut être considéré comme une œuvre musicale), la musique proprement dite cessa de faire partie du répertoire de l'Odéon. On n'y représenta plus de ces grands ouvrages, de ces traductions importantes qui, sous ce rapport, avaient fait acquérir à ce théâtre une véritable notoriété, et l'on se contenta de quelques reprises de pièces délaissées par l'Opéra-Comique. Dès le mois de février ou de mars, le personnel chantant se démembrait, et l'orchestre lui-même, ce magnifique orchestre qui avait conquis vaillamment une réputation si légitime, se voyait disloqué. C'est ce qui résulte des lignes suivantes, que M. Fétis publiait dans un des numéros de *la Revue musicale* de février 1828 : « L'Odéon est à peu près perdu pour la musique; le directeur de ce théâtre n'en veut pas. Mme Schutz est partie : c'est une perte; car, malgré des défauts considérables, elle était ce qu'on avait de mieux. On assure qu'à la fin de ce mois, une partie de l'excellent orchestre, qui était à peu près tout ce qu'on pouvait louer à l'Odéon, sera renvoyée. On ne conservera que ce qui est nécessaire pour jouer *Blaise et Babet, Ambroise* et autres ouvrages de même force.

» Je conviens que la position de l'Odéon et la nature de son privilége étaient de grands obstacles à sa prospérité, mais je pense qu'on pouvait mieux finir. »

Quelques semaines après, Crémont lui-même se retirait pour aller à l'Opéra-Comique remplacer Kreubé comme premier chef d'orchestre. C'est encore M. Fétis qui le constate en ces termes, dans le même recueil : « M. Crémont, devenu chef d'orchestre en remplacement de M. Frédéric Kreubé, a marqué sa prise de possession par une exécution plus soignée qu'on n'avait coutume de l'entendre à ce théâtre... »

Bref, les choses allaient de mal en pis. L'Odéon n'avait plus ni chanteurs, ni orchestre, ni choristes, les représentations devenaient languissantes et faibles, pour ne pas dire plus, et le public désertait le théâtre. Enfin, un soir, le mécontentement des spectateurs fut si grand et se manifesta de telle sorte, qu'un horrible tapage s'ensuivit et que l'autorité dut faire évacuer la salle. Dès le lendemain, le théâtre fut fermé, et l'on dut s'occuper de nommer un nouveau directeur. Ce directeur fut Lemétheyer, qui, déjà, trois mois auparavant, avait été sur le point de se charger de l'administration de l'Odéon, ainsi qu'on peut le voir par cette note publiée au mois de mars par un journal spécial : « Il y a trois semaines, les arrangements relatifs à l'Odéon semblaient terminés. M. Lemétheyer, régisseur actuel de l'Opéra-Comique, en prenait la direction, se chargeait de l'acquittement des dettes moyennant la concession d'y jouer tous les genres, et surtout l'opéra-comique nouveau, et le théâtre allait ouvrir; mais lorsqu'il a fallu régulariser l'acte définitif, des difficultés se sont élevées, et M. Lemétheyer s'est retiré. On parle maintenant d'un entrepreneur qui bannirait la musique de l'Odéon, et qui en ferait, comme autrefois, un théâtre destiné à la comédie et à la tragédie. »

Mais les visées de Lemétheyer avaient changé de but, et cet administrateur ne consentit à se charger des destinées de l'Odéon qu'à la condition de n'y exploiter que les deux genres jadis consacrés à ce théâtre : la tragédie et la comédie.

En arrêtant ici cette période de l'histoire de l'Odéon, je puis donc, avec on ne peut plus d'opportunité, terminer par cette phrase si connue et qui n'aura jamais été employée plus à propos : *E finita la musica.*

ARTHUR POUGIN.

(La suite prochainement.)

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE.

PHÉNOMÈNES MUSICO-PHYSIOLOGIQUES,

PAR CHARLES MEERENS (de Bruxelles) (1).

Le dédain avec lequel la plupart des musiciens repoussent toute tentative d'invasion des sciences exactes dans leur domaine était jusqu'à un certain point justifié. Le secours que les mathématiques avaient apporté à la science musicale se réduisait toujours à fort peu de chose; à peine avait-on indiqué quelques vagues analogies qui n'expliquaient rien. On tournait dans un cercle vicieux; le plaisir de l'oreille était érigé en principe et faisait la base de tous les systèmes.

On savait ceci : les accords consonnants correspondent à des rapports de nombres entiers. Les pythagoriciens tournaient et retournaient ce thème sans en tirer autre chose que des aphorismes sur l'harmonie du monde et sur la puissance occulte des nombres. On a voulu retrouver les sept notes de la gamme jusque dans le mouvement des astres et dans les sept couleurs de l'arc-en-ciel, et le grand Képler lui-même s'abandonnait volontiers à des spéculations mystiques sur cette matière.

Aujourd'hui que nos immenses ressources scientifiques nous permettent de mettre en évidence les plus délicates inductions, que les progrès de la science marchent sur un terrain solide, la musique est, de toutes les connaissances humaines, celle qui offre le plus d'éléments phénoménaux exactement déterminés; mais l'étude de ces faits élémentaires, au lieu de s'être continuée exclusivement dans la direction tracée par un sage esprit d'observation, a servi de prétexte à la création d'une foule de théories gratuites, qui, fatalement, s'écartaient de la vérité; leurs inventeurs donnaient ces fausses doctrines comme vraies; cependant ils ne pouvaient, en quelque sorte, les affirmer que sur leur parole d'honneur, et les crédules abusés les défendaient avec fanatisme.

Mais voici un petit ouvrage que vient de publier M. Charles Meerens : — *Phénomènes musico-physiologiques* — et qui paraît vivement occuper les théoriciens.

Dans cet ouvrage, point d'utopies, point de rêves creux; toute sa doctrine découle d'un phénomène physiologique dont l'existence est suffisamment démontrée par l'observation d'un musicien expérimenté. Le principe en est bien simple et a toutes les apparences de réalité, car il se confirme de plus en plus à mesure qu'on l'applique à la philosophie de l'art, et il vient ainsi mettre en lumière les plus mystérieux phénomènes de la science harmonique.

M. Meerens est arrivé à découvrir que, dans la perception du son, nous soumettons les vibrations à un système rhythmique, c'est-à-dire que nous percevons le son par groupes ou séries d'une ou plusieurs vibrations successives, et le nombre de vibrations dont ces groupes se composent détermine la fonction tonale de l'intonation. Ainsi le rhythme binaire des vibrations nous fait entendre une tonique, le rhythme ternaire une dominante et les rhythmes composés des rapports indirects résolvent le problème mystérieux des attractions des sons.

M. Meerens explique aussi la cause des accents mélancoliques qui caractérisent le mode mineur. Bref, il donne la clef de tous les mystères harmoniques et des mouvements du mécanisme intellectuel qui fait naître les sensations diverses que la musique nous fait éprouver. Nous croyons que l'auteur a enfin deviné une énigme vieille de deux mille ans.

Apprécier, par des raisonnements fondés sur des chiffres, ce que l'instinct a découvert et ce que le génie a fécondé, quelle science attrayante, quelles conquêtes de l'esprit d'investigation et d'observation!

Osons chaleureusement recommander la brochure de M. Charles Meerens.

C. D. G.

(1) Nous empruntons au *Guide musical* cette appréciation de l'opuscule de M. Meerens, qui s'est déjà fait connaître par des recherches curieuses sur la musique, dont nous avons rendu compte dans la *Gazette musicale.*

CORRESPONDANCE.

Le Havre, 16 septembre.

La musique, mon cher Directeur, est largement représentée à l'Exposition du Havre, si intelligemment créée, dans un but philanthropique et humanitaire. par M. Nicolle, homme de cœur et de progrès.

Les pianos et les orgues n'ont eu garde de manquer au rendez-vous; on n'en compte pas moins de soixante! Ils sont joués tous les jours de 3 à 6 heures, par des virtuoses spécialement engagés et par des artistes de passage. Aussi a-t-on surnommé la salle où se trouvent les instruments de musique *l'aquarium des pianistes;* il est inutile de vous dire que les *bacs* les plus remarqués sont de Pleyel-Wolff et de *Erard*-Lebourg. (Pourquoi ce second nom?)

Passons aux virtuoses.

Ce sont d'abord MM. Vannier et Jacques Baur, qui déploient beaucoup de talent, ce dernier surtout, à faire valoir les pianos Erard;

Puis Mlle Secrétain, qui charme autant les oreilles que les yeux en jouant l'instrument de son maître Henri Herz;

M. Magnus, dont le double talent de pianiste et de compositeur attire toujours un nombreux public près des pianos Pleyel-Wolff, ce qui ne l'empêche pas quelquefois de céder sa part de succès à Mlle Valentine Lefebvre, jeune artiste promise au succès de par les soins de son professeur, Certain, et les leçons de son père, marchand de musique au Havre et représentant de la maison Pleyel-Wolff. M. Lefebvre est pour beaucoup dans le goût qui a présidé à l'arrangement de la salle des pianos;

Mlle Thouret, artiste consciencieuse et brillante;

Ketterer, dont le caprice hongrois provoque inévitablement les bravos;

Lebeau, sans rival sur l'orgue-harmonium, et bien d'autres dont les noms m'échappent.

Mais là ne se borne pas la partie musicale de l'Exposition. Dans le jardin, où, comme dans le parc du Champ-de-Mars, on rencontre des kiosques ornés de toutes sortes de surprises, un orchestre de fanfare se fait entendre deux fois par jour, à 3 heures et à 8 heures, sous la direction de M. Jacquin, habile chef de musique de la Douane à Rouen.

Il y a aussi un Cercle international, dans lequel on donne des concerts, mais il a été si mal inauguré que les séances en sont peu suivies; cependant Mme Ugalde et Berthelier s'y sont fait entendre.

Le concert de Mlles Jagoriska, chanteuses de la chapelle impériale, a médiocrement réussi.

Une tentative de concerts populaires n'a pas été plus heureuse. La salle est abandonnée maintenant aux conférences et aux banquets. On banquette même beaucoup au Havre. Que voulez-vous? L'air salin provoque tant l'appétit et la marée est si fraîche!

Nous avons eu un très-brillant concours d'orphéons et de musique d'harmonie; cent cinquante-cinq sociétés se sont présentées, en tout, quatre mille cinq cents musiciens! Jamais le Havre n'avait reçu tant de visiteurs harmonieux! Jamais aussi un public aussi nombreux pour applaudir au triomphe de la musique municipale de Roubaix et de la Société chorale des Neustriens de Caen. C'était de l'enthousiasme, du délire, des couronnes, des médailles et des toasts à n'en plus finir! Le jury était sur les dents, et plus d'un couronné a dû passer la nuit en plein air, contemplant l'étoile polaire, ce guide du marin, qui se montrait radieuse d'une aussi belle journée.

Frascati, l'hôtel aristocratique des baigneurs, est le rendez-vous favori du plus beau monde. — Tous les soirs son jardin est rempli par les amateurs de musique qui viennent applaudir l'orchestre habilement conduit par M. Kieffer, et ses jolies fantaisies sur *les Huguenots, la Poupée de Nuremberg* et autres dans lesquelles la science s'unit au bon goût et à la connaissance parfaite de l'orchestre.

Au théâtre, *la Grande-Duchesse de Gérolstein* a fait la conquête de tous ses sujets, et ils étaient nombreux.

Vous le voyez, mon cher directeur, ainsi que je vous le disais au début de cette lettre, la musique occupe une large part dans les plaisirs du Havre, et le directeur de l'Exposition ne s'en tient pas au magnifique aquarium, qui à lui seul vaut le voyage et suffirait à charmer les visiteurs.

FRÉDÉRIC BRISSON.

P. S. — Nous compléterons la lettre de notre correspondant par un détail dont sa modestie l'aura empêché de nous faire part, à savoir qu'il a touché plusieurs fois les pianos de Pleyel-Wolff avec le succès que provoquent partout où il se fait entendre la pureté de son style et la distinction de son jeu.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné lundi et vendredi *Hamlet* et mercredi *Herculanum*.

*** Mercredi a eu lieu la rentrée de Mlle Marie Battu dans *Herculanum*. Nous avons émis sur le rare talent avec lequel Mlle Marie Battu a conçu et rendu le rôle de Lilia, une opinion qui a été partagée par toute la presse et largement sanctionnée par le public. Il vient de nouveau de la confirmer hautement par l'ovation qu'a reçue de lui l'éminente artiste à laquelle il a prodigué les bravos, les rappels et les fleurs. — C'est Mlle Bloch qui a chanté le rôle d'Olympia, Mme Gueymard étant indisposée.

*** L'Opéra va reprendre la série des représentations supplémentaires qu'il est d'usage de donner pendant la saison d'hiver. Ces représentations auront lieu alternativement le dimanche et le samedi. Elles commenceront aujourd'hui dimanche 20 septembre par *l'Africaine*.—Pour ces représentations, les loges de rez-de-chaussée et de premier étage, ordinairement réservées à l'abonnement, sont mises à la disposition du public.

*** Mme Galli-Marié a trouvé, dans le rôle de Rose Friquet, un succès analogue à celui qu'elle avait obtenu dans *Mignon*. Ce succès s'affirme davantage à chaque représentation des *Dragons de Villars*, et, à l'une des dernières, un bouquet monstre jeté à l'éminente artiste lui a prouvé à quel point elle était sympathique au public. — Hier a eu lieu la reprise du *Premier Jour de bonheur* La direction a hésité longtemps dans le choix de la cantatrice qui devait remplacer Mlle Marie Roze dans le rôle de Djelma. La tâche était, en effet, difficile après le succès si vif qui l'y avait accueillie. Le choix de M. de Leuven s'est fixé sur une belle personne, Mlle Moisset, dont on a pu apprécier le talent et l'intelligence aux derniers concours du Conservatoire, où elle a obtenu un premier prix. Nous dirons dimanche si, comme tout le fait espérer, elle aura apporté à l'œuvre d'Auber un concours aussi éclatant que celui heureusement rencontré dans sa devancière par l'illustre compositeur.

*** Mme Adelina Patti clora ses représentations à Hombourg par la *Sonnambula*; elle sera à Paris le 24 et ouvrira, avec Fraschini la saison italienne de Ventadour par la *Lucia*. — Elle ne nous restera que six semaines et partira vers la mi-novembre pour Saint-Pétersbourg, en passant par Bruxelles, où elle s'est engagée à donner quelques représentations. — On dit merveilles des restaurations et embellissements effectués dans la salle du théâtre Italien. On attend, entre autres, le plus bel effet des glaces dont les premières loges fermées ont toutes été garnies, et qui feront admirablement valoir les toilettes et la beauté des dames.

*** Depuis son retour de Bade, le nouveau directeur du théâtre Lyrique déploie la plus grande activité pour sa réorganisation. Bien des choses sont déjà faites, le personnel est complet, les services fonctionnent et les travaux artistiques ont commencé. M. Pasdeloup est d'ailleurs parfaitement secondé par son secrétaire général, M. Jules Ruelle; son premier chef d'orchestre, M. Mangin; et son chef de chœurs, M. Eugène Vast, un second prix de Rome, organiste de Saint-Germain-l'Auxerrois et ancien professeur de l'Orphéon municipal. C'est dans ces fonctions que M. Pasdeloup a pu l'apprécier. Il a aussi fait une excellente acquisition dans M. Benou, l'ancien associé de M. Dormeuil aux théâtres du Palais-Royal et du Vaudeville, qu'il a choisi pour administrateur général.— Quoique non signés encore, on peut regarder comme conclus les engagements de MM. Monjauze, Duwast et Massy, et de Mmes Daram, Devriès sœurs—dont la seconde n'a point encore paru sur la scène et qui est élève de Duprez—de Mlles Duval et Marie Léon, enfin de Mlle Gilbert, soprano, auquel un bel avenir paraît réservé.—Le répertoire doit, dès le début, être complétement renouvelé. Quant à l'ouverture, on espère qu'elle pourra avoir lieu le 15 octobre et probablement par *le Val d'Andorre* et un nouvel ouvrage. Mais il serait encore bien difficile, aujourd'hui, d'assigner à cette réouverture une date certaine.

*** L'opéra de Frédéric Ricci, *M. de la Palisse*, est en quatre actes, et M. Martinet, désirant donner tout l'éclat possible à son exécution, vient d'engager pour le principal rôle de femme Mlle Marimon, qui obtient en ce moment à Bruxelles un grand succès dans *le Docteur Crispin*. L'engagement de Mlle Marimon au théâtre de la Monnaie expire au mois de novembre; c'est donc pour cette époque qu'elle se mettra à la disposition du directeur des Fantaisies-Parisiennes, qui lui donne 4,000 francs d'appointements par mois. — Elle y chantera également le rôle d'Annette dans *Crispino e la Comare*.

*** Le 24 de ce mois-ci *Fleur de Thé* atteindra sa centième représentation à l'Athénée. — Indisposé pendant quelques jours, Léonce avait dû céder son rôle de Kaolin à un ancien acteur du théâtre du Prince-Eugène, Pelardy, qui s'en est fort bien tiré. Léonce, rétabli, est rentré en possession de son grade de Général des Tigres, l'une de ses plus ébouriffantes créations, et M. Busnach a profité de l'occasion pour se l'atta-

cher définitivement en renouvelant son engagement pour deux ans. Des premiers créateurs de l'opérette de Ch. Lecocq, il ne reste plus que Léonce et Fleur de Thé, elle-même, la charmante Lucy-Cabel.

*** *Fleur de Thé* n'a pas moins de succès à Lille qu'à Paris. Depuis huit jours le public des Variétés applaudit la charmante chinoiserie musicale de M. Lecocq. L'exécution et la mise en scène ne donnent prise à aucune critique : l'orchestre est bon, les chœurs chantent juste. Mlles Gentien (Césarine) et Carretier (Fleur de Thé) recueillent chaque soir une ample moisson de bravos. Edouard Georges et Coste sont excellents dans les rôles de Désiré et de Léonce. Public, artistes et directeur, tout le monde se montre content!

*** Le père de la jeune violoniste Thérèse Liebe, M. Louis Liebe, fait en ce moment répéter au théâtre de Carlsruhe un opéra de sa composition : *la Fiancée d'Azola*, qui doit être représenté à l'occasion de la fête anniversaire de la naissance du grand-duc.

*** En vertu de la nouvelle loi sur la propriété littéraire, une somme de 4,000 francs, perçue sur les ouvrages de Weber représentés au théâtre Lyrique, a été payée aux héritiers du maître par la Société des auteurs et compositeurs dramatiques. — M. Hérold fils, avocat à la Cour de cassation, touchera de même, pendant vingt ans encore, les droits des ouvrages de son père qui seront joués à l'Opéra-Comique.

*** Il serait question de la construction, par une importante Société formée *ad hoc*, d'une nouvelle salle de spectacle à l'angle de la rue Caumartin et de la rue Basse-du-Rempart; mais c'est surtout dans ces sortes d'affaires qu'il y a loin... de la coupe aux lèvres

NOUVELLES DIVERSES.

*** Après ses triomphes à Ems et à Bade, où il a fait fureur, Arban vient de rentrer à Paris, et il est tout entier à l'organisation de ses concerts Valentino, auxquels il se propose de donner un éclat exceptionnel. — La transformation de la salle est presque accomplie, et grâce à l'habile décorateur chargé des travaux, la musique et la danse auront rarement eu un temple aussi élégant et aussi confortable. Quant au répertoire et à son exécution, l'habile chef d'orchestre et ses solistes ont fait leurs preuves; on doit donc s'attendre à les voir faire merveille.

*** L'activité *concertante*, ou, si l'on veut, la virtuosité militante ne paraît pas prête à se ralentir, à en juger par une statistique de laquelle il ressort que, du 1er janvier au 31 juillet de cette année, *cinq cent dix-huit concerts* ont été donnés à Paris seulement, aux salles Erard, Pleyel, Herz et autres.

*** Les chœurs suédois, publiés par les éditeurs Brandus et Dufour, à l'usage des sociétés chorales, ont été de suite adoptés et se propagent avec rapidité. On sait que l'un d'eux, *le Roi des Mers*, n'est autre que l'originale et gracieuse mélodie de la ballade chantée par Mlle Nilsson au quatrième acte d'*Hamlet* et qu'Ambroise Thomas a si heureusement encadrée dans son œuvre.

*** En offrant à M. Émile Deschamps, son voisin à Versailles, un exemplaire du livre qu'il vient de publier sous le titre *de Haut en Bas*, M. Oscar Comettant a écrit sur le premier feuillet du volume les vers suivants :

De gloire vous êtes héraut,
Vous planez et ne marchez pas ;
En vous offrant *de Haut en Bas*
J'ai regardé de bas en haut.

*** Sur l'initiative prise par M. Domergue, chef d'orchestre de la Société philharmonique de Laval, l'administration municipale de cette ville a voté les fonds nécessaires à l'établissement d'un Conservatoire de musique. L'instruction reçue dans cette école comprend le solfége, les instruments à cordes et à vent. Cinq professeurs y sont attachés. C'est la première institution de ce genre créée dans les villes de l'Ouest, et il faut féliciter l'administration et le professeur distingué qui ont eu l'idée de cette utile innovation et qui ont réussi à la mettre à exécution.

*** On nous écrit de Vichy que la saison, grâce à la prolongation du beau temps, se terminera aussi brillamment qu'elle avait commencé. L'excellent orchestre de M. Romeo Accursi et le talent de sa charmante femme n'auront pas peu contribué aux plaisirs que la direction du Casino n'a cessé d'offrir à ses visiteurs. — Mme Accursi leur a fait ses adieux dans un dernier concert où son talent, tout plein de distinction et de délicatesse, et la grâce de sa personne ont valu à l'éminente artiste les suffrages les plus flatteurs et les plus unanimes. — Dans quelques jours, M. Accursi va revenir prendre à l'orchestre du théâtre Italien la place qu'il y occupe si bien, et il est à désirer que Mme Accursi ne borne pas aux salons aristocratiques la production d'un talent qui ferait sensation dans les concerts de l'hiver prochain.

*** Nous avons été des premiers à faire connaître l'éclatant succès de Mlle Nilsson et de MM. Faure et Capoul au splendide concert donné à Bade à l'occasion de la fête du grand-duc. Nous apprenons qu'à la fin de la soirée M. Dupressoir a offert à Mlle Nilsson une riche couronne d'or. —A Wiesbaden, où elle s'est rendue ensuite, la célèbre prima donna n'a pas été moins royalement fêtée. Le concert dans lequel elle a chanté et qui avait attiré une énorme affluence, était honoré de la présence du prince de Prusse.

*** Nous avons rendu compte l'année dernière de plusieurs concerts de bienfaisance donnés par le célèbre quatuor J. Becker, à Strasbourg, et auxquels s'était associée une de nos plus gracieuses pianistes parisiennes, Mlle Emilie Desmaisons. Nous annonçons aujourd'hui avec un véritable plaisir la nouvelle édition d'une des meilleures compositions de la jeune artiste, pour le piano. C'est un nocturne en *fa* qui se distingue autant par sa bonne facture qu'il séduit par le charme de sa mélodie principale; nous le recommandons chaudement à tous les amateurs de bonne musique.

*** Une des bonnes élèves de Marmontel, Mme Rousselet, qui professait avec distinction le chant et le piano à Dijon, se fixe à Paris pour y ouvrir des cours et donner des leçons. La nombreuse clientèle qu'elle s'était formée en province et les regrets qu'elle y laisse la recommandent mieux que tous les éloges qu'on pourrait faire de son talent.

*** On annonce la mort de Michel Naum, fondateur du théâtre italien de ce nom à Constantinople.

—

*** Aujourd'hui dimanche, au Pré-Catelan, de midi à six heures, Fête annuelle des Enfants, donnée sous le patronage des Mères de famille. Un grand bal d'enfants avec une riche tombola clôtureront cette intéressante Fête.

ÉTRANGER

*** *Bruxelles.* — Le théâtre royal de la Monnaie a donné cette semaine une représentation de *la Juive*, qui a mécontenté le public au plus haut point. Le ténor Massy et la première chanteuse Mlle Marty, évidemment insuffisants pour les rôles d'Eléazar et de Rachel, ont dû résilier leur engagement à la suite de cette malencontreuse épreuve.

*** *Londres.* — M. Mapleson et sa troupe sont arrivés à Dublin. Les représentations ont commencé par *Il Trovatore*, suivi de *Freischütz*, *Lucia*, *Lucrezia Borgia*, *Rigoletto* et *Faust*. Le théâtre est plein chaque soir. — Le prospectus des concerts du samedi au Palais de Cristal vient d'être publié. Les œuvres suivantes seront exécutées pour la première fois : *The Woman of Samaria*, de Sterndale Bennett; fragments de *la Loreley* de Mendelssohn; 6e symphonie de Schubert; deux duos pour clarinette et cor de bassette de Mendelssohn; marche des *Maîtres chanteurs* de R. Wagner; ode à sainte Cécile de Hændel; *Tu es Petrus*, pour chœur et orchestre, de Mendelssohn; *la Guerre domestique* de Schubert; *Chant de victoire de Miriam*, du même; *la Cloche*, de Romberg; *le Christ au mont des Oliviers* et *Prométhée* de Beethoven; adagio et scherzo pour orchestre de Rubinstein; 3e symphonie et ouverture d'*Hermann et Dorothée* de Schumann; concerto de violon de Max Bruch; nouvelle symphonie d'Arthur Sullivan. — Mmes Goddard, Clara Schumann, MM. Joachim et Ch. Hallé se feront entendre. Le chef d'orchestre est toujours M. Manns.

*** *Bade.* — L'opéra italien a eu son tour lundi dernier. On a commencé par *Norma*, qu'ont interprétée Mmes Fricci, Grün, Arnoldi, MM. Capellio Tasca, Scaria et Arnoldi. Le public, qui semblait tout heureux d'être revenu des pays inconnus où il faut suivre *Lohengrin*, a salué le chef-d'œuvre de Bellini comme une vieille et sympathique connaissance, et n'a pas ménagé les applaudissements aux excellents artistes chargés de le lui traduire.

*** *Ems.* — Le concert que nous avons eu le 27 août aura été certainement l'un des plus remarquables qui ait été donné aux eaux thermales de l'Allemagne. — M. Briguiboul y avait convié à la fois Sivori, Piatti, Arban et Mlles Corinna Simoni et Marie Deschamps. Avec de pareils noms l'effet était certain. Aussi a-t-il répondu à l'attente générale. — Toutes les formules de l'éloge ont été épuisées à l'égard de Sivori. Il a été *lui* dans les deux fantaisies qu'il a jouées et c'est tout dire. — Grands applaudissements au célèbre violoncelliste Piatti. — Quant à Arban, il a autant surpris que charmé son auditoire par la douceur des sons qu'il tire de son instrument, sa prodigieuse agilité et l'expression qu'il donne à la mélodie.—Mlle Simoni est douée d'un organe délicieux; elle vocalise admirablement et les bravos les plus chaleureux l'ont saluée après chacun des morceaux qu'elle a chantés, notamment après l'air des *Dragons de Villars*. — Mlle Deschamps, excellente organiste, a eu sa légitime part du succès. — On s'est retiré ravi, enchanté.

*** *Aix-la-Chapelle.* — *L'Africaine* est une nouveauté pour nous. La

direction s'est enfin décidée à la représenter et n'a pas eu à s'en repentir, car le chef-d'œuvre de Meyerbeer obtient un splendide succès. Mlle Philippine d'Edelsberg remplit à son honneur le rôle de Sélika.

*** *Leipzig.* — Mme Lucca a terminé sa campagne triomphale. Après *Faust*, elle a chanté *Don Juan*, *les Joyeuses Commères de Windsor*, *les Huguenots*, où elle a été vraiment admirable, *les Noces de Figaro* et *Fra Diavolo*. — Le premier concert du Gewandhaus est annoncé pour le 8 octobre.

*** *Hambourg.* — Le théâtre de la ville, qui s'est rouvert le 1er septembre avec *la Juive*, promet à ses abonnés, pour le courant de la saison, *Mignon*, *Hamlet*, *Am Runeinstein*, l'avant-dernier opéra-comique de MM. de Flotow et Genée, et enfin *la Grande-Duchesse de Gérolstein*.

*** *Berlin.* — A l'Opéra, les principales représentations de la semaine ont été celles de *Don Juan*, où l'on a revu avec plaisir Mme Harriers-Wippern; de *Robert le Diable*, où une artiste étrangère, Mlle Kropp, du théâtre de Brünn, s'est fait justement applaudir dans le rôle d'Isabelle et du *Struensée* de Michel Beer et Meyerbeer. — Au théâtre de Friedrich-Wilhelmstadt, *la Grande-Duchesse* en est à sa cinquantième représentation.

*** *Vienne.* — La Société chorale dirigée par Herbeck fêtera solennellement, les 11, 12 et 13 octobre, le 25e anniversaire de sa fondation. Des œuvres de Schubert, Mendelssohn, Liszt, Esser et Herbeck seront exécutées.

*** *Prague.* — Mlle Vitali a obtenu dans *le Pardon de Ploërmel* le plus brillant succès; des applaudissements sans fin l'accueillaient après chaque morceau, et elle a dû répéter l'air de l'Ombre. — Voici sommairement le sujet de l'opéra-comique nouveau, *les Deux Compositeurs*, de F. de Flotow, paroles du chef d'orchestre R. Genée (qui, pour donner raison au titre, a aussi travaillé à la musique) : un principicule allemand, amateur de musique, entretient un orchestre, une *Kapelle*, dont le chef, un vieux routinier qui redoute toute innovation et toute influence étrangère, a fait interdire le séjour de la principauté à tous les compositeurs. Mais il a compté sans l'amour, qui suggère à sa fille les moyens de retenir et même de faire attacher à l'orchestre un jeune musicien, plein de talent et d'avenir. Bien plus, on travaille si bien l'intraitable *Kapellmeister*, qu'il en vient à accepter avec enthousiasme un opéra de son jeune rival, auquel il donne, par représailles, la main de sa fille. — La première représentation est très-prochaine.

*** *Naples.* — Une troupe d'opérette-bouffe s'est installée au théâtre Nuovo pour y jouer le répertoire d'Offenbach, etc., traduit en dialecte napolitain. *La Belle Hélène*, qu'on a donnée d'abord pour tâter le pouls à notre public, n'a pas eu l'heur de lui plaire. Les calembours auront été mal rendus par le poëte Bidera!

*** *Bergame.* — Un nouvel opéra du maestro Pontoglio, la *Schiava greca*, vient d'être donné ici avec un succès contesté.

*** *Lisbonne.* — La troupe de San-Carlos est ainsi composée pour la prochaine saison : Mmes Marchisio sœurs (octobre, novembre et décembre); Rey-Balla, Enrichetta Corradi (toute la saison); Massini (de décembre à mars); MM. Achille Corsi, Capellio-Tasca, Sinigaglia, ténors; L. Merly, Bartoloni, Pacini, barytons; Galvani, Reduzzi, basses; Marina Mora, première danseuse. L'administration est en pourparlers avec la basse comique Bottero et la prima donna Pozzi pour les premiers mois de la saison.

Le Directeur : S. DUFOUR.

Chez BRANDUS et DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu.

Morceaux de Piano nouveaux

J. Baur. Transcription brillante du Chœur des Evêques de *l'Africaine* ..... 4 »
Burgmuller. Valse de salon sur *les Dragons de Villars*, arrangée à quatre mains par Rummel..... 9 »
I. Carreno. Fantaisie brillante sur *l'Africaine*..... 9 »
Cramer. Bouquet de mélodies sur *les Dragons de Villars*. 7 50
— Bouquet de mélodies sur *Fleur de Thé*..... 7 50
Duvernoy. Fantaisie de salon sur *les Dragons de Villars* 7 50
E. Ketterer. Fantaisie brillante sur *les Dragons de Villars* 7 50
— Galop de salon sur *Fleur de Thé*..... 7 50
Ch. Lecocq. Gavotte..... 3 »
E. Magnus. Tzygane-Marche, souvenir de Hongrie..... 7 50
— La même, arrangée à quatre mains..... 10 »
Meyerbeer. Marche du Couronnement du *Prophète*, arrangée pour deux pianos à huit mains..... 9 »
Mortier de Fontaines. Rêverie sur la romance : « Oh! laisse-moi pleurer, » de Léon Leroy..... 4 50

LES FLEURS DE LA DANSE 25 valses, polkas, quadrilles, galops, polkas-mazurkas, schottichs, mazurkas, redowas les plus favoris. Arrangés pour les petites mains et soigneusement doigtés, par **H. VALIQUET.**
PRIX, RICHEMENT RELIÉ : **15** FR.

Chez JULES HEINZ, éditeur, rue de Rivoli, 146.

Nocturne en FA pour le Piano

COMPOSÉ PAR

EMILIE DESMAISONS

Op. 3. — Prix : 6 fr.

DU MÊME AUTEUR :

Henriette, valse..... 5 » *Feuilles d'automne*, rêverie. 5 »
Tarentelle..... 5 » *La Fée du lac*, mazurka... 5 »
Souvenir, mélodie..... 5 » *L'Alma*, polka..... 4 50
Zembora, polka-mazurka..... 4 50

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.
—
Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.
—
Seul agent à Londres
S. ARTHUR CHAPELL,
45, New Bond Street.
—

MAISON FONDÉE EN 1803.
INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE
Exposition Universelle de Londres 1862
MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à
ANTOINE COURTOIS
POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES,
ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.
88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.
Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.
—
Facteur du Conservatoire et de l'Académie Impériale de Paris.
—
Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre
—

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports*

Publié par BRANDUS et DUFOUR, Éditeurs des

ŒUVRES COMPLÈTES DE MEYERBEER.

Opéra en cinq actes. **L'AFRICAINE** Paroles de Scribe.

MUSIQUE DE

Grande partition d'orchestre. **G. MEYERBEER** *Parties d'orchestre.*

LA PARTITION :

Chant et Piano, grand format in-4°..... net. 40 »
— édition de luxe, grand in-8°..... — 30 »
— édition populaire, in-8°..... — 20 »
— paroles italiennes et allemandes, format in-8°..... — 20 »

LA PARTITION :

Chant et Piano, deuxième partie de la partition, contenant 22 morceaux inédits et non exécutés à l'Opéra. net. 12 »
Piano solo, édition de luxe, grand in-8°..... — 20 »
— édition populaire, format in-8°..... — 12 »
Piano a 4 mains, format in-4°..... — 25 »

Avec paroles françaises 46 N^os **Les Airs détachés de Chant** *Avec paroles italiennes* 29 N^os

La Prière à saint Dominique,
Arrangée à 4 voix d'hommes par Pasdeloup, net. . . . . 50 c.

Chœur des Matelots,
Arrangé à 4 voix d'hommes par Laurent de Rillé, net . . . . . 50 c.

ARRANGEMENTS DIVERS.

PIANO.

L'Ouverture, arrangée pour le piano, par Vauthret..... 5 »
Grande Marche indienne, édition originale..... 9 »
La même, édition simplifiée..... 7 50
Marche religieuse, par Vauthret..... 5 »
La même, édition simplifiée..... 5 »
Airs de ballet. 1. *La Fleur de lotus*, idylle chorégraphique..... 5 »
2. *Pas des jongleurs*, finale..... 5 »
Dernière Pensée *musicale de Meyerbeer* (prélude du 5e acte) :
1. Pour piano..... 3 »
2. Pour piano à quatre mains..... 4 »
3. Pour orgue-harmonium..... 2 50
4. Pour orgue-harmonium et piano.. 4 »
5. En trio pour piano, violon ou violoncelle et orgue..... 6 »
Baur (J.). Chœur des Évêques, transcription 4 »
Beyer (F.). Bouquet de mélodies..... 7 50
— Op. 26. Petite fantaisie instructive... 6 »
Burgmuller (F.). Valse de salon..... 6 »
Careno (F.). Grande fantaisie..... 9 »
Comboni. Op. 24. Fantaisie brillante..... 6 »
Cramer. Bouquet de mélodies, mosaïque... 9 »
— Deuxième bouquet de mélodies..... 9 »
Croisez. — Morceaux de chant, transcrits pour piano seul, revus et approuvés par J.-F. Fétis :
1. Romance chantée par Mlle Battu..... 4 50
2. Terzettino, chantée par Mlle Battu, MM. Belval et Castelmary..... 4 50
3. Chœur des évêques..... 4 50
4. Air du Sommeil, chanté par Mme Sass. 4 50
5. Air chanté par M. Faure..... 4 50
6. Duo chanté par Mme Sass et M. Naudin. 6 »
7. Septuor, extrait du finale..... 4 50
8. Chœur des femmes..... 4 50
9. Quatuor, chœur des matelots..... 4 50
10. Prière, double chœur..... 4 50
11. Ballade chantée par M. Faure..... 4 50
12. Duo chanté par MM. Naudin et Belval. 4 50
13. Chœur des Indiens..... 4 50
14. Chœur des sacrificateurs..... 4 50
15. Grand air chanté par M. Naudin..... 6 »
16. Cavatine chantée par M. Faure..... 4 50
17. Grand duo chanté par Mme Sass et M. Naudin..... 6 »
18. Chœur dansé..... 4 50
19. Arioso chanté par Mlle Battu..... 4 50
20. Grand duo chanté par Mme Sass et Mlle Battu..... 6 »
21. Grande scène du Mancenillier, chantée par Mme Sass, cavatine extraite..... 6 »
22. Air extrait de la scène précédente.... 4 50
23. Chœur aérien..... 4 50
Les 23 numéros réunis en un volume broché..... *net.* 25 »
Dolmetsch. Op. 70. Transcription de concert sur l'air du Sommeil..... 7 50
Duvernoy (J.-B.). Op. 280. Fantaisie.... 6 »
Favarger (R.). Fantaisie-caprice..... 7 50
Godefroid (F.). Op. 128. Air du Sommeil, morceau de salon..... 9 »
— Op. 129. Second morceau de salon... 7 50
Herz (Henri). Op. 205. Grande fantaisie... 9 »
Hess (J.-Ch.) Op. 98. Rêverie..... 6 »
Jaëll (A.). Trois paraphrases :
1. Op. 126. Romance d'Inès..... 7 50
2. Op. 127. Chœur des évêques et entrée des prêtresses..... 6 »
3. Op. 128. Grand air de Nélusko.. 7 50
— Op. 131. Illustration..... 9 »
Ketterer (E.). Op. 170. Fantaisie de salon. 9 »
Kruger (W.). Op. 135. Fantaisie brillante sur la scène du Mancenillier et le duo du quatrième acte..... 9 »
Lecarpentier. 201e et 202e bagatelle, chaque. 5 »
Liszt. O grand saint Dominique, prière.... 9 »
— Marche indienne..... 10 »
Lysberg (Ch. B.). Op. 105. Fantaisie.... 9 »
Mathias. Op. 49. Impromptu..... 6 »
Neustedt. Op. 57. Fantaisie, transcription. 7 50
Polmartin (Mme). Op. 25. Transcription. 7 50
Rosellen (H.). Op. 182. Fantaisie brillante. 7 50
Talexy. Polka-mazurka de salon..... 6 »
Valiquet. Op. 65. Petite mosaïque..... 6 »
— Op. 66. Petite mosaïque (seconde suite). 6 »
Vincent (A). Op. 18. Fantaisie..... 7 50
Voss (Ch.). Op. 299. Grande fantaisie dramatique de concert..... 9 »
Wolff (Ed.). 2 paraphrases fantaisies :
N° 1. Chœur des évêques..... 7 50
2. Beléro..... 7 50

MUSIQUE DE DANSE.

Arban. Inès, polka-mazurka..... 4 50
Ettling. Suite de valses..... 6 »
Kart. Quadrille brillant..... 4 50
Lecarpentier. Quadrille très-facile..... 4 50
Marx (H.) 2e quadrille..... 4 50
Mey (A.). Polka brillante..... 4 »
— La même, très-facile..... 3 »
— Vasco de Gama, galop..... 4 »
Strauss. 1er quadrille..... 4 50
— Grande valse..... 6 »
— La même, très-facile..... 4 »
Stutz (P.) Polka-mazurka..... 4 »

A QUATRE MAINS.

Bernard (P.). Beautés de *l'Africaine*, à quatre mains, en quatre suites, chaque... 10 »
Burgmuller (F.). Valse de salon..... 9 »
Croisez (A.). Duo enfantin..... 7 50
Rummel. Souvenir de *l'Africaine*, duo.... 7 50
Wolff. Op. 273. Réminiscences de *l'Africaine*, grand duo..... 10 »
— L'ouverture..... 9 »
— Marche indienne..... 12 »
— Marche religieuse..... 7 50
— Airs de ballet 1. 2., chaque..... 7 50

MUSIQUE DE DANSE A QUATRE MAINS.

Lecarpentier. Quadrille très-facile..... 4 50
Mey (A.). Polka brillante..... 6 »
Strauss. Quadrille..... 4 50
— Valse..... 7 50

VIOLON.

Altès (Ernest). Op. 17. Fantaisie pour violon avec accomp. de piano..... 9 »
Grégoire et Léonard. Duo pour piano et violon..... 9
Herman. Op. 76. Fantaisie gracieuse pour violon, avec accompagnement de piano 9 »
— Op. 85. Fantaisie brillante pour violon, avec accomp. de piano..... 10 »
Herman. Mélodies de *l'Africaine*, arrangées pour violon seul, 2 suites, chaque.... 7 50
— Mélodies de *l'Africaine*, pour 2 violons, 2 suites, chaque..... 9 »

VIOLONCELLE.

Lée (S.). Op. 97. Trois transcriptions pour violoncelle avec accomp. de piano, chaque 7 50
Marx (A.). Souvenir de *l'Africaine*, fantaisie pour violoncelle avec acc. de piano.... 9 »
Poisot et Nathan. Duo pour piano et violoncelle..... 10 »
Seligman. Op. 78. Réminiscences de *l'Africaine*, pour violoncelle, avec accompagnement de piano..... 9 »
Servais et Grégoire. Duo pour violoncelle et piano..... 9 »

FLUTE, CLARINETTE, CORNET, HAUTBOIS.

Altès (Henri). Op. 29. Op. célèbres. 5e livr. *L'Africaine*, flûte et piano :
N° 1. Réminiscence..... 6 »
2. Fantaisie..... 9 »
Berthélemy (F.). Op. 8. Fantaisie brillante pour hautbois avec accompagnement de piano..... 9 »
Coninx (L.). Op. 58. Fantaisie pour flûte avec accompagnement de piano..... 9 »
Corret. Souvenir de *l'Africaine*, fantaisie pour clarinette ou hautbois avec accompagnement de piano..... 9 »
Debillemont. Mélodies de *l'Africaine*, pour cornet seul, 2 suites, chaque..... 7 50
— Mélodies de *l'Africaine* arrangées pour 2 cornets, en 4 suites, chaque..... 7 50
Gariboldi. Mélodies de *l'Africaine*, arrangées pour flûte seule, 2 suites, ch.. 6 »
— Mélodies de *l'Africaine*, arrangées pour 2 flûtes, en 4 suites, chaque..... 9 »
Greive (E.). Fantaisie pour cornet à pistons, avec accompagnement de piano. 9 »
Parent (J.). Fantaisie pour flûte avec piano 9 »

ORGUE-HARMONIUM.

Brisson (F.). Trio pour violon et violoncelle, piano et orgue..... 12 »
— Marche religieuse et chœur des évêques de *l'Africaine*, pour harmonium..... 5 »
— Mélodies de *l'Africaine*, pour harmonium, 3 suites, chaque..... 9 »
Ketterer. Op. 175 et A. **Durand.** Op. 50. duo brillant pour piano et orgue.... 10 »
Lebeau (A.). Op. 75. Souvenir de *l'Africaine*, fantaisie pour harmonium... 6 »
Miolan. Fantaisie pour orgue-harmonium.. 7 50
Riss (George). Op. 12. Fantaisie de concert pour orgue expressif..... 7 50

MUSIQUE MILITAIRE.

Blancheteau. Fantaisie pour petite fanfare et moyenne harmonie..... 9 »
Brunet. Fantaisie pour grande harmonie.. 15 »
— Valse pour musique militaire..... 9 »
Fischer. Transcription du duo du quatrième acte de *l'Africaine* pour petite fanfare. 9 »
Girard. Fantaisie pour moyenne harmonie. 12 »
Viallon. Fantaisie pour grande fanfare.... 10 »
Sellenik. Grande marche ind. de *l'Africaine* pour musique militaire..... 9 »
— 1re fantaisie, id. id..... 12 »

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

35e Année. N° 39. 27 Septembre 1868.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger,
chez tous les Marchands de Musique, les Libraires,
et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

Nos abonnés reçoivent, avec le numéro d'aujourd'hui, LE CHŒUR DES ÉVÊQUES de *l'Africaine*, nouvelle transcription de Jacques Baur, pour le piano.

SOMMAIRE. — *Armide*, première partie, par **A. Thurner**. — Études sur Charles-Marie de Weber (troisième partie, 8e article), par **Edmond Neukomm**. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves**. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

ARMIDE.

PREMIÈRE PARTIE (1).

Le XVIIe siècle qui nous apparaît quelquefois si lourd, si compassé, si correctement régulier, pour nous servir d'un néologisme qui rend bien notre pensée, le XVIIe siècle qui appliqua si rigoureusement les unités d'Aristote à l'art dramatique et le compas de Le Nôtre à la flore des jardins, a cependant des côtés vraiment pittoresques.

L'Italie de la Renaissance y a laissé sa lumineuse traînée.

Un écho des élégances florentines se répercuta jusque chez nous; l'esprit des Médicis nous envoya par delà les Alpes des peintres, des chanteurs, des musiciens, des décorateurs, des danseurs, qui partagèrent souvent avec un roi lui-même des divertissements et des mascarades où la majesté changeait son rôle.

Mais si nous remontons plus haut encore qui ne se souvient du goût prononcé qu'avait pour la musique Charles IX, goût auquel Baïf dut des lettres patentes l'autorisant à établir une académie de musique « à la manière des Grecs, » du fameux *Ballet de la Reyne*, par Beaujoyeulx, en 1581, où les plus grands seigneurs du temps figurèrent comme acteurs, danseurs et chanteurs?

Parlerons-nous de la passion musicale de Louis XIII, composant des chansons à danser et des airs langoureux adressés à la blonde Amaryllis?

Et Louis XIV lui-même, le Roi-Soleil, paraissant dans des intermèdes et des ballets, et, dans *la Princesse d'Élide*, exposant sa personne et sa royale perruque à l'admiration confite des marquis de l'Œil-de-Bœuf? — On sait que Louis XIV débuta dès l'âge de treize ans, en 1651, dans le ballet *Cassandre*, de Benserade, et qu'il ne cessa l'exhibition de son talent chorégraphique qu'après la mordante allusion qu'en fit Racine dans *Britannicus* :

> Pour toute ambition, pour vertu singulière,
> Il excelle à conduire un char dans la carrière,
> A disputer des prix indignes de ses mains,
> A se donner lui-même en spectacle aux Romains,
> A venir prodiguer sa voix sur un théâtre,
> A réciter des chants qu'il veut qu'on idolâtre!

Les tragi-comédies de Hardy, avec leurs incidents bizarres et multipliés, la prodigieuse quantité de ballets où la fantaisie la plus exubérante régnait, les premiers essais de Corneille et de Molière, où le romanesque de certaines aventures est évidemment inspiré par des œuvres italiennes, sans compter les noms impérissables du *Cid*, de *Don Sanche*, de *Don Juan ou le Festin de Pierre*, il y a là certes un mouvement des esprits qui accuse une influence particulière.

La Fronde elle-même sembla donner aux femmes un reflet des héroïnes du Tasse. Cette époque si curieusement troublée n'eut-elle pas ses Herminies et ses Bradamantes? Écoutez, s'il vous plaît, la belle Julie d'Angennes dans la chambre bleue de l'hôtel de Rambouillet, s'extasiant au milieu de son cénacle de précieuses, entre Voiture et Conrart, aux beautés de l'Arioste! Suivez Jean de La Fontaine disant à Mme de La Sablière l'une de ses imitations de Boccace; entendez cette adorable « caillette, » cette chroniqueuse de grâce et d'esprit, Mme de Sévigné, raconter ses lectures de Pétrarque et du Tasse, dans sa retraite des Rochers.

En 1617, trois musiciens, Guédron, Boisset et Bataille, s'associèrent avec les *paroliers* Bordier, Durand et Porchères, pour la confection d'un ballet intitulé : *la Délivrance de Renaud*. Le duc de Luynes représentait Renaud et Louis XIII le démon du Feu.

(1) L'intention annoncée par le directeur de notre première scène lyrique de faire incessamment une reprise solennelle du chef-d'œuvre de Gluck donne à cette étude de notre collaborateur, M. Thurner, d'autant plus d'intérêt qu'il a recueilli pour l'écrire les données les plus certaines, puisées aux archives impériales et à celles de l'Opéra même, qui lui ont été, à cette occasion, gracieusement ouvertes par M. Nuitter.

Ce fut en France le premier sujet du Tasse traduit sur la scène. On admira les décors de l'enfer et les jardins enchantés construits par des « machinistes » italiens. La musique était composée de soixante-quatre voix, vingt-huit violons et quatorze luths.

On connaît les tentatives de Mazarin en faveur de la musique. Le cardinal voulut doter notre pays du genre de divertissement qui s'était manifesté au delà des monts dès 1580.

Vincenzo Galilée, Strozzi, Bardi di Vernio, Corsi, Mei, Peri, Caccini, Rinuccini, Emilio del Cavaliere, puis Monteverde et Cavalli, furent les premiers poëtes et musiciens dont la collaboration produisit en germe notre opéra moderne. Ces premiers essais furent d'abord entrepris dans l'idée d'une restauration des tragédies antiques avec la musique grecque.

En 1594, nous voyons à Florence une *Dafne* due à Peri et Rinuccini, puis, lors du mariage de Henri IV avec Marie de Médicis, Caccini se joint aux deux auteurs ci-dessus et compose une *Eurydice* jouée au palais Pitti.

Signalons Emilio del Cavaliere (1600), qui essaya de donner aux instruments (violes, luths, *violas di Gamba*, basses de violes, théorbes, sacquebutes) autre chose que la simple doublure du chant, et inventa le trille et les *grupetti*.

Puis arrive Monteverde, dont l'*Orfeo* (1608), par l'audacieuse innovation de l'accord de septième de dominante sans préparation, posa les véritables bases de la musique dramatique et la sépara de l'antique liturgie. Cavalli survient. Ce maître vénitien, directeur de la chapelle du grand-duc de Toscane, s'empare des découvertes de ses devanciers, et, doué d'une fécondité prodigieuse, écrit à partir de 1637 jusqu'en 1676, époque de sa mort, une quantité d'opéras. Mazarin l'avait fait venir en France en 1660, lors du mariage du roi, et l'on joua au Louvre son *Xerces*.

Avant cela, en 1645, Mazarin avait appelé des Italiens qui représentèrent au Petit-Bourbon (emplacement actuel de la colonnade du Louvre et des parterres) la *Festa teatrole* de Strozzi; enfin voilà, en 1659, un Français, l'abbé Perrin, avec le concours de Lambert, qui imagine une œuvre chantée en *français!*

La Pastorale en musique fut jouée chez M. de la Haye, à Issy, et se trouva sensiblement calquée sur les productions italiennes. Le succès fut inouï et décida de la création, par privilége royal, de l'Académie de musique.

Torelli, Amandini, Vigaroni furent les principaux machinistes qui contribuèrent à la naissance de l'opéra en France. Louis XIV ordonna la construction d'une salle spéciale pour ce genre de spectacle, et deux ans après son mariage, en 1662, on l'inaugura aux Tuileries par l'*Ercole Amante*, de Cavalli, représenté à propos de la paix des Pyrénées.

Entre 1653 et 1672 apparaît le « surintendant de la musique du roi, » composant gigues, courantes, chaconnes, sarabandes pour toutes les fêtes et tous les divertissements, collaborant avec Benserade, faisant danser Scaramouche et des Matassins, Polichinelle et des apothicaires.

Nous avons nommé Lulli.

Nous ne redirons pas l'histoire si connue de ce marmiton florentin, qui des cuisines de Mlle de Montpensier devint chef de la bande des *Petits Violons* du roi, puis s'empara astucieusement, en 1672, du privilége de l'Opéra, concédé primitivement à Lambert, Sourdéal et Perrin. On connaît cette figure où se lisent à la fois la bassesse, la ténacité et la ruse. Caractère antipathique, nature servile et despotique; il faut néamoins savoir gré à Lulli de l'impulsion qu'il donna à la musique, à une époque et dans un pays qui en ignoraient les premiers rudiments.

Il forma le premier noyau d'un orchestre digne de ce nom, il créa une troupe de chanteurs, assouplit, par sa volonté de fer, une bande de musiciens ignares, leur fit comprendre ce que c'était que l'intonation, la justesse, le rhythme, l'ensemble et la mesure. C'est déjà beaucoup.

Les remarquables aptitudes musicales de Lulli n'avaient été guère fécondées par des études antérieures aux productions qui illustrèrent son nom.

L'instinct seul avait été son guide. Il est hors de doute que l'*Orféo* de Monteverde et le *Xercès* de Cavalli, auquel il adapta des intermèdes, furent, avec d'autres œuvres italiennes, un précieux enseignement pour lui.

Il y a du vrai dans la mordante oraison funèbre que Sennecé consacra à Lulli : Orlando Lassus lui reproche aussi l'usage immodéré de la septième, la dureté de certains accords. Vittorio de Spoletto blâme la monotonie *dégoûtante* des récitatifs, Luigi l'accuse de l'avoir pillé, et Carissimi lui fait grâce des accompagnements qu'il lui a soustraits.

Du reste, l'examen des partitions du fameux compositeur indique, en effet, une grande faiblesse dans la trame harmonique. Cette faiblesse fut rachetée par une qualité précieuse. La musique de Lulli chantait et possédait surtout le cachet scénique. Il était d'une rigueur extrême pour la disposition du poëme et la coupe des morceaux.

Certes, eu égard aux ténèbres dont on sortait, cette musique était une merveille; cette association des sons, du chant, de l'harmonie, ou drame héroïque, avec le concours des divertissements et des ballets encadrés dans des décors où tout n'était que

.... festons et astragales,

fait assez comprendre ce mot de Mme de Sévigné : « Je ne crois point qu'il y ait d'autre musique dans le ciel. »

Ce sentiment se manifesta d'abord, comme il a été dit plus haut, dans ses ballets et intermèdes, en collaboration d'abord avec Benserade, puis avec Molière. Avec le grand comique nous le voyons associé dans *la Princesse d'Elide*, *l'Amour médecin*, *le Mariage forcé*, *Pourceaugnac*, *le Bourgeois gentilhomme*, *le Malade imaginaire*.

Dans *les Fâcheux*, Molière indiquait ainsi l'ami qui devait le spolier plus tard :

..... Baptiste, le très-cher,
N'a point vu ma courante et je vais le chercher.

Enfin, une fois maître de l'Opéra, Lulli s'attacha, au prix de *quatre mille* livres par an, un collaborateur qui fut un vrai créateur, un allié puissant dont la poésie devait revivre un siècle plus tard sous les immortels accents de Gluck.

Quinault fut cet allié.

A. THURNER.

(*La suite prochainement.*)

ÉTUDES SUR CHARLES-MARIE DE WEBER,

D'après la biographie écrite par son fils.

TROISIÈME PARTIE.

(8e article) (1).

Aucun événement important ne marqua les mois qui précédèrent l'apparition du *Freischutz* sur la scène de Berlin.

Dans les premiers jours de mars, M. de Brühl avait écrit au maître pour le consulter sur la distribution de la pièce; Weber lui ayant répondu que, ne connaissant aucun des artistes figurant dans la nouvelle troupe, il s'en remettait entièrement à lui, ce

(1) Voir les nos 18, 21, 23, 25, 28, 31 et 36.

furent Mme Seidler et Mlle Eunike, toutes deux aimées du public, qu'il désigna pour les rôles d'Agathe et d'Annette; l'excellent ténor Stümer et la basse Blume furent chargés d'interpréter Max et Gaspard. La suite prouva que ce choix était bon, car chacun seconda vaillamment le maître quand le jour du combat fut venu.

L'ouverture du nouveau théâtre fut fixée définitivement aux derniers jours de mai. Le 2 de ce mois, Weber et sa femme quittèrent Dresde; ils arrivèrent à Berlin le 4, et descendirent chez les parents de Meyerbeer, pour lesquels leur séjour dans cette ville fut une époque de fêtes. Durant ce temps, en effet, leur maison fut le rendez-vous de toutes les notabilités artistiques de Berlin.

Les répétitions du *Freischutz* commencèrent aussitôt; Weber fut satisfait des artistes, notamment de la gracieuse et espiègle Eunike, pour laquelle il écrivit la romance : *Un soir, défunt ma grand'tante*, et l'air qui suit : *La tristesse qui t'oppresse;* les chœurs étaient sus et marchaient bien; d'autre part, les décors étaient ébauchés et les costumes dessinés. Le premier soin de Weber fut de se mettre en rapport avec le décorateur, dont les paysages, à son point de vue, manquaient de vie; il avait effectivement esquissé de belles montagnes bleues et de beaux sapins noirs; Weber, lui, voulait, pour la scène de la fonte des balles, toute l'horreur d'un sabbat : « Je vous demande, disait-il au peintre, qui comprendra ma musique au milieu de vos collines et de vos sapins de salon? Faites-moi donc briller les yeux des hiboux, voler des chauves-souris, et faites-moi surtout apparaître dans votre décor des spectres et des squelettes grimaçants! » Quant aux costumes, ils le satisfaisaient moins encore; ils étaient, à son avis, beaucoup trop élégants; mais il lui fut répondu qu'on ne pouvait lui donner raison sur ce point. Par contre, Weber déclara que la mise en scène, modifiée suivant ses indications, était la meilleure qu'on pût désirer, et même il écrivit à M. de Kœnneritz, à Dresde, le priant d'envoyer à Berlin le machiniste en chef et le régisseur de l'Opéra pour l'étudier.

On dut, au bout de peu de jours, interrompre l'étude du *Freischutz*, tout le personnel du théâtre étant requis pour l'*Olympie* de Spontini, dont la représentation s'annonçait comme magnifique. Spontini occupait depuis quelques années un poste élevé à Berlin, celui de directeur de l'Opéra; il jouissait de la faveur toute spéciale du roi et ses œuvres étaient tenues en haute estime à la cour et dans les hautes sphères de la société. Un nouvel opéra de lui, monté avec un luxe inusité, dans lequel devait chanter la célèbre Mme Milder, et pour lequel on avait dépensé des sommes considérables, était donc un grand événement, qui ne laissait pas d'inspirer, hâtons-nous de le dire, des craintes sérieuses et légitimes au parti allemand, qui comprenait les académies, l'Université, la bourgeoisie, les sociétés de musique, mais qui ne pouvait lutter avec avantage contre le camp opposé, dont chaque tenant exerçait sur toutes choses une certaine influence. *Olympie* fut donc représentée avec une pompe qu'on n'avait déployée jusqu'alors pour aucun autre ouvrage; la valeur de la musique s'accrut encore de ces splendeurs; aussi le succès fut-il complet. Malheureusement, il ne se soutint pas; le mérite incontestable de l'œuvre demeura reconnu comme il convenait, mais l'engouement qu'elle avait provoqué à son apparition s'éteignit. *Olympie*, quoique reprise dans la suite avec éclat et demeurée au répertoire de toutes les scènes allemandes, disparut toujours de l'affiche au bout de peu de représentations.

On se remit aussitôt à l'étude du *Freischutz*. Les répétitions à l'orchestre se succédèrent avec rapidité, au milieu d'un enthousiasme toujours croissant. Il n'y en eut pas moins de seize, dont quatre générales, qui furent de véritables représentations. Pendant le cours de ces études, Weber fit divers changements à sa partition; c'est ainsi que le dernier finale ne reçut sa forme actuelle qu'après les premières répétitions; de même, il remania l'entr'acte qui suit la scène de la fonte des balles. L'activité déployée par Weber durant cette période tient du prodige; il trouva le temps, au milieu des occupations et des préoccupations qui l'assaillaient de toutes parts, de travailler à son *Concertstuck*. Ce célèbre morceau, qui est l'un des beaux fleurons de sa couronne de maître, fut terminé le matin même du jour où le *Freischutz* fut représenté pour la première fois; Weber en apporta les feuillets encore humides dans le salon où se trouvait son élève Bénédict; il se mit au piano et joua son *Concertstuck*, dont il traçait en même temps le programme. Bénédict nota de souvenir ce programme, mais, quoi qu'il fît, Weber ne voulut pas consentir à le laisser imprimer en tête de l'œuvre. Il l'a été depuis, d'après Max de Weber, auquel Bénédict le communiqua dans la suite; toutefois nous croyons devoir le reproduire ici, en raison de la célébrité de cette belle page : « La châtelaine est à son balcon. — Elle interroge tristement l'horizon. — Son époux est parti depuis longtemps pour la terre sainte. — Le reverra-t-elle jamais? — De sanglants combats ont eu lieu. — Et aucun message de lui! — En vain, elle prie Dieu. — Soudain, un affreux tableau se présente à son esprit halluciné : — son époux est étendu sur le champ de bataille, abandonné des siens; — le sang coule à flots de sa blessure. — Ah! que n'est-elle à ses côtés! — Mais la scène change, écoutez : quel est ce bruit dans le lointain? — Des armures brillent sur la lisière de la forêt; — des bannières flottent au vent. — A leur tête; c'est lui! — Elle vole au-devant de son bien-aimé; — il se précipite dans ses bras; — quels élans d'amour! — quelle joie! — Comme tout frissonne dans les bois et dans les blés, et proclame par mille voix l'éloge de l'amour fidèle. »

Enfin le 18 juin, jour fixé pour la première représentation du *Freischutz*, était arrivé. Bien longtemps avant l'heure où devait commencer le spectacle, la foule assiégeait les issues du théâtre; quand on ouvrit les portes, la salle fut prise d'assaut, au point qu'on eut à déplorer plusieurs accidents; la jeunesse, qui formait le camp de l'opposition, remplissait le parterre; les autorités des cercles littéraires et artistiques, ainsi que les gens de la haute fashion occupaient les stalles et les loges. Peu de hauts fonctionnaires, peu d'uniformes prirent leurs places à l'orchestre. Les musiciens commencèrent à s'accorder. Pendant ce temps, la foule discutait, avec un bruit croissant, des chances de la bataille qui allait se livrer. Soudain des bravos retentirent à l'orchestre; Weber venait d'y faire son entrée parmi les musiciens. Aussitôt, toute la salle éclata en applaudissements frénétiques. Trois fois Weber dut poser son bâton de mesure pour saluer avant de donner le signal de l'attaque. Puis, un silence religieux se fit dans l'assemblée, et l'ouverture se déroula dans toute la majesté de son irrésistible attraction. Elle produisit un effet immense; la foule était sous le charme d'un sentiment indéfinissable; elle écoutait recueillie; mais quand, après les coups de timbale sourds et terrifiants, dont l'effet est si saisissant, vint le vigoureux accord qui ouvre la péroraison ardente et joyeuse du morceau, un tel enthousiasme éclata dans la salle, un *bis* tellement unanime retentit, que l'ouverture dut être répétée; la seconde fois, le succès fut plus grand encore qu'à la première. Alors la toile se leva sur le décor de l'auberge dans la forêt. La première scène, enlevée avec feu, produisit un effet extraordinaire; l'air de Kilian et le chœur du Rire ne reçurent pas un accueil aussi enthousiaste; le trio qui suit reconquit la faveur du public, surtout à la phrase : *Ah! renais à l'espérance*, déjà entendue dans l'ouverture. Puis vint le *Sonnez, cors joyeux, dans la plaine*, puis la valse. Mais la scène s'obscurcit : l'air de Max :

Ah! trop longtemps de mes souffrances
J'ai dû subir l'horrible loi!

absorba tellement l'attention de l'auditoire que l'allegro suivant :

Frais vallons, bois, forêts sombres,

passa presque inaperçu. Le reste de l'acte s'en ressentit; la chanson à boire de Gaspard, qui était écrite en dehors de toutes les formes adoptées, ne fut pas comprise. Bref, la toile tomba silencieusement sur le premier acte, et pendant l'entr'acte, qui fut long, des discussions s'élevèrent de tous côtés. Dans la salle dominaient encore nombre de voix querelleuses, lorsque le maître reparut à sa place. Le rideau se leva sur le second acte. Une salve d'applaudissements salua l'apparition d'Agathe et d'Annette. Le duo et surtout l'ariette si fraîche d'Annette : *Qu'un garçon jeune et candide*, furent applaudis. Ce fut durant la grande scène d'Agathe, *Sans le revoir encor, faut-il fermer les yeux*, que le public se sentit enlevé, enthousiasmé. A ce moment, toute opposition disparut.

Surpris, charmés, les plus implacables antagonistes de Weber subissaient l'entraînement général. Ils applaudissaient. Dès lors, la réussite de l'ouvrage était assurée. Le trio qui suit fut écouté religieusement, et la scène de la Gorge-aux-Loups, avec ses apparitions et son décor sauvage, termina triomphalement le second acte. Si le tumulte avait été grand après le premier, il fut plus grand encore à ce moment. Mais quel autre caractère avaient revêtu les cris. « C'est admirable! c'est délicieux! c'est parfait! » s'écriait-on de toutes parts. Pendant ce temps, Weber s'était glissé dans sa loge, et tenait pressée sur ses lèvres la main de Caroline; tous deux pleuraient...

On commença le troisième acte. La prière et ensuite la romance d'Annette furent applaudies; la ronde fut redemandée; le chœur des chasseurs obtint un moindre succès; le public ne s'identifia complétement avec ce morceau que vers la dixième représentation. Mais le prince Ottokar a donné le signal du tir, et le délicieux finale se déroulant, quoiqu'un peu froidement en comparaison de l'effervescence qui avait accueilli les autres morceaux, couronna glorieusement cette mémorable soirée.

Le maître, acclamé, parut donnant la main à Mmes Seidler et Eunike. Des couronnes, des bouquets tombèrent à ses pieds. Quant aux applaudissements, ils ne paraissaient pas devoir prendre de fin.

En rentrant chez lui, Weber nota dans son agenda : « Ce soir première représentation du *Freischutz*—accueilli avec un enthousiasme incroyable. L'ouverture et la chanson populaire redemandées; sur dix-sept morceaux, quatorze applaudis à outrance. Tout pour le mieux; rappelé, je vins saluer en compagnie de Mme Seidler et de Mlle Eunike, attendu que je ne pouvais trouver les autres. Des vers et des couronnes sont tombés à mes pieds. *Soli Deo gloria.* »

EDMOND NEUKOMM.

(*La suite prochainement.*)

REVUE DES THÉATRES.

THÉATRE-FRANÇAIS : *A deux de jeu*, comédie en un acte, par M. Ernest Legouvé. — VARIÉTÉS : *La Permission de minuit*, tableau militaire, par MM. Jules Moineaux et Charles Dupeuty. — PALAIS-ROYAL : *Paris ventre à terre*, pièce fantaisiste en trois actes, par MM. Théodore Barrière et Léopold Stapleaux. — GAITÉ : *Nos Enfants*, drame en cinq actes et dix tableaux, par M. Ernest Rasetti.

La petite pièce que le Théâtre-Français a donnée récemment sous le titre de : *A deux de jeu* est moins une comédie qu'un proverbe. Tout, jusqu'à son titre, la classe dans la catégorie de ces esquisses légères qui, bâties sur la pointe d'une aiguille, ne sont maintenues en équilibre que par l'adresse de leurs interprètes.

Une grande dame, une marquise, s'est laissée séduire, comme une simple mortelle, par les dehors charmants d'un jeune roturier qui tient tout vulgairement la caisse d'une maison de banque. Il est résulté de cette intrigue clandestine un échange de lettres fort compromettantes pour la marquise. Or, un soir que notre grande dame se prépare à aller au bal, un monsieur se présente avec un petit paquet et lui apprend que le jeune caissier, entraîné par sa passion pour elle, a fait des emprunts forcés à son banquier, et qu'obligé de s'enfuir il a songé à lui renvoyer sa périlleuse correspondance. Mais le monsieur, offusqué des airs délibérés de la marquise, refuse d'accomplir sa mission, et menace de divulguer ces lettres d'amour. Alors commence une lutte entre la grande dame et l'inconnu qui finit par se laisser convaincre et par jeter les lettres au feu. C'est là que la marquise l'attendait; elle relève la tête avec insolence et l'accable de sarcasmes. Mais le monsieur prend immédiatement sa revanche, en faisant savoir à la grande dame qu'il est le frère du caissier, que toute cette histoire de détournement d'espèces est de pure invention, que le jeune fou refusait un riche mariage pour rester fidèle à sa belle maîtresse, et que, désormais édifié sur son compte, par la petite scène dans laquelle elle vient de jouer un si triste rôle, il ne peut manquer de redevenir raisonnable et d'accepter l'union qu'on lui propose.

Cette bluette est signée d'un académicien dont les lauriers n'en seront pas reverdis. Le succès en est dû tout entier à Mme Arnoult-Plessy et à Febvre, qui y font preuve tous les deux d'un talent incontestable.

— Les Variétés sont dans une bonne veine et peuvent attendre la rentrée d'Offenbach, dont *la Périchole* est en pleines répétitions et promet au maëstro un nouveau et brillant triomphe. Aux *Chambres de Bonnes* qui sont le principal attrait du spectacle quotidien, on vient d'adjoindre un petit acte sans prétention, intitulé *la Permission de minuit*. C'est un tableau militaire où le rire est produit par le contraste d'un long tambour-major qui est sur le point de s'unir à une toute petite repasseuse, frêle et délicate, tandis qu'un embryon de trombone de cavalerie a pour prétendue une gaillarde solidement découplée et d'allures masculines. A la faveur d'une *Permission de minuit*, nos deux troupiers s'aperçoivent qu'ils ont fait fausse route et ils troquent gaiement leurs amoureuses. Baron et Aurèle ont tout à fait les qualités spéciales de leurs rôles ; Mlle Julia est très-gentille, et Mlle Silly n'a recours cette fois à aucune excentricité d'un goût douteux pour dérider le public.

— Le théâtre du Palais-Royal nous a déjà montré *la Vie parisienne* dans ce qu'elle a de plus amusant et de plus original. L'odyssée de ce baron suédois à travers le monde des cocottes et des petits crevés ne visait pas d'ailleurs à l'enseignement philosophique, et les refrains d'Offenbach n'avaient d'autre prétention que celle de devenir populaires. C'est ce qui a sans doute décidé ce théâtre à reprendre en sous-œuvre la donnée de MM. Meilhac et Ludovic Halévy sous un aspect nouveau, dont l'idée première est à coup sûr fort ingénieuse et fort piquante. *Paris ventre à terre*, c'est l'existence fiévreuse que l'on mène aujourd'hui dans cette capitale de l'univers civilisé, où le tourbillon des affaires et des plaisirs vous emporte sans vous laisser le temps de vous reconnaître. Par ce temps de chemins de fer, c'est ce qu'on peut appeler vivre à la vapeur, dans le vertige d'un train-express. Il y a là un bon point de départ; reste à savoir où il nous conduit.

Un jeune cocodès, riche à millions, arrive de Carpentras avec son vieil oncle pour goûter des plaisirs de Paris, absolument comme le baron suédois de *la Vie parisienne*. Au débotté, nos deux provinciaux tombent entre les mains d'un Mentor, moins

plein d'années que d'expérience pratique, et les voilà lancés dans le mouvement. En quelques heures, le petit comte de Verasoy, grâce à la tutelle de son nouvel ami Follebraise, se trouve à la tête d'une maison montée et d'une maîtresse admirable, qui ne met pas plus de quelques minutes à le trahir. Il s'en console bien vite en ébauchant un mariage avec une jolie veuve qu'il a rencontrée dans un magasin quelconque. Mais Follebraise l'entraîne au bal, et il y fait la connaissance de Mlle Cléopâtre, jeune ingénue, dont la famille est aussi dans le mouvement jusqu'au cou. Affolé des charmes naïfs de Mlle Cléopâtre, il charge son oncle, le chevalier de Pontcassé, de défaire son mariage avec la veuve pour lui permettre d'aspirer à l'alliance des Beaucornet. Tout se décide entre deux contredanses et l'on cherche dans le bal un notaire pour dresser le contrat. Seulement, comme le père Beaucornet, un savant assez distrait de sa nature, a promis la main de sa fille à trois personnes à la fois, il faut que le comte de Verasoy se résigne à prendre son tour, ce qui, du reste, ne peut pas le retarder beaucoup. En effet, les deux premiers prétendants se retirent l'un après l'autre et laissent le champ libre au comte de Verasoy, pendant que l'innocente fiancée se fait enlever par son maître de piano. En fin de compte, elle est ramenée à temps pour signer son contrat, qui la rend millionnaire et comtesse.

Cette comédie fantaisiste, comme dit l'affiche, commence bien, mais finit mal. Le troisième acte est complétement manqué; le premier soir, il s'est terminé au bruit des sifflets. Et ce n'est certes pas la faute des acteurs, qui ont tenté l'impossible pour conjurer l'orage. Or, il faut qu'une pièce soit bien malade pour ne pas être sauvée par une réunion d'artistes tels que Geoffroy, Gil Pérès, Lhéritier, Priston, Lassouche, Mlles Alphonsine et Worms.

— La Gaîté vient d'inaugurer sa saison d'hiver par un drame intitulé *Nos Enfants*. Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, une étude de mœurs dans le genre de *Nos Intimes*; c'est, au contraire, une exception, qui a le tort d être présentée comme une généralité. Tous nos garçons, par bonheur, ne volent pas notre coffre-fort, et toutes nos filles ne se laissent pas séduire par un beau vicomte.

Dégagé de ses prétentions dogmatiques, le drame de M. Rasetti n'est pas absolument sans intérêt, mais il est un peu vulgaire. Le fils du comte des Haumes, après avoir rendu mère la fille d'un vieillard attaché à la maison, s'est jeté dans la débauche et, pour subvenir aux dépenses de ses maîtresses, il dérobe les bijoux de sa mère, de complicité avec le fils de son portier. Certains indices incriminent Marguerite, la fille séduite; aussi, lorsque son brave homme de père vient demander une réparation à la famille des Haumes: « On n'épouse pas une voleuse, » lui est-il répondu. Cependant, le complice du vicomte Lucien est peu à peu amené à faire des aveux. Alors, la situation change de face; le comte des Haumes, transformé par la honte et par le malheur, se présente humblement devant le père Giraud et lui demande, pour son fils, la main de Marguerite. Celle-ci a réfléchi; indignée, d'une part, de la conduite de son séducteur, et touchée, d'autre part, de l'amour discret d'un jeune artisan, qui consent à l'épouser malgré sa faute, elle refuse l'alliance de la noble famille, et devient la femme de l'ouvrier.

Cette analyse succincte ne nous a pas permis de faire ressortir le rôle du père Giraud, non plus que celui d'un enfant terrible appartenant au comte des Haumes; ce sont néanmoins les deux principaux sujets d'attraction de ce drame, si le public se décide à l'adopter. Le père Giraud est joué par Lesueur, comédien fort inégal, dont la mémoire est trop souvent rebelle, mais qui, en somme, est de bonne race. Il a des éclairs de talent qu'il serait injuste de méconnaître, notamment dans la scène où il plaide en faveur de sa fille. Quant au petit Toto, c'est Fanfan Benoiton qui le joue et qui s'en acquitte avec l'intelligence qu'on lui connaît et que le Vaudeville a mise en relief. Les autres personnages sont très-convenablement interprétés par Lacressonnière, Charles Lemaître, Alexandre, Lacroix, Mlle Raucourt et Mme Juliette Clarence.

D. A. D. SAINT-YVES.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a joué lundi et mercredi *Hamlet*, et vendredi *l'Africaine*. — Aujourd'hui, représentation extraordinaire : *la Juive*.

*** La représentation de *l'Africaine* donnée dimanche dernier par extraordinaire a fait salle comble. Aussi la direction de l'Opéra s'est-elle empressée de la jouer de aussi vendredi et le public y est de nouveau accouru en foule. Depuis quelque temps on n'avait pas entendu ces admirables mélodies de Meyerbeer, qui ont le privilége de passionner à la centième comme à la première audition. Aussi il fallait voir l'attention avec laquelle ce public du dimanche les écoutait, avec quel enthousiasme il les applaudissait! Ce n'était pas là pourtant une reprise annoncée avec grand fracas, c'était pour ainsi dire une représentation improvisée; mais quelle glorification nouvelle elle a offerte du génie du maître! Il est vrai de dire que la créatrice sans pareille du rôle de Sélika s'est surpassée; d'un bout à l'autre elle a été admirable. On aurait pu désirer auprès d'elle un plus grand nombre des interprètes qui la secondaient à l'origine, mais seule elle suffirait encore à porter le poids de cette œuvre gigantesque. La berceuse, l'immortel duo du quatrième acte et l'air du Mancenillier ont été pour Marie Sass l'objet des bravos et des rappels les plus enthousiastes. Inutile d'ajouter que la célèbre ritournelle du cinquième acte a été redemandée avec acclamation.

*** La distribution définitive des rôles aux artistes qui doivent interpréter la reprise des *Huguenots* a été arrêtée comme suit : Villaret (Raoul), Faure (Nevers), Belval (Marcel), David (Saint-Bris), Caron (Thoré), Grisy (Tavannes), Kœnig (Cossé), Mlle Hisson (Valentine), Marie Battu (Marguerite), Levielli (le page Urbain). — Cette reprise à laquelle la direction apporte les soins les plus méticuleux ne pourra guère, précisément par cette raison, avoir lieu avant la fin d'octobre.

*** La reprise du *Premier jour de bonheur* avait samedi rempli la salle de l'Opéra-Comique ; malgré le service fait à la presse, la recette a presque atteint 6,000 francs. — On attendait le comte et la comtesse Girgenti; mais la loge impériale disposée pour les recevoir n'a pas été occupée. — La distribution de l'opéra d'Auber n'avait subi de modification que dans le remplacement de Mlle Roze, qui a quitté le théâtre de la rue Favart pour continuer plus sérieusement encore ses études du chant sous la direction de M. Wartel. — Les artistes ont lutté de zèle et de talent pour donner à la réapparition de l'œuvre du grand compositeur tout l'éclat qu'elle comportait, et ils n'ont pas failli à cette tâche. — Capoul s'est voué corps et âme à une création qui comptera dans sa vie d'artiste; il a fanatisé l'auditoire, qui l'a applaudi, rappelé avec enthousiasme, et lui a fait répéter la romance du premier acte et le brindisi du second. — Quoique souffrante, Mme Cabel n'a jamais mieux chanté, et, après son air du second acte, plusieurs bouquets sont tombés à ses pieds. — L'intérêt de la soirée se concentrait surtout sur la débutante, à laquelle échéait la tâche difficile de remplacer Mlle Marie Roze. Disons de suite que la direction a eu la main heureuse en arrêtant son choix sur Mlle Gabrielle Moisset qui, après de consciencieuses études, a obtenu un premier prix aux derniers concours du Conservatoire. Si Mlle Roze était une charmante blonde, Mlle Moisset est une fort jolie brune, dont l'entrée a tout d'abord impressionné favorablement le public. Sans doute elle n'a pas les dehors chastes et candides qui étaient une des grandes séductions de sa devancière, mais elle a plus qu'elle le type oriental de la prêtresse d'Indra. Quant à son talent de cantatrice, il faut tenir compte de l'émotion qui la serrait en paraissant pour la première fois sur la scène, émotion malgré laquelle on a pu apprécier un timbre de voix des plus agréables, une diction intelligente, de l'art et du sentiment; ses gestes, sa démarche, ont été naturels, et il a été facile de reconnaître dans ces qualités les soins de son excellent professeur, M. Mocker. — La célèbre chanson des *Djinns*, empreinte d'une si douce langueur, a été un grand succès pour Mlle Moisset, qui a dû la répéter aux acclamations de la salle entière; elle n'a pas moins bien dit sa partie dans le nocturne à deux voix qu'elle chante au troisième acte avec Mme Cabel; l'union de leurs deux voix a causé une vive impression. — Mlle Moisset est donc désormais adoptée, et du *Premier Jour de bonheur* datera pour elle un premier jour de triomphe.

*** Les trois représentations du *Premier Jour de bonheur* données cette semaine n'avaient pas attiré moins de monde que celle de samedi ; la

recette s'est tenue à 7,000 francs. — Elles ont confirmé pleinement le succès obtenu par Mlle Moisset.

*** C'est jeudi prochain qu'a lieu la réouverture du théâtre italien, dans les excellentes conditions que nous avons signalées. La *Lucia*, interprétée par Mme Adelina Patti, Fraschini, Verger et Agnesi, inaugurera dignement la saison.

*** C'est aujourd'hui même que Mme Adelina Patti revient à Paris. Elle a terminé ses représentations à Hombourg, mardi dernier 22, par *la Sonnambula*. C'était sa *treizième* représentation, et le *treizième* opéra qu'elle jouait à ce théâtre en cinq semaines. — Avant de quitter Hombourg, Mme Adelina Patti a contracté un nouvel engagement avec la direction du théâtre italien de cette ville pour une série de quatorze représentations, du 7 août au 21 septembre 1869.

*** Aux engagements déjà faits par M. Pasdeloup pour le théâtre Lyrique, et que nous avons mentionnés dans notre dernier numéro, il nous faut ajouter ceux de MM. Bosquin, Coëlho, Verdellet, Berti, ténors; Lutz, Meillet, Caillot, Aubéry, Geraizer, Labat, Wartel et Gabriel, barytons et basses, etc. M. Pasdeloup s'est attaché comme accompagnateur M. Hector Salomon, qui remplissait les mêmes fonctions sous la direction précédente. — Les chœurs sont renforcés.— De nouveaux engagements sont encore projetés.—MM. Mangin et Vandenheuvel alterneront au pupitre du chef d'orchestre.—L'organisation administrative est complète. — Les répétitions du *Val d'Andorre*, du *Barbier* et de *Don Juan* vont se poursuivre activement sous la haute direction musicale et scénique de MM. Pasdeloup et Vizentini, régisseur général. Tant et de si intelligents efforts méritent d'être couronnés de succès. Nul doute que la réouverture du théâtre Lyrique (sa date n'est pas encore fixée) ne soit des plus brillantes.

*** Ainsi qu'il l'avait annoncé, le théâtre des Fantaisies-Parisiennes a fait exactement sa réouverture, hier soir, par *le Barbier de Séville*, de Paëssiello, son succès de l'an passé. Nous reparlerons de cette soirée, qui a servi de début à plusieurs artistes.

*** MM. H. Lefebvre, Bouvier et Frédéric Barbier viennent de lire aux Fantaisies-Parisiennes un opéra-comique en un acte ayant pour titre : *Gervaise*. Les rôles de cet ouvrage ont été distribués à MM. Barnolt, Davoust, Mmes Decroix et Auclaire.

*** Les nouveaux Bouffes-Parisiens doivent inaugurer leur campagne d'hiver mercredi prochain. En même temps que la salle a subi une restauration complète de bon goût, des améliorations notables ont été apportées dans le service de la scène. La troupe se compose de plus de quarante artistes, à la tête desquels on compte Mmes Schneider, Thierret, Mlle Deneux, MM. Désiré, Berthelier, Bonnet, Nathan, Aurèle, Gilbert, Petit, etc. — L'orchestre, de 32 musiciens, est dirigé par M. Jacobi, et 30 choristes sont placés sous la conduite de M. Emmelin.—Le spectacle d'ouverture se composera de deux pièces d'Offenbach, très-heureux, dit-on, du réveil de son ancien théâtre : *le Soldat magicien*, livret de MM. Nuitter et Tréfeu, et une nouvelle pièce de MM. Chirot et Duru, qui attend encore son titre définitif. *L'Arche Marion*, de MM. Albéric Second et Nibelle, et *les Deux Vieilles Gardes*, de Léo Delibes, compléteront le programme de cette intéressante soirée.

*** Le théâtre de l'Athénée a donné jeudi la 100e représentation de *Fleur de Thé*. — Vers la fin de la semaine *le Petit Poucet*, de MM. Vanloo et Leterrier, musique de Laurent de Rillé, sur lequel la direction compte beaucoup, fera son apparition accompagné d'un acte de M. Darcy : *les Bons Principes*, dans lequel débutera M. Duchesne, ex-artiste des Bouffes.

*** Les répétitions, à l'orchestre, de *la Perichole* ont commencé au théâtre des Variétés. Voici la distribution définitive des rôles : MM. Dupuis (Piquillo), Grenier (don Andrès), Christian (Panatellas), Lecomte (don Pedro), Blondelet (Tarapote), Bordier et Horton (deux notaires). — Mmes Schneider (la Périchole), Julia H. (Manuélita), Legrand (Guadaléna), Carlin (Berginella), C. Renault (Mastrilla), A. Latour (Frasquita), Gravier (Bambilla), Bénard (Ninetta). — Les décors et les costumes sont terminés et l'œuvre nouvelle d'Offenbach fera son apparition du 12 au 15 octobre.

*** On nous écrit de Bordeaux : « Les débuts se poursuivent au grand théâtre. Dans *Robert le Diable*, Dulaurens, notre premier ténor, Mme Meillet (Alice), Mlle Nau (Isabelle) ont conquis pleinement la faveur du public. La voix puissante de Dulaurens a produit un grand effet; Mme Meillet est supérieure dans le rôle d'Alice, et elle s'est élevée à une grande hauteur dans le trio final. Mlle Nau s'est fort distinguée dans son air d'entrée et dans l'air de Grâce; fort jeune encore dans la carrière théâtrale, elle nous paraît réservée à un brillant avenir. M. Pons (Bertram) a une voix magnifique, mais il ne sait pas s'en servir. Inutile d'ajouter que les décors, les costumes et la mise en scène ne laissent rien à désirer. En somme, la direction de M. Halanzier s'annonce sous les plus heureux auspices.

*** Le théâtre royal de la Monnaie, à Bruxelles, s'étant trouvé brusquement privé de premier ténor et de première chanteuse, par suite de la résiliation imposée par le mécontentement du public à M. Massy et à Mlle Marty, le directeur, M. Letellier, s'est empressé de se rendre à Paris pour solliciter de M. Perrin la cession pour quelque temps de Warot et de Mlle Godefroy. Un congé leur ayant été gracieusement accordé à cet effet, les deux artistes sont partis pour Bruxelles, et M. Warot doit y chanter successivement *la Muette*, *les Huguenots* et *l'Africaine*. Il est juste de constater en faveur de M. Massy que, dès qu'il s'est senti libre par sa résiliation, il a chanté dans *la Favorite* et *le Trouvère* de façon à faire regretter au public la précipitation de son jugement et la sévérité qu'il lui a montrée..

*** L'opéra de Louis Liebé, *la Fiancée d'Azola*, dont nous avions annoncé la mise en répétition à Carlsruhe, a été donné pour la première fois, le 9 de ce mois, à l'occasion de l'anniversaire de la naissance du grand-duc. La presse allemande n'a qu'une voix pour rendre hommage au mérite très-réel et très-solide de cet ouvrage, qui, avant le jugement du public, a eu déjà l'honneur bien envié de fixer, pour cette solennité, le choix de la commission très-sévère qui règle à Carlsruhe la composition du répertoire lyrique. Louis Liebé, bien connu comme compositeur de lieder et de chœurs, fait, avec *la Fiancée d'Azola*, ses premières armes dans la musique dramatique ; c'est une victoire complète qu'il a remportée. Distinction et richesse d'harmonie, coloris varié et fin d'instrumentation, abondance et très-souvent bonheur d'inspiration mélodique, entente de l'effet scénique, tout cela se trouve dans son œuvre. Disons d'ailleurs que le compositeur n'a point été mal servi par ses collaborateurs, MM. Linden, un Français, auquel appartiennent l'idée et l'exposition du sujet, et Adolphe Katsch, Allemand, qui a versifié le libretto dans sa langue. — Il s'agit d'une jeune meunière qui devient la femme de son seigneur, le marquis d'Azola, qu'elle aimait, le croyant simple jardinier. De cette simple donnée sont sorties plusieurs situations fort heureuses, et que le musicien a su habilement traiter. — Citons, comme morceaux principaux de la partition, au premier acte, le premier chœur, très-réussi, un air à boire, l'ariette *Ein guter Ehemann*, le grand air de Jeanne (la meunière), le duo d'amour, l'ariette du maître de poste ; au second acte, le grand air de Jeanne, la charmante cavatine avec accompagnement de cor anglais, la valse chantée, le finale ; au troisième acte, le ballet et le chœur arrangés sur l'air de la *Romanesca*, le duo sur le motif de valse, et enfin le refrain de Jeanne. — Le compositeur, après la représentation, s'est rendu après de longues hésitations au désir du public qui l'appelait sur la scène, avec ses principaux interprètes : Mlles Formaneck, Hauser, MM. Stolzemberg, Kœrner, Oberhofer. — On peut, après cela, prédire à *la Fiancée d'Azola*, sans crainte de se tromper, un succès aussi durable qu'il a été honorable.

*** Mlle Minnie Hauck vient d'être engagée à de brillantes conditions par M. Mapleson pour une série de représentations qu'elle donnera sous sa direction au théâtre royal de Covent-Garden, du 26 octobre au 30 novembre prochain ; M. Strakosch, bien entendu, accompagnera en Angleterre sa nouvelle étoile. — Mlle Hauck nous reviendra pour rentrer au théâtre italien, le 20 décembre. Son engagement avec M. Bagier commence à cette époque.

*** Toujours de nouveaux théâtres ! On parle d'en édifier un au boulevard Haussmann.

NOUVELLES DIVERSES.

*** Les examens d'admission aux classes de déclamation du Conservatoire impérial de musique auront lieu dans dans les premiers jours d'octobre. Les aspirants peuvent dès à présent se faire inscrire au Conservatoire, rue du Faubourg-Poissonnière, 15.

*** La réouverture des Concerts populaires de musique classique aura lieu le dimanche 18 octobre, sous la direction de M. Pasdeloup. Les abonnés qui désirent conserver leurs places sont priés d'en faire retirer les coupons dans les bureaux de location avant le 12 octobre; passé cette époque, l'administration en disposera.

*** La réouverture du Casino-Cadet, qui lui aussi fait peau neuve, avait attiré vendredi soir une foule immense. La salle complétement restaurée était étincelante. L'orchestre, sous la direction d'Aug. Mey, chef-d'orchestre de Mabile, qui succédait à Arban, a joué avec un ensemble parfait et un grand entrain les ouvertures de *la Sirène*, de *Si j'étais roi*, et les quadrilles en vogue sur *la Grande Duchesse*, *Fleur de Thé*, *les Pompiers*, etc., etc. Plusieurs ont été bissés et couverts d'applaudissements. La soirée a été des plus brillantes et d'un heureux augure pour celles qui suivront.

*** La transformation du théâtre du Prince-Impérial en Alhambra londonnien revient de nouveau sur le tapis des nouvellistes et de la spéculation. Ce ne serait pas, à vrai dire, une mince entreprise! L'Alhambra, dont on voudrait importer le *fac-simile* à Paris, ne représente pas, en effet, un capital moindre de 2,500,000 francs. Ce célèbre et magnifique établissement ouvert depuis trois ans dans Leicester-Square, sous la direction de M. Strange (aidé d'un personnel de cinq cents employés dont quatorze constables particuliers), attire chaque soir plus de cinq mille visiteurs. L'entrée est de 1 shilling (1 f. 25); total moyen des recettes journalières : 6,250 fr., sans compter le bénéfice des consommations et des représentations de jour. L'administration solde par mois 50,000 francs d'appointements. L'orchestre se compose de soixante musiciens.

Cent cinquante danseuses forment le corps de ballet et l'on compte vingt-cinq chanteurs. L'aménagement et la décoration de l'Alhambra sont d'un comfort et d'un luxe particulièrement remarquables. Le dimanche — détail bien anglais — ce magnifique établissement de plaisir s'emplit de fidèles qui viennent entendre des sermons. Une chaire remplace sur la scène les danses et les harmonies légères de la semaine.

*** Sivori vient de partir pour Gênes; il assistera à l'inauguration de la salle des concerts, qui doit porter son nom. Le célèbre violoniste se propose de passer quelques mois en Italie et de se faire entendre dans les principales villes.

*** On annonce l'arrivée à Paris: de M. Carlo Pedrotti, directeur du Lycée musical et chef d'orchestre du théâtre Regio, de Turin, auteur d'ouvrages dramatiques qui ont eu un grand retentissement en Italie; — de M. Filippo Filippi, critique musical de la *Perseveranza*; — de M. Muzio, chef d'orchestre et professeur de chant des plus distingués.

*** Carlo Pedrotti a écrit un nouvel opéra dramatique en quatre actes, intitulé *Olema*, poëme de Piave, qui sera représenté l'hiver prochain au théâtre de la Fenice à Venise.

*** Aimé Maillart, après avoir passé à Trouville un mois qui a influé très-favorablement sur sa santé, est de retour à Paris. L'auteur des *Dragons de Villars* va pouvoir se remettre au travail du nouvel ouvrage qu'il compose pour le théâtre de l'Opéra-Comique, sur un poëme de Maquet.

*** En annonçant cette semaine la mort d'un homme qui inventait des cris de rues pour les marchands ambulants, *le Figaro* rappelait à ses lecteurs « que de nombreux ouvrages existent *depuis des siècles* sur les cris du *monde entier*,» et pour préciser davantage il ajoutait: « Kastner possède quatre volumes de notes complètes sur cette partie inconnue des chants populaires. » Nous ne savons combien notre célèbre et regretté collaborateur *possédait* — car l'année dernière la mort l'a ravi à ses études favorites — de cahiers de notes sur cette partie des chants populaires, mais ce que nous pouvons affirmer sciemment, c'est qu'en 1857 il publiait, sous le titre des *Voix de Paris*, un remarquable ouvrage, fort consulté depuis lors, et qui traite de l'importance philosophique de l'étude du cri; du cri individuel et du cri de labeur; des cris de Paris depuis le moyen âge jusqu'à nous; des applications musicales des cris populaires, etc.

*** La partition pour chant et piano de *l'Amour et son carquois*, musique de M. Ch. Lecocq, paraît aujourd'hui chez l'éditeur Gérard. On se rappelle avec quel charme Mmes Irma-Marié et Lovato ont créé les rôles de l'Amour et de Thisbé dans cette pièce qui a précédé *Fleur de Thé* au théâtre de l'Athénée. Bien que le succès de *Fleur de Thé* ait été beaucoup plus retentissant que celui de sa devancière, la musique de *l'Amour et son carquois* ne lui est cependant inférieure en rien. Ne voulant pas entrer dans l'analyse de cette partition, nous nous bornons à citer ce qu'un critique éminent, M. B. Jouvin, a dit à ce sujet : « M. Charles Lecocq a résolu le problème, difficile à trouver dans le petit théâtre pour lequel il travaillait, d'écrire de la vraie musique en restant dans les conditions amusantes de l'opérette. Il y a de la distinction toujours, de l'originalité quelquefois dans son chant, qui conserve les franches et vives allures de l'improvisation. Le duo chanté par l'Amour et Thisbé, duo qui contraste avec le reste par la note tendre et voilée, est un morceau tout bonnement exquis. N'eût-il écrit que ce duo, M. Charles Lecocq serait déjà un artiste de talent, d'un talent tout formé; mais il y a en outre de bien jolies choses dans les pages légèrement touchées de sa partition. »

*** D'après une statistique publiée cette semaine par *l'Opinion nationale* et reproduite dans d'autres feuilles, la durée moyenne de l'existence des musiciens serait de 38 ans. Or, Mozart a vécu 35 ans; Beethoven, 55; Gluck, 75; Haendel, 74; Haydn, 77; Grétry, 72; Weber, 40; Boïeldieu, 50; Halévy, 63; Meyerbeer, 72. M. Auber à 88 ans. Sur quelles bases l'auteur de la statistique en question appuie-t-il donc son élucubration fantaisiste?

*** L'excellente musique des zouaves de la garde, que nous avons eu souvent l'occasion d'applaudir au Pré-Catelan, a exécuté avant-hier, au jardin des Tuileries, une charmante fantaisie intitulée *l'Orientale*, composée par son habile chef M. Hemmerlé. On a aussi vivement applaudi la polka *Zerline*, d'E. Ettling, pour piston, exécutée avec une grande perfection par M. Yosse, digne émule de Forestier, Lévy, Arban, etc.

*** Le bruit ayant couru dernièrement qu'une association avait été conclue entre les administrations du Jardin Mabile et du Casino-Cadet, nous sommes priés de démentir cette nouvelle qui n'a rien d'exact.

*** Ces jours derniers, M. Humbert Ferrand, l'auteur du libretto des *Troyens*, de Berlioz, est mort du chagrin de n'avoir pu obtenir une commutation de peine pour l'assassin de sa femme, Blanc-Gonnet condamné à mort et exécuté.

ÉTRANGER

*** *Bruxelles.* — La première représentation, impatiemment attendue, des *Géorgiennes* d'Offenbach, vient d'avoir lieu au théâtre des Galeries Saint-Hubert, avec un succès complet. Mme Delvil comptera le rôle de Féroza parmi ses meilleures créations. Une débutante, Mlle Gauthier, a été très-bien accueillie. Duplan, Calvin et Hittemans sont fort amusants dans leurs rôles burlesques.

*** *Bade.* — La *Favorita* a succédé à *Norma*. Les honneurs de la soirée ont été pour Steller et Mme Fricci; ces deux artistes éminents sont restés à la hauteur de leur grande réputation. *Lucia* a terminé la courte série des opéras italiens, qui ont cédé, mardi dernier, la place au joyeux répertoire d'Offenbach, et en première ligne à la *Chanson de Fortunio*, dont les rôles avaient été distribués à Désiré, Jean-Paul, Mmes Zulma-Bouffar, H. Loyé, Lévy, Lentz, Jouven, Domergue.—Désiré et Mlle Bouffar ont joué *Lischen et Fritzchen*. — Après les concerts, et opéras de la saison, il était à craindre que la soirée musicale de M. Besekirsky n'attirât pas une grande affluence. Le célèbre virtuose a dû néanmoins être content de l'accueil si chaleureusement sympathique qui lui a été fait par une société d'élite. — Il a interprété des morceaux de Vieuxtemps et de Wieniavski avec une grande habileté; nous le préférons toutefois dans ses propres œuvres, sa *Polonaise de concert*, entre autres, et sa Mazurka, qu'on a voulu entendre deux fois. Mme Fricci Baraldi, MM. Neri Baraldi et Steller apportaient un grand attrait à la partie vocale de ce concert.— Besekirsky est engagé pour cet hiver par les sociétés musicales de Cologne, d'Aix-la-Chapelle et de Dusseldorff, ainsi que pour un concert du Gewandhaus de Leipsick.

*** *Carlsruhe.* — Mlle Aglaé Orgéni a donné, au théâtre grand-ducal, quelques représentations fort suivies. Dans *Lucie* et *la Somnambule*, notamment, elle a conquis tous les suffrages par la beauté de sa voix, la *maestria* de son chant et le charme de son jeu.

*** *Weimar.* — Le titre de « maître de chapelle » a été accordé à Ed. Lassen. Ces fonctions n'avaient été remplies par personne depuis le départ de Liszt.

*** *Darmstadt.*— Le séjour de la cour de Russie a stimulé l'activité de la direction du théâtre; *l'Africaine*, *le Postillon*, *Roméa*, *les Noces de Figaro*, *le Trouvère* (pour la fête de l'Empereur), ont été donnés coup sur coup. On annonce comme nouveautés : *la Belle Hélène*, *le Premier Jour de bonheur* et la reprise de *la Reine de Saba*, qui a été fort goûtée ici à sa première apparition. — Le grand festival du Rhin central doit avoir lieu les 27 et 28 septembre, à l'Arsenal.

*** *Leipzig.* — La tragédie *Phædra*, du prince Georges, musique de Taubert, vient d'être donnée ici avec un brillant succès. — Henri Laube, l'auteur dramatique, prend la direction du théâtre à partir du 29 janvier prochain.

*** *Hambourg.* — Le directeur des musiques des gardes du corps prussiens, M. Wieprecht, cédant à des invitations réitérées, est venu donner ici quelques concerts avec les musiques des deux régiments qui ont remporté le premier prix au concours de l'Exposition universelle de Paris. Le dernier a eu lieu le 5, jour anniversaire de la naissance de Meyerbeer; on l'avait entouré, en raison de cette circonstance, d'un éclat inaccoutumé, et toutes les musiques de cavalerie prussienne y ont pris part. Des fragments de *l'Africaine* et des *Huguenots*, très-habilement arrangés et admirablement exécutés, ont excité dans le public de véritables transports d'enthousiasme.

*** *Prague.* — Le titre du dernier opéra en trois actes de MM. de Flotow et Genée est maintenant : *les Musiciens*, « die Musikanten. » La représentation en est ajournée à l'année prochaine, M. de Flotow devant se rendre incessamment à Paris, où sera monté cet hiver au théâtre de l'Opéra-Comique son opéra *l'Ombre*, dont M. de Saint-Georges a écrit le poëme.

*** *Milan.* — Le succès de *Dinorah* grandit chaque soir au théâtre Carcano. Mlle de Maësen et le ténor Minetti sont l'objet des plus flatteuses ovations. L'air de *l'Ombre* est, comme toujours, bissé à toutes les représentations; Mlle de Maësen le dit, du reste, avec un charme indescriptible. — A Santa Radegonda, la *Grande Duchesse* fait son chemin de la manière la plus brillante. Mme J. Borghèse, qui est depuis le 12 en possession du principal rôle, en tire un excellent parti et ne fait point regretter sa devancière. Les autres rôles sont remplis à souhait. *Les Noces de Jeannette* et *la Chanson de Fortunio* ont été données cette semaine. — Les instances les plus flatteuses sont faites auprès de Henri Panofka, pour qu'il se fixe d'une manière définitive à Milan. Les succès obtenus par l'éminent professeur dans l'enseignement du chant ont motivé ces démarches qui n'ont point encore eu de résultats. « Il est à désirer, dit le *Trovatore* à ce propos, qu'enfin nous puissions entendre des chanteurs qui *chantent!* »

*** *Saint-Pétersbourg.* — Le Conservatoire a pu, et il faut l'en féliciter, reconquérir pour sa classe de chant Mme Nissen-Saloman, qui avait quitté depuis peu la position qu'elle occupait avec tant d'éclat dans cet établissement. Le violoniste Auer, nommé professeur de violon est déjà entré en fonctions. — Les représentations de l'opéra italien commenceront le 4/16 novembre, avec *Lucia*, et dureront quatre mois pleins, jusqu'au 2/14 mars. — Mlle Henriette Dor, première danseuse de l'Opéra de Paris, a débuté avec succès dans *le Corsaire*.

Le Directeur : S. DUFOUR.

CHEZ BRANDUS ET DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU.

Sous presse :

Un volume, format in-8°, prix net : 5 francs

Contenant les

VINGT-QUATRE PRÉLUDES DANS TOUS LES TONS

DE

STEPHEN HELLER

En vente :

1. **Dédicace.**	7. **Sérénade.**	13. **Souvenir.**	19. ***
2. **L'Obstinée.**	8. **Affirmation.**	14. **Emportement.**	20. **Songerie.**
3. **Humour.**	9. **Monologue.**	15. **Berceuse.**	21. **Volage.**
4. **Récitatif.**	10. **Arabesque.**	16. **Regrets.**	22. ***
5. **Méditation.**	11. **Reproche.**	17. **Chansonnette.**	23. **Paysage.**
6. **Résolution.**	12. **Scabieuse.**	18. ***	24. **Sonnet.**

Op. 24. *Scherzo*, dédié à Liszt . . 7 50
Op. 28. *Caprice symphonique* . . . 9 »
Op. 29. *La Chasse*, étude caractéristique. . . . . 6 »
Op. 41. *Caprice* sur *le Déserteur* . 6 »
Op. 42. *Valse élégante* . . . . . 6 »
Op. 43. *Valse sentimentale* . . . . 6 »
Op. 44. *Valse villageoise* . . . . . 6 »
Op. 49. *Quatre arabesques*, en trois suites, chaque. . . . . 5 »
Op. 50. *Scènes pastorales*, en deux suites, chaque. . . . . 6 »
Op. 52. *Vénitienne*. . . . . 9 »
Op. 53. *Tarentelle*. . . . . 9 »
Op. 54. *Fantaisie*.. . . . . 7 50
Op. 55. *La Fontaine*, mélodie de Schubert, caprice 7 50
Op. 56. *Sérénade* . . . . . 6 »
Op. 57. *Scherzo fantastique*. . . . 9 »
Op. 58. *Rêveries*. . . . . 6 »
Op. 59. *Valse brillante*. . . . . 6 »
Op. 60. *Canzonetta* 7 50
Op. 61. *Deuxième tarentelle*. . . . 9 »
Op. 62. *Deux valses*, deux suites, chaque . . . . . 5 »
Op. 63. *Capriccio*.. . . . . 6 »
Op. 64. *Presto cappriccio* (Humoreske) . . . . . 9 »

Op. 65. *Deuxième sonate*. . . . . 15 »
Op. 67. *La Vallée d'amour*, mélodie de Mendelssohn . . . . . 5 »
Op. 68. *L'Alouette*, mélodie de Schubert, caprice brillant. 5 »
Op. 69. *Chant national*, de Mendelssohn-Bartholdy, fantaisie en forme de sonate. 9 »
Op. 70. *Caprice brillant* sur *le Prophète*. 7 50
Op. 71. *Aux mânes de Chopin*, élégie et marche funèbre . . 7 50
Op. 72. 1. *Le Chant du matin* . . 4 50
2. *Le Chant du troubadour* 4 50
3. *Le Chant du dimanche*. 4 50
Op. 73. 1. *Le Chant du chasseur* . 4 50
2. *L'Adieu du soldat*. . . 4 30
3. *Le Chant du berceau* . 3 »
Op. 94. *Tableau de genre*. . . . . 9 »
Op. 98. *Improvisation* sur une mélodie de R. Schumann . . 7 50
Op. 101. *Rêverie d'un promeneur solitaire* (J.-J. Rousseau) . 9 »
Op. 102. *Morceau de chasse*. . . . 9 »
Op. 109. *Feuille d'automne* . . . . 9 »
Douze pensées fugitives, op. 30, pour piano et violon, par S. Heller et H. Ernst, ch. 6 »

Trente mélodies de F. Schubert, transcrites pour le piano, chaque. 4 50

Adieu.	Tu es le repos.
Les Astres.	Dans le bosquet.
La Berceuse.	Les Plaintes de la jeune fille.
Jeune Fille et la Mort.	
La jeune Mère.	Impatience.
Rosemonde.	Bonjour.
La Sérénade.	Le Départ.
Ave Maria.	Le Voyageur.
La Barcarolle.	La Truite.
Cloche des agonisants.	Sois toujours mes seules amours.
Eloges des larmes.	
La jeune Religieuse.	Le Pêcheur.
Marguerite.	Chanson des chasseurs.
La Poste.	L'Echo.
Le Roi des Aulnes.	Désir de voyager.
Chasseur des Alpes.	Mes rêves sont finis.

Pensée 2 50

Préludes pour le piano (tirés de l'op. 81):

1. *Feu follet, Sérénade* . . . . 5 »
2. *Arabesque, Rêverie* . . . . . 5 »
3. *Berceuse, Deuil; Chanson de mai* 5 »
4. *Paysage, Sonnet* . . . . . 5 »
5. *Appassionato, Elégie* . . . . 5 »

—

Répertoire de Musique classique de Piano

1er VOLUME :

F. MENDELSSOHN

Romances sans paroles

Collection complète. — Revue par Stephen Heller.

2e VOLUME :

STEPHEN HELLER

Œuvres de Piano,

Avec une préface de M. Fétis.

Prix de chaque volume : 10 francs net.

ÉTUDE EN FA MINEUR

Composée pour le Piano par

F. MENDELSSOHN-BARTHOLDY

Prix : 6 francs. *Prix : 6 francs.*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

35e Année. N° 40. 4 Octobre 1868.

ON S'ABONNE :

Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.

Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Théâtre impérial Italien : réouverture ; *la Lucia di Lammermoor.* — Théâtre des Bouffes-Parisiens : réouverture ; *l'Arche-Marion, le Fifre enchanté et l'Ile de Tulipatan*, par **Elias de Rauze.** — Théâtre des Menus-Plaisirs : *les Croqueuses de pommes.* — Théâtre des Fantaisies-Parisiennes : réouverture ; *le Barbier de Séville*, par **Maurice Gray.** — Wachtel et *le Postillon de Lonjumeau.* — *Armide* (première partie, 2e article), par **A. Thurner.** — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

THÉATRE IMPÉRIAL ITALIEN.

(Réouverture le 1er octobre 1868.)

La Lucia di Lammermoor.

La salle Ventadour offrait jeudi soir l'aspect d'un salon princier ouvert pour une fête. Moulures blanc et or se détachant vivement sur le velours et les tentures rouges des loges ; tout le balcon devenu un hémicycle de balustres dorés ; la lumière se jouant avec bonheur sur ces brillantes facettes et sur des glaces nombreuses ; c'est vraiment élégant, gai, étincelant ! — Mais aussi l'on fêtait la rentrée de Mlle... pardon ! de Mme Patti et de Fraschini. La salle était comble, et bien que la plupart des abonnés des premières loges fussent encore à la campagne ou aux villes d'eaux, elle était on ne peut mieux occupée. Ces deux noms : *Patti* et *Fraschini* sur l'affiche avaient suffi pour enlever la location.

Il est superflu de parler de l'exécution de cet ouvrage si vieux et éternellement jeune. L'attrait de la soirée était la rentrée des deux grands artistes. Une curiosité toute naturelle s'y joignait, pour la ravissante cantatrice qui vient de changer la couronne de fleurs d'oranger contre la couronne de marquise aux feuilles et perles alternées.

Dès qu'elle a paru, la salle a fait éclater une triple salve d'applaudissements : c'était le *well come* donné à l'artiste et à la patricienne.

Puis les applaudissements ont accompagné tous ses morceaux. Après l'air de *la Folie*, qu'elle a dit comme elle sait seule le dire, les bouquets se sont ajoutés aux marques d'enthousiasme. Et on ne cessait jamais de rappeler la gracieuse *diva*, de la saluer des cris de *brava !*

Il faut dire aussi que le talent de l'artiste dramatique s'est bien plus développé chez la cantatrice. Dans la scène de la malédiction et dans celle de la folie, elle a joué en véritable tragédienne. Quant à la voix, elle est aussi fraîche et aussi pure, et elle a paru encore plus puissante.

Fraschini suit le sort heureux de cet heureux opéra. Il a été un des premiers en Italie à chanter *Lucia ;* il la chante encore : la voix est toujours belle, mais combien le talent a grandi ! Fraschini est vraiment le type du ténor italien. Quel style et quelle méthode ! Et comme sa voix se marie bien dans le duo d'amour avec celle de Mme Patti ! Comme elle éclate dans le grand finale du deuxième acte, à la scène de l'imprécation !

MM. Verger et Agnesi ont eu leur part de succès, et bien méritée. Le quatuor, ce morceau qui suffirait à la gloire d'un compositeur, dit par ces quatre artistes, a transporté l'auditoire.

Et en sortant de la salle on lisait l'affiche qui promettait pour samedi (hier) *Rigoletto*, avec Mme Patti, Fraschini, Delle Sedie et Mlle Grossi !

E. R.

THÉATRE DES BOUFFES-PARISIENS.

(Réouverture le 30 septembre 1868.)

L'Arche-Marion, *opérette en un acte de* M. Albéric Second, *musique de* M. Adolphe Nibelle. — **Le Fifre enchanté**, *opérette en un acte de* MM. Nuitter *et* Trefeu, *musique de* M. J. Offenbach. — **L'Ile de Tulipatan**, *paroles de* MM. Chivot *et* Duru, *musique de* M. J. Offenbach.

Lui aussi, le théâtre des Bouffes, a voulu faire peau neuve, et directeur, ornemaniste et doreur n'y ont ménagé ni leur bourse ni leur habileté. Si le mot « bonbonnière » n'avait déjà trop servi, nous l'emploierions pour désigner la salle des Bouffes. C'est frais, coquet, charmant ! En en prenant la direction, M. Noriac a paru montrer qu'il tenait à conserver à cet amusant théâtre sa double physionomie : la gaieté folle, la farce bouffonne, le franc éclat de rire, — et un certain cachet littéraire, le caractère et l'esprit de l'opéra-comique français. Aussi nous a-t-il donné, dès le premier

soir, un heureux échantillon des deux genres : l'opéra-comique en miniature d'abord, et tel que l'aurait pu jouer la salle Favart; ensuite, la bonne et grosse farce désopilante, rappelant les premières années du petit théâtre qui depuis... mais alors il n'était pas si ambitieux et n'avait pas encore touché aux dieux et déesses de l'Olympe, il n'avait pas encore parodié Homère et Gluck.

L'Arche-Marion est une petite comédie à rôles jumeaux, si l'on peut employer cette locution. Deux individus ayant fait chacun une sottise, et n'en osant pas affronter les conséquences, veulent se jeter à l'eau. Une jeune fille accorte et pimpante passe, et la fable des deux coqs et de la poule reste à peu près la même, mais dans un autre genre. Ils étaient d'accord pour se tuer; voilà que chacun des deux voudrait que l'autre se jetât dans la rivière, pour que le survivant épousât la belle enfant. Celle-ci, qui n'est pas bête, cherche un expédient, elle veut gagner du temps: Buvons, dit-elle. L'un d'eux se grise et s'endort ; l'autre, plus avisé, trouve le moyen de faire la cour à la jeune fille et de se faire accepter. Un écrivain public du nom de Saturne complète le quatuor ; c'est un rôle fort comique qui traverse toute la pièce et l'égaie. Comédie et vers sont d'un homme de lettres et d'un homme d'esprit, de notre cher confrère Albéric Second.

La musique, de M. Adolphe Nibelle, a la saveur de l'ancien opéra-comique, qui n'est certes pas à dédaigner; on devine que le compositeur a étudié les beaux modèles : légère, agréable, facile, bien orchestrée, elle gagnera à être mieux exécutée.

—*Le Fifre enchanté* est un bijou, c'est de l'Offenbach de salon: on y reconnaît les aspirations mélodiques de l'auteur du *Mariage aux Lanternes* et de la *Chanson de Fortunio*. Il y a là l'air du *Fifre* qui va devenir populaire, et surtout un morceau d'ensemble sur ces mots : *Ça sent la truffe!* qui est un modèle du genre. Ces deux suffisent au succès d'une opérette, et ils ne sont pas les seuls qu'on ait applaudis. Ems avait eu la primeur de cette ravissante opérette, Paris en a ratifié le succès.

—Après le sourire, le rire aux éclats. La pièce de MM. Chivot et Duru ne s'analyse pas. Elle roule sur une donnée des plus amusantes. Le grand-duc Cacatois XXII a une fille qui passe pour un garçon. Son sénéchal, en revanche, a un fils qui passe pour une demoiselle. Faites qu'ils s'aiment; mettez la mère du jeune homme dans le secret, — et partez de là. Je vous laisse imaginer les scènes comiques qui s'ensuivent. On riait déjà à se tordre; mais lorsque Berthelier (Cacatois XXII), ahuri par tout ce qu'on vient de lui dire au sujet du sexe des deux amoureux, commence un calcul arithmétique, un fou rire s'empare de la salle tout entière, et quand la toile tombe il n'a pas encore cessé.

Je vous laisse à penser si Offenbach a profité de l'occasion pour faire rire aussi ses mélodies et ses instruments. L'entrée de Cacatois XXII avec une mélopée de mare aux canards est une trouvaille. Il est vrai qu'il n'y a que Berthelier qui puisse remplir ce rôle. Mme Thierret était comme en famille; son apparition a égayé tout l'auditoire. Victor est un orchestre à lui seul. Quand il a imité avec ses lèvres le son du violoncelle, Seligmann, qui était dans la salle, en a pâli.

On a tant ri, on s'est tant amusé à *l'Ile de Tulipatan*, qu'après la pièce presque tout le monde est parti. Nous ne savons pas devant qui on a joué *les Deux vieilles Gardes* de M. Delibes, un bon appoint aux trois pièces nouvelles et que M. Noriac a donné peut-être pour prouver qu'il conservait l'ancien répertoire des Bouffes.

Un mot encore : la direction de l'orchestre est confiée à M. Jacobi, et il s'en acquitte à merveille.

ELIAS DE RAUZE.

THÉATRE DES MENUS-PLAISIRS.

LES CROQUEUSES DE POMMES,

Opérette en cinq actes, paroles de MM. EUGÈNE GRANGÉ *et* EMILE ABRAHAM, *musique de* M. LOUIS DEFFÈS.

(Première représentation le 28 septembre 1868.)

... Car enfin, si un ouvrage musical en cinq actes, contenant une trentaine de morceaux plus ou moins développés, bourré d'airs, de couplets, de duos, de morceaux d'ensemble, de chœurs, de finales, si un tel ouvrage ne constitue qu'une opérette, je me demande comment on devra appeler des productions vraiment légères et peu développées, telles que *les Noces de Jeannette, le Concert à la cour, les Sabots de la Marquise, les Trovatelles*, etc., et de quelle façon un compositeur devra s'y prendre à l'avenir pour écrire un véritable opéra ? En effet, vous remarquerez avec moi...

Et mon interlocuteur, dont la loquacité semblait ne point connaître d'obstacles, aurait continué ainsi pendant une heure ou deux peut-être, si, profitant d'une ondulation de la foule à la sortie du théâtre, je n'avais réussi de cette façon à échapper à la persistance d'un raisonnement d'ailleurs fort sensé.

Il est de fait que la partition écrite par M. Deffès sur le livret (?) des *Croqueuses de pommes* est abondamment fournie, et constitue un opéra, dans toute la force du terme. L'affiche est donc dans son tort en la qualifiant de simple opérette. Il est vrai que si M. Deffès a écrit tant de musique, c'est que ses collaborateurs lui avaient tracé de nombreux morceaux; si ces morceaux étaient nombreux, c'est que les épisodes ne l'étaient pas moins, c'est que les scènes se multipliaient, et..... et voilà ce qui fait que, à mon sens du moins, la nouvelle pièce des Menus-Plaisirs, tout agréable qu'elle soit, est trop longue d'un bon quart, et réclame d'énergiques amputations.

Les Croqueuses de pommes, en effet, ne sont qu'une répétition amusante, mais un peu délayée, de ces divers tableaux de la vie factice de Paris, de ces pièces à cocottes et à petits crevés que l'on présente si fréquemment au public depuis une dizaine d'années, et dont *les Chevaliers du Pince-Nez* sont restés le type d'autant plus réussi qu'il était le plus court, le plus rapide et le plus vivement mené. Je ne mets pas en doute le succès de la nouvelle pièce, mais cinq actes sont de trop pour cela, et je crois que pour atteindre ce succès les auteurs devront consentir à de nombreux sacrifices, et jeter bravement par-dessus le bord tout ce qui est inutile à l'action et peut entraver sa marche.

Ceci établi, j'en arrive à la musique de M. Deffès, dont on peut dire, ainsi que de la Philiberte de M. Augier :

Elle est charmante, elle est charmante, elle est charmante!

Pleine de grâce, d'élégance et de finesse, la partition des *Croqueuses de pommes* est charmante, en effet, d'un bout à l'autre, écrite simplement, comme il convenait au théâtre, sans prétention, sans ambition, sans hautes visées, avec une distinction de formes et un art du bien dire des plus remarquables.

Il me serait impossible, on le conçoit, de faire une analyse détaillée des morceaux qui la composent; les colonnes de ce journal n'y suffiraient pas, et j'encourrais le reproche d'accaparement. Pourtant, je veux citer au moins quelques morceaux de cette œuvre fine, délicate, qui se fait remarquer surtout par une rare et louable sobriété.

Je mentionnerai d'abord une chanson rustique en *si* bémol, franche et bien venue : *Où cours-tu, ma brunette?* dont le refrain à deux voix est d'un effet charmant, et qui commence très-bien le premier acte, lequel se termine par un excellent finale. Au second,

il faut distinguer une fort jolie romance de soprano : *En poussant mon aiguille*, dont l'accompagnement d'alto est très-réussi, puis un air bouffe excellent : *Je suis le coiffeur des dames*, vif, gai, mélodique et parfaitement en scène, et un finale égal au précédent. Le grand morceau d'ensemble du troisième acte est plein d'entrain, d'une forme originale, et la chanson des croqueuses de pommes, qui y est intercalée, est un vrai bijou. Mais je suis obligé d'arrêter mon énumération, tout en constatant que le quatrième acte ne le cède en rien aux précédents, et que l'inspiration de l'auteur s'est soutenue du commencement à la fin avec un rare bonheur.

Il est fâcheux pour lui qu'il n'ait pas eu de véritables chanteurs à sa disposition; mais, et c'est ici qu'il faut le louer particulièrement, il a écrit sa partition de façon que l'exécution en fût aussi facile que possible.

D'ailleurs, la pièce est montée avec un soin véritable, et les interprètes sont généralement dignes d'éloges. M. Gourdon a fait une création excellente — excellente — d'un rôle à tiroir comme on en écrivait tant jadis, et où il a établi un type parfait : celui du garçon de café bègue et bossu. Mlle Marchand, une débutante, a montré de la grâce, une physionomie intelligente et d'heureuses qualités. Mlle Marcus n'a peut-être pas toutes les facultés vocales nécessaires pour le rôle qui lui est confié, mais elle est jolie comme un cœur, et elle a du mordant, de l'esprit et de l'entrain. Enfin MM. Daniel Bac, Paul Ginet, Branciard, Destroges, complètent un ensemble très-satisfaisant.

Quant à l'orchestre, il marche très-bien et est très-habilement conduit par M. Marius Boullard.

MAURICE GRAY.

THÉATRE DES FANTAISIES-PARISIENNES.

Réouverture. — *Le Barbier de Séville*.

C'est Figaro qui avait fermé les portes des Fantaisies-Parisiennes, c'est Figaro qui les rouvre; et avec lui ses compagnons habituels, Rosine et Lindor, Basile et Bartholo, la Jeunesse et l'Éveillé. Et le public, sans leur tenir rigueur de leur absence, n'a songé qu'à leur retour, car il est revenu cette fois, pour les entendre, aussi fidèle, aussi nombreux, aussi bien disposé qu'il l'était naguère. C'est qu'ils chantent tous de si jolis airs, et qu'ils les chantent avec tant d'entrain, de verve, de bonne humeur!

La physionomie de quelques-uns pourtant a changé, mais non point l'aspect général du tableau, qui est toujours aussi aimable, aussi attrayant. Rosine, aujourd'hui, c'est Mlle Cazat, une jeune chanteuse qui nous arrive de province après avoir passé par le Conservatoire, et qui n'en est certes pas plus mauvaise pour cela; sa voix est bonne, flexible, solide, et elle la conduit avec beaucoup de goût. Lindor, je veux dire Almaviva, a pris les traits de M. Brisson, un transfuge des Italiens; M. Brisson paraît posséder de véritables qualités, pourtant je voudrais l'entendre de nouveau. Enfin Bartholo s'appelle de son vrai nom, Soto, — car Bartholo n'est qu'un pseudonyme, vous le savez bien, — et ce M. Soto, qui a chargé sa jeune tête des cheveux blancs du vieux tuteur, est déjà presque comédien et se trouve en possession d'une excellente voix, avec laquelle il a fait merveille dans l'air du second acte. Quant à Figaro, c'est toujours Arsandaux, un Figaro charmant, meilleur encore peut-être que par le passé, qui va, vient, entre, sort, avance, recule, se trémousse en tous sens avec une jeunesse et un aplomb superbes, qui brûle enfin les planches, et chante avec le style aimable et la finesse que vous savez.

Mais je m'aperçois que je n'ai pas dit un mot de Paisiello. Bah! je crois qu'à l'heure qu'il est il ne s'en soucie mie! J'aime mieux terminer par un franc compliment à l'orchestre et à M. Constantin.

M. G.

ARMIDE.

PREMIÈRE PARTIE.

(2e article) (1).

Quinault était réellement la meilleure âme du monde.

Doux, candide, sincère, obligeant, il se soumettait avec une angélique patience aux exigences et aux rebuffades du musicien. Que de fois ne dut-il pas remettre l'ouvrage sur le métier, coupant une scène, allongeant une strophe selon le caprice de Lulli! Ce n'était pas tout; suivez cette filière et dites s'il ne fallait pas avoir l'âme bien trempée pour laisser subir à son œuvre une gestation aussi tyrannique : 1° présentation de plusieurs sujets ou poëmes au roi; 2° canevas choisi sur lequel Lulli écrivait d'abord l'ouverture et les airs de danse; 3° achèvement de la pièce, des dialogues et récitatifs soumis au jugement de l'Académie française; 4° examen spécial par Perrault et Boileau, le détracteur acharné de Quinault, qualifiant la poésie de celui-ci de

... Lieux communs de morale lubrique,
Que Lulli réchauffa des sons de sa musique.

Plus tard, Voltaire a singulièrement modifié l'injuste arrêt du législateur du Parnasse. Voilà ce que nous lisons dans son *Dictionnaire philosophique :* « Lulli composait d'abord les airs de tous ces divertissements, le poëte y assujettissait les paroles, Lulli forçait Quinault d'être insipide; mais les morceaux vraiment poétiques de Quinault n'étaient certainement pas des lieux communs de morale lubrique.... Le sévère auteur de *l'Art poétique*, si supérieur dans son seul genre, aurait dû être plus juste envers un homme supérieur aussi dans le sien; homme d'ailleurs aimable dans la société, homme qui n'offensa jamais personne et qui humilia Boileau en ne lui répondant point. »

De son côté, La Harpe venge également notre premier librettiste des attaques dont il fut l'objet. « ..... Une élégance aisée, noble et gracieuse, de l'esprit et du sentiment, du goût et du nombre, ce sont là certainement des attributs très-distingués et ce sont ceux de Quinault, » dit-il, et il place justement comme un modèle le plan, les situations, la versification de l'*Armide*.

C'est dans le seizième chant de *la Jérusalem délivrée* que se trouve l'épisode de l'enchanteresse Armide et de l'*invincible* Renaud. Le sujet prêtait merveilleusement à la magnificence de la mise en scène, aux machines et aux danses.

Ce fut la dernière œuvre et en même temps le chef-d'œuvre de Quinault.

Les scènes sont habilement graduées; la tristesse puis le dépit de la magicienne de n'avoir pu vaincre Renaud, sont exposés sans emphase et bien nuancés.

Sourde aux sollicitations d'Hidraot, son père, qui l'exhorte à conclure un hyménée, Armide sent naître sa colère lorsqu'on lui apprend l'arrivée victorieuse du guerrier. Pour le vaincre, elle fait appel à ses enchantements. L'aspect des jardins féeriques captive le héros; il se dépouille de son armure. Des sensations inconnues et indéfinissables s'emparent de son âme; il cède enfin à un sommeil plein de charme et de volupté, dans une atmosphère pleine de murmures harmonieux.

(1) Voir le n° 39.

C'est ici que se noue l'action et qu'Armide espère tenir Renaud en sa puissance. Quinault s'est surpassé dans ces scènes ou éclate l'amour de la magicienne. Les luttes de Renaud, la fureur d'Armide quand elle craint que sa proie ne lui échappe, son évocation et l'apparition de la Haine, son terrible isolement qui termine le poëme, sont des pages où respire un vrai souffle lyrique.

Sur un plan inférieur se meuvent des personnages secondaires, Ubalde et le chevalier Danois, auxquels Quinault a finement donné des rôles qui par leur vérité côtoient sensiblement la comédie. Tour à tour enlacés et séduits par les grâces de deux démons transformés en nymphes, Mélisse et Lucinde, leurs actions démentent aussitôt, tant qu'ils sont sous la puissance des charmeresses, les austères objurgations qu'ils adressent à Renaud.

La première représentation de l'*Armide* de Quinault et Lulli eut lieu le 15 février 1686.

C'est à cette représentation que l'on ratache ce mot du compositeur, lorsqu'on lui dit : « Le roi attend. — Le roi est le maître, s'il veut attendre personne ne peut l'en empêcher. » La répartie circula de bouche en bouche; la platitude courtisanesque n'osa applaudir l'œuvre de crainte de déplaire au maître. *Armide* n'eut d'abord qu'un succès médiocre. Le rusé musicien imagina de se faire représenter pour lui seul son opéra; le fait fut rapporté à Louis XIV, qui se ravisa en disant : « Si Lulli, qui s'y connaît, entend *Armide*, je peux aussi l'aller voir. »

Le chef-d'œuvre du librettiste porta bonheur au compositeur; ce fut le seul de ses opéras qui balança plus tard les œuvres de Rameau; il ne succomba que sous les coups de génie de Gluck.

L'*Armide* de Lulli se maintint au répertoire jusqu'en 1764; aujourd'hui, cette partition n'est plus qu'un souvenir, une étude archéologique.

Passons sur une ouverture de forme étriquée et d'une harmonie incolore, passons même sur toute cette mélopée qui tâtonne dans le vide et qui forme le premier acte, et arrêtons-nous à ces mots du deuxième : « Fuyons les lieux où règne Armide, » sur lesquels se dessine une ariette très-heureuse. Le duo : « Esprits de haine et rage, » commencé par Hidraot, est traité scolastiquement en canon. Dans l'air du Sommeil, il y a une lueur d'accompagnement descriptif dans les *coulés* des violons et des basses. Voici enfin le morceau capital de la partition de Lulli, le monologue d'Armide : « Enfin il est en ma puissance, » auquel Rameau consacra une compendieuse analyse.

Ici se révèle le sens particulier de Lulli pour la déclamation lyrique. — La phrase pressent déjà le sentiment poétique, la note accentue souvent le mot avec une profonde justesse. Quand Armide s'écrie : « Frappons, je veux percer son invincible cœur, » l'exclamation lancée sur le mot « frappons » se traduit presque de la même manière par Gluck que par Lulli.

Le début de la première phrase de ce morceau a une certaine véhémence, et les franches modulations de *mi* mineur en *sol* majeur, l'allure rhythmique alternant la mesure de binaire en ternaire, classent cette page comme un jalon dans l'histoire de l'art lyrique. L'accompagnement se fait, il est vrai, par de longues tenues, mais, songeons-y, nous sommes en 1686! Laissons le reste de la partition dormir dans une « noble poussière : » un récitatif somnolent pèse lourdement sur toutes les syllabes; çà et là quelques lueurs d'accentuation, et c'est tout. En 1686 on trouva cela sublime.

L'opéra d'*Armide* était à cette époque précédé d'un prologue, fastidieux et insipide, comme le sont tous ceux qui ne se lient pas à l'action.

On était au lendemain de la victoire de Denain. Le maréchal de Villars, assistant à l'une des représentations, reçut une couronne de lauriers des mains de la Gloire, représentée par Mlle Antier. Le succès d'*Armide* devint décisif.

Jouée avec perruques à massues, queues à la conseillère, tonnelets de satin brodé, canons et rhingraves enrubannés, avec Renaud aux boucles de jarretières incrustées dans les mollets et ayant son épée garnie de pierreries,

..... La famosa spada
All' cui valore ogni vittoria è certa...

Armide, avec un orchestre de trente-trois musiciens, produisit grâce au jeu de Mlle Le Rochois un effet extraordinaire.— Cette célèbre actrice, malgré sa petite taille, sa laideur, son teint fortement bruni; pour laquelle on avait inventé les manches *à la persane* afin de mieux dissimuler les angles de ses bras, possédait un admirable sentiment dramatique. Des yeux noirs, pleins de feu, une voix étendue et remplie de passion, la rendaient l'idole du public.

Lorsque Marthe Le Rochois paraissait en scène, entre les deux plus belles actrices de l'époque, Mllés Moreau et Desmâtins, et qu'au premier acte, à ces mots :

Je ne triomphe pas du plus vaillant de tous,
L'indomptable Renaud échappe à mon courroux,

elle étendait les bras comme pour saisir le héros chrétien; sa physionomie prenait une telle expression qu'elle éclipsait ses confidentes.

Au dernier acte, quand elle s'avançait pour poignarder Renaud, « tout le monde était saisi de terreur, dit un contemporain, l'âme tout entière dans les oreilles et les yeux, jusqu'à ce que l'air de violon qui finit la scène donnât permission de respirer ; puis les spectateurs, reprenant haleine avec un frémissement de joie et d'admiration, se sentaient transportés par ce mouvement unanime qui marquait assez la beauté de la scène et leur ravissement. »

Franchissons maintenant un espace de quatre-vingt-onze ans, presque un siècle, et voyons ce que le même poëme est devenu entre les mains de Gluck.

A. THURNER.

(*La suite prochainement.*)

WACHTEL ET LE POSTILLON DE LONJUMEAU.

On ne voit que trop souvent, par le temps qui court, un infortuné directeur de théâtre passer tout le temps de son exploitation à chercher un ténor et y user ses forces et son activité. Tel n'est point le sort du directeur de l'Opéra-royal de Berlin ; plongé dans une douce quiétude, il peut, à son aise, plaindre ses confrères et leur dire avec un certain orgueil : « Vous n'avez pas de ténor, vous? eh bien, moi, j'en ai deux, et qui font la besogne de quatre, car nous jouons tous les jours, ou à peu près. » Et ces ténors s'appellent Wachtel et Niemann ! De ces deux célébrités, une seule est bien connue à Paris, c'est Niemann qui fut engagé par notre première scène lyrique pour le *Tanhœuser*, d'orageuse mémoire. Quant à Wachtel, s'il a été entendu du public parisien, ce n'a été que par les auditeurs d'un concert auquel il prêta son concours et c'est au retentissement de ses succès à l'étranger qu'il doit sa notoriété en France. Plusieurs journaux s'étant récemment occupés de lui, à propos du *Postillon de Lonjumeau* et de la supériorité avec laquelle il joue le rôle principal de l'opéra d'Adam, il nous a paru que quelques détails sur sa personne et ses débuts dans la carrière artistique ne seraient pas dépourvus d'opportunité.

Wachtel naquit à Hambourg en 1827. Il reçut ses premières leçons de chant de Mlle Grandjean, professeur alors en renom dans cette ville, et qui sut découvrir le trésor qu'il possédait sans s'en douter, cette voix splendide et souple qu'on admire en-

core dans toute sa beauté première. Wachtel chanta d'abord dans quelques concerts; ses débuts au théâtre de Schwerin et de Dresde furent peu remarqués. Mais il ne tarda pas, en abordant des rôles à sa taille, à faire sensation dans le public, qui l'adopta définitivement et le proclama le roi des ténors allemands. L'étendue de sa voix est de deux octaves pleines, d'*ut* en *ut*, dans le registre de poitrine; il monte jusqu'au *mi* en voix mixte.

Le répertoire de Wachtel se chiffre par le nombre fantastique de soixante opéras. Celui où il s'est produit le plus souvent dans le cours d'une carrière courte, mais encore bien remplie, c'est *le Postillon de Lonjumeau* d'Adolphe Adam : il le jouait, il y a quelques mois, pour la *millième* fois. Cet ouvrage, fort populaire en Allemagne, lui vaut chaque fois une ovation, et, comme en dehors de son service à Berlin, il est toujours par monts et par vaux, en *Gastspiel* (lisez : en représentations), à droite et à gauche, toutes les villes un peu importantes d'outre-Rhin ont pu admirer la verve et la crânerie avec lesquelles il s'incarne en Chapelou. Aussi ce rôle a-t-il toutes ses tendresses.

On a beaucoup parlé d'un grand élément de succès qu'il devrait à la façon magistrale dont il fait claquer son fouet. Alors que, dans tous les théâtres, la ritournelle de la fameuse Ronde est accompagnée par des claquements exécutés à l'orchestre au moyen de deux lanières de cuir, lui joue du fouet, en mesure, avec une précision, une égalité, une *beauté de son* que ne peut posséder qu'un postillon artiste... Aussi bien, n'est-ce qu'une réminiscence des premières armes de Wachtel, faites sur le siége des voitures de louage dont son père avait l'entreprise à Hambourg, et qui lui valurent jadis le titre de « roi des cochers hambourgeois; » titre auquel il tient encore à faire honneur, car il a conservé le goût des beaux équipages, et il emploie une partie de sa fortune à entretenir des attelages superbes.

Si l'on en croît la chronique, le précieux fouet serait, après chaque représentation du *Postillon*, serré avec soin dans une boîte spéciale, presque un écrin, dont Mme Wachtel seule a la garde. Il paraît que tous les fouets ne sont pas bons : celui-là a sans doute des qualités particulières de sonorité, d'élasticité, de mordant, il se prête aux nuances, il obéit mieux que tout autre à l'inspiration du... bras de l'artiste; c'est un fouet sans pareil, enfin, et Wachtel s'y connaît.

Il y a quelque temps, un journal allemand nous apprenait qu'un chanteur dont les lauriers de son illustre rival troublaient le sommeil, a voulu enchérir sur lui, et qu'il a accompagné la ritournelle en question avec le cornet de postillon. C'est tout aussi *couleur locale*; mais, quoi qu'on puisse en penser, c'est peut-être moins difficile. D'ailleurs, le cornet de postillon — bien qu'il ait été ennobli par Sébastien Bach, à qui il a inspiré une fugue, — semble n'avoir pas fait son chemin, pas plus au théâtre que sur les grandes routes. Le fouet mélodieux de Wachtel l'aura réduit au silence.

Wachtel a un fils, ténor comme lui, qui a débuté l'année dernière à Leipzig, et qui depuis a chanté à Vienne. Mais il n'a guère d'autre recommandation que le nom de son père.

Toutes les gazettes allemandes annonçaient ces jours derniers que Wachtel venait d'acheter la magnifique villa Blomberg, à Wiesbaden. Raison de plus pour qu'après les mille représentations du *Postillon*, le fouet en question ait passé à l'état de fétiche!

XX.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le Théâtre-Impérial de l'Opéra a donné lundi et mercredi *Hamlet*; vendredi *le Trouvère* avec le premier acte de Giselle. — Aujourd'hui dimanche, représentation extraordinaire de *l'Africaine*.

*** Mme Adelina Patti et Fraschini devant chanter *ensemble* le plus grand nombre possible d'opéras différents, avant leur départ pour Saint-Pétersbourg et l'arrivée de Mlles Minnie Hauck, Ilma de Murska et Tamberlick, il ne sera donné *avec eux qu'une ou deux* représentations de chaque opéra de leur répertoire. — On a donc joué hier *Rigoletto* qu'ils interprétaient avec Delle Sedie. — Mardi aura lieu dans *Crispino e la Comare* le début de Mlle Ricci, fille de l'un des auteurs de cet opéra-bouffe et nièce de Frédéric qui est en ce moment à Paris. Mlle Ricci a déjà chanté en Italie. Elle doit faire son second début dans le rôle de *la Contessina* du prince Poniatowski, lequel fut créé par Mme Tiberini.

*** M. Bagier n'a qu'à se féliciter des soins qu'il a apportés à l'organisation de sa saison d'hiver. Les abonnés s'inscrivent avec empressement et l'on comptait à la soirée d'ouverture toutes les notabilités présentes à Paris.

*** Le chef d'orchestre du théâtre de l'Opéra-Comique, M. Tilmant, a été frappé hier d'une congestion, à la suite de laquelle il est menacé de paralysie. — Plusieurs concurrents sont déjà sur les rangs pour lui succéder au pupitre de chef d'orchestre. On cite MM. Maton, Deloffre, Bazile et Merlé.

*** On annonce les nouveaux engagements de Mlle Orgeni, de Mlle Sarolta et de Mlle Formi, faits par M. Pasdeloup pour le théâtre Lyrique. Mlle Formi est élève de Wartel.

*** On a donné hier aux Fantaisies-Parisiennes un petit acte, *Gervaise*, de MM. Lefebvre et Bouvier, musique de M. F. Barbier, en attendant une pièce plus importante de ce dernier, le *Soldat malgré lui*, dont MM. Chivot et Duru ont écrit le poëme et qui se répète avec activité. Une jeune chanteuse qui a obtenu des succès en province, Mlle Flachat doit y débuter. — M. Fr. Ricci assistait à la soirée de réouverture. Son opéra, *M. de la Palisse*, ne sera représenté qu'à la fin de l'année; il sera interprété par Mlle Marimon, Mmes Cazat, Decroix, MM. Soto, Arsandaux et Brisson. — On répète avec activité *la Fête du Village voisin*, de Boïeldieu.

*** *Fleur de Thé* ne s'est point arrêtée à la centième représentation; elle continue à occuper l'affiche en attendant la première du *Petit Poucet*, annoncée comme très-prochaine et qui passera immédiatement après la première de la *Périchole*.

*** Vendredi et hier ont eu lieu les répétitions générales de *la Périchole* avec costumes et décors. — Demain première représentation.

*** On nous écrit de Marseille que la réouverture du Grand-Théâtre s'est faite le 26 septembre, devant une salle comble, par *le Trouvère*. Michot, Roudil et Mme Lafont ont obtenu un véritable triomphe dans cette belle soirée qui fait on ne peut mieux augurer de la saison.

*** On lit dans les journaux anglais qu'au dernier acte des *Huguenots*, joués à Dublin, le ténor Mongini a été atteint d'un coup de sabre à l'oreille. Cet accident, qui pouvait avoir des suites fâcheuses pour le célèbre ténor, a causé une certaine émotion dans la salle. Un médecin qui s'y trouvait et bientôt deux de ses confrères appelés en toute hâte, ont constaté que la blessure, quoique saignant beaucoup, n'était pas dangereuse, et ils ont pu rassurer le public, qui n'avait pas voulu quitter la salle avant de connaître par eux l'état du blessé.

*** Après avoir échappé miraculeusement à un accident qui pouvait lui coûter la vie, Mlle Désirée Artôt est arrivée à Moscou, où la saison du théâtre italien s'est ouverte le 21 par *Otello*. Nous avons dit l'enthousiasme provoqué l'hiver dernier par la célèbre cantatrice, les ovations qui lui furent faites par les dilettantes moscovites, le magnifique engagement qui en fut le résultat et l'abonnement formidable qu'obtint l'impresario Merelli sur l'annonce seule de cet engagement. Le rôle de Desdemona est un de ceux dans lesquels brillent les grandes qualités dramatique de Mlle Artôt; elle y a donc, à tous ces titres, été reçue, dès son entrée, par des acclamations qui ont duré plusieurs minutes; après quoi chacun de ses morceaux dans le chef-d'œuvre de Rossini a été l'occasion de bravos et de rappels sans fin. Un splendide bouquet, envoi du gouverneur général, et de riches boucles d'oreilles, présent d'un admirateur de son talent, ont signalé cette première soirée. — *Otello* a dû être donné de nouveau le lendemain, et sera suivi de la *Figlia del regimento*. — Le ténor Stanio, qui rappelle par moments Tamberlick, possède une voix mâle et bien timbrée, il chante fort bien et joue d'une façon rare pour un Italien; il a reçu un excellent accueil. — On attend maintenant dans *Mose* le début des autres artistes. — La saison se prolongera de quinze jours au delà du terme fixé. La direction des théâtres impériaux offre à Merelli un contrat de deux ans; s'il l'accepte, il engagerait immédiatement Mlle Artôt pour tout le temps que durerait son entreprise.

NOUVELLES DIVERSES.

⁂ La réouverture des Concerts populaires de musique classique aura lieu le dimanche 18 octobre, sous la direction de M. Pasdeloup. Les abonnés qui désirent conserver leurs places sont priés d'en faire retirer les coupons dans les bureaux de location avant le 12 octobre; passé cette époque, l'administration en disposera.

⁂ C'est vendredi, 9 de ce mois, qu'ouvrira le Concert Valentino sous la direction d'Arban. L'éminent chef d'orchestre a voulu donner à cette inauguration toute la solennité possible; c'est donc par un très-beau concert qu'elle aura lieu, et entre autres compositions de grande musique on y entendra sa remarquable fantaisie sur *les Huguenots*, pour orchestre avec chœurs.

⁂ Paris compte en ce moment vingt-huit cafés-concerts, disséminés sur tous les points de la capitale.

⁂ Les différents corps de musique militaire qui jouaient quotidiennement dans les jardins des Tuileries, du Palais-Royal et à la place Vendôme, ont cessé ces concerts. A celui du 26 septembre de la garde de Paris, que dirige avec tant de talent M. Paulus, a été exécutée devant 3 ou 4,000 auditeurs la grande fantaisie composée par M. Maury sur des motifs de *l'Africaine*. On ne saurait se faire une idée de l'enthousiasme qu'elle a excitée; toutes les mains battaient à l'envi devant cette belle composition admirablement rendue. — La polka d'Eitling, *Zerline*, jouée en solo par Ligner sur le cornet avec un grand talent, a été ensuite un des morceaux les plus applaudis. Au surplus, cette œuvre très-jolie a été jouée très-souvent cet été, dans les concerts militaires et par les orchestres des eaux thermales et des bains de mer.

⁂ Mme Ugalde compte passer l'hiver à Paris et y reprendre ses cours de chant. Elle compose en ce moment la musique d'une grande féerie en cinq actes destinée à un de nos grands théâtres.

⁂ Notre collaborateur, Paul Bernard, l'éminent pianiste-compositeur, vient de rentrer à Paris, où il va reprendre ses leçons et ses cours de piano. On sait de quelle réputation ils jouissent et à quel point ils sont suivis. — C'est donc une bonne nouvelle pour ses nombreuses élèves.

⁂ Le compositeur anglais Alfred Holmès est de retour à Paris, où il a fixé sa résidence. Il vient de terminer une symphonie pour grand orchestre dont le titre est : *la Jeunesse de Shakespeare*, et il travaille en ce moment à un grand opéra dont les paroles sont de MM. Louis Ulbach et Labat. Il fera certainement entendre cet hiver sa belle symphonie héroïque *Jeanne Darc*, pour orchestre, chœurs et solis, qui a eu l'an dernier un si beau succès au théâtre du Grand-Opéra, à Saint-Pétersbourg.

⁂ Sivori vient de recevoir du roi Victor-Emmanuel l'ordre de la Couronne d'Italie.

⁂ M. Cabel a rouvert ses cours le 1er septembre. Son enseignement comprend l'étude du chant, de la déclamation lyrique, de l'analyse des rôles (musique et poëme), de la musique d'ensemble, de la mise en scène, enfin de tout ce qui constitue l'éducation complète du chanteur-comédien.

⁂ Mlle Anna Bockholtz-Falconi, cantatrice de la cour ducale de Saxe-Cobourg-Gotha, et professeur de chant au Conservatoire de Vienne, est en ce moment à Paris. Les nombreux élèves de cette artiste distinguée ont à peu près tous conquis une place honorable sur les scènes allemandes : tout récemment encore, un journal d'outre-Rhin nous apportait la nouvelle d'un succès aux proportions inusitées remporté par l'une d'elles, Mlle Minna Ritter, de l'Opéra de Munich, à un grand concert donné à Salzbourg en l'honneur de l'anniversaire de la naissance de l'empereur François-Joseph.

⁂ Des savants anglais ont calculé la somme d'intensité qu'acquerrait la voix humaine si le son émis par elle était en proportion du volume du corps, comparativement à celui de la sauterelle. Cet insecte se fait entendre à une distance de un seizième de mille. Un homme pèse en moyenne autant que 26,000 sauterelles : si son appareil vocal était aussi puissant que celui de la sauterelle, l'homme pourrait se faire entendre à une distance de 1,000 milles, c'est-à-dire que de Londres, par exemple, sa voix irait au delà de Constantinople jusque dans l'Asie-Mineure, et qu'elle dépasserait Moscou de 100 milles.

⁂ M. Auguste Bès vient de commencer le quatrième volume de sa *Biographie des musiciens anciens et modernes, avec le catalogue complet de leurs œuvres*. Trois volumes ont déjà paru de ce curieux et indispensable recueil qui est en quelque sorte le manuel du libraire et de l'éditeur de musique. C'était là, au surplus, une lacune que M. Bès, armé d'une patience à toute épreuve, a entrepris de combler. S'il mène à bien cette entreprise, s'il arrive à dresser le catalogue raisonné des œuvres publiées et inédites de tous les compositeurs, l'auteur aura bien mérité le titre de Brunet de la Bibliographie musicale. Chaque volume contient plus de cent noms et est illustré de portraits fort intéressants.

⁂ Dans quelques jours paraîtra une nouvelle composition pour le piano de M. Hubert Rolling, pianiste éminent de la Nouvelle-Orléans. Sous le titre pittoresque d'*Harmonie de la nature*, l'auteur applaudi de *l'Appel à Dieu* a écrit un véritable poëme musical dont nous rendrons compte incessamment.

⁂ Mme Rosina Stoltz (1), aujourd'hui baronne de Stolzenau de Kelschendorf, vient de recevoir la décoration de l'ordre du Mérite, fondé par Ernest Ier et affilié à l'ordre ducal de la Maison Ernestine de Saxe.

⁂ Le laryngoscope pénètre peu à peu dans la pratique médicale parisienne. Cette nouvelle intéresse le monde de la musique et du théâtre, en ce sens que cet appareil, de l'invention du physicien anglais Drummond, permet au médecin de diagnostiquer et d'opérer en toute certitude dans les affections du larynx. Un miroir éclairé par un courant d'oxygène et d'hydrogène carburé, en contact avec un morceau de craie, réfléchit cette lumière d'une intensité extraordinaire sur les parois du larynx, dont il reproduit l'image si fidèlement qu'aucune altération ne peut échapper au praticien. Ce dernier peut observer facilement ainsi la structure et la couleur des cordes vocales, qui diffèrent essentiellement dans chaque individu : voir, par exemple, si elles sont longues et larges chez la basse-taille, courtes et étroites chez le ténor; d'une proportion rationnelle pour les voix intermédiaires. L'examen laryngoscopique intelligent ne pourrait-il pas permettre aux professeurs de classer leurs élèves débutants suivant le registre véritablement en rapport avec leur appareil phonique? Que de voix ménagées, épargnées de cette manière! S'il était permis de mettre en doute le zèle et la bonne volonté constante des artistes lyriques, nous ajouterions que les *impresarii* rencontreraient dans le laryngoscope un puissant auxiliaire pour combattre le fléau des extinctions de voix factices. En effet, dès qu'il n'y a pas rougeur des cordes vocales, tant qu'elles gardent leur coloration nacrée, la voix est vigoureuse et l'instrument ne fera pas défaut; c'est là un fait avéré. Ceux qui chantent ou qui parlent en public ne pourront dans tous les cas qu'applaudir à une découverte qui permet de reconnaître *de visu* toute maladie de la gorge, d'en suivre la marche, d'en arrêter les progrès et d'en amener par conséquent la guérison.

⁂ Les matinées de la villa Makenzie, à Saint-Germain-en-Laye, continuent à exciter l'intérêt du monde artiste. La dernière avait même emprunté un vif éclat à la présence, chez Mme Makenzie, de Mlle Falconi, la brillante cantatrice italienne que Paris a trop peu entendue, mais que l'Allemagne garde avec un soin jaloux et que le Conservatoire de Vienne a chargée d'une classe de perfectionnement de l'art du chant, qui ne pourrait se trouver en meilleures mains. On a donc fait d'excellente musique mardi dernier chez Mme Makenzie, et nous devons citer tout particulièrement l'exécution du grand septuor de Hummel, réduit en quintette et interprété par MM. Norblin, Lefaucheux, le violoniste Lecointe et Mme Makenzie. Ces deux derniers artistes ont joué avec une grande maëstria et une entente incomparable des nuances la sonate à Kreutzer, et, dans deux airs de Mercadante et de Pergolèse, Mlle Falconi a fait admirer sa belle voix et sa méthode sans rivale. Ajoutons qu'une toute jeune et ravissante élève de Mme Makenzie s'est fait entendre dans cette matinée et a joué, avec quelque timidité, mais aussi avec une grande justesse et une certaine vigueur, une sonate de Beethoven et une grande fantaisie sur *Don Juan*. C'est là un début qui promettrait beaucoup si la jeune artiste, comme la plupart des élèves de Mme Makenzie, n'était destinée à un brillant avenir et cultivait le piano autrement qu'à l'état d'art d'agrément.

⁂ Vendredi 25 septembre, la Société chorale des Enfants de Saint-Denis, dirigée par M. Victor Desmet, et la Société d'étude musicale, musique municipale de cette ville dont le chef est M. Alexandre Artus, ont donné à leurs membres honoraires une soirée musicale fort intéressante. Dans l'interprétation de plusieurs chœurs, le *Duquesne*, de François Bazin, et l'*Adieu*, de Camille de Vos, entre autres, les Orphéonistes de Saint-Denis ont mis en évidence les qualités artistiques qui les ont élevés et les maintiennent au rang des meilleures sociétés chorales de la région. Les progrès de la musique municipale affirment le zèle et l'habileté de son chef. Des fragments du *Désert*, des fantaisies, la polka des *Oiseaux*, d'Arban, ont été exécutés avec beaucoup de soin, de goût et d'entrain. L'union de ces deux sociétés musicales d'une même ville est du meilleur exemple : elle fait honneur à l'esprit de conciliation qui anime leurs membres et que développent leurs honorables présidents, MM. H. Guillaume et Gérard.

⁂ Au concours d'orphéons qui a eu lieu dimanche dernier à Arcachon, le jury, présidé par M. Ch. Vervoitte, a décerné le premier prix de la première division à la Girondine, de Bordeaux, société chorale de fondation récente.

⁂ Dimanche dernier, la ville de Biarritz ouvrait un concours musi-

---

(1) Victoire Noeb, dite Rosine Stoltz, née à Paris, le 13 février 1815, de parents allemands, épousa à Bruxelles, le 2 mars 1837, M. Alphonse-Auguste Lescuyer, de Rouen, dont elle est devenue veuve sans doute puisque l'ancienne prima donna du théâtre de la Monnaie de Bruxelles, puis de l'Opéra de Paris, où elle brilla longtemps sous la direction de Léon Pillet, porte aujourd'hui un autre nom avec le titre de baronne.

(Note du *Guide musical belge.*)

cal qui avait attiré un grand nombre de sociétés chorales et instrumentales,— un millier d'exécutants environ, — ainsi que toutes les populations basques voisines de cette ville et de Bayonne. L'Empereur, l'Impératrice et le Prince-Impérial ont assisté au concours qui a été des plus brillants. Les honneurs de la journée sont restés à la Fanfare Rollet, de Bordeaux, à laquelle l'Empereur a daigné témoigner la satisfaction que lui avait causée l'interprétation d'une fantaisie délicieuse sur *la Part du Diable*. Après une promenade aux flambeaux, un punch a été servi par les ordres de l'Empereur aux sociétés chorales et instrumentales, réunies dans l'établissement des bains, sous la présidence de M. d'Auribeau, préfet des Basses-Pyrénées.

⁂ On lit dans *le Guide musical belge* : « A l'occasion du Congrès des savants à La Haye, il a été donné un grand concert national au théâtre. Deux cents chanteurs et un orchestre complet ont fort bien fonctionné sous la direction de MM. W. F. G. Nicolaï, Hol et Verhulst. Les solistes étaient Mme Offermans van Hove, soprano; une dilettante d'Utrecht (contralto); M. Warnots, de Bruxelles (ténor); M. Schelfouth (baryton), et un dilettante de La Haye (basse). Le programme se composait d'une ouverture de Boers et de *Heiligerlee*, cantate de circonstance composée par Hal, comprenant dix numéros pour solo et chœur. A la deuxième partie, on a entendu *Haasken van Gelder*, de Nicolaï, œuvre nationale s'il en fut jamais, et à travers laquelle le fameux *Wilhelmus van Nassauwen* revient toujours et finit par faire explosion vers la fin. Toute la salle, y compris la Cour, s'est levée et a entonné l'air patriotique au milieu d'un enthousiasme indescriptible. Une œuvre d'un jeune auteur belge, *Het Woud*, de Van Gheluwe, a obtenu un fort beau succès. Puis est venu *Loverkens*, suite de lieders de Nicolai, chantés par Mme Offermans; *Vondel*, introduction et chant de fête, de Verhulst, et, pour terminer, *l'Ouverture festivale* de Verhulst. »

⁂ Une triste nouvelle a affligé Paris cette semaine. M. le comte Walewski a succombé à Strasbourg à une attaque d'apoplexie foudroyante. M. le comte Walewski n'était pas seulement un homme d'Etat, il appartenait aussi au monde des lettres et des arts, et l'on se rappelle qu'il avait succédé à notre regretté Georges Kastner comme membre de l'Institut. — Les obsèques de M. Walewsky ont eu lieu hier en grande pompe à l'église de la Madeleine. Les artistes (hommes) de l'Opéra, MM. Faure, Villaret, Belval, David, Grisy, Morère et les chœurs, également d'hommes, s'étaient offerts spontanément pour chanter dans la cérémonie religieuse. — La commission des auteurs dramatiques s'y était fait représenter par son président M. de Saint-Georges, et MM. Maquet, Adenis, Brisebarre, Gondinet et Emile Jonas. — M. Emile Perrin avait adressé en son nom et au nom de tous les artistes de l'Opéra, une lettre de condoléances à Mme la comtesse Walewska qui, par dépêche, s'est empressée de lui en transmettre tous ses remercîments.

⁂ Au service de bout de l'an de M. le docteur L. Véron, chanté cette semaine à Saint-Roch, la maîtrise de cette paroisse a exécuté, sous la direction de M. Ch. Vervoitte, l'*Introït* de Jomelli, l'*Exaudi nos* de Mozart, l'*Offertoire* de Sallandry, un *Pie Jesu* de Niedermeyer et un *Agnus Dei* du maître de chapelle.

ÉTRANGER

⁂ *Londres.* — Les nouveaux concerts-promenades du Fairy Palace, dans l'Agricultural Hall, avant-coureurs de la saison d'automne, ont commencé. Le premier a été donné devant un public de dix mille personnes. Le programme se composait d'œuvres classiques et modernes, sérieuses et gaies : Beethoven y coudoyait Auber, des fragments de la *Grande-Duchesse* alternaient avec un intermède de Gounod, des soli de piano et de cornet à pistons et des morceaux de chant. Ces concerts ont de l'avenir !

⁂ *Bruxelles.* — Adelina Patti est engagée pour trois représentations au théâtre de la Monnaie, à partir du 20 décembre. — A la dernière représentation de *la Juive*, la basse chantante Giraudet a été tellement maltraitée par le public qu'on a dû, séance tenante, annoncer la résiliation de son engagement. — Le 25 septembre, l'Académie royale de Belgique a tenu sa séance publique sous la présidence de M. Fétis. Après l'ouverture d'*Oberon*, exécutée par l'orchestre du Conservatoire, sous la direction de M. Bosselet, et un discours très-applaudi de l'illustre président, on a proclamé le résultat du concours académique. La séance s'est terminée par l'exécution de la cantate *Het Woud* (la Forêt) qui a valu le second prix l'année dernière à M. Van Gheluwe, et dans laquelle on a apprécié beaucoup de savoir-faire et une grande distinction d'idées.

⁂ *Francfort.* — Naudin, engagé pour quelques représentations, vient de chanter avec un très-grand succès *la Favorite* et *Rigoletto*.

⁂ *Schwerin.* — Le cinquième festival mecklembourgeois a eu lieu du 20 au 22 septembre, avec beaucoup d'éclat. MM. Joachim (ténor, de Dresde), Hill (basse, de Schwerin), Krause (basse, de Berlin); Mmes Harriers-Wippern (soprano, de Berlin), Joachim (contralto), y ont pris part comme solistes. Des œuvres de Beethoven, Bach, Hændel, Mozart, Schubert, Schumann, Kucken et Taubert ont été exécutées.

⁂ *Berlin.* — Le répertoire de l'Opéra royal, qui a toujours été hospitalier à toutes les écoles, va s'enrichir en décembre de *Roméo et Juliette*, de Gounod, en janvier de *Mignon*, d'Ambroise Thomas, plus tard des *Meistersinger*, de Rich. Wagner, et du *Frithjof*, de B. Hopfer. Serions-nous près de voir se réaliser la proposition de Meyerbeer, sanctionnée par le roi Frédéric-Guillaume IV, de monter régulièrement chaque année trois opéras nouveaux de compositeurs allemands ? Avec l'activité que dépense la direction, jouant en moyenne cinq fois par semaine, et disposant en outre d'un nombreux et excellent personnel, il ne faut pas en désespérer.

⁂ *Stettin.* — Un Conservatoire de musique vient d'être fondé. Il est ouvert à partir du 1er octobre.

⁂ *Bonn.* — Notre collaborateur M. Ch. Lucas, architecte, délégué au congrès international archéologique qui s'est tenu la semaine dernière dans cette ville, patrie de Beethoven, nous écrit qu'il a surtout été émerveillé de l'exécution incomparable de la symphonie en *ut* mineur et de l'ouverture d'*Egmont* dans un festival offert par la ville de Bonn à ses invités. Il ajoute que « Mlle Radecke, du théâtre de Cologne, a obtenu à cette belle soirée un fort grand succès très-mérité par son interprétation du grand air et des lieder d'*Egmont*, et que le violoniste Ludwig Straus, de Londres, s'est fait chaleureusement applaudir dans le concerto de Beethoven. Somme toute, remarquable concert auquel semblait présider le maître immortel qui est la gloire de Bonn, et dont cette ville offrait les plus belles œuvres à la respectueuse admiration d'un grand nombre de savants allemands et étrangers, parmi lesquels on comptait quelques Français de distinction. »

⁂ *Copenhague.* — Trois concerts ont été donnés par la Compagnie Ulmann avec un brillant succès.

⁂ *Vienne.* — Il est question du retour de Mme Gompertz-Bettelheim à la scène. On assure qu'elle a signé un engagement de trois ans avec l'Opéra. De tous côtés on désire la confirmation de cette nouvelle. — Parmi les papiers laissés par le compositeur Anselme Hüttenbrenner, mort récemment, on a trouvé diverses compositions inconnues, de peu d'importance, de Mozart, Beethoven et Schubert. — *Mignon*, d'Ambroise Thomas, sera représenté dans le courant de ce mois. En voici la distribution : Mignon, Mlle Ehnn (qui alternera probablement avec Mlle Gindele); Wilhelm Meister, M. Walter; Philine, Mlle Rabatinsky; Lothario, M. Beck. — Cet opéra et un ballet sont les seules nouveautés qui seront désormais données dans la salle actuelle de l'Opéra. On espère pouvoir inaugurer la nouvelle au commencement d'avril prochain. — La faveur dont jouit l'opérette auprès du public tient en éveil l'activité des maîtres du genre. Le théâtre An der Wien en monte une de Hopp, intitulée *Morilla;* le Carltheater en a promis, pour cette semaine, une autre de Suppé, *les Tourments de Tantale*, et il prépare pour le mois de décembre *l'Enlèvement des Sabines* (en trois actes), de Zaytz. — La première pierre du monument de Schubert sera posée le 12 octobre.

⁂ *Milan.* — Après bien des hésitations et des intrigues pour le choix de l'opéra d'*obbligo*, ou opéra nouveau qui doit être donné au commencement de la saison prochaine, on s'est décidé pour le *Ruy-Blas* de F. Marchetti, l'auteur d'un *Romeo e Giuletta* donné avec succès l'année dernière au théâtre Carcano. L'ouverture aura lieu, comme c'est l'habitude pour les théâtres d'Italie, le jour de Saint-Etienne, 26 décembre. Il sera donné quatre-vingts représentations. — La troupe est ainsi composée : Teresina Stolz, N. Bianchini, Lucia Baratti, Pietro Mongini, Enrico Harvin, Enrico Barbaccini, Luigi Colonnese, Giacomo Rota, Giuseppe Vecchi.

⁂ *Mantoue.* — *Il Profeta* n'a pas eu moins de succès ici qu'à Padoue. La dernière représentation a eu lieu le 20 septembre. Maria Destin et le ténor Villani, dignes interprètes du chef-d'œuvre, ont été jusqu'au bout à la hauteur de leur tâche.

⁂ *Naples.* — La direction du théâtre San Carlo a publié son programme pour la saison, qui durera six mois, de la dernière quinzaine d'octobre à la dernière quinzaine d'avril. Deux opéras écrits expressément pour cette scène seront donnés pendant cette période : *Giovanna II di Napoli*, de Petrella, et *Alba d'Oro*, de Vincenzo Battista. — Les principaux artistes engagés sont : Marcellina Lotti, Leonilda Boschetti, Giuseppina Tati, Francesco Mazzoleni, Giovanni Zaccometti, Filippo Coletti, Vincenzo Quintili-Leoni, Errico Rossi-Galli.

⁂ *Madrid.* — Bien que les événements actuels laissent planer une grande incertitude sur l'ouverture de la campagne lyrique, plusieurs artistes sont cependant partis pour se rendre à leur poste : on cite entre autres Tamberlick. L'époque du départ de Mme Gueymard sera peut-être reculée, d'un commun accord, entre les directeurs de Paris et de Madrid.

⁂ *Moscou.* — Les représentations de l'Opéra russe ont recommencé le 2/14 septembre. On a exécuté des fragments de *Faust* et la *Vie pour le Czar*, de Glinka. Le 4/16, on a donné *Russlan et Ludmila*, du même compositeur.

Le Directeur : S. DUFOUR.

CHEZ BRANDUS ET DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU.

Edition Populaire

DE PARTITIONS D'OPÉRAS, D'OPÉRAS-COMIQUES ET D'OPÉRETTES

Paroles et Musique sans accompagnement, avec analyse de la pièce.

FORMAT DE POCHE. Partition conforme au théâtre. FORMAT DE POCHE.

N° 1. D.-F.-E. AUBER,
FRA DIAVOLO
Opéra-comique en 3 actes, net 3 fr.

N° 2. AD. ADAM,
LE POSTILLON DE LONJUMEAU
Opéra-comique en 3 actes, net 3 fr.

N° 3. G. MEYERBEER,
ROBERT LE DIABLE
Opéra en 5 actes, net 4 fr.

N° 4. DE FLOTOW,
MARTHA
Opéra en 4 actes, net 3 fr.

N° 5. A. MAILLART,
LES DRAGONS DE VILLARS
Opéra-comique en 3 actes, net 3 fr.

N° 6. J. OFFENBACH,
LA GRANDE-DUCHESSE DE GÉROLSTEIN
Opéra-bouffe en 3 actes, net 3 fr.

N° 7. D.-F.-E. AUBER,
HAYDÉE
Opéra-comique en 3 actes, net 3 fr.

N° 8. D.-F.-E. AUBER,
LE DOMINO NOIR
Opéra-comique en 3 actes, net 3 fr.

N° 9. J. OFFENBACH,
LE VIOLONEUX & LES DEUX AVEUGLES
Opérettes, 2 actes, réunies, net 2 fr.

SOUS PRESSE :
LA MUETTE DE PORTICI
Opéra en 5 actes, net 4 fr.

Sous presse :

Un volume, format in-8°, prix net : 5 francs

Contenant les

VINGT-QUATRE PRÉLUDES DANS TOUS LES TONS

DE

STEPHEN HELLER

1.	Dédicace.	7.	Sérénade.	13.	Rêverie.	19.	***
2.	L'Obstinée.	8.	Affirmation.	14.	Emportement.	20.	Songerie.
3.	Feu follet.	9.	Monologue.	15.	Berceuse.	21.	Volage.
4.	Récitatif.	10.	Arabesque.	16.	Regrets.	22.	***
5.	Méditation.	11.	Reproche.	17.	Chanson de Mai.	23.	Paysage.
6.	Appassionato.	12.	Élégie.	18.	***	24.	Sonnet.

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seul agent à Londres
S. ARTHUR CHAPELL,
45, New Bond Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.
INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE
Exposition Universelle de Londres 1862
MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à
ANTOINE COURTOIS
POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES,
ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.
88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.
Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie Impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

55e Année. N° 41. 11 Octobre 1868.

ON S'ABONNE :

Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.

Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

Nos abonnés reçoivent, avec le numéro d'aujourd'hui, la lettre de la PÉRICHOLE à PIQUILLO.

SOMMAIRE. — Théâtre impérial italien : *Rigoletto* et *Crispino e la Comare*, par **Elias de Rauze.** — Théâtre des Variétés : *la Périchole*, opéra-bouffe en deux actes, paroles de MM. H. Meilhac et L. Halévy, musique de J. Offenbach. — Théâtre de l'Athénée : *le Petit-Poucet*, opéra-bouffe en trois actes et quatre tableaux, paroles de MM E. Deterrier et A. Vanloo, musique de M. L. de Rillé, par D.-A.-D. — Correspondance : Bruxelles, par **Fétis.** — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

THÉATRE IMPÉRIAL ITALIEN.

Rigoletto. — Crispino e la comare.

L'affiche ne reste pas stationnaire au théâtre Italien. La saison vient à peine de commencer, et déjà nous y avons vu paraître successivement *Lucia*, *Rigoletto*, *Crispino e la Comare*, la *Traviata*, et la *Contessina*. Il a été parlé de *Lucia*, à propos de la réouverture de la salle. On donne la *Traviata* au moment même où le journal va être mis sous presse. L'ouvrage du prince Poniatowski n'est annoncé que pour mardi. Il ne nous reste donc à vous entretenir que de *Rigoletto* et de *Crispino*.

L'opéra de Verdi ne pouvait être donné en de meilleures conditions. Imaginez-vous le fameux quatuor chanté par Mme Patti, Fraschini, Delle-Sedie et Mlle Grossi. Quel ensemble parfait! On sait quelle grâce poétique donne Adelina Patti à ce beau rôle de Gilda, moitié rôle de vocaliste, moitié rôle de cantatrice dramatique, — où les trilles, les *staccati*, où toutes les difficultés du point d'orgue le plus étourdissant se mêlent aux gémissements, aux plaintes déchirantes du désespoir. Ce rôle est, sans contredit, un des plus beaux et des plus riches du répertoire de Verdi; il commence par un sourire et se termine par des sanglots; il y a tant d'amour et d'abandon au commencement, dans l'air et dans le duo avec le ténor; tant de pudeur cruellement froissée, tant de tristesse dans les aveux, au duo avec le baryton; il y a enfin tant de douleur navrante, à la fin, dans le quatuor, qu'il faut le double talent de l'actrice et de la cantatrice pour l'aborder.

Fraschini s'était déjà fait applaudir dans le rôle de l'insouciant libertin. Il le chante, en effet, avec le talent hors ligne que vous lui connaissez.

La rentrée de M. Delle-Sedie a été chaleureusement accueillie par les habitués de la salle Ventadour, qui ne s'étaient résignés qu'à-demi à le voir quitter la scène pour se vouer à l'enseignement. Certes il est utile et méritoire de faire des élèves, d'autant que les maîtres de l'art ne sont immortels que moralement; mais on peut remettre cette tâche au moment où la voix ne répond plus au talent de l'artiste. M. Delle-Sedie n'en est pas encore là. Quel que soit le volume de sa voix, il sait la moduler avec tant d'art qu'on la préfère à des organes autrement plus vigoureux; et on a parfaitement raison.

Mlle Grossi n'a que le petit rôle de Madeleine dans *Rigoletto*. Ce n'est pas assez pour son talent, mais c'est assez pour qu'on ait pu saluer sa rentrée. Nous l'attendons dans le *Trovatore*. Madeleine n'est qu'un à-compte sur la dette que paiera Azucena.

C'est bien dommage que l'on ne puisse donner un plus grand nombre de représentations de *Rigoletto* pareilles à celle de samedi; mais Fraschini s'en va, et Mme Patti elle-même ne doit pas rester longtemps; heureusement qu'elle nous reviendra après la saison de Saint-Pétersbourg.

Deux débuts étaient annoncés pour jeudi dans *Crispino e la Comare* des frères Ricci : celui de la nièce et fille des deux compositeurs, de Mlle Lella Ricci, qui remplissait le rôle d'Annetta, et celui d'un jeune ténor, M. Palermi, dont le rôle, dans *Crispino*, n'est pas des moindres.

Le ténor (nous commençons par lui, car c'est lui qui ouvre cet opéra) a complétement réussi. Il tremblait un peu, à son premier air; mais le public qui a pu apprécier sa jolie voix et sa bonne méthode l'a encouragé : sa frayeur s'est vite dissipée, et le jeune artiste était déjà maître de tous ses moyens au duo avec la basse Agnesi, duo qu'on a vivement applaudi, et qui a valu même un rappel aux artistes. M. Palermi est un bon ténor léger, et il sera très-utile au théâtre Italien, surtout dans le répertoire rossinien.

Mlle Ricci a été différemment appréciée. Elle est si jeune! Sa

voix est assez agile, et, n'était le souvenir de sa brillante devancière, elle aurait plu davantage. Elle chante bien, ne paraît pas trop émue, mais elle force un peu son organe, surtout dans les notes hautes, ce qui donne à sa voix je ne sais quoi de nasillard qui pourrait lui nuire, si ce léger défaut n'était racheté par de nombreuses et brillantes qualités. Somme toute, elle a été vivement applaudie.

M. Ciampi, qui succède à Zucchini dans le rôle de Crispino, ne fait pas regrettter son prédécesseur, ce qui est déjà un fort bel éloge. Il est amusant, comique sans bouffonnerie, et, surtout, il chante. Or il est assez rare de rencontrer un bouffe qui sache et puisse chanter.

Le fameux trio des hommes, *Batti, pesta!* a été bissé comme toujours! Mercuriali y est à la hauteur inespérée de Ciampi et d'Agnesi. Son succès date de ce trio. Mais pourquoi, quand on l'applaudit, a-t-il l'air de demander pardon au public d'avoir si bien chanté?

Ce sont Mlle Ricci et Ciampi qui remplaceront Mme Tiberini et Scalèse dans la *Contessina* du prince Poniatowski.

Nous rendrons compte dimanche prochain de cette reprise, ainsi que de celle de la *Traviata*.

ELIAS DE RAUZE.

THÉATRE DES VARIÉTÉS.

LA PERICHOLE,

Opéra-bouffe en deux actes, paroles de MM. HENRI MEILHAC *et* LUDOVIC HALÉVY, *musique de* M. JACQUES OFFENBACH.

(Première représentation le 6 octobre 1868.)

C'est M. Prosper Mérimée qui, le premier, nous a fait connaître cette Périchole, une comédienne du Pérou, très-célèbre au siècle dernier dans la ville de Lima, alors que les Espagnols étaient encore les maîtres de l'ancien empire des Incas. Une charmante saynète du théâtre de Clara Gazul, intitulée le *Carrosse du Saint-Sacrement*, nous représente la Périchole comme la maîtresse toute puissante du vice-roi. Les carrosses sont rares à Lima, on en compte cinq en tout. Or, par un caprice de jolie femme, la Périchole ne veut pas se montrer à pied dans une cérémonie religieuse qui met toute la ville en émoi. Elle décide le vice-roi à lui octroyer son carrosse, dont il ne peut user, parce qu'il est retenu au palais par un violent accès de goutte. Quel scandale pour la cité, et surtout pour les membres du clergé! Mais la Périchole, après avoir traversé la foule ébahie dans son brillant véhicule, a rencontré le Viatique que l'on portait pédestrement au chevet d'un moribond, et, touchée de la grâce, elle a immédiatement renoncé à son carrosse en faveur du Saint-Sacrement, qui, à Lima, depuis cette époque, ne sort plus qu'en voiture. N'était la modestie de la Périchole, le clergé, converti, lui élèverait des statues.

Il faut lire dans Clara Gazul cette spirituelle ébauche, dont notre insuffisante analyse ne peut donner qu'une bien faible idée. Peu connu aujourd'hui, malgré son incontestable mérite, le livre de M. Mérimée a été très en vogue dans les premières années qui ont suivi la Révolution de 1830, et son succès a laissé des traces dans le répertoire du Palais-Royal, où l'on trouve une *Périchole*, jouée tout naturellement par Virginie Déjazet.

Si nous avons rappelé ces précédents, comme c'était notre devoir, ce n'est pas pour les opposer à la pièce de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy, qui se sont tenus sagement en dehors de tout prétexte de comparaison, et qui n'ont pris à M. Mérimée qu'un nom de femme et un lieu de scène essentiellement pittoresques. Tout le reste est de leur invention.

La Périchole de ces messieurs est une chanteuse des rues; elle a pour associé et pour amant un chanteur nommé Piquillo, et n'en est pas plus heureuse. Les maravédis sont rebelles à la quête de nos artistes en plein vent. Même le jour de la fête du vice-roi, quand toute la ville est en liesse, les pauvres diables sont bien près d'aller se coucher sans un morceau de pain sous la dent. Vers le soir, Piquillo, plein d'obstination, veut encore tenter la fortune; mais la Périchole refuse de l'accompagner, et, en vertu du proverbe : « Qui dort dîne, » elle fait son lit sur la voie publique.

Un autre proverbe dit : « La Fortune vient en dormant. » Pendant que Piquillo court après elle, la fantasque déesse se présente à la Périchole sous la figure d'un vieux docteur, qui pourrait bien ne pas être ce qu'on pense; car en ce jour de réjouissance publique, Lima a pris un singulier aspect. Tous ces promeneurs, tous ces joueurs, tous ces buveurs attablés au cabaret des *Trois Cousines*, vous croyez que ce sont de vulgaires citadins, de paisibles bourgeois? Pas du tout, ce sont des gens aux gages du gouverneur de la ville, et voici pourquoi. A l'instar du kalife Haroun-al-Raschid, le vice-roi du Pérou, don Andrès de Ribeira, a la manie de se déguiser en médecin pour tâter le pouls de l'opinion de ses sujets. Il a même sur la rambla une petite maison où il va goûter les douceurs de l'incognito avec les petites dames complaisantes qu'il rencontre.

Mais ces promenades mystérieuses ne sont pas du goût du premier gentilhomme de la Chambre, ni du gouverneur de la ville, qui, pour parer aux indiscrétions du hasard, appostent sur les pas du vice-roi une foule stylée d'avance aux réponses les moins compromettantes pour les abus de leur administration. Eux-mêmes montrent l'exemple en endossant un costume populaire.

C'est donc au milieu de cette mascarade universelle que le docteur, ou — pourquoi ne pas le dire tout de suite? — le vice-roi, qui a soif de la vérité, avise la Périchole endormie, la réveille, et, charmé de sa conversation non moins que de ses attraits, en devient subitement amoureux. Il lui révèle son rang et lui propose de l'emmener au palais.

La Périchole fait bien quelques façons, mais sa misère est si profonde et elle a si grand faim! Cependant le premier gentilhomme et le gouverneur se mettent en travers des velléités de leur maître, et font observer que l'article 9 de la Constitution jurée par lui défend l'entrée du palais à toute femme qui n'est pas mariée. « Eh bien! que l'on cherche bien vite un mari à la Périchole, et qu'on aille quérir un notaire. » En attendant, le vice-roi lui offre, dans sa petite maison, un fin dîner qui la restaurera.

La Périchole ne résiste plus, seulement elle demande à écrire une lettre d'adieu à son amant :

. . . . . .
Ces paroles-là sont cruelles;
Je le sais bien, mais que veux-tu?
Pour les choses essentielles
Tu peux compter sur ma vertu.
Je t'adore; si je suis folle,
C'est de toi..., compte là-dessus,
Et je signe : La Périchole,
Qui t'aime, mais qui n'en peut plus.

Le premier gentilhomme et le gouverneur, menacés dans leurs plans et dans leurs émoluments, se font un devoir d'obéir aux ordres de leur souverain.

Celui-ci entre chez un notaire où se trouve précisément un de ses collègues qui l'assistera. Celui-là, dans sa précipitation, fait choir un escabeau sur lequel était monté un pauvre diable en train de se pendre et qu'il décroche par ce mouvement. C'est ce qu'il lui faut. Est-il marié? Sur sa réponse négative, il lui propose une forte somme pour se laisser marier. Mais, ô surprise!

tous les deux éprouvent des résistances inattendues : les notaires ne veulent pas instrumenter un jour de fête ; le pendu a un amour enraciné dans le cœur, et l'on n'en sera pas surpris quand on saura que c'est Piquillo qui n'a pas voulu survivre à la trahison de la Périchole.

Que faire alors? avoir recours à la cave des Trois-Cousines et faire perdre la raison aux deux notaires, à Piquillo et même à la Périchole, dont les scrupules se sont réveillés au dessert. L'expédient réussit à merveille, seulement les griseurs se grisent en versant l'oubli à leurs victimes, et c'est à la faveur d'une ébriété générale que s'accomplit le mariage.

Au deuxième acte, les nouveaux époux sont installés au palais, mais séparément. Piquillo s'est réveillé sans rien comprendre à sa situation, et sans savoir qui on lui a donné pour femme. Ici se place une excellente parodie de la fameuse scène de *la Favorite*, où les courtisans repoussent la main de Fernand déshonoré.

« Comment ai-je souillé mon nom? répondez-moi.

— En épousant la maîtresse du roi. »

Piquillo veut s'en aller sans demander son reste ; mais on lui apprend qu'il ne touchera la récompense promise qu'après avoir présenté solennellement sa femme au vice-roi, et cette considération l'arrête, parce que, avec l'argent qu'on lui comptera, il pourra plus facilement courir à la recherche de la Périchole.

La présentation a donc lieu ; Piquillo reconnaît sa compagne, et la maudit en présence de toute la cour. Mais elle ne se trouble pas pour si peu de chose, et à la suite d'une scène d'explications, elle fait la paix avec son amoureux, à qui, en dépit des apparences, elle n'a pas cessé de rester fidèle.

Pendant ce temps, un complot s'ourdit contre le vice-roi qui a introduit au palais une saltimbanque, et tous ses courtisans lui rendent la vie si dure qu'il n'ose plus toucher à un mets, à un vin, de peur d'empoisonnement. Aussi, quand la Périchole, suivie de Piquillo, vient lui annoncer qu'elle préfère son existence aventureuse de chanteuse des rues à toutes les splendeurs qu'on veut lui imposer, le vice-roi fait-il peu d'efforts pour la retenir, et lui laisse-t-il généreusement tous les joyaux qu'elle a reçus en don pendant sa courte faveur et qu'elle vient lui restituer.

MM. Meilhac et Halévy, les collaborateurs habituels d'Offenbach, possèdent le rare mérite de savoir varier leurs sujets et de ne se ressembler jamais. Non-seulement *la Périchole* a une allure tout autre que celle de leurs précédents opéras, mais il y a, dans la donnée de cet ouvrage un fonds d'intérêt, une pointe de sentiment qui sont du fruit nouveau pour nous. Et qu'on n'aille pas croire que l'élément bouffon en soit diminué ; bien au contraire, il n'en ressort que davantage par le contraste. La pièce abonde en scènes piquantes, en mots à effet, et l'action se meut dans un cadre plein d'originalité.

La partition d'Offenbach a remporté une victoire exceptionnelle, qui s'est traduite par cinq morceaux redemandés avec acclamations. Il y a peu d'exemples d'un pareil enthousiasme !

L'ouverture est fort courte et ne se compose que de deux motifs principaux choisis parmi les meilleurs de la pièce. Quand la toile se lève, le théâtre présente un tableau des plus animés, et dans lequel on applaudit un chœur brillant, coupé par la chanson des Trois-Cousines, sur un très-joli mouvement de valse. On ne peut mieux entrer en matière.

L'arrivée du vice-roi est signalée par des couplets bouffes sur les bénéfices de l'incognito, qui ont eu, les premiers, les honneurs du *bis*, quoique dits par Grenier, qui n'a pas la prétention d'être un chanteur. Quel plus bel éloge peut-on en faire?

Dès leur apparition, Piquillo et la Périchole, c'est-à-dire Dupuis et Mlle Schneider, font entendre coup sur coup deux chansons populaires, également réussies, chacune dans son genre : d'abord une complainte, *l'Espagnol et la Jeune Indienne*, qui fournit à ses interprètes l'occasion d'imiter les chanteurs des rues ; puis une *séguedille pour soirées*, comme dit la Périchole, et qui a pour titre : *le Muletier et la Jeune personne*. La complainte a été bissée et son refrain : *Il grandira, car il est Espagnol*, est destiné à une immense notoriété. Comptez que d'ici à huit jours cette phrase sera dans la bouche de tous les habitués du boulevard Montmartre. Quant à la séguedille, elle est aussi d'un brio entraînant.

Un bijou, une perle, c'est la lettre de la Périchole, lue par elle sur un accompagnement en sourdine. Offenbach avait déjà donné la mesure de ce qu'il pouvait faire dans ce genre ; la lettre de la Périchole n'aura pas moins de retentissement que la déclaration de la *Grande-Duchesse*.

Le premier acte se termine par un très-remarquable final, qui prendra place à côté de celui d'*Orphée aux Enfers*. C'est la grande scène du mariage. Merveilleusement agencée par le compositeur, elle marche par gradations jusqu'à l'explosion la plus fougueuse qu'il soit possible d'imaginer. Encore un motif qui fera les délices du bal de l'Opéra. Chemin faisant, Mlle Schneider détaille, avec un talent hors ligne, deux couplets qui, au mérite de l'interprétation, joignent celui de l'inspiration musicale. Il est impossible de mieux rendre les effets de l'ivresse chez une femme, ce qui, à la scène, est toujours périlleux. Toute la salle a rendu justice au tact exquis de Mlle Schneider, en lui faisant répéter le second couplet de cette ariette :

Je suis un peu grise,
Mais ! Chut !... faut pas qu'on le dise...
Chut !

Citons encore dans ce finale l'entrée de Dupuis et son duetto avec la Périchole : *Je dois vous prévenir, Madame.*

Le deuxième acte n'est pas moins bien partagé que le premier. On rencontre au début des couplets ironiques adressés à Piquillo par les demoiselles d'honneur du vice-roi, et qui ont un refrain à l'unisson : *Eh! bonjour, monsieur le mari, qu'avez-vous fait de votre femme?* dont on a réclamé universellement une nouvelle audition. Et de quatre.

Même fortune a été réservée aux couplets suivants : *Les femmes, il n'y a qu' ça*, chantés avec beaucoup de finesse par Dupuis, et terminés par un gai refrain en trio. Et de cinq !

Nous en avons fini avec les morceaux bissés, mais il nous en reste encore à mentionner, qui eussent peut-être obtenu un succès de nature analogue, si l'heure avancée de la représentation n'y eût mis obstacle. De ce nombre sont les couplets de la Périchole : *Ah! que les hommes sont bêtes!* toute la grande scène de la Présentation, d'où se détache cet air des *Maris rè-cal-ci-trants*, un modèle de bonne bouffonnerie, chanté par le vice-roi et répété par les chœurs, sur un piquant motif avec pizzicati des violons, que l'orchestre a fait entendre dans l'entr'acte, et enfin la légende des amoureux : *C'est au Pérou*, qui n'est certes pas une des moins bonnes pages de la partition, mais qui a le tort d'arriver en dernier. Nous nous proposons d'ailleurs de revenir sur la musique lorsque paraîtra la partition, une des meilleures bien certainement d'Offenbach.

Nous avons distribué, en passant, quelques éloges insuffisants à l'adresse des principaux interprètes de *la Périchole ;* nous n'en finirions pas si nous prenions à tâche de payer à chacun le juste tribut qui lui est dû. Mlle Schneider est, pour tout dire, ravissante : on n'a pas plus d'esprit ; on ne chante pas avec plus de goût. Dupuis est son digne partenaire ; le rôle de Piquillo lui fera beaucoup d'honneur. Grenier est un vice-roi des plus amusants et des plus excentriques. Christian et Lecomte tirent un très-bon parti des personnages grotesques du premier gentilhomme et du gouverneur de Lima. Blondelet a fait une ébouriffante caricature du cham-

bellan Tarapote. Les trois cousines sont représentées par trois jolies femmes, Mlles Legrand, Carlin et Céline Renaud; il n'y a pas jusqu'aux demoiselles d'honneur, Mlles Julia H., Latour, Gravier et Bénard, qui ne remplissent leurs petits rôles, bien effacés, avec zèle et convenance.

Nos compliments à la partie chorale, à l'orchestre de M. Lindheim, au costumier, au décorateur, par conséquent à la direction qui les a mis à même d'accomplir des prodiges. Les Variétés vivront tout l'hiver sur *la Périchole*, et si le premier soir le succès en a été grand, c'est le cas de dire : *Il grandira, car il est Espagnol.*

D.-A.-D.

THÉATRE DE L'ATHÉNÉE.

LE PETIT-POUCET,

Opéra-bouffe en trois actes et quatre tableaux, paroles de MM. Eugène Leterrier *et* Albert Vanloo, *musique de* M. Laurent de Rillé.

(Première représentation le 8 octobre 1868.)

Le Petit-Poucet! Que de souvenirs, que de tressaillements enfantins ce nom magique réveille en nous! Comme on se rappelle avec bonheur l'époque heureuse où l'on frémissait au récit naïf de Perrault, où l'on tremblait à la voix de cet ogre insatiable : *Ca sent la chaire fraiche ici!* où l'on sympathisait de tout cœur avec les transes, avec les périls des sept fils du bûcheron, et comme on se sentait fier d'avoir le même âge que ce petit bonhomme qui, à force d'adresse, triomphait de son cruel ennemi aux bottes de sept lieues!

Le théâtre a, plus d'une fois, reproduit ce rêve de notre enfance, et jusqu'à ce jour il s'est bien gardé d'en altérer la tradition. Aussi, n'avons-nous pas été médiocrement surpris de voir ce que l'Athénée a fait de notre cher Petit-Poucet. Si la poétique contemporaine exige de semblables travestissements, qu'on jette bien vite au feu les *Contes illustrés* par Gustave Doré, et qu'on ne nous parle plus de feu Perrault.

Oublions donc les billevesées de ce vieux radoteur. Où a-t-il pris que le Petit-Poucet était un enfant de sept ans, *pas plus grand que le pouce*? Allez à l'Athénée, et l'on vous y apprendra de la bonne manière que le Petit-Poucet était en réalité un joli jeune homme, très-amoureux de Mlle Aventurine, la fille aînée de l'ogre Krock-Mach-Cru, mais que Mme l'ogresse Aglaé, femme légère, repoussait l'amour du faux ogre Rastaboul, pour disputer à sa fille le cœur de ce séduisant garçon.

Eh bien, soit! Acceptons ce thème nouveau, puisqu'il paraît que c'est le bon, et entrons, sans plus de façon, dans la maison de l'ogre, d'autant plus qu'il n'y est pas, et qu'en son absence on y fait sauter des bouchons de champagne. Un festin plantureux de charcuterie réunit à la même table Mme l'ogresse et ses cinq filles (car elle n'en a que cinq toutes jumelles), le faux ogre Rastaboul, le Petit-Poucet et ses quatre frères (eux aussi ont subi une soustraction).

Mais le vrai ogre Krock-Mach-Cru est un rusé compère, bourgeoisement jaloux de son Aglaé, et qui a feint un voyage de plusieurs mois pour revenir la surprendre le soir même avec son amant, qu'il se propose d'accommoder à la sauce Robert. Quelle aubaine! Au lieu d'un, il en trouve six, en comptant les frères du Petit-Poucet, qui sont d'âge à inquiéter un mari.

Alors, a lieu la scène légendaire des couronnes et des bonnets de coton. Pendant ce temps, Rastaboul décide Aglaé à fuir avec lui en vélocipède, et comme les filles de Krock-Mach-Cru ont échappé au couperet paternel, tous nos personnages se retrouvent dans une même forêt et se cachent dans une même caverne. L'ogre arrive à son tour avec ses bottes de sept lieues, mais au lieu de se les laisser dérober, pendant son sommeil, par le Petit-Poucet, il est entraîné dans un piége par son faux confrère Rastaboul, et il en sort débotté et muselé. Ah! pour la muselière, à la bonne heure, voilà une cocasserie de bon aloi, bien que le bonhomme Perrault n'y ait pas songé.

En somme, la pièce de l'Athénée a des côtés plaisants, des mots à effet, et elle a réussi sans la moindre opposition. Une fois qu'on a pris son parti des innovations dont elle a fait un si large usage, on s'y amuse franchement et on la suit avec plaisir dans sa marche rapide, car c'est là sa principale qualité.

La musique de M. Laurent de Rillé est aussi fort alerte, et dénote une expérience de la scène qui ne doit pas nous étonner. Ce compositeur, aujourd'hui inféodé à l'Orphéon, a débuté par le théâtre, et il est un des créateurs de l'opérette mythologique, dont on a tant abusé depuis. Les Folies-Nouvelles et les Bouffes ont compté dans leur répertoire plus d'un succès signé de son nom.

Après un assez long silence, M. Laurent de Rillé reparaît sur la brèche, plein de verve et d'ardeur ; nous ne pouvons que l'encourager à persévérer dans cette voie. A en juger par les nombreux morceaux du *Petit-Poucet*, que l'on a applaudis avec justice, il y trouvera la récompense de ses efforts.

Il est assez difficile de nous rappeler tous ces morceaux, dont la liste est longue, et il faudra bien qu'on se contente de notre impression sommaire. L'ouverture, par exemple, nous a semblé fort bien traitée, et il nous a paru que l'immixtion du vieil air : *Ti, ti, Carabi*, y faisait un très-bon effet.

Dans le premier acte, nous avons remarqué un gracieux air chanté par Aventurine, sur un motif de valse, l'air d'entrée du Petit-Poucet, et les couplets comiques de Rastaboul; dans le deuxième, une joyeuse chanson de table, avec accompagnement de champagne; un joli duetto d'amour entre le Petit-Poucet et la fille de l'ogresse; une tyrolienne, faite sans doute pour Mlle Lassény, qui excelle dans cette spécialité, et un galop final dont l'entrain ne laisse rien à désirer.

Au troisième acte, nous citerons l'air des filles de l'ogre qui vont se coucher: *Bonsoir papa, bonsoir maman*, le trio bouffe à la faveur duquel l'ogre, sa femme et Rastaboul préparent les ingrédients du repas, dont les enfants du bûcheron doivent être les pièces de résistance; puis le retour de la chanson du *Compère Guilleri* qu'on a déjà entendue dans l'ouverture, et qui revient cette fois en variations chantées par le Petit-Poucet sur la tenue de l'air primitif par ses quatre frères. On a fait répéter ce morceau.

Le quatrième tableau se recommande par une délicieuse romance de *l'Étoile du matin*, que chante le Petit-Poucet, et qu'il lui a fallu redire; par un petit duo de Rastaboul et d'Aglaé sur leurs vélocipèdes, et par deux couplets d'Aventurine, qui ont de l'expression, et qui ont été très-applaudis.

Le rôle du Petit-Poucet est joué par Mlle Van Ghel, une débutante, dont les formes se prêtent merveilleusement au costume masculin. On reconnaît tout d'abord que cette nouvelle venue n'est pas novice à la scène; elle a de la grâce, de l'aisance, et, non contente d'être une agréable comédienne, elle chante avec goût et vocalise avec dextérité. C'est une excellente acquisition pour le théâtre de M. Busnach.

Daubray, qui joue le rôle de l'ogre Krock-Mach-Cru, sort du théâtre Déjazet, où il s'est distingué en plus d'une circonstance. Il est à regretter que son organe, aphone, ne soit pas en harmonie avec le personnage qu'il représente. Nous l'attendons à une autre création.

Léonce, dans le faux ogre Rastaboul, a, comme toujours, des élans d'une fantaisie irrésistible. Mlle Lassény prête à l'ogresse Aglaé une physionomie suffisamment excentrique, et Mlle Lovato est fort gentille sous les traits de la petite Aventurine.

Selon son habitude, M. Busnach n'a rien négligé pour rendre aussi splendide que possible la mise en scène du *Petit-Poucet*, et, de son côté, M. Bernardin ne s'est pas épargné dans ses délicates fonctions de chef d'orchestre.

D.

CORRESPONDANCE.

A M. le Directeur de la REVUE ET GAZETTE MUSICALE.

Mon cher collaborateur,

Depuis longtemps je garde le silence envers les lecteurs de la *Revue et Gazette musicale*; ce n'est pas que j'aie été saisi par la paresse ni que l'art ait rien perdu de son intérêt pour moi; mais vous savez de quels grands travaux je suis occupé et quelle est la multiplicité de mes occupations journalières. En dépit de ma bonne volonté, j'ai vu le temps s'écouler sans vous rien envoyer. Je saisis aujourd'hui l'occasion d'une solennité musicale qui vient d'avoir lieu à Bruxelles et le moment de repos que me procure une indisposition légère, pour me rappeler à votre souvenir.

Le 29 septembre dernier un nouvel orgue a été inauguré dans l'église Saint-Boniface, à Ixelles, commune limitrophe de Bruxelles. On savait que plusieurs organistes de talent devaient se faire entendre sur cet instrument, et longtemps avant le moment fixé l'église était littéralement remplie.

Après un *scherzo* symphonique de Lemmens, exécuté par M. Ceuppens, maître de chapelle et organiste de l'église Saint-Boniface, suivi d'un motet de Palestrina, chanté par les artistes de la chapelle de cette église, M. Renaud de Vilbac, organiste de l'église de Saint-Eugène de Paris, a joué une fugue admirable de J.-S. Bach, en *mi* mineur, et un thème varié de Lemmens, morceau d'une grande distinction. Artiste d'un rare mérite, M. Renaud est un des organistes français de la jeune école qui ont entrepris la régénération de l'art de jouer de l'orgue en s'engageant dans la voie si brillamment ouverte par M. Lemmens, et en abordant franchement cette musique de Bach, l'idéal de la grandeur et de la puissance, sans toutefois négliger les ressources de la variété des timbres et de leurs combinaisons pour les choses de fantaisie, dont la facture moderne a doté les instruments. Large et puissant de style dans la fugue de Bach, M. Renaud de Vilbac a eu des délicatesses charmantes et de très-heureux effets de sonorité dans le thème varié de Lemmens, ainsi que dans la fantaisie et improvisation par lesquelles il a clôturé la séance.

J'ai aussi à signaler un artiste qui, dans l'improvisation sur l'orgue, mérite d'être placé au premier rang : cet artiste est M. Dubois, aveugle depuis son enfance, mais dont il est impossible de supposer l'infirmité lorsqu'il est au clavier. Doué d'une riche imagination, il saisit à chaque instant son auditoire par des traits inattendus et par des modulations aussi hardies que bien attachées. Avec une prestesse que pourrait à peine égaler l'homme le plus clairvoyant et l'organiste le plus expérimenté, il découvre immédiatement, en dépit de sa cécité, les ressources d'un orgue qu'il joue pour la première fois, et ses mains se portent avec une rapidité merveilleuse sur les registres, dont il devine les places et qu'il combine avec l'intuition secrète et sûre de leurs effets. Chez cet artiste privé de la vue, il y a, sans aucun doute, une révélation spontanée de tout ce qui, dans un instrument nouveau, peut être en harmonie avec les inspirations de son sentiment. Dans une fantaisie très-développée sur un thème original, M. Dubois a vivement impressionné l'auditoire réuni dans l'église de Saint-Boniface par la variété d'idées et d'effets de son improvisation.

Dans la même séance, M. Sannen, organiste de l'église des Saints Michel et Gudule, a exécuté un *andante*, un récit et une fugue de sa composition.

L'orgue de Saint-Boniface, construit dans les ateliers de la Société anonyme pour la fabrication de grandes orgues (établissements Merklin-Schutze), à Bruxelles, est un instrument composé de trois claviers manuels, clavier de pédales séparées, vingt-sept jeux, et dix pédales d'accouplements et de combinaisons. La construction en est des plus remarquables, par la précision et le fini des détails. La puissance et l'ampleur des jeux de fonds et du grand chœur de cet instrument sont telles, que les connaisseurs ont cru entendre un orgue de cinquante jeux. J'ajouterai que la variété des timbres est si bien caractérisée et offre de si grandes ressources de combinaisons que, sous les mains de MM. Renaud de Vilbac et Dubois, ces ressources paraissaient inépuisables. La séance d'inauguration de ce bel instrument a offert un vif intérêt, pendant près de deux heures, aux artistes et amateurs qui s'y étaient rendus en foule.

Considérez-moi toujours, mon cher collaborateur, comme votre tout dévoué.

FÉTIS.

Bruxelles, le 7 octobre 1868.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné lundi et vendredi *Hamlet* et mercredi *la Juive*.— Une douzaine de jeunes Suédois qui ont fait le voyage de Stockholm exprès pour entendre leur célèbre compatriote, assistaient à la représentation d'*Hamlet*, donnée mercredi de la semaine dernière et ils ont applaudi avec enthousiasme Mlles Nilsson et Faure. — Aujourd'hui représentation extraordinaire de *la Juive*.

*** La représentation extraordinaire de *l'Africaine*, donnée dimanche, n'a pas été moins brillante que la précédente. Bravos enthousiastes et rappels à Marie Sass, l'admirable Sélika et à ses partenaires. — Vers la fin du mois reprise solennelle des *Huguenots*.

*** Une indisposition de Capoul avait interrompu cette semaine les représentations d'un *Premier Jour de bonheur*; elles ont été reprises hier.

*** M. de Flotow est depuis quelques jours à Paris, où il passera l'hiver. L'auteur de Martha y termine son nouvel opéra *l'Ombre*, dont M. de Saint-Georges a écrit le poëme et qui va entrer en répétitions au théâtre de l'Opéra-Comique pour être joué en décembre prochain. C'est un opéra à quatre personnages, sans chœurs.

*** La recette de la deuxième représentation de la *Lucia*, au théâtre Italien, a atteint 14,800 francs. — Hier on a donné la *Traviata* pour la première fois de la saison, et mardi sera jouée *la Contessina*, opéra du prince Poniatowski.

*** La plus grande activité règne au théâtre Lyrique impérial et l'on peut affirmer maintenant que la réouverture en aura lieu au plus tard vers le 25 de ce mois. — C'est par la reprise du *Val d'Andorre* qu'elle se fera; il y a de plus à l'étude : *Iphigénie en Tauride*, *Don Juan* et l'*Irato*. La nouvelle direction compte au reste puiser largement dans le répertoire ancien et faire entendre à la génération actuelle d'excellents ouvrages qui seront nouveaux pour elle.— Le personnel engagé par M. Pasdeloup est considérable, en voici la liste : *Soprani et mezzo-Soprani* : Mmes Orgeni, Schrœder, Daram, Gilbert, Jeanne Devriès, Fidès Devriès, Formi, Ducasse, Duval, Willème, Guérin, Denizet. — *Ténors* : MM. Monjauze, Massy, Bosquin, Coëlhot, Raoul Delaspre, Berty, Legrand, Verdellet. — *Barytons et basses* : MM. Lutz, Meillet, Caillot, Aubéry, Géraizer, Labat, Girardet, Wartel, Gabriel, Grignon. Enfin la nouvelle direction, s'inspirant de la pensée qui a si puissamment contribué au succès des Concerts populaires, a revisé le tarif du prix des places et les a notablement abaissés. — Désormais, les fauteuils d'orchestre ne coûteront plus le soir au théâtre Lyrique, que 5 fr.; les balcons, 6 fr.; les secondes loges, 4 fr.; et le parquet, 2 fr.— Enfin des succursales de location sont établies au boulevard Saint-Denis, chez Grus, au boulevard des Italiens, chez Brandus, et à la Madeleine, chez Flaxland, éditeurs de musique.

*** C'est dans les premiers jours de janvier que l'opéra de Ricci, *M. de la Palisse*, composé exprès pour le théâtre des Fantaisies-Parisiennes fera

son apparition à ce théâtre. — Mlle Marimon, qui y chantera le rôle principal, était à Paris ces jours-ci et l'auteur le lui a lu en lui donnant ses instructions. La charmante cantatrice l'a emporté à Bruxelles, où elle va l'étudier pendant le temps qui lui reste encore à jouer au théâtre de la Monnaie.

*** La recette de la troisième représentation de *la Périchole*, au théâtre des Variétés, malgré le service fait encore ce jour-là aux auteurs et à la presse, a atteint 4,300 francs. Celle de la quatrième a dépassé 5,000 fr., et le bureau de location ne désemplit pas.—De même que cela a eu lieu après la première représentation de *la Grande-Duchesse*, *la Périchole* a subi à la deuxième de très-heureux remaniements : les scènes qui faisaient longueur au second acte ont été raccourcies, divers morceaux de musique ajoutés, d'autres déplacés; les acteurs sûrs maintenant de leurs effets, qu'ils ont modifiés en certaines parties, se livrent avec confiance et entrain à leurs rôles. Il y a donc aujourd'hui homogénéité parfaite dans la pièce, gaieté étourdissante d'un bout à l'autre, et quant à la nouvelle partition d'Offenbach, pas n'est besoin de rappeler qu'il n'y a eu qu'une voix pour l'acclamer.

*** Le succès des *Croqueuses de pommes* s'est amplement confirmé cette semaine. Débarrassée de quelques longueurs, la pièce marche bien et constitue pour le théâtre des Menus-Plaisirs un spectacle amusant, auquel la musique de M. Deffès ajoute sa mélodie et son originalité. Mlle Marcus (notre compte rendu de la semaine dernière lui rendait au surplus pleinement justice) joue et chante de mieux en mieux son rôle et se fait remarquer parmi les meilleurs interprètes de l'ouvrage.

*** Après les *Croqueuses de Pommes*, le même théâtre donnera un opéra-bouffe en trois actes de MM. Nuitter et Trefeu : la Princesse *Kelebella*. — La musique est d'Émile Jonas.

*** Une combinaison nouvelle paraît surgir pour l'exploitation du théâtre du Prince-Impérial, dont M. Lemaire, ancien directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin, deviendrait cessionnaire; modifiée intérieurement selon les règles de l'acoustique, la salle serait utilisée pour un *Opéra populaire*, dont les places seraient accessibles aux bourses les plus modestes.

*** La réouverture de l'Alcazar d'hiver a eu lieu cette semaine. Une bonne troupe, des chœurs bien dressés, un répertoire varié, une administration excellente, tels sont les éléments de succès qui maintiennent à cet établissement lyrique et chorégraphique la vogue dont il jouit depuis longtemps.

*** La direction Halanzier déploie au Grand-Théâtre de Bordeaux la plus louable activité. Après *Faust*, magnifiquement interprété par Mlles Baretti et Nordet, MM. Peschard et Bonnefoy, le public a revu avec beaucoup de plaisir *le Bouffe et le Tailleur*, ouvrage par lequel M. Halanzier a commencé la réalisation de son intelligent projet de ressusciter à Bordeaux les meilleurs opéras-comiques de l'ancien répertoire.— Au Théâtre-Français, *le Violoneux*, d'Offenbach, a des représentations fort suivies. Ce théâtre vient de reprendre avec Mmes Toudouze et M. Etienne, remplaçant Rose Bell et Carrier, *Fleur-de-Thé*, interrompu en plein succès par la clôture annuelle de l'été. Malgré le changement des deux principaux interprètes, cette reprise a fait le plus grand plaisir, et le directeur, M. Lambert, n'a eu qu'à s'en féliciter.

*** Au théâtre des Célestins de Lyon, *Fleur de Thé* fait florès. A la première représentation, qui avait attiré un public nombreux et choisi, la charmante chinoiserie musicale de Ch. Lecocq a été enlevée dans un éclat de rire général et au milieu d'applaudissements continuels. — Luco a joué tout son rôle du mandarin avec un entrain étourdissant. La charmante Clarisse (Fleur de Thé) et la piquante cantinière Jeanne ont obtenu un succès légitime, ainsi que MM. Belliard et Singlet, leurs partenaires. La direction a bien fait les choses : costumes et décors sont frais et jolis.

*** *La Grande-Duchesse* vient d'être reprise au théâtre de Nice et elle exerce, suivant son habitude, une attraction irrésistible et des plus fructueuses pour la direction. Mlle Géraldine a toutes les traditions de l'école fantaisiste. Sa physionomie piquante, son jeu verveux et spirituel, sa voix flexible, ses costumes ont conquis le public et ont valu à la charmante artiste une édition nouvelle de l'ovation qui l'accueille d'ordinaire dans le rôle de la souveraine de Gerolstein.

*** L'Agence dramatique dirigée avec tant d'honorabilité et d'intelligence par M. Formelle vient de recevoir, dans la constitution de son personnel, une modification qui ne peut qu'ajouter aux garanties si justement réputées de ses opérations. — M. Formelle s'est adjoint comme associé M. Ambroselli, qui s'est fait une excellente réputation, à Paris, comme artiste et professeur de chant. — M. Ambroselli est un musicien accompli; il possède à fond le répertoire français et l'italien. — Son savoir, son expérience et ses connaissances spéciales, en ce qui concerne l'art lyrique et l'art dramatique, rendront son concours très-précieux à l'Agence-Formelle.

NOUVELLES DIVERSES.

*** C'est dimanche, 18, à 2 heures, au Cirque Napoléon, que doivent se rouvrir les Concerts populaires de musique classique sous la direction de M. Pasdeloup. — Voici le programme du premier Concert : 1° Ouverture de *Ruy-Blas*, de Mendelssohn; — 2° Symphonie en *la* de Beethoven; — 3° Andante et menuet de Haydn; — 4° Fragments des *Maîtres chanteurs* de Wagner (entr'acte du 3e acte, — valse, — marche des Maîtres chanteurs).

*** Mercredi, 14 courant, à 7 heures du soir, aura lieu dans la nouvelle et magnifique chapelle des Pères Maristes, 132, rue de Vaugirard, l'inauguration de l'orgue sortant des ateliers de la Société anonyme Merklin-Schütze. — MM. Ed. Batiste et Renaud de Vilbac, organistes de Paris, et L. Vasseur, organiste de Versailles, feront entendre l'instrument. — Les motets seront chantés par M. Leibnitz.

*** La biographie de Meyerbeer par M. Hermann Mendel, qui vient de paraître en allemand à Berlin, ne tardera pas à être traduite en anglais à New-York, par Miss Alice Asbury, de Quincy (Illinois).

*** L'éditeur Gérard vient de mettre en vente la valse des *Rêves d'Automne* de Jules Klein. C'est une de ces compositions qui se recommandent d'elles-mêmes au public dilettante par le charme de leurs mélodies, et dont il serait oiseux de faire l'éloge.

*** C'est par erreur que, dans notre dernier numéro, nous avons annoncé, comme ayant déjà paru, les trois premiers volumes de *la Biographie des Musiciens*, de M. A. Bès. Ces volumes sont encore en manuscrit.

*** Mme Rossi-Gallieno, qui vient de Milan, où ses compositions ont rencontré le plus chaleureux accueil, est de retour à Paris. Elle va y reprendre ses cours de piano. Deux de ses nouvelles compositions : *les Chants du Soir* (tarentelle) et *la Fileuse*, valse sentimentale, sont destinées à un grand succès cet hiver.

*** L'abbé Franz Liszt est retourné à sa résidence de Grottamare, qu'il a habitée tout l'été, déclinant les offres du grand-duc de Saxe-Weimar, qui, pour l'attirer en Allemagne, avait mis à sa disposition un de ses châteaux de plaisance.

*** Il n'est bruit, à Spa et aux alentours, que de la découverte d'un ténor doué d'une voix merveilleuse, découverte qu'un dilettante italien, M. J. de L..., doit au hasard. Le futur artiste est un jeune pâtre de Winamplanche, âgé de seize ans, nommé Chalsèche. M. de L..., qui l'a fait entendre devant un auditoire d'artistes, s'est chargé de son éducation musicale.

*** Les orphéonistes d'Arras ont dignement représenté la France au concours international d'Amsterdam.

*** Il y a huit jours, les Sociétés chorales du Jylland, province occidentale du Danemark, réunies aux Sociétés de Copenhague (1500 chanteurs), ont donné, au jardin royal de Rosenbord, un Festival de trois journées, durant lequel ont été chantées des œuvres des compositeurs les plus populaires de la Scandinavie, A.-J. Gade, Lindblad, Hartmann, Asger Hammerick. La famille royale et plus de vingt mille personnes assistaient à cette solennité.

*** Le chant choral populaire français compte un organe de plus dans *le Moniteur de l'Orphéon*, journal hebdomadaire, dont le premier numéro a paru cette semaine. Cette nouvelle feuille se présente aux sociétés orphéoniques entourée de leurs meilleurs amis et protecteurs; elle s'annonce comme indépendante et *pratique*; elle s'est assuré la participation active d'Eugène Delaporte, qui a voué, comme on sait, sa vie et son intelligence à la propagation de l'art musical dans le peuple.

*** La direction du Conservatoire de Perpignan vient d'être confiée à M. Gabriel Baille, musicien distingué, auteur d'un recueil *(le Prœludium)* de morceaux pour l'orgue.

*** Roméo Accursi, qui vient de diriger si brillamment les concerts du Casino de Vichy, est de retour à Paris. Il a repris ses fonctions de premier violon solo à l'orchestre du théâtre Italien.

*** Un hymne national espagnol a été spécialement composé pour être chanté, dans toutes les églises de la capitale, le jour de l'entrée du général Prim à Madrid.

*** Le *Musical World* du 10 octobre contient une étude très-remarquable sur la sixième symphonie de Schubert, en *ut*, récemment découverte à Vienne par M. Grove, et qui figure sur le programme des concerts du samedi au Crystal Palace pour cet hiver. Schubert a composé neuf symphonies (deux sont incomplètes); la cinquième, la sixième et la septième n'ont jamais été exécutées.

*** On annonce l'incendie du *Théâtre sociale* de Tréviso (Vénétie), qui a été complétement détruit dans la journée du 1er de ce mois. — Heureusement ce sinistre n'a point fait de victimes. La salle était élégante et assez spacieuse. — On devait inaugurer sous peu de jours la saison d'automne. — C'était une troupe lyrique et les répétitions étaient déjà commencées.

*** Un homme qui fut un dilettante passionné, un amateur éclairé et un protecteur des arts, M. le baron Nicolaï, officier général russe, parent

de M. le prince de Broglie, vient d'entrer comme novice au monastère de la Grande-Chartreuse.

*** L'excellent professeur de chant Bonoldi vient de rentrer à Paris après deux mois de séjour en Italie.

*** Au service de M. le comte Walewsky, la marche funèbre composée par Litolff en l'honneur de Meyerbeer a été exécutée par le petit orchestre de Sax et a produit une profonde sensation.

*** Encore une perte bien regrettable pour la *Revue et Gazette musicale*! L'un de nos plus anciens collaborateurs, Léon Kreutzer, est mort mardi dernier à Vichy. La cérémonie funèbre a eu lieu dans cette ville, et le corps a été ramené à Paris, vendredi, par les soins de la femme du défunt. Nous consacrerons une notice biographique à ce grand artiste, compositeur, critique, écrivain, que nos lecteurs ont pu apprécier et qui laisse le souvenir durable d'un poëte, d'un érudit, d'un esprit élevé et d'une âme d'élite.

*** Une feuille artistique de New-York a apporté cette semaine une bien triste nouvelle, reproduite par la presse parisienne : Mlle de la Pommeraye (Rose Bell) aurait succombé à un mal foudroyant, la veille de ses débuts sur un théâtre d'opéra-bouffe de cette ville. Nous espérons que le prochain courrier de New-York démentira cet événement, d'autant plus douloureux que Mlle de la Pommeraye ne s'est embarquée pour l'Amérique qu'après bien des hésitations, et comme à contre-cœur, sous l'influence des tristes pressentiments de son père.

*** La Scandinavie vient de perdre l'un de ses compositeurs les plus populaires, l'auteur norwégien de *Brudefaerden i Hardanger (le Cortége de noce)*, et d'autres chœurs favoris des étudiants d'Upsal et de Copenhague, publiés en français par la maison Brandus et Dufour, et qui sont du répertoire de l'Orphéon de la ville de Paris.

ÉTRANGER

*** *Londres.* — Les concerts du Palais de Cristal ont commencé samedi, sous la direction de M. Manns. L'ouverture d'*Oberon*, la symphonie en *la* de Mendelssohn, la *Fest-Ouverture* de Robert Volkmann, étaient les morceaux les plus importants du programme. Le ténor anglais Vernon Rigby et la jeune cantatrice belge Mlle Sternberg, chargés de la partie vocale, s'en sont tirés à leur honneur. M. Pauer a été très-applaudi dans plusieurs soli de piano.

*** *Bruxelles.* — Warot a débuté au théâtre de la Monnaie dans *la Muette*. Le sympathique ténor, mieux en voix que jamais, a joué et chanté son rôle de manière à satisfaire les plus difficiles; l'air du Sommeil lui a valu une ovation bien méritée. Lui et Dumestre ont été magnifiques dans le duo : *Amour sacré de la patrie*. — Parmi les artistes qui doivent remplacer ceux qui ont résilié, on a remarqué avec plaisir le nom de la basse Cazaux, de l'Opéra de Paris, cédée par M. Perrin avec Warot et Mlle Godefroid; de MM. Carman et Guffroy; de Mlle Peyret, contralto. — Mlle Marimon a obtenu un très-beau succès dans le *Toréador*, succès qu'ont partagé MM. Jamet et Barbet. — La Société chorale de *l'Orphéon*, une des plus nouvellement formées de la capitale et non la moins vaillante, a donné une brillante sérénade à M. Fétis à l'occasion de sa fête. Elle a exécuté avec une verve, un ensemble et un fini remarquables, la *Prière avant la bataille* de Soubre, *les Chants lyriques de Saül* de Gevaert et *les Buveurs* de Kücken. Après la sérénade, le comité de l'Orphéon s'est rendu auprès de M. Fétis, et par l'organe de son président, M. Richald, a offert au savant directeur du Conservatoire la présidence d'honneur de la Société, que celui-ci a acceptée avec empressement.

*** *Bade.* — Le règne de l'opérette dure encore, et jusqu'au 12 octobre Bade appartient à Offenbach. L'opérette emportera bien des regrets! C'est que *Lischen et Fritzchen*, *Jeanne qui pleure et Jean qui rit*, *Monsieur Choufleury*, traduits par Mlle Zulma Bouffar, Désiré, Jean-Paul Beaucé, aident merveilleusement à passer le temps. Les dernières représentations annoncées comprendront *les Pantins de Violette*, *la Demoiselle en loterie*, *la Chatte métamorphosée en Femme* et *Monsieur Choufleury*.

*** *Darmstadt.*—Les 27 et 28 septembre, a été célébré le sixième festival du Rhin central, auquel ont pris part sept cent cinquante exécutants, sous la direction de C. Mangold. Les oratorios *Samson*, de Hœndel, et *la Création*, de Haydn, la symphonie en *la* de Beethoven et le *Frithjof* figuraient en première ligne au programme et ont été supérieurement rendus. Parmi les chanteurs solistes, on remarquait Mme Peschka-Leutner.

*** *Stuttgard.* — Southeim nous est revenu. Le célèbre ténor a reparu dans son opéra de prédilection, *la Juive*. Eléazar a électrisé son public d'un bout à l'autre de la représentation; à la fin du quatrième acte, on l'a rappelé trois fois, chose inouïe à Stuttgard! Ce chanteur éminent est désormais une des gloires de l'Allemagne artistique.

*** *Berlin.* — On vient de reprendre à l'Opéra le *Templier et la Juive*, de Marschner, avec Mmes Voggenhuber et Horina, MM. Betz, Woworsky, Salomon, Fricke et Kruger. Une cantatrice allemande appartenant au théâtre de la Scala de Milan, Mlle Giovannina Stella, engagée à Berlin pour quelques représentations, a débuté avec succès dans *la Somnambule*. Son talent n'est cependant pas unanimement reconnu. L'*Œdipe*, de Sophocle, mis en musique sur le texte grec, par M. Bellermann, professeur de chant au Gymnase du Cloître-Gris, sera représenté prochainement par les meilleurs élèves de cette institution. Les costumes ont été prêtés par l'intendance royale des théâtres. (On sait que Mendelssohn, le premier, a composé la musique d'*Œdipe* et d'*Antigone*). — Un concert a été donné par les musiques militaires du 2e régiment de la garde et du régiment de l'empereur François, sous la direction de M. Wieprecht, au profit de la caisse de pensions pour les veuves et les orphelins des musiciens de l'armée, fondée par l'éditeur Bock. On y a surtout applaudi la belle fantaisie de Wieprecht sur *le Prophète*.

*** *Munich.*— *Le Premier Jour de bonheur* vient d'être donné avec non moins de succès qu'à Prague. Deux artistes d'un très-grand mérite, Nachbaur et Mlle Stehle, remplissaient les principaux rôles et ont puissamment aidé à la réussite de l'œuvre d'Auber.

*** *Vienne.* — L'orchestre de l'Opéra donnera cet hiver huit concerts philharmoniques, du 8 novembre au 28 février. La *Fée Mab* de Berlioz, l'ouverture de *Sakountala* de Goldmark, la symphonie en *si* mineur d'Esser, celle en *ré* mineur de R. Volkmann y seront exécutées.

*** *Rome.* — L'ouverture du théâtre Argentina s'est faite par *Lucrezia Borgia*, avec Elvira Demi et Orsini et le ballet de Pratesi, *Nelly*. — On répète *Dinorah*, dont le principal rôle aura la Mongini pour interprète.

*** *Lisbonne.* — *Fleur de Thé* (Flôr de chà), n'a fait qu'un saut de Paris à la capitale du Portugal: la charmante opérette de Charles Lecocq, pour sa première tentative auprès d'un public étranger, l'a séduit bel et bien. Bravos et rappels ont été prodigués aux artistes : Anna Pereira, la sympathique actrice portugaise, au bénéfice de qui cette première représentation était donnée, Rosa Damasceno, et, pour la partie masculine, Taborda, Queirez et Augusto. La direction, de son côté, a fait des merveilles pour la mise en scène. Elle peut légitimement compter sur un succès durable et fructueux, qui sera le bienvenu au petit théâtre de la Trindade.

*** *Stockholm.* — Il vient de s'ouvrir un nouveau théâtre qui fera concurrence à l'Opéra royal, avec le répertoire lyrique italien et français. MM. Josephson et Ahlgrenson sont à la tête de cette nouvelle entreprise.

*** *Odessa.* — Nous sommes sous le charme de *Marta*, que notre théâtre joue chaque soir devant une salle comble. Mme Isturitz, l'idole de notre public, est délicieuse dans l'héroïne de l'opéra de M. de Flotow.

*** *Moscou.* — La *Figlia del Regimento* a mis encore une fois en relief les brillantes qualités de Mlle Artôt: la sûreté, la hardiesse de sa vocalisation dans un rôle très-ardu sous ce rapport, n'ont d'égales que son admirable entente de l'effet scénique, la verve et la grâce de son jeu. Le jeune ténor Piazza n'a point trop souffert de ce voisinage : c'est un Tonio fort convenable. — Outre le succès très-mérité du ténor Stagno et de Mlle Artôt dans *Otello*, succès que nous avons déjà signalé, nous devons aussi une mention au baryton Padilla et à la basse Bossi, deux artistes de mérite, deux excellentes connaissances que le public a revus avec plaisir.

*** *New-York.* — Miss Clara Kellog vient d'être engagée par M. Max Strakosch pour une tournée artistique aux Etats-Unis. C'est cet engagement, paraît-il, qui a fait renoncer M. Mapleson, l'impresario de Londres, à son voyage en Amérique, voyage pour lequel il comptait beaucoup sur Mlle Kellogg.

*** *Boston.* — Le ténor Brignoli, qui ne se contente pas d'être un excellent chanteur, et qui est aussi à ses heures un compositeur de quelque mérite, a fait exécuter à ses derniers concerts une marche militaire dont il est l'auteur et qui a eu beaucoup de succès.

Le Directeur : S. DUFOUR.

En vente

Chez Mme MAEYENS-COUVREUR, rue du Bac, 40.

L'ANGE GARDIEN DES ENFANTS

Mélodie nouvelle d'ADOLPHE BOTTE, transcrite pour le piano

Par GEORGES PFEIFFER

Prix : 6 francs.

Sous presse :

CHEZ BRANDUS ET DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU.

LA PÉRICHOLE

OPÉRA-BOUFFE EN DEUX ACTES,

Paroles de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy,

Musique de

J. OFFENBACH

L'OUVERTURE, ARRANGÉE POUR LE PIANO

Les Airs de Chant détachés avec accompagnement de Piano :

ACTE Ier.

1. **Chanson** DES TROIS COUSINES, chantée par Mlles Legrand, Carlin et Renault : *Promptes à servir la pratique* . . . . . 5 »
2. **Couplets** DE L'INCOGNITO, chantés par M. Grenier : *Sans en rien souffler à personne* . . . . . 3 »
3. L'ESPAGNOL ET LA JEUNE INDIENNE, **complainte**, chantée par Mlle Schneider et M. Dupuis : *Le conquérant dit à la jeune Indienne* 4 50

3 *bis*. La même, à une voix et transposée un ton et demi au-dessous . . . . . 4 »

4. LE MULETIER ET LA JEUNE PERSONNE, **séguedille** POUR SOIRÉES, chantée par Mlle Schneider et M. Dupuis : *Vous a-t-on dit souvent : Ecoutez-moi, la fille* 5 »
5. **La Lettre** DE LA PÉRICHOLE, chantée par Mlle Schneider : *O mon cher amant, je te jure* 3 75

5 *bis* La même, transposée un ton au-dessus 3 75

6. **Griserie-Ariette**, chantée par Mlle Schneider : *Ah! quel dîner je viens de faire* . . . . . 3 »

6 *bis*. La même, transposée un ton au-dessus . . . . . 3 »

7. **Duetto** DU MARIAGE, chanté par Mlle Schneider et M. Dupuis : *Je dois vous prévenir, Madame* . . . 6 »

ACTE II.

8. **Cancans-Couplets**, chantés par Mlles Julia, Benard, Gravier et Latour : *On vante partout son sourire* . 4 50
9. LES FEMMES, IL N'Y A QU'ÇA! **couplets**, chantés par M. Dupuis : *Et là, maintenant que nous sommes seuls* . . . . . 3 »

9 *bis*. Les mêmes, transposés un ton et demi au-dessous . 3 »

10. QUE LES HOMMES SONT BÊTES! **couplets**, chantés par Mlle Schneider : *Que veulent dire ces colères?* . 3 »

10 *bis*. Les mêmes, transposés un ton au-dessus . . . . . 3 »

11. LA PRÉSENTATION, **rondo** DE BRAVOURE, chanté par M. Dupuis : *Ecoute, ô roi, je te présente*. 3 75
12. **Ronde** DES MARIS RÉ..., chantée par M. Grenier. *Conduisez-le, bon courtisan* . . . . . 3 »
13. **Duo** DES BIJOUX, chanté par Mlle Schneider et M. Grenier : *Monsieur le marchand, qu'avez-vous*. . . . 7 50

13 *bis*. **Extase**, chantée par Mlle Schneider : *Ah! que j'aime les diamants* . . . . . 3 »

14. **Final-Séguedille**, chantée par Mlle Schneider et M. Dupuis : *Un roi, se promenant, trouva certaine femme*. . . . . 4 »

Les Airs de Chant sans accompagnement, format in-8°

Fantaisie brillante pour le Piano par E. KETTERER

BOUQUET DE MÉLODIES PAR CRAMER

QUADRILLE PAR ARBAN. —=— GRANDE VALSE PAR STRAUSS

Polka par Roques et Strauss. — Polka-Mazurka par Lindheim

La Partition pour Chant et Piano, et la même arrangée pour le piano seul

SOUS PRESSE : **CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS** EN VENTE :

LA KELLOGG

Célèbre valse chantée, composée par

ARDITI

Avec paroles italiennes et françaises.

La même, arrangée pour piano seul.

Fantaisie SUR **GIRALDA** d'Adolphe Adam, l'opéra-comique POUR LE PIANO PAR

H. DELAHAYE

Op. 4. — *Prix : 7 fr. 50.*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

35e Année. N° 42. 18 Octobre 1868.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Etudes biographiques et critiques, par **Em. Mathieu de Monter**. — Théâtre impérial italien : *la Traviata*, par **Elias de Rauze**. — *La Périchole*. — Correspondance : Bruxelles. — Ministère de la maison de l'Empereur et des beaux-arts, direction générale des théâtres. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves**. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

ÉTUDES BIOGRAPHIQUES ET CRITIQUES.

De même que l'on place au plus bel endroit de sa demeure et dans le meilleur jour les portraits de ceux qui vous sont chers, je me plais à inscrire en tête de ces *Etudes* le nom d'un des maîtres de l'école moderne que j'admire et que j'aime le plus. Le choix de cette individualité artistique véritablement originale me donne, au surplus, la bonne fortune d'une originalité : louer, presque sans restrictions, en un temps où l'on dénigre sans réserve. De ce poëte, je n'ose dire que je me propose de parler en poëte, mais du moins décrirai-je, à mon tour, son œuvre et sa vie, avec cette conviction sincère qu'aujourd'hui l'essentiel pour la critique, active, pratique, est bien moins encore d'avoir une science profonde des choses que de les ressentir vivement, d'en inspirer le goût et de le retrouver autour de soi.

I.

Stephen Heller.

Je me représente volontiers Stephen Heller — et ceux qui connaissent bien en lui l'homme et l'artiste le retrouveront ainsi — assis devant un piano d'Erard, au milieu d'un salon de style élégant, tendre et sobre, prenant jour sur un parc aux arbres touffus et voisins de hautes fenêtres. Dans ce lieu propice au recueillement, se trouvent réunies quelques personnes délicates par l'esprit et par l'oreille, de celles qui savent écouter, tout comprendre, ne laisser rien perdre, ne pas demander davantage ni surtout trop au compositeur, au virtuose qui ne dit que ce qu'il faut. Heller joue, et que de souvenirs doux et touchants, que d'impressions diverses s'élèvent du lointain des souvenirs! Que de tableaux se succèdent dans le mirage de l'imagination!

Voici le printemps, sa chanson d'espérance, la séve de la jeunesse bouillonnant dans le brin d'herbe verte, dans la fleur qui livre son calice à la brise, dans l'écume du torrent, dans les frémissements harmonieux des roseaux. Voici l'automne et la plainte aërienne du vent de mer dans les fibres des pins de Sicile. Telle de ces pièces fugitives fait songer à l'amour léger, plein de caprices et d'insouciance; telle autre à l'amour profond, passionné; plusieurs, à la tendresse calme, source de la famille, à la fois mérite et récompense, idéal assoupi qui est le charme et l'honneur du *lakisme* anglais. Cette mélodie prête à la mort précoce l'allégresse et le sourire d'un joyeux départ matinal; celle-ci endort ce jeune enfant rayonnant dans son berceau comme un petit Messie; celle-là semble traversée par ces apparitions que Dante vit flottant dans une aube froide et pâle, aux limites du Ciel et de l'Enfer. De l'heure mystérieuse du crépuscule nous arrivons à la nuit, à la nuit charmante avec le rossignol, les bocages, les amants et les sérénades, ou sinistre avec le hibou, la tempête, les vieilles forêts et les ténèbres. Un rayon de l'Espagne de l'auteur de *Rolla*, un souffle de l'Italie de Chateaubriand, éclaire ce boléro, traverse ce cantique. J'entends résonner dans la lande le refrain des paysans de la Pustza qui viennent de fêter le vin brûlant de Somlyo et la ronde des jeunes filles hongroises aussi ardentes que leurs vins. La poësie pittoresque et bigarrée de la vie nomade a, sans aucun doute, inspiré ce scherzo. Je ne saurais dire pourquoi cette étude rappelle à mon esprit la statuaire exquise et monumentale de la Renaissance, conçue pour les sens mais ne les troublant pas, la *Dianne* de Jean Goujon, par exemple, mouvementée comme la vigueur physique, calme comme la puissance intellectuelle. M'expliquerez-vous par quelle magie de couleur et de style cette improvisation, forçant le domaine de l'abstraction pure, arrivera à *peindre* l'oubli, la résolution, l'affirmation, l'incertitude, et jusqu'au sentiment d'idéal de l'amitié et de la vie d'intérieur? Telles sont, cependant, entre mille, les sensations que la musique d'Heller peut éveiller, les effets qu'elle excelle à produire, lorsque ce « pianiste, compositeur pour son instrument, » comme le qualifient ingénieusement les dictionnaires biographiques, l'exécute lui même, ou lorsqu'elle est exécutée par ceux qui en possèdent la tradition

***

De la vie calme et studieuse de Stephen Heller, plusieurs fois écrite, je ne veux retenir que ce qui explique ses œuvres. Il est né à une époque des plus violemment tourmentées de notre siècle — 1814 — en Hongrie, dans la patrie des Sandor Potofi, des Worosmarty, des Alleardo Alleardi, de tous ces poëtes qui unissent, de par le génie national, à une concentration et à une profondeur de pensée toutes germaniques l'éclat vigoureux de la forme des méridionaux. Il a été tour à tour virtuose, professeur, compositeur; il possède donc tous les moyens de traduire brillamment et logiquement sa pensée.

Ami de Mendelssohn, de Robert Schumann, de Schubert, de Ernst, il n'a jamais cessé de croire, avec eux et comme eux, que l'œuvre d'art ne doit exprimer que ce qui élève l'âme, la réjouit noblement et rien de plus : son sentiment a porté exclusivement sur ce point; tout le reste est faux pour lui. Il a fait seul son éducation musicale, à peine dirigé par quelques conseils, voulant apprendre l'art d'écrire en écrivant. Qualité ou mérite rare chez un musicien, Stephen Heller est *littéraire*; pendant de longues années, à son gré trop courtes, il a vécu dans l'intimité des poëtes et des prosateurs illustres. La poésie a cela de le transporter et transpercer; en elle il a trouvé des sources fécondes d'inspiration et de renouvellement; grâce à elle il a conservé une fraîcheur séduisante à travers d'incessants travaux. Longtemps méconnu, il a poursuivi sa route, armé du courage et de la persévérance des forts, arrivant par la méditation, par le cœur à la plénitude de son talent, ne réagissant pas contre sa mélancolie native, se complaisant même à cette âpre saveur de la tristesse qui nous épure, nous élève au-dessus des régions vulgaires et trempe les intelligences fières et croyantes.

Il vit seul, dans le calme et l'étude, sans misanthropie toutefois, sans morgue et sans rudesse. Tout Heller est dans cet amour de la solitude, de la lecture et du travail ; dans ce dédain de la banalité et des succès faciles; dans cette faculté extraordinaire de concentration intime qui décuple chez lui l'étendue, la pénétration de la pensée; dans ce respect de l'Art et de ceux qui le cultivent; dans cette foi en lui, dans cette élévation de caractère et cette simplicité d'existence.

Ajouterai-je que cette élégante et fine nature de poëte devait plaire aux femmes distinguées, et se trouver à l'aise dans leur commerce délicat? Parlant de la noble et première protectrice de Stephen Heller, M. Fétis, dans un élan d'enthousiasme trop rare chez lui pour n'être pas sincère, s'écrie : « Heureux le jeune artiste qui rencontre une telle femme à l'aurore de sa carrière! » Eh! sans doute; mais l'attention d'une femme supérieure pour un homme est une distinction presque toujours juste.

***

Raffiné, difficile, sentant son idée supérieure à la réalisation, son sentiment plus complet encore que la traduction, le maître que j'essaie d'étudier en quelques traits rapides, écrit à des instants choisis, par fragments et comme il pense, sans sortir de lui. N'est-ce pas déjà se mettre en demeure de penser vrai et de sentir profondément? Il concilie, dans une rare mesure, le pittoresque et l'atticisme. Son style a l'air grand, la ligne ouverte, le dessin tourmenté parfois, mais toujours large. Il est tout varié de nuances imprévues, de rencontres voulues et neuves, et d'effets qui lui sont propres. Inquiet et parfois incertain, il devient grave et beau dès qu'il entre dans le sujet.

Le travail harmonique d'Heller a le souci et la curiosité des timbres nouveaux, des formes étrangères aux formules de l'école. Son talent est un grand recommenceur : ce qu'il a manqué une fois, il le ressaisit une autre; il n'est jamais à bout de lui-même et récidive souvent. Peut-être Heller quintessencie-t-il trop; si le cerveau, néanmoins, prend chez lui, à de certains moments, la place du cœur, du moins s'y mêle-t-il toujours de la verve et du feu de poésie.

On l'a classé au rang des *fantaisistes* et des *originaux* : — nous aimons tant aujourd'hui à faire des collections! Sa fantaisie n'est autre qu'une conception spontanée du dessin, de la couleur et du rhythme. Heller, en tant que poëte, a été plus d'une fois à portée de reconnaître par elle-même l'insuffisance de la fantaisie pure à guider vers le beau, et comment la fantaisie succombe et dévie lorsqu'elle ne s'appuie pas sur des guides, invisibles peut-être, mais certains. De là, pour lui, l'absolue nécessité des règles, auxiliaires puissants, qui contiennent, dirigent entre les impulsions diverses, assemblent sous la même loi les contraires. « On ne montre pas sa grandeur pour être en une extrémité, mais bien en touchant les deux à la fois et remplissant tout l'entre-deux. » Ce précepte de Pascal, l'auteur de tant d'œuvres d'essence si diverse n'aurait eu garde de le méconnaître. Emporté dans un essor gigantesque, il s'élancera et planera bien haut, pour de là redescendre à la terre sans efforts, sans secousses apparentes, avec une grâce virile.

Quant à l'originalité dont on fait à juste titre honneur à Stéphen Heller, elle n'est ni de l'extravagance, comme certains l'ont cru, ni le résultat de tendances excentriques, comme d'autres le voudraient faire croire, mais une façon toute personnelle et très-vive de sentir et d'exprimer. A vrai dire, une telle originalité est de nature à surprendre, à frapper même singulièrement à une époque où fleurit le pastiche, l'imitation entre-croisée, confuse, de toutes les manières antérieures. Être soi, sans uniformité, avec des rayonnements de prisme dans tous les courants de son œuvre, cela, après tout, n'est-il pas beau et digne de remarque? Oui, mais « mélancolique » toujours, m'objectera-t-on. Et comment ne pas accepter ces prédispositions de tempérament qui, dans la sphère de la sensibilité, dominent toute une carrière, tout un œuvre artistiques?

La science musicale s'est donné bien de la peine pour faire des Traités de l'Expérience et du Beau, parce que la nature fait toute seule les traités de l'Inspiration et de la Poésie. Stéphen Heller ne relève que de ces derniers. L'analyse ne donnerait qu'une idée bien imparfaite de ses procédés rhythmiques et harmoniques. La forme, voilà où il est bien lui, où il est intéressant, séduisant à lire. Comme coupe, comme étendue, on peut comparer la plupart de ses morceaux à la courbe de l'arc-en-ciel, dont les commencements sont vagues et indécis, le milieu élevé et radieux; puis les vives couleurs s'affaiblissent à mesure que le demi-cercle s'abaisse, les nuances lumineuses s'éteignent, les teintes sombres prennent leur place et tout s'enfonce dans l'obscurité. En quelques mesures, Heller vous ravit dans son idéal, si élevé, si éloigné qu'il soit de votre disposition morale ou intellectuelle. La brève symphonie terminée, — c'en est bien une et vous en avez subi le charme, — il vous faut un certain répit pour triompher de votre émotion et revenir à la réalité.

Il me reste à étudier l'œuvre de Stephen Heller.

EM. MATHIEU DE MONTER.

(*La suite prochainement.*)

THÉATRE IMPÉRIAL ITALIEN.

La Traviata.

Nous croyions pouvoir parler et de *la Traviata* et de *la Contessina*, mais nous avions compté sans les taquineries du temps. Mlle Grossi, s'étant trouvée tout à coup indisposée, l'affiche qui annonçait l'ouvrage du prince Poniatowski fut remplacée jeudi par

celle de *Crispino e la Comare*, qui, le soir même, dut être changée à son tour. *La Contessina* est de nouveau annoncée pour ce soir, dimanche.

Il ne nous reste donc à parler que de la reprise de *la Traviata*.

L'interprétation de la délicate et poétique partition de Verdi était confiée, samedi soir, à Mme Patti, à MM. Nicolini et Steller.

On sait ce que Mme Adelina Patti fait du beau rôle de Violetta, du moins on savait comment elle le chantait; on a vu samedi avec quelle vérité dramatique elle le joue. Ceux-là même parmi ses amis qui ne lui accordaient qu'un talent hors ligne de cantatrice légère, de brillante vocaliste, ceux-là même qui ne l'admettaient que dans la comédie, dans l'idylle ou dans l'élégie, qui l'applaudissaient comme Rosine, comme Amina et comme Lucia, mais qui lui refusaient les poignantes émotions du drame, les élans de la passion, les larmes et les sanglots, ont dû constater qu'un nouveau talent se révélait en elle, que la cantatrice se doublait d'une artiste dramatique, que ce que la jeune fille n'osait pas la femme l'ose.

En effet, le rôle de Violetta, la pécheresse (la *Traviata*), est à ce point scabreux pour l'interprète, qu'elle ne peut le jouer avec vérité sans donner à penser qu'elle en comprend trop toutes les nuances. Cette crainte serait exagérée aujourd'hui. Mme Patti a pu la dissiper sans danger. Il en est résulté un jeu plus vif, plus serré, plus vrai. Combien montre-t-elle aujourd'hui plus de coquetterie dans les premières scènes du drame, plus d'abandon, plus de passion brûlante dans la seconde moitié!

Quant à la voix, inutile de le répéter, elle semble faite pour les ravissantes mélodies de cet ouvrage, qu'elles soient souriantes, comme dans le *brindisi*, passionnées comme dans le duo d'amour, navrantes comme dans l'agonie.

Steller a donné un beau coloris au rôle de père; il a dit avec beaucoup de grâce la romance *Di Provenza il mare e il sol;* — ce qui est déjà un assez bel éloge pour un baryton qui excelle plutôt dans le chant de *stancio* et dans les morceaux véhéments.

La rentrée de Nicolini a été sincèrement fêtée par les habitués du théâtre Italien. Le sympathique artiste gagne chaque année comme talent et comme succès; et le public qui pour ainsi dire l'a formé, le public qui le croit presque son œuvre, semble s'applaudir lui-même en applaudissant le jeune ténor.

ELIAS DE RAUZE.

LA PÉRICHOLE.

—

Voici l'opinion de quelques-uns des principaux organes de la presse sur l'œuvre nouvelle d'Offenbach:

Que l'apparition de *la Périchole* aux Variétés ait soulevé, le premier jour, des vagues dont la colère et la hauteur ont été si bien décrites par Virgile; que l'esquif de Jacques Offenbach ait été tantôt soulevé jusqu'à la crête du flot, puis replongé dans le gouffre; qu'importe!

Que le succès—et l'on ne sait pourquoi—n'ait pas été au second acte une affaire de bonne humeur entre l'auteur et le public, qu'importe!

Qu'importe encore que cette victoire soit un viol!

N'est-ce pas à chaque fois et invariablement le même bulletin?

Quelques blessés, quelques morts çà et là, des *pertes sensibles*, comme on dit dans le langage atténuatif des batailles.

Mais le triomphe! Il est sûr... Ce n'est pas en vain que nous aurons comparé Offenbach à Alexandre le Grand. Il se promène à travers tous les théâtres comme faisait le Macédonien à travers l'Asie.

Il annexe et garde ses annexions.

(*Constitutionnel.*) NESTOR ROQUEPLAN.

—

La partition écrite par M. Offenbach sur ce canevas d'une plaisanterie folle a les vives allures du style de ce compositeur heureux et populaire. On y a applaudi de très-jolis couplets, un finale, un chœur de femmes et la *lettre* de la Périchole, la page attendrie de cette musique enragée que Mlle Schneider dit avec beaucoup de charme et de sensibilité.

(*La Presse.*) B. JOUVIN.

—

... La Périchole, c'est Hortense Schneider.

Hortense Schneider, c'est une vraie artiste et la plus profondément parisienne des artistes qui règnent sur Paris.

Evidemment, Jupiter, un jour qu'il daignait songer à nos plaisirs, créa pour se compléter les uns les autres Meilhac et Halévy, Offenbach et Mlle Schneider, sans oublier Dupuis.

Ce que produit la conjonction de toutes ces étoiles de même famille est d'autant plus charmant à nos yeux que le charme intime en échappe à beaucoup de gens: Meilhac a mis de la littérature dans la cascade et du bon sens dans l'insenséisme; Offenbach, de la mélodie, de la grâce et du sentiment dans la caricature, et Mlle Schneider, une séduction toute parisienne, — distinguée et triviale tour à tour, — dans les aventures les plus risquées, de même que Dupuis a beaucoup de correction dans sa bouffonnerie.

On a bissé quatre, cinq, six morceaux. Le trio chanté pour voix d'hommes à l'éloge des petites femmes a fait fureur, au second acte, ainsi que le chœur comique des demoiselles d'honneur demandant au seigneur Piquillo des nouvelles de sa femme, qui est si peu à lui.

On critiquera d'un côté; on louera de l'autre, et tout sera pour le mieux dans l'intérêt du théâtre et des auteurs.

(*Gazette des Etrangers.*) H. DE PÈNE.

—

Je veux dire immédiatement que je ne m'associe aucunement aux sévérités que le public a manifestées le premier soir. On peut m'en croire, je ne suis pas suspect de partialité à l'égard du genre et des auteurs. Je trouve que, dans cette circonstance, MM. Meilhac, Halévy, Offenbach ont fait des efforts pour relever leur manière: pièce et musique sont incontestablement plus délicates que les précédentes. Est-ce à cause de cela que le public s'est gendarmé? Est-il à ce point ancré dans ses mauvaises mœurs qu'un léger retour vers le bon goût contrarie ses plus chères habitudes?

Le compliment que j'adresse à la pièce, j'en reporte une bonne part à Mlle Schneider: elle s'est contenue, elle a mis une sourdine à ses trivialités, et comme elle a gardé son esprit, sa voix charmante, sa grâce originale, elle a été, à mon avis, plus séduisante que jamais. Encore une fois, — j'ose le répéter, — qu'on veuille m'en croire, car, en vérité, sur tous ces points je ne suis pas suspect.

(*Le Pays.*) G. DE SAINT-VALERY.

—

... Avec cette donnée fort simple, exempte de toute péripétie, les auteurs ont composé deux actes très-amusants et très-spirituels. Ils se sont fort habilement tirés d'une situation scabreuse au second acte, et ils ont prouvé une fois de plus que s'ils côtoyaient souvent les écueils, ils savaient, en pilotes habiles, ne point faire sombrer le bon goût.

Quant à la musique de M. Offenbach, elle est charmante d'un bout à l'autre. Tous les morceaux ont eu un grand succès, et plusieurs ont été bissés. Cet hiver, dans tous les salons, on valsera et on polkera sur les airs de *la Périchole*. Il serait impossible de rêver un compositeur plus Parisien que ne l'est M. Offenbach. Sa verve intarissable est comme un écho spirituel et railleur des bruits de ce Paris frivole et léger qui depuis quelques années semble demander ses éclats de rire à ce talent à la mode. Il importe de signaler l'air sur lequel la Périchole apprend à son amant qu'elle va le tromper. Il y a dans ce morceau une tendresse exquise qui en fait le digne pendant de *la Chanson de Fortunio*.

(*Moniteur universel.*) GUSTAVE CLAUDIN.

—

Ce qui m'a frappé, dès le premier acte de *la Périchole*, c'est que le sujet, s'il était traité avec moins de réalisme et de travestissements, prêterait parfaitement à un opéra-comique. Un instant l'action tourne même au sérieux; la lecture de la lettre, dont la mélodie est très-jolie, pleine de sentiment, et très-bien dite par Mlle Schneider, laisse à l'auditoire une impression qui persiste jusqu'à la fin de l'acte, malgré le galop de la scène du mariage. En général, la musique, écrite avec un très-grand soin, pourrait, en majeure partie, s'appliquer à un opéra-comique. Les auditeurs qui s'attendent à des mélodies égrillardes comme dans *la Belle Hélène*, n'en trouveront guère. Les morceaux de chant ne sont pas bien nombreux; mais le compositeur était évidemment limité par les moyens des auteurs, surtout des hommes. Mlle Schneider et les choristes lui offraient le plus de ressources; aussi les chœurs, tantôt comiques, tantôt bouffes, produisent-ils presque tous très-bon effet. Par exception, la citation d'un passage de *la Favorite*: « Quel marché de bassesse, etc., » est plaisante, parce que M. Offenbach n'avait rien à changer à la musique pour la rendre burlesque. Plus l'action avance, plus le côté bouffe

tend à dominer; et cependant, à y regarder de près, les deux personnages principaux ont peine à paraître bouffes, car leur situation reste au fond très-sérieuse, et l'on est peu porté à rire du pauvre Piquillo... Pour être moins volumineuse que la partition de *la Grande-Duchesse*, celle de *la Périchole* n'en mérite pas moins de prendre rang à côté d'elle.

(*Le Temps.*) J. WEBER.

—

M. Francisque Sarcey analyse avec beaucoup de soin le genre qui a fait la fortune et la célébrité d'Offenbach et de ses deux collaborateurs habituels.

Il croit, du reste, que, dans *la Périchole*, Offenbach est en progrès.

—

La partition de *la Périchole*, dit M. Monselet, est du bon Offenbach, joli, brillant, alerte.

CORRESPONDANCE.

—

Bruxelles, 15 *octobre* 1868.

Les commencements de notre année théâtrale ont été fort agités. Le public a tout d'abord signifié au directeur qu'il ne voulait d'aucun des nouveaux chanteurs qu'il avait engagés. Le cas était grave. Le directeur assurait, comme d'habitude, qu'il avait choisi ce qu'il y avait de mieux dans le personnel des spectacles lyriques provinciaux de la France, et qu'il ne savait comment s'y prendre pour former une nouvelle troupe. Le public ne se laissa pas fléchir, comptant sur la nécessité pour faire trouver la solution du problème. M. Letellier, qui ne savait à quel saint se vouer, partit pour Paris, et s'adressa à M. Perrin, auquel il exposa son embarras, en le priant de lui céder pour la saison ceux de ses chanteurs qui ne lui seraient pas nécessaires en ce moment. La négociation réussit, et M. Letellier reprit la route de Bruxelles emmenant MM. Warot et Cazeaux, ainsi que Mlle Godefroid, et laissant le public plus décidé que jamais à ne pas accepter des chanteurs médiocres sous prétexte qu'on ne peut pas s'en procurer de meilleurs. Le directeur avait fourni des armes contre lui à ses adversaires, lesquels ne demandent pas mieux d'ailleurs que de lui voir faire ses affaires, dont la prospérité est la conséquence naturelle d'un spectacle lyrique bien monté.

M. Warot a débuté le premier dans *la Muette de Portici*, et a reçu le plus brillant accueil. On a été charmé d'entendre un ténor qui chante, lorsqu'il y en a tant qui ne savent que crier. Une représentation des *Huguenots* a confirmé tout le bien qu'on avait, de prime abord, pensé du talent de M. Warot. Le rôle de Raoul a eu en lui un interprète des plus intelligents et des plus distingués. M. Cazeaux, qui paraissait pour la première fois, a chanté le rôle de Marcel de la belle voix que vous connaissez. Les habitués du théâtre de la Monnaie ont été un peu plus avares de leurs applaudissements pour lui que pour M. Warot; mais il se conciliera leurs suffrages, cela n'est pas douteux. On n'en peut pas dire autant de Mlle Godefroid, qui a débuté dans Valentine. Si, comme on l'assure, cette jeune artiste ne s'était essayée, à l'Opéra, que dans les petits rôles d'Inès de *la Favorite* et du page de *Don Carlos*, c'était pour elle une entreprise très-hardie et fort périlleuse. Elle n'en est pas sortie victorieusement. On lui a trouvé une assez jolie voix, quand elle ne la force pas; mais son inexpérience de cantatrice et de comédienne s'est trahie dans les scènes importantes, et, bien que le public ne l'ait pas traitée avec rigueur, les dispositions qu'il a témoignées à son égard lui ont fait prendre la résolution de résilier son engagement sans tenter une nouvelle épreuve. Nous voici donc une seconde fois sans chanteuse de grand opéra. Du reste, Mlle Godefroid doit rester jusqu'à ce qu'on l'ait remplacée.

Tandis que le grand opéra ne marchait qu'en boitant, l'opéra-comique s'avançait d'un pas léger. Il y a eu peu de modifications dans le personnel qui est resté presque le même que l'année dernière. Le changement le plus considérable et le meilleur a été l'engagement de Mlle Marimon. Seulement on croyait que cette charmante artiste remplirait pendant toute la saison l'emploi qu'on était heureux de lui voir confié, tandis qu'elle restera jusqu'au 1er janvier seulement, époque à laquelle elle retourne à Paris chanter le nouvel opéra de M. Ricci au théâtre de M. Martinet. La laisser partir est une grande faute, car elle jouit de toute la faveur du public de Bruxelles, et il sera bien difficile à une autre cantatrice de se faire agréer à sa place.

On vient de représenter *Maître Wolfram*. La jolie partition de M. Reyer a été très-appréciée des personnes qui en musique font cas des choses délicates et distinguées.

On annonce comme très-prochaine la première représentation d'*un Premier Jour de bonheur*.

F.

MINISTÈRE DE LA MAISON DE L'EMPEREUR

ET DES BEAUX-ARTS.

—

DIRECTION GÉNÉRALE DES THÉATRES.

—

Concours institués au théâtre de l'Opéra-Comique et au théâtre Lyrique.

Le jury élu par les compositeurs de musique qui ont pris part au concours ouvert à l'Opéra-Comique est aujourd'hui définitivement constitué et se compose de MM. de Leuven, directeur de l'Opéra-Comique; Maillart, Félicien David, Gevaërt, Georges Hainl, Reber, Semet, Bazin et Elwart.

L'examen des partitions, retardé jusqu'à présent par l'absence d'un grand nombre de membres du jury, a commencé le 15 de ce mois, et, quand une décision aura été prise, les concurrents en seront officiellement informés.

—

Le concours institué au théâtre Lyrique pour la composition d'une œuvre musicale sera clos définitivement le 30 octobre courant.

Les concurrents sont invités à déposer, avant ce jour, leurs manuscrits (poëmes et partitions) à la direction générale des théâtres.

REVUE DES THÉATRES.

—

ODÉON : Reprise de *la Conscience*. — GYMNASE : Reprise du *Monsieur qui suit les femmes*. — PORTE-SAINT-MARTIN : Réouverture, *Cadio*, drame en cinq actes et huit tableaux, par George Sand et Paul Meurice. — THÉATRE IMPÉRIAL DU CHATELET : *l'Armurier de Santiago*, drame en six actes, par M. Joseph Bouchardy. — GAÎTÉ : Reprise de *Léonard*, drame en sept actes, par MM. Brisebarre et Eugène Nus. — THÉATRE DU PRINCE-IMPÉRIAL : *l'Ile Saint-Louis*, drame en six actes et neuf tableaux, par les mêmes auteurs.

On se plaint de ne plus voir surgir de bons comédiens nouveaux et l'on attribue cet état de choses au système actuel qui consiste, dans la plupart des théâtres, à ne jouer qu'une seule pièce dont le succès se prolonge parfois pendant une moitié de l'année et réduit à l'inaction les deux tiers des artistes. C'est un mal sans doute; mais comment l'éviter? Les directeurs y trouvent leur compte, et ils n'y chercheront pas de remède tant qu'ils auront la facilité de s'emprunter les uns aux autres les vieux acteurs en renom qui ont encore un reste de crédit sur le public. Mais après, qu'adviendra-t-il? Ces réflexions, dont nous abandonnons les conséquences à la sagacité des lecteurs, nous ont été suggérées par la rentrée de Laferrière à l'Odéon, dans *la Conscience*, d'Alexandre Dumas; par le retour de Ravel, l'ancien comique du Palais-Royal, qui vient de reparaître au Gymnase dans le *Monsieur qui suit les femmes*, et enfin par la distribution tant soit peu archaïque du drame de la Porte-Saint-Martin.

Mais avant de nous occuper des interprètes de George Sand, disons quelques mots de sa pièce, tirée, comme on sait, d'un roman dialogué qui est connu sous le titre de *Cadio*. C'est M. Paul Meurice qui a accompli la transformation de ce livre en vue de la scène, et il est peut-être à regretter que son respect pour le talent de sa célèbre collaboratrice ne lui ait pas permis d'opérer une adaptation plus radicale. Un roman vit de nuances et de détails, dont la curiosité fiévreuse des spectateurs s'accommode difficilement au théâtre. Pour avoir manqué à cette loi, nous craignons que M. Paul Meurice n'obtienne pas un résultat digne de son expérience

et du nom de George Sand. La réussite de *Cadio* n'est pourtant pas douteuse, mais l'enthousiasme lui a fait défaut.

Le cadre de ce drame est la guerre terrible des bleus et des blancs, à l'époque où l'abominable Carrier régnait en proconsul à Nantes. Le marquis de Sauvières, vieux gentilhomme, penchant assez vers les idées nouvelles, hésite à prendre partie dans la lutte qui ensanglante la Vendée. Mais il a une fille dont la beauté a fait impression sur un certain Saint-Gildas, héros équivoque, très-considéré parmi les royalistes, et qui voudrait l'attirer, auprès de lui, dans les hasards de la guerre civile. Par ses soins, une quenouille est apportée au marquis de Sauvières, et cette insulte décide du sort du père et de la fille. La mort tragique du marquis est-elle dans les prévisions de Saint-Gildas? Toujours est-il que, par suite de cet événement, il devient forcément le protecteur de Mlle Jacqueline de Sauvières. Mais il n'est pas le seul qui veille sur le sort de l'orpheline. Il y a d'abord Cadio, un joueur de biniou, qui, par reconnaissance, s'est dévoué corps et âme au salut de Jacqueline, sans s'apercevoir que ce qu'il éprouve pour elle est un amour intense et profond. Puis il y a la Korigane, une paysanne bretonne, qui est guidée par un tout autre motif; elle aime Saint-Gildas, et, si elle exerce une surveillance active sur Jacqueline, c'est uniquement par jalousie.

Mlle de Sauvières finit par tomber entre les mains des bleus; le délégué de Nantes, qu'on ne nomme pas, mais qui a toutes les allures de Carrier, lui déclare qu'elle n'a qu'un moyen d'échapper à la mort, c'est d'épouser Cadio, attaché à ses pas comme un chien dévoué. Elle se résigne à cette extrémité; mais, presque aussitôt, elle s'enfuit avec Saint-Gildas, sans s'inquiéter du désespoir dans lequel elle laisse le pauvre joueur de biniou. Peu enclin, jusque-là, aux séductions de la gloire militaire, Cadio trouve dans sa douleur le courage qui lui manque et s'engage dans l'armée républicaine, où il arrive rapidement au grade de capitaine. Alors, Jacqueline, désabusée sur le compte de Saint-Gildas, commence à apprécier le dévouement et le mérite de son mari de rencontre; et, tandis qu'elle lui fait amende honorable, Saint-Gildas, régénéré par les conseils non moins que par l'exemple de la Korigane, va chercher dans la mort du soldat l'expiation de ses fautes.

C'est donc par ce drame de *Cadio* que le théâtre de la Porte-Saint-Martin a fait sa réouverture, sous la direction nouvelle de M. Raphaël-Félix. Animé des meilleures intentions, le frère de Rachel a droit aux égards, à l'appui de la presse. Mais tout en applaudissant son retour aux traditions littéraires qui ont jeté un si vif éclat sur cette scène dont les destinées lui sont aujourd'hui confiées, il faut bien l'avertir que le public a soif de nouveautés, non-seulement dans le fond, mais aussi dans la forme. L'opinion générale est que l'interprétation de *Cadio* manque de séve et de jeunesse. Mélingue a sans doute encore d'excellentes qualités, mais elles ne ressortent guère que dans la seconde partie de son rôle, où il porte virilement l'uniforme de la République; il n'est plus assez jeune pour la première partie. Le personnage de Saint-Gildas n'est pas, non plus, dans les moyens actuels de Roger. L'ex-ténor de l'Opéra et de l'Opéra-Comique, le charmant chanteur, l'habile comédien, qui était naguère le prototype du séducteur, vient de faire une école dont il a dit lui-même son *meâ culpâ* dans plusieurs journaux. Mais Mlle Thuillier, mais Brésil, Tisserant, Laurent, etc., sont-ils bien certains, eux aussi, de n'avoir rien à se reprocher? Nous n'insistons pas, parce que nous avons affaire à des artistes consciencieux, mais nous ne saurions trop répéter qu'il est regrettable de ne pas voir un élément nouveau se mêler à l'ancien pour le rajeunir. Nous devons mentionner la musique faite par M. Albert Visentini pour cette pièce; elle est de tout point digne d'être écoutée.

— Passons sous silence *l'Armurier de Santiago*, de M. Bouchardy, puisqu'il a déjà disparu de l'affiche du Châtelet, pour arriver à la Gaîté, qui a repris un drame, populaire il y a six ans au boulevard du Temple, sous le titre de *Léonard*. Remonté avec soin et joué par Dumaine, Lacressonnière, Alexandre, Vizentini et Mlle Léonide Leblanc, il a trouvé — quoiqu'il ait un peu vieilli — un regain de son ancien succès.

— Les auteurs de *Léonard* viennent de faire représenter au théâtre du Prince-Impérial un autre drame populaire, intitulé *l'Ile Saint-Louis;* il paraît que c'est leur spécialité. Une pauvre fille a été trompée par le fils d'un banquier; le père de la victime contraint son séducteur à l'épouser. Mais elle est malheureuse en ménage, tellement malheureuse qu'elle s'empoisonne. Son père, au désespoir, jure de la venger, et avant d'aller la rejoindre, il tue le banquier et son fils. Cette sombre histoire est égayée par des détails qui sont vraiment du domaine de la bonne comédie. Nous citerons, entre autres choses, l'épisode de ce millionnaire qui veut en finir avec la vie parce qu'il souffre d'une gastrite. Il se jette à l'eau, après avoir pris la précaution de placer toute sa fortune dans un chapeau, afin que le premier passant venu en profite. Son suicide reste inachevé, et il se reprend à l'existence, allégé de tous ses millions et en même temps de sa gastrite. Le rôle de ce fantaisiste est très-bien joué par un acteur du nom de Brelet. Les autres personnages sont convenablement interprétés par Gravier, Edmond Galland, Scipion et Mlle Fleury. La mise en scène est très-soignée.

D. A. D. SAINT-YVES.

Avec le prochain numéro, nos abonnés recevront *la Lettre* de *la Périchole* (pour chant et piano), dite par Mlle Schneider dans le nouvel opéra d'Offenbach, et annoncée par erreur pour notre dernier numéro.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné lundi *le Trouvère* et *Giselle*. — Mercredi et vendredi, *Hamlet*. — Les fils du vice-roi d'Egypte assistaient à la représentation de mercredi avec leur service d'honneur; ils occupaient la loge de service.

*** Aujourd'hui dimanche, par extraordinaire, représentation de *l'Africaine*.

*** Le rengagement de Marie Sass étant encore incertain, les études d'*Armide*, dont elle doit chanter le principal rôle, ont été momentanément interrompues. Mais si Mme Sass se décidait à quitter l'Opéra, ces études seraient reprises avec une autre cantatrice, M. Emile Perrin n'ayant pas renoncé à remonter le chef-d'œuvre de Gluck.

*** Le départ prochain de Mlle Granzow et de Saint-Léon pour Saint-Pétersbourg, où les rappellent leurs engagements, ajourne, jusqu'à leur retour, c'est-à-dire à cinq ou six mois, l'apparition du ballet nouveau du célèbre maître de ballets et de Léo Delibes. Un seul tableau sur trois est généralement su; les études des deux autres continueront autant que le permettra l'éloignement des principales parties prenantes.

*** Le théâtre Italien donne aujourd'hui, par extraordinaire, une représentation qui sera composée de la reprise de *la Contessina*, opéra du prince Poniatowski, interprété par Fraschini, Verger, Ciampi; Mlles Ricci, Grossi et Urban.

*** La réouverture du théâtre Lyrique aura lieu le 26 par *le Val d'Andorre*, interprété par MM. Monjauze, Meillet, Verdellet, Lutz, Mmes Fidès-Devriès, Daram, Villème. — Pour cette fois, M. Pasdeloup conduira l'orchestre.

*** Une brillante reprise de *Martha* se prépare au même théâtre, à l'occasion de la présence à Paris du célèbre compositeur auquel on doit cet ouvrage.

*** Le théâtre des Fantaisies-Parisiennes a donné, hier soir, la première représentation du *Soldat malgré lui*, opéra-comique en deux actes de MM. Chivot et Duru, musique de M. F. Barbier. — A dimanche le compte rendu.

⁂ A l'Athénée, Luce a remplacé Daubray dans le rôle de l'Ogre du *Petit-Poucet* dont le succès s'affirme chaque jour davantage.

⁂ Les dix premières recettes de *la Périchole* ont produit 43,190 fr., soit une moyenne de plus de 4,300 francs par soirée.

⁂ Les recettes brutes faites pendant le mois de septembre 1868, dans les établissements soumis à la perception du droit des indigents se sont élevées, pour les théâtres impériaux subventionnés, à 329,753 07
Pour les théâtres secondaires, vaudevilles, petits spectacles, à 579,982 20
Pour les concerts, cafés-concerts, bals, curiosités diverses, à 145,594 »
Total. . . . 1,055,329 27

⁂ La réouverture du théâtre de Nancy s'est récemment effectuée avec *les Dragons de Villars*. Le séduisant opéra de Maillart, parfaitement interprété par la nouvelle troupe, et notamment par Mlle Enaux et M. Boudias, a marché avec ensemble et a été accueilli avec la faveur marquée que le public aristocratique de cette ville réserve aux œuvres frappées à l'empreinte d'un sentiment délicat et d'un talent incontestable.

⁂ On écrit de Bade : « Le théâtre a clôturé ses représentations d'opérettes. S. M. la reine de Prusse a assisté à plusieurs d'entre elles et a paru y prendre grand plaisir. »

NOUVELLES DIVERSES.

⁂ Les cours du Conservatoire impérial de musique se sont rouverts le 1er octobre. On y a déjà procédé aux examens d'admission des classes de déclamation. Prochainement auront lieu les examens d'admission pour les classes de chant.

⁂ C'est aujourd'hui à 2 heures qu'a lieu, au cirque Napoléon, le premier concert populaire de musique classique de la saison, sous la direction de M. Pasdeloup. Nous en avons donné le programme, que nous répétons : 1° ouverture de *Ruy-Blas*, de Mendelssohn ; — 2° symphonie en *la*, de Beethoven ; — 3° andante cantabile et menuet, d'Haydn ; — 4° fragments des *Maîtres Chanteurs* (première audition), de Richard Wagner : (entr'acte du troisième acte — valse — entrée des Maîtres Chanteurs, marche).

⁂ Le beau jour à la salle Valentino est le vendredi. — Ce jour-là Arban compose son programme d'éléments exceptionnels ; aussi attire-t-il un auditoire des plus distingués. Le premier vendredi a fait fureur et celui d'avant-hier ne lui a cédé en rien. — On y a applaudi une jeune personne qui a une très-belle voix et qui chante fort bien, Mlle de Bannay, 1er prix de chant du Conservatoire. — Le célèbre chef d'orchestre se propose de consacrer successivement et par tour à Auber, Halévy, Meyerbeer, Rossini, un de ces vendredis, et de n'y faire exécuter que les plus beaux fragments de leur œuvre respective. Ainsi le plus prochain s'appellerait le concert Auber, le second le concert Meyerbeer et ainsi de suite. — On y entendrait, non-seulement des fantaisies avec chœurs sur leurs meilleurs opéras, mais aussi des morceaux d'ensemble tout entiers pour l'exécution desquels Arban réunit tous les éléments nécessaires.

⁂ Un nouvel orgue, sorti des ateliers de la Société Merklin et Schütze, vient d'être inauguré dans l'église Saint-Ambroise, récemment construite et l'un des plus beaux monuments de ce genre que possède la ville de Paris. Dans cette vaste église, dont la voûte est très-élevée, l'instrument déploie une puissance de sonorité si majestueuse, si harmonieuse et si nourrie de jeux de fonds et d'anches, que plusieurs artistes distingués, qui assistaient à la séance, n'ont pu croire qu'après examen que cet orgue est composé seulement de trente jeux. La variété des effets de sonorité et la richesse des combinaisons a également frappé ces artistes et le public. Les connaisseurs ont particulièrement admiré la simplicité des dispositions de toutes les parties du mécanisme du nouvel instrument, qu'ils considèrent comme un chef-d'œuvre en son genre. MM. Batiste et Renaud de Vilbac en ont fait valoir les belles qualités, le premier dans un prélude et une fugue de Bach, le second dans des improvisations charmantes, qui ont mis en relief les trésors d'effets heureux que renferme ce nouveau produit du talent des facteurs.

⁂ Notre vénérable et savant collaborateur M. Fétis père, directeur du Conservatoire de Bruxelles, est en ce moment à Paris. Le but de son voyage est de s'entendre avec MM. Didot frères, ses éditeurs, pour la mise en vente du premier volume de son *Histoire générale de la Musique*, dont le deuxième volume est déjà à moitié imprimé.

⁂ L'éminent organiste Louis Engel est aussi à Paris ; il a passé quelques jours à Bruxelles, et il s'est fait entendre dans quelques réunions intimes, notamment chez M. Meerens, le représentant des maisons Henri Herz et Alexandre père et fils. M. Engel a laissé au public d'élite convié à cette soirée un souvenir qui ne s'effacera pas de sitôt. Sous les doigts du célèbre virtuose, l'orgue Alexandre devient véritablement un instrument du plus merveilleux effet ; aussi des instances ont-elles été faites à M. Engel pour obtenir de lui la promesse de revenir dans le courant de l'hiver, ce qu'il a gracieusement promis.

⁂ Le célèbre ténor Naudin, après ses grands succès en Allemagne, est arrivé à Paris. Il compte y rester jusqu'en décembre. A cette époque il se rendra au théâtre de l'Oriente, à Madrid, où il remplacera Tamberlick, qui à son tour viendra prendre la place de Fraschini au théâtre Italien.

⁂ Nous annoncions dernièrement l'arrivée à Paris d'un artiste d'élite, M. Muzio, le seul élève qu'ait formé Verdi. Outre son talent de compositeur, M. Muzio est un chef d'orchestre remarquable, qui a fait ses preuves sur les théâtres de New-York, Havane, de la Fenice, Barcelone, etc., etc... Mais c'est surtout comme professeur de chant que M. Muzio s'est distingué ; c'est lui qui a dirigé les premiers pas d'Adelina et de Carlotta Patti dans la carrière artistique ; c'est également lui qui a formé miss Kellogg et bien d'autres grandes cantatrices américaines. M. Muzio paraît décidé à se fixer à Paris. Ce serait un excellent professeur de plus parmi nous, une bonne fortune artistique dont on ne pourrait que se féliciter.

⁂ L'excellent pianiste compositeur Magnus, après un séjour de trois mois au Havre, où il jouait à l'Exposition les pianos de Pleyel, et où il a donné plusieurs brillants concerts, est de retour à Paris. Il y va reprendre ses cours de piano, attendus avec impatience par ses nombreux élèves.

⁂ A propos du bruit qui a couru récemment de la mise au concours d'un nouveau chant national français, *le Gaulois* dit tenir d'une personne bien informée qu'il n'en est point question, et que, s'il se faisait quelque chose dans cet ordre d'idées, S. M. l'Empereur ne serait pas éloigné de faire mettre à l'ordre du jour le chant illustre de Rouget de l'Isle, qui cessant d'être un cri de discorde entre les partis, deviendrait désormais le chant de ralliement de la nation.

⁂ L'oratorio *Eli*, du célèbre chef d'orchestre Michel Costa, exécuté en 1855 et 1858 au festival de Birmingham, et en 1856 en présence de S. A. R. le prince Albert, par la Sacred Harmonic Society de Londres, sera donné le 3 novembre prochain au concert de l'orchestre royal de Stuttgart. M. Costa a accepté la flatteuse invitation qui lui a été adressée, de venir dans la capitale du Wurtemberg diriger lui-même son ouvrage. Le texte de cet oratorio est dû à Mlle Ida Grüneisen, et à M. Grüneisen, critique musical accrédité à Londres.

⁂ Henri Panofka a fini par céder aux sollicitations des amis de l'art qui désiraient ardemment le voir fixer sa résidence à Milan. Sa grande expérience et la sûreté de son goût vont certainement profiter aux scènes italiennes dont les élèves formés par lui ne peuvent que relever l'éclat.

⁂ La partition du *Petit-Poucet* vient d'être achetée par M. Colombier à de très-brillantes conditions pour son auteur M. Laurent de Rillé.

⁂ Nous recommandons à toute l'attention qu'il mérite le cours de perfectionnement pour l'étude du piano et le cours d'harmonie pratique qu'ouvrira le 1er novembre l'excellent professeur Michel Bergson, précédemment professeur au Conservatoire de Genève.

⁂ M. et Mme Lebouc annoncent pour la première semaine de novembre la rentrée des cours complets de musique à l'usage des jeunes personnes, qu'ils ont fondés il y a quatre ans, rue Vivienne, 2. Ces cours ont pour professeurs M. Marmontel pour le cours de piano supérieur, Mme Réty pour le piano (1er et 2e degré), Mme Damoreau pour le chant, M. A. Durand pour l'orgue expressif. M. Batiste fera le cours de solfége et celui d'harmonie appliquée au piano, enfin M. Lebouc celui de musique d'ensemble.

⁂ M. Camille Stamaty est de retour à Paris.

⁂ Mme Pierson-Bodin reprendra, le 2 novembre prochain, chez elle rue de Louvois, 10, ses cours de chant, de solfége et de piano. Mme Pierson-Bodin donnera comme à l'ordinaire, cet hiver, quelques réunions pour exercer ses élèves à se faire entendre en public et à exécuter de la musique d'ensemble.

⁂ L'éditeur Richault vient de mettre en vente l'*Andante du 7e concerto*, de Rode, transcrit pour le violoncelle par Séligmann. Ce morceau, empreint d'une simplicité touchante, d'une grâce exquise, est une étude d'expression d'une grande élévation de pensée. — Le même éditeur vient de faire regraver un des premiers morceaux de Séligmann ; c'est une scène romantique, intitulée : *Il silenzio della notte*, que l'éminent violoncelliste fit entendre à la Société des concerts du Conservatoire, alors qu'il commençait à se faire la grande réputation qu'il a acquise depuis.

⁂ M. Testud de Beauregard, rédacteur du *Moniteur de l'Orphéon*, a découvert dans la production du gaz hydrogène une propriété singulière, et susceptible de s'appliquer à l'art musical. Voici en quoi elle consiste : L'hydrogène, en se combustionnant dans un tuyau ouvert par les deux bouts, possède la propriété de faire vibrer cet air et de produire un son répondant à la vitesse de ces vibrations, selon la longueur et la largeur des tubes, comme cela a lieu dans les buffets d'orgue. « Frappé de l'effet de ces sons et regrettant que l'art n'en ait pas tiré parti, j'eus, dit-il, la pensée d'en essayer publiquement l'effet, et en collaboration d'un de mes amis, M. Stéphane Gaurion, nous composâmes un petit opéra-comique dans lequel une jeune fille priait pour sa mère, et l'Eternel, exauçant sa prière, manifestait cette volonté à l'aide des accords éoliens dont nous venons de parler. Je regrette de n'avoir pu faire représenter cette pièce

sur une scène où les éléments mis à notre disposition eussent été assez complets pour permettre d'enrichir l'art de ce phénomène de la science. Il y a là des effets mystiques; il y a dans ces sons un sentiment religieux que nul instrument ne saurait rendre. C'est la prière des anges; c'est le chant des séraphins. On ne saurait se rendre compte de l'effet inouï que peut produire une série d'accords donnée par ces vibrations si légères, si suaves et tout à la fois si pleines. L'effet de ces accords est tel que ce ne sont plus seulement les tuyaux qui vibrent, c'est la salle tout entière, c'est l'édifice lui-même! »

*** La dernière matinée de Mme Mackenzie, à Saint-Germain, a été des plus intéressantes; sa fille, une toute jeune personne, presque encore un enfant, de seize ans, Mlle Nina Mackenzie, a joué en véritable artiste—digne héritière du talent maternel—à elle seule, un brillant morceau moderne de piano, et ensuite un magnifique duo de Beethoven, dans lequel elle a fait le plus grand honneur à son professeur actuel, M. Norblin, et qui a véritablement électrisé l'assemblée.

*** Nous n'avons pas eu depuis longtemps l'occasion de citer le nom d'un artiste distingué qui a longtemps habité Paris, Joseph Wieniawski; il l'avait quitté pour remplir les fonctions de directeur de l'école de piano à Moscou. Une maladie grave, occasionnée par la rigueur du climat, l'a forcé d'habiter temporairement Varsovie, où il se trouve en ce moment.

*** C'est dans le numéro du 4 décembre 1864 de la *Revue et Gazette musicale* que fut donnée la gamme:

$$1\ \frac{3.3}{4.2}\ \frac{5}{4}\ \frac{3.9}{4.5}\ \frac{3}{2}\ \frac{3.9}{4.4}\ \frac{3.5}{2.4}\ 2$$

qui résume en quelques chiffres les belles découvertes exposées dans la récente brochure : *Phénomènes musico-physiologiques* de M. Charles Meerens. A cette époque déjà, l'auteur était en possession des principes qui font sortir aujourd'hui le calcul appliqué à la théorie musicale du chaos où cette science se trouvait cachée depuis les temps les plus reculés.

*** Un nouveau journal de musique, *Der Freischutz*, vient de se fonder à Stuttgard.

*** Un de nos artistes les plus distingués, Eugène Ketterer, le pianiste compositeur, vient d'être frappé dans ses plus chères affections; il a perdu sa mère cette semaine.

***Le célèbre Salvator Taglioni, compositeur émérite de ballets, vient de mourir à Naples à l'âge de soixante-dix-huit ans.—Frère de Mlle Taglioni et beau-père du maître de ballets Fuchs, il laisse plus de deux cents ouvrages, parmi lesquels les plus remarquables sont *Esmeralda* et *Faust*.

*** On annonce aussi la mort de M. J. A. van Eyken, compositeur estimé, connu spécialement par son oratorio de *Lucifer*; il était né à Amerafoort, mais il est mort à Elberfeld, où il était organiste de la communauté évangélique; il n'était âgé que de quarante-cinq ans.

ÉTRANGER

*** *Londres.* — Les représentations d'opéra italien que M. Mapleson doit donner au théâtre de Covent-Garden, loué par lui pour la saison d'automne, commenceront le 24 octobre. Mlle Minnie Hauck y fera son début, impatiemment attendu, dans la *Sonnambula*. — On annonce comme prochaine l'arrivée du célèbre pianiste de Leipzig, Carl Tausig, l'élève et l'émule de Liszt.—La troupe d'opérette formée par M. Russell, et qui parcourt avec tant de succès le Royaume-Uni, s'est décorée de ce titre significatif : *The Grand-Duchess's Company*!

*** *Dublin.* — Les artistes de *Her Majesty's*, avec M. Mapleson à leur tête, continuent à attirer la foule au théâtre. La représentation au bénéfice de Mlle Tietjens a été très-brillante. L'éminente cantatrice a été reconduite à son domicile par les étudiants, qui ont dételé les chevaux de sa voiture et se sont mis à leur place. On peut se croire encore aux beaux jours de Jenny Lind.

*** *Mayence.* — La Société philharmonique a organisé le 2 octobre un grand concert, où s'est fait entendre la jeune et intéressante violoniste Thérèse Liébé, fille de l'auteur applaudi de *la Fiancée d'Azola*. Cette charmante enfant a enthousiasmé son public avec une *Pastorale* de Léonard, l'*Élégie* de Ernst et l'*Aragonesa* d'Alard.

*** *Cobourg.* — *Mignon*, d'Amb. Thomas, a été représenté pour la première fois le 27 septembre, avec un succès complet.

*** *Hanovre.* — On a donné ici aussi *Mignon*, le 30 septembre; mais l'œuvre du maître français n'a pas aussi bien réussi qu'à Cobourg.

*** *Berlin.* — *L'Africaine* est toujours sur la brèche. On l'a jouée deux fois cette semaine avec Niemann, rentré au bercail, et Mme Lucca. — Le 10, *Jean de Paris*, avec Mme Harriers-Wippern, Mlle Grün, MM. Woworsky et Betz; le 11, *le Prophète*, avec Niemann. — Les soirées symphoniques de l'orchestre royal ont commencé, le 7, à l'Opéra, sous la direction de Taubert.— La reprise d'un attrayant ballet de Paul Taglioni, *les Joyeux Mousquetaires*, a été pour une jeune danseuse française, Mlle Judith David, l'occasion d'un triomphe complet.— Mlle Stella a terminé ses débuts, mais sans succès; le public récalcitrant n'a pas voulu donner raison à son nom, qui a tout l'air d'un ambitieux pseudonyme.

*** *Leipzig.* — Le 8 octobre a eu lieu le premier concert du Gewandhaus. Le concertmeister Ferd. David a joué avec sa *maestria* habituelle deux nouveaux concertos de violon de Max Bruch et de Camille Saint-Saëns, qui n'ont obtenu qu'un demi-succès. On a beaucoup applaudi l'excellente cantatrice Mme Peschka-Leutner, qui a chanté deux airs du *Faust* de Spohr et de la *Sylvana* de Weber. — M. Saint-Saëns est invité à jouer lui-même au second concert, le 15 octobre, un concerto de piano de sa composition. Joachim se fera entendre au troisième.

*** *Vienne.*—Le théâtre An der Wien prépare l'opéra-comique *Am Runenstein* (Près de la pierre runique), de Fr. de Flotow. — Une entreprise que le succès, un succès de curiosité au moins, pourrait bien favoriser, vient de se former : la grande salle du Bain de Diane a été convertie en un théâtre, dont tout le personnel appartiendra au sexe faible. L'orchestre même sera composé d'artistes femmes; les rôles d'hommes seront joués par des actrices. L'ouverture est annoncée pour le 17 octobre. — On annonce aussi la représentation prochaine, à l'Opéra, d'un nouveau ballet de Saint-Léon : *Flamme d'amour*.

*** *Venise.* — On signale, parmi les engagements faits à la Fenice, ceux de la prima-donna Galletti-Gianoli, du ténor Villani, du baryton Collini, et, pour le ballet, de la Cucchi et de Rossi-Brighenti.

*** *Milan.* — Le Carcano, forcé par les engagements pris par les artistes d'arrêter en plein succès les représentations de *Dinorah*, vient de donner *Zampa*. Le chef-d'œuvre d'Hérold a pris une glorieuse revanche de la chute qu'il subit à la Scala lors de sa première apparition, il y a trente-trois ans. — La direction de la Scala annonce quelques représentations extraordinaires, avant l'ouverture de la saison, dans le double but de fêter la présence de S. M. l'Impératrice de Russie et de venir en aide aux inondés.

*** *Turin.* — La saison a commencé brillamment le 6 octobre au théâtre Carignano avec *Dinorah*, qui fournit déjà, il y a quelques mois, au théâtre Royal une si belle carrière. Mlle de Maesen et Minetti sont encore chargés des principaux rôles : c'est dire que l'œuvre de Meyerbeer ne saurait être mieux rendue. Le baryton Moriani s'acquitte aussi fort bien de sa tâche.

*** *Bologne.* — Le Théâtre Communale s'est rouvert le 3 avec l'*Ebrea* (la Juive).

*** *Gênes.* — La troupe engagée au théâtre Doria compte parmi ses principaux artistes : Luisa Kapp-Young, Urania Ferardi, Giulio Perotti, Gaetano Giotti, Luigi Vecci. *Fausto* et *Roberto il Diavolo* seront représentés au commencement des saisons d'automne et de carnaval.

*** *Florence.* — Le 30 septembre a eu lieu au Pagliano la première représentation de la *Schiava Greca*, de Pontoglio. Cet ouvrage, qui, paraît-il, n'est point absolument sans mérite, mais qui accuse une grande inexpérience et dont le sujet manque d'intérêt, est tombé devant l'ennui général.

*** *Madrid.* — Tiberini, Scalese, Medini, Selva, Mmes Tiberini et Morensi sont arrivés et se sont mis à la disposition de M. Velasco, l'impresario de l'Opéra. L'ouverture aura lieu prochainement par *Mathilda de Schabran*. — Une représentation extraordinaire de *la Muette*, avec Tamberlick et Selva, a été donnée au bénéfice des blessés du combat d'Alcolea. — Le duo *Amour sacré de la patrie* a soulevé des tempêtes d'applaudissements, qui ont redoublé après des stances espagnoles de circonstance adaptées à la musique du grand air du second acte par le poëte Manoel Palacio, et chantées avec beaucoup d'enthousiasme par Tamberlick.

*** *New-York.* — Miss Kellogg est arrivée et se prépare à entreprendre sa tournée artistique avec M. Max Strakosch. -- *Barbe-Bleue* fait salle comble à Niblo's Garden; on ne se lasse pas d'applaudir Irma Marié, en attendant le retour de Mlle Tostée, en ce moment en représentations à Cincinnati, et qui doit reparaître le 14 dans *la Grande-Duchesse*.—La troupe de Grau donne depuis le 4 ce même ouvrage au théâtre Français : il faut aller en Amérique pour voir une même pièce jouée en même temps sur deux scènes rivales et amenant chaque soir une pluie d'or dans la caisse de chacune! — Voilà pour *la Grande-Duchesse*, « sérieuse, » mais il paraît que les excentriques *minstrels* nègres, ou noircis, en préparent pour le mois prochain une « parodie! » On se demande à quoi peut bien aboutir une parodie des joyeusetés de *la Grande-Duchesse?* — Une *Université de musique* va se fonder avec Mme Gazzaniga, MM. Albertes et Ronconi pour directeurs.

Le Directeur : S. DUFOUR.

POUR PARAITRE INCESSAMMENT

Chez BRANDUS et DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu.

LA PÉRICHOLE

OPÉRA-BOUFFE EN DEUX ACTES,

Paroles de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy,

Musique de

J. OFFENBACH

L'OUVERTURE, ARRANGÉE POUR LE PIANO

Les Airs de Chant détachés avec accompagnement de Piano :

ACTE Ier.

1. **Chanson** DES TROIS COUSINES, chantée par Mlles Legrand, Carlin et Renault : *Promptes à servir la pratique* . . . . . 5 »
2. **Couplets** DE L'INCOGNITO, chantés par M. Grenier : *Sans en rien souffler à personne* . . . . . 3 »
3. L'ESPAGNOL ET LA JEUNE INDIENNE, **complainte**, chantée par Mlle Schneider et M Dupuis : *Le conquérant dit à la jeune Indienne* 4 50

3 *bis*. La même, à une voix et transposée un ton et demi au-dessous . . . . . 4 »

4. LE MULETIER ET LA JEUNE PERSONNE, **séguedille** POUR SOIRÉES, chantée par Mlle Schneider et M. Dupuis : *Vous a-t-on dit souvent : Ecoutez-moi, la fille* 5 »
5. **La Lettre** DE LA PÉRICHOLE, chantée par Mlle Schneider : *O mon cher amant, je te jure* 3 75

5 *bis* La même, transposée un ton au-dessus 3 75

6. **Griserie-Ariette**, chantée par Mlle Schneider : *Ah! quel dîner je viens de faire* . . . . . 3 »

6 *bis*. La même, transposée un ton au-dessus . . . . . 3 »

7. **Duetto** DU MARIAGE, chanté par Mlle Schneider et M. Dupuis : *Je dois vous prévenir, Madame* . . . 6 »

ACTE II.

8. **Cancans-Couplets**, chantés par Mlles Julia, Benard, Gravier et Latour : *On vante partout son sourire* . 4 50
9. LES FEMMES, IL N'Y A QU'ÇA! **couplets**, chantés par M. Dupuis : *Et là, maintenant que nous sommes seuls* . . . . . 3 »

9 *bis*. Les mêmes, transposés un ton et demi au-dessous . 3 »

10. QUE LES HOMMES SONT BÊTES! **couplets**, chantés par Mlle Schneider : *Que veulent dire ces colères?* . 3 »

10 *bis*. Les mêmes, transposés un ton au-dessus . . . . . 3 »

11. LA PRÉSENTATION, **rondo** DE BRAVOURE, chanté par M. Dupuis : *Ecoute, ô roi! je te présente*. 3 75
12. **Ronde** DES MARIS RÉ..., chantée par M. Grenier : *Conduisez-le, bon courtisan* . . . . . 3 »
13. **Duo** DES BIJOUX, chanté par Mlle Schneider et M. Grenier : *Monsieur le marchand, qu'avez-vous*. . . . 7 50

13 *bis*. **Extase**, chantée par Mlle Schneider : *Ah! que j'aime les diamants* . . . . . 3 »

14. **Final-Séguedille**, chantée par Mlle Schneider et M. Dupuis : *Un roi, se promenant, trouva certaine femme*. . . . . 4 »

Les Airs de Chant sans accompagnement, format in-8°, chaque net, 50 c.

Fantaisie brillante pour le Piano par E. KETTERER

BOUQUET DE MÉLODIES PAR CRAMER

QUADRILLE PAR ARBAN. —=— GRANDE VALSE PAR STRAUSS

Polka par Roques et Strauss. — Polka-Mazurka par Lindheim

La Partition pour Chant et Piano, et la même arrangée pour le piano seul

En vente chez E. HEU, 10, rue de la Chaussée-d'Antin.

L'ILE DE TULIPATAN

Opéra-bouffe en un acte,

PAROLES DE MM. HENRI CHIVOT ET ALFRED DURU

musique de

J. Offenbach

Partition pour Piano et Chant. — Partition pour Piano seul. – Parties d'orchestre.

Quadrille par ARBAN — Polka par E. ETTLING

Bouquet de mélodies par CRAMER, etc.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

35e Année. N° 43. 25 Octobre 1868.

ON S'ABONNE :

Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.

Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

Nos abonnés reçoivent, avec le numéro d'aujourd'hui, *la Lettre* de LA PÉRICHOLE (pour chant et piano), dite par Mlle Schneider dans le nouvel opéra d'Offenbach.

SOMMAIRE. — Etudes biographiques et critiques (2e article), par **Em. Mathieu de Monter.** — Théâtre impérial italien : *la Contessina*, *Marta*, *Don Pasquale*, par **Elias de Rauze.** — Théâtre des Fantaisies-Parisiennes : *le Soldat malgré lui*, opéra-comique en deux actes, paroles de MM. Duru et Chivot, musique de F. Barbier. — Concerts populaires de musique classique au cirque Napoléon, réouverture, par **Charles Bannelier.** — Entrefilets : *la Périchole*. — L'Hymne de Riego, par **Arthur Pougin.** — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

ÉTUDES BIOGRAPHIQUES ET CRITIQUES.

I.

Stephen Heller.

(2e article) (1).

L'œuvre d'Heller renferme tous les genres. Il a coulé le métal pur et sonore de son inspiration dans les moules les plus contrastés de la composition musicale, en les frappant, toutefois, à son effigie.

Dans ses *Sonates*, ses *Scherzo*, ses *Nocturnes*, par l'élévation et la distinction de la pensée mélodique, il se rapproche des plus beaux modèles classiques. Le maître en l'art difficile d'écrire pour le piano se révèle dans ses *Etudes*, son *Caprice caractéristique sur deux thèmes de Mendelssohn*, son *Allegro pastorale*, *Saltarello*, sa transcription si remarquable des mélodies de Schubert. Le virtuose « s'affirme » avec un éclat incontestable dans ses grandes *Etudes de concert*.

Tandis que le fantastique s'approprie la lutte de démons et d'anges dédiée à M. L. Wertheim, ainsi que *la Ballade*, *le Conte* et *la Rêverie du Gondolier*, écrits pour Vincent Adler, la fantaisie revendique ces *Impromptus*, ces *Feuillets d'Album*, ces *Arabesques*, ces *Préludes*, délicieux tableaux de genre peints avec un soin exquis, niellures florentines, ciselures du plus délicieux effet. Cinquante mesures tout au plus : une ombre qui passe, une vapeur azurée qui s'élève, un feu follet qui danse, s'éteint et ricane plus loin. Ah ! quel art exquis et pénétrant ! Quelle jouissance intime on éprouve à se délecter ainsi de pensées originales traduites avec une élégance discrète et lumineuse. Comme Heller rompt alors en visière au solennel et devient élégant, éloquent et simple !

Dans *les Nuits Blanches* (quatre livres contenant dix-huit suites chacun) Heller laisse vagabonder son imagination et courir sa plume. C'est bien là, n'est-ce pas, l'improvisation dans son allure la plus naturelle ? A quelque page que vous ouvriez le recueil, vous êtes assuré d'y trouver un sentiment original qui se gravera d'autant mieux en votre souvenir qu'il semble inconscient de lui-même, sans apprêts artistiques ? Ne vous y fiez pas toutefois. L'art ici se dissimule au point de laisser croire que le naturel parle seul.

La Sérénade (op. 56), *la Berceuse*, — deux merveilles, — nous montrent Heller sous son jour le plus poétique et le plus romanesque. Il y a là de quoi transporter l'auditoire le plus indifférent, vaincre l'opposition la plus systématique. L'émouvante mélodie de ses *Valses* semble faite de larmes et de sourires ; la note joyeuse y succède à l'accent mélancolique ; les soupirs interrompent le rhythme à la fois languissant et brusque. Est-ce la plainte de la douleur ou l'appel du plaisir ? Bercé par elles, on se prend à penser à des amours brisés. Je ne sais rien de plus vrai d'expression et de couleur que ses *Lieder*, et parmi eux surtout *le Chant du Chasseur*, *l'Adieu du Soldat*, *Près d'un berceau*, etc. La mélodie de ces petites pièces se perd un peu, toutefois, dans la somptuosité du tissu harmonique. Pour des chants populaires, c'est parfois trop de chamarrures. Et ce *Sonnet* (op. 81, Préludes), ce tendre et douloureux petit sonnet, dont on retrouve comme l'écho affaibli dans la suite 3 du 1er livre des *Nuits Blanches*, que ne donnerais-je pas pour lui, d'insipides arrangements et de variations prétentieuses ! J'en dirais tout autant des *Scènes italiennes*, de la *Tarentelle*, de *la Vénitienne*, des *Canzonettes*, des quatre *Phantaisie-*

(1) Voir le n° 42.

Stuecke, compositions musicales *littéraires*, en ce sens qu'elles ont une couleur, une date, une scène historiques nettement déterminées, qu'elles ont été évidemment conçues et écrites sous l'impression de lectures qu'il serait facile de préciser.

Je touche maintenant au côté véritablement caractéristique du talent créateur d'Heller, à ce qui lui appartient bien en propre et ne saurait disparaître : ses *Promenades d'un Solitaire* et ses *Rêveries dans les Bois*. Oui, il s'est laissé pénétrer à la nature, il s'est identifié avec elle et la vertu bienfaisante des forêts, des champs, des flots, a tourné ses méditations en transports mélodiques. Cette fusion des impressions calmes du monde agreste avec certaines aspirations orageuses de son cœur a engendré chez lui une disposition d'âme qu'il s'est efforcé de retenir longtemps et qu'il a voulu fixer ensuite d'une manière durable. Au lever du soleil, ou quand la nuit s'éclaire mollement du feu doux de ses grandes étoiles, longtemps il a marché devant lui, regardant le ciel, admirant les lignes vaporeuses de l'horizon, respirant les parfums sylvestres des clairières, dans cet état de somnambulisme mental où l'on songe que l'on est quelque chose dans l'immensité, tout en oubliant que l'on n'est qu'un atome dans l'infini.

De ces « promenades » dans les bois, ce « solitaire » a rapporté sept livres de Souvenirs et de Rêveries qui condensent bien réellement son individualité artistique. S'il m'était loisible d'en décrire quelques fragments, je recommanderais aux artistes le n° 3 du 2me livre, qui débute par un choral imposant : chant des druides cueillant le gui sacré; la 4e rêverie du même livre, chevauchée guerrière et chevaleresque, évoquant sous les sentes ombreuses châtelaines et pages, sires et varlets, hommes d'armes et fauconniers ; — la suite n° 5, livre III, est une plainte amoureuse, toute vibrante d'ardeur contenue, qui s'exhale dans un paysage matinal de printemps ; — mais le poëte attardé a vu passer la chasse infernale (suite 6) : les trompes sonnent un furieux hallali, le galop démoniaque des chevaux se mêle des abois stridents, un vent d'orage tord les arbres de la forêt; on reste, le morceau terminé, sous une impression étrange d'anxiété ; — le finale est un hymne de reconnaissance à l'Eternel, traduisant merveilleusement l'admiration religieuse qu'inspire l'horreur sacrée des bois ; une fanfare bruissant à travers les branches interrompt la prière, qui reprend avec une majesté plus grande encore. L'empreinte du génie est là, indiscutable, saisissante.

Sur les aspects changeants de la nature, que de pages délicieuses écrites par Heller! On ne peut les lire quelque temps sans en avoir l'âme toute remplie et comme tapissée, ou pour mieux dire armée et revêtue. De même que Méry a deviné et décrit l'Inde sans y avoir jamais été, Stephen Heller a le sentiment inné des steppes et des solitudes vierges. Il est sorti vainqueur de cette traduction musicale des impressions que peut faire naître, dans une imagination ardente et réfléchie, le paysage, cette partie de l'art réservée entre toutes et qui ne révèle ses charmes qu'aux initiés. Oui ! pour sentir, pour célébrer ainsi le charme de l'aube ou du crépuscule dans les grands bois, le frémissement du ruisseau qui coule sous les saules, pour percevoir les harmonies à la fois secrètes et présentes de la nature, il faut être plus qu'un homme, il faut être un poëte !

***

Pourquoi sommes-nous ainsi faits, en France et ailleurs, que lorsqu'un homme distingué et de valeur n'est pas entré à un certain jour dans le courant de la vogue et dans le train habituel de l'admiration publique, nous devenions si sujet à le négliger et à le méconnaître? Au contraire, ceux qui sont une fois connus, adoptés par l'opinion et par la renommée, nous les avons sans cesse à la bouche et nous les accablons de couronnes.

Stephen Heller n'est pas entré et ne pouvait pas entrer, en raison de son habitude, de son tempérament, de son *sentiment* même, dans ce courant de la vogue. Sa réputation artistique est considérable, mais il ne jouit pas de la *popularité* et l'avenir seul le rendra célèbre. Dieu ne paie pas ses ouvriers de génie tous les soirs, mais chacun finit bien par recevoir le prix de ses œuvres.

Heller est de ceux, et ils sont rares, qui ont eu, qui ont le courage de retirer,—qu'on me passe l'expression,—de la circulation artistique l'idée et la forme conventionnelles de la Beauté abstraite, une idole! forme et idée auxquelles se rattachent indissolublement tant de fausses conceptions, pour mettre à leur place, comme le voulait Gœthe, la Vérité dans son sens général, mais idéalisé. A ce compte, et à remonter de tels courants, on ne devient pas aisément populaire.

Par l'ondoyante et diverse poésie de sa nature, par l'activité et l'enthousiasme de son sentiment qui excelle à placer le grand et le beau dans l'exiguïté de la dimension, par ses aptitudes si complexes de composition, avec cet ensemble de qualités rares et aussi de légers défauts qui ont fini par les assaisonner, Heller demeure hors ligne, et il se présente dans l'histoire musicale contemporaine à titre de personnalité unique, en la compagnie de Chopin, de Schumann et de Berlioz.

Posséder la faculté de création et non pas seulement l'outrecuidant décalque du génie des autres; avoir du talent et non pas seulement des muscles; de la puissance, mais aussi de la délicatesse; la verve qui remue, mais aussi l'inspiration qui émeut; porter du charme même dans ce que l'on approfondit et de la grâce dans ce que l'on rêve, c'est être véritablement novateur, cela, c'est mériter, à tous les titres, en attendant l'enthousiasme de la postérité, les honneurs souverains de la Biographie et de la Critique.

EM. MATHIEU DE MONTER.

THÉATRE IMPÉRIAL ITALIEN.

La Contessina. — Marta. — Don Pasquale.

L'opéra du prince Poniatowski n'est pas de ceux qui réunissent le mérite à ce qu'on est convenu d'appeler « la chance. » Ce ne sont certes pas les qualités qui lui manquent : il est bien conçu, bien écrit, bien orchestré, gai et spirituel sans tomber dans le bouffon ; riche en mélodies, élégant, distingué; il a un finale magistralement agencé, un quatuor sans accompagnement, de toute beauté ; une chanson pour contralto avec le chœur, qui est une trouvaille, et surtout des pages simplement instrumentales que le meilleur harmoniste serait fier de signer, — et cependant, malgré le succès, on ne le voit pas souvent sur l'affiche. Comme la Contessina dont elle porte le nom, elle ne parvient pas à en obtenir le titre. Le diadème aux boules perlées semble s'éloigner de son front ; pourquoi? Mystère.

La Contessina eut le tort, la première fois, de paraître tout à la fin de la saison; on ne put la jouer que deux fois avant la clôture. Encore dût-on ajouter deux ou trois jours à la durée habituelle de la saison théâtrale pour pouvoir donner la deuxième représentation.

Cette fois on la reprend, et la reprise a lieu un dimanche, c'est-à-dire en représentation extraordinaire. En outre, le rôle le plus important, celui de la jeune fille, de *la Contessina*, est rempli par une débutante, qu'on a pu applaudir dans *Crispino e la Comare*, mais qui ne saurait soutenir le poids d'un rôle pour lequel le talent expérimenté de Mme Tiberini était à peine suffisant, et que seule Mme Patti aborderait avec succès.

Certes ce n'est pas pour être sévère envers la jeune artiste, dont nous avons ici même encouragé les débuts dans *Crispino*, mais on ne saurait se dissimuler que si l'exécution a boîté un peu, ça été du côté de la cantatrice. En vain Fraschini, qui s'est réellement surpassé dimanche dernier, a-t-il déployé son admirable talent, il n'a pu entièrement sauver les morceaux où il chante avec le soprano. Ajoutons, à ce sujet, qu'on a entendu dimanche un air de ténor que M. Tiberini avait retranché aux deux représentations de la saison dernière, et qui a valu à M. Fraschini des applaudissements unanimes et des rappels.

Un air bouffe avait été, de même, enlevé par M. Scalese; cette fois M. Ciampi, qui est excellent sous le costume de Ser Abbondio, l'a rétabli; l'air a été, cette fois aussi, *enlevé*, mais dans un autre sens. C'est en effet un modèle de musique bouffe et l'artiste l'a dit avec le brio et la verve que vous lui connaissez.

M. Verger et Mlle Grossi ont gardé leurs rôles, et tous les deux ont recueilli les plus vifs applaudissements. On a redemandé à Mlle Grossi la chanson de *Rita la blonde* au troisième acte.

Enfin, Mlle Urban, qui mime avec tant de goût, de grâce, d'intelligence et d'expression le rôle muet de Stella, a vu se confirmer le succès qu'elle avait obtenu à la saison dernière. Cette jeune artiste a pour elle la beauté, le talent, la distinction, le sentiment dramatique; — elle a maintenant les sympathies du public. Nous espérons qu'elle ne s'en tiendra pas au seul rôle de Stella.

—Mardi, Mme Patti, qui ne se repose que le dimanche, selon le précepte, a reparu dans *Marta*. La salle était comble, comme vous le pensez bien! Les autres rôles étaient remplis par Mme Grossi, Fraschini, Ciampi et Agnesi; aussi l'exécution a-t-elle été parfaite. La ravissante romance de *la Rose*, ce joyau mélodique, et le beau quatuor du rouet ont été redemandés. Mme Patti allume, dans ce dernier morceau, un petit feu d'artifice de notes, qui vous éblouit comme le *bouquet* de la fin. Il n'y a qu'elle pour ces tours de force-là!

Chacun a eu sa part de succès, chacun a été applaudi ou rappelé. La basse Agnesi a dit d'une façon remarquable sa chanson à boire.

M. de Flotow était dans la salle. Il a dû être très-satisfait de la manière dont les artistes du théâtre Italien ont interprété sa belle partition. Celle-ci réunit un grand mérite à une chance heureuse : au théâtre Lyrique Martha était Mlle Nilsson, au théâtre Italien Marta est Mme Patti. La beauté du rôle et le talent des cantatrices y marchent de pair.

Jeudi, *Don Pasquale*, avec Mme Patti... toujours! (heureusement) et avec Verger, Ciampi et le jeune ténor Palermi. Ce dernier, qui s'était révélé dans *Crispino*, qui avait un peu faibli dans *il Barbiere*, s'est raffermi dans *Don Pasquale*. Décidément c'est une bonne acquisition que M. Bagier a faite en lui.

Verger a chanté tout son rôle en véritable artiste, surtout la fameuse romance:

Bella siccome un angelo,

qu'il a soupirée à fleur de lèvres et avec toute la grâce qu'elle exige.

Le rôle de Don Pasquale est un grand écueil pour les basses comiques. On leur oppose toujours le souvenir *écrasant* (je souligne à dessein) de Lablache. Zucchini, cependant, s'en tirait assez bien. Ciampi, même dépourvu de l'*ampleur* physique, y met tant de bonhomie, tant de talent comique, qu'il en fait un de ses plus beaux rôles. N'oublions pas, surtout, qu'il chante, ce qui est assez rare chez les basses comiques.

Et Mme Patti? Eh, mon Dieu! que voulez-vous que j'en dise? Quel que soit l'opéra dans lequel elle paraisse, on dit : C'est celui-là qu'elle devrait chanter de préférence.—Toujours le rôle dans lequel on l'entend est son meilleur rôle!

Nous ne lui trouvons qu'un tort : elle nous force à nous répéter. C'est très-peu aimable de sa part!

ELIAS DE RAUZE.

THÉATRE DES FANTAISIES-PARISIENNES.

LE SOLDAT MALGRÉ LUI,

Opéra-comique en deux actes, paroles de MM. DURU *et* CHIVOT, *musique de* M. FRÉDÉRIC BARBIER.

(Première représentation le 17 octobre 1868.)

Les auteurs de *Fleur de Thé* viennent d'ajouter un titre nouveau à la liste des succès qu'ils obtiennent depuis quelque temps sur les nombreuses scènes où fleurit l'opérette. Leur dernière pièce n'est pourtant pas une bouffonnerie à la hauteur de l'*Ile de Tulipatan*. C'est un opéra-comique taillé sur le patron de ceux qui se jouent à la salle Favart, et où l'on rencontre une certaine dose de gaieté, mêlée à une dose égale d'intérêt doux et calme.

Nous sommes dans un duché allemand, dont le souverain n'est pas sans quelque point de ressemblance avec le roi de Prusse Frédéric-Guillaume, qui avait la manie d'enlever à leurs champs, et même à ceux de ses voisins, tous les beaux hommes qu'il jugeait propres à orner les cadres de son 1er régiment des gardes. Or, le prince en question, voyageant incognito, s'arrête dans une ferme, et y avise un garçon de bonne mine, sur lequel il jette immédiatement son dévolu. Mais Christophe n'a aucun goût pour l'état militaire ; il préfère les joies paisibles du ménage, et il serait l'homme le plus heureux du globe, si la fermière, Mme Edwige, consentait à le prendre pour mari. Précisément, Mme Edwige, de son côté, se dit qu'elle ne pourrait faire un meilleur choix que son garçon de ferme. Il ne s'agit que de s'entendre, et la chose est bientôt faite. Tout irait pour le mieux, si le grand-duc ne venait se mettre à la traverse de ces amoureux projets. Ne pouvant décider Christophe à entrer dans ses gardes, il le fait arrêter par un vieux major, esclave de la consigne, et lui donne pour prison une caserne du voisinage.

Là, ce pauvre Christophe est bien forcé de faire l'apprentissage du métier de soldat; mais il ne s'y prête qu'à contre-cœur, et il se promet bien de lasser la patience du grand-duc, en faisant preuve d'une inaptitude et d'un mauvais vouloir exemplaires; il va même jusqu'à se sauver de la caserne pour rejoindre Mlle Edwige. Mais, par une chance bizarre, et, il faut le dire, très-originale, chacune de ses escapades, au lieu d'atteindre le but qu'il se propose, est prise en si bonne part, qu'elle lui procure de l'avancement et rive par conséquent sa chaîne d'une manière plus solide.

Le grand-duc se garde bien de lui rendre sa liberté, et même, pour adoucir ses regrets, il prend la résolution de l'unir à celle qu'il aime. Dans cette intention, il va trouver la fermière, qui ne le connaît pas, et il la prie de porter au major une lettre cachetée dont il ne lui révèle pas le contenu. Mme Edwige consent par politesse, mais, le grand-duc parti, elle a des scrupules, et, ne voulant pas se risquer dans une caserne, elle charge une grosse servante de la commission qu'elle a acceptée. Avons-nous besoin d'ajouter que ladite lettre, adressée au major, contient l'ordre formel de marier sur-le-champ la femme qui la lui apportera au soldat Christophe? L'anecdote est bien connue; elle figure aussi à l'actif du roi Frédéric-Guillaume, et elle a fourni le prétexte de plus d'un vaudeville. Dans la tradition, le mariage a lieu entre le

soldat aux gardes et une vieille femme, bien laide et bien ridée. Aux Fantaisies-Parisiennes, comme il faut que tout finisse bien, le grand-duc arrive à temps pour empêcher la méprise, et Christophe, rendu à sa première existence, épouse la fermière Edwige.

Sur cet amusant canevas, M. Frédéric Barbier a brodé une partition qui n'est certes pas sans mérite. Ce jeune compositeur a des qualités réelles d'harmoniste; il manie très-bien l'orchestre; il entend la scène; son dessin est correct et son style agréable. Nous ne lui ferons qu'un reproche, c'est de trop sacrifier à l'effet, quand cet effet n'est pas en proportion avec la scène modeste sur laquelle il se produit. Ainsi les chœurs et le finale du premier acte gagneraient beaucoup à être exécutés dans un local plus vaste. A cela près, nous devons constater que plusieurs morceaux ont été parfaitement accueillis et méritaient de l'être. Nous citerons d'abord l'ouverture qui repose presque entièrement sur un fort joli motif exécuté par le cor d'harmonie; un air d'entrée pour basse chantante, écrit avec beaucoup de verve; une tyrolienne chantée par la fermière et les couplets bouffes du vieux major, qui ont été redemandés; enfin, une jolie romance pour ténor.

Le rôle d'Edwige est bien joué et bien chanté par Mlle Flachat, une nouvelle recrue de M. Martinet, qui s'est placée tout d'abord au premier rang. Mme Decroix est excellente dans le rôle de Catherine. Quant au personnage du *soldat malgré lui*, il est fort convenablement interprété par Gabriel Bonnet. Nous avons eu déjà occasion de remarquer Soto dans le Bartholo du *Barbier de Séville*; il a droit à une mention nouvelle pour la manière dont il joue le vieux major. Enfin, Davoust, qui vient de l'Opéra-Comique, représente dignement le grand-duc.

D.-A.-D.

CONCERTS POPULAIRES DE MUSIQUE CLASSIQUE
AU CIRQUE NAPOLÉON.

Réouverture.

(8e *année.*)

Le mot *vogue* porte en lui l'idée d'instabilité et d'inconstance; nous voudrions pouvoir lui ôter ce caractère pour l'appliquer à la grande et salutaire entreprise des Concerts populaires, qui a toujours rencontré plus que ce qu'on est convenu d'appeler le succès, et dont l'existence, grâce à l'infatigable activité et au grand sens artistique du fondateur, est aujourd'hui plus solide que jamais. M. Pasdeloup a édifié sur le roc, et dès le premier jour, avec une hardiesse et un bonheur incomparables; viennent maintenant les orages! Il est aventureux, mais les *grains* ne l'effraient pas; nous ne voudrions même pas affirmer qu'ils lui fussent absolument désagréables.

Dimanche dernier, par exemple, il savait parfaitement qu'il s'exposait à une vraie tempête en mettant sur son programme des fragments des *Maîtres Chanteurs* de Richard Wagner; aussi ces fragments terminaient-ils le concert, pour laisser toute latitude aux enthousiastes quand même et aux opposants systématiques, qui s'en sont donné à cœur joie cinq minutes durant, tandis qu'on évacuait la salle.

Les trois morceaux des *Maîtres Chanteurs* sont empruntés au troisième acte: c'est le prélude ou entr'acte, la valse et la marche des Maîtres. Le prélude, qui vise à l'élévation, est fort ambitieux, et rien de plus; il débute par une phrase de sept mesures sans caractère, confiée aux violoncelles seuls. Ce thème, qui n'est pas un thème, puisque ce qui suit n'en est pas le développement, on en cherche vainement la signification et la raison. Plus loin, on écoute de toutes ses forces, mais sans comprendre. Çà et là un éclair perce la nue et répand dans ces ténèbres une vive lueur, aussitôt évanouie. Il nous a toujours paru fort difficile de s'identifier avec la pensée d'un homme qui n'a pas été claire pour lui: c'est trop souvent, croyons-nous, le cas pour Wagner. — La valse consiste proprement en une phrase de sept mesures, originale et bien trouvée quoique boiteuse, et promenée successivement dans divers tons. Elle débute par un trait en triolets rapides des seconds violons seuls, une dégringolade *fortissimo* à partir du *sol* suraigu pendant sept mesures. Il ne faut rien moins que le charme du motif qui suit pour détruire l'effet vraiment grotesque de cette entrée en matière. — Quant à la marche, qui accompagne l'entrée des Maîtres-chanteurs et qui sert de premier thème à l'ouverture, c'est un des morceaux auxquels Wagner a donné le plus d'importance dans sa partition, mais c'est un morceau manqué; le début seul a de la grandeur et de l'éclat, le reste est défiguré par d'affreuses duretés d'harmonie, et par des progressions malhabiles. Wagner, évidemment, ne sait pas son Sébastien Bach. — Le tout est savamment orchestré; il s'y trouve d'heureux contrastes de sonorités et de nuances. Nous avons dit l'accueil final que ces fragments avaient reçu du public: le prélude a été écouté sans protestation, la valse avec un sentiment de plaisir marqué, et la marche a provoqué l'explosion de l'ouragan. Du reste, dans ce dernier morceau, qui est fort difficile, l'orchestre n'a pas été parfaitement sûr de lui. Le prélude, annoncé de nouveau au programme du second concert (avec la paraphrase *méditation* que ne porte point la partition), gagnera sans doute sous ce rapport à une seconde exécution.

La belle ouverture de *Ruy-Blas* de Mendelssohn, qui ouvrait le concert, la symphonie en *la* de Beethoven, un *andante* (bissé) et un menuet de Haydn, qui venaient ensuite, ont été salués, comme d'habitude, des plus chaleureux applaudissements. Le public des Concerts populaires est désormais formé, et nous ne savons si le chef d'orchestre le troquerait contre celui du Conservatoire, mieux élevé pourtant et dilettante jusqu'au bout des ongles.

Une ovation bien méritée a été faite à M. Pasdeloup à son arrivée au pupitre, et elle s'est répétée à la fin du concert.

CHARLES BANNELIER.

Aux appréciations des principeux organes de la presse sur *la Périchole*, que nous donnions dans notre dernier numéro, nous ne pouvons nous empêcher d'ajouter celle de M. Paul de Saint-Victor, le brillant courriériste de *la Liberté*:

. . . . . .

« Tout ce premier acte est d'une turbulence réjouissante, et l'esprit de M. Meilhac jette de fines notes dans son brouhaha. — N'est-ce pas une fantaisie voltairienne, dans le goût des épisodes de *Candide*, que ce Pérou de carton au milieu duquel se prélasse un vice-roi mystifié? Offenbach l'a rempli d'airs, de chœurs et de rondes à faire damner tous les alcades des Espagnes et à défrayer toutes les sérénades de Paris. Cette fois, ce n'est plus de la caricature musicale, mais un tableau de genre plein de couleur et d'esprit. Le musicien reste léger dans la charge, élégant dans la bouffonnerie: ses coq-à-l'âne même ont des ailes. — Quelle excellente parodie des romances de carrefour que l'air de *l'Espagnole et la jeune Indienne!* C'est l'orgue de Barbarie tourné par un musicien qui s'amuse. Imaginez encore un artiste en gaieté retouchant d'un pinceau moqueur une image sentimentale à 2 sous de la rue Saint-Jacques, avec sa légende moitié castillane et moitié française. — L'ariette: *Ah! quel dîner je viens de faire!* ferait mousser le vin dans les verres. Mais le joyau de ce premier acte est une larme. Ce n'est pas la Périchole, c'est Manon elle-même qui devrait chanter ces charmants couplets de la *Lettre*, mêlés de tristesse et de malice, où circule un sourire perfide et attendri tour à tour.

. . . . . .

» Si au 2e acte, l'esprit des auteurs s'endort, la verve du musicien reste éveillée jusqu'au bout.—Je n'aime guère les couplets de Piquillo: *Les femmes, il n'y a que ça!* un gros refrain de café-concert, fait pour être rhythmé par le bruit des chopes. En revanche, rien de plus drôle et de plus pi-

quant que l'ariette chantée par la Périchole : *Mon Dieu, que les hommes sont bêtes*! Citons encore l'aubade railleuse des dames de la cour : *Eh! bonjour, Monsieur le mari*, qui ferait un charmant pendant au *Bonsoir, Monsieur Pantalon*, de Grisar.

» La Périchole, c'est Mlle Schneider, qui n'a jamais été plus charmante... Son originalité est surtout dans la finesse qu'elle sait donner au couplet risqué et au mot grivois. Elle gaze, quand elle veut, avec des doigts de fée. La réticence qui glisse, le sous-entendu qui effleure, le trait retenu qui chatouille malicieusement les coins du sourire, ce sont là ses grâces et ses enchantements. Il y a de la chatte métamorphosée en femme dans la coquetterie souple et leste qu'elle met à traverser certains passages scabreux de ses rôles. Cette scène d'ivresse du premier acte, qui rase la borne, qui frise l'ivrognerie, elle la joue avec une mesure, une réserve, une adresse exquises. On dirait une jolie bohême faisant tourner au bout d'une baguette un verre rempli, sans qu'une goutte en tombe. — Il faut l'entendre encore chanter sa lettre à Piquillo, et en souligner tous les fins passages, avec un accent de tendresse moqueuse et d'enjouement triste. C'est à la fois touchant et comique : le persiflage y borde le sanglot. En ce moment, la Périchole a la voix et le cœur de Manon Lescaut.

» Dupuis est toujours comique dans ce personnage de bellâtre adoré, niais, épanoui, qui est l'uniforme de son talent. Grenier fait plaisamment ressortir la bonhomie tyrannique et la paillardise hébétée du vieux vice-roi : c'est Schababaham amoureux. Christian est drôle en homme sauvage; mais il devrait bien mettre une sourdine à son organe formidable. La cascade avec lui tourne à la canonnade : on croirait entendre le tonnerre lâchant des lazzis. »

L'HYMNE DE RIEGO

Il y a quelques mois à peine, Carjat, notre excellent photographe, organisait chez lui une petite fête dont le produit était destiné à soulager un pauvre artiste, un homme d'honneur et de talent, qui, après avoir connu des jours heureux, était tombé dans un état voisin du dénûment. La vie de cet homme, à son aurore, promettait d'être brillante : entré comme cadet, à dix-sept ans, dans l'armée espagnole, doué d'intelligence et pourvu d'une bonne instruction, l'avenir semblait lui sourire. Le sort en décida autrement, et proscrit, chassé de son pays, il se fit musicien pour vivre. Quoique à force de travail il eut acquis un certain talent, il fut loin, comme on vient de le voir, de parvenir à la fortune.

***

C'était dans les premiers jours de septembre 1820. L'Espagne, cette terre classique des révolutions, venait de se soulever contre Ferdinand VII, et deux des généraux insurgés, Riego et Quiroga, entraient en vainqueurs à Madrid, obligeant le roi à octroyer une constitution à son peuple.

L'effervescence était dans tous les esprits, l'émotion populaire était à son comble, toute l'Espagne enfin était dans une sorte d'enivrement facile à concevoir. C'est à ce moment que deux hommes se rencontrèrent dans une même pensée, celle de doter leur pays d'un hymne de résurrection, d'un chant patriotique et national. L'un d'eux, le colonel Evariste San-Miguel, ancien officier de l'armée de Cadix lors du soulèvement de 1812, ancien rédacteur du journal l'*Espectador*, « tribun et poëte en même temps que soldat, » était chef d'état-major de Riego; l'autre, jeune cadet dans l'armée, était un adolescent de dix-sept ans, ayant un peu étudié la musique, et s'appelait Huerta.

Tous deux associèrent leur inspiration, et dans une nuit de fièvre ils enfantèrent un chant auquel il donnèrent le nom du libérateur, et qu'ils appelèrent l'*Hymne de Riego* (ce qui n'est pas de tout point conforme à l'assertion du dictionnaire *Bouillet*, qui prétend que cet hymne est l'œuvre du général Riego). L'Espagne avait trouvé sa *Marseillaise*, et huit jours après, ce chant, devenu rapidement célèbre, retentissait dans les airs d'un bout à l'autre du pays.

***

Mais on sait quels furent les résultats de la révolution espagnole. En 1823, grâce à l'appui de la France, elle était vaincue par Ferdinand VII, et celui-ci se vengeait, Dieu sait comment, des humiliations qu'on lui avait fait subir. Riego était pendu comme un malfaiteur, Quiroga se réfugiait en Angleterre, Evariste San-Miguel s'en allait servir sous les ordres de Mina, et son collaborateur, le jeune Huerta, devait s'estimer heureux de pouvoir franchir la frontière française. C'est ce dernir seul qui nous intéresse.

Parvenu en France, il y fallait vivre. Huerta possédait une jolie voix, une certaine pratique musicale; il vint à Paris, se fit chanteur et y obtint de grands succès, même auprès de l'aristocratie, curieuse de voir, d'entendre et de connaître le jeune auteur du chant national de l'Espagne. Huerta se rendit ensuite en Amérique, mais là, atteint d'une affection du larynx, il perdit complétement la voix et fut obligé de se rejeter sur un instrument. Il choisit la guitare, cet instrument démodé, et acquit un talent tel qu'il la remit presque en honneur , et se fit comme guitariste une énorme réputation. Huerta est, en effet, le seul guitariste du monde, et plus d'une fois les colonnes de ce journal ont enregistré ses succès.

Et cependant, après nombre d'aventures, Huerta, malgré ces succès, est tombé, on l'a vu, dans une pauvreté lamentable. Son pays, il faut l'espérer, ne le laissera pas dans cet état fâcheux. La Révolution espagnole, dont nous n'avons pas à parler ici, a ravivé sa popularité. Un demi-siècle après son éclosion, et après avoir été interdit pendant tant d'années, l'*Hymne de Riego* vient de reprendre son essor. L'Espagne ne peut moins faire pour son chantre national, pour le pauvre Huerta, devenu vieux et misérable, que la France ne fit, sous Louis-Philippe, pour Rouget de Lisle.

***

« Dans l'*Hymne de Riego*, dit une notice que j'ai sous les yeux, l'honneur est pour le musicien plus que pour le poëte. M. Jacques Foule, dans son *Recueil des chants nationaux des deux mondes*, a publié une traduction en vers français des vers espagnols. Cette traduction est insuffisante à donner une idée du mouvement des stances espagnoles. En voici, d'ailleurs, le premier couplet :

Qu'une noble allégresse
Sur nos fronts apparaisse;
Chantons avec ivresse
Notre hymne audacieux.
Que, dans sa sympathie,
Le monde entier nous crie :
Le Cid, race aguerrie,
Est bien de vos aïeux.

» Cette traduction est assurément fort médiocre. La traduction en prose de ce même couplet, telle que l'a donnée M. Audebrand dans une bonne étude publiée, il y a quelques années, sur Huerta, rend plus exactement la pensée du poëte espagnol :

» Joyeux, allègres, pleins d'audace, chantons, soldats, l'hymne de la guerre ! Que la terre s'émeuve à nos accents; que le monde admire en nous les fils du Cid. »

Nous citerons encore le couplet suivant d'après le même traducteur :

« Soldats, la patrie nous appelle au combat. Jurons pour elle de vaincre ou de mourir. Jamais le monde ne vit plus noble audace; jamais n'a lui un jour plus grand en courage que celui où nous fûmes embrasés du feu qui excitait en Riego l'amour de la patrie. »

Le refrain est très-énergique :

« Qu'il tremble, qu'il tremble, le méchant (*Que tiembe! que*

tiembe! que tiembe! el malvolo...), lorsqu'il verra briller la lance du soldat. »

L'exemplaire de l'*Hymne de Riego* que j'ai sous les yeux n'est qu'une simple transcription au piano, sans paroles. Il est fort difficile de porter, dans de telles conditions, un jugement sur une œuvre de ce genre. L'hymne est écrit en six-huit; le refrain a de l'accent, une certaine fierté d'allure, et ne manque pas de vigueur. Des deux phrases qui forment sans doute la mélodie du couplet, la première est assez vulgaire, la seconde a de l'élan, de la vigueur, de la sonorité.

Le dessin général du morceau se meut dans l'espace d'une neuvième; il est très-simple et facile à chanter, qualité indispensable à une production destinée à devenir populaire. L'originalité est ce qui me semble faire le plus défaut à ce chant, qui d'ailleurs est bien rhythmé et dont le caractère n'est pas sans puissance.

Mais c'est dans le forum, c'est sur la place publique qu'il faut entendre un hymne national pour en pouvoir juger et en déterminer le vrai caractère. Il faut qu'il soit entonné par des milliers de voix, et soutenu par une instrumentation puissante et vigoureuse. Faute de ce, je me garderai de porter ici un jugement quelconque sur l'*Hymne de Riego*, et me bornerai aux courtes observations que je viens de présenter à son sujet.

ARTHUR POUGIN.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** La représentation extraordinaire de *l'Africaine* donnée dimanche à l'Opéra avait, comme toujours, attiré une grande affluence, et le chef-d'œuvre, parfaitement interprété par l'élite des artistes, a produit son effet accoutumé. — Lundi, on a joué *Herculanum*, œuvre dans laquelle Mmes Marie Battu et Gueymard chantent en perfection les rôles de Lilia et d'Olympia. — Mercredi *Hamlet* et vendredi *la Juive*. — Demain, Devoyod chantera pour la première fois le rôle de Guillaume dans *Guillaume Tell*.

*** La réouverture du théâtre Lyrique a lieu par *le Val d'Andorre*, au moment où nous mettons sous presse.—Mlle Villème, chargée du rôle de Thérésa, étant subitement tombée malade, la représentation courait le risque d'être encore retardée si M. Pasdeloup n'avait eu l'heureuse idée de s'adresser aux directeurs du théâtre de l'Opéra-Comique pour le tirer d'embarras; MM. de Leuven et Ritt, faisant acte d'excellente confraternité, se sont empressés de mettre à sa disposition, jusqu'au rétablissement de sa pensionnaire, Mlle Révilly, pour chanter ce rôle de Thérésa dont elle a été la créatrice. — Nous rendrons compte dimanche de cette solennité. — *Le Val d'Andorre* sera d'ailleurs joué aujourd'hui comme les jours de semaine. — Nous rappelons qu'on peut se procurer des billets pour toutes les représentations du théâtre Lyrique chez les éditeurs de musique Brandus, 103, rue de Richelieu, Flaxland et Grus. — On annonce pour demain la reprise de *Martha* avec Mlle Devriès.

*** On a repris au théâtre des Bouffes-Parisiens *les Deux Aveugles*, ce premier et populaire succès d'Offenbach. Berthelier y reparaissait dans le rôle de Giraffier, si heureusement créé par lui, et qui fut le point de départ de sa réputation. — On prépare au même théâtre une éclatante reprise des *Bavards*, qui précéderaient un acte d'E. Jonas et une opérette bouffe de Léo Delibes. — Désiré va faire sa rentrée dans *Jean qui pleure et Jean qui rit*. —Enfin on a lu aux artistes une pièce en deux actes de M. de Najac, musique de Deffès. On voit que ce n'est pas l'activité qui manque à la nouvelle direction, et elle en est d'ailleurs récompensée par l'affluence du public.

*** Le théâtre des Variétés encaisse tous les soirs 4,800 à 5,000 francs avec *la Périchole*. Le beau monde en a promptement pris la route, et nombreux sont les équipages de luxe qui stationnent à onze heures devant le passage des Panoramas. — Les fils du vice-roi d'Egypte, avec leur service d'honneur, assistaient à l'une des représentations de cette semaine, et l'on y remarquait le maréchal Canrobert, M. Auber, M. de Narischkin, etc. — Afin de prévenir un empêchement, tous les rôles ont été étudiés en double et sont sus par les suppléants.

*** Nous sommes heureux de pouvoir complétement démentir aujourd'hui le bruit qui avait couru de la mort de Mme Rose Bell, en Amérique, bruit auquel nous n'avions ajouté qu'une foi médiocre.—A la date du 30 septembre dernier, l'excellente artiste écrivait de New-York qu'elle était en parfaite santé et qu'elle devait débuter le 5 octobre, et en effet son début a eu lieu ce jour-là dans *la Grande-Duchesse*, par laquelle M. Grau a ouvert le nouveau théâtre français. La salle réunit tous les éléments de comfort pour l'espace réservé à chaque spectateur, et de sécurité pour l'écoulement rapide du public en cas d'incendie.

*** *La Grande-Duchesse* a conquis, dès le premier soir de ses représentations au théâtre de Brest, les sympathies du public. M. Dupin et Mlle Sézanne, dans les deux principaux rôles, ont droit à tous les éloges pour le spirituel entrain de leur jeu, la fraîcheur de leur voix et l'exactitude de leurs costumes.

*** Comme à Nancy récemment, comme partout, du reste, *les Dragons de Villars* viennent d'être revus à Strasbourg en provoquant les applaudissements unanimes du public. La pièce est parfaitement montée et l'ensemble, sur lequel se détachent Mme Dupuy, MM. Rougé et Génevois, est excellent.

*** L'activité déployée à Bordeaux par la direction Halanzier ne se dément pas, et la physionomie du Grand-Théâtre présente avec celle de l'année dernière un contraste saisissant. Bonne troupe, études suivies, répertoire intéressant et varié, exactitude, toutes les branches des services régulièrement assurées, voilà ce dont il y a lieu de féliciter l'habile impresario. Aussi le public fréquente-t-il assidûment le théâtre, et l'ère des scènes orageuses et des désastres financiers paraît-elle définitivement conjurée.

*** Avant de partir pour Saint-Pétersbourg, le maëstro Ricci a lu avec les artistes et le chef d'orchestre Constantin, sa partition de *Monsieur Lapalisse*. Cette lecture a produit un grand effet. — La pièce pourra être représentée au mois de janvier.

*** Le poëte Iwan Turguenieff écrit en ce moment un nouveau livret d'opéra pour Mme Viardot. Le sujet est emprunté aux cycles légendaires du Nord.

*** *Fleur de Thé* va être jouée au théâtre Michel, à Saint-Pétersbourg. — L'opérette bouffe fait son chemin en Russie; les journaux de ce pays annoncent qu'on y traduit en langue russe *Orphée aux Enfers* et *la Belle Hélène*, pour être représentés sur le théâtre de Kieff.

REVUE DES THÉATRES.

*** Le premier tirage des airs détachés de *la Périchole* a été enlevé le jour même de la mise en vente. — La partition pour piano et chant paraîtra cette semaine.

*** Voici le programme du deuxième concert populaire de musique classique qui sera donné aujourd'hui à 2 heures au cirque Napoléon, sous la direction de J. Pasdeloup : 1° *Struensée*, tragédie de Michel Beer, musique de Meyerbeer (Ouverture. — L'auberge du village. — Le Rêve de Struensée.— Marche funèbre.— La Bénédiction.— Dernier moment.); — 2° fragment de la symphonie *Wallenstein* (1re audition), de M. Jos. Rheinberger (Scherzo. Le camp.— Chanson des Orangistes du temps de la réformation.— Sermon du capucin.); — 3e symphonie en *sol* mineur de Mozart (allegro. — Andante. — Menuet. — Finale.); — 4° entr'acte des *Maîtres Chanteurs* (méditation) de Richard Wagner; — 5e fragments du septuor de Beethoven (Thème et variations. — Scherzo, finale), exécutés par MM. Grisez (clarinette), Espeignet (basson), Mohr (cor) et tous les instruments à cordes.

*** Le concert donné vendredi à la salle Valentino, et qu'Arban avait appelé *Festival Meyerbeer*, a pleinement justifié cette qualification par l'intérêt exceptionnel du programme, par l'habileté qui a présidé à l'arrangement des morceaux et par l'excellence de l'exécution. Aussi, malgré un bien mauvais temps, un public nombreux, un public d'amateurs— à en juger par sa religieuse attention,—se pressait dans la splendide salle de la rue Saint-Honoré, et couvrait de ses applaudissements la 3e Marche aux flambeaux, les airs de ballet de *Robert le Diable*, la marche et les airs de ballet du *Prophète*, mais particulièrement les belles fantaisies d'Arban avec chœurs sur *les Huguenots* et *l'Africaine*, l'ouverture de *l'Étoile du Nord*, la Polonaise de *Struensée*, etc. En fait de solistes, Arban, sur un air varié du *Crociato* pour cornet à pistons, a soulevé un véritable enthousiasme, et l'on a fort bien accueilli Mlle de Bannay, qui a chanté avec beaucoup de sentiment et une belle voix l'air de « Grâce » de *Robert* et très-dramatiquement le grand air du *Prophète*. --Le buste de Meyerbeer, placé au pied de l'estrade, présidait à cette solennité. — Arban nous promet pour vendredi le *Festival Auber*. — Il nous étonnerait bien que la salle Valentino ne devînt pas, cet hiver, le rendez-vous à la mode de tous les amateurs de bonne musique.

*** Les concerts Ullmann ont à peu près fait le tour de l'Europe. En dernier lieu, Hambourg, Copenhague, Gothembourg, Stockholm ont applaudi la pléiade d'artistes réunis par l'habile impresario: Carlotta Patti, Vieuxtemps, Grützmacher et Alf. Jaëll. Ce dernier, en particulier, a récolté de nombreuses ovations; des *bis* fréquents lui étaient adressés, et il a su constamment tenir son auditoire sous le charme par sa brillante et puissante exécution. Les œuvres de Mendelssohn ont été particulièrement goûtées dans le nord de l'Europe. — Après un repos de

quelques jours à Paris, la vaillante petite troupe ira visiter la Belgique. — Carlotta Patti est aussi de retour.

*** L'éditeur Heu vient de mettre en vente les airs détachés, la partition pour piano et chant, la partition pour piano seul et les parties d'orchestre de *l'Ile de Tulipatan*, d'Offenbach, qui obtient un grand succès au théâtre des Bouffes-Parisiens.

*** Un nouveau journal artistique vient de paraître à Barcelone avec ce titre original : *Corre, vé y di le* (Cours, va et dis-lui...). L'éditeur-propriétaire est M. Eduardo de Canals, littérateur musical bien connu dans cette ville.

*** Un ouvrage posthume de Moritz Hauptmann, l'auteur célèbre de *Natur der Harmonik und der Metrik*, vient de paraître à Leipzig, chez Breitkopf et Hærtel; il est intitulé : *Die Lehre von der Harmonik*.

*** Depuis longtemps l'Orphéon de la ville de Paris et les Sociétés chorales libres de la capitale espèrent, sur la foi d'un projet de la préfecture de la Seine, avoir une salle spéciale pour leurs fêtes et leurs réunions d'ensemble. Si les renseignements recueillis par *le Moniteur de l'Orphéon* sont exacts, il pourrait bien se faire que les travaux de cet édifice, dont les proportions seront réellement monumentales, fussent commencés dans un avenir très-prochain sur la place du Château-d'Eau, à l'angle du boulevard Magenta.

*** Les Sociétés musicales de Grenoble viennent d'élire comme président d'honneur M. Jules Monestier, compositeur dont les œuvres nombreuses et brillantes sont aujourd'hui populaires dans l'Orphéon français. Un charmant bronze d'art a été, en outre, envoyé avec une dédicace des plus flatteuses, à l'auteur de *la Gaule romaine* et de *la Séparation des Apôtres*.

*** Dans la première semaine de novembre s'ouvriront rue de Ménars, 8, les cours d'instruction et de musique dirigés depuis quatre ans par les demoiselles Couchonnal. Cours de piano par M. Delioux; de solfége par M. Emile Durand; d'accompagnement par M. Hammer; de chant par Mme Rabaud-Dorus; d'orgue par M. Franck.—La partie scientifique est toujours dirigée par Mlles Couchonnal, avec le concours de M. Dupaigne, pour les sciences, et de M. Thiodon pour l'anglais.

*** M. Adolphe de Groot ouvrira, le mardi 3 novembre, son Cours d'harmonie à la succursale Pleyel, Wolf et Cie, 95, rue de Richelieu. Le professeur y fera l'explication de la Théorie des Accords, de leur enchaînement, etc., de telle façon qu'au bout de quelques mois ceux qui suivront cet enseignement pourront, non-seulement se livrer à des essais écrits, mais encore à des préludes improvisés, exempts de ces fautes qui attestent une connaissance insuffisante des lois constitutives de l'Harmonie.

*** L'excellent pianiste compositeur W. Krüger est de retour à Paris, et il s'est remis à la disposition de ses nombreux élèves.

*** La réouverture des cours de chant et de solfége de M. Kœnig, artiste de l'Opéra, aura lieu, à partir des 3 et 5 novembre, en son domicile, 13, rue Neuve-Coquenard.

*** Un violoniste et compositeur distingué, M. Antoine-Auguste Bessems, est décédé lundi, à l'âge de 62 ans. Ses obsèques ont eu lieu mercredi au milieu d'un grand concours d'artistes et de gens du monde.

*** Les grandes fêtes champêtres du Pré-Catelan seront clôturées cette année par un magnifique Festival militaire, qui promet merveilles. Pour la première fois, les 51e et 62e régiment de ligne joueront la *Pamola* et le *Cocoyer*, airs mexicains de l'effet le plus pittoresque. Deux retraites nouvelles : la retraite *Espagnole*, et la retraite des *Chasseurs* exécutées avec 300 tambours, fifres et clairons couronneront le Festival d'aujourd'hui, qui marquera comme le plus brillant dans les plaisirs de l'été 1868.

ÉTRANGER

*** *Londres.* — Le concert du 10 octobre, au Crystal Palace, offrait l'intérêt de plusieurs nouveautés; mais on leur a fait un accueil peu encourageant, sauf au fragment de l'opéra de Reinecke, le *Roi Manfred*, qui a été très-goûté. La marche des *Maîtres Chanteurs*, de Wagner, et une scène intitulée *Concert-Aria*, de Hager, ont rencontré de l'indifférence, et même de l'hostilité. Le violoniste Carrodus a été très-applaudi dans un solo de Ernst. — La reconstruction du théâtre de Sa Majesté marche rapidement; on compte pouvoir en faire l'inauguration au mois d'avril prochain. — Une utile précaution vient d'être prise par M. Mapleson pour le corps de ballet de son théâtre : les robes des danseuses seront désormais imprégnées de *tungstate*, solution qui aura la propriété de les préserver du feu et de leur conserver longtemps leur éclat et leur fraîcheur.

*** *Bade.* — Sur le désir exprès de S. M. le roi de Prusse, on a donné, le 14, *les Huguenots*, avec Mlle Orgéni. Cette jeune artiste, qui s'est vite conquis une honorable place en Allemagne à côté des Lucca et des Murska, a joué et chanté le rôle de Valentine de façon à transporter son public, un vrai public de connaisseurs. L'art du chant n'a plus de secrets pour elle, et elle est devenue en peu de temps une actrice consommée; l'expérience des planches a achevé ce qu'avait commencé l'admirable enseignement de Mme Pauline Viardot. Son aristocratique auditoire lui a prodigué les applaudissements, les rappels et les fleurs.

*** *Cologne.* — Le premier concert du Gürzenich est fixé au 20 octobre. — MM. Besekirsky, le violoniste russe, Camille Saint-Saëns, et le pianiste Carl Tausig sont engagés pour la première série, qui se termine à Noël.

*** *Leipzig.* — Le second concert du Gewandhaus a eu lieu le 15. M. Camille Saint-Saëns, qui y a exécuté son concerto de piano en *sol* mineur, a été mieux accueilli qu'au précédent, où Ferd. David avait joué son *concertstück* pour violon. On a surtout applaudi le second morceau, un charmant *allegro scherzando*. Après une barcarolle de Chopin et la polonaise op. 89 de Beethoven, l'éminent virtuose, répondant à un rappel du public, a ajouté au programme une bourrée de S. Bach. — Mlle Wilhelmine Ritter, de Munich, a fort bien chanté des fragments du rôle de *Titus* de Mozart et du *Mitrane* de Rossi.

*** *Berlin.* — On a repris avec succès le 18, à l'Opéra, l'*Étoile de Touran*, de Richard Wüerst, avec Pauline Lucca et Niemann. — Le théâtre de Friedrich-Wilhelmstadt a donné, au bénéfice de Mlle Clara Ungar, la première représentation d'une opérette-bouffe de Rossenberger, *Ariane à Naxos*. Tout le talent des acteurs n'a pas réussi à sauver cette nouvelle *Burleske* d'un naufrage complet. — Ant. Rubinstein commencera cette année par Berlin ses voyages artistiques; il annonce un concert à la Singacademie dans les premiers jours de novembre.

*** *Vienne.* — L'Orphéon viennois (Mænnergesangverein), dirigé par Herbeck, vient de fêter avec beaucoup d'éclat son premier *jubilé*, ou le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation. L'intérêt artistique de cette solennité se concentrait sur le festival du 11 octobre, qui a été vraiment splendide. Cette admirable Société a exécuté avec un ensemble, une justesse et une entente des nuances peu communes, même en Allemagne, des œuvres de Liszt (18e psaume); Schubert (quintette de l'opéra *le Comte de Gleichen*); Mendelssohn, Schumann, Fr. Lachner (qui a dirigé lui-même son chœur *Abendfriede*), Herbeck, Weinwurm, etc. L'empereur, deux archiducs, les ministres, plusieurs généraux, le corps municipal viennois étaient présents. Les Sociétés chorales allemandes de New-York avaient envoyé des députés. — La cérémonie de l'inauguration du monument à la mémoire de Schubert a eu lieu le lendemain 12 octobre; la Société a chanté le chœur de ce maître immortel, *la Nuit*. Les autorités municipales présidaient la fête. Des discours ont été prononcés, et le tout s'est terminé par un grand concert vocal auquel ont assisté trois mille personnes.

*** *Prague.* — Au théâtre tchèque, on a donné la première représentation d'un opéra en cinq actes du second chef d'orchestre Schebor, intitulé *la Fiancée hussite*. Cet ouvrage, où l'auteur a fait preuve d'un véritable talent, a beaucoup plu au public.

*** *Milan.* — La direction de la Scala n'a donné qu'une des six représentations qu'elle se proposait d'offrir à S. M. l'impératrice de Russie; Mme Ferni, malade, n'a pu aller plus loin, et c'est à peine si elle a trouvé la force de chanter une fois *Norma*, où cependant elle a été chaleureusement applaudie, ainsi que Pancani.

*** *Florence.* — On répète à la Pergola *le Prophète*, qui sera prêt à être représenté à la fin du mois. — Au théâtre Niccolini, l'impresario Meynadier monte *la Grande-Duchesse;* le principal rôle est réservé à Mlle Borghèse, dont Milan se souvient avec plaisir.

*** *Bologne.* — Le nouveau *Barbiere* de Dall' Agine sera exécuté par la Contarini, le ténor Marin, le baryton Sparapani, la basse Maré et le *buffo* Mattioli Alessandrini.

*** *Madrid.*—On a dû reprendre, le 20, *l'Africaine* avec Mlle Reboux, Tamberlick et Boccolini. Nous en reparlerons.

*** *Barcelone.*—Voici les éléments de la troupe italienne du Liceo : Mmes Giovannoni-Zacchi, Federici, Antonioli, Alemani, soprani; Rossi-Lana, contralto; MM. Steger, Garibay, Bicchielli, ténors; Squarcia, Mauro-Zacchi, barytons; Derivis, Marchetti, Vives, Cancellotti, basses. — La saison a été inaugurée le 15 avec *Guillaume-Tell*, chanté par Steger, Squarcia et Mme Ruggero-Antonioli.

Le Directeur : S. DUFOUR.

Maestro E. MUZIO,

Maestro di bel canto.

S'adresser pour les leçons : rue de Luxembourg, 5, au 1er.

EN VENTE

Chez BRANDUS et DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu.

LA PÉRICHOLE

OPÉRA-BOUFFE EN DEUX ACTES,

Paroles de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy,

Musique de

J. OFFENBACH

L'OUVERTURE, ARRANGÉE POUR LE PIANO

Les Airs de Chant détachés avec accompagnement de Piano :

ACTE Ier.

1. **Chanson** DES TROIS COUSINES, chantée par Mlles Legrand, Carlin et Renault : *Promptes à servir la pratique* . . . . . 5 »
2. **Couplets** DE L'INCOGNITO, chantés par M. Grenier : *Sans en rien souffler à personne* . . . . . 3 »
3. L'ESPAGNOL ET LA JEUNE INDIENNE, **complainte**, chantée par Mlle Schneider et M. Dupuis : *Le conquérant dit à la jeune Indienne* 4 50

3 *bis*. La même, à une voix et transposée un ton et demi au-dessous . . . . . 4 »

4. LE MULETIER ET LA JEUNE PERSONNE, **séguedille** POUR SOIRÉES, chantée par Mlle Schneider et M. Dupuis : *Vous a-t-on dit souvent : Ecoutez-moi, la fille* 5 »
5. **La Lettre** DE LA PÉRICHOLE, chantée par Mlle Schneider : *O mon cher amant, je te jure* 3 75

5 *bis* La même, transposée un ton au-dessus 3 75

6. **Griserie-Ariette**, chantée par Mlle Schneider : *Ah! quel dîner je viens de faire* . . . . . 3 »

6 *bis*. La même, transposée un ton au-dessus . . . . . 3 »

7. **Duetto** DU MARIAGE, chanté par Mlle Schneider et M. Dupuis : *Je dois vous prévenir, Madame* . . . 6 »

ACTE II.

8. **Cancans-Couplets**, chantés par Mlles Julia, Benard, Gravier et Latour : *On vante partout son sourire* . 4 50
9. LES FEMMES, IL N'Y A QU'ÇA! **couplets**, chantés par M. Dupuis : *Et là, maintenant que nous sommes seuls* . . . . . 3 »

9 *bis*. Les mêmes, transposés un ton et demi au-dessous . 3 »

10. QUE LES HOMMES SONT BÊTES! **couplets**, chantés par Mlle Schneider : *Que veulent dire ces colères?* . 3 »

10 *bis*. Les mêmes, transposés un ton au-dessus . . . . . 3 »

11. LA PRÉSENTATION, **rondo** DE BRAVOURE, chanté par M. Dupuis : *Ecoute, ô roi! je te présente*. 3 75
12. **Ronde** DES MARIS RÉ..., chantée par M. Grenier : *Conduisez-le, bon courtisan* . . . . . 3 »
13. **Duo** DES BIJOUX, chanté par Mlle Schneider et M. Grenier : *Monsieur le marchand, qu'avez-vous*. . . . 7 50

13 *bis*. **Extase**, chantée par Mlle Schneider : *Ah! que j'aime les diamants* . . . . . 3 »

14. **Final-Séguedille**, chantée par Mlle Schneider et M. Dupuis : *Un roi, se promenant, trouva certaine femme*. . . . . 4 »

Les Airs de Chant sans accompagnement, format in-8°, chaque net, 50 c.

Fantaisie brillante pour le Piano par E. KETTERER

BOUQUET DE MÉLODIES PAR CRAMER

QUADRILLE PAR ARBAN. —=— GRANDE VALSE PAR STRAUSS

Polka par Roques et Strauss. — Polka-Mazurka par Lindheim

Pour paraître incessamment : **LA PARTITION POUR CHANT ET PIANO** Format in-8° Prix net : 10 fr.

LA KELLOGG

Célèbre valse chantée, composée par

ARDITI

Prix : 6 fr. Avec paroles italiennes et françaises. *Prix : 6 fr.*

KELLOGG-VALSE

Pour le piano seul, composée par

ARDITI

Prix : 5 fr. Arrangée pour la danse, par L. Roques. *Prix : 5 fr.*

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seul agent à Londres

S. ARTHUR CHAPELL,

45, New Bond Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

Exposition Universelle de Londres 1862

MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à

ANTOINE COURTOIS

POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES,

ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie Impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg :

A. BUTTNER,

Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

35e Année. N° 44. 1er Novembre 1868.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Théâtre Lyrique impérial : Réouverture, par **Armand Gouzien**. — Théâtre des Folies-Dramatiques : *Chilpéric*, opéra-bouffe en trois actes paroles et musique de M. Hervé. — Léon Krentzer (1er article), par **Arthur Pougin**. — Ministère de la maison de l'Empereur et des beaux-arts, direction générale des théâtres, avis. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves**. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

THÉATRE LYRIQUE IMPÉRIAL.

Réouverture.

Le théâtre Lyrique a enfin rouvert ses portes. Ce n'a pas été sans secousses, on le sait, et c'est une épopée aussi compliquée qu'instructive que celle « de la mort et de la résurrection d'un théâtre sérieux en l'an d'opérette 1868. » Aujourd'hui que cette épopée, dont les journaux ont publié des fragments plus ou moins authentiques, — en prenant des airs plus ou moins renseignés, — est à peu près oubliée, quelques-uns en attaquent le dénoûment et le trouvent insuffisant et banal. Tant de bruit, disent-ils, pour en arriver au *Val d'Andorre* et à *Martha*, une pâle reprise d'une pâle partition et un opéra usé par la précédente direction. Il faudrait, ce nous semble, être moins sévère et plus juste, et ne point regarder comme définitif un résultat que nous trouvons fort extraordinaire, pour avoir été presque improvisé.

Tout était à refaire, en effet, dans ce théâtre que semblait habiter la mauvaise chance ; il fallait infuser un sang artistique nouveau dans les veines de cette malheureuse scène moribonde, et, en quelques mois, y ramener la vie. Eh bien ! la vie est revenue, mais (pour continuer cette vieille comparaison) il serait injuste d'exiger des prodiges de force d'un convalescent.

Que les impatients se rassurent, le nouveau directeur connaît et pratique l'éternel précepte du sage : «le temps n'épargne pas ce qui se fait sans lui.» M. Pasdeloup marche prudemment et prépare sûrement l'avenir décisif de sa difficile entreprise. Nous ne nous défendons pas d'une très-vive sympathie pour le fondateur des concerts populaires, qui n'a pas voulu abandonner l'œuvre commencée, et qui trouve dans son exubérante activité le moyen de mener de front ses concerts classiques, sa direction d'une division de l'Orphéon de la ville, et de guider vers un but longuement médité son entreprise théâtrale, ouvrant à la fois au public les trois portes du temple : la symphonie, l'opéra et le chant choral populaire.

Ce qu'il a obtenu jusqu'ici au théâtre Lyrique est bien fait pour justifier les sympathies acquises à son labeur ; en quelques mois, il a créé une de ces troupes d'ensemble qui n'existent plus depuis que le système des étoiles a ruiné les directeurs et détruit l'homogénéité d'exécution. Il a fait ce qui a consolidé le succès dans un de nos théâtres de comédie : il a créé un *Gymnase* lyrique. De même que la main expérimentée de M. Montigny touche à tout et remet chaque artiste à son plan, au profit d'une interprétation d'ensemble, celle de M. Pasdeloup s'est tantôt posée sur le clavier du répétiteur, tantôt elle a pris l'archet du chef d'orchestre, en mettant ensuite à sa place normale chaque chanteur pour arriver à une fusion complète. Cela se sent jusque dans les plus minces détails d'exécution, et c'est là un de ces tours de force dont il faut bien tenir compte à un directeur qui a eu tant de difficultés à surmonter.

Deux sœurs, dont l'une avait fait une apparition du temps de M. Carvalho, au théâtre Lyrique, toutes deux élèves de Duprez, Mlles Devriès, se sont fait apprécier du public dans les rôles de Martha et de Rose de Mai, par des qualités différentes.

L'une d'elles, l'aînée, croyons-nous, a fort convenablement chanté le rôle de Martha, qui fut, sur cette même scène, une des bonnes créations de Mlle Nilsson ; ce qui lui manque, c'est une voix égale ne se brisant pas à chaque changement d'octave ; ce qui lui nuit, c'est une certaine insuffisance de la respiration qui donne à sa voix quelque chose de haletant, surtout dans les andante. Ainsi, dans la «romance de la Rose» où il est de tradition de lier la fin de la première phrase à la reprise du début, on s'apercevait de cette difficulté à la première note mal assurée de la reprise ; ce que cette artiste possède, c'est un sentiment très-délicat et très-distingué, qui saura se montrer avec plus d'avantages encore, lorque la faiblesse d'une nature à peine développée aura été vaincue.

Mlle Fidès Devriès a débuté dans un rôle qu'elle a appris, dit-on, avec une extrême rapidité et une facilité qui fait l'éloge de ses qualités de musicienne, et ce rôle n'est pas précisément celui de l'emploi qu'elle est appelée à tenir, quand l'autorité du talent l'aura

classée à son véritable rang. Ce rôle, qui fut écrit pour Mlle Darcier, est plutôt un rôle de comédienne qu'un rôle de chanteuse, et la jeune artiste y a fait preuve de beaucoup d'intelligence; un peu trop de zèle parfois donne à son jeu une exagération qui n'est pas favorable à sa beauté régulière, et à ses gestes saccadés une gaucherie que fait encore ressortir la distinction naturelle de l'attitude. Ce sont là défauts de débutante encore intimidée et qui essaie, par ces mouvements un peu déréglés, de détourner son émotion; l'assurance viendra, et M. Pasdeloup pourra, croyons-nous, tirer un excellent parti de sa nouvelle pensionnaire.

M. Monjauze s'est acquitté de son rôle avec son talent ordinaire.

Lutz avait déjà fait ses preuves devant le public du théâtre Lyrique; mais le rôle de Jacques Sincère,—l'un des plus beaux fleurons de la couronne de Battaille,—était une lourde tâche. Sous le rapport de la voix, il s'en est tiré à son honneur, mais il laisse à désirer comme comédien.—M. Bosquin joue et chante avec conscience, et la main dirigeante dont nous parlions l'a placé à son vrai plan. Mlle Daram fait des progrès, elle rendra de grands services; c'est une artiste sur laquelle on peut compter. —Dans les rôles où il faut un peu de chant et d'habitude scénique, Mlle Ducasse sera fort utile.—Qui ne se rappelle Jourdan dans le rôle de Saturnin? M. Verdellet s'y montre bien insuffisant et ne fait pas oublier son devancier.

Enfin nous avons retrouvé la bonne et joyeuse figure du compère Meillet, un précieux et sympathique chanteur, qui est aussi un fort amusant comédien plein de rondeur et de bonhomie.—A pas mal d'années de distance, malheureusement, Mme Révilly, gracieusement prêtée par l'Opéra-Comique, a repris ce rôle de Thérésa, l'une de ses bonnes créations, et s'y est montrée l'excellente artiste que nous connaissons.

Ce n'est pas pour diminuer d'autant le mérite du nouveau chef d'orchestre, mais on sent que « l'entraîneur, » si l'on peut employer ce mot spécial, a été celui des concerts populaires; il est le commandant en chef qui a tracé le plan de la bataille. M. Mangin est le général qui a gagné la victoire.

En un mot, il y a beaucoup à attendre de cette troupe et de cet orchestre d'ensemble, et nous croyons les beaux temps du théâtre Lyrique enfin revenus. L'art en profitera.

ARMAND GOUZIEN.

THÉATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES.

—

CHILPÉRIC,

Opéra-bouffe en trois actes, paroles et musique de M. HERVÉ.

(Première représentation le 24 octobre 1868.)

S'il est des circonstances où il soit vrai que la critique perd ses droits, c'est à coup sûr lorsqu'il s'agit de ces pièces qui sont en dehors de toutes les règles reçues, comme *l'Œil crevé* ou *Chilpéric*. Il faut les accepter les yeux fermés, et attendre tranquillement l'arrêt du public, sans essayer de le lui dicter. Les spectateurs lettrés des premières représentations sont en cette matière des juges d'une incompétence reconnue, et il se passera encore du temps avant qu'ils puissent faire ployer leur raison sous le joug de ces capricieuses fantaisies, ennemies-nées de la logique et du sens commun. Le monde des oisifs est moins susceptible; pourvu qu'on lui arrache, n'importe à quel prix, un bon gros éclat de rire, il est satisfait, et comme, en définitive, c'est pour ce monde là surtout qu'on fait les pièces, s'il est content, le but est atteint.

On nous permettra néanmoins d'avoir notre opinion personnelle sur la dernière œuvre d'Hervé, et de trouver qu'elle n'a, à certains égards, ni l'imprévu excentrique, ni l'insanité originale de *l'Œil crevé*. Cela vient peut-être de ce que, selon nous, les faits de l'Histoire de France se prêtent difficilement à une parodie irrévérencieuse qui n'a aucune portée avec des personnages de convention. Est-ce que Voltaire lui-même n'a pas échoué dans son indigne travestissement de la vierge de Domrémy? On a beau faire, il n'est pas aisé d'exploiter, sous forme de facéties, les sombres aventures de ce Mérovingien continuellement en échange de trahisons avec ses frères, et de sa maîtresse Frédégonde montant au trône sur le cadavre de la reine, sa rivale. Cela manque de gaieté, et nous ne comprenons pas le choix d'un pareil sujet quand on n'a qu'à se baisser pour en prendre un autre.

C'est ce qui explique, toujours selon nous, l'embarras de l'auteur dans la première partie de sa pièce, dont le début rappelle celui de *Norma*, et n'a pas l'air d'être la préface d'un opéra bouffon. Après tout, c'est peut-être un calcul pour faire ressortir, par l'effet du contraste, la suite de l'action. Quelques détails comiques égaient cependant cette exposition, et nous remarquerons en passant qu'ils sont empruntés au règne animal. Chilpéric fait son entrée et chante sa première cavatine sur un superbe cheval blanc; le médecin de la cour chevauche à sa suite sur une bourrique noire, et de la carnassière d'un grand officier s'échappe un chat roux. A travers cette *olla podrida* de quadrupèdes, Chilpéric rencontre Frédégonde dans une forêt consacrée au culte des druides: il en tombe amoureux et l'emmène au palais.

Au deuxième acte, Galsuinthe arrive d'Espagne pour épouser Chilpéric, et ce monarque volage met à la porte Frédégonde, qui opère son déménagement dans une voiture à bras poussée par le docteur Ricin. Pour le coup, nous revoilà en pleine fantaisie, et le bénéfice de l'acte des druides se fait sentir, comme nous l'avions prévu, par opposition.

Se charge ensuite qui voudra d'éclaircir les impénétrables mystères de la chambre nuptiale. Qu'on n'attende pas de nous ce tour de force. Nous sommes comme le docteur Ricin qui, métamorphosé tout à coup en guerrier, ne veut pas même qu'on lui demande comment il se fait que, dans l'espace de cinq minutes, il ait pu se passer tant de choses. Si on les comprenait, elles ne seraient plus drôles.

Faisons maintenant à Hervé la part du musicien; elle est claire, celle-là, et nous ne craignons pas de nous y tromper. On retrouve dans cette nouvelle partition les qualités principales qui le distinguent. Seulement, ainsi que nous le disions au début, soit qu'il ait voulu montrer qu'au besoin il écrirait de la musique sérieuse, soit qu'il ait voulu mettre en relief les morceaux du genre bouffe, on y rencontre des contrastes remarquables, entre autres le chœur des Druides, au premier acte, qui doit être bien étonné de se trouver-là.

Dans le genre mixte, nous signalerons *la Légende de Chilpéric*, chantée par Frédégonde sur un joli motif de valse qu'on a redemandé.

Nous aimons moins la chanson du *Jambon de Pharamond*, que Chilpéric chante sur son cheval blanc. Il faut encore mentionner dans ce premier acte le duo entre Chilpéric et Frédégonde et un finale que nous désignerons sous le nom de finale des parapluies, parce que tous les personnages, exposés aux cataractes du ciel, le chantent à l'abri de parapluies de toutes couleurs.

Comme paroles et comme musique le deuxième acte est le meilleur des trois. Il s'ouvre sur un chœur de pages, gracieux, avec strophes pour chacun des chanteurs ou plutôt des chanteuses,

car, selon l'usage invariable, les pages sont représentés par de jeunes et gentilles femmes. On a applaudi, et avec justice, la chanson du *Papillon bleu*, et des couplets bouffes que le docteur Ricin fait bien valoir et qui ont eu les honneurs du *bis;* il en a été de même du duo des Adieux entre Chilpéric et Frédégonde. Enfin, l'ensemble du dénoûment de cet acte, dans lequel est placé l'air chanté par Galsuinthe, avec accompagnement de castagnettes, se termine heureusement.

Le troisième acte est long, au point de vue musical; le grand air de Frédégonde y est de trop, et il serait encore suffisamment corsé avec le chœur bachique, un autre chœur que l'on chante dans la coulisse, un agréable boléro, et, enfin, le chœur guerrier du dernier tableau.

On sait que l'artiste chargé du rôle de Chilpéric ayant été atteint d'une indisposition subite à la fin des répétitions, c'est Hervé lui-même, déjà auteur et compositeur, qui l'a remplacé comme acteur; on n'a pas trouvé, il faut bien le dire, que l'exécution eût gagné à cette substitution.

Mlle Blanche d'Antigny, que le Palais-Royal a prêtée généreusement aux Folies-Dramatiques, est une fort belle personne qui est bien plus éblouissante par ses diamants que par sa voix. A cela près, elle s'acquitte convenablement du rôle de Frédégonde. —Milher, le gendarme de *l'Œil crevé*, est amusant sous les traits du docteur Ricin.—A un moindre degré d'importance, Chaudesaigues, Béret, Mendasti, Mlles Berthall, Jullien, Cuinet, Massue, contribuent au bon ensemble de la représentation. N'oublions pas un rôle de *majo* Espagnol qui est joué par Monroy.

M. Moreau-Sainti, le directeur des Folies-Dramatiques, a fait pour *Chilpéric* des frais énormes de mise en scène; costumes, décors, accessoires, tout est d'une richesse fabuleuse

D.

LÉON KREUTZER.

(Premier article.)

La *Revue et Gazette musicale* ne faillira pas à la promesse qu'elle a faite à ses lecteurs, qu'elle s'est faite à elle-même, d'apprécier ici la vie et de retracer les travaux d'un de ses plus anciens et de ses plus précieux collaborateurs. A partir de l'année 1842, Léon Kreutzer fut en effet l'un des rédacteurs les plus assidus de ce journal, et si, dans ces derniers temps, il avait fait trève à ses travaux de critique pour se livrer d'une façon plus complète à la composition (il n'avait conservé que le feuilleton musical de *l'Union*, qu'il partageait même avec un collaborateur), on n'a pas oublié les solides études qu'il a publiées dans ces colonnes sur *la Damnation de Faust* de Berlioz, et sur *l'Élie* de Mendelssohn, non plus que son excellente série d'articles sur *l'Opéra en Europe*, et ses comptes rendus si sincères et si remarquables des séances de la Société des concerts du Conservatoire.

Léon Kreutzer était doué d'une intelligence vaste et diverse, rehaussée par une instruction solide, pratique et variée. Musicien profond et très-expérimenté, né et élevé dans un milieu extra-artistique, ses connaissances théoriques étaient relevées encore par un rare savoir littéraire et par la possession de plusieurs langues, avantage inappréciable pour qui veut s'occuper d'études critiques et historiques concernant un art ou une science quelconque. Très-versé dans les littératures étrangères, l'esprit étendu par le fait des voyages fréquents que sa position de fortune lui permettait d'effectuer, il possédait toutes les qualités nécessaires pour faire un critique excellent et respecté. Sa mort, on l'a déjà dit, laissera un vide difficile à combler parmi les juges les plus autorisés en matière musicale, d'autant que, plein de respect pour son art, il éprouvait une haine profonde pour les vulgarités qui semblent passionner le public bien plus que les grandes œuvres et les nobles conceptions. Mais n'anticipons point sur la marche des choses, et commençons le récit de la vie, d'ailleurs peu accidentée, de cet artiste distingué.

« Bon chien chasse de race, » dit la sagesse des nations. A ce compte, Léon Kreutzer ne pouvait faire autrement que d'être un excellent musicien. Son oncle, Rodolphe Kreutzer, qui fut chef d'orchestre à l'Opéra et directeur de la musique de ce théâtre, qui se fit connaître par la musique de plus de trente opéras parmi lesquels plusieurs obtinrent un très-grand succès, *Astyanax*, *Aristippe*, *la Mort d'Abel*, *Paul et Virginie*, *Lodoïska*, *Charlotte et Werther*, *le Petit Page*, *l'Homme sans façons*, etc., fut aussi un virtuose des plus remarquables et l'un des plus grands violonistes dont la France puisse s'enorgueillir; professeur au Conservatoire dès la fondation de cet établissement, il y forma un grand nombre d'élèves dont la plupart reproduisirent les qualités de son jeu élégant et chevaleresque. Quant à son père, Auguste Kreutzer (1), c'était aussi un violoniste habile, qui s'essaya dans la composition instrumentale, et qui succéda à son frère comme professeur au Conservatoire. On conçoit que Léon Kreutzer, élevé dans un tel milieu, suça en quelque sorte l'amour de l'art par le seul fait de ses attaches et de ses fréquentations. Ce n'est pourtant point le violon qui l'attira, et c'est comme pianiste qu'il se fit une réputation de virtuose, d'ailleurs renfermée, depuis longues années, dans un cercle d'intimes amis.

Léon-Charles-François Kreutzer naquit à Paris, le 23 septembre 1817. Après avoir étudié, sans doute avec son père, les principes du solfége, il fut placé sous la direction d'un artiste nommé Flèche, qui remporta un premier prix de piano au Conservatoire en 1830, et travailla avec lui cet instrument. Il reçut ensuite des leçons de composition de M. Benoist, l'excellent professeur d'orgue. « A vrai dire la plus solide instruction musicale de Léon Kreutzer, dit M. Fétis, fut puisée dans ses lectures de partitions et de livres relatifs à l'art, dans la comparaison des productions d'époques différentes et du style des maîtres. Ces études, faites dans l'isolement, ont donné pour résultats à l'artiste des théories esthétiques et des vues sur l'art toutes personnelles, indépendantes et peut-être un peu trop exclusives. Epris d'un amour passionné pour l'*art pur*, il n'a point transigé avec le fait des succès de vogue et des entraînements de la mode. Poussant même à l'excès son penchant pour le sérieux et sa haine du frivole en musique, il n'a pu éviter, comme critique, une certaine roideur d'opinions qui, parfois, a faussé ses jugements. » Cette dernière réflexion est exacte, — à mon sens, du moins, car je ne prétends imposer mes opinions à personne, — et la haine du banal a poussé parfois Léon Kreutzer à l'expression de théories étranges, qui ne s'arrêtaient qu'aux dernières limites de ce qu'on est convenu d'appeler la « musique de l'avenir. »

Dès sa première jeunesse, il s'appliqua à la composition, et produisit une quantité considérable d'œuvres diverses, soit vocales, soit instrumentales, qui se faisaient déjà remarquer par une grande pureté de forme et de facture, une fantaisie aimable et une rare élégance. Il commença aussi à se faire connaître comme

(1) Pressé par l'heure, n'ayant point de documents sous la main, et obligé d'écrire un article à l'aide de mes seuls souvenirs, j'ai fait moi-même une confusion et dit dans un autre journal, lors de la mort de Léon Kreutzer, que cet artiste était fils de Rodolphe et neveu d'Auguste, tandis que c'est le contraire qui est la vérité. La notice de M. Fétis est fort exacte sous ce rapport.

virtuose, et obtint des succès très-mérités sous ce rapport. Enfin, à peine âgé de vingt-trois ans, il se lança dans la critique et fut chargé du feuilleton musical, non, comme on l'a dit à tort, de *l'Union*, qui n'existait pas encore, mais de *la Quotidienne* (1). Presque aussitôt, et comme nous l'avons dit, il devint l'un des collaborateurs assidus et remarqués de la *Revue et Gazette musicale*, où ses premiers travaux le mirent immédiatement hors de page.

Ces études de critique n'occupèrent pourtant point tellement son esprit qu'elles lui fissent délaisser la composition. Mais le genre de son talent et la nature de son caractère, naturellement fier et un peu poussé à la misanthropie, empêchèrent la vive expansion de ses œuvres musicales. « Pourquoi ces œuvres, s'écriait dernièrement M. Delphin Balleyguier dans les lignes qu'il a consacrées à Léon Kreutzer, si elles sont originales, inspirées, bien écrites, n'ont-elles pas été jusqu'au public? Parce que d'abord M. Léon Kreutzer a débuté dans un moment où la musique classique était loin de jouir de la faveur générale, ce qui l'a sans doute découragé, et qu'ensuite il eût fallu trop de pas et de démarches pour décider ceux qui tiennent les orchestres sous leur domination à essayer ses ouvrages, et que solliciter était contraire à sa nature. Nous avons cependant entendu, il n'y a pas longtemps, son introduction de *la Tempête* de Shakspeare, et nous sommes quelque peu surpris que ce morceau, qui ne le cède en rien aux plus belles œuvres de Mendelssohn, et qui est gravé, ne fasse pas partie du répertoire des Concerts populaires de musique classique. »

Il est vrai que la forme très-classique des premières compositions de Léon Kreutzer était loin d'être une recommandation aux yeux du public français d'il y a vingt-cinq ans. A cette époque, on le sait, les œuvres sérieuses n'étaient point l'affaire du grand nombre, et les programmes des concerts parisiens étaient exclusivement composés de « fantaisies » ou de « transcriptions » instrumentales, d'un ou deux airs légers d'opéra, et d'une véritable cargaison de romances et même de « scènes comiques, » ainsi qu'on appelait alors les chansonnettes dialoguées, apanage de MM. Levassor, Achard, Chaudesaigues et Malézieux.

Venu au monde vingt ans plus tard, Léon Kreutzer, profitant de la réaction qui s'est opérée depuis quelques années, grâce à des efforts intelligents et réitérés, eût atteint sans nul doute le succès, et se fût acquis une grande et légitime réputation. Mais, dans ces derniers temps, il semblait déjà las et fatigué, et s'il produisit en public, il y a un ou deux hivers, quelques-unes de ses œuvres, le bon accueil qu'elles reçurent ne l'encouragea pas à de nouveaux efforts.

ARTHUR POUGIN.

(*La suite prochainement.*)

(1) *L'Union* naquit vers 1846, si je ne me trompe, de la fusion de trois journaux légitimistes : *la France, la Quotidienne* et *l'Echo français*. Dès la création de la nouvelle feuille, Léon Kreutzer y prit place comme critique musical, conservant ainsi les fonctions qu'il remplissait à *la Quotidienne*.

MINISTÈRE DE LA MAISON DE L'EMPEREUR

ET DES BEAUX-ARTS.

DIRECTION GÉNÉRALE DES THÉATRES.

AVIS.

Le concours institué au théâtre Lyrique impérial pour la composition d'une œuvre musicale, a été clos définitivement avant-hier 30 octobre.

Les compositeurs qui y auront pris part sont invités à se réunir le mardi 3 novembre prochain, à une heure, au ministère de la Maison de l'Empereur et des Beaux-Arts, dans le cabinet du directeur général des théâtres, pour élire eux-mêmes le jury chargé de juger les partitions et les poëmes envoyés au concours.

Ils seront admis sur la présentation du titre de leur poëme et de l'épigraphe annexée à leurs manuscrits.

REVUE DES THÉATRES.

THÉATRE-FRANÇAIS : reprise de *Mercadet*, de Balzac.—ODÉON : *le Comité de lecture*, comédie en un acte et en vers de M. Léon Bertrand.— GYMNASE : *Thérèse Humbert*, comédie en trois actes, par M. Armand Durantin; *Suzanne et les deux Vieillards*, comédie de M. Henri Meilhac. VAUDEVILLE : *Où l'on va*, comédie en trois actes, par Mme Charlotte Dupuis; *les Affaires avant tout*, comédie de MM. Hugot et de Bruges; reprise des *Erreurs de Jean* et des *Femmes d'emprunt*.— PALAIS-ROYAL : *A qui le singe?* comédie de MM. H. Crémieux, et Jaime fils; *un Malade au mois*, folie-vaudeville, avec écurie et remise, par MM. Cham et A. de Lasalle; *le Bouquet*, comédie de MM. H. Meilhac et Ludovic Halévy.— AMBIGU : *le Sacrilége*, drame en cinq actes et huit tableaux, par MM. Th. Barrière et L. Beauvallet. — THÉATRE DU CHATELET : reprise du *Naufrage de la Méduse*.—THÉATRE-DÉJAZET : *Céphale et Procris*, opérette en un acte, paroles et musique de M. Moniot.

Balzac a écrit *le Faiseur*, en 1839, avec la plume de Beaumarchais, et parfois même avec celle de La Bruyère. C'était, à l'époque où il a paru, le portrait fort ressemblant d'une race d'hommes d'affaires qui a bien changé depuis. Aujourd'hui le héros de Balzac n'est plus dans le mouvement; il a été dépassé de cent coudées par les mains audacieuses de nos spéculateurs. Comme ils doivent le trouver naïf! Comme ils doivent se moquer de ses timides capitulations de conscience! Ah! nous avons bien marché!

Mais il en est de *Mercadet* comme du *Turcaret* de Lesage. S'ils ne sont plus dans nos mœurs, ils n'en restent pas moins les prototypes très-vivants et très-curieux du temps où ils sont venus au monde. A ce titre, *Mercadet* avait tous les droits possibles à l'honorable reprise que la Comédie-Française vient de lui décerner Nous disons reprise parce que si *le Faiseur* n'a jamais été joué sous sa forme primitive, personne n'ignore qu'après avoir subi une amputation de deux actes et quelques menus arrangements pratiqués avec une rare intelligence par M. d'Ennery, il a été représenté en 1851, au Gymnase, sous le nom de *Mercadet*.

Il était interprété alors d'une manière vraiment remarquable par Geoffroy; Dupuis, celui qui nous a été enlevé par la Russie, jouait le rôle de M. de la Brive, et le petit père Violette était le point de départ de la réputation de Lesueur. Au Théâtre-Français, il y a peut-être plus de perfection savante dans le jeu des artistes; mais on y chercherait vainement cette verve prime-sautière et hardie des anciens interprètes de Balzac. Malgré tout son talent, Got ne fait pas oublier Geoffroy, et ne l'égale que dans le troisième acte, où il semble entraîné par la situation. Febvre se rapproche davantage de Dupuis, dans son personnage de dandy. Lesueur n'est pas distancé par Kime. Les autres rôles sont tenus convenablement par Barré, Séveste, Eugène Provost, Mme Guyon, Mlle Roger et Mme Pauline Granger. En somme, c'est une reprise heureuse que celle de l'œuvre du grand romancier.

— Le parterre de l'Odéon a fait le plus gracieux accueil au *Comité de Lecture*, comédie en un acte et en vers de M. Léon Bertrand. Étant donné, d'une part, un jeune auteur qui ne sait trop comment faire accepter sa pièce, et de l'autre deux auteurs moins novices, dont l'un fournit les sujets que l'autre élabore, il advient que le premier prend la place de ses deux concurrents devant le

comité, et que son œuvre est reçue par acclamation. En vain l'accuse-t-on de plagiat; il est reconnu que le fournisseur de sujets a ramassé dans les Tuileries le brouillon de *Tout ou rien* et qu'il l'a porté à son collaborateur. Les vers de M. Léon Bertrand sont de la bonne fabrique et les jeunes comédiens de l'Odéon les font très-bien valoir.

— Dans les théâtres de genre, c'est un déluge de nouveautés. Nous allons les passer rapidement en revue, ce qui n'est pas une besogne facile, en égard aux limites qui nous sont assignées. Au Gymnase, une comédie en trois actes ouvre la marche. Elle s'appelle *Thérèse Humbert,* et elle est bâtie sur la pointe d'un article du Code civil. Un mariage contracté à l'étranger par un mineur est-il valable lorsqu'il n'a pas été confirmé en France et qu'il n'a pas eu le consentement de la mère du mari? Cette pauvre Thérèse Humbert apprend à ses dépens que la loi n'a pas été observée; heureusement elle a un enfant qui finit par gagner son procès en seconde instance auprès d'une belle-mère beaucoup moins intraitable qu'elle ne veut le paraître. Cette leçon de procédure, un peu sèche, un peu aride, est mitigée par l'interprétation qui en est confiée à Berton, à Pradeau, à Mme Fromentin et à Mme Ramelli.

A la suite de *Thérèse Humbert,* le même théâtre joue une charmante comédie, *Suzanne et les deux Vieillards,* où il n'est pas du tout question d'articles du Code. Cette Suzanne, qui sort du couvent, est une fine mouche, singulièrement avancée pour son âge et sa position. Placée entre deux vieillards qui menacent ses amours avec un jeune musicien, elle se garde bien de leur tenir tête, mais elle s'arrange de façon à les forcer de se désister eux-mêmes de leurs prétentions surannées et elle épouse le musicien de ses rêves. Mlle Massin est une adorable Suzanne; Pradeau, Dorval, Berton la secondent à merveille.

— Une ancienne actrice du Palais-Royal, qui a laissé quelques traces de son passage, Mme Charlotte Dupuis, vient de faire représenter au Vaudeville une pièce en trois actes, intitulée *Où l'on va.* C'est bien vague, car cela dépend d'où l'on part. Un homme qui a débauché une jeune fille, sans pouvoir l'épouser, parce qu'il est en puissance de femme, a-t-il bien le droit, lorsqu'il devient libre, de décliner ses promesses, sous prétexte qu'il a des enfants et qu'il ne peut introduire sous leur toit une belle-mère dont ils aient à rougir? C'est l'avis de M. Devrin, mais ce n'est pas celui de sa maîtresse, Antoinette. Aussi songe-t-elle à le punir de sa déloyauté, en le frappant dans la personne de son fils dont elle est aimée, et dans celle de sa fille que le frère d'Antoinette peut aisément séduire. Cette vengeance reçoit un commencement d'exécution, mais elle n'aboutit pas, grâce à M. Devrin qui, un peu tard, se décide à réparer ses torts. Un rôle de médecin philosophe sert de lien entre tous les personnages de cette pièce et s'efforce de l'égayer. C'est à Delannoy que revient cette tâche malaisée. Mme Doche est fort bien sous les traits d'Antoinette. Munié et Délessart contribuent à l'effet de la comédie de Mme Dupuis, qui n'est pas sans influence sur les recettes.

Un lever de rideau, *les Affaires avant tout,* nous montre deux négociants qui négligent leurs commandes pour s'amuser avec des petites dames, et qui sont sauvés de la ruine par leurs ménagères assidues au travail. Mlles Louise Leroux et Lovely prêtent infiniment de charme à cette bluette légère.

Le Vaudeville a fait en outre deux reprises, *les Erreurs de Jean* et *les Femmes d'emprunt,* la première pour Saint-Germain, et la seconde pour Arnal qui remplit dans cette vieille pièce, non le rôle qu'il y a créé en 1833, mais celui qui était joué alors par Bernard-Léon.

— Inscrivons trois nouveautés au bilan du Palais-Royal :

A qui le singe? bouffonnerie d'une prodigieuse excentricité, où l'on voit Lassouche sortant d'un bal masqué dans la peau d'un singe vert et tombant en plein drame de reconnaissance filiale. De qui est-il le fils? De Mme de Verluisant, de Baldaquin ou de son ami Chabourel? Décidément il est le fruit des amours de ce dernier avec une jardinière. Figurez-vous, à côté de Lassouche, ces joyeux compères qui répondent aux noms de Geoffroy et d'Hyacinthe, et je vous défie bien de ne pas rire à ventre déboutonné.

Un malade au mois, c'est un cocher que Gil-Pérès a pris à l'heure sans pouvoir le payer et qu'il héberge chez lui, après lui avoir persuadé qu'il est malade. Le cocher, qui a balafré la figure d'un passant et qui se croit en danger d'être arrêté, ne demande pas mieux que de se laisser soigner avec de bonnes côtelettes et de bon vin de Bordeaux. Or, le dévouement de Gil-Pérès a ému l'Académie qui lui envoie le prix de vertu. Le savant qu'on a investi de cette mission est précisément le passant balafré par le cocher; mais comme son coup de fouet lui a valu l'honneur d'être décoré de l'ordre de l'Artichaut par un souverain invraisemblable, tout s'arrange pour le mieux sur la scène comme dans la salle.

Le Bouquet est une comédie moins folle que les deux précédentes, mais de beaucoup supérieure. Gaillardin est encore un de ces maris qui courent la prétentaine; il a promis à sa femme un bouquet de lilas blanc, et pour s'acquitter, il souffle un bouquet adressé à la cocotte qu'il courtise; mais, parmi ces fleurs, il devait se trouver 10,000 francs en billets, et comme Mme Gaillardin a jeté le bouquet par la fenêtre, il faut que le mari désintéresse Mlle Antonia. Vous voyez d'ici les transes de Gaillardin, les colères de sa femme, jusqu'au moment où l'on rapporte le bouquet qui ne contenait aucun billet de banque. Cet imbroglio est très-gaillardement enlevé par Geoffroy, Gil-Pérès et Mlle Hortense Nerveux. Il faut entendre chanter par Gil-Pérès « le Sergent et le Conscrit du 21e de ligne, » c'est à pouffer de rire.

— L'Ambigu a mis la main sur un drame très-bien fait et très-émouvant. Il a pour titre *le Sacrilége,* mais pendant les quatre cinquièmes de la pièce, on se demande pourquoi ce titre; ce n'est qu'au dénoûment que la réponse arrive. Peu importe d'ailleurs, puisque les autres ont réussi à faire prendre jusque-là patience au public. Et avec quelle habileté! Dès les premières scènes, sept ou huit cohéritiers sont en présence pour assister à l'ouverture d'un testament. Chacun d'eux suppute avec complaisance la part qui doit lui revenir. Mais, ô désappointement! le testateur laisse tous ses biens à une jeune orpheline qu'il a adoptée. Les choses étant ainsi nettement posées, leur déduction se fait toute seule. Les collatéraux, ligués contre Angèle, l'héritière, ont pour chef de file une coquine du demi-monde qui ne recule devant aucun forfait. Nous ne la suivrons pas dans cette voie détestable; cela nous mènerait trop loin. Disons seulement qu'un jeune homme, séduit par ses charmes, finit par la maudire et va mettre son cœur aux pieds d'Angèle, qui l'a sauvé d'un grand péril. Angèle n'est pas insensible à l'amour de Jacques Bernard; mais, atteinte d'un anévrisme, elle succombe à son émotion, et les scélérats de collatéraux se dépêchent de la faire descendre dans le caveau de famille, où on lui élève un beau tombeau. A l'imitation de Roméo, Jacques veut la revoir une dernière fois, et il viole sa sépulture; c'est là *le Sacrilége* tant annoncé. O bonheur! Angèle n'est pas morte, elle est rappelée à la vie par les baisers de Jacques, et, pendant ce temps, l'affreuse femme qui la poursuivait est assassinée par des bandits. Tout est bien qui finit bien.

Ce drame, parfaitement monté sous le rapport matériel, est aussi très-bien interprété par Guichard, de la Comédie-Française, par Castellano, Omer, Regnier, et par Mlle Saint-Marc et Dica Petit.

— Nous ne finirons pas sans mentionner le grand succès que

le théâtre du Châtelet vient d'obtenir avec la reprise du *Naufrage de la Méduse*, et la réussite plus modeste de *Céphale et Procris*, opérette du théâtre Déjazet, dont M. Moniot a fait à la fois les paroles et la musique, comme l'auteur de *Chilpéric*. Cette petite pièce, dont on a fort apprécié la musique est jouée avec entrain par Dailly, Legrenay et Mlle Pauline.

D. A. D. SAINT-YVES.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné, lundi et vendredi, deux représentations d'*Hamlet*, et mercredi une de *Guillaume Tell*. Mme Gueymard étant partie pour Madrid, où elle est engagée pendant les mois de novembre et décembre à l'Oriente, c'est Mlle Mauduit qui a pris le rôle de la Reine dans *Hamlet*, et elle s'en acquitte fort bien ; on ne peut lui reprocher que de paraître trop jeune pour avoir un fils de l'encolure du prince de Danemark.—Devoyod chantait pour la première fois le rôle de Guillaume dans le chef-d'œuvre de Rossini. Malgré les belles qualités dont il a fait preuve jusqu'à ce jour, ce n'était pas une mince responsabilité qu'assumait le jeune artiste. Certes, il n'a pas fait oublier Faure, qu'on peut lui reprocher d'imiter un peu trop servilement, mais il s'y est montré plein d'intelligence, de verve et d'énergie. Sa voix, quoique pêchant un peu dans les notes graves, est belle et très-bien timbrée ; des applaudissements légitimes ont à maintes reprises encouragé cette tentative, qui fait de mieux en mieux augurer de l'avenir de M. Devoyod. Du reste, la représentation était des plus brillantes; Villaret, David et Mlle Battu se sont surpassés; on a particulièrement remarqué le grand style avec lequel la belle cantatrice a dit la cavatine de *Sombres forêts*. Mlle Bloch a très-bien tenu le rôle d'Edwige.

*** Aujourd'hui, représentation extraordinaire de *l'Africaine*.

*** Le théâtre de l'Opéra-Comique vit sur le *Premier Jour de bonheur* auquel les pièces du répertoire servent de lendemain. — La reprise de *Mignon* aura lieu demain, et bientôt le *Corricolo* de Poise, retardé par les modifications apportées au troisième acte, viendra apporter un nouvel élément à la variété des spectacles. — Mlle Jeanne Guillot, premier prix d'opéra-comique au concours du Conservatoire, débute aujourd'hui dans *le Chalet*.

*** Le théâtre Italien a donné hier la dernière représentation de *Lucia* avec Fraschini. — Mardi *la Contessina* sera jouée avec Mlle Krauss dans le principal rôle. — Cette cantatrice, qui n'ira pas à Madrid, chantera également celui de *la Serva Padrona* qu'on répète activement. — *Piccolino*, de Sardou, musique de Mme la comtesse de Grandval, chanté par la même Mlle Krauss, Mme Grossi, MM. Nicolini, Verger, Agnesi et Zimelli suivra de près, en attendant *Otello, Mose et Poliuto* qu'on prépare pour les représentations de Tamberlick.

*** Fraschini paraît décidé à ne pas aller à Saint-Pétersbourg, dont il redoute le climat. Il se rendrait à Nice pour y passer deux mois, et reviendrait ensuite terminer son engagement à Paris.

*** Le théâtre Lyrique joue alternativement le *Val d'Andorre* et *Martha*.—Il reprendra cette semaine *le Barbier de Séville*, dans lequel débutera par le rôle de Figaro M. Aubéry, premier prix de chant du Conservatoire. — *Iphigénie en Aulide*, avec Mme Gaston Lacaze dans le rôle d'Iphigénie et MM. Bosquin et Aubéry dans ceux de Pylade, suivra de près l'opéra de Rossini.—*Don Juan* sera joué par Caillot, Labat, Giraudet, Bosquin et Legrand, Mmes Daram, Gilbert et Schroeder.

*** Le théâtre des Variétés continue à faire le maximum des recettes avec *la Périchole*. — *Le Pont des Soupirs* va être repris pour les représentations du dimanche. — M. Cogniard aurait jeté les yeux, pour remplacer Mlle Schneider lorsqu'elle le quittera, sur une artiste qui a obtenu de très-grands succès au Brésil et qui aurait toutes les qualités de l'emploi. Elle s'appelle Mlle Aimée; c'est un nom d'heureux augure.

*** La partition pour piano et chant de la *Périchole* sera mise en vente mercredi.

*** Malgré le succès du *Petit-Poucet* au théâtre de l'Athénée, l'activité de M. Busnach ne se ralentit pas. On répète les *Jumeaux de Bergame*, opéra-comique en un acte imité de Florian, musique de Lecocq; *le Vengeur*, opéra-bouffe en un acte de Noitter et Beaumont, musique d'Isidore Legouix. *L'Ours et l'Amateur des jardins*, bouffonnerie musicale de M. Marquet, musique de Lecocq.—Ces trois pièces succéderont à l'opérette de M. Laurent de Rillé. Mlle Van-Ghell jouera dans les deux premières.

*** La *Périchole* aura bientôt les honneurs de la parodie. Sous le titre de la *Péri-Colle*, elle se prépare à l'Eldorado avec Mlle Chrétienno, MM. Perrin et Adolphe. On compte sur un grand succès.

*** Offenbach est de retour de Vienne depuis quelques jours, et il y a reçu maintes ovations. Pendant les quelques jours qu'il a également passés à Berlin, il s'est entendu avec l'éditeur Bock pour diverses modifications apportées au livret de *Robinson*, traduit en Allemand, et qui doit être représenté à Darmstadt d'abord. Ces modifications, qui sont fort importantes et qui donnent au poëme un intérêt nouveau, comportent entre autres le spectacle du naufrage du vaisseau qui portait Edwige. Le célèbre machiniste Brandt fait pour cet acte une merveilleuse décoration.

*** M. Montaubry vient de se rendre acquéreur du théâtre des Folies-Marigny, administré par M. Monrouge, avec une grande habileté et un rare bonheur. Le nouveau directeur possède le talent, les qualités et l'expérience spéciale qui continueront sans aucun doute la prospérité de la jolie petite scène, dont le genre d'exploitation paraît devoir rester le même. M. Montaubry s'est assuré, pour les premiers six mois de son entreprise, le concours de M. Monrouge.

*** D'après les derniers journaux américains, le grand succès de Mme Rose Bell, au Théâtre-Français de New-York, dans *la Grande-Duchesse*, aurait engagé Mme Marie Desclauzas, qui devait également débuter dans ce rôle, à prier son impresario Grau d'ajourner ses débuts à une autre époque, ne voulant pas interrompre le succès de sa camarade. C'est un acte — peu commun — de bon goût et de confraternité artistique à mentionner.

*** Plusieurs journaux de théâtre répètent à l'envie la nouvelle de la découverte qu'aurait faite le directeur du théâtre de Prague de l'opéra de Gluck, *l'Arbre magique* joué à l'occasion du mariage de Marie-Antoinette et du Dauphin ; ils n'oublient qu'une chose, c'est que l'année dernière cet opéra arrangé par M. Wilder a été représenté par M. Martinet au théâtre des Fantaisies-Parisiennes.

*** On nous écrit de Bordeaux que Mlle Daniele vient d'obtenir un beau succès dans *Faust*. M. Halanzier l'avait choisie pour remplacer une de ses meilleures pensionnaires, Mlle Baretti, que l'état de sa santé a forcée de revenir à Paris.

*** On lit dans *le Siècle* : « Il n'y a encore que les Orientaux pour savoir allier la fantaisie à la générosité. Le vice-roi s'ennuie au Caire, qu'on lui bâtisse vite un théâtre! Sept mille ouvriers sont assemblés qui travaillent jour et nuit. En même temps un télégramme mande au Caire l'impresario du théâtre de Péra. Il arrive, et il apprend qu'on l'a fait venir pour monter *la Grande-Duchesse*, *la Belle-Hélène* et *Barbe-Bleue*, qui ont tant diverti à Paris Ismaïl-Pacha et que Son Altesse veut revoir. On met à la disposition dudit impresario une frégate de l'Etat, il part pour Marseille, et il est en ce moment à Paris recrutant une troupe. On dit qu'il offre 100,000 francs à Mlle Schneider pour trois représentations au Caire. Heureux Ismaïl ! »

NOUVELLES DIVERSES.

*** Au second Concert populaire, dimanche dernier, des fragments de *Struensée* (l'ouverture, l'auberge du village, le rêve, marche funèbre, dernier moment) figuraient en tête du programme. Cette admirable et dramatique conception, qui serait le chef-d'œuvre de Meyerbeer s'il n'avait pas écrit *les Huguenots* et *Robert*, fait maintenant partie du répertoire courant des Concerts populaires; le public l'a eu bientôt comprise, et il en a donné la preuve dimanche. — Le fragment de la symphonie *Wallenstein*, de M. Joseph Rheinberger (scherzo, chanson orangiste, sermon du capucin), a été accueilli avec une certaine réserve. C'est de la jolie musique, presque de la musique de ballet, qui n'a pu être écrite que par une plume très-exercée, mais qui n'est point symphonique. Le genre descriptif est un terrible écueil pour qui n'a que du talent! — Le troisième entr'acte des *Maîtres chanteurs*, redonné avec le titre de « Méditation, » ne nous a pas semblé gagner à une nouvelle audition. On a beau chercher, avec la meilleure volonté du monde, à se mettre au point de vue de l'auteur, faire abstraction de tout système préconçu, ce malheureux morceau reste une énigme, surtout dans le cadre de l'opéra-comique, aussi relevé qu'on puisse se le figurer. A-t-il d'ailleurs, dans la pensée de Wagner, autant d'importance que veut lui en donner M. Pasdeloup? Des applaudissements obstinés, des sifflets interminables l'ont accueilli. — La symphonie en *sol mineur* de Mozart, et des fragments du *septuor* de Beethoven, complétaient le programme et ont produit leur effet accoutumé.

*** Aujourd'hui à 2 heures, au cirque Napoléon, troisième concert populaire de musique classique, sous la direction de J. Pasdeloup. On y entendra : 1° ouverture de *Lorelei* de V. Wallace (ballade allemande); — 2° suite d'orchestre (op. 101), première audition, de Joachim Raff (introduction et fugue, menuet, adagietto, scherzo, marche); — 3° *allegretto un poco agitato* de Mendelssohn ; — 4° hymne de Haydn, par tous les instruments à cordes; — 5° symphonie en *ut* mineur de Beethoven (allegretto, andante, scherzo, finale).

*** Les concerts de l'hiver prochain verront probablement apparaître une jeune et gracieuse cantatrice du talent le plus distingué, Mlle Anna Reiss. Comme Mlle Schrœder, comme Mlle Orgeni, Mlle Reiss est Allemande. Un bon accueil lui est certainement réservé et elle le mérite à tous égards, si nous en jugeons par le récit de ses plus récents succès à Vienne, Weimar, Kissingen, etc., que nous fournissent les journaux

allemands célébrant à l'envie la voix fraîche, pleine et sonore de la jeune artiste; qualités qu'on a pu apprécier dans les grands airs de nos plus célèbres opéras. Bienvenue donc par avance à la jeune étrangère.

⁂ La visite du célèbre pianiste Ant. Rubinstein nous est encore promise pour cet hiver. Sa tournée artistique comprendra Berlin et le Nord de l'Allemagne, puis la Belgique et la France.

⁂ Mme Norman-Neruda, l'éminente violoniste, se propose aussi de donner des concerts cet hiver en Allemagne et en France. — Deux bonnes nouvelles à enregistrer.

⁂ M. Henri Vieuxtemps est de retour à Paris pour quelques jours seulement. Le 4 novembre, le célèbre compositeur-virtuose reprendra, avec la compagnie Ulmann-Patti, une nouvelle tournée de concerts qui doit comprendre Bruxelles, Gand, Anvers, Liége, Bruges et les principales villes de la Belgique. MM. Bottesini, F. Godefroid, Jaëll, Hermann-Léon et De Vroye font partie de cette expédition.

⁂ Dimanche prochain, 8 novembre, à l'occasion de la fête patronale, M. Hurand, maître de chapelle à Saint-Eustache, fera exécuter en cette église une messe à grand orchestre, composée par M. François Benoist, professeur au Conservatoire impérial de musique. Les *soli* seront chantés par MM. Perrié et Guyot. — M. Ed. Batiste, organiste de la paroisse, touchera le grand orgue.

⁂ Rossini a composé dernièrement et envoyé au ministre de l'instruction publique d'Italie, M. Broglio, une *fanfare* pour musique militaire, intitulée *la Corona d'Italia*. Elle sera exécutée au palais Pitti, à Florence, en présence du roi, par toutes les musiques de la garnison.

⁂ Par décret impérial, en date du 24 octobre courant, M. Théophile Gautier a été nommé bibliothécaire de S. A. I. Madame la Princesse Mathilde.

⁂ Mme Oscar Comettant annonce la réouverture, pour le 5 novembre, dans son domicile, 29, rue d'Angivillier, à Versailles, de ses cours de chant, qui auront lieu, comme par le passé, les samedis de 2 à 4 heures.

⁂ Nos lecteurs et abonnés apprendront avec plaisir que les excellents cours de piano, chant, accompagnement et orgue, dirigés par Mme A. Fabre, avec le concours de MM. Ketterer, Lebrun et Durand, reprendront le 3 novembre dans son domicile, rue d'Hauteville, 23. — Un cours de piano et solfége élémentaires, pour les jeunes filles, sera adjoint cette année à ces cours qui auront lieu, comme l'année dernière, deux fois par semaine.

⁂ Mme de Sievers, 30, rue de Bruxelles, va ouvrir un cours de chant, orgue, piano et accompagnement, qui aura lieu tous les jeudis et dimanches, de 1 heure à 4 heures, à partir du jeudi 3 décembre jusqu'à la fin d'avril 1869.

⁂ Nous avions hésité à répéter dimanche la nouvelle d'une grave indisposition qui empêchait l'illustre maëstro Rossini de quitter Passy pour reprendre à Paris sa résidence d'hiver. Cette indisposition s'étant aggravée au point d'inquiéter sérieusement ses amis, nous nous sommes tenus exactement renseignés sur les phases qu'elle a subies, et sur la situation actuelle de l'intéressant malade. Voici jusqu'à ce jour le résultat de nos informations. Depuis quelques années Rossini, à l'entrée de l'hiver, était sujet pendant quelques semaines à de violents accès de toux. Cette année, l'invasion de ce catarrhe chronique a redoublé de gravité et a déterminé une fluxion de poitrine, qui s'est compliquée d'une fistule, au fondement. La fluxion de poitrine a été combattue avec succès, mais il s'en est suivi une prostration notable des forces, et il faudrait qu'elles revinssent pour permettre une opération de la fistule devenue indispensable. Tel est aujourd'hui l'état de Rossini, sur lequel il faut ajouter que les médecins ne se montrent pas rassurés, et qui préoccupe à bon droit tout le monde artistique. Le Ministre de la Maison de l'Empereur envoie chaque jour prendre de ses nouvelles.

⁂ Un ancien éditeur de musique, M. Challiot, est mort le 27 de ce mois. Il était dans sa 62e année.

ÉTRANGER

⁂ *Londres.* — Samedi dernier a commencé au théâtre de Covent-Garden, cédé par M. Gye à M. Mapleson, la saison d'automne avec la troupe de Her Majesty's Opera. Jamais Londres n'avait eu de représentations lyriques d'aussi bonne heure : c'est une innovation un peu hardie peut-être ici, mais que le succès semble devoir sanctionner. On a donné *Lucrezia Borgia*, qui a été supérieurement interprétée par Mmes Tietjens, Trebelli, MM. Mongini et Santley. *Il Trovatore* est venu ensuite; et enfin jeudi, on a pu juger la nouvelle prima donna américaine, Mlle Minnie Hauck, dans la *Sonnambula*. Très-jeune, comme Adelina Patti à ses débuts, produite par le même professeur, abordant le même opéra pour son coup d'essai, elle ne pouvait esquiver une comparaison qu'elle semblait plutôt chercher. On peut dire qu'elle n'en a point souffert, et que, malgré une inévitable émotion, des qualités précieuses se sont révélées en elle dès le premier soir, telles que la pureté, le charme, la souplesse de la voix et beaucoup d'expression dans la manière de phraser aussi bien que dans le jeu. Mlle Hauck n'a pas tardé à captiver son public, et les applaudissements sont allés en croissant jusqu'à la fin. Mongini, qui jouait Elvino, en a pris sa bonne part.

⁂ *Francfort-sur-Mein.* — Le *Premier Jour de bonheur* a été donné le 22 et les jours suivants et a obtenu un succès très-vif.

⁂ *Cologne.* — *Mignon*, d'Amb. Thomas, représenté pour la première fois le 22 octobre, a généralement plu. On a beaucoup applaudi les deux cantatrices, Mlles Radecke et Deichmann.

⁂ *Leipzig.* — Au troisième concert du Gewandhaus, on a exécuté une nouvelle symphonie de Max Bruch (en *mi* bémol et œuvre 28), sur le mérite de laquelle la critique est à peu près unanime et qui a obtenu un très-brillant succès. Le grand violoniste Joachim a joué, comme il sait le faire, le 6e concerto de Spohr et la fugue du 3e de J.-S. Bach.

⁂ *Berlin.* — La *Vie Parisienne* vient de doubler le cap de la deux centième représentation au théâtre de Friedrich-Wilhelmstadt.

⁂ *Breslau.* — Le quatuor des frères Müller a maintenant à sa tête M. Schiever, un élève de Joachim. Il a déjà donné avec succès plusieurs soirées de quatuors.

⁂ *Dresde.*—L'opéra de M. de Holstein, *Der Haideschacht*, a reçu à sa première représentation, le 22 octobre, un très-sympathique accueil. — L'auteur a été rappelé plusieurs fois.

⁂ *Vienne.* — La première représentation de *Mignon* a eu lieu le 24. — Le monument funèbre de Mozart, profané déjà il y a quelques mois, l'a encore été tout récemment : une main sacrilége a brisé et enlevé le médaillon qui représentait les traits du grand homme, un candélabre et une inscription, le tout en bronze.

⁂ *Milan.* — Mlle Ida Benza, du théâtre de la Porte-de-Carinthie à Vienne, vient d'être engagée pour la Scala par l'impresario Bonola, qui a dû payer un dédit de 6,000 florins pour faire annuler son premier contrat. — A une soirée donnée à la villa d'Este, résidence de S. M. l'Impératrice de Russie, l'éminente cantatrice Mlle Rosa Csillag s'est fait entendre dans plusieurs *lieder* de Schubert, Mendelssohn, Schumann, etc., et avec un tel talent, que l'impératrice a voulu la complimenter elle-même. Le même soir, le prince Bariatinsky lui a remis, de la part de Sa Majesté, une magnifique montre enrichie de pierres précieuses.

⁂ *Florence.* — La *Società del Quartetto* a eu la bonne fortune de pouvoir s'assurer le concours de Sivori pour quelques concerts.

⁂ *Arezzo.* — On a commencé les travaux pour l'érection du monument au moine Guido. Le municipe a voté dans ce but 350,000 *lire*.

⁂ *Madrid.* —La reprise de *l'Africaine* a été magnifique. La débutante, Mlle Reboux, a dépassé tout ce qu'on attendait d'elle; elle est parfaitement à l'aise dans ce rôle écrasant de Sélika, et elle a conquis son public du premier coup. Tamberlick est toujours un Vasco modèle. Boccolini, qui succédait à Bonnehée dans le rôle de Nélusko, héritage lourd à porter, n'a pas eu à se plaindre de l'accueil du public. Mlle Rita Sonieri, qui joue Inès avec une grande distinction, a été rappelée après le septuor du second acte. La salle, comme chaque fois qu'on donne *l'Africaine*, était comble. — On prépare *la Juive*, qu'interpréteront les mêmes artistes, moins Boccolini.

Le Directeur S. DUFOUR.

Maestro E. MUZIO,

Maestro di bel canto.

S'adresser pour les leçons : rue de Luxembourg, 5, au 1er.

Chez Mme MAEYENS-COUVREUR, rue du Bac, 40.

L'ANGE GARDIEN DES ENFANTS

Mélodie nouvelle d'ADOLPHE BOTTE, transcrite pour le piano

Par GEORGES PFEIFFER

Prix : 6 francs.

Chez BRANDUS et DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu.

POUR PARAITRE MERCREDI PROCHAIN :

LA PARTITION POUR CHANT ET PIANO

Format in-8°. DE L'OPÉRA-BOUFFE EN 2 ACTES *Prix net : 10 francs.*

LA PÉRICHOLE

Paroles de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy,

Musique de

J. OFFENBACH

EN VENTE

Les Airs de Chant détachés avec accompagnement de Piano :

ACTE Ier.

1. **Chanson** DES TROIS COUSINES, chantée par Mlles Legrand, Carlin et Renault : *Promptes à servir la pratique* . . . . . 5 »
2. **Couplets** DE L'INCOGNITO, chantés par M. Grenier : *Sans en rien souffler à personne* . . . . . 3 »
3. L'ESPAGNOL ET LA JEUNE INDIENNE, **complainte**, chantée par Mlle Schneider et M. Dupuis : *Le conquérant dit à la jeune Indienne* 4 50

3 *bis*. La même, à une voix et transposée un ton et demi au-dessous . . . . . 4 »

4. LE MULETIER ET LA JEUNE PERSONNE, **séguedille** POUR SOIRÉES, chantée par Mlle Schneider et M. Dupuis : *Vous a-t-on dit souvent : Ecoutez-moi, la fille* 5 »
5. **La Lettre** DE LA PÉRICHOLE, chantée par Mlle Schneider : *O mon cher amant, je te jure* 3 75

5 *bis* La même, transposée un ton au-dessus 3 75

6. **Griserie-Ariette**, chantée par Mlle Schneider : *Ah! quel dîner je viens de faire* . . . . . 3 »

6 *bis*. La même, transposée un ton au-dessus . . . . . 3 »

7. **Duetto** DU MARIAGE, chanté par Mlle Schneider et M. Dupuis : *Je dois vous prévenir, Madame* . . . 6 »

ACTE II.

8. **Cancans-Couplets**, chantés par Mlles Julia, Benard, Gravier et Latour : *On vante partout son sourire* . 4 50
9. LES FEMMES, IL N'Y A QU'ÇA! **couplets**, chantés par M. Dupuis : *Et là, maintenant que nous sommes seuls* . . . . . 3 »

9 *bis*. Les mêmes, transposés un ton et demi au-dessous . 3 »

10. QUE LES HOMMES SONT BÊTES! **couplets**, chantés par Mlle Schneider : *Que veulent dire ces colères?* . 3 »

10 *bis*. Les mêmes, transposés un ton au-dessus . . . . . 3 »

11. LA PRÉSENTATION, **rondo** DE BRAVOURE, chanté par M. Dupuis : *Ecoute, ô roi! je te présente*. 3 75
12. **Ronde** DES MARIS RÉ..., chantée par M. Grenier : *Conduisez-le, bon courtisan* . . . . . 3 »
13. **Duo** DES BIJOUX, chanté par Mlle Schneider et M. Grenier : *Monsieur le marchand, qu'avez-vous*. . . . 7 50

13 *bis*. **Extase**, chantée par Mlle Schneider : *Ah! que j'aime les diamants* . . . . . 3 »

14. **Final-Séguedille**, chantée par Mlle Schneider et M. Dupuis : *Un roi, se promenant, trouva certaine femme*. . . . . 4 »

Les Airs de Chant sans accompagnement, format in-8°, chaque net, 50 c.

Fantaisie brillante pour le Piano par E. KETTERER; 7 fr. 50 c.

DEUX BOUQUETS DE MÉLODIES PAR CRAMER, CH. 6 fr.

Petit duo à quatre mains par Rummel. — 6 fr.

FANTAISIE facile pour le violon, avec accompagnement de piano, par A. HERMAN; 7 fr. 50 c.

GRAND QUADRILLE PAR ARBAN. —=— **GRANDE VALSE PAR STRAUSS**

Pour le Piano et à 4 mains : chaq. 4 fr. 50 c. *Pour le Piano et à 4 mains : 6 fr.*

Polka par Roques et Strauss. — Polka-Mazurka par Lindheim

Pour paraître incessamment : **LA PARTITION POUR PIANO SOLO** Format in-8° Prix net : 7 fr.

LA KELLOGG

Célèbre valse chantée, composée par

ARDITI

Prix : 6 fr. Avec paroles italiennes et françaises. *Prix : 6 fr.*

KELLOGG-VALSE

Pour le piano seul, composée par

ARDITI

Prix : 5 fr. Arrangée pour la danse, par L. Roques. *Prix : 5 fr.*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

35e Année. N° 45. 8 Novembre 1868.

ON S'ABONNE :

Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.

Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Études sur Charles-Marie de Weber (troisième partie, 8e article), par **Edmond Neukomm**. — Théâtre impérial Italien : *Lucrezia Borgia*, par **Elias de Rauze**. — Bibliographie musicale. — Entrefilets. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

ÉTUDES SUR CHARLES-MARIE DE WEBER,

D'après la biographie écrite par son fils.

TROISIÈME PARTIE.

(9e article) (1).

Dans notre *Histoire du Freischutz* (2), parue lors de la dernière reprise de cet opéra à Paris, nous nous sommes étendu longuement sur les événements que nous avons résumés, le cadre du journal ne nous ayant pas permis de procéder autrement. D'autre part, l'époque du *Freischutz* et de *Préciosa*, qui marque entre toutes dans la vie du maître, est aussi la plus connue. Nous nous bornerons donc à constater le succès éclatant et qui grandissait à chaque représentation, du *Freischutz* à Berlin, et abandonnant cet ouvrage à ses brillantes destinées, nous allons reprendre la biographie de l'homme illustre qui nous occupe. Aussi bien, nous sommes entré dans la phase glorieuse qui marque les dernières années de sa vie. Au *Freischutz* vont succéder *Eurianthe* et *Obéron*, puis au lendemain même de cette dernière création, la mort implacable viendra briser ce génie musical, alors qu'il s'élevait, en dépit de la souffrance, au-dessus de tous, et que déjà mourant il projetait ses rayons vivifiants sur le monde entier. Gloire et douleur, tel est le triste bilan des années qui nous séparent de sa dernière heure !

Peu de jours après la première représentation du *Freischutz*, Weber revint à Dresde; la réouverture du théâtre, remis à neuf pendant son absence, était annoncée, et c'était par *Don Juan*, chanté pour la première fois en allemand dans la capitale du royaume de Saxe, qu'il avait formé le projet d'inaugurer la nouvelle saison. Son intention ne put, à la vérité, se réaliser; car ordre fut donné d'ouvrir par la *Donna del Lago*, de Rossini, et de faire représenter *Don Juan* sur le petit théâtre des Bains de Linke. Il est à remarquer cependant que ce fut Weber qui fut chargé de diriger l'œuvre du maître italien, en l'absence de son collègue Morlacchi. Ses soins se portèrent ensuite sur le théâtre allemand, où plusieurs ouvrages nouveaux succédèrent rapidement à *Don Juan;* parmi eux nous citerons *Adolphe et Clara, Gulistan*, de Dalayrac, et *le Nouveau Seigneur du village;* Weber avait monté ce dernier ouvrage avec la religion qu'il professait pour notre Boïeldieu; le seul changement qu'on se fut permis était la substitution du Hochheimer des bords du Rhin au Chambertin classique.

A ce moment là même, il reçut de la cour de Hesse l'offre de prendre la direction du théâtre de Cassel; les avantages qui ressortaient de cette ouverture étaient bien faits pour le tenter : un engagement à vie, une pension et un traitement de 2,500 thalers, tandis qu'à Dresde il n'avait que 1,500 thalers; mais tel était l'attachement de Weber pour les murs de cette ville, — attachement incompréhensible si l'on veut bien passer en revue tous les maux qu'il y endura, — qu'il refusa, après en avoir référé au surintendant, M. de Kœnneritz. Celui-ci lui fit avoir, comme dédommagement, une augmentation de... 300 thalers; il faut dire que, pour ne pas faire de jaloux, on accorda la même faveur à Morlacchi. Sur la demande qui lui fut faite de désigner un remplaçant pour le poste de Cassel, Weber recommanda chaudement Spohr, dont il tenait le talent en haute estime; c'est cette place que Spohr remplit avec tant d'honneur jusqu'à la fin de sa carrière.

Pour se consoler d'un sacrifice qui ne laissait pas que de lui laisser des regrets, en présence surtout de l'indifférence qu'il avait rencontrée chez ses chefs en cette dernière occasion, et aussi pour chasser un autre chagrin que lui causait une brouille survenue entre lui et son ami Kind, son unique collaborateur des dernières années, lequel, dans sa vanité d'auteur et de poëte, affectait de ne regarder la musique du *Freischutz* que comme une conséquence toute naturelle de sa poésie, et accusait Weber de le sacrifier complétement, le maître résolut de se remettre au travail.

(1) Voir les nos 18, 21, 23, 25, 28, 31, 36 et 39.

(2) Chez Liepmanssohn et Dufour, 11, rue des Saints-Pères.

Il composa deux numéros de ses *Trois Pintos*, un duo et un trio, un chœur pour voix d'hommes, *Hussarenlied*, et une longue cantate à l'occasion de la fête d'une sœur du roi, la princesse des Deux-Ponts; il est à noter que le finale de cette cantate est devenu, presque sans changements, le premier finale d'*Euryanthe*.

Tandis qu'il s'occupait de ces travaux, le *Freischutz*, dont le succès grandissait chaque jour, était à l'étude sur toutes les scènes de l'Allemagne. Représenté dès le 6 septembre à Vienne, il l'était peu de temps après à Prague, à Leipzig, à Breslau, à Carlsruhe, à Kœnigsberg, etc., et franchissait la frontière, en commençant par Copenhague, où le roi de Danemark l'avait demandé pour la célébration de son jour de naissance. En présence de cet enthousiasme universel pour son œuvre, Weber pensa à la produire devant le public de Dresde; mais il était dit que Dresde, qu'il aimait tant, serait toujours pour lui la ville maudite; quel qu'eût été le succès qui accueillit le *Freischutz* lorsqu'il y fut représenté, on ne saurait imaginer les tribulations de toute nature qui accompagnèrent la période de sa mise à l'étude. La santé, déjà si chancelante, du maître n'y résista pas; les symptômes de plus en plus alarmants d'une maladie qui ne pardonne pas, ne laissèrent bientôt plus aucun doute à ses amis. Un jour qu'il venait de porter son mouchoir à ses lèvres, il le retira taché de sang; il pâlit et murmura : « A la grâce de Dieu! »

Dès ce moment, fort de la puissance de son génie dont il avait conscience, son unique but fut de consigner dans une œuvre impérissable, tout ce qu'il sentait en lui de grand et de sublime. Une occasion inespérée servit à souhait sa résolution : le directeur du théâtre de Vienne lui écrivit pour lui demander un opéra. Weber ne pouvait en croire ses yeux, et Spohr, qui était présent lorsque la lettre lui parvint, dut la relire après lui et en constater l'authenticité. La joie fut si grande qu'en un moment le passé et le présent furent oubliés pour ne penser qu'à l'avenir, à la gloire future; Spohr, levant son verre, but au nouveau chef-d'œuvre. Après renseignements pris, Weber s'empressa d'accepter; toutefois, par un sentiment d'exquise délicatesse, il crut devoir, avant de s'engager, prévenir le ministre Einsiedel, et lui déclarer qu'il ne signerait avec Vienne qu'autant que son gracieux souverain ne tiendrait pas à avoir pour sa capitale la primeur de son opéra. Le gracieux souverain fit répondre qu'il n'y avait pas lieu de commander un ouvrage nouveau à Weber puisqu'on répétait le *Freischutz*, qu'il fallait avant tout voir comment le public accueillerait cet opéra.

Weber était donc libre. Il se mit tout d'abord en quête d'un bon poëme. Ne pouvant plus compter sur Kind, dont le mécontentement croissait avec le succès du *Freischutz*, il lui fallut chercher un nouveau collaborateur. Les poëtes ne manquaient pas à Dresde, et il n'avait qu'à étendre la main pour trouver un homme de talent qui lui confectionnât un libretto sortable. La fatalité voulut qu'il tombât sur un bas-bleu, alors fort à la mode, qui tenait dans cette ville académie de petits vers doux, tendres et langoureux. Un soir de thé savant, comme la dame en donnait toutes les semaines dans son salon devenu, en dépit de la saleté, du désordre et du peu de comfort qui y régnaient, le rendez-vous des beaux esprits de la capitale, Weber lui ayant entendu lire une nouvelle de son cru, lui proposa de devenir sa collaboratrice. On pense si elle se hâta d'accepter. Restait le choix d'un sujet. Helmine de Chezy, — c'était le nom de cette dixième muse, — mit sa bibliothèque ultra-romantique à la disposition de Weber; après maintes recherches, on s'en tint au Recueil de légendes du Moyen-Age, de Frédéric Schlegel, et parmi les fragments qui le composaient, ce fut au moins dramatique de tous qu'on s'arrêta; un conte traduit du français, portant ce titre : *Histoire de Gérard de Nevers et de la belle et vertueuse Euryanthe, sa mie.* Weber avait une trop grande habitude du théâtre pour ne pas sentir les faibles ressources que présentait ce sujet au point de vue dramatique; cependant il partagea l'enthousiasme d'Helmine de Chezy, et la pressa de se mettre à la besogne : « Faites-moi la vie aussi dure que vous pourrez, avec des coupes métriques bien difficiles et des rhythmes bien imprévus, lui avait-il dit; cela fait sortir les idées de l'ornière pour les conduire dans de nouvelles voies. » Mlle de Chezy n'eut garde de manquer dans la suite à cette recommandation; pour le moment, elle esquissa un scenario, dans lequel elle apporta diverses modifications à l'intrigue première; il plut médiocrement à Weber, qui le refit; Helmine le changea à nouveau; puis encore une fois Weber à son tour, de sorte que le dernier projet s'éloignait de plus en plus du conte de Schlegel; enfin, Weber le renvoya en disant qu'il ne se mêlerait plus de le refaire, et qu'il en laissait dorénavant tout le soin à sa collaboratrice.

Pendant ce temps, les répétitions du *Freischutz* avançaient à l'Opéra de Dresde. Weber n'en fit pas faire moins de dix, sans compter six ou sept répétitions générales, dont les deux dernières furent de véritables représentations. Malgré toutes ces précautions, il redoutait la partie qu'il allait jouer; c'est que le public de Dresde, pour lequel il s'était pourtant sacrifié, était moins bien disposé en sa faveur que celui de Berlin; le parti italien continuait d'y être tout-puissant, le parti allemand humble et timoré; c'est aussi qu'il sentait régner autour de sa personne une hostilité toujours prête à se manifester au grand jour ou dans l'ombre, et ce qui revenait à ses oreilles des bruits de la ville n'était pas fait, dans cette circonstance, pour le rassurer. Enfin, des symptômes alarmants s'étaient produits peu de temps auparavant; ainsi, l'ouverture du *Freischutz*, exécutée dans un concert, avait été accueillie très-froidement, et le parti opposé à Weber ne s'était pas fait faute de profiter de cet avantage. Quoi qu'il en soit, le maître, qui avait conscience de la valeur de son œuvre, attendait avec courage, sinon avec confiance, le jour de son apparition, et grande fut la compensation des ennuis qui l'avaient précédée, car ce jour venu (22 janvier 1822), le *Freischutz* alla aux nues, contre toute attente. Le public voulut même entendre deux fois le chœur des chasseurs, ce qui était tout à fait inusité à Dresde; à la fin de la soirée, l'enthousiasme était tellement à son comble, que Weber dut paraître sur la scène.

Fidèle à son habitude, il nota le soir sur son agenda :

« Tout a marché *dans la perfection*. Rien à dire; rien à reprendre. Le public m'a rappelé et je suis venu saluer en compagnie de Mmes Funk et Haase. J'ai regretté de ne pouvoir pas amener à ma suite l'orchestre, les chœurs, les machinistes, car tous avaient mérité cet honneur! »

Peu de jours après l'exécution du *Freischutz*, à Dresde, Weber, sur l'invitation du directeur Barbaja, se mit en route pour Vienne. Il y arriva le 17 février, après un court séjour à Prague, où il entendit une jeune cantatrice qui donnait des espérances; elle s'appelait Henriette Sontag; Weber nota sur son agenda : « La Sontag chante assez gentiment; elle est jolie; mais c'est une débutante qui a l'air d'une grue. »

Le lendemain de son arrivée dans la capitale de l'empire d'Autriche, il assista à une représentation du *Freischutz*, mais quelle représentation! D'une part, la censure avait mutilé l'œuvre d'un bout à l'autre; elle avait supprimé les rôles de l'ermite et de Samiel; de l'autre, pour plaire à l'empereur, qui n'aimait pas les coups de fusil, on avait remplacé la carabine de Max par une arbalète, de sorte que la scène si fantastique de la fonte des balles s'était changée en une insipide recherche de flèches enchantées.

Weber ne put dissimuler son mécontentement; il songea à repartir aussitôt, et peu s'en fallut qu'il ne composât son *Euryanthe*...

pour Paris! En effet, il venait de recevoir une lettre de l'éditeur Maurice Schlesinger, dans laquelle celui-ci lui proposait d'être son intermédiaire pour un ouvrage composé spécialement pour le Grand-Opéra de Paris. Schlesinger ajoutait qu'il ne doutait pas du succès.

Cette offre était tentante, et il menaça Barbaja de l'accepter. Par bonheur... pour les Viennois, Mme Schrœder, qui était l'idole du public, eut l'idée de le supplier de diriger le *Freischutz* le jour de son bénéfice. Après beaucoup d'hésitations Weber, qui tenait et à bon droit Mme Schrœder en grande estime, y consentit; mais il y mit pour condition que son opéra serait exécuté dans toute son intégrité, et il fit tant et si bien qu'on lui rendit ses balles, son ermite et son Samiel. Cette représentation ne fut qu'un long triomphe pour Weber, qui, dès lors, rompit ses négociations avec Schlesinger et ne songea plus qu'à étudier les ressources que lui présentait Vienne pour *Euryanthe*... Satisfait de son examen, il retourna, après un mois de séjour dans cette ville, à Dresde, où, peu de jours après son arrivée, sa femme lui donna un fils, qui reçut, en l'honneur du héros du *Freischutz*, le prénom de Max. Ce fils n'est autre que le pieux biographe auquel nous empruntons le récit de la vie du grand homme qui nous occupe.

EDMOND NEUKOMM.

(*La suite prochainement.*)

THÉATRE IMPÉRIAL ITALIEN.

Lucrezia Borgia.

Décidément, la *Contessina* joue de malheur! On l'avait annoncée pour mardi dernier, et c'était Mlle Krauss qui devait remplir le rôle créé par Mme Tiberini, pris ensuite par Mlle Ricci; ce beau rôle d'Herminie, moitié d'artiste dramatique, moitié de cantatrice légère, et que le musicien a caressé le plus amoureusement. Mais une indisposition de M. Fraschini a forcé la direction à changer brusquement l'affiche. C'est dommage, car les représentations du célèbre ténor sont comptées; le temps qu'il doit rester à Paris lui est mesuré d'une main avare. A moins donc que M. Nicolini ne lui succède dans le rôle de Conrad, — qui doit lui aller à merveille, — on pourrait craindre que la nouvelle série des représentations de l'ouvrage du prince Poniatowski ne fût courte. La première l'a été déjà trop.

C'est par *Lucrezia Borgia* qu'on a remplacé l'œuvre de l'artiste patricien.

Mais, là aussi, il devait y avoir un accroc : cette fois c'était Nicolini qui était enrhumé. Il y a, paraît-il, une épidémie parmi les ténors. Nicolini devait chanter à la place de Fraschini. C'est Palermi qui a chanté à la place de Nicolini. Palermi n'est pas précisément le ténor des opéras dramatiques. Il excelle dans le genre léger; bon vocaliste, il a tout à gagner en s'enfermant dans le répertoire rossinien, ou en ne choisissant que les partitions des autres compositeurs dans lesquelles le chant l'emporte sur l'élément dramatique. *Lucrezia Borgia*, malgré les ravissantes mélodies qui composent la plus grande partie du rôle de Gennaro, n'est pas de ce nombre. Toutefois, il faut savoir gré au jeune tenorino du zèle qu'il a déployé et surtout de la complaisance dont il a fait preuve en chantant cet opéra au pied levé, comme l'on dit.

Par bonheur, les autres rôles étaient distribués avec intelligence et parfaitement appropriés aux moyens des divers interprètes : Mlle Krauss, Mlle Grossi, M. Steller.

Steller, on le sait, a débuté par cet opéra. Sa belle prestance, son organe mâle et robuste, une certaine noblesse dans le jeu, je ne sais quoi de saccadé et de véhément dans les passages dramatiques, en font un don Alphonse excellent. A notre avis, ce rôle, qui paraissait effacé, a été relevé par le nouveau baryton de la place Ventadour. La *stretta* de son air, sur des paroles qui ressemblent un peu trop à un *entrefilet* de journal politique, cette *stretta* plutôt diplomatique que musicale, a été enlevée par M. Steller d'une façon très-heureuse. Jamais on ne l'avait tant applaudie; il l'a fait ressortir admirablement. On oublie la question de droits des gens dont elle traite pour ne s'occuper que du talent de l'artiste, que de la vigueur avec laquelle il l'attaque. Il a surtout des effets de colère concentrée trouvés avec une intelligence peu commune. — Dans le trio aussi, ce modèle de déclamation lyrique, M. Steller s'est montré aussi excellent acteur que chanteur distingué.

Le rôle d'Orsini est le bonheur des contralti. Il a la délicieuse romance : *Nella fatal di Rimini*; il a le fameux brindisi : *Il segreto per esser felici*. Ces deux morceaux, d'un effet certain, suffisent à l'artiste, si bornés que soient ses moyens, pour la faire applaudir. C'est le compositeur qu'on applaudit dans la cantatrice; mais, quand on est assez heureux pour posséder un contralto de la force et du talent de Mlle Grossi, on applaudit tout à la fois et la musique et l'exécution, et l'on redemande le brindisi.

Nous avons gardé Mlle Krauss pour la fin, peut-être pour nous conformer aux paroles de l'Écriture : « Les derniers seront les premiers. »

Mlle Krauss est musicienne et cantatrice hors ligne. Elle a la voix, elle a la physionomie, elle a le jeu; elle sent ce qu'elle dit, et le dit à ravir. Quand elle apparaît masquée, au premier acte, pour contempler son fils Gennaro assoupi, on la dirait descendue du cadre de quelque tableau de l'école vénitienne. On s'étonne de l'entendre chanter, d'un voix si douce, ces tendres paroles :

Com' è bello! quale incanto;

ce sont les baisers maternels de la tigresse! Mais, plus tard, lorsqu'Orsini lui arrache ce masque au travers duquel on voyait ses yeux lancer des éclairs, la femme se révèle, le sang des Borgia bouillonne dans ses veines; ces hommes, qui l'ont insultée en frissonnent : ils devinent qu'ils paieront cher leur outrage.

Dans le trio, lorsque tremblante, éperdue, folle de crainte et de terreur, elle implore d'un regard don Alfonso, qui la courbe sous sa cruelle et froide ironie, Mlle Krauss est vraiment remarquable de sentiment dramatique. Et notez qu'il en faut beaucoup, car chacun des morceaux qu'elle chante dans cet opéra est d'une couleur et d'un caractère différents : il y a la mère, la femme tantôt révoltée, tantôt soumise, la vengeresse; tendresses, prières, menaces, défis, désespoir, il y a de tout dans ce rôle multiple et changeant.

Mlle Krauss, répétons-le, l'a chanté et joué avec un talent égal au succès; et ce succès a été immense, légitime, mérité.

Nous l'attendons avec impatience dans le rôle de la *Contessina*. Comment la sombre et terrifiante Lucrèce deviendra-t-elle la coquette et vaniteuse Herminie? Nous verrons.

ELIAS DE RAUZE.

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE.

Jacques Baur. *Chœur des Évêques, de* L'AFRICAINE, *transcrit pour piano.* — **Térésa Carreno.** *Fantaisie sur* L'AFRICAINE, *pour piano.*

La transcription du Chœur des Évêques de *l'Africaine* a fourni à M. Jacques Baur l'occasion d'écrire quelques pages d'un haut intérêt et d'une *maëstria* saisissante. Ce magnifique morceau, l'une des plus splendides inspirations de Meyerbeer, ne pouvait manquer d'exercer son influence sur le talent du transcripteur, qui s'est maintenu constamment, dans cette œuvre courte et substantielle, à une grande élévation, bien digne de son sujet. On peut prédire avec assurance que ses efforts n'auront pas été stériles.

La Fantaisie de Térésa Carreno a plus d'étendue, et ne se borne pas à un seul morceau de l'opéra posthume de l'auteur des *Huguenots*. C'est en quelque sorte la quintessence des beautés de cette partition grandiose. L'arrangeuse, pianiste d'un mérite reconnu, a fait preuve, dans sa Fantaisie, d'un goût parfait, uni à la science la plus pure et à la mise en œuvre la plus complète des ressources de son instrument.

Ernest Stoeger.— *Trois morceaux de concert :* 1° IMPROMPTU-SCHERZO; 2° PRÉLUDE; 3° NOVELLETTA, *pour le piano.*

Nous ne saurions trop appeler l'attention sur ces œuvres nouvelles de M. Ernest Stoeger, un jeune et brillant artiste, qui n'est pas moins digne d'intérêt comme compositeur que comme virtuose. Nous avons vu et entendu l'effet produit par ces trois morceaux de concert, et nous pouvons attester qu'il est considérable. Il est vrai que les doigts d'acier de l'auteur leur donnent un cachet d'autorité et de puissance auquel il n'est pas fort aisé d'atteindre. Il n'y a pas là pourtant d'obstacle infranchissable, et l'on peut encore, après lui, arriver à un résultat satisfaisant.

L'*Impromptu-Scherzo*, tout plein de détails piquants et divers, est une étude attachante pour l'agilité de la main et pour la mesure à contretemps. Les développements de ce morceau ont permis à M. Stoeger d'y affirmer la réalité de son savoir harmonique, qui est incontestable. Le *Prélude* a moins d'ampleur, mais, en peu de pages, il offre un rare exemple de style et d'expression. Enfin, la *Novelletta* est une délicieuse fantaisie, dont le thème principal s'impose forcément à la mémoire, en raison de son originalité, et dont le passage par octaves rapides présente un sujet de difficultés à vaincre pour la justesse du doigté. Chez M. Stoeger, les procédés de l'exécution marchent toujours de pair avec ceux de l'inspiration musicale.

Ch. A. Palmer. — MURMURES, *nocturne, étude pour le piano;* SI VOUS N'AVEZ RIEN A ME DIRE, *poésie de Victor Hugo, pour le chant.*

Sous le titre de *Murmures*, M. Palmer, pianiste distingué, vient de faire paraître un nocturne-étude, qui se recommande par des qualités essentielles. Après un largo d'une quinzaine de mesures plaquées en accords graves, le compositeur entre immédiatement en matière par l'exposition d'un chant calme et soutenu, dont la clarté est exemplaire, et dont le charme égale la simplicité. Repris en sous-œuvre, ce chant est agrémenté de délicates broderies, murmurées pour ainsi dire par la main droite et se fondant dans un *pianissimo* final. C'est ainsi que le titre est justifié.

Les jolis couplets de Victor Hugo : *Si vous n'avez rien à me dire*, ont été mis déjà plusieurs fois en musique, et non sans succès. Ces précédents n'ont pas effrayé M. Palmer, qui a eu parfaitement raison de ne pas reculer devant la concurrence, car l'inspiration que lui a suggérée la poésie de l'illustre auteur d'*Hernani* est neuve et piquante. Nous croyons que, comme ses aînées, elle obtiendra la faveur des salons, qu'elle mérite à tous égards.

J.-P. Goldberg. — LE MESSAGE (DIE POTSCHAFT), *mélodie caractéristique.*

On a fait bien des mélodies sur les hirondelles, ces messagères complaisantes qui emportent tour à tour avec elles un souvenir d'amour ou une plainte d'exilé. C'est presque un lieu commun, qui n'aurait plus sa raison d'être s'il n'était rajeuni par une poésie nouvelle et charmante comme celle de M. Ph. Théolier. Le plus grand éloge qu'on puisse faire de ses vers, c'est qu'ils ont inspiré à M. Goldberg un chant caractéristique, qui remue et caresse les fibres les plus intimes du cœur. La couleur germanique de cette mélodie lui prête une certaine ressemblance avec les *Lieders* d'outre-Rhin. Il n'est pas inutile d'ajouter, pour compléter ce rapprochement, qu'une version allemande est jointe, dans le texte, aux paroles françaises de M. Théolier.

J.-B. Duvernoy. FANTAISIE BRILLANTE *sur* LES DRAGONS DE VILLARS, *pour le piano.* — **E. Ketterer.** FANTAISIE BRILLANTE *sur le même opéra.*

Il semble que MM. Duvernoy et Ketterer, en venant, à leur tour, commenter l'opéra de M. Aimé Maillart, si longtemps après son apparition, ne soient que des retardataires qui ont laissé passer l'heure de la moisson et qui arrivent quand les blés sont rentrés. Mais il est bon de considérer que l'Opéra-Comique, en prenant à son répertoire *les Dragons de Villars*, vient de leur donner une seconde existence qui, à tous les points de vue, recommence et même dépasse la première. Les commentateurs peuvent donc de nouveau se mettre à l'œuvre, sans craindre de prêcher dans le désert.

Nous n'avons pas à énumérer les morceaux saillants de ce remarquable ouvrage; ils sont nombreux, et les compositeurs n'ont que l'embarras du choix pour en faire le sujet de leurs arrangements. M. Duvernoy, dans une Fantaisie brillante et très-habilement agencée, a jeté son dévolu sur les thèmes : *Espoir charmant!* et : *Oui, c'est moi qu'il a choisie*, du grand air de Rose Friquet. Ces deux principaux motifs sont liés par de légers fragments qui complètent un ensemble des plus agréables et des plus gracieux. — Quant à M. Ketterer, il s'est emparé aussi de la romance : *Espoir charmant!* qu'il a ornée de ces étincelantes broderies dont il a le secret, et, par une ingénieuse transition, il y a joint les couplets devenus populaires de la *Clochette de l'Ermite*. On retrouve dans cette Fantaisie toutes les qualités de composition et de style qui distinguent les œuvres de l'éminent pianiste.

La Cour impériale vient de faire une application très-importante de la loi rendue en 1866 sur la propriété littéraire et artistique.

Divers sculpteurs et fabricants de bronze avaient intenté à d'autres fabricants un procès en contrefaçon de statuettes et d'animaux dont il sont les auteurs ou les cessionnaires. Un jugement du Tribunal de première instance leur avait donné gain de cause. Deux des prévenus avaient interjeté appel. Mais la Cour, dans un arrêt rendu le 19 mars dernier et fortement motivé, a mis cet appel au néant, et les a condamnés comme contrefacteurs.

Il ressort de ce jugement que :

« Les lois du 8 avril 1854 et du 14 juillet 1866, qui ont prolongé la durée des droits des veuves et des héritiers des auteurs et artistes, s'appliquent indistinctement à toutes les œuvres non tombées dans le domaine public.

» En conséquence, bien qu'en principe les droits résultant d'une succession se trouvent déterminés par la législation en vigueur, au moment du décès, les veuves et héritiers des auteurs et artistes décédés antérieurement aux lois de 1854 et 1866 ont profité des diverses prolongations de droit accordées par ces lois.

» Vainement soutiendrait-on que le terme fixé par la législation antérieure constituait un droit acquis pour le public, et que ce serait donner aux lois nouvelles un effet rétroactif. Tant qu'une œuvre littéraire ou artistique n'est pas tombée dans le domaine public, il ne peut y avoir qu'une expectative et non un droit acquis.

» En admettant que les lois de 1855 et 1866 doivent, pour les œuvres des auteurs et artistes décédés avant leur promulgation, profiter aux veuves et héritiers de préférence aux cessionnaires, la déclaration des ayants cause de l'auteur ou de l'artiste qu'ils entendent continuer aux cessionnaires le bénéfice de la cession, suffit pour légitimer les poursuites en contrefaçon intentées par ces derniers. »

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné, lundi et mercredi, *Hamlet*, et vendredi *Herculanum*. On répète aujourd'hui et on répétera mardi généralement *les Huguenots*, dont la reprise aura lieu mercredi ou vendredi. — Par suite d'une indisposition prolongée de M. Petitpa, la direction a chargé M. Justament de s'occuper de la chorégraphie. C'est à tort qu'on a dit qu'il y serait fait des additions de musique; il n'en existe pas d'autre que celle qui a été entendue dès l'origine; mais le divertissement a reçu une nouvelle disposition très-heureuse et qui produira sans aucun doute beaucoup d'effet.

*** Dimanche dernier le théâtre de l'Opéra-Comique donnait *le Chalet* pour le début de Mlle Guillot, prix du Conservatoire. Un accueil des plus encourageants a été fait à cette jeune artiste, qui compte à peine dix-sept ans; elle possède un physique gracieux et sympathique, joue avec intelligence et chante fort agréablement. Elle doit continuer ses débuts par le rôle d'Irma du *Maçon*.

*** Mercredi a reparu *Mignon*, qu'une indisposition de Mme Galli-Marié ajournait depuis un quinzaine. L'opéra d'Amb. Thomas n'a pas reçu un accueil moins chaleureux que s'il ne comptait pas déjà 160 représentations. Tous les interprètes y ont été fêtés, particulièrement Mme Galli-Marié à laquelle on a prodigué les *bis*, les rappels et les bouquets, et l'excellent Couderc qui reprenait son rôle de Laerte, l'une de

ses meilleures créations. Mme Adelina Patti assistait à la représentation et donnait le signal des applaudissements.

*** *La Fontaine de Berny*, tel est le titre d'un opéra-comique en un acte, paroles de MM. Michel Carré et Albéric Second, musique de M. Ad. Nibelle, qu'on va mettre prochainement en répétition au même théâtre.

*** Onze représentations de Mme A. Patti, données pendant le mois d'octobre, ont produit à la direction du théâtre Italien la somme de 147,942 francs, soit une moyenne de 13,449 francs par représentation, et cela malgré huit services de première faits à la presse.

*** Mlle Hauck, dont nous avons annoncé le grand succès à Londres, sera de retour à Paris à la fin de ce mois, où elle doit commencer ses représentations au théâtre Italien.

*** Au théâtre Lyrique, mardi dernier, au lendemain de *Martha* et du *Val d'Andorre*, *le Barbier de Séville* s'est produit. Le public n'a pas manqué et ne manquera pas d'aller se délecter à ce chef-d'œuvre qui, depuis bien longtemps, n'avait pas été chanté en français. La partition rossinienne servait de début, dans le rôle de Figaro, à M. Aubéry, premier prix de chant et d'opéra-comique aux derniers concours du Conservatoire, et élève de Vauthrot. Ce jeune artiste, originaire de Toulouse, s'est heureusement tiré de cette épreuve difficile. Sa voix manque de puissance dans le médium et le timbre pourrait en être plus agréable, mais il chante habilement et il a dit avec esprit et un excellent sentiment musical les parties les plus périlleuses de son rôle. C'est, en résumé, un bon début et qui permet de bien augurer de l'avenir de cet intelligent chanteur et comédien. — Le rôle difficile d'Almaviva incombait à M. Blum, qui s'est fait entendre, il y a quelques années, ce nous semble, dans *Rigoletto*. Voix sympathique et pure, vocalisation facile, méthode excellente, M. Blum a tout ce qu'il faut pour réussir, à la condition d'introduire un peu de chaleur dans son jeu et de surmonter l'effroi qui paralyse ses moyens. — Mlle Jeanne Devriès, sous les traits de Rosine, a plutôt conquis que véritablement séduit le public. Sa voix étendue et exercée, son exécution brillante, sa virtuosité qui vise aux difficultés pour les surmonter avec un rare bonheur, manquent un peu de charme et de sentiment. — MM. Wartel et Labat ont fort bien tenu les rôles des deux basses. — L'orchestre, sous la direction de M. Mangin, s'est acquitté de sa tâche avec un ensemble, une finesse et une précision remarquables. — La seconde représentation du *Barbier* a été très-belle et a valu à Mlle Devriès d'unanimes applaudissements. Ce succès et celui du *Val d'Andorre*, joué déjà sept fois devant une salle comble, a décidé la direction à ne donner que dans quelques jours la reprise d'*Iphigénie en Tauride*, de Gluck, auquel elle travaille depuis son entrée en possession et qui est toute prête.

*** Le théâtre des Bouffes-Parisiens, dont le public élégant a réappris le chemin, a modifié son spectacle la semaine dernière. *La Chanson de Fortunio* et *Jeanne qui pleure et Jean qui rit* ont été repris, cette dernière pièce pour la rentrée de Désiré. Mlle Périer, le nouveau Valentin de *la Chanson*, n'a pas tout à fait tenu ce qu'elle promettait dans le *Fifre enchanté*. L'interprétation générale n'était pas d'ailleurs irréprochable — Le retour de Désiré a été fêté par de chaleureux applaudissements. — Mlle Fonti, dans le double rôle de Jean et de Jeanne, s'est fait surtout remarquer comme chanteuse.

*** Par suite d'une indisposition d'Arsandaux, le théâtre des Fantaisies-Parisiennes ne donnera que demain la reprise de *la Fête du village voisin*, opéra de Boïeldieu. Il sera interprété par Thierry, Mortier, Arsandaux, Davoust, Mmes Cazal, Flachat, Decroix, Persini.

*** Au nombre des ouvrages mis à l'étude par ce théâtre, nous devons mentionner le charmant opéra-comique d'Adolphe Adam, *la Poupée de Nuremberg*, qui obtint dans le temps un si grand succès au théâtre Lyrique.

*** La nouvelle direction des Folies-Marigny vient de s'annoncer par deux succès : celui d'un charmant vaudeville, *A qui le faux-col?* et d'une opérette, *Jean qui pleure et Jean qui rit*, dont la musique fait honneur à M. Marc Chautagne. Il y a là une chanson du *Vieillard* très-réussie. Les deux ouvrages sont fort bien interprétés. — Aux soins que prend M. Montaubry, on peut s'attendre à voir la petite scène des Champs-Élysées acquérir une véritable importance.

*** Le théâtre du Palais-Royal vient de reprendre une des meilleures bouffonneries de son répertoire, *le Brésilien*. On se rappelle la vogue immense qu'obtint *la Chanson du Brésilien*, d'Offenbach, intercalée dans la pièce, et que chantaient d'une façon si plaisante Brasseur et Gil-Pérez.

*** Les principales scènes de France et de l'étranger s'apprêtent à monter *la Périchole*, qui continue à remplir tous les soirs la salle des Variétés. On la répète au théâtre des Galeries, à Bruxelles, qui sera le premier à la représenter.

*** A Lorient, la première représentation de *la Grande-Duchesse* a été un succès complet et définitivement consacré sur cette scène par les représentations qui ont suivi. Ensemble excellent; mise en scène luxueuse; costumes et décors d'une fraîcheur printanière. Mme Libert est une souveraine des plus excentriques, M. Gilbert un Fritz étourdissant de naïveté. Cela a été une belle partie pour la direction et bien gagnée.

*** Pendant le règne de la reine Isabelle II, la censure avait interdit la représentation, en Espagne, de *la Grande-Duchesse de Gerolstein*. A peine l'ordre de choses a-t-il été changé, que le directeur du théâtre des *Bufos* s'est empressé de faire traduire l'opéra d'Offenbach en espagnol, et la première représentation a dû en avoir lieu hier.

*** On nous écrit de Saint-Pétersbourg : « Le ballet *le Roi Candaule*, qui vient d'être donné au bénéfice de notre première danseuse Mlle Dor, a obtenu le plus éclatant succès. Le scenario est de M. de Saint-Georges, la chorégraphie de Marius Petipa, et la musique de Pugny. Les décors sont merveilleux et l'on a particulièrement applaudi les 3e, 4e et dernier tableaux, qui représentent une forêt, le camp des Lydiens, l'entrée triomphale à Sardes, la salle des bains de la reine, la chambre à coucher de Candaule, le festin du deuxième mariage. Les costumes, faits à Paris, sont d'une richesse inouïe, et on compte sur une vogue analogue à celle qu'obtint, il y a quelques années, *la Fille de Pharaon*. La salle était comble et toute la Cour assistait à cette représentation, qui a valu à la bénéficiaire des cadeaux d'une grande valeur. — Au théâtre Michel, on a représenté *Fleur de Thé*, malheureusement sans la *Schneider* de notre théâtre, Mme Deveria ; l'accueil fait à la charmante opérette de Ch. Lecocq s'en est un peu ressenti, mais on n'en a pas moins apprécié le mérite de l'œuvre.»— De Moscou, les nouvelles ne sont pas moins brillantes : « les représentations du Théâtre Italien font fureur et les chefs-d'œuvre s'y succèdent avec une rapidité qui fait le plus grand honneur à l'activité et au goût de la Direction. Les deux étoiles de la troupe sont Désirée Artôt et le ténor Stagno; notre prima donna a retrouvé les ovations enthousiastes, les triomphes qui ont signalé son apparition sur la scène de Moscou la sa son dernière. Elle passionne littéralement notre public qui n'a d'yeux et d'oreilles que pour sa cantatrice favorite. La ville de Moscou est inondée des produits les plus variés qui ont tous pour estampille le nom de votre célèbre compatriote; on ne voit que : gâteaux Artôt, gants Artôt, cigarettes Artôt, etc., etc. » Le rôle de Valentine des *Huguenots* a été l'occasion d'un nouveau triomphe pour la grande artiste, admirablement secondée par Stagno, qui possède une magnifique voix de ténor, à laquelle il joint un talent de comédien et de chanteur de premier ordre. — Deux cantatrices de mérite ont aussi débuté : l'une, Mme Benati, dans *Il Barbiere;* l'autre, Mme Ferucci, — superbe personne possédant une admirable et puissante voix de mezzo-soprano qu'elle conduit avec beaucoup d'art, — dans la *Muta di Portici*, donnée au bénéfice du chef d'orchestre Joseph Dupont. Le chef-d'œuvre d'Auber avait été monté avec un soin extrême et un grand luxe de mise en scène. Le tableau final est d'un effet magique, la scène immense du Théâtre Impérial (la plus grande de l'Europe) convenant admirablement à ces spectacles grandioses. — Antoine Rubinstein vient d'arriver et a annoncé plusieurs séances de musique classique, lesquelles promettent d'être extrêmement intéressantes.—Les concerts du Conservatoire, sous la direction de Nicolas Rubinstein, auront lieu seulement en janvier après la saison italienne, qui finira vers cette époque.

*** Quatre capitalistes anglais viennent de faire construire à Londres, dans le Strand, un théâtre qui a coûté deux millions, et dont l'inauguration aura lieu le 24 décembre prochain. Son nom est *Gaiety;* son directeur, M. Hollingshead, ancien administrateur de l'Alhambra. Tout le service intérieur sera fait par des femmes qui, au lieu de payer la direction seront rétribuées par elles. Des lorgnettes seront mises gratuitement à la disposition du public. Des jets d'eau de Cologne jailliront dans les endroits indispensables. Un service télégraphique partant de la direction communiquera avec tous les dépositaires de billets de Londres. Toutes les places seront numérotées ; la location ne se paiera pas en sus du prix du bureau. Deux grands cafés-restaurants, communiquant avec le théâtre, resteront ouverts jusqu'à une heure du matin et donneront la facilité de souper sans sortir. Les genres exploités seront le drame, l'opérette, le ballet et les clowns. Le spectacle d'ouverture se compose de : *les Deux Arlequins*, opérette ; *On the Cards* (l'escamoteur), drame en trois actes ; et une parodie de *Robert le Diable*.

*** Un agent théâtral très-accrédité à Milan, M. le docteur Giuseppe Lamperti, vient de faire paraître, dans cette ville, une brochure très-remarquable sur la question, vitale pour Milan, de la dotation du grand théâtre de la Scala. Ses réflexions viennent à l'appui de la sentence prononcée en première instance, il y a quelques mois, et qui impose au gouvernement l'obligation de ne point laisser péricliter une institution d'une aussi grande importance artistique. M. Lamperti demande le rétablissement de la subvention de 300,000 *lire* italiennes, quelques sacrifices de la part du municipe, propose une réorganisation complète de l'administration intérieure, et indique plusieurs mesures à prendre pour réaliser des économies, bien nécessaires dans une entreprise devenue ruineuse. — La Canobbiana, le seul théâtre *royal* de Milan avec la Scala, serait, dans son projet, réservée aux jeunes compositeurs, sous le nom de *Theatro Lirico*.

*** Un procès qui soulève une question intéressante, relative aux droits réciproques des collaborateurs d'une œuvre dramatique lyrique, surgit en ce moment entre M. J. Offenbach d'une part, et M. Martinet, directeur des Fantaisies-Parisiennes, de l'autre, à l'occasion des représentations de l'opérette « *Le* 66, » sur le théâtre de ce dernier. C'est avec l'autorisation de l'auteur des paroles que M. Martinet a joué cette pièce,

et aujourd'hui le compositeur, dont les intérêts se trouveraient lésés par le peu de produit qu'il tire de son œuvre, prétend avoir le droit de la retirer pour la porter à un autre théâtre. Il en appelle aux tribunaux et compte épuiser tous les degrés de juridiction nécessaires pour faire fixer un point d'une si grande importance pour son nombreux répertoire.

*** Demain représentation à l'Eldorado de la parodie *la Pericolle*, jouée par Mlle Chrétienne, MM. Perrin et Adolphe. Cette excentricité est due à la plume de MM. Blondelet et Baumaine.

NOUVELLES DIVERSES.

*** Les examens annuels du Conservatoire pour l'admission aux places vacantes dans les classes de chant ont eu lieu jeudi et vendredi de la semaine dernière. — Le jury se composait de MM. Auber, président; Ambroise Thomas, V. Massé, Bazin, Emile Perrin, Georges Hainl, Masset. Ces messieurs ont entendu deux cent quarante-huit candidats; une cinquantaine seulement ont été reçus, parmi lesquels deux pensionnaires, l'un ténor et l'autre baryton, doués de très-belles voix.

*** Voici le programme du quatrième concert populaire de musique classique qui sera donné aujourd'hui à 2 heures, au cirque Napoléon, sous la direction de J. Pasdeloup : 1° symphonie en *ut* majeur (op. 34) de Mozart; — 2° adagio de la symphonie *l'Océan* de A. Rubinstein; — 3° ouverture de concert (op. 7), première audition, de J. Rietz; — 4° prélude du 5e acte de *l'Africaine* de Meyerbeer; — 5° *Songe d'une nuit d'été* de Mendelssohn (ouverture,—allegro appassionato,—scherzo,—nocturne,—marche.)

*** Le dernier numéro de *l'Art musical* contenait une lettre adressée de Shang-Haï à M. Azevedo, par un artiste que tout le monde se rappellera, Rémusat, flûtiste aussi distingué qu'il était original et gai, Rémusat, que l'on avait cru mort pendant quelque temps et que son caractère aventureux avait, après de longs voyages, poussé jusqu'en Chine où, après des efforts et un travail inouï, il est parvenu à planter le drapeau de la bonne musique. Il a réussi à y créer, d'un modeste quatuor, seul alors à la personnifier, une société de plus de trente instrumentistes et de vingt-cinq choristes formés la plupart par lui, et à y faire admettre quatre cent cinquante membres honoraires. Anglais, Allemands et Français l'ont suivi dans cette voie et ont fait construire des théâtres; de sorte que Shang-Haï n'aura bientôt plus, grâce à la flûte et au bâton de chef d'orchestre de Rémusat, devenu l'homme important, rien à envier à l'Europe. « Enfin, dit-il, je viens de recevoir par la dernière malle la partition et les parties d'orchestre du *Stabat Mater* de notre grand Rossini, et il sera exécuté dans les premiers jours d'octobre... » Qui aurait dit, il y a dix ans, qu'on exécuterait à Shang-Haï le *Stabat* de Rossini?.... —Au reste, Rémusat n'est pas le seul qui cherche à gagner le Céleste Empire à la musique européenne. : Un pianiste hongrois, Franz Jachimek, qui a déjà parcouru la Sibérie, la Perse et le Japon, a conçu et exécuté la téméraire idée de donner quelques concerts dans la ville de Pékin. Il a eu chaque fois un public fort respectable, composé du corps diplomatique, de négociants européens, et, pour une bonne part, de mandarins et de riches particuliers chinois.

*** M. Lemmens, le savant professeur d'orgue des Conservatoires de Bruxelles et de Londres, est attendu à Paris cette semaine. On nous fait espérer que ce célèbre organiste se fera entendre sur les grandes orgues de Notre-Dame et de la Trinité récemment construites par la maison A. Cavaillé-Coll.

*** Outre Rubinstein et Mme Neruda, nous entendrons aussi très-probablement cet hiver Carl Tausig, le célèbre pianiste, et le non moins célèbre violoniste Wilhelmj.

*** Mme Miolan-Carvalho a l'intention de se faire entendre dans beaucoup de concerts cet hiver; elle s'est déjà engagée pour ceux des Sociétés philharmoniques de Roubaix, de Châlon-sur-Saône, de Bordeaux, d'Orléans, etc.

*** Nous n'avons pas à faire aujourd'hui l'éloge de l'école de chant de Duprez; les services qu'elle rend à l'art, les élèves qu'elle a formés ont suffisamment établi et son utilité et sa réputation. Mais nous devons signaler une amélioration d'une haute portée que le célèbre professeur vient d'y introduire. C'est l'adjonction d'un orchestre composé de musiciens de choix qui, au moins deux fois par mois, accompagnera les exercices du vendredi. On comprendra aisément l'immense avantage offert par cette innovation aux élèves qui se destinent au théâtre et qui n'auront plus ainsi à se préoccuper de la différence du chant au piano et du chant à l'orchestre. — L'école de Duprez aura été jusqu'à présent la seule qui ait pris une aussi coûteuse initiative; il convient d'en féliciter son éminent directeur.

*** Nous annoncions dernièrement que l'excellent violoniste Alfred Holmès venait de composer une grande symphonie ayant pour titre la *Jeunesse de Shakspeare*. On nous informe que M. Pasdeloup ayant pris connaissance de ce morceau, en a décidé spontanément la mise à l'étude pour être exécutée à l'un de ses prochains concerts populaires.

*** M. Kowalski, pianiste-compositeur des plus distingués, a terminé, le 29 octobre dernier, à Saint-Germain-en-Laye, par une très-belle soirée musicale, la tournée artistique qu'il avait entreprise, en compagnie de Mlles Schroeder et Praldi, de MM. Troy, le baryton et Lasserre, le violoniste, dans plusieurs villes de l'Ouest, du Midi et de la frontière d'Espagne. Partout, le public a répondu, avec le plus grand empressement, à l'appel de ces éminents artistes, et toujours de vifs applaudissements ont accueilli M. Kowalski dans l'exécution de son remarquable *Galop de concert* et du duo sur les *Huguenots*, de Thalberg et Bériot.

*** Vendredi dernier, un concert fort intéressant a été donné à Nantes, sous la direction de M. Bourgault-Ducoudray, au bénéfice de la Caisse de secours de l'Association philharmonique. Le programme comprenait, entre autres œuvres choisies, des chœurs de Palestrina, Orlando de Lassus, Haendel, Haydn, exécutés par les Sociétés chorales et un orchestre improvisé d'une façon d'autant plus satisfaisante, que c'était la première fois que l'on essayait à Nantes de réunir les éléments nécessaires à l'interprétation des œuvres chorales classiques (avec ou sans accompagnement). Les excellents instrumentistes MM. Weingartner, Bernard, Pusterle et Alexandre de Czeké ont prêté leurs concours à l'exécution de deux quatuors de Beethoven, dont le parfait ensemble a été accueilli avec enthousiasme. On a applaudi chaleureusement Mlle Marie Nondin, une cantatrice d'un très-beau talent, dans deux airs d'Auber. Les efforts de M. Bourgault-Ducoudray ne seront perdus ni pour la cause de la musique classique, ni pour la prospérité de l'Association philharmonique nantaise.

*** M. Al. Bourgault-Ducoudray, grand prix de Rome, fonde une société chorale d'hommes, composée d'artistes et de gens du monde. Cette société se propose spécialement d'exécuter des chœurs sans accompagnement. Les personnes qui désireraient en faire partie peuvent se présenter chez M. Bourgault-Ducoudray, boulevard de Magenta, 136, tous les jours entre onze heures et midi.

*** On nous écrit de New-York : « Mlle Kellogg, engagée par Max Strakosch pour une tournée artistique, vient de débuter ici de la façon la plus brillante. L'annonce de son concours à un concert composé de divers morceaux et du troisième acte de *Faust* avait attiré une affluence énorme au théâtre; la recette est montée à 10,000 francs. Mlle Kellogg excite le plus vif enthousiasme, qui s'est traduit de toutes les façons. — Puisqu'il est question de cette cantatrice, disons que la charmante valse chantée, dont Arditi lui a fait hommage, réunit tous les caractères d'une œuvre populaire sans vulgarité, et telle que la dédicace à la gracieuse cantatrice peut la faire supposer. La mélodie en est naturelle, entraînante, sans cesser d'être distinguée; il ne s'y trouve pas une note qui n'ait son effet, pas une phrase indifférente ou seulement mal placée. Le charme ne cesse qu'à la fin, et Arditi a su le graduer avec infiniment d'art. La *Kellogg-valse* atteindra, nous n'en doutons pas, au succès d'*Il Baccio*.

*** Par une lettre des plus aimables adressée à M. Ed. Tarbé et que publie *le Gaulois*, M. Henri de Pène informe ses lecteurs qu'il abandonne sa part de direction dans ce journal. L'intention de M. de Pène est de fonder une nouvelle feuille littéraire et politique destinée à remplacer *la Gazette des Etrangers*; elle aura pour titre *Paris*, et commencera à paraître le 15 de ce mois. La façon dont M. de Pène a contribué au succès qu'en si peu de temps *le Gaulois* a rencontré, ne laisse aucun doute sur celui qui attend sa nouvelle entreprise, et les nombreuses sympathies qu'il a sû se concilier en sont d'ailleurs la plus sûre garantie.

*** M. Arthur Pougin, notre collaborateur, vient de prendre la direction du *Paris-Magazine*, avec MM. Philibert Audebrand, Louis Moland, Henri Maret, Emile Maison, Louis Dépret, Charles Joliet, Emmanuel des Essarts, Hippolyte Philibert, Roger du Tranois, Alcide Dusollier, François Coppée, Xavier de Ricard, Emile Daclin, Jules Forni, H. Cazalis, Paul Verlaine, etc., pour collaborateurs.

*** Asger Hammerick, compositeur suédois, dont les œuvres sont empreintes au plus haut degré de la suavité et de la mélancolie des chœurs populaires scandinaves, chers aux étudiants de Copenhague et si heureusement intronisées en France par l'Orphéon de la ville de Paris, Asger Hammerick vient de terminer un grand opéra en cinq actes intitulé : *Hjalmar et Ingeborg*. Ceux qui l'on entendu en disent le plus grand bien.

*** Le journal barcelonais *Corre, vé y dite*, dont nous annonçions dernièrement l'apparition, a changé son titre dès le second numéro, et s'appelle maintenant *El Correo de Teatros*.

*** Le nouveau *Barbiere di Siviglia*, de Constantino Dall' Argine, vient de paraître chez l'éditeur Luigi Trebbi, à Bologne.

*** Sous le titre de *l'Echo des concerts et des théâtres*, il se publie quatre fois par mois un programme-revue des cafés-concerts, concerts-promenades, théâtres, bals, etc., dont M. Ch. Grou, propriétaire de la Librairie musicale et chansonnière est le directeur-gérant. Un public, des renseignements et des intérêts spéciaux assureront sans doute à ce journal la prospérité que, pour notre part, nous lui souhaitons bien sincèrement.

*** *Deux siècles à l'Opéra :* tel est le titre d'un volume publié chez

Dentu, dans lequel M. Nérée Desarbres, ancien secrétaire de la direction A. Royer, a groupé les documents principaux relatifs au passé de ce théâtre. Nous rattacherons l'examen de ce travail à celui de l'ouvrage, récemment paru, de M. Lud. Celler: *les Origines de l'Opéra*, qui le complète au point de vue historique.

*** Mme Clara Pfeiffer a repris ses cours d'études symphoniques à plusieurs pianos, — si utiles pour exercer les élèves à la musique d'ensemble, — à la succursale Pleyel, rue de Richelieu.

*** L'éminent professeur de chant Géraldy est de retour à Paris, et il reprend ses cours pour toute la saison d'hiver.

*** Les concerts de la salle Valentino ont décidément conquis la vogue. La direction a compris qu'ils devaient être spécialement réservés aux familles; aussi sont-ils devenus le rendez-vous à la mode de tout ce qui aime la bonne musique.

*** On annonce comme prochaine l'inauguration de grandes soirées dansantes qui doivent être données les mardi, vendredi et dimanche de chaque semaine au cirque des Champs-Elysées. En quelques jours, la salle déjà si belle du Cirque d'été, vient d'être transformée de la manière la plus splendide en un vrai palais, afin de l'approprier aux habitudes d'élégance et de comfort de la haute fashion parisienne, pour qui ces bals, d'un genre tout exceptionnel, ont été créés, et qui doivent devenir le rendez-vous de notre belle jeunesse dorée et des dames de la plus haute élégance. Pour tout dire en un mot, la salle est décorée dans le goût le plus exquis, avec des rideaux et des tentures soie et or; l'éclairage, déjà si splendide, est encore doublé par l'addition de huit lustres en cristal. L'orchestre sera dirigé par H. Marx et le célèbre café Tortoni y a élu domicile pour les rafraîchissements et les soupers.

*** Les amis et les admirateurs de Rossini, qu'avait rassurés la façon dont l'illustre maëstro avait supporté l'opération pratiquée par M. Nélaton, sont de nouveau inquiets. Les membres s'enflent et des dépôts d'eau se sont formés dans les jambes. Espérons encore que la science triomphera de ces fâcheuses complications.

*** M. Germain Delavigne, frère de l'auteur des *Enfants d'Édouard* et de *Louis XI*, est mort cette semaine à Montmorency, des suites d'un refroidissement. Il était âgé de soixante-seize ans. Ami et collaborateur de Scribe, M. Germain Delavigne, dès sa jeunesse et pendant les loisirs que lui créait sa position de garde-magasin du mobilier de la Couronne, sous le règne de Louis-Philippe, a écrit un très-grand nombre de pièces de théâtre, parmi lesquelles nous citerons, en ce qui nous concerne spécialement : *la Neige, le Maçon, la Vieille, les Mystères d'Udolphe*, opéras-comiques; *la Muette de Portici, Robert-le-Diable* (en collaboration), *la Nonne sanglante* et *Charles VI*, grands opéras. Sa manière était élégante et simple, non sans une certaine élévation, et son vers bien frappé se prêtait facilement aux exigences musicales. Le service funèbre de Germain Delavigne a eu lieu à Saint-Vincent-de-Paul : la Commission des auteurs et compositeurs dramatiques y était représentée par une députation.

*** Mme Delphine Calderon, artiste du théâtre Italien, vient d'avoir la douleur de perdre son mari.

*** S. A. le duc Ernest de Wurtemberg, qui avait épousé la cantatrice Nathalie Frassini, vient de mourir à Cobourg.

*** On n'a pas oublié la charmante danseuse russe, Mlle Mouravieff, qui reçut durant deux saisons un si chaleureux accueil au théâtre de l'Opéra. Elle avait quitté les théâtres impériaux de Saint-Pétersbourg pour faire un riche mariage; cette remarquable artiste vient de mourir prématurément à Kazan.

ÉTRANGER

*** *Bruxelles.* — La première représentation du *Premier Jour de bonheur* vient d'avoir lieu au théâtre de la Monnaie devant une salle comble. Le public a fait le meilleur accueil à ce charmant ouvrage, qui est interprété d'ailleurs avec une rare distinction par Jourdan et Mlle Marimon. On a beaucoup applaudi le duo et la romance du ténor, au premier acte, la chanson du petit Caporal et le finale du deuxième acte, de même que le rondo chanté par Guffroi au troisième. La chanson des Djinns, grâce à l'émotion de la débutante, Mlle Paula, n'a pas produit tout son effet; mais elle ne peut tarder à être appréciée comme tout le reste. — Le régisseur M. Potel a apporté tous ses soins à la mise en scène, qui est très-réussie.

*** *Londres.* — Les *Huguenots*, avec Mlle Tietjens et Mongini, ont fait salle comble samedi dernier à Covent-Garden. — Mlle Hauck a vu se confirmer pleinement son grand succès le mardi suivant, où elle a joué Zerline de *Don Giovanni*. Ce rôle semble avoir été écrit pour elle, tant elle y met de naturel et de grâce. — Les Concerts populaires du lundi (onzième année) recommenceront, le 16 novembre, sous la direction de M. Bénédict. Il en sera donné dix-neuf, et l'on y entendra comme d'habitude les artistes éminents qui ont nom Joachim, L. Strauss, Saintou, Piatti, Pauer, Ch. Hallé, Mmes Arabella Goddard et Clara Schumann.

*** *Bade.* — Un très-beau concert, auquel ont pris part Mmes Viardot, Orgéni, Elise Lang, Hélène Heermann, les chefs d'orchestre Carl Eckert et Miloslaw Kœnnemann, a été donné au bénéfice des inondés de la Suisse, dans les nouveaux salons de la Maison de Conversation, gracieusement mis par M. Dupressoir à la disposition des organisateurs de cette bonne œuvre. Malgré la saison avancée, la salle était pleine, et au premier rang des auditeurs on remarquait S. M. la reine de Prusse, LL. AA. le grand-duc et la grande-duchesse de Bade, S. A. R. le prince Wasa, lady Marie Hamilton, etc. La recette, qu'aucuns frais importants ne sont venus diminuer, a dépassé 1,500 francs.

Rotterdam. — Quatre représentations de *l'Africaine*, données dans le courant d'octobre, ont exercé une grande attraction sur le public; et cependant, dit la *Cœcilia*, l'exécution n'a pas été constamment irréprochable. — On a repris *Stradella*, de Flotow, avec beaucoup de succès.

*** *Stuttgard.* — L'oratorio *Eli*, de Michel Costa, a été exécuté avec un grand succès, le 3 novembre, dans le Kœnigsbau. Le nombre des exécutants était moindre qu'aux festivals anglais où cet ouvrage a été déjà donné; mais tous étaient des artistes de premier ordre, et il en est résulté un admirable ensemble, qui a parfaitement fait ressortir les beautés dont l'œuvre du célèbre chef d'orchestre est pleine. Les solistes étaient Mmes Klettner et Ellinger, MM. Schuttky, A. Jæger, Braun, Horn et Fromada. Le roi et la reine étaient présents. — *Eli* sera exécuté encore le jour des Rameaux. On a en outre demandé à Costa son autre oratorio *Naaman*, pour une époque encore indéterminée. — M. Camille Saint-Saëns, l'éminent pianiste-compositeur français, s'est fait entendre ici avec succès.

*** *Cologne.* — Le premier concert du Gürzenich a été donné le 20 octobre, sous l'habile direction de Ferd. Hiller. On y a beaucoup applaudi le violoniste russe, Besekirsky, et le chanteur Wallenreiter, de Londres.

*** *Leipzig.* — Au quatrième concert du Gewandhaus, le 29 octobre, l'intérêt s'est partagé entre la *Reformations-Symphonie* de Mendelssohn et l'exécution du second concerto de Weber (en *mi bémol*), par une jeune pianiste de Vienne, Mlle Gabrielle Joël, qui a fait preuve d'un sérieux talent. — L'*Euterpe* a donné, le 27, son premier concert, sous la direction de M. Jadassohn.

*** *Berlin.* — Rubinstein a donné un premier concert dans la salle de la Sing-Académie. Il a été à sa hauteur habituelle; on l'a salué des applaudissements les plus enthousiastes.

*** *Vienne.* — Le succès de *Mignon*, donnée pour la première fois le 24 octobre, a été complet. L'ouverture a été redemandée, et plusieurs morceaux auraient eu également les honneurs du *bis*, si un règlement récent ne l'interdisait pas pour les morceaux de chant. Les rôles étaient distribués à Mlles Ehnn (Mignon), Rabatinsky (Philine), MM. Walter (Wilhelm Meister), et Beck (Lothario). Toute la cour assistait à cette représentation, qui a été suivie de trois autres également brillantes.

*** *Naples.* — L'ouverture du théâtre San Carlo a eu lieu, le 24 octobre, avec l'opéra *Jone*, de Petrella. La représentation a pu à grande peine être terminée, et la toile s'est baissée au milieu des sifflets adressés au ténor et au baryton. — Le ballet nouveau de Borri, *Nephté*, n'a été guère mieux reçu; la Ferraris a cependant été applaudie. — Une seconde représentation n'a pu être achevée; et le théâtre s'est fermé pour une semaine. Il rouvrira avec *Fausto* et un nouvel impresario, M. Prestreau.

*** *Madrid.* — Mme Gueymard est arrivée et elle a débuté dans *Il Trovatore*. La vaillante artiste a été chaleureusement acclamée pendant tout le cours de la représentation, et rappelée après chaque acte. Tamberlick a partagé son succès.

*** *Lisbonne.* — *Fleur de Thé* continue d'attirer la foule, et la critique fait de grands éloges de la traduction portugaise due à MM. Oliveira et Mendès Leal.

Le Directeur S. DUFOUR.

Maestro E. MUZIO,

Ouverture d'un cours de chant exclusivement italien.

Chez lui, rue de Luxembourg, 5, au 1er.

Chez BRANDUS et DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu.

EN VENTE

LA PARTITION POUR CHANT ET PIANO

Format in-8°. DE L'OPÉRA-BOUFFE EN 2 ACTES *Prix net : 10 francs.*

LA PÉRICHOLE

Paroles de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy,

Musique de

J. Offenbach

LES AIRS DE CHANT DÉTACHÉS AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO.

Les Airs de Chant sans accompagnement, format in-8°, chaque net, 50 c.

Fantaisie brillante pour le Piano par E. Ketterer; 7 fr. 50 c.

DEUX BOUQUETS DE MÉLODIES PAR CRAMER, CH. 6 fr.

Petit duo à quatre mains par Rummel. — 6 fr.

FANTAISIE facile pour le violon, avec accompagnement de piano, par A. HERMAN; 7 fr. 50 c.

GRAND QUADRILLE PAR ARBAN. —=— GRANDE VALSE PAR STRAUSS

Pour le Piano et arrangé à 4 mains: chaque, 4 fr. 50 c. *Pour le Piano, 4 fr. 50. — La même, à 4 mains : 6 fr.*

Polka par Roques et Strauss, 4 fr. — **Polka-Mazurka par Lindheim,** 4 fr.

SOUS PRESSE : Morceau facile pour le Piano, par VALIQUET. — Quadrilles et Polka, par MEY et MARX.

Pour paraître incessamment : **LA PARTITION POUR PIANO SOLO** Format in-8° Prix net : 7 fr.

LA KELLOGG

Célèbre valse chantée, composée par

ARDITI

Prix : 6 fr. Avec paroles italiennes et françaises. *Prix : 6 fr.*

KELLOGG-VALSE

Pour le piano seul, composée par

ARDITI

Prix : 5 fr. Arrangée pour la danse, par L. Roques. *Prix : 5 fr.*

Stœger (E.). Douze morceaux caractéristiques, en 3 cahiers, chaque 9 »

1er cahier :

Prélude. Sérénade.
L'arrivée du printemps. Valse gracieuse.

2e cahier :

Entrée dans la forêt. Un rêve.
Chasse. Etude.

3e cahier :

Souvenir du temps passé. Scherzetto.
Promenade dans les champs. Adieu.

Nouvelles publications

DE L'ÉDITEUR G. HARTMANN,

19, boulevard de la Madeleine.

PIANO

Kruger (W.). Airs bohémiens russes, fantaisie brillante.. ..... 7 50
Neustedt (CH.). *Le Barbier de Séville,* fantaisie ..... 6 »
— Idylle..... 8 »
— Retraite bohémienne ..... 6 »
Rosenhain (J.). Rondo, quatrième solo de concours..... 6 »
— Styriennes nationales..... 6 »

CHANT

Bizet (G.). Berceuse..... 5 »
— La Chanson du fou. ..... 3 »
— La Coccinelle..... 5 »
— Ma vie a son secret..... 5 »
— Pastorale..... 4 »
— Rêve de la bien-aimée..... 5 »
Loret (CH.). Chanson de Barberine... 3 »
— Dernière larme..... 3 »
— Plainte..... 5 »
— Rayon d'amour..... 2 50
Saint-Saens (C.). A quoi bon entendre les oiseaux des bois... 3 »
— Le chant de ceux qui s'en vont sur mer ..... 5 »

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

—

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

—

Seul agent à Londres

S. ARTHUR CHAPELL,

45, New Bond Street.

—

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

Exposition Universelle de Londres 1862

MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à

ANTOINE COURTOIS

POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES,

ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

—

Facteur du Conservatoire et de l'Académie Impériale de Paris.

—

Agent à Saint-Pétersbourg:

A. BUTTNER,

Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre

—

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

35e Année. N° 46. 15 Novembre 1868.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger,
chez tous les Marchands de Musique, les Libraires,
et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

SOMMAIRE. — Mort de Rossini. — Théâtre impérial de l'Opéra : reprise des *Huguenots*, par **Elias de Rauze**. — Théâtre des Fantaisies-Parisiennes : reprise à ce théâtre de *la Fête du village voisin*, opéra-comique en trois actes, paroles de Sewrin, musique de Boïeldieu. — Léon Kreutzer (2e et dernier article), par **Arthur Pougin**. — Entrefilets. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

Rossini a succombé !.... Après quinze jours d'incertitudes, de douleurs et d'angoisses ; malgré les efforts de la science, les soins d'une femme et d'amis dévoués ; malgré les vœux ardents de tous les amis de l'Art ; en dépit de la sympathie universelle rayonnant comme une auréole autour de ce chevet glorieux, la Mort, l'impitoyable Mort n'a pas reculé et a emporté, vendredi 13 novembre, à minuit, par une soirée glaciale et brumeuse, ce génie lumineux entre tous !

L'Europe musicale pleure l'un de ses compositeurs dramatiques les plus illustres et les plus populaires. En Joachim Rossini, la musique perd une organisation merveilleuse servie par une rare finesse d'esprit

A l'âge de trente-sept ans, alors que tant d'autres luttent encore, Rossini avait atteint à des sommets assez élevés pour se condamner au silence — au grand regret de ses admirateurs et de ses amis — et pour échapper à la loi commune de ce sentiment noble et pur qui fait cultiver l'art pour lui-même.

Nous consacrerons une étude spéciale à cette grande mémoire, à ce génie impérissable.

L'écho des œuvres rossiniennes ne saurait d'ailleurs abandonner le domaine de l'art. Le *Barbier, Guillaume Tell, Otello*, le *Stabat* et tant d'autres de styles si différents feront toujours retentir leurs accents touchants, joyeux, passionnés ou religieux sur les grandes scènes des deux mondes et ne cesseront de soulever les transports d'enthousiasme des générations futures.

La mort n'a fait qu'idéaliser cette étonnante personnalité, que lui ouvrir le chemin de l'empyrée où les Grecs plaçaient leurs demi-dieux.

La France et Paris ont glorifié Rossini de son vivant. Paris s'apprête à rendre à ce mort illustre un dernier et éclatant hommage.

De telles funérailles ne peuvent être qu'une apothéose et comme la préface de l'immortalité.

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA.

Reprise des *Huguenots*.

Après l'excellente reprise de *Guillaume Tell* qui fut, l'on s'en souvient, une véritable restauration, le directeur de l'Opéra s'était appliqué à faire pour un des chefs-d'œuvre de Meyerbeer ce qu'il avait fait avec tant de succès pour le chef-d'œuvre rossinien. Il voulait reprendre *les Huguenots*, mais de façon à ne plus faire regretter les beaux jours de son apparition, qui furent en même temps ceux de son apothéose, quand les interprètes, ou plutôt les créateurs des principaux rôles étaient : Mlle Falcon, Nourrit, Levasseur, etc.

Tout ce qu'on peut mettre de zèle, de soins, de bon vouloir, de culte pour l'art, de vénération pour le Maître, d'amour pour les œuvres impérissables, M. Perrin l'employa à cette restauration.

Il semblait donc que le directeur de l'Opéra n'eût plus qu'à jouir et à faire jouir son public du succès de ses efforts ; mais il avait compté sans la *male-chance*, qui ne vient que trop souvent déjouer les projets les mieux combinés !

Ainsi, au jour même de l'épreuve, c'est Mlle Hisson, — comptée comme élément de grand intérêt dans une interprétation nouvelle

du rôle principal, — c'est Mlle Hisson, dont nous ne prétendons pas pour cela diminuer le mérite, qui fait défaut! — C'est Villaret, que l'intempérie de la saison cloue dans son lit! — Enfin c'est Mlle Battu, l'artiste vaillante, qui, malade dès la veille et comptant trop sur son courage, voit son magnifique talent compromis par son dévouement et son abnégation!

Aussi, regarder cette représentation comme le résultat vrai de la louable tentative de M. Perrin, serait injuste et intempestif. — Bornons-nous donc aujourd'hui à esquisser les grandes lignes accusées par la soirée d'avant-hier et qui ont largement suffi à faire briller, pour la 500e fois, du plus grand éclat, l'immortel chef-d'œuvre de Meyerbeer, c'est-à-dire : triomphe de Marie Sass; révélation du talent de Colin dans un rôle considéré comme l'un des plus lourds du répertoire et qu'il abordait à l'improviste après quelques heures de répétition; supériorité dans l'exécution par l'orchestre, par les chœurs, notamment au troisième acte et dans la Bénédiction des poignards; enfin comme accessoires, deux belles décorations peintes à neuf, des costumes de la plus grande richesse et l'addition au troisième acte d'un nouveau ballet qui a remplacé celui d'autrefois.

Ce rapide aperçu nous suffira pour distribuer à chacun sa part de mérite dans une reprise appelée à tenir avant quelques jours tout ce qu'elle avait promis.

En procédant par ordre, nous applaudirons Faure comme le public l'a applaudi dans ce rôle du comte de Nevers dont il a su doubler l'importance par la beauté de sa voix, sa tenue pleine de distinction chevaleresque et l'énergie de son accent à la grande scène de la Conspiration.

Nous ne louerons pas Belval sans restriction; lui aussi sans doute subissait quelque peu l'influence de la *malaria*. Toutefois, il faut signaler la belle part qu'il a prise au grand duo du troisième acte avec Valentine, et au trio du cinquième acte.

Valentine, c'était Marie Sass, attendue comme l'arc-en-ciel qui devait ramener la sérénité troublée ; Marie Sass qui, dans le beau duo avec Marcel, dans le grand duo du quatrième acte et dans le trio du cinquième, a eu tour à tour des élans de tendresse contenue, des accents de brûlante passion nuancés avec un talent infini, et qui font d'elle l'interprète née de ces grands rôles.

Nous disions que le jeune ténor Colin s'était révélé dans cette prise de possession improvisée du rôle de Raoul. Personne de ceux qui l'entendaient ne nous contredira; après avoir dit avec beaucoup de mesure et de justesse la difficile romance du premier acte, le duo avec la reine au deuxième, et s'être fait remarquer dans le septuor du troisième, il a montré dans le grand duo du quatrième les qualités les plus remarquables; c'est-à-dire une voix bien timbrée, passant aisément de la douceur à l'énergie, de l'ampleur dans la phrase et une grande expression dramatique. De même que Marie Sass, il a provoqué des bravos aussi enthousiastes que mérités. Après de nombreux rappels on a jeté à cette dernière une belle couronne de fleurs ornée de rubans.

David chantait le rôle de Saint-Bris; sa scène principale est celle de la Conspiration. Sa voix vibrante, le caractère sombre et fanatique dont il a su empreindre le personnage y ont produit le meilleur effet.

Mlle Beaugrand a été pour la danse l'étoile de la soirée; elle a eu des *échos* d'une légèreté, d'une correction étonnante, mais d'une audace à donner le vertige.

Les deux décorations nouvelles sont deux vrais tableaux; celui qui représente le Pré-aux-Clers fait le plus grand honneur à M. Cambon ; le site a été reproduit avec la plus grande fidélité d'après des dessins de l'époque.

Nous ne parlerons point de quelques rôles insuffisants tenus par des artistes que nous ne voulons pas affliger, puisqu'ils y seront nécessairement remplacés à la prochaine représentation.

Concluons plutôt en félicitant de nouveau—et quoi qu'on puisse dire—le directeur de notre première scène lyrique d'avoir consacré ses soins et sa bonne volonté à une reprise aussi importante et aussi généralement attendue.

ELIAS DE RAUZE.

THÉATRE DES FANTAISIES-PARISIENNES.

REPRISE A CE THÉATRE DE

LA FÊTE DU VILLAGE VOISIN,

Opéra-comique en trois actes, paroles de SEWRIN, *musique de* BOÏELDIEU.

(Première représentation le 11 novembre 1868.)

Il y a un peu plus d'un demi-siècle que ce charmant opéra de Boïeldieu fut représenté pour la première fois; il date du 5 mars 1816. Repris bien souvent depuis cette époque, nous croyons que sa dernière exhibition, à l'Opéra-Comique, remonte au mois de juillet 1857, où il fut joué pour les débuts du baryton Stockhausen.

Le théâtre des Fantaisies-Parisiennes, qui s'est imposé la louable tâche de remettre à la scène les opéras célèbres, délaissés à tort ou à raison par ses confrères subventionnés, ne pouvait faire un meilleur choix que celui de *la Fête du village voisin*. Le livret de Sewrin, inspiré par *les Jeux de l'amour et du hasard*, n'est pas, à coup sûr, un chef-d'œuvre d'esprit et d'invention; mais il n'est pas ennuyeux, il a une marche rapide, et il affecte en outre des proportions modestes qui ne dépassent pas les ressources d'un théâtre limité dans ses efforts, comme doit l'être celui des Fantaisies-Parisiennes. Il en résulte que cette pièce y est montée avec toute la perfection désirable.

Quant à la partition de Boïeldieu, elle est toujours ravissante. Quelques formules vieillies font à peine tache sur cette musique tout aimable et toute gracieuse, dont la plupart des mélodies ont conservé une saveur fraîche et parfumée, qu'on ne rencontre guère au même degré chez les compositeurs du temps. Nous n'avons pas à faire l'éloge de cette cavatine si connue : *Simple, innocente et joliette;* elle est dans toutes les mémoires. D'autres morceaux, dont on se souvient moins, ont pourtant aussi leur mérite et se recommandent par une foule d'éminentes qualités : l'ouverture, par exemple, un modèle de ces sortes de préfaces; l'air de la soubrette : *La gaieté sied à notre âge;* le trio du premier acte, l'air de la petite marchande, et surtout le délicieux quintette : *Quand la mémoire est infidèle*, où l'inspiration s'unit si bien à la science.

Le rôle de Henri, l'une des plus séduisantes créations de Martin, a été joué et chanté par Arsandaux d'une manière satisfaisante, quoique ce jeune baryton ne fût qu'incomplétement remis d'une indisposition assez sérieuse. La cavatine du troisième acte lui a valu plusieurs salves d'applaudissements. Mlles Cazat et Flachat ont été fort convenables, aussi bien au château qu'au village. Mlle Persini, la jeune et jolie marchande du deuxième acte, a bien dit ses couplets; Mme Decroix, qui justement remplissait ce petit rôle à la dernière reprise de l'Opéra-Comique, l'a échangé contre celui de la fermière Geneviève. Enfin, Mortier, Davoust et Thierry se sont acquittés à merveille de leurs divers personnages. Et comme il ne faut oublier personne, nous ajouterons que l'orchestre a fortement contribué au bon effet de cette interprétation. Il mérite les plus grands éloges.

D.

LÉON KREUTZER.

(2e et dernier article) (1).

D'un article publié dans *l'Union*, par M. Laurentie, peu de jours après la mort de Léon Kreutzer, j'extrais les lignes qui suivent. M. Laurentie, l'un des doyens, l'un des patriarches les plus honorés du journalisme contemporain (je puis le dire en toute franchise, car je suis loin de partager ses opinions), pouvait parler de son collaborateur presque comme un père, car il l'avait connu tout enfant, et la mère du jeune artiste l'avait pour ainsi dire chargé de son avenir.

« ... Léon Kreutzer, dit M. Laurentie, est le dernier qui emporte nos regrets et nos souvenirs. Je lui dois plus que d'autres un hommage; car sa mère me l'avait confié en quelque sorte comme un enfant, qui serait exposé parfois peut-être à ne savoir que faire de son génie.

» Cette mère, Mme Kreutzer, a laissé une longue trace dans la mémoire de ceux qui avaient vu son élégant petit salon de la rue Saint-Georges. Femme d'un esprit orné et d'un goût délicat, elle gardait comme un culte le nom des deux Kreutzer, et, par ce nom qu'elle portait avec orgueil, son enthousiasme plein d'amour remontait au nom de la reine Marie-Antoinette, qui avait entouré d'affection et d'honneur les deux grands artistes.

» Ces mots disent d'eux-mêmes quelle direction fut donnée à la vie de Léon Kreutzer, et quel instinct l'associa à nos pensées et à nos travaux...

» Il y a deux hommes à considérer dans Léon Kreutzer: le compositeur et le critique. Le compositeur n'a point été connu de la foule. Son génie — je dis son génie avec hardiesse — n'avait rien de ce qu'il faut pour devenir populaire. Son caractère aussi peut-être se refusait à la poursuite des moyens qui donnent la gloire; il n'avait ni l'intrigue, ni la vanterie de soi-même, ni la flatterie des autres; il en avait plutôt l'inverse; insouciant et distrait, tantôt irritable, tantôt facile, tour à tour humble et fier, il se renfermait en son œuvre, et, content du suffrage d'une élite, il se dérobait au jugement de la multitude. »

J'ai transcrit ces lignes parce que, tracées avec tout le tact, toute la délicatesse d'un ami qui parle d'un ami, elles viennent à l'appui de ce que j'ai dit moi-même plus haut du caractère un peu fantasque de Léon Kreutzer. M. Laurentie dit encore ceci : « Mais quel que fût son dédain de la renommée bruyante, il avait ses échappées d'irritation contre l'indifférence des juges qui semblent chargés de donner la gloire. Il ne pouvait s'ignorer lui-même, il avait le droit de penser que son œuvre et son nom devaient lui ouvrir l'épreuve du Conservatoire; mais l'art français est ainsi fait: les dieux étrangers sont ses dieux, et volontiers il leur sacrifie les dieux domestiques. »

Ces réflexions partent d'un point de vue parfaitement juste. La Société des concerts du Conservatoire, immuable dans son principe comme elle paraît l'être dans ses destins, s'épanche chaque jour en doléances au moins exagérées sur la nécessité où elle se trouve d'avoir sans cesse recours à l'art étranger, et lorsque nous avons, chez nous, un artiste sérieux qui peut lui donner des garanties, elle passe à côté de lui sans paraître même l'apercevoir. Nous possédions ainsi, en France, deux artistes d'un mérite très-réel et prisé des délicats : M. Théodore Gouvy et Léon Kreutzer. La Société ne paraît pas se douter de l'existence du premier; quant au second, elle vient de le laisser mourir sans lui avoir donné la satisfaction d'entendre et sans s'être donné le mérite d'exécuter une de ses œuvres. Il en est de même de M. Pasdeloup — dont la situation, il faut le dire, est plus délicate — mais qui, nous semble-t-il, pourrait bien faire entrer plus souvent le nom d'un artiste français contemporain dans la composition d'un de ses programmes lorsqu'il veut faire un essai; à tout prendre, je crois que l'audition d'une page signée Berlioz, Théodore Gouvy, Léon Kreutzer, Henri Reber, Félicien David, vaudrait bien celle des œuvres de MM. Abert, Lachner, Raff et *tutti quanti*.

Quoi qu'il en soit, Léon Kreutzer n'eut jamais l'honneur ni le bonheur de s'entendre exécuter soit au Conservatoire, soit au cirque Napoléon; et quand il produisit en public ses œuvres symphoniques, ce fut à ses frais, et en prenant à sa charge toutes les dépenses d'une exécution à grand orchestre, dépenses toujours fort lourdes, comme chacun sait, mais que lui permettait du reste son état de fortune. Je ne sais si les deux symphonies qu'il a laissées (l'une en *si* bémol, l'autre en *fa* mineur) ont été ainsi toutes deux par lui livrées au public. L'une d'elles, tout au moins, fut entendue; j'ai le regret de ne pas la connaître, et de ne pouvoir, par conséquent, porter sur elle un jugement motivé; mais ce que j'en ai entendu dire par quelques artistes m'en fait concevoir le plus grand bien, et me porte à la considérer comme une œuvre supérieure au point de vue de la forme, remarquable comme inspiration, et originale sous le rapport du coloris instrumental.

L'œuvre la plus connue de Léon Kreutzer est son concerto-symphonie pour piano et orchestre, que Mme Massart, femme de l'excellent professeur du Conservatoire, exécutait avec son talent magistral, et qu'elle a propagé avec la constance et la conscience d'une grande artiste. Mme Massart fit entendre cette grande composition, d'abord dans la salle du Conservatoire, puis chez Herz, je crois, puis enfin à l'Athénée, avant sa transformation en théâtre. C'est dans ce dernier endroit que, pour ma part, j'eus le plaisir de l'entendre. « ... Enfin, dit à ce sujet M. Laurentie, une grande épreuve éclata, comme à l'improviste; ce fut l'exécution, non pas au Conservatoire, mon Dieu! mais dans la salle octroyée, non sans hésitation, de ses séances, l'exécution, dis-je, d'un concerto-symphonie pour piano et orchestre. Cette fois, un grand public était présent, public sérieux et compétent, mêlé d'artistes et d'amateurs instruits, tous disposés à la justice, sans parti pris d'enthousiasme. Mme Massart, la grande artiste, tenait le piano; un brillant orchestre était sous les armes; la curiosité était attentive. Le doute faisait silence ; il s'agissait de savoir si la France avait un symphoniste digne d'être mis en regard du nom glorieux de Beethoven. Ce fut un grand combat; le piano fit merveille, l'orchestre rivalisa; l'œuvre se déroula savante, magnifique, resplendissante ; l'exécution dura une heure, heure pleine d'émotions et de surprises, et Léon Kreutzer, que personne ne vit ce soir-là nulle part, n'eut d'autre embarras que de savoir comment il allait recevoir la gloire qui venait de lui arriver avec cette profusion d'applaudissements et de sympathies. »

En faisant la part de l'exagération amicale, les lignes qui précèdent retracent l'exacte vérité. Léon Kreutzer remporta en effet ce soir-là une brillante victoire, et, on peut le dire, une victoire méritée. Son concerto était véritablement une œuvre très-remarquable, un peu outrée, à mon sens, dans ses développements, et qui aurait gagnée à être un peur accourcie, mais c'était une noble composition, aux grandes lignes, au style sévère, à l'instrumentation puissante et vigoureuse par instants, délicate et sémillante dans d'autres, et toujours remplie de détails originaux et charmants.

J'ai sous les yeux trois quatuors de Léon Kreutzer, pour instruments à cordes, gravés en partition (premier, dédié à M. Ch.

(1) Voir le nº 44.

Dancla; deuxième, à M. Gouffé ; troisième, à M. Hector Berlioz). Ces trois œuvres importantes décèlent un talent rare, une grande sûreté de main et une forme très-personnelle. La mélodie s'y voile parfois sous l'agencement des parties et le tissu des combinaisons harmoniques; elle ne s'y montre pas moins très-réelle, et parfois très-franche. La facture est très-serrée, le sentiment, élevé, poétique ou délicat, selon l'occasion, et le caractère relatif à chaque instrument y est on ne peut mieux observé. Un reproche seulement est à faire à l'auteur relativement à la façon dont il écrit au point de vue du doigté et du démanché. Dans l'*andantino* du premier quatuor, je remarque divers passages en notes coulées qui sont de véritables casse-cou, et dans le *scherzo* certaines attaques qui sont au moins scabreuses.

Je dois mentionner aussi ses trois sonates pour piano, dont l'une, « dans le style ancien, » est dédiée à M. Marmontel. Celle-ci est un pastiche très-réussi, dans lequel on retrouve, non-seulement la coupe des anciennes pièces de clavecin, mais les rhythmes, les dessins et les agréments du temps. Léon Kreutzer, qui pourtant n'avait point l'esprit poussé à la gaieté, a écrit, comme troisième morceau, un canon rigoureux qui est d'un effet très-singulier et très-comique. Les deux autres sonates présentent des qualités de premier ordre, mais, il faut bien le dire, leurs développements dépassent toute espèce de proportion; l'auteur, on le voit, savait rarement se borner, et oubliait trop complétement l'aphorisme de Boileau. Néanmoins, je recommande, dans la seconde, la phrase de début de l'*andante*, qui est superbe et d'un caractère admirable, puis le finale, *danza rustica*, dont le rhythme continu, l'allure rapide et les dessins charmants sont pleins de feu, d'entrain et d'originalité. Je dois faire remarquer que ces sonates sont des morceaux de première force, qui réclament des virtuoses consommés.

Dans ses œuvres diverses, aussi bien que dans ses études de piano, dans ses dix valses (qui, comme celles de Beethoven, ne sont point faites pour être valsées), et les deux *écossaises*, la qualité dominante du compositeur est l'horreur du banal et la recherche de l'originalité, recherche qui le conduit parfois un peu près de l'étrangeté, mais qui n'enlève jamais à son inspiration ni la distinction des formes, ni la grâce des contours, et qui la revêt d'une sorte de manteau brillant aux couleurs chatoyantes et aux reflets lumineux.

Il me reste à parler maintenant de ses compositions vocales.

Celles-ci consistent en deux séries de *Ballades et Mélodies* (l'une de 26, l'autre de 20), écrites sur des paroles de Ronsard, de Charles d'Orléans, de Charles Dovalle, de Chateaubriand, Musset, Lamartine, Victor Hugo, Th. Gautier, Casimir Delavigne, Mme Desbordes-Valmore, etc. Le seul choix de ces collaborateurs indique suffisamment la nature de l'esprit très-cultivé de Léon Kreutzer. Ces diverses compositions se font toutes remarquer par un soin tout particulier de la forme, une rare souplesse de main, un grand sentiment poétique, la recherche de la couleur et du pittoresque, et enfin, au seul point de vue musical, par des pensées élégantes ou élevées, une harmonie très-distinguée, quoique parfois peut-être un peu hardie, des accompagnements très-fouillés et pleins d'originalité. Je suis embarrassé, vraiment, pour faire un choix dans tout cela, et citer les unes plutôt que les autres. J'ai cependant particulièrement distingué celles qui ont pour titre : *Ghazel, l'Ange au berceau, le Danube en colère, la Véritable Manola, Chanson d'Avril....* Mais je n'ose, je l'avoue, recommander celles-ci plutôt que celles-là. On sent, en lisant ces pièces, de caractères très-divers, que l'auteur a étudié tous les compositeurs de *lieder* allemands, depuis Schubert et Mendelssohn jusqu'à Schumann et Meyerbeer; ce dernier surtout, pour lequel il professait une admiration profonde et avec lequel son tempérament musical sympathisait complétement. Quelques-unes de ces mélodies ont été traduites en allemand par M. Richard Lindau, et pour un certain nombre d'entre elles l'auteur avait écrit un accompagnement d'orchestre qui semble indiqué du reste par leur nature même.

Léon Kreutzer a laissé en manuscrit les partitions de deux ouvrages dramatiques : *Serafina*, opéra-comique en un acte, et *les Filles d'azur*, opéra fantastique. Pourquoi ces deux ouvrages n'ont-ils, malgré le nom et le talent de leur auteur, trouvé l'hospitalité sur aucun théâtre? C'est ce que je ne me charge pas d'expliquer. J'ignore s'ils ont été exécutés dans quelque circonstance particulière. En tout cas je n'en saurais parler.

Je disais à l'instant que Léon Kreutzer professait une admiration réelle pour Meyerbeer. C'est surtout comme critique qu'il en a donné des preuves, et cela m'amène à parler de son talent d'écrivain. Je me rappelle encore le feuilleton enthousiaste et ému qu'il écrivit, dans *l'Union*, au lendemain de la représentation de *l'Africaine*, de cette œuvre superbe que le maître, un peu par sa faute sans doute, n'eut pas le bonheur de voir naître à la lumière, mais que son bruyant succès a peut-être fait frémir d'aise dans le calme où il repose. Léon Kreutzer considérait Meyerbeer, on peut le dire, comme le grand maître de l'art moderne, et l'on doit avouer qu'il eût pu fixer plus mal ses préférences. Il lui consacra dans *la Revue contemporaine*, en 1853, une série d'articles fort remarquables et dans lesquels le génie du grand créateur était soumis à une analyse savante, détaillée et minutieuse. Il est regrettable que ces articles n'aient pas été réunis en un volume, qui serait fort utile à consulter, et dont la critique analytique, sévère et toute musicale, compléterait merveilleusement les dissertations poétiques et *sensibles* contenues dans le livre sincère et élégant de M. Henri Blaze de Bury. Pour ma part, je confesse que j'ai beaucoup profité de la lecture de ces articles substantiels lorsque, à la mort de Meyerbeer, je publiai une biographie de ce grand homme.

Quelques-uns des lecteurs de la *Gazette musicale* n'ont peut-être pas oublié la série d'articles que Léon Kreutzer donna jadis dans ce journal sous le titre de *l'Opéra en Europe*. L'ensemble de ces articles formait un tout complet, et leur auteur, dans ces derniers temps, songeait à en faire une publication séparée, après les avoir revus et corrigés avec le plus grand soin. Je ne sais si ce projet a reçu un commencement d'exécution; cela serait fort à souhaiter, et dans ce cas il est à espérer que sa famille tiendrait à honneur d'achever l'œuvre commencée.

J'ai dit que Léon Kreutzer avait collaboré à *l'Encyclopédie du XIXe siècle*. Il rédigea particulièrement dans ce recueil, avec M. Édouard Fournier, l'article *Opéra, Opéra-Comique*, dont les deux auteurs firent faire un tiré à part sous ce titre : *Essai sur l'art lyrique au théâtre, depuis les anciens jusqu'à Meyerbeer*. (Paris, Bouchard-Huzard, 1849, in-12.) Il prit part aussi à la rédaction du journal *le Théâtre*, à l'époque où M. Édourd Fournier en était le rédacteur en chef, et il fut chargé pendant un certain temps de toute la partie musicale de cette feuille (1).

---

(1) Le lecteur voudra-t-il bien ne pas m'accuser d'outrecuidance si je consigne ici un souvenir personnel? — C'est à Léon Kreutzer que je dois indirectement d'avoir vu mes premières lignes imprimées dans un journal. J'étais tout jeune alors qu'il publia dans *le Théâtre* (où je tins modestement plus tard la place qu'il avait occupée d'une façon si brillante) un article sur le concours de violon du Conservatoire. J'étais fort loin de partager l'opinion qu'il exprimait sur ce concours, et, encouragé par mes camarades d'orchestre, qui étaient aussi mes camarades de classe, j'écrivis au journal une longue lettre en réponse à son article. Mais, par prudence, et afin de ne pas provoquer mon renvoi du Conservatoire en cas de publication de ma prose, je signai seulement celle-ci de mes initiales. Léon Kreutzer crut que la réfutation de son article venait d'un des membres du jury du concours, et répondit longuement en faisant connaître cette supposition. Un membre du jury avait en effet les mêmes initiales que l'auteur de la lettre : c'était Auguste Panseron.

On voit que la vie de Léon Kreutzer a été laborieuse et bien remplie. C'est qu'il était de la race de ces esprits d'élite qui croient que la fortune, cette servante du hasard, ne dispense pas l'homme des devoirs qu'il a à remplir sur la terre, et qu'un peu d'argent n'empêche ni l'âme de songer, ni le cerveau de réfléchir. Intelligence rêveuse, nature mélancolique et distinguée, caractère indépendant et fier, il avait tout ce qu'il faut pour atteindre, non peut-être la célébrité, mais du moins une juste renommée et le suffrage des délicats. Ce suffrage, cette renommée ne lui ont point fait défaut, et s'il n'a pas été à même de captiver la foule, c'est que peut-être il manquait de la force nécessaire à qui veut s'imposer à elle, de cette énergie soit patiente, soit violente, sans laquelle nul ne forcera jamais l'oreille du grand public, l'attention des masses. Sa vie du moins n'a pas été inutile, et l'on peut dire qu'il laisse, avec des œuvres très-recommandables, le souvenir d'une carrière honorablement remplie.

ARTHUR POUGIN.

On lit dans *l'Alsace*, journal de Colmar du 7 de ce mois :

« La bibliothèque, en voie de formation, du Conservatoire de musique de Colmar, vient d'être l'objet d'un acte de haute libéralité. La veuve de M. Georges Kastner a bien voulu lui faire don d'un exemplaire des œuvres les plus remarquables qui ont illustré son mari.

» Les amateurs et les artistes du Haut-Rhin se sont toujours rappelé l'accueil bienveillant qu'ils ont reçu de Georges Kastner. Quand fut fondée notre école de musique, il en avait suivi avec intérêt la création, et plus tard, les progrès. Aussi, nulle part la mort prématurée du grand artiste ne fut-elle plus vivement sentie qu'à Colmar.

» Le don que Mme Kastner vient de faire au Conservatoire est un souvenir touchant de ces sentiments de sympathie réciproque.

» Parmi les œuvres dont l'étude sera la plus utile aux professeurs et aux élèves les plus avancés, citons d'abord divers traités d'*harmonie*, d'*instrumentation* et de *contrepoint*. Ces ouvrages ont été adoptés pour l'enseignement par l'Institut, dont Kastner fut constamment un des membres les plus laborieux et les plus influents.

» C'est lui aussi qui a été un des plus ardents promoteurs de la réorganisation des musiques militaires en France. Ses idées sur ce point, développées dans son *Manuel général de musique militaire*, ont été adoptées en très-grande partie. Grâce à lui, nos *bandes* de musiciens sont d'une force aujourd'hui à lutter contre n'importe quel corps de musique étranger.

» C'est encore à Georges Kastner que l'on doit en grande partie le développement du goût de la musique dans les masses et l'institution des Orphéons, qui chantent aujourd'hui sur tous les points du sol français, et jusque dans les plus petits villages. Ce *quatuor* de chanteurs alsaciens qu'il produisit dans le temps, dans les salons de Paris et devant les musiciens les plus complets, ne tarda pas à rejeter au second plan les chanteurs tyroliens et pyrénéens qui, jusqu'alors, avaient accaparé la vogue. *Les Chants de la vie, cycle choral, etc.*, contiennent tout à la fois l'histoire du chant choral pour voix d'hommes et un recueil de morceaux à quatre, à cinq, à six, à huit voix, auquel on n'a peut-être pas assez rendu justice.

» Citons encore parmi les travaux de notre grand musicien les ouvrages suivants dont vient d'être dotée la bibliothèque du Conservatoire : *La Harpe d'Eole et la musique cosmique; études sur les rapports des phénomènes, de la nature avec la science et l'art; — Les Chants de l'armée française; — Parémiologie musicale de la langue française, ou explication des proverbes, etc., qui tirent leur origine de la musique; — Les Voix de Paris, essai d'une histoire littéraire et musicale des cris populaires de la capitale, depuis le moyen âge jusqu'à nos jours.*

» Tous ces traités, vrais trésors d'érudition, trouvent en quelque sorte leur sanction au point de vue musical dans une composition, ordinairement une cantate, qui les suit et forme comme une sorte de résumé ou de récapitulation des théories exposées dans la première partie. Et que l'on ne se figure pas n'avoir à faire ici qu'aux élucubrations profondes, mais fastidieuses, d'un savant en *us*. Kastner, il est vrai, était docteur en philosophie et des mieux versés dans l'histoire et la philologie; mais ses livres se lisent avec charme et sans la moindre fatigue. Il écrivait avec l'érudition d'un Allemand et avec une plume toute française. Rien de curieux et d'intéressant comme son histoire littéraire et musicale des *Voix de Paris* et la symphonie humoristique qui la termine.

» Chaque page de ses œuvres contient les observations les plus piquantes, les révélations les plus inattendues. Dans ses *Chants de l'armée française*, Kastner établit d'une manière irrécusable les droits de Rouget de l'Isle, comme auteur de *la Marseillaise*. Quand il arrive à la période de 1830, il fait l'histoire de *la Parisienne*. Chose étrange! On a toujours su que Casimir Delavigne était l'auteur des paroles, mais personne ne pouvait dire de qui était la musique. On l'a attribuée à Auber et à maint autre compositeur français. La vérité est que le chant de *la Parisienne* est tout simplement un vieil air populaire de l'Allemagne du Nord, que certains régiments étrangers chantaient souvent pendant les campagnes de 1813 à 1815. On conviendra que, pour un chant patriotique français, l'emprunt est assez original. La preuve de ce fait se trouve consignée dans le recueil de *Curiosa* que M. Kastner a laissé et qui doit contenir, sur la matière musicale, qui a été le culte de toute sa vie, des documents fort intéressants. DELURE. »

Le défaut d'espace nous oblige à renvoyer au numéro prochain la *Revue des Théâtres*.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

—

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné lundi et mercredi *Hamlet*, et vendredi la reprise des *Huguenots*.

*** Le ténor Lhérie, qui s'était fait tout récemment remarquer dans le rôle de Sylvain des *Dragons de Villars*, vient de résilier son engagement avec la direction du théâtre de l'Opéra-Comique, et d'en contracter un avec le directeur du grand théâtre de Marseille.

*** Le théâtre Italien a donné cette semaine *Linda di Chamouni*, la *Sonnambula* et *Crispino*. Mme Adelina Patti a joué dans ces trois pièces avec son succès habituel, et chaque soir devant une salle comble. — On annonce pour mardi *Semiramide* avec Mlle Krauss, et prochainement la *Serva Padrona* de Paësiello. Mlle Urban est chargé du rôle mimé. — On poursuit les répétitions de *Piccolino*, de Mme de Grandval, et l'on prête à M. Bagier l'idée de monter *Idomeneo*, de Mozart.

*** Le baryton Graziani est souffrant depuis quelque temps et craint d'augmenter cet état maladif en retournant à Saint-Pétersbourg. Il y sera remplacé par Steller, que M. Bagier a obligeamment mis à la disposition du directeur des théâtres impériaux. On sait que Fraschini a aussi renoncé à son engagement.

*** *Le Val d'Andorre* et *le Barbier* fournissent une belle carrière au théâtre Lyrique. Demain première de l'*Irato* de Méhul, et bientôt après la reprise d'*Iphigénie en Tauride*. — Mlle Schroeder vient de rompre son engagement avec M. Pasdeloup. Le chef des chœurs, M. Vast, se retire également. — La direction vient de recevoir un opéra en trois actes, *Don Quichotte*, musique de M. Ernest Boulanger, paroles de MM. Michel Carré et J. Barbier.

*** Au nombre des opérettes d'Offenbach que la direction des Bouffes-Parisiens se propose de reprendre, il faut mentionner l'excellente bouffonnerie *Vent du soir*, qui obtint dans l'origine un si grand succès avec Désiré et la blonde Mlle Garnier. La pièce a subi de la part des auteurs quelques remaniements et additions qui doivent renouveler son succès.

*** Les 30 premières représentations de *la Périchole* ont produit 131,988 francs. Le public se porte toujours en foule au théâtre des Variétés et y applaudit avec enthousiasme l'œuvre nouvelle d'Offenbach, et ses excellents interprètes Mlles Schneider et Dupuis.

*** Les recettes brutes des théâtres subventionnés, théâtres secondaires, cafés-concerts, etc., ont atteint, pendant le mois d'octobre, le chiffre de 1,776,029 fr. 56 cent.

*** Lorsque nous donnions dimanche des nouvelles de Moscou, qui signalaient le nouveau triomphe de Mlle Artôt dans *les Huguenots*, — où elle n'a pas été rappelée moins de 27 fois, — nous nous réservions de payer au chef d'orchestre de la Compagnie italienne, M. Joseph Dupont, un tribut d'éloges bien mérité pour le zèle, l'activité et le talent déployés dans l'accomplissement de la tâche délicate qui lui incombait, pour produire dignement devant un public aussi connaisseur que difficile, le chef-d'œuvre d'Auber et celui de Meyerbeer. Déjà l'accueil le plus sympathique avait été fait par ce public à M. Dupont, lors de la représentation de la *Muta di Portici* donnée à son bénéfice. Au moment où il prenait place au pupitre, une salve prolongée d'applaudissements accompagnait la présentation d'une belle couronne; l'ouverture soulevait ensuite de si enthousiastes bravos que, chose sans précédent à Moscou, l'orchestre était obligé de la redire; un nouveau témoignage de satisfaction attendait M. Dupont après le deuxième acte : le public le rappelait avec tout le personnel des artistes et des chœurs, et les abonnés lui offraient un magnifique chronomètre en or avec sa chaîne, le tout d'une valeur de 500 roubles (2,000 francs). Enfin, à la chute du rideau, M. Dupont fut encore rappelé 3 fois. En présence de pareilles démonstrations,

on conçoit l'empressement des artistes à contracter des engagements pour la Russie.

*** La réunion des compositeurs qui ont pris part au concours musical institué au théâtre Lyrique impérial a eu lieu mardi dernier au ministère de la maison de l'Empereur et des Beaux-Arts. Deux jurys ont été nommés, l'un pour l'examen des partitions, le second pour l'examen des libretti envoyés à ce concours. Le nombre des œuvres déposées s'élève à quarante-trois.

*** *Fleur de Thé* vient de faire son apparition au Gymnase de Marseille, avec un grand luxe de mise en scène. La pièce a parfaitement marché, et trois représentations par semaine ne ralentissent pas son franc et loyal succès. Mlle Rolland est ravissante dans le rôle de Fleur de Thé; Mlle Laurentis, chanteuse de talent, a de l'entrain; MM. Lesbros et Perricaud sont d'un comique irrésistible.

*** Les journaux américains qui nous arrivent confirment le succès qu'obtient Mme Rose Bell dans le répertoire d'Offenbach, et particulièrement dans *la Grande-Duchesse*, dont les représentations font encaisser 2,500 dollars par soirée (12,500 fr.) au directeur, M. Grau.

NOUVELLES DIVERSES.

*** Le premier concert de la société des Concerts du Conservatoire est fixé au dimanche 13 décembre prochain.

*** Au troisième concert populaire, on a entendu pour la première fois dans son entier la *Suite d'orchestre*, œuvre 101 de Joachim Raff, dont deux morceaux, l'*adagietto* et le *scherzo*, avaient déjà été exécutés l'année dernière. Cette œuvre, dans laquelle on sent la main d'un maître, et qui se distingue par une clarté qu'on ne trouve pas toujours chez cet auteur, a été très-favorablement accueillie. On a beaucoup applaudi aussi la belle ouverture de *Lorelei*, de Vincent Wallace, et l'*allegretto un poco agitato* de la Symphonie-cantate de Mendelssohn a été bissé. — Au quatrième concert, l'intérêt se concentrait sur l'adagio de la symphonie l'*Océan* d'Ant. Rubinstein, déjà connu du public du Cirque par une ou deux exécutions, et dont les défauts balancent les incontestables qualités, — et sur l'ouverture de concert de Rietz, nouvelle pour Paris. L'œuvre de l'éminent *capellmeister* de Dresde procède çà et et là de Weber, de Schubert et de Mendelssohn; elle est écrite avec un très-grand talent, pleine de mouvement, de distinction, agréable à entendre même pour des oreilles profanes. Nous ne comprenons donc point la froideur avec laquelle on l'a accueillie. Le prélude du cinquième acte de *l'Africaine*, supérieurement exécuté, a produit un immense effet; il a été redemandé avec acclamations. On a bissé également le scherzo du *Songe d'une nuit d'été*.

*** Aujourd'hui à 2 heures, au cirque Napoléon, cinquième concert populaire de musique classique, sous la direction de J. Pasdeloup. On y entendra : 1° symphonie en *ré* majeur, n° 51, de J. Haydn (introduction, allegro, andante, menuet, finale); — 2° ouverture de *Coriolan* de Beethoven; — 3° symphonie en *si* bémol de R. Schumann (introduction, allegro, andante, scherzo, finale); — 4° larghetto du quintette (op. 108), de Mozart, exécuté par M. Grisez (clarinette), et tous les instruments à cordes; — 5° ouverture du *Tannhauser* de R. Wagner.

*** Le mardi 24 novembre, à onze heures précises, l'Association des artistes musiciens célébrera, à l'église Saint-Eustache, la fête solennelle de Sainte-Cécile. La messe à grand orchestre, avec soli et chœurs d'Ambroise Thomas, sera exécutée par cinq cents artistes d'élite sous la direction de Georges Hainl, chef d'orchestre de l'Académie impériale de musique. Les soli de cette œuvre magistrale seront chantés par Mlle Nilsson et M. Battaille, professeur au Conservatoire, deux grandes célébrités artistiques. Les chœurs seront conduits par MM. Hurand, Steenmann et Pickaërt, maîtres de chapelle de Saint-Eustache, Saint-Vincent de Paul et Notre-Dame des Victoires. Le grand orgue sera tenu par M. Edouard Batiste. Le produit de cette solennité musicale, l'une des plus remarquables de la saison, est entièrement destiné à la caisse de secours de la Société de bienfaisance des artistes musiciens.

*** Le concours international d'orphéons, de musiques d'harmonie et de fanfares que la ville de Reims organise pour le mois de mai 1869 s'annonce comme devant avoir un éclat inaccoutumé. Il réunira dans l'ancienne capitale de la Champagne les meilleures sociétés chorales et instrumentales de la France, de la Belgique, de l'Allemagne et de la Suisse. La direction de la partie active de cette solennité a été confiée à M. Gustave Bazin, artiste de talent, qui a laissé à Paris les meilleurs souvenirs et qui a acquis parmi l'Orphéon français, dont il fut l'un des premiers et des plus ardents promoteurs, une notoriété légitime.

*** Pour réaliser l'excellent projet de l'adjonction d'un orchestre aux cours de son *Ecole spéciale de chant*, mentionné dans notre dernier numéro, M. Duprez, dont les élèves ne sont pas riches et ne pourraient supporter ce surcroît de dépenses, vient d'adresser une requête d'abonnement « à tous les amis de l'art vocal. » Moyennant 40 francs une fois payés, l'abonné deviendrait protecteur de l'école et pourrait assister tous les vendredis, pendant quatre mois, aux exercices ordinaires et extraordinaires, avec le droit de céder sa place.

*** On a beaucoup remarqué et surtout beaucoup applaudi, à l'un des derniers concerts de Valentino, une cantatrice, Mme Taroni, qui, après avoir figuré avec avantage comme comédienne sur les scènes des Variétés et du Palais-Royal, sous le nom de Mlle Dahmen, avait quitté Paris, il y a cinq ans, pour se livrer à la carrière italienne; après avoir recueilli maints succès en Italie et en Espagne, elle est revenue à Paris, où elle ne sera pas longtemps sans trouver sa place. On a pu apprécier au concert d'Arban, dans un air italien et le boléro des *Vêpres siciliennes*, sa jolie voix de soprano aigu et l'agilité de ses vocalises.

*** M. le baron Frémont a légué à l'Académie des Beaux-Arts une somme annuelle de 4,000 francs pour la fondation d'un prix d'encouragement destiné à un jeune compositeur. Dans une de ses dernières séances, l'Académie a décidé que ce prix serait accordé cette année à M. Léonce Cohen, grand prix de Rome, auteur d'un solfége très-complet approuvé par l'Institut et par le Conservatoire.

*** L'assemblée générale extraordinaire de la *Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique*, convoquée pour discuter sur la révision des statuts sociaux, aura lieu le *Dimanche*, 22 *novembre courant*, dans la salle du Grand-Orient, 16, rue Cadet, à 1 heure précise. MM. les sociétaires sont instamment priés d'assister à cette réunion.

*** Trois fantaisies nouvelles pour piano sur *la Grande-Duchesse* viennent encore d'être publiées par les éditeurs Brandus et Dufour. Des deux, de Brinley Richard, l'une s'inspirant de la *Déclaration d'amour*, met poétiquement en œuvre cette mélodie ardente et contenue, dont l'effet est irrésistible; l'autre est une transcription burlesque du fameux air du *Sabre*. Le morceau du brillant pianiste Boscowitz traite les thèmes les plus saillants de la partition, les enchaîne avec une verve entraînante, et les brode des plus délicates arabesques. Dans cette mine inépuisable, les deux pianistes-compositeurs ont su trouver, chacun, un nouveau et précieux filon. Nous aurons à reparler de ces morceaux qui suivront l'œuvre d'Offenbach dans son succès toujours grandissant.

*** M. et Mme Léonard sont revenus de leur tournée artistique à Wiesbade, Ems et Spa, et ont réouvert leurs cours de violon, de chant et de musique de chambre. Ils reprendront aussi bientôt leurs intéressantes soirées du samedi, dans lesquelles on entendra principalement les quatuors, trios et sonates de Beethoven, Schumann, Mendelssohn et Joachim Raff, exécutés par M. Léonard et ses élèves.

*** L'excellent violoniste et compositeur, M. de Cuvillon, est de retour à Paris, et il vient de reprendre, dans son domicile, 5, rue de Cambacérès, ses leçons de violon et ses cours d'accompagnement.

*** L'éminent pianiste-compositeur E. Stœger est aussi de retour d'une excursion à Bordeaux où il s'est fait entendre avec un très-grand succès. Il a repris le cours de ses leçons.

*** Carlotta Patti abandonne M. Ulmann; c'est l'heureux M. Max Strakosch qui la lui enlève, grâce à un contrat de 20,000 francs par mois. Sur ce pont d'or, Carlotta passera l'Atlantique pour aller fanatiser les Yankees. — Comment vont s'appeler désormais les concerts Patti..... si tant est qu'il puisse y en avoir encore?

*** Un des professeurs les plus distingués du Conservatoire, M. Révial, vient de donner sa démission. Cette détermination a été provoquée par une mesure qui a fait passer contre son gré un élève de sa classe dans celle de M. Vauthrot.

*** Les matinées de M. Lebouc ont commencé lundi dernier. Il y avait beaucoup de monde, et le programme, comme l'exécution, a reçu de l'auditoire l'accueil le plus flatteur.

*** Le maestro Orlandi vient de découvrir à Naples le manuscrit de l'hymne national composé par Cimarosa en 1799, pour la république parthénopéenne.

*** Un pianiste-compositeur distingué, M. Ferdinand Dulcken, déjà connu par plusieurs œuvres accueillies avec faveur, et dont on a fort remarqué en dernier lieu l'*Adieu à Meyerbeer*, une Fantaisie-Caprice et une Marche polonaise, va faire paraître, chez les éditeurs Brandus et Dufour, deux nouveaux morceaux : *Marche turque* et « l'Air de Grâce » de *Robert le Diable*, fantaisie pour la main gauche. Ces deux compositions font grand honneur au talent de M. Dulcken et ne peuvent qu'ajouter à sa réputation.

*** Cette semaine, va paraître chez les mêmes éditeurs de musique une nouvelle œuvre d'Eug. Ketterer, destinée à faire sensation; c'est une grande fantaisie pour le piano sur *les Huguenots*. On connaît et l'on apprécie chaque jour davantage la supériorité avec laquelle Ketterer traite ce genre de composition. La grandeur du sujet l'a encore mieux inspiré cette fois que d'habitude, et nous ne croyons pas nous avancer en disant qu'il va compter un grand succès de plus.

*** Les éditeurs Magnus et Cie viennent de faire paraître plusieurs morceaux nouveaux pour piano; ce sont : *la Barque* et *le Cabriolet*, suites italiennes, par M. Ch. Widor; — *Sérénade, Metamolie et Coquette*, par M. Danrède; — *Rose de Mai* et *Sensitive*, par Franz Kollbach. — Nous les recommandons aux amateurs de bonne musique.

*** M. Jacques Baur est de retour à Paris. Nous avons eu souvent à enregistrer les succès remportés, l'été dernier, dans les salons et à l'Exposition du Havre, par ce jeune et déjà célèbre pianiste-compositeur, auteur de la remarquable transcription du Chœur des Évêques de *l'Africaine*, dont parlait notre dernier numéro.

*** On n'a point oublié le succès qui accueillait il y a quelques années chacune des romances de M. Ern. Dassier à leur apparition. Son fils, M. Alfred Dassier, paraît destiné à continuer la réputation de son père dans ce genre de composition. On chante en ce moment à l'Eldorado de Rouen une chansonnette de lui : *Comment l'esprit vient aux garçons*, et une très-jolie romance : *C'est le printemps*, dédiée à Adelina Patti, qui y attirent une foule considérable et qui valent rappels, *bis* et bouquets aux interprètes.

*** Un honorable éditeur de musique, M. Jules Heinz, vient de marier sa fille, Mlle Elisa Heinz, qui se distinguait dans le personnel chantant de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois. Elle a épousé lundi dernier M. Lefevre, et, à la cérémonie nuptiale qui réunissait un auditoire nombreux et sympathique, on a entendu avec un véritable plaisir Mme Thuot, qui a chanté avec beaucoup de sentiment, et Croisez, qui a joué de la harpe pendant l'office religieux.

*** Le carnaval est court cette année. C'est le samedi 12 décembre qu'aura lieu le premier bal masqué de l'Opéra, sous la direction de Strauss; le célèbre chef d'orchestre prépare ses nouveautés, en tête desquelles figureront sa belle valse et son nouveau quadrille sur *la Périchole*.

*** M. Violet d'Epagny, ancien directeur de l'Odéon, vient de mourir, à l'âge de quatre-vingt-un ans, dans son château de Boigny. Il s'était acquis une certaine réputation comme auteur dramatique; ses *Rivaux de village* obtinrent dans le temps quelque succès au théâtre Feydeau.

ÉTRANGER

*** *Bruxelles.* — Dimanche dernier a eu lieu la réouverture des concerts populaires, sous la direction de M. Samuel. Quelque froideur régnait au début dans la salle, mais la symphonie en *la* de Beethoven, en a eu bien vite raison. L'ouverture écossaise de Gade, la marche funèbre de Chopin (orchestrée), les variations de Taubert, un fragment de quatuor de Mendelssohn et l'ouverture des *Maîtres chanteurs* complétaient le programme. Ce dernier morceau a été accueilli par un silence glacial. — M. Ullmann et sa pléiade d'artistes ont donné le 12, un premier concert, dont le résultat a été très-satisfaisant. Un second aura lieu mardi prochain. — Le troisième prix du grand concours international de musique religieuse, ouvert par la maison Schott, a été décerné à M. J. Summers, de Paris. Derrière ce pseudonyme, se cachait l'un de nos meilleurs compositeurs de musique d'église, M. Nicou-Choron. — Les trois messes couronnées ne tarderont pas à paraître en partition et parties de chant séparées, chez MM. Schott frères.

*** *Londres.* — M. Mapleson déploie une très grande activité, et le succès l'en récompense. Après le *Trovatore* et *Norma*, où Mlle Tietjens a été très-remarquable, comme toujours, Mlle Hauck a reparu dans la *Sonnambula*, puis dans *Fausto*, où elle a remporté deux nouveaux triomphes. Le public a décidément adopté cette charmante artiste. — Mlle Ilma de Murska a débuté lundi dans *Lucia*, avec beaucoup d'éclat. On s'attendait surtout à un succès de vocalises, car Mlle de Murska est notoirement une des premières chanteuses à roulades (*Coloratursængerin*) d'Allemagne ; on a été agréablement surpris de lui voir jouer son rôle avec un sentiment et un soin dont elle paraissait souvent faire bon marché.

*** *Francfort-sur-le-Mein.* — La Société de Sainte-Cécile (*Cœcilien-Verein*) a célébré, le 28 octobre, le cinquantième anniversaire de sa fondation.

*** *Cologne.* — Au second concert du Gürzenich, M. Camille Saint-Saëns, qui accomplit en ce moment une brillante tournée en Allemagne, a été apprécié comme virtuose et comme compositeur. On a beaucoup goûté son concerto en *sol mineur*.

*** *Berlin.* — Mme Lucca est partie pour Saint-Pétersbourg, après avoir pris congé de son public dans *l'Africaine*. — On a repris à l'Opéra *Ernani*, qui été reçu assez froidement par le public. — Carl Eckert vient d'être nommé chef d'orchestre de l'Opéra et des concerts de la Cour.

*** *Leipzig.* — Le cinquième concert du Gewandhaus, qui a eu lieu le 5 novembre, était tout entier (sauf la *Symphonie héroïque*), composé d'œuvres de Mendelssohn, mort le 4 novembre 1847.

*** *Dresde.* — C'est le maître de chapelle Julius Rietz qui dirigera, pour la neuvième fois, le prochain festival rhénan, à Dusseldorf.

*** *Florence.* — La Pergola a fait une brillante réouverture avec *le Prophète*. L'œuvre de Meyerbeer, longtemps et soigneusement étudiée sous la direction de Carlo Romani, confiée d'ailleurs à de bons interprètes Mme Biancolini, une excellente Fidès, Mlle N. Rey, et Fancelli, est allée *alle stelle*. La mise en scène était somptueuse et intelligente.

*** *Saint-Pétersbourg.* — *Lohengrin* vient d'être donné pour la première fois. Un public très-bien disposé, allemand en grande partie, a tout applaudi, beautés et laideurs : il a témoigné sa satisfaction aux artistes et au chef d'orchestre, qui se sont vraiment surpassés. Mais pour qui connaît un peu le public russe, il semble difficile que ce succès, arraché pour ainsi dire par surprise, se soutienne longtemps.

*** *Salle Valentino.* — Mardi prochain, 17 novembre, inauguration des nouvelles fêtes qui prendront pour titre : *Fête des Fleurs;* la salle, déjà si belle, sera transformée en un magnifique jardin d'hiver. — Concerts d'Arban les lundi, mercredi; vendredi grand festival.

*** C'est mardi, 17 novembre, à huit heures et demie du soir, qu'aura lieu l'inauguration des *Bals du Cirque de l'Impératrice*. Toutes les sommités de la presse, toutes nos célébrités artistiques, toute la fashion parisienne, et les étrangers de distinction, se donneront rendez-vous à ces fêtes dont la magnificence et le comfort dépasseront tout ce qui a été tenté en ce genre. Ces fêtes se continueront les mardi, vendredi et dimanche de chaque semaine.

Le Directeur : S. DUFOUR.

Maestro E. MUZIO,

Ouverture d'un cours de chant exclusivement italien.

Chez lui, rue de Luxembourg, 5, au 1er.

En vente chez Félix MACKAR, éditeur, 22, passage des Panoramas.

BEETHOVEN

Ire SYMPHONIE EN UT MAJEUR,

Arrangée en trio pour Piano, Violon et Violoncelle,

Par Alexandre BERNN.

Prix : 18 francs.

Chez BRANDUS et DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu.

A. Durand. Rêverie-Adagio de H. Vieuxtemps, transcrite pour piano et orgue 7 50
Decourcelle. Ouverture de *Haydée*, d'Auber, arrangée à deux pianos pour huit mains. . . . . 12 »
Delaye. Op. 4. Fantaisie pour le piano sur *Giralda*, d'Adam 7 50
Vobaron. Méthode complète pour trombone à coulisses (Nouvelle édition). . . . . 12 »

LA MUSIQUE EN MINIATURE

CARTES-PORTRAITS, AVEC MUSIQUE, PHOTOGRAPHIÉES

Cette nouvelle collection se recommande particulièrement par ses portraits tout artistiques et d'une grande ressemblance; par la perfection de la musique photographiée, dont les types, quoique aussi réduits que possible, sont cependant très-lisibles; enfin par un format exceptionnel qui la rend vraiment portative. Rien de plus commode, en effet, que de pouvoir placer dans sa poche un étui renfermant vingt à trente *cartes-musique;* rien de plus gracieux à offrir comme cadeau.

N. B. — *La collection s'augmentera successivement et de façon à offrir le choix le plus varié.*

En vente chez E. HEU, éditeur, 10, rue de la Chaussée-d'Antin,

CHILPÉRIC

Opéra bouffe en trois actes et quatre tableaux, paroles et musique de

HERVÉ

Partition piano et chant — Partition pour piano seul — Parties d'orchestre

LES AIRS DE CHANT DÉTACHÉS AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO

Valse et Quadrille par STRAUSS — **Polka par HERVÉ**

QUADRILLE PAR ARBAN — POLKA-MAZURKA PAR A. MEY

Cramer et Rummel, bouquet de mélodies, etc.

Pour paraître cette semaine. **CHEZ BRANDUS ET DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU.** Pour paraître cette semaine.

VINGT-QUATRE PRÉLUDES DANS TOUS LES TONS

Pour le Piano, par

Un volume in-8°. **STEPHEN HELLER** Prix net: 5 francs.

1.	**Dédicace.**	7.	**Sérénade.**	13.	**Rêverie.**	19.	***
2.	**L'Obstinée.**	8.	**Affirmation.**	14.	**Emportement.**	20.	**Songerie.**
3.	**Feu follet.**	9.	**Monologue.**	15.	**Berceuse.**	21.	**Volage.**
4.	**Récitatif.**	10.	**Arabesque.**	16.	**Regrets.**	22.	***
5.	**Méditation.**	11.	**Reproche.**	17.	**Chanson de Mai.**	23.	**Paysage.**
6.	**Appassionato.**	12.	**Élégie.**	18.	***	24.	**Sonnet.**

1868 **ÉDITION PETERS** 1868

La plus correcte, la plus belle et la moins chère des classiques

EN VENTE

Chez E. JUNG-TREUTTEL, seul dépositaire, Paris, 19, rue de Lille, faubourg Saint-Germain,

Bureau de musique à Leipzig et Berlin.

PIANO A 2 MAINS

1. **Bach.** Le Clavecin bien tempéré (doigté par Czerny), vol. I..... 4 »
2. — Id. vol. II..... 4 »
3. **Beethoven.** Toutes les 38 sonates (seule édition complète)..... 6 50
4. **Hændel** Suite 1-8..... 4 »
4 *bis.* — Suite 9-16..... 4 »
4 *ter.* — Leçons, Chaconne, Pièces, Fugues 4 »
5 **Mozart.** Toutes les 18 sonates..... 4 »
6 — Toutes les compositions (Rondos, Fantaisies, etc.)..... 2 »
7. **Schubert.** Compositions (op. 15, 78, 90, 94, 142)..... 3 »
8. **Weber.** Toutes les 4 sonates (op. 24, 39, 49, 70..... 2 »
8. *bis.* — Compositions (op. 12, 21, 62, 65, 72, 79)..... 2 »

PIANO A 4 MAINS

9. **Beethoven.** Symphonies, vol. I (n°s 1-5) 7 »
10. — Id. vol. II (n°s 6-9)..... 7 »
Séparément, 1-8, 1 fr. 75; n° 9..... 3 »
11. — Grand Septuor, op. 20..... 2 »
12. **Mozart.** Toutes les Sonates et Compositions..... 6 »

PIANO ET VIOLON

13. **Beethoven.** Toutes les 10 sonates..... 6 »
14. **Mozart.** Toutes les 18 sonates..... 14 »

MUSIQUE DE CHAMBRE

(En parties.)

15. **Haydn.** Tous les 83 Quatuors..... 48 »
16. **Mozart.** Les célèbres 10 Quatuors.... 20 »
17. — Les autres 17 Quatuors..... 20 »
18. — Les célèbres 5 Quintuors..... 10 »
19. — Les autres 5 Quintuors..... 10 »

LIEDER

(Texte allemand.)

20. **Schubert.** Album de Lieder (la Belle Meunière, Voyage en hiver, Chant du Cygne, compl. et lieder choisis)..... 4 »
Cet album contient tous les Lieder populaires de Schubert.
96. — Le même, pour mezzo soprano ou baryton..... 4 »

GRANDES PARTITIONS D'ORCHESTRE

21. **Bach.** Chœurs, vol. I (allem.)..... 12 »
22. — Chœurs, vol. II (allem.)..... 12 »
23. — Passion de Matthieu (allem.)..... 12 »
24. — Messe en *si* mineur (latin)..... 12 »
25. — 3 messes courtes (latin)..... 16 »
26. — Oratorium de Noël (allem.)..... 10 »
27. — Passion de Jean (allem.)..... 8 »
28. — 6 motettes (allem.)..... 6 »
29. — Magnificat et 4 sanctus (latin)..... 4 »
30. **Beethoven.** Concert pour piano, en *ut*..... 4 »
31. Id. *si* bémol..... 4 »
32. Id. *ut* mineur..... 4 »
33. Id. *sol*..... 4 »
34. — Concert de violon..... 4 »
35. **Hændel.** Messie (allem. et angl.)..... 12 »

PARTITIONS POUR PIANO

avec texte.

36. **Bach.** Passion de Matthieu (allem.)..... 4 »
37. — Messe en *si* mineur (latin)..... 4 »
38. — Oratorium de Noël (allem.)..... 4 »
39. — Passion de Jean (allem.)..... 3 »
40. — Magnificat (latin)..... 2 »
41. — J'ai beaucoup de soucis (allem.)..... 2 »
42. — Temps de Dieu (allem.)..... 2 »
43. — Ah! comme c'est fugitif (allem.)..... 2 »
44. **Beethoven.** Fidelio (allem.)..... 2 75
45. — Missa solemnis (latin)..... » »
54. **Gluck.** Orphée (allem., franç., ital.)..... 3 »
55. — Alceste (allem., franç.)..... 4 »
56. — Paris et Hélène (allem., franç.)..... 4 »
57. — Iphigénie en Aulide (allem., franç.). 4 »
58. — Armide (allem., franç.)..... 4 »
59. — Iphigénie en Tauride (allem., franç.). 3 »
60. **Hændel.** Messie (allem., angl.)..... 3 »
61. — Judas Macchabée (allem., angl.)..... 3 »
62. — Josué (allem., angl.)..... 3 »
63. — Samson (allem., angl.)..... 3 »
64. — Israël en Égypte (allem.)..... 3 »
65. — Fête d'Alexandre (allem., angl.)..... 2 »
66. **Haydn.** Création (allem., angl.)..... 3 »
67. — Saisons (allem., angl.)..... 4 »
68. **Jomelli.** Requiem (latin)..... 3 »
69. **Mozart.** Don Juan (allem., ital.)..... 4 »
70. — Figaro (allem., ital.)..... 4 »
71. — Flûte enchantée (allem., ital.)..... 3 »
72. — Roi Thamos (allem.)..... 3 »
73. — Messe n° 1 en *fa* (latin)..... 3 »
74. — Messe n° 2 en *sol* (latin)..... 3 »
75. — Vesperac en *ut* (latin)..... 3 »
76. — Requiem (latin)..... 2 »
77. **Rossini.** Barbiere (allem., ital.)..... 3 »
78. **Spohr.** Jessonda (allem.)..... 4 »
79. **Weber.** Robin des Bois (allem.)..... 2 »
80. — Oberon (allem.)..... » »

PARTITIONS POUR PIANO A 2 MAINS

sans texte.

83. **Beethoven.** Fidelio..... 1 50
84. **Bellini.** Norma..... 1 50
85. — Sonnambula..... 1 50
88. **Donizetti** Elisire d'amore..... 1 50
90. **Mozart.** Don Juan..... 1 50
91. — Figaro..... 1 50
92. — Flûte enchantée..... 1 50
93. **Rossini.** Barbiere..... 1 50
94. **Weber.** Robin des Bois..... 1 50
95. — Oberon..... 1 50

Sera continué.

Pour les commandes, indiquer seulement les numéros. — Envois franco *à ces prix nets contre mandats de poste ou timbres-poste.*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

35e Année. N° 47. 22 Novembre 1868.

ON S'ABONNE :

Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Paris ..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.

Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

Notre prochain numéro contiendra la nomenclature des Primes-Etrennes que nous nous proposons d'offrir, cette année, à nos Abonnés. Ces primes, en dehors de leur valeur artistique et matérielle, offriront un grand intérêt d'actualité.

SOMMAIRE. — Funérailles de Rossini, par **Em. Mathieu de Monter**. — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves**. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

FUNÉRAILLES DE ROSSINI.

Depuis hier, samedi, Gioacchino-Antonio Rossini repose au Père-Lachaise, dans la paix éternelle du tombeau, non loin des émules et des témoins contemporains de ses triomphes : Bellini, Chopin, Boïeldieu, Cherubini, Hérold, hôtes muets, aujourdhui, hélas! de la funèbre « Vallée des artistes ! »

La dépouille mortelle de Rossini avait sa place marquée dans ce Panthéon parisien des morts illustres. Il ne pouvait quitter tout à fait Paris dont il avait la marque, l'allure, les habitudes, la prédilection, l'esprit joyeux et fort par conséquent, cet enfant de Pesaro que Bologne et Naples ne surent pas garder et qui en se mesurant à Beaumarchais, éleva comme à une puissance supérieure, par l'élan de sa finesse et de sa verve, l'esprit entraînant et ironique du plus vivant des Français du XVIIIe siècle et du nôtre; il ne pouvait nous abandonner complétement, cet Italien, qui traduisit dans *Guillaume Tell* en accents sublimes l'amour de la patrie, notre honneur et notre gloire inaltérables.

Les funérailles de Rossini ont été célébrées hier, à midi, en l'église de la Trinité (Chaussée-d'Antin), avec un appareil très-simple, sous la présidence du nonce du Pape. Ni tentures, ni écussons. Le cercueil, couvert d'un drap de velours noir, brodé d'étoiles d'argent, a été porté de l'entrée de l'église dans un catafalque d'ordonnance sévère, élevé devant la grille du sanctuaire. Sur le drap mortuaire étaient placées deux couronnes de laurier.

Dans la grande nef, les bas-côtés, les chapelles et les galeries se pressaient plus de quatre mille personnes représentant les aristocraties d'intelligence et de talent, de naissance et de fortune, que Paris réunit en une imposante communauté de sentiments et d'hommages, aux grands jours de ses deuils et de ses fêtes artistiques. On remarquait au premier rang, M. Gautier et M. Camille Doucet, les amis de l'illustre défunt; l'Institut au grand complet; le Conservatoire impérial de musique; le ministère de la Maison de l'Empereur, représenté par le maréchal Vaillant; la Commission des auteurs et compositeurs dramatiques, M. de Saint-Georges, son président, en tête; les députations de l'Association des artistes musiciens, de l'Ecole de musique religieuse, de la Commission de surveillance du chant de la Ville de Paris, des principales Sociétés chorales et instrumentales de Paris, de plusieurs villes et Conservatoires d'Italie; M. Gruneisen, délégué de la presse de Londres; nombre de compositeurs, d'artistes célèbres, de journalistes, d'éditeurs, d'écrivains, de directeurs de théâtre, de dilettantes, etc. L'Empereur s'était fait représenter par M. le vicomte de Laferrière, son premier chambellan, et le roi d'Italie par M. le chevalier Nigra, son ambassadeur à Paris.

Les tribunes du chœur et du grand orgue avaient été réservées aux exécutants, groupés sous la direction de M. Jules Cohen, inspecteur de la chapelle impériale. Aux chœurs composés du personnel de l'Opéra, du théâtre Italien, de trois cents élèves du Conservatoire, et de la majorité des artistes lyriques de Paris, s'ajoutaient des contre-basses, des harpes, et l'orgue d'accompagnement parfaitement tenu par M. Salomé.

Malgré certaines difficultés d'organisation, que je crois inopportun de rappeler ici, mais dont il faut tenir compte, les honneurs suprêmes rendus à Rossini ont été dignes de son illustration, grâce aux artistes célèbres entre tous qui avaient tenu à honneur d'acquitter ce tribut d'admiration ou de reconnaissance, grâce aussi à la perfection des ensembles. Si, au point de vue exclusivement musical, il y avait lieu de regretter l'absence d'un orchestre, il serait injuste de ne pas reconnaître néanmoins que ces masses chorales, soutenues par les orgues et les harpes, avaient un caractère de grandeur et d'austérité bien approprié à la circonstance.

La nature même de cette cérémonie désignait au choix du comité chargé d'en préparer la partie musicale, la messe de *Requiem* composée de fragments d'œuvres de Rossini agencés par

M. Aulagnier, d'après le rituel ordinaire et sur les prières de la liturgie catholique.

Après un prélude exécuté au grand orgue par M. Chauvet, organiste de la Trinité, sur les *Ténèbres* de *Moïse*, et l'imposant *Introït* de la Messe des Morts de Jomelli, pour laquelle Rossini professait une admiration particulière et souvent manifestée; le *Dies iræ* adapté à la musique du « Mater Dolorosa » du *Stabat* de Rossini a été dit par Mlles Nilsson et Bloch, MM. Nicolini, Tamburini et les chœurs. Comment traduire l'impression produite par l'Alboni et Mme Patti chantant le *Quis est homo* du *Stabat* (*Liber Scriptum*), avec leur art inimitable, leurs voix merveilleuses et une émotion qui a gagné toute l'assistance? Non, jamais nous n'entendrons de plus nobles accents! Venaient ensuite : le *Pro peccatis* (*Stabat*) sur l'antienne *Quid sum miser*, de la Messe des Morts, admirablement interprété par Faure; — le *Lacrymosa* du *Requiem* de Mozart, par les chœurs; — pour l'Offertoire, le *Vidit suum* du *Stabat* de Pergolèse, que Mlle Nilsson a chanté avec sa voix la plus pure et un sentiment religieux pénétrant; — à l'Elévation, le *Pie Jesu* adapté au quatuor *Quando corpus* du *Stabat* de Rossini, auquel Mmes Krauss et Grossi, MM. Nicolini et Agnesi ont apporté une perfection et un style remarquables; — enfin, pour l'*Agnus Dei* et sur ses paroles, cette majestueuse prière de *Moïse*, l'une des plus belles inspirations du génie humain, s'élevant comme la plainte et l'espérance d'un peuple tout entier, avec Faure, Bonnehée et Obin chantant à l'unisson, Mlle Bloch et les chœurs. Avant l'absoute, le quatuor de saxophones de Sax a joué la Marche funèbre de Beethoven (arrangée pour la circonstance par Gevaërt), qui est venue ajouter encore aux beautés mélodiques de la cérémonie et au saisissement de l'assistance.

A deux heures, le cortége de ces obsèques triomphales se mettait en marche, sous un ciel assombri, et suivait la chaussée d'Antin et la ligne des boulevards, au milieu des flots pressés de la population, dans l'ordre suivant :

Deux bataillons du 29e de ligne avec leurs tambours; — les musiques de deux légions de la garde nationale, chefs MM. Thibaut et Colin, réunies sous la direction de M. Emile Jonas, inspecteur-général, et jouant, d'après l'arrangement de ce dernier, la marche funèbre de *la Gazza ladra*, la prière de *Moise* et des fragments du *Stabat*; — une voiture de deuil; — le corbillard aux tentures brodées de lauriers; les cordons du poêle tenus à tour de rôle par MM. le chevalier Nigra, M. C. Doucet, Auber, Amb. Thomas, Taylor, de Saint-Georges, Fr. Bazin, prince Poniatowski, Elwart, Tamburini, Duprez, Faure, et autres notabilités; — diverses députations musicales avec des bouquets d'immortelles à la boutonnière ; l'Institut, le Conservatoire, puis une foule énorme composée de toutes les classes de la Société.

Au Père-Lachaise, sept discours ont été prononcés, au milieu du plus profond recueillement, par MM. C. Doucet, Amb. Thomas, pour l'Institut; d'Ancona, au nom de l'Italie; Perrin, au nom des théâtres Lyriques; de Saint-Georges, pour la Société des compositeurs; le baron Taylor, au nom de l'Association des artistes dramatiques; Arthur Pougin, au nom de l'Association des artistes musiciens; et A. Elwart, au nom du Conservatoire. Nous nous bornerons pour aujourd'hui à reproduire ceux de MM. C. Doucet, Amb. Thomas et Perrin.

M. Camille Doucet a pris la parole en ces termes :

Messieurs, les Arts sont en deuil, et c'est au nom de leur douleur trop légitime que je vous vois rassemblés en ce moment autour de la tombe qui vient de recevoir les restes mortels d'un de ces rares inspirés que la Grèce ancienne eût divinisé sans doute, dans son admiration naïve et sa poétique reconnaissance.

Si, moins lyrique et plus positive, notre époque n'a pas d'Olympe pour ses artistes, elle ne laisse pas cependant que d'être aussi sensible qu'aucune autre l'ait jamais été, au charme infini des arts. Toujours le talent la séduit; toujours le génie la domine.

Ce que je dis là, Messieurs, personne ne l'a plus éprouvé à coup sûr, et ne l'a mieux prouvé, que le grand enchanteur qui, depuis plus d'un demi-siècle, a tenu le monde captif sous la puissance de ses accents. Qu'ils s'élevassent d'abord, tour à tour de Venise ou de Rome, de Naples ou de Milan, plus tard enfin de Paris, et avec plus d'éclat alors que jamais, tous les échos les ont saisis, retenus et répétés sans cesse; tous les cœurs s'en sont émus, toutes les mains y ont applaudi.

Je m'oublierais volontiers jusqu'à retracer ici cette vie à la fois si longue et si courte; cette immense carrière parcourue en si peu de temps; ce trésor de plus de vingt chefs-d'œuvre produits à la hâte en quinze ans de travail, et qui, dans toute la fraîcheur de leur première jeunesse, survivent encore maintenant à quarante années de repos. Mais en agissant ainsi, j'obéirais plus à mon goût qu'à mon devoir. Cette tâche appartient à d'autres qui, mieux que moi, auront qualité pour la remplir.

Il m'eût été doux cependant de pouvoir rendre hommage à la part que Rossini a prise avec tant d'éclat à ce grand mouvement des arts et des lettres, que les sciences continuent aujourd'hui, et qui, depuis soixante ans, est l'un des plus brillants et des plus féconds dont la France ait à s'honorer.

En entrant pour la première fois dans Paris, vers la fin de l'année 1823, l'auteur de *Tancredi* et du *Barbier*, d'*Othello* et de la *Semiramide*, trouva chez nous ses œuvres triomphantes, en pleine possession de l'enthousiasme public, étonné peut-être un moment par la nouveauté, mais bientôt conquis à jamais par l'admiration.

Son génie ardent a ouvert une nouvelle route et marqué une nouvelle époque dans l'art musical, disait alors Lesueur en saluant le nouveau venu, et en le plaçant ainsi lui-même à la tête d'une renaissance de la musique française.

Six ans plus tard, après une seconde carrière aussi rapide que la première et non moins brillante, l'auteur du *Siége de Corinthe* et de *Moïse*, du *Comte Ory* et de *Guillame Tell*, s'éloignait un jour de la France, en promettant de lui rapporter avant peu quelque œuvre nouvelle; mais alors, fatigué de la gloire et trompant notre espérance, il se renferma pour toujours dans une retraite obstinée, par une sorte de caprice du génie, par une certaine originalité qui peut-être ne messied pas à sa grandeur.

On l'a tant dit et on le redira tant de fois encore, que j'hésite à vous montrer Rossini, à peine âgé de trente-sept ans, ne quittant pas la terre comme Raphaël, mais se livrant lui-même de son vivant au jugement de la postérité, et se résignant avant l'heure à une abdication volontaire qui, pour tout autre, eût été la source de déceptions cruelles, tandis qu'elle ne lui valut, en réalité, qu'une longue et constante succession d'hommages.

On serait tenté de croire que la modestie lui inspira ce sacrifice de lui-même, quand on le voit, au lendemain de *Moïse*, refusant la croix de la Légion d'honneur, qu'il ne voulait pas avoir encore méritée, et dont il ne se jugea digne, en effet, que deux ans plus tard, après le succès de *Guillaume Tell*, c'est-à-dire quand toute son œuvre était achevée et sa grande tâche accomplie.

La dette des arts a été payée depuis. En 1853, le chevalier de 1829 fut nommé commandeur de la Légion d'honneur, sans avoir passé par le grade d'officier, et, peu d'années après, l'Empereur a voulu encore que la croix de grand-officier honorât la glorieuse vieillesse d'un des hommes qui ont le plus adopté et le plus illustré la France.

La France, à qui le testament de Rossini a légué sa dernière pensée, sera fière de garder ses cendres, comme elle gardera sa mémoire et les œuvres de son génie. Elle veillera avec respect sur cette tombe précieuse que tant de douleurs entourent et devant laquelle il m'a été donné de venir déposer publiquement un double tribut de regrets au nom des arts et du pays.

M. Ambroise Thomas s'est ensuite exprimé ainsi :

Mon émotion est profonde et j'aurais peine à surmonter le trouble extrême que j'éprouve, si je n'étais soutenu par cette pensée que je parle ici au nom de l'Académie des Beaux-Arts de l'Institut.

En me faisant l'honneur de me confier la mission redoutable de la représenter en ce moment, elle a voulu que l'expression de ses regrets, que ce solennel et public hommage rendu par elle au confrère illustre qu'elle était si fière de posséder, sortît de la bouche d'un musicien, le plus humble et le plus fervent de ses admirateurs.

Messieurs, lorsque nous voyons disparaître un homme de génie, lorsque nous voyons s'éteindre une de ces flammes qui ont illuminé tout un siècle, s'incliner dans un douloureux silence serait peut-être le plus éloquent des éloges.

Je n'essaierai donc pas de vous retracer la vie et l'œuvre de Rossini, d'autres rempliront cette tâche immense; mais, à cette heure du suprême adieu, il appartient à l'Académie de rappeler quelle influence entraînante cet homme extraordinaire a exercée sur son art.

Sorti de la belle et suave école italienne, doué d'une imagination féconde, animé de l'esprit le plus étincelant, dès le début de sa glorieuse carrière il enrichit la scène d'œuvres d'une verve et d'un éclat incomparables.

Qui ne se souvient de l'étonnement, des débats et des orages que provoqua son apparition en Italie? Mais de quels triomphes ces luttes furent suivies! Le bruit en retentit bientôt dans l'Europe entière, qui s'éprit de ce lumineux génie et salua l'heureux novateur.

C'est par la forme extérieure qu'il sut donner à son œuvre, et par la variété de ses rhythmes saisissants, c'est aussi par l'art merveilleux avec lequel il mit en évidence le talent et le charme des virtuoses du chant, qu'il mérita ce titre de novateur.

Cette supériorité seule et l'universelle faveur alors attachée au chant italien, jusque dans ses excès, auraient suffi pour faire de Rossini le grand enchanteur du monde.

Sa rapide et prodigieuse renommée, due aux séductions d'un art qui n'échappera jamais entièrement au reproche de sensualisme et de frivolité, eût été de moins longue durée peut-être, si à l'attrait de cette forme extérieure ne se joignaient des beautés d'un ordre plus élevé. La vie et le mouvement de la scène, la vérité des caractères, l'abondance et la clarté des idées, l'harmonie des proportions, l'élégance et la pureté du style, voilà ces beautés que Rossini a répandues dans ses ouvrages, les marquant ainsi du sceau d'un grand maître.

Si dans la musique légère, si dans la comédie, il s'est montré souvent inimitable, jusqu'où ne s'est-il pas élevé lorsqu'il a traité les sujets les plus sévères? Avec quelle noblesse de sentiment et de quelle main puissante il a tracé les scènes les plus grandioses! Son dernier chef-d'œuvre dramatique, écrit spécialement pour la France, *Guillaume Tell*, fait resplendir dans la plus admirable unité l'élévation de sa pensée, la richesse de son imagination et la sérénité majestueuse de son style.

Dans le souvenir et dans la contemplation de l'œuvre de Rossini, n'avons-nous pas, aujourd'hui plus que jamais, à puiser un enseignement salutaire ?

Comment ce mélodiste si merveilleusement doué est-il devenu un penseur et un grand musicien? C'est par l'étude assidue des modèles de toutes les écoles, c'est en méditant surtout Haydn et Mozart, pour lesquels il professa toute sa vie un véritable culte, que ce génie spontané se soumit aux saines traditions et qu'il acquit ce sentiment du beau, cet amour de la forme et des grandes lignes, cette science de l'ordre architectural qui font les œuvres d'art impérissables.

Qu'on ne s'y trompe pas! Rossini, sous une apparence de scepticisme, cachait un artiste de grande foi. Ceux qui l'ont vu dans ses années de retraite, encore si remplies, encore si fécondes, on le reconnaîtra bientôt; ceux qui ont eu le bonheur d'apprécier la finesse de son esprit et l'aménité de son caractère, ceux-là savent avec quel intérêt il suivait le mouvement musical et comme il jugeait bien cette période de trouble et d'égarements que traverse notre art. Il envisageait l'avenir avec calme; tout en lui, jusqu'au sourire, annonçait sa confiance dans le triomphe des principes immuables du beau.

Il avait droit de compter sur l'équitable jugement de la postérité et de croire avec nous à l'immortalité de son œuvre!

Messieurs, encore un mot, encore un hommage à rendre non pas seulement au grand génie, mais aussi à l'homme de cœur!

Désirant laisser un dernier témoignage de son amour de l'art et de sa sympathie pour la France, sa patrie d'adoption, Rossini vient d'instituer deux prix de 3,000 francs, qui seront décernés chaque année et en son nom, l'un à une poésie, l'autre à une composition musicale lyrique ou religieuse.

L'Académie sera fière de s'associer à cette noble et généreuse pensée. Au nom des jeunes artistes français, seuls admis à concourir, hâtons-nous de déposer ici l'expression d'une vive et profonde reconnaissance.

M. de Saint-Georges a prononcé le discours suivant :

Messieurs, on peut dire que, pour l'homme illustre que nous venons de conduire à sa dernière demeure, l'immortalité avait devancé la mort. Cette dernière conservatrice des noms les plus éclatants est ici superflue, car celui qui dort dans ce cercueil s'y est étendu rassasié de gloire et de renommée.

Parmi les existences si diverses des grands artistes, il n'en est point de plus surprenante : son adolescence fut comme une éclosion spontanée des dons les plus merveilleux; sa jeunesse semait en se jouant des œuvres tour à tour charmantes et sublimes; à l'heure où sonne l'âge viril, au moment où d'autres commencent leur carrière, il termina volontairement la sienne en la couronnant par ce chef-d'œuvre impérissable qui se nomme *Guillaume Tell*.

Ne semble-t-il pas que le nom de Rossini définisse à lui seul ce mot divin : le Génie! De *Tancrède* à *Guillaume Tell*, seize années à peine se sont écoulées, trente partitions sont sorties de ce cerveau merveilleux.

Que d'idées jetées au courant du fleuve de l'Art, qui va roulant ses eaux sans cesse renouvelées, mais auquel nul ne versa des sources plus abondantes et plus pures. Que de passions soulevées, que d'esprits charmés, que de cœurs émus à ces accents qui retentissent à la fois sur tous les théâtres du monde, qui traversent les mers, qui enchantent tous les peuples, qui leur fait à tous comprendre et parler la même langue : l'idiome fraternel de la musique.

Puis tout à coup l'aigle s'arrête en plein vol. Au sommet le plus élevé de sa carrière, l'artiste brise sa lyre. Il se tait. Il veut se taire. Ni les obsessions, ni les promesses, ni les prières ne le peuvent vaincre. Il a scellé de ses propres mains les portes du temple de son génie. Nul ne saura les forcer à les rouvrir.

Ne cherchons pas à pénétrer le secret de ce silence. Était-ce lassitude ou dédain, ou la loi suprême de son éclatante destinée? La source de l'inspiration n'était pourtant pas tarie. Elle s'échappait parfois en gerbes lumineuses, témoin l'admirable *Stabat*, aujourd'hui si populaire, et cette sublime messe qu'il ne voulut faire exécuter qu'une seule fois devant un public choisi par lui; mais l'auteur de *Moïse* et de *Guillaume-Tell* avait dit au théâtre un dernier et inexorable adieu!

L'histoire nous montre des souverains lassés de leur grandeur, déposant volontairement le sceptre et, redevenus simples citoyens, assistant impassibles aux grands événements qu'ils avaient provoqués.

Ainsi ce souverain de l'art vécut dans la retraite, appuyé sur une affection dévouée, entouré d'un petit cercle d'amis, contemplant d'un regard calme et indifférent, un peu railleur, ceux de ses contemporains qui continuaient la lutte. Il put voir s'accomplir sur ses propres œuvres le travail patient et sûr des années. Il suivit de ses propres yeux leur marche ascendante, il les vit, s'élevant jour par jour, atteindre les cimes les plus élevées de la région sereine où resplendissaient les plus purs chefs-d'œuvre.

Ce sera l'orgueil de la scène française que d'avoir donné la plus haute expression du génie de Rossini. *Moïse* complété, *Guillaume-Tell* écrit en entier pour notre première scène lyrique, forment comme la clef de voûte d'un édifice merveilleux. C'est l'orgueil de la France d'attirer ainsi à elle toutes les gloires, de les absorber dans son sein, de leur donner un nouvel éclat en les faisant nationales et françaises à leur tour.

Le maître a voulu le reconnaître et témoigner de son amour pour sa nouvelle patrie. Tandis qu'il léguait ses biens à la petite ville qui l'a vu naître, il ordonnait que son corps reposât parmi nous, sur cette terre française, dans ce Paris qui s'empresse autour de son cercueil et dont le pieux concours lui fait de royales funérailles.

Certes, à voir disparaître ainsi les hommes qui ont porté si haut la gloire de l'art musical, on se sent pris d'une inquiétude profonde, comme d'une grande tristesse. Mais sur cette tombe même il est permis de ne pas désespérer, c'est la gloire suprême de ces grands hommes de frayer la route de l'avenir; aux clartés qu'ils projettent marchent les talents nouveaux, et s'avancent les générations nouvelles. Rossini repose, mais son œuvre veille; l'art ne périt pas avec ce maître immortel : la nuit ne se fait pas dans un ciel que son génie a peuplé d'astres si lumineux !

M. Arthur Pougin a ainsi parlé :

Messieurs, c'est au nom de l'Association des artistes musiciens, qui m'a chargé du douloureux et périlleux honneur de la représenter ici, que je viens rendre un dernier hommage au grand homme qui n'est plus. Rossini était l'un des présidents d'honneur de notre Société, qu'il avait daigné encourager de son bienveillant patronage, et qui lui doit, plus que toute autre, son tribut d'admiration, de reconnaissance et de regrets. Mon humble voix n'acquiert donc en ce moment quelque autorité que parce qu'elle est l'écho sincère de la douleur de plusieurs milliers d'individus. Pourtant je croirais, je l'avoue, amoindrir ma mission en parlant au seul nom d'une corporation, quelque importante qu'elle soit, en m'exprimant au nom d'un seul pays, ce pays fût-il la France, cette France si chère à tous les artistes, et qui, depuis longues années, était devenue la terre d'élection de Rossini. Le rôle qu'on a bien voulu me confier me paraît plus noble et plus élevé. « La patrie des grands » hommes est le monde!... » a dit un illustre penseur, et l'on peut ajouter : Leur génie est universel. Permettez-moi donc de considérer ici le représentant de l'Association des musiciens français comme celui de l'art musical tout entier, et laissez-moi croire que je parle au nom de tous deux.

Depuis longtemps, Messieurs, Rossini était perdu pour l'art actif et militant. Après avoir livré de rudes combats, après avoir remporté un triomphe magnifique et plus complet que tous ses triomphes passés, il s'était volontairement retiré de la mêlée, et spontanément avait abdiqué la souveraineté que personne alors ne paraissait de taille à partager avec lui. Ce grand génie s'était arrêté en pleine floraison, après avoir donné à la France un chef-d'œuvre impérissable; cet artiste sublime s'était condamné au repos absolu, après avoir reculé les bornes de l'art dans

ce suprême chef-d'œuvre, en tête duquel il eût pu inscrire les paroles fameuses : *Exegi monumentum* !

Mais pourtant il était là, parmi nous, toujours aimable, toujours souriant; et c'était une consolation de voir que, si l'artiste avait en quelque sorte disparu, l'homme du moins nous restait, et que nous pouvions chaque jour lui rendre l'hommage dû à son génie, à ses incomparables facultés.

Hélas ! aujourd'hui, cette consolation même nous est ravie ! Nous ne pouvons plus que pleurer sur la dépouille de celui qui nous fut cher, que nous incliner devant cette majesté de la mort, plus grande encore que toutes les majestés de la vie; nous ne pouvons plus que déposer devant cette tombe encore entr'ouverte l'expression désolée d'une affection profonde et d'une admiration sans bornes. Il nous faut dire enfin : Rossini n'est plus! et voiler d'un crêpe funèbre la statue de l'art qu'il a si dignement et si glorieusement représenté !

Rossini appartient maintenant à l'Histoire, à la Critique artistiques.

Lorsqu'en faisant large part des influences d'école, des courants de la vogue, des entraînements de l'imagination, elles étudieront — sans précipitation, toutefois, et sans parti-pris — cet ARTISTE, dans la véritable acception du mot, qui se reposa toujours sur son génie du soin de sa réputation et dont la personne est sauvegardée par son œuvre même, l'Histoire et la Critique n'auront garde d'oublier que Rossini avait reçu dès le berceau le don de la mélodie et de la grâce incomparable. « C'est — disait déjà le dilettantisme cosmopolite d'il y a trente ans — c'est la floraison la plus riante, la plus parfumée et la plus vivace de notre printemps. »

Dans un avenir prochain, sans doute, quelque grand artiste sculptera, pour soutenir et garder le glorieux cénotaphe, les muses éplorées de la Tragédie et de la Comédie lyriques. La mémoire de l'auteur d'*Otello* et du *Barbier de Séville* revendique à plus d'un titre ces allégories; mais, pour symboliser, pour résumer d'une manière plus complète et plus intime cette vie et cet œuvre, il faudra qu'un ciseau délicat ajoute au monument funéraire les figures, — bien italienne et bien gauloise chacune — de la Cavatine et de l'Ironie.

EM. MATHIEU DE MONTER.

*** Mardi on a ouvert le testament de Rossini; en voici les principales clauses : Mme Rossini a l'usufruit de toute la fortune laissée par le maître. Après la mort de Mme Rossini, cette fortune fera retour à la ville de Pesaro, et servira à fonder un Conservatoire de musique, qui portera le titre de *Conservatoire Rossini*. — Mme Rossini a, en toute propriété, la villa de Passy. — Une rente de 6,000 francs sera affectée annuellement à l'Institut de France pour la fondation d'un prix de composition d'une œuvre lyrique, savoir : 3,000 francs pour le poëte et 3,000 francs pour le musicien. — Rossini lègue 50 écus romains à la municipalité de Bologne, et 50 écus à l'hospice de la même ville. — Enfin, il est dit que tous les objets lui appartenant, et dont il a dressé une longue liste avec le plus grand soin, seront vendus aux enchères, et que le produit appartiendra à Mme Rossini.

*** M. Michotte, chargé par Mme Rossini de prendre toutes les dispositions relatives aux funérailles, a contribué, dans la mesure de sa mission, à rendre cette cérémonie digne de tous points du grand génie dont le monde entier déplore la perte.

*** — Le choix du *Libera* de Jomelli a été motivé par l'admiration que Rossini avait témoignée en entendant ce magnifique morceau aux séances de la Société de musique sacrée dirigée par M. Vervoitte.

*** Mlle Marie Battu, par suite de l'enrouement dont elle souffrait à la représentation des *Huguenots*, est forcée de garder un repos complet. La célèbre cantatrice n'a donc pu, à son grand regret, se joindre aux artistes qui ont pris part à la messe des funérailles de Rossini.

*** M. Francesco Lucca, l'un des principaux éditeurs d'Italie, averti trop tard du jour de la cérémonie des obsèques du maître, a exprimé, par dépêche, à Mme Rossini, tout son regret de n'avoir pu se joindre, en cette triste circonstance, à ses confrères de Paris.

Le défaut d'espace nous oblige à renvoyer au numéro prochain les comptes rendus des opérettes : *le Grand-Duc de Matapa*, *les Jumeaux de Bergame* et *le Vengeur*.

REVUE DES THÉATRES.

Une petite comédie, jouée d'abord entre deux paravents, vient de subir l'épreuve du public véritable, au Théâtre-Français, où on l'a accueillie avec la politesse due aux proverbes de salon. *Histoire ancienne*, tel est le titre de cette bluette à deux personnages, qui a pour auteurs MM. Edmond About et de Najac. Il s'agit d'une jeune veuve qui a dû naguère épouser M. Georges de Gaille et qui, par des raisons inutiles à raconter, a pris un autre mari, tandis que, de son côté Georges prenait une autre femme. Cinq ans après, les deux anciens amoureux se rencontrent; Georges est veuf aussi, et quoiqu'il soit toujours épris de Clotilde, il l'aborde avec des intentions fort peu matrimoniales : une première union l'a blasé sur ce chapitre. Clotilde, piquée au vif, se promet de donner une leçon à Georges, et, dans ce but, elle lui fait accroire qu'elle s'est remariée; il n'en faut pas davantage pour amener Georges à se déclarer et à se laisser prendre au piége tendu par la veuve.

Ce marivaudage n'a aucune importance, mais il est agréablement distillé par Coquelin et par Mme Madeleine Brohan. Aussi, pourra-t-il rester quelque temps au répertoire.

— M. Bélot a escompté d'avance sa nouvelle pièce de l'Odéon dans le feuilleton du *Figaro*. Un certain retentissement s'est fait autour du *Drame de la rue de la Paix*, découpé en chapitres de roman. Il était hors de doute que ce livre, plein d'un intérêt puissant et réaliste, serait tôt ou tard transporté à la scène. Mais on se demande si sa place était indiquée au second Théâtre-Français plutôt qu'à un théâtre d'ordre inférieur. Quelques mots d'analyse répondront pour nous.

Un assassinat a été commis sur la personne de Maurice Vidal et les soupçons de la justice se sont portés sur un aventurier du grand monde, nommé Albert Savary, qui a été mis en état d'arrestation préventive. Le juge d'instruction l'interroge, et ne trouvant pas contre lui de charges suffisantes, le fait mettre en liberté. Mais la veuve de Maurice Vidal n'est pas convaincue de l'innocence d'Albert Savary, et d'accord avec un agent qui partage ses doutes, elle cherche à obtenir les preuves que la justice n'a pas su découvrir.

Sous un nom supposé, elle se fait présenter Albert Savary dans une maison interlope qu'il fréquente, et elle use de coquetterie pour attirer sa confiance. Mais elle se laisse prendre à ce jeu dangereux; l'amour qu'elle a inspiré à Albert, elle le ressent pour son propre compte, et elle se persuade peu à peu qu'un homme aussi séduisant ne peut être un criminel. Elle va même jusqu'à repousser avec dédain les insinuations vraisemblables de l'agent Vibert et à se débarrasser de lui. En partant, l'agent éconduit se borne à inviter Mme Vidal à se faire connaître à Albert sous son véritable nom. En effet, Albert, surpris par cette révélation inattendue, se confesse à la veuve de sa victime; c'est bien lui qui a tué Maurice Vidal pour rentrer en possession de lettres de change qui étaient entre ses mains. Après cet aveu, qui détruit toutes ses espérances d'avenir, il se plonge dans le cœur le couteau avec lequel il a commis son crime.

N'est-on pas forcé de reconnaître que cette pièce aurait dû être portée à un théâtre de drame? Contesté à la première représentation le succès s'est nettement dessiné aux représentations suivantes; il est dû surtout au premier et au dernier acte, l'un d'un intérêt très-puissant et l'autre éminemment dramatique.

Le Drame de la rue de la Paix est, du reste, interprété avec un grand talent par Berton et Mlle Sarah Bernhart, chargés des deux principaux rôles. Taillade a de bons moments dans celui de l'agent Vibert. Raynard tire un assez bon parti d'un personnage accessoire qui a pour mission d'égayer un peu la pièce.

—Malgré l'abus que l'on a fait du titre biblique et du sujet de l'Enfant prodigue, M. Becque, qui fut le collaborateur de M. de Joncières pour l'opéra *Sardanapale*, n'a pas hésité à le donner au vaudeville que le théâtre de la place de la Bourse vient de représenter. C'est toujours le jeune gars choyé, caressé, dorloté dans la maison paternelle, qui se lasse de cette félicité pour courir le monde, qui, à Paris comme en Égypte, tombe entre les mains d'hétaïres habiles à le plumer, et qui se trouve trop heureux d'être ramené au foyer domestique par un père plus ou moins mêlé malgré lui aux frasques de M. son fils. — Quoique ce nouvel *Enfant prodigue* témoigne d'une grande inexpérience de la part de l'auteur, on ne peut disconvenir qu'il n'ait rajeuni heureusement par beaucoup de gaieté et d'entrain cette vieille histoire.

Il y a dans la pièce de M. Becque une veine de bonne humeur très-prononcée, et nous nous tromperions fort si cet auteur n'avait pas de l'avenir au théâtre.

Saint-Germain et Delaunay ont fait deux bons types de l'enfant prodigue et du papa de Montélimart. Mlle Bianca est très-avenante sous les traits de la grisette Clarisse, et Mlle Louise Leroux, en servante égrillarde, laisse à regretter que son rôle ne soit pas plus développé.

— Qu'est-ce que *le Monde où l'on s'amuse?* C'est celui qui tient le milieu entre le demi-monde aux allures trop libres et le grand monde à l'aspect trop gourmé, celui qui ouvre ses salons à des gens d'esprit, de mœurs faciles et complaisantes, à des femmes aimables, à de gais jeunes gens. On danse beaucoup dans ce monde-là, on y cause encore davantage, et il n'est, pas plus que les autres, exempt d'intrigues cachées ou transparentes. C'est donc dans *le Monde où l'on s'amuse* que Paul de Bussac a rencontré la baronne Brunner, dont le seul défaut est d'avoir un mari qui s'attache aux préférés de sa femme, de façon à en faire des esclaves. Paul, que son oncle veut marier, ne tarde pas à se lasser d'un rôle qui fait du favori de Madame le souffre-douleur de Monsieur. Il se fait remplacer par un ami, qui a reconnu dans la baronne certain domino dont il s'est épris au bal et qui ne trouvera pas la tâche trop lourde.

Cette comédie, dont l'auteur est M. Pailleron, digne du Gymnase où elle a été représentée, a réussi, non moins par des détails ingénieux que par une remarquable interprétation, confiée à Ravel, Landrol, Blaisot, Mmes Pierson, Magnier et Angelo.

— La Porte-Saint-Martin a renoncé à *Cadio*, et pour faire oublier cette erreur de Georges Sand elle a repris *Madame de Chamblay*, un drame d'Alexandre Dumas, qui a été joué l'année dernière au théâtre Ventadour. Brindeau y a conservé son rôle; les autres personnages sont tenus par Charles Lemaître, Charly, Schey, Mmes Rousseil et Desmonts. Une petite pièce de l'Odéon, *la Dernière Idole*, commence le spectacle alternativement avec *la Fille de l'Avare*, et Bouffé dans le principal rôle.

— A la Gaîté, une nouvelle attraction a été ajoutée au drame de *Léonard*. Thérésa s'y fait chaque soir applaudir avec fureur dans deux chansonnettes de son répertoire.

D. A. D. SAINT-YVES.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Dimanche, à l'occasion de la Sainte-Eugénie, tous les théâtres ont illuminé.

*** Le Théâtre Impérial de l'Opéra a donné lundi la deuxième représentation de la reprise des *Huguenots*. La salle était encore plus remplie qu'à la première. Colin ayant à son tour été indisposé après son succès du premier jour, c'est Morère qui a chanté le rôle de Raoul. Mlle Hamackers a repris celui de la Reine et Grisy a chanté les couplets du *Rataplan*. La soirée n'a donné lieu cette fois qu'à des applaudissements; Marie Sass s'y est encore surpassée, s'il est possible; et, malgré une émotion bien naturelle, Morère est sorti victorieux de sa difficile tâche. Mais M. Perrin n'est pas encore satisfait, et il veut tenir jusqu'au bout la promesse qu'il s'est faite de ne rien laisser d'imparfait dans cette reprise du chef-d'œuvre de Meyerbeer; il a engagé pour deux ans Mme Carvalho, qui dès demain chantera le rôle de la Reine. — Vendredi on a joué *Hamlet*, et hier, par extraordinaire, en l'honneur de Rossini, *Guillaume Tell*.

*** S. M. la reine Isabelle et toute sa famille assistaient samedi à la représentation de *Crispino e la Comare*, au théâtre Italien. — Mme A. Patti donne en ce moment la dernière représentation de chacune des pièces de son répertoire. — Mardi on a représenté la *Traviata*, jeudi la *Lucia*; hier, on a exécuté en l'honneur de Rossini le *Stabat*, chanté par l'élite des artistes, et son buste a été couronné.

*** Le théâtre Lyrique continue à faire de belles recettes avec *le Val d'Andorre* et *le Barbier*. — Aujourd'hui, représentation extraordinaire, entièrement composée d'œuvres de Rossini et consacrée à la mémoire du maître. Le programme se compose de : 1° ouverture de *Sémiramide*; 2° Stances à Rossini, dites par M. Monjauze; 3° l'*Inflammatus* du *Stabat*, chanté par Mlle Schrœder; 4° *la Charité* (chœur avec orchestre) : le *solo* par Mlle Gilbert. Cet intermède suivra la représentation du *Barbier*. — Mardi, première représentation de l'*Iphigénie en Tauride*, de Gluck, qui n'a pas été représentée depuis quarante ans à Paris. Le rôle d'Oreste sera chanté par le baryton Aubéry.

*** On a donné vendredi au théâtre de l'Athénée la première représentation des *Jumeaux de Bergame*, musique de Ch. Lecocq, et celle du *Vengeur*, paroles de MM. Nuitter et Beaumont, musique de Legouix. On répète l'opéra-bouffe de MM. Gille et Costé, joué l'an dernier dans une soirée particulière, au Conservatoire, sous le titre des *Horreurs de la Guerre*. Ce titre devra être changé.— Les rôles ont été distribués à Léonce, Brice, Niveleau, Mmes Van Ghell, Wilhelmine et Lévy.

*** Mercredi, le prince et la princesse de Galles assistaient à la représentation de *la Périchole*.

*** Voici comment les compositeurs, qui ont pris part au concours du théâtre Lyrique, ont constitué leur double jury : Pour l'examen des partitions, ils ont nommé MM. Ambroise Thomas, Victor Massé, Albert Grisar, Limnander, Mermet, prince Poniatowski, Labarre, Deloffre; et pour l'examen des poëmes, MM. Émile Augier, de Saint-Georges, Michel Carré, Alexandre Dumas fils, Sardou et Fournier. Enfin, en qualité de juges critiques des deux éléments poétique et musical, ont été nommés encore MM. Théophile Gautier, Sarcey, Jouvin et Blaze de Bury. Plusieurs compositeurs, auteurs et critiques en renom, ont été ajoutés à la liste pour suppléer, s'il est besoin, aux absents ou aux non acceptants.

*** Le théâtre d'Avignon a donné, ces jours-ci, plusieurs représentations de *Fleur de Thé*. Le public a fort goûté la vive et charmante musique de cette opérette, dont l'interprétation aurait pu, cependant, être plus satisfaisante.

*** Après *la Grande-Duchesse*, qui vient d'être le grand succès du jour à Alger, le théâtre Impérial de cette ville a joué *la Rose de Saint-Flour*, pour la continuation des débuts de Mme Geoffroy. La pièce et sa principale interprète ont été toutes deux fort applaudies. — *L'Africaine* est à l'étude et sera jouée prochainement.

*** Mlle Poinsot, qui fut longtemps pensionnaire de l'Opéra et qui est de retour d'Italie, où elle a eu de beaux succès, vient d'être engagée par M. Letellier, directeur du théâtre de la Monnaie, à Bruxelles.

*** On nous écrit de Saint-Pétersbourg que *Marta* vient d'y être donnée, avec le plus grand succès, pour la rentrée de Mme Volpini.

NOUVELLES DIVERSES.

*** La section des beaux-arts de l'Institut de France aura à donner un successeur à son doyen, Rossini, qui était associé étranger, depuis 1833,

et qui avait remplacé Paisiello, également auteur d'un *Barbier de Séville*. Mercadante et Verdi sont au nombre des neuf associés étrangers actuels de l'Académie.

⁂ M. Ambroise Thomas fait partie de la deuxième série des invités aux fêtes de Compiègne.

⁂ M. Riedel s'est démis de ses fonctions de chef de musique du régiment de gendarmerie de la garde.

⁂ Roger a été choisi pour remplacer M. Révial, démissionnaire des fonctions de professeur de chant au Conservatoire. Tous ceux qui ont si longtemps applaudi l'excellent ténor à l'Opéra-Comique et à l'Opéra ont accueilli avec une véritable satisfaction la nouvelle de sa nomination.

⁂ M. Dorus, professeur de flûte au Conservatoire, vient, pour des raisons de santé, de donner sa démission. Il est remplacé par M. Altès.

⁂ Nous recevons de M. Révial une lettre à laquelle le défaut d'espace ne nous permet pas de donner place aujourd'hui. Elle n'a d'ailleurs d'autre objet que de faire connaître les motifs tout à fait respectables qui l'ont déterminé à donner sa démissionde professeur de chant au Conservatoire, fonctions qu'il remplissait depuis vingt ans avec autant de zèle que de talent, et nous avons, dans notre dernier numéro, mentionné le fait et la cause qui avaient provoqué cette regrettable détermination.

⁂ Par arrêté du 4 novembre, S. Exc. le ministre de la Maison de l'Empereur et des Beaux-Arts vient de nommer M. Jules Cohen professeur de la classe d'ensemble vocal au Conservatoire impérial de musique et de déclamation.

⁂ M. Dubois, ex-grand prix de Rome, maître de chapelle à l'église Sainte-Clotilde, qui, l'an dernier, fit exécuter *les Sept paroles*, si bien interprétées par Caron et Villaret, de l'Opéra, vient d'être nommé maître de chapelle de la Madeleine.

⁂ M. Maurice Strakosch vient de recevoir de S. H. le Sultan la décoration d'officier de l'ordre du Medjidié.

⁂ La Symphonie en *la majeur* (n° 51) d'Haydn ouvrait le concert populaire de dimanche dernier. Le public a fait particulièrement fête au Menuet, l'une des pages les plus délicates et les plus fraîches du vieux maître, traduite par l'orchestre avec une précision admirable. — On a bissé la magnifique ouverture de *Coriolan*, trop connue pour qu'il soit besoin d'insister sur le souffle, passionné jusqu'à la fièvre, qui la traverse et qui l'emporte. — Le *Larghetto* du Quintette (Op. 108) de Mozart, exécuté par M. Grisez et tous les instruments à cordes, a également reçu les honneurs traditionnels du *bis*. — La Symphonie en *si bémol* de R. Schumann, qui constituait le morceau capital de cette séance, a été écoutée avec beaucoup d'attention et un bon vouloir manifeste; on semble aujourd'hui goûter davantage cette œuvre remarquable, quoique inégale, et c'est à peine si quelques marques d'opposition se sont manifestées à la fin.— L'orchestre a apporté à l'exécution de l'ouverture de *Tannhauser*, sa chaleur et son soin habituels.

⁂ Aujourd'hui dimanche, à deux heures, au Cirque Napoléon, 6e concert populaire de musique classique, sous la direction de M. Pasdeloup. On y entendra : 1° Ouverture d'*Euryanthe*, de Weber; — 2° Symphonie héroïque, de Beethoven (allegro, marche funèbre, scherzo, finale); — 3° Ouverture de *Guillaume Tell*, de Rossini; — 4° Andante religioso, de Mendelssohn; — 5° Marche hongroise, d'H. Berlioz.

⁂ Une audition artistique a eu lieu lundi soir chez MM. Pleyel Wolff et Cie. M. le professeur Lemmens, qu'on avait entendu dimanche sur les grandes orgues de Notre-Dame et de la Trinité, nouvellement construites par la maison A. Cavaillé-Coll, a fait connaître ses nouvelles compositions sur l'harmonium Mustel. Elles ont vivement intéressé l'auditoire d'élite qui s'était réuni chez MM. Pleyel-Wolf et Ce. M. Lemmens était déjà connu dans le monde musical par des œuvres magistrales pour le grand orgue, écrites à la manière de J. S. Bach. Sa méthode d'orgues, adoptée par tous les Conservatoires d'Europe, a beaucoup contribué aux progrès qui se sont accomplis en ces derniers temps dans le grand art de l'organiste. Ses compositions pour harmonium, quoique d'un caractère moins austère, n'en révèlent pas moins un grand maître en l'art d'écrire et un exécutant de premier ordre. L'harmonium devient entre ses mains un orchestre avec toutes ses nuances et toutes ses ressources; on a particulièrement remarqué un staccato très-brillant et d'un effet étincelant, mais d'une exécution difficile à laquelle peu d'artistes pourraient prétendre. Les pièces traitées dans le style de l'orgue sont d'une sévérité magistrale et d'un grand effet; on a surtout applaudi une scène symphonique intitulée *la Danse des Sorcières*, d'une grande originalité et d'un effet éblouissant; enfin l'ouverture de *Guillaume Tell*, jouée par M. Lemmens sur l'harmonium, n'a jamais été mieux rendue à l'orchestre. Cette séance, d'une durée de plus de trois heures, a amplement satisfait les nombreux artistes et amateurs qu'avait attirés la renommée déjà si grande du savant professeur.

⁂ On lit dans le journal *la France* : « Nous rappelons avec plaisir à nos lecteurs que, conformément à une note insérée au *Moniteur universel*, en date du 14 août dernier : « C'est par erreur que la maison Philippe-H. » Herz neveu et Cie, fondée en 1863, ne figure pas au catalogue officiel » des récompenses décernées à l'industrie des pianos à l'Exposition uni- » verselle de 1867. » C'était là une omission d'autant plus regrettable (car elle est aujourd'hui réparée) que cette maison, *seule en France*, a obtenu la *médaille d'or*, c'est-à-dire la plus haute récompense décernée à la fabrication des pianos. Tout éloge devient inutile en présence d'un pareil succès, obtenu après cinq années d'existence seulement, et venant consacrer avec tant d'éclat la réputation d'une jeune maison dont nous avons eu déjà l'occasion d'encourager les efforts et de signaler les progrès. »

⁂ Aujourd'hui, à l'occasion de la Fête de Sainte-Cécile, la messe solennelle en *si bémol* de Haydn, sera exécutée dans la chapelle du palais de Versailles, sous la direction de M. Emile Renaud.

⁂ Aujourd'hui dimanche, à midi, en l'église Sainte-Geneviève (Panthéon), la messe du Saint-Esprit sera chantée par les élèves des écoles et lycées.

⁂ La cérémonie des funérailles de Rossini ayant eu lieu hier samedi, le Comité des artistes musiciens a retardé l'exécution de la messe de Sainte-Cécile qui devait être célébrée cette semaine dans l'église Saint-Eustache, et l'a remise au mardi 1er décembre.

⁂ Au programme de la dernière et très-remarquable séance des Enfants d'Apollon, figurait le compositeur Adolphe Blanc. Ce programme était des mieux choisis : un septuor, une sonate pour piano et cor et un trio pour piano, flûte et violoncelle, de sa composition, ont été délicieusement exécutés et longuement applaudis. La sonate surtout a été enlevée avec un brio extraordinaire par Mme Béguin-Salomon et M. Schlotmann, premier cor des Italiens. Mme Léonard a eu sa part de succès en chantant avec beaucoup de goût *l'Invitation à la Mazurka* et *l'Invitation à la Valse* de M. Blanc.

⁂ La société des Orphéonistes d'Amiens vient d'engager l'excellent violoniste-compositeur Herman pour le prochain concert qu'elle va donner. Nous saisissons avec empressement cette occasion pour démentir un bruit qui prêtait à l'éminent artiste l'intention de cesser de se faire entendre en public et de renoncer au professorat. Non-seulement il n'en est rien, mais tout récemment encore Rossini, en entendant Herman chez M. le comte Pillet-Will, disait en s'adressant à ce dernier: « Je n'ai ja- » mais entendu chanter sur le violon d'une manière aussi expressive. » Et celui-là s'y connaissait!

⁂ La Société des concerts de musique classique du Conservatoire de Strasbourg a récemment inauguré au foyer du théâtre de cette ville sa troisième année d'existence, par un concert qui comprenait l'ouverture de *Ruy-Blas*, la *Symphonie héroïque* et l'introduction du *Lohengrin*. Mme Viardot, qui prêtait son concours à cette solennité musicale, a été l'objet d'ovations enthousiastes. Il faut savoir gré à M. Hasselmans de poursuivre et de diriger avec un rare talent cette entreprise purement artistique.

⁂ Mme de Sievers va rouvrir prochainement son cours de composition, de chant et d'orgue.

⁂ L'inauguration des bals du Cirque de l'Impératrice a eu lieu mardi dernier, ainsi que nous l'avions annoncé. La réunion était nombreuse, mais presque exclusivement composée d'hommes, ce qui ne contribuait guère à la rendre amusante et gaie. L'orchestre a été la partie la plus intéressante de la soirée. Sous la baguette de Marx, il a enlevé avec une verve magnifique les quadrilles entraînants des ouvrages en vogue, *la Grande-Duchesse*, *la Périchole*, *Fleur de thé*, etc. Ce succès musical est de bon augure.

⁂ Nous avons le regret d'annoncer la mort de M. François-Jules Simon, rédacteur en chef du journal *l'Orphéon*. Le chant choral populaire, l'art musical, la presse spéciale, l'Association des artistes musiciens, perdent à la fois en lui un propagateur ardent et convaincu, un virtuose des plus distingués, un écrivain aux vues larges et au style brillant, un confrère conciliant et dévoué. Cœur loyal, âme fière, nature sympathique, Jules Simon était fait pour aimer tous les arts et les pratiquer tous avec succès. Il est mort littéralement à la peine. Il emporte l'estime et les sympathies de tous ceux qui l'ont connu. Ses obsèques ont eu lieu, lundi dernier, au milieu d'une affluence considérable de compositeurs, d'artistes, de journalistes et de directeurs de sociétés chorales. Plusieurs discours ont été prononcés sur sa tombe par MM. le baron Taylor, Elwart, Eugène Delaporte, L. Le Roy, etc.

⁂ On annonce la mort, à Londres, le 9 novembre, de M. William Harrison, qui chanta à divers théâtres et dirigea quelque temps celui de Her Majesty. Il était âgé de 55 ans.

ÉTRANGER

*** *Londres.* — On répète activement *Dinorah* à Covent-Garden. La saison sera terminée dans quinze jours. — L'excellent violoniste Henry Holmes annonce quatre séances de musique de chambre à Saint-George's Hall. La première, dont le programme était fort intéressant, a dû avoir lieu mercredi dernier avec le concours du pianiste Ernest Pauer et de la cantatrice Miss Robertine Henderson. — Le premier concert populaire (onzième année) a eu lieu le 16 novembre à Saint-James's Hall. MM. Sainton, Louis Ries, H. Blagrove, Piatti et Pauer ont exécuté des quatuors et sonates de Mendelssohn, Beethoven, Mozart, Schubert, Boccherini et Dussek. La salle était comble comme toujours. — Au concert du Palais de Cristal, samedi dernier, on a beaucoup applaudi l'air « de l'Ombre » de *Dinorah*, chanté par Mme Lemmens-Sherrington, et un caprice brillant de Stephen Heller sur *la Truite* de Schubert, exécuté par M. Charles Hallé.

*** *Leipzig.* — Le violoniste russe Besekirsky s'est fait entendre au sixième concert du Gewandhaus. Il a exécuté un concerto de Paganini et une polonaise de sa composition, avec un talent qui a été très-apprécié. — *Le Premier Jour de bonheur* vient d'être donné pour la première fois et a obtenu un très-honorable succès.

*** *Berlin.* — Ant. Rubinstein a donné à la Singacadémie un concert qui n'a pas été moins brillant que le premier.

*** *Hambourg.* — *Mignon*, d'Ambroise Thomas, a été accueillie ici avec peu de chaleur.

*** *Vienne.*—La Société philharmonique a donné son premier concert. On y a exécuté avec un très-grand succès le scherzo de *la Fée Mab*, de Berlioz, qui a été bissé avec enthousiasme.

*** *Turin.* — Le théâtre Carignano est sur la voie d'un grand succès avec le nouvel opéra-comique de Lauro Rossi — le directeur du Conservatoire de Milan — *Gli artisti alla Fiera* (libretto de Ghislanzoni). La première repésentation, qui a eu lieu le 7 novembre, n'a été qu'un long triomphe pour le compositeur et les artistes. Rossi a écrit, sur les vers charmants de Ghislanzoni, une musique brillante, facile, élégante, italienne en un mot; c'est une bonne partition à ajouter au nombre déjà respectable de celes qu'on lui doit déjà et parmi lesquelles s'en trouvent de fort remarquables.

*** *Florence.* — Le 15 novembre, la Società del Quartetto a inauguré la huitième année de son existence par une très-brillante séance à laquelle ont pris part, outre les artistes habituels, le célèbre Camillo Sivori et deux excellents pianistes, Carlo Ducci et Mlle Mathilde Platonoff. Le concours du grand violoniste était l'attrait principal de ce premier concert; le public, électrisé par sa magnifique exécution, lui a fait ovation sur ovation. — On attend aussi l'arrivée de Bazzini. — Le 8 novembre, les musiques militaires de la garnison ont exécuté, pour la première fois, la fanfare nouvelle et dernière de Rossini, la *Corona d'Italia.*

*** *Valence.* — Un très-heureux début vient d'avoir lieu au Teatro Principal : c'est celui de Mlle Linda Caracciolo, l'une des meilleures élèves de l'éminent maestro Panofka. Cette jeune artiste, qui est admirablement douée, a pu développer entièrement, sous une aussi habile direction, ses belles qualités naturelles; l'année dernière déjà, on pouvait prévoir, dans les concerts où elle a chanté à Livourne, l'avenir brillant qui l'attendait, et dont la préface est l'engagement qui lui a été offert au théâtre de Valence. Elle abordait pour la première fois la scène, le 28 octobre dernier, dans *Un ballo in maschera;* la salle a retenti des chaleureux applaudissements. Les directions des grandes scènes italiennes vont certainement avoir l'œil sur Linda Caracciolo.

*** *Bologne.* — Le *Barbiere di Siviglia* de Dall' Argine, depuis si longtemps annoncé, a été donné enfin au théâtre Communal le 11 novembre. C'est, jusqu'à présent, un succès de bruit et de curiosité; deux cabales, également ardentes, se partagent le public; le théâtre regorge chaque soir. Il est encore difficile de savoir, en présence de ces démonstrations passionnées, si la nouvelle partition vaut tout le tapage qu'on fait autour d'elle.

*** *Rome.* — *Dinorah* exerce une grande attraction au théâtre Argentina. La musique de Meyerbeer est chaque jour mieux comprise, et aucun morceau ne passe sans applaudissements. Danieli, Cima, Mmes Mongini, Dory et Gianoli remplissent leurs rôles avec zèle et talent.

*** *Lisbonne.* — Une traduction portugaise des *Bavards*, d'Offenbach, à laquelle travaille M. Francisco Palha, sera donnée cet hiver au théâtre Da Trinidade. — *La Grande-Duchesse* a atteint, au théâtre du Principe Real, le chiffre de 110 représentations en sept mois et demi, et rempli en proportion la caisse de *l'empresa* Pinto Bastos.

*** *Madrid.* — La *Grande-Duchesse* compte un nouveau triomphe. La foule va désormais se porter au théâtre des Bufos Ardenius, qui vient de la représenter.

*** *Saint-Pétersbourg.* — Un de nos plus anciens éditeurs de musique de Saint-Pétersbourg, M. Bernard, qui publie aussi un journal musical estimé, vient d'être nommé par S. M. l'Empereur, éditeur de musique de la cour impériale.

*** *Salle Valentino.* — La nouvelle fête des Fleurs a été brillamment inaugurée. Le monde élégant qui s'y trouvait ne s'est retiré qu'à regret. Nous sommes heureux d'enregistrer ce nouveau succès, car il en promet beaucoup d'autres, pour les bals et les concerts qui se donnent tous les jours. On nous promet même un grand Festival-Rossini, en l'honneur du maître illustre dont l'art musical pleure aujourd'hui la perte.

*** *Cirque de l'Impératrice.* — Grandes fêtes les Mardis, Vendredis et Dimanches. — Aujourd'hui, troisième grande fête.

Le Directeur : S. DUFOUR.

Maestro E. MUZIO,

Ouverture d'un cours de chant exclusivement italien.

Chez lui, rue de Luxembourg, 5, au 1er.

Chez BRANDUS et DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu.

LA LYRE FRANÇAISE (**Édition populaire**), choix d'airs d'opéras, duos, romances, etc., etc., sans accompagnement, des meilleurs auteurs anciens et modernes.

400 LIVRAISONS. — PRIX DE CHAQUE : **25** CENTIMES NET.

CHEZ BRANDUS ET DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU.

ROSSINI

MESSE DE REQUIEM

A quatre voix, avec accompagnement de piano et d'orchestre, contenant :

Le Requiem, le Kyrie, la Prose complète, le Sanctus, le Benedictus et l'Agnus Dei,

Musique tirée des différents ouvrages de Rossini. — **Texte latin, adapté à la musique par Aulagnier.**

Format in-8°. *OUVRAGE APPROUVÉ PAR ROSSINI.* Prix net : 10 fr.

BUSTE

Sculpté par Godebski en 1865 (hauteur, 55 centimètres).

Epreuve en platre (moulée dans les ateliers du Louvre), 20 fr. — Epreuve à la stéarine (imitant le marbre), 24 fr. — Epreuve bronzée par la galvanoplastie, 30 fr.

PORTRAIT

Dessiné sur pierre d'après nature,

Et photographié en 1866 par Desmaisons.

Papier de Chine. (*Grand Colombier.*) Prix : 5 fr.

Œuvres de Rossini

Publiées par les éditeurs BRANDUS et DUFOUR, à Paris, 103, rue de Richelieu.

MUSIQUE RELIGIEUSE :

STABAT MATER

POUR DEUX SOPRANI, TÉNOR, BASSE ET CHŒUR A 4 OU 5 VOIX.

Grande Partition — La Partition — **Parties d'orchestre**

Pour le Piano seul, arrangée par H. Herz. Format in-4°. — Prix net : 8 fr.

Pour Chant et Piano, in-8°, net : 8 f.— Paroles latines. La même, format in-4°.— Prix net : 10 fr.

Pour le Piano à 4 mains, arrangée par Czerny. Format in-4°. — Prix net : 10 fr.

Complainte à la Vierge, Partition avec paroles françaises, imitées du *Stabat*, par REBOUL, in-4°, prix net : 8 fr.

LES AIRS DÉTACHÉS DE CHANT.

Arrangements divers par Adam, Bertini, Brinley-Richards, Cramer, Czerny, Fessy, Fumagalli, Herman, Kalkbrenner, Lecarpentier, Liszt, Rummel, Valiquet, etc.

MERCADANTE. Grande Ouverture sur quelques motifs du *Stabat*. — *STABAT MATER*, arrangé pour orchestre seul, par FESSY.

TANTUM ERGO

Grande Partition.— A 3 voix, avec accompag. de piano, 9 fr.— Parties d'orchestre.

QUONIAM

Grande Partition. — Pour voix de basse, acc. de piano, 7 50.—Parties d'orchestre.

TROIS CHŒURS RELIGIEUX A TROIS VOIX DE FEMME :

N° 1. **La Foi** . . . . . 6 fr. | N° 2. **L'Espérance**. . . . . 6 fr. | N° 3. **La Charité**. . . . . 6 fr.

Les 3 chœurs réunis, net : 8 fr. — Les mêmes, avec paroles italiennes.

Transcriptions pour Piano et Harmonium, par **PAUL BERNARD, HENRI HERZ, LISZT, BRISSON** ET **ROMANO**.

MUSIQUE DRAMATIQUE :

LE COMTE ORY

LA PARTITION

POUR PIANO SEUL, in-8°, net. . . 10 fr. Grande partition. | POUR CHANT ET PIANO, in-8°, net. . . 15 fr. **Les Airs détachés de Chant.** | POUR PIANO SEUL, in-8°, net . . 10 fr. Parties d'orchestre.

Arrangements pour le Piano et pour divers instruments, par

Adam, Brisson, Duvernoy, Favarger, Fessy, H. Herz, Lecarpentier, Rosellen, Rummel, Valiquet, Wolff, Osborne, Bériot, Massart, etc.

ROBERT BRUCE

Grande partition. — Parties d'orchestre.

MOISE

Partition d'orchestre.

SIÉGE DE CORINTHE

Partition d'orchestre.

LA PARTITION

In-4°, net 30 f. *Piano et Chant*, in-8°, net 20 f.— In-4°, net 30 f. *Piano et Chant*, in-8°, net 20 f.—In-4°, net 30 f. *Piano et Chant*, in-8°, net 20 f.

LES AIRS DE CHANT DÉTACHÉS

Arrangements pour le Piano et divers instruments, par Adam, Paul Bernard, Bériot, Comettant, Cramer, Croisez, Czerny, Duvernoy, Hall, Hérold, Herz, Lecarpentier, Leduc, Magnus, Méreaux, Micheuz, Osborne, Pixis, Redler, Thalberg, Valiquet, Wagner, Wolff, etc

PARTITIONS, CHANT ET PIANO, DES OPÉRAS :

IL BARBIERE — SEMIRAMIDE — TANCREDI — ZELMIRA

Format in-4°. **Prix de chaque partition, net : 12 fr.** Format in-4°.

LES AIRS DE CHANT DÉTACHÉS

Arrangements par Bertini, Cramer, Croisez, Lecarpentier, H. Herz, Osborne, Rosellen, Thalberg, Valiquet, Wolff, Bériot, Lafont, Tulou, Walckiers, Batta, Lee, etc., etc.

MUSIQUE DIVERSE :

LES SOIRÉES MUSICALES

Huit Ariettes et quatre Duos italiens, avec une traduction française :

1. La Promessa, canzonnetta . . . . . 3 »
1 *bis. La même*, un ton plus bas. . . . 3 »
2. Il rimprovero, canzonetta . . . . . 3 »
3. La Partenza, id. . . . . 3 »
4. L'Orgia, arietta 4 50
5. L'Invito, boléro. . . . . 3 »
6. La Pastorella dell'Alpi, triolesse . . 3 »
6 *bis. La même*, un ton plus bas . . . 3 »
7. La Gita in gondola, barcarola . . . 4 50
8. La Danza, tarentella. . . . . 5 »
8 *bis.* La Danza, un ton plus bas. . . 5 »
9. La Regata veneziana, notturno s.s. 5 »
10. La Pesca, notturno s.s. 3 75
11. La Serenata, notturno s.t. . . . 4 75
12. Li Marinari, duetto t.b. . . . . 6 »

Transcription des douze morceaux pour le Piano seul, par F. LISZT.

Arrangements divers par Bénédict, Bériot, Osborne, Kalkbrenner, Lecarpentier, Liszt, Seligman, Sivori, Thalberg, Tulou.

Mélodies *avec paroles françaises et italiennes :*

L'Ame délaissée 2 50
L'Amour perdu. 2 50
Beppa la Napolitaine . . . 2 50
Le Chant du soir. 2 50
La Gaieté. 2 50
Orage et beau temps, 2 voix 2 50
Œdipe, air de basse 4 50
Stances à Pie IX. . . . . 3 »

Le Rendez-vous de chasse, fanfare pour 4 trompes. 5 »
La même, arrangée pour le piano. . . . . 3 »
Marche du sultan Abdul-Medjid, pour piano. . . . 5 »
La même, arrangée pour le piano à quatre mains. . . . . 6 »
Deux Pas redoublés et **une Marche**, 3 s., 4 m., ch. 6 »

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

35e Année. N° 48. 29 Novembre 1868.

ON S'ABONNE :

Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.

Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

1869 PRIMES 1869

Offertes aux Abonnés de la Revue et Gazette musicale, A l'occasion du renouvellement de l'année.

(36e ANNÉE DE SON EXISTENCE)

MESSE DE REQUIEM

Avec accompagnement de Piano. Musique tirée des différents ouvrages de

ROSSINI

Texte latin adapté à la musique par Aulagnier

ET CONTENANT LES MORCEAUX SUIVANTS :

Requiem, — Kyrie, — Dies iræ. — PROSE : Air de ténor, Duo, Airs de basse, Air et Récit, Quatuor, Air de soprano, Air de ténor, Quatuor. — Sanctus, — Benedictus, — Agnus Dei.

Ouvrage approuvé par Rossini,

Et exécuté en partie à ses obsèques, en l'église de la Trinité.

1 volume in-8° de 113 pages.

ALBUM

COMPOSÉ DE

MORCEAUX DE PIANO INÉDITS

SAVOIR :

L'Attente, romance sans paroles . . . . . PAUL BERNARD.
Aujourd'hui, méditation . . . . . M. BERGSON.
Esquisse . . . . . STEPHEN HELLER.
Elodia, mazurka de salon . . . . . E. KETTERER.
Scherzo (de Sonate) . . . . . D. MAGNUS.
Marche funèbre . . . . . E. STOEGER.
Chanson polonaise . . . . . E. WOLFF.

Un beau portrait de la cantatrice

MINNIE HAUCK

Nouvellement photographié et dessiné sur pierre par Desmaisons.

Dans le courant de l'année 1869, la *Gazette musicale* donnera chaque mois, en supplément, un morceau de Piano ou de Chant.

Au mois de janvier nos Abonnés recevront comme **prime exceptionnelle** *un volume format grand in-8°, contenant:*

Vingt-quatre Préludes pour le Piano

Dédicace. — L'Obstinée. — Feu follet. — Récitatif. — Méditation. — Appassionato. — Sérénade. — Affirmation. — Monologue. — Arabesque. — Reproche. — Élégie. — Rêverie. — Emportement. — Berceuse. — Regrets. — Chanson de Mai. — *** — *** — Songerie. — Volage. — *** — Paysage. — Sonnet.

COMPOSÉS PAR STEPHEN HELLER

Nos abonnés reçoivent, avec le numéro d'aujourd'hui, KELLOGG-VALSE, composée par Arditi, et arrangée pour le Piano par Roques.

SOMMAIRE. — Théâtre impérial de l'Opéra: reprise des *Huguenots*; Mme Carvalho, par **Elias de Rauze**. — Théâtre impérial Italien : *Semiramide*, par le même. — Théâtre Lyrique impérial: *Iphigénie en Tauride*, de Gluck, par **Paul Bernard**. — Théâtre de l'Athénée: *le Vengeur*, opéra-bouffe en un acte, paroles de MM. Nuitter et Beaumont, musique de M. Legouix. — Théâtre des Menus-Plaisirs : *le Grand-Duc de Matapa*, opéra-bouffe en trois actes et cinq tableaux, paroles de MM. Clairville et Gastineau, musique de M. Debillemont. — Note sur un point de l'histoire de l'harmonie et de la tonalité, par **Fétis**.—Discours de MM. de Saint-Georges et Elwart sur la tombe de Rossini. — Entrefilets. — Correspondance. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA.

***Les Huguenots*. — Mme Carvalho.**

Il faut remonter aux jours heureux des premières représentations des *Huguenots* pour se faire une idée de celle de mercredi dernier. On se rappelle qu'à la reprise du chef-d'œuvre de Meyerbeer on avait regretté des défaillances, quels qu'eussent été le zèle et les soins de la Direction pour entourer cet ouvrage de tout

l'éclat qu'il exige. Non-seulement ces défaillances ont complétement disparu à la représentation de mercredi, mais la soirée a été splendide à tous les points de vue. L'attrait principal était le début, sur notre première scène lyrique, de Mme Carvalho, — si toutefois on peut se servir du mot *début*, pour une des plus éminentes cantatrice dont s'honore l'école francaise, et dont la carrière a été une suite non interrompue de brillantes créations et de succès plus brillants encore.

C'est] vraiment « par droit de conquête » que Mme Carvalho est arrivée à l'Académie impériale de musique, et, comme il était facile de le prévoir, sa première apparition a été un triomphe. Elle se sentait là dans un milieu digne de son beau talent; on eût dit qu'elle y respirait plus à l'aise, qu'elle prenait plus librement son essor. Habituée de longue date à l'interprétation des grands maîtres allemands, elle ne pouvait hésiter à se mesurer avec l'œuvre de Meyerbeer. Le rôle de Marguerite, quoique court et difficile pour bien d'autres artistes, même de premier ordre, paraissait écrit tout exprès pour elle. C'est, d'ailleurs, le propre des beaux rôles et des grands interprètes. L'auditoire tout entier, en lui prodiguant les applaudissements, se félicitait de la voir sur cette scène et félicitait M. Perrin d'avoir eu l'heureuse idée de s'assurer le précieux concours de la grande artiste.

Déjà le premier acte avait marché avec un ensemble parfait et très-favorablement prédisposé les spectateurs. L'orchestre tout d'abord; puis MM. Faure, Belval, Colin, et Mlle Hamackers,— un fort gracieux Urbain, — rivalisant de zèle et de talent, avaient fait pressentir que la représentation serait irréprochable.

Plus tard, quand Mme Carvalho a paru, il s'est fait dans la salle un de ces silences qui révèlent en même temps la plus vive curiosité et l'attention la plus soutenue. Ce silence devait être rompu par des applaudissements, enthousiastes unanimes, répétés, auxquels n'ont manqué ni les rappels ni les couronnes.

Puis ç'a été le tour de Mme Sass. Chez elle, rien n'étonne plus; on l'avait déjà entendue le premier jour, alors que d'autres hésitaient ou faiblissaient, et qu'elle seule, forte de son incomparable talent, confiante dans ses moyens exceptionnels, brillait de l'éclat le plus fulgurant et triomphait.

A partir de ce moment, nous ne dirons pas que la partie était gagnée : avec de pareils éléments, elle n'aurait pu être douteuse; mais nous constaterons que le succès est allé toujours en grandissant. On sait, d'ailleurs, qu'il en est de même de la marche de la partition. Si beaux, si saisissants que soient la scène, le morceau qu'on entend, ce qui le suit est encore plus saisissant et plus beau. C'est un admirable *crescendo* qui, après s'être reposé sur le fameux duo du quatrième acte, comme pour se complaire, ne cesse qu'à la fin de l'ouvrage.

Et cette inimitable page de la Bénédiction des poignards ! A-t-elle été assez largement interprétée ! A-t-elle été rendue dans toute son ampleur et avec tout le soin scrupuleux des nuances! La salle en était électrisée !

MM. Faure, Belval, Colin, David, Mlle Hamackers, en dehors de Mmes Sass et Carvalho, ont tous eu une large part du succès de cette reprise que la persévérance de la direction et le talent des artistes ont élevée au rang d'une restauration.

L'orchestre s'est surpassé,— c'est à tort que plusieurs organes de la presse ont blâmé les mouvements dans lesquels M. Georges Hainl a fait exécuter la partition; ce sont précisément ceux qui ont été indiqués par Meyerbeer lui-même à M. Hainl, et dont l'orchestre s'était peu à peu écarté.—Les danses ont paru plus charmantes, tant l'ensemble de la représentation a été remarquable. Mlles Beaugrand et Eugénie Fiocre ont été ravissantes. En un mot, et pour finir par où nous avons commencé, on se serait cru aux premières représentations des *Huguenots*.

ELIAS DE RAUZE.

THÉATRE IMPÉRIAL ITALIEN.

—

Semiramide.

Le théâtre Italien a rendu samedi dernier un hommage digne de lui à la mémoire de Rossini, en exécutant avec l'élite de ses artistes une des plus belles œuvres de l'illustre maestro : le *Stabat*. Le *Cujus animam* a valu trois salves d'applaudissements à Nicolini, et Mlle Krauss n'a pas été moins bien traitée après l'*Inflammatus*; Mlle Grossi et Agnesi ont eu aussi une bonne part de bravos. A l'entr'acte, l'orchestre a joué l'ouverture de la *Gazza ladra* pendant que le buste de Rossini était couronné par les artistes du théâtre et autres qui s'étaient joints à eux, Duprez en tête.

Il fallait bien un ouvrage et une exécution qui assurassent des lendemains aux soirées de Mme Patti. M. Bagier a un peu tâtonné, nous devons l'avouer, mais il a fini par trouver. C'est au répertoire rossinien qu'il a demandé cet ouvrage, au même répertoire qui lui a donné *il Barbiere*. Seulement, pour le *Barbiere*, il a Mme Patti, et cette fois il avait besoin d'une partition de nature à réussir sans le concours de la cantatrice-étoile.

C'est *Semiramide* qui pourra désormais alterner sans crainte avec le *Barbiere* et avec tous les autres opéras que chante Mme Adelina Patti.

La représentation de jeudi soir l'a incontestablement prouvé.

Depuis le séjour à Paris des sœurs Marchisio, on n'avait pu reprendre cette grande œuvre du maître dont le monde musical regrette la perte récente. La disette toujours plus accusée de chanteurs de l'ancien répertoire contribuait, elle aussi, à rendre difficile la reprise de *Semiramide*. Mais, par une heureuse coïncidence, M. Bagier compte dans sa troupe assez d'artistes dont la spécialité est plutôt l'ancien opéra italien. Il en a profité, et le succès lui a donné raison.

Mmes Krauss et Grossi ont succédé aux deux sœurs Marchisio : la première, dans le rôle de Sémiramis; l'autre, dans celui d'Arsace. Chacune d'elles a montré sa vaillance dans les *soli*. Mais c'est au fameux duo que le public les attendait, et, pourquoi ne le dirions-nous pas? il paraissait s'être dit à l'avance que le souvenir des Marchisio nuirait inévitablement aux nouvelles pensionnaires de M. Bagier. Il s'était trompé. Et c'est avec bonheur qu'il l'a déclaré, en redemandant à grands cris de *bis* le célèbre duo, et en rappelant *quatre fois* (je souligne à dessein) les deux artistes.

Palermi a été fort bien dans le rôle d'Idreno, qui lui sied bien mieux que tous les autres; on disait qu'il fait de rapides et sensibles progrès. Non; on ne peut progresser à ce point du jour au lendemain. Seulement il chante mieux le répertoire rossinien que le nouveau. Il avait eu un simple succès d'encouragement dans *Don Pasquale*, il en a eu un très-légitime dans *Semiramide*. Nous l'engageons seulement à ne pas trop forcer son charmant organe; c'est plutôt le poëte qui lui donne ce conseil, car il a dit (à peu près) :

Ne forçons pas notre *instrument*,
Nous ne ferions rien avec grâce.

Nos félicitations les plus sincères à la basse Agnesi. Il a été superbe dans le rôle si redoutable d'Assur, que Tamburini a rendu presque impossible pour ses sucesseurs. Rarement nous avons remarqué autant de souplesse dans un organe aussi robuste. Et il faut être excellent musicien pour vocaliser de la sorte. Ajoutons, à son éloge, que l'artiste dramatique a été au niveau du chanteur.

E. R.

THÉATRE LYRIQUE IMPÉRIAL.

—

Iphigénie en Tauride, de Glück.

(Reprise le 26 novembre 1868.)

Je suis heureux, pour la première fois que je viens dans ce journal parler du théâtre Lyrique, de n'avoir guère que des éloges à adresser et de pouvoir complimenter le directeur sur son excellente idée de remonter celles des œuvres du temps passé qui, par leur mérite et l'influence qu'elle ont exercée sur l'art, seront toujours remplies d'intérêt ou d'enseignement. J'aimerais qu'un jour fût réservé par semaine au Théâtre-Français pour jouer éternellement Corneille, Racine, Molière, Voltaire, etc., et je suis persuadé que la jeune littérature n'aurait qu'à gagner à aller écouter des chefs-d'œuvre devenus froids peut-être, mais impérissables comme la beauté plastique. Ce n'est donc pas moi qui trouverai mauvais que M. Pasdeloup, à ses risques et périls, ait pris l'initiative de faire connaître à notre génération l'*Iphigénie en Tauride* de Glück ; je le remercie au contraire de la soirée intéressante que j'ai passée hier à écouter cette belle partition que je ne connaissais que pour l'avoir lue, puisque sa dernière exécution en France remonte déjà à une soixantaine d'années. En Allemagne, la religion de ces grandes œuvres est bien plus religieusement conservée, et les ouvrages de Glück, particulièrement, ne quittent jamais le répertoire.

Chez nous il y a un certain courage à essuyer la poussière tombée sur les vieux maîtres. Au théâtre les élus sont rares, les places sont prises, les ambitions nombreuses; il semble qu'une œuvre ancienne empêche une nouvelle d'arriver et l'on crie : Place aux jeunes! Comme s'il ne fallait pas toujours se nourrir des belles choses et des grands exemples. Place aux jeunes, oui certes! mais aussi, respect aux vieux! En musique, comme en littérature, comme en peinture, sachons conserver notre musée du Louvre à côté de nos expositions des Champs-Élysées.

L'accueil fait à l'exécution très-soignée d'*Iphigénie* a été généralement chaleureux; on voyait une salle attentive, intéressée, reconnaissante des efforts accomplis. Les applaudissements étaient nombreux, fréquents, et quelques parties de l'œuvre ont produit un grand et légitime effet.

Il est juste de dire que l'*Iphigénie en Tauride* de Glück est l'un des opéras les plus estimés de ce créateur réel de la tragédie lyrique. Placé par les connaisseurs sur la même ligne que l'*Orphée* et l'*Alceste*, il ne lui manque que d'être aussi connu pour qu'on l'apprécie à sa haute valeur. Mieux que l'*Alceste*, cette partition est peut-être destinée à plaire aux masses, en ce qu'elle offre une couleur sombre moins générale et, par suite, des oppositions plus tranchées. Les oppositions? n'est-ce pas là un des principaux mobiles de l'intérêt, et *Orphée* n'en est-il pas la preuve évidente ; *Orphée*, dont chaque acte présente une couleur si tranchée?

Le sujet antique d'Iphigénie met en présence la grâce native des Grecs et la fougue sauvage des Scythes; après les douces prêtresses de Diane il fait surgir les impitoyables Euménides. Remarquez aussi que l'un de ses plus touchants moyens d'action est l'amitié d'Oreste et de Pylade, et vous comprendrez tout le parti que pouvait tirer d'un tel assemblage un génie aussi virilement trempé que celui de Glück. Les parties déclamatoires de l'œuvre sont, comme toujours, splendides. Les effets d'orchestre atteignent quelquefois jusqu'au sublime, et l'on se demande ce que pourrait produire aujourd'hui un tel homme avec les ressources de l'instrumentation moderne.

Mais laissons ces considérations générales pour examiner acte par acte les beautés principales qui vont se présenter.

Une teinte violente et sauvage se répand sur presque tout le premièr acte. La colère des dieux, le désespoir d'Iphigénie, la fureur des Scythes s'y succèdent presque sans répit, et l'on arrive au dernier accord dans un état de surexcitation réelle. On remarque cependant un air d'Iphigénie : *O toi qui prolongeas mes jours*, dont la couleur expressive fait une heureuse diversion et dont la mélodie est largement tracée. L'entrée des Scythes est saisissante de sauvagerie, et le chœur : *Il nous fallait du sang pour expier nos crimes*, a vraiment le tranchant du glaive. C'est au milieu de ce dernier morceau que passe un fragment symphonique qui n'est rien moins qu'un petit joyau. Cela accompagne une danse guerrière fort bien réglée, ma foi, et d'un effet très-pittoresque. Le tout est comme pimenté, et quand la toile baisse on se regarde un peu étourdi, mais subjugué. Du reste, grâce à la Société du Conservatoire, toute cette scène des Scythes a été maintes fois appréciée.

Le second acte nous présente d'abord les deux amis. Un air d'Oreste déplorant ses malheurs et ses crimes précède l'air très-connu de Pylade : *Unis dès la plus tendre enfance*. C'est un chef-d'œuvre de sentiment que ce dernier, et il a été pour M. Bosquin, qui possède une charmante voix de ténor, l'occasion d'un succès très-mérité. Ce jeune artiste a détaillé dans le meilleur style cette page hors ligne qu'on a bissée d'enthousiasme. Je citerai l'air d'Oreste : *Le calme rentre dans mon cœur*, pour son joli accompagnement et j'appellerai l'attention sur la grande scène des Euménides où le génie de Glück se montre tout entier. Un air d'Iphigénie, avec accompagnement obligé de basson et de hautbois, précède un très-beau chœur de prêtresses où la tonalité, tournant perpétuellement du majeur au mineur et du mineur au majeur, produit un singulier et délicieux effet. Ce second acte d'ailleurs est le plus riche de l'ouvrage. Dans les deux qui vont suivre nous serons plus avare de citations et le public lui-même a paru s'y intéresser dans une moindre mesure. Serait-ce que dans ce genre un peu sérieux, beaucoup vieilli, où la mélodie carrée n'existe guère qu'à l'état d'embryon, la monotonie ne se fasse forcément sentir au bout d'un certain temps? Quand la fatigue survient, l'intérêt tombe et c'est un peu ce qui s'est présenté vers la fin de la pièce.

Il faut dire aussi que nous sommes maintenant habitués à entendre des morceaux d'ensemble destinés à faire opposition aux *soli*. Les duos, les trios et jusqu'aux septuors que présentent nos partitions modernes n'existaient pas alors. Les airs succédaient aux airs, et il était bien rare, sauf les chœurs, que les voix se mariassent dans un ensemble. Un duo entre Oreste et Pylade se présente pourtant dans le troisième acte, et je l'attendais à l'avance, persuadé qu'il ferait sensation; il a passé inaperçu. Peut-être son exécution a-t-elle été un peu pâle.

Dans le quatrième acte je citerai rapidement un grand air d'Iphigénie: *Je t'implore et je tremble*; l'hymne des prêtresses: *Chaste fille de Latone ;* une charmante phrase dite par Oreste: *Dans cet objet touchant*; et enfin le chœur final d'allégresse écrit dans un grand style et d'un fort beau caractère.

L'exécution mérite des éloges bien sincères. L'orchestre, dirigé par M. Pasdeloup en personne, a été très-remarquable. Les nuances difficiles de cette musique, les accents, les appogiatures, les *grupetti*, tout cela a été rendu avec un rare bonheur. Il y a là une phalange d'instruments à cordes qui s'est vaillamment comportée. Chose digne de remarque, l'orchestration de Glück a été conservée; c'est l'œuvre exacte du maître que nous avons entendue, ce qui a bien son charme.

Deux observations seulement. Tous les mouvements sont-ils bien traditionnels et les accompagnements n'ont-ils pas été quelquefois un peu forts?

Entre le 3e et le 4e acte, M. Pasdeloup, a fait endre le *larghetto* du quintette en *la* de Mozart. Quoique délicieux et supérieurement exécuté, était-il aussi bien à sa place qu'aux concerts populaires?

La mise en scène est très-soignée. On sent partout l'œil du maître.

Les chœurs, considérablement augmentés pour cet ouvrage et qui comptent beaucoup d'élèves du Conservatoire, ont été superbes. Chœurs d'hommes, chœurs de femmes, chœurs réunis, tous ont chanté juste et en mesure.

Il nous reste à parler des artistes :

A M. Bosquin la place d'honneur, et par droit de conquête et par droit d'ancienneté. Déjà pensionnaire de M. Carvalho, il s'était fait applaudir dans *Martha*. Mais aujourd'hui il a fait mieux, il s'est montré artiste de goût et chanteur délicat. Sa voix fraîche et pénétrante s'assimile parfaitement au personnage sympathique de Pylade.

Le début de Mme Lacaze dans le rôle difficile d'Iphigénie est honorable, mais pas davantage. Il y a de l'habileté dans son chant et elle possède une certaine habitude de la scène; par malheur la voix est d'un timbre défectueux, le médium seul pourrait plaire, et quant à la diction elle est telle qu'on ne saisit pas une phrase, pas un mot. Dans la musique de Glück, cela est plus grave que dans toute autre.

Je n'ai pas vu M. Aubéry dans *le Barbier*; on m'a dit qu'il y était fort bien. Dans le rôle d'Oreste il manque d'ampleur et sa voix est un peu cotonneuse. On sent, toutefois, le complet musicien en M. Aubéry, sa phrase est correcte, ses attaques irréprochables; malheureusement, le tout manque de nerf et de vie.

M. Caillot s'est fort bien tiré du petit rôle de Thoas. Il y a montré une belle voix de baryton et une grande bonne volonté. Nous l'attendons à une épreuve plus importante, ainsi que Mlle Priola, qui, dans quelques mots seulement, a fait entendre une fort jolie voix bien timbrée, bien conduite. En résumé M. Pasdeloup a dû être fort satisfait de cette soirée. Pendant qu'il faisait des rêves de gloire, son caissier devait faire des rêves d'or. Mais il ne faut pas s'arrêter en si beau chemin et négliger de mettre en chantier quelque autre chose. Après l'ancien, le nouveau; et pour retourner la proposition du commencement de cet article, respect aux vieux, dirons-nous; mais aussi, place aux jeunes!

PAUL BERNARD.

THÉATRE DE L'ATHÉNÉE.

LE VENGEUR,

Opéra-bouffe en un acte, paroles de MM. NUITTER *et* BEAUMONT, *musique de* M. ISIDORE LEGOUIX.

(Première représentation le 20 novembre 1868.)

Allez donc vous promener en Espagne, et faites-y la cour à quelques beautés agaçantes! Tout n'est pas roses dans le métier de galant d'une senorita, à en juger par les mésaventures du héros de l'opérette qu'on appelle *le Vengeur*. Ce pauvre Cotignac, un Gascon, cela va sans dire, ne sait que trop ce qu'il en coûte de s'adresser au cœur d'une Andalouse pur sang. Puisqu'il adore Elvire, il doit être prêt à venger ses injures. Il faut qu'il la délivre, par un bon coup de poignard, d'un infidèle qui a méconnu ses attraits. Mais qu'il n'aille pas se tromper et faire disparaître le frère de la belle, en le prenant pour son amant, car Elvire punira le meurtrier de son frère et lui fera avaler une forte dose de poison. Par bonheur, tant de tués que de blessés, il n'y a personne de mort, et Cotignac s'échappe en jurant bien qu'on ne l'y rattrapera plus.

Cette petite pièce, très-bien venue et bourrée de situations plaisantes, a inspiré à M. Isidore Legouix plusieurs motifs qui ne manquent ni de gaîté ni de franchise. L'air d'Elvire : *Je suis Espagnol*; les couplets de Cotignac avec ce refrain populaire : *Voilà l' vengeur, Mesdames, voilà l' vengeur;* un petit nocturne à deux voix, un quatuor final bien agencé, tels sont les morceaux qui nous ont le plus frappé et qui ont obtenu le plus de bravos.

Dans le rôle d'Elvire, Mlle Van Gheel fait preuve d'un vrai talent de transformation. Léonce est amusant comme toujours, avec bizarrerie, dans son personnage mystifié de Cotignac. Luce et Lorentz représentent d'une manière convenable le frère et l'amant de l'Andalouse.

Nous ne quitterons pas l'Athénée sans adresser nos compliments à M. Bernardin, ainsi qu'à son orchestre.

D.

THÉATRE DES MENUS-PLAISIRS.

LE GRAND-DUC DE MATAPA,

Opéra-bouffe en trois actes et cinq tableaux, paroles de MM. CLAIRVILLE *et* OCTAVE GASTINEAU, *musique de* M. DEBILLEMONT.

(Première représentation le 16 novembre 1868.)

Malgré ses allures bouffonnes, cette pièce est loin d'être aussi insensée que certaines fantaisies d'un goût déplorable, qui ont eu leur instant de vogue. Le fils du grand-duc de Matapa, un digne héros des contes de fées, se rend auprès du seigneur de Cabochagiff pour épouser une de ses filles; mais en route, dans une forêt, il fait la rencontre d'une petite chevrière dont il devient très-amoureux, et finalement, cette chevrière se trouve être une princesse à laquelle il peut s'allier, sans ternir le blason paternel.

Quoi de plus raisonnable? A cela joignez des talismans à l'aide desquels se produisent des situations vraiment comiques, et, entre autres, des fusils qui partent tout seuls, quand ils sont touchés du bout du doigt par une femme... légère, et vous conviendrez qu'il y a là quelque chose qui est fait pour plaire à l'esprit en même temps qu'aux yeux.

Pour sa part, la musique de M. Debillemont caresse agréablement l'oreille. Elle est gaie, comme il convient à une partition d'opéra-bouffe, mais sans cesser jamais d'être fine et distinguée.

L'ouverture est bien faite; son plan est habilement tracé; les développements en sont heureux. Le quatuor qui lui succède, pour deux voix d'homme et deux de femme, a de la grâce et de la fraîcheur. Les couplets de la chevrière sont bien venus, et nous pouvons en dire autant, sous un autre aspect, de l'air comique du seigneur de Cabochagiff. Par un singulier hasard, la mise en scène du finale du premier acte, où l'orage amène un effet de parapluies, ressemble à celle du premier finale de *Chilpéric*. Mais là s'arrête l'analogie; M. Debillemont a trouvé pour ce baisser de rideau un de ses plus entraînants motifs.

Au deuxième tableau, le marquis de Cabochagiff chante une tyrolienne fort plaisante, et Raoul de Matapa une jolie romance. Au troisième encore un air bouffe de Cabochagiff sur les fusils enchantés, et des couplets avec ensemble à la suite de l'épreuve. Le quatrième tableau nous offre un contingent encore plus riche; deux gracieux morceaux chantés successivement par les filles du marquis; les couplets piquants : *On a vu des rois épouser des bergères* et la ronde comique du grand-duc de Matapa. Ce tableau se

termine par un motif de danse plein de verve et de gaieté. Dans le dernier tableau enfin, on remarque un charmant quintette et un duo bouffe entre Cabochagiff et le grand-duc de Matapa.

L'âme de cette pièce, c'est Gourdon, qui prête au marquis de Cabochagiff une physionomie des plus originales. Raoul de Matapa est fort bien joué par Aurèle. Le grand-duc de Matapa ne paraît qu'au dernier tableau; mais, joué par Paul Ginet, il n'en est pas moins drôle.

Mme Debrigny-Varney, dans le rôle de la chevrière Bichette, fait preuve d'acquit et de savoir musical; il ne lui manque qu'un peu plus de velouté dans le registre haut de la voix. Mme Marchand et Mlle Séchel s'acquittent avec une convenance parfaite des personnages de Finette et de Dondinette, les filles du marquis.

Costumes et décors sont d'une exécution irréprochable; les chœurs fonctionnent avec ensemble, et l'orchestre mérite une mention toute spéciale.

D.

NOTE SUR UN POINT DE L'HISTOIRE DE L'HARMONIE
ET DE LA TONALITÉ.

Je viens de lire, dans *le Ménestrel* du 22 novembre, la fin d'un travail de M. Gevaërt sur ce qu'il appelle *les Origines de la tonalité moderne*, et j'y vois qu'il conteste à Monteverde la priorité d'emploi de l'harmonie de septième mineure avec tierce majeure, de laquelle est sortie cette tonalité, et dont je l'ai proclamé l'inventeur. M. Gevaërt vient un peu tard pour renouveler sur ce sujet des attaques commencées il y a trente-six ans et que j'ai mises à néant. Ses arguments sont ceux de ses prédécesseurs; ce n'était pas la peine de les reproduire. Je n'ai plus de temps à perdre en discussion de journaux; mais il s'agit d'un point important de l'histoire de la musique; cette considération seule me fait surmonter le dégoût que m'inspire la polémique.

Ce fut dans mon cours de philosophie de la musique, fait à Paris en 1832, que, pour la première fois, l'attention des artistes fut appelée sur le principe générateur de la tonalité moderne, et sur l'évidence de l'existence de ce principe dans les accords dissonants naturels, dont Monteverde avait fait le premier usage dans son cinquième livre de *Madrigali*, publié en 1599. S'il existe encore quelques personnes qui suivirent ce cours, elles se souviendront de l'émotion de l'assemblée lorsque je démontrai, par une foule d'exemples au piano, que la tonalité actuelle, la modulation inattendue et la vraie cadence harmonique sont inhérentes aux accords de ce genre. Depuis lors, j'ai développé cette théorie dans plusieurs de mes ouvrages.

Quiconque énonce une vérité nouvelle s'expose aux démentis, surtout si cette vérité fait son chemin, comme celle dont je parle: j'en eus bientôt la preuve. La première attaque parut, en 1834, dans une brochure anglaise dont l'auteur m'était inconnu. On y alléguait des passages d'anciens harmonistes où l'on croyait trouver, avant Monteverde, l'existence des accords employés par lui; tout cela provenait de prolongations qui n'avaient point de rapport avec les audacieuses nouveautés de l'illustre musicien. Je fis une réponse de quelques pages à cette brochure, et je n'entendis plus parler de mon adversaire.

Ceux qui vinrent ensuite méritaient plus d'attention: le premier fut le chanoine Proske, de Ratisbonne, savant éditeur de la *Musica divina*. Il n'appartenait pas à son caractère de chercher à faire de l'effet dans un journal, par des critiques d'opinions contraires aux siennes: ce fut à moi qu'il exposa ses doutes dans des lettres confidentielles remplies de bienveillance. Il croyait avoir trouvé dans les œuvres de Palestrina bon nombres d'exemples de ces harmonies, dont j'avais, disait-il, gratifié Monteverde. Je me livrai à l'analyse de ces passages et fis voir à mon savant critique qu'entre ces retards de consonnances par les prolongations, et ces suspensions de cadences, et les harmonies du maître vénitien, il n'y avait aucune analogie tonale. Je lui citai de plus divers textes publiés immédiatement après la publication du cinquième livre des *Madrigali* de Monteverde, où se manifestent l'étonnement et l'effet que venaient de produire les hardiesses harmoniques qui s'y trouvent. Après plusieurs lettres échangées, nous nous rencontrâmes à Venise en 1841, et M. Proske se déclara convaincu que j'étais dans le vrai.

La lutte fut plus ardente et plus longue avec le conseiller Kiesewetter, de Vienne; car il était obstiné et médiocrement harmoniste. Il m'opposait aussi des choses qui n'avaient que faire dans la question, et remontait même jusqu'au xve siècle, prétendant qu'on y connaissait déjà les harmonies de Monteverde. Je mis fin à ses dissertations, insérées dans les journaux allemands, par l'article *Monteverde* de la première édition de la *Biographie des musiciens*, et par le premier chapitre du troisième livre de mon *Traité d'harmonie*: Kiesewetter ne souffla plus mot.

En 1853, ce fut M. le comte Durutte qui me prit à partie et qui vint aussi, dans *la Gazette musicale de Paris*, opposer à la découverte importante que j'avais attribuée à Monteverde, des choses du genre de celles que reproduit aujourd'hui M. Gevaert. Par une lettre au directeur de ce journal, en date du 10 avril de la même année, j'ôtai à mon adversaire l'envie de continuer la polémique.

Je ne croyais pas voir se renouveler ces fastidieuses discussions où le doute n'est plus possible pour un musicien de bonne foi, s'il comprend la question. Que m'oppose M. Gevaërt? Que l'accord de sixte du second degré, *ré, fa, si*, fait sa résolution sur *ut, mi, sol, ut, ce qui a manifestement*, dit-il, *la même valeur tonale et harmonique que ré, fa, sol, si*, faisant sa résolution sur le même accord! Est-ce sérieusement que M. Gevaërt produit cet argument? Quoi, un insignifiant accord de sixte, au point de vue tonal, aurait la même valeur que cet accord de septième, qu'il suffit de faire entendre, sans que rien ne le précède ni ne le suive, pour que le ton, quel qu'il puisse être, soit immédiatement connu avec toutes les conditions de la gamme, et que sa résolution détermine également le mode? Musiciens de tous les pays, que dites-vous de cela? M. Gevaërt ne pouvait être plus mal inspiré que d'imaginer cet argument pour sa cause, dont je comprends très-bien le but.

Comme tous ses prédécesseurs, il m'oppose des passages de Palestrina sur lesquels je me suis expliqué vingt-fois, notamment dans mon *Traité de l'Harmonie*, faisant voir que ces retards de consonnances n'ont rien à faire avec cet accord de septième et celui de neuvième attaqués franchement et sans préparation aucune par Monteverde, et qui, dès son apparition, a créé une tonalité nouvelle. Quant au passage d'un madrigal de Caccini, que rapporte M. Gevaërt, il est sans valeur pour ce dont il s'agit, car l'ouvrage d'où il est tiré n'a paru qu'en 1601, à Florence, chez Marescotti; et le cinquième livre des *Madrigali* de Monteverde a été publié à Venise, chez Angelo Gardane, en 1599. Il est vrai que Caccini dit, dans son avis au lecteur, qu'il avait fait entendre ses pièces plusieurs années auparavant à Florence et à Rome, chez des amis; mais cela n'eût aucun retentissement avant la publication des *Nuove musiche*, tandis que les *Madrigali* de Monteverde causèrent une profonde émotion immédiatement après avoir vu le jour, comme le prouvent les critiques qui en furent faites aussitôt. En 1600, le savant professeur de contre-point Artusi publiait à Bologne son livre intitulé : l'*Artusi, overo delle imperfettioni della moderna musica*, où se trouvent d'amères critiques des audaces de Monteverde. Au commencement du deuxième *ragionamento* (feuillet 39), Artusi rapporte qu'ayant été invité à entendre de nouveaux *madrigali* chez Antonio Gozetti, noble Ferrarais, on cacha d'abord le nom de l'auteur, pour avoir son opinion sans prévention aucune. La facture, dit-il, n'en était pas mauvaise (*era la tessitura non ingrata*), mais *on y trouvait de nouvelles règles, de nouveaux modes, de nouvelles phrases d'expression*, qui, pour le dire, sont dures et peu agréables à l'oreille (*sono pero aspri, et all' udito poco piacevoli*). Après ces critiques viennent immédiatement les passages de Monteverde, qui sont l'objet des contestations actuelles. Plus loin (à la page 44), Artusi ajoute : Nos an- » ciens n'ont jamais enseigné que les septièmes dussent être attaquées aussi » résolûment et sans préparation. (*Le nostri vecchi non ensegnarono mai, » che le settime si devessero usare cosi assolute et scoperte*). »

Ne nous étonnons pas de voir un savant professeur, élevé dans la docte école bolonaise, repousser des nouveautés qui allaient transformer l'art et porter de rudes atteintes aux choses qui avaient charmé sa jeunesse, en créant des beautés qu'il ne pouvait prévoir : réservons plutôt notre étonnement pour ceux qui ferment les yeux pour ne pas voir, nient l'histoire de ces transformations et en méconnaissent les monuments. On accorderait, n'importe à qui, la gloire d'avoir trouvé cette tonalité, à laquelle nous devons tant d'œuvres magnifiques de musique dramatique et autres, plutôt que de reconnaître pour son auteur le seul homme de génie de la fin du xvie siècle et de la première moitié du xviie. C'est cependant ce même artiste qui, le premier, a trouvé de vrais accents dramatiques pour la douleur d'*Ariane abandonnée;* qui a inventé le récitatif obligé, avec des formes d'instrumentation dont nous nous servons encore, dans l'épisode du combat de Clorinde et de Tancrède; qui a rempli sa partition de l'*Orfeo* d'une multitude de choses intéressantes inconnues avant lui; enfin, à qui l'on dut les premiers opéras représentés sur les théâtres de Venise, lesquels furent accueillis avec enthousiasme. C'est, dis-je, à ce même homme qu'on dispute l'invention qui a donné naissance à la tonalité moderne, nonobstant les preuves évidentes que je viens d'en donner pour la dixième fois. Peut-être demandera-t-on la cause de cette obstination contre la vérité? Cette cause, je la connais; mais je ne crois pas devoir la dire.

FÉTIS.

Nous donnons les discours prononcés sur la tombe de Rossini par M. de Saint-Georges, au nom de la Commission des auteurs

dramatiques (1), et celui de M. Elwart, au nom du Conservatoire.

La Commission des auteurs et compositeurs dramatiques, qui s'honore d'avoir compté parmi ses membres le grand maître que nous pleurons, s'empresse d'apporter sur cette tombe le tribut de ses immenses regrets.

L'une des plus éclatantes lumières de ce siècle vient de s'éteindre; l'un de ces rares météores qui traversent le monde en l'éblouissant a disparu, mais non sans laisser des traces brillantes de son passage.

Rossini n'est plus!

Le créateur de toute une splendide école, le novateur hardi qui se fraya sa route au milieu de toutes les gloires qui avaient précédé la sienne, Rossini s'est élancé vers les sources éternelles de ces divines mélodies qui descendaient du ciel dans son âme et ne se tarirent jamais pour lui.

Des voix plus autorisées que la mienne vous raconteront l'odyssée de ce conquérant de l'art, dont chaque pas fut marqué par un triomphe.

C'est au burin de l'histoire à graver pour la postérité les travaux immortels de ce maître unique, sans faiblesse, sans défaillance, et toujours parfait, quelque genre qu'il abordât, quelque sujet qu'il lui plût de traiter.

Tel est, Messieurs, le privilége du génie!

Et quel génie fut plus constamment égal à lui-même que celui qui écrivit la plus spirituelle musique de notre époque dans *le Barbier de Séville* et trouva les chants sublimes de *Guillaume Tell*?

Tragique comme Shakspeare dans *Othello*, biblique et inspiré comme les prophètes dans *Moïse*, il fait tressaillir en nos âmes l'amour de la patrie aux accords du *Siége de Corinthe*, et y jette la terreur avec les sombres et magnifiques harmonies de *Sémiramis*.

Puis, par une merveilleuse métamorphose, habile enchanteur, il nous transporte de ces hauteurs lyriques dans les plaines riantes de la gaieté, devant ces ravissantes folies de la *Cenerentola*, de *l'Italienne à Alger*, du *Turc en Italie*, adorables joyaux qui n'ont rien perdu de leur premier éclat.

Ne citons plus, Messieurs; laissons parler le maître lui-même, juge bien sévère de ses œuvres pour la place qu'il leur assignait dans l'avenir.

A l'une de ces heures d'épanchement où il se révélait à ses amis, Rossini nous dit un jour : « La musique est un art fugitif; ce qu'admirait un siècle, un autre siècle le dénigre, et le courant de la mode entraîne bien souvent avec lui ce qu'une génération croyait impérissable!... J'espère pourtant que trois choses me survivront : le troisième acte d'*Othello*, le second de *Guillaume Tell* et *le Barbier de Séville* tout entier. »

Non, grand maître! ce qui te survivra, c'est ton œuvre complète!... Pour toi pas d'enthousiasme d'école ou de parti! .. Tu n'es pas le musicien d'un pays; tu es et tu resteras celui de toutes les nations! car ta renommée est de celles qui franchissent les distances comme elles traversent les âges et bravent les caprices du temps.

Pourquoi Rossini brisa-t-il sa lyre, quand elle aurait dû résonner longtemps encore? Etrange mystère qu'il ne révéla jamais! Peut-être pensa-t-il avoir assez fait pour sa gloire... Triste résolution néanmoins qui nous priva de plus d'un chef-d'œuvre!

Le dieu rentra dans son temple, et ne voulut plus être que le meilleur et le plus charmant des hommes...

Et c'est là que devient plus amère la douleur des nombreux amis qui entourent ce tombeau!...

Qui nous rendra cet esprit séduisant, ce sourire affectueux à notre approche, cet accueil bienveillant, ces causeries intimes auxquelles on se sentait heureux et fier d'être admis?

Et quand il voulait bien nous ouvrir le trésor de ses souvenirs, quelle mine féconde et riche, dont chacun de nous pouvait rapporter quelques parcelles précieuses!

Si le talent de Rossini créa des fanatiques, les qualités de son cœur lui valurent de vives amitiés, et ces amitiés là lui sont restées fidèles jusqu'à la mort!

Messieurs, on n'inspire pas de tels regrets quand on ne fut qu'illustre!

Que sa grande âme plane sur nous!

Que ces chants sacrés que nous venons d'entendre, derniers échos de son génie et de sa foi, accompagnent son entrée dans un monde meilleur!

L'immortalité ne commence pas pour lui..., elle continue!

(1) Nos lecteurs ont pu remarquer, dans notre dernier numéro, que par une inadvertance d'impression, le discours de M. de Saint-Georges, reçu trop tard, a été attribué à M. Emile Perrin.

M. Elwart s'est exprimé ainsi :

Si je ne considérais que ma propre faiblesse, je n'offrirais au grand artiste, cause d'un deuil universel, que le tribut de mes larmes solitaires.—Mais c'est au nom d'une Ecole, sur les progrès de laquelle le génie de Rossini a exercé une action puissante que je viens déposer sur sa tombe l'expression de suprêmes hommages et de regrets éternels.

L'influence de Rossini, Messieurs, a été immense sur les transformations de notre art dont son génie a reculé les limites. — Sa muse, comme la colombe de l'arche, est descendue sur la terre au moment où l'Europe décimée par une guerre de Titans, était plongée dans une anxiété profonde. — Elle a jeté son poétique rameau sur le passé, consolé le présent et donné plus d'espoir en l'avenir. L'apparition de cet astre mélodieux a fait surgir en Italie, puis en France, de brillants satellites qui, rayonnant de sa lumière, se sont partagé d'avance une partie des palmes de son immortalité.

Sortez de vos glorieux tombeaux, venez, Bellini, Donizetti, Hérold, Adolphe Adam, Pacini! venez confesser ici que c'est à Rossini que vous êtes redevables d'avoir donné à vos productions la vie, la forme et la couleur; ces trois grandes vertus esthétiques qui constituent la beauté de toute œuvre d'art. Pourquoi pleurer, Messieurs, sur la perte de ce grand génie? Depuis plus de quarante ans déjà l'immortalité n'avait-elle pas ceint son front de sa couronne glorieuse, lorsque le souffle de la mort a flétri ses lauriers terrestres?

Le Conservatoire, plus que toute autre institution musicale, avait le droit, Messieurs, d'exprimer ici son admiration pour le grand artiste qui, par ses œuvres sublimes et si variées, fut le professeur moral de ses professeurs, et le maître favori de leurs élèves les plus acclamés.

Rossini, Messieurs, possédait une qualité bien précieuse : il aimait la jeunesse; et lui, qui fut toujours jeune par son charmant esprit et son caractère enjoué, n'était jamais plus heureux que lorsqu'il se voyait entouré des jeunes maîtres de notre temps.

On ne doit pleurer, Messieurs, que ceux qui, en quittant la terre, meurent tout entiers! — mais vous, cher regretté, votre nom survivra à toutes les révolutions qui pourront, dans l'avenir, changer la face de l'art.

Comme l'œuvre de Palestrina, de Pergolèse, de Bach, de Hændel, de Mozart, d'Haydn et de Grétry, votre œuvre traversera la nuit des temps, et nos arrière-neveux se réchaufferont aux rayons lumineux de votre génie immortel!

Adieu, cher maître!

Reposez en paix dans le sein de Dieu dont vous avez sublimement célébré la toute-puissance et la miséricorde par une œvre religieuse qui, à votre insu, aura été votre testament d'artiste et de chrétien!

Adieu, une dernière fois!

Mme Rossini a été vivement touchée de l'hommage rendu à son illustre époux. Dans l'impossibilité de s'adresser individuellement à chacun des artistes qui ont bien voulu y prendre part, elle leur en témoigne publiquement sa profonde reconnaissance.

Les branches de laurier tressées en couronne et déposées sur le cercueil de Rossini le jour de ses obsèques provenaient de deux arbres de son jardin de Passy, plantés par Méry en 1853 : leurs boutures avaient été empruntées aux lauriers du tombeau de Virgile, à Naples, et du tombeau du Tasse, au jardin de Saint-Onuphre.

Des manifestations nombreuses et témoignant toutes d'une admiration respectueuse et unanime ont eu et ont encore lieu, dans les principales villes de l'Italie, en l'honneur de Rossini. — Le gouvernement italien a décrété qu'un service solennel serait célébré aux frais de l'Etat, à la mémoire de l'illustre maestro, et qu'une souscription nationale serait ouverte pour lui élever, dans Santa-Croce, un monument dont le municipe de Florence s'est empressé d'offrir l'emplacement. — A Milan, une Commission présidée par Lauro Rossi a pris l'initiative d'un *Concert funèbre* dont le produit servira de base à une plus large collecte ayant pour objet d'ériger dans cette ville une statue au grand homme. — Bologne et Pesaro, héritières de Rossini, suivent l'exemple de la Lombardie. — Par une lettre adressée à l'éditeur Tito Ricordi et destinée à la publicité, Verdi a émis le vœu que « les compositeurs italiens les plus distingués, Mercadante en tête, composassent un *Requiem* qui serait exécuté à San Petronio, de Bologne, le jour anniversaire et à tous les anniversaires de la mort du grand musicien. » Cette messe, qui ne devrait ni prêter à la spéculation, ni se prêter à la curiosité, serait déposée, dans ce but, aux archives du Conservatoire de Bologne. — Dans presque tous les théâtres lyriques de la Péninsule, au Carcano, de

Milan, notamment, le buste de Rossini, voilé de crêpe, a été publiquement couronné. — L'orchestre du théâtre communal de Trieste, entre autres faits de ce genre, a exécuté, debout, devant l'assistance, également debout et découverte, la symphonie de la *Gazza Ladra*, tandis que les artistes en deuil venaient saluer le portrait du maître sur la scène toute tendue de noir. — Les journaux italiens sont remplis des récits de ces ovations posthumes, parmi lesquelles nous avons dû forcément choisir.

La députation italienne qui a assisté avec un caractère officiel aux obsèques de Rossini se composait de M. le sénateur comte Amiani, ancien ministre de S. S. le pape Pie IX, de M. le marquis d'Ancona, député de Bologne au Parlement italien, de M. Liverani, délégué de Pesaro, et du maestro Vaccaj, auteur estimé de l'opéra *Romeo e Giuletta*. M. d'Ancona, ainsi que nous l'avons dit, a porté la parole au nom de la députation, en s'excusant, au préalable, de son peu d'habitude de notre langue: son discours, aux vues larges et élevées, développait cette thèse que l'Italie, en donnant Rossini à la France, était quitte envers la France qui lui avait donné l'unité nationale.

Des villes de France, après Paris, Rouen a été la première à rendre un solennel hommage d'outre-tombe à Rossini, l'admirateur et l'ami de son glorieux enfant, Boïeldieu. *Guillaume Tell* a été exécuté avec un soin, un luxe de mise en scène et d'interprétation chorale dignes de la circonstance. Après la lecture de strophes de M. Henri Brière, une riche couronne a été posée sur le buste de Rossini, pendant que l'orchestre exécutait la prière de *Moïse*.

Le dernier concert populaire a été également témoin d'une ovation faite à la mémoire de Rossini. Après l'andante de l'ouverture de *Guillaume Tell*, après la pastorale et à la fin de l'ouverture, spectateurs et musiciens se sont levés en masse luttant de bravos frénétiques, et le *bis* a été réclamé avec un enthousiasme indescriptible.

Samedi, jour de l'enterrement de Rossini, le Conservatoire impérial de musique et de déclamation a été fermé par ordre du ministre de la maison de l'Empereur et des Beaux-Arts.

Voici le texte de la disposition testamentaire de Rossini en faveur de la France :

« Je veux qu'après mon décès et celui de mon épouse, il soit fondé à perpétuité, à Paris, et exclusivement pour les Français, deux prix, de chacun 3,000 francs, pour être distribués annuellement : un à l'auteur d'une composition de musique religieuse ou lyrique, lequel devra s'attacher principalement à la mélodie, si négligée aujourd'hui; l'autre à l'auteur des paroles (prose ou vers) sur lesquelles devra s'appliquer la musique, et y être parfaitement appropriées, en observant les lois de la morale dont les écrivains ne tiennent pas toujours assez compte. Ces productions seront soumises à l'examen d'une commission spéciale prise dans l'Académie de Beaux-Arts de l'Institut, qui jugera celui des concurrents qui aura mérité le prix dit Rossini, qui sera décerné en séance publique après l'exécution du morceau, soit dans le local de l'Institut ou au Conservatoire.

» J'ai désiré laisser à la France, dont j'ai reçu un si bienveillant accueil, ce témoignage de ma gratitude et de mon désir de voir perfectionner un art auquel j'ai consacré ma vie. G. Rossini. »

CORRESPONDANCE.

A M. le Directeur de la Revue et Gazette musicale.

Monsieur,

Voulez-vous me donner dans votre journal l'hospitalité que je n'ai pu rencontrer ailleurs? Avant la représentation des *Jumeaux de Bergame*, j'avais informé par une lettre M. Jules Prével, rédacteur du petit courrier des théâtres au *Figaro*, « que la dernière répétition ne m'ayant pas satisfait, j'avais notifié à la Direction que la pièce serait jouée malgré moi et que je déclinais la responsabilité de cette exhibition. »

Maintenant vous savez que je n'ai pu retirer définitivement ma pièce qu'après deux représentations qui, si elles n'avaient pas eu lieu, m'eûssent épargné les quelques sévérités de la critique, sévérités qu'a dû partager mon infortuné collaborateur, le chevalier de Florian.

Agréez mes cordiales salutations.

Ch. Lecocq.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** La représentation de *Guillaume-Tell*, qui devait être donnée, au théâtre impérial de l'Opéra, à l'occasion des obsèques de Rossini et que l'indisposition de Villaret avait dû faire ajourner, a eu lieu hier au bénéfice de la Caisse des pensions de retraite des artistes lyriques.

*** Lundi, on a représenté *la Fiancée de Corinthe* et *le Corsaire*; mercredi et vendredi, *les Huguenots*. — Les trois premières représentations de cette reprise ont produit le maximum de la recette, c'est-à-dire qu'elles ont dépassé 12,000 francs.

*** Il est question de reprendre aussi *Robert le Diable* avec Mmes Carvalho et Nilsson.

*** La députation de Pesaro, venue à Paris pour les obsèques de Rossini, assistait hier, à l'Opéra, à la représentation extraordinaire de *Guillaume Tell*, dans une loge que M. Perrin lui avait offerte.

*** Nous avions dit que Mme Carvalho avait été engagée par M. Em. Perrin pour deux ans; c'est pour trois ans que cet engagement a été fait. — Celui de Mlle Nilsson avait été, quelques jours avant, renouvelé pour un an.

*** Hier samedi a eu lieu au théâtre de l'Opéra-Comique la première représentation du *Corricolo*, opéra de MM. Labiche et Delacour, musique de M. Poise. Nous en rendrons compte dimanche. Mme Cabel y jouant le principal rôle de femme, c'est Mlle Cico qui a pris depuis quelques jours celui d'Hélène dans le *Premier Jour de bonheur*.

*** Le poëme du nouvel opéra-comique de MM. Meilhac et Nuitter, dont J. Offenbach compose la musique, a été lu cette semaine aux artistes, et voici comment les rôles ont été distribués : Valentin, sous le nom de Vert-Vert, Capoul; — le comte, officier de dragons, Barré; — Bitaubin, maître de danse, Couderc; — Binet, jardinier, Sainte-Foy; — Bellecour, chanteur, Ponchard; — Bergerac, officier de dragons, Potel; — Friquet, officier de dragons, Leroy; — Maniquet, directeur de théâtre, Bernard; — La Corilla, cantatrice, Mmes Girard; - Mimi, pensionnaire, Cico; — Mlle Paturelle, sous-maîtresse, Révilly; — Batilde, Moisset; — Emma, Tual.

*** M. Deloffre vient d'être engagé comme chef d'orchestre par MM. de Leuven et Ritt. Il entrera en fonctions le 1er janvier prochain. M. Deloffre n'a accepté la place qu'à la condition qu'une pension de retraite serait servie à son prédécesseur, M. Tilmant, vieilli sous le harnais et tombé de nouveau malade.

*** Dimanche et mardi le directeur de théâtre Lyrique avait eu l'idée très-opportune d'ajouter à la représentation du *Barbier* un intermède composé d'œuvres de Rossini; la salle était comble. — Jeudi on a donné la première représentation de la reprise d'*Iphigénie en Tauride*, de Glück; nous en rendons compte aujourd'hui.

*** Le théâtre des Bouffes-Parisiens va renouveler en grande partie son affiche et reprendre trois pièces d'Offenbach: *Apothicaire et Perruquier*, *Lischen et Fritzchen* et *M. Choufleuri restera chez lui*. — On a mis à l'étude au même théâtre, *Jean belle-face*, opéra en deux actes, paroles de M. de Najac, musique de M. Louis Deffès.

*** *L'Enfant de 36 mères*, donné mardi au théâtre Déjazet pour les représentations de Darcier, n'a pas été favorablement accueilli. La pièce est loin d'être amusante. Darcier est un peu trop mûr pour jouer les enfants, et quant à la musique, qui est de M. Déjazet et qui paraît faite avec soin, l'exécution en a été si déplorable qu'il a été impossible de la juger.

*** Le succès constant de *la Périchole*, qui réalise 4,000 francs de recette chaque soir, a déterminé le directeur des Variétés à ne pas donner de revue cette année. Outre diverses pièces à l'étude, on s'occupe d'une opérette en un acte, d'Offenbach, destinée aux débuts à ce théâtre de Mlle Zulma Bouffar, et de la nouvelle arrivée, Mlle Aimée.

*** La Commission d'examen a autorisé M. Gille à garder pour son opérette de l'Athénée le titre des *Horreurs de la guerre*. — On la répète activement.

*** *La Périchole* a été jouée lundi à Lille. Le succès a été très-grand et Mlle Garait du théâtre des Variétés, en ce moment en congé, en a eu sa bonne part. Elle a été charmante dans le rôle de la Périchole et a dû répéter la romance de la Lettre. — Les couplets de Piquillo (*Les Femmes*), la chanson espagnole « Il grandira » et tout le finale du premier

acte ont été chaudement applaudis.— Le directeur, M. Bertrand, n'avait d'ailleurs rien négligé pour assurer la réussite; décors et costumes étaient de la plus grande exactitude et très soignés. — Lille est la première ville de province qui aura représenté *la Périchole*.

*** La *Poupée de Nuremberg*, d'Adolphe Adam, est représentée en ce moment avec beaucoup de succès au théâtre de Gand ; l'interprétation de cette amusante petite pièce ne laisse rien à désirer.

*** L'ouverture du théâtre Italien de Saint-Pétersbourg s'est faite par *Marta*. La troupe est ainsi composée : *Prime donne :* Mmes Lucca (du 16 novembre au 28 décembre 1868); Adelina Patti (du 13 janvier 1869 jusqu'à la fin de la saison, c'est-à-dire jusqu'au 15 mars); Fricci, Volpini, Trebelli et Gall. *Seconde donne :* Mmes Dall' Anese, Berini, Perdrini. *Primi tenori:* Calzolari, Stagno (en remplacement de Fraschini), Marco et Neri-Baraldi. *Secondi tenori:* Rossi et Paltrinieri. *Primi baritoni :* Steller, Graziani, Gassier et Meo. *Primi bassi:* Angelini, Bagagiolo. *Primo-basso-buffo :* Zucchini. *Secondo basso:* Fortuna. *Chef d'orchestre:* Vianesi. *Régisseur en chef :* Harris.

*** La direction des théâtres impériaux de Russie a fait assigner Fraschini en inexécution de traité et lui demande un dédit de 80,000 francs pour avoir refusé de venir chanter à Saint-Pétersbourg comme il s'y était engagé. La cause, appelée mercredi, a été remise à huitaine. M. Caraby plaidera pour la direction.

NOUVELLES DIVERSES.

*** Jeudi de la semaine dernière, chez M. le comte de Nieuwerkerke, surintendant des beaux-arts, M. Membrée a lu au piano quelques fragments d'un opéra inédit de sa composition : *la Filleule des Anges*, dont les paroles sont de M. Foussier. Le succès de cette audition, à laquelle assistaient nombre d'hommes marquants dans la musique et le théâtre, a été très-accentué.

*** Aujourd'hui dimanche, à onze heures précises, à l'église Sainte-Geneviève (Panthéon), Mme de Grandval fait exécuter une messe de sa composition. Les chœurs et l'orchestre seront dirigés par M. Pasdeloup.

*** Mardi, messe solennelle de Sainte-Cécile de M. Ambroise Thomas, exécutée à Saint-Eustache par l'Association des artistes musiciens, sous la direction de M. George Hainl, avec Mlle Nilsson et M. Battaille comme solistes. Les chœurs seront conduits par MM. Hurand, Steenmann et Pickaërt; le grand orgue sera tenu par M. Edouard Batiste. Le produit de cette solennité musicale est, comme on le sait, destiné à la caisse de secours des artistes musiciens.

*** Dimanche 6 décembre, deuxième exécution, à l'église Saint-Séverin, à 10 heures du matin, d'une messe composée par M. Covin, maître de chapelle de la paroisse.

*** Voici le programme du septième concert populaire de musique classique, qui sera donné aujourd'hui, à 2 heures, au cirque Napoléon, sous la direction de J. Pasdeloup : 1° *Réformations-Sinfonie*, n° 5, de Mendelssohn (introduction, allegro, — scherzo, andante, — choral de Luther, — finale.); — 2° adagio du septuor de Beethoven (exécuté par M. Grisez (clarinette), Espeignet (basson), Mohr (cor), et tous les instruments à cordes); — 3° symphonie en *mi* bémol de Mozart; — 4° andante et variations de Haydn ; — 5° ouverture du *Vaisseau-Fantôme* de R. Wagner.

*** M. J. Bonewitz reprendra le samedi 5 décembre, à la salle Herz, ses soirées de musique de chambre. Le programme de la première se compose du septuor de Hummel, de morceaux de Mozart et Mendelssohn, d'un psaume de Martin Luther, d'un duo de Kalkbrenner pour deux pianos, exécuté par M. Bonewitz et une de ses jeunes élèves, d'un trio de M. Bonewitz, de la scène *Ah! perfido* de Beethoven et de deux *lieder* de Schubert, chantés par Mlle Gastoldi.

*** La partition de *la Périchole* pour piano seul, arrangée par Léon Roques, vient de paraître chez les éditeurs Brandus et Dufour.

*** L'Académie des beaux-arts, dans sa séance du 25 novembre, a élu M. Charles Blanc à la place d'académicien libre, vacante par suite du décès de M. le comte Waleswski.

*** Dans l'assemblée générale de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique, qui a eu lieu dimanche au Grand-Orient, il a été voté, à la majorité de vingt-trois voix, qu'il y avait lieu de reviser les statuts. — La commission nommée pour formuler un projet à cet égard se compose de MM. Léo Lespès, Henriou, Tourte, Audray-Deshorties, Avenel, Bazzoni, Marc-Constantin, de Villebichot, Poizot, auteurs de paroles et compositeurs, et des éditeurs Gérard, Gambogi et Vieillot. — Quatre membres supplémentaires ont été nommés: ce sont MM. A. Boïeldieu, Javelot, Ettling et Philibert. — Les voix se sont divisées sur deux éditeurs, MM. Lemoine et Lebailly, ce qui explique pourquoi un quatrième éditeur ne fait pas partie de la commission. — Sa première réunion doit avoir lieu le 2 décembre.

*** On sait que la ville de Hal fait élever un monument à Servais. M. Godebski, son gendre, à qui a été commandée la statue qui doit décorer ce monument, est le même artiste qui a sculpté le beau buste de Rossini, dont le marbre ornait la chambre de l'illustre maestro, et dont le plâtre a été cédé à MM. Brandus et Dufour.

ÉTRANGER

*** *Londres.* — *Dinorah* a été donnée samedi et mardi à Covent-Garden, avec Mlle Ilma de Murska dans le rôle principal, Santley dans celui de Hoël, et Bettini dans celui de Corentin. C'est un immense succès pour ces excellents artistes, principalement pour Mlle de Murska, qui, tout en lançant ses éblouissantes vocalises, ne néglige pas la partie dramatique et s'y montre l'égale de ses plus célèbres devancières. La salle était comble à ces deux représentations. Lundi, 30, clôture de la saison. — *La Grande-Duchesse* vient d'être donnée au Standard, avec les mêmes artistes qu'à Covent-Garden, il y a quelques mois; le succès l'y a fidèlement suivie. — Au concert de samedi dernier, au Crystal-Palace, on a exécuté pour la première fois la Symphonie inédite de Schubert, en *ut* (n° 6), dont la critique parle avec admiration, et qui a produit un très-grand effet sur le public. — Mlle Minnie Hauck a chanté cette semaine les rôles de la comtesse dans les *Nozze di Figaro* et de Zerlina dans *Don Juan*. Elle y a obtenu le plus éclatant succès. — Lundi prochain elle doit faire ses adieux au public par le rôle de Marguerite de *Faust*.

*** *Carlsruhe.* — Mme Viardot quitte Bade pour passer ici l'hiver. Nous posséderons donc, quelque temps au moins, une belle école de chant qui, jusqu'à présent, nous a fait défaut.

*** *Weimar.* — Joseph Servais, le fils du célèbre violoncelliste belge, vient d'être nommé violoncelle-solo de l'orchestre grand-ducal. Il occupe la place laissée vacante par le concertmeister De Swert, appelé à Berlin il y a quelques mois déjà.

*** *Berlin.*—L'Opéra a donné, le 19, *les Huguenots* pour la première fois de la saison. Mlle Sessi chantait le rôle de Marguerite; elle a recueilli les applaudissements du public et les éloges de la critique.

*** *Valentino.* — Le succès toujours croissant des Concerts-Arban va recevoir encore une nouvelle impulsion, avec le magnifique Festival que l'infatigable chef d'orchestre prépare pour le vendredi 4 décembre. Ce Festival sera entièrement consacré à Rossini; parmi les morceaux que l'on y exécutera, nous citerons : les grandes fantaisies (avec chœurs) sur *Guillaume Tell* et *Moïse*, chantées par les Enfants de Lutèce; des fragments du *Stabat Mater*, chantés par des lauréats du Conservatoire. Ce programme se complétera par les célèbres ouvertures de l'illustre maître.

Le Directeur : S. DUFOUR.

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu

EDITIONS NOUVELLES DE

La Partition pour Chant et Piano

De la tragédie lyrique en quatre actes

IPHIGÉNIE EN TAURIDE

Paroles de Guillard, *musique de*

GLUCK

In-4°, net : 12 fr. In-8°, net : 7 fr.

Alkan.— Transcription du chœur des Scythes, pour le piano, 4 fr. 50.

La Partition arrangée pour le Piano seul

De l'opéra-bouffe

LA PERICHOLE

Format in-8°. **De J. Offenbach.** Prix net : 6 fr.

Quadrille nouveau par MARX sur des thèmes de *la Périchole*.

Maestro E. MUZIO,

Ouverture d'un cours de chant exclusivement italien.

Chez lui, rue de Luxembourg, 5, au 1er.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

35e Année. N° 49. 6 Décembre 1868.

ON S'ABONNE :

Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Paris..... 24 fr. par an.
Départements, Belgique et Suisse... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.

Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

1869 **PRIMES** 1869

Offertes aux Abonnés de la Revue et Gazette musicale, *A l'occasion du renouvellement de l'année.*

(36e ANNÉE DE SON EXISTENCE)

MESSE

DE REQUIEM

Avec accompagnement de Piano. Musique tirée des différents ouvrages de

ROSSINI

Texte latin adapté à la musique par Aulagnier

ET CONTENANT QUATORZE MORCEAUX.

Ouvrage approuvé par Rossini,

Et exécuté en partie à ses obsèques, en l'église de la Trinité.

1 volume in-8° de 113 pages.

ALBUM

COMPOSÉ DE

MORCEAUX DE PIANO INÉDITS

SAVOIR :

Méditation. . . . . M. Bergson.
L'Attente, romance sans paroles . . . . . Paul Bernard.
Esquisse . . . . . Stephen Heller.
Elodia, mazurka de salon . . . . . E. Ketterer.
Scherzo (de Sonate) . . . . . D. Magnus.
Marche funèbre . . . . . E. Stoeger.
Chanson polonaise . . . . . E. Wolff.

Un beau portrait de la cantatrice

MINNIE HAUCK

Nouvellement photographié et dessiné sur pierre par Desmaisons.

Dans le courant de l'année 1869, la *Gazette musicale* donnera chaque mois, en supplément, un morceau de Piano ou de Chant.

Au mois de janvier nos Abonnés recevront comme **prime exceptionnelle** *un volume format grand in-8°, contenant:*

Vingt-quatre Préludes pour le Piano

COMPOSÉS PAR STEPHEN HELLER

SOMMAIRE. — Théâtre impérial de l'Opéra-Comique : *le Corricolo*, opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Labiche et Delacour, musique de M. Ferdinand Poise, par **Paul Bernard**. — Études sur Charles-Marie de Weber (troisième partie, 10e article), par **Edmond Neukomm**. — La Semaine religieuse. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.

LE CORRICOLO,

Opera-comique en trois actes, paroles de MM. Labiche *et* Delacour, *musique de* M. Ferdinand Poise.

(Première représentation le 28 novembre 1868.)

Je ne vous dirai pas ce que c'est qu'un « corricolo. » Alexandre Dumas nous l'a appris dans ses inimitables causeries sur l'Italie, et nous savons tous à l'en croire que ce véhicule était à peu de chose près à Naples ce que le coucou fut si longtemps à Paris. L'un comme l'autre, renversés par la civilisation moderne, sont passés à l'état légendaire, et il faut vraiment aller à l'Opéra-Comique pour en retrouver quelque vestige.

MM. Labiche et Delacour se sont, il paraît, voués aux pièces voyageuses, puisque, à leur *Voyage en Chine*, d'heureuse mémoire, ils font succéder aujourd'hui un imbroglio dont le principal incident repose sur un conflit de voitures, et qui se déroule cahin-caha à travers les plaines de la Lombardie.

En quelques mots, voici ce dont il s'agit :

Un peintre français, quoique marié à une jeune femme charmante, est allé en Italie faire de l'art et autre chose encore, si l'on en croit les bruits qui parviennent jusqu'aux oreilles de la pauvre délaissée. Décidée à savoir à quoi s'en tenir, celle-ci franchit les monts, ayant pour porte-respect son intendant déguisé en vieux général et qu'elle présente comme son oncle. Dans une auberge, elle fait la rencontre de son mari fort occupé à courir après une cantatrice dont il s'est épris, mais pour se venger elle feint de ne point le connaître, et se faisant passer pour demoiselle, accepte les soins d'un ami de son volage époux. C'est alors

que celui-ci, pour empêcher la fuite de sa femme, casse une roue du corricolo qui doit l'emmener; le jeune soupirant en emprunte une à son tour à celui du mari pour reconstituer le sien, et en fin de compte, l'infidèle reste en butte aux quolibets de tout le village pendant que le couple fugitif s'envole du côté de Venise.

C'est à Bergame qu'on se retrouve, et là je renonce à vous raconter toutes les péripéties qui se présentent. Un podestat comme il a dû en exister fort peu, un véritable podestat d'opéra-comique, prend le dé de l'action et remplit le rôle du *Deus ex machinâ*. Il lui faut six mille sequins, à ce pauvre podestat, pour acquitter le tribut que l'on doit à Venise, et, sous prétexte de rançonner les voyageurs qui passent par Bergame, il arrête la jeune femme et son cavalier, il arrête le faux oncle, il arrête le mari. Ce financier émérite a trouvé un singulier moyen de remplir les caisses de la municipalité. Il a rédigé un tarif où toutes les actions de la vie sont soumises à un droit. Les déclarations d'amour, les sérénades, les soufflets même, tout se paie, et, grâce à cette idée lumineuse, il espère pouvoir bientôt contenter l'insatiable Venise. Nos personnages, du reste, lui donnent parfaitement la réplique. Le mari, sachant qu'on court après une chanteuse qui s'est enfuie avec le neveu du podestat, fait passer sa femme pour elle, mais le jeune soupirant à son tour, dénonce le pauvre mari comme l'impresario de la troupe. Impresario, d'accord, dit ce dernier; puis il réclame le jeune homme comme premier ténor et le faux oncle comme basse-taille. Les voilà tous en prison.

Le dernier acte nous les montre faisant une répétition sous les yeux même de l'autorité, qui veut leur faire donner une représentation, toujours au bénéfice des six mille sequins. Tout en répétant, ils pensent à s'évader; mais la Providence, qui n'abandonne jamais le dénoûment d'un opéra-comique, veille sur eux, Dieu merci! et, grâce à l'intervention de Venise elle-même, les voilà délivrés. La jeune femme pardonne, le mari en est quitte pour la peur, et tout le monde est content, sauf toutefois le pauvre amoureux qui n'a servi que d'amorce et dont je n'apprécie pas bien la récompense.

La pièce est gaie et fourmille de détails plaisants. On sent, comme dans le voyage en Chine, la griffe des vaudevillistes. Peut-être la sent-on trop, car cela n'est pas favorable au musicien. Ce qui manque en somme à ce nouvel ouvrage, c'est un intérêt soutenu, c'est un nœud réel à l'action. Pendant trois actes la situation est la même et ne saurait avoir d'autre solution. Aussi, la fatigue prend-elle le dessus, à un moment donné, et les plaisanteries un peu surannées du podestat ont-elles beaucoup de peine à en triompher.

Je viens de le faire pressentir, la tâche du musicien était un peu ingrate; sauf deux ou trois morceaux habilement triturés au point de vue musical, le reste des situations prêtait peu à l'agencement lyrique. Il faut reconnaître que M. Poise s'est tiré fort habilement de cette épreuve difficile. Il est du nombre de ces compositeurs que l'on pourrait comparer à ces causeurs aimables auprès desquels n'existe pas l'ennui, et qui savent donner du charme aux choses les plus ordinaires. Sa musique, facilement faite, semble taillée à grands coups de ciseaux dans une étoffe riche et brillante. Elle participe de l'école charmante de notre adorable Adolphe Adam. M. Poise était du reste un élève chéri du maître, et l'on retrouve souvent en lui la touche délicate et sentimentale de l'auteur du *Chalet*. Quelques harmonies finement ciselées, une mélodie constante et essentiellement gracieuse, voilà leurs points de contact. Un peu de faiblesse de facture, une orchestration bien faite mais sans recherche, voilà au contraire ce qui établit une différence entre le maître et l'élève. Patience! M. Poise n'en est encore qu'à son premier ouvrage en trois actes.

L'ouverture, fidèle aux traditions de l'opéra-comique, fait entendre tout d'abord quelques motifs principaux de la pièce; j'y ai remarqué un très-joli solo de cor anglais, tiré d'un duo du second acte. J'aime beaucoup toute l'introduction formée d'un chœur villageois et d'une petite saynette entre deux fiancés. C'est frais et pimpant, joyeux et distingué. Beaucoup de jolies choses se présentent maintenant coup sur coup : des couplets très-fins, chantés par Mme Cabel : *Un baiser par-ci, par-là;* d'autres couplets dans la bouche de Mlle Heilbron, dont le refrain : *C'est indiscret,* offre une gracieuse terminaison; l'air du *Corricolo;* un duo entre Laurent et Barré :

Ta, ta, ta, je le dis,
C'est encore une cousine.

Et enfin une très-jolie romance, adorablement dite par Barré, certainement la plus franche inspiration de la partition et aussi la plus suave, sur ces paroles :

Faut-il que sitôt on oublie.

La première phrase en est très-nouvelle; elle procède par une note longuement répétée et d'un effet vraiment original.

On me permettra de ne citer, dans le second acte, que le sextuor en *mi* majeur, morceau capital et fort habilement traité, dans lequel ces mots : *C'est le tarif!* reviennent chaque fois d'une manière plus ingénieuse et plus piquante. Voilà qui fait le plus grand honneur à M. Poise; c'est le morceau d'ensemble de la partition le mieux réussi.

Le troisième acte renferme un duetto des deux femmes, des couplets de Sainte-Foy, un duo entre Mme Cabel et Barré, et enfin le grand morceau de la répétition basé sur le motif de Fabre d'Eglantine :

Il pleut, il pleut, bergère.

Ce motif populaire est curieusement agencé et modulé. Il est en outre rehaussé de délicates et brillantes variations comme Mme Cabel sait les gazouiller. Cela rappelle pour la forme les variations du *Toréador;* nous leur souhaitons le même succès.

Dirai-je que, dans le courant du premier acte, on a entendu passer dans la salle comme un écho des *Hirondelles,* de Félicien David, et qu'au second acte une certaine sérénade a fait penser à *Don Pasquale?...*

Si je le dis, je n'en adresserai pas moins tous mes compliments à M. Poise, en l'engageant toutefois pour l'avenir à choisir des livrets dans lesquels l'élément tendre soit plus développé que dans *le Corricolo*. A en croire le souvenir que m'ont laissé ses œuvres antérieures, la corde sentimentale serait en lui l'une des plus complètes et des plus naturelles. *Les Absents, Don Pèdre* sont là pour le prouver. *Bonsoir voisin* vient montrer dans quelles proportions l'élément comique peut venir s'y joindre.

L'exécution générale de l'ouvrage est convenable, comme dans un théâtre qui se respecte. Les honneurs de la partie scénique reviennent à Sainte-Foy, qui, dans le rôle du podestat, s'est véritablement surpassé. Mme Cabel est toujours le rossignol de la salle Favart; Mlle Heilbron me semble en voie de progrès; je la crois appelée à rendre de réels services. Prilleux parle toujours comme une trompette; c'est drôle quelquefois. M. Barré, le baryton élégant, est décidément un enfant gâté du public; les *bis* et les applaudissements ne lui font jamais défaut. M. Laurent, transfuge des Fantaisies-Parisiennes, débutait dans le rôle du ténor. Sa voix est fraîche et agréable, mais rien pour le reste ne s'élève au-dessus de l'ordinaire. Attendons une seconde épreuve pour voir s'il se dessinera en lui un peu de personnalité.

L'orchestre a fait de son mieux en attendant son nouveau chef, dont nous félicitons grandement la direction de l'Opéra-Comique de s'être assuré le concours. Le passé de M. Deloffre répond de

l'avenir. Les auteurs ne pourront que se féliciter de voir leurs intérêts remis en de si vaillantes mains.

La mise en scène et les décors qui ont été brossés par MM. Rubé et Chaperon, sont de tout point dignes de l'Opéra-Comique.

Disons enfin que si *le Corricolo* ne fournit pas un aussi long trajet que *le Voyage en Chine*, il n'en est pas moins vrai que MM. Labiche et Delacour sont de fort agréables compagnons de route. Aussi, dès aujourd'hui, je m'inscris comme excursionniste pour leur premier train de plaisir. Je souhaite bien sincèrement que M. Poise en fasse partie.

PAUL BERNARD.

ÉTUDES SUR CHARLES-MARIE DE WEBER,

D'après la biographie écrite par son fils.

TROISIÈME PARTIE.

(10e article) (1).

Aux premiers beaux jours du printemps de 1822, Weber s'installa dans son cottage d'Hosterwitz, pour y goûter un repos dont il avait grand besoin après son séjour à Vienne. Il se mit aussitôt à travailler à *Euryanthe*, qu'il avait promis de livrer au commencement de l'année suivante; et, selon sa coutume, il ne suivit pas l'ordre du libretto, prenant au hasard les fragments qui lui convenaient : c'est ainsi que l'air d'Adolar, *Je vais la voir*, et le duo entre Eglantine et Lysiart, au second acte, furent composés en premier. Vinrent ensuite : le chœur d'introduction du premier acte, le récitatif *Eh bien, tu sais quel est le beau séjour*, et l'ensemble qui suit, portant la date du 14 juin; puis la romance *Qu'il m'est doux, charmants rivages* et le chœur *Gloire à son nom;* enfin il compléta le premier acte, à l'exception du final, par la vision, le duo *Maintenant, je dois tout craindre* (27 juillet), l'air d'Eglantine, *Ah! pour elle il a pu me fuir*, et la cavatine *Le flot soupire* (24 octobre).

En outre de ces fragments, il composa une fanfare pour le régiment des hussards noirs, qu'il introduisit plus tard dans le premier final d'*Euryanthe*, et il refit son grand concerto pour basson. Une cantate pour le mariage du prince Jean, qui obtint un très-grand succès, l'occupa durant les derniers mois de l'année.

Le retour d'Hosterwitz eut lieu dès les premiers jours de l'automne, à cause d'un séjour que Spontini fit à Dresde vers cette époque. Weber s'efforça de le recevoir dignement; il lui fit les honneurs de la cour et de la ville, et réunit plusieurs fois chez lui, en son honneur, le cénacle qui composait sa société habituelle. On sait que ce cercle comprenait toutes les illustrations littéraires et musicales de Dresde. Le poëte Théodore Hell, qui en était l'un des principaux fidèles, a tracé de l'une de ses réunions, tenue chez le restaurateur Chiapone, un récit charmant, dont nous ne pouvons nous empêcher d'extraire un fragment relatif à Weber, parce que ce fragment peint son caractère et aussi ses petites faiblesses. La piété filiale de Max de Weber n'a pas craint de l'introduire dans son ouvrage; nous ne serons donc pas accusé d'un crime de lèse-génie en le reproduisant :

« Je mentirais, — ainsi s'exprime Théodore Hell, — en disant que la conversation resta longtemps dans les bornes de la plus stricte convenance. Weber ne l'entendait pas ainsi. Quand il le fallait, il pouvait être sérieux. Mais quand les circonstances lui permettaient de se laisser aller à son joyeux naturel, il se donnait tout entier; il devenait enfant et communiquait sa bonne humeur à toute l'assistance. C'était un feu d'artificede bons mots et de traits d'esprit marqués toutefois au coin de la plus grande bienveillance... Il faisait malheureusement, sous ce rapport, une exception à l'endroit de Rossini, et c'est dans cette seule circonstance que le grand homme se montra petit. A l'égard de Rossini, il demeura et voulut demeurer aveugle. Il ne convint jamais des beautés que renferment les ouvrages de ce maître... Bien plus, le peu d'estime de Weber pour la musique italienne moderne, et en particulier pour celle de Rossini, lui mit maintes fois la plume du critique à la main, notamment un jour, où, dans sa mauvaise humeur, il parodia le sermon du capucin, de Schiller, pour lancer tous ses sarcasmes à la face du cygne de Pesaro. Je le dis hautement : c'était indigne de lui, et cette action est à mes yeux, une tache sur sa mémoire, quels que soient le respect et l'admiration qu'elle m'inspire... Dans la suite, il m'a pourtant semblé que *le Barbier* avait trouvé grâce auprès de lui... Ce jour-là, chez Chiapone, la discussion fut encore plus chaude que de coutume... »

Il est à noter que Spontini, pendant son séjour à Dresde, communiqua à Weber les premiers journaux français qui avaient parlé de ses œuvres ; c'étaient *le Journal des Débats* et *le Courrier des Spectacles*. Ils appelaient l'attention des musiciens sur l'*Invitation à la valse*, ou plutôt l'*Introduction à la valse*. Ces articles, fort élogieux, causèrent une grande joie à Weber.

Cependant la composition d'*Euryanthe* avançait, malgré les surcroîts de travaux occasionnés par une grave maladie de Morlacchi; de son côté, l'autre directeur, Schubert, se mourait depuis déjà plusieurs mois ; de sorte que leurs tâches respectives retombaient sur Weber qui menait de front : l'église, la chambre royale, les concerts, le théâtre italien et l'opéra allemand. Le peu de temps que ces diverses fonctions lui laissaient de libre, il l'employait à composer. Le matin, il écrivait ses idées, mais de telle sorte que lui seul pouvait s'y reconnaître; au point que lorsqu'on voulut, après sa mort, mettre au jour ses *Trois Pintos*, qui étaient esquissés de cette façon, Marschner, puis Meyerbeer, chargés de compléter la partition, durent y renoncer, n'arrivant pas à deviner les intentions de l'auteur; à tout moment ils étaient déroutés. Ainsi que nous l'avons déjà dit, en effet, Weber n'écrivait un morceau que lorsqu'il était complétement terminé dans son esprit, et alors il lui suffisait de quelques indications, — vagues pour tout autre, — pour se retrouver quand venait le moment d'orchestrer. Cela est si vrai, que beaucoup de musiciens ont déclaré avoir entendu jouer à Weber, sur ses partitions ainsi préparées, des fragments très-longs de ses ouvrages avec toutes les intentions, toutes les nuances et tous les détails qu'on y remarqua dans la suite. — Dans la journée, il se promenait plusieurs heures durant lesquelles il composait. Le soir, il orchestrait. Pour donner une idée de la célérité avec laquelle il accomplissait ce dernier travail, il nous suffira de dire que, bien qu'il ne pût y consacrer que bien peu d'instants chaque soir, le premier acte d'*Euryanthe* fut orchestré en douze jours, le second en treize, le troisième en quinze. — Ajoutons, pour compléter ce tableau de la manière de travailler de Weber, que bien qu'il considérât un morceau comme parfait, quand il l'écrivait, il ne faisait aucune difficulté pour y introduire des changements, sur l'avis de personnes compétentes ; par exemple, l'allegro : *Trompeurs attraits, soyez maudits*, du second final d'*Euryanthe*, ne vint qu'à la suite d'un troisième remaniement, et le motif de l'apparition d'Emma fut introduit dans l'ouverture aux dernières répétitions de l'ouvrage à Vienne.

Un remaniement, dont l'opportunité se faisait bien autrement sentir, c'était celui du libretto tout entier, dont le manque absolu de valeur et d'intérêt s'accentuait davantage à mesure que Weber avançait dans son travail de composition. Ce n'était pourtant pas faute d'avoir été remanié qu'on y remarquait d'aussi nombreuses

(1) Voir les nos 18, 21, 23, 25, 28, 31, 36, 39 et 45.

imperfections ; car Mme de Chezy ne l'avait pas refait moins de neuf fois. La destinée d'*Euryanthe* fut d'ailleurs d'être remanié jusqu'au jour même de son apparition. Les poëtes Tiek et Forster, auxquels Weber soumit le cas pendant, déclinèrent le soin de le résoudre, ainsi qu'il les en priait ; ils donnèrent leur avis, mais ce fut tout; *Euryanthe* demeura donc, comme devant, dans ses données essentielles, et le maître se remit à composer sur les vers de Mme de Chezy.

Sur la fin de l'année, une bonne nouvelle parvint à Weber. Après une glorieuse carrière de dix-huit mois, *le Freischutz* allait être représenté pour la cinquantième fois à Berlin, et à cette occasion tous les cercles littéraires et musicaux de cette ville préparaient une manifestation éclatante en l'honneur du compositeur. Weber, surchargé de travaux, dut refuser, à son grand regret, l'invitation qui lui fut faite d'y assister, et il dut se contenter d'une lettre officielle de M. de Brühl, accompagnée d'une gratification de... cent thalers ! — Il est bon de noter que l'ouvrage avait rapporté jusqu'à ce jour *plus de trente mille thalers à l'administration*. — La lettre fut bien accueillie; quant à la gratification, Weber la refusa, cela va sans dire.

Dans les premiers mois de l'année 1823 sa fièvre de composition se ralentit un peu. Morlacchi et Schubert étaient toujours très-malades. Weber, quoique souffrant aussi, succombait donc sous la charge des occupations de leur ressort. En outre, il s'appliquait à monter dignement le *Fidelio* de Beethoven, qui devait servir de début à Wilhelmine Schrœder, engagée par lui lors de son dernier séjour à Vienne. *Fidelio* était à ses yeux le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, et il avait même coutume de dire que c'était une des œuvres sublimes de l'esprit humain. Pour que rien ne manquât à l'éclat de la représentation qu'il se proposait d'en donner, il se mit en relation avec Beethoven. Les deux grands hommes échangèrent alors plusieurs lettres au sujet de cet ouvrage. Cette correspondance renfermait sans doute de précieux renseignements; malheureusement, il ne nous est pas donné d'en profiter, car les lettres qui la composaient n'ont jamais été retrouvées. En tous cas, ces rapports établirent entre Beethoven et Weber un commerce d'amitié sincère et solide, qui se cimenta davantage encore lorsqu'ils se connurent à Vienne. Ces détails font tomber la croyance généralement accréditée d'une rivalité qui aurait existé entre les deux maîtres. Max de Weber dit à ce sujet : « Tout ce que Schindler et d'autres ont écrit relativement à des différends qui se seraient élevés entre Beethoven et Weber est de pure invention ! »

Fidelio fut représenté le 29 avril. Un incident grotesque, — un chien traversant la scène au moment le plus pathétique, — faillit compromettre le succès, à cause du fou rire qui s'empara du public et des artistes. L'ouvrage fut apprécié à Dresde mieux que partout ailleurs. Après *Fidelio*, Weber réussit à faire représenter son *Abou-Hassan*, pour les débuts de l'excellente Mme Haase, et, à l'occasion d'une visite et sur la demande expresse du roi Louis de Bavière, *Preciosa*. — *Joconde*, de Nicolo, fut également monté par lui dans ce temps.

Pendant les rares loisirs que lui laissaient ces importantes créations, Weber travaillait à son *Euryanthe*, dont on hâtait, de Vienne, l'achèvement. Le 7 mars, il écrivit la grande scène de Lysiart, par laquelle s'ouvre le second acte, puis le 22 du même mois le duo d'Adolar et d'Euryanthe au troisième acte, et peu de jours ensuite le grand final du premier acte; entre ces deux morceaux se place, à la date du 28 mars, le charmant chœur des paysans : *Au mois de mai, bergère*. Le 1er avril, il commença le travail d'orchestration. Enfin, il compléta sa partition dans le courant des mois qui suivirent; le 8 août elle était entièrement achevée, à l'exception de l'ouverture qui fut écrite plus tard à Vienne.

Le 16 septembre, Weber quitta son cher Hosterwitz, où étaient venus lui dire adieu ses amis Wolff, Hummel et Pixis, pour se rendre à Vienne, afin d'y diriger sa nouvelle œuvre. Son fidèle Benedict l'accompagnait.

En passant par Prague, il traita avec le directeur du théâtre de cette ville pour *Euryanthe*, et celui-ci lui compta 10 ducats de plus qu'il n'avait demandés, bien que rien ne pût faire augurer encore du succès de l'ouvrage. *Rara avis in terrâ!* s'écria Weber, qui allait se trouver en rapport avec des gens moins magnifiques.

EDMOND NEUKOMM.

(*La suite prochainement.*)

LA SEMAINE RELIGIEUSE.

Messe de Sainte-Cécile, d'Ambroise Thomas, exécutée à Saint-Eustache, pour la fête de l'Association des Artistes musiciens. — Messe de Sainte-Cécile, de Mme de Grandval, à Sainte-Geneviève.

Il y a seize ans, alors que tant d'autres compositeurs de musique sacrée égaraient la pensée religieuse, pour eux confuse, dans les nuages de la fantaisie, l'étouffaient sous les caprices de l'imagination ou la noyaient dans le luxe exubérant d'une orchestration théâtrale, Ambroise Thomas ressaisissait déjà, plus qu'aucun, l'idéal du symbolisme chrétien, et il l'appliquait surtout à sa messe dite de Sainte-Cécile, sans effort et comme par une déduction invincible. Dans cette œuvre le présent se rattache au passé, les formes des diverses écoles se fusionnent, et le caractère austère et profond de la tradition se pare de toutes les richesses de la science harmonique. Varié, mais constamment majestueux et élevé, ce style impressionne, émeut profondément, en même temps qu'il permet d'augurer une prochaine et désirable transformation dans les compositions de musique religieuse de notre pays.

Le *Revue et Gazette musicale* a analysé cette œuvre lors de sa première et de sa seconde exécution, à Saint-Eustache, en 1852 et 1853. Elle a mis en relief les beautés hors ligne qu'elle renferme, le *Credo* notamment, dont le début est imité d'un plain-chant dorien, le *Laudate* final magnifiquement déployé sur le plain-chant du sixième mode ecclésiastique, etc. Je n'ai donc pas à revenir sur ce que mes prédécesseurs ont dit avec toute l'autorité de leur talent et de leur compétence.

Mardi dernier, cette même messe a été une fois encore chantée à Saint-Eustache, l'Association ayant voulu témoigner ainsi de sa respectueuse sympathie pour l'un de ses membres les plus célèbres et s'associer aux hautes distinctions dont il a été l'objet cette année.

L'exécution, dirigée, sous l'œil et les indications du maître, par M. Georges Hainl — l'homme des masses vocales et instrumentales — avec un soin, un tact et une autorité remarquables, a été de tous points digne de l'Association, de la circonstance, de la pensée qui avait présidé au choix de l'œuvre et de cette œuvre elle-même. On ne se rappelle pas avoir depuis longtemps entendu, à Paris, une interprétation de messe avec chœurs d'hommes, de femmes et d'enfants, soli et orchestre, aussi correcte, aussi pure, aussi bien menée, sans tiraillements et sans *à peu près*, dans ses moindres détails. Les principaux théâtres lyriques avaient fourni le contingent choral et instrumental; le personnel de l'Opéra était au grand complet. MM. Pickaërt et Steenmann conduisaient les chœurs avec leur expérience consommée. Le morceau joué au grand orgue par M. Batiste a préludé d'une façon noble et solennelle à la majesté et à la pompe de la messe d'Amb. Thomas. L'organiste du chœur a droit à sa part de félicitations. Les soli ont été magnifiquement chantés par les excellents MM. Battaille et Grisy, dont l'éloge n'est plus à faire; par Mlle Nilsson qui dans l'*Ave Maria* de Gounod, à l'offertoire, a certainement égalé l'Alboni aux obsèques de Rossini et a produit une impression égale, aussi saisissante. Cette voix cristalline et veloutée, douce dans la force, d'une puissance contenue dans la douceur, ce sentiment d'une pureté angélique, cet art exquis et sûr de lui-même, tout cela fait monter les larmes aux yeux et courir un frisson chez tous ceux qui ont l'amour et le culte du beau.

Les nefs et le transept de Saint-Eustache étaient remplis d'une foule compacte; la quête faite au profit de la caisse de l'Association a produit une somme élevée. L'intérêt qui s'attache de plus en plus aux manifestations de l'art religieux n'a pas seulement la curiosité pour base; on reconnaît la vraie grandeur de la musique sacrée, on la proclame, on

veut s'honorer soi-même en lui trouvant de nouvelles raisons d'être et de s'accroître. Mardi dernier, la messe de sainte Cécile a répondu à ces vœux et satisfait à ces aspirations. Je n'hésite pas, pour ma part à ranger cette solennité parmi les événements artistiques de l'année et à exprimer le vœu que les voûtes de nos vieilles basiliques retentissent aux jours de grandes fêtes, des sublimes accents de cette partition essentiellement chorale, d'une haute portée, d'un caractère véritablement religieux, et dans laquelle la science, loin d'accuser un pompeux étalage, se colore du rayon mélodique et se déguise sous les fleurs de la poésie.

***

Mme la vicomtesse de Grandval, dont les compositions jouissent d'une certaine réputation dans le dilettantisme mondain, a entouré du plus grand luxe vocal et instrumental : — sept cents enfants des écoles, Pasdeloup et son orchestre, elle-même, l'auteur, chantant les soli avec Mme la baronne de Caters et un ténor fort distingué de maintien, mais excessivement ému, — l'exécution à Sainte-Geneviève, dimanche dernier, de sa messe de Sainte-Cécile, déjà chantée, l'an passé, à Saint-Eustache. Cette partition, au caractère essentiellement mélodique, accuse moins de la part de son auteur la possession complète des sources pures du grand art des Palestrina que l'étude de Lesueur et le vif désir d'atteindre aux effets cherubiniens. La partie vocale est bien écrite, bien traitée, dans le *Kyrie* et l'*Agnus*, surtout, qui sont très-remarquables; par contre, l'orchestre visant constamment au pompeux, à grand renfort de cuivres et de batteries, n'arrive qu'au bruyant, et ce n'est pas même chose. La messe de Mme de Grandval n'en est pas moins, ces réserves faites, une œuvre fort honorable et imprégnée d'un sentiment religieux pénétrant.

M. M.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné, lundi, *Hamlet* ; mercredi et vendredi, *les Huguenots*.

*** Le succès de la reprise des *Huguenots* s'est encore accru mercredi par le concours de Caron, auquel M. Perrin a confié le soin de chanter le *Rataplan* du troisième acte. Il y a produit sur les spectateurs la plus agréable surprise et le plus grand effet; couvert d'applaudissements, il a dû le répéter aux acclamations de la salle entière. Obin chantait le rôle de Marcel en remplacement de Belval indisposé. L'ensemble des interprètes est donc aujourd'hui aussi complet qu'on puisse le désirer. Aussi l'empressement du public à entendre le chef-d'œuvre de Meyerbeer a-t-il pris de telles proportions, que le bureau de location est littéralement assiégé et qu'à la représentation de vendredi les bureaux sont restés fermés, comme ils l'avaient été pour la précédente.

*** La représentation solennelle de *Guillaume Tell*, donnée le samedi 28 pour honorer la mémoire de Rossini, a été digne de l'illustre compositeur comme de notre première scène lyrique. — La statue de Rossini, œuvre d'Etex, placée dans le vestibule d'entrée et son médaillon par Chevalier suspendu dans le foyer public avaient été ornés de couronnes. Entre le deuxième et le troisième acte, le rideau s'est relevé, laissant voir le buste du défunt par Dantan, placé sur un piédestal orné de fleurs et de guirlandes de laurier. Autour, neuf sujets de la danse représentant les Muses, et tout le personnel des artistes étaient groupés et occupaient la scène jusqu'aux derniers plans. Pendant que le buste était couronné aux applaudissement frénétiques de la salle entière, l'orchestre exécutait le commencement de l'introduction de *Moïse* et le finale du quatrième acte de *Guillaume Tell*, sur de nouvelles paroles appropriées à la circonstance et chantées avec une indicible expression par Faure, Obin, Villaret, Mlle Battu et les chœurs augmentés de ceux du théâtre Italien, qui avaient tenu à honneur de concourir à cette solennité. On a dû lever le rideau une seconde fois aux acclamations des spectateurs qu'accompagnait une pluie de fleurs et de couronnes d'immortelles. — La députation de Pesaro assistait à cette imposante cérémonie dans la loge de Rossini; elle est venue ensuite sur le théâtre remercier au nom de l'Italie les artistes français.

*** En assistant, samedi de la semaine dernière, à cette représentation, le public ne se doutait pas qu'il entendait pour la dernière fois Mlle Marie Battu sur cette scène. D'un commun accord, en effet, elle venait de résilier son engagement avec M. Em. Perrin. Ce n'est pas sans avoir fait de pressantes instances, pour retenir la célèbre cantatrice, que M. Perrin a consenti à la laisser partir. On eût dit, au reste, que Mlle Battu voulait, dans cette soirée, laisser un souvenir ineffaçable de son séjour à l'Opéra ; car jamais elle n'avait été plus admirable dans ce beau rôle de Mathilde, qu'elle joue et chante si supérieurement, et jamais aussi elle n'y avait été applaudie avec plus d'enthousiasme. Mlle Battu est dans toute la force de son talent et danst tout l'épanouissement de sa beauté; elle a brillé d'un grand éclat dans la carrière italienne et à l'Opéra, elle n'a donc pas à s'inquiéter de son avenir ; les portes de toutes les grandes scènes lyriques lui sont ouvertes.

*** M. Justament, que M. Perrin avait chargé de régler le divertissement dansé au troisième acte des *Huguenots*, vient d'être engagé en qualité de maître de ballets de l'Académie impériale de musique.

*** Le ténor Ch. Nicot, premier prix au dernier concours du Conservatoire, qui avait signé un engagement au théâtre des Fantaisies-Parisiennes, vient, aux termes des réglements, d'être réclamé par le théâtre impérial de l'Opéra-Comique, et c'est sur cette scène qu'il fera ses débuts.

*** Adelina Patti a été indisposée cette semaine, à la suite d'un refroidissement, et elle a été obligée de garder le lit. — Mlle Grossi a dû, au dernier moment, la remplacer dans le rôle de Rosine d'*il Barbiere*, qui était affiché, et elle s'est acquittée de sa tâche avec autant de bonne volonté que de talent. Toutefois, la majeure partie des spectateurs venue pour entendre A. Patti s'est fait restituer son argent, et la recette était de 17,000 francs ! Jeudi, on a joué *il Trovatore* au lieu de *Crispino e la Comare;* Mmes Krauss et Grossi, Nicolini et Verger s'y sont fait beaucoup applaudir. — Hier, samedi, la deuxième représentation de *Semiramide* a confirmé le succès de la première, et valu le plus chaleureux accueil aux deux cantatrices et à Agnesi, excellent dans le rôle d'Assur.

*** Mme Adelina Patti va beaucoup mieux. Son départ de Paris est toujours fixé au 20 de ce mois ; elle s'arrêtera à Bruxelles pour y donner trois représentations, et elle sera rendue à Saint-Pétersbourg dans les dix premiers jours de janvier, délai fixé par son engagement.

*** Mlle Minnie Hauck est arrivée de Londres. La jeune et charmante cantatrice, qui vient d'y chanter avec un si beau succès, s'est mise à la disposition de M. Bagier, et ses débuts auront lieu à la fin du mois.

*** Le *Piccolino*, de Mme de Grandval, et *la Serva Padrona*, de Paësiello, passeront presque en même temps au théâtre Italien, dans une huitaine de jours.

*** L'effet produit par *Iphigénie en Tauride*, à la première représentation, s'est encore plus accentué aux suivantes, et M. Pasdeloup n'a qu'à se féliciter de son initiative. — *Le Brasseur de Preston*, d'Ad. Adam, est à l'étude. — *Don Quichotte* a été lu, mais la distribution des rôles n'est pas encore arrêtée. — Mlle Saint-Urbain, que le public n'a point oubliée, vient d'être engagée à ce théâtre.

*** Le théâtre de l'Athénée donne en ce moment les dernières représentations du *Petit Poucet*.—La première des *Horreurs de la Guerre*, opéra-bouffe en deux actes, est irrévocablement fixée à mardi prochain, 8 courant.

*** Les cinquante représentations de *la Périchole*, données jusqu'à ce jour, ont produit 206,590 francs; soit une moyenne de 4,131 fr. 40 c. par soirée.

*** Le succès de *la Périchole*, en France et à l'étranger, se propage avec rapidité. Nous avons mentionné celui qu'elle obtient à Lille avec Mlle Garait. — Demain, elle sera jouée à Bruxelles. — Marseille, Bordeaux, Nice, Avignon, Châlons, Dunkerque, Valenciennes, Cambrai, Genève, etc., l'ont mise à l'étude, et nous recevons de New-York l'avis que la Direction Battman la répétait activement au théâtre Pike, où la première représentation est annoncée pour cette semaine même. — Nous avons des nouvelles analogues de Rio-Janeiro.

*** *Fleur de Thé* vient d'obtenir un très-grand succès au théâtre d'Alger.

*** Le Casino de Hombourg vient d'engager, pour la saison prochaine, Mme A. Patti, Nicolini et Verger.

NOUVELLES DIVERSES.

*** Le concours d'harmonie écrite et d'orchestration des élèves militaires du Conservatoire impérial de musique a eu lieu lundi sous la présidence de M. Auber. En voici le résultat : *Premier prix :* M. Schwartz, du 10e de ligne, élève de M. François Bazin. — *Deuxième prix :* M. Eybert, du 3e du génie, élève de M. François Bazin. — *Premier accessit :* MM. Michelin, du 47e de ligne, élève de M. François Bazin, et Jacoutot, du 16e pontonniers, élève de M. Jonas. — *Deuxième accessit :* M. Stoltz, du 1er de ligne, élève de M. Jonas. — *Troisième accessit :* M. Meister, du 19e de ligne, élève de M. François Bazin. — Voici le résultat du concours de solfége (classe des élèves militaires) qui a eu lieu lundi dernier au Conservatoire : *Premier prix :* M. Welsch, élève de M. Alkan, et MM. Schwartz et Meister, élèves de MM. Emile Durand. — *Premier accessit :* M. Gassian, élève de M. Emile Durand. — *Deuxième accessit :* M. Marx, élève de M. Emile Durand. — *Troisième accessit :* M. Lieber, élève de M. Alkan.

*** Le programme du sixième concert populaire n'offrait aucune nouveauté ; aussi, n'avons-nous guère à signaler que l'accueil enthousiaste fait à l'ouverture de *Guillaume Tell*, qui trouvait là sa place toute naturelle au lendemain des funérailles de son immortel auteur. — Au septième concert, M. Pasdeloup a fait exécuter la *Reformations-Symphonie* de Mendelssohn, déjà donnée l'année dernière, et qui, tout inférieure qu'elle

soit aux autres grandes œuvres du maître, gagne à être mieux connue. Le piquant et gracieux *Scherzo*, instrumenté avec la délicatesse familière à Mendelssohn, a été bissé. Peut-être n'est-il pas en harmonie avec la couleur un peu sévère de l'ouvrage entier; il fait notamment le plus grand contraste avec le final, bâti sur le choral : *Ein' feste Burg ist unser Gott*, et dans lequel Mendelssohn use et abuse du genre fugué. — On a bissé encore l'*andante*, avec variations de Haydn, et la bataille ordinaire s'est livrée à la fin du concert, à propos de l'ouverture du *Vaisseau fantôme*, de Richard Wagner.

*** Aujourd'hui dimanche, à deux heures, au Cirque-Napoléon, huitième concert populaire de musique classique, sous la direction de J. Pasdeloup. On y entendra : 1° Ouverture d'*Athalie*, de Mendelssohn; — 2° Symphonie en *fa*, de Beethoven; — 3° Fragment symphonique, de F. Schubert; — 4° Huitième concerto pour violon, de Rode (exécuté par M. Heymann, premier prix du Conservatoire 1868); — 5° Prélude de *Lohengrin*, de R. Wagner; — 6° Invitation à la valse, de Weber (orchestrée par Berlioz).

*** M. Lebouc a déjà fait entendre deux programmes aux deux séries d'invités de ses matinées du lundi; il est toujours entouré des mêmes artistes d'élite qui interprètent admirablement la musique des grands maîtres : Mme Beguin-Salomon, MM. A. Duvernoy, Rose, White, Diépedaal, Trombetta et Gouffé. En fait de morceaux nouveaux ou peu connus, signalons les variations de Weber pour piano et clarinette, le quintette de Schumann, deux transcriptions pour violoncelle d'un air de Lotti et d'une mazurka de Chopin, par M. Lebouc, la valse de concert pour violon, d'Ad. Blanc, une étude pour piano, d'A. Duvernoy, enfin une mélodie de Mendelssohn, *Suleïka*, très-bien chantée par Mlle Doré. A la dernière matinée, Mme Marie Damoreau a obtenu un grand succès dans trois morceaux du regretté Rossini : la romance du Saule, d'*Otello*, et les airs de *Guillaume Tell* et de *l'Italienne à Alger*.

*** Lundi dernier, la société chorale allemande, le Liederkranz, dirigée par M. Ehmant, donnait son premier concert dans la salle du Grand-Orient, et y exécutait, avec ce soin et cet admirable ensemble qu'on lui connaît, les chœurs d'*Athalie*, de Mendelssohn. A cette brillante soirée, qui avait réuni de nombreux invités, se sont fait également entendre Mlle Schrœder, la sympathique cantatrice du théâtre Lyrique, le brillant pianiste Henri Fissot, qui a pris rang depuis longtemps parmi les maîtres, et l'habile violoncelliste Lasserre.

*** Mlle Cécile Meyerbeer, seconde fille de l'illustre compositeur, vient d'être fiancée au baron Adrian-Walburg, membre de l'Institut archéologique à Vienne.

*** On annonce l'arrivée à Paris de Mlle Rosario Zapater, la jeune et déjà célèbre cantatrice-poëte de Madrid, l'auteur du libretto de l'opéra italien *Gli Amanti di Terruel*, applaudi à Valence il y a trois ans, et, sous le modeste voile du pseudonyme, l'une des plumes les plus vaillantes de la critique littéraire et musicale en Espagne.

*** M. Camille Saint-Saëns est de retour à Paris de sa brillante tournée artistique en Allemagne. Il doit exécuter, au concert du 20 décembre, son nouveau concerto de piano en *sol* mineur.

*** Alfred Jaëll a quitté la compagnie Ulmann à Bruxelles, pour se rendre en Hollande, où il se fera entendre, avec sa femme, dans une douzaine de concerts. Le directeur des concerts populaires de Bruxelles, M. Samuel, l'a engagé pour la séance du 20 décembre. Paris possédera M. et Mme Jaëll pendant une partie de l'hiver prochain.

*** M. Dancla a obtenu le prix décerné tous les ans à la musique de chambre par l'Académie des beaux-arts.

*** Nous recommandons, au début de l'Avent, quatre Offertoires pour orgue (sans pédales) écrits spécialement pour ce temps liturgique de l'année, par l'éminent organiste de la Trinité, M. A. Chauvet, et publiés par Mme Mayens-Couvreur.

*** Mlle Delanoue vient de rouvrir ses cours de piano pour la saison d'hiver, 7, rue Saint-Lazare. Ces cours, qui se divisent en cours élémentaires pour les jeunes enfants, en deuxièmes cours et en cours supérieurs, ont lieu deux fois par semaine et sont très-suivis; Mlle Delanoue, excellent professeur, y donnant personnellement tous ses soins.

*** Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que Mme M. Persiani, élève et fille de la célèbre et regrettée Mme Persiani, continue l'enseignement du chant que l'éminente artiste avait professé avec tant d'éclat, et qui a formé de nombreuses et brillantes élèves. — Mme M. Persiani s'est réservé certains jours de la semaine pour se rendre chez les élèves qui ne pourraient venir chez elle, rue de Chartres, 2 (porte Maillot), Neuilly.

*** M. Palianti, — le fils de l'excellent régisseur du théâtre de l'Opéra-Comique, — qui depuis longtemps était premier violon au théâtre du Gymnase, vient d'être nommé second chef d'orchestre; M. Montigny ne pouvait faire un meilleur choix.

*** M. Goldberg, l'excellent professeur de chant, l'auteur d'un bon nombre de charmantes compositions vocales, parmi lesquelles nous citerons *le Message*, quitte définitivement Londres pour se fixer à Paris. Le succès qu'à toujours rencontré son habile et artistique enseignement l'y suivra certainement.

*** On nous promet pour cet hiver la visite du célèbre chanteur Jules Stockhausen.

*** Un grand nombre de violonistes se pressaient samedi de la semaine dernière à l'hôtel Drouot, où se vendait toute une collection de violons de Stradivarius, de Bergonzi, de Willaume de Méricourt; d'archets de Tourte, de Lafleur, de Pecatte, et quelques violoncelles. Un Stradivarius a été vendu 2,400 fr., un Bergonzi, 700 fr.

*** Le grand violoniste Camillo Sivori est en ce moment à Bologne, où il se propose de donner quelques concerts.

*** Un épouvantable incendie vient de dévorer à Londres, dans Drury Lane, les ateliers de MM. Grieve, peintres-décorateurs de la plupart des théâtres anglais. Les décors destinés à l'ouverture d'Her Majesty's ont été réduits en cendres.

*** M. Emile Abraham, collaborateur des journaux *l'Entr'acte* et la *Vogue parisienne*, auteur des *Croqueuses de pommes*, a épousé jeudi Mlle Ulmann.

*** Les Sociétés orphéonique et philharmonique d'Arras ont célébré, cette année, la fête de sainte Cécile avec un éclat inaccoutumé. La messe de Cherubini, dite messe du sacre, a été remarquablement exécutée par elles, sous l'habile direction de MM. Duhaupas et Poisson. Talent et bienfaisance peuvent résumer cette solennité musicale.

*** Séances d'orgues d'église, système nouveau et perfectionné, les lundis et vendredis, de quatre à six heures, par les plus célèbres organistes, dans l'établissement Merklin-Schütze (Société anonyme des grandes-orgues), boulevard Montparnasse, 49. Entrée gratuite.

*** Une messe du bout de l'an a été célébrée mercredi matin à Notre-Dame-de-Lorette en l'honneur de M. Benazet. En outre des parents du défunt on y comptait un nombre considérable de ses amis, auxquels s'était jointe une foule de littérateurs et d'artistes restés fidèles à la mémoire de celui qui les a accueillis si longtemps avec une hospitalité princière. Faure a chanté à la messe un *Pie Jesu* avec un sentiment et une voix incomparables.

*** Barrez, l'ancien maître des ballets de l'Opéra, vient de mourir; il était âgé de soixante-quinze ans.

*** On annonce de Leipzig la mort de M. Brendel, auteur d'une *Histoire de la musique* qui a eu quatre éditions. Il a été le fondateur de l'Association musicale allemande et le propagateur des grandes réunions périodiques des artistes allemands.

DÉPARTEMENTS

*** *Versailles.* — L'organiste de la chapelle du palais de Versailles M. Emile Renaud a fait exécuter, le dimanche 22 novembre, à l'occasion de la fête de sainte Cécile la messe en *si* bémol de Haydn. Le *Credo* de Dumont a été chanté par Bussine et répondu alternativement par 250 voix du petit séminaire. *L'O salutaris* admirablement chanté par Mlle Dronsart et M. Dekéghel, a produit beaucoup d'effet. M. Alexandre Batta, le célèbre violoncelliste, a joué l'*Ave Maria* de Schubert et l'air de *Stradella* avec la perfection qu'on lui connaît. Il était admirablement accompagné sur l'orgue par M. Emile Renaud. La quête pour les pauvres de la ville a été très-abondante.

*** *Poitiers.* — Notre collaborateur M. Charles Lucas, architecte, en tournée archéologique dans l'ouest de la France, nous écrit de Poitiers: « J'ai eu la bonne fortune d'assister à une messe en musique du R. P. Hermann, célébrée le dimanche 22, en l'honneur de sainte Cécile, dans l'église de Sainte-Radegonde. Un organiste de talent et une société chorale ont fait merveille; mais j'ai surtout été impressionné par une *élégie* exécutée par le violon pendant l'élévation et que l'on m'a dite avoir été récemment écrite par l'auteur M. Emile Lévêque à *la Mémoire de Rossini*. Ce morceau empreint d'un profond sentiment mélancolique et dont le chant, large et grandiose, revêt un heureux caractère mélodique fait honneur à M. Lévêque, violoniste de talent, applaudi autrefois à Paris dans les concerts du Comité central des artistes, auteur de nombreuses compositions pleines de charme, et premier violon solo de la Grande Association musicale de l'Ouest.

*** *Marseille.* — Le ténor Lherie, qui est venu en représentation l'année dernière et qui n'est point un inconnu pour notre public, a été engagé par M. Husson, immédiatement après la résiliation de son engagement avec l'Opéra-Comique de Paris; il a remplacé Duwast et son début a été parfaitement accueilli.

ÉTRANGER

*** *Bruxelles.* — On vient de reprendre, au théâtre de la Monnaie, *la Juive*, avec Warot et Mlle Poinsot, qui ne s'est point mon-

trée à la hauteur de sa tâche dans le rôle de Rachel; et *Haydée*, qui a valu à Jourdan et à Mme Sallard un accueil des plus sympathiques. — Une imprudence de Mlle Marimon, qui aurait pu avoir des suites fort graves (la sympathique artiste s'est presque empoisonnée en prenant une dose trop forte de belladone pour retrouver sa voix momentanément altérée), va nous priver quelque temps encore du *Pardon de Ploermel*; contre-temps d'autant plus fâcheux que le répertoire n'est rien moins que varié. — Ferdinand Hiller a donné, au Cercle artistique et littéraire, une très-intéressante séance où il a fait entendre un bon nombre de ses compositions, et entre autres sa jolie *Opérette sans paroles*. De chaleureux applaudissements ont prouvé, à l'éminent directeur du Conservatoire de Cologne, en quelle haute estime on tient ici son double talent de compositeur et de virtuose.

*** *Londres.* — La courte campagne d'automne, entreprise par M. Mapleson à Covent-Garden sur un terrain rival, que la « clôture annuelle » rendait neutre, s'est terminée lundi dernier par une brillante représentation de *Guillaume Tell.* On a fêté tous les artistes en leur associant l'habile chef d'orchestre Arditi, le bras droit de M. Mapleson, dont l'activité et le talent sont universellement appréciés. — La question de l'adoption du diapason normal français, déjà établi dans presque toute l'Allemagne et l'Italie, préoccupe en ce moment le public musical. Le célèbre chanteur Sims Reeves a adressé à la Sacred Harmonie Society une lettre, dans laquelle il déclare qu'il se refuse à prêter désormais son concours à cette institution, dont il a été toujours le meilleur soutien, si elle ne se décide pas à introduire dans son orchestre le nouveau diapason.

*** *Berlin.* — Une Américaine, Mlle Maria Calisto, a débuté dans la *Traviata*. On lui a trouvé une assez grande habileté technique, mais peu d'expression. Elle chantait en italien, ainsi que les artistes chargés des principaux rôles, tandis que le chœur lui donnait la réplique en allemand. — MM. Dorn et Taubert ont cessé d'être chefs d'orchestre à l'Opéra-Royal de Berlin; M. Charles Eckert a été récemment nommé à cet emploi. M. Dorn ne reste attaché à l'Opéra que comme professeur de chant pour les jeunes élèves artistes, et M. Taubert conserve seulement ses fonctions de directeur des concerts de la Cour et des soirées symphoniques. — Tausig a donné un grand concert qui a fait sensation, comme ceux de Rubinstein, son émule. Ces deux grands artistes se partagent l'attention générale, et on ne saurait dire lequel l'excite à un plus haut degré.

*** *Leipzig.* — Au septième concert du Gewandhaus, Friedrich Grützmacher a exécuté pour la première fois le concerto pour violoncelle de Robert Schumann (œuvre 129).

*** *Zurich.* — Le compositeur Fr.-X. Schnyder de Wartensee, mort dernièrement à Francfort à l'âge de quatre-vingt-trois ans, a laissé par testament toute sa fortune à notre ville, à charge par elle d'en consacrer le revenu à la publication de bons ouvrages scientifiques ou artistiques, dont le manque de ressources ou d'éditeurs empêcherait l'impression.

*** *Turin.* — On vient de représenter *Un Fallo* (une Faute), ballet de Rota, avec un succès complet. Elvira Salvioni a été chaleureusement applaudie.

*** *Florence.*—Les représentations du *Profeta* sont toujours très-suivies à la Pergola; le public prodigue ses encouragements à la Biancolini. — — Sivori a donné deux concerts au théâtre Pagliano. Il a joué ses morceaux les plus applaudis, *le Carnaval de Venise, la Prière de Moïse*, etc., avec cette merveilleuse aisance, ce brio, cette incomparable beauté de son qu'on lui connaît, Après *le Carnaval de Venise*, le grand virtuose a été rappelé six fois. — Une crise financière a obligé le théâtre Pagliano à fermer ses portes. La direction, dans l'impossibilité de satisfaire immédiatement aux réclamations du corps de ballet, a dû interrompre la représentation et renvoyer le public, qui n'a pas même eu la consolation de ravoir son argent, la recette ayant été saisie.

*** *Bologne.* — On commence à pouvoir porter un jugement impartial sur le nouveau *Barbiere* de Dall' Argine, et ce jugement est bel et bien une condamnation sans appel. Le jeune et présomptueux maestro aurait pu essayer de faire non pas mieux, mais autrement que Rossini, comme Rossini avait fait autrement que Paisiello; il a préféré prendre le sujet corps à corps, sans changer une syllabe au libretto dont s'est servi l'illustre Pésarais et l'a revêtu d'une musique prétentieuse et lourde, presque mélodramatique. La plupart des caractères, celui de Figaro en première ligne, sont manqués. L'unité est absente de cette œuvre indigeste et tous les styles s'y heurtent. M. Dall' Argine a une bonne mémoire, mais point d'originalité ni de finesse. Quelques morceaux assez réussis ne rachètent point ces graves défauts

*** *Madrid.* — *Les Huguenots* ont été donnés le 21 novembre pour la première fois de la saison. Cette splendide représentation n'a été qu'un long triomphe pour l'œuvre et ses interprètes, Mmes Gueymard, Sonnieri, Morensi, MM. Tamberlick, Selva et Padovani.

*** *Barcelone.* — On a aussi représenté ici *les Huguenots* le 27 novembre, et pour la première fois également. Immense succès pour Steger et Mme Giovannoni-Zacchi. — La reprise de *l'Africaine* est annoncée comme très-prochaine.

*** *Saint-Pétersbourg.*—Après l'inauguration brillante de notre théâtre italien par *Marta*, avec la Volpini et Calzolari, suivie de la *Norma* pour la Fricci, nous attendions avec impatience la rentrée de Mme Lucca, annoncée depuis trois semaines et qui provoque des demandes de places à des prix fabuleux. Malheureusement cette rentrée est retardée par une indisposition de la célèbre cantatrice. — Le Société musicale russe a inauguré la saison par quatre séances de quatuors, sous la direction de M. Balakireff, et avec le concours de MM. Auer, Pickel, Weiksman et Davidoff. — Elle donnera cet hiver dix concerts à orchestre dans lesquels elle fera entendre grand nombre de fragments d'opéras russes. — On écrit de Moscou que le Grand-Théâtre vient d'engager Mme Monbelli pour la saison de 1869-1870.

*** *Bals de l'Opéra.* — Incessamment l'ouverture des bals masqués. Strauss et son orchestre. — Abonnement pour la saison 1868-1869 (dix bals, 40 francs). — S'adresser pour la location, rue Drouot, 3.

Le Directeur : S. DUFOUR.

Maestro E. MUZIO,

Ouverture d'un cours de chant exclusivement italien.

Chez lui, rue de Luxembourg, 5, au 1er.

En vente chez E. HEU, éditeur, 10, rue de la Chaussée-d'Antin.

HAMLET

Tragédie lyrique en cinq actes et neuf tableaux,

Paroles traduites de Shakspeare par Pierre de Garal, musique de

ARISTIDE HIGNARD

Partition Piano et Chant, prix net : 20 fr.

DU MÊME AUTEUR **Six Chœurs** DU MÊME AUTEUR

Pour voix de femmes avec duos et solos et accompagnement de piano à quatre mains.

Chaque chœur en partition, prix net : 3 fr. — Chaque partie séparée, prix net : 50 c.

Nouvelles publications chez l'éditeur J. MAHO, 25, faubourg Saint-Honoré, à Paris.

STEPHEN HELLER

Op. 119. Préludes composés pour Mlle Lili, pour piano, 2 livres, chaque. . . . . 10 »
Op. 120. Mélodies pour piano. . . . . 10 »
Op. 121. Trois morceaux pour piano :
1. Ballade. . . . . 5 »
2. Conte. . . . . 6 »
3. Rêverie du Gondolier. . . . . 5 »
Op. 122. Valses-rêveries pour piano. . . . . 10 »
Op. 123. Feuilles volantes pour piano. . . . . 12 »
Op. 124. Scènes d'enfants pour piano. . . . . 12 »
Op. 125. (Sous presse.) 24 études d'expression et de rhythme en 2 suites, chaque. . . . . 10 »
Promenades d'un solitaire, 18 morceaux pour piano réunis en 1 vol. in-8°, net. . . . . 8 »
Nuits blanches, 18 morceaux pour piano réunis en 1 vol. in-8°, net. . . . . 6 »

F. MENDELSSOHN-BARTHOLDY

Op. 60. La Nuit de Sabbat (Walpurgisnacht), ballade pour solos, chœurs et orchestre; partition chant et piano, texte français et allemand, net. . . . . 8 »
Op. 104. Trois préludes pour piano. . . . . 9 »
Op. 104 *bis*. Trois études pour piano. . . . . 9 »
Op. 105. Sonate en *sol* mineur pour piano . . . . . 10 »
Op. 106. Sonate en *si* bémol pour piano. . . . . 10 »
Op. 107. *La Réformation*, symphonie à grand orchestre en partition, in 8°, net. . . . . 15 »
La même, en parties séparées, net. . . . . 15 »
La même, arrangée à 4 mains, net . . . . . 10 »
La même, arrangée pour piano. . . . . 12 »
Op. 109. Romance sans paroles pour violoncelle, avec accompagnement de piano . . . . . 6 »
Op. 109 *bis*. Romance sans paroles pour piano seul. . . . . 6 »

NOUVELLE ÉDITION
DU
COURS DE PIANO ÉLÉMENTAIRE ET PROGRESSIF
Adopté au Conservatoire et approuvé par l'Institut,
PAR
FÉLIX LE COUPPEY

1. L'A B C, méthode pour les commençants. . . . . 15 »
2. L'ALPHABET, 25 études très-faciles et sans octaves, op. 17. . 12 »
3. LE PROGRÈS, 25 études faciles et sans octaves, op. 24. . . . 12 »
4. LE RHYTHME, école de la mesure, 25 études sans octaves, op. 22. . . . . 12 »
5. L'AGILITÉ, 25 études progressives de mécanisme et de légèreté, op. 20. . . . . 12 »
6. LE STYLE, 25 études de genre, op. 21. . . . . 15 »
7. LA DIFFICULTÉ (sous presse), 15 études pour délier les doigts. 12 »
8. ÉCOLE DU MÉCANISME, 15 séries d'exercices. . . . . 15 »

Altermann (E.). Polka-mazurka pour violon, avec accompagnement de piano. . . . . 4 »
Bazin (F.). Op. 7. Souvenir de Monchoix, fantaisie-impromptu pour piano. . . . . 6 »
— Op. 8. Marche solennelle pour piano. . . . . 6 »
Delange (S.). Op. 3. Trois impromptus pour piano. . . . . 9 »
Ehmant (A.). Op. 15. Dix mélodies pour soprano, avec accompagnement de piano, paroles allemandes. . . . . 12 »
Haner (J.-C.). Op. 1. Rêverie pour piano. . . . . 9 »
Hartog (E. de). Op. 46. Suite pour deux violons, alto et violoncelle. . . . . 15 »
— Op. 48. Prologue symphonique pour Jeanne d'Arc, de Schiller, arrangé pour piano à quatre mains par H. Salomon . . . . . 10 »
Kiel (Fréd.). Op. 12. Trois morceaux pour violoncelle et piano. 10 »
— Op. 26. Deux caprices pour piano, nos 1 et 2, chaque . . 6 »
— Op. 36. Trois gigues pour piano. . . . . 6 »
— Op. 38. Souvenirs de voyages pour piano, 1er livre. . . . . 6 »
— Op. 41. Id. id. 2e livre. . . . . 6 »
— Op 42. Humoresques pour piano à quatre mains. . . . 10 »
— Op. 45. Trois valses pour piano. 7 50
Lacombe (P.). Op. 8. Sonate peur piano et violon. . . . . 18 »
Langhans (L.). Op. 18. Deux sonatines pour piano, chaque. . 6 »
Le Couppey (Félix). Transcriptions pour piano :
N° 13, Mozart, duo de Don Juan : « La ci darem la mano ». 5 »
N° 14, Haydn, rondo hongrois, extrait du 1er trio. . . . 6 »
Mikuli (C.). Op. 3. Mazurka pour piano . . . . . 5 »
— Op. 4. Id. . . . . 5 »
Pfeiffer (G.). Op. 38. Deux feuillets d'album pour piano. . . 6 »
Raff (J.). Op. 125. Trois morceaux pour piano :
N° 1. Gavotte. . . . . 5 »
N° 2. Berceuse. . . . . 5 »
N° 3. L'Espiègle, valse-impromptu. . . . . 6 »
— Op. 126. Trois morceaux pour piano :
N° 1. Menuet. . . . . 5 »
N° 2. Romance. . . . . 5 »
N° 3. Capricietto. . . . . 5 »
Saint-Saens (C.). Op, 19. Les Noces de Prométhée, cantate, pour solos, chœurs et orchestre. Grande partition, net . . 8 »
Partition, chant et piano, net. . . . . 5 »
— Op. 20. Concerto pour violon avec accompagnement de piano. 15 »
Le même, grande partition d'orchestre, net. . . . . 6 »
Sari (L.). Op. 7. Marie-Thérèse, valse pour piano. . . . . 6 »
Schubert (Fr.). Op. 94. Pensées musicales pour piano, en deux suites, chaque. . . . . 6 »
Schumann (Rob.). Op. 112. La Vie d'une rose, légende pour solos, chœur et orchestre, partition chant et piano (texte français et allemand), net. . . . . 10 »
Spindler (Fr.). Op. 148. Valse de salon arrangée pour piano à quatre mains. . . . . 6 »
Steinkühler (Em.). Op. 69. Douze études caractéristiques pour piano. . . . . 15 »
— Op. 72. 4e trio pour piano, violon et violoncelle. . . . . 20 »
Widor (Ch.-M.). Op. 4. Airs de ballet pour piano. . . . . 10 »
— Op. 7. Quintette pour piano, deux violons, alto et violoncelle, net. . . . . 10 »
— Op. 9. Caprice pour piano. . . . . 6 »

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

35e Année. N° 50. 13 Décembre 1868.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger,
chez tous les Marchands de Musique, les Libraires,
et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE
ET
GAZETTE MUSICALE
DE PARIS

1869 **PRIMES** 1869

Offertes aux Abonnés de la Revue et Gazette musicale,
A l'occasion du renouvellement de l'année.
(36e ANNÉE DE SON EXISTENCE)

MESSE
DE REQUIEM
Avec accompagnement de Piano. Musique tirée des différents ouvrages de
ROSSINI
Texte latin adapté à la musique par Aulagnier
ET CONTENANT QUATORZE MORCEAUX.
Ouvrage approuvé par Rossini,
Et exécuté en partie à ses obsèques, en l'église de la Trinité.
1 volume in-8° de 113 pages.

ALBUM
COMPOSÉ DE
MORCEAUX DE PIANO INÉDITS
SAVOIR :

Méditation	M. Bergson.
L'Attente, romance sans paroles	Paul Bernard.
Esquisse	Stephen Heller.
Elodia, mazurka de salon	E. Ketterer.
Scherzo (de Sonate)	D. Magnus.
Marche funèbre	E. Stoeger.
Chanson polonaise	E. Wolff.

Un beau portrait de la cantatrice
MINNIE HAUCK
Dessiné sur pierre, d'après nature, par Desmaisons.

Dans le courant de l'année 1869, la *Gazette musicale* donnera chaque mois, en supplément, un morceau de Piano ou de Chant.

Au mois de janvier nos Abonnés recevront comme **prime exceptionnelle** *un volume format grand in-8°, contenant:*
Vingt-quatre Préludes pour le Piano
Composés par STEPHEN HELLER

SOMMAIRE. — Études sur Charles-Marie de Weber (troisième partie, 11e article), par **Edmond Neukomm**. — Théâtre de l'Athénée: *les Horreurs de la guerre.* — Revue des théâtres, par **D. A. D. Saint-Yves**. — Entrefilets. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

ÉTUDES SUR CHARLES-MARIE DE WEBER,
D'après la biographie écrite par son fils.

TROISIÈME PARTIE.

(11e article) (1).

Le temps était on ne peut plus mal choisi pour l'apparition d'*Euryanthe* à Vienne. L'engouement du public pour l'opéra italien était à son comble dans cette ville, et les maîtres allemands, Beethoven en tête, relégués dans les salles de concerts, avaient dû s'incliner devant le sceptre tout-puissant de Rossini, écrasés qu'ils étaient surtout par l'interprétation merveilleuse de ses œuvres préférées. La troupe réunie alors à Vienne pouvait en effet passer à juste titre pour la plus remarquable qu'on eût possédée jusque-là. Weber lui-même, qu'on n'accusera pas de complaisance à l'endroit des Italiens, s'en montre émerveillé: « Vois-tu, écrit-il à sa femme au sortir d'une représentation du *Matrimonio segreto*, vois-tu, je n'ai pas encore vu une paire d'artistes comme la Fodor-Mainvielle et Lablache. C'est la perfection la plus pure; c'est ce que la nature a pu faire pour les voix de plus sublime et de plus grand ; c'est *tout*, *tout* ce qu'on peut exiger de deux artistes. J'étais ému au possible et la Fodor a chanté si merveilleusement un air intercalé, que, j'en suis sûr, si elle chantait *Euryanthe*, on en deviendrait fou. Quel sentiment! quelle passion ! et avec cela comme elle est toujours maîtresse de ses moyens d'action !... Il est heureux que mon opéra soit retardé, car du moins l'opéra italien sera un peu sorti de leurs oreilles. »

Pour expliquer cette phrase, il est bon de dire que la saison italienne touchait à sa fin, et que l'opéra allemand, qui lui succé-

(1) Voir les nos 18, 21, 23, 25, 28, 31, 36, 39, 45 et 49.

dait, devait s'ouvrir peu de temps après par un ouvrage de Riotte; *Euryanthe* était inscrit pour être représenté en second. C'est en effet le 25 octobre seulement que ce chef-d'œuvre fit son apparition à Vienne.

Nous ne suivrons Weber, pendant le temps qui sépare le jour de son arrivée à Vienne de cette date, que dans les circonstances se rapportant directement à l'étude et à la représentation d'*Euryanthe*, bien que son séjour, dans cette capitale, ait été marqué par mille incidents qui appartiennent à sa biographie; il nous suffira de dire que les ennuis ne lui manquèrent pas, là comme ailleurs, et que notamment, sa collaboratrice, Mme de Chezy, ne lui laissa pas un moment de repos, l'obsédant sans cesse de ses exigences pécuniaires aussi peu édifiantes que mal fondées. A un autre point de vue, il serait intéressant de passer en revue les grands artistes avec lesquels il se trouva en rapport; mais le temps nous presse, et pour arriver à compléter cette étude dans les limites fixées, il faut que nous sacrifiions impitoyablement tout ce qui n'est pas du ressort immédiat de la vie artistique de Weber. Ici se place cependant une circonstance que l'on ne saurait passer sous silence, nous voulons parler de la rencontre de Beethoven et de Weber qui a été si étrangement appréciée par les biographes de l'auteur de *Fidelio*. Nous la rétablissons dans toute sa vérité d'après le témoignage de Bénédict, qui accompagnait Weber dans sa visite à Bade, près Vienne, où le vieux lion vivait retiré.

Jusqu'à l'époque où le *Freyschütz* fit son apparition, Beethoven avait tenu Weber en médiocre estime. Aussi se montra-t-il fort étonné lorsqu'il parcourut cette partition : « Eh! mais, dit-il, ce beau muguet, je ne l'aurais jamais cru capable de cela; il faut maintenant qu'il écrive des opéras, de vrais opéras, opéra sur opéra. » Et après le second finale : « C'est bien, mais j'en suis tout abasourdi, je vois bien ce qu'a voulu Weber, mais il y a fourré toutes sortes de diableries; quand je parcours ce finale, — là, surtout à la chasse infernale, — je *ris* malgré moi; et pourtant il est dans le vrai; » puis il ajouta, avec un long soupir : « Il faut entendre cela, — *seulement* l'entendre. »

Le cœur battait à Weber et à son élève Bénédict, quand ils entrèrent dans la chambre où se tenait le grand maître, et là quel spectacle s'offrit à leurs yeux? Un désordre effroyable; par terre, pêle mêle de la musique, des effets, de l'argent; sur le lit, sale et défait, du linge empilé; le piano, couvert de poussière; sur la table, une cafetière cassée. Quant au maître du logis, voici le portrait qu'en a laissé Bénédict : « Il nous apparut, dit-il, comme le roi Lear ou les bardes ossianesques : les cheveux gris, épais, échafaudés sur la tête, par places entièrement blancs; le front et le crâne extraordinairement bombés; le nez carré comme celui d'un lion; la bouche noble et agréable; le menton large et une mâchoire à casser les noix les plus dures; une couche de rouge-brun recouvrait sa face grêlée; enfin, sous des sourcils touffus et se rejoignant, de petits yeux brillants mais pleins de douceur. »

Beethoven reconnut de suite Weber; il le serra dans ses bras s'écriant : « Eh! te voilà donc, mon gaillard; car sais-tu que tu es un fameux gaillard; sois le bien-venu. » Puis il lui tendit son ardoise et la conversation s'établit. Tout en causant, le vieux maître, jetant à terre la musique qui encombrait le sopha, se mit en devoir de s'habiller sans cérémonie devant ses visiteurs. Beethoven se plaignit amèrement de la position qui lui était faite; il déclama contre toutes choses : contre les directeurs de théâtres, contre les entrepreneurs de concerts, contre le public, contre les Italiens, contre le goût du jour, et surtout contre l'ingratitude de son neveu. Weber lui conseilla de faire une tournée artistique en Allemagne pour se rendre compte de ce que le monde pensait de lui. — « Trop tard, » répondit Beethoven en faisant le mouvement de jouer du piano.

« Eh bien, reprit Weber, allez en Angleterre où chacun vous admire.

— Trop tard, trop tard, » répéta Beethoven, en passant son bras sous celui de Weber pour l'emmener dîner à l'auberge où il prenait ses repas. Le dîner fut très-gai; Beethoven se montra d'une joie tout à fait insolite. La conversation ne tarda pas, comme on pense, à tomber sur *Euryanthe*; Beethoven s'informa du libretto, et, comme Weber faisait la moue : « C'est toujours la même chose, fit-il avec un gros rire, les poëtes allemands ne savent pas faire un libretto.

— Cependant *Fidelio*? interrompit Weber.

— L'original est français, il a été traduit en italien d'abord, et ensuite en allemand.

— Et quels libretti tenez-vous pour les meilleurs?

— Ceux de *la Vestale* et du *Porteur d'eau*, » répondit sans hésiter Beethoven.

Weber ne se faisait plus, à cette époque, aucune illusion sur le poëme d'*Euryanthe*; les faiblesses lui en apparaissaient davantage au fur et à mesure que les travaux des répétitions avançaient. En effet, la première fois que Weber lut l'ouvrage aux artistes, ce fut un déluge d'observations et de demandes d'éclaircissements, qui ne fit que s'accroître aux répétitions suivantes; malheureusement, il n'était plus temps d'introduire des changements, et l'on se rappelle d'ailleurs que le poëme tout entier n'avait pas été remanié moins de neuf ou dix fois.

Dans les premiers jours qui avaient suivi son arrivée à Vienne, Weber avait fait la distribution des rôles : les excellents chanteurs Leipoldt, Haitzinger et Forti devaient représenter le roi, Adolar et Lysiart; chacun se montrait fort content de la tâche qui lui incombait. Moins satisfaite était Mme Grunbaum, à laquelle était échu le rôle d'Églantine; et comme ce n'était pas celui qui donnait le titre à la pièce, elle voulait que l'on changeât ce titre. Restait Euryanthe... Un jour que l'on avait demandé à Weber pour qui il avait composé ce rôle, il avait répondu : « Pour Euryanthe! » Malgré cette réponse, il est cependant permis de penser qu'il avait en vue, en le composant, la cantatrice Charlotte Ungher, qui l'avait fortement impressionné lors de son premier voyage. Dans l'intervalle, on lui avait proposé la jeune Henriette Sontag, qui venait de débuter avec succès à Vienne. On se rappelle l'opinion peu flatteuse qu'avait émise d'elle Weber, après l'avoir entendue vers la même époque à Prague; aussi ne se montra-t-il tout d'abord que très-médiocrement disposé à lui confier le premier rôle de son nouvel ouvrage, et ce choix parut-il d'autant plus étrange, quand il l'eut ratifié; le bon public ne manqua pas de dire que c'était parce que le maître était amoureux de la débutante. Weber étudia donc avec soin ses moyens avant de se décider, et, en vérité, il ne la reconnut pas tout d'abord, tant ses progrès tenaient du merveilleux. Dans *Don Juan*, où elle jouait, avec un égal succès, tantôt le rôle de donna Anna, tantôt celui de Zerline, elle le ravit; puis, l'ayant entendue dans la *Donna del Lago*, son parti fut pris : dès le lendemain, il se rendit chez elle, sa partition sous le bras et lui chanta le rôle qu'il lui destinait; cette première entrevue acheva de le décider. « La mère et la fille, écrit-il à sa femme, se sont montrées très-émues; les larmes ont coulé, et ma foi, moi, vieille bête, qui ai pourtant fait la chose, cela m'a remué aussi. »

Le rôle d'Euryanthe fut le commencement de la fortune d'Henriette Sontag. On sait quelle carrière brillante parcourut cette grande cantatrice, dont le nom et la gloire ont rempli l'univers.

Il n'y eut pas moins de dix-sept répétitions d'*Euryanthe*, durant lesquelles Weber ne perdit pas un seul instant courage,

malgré ses appréhensions au sujet du libretto. Ses lettres témoignent de son contentement ainsi que du zèle montré par tous ses interprètes; il ne tarit pas d'éloges à l'endroit des chœurs et de l'orchestre; en un mot il paraît sûr de vaincre. — Heureuse confiance! car le public viennois, alors sous le charme du plus grand enchanteur de la Péninsule, le public viennois si élégant, si grand seigneur, si folâtre dans ses goûts et dans ses amusements, devait paraître bien autrement difficile à persuader que celui de Berlin! — Heureuse insouciance, dirons-nous encore! Car dans la ville on ne se faisait pas faute de clabauder par avance sur le mérite de l'œuvre qui était très-discuté par les musiciens admis aux répétitions, à la tête desquels nous voyons à regret figurer le grand Franz Schubert.

On critiquait aussi beaucoup, — et l'on n'avait pas tort, — la longueur de l'ouvrage, et les beaux-esprits proposaient déjà de changer le titre d'*Euryanthe* contre celui d'*Ennuyante*. Heureusement, Weber n'entendait pas ou ne voulait pas entendre ce qui se disait dans les ruelles; il savait qu'il pouvait compter sur la partie intelligente du public, ainsi que sur la presse qui lui était toute dévouée, cela lui suffisait, et puis, il savait surtout qu'il pouvait compter sur son œuvre même, dont il estimait les beautés à leur valeur.

Aussi est-ce sans crainte qu'il vit arriver la date du 25 octobre, fixée dès longtemps. Deux heures avant la représentation, il écrivait une longue lettre, qui se termine par ces mots: « Je suis dans cet état qui résulte de l'attente des choses, quand bien même on est assuré, *comme je le suis*, d'une heureuse solution. Car enfin, le ciel m'a favorisé jusqu'à ce jour; mon étoile a eu sa bonne portion d'éclat. Donc je compte sur le bon Dieu et sur *Euryanthe*. »

C'est dans cette disposition d'esprit qu'il se rendit au théâtre, où peu d'instants après devait s'engager la plus émouvante partie qui eût marqué sa vie d'artiste.

EDMOND NEUKOMM.

(*La suite prochainement.*)

THÉATRE DE L'ATHÉNÉE.

LES HORREURS DE LA GUERRE.

Opéra-bouffe en deux actes, paroles de M. PHILIPPE GILLE, *musique de* M. JULES COSTÉ.

(Première représentation le 9 décembre 1868.)

Cette pièce n'était pas précisément une nouveauté pour les trois quarts des spectateurs qui assistaient à sa première représentation. L'Union des Arts en eut la primeur, et plus tard Mme la princesse de Beauvau en fit la principale attraction d'une soirée consacrée à une œuvre de bienfaisance. Les amis de M. Jules Costé se retrouvaient donc en nombre mercredi, au théâtre de l'Athénée, où devait avoir lieu cette fois une épreuve décisive; disons de suite qu'elle a été tout à l'avantage des auteurs.

La pièce de M. Ph. Gille a le mérite d'être courte et de faire rire. Ce sont de ces sujets qui ne se racontent pas, il faut les voir et les entendre. Deux caricatures de princes allemands, un peu cousins de la grande-duchesse de Gérolstein, sont voisins. L'un possède 136 sujets, l'autre 137; mais le duc Cédéric est marié et le duc Ernest est garçon. Or, celui-ci chasse sur les terres conjugales de son voisin : *inde bellum*. Seulement, cette guerre ne fera pas couler beaucoup de sang; car les deux adversaires n'ont pas plus envie l'un que l'autre de se rencontrer, et ils y réussissent en prenant un chemin différent pour envahir chacun de son côté le domicile ennemi et y faier main basse sur le mobilier. Seulement, la part du duc Ernest a été la plus riche puisqu'il s'est emparé de la duchesse Frédérique. La paix se fait à la condition que la duchesse sera rendue, — plus ou moins intacte, — à son auguste époux.

M. Jules Costé est un musicien amateur, ce qui ne veut pas dire qu'il n'ait tous les droits possibles au titre d'artiste expérimenté et consciencieux. Il y a déjà plusieurs années qu'il a fait ses preuves, et nous avons souvenance d'une certaine polka intitulée *le Carillon de Nancy*, qui eut un très-franc succès aux concerts Musard de l'hôtel d'Osmont, et dont l'effet était doublé par un accompagnement obligé de cloches. Ce n'était qu'un début original et plein de promesses. Depuis, M. Jules Costé a fait de sérieuses études; son talent s'est développé, et *les Horreurs de la guerre* nous ont révélé un compositeur avec lequel il faudra désormais compter. Sa manière est simple, facile, exempte de prétentions; son style est élégant, et sa mise en œuvre décèle une connaissance parfaite des ressources de l'harmonie. Il possède en outre l'instinct de la scène, et l'art peu commun de restreindre ses développements dans des limites raisonnables. Aucune longueur n'entrave la marche de sa partition.

Une introduction gracieuse, de quelques mesures seulement, précède le lever du rideau, et la pièce s'ouvre par un morceau d'ensemble habilement agencé, dans lequel les habitants des deux principautés célèbrent les douceurs de la paix, du repos et de la promenade à l'ombre des grands arbres. Cette entrée en matière est excellente, et se complète par un morceau de nature différente, où ces mêmes peuples boivent de la bière avec leurs souverains à la perpétuité de la concorde qui règne parmi eux; il y a là une phrase enlevée par la duchesse de Nihilbourg et répétée par les autres femmes qui est d'une hardiesse entraînante. Comme contraste, nous avons ensuite des couplets pleins de charme et de sentiment sur cet adage si connu : *Une chaumière et ton cœur*. Il est vrai que Mlle Van-Ghell, qui joue le rôle de la duchesse, les fait valoir avec une rare perfection. Le morceau final du premier acte, une véritable trouvaille, dans le genre bouffe, est chantée tour à tour par les hommes des deux duchés, sur ces mots : *Nous avons des fusils se chargeant par la culasse*, et les femmes s'y unissent par une sorte de prière de l'effet le plus heureux et le plus comique. C'est le morceau capital de la pièce.

Au deuxième acte, nous citerons un chœur de femmes sur le thème de l'introduction; un duo d'amour, parodie spirituelle des duos généralement donnés par cette situation, et une délicieuse valse, chantée en forme de récit par la duchesse sur ces paroles : *Il était nuit*. La reprise du chœur *Nous avons des fusils*, termine de la façon la plus heureuse ces horreurs guerrières pour rire.

A la première représentation, presque tout les morceaux ont été bissés, notamment ceux chantés par Mlle Van-Ghell. C'est qu'en réalité, il est difficile d'être plus complétement attrayante que cette nouvelle étoile; tout en elle séduit et entraîne.

Que dire de Léonce dans le rôle du duc Ernest de Microbourg? c'est toujours le comédien bizarre et imprévu que vous savez. Il a pour compère dans le personnage du duc de Nihilbourg, un acteur soigneux, un chanteur agréable du nom de Luce, qui lui donne merveilleusement la réplique. Il faut les voir tous les deux, à chaque moment d'effusion, s'attacher sur la poitrine une décoration tirée d'une petite boîte, et, quand la boîte est vide, aller en chercher dans l'uniforme de leurs courtisans.

N'oublions pas, dans les rôles secondaires, Mlle Bonelli, mieux partagée ordinairement, ainsi que Brice et Niveleau qui représentent deux armuriers, dans lesquels on a cru deviner une intention Chassepot.

Nous serions surpris si l'Athénée ne tenait pas un succès, et

nous ajouterons qu'il sera mérité par la manière dont *les Horreurs de la guerre* ont été montées; les costumes et les uniformes allemands constitueraient à eux seuls un véritable attrait de curiosité.

D.

REVUE DES THÉATRES.

VAUDEVILLE : *Miss Multon; Autour du lac; le Petit Voyage.* — PALAIS-ROYAL : *le Roi d'Amatibou.* — PORTE-SAINT-MARTIN : *la Dame de Monsoreau.* — FOLIES-MARIGNY : *A la barque! A la barque!*

Le Vaudeville n'y va pas de main morte; d'un seul coup, il a renouvelé son affiche, par l'exhibition de trois pièces nouvelles, dans une même soirée. La plus importante a trois actes et s'appelle *Miss Multon.* C'est un drame dont les situations n'offrent guère de variété, mais se résument dans un sentiment maternel, fort apprécié des masses et principalement de leur portion féminine. M. Maurice Delatour n'a pas eu à se louer de sa première femme, qui est partie en lui laissant deux enfants, ce qui ne l'a pas empêché d'en prendre une seconde, lorsqu'on est venu lui apprendre que le n° 1 avait péri dans la traversée des Etats-Unis. Mais c'était un faux bruit; Fernande n'est pas morte, et, après quelques années d'absence et de remords, elle a été prise de la nostalgie du ménage, ou plutôt de la maternité; sachant que Maurice a contracté de nouveaux liens, elle ne songe pas un seul instant à les faire rompre. Elle n'a qu'un but, c'est de se rapprocher de ses enfants, et pour cela elle se présente au foyer conjugal sous le nom de miss Multon, et s'y fait accepter comme gouvernante. Est-elle tout d'abord reconnue par son mari? C'est ce que nous ne saurions affirmer. Un vieux professeur est le seul être de la maison qui soulève son masque et qui cherche, mais vainement, à l'éloigner. Fernande a retrouvé son cœur de mère, et elle ne peut se résoudre à abandonner encore une fois ses enfants. D'un autre côté, il y a un bien grand danger pour elle à affronter chaque jour le spectacle du bonheur de la rivale qui lui a succédé dans les affections de Maurice. Un moment arrive où elle est prête à éclater et à revendiquer ses droits d'épouse. Mais alors Maurice n'hésite plus; il accepte la déclaration de Fernande; seulement il exige que, pour reprendre sa place, elle révèle elle-même à ses enfants les causes terribles qui la lui ont fait perdre. Il n'en faut pas davantage pour ramener Fernande à la raison et pour la décider à reprendre la route de son exil.

On devine tout le parti qu'une habile comédienne peut tirer de ce rôle de femme coupable, et, malgré tout, de mère intéressante. Mlle Fargueil a dépassé, sous ce rapport, ce qu'on était en droit d'attendre de son talent et de sa haute intelligence. Aussi, est-ce à elle seule qu'il faut attribuer l'empressement du public à adopter *Miss Multon.* Ce n'est pas la pièce de MM. Nus et Belot qu'on applaudit, c'est l'actrice, et jamais Mlle Fargueil n'a obtenu un triomphe plus mérité.

On joue avant *Miss Multon*, au lever du rideau, une petite comédie sans prétention, intitulée *Autour du lac.* Encore une femme du monde qui est prise pour une cocodette et qui se venge du quiproquo en mystifiant son adorateur de rencontre. Un débutant du nom de Vérat, a réussi dans cette bluette, à côté de Saint-Germain et de Mlle Lovely.

Le spectacle se termine gaiement par une pochade de M. Labiche, basée sur la manie britannique des nouveaux ménages qui, en sortant de l'église, montent dans une chaise de poste et accomplissent un *Petit voyage*, au hasard du chemin de fer et des auberges de province. Les tribulations piquantes de Saint-Germain et de Mlle Davril sont assaisonnées par un rôle narquois de valet, dans lequel Arnal est d'un comique achevé.

M. Labiche n'a pas été aussi heureux avec *le Roi d'Amatibou*, dont la représentation a provoqué une véritable tempête au théâtre du Palais-Royal. Nous n'avons donc pas à nous occuper de cette triste cocasserie, si ce n'est pour constater que directeurs et auteurs ont fait acte de déférence envers le public, en la supprimant après la troisième épreuve et en la remplaçant par *la Cagnotte.*

— A la Porte-Saint-Martin, la reprise de *la Dame de Monsoreau* atteint chaque soir le maximum des recettes, comme si c'était *la Biche au bois.* Ce retour de faveur au profit du drame historique est d'ailleurs justifié par le soin extrême que M. Raphaël Félix a déployé dans la mise en scène de la pièce de MM. Alexandre Dumas et Maquet. Et puis le rôle de Chicot est un des meilleurs de la riche cargaison de Mélingue. Quelle revanche de *Cadio*! Les autres personnages ne sont pas moins bien distribués cette fois. Maurice Coste représente dignement le roi Henri III; Charles Lemaître a de bons moments dans Bussy, ainsi que Charly dans le duc d'Anjou. Brésil est irréprochable sous le harnais du sire de Monsoreau; le moine Gorenflot semble avoir été créé et mis au monde pour ce brave Laurent. Enfin, la Dame de Monsoreau est convenablement tenue par Mlle Léonide Leblanc.

— Pour inaugurer sa prise de possession du petit théâtre des Folies-Marigny, M. Montaubry avait convoqué, l'autre soir, toute la presse à une représentation extraordinaire de sa nouvelle revue, qui a été offerte le lendemain au public véritable, sous le titre de : *A la barque! A la barque!* Malgré nos préventions pour ces sortes de pièces, dont le règne commence à passer, nous sommes forcés de convenir que celle-ci remplit toutes les conditions voulues pour galvaniser le succès au delà des bornes les plus invraisemblables. Les dix tableaux dont elle se compose sont pleins de surprises ingénieuses et de plaisanteries spirituelles. Il n'y a pas de revue sans compère ; c'est à l'ancien directeur Montrouge qu'est dévolue cette tâche dont il s'acquitte à merveille en compagnie de Mlle Marie Jolly. Dans le défilé des curiosités du jour, nous citerons aussi Mme Macé-Montrouge, au jeu si entraînant, Mlle Bade qui dit à ravir la jolie musique de M. Léveillé et Paul Legrand qui parodie Hervé-Chilpéric de la manière la plus amusante. Ajoutons à la louange de M. Montaubry, que son ballon d'essai ne laisse rien à désirer, au point de vue de la richesse et du bon goût.

D. A. D. SAINT-YVES.

A notre grand regret, le défaut d'espace nous force à remettre à dimanche prochain une réponse que nous recevons de M. Gevaert à la note de M. Fétis publiée dans notre n° 48.

Nous avons publié la note rectificative par laquelle le *Moniteur universel*, réparant l'omission commise dans le Catalogue officiel de l'Exposition de 1867, au préjudice de la maison Philippe H. Herz neveu et Cie, constatait que cette jeune maison était *la seule*, en France, qui eût obtenu la *médaille d'or* pour la perfection et la supériorité de ses instruments.

A l'époque de l'inauguration de ses salons de la rue Scribe, en 1864, la presse avait été unanime à reconnaître, avec tous les artistes, les progrès énormes que le chef de la nouvelle manufacture venait de réaliser dans la fabrication des pianos, et l'admiration provoquée alors par ses produits faisait facilement prévoir la victoire remportée à l'Exposition de 1867.

Dans cette industrie de la fabrication des pianos, qui a pris tant d'extension depuis quelques années, *cinq médailles d'or* seulemen

Articles relatifs à l'audition du prélude de Lohengrin de Wagner.

Félicitons Monsieur Pasdeloup de l'attitude qu'il a su prendre, aujourd'hui surtout, eu égard à la musique de Richard Wagner. Le public avait bisé l'allegretto scherzando de la symphonie de Beethoven, et aucune protestation ne s'était élevée. Mais, lorsque le fracas des applaudissements qui accueillirent le prélude de Lohengrin et les bis réitérés de toute la salle se sont fait entendre, il s'est trouvé encore quelques personnes de mauvaise volonté qui ont crié, sifflé et empêché d'entendre les merveilleuses premières mesures des violons; les choses ont failli se gâter, Monsieur Pasdeloup ne pouvant continuer au milieu du tumulte, s'est retourné et a très dignement déclaré que tenant à manifester son opinion comme le public, il recommencerait le prélude de Lohengrin après l'Invitation à la Valse, et priait les siffleurs de se retirer.
Ce qui a été fait non sans quelques huées à l'adresse de ces derniers; aussitôt, un Wagnérien a failli étrangler un des fuyards et aux abords de la salle des parles très vives ont été échangées

qui amèneront des rencontres très probablement.

Emile Blavet

Figaro du 7 décembre 1868.

Dans les échos de Paris d'hier, j'ai lu avec une légère surprise les félicitations que mon camarade Blavet adressait à M. Vasdeloup, à propos de l'attitude qu'il a prise dernièrement dans l'incident du prélude de Lohengrin.
Mon collaborateur n'était probablement pas à cette séance mémorable sur laquelle j'ai gardé le silence sans la note d'hier qui, selon toutes apparences a été apportée au journal par un ami dévoué à la cause de Monsieur Vasdeloup.
J'ai toujours pensé qu'un journal comme le Figaro ne devait en aucun cas servir les haines ni les amitiés et on me permettra donc à moi, qui ai assisté au concert de dimanche, de ramener l'incident à ses justes proportions, avec cet amour de la vérité que j'aime à apporter dans l'exercice de mes fonctions.
La musique de Richard Wagner a le privilège de diviser les masses. Elle enthousiasme les uns, et sur d'autres elle produit un effet désagréable comme si on leur coupait les cheveux avec une

lame de rasoir. Plus favorisé que bien des mortels, j'éprouve, tour à tour les écoutant la musique de Wagner, les deux sensations, diamétralement opposées; plusieurs pages de ce compositeurs me transportent, d'autres me causent ce malaise que j'éprouverai le jour où quelque médecin me prescrirait une potion d'acide prussique et de vert de gris panachés.

Le prélude de Lohengrin est un des morceaux que je préfère, mais je comprends parfaitement que mon enthousiasme ne soit pas partagé par tout le monde. Pour apprécier cette page à sa juste valeur, et pour y découvrir l'intention du musicien, il faut connaître le livret auquel le prélude sert d'introduction. C'est le surnaturel, la légende avec une pointe de rêverie mystique. À cet opéra fantastique il fallait cette introduction; ce n'est pour ainsi dire qu'un son plaintif qui dure dix minutes, quelque chose comme le cri d'une âme en détresse, qui à moitié chemin du paradis aurait manqué le dernier l'omnibus

Il ne me coûte rien d'avouer que je trouve cette page exquise; c'est vous dire que je n'étais pas avec les siffleurs et que mieux que tout autre je puis apprécier leur conduite. Donc le prélude venait d'être joué d'une façon très remarquable, quand la fraction enthousiaste

du public le redemanda. Un tiers de l'auditoire, qui, ignorant l'idée de Wagner n'avait bien compris à ce cris (signe des sirènes et que l'avait confondu avec le cri d'un spectateur à qui un dentiste avait violemment arraché une molaire, s'est révolté et a chûté. On avait écouté la première fois avec patience sinon avec plaisir, mais le trop grand enthousiasme des uns provoqua la résistance des autres.

M. Pasdeloup tint bon pendant quelques minutes. Son amour pour Wagner à qui il est deux fois dévoué, et comme musicien et comme directeur du Théâtre Lyrique où il en monte en ce moment Rienzi décida M. Pasdeloup à triompher de toute résistance. Deux ou trois fois il fit recommencer le prélude sans qu'il pût faire entendre une note au milieu du vacarme applaudissements, chûts sifflets, se confondaient dans une cacophonie atroce. Du boulevard, on pouvait croire que l'on exécutait un pastiche des maîtres chanteurs de Nuremberg du même auteur.

M. Pasdeloup visiblement irrité fit signe à son orchestre de se taire, et s'adressant à cette fraction du public qui protestait, il s'écria d'une voix courroucée:

« Messieurs, ce n'est plus de la liberté, c'est

« de la licence ! »
Un éclat de rire accueillit cette sortie d'un effet très comique ; et M. Pasdeloup ajouta :
« Permettez-moi de vous donner mon opinion personnelle en faisant répéter le prélude. »
Pour le coup, c'était trop fort. Les personnes qui jusqu'alors s'étaient abstenues de toute manifestation se rangèrent du côté des siffleurs pour imposer silence à l'orchestre.
Cette fois M. Pasdeloup comprit qu'il lutterait en vain et :
« Messieurs, dit-il, je répéterai le prélude à la fin du concert, et ceux qui ne voudront de telle sorte que vous n'aurez qu'à vous retirer pour ne pas l'entendre de nouveau.
C'était une façon de trancher le différend par la moitié ; M. Pasdeloup était dans son droit, en offrant un supplément de Wagner aux enthousiastes, mais où il a dépassé ce droit, c'est alors qu'entraîné par la colère il a fait massacrer l'Invitation à la Valse, si admirablement orchestrée par Berlioz pour arriver plus vite à la répétition de son prélude de Wagner.
Le programme du concert étant épuisé, on allait passer à la seconde audition du prélude, demandée par les uns, repoussée par les autres. De toutes parts on se leva. À mon avis il eut été convenable que M. Pasdeloup laissât aux récalcitrants le temps de s'éloigner ; mais jugeant sans doute à l'empressement du public à quitter les

stalles que le suffrage universel ne lui donne pas tout à fait raison, en habile chef d'or-d'orchestre il escamota le scrutin et ordonna à son orchestre de recommencer le prélude.

Les plus invités s'élancèrent bravement à l'assaut vers la sortie. J'étais du nombre malgré ma prédilection pour ce morceau de Wagner, mais je n'aime pas qu'on me propose l'enthousiasme. Il est juste de dire que contrairement à l'affirmation d'hier, on a pu se retirer sans être, le moins du monde exposé aux huées de la fraction enthousiaste, qui d'ailleurs a dû être singulièrement troublée dans son recueillement par le bruit des petits bancs qu'on remuait de toutes parts. Mais les coups d'état de M. Pasdeloup réussit, du moins en partie. Il retint à sa place cette partie d'indifférents qui n'éprouvaient aucun plaisir à la seconde audition, et qui par simple convenance, demeura debout, à sa place, pour ne pas déranger les autres. Je ne crois pas m'écarter beaucoup de la vérité en évaluant à un bon tiers le nombre des personnes qui se sont retirées quand même, et à un autre tiers le total de ceux qui sont restés parce que M. Pasdeloup ne leur a pas laissé le temps de se sauver.

On voit qu'il n'y a pas dans tout ceci de quoi féliciter M. Pasdeloup outre mesure, un aimable agneau qui devient un tigre quand on attaque son auteur favori.
Il a eu tort deux fois en un seul jour: d'abord en essayant d'imposer sa volonté à celle un public hostile, ensuite en escamotant adroitement la retraite, et en ne laissant pas aux mécontents le temps de se retirer en masse.
Ce qu'il y a d'étrange dans tout ceci, c'est que le prélude a été plus d'une fois bissé au cirque Napoléon, sans la moindre opposition.
Si une très grande partie du public et non pas quelques mécontents, ainsi que le Figaro l'a ~~insinué~~ hier, s'est révolté contre l'enthousiasme d'hier. il faut en chercher l'abusif dans l'abus de la musique Wagnérienne au cirque Napoléon, M. Pasdeloup fourni du Wagner partout; ses intérêts sont étroitement liés à l'enthousiasme car si Wagner monte au boulevard des filles du Calvaire, ses opéras assureront l'avenir du théâtre de la place du Châtelet. M. Pasdeloup est donc fort mal venu à vouloir exprimer une opinion personnelle, qui par sa double qualité de chef d'orchestre et de directeur ne saurait être complétement désintéressée en aucun cas. Il n'y a pas du reste,

aucune collision entre les deux fractions politiques du cirque, sauf une légère altercation entre deux jeunes gens du 1er étage supérieur, je n'ai pu constater aucune querelle; le figaro d'hier parle de discussions vives, d'échange de cartes, de rencontres prochaines à la suite de l'incident du dimanche; ce serait pour moi une grande satisfaction de pouvoir éclaircir avant le combat les adversaires sur le mensonge pour lequel ils s'apprêtent à se couper la gorge. . . . . .
. . . . . .

Albert Wolff

Figaro du 8 xbre 1868

à Monsieur Albert Wolff, rédacteur du figaro.

Monsieur,

Je ne viens pas réclamer contre l'article que vous consacrez au concert populaire de dimanche dernier, car je suis de votre avis, j'ai manqué de sang-froid.
Peu partisan des bis, je ne recommence un morceau que lorsque la majorité me l'impose; je crois être dans le vrai en disant que le bis du prélude de Lohengrin était demandé par la plus grande partie des auditeurs, l'opposition qui s'est produite ne m'autorisait pas à faire connaître mon

sentiment personnel, je manifeste mon opinion chaque dimanche en formant un programme des chefs-d'œuvre de toutes les écoles, sans aucun parti pris, et surtout, croyez le bien, sans songer que je suis directeur du Théâtre lyrique.
Voilà dix ans que je fais entendre des œuvres de Richard Wagner avec la conviction qu'elles sont dignes du public parisien.
Veuillez agréer etc —

Pasdeloup.

Figaro 9 8bre 1868

ont été accordées par le jury international : *deux* à la facture américaine, *une* à l'Autriche, *une* à l'Angleterre, *une enfin* à la facture française, décernée à M. Philippe H. Herz neveu et Cie.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné lundi et mercredi *les Huguenots;* vendredi *Hamlet.* — Aujourd'hui représentation extraordinaire de *Guillaume Tell.*

*** *Faust*, interprété par Mlles Nilsson et Mauduit, Faure, Colin et Devoyod, va entrer en répétition, et on espère qu'il pourra être donné en février prochain. — Avant son départ pour Rome, M. Gounod a remis à M. Perrin la musique du divertissement qui sera exécuté pendant la nuit de Walpurgis et aussi celle d'un nouveau morceau ajouté au rôle de Méphistophélès.

*** En attendant le *Vert-Vert* d'Offenbach, la direction du théâtre de l'Opéra-Comique se propose de reprendre *Jaguarita* d'Halévy. — La semaine prochaine aura lieu la représentation à bénéfice due à Mme Ugalde. La célèbre cantatrice s'y montrera dans les rôles qui furent le plus à son avantage.

*** Mme Adelina Patti a pu enfin reparaître hier dans Rosine d'*Il Barbiere:* inutile de dire comment la *diva* a été reçue par un public enthousiaste, qui, malgré une augmentation de prix, remplissait la salle jusqu'aux combles. — Espérons pour M. Bagier que la santé de la célèbre cantatrice lui permettra de donner sans interruption les quelques représentations dont ses admirateurs ont encore à jouir avant son départ pour la Russie. — Mardi et jeudi la direction a suppléé à son absence par le *Trovatore* et *Rigoletto*. C'est Mlle Krauss qui la remplaçait dans le rôle de Gilda. — Nous n'aurons pas le mauvais goût et nous ne commettrons pas la maladresse d'établir des comparaisons. Elles sont toujours malséantes et souvent désagréables. On ne compare, d'ailleurs, que deux choses homogènes, deux talents de la même nature. Nous redirons seulement, car nous l'avons déjà dit, que Mlle Krauss est une excellente musicienne. C'est ce qui lui permet d'aborder tous les rôles, depuis *Sémiramis* jusqu'à *Piccolino* (qu'elle va bientôt créer dans l'opéra de MM. Sardou et de Lauzières, musique de Mme de Grandval). Elle sait chanter, et sa voix est souple et étendue; elle *sent* ce qu'elle chante, et sait trouver des accents dramatiques. Le seul tort qu'a eu la direction, a été de l'engager cinq ou six ans trop tard. Quoi qu'il en soit, on l'a vivement applaudie dans le rôle de *Gilda*, et elle y a été parfaitement secondée par tous ses partenaires. .

*** C'est à partir de la semaine prochaine que Tamberlick commencera ses représentations; à la fin du mois débutera Mlle Minnie Hauck, et le 10 janvier Mlle de Murska se mettra à la disposition de M. Bagier.

*** Le théâtre Lyrique s'occupe avec activité de *Don Quichotte*, dans lequel un jeune artiste, nommé Giraudet, créera le rôle du Chevalier de la Manche. *Rienzi* est également à l'étude.—En attendant, *le Val d'Andorre*, *le Barbier* et *Iphigénie* forment un répertoire qui attire le public. — L'exécution d'*Iphigénie* a beaucoup gagné depuis son apparition.

*** Le théâtre des Bouffes-Parisiens vient de faire débuter, dans *Lischen et Fritzchen*, une artiste jeune et accorte, Mme Raymande, qui paraissait pour la première fois sur le théâtre. Mme Raymonde n'a qu'à se féliciter de l'accueil encourageant qu'elle a reçu. Le rôle de Fritzchen est une des bonnes créations de Désiré, qui y fait preuve d'excellente bouffonnerie. — La semaine prochaine, passera sans doute la pièce de MM. de Najac et Deffès.—Pour les débuts de Hamburger, on donnera une bouffonnerie de MM. Jaime et Gille, musique de Léo Delibes, et c'est dans un nouvel ouvrage d'Offenbach, en collaboration avec MM. Meilhac et Halévy, *la Diva*, que reparaîtra Mlle Schneider à ce théâtre.

*** M. Sauvage vient de traiter, avec M. Martinet, pour faire jouer sur son théâtre *Gille Ravisseur*, de Grisar, dont il a écrit le poëme. Cet ouvrage qu'on n'a pas entendu depuis plusieurs années, sera revu avec plaisir aux Fantaisies-Parisiennes.—Léopold Ketten, le jeune ténor qu'on a entendu au théâtre Italien, a été engagé à ce théâtre, pour créer, dans l'opéra de Ricci, le principal rôle destiné d'abord au ténor Nicot. — M. Martinet avait également annoncé *le Toréador*; mais la direction du théâtre de l'Opéra-Comique, qui le donnera mardi, l'ayant joué depuis moins d'un an et un jour, lui en interdit judiciairement la représentation.

*** L'Eldorado passe définitivement à l'état de théâtre. Après *le Souper d'Arlequin*, voici qu'on y donne *l'Histoire d'un Sou*, vaudeville de Clairville et Lambert Thiboust, joué il y a quelques années au Palais-Royal, et que M. Léon Roques vient de transformer en opérette en y adaptant une fort jolie musique de sa composition.

*** Plusieurs directions théâtrales de province traversent en ce moment de rudes épreuves par suite des exigences déraisonnables et toujours croissantes du public, exigences qui se traduisent par des violences et des brutalités inqualifiables. Elles ont été si loin à Toulouse que l'autorité a dû fermer le théâtre du Capitole, et qu'à Dijon et ailleurs pareils excès entraîneront sans doute pareilles mesures.

*** On nous écrit de Bordeaux : « Le directeur de notre Grand-Théâtre compte autant de succès que de représentations. Au nombre des plus accentués il faut mentionner *Martha;* chaque fois que l'opéra si mélodieux de Flotow est annoncé, les bureaux de location ne désemplissent pas et on renvoie du monde. — La pièce est d'ailleurs interprétée d'une façon hors ligne par Mlle Baretti et Peschard, qui recueillent tous les soirs des bravos aussi chaleureux que légitimes. »

*** On lit dans *le Guide musical* de Bruxelles : « La reprise de *l'Africaine* vient d'avoir lieu sur notre scène lyrique avec le plus brillant succès. En attendant que nous en parlions avec détail, bornons-nous à constater que Mme Franchino, une débutante, chargée du rôle de Sélika, s'est montrée à la hauteur de sa tâche, et qu'elle a reçu du public un excellent accueil. Ajoutons que M. Warot, qui abordait pour la première fois, à Bruxelles, le rôle de Vasco de Gama, un de ses succès de Paris, en a vaillamment surmonté toutes les difficultés. Jamais le duo du quatrième acte n'avait été aussi bien chanté à Bruxelles. Les artistes ont été chaleureusement applaudis et rappelés à la chute du rideau. »

*** On nous écrit de la même ville que la 1re représentation de *la Périchole*, montée avec le plus grand soin par M. Delvil, a obtenu un succès fou sur le théâtre des Galeries-Saint-Hubert. Mme Delvil a été ravissante dans le rôle de la Périchole, et l'on n'a cessé depuis le commencement jusqu'à la fin d'applaudir la musique du maëstro et de ses interprètes. Les couplets : *Les femmes*, *les femmes*, ceux de l'Ivresse; la complainte : *Il grandira;* la lettre de la Périchole, n'ont pas produit moins d'effet qu'à Paris. C'est une suite longue et assurée de représentations fructueuses pour M. Delvil.

*** On mande de Madrid que le départ de Tamberlick va porter le dernier coup au théâtre de l'Oriente, dont la situation, par suite des affaires politiques, était déjà fort précaire. — Mme Gueymard se préparait à retourner à Paris.

*** Les recettes des théâtres subventionnés, théâtres secondaires, concerts, cafés-concerts, etc., ont atteint dans le mois de novembre le chiffre de 1,783,151 fr. 10 c.

NOUVELLES DIVERSES.

*** Le concert populaire de dimanche dernier s'ouvrait par la magnifique ouverture d'*Athalie*, de Mendelssohn, dont l'effet a été très-grand, comme d'ordinaire. La symphonie en *fa* de Beethoven, qui venait ensuite, a dû au charme irrésistible qui y règne d'un bout à l'autre, d'être applaudie, quoique les mouvements en aient été certainement trop précipités. Cette accélération s'est fait surtout remarquer dans le ravissant *allegretto scherzando* qu'on a néanmoins bissé avec acclamations.— On a fait le meilleur accueil au fragment de la symphonie inachevée en *si mineur* de Schubert (déjà exécuté l'année dernière), une des plus heureuses et des plus poétiques inspirations de ce maître chez qui la fibre sentimentale devait être bien vivace et bien vraie, puisque, dans son œuvre immense, dont peu de parties sont réellement faibles, il intéresse constamment par elle seule et, pour ainsi dire, sans l'aide de la science qu'il ne s'était pas donné le temps d'acquérir.—M. Heymann, un tout jeune homme, élève d'Alard et lauréat des derniers concours du Conservatoire, a exécuté le premier *allegro* du huitième concerto de Rode avec beaucoup de pureté et de justesse, et un son très-joli quoique un peu faible; mais il paraît assez bien organisé pour gagner sous ce rapport. — Une tempête comme le Cirque n'en avait pas encore vu a été soulevée par le prélude du *Lohengrin* de Wagner, dont le *bis* était demandé par une fraction de l'auditoire, tandis qu'il était repoussé par l'autre. Après avoir vainement essayé de le faire répéter, M. Pasdeloup, que le sang-froid a abandonné un instant, a prononcé quelques paroles intempestives, sans doute, mais dont la conclusion, très-raisonnable du reste, renvoyait à la fin du concert la répétition du morceau contesté, ce qui laissait aux opposants la faculté de l'entendre ou de s'en aller. Espérons que ces regrettables conflits ne se reproduiront plus!

*** Aujourd'hui dimanche à 2 heures, dans la salle du Conservatoire, a lieu le premier concert de la Société des concerts; il sera dirigé par Georges Hainl, et en voici le programme : 1° symphonie en *fa*, de M. Gouvy; — 2° 98e psaume (double chœur), de Mendelssohn; — 3° adagio du septuor, de Beethoven, exécuté par deux clarinettes, deux cors, deux bassons et tous les instruments à cordes; — 4° chœur des Pèlerins du *Tannhaüser*, de R. Wagner; — 5° symphonie en *ut* majeur, de Beethoven.

*** Voici le programme du neuvième concert populaire de musique classique, qui aura lieu aujourd'hui à 2 heures au cirque Napoléon, sous la direction de M. J. Pasdeloup : 1° symphonie en *la* mineur de Mendelssohn; — 2° adagio du 36e quatuor d'Haydn, exécuté par tous

les instruments à cordes; — 3° ouverture de *Léonore* (n° 3), de Beethoven; — 4° concerto en *sol* mineur pour piano, de Saint-Saëns (andante sostenuto, scherzo), exécuté par l'auteur (première audition); — 5° ouverture d'*Obéron*, de Weber.

*** Mardi dernier, la salle Sax s'est ouverte pour la première fois aux soirées intimes et artistiques dirigées par Mlle Virginie Huet et M. d'Ernesti, pianistes. Un public d'élite, des artistes d'un mérite reconnu, l'exécution d'œuvres intéressantes, permettent de bien augurer de l'avenir de cette entreprise. La seconde et la troisième soirée sont fixées aux mardis 15 et 29 de ce mois.

*** Mme Pierson-Bodin a donné, dimanche 29 novembre, sa première matinée musicale, avec le concours d'excellents artistes et devant un brillant auditoire. Un sextuor de Mme Farrenc pour piano et instruments à vent, a été interprété à la perfection par Mme Pierson, MM. Taffanel, Lalliet, Turban, Schlottmann et Verroust. M. Ad. Lebrun, dans une sonate de Haydn avec Mme Emile Louis; M. Schlottmann, dans un solo de cor délicieux; MM. Lallict et Taffanel, dans un duo pour hautbois et flûte sur *Guillaume Tell*; Mlle Carmen Munoz dans une chanson espagnole d'Yradier, ont provoqué les plus vifs applaudissements.

*** Dimanche prochain, 20 décembre, à huit heures du soir, dans la grande salle de la Sorbonne, concert au profit de l'Institut de la Providence. On y entendra, pour la partie vocale, Mlle M. Brunetti, M. Marochetti, et pour la partie instrumentale Mlle Valérie Jansen, MM. Sarasate et Jules Lasserre.

*** M. Dorus, professeur de flûte au Conservatoire, a donné sa démission pour raison de santé. Il est remplacé par M. Altès.

*** Mlle Minnie Hauck et Capoul viennent d'être engagés pour chanter dans un grand concert donné par le Cercle du Nord à Lille.

*** Mme Adelina Patti vient d'offrir à la tombola des Artistes dramatiques une magnifique coupe d'argent ciselé de la maison Barbedienne.

*** M. Cappa, musicien espagnol distingué, auteur de nombreuses compositions fort appréciées par delà les monts, est en ce moment à Paris.

*** L'éditeur Colombier vient de mettre en vente la musique du *Petit-Poucet*, se composant des airs détachés de la partition pour piano et chant, et des airs de danse de Strauss très réussis. On sait le succès qu'a obtenu à l'audition le charmant ouvrage de M. Laurent de Rillé; la même faveur est réservée à la lecture de sa partition.

*** Depuis plus de vingt ans, M. Alphonse Royer amassait et classait les documents relatifs à son *Histoire universelle du Théâtre*, dont les deux premiers volumes viennent de paraître chez l'éditeur Franck. Après quelques vues générales sur le théâtre antique, l'auteur passe successivement en revue, époque par époque, les théâtres des différents peuples, et il esquisse toutes les figures, grandes ou petites, qu'évoque son sujet. Le second volume s'arrête au début du XVIIe siècle. Les sympathies du public ne feront pas défaut à cette œuvre immense, qui a demandé tant de recherches et qui révèle tant d'érudition et de goût. Ce livre, recommandé d'ailleurs par un nom à bon droit estimé et par des études préliminaires fort intéressantes, entre autres des traductions de Tirso de Molina et de Carlo Gozzi, aura bien certainement tout le succès qu'il mérite.

*** Nous croyons être utile aux professeurs de piano et à tous ceux qui jouent de cet instrument, en leur recommandant le tabouret-Contamin. Commodes, solides, élégants et légers, ces siéges s'exhaussent spontanément et s'abaissent avec rapidité, sans pivoter sur eux-mêmes; ils portent une échelle graduée qui permet au maître de modifier et de corriger les mauvaises positions de l'élève. On trouve le tabouret-Contamin, dont le prix n'est pas plus élevé que les tabourets et chaises à vis, à la manufacture de pianos de Henri Herz et au magasin de musique Brandus, 103, rue de Richelieu.

*** Une souscription est ouverte en Allemagne pour élever un monument à la mémoire de Glück dans sa ville natale, Weidenwang, district de Beilngries, dans le Haut-palatinat bavarois. Les sommes doivent être adressées à M. Fischer, bailli de Beilngries.

*** Un service funèbre a été célébré à Rouen, dans l'église de Sainte-Madeleine, à la mémoire de M. Verdrel, maire de cette ville; toutes les notabilités rouennaises y assistaient. M. Charles Vervoitte, ancien maître de chapelle de la cathédrale, remplissant aujourd'hui les mêmes fonctions à l'église Saint-Roch, à Paris, avait tenu à honneur d'y apporter son concours; deux des meilleurs artistes de sa maîtrise ont chanté, sous sa direction, des morceaux d'un très-beau caractère, qui n'ont fait qu'ajouter à l'imposant effet de cette cérémonie.

*** L'éditeur Jules Heinz a interjeté appel du jugement de première instance qui l'a condamné en 200 francs de dommages-intérêts envers M. Ch. Dancla, dans un différend ayant pour objet des titres de morceaux de musique publiés il y a dix ans.

*** Notre collaborateur Arthur Pougin vient de réunir en une élégante brochure les articles qu'il a consacrés, dans la *Revue et Gazette musicale*, à la mémoire de Léon Kreutzer. Cette brochure, intitulée *Léon Kreutzer*, et tirée seulement à cinquante exemplaires, se trouve chez MM. Liepmannssohn et Dufour, à la librairie ancienne et moderne, 11, rue des Saints-Pères.

*** MM. Tessier et Ce, longtemps établis à Tours, se proposent d'ouvrir prochainement un magasin pour la vente de la musique et des instruments, rue de Rivoli, n° 114.

*** L'éminent pianiste compositeur W. Krüger, ouvre un cours de piano que son nom et son talent recommandent suffisamment. Voici d'ailleurs en quels termes il motive sa détermination :

« Une longue expérience acquise dans l'enseignement du piano, et affirmée depuis seize années par les *réunions annuelles de mes élèves*, m'autorise à fonder *une école de piano classique et moderne*.

» Deux motifs principaux me guident dans cette entreprise :

» Le premier est de prendre l'élève dès le début de son éducation musicale, pour le conduire progressivement au but qu'il doit atteindre, au moyen d'un enseignement méthodique;

» Le second est d'offrir au public cet enseignement dans les conditions qui doivent en faciliter la généralisation.

» J'ai la conviction qu'apportant à cette œuvre ma direction personnelle, tout mon zèle et tout mon dévouement, j'obtiendrai bientôt des résultats dignes de m'assurer la faveur des personnes qui désirent faire profiter leurs enfants de l'enseignement de mon *Ecole*.

» W. KRUGER.

» *Pianiste de S. M. le roi de Wurtemberg.* »

*** Notre collaborateur M. Mathieu de Monter vient d'épouser Mlle Louise-Amélie Bonneville.

*** On annonce la mort d'Auguste Marque, violoniste, l'un des doyens des artistes musiciens français. Né à Paris le 26 janvier 1781, il avait été élève du célèbre chevalier de Saint-Georges et de Navoigille, puis chef d'orchestre des bals du prince de Condé et du duc d'Orléans.

*** Un de nos vaudevillistes les plus applaudis de 1815 à 1840, un librettiste qui fut le collaborateur d'Hérold, et écrivit avec lui *Charles de France* et *les Troqueurs*, M. Achille d'Artois de Bournonville, vient de mourir à Versailles, âgé de soixante-dix-sept ans.

*** On annonce aussi la mort : à Londres, de Desmond Henry Ryan, critique musical distingué, et *sub-editor* du «Musical World» depuis 1846; — à Milan, du maestro Ronzoni, âgé de 77 ans, ancien chef d'orchestre du théâtre d'Odessa; — à New-York, d'un des critiques musicaux de cette ville, Edouard Remack, âgé de 36 ans, né dans la Pologne prussienne.

ÉTRANGER

*** *Bruxelles.* — Il y a des concerts de toutes sortes; il y en a de sérieux et de frivoles, de robustes et de délicats. Il y a des concerts appropriés à tous les degrés de culture musicale et de dilettantisme, des concerts du passé et de l'avenir; des concerts de musique d'ensemble et de virtuosité privée. Celui dont nous allons parler n'appartient à aucune de ces catégories. Il est à part, comme espèce et comme genre; il se distingue des autres autant par ses éléments que par les impressions des auditeurs qui ont eu la bonne fortune d'y être admis. C'était un concert sans grandes affiches, sans pompe solennelle, en petit comité, ayant pour assistants un nombre limité de fervents amateurs. Dans cette matinée rare et charmante, on a entendu Mme Pleyel, qui, depuis plusieurs années, se montrait avare d'un talent dont on se demande si elle avait bien le droit de priver les amis de la musique, attendu que quiconque possède de grandes facultés d'artiste est tenu d'en user au profit du public, non du *profanum vulgus*, mais des personnes capables de l'apprécier. On a d'abord entendu un trio de Mendelssohn, dans lequel Mme Pleyel avait pour partenaires MM. Beumer et Massart; superbe début offrant le double intérêt d'une composition magistrale et d'une interprétation accomplie, où la vaillante artiste met tout ce qui est possible, et plus encore, de puissance, de grâce, d'élégance, de brillantes couleurs et de nuances délicates; rendant admirablement la pensée du maître; faisant apparaître Mendelssohn tout entier dans son œuvre. Des mélodies très-originales de Ferdinand Hiller, parfaitement chantées par M. Warnots, ont séparé le trio de Mendelssohn de deux études où Mme Pleyel a déployé toute la puissance et tout le charme d'un talent inépuisable en ses ressources. Deux choses dominent dans l'exécution des pianistes de notre époque : la vigueur et la grande vélocité. Ces deux choses, Mme Pleyel les a; elle y joint la grâce et la séduction qui ont malheureusement disparu du domaine du piano. Ce qu'elle possède encore, c'est l'art de varier les timbres de l'instrument, d'en tirer des sons qui ne se produisent sous aucune autre main que la sienne. L'inexorable mécanique disparaît; le moyen matériel du coup de marteau semble être supprimé : la corde sonore vibre pure et moelleuse. Le piano ne se borne pas à retentir; il chante; chaque note a un accent et un sens. Le grand attrait de cette séance où tout fut attrayant, c'était la transcription pour le piano de la *Révolte* de *Struensée* de Meyerbeer, avec le chœur invisible chanté par les membres de la Réunion Lyrique. Ce fut merveille vraiment d'en-

tendre comme le piano remplaça l'orchestre, comme il en reproduisit tous les effets, toutes les sonorités. A peine est-il permis d'appeler cet accompagnement une réduction, tant il rendait complétement dans ses masses comme dans ses détails la partition symphonique. Quelque invraisemblable que cela soit, il est certain que le talent de Mme Pleyel s'est élevé, pendant ces dernières années de retraite et d'études, à un degré auquel il n'atteignait pas à l'époque où l'on ne supposait point qu'il put grandir encore. Voilà ce que se disaient tous ceux qui avaient assisté à cette belle et intéressante matinée dont ils conserveront un précieux souvenir. L'excellent instrument, joué par Mme Pleyel dans cette matinée, sort des ateliers de la maison Pleyel, Wolff et Cie.

*** *Gand.* — *L'Africaine*, qui dans l'origine avait obtenu un si grand succès sur notre théâtre, vient d'être reprise à la grande satisfaction de notre public, qui, depuis longtemps, n'avait été à pareille fête; l'exécution est de beaucoup supérieure à celle que nous avons eue déjà du chef-d'œuvre de Meyerbeer. Mme Smitz-Erambert, tout simplement magnifique dans le rôle de Sélika, s'est vue l'objet des bravos les plus enthousiastes. Le baryton Lepers (Nelusko), le ténor Cazabon (Vasco) et Mlle Guérin l'ont parfaitement secondée.

*** *Londres.* — La Sacred Harmonic Society a repris ses concerts. L'oratorio *Naaman*, de Michel Costa, a été exécuté à la première séance avec son succès habituel.

*** *Fribourg en Brisgau.* — Un nouvel opéra, *Le Roi Georges*, paroles et musique du directeur de musique Ehrlich, de Magdebourg, vient d'être représenté pour la première fois et a réussi.

*** *Berlin.* — On va monter *Dinorah*, le seul ouvrage de Meyerbeer qui n'ait pas encore été représenté ici. Les rôles sont distribués à Mlle Mathilda Sessi qui sera une excellente Dinorah, à MM. Betz (Hoël) et Woworsky (Corentin). — Mlle Mallinger, du théâtre de Dresde, vient d'être engagée à l'Opéra; son début n'aura lieu qu'au mois de novembre de l'année prochaine. — Le *Voyage en Chine* de F. Bazin retrouve au théâtre de Friedrich-Wilhelmstadt le succès qui l'a accueilli en 1867 au Wallner-Theater.

Leipzig. — On a exécuté, au huitième concert du Gewandhaus, la cantate avec chœurs *Salamis* (chant de victoire des Grecs) de Fr. Gernsheim, qui a obtenu un très-beau succès. La musique de M. Max Bruch sur le même texte, a été déjà reçue, il y a quelque temps par le même public, d'une manière aussi favorable.

*** *Venise.* — Le théâtre de San-Benedetto, pour qui Rossini a écrit l'*Italiana in Algieri* et *Edoardo e Cristina*, s'appellera désormais « Teatro Rossini. » Le 3 décembre, on a fêté la nouvelle dédicace par une représentation extraordinaire composée exclusivement d'œuvres du maître.

*** *Saint-Pétersbourg.* — Mme Lucca est toujours malade, et Graziani, indisposé à son tour, a dû être remplacé par Steller, qui a chanté, du reste, *la Traviata* et *Un ballo in maschera* d'une façon très-remarquable. Mme Volpini a été applaudie avec enthousiasme dans ces deux opéras; grâce à elle, on attend sans trop s'impatienter le rétablissement de Mme Lucca.

*** *Moscou.* — Mlle Sarolta a débuté, le 4 décembre, dans *Don Giovanni*, avec un succès colossal; elle a été acclamée et rappelée un grand nombre de fois. Elle a dû chanter ensuite *la Traviata*.

*** *Bals de l'Opéra.* — Samedi 19 décembre, 1er *Bal masqué*. STRAUSS et son orchestre. Les portes ouvriront à minuit. S'adresser pour la location, rue Drouot, 3.

*** *Les bals du Cirque de l'Impératrice*, dont l'orchestre est dirigé par Marx, continuent à jouir de la vogue du public. Les *mardis* et *vendredis*, grandes soirées dansantes. Les dimanches le prix est réduit à 3 francs.

Le mardi 22 décembre, inauguration des *Bals masqués*.

*** *Salle Valentino.* — Le grand Festival à la mémoire de Rossini a définitivement placé les Concerts Arban au premier rang. — Soirée complète et intelligemment conduite. — Grand succès pour Mme de Baunay, MM. Idrac, Echetto, Mourey et les Enfants de Lutèce. La deuxième audition a encore été plus brillante que la première. — Les Fêtes des Fleurs, de chaque Mardi, sont dorénavant inscrites sur le carnet du monde amateur de plaisirs. — Samedi, 19 décembre, premier grand Bal masqué.

Le Directeur : S. DUFOUR.

Chez G. BRANDUS et S. DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu

Morceaux de Piano nouveaux

SCÈNE DE BAL — TOCCATA — RHAPSODIE

Prix : 6 fr. Composés par Prix : 6 fr.

Op. 141. **A. DREYSCHOCK** Op. 141.

Arrangements nouveaux sur des thèmes de

LA GRANDE-DUCHESSE DE GÉROLSTEIN

La déclaration — Le sabre de mon père

Deux transcriptions pour le Piano par

Prix : 5 fr. **BRINLEY RICHARDS** Prix : 5 fr.

FANTAISIE BRILLANTE POUR LE PIANO

PAR

Op. 75. **BOSCOWITZ** Prix : 7 fr. 50.

Maestro E. MUZIO,

Ouverture d'un cours de chant exclusivement italien.

Chez lui, rue de Luxembourg, 5, au 1er.

Musique classique

EDITION PETERS

Etrennes 1869

La plus correcte, la plus belle et la moins chère des classiques

En vente chez E. JUNG-TREUTTEL, seul dépositaire, Paris, 19, rue de Lille, faub. Saint-Germain,

Bureau de musique à Leipzig et Berlin.

(Suite du catalogue inséré dans le numéro du 15 novembre 1868 de *la Gazette musicale*.

Piano à 2 mains.

Clementi. 12 sonatines. 1 50
Schubert. 10 sonates. . . . . 4 »

Ouvertures pour piano à 2 mains.

Beethoven. 11 ouvertures. 1 50
Mozart 10 ouvertures. 1 50
Weber. 10 ouvertures. 1 50
Schubert, Spohr, Lindpaintner. Ouvertures. 1 50

Lieder pour piano à 2 mains sans texte.

Schubert. La belle Meunière. 1 40
— Voyage en hiver. 1 40
— Le Chant du Cygne. 1 40
— 22 Lieder célèbres. 1 40

Piano à 4 mains.

Beethoven. 11 ouvertures. 2 75
Mozart. 10 ouvertures. . . . . 2 »
Weber. 10 ouvertures . . . . . 2 »
Schubert: Spohr, Lindpaintner; 8 ouvertures. 2 75
— Compositions, vol. Ier. 3 50
— — II. 3 50
— — III. 3 50

Piano et violon.

Beethoven. Toutes les 10 sonates. . . . . 6 »
Mozart. Toutes les 18 sonates. . . . . 14 »
Schubert. La belle Meunière. 2 25
— Voyage en hiver. 2 25
— Le Chant du Cygne. 2 25
— 22 Lieder célèbres. 2 25

Piano et violoncelle.

Schubert. La Belle Meunière. 2 25
— Voyage en hiver. 2 25
— Le Chant du Cygne. 2 25
— 22 Lieder célèbres. 2 25

Pour paraître prochainement :

Beethoven. Tous ses concertos à 2 mains. . 4 »
— Tous les duos de violoncelle. . . . . 4 »
— Tous les trios pour piano. . . . . 10 »
— Tous les quatuors pour instruments à cordes. 8 »
Clementi. Les célèbres sonates. 2 75
Haydn. Les célèbres trios pour piano. . . . . 4 »
— Les célèbres symphonies à 4 mains. . . 4 »
Schubert. Quatuors pour instruments à cordes 6 »
Oberon, Euryanthe, Preciosa, Norma, la Somnambule, Montecchi, les Puritains, l'Elixir d'amour, à 4 m.

Envois franco *à ces prix nets contre mandats de poste ou timbres-poste.*

Paris, chez COLOMBIER, éditeur, 6, rue Vivienne.

LE PETIT-POUCET

Opéra-bouffe en quatre actes, musique de **LAURENT DE RILLÉ.**

Partition Piano et Chant, prix net : 10 francs.

AIRS DÉTACHÉS CHANT ET PIANO. — QUADRILLE ET VALSE DE STRAUSS. — POLKA DE DESGRANGES.

NOUVELLES PUBLICATIONS POUR LE PIANO :

AL. KUNC. — Fleurs religieuses.

1. Il est né le divin enfant . . . . . 6 »
2. Hélas! quelle douleur. . . . . 6 »
3. Quand l'eau sainte . . . . . 6 »
4. Goûtez, âmes ferventes . . . . . 6 »
5. O Roi des cieux! . . . . . 6 »
6. Triomphez, Reine des cieux . . . . . 6 »

J LEYBACH. — Récréations caractéristiques.

4. Tyrolienne. . . . . 6 »
5. Danses de Naïades . . . . . 6 »
6. I Puritani . . . . . 6 »
7. Norma. . . . . 6 »

CH. LE CORBEILLER.

Les gouttes d'or, rêverie. . . . . 6 »

OUVRAGES DE THÉODORE GOUVY

Publiés par Simon Richault, 4, boulevard des Italiens.

OEuv. 4-6. Sérénades pour piano seul, nos 2 à 5, 4 50
— 8. 1er trio pour piano, violon et violoncelle (en *mi* mineur) . . . . . 20 »
— 9. 1re symphonie en *mi* b. partition in-8°, net . . . . . 20 »
Parties d'orchestre . . . . . 48 »
La même, à quatre mains. . . . . 20 »
— 10. 6e sérénade pour piano seul 4 50
— 11. Sérénade en quintette pour 2 violons, alto, violoncelle et contrebasse. . . . . 15 »
La même, à quatre mains. . . . . 9 »
— 12. 2e symphonie en *fa*, partition in-8°, net 20 »
Parties d'orchestre . . . . . 48 »
La même, à quatre mains. . . . . 20 »
— 13. 1re ouverture de concert (en *ré*) id.. 10 »
— 14. 2e ouverture de concert (en *mi*) id.. 10 »
— 15. Le dernier hymne d'Ossian, scène lyrique pour voix de basse avec orchestre
Partition in-8°, net.. . . . . 8 »
Parties d'orchestre . . . . . 30 »
La même, avec accompagnem. de piano. 10 »
— 16. Deux quatuors pour 2 violons, alto et basse, chaque . . . . . 15 »
— 17. 1re sonate pour piano seul . . . . . 9 »
— 18. 2e trio (en *la* mineur) pour piano, violon et violoncelle. . . . . 20 »
— 19. 3e trio (en *si* b.) id. . . . . 20 »
— 20. 3e symphonie (en *ut* majeur), partition in-8°, net. . . . . 20 »
Parties d'orchestre . . . . . 48 »
La même, à quatre mains . . . . . 20 »

OEuv. 21. Six mélodies pour voix de baryton, paroles françaises et allemandes, réunies. 15 »
— 22. 4e trio (en *fa*) pour piano, violon et violoncelle.. . . . . 20 »
— 23. Douze chœurs à 4 voix d'homme, sans accompagnement, paroles françaises et allemandes, net. . . . . 9 »
— 24. Quintette pour piano, 2 violons, alto et violoncelle . . . . . 25 »
— 25. 4e symphonie (en *ré* mineur), partition in-8°, net. . . . . 20 »
Parties d'orchestre . . . . . 48 »
La même, à quatre mains. . . . . 20 »
— 26. Douze lieder pour voix de ténor, paroles françaises et allemandes, en 2 cahiers, chaque. . . . . 15 »
— 27. Trois sérénades pour piano seul, nos 7, 8, 9, chaque.. . . . . 4 50
— 28. Décaméron, dix morceaux pour piano et violoncelle en 5 livres, chaque 7 50
— 29. 2e sonate pour piano seul.. . . . . 9 »
— 30 5e symphonie en *si* b., partition in-8°, 20 »
Parties d'orchestre . . . . . 48 »
— 31. Sérénade en quatuor pour piano, violon, alto et basse. . . . . 15 »
— 32. Trois chœurs à Capella, cantiques de Rousseau, 2 sopranos, ténor et basse, avec accomp. de piano *ad libitum*, net . 5 »
— 33. 5e trio p. piano, violon et violoncelle. 20 »

OEuv. 34. Cinq duettos pour piano et violon, ch. 6 »
— 35. Hymne et marche, dans la forme d'une ouverture, partition, net. . . . . 5 »
Parties d'orchestre . . . . . 15 »
La même, à quatre mains . . . . . 9 »
— 36. Sonate à quatre mains . . . . . 20 »
— 37. Six odes de Ronsard, pour voix de ténor avec accompagnement de piano. . 15 »
— 38. Trois sérénades pour piano seul, 10e, 11e et 12e, chaque 4 50
— 39. Trois sérénades, id., 13e, 14e, 15e, ch. 4 50
— 41. Neuf poésies de Ronsard, pour une voix avec accompagnement de piano . . 15 »
— 42. Six poésies de Ronsard, pour voix de ténor ou soprano.. . . . . 15 »
— 43. Quatre odes de Ronsard, pour voix de baryton . . . . . 12 »
— 44. Huit poésies de Ronsard, pour voix de ténor ou soprano . . . . . 15 »
— 45. Dix-huit poésies de Desportes, pour une voix avec accompagnement de piano » »
— 46. Trois élégies à deux voix, chaque . . 4 50
— 47. Sept poésies de Ronsard, avec piano. 15 »
Les quarante poésies de Ronsard, réunies en 1 vol. in-8°, paroles françaises et allemandes, net. . . . . 15 »
— 48. La Pléïade française, douze poésies du XVIe siècle, pour une voix avec piano » »
— 49. 2e sonate à quatre mains . . . . . » »

Publications de J. RIETER-BIEDERMANN, à Winterthur.

En dépôt chez Marcel Colombier, 85, rue Richelieu.

Hiller (Ferd.). Op. 106. Opérette sans paroles, douze morceaux pour le piano à quatre mains. . . . . 16 »
— Opérette 110. Fantaisie pour le piano à 2 mains. 4 70
Mendelssohn (F. Bartholdy). Op. 103. Marche funèbre pour musique d'harmonie, partition. . . . . 2 »

Mendelssohn. Parties séparées. . . . . 4 »
— Pour grand orchestre, partition.. . . . . 2 »
— Parties séparées . . . . . 4 »
— Pour piano à 4 mains. . . . . 3 »
— — à 2 mains. . . . . 2 »
Schubert (François). Grand'messe en *mi* bémol, partitioo. 30 70
— Parties séparées d'orchestre. 25 35

Schubert. Partition de piano. . . . . 20 »
— Parties séparées de chant. . . . . 2 »
— Pour piano à quatre mains. . . . . 14 »
— Trois morceaux de piano, nos 1, 2, 3. . . 2 70
Schumann (R). Scherzo et presto appassionato pour piano, n° 1, scherzo. . . . . 2 »
— N° 2, presto . . . . . 4 »

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seul agent à Londres
S. ARTHUR CHAPELL,
45, New Bond Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

Exposition Universelle de Londres 1862

MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à

ANTOINE COURTOIS

POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETSS A PISTON, CORS, ALTOS, BASSES, ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie impériale de Paris.

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

Lith par E. Desmaisons

Minnie Hauck.

Minnie Hauck.

Publication de Brandus et Dufour

Imp. Lemercier et Cie Paris.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

35e Année. N° 51. 20 Décembre 1868.

ON S'ABONNE :

Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Paris..... 24 f. par an.
Départements, Belgique et Suisse.... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.

Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

1869 **PRIMES** 1869

Offertes aux Abonnés de la Revue et Gazette musicale, *A l'occasion du renouvellement de l'année.*

(36e ANNÉE DE SON EXISTENCE)

MESSE

DE REQUIEM

Avec accompagnement de Piano. Musique tirée des différents ouvrages de

ROSSINI

Texte latin adapté à la musique par Aulagnier

ET CONTENANT QUATORZE MORCEAUX.

Ouvrage approuvé par Rossini,

Et exécuté en partie à ses obsèques, en l'église de la Trinité.

1 volume in-8° de 113 pages.

ALBUM

COMPOSÉ DE

MORCEAUX DE PIANO INÉDITS

SAVOIR :

Méditation. . . . . M. Bergson.
L'Attente, romance sans paroles . . . . . Paul Bernard.
Esquisse . . . . . Stephen Heller.
Elodia, mazurka de salon . . . . . E. Ketterer.
Scherzo (de Sonate) . . . . . D. Magnus.
Marche funèbre . . . . . E. Stolger.
Chanson polonaise . . . . . E. Wolff.

Un beau portrait de la cantatrice

MINNIE HAUCK

Dessiné sur pierre, d'après nature, par Desmaisons.

Dans le courant de l'année 1869, la *Gazette musicale* donnera chaque mois, en supplément, un morceau de Piano ou de Chant.

Au mois de janvier nos Abonnés recevront comme **prime exceptionnelle** *un volume format grand in-8°, contenant:*

Vingt-quatre Préludes pour le Piano

Composés par STEPHEN HELLER

SOMMAIRE. — Études sur Charles-Marie de Weber (troisième partie, 12e article), par **Edmond Neukomm**. — Société des Concerts du Conservatoire impérial de musique et de déclamation, par **Charles Baunelier**. — Mlle Minnie Hauck. — Correspondance. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

ÉTUDES SUR CHARLES-MARIE DE WEBER,

D'après la biographie écrite par son fils.

TROISIÈME PARTIE.

(12e article) (1).

Bien avant l'heure fixée, une foule compacte s'était entassée dans le théâtre de la porte Kaernthner (*Kaernthnerthor-theater*). Comme à Berlin, l'aristocratie de la naissance et de l'argent garnissait les loges, parée comme pour une représentation de gala; tout ce qui appartenait au monde musical de Vienne remplissait le parterre et les galeries.

Peu d'instants avant qu'on ne commençât, un incident grotesque se produisit, qui n'était pas à l'avantage de la situation; un grand bruit se fit à l'entrée du parterre et l'on vit s'avancer, au milieu des rires et des huées, enjambant les banquettes et semant l'alarme sur son passage, une grosse mégère, mal mise, les épaules couvertes d'un châle homérique, et qui criait à tue-tête : « Faites-moi place, je suis l'auteur des paroles ! »

C'était en effet Mme de Chezy qui, ayant oublié son billet chez elle, s'ouvrait ainsi un passage jusqu'à ce qu'enfin elle tombât comme une masse, au milieu de jurons de toutes sortes, sur un banc déjà encombré.

L'apparition de Weber à l'orchestre mit fin aux rires qui semblaient ne pas vouloir prendre fin. A sa vue un enthousiasme indescriptible éclata dans toutes les parties de la salle. Après avoir salué à diverses reprises, il frappa plusieurs coups sur son pupitre pour donner le signal.

(1) Voir les nos 18, 21, 23, 25, 28, 31, 36, 39, 45, 49 et 50.

Un silence religieux s'en suivit :

L'ouverture commença et son début impressionna vivement l'auditoire; malheureusement, son exécution ne devait pas être à la hauteur de la réputation de l'orchestre de Vienne. Soit que les musiciens eussent péché par excès de zèle, soit que, ce qui est plus probable, les répétitions à l'orchestre n'eussent pas été assez nombreuses, l'ensemble manqua absolument, et en plusieurs endroits les violons jouèrent faux; — aussi l'enthousiasme du public pour cette grande page fut-il bien loin d'égaler celui qui l'accueillit plus tard à Berlin et à Dresde.

L'introduction, avec son contraste bien accentué entre le charmant chœur de femmes et l'ensemble si noble des chevaliers, fut admirablement enlevée. Elle eût obtenu un succès immense si les danses qui suivent n'eussent distrait et refroidi l'attention. A vrai dire, la mise en scène de ce tableau n'était pas conforme à l'idée du maître: le public ne voulut y voir qu'une pâle copie du menuet de *Don Juan*.

La romance d'Adolar n'eut pas le don de faire revenir l'auditoire de cette fâcheuse impression.

L'entrée de Lysiart ranima l'attention; mais Forti, voulant donner à son rôle un caractère par trop « mauvais sujet, » dépassa le but et n'obtint pas du public l'accueil favorable auquel il était habitué.

Le début de l'ouvrage n'était donc pas de nature à rassurer Weber. Heureusement, la grande scène du défi fut vivement applaudie et le maître acclamé.

L'apparition d'Euryanthe amena une véritable explosion de bravos et de vivats. On fit à Henriette Sonntag, alors dans la fleur de sa grâce et de sa beauté, une entrée triomphale; l'ovation dura plus de cinq minutes. « Aïe! aïe! dit Weber en se penchant à l'oreille d'un musicien son voisin, ils brûlent trop tôt leur poudre! »

Il n'avait pas tort, car la cavatine, prise trop lentement, de l'avis de tous les juges compétents présents à cette représentation, laissa le public parfaitement froid.

L'entrée de Mme Grünbaum, qui avait été jusque-là l'idole du public, fut bien moins chaleureuse que celle que l'on venait de faire à Mlle Sonntag; aussi l'air si passionné de : *Oh! ma peine est bien amère*, fut à peine remarqué.

Le récitatif qui suit et le récit d'Euryanthe fatiguèrent par leur longueur. — Dès la seconde représentation Weber élagua cette scène.

L'enthousiasme se ranima au duo des deux femmes. Mais aussi quelle interprétation! Jamais ce morceau n'a été chanté depuis, comme il le fut ce jour-là par les deux grandes cantatrices. On voulut l'entendre et l'applaudir deux fois.

La grande scène d'Églantine, qui vient ensuite, produisit un effet beaucoup moindre.

Mais les trompettes du finale éclatent; le chœur avec ballet, l'apostrophe si passionnée de Lysiart et la réponse mélodieuse d'Euryanthe se déroulent au milieu d'une indicible émotion; la chaleur, la vie sont revenues dans la salle, et le premier acte se termine au milieu d'un immense enthousiasme. A la chute du rideau, Weber fut rappelé deux fois avec tous ses interprètes.

Ce finale du premier acte avait ramené la confiance dans tous les cœurs dévoués au maître; au foyer, dans les couloirs, tout le monde en fredonnait les motifs et déjà les enthousiastes prédisaient à *Euryanthe* un plus grand succès qu'au *Freischütz*. — Mais, comme l'avait bien dit Weber, on avait déjà brûlé trop de poudre, le public commençait à se fatiguer: une réaction se fit bientôt sentir, et elle influa défavorablement sur la destinée des deux actes suivants.

Forti n'avait ni la grâce voulue pour l'andante, ni la fougue nécessaire pour l'allegro de son grand air d'introduction, qui produisit peu d'effet; mais il s'échauffa dans le duo qui suit, entraîné qu'il était par le jeu magistral de Mme Grünbaum; ils furent rappelés tous deux après ce morceau.

Le décor de la galerie royale éclairée pour la fête, succédant à la scène ténébreuse de la conjuration, fut salué par une nouvelle explosion d'applaudissements, à laquelle succédèrent des murmures occasionnés par la façon pénible dont Haitzinger chanta son air : *Comme un heureux zéphir*, qui est pourtant une merveille de grâce et de tendresse.

Le duo suivant, dans lequel on se plut à trouver une réminiscence du *Tancrède*, de Rossini, eut un meilleur sort: il est même à remarquer que les spectateurs des loges, qui jusque-là s'étaient abstenus de toute manifestation, mêlèrent, à cet endroit, pour la première fois, leurs applaudissements à ceux de la masse du public. Le duo fut redemandé.

Le finale ne produisit pas l'effet auquel on s'attendait; Mlle Sonntag paraissait très-fatiguée; sans la strette : *Trompeurs attraits, soyez maudits*, admirablement enlevée par les chœurs, le second acte se serait terminé au milieu d'un silence glacial.

Grâce à ce fragment, le maître fut rappelé, mais l'opposition qui s'était tue au premier acte, se manifesta alors très-visiblement.

Un nouvel entr'acte d'une demi-heure indisposa encore davantage l'auditoire.

Mlle Sonntag, de plus en plus lasse, ne put réussir à faire goûter le long duo par lequel s'ouvre le troisième acte. Haitzinger donnait également des marques d'épuisement. La scène d'Euryanthe et la cavatine *Là, près des flots* ne purent effacer l'impression produite, et les amis de Weber virent avec désespoir que les loges commençaient à se vider.

A ce moment, la partie pouvait être considérée comme perdue; les plus vaillants perdaient confiance; les plus fervents se regardaient en hochant la tête; le péril était imminent, la chute inévitable, quand soudain le chœur des chasseurs, avec son rhythme nouveau et ses effets de cor, vint relever la situation. Le succès de cet ensemble fut immense, il dut être répété *trois fois* !

Par malheur, le duo d'Euryanthe et du roi vint refroidir momentanément l'enthousiasme provoqué par ce morceau; l'air d'Euryanthe le releva de nouveau. Le public voulait l'entendre deux fois, mais la pauvre Mlle Sonntag, morte de fatigue, s'excusa. Une autre perle mélodique, le chœur des paysans : *Au mois de mai, bergère aux yeux si bleus*, fut également redemandé; l'heure avancée ne permit pas de répondre au vœu du public. La marche nuptiale eut un sort moins favorable, elle passa inaperçue, ainsi que la scène entre Églantine et Lysiart. La lassitude gagnait la salle, qui accueillit avec la même froideur le grand duo avec chœur, l'une des pages les plus dramatiques de l'œuvre. Par contre, le finale, dans lequel revient la phrase : *Viens, viens encore à moi*, qui était encore dans toutes les oreilles, réveilla une dernière fois l'enthousiasme, et c'est au milieu d'applaudissements prolongés que se termina cette mémorable représentation.

Tels furent les incidents qui en marquèrent le cours. Le nouvel ouvrage avait-il remporté un véritable succès? Ce fut du moins l'avis de Weber, qui était trop sous l'impression d'une excitation nerveuse pour juger sainement, car il écrivait le soir même à sa femme:

« Ma bonne chérie, remercie Dieu avec moi du grand succès d'*Euryanthe*. J'ai été rappelé après chaque acte; deux fois après le second. Le chœur des chasseurs a dû être répété trois fois. A demain les détails, je suis mort de fatigue..... Charles. »

La lettre du lendemain confirmait cette bonne opinion :

« Ainsi s'est terminé ce jour, écrit-il, qui ne s'effacera jamais

de ma mémoire et dont la place est, je l'espère, marquée dans l'histoire de l'art. »

Quoi qu'il en soit, quelle différence entre l'apparition d'*Euryanthe* et celle du *Freischutü*, deux ans auparavant!

EDMOND NEUKOMM.

(*La suite prochainement*)

SOCIÉTÉ DES CONCERTS
DU CONSERVATOIRE IMPÉRIAL DE MUSIQUE.

(42e ANNÉE.)

Premier concert, le dimanche 13 *décembre* 1868.

Quarante et un ans se sont écoulés, et cette vaillante Société est toujours debout, plus solide que jamais! En y songeant, on n'a plus la force de lui faire pour la centième fois un reproche de sa timidité en face du nouveau, depuis surtout qu'elle a fait quelques efforts pour la surmonter. Elle a bien le droit, en considérant son glorieux passé, de voir la garantie de son avenir dans sa prudence habituelle; et elle vivra parce que, si elle est circonspecte, on ne peut dire qu'elle soit vraiment réfractaire au progrès et qu'elle se refuse à croire au mouvement.

C'est toujours cet admirable orchestre qu'aucun autre ne surpasse, dont l'équilibre, l'entrain, et en même temps la sagesse n'ont pas varié; c'est à peine si, de temps à autre, une légère tache, un accroc isolé se fait remarquer au milieu de cet étonnant ensemble. S'entendre traduire par de pareils interprètes est un privilége envié, et M. Théodore Gouvy, à qui cet honneur était accordé pour la première fois, dimanche dernier, peut hardiment attribuer à la splendeur de l'exécution une partie du succès honorable, bien qu'assez peu accentué, qui a accueilli sa symphonie en *fa*.

Cette symphonie est connue en Allemagne, où l'auteur réside depuis longtemps; elle a été jouée à Paris à l'ancienne Société des jeunes artistes et aux concerts populaires en mars 1863. Elle a d'ailleurs au moins vingt ans de date et a été publiée il y a longtemps (1). C'est la deuxième des cinq qu'a composées M. Gouvy, et celle qu'il produit le plus volontiers en public, parce que c'est celle dont l'effet est le plus immédiat. De fait, il nous a semblé que M. Gouvy cherchait l'expression de la force et qu'il ne rencontrait que l'éclat, c'est-à-dire assez encore pour séduire certaines organisations. Ses idées mélodiques ne sont pas toujours très-châtiées, non plus que très-heureuses; mais il développe habilement et manie supérieurement l'orchestre. Le morceau le mieux réussi est sans contredit le scherzo, très-délicat et original, qui a pourtant le tort de pouvoir être pris dès le début pour un *allegretto* qui en doublerait la mesure. Le premier morceau, qui est le meilleur après le scherzo, débute pompeusement; on y trouve des sonorités et des formes qui conviendraient plutôt à une ouverture. Cette observation s'applique bien mieux encore au finale. Décidément, ce malheureux finale est la partie la plus souvent manquée d'une symphonie, et partant la plus difficile à faire. On ne s'en douterait guère à voir l'aplomb avec lequel certains musiciens, qui même ont du talent, attaquent à cette place un pas redoublé pour terminer avec entrain; cela fait l'effet d'une fugue sur *Amen* après un beau morceau religieux. — Ceci ne regarde point M. Gouvy, qui, nous l'avons dit, a presque fait une ouverture. Son *andante* est très-soigneusement travaillé; on y reconnaît la main du musicien habile et exercé. Comme inspiration, il n'a rien de bien remarquable.

(1) Chez l'éditeur Richault.

— En somme, cette symphonie, avec ses imperfections, n'était nullement indigne du baptême de la Société des Concerts. L'auteur est un homme d'un sérieux talent dont l'œuvre, assez considérable, renferme peut-être des parties plus complétement réussies; nous désirons vivement les connaître.

Nous nous sommes attardé avec M. Gouvy, et il ne nous reste que peu d'espace pour parler du reste du programme. Le magnifique 98e psaume de Mendelssohn (double chœur, avec orgue, harpes et orchestre) a été supérieurement rendu. Dans l'adagio du septuor de Beethoven, qu'on sait un peu trop par cœur, les instruments à vent sont doublés pour faire équilibre à la masse des cordes; il en résulte que, bien qu'ils ne jouent pas constamment *à due*, il se produit lorsqu'ils sont à découvert, surtout dans l'aigu, une légère discordance, des *battements* qui proviennent du défaut de justesse absolue de deux instruments à vent jouant à l'unisson, et qui ne laissent pas que d'être sensibles. On pourrait obvier à cet inconvénient en évitant de doubler ailleurs que dans les *forte* et dans le medium ou le grave.

Le chœur des Pèlerins du *Tannhœuser*, parfaitement exécuté, a été bissé; enfin l'orchestre a terminé par la symphonie en *ut* majeur de Beethoven, qu'il a dite avec sa maestria habituelle.

CHARLES-BANNELIER.

La presse anglaise s'est beaucoup occupée des débuts à Covent-Garden de Mlle Minnie Hauck, dont l'apparition à Londres a fait sensation, et que le public français va être appelé à juger dans quelques jours. L'*Illustrated London News* a consacré à la jeune cantatrice une notice biographique à laquelle nous empruntons quelques fragments aussi curieux qu'intéressants.

« La nouvelle pensionnaire de M. Bagier est née à New-York, le 16 novembre 1855. Son père, Allemand de naissance, homme érudit et distingué, embrassa avec ardeur, en 1848, les idées nouvelles et prit une part effective au mouvement révolutionnaire qui agitait alors l'Europe entière. Forcé de s'expatrier, il se rendit aux États-Unis avec sa famille.

» Excellente musicienne dès l'âge de huit ans, Minnie Hauck fut appelée à chanter des cantiques à l'église métropolitaine. Elle y déploya une voix si pure et un sentiment si profond que tous les fidèles en furent émus aux larmes. Ces auditions se répétèrent, et durant plusieurs années il ne fut question, à New-York, que de la petite prima donna de la chapelle catholique. Cependant Minnie travaillait et grandissait en talent, sous la direction des meilleurs maîtres, lorsque des événements imprévus obligèrent son père à se rendre avec sa famille dans l'Arkansas (Ouest des Etats-Unis). C'était au moment le plus terrible de la guerre de 1861. Ici se place une aventure qui exerça sur les destinées de la jeune fille une influence décisive. L'histoire pourra paraître invraisemblable à ceux qui ont perdu de vue cette guerre fratricide et les incidents à la fois horribles et bizarres qu'elle a enfantés; elle est vraie pourtant dans ses moindres détails. Vivant au milieu des Indiens, la famille Hauck fut avertie un matin qu'un riche habitant du Nord, M. Jérôme, était tombé entre les mains d'un parti d'Indiens tenant pour les gens du Sud. Les sauvages avait imaginé pour M. Jérôme un supplice étrange et en rapport avec leurs mœurs barbares. Après l'avoir mis dans l'impossibilité de se mouvoir, ils l'avaient placé sur les rails d'un chemin de fer au moment même où un train lancé à toute vapeur devait y passer. Déjà l'on entendait le sifflet strident de la locomotive, les Indiens s'étaient retirés, lorsqu'une jeune fille, une enfant, s'élança sur la voie et, armée d'un couteau, coupa en un clin d'œil les liens qui enveloppaient de toutes parts l'infortuné prisonnier. Cette enfant, c'était Minnie

Hauck. M. Jérôme était sauvé d'une mort affreuse; les Indiens, stupéfaits par cet acte d'audace sans pareil, s'agenouillèrent devant la frêle enfant et laissèrent la famille Hauck recueillir celui qui venait d'être aussi miraculeusement sauvé.

» Quelques années plus tard, M. Jérôme faisait bâtir, dans sa maison, à New-York, et tout exprès pour Minnie Hauck, un magnifique théâtre, sur lequel elle fit ses premiers essais dramatiques. Mais là ne devait pas s'arrêter la reconnaissance du riche New-Yorkais :

» Le soir même du début de Mlle Hauck à l'Académie de musique de New-York, il lui remit devant témoins un chèque de 100,000 dollars (500,000 francs), en accompagnant cette donation des plus tendres paroles et des plus touchantes exhortations. Minnie Hauck était riche dès ce jour, mais, éprise de son art et d'accord avec ses parents et son bienfaiteur, elle résolut de poursuivre la carrière dans laquelle elle venait, d'ailleurs, de remporter un succès qui, du premier coup, la plaçait au nombre des cantatrices en vogue. C'est ainsi qu'elle parcourut, l'année dernière, avec éclat, les principales scènes des Etats-Unis. Arrivée à Paris, au commencement de cet été, elle fut immédiatement engagée par M. Mapleson, l'intelligent directeur du théâtre de la Reine, à Londres. La voici de retour à Paris, prête à se produire au théâtre impérial Italien, où il n'est pas douteux que sa jeunesse, sa grâce et son talent ne plaident victorieusement sa cause devant le public à la fois le plus difficile et le plus bienveillant de l'Europe. »

CORRESPONDANCE.

A M. le Directeur de la REVUE ET GAZETTE MUSICALE.

Monsieur,

Sous le titre de *Note sur un point de l'histoire de l'harmonie et de la tonalité*, votre numéro du 29 novembre contient un article de M. Fétis où je suis vivement pris à partie. Mon célèbre compatriote y défend avec une ardeur toute juvénile ses doctrines historiques : rien de plus naturel. Ce qui a droit de m'étonner, c'est que M. Fétis donne à entendre que mes opinions, en cette matière, seraient dictées par des considérations étrangères à la science... A deux reprises, il est question de je ne sais quel but occulte que M. Fétis connaît et qu'il ne veut pas révéler... Je déclare ici hautement que le sens de ces allusions m'échappe tout à fait. Aussi je ne m'en occuperai pas davantage, à moins toutefois que M. Fétis ne se décide à mettre de côté les réticences et les sous-entendus pour s'expliquer clairement.

Quant à la question scientifique, c'est différent. Malgré la répugnance que j'éprouve à engager une polémique avec un homme dont l'âge et les travaux considérables m'inspirent un profond respect, j'ai le devoir de maintenir ce que je crois la vérité.

Veuillez, Monsieur le rédacteur, donner une place dans vos colonnes à cette lettre et à la note que j'ai l'honneur de vous adresser, et agréer l'assurance de mes meilleurs sentiments.

Note en réponse à celle de M. Fétis.

Dans l'intention de son auteur, cette note était destinée à réfuter les idées que j'ai émises sur l'origine de notre tonalité, dans une conférence tenue, il y a quelques mois, à la Société des compositeurs de musique et dont le résumé a paru dans *le Ménestrel* (numéros du 8, 15 et 22 novembre 1868). En réalité mon savant contradicteur se borne à reproduire une fois de plus sa thèse favorite : « l'invention de l'accord de septième de dominante par Monteverde. » Bien que ce ne soit là qu'un des petits côtés du problème que j'ai traité, j'accepte le débat sur le terrain étroit qu'il a plu à M. Fétis de choisir, et je vais fournir quelques nouvelles preuves à l'appui des arguments que j'invoque.

Ces arguments, au dire de M. Fétis, ne sont pas nouveaux; je n'en sais rien; assurément les siens ne le sont pas davantage, et je ne sache pas qu'il y ait ajouté un *iota* depuis 1835.

Qu'il me soit permis de préciser encore une fois le point en discussion.

Monteverde, *oui* ou *non*, est-il le plus ancien compositeur chez lequel on trouve l'accord de septième de dominante sous une forme autre que celle de la syncope? M. Fétis dit *oui*. D'autres musiciens plus ou moins compétents disent *non*. Je suis de ces derniers, et à l'*affirmation* de M. Fétis j'oppose les *faits* suivants :

PREMIÈRE OBJECTION. — L'emploi constant, depuis le XIIe jusqu'au XVIIe siècle, du second renversement de l'accord en question (*re-fa-(sol)-si*), avec suppression de la quarte (fondamentale de l'accord). Cette assimilation n'est pas admise par mon contradicteur qui ne voit dans l'agrégation *re-fa-si*, qu'un simple accord de sixte INSIGNIFIANT AU POINT DE VUE TONAL... Comment! insignifiant au point de vue tonal, l'accord qui renferme *le triton*, le fameux *diabolus in musicâ* du moyen âge. N'est-ce pas M. Fétis qui écrit dans son *Traité d'harmonie* (§ 25, p. 9) : « Il est remarquable que ces INTERVALLES (*fa-si, si-fa*) CARACTÉRISENT LA TONALITÉ MODERNE par les tendances énergiques de leurs deux notes constitutives : la note sensible appelant après elle la tonique, et le quatrième degré suivi en général du troisième. »

Quoi qu'il en soit, M. Fétis trouve mon argument parfaitement absurde, et, dans une apostrophe tant soit peu théâtrale pour la circonstance, il prend à témoin de mon ignorance les musiciens *de tous les pays!* Je suppose qu'il exclut de son appel la plupart des théoriciens harmonistes qui, sur ce point, me donnent complétement raison. Parmi ceux que j'ai sous la main, je me bornerai à citer deux Allemands : REICHA (*Cours de composition musicale*, p. 33) et MARX (*Die Lehre von der musikalischen Composition*, I, 141); deux Français : BARBEREAU (*Traité de composition*, I, 41, 152), et DURUTTE (*Technie*, ou *Lois générales du système harmonique*, 128); enfin un Espagnol : ESLAVA (*Escuela de composicion, Tratado primero*, 43, *Madrid*, 1861). Je ne possède malheureusement aucun traité d'harmonie italien, anglais ou russe, mais il n'est pas déraisonnable de supposer que je trouverais encore de ce côté quelque témoignage en faveur de mon opinion.

DEUXIÈME OBJECTION. — L'existence de l'accord complet de septième dominante chez les contrepointistes et notamment chez Palestrina dans son motet si répandu : *Adoramus te Christe...* Voici comment M. Fétis rétorque cet argument : « Comme tous ses prédécesseurs, il (M. Gevaërt) m'oppose des passages (?) de Palestrina sur lesquels je me suis expliqué vingt fois, notamment dans mon *Traité d'harmonie*. » J'ai toujours lu avec avidité les écrits de M. Fétis; son *Traité d'harmonie* en particulier m'est bien connu, mais je n'ai pu découvrir nulle part un commentaire sur le passage en question. Je serais curieux, je l'avoue, de voir cette succession expliquée par le seul mécanisme de la *syncope* ou *ligature* au sens des anciens contrepointistes.

L'exemple de Palestrina est le seul, au reste, que j'ai cité pour la période du contrepoint classique. J'aurais pu en ajouter quelques autres : j'aurais pu même citer une foule de cas où ce fameux accord est compliqué (d'après la théorie de M. Fétis) d'une *substitution* et d'une *prolongation*, mais il n'entrait pas dans mon plan de dépouiller toutes les compositions du moyen-âge pour constater un fait d'importance très-secondaire à mes yeux.

J'arrive à ma troisième et dernière objection, que je reproduis textuellement pour éviter toute équivoque.

« Que si l'on objectait qu'il s'agit de l'emploi de la septième de dominante à *l'état direct et immédiatement avant le repos tonal*, nous répondrions que, même à cet égard, Monteverde ne peut prétendre à la priorité. En effet, ce cas se présente dans la plupart des morceaux des *Nuove Musiche* (je l'ai relevé en plus de vingt-cinq endroits), et notamment dans un des plus anciens essais monodiques de Caccini, le madrigal *dovrò dunque morire*, COMPOSÉ BIEN CERTAINEMENT AVANT 1598. »

M. Fétis ne conteste pas absolument ma date (je l'ai établie dans l'*Introduction historique*, qui ouvre le premier volume des *Gloires de l'Italie*), mais il trouve l'argument sans valeur pour le cas dont il s'agit, car, dit-il, « l'ouvrage d'où le madrigal est tiré n'a paru qu'en 1601, deux ans après le cinquième livre des *Madrigali* de Monteverde. Il est vrai que Caccini dit, dans son avis au lecteur, qu'il avait fait entendre ces pièces plusieurs années auparavant, à Florence et à Rome, chez des amis; *mais cela n'eut aucun retentissement avant la publication des Nuove Musiche*. »

On a lieu de s'étonner d'une affirmation énoncée en termes aussi absolus. Eh quoi! des œuvres exécutées devant un auditoire composé de gens tels que Galilei, Mei, Rinuccini, Peri, Cavalieri, répétées ensuite devant toute la ville de Florence, le centre intellectuel et artistique de l'Italie, ces œuvres seraient restées inconnues à Monteverde? Caccini ne dit-il pas expressément que bien longtemps avant la publication de son volume, ses madrigaux et ses airs étaient continuellement exécutés par

les plus fameux chanteurs et les plus célèbres cantatrices d'Italie et que tous les compositeurs s'étaient approprié son style. Et la publication des *Nuove Musiche* n'eût-elle pas précisément pour but de donner une version exacte de ces chants qui s'étaient altérés en passant de main en main ?

Si M. Fétis pouvait douter de l'influence exercée sur Monteverde par les monodistes florentins, qu'il prenne la peine de relire la célèbre lettre de Pietro della Valle et quelques passages de Doni (entre autres le chapitre IX du *Trattato della musica scenica*), il verra quelle était à cet égard l'opinion des contemporains. Et ce fut non-seulement en Italie que les compositions de Caccini causèrent une profonde impression, elles pénétrèrent jusque dans le nord de l'Europe. La belle mélodie « *Amarilli mia bella* » était devenue populaire en Hollande aux temps du vénérable poëte Cats, ainsi qu'on peut s'en convaincre par l'examen d'une de ses chansons composées vers 1630. *(Alle de Wercken van Jacob Cats*, Zwolle, 1862 I, 629). La même mélodie est indiquée dans un autre chansonnier hollandais de la même époque. *(Kruls; Minne Spieghel der deughden.* Amsterdam, 1640, 5, 14.)

Si les nouveautés de Caccini à leur apparition ne provoquèrent pas les censures des théoriciens, cela tient au milieu dans lequel elles se produisirent. Les académiciens de Florence se souciaient fort peu du contrepoint, le destructeur de la poesie, *laceramento della poesia*, selon eux; d'un autre côté, la monodie était un genre trop dédaigné par les *Artusi* pour qu'ils se donnassent la peine d'y relever les infractions aux règles établies...

Qu'on ne se trompe pas sur le sens de mes paroles. Je ne veux pas élever autel contre autel, opposer Caccini à Monteverde, dénigrer celui-ci pour exalter celui-là. Je n'imiterai pas M. Fétis quand il dit, de son héros, *qu'il fut le seul homme de génie de la fin du* XVIe *siècle et de la première moitié du* XVIIe. A la rigueur, c'est là une simple affaire de goût individuel, mais encore M. Fétis devrait-il nous expliquer comment il est devenu tout à coup si sévère pour Cavalieri, Frescobaldi, Giovanni Gabrieli, Gumpeltzhaimer, Jean-Léon Hassler, Peri; et pourquoi il retire à ces illustres contemporains de Monteverde le brevet d'homme de génie, dont il les gratifiait si généreusement dans la 2e édition de sa *Biographie universelle?*

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?

Plus loin nous lisons que « c'est à Monteverde que l'on dut les premiers opéras représentés sur les théâtres de Venise. » M. Fétis cependant ne peut ignorer que cette gloire revient plus légitimement à Manelli, Sacrati, Cavalli, Ferrari, dont les opéras ont précédé ceux de Monteverde sur les scènes vénitiennes (vérifier dans les catalogues d'Ivanovich et de Groppo).

Maintenant que j'ai répondu presque ligne par ligne à la note de M. Fétis, qu'il veuille bien me permettre de lui adresser une question. Pourquoi s'est-il borné à un point accessoire de mon étude, et s'est-il tu sur mes conclusions générales, qui contredisent bien plus gravement son système historique que mes opinions sur la septième dominante? Ce silence me surprend d'autant plus que j'ai eu soin de répéter ces conclusions dans la dernière partie de mon travail.

Eh quoi! M. Fétis ne trouverait-il rien à objecter à ces propositions? Mais alors que devient la question Monteverde?... Une simple curiosité d'érudit, un petit problème chronologique.

Si, au contraire, comme il est plus simple de le supposer, M. Fétis n'abandonne aucune de ses convictions, alors qu'il définisse rigoureusement ce qu'il appelle la *tonalité* du *plain chant*, ainsi que les principes harmoniques et mélodiques sur lesquels elle est basée; qu'il nous démontre que cette tonalité ne s'est pas altérée dans ses éléments essentiels, depuis saint Grégoire jusqu'à la veille de la publication de ces fameux madrigaux, et que les transformations que je constate, siècle par siècle, sont une pure illusion; qu'il explique (toujours par les données de son système) la fusion graduelle des deux modes majeurs antiques, l'apparition de la note sensible dans le *dorius*, l'extinction graduelle du *phrygius*, et l'existence d'un majeur unique au commencement du XVIe siècle.

En outre, arrivé à la fin de ce XVIIe siècle, qu'il nous fasse voir clairement l'action destructive de la septième de dominante sur cette tonalité dix fois séculaire; surtout qu'il n'omette pas de nous expliquer comment cet accord, selon lui, *la cause*, *l'agent direct* de la révolution, comment, dis-je, cet accord à peine entrevu, disparaît presque complétement pendant un demi-siècle, juste au moment où sa présence est le plus nécessaire. Quand il ne restera plus rien de tout ce que j'ai avancé, quand mes exemples seront reconnus apocryphes, mes assertions mal fondées, mes conclusions vicieuses, quand il sera bien prouvé que notre tonalité, cette atmosphère musicale que nous respirons, ce moule qui a suffi à contenir la pensée d'un Bach et d'un Beethoven, que cette chose essentiellement impersonnelle est l'œuvre d'un seul homme, alors M. Fétis pourra être justement fier d'avoir révélé au monde un fait unique et sans analogies dans les annales de l'esprit humain. Alors, mais alors seulement, il sera intéressant de savoir si l'humanité doit saluer ce nouveau Prométhée du nom de Monteverde ou de Caccini.

Jusque-là, que M. Fétis consente à voir ses doctrines historiques discutées, ses assertions contrôlées, ses hypothèses réduites à leur juste valeur.

Loin de moi la prétention de donner à M. Fétis une leçon d'histoire ou d'aspirer moi-même au titre d'historien. Je n'aspire qu'au rôle plus humble de vulgarisateur. Si je me suis parfois exercé à traiter, dans de modestes réunions, quelque sujet ayant trait au passé de notre art, mon but n'a été que de mettre mes confrères au courant des résultats *positifs* de la science de notre temps, de fixer leur attention sur des travaux trop peu connus; jamais je n'ai appelé la publicité sur ces essais, encore moins ai-je cherché à provoquer des polémiques.

Ce que j'ai eu toujours à cœur, c'est de me dégager de tout parti pris, de n'avancer que des faits que j'avais examinés par moi-même; d'avouer mon ignorance sur les points que je n'avais pas suffisamment étudiés, de tenir grand compte des opinions d'autrui et surtout de ne jamais supposer chez mes contradicteurs un autre mobile que le simple amour de la vérité.

F.-A. GEVAERT.

Paris, 10 décembre 1868.

Le défaut d'espace nous oblige à ajourner au prochain numéro le compte-rendu du premier exercice avec orchestre des élèves de l'Ecole spéciale de chant, de MM. Duprez, qui a eu lieu vendredi dernier avec un grand succès.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre impérial de l'Opéra a donné cette semaine deux fois *les Huguenots* et une fois *Hamlet*. — Aujourd'hui représentation extraordinaire de la *Muette de Portici*.

*** Lundi, après la centième représentation d'*Un Premier Jour de bonheur*, les artistes de l'orchestre du théâtre de l'Opéra-Comique se sont rendus chez M. Auber pour lui donner une aubade. L'illustre maître s'est montré fort touché de cette attention et il en a remercié les artistes avec effusion.

*** Le *Toréador* a été donné mardi avec Mlle Girard, Gailhard et Ponchard. L'autorisation des auteurs, dont M. Martinet se prévaut pour jouer également ce charmant ouvrage, va probablement donner lieu à un procès.

*** La représentation au bénéfice de Mme Ugalde est annoncée pour mercredi 23.— L'excellente cantatrice s'y fera entendre dans le premier acte du *Domino noir*, le deuxième acte de *Galathée*, le troisième et le quatrième acte de *Gil-Blas*. *Les Noces de Jeannette* seront jouées, cette seule fois, par Mme Vandenheuvel-Duprez, le tout sera varié par des intermèdes auxquels concourront Mmes Carlotta Patti Wertheimber, Cabel, Galli-Marié, Girard, Bélia, Lambquin; — MM. Capoul, Achard, Bataille, Couderc, Sainte-Foy, Sarrasate et Diemer. — Après cette représentation, la bénéficiaire se rendra à Toulon, où elle est engagée pour un mois. Elle y jouera le répertoire d'Offenbach en compagnie de M. Grenier, et y créera le rôle de la Périchole.

*** Adelina Patti a terminé cette semaine ses représentations au théâtre Italien; elle a joué dans *Don Pasquale*, *Lucia* et *Crispino*. Aujourd'hui, pour dédommager les abonnés que sa maladie avait privés de l'entendre, elle donne une dernière représentation qui se compose du deuxième acte de *Crispino*, — du premier acte de la *Traviata*, — du troisième acte de la *Sonnambula*. — et du deuxième acte de *Semiramide*, chanté par Mmes Krauss, Grossi, et MM. Palermi et Agnesi. — Mme Adelina Patti part pour la Russie, d'où elle reviendra pour chanter tout le mois d'avril à Paris. — Mardi, Tamberlick fera sa rentrée dans *Otello*.

*** Le théâtre Lyrique a repris dimanche *le Maître de Chapelle*, de Paër; il a été très-bien interprété par Caillot, Legrand et Mlle Duval. — C'est Lutz qui, dans *Iphigénie en Tauride*, a pris le rôle d'Oreste que chantait M. Aubéry. M. Pasdeloup a, de cette façon, parfaitement complété l'exécution de l'œuvre de Gluck, car M. Lutz est un artiste aussi distingué que consciencieux, et son succès a été aussi grand que légitime. — *Le Val d'Andorre* va céder la place au *Brasseur de Preston*, qui sera joué mercredi. — Deux ouvrages, qui avaient été reçus par M. Carvalho, *le Timbre d'Argent*, de Saint-Saëns, et *Quentin Metzys*, de M. Chérouvrier, ont été de plus agréés par le directeur actuel. — Enfin les études de *Don Quichotte* et de *Rienzi* se poursuivent avec activité.

*** On a donné hier, aux Bouffes-Parisiens, la première représentation de *Petit bonhomme vit encore*, paroles de M. de Najac, musique de M. Deffès. — Nous en rendrons compte dimanche prochain.

*** Le titre de l'opéra de Fr. Ricci, qui doit être représenté au théâtre des Fantaisies-Parisiennes, vient de subir une modification. Au lieu de *M. de La Palisse*, il s'appellera *Une folie à Rome*. On pense au théâtre qu'il pourra être donné dans la première quinzaine de janvier.

*** La princesse de Metternich assistait à la quatrième représentation des *Horreurs de la guerre*. La salle est comble tous les soirs et l'on applaudit beaucoup la charmante musique de M. Jules Costé. La pièce, qui a des scènes d'une bouffonnerie très-originale, est fort bien jouée par Léonce, Luce et Mlle Van Ghell.

*** *La Périchole*, ne devant plus avoir qu'un petit nombre de représentations avec Mlle Schneider, qui passe aux Bouffes à la fin du mois, éprouve une recrudescence de succès, et, depuis trois jours, on refuse du monde chaque soir. — La pièce d'Offenbach, qu'on prépare pour Mlles Zulma Bouffar et Marie-Aimée, s'appellera *le Saut de Leucate*.

*** La fermeture du théâtre de l'Oriente a ramené tous les artistes qui étaient à Madrid, entre autres les époux Tiberini, Everardi, Scalese, etc. — Mme Gueymard est de retour depuis lundi et s'est mise à la disposition de M. Perrin.

*** On nous écrit de Nantes que les représentations de la troupe italienne, au théâtre de la Renaissance, sont de plus en plus suivies. Mlle Laure Harris y est l'idole du public. — MM. Strozzi et Tombesi la secondent très-bien.

*** Mme Borghi-Mamo donne en ce moment des représentations au théâtre impérial de Nice; son succès y est immense. Chaque soir ramène les applaudissements, les bouquets et les manifestations enthousiastes de la veille.

*** Les éditeurs Brandus et Dufour viennent d'acquérir la propriété de l'opérette-bouffe *les Horreurs de la guerre*, de MM. Ph. Gilles et Jules Costé, représentée au théâtre de l'Athénée.

NOUVELLES DIVERSES.

—

*** Voici le résultat du concours de solfége (classes des élèves militaires) qui a eu lieu au Conservatoire, la semaine dernière : 1er prix : M. Welsch, élève de M. Alkan; et MM. Schwartz et Meister, élèves de M. Emile Durand; 1er accessit : M. Gassian, élève de M. Emile Durand; 2e accessit : M. Marx, élève de M. Emile Durand; 3e accessit : M. Liéber, élève de M. Alkan.

*** Au concert populaire de dimanche dernier, on a beaucoup applaudi M. Camille Saint-Saëns et son concerto de piano en *sol* mineur. L'œuvre le méritait à l'égal du jeu nerveux et brillant du virtuose. La *Revue et Gazette musicale* a déjà dit en temps et lieu tout le bien qu'elle pensait de ce concerto, dont le scherzo, en particulier, est une perle, et qui vient d'obtenir un véritable succès en Allemagne, où l'auteur l'a exécuté. — Le reste du concert se composait d'œuvres du répertoire classique : la symphonie en *la* mineur de Mendelssohn (Symphonie écossaise), l'adagio du 36e quatuor de Haydn, et les ouvertures de *Léonore* et d'*Oberon*.

*** Aujourd'hui, à deux heures précises, deuxième concert donné par la Société des Concerts dans la salle du Conservatoire, sous la direction de Georges Hainl. On y entendra : 1° symphonie en *fa* de M. Gouvy; — 2° 98e psaume (double chœur), de Mendelssohn; — 3° adagio du septuor de Beethoven (exécuté par deux clarinettes, deux cors, deux bassons et tous les instruments à cordes); — 4° chœur des Pèlerins du *Tannhauser* de M. Wagner; — 5° symphonie en *ut* majeur de Beethoven.

*** Le dixième concert populaire de musique classique aura lieu aujourd'hui à deux heures, au cirque Napoléon, sous la direction de J. Pasdeloup. En voici le programme : 1° ouverture de *Sémiramis* de Rossini; — 2° symphonie en *ré* mineur (1re audition), de R. Schumann (introduction, — romanza, — scherzo, — finale); — 3° air de ballet de *Prométhée* de Beethoven (le solo de violoncelle par M. Poëncet); — 4° fragment de *Roméo et Juliette* de H. Berlioz (le jardin de Capulet, scène d'amour); — 5° largo et finale de Haydn.

*** Le jour de Noël, à Saint-Roch, M. Charles Vervoitte fera exécuter l'Oratorio de Lesueur pendant la messe, et le soir, après vêpres, un salut solennel de sa composition.

*** Le double jury élu par les compositeurs qui ont pris part au concours ouvert au théâtre Lyrique impérial est aujourd'hui définitivement constitué, et se compose, pour la musique: de MM. Benoît, Deloffre, Dupré, Eug. Gautier, Labarre, Victor Massé, prince Poniatowski, Weber, et, pour les poëmes, de M. Azevedo, Blaze de Bury, Alexandre Dumas fils, Edouard Fournier, Jouvin, Hippolyte Prévost, Louis Roger, Sarcey. L'examen des ouvrages envoyés à ce concours a commencé le 17 de ce mois; quand une décision aura été prise, les concurrents en seront officiellement informés.

*** M. Leroy est nommé professeur de clarinette au Conservatoire, à partir du mois de janvier prochain, en remplacement de M. Klosé, admis à faire valoir ses droits à la retraite.

*** Le gouvernement italien vient de faire célébrer en grande pompe, à Santa-Croce de Florence, les obsèques de Rossini. La plupart des ministres et de nombreuses députations s'y sont rendus spontanément.

*** Mme Rossini a consenti à ce que les cendres de son mari fussent déposées dans l'église florentine de Santa-Croce; la dépouille mortelle de l'illustre défunt y sera donc transportée. Mme Rossini y a mis pour condition qu'elle reposerait elle-même, après sa mort, dans la partie extérieure du caveau attenante au monument et ménagée à cet effet en dehors de l'église.

*** *Le Mémorial diplomatique* contient le catalogue des œuvres posthumes de Rossini. Nous reproduisons cette pièce, curieuse à plus d'un titre : « Les amis intimes du maître ont souvent vu ce catalogue qui était très-exactement et très-soigneusement tenu par lui. Il forme une trentaine de feuillets d'une écriture compacte, et est divisé en deux parties, en tête de chacune desquelles on lit ces mots : *Pêchés de vieillesse de G. Rossini*. La première partie se compose de : 1° *Miscellanée*, comprenant la petite messe et vingt-deux autres morceaux, dont quelques-uns sont considérables. Un d'eux porte le titre facétieux de : *Canon anti-savant, dédié aux Turcos par le* SINGE *de Pesaro*; — 2° *Album italien*, 12 morceaux; — 3° *Album français*, paroles d'E. Pacini, 12 morceaux également; — 4° *Album olla podrida*, 12 morceaux encore, dont un, *le Chant des Titans*, a été exécuté à grand orchestre, en 1861, au Conservatoire, et a eu un succès prodigieux; cependant il n'a point été publié. La seconde partie du catalogue porte des divisions analogues : 1° *Miscellanées*, 16 morceaux; — 2° *Les quatre Mendiants* et *les quatre Hors-d'œuvre*, divisés en 8 morceaux, intitulés : les Figues, les Amandes, les Noisettes, les Raisins, les Radis, les Anchois, les Cornichons et le Beurre; — 3° *Album pour les enfants adolescents*; — 4° *Album pour les enfants dégourdis*; — 5° *Album de chaumière*; — 6° *Album de château*. Chacun de ces albums contient 12 morceaux; quelques-uns portent les titres suivants : *Ouf! les petits pois*, farce écrite après une indigestion de légumes (*sic*); — *Bolero tartare*, morceau désopilant d'une difficulté endiablée; — *Etudes d'écartement pour le piano*, à l'usage des pianistes doués d'un large métarcarpe; — *Hachis romantique*; — *Etude asthmatique*; — *l'Huile de ricin*, petite valse; — Valse *anti-dansante*, etc. »

*** Lundi dernier a vu naître à la place de la *Gazette des Étrangers*, un grand et beau journal ayant pour titre *Paris* — capitale de l'Europe.— Un véritable bataillon d'écrivains, parmi lesquels nombre de noms réputés dans la presse, s'est chargé, sous la direction d'un chef qui a fait ses preuves, M. Henri de Pène, de lui donner la vie et la puissance, et, à en juger par les numéros déjà publiés, la nouvelle feuille paraît constituée de façon à ne manquer ni de l'une ni de l'autre. Du reste, pour tous ceux qui depuis quinze ans ont vu à l'œuvre le rédacteur en chef du *Paris*, pour qui a pu apprecier les sympathies qu'il a su se concilier et la part qui lui revenait dans le succès d'un journal lancé tout récemment; pour tous ceux-là, disons-nous, l'avenir de sa nouvelle entreprise n'a pu laisser un instant de doute, et nous ne serons pas les seuls, si nous n'avons pas été les premiers, à lui souhaiter la bonne chance que mérite son infatigable labeur.

*** A l'occasion de la fête de la patronne des musiciens, la Société chorale d'Elbeuf a chanté, dans l'église de Saint-Etienne, une messe dont les différents morceaux avaient été choisis avec un goût parfait, et dont l'interprétation, renforcée par quelques artistes de Paris, a été vraiment irréprochable. M. Vervoitte, l'éminent maître de chapelle de Saint-Roch, était venu veiller lui-même à l'exécution d'un *Salve Regina* de sa composition, qui a été fort apprécié.

*** On écrit de Metz : « Anna Meyer vient de donner ici et aux environs une série de concerts qui lui ont valu les plus brillants succès. *Le Moniteur de la Moselle* s'exprime ainsi sur la jeune artiste : « Mlle » Anna Meyer nous a fait apprécier son brillant talent, que nous n'a- » vions plus entendu depuis huit ans. L'enfant est devenue une char- » mante jeune fille, et nous a séduits par la grâce de son maintien, le » perlé de son jeu, la vigueur tempérée de délicatesse avec laquelle elle » a fait valoir plusieurs morceaux de divers genres. » A Luxembourg, à la suite de son concert, le prince et la princesse des Pays-Bas ont vivement complimenté l'éminente pianiste, et lui ont offert un bijou de prix.

*** On lit dans plusieurs chroniques que Camille Schubert vient de publier son album, composé cette fois d'une valse, *le Charme*, et des *Sylphides*, qui seront le succès de cet hiver. Les deux quadrilles : *Faust aux Enfers*, *le Beau Postillon*, accompagnés de *Tourbillonnette*, polka-schottisch, et de *la Rose de Séville*, polka-mazurka, charmante composition, n'obtiendront pas moins de vogue sur tous les pianos.

*** M. Aloys Klein, compositeur distingué, organiste de la métropole de Rouen, vient de faire paraître un recueil de cinquante noëls choisis et harmonisés par lui pour l'orgue ou l'orgue expressif et exécutés annuellement aux offices de la métropole. S. Em. le cardinal de Bonnechose en a accepté la dédicace et ils sont précédés d'une notice très-curieuse de M. A. de Beauvoir, sur l'origine de ces cantiques. — Cette publication se recommande particulièrement aux organistes de toutes les paroisses de France.

*** Après sa brillante saison au casino de Deauville, où son orchestre a fait merveille, Desgranges est de retour à Paris et déjà il est demandé pour les bals qui se préparent; il dirigeait hier la belle fête annuelle donnée au profit des pauvres par M. Fr. Lévy, maire du XIe arron-

dissement, dans les beaux salons de la mairie. — La semaine dernière, dans les salons du Louvre, les organisateurs du beau bal donné par la Société des agents comptables n'avaient pas voulu d'autre orchestre que le sien. Jusqu'à 6 heures du matin, il a fait exécuter les morceaux les plus nouveaux de son répertoire, au nombre desquels il a dû répéter plusieurs fois les quadrilles, valses et polkas de la *Grande-Duchesse*, de *Fleur de Thé* et de la *Périchole*.

*** Après son séjour au Havre pendant la durée de l'exposition F. Brisson vient de revenir à Paris, où il a repris le cours de ses leçons. L'excellent professeur d'orgue et de piano réunissait la semaine passée ses élèves dans une charmante soirée, où ils ont exécuté plusieurs compositions de leur maître et où lui-même a joué quelques morceaux nouveaux.

*** M. Walteufel, dont la renommée de violoncelliste est depuis longtemps établie, vient de donner à Strasbourg un très-beau concert où il a exécuté, entre autres, une fantaisie de Servais sur *Roméo et Juliette*, et un autre morceau de sa propre composition. Un auditoire aussi nombreux que sympathique a acclamé le violoncelliste solo du théâtre et professeur au Conservatoire de Strasbourg, qui depuis quelques années n'avait pas donné de concert, et prouvé ainsi que sa modestie égale son talent.

*** Le carnaval est court cette année. Il n'y aura que dix bals à l'Opéra. — Le premier a lieu ce soir et l'orchestre de Strauss a mis toutes voiles dehors pour que cette inauguration soit fulgurante.

*** Cette semaine est mort à Bellevue, près Paris, à l'âge de soixante-treize ans, M Empis, inspecteur-général des bibliothèques, ancien directeur de la Comédie-Française et qui avait remplacé à l'Académie M. Jouy, l'un des auteurs du livret de *Guillaume Tell*. Ecrivain consciencieux, M. Empis avait débuté dans les lettres par quelques opéras écrits en collaboration: *Sapho*, entre autres, musique de Reicha, *Jeanne d'Arc*, *Hercule à Trachine*, *Romulus*, *l'Enlèvement des Sabines*, *Vendôme en Espagne*, dont les musiciens n'étaient autres, pour ce dernier ouvrage, qu'Hérold et M. Auber. — Ses obsèques ont été célébrées à Bellevue, en présence d'un très-grand nombre d'amis intimes, d'hommes de lettres et d'artistes dramatiques. — Par une bien triste coïncidence, la fille de M. Empis est morte dans la nuit qui a précédé l'enterrement de son père.

*** Nous avons également le regret d'annoncer la mort de M. Louis Desnoyers, l'un des fondateurs de la Société des gens de lettres, directeur de la partie littéraire du *Siècle* et l'un de ses propriétaires, décédé à Paris, mercredi dernier, à l'âge de soixante-six ans. M. Louis Desnoyers avait signé le compte-rendu des théâtres au *Voleur* en 1831, et repris au *National* le feuilleton musical confié d'abord à M. Fétis. On a de lui plusieurs romans et vaudevilles. Depuis que sa maladie avait pris de la gravité, son gendre, M. Chadeuil le remplaçait au *Siècle*, dont il rédigeait habituellement le Courrier musical.

*** M. Jules Micheli, ancien chef d'orchestre, auteur de plusieurs mélodies chantées avec succès dans les concerts vient de mourir à Paris.

ÉTRANGER

*** *Bruxelles.* — Mlle Marimon, remise de l'accident qui avait failli lui coûter la vie, a reparu au théâtre de la Monnaie dans *le Premier Jour de Bonheur*. On attend avec impatience *le Pardon de Ploërmel*, où cette excellente cantatrice doit remplir le principal rôle. — *L'Africaine* vient d'être jouée quatre fois en huit jours, et constamment devant une salle comble. La voix fraîche, le jeu gracieux quoique encore inexpérimenté de Mlle Franchino, continuent à séduire le public qui lui a fait un excellent accueil. — Warot produit toujours la meilleure impression dans le rôle de Vasco; Dumestre et Cazeaux se tirent à leur honneur de ceux de Nélusko et de l'amiral.

*** *Cologne.* — *Le premier Jour de bonheur* vient d'être donné pour la première fois, et a reçu du public le plus favorable accueil.

*** *Riga.* — La première représentation de *l'Africaine* a eu lieu récemment avec un très grand succès.

*** *Berlin.* — Wachtel a fait sa rentrée à l'Opéra le 8 décembre dans son rôle favori du *Postillon de Lonjumeau*. Il a été, comme toujours, très-applaudi, ainsi que Mlle Grün, qui chantait à côté de lui. — Mlle Orgeni a débuté le 11 dans *Lucie* avec beaucoup de succès.

*** *Leipzig.* — Le neuvième concert du Gewandhaus a été tout entier consacré à la mémoire de Rossini. On y a exécuté son *Stabat*, des fragments de ses opéras et l'ouverture de *Guillaume Tell*.

*** *Moscou*, 6 septembre. — Notre théâtre italien était en fête hier; on donnait *Fausto* au bénéfice de Désirée Artôt dont l'engagement touche à sa fin et qui est sur le point de nous quitter. Depuis longtemps toute la salle était louée et l'on n'aurait pu y loger une personne ou encaisser un rouble de plus, car la recette avait atteint 20,000 francs! et bien des loges avaient été payées des prix fous.—Quoique accoutumés aux prodiges de son merveilleux talent, la foule des admirateurs de la diva a été transportée par l'art avec lequel elle a saisi et interprété dans ses nuances les plus tendres comme dans ses désespoirs les plus dramatiques, ce rôle de Marguerite, l'un des plus beaux de son répertoire. Aussi rendrait-on difficilement l'enthousiasme qu'elle a excité pendant tout le cours de la représentation, enthousiasme qui ne s'est pas seulement traduit par des bravos et des rappels sans fin, par une pluie de bouquets accompagnés d'écharpes, par les acclamations des spectateurs agitant leurs mouchoirs dans toutes les loges, mais aussi par une véritable ovation après l'acte du jardin et pendant laquelle il a été offert à la grande cantatrice, par les abonnés qui avaient organisé une souscription à cet effet et réuni plus de 3,000 roubles (12,000 francs), une rivière et des boucles d'oreilles en diamants, une chaîne avec médaillon en or, travail russe, une belle broche dans le style oriental garnie de perles *roses*, et, ce qui l'a le plus touchée, un présent des étudiants consistant en un beurrier en argent niellé, travail de Toula, entouré d'une devise portant ces mots: *Donné par la jeunesse de Moscou qui vous adore*. Le gouverneur de Moscou n'avait pas voulu être en reste de ces libéralités et il y avait joint un beau bracelet fermant par un saphir entouré de diamants. Enfin, à la sortie du théâtre l'artiste idolâtrée de notre public a été reconduite en triomphe jusqu'à sa demeure par les étudiants qui l'avaient attendue.

*** *Salle Valentino.* — La Fête des fleurs de mardi dernier a été splendide, plus de deux mille personnes y assistaient. Les concerts Arban font affluer le monde à la salle Valentino, dont la transformation est une des merveilles de Paris. Les bals masqués y feront fureur cette année, et auront lieu tous les samedis.

Le Directeur : S. DUFOUR.

Musique classique

EDITION PETERS

Etrennes 1869

La plus correcte, la plus belle et la moins chère des classiques

En vente chez E. JUNG-TREUTTEL, seul dépositaire, Paris, 19, rue de Lille, faub. Saint-Germain,

Bureau de musique à Leipzig et Berlin.

(Suite du catalogue inséré dans le numéro du 15 novembre 1868 de *la Gazette musicale*.

Piano à 2 mains.

Clementi. 12 sonatines. 1 50
Schubert. 10 sonates. . . . . 4 »

Ouvertures pour piano à 2 mains.

Beethoven. 11 ouvertures. 1 50
Mozart 10 ouvertures. 1 50
Weber. 10 ouvertures. 1 50
Schubert, Spohr, Lindpaintner. Ouvertures. 1 50

Lieder pour piano à 2 mains sans texte.

Schubert. La belle Meunière. 1 40
— Voyage en hiver. 1 40
— Le Chant du Cygne. 1 40
— 22 Lieder célèbres. 1 40

Piano à 4 mains.

Beethoven. 11 ouvertures. 2 75
Mozart. 10 ouvertures. . . . . 2 »
Weber. 10 ouvertures . . . . . 2 »
Schubert: Spohr, Lindpaintner; 8 ouvertures. 2 75
— Compositions, vol. Ier. : 3 50
— — — II. 3 50
— — — III. 3 50

Piano et violon.

Beethoven. Toutes les 10 sonates. . . . . 6 »
Mozart. Toutes les 18 sonates. . . . . 14 »
Schubert. La Belle Meunière. 2 25
— Voyage en hiver. 2 25
— Le Chant du Cygne. 2 25
— 22 Lieder célèbres. 2 25

Piano et violoncelle.

Schubert. La Belle Meunière. 2 25
— Voyage en hiver. 2 25
— Le Chant du Cygne. 2 25
— 22 Lieder célèbres. 2 25

Pour paraître prochainement :

Beethoven. Tous ses concertos à 2 mains. . 4 »
— Tous les duos de violoncelle. . . . . 4 »
— Tous les trios pour piano. . . . . 10 »
— Tous les quatuors pour instruments à cordes. 8 »
Clementi. Les célèbres sonates. 2 75
Haydn. Les célèbres trios pour piano. . . . . 4 »
— Les célèbres symphonies à 4 mains. . . 4 »
Schubert. Quatuors pour instruments à cordes 6 »
Oberon, Euryanthe, Preciosa, Norma, la Sonnambule, Montecchi, les Puritains, l'Elixir d'amour, à 4 m.

Envois franco *à ces prix nets contre mandats de poste ou timbres-poste.*

CHEZ BRANDUS ET DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU.

POUR PARAITRE INCESSAMMENT

LES HORREURS DE LA GUERRE

Opéra-bouffe en deux actes. MUSIQUE DE Paroles de PH. GILLE.

J. COSTÉ

Les airs de chant détachés avec accompagnement de piano.

VALSE par Strauss. — QUADRILLE par Arban. — POLKA et POLKA-MAZURKA.

BOUQUET DE MÉLODIES ET ARRANGEMENTS DIVERS. — LA PARTITION POUR CHANT ET PIANO, FORMAT IN-8.

A l'occasion de la nouvelle année

le Magasin de Musique, **BRANDUS**, rue de Richelieu, 103

A l'honneur d'informer sa clientèle qu'elle y trouvera l'assortiment le plus considérable de

PARTITIONS — ALBUMS — COLLECTIONS

RICHEMENT RELIÉS ET SPÉCIALEMENT DESTINÉS AUX CADEAUX DU JOUR DE L'AN.

Parmi les nombreux volumes reliés, nous désignons notamment :

Les Six Opéras français de

MEYERBEER

L'AFRICAINE

ÉDITION DE LUXE, avec portrait et fac-simile de l'auteur, RELIURE ORIENTALE.

LE PROPHÈTE
LES HUGUENOTS
ROBERT LE DIABLE

L'ÉTOILE DU NORD
LE PARDON DE PLOERMEL
STRUENSÉE

40 Mélodies de Meyerbeer

1 vol. in-8°. — Les mêmes, arrangées pour le Piano seul.

La Partition de

STABAT MATER

COMTE ORY — MOISE — SIÉGE DE CORINTHE — ROBERT BRUCE

SOIRÉES MUSICALES DE

ROSSINI

La Collection complète des partitions d'opéras de

AUBER

Adam, Bazin, Beethoven, Cherubini, Bellini, David, Donizetti, Flotow, Gluck, Gounod, Grétry, Maillart, Massé, Mozart, Nicolaï, Nicolo, Offenbach, Sacchini, Spohr, Thomas, Verdi, Weber, etc.

La PARTITION de

LA PÉRICHOLE

PIANO ET CHANT. Reliure riche. PIANO SEUL.

LA GRANDE-DUCHESSE DE GÉROLSTEIN

PIANO ET CHANT. Reliure spéciale. PIANO SEUL.

ROBINSON CRUSOÉ

PIANO ET CHANT. **d'OFFENBACH** PIANO SEUL.

FLEUR-DE-THÉ, opéra-bouffe de LECOCQ.

RÉPERTOIRE DU CHANTEUR

Encyclopédie des plus célèbres morceaux de chant,

19 volumes séparés pour chaque voix : pour Soprano, Mezzo-Soprano, Contralto, Ténor, Baryton, Basse-Taille, et Duos pour les différentes voix.

COLLECTION DES ŒUVRES COMPLÈTES POUR LE PIANO DE

BEETHOVEN

Edition authentique, soigneusement corrigée d'après le texte original, et sans changements ni additions de pianistes modernes.

COLLECTION COMPLÈTE DES SONATES DE MOZART

RÉPERTOIRE DE MUSIQUE CLASSIQUE DE PIANO :

ROMANCES SANS PAROLES DE MENDELSSOHN

Les sept livres en un seul volume in-8°.

ŒUVRES POUR LE PIANO DE STEPHEN HELLER

22 morceaux. *Avec une préface de Fétis.* 1 vol. in-8°.

LES SUCCÈS UNIVERSELS

Répertoire de musique moderne pour le Piano,

2 volumes in-8°, contenant 20 morceaux de piano les plus favoris.

LA MOISSON D'OR ET LA NOUVELLE MOISSON D'OR

Deux Albums pour Enfants,

Contenant des morceaux très-faciles, doigtés et sans octaves, sur les plus jolis motifs des opéras célèbres.

Albums des Pianistes :

COURONNE DE MÉLODIES

ÉCHOS DES OPÉRAS

Recueils de morceaux faciles sur des Airs d'opéras célèbres,

Par J. RUMMEL.

BOUQUETS DE MÉLODIES

Contenant chacun six Mosaïques sur des thèmes d'opéras célèbres,

Par CRAMER et par BEYER.

ALBUM ROSSINI

CONTENANT 6 FANTAISIES :

Moïse, le Barbier, le Stabat Mater, le Comte Ory, la Charité, Soirées m.

Par Thalberg, Brinley-Richards, Rosellen, Paul Bernard, Kalkbrenner.

ALBUM DES PENSIONNATS

Contenant 60 morceaux appropriés aux exercices du chant dans les Pensionnats, et approuvés par la supérieure de la congrégation de N.-D. des Arts.

Les prix des volumes varient suivant la richesse des reliures; il y en a depuis 5 fr. jusqu'à 200 fr.

Une quittance de 30 francs à notre Grand Abonnement de musique donnant droit à la lecture musicale pour **toute l'année 1869,** *est le cadeau le plus réellement utile qu'on puisse offrir aux jeunes personnes qui étudient sérieusement la musique.*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

35e Année. N° 52. 27 Décembre 1868.

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger,
chez tous les Marchands de Musique, les Libraires,
et aux Bureaux des Messageries et des Postes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris ..... 24 f par an.
Départements, Belgique et Suisse.. 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Le Journal paraît le Dimanche.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

1869 **PRIMES** 1869

Offertes aux Abonnés de la Revue et Gazette musicale,
A l'occasion du renouvellement de l'année.
(36e ANNÉE DE SON EXISTENCE)

MESSE
DE REQUIEM
Avec accompagnement de Piano. Musique tirée des différents ouvrages de
ROSSINI
Texte latin adapté à la musique par Aulagnier
ET CONTENANT QUATORZE MORCEAUX.
Ouvrage approuvé par Rossini,
Et exécuté en partie à ses obsèques, en l'église de la Trinité.
1 volume in-8° de 113 pages.

ALBUM
COMPOSÉ DE
MORCEAUX DE PIANO INÉDITS
SAVOIR :

Méditation	M. Bergson.
L'Attente, romance sans paroles	Paul Bernard.
Esquisse	Stephen Heller.
Elodia, mazurka de salon	E. Ketterer.
Scherzo (de Sonate)	D. Magnus.
Marche funèbre	E. Stoeger.
Chanson polonaise	E. Wolff.

Un beau portrait de la cantatrice
MINNIE HAUCK
Dessiné sur pierre, d'après nature, par Desmaisons.

Dans le courant de l'année 1869, la *Gazette musicale* donnera chaque mois, en supplément, un morceau de Piano ou de Chant.

Au mois de janvier nos Abonnés recevront comme **prime exceptionnelle** *un volume format grand in-8°, contenant:*
Vingt-quatre Préludes pour le Piano
Composés par STEPHEN HELLER

SOMMAIRE. — Théâtre Lyrique impérial : reprise du *Brasseur de Preston*, par **Paul Bernard.** — Théâtre impérial Italien : *Otello; la Serva padrona*, par **Elias de Rauze.** — Théâtre des Bouffes-Parisiens : *Petit bonhomme vit encore!* — Théâtre des Fantaisies-Parisiennes : reprise de *Gilles ravisseur.* — Nouvelles séances théâtrales à l'Ecole spéciale de chant. — La Musique de *la Périchole*, par **Paul Bernard.** — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

THÉATRE LYRIQUE IMPÉRIAL.

Reprise du *Brasseur de Preston*.

Opéra-comique en trois actes, paroles de MM. de Leuven *et* Brunswick, *musique d'*Adolphe Adam.

Il y a juste trente ans que *le Brasseur de Preston* fut représenté pour la première fois sur le théâtre de l'Opéra-Comique. Ce fut Berlioz qui, dans ce journal, en fit le compte rendu.

L'éminent critique constatait le succès de la nouvelle pièce et se plaisait à y reconnaître des qualités brillantes agissant sur les masses, ainsi qu'une grande entente de la scène et de jolis effets d'orchestration :

« On peut, disait-il, citer un duo, un trio, plusieurs couplets, la scène entière où le sergent apprend à Robinson le maniement des armes, un chœur fugué dans lequel se trouve un effet de *decrescendo* charmant et imprévu, différents passages d'instrumentation où les flûtes et les clarinettes sont habilement groupées en trio et en quatuor. Le succès n'a pas été douteux un seul instant, ajoutait-il, et les noms des auteurs ont été proclamés au milieu des applaudissements. »

Aujourd'hui le goût du public a un peu changé et les habitués de l'Opéra-Comique, tout les premiers, ne laisseraient pas de reconnaître eux-mêmes que certaines parties de l'œuvre ont vieilli et sont moins en rapport avec nos appétits nouveaux. Le premier acte surtout, toujours considéré comme le plus faible d'ailleurs, garde l'empreinte d'une autre époque; son influence un peu surannée n'a pu cependant compromettre le succès de cette heureuse reprise. Le second acte est venu brillamment enlever la

position, c'était justice. Il est difficile, comme poëme, de trouver un canevas d'opéra-comique plus amusant, et comme musique, des morceaux plus appropriés aux situations. C'est aimable, frais, gai et toujours de bon goût.

La pièce, créée en 1838, avait été reprise une première fois au théâtre lyrique du boulevard du Temple en 1847. Il y avait donc vingt ans qu'on ne l'avait entendue et la curiosité était vraiment surexcitée par le souvenir de son ancien succès; il ne sera peut-être pas indifférent d'en connaître la distribution primitive comparée à celle d'aujourd'hui.

	1838	1868
Robinson.....	M. Chollet.	M. Meillet.
Effie	Mlle Prévost.	Mlle Daram.
Toby.....	M. Henry.	M. Wartel.
Jenkins.....	M. Ricquier.	M. Legrand.
Mulgrave.....	M. Grignon.	M. Giraudet.
Lovel	M. Fosse.	M. Géraizer.
Bob.....	M. Tessier.	M. Verdellet.

En 1847, ce fut Mme Henri Potier qui joua le rôle d'Effie avec succès; le rôle de Robinson était tenu par Cabel, plus illustré par sa femme que par lui-même.

Aujourd'hui, il était difficile de trouver un meilleur Robinson que notre excellent Meillet. Il s'est tiré à son plus grand honneur d'une tâche ardue et périlleuse en ce qu'il s'agissait de concilier les traditions de ceux qui avaient vu Chollet et le goût rectifié de ceux qui ne l'ont pas connu. En effet, cet acteur, enfant gâté s'il en fut, offrait une personnalité très-marquée, pleine d'écueils pour ses imitateurs et à laquelle les musiciens d'alors sacrifiaient volontiers, parce que le public sanctionnait ce genre évidemment un peu faux. Le chant de Chollet, il faut l'avouer, était une espèce de *La-i-tou* perpétuel, et les rôles écrits pour lui n'étaient vraiment ni pour ténor, ni pour baryton. L'autre soir, nous avons surtout remarqué ce défaut dans le premier acte du *Brasseur*. Une persistance sur *ré, mi, fa* dièze se trouve hors des moyens naturels du baryton et les fusées en voix de tête qui s'y rencontrent à chaque instant sont aujourd'hui tout à fait démodées. La voix sympathique et bien posée de M. Meillet se trouvait mal à l'aise accrochée à ces tours de passe-passe; heureusement le deuxième et le troisième acte, en rentrant dans de meilleures conditions vocales, lui ont fourni amplement l'occasion de mettre en relief ses qualités sérieuses. Il a délicieusement dit sa romance du troisième acte et un *bis* bien mérité dans l'air original du cheval est venu le récompenser de ses efforts. Comme comédien, il est parfait; ce rôle moitié bouffe, moitié sentimental de soldat malgré lui, est une création qui lui sera comptée et qui prouve une fois de plus la valeur réelle de cet artiste consciencieux.

Tous nos compliments à Mlle Daram; elle est charmante dans le rôle gracieux et mutin d'Effie. Le fameux trio du second acte, si joli, si connu, a été pour elle l'occasion d'un *bis* et d'un franc succès. Comme chant, elle progresse tous les jours, elle a du feu, de la verve; qu'elle tâche seulement dans le dialogue de parler plus naturellement et l'avenir lui appartient.

Wartel, dans le personnage du sergent Toby, a conservé sa voix un peu cotonneuse et ses grandes jambes toujours pliées. Soyons juste toutefois, il joue avec intelligence et dépense une forte somme de bonne volonté.

Dans la catégorie des mentions honorables se placent MM. Verdellet, Legrand et Giraudet. Les chœurs ont chanté à tue-tête; l'orchestre s'est distingué, mais il joue toujours un peu fort; il y a en lui comme une exubérance de jeunesse. Je vous recommande un tambour qui, dans la partie militaire de l'ouvrage, fait du bruit comme quatre; somme toute, un peu de sourdine à la clef ne ferait pas de mal, au contraire.

Pour nous résumer, le public ira voir *le Brasseur de Preston*, parce que la musique en est charmante, l'interprétation très-soignée, et la pièce fort amusante dans les deux derniers actes surtout.

PAUL BERNARD.

THÉATRE IMPÉRIAL ITALIEN.

Otello. — La Serva padrona.

Le ténor au puissant *ut* dièze a fait sa rentrée mardi dernier, salle Ventadour, dans *Otello*. Au premier acte, à l'air notamment, on se demandait si le temps qui ne respecte rien, pas même les chefs-d'œuvre supérieurs qui, malgré d'incontestables beautés, semblent vieillir chaque année, si ce temps, disons-nous, n'avait pas commencé à entamer l'organe autrefois si robuste de Tamberlick, à l'affaiblir, sinon à l'érailler, à l'user en un mot. Mais quand le fameux *duo* avec Yago est arrivé, et que l'artiste a pu lancer à deux reprises sa note exceptionnelle, la salle tout entière a fait éclater des applaudissements et le triomphe du célèbre ténor n'a plus été douteux. Il a fallu cependant le fameux *ut* dièze pour l'assurer! En somme, le talent est toujours le même; la voix a faibli légèrement dans le chant que les Italiens appellent *spianato*, c'est-à-dire dans le largo, l'adagio, voire même dans le récit; mais, dans les notes d'élan et partout où il faut de la vigueur, de l'énergie, partout où la voix est soutenue par le sentiment dramatique, elle est encore pleine, forte, vibrante, et elle trouve des effets saisissants.

On sait qu'au troisième acte seulement, l'opéra de Rossini devient shakspearien. Les deux premiers actes sont plutôt une série de superbes morceaux de concert, que, s'il les avait écrits de nos jours, Rossini aurait sans doute dépouillé de tous les traits, vocalises et fioritures qui les enjolivent. Mais au troisième acte, à partir de l'inimitable plainte du gondolier, la musique suit de près le sujet, le serre et s'identifie avec lui. C'est ici que l'on a pu admirer le talent des deux artistes, de Tamberlick, qu'on connaissait déjà dans ce rôle, et de Mlle Krauss qui s'y est montrée excellente cantatrice, comme toujours, et tragédienne distinguée.

MM. Verger et Agnesi ont eu leur part du succès; mais une part encore plus large en a été faite au jeune ténor Palermi, dont le talent — dans le répertoire rossinien surtout — s'affirme chaque jour davantage.

— Jeudi le spectacle se composait des deux derniers actes de *Rigoletto* et de la *Serva padrona* (servante maîtresse), non pas de Pergolèse, mais de Paisiello. Cette seconde *Serva padrona* date de 1777. Le maître napolitain l'écrivit en Russie, un peu avant son *Barbier*.

Quel contraste frappant avec la musique fougueuse et véhémente de Verdi! Si la direction a voulu viser à cet effet d'antithèse, elle y a parfaitement réussi, mais nous ne savons pas si la musique calme, douce, un peu naïve et presque parlée de Paisiello gagne à être ainsi rapprochée de celle de Verdi! On aurait dû au moins commencer par la *Serva padrona*. Quoi qu'il en soit, celle-ci gagnerait à ne pas être donnée le même soir qu'un opéra de Verdi. Lequel des deux maîtres veut-on faire servir de repoussoir à l'autre?

Ceci dit, nous nous empresserons de constater que Mme Krauss, — toujours elle! — après avoir trouvé des accents déchirants dans le rôle de Gilda du *Rigoletto*, a été ravissante sous le costume de soubrette de Zerbine, tout à la fois coquette, enjouée, accorte, délurée, câline; charmante en un mot. Qu'elle chante Rossini, Verdi ou Paisiello, elle est toujours sûre de réussir, car elle est mu-

sicienne dans l'âme. La basse comique Ciampi l'a admirablement secondée. Mlle Urban, pour laquelle on avait développé et agrandi le rôle muet de Vespino, a été adorable de verve et de brio, tantôt sous le costume coquet du frère de Zerbine, tantôt sous celui de la pensionnaire, tantôt enfin sous l'habit militaire du capitaine Tempesta ; il taquine, agace, fait damner le pauvre vieux Pandolphe et aide de toute sa malice au mariage de sa sœur, servante devenue maîtresse.

La *Serva Padrona* sera un très-joli appoint aux opéras trop courts, tels que la *Sonnambula* ou *Lucia*, etc.

ELIAS DE RAUZE.

THÉATRE DES BOUFFES-PARISIENS.

PETIT BONHOMME VIT ENCORE!

Opéra-comique en deux actes, paroles de M. DE NAJAC, *musique de* M. L. DEFFÈS.

(Première représentation le 19 décembre 1868.)

L'opéra-comique de M. Deffès est la première nouveauté que la direction des Bouffes-Parisiens a donnée depuis sa soirée d'ouverture, ce qui semble dénoter une situation prospère, et fait l'éloge de M. Jules Noriac. Faut-il aussi constater, à sa louange, que cet ouvrage n'est pas tout à fait insensé, et qu'il a même des allures presque raisonnables? Le public est-il mûr pour cette espèce de renaissance? Nous souhaitons que M. Jules Noriac n'apprenne pas à ses dépens qu'il s'est aventuré trop tôt dans la voie de la réaction.

Le sieur Jean Belleface a quitté sa femme à la suite d'une scène de ménage, et il s'est mis à courir le monde. Mais lorsque, un jour, il a été conduit par la misère à rentrer au bercail, il a trouvé porte close. Mme Belleface, s'appuyant sur un extrait mortuaire de son coupable époux, refuse de le reconnaître. Ce n'est plus d'ailleurs la marchande de modes d'autrefois; elle est devenue une cantatrice célèbre, sous le nom de la signora Florini, et elle a autour d'elle une cour nombreuse d'adorateurs. Parmi ceux-ci figure en première ligne le prince russe Onséky, dont elle a peine à repousser les offres brillantes. Enfin, elle se décide à partir avec lui, et le pauvre mari, pour veiller sur ses droits contestés, ne trouve pas d'autre moyen que d'entrer au service du prince russe en qualité de valet de chambre.

Nous laissons de côté une folle qui le prend pour un amant déguisé, et qui abandonne son mari pour le suivre. A la première étape, Jean Belleface perd tout à coup patience; il se débarrasse de sa folle en la rendant à son époux, et, prenant le costume et les manières d'un beau du Directoire, il entre en lutte de séduction avec le prince, et reconquiert le cœur de sa femme, qui veut bien finir par reconnaître que *Petit bonhomme vit encore!*

Cette pièce a des parties plaisantes; mais son principal mérite réside dans l'agréable musique de M. Louis Deffès. Si elle ne brille pas par une grande originalité, on y rencontre du moins les qualités ordinaires de ce compositeur, l'esprit, la grâce, la distinction.

Il y a, au premier acte, dans le trio d'introduction, de forts jolis couplets vocalisés par la signora Florini, plus loin, une bamboula très réussie, une joyeuse chanson de matelot, et surtout un finale qui, au talent de la mise en œuvre, joint le bonheur de l'inspiration. C'est, selon nous, le meilleur morceau de la partition.

Dans le deuxième acte, on peut encore citer un gentil duo pour deux voix de femme, un quatuor terminé en quintette, une chanson de table, et les couplets de la fin : *Je suis Jean Belleface*, qui ont de la gaieté et de la rondeur.

Le rôle de ce Jean Belleface, ou, si vous voulez, de Cocomero, qui prend toutes sortes de noms et de déguisements, pour se rapprocher de sa femme, est joué avec infiniment de verve par Berthelier. Ce n'est pas à lui qu'on reprochera de laisser languir la situation.

Mlle Fonti est charmante sous les traits de la Florini; elle est bonne comédienne et elle chante en véritable virtuose italienne, comme c'est son devoir.

Lanjallais a fait un type très-réussi du prince russe ; Bonnet tire tout le parti possible d'un rôle baragouiné et Mlle Gilbert porte à ravir l'étrange costume du Directoire.

THÉATRE DES FANTAISIES-PARISIENNES.

Reprise de *Gilles ravisseur*.

Opéra-comique en un acte, paroles de M. T. SAUVAGE, *musique de* M. A. GRISAR.

(Le 21 décembre 1868.)

M. Martinet poursuit, aux Fantaisies-Parisiennes, l'œuvre qu'il a entrepris, de ressusciter quelques-uns des bons opéras qui sont délaissés, pour une raison ou pour une autre, par nos grands théâtres lyriques. Sa dernière reprise, celle de *Gilles ravisseur*, ne pourrait être mieux choisie, car cet ouvrage est un bijou musical, et l'un des plus scintillants de l'écrin d'Albert Grisar.

Aussi la pièce de M. T. Sauvage, si habilement agencée, d'après l'ancien opéra-comique de D'Hell, et la partition de Grisar, ont-elles retrouvé, aux Fantaisies-Parisiennes, leur succès de 1848.

Gabriel Bonnet n'a pas fait oublier Mocker dans le rôle de Gilles, dont ce dernier fit une si charmante création, mais il y a mis du naturel et de la gaieté. Il dit fort bien sa ronde de *Joli Gilles*. Barnolt remplace Sainte-Foy, adroitement, mais il a fort à faire encore pour l'égaler. Crispin est joué par Soto, dont nous avons plusieurs fois remarqué l'heureuse voix bien timbrée et la bonne méthode. L'air: *Regardez à la ronde*, a été pour lui l'occasion d'un vrai succès. Les beaux yeux de Mlle Persini sont un talisman qui la protége dans le rôle d'Isabelle.

Au résumé, l'opéra de MM. Sauvage et Grisar est très-convenablement monté, et il a pour soutien un orchestre irréprochable.

D.

NOUVELLES SÉANCES THÉATRALES

A L'ÉCOLE SPÉCIALE DE CHANT.

Vendredi dernier, l'inauguration à l'*École spéciale de chant*, dirigée par MM. Duprez, des exercices d'élèves avec orchestre, a bien été ce que promettait leur programme : un spectacle varié, honnête, intéressant sous le rapport musical.

Au début de la séance, M. G. Duprez, dans un *speech* humoristique et qui a produit, quoique débité d'une voix enrouée, un excellent effet, a remercié les protecteurs de l'école de leur empressement à encourager « les jeunes adeptes de l'art sérieuxet » à vouloir être les témoins assidus de leurs progrès.

Le spectacle, — nous disons bien, — que M. Auber honorait de sa présence, se composait de la grande et dramatique scène finale du *Roméo et Juliette*, de Vaccaï, et de *Jéliote*, opéra-comique en un long acte, de M. H. Lucas et Ed. Duprez pour les paroles, et

du grand Duprez lui-même pour la musique. Sous le couvert du quiproquo classique et dans le naïf développement d'une intrigue à l'eau de rose, cet ouvrage présente des situations musicales nombreuses, trop nombreuses peut-être, et renferme plusieurs morceaux-études habilement combinés pour faire valoir par leurs contrastes les moyens vocaux et dramatiques des élèves.

Les exécutants, en effet, n'étaient que des élèves, et si nous les nommons, c'est moins pour leur accorder des éloges dangereux que dans la pensée de les encourager simplement et de fixer le point de départ de leurs progrès réels. Mlle Mina Smidt (Roméo), nouvellement débarquée d'Allemagne, possède une voix de contralto magnifique : ce sera, plus tard, quand on lui aura appris à s'en servir, puissant, étendu de registre, velouté de timbre. L'Ecole spéciale changera également en qualités la voix et le jeu automatiques, mais vigoureux, de Mlle Fogliari. Quant à Mlle Wugk, c'est l'étoile de la petite salle de la rue de Laval : fort jolie personne, gracieuse, élégante, douée de naturel et de finesse, comédienne d'instinct, elle tire le meilleur parti, — et non pas sans beaucoup de cette assurance et de ce diable-au-corps que donne la méthode de Duprez, — d'une voix remarquablement belle et colorée ; il y a là tout un avenir artistique, si on ne sème pas au vent la moisson laborieusement amassée. Du côté des jeunes gens, je citerai M. Fauquez : la voix est bonne, mais exigera toujours bien des ménagements ; il ne saurait donc trop connaître l'art du beau chant. Pour le jeu, ce jeune ténorino (Jéliotte) rappelle le mot de Ninon, sa contemporaine, dans la pièce : vraie boule de neige fricassée dans la glace. Un petit amoureux du théâtre du Gymnase, M. Ernest Vois, élève de l'Ecole, a brûlé les planches avec beaucoup d'esprit et de bonne humeur dans le rôle du perruquier Pingouin. MM. Duprez père et fils s'étaient travestis pour donner la réplique à leurs élèves ; le père a eu dans le finale de son propre opéra un succès de professeur et de robe de chambre dont l'ombre d'Arnold a paru satisfaite ; mais à quelle étrange voix de basse peuvent donc insensiblement arriver les ténors !

Les costumes et les décors étaient d'une fraîche simplicité. J'ajouterai que l'orchestre s'est tiré à son avantage de l'orchestration touffue de G. Duprez, et que M. Auber a félicité ce dernier.

Tout a donc marché pour le mieux dans cette petite fête de famille que chaque mois ramènera deux fois. En sortant à 6 heures du soir de cette *matinée* théâtrale, on était tant soit peu dérouté tant il semblait — et c'est là le meilleur compliment, je crois, qu'il convienne d'adresser aux directeurs et aux élèves d'élite de l'Ecole spéciale de chant — tant il semblait avoir assisté dans une vraie salle de spectacle à une vraie représentation lyrique.

M. M.

LA MUSIQUE DE LA PÉRICHOLE.

Comme tout le monde, nous avons été voir *la Périchole*, rire de cette pièce amusante et du jeu de ses désopilants interprètes ; comme tous, nous avons remarqué dès le premier soir la musique élégante, alerte et facile que le maître du genre, *il maestro Offenbach*, a semée avec sa verve habituelle depuis l'ouverture jusqu'au dernier finale ; comme presque tous, séduit par la première audition, nous sommes retourné voir cette spirituelle bouffonnerie qui, sans en avoir l'air, touche parfois, comme *la Grande-Duchesse*, à certains travers de notre société, et la musique, réentendue une seconde fois, nous parut alors mériter une étude spéciale de ses moyens et de ses effets, pour en apprécier plus complétement la valeur réelle et le caractère tout particulier.

La partition étant parue, nous la prîmes donc aussitôt en mains, et c'est avec un vrai plaisir que la lecture succédant à l'audition, l'analyse expliquant la sensation, nous pûmes fixer notre jugement sur la manière générale d'Offenbach, et spécialement sur la musique de *la Périchole*.

C'est une œuvre charmante, dans ce qu'elle est. Inutile de lui demander plus qu'elle ne donne, plus qu'elle ne doit donner. L'épopée n'a rien à démêler avec le madrigal et le poëme épique n'empêche pas le conte en vers d'être une agréable et délicieuse chose. Laissons donc pour aujourd'hui dormir en paix le grand genre, et de même que nous lirions un chapitre de *Vert-Vert* ou du *Lutrin vivant*, effeuillons ensemble cette gentille partition de *la Périchole* qui personnifie vraiment la poésie légère en musique, et qui peut en toute justice valoir à son humoristique auteur le surnom de Gresset musical.

Savez-vous que ce genre-là n'est pas si facile à traiter que cela pourrait le paraître tout d'abord ? On peut bien avoir quelques idées mélodiques dans le genre bouffe, mais on tombe alors si rapidement dans le trivial, dans le vulgaire, dans la chanson de carrefour ! Avec Offenbach il n'y a rien de cela à craindre. Sa phrase conserve une saveur native qui annonce son parfait musicien ; ses harmonies sont fines et élégantes, et il sait greffer avec un tact que lui seul possède la corde sentimentale sur le canevas comique. Nous citerons dans ce dernier ordre la déclaration de *la Grande-Duchesse* et la lettre de *la Périchole*. Impossible de rencontrer des mélodies plus fraîches et plus senties. C'est le parfum de la rose s'unissant à la simplicité de l'églantine ; c'est pur, c'est délicat, c'est charmant. On ne sait s'il faut s'attendrir ou continuer à plaisanter ; dans tous les cas, on s'amuse, et c'est là l'essentiel. La musique amusante ! Offenbach en est bien le créateur et le public lui en a conféré le brevet. D'autres y ont par hasard réussi ; combien, hélas ! y ont échoué.

C'est du reste là qu'il est parfaitement dans son centre ; il trouve alors de ces effets comiques dont il garde la clef et auxquels personne n'aurait pensé, pas même ses collaborateurs. Ses grands finales bouffes naissent dans sa tête sans que rien puisse les faire pressentir. Les librettistes écrivent une scène bien coupée, bien conduite ; le compositeur se met à l'œuvre et c'est tout autre chose qui sort de sa plume. Un seul vers, un seul mot quelquefois lui font trouver un effet, un morceau tout entier où la partie musicale vient jouer son rôle et prendre le haut du pavé. Il surgit alors de ces cocasseries qui savent arracher le rire aux plus flegmes et font pâmer les esprits joyeux. Il y a de tout là dedans : de la charge italienne, de la gasconnade, de la farce gauloise. C'est du Rabelais en musique ; la note sautille, les instruments jacassent, les accords jouent à saute-mouton tandis que les syllabes jouent à cache-cache ; la joie déborde et les fronts les plus académiques sont déridés.

Le plus remarquable, c'est qu'au milieu de toutes ces folies règnent une sûreté de touche, une entente de la scène, un respect de la forme qui classent les œuvres d'Offenbach dans le répertoire véritablement artistique. Nous sommes de ceux auxquels répugnent les bas-fonds de l'art, sans nommer rien ni personne. En suivant Offenbach, si loin qu'il aille dans le domaine du caprice et de l'excentricité, on est toujours sûr de rester en bonne compagnie et de n'avoir pas les oreilles souillées ; mieux que cela, on est certain d'avoir entendu de bonne musique, et très-souvent de pouvoir enregistrer des inspirations de premier ordre.

Maintenant passons aux détails.

L'ouverture s'annonce gaiement et nous fait connaître de suite deux des principaux motifs de l'ouvrage : le refrain de l'Espagnol et la lettre de la Périchole ; nous en reparlerons à leur place. Un chœur de fête ouvre brillamment le premier acte, mais l'atten-

tion se porte davantage sur la chanson des trois cousines. Ce morceau en forme de valse est agencé d'une façon charmante, et la phrase où le chœur répond : *Versez, à nous versez*, est d'une fraîcheur sans égale. C'est un vrai chœur d'opéra-comique. Les couplets du vice-roi qui viennent ensuite sont d'un sentiment bouffe de bon aloi, et sur ces paroles :

Je vais, je viens, je me faufile
Incognito,

se pose un refrain traité fort spirituellement. J'aime moins, par tempérament, la complainte de l'Espagnol et de la jeune Indienne. Cependant je dois avouer qu'elle porte bien le cachet d'une chanson des rues. C'était ce qu'il fallait et le compositeur a rencontré juste. Encore ici un refrain qui deviendra populaire :

Il grandira, car il est Espagnol.

En disant qu'il deviendra populaire je ne suis guère sorcier; ne l'est-il pas déjà ?

Voici la lettre de la Périchole. En même temps qu'une perle de mélodie, c'est un petit bijou de sentiment, d'originalité, de diction et d'exquise finesse. Il est vrai de dire que Mlle Schneider détaille cela à ravir. La pauvre Périchole explique à son amant que, bien que folle de lui, il faut se séparer. L'amour est un grand maître, mais la faim est une mauvaise conseillère, et sur des paroles inspirées de la Manon de l'abbé Prévost, se pose une phrase musicale d'une simplicité adorable. C'est fait de rien, mais d'un rien d'or. Tout le monde chantera cette bluette, et chacun y trouvera son compte, amateurs et artistes, par le charme qui s'adresse à tous et par la valeur intrinsèque d'une inspiration vraie.

Nous arrivons au grand finale du premier acte, et nous allons rencontrer bon nombre de ces surprises dont je parlais tout à l'heure. Un chœur et le duetto des notaires préparent fort bien la cérémonie funambulesque de ce mariage en goguette. Attention! voici la fiancée. Elle marche légèrement de biais et dit tout bas :

Je suis un peu grise,
Faut pas qu'on le dise.
Chut!... faut pas.

La musique se prête avec une grande finesse à cette confidence naïve! Voici maintenant le marié :

Ah! les autres étaient bien gris,
Mais il l'est tant celui-là, gris,
Qu'à lui tout seul, il est plus gris
Que tous les autres n'étaient gris.

La partie musicale relève encore la drôlerie de ce refrain, puis un point d'orgue impossible, comme Offenbach sait les trouver et Dupuis les chanter, amène un charmant petit duo entre les deux époux; après quoi, la cérémonie se termine au milieu d'un chœur à tout casser sur un galop identique à celui de *la Belle Hélène*, et dans lequel passe un charmant épisode scénique. C'est la formule légale du mariage mise en musique; c'est vraiment drôle. Enfin, l'acte s'achève sur le retour de la phrase : *Il grandira, car il est Espagnol*, et l'on se demande comment tant de choses folles et jolies ont pu se trouver si bien et si rapidement accouplées.

Une valse faite de plusieurs fragments déjà entendus ou qu'on entendra bientôt sert d'entr'acte; puis le rideau se lève sur le chœur des dames de la cour, en *si* bémol mineur, un véritable petit morceau d'artiste, une romance sans paroles de Mendelssohn; vous voyez qu'il y en a pour tous les goûts. Les couplets des cancans qui viennent ensuite sont aussi d'une couleur fort distinguée.

Mais changeons de point de vue. Le chœur des seigneurs, imité de *la Favorite*, présente de curieuses modulations, tout en rappelant la phrase de Donizetti. Les couplets : *Les femmes il n'y a que ça*, sont élégants et comiques; ceux : *Ah! que les hommes sont bêtes!* en font l'aimable contre-partie. Puis vient un très-joli rondo de bravoure pour la présentation, le galop de l'arrestation : *Sautez dessus!* une vraie folie; enfin le morceau des maris récalcitrants, et là le comique arrive à son comble. La musique en est charmante; elle est, du reste, fort curieusement coupée par une nouvelle imitation-charge de *la Favorite*, sur ces paroles : *Dans son palais, ton roi t'appelle*. Cette partie de l'ouvrage est des plus entraînantes, la mélodie en est franche, coulée d'un jet et l'agencement des plus heureux.

Dans la partition se présente ici un duo qui ne se dit pas aux Variétés. Il est cependant charmant, mais son cadre étant plutôt celui de l'opéra-comique, il pouvait paraître un peu froid aux spectateurs chauffés à blanc par le morceau précédent.

Ce qui reste maintenant est peu de chose. Citons pourtant le chœur qui précède le dîner du roi et une seguedille des plus alertes dite par Piquillo et la Périchole. Cette seguedille, dans les premières représentations, était chantée au premier acte sur de piquantes paroles de couleur tout à fait espagnole :

Vous a-t-on dit souvent :
Ecoutez-moi, la fille?

Cette guitare en deux couplets, comme l'annoncent les acteurs, a le privilége de réveiller l'attention quand il semble qu'il n'y ait plus qu'à baisser le rideau. Il baisse cependant à minuit moins dix sur le refrain dominant de la pièce :

Il grandira, car il est Espagnol.

Avais-je raison de vanter l'habileté, l'adresse, la profusion du maestro Offenbach? En comptant les choses charmantes de *la Périchole*, les passages d'une valeur incontestable qui s'y présentent, en appréciant la facilité de facture, la connaissance des effets que met en œuvre cet aimable musicien, on est forcé de reconnaître qu'il sait rendre intéressant le genre léger et que ses partitions ont plus de mérite que beaucoup d'autres plus ambitieuses et bien plus vides.

C'est ce qui explique, sans plus chercher, le succès qui s'attache à la plupart de ses œuvres et l'intérêt qui se développe à l'apparition de ses nouveaux ouvrages.

PAUL BERNARD.

Nous recevons trop tard, pour pouvoir l'insérer aujourd'hui, la réponse de M. Fétis à la lettre de M. Gevaert que nous avons publiée dimanche. Ce sera pour notre prochain numéro.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** La représentation de *la Muette*, dimanche dernier, au théâtre de l'Opéra, a été fort belle; la salle était comble et l'on a chaleureusement applaudi Villaret et Devoyod dans les rôles de Masaniello et de Pietro.

*** Lundi et vendredi on a joué *les Huguenots* auxquels le public continue de se porter en foule. — Mercredi, *Hamlet*. — Aujourd'hui, par extraordinaire, *la Juive*.

*** La représentation donnée mercredi au bénéfice de Mme Ugalde a été fort brillante et la recette a dépassé 8,000 francs. Mme Carlotta Patti, qui avait promis son concours à la bénéficiaire, n'a pu lui tenir parole. En reparaissant sur le théâtre de ses premiers succès, Mme Ugalde n'a pu se défendre d'une certaine émotion, mais bientôt remise, elle s'est montrée, particulièrement dans Galathée, création dans laquelle elle est restée inimitable, à la hauteur de sa réputation.

*** Jeudi, à l'Opéra-Comique, Leroy a dû chanter au pied levé, dans *le Premier Jour de bonheur*, le rôle de Capoul, indisposé. Il s'en est fort bien tiré. — Le ténor Nicot va débuter incessamment dans *le Pré aux Clercs*.

*** Les adieux d'Adelina Patti à la scène italienne de la place Ventadour avaient attiré, dimanche dernier, plus de monde que la salle n'en peut contenir. La représentation n'a été qu'une ovation perpétuelle pour la diva, qui est partie lundi pour Bruxelles, chargée de bravos, de bouquets et de couronnes. — Une dépêche de cette dernière ville annonce que sa première apparition, dans *Lucia*, au théâtre de la Monnaie, a été splendide. — La recette a atteint le chiffre de 16,706 francs.

*** La maladie d'Offenbach, qui vient de le retenir deux semaines chez lui, a apporté du ralentissement dans les études de *Vert-Vert* à l'Opéra-Comique.— Le fécond compositeur s'occupe à la fois de l'opérette en un acte que va donner le théâtre des Variétés, pour les débuts de Zulma Bouffar et de Mlle Aimée, et de la partition de la *Diva*, - la pièce de rentrée de Mlle Schneider aux Bouffes, — ce qui ne l'empêche pas de songer déjà à *la Princesse de Trébizonde*, de MM. Tréfeu et Nuitter, qui doit être jouée cet été à Bade, où M. Noriac transportera pour l'interpréter sa troupe, pendant la fermeture de son théâtre. On voit que ce n'est pas l'activité qui manque au maestro.

*** Toujours grande foule à l'Athénée pour entendre *les Horreurs de la guerre* de MM. Gille et Costé, interprétés de la façon la plus bouffonne par MM. Léonce et Luce et la plus charmante par Mlle Van Ghell. — Mlle Lovato a pris depuis quelques jours le rôle de Wilhelmine, qui n'a rien perdu au changement. — *Le Vengeur* complète on ne peut mieux le spectacle.

*** Le théâtre des Folies-Dramatiques va mettre prochainement en répétition un opéra-bouffe que l'on dit de la plus excentrique originalité et qui est intitulée *l'Arracheuse de dents*. Le poëme est de M. Bernard de Lopez, et la partition sera le début au théâtre d'un musicien très-connu dans les concerts et les salons, M. Joseph O'Kelly.

*** *Fleur de Thé* vient d'obtenir au Théâtre français à Rouen le succès qui l'accueille sur tous les théâtres où elle est montée. On a franchement applaudi tous les morceaux de la jolie partition de M. Lecocq, gaiement enlevés par les interprètes MM. Thomasse, Mesmacker et Maxime, Mlles Hurez et Debay. Tous ont ont été rappelés à la chute du rideau.

*** Le tribunal de première instance, dans son audience de mercredi, a débouté la Direction des théâtres impériaux de Russie de la demande en 100,000 francs de dommages-intérêts qu'elle avait formée contre le célèbre ténor Fraschini, et l'a condamnée aux dépens.

*** Les journaux artistiques italiens publient en ce moment, suivant leur habitude, le bilan de la Péninsule en opéras nouveaux, éclos pendant l'année 1868. Il y en a vingt-quatre : c'est, à quelques unités près, le nombre accoutumé. Les succès, — succès italiens, *vale a dire* éphémères,— et les chûtes sont en proportion raisonnable.

*** Notre correspondant de Moscou ajoute quelques détails à ceux que contenait notre dernier numéro sur la représentation de *Fausto* donnée au bénéfice de Mlle Désirée Artôt. « Une des meilleures soirées que nous ait données l'opéra italien, dans le cours de la saison qui va finir, a été la représentation des *Nozze di Figaro*. Mlle Artôt, (Suzanna), la Ferrucci (Contessa), la Benati (Cherubino), Rota et Rossi, composaient un ensemble parfait sous tous les rapports. Mlle Artôt a fait une merveilleuse création du charmant rôle de Suzanne, qu'elle chante et joue délicieusement. — Les *Nozze di Figaro* ont été rendues avec un soin religieux, grâce au chef d'orchestre, M. Joseph Dupont. Le public reconnaissant a voulu le rappeler après la 1re représentation, et l'on assure que l'administration de l'Opéra russe aurait l'intention d'en proposer la direction musicale à M. Joseph Dupont. — L'opéra de Seroff, *Rogneda*, vient d'être donné pour la première fois à Moscou, avec un grand luxe de mise en scène et de costumes. La musique de cet ouvrage rencontre de très-chauds partisans, et de non moins ardents détracteurs, ce qui est une preuve certaine de sa valeur. L'action de *Rogneda* se passe à l'époque de l'introduction du christianisme en Russie. La musique est surtout remarquable par la couleur locale, et une originalité incontestable, bien que fréquemment critiquable. Seroff est un disciple de l'école wagnérienne, école peu en faveur jusqu'à ce jour en Russie, comme le prouve l'accueil très-froid qu'a rencontré *Lohengrin* dernièrement à Petersbourg. — La Société des concerts de la Société musicale russe a donné ses premières séances symphoniques. Nicolas Rubinstein est l'âme de cette magnifique institution à laquelle le public moscovite doit de splendides exécutions des chefs-d'œuvre classiques. Le programme du deuxième concert offrait, outre la symphonie en *la* de Mendelssohn, des fragments de *Saül* et une ouverture de M. Joseph Dupont, auquel, la Société, selon l'usage, avait confié la direction de son œuvre. Elle a eu un très-grand succès. — A Saint-Pétersbourg, Mme Lucca a fait sa première apparition dans *l'Africaine*, et a produit une énorme sensation. Cet opéra servait aussi de début au ténor Stagno, transfuge de l'opéra italien de Moscou, qui a été fort bien accueilli.

NOUVELLES DIVERSES.

—

*** Au second concert du Conservatoire, qui répétait, comme d'habitude, le programme du précédent, on a fait un accueil très-favorable à la symphonie de M. Gouvy, et le chœur des pèlerins du *Tannhœuser* a été bissé cette fois encore. Orchestre et chœurs se sont vaillamment comportés.

*** Le concert donné dimanche à la Sorbonne au profit de l'Institut de la Providence a été aussi brillant que fructueux; nous regrettons de ne pouvoir disposer de plus d'espace pour distribuer individuellement, aux artistes appelés à concourir à cette bonne œuvre, la part d'éloges qui leur revient. Constatons seulement que Mlle Brunetti et M. Marochetti pour le chant, Mlle Valérie Janssen pour le piano, MM. Sarrasate et Lasserre pour le violon et le violoncelle, ont été à la hauteur de leur talent et qu'on les a chaleureusement applaudis.

*** Mme Nina de Callias donnait dernièrement, à l'Ecole lyrique une intéressante soirée, dans laquelle, outre la bénéficiaire, compositeur et pianiste de talent, on a beaucoup applaudi Mlle Nina de Rionnelle récemment arrivée de Nice, où elle a obtenu de beaux succès dans les rôles dramatiques. La jeune cantatrice a chanté plusieurs morceaux d'un genre différent; chacun d'eux, et particulièrement la Berceuse de *l'Africaine*, lui ont valu de chaleureux bravos.

*** M. Gouffé a déjà donné chez lui plusieurs matinées musicales intéressantes. A la dernière concouraient deux pianistes distinguées, Mmes Béguin-Salomon et Verdavaine. Un quintette pour instruments à cordes, d'Adolphe Blanc, fort bien interprété par MM. Guerreau, Rignault, Heis, Lebouc et Gouffé, a été très-goûté.

*** Voici le programme du onzième concert populaire de musique classique, qui aura lieu aujourd'hui à 2 heures, au cirque Napoléon, sous la direction de J. Pasdeloup : 1° ouverture de *Médée*, de W. Bargiel ; — 2° symphonie pastorale, de Beethoven ; — 3° ouverture de *la Grotte de Fingal*, de Mendelssohn ; — 4° adagio du quintette en *sol* mineur, de Mozart ; — 5° suite d'orchestre (op. 113), de Franz Lachner (prélude, menuet, variations, marche).

*** Quatre excellentes sociétés chorales allemandes de Paris, *la Teutonia*, *la Liedertafel*, *la Germania* et *la Concordia*, réunies pour la première fois sous le titre de *Deutscher Sœngerbund*, ont donné samedi dernier une très-belle fête dans la salle Dourlans, sous la direction de M. Hugo Vittmann, l'habile chef de *la Teutonia*. Des chœurs de Franz Abt, Richard Wagner, Speidel et Fischer ont été fort bien rendus et très-applaudis; l'orchestre, qui a exécuté les ouvertures de *Rosamunde*, de Schubert, et d'*Euryanthe*, et accompagné choristes et solistes, s'est parfaitement acquitté de sa tâche. Des bravos enthousiastes ont accueilli MM. Henri Fissot, qui a admirablement joué le concerto en *sol mineur* de Mendelssohn, et Taffanel, dont le beau talent de flûtiste est aujourd'hui dans toute sa maturité. Enfin, le triple concerto de Beethoven pour piano, violon et violoncelle, qu'on entend très-rarement et qui par conséquent était une nouveauté pour beaucoup d'auditeurs, a été exécuté par MM. Delaborde, Lamoureux et Lasserre ; c'est un des ouvrages les plus faibles du maître, et toute la virtuosité et la bonne volonté des trois artistes n'a pas réussi à en dissimuler les longueurs et à lui donner l'intérêt qui lui manque. Il n'en faut pas moins savoir gré à l'éclectisme de M. Wittmann, grâce auquel on a pu au moins emporter une opinion sur une œuvre aussi peu connue.

*** Le concert des Orphéonistes d'Amiens vient d'avoir lieu avec un immense succès: le théâtre était comble et la recette a dépassé 4,000 fr. On avait demandé le concours de plusieurs artistes de Paris. M. Devoyod de l'Opéra et Mlle Schrœder du théâtre Lyrique ont chanté plusieurs morceaux. Herman, de son côté, a électrisé la salle avec son violon; ses chants de *Joseph* et sa fantaisie sur *Rigoletto* lui ont valu plusieurs rappels successifs.— Mme Victoria Lafontaine et son mari, du Théâtre-Français, ont terminé le concert par une petite pièce qui a fait le plus grand plaisir.

*** Ainsi que nous en avions déjà donné la nouvelle sommaire, M. Bourgault-Ducoudray cherche à recruter « parmi les personnes des classes élevées dévouées au culte du beau, » une société orphéonique dont le but est la vulgarisation de la belle musique chorale : œuvres de Palestrina, Bach, Haendel, Haydn, Mozart, etc. On peut prendre connaissance des statuts de la société, chez M. Bourgault-Ducoudray, 136, boulevard de Magenta. Les cents sociétés chorales parisiennes, pour ne parler que de celles-là, attendent à l'œuvre dans les concours auxquels « il ne s'interdit pas de prendre part, » l'Orphéon *distingué* de M. Bourgault-Ducoudray.

*** MM. Juvin, A. Querm, de Panette et Jessel ont remporté les prix d'un concours, ouvert par M. Ad. Papin, pour la composition d'une messe chorale à quatre voix d'homme. La messe de M. Juvin, premier prix, sera exécutée à l'église de la Trinité, au bénéfice de la caisse de secours de l'Association des artistes musiciens.

*** M. Henri Hess, premier prix du Conservatoire impérial de musique, ancien organiste de Saint-Ambroise, à Paris, vient d'être nommé maître de chapelle de la cathédrale de Nancy.

*** M. J.-J. Masset, professeur de chant au Conservatoire, vient de recevoir, du roi de Suède, la décoration de l'ordre de Gustave Wasa. C'est M. Masset qui a commencé l'éducation musicale de Mlle Nilsson

*** Mlle Nilsson, qui a fait don aux Associations des artistes musiciens et dramatiques du produit de la représentation à bénéfice stipulée par son nouvel engagement à l'Opéra, en a été officiellement remerciée, au nom des deux comités, par M. le baron Taylor. Le comité des artistes musiciens a également remercié la célèbre cantatrice de son concours à la messe solennelle de Sainte-Cécile.

*** Après une excursion de cinq mois en Allemagne et dans le midi de la France, Mlle Octavie Caussemille, l'excellente pianiste, est de retour à Paris où elle compte passer la saison d'hiver.

*** Le couple Jaëll vient d'accomplir une brillante tournée en Hollande. Il est en ce moment à Bruxelles engagé par M. Samuel au prochain Concert populaire et au grand concert de la Société de la Grande-Harmonie. Les deux éminents artistes seront de retour à Paris en janvier.

*** Les éditeurs Brandus et Dufour viennent de mettre en vente les deux nouvelles œuvres d'A. Dassier : *Comment l'esprit vient aux Garçons*, chansonnette et *C'est le printemps*, romance dont Adelina Patti a accepté la dédicace. Ces deux compositions se distinguent autant par le choix des paroles que par le charme des mélodies et un grand succès leur est réservé

*** Un jeune compositeur M. Albert Loren, connu par plusieurs œuvres variées, vient de faire paraître quatre nouvelles compositions : *les Echos de Royat*, quadrille; — *Rêves de jeunesse*, nocturne — étude; — *le Réveil de l'Aurore*, polka-mazurka; *les Gardes Mobiles*, quadrille; nous les recommandons aux amateurs.

*** Poésies charmantes, inspirations musicales exquises, le *Recueil de vingt mélodies choisies de François Schubert*, édité par H. Gautier, 62, rue Turenne, à Paris a sa place marquée dans les familles et les pensionnats, aussi bien comme cadeau d'étrennes que comme répertoire vocal varié pour les jeunes personnes.

*** L'éditeur Cartereau, seul propriétaire, du chef de l'auteur des paroles, M. Sewrin, de *la Fête du village voisin*, va faire paraître la partition pour piano solo de cet opéra, réduite au piano par M. Ad. Boïeldieu.

*** Le violoncelliste Emile Dunkler vient de conclure, avec M. Max Strakosch, à de magnifiques conditions, un engagement de six mois pour une tournée de concerts aux Etats-Unis.

*** L'éminent pianiste-compositeur D. Magnus, recevant fréquemment des lettres et communications destinées à l'honorable éditeur de musique du même nom, avec lequel il n'est aucunement allié, serait heureux que la publicité donnée à cette homonymie pure et simple fît cesser les légers inconvénients qui en résultent.

*** Le jury du concours international de musique religieuse institué en Belgique sous le patronage du gouvernement, avait, au mois de septembre dernier, décerné le troisième prix à M. Summers, de Paris. Il paraît que sous ce pseudonyme il faut lire le nom de M. Nicou Choron.

*** Il y avait un monde fou au premier bal de l'Opéra; près de 20,000 francs de recette, sur lesquels M. Strauss a versé à l'Association des artistes musiciens 1,700 francs prélevés sur les billets de faveur. — Hier, samedi, deuxième bal.

*** L'éditeur de musique N. Simrock, de Bonn, est mort le 13 décembre dans cette ville, à l'âge de soixante-seize ans.

ÉTRANGER

*** *Bruxelles.* — La reprise du *Pardon de Ploërmel* a eu lieu avec éclat cette semaine. Mlle Marimon, entièrement rétablie et en pleine possession de ses moyens, a été charmante d'un bout à l'autre de son rôle. L'air célèbre de « l'Ombre » lui a valu de chaleureux applaudissements et un double rappel. M. Carman (Hoël), qui a faibli au début, n'a pas tardé à se relever et s'est tiré d'affaire à son honneur. M. Guffroy a été irréprochable dans le rôle de Corentin ; on voudrait seulement un peu plus de volume à sa voix. — La représentation de la *Juive*, qui a suivi, n'a pas été heureuse pour Mlle Franchino ; le public, qui l'avait applaudie dans *l'Africaine*, a refusé de lui continuer ses bonnes grâces... Warot a été beaucoup mieux traité, et il le méritait d'ailleurs. — Le premier concert du Conservatoire a eu lieu dimanche dernier. On y a exécuté entre autres morceaux une ouverture inédite de M. Fétis, œuvre d'une haute portée, et où l'on sent partout l'expérience et le talent du maître.

*** *Baden-Baden.* — M. Dupressoir ne veut pas être pris au dépourvu; il s'est déjà occupé des représentations d'opéra allemand pour l'automne prochain. On donnera, le 11 septembre 1869, les *Joyeuses commères*, de Nicolaï; le 14, *Tannhæuser*, le 18, les *Huguenots*, et le 22, la *Juive*. Niemann, Wachtel et Southeim chanteront les principaux rôles.

*** *Berlin.* — Mlle Orgéni est toujours très-fêtée. Elle a beaucoup gagné depuis l'époque de son premier début à Berlin, il y a trois ans, sous le rapport de l'expression dramatique. Elle a chanté avec succès cette semaine dans la *Traviata*, *Lucie* et *Faust*.

*** *Leipzig.* — Au dixième concert du Gewandhaus, le flûtiste De Vroye a obtenu un très-grand succès avec un concerto de Demersseman et un *larghetto* de Spohr. La beauté du son qu'il tire de son instrument et les qualités tout artistiques de son jeu, lui ont concilié tous les suffrages.

*** *Munich.* — Un nouvel opéra-comique, *Der Rothmantel* (le Manteau rouge), de Krempelsetzer, vient d'être donné avec succès au Residenztheater.

*** *Vienne.* — L'art lyrique vient de faire une nouvelle recrue dans le monde aristocratique : la baronne Heiligenstædt de Kœnigsberg, a débuté à l'Opéra sous le nom de Giovannina Stella, dans le rôle d'Isabelle de *Robert-le-Diable*. Sans être absolument irréprochables son chant et son jeu ont beaucoup de charme, et le public ne lui a pas marchandé les encouragements. — Le théâtre An der Wien monte les *Horreurs de la Guerre*.

*** *Milan.* — La direction de la Scala a publié son *cartellone*. La saison durera du 26 décembre au 30 avril. On représentera *Don Carlos* et la *Forza del Destino* de Verdi, *Mosé* de Rossini, *Fieschi* de Montuoro, et *Ruy-Blas* de Marchetti, outre deux ballets nouveaux de Monplaisir. Nous avons déjà donné les noms des artistes du chant. Le nouveau chef d'orchestre est Eugenio Terziani; ses suppléants : Franco Faccio et Giano Brida. — Un grand concert à la mémoire de Rossini a été donné à ce théâtre le 13 décembre ; trois ouvertures et de nombreux fragments des opéras du maître ont été exécutés. Mlle Rosa Csillag et Pancani ont admirablement chanté, la première, un air de *Maometto*, le second, un air de *Zelmira*.

*** *Bologne.* — Une imposante cérémonie organisée par la célèbre Académie philharmonique, a eu lieu le 9 décembre en l'honneur de Rossini, dans l'église San-Giovanni in Monte. La composition des divers morceaux de la messe avait été confiée à plusieurs maëstri ; on a particulièrement remarqué l'*Introït* et le *Kyrie* du professeur Busi, le *Dies iræ* de C. Aria, l'*Agnus* et le *Lux æterna* de Parisini.

*** *Madrid.* — La Société des quatuors a donné le 6 décembre sa première séance. Elle est toujours composée de MM. Monasterio, Perez, Lestan, Castellano et Mendizabal (piano). Ces artistes ont exécuté des œuvres de Mozart, Beethoven et Haydn. — La direction de l'Opéra, munie d'une autorisation préalable, s'est décidée à suspendre ses représentations jusqu'au 4 février.

*** *Lisbonne.* — Les ténors Naudin et Lefranc sont engagés à San-Carlos.

*** *Saint-Pétersbourg.* — Après une indisposition de trois semaines, Mme Lucca a pu enfin paraître dans *Don Juan*. Pour donner une idée de l'accueil enthousiaste qui lui a été fait, il suffit de dire qu'elle a été rappelée vingt-quatre fois dans le cours de la représentation. — Elle a chanté ensuite *l'Africaine*; nouveau et magnifique triomphe. — On aurait désiré que, en compensation des représentations dont un enrouement malencontreux a privé le public, le séjour de Mme Lucca pût être quelque peu prolongé ici, et des démarches ont été faites en ce sens; mais le temps de la célèbre prima donna est compté et mesuré bien à l'avance, l'intendance royale de Berlin n'a donc pu donner son consentement

---

— *Salle Valentino.* — Le premier bal masqué a fait fureur. — Arban avait organisé un grand concert vocal et instrumental pour le jour de Noël, avec le concours de Mlle de Baunay et de la Société des *Enfants de Lutèce*. MM. Arban et Dunkler s'y sont aussi fait entendre.

— ERRATUM. — Nos lecteurs se seront facilement aperçus de la faute d'impression qui, dans l'article consacré à Mlle Minnie Hauck, nous a fait donner seulement treize ans à la charmante cantatrice, tandis qu'elle en a dix-sept. Au lieu de 1855, c'est 1851 qu'il faut lire comme année de sa naissance.

Le Directeur : S. DUFOUR.

CHEZ BRANDUS ET DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU.

LES HORREURS DE LA GUERRE

Opéra-bouffe en deux actes, MUSIQUE DE Paroles de PH. GILLE.

J. COSTÉ

Les airs de chant détachés avec accompagnement de piano.

1. **Invocation** à l'Amour, chantée par Mlle Van-Ghell : *Dans tous ses traits la noblesse respire*..... 2 50
2. **Chant d'alliance**, chanté par Mlles Van-Ghell, Bonelli, MM. Léonce et Luce : *Moi, duc Cédéric cent-vingt trois*... 4 »
3. **Couplets** chantés par Mlle Bonelli: *Je ne veux pas à mon ménage* 2 50
4. **Une chaumière et ton cœur**, couplets chantés par Mlle Van-Ghell : *Dans un désert nous irons*..... 4 »
5. **Le fusil à aiguille**, chant de guerre à deux voix : *Nous avons un fusil se chargeant par la culasse*..... 3 »
6. **Rêverie**, chantée par Mlle Van-Ghell : *Adieu patrie et jours de fête*..... 2 50
7. **Duo**, chanté par Mlle Van-Ghell et M. Léonce : *Non, ta beauté me charme*..... 6 »
8. **Lied allemand**, chanté par M. Luce : *Auf einem Baum ein Kuckuck*..... 2 50
9. **Rondo-valse**, chanté par Mlle Van-Ghell : *Il était nuit, tout dormait en silence*..... 4 »

VALSE par Strauss. — QUADRILLE par Arban. — POLKA et POLKA-MAZURKA.

BOUQUET DE MÉLODIES ET ARRANGEMENTS DIVERS. — LA PARTITION POUR CHANT ET PIANO, FORMAT IN-8.

A l'occasion de la nouvelle année, le magasin de musique BRANDUS, rue de Richelieu, 103, a l'honneur d'informer sa clientèle qu'elle y trouvera l'assortiment le plus considérable de

PARTITIONS — ALBUMS — COLLECTIONS

RICHEMENT RELIÉS ET SPÉCIALEMENT DESTINÉS AUX CADEAUX DU JOUR DE L'AN.

Parmi les nombreux volumes reliés, nous désignons notamment :

Les Six Opéras français de

MEYERBEER

L'AFRICAINE

ÉDITION DE LUXE, avec portrait et fac-simile de l'auteur, RELIURE ORIENTALE.

LE PROPHÈTE
LES HUGUENOTS
ROBERT LE DIABLE

L'ÉTOILE DU NORD
LE PARDON DE PLOERMEL
STRUENSÉE. — 40 MÉLODIES

La partition du STABAT MATER

COMTE ORY — MOISE — SIÉGE DE CORINTHE — ROBERT BRUCE

SOIRÉES MUSICALES DE ROSSINI

La Collection complète des partitions d'opéras de

AUBER

Adam, Bazin, Beethoven, Cherubini, Bellini, David, Donizetti, Flotow, Gluck, Gounod, Grétry, Maillart, Massé, Mozart, Nicolaï, Nicolo, Offenbach, Sacchini, Spohr, Thomas, Verdi, Weber, etc.

La PARTITION de

LA PÉRICHOLE

LA GRANDE-DUCHESSE DE GÉROLSTEIN

ROBINSON CRUSOÉ

PIANO ET CHANT. d'OFFENBACH PIANO SEUL.

FLEUR-DE-THÉ, opéra-bouffe de LECOCQ.

RÉPERTOIRE DU CHANTEUR

Encyclopédie des plus célèbres morceaux de chant,

19 volumes séparés pour chaque voix : pour Soprano, Mezzo-Soprano, Contralto, Ténor, Baryton, Basse-Taille, et Duos pour les différentes voix.

COLLECTION DES ŒUVRES COMPLÈTES POUR LE PIANO DE

BEETHOVEN

Edition authentique, soigneusement corrigée d'après le texte original, et sans changements ni additions de pianistes modernes.

COLLECTION COMPLÈTE DES SONATES DE MOZART

ROMANCES SANS PAROLES DE MENDELSSOHN

Les sept livres en un seul volume in-8°.

ŒUVRES POUR LE PIANO DE STÉPHEN HELLER

22 morceaux. *Avec une préface de Fétis.* 1 vol. in-8°.

LES SUCCÈS UNIVERSELS

Répertoire de musique moderne pour le Piano.

2 volumes in-8°, contenant 20 morceaux de piano les plus favoris.

LA MOISSON D'OR ET LA NOUVELLE MOISSON D'OR

Deux Albums pour Enfants,

Contenant des morceaux très-faciles, doigtés et sans octayes, sur les plus jolis motifs des opéras célèbres.

Albums des Pianistes :

COURONNE DE MÉLODIES

ÉCHOS DES OPÉRAS

Recueils de morceaux faciles par **J. Rummel.**

BOUQUETS DE MÉLODIES

Contenant chacun six Mosaïques sur des thèmes d'opéras célèbres,

Par CRAMER et par BEYER.

ALBUM ROSSINI

CONTENANT 6 FANTAISIES SUR

Moïse, le Barbier, le Stabat Mater, le Comte Ory, la Charité, Soirées m.

ALBUM DES PENSIONNATS

Contenant 60 morceaux appropriés aux exercices du chant dans les Pensionnats, et approuvés par la supérieure de la congrégation de N.-D. des Arts.

Les prix des volumes varient suivant la richesse des reliures; il y en a depuis 5 fr. jusqu'à 200 fr.

Une quittance de 30 francs à notre Grand Abonnement de musique donnant droit à la lecture musicale pour **toute l'année 1869,** *est le cadeau le plus réellement utile qu'on puisse offrir aux jeunes personnes qui étudient sérieusement la musique.*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BOSTON PUBLIC LIBRARY
3 9999 06608 034 0